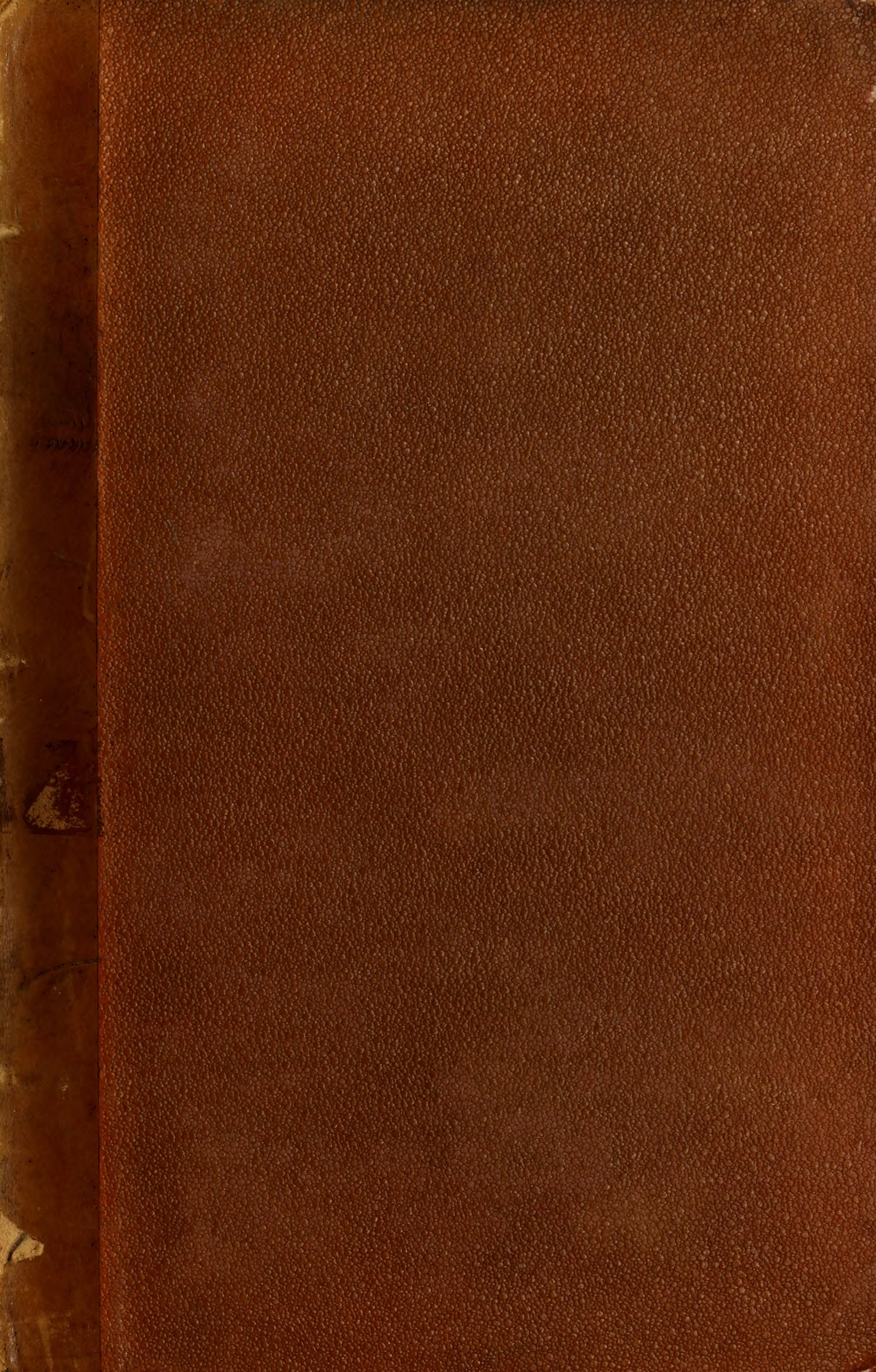
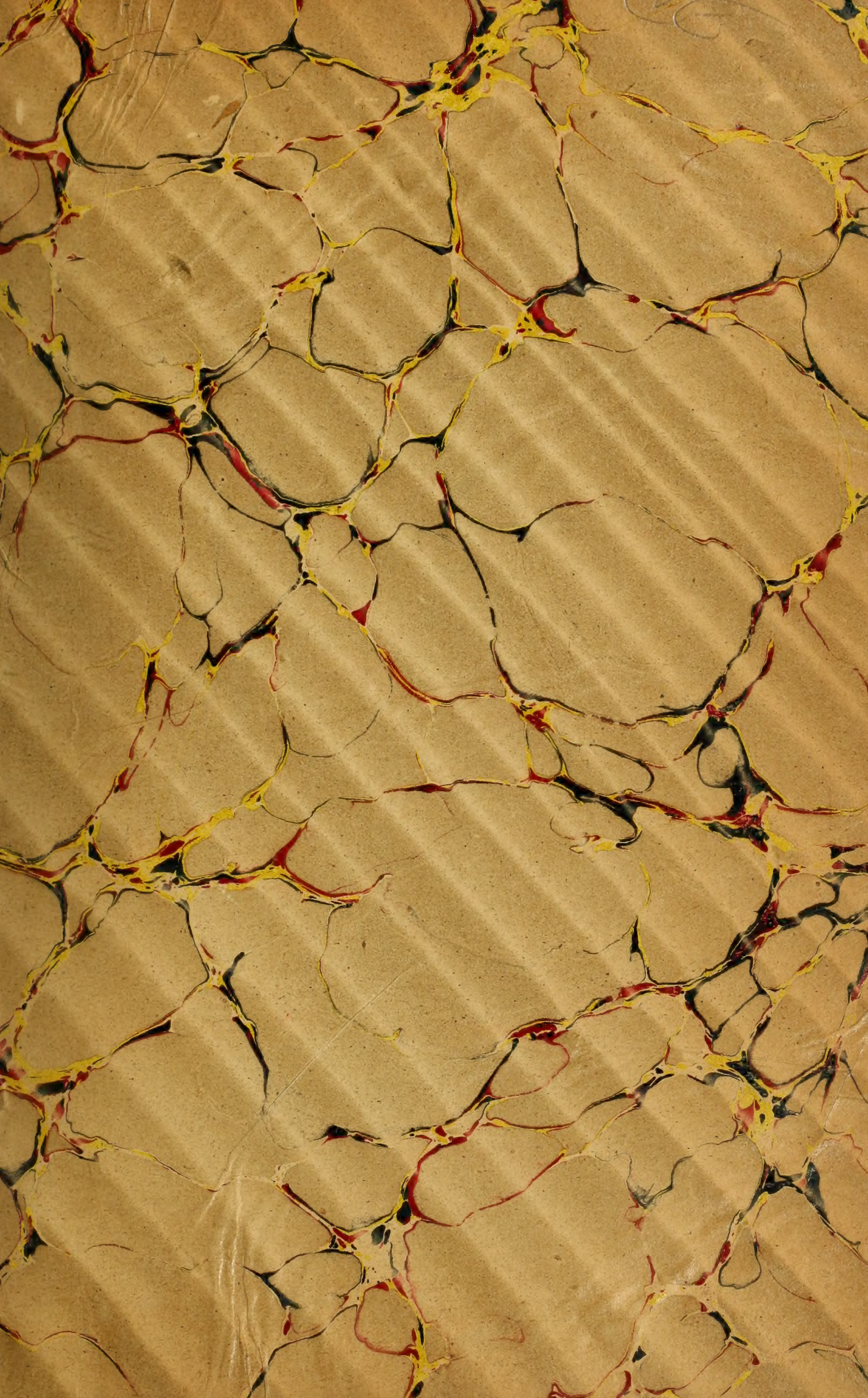
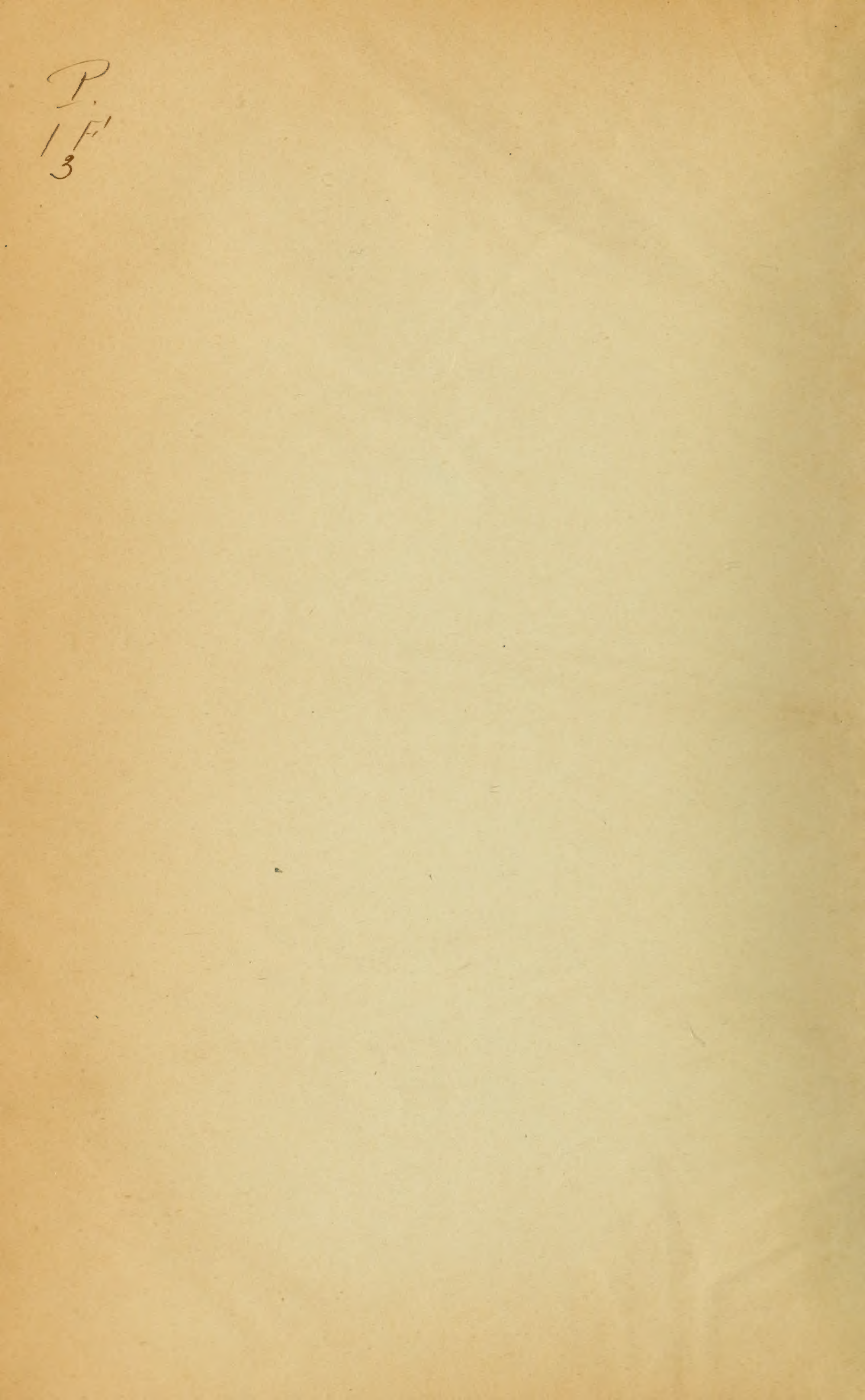






COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

SOMMAIRE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS LE TOME LXXXVII DES ORATEURS CHRÉTIENS.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.

COLLECTION INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES

ORATEURS CHRÉTIENS.

DEUXIÈME SÉRIE,

RENFERMANT :

1° Les Œuvres oratoires des Prédicateurs qui ont le plus illustré la Chaire française depuis 1789 jusqu'à nos jours,

SAVOIR :

DE MONTIS, MONMOREL, MAUREL, J. LAMBERT*, RIBIER, DESSAURET, BERGIER, DE LIGNY, PERRET DE FONTENAILLES, SALAMON, LENFANT, VILLEDIEU, DE BEAUVAIS, DE NOÉ, COSSART, DE BEAUREGARD, CORMEAUX, DE BOISGELIN, GÉRARD, ANOT, GUÉNARD, L'ABBÉ RICHARD, LEGRIS DUVAL, DE LA LUZERNE, BERTIN, DE BOULOGNE, DE BILLY, FOURNIER, BORDERIES, LONGIN, DOUCET, ROBINOT, LABOUDERIE, FRAYSSINOUS, BOYER, ROY, BONNEVIE, CAFFORT, BOUDOT, GUILLON, FEUTRIER, OLIVIER, DE MONTBLANC, TAILLAND, LES FRÈRES LACOUDRE;

2° Les plus remarquables Mandements, ou Discours

DE LEURS ÉMINENCES LES CARDINAUX DE BONALD, ARCH. DE LYON; DU PONT, ARCH. DE BOURGES; DONNET, ARCH. DE BORDEAUX; VILLECOURT, ANCIEN ÉV. DE LA ROCHELLE; BILLIET, ARCH. DE CHAMBÉRY; DE NOSSEIGNEURS MELLON-JOLLY, ARCH. DE SENS; DEBELAY, ARCH. D'AVIGNON; CHARVAZ, ARCH. DE GÊNES; DE BONNECHOSE, ARCHEV. DE ROUEN; GUIBERT, ARCHEV. DE TOURS; DE PRILLY, ÉV. DE CHALONS; THIBAULT, ÉV. DE MONTPELLIER; DE MARGUERYE, ÉV. D'AUTUN; DE MAZENOD, ÉV. DE MARSEILLE; LACROIX, ÉV. DE BAYONNE; RIVET, ÉV. DE DIJON; MENJAUD, ÉV. DE NANCY; RÆSS, ÉV. DE STRASBOURG; GIGNOUX, ÉV. DE BEAUVAIS; BARDOU, ÉV. DE CAHORS; ANGEBAULT, ÉV. D'ANGERS; DUFÊTRE, ÉV. DE NEVERS; GROS, ÉV. DE VERSAILLES; BUISSAS, ÉV. DE LIMOGES; DEPÉRY, ÉV. DE GAP; LAURENCE, ÉV. DE TARBES; WICART, ÉV. DE LAVAL; PAVY, ÉV. D'ALGER; DE MORLHON, ÉV. DU PUY; DE GARSIGNIES, ÉV. DE SOISSONS; FOULQUIER, ÉV. DE MENDE; PIE, ÉV. DE POITIERS; MABILE, ÉV. DE VERSAILLES; DUPANLOUP, ÉV. D'ORLÉANS; DE DREUX-BRÉZÉ, ÉV. DE MOULINS; LYONNET, ÉV. DE VALENCE; REGNAULT, ÉV. DE CHARTRES; DANIEL, ÉV. DE COUTANCES; DE LA BOUILLERIE, ÉV. DE CARCASSONNE; DELALLE, ÉV. DE RODEZ; PLANTIER, ÉV. DE NÎMES; JOURDAIN, ÉV. D'AOSTE; VIBERT, ÉV. DE MAURIENNE; RENDU, ÉV. D'ANNECY; DELEBECQUE, ÉV. DE GAND; MALOU, ÉV. DE BRUGES; DE MONTPELLIER, ÉV. DE LIÉGE; BOURGET, ÉV. DE MONTRÉAL; LECOURTIER, ÉV. DE MONTPELLIER, ETC.

3° Les Sermons

DE MGR ROSSI, PRÉLAT DE LA MAISON DU SAINT-PÈRE; MM. DE GENOUDE; ROBITAILLE, VIC. GÉN. D'ARRAS; NOEL, VIC. GÉN. DE RODEZ; LALLIER, VIC. GÉN. DE SENS; FAUDET, CURÉ DE ST-ROCH, A PARIS; GAUDREAU, CURÉ DE ST-EUSTACHE, IBID.; PETIT, CURÉ A LA ROCHELLE; DECHAMPS, SUPÉRIEUR DES PP. RÉDEMPTORISTES DE BRUXELLES; COQUEREAU, CHANOINE-ÉVÊQUE DE SAINT-DENIS; GRIVEL, ID.-PRÊTRE; DASSANCE, CHANOINE DE BAYONNE; LALANNE, DIRECTEUR DU COLLÉGE STANISLAS; MAUPIED, SUPÉRIEUR DE L'INSTITUTION DE GOURIN; BARTHÉLEMY, DU CLERGÉ DE PARIS; DE CASSAN-FLOYRAC, ID.; SAINT-ARROMAN, ID.; LE NOIR, ID.; CABANÈS, DU CLERGÉ DE TOULOUSE; BARTHE, ID. DE RODEZ; MANNING, EX-MINISTRE ANGLICAN CONVERTI, TRADUITS PAR M. HERMILLOD, CURÉ DE GENÈVE; MERCIER, DU CLERGÉ DE LYON, ETC.;

4° Un grand nombre de Cours de Prônes

TIRÉS DES MEILLEURS PRONISTES ANCIENS ET MODERNES,

5° Une série d'ouvrages sur les règles de la bonne prédication

(*Ces prônistes et ces maîtres de l'art, au nombre d'au moins 50, seront nominativement énoncés sur les titres subséquents de cette publication*);

6° Environ vingt tables différentes, présentant sous toutes leurs faces les innombrables matières de cette immense collection;

PUBLIÉE

PAR M. L'ABBE MIGNE,

EDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

---

33 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA SÉRIE ENTIÈRE; 6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME QUATRE-VINGT-SEPTIÈME DE LA PUBLICATION ENTIÈRE,
ET TOME VINGTIÈME DE LA SECONDE SÉRIE.

ROSSI, DE GENOUDE, ROY ET MERCIER.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, 20, AU PETIT-MONTROUGE,
AUTREFOIS BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS, MAINTENANT DANS PARIS,

1863

* Monmorel, de Montis et J. Lambert, oubliés dans la première série, sont plus anciens.



NOTICE SUR Mgr ROSSI.

Nous avons peu de détails biographiques sur Mgr Rossi dont nous publions ici quelques discours, comme un spécimen actuel de l'art de parler à Rome, soit dans les académies ou réunions savantes, soit dans les églises pour l'édification des fidèles. Nous savons toutefois qu'il appartenait par sa naissance à l'une des premières familles des Etats-Romains. Mgr Rossi était proche parent du ministre du même nom qui fut assassiné en 1848 sur les marches du Vatican. Il était prélat de la maison du Saint-Père. Des charges publiques très-importantes lui furent confiées; entre autres, croyons-nous, le gouvernement de Civita-Vecchia ou de quelque ville du même rang dans les Etats de l'Eglise. Il était prêtre et nous avons eu l'honneur de faire sa connaissance à Paris en 1855, lors de l'exposition universelle de l'industrie. Pendant son séjour dans cette capitale, il honora plusieurs fois de sa visite les *Ateliers catholiques* qui paraissaient vivement l'intéresser. Ce fut dans l'une de ces circonstances que nous l'avons prié de vouloir bien nous confier ses discours, pour les publier dans notre *Collection des Orateurs Sacrés.* Le prélat y consentit volontiers et il se chargea même de les faire traduire en français à Rome. Mais la traduction qui nous fut envoyée en même temps que le texte original en italien, était tellement défectueuse que nous n'avons pu l'éditer. De là le retard apporté à l'impression des sermons et discours de Mgr Rossi. Pendant qu'on s'occupait à donner à ses œuvres une traduction plus digne de l'original, une maladie grave atteignit l'auteur, et la mort vint le frapper en 1856, à la fleur de l'âge, dans une bourgade des Etats-Romains où il s'était retiré.

AVIS DU TRADUCTEUR.

Les Discours que nous éditons ne présenteront certainement au lecteur français aucun trait de ressemblance, aucun air de famille, qui les rattache soit aux discours qui précèdent, soit à ceux qui suivront. Ce ne sont, à proprement parler, ni des sermons, ni des discours académiques, tels que nos nationaux peuvent les concevoir d'après les modèles les plus accrédités. Ils ont été, il est vrai, prononcés la plupart dans quelqu'une de ces académies si célèbres au delà des monts. Mais ce qui se passe dans ces académies ressemble assez peu à tout ce que nous voyons et entendons dans nos académies littéraires. Quoi qu'il puisse advenir de la future Italie, il est certain que jusqu'ici les académies littéraires d'au delà des monts et pour le fond et pour la forme ont une manière d'être tout à fait caractéristique du climat, des mœurs et du génie national. Nous ne doutons pas d'ailleurs que les discours de feu Mgr Rossi n'eussent encore eux-mêmes leur caractère particulier d'originalité entre ceux même de ses conationaux. Nous ne les donnons pas pour des modèles à suivre aveuglément, mais nous croyons que les prédicateurs pourront y puiser parfois quelques-unes de ces inspirations qui peuvent donner à tout un discours cette verve oratoire, cet *estro*, comme disent les Italiens, toujours utile, sinon nécessaire, pour impressionner vivement un auditoire. L'éloge de quelques saints, tels que saint Camille de Lellis, saint Joseph Calassance, trop peu connus parmi nous, fixera avec avantage l'attention de beaucoup de Français qui ne connaissent pas assez la glorieuse fécondité et la priorité qu'eut toujours en toute sorte d'œuvres pies l'Eglise MÈRE ET MAITRESSE. Ils verront en même temps dans l'éloge de saint François de Sales et de saint Vincent de Paul, que nos gloires nationales ne sont ni inconnues ni importunes à nos frères d'Italie. Enfin dans plusieurs de ces discours et surtout dans l'éloge d'ODOARD DE CINQUE QUINTILI, tout lecteur pourra constater que, sur le sol Italien, beaucoup d'hommes d'intelligence et de cœur s'étaient dès longtemps préoccupés des intérêts temporels de ce beau pays; et que, sans s'inspirer ni des conseils égoïstes de l'Angleterre, ni des aveugles théories d'un radicalisme insensé, l'Economie-politique-chrétienne voyait d'un œil sûr le but à atteindre et les moyens qui devaient y conduire les peuples. Hélas! les événements qui se précipitent, ne prouveront que trop combien a été petit le nombre de ceux qui auraient dû avoir des oreilles pour entendre.

Nota. Quelques passages de ces discours, et en particulier l'exorde du discours sur la NATIVITÉ DE MARIE, ne se trouveront pas conformes à l'édition de 1841. Le lecteur se tiendra pour averti que ces passages ont été traduits d'après des variantes manuscrites communiquées à l'éditeur par feu Mgr Rossi.

ŒUVRES ORATOIRES

DE

MGR ETIENNE ROSSI,

PRÉLAT ROMAIN,

TRADUITES DE L'ITALIEN PAR L'ABBÉ J.-J. FALCIMAGNE.

PRÉFACE.

Les Discours que nous offrons au public ont à peu près tous une physionomie particulière à chacun d'eux. On y trouvera des discours sacrés, des discours académiques, des panégyriques, des essais dans le genre pastoral, puis encore de simples dissertations.

Nous les avons réunis à dessein en un recueil pour montrer comment l'éloquence peut revêtir des couleurs diverses, et comment la nature du sujet dirige l'écrivain dans le choix du style comme des matériaux. C'est, il est vrai, une erreur assez répandue qu'un auteur ne peut guère varier la trempe particulière de style qui le caractérise, et que forcément son pinceau retombe sur les mêmes couleurs, soit en fait d'œuvres oratoires, soit de compositions poétiques; comme si l'Orateur romain, par exemple, avait employé les mêmes nuances et le même mouvement de style et quand il loue Pompée dans le discours *Pro lege Manilia*, et quand il loue César dans le discours *Pro Marcello*, et quand il parle pour le poëte Archia, et quand il déploie toute sa véhémence contre Catilina. On peut en dire autant des bons poëtes; c'est ce que nous voyons dans Virgile et Ovide, qui s'élèvent à la plus haute sublimité dans l'*Enéide* et dans les *Métamorphoses;* tandis qu'ils sont simples et doux dans les *Bucoliques*, dans les *Géorgiques* et dans les *Elégies*. Horace lui-même, dont le caractère propre fut assurément le fort et le sublime, ne dédaigna point toutefois de descendre au genre modéré dans l'art poétique, ni de passer au ton du comique aimable en beaucoup d'endroits de ses satires; et jamais il ne cessa d'être un des plus grands maîtres parmi ceux qui se sont voués au culte des doctes sœurs.

Certes, nous avons toujours eu un goût passionné pour les poëtes et les orateurs de l'antiquité; mais parmi eux il n'en est pas que nous mettions au-dessus de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Grégoire de Nazianze. Bien que la lecture de leurs ouvrages fasse ressortir aujourd'hui de plus en plus notre indigence, nous n'avons pas moins cherché constamment à suivre les traces et à imiter la manière de ces grands hommes. Il nous a semblé que l'un des secrets de l'art oratoire est de déterminer d'abord le vrai caractère du sujet que l'on veut traiter, de s'en pénétrer fortement; puis de laisser aller notre esprit, en sorte que, sans contrainte et non toutefois sans direction, il engendre et produise au dehors chacune de ses idées à mesure qu'il les conçoit. Il est vrai que parfois il faudra colorer diversement le même tableau, et tantôt fortifier, tantôt adoucir la teinte. Mais ceci ne doit avoir lieu qu'accidentellement. Ce dont nous nous sommes fait une loi, c'est de donner à chaque discours une teinte caractéristique et fondamentale, d'après la nature de l'objet principal, d'après les circonstances du lieu et le but que nous nous sommes proposé. Pour en venir aux exemples, qui sont indispensables dans toute critique d'œuvre littéraire, nous dirons à notre Lecteur que le Discours académique sur la naissance de la bienheureuse Vierge devait prendre sous notre plume une allure toute différente de l'essai de pastorale écrit pour la fête de Noël. Le premier discours fut composé pour l'Académie des *Tiberini*, qui se plaisent à revêtir la double livrée de la poésie et de l'érudition; par conséquent, bien qu'il n'ait pas un ton aussi grave que l'exigerait un discours destiné à être prononcé du haut de la chaire dans une église, ce n'est pourtant pas un tissu d'imaginations fantastiques; et constamment les idées poétiques y sont empruntées aux figures bibliques relatives au mystère, et toujours en rapport avec la doctrine de l'Eglise. L'autre discours fut prononcé devant l'Académie des *Arcadiens*, qui s'attachent à la poésie pastorale et au genre tempéré. Le lecteur ne doit donc pas être surpris s'il y trouve comme une surabondance de similitudes. Non-seulemen la poésie pas-

torale peut tolérer ces sortes d'ornements ; mais, à notre avis, ils lui sont presque indispensables. Aussi avons-nous fait de notre mieux pour accommoder ces similitudes aux mœurs et aux idées de bergers qui ne connaissent que la vie simple des champs et de leurs cabanes.

Je voudrais bien, à propos de bergers arcadiens, dire un mot à certains littérateurs qui cherchent à ridiculiser les travaux de cette Académie, à les représenter comme des inepties ou de pures bagatelles. Savent-ils que les discours dans le genre pastoral présentent de grandes difficultés et ne peuvent être bien jugés que par ceux qui s'y exercent ? Pour nous, notre prétention n'est pas sans doute de donner comme un modèle notre propre discours ; loin de nous une semblable présomption ! Nous voulons dire seulement qu'un discours dans le genre pastoral n'est pas une petite entreprise. Il est facile dans ce genre ou de descendre jusqu'aux minuties et aux trivialités, ou de prendre trop haut son essor et de s'élever jusqu'à l'éloquence de l'épopée. Ceux qui ont déclaré une guerre si acharnée à l'Académie des Arcadiens auraient dû bien discerner ce qui pouvait tomber sous le blâme et ce qui devait être conservé. Les discours dans le genre pastoral, quand ils roulent sur des matières utiles, qu'ils sont ornés de sentences pleines de sens, et surtout quand ils célèbrent des sujets sacrés, ne nous paraissent nullement indignes de prendre rang dans la littérature italienne. C'est à l'écrivain à faire tout son possible pour ne pas s'enchevêtrer dans un tissu de périodes insipides et filandreuses. L'Arcadie n'a jamais conseillé, ni ne recommande un verbiage vide et prétentieux. Si tel berger ensuite aime la boursouflure dans la poésie, ou va rimant de fades chansons, il ne s'ensuit pas qu'il faille baffouer et proscrire une société honorée par des hommes du premier mérite et sagement fondée dans l'intention d'appeler les poëtes, soit encore jeunes, soit mûris par l'âge, à se communiquer réciproquement leurs bonnes et utiles inspirations. Le but qu'on s'est proposé, c'est de rivaliser à qui mieux mieux dans le plus noble des arts et d'ajouter sans cesse par la verve poétique à l'élégance du langage. De fait qu'est-il advenu depuis qu'on a tenté de ruiner en Italie toute colonie arcadienne ? Il y a toujours de méchants poëtereaux qui fatiguent la presse et les oreilles du public ; et bien petit est le nombre de ceux qui méritent le laurier immortel. Ce n'est donc point aux sociétés arcadiennes qu'il faut imputer le règne de la poésie ridicule ou rampante ; celle-ci n'a pas laissé de survivre là où elles ont disparu. Certes, en dépit de la guerre acharnée déclarée aux colonies arcadiennes, je vois toujours l'Italie indigente de bons poëtes

Revenons à notre propos. L'*Eloge funèbre du chevalier Odoardo de' Cinque Quintili* fut composé pour cette même Académie des *Tiberini*, devant laquelle nous lûmes notre *Discours sur la Nativité de Marie*. Le sujet toutefois était en lui-même si différent que, soit pour le coloris, soit pour le fond même des idées et des tableaux, il convenait de changer de ton et de manière. Et puisque nous parlons d'éloge funèbre, nous dirons que l'autre sorte d'oraison funèbre lue par nous devant les associés de la Propagation de la foi, au milieu d'un service religieux, demandait à être traitée tout différemment de la première. L'*Eloge du Chevalier de' Cinque* était un discours académique ; l'autre était un discours destiné à être prononcé dans une église en faveur de la société de la Propagation de la foi, dans le but d'honorer ses membres défunts, et aussi de parvenir à élever le chiffre de ses membres vivants.

Nous avons dû aussi donner un caractère tout à fait divers à deux Panégyriques : à celui de saint Pacifique de San-Severino, et à celui de saint Vincent de Paul. Nous écrivîmes le premier avec une sorte de simplicité sans art, en rapport avec les manières candides et l'innocence de ce saint ermite, qui vécut presque toujours avec les bons montagnards de l'Apennin dans la Marche d'Ancône. Ce fut un homme plein de candeur, de simplicité, absolument comme la colombe. Il fallait donc là une diction facile, peu élevée, sobre de métaphores et de figures. Au contraire la vie de saint Vincent de Paul demandait un éloge passionné, vibrant, pour ainsi dire, tout feu et flammes ; puisqu'il fallait raconter une vie qui fut tout entière embrasée d'un si beau zèle, et célébrer tant de grandes actions qui seront la stupeur de tous les peuples et de tous les siècles.

Le *Panégyrique de saint Joseph Calassanse* est composé plutôt dans le genre d'une dissertation que d'un panégyrique proprement dit. Lorsqu'un orateur se propose de recommander un saint non pour l'éclat de ses miracles, ni pour des actions à grand retentissement, mais pour la sagesse d'un institut, pour la profondeur des vues, pour la sublimité de sa doctrine et de ses écrits, il faut renoncer aux couleurs du style figuré, à une diction chaleureuse et prophétique. Dans cette attention à modérer ou à élever le ton de l'éloge, nous nous sommes modelé sur les Livres saints, dans lesquels nous voyons David, Isaïe, Ezéchiel, louer avec les couleurs du pinceau le plus riche Dieu, ses anges et ses élus ; tandis que dans les livres de la Sagesse et de l'Ecclésiastique les éloges des Patriarches et des Justes sont également magnifiques, mais conduits avec une sobriété de figures et d'expressions telle que vous en saisissez tout d'abord la différence, bien que les uns et les autres vous laissent pleinement satisfait et pleinement renseigné touchant les héros dont ils ont présenté l'éloge.

Dans le *Panégyrique de saint Camille de Lellis* il fallait tout à la fois réussir à convaincre et à émouvoir ; aussi dirai-je qu'il présente la double empreinte de la dissertation et de l'éloge. Ici on fera attention que, dans le panégyrique d'un saint, ma coutume n'est pas d'entasser tous les faits dont

se compose sa vie : j'aime bien mieux appuyer davantage sur celles de ses actions d'où ressort mieux le caractère choisi pour fondement de son éloge.

La plus grande difficulté que nous ayons rencontrée a été de faire un panégyrique sur un mystère. C'est ce qui m'est arrivé en traitant le mystère de la Visitation. Beaucoup d'orateurs sacrés se tirent de difficulté en composant là-dessus des dissertations ou des homélies, auxquelles ils mêlent des réflexions morales sur les événements historiques qui accompagnent le mystère. Pour nous, nous eûmes à cœur de composer sur le mystère de la Visitation un panégyrique proprement dit, c'est-à-dire, de rehausser ce solennel anniversaire de telle sorte que les fidèles remportent de cette prédication et un zèle ardent à fêter dignement ce mystère et l'espoir confiant d'en retirer de grands avantages spirituels.

Au contraire, invité à clore les réunions de l'Académie de *Liturgie*, chez les missionnaires de Saint-Vincent, dans l'église de Monte-Citorio, et devant y lire en présence du clergé romain un discours touchant l'Assomption entremêlé de quelques applications morales, je voulus réunir dans ce discours un double caractère : d'abord celui d'une simple dissertation théologique sur le mystère de l'Assomption, et ensuite celui d'un panégyrique consacré à cette solennité, qui est célébrée par l'Eglise avec une pompe toute spéciale.

Avons-nous réussi dans tout ce que nous avions en vue? C'est ce dont sera juge le lecteur bienveillant. Il connaît maintenant notre but, nos intentions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne nous trouvera jamais sur les traces de personne ; nous devons lui certifier que nous sommes tout à fait étranger à la méthode de ceux qui lisent des compositions sur le même sujet avant de se mettre à l'œuvre. Si par hasard il arrive que l'on aperçoive quelque ressemblance entre nous et quelque écrivain qui nous aura précédé, on ne s'en étonnera pas ; ce n'est pas la première fois que deux orateurs, deux poëtes, deux peintres, auront rencontré la même idée et l'auront envisagée sous la même face, surtout quand il s'agit des mystères de notre sainte religion, que l'on étudie aux mêmes sources, chez les théologiens, les Pères et les docteurs de l'Eglise. Pareillement nous désirons avertir nos lecteurs, que, dans la composition des panégyriques de héros chrétiens, il est très-facile de se rencontrer quant à la similitude des plans ; en effet beaucoup de saints se ressemblent singulièrement par leurs vertus ; c'est un seul et même Dieu qui répand sa grâce dans leurs cœurs ; et les œuvres de miséricorde, les conseils de perfection qui s'enseignent à l'école de l'Evangile, doivent être embrassés par tous ceux qui aspirent au paradis. Ensuite, bien que nous ayons apporté une grande attention à éviter les imitations d'un panégyrique à l'autre, nous prions le critique d'être indulgent si, dans telle de nos compositions qui ont été rédigées en différents temps et sur des faits quelquefois identiques, il nous est arrivé de reproduire quelque idée ou quelque expression une seconde fois.

Enfin, nous nous plaisons à déclarer que, dans tout discours destiné à être prononcé dans l'église sur la chaire de vérité, nous avons voulu employer un style moins étudié, afin d'être plus clair et plus facilement saisi par le petit peuple; et que, principalement dans les éloges des saints nous avons eu surtout en vue d'amener les fidèles à les imiter, non pas seulement dans les œuvres utiles à nos semblables, mais aussi dans celles d'où dépend la sainteté intérieure du cœur et de l'esprit, dans les œuvres qui cimentent l'union des âmes avec le Seigneur. Nous sommes en vérité très-opposé à un système aussi pernicieux qu'indigne d'un catholique, soit prêtre, soit séculier : système d'après lequel on recommanderait seulement les vertus qui à l'extérienr tournent à l'avantage de la société. Nous regardons comme les philosophes les plus dangereux ceux qui ne divinisent que les seules vertus sociales. Sous le voile de justice utilitaire et de bienfaisance purement matérielle, ils parviennent à détruire la véritable vertu intérieure de l'âme; ils ne cherchent plus à rendre l'homme bon et juste dans le plus intime du cœur et comme dans la moelle de son être. Peut-être pourraient-ils le rendre moins méchant et moins égoïste quant à quelques effets visibles de la vertu; mais la bonté des actes de cette même vertu serait entièrement subordonnée aux circonstances des lois humaines, lesquelles seraient imposées ou par le plus fort, ou par une majorité dans les comices. Voilà pourquoi nous regardons comme une peste issue du pélagianisme cette éloquence que certains ecclésiastiques introduisent dans la chaire, et qui tendrait à ne parler que des vertus sociales (1). Si cet abus n'est réprimé par la vigilance des pasteurs, il pourra devenir excessivement fatal aux dogmes fondamentaux de la religion catholique. Nous n'avons pas besoin de dire que c'est une éloquence qui ne va jamais au cœur et qui n'élève point l'âme à la hauteur des divins mystères.

(1) Nous ne savons quels peuvent être à cet égard les abus en Italie. Mais il ne nous semble pas qu'en France les prédicateurs aient généralement à se reprocher aucun excès de cette nature. L'apologie du christianisme comprendra toujours ses utilités sociales, si multiples, si fécondes. L'Apôtre lui-même l'a bien donné à entendre, lorsqu'il a dit : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est et futuræ.* (I *Tim.*, IV, 8.) [*Note du traducteur.*]

DISCOURS ET PANÉGYRIQUES.

DISCOURS I[er],

POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ DE LA B. VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU,

Lu devant l'illustre académie des Tiberini à Rome dans la séance solennelle du 8 septembre 1834.

Ce fut une sainte pensée, une pensée d'heureux augure que celle dont s'inspirèrent les fondateurs de cette Académie, alors que, se plaçant sous le patronage et la tutèle de la bienheureuse Vierge, ils décrétèrent que le beau jour de sa naissance devrait être à perpétuité célébré par une séance solennelle et un plus grand luxe de chants poétiques. Ils conçurent l'espérance que, touchée de ce pieux hommage, la puissante Mère de Dieu, du haut du trône d'honneur qu'elle occupe dans le ciel, jetterait sur notre réunion un regard tout spécial de bienveillante bonté. D'ailleurs un chrétien, soit orateur, soit poëte, trouvera toujours dans un thème emprunté à la vie de la B. Vierge tout ce qui peut enflammer et l'imagination et le cœur. Le nom seul de Marie est un parfum odorant qui nous enivre des sentiments les plus beaux; c'est une huile suave qui pénètre au plus intime du cœur et féconde en lui des affections toutes célestes. Les vertus de Marie sont autant de sources d'où naissent et le plus vif enthousiasme et des chants sans fin. En vain l'histoire aura été en quelque sorte avare des faits qui la concernent; le peu qu'il a plu à Dieu d'en laisser parvenir jusqu'à nous forme un ensemble de faits si précieux, si éclatants, si sublimes, que toute langue, toute plume peut à souhait s'y exercer aux grandes pensées, aux magnificences de la poésie et du discours. N'eût-on à choisir qu'entre les titres honorifiques adressés à Marie dans les hymnes et les saintes litanies, ce serait assez pour composer chaque jour des volumes nouveaux à sa louange. Il suffira de faire attention que, dans tout mystère de la foi, dans toute gloire du Fils de Dieu, entre toujours en part sa divine mère, l'épouse de l'Esprit-Saint. Dès lors s'ouvre devant vous un vaste ciel de lumière, devant vous se prépare un champ de moisson interminable, pour exalter et honorer sans fin celle qui fut sur la terre la plus belle fleur, et qui est dans les cieux le plus pur, le plus limpide saphir. Ce fut, je le répète, une sainte et heureuse pensée que de réclamer la lyre de la poésie et la trompette de l'éloquence en faveur des sublimes sujets de la religion, surtout des plus doux et des plus suaves, tels que sont ceux qui se rapportent à la gloire de Marie. Mais plus je dois rendre hommage et applaudir à cette pensée de nos devanciers, plus je crains que vous n'ayez fait un mauvais choix en me chargeant du soin d'ouvrir la voie aujourd'hui devant vous par un prologue sur la nativité de Marie. Pourtant je me sens encouragé par votre bienveillance, et je vous invite sans plus tarder à me suivre vers la terre de Zabulon, et directement jusque dans la Galilée, cette contrée si célèbre, où s'élève d'une part le Carmel, témoin des miracles d'Elie, et d'autre part le Tabor, inondé de tous les rayons de la gloire du Christ. Au fond d'une vallée creusée en forme de bassin, sur le versant méridional d'un coteau, blanchissent de loin les maisons de Nazareth. Nous remonterons au temps d'Auguste, alors que la Judée, conquise par les aigles de Quirinus, ne conservait plus l'exercice de ses antiques lois, qu'autant qu'elles avaient un étroit rapport avec le temple et le culte du Dieu d'Abraham et de Moïse. Nous nous reporterons par la pensée au jour où, dans cette ville de Nazareth, sous le toit si heureux du bon Joachim et d'Anne sa sainte épouse, venait de se réaliser un événement fortuné entre tous : la naissance de cette enfant qui devait être la femme bénie entre toutes les femmes. Je me figure que ce ciel de Nazareth, que ces tourelles, ces terrasses, ces cénacles répètent par mille échos des chants de joie. En vérité c'est la foi qui enflamme mon imagination. Je n'ai garde de la laisser s'alanguir; je veux qu'elle m'inspire; je l'invoque et pour vous et pour moi, afin qu'elle prenne entièrement possession de nos cœurs. La foi est la véritable muse qui devra inspirer mon discours, si je veux dignement célébrer cette naissance que l'Église se plaît à chanter, cette naissance qui partout et pour tous doit faire éclater une joie sans pareille. Me fût-il seulement donné de tremper le bout de mes lèvres dans la coupe de cette joie toute spirituelle, toute céleste, je m'estimerais trop heureux! Nous entrerons donc en esprit dans l'humble demeure de Joachim; nous monterons dans la chambre de son épouse qui vient de mettre heureusement au monde la merveilleuse enfant, et qui repose sous un modeste pavillon de bissus. Pénétrons-nous bien de la différence entre une fête à l'occasion de la naissance de Marie, et celle qu'on peut célébrer à l'occasion de toute autre naissance. C'est la coutume qu'à une petite enfant qui vient de naître on souhaite santé prospère, position heureuse en ce monde; à ces vœux pour elle on ajoutera : époux riche et aimable; habitation dans une ville ou campagne délicieuse; vie au sein de l'aisance; affluence de grâces, de parures, de richesses, consolations de lignée et de famille. Mais pour la naissance de la fille de Joachim et d'Anne, il faut de bien autres souhaits. Hé! que parlé-je de souhaits? Il faut ici des cantiques de louange, des psaumes, des odes, des hymnes de béné-

dictions, des pages prophétiques, des séquences pieuses. C'est une enfant à laquelle on vient offrir des hommages, des louanges, des prières dès le berceau. Elle est née reine, elle est née mère de grâce, avocate du genre humain. Elle n'a pas besoin, celle-ci, de nos souhaits, mais de nos prières ; il n'est pas nécessaire que nous venions la caresser d'un air riant pour qu'elle nous sourie à son tour; il convient plutôt de la regarder d'un air tendre, et elle nous répondra par un tendre sourire de mère. Le bonheur de la jeune Nazaréenne qui vient de naître ne dépend nullement de nos vœux ; elle possède à elle seule le trésor de tout bien; à elle il appartient de le répandre sur nos âmes, sur nos existences améliorées. La gloire de cette fille de David est tout intérieure; ses trophées ne se manifesteront que dans la plénitude des temps: *Omnis gloria filiæ regis ab intus.* (*Psal.*, XLIV, 14.) Académiciens, vous fils dévoués de Marie, aujourd'hui qu'avec moi vous feindrez d'entrer dans la chambre où elle est née, prosternez-vous sur le seuil avant de vous présenter au berceau de l'auguste enfant. Souvenez-vous que vous allez paraître devant Anne, qui figure l'arche sainte au dedans de laquelle fleurit la verge d'Aaron, de même que celle-ci figurait Marie, tige bénite qui pour fleur a porté le Christ. Or, si le grand prêtre Aaron et ses fils n'entraient dans le lieu où reposait l'arche que tremblants de respect et revêtus d'un vêtement symbole de candeur sans tache, n'entrons, nous aussi, dans le nouveau Saint des saints de Bethléem, que purifiés par un ardent amour, et baisons tout d'abord ce sol où s'inaugurent les prodigieux mystères de la nouvelle alliance. Cherchons ici, pleins de respect, la femme vénérable qui porte entre ses bras cette fille de bénédiction, cette précieuse perle assimilée à l'étoile du matin ; et disons-lui, inspirés par une vive et sainte foi : Salut, femme de Juda, mille fois salut ! Vous êtes toute joyeuse, vous vous dites aujourd'hui la femme la plus heureuse d'Israël, et vous avez bien raison, puisque le fruit de votre sein est quelque chose de si pur et de si beau. Ah ! racontez-nous de grâce les merveilles de votre enfantement; racontez-nous vos consolations.

En vérité, la naissance de la fille d'Anne est un thème des plus grandioses et des plus attrayants pour la poésie et pour l'éloquence. Cette naissance, dans ses antécédents, promettait déjà des prodiges de grâce; et au jour où elle s'effectua elle produisit une allégresse universelle. C'est là une vérité que l'Église répète chaque année dans ses chants, au retour de cet anniversaire : *Nativitas tua, Dei genitrix Virgo*, *gaudium annuntiavit universo mundo.* Ces merveilles, cette allégresse seront naturellement le thème de ce prélude. Combien je m'estimerais heureux si je pouvais éveiller en vous l'étincelle d'une poésie digne de l'auguste enfant qui fut dès sa naissance la joie, la consolation de toute la famille humaine, ou plutôt de la création tout entière !

I. Les rites et les usages que Dieu prescrivit à son peuple à l'occasion de la naissance des enfants n'ont aucun rapport avec ceux des autres peuples. Autre était, pour les Israélites, la qualité des victimes offertes en sacrifice, autre également la manière de célébrer en famille les naissances. Dans notre cité de Romulus, selon la condition de l'enfant qui venait au monde, c'étaient des festins, des exercices gymnastiques, des jeux guerriers ou des danses. Mais comme les Flamines et les Augures jugeaient les sacrifices sanglants peu convenables pour fêter la naissance d'un nouveau citoyen, nos pères avaient coutume d'offrir à Palès et à Lucine le lait de leurs brebis et les plus beaux fruits de leurs vergers. Nous serions dans une grande erreur si nous cherchions aujourd'hui au logis de Joachim une tasse de vin pur exprimé des raisins de Sabama, ou sorti des pressoirs d'Engaddi ; si nous demandions le plateau portant le gâteau de pure farine de froment pétri avec le jus de l'olive ; si nous parlions de corbeilles de fleurs, de coupes de lait, ou de cassolettes pour l'encens. Les lois que Jéhova donna dans le désert ne parlent nulle part de fêtes à célébrer à la naissance de chaque enfant. Mais elles portaient que les femmes des Hébreux contractaient une impureté légale pour huit jours, s'il leur était né un enfant mâle; pour deux semaines, si c'était un enfant du sexe féminin. Les mères devaient en conséquence pendant tout ce temps-là demeurer dans leurs maisons complétement séquestrées, autant que possible.

Elles devaient en outre se purifier l'espace de trente jours quand elles avaient eu un fils, et pendant soixante-six jours si c'était une fille. Au bout de ce temps, en signe de purification légale et d'expiation pour toutes leurs fautes, elles étaient tenues de présenter à l'entrée du tabernacle un agneau d'un an destiné à être offert en holocauste, et de plus une tourterelle ou une petite colombe, comme victime expiatoire.

II. Nous n'examinerons pas si, après la conception immaculée de Marie, il était nécessaire que sainte Anne offrît le sacrifice d'expiation exigé pour les naissances ordinaires.

Nous devons évidemment reconnaître, d'après l'Evangile, que Dieu avait réservé pour un temps plus reculé la manifestation des gloires et des priviléges de cette noble créature, et il ne voulait pas qu'il fût de sitôt dérogé aux lois si strictement recommandées dans le désert. Ne voyons-nous pas en effet que même à l'occasion de la naissance du Christ, quelque saint et virginal que fût cet enfantement, Dieu ne voulut point laisser omettre l'offrande pour la purification de Marie sa mère ?

Je contemplerai donc Joachim tout préoccupé du soin de se procurer la victime qui devait être offerte pour son épouse bien-aimée. « Prends soin, dit-il probablement à l'un des bergers de ses troupeaux, prends soin de choisir la brebis la plus douce et la

plus belle que tu auras remarquée dans la bergerie entre celles qui, depuis neuf ou dix lunes, ont mis bas un agneau à la blanche toison. Mets à part cet agneau jusqu'au terme de la purification de mon épouse; mène-le paître l'herbe la plus tendre dans les prairies de la vallée de Béthel, ou bien conduis-le sur les pentes abritées du Tabor; abreuve-le toujours aux sources les plus pures, et d'ici à deux mois viens me le présenter, afin qu'il soit porté au temple avec une blanche colombe. Lorsque Dieu nous a fait don d'une angélique enfant, ne faut-il pas qu'à ce don réponde, autant que possible, une pure et sincère offrande.

Ainsi Abel, s'il avait vécu à cette époque, aurait offert le plus bel agneau de sa bergerie. Jacob, lui, l'aurait choisi assurément entre les prémices de ceux qui seraient nés après qu'il aurait uniformément dépouillé de leur écorce les branches de peuplier ou de coudrier.

Voici le moment où le bon Joachim est entouré de ses parents et de ses amis venus pour le féliciter de la naissance de l'enfant accordée à ses vœux. Mais où trouver des couleurs assez fortes, assez vraies, pour rendre tout ce qu'il y eut alors de bon accueil, de caresses, de bénédictions réciproquement échangées?

Si, pour un jeune époux, il est doux de prendre entre ses bras le premier fruit d'un légitime amour, quels ne durent pas être les transports de joie de l'heureux Joachim, lorsqu'on vint lui présenter dans ses langes cette charmante enfant, à lui qui, navré de la stérilité de son épouse, voyait s'avancer l'extrême vieillesse sans espoir de lignée? Tout au bonheur de posséder ce doux trésor, il ne pouvait se lasser de la voir, de la caresser. Il ne savait assez recommander à ses parents, aux femmes de sa maison, de veiller sur elle, d'en prendre un tendre soin, de lui procurer un doux somme, de la mettre à l'abri de toutes les intempéries. Bientôt ce fut de toute part à qui caresserait cette aimable enfant, à qui exalterait le bonheur de ceux qui lui avaient donné le jour. Alors redoublait la joie de Joachim et dans un nouveau transport, se tournant vers sa famille : « Chantez, disait-il, jeunes Nazaréens, chantez avec les filles de Sion les amabilités et les grâces de l'illustre Sulamite; appelez-la la rose de Saron, le lis des vallées né près de la source des eaux; comparez-la aux blanches cavales attelées au char de Pharaon; dites qu'elle est belle quoique noircie par le soleil; que cette colombe n'abat son vol que dans le creux des rochers, dans les retraites les plus cachées; dites que vous désirez l'accueillir par vos chants et qu'il vous tarde d'entendre sa voix. Je suis aujourd'hui le plus heureux des pères, puisque j'ai une fille en qui tout est beauté; ses cheveux lisses sont comparables à l'or le plus pur; ses yeux sont ceux de la colombe; ses dents ont la blancheur du lait; cherchez votre colombe sur les hauteurs de Beter, parmi les chevreuils et les cerfs de la montagne; ma colombe à moi est dans mon logis, elle est l'unique de son père, elle est l'unique de ma chère Anne qui lui a donné le jour. Filles de Nazareth, contemplez-la; elle sera partout appelée heureuse. »

III. Mais pourquoi toute cette joie au cœur de Joachim pour la naissance d'une fille? Lui descendant de David, lui qui connaissait les prophéties, il devait bien plutôt brûler du désir d'avoir un fils! En vérité Romains, je suis persuadé que telle fut la pensée qui vint à l'esprit de plusieurs des parents du saint vieillard, et je me figure quelqu'une des amies ou des parentes d'Anne venir lui dire : « O femme, le ciel a béni votre sein, et vous avez par votre enfantement causé une douce joie à toute votre maison. Peut-être auriez-vous été heureuse de pouvoir vous comparer à cette autre Anne qui donna le jour à Samuel; mais telle est la joie qui éclate dans vos regards, que nous sommes surprises de ne pas vous voir envier le sort de celle qui porta un fils dans ses entrailles...... » La sage compagne de Joachim ne les laissa pas continuer; mais appelant autour de son lit la nombreuse assistance qui était venue la féliciter, elle prit la parole en ces termes :

« La joie que me cause la naissance de cette bien-aimée enfant est si pure, si spontanée, qu'elle n'a rien à redouter du souvenir d'Anne ou de Sara. Si j'allais vous redire tout ce qui m'est advenu depuis ma grossesse, aucune des mères de notre tribu ne trouverait qu'il y ait lieu de s'attrister ni de s'affecter le moins du monde pour n'avoir pas enfanté un fils tel que Isaac ou Samuel. Vous savez que j'avais passé l'âge où l'on peut devenir mère, et qu'avec Joachim j'offrais à Dieu mes larmes et mes prières avec de nombreux sacrifices, afin qu'il ne nous laissât point mourir sans enfant. Souvent je me retirais à l'écart désolée, et je disais en moi-même : Ne sont-ils pas plus heureux que moi les petits oiseaux, qui chaque année, au retour du printemps, voient la fecondité embellir leur nid, et sous les branches du laurier rose ou de l'olivier s'entendent réclamer par leur bégayante couvée? Ne sont-elles pas plus heureuses, les brebis qui voient bondir autour d'elles le simple et sautillant agnelet, et qui l'entendent de son doux bêlement répondre à leur bêlement maternel? Ne sont-elles pas plus heureuses, les eaux de la mer et des fleuves qui voient se multiplier leurs nombreuses familles au dos argenté et reluisant de mille couleurs? Les arbres et les moindres plantes sont plus favorisés que moi, puisque, portant dans leur saison et des fleurs et des fruits, ils chantent vos louanges, ô Seigneur, et bénissent leur fécondité, image de votre création. Mais mes pensées n'étaient que folie, alors que je désespérais du succès de mes prières. Au jour même de mes plus douloureuses humiliations, je devins mère; et il me sembla dès lors que dans mon esprit, dans mon cœur, dans mes membres, j'étais

passée à une tout autre existence, à des plaisirs, à une joie que je n'avais jamais ressentie. Je ne pus cacher à Joachim que je me sentais élevée à une vie délicieuse et toute nouvelle. Si pendant le jour je me mettais au travail, mon âme ne restait plus captive dans ces bas lieux; si je me trouvais en pleine campagne, je ne pouvais empêcher mes yeux de se reposer sur les sommets du Carmel et sur les hauteurs septentrionales du Liban. Lorsque je venais à feuilleter la Bible, ou que j'invitais mon époux à m'en lire çà et là des passages, voilà que, la nuit venue, je ne pouvais plus faire diversion au souvenir des choses renfermées dans le texte sacré; mon imagination en était continuellement obsédée. J'ignore ensuite si ce qui se passait en moi venait des illusions du sommeil, ou si Dieu dans sa miséricorde me montrait des choses merveilleuses et ravissantes; mais je sais bien que pendant la nuit j'avais beaucoup de ces visions. Tantôt j'apercevais une étoile qui ne perdait pas sa clarté devant le soleil; je la voyais s'arrêter au-dessus de ma tête, et elle ne se couchait point. Tantôt il me semblait que mon sein s'était ouvert, et si je regardais alors au dedans de moi-même, j'apercevais un trône, et sur ce trône une noble dame devant laquelle s'inclinaient les ordres de la cour céleste. D'autres fois c'était le buisson de Moïse, et d'autres fois encore il me semblait porter dans mon sein l'arche sainte de Dieu. Ensuite ma langue se déliait pour prononcer ces paroles : Quelle est celle qui monte du désert, semblable à une colonne de fumée, embaumée de myrrhe et d'encens, belle comme la lune, éblouissante comme le soleil ? — Alors je m'éveillais, parce que je ne pouvais plus résister à l'élan sublime de ma pensée; et je ne vivais plus qu'en proie aux anxiétés dans l'attente du jour de l'enfantement. »

IV. Qui pourrait, ô Romains! se faire une idée du contentement de la fille d'Achar, au moment tant désiré où son sein fut déchargé de son précieux fardeau? Anne avait vu dans la stérilité s'écouler presqu'un tiers de la durée ordinaire de la vie. Elle savait que les destinées de cette enfant devaient se mesurer aux merveilles de sa naissance : qui pourra redire après cela l'empressement d'une telle mère à contempler de ses yeux sa progéniture? A peine l'enfant était-elle née que déjà sa mère la tenait entre ses bras. Oh! si c'est bien là la plus douce émotion pour le cœur de toute mère, que devait-ce être pour celle-ci? Rachel n'enleva pas dans ses bras avec de plus amoureux transports et ne serra pas avec plus de tendresse contre son sein son premier-né Joseph, qui lui apportait l'honneur de la fécondité, que ne fit Anne pour sa bien-aimée Marie. Elle la considérait attentivement, et bientôt elle reconnut en elle les traits de celle qui lui était apparue en songe. Oui, laissez-moi céder à cette pieuse pensée : lorsque l'aimable enfant ouvrit pour la première fois ses lèvres, elle le fit avec un rire suave, et Anne dut se rappeler celle qui, affable à tous, accueillait au pied de son trône et les heureux du Paradis et les malheureux de la terre; et, lorsqu'elle tourna ses beaux yeux vers sa mère, celle-ci reconnut aussitôt l'éclat scintillant de ces clartés dont en son songe il lui paraissait que le ciel fût constellé de toute part. « O ma fille, s'écriait Anne en laissant s'échapper au dehors ses transports affectueux, je vois bien que tu es un grand don des cieux : tout me le dit à cette heure; et ce que j'ai vu et ce que je vois en toi, ou plutôt ce que je revois, puisque si souvent déjà je t'avais vue, lorsque je m'endormais dans la pensée de mon enfantement. Toutes les fatigues, tous les soins que je t'ai voués du moment que je t'ai reçue entre mes bras, quelque douleur que j'aie ressentie en moi lorsque tu es venue au jour, tout se change maintenant pour moi en motifs de consolation et d'allégresse. Non, mes amies et mes parentes, je vous le répète, ne cherchez pas à me consoler de n'avoir pas eu un fils; la fille que j'ai comble et dépasse tous mes désirs; non, il ne m'est pas possible de souhaiter un bonheur, une gloire supérieure à celle que cette enfant doit me faire espérer. »

Comment, je vous prie, l'imagination ne s'exalterait-elle pas à la pensée des songes mystérieux de l'épouse de Joachim? Si nous étudions les voies de la Providence, l'emploi qu'elle peut faire des songes ne nous paraîtra ni fabuleux ni étrange : témoin Job, qui, dans sa sublime poésie (*Job*, XXIII, 15), nous raconte comment Dieu, non pas une seule fois, mais souvent, lui parla par des songes dans les visions nocturnes, alors qu'un profond sommeil s'appesantit sur les hommes; oui, c'est lorsqu'ils tombent affaissés sur leur couche, c'est alors que Dieu ouvre leurs oreilles à ses révélations. Témoin encore cette échelle que vit Jacob en songe, et qui nous est présentée comme une figure de notre bien-aimée Marie; témoin Joseph, qui le matin, racontait à son bon père ses propres songes, et prophétisait le pouvoir royal auquel il serait élevé un jour. Les songes de Nabuchodonosor lui-même annonçaient en réalité soit les ruines, soit les grandeurs de royaumes à venir. Que de sublimes pensées, ô poëtes chrétiens, ne doit pas éveiller en vous l'aurore de ce jour, puisque la voix de la tradition nous redit que la naissance de Marie eut lieu précisément à l'heure où le crépuscule fait place aux clartés du matin! C'est à vous qu'il appartient de célébrer cette aurore dont le chantre par excellence, David, a pu dire qu'elle apparaîtrait au sein de la plus splendide lumière. Il nous la représente semblable au soleil qui se lève par une matinée des plus belles et des plus pures, chassant devant ses rayons tout nuage, toute vapeur, et répandant partout les charmes et les grâces : *Sicut lux auroræ oriente sole, mane absque nubibus rutilat.* (II *Reg.*, XXIII, 4.)

J'appliquerai aussi à cette Aurore ce que Baruch récitait dans l'enthousiasme de sa vision : A l'apparition de ses splendeurs

naissantes, les étoiles chacune en leur lieu, comme en signe de joie et de contentement, ont brillé d'une double clarté. Il semble que Dieu les appelle pour rendre témoignage au nouveau jour qui s'annonce avec des charmes si inconnus, et elles ont répondu au divin appel : Nous voici ! Et elles sont toutes joyeuses de rendre gloire à ce soleil nouveau qui, se levant avec des attraits jusque-là ignorés, pousse au-dessus de l'horizon son char radieux. *Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt; vocatæ sunt et dixerunt : Adsumus!* (*Baruch*, III, 34, 35.) Ici s'offrent à mon souvenir les vives et nobles images que nous présente l'Arioste, alors qu'il nous dépeint l'Aurore, au moment du départ des étoiles, attentive à laisser tomber des plis de sa robe les lis, les violettes et les roses dont elle parsème la voûte des cieux. Mais si je voulais emprunter à nos auteurs classiques les couleurs convenables pour esquisser une description de l'Aurore, quels pinceaux pourrais-je préférer à ceux d'Alighieri? Dans l'un de ses chants il nous la dépeint avec ses joues blanches et vermeilles qui aux approches du soleil revêtent une nuance d'or. Ailleurs il nous la dépeint comme une jeune vierge qui sur la rive orientale nous apparaît avec sa candide blancheur, et qui, sortie de sa couche nocturne, se montre au seuil de son palais le front éblouissant de pierres précieuses. C'est elle qui provoque le chant matinal des oisillons; c'est elle qui verse dans nos membres les plus douces vapeurs du sommeil et élève nos âmes ici-bas voyageuses à des visions presque divines. Mais je veux vous dire qu'en lisant le commencement du trentième chant du Paradis, il me semblait y voir proprement caractérisée l'aurore du jour où est née Marie. En vérité lorsque cette aurore a commencé à luire, il semble que ce monde coupable commença dès lors à voir se dissiper les ombres de sa malice et de son ignorance; et lorsque notre bien-aimée enfant se fit voir à Nazareth, n'était-ce pas la brillante avant-courrière du soleil, c'est-à-dire la plus belle des servantes de Dieu, la plus ornée de toute vertu? en sorte que toutes les étoiles perdaient leur splendeur, et que toutes les clartés des cieux s'éclipsaient de proche en proche jusqu'aux astres les plus beaux. Certes Marie ne surpassait-elle pas en beauté et en vertu toute âme qui avant elle a pu descendre des cieux sur la terre, ou qui jamais pourra briller dans les siècles futurs? Je n'en finirais pas si je voulais m'étendre sur tous les vers d'Alighieri qui peuvent dans un sens mystique s'appliquer à l'aurore de ce beau jour. Je me contente de vous rappeler la belle planète qui invite à aimer et à laquelle souriait tout l'Orient; mais par-dessus tout je citerai l'étoile du matin, qui s'embellissait des feux du soleil, et que suivait le soleil avec son disque flamboyant. — Oui, ce fut le ciel de Nazareth qui laissa tomber une pluie de lis et de roses, et qui se colora des douces nuances du beau saphir recueilli dans cette cité de Galilée. Lorque parut sur l'horizon la brillante étoile de Marie, la splendeur céleste alla se refléter en rayons brisés et tremblotants sur la surface du Chison, et sur les eaux lointaines du Jourdain et sur toutes les piscines et fontaines de la Palestine.

V. Je me souviens encore de cette urne d'or mentionnée par saint Paul, où était renfermée la manne et qui se conservait dans l'arche sainte. J'y trouverais un thème poétique des plus ravissants pour la poésie sacrée et sublime, et en même temps une idée vraiment anacréontique : je me représenterais, au moment de la naissance de Marie, un vase d'où tomberait la manne la plus pure que vit jamais le peuple d'Israël, c'est-à-dire, la Vierge par excellence, la Vierge belle entre toutes les vierges, et qui, précisément aux premières lueurs du jour, apparaissait au pays de Zabulon en même temps que le ciel distillait sur la terre les plus limpides perles de rosée. Nazareth, Nazareth, aujourd'hui tu ne le cèdes à aucune ville d'Israël et de Juda. Vois si je saisis bien la différence entre toi et ce jardin d'Arménie qui fut l'asile de la béatitude et de l'innocence primitive. Dans celui-ci eut lieu la naissance ou plutôt la formation de la première femme : en toi s'est accomplie la naissance de cette femme qui est, à un autre titre, la première femme du monde, la seconde Eve, la mère la plus heureuse de tous ceux qui vivent et vivront au sein de la joie immortelle. O Eden! ton souvenir apporte plus de douleurs que de consolations! Comment sans s'attrister penser à ce parterre où Adam goûta un profond sommeil, pendant que Dieu vint retirer de sa poitrine une côte, et en forma la femme qu'il lui donna pour aide et pour compagne? Ah! je pressens comme une annonce de mort dans cette naissance au sein du sommeil; et en vérité Eve fut mère pour la mort plus que pour la vie. Marie au contraire naît d'un sein jusque-là stérile, ce qui veut dire qu'elle naît triomphante de la stérilité sœur de la mort. Oh! je vois ici un présage de vie, mais de vie bienfaisante et féconde! La maison de Joachim sera donc à toujours un souvenir plus agréable que celui de l'Eden primitif. La demeure d'Anne ne le cède donc point en dignité soit aux tentes de Cheder, soit aux palais d'Assuérus, soit aux pavillons de Salomon lui-même. Ne trouvez pas étrange que j'établisse la comparaison entre des objets si magnifiques, et l'humble logis du bon Joachim, qui, selon la tradition, ne fut qu'un berger peu fortuné. Je ne crains point de préjudicier ainsi à l'exacte vérité, lorsque je réfléchis que, selon les vues de la religion et de la foi, les choses de ce monde ne nous apparaissent qu'avec des proportions exiguës; et leur grandeur apparente ne peut servir qu'à rehausser et à mettre en relief tout ce qui figure ici-bas les choses de Dieu.

VI. Pour continuer la fiction poétique d'après laquelle j'ai conduit ce soir la petite

caravane du Tibre jusqu'à la demeure d'Anne, comme si c'était le jour même où elle mit au jour sa fille, approchons-nous de son lit; car je veux le répéter: cette demeure, ce toit pastoral ne le cède en rien au grand palais du Liban, au lit merveilleux de Salomon. Autour de celui-ci étaient en sentinelle soixante guerriers d'Israël avec le glaive au côté, contre les surprises de la nuit. Autour de la couche des deux époux de Nazareth je vois la pureté des affections, l'innocence du cœur, qui viennent protéger le doux sommeil d'un chaste et humble mariage. Là il n'est pas besoin de gardes armés, parce que la fidélité et la justice ne savent ce que c'est qu'épouvante. Salomon avait fait construire son lit de cèdre antique et soigneusement poli; des colonnes d'argent en soutenaient le ciel, d'où pendaient des draperies de pourpre. Ah! David, pourquoi tant de fatigues pour amasser les trésors superflus qui ne servirent à tes fils couronnés qu'à ériger des palais, des portiques, des jardins, des forteresses, des vanités de tout genre? Tu avais pourtant chanté sur ta harpe, que d'un obscur séjour se lèverait la gloire du monde. Tes fils pour la plupart déshonorèrent ton nom et ta race. Aujourd'hui un homme de ta lignée, tenu obscur dans les rangs du peuple par un secret dessein du Très-Haut, sera celui qui fera revivre la splendeur de ton nom, grâce aux prodiges de l'antique puissance de ton Dieu. Ce sont tes Hymnes sacrés, ce sont les inspirations des prophètes tes frères, ce sont les récits évangéliques, ce sont les traditions de l'Eglise, qui m'aideront à m'élever jusqu'à la sublimité du mystère célébré en ce jour? Mais que vois-je? L'humble réduit où Anne va enfanter est, pour me servir du langage poétique de l'Ecclésiastique, le lieu où l'arc céleste vient enrichir les nues de ses couleurs, le lieu où va poindre le rejeton du Liban, le lieu où l'éternelle Sagesse veut montrer au monde un magnifique édifice porté sur sept colonnes. L'humble couche d'Anne n'était pas, comme le lit de Salomon, surmontée d'un ciel de pourpre; mais le véritable ciel qui resplendit d'une éternelle lumière s'est ouvert au-dessus d'elle au jour dont nous chantons l'anniversaire. J'imagine qu'une échelle d'étoiles dressée sur le lit où reposait Anne, touchait de sa cime le dernier cercle et pénétrait jusqu'aux espaces où brille la plus éblouissante gloire du Très-Haut. L'éternel Père était au-dessus, porté par les Chérubins, ensemble avec son Verbe et son Esprit; et de cette hauteur descendait une traînée de lumière sur la tête de l'enfant que la mère, aussitôt née, s'était empressée de prendre entre ses bras. Le Fils de Dieu tenait son regard fixé sur l'enfant et donnait ses ordres à tous les chœurs de la cour céleste en ces termes: « O vous qui brûlez du saint désir de plaire à Celui qui vous a créés, fêtez la naissance de l'enfant qui vient de naître; rappelez-vous l'instant où, il y a neuf mois, vous descendîtes dans la demeure d'Anne pour faire votre cour à cette âme bienheureuse ornée de plus de grâce qu'aucune créature et que nous avons formée avec une complaisance toute particulière. Ce fut elle qui entra comme tremblante dans le sein de sa mère; et pourtant elle se présentait terrible et droite comme la tour de David: oh! c'est que dès le premier instant elle eut à lutter contre le puissant dragon, et elle le vainquit, et elle ne fut pas souillée de son impur venin. L'instant est arrivé où elle doit paraître au jour. Allez fêter cette créature qui triompha de l'antique serpent, de ce serpent qui osa vous faire les propositions de son fol orgueil, que nous avons dû chasser et plonger déshonoré et foudroyé dans les abîmes de l'envie et de la douleur.» A ces paroles vous eussiez vu des légions angéliques fendre les airs, voler vers la couche d'Anne, et former tout autour d'innombrables cercles, telles que les vit Jacob le long de l'échelle qui lui apparut dans Bethel. En avant de tous et d'un vol plus rapide qu'aucun autre brille le chef de la céleste milice, désireux de contempler le premier cette héroïne sans égale; il avait impatiemment compté les jours jusqu'à sa naissance; tant il lui tardait de voir l'armure dont était revêtue l'invincible vierge et de s'assurer si elle portait aussi une ceinture d'archange, celle qui avait ainsi combattu contre Lucifer et remporté sur lui une si complète victoire. Romains, je vous ferai part d'une pensée qui est toute à moi et qui m'est venue en l'esprit lorsque j'étais absorbé dans la méditation du mystère de cette naissance. Il me sembla voir Michel, ce soleil des célestes splendeurs, sortir du milieu de la troupe angélique, et, se balançant sur ses ailes d'or au-dessus du berceau de Marie, porter tout aussitôt ses regards sur le pied de l'auguste enfant. Lors le fixant avec ardeur: « Telle a donc été ta puissance, s'écria-t-il, ô pied merveilleux! oui, tu as été plus puissant que mon bras, plus puissant que la pointe enflammée de mon glaive; j'ai précipité dans l'abîme le prince des démons, mais toi, tu lui as broyé la tête. » A ces mots des myriades de Séraphins et de Chérubins poussaient des cris de joie; tous voulaient admirer ce pied vainqueur; ils bénissaient et glorifiaient la naissance de la Judith nazaréenne, à laquelle il avait été donné d'écraser la tête altière de Satan. « Toi, ô Michel, disaient-ils alors, d'une voix plus éclatante, si tu vaux mille combattants, celle-ci en vaut dix mille. »

VII. La troupe angélique ne se serait point lassée de baiser ce pied merveilleux, si le Fils de l'Eternel ne se fût fait entendre une seconde fois: « Légions célestes, qui vous pressez autour de la jeune vierge de Nazareth, et qui contemplez avec tant de joie son pied triomphateur, suspendez l'Hymne de la victoire, et disposez-vous à centupler vos transports de joie et d'admiration à l'occasion de sa naissance. Songez aux deux ver-

tus qui se tiennent aux deux côtés de mon trône ; vous les avez vues depuis quatre mille ans conserver le même maintien chacune à part soi. Si la paix, tantôt par son sourire, tantôt par ses soupirs, s'efforçait d'adoucir la sévérité des actes de la justice, celle-ci ne détournait pas un instant son regard de la pointe de son épée et du fléau de sa balance. Ne voyez-vous pas comme en ce jour elles ont commencé à se regarder l'une l'autre ; et la justice elle-même s'est prise à sourire vers la paix et à nous tous. C'est un présage que bientôt le glaive de la justice devra rentrer dans le fourreau, et la paix elle-même tiendra d'une main la balance ; il en sera ainsi au jour où, prenant moi-même dans le sein d'une vierge la forme de l'esclave, et devenu semblable à l'homme, je naîtrai vrai homme et vrai Dieu sur la terre. Que la cour céleste l'apprenne aujourd'hui : cette Vierge est celle qui naît en ce jour fille d'Anne et de Joachim. Contemplez-la de nouveau, et rendez-lui hommage, car c'est de cette chair et de ce sang que j'emprunterai un corps ; son visage déjà vous présente quelques-uns des traits du visage avec lequel je me présenterai dans les terres d'Israël et de Juda, lorsque je revêtirai les membres de la famille humaine. » Romains, voici une pensée du Dante, et je tiens pour assuré qu'entre ses conceptions les plus sublimes il n'en est pas de plus grande ni de plus gracieuse et plus honorable pour notre glorieuse Reine la B. Marie, Dante nous représente saint Bernard qui l'encourageait dans son pèlerinage au paradis et qui l'engageait à fixer son regard sur Marie :

« Fixe maintenant ton regard sur la face qui a le plus de traits de ressemblance avec le Christ. Seule la clarté de ce visage peut te disposer à voir le Christ. »

Et le poëte reprenait :

« Rien de ce que j'avais vu jusque-là ne me ravit autant d'admiration, ni ne me révéla autant de traits de la face divine. »

Certes, Alighieri, s'il n'avait possédé en son cœur une foi sincère, n'aurait pu trouver des chants aussi sublimes. Que peut-on dire à Marie de plus gracieux et de plus sublime que de vanter sa sainte et belle face comme la plus semblable à celle du Christ ; comme celle dont la clarté peut seule disposer l'œil de l'homme à contempler la face auguste de l'Homme-Dieu ?

Que devinrent les anges en entendant cette grande révélation? Que durent-ils penser en voyant que c'était là celle qui s'appellerait la mère du Verbe Fils du Très-Haut? Ils demeurèrent longtemps saisis de stupeur : mais bientôt ils se pressaient plus serrés encore autour du berceau de la céleste enfant ; on eût dit que le mystère sublime qui venait de leur être révélé les avait embrasés d'un feu divin. L'un admirait ces mains qui devraient si souvent soutenir le Roi des cieux et de la terre ; un autre disait que ces lèvres pourraient un jour à plaisir baiser le divin Enfant ; un autre encore disait que cette langue donnerait des ordres à Dieu même. Ensuite, tempérant par le respect les élans de leur joie, ils venaient successivement avec leurs ailes abaissées adorer la face la plus sainte, la plus suave, la plus consolante, qui fût jamais ; parce que seule elle reproduisait quelque chose de ce visage que l'amour souverain avait arrêté dans ses décrets éternels de donner à son Fils incarné. C'est ainsi qu'en ce jour Dieu répandait sur toutes les suprêmes intelligences la joie, le respect et l'amour. Gabriel, placé le plus près de l'enfant, laissait voir dans sa face embrasée quel intérêt il voulait prendre à la perle précieuse confiée à ses soins. Ceci n'est point une supposition trop risquée ; car s'il est vrai, comme nous l'enseigne l'Eglise, que Dieu confie à la garde d'un ange toute âme créée pour animer un corps humain, il semble de toute probabilité que Gabriel ait reçu du Très-Haut le glorieux emploi, l'heureux privilége de veiller sur l'âme tout immaculée de Marie. N'est-ce pas en effet ce même ange qui reçut la belle mission de porter à Marie le message de l'événement le plus insigne, le plus miraculeux, le plus consolant? je veux dire : l'incarnation du Fils de Dieu dans son sein virginal.

Le grand jour, que celui de la naissance de Marie ! Jour où parut visible sur la terre la première d'entre les filles d'Adam qui ait dû, à tous égards, s'appeler immaculée ! Me reportant à ce jour, j'assiste au moment solennel où mille légions d'anges, la tête inclinée, les yeux mouillés de larmes d'attendrissement, rendaient hommage à cette sainte enfant, lis sans tache, fleur du paradis ! C'est par ce tribut d'amour et de respect que s'accomplissait l'oracle prononcé par le Psalmiste, alors que sur sa harpe divine il racontait comment les riches du peuple de Dieu, c'est-à-dire les esprits qui surabondent en vertu et en dons célestes, viendraient rendre honneur à la fille du grand roi, et prosternés à ses pieds, lui offriraient leur prière : *Vultum tuum deprecabuntur omnes divites plebis.* (*Psal.*, XLIV, 13.) Tels furent les actes solennels, tel fut le spectacle enchanteur, à l'aspect duquel les sphères immenses des cieux répétèrent des *Hosanna*, des hymnes sans fin pour célébrer l'aurore d'un jour si heureux pour cette terre. En ce jour la terre, admise à contempler les traits de l'auguste fille de Joachim et d'Anne, obtenait comme une première vue du portrait de l'Homme-Dieu, de celui que le Prophète avait préconisé comme le plus beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum.* (*Psal.*, XLIV, 3.)

VIII. Où étiez-vous au jour de la naissance de Marie, vous, ô prophètes, qui brûliez tant du désir de voir le visage du Christ ? Et toi, ô David, qui, t'animant au son de ta harpe, criais au Seigneur : *Je cherche ta face, ô mon Dieu* (*Psal.*, LXII, 2), comment ton ombre ne sortit-elle pas de la tombe entr'ouverte, pour contempler le visage de Marie ? Oh ! si vous aviez pu vous approcher

du sein obscur d'Abraham, vous tous qui, dans vos prophéties si claires, chantâtes le teint blanc et vermeil, la beauté et la majesté du Messie, certainement vous seriez accourus à Nazareth dans ce jour, et vous auriez été heureux d'en contempler comme la portraiture. Tous ceux qui vous virent, ô Marie, parents, amis ou voisins, eurent un avant-goût des délices du ciel les plus exquises, parce qu'ils virent le visage le plus semblable à celui qui est la joie du paradis tout entier. Salut donc, ô visage béni de la Vierge de Nazareth; salut, ô berceau précieux où repose la Vierge privilégiée entre toutes. Par elle le second temple non-seulement a recouvré sa splendeur primitive, mais une splendeur plus grande encore. Et en effet l'arche sainte qui manqua sur le Moria depuis la dévastation de Jérusalem par les Babyloniens, et depuis les outrages faits au peuple de Dieu mené en esclavage, l'arche, objet de tant de soupirs, la voici en Galilée, renouvelée, plus auguste, plus sainte; elle est apparue dans l'humble demeure de Joachim. Berceau heureux, qui peut se vanter de l'emporter sur l'arche de Moïse, cette arche destinée à conserver un vase de la manne la plus pure; c'est à ce berceau heureux qu'il a plu à l'Eternel de confier la plus belle et la plus sainte de ses œuvres; ce ne sont pas seulement deux Chérubins qui étendent sur elle leurs ailes d'or, comme autrefois sur l'arche, mais des légions d'anges planent en innombrables cercles autour d'elle; et ceux qui eurent autrefois sous leur garde les Sara, les Rébecca, les Rachel, les Judith, s'approchant du doux visage de l'enfant nouveau-née, me semblent faire entendre ces paroles: « Oh! combien tu es plus belle que toutes ces femmes illustres, fille de Joachim! Jamais femme ne t'a égalée.» Ici se présentent à ma pensée cent éloges divers, tous également propres à rehausser l'heureuse naissance de Marie; mais j'ai trop fatigué vos intelligences à ce sujet; je reviens donc à vous, illustres Romains. C'est à vous ce soir de prendre la place et le rôle de ces chœurs célestes qui, rangés en cercle autour de Marie, l'exaltaient au-dessus de toute créature; moi je prendrai congé de l'illustre Vierge, en lui adressant quelques fragments des hymnes de son aïeul David: « Ecoute-moi, ô ma fille! *Audi, filia, et vide.* Ton Dieu a fait couler sur ta tête l'huile de la joie, en te préférant à toutes tes compagnes. Tes vêtements exhalent les parfums de la myrrhe, de l'aloës et de cent aromates; parce que tu es revêtue des dons de l'Esprit saint qui répandent une odeur suave de vertu et de grâce. Aussi ta naissance est-elle pour cela seul heureuse entre toutes et digne d'être exaltée sans fin. L'Eglise universelle chante en ce jour dans tous ses temples que ta naissance fit la joie de tes parents, de ta tribu, de tout Israël, des anges, des archanges, de toutes les intelligences célestes; bref, ta naissance réjouit l'univers entier, et Dieu l'inscrivit parmi les plus doux objets de ses divines complaisances. »

DISCOURS II.

SUR LA NUIT DE NOEL.

Discours académique dans le genre pastoral lu à Rome dans la séance des Arcadiens, le 9 janvier 1855.

Princes éminentissimes, Arcadiens illustres, dans la cité des ardents soupirs vers laquelle, depuis quarante siècles, descendaient les ombres vénérables des patriarches, des prophètes et de tous les justes qui eurent la foi d'Abraham, aucune de ces saintes âmes n'ignorait que l'une d'entre elles avait connaissance du nombre de semaines après lequel brillerait l'aurore fortunée marquée pour leur délivrance et leur départ de ce séjour de deuil. Mêlant leurs plaintes à des chants pieux, elles passaient souvent devant la grande âme du prophète et, à la faveur des rares rayons de lumière blafarde qui éclairent ces lieux, elles cherchaient à découvrir si son visage blême perdrait enfin sa pâleur, et si dans ses yeux se peindrait un sourire de joie.

Daniel enfin, portant en haut son regard prophétique et élevant vers le ciel des yeux d'où jaillissait la flamme, s'écria, ivre de joie et les deux bras tendus: « Mon Dieu, mon Dieu, je ne compterai plus tristement assis dans ce sombre séjour, les semaines qui doivent précéder ta venue dans le monde.» A ces paroles, celles des ombres qui se sentaient plus tristes et plus désolées, celles qui étaient là dans l'attitude de la plus profonde humiliation, parurent étincelantes au milieu des saintes lumières, et s'embellirent toutes de l'éclat d'un sourire général; elles poussèrent simultanément un grand cri pour s'appeler les unes les autres, et toutes se pressèrent étroitement pour envoyer vers Dieu leurs vœux unanimes et leur prière commune, le suppliant de ne pas ajourner plus longtemps l'aurore de leur félicité. En avant de toutes paraissait l'âme auguste du Prophète royal, qui, de la main faisant signe à tous de l'écouter, commençait ainsi sa prière:

« O Dieu, le désir de nous élever jusqu'aux sphères de tes éternelles délices nous tourmente si fort, que nous mêlons nos larmes mêmes au chant de tes miséricordes; puisque Daniel a fermé le livre où se comptaient les années par tant de soupirs, suscite ta puissance, viens à notre secours, montre-nous ta face auguste. »

Malachie venait ensuite: « Envoie-nous, ô Dieu, l'Ange de l'alliance, celui que nous désirons, qu'il paraisse dans son temple. »

Qui aurait pu retenir cette âme intrépide qui étincelait de feux, l'âme du sublime Isaïe? Tous les échos du vaste royaume des pleurs retentirent de sa prière: « Dieu, disait-il, envoyez, envoyez la rosée d'en haut; nuées, ouvrez votre sein pour en laisser sortir le Juste; et toi, ô terre, ouvre aussi ton sein et enfante le Sauveur. »

De toute l'étendue du sombre royaume une seule voix répondait: « Envoie, Seigneur, l'Agneau qui doit régner sur la terre, l'A-

gneau qui doit effacer le péché et nous ouvrir les portes de la céleste Jérusalem. »

Telles furent, ce me semble, les prières qui durent traverser les cieux dans la nuit où venait d'arriver à Bethléem Marie, la femme bénie entre les femmes. Accompagnée de Joseph, elle était partie de Galilée au fort de la plus rigoureuse saison, et arrivée après cinq jours d'une marche pénible, ne trouvant d'asile ni dans les hôtelleries, ni dans les maisons des Bethléémites, elle s'était retirée dans une grotte, non loin de la cité inhospitalière. Là, au milieu de cette nuit même, s'accomplirent les temps marqués pour l'enfantement de Marie. Heureuse l'obscurité de cette nuit! Heureuse l'obscurité de cette grotte où se retira l'auguste Vierge. Laissez-moi supposer que le bon Joseph, las de son voyage, au moment où les ténèbres s'épaissirent, goûtait un léger sommeil. Je me plais à le croire, parce que nul homme, ce me semble, n'était digne d'être le témoin de l'enfantement d'une Vierge. De fait, lorsque Marie put voir entre ses bras celui qui était le Fils de Dieu, celui qui avait été neuf mois le doux fardeau de son chaste sein, c'était l'heure où le ciel est recouvert du voile le plus épais, comme si le ciel lui-même eût révéré le mystère de cet enfantement virginal. Marie assise sur la pierre nue, à l'angle de la crèche, disait dans son cœur : « Je vais voir s'accomplir la parole de l'ange Gabriel ; je n'ai pas lieu de m'épouvanter ; il me dit bien que rien n'est impossible à Dieu. » Puis s'adressant à l'Esprit du saint amour : « Toi qui descendis sur moi, lui dit-elle, descends de nouveau des hautes sphères, étends sur cette crèche tes ailes de blanche colombe, comme tu les étendis à Nazareth sur ma demeure, lorsque la puissance du Très-Haut me couvrit de son ombre. Et toi, Père céleste, bénis-moi, je suis ta servante; si j'ai fait il y a neuf mois ta volonté, accomplis-la maintenant. »

Cependant du plus haut des sphères célestes descendait le petit nuage qui s'abaissait pour couvrir l'arche dans le Saint des saints. Marie, où êtes-vous ? Les ténèbres les plus épaisses de la nuit ne suffisaient-elles pas pour voiler le grand prodige de l'enfantement virginal?... Mais que parlé-je de nuit? que parlé-je de voile ? Une lumière a brillé ; la nuée mystique du tabernacle s'est ouverte, et le silence de la grotte est rompu par des vagissements ; l'air est comme embaumé d'un parfum de fleurs. Marie, où êtes-vous ? ..... La voici agenouillée par terre, les yeux fixés sur un enfant nouveau-né, couché dans la crèche ; elle l'adore profondément, et avec tendresse elle le contemple ; et l'enfant tend ses bras vers elle pour l'embrasser.

Mieux vaut se contenter de méditer ici le grand événement, que de chercher d'autres paroles pour vous le raconter. Joseph s'est éveillé, et, à la faveur de la splendeur miraculeuse qui part des cieux, il aperçoit Marie prenant entre ses bras le plus aimable enfant qui fut jamais; et en le contemplant, Joseph ne peut que rester muet, tant il est ému ; et enfin ces paroles s'échappent de sa bouche : « Marie, est-ce l'Homme-Dieu qui a pris naissance en vous? Est-ce bien là celui que mes pensées.......! — C'est bien le Fils de Dieu lui-même, reprit sa compagne; je viens de l'enfanter sans douleur; vous savez, ô mon époux, que cette fleur est sortie d'une tige vierge; adressez vos supplications à Celui qui volontiers exauce. » — En vérité c'est bien ici que peut s'appliquer ce passage du Psaume : *Lorsque Dieu aura envoyé le sommeil à ceux qu'il aime, alors naîtront les fils qu'il leur donne en héritage; leur récompense est dans le fruit de chastes entrailles.* « *Cum dederit dilectis suis somnum, ecce hæreditas Domini, filii; merces fructus ventris.* » (*Psal.*, CXXVI, 2.)

Bethléem, tu es en vérité à jamais ennoblie, puisque non loin de tes murs est né le Christ Notre-Seigneur, et puisque les bergers de tes vallées ont été les premiers adorateurs du bienfaiteur des hommes, de celui qui est le soleil des justes, le salut des désespérés. Oui, tu peux, entre toutes les cités du monde, te vanter que les bergers tes fils ont été les premiers hérauts chargés de proclamer l'heureuse naissance, le sublime mystère du Verbe incarné, du Verbe manifesté au monde, mystère qui comprend tous les mystères.

Nous, bergers d'Arcadie, nous nous glorifions chaque année de nous substituer à ces bergers de Bethléem qui, éclairés par les anges de lumière, vinrent à la crèche pour y être embrasés d'un saint amour, et s'en retournèrent à leurs troupeaux, louant et glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu. Les bois de l'Hélicon ne sont jamais aussi sacrés que dans la nuit où, sous l'ombre de leurs lauriers, ils représentent la nuit de Bethléem, et nous invitent, bergers arcadiens, à chanter sur nos musettes ce que les pâtres de Juda entendirent, ce qu'éclairés de Dieu ils purent comprendre. L'Hélicon sera donc aujourd'hui déserté par les muses, et ne résonnera plus des chants de la Grèce. Les intelligences qui meuvent les cieux, les chastes filles de Sion, et Marie, seront les génies inspirateurs qui nous enflammeront de l'enthousiasme poétique pour célébrer dignement les merveilles de l'enfantement divin.

Je craindrais de troubler ou d'amoindrir la joie et les sublimes transports auxquels nous convient les souvenirs de cette nuit, si j'allais m'enquérir du nombre et du nom de ces heureux bergers de Bethléem, que nous avons à représenter aujourd'hui dans les bosquets de l'Arcadie. Laissons aux glossateurs, aux commentateurs d'histoires antiques, le soin de constater si ce furent quatre conducteurs de gros bétail : Misaël, Achéel, Cyriaque et Etienne; ou bien si ce furent trois gardeurs de brebis, Jacques, Isaac et Joseph. Nous ne prenons intérêt qu'au récit de l'évangéliste Luc, qui nous raconte que dans la contrée de Bethléem se trouvaient des pâtres, qu'ils furent divinement avertis

de la naissance d'un Messie déposé près de là dans une crèche, qu'ils y allèrent en toute hâte, et trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché auprès d'eux. Si l'un de nous eût été à la place du bon Joseph, il semble qu'il aurait pu dire à ces étrangers, les voyant entrer sans façon dans la grotte : « D'où êtes-vous? Qui êtes-vous? bonnes gens aux vêtements laineux, aux bâtons noueux? Quel motif vous amène, à cette heure de la nuit? J'admire la joie franche et naïve avec laquelle vous venez visiter mon épouse au moment où elle vient d'enfanter un fils? » Joseph n'eut pas le temps de leur adresser la parole : à peine eurent-ils mis le pied dans la grotte, qu'ils demandèrent avec empressement : « Où est le Sauveur, le Messie, notre Dieu qui vient de naître? » Marie et Joseph n'eurent rien à dire; ils comprirent bien que le mystère était déjà connu; ils voyaient ces bergers agenouillés devant la crèche, les yeux attentivement fixés sur l'Enfant qui reposait là dans ses langes. La grâce divine qui remplissait le cœur de ces bergers d'une joie indicible, les sublimes idées qui ravissaient leurs esprits au-dessus d'eux-mêmes, enchaînaient leurs langues qui ne pouvaient exprimer tout le respect dont ils savaient que cet enfant était digne. Mais bientôt l'émotion fit couler de leurs yeux des larmes d'attendrissement; et ils se prirent à dire : « Vous êtes donc la Mère du Sauveur, la mère du Messie? Nous savons tout, et vous pouvez lire sur nos visages le bonheur dont nous a comblés la Bonté divine en nous faisant connaître cette naissance. »

II. Ici ils se mirent à raconter comment leur avaient été révélées les grandeurs et les merveilles de cet enfant; le plus ancien d'entre eux prit ainsi la parole : « Hier, c'était l'heure où s'abaissaient dans la vallée voisine les grandes ombres que projette la haute colline de Bethléem; nous étions tous descendus des montagnes où nous faisons paître nos troupeaux, pour les faire reposer sous la tour d'Ader, et veiller alternativement autour d'eux jusqu'à l'aube du jour. Jamais la nuit ne s'avança plus calme et plus silencieuse; le ciel était serein; il nous semblait que les étoiles brillaient d'un éclat inaccoutumé. Le souffle même du nord qui dans cette saison, après s'être promené sur les glaces et les neiges des monts de Syrie, vient congeler tout ce qu'il touche, ne faisait sentir qu'une douce haleine. Après les fatigues de la journée nous avions restauré nos forces par le repas du soir. Déjà était passée l'heure où tel d'entre nous redit sur la musette des airs antiques, et où tel autre y ajoute quelque verset des hymnes de David. On n'eût pas entendu le moindre souffle de vent dans toute la campagne de Bethléem; seulement la brise du soir portait à nos oreilles les chants de Jérusalem semblables à un gémissement plaintif. Alors le plus âgé et le plus sage d'entre nous, se tournant du côté de la ville, prit la parole, et s'adressant à l'Aquilon : — Laisse dormir Jérusalem, afin que du moins pendant le sommeil elle fasse trêve à ses crimes et que la vapeur accusatrice qui s'élève au-dessus de sa coupe criminelle cesse d'aller provoquer la colère du Dieu d'Israël. — Rangés que nous étions en cercle autour d'un brasier, nous sentions notre cœur oppressé, au souvenir des récentes profanations du temple par l'aigle d'or appendu au-dessus de la porte principale d'après l'ordre du monarque d'Idumée. On parlait de Matthias, grand prêtre, déposé du pontificat; on parlait des lois nationales abolies ou méprisées, on parlait des courses des brigands de la Traconite, par suite desquelles beaucoup cessaient de se rendre aux solennités; on parlait de brigandages commis par les Arabes qui ont tout ravagé et bouleversé dans cette terre appelée jadis une terre où coulaient le lait et le miel. Tous nous déplorions de voir le palais de David, asile antique de l'honneur de Juda, devenu le théâtre d'attentats et d'infamies de toute sorte. Personne n'ignore que la reine Mariamne a expiré sous le poignard avec lequel Hérode, son propre époux, lui a percé le flanc. On sait comment Aristobule et Alexandre ont naguère été étranglés avec la corde que leur a envoyée leur propre père Hérode; et comment Antipater l'incestueux prépare déjà le poison qu'il destine à ce même Hérode son père. — Dors, Jérusalem, disait en terminant le bon vieillard, et si les ténèbres de la nuit doivent diminuer l'accumulation croissante de tes scélératesses et de celles de presque toute la descendance de Jacob, fasse le ciel qu'une éternelle nuit empêche le retour de la lumière sur tes murs, sur tes forteresses, et sur toute la terre de Chanaan! — A la conclusion de ce discours il arriva que par hasard nous tournâmes les yeux du côté de Bethléem. Me trompé-je? dis-je alors, n'est-ce qu'une illusion? Je vois l'air s'illuminer autour de la montagne; en sorte que les tours et les murs de Bethléem resplendissent comme aux rayons du soleil levant? Nous sommes pourtant au plus épais de la nuit; et c'est, à n'en pas douter, une lumière qui vient nous révéler l'œuvre de Dieu. Notre admiration s'accrut encore à la vue d'un petit nuage arrondi qui s'abaissa du haut des cieux et dont les bords vinrent toucher le lieu où nous étions, vers l'angle oriental de Bethléem; et bientôt, prenant une apparence de blancheur encore plus éclatante, ce nuage s'élevait comme soutenu par une brise d'été, et il réfléchissait vers nous la lumière qui resplendissait au-dessus de la cité. » — Ici Marie fixa son doux regard sur l'Enfant-Dieu, et elle se souvint du moment où, d'au-dessous de la petite nuée, il brilla tout à coup, de même qu'une fleur fraîchement éclose embellit la branche qui la porte.

III. Cependant le berger continuait son récit. « Telle qu'on voit sous un ciel serein une étoile changer de place et tomber sur la surface unie des mers, telle nous apparut une lumière qui se détacha du cercle lumineux planant sur Bethléem, et elle vint traverser notre vallée d'un mouvement si

rapide que la rapidité d'aucun vol ne saurait l'égaler. Ce fut comme un éclair éblouissant qui fatiguait nos regards au point de ne pouvoir en supporter l'éclat. Tout ce que je sais, c'est qu'il me demeura dans l'esprit l'image d'un jeune homme suspendu dans les airs; et aussitôt mes souvenirs se reportèrent vers cet ange exterminateur qui, courant de porte en porte dans le royaume de Pharaon, trempa de tant de sang son épée vengeresse. Aussi, tremblants, éperdus, nous allions tomber la face contre terre; mais je repris courage, et, levant les yeux, je les fixai sur lui. Oh! quelle belle créature! Il était vêtu de blanc, et portait autour de lui une ceinture de l'or le plus pur; de toute sa personne rayonnait une lumière semblable à celle d'une étoile scintillante; son visage avait la couleur des feux de l'aurore.—Ne craignez point!—ce furent ses premières paroles. Vous voyez, ô bergers, la splendeur du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. — Ne craignez point; je suis l'ange du Seigneur, et je vous annonce le sujet d'une grande joie pour vous et pour le peuple tout entier. Aujourd'hui, dans la cité de David, est né le Sauveur, l'oint de Dieu, votre Maître; voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : vous trouverez l'Enfant enveloppé de langes, couché dans une crèche. — Ce messager divin avait à peine ainsi parlé, qu'une lumière de plus en plus éblouissante s'avança vers nous. C'était une armée d'anges descendus des hautes sphères, et qui ressemblaient à autant de flammes vivantes. Telle qu'on peut jamais voir volée de colombes, attirées par la vue d'une abondante pâture, fendre joyeusement l'air d'un vol rapide, tels, et bien plus rapides encore, ces anges aux ailes d'or vinrent en tournoyant s'abattre sur nos campagnes. Ils se mirent aussitôt à faire éclater leur joie et à chanter tous ensemble: —Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux; paix sur la terre aux hommes dont la volonté est droite! — Ces douces paroles, nous les entendîmes parmi des chants si suaves et une harmonie si ravissante, que nous demeurâmes immobiles et comme hors de nous. Bientôt après, la troupe aux ailes dorées s'approcha de nous, et nous sentîmes s'éveiller en nous une ardeur nouvelle, un désir invincible d'aller voir dans la crèche l'Enfant objet de tant d'allégresse. Un cri unanime partit de toutes nos bouches : A Bethléem! à Bethléem! Allons voir ce qui s'est passé, ce qui nous est annoncé miraculeusement de la part de Dieu. — Et maintenant vous nous recevez, ô femme aimée du ciel, comme les premiers témoins de votre suprême bonheur. Nous devons vous appeler bénie, illustre entre toutes les femmes. Nous reconnaissons ici sans hésitation le signe que nous ont donné les anges. Nous avons trouvé l'Enfant enveloppé de langes, couché dans la crèche. C'est donc là le Sauveur, le Messie! Quelle louange plus digne et plus sublime peut lui donner notre langue, que les angéliques paroles qui retentissent encore à notre oreille? Miraculeux Enfant, par toi gloire est à Dieu dans les hauteurs des cieux! par toi la paix est assurée sur la terre à tout homme d'une volonté droite! Ah! fais que nous soyons du nombre de ceux qui reçoivent ta paix; peut-il y avoir pour les hommes un don préférable à celui-là? » — Ici de douces larmes coulèrent sur les joues des bergers élus; et Joseph et Marie, en leur cœur, méditaient chaque parole de ce chant nouveau; chant de gloire et de paix, qui n'avait jamais été entendu, parce que jamais on n'avait eu à célébrer rien d'aussi grand ni d'aussi heureux.

IV. Bergers d'Arcadie, sachons-le bien : jamais nos pères, qui se sont vantés de descendre des plus anciennes nations de la terre, nos pères, qui furent maîtres dans l'art de toucher des instruments et de chanter, non jamais parmi tant de révolutions de siècles, ils n'eurent occasion de fêter une nuit semblable à celle que passèrent les bergers de Bethléem. Certes elles ne furent pas sans poésie, ces nuits paisibles des étés, alors qu'ayant parqué leurs troupeaux dans les claies humides de rosée, respirant l'air rafraîchi par les zéphirs, ils modulaient à leurs dieux une prière, demandant que les belles collines d'Arcadie et ses fertiles vallons se couvrissent d'herbe et qu'un tapis de fleurs ornât le bord des ruisseaux. Ils saluaient avec joie les nuits où s'élevaient sur l'horizon les astres qui promettent la pluie gage de fécondité pour les vergers, heureux augure d'une abondante moisson. Ils durent maintes fois bénir ces ciels purs et tranquilles, alors que les vastes campagnes se taisent et qu'on n'entend pas bruire une seule feuille dans les bois. N'est-ce pas dans ce repos de la nature que surgissent dans le cœur des bergers eux-mêmes les transports des âmes les plus chaleureuses? N'est-ce pas alors que sur leurs flûtes, et sur les instruments divers qu'ils ont eux-mêmes façonnés, ils font entendre leurs rustiques symphonies autour des bords d'un lac que la lune argente de ses rayons, ou au sommet d'un coteau qui domine un vaste paysage? Nous demeurons encore ravis par le charme de cette imagination heureuse qui caractérise le prince des poëtes et tous les chantres de la Grèce. Oui, je me plais encore à me représenter une de ces soirées de fête pendant lesquelles les familles pastorales d'Arcadie apprêtaient les victimes pour l'autel de Pan, leur principale divinité. Je vois d'un côté les pâtres qui mettent en réserve les toisons des bêtes déjà égorgées pour le sacrifice; de l'autre sont ceux qui purifient dans l'eau les victimes vidées; ici on dépose les bandelettes à plusieurs couleurs; là les bergères tressent les guirlandes de fleurs choisies pour en orner les tempes des taureaux et des béliers qui seront conduits en pompe pour l'holocauste. Vous pouvez supposer que les plus lestes et les plus vifs se livreront à des danses joyeuses au son de la cornemuse sous des pavillons de

pampres verts, ou sous des peupliers et des ormes qui balancent leur feuillage au léger souffle du vent.

Mais que peuvent ces tableaux pour éveiller dans l'âme de sublimes transports, en regard des inspirations que la nuit de Bethléem offrit aux bergers de Juda pour élever leurs âmes et les exciter à glorifier et à louer Dieu? Oublions également et les mélodies d'Orphée et celles de Linus, et celles d'un berger qui osa se glorifier de mieux jouer des instruments qu'Apollon. Les Corydon, les Thirsis, les Alphésibée accoutumés aux doux accords dont résonnaient les bords de l'Eurotas, s'ils avaient entendu la céleste harmonie dont retentit la vallée d'Ader, auraient avoué que Pan, le dieu de l'Arcadie, n'avait jamais été si joyeusement fêté, qu'Apollon n'avait jamais modulé un chant aussi délicieux. En bonne foi qu'auraient-ils pu faire ici que répéter ces inventions toujours gaies, toujours riantes des maîtres de la poésie? par exemple, que Neptune à cette heure calmait les mers, que les serpents des déserts voisins de Deblatha et de Misor, ou des arides plaines d'Arabie, s'étaient dressés sur leurs queues, que les crocodiles du Nil, soudainement apprivoisés, étaient sortis de leurs eaux; que les lions et les léopards d'Amana et de Sénir étaient devenus traitables et sensibles; que les muets habitants de la mer de Tibériade et des eaux du Jourdain, attirés par la suavité des chants angéliques, s'étaient élancés du fond des eaux et venaient tournoyant à la surface de l'eau prendre part à la joie céleste. Telles étaient les couleurs avec lesquelles aimaient à se jouer les riantes sœurs des sources de Castalie. Je m'adresse maintenant à vous, filles de Sion, et je vous dirai: Si vos pas vous avaient conduites dans les vallées de Bethléem, parmi les hasards des nuits, comme par exemple quand vous alliez à la chasse des chevreuils et des cerfs de la montagne, oui, j'en jure par tout ce que vous avez de plus cher, vous auriez oublié jusqu'à cette voix que l'époux de la Sulamite voulait entendre souvent, et vous, filles de Jérusalem, vous auriez dit que les sons de la harpe de David, et les harmonies que faisaient entendre les fils d'Asaph, d'Héman et de Idithum, perdaient leurs prestiges auprès des ravissantes mélodies que les chœurs célestes faisaient retentir dans les airs au-dessus de la vallée de Bethléem. Telle fut sur les bergers de Juda la puissance de ces chants qui redisaient la gloire de Dieu, et de ce message de paix que Dieu lui-même envoyait aux hommes de bonne volonté, que leur esprit fut soudain initié à l'intelligence des mystères divins; et de rustiques pâtres qu'ils étaient, ils devinrent en un instant les éloquents apologistes de l'Eternel; et tous ceux qui les entendaient s'émerveillaient que des hommes qui ne connaissaient que leurs champs et leurs bois fissent preuve de tant de sagesse: jamais langage plus sublime tout à la fois et plus clair n'était sorti de la bouche des prophètes les plus illustres, des docteurs de la loi et des juges du Sanhédrin les plus sages et les plus renommés.

V. La merveille paraissait encore plus grande, quand on réfléchissait sur ce que les bergers racontaient avoir vu dans la crèche. Certes, il ne paraissait point y avoir en cela matière à un hymne de gloire, à un chant de paix et de joie universelle. Au premier coup d'œil, et selon les préjugés humains de ces Israélites, c'était chose vraiment étrange que la naissance du Messie eût lieu au sein d'une si grande détresse, et qu'à cette détresse vînt se joindre l'*hosanna* chanté au Dieu souverain devant son trône céleste. On aurait mieux compris que c'eût été le moment d'un solennel *hosanna*, celui où le Tout-Puissant préparait les cieux, et donnait aux abîmes des limites et des lois certaines; celui où il fixait et suspendait les sources des eaux supérieures, marquait les bornes de l'océan poissonneux, équilibrait les fondements de la terre! Alors la sagesse du Verbe se jouait chaque jour avec son Père, et ensemble ils mettaient la main à la merveilleuse fabrication du monde. Toutefois il est à remarquer que l'Esprit-Saint ne s'est pas inquiété de révéler à Moïse, et de nous faire savoir dans le Pentateuque divinement inspiré, si un semblable hymne de gloire fut chanté au Créateur après les stupéfiantes journées de la création. Au contraire, il a été révélé à l'évangéliste saint Luc, et par lui transmis à l'Eglise entière, que dans la nuit de Noël fut célébrée la gloire de Dieu. Or, puisque la divine sagesse n'inspire pas en vain les Livres sacrés, puisque la souveraine vérité ne peut faillir, il devient évident pour nous que dans la nuit de Bethléem il y eut bien plus qu'au commencement du monde un motif d'entonner l'hymne solennel de glorification chanté par les anges et agréé de Dieu. Et pour peu que vous rappeliez en votre esprit les premiers chapitres de la Genèse, vous découvrirez vous-même ce motif. En vérité il était grand, il était sublime, le spectacle de ces voiles subtils et multicolores de la lumière jetée dans l'espace; il était admirable, le spectacle de tout cet appareil des cieux; celui de ces planètes lancées comme des chars argentés pour courir autour de la borne enflammée qui s'appelle le soleil. Mais hélas! ce fut pour les cieux le sujet d'une subite épouvante que les blasphèmes et la lutte de ces superbes dont l'audace se dressa contre le Créateur lui-même; et cette terre qui devait circuler paisible autour du Soleil de justice, fécondée dans toutes ses vallées et ses plages, salubre sur toutes ses rives, dans toutes ses régions, préparée pour fournir à l'homme les soutiens d'une vie heureuse et toujours soumise au bon plaisir du suprême Modérateur, cette terre ne posséda plus que des germes abâtardis, des sources corrompues, des animaux devenus féroces, et au lieu d'être la tendre mère de ses habitants, elle se

changea soudain en une sauvage marâtre qui n'eut plus à leur offrir que des douleurs sous toutes les formes, et au sommet de toutes, la suprême douleur, la mort. Le jour lui-même, qui devait n'éclairer que les belles actions des fils d'Adam, se trouva le témoin de leurs plus étranges et plus détestables méfaits.

Reportez maintenant vos pensées vers la nuit de Bethléem : au milieu de ses ténèbres a éclaté une lumière nouvelle qui, partout où elle dardera ses rayons, fera sentir son heureuse influence, et manifestera sa splendeur dans l'univers entier. C'est la lumière dont s'embellit l'enfant de la crèche, et par laquelle il apprend au monde qu'il est en même temps assis au sein de la majesté de son Père céleste et qu'en lui il goûte les éternelles délices. Il convenait donc de glorifier Dieu au plus haut des cieux à l'occasion de cette lumière bienfaisante dont les prodigieuses clartés révélaient les profondeurs de la naissance du Christ et promettaient de dissiper miraculeusement les sombres nuages de l'ignorance universelle.

VI. Mais si cette splendeur par elle-même n'était pas encore pour tous les descendants de Juda un signe assez évident de la naissance du rejeton de David, et de l'accomplissement des prophéties qui assuraient à leur tribu une primauté d'honneur et une plus large part aux bénédictions célestes, il devait suffire aux Bethléémites de cette proclamation de la paix conclue entre Dieu et les hommes et publiée par les anges au sein de cette lumière parmi les hymnes de gloire. Certes il n'était pas possible de mieux terminer l'Hymne de gloire que par ce chant d'ineffable consolation qui portait ici-bas la paix aux hommes dont la volonté est droite. Comme cette paix se revêtait des livrées de l'abjection à laquelle le Fils de Dieu s'était réduit en naissant, comme elle était proclamée et par la ressemblance de l'esclave que Jésus avait prise, et par l'indigence de la crèche son premier berceau, et par les dédains des Bethléémites, et par la rigueur d'une nuit d'hiver pendant laquelle il voulut naître, on peut dire que cette paix elle-même était la principale matière de tous ces chants de gloire.

Qui ne sait d'ailleurs quels furent les immenses résultats de cette paix? Du jour où les anges de beauté révoltés contre Dieu se virent précipités dans les abîmes de l'éternelle douleur et de l'éternelle honte, repoussés loin des portes du rire éternel et privés des ineffables délices que fait goûter la beauté divine, incapables désormais d'atteindre à la compréhension de la divine sagesse, ils jurèrent d'en tirer vengeance sur les créatures d'ici-bas, en qui Dieu avait mis ses plus douces complaisances. Voilà pourquoi ils présentèrent à la première femme le mets décevant de l'orgueil, et ils firent tout à la fois goûter le perfide poison aux deux époux, de sorte que la racine même étant infectée, la famille humaine tout entière se trouva constituée à l'état de guerre ouverte avec Dieu. Ainsi fut fondé dans le monde le funeste empire du mal. Mais il est venu, le temps où doit tomber cet empire, où le sceptre de Lucifer sera brisé, et la colère de Dieu contre les hommes apaisée. La nouvelle en fut portée des cieux, et elle fut notifiée aux bergers près de la tour d'Ader par ces paroles : *Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* (*Luc.*, II, 14.) Il est vrai que du jour où Dieu découvrit à Eve comment il établirait l'inimitié entre elle et le serpent, que la tête du serpent serait un jour écrasée et qu'un sauveur viendrait au monde pour triompher de celui qui y avait introduit la mort; il est vrai, dis-je, que dès ce jour fut annoncée une pacification entre le Très-Haut offensé et les hommes souillés par l'ingratitude et la désobéissance. Aussi les justes, par la foi à cette promesse, échappaient-ils à ces ténébreux cachots où s'éternisent les pleurs et les désespoirs. Et toutefois encore les âmes des justes eux-mêmes devaient-elles s'acheminer vers la prison des soupirs ; et loin que la mort mît l'homme en possession de la suprême joie, elle ne le conduisait que dans le sein d'Abraham, séjour d'une attente pénible et douloureuse. La paix était donc prophétisée et promise, mais l'accomplissement en était suspendu quant à la récompense des actions vertueuses et saintes. Mais dans la nuit de Bethléem la paix est proclamée quant à la plénitude même du don ; l'heure du triomphe sur le démon est sonnée ; les portes du ciel vont s'ouvrir incessamment. Grâce à cette paix, les habitants de la cité céleste se préparaient à recevoir les nouveaux esprits dont la venue devait multiplier leurs délices ; les siéges d'innombrables archanges, demeurés vides par l'audacieuse révolte de Lucifer et de ses complices, étaient disposés avec soin pour accueillir les âmes des patriarches et des prophètes, les âmes des guerriers qui défirent les Amalécites, des braves qui exterminèrent les Chananéens et toutes ces races souillées par d'horribles désordres, les âmes des pontifes qui avaient soin de se purifier avant d'entrer dans le sanctuaire où ils allaient offrir l'expiation et pour eux-mêmes et pour un peuple repentant et humilié. Voyez, ô Arcadiens, s'il était convenable que nous apprissions de l'évangéliste saint Luc comment, dans la nuit de Bethléem Dieu voulut agréer de la part de ses serviteurs l'Hymne de gloire, puisque l'instant de la naissance de son Fils était pour les sphères célestes l'annonce de l'arrivée prochaine d'hôtes innombrables. La terre aussi, dès cet instant, voyait ses maux considérablement amoindris. Elle n'était plus la maudite, puisque le Verbe tant aimé du Père, le Saint des saints, n'avait pas dédaigné de naître sur son sol ; et si, jusqu'à ce jour, seule la terre de Chanaan portait le nom précieux de terre de promission, dès ce jour la terre entière eut le droit de s'appeler la terre du peuple de Dieu.

VII. Peu importe si à dater de la nuit de Bethléem ne cessèrent pas les douleurs et

les angoisses; et si la mort a continué de couper la trame des jours sans distinction de l'impie et de l'homme de bien : il n'est pas moins vrai que dès cette nuit nous eûmes l'appui d'un Sauveur qui venait porter une loi toute de grâce, et dès la crèche ce Sauveur donnait dans sa propre personne un exemple d'après lequel les douleurs, les peines, la mort même se changeaient en moyens d'abréger les maux, en ressource assurée pour obtenir une vie impérissable. D'ailleurs si les légions de maux ne cessent de sévir cruellement sur nous, si la terre se revêt toujours de ronces et d'épines; si elle tremble ou vomit des tourbillons de flammes en menaçant d'engloutir ses fils; si le ciel est toujours armé de foudres, tantôt gros de tempêtes, tantôt semant la peste et la mort... si Dieu en un mot jusque dans la paix voulut laisser subsister des monuments de sa colère, ce fut pour rappeler à l'homme sa faiblesse, et ses démérites originels. Puisse-t-il avoir pitié de nous! car si en présence de ces terribles monuments, il se trouve pourtant des insensés qui vont jusqu'à nier l'existence d'un créateur et d'un moteur souverain, que n'eût pas osé notre orgueil, supposé que Dieu nous eût épargné le spectacle et le sentiment des misères de toute sorte? Ce fut donc bien réellement qu'il voulut nous faire don de la paix; mais, afin que nous lui en fussions reconnaissants, il voulut que dans notre pèlerinage, les peines encourues fussent continuellement sous nos yeux, continuellement senties, avec la promesse de nous octroyer amplement les fruits de la paix dans la vie immortelle. En attendant, les gages de cette paix brilleront dans les miracles opérés par ses élus, dans la sainteté de la doctrine de son Fils, et dans l'assistance qu'il prête à l'Eglise catholique, constituée intermédiaire de cette paix.

Pour conclusion, je répéterai qu'il ne faut pas s'étonner si pour un enfant nouveau-né, couché sur la paille dans une crèche, le grand Jéhovah a voulu qu'on lui chantât un hymne de gloire tel qu'il convenait à sa souveraine majesté ; puisque c'est cet enfant qui transforme les douleurs et la mort des hommes en moyens assurés d'obtenir instantanément la félicité au delà de cette vallée des pleurs. Si le prodige de la lumière apparue aux bergers et l'hymne de gloire entendu dans les airs furent les moyens surnaturels destinés à les diriger vers le point le plus brillant de cette splendeur pour y adorer l'enfant nouveau-né, la proclamation de la paix était le moyen destiné à leur révéler que pour le coup tout serait dû au plus suave des attributs de Dieu, à sa miséricorde; en sorte que l'avenir ne pouvait plus s'offrir à eux qu'avec la perspective d'une amitié aussi sincère qu'inaltérable entre le ciel et la terre. Oui, vous en tomberez d'accord avec moi, ô Arcadiens : les paroles de paix portées aux hommes dont le cœur est droit, en une nuit comme celle-ci, suffisent pour inspirer l'enthousiasme le plus réel et peuvent dicter de nobles et sublimes chants à un poëte chrétien. Ces paroles éterniseront le souvenir de la nuit et de la contrée qui les entendirent pour la première fois. Seul il pouvait, ce doux souvenir, dissiper le charme auquel je me laisse prendre, toutes les fois que je me rappelle le jardin de l'innocence primitive. Dans celui-ci l'air calme et pur fut soudain agité et troublé par les terribles paroles de la sentence fatale que Dieu, après avoir maudit la terre, prononça, non sans douleur, contre le premier coupable : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière.* (*Gen.*, III, 19.) Je me représente à ces mots les bêtes féroces entrant en fureur, et s'élançant par troupes hors du séjour de l'innocence; tous les maux enfin se déchaînant sur notre malheureuse planète. Au contraire, c'est dans la vallée de Bethléem que la colère de Dieu prit fin; puisque là il ordonnait à ses anges d'emboucher leurs trompettes argentines et de publier qu'il donnait la paix aux hommes dont le cœur est droit. Il témoignait ainsi qu'il se complaisait de nouveau dans la création primitive de l'homme, en sorte que si le paradis d'Adam reçut l'empreinte de son courroux contre l'homme, la vallée de Bethléem reçut celle de la paix conclue entre l'homme et Dieu. En vérité, cette proclamation de la paix devenait elle-même le plus bel hymne de gloire qui pût être chanté par les anges à l'honneur du Très-Haut. Dieu était glorifié par cela seul qu'il concluait et scellait avec l'homme le traité de paix, et il l'était au plus haut des cieux parce que son autorité était par là consolidée à la fois et sur la terre et dans le ciel. Certes, dès lors était réalisée l'application d'un remède complet à l'infirmité et à l'ignorance du genre humain; dès lors se levait l'aurore qui mettait fin au despotisme de Satan, et qui devait bientôt rendre à la patrie céleste d'innombrables citoyens, en vertu précisément de l'heureuse pacification notifiée du ciel à la terre.

VIII. Bergers d'Arcadie, le sujet que vous vous proposez de chanter, la naissance de Jésus, ne respire qu'amour et bénignité. La paix est sœur de la bénignité et de l'amour ; et si je dois ici exécuter comme un prélude à vos chants, je le ferai sans m'écarter des traces de la poésie biblique; je me représenterai le moment où cette grande vertu de la paix reçut de Dieu l'ordre de descendre sur la terre, et de se montrer bénigne aux hommes dont le cœur est droit. Heureux, mille fois heureux ce moment où, la plénitude des temps étant accomplie, et la vingt-quatrième nuit de décembre étant parvenue au milieu de sa course, la Vierge de Nazareth dut enfanter sans cesser d'être vierge ! Au commencement de ce discours je vous ai transporté par l'imagination dans la grotte de Bethléem ; maintenant élevez avec moi vos esprits pour contempler ce qui se passe au plus haut du ciel en ce moment où va naître le Fils de Dieu. Lorsque le vrai corps que le Verbe, par son incarnation, avait pris dans le sein de Marie, fut parvenu à ce degré de développement que demande la nature

humaine pour se produire à la lumière, c'est-à-dire lorsque fut arrivé l'instant où il devait entrer dans le monde, en se rendant visible à sa mère et à ses frères, les fils d'Adam, il se tourna vers son Père : *Vous n'avez voulu*, lui dit-il, *ni des offrandes, ni des sacrifices; mais vous m'avez préparé un corps. Vous n'avez agréé ni les holocaustes, ni les sacrifices pour le péché; eh bien! je naîtrai avec la forme de l'esclave pour accomplir votre volonté.* (*Psal.* XXXIX, 7, 8.) Le Père céleste sentit ses entrailles émues à ces paroles de son Fils. Je ne sais vraiment si, lorsqu'au commencement du monde il s'écria : *Que la lumière soit!* je ne sais s'il se dressa avec autant de majesté sur son trône éternel, qu'au moment où il fut témoin de l'excessive obéissance du Verbe, et où sa voix, semblable à la voix des multitudes, alla, répétant d'une sphère à l'autre, dans l'immensité des cieux : « Soleil, planètes, astres de toute espèce, de toute clarté, de toute grandeur, voici que j'introduis mon Fils premier-né sur la terre. Il est la splendeur de ma gloire, l'empreinte de ma substance; il porte toutes choses par la puissance de sa parole; il expiera par lui-même les péchés de tous les hommes. Vous mes anges de tout ordre, de tout ministère, offrez-lui l'hommage d'adoration bien qu'il se soit voilé sous une forme humaine. Et toi, ô paix, vertu aimable, toi qui ne goûtas que quelques jours de vie heureuse au commencement du monde, toi qui courais joyeuse et souriante au travers des cercles azurés de mon palais, alors qu'Adam et Eve parurent sans tache sur les rives innocentes des quatre fleuves dont Eden était arrosé, toi qui ne cesses de soupirer après la venue de celui qui doit écraser la tête du père de la malignité, lève les yeux, et comme la première servante de moi, de mon Fils, et de l'Esprit-Saint, essuie tes larmes et reporte avec confiance tes regards sur ma face. C'est cette nuit même que tu dois déployer l'étendard de la miséricorde qui flottera d'abord sur les rocailles de la grotte de Bethléem. Prépare ta couche, afin que mon Fils vienne vers toi; tu seras la reine de toutes mes servantes, c'est-à-dire de toutes les vertus : on proclamera ton nom comme l'annonce d'une joie impérissable, et les anges l'associeront à celui du Sauveur, du Christ. Je fais alliance avec toi, ô paix; dirige ton vol vers la terre, prends-en possession en mon nom; sois la gardienne de la crèche de Bethléem. »

IX. Sous les traits d'une noble matrone, revêtue de vêtements blancs comme la neige, plus blanche encore elle-même, la paix quitte les plus hautes sphères. A peine avait-elle balancé ses blanches ailes au-dessus de la crèche que la fleur de Jessé venait d'éclore. La paix céleste entra joyeuse dans la grotte de ses noces : « Me voici, dit-elle, ô toi l'Admirable, le Fort, le Désiré des collines éternelles, prince qui de mon nom t'appelleras PRINCE DE LA PAIX. Tes amours sont les miens ; les fils de la terre irritée contre moi m'avaient méprisée ; tu me protéges comme la première des divines servantes, si même je ne t'ai pas été donnée par ton Père pour être ta bien-aimée, ta colombe. Me voici donc près de toi, et je verrai les multitudes accourir attirées par l'odeur de tes parfums ; je verrai la joie et l'allégresse de tous..... »

Ici, ô Arcadiens, mes pensées se reportent à cet instant où après l'orage qui a déchiré la nue, nous voyons sourire dans les cieux l'arc aux riches couleurs. Dans ces rayons de lumière ainsi brisée et réfléchie nous voyons un souvenir de la paix solennelle conclue entre Dieu et les hommes, de ce pacte en vertu duquel la famille humaine n'aura jamais à redouter la calamité du déluge. Certes il est consolant, cet arc d'Iris, lorsqu'il nous rassure contre la crainte de nous voir engloutir par les abîmes vengeurs. Mais si nous comprenons bien la paix solennellement conclue dans la vallée de Bethléem, et proclamée dans cette nuit en faveur des hommes dont le cœur est droit, qui donc, à la vue de l'arc-en-ciel, ne songera tout d'abord à cette paix annoncée aux pasteurs par les anges? Ah! il ne s'agit plus seulement d'échapper à un déluge qui menace d'engloutir le corps, il s'agit d'échapper à tous les naufrages de l'âme, et surtout à celui qui nous attendrait dans la mer des douleurs éternelles. Oui, toujours de l'arc-en-ciel nos pensées se reporteront vers l'enfant de Juda, qui est le Prince de la Paix, le Christ envoyé de Dieu. Qui donc osera s'élever contre moi, si je m'imagine voir autour de la face du petit enfant de Bethléem un cercle radieux semblable à celui qui se peint dans la nue?

Romains qui m'écoutez, puissé-je graver bien avant dans vos souvenirs ce que j'ai à vous dire. En même temps que cette mémorable nuit était illuminée des clartés de Dieu au sein de la Judée, vous songiez à fermer le temple de Janus en mémoire de la paix dont le monde jouissait alors. Le vrai Dieu, au contraire, ouvrait à Bethléem un temple dont les portes ne devaient jamais se fermer, parce que dans tous les temps, sous toute domination, il devait accueillir tout pèlerin sur la terre; et il voulut que la pierre angulaire, le principal fondement de ce temple fût son Fils incarné, gage de paix inaltérable. Le temple de la paix donnée par les hommes devait donc se fermer, alors que s'ouvrait le sanctuaire de la paix divine. Oh! c'était bien autre chose que l'arc qui se peint sur la nue; un tout autre signe que ce signe passager qui vient après la tempête. En vérité c'était une nuit de gloire pour Dieu, une nuit d'allégresse pour les hommes qui rentraient en paix avec le divin maître et recevaient de cette réconciliation le gage le plus sûr et le plus saint.

X. Poétique bosquet, je ne cesse de bénir les antiques pasteurs qui plantèrent tes lauriers et tes myrtes et voulurent que chaque année dans cette saison la crèche de Juda fût ici représentée; non jamais, et c'est là pour moi une pensée saisissante, une pensée qui me revient sans cesse à l'esprit,

jamais tu ne seras un sanctuaire aussi vénéré que dans cette soirée où les poëtes sont ici invités à chanter les merveilles de cette grotte fortunée. Est-il possible de détourner sa pensée de cet Enfant béni, de ce Fils de Dieu égal à son Père éternel, sorti du sein de Marie, selon la chair, couché sur un peu de paille et pratiquant une obéissance sans limite? En lui se réunissent la volonté souveraine qui gouverne tous les mouvements et la volonté si humble qui dans la condition de l'esclave s'assujettit à toutes choses ; et ces deux volontés et ces deux opérations se terminent en la personne du Verbe pour racheter, selon les lois de la stricte justice, l'homme dévoyé et perdu. Telle est l'œuvre d'une admirable sagesse qui me semble bien au-dessus de l'œuvre de la création. Faut-il donc s'étonner qu'en présence d'un mystère si prodigieux, si incompréhensible, les intelligences célestes aient chanté gloire à Dieu au plus haut de ses splendeurs ? En vérité l'introduction de ce Fils premier-né dans le monde est bien l'œuvre qui réclamait et réclame une gloire au-dessus de toute gloire; car si la terre, si les cieux sont les œuvres de tes mains, ô Seigneur, la terre et les cieux périront, mais toi avec ton corps tu demeureras éternellement. Les cieux s'useront comme un vêtement; tu les replieras comme une toile et ils seront changés ; mais le Christ sera le même, toujours. La gloire de la rédemption inaugurée dans la crèche ne décroîtra jamais, et les anges avec tous les justes ne cesseront de la chanter dans les perpétuelles révolutions des siècles éternels.

XI. Mais si les fictions poétiques auxquelles nous invite la coutume pieuse de cette soirée, nous permettent, comme je le disais en commençant, de nous substituer, bergers arcadiens, aux bergers qui veillaient près de la tour d'Ader ; pourquoi comme eux ne nous approcherions-nous pas de la crèche où Marie a déposé son bien-aimé enfant ? Que n'ai-je une éloquence capable de seconder l'ardeur qui me presse de célébrer sa naissance ? Et pourtant je prends courage et je porte humblement mes regards sur ce petit enfant qui est le divin Messie. O visage suave, je vois sortir de tes yeux, je vois sortir de ta bouche ces effluves de grâce qui amolliront les cœurs de pierre et entraîneront après toi sur les pentes les plus escarpées des multitudes avides de recueillir ta douce parole ! Ces mains rendront la lumière aux aveugles et délivreront de leur lèpre les incurables lépreux ; ta langue exercera son empire sur la mort ; ce côté adorable....... ! Ah ! qui pourra parler de ce côté béni qui recèle l'amour des parfaites amours ? Là est l'amour du Père qui s'apaisera à la vue de son Fils ; là est l'amour des hommes qui seront rachetés et rendus à la béatitude des cieux. Ici je m'arrête, parce qu'il ne m'est pas donné de soutenir même quelques instants l'aspect d'un Dieu; telle est la splendeur qui rayonne de sa face qu'il serait plus facile de fixer le disque du soleil ; je tourne le regard vers les parois rocailleuses de la grotte ; je me plais à voir par la pensée les chœurs célestes des Chérubins et des Séraphins distribués en plusieurs cercles, et se balançant sur leurs ailes d'or et d'argent ; ils sont saintement jaloux du bonheur des bergers ; ils voudraient avoir comme eux des lèvres, pour imprimer comme eux d'humbles et amoureux baisers, ne fût-ce que sur les langes dont est enveloppé l'enfant de la gloire et de la paix. Je contemple ensuite de nouvelles myriades de ministres ailés qui viennent à chaque instant et voltigent tout autour et dans l'intérieur de la grotte ; des plis ramenés de leurs robes aériennes ils laissent tomber et répandent à pleines mains les roses et les lis : l'humble grotte en est délicieusement embaumée. Ce sont des roses et des lis qu'ils disent avoir enlevés du paradis terrestre, comme les seules fleurs dignes d'être semées autour de l'Agneau sans tache. Je vois aussi entrer la milice des Puissances et des Dominations, couronnées de rameaux verts tels qu'on n'en vit jamais sur cette terre ; dans leurs mains sont des fruits mûrs encore suspendus à la branche, et ils se disent l'un à l'autre pour être entendus de Marie : « Ce sont les feuilles et les fruits de l'arbre de vie ; nous l'avons arraché, sans laisser en terre la moindre de ses racines, dans les champs d'au delà du Tigre et de l'Euphrate ; il n'en est pas resté un seul rejeton ; parce que l'arbre symbolique ne devait plus reverdir, dès que le véritable arbre de la vie naissait dans cette crèche de Bethléem. »

XII. Mais j'entends, ô Arcadiens, comme un cliquetis d'épées et le choc de boucliers au dehors de la grotte. Voyons ce qu'il en sera. Cieux ! qu'aperçois-je ? Un Chérubin se tient suspendu dans les airs; à la lame flamboyante qu'il brandit dans sa main, je crois reconnaître celui dont la Genèse nous raconte qu'il fut le gardien du jardin fatal. Pour peu qu'il tarde à remettre son épée dans le fourreau, je ne pourrai en soutenir l'aspect. Suivons-le ; il entre, lui aussi, tout empressé, mais comme joyeux d'un grand succès, dans la grotte où est le Messie enfant. Il s'avance, les ailes humblement repliées en arrière, pour adorer le nouveau-né, et lui offrant l'arme que tout à l'heure il brandissait, il lui parle en ces termes : « Fils de l'Eternel, me voici à vos pieds pour vous saluer comme le nouvel et fortuné Adam. Depuis des siècles j'étais à la porte de l'Eden, attentif à veiller sur l'arbre de la vie. Mais à votre naissance le tronc en a été arraché; et je venais à la suite des brillantes phalanges de mes frères, qui sont venus en déposer les feuilles et les fruits sur vos langes, lorsque je vis le dragon infernal surgir du sein de la terre, et se glissant au travers de l'obscurité, attiré par l'odeur du feuillage sacré, voler de ses ailes fourchues à la suite des légions angéliques. Je m'élançai vers lui, lui demandant vers où il se dirigeait ainsi ; et il me répondit que du milieu des tortueux labyrinthes de sa prison

il avait entendu une joie insolite éclater dans la triste vallée des Limbes ; et une voix faire sonner haut le passage du prophète Michée : *O Bethléem Ephrata, bien que tu sois la plus petite des nombreuses cités de Juda, de toi sortira le Dieu d'Israel.* (*Mich.*, V, 2.) Tout ainsi parlant le monstre infernal fuyait avec précipitation, et moi qui tenais encore l'épée flamboyante, désireux que j'étais de sauver de ses atteintes les reliques précieuses du Paradis portées par mes compagnons, je le poursuivais sans relâche. L'odieux serpent dirigeait sa course droit sur Bethléem, et il circulait autour de son enceinte, fixant ses regards avides sur chaque porte de la ville, espérant découvrir l'heureuse mère qui devait enfanter le maître d'Israël. Il aperçut, je crois, les jets de lumière qui s'échappaient de cette humble grotte, et démenant sa queue il faisait mine de s'élancer ici à l'entrée, mais je ne lui en laissai pas le temps; je fondis sur lui avec mon épée fulminante. Il ne servit de rien au monstre de siffler, de présenter ses griffes velues, de secouer et de hérisser toutes ses écailles, ou de diriger contre moi son dard venimeux. Je le lassai enfin et le vainquis, et je ne lui donnai point de repos que je ne l'eusse repoussé jusque vers l'Egypte, parmi les ombres de la mort qui là-bas sont plus épaisses et plus condensées que partout ailleurs.

Ici, ô bergers, la Cour céleste applaudit vivement à la victoire du magnanime Chérubin, qui avait ainsi interdit à Lucifer l'entrée du saint asile où venait d'éclore le lis de Jessé, et lui avait ainsi tenu caché l'enfantement de la Vierge. O nuit! ô crèche! Dieu ne veut plus de la terre primitive où le péché prit naissance. Le paradis terrestre est disparu avec la nuit de Bethléem; parce que le Père céleste a mis toutes ses complaisances dans la grotte où son Fils lui a dit : *Me voici, je viens avec le corps que vous m'avez formé.* La crèche est donc le nouvel Eden, où est né l'Arbre de vie, qui doit nous régénérer tous, et à tous ceux qui le voudront il sera donné d'en goûter le fruit. Gravons-la bien dans notre mémoire cette nuit qui précéda les sept derniers jours de décembre, en la dernière année du règne d'Hérode le Grand, et à l'époque du dénombrement que fit exécuter Quirinus, gouverneur extraordinaire de Syrie, conformément à l'édit porté par César-Auguste pour toute l'étendue de l'Empire romain. Et comme nous représentons aujourd'hui les bergers de Juda, partageons-nous les campagnes et les plages de la Judée : ceux d'entre vous qui graviront les sommets des deux Libans inscriront le nom de cette nuit sur les cèdres et les sapins ; ceux qui se dirigeront vers le mont Basan l'inscriront sur l'écorce des chênes; ceux qui erreront sur les monts de Galaad l'inscriront sur les pins; ceux qui monteront à Sion, l'inscriront sur les cyprès. Si vous montez à la colline des Oliviers ou sur le Thabor, imprimez ce nom sur le tronc des oliviers; tracez-le encore sur la tige vigoureuse des palmiers d'Engaddi ; ceux qui auront plus d'ardeur encore et de courage iront graver ce nom sur les sommets sourcilleux et les roches d'Hermon et de Gelboé qui en hiver élèvent leurs cimes chenues au-dessus de la région des vents et des tempêtes. Retirés enfin dans les bosquets de l'Hélicon, lorsque nous serons revenus de Bethléem, tous animés de l'enthousiasme prophétique, nous inscrirons cette nuit de la sainte naissance sur les troncs révérés de nos lauriers toujours verts, toujours odorants.

DISCOURS III.

ELOGE DU CHEVALIER ODOARD DE CINQUE QUINTILI, PATRICE ROMAIN,

Lu à Rome dans la séance solennelle de l'Académie des Tiberini, le 8 mai 1832.

Eminentissimes et révérendissimes princes (2), la louange n'est point chose moderne ; elle a commencé avec le genre humain. La raison en est que les hommes ne furent ni ne seront jamais absolument égaux en qualités et en mérite. Toujours il y aura supériorité des uns sur les autres, et toujours cette supériorité revendiquera un hommage d'honneur. Nous naissons d'ailleurs avides de louanges, et chacun trouve dans l'amour de la gloire un aiguillon aux plus nobles travaux. Pourtant les titres à cette récompense ne furent pas toujours les mêmes parmi les hommes. Selon les lois, les doctrines, les coutumes, le mérite fut diversement apprécié et récompensé. Les vertueux fils de Seth, ceux de Noé, et plus tard les descendants d'Abraham décernèrent les honneurs de la louange à ceux qui les avaient mérités en se maintenant dans l'amitié et la grâce du vrai Dieu et en pratiquant les vertus si simples de la vie pastorale. Vinrent ensuite les tribus qui ne conservèrent pas les souvenirs traditionnels de la famille de Noé. Parmi ces souvenirs se plaçait au premier rang l'histoire de la funeste catastrophe du déluge, qui montre d'une manière si éclatante que le Créateur ne veut ni corruption ni injustice parmi ses créatures. Ces peuples donnèrent les plus solennels éloges aux héros contemporains des siècles appelés l'âge d'or, et où l'on imaginait que la vie s'écoula parmi les délices et les douceurs de l'amitié fraternelle, sous un ciel toujours pur et serein. C'est ainsi qu'est parvenue jusqu'à nous glorieuse et célèbre la mémoire de Dshemschid, qui fut pour les Persans le Saturne des Grecs, des Etrusques et des Latins. Mais laissons de côté ces siècles fortunés, que je regarderais comme absolument fabuleux, s'ils n'étaient un calque affaibli de ce véritable âge d'or où Adam et Eve goûtaient le bonheur de l'Eden. Nous savons

(2) Etaient présentes leurs Eminences les cardinaux Jacques Brignole, Paul Polidori, Louis Gazzoli et Nicolas Grimaldi.

comment à l'origine le tribut de la louange fut offert à ces héros qui se firent chefs des premières colonies; ces honneurs excessifs s'expliquent soit par la reconnaissance qu'inspire la grandeur du bienfait à une multitude malheureuse guidée vers une patrie meilleure, soit par le respect illimité qu'inspirent naturellement l'habileté et le génie d'un chef lorsqu'il transplante une nation sur un rivage étranger et l'y établit avec un bon gouvernement, respect illimité qui dégénère facilement en culte absolu. Si à la sagesse des fondateurs se joignait la valeur guerrière et le sacrifice de la vie dans les combats, ce respect et ce culte s'accompagnaient d'un enthousiasme plus chaleureux encore et plus durable. En effet, dès qu'une tribu prospérait soit par l'agrandissement de son territoire, soit par son travail, elle excitait l'envie de ses voisines; de là l'orgueil né de la supériorité, les rivalités irritantes, et qui dégénéraient bientôt en mépris et en injures. Alors surgissaient les héros qui se mettaient à la tête des armées, provoquaient au combat, et présentant leur poitrine au fer ennemi, défendaient leur propre camp et les tentes de leurs pères; ou bien retranchés soit derrière une palissade, soit sur le sommet d'une montagne, et plaçant au centre en masse compacte leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants, ils formaient comme un cercle de boucliers et de lances, et ne se donnaient point de repos qu'ils n'eussent repoussé la tribu aggressive, ou qu'ils ne fussent tombés sur le sol arrosé de leur propre sang. Ces preux faisaient ainsi ample moisson de gloire; et comme aux yeux d'un peuple exposé à un grand danger, tout prend des proportions grandioses, on conçoit que, dès qu'il se voit délivré, ses libérateurs grandissent aussi dans son imagination, et ils sont pour lui dès lors plus que des hommes. On ne devra donc trouver étranges ni les chants, ni les joyeuses acclamations qui accueillaient ces guerriers dans les solennités consacrées à perpétuer le souvenir des victoires. Ces chants étaient répétés par toutes les bouches de génération en génération, et c'est ainsi que plusieurs de ces poëmes sont parvenus jusqu'à nous. Lorsque par suite des traités de paix, les peuples vivaient tranquilles au sein des plaisirs et des arts, on prodiguait alors la louange et les chants poétiques aux vainqueurs dans les jeux de la course et de la lutte : on leur dédiait des hymnes, des peintures, des statues. Ainsi, sauf les familles des patriarches aimés et éclairés du vrai Dieu, les peuples antiques réservaient la louange avant tout pour l'audace, la dextérité, la valeur ; et si dans l'Iliade ou l'Odyssée, ces premiers monuments de la louange humaine, nous voyons des personnages loués parfois à raison de leur vaste science et de leur sagesse, ils n'étaient pas moins illustres dans le métier des armes; Ulysse lui-même, le grand politique, dut, armé d'une cuirasse, entrer dans le cheval fatal; et celui qui ne fût pas venu le glaive en main jusqu'aux tentes d'Achille, ou qui ne se fût pas montré l'arc en main au haut des tours de Troie, n'aurait pu prétendre que la trompette d'Homère fît résonner pour lui l'hymne de la gloire.

J'appellerai volontiers votre attention sur une différence à établir entre les peuples de l'Orient, d'après le souvenir que nous en a transmis l'histoire. Il semble que les tribus d'au-delà l'Euphrate commencèrent de bonne heure à honorer les héros distingués par l'intelligence seule, je veux dire les législateurs et les sages : et ce qui est plus particulièrement digne de remarque, c'est que ces héros de l'intelligence furent les divinités tutélaires qu'ils se choisirent. Au lieu que chez les peuples de l'Egypte, de l'Asie mineure et de l'Europe, ce fut plus tard qu'on offrit le tribut public de la louange au mérite fondé sur les seules qualités de l'esprit. La raison de ce progrès tardif de la part de nos pères, je la trouve dans la continuité des guerres et des désastres, qui fut pendant longtemps comme leur héritage. Aussi les dieux des Phéniciens, des Egyptiens, des Grecs et des Etrusques, furent moins à l'origine des législateurs et des sages, que des guerriers et des aventuriers conquérants. C'est seulement dans les siècles peu reculés de l'empire romain, que sous nos climats on entendit retentir les magnifiques éloges des sages, des philosophes, des artistes, des jurisconsultes, en un mot des hommes de génie, et que l'on vit enfin leurs effigies reproduites par le marbre et placées dans les portiques, sur le forum, dans les thermes et les théâtres.

Hélas ! plût au ciel qu'en même temps on n'eût pas mêlé à la louange l'adulation, cette vile prostituée, qui sait corrompre le plus beau présent que l'homme puisse offrir à l'homme, la louange pure et sincère de la véritable vertu ! Certes quel cas pouvons-nous faire de tous ces honneurs décernés par les Grecs et les Romains, lorsqu'ils en vinrent jusqu'à dédier des temples et des autels à des tyrans, à des débauchés, lorsque nous voyons encore les statues, les bustes, les inscriptions et les colonnes érigées en l'honneur d'un Tibère, d'un Néron, d'un Phocas, d'un Antinoüs, et de mille autres qui ne furent tous que des monstres de turpitude et de cruauté? J'en conclus qu'au sein de la gentilité les formules, le langage et les motifs même de la louange ne prenaient point leur source dans les principes de la droite et incorruptible sagesse. La balance équitable où se pèsent les titres de la véritable gloire ne pouvait pas être entre les mains de ceux qui avaient fermé les yeux à la lumière de la vérité, bien que Dieu eût mis cette vérité dans leur cœur et en eût confié la tradition aux premiers hommes.

Cette balance ne pouvait se trouver qu'au sein des nations que la Providence voulut préserver des plus grandes aberrations de la raison humaine et qu'en outre elle favorisa de la lumière des vérités révélées. Ces nations n'avancèrent point par degrés dans la science

de la louange ; elles n'en changèrent pas les formules, ni les motifs ; aussi nous qui par bonheur participons à ces avantages, nous ne savons ni mieux ni moins bien louer que ne le faisaient il y a six ou sept mille ans les saints patriarches. Il est curieux de mettre en regard les livres de la Chine, de la Perse, de la Grèce, avec les livres divins de la Palestine. Dans les premiers, vous chercherez en vain la solidité et l'impartialité de la louange ; dans les seconds, le fondement et la mesure de la louange furent toujours invariables, savoir la loi raisonnable donnée par Dieu lui-même. Ouvrez le plus ancien des livres ; vous y lirez à la première page l'éloge d'un héros qui pour les païens n'aurait eu d'autre mérite que celui d'avoir aimé paître un troupeau ; mais nous le mettons au premier rang dans les fastes de la vertu privée ; et certes il est grand l'éloge que nous lui décernons, lorsque nous disons de lui : Abel, tu fus le premier des habitants de la terre à subir les rigueurs de la mort et le premier tu méritas cette précieuse et douce épitaphe : Abel le Juste ! Pour nous la louange ne débuta point par l'éloge des guerriers, parce que la guerre suppose déjà les vices parmi les hommes ; elle ne débuta point par l'éloge des législateurs, parce que le droit des gens ne fut pas dicté par les hommes, mais est émané de Dieu lui-même. Elle débuta par l'éloge d'un jeune homme plein d'innocence, pieux envers son Créateur, cher à ses parents, modèle accompli des vertus paternelles. Pour nous la louange fut et est commune à toutes les conditions, à tous les états, et nous désirons surtout l'accorder aux citoyens bienfaisants et intègres. Rappelez-vous le livre de Job, que j'appellerais volontiers le poëme épique par excellence du héros de la vertu privée et civique : ce livre fait perpétuellement l'éloge de l'homme de Hus, parce qu'il était le libérateur du pauvre et de l'orphelin dans leur détresse ; parce qu'il portait la joie dans le cœur de la veuve éplorée ; parce qu'en un mot cet homme rare se revêtait de justice.

Je résumerai maintenant en peu de mots mon préambule : Les peuples qui s'éloignèrent des enseignements de Dieu, oublièrent bientôt ce que pouvait être la véritable louange, parce qu'ils perdirent la trace de la vraie justice et de la vraie honnêteté. Les peuples qui, encouragés par l'étoile de la révélation, ne se détournèrent point du droit sentier du juste et de l'honnête, ne faillirent jamais dans la dispensation de la louange. Or c'est justement en demeurant fidèle aux principes et aux règles de la louange, qui nous sont enseignés par la divine raison, que je prétends louer aujourd'hui l'honorable personnage auquel, sous l'inspiration d'une haute sagesse et d'un sentiment délicat, vous avez voulu, Académiciens du Tibre, consacrer une de vos plus solennelles séances, afin sans doute que son éloge eût plus de retentissement. C'est de grand cœur que j'acceptai l'offre de faire l'éloge du chevalier Odoard de Cinque Quintili ; et lorsque, en parcourant son histoire, je le vis devant moi, avec toutes ses vertus civiques, je me passionnai de plus en plus pour la noble tâche que j'avais entreprise. Quelle plus noble tâche en effet que celle de célébrer les actions des citoyens qui ont bien mérité de la patrie en temps de paix, surtout d'un citoyen comme celui-ci, qui tout le long de sa bienfaisante carrière sut constamment se recueillir dans une humilité parfaite, et conquit ainsi le droit le moins contestable aux hommages qui lui sont rendus après sa mort ? Je n'ai nul besoin de solliciter votre attention ; c'est vous-mêmes qui avez demandé par un vote unanime l'éloge que je dois prononcer devant vous.

I. Puisque je viens de signaler le chevalier Odoard comme le héros des vertus civiques, je pense que, pour se former une idée nette du plan général de son éloge tel que je l'ai conçu, il est convenable de poser quelques notions préliminaires : je dirai donc que pour mériter un si beau titre, un homme doit d'abord se présenter avec une haute moralité, nous apparaître éminemment vertueux, non point seulement en lui-même et pour lui-même, mais par-dessus tout à l'avantage et dans l'intérêt d'autrui ; et encore non pas uniquement envers les particuliers, mais envers la communauté et la société tout entière en général. Telle est l'essence des vertus civiques, bien différentes des vertus guerrières. Les actes par lesquels celles-ci se produisent au dehors, les avantages qu'elles procurent sont d'une nature tout autre ; or j'affirme que le premier fondement de la vertu civique est la piété envers Dieu ; parce que sans la religion l'homme ne serait vertueux que par hasard, ou par convenance, selon le caprice du plus fort qui aurait le commandement. Il n'est d'ailleurs aucune qualité qui rende un homme plus cher à ses concitoyens que la pratique sincère de la religion ; attendu que l'homme pieux est celui qui domine le mieux ses passions, qui voit sans soupçon, qui écoute toujours charitablement, qui juge avec calme, parce que le Christ son maître fut le père de la charité et de la justice. Un citoyen sans religion ne se dévouera jamais à ce qu'a de plus pur la vertu civique. Odoard reçut de Dieu les plus heureux germes de piété. Paul son père fut un chevalier de bonnes et saintes mœurs, ce qui ne diminue en rien le mérite du fils, puisque celui-ci, dès ses plus tendres années et dans l'âge où les passions sont plus terribles, sut constamment marcher sur les traces de son père, et orner son cœur de ses nobles vertus. Ses progrès dans la piété et dans toutes les vertus aimables ne furent pas moins secondés par les soins des Pères des *Ecoles pies*, dans le collége de Nazareth....., institution justement célèbre où tant de jeunes gens de bonnes familles ont trouvé et trouvent encore jointes à l'émulation de toutes les vertus, les méthodes les plus sûres pour conduire au vrai savoir. L'esprit de religion ne pouvait donc que s'enraciner profondément dans le

cœur d'Odoard, et il fut toujours éminemment chrétien ; non-seulement il accomplissait les devoirs que l'Eglise impose à tous ses enfants; mais il embrassait encore les pratiques de la plus haute perfection. Arrivé au déclin de la vie il ne discontinua point de demeurer des heures entières agenouillé dans les églises ; et même aux jours ouvrables, sa ferveur ne trouvait à se satisfaire que par l'assistance plusieurs fois répétée à ce sacrifice qui forme la partie la plus auguste et la plus sublime de notre culte.

II. Cette fidélité aux devoirs du culte public dans notre religion, est un exemple qui, donné par le riche au pauvre, par le noble à l'homme du peuple, contribue puissamment à procurer de diverses manières le bien général. Le pauvre qui voit le citoyen opulent se joindre à lui dans la prière, n'est pas peu consolé; il se prend à songer que les richesses ne suffisent pas au contentement de l'homme; et que la Providence nous ménage à tous quelque besoin, pour nous amener au pied des autels. L'indigent prend confiance dans le riche, lorsqu'il le voit pieux, et il dit dans son cœur : Si tu fréquentes la maison de Dieu, tu ne saurais demeurer insensible aux maux d'autrui. Par suite il s'approchera de lui pour lui demander aide et secours; il n'éprouvera plus pour lui cette antipathie que l'envie fait naître à la vue de l'opulence. L'idée d'oppresseur, d'usurier, fera place dans son esprit à celle de concitoyen industrieux et prévoyant; il n'apercevra plus dans le riche que le dispensateur d'un superflu que le ciel lui a donné. Le prolétaire qui, à côté du patricien, reçoit à la même table l'aliment du divin amour, ne voit plus dans celui-ci un superbe contempteur, il le regarde comme un véritable frère. Certes qui ne voit que le pouvoir de flageller le vice et de crier impunément contre les oppresseurs de toute nature, ne s'est nulle autre part au monde maintenu que dans le langage apostolique des orateurs sacrés, et qu'à la religion seule nous devons le bienfait d'un frein aussi puissant ? Combien de fois, Odoard, en te voyant humblement prosterné au pied des autels, où, comme j'en ai été moi-même tant de fois témoin, accompagnant la marche solennelle de notre Dieu sauveur au travers de nos places publiques, ne forças-tu point les assistants à se dire : C'est là le vrai modèle des chevaliers; il ne se peut qu'il ne possède un cœur doux, bienfaisant, sympathique, puisqu'il met son bonheur dans les actes de religion, qui sont par excellence des actes de bénignité et d'amour. Ainsi tous les jours il offrait à ses concitoyens de belles et honorables occasions de s'exercer à la piété. Telle est d'ailleurs l'heureuse affinité de la religion avec la société civile, que si la première pousse de vigoureuses racines dans le cœur des citoyens, elle fait prospérer l'autre au delà de toute idée; rien en effet ne saurait insinuer la vertu d'une manière aussi suave, que les exemples et les encouragements donnés par les hommes sincèrement religieux.

III. Ce fut sous des aspects très-divers que le chevalier Odoard se montra un type éminent de cette heureuse alliance entre la religion et la société civile. J'appellerai votre attention sur le zèle dont il était animé pour venir en aide aux communautés religieuses. Comment ne pas reconnaître la vertu pour le seul mobile, là, où ne se présente l'appât d'aucun intérêt terrestre ? Personne n'ignore combien il est difficile de traiter les affaires de toute société; et certes ce n'est pas un fardeau à mettre sur les épaules du premier venu que l'administration des intérêts temporels, même d'un monastère. Aussi tout homme qui dans une pareille administration fera preuve de sagesse et de désintéressement, me semblera digne des plus grands éloges. Oui, on trouve toujours assez d'administrateurs zélés pour les établissements religieux, là où des honoraires sont attachés à cette fonction; l'intérêt soutient alors leur longanimité, si toutefois ils savent s'armer de cette vertu. Mais bien petit est le nombre de ceux qui, par pure générosité, y consacrent leurs pensées et leurs sollicitudes. Odoard fut de ce petit nombre et jamais il ne refusa ses services lorsqu'on y eut recours. Les religieuses du grand monastère de Saint-Sylvestre vous diront avec quel zèle il s'occupait de leurs affaires; les Bénédictines du Champ-de-Mars en conservent un bon souvenir; les religieuses de Saint-Urbain savent ce qu'elles durent à sa diligence; les sœurs de Saint-Euphémie, les Capucines pénitentes du mont Quirinal célèbrent sa mémoire comme celle d'un père plein de sollicitude, d'un conseiller plein de prudence. Quelle récompense attendait-il pour toutes ces fastidieuses minuties ? Aucune de celles qu'ambitionne la cupidité naturelle à l'homme; mais bien l'éternelle récompense que Dieu a promise à quiconque fera du bien à ses élus; et ces élus ce sont bien ceux dont le monde ne fait aucun cas, parce qu'ils ont choisi le ciel pour leur part. Au fond n'y-a t-il pas une bien douce jouissance à répandre des bienfaits sur une portion de la société aussi recommandable que celle des familles de vierges enfermées dans un cloître ? Certes, Odoard n'était nullement sensible à l'espoir ou de dispenser la faveur, ou d'en être l'objet : les saintes filles dont il s'agissait, ne distribuent ni les dignités, ni les dons de la fortune. Il arriva le plus souvent que celles qui l'appelaient pour implorer son assistance et ses conseils, lui étaient parfaitement inconnues; attendu que leur démarche leur était inspirée par la bonne renommée de son zèle et de sa piété. C'était un cœur formé tout exprès pour la charité que celui d'Odoard : il se donnait tout entier au soin de conserver le patrimoine en général assez chétif de ces pauvres femmes qui, complétement étrangères aux intrigues du monde, sont exposées à se voir victimes de toutes les supercheries et de toutes les oppressions. Odoard fut donc

le père d'innombrables filles : et cette paternité méritait d'autant plus d'être prisée que sans leur être attaché par les liens du sang il leur vouait amour et protection effective. Cette paternité était d'ailleurs d'autant plus tendre que, comme il se plaisait à le dire, elles lui appartenaient par le lien étroit de la religion et de la charité. Je trouve donc dans ces saintes industries et dans ces soins généreux, les titres les mieux fondés pour l'inscrire dans nos éloges, parmi les auteurs de la félicité publique.

IV. Un plus vaste champ pour relier l'esprit de la religion à l'utilité sociale, s'offrait à lui dans ces liens de fraternité qu'il voulut nouer avec nombre de saintes associations. Là aussi il s'étudiait à semer les bienfaits de sa sollicitude. Voyez, s'il vous plaît, la folie de notre siècle, qui a dit tout le mal possible des confraternités religieuses, et qui les a dissoutes et anéanties partout où il l a pu. Ingrats, vous oubliez les origines des institutions fondées par vos ancêtres ! Qu'ils font pitié ces pauvres esprits, qui prodiguent leurs adulations aux peuples d'au delà des monts, et d'outre-mer, pour avoir organisé les sociétés de tempérance ou les sociétés contre la barbare et sanguinaire manie du duel ! Ils louent aussi avec emphase les seuls hôpitaux que l'étranger ouvre en faveur de toutes les conditions et de tout genre de malades; à les entendre, il n'y a de science, ni d'école bien dirigée qu'au-delà des Alpes, comme si, en deçà de cette barrière, tous ces asiles de mendiants, de vieillards, d'aveugles, d'estropiés, étaient des institutions totalement inconnues. On est vraiment saisi d'indignation, quand on entend un si grand nombre de nos compatriotes, faire preuve d'une telle ignorance en histoire, et décerner les titres d'inventions nouvelles, de fruits nouveaux d'une civilisation progressive, à ces établissements de bienfaisance, que nos pères possédaient depuis des siècles, et qu'ils nous ont légués avec leurs méthodes, quoique peut-être sans une certaine ostentation d'organisation systématique, qui importe peu au fond.

Il y a longtemps que notre Italie possède des institutions favorables à la tempérance, au pardon des injures, au soulagement des malheureux, à la suppression du vagabondage et à l'instruction des oisifs. Pour peu qu'on recherche les origines des confraternités, établies dans les pays catholiques, on pourra reconnaître qu'elles sont de vénérables restes de la sagesse antique, et de l'antique philanthropie. Ainsi on pourra fermer la bouche à ces demi-savants qui, sans avoir jamais eu dans les mains autre chose que des romans ou des ouvrages de statistique superficielle, appellent nos associations chrétiennes les restes d'une superstition barbare, ou de la cupidité sacerdotale. Qu'ils nous font pitié aussi ceux qui, étrangers à l'histoire de leur pays, n'ont pas souvenir que les étendards sous lesquels nous voyons se réunir les frères revêtus de sacs, furent les étendards de la paix et de la charité fraternelle, déployés après de longues années de famine et de sang répandu ! Tout le monde apprendra bien dans l'histoire que l'Italie fut pendant plusieurs siècles déchirée par des discordes intestines, à tel point que le frère tombait sous les coups d'un frère, et que le fils conjurait la perte de son père ; l'ami était à prix d'argent trahi par un ami, et l'hospitalité était payée par le meurtre. Ces désastres sont reproduits fidèlement sur la scène ; on en transmet le récit aux étrangers ; et on se plaît à montrer ainsi dans tous les théâtres les turpitudes et les félonies de nos devanciers, sans aucun profit pour les mœurs et la gloire du pays. Mais ce qu'on n'apprend, ce qu'on ne reproduit jamais, ce sont les remèdes héroïques, les moyens efficaces de guérison que nos pères surent opposer à ces terribles suites des dissensions civiles. Un moyen salutaire entre beaucoup d'autres fut adopté par des hommes de Dieu, vénérés pour la sainteté de leurs mœurs, et honorés pour leur savoir : ils se présentaient tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre pour haranguer tout un peuple en furie. Ils revêtaient de sacs ces hommes soudainement apaisés ; ils les envoyaient deux à deux, pieds nus, de leur ville dans la ville voisine ; à leur tour les habitants de celle-ci passaient dans une autre, exprimant par l'humilité et la bénignité de leur maintien les sentiments affectueux dont leur âme était pénétrée ; et implorant à grands cris le pardon des injures. Leur manière de saluer, était : PAIX ET MERCI ! Leur cri de ralliement : FRATERNITÉ ET AMOUR ! Ces pieuses nouveautés produisirent parmi tous les habitants de l'Italie des fruits merveilleux de bonnes mœurs. A peine s'étaient-ils revêtus de ce lin bénit, qu'ils se jetaient au cou les uns des autres, quelles que fussent auparavant leurs animosités. De nouveaux liens d'amitié et de mutuelle assistance, plus forts que ceux du sang, se formaient ainsi de toutes parts. On s'enrôlait ainsi comme dans une nouvelle famille composée de tout un peuple, et cette parenté ne devait se reconnaître qu'à la bonté des lois et à l'égalité du vêtement. Ensuite au bienfait de la paix vinrent se surajouter mille autres bienfaits encore ; on institua l'œuvre du rachat des esclaves, le soin des pestiférés, la sépulture des morts, l'hospitalité envers les pèlerins. La cité même, où je parle, Rome, vit la première arborer le *Gonfalone*, cet étendard sacré d'une douce philanthropie, fille de la religion ; et c'est ce Gonfalone qui donna ensuite son nom à cette compagnie, regardée par les érudits comme la mère de toutes les autres qui surgirent depuis en Italie, en Espagne, en Angleterre. Il faut au reste dire à la louange de Rome, qu'ici le respect et le zèle pour les pieuses confraternités ont moins éprouvé de décroît ; vu que bon nombre de Romains se font un honneur de s'y agréger et montrent par cette seule démarche qu'ils ont pour elles cette haute estime que

revendiquent les honorables souvenirs de leur origine. Au premier rang parmi eux doit être compté Odoard, en raison de son attachement et de son zèle pour les pieuses associations. Certes je m'abstiendrais de l'en louer, si je n'avais observé en lui aucune vue plus haute que la piété ordinaire qui détermine l'homme du peuple à se revêtir du sac des pénitents. Mais Odoard fut un confrère infatigable dans son zèle à remplir toutes les intentions pour lesquelles ces compagnies ont été fondées; aussi puis-je dire que son mobile ne fut ni la vanité d'appartenir à beaucoup d'associations, ni une hypocrisie raffinée, ni le désir d'entrer dans des coteries, ni l'ambition de commander. Ce fut l'unique désir de se dévouer tout entier à procurer le plus grand bien de ses compatriotes. Sous ce rapport je trouve en lui un mérite d'autant plus grand que les temps où il vécut se montrèrent plus hostiles à toutes les pratiques où se mêle la religion. Mais ainsi vont toujours les choses : les héros des vertus civiques brillent de plus d'éclat partout où la société est plus profondément gangrenée de vices; ils sont alors donnés au monde par la Providence, comme de rares étoiles destinées à briller au travers des éclaircies de la nue, au sein d'une nuit obscure. De nos jours les confraternités religieuses sont déchues de cette haute estime dont elles jouirent autrefois : pourquoi ? hélas! parce que dans les classes aisées la foi commune, la pratique des plus louables exercices de piété et de charité sont à peu près réduites à néant. Concluez de là quelle part d'éloge doit revenir à Odoard, lui qui, en se faisant inscrire dans de si nombreuses confraternités, se plaisait à renouveler ainsi sans cesse le témoignage de la pureté de sa foi, et du zèle dont il brûlait pour s'employer en toute manière au soulagement de ses semblables.

V. L'orgueil, cet élément si énergique des maux de notre siècle, d'autant plus funeste qu'il se cache sous de beaux dehors, s'en va publiant que s'inscrire dans les confraternités, c'est se mêler avec des hommes grossiers, brutaux, repoussants par leurs mauvaises manières. Voyez jusqu'où va le manque de pudeur dans une sorte de gens prêts à se contredire à toute heure. D'une part on veut mêler et remêler tous les états, toutes les républiques, afin d'effacer jusqu'aux derniers vestiges de prééminence sociale, et de tout niveler en fait de rang et de condition ; et puis on dédaignera de marcher en compagnie d'un homme qui nous est uni par une confraternité de prières. Certes je ne veux point diminuer la majesté de ce lieu, ni porter le trouble dans les esprits d'une si noble assistance ! sans cela je saurais bien river le clou à ceux qui méprisent les confraternités, par la raison qu'on s'y trouve côte à côte avec un ouvrier, un laboureur, un domestique! En vérité nous avons vu des associations resserrées par des liens bien plus forts, et où on ne tenait point compte de la crainte de ravaler sa personnalité : là on voyait des chevaliers sous la dictature d'un sbire ou d'un archer, et non plus seulement placés à côté de lui. Au reste jamais Odoard ne se laissa dominer par un orgueil aussi bas; il faisait ses délices de se mêler aux citoyens des dernières classes dans l'enceinte sacrée des oratoires ; parce qu'il y trouvait l'occasion de se dévouer à tout ce qu'il peut y avoir de plus noble, c'est-à-dire de faire du bien à son semblable en diverses manières, selon la diversité des besoins. Aussi jamais homme ne fut-il plus serviable que lui ; il ne savait refuser à qui que ce fût, dès qu'on lui demandait aide et appui. Certes n'est-ce pas dans ces réunions des confraternités, qu'on entend parler des besoins d'un confrère qui languit quelque part dans un hideux réduit, entouré d'enfants amaigris et exténués de besoin? Que de fois dans nos grandes cités se renouvelleraient, sans de larges aumônes, les scènes de la mort d'Ugolin, dans beaucoup de palais qui sont aussi des tours habitées par la faim et le désespoir! De plus, les compagnies procurent aux malades des secours opportuns, et pourvoient d'une dot des demoiselles honnêtes. Ce dernier bienfait est à lui seul d'une immense portée ; en ce qu'il offre le moyen le plus direct de multiplier les liens sociaux entre beaucoup de familles, de favoriser les naissances légitimes, d'assurer leur part de bonheur à tant de déshérités de la fortune. La civilisation d'au delà les monts se vante de préparer les peuples à ces heureux résultats ; nous, nous les obtenons depuis des siècles. Pourquoi donc les ultramontains, quand ils se précipitèrent du haut des Alpes pour s'enrichir de nos dépouilles, firent-ils main-basse sur les confraternités qui dans nos villes d'Italie s'appliquèrent toujours spécialement et s'appliquent encore à toutes ces œuvres de bienfaisance? Ces considérations ne font que rehausser à mes yeux le mérite de notre académicien, qui persévéra toute sa vie dans les honorables exercices de ces sortes d'associations. Il lui fallait, à n'en pas douter, une âme forte pour demeurer ainsi fidèle à ces pratiques religieuses, qu'un siècle mécréant couvre d'une ridicule compassion, pire que la moquerie : oui, pour affronter les assauts furieux, je ne dis pas de l'athéisme, mais seulement de l'indifférentisme qui compte pour rien tout acte de piété extérieure, il faut de grandes qualités : d'abord les lumières de la science, pour bien connaître ce que l'on fait; ensuite la droiture du cœur, pour marcher droit dans la voie où l'on est entré ; mais par-dessus tout la force d'âme, afin de repousser par la rectitude du jugement intérieur ce que la malice, la flatterie, la fausse prudence ne manqueront pas de nous insinuer en toute occasion. En un mot, un membre des confraternités qui de nos jours se donne tout entier aux exercices de ces institutions est cet homme que David appelle bienheureux, parce que, semblable à l'arbre fortement enraciné sur la rive du

torrent, il se rit de la fureur des eaux et porte ses fruits en son temps. Le chevalier de Cinque aura sans doute entendu les railleries prodiguées aux bons citoyens qui revêtent un sac dans les processions ou les convois funèbres. Qui ne sait qu'avec l'arme du ridicule déversé sur le sac, la corde, le capuchon, la bourse, on est venu à bout d'inspirer de bonne heure aux jeunes gens un dégoût souverain pour les pénitents porteurs de discipline, de capuchons blancs ou gris? Nous l'entendons souvent dire : On peut laisser tant qu'ils voudront, artisans et manœuvres, aller au cimetière ou à l'oratoire; mais ce n'est plus le temps de se masquer et de se déguiser pour aller aux églises. Oh! peut-être notre Odoard était-il un homme à courte vue pour aller ainsi tout emmitouflé et encapuchonné! Et quel vêtement pensez-vous que soit ce sac tant dédaigné! Je l'ai dit : ce fut la tunique de nos ancêtres, dans ces jours mémorables, où ils déposaient et le bouclier de cuir et la cuirasse d'airain, qui ne les rendaient que trop hardis pour le meurtre. Ce capuchon nous rappelle qu'ils déposaient les casques et les visières, trop favorables aux embûches et aux trahisons. Cette corde nous dit qu'elle a pris la place des ceintures qui cachaient le stylet homicide, et d'où pendaient des poignards toujours teints de sang. Honneur donc aux sacs grossiers dont se couvrent par longues files les membres de nos confraternités! C'est de ces compagnies ainsi revêtues que se grossirent les rangs des croisés, et que naquirent les ordres religieux des chevaliers liés par des vœux monastiques. Ces croix d'or le plus pur, d'émail éclatant, ou même de diamant de prix, que nous voyons aujourd'hui briller sur la poitrine des gentilshommes, n'étaient autres que des croix de drap cousues sur une tunique ou une cotte, et que le guerrier d'autrefois portait ainsi sur sa poitrine quand il allait au combat. Mais si les insignes et les vêtements des ordres chevaleresques, loin d'être dédaignés, sont tenus à honneur et vivement ambitionnés, il y a certes de la folie à blâmer des formes de vêtements qui nous rappellent l'origine de tous ces signes d'honneur. Notre Odoard mérite donc les plus grands éloges, lui qui se plaisait à les revêtir souvent; et c'étaient là des insignes qui lui convenaient singulièrement, puisque dans le principe ils furent revêtus par les champions de la piété, de la paix et de la sainte bienfaisance.

VI. N'oubliez pas que je lui ai fait surtout un mérite d'avoir été un confrère des plus actifs dans les exercices des congrégations auxquelles il appartenait. La dotation des jeunes personnes pauvres est un des plus utiles résultats que se proposent à Rome les confraternités. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle infatigable ardeur le chevalier de'Cinque-Quintili s'occupait de cette bonne œuvre qui n'est pas la plus facile à diriger. Mille précautions, mille prévoyances deviennent nécessaires, pour empêcher que le bienfait de la dot ne tourne au détriment de la jeune personne pauvre, mais honnête. Résister aux intrigues et aux influences, supporter les ennuis et les injures, pour prix du zèle que l'on met à remplir les intentions des testateurs prévoyants, c'est une tâche si pénible, que celui qui s'y dévoue par amour pour la justice, devra être partout célébré comme le véritable héros des vertus civiques, qui a su réaliser l'heureuse alliance de la religion et de l'intérêt social. Quelle autre preuve demanderions-nous de ces vertus que la conduite d'un homme aussi instruit que Odoard, accueillant avec bénignité quiconque s'adressait à lui; en sorte que les heures de la journée n'étaient pas à lui, mais à tous ceux qui avaient besoin de son aide ou de ses conseils? On le voyait plein de sollicitude et de prudence visiter la demeure de ceux qui lui étaient signalés comme pauvres, afin de vérifier si le mensonge ne tentait pas de détourner les ressources destinées au soulagement de la pauvreté honnête.

Entendez-le, confrères de cet homme de zèle, les héros de cette trempe sont grandement utiles à la congrégation dont ils sont membres; ils la font bénir comme une institution également sainte et sage, par ceux qui en reçoivent les secours; ainsi grâce à eux elle prospère et acquiert de plus en plus de la considération. Ils sont utiles à la cité, parce que, en protégeant les pauvres les plus honnêtes, ils encouragent la pratique de la vertu et s'opposent au progrès des vices et des crimes. Ils sont utiles à la mémoire de ces charitables bienfaiteurs qui laissèrent des fondations perpétuelles; puisque par ce zèle à remplir leurs intentions, ils font sans cesse bénir leur nom par la postérité reconnaissante. Ainsi, Odoard ayant su au plus haut degré se rendre utile sous ces divers rapports, il fit bénir en sa personne les testateurs qui fondèrent la société de la Conception attachée à Saint-Laurent et Saint-Damase et qui fournit des dots à beaucoup de demoiselles romaines. Il fit bénir aussi en sa personne ceux de la Congrégation du Sauveur de Sainte-Marie de la Minerve; ceux du saint Rosaire dont la générosité vient en aide aux filles pauvres qui veulent ou prendre le voile ou se marier. Les bienfaiteurs des jeunes personnes n'étaient pas les seuls que faisait bénir le zèle du chevalier de'Cinque-Quintili; ceux des veuves avaient aussi en lui un pieux coopérateur, puisque Odoard en administrait la maison et les revenus, en qualité de Camerlingue de la Congrégation des douze Apôtres; et puisqu'il faisait aussi tenir des aumônes à celles qui vivaient au dehors pourvu qu'elles fussent réellement pauvres et honnêtes. En un mot on continuait ainsi à bénir les antiques donateurs qui se personnifiaient en lui; on continuait à bénir les fondations et la stabilité des compagnies. De là on peut comprendre comment il avait réussi à être dans Rome entière l'objet du respect le plus profond : il le devait à la placidité de son caractère toujours affectueux, patient outre me-

sure, passionné pour la piété. S'il était sévère sur la morale, il n'en était pas moins aimable; car des manières aisées s'accordent parfaitement avec des mœurs régulières, l'affabilité avec la rigidité de la conduite, l'hilarité avec la dévotion. Certes comment ses confrères ne l'auraient-ils pas aimé, eux qui le voyaient si exact à suivre le convoi des associés défunts? ne devaient-ils pas parler de lui en ces termes : Ce Chevalier prend un pieux intérêt au repos de ses confrères; si Dieu le rappelait à lui avant nous, nous ne doutons pas qu'il ne nous recommandât là haut à la divine clémence, puisqu'il le fait sur la terre avec tant de zèle. Ce sont là sans doute les plus beaux éloges que chacun de nous puisse ambitionner pour le temps où il sera sorti de ce monde; et tel est celui que revendique aujourd'hui notre Odoard à bien juste titre.

VII. Nous en avons assez dit sur les œuvres du Chevalier Odoard, dans lesquelles se mariait si bien son zèle pour la religion et son zèle pour la société civile: nous avons à nous occuper de celles dans lesquelles il se consacrait au bien de la patrie exclusivement. La famille de'Cinque-Quintili est comptée entre les nobles familles patriciennes du Capitole, c'est-à-dire parmi les plus nobles de Rome Dans le premier tiers du xv[e] siècle la Providence voulut en rehausser l'éclat en permettant que sainte Françoise opérât deux grands prodiges au sein de cette famille : le premier en faveur de Ritta, épouse de Lélio De'Cinque; l'autre en faveur de Nuccio qui était un de leur fils. De tels souvenirs devaient inspirer à Odoard de salutaires pensées : car si pour quelques-uns la noblesse de leur extraction fournit matière à l'orgueil, pour celui qui est doué d'un bon sens exquis, ce n'est et ne peut être qu'un aiguillon de plus pour s'exciter à la pratique de la vertu. Les patriciens n'ont pas été ménagés par la langue et la malignité des raisonneurs de notre époque. Pourquoi, leur dirai-je, êtes-vous si fiers de l'histoire de votre pays, si c'est un devoir d'oublier et de dédaigner le mérite et la gloire des aïeux? mais si la patrie peut et doit se glorifier de ceux de ses fils qui l'ont illustrée dans les âges reculés, pourquoi ce même sentiment sera-t-il interdit à ceux qui descendent de ces nobles héros? Abolir le Patriciat, c'est détruire une source d'émulation sociale, les liens de l'honneur, l'heureuse rivalité des gloires. Pour un grand citoyen, c'est peu de chose que la récompense décernée à lui seul et pour lui seul. L'homme le plus vertueux se plaît à vivre et à être honoré dans ses fils et ses arrière-neveux. Odoard aimait par-dessus tout que sa chère patrie honorât ceux de ses habitants qu'illustrait leur noblesse. Aussi apporta-t-il un grand zèle à la révision et à la rectification du *livre d'Or capitolin*, livre où de tout temps furent inscrites les familles qui, soit par quelque beau fait d'armes, ou par les œuvres du génie, ou le libéral emploi de leurs richesses, méritèrent d'être comptées au nombre des familles nobles ou patriciennes. Il se montra donc toujours ferme, pour ne pas dire rigide à maintenir inviolables les droits et les priviléges du patriciat romain. Outre qu'il y voyait comme un trophée des fils dont Rome avait à se louer, il le considérait comme le point de mire de tous ceux qui en tout temps se dévouent à de magnanimes et honorables œuvres. Il ne voulait le voir ni prostitué, ni adultéré, ni mis à prix. Il n'épargna ni peines, ni soucis de toute sorte, pour vérifier, corriger, ajouter les noms de ceux qui devaient être inscrits dans ces fastes de l'honneur. Non content de fureter çà et là dans les paperasses poudreuses des vieilles archives, il fouillait dans toutes les bibliothèques, il consultait nos savants, et les étrangers, afin qu'aucun des noms dignes de l'inscription en lettres d'or ne fît défaut à cet insigne répertoire de l'honneur romain. Par ce zèle ardent pour l'honneur patriotique, le chevalier de'Cinque montra bien que celui qui est né noble, et qui est noblement élevé selon les lois de la véritable sagesse, deviendra un citoyen utile à son pays et dévoué à la pratique de toutes les vertus publiques et privées. Qu'on adresse de justes reproches à ces gentilshommes qui, faisant gloire de tout ignorer, sauf le déploiement d'un luxe insensé, ne veulent avoir d'autre souci que de mener une vie de plaisirs, tenir table et monter des chevaux. A ceux-là on est en droit de dire · Vous dérogez. Vous vous devez à vous-mêmes un plus grand amour du bien. La noblesse que vous tenez de votre nom doit se justifier par les mœurs et les hauts faits. Mais comment leur reprocher qu'ils dérogent, si vous supprimez l'institution du patriciat. Il est vrai toutefois que dans tout individu de race patricienne ne peut briller un égal mérite; ce n'est ni à toutes les époques, ni dans toutes les cités que le rejeton d'une noble famille pourra devenir un chef de légions invincibles, un amiral, un consul, une des colonnes de l'Etat. La vertu des chevaliers consiste à prendre les temps comme ils sont. Le bien public ne se procure pas d'une seule manière. Nous chrétiens, comme je l'ai dit en commençant, nous n'applaudissons pas uniquement aux exploits du glaive, à la pompe triomphale d'un conquérant, à l'homme qui brille par la supériorité de la science; mais nous savons apprécier quiconque apporte un bienfait et procure un avantage réel, surtout sous le règne heureux de la paix; car il n'est aucune époque où il ne soit facile à chacun de bien mériter de la société par ses œuvres.

VIII. Notre Odoard, lorsqu'il dut quitter cette vie, ne partit point les mains vides. Le fardeau de mérites qu'il emporta fut aussi riche qu'éclatant. Je pourrais dire qu'il n'est sorte d'office digne de sa condition qu'il n'ait exercé dans Rome; car les fonctions confiées ici aux nobles laïques sont presque toutes de l'ordre temporel ; et dès que Odoard sortait d'une fonction, il était élu pour une autre, et ainsi il ne faisait perpétuellement que passer d'une magistrature à une autre magistrature : aussi ne trouve-t-on dans sa vie

presque aucune année où il ait pu suspendre les soins donnés aux affaires publiques. Je dis *presque;* car j'entends passer sous silence ces années de funeste mémoire pour la métropole de la chrétienté, pendant lesquelles, opprimée par des troupes étrangères, elle se vit privée du Père commun, de son Eminentissime Sénat, et de tous les ordres qui l'embellissent de leur splendeur. Dans ce bouleversement général, Odoard, cet excellent fils de la catholique Rome, ne voulut seconder en aucune manière ceux qui ne voulaient que la déshonorer. Dans ces jours néfastes, il fit preuve du plus saint amour de la patrie; parce qu'il ne voulut pas avoir à révérer une mère abâtardie, dont mille corrupteurs adultères avaient voulu souiller la couche légitime, à laquelle ils avaient prétendu ôter le globe du monde, pour ne laisser autour d'elle que les ruines de sa grandeur, et à laquelle ils avaient enlevé la triple couronne pour la couvrir d'un bonnet phrygien. Tu reprendras, disait-il dans son cœur, tu reprendras, ô ma chère patrie! ton antique splendeur. Les tours qui tiennent emprisonnée l'élite de tes fils les plus généreux, et que surmontent maintenant les bannières de la servitude, arboreront plus tôt que tu ne crois la pacifique bannière blanche avec les saintes clefs, et ils s'élanceront joyeux de leurs cachots ceux qui gémissent maintenant dans les fers. Odoard n'eut jamais une âme assez étroite pour se laisser éprendre et enivrer des rêveries attachées aux noms de nouvelle république romaine et de prétendue liberté. Jamais son cœur ne fut assez faible pour souhaiter à Rome une autre couronne que la triple couronne du souverain Pontificat, d'autre sceptre que le sceptre divin de la croix, d'autre code que celui des clefs de la nouvelle alliance. Avec de pareils sentiments et une pareille ligne de conduite, il ne fut pour rien dans l'illusion décevante d'un si grand nombre, qui, séduits par l'or dérobé à leur propre mère, déchiraient son sein et préparaient sa ruine; désastre toujours inévitable bien que passager, toutes les fois qu'on tentera de changer pour Rome les hauts destins qui lui sont assignés dans le livre des décrets éternels. Oui, sauf ces années de néfaste mémoire, Odoard ne demeura jamais dans l'inaction, si nous devons appeler inaction ce repos et ce silence qui, à tout homme droit et intègre, parlait hautement pour lui indiquer la voie à suivre. Non, à proprement parler, jamais Odoard ne cessa d'agir pour le service de sa patrie. Déjà, dès son cinquième lustre, il était président des *Capo-Rioni* (2); ensuite il présidait aux ventes du mont-de-piété et à celles du dépôt municipal (3). Tantôt il remplissait les fonctions de syndic, tantôt celles de Fabricien du Capitole; il fut colonel émérite de la milice des fiefs du Sénat et du peuple romain; pendant deux ans il fut chevalier-maître de la voirie, et jusqu'à quatre fois il eut la charge de conservateur. Quant à cette dernière magistrature, on doit garder le souvenir des efforts qu'il fit en 1823, au moyen d'une nouvelle manière de tenir les écritures, pour rétablir l'ordre dans la comptabilité de la chambre du Capitole, qui se trouvait alors tout à fait désorganisée. Il ne s'en tint pas là; mais lorsque Léon XII, ce Pontife à l'âme si élevée et si intègre, créa une commission pour libérer la chambre du Capitole de semblables dettes, et tracer les règles touchant la discipline des fonctionnaires de la magistrature romaine, Odoard réussit à obtenir que dans cette commission une place fût réservée au moins pour un des conservateurs; et bien que d'abord il se fût contenté d'y entrer avec vote consultatif, il insista pour obtenir le vote délibératif. La confiance de ses collègues pour lui fut si grande, que, venant quatrième pour voter avec l'auditeur de la chambre, l'auditeur du Pape, et le préfet du trésor, il se vit confier à lui seul la charge de remédier à la déplorable confusion qui existait dans l'administration de la chambre du Capitole. Il sut trouver le moyen de la dégager des étreintes de ses créanciers; il mit en lumière des créances importantes qu'elle avait à faire rentrer; il proposa un moyen assez économique pour la retraite des employés; il dressa un règlement disciplinaire pour eux, et mit la chambre à l'abri de toutes les fraudes. D'après toutes ses opérations, on dut reconnaître Odoard pour un homme consommé dans la science de l'économie politique; car s'il n'appartient qu'au talent du politique mûri et consommé de faire de bons règlements avec cette sage prévoyance qui en prépare la durée, c'est une gloire qu'on ne saurait contester au chevalier Odoard. L'ordre qui règne aujourd'hui dans la chambre du Capitole est un éloge persistant de son habileté, puisque c'est lui qui, par des formes stables et permanentes, sut en assurer la durée indéfinie.

IX. Pour vous, Académiciens du Tibre, qui avez très-sagement réglé que dans certaines de vos séances, vous vous occuperiez de discussions sur l'agriculture et l'industrie nationale, vous serez heureux de vous souvenir que pendant dix-huit années le chevalier de Cinque-Quintili fut continué dans la dignité de consul de l'Agriculture, le plus noble des arts. C'est de tout cœur qu'il vous prêtait en ce point son généreux concours, persuadé qu'il était que les Etats Pontificaux doivent attendre de l'agriculture jointe à l'élève des troupeaux, l'accroissement de la fortune publique, et compter qu'à cette première prospérité viendra se lier celle de trafic et de toutes les industries, et enfin la garantie de la tranquillité morale. Odoard reçut pour récompense de son zèle persévérant deux lettres émanées du souverain,

(2) Chefs de quartiers à Rome.

(3) L'*urbana depositoria.* Espèce de caisse des consignations où se déposent les objets trouvés et toutes les valeurs qui ne peuvent être remises en main propre aux ayants-droit.

avec deux médailles, l'une d'or et l'autre d'argent; puisse-t-il à cette double récompense de son mérite ne pas dédaigner de joindre le tribut de louange qui lui est offert par l'Académie du Tibre, et agréer notre admiration pour ses vertus civiques si hautement constatées par sa conduite dans le consulat !

Ceux-là incontestablement sont les vrais sages utiles à la patrie, qui s'efforcent d'en accroître la prospérité par les moyens les plus sûrs et les plus honnêtes. Odoard comprenait que la prospérité de son pays devait avant tout reposer sur un fondement solide, et que pour cela il fallait encourager, améliorer, soutenir l'agriculture. Si quelqu'un lui objectait que les autres nations donnent d'abord leurs soins aux arts et à l'industrie, et tirent les subsistances de l'étranger avec le superflu de l'argent fourni par l'industrie, il répondait avec raison que ce pouvait être la pratique d'un peuple qui arrive à la période de sa prépondérance sociale, d'un peuple dont la puissance est éparse sur plusieurs points du globe; d'un peuple qui peut entretenir des forêts de vaisseaux, qui peut s'imposer à des peuples faibles et subjugués, qui a eu l'habilité de s'allier à une monarchie, à toute une partie du monde pour la fournir de vêtements, de meubles, et la dépouiller au besoin. Mais nous qui ne sommes point dans cette condition, nous avons d'abord à tirer de la terre bien cultivée et peuplée de troupeaux, toute notre nourriture animale, puisque nous avons les céréales en abondance; nous avons à créer de nouveaux produits et à stimuler ceux qui languissent; par suite nous obtiendrons une augmentation de population nourrie et vêtue au moyen de ses propres ressources, et enfin nous penserons à l'industrie et à tous les genres de trafics. Il ne rêvait point la félicité de Rome en la voyant se précipiter vers le luxe des parures ultramontaines, peuplée pendant une saison de superbes étrangers qui rendent le dédain pour l'hospitalité, ni en la voyant changer la forme de ses édifices, ses mœurs et jusqu'à son langage. Ce sont là des félicités fardées, séduisantes, menteuses; la seule appréhension d'une épidémie vous les enlève; une seule rumeur de guerre les fait évanouir. Ce sont des félicités bornées à un petit nombre, et fussent-elles assurées à la ville tout entière, pourrions-nous nous tenir contents parce que rien ne manquerait à nos plaisirs, tandis qu'on ne songerait à consolider l'existence ni des maisons de campagne, ni des hameaux, ni des villages, ni des provinces en général? Honneur donc à la sagesse d'Odoard, qui eut toujours en vue d'asseoir sur des bases solides la prospérité du pays, c'est-à-dire la richesse animale et végétale du sol, laquelle, si elle paraît mesquine en regard de l'industrie, est néanmoins la plus sûre, puisqu'elle n'est nullement liée aux vicissitudes de la politique des Etats.

X. A mesure que je parcours la suite des faits qui doivent me fournir la preuve que le chevalier Odoard fut vraiment le héros des vertus civiques, je vois les matériaux se multiplier sous ma main, et je ne saurais tout employer. Force me sera donc de passer tout de suite à une partie de son éloge que je ne voudrais pour tout au monde passer sous silence; je veux parler de son amour pour les beaux-arts et pour les lettres. Effectivement dans un éloge prononcé au sein d'une académie de littérateurs éminents, il convient de réserver pour la fin du discours ce qui répond mieux et à la circonstance du lieu et aux dispositions des auditeurs. Jusqu'à la fin de ses jours le chevalier Odoard fut un zélé administrateur de l'œuvre pie Barattini, fondée par le célèbre Pierre de Cortone à Sainte-Martine près du forum romain. Sans m'étendre à cet égard sur beaucoup d'autres preuves de son zèle, je vous rappellerai seulement la noble entreprise due à ses conseils et à sa coopération, savoir la restauration de ce vénérable souterrain, qui maintenant reluit de toute part d'ornements bien distribués, de très-bon goût et recouverts de dorures, sans parler de la réparation de l'autel, chef-d'œuvre d'un habile ciseau, qui s'élève dans ce même lieu. Peu de temps avant sa mort il rendit à l'insigne académie de Saint-Luc ce remarquable sanctuaire, restauré de telle sorte, que sa nouvelle ornementation répondit à cette gracieuseté de formes et à cette élégance qui caractérise tous les arts de la même famille. Par là nous voyons combien son âme, au culte passionné des monuments de sa chère patrie, unissait constamment le noble sentiment de la beauté artistique. Aussi voulut-il laisser aux plus grands maîtres et aux plus dévoués amateurs des beaux-arts ce sanctuaire si bien approprié à leurs goûts favoris. Il voulait sans doute que, dans les intervalles de la prière et du chant, leurs âmes toujours éprises de gracieuses conceptions et de pensées lumineuses, trouvassent dans ce souterrain un je ne sais quoi qui pût servir de fonds et d'appui à leurs riantes imaginations.

XI. Et comme le beau dans les arts se lie d'ordinaire au beau dans les lettres, notre chevalier fut aussi passionné pour celles-ci. Je puis vous raconter à cet égard un fait qui m'est personnellement connu. Au mois de janvier de l'année dernière, ayant entendu lire ici un joli poëme du P. Secchi, jésuite, qui est notre illustre collègue et mon honorable ami, le chevalier vint solliciter mon concours à raison de l'office de censeur que grâce à votre indulgence, j'exerçais dans l'académie; puis il courut à la secrétairerie des études et insista auprès des supérieurs du P. Secchi, exprimant le désir de publier à ses frais les beaux vers lus dans nos séances. Il voulait ainsi provoquer par les honneurs académiques cette délicieuse et innocente émulation, qui est l'aiguillon le plus puissant pour encourager à l'étude même les esprits mûris par le savoir et déjà couverts

de gloire. Mais pourquoi parler de l'amour des lettres si profondément senti par Odoard lorsque c'est à lui que nous devons le rétablissement même de cette académie? Je me refuserais à venir attrister vos âmes, en vous rappelant une époque de tempête; mais les tempêtes ont leur utilité parfois, comme, par exemple, dans la saison des chaleurs : elles peuvent ou tempérer les brûlantes ardeurs qui embrasent tout à la fois et le ciel et la terre, ou bien décharger l'air de ses miasmes putrides et pestilentiels. Il arrive aussi qu'après la pâle lumière de l'éclair, si les sombres voiles de la nue se déchirent, la douce couleur du saphir oriental, venant à se découvrir dans les champs sereins de l'air, vient de nouveau réjouir nos yeux, et les rayons échappés de l'astre du jour semblent nous revenir plus gracieux et plus riants. Odoard était justement conservateur du peuple romain, dans les jours où éclata la tempête. En homme sage il pensa que l'honneur de l'académie du Tibre était l'honneur de Rome, et que par conséquent c'était à lui d'en être le soutien, tout comme par sa charge honorable il en était la caution. Nous pouvons dire que dans cette affaire il fut réellement admirable, et cette admiration est des mieux motivée. Représentez-vous la majesté de Léon XII et ce sentiment voisin de la crainte que sa fermeté faisait naître dans le cœur de chacun. Rappelez-vous les torts de ceux qui avaient changé en un forum de politique délirante l'asile des sciences inoffensives et de suave poésie. Mais pour le chevalier Odoard si connu pour sa piété et ses mœurs intègres, il n'y a pas de crainte possible : il sait qu'avec les princes forts et magnanimes, l'on a besoin, et l'on se trouve toujours bien de montrer autant de fermeté que de grandeur d'âme. Lui qui s'abstenait de flatter les grands, n'hésitait pas à venir les trouver quand son devoir l'exigeait : et son devoir était lié au bien public. Dès qu'il apprend que notre Académie est en danger, il se présente au souverain Pontife, et avec sang-froid il lui tient un langage plein de sagesse, il le prie, il le persuade, il le presse, il obtient, que vous, ô fondateurs de cette Académie, vous ne perdiez pas le fruit de vos honorables travaux; que nous, ni ceux qui un jour nous appelleront leurs devanciers, nous ne perdions pas ce gymnase des études attrayantes et de la poésie décente; que Rome enfin ne demeure pas privée d'un des plus précieux joyaux de sa couronne littéraire. Plutôt que de la dissoudre, dut-il dire au saint Pontife, vous devez consolider l'association des *Tiberini* ; par elle vous pourrez arracher à l'oisiveté les jeunes gens des hautes classes; par elle vous les inviterez à la culture des beaux-arts; et sous la direction des académiciens d'un âge mûr, vous les formerez à l'art de bien penser et de bien dire. Il fallait certes l'audace des faux sages de nos jours pour blâmer et déprécier les corps académiques et leurs séances. Et toi, Rome, qui fus toujours la matrone aux graves pensées, si tu as eu, et si tu as encore des fils qui soutiennent l'honneur des réunions académiques, si tu en es justement fière, tu ne refuseras pas, j'espère, un des premiers siéges d'honneur à ton Odoard, qui par ses conseils et sa haute raison, bien mieux que par des écrits, obtint que tu ne serais pas dépouillée de ta splendeur scientifique.

XII. Pour nous nous fîmes ce qu'il nous était possible, afin de lui témoigner notre gratitude : immédiatement et à titre de reconnaissance nous l'inscrivîmes, dès cette année, sur notre catalogue; ensuite nous lui décernâmes itérativement les titres académiques de conseiller et de trésorier; et l'année dernière nous lui déférâmes le plus grand honneur qu'on puisse obtenir parmi nous, la présidence de notre Académie : événement dont le souvenir sera perpétué par la médaille portant son nom qui a été déposée au Capitole et au Vatican. Cet éloge funèbre que nous lui consacrons, ne sera pas le dernier témoignage de notre gratitude envers un membre qui a si bien mérité de ce corps savant. Tant que vivra cette académie, le nom d'Odoard vivra pareillement. Mais je ne veux plus appeler ceci un éloge funèbre. Ce doit être la fête d'un immortel; pour nous Odoard n'est pas mort; il vit dans nos travaux, dans la gloire que beaucoup d'entre vous, illustres confrères, vous procurez à tout le corps, à la cité romaine, à l'Italie entière : enfin il vit dans l'existence même de cette insigne Académie, sol fécond en génies éminents. Honneur donc au chevalier Odoard de'Cinque-Quintili, toujours présent dans sa patrie par les services qu'il lui a rendus, en s'élevant jusqu'à l'héroïsme des vertus civiques; toujours présent dans l'académie du Tibre, qui conservée par lui, s'identifiera avec son nom et gardera toujours en elle-même le doux parfum de sa rénommée.

DISCOURS IV.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION DE LA B. VIERGE MARIE.

Sermon en forme de panégyrique prononcé le 2 juillet 1836, dans la basilique de SAINTE-MARIE DELLA PACE, *à Rome* (4).

Heureuses les âmes qui soutenues par une vertu divine peuvent pénétrer dans la profondeur des plus sublimes mystères de la religion! Nous savons que ceux qui furent inspirés d'en haut, quand ils se livraient à la contemplation des choses divines, sentaient leur intelligence se dilater en tout sens; alors il leur semblait prendre de grandes ailes et s'élever jusque dans les plus hautes voies de la sagesse infinie; en sorte que tout grandissait dans leur imagination; ils comprenaient et raisonnaient avec une sagacité merveilleuse, et ensuite ils épanchaient en

(4) Prononcé en présence de leurs Eminences les cardinaux Joseph Sala, Jacques Brignole, Joseph Della Porta Rodiani.

sublimes discours les torrents de douceurs puisées dans l'extase céleste. Plût au ciel que moi aussi j'obtinsse de vous, o Marie, cette source des belles et magnifiques pensées que vous fîtes passer dans l'âme de Bernard ! car nous nous plaisons à le supposer : vous seule pouviez inspirer à ce grand génie des conceptions tout à la fois si suaves et si sublimes ; vous seule pouviez diriger sa langue lorsqu'il discourait si éloquemment sur tous vos titres de dignité ! Oh ! que ne puis-je mériter une telle faveur ! En ce jour où je me dispose à parler de votre visite à Elisabeth, je m'élancerais avec sécurité dans le champ immense qui s'ouvre devant moi ! Combien de fois ma pensée se reportait vers l'évangéliste saint Luc, et je disais en moi-même : Cet écrivain, outre qu'il était inspiré de l'Esprit de Dieu, pour nous transmettre la connaissance du mystère de ce jour, eut peut-être encore l'insigne faveur de parler à Marie elle-même et de recueillir de ses lèvres le récit des merveilles que Dieu fit pour elle dans cet événement. Plusieurs fois j'ouvris son Evangile, et comme j'y lisais que la B. Vierge, après avoir conçu dans ses entrailles le Saint des saints, partit aussitôt de Nazareth et franchit en toute hâte les montagnes de Judée, je parcourais avec attention le texte sacré pour m'assurer par quels prodiges la puissance et la majesté divines avaient dû se manifester soit au départ, soit pendant le voyage de Marie. Je cherchai toutefois en vain ; et j'en demeurai d'abord étonné et stupéfait. Certes j'avais là le récit des pérégrinations de l'arche du témoignage; et je me rappelais qu'après avoir enlevé la tente du tabernacle, on portait l'arche au son des cymbales, des harpes et des trompettes, accompagnées des hymnes chantés par les sacrificateurs, les prophètes et les chanteuses, parmi les transports de joie de toute la multitude des enfants d'Israël. Je me rappelais que pour la retirer de Silo ou de la cité de David, il fallait qu'on y fût déterminé par la considération du trône en péril ou de l'honneur de Dieu même outragé; et partout où passait l'arche auguste, les populations tremblantes adoraient le Seigneur qui daignait y résider entre les chérubins et y dicter solennellement ses lois. Comment après cela l'évangéliste saint Luc venait-il nous raconter que Marie, cette arche véritable, asile choisi par un Dieu revêtu de chair, gravissait les roches escarpées de la Judée, sans qu'on vît les fils de Jacob porter en triomphe des palmes et des rameaux d'olivier, ni pavoiser toutes leurs habitations et couvrir de tapis le chemin sous ses pas ? Où donc étaient les colonnes de flamme, les nues épaisses, pour éclairer ou abriter non plus le peuple de Dieu, mais celle-là même qui portait dans son sein le Fils de Dieu lui-même? Où était Josué pour suspendre les eaux des torrents, afin que Marie passât à pied sec ? Où était la harpe de David pour faire entendre de ravissantes harmonies en présence de l'arche vivante ? Où était à chaque pose le long du chemin la flamme des sacrifices, la fumée de l'encens ?... Mais bientôt je revins à des pensées plus raisonnables, lorsque je m'appliquai à méditer sur l'objet et la fin de ce profond mystère. L'arche de l'alliance de grâce n'était pas destinée à figurer sur les champs de bataille, ni à renverser les murailles des villes au son des instruments belliqueux; ce n'était pas des éléments de la nature qu'elle devait recevoir les premiers hommages ; elle n'était pas l'arche de la terreur. Saint Luc, il est vrai, a raconté en deux mots seulement la première translation de cette arche nouvelle ; mais il a raconté de si grandes choses touchant le but de ce pèlerinage, qu'il nous apparaît bien autrement merveilleux, bien autrement entouré de bénédictions et de gloire que toutes les pérégrinations de l'arche dans le désert. Les merveilles et les bénédictions éclatent dans tout ce qui arrive à Jean-Baptiste et à Elisabeth ; la gloire, dans tout ce qui concerne Marie. Ici c'est toute autre chose que des batailles gagnées ; toute autre chose que les flots de la mer et des fleuves suspendus et fixés ; toute autre chose que des villes démentelées. Là la puissance de Jéhovah qui se manifeste en même temps que son indignation, ici les créations de la grâce, les inventions de la sagesse, et la manifestation des plus hauts secrets de Dieu. O saint Evangéliste, pardonne-moi, si de prime abord ce que tu écrivis sur le voyage de Marie me paraissait peu de chose. Mais ensuite ton récit sur la visite qui termina ce voyage est si riche de faits, que je n'ai besoin d'aucun autre guide, lorsqu'il s'agit de faire connaître le motif et l'objet de la solennité instituée par l'Eglise. Et vous, ô Marie, je réclame et vos lumières et votre assistance, afin qu'ayant à célébrer des faits si merveilleux, je ne demeure pas trop au-dessous de mon sujet.

I. Lorsque dans sa stérilité, Elisabeth se croyait humiliée par la Providence divine, quiconque lui eût prédit quelle faveur elle obtiendrait de Dieu, ne lui aurait semblé qu'un consolateur habile à flatter par de belles paroles. Pourtant il arriva pour elle le jour où elle eut connaissance des faveurs divines ; et ce fut le jour même où elle vit Zacharie revenir de Jérusalem frappé de mutisme. Certes les voies de la miséricorde divine sont incompréhensibles ! Parfois Dieu semble oublier complétement une âme, et puis il ouvre tout à coup le trésor de ses faveurs et les laisse tomber avec munificence sur celui qui désespérait de se voir jamais l'objet de ses bontés. Elisabeth, au jour même où elle vit Zacharie revenir muet, et qu'elle put se croire arrivée au comble de ses maux, obtint le don merveilleux de la fécondité dans la vieillesse et elle se vit ainsi soustraite à l'opprobre de la stérilité. Je me figure cette femme illustre comme ivre de joie dans les premiers mois de son bonheur, montant chaque matin sur la terrasse de sa maison, plongeant ses regards dans les grasses vallées qui coupent les hautes montagnes de Juda, et pénétrant par la pensée jusque

dans le temple de Jérusalem. Partagée entre la joie et la gratitude qui débordaient de son cœur, elle unissait sa prière à la prière du prêtre, soit à l'heure du sacrifice de l'encens, soit à l'heure de l'holocauste quotidien. Il me semble encore l'entendre : O Jéhovah, daigne accueillir ma prière, comme tu accueillais le cantique de la mère de Samuel. Mon âme jubile en toi seul. Nul n'est saint comme toi. Tu es le Dieu de toute science. A toi il appartient de peser les entreprises de l'homme. C'est toi qui fais vivre et mourir. Tu peux relever le malheureux du sein de la poussière, et du sein de la fange exhausser l'indigent jusque sur un trône de gloire.

II. C'est parmi ces douces émotions que la fille de Lévi, s'adressant à son ange, le priait de porter d'un vol rapide jusqu'à Jérusalem l'hymne de sa reconnaissance. Par une belle matinée de printemps, Elisabeth s'était plus que de coutume encore livrée à ces transports de piété reconnaissante. De par delà les hauteurs de Galaad se levait un soleil plus splendide qu'aucun qui embellit jamais les champs de la Palestine. Jamais la voûte des cieux ne se décora d'azur plus translucide et plus serein. Seule une petite nuée s'avance vers la maison de Zacharie, et son ombre se projette sur le chemin montueux qui vient de vers Nazareth. Cette nuée me fait souvenir de la pyramide de fumée décrite par l'époux du cantique, ou, si vous voulez, elle me rappelle encore cette petite nuée que le prophète Elie aperçut vers le bord de la mer lorsqu'il gravit la cime du Carmel. Mille parfums s'élèvent aussi en ce moment du sein des campagnes, et les brises matinales les portent directement vers le chemin de Nazareth. On dirait que le souffle de l'air s'est chargé de tous les parfums de la rose de Saron, qu'il a recueilli les émanations odorantes du lis des vallées, du nard, du cinnamome, et les perles d'encens qui brillent sur les plus superbes cèdres dont le Liban s'ombrage. La suave odeur se répand de plus en plus et remplit l'air de toute part autour de la maison d'Elisabeth. Bonheur inespéré ! une jeune vierge se présente à la porte de la fille d'Aaron. C'est une jeune étrangère, toute revêtue de modestie et d'humilité..... Elisabeth, où courez-vous avec tant d'empressement? — Elisabeth, en effet, est descendue en toute hâte de sa chambre haute ; elle s'est précipitée vers le vestibule; elle serait bien fâchée de ne pas devancer ses servantes auprès de l'étrangère. — O Dieu ! combien sont douces les secrètes impulsions de votre grâce ! En combien de manières diverses elle nous fait sentir sa puissance ! Tantôt c'est un feu qui brûle et dissout; tantôt c'est une lumière qui éclaire; tantôt c'est une touche secrète qui nous meut, qui nous soutient, qui nous porte là où nous croyons le moins, où nous pensons le moins; elle est toute-puissante, elle a les mains pleines de bienfaits, et en elle prend sa source tout le bien que nous faisons. C'est cette grâce intérieure qui pousse Elisabeth vers une rencontre heureuse s'il en fut jamais au monde. Abraham eut, il est vrai, le bonheur d'ouvrir sa porte aux trois anges qui le visitèrent ; mais vous, ô Elisabeth, vous avez le bonheur insigne d'ouvrir votre porte à qui est au-dessus de tous les anges et de tous les archanges. Considérez celle qui s'avance vers le vestibule de votre maison. C'est la vierge la plus pure entre les filles de Sion. Avec ces traits qui sont ceux de l'innocence ne vous semble-t-elle pas plus belle que les anges eux-mêmes? Ne vous semble-t-elle pas descendre du paradis ? Voyez comme elle vous salue avec suavité; elle vous parle la première. Ne voyez-vous pas que c'est votre parente de Nazareth ? — Elisabeth ne répond pas. Oh ! elle est profondément émue; un rayon de lumière traverse ses yeux; une teinte vermeille se répand sur ses joues; un air de majesté se dessine sur son front, toute sa physionomie se transforme. On dirait qu'il lui prend un tremblement général ; elle porte la main sur ses flancs..... Ne craignez pas, auditeurs; ce n'est pas le bouleversement de l'angoisse; ce n'est pas un trouble pénible. L'épouse de Zacharie a tout à coup senti son cœur embrasé; elle est demeurée tout absorbée en contemplant le visage de Marie; et à l'instant même où elle s'est entendu saluer par sa cousine, elle a senti tressaillir dans son sein le fruit qu'elle porte depuis six mois. Elisabeth a compris que ce tressaillement est un mouvement de joie; et cette joie devait être un don miraculeux d'intelligence précoce; et cette précoce intelligence était un prodige opéré par le seul fait de cette salutation de Marie à Elisabeth; et ce prodige était dû à la puissance de celui que Marie portait dans ses flancs. Elisabeth a compris de quel heureux augure est tout cela. Son intelligence grandit; sa foi se fortifie; l'espérance élève son cœur; l'ardeur de sa charité redouble; elle ne sait si elle aime davantage ou si elle voit plus avant dans les choses de Dieu; ou, pour mieux dire, elle sent tout à la fois que son intelligence a plus de perspicacité, que son amour a plus de force. L'Esprit saint la remplit de grâce, et ses transports de joie se joignent à ceux de cette tendre créature qui dans les ténèbres du sein maternel a pu contempler l'éternelle lumière. *Exsultavit infans in utero ejus, et repleta est Spiritu sancto.* (*Luc.*, I, 41.)

III. Oui, c'est une salutation de Marie qui opère de semblables merveilles ! Qui donc empêchera de la comparer à ce souffle créateur que Dieu inspira sur la face d'Adam ? Puissante salutation en effet, qui du ciel a fait descendre la grâce dans l'âme de Jean-Baptiste, qui a sanctifié un enfant avant sa naissance ; qui l'a élevé à un tel degré de grandeur que jamais fils de la femme ne sera plus grand; qui l'a établi précurseur du fruit béni de Marie dès le sein de sa mère ! Cette salutation enfin fit descendre sur Elisabeth la plénitude des dons que le Saint-Esprit apporte avec

lui dans les âmes. Heureux le jour où il nous est donné de célébrer la douce puissance de cette salutation! Voudrait-on mettre en parallèle les salutations de l'ange Gabriel? L'Evangile nous raconte jusqu'à quel point fut troublé Zacharie; il nous raconte aussi que la Vierge elle-même ne fut pas sans trouble lorsque l'archange lui adressa la parole. Au contraire Marie par une salutation enivre de l'Esprit saint et la mère et son fils du même coup; elle crée pour ainsi dire une intelligence; elle rend susceptible de joie celui qui n'était encore capable d'aucune affection. La voix de Marie au jour de la Visitation est donc plus douce que celle des anges et des archanges. Qu'elle se fasse entendre à nos oreilles, cette voix suave! *Sonet vox tua in auribus meis!* (*Cant.*, II, 14.) En vérité le miel découle de vos lèvres, et nous nous sentons de plus en plus animés à fêter cette heureuse visite commencée sous de si suaves augures et où chacune de vos paroles attirait tant de grâces du ciel.

IV. Mais j'entends un cri; c'est Elisabeth qui s'écrie du ton de voix le plus tendre et le plus affectueux : *Soyez bénie entre les femmes, et béni soit le fruit de votre sein.* (*Luc.*, I, 42.) Admirable exclamation que l'enthousiasme dicte à l'épouse de Zacharie! Ici que j'aurais de questions à faire à cette fille de Lévi! Et d'abord il me semble que je m'enhardirais à lui demander : Par quelle emphase appelez-vous votre jeune parente, heureuse entre toutes les femmes? Ne savez-vous pas que le peuple de Dieu a produit bien des femmes illustres qui rehaussèrent de beaucoup l'honneur et la gloire de cette noble lignée? Marie sera donc aujourd'hui bénie plus que Sara, cette seconde Eve, favorisée au point de devenir la mère du peuple élu de Dieu? Elle sera bénie plus que Rachel, mère de ce Joseph proclamé le sauveur de l'Egypte? bénie plus que l'heureuse mère qui donna le jour à Moïse? Tribu de Nephthali et de Zabulon, cessez de proclamer Jahel bénie entre toutes les femmes. Habitants de Béthulie, cessez de vanter Judith, l'honneur du peuple d'Israël. Voici une Vierge bénie au-dessus de Jahel et de Judith. Cette mère si justement illustre, qui fut sept fois bénie au jour où ses sept fils entrèrent avec leur robe sanglante dans le sein d'Abraham, cette mère qui, martyre elle-même, fut accueillie dans le séjour des limbes par les bénédictions de ses sept fils et par les bénédictions des patriarches et des prophètes, elle aussi aura moins de gloire que la Vierge de Nazareth!.... Oui sans doute Marie est bénie au-dessus de toutes ces femmes; et elle l'est à bon droit, puisque les bénédictions déversées sur elle sont venues du ciel ensemble avec les bénédictions de son adorable fils. *Benedicta tu inter mulieres, benedictus fructus ventris tui.* Faut-il de plus amples titres de gloire que cette union de bénédictions diverses pour rendre à jamais mémorable le jour de la Visitation?

Oui, c'est l'Esprit de l'éternel amour qui bénit Marie par la bouche de sa parente; et pour comble de bonheur elle est en même temps bénie par l'Homme-Dieu qu'elle a conçu et qui lui emprunte de son sang virginal pour paraître au jour avec un corps semblable au nôtre. O Elisabeth, quels prodiges doivent s'opérer en vous, lorsque vous devenez l'organe de l'Esprit-Saint! O Marie, elle est incomparable, la gloire à laquelle vous élève l'Esprit-Saint lorsqu'il vous révèle à nous comme la plus excellente entre les femmes. Oui, elle devient ineffable votre gloire, alors que le Père bénissant le Verbe incarné vous bénit comme par un seul et même acte, en sorte que les bénédictions du Fils éternel se mêlent et se confondent presque avec les bénédictions répandues sur l'humble fille de Jérusalem. Quel hymne sublime que cette simple bénédiction! Quelle poésie concise mais divinement inspirée que cette seule exclamation d'Elisabeth! Les monts mystérieux du Carmel, du Liban, et de Sion l'auront entendue avec stupeur, et elle dut retentir d'échos en échos le long de leurs vallées. Sans aucun doute elle remonta de sphère en sphère au plus haut des cieux, répétée par les Chérubins et les Séraphins, qui, au son de leurs harpes d'or et de leurs trompettes d'argent de l'un à l'autre la firent parvenir jusqu'au sein de la joie du cercle supérieur. Ces intelligentes splendeurs ne pouvaient pas ne point voir la secrète complaisance que le Père suprême trouvait dans les hommages d'Elisabeth. C'était dans cette fortunée visite que le Verbe incarné commençait à être adoré des hommes et béni sur la terre, depuis l'ineffable union des deux natures en une personne. Pourrait-on soutenir que les bénédictions confiées à l'arche nouvelle, à cette arche dépositaire de la manne du ciel, ne surpassent pas les bénédictions de l'arche ancienne, et que rien puisse égaler la gloire de ce jour, de ce jour si riche de bénédictions?

V. Je veux de nouveau tourner mes regards vers la maison de Zacharie, et j'y rappellerai toutes vos pensées, pour que vous trouviez plaisir à vous entretenir avec moi de ce qui concerne Elisabeth. Quel touchant tableau nous présente l'intérieur de cette maison! L'épouse du pontife est là, prosternée aux pieds de Marie; ses yeux sont comme des miroirs où brille sa joie intérieure, tempérée d'humilité et de reconnaissance. Marie, toute bonne, toute compatissante, étend la main pour relever sa cousine. Quel moment, ô Elisabeth, quel moment que celui où vous voyez s'ouvrir les bras de Marie, et où vous vous entendez inviter à vous approcher de ce sein dépositaire du fruit que vous venez de bénir! Vous voudriez, je le vois, vous élancer dans les bras de votre parente, mais le respect pour ce fruit de sainteté vous retient. Vous savez bien ce qu'il est, ce fruit si précieux! Votre langue aurait-elle parlé autrement que d'accord avec votre pensée?......... Mais

que dis-je ? Elisabeth a parlé clairement ; elle n'a point parlé sous le voile de paroles habilement combinées; elle n'a point vacillé dans l'accentuation donnée à son discours. Entendez-la qui, encore à genoux devant sa cousine, s'écrie: *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?* (*Luc.*, I, 43.) D'où me vient ce bonheur que la mère de mon Dieu vienne visiter ma maison ? Non, Elisabeth n'a point nommé Marie ; elle ne l'appelle pas fille de Joachim et d'Anne, ni épouse de Joseph, ni sa cousine ; elle l'appelle : *la mère de son Seigneur!* Ce langage suppose la croyance au profond mystère de l'incarnation. Dites-nous, de grâce, ô femme inspirée, comment votre Seigneur, s'il est le Seigneur d'Abraham et de Jacob, peut avoir une mère ! De quel Seigneur parlez-vous ?... L'histoire ne nous dit pas si aucun habitant de la maison de Zacharie était présent dans le vestibule au moment où eut lieu la première entrevue. Mais si quelque Israélite écouta la fille de Lévi exaltant ainsi la mère de son Seigneur, il dut croire qu'elle parlait d'un seigneur descendant de David, qui, s'armant du bouclier et de l'épée, chasserait de la Palestine les aigles romaines ; ou bien qu'elle avait en vue quelque prince nouveau destiné à éteindre la lignée des Hérodes portés par la fortune et par le crime des champs l'Idumée au trône de Salomon. Non, ce n'est pas d'un tel prince que parle Elisabeth ; elle parle du Maître d'Israël, du Dieu d'Abraham et de Jacob. Fille de Lévi, réponds à ton frère circoncis qui ne peut comprendre comment il a une mère, ton Seigneur, qui est engendré du Père dès l'éternité, avant les œuvres de la création. Quel besoin aurait-il d'une mère, celui qui sema dans l'espace les grands et les petits luminaires, qui traça avec son doigt les contours des abîmes, qui peut prendre pour sa voix le tonnerre ; qui vole sur les ailes des vents, qui fit trembler le Sinaï, qui n'a qu'à toucher les montagnes pour qu'elles s'évaporent en fumée, qui n'a qu'à regarder la terre pour qu'elle s'agite comme la feuille de l'arbre ? Conçoit-on qu'il ait une mère et que cette mère soit une vierge ignorée, l'épouse d'un pauvre ouvrier de Nazareth ? Mais vraiment, ô bon Lévite, c'est bien ainsi que je l'entends, reprend Elisabeth : ce Seigneur Souverain du ciel et de la terre est enfermé dans le sein virginal de ma cousine ; et c'est la consolation de pouvoir dire qu'elle en est la mère qui fait déborder de mon âme tous ces transports de joie : *Mater Domini mei.* Ce titre éminent de mère du Seigneur donné à Marie et révélé au monde pour la première fois par le discours d'Elisabeth, suffirait déjà pour rendre à jamais mémorable le grand événement de cette visite. C'est à cet événement que se rattache toute la grandeur de cette maternité, ainsi que ses plus glorieux souvenirs. Or, si la maternité divine, ô Marie, est votre gloire la plus sainte, la plus auguste, gloire vraiment incomparable, comment ne resplendirait pas glorieux, auguste, et saint le jour où votre maternité fut pour la première fois sur la terre, exaltée par une famille Lévitique? Nestorius n'avait qu'à se rappeler le jour de la visitation ; jamais il n'aurait ouvert sa bouche au blasphème contre la dignité de Marie. Elipand et Félix n'avaient aussi qu'à bien méditer les graves paroles d'Elisabeth, et ils n'eussent point présumé de rabaisser par les subtilités d'une adoption supposée la réalité de la maternité divine de Marie. Aussi, en célébrant cette journée, aurons-nous la consolation de dédommager la Vierge des insultes de tous ces hérétiques, et de fermer à jamais victorieusement leurs bouches sacriléges, en la proclamant à haute voix Mère du Seigneur notre Dieu. De même que les légions guerrières se pressent avec orgueil sous le drapeau qui les guidait à la victoire, nous faisons éclater nos transports dans ce temple, en face de cette toile sacrée où est reproduite la visite de la Vierge de Nazareth ; et il nous semble que nous sommes tansportés au jour même où l'épouse du pontife prononçait les étonnantes paroles qui expriment la maternité divine. Qu'il vienne et qu'il voie, ce génie plus pervers encore que digne de pitié, ce loup ravisseur auquel était confié le bercail de l'Eglise de Byzance ! aveugles et malheureux ceux qui le suivirent dans cette guerre déclarée à Marie, et qui, de diverses manières, tentèrent d'enlever à Marie le beau titre de Mère de Dieu ! Cette tourbe d'hérétiques avait été par avance mise en déroute sur les montagnes de Juda : les Pères des conciles d'Ephèse, de Francfort et de Latran n'avaient qu'à répéter le dialogue de la visitation pour confondre et couvrir de honte le perfide hypocrite de Constantinople, l'opiniâtre Espagnol, et ce fléau protecteur de l'hérésie albigeoise qui menaça d'infecter les saintes Eglises des Gaules. J'avais donc bien raison de dire en commençant que le pèlerinage de Marie tenait du merveilleux par rapport à Elisabeth, puisque c'est elle qui a dévoilé le sublime mystère de l'Incarnation divine. Ici ma pensée se reporte au jour où l'archange Gabriel, après avoir rempli son message auprès de la Vierge de Nazareth, et avoir à peine entendu son consentement renfermé dans le mot de *servante du Seigneur*, remontait d'un vol rapide au travers de l'espace, et passant de cercle en cercle jusqu'au plus haut de l'immense voûte des cieux, racontait aux neuf chœurs de la céleste milice l'heureux succès de son ambassade. Où cours-tu, messager de l'Incarnation ? Pourquoi ce zèle à publier l'œuvre admirable de l'union hypostatique d'où doit dépendre la rédemption du monde ? Tu n'es plus le seul messager de cette bonne nouvelle, de ce grand mystère. Elisabeth te fera écho sur la terre ; là elle a donné à Marie un titre qui suffit pour dévoiler désormais la merveille du Verbe fait chair.

VI. Divin Paraclet, elle fut vraiment privilégiée l'inspiration surnaturelle dont il vous plut de favoriser l'épouse de Zacharie !

Jacob arrivé au terme de sa vie reçut de Dieu une lumière inspiratrice qui mit sur ses lèvres mourantes de sublimes prophéties. David, quand il saisissait sa harpe et ouvrait son cœur au feu de l'enthousiasme divin, obéissait à l'Esprit-Saint qui guidait ses doigts sur les cordes harmonieuses, et mettait dans sa bouche des vers tantôt pleins de tendresse, tantôt pleins de sublime énergie, touchant l'illustre rejeton qui devait sortir de sa race. Salomon, Isaïe, Ezéchiel, Daniel, furent autant de trompettes prophétiques du Messie futur. Toutefois je n'outre point la vérité, si j'affirme que la fille de Lévi, quand elle fut visitée, fut mise au-dessus de tous ces illustres prophètes. Elle ne parla ni de sceptres qui dussent être enlevés ou brisés, ni de lion, ni d'agneau résigné à se laisser tondre, ni de tige de Jessé, ni de fleur qui s'épanouirait, ni du compte des semaines d'années. Femme de prodiges, qui met fin au langage des figures et des paraboles, qui met fin aux soupirs du psalmiste, aux élégies, aux élans de l'espérance . . . . hé! quoi! est-ce que le Messie serait déjà né?... Mais non. S'il était né, la femme dont je parle ne serait pas aujourd'hui par moi égalée aux prophètes. Le Messie n'est pas né; à peine quelques jours se sont écoulés depuis qu'il fut conçu dans le silence d'une humble demeure sur la terre de Zabulon. Il est vrai que de cette contrée est venue vers les montagnes de Juda la colombe portant dans son sein l'olivier de la paix éternelle; mais aucun signe de l'étonnante conception n'a encore frappé un regard d'homme; Marie ne s'en est même pas ouverte à Joseph son époux, à cet homme juste par excellence. Elisabeth peut se glorifier d'avoir été mue par un désir singulier à venir au-devant de la véritable colombe qui, sortie de son chaste nid, s'était élancée vers les montagnes de la Judée; Elisabeth peut se glorifier d'être devenue prophétesse! Oui, aux merveilles de la Visitation doit se joindre celle-ci, que la fille de Lévi a été choisie de Dieu pour être élevée au glorieux ministère de prophétie. Aussi, se voyant en présence de Marie sa parente, embrasée de l'Esprit d'en haut elle s'écrie : ***Soyez mille fois bénie pour avoir cru; tout ce qui vous a été prédit s'accomplira!*** (*Luc.*, I, 45.)

Voyez si la grâce n'était pas descendue à torrents dans le cœur de cette fille d'Aaron; puisqu'elle savait si bien le passé et voyait si clairement dans l'avenir. Oui, elle proclama la divine maternité d'une vierge, et elle parla de la foi dont avait été animée cette vierge au moment où elle allait concevoir du Saint-Esprit. Et pourtant cet acte de foi s'accomplit dans le secret de l'humble demeure de Joseph; et l'acte de foi est d'ailleurs principalement un acte de l'esprit et du cœur. Seul Gabriel pouvait redire que Marie s'était troublée, qu'elle s'était profondément humiliée, au simple exposé du grand message. En effet sa réponse fut bien l'expression de l'humilité; et l'humilité se reconnaît facilement aux yeux doucement baissés, à l'humble maintien d'un visage plein de modestie. Mais non : Elisabeth ne parle pas de l'humilité; elle ne loue que la foi, uniquement la foi de sa cousine. Elle montra donc qu'elle voyait et savait ce qui échappe à tout regard humain, et elle voulut préconiser ce qu'il y eut, j'ose le dire, de plus grand dans la vie de Marie, cet acte de foi, le plus généreux qui se puisse faire au monde, l'acte par lequel elle crut qu'elle deviendrait mère de Dieu. *Beata quæ credidisti!* Oui, Elisabeth, vous pénétrâtes ainsi dans le secret des plus sublimes vertus de la Vierge. Et si vous fûtes inspirée à ce point, est-ce merveille que, portant vos regards dans l'avenir, vous ayez prophétisé les gloires qui se sont réalisées en Marie? *Perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino.* Je n'ai donc point tort de contempler dans l'événement de la Visitation le double triomphe de Marie et d'Elisabeth. Elisabeth triomphe et elle s'élève au-dessus de la nature humaine, puisqu'elle fait allusion à des choses passées qu'elle ne pouvait connaître, à cette foi vive avec laquelle la Vierge de Nazareth accueillit le message qui la déclarait Mère du Très-haut. Elle triomphe, parce qu'elle parlait de choses présentes qu'elle ne pouvait non plus connaître, je veux dire, de la maternité d'une vierge, dans le sein de laquelle, il y avait à peine quelques jours, le Désiré des nations avait pris chair. Elle triomphe, parce qu'elle annonce les choses futures, que nul ne pouvait encore connaître, et elle raconte déjà les gloires que vaudra à Marie sa maternité divine. Semblablement Marie triomphait, parce que visitant sa cousine elle sait que le monde entendra de la bouche de celle-ci le panégyrique de sa foi. Quel titre de gloire en faveur de ce jour que d'être le jour consacré à l'éloge de la foi de Marie! Certes ce ne fut pas de la bouche d'un oracle douteux et perfidement entortillé que sortit cet éloge solennel de la Vierge sainte; ce fut l'élan d'une âme inspirée qui s'échappa en exclamations de béatitude et d'amour divin. Ici ressort un autre mérite d'Elisabeth : c'est que, tandis qu'elle proclamait l'éloge de la foi de Marie, elle-même illuminée d'une foi surnaturelle, elle professait de la manière la plus explicite le plus haut des mystères. L'exclamation d'Elisabeth fut réellement un cri suggéré par l'Esprit-Saint dont la fille de Lévi était remplie; et nous pourrons, nous aussi, en nous tournant vers la Mère de Dieu, répéter ce cri avec l'assurance de l'intéresser en notre faveur; puisque ce sont les paroles par lesquelles son Epoux éternel se plaisait à lui annoncer sa béatitude : *Beata quæ credidisti!*

VII. Exigeriez-vous encore que je m'applique à montrer comment la visitation fut un pèlerinage auquel se rattachent de grands et précieux souvenirs, et pourquoi il convient de la fêter solennellement? Vous venez de le voir, c'est en ce jour que les gloires futures de Marie furent dévoilées, c'est en ce jour que Marie elle-même se les entendit confirmer par une prophétie. Et ne me dites pas : A quoi

bon confirmer les promesses de Gabriel, si la Vierge y avait pleinement ajouté foi? Voici l'un des plus beaux aspects du mystère de ce jour : le Père éternel fut si épris de la foi de Marie, telle qu'elle l'avait professée dans le secret de sa demeure, que, voyant à quel point elle était abîmée dans son humilité, et combien elle eût été disposée à taire les choses qui dans l'annonciation s'étaient passées entre elle et l'archange, il dit du haut des cieux : Eh bien! qu'il soit donné à Elisabeth de proclamer dès maintenant sur la terre l'auguste prérogative de la dignité de Marie. Ainsi donc, si ma raison ne m'égare, je vois dans la Visitation combien Dieu a voulu faire ressortir l'humilité de l'obscure fille de David. Qui sait si son intention ne fut pas de venir visiter sa cousine dans le plus humble maintien et avec l'espoir que ses hautes destinées demeureraient ensevelies dans le secret ? Mais ce n'était plus le temps où la mère du mystérieux Isaac devait se cacher ; la belle Rachel n'avait plus à se couvrir la tête d'un voile; la timidité d'Esther ne devait plus avoir rien à redouter; ce n'était plus le temps où l'épouse jadis dépeinte par le chantre biblique pouvait être cachée ou sous des berceaux de vigne, ou entre les fissures des rochers, ou dans les flancs des ravins et des précipices. C'était plutôt le jour où la vierge la plus humble de ce monde devait être préconisée par sa cousine non-seulement pour les grandes choses déjà accomplies en elle, mais encore pour les honneurs que l'avenir lui réservait. Et maintenant je crois comprendre pourquoi l'épouse de Joseph traversait en toute hâte les montagnes pour arriver à la maison de Zacharie. Elle était portée par le désir de la Providence qui voulait la voir bientôt exaltée. Dieu ne voulait pas que l'humilité de sa servante réussît à tenir cachée pour certaines âmes justes la plus grande de ses œuvres, l'invention et le chef-d'œuvre de sa miséricorde, l'incarnation de son Fils dans le sein de Marie. Dieu ne voulait pas surtout que la vertueuse Elisabeth méconnût dans cette auguste Vierge la créature la plus aimée du ciel entre toutes et la plus honorée sur la terre. Il ne trouva point suffisant de mettre ses louanges sur les lèvres de sa cousine en présence de la famille sacerdotale; il voulut que le triomphe de l'humilité fût solennel et complet. En vérité, de même que dans les livres de Salomon la sagesse du Verbe avait elle-même révélé ses gloires égales à celles du Père tout-puissant dans la création des mondes, pareillement le Saint-Esprit voulut que Marie publiât de sa propre bouche les dons incomparables qu'elle avait reçus du trésor des cieux. Ainsi j'oserais, par une sorte de rapprochement, appeler le jour de la Visitation, le jour de la Transfiguration de Marie. La colline sur laquelle est placée la maison de Zacharie est pour moi comme un Thabor où dut resplendir dans tout son éclat la Vierge de Nazareth. Gabriel, tu n'oublieras pas combien était humble cette jeune vierge lorsque, cédant doucement à l'autorité de tes paroles, elle s'inclina et dit : *Voici la servante du Seigneur.* (*Luc.*, I, 38) Eh bien! la vois-tu maintenant dans la maison de Zacharie ? son visage et coloré du feu de l'enthousiasme saint dont elle est remplie ; un éclair de sourire tremble entre ses chastes paupières ; elle lève ses yeux au ciel ; elle veut parler et elle parle en effet en s'écriant (*Ibid*, 46, 47) : *Magnificat anima mea Dominum.* O parole, ô poésie sublime! L'âme de Marie glorifie le Seigneur, et son esprit tressaille de joie dans le Dieu qui la sauve. *Et exsultavit spiritus meus in Deo salutari meo.* O Marie, en ce jour vous tressaillîtes donc réellement de joie en Dieu! Quel doux souvenir se lie donc au mystère de la Visitation? celui de votre joie! tandis qu'à tant d'autres mystères il faut parfois mêler de douloureux souvenirs! Heureuse l'habitation de Zacharie choisie pour être la confidente des joies de la Mère de Dieu! Si après les glorieuses entreprises des prophètes, des chefs et des guerriers d'Israël, on entendait toujours la pieuse mélodie de quelque saint cantique, il en fallait un magnifique après l'œuvre de l'Incarnation, qui fut la merveille au-dessus de toute merveille. Ici ma pensée se reporte vers la joie expansive dont se sentit saisi le peuple hébreu au sortir du chemin miraculeux qui lui avait été ouvert au milieu des eaux. Il n'en croyait pas à ses propres yeux d'avoir enfin posé le pied sur la rive opposée ; et il se tournait vers ces ondes menaçantes qui retombaient soudain de tout leur poids sur l'armée engagée dans cette voie périlleuse, et il demeurait muet à cet aspect. Alors Moïse entonna, avec toute l'énergie d'un esprit divinement poétique, un cantique de réjouissance, et sa sœur Marie frappant la mesure sur un tambour lui répondait en répétant le premier verset du cantique : *Chantons au Seigneur ; il a fait éclater sa gloire ; il a précipité dans les abîmes et le cheval et le cavalier.* (*Exod.*, XV, 1.) —De Marie sortie d'Egypte ma pensée se reporte vers Marie de Nazareth. Elle est venue faire éclater sa joie au sein des montagnes de Judée. Elle aussi a voulu signaler par un cantique sa reconnaissance ; et si elle n'est pas sœur d'Aaron, du moins elle entonnera son cantique dans la maison d'un des descendants de ce pontife. Je ne puis guère douter que pour assister au chant de ce nouvel hymne n'aient été convoqués tous les Séraphins et les Chérubins du ciel. Soudain auront résonné les trompettes d'argent dans l'immensité des célestes espaces pour assembler les Vertus des cieux: toutes seront descendues, avides d'écouter celle qui était devenue le trône de la sagesse. Elisabeth est là qui, toute stupéfaite, recueille chaque parole qui sort de la bouche de sa cousine;

et c'est à elle que Marie semble spécialement adresser la suite de son cantique : Tout à l'heure vous m'appelliez heureuse, et vous prophétisiez les honneurs qui m'attendent dans l'avenir. Oui, je suis heureuse, et dorénavant toute génération proclamera mon bonheur : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (*Luc.*, I, 48.) Que peut-il manquer à la gloire de ce jour ? La Vierge sainte l'a choisi pour prophétiser ses propres gloires. Elle a aussi mérité en ce jour d'être appelée la Reine des prophètes; car ce titre d'honneur lui est justement déféré à raison de la prophétie qu'elle fit sur elle-même dans la maison d'Elisabeth.

VIII. En vérité toutes les générations ont proclamé et persistent à proclamer Marie bienheureuse. Commençons par l'Asie, qui doit toujours être vénérée de nous, non-seulement comme le berceau de la famille humaine, mais comme la source de toutes les lumières, et surtout de celles de la vraie religion. Les générations de l'Asie proclamèrent Marie bienheureuse, des rivages de la Troade et de l'Ionie jusqu'aux derniers rivages où l'audace des Européens parvint à guider un navire. En Palestine, ce furent les multitudes qui donnèrent le signal en criant avec enthousiasme : Heureux le sein qui vous a porté ! Marie fut proclamée heureuse par les apôtres et les premiers fidèles, dans la grotte de Gethsemani, où sa dépouille reposa quelques instants. Elle fut proclamée heureuse dans les nombreux temples de Terre sainte érigés partout où la Providence laissa percer quelques rayons des gloires de sa divine maternité. En vérité il convenait que les roses de Saron et les lis de Galilée fussent admis les premiers à exhaler leurs parfums sur les autels et dans le sanctuaire de Marie de Nazareth. Les louanges de cette auguste Vierge partaient des sommets du Carmel, et allaient retentir au delà du Gange, là où naît l'aurore; là sans doute c'était la trompette apostolique de Thomas qui apprit d'abord à les chanter? L'histoire parle hautement des acclamations solennelles de la cité d'Ephèse en l'honneur de Marie, alors que le vénérable Cyrille ouvrit les portes du concile, et qu'entouré des Pères orthodoxes d'Orient et d'Occident, il proclama d'une voix puissante *Marie Mère de Dieu !* Heureux le jour de la clôture d'un si saint concile, parce qu'en ce jour fut confirmé en faveur de Marie le titre le plus éclatant qui nous permet de l'appeler bienheureuse. Ce fut à bon droit que, pour célébrer la défaite des Nestoriens, cette ville de l'Asie Mineure prit un aspect de fête solennelle, illuminant le soir ses tours, ses coupoles, tous ses édifices, en sorte que la mer Icarienne réfléchissait la lumière vacillante de tant de flambeaux et paraissait toute en feu. Je me rappelle les légions de Narsès qui, dans la fameuse bataille de Taginas, où périt Totila, cet infâme tyran, allaient criant à Marie : *Panagia ! Panagia !* c'est-à-dire : *Toute sainte.* Par combien d'acclamations semblables fut invoquée Marie sur les rivages de Crète et de Chypre, sur ceux de Pamphilie, de Cilicie et de Syrie, alors que les nombreuses flottes des croisés y abordaient, et que ces preux chevaliers en venaient aux mains avec les hordes de la Tartarie et de l'Arabie ! Les générations de l'Afrique ne furent pas moins zélées pour le culte de Marie. Il suffit de citer cette Alexandrie, où siégeait l'immortel pasteur, le vénérable Cyrille, dont j'ai parlé tout à l'heure. Il suffit de dire que sur ce siége patriarcal il était l'athlète de la divine maternité de Marie; que là il avait sucé avec le lait la dévotion envers Marie. Les louanges qu'à son retour d'Ephèse il dut faire chanter à Marie dans toutes ses églises, peuvent bien se retracer au gré d'une imagination féconde, mais ne peuvent ni se décrire, ni se nombrer à l'aide de chiffres et de paroles. Ces louanges, l'Afrique les entendit répéter dans l'âge florissant des Augustin et des Valère; et les tribus du désert allèrent jusqu'à placer Marie entre les divinités des peuples arabes. Ces louanges, l'Afrique les entendit répéter encore par les belliqueuses légions de Louis IX, ce roi si saint, qui même dans les fers où le retenait le soudan d'Egypte, récitait chaque jour les louanges de la Mère de Dieu. Pardonnez-moi, auditeurs, si je me glorifie de ce que dans mes veines coule le sang des pieux Génois, toujours animés d'une tendre dévotion envers Marie. C'est grâce au courage et à la haute sagesse d'un membre de ma famille, que les générations d'Amérique accomplirent la prophétie sortie des lèvres de la Vierge de Nazareth. C'est assez de rappeler le sanctuaire de la Guadeloupe, de dire que les villes, les provinces, les fleuves, les anses, les golfes, les montagnes de ce nouveau monde ont en grand nombre reçu le nom bien-aimé de Marie, ou de quelqu'une de ses fêtes. *Beatam me dicent omnes generationes.*

IX. Qui pourra ensuite suffire à énumérer les générations qui en Europe ont proclamé Marie bienheureuse? Commençons par la cité de Constantin, qui fut consacrée à la mémoire de Marie. La princesse Pulchérie lui érigea trois églises; inutile de rehausser l'histoire de son image envoyée d'Antioche par cette même princesse et réputée l'œuvre de saint Luc. Cette image a été appelée *Nicoterion*, comme qui dirait : cause ou gage de victoire. Les empereurs Jean Zimisces et et Comnènes la faisaient porter au milieu de leurs légions sur un char de triomphe tiré par des chevaux blancs, comme si c'eût été le palladium de l'empire. Si la perfide secte des Iconoclastes, tournant sa fureur contre tous les saints, n'épargna pas les images de Marie elle-même, il n'est pas moins vrai que sa prédiction prophétique eut à Byzance son parfait accomplissement; puisque, après toutes ces fureurs et toutes ces frénésies, la Vierge fut honorée d'un culte plus solennel. Alors pour la dédommager des outrages qu'elle avait reçus d'empereurs tels que Léon l'Isaurique, et pour réparer tant de sacriléges, les Grecs posèrent sur sa tête la cou-

ronne des impératrices, et gravèrent son effigie sur les pièces de monnaie; et son image devint célèbre sous le titre d'*Odigitria*. Visitons les contrées illustrées par la sagesse et la vaillance des anciens Hellènes, nous y verrons la blanche image de Marie prendre place sur les autels de Cupidon et de Bacchus; et devant elle disparaître les images des dieux guerriers de Lacédémone et des divinités agrestes de l'Arcadie. De nos jours encore on entend les malheureux fils de Photius dans les campagnes de la Morée adresser à la *Panagia* le chant des saintes litanies. Transportons-nous, si vous voulez, au côté opposé de l'Europe, sur les plages du Portugal et de l'Espagne. Vous y entendrez les gloires de Marie célébrée ici sous le titre de Notre-Dame *del Rozaio*, là de Notre-Dame de Montserrat, et là de Notre-Dame de Saragosse. Quelle ne fut pas l'ardente foi de ces peuples ! On raconte que lorsque les Visigoths et les autres barbares du Nord fondirent sur l'Ibérie, les dévots Espagnols s'empressèrent de cacher dans les gorges et sur les sommets des montagnes les plus inaccessibles les images de Marie soit peintes, soit sculptées, pour les dérober à des mains sacriléges. Lorsque enfin ils eurent réussi à exterminer ces odieux ravisseurs, et que des jours sereins commencèrent à se lever pour l'Eglise, écoutez les faits merveilleux qui suivirent. Les bons bergers des Pyrénées menant paître leurs troupeaux, tantôt ils ouïrent parmi les buissons et les arbustes des chœurs d'oiseaux faisant entendre des chants mélodieux, tantôt ils virent les brebis ployant les genoux sur le gazon, tantôt ils aperçurent la nuit des éclairs sortant du milieu des broussailles, ou une lumière jaillir du sein des rochers. Ils faisaient aussitôt des fouilles dans ces territoires; ils se hâtaient de soulever quelque pierre, et ils y trouvaient la statuette de Notre-Dame; et des monts aux vallées, des vallées au plus haut des monts, l'écho joyeux répétait les acclamations multipliées en l'honneur de la Mère de Dieu; et voilà pourquoi tant de monuments et tant de temples s'élevèrent en l'honneur de Marie dans les provinces d'Espagne. Passez dans les Gaules et vous y trouverez dès les temps les plus anciens Notre-Dame-de-l'Epine, vénérée par les Champenois, et Notre-Dame du Port, en l'honneur de laquelle les Bretons fondirent une statue d'argent. En vérité on demeure stupéfait quand on pense que si le fer et la flamme détruisirent les forêts druidiques, on voit encore debout en Bretagne de nombreux chênes dédiés à Marie. Et qui n'a pas entendu parler du fameux chêne d'Allouville en Normandie, dans l'énorme tronc duquel on a pu lui creuser un petit sanctuaire? Les fontaines qui rafraîchissent ces forêts et ces vallées ont cessé de prendre les noms des fées pour prendre celui de la Vierge de Nazareth; les flambeaux de résine ne brûlèrent plus pour le culte des étranges esprits qu'on se représentait comme les maîtres des bois, le cliquetis des armes ne se fit plus entendre pour les honorer; mais aux hymnes de vengeance succédèrent la salutation angélique et les cantiques en l'honneur de Marie. Les générations des Francs la proclamèrent bienheureuse sous le règne de Clovis et sous celui de Bathilde ; en son honneur ils érigèrent des sanctuaires magnifiques et de populeuses abbayes dans toutes les provinces. Elle fut ensuite proclamée heureuse par les générations du moyen âge, en qui la foi était si vive, et qui défilaient avec tant de piété leur rosaire, recourant sans cesse à Marie comme purificatrice des provinces et des cités. Des multitudes de religieux et de chevaliers la proclamaient bienheureuse en l'invoquant contre les armes des perfides Albigeois, qui avec le venin de leurs erreurs semaient partout le trouble et les horreurs de la guerre. Heureuse France, tu as de nos jours possédé une de ces belles âmes que Dieu suscite en temps opportun, et qui est venue rallumer dans tous les cœurs le zèle à invoquer Marie. Au milieu du vertige qui égarait quelques insensés dans Paris et les portait à profaner ce majestueux temple de Marie qui élève du milieu des eaux de la Seine ses tours brunies par le temps, cette Mère de Miséricorde, qui réclame la piété de tous les siècles, daigna se manifester à une humble fille de Vincent de Paul, et lui apparaître belle et ravissante de modestie, radieuse de splendeur céleste. Ainsi là où la gloire de Marie semblait pour toujours éclipsée, elle reparut plus brillante que jamais; et nous avons dû demander à la France d''innombrables médailles qui reproduisaient Marie dans l'attitude et sous les traits avec lesquels elle avait apparu à l'humble sœur de Charité. Ainsi dans toute la France, dans toute l'Italie, dans l'univers catholique se sont renouvelées les acclamations à la gloire et à l'honneur de celle qui a dit en ce jour : *Beatam me dicent omnes generationes!* Tant il est vrai qu'il n'est aucune génération qui puisse éluder la prophétie. Marie est proclamée bienheureuse à Smelcen en Flandre, bienheureuse à Notre-Dame de Betharam en Béarn, bienheureuse à Notre-Dame de Vivonne en Savoie. Et toi, ô Prusse, et vous, ô rives de la Baltique, quel souvenir conservez-vous de la manière dont vos ancêtres accueillirent la lumière de l'Evangile en invoquant la Mère de Dieu? La généreuse Pologne voulut avoir pour reine au-dessus de ses souverains l'auguste Vierge de Nazareth; et lorsque ses phalanges marchaient contre les Tartares, elles portaient en avant la bannière de Marie, et un cantique à la Reine du ciel était pour elles l'hymne des combats. La Hongrie ne voulut pas demeurer en arrière de la Pologne, et dans le fameux temple d'Albe-Royale, le saint roi Etienne fit proclamer Marie, souveraine de ses Etats.

X. Mais il est temps enfin que je parle des générations de l'Italie. Qu'il soit dit d'abord à notre honneur que la nation italienne plus qu'aucune autre s'est signalée par son zèle et son dévouement au culte de Marie, et

ainsi mieux qu'aucune autre elle a réalisé l'oracle prophétique sorti de la bouche de Marie au jour de la Visitation. C'est pour cela, je me plais à le croire, que la Providence a voulu nous récompenser en envoyant une glorieuse légion de la céleste milice poser sur une colline dans l'une de nos provinces la *Casa Santa*, cet oratoire bénit où Marie reçoit mille et mille hommages tant des Italiens que des pèlerins étrangers. Heureux qui pourrait sur les ailes des vents, semblable à la joyeuse alouette, alors qu'il lui plaît de se faire porter par le souffle de l'air sans se servir de ses ailes, heureux qui pourrait planer ainsi au-dessus des provinces où retentissent les louanges de Marie, et voir de tous côtés des temples s'élever sur les sommets des monts, dans les gorges de l'Apennin, dans les plaines de l'Eridan, au sein des vallées de l'Arno et du Tibre, dans les sites délicieux qui bordent le *Gariglan* et le *Sebeto*. La Ligurie envoie ses bénédictions à la Vierge dans le territoire de Vado. L'Insubrie les envoie à Notre-Dame de Vico; les Lombards fêtent Marie dans le sanctuaire de Varallo et dans celui de Varese. N'avons-nous pas ensuite ces trois merveilles de l'architecture ou moresque ou gothique, peu importe le nom : je veux dire les cathédrales de Milan, de Sienne, d'Orviette? Les Vénitiens, toujours jaloux de faire ostentation de grandeur dans les monuments publics, laissèrent toute latitude à l'architecte Longhena pour dresser un monument à Notre-Dame *Della salute*. Les Vicentins voulurent l'honorer par une belle église érigée sur une colline voisine de leur ville et la regardèrent comme leur forteresse spirituelle. Felsina voulut qu'en dépit des saisons contraires et des ardeurs du soleil, on eût en tout temps, au moyen d'un long portique, la facilité de visiter la peinture de saint Luc. Florence voulut se montrer vraiment grande et magnifique en employant pour honorer Marie le triple génie d'Arnolf, de Giotto, de Brunellesco. La Sicile n'a qu'à montrer l'autel de la cathédrale de Messine qui est une montagne d'or et de jaspe. Abordez aux rives de Baïa, pénétrez dans les fertiles coteaux de la Campanie, percez jusque dans les horreurs des forêts des Abruzzes, partout vous trouverez des temples consacrés à Marie; là où manquent les richesses de la fortune vous verrez de petits oratoires de Marie s'orner des festons entremêlés du lierre et de la vigne. De sorte, que pauvre ou riche, notre péninsule tout entière proclame partout Marie bienheureuse. Si vous parcourez depuis Aoste jusqu'à la Calabre, qui possède les plus beaux territoires de toute l'Italie..... Mais je dois m'arrêter, je lis dans vos yeux l'impatience de m'entendre enfin parler de Rome. Vos ancêtres furent des premiers à invoquer Marie, et dès le temps du Pontife Calixte ils lui érigèrent un petit oratoire à la fontaine *Dell'olio*, là où s'élève aujourd'hui un temple grandiose, monument de l'antique dévotion, et asile des beaux-arts pendant plusieurs siècles. C'est à Rome que s'élancent de toute part dans les airs les temples de Marie, enrichis de colonnes de marbre, incrustés de précieuses mosaïques historiées, et pavés de porphyre et de basalte. N'est-ce pas sur le mont Esquilin que brille un autel de Marie tout incrusté de lames d'or et de pierres très-dures nuancées des plus belles couleurs? N'est-ce pas à Rome que, soit dans les couronnes de Marie, soit dans ses images, soit dans ses vêtements sont enchâssés par milliers les pierreries et les perles du plus haut prix? Qu'il suffise de dire que le génie toujours grandiose des Romains a décoré de son nom deux des plus étonnantes reliques de la vieille architecture des Quirites, je veux dire : la rotonde d'Agrippa et les vastes et imposantes constructions de Dioclétien. Les enfants de Rome ont donc accompli d'une manière éclatante et solennelle la prophétie de la Vierge de Nazareth : *Beatam me dicent omnes generationes!* Et cette basilique auguste au sein de laquelle je vous parle, n'est-elle pas un des lieux les plus célèbres pour les félicitations et les vœux qui s'y adressent à Marie? Or, si je m'empresse de faire une mention toute spéciale de ce temple, vous ne pouvez qu'y applaudir; puisqu'il fut fondé par un des fils les plus illustres qu'ait jamais enfantés la Ligurie, et que vous, Romains, vous avez placé sur le siége apostolique. Ce fut une sainte et heureuse pensée de Sixte IV, de vouloir faire invoquer ici Marie sous le nom si doux de Notre-Dame de la Paix. *Maria santa della Pace!* A qui pouvons-nous mieux dire : Vous êtes bienheureuse, qu'à celle qui est la Mère de la paix? Cet honneur répond à ces paroles que prononça Marie dans sa visite à Elisabeth, lorsqu'elle dit des miséricordes du Seigneur : *Et misericordia ejus a progenie in progenies.* (*Luc.*, I, 50). Ces magnifiques promesses de Marie nous remplissent d'une joie confiante. Dans nos besoins, dans nos angoisses il nous suffira, ô Marie, de vous invoquer en ces termes : « Souvenez-vous que vous nous avez promis les effets de la miséricorde se perpétuant de génération en génération, et que vous avez fait cette promesse dans la maison d'Elisabeth, en présence de Jean-Baptiste, au nom du fruit béni que vous portiez dans votre sein. Oui, vous nous avez promis la miséricorde dès le premier jour de votre visite. »

XI. Eussé-je cent voix, j'aurais toujours de nouvelles raisons à vous proposer pour vous engager à exalter le mystère de ce jour. Origène, Ambroise, Augustin, Léon le Grand, Pierre Chrysologue, Bernard en ont parlé avec une admirable éloquence. Mais le premier chapitre de saint Luc suffirait à lui seul et formerait le plus beau panégyrique. — Romains, que la Visitation de Marie demeure profondément gravée dans vos cœurs. Le séjour de la bienheureuse Vierge dans la maison de Zacharie fut de trois mois, et je n'ai pu vous parler que des premiers instants de ce séjour. J'aurais voulu

vous parler des entretiens de Zacharie et d'Elisabeth avec la Mère de Dieu ; des actes d'adoration qu'ils offraient avec attendrissement au fruit béni de ses entrailles; des prières ferventes qu'ils venaient faire près de l'entrée de l'appartement de Marie ; de la sainte joie qu'ils devaient ressentir lorsque parfois Marie donnait un libre essor aux élans de son amour maternel. Elisabeth autrefois stérile et maintenant mère d'un fils béni qui tressaille avant de naître ! Elisabeth autrefois humiliée de n'avoir pas de fils, et maintenant honorée jusqu'à posséder en sa maison le fils du Très-Haut! Ah! comme est changée maintenant cette maison sacerdotale? Ah ! qu'il y a là de joies et de consolations spirituelles ! l'air de ces appartements est tout imprégné de l'amour des Séraphins et des Chérubins; il ne retentit que des hymnes des Trônes et des Dominations : là réside le Soleil de justice, le Dieu de toutes vertus. Qui pourrait suffire en un seul jour, en une seule heure à parler de tout ce qui fait de la Visitation un des plus sublimes mystères, un des plus glorieux, des plus doux pèlerinages? Je vous laisse donc; je vous laisse avec Jean-Baptiste tressaillant de joie, avec Elisabeth remplie du Saint-Esprit; avec Marie qui chante et prophétise, et qui promet à tous ceux qui craignent le Seigneur les effets de sa miséricorde perpétués de génération en génération.

DISCOURS V.

PANÉGYRIQUE DE SAINT VINCENT DE PAUL,

Prononcé à Rome dans l'église de la Mission, au mont Citorio, *le* 19 *juillet* 1837, *premier anniversaire séculaire de la canonisation du Saint, et premier jour du triduo solennel célébré en son honneur.*

Livre-toi dans ce jour à un légitime orgueil, cité sainte de Rome : si autrefois par l'organe de ton puissant Sénat, tu pouvais seule proclamer le solennel décret qui octroyait les honneurs du triomphe à tes fils vainqueurs dans de longues et sanglantes guerres; c'est toi seule encore qui, par la voix de celui qui siége sur le trône pontifical, décernes de meilleurs triomphes à ceux qui se sont signalés dans la carrière des vertus. C'est à bien plus juste titre que tu dois t'enorgueillir des triomphes présents : puisque jadis c'était les mains pleines de sang que tu signais le décret de ces récompenses éphémères; et c'était dans l'ivresse d'une frénétique joie, que tu proclamais héros ceux qui avaient appelé l'exécration sur la patrie. Tu ne t'apercevais pas que ces monarques qui suivaient comme esclaves le quadrige des triomphateurs avaient toute liberté de murmurer tout bas en leur idiome barbare mille et mille malédictions contre toi. Au contraire, lorsque aujourd'hui tu décernes des triomphes chrétiens, tes mains sont pures; et n'obéissant qu'à l'inspiration divine, tu appelles toutes les nations à venir sous les voûtes et sous les galeries dorées de tes basiliques, vénérer tes nobles fils, dont le front est ceint de couronnes d'autant plus précieuses qu'elles sont éternelles, oui, tes nobles fils qui non plus par l'épouvante et par la désolation, mais pour ta gloire et celle du Seigneur ton Dieu, ont porté ton nom béni de tous dans l'univers entier. Dis-moi, Rome, qui se souvient encore des jours où tu faisais éclater ta joie autour du char triomphal des Scipions ou des Césars? Ce furent de sinistres éclairs de gloire qui ne firent que passer et l'on n'en voit plus rien. Mais nous, nous rappelons les jours où le successeur de Pierre embouche la trompette apostolique pour proclamer un nom glorieux; et c'est justement un de ces joyeux anniversaires qui nous rassemble ici Oui, aux accents d'une si sainte joie, je suis venu, vénérables prêtres de la Mission, me mêler aux transports de cette allégresse tout angélique qui anime aujourd'hui votre paisible retraite. De fait l'Eglise de Jésus-Christ est toujours la même dans tous les temps; toujours elle a la même tendresse de mère pour tous ses fils; la joie qu'elle prend au triomphe de de l'un d'eux, la gloire qu'elle lui décerne se perpétue de génération en génération; après cent ans, après mille ans, le zèle est toujours le même pour célébrer l'apothéose canonique des âmes en possession de la gloire. Ce fut un jour vraiment heureux que celui dont nous célébrons l'anniversaire séculaire. La cérémonie solennelle de la canonisation eut lieu dans la basilique de Latran. Ces murs si saints, si vénérables, qui se glorifient si légitimement du titre d'Eglise-Mère de l'univers, étaient splendidement ornés; mais leur plus bel ornement, c'étaient les toiles qui reproduisaient l'histoire des vertus et des miracles du héros dont la gloire faisait en ce jour la joie de toute la chrétienté. Que furent auprès les richesses d'Athènes et de Corinthe, étalées dans des triomphes où la gloire du vainqueur consistait à faire ostentation des dépouilles des vaincus? Les ornements de la basilique de Latran consistaient en œuvres de la plus sainte charité, de la plus incomparable bienfaisance. Pénétrez en esprit dans ce temple. Saisissons le moment où Clément XII s'agenouille sur les degrés du trône, en présence d'une multitude de fidèles de toute langue, de toute nation.

On entonne la prière adressée à Dieu et à tous les saints du céleste séjour ; le Vicaire de Jésus-Christ, lui qui a en main les clefs du royaume céleste, est celui qui met le plus de confiance dans cette invocation grave et solennelle. La Litanie est récitée, le peuple et le clergé sont comme suspendus aux lèvres du Souverain Pontife ; il se lève, et comme si les portes majestueuses de la céleste Jérusalem s'ouvraient au-dessus des lambris dorés de Latran, comme si Clément contemplait les habitants du bienheureux séjour, il donne tout son essor à sa puissante voix, et s'écrie : « Réjouissez-vous, na-

tions, réjouissez-vous peuples du bercail de la catholicité, la miséricorde divine nous offre en ce jour un nouveau patron, qui interposera ses supplications auprès de Dieu pour les péchés de ses frères : » *Exsultet et gaudeat Ecclesia novum a Deo patronum sibi oblatum esse, qui pro peccatis populi apud Dominum preces adhibeat.* Louez-le, fidèles, tous tant que vous êtes au monde; rendez-lui le culte et les honneurs, par lesquels Dieu se plaît à être honoré dans ses saints; entonnez des psaumes de louange; faites entendre des hymnes et des cantiques spirituels; célébrez la victoire qu'eut à remporter sur le monde et sur le démon un vaillant serviteur de Dieu, qui trouva sa force dans la componction du cœur et dans la compatissance pour les malheureux; célébrez en un mot les triomphes du vénérable et bienheureux Vincent de Paul; triomphe qui lui vaut aujourd'hui un titre que rien n'égale au monde, je veux dire le titre de saint. *In psalmis igitur et canticis spiritualibus . . . . . præclaram de mundo ac diabolo relatam victoriam et spiritualem servi Dei triumphum celebremus.* Que n'ai-je du moins une étincelle de cette sainte ardeur qui brûlait dans le cœur de Clément XII lorsqu'il dictait l'éloquente Bulle de la canonisation de Vincent de Paul ! et je me verrais à même d'éveiller en vous cette joie céleste que ce saint Pape inspirait à nos aïeux, il y a aujourd'hui un siècle. Dans cette intention j'ai parcouru les écrits admirables du saint prêtre d'Aquitaine, et j'ai ensuite immédiatement relu les pages de la bible où l'Esprit-Saint a fait l'éloge des hommes les plus éminents par l'excellence de leurs vertus et par la renommée de leurs œuvres; car il m'a semblé que l'éloge de la véritable grandeur doit toujours avoir beaucoup de points de rapport et de ressemblance. Or j'y rencontrai ces paroles solennelles qui sont l'éloge du grand Salomon : *Dedit Deus sapientiam Salomoni, et prudentiam multam nimis, et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris.* (III *Reg.*, IV, 29.) Je sentis mon cœur se réchauffer à ces accents; dans l'éloge du sage par excellence, je trouvai le panégyrique tout simple de mon héros. Dès ce moment je repris courage; il me sembla que je ne devais plus craindre de venir prendre part à cet hommage séculaire et de prononcer avec une pleine liberté de cœur l'éloge du grand Vincent de Paul. Oui, lorsqu'en 1737 il fut glorieusement placé sur les autels, ce ne fut que la juste récompense des œuvres aussi nombreuses que les sables de la mer, qu'il réalisa dans sa vie parmi tant de prodiges de sagesse et de charité; prodiges de sagesse et de charité qui ne le cèdent en rien aux prodiges par lesquels sont suspendues les lois de la nature. Si cette assertion vous paraissait étrange, j'en appellerais seulement à votre attention bienveillante, parce que je suis d'avance persuadé que vous me donnerez la plus entière et la plus favorable adhésion.

I. La sainte Eglise de France vers la fin du seizième siècle se voyait en proie aux plus cruelles amertumes. Elle était travaillée par une funeste hérésie qui aurait voulu lui ravir presque tous les sacrements, et qui soufflant le feu de la discorde dans tous les rangs, dans tous les états, arma la félonie du poignard des assassins jusque dans le palais des rois. Tu vis, ô Dieu très-haut, les maux que préparaient tes ennemis; tu voyais aussi les égarements de ceux qui professaient ta loi; et si tu ne tiras point un voile d'épais nuage entre toi et ces contrées criminelles, pour laisser aux éléments le soin de venger ton nom outragé, et de venger en même temps ton Eglise qui se consumait de douleur, il faut dire que quelque esprit céleste, ému de compassion pour ce pays désolé, se prosterna au pied de ton trône et exprima devant ta face les gémissements et les douleurs du royaume très-chrétien. Mais pourquoi parlé-je d'esprits célestes? Pour sûr ils s'agenouillèrent devant ta majesté sainte les Denys, les Martin, les Irénée; peut-être plus qu'aucun autre suppliait-il à mains jointes le grand saint Louis, quand un de ses fils allait apposer le sceau royal à un cinquième édit, si mensongèrement appelé, l'Edit de paix. Fatal édit! qui au lieu de fermer les plaies, ne faisait que rouvrir les blessures mal cicatrisées de l'Eglise de France. Grand Dieu! tu laissas paraître un jour, l'an 1566, ce malheureux édit, qu'on peut bien regarder comme une arme perfidement aiguisée contre la religion! Ta clémence permit tout, sans faire trembler et s'affaisser les colonnes des cieux, et sans laisser ta colère fondre comme un tourbillon sur les provinces de France? Mais les saints patrons de la France adoucirent ton juste courroux, et dans les trésors de ton immense miséricorde, tu choisis un de ces remèdes si sages, que tu as coutume de préparer aux peuples qui ont mérité ta clémence. Oh! comme le monde devrait reconnaître que lorsque le ciel envoie vers une nation un prophète, un saint homme, c'est le plus doux, le plus grand bienfait dont il puisse la gratifier. Précisement l'année même où fut porté ce prétendu édit de paix, Dieu préludait à ses bienfaits en créant une de ces âmes qui lui sont les plus chères, et ornée de ses plus beaux dons il l'envoyait vers les campagnes que dominent les sommets des Pyrénées, dans les landes du Bordelais. En même temps il se tournait vers les légions angéliques qui l'adorent avec amour et leur disait : Voici que je fais naître Vincent de Paul, pour consoler dans peu les Eglises des Gaules et pour les sauver d'une entière ruine, aussi bien que beaucoup d'autres Eglises dans le monde entier. La France possédait déjà des saints illustres par l'éclat de leurs miracles et leur magnanimité dans les supplices; mais, aux jours du malheureux Henri III, je veux lui envoyer un prophète, qui sera un homme de prodiges et par sa sagesse et par sa charité; en sorte que, parmi les malheurs publics, elle sera forcée de glo-

rifier ma miséricorde et ma providence dont la vigilance ne s'interrompt jamais.

II. En vérité lorsque le ciel a résolu d'envoyer des hommes extraordinaires destinés à briller sur le chandelier, tout en eux devient admirable, même leur enfance. Encore enfant, Vincent était déjà un modèle de sagesse accompli : ses parents Jean de Paul et Bertrande s'en émerveillèrent bien des fois : aussi le tirèrent-ils de la garde des troupeaux, pour le lancer dans la carrière des études; et au bout de peu de temps ils le virent revenir du grand collége de Toulouse, bachelier et docteur en théologie. Ne fit-il pas preuve d'une haute sagese, lorsque ayant perdu son père, il laissa à sa mère et à ses frères le modeste héritage, pour se donner tout entier, par de sages conseils et par une direction éclairée de leurs études, au gouvernement de quelques jeunes lévites? Celui qui n'a plus nul souci des biens de ce monde, ou est déjà mûri par la longue expérience des années, ou bien est déjà vieilli par de nombreux degrés de sagesse. Cette vieillesse du bon sens, notre jeune prêtre eut à en donner une preuve dans une de ces passes les plus difficiles et les plus critiques qui se puissent rencontrer dans la vie. Il était parti de Marseille pour retourner dans son pays, et il côtoyait la plage où le Rhône porte ses eaux à la mer; il était sur le point de toucher au port de Narbonne, lorsque le bâtiment sur lequel il se trouvait fut attaqué par trois galères de corsaires turcs. En un instant on en vint à la fusillade, à l'attaque à l'arme blanche, au combat corps à corps. Les assaillants se font jour, la hache en main. Le premier qui tomba fut le malheureux pilote, haché en mille morceaux. L'avant du vaisseau était jonché de cadavres; à l'arrière étaient entassés les blessés, demi-morts et horriblement mutilés. Vincent lui-même est blessé. Mais hélas! les proues se dirigent toutes vers le sud, et ces brigands entraînent prisonniers Vincent de Paul et ses compagnons, vers leurs repaires de Barbarie. Suivons le sillage écumeux que laissent après eux ces navires déprédateurs. Voici les tours de Tunis, ses terrasses élevées et ses mosquées aériennes. Vincent est exposé au marché comme qui dirait un bœuf ou une bête de somme. Un pêcheur l'achète et le revend ensuite à un médecin, homme absurde, qui voulait faire de lui un sectateur de Mahomet. Celui-là aussi se défait de Vincent, parce qu'il désespère de le gagner à l'Islamisme. O Dieu! il tombe entre les mains d'un renégat! Que deviendra ici notre jeune Lévite? Mais j'entends une voix portée du désert par la tiède haleine des vents, devers où gît sous ses ruines la Tyrienne Carthage. Il me semble qu'elle me redit les tendres accents de ce psaume: *Le long des fleuves qui baignent les murs de Babylone, assis et désolés, nous versions des pleurs. Nos souvenirs étaient tous à notre chère Sion!...* (*Psal.*, CXXXVI, 1.) Eh! qui es-tu, esprit bienveillant, qui te plais à redire ce cantique de deuil?... Celui qui chante est un homme courbé sur des sillons, bruni par le soleil, couvert d'une toile légère, portant le bonnet des esclaves, il a les jambes chargées de chaînes; et la houe du travailleur est dans ses mains. Vincent est celui-là même qui chante ces vers de David, et qui, mêlant ces accents prophétiques au chant du *Salve* adressé à la Reine de miséricorde, est parvenu à toucher le cœur de la musulmane épouse de son maître, alors qu'elle est venue visiter le champ qu'il arrose de ses sueurs. Un autre esclave se serait jeté aux pieds de cette femme, avec des supplications et des larmes. La sagesse qui inspire Vincent de Paul lui fait choisir un moyen vraiment nouveau, qui est de lui chanter ce à quoi elle ne croit point. Moyen bénit par lequel il réussit à changer le cœur d'une femme sensuelle, à tel point qu'elle n'hésite pas à en parler à son mari et lui rend compte de la douce morale de la religion de Jésus-Christ, qu'elle a apprise dans ses entretiens avec l'esclave enchaîné. O chant plein de sagesse, qui réussit à toucher et à subjuguer deux cœurs, celui de l'épouse jusque-là esclave de la superstition, et celui du maître endurci dans son impiété. Prenons confiance, chers auditeurs, déjà l'esclave Vincent de Paul est dégagé de sa chaîne. Portons nos regards vers la mer, et saluons le navire qui rend à la France son fils, ce fils qu'on peut bien dire né deux fois. Est-il possible de méconnaître les hauts desseins de Dieu sur un tel prêtre, qui, réduit en esclavage, sous les ardeurs d'un soleil dévorant, obtenant à peine la nourriture suffisante pour ne pas mourir de faim, conserve et la santé et la foi, et parvient à obtenir, ce qui tient du prodige, la conversion d'un renégat, au point de le retirer d'une vie licencieuse et de l'amener à renoncer tout à la fois à une fortune assurée et aux affections de la famille? Ce qui n'est à mes yeux que les prémices de la haute sagesse de Vincent, pourrait, dans un autre, être considéré comme le plus beau succès d'une sagesse consommée, tant il faut, en effet, de prudence et de sagesse pour amener à bonne fin une conversion semblable!

III. Vous vous convaincrez de plus en plus de la légitimité des éloges que je donne à Vincent, lorsque vous lirez ses lettres où il traite de toute sorte de sujets, partout empreintes de cette vive lumière de bon sens et de sagesse qui a toujours caractérisé les grands hommes selon Dieu. La théorie de l'amour divin a été exposée dans plusieurs de ses lettres avec ce faire simple et attrayant, qu'on ne peut apprendre qu'à l'école de ce vase d'élection, du sublime Jean l'Evangéliste. « Que notre vie serait heureuse, disait-il, si nous avions un cœur qui se ploierait en toute chose à vouloir tout en Dieu et pour Dieu! » Avec quelle exquise sagesse traçait-il au supérieur de la maison de Gênes les règles si délicates et si difficiles de l'autorisation des pénitences publiques. « Il faut en cette matière, écrivait-il,

une discrétion exquise; il ne faut point y pousser toute sorte de gens, ni pour toute espèce de fautes, et si l'on s'y détermine, il faut préalablement avoir le consentement de l'évêque. » Je parle ici dans cette maison vénérable, où l'on reçut de lui la lettre si judicieuse et si profonde touchant la barbare et brutale coutume du duel. Je parle dans Rome, où un prince de l'Eglise reçut de Vincent de Paul cette belle lettre touchant la prétendue égalité de saint Pierre et de saint Paul. Combien prudente fut celle qu'il adressa à l'archevêque de Paris, pour l'engager à ne pas multiplier inutilement les nouveaux ordres de sœurs, par la raison qu'ils ne pouvaient que se nuire mutuellement! Quel rare bon sens brille dans celle qu'il adressait à ses missionnaires en Barbarie, pour éveiller et diriger leur vigilance à conserver la foi dans le cœur des chrétiens tombés en esclavage, sans toutefois s'attirer la malveillance des magistrats turcs! Lors même qu'il était forcé de corriger, il savait se faire chérir; il faisait aimer ses conseils et ses leçons encore plus; il aiguillonnait le vicieux sans trop le piquer; il faisait rougir le méchant sans l'irriter; il guérissait tous les maux sans faire éprouver de douleur. Pourrons-nous faire peu de cas d'une si haute sagesse, qui se révèle à nous dans dix mille lettres autographes de Vincent de Paul, et que nous pouvons dire ainsi confiée à dix mille monuments?

IV. Nous avons aussi admiré cette sagesse dans les règlements de vie qu'il traça pour des personnes de toute condition. Il nous suffira de dire que les évêques les plus illustres voulaient avoir de lui des règlements pour le maintien de la bonne discipline dans leur clergé; que plusieurs ordres le suppliaient de leur dicter de nouveaux statuts; que plusieurs autres lui demandèrent d'améliorer et de perfectionner leurs statuts anciens; et que presque tous les monastères désiraient l'avoir pour président ou du moins pour conseiller dans leurs plus importantes affaires. Qui ne sait qu'un François de Sales, ce séraphin de la terre, fit choix de Vincent de Paul comme du directeur préféré entre mille pour ses chères filles de la Visitation, disant hautement qu'il n'avait connu jusque-là aucun personnage qui le surpassât en science et en vertu? Or, je vous le demanderai, qui des deux mérite ici un plus bel éloge, ou de François de Sales qui choisit Vincent, ou de Vincent qui est choisi par François de Sales? De Françoise de Chantal qui, sous la direction de Vincent de Paul, se sanctifie et gouverne si admirablement ses filles spirituelles, ou de Vincent de Paul qui dirige si bien Françoise de Chantal? On sait combien est en renom ce livret qui sert de règle aux dames de Charité. Tout est prévu dans ces règles, afin que la bienfaisance ne prodigue pas inutilement ses dons; afin que la piété ne soit pas confondue avec l'hypocrisie. Pour tout dire enfin, le cœur de la femme qui est facilement accessible à l'orgueil, fut dirigé par Vincent de Paul de manière à supporter avec une invincible constance les plus grandes humiliations. Mais vous, prêtres de la Mission, vous avez reçu de votre père un gage immortel de sa haute sagesse dans ce livre d'or où sont renfermées vos constitutions. Quelle droiture dans les conseils! quelle douce autorité dans le commandement! Ceux-là ont dit vrai, qui l'ont appelé un substantiel abrégé, une esquisse concise et simple des divins Evangiles. Ce fut toujours la coutume des vrais sages, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, d'enrichir leur âme par la lecture des livres sacrés et de la loi divine. Le royal prophète s'estimait heureux dans la pratique de cette loi comme si elle eût été la seule richesse véritable au monde. Paul enseignait à Timothée que les saintes lettres suffisaient pour lui enseigner la science du salut, pour le rendre un homme accompli selon Dieu et à même de suffire à toute sorte de bonnes œuvres. Jérôme exténué plus par les jeûnes que par l'âge, pendant que d'une main armée de durs cailloux il meurtrissait sa poitrine, tenait de l'autre la divine et sainte Ecriture dont il faisait ses délices. Que ne t'avons-nous vu, ô Vincent, dans la solitude de ta cellule, demander au Seigneur qu'il te donnât l'amour de ses saintes ordonnances! Comme ton regard enflammé devait parcourir ce livre écrit dehors et dedans, qui parle au sage avec tant d'éloquence? C'est ainsi que les saints consultent les divins oracles. Ils ne se cachent pas derrière un nuage de parfums, ils ne s'enfoncent pas dans un réduit ténébreux pour proclamer d'une voix feinte une réponse douteuse; ils n'avalent pas des coupes de vin ou de cervoise pour dogmatiser du haut d'une chaire parmi des flots d'injures et d'imprécations, comme le font aujourd'hui certaines sectes en Allemagne et en Angleterre. Les saints catholiques prennent le livre que tous nous voyons sur les autels, que nous entendons expliquer du haut de la chaire, que tous peuvent lire; et par ce livre ils deviennent des prodiges de science. Ce livre est facile à lire pour celui qui est pur de cœur, humble et fils docile de l'Eglise; il est indéchiffrable pour le superbe et pour celui qui veut armer sa science de malice. Or, quand penserez-vous que notre Vincent de Paul crut être enfin parvenu à l'intelligence de ce livre, et l'avoir assez fait passer dans sa substance pour en exprimer en quelque sorte le suc dans les règles de son institut? Contemplez-le dans la maison de Saint-Lazare à Paris, avec ses cheveux blanchis par l'âge, le corps courbé sous le poids de quatre-vingt-trois années, épuisé par les fatigues et travaillé de douleurs cruelles : c'est dans cet état que placé en face des deux Testaments, il trace d'une main lente et appesantie le bref testament qu'il veut laisser à ses fils. Pourquoi donc différer ainsi jusqu'à l'extrémité de sa vie, tandis qu'il avait rédigé tant de règles, de

conseils, de lois et d'avertissements ?... Parce qu'il appartient aux plus éminents d'entre les sages de croire n'en savoir jamais suffisamment pour devenir les maîtres des autres et particulièrement de ceux qui savent.

V. Mais ce serait trop peu que de louer ainsi comme à la dérobée les constitutions de saint Vincent de Paul. Je dois vous parler de la fin principale de son institut auquel il donna le nom de Congrégation des Prêtres de la Mission. La divine miséricorde ayant voulu faire son instrument du petit berger d'Aquitaine, fit passer sa jeunesse par tant de conditions et d'états différents, tout exprès afin qu'il eût occasion de voir les nombreux besoins spirituels des peuples et qu'il apprît quelle était la meilleure manière d'y apporter remède. Vincent qui passa la première partie de son adolescence au milieu des landes où il était né, avait constaté par expérience quelle est la culture religieuse nécessaire aux populations qui habitent loin des villes et des métropoles : expérience qu'il eut occasion de répéter aux deux époques de sa vie où il fut appelé à diriger deux paroisses de campagne. Il était ainsi, sans le savoir, transporté çà et là comme dans les divers champs et les diverses vignes du souverain agriculteur Jésus-Christ, afin que le spectacle de la vaste moisson le convainquît de la nécessité d'un grand nombre d'ouvriers.

Mais voici que je m'entends inviter à visiter les châteaux des opulents seigneurs de Gondy. Voyez-vous, me dit-on, voyez-vous ce prêtre dont vous louez si haut la sagesse? Il a depuis peu abandonné sa cure du village de Clichy : deux fois il a délaissé les chaumières et les humbles toits des laboureurs confiés à ses soins. Il a laissé là la table frugale de son presbytère, la conversation des paysans grossiers et des montagnards, pour vivre au milieu des aises et des commodités, au sein d'une puissante et généreuse famille, pour jouir en hiver des grandeurs de l'opulente Lutèce, pour jouir en été des délices accumulées à force d'art et de richesses dans de magnifiques villas. Entrez, me répète-t-on, dans le palais seigneurial des messieurs de Gondy. Voyez-vous cette tourbe de valets qui fourmille dans les cours, dans les salons, dans les appartements, toujours disposée à flatter et à séduire? ce va-et-vient de personnages altiers, ces banquets fréquents égayés par la profusion des vins recherchés; ces galeries et ces salles pleines de casques, de boucliers, et où l'on voit suspendues de toute part des cottes de maille et des hallebardes; où l'on voit reluire toute sorte de superbes armures; où s'étalent des draperies de damas; des tapisseries brochées d'or, et enrichies des plus magnifiques laines de Perse; ces appartements parfumés, où l'on ne parle que de tournois, de chasses, de réceptions royales, d'honneurs, d'aventures ?..... Assez, assez dirai-je, à ceux qui voudraient si obligeamment nous conduire dans les manoirs des seigneurs de Gondy. Si les de Gondy menaient une vie princière, ce n'est pas à dire pour cela qu'ils véeussent à la manière des Antiochus et des Balthazar. En France il y eut toujours d'honorables familles nobles qui surent unir la splendeur à la régularité de la vie chrétienne. Il suffit du choix de Vincent de Paul pour précepteur des jeunes seigneurs de Gondy pour se faire une idée des principes religieux de cette illustre famille. Cherchons-y en effet notre Vincent de Paul. Il est dans une chambre reculée, assis avec la comtesse Marguerite, devant une table; et l'entretien roule sur un écrit qui vient d'être rédigé à l'instant. Vincent lui recommande peut-être quelqu'un de ses pauvres parents de Pouy? Mais j'ai entendu qu'il était question de testament. A qui donc vous intéressiez-vous, Vincent, pour obtenir en sa faveur les bienfaits de la comtesse ?.... ah! que demandé-je là? une pareille question ne peut être faite que par quiconque ignore les hauts sentiments d'un tel homme! Le légataire est le peuple de toutes les terres et seigneuries de la maison de Gondy, auquel par legs de la comtesse Marguerite est laissé un fond pour subvenir aux dépenses d'une mission de cinq ans en cinq ans. Mais pourquoi cette prédilection pour les populations des campagnes? N'était-il pas mieux de songer d'abord à la réforme et à l'amélioration des villes où le danger des corruptions de toute sorte est bien plus grand? Il semblerait plus utile que les habitants des villes aient en plus grand nombre que ceux des campagnes des exercices spirituels; puisqu'avec leurs propres ressources ils pourront soutenir la magnificence du culte, et qu'ils donneront bon exemple aux paysans, lesquels suivent facilement les traces des maîtres ou des locataires. Oh! non, dira Vincent : les villes ont toujours assez de moyens de se procurer l'instruction religieuse. Il se trouve toujours des hommes qui aiment leur aises et demeurent dans les villes, où ils s'emploient plus ou moins dans l'intérêt de leur population. Il en est qui recherchent la renommée et la faveur des grands et ils se fixent dans les métropoles, où n'importe pour quel motif, ils prennent part à des œuvres de bienfaisance! Les villes ont leurs colléges, leurs athénées, leurs académies; il semble que l'on trouve un plaisir singulier à prodiguer les legs aux établissements des villes. Les campagnes au contraire n'ont rien qui aiguillonne l'ambition et on les oublie; ainsi nul appui pour les écoles des villageois, non plus que pour les prêtres qui voudraient fixer leur domicile dans les hameaux et les villages pour porter les secours spirituels, rappeler l'observation des lois divines et humaines dans les jours de fêtes et aux heures de repos. Dans les campagnes vous ne voyez qu'églises mal entretenues et envahies par la moisissure. Les fidèles ne savent ni pourquoi ils prient, ni pourquoi ils célèbrent des fêtes; tantôt ils sont trop dominés par la crainte, tantôt trop assurés du pardon de la part de Dieu; obsti-

nés dans leurs haines et toujours prompts à la vengeance. Tel est, nous dit Vincent, le champ que j'ai pris à tâche de défricher. Tel est l'héritage que j'ai voulu reconquérir. Tel fut le point de mire de tous mes discours et de toutes mes instances, quand je fus admis dans l'intimité des seigneurs de Gondy. La comtesse Marguerite regardait tous ses biens comme autant de vases pleins de parfums précieux; elle eut la noble ambition de pouvoir les répandre sur les pauvres habitants de ses terres. Sainte femme qui aspirait ainsi à parfumer les pieds du Sauveur lui-même, lequel a voulu être et le type, et le frère, et le père des pauvres! Sage Marguerite, vous étiez ainsi une nouvelle Madeleine! Vous étiez une nouvelle habitante de Cenchrée, sanctifiée par l'hospitalité donnée au divin Paul! Vous étiez la nouvelle Prisque, la nouvelle Pudentienne conduite à la perfection par les conseils et les entretiens du prince des apôtres! Oui, Marguerite fut l'instrument des desseins d'en haut sur Vincent de Paul; mais si sa vertu fut insigne, si la générosité de son cœur ne le fut pas moins, elle en recueille aujourd'hui une glorieuse récompense, puisque la postérité reconnaît en elle celle dont le ciel avait fait choix pour manisfester la sagesse du Salomon d'Aquitaine. Honneur donc à la sage Marguerite! Mais aussi honneur au sage Vincent, qui, après avoir obtenu d'elle ce trésor en faveur des pauvres, prit congé de la maison de Gondy pour n'écouter que la voix Dieu et se donner tout entier à la moisson du champ évangélique. Remarquez ici la profondeur des jugements de Dieu : Vincent était à peine sorti de la maison de Marguerite, qu'elle sortait de ce monde pour s'en aller au ciel. Il semble que la Providence inspira à Vincent de Paul de s'éloigner des grandeurs, du vivant de la bienfaitrice, afin que le mérite de ce renoncement brillât de tout son éclat; il semble que Dieu appela au paradis la pieuse donatrice, dès qu'elle eut assuré à Vincent les moyens de commencer son apostolat parmi les campagnes, afin de faire comprendre qu'elle était appelée à recevoir la récompense d'une si sainte œuvre. Vincent de Paul avait retracé à Marguerite le tableau affligeant du peu de foi et de l'immoralité qui régnait généralement dans les terres de ses domaines; et Marguerite entrant complétement dans les vues de Vincent de Paul, n'avait pas hésité à lui accorder son congé : Partez, lui disait-elle, puisque Dieu le veut; commencez par semer et puis vous moissonnerez dans les baronnies et les terres de ma famille. C'est vous, c'est votre congrégation, qui détruirez et arracherez, qui extirperez tous les vices, pour y planter toutes les vertus. Oui, ô Marguerite, Dieu voulait ainsi deux départs à la fois : le vôtre pour le ciel, et celui de Vincent pour les missions. Ame vraiment heureuse, qui partîtes de ce monde justement après avoir coopéré à la sagesse de Vincent, dans une si sainte entreprise!

VI. Notre saint prêtre sort de Paris, et commence à jeter à Folleville et à Montmirail les premières semences des missions apostoliques. Il étend ensuite son zèle à tout le diocèse de Chartres. Je me transporte dans les landes de la Gascogne; je m'avance vers les Cévennes; je gravis les pentes escarpées des montagnes d'Auvergne; j'entre dans les plus humbles habitations et dans les cabanes; je m'enfonce dans les vallées, et les ravins; je pénètre dans les gorges les plus inhospitalières, dans le bassin des rivières où le soleil ne se montre même pas en été, et partout je découvre les fruits abondants du zèle de Vincent de Paul et de ses prêtres. Notre saint se rendait dans ces missions après en avoir averti le premier pasteur; et quand il s'était assuré que les curés étaient disposés à l'accueillir avec bienveillance, il ne voulait accepter de ses hôtes pas même une goutte d'eau. Dès l'aube du jour et avant que ces rustiques habitants allassent labourer leurs terres ou paître leurs troupeaux, il se mettait à prêcher avec force contre les désordres des mœurs. A l'heure de midi, dans les longs jours il faisait distribuer comme par petites miettes le pain de la parole évangélique; et lorsque après le coucher du soleil, chacun revenait ou de ses sillons ou de ses prairies, notre Vincent de Paul profitant du loisir des pauvres paysans, se remettait à leur exposer les devoirs de l'homme envers ses semblables et envers ses supérieurs. C'est ainsi que tantôt enseignant, tantôt corrigeant, tantôt réprimandant, tantôt redonnant du courage, il traçait pratiquement et le plan et les règles de son institut. Or comme il savait qu'il se trouvait aussi hors de France des pauvres affamés de foi et de morale évangélique, et comme son esclavage en Barbarie lui avait révélé l'excessive misère de tant de peuples, il voulut aussi pour ceux-là ouvrir sa main bienfaisante et faire entendre sa voix. Descendez avec moi, auditeurs, sur les beaux rivages où la phénicienne Marseille formant comme un cercle de ses bras, met à l'abri des vents son vaste port. Qui êtes-vous donc, ô vous hommes à la robe noire, les reins ceints et avec un manteau sur les épaules, un bâton à la main et le crucifix sur la poitrine? Ces hommes montent sur des navires altiers, accoutumés à braver les furies du grand Océan, et ils me disent adieu en me déclarant qu'ils sont fils de Vincent de Paul, qu'ils font voile les uns pour les côtes de Tyr et de Sidon, allant gravir les pentes du Liban, les autres qu'ils aborderont aux rivages puniques ou aux plages brûlantes de Madagascar; les uns aborderont en Ecosse, les autres aux îles Hébrides, ou aux Orcades. Et ce sont tous des missionnaires envoyés par leur père Vincent de Paul avec la trompette de la foi en Jésus-Christ, pour annoncer ainsi le salut à tous ceux qu'il leur sera possible. Je me retire désireux de courir baiser la main de père des missions, et de le glorifier du départ de ses fils. Or voici, me croirez-vous,

auditeurs, voici que je rencontre de nouveaux groupes de missionnaires dans le même accoutrement! je leur demande où ils vont? les uns se rendent vers la riche dominatrice des rivages de la Ligurie; d'autres se dirigent vers la catholique Pologne: d'autres, enfin, partent pour Rome, la cité éternelle. Inutile de demander quel peut être le but de tant de voyages: mille cités répondent qu'elles attendent à bras ouverts les missionnaires de Saint-Lazare de Paris pour instruire les peuples, non dans de vaines sciences, non dans les subtilités de la politique ou dans les ténébreux mystères de la nature, mais dans la piété envers Dieu, dans la justice envers les hommes. Oui, la première pierre du grand édifice des missions fut l'instruction religieuse et morale des pauvres habitans de la campagne. Vincent voulait amener les cultivateurs, les pâtres, les faucheurs, les charbonniers, les bûcherons, à n'être plus semblables à des brutes, oublieux de la Divinité, esclaves de leurs passions, prompts à la rapine, aux brigandages, à la débauche; mais à se montrer les disciples de leur Créateur et Rédempteur, respectant les lois, bienfaisants, pleins de mansuétude, généreux à pardonner, passionnés pour le droit et l'honnête; en un mot, bons chrétiens, les meilleurs des citoyens, des pères, des frères, patriotes prévoyants et portés à s'entr'aider. Les deux tables du décalogue sont en effet le Code avec lequel on peut gouverner toute société. Telle fut la sagesse de Vincent de Paul dans l'établissement des missions, dont le but est précisément ou de poser ces deux tables comme fondement, ou de les replacer quand elles ont été enlevées, ou de les consolider, selon le besoin des populations.

Or, en quelles circonstances se trouvait-on, lorsque Louis XIII, en 1627, approuva l'institut des Missions de Vincent de Paul, en ce qui concernait le pouvoir civil, et qu'Urbain VIII, en 1632, consentit comme pasteur de l'Eglise universelle à le reconnaître comme ordre religieux, et comme nouvelle milice de l'Eglise militante? C'était justement alors que les fureurs des huguenots mettaient en péril la France entière, et que la cause des catholiques était pour ainsi dire mise en cause. La corruption des villes populeuses était un objet d'épouvante. Vincent, d'un regard prophétique, voyait que si le poison venait à s'étendre dans les campagnes, n'y trouvant que des cœurs glacés, des esprits trop simples et toujours trop crédules, il pourrait y causer des ravages épouvantables. « Courons, disait-il, courons raffermir ces populations éparses. Si nous les armons du bouclier de la foi, si nous les fortifions par la vertu de l'Esprit-Saint, elles pourront résister au choc de l'hérésie. Mais si les campagnes se laissaient envahir au mal, que de ruines et de désastres! ce serait à faire frémir. Faisons donc renaître les âmes à la religion; faisons disparaître les monstres du sein de la société, en les transformant en bons et utiles citoyens; mais surtout conservons incorruptible, docile et dévouée la masse de la nation; les classes qui en cultivant la terre préparent les principaux soutiens de la vie, lesquels, en cas de guerre, sont le nerf de la puissance militaire, sont les vrais remparts de la patrie, ces classes ne se soutiennent que par la foi, la vertu, la morale... » Quels seront, je vous prie, les prodiges de sagesse, si nous ne les trouvons pas dans la perspicac té avec laquelle Vincent de Paul marqua le but de son institut des Missions?

VII. Or, afin que ces prodiges de sagesse vous apparaissent dans toute leur véritable grandeur, vous n'avez qu'à continuer d'étudier avec moi la vie et les institutions de Vincent de Paul, et vous ne pourrez que les admirer de plus en plus. Doué qu'il était d'une si grande perspicacité, il comprenait parfaitement que si les missions réussissent à réveiller le goût le plus vif pour la piété, et à couper la racine des vices, toutefois, elles ne durent pas assez pour consolider suffisamment la première, et détruire tout germe des derniers. C'est ici que sa sagesse fera de nouveau ses preuves. Il n'a point la présomptueuse confiance de pouvoir à lui seul placer l'Eglise dans de nouvelles voies par les mœurs et la discipline. Lecteur attentif des saints conciles, et en particulier de celui de Trente, il y remarque l'utile institution des séminaires diocésains, à laquelle on ne saurait jamais donner assez de louanges. Sainte et salutaire institution, qui, fût-elle la seule entre tous les décrets du concile de Trente, suffirait pour illustrer et faire bénir ce grand Sénat de l'Eglise catholique, gloire immortelle du seizième siècle. En France, les guerres civiles et la malice des réformés avaient tellement bouleversé les églises et traversé le zèle des pasteurs, que très-peu de séminaires avaient été fondés; et pour comble de malheur, dans ceux qui existaient, on s'exerçait bien moins aux vertus ecclésiastiques et à la solide science de la foi, qu'aux interminables disputes d'une vaine philosophie. Vincent appliqua toute sa perspicacité et toute son intelligence à un pareil état de choses, et il eut le courage de conduire à bonne fin ce que l'orgueil des parlements, et leur pâle religion avait toujours empêché au grand détriment de la foi. Ce fut dans le collége des Bons-Enfants que fut fondée cette nouvelle entreprise d'une haute sagesse, avec l'attention de marcher fidèlement sur les traces des Pères du concile de Trente. Là, Vincent se complaisait à voir croître, sous une sainte discipline, les jeunes rejetons du sanctuaire, comme de jeunes plantes de mystiques oliviers. Peu de temps après, il plantait une autre pépinière de jeunes lévites dans un lieu qu'il plaça sous le vocable de Saint-Charles. Après ces premiers essais de pépinières, il ne tarda pas à entreprendre l'éducation des clercs dans leur adolescence plus avancée; ce fut alors qu'il se dévoua tout entier à la fondation de séminaires de théologiens, qui étaient de véritables gym-

nases pour les exercices de toutes les sciences et de toutes les vertus sacerdotales, soit pour préparer à leurs fonctions les pasteurs et les prédicateurs évangéliques, soit pour y former des maîtres et des ouvriers de toute sorte. Paris eut les prémices d'un si grand bienfait, et ensuite les provinces du Quercy et de la Bretagne obtinrent de Vincent des maisons semblables, dans lesquelles de jeunes Samuels se réunissaient dans des exercices communs avec la flatteuse espérance de se montrer plus éclairés et plus irrépréhensibles dans les fonctions de leur sacerdoce. Vincent de Paul n'oublia rien pour faire de ces séminaires de clercs de vraies académies des sciences divines et des plus saintes vertus. Il avait coutume de citer pour exemple la conduite même du Sauveur, qui tout en promettant aux apôtres la lumière de l'Esprit-Saint, qui devait leur enseigner toute chose, ne laissa point, toutefois, pendant les trois années de ses prédications évangéliques, de leur mâcher lui-même, en quelque sorte, le pain de sa féconde parole. Je vous laisse maintenant le soin de mesurer dans toute son étendue cette entreprise de l'érection des séminaires, formée par Vincent de Paul, et de me dire quelle preuve de sagesse il donnait par là. Quant à moi, je ne saurais élever assez haut les éloges qu'il mérite uniquement pour être devenu en France, et dans des conjonctures aussi critiques, l'un des bras les plus actifs de l'immortel concile de Trente.

VIII. Suivez à la trace de sa lumière cette sagesse de Vincent, et vous verrez qu'elle ne se borne pas à la fondation des séminaires. L'évêque de Beauvais avait eu la pensée de réunir les clercs comme dans un pieux asile, pendant les jours qui précédaient immédiatement leur ordination. Comme cet évêque voyait dans notre Vincent un grand serviteur de Dieu, il ne manqua pas de le consulter sur cette inspiration; et il en reçut immédiatement, non-seulement une réponse approbative, mais pleine d'exhortations et d'encouragement à se porter sans hésiter à l'exécution du projet. Vincent lui-même se transporta à Beauvais, pour commencer ces exercices si avantageux au clergé. Les fruits et les avantages furent bientôt si évidents que Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, voulut les mettre en pratique pour ses ordinands; et il lui semblait avoir la conscience pleinement rassurée et tranquille quand il imposait les mains et faisait les onctions saintes à des clercs venus du collège des Bons-Enfants, où Vincent de Paul les avait instruits et embrasés d'un feu sacré. Aussi les fils de notre saint furent bientôt en si grand renom pour le bien qu'ils faisaient au clergé par ces retraites, qu'il surgit de toutes parts des âmes généreuses, offrant de verser des sommes considérables, pour subvenir à l'entretien des ordinands pauvres, pour qui c'était une charge trop lourde que de subsister à Paris pendant la durée des exercices. Il en advint que le nombre des clercs qui aspiraient à être admis à ces retraites s'accrut à tel point, et il en vint de contrées si éloignées, que pour n'exclure personne, il fallut répéter les exercices plusieurs fois par an. Par suite, la maison de Saint-Lazare était toujours peuplée d'acolythes et de clercs dans les ordres, qui parmi la plus sainte ferveur de la prière et la méditation de l'enseignement doctrinal, se disposaient au plus auguste des ministères. Ce qui rend plus admirable la sagesse de Vincent de Paul, c'est que les choses établies par lui le furent avec tant de prévoyance, que ce n'étaient pas seulement des œuvres de saison et de circonstances, et par conséquent éphémères, mais ce furent des institutions profondément enracinées, et solidement fondées, en sorte qu'elles purent s'accommoder à tous les temps et à tous les pays. Voilà pourquoi nous voyons encore subsister les monuments de sa haute sagesse; aujourd'hui encore sa congrégation mérite la reconnaissance du clergé, pour la réception et l'accueil qu'elle fait dans ses maisons à tous les ordinands, destinés à devenir plus tard les colonnes de la hiérarchie ecclésiastique. Certes, je ne saurais regarder comme le signe d'une sagesse vulgaire et purement humaine, la durée encore persistante de ces pâturages spirituels offerts aux ordinands: je ne me lasse pas de méditer ces règlements sortis de la plume de Vincent de Paul avec une telle justesse de raison, un tel choix et une telle combinaison de moyens, que tous y reconnaissent visiblement la touche, et de l'homme profondément pieux, et de l'homme profondément instruit.

IX. Nous ne devons pas nous arrêter encore, puisque Vincent ne s'arrête pas dans le développement du zèle si sage avec lequel il se dévoue au service et aux avantages du clergé. Ce n'est point là un de ces météores qui ne se lèvent quelques instants que pour raser les bords de l'horizon, et qui bientôt vont se dissiper en légers sillons de fumée. C'est un astre qui brille en toute saison; qui, dans sa vaste orbite, éclaire l'univers entier et demeure fidèle à sa constellation. Il s'était proposé une réforme solide et durable de l'Eglise. Multiplier les séminaires, faciliter les exercices des ordinands, c'étaient deux institutions conçues par un esprit vraiment prophétique: mais Vincent de Paul en médite une troisième qui sera le complément des deux premières, et qui reliera la virilité et la vieillesse des ecclésiastiques à leur enfance et à leur adolescence. Voyez la profonde sagesse de Vincent! Comme il avait bien compris que dans la vie du prêtre, qui certes doit être plus parfaite que celle des laïques même les plus vertueux, il était besoin de la culture non interrompue, et d'un saint zèle, et d'une sainte vie, et de saintes études! Il avait compris que, sans la splendeur de la vertu et de la doctrine dans les ministres sacrés, l'œuvre sainte de la foi vacille au milieu des peuples. Ici comparons la sagesse de Vincent de Paul, quant à l'amélioration des mœurs du clergé, avec l'habileté tant prônée que nos tolérants philan-

thropes voudraient déployer si emphatiquement pour la réforme de tous les ordres de l'Etat. Ceux-ci, par exemple, épient les moindres défauts des prêtres; et, à la plus légère faute, au plus petit abus signalé, ils embouchent la trompette; ils font sonner haut leur mépris et leur indigation; ils déclament avec force dans leurs libelles et leurs feuilles contre les oints du Seigueur; ils ne font qu'un même ramas des bons et des méchants, et ils précipitent le tout dans un gouffre de malédiction et d'infamie. Dieu bon! quelle philanthropie! quelle sagesse! Vincent de Paul peut leur enseigner avec quelle sagesse on doit procéder à l'amélioration des mœurs du prêtre. Bien loin de faire des prêtres la fable publique, et de les fustiger, pour ainsi dire, aux yeux de tous, il comprend parfaitement que déshonorer le clergé par des ordonnances et des procédures publiques, c'est diminuer de jour en jour le respect et la considération dont il doit jouir. Tout en gémissant sur la fragilité et sur les fautes de ses frères, il faut, dit-il, cultiver d'une manière toute spéciale une portion choisie de la famille d'Aaron, et, à cette portion, confier avec les charges les honneurs et les bénéfices du troupeau. Cette portion une fois bien constituée, le reste du clergé se verra en elle comme dans un miroir. Une sainte émulation sera le résultat de saints exemples; et on verra naître les soutiens pour les faibles, les remèdes pour les infirmes, les guides pour les aveugles, les conseils pour les imprudents, et la prospérité pour tous. Quant à l'Eglise et aux populations, elles y trouveront l'appui d'un sacerdoce également saint et éclairé.

Venez, auditeurs, écouter Vincent à Saint-Lazare. Le voilà en chaire ; à ses lèvres demeurent suspendus des prêtres réunis par centaines. Tel autrefois dans son apostolat, au travers de la Grèce, Paul, chaque jour de Sabbat, se rendait dans les synagogues et montait sur le siége doctoral, tantôt pour instruire, tantôt pour prophétiser, tantôt pour réprimander. « Mes frères, disait Vincent, vous êtes l'élite du clergé de Paris; je vous ai réunis ici sous le bon plaisir du premier Pasteur, et je vous réunirai tous les mardis pour conférer ensemble sur les vertus de notre état, et sur la manière de les mettre en pratique; mais aussi pour nous remettre en mémoire le précieux dépôt des dogmes et de la discipline de l'Eglise notre mère. Vous fûtes jadis élevés à l'ordre auguste de la prêtrise. Ah! loin de nous le malheur que déplorait le prophète Jérémie! Non, que jamais l'or ne perde son éclat et son lustre; que les pierres du sanctuaire ne soient jamais dispersées et foulées aux pieds dans les rues de Jérusalem. Unis que vous êtes déjà par la conformité d'esprit et de principes, pourquoi ne vous uniriez-vous pas encore par les liens tout précieux, mais nullement onéreux, d'une sainte congrégation? Engagez-vous à la vigilance matinale, à la prière mentale, à la célébration du saint sacrifice, à la lecture du Nouveau Testament. »

C'est ainsi que Vincent de Paul organisait la confraternité des conférences; c'est ainsi qu'il fondait une milice d'élite au sein du sacerdoce de Jésus-Christ, milice qui devait refléter sa lumière sur le clergé tout entier et fermer la bouche aux détractions des malveillants. Oui, milice vraiment d'élite, puisque du vivant de Vincent de Paul, on vit sortir de ses rangs vingt-deux évêques, les théologiens les plus doctes, le curés les plus zélés et les plus prudents; en un mot tous ceux qui, à cette époque, propagèrent l'amour du savoir et de la vertu, étaient tous inscrits sur les registres des conférences de Saint-Lazare. Pour illustrer à jamais ces conférences, il suffirait de savoir que Jacques Bossuet, ce sublime génie en était un de membres assidus. Si vous avez peine à m'en croire, croyez-en au moins au témoignage de cet homme illustre, qui vous dira comment les conférences de Saint-Lazare étaient le théâtre de la sagesse de Vincent de Paul; que les prélats du plus grand mérite s'y rendaient, et se sentaient toujours captivés par la noble simplicité de ses discours. Ils trouvaient en lui ce rare ministre qui selon la parole de l'apôtre saint Pierre parle des choses de Dieu d'une manière si sage et si élevée, que Dieu même semble parler par sa bouche. Certes quand Bossuet fait ainsi l'éloge de la sagesse de Vincent de Paul, il ne conviendrait pas que j'ajoutasse une seule syllabe; mais l'institution des conférences est quelque chose d'un si grand prix, qu'on ne saurait trop l'admirer; et s'il est impossible de rien ajouter à la gloire de Vincent de Paul, du moins on peut la présenter sous un nouveau jour et la montrer de plus en plus incontestable. Je lisais un jour quelques paroles prononcées par lui dans une de ces conférences, et voici à quelle occasion : après avoir parlé des vertus et des devoirs des ecclésiastiques qu'il s'agissait de développer dans ces conférences, il rappelait que c'était une coutume usitée autrefois chez les anciens moines du désert. Et en réalité ces anachorètes de l'Egypte, de la Palestine, et de la Syrie, à certains jours de la semaine, traversaient leurs plaines de sables brûlants et leurs forêts montueuses, pour conférer ensemble sur la véritable vertu et sur les plus saints exercices de la perfection. Leur intention était de ranimer ainsi mutuellement leur zèle pour la vie contemplative et de s'affermir dans une résolution non moins héroïque et sublime que difficile à tenir, la résolution de demeurer morts au monde. Ne voyons-nous pas les légions de la milice séculière se réunir souvent en temps de paix pour s'exercer au maniement des armes et livrer des combats simulés, afin de ne rien perdre de leur habileté et de leur prestesse dans le maniement des armes et dans l'éxécution des diverses manœuvres; et tout cela pour être toujours en mesure de faire face à l'ennemi? Ainsi, ô Vincent de Paul, tu te proposas de présenter au clergé séculier le moyen le plus sûr pour se maintenir dans la foi, dans les

bonnes mœurs et l'observance de la discipline. Si parfois quelqu'un pouvait venir à ces conférences sans un zèle assez ardent pour la gloire de Dieu, il se retirait touché de ces entretiens où étaient mises à jour tant d'erreurs et d'aberrations dans la croyance; ces quelques paroles sorties du milieu d'un profond silence étaient autant d'étincelles de grâce qui ravivaient le feu sacré après les fervents exercices de la prière commune. Tel autre pouvait y aller après avoir oublié les saints canons; mais là il entendait relire les saintes ordonnances des anciens synodes d'Orient, celles des conciles de Latran, ou d'Afrique, ou des Gaules, ou d'Espagne; penserons-nous que ces lectures n'étaient pas autant d'avertissements pour ramener dans la bonne voie du sacerdoce ceux qui s'en étaient écartés? Si enfin tel autre ecclésiastique venait à Saint-Lazare avec des mœurs qui ne fussent rien moins qu'irréprochables et qu'il y entendît préconiser les exemples de tant de héros de pureté et de sainteté, quel puissant aiguillon n'était-ce pas pour le ramener à ses devoirs, sans honte et sans scandale? Vincent de Paul fut donc un vrai flambeau de sagesse, alors qu'il établit cette école de théologie, de droit canonique, de morale, de correction bénigne et de puissante émulation. Il emprunta ainsi aux ascétiques, aux ermites, aux religieux de toute sorte, ce chapitre de leur règle, peut-être l'un des plus utiles entre tous, qui est de se réunir souvent pour conférer des choses de Dieu. Il emprunta aux académies le meilleur de leurs statuts, qui est de discuter dans des comités les matières les plus obscures et les plus abstruses. Il emprunta aux traités de morale un des points les plus importants, savoir que dans les assemblées les personnages les plus graves et les plus considérés élèvent de temps en temps la voix, pour réprimer et flageller les vices et les abus de toute sorte. Ce en quoi se révèle l'exquise sagesse de Vincent de Paul, c'est qu'il a cherché de toute part tout ce qu'il y avait de mieux pour le faire passer dans l'institut de ses conférences. Aussi en revenant des réunions de Saint-Lazare l'évêque portait à son troupeau un zèle plus prudent et plus circonspect; le curé rentrait dans sa paroisse plus éclairé et plus sage; le confesseur s'en retournait avec un meilleur fonds de bénignité et de sage défiance; l'un en rapportait plus de docilité, l'autre plus d'attendrissement, l'autre plus de confiance en Dieu. Ce sont toutes ces choses réunies qui de jour en jour dans Paris valaient aux conférences de Vincent de Paul une réputation dont on ne saurait se faire une idée; à tel point qu'il en vint quelque chose aux oreilles du célèbre cardinal qui sous Louis XIII tenait en main les rênes du gouvernement. Le fondateur de Saint-Lazare reçut donc un jour l'ordre de se présenter devant le cardinal Armand de Richelieu, pour rendre compte de ces réunions hebdomadaires. Tout le monde tremblait quand on avait à comparaître devant celui qui connaissait si bien toutes les ruses et tous les artifices, et qui poussa peut-être quelquefois trop loin le droit de se faire craindre par l'appareil des supplices. Vincent, lui, ne trembla point; calme et serein il expose à Richelieu ce qui se fait dans les conférences, les personnages qui s'y sont inscrits, les matières qu'on y traite, les fruits qu'on en recueille. Le profond politique qui avait médité tant de lois et de traités, qui avait tenté de changer par la terreur tant de cœurs et tant de têtes; et qui tant de fois s'était aperçu que ses combinaisons avaient échoué, sans qu'il eût réussi ni à toucher ni à rendre meilleurs ceux qu'il avait ainsi entrepris, Richelieu qui avait pesé dans sa forte tête toutes les affaires de l'Europe, se trouve maintenant en présence d'un pauvre prêtre venu du fond des campagnes, et qui lui expose une nouvelle manière de gagner les cœurs, d'extirper les abus, de raffermir la foi; qui lui expose comment, pour avoir des peuples soumis, il faut les pourvoir de bons ministres de la religion, d'évêques savants et expérimentés, parce qu'ils sont et seront toujours les meilleurs ou pour mieux dire les seuls professeurs d'une morale pure et incorruptible. En un mot Vincent de Paul lui montre que ce qui dirige et mène la société, c'est la croix avec le livre de l'Evangile, et non point ces volumes confus de tant de lois, de règlements, d'édits, de censures, de menaces. « Assez, Monsieur Vincent, se prit à dire Armand de Richelieu; assez: continuez ainsi et Dieu sera avec vous. » — A peine Vincent de Paul avait-il franchi le seuil de l'hôtel du ministre, que le cardinal de France, mettant son front dans ses mains, parlait en ces termes: « Je faisais déjà un grand cas de ce prêtre d'Aquitaine, mais en vérité il me semble un bien plus grand homme, depuis que je l'ai entendu parler! » Certes, lorsqu'un Richelieu s'extasiait devant la haute prudence de Vincent de Paul, rien que pour l'avoir entendu dérouler le plan de ses conférences, voudriez-vous me demander encore à quel titre j'ai prétendu vous représenter Vincent comme un prodige de sagesse?

X. Toutefois on pourrait trouver une lacune dans l'éloge de cette sagesse, si je ne reportais votre attention sur la pratique des retraites que notre Vincent introduisit dans Paris et dans les villes où les prêtres de sa Congrégation avaient formé des établissements et fondé des colléges. D'après tout ce que nous avons dit jusqu'ici on a vu toute la sagesse de Vincent vouer ses soins aux peuples des campagnes, aux chrétiens réduits en esclavage sur les côtes d'Afrique, et enfin à tout l'ordre clérical dans toutes les phases de son existence. Quelqu'un pourra nous demander: Mais pourquoi Vincent de Paul ne s'est-il pas souvenu des âmes qui vivent dans le tumulte des grandes villes? C'est là justement une question que j'attendais et qui m'ouvre la voie pour vous donner par une nouvelle œuvre une haute idée de la sagesse de Vincent. Il est vrai, comme je

l'ai dit tout à l'heure, que la congrégation des missionnaires eut pour but principal, d'après l'intention de son fondateur, de convertir, d'instruire et de sanctifier les gens de la campagne, les victimes de la piraterie et les malheureux infidèles. Mais comme en même temps Vincent de Paul décidait que ses fils fonderaient leurs établissements au sein des grandes villes, était-il possible que ce grand homme n'imaginât rien et n'établît rien en vue des intérêts spirituels de toutes ces populations au milieu desquelles devraient habiter ses disciples? Saint Ignace de Loyola eut, il est vrai, la gloire de nous avoir laissé ce livre d'or, au moyen duquel, dans l'espace d'un mois, l'âme s'applique constamment à s'entretenir avec Dieu et à s'examiner elle-même; en sorte qu'on peut bien dire que ce fut là une inspiration du ciel pour faciliter aux âmes tièdes ou mortes spirituellement le moyen de s'arracher à la léthargie du vice, de s'affranchir, et de sortir de l'abîme de la corruption pour arriver au port du salut. Mais toi, ô Vincent, tu as la gloire d'avoir propagé dans Paris et ensuite dans toutes les villes où s'établirent tes disciples, l'usage des retraites de dix jours. Et ici je désire fixer l'attention de tous sur ce qui me paraît le plus admirable dans la sagesse de Vincent de Paul : c'est que son génie fut toujours prompt à concevoir et son cœur ardent à exécuter toutes les grandes pensées et les hautes inspirations par lesquelles se signalèrent les plus saints personnages ses contemporains ou ses devanciers. Les retraites dont je vous parle, introduites sans bruit à Saint-Lazare, et ensuite fréquemment répétées par des retraitants en nombre croissant de jour en jour, sont une preuve historique de ce que j'ai avancé. Il n'est pas d'ailleurs nécessaire de prouver la sagesse de cette institution par son utilité extrinsèque; je parle dans Rome, où tout le monde connaît par expérience l'utilité des pratiques religieuses, et où tout le monde est à même d'en concevoir tout d'abord l'excellence et tout le prix. Personne n'ignore que, dans l'isolement de cette pieuse solitude, l'âme se dépouille en quelque sorte de ses mouvements habituels; là elle se sent portée à réfléchir sur toutes les vertus; au sein de ce silence naît une confiance illimitée en Dieu, et surgit un courage capable de braver toutes les contradictions du monde; enfin, là, en se purifiant de ses fautes, on peut saintement s'enorgueillir de s'arracher au servage des passions et de devenir un homme nouveau, désormais au-dessus de toute bassesse. Ecoutons Vincent lui-même, qui définissait la retraite spirituelle une délivrance de toutes les sollicitudes temporelles, dans le but de s'appliquer à la culture spirituelle, de se passionner pour les vertus, et de chercher les moyens de plaire à Dieu, de s'assujettir et de s'unir à lui, de manière à pouvoir dire : *Ce n'est plus moi qui vis en moi, mais bien Jésus-Christ!* (*Galat.*, II, 20.) C'est encore avec beaucoup de raison que Vincent de Paul ne cessait de répéter que ce moyen de perfection convenait au chrétien de tout état. Non, il n'est aucun fidèle qui, moyennant la grâce divine, ne puisse être admis à goûter cette sublime et douce nourriture que procurent et la réconciliation avec Dieu et son amitié et sa tendre affection, les plus grands dons assurément que puisse obtenir la créature, et les plus dignes d'être précieusement conservés. Aussi ne peut-on mieux dire à ce propos que ne l'a fait Abély, évêque de Rodez, quand il a dit de Vincent de Paul, qu'en instituant dans les maisons de sa Congrégation des retraites pour les fidèles de tout rang, il avait en tout imité le père de famille de l'Evangile, qui admettait à son festin tous ceux qu'il rencontrait, et qui envoyait chercher des convives non-seulement dans les rues et les places, mais encore jusque dans les campagnes et les déserts. Ce que vous auriez peine à croire, auditeurs, c'est que la maison de Saint-Lazare n'était jamais en aucune saison vide de retraitants; elle était devenue comme la piscine probatique où les malades spirituels accouraient avec toute confiance pour être guéris par les prédications de Vincent de Paul. Vivre dix jours avec ce grand serviteur de Dieu, le voir seulement aller et venir dans la maison et dans la chapelle, était une consolation et un encouragement. On ne peut donc douter de la sagesse de notre héros, qui sut créer pour Paris et les grandes villes cette sorte de missions calmes et secrètes, parfaitement adaptées à l'état de tous les pécheurs, propres à raffermir tous les justes; nullement fatigantes, ne troublant en aucune manière les devoirs sociaux, parce qu'elles étaient toujours raisonnablement ordonnées et réduites à une juste mesure; en un mot, c'étaient des missions à l'usage des villes, non moins utiles, ni moins édifiantes que celles des bourgs et des villages. Or, comme c'est dans les villes que l'homme se trouve dans les positions sociales les plus variées, parce que là se trouvent réunis des maîtres et des serviteurs, et ceux qui sont dans l'opulence et ceux qui sont dans la gêne, et ceux qui sont pourris d'oisiveté et ceux qui se consument de fatigues; c'est aussi dans les villes qu'il est plus nécessaire de dompter l'orgueil des uns et de relever les autres de leur avilissement. Je trouve donc dans la pratique des retraites mises en vogue par Vincent de Paul une sagesse que rien n'égale. Réunir, comme il le faisait, dans une même chapelle les maîtres et les domestiques, les gentilshommes et les marchands, l'artisan et le soldat; les faire asseoir à la même table, leur parler de la même loi, du même maître céleste, de l'humble et sainte égalité chrétienne, des mêmes obligations de justice, de fidélité conjugale, de pardon, d'aide réciproque, tout cela me paraît avoir je ne sais quoi de si extraordinaire et dans son origine et dans celui qui en procura les heureux effets et en laissa la règle à ses disciples, que je ne puis m'empêcher de m'écrier : Celui-là est plus qu'un homme, parce qu'il a une sagesse au-dessus de l'homme!

XI. Maintenant, ô mon Dieu, je comprends quel grand bienfait vous octroyâtes à la France, le jour que vous fîtes descendre des cieux l'esprit qui devait animer Vincent de Paul. C'était là en soi un don ineffable et vraiment merveilleux, ce fut un trésor de douceur préparé par vous aux Français de tout rang et de toute condition : ce fut une lumière, un saint docteur dont il vous plut de doter ce royaume et cette Eglise très-chrétienne fondée par saint Denis. Grand Dieu ! que de choses vous sûtes disposer pour exalter en diverses manières la miraculeuse sagesse de Vincent ! voici près d'une heure entière que j'en parle, et je me trouve comme au milieu d'une campagne sans bornes, que je n'ai pas encore parcourue. L'histoire me prend par la main, et me montre de toutes parts de solennels monuments, qui portent jusqu'aux cieux sa haute sagesse, en sorte que je demeure comme épouvanté parmi tant de glorieux souvenirs. Pour ne pas m'y perdre, et ne pas venir, au lieu d'un panégyrique, ne vous réciter qu'une longue histoire tout élogieuse, je choisirai, dans toute sa vie, sa présence si efficace dans le conseil de régence d'Anne d'Autriche. En groupant ensemble tant d'actes dont lui sont redevables l'Eglise de France, et toutes les institutions religieuses, je concentrerai en un même point toutes les preuves de sa sagesse. Ce fut certes une heureuse et religieuse pensée d'Anne, régente du royaume de France, que d'établir un conseil qui s'occupait de toutes les affaires de l'Eglise. Et cette pensée fut d'autant plus heureuse et sainte qu'autour de cette même table où figuraient un Mazarin, un chancelier Séguier, un abbé Charton, grand pénitencier de Paris, siégeait, en présence de Sa Majesté la reine, un Vincent de Paul. Qui ne serait émerveillé de voir un simple prêtre venu des landes des Pyrénées, et comme on dit vulgairement du milieu des pâtres et des montagnards, s'élever si haut par sa réputation que sa place fût marquée parmi ces profonds politiques et ces nobles personnages? mais l'étonnement cessera quand on fera attention que s'il gagna le cœur de la reine Anne et des grands du royaume, ce fut grâce à la confiance que tout le monde avait en sa piété et en sa justice, grâce à cette sagesse et à cette prudence qui éclataient constamment dans sa conduite et dont l'éloge était dans toutes les bouches. Mais je ne puis croire que si Vincent fut élevé au point d'être appelé dans les conseils royaux, ce fût un résultat dû à la sagacité des hommes. Plutôt ce sont les anges tutélaires des Eglises de France, qui ont obtenu de Dieu que Vincent siégeât dans le conseil suprême où se traitent les affaires de la religion, afin que Vincent élevât la voix en faveur de ces Eglises et des évêques leurs époux. Ce sont les anges de tous les ordres monastiques, qui l'ont demandé à Dieu pour leur patron dans les conseils de la régence. Ce sont les anges des couvents, des hôpitaux, des colléges, des pieuses confraternités, des maisons de retraites et des cloîtres. Ce sont les âmes du purgatoire qui par des legs et des fondations voulurent pourvoir à leur salut éternel; oui, ce sont là tous ceux qui l'ont demandé à la divine bonté pour médiateur et avocat de leurs droits, de leurs priviléges, de leurs intentions et de leurs volontés. Oh ! le beau cortége avec lequel tu peux, ô Vincent, te présenter devant cet imposant conseil. Il me semble voir revenir les temps où sortaient de leurs cloîtres les Dalmace, où descendaient de leurs colonnes les Siméon, les Daniel Stylite, pour se présenter sous leur humble froc devant les empereurs byzantins. Ainsi Vincent vêtu de drap grossier sort de sa pauvre cellule de la maison de Saint-Lazare, et s'achemine vers les magnifiques et splendides appartements du Louvre.

Les valets de pied, les guerriers, les courtisans, tous le saluent; lui, il passe plein de courtoisie, le sourire de la bonté sur les lèvres ; il est précédé de l'ange protecteur de chaque église, de chaque ordre, de chaque pieuse association ; et en même temps là haut dans les cieux tous demandent pour lui au divin Paraclet un don entre tous les autres : celui de la sagesse. En vérité c'est par la sagesse que Vincent rend la joie aux Eglises longtemps veuves, demandant pour chacune d'elles un pasteur vigilant et un fidèle époux. Il rend à plusieurs de ces églises la paix et la sérénité après de désolantes dissensions ; et à d'autres il sait envoyer les défenseurs courageux qui les défendront contre les loups dont elles sont menacées. La ville de la Rochelle depuis longtemps adultère et séparée de son pasteur par le divorce de l'hérésie retrouva en son temps, par les soins de Vincent de Paul, une main épiscopale et paternelle pour la bénir de nouveau. Grâce à lui la paix fut rendue à Saint-Léon de Bretagne et à la Saintonge. L'illustre vierge, Geneviève, combien elle aura béni Vincent, pour les avantages procurés à son abbaye et pour l'amélioration de la discipline parmi ses chanoines ? L'ordre des Prémontrés, celui de Saint-Benoît, de Grammont, de Chancelade, que de preuves n'eurent-ils pas de son zèle, si prévoyant à la fois et si bienfaisant ! C'est par la sage influence qu'il exerça, dans le conseil, que refleurirent tant de monastères de religieuses ; et l'une des maximes qu'il avait le plus à cœur et qu'il inculquait le plus fortement, c'était que les abbesses et les supérieures fussent choisies parmi celles qui étaient les plus prudentes et les plus régulières ; aussi faisait-il la sourde oreille à toutes celles qui, se prévalant de leur noblesse, briguaient un honneur non mérité. D'ailleurs en homme vraiment expérimenté, il soutenait qu'elles ne devaient pas rester en charge plus de trois ans, parce que la femme, quand elle est au pouvoir, a une grande propension à se laisser infatuer par l'orgueil et à montrer un ressentiment implacable contre toute personne qui contrarie ses vues. Dieu seul connaît tous les assauts de l'ambition, de l'avarice, du respect humain, que Vincent de Paul eut à soutenir et à repousser dans la nomination

des évêques, des abbés, des chanoines, des bénéficiers de toute sorte. Il dut se trouver assez de flatteurs qui se présentant avec les dehors de l'amitié cherchèrent à le gagner par l'adulation. Les uns s'efforçaient de peindre leurs rivaux sous de fausses couleurs, les autres essayèrent parfois de l'intimidation. Les railleries, les artifices, les mille ruses de l'envie, rien ne fut épargné tantôt pour l'éblouir tantôt pour le surprendre. Mais, vive Dieu ! jamais son serviteur ne s'écarta des règles tracées par saint Paul et par les conciles, en ce qui touche la distribution des mitres aux hommes éminents. Ainsi Vincent dans les conseils du Louvre demeura toujours le dispensateur fidèle. Il se montra un nouveau Paul par son zèle vigilant et plein de clairvoyance ; il fut un autre Jean l'Evangéliste par sa sollicitude à s'informer de l'état des Eglises ; un autre Pierre par sa modération dans le gouvernement et la direction des affaires. En lui était ressuscité un Benoît, un Maur, un Bernard, un Dominique, un François, pour faire revivre l'esprit de ces saints patriarches dans leurs familles respectives. Il sut faire d'Anne d'Autriche une nouvelle Hélène, une Pulchérie, une Clotilde, une Bathilde de France. Sous son inspiration les évêques devinrent des Prosper, des Hilaire, des Remi, des Germain, des Avit. Dans les cloîtres il fit revivre les exemples des Ive et des Bruno ; dans les séminaires on put se rappeler les studieux élèves de Tours et de Lérins. Grâce à la sagesse de Vincent, plus d'une fois les ministres du royaume devinrent autant de Joseph, de Daniel, de Mardochée. Dieu sait avec quelle ardeur, avec quelles saintes aspirations il parlait dans le conseil royal ! Toutes les histoires de France, même celles qui sortirent de la plume des impies et des auteurs antichrétiens, n'ont pas osé taire que Vincent de Paul, pendant les dix années qu'il siégea dans le conseil de la régence, rendit d'immenses services à toutes les œuvres publiques de miséricorde, en sorte qu'on ne vit plus dilapider les abondantes ressources qui devenaient la proie des sangsues de cour. Tous les historiens ont témoigné qu'il fut dans ces temps le pasteur des pasteurs, le guide des maîtres eux-mêmes, le réformateur des cloîtres, le défenseur des vierges, des veuves, des pupilles et des malheureux de tout genre ; il fut même l'appui des défunts, en ce qu'il s'employa de tout son pouvoir pour que des legs nombreux fussent en totalité, selon leur intention, consacrés au soulagement de leurs âmes. En lui se trouvaient merveilleusement unies l'ardeur des apôtres, la lumière des prophètes, la doctrine des Pères, la prudence des pontifes, la vertu des anachorètes, les vues profondes des patriarches fondateurs ainsi que des fondatrices. Si les éloges du conseil de la régence sont dans toutes les histoires et y ont une large part, on peut dire que ce sont autant d'éloges de la sagesse de Vincent ; aussi est-ce à bon droit que ce grand orateur de la chaire française, Fléchier, évêque de Nîmes, affirma que le clergé de France était redevable à Vincent de sa splendeur et de sa gloire.

XII. Non, je ne craindrai point d'outrepasser la vérité en allant plus loin encore que l'orateur Fléchier, et en vous disant que l'Eglise de France est redevable à Vincent de Paul d'avoir conservé pure et sans tache la foi orthodoxe. Or je prétends que ce point sera le comble de la démonstration de sa sagesse. Je ne vous parlerai pas de la malice de ce Barcos, qui, grâce au zèle de Vincent, eut à garder par devers lui tout le venin qu'il cherchait à répandre sur plusieurs diocèses de France. Rappelez-vous la secte des Illuminés, qui avaient la prétention d'être les seuls prédestinés appelés à réformer l'Eglise, et se vantaient d'être familiarisés avec les révélations. D'Espagne, ils s'étaient répandus en France sous la régence d'Anne, et ils s'étaient établis particulièrement dans le diocèse de Paris et dans celui de Bazas. Entre tous les maux qu'ils tâchaient de faire à l'Eglise, il faut compter en particulier les efforts qu'ils faisaient pour remplir la tête des religieuses de toutes leurs étrangetés ; à tel point que plusieurs monastères étaient singulièrement troublés par les visions et les révélations que les religieuses allaient se racontant les unes aux autres. Vincent eut bientôt reconnu la subtilité de ces impostures hétérodoxes, et en même temps le danger que l'on courait d'extirper tout ensemble et le bon grain et l'ivraie, si l'on voulait tout d'un coup y porter un bras exterminateur : il agit donc ici en homme d'une sagesse consommée ; il fit choix immédiatement d'hommes éminents tout à la fois et par leur savoir et par leur prudence, et il les envoyait tantôt dans un couvent, tantôt dans un autre, pour prêcher et donner une sage direction. Ensuite il se mit à attaquer en face les hérétiques partout où ils étaient, et il réussit à faire tomber sur eux la réprobation générale ; en sorte qu'ils furent couverts de honte, et la foi demeura victorieuse et délivrée d'une dangereuse ennemie, grâce au bon sens de Vincent de Paul. Mais le plus beau triomphe que Vincent de Paul sut ménager à l'orthodoxie, ce fut assurément celui qu'il remporta sur l'hérésie Jansénienne. Mettez en première ligne qu'il était lié d'étroite amitié avec l'abbé de Saint-Cyran. Celui-ci, imitant en cela les hérétiques de l'Orient, avait, à force de jeûnes et de modestie feinte, usurpé la réputation de grand saint. Comme bientôt il fut signalé pour avoir laissé percer l'erreur dans ses sermons et pour avoir propagé le venin de ce calvinisme déguisé dont Jansénius était le père, Vincent, désespérant de sa guérison, rompit aussitôt avec lui ; tout ainsi que Samuel voyant Saül obstiné à se précipiter dans le vice, l'abandonna comme indigne de son amitié et de ses conseils. Mais ce qui fait briller dans tout son éclat la sagesse de Vincent, c'est la difficulté de découvrir au premier coup d'œil le venin du Jansénisme.

Qui ne sait que cette erreur sortait des bouches mêmes de l'enfer sous la forme spécieuse d'une vérité découverte au prix d'immenses travaux, parmi les veilles et les prières, et comme résultat de l'examen d'innombrables volumes et de questions multiples? c'était en apparence une vérité qui prêchait la crainte de Dieu, qui exaltait sa grâce et à certains égards le bienfait de la rédemption. En conséquence plus il était facile de s'armer de quelques textes de saint Augustin, de les citer à tort et à travers, de les combiner artificieusement pour surprendre les esprits inattentifs, plus il fallait de prudence exquise, pour discerner dans cet alliage le métal pur d'avec les scories. Vincent non-seulement ne s'endormit point, mais il fit tout ce qu'il put pour stimuler la vigilance de plusieurs autres. De fait lorsqu'il entendit les disciples de l'évêque d'Ypres, publier que depuis cinq cents ans la doctrine de l'Eglise catholique était comme éclipsée; que plus personne ne la connaissait; qu'elle ne se conservait plus dans les formules de prières, et que toutes les écoles étaient plongées dans les ténèbres au point de ne plus rien comprendre à la nouvelle ni à l'anciene alliance : indigné de cette audacieuse et insolente levée de boucliers : Qui êtes-vous ? dit en lui-même Vincent. D'où êtes-vous éclos, docteurs d'un jour, qui prétendez nous remettre en mains le fil de la tradition perdu depuis cinq siècles? C'est ainsi qu'entra en lice le champion de la sagesse catholique, à la vue du périlleux assaut qui se préparait contre la foi de ses pères. Bien que ses soixante et quatorze années eussent dû tempérer en lui l'effervescence du sang, il montra néanmoins qu'il avait conservé toute la vigueur de son esprit dans les deux lettres si riches de doctrine et si puissantes de raison, qu'il écrivit à Jean d'Horgny, l'un de ses premiers disciples, qui, malgré ses grands talents, s'était laissé surprendre par les subtilités de l'école d'Arnaud. Dans la première, Vincent ne laisse aucun des doutes proposés sans réponse triomphante. Là il presse son adversaire avec les armes de la logique, là avec celles de l'érudition. Là il met en avant l'expérience, là les exemples de saint Charles Borromée. Ailleurs il démasque l'hypocrisie d'Arnaud, ou il ramène à leur véritable sens les enseignements des papes Grégoire et Innocent. Tantôt il met en regard les formules de Calvin et celles de Saint-Cyran; tantôt il met en lumière la discipline de la pénitence avant l'absolution, et il met au défi de trouver dans les Pères, y compris Tertullien, touchant la pénitence publique, les rêveries d'Arnaud. Dans la seconde, Vincent de Paul disserte plus que jamais en véritable maître de la sagesse. Il déclare qu'on ne peut plus garder le silence quand on attente de corrompre la doctrine de l'Eglise; qu'il faut ici rappeler la maxime du pape Célestin, que quiconque se tait prépare des armes à l'erreur; que la lecture réitérée de saint Augustin mise en avant par Jansénius, n'est que pure forfanterie; que Calvin lui aussi se targuait sans cesse de cette même lecture ; que le concile de Trente avait sans doute mieux compris la doctrine de l'aigle d'Hippone, que Jansénius et tous ses sectateurs; que saint Augustin devait être expliqué par le concile et non le concile par saint Augustin. Voilà certes une maxime digne d'être inscrite sur les murs de tout gymnase, de toute académie catholique ! Elle est vraiment du style des grands maîtres tels que Vincent de Lérins et Lactance. Je voudrais pouvoir ici avec vous parcourir en entier ces deux lettres; vous y verriez deux chefs-d'œuvre de sagesse. Mais Vincent ne s'en tient pas là ; témoin qu'il est des troubles que causent dans les Eglises de France les disputes sur les malencontreux écrits des Jansénistes, Vincent n'y voit d'autre remède que dans les sons éclatants de la trompette du Vicaire de Jésus-Christ; par là seulement il espère que sera indiquée la voie de la vérité, en sorte que tous n'aient qu'une langue, et une seule parole. Dans ce but il conseille aux évêques de France d'adresser une lettre au chef visible de l'Eglise, afin qu'il prononce touchant les doctrines controversées et qu'il extirpe ainsi les germes de funestes divisions. Ses instances étaient celles d'un nouvel Athanase, d'un Clément, d'un Cyrille d'Alexandrie. Il pourra y avoir des évêques obstinés et présomptueux ; il ne se découragera pas pour cela ; avec les armes de la théologie et de l'histoire il triomphera de l'évêque de Luçon et mettra à néant les raisons alléguées par les évêques d'Alais et de Pamiers. Que nous parlez-vous, leur dit Vincent de Paul, d'assembler un concile général? Souvenez-vous de Luther et Calvin qui pendant quarante années eurent le temps de troubler l'Eglise avant qu'il fût possible de leur opposer le concile œcuménique. Sachez qu'au mal qui a éclaté il faut un remède présent et non éloigné; et que dans le péril toute temporisation est fatale. En même temps Vincent envoie à Rome trois docteurs de Sorbonne dont l'orthodoxie n'était point suspecte, afin qu'ils dénoncent l'orage qui plane sur la France et qu'ils exposent la nécessité d'un jugement pontifical. Voyez cette sagesse toujours à l'action, jamais intimidée; elle ne fait que redoubler d'ardeur et de courage dans la défense de la vérité, et des intérêts de la foi. Les députés français étaient partis pleins de l'ardeur qu'il leur avait communiquée ; et dans les archives de votre maison, disciples de Vincent, vous devez conserver encore les lettres de recommandation que votre saint fondateur leur avait données. Finalement Innocent X fulmina la censure des cinq fameuses propositions ; et voici notre Vincent de Paul animé d'un zèle tout nouveau pour procurer une pleine et entière obéissance à la décision apostolique. Oh ! combien il montra de sagesse à empêcher que les vain-

queurs ne s'abandonnassent à une joie immodérée, ce qui ne fait qu'aigrir les vaincus, et engendrer l'endurcissement dans l'erreur. Il se mit à visiter ceux qui avaient succombé et il adoucissait leur déconvenue par des paroles d'affection et d'encouragement. Ainsi avait fait l'immortel Cyrille, qui, à peine sorti de prison, courait offrir le baiser de paix aux barbares Nestoriens qui auraient voulu le voir accablé et mis à mort. Comme il fut sage également dans la ferme sévérité qu'il opposa aux récalcitrants, lorsque, par exemple, il changea un professeur qui ne lui paraissait pas irréprochable dans son enseignement! Ne pensez pas d'ailleurs que la sagesse de Vincent fût une sagesse d'un caractère purement humain, ou fût seulement le fruit de ses études théologiques. Il est vrai qu'en même temps il feuilletait avec une application infatigable les ouvrages des Pères, les discussions synodales et les pages de l'histoire; mais le précieux trésor de la sagesse notre héros le puisait dans une fervente prière. C'est à la prière qu'il devait la puissance de sa parole et de ses écrits; c'est à la prière qu'il devait surtout cette sagesse toujours efficacement écoutée dans le conseil royal. En un mot de qui pourrait-on dire, comme de lui, qu'il maintenait l'intégrité de la foi dans l'épiscopat français? Il réveilla le zèle de ce corps auguste dans le péril imminent de sa ruine; il resserra plus que jamais les liens qui l'unissaient au siége de Pierre, et il aplanit les voies pour l'entière exécution des canons du concile de Trente. Qui donc pourra refuser de l'appeler un des Pères de l'Eglise de France, puisque, grâce à lui principalement, elle échappa aux désastres d'une tempête d'autant plus périlleuse que l'hérésie grondait sourdement et couvait en secret l'orage qui aurait éclaté avec fureur? Les Jansénistes ne furent pas moins intrigants que les Ariens, moins masqués de vertu que les Eutychiens, moins sophistes que les Pélagiens, moins subtils que les Massiliens. Vincent les démasqua et d'autre part les comprima avec le bras de la régence. Il arrêta leurs efforts en sollicitant le décret pontifical, en faisant publier les Bulles des Papes; il les poursuivit par ses lettres, par ses discours. Laissez-moi donc l'appeler l'Athanase, le Cyrille de l'Occident au dix-septième siècle: en vérité je ne sais si les Pères de l'Eglise d'Orient firent plus que lui pour l'extinction d'une hérésie. Tout ce que je sais bien, c'est qu'on lui doit la déclaration de foi de quatre-vingt-huit évêques de France; je sais que, grâce à lui, le venin de l'école d'Ypres fut de toute part arrêté et mis à néant dans les colléges, dans les séminaires, dans les couvents, dans les maisons de retraite, dans les congrégations. Comment apprécier la sagesse qui brille dans la série de tant de faits dont un seul suffirait pour illustrer Vincent de Paul. Toutefois l'impudence et la maladresse des disciples d'Arnaud est allée jusqu'à le traiter d'homme à l'esprit obtus. Vincent de Paul un esprit obtus! Lui qui chaque fois qu'il y eut une bonne œuvre à entreprendre, sut en avoir la première pensée, la discuter, la mettre à exécution? Toutes les fois aussi qu'il y eut un mal à empêcher, il sut le découvrir, le proscrire, le mettre à néant? Ce fut Vincent de Paul, qui mit en vigueur ces belles ordonnances par lesquelles Louis XIV commença son règne. Ce fut Vincent de Paul qui opposa une digue à la licence des écrits et des actes, à l'impiété des livres; lui qui mit un frein au blasphème, et diminua le nombre des duels; lui qui réprima l'insolence de la soldatesque envers les églises et le sacerdoce; lui qui fit sévir contre les scandales des théâtres et rétablir les instructions pour les prisonniers de la Bastille; lui enfin qui dressa des règles admirables pour les missions à donner aux jeunes militaires. Auditeurs, imaginez telle œuvre digne d'un sage qui pourra vous venir à l'esprit; et vous trouverez que Vincent ou l'a accomplie, ou l'a dirigée, ou l'a fondée, ou l'a suggérée, ou l'a perfectionnée. Je n'ai donc fait qu'exprimer la vérité, lorsque je vous ai dit que pour la sagesse il fut un Salomon chrétien; en sorte que l'éloge de ce grand roi, de ce sage par excellence, est identiquement applicable à la personne de Vincent. Oui, Dieu a donné à saint Vincent de Paul une sagesse et une prudence au-dessus de toute idée: *Dedit Deus sapientiam et prudentiam multam nimis.*

XIII. Je m'étais proposé de raconter maintenant et comme dans une seconde partie de mon discours les traits de charité que nous admirons dans la vie de Vincent de Paul; mais les preuves que nous en a transmises l'histoire sont en si grand nombre que je puis bien répéter ici ce que j'ai dit dans mon exorde: Oui, Vincent de Paul en fait de charité était capable de tant et de si grandes choses qu'on ne peut comparer ses œuvres qu'aux montagnes de sable amoncelées sur les bords de la mer. Aussi comme je pourrais fatiguer par la prolixité de mes récits, devrai-je, pour faire ressortir les prodiges de la charité de Vincent, renoncer à mettre en œuvre de si immenses matériaux et me borner à n'en présenter pour ainsi dire que la fleur. Une première réflexion qui doit s'offrir à nous tout d'abord, c'est que si nous soumettons à un examen rigoureux les actions d'un saint, nous les trouverons toutes filles de la charité. N'est-ce pas en effet dans la charité envers Dieu et envers le prochain que se trouvent renfermées toute la loi et toutes les paroles des prophètes? Voilà pourquoi le tableau que nous vous avons présenté de la sagesse de Vincent de Paul n'est que celui de sa charité. Réciproquement dans l'exposé que j'aurai à vous faire des entreprises de sa charité, brillera dans tout son éclat sa haute sagesse. Mais j'avais dû garder un certain ordre dans la contexture de mon discours, et en premier lieu devaient venir les œu-

vres où la sagesse avait plus de prépondérance que la charité; tandis que je devais présenter au second rang celles où la charité resplendit plus encore que la sagesse. Sagesse et charité, deux vertus suréminentes, qui, unissant en une seule personne et leurs fleurs et leurs fruits, en ont fait un héros accompli de tout point. En effet la sagesse, pour briller dans tout son éclat, a besoin d'une fidèle exécutrice de ses conceptions, et ne saurait en trouver de préférable à la charité. D'autre part la charité, pour se produire avec tous ses avantages, a besoin d'un génie inventeur et d'un modérateur de ses élans aussi bien que de ses libéralités, et ne saurait à cet égard trouver rien de mieux que la sagesse. Ainsi, chers auditeurs, sans vous faire plus attendre, je vous dirai que la charité de Vincent de Paul eut je ne sais quoi de divin, parce que Dieu seul est plein de charité pour toutes ses créatures; et l'on peut dire de Vincent de Paul qu'il n'y eut pas de condition parmi les hommes sur laquelle il ne répandît à pleines mains les bienfaits de cette vertu.

XIV. Je me promenais un jour dans les rues de Rome, et je me trouvai tout d'un coup presque au milieu d'un groupe de dames du meilleur ton, qui dans leur conversation répétaient fréquemment le nom de Vincent. Petit à petit l'une prenait congé de l'autre, et telle de ces dames entrait dans un humble réduit, tandis que telle autre entrait dans un palais somptueux. Alors avant que le groupe entier eût disparu, je hâtai le pas, et m'adressant à celles qui restaient encore : De grâce, dites-moi, vous, mesdames, que je vois préoccupées de bonnes œuvres, quel est ce Vincent dont vous vous entretenez? — C'est Vincent de Paul, reprirent-elles aussitôt ; nous sommes ses filles séculières, et nous allons de maison en maison pour visiter les malades destitués de toute ressource, lesquels, en se retirant dans les hospices, laisseraient leur famille exposée à tous les dangers et à toutes les séductions du vice. — Soyez bénies, mesdames, repris-je alors, permettez, je vous prie, que je vienne un instant avec vous admirer ce que vous faites au nom de Vincent. Romains, quels émouvants tableaux ne vis-je pas alors! Une pauvre veuve gisait languissante sur son grabat, entourée d'un groupe d'enfants qui, pleins d'angoisses et de larmes, me demandaient du pain. La noble dame qui était montée avec moi dans cet asile de la misère avait quitté des appartements splendides et parfumés, et venait de ses propres mains présenter à la malade une tasse de tisane; elle la soutenait entre ses bras pour changer son linge en bien piteux état, et elle pansait affectueusement ses plaies. Dans un autre lit était couché un vieillard exténué par une longue maladie; je vis à son chevet une dame dont les vêtements annonçaient l'aisance ; elle avait laissé à des domestiques le soin de sa maison, et elle était accourue pour assister le pauvre malade; portant la modestie et la bonté dans ses traits et dans tout son extérieur, elle calme et rassure ce bon vieillard dans ses angoisses et va jusqu'à remuer la paille du lit témoin de ses douleurs. Ainsi vous et moi, Romains, nous avons sous les yeux les prodiges persistants de la charité de Vincent de Paul; vous et moi, nous pouvons entendre dans les maisons de Rome le panégyrique de Vincent dans la bouche de tant de malades, qui voyant auprès de leur grabat les sœurs de charité, se rappellent ou plutôt croient revoir Vincent; en elles ils bénissent celui qui leur laissa ce beau testament de la charité; en elles ils bénissent et béniront ce cœur si large dont la capacité pouvait embrasser toutes les œuvres de bienfaisance.

XV. Ne nous bornons pas à entendre bénir le nom de Vincent dans les maisons particulières : combien plus encore son nom est-il béni dans les salles des hôpitaux?

Vincent était entré dans ces asiles de toutes les douleurs, et son cœur s'était serré à la vue de l'incurie et de l'insensibilité des serviteurs à gages. Il avait très-bien compris que le zèle de la charité religieuse qui sait qu'elle est sous le regard de Dieu et qui attend de Dieu sa récompense, est la seule garantie que l'on puisse avoir pour assurer à l'humanité souffrante une assistance efficace et amie. Confiez à la philanthropie sociale un malade dont la guérison est désespérée, attendez que la nuit étende ses ombres sur ces corridors, où la lueur douteuse d'une lampe rayonne à peine dans un cercle étroit. Que vois-tu, ô philanthrope, sur ce lit d'agonie? Une machine qui se dissout sans retour. Comment te sentiras-tu pressé de la secourir, toi qui ne te passionnes que pour l'utilité évidente des choses du présent? Comment pourras-tu consoler ce malade, si ce n'est par le mensonge d'une impossible guérison, toi qui regardes comme des rêveries les délices éternelles? Quel mobile te poussera à le soulager, si nul ne te voit au sein de la nuit? Sages du monde, imaginez tous les règlements qu'il vous plaira; donnez des médailles d'or et d'argent à quiconque montrera plus de zèle dans le service d'infirmier des hôpitaux, vous n'aurez jamais de ces âmes qui uniquement pour l'amour de Dieu se dévouent au service des malades, telles que Vincent de Paul sut en former et en élever dans ses chères filles. Que ne peut la force de la religion! elle surmonte les périls, elle change les caractères, elle augmente même les forces corporelles. Vincent donna à ses filles pour cloîtres les vastes corridors des hôpitaux publics. Là se trouvent des impies, des débauchés, des frénétiques, et Vincent de Paul expose à tant de périls, place sur ces pentes glissantes tant de pieuses et pudiques vierges, tant de dames respectables! Oui, il les y expose, et je viens vous dire qu'en destinant le sexe le plus faible à un ministère aussi périlleux, il n'eut pas moins de foi que les plus signalés thaumaturges qui

disaient aux montagnes : Déplacez-vous, et les montagnes se déplaçaient: Abaissez-vous, et les montagnes se nivelaient. Oui, ils n'ont pas moins de foi que Moïse, qui entra dans le lit de la mer Rouge et y fit entrer tout son peuple, marchant comme flanqué de la mort de chaque côté, mais rassuré par sa confiance en Dieu. Moïse fut un prodige de foi : Vincent de Paul fut un prodige de foi et de charité, parce qu'il crut que des âmes qui s'étaient ainsi vouées à Dieu, et marchaient dans les sentiers qu'il leur avait tracés dans ses constitutions, auraient autour de leur poitrine une triple cuirasse de grâce pour repousser toute séduction et jusqu'aux moindres traits de cupidité mondaine. Et voici que depuis deux cents ans ces vertueuses filles ont par la sainteté de leurs mœurs glorifié leur Père, à tel point que les ennemis du Christ ne surent de quoi s'étonner davantage ou de la religion catholique qui enrôlait ces vierges admirables, ou de ces vierges elles-mêmes, qui professaient la foi catholique. Certes, engendrer par la charité de semblables filles, qui renoncent aux caresses maternelles, à la tendresse d'un père, à toutes les commodités domestiques pour être envoyées auprès des malades les plus dégoûtants à la fois et les plus rebutants; se contenter, pour les rendre plus promptes à l'obéissance, de les envoyer avec cette recommandation : Allez, jeunes filles! allez, jeunes sœurs! dans cet hôpital, dans cette armée, dans cette province, dans cette ville où nous vous envoyons, les victimes de la contagion tombent l'une à côté de l'autre : engendrer de semblables filles pour tous les hôpitaux qui en veulent, pour tous les malades qui les réclament; engendrer une famille semblable, non pendant une année, non pendant une génération, mais pendant des siècles, c'est-à-dire tandis que sur la terre on entendra nommer Vincent de Paul, n'est-ce pas multiplier les prodiges de la charité comme les sables de la mer?

XVI. Et quel fut jamais celui de tes fils, ô illustre nation française, qui pensa le premier à faire de toi une mère moins dénaturée envers plusieurs de tes enfants? Ce fut Vincent de Paul. O monde, que tu portes de malice dans tes flancs! et comme elle déborde de toute part! Les fruits de l'incontinence, bien qu'innocents, étaient, avant d'avoir vu le jour, condamnés par leurs mères à la mort violente réservée au crime; et c'était parmi les plaisirs qu'était délibérée et portée une sentence destinée à cacher une faute par une faute plus énorme. C'était dans la bonne ville de Henri le Grand, de Louis le Juste, qu'on étouffait sans pitié une multitude de ces enfants. Il se trouvait des nourrices qui, ne pouvant supporter les plaintes de ces enfants faméliques, leur faisaient avaler des boissons assoupissantes, jusqu'à leur procurer ainsi la mort. La barbarie de quelques monstres allait jusqu'à acheter ces innocentes créatures, pour avoir leur sang, pour pratiquer sur leurs membres des sortiléges et des secrets de nécromancie, et pour trafiquer de leur sang en faveur de ceux qui n'avaient pas horreur de chercher un reste de vie dans ce bain horrible. O Vincent! qui donc te dénonça de telles abominations?... Qui les lui dénonça? Lui-même il en fut témoin. Il revenait de mission, et sous les murs de Paris il aperçoit un mendiant qui était en train de dépouiller de ses chairs le squelette d'un enfant. Il fond sur ce vautour humain, et lui arrachant des mains la pauvre victime, il entre dans Paris, exhalant par de hauts cris sa commisération; et quand il voit une grande foule de peuple ramassée autour de lui, il lève de toute la hauteur de son bras ce lugubre trophée. La multitude frémit à cette vue, comme frémirent autrefois les douze tribus d'Israël lorsque le lévite d'Ephraïm leur envoya à chacun un lambeau du corps de son épouse, victime de la brutalité des Benjamites. Mais Vincent ne voulait pas de cette vengeance qui répand le sang, il voulait une vengeance exercée par la charité. Je ne trouve dans l'histoire aucun parallèle à mettre en regard : car s'il montre au peuple les pièces de conviction du crime le plus horrible, ce n'est que pour faire appel à la charité seule, dans l'intérêt des âmes les plus innocentes. De fait, en présence de cette multitude passionnée, il va prendre douze enfants maladifs entre les mains de la veuve de saint Landry, déclarant qu'il veut en être le père; par cet exemple, il persuade bien mieux que par cent discours à tous les assistants de se substituer, eux aussi, aux pères et mères de ces enfants infortunés, et ainsi Vincent de Paul commença à fonder cet admirable asile de Bicêtre. Mais la trompette guerrière a sonné; Paris est assiégé; la rareté des subsistances, la nécessité de mettre des troupes sur pied, diminuent les ressources de l'œuvre admirable qui patronne les enfants exposés; tout le monde est découragé. A la bonne heure que tous soient découragés, la grande âme de Vincent de Paul ne se trouble ni ne s'attriste. Il envoie de tous côtés des invitations aux dames de Paris, pour qu'elles viennent à une conférence : « Or sus, mesdames, vous avez été les mères de ces enfants, selon la grâce, depuis que leurs mères selon la nature les ont abandonnés; voyez maintenant si vous voulez aussi les abandonner. Cessez d'être leurs mères pour devenir à présent leurs juges; leur vie et leur mort sont entre vos mains; je m'en vais prendre les voix et les suffrages; il est temps de prononcer leur arrêt, et de savoir si vous ne voulez plus avoir de miséricorde pour eux. Ils vivront, si vous continuez d'en prendre un charitable soin; ils mourront et périront infailliblement, si vous les abandonnez. » Oh! qui pourra résister à un Démosthènes chrétien? Votre Tullius, ô Romains, votre Hortensius ne plaidèrent jamais au forum avec une telle véhémence, en si peu de paroles. Toutes les dames, cédant à une telle éloquence, furent touchées jusqu'aux larmes, et décidèrent

unanimement qu'il fallait soutenir le champion de la charité dans ses efforts en faveur des enfants délaissés. Vincent poursuivait d'ailleurs les prodigieuses entreprises de sa charité, et les étendait à des milliers d'habitants. Il allait de toute part, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre, les arracher d'entre les étreintes de la mort. Au bout de peu d'années, Paris vit ses rues moins dépeuplées, et cette cité put dire d'elle-même, comme Isaïe le faisait dire à Jérusalem : *Quis genuit mihi istos? « D'où me sont venus ces enfants?* » (*Isa.*, XLIX, 21.) C'est Vincent qui a rendu la vie à un si grand nombre de tes fils, qui feront honneur à tes arts, à tes sciences, à tes armes.

La ville de Paris vit aussi d'autres habitants qu'elle avait oubliés, parce qu'ils étaient frappés de démence ou d'imbécillité. Elle put les retrouver, les uns rendus à l'usage de la raison et aux relations sociales, les autres du moins assez bien surveillés pour n'être plus au-dessous des brutes, et ne plus troubler les familles par leurs actes de frénésie: *Et isti ubi erant ?* (*Ibid.*) C'est aux soins de Vincent que tu dois leur traitement et leur guérison.

La ville de Paris vit aussi des hommes blanchis par l'âge transportés dans d'autres contrées, y couler heureux et contents le soir de la vie, et ne plus venir assourdir les passants de leurs plaintes, ne plus venir vaguer dans une attitude humiliante, le long de ses quais ou dans ses jardins publics, et elle put dire : *Et istos quis enutrivit ? « Qui donc a nourri ceux-ci ?* » (*Ibid.*)

Cette ville chercha aussi ceux de ses fils qu'elle avait répudiés et marqués du signe de l'infamie, les jetant tout nus, les bras et les pieds chargés de chaînes, sur des galères, ou dans l'air impur et étouffant de cachots infects, et elle ne les retrouva plus; ou plutôt elle les trouva dans la prison de la rue Saint-Honoré ou de la rue Saint-Bernard. Elle apprit ensuite qu'ils avaient été recueillis à Marseille, en meilleur ordre, hébergés pour l'âme comme pour le corps; qu'ils y respiraient un air vital, ne blasphémaient plus contre Dieu, ne maudissaient plus le genre humain, ni leur propre existence; mais que dans toutes leurs bouches se retrouvait une seule parole, une seule expression, le nom béni de leur nouveau père, Vincent de Paul.

Et la ville de Paris confuse s'écriait: *Ego transmigrata et captiva* (*Ibid.*), moi, devenue esclave par suite des factions, des ligues malheureuses, des siéges et des guerres; *Ego destituta et sola* (*Ibid.*), moi délaissée par les amis qui m'ont trahie, par mes voisins qui m'ont dressé des embûches, par les conjurés qui ont poignardé deux de mes rois et m'ont remplie de sang; moi, devenue cruelle comme les autruches du désert; je vois un seul de mes fils, thaumaturge de la charité, au milieu de mes désastres, un seul de mes fils se charger de couvrir tous mes opprobres et de réparer mon honneur par des prodiges de bienfaisance, innombrables comme les sables de la mer, *Istos quis enutrivit*, *quis genuit istos*, *et isti ubi erant ?*

XVII. O Paris, tu es entendu de la Lorraine, de la Picardie, de la Champagne, et ces provinces élèvent leur voix au-dessus de la tienne, et elles s'écrient : C'est à nous, ô Paris, que tu dois laisser ces expressions de Jérusalem, puisqu'elles conviennent bien mieux à nos douleurs qu'aux tiennes..... De fait, combien le ciel n'avait-il pas accumulé de peines et de désastres sur ces provinces ! Lorsque je me rappelle le sort des villes de Nancy, de Bar-le-Duc, de Toul, de Pont-à-Mousson, de Metz, de Verdun, de Saint-Mihiel, qui furent les premières frappées dans cette grande désolation de la Lorraine, ma pensée se reporte sur l'extase de Jean l'Evangéliste, alors qu'il vit dans le ciel un temple s'ouvrir, se remplir de fumée, puis un ange en sortir avec les sept coupes pleines de la colère du Dieu vivant. Tout le territoire de la Lorraine et de Bar-le-Duc était rougi de sang et couvert de ruines; l'élite des gentilshommes et des bourgeois qui avait pu échapper au fer et au feu promenés partout par les barbares Suédois s'étaient réfugiés dans Paris; les misérables qui étaient restés dans le pays, n'avaient plus que la peau sur les os, se repaissant d'herbes sauvages, et broyant sous leurs dents le gland pâture des animaux. Chose horrible à raconter! Ce n'était plus la bête fauve, ou l'oiseau, mais l'enfant sans défiance qui, en traversant les chemins, tombait sous les coups du chasseur. Si en Judée on vit jusqu'à des mères faire cuire les membres de leurs enfants, en Lorraine deux mères firent l'horrible convention de faire successivement du corps de leur propre enfant un barbare festin afin de prolonger leur propre vie de quelques jours; si l'histoire ne l'attestait on se refuserait à croire que des fils se nourrirent des chairs du cadavre de leur propre père; ce que ni Samarie, ni Jérusalem n'avaient peut-être jamais vu. Quelques années après, le désastre de la Picardie et de la Champagne ne fut pas moins digne de pitié. N'écoutant que leur rage et leur cupidité les Espagnols saccagèrent tout et n'épargnèrent rien. Les soldats de Mazarin accourus pour défendre ces provinces furent attaqués de la peste ; les souffrances et la famine moissonnaient les hommes par centaines ; les routes et les campagnes regorgeaient de cadavres. Les paysans se réfugiaient dans les villes pour échapper à la disette et les villes les repoussaient au dehors; à tel point qu'en Picardie dans leur rage famélique les habitants avalaient des lambeaux de vêtements, des lézards, des grenouilles. Les malades, hélas! gisaient dans les maisons découvertes et à demi ruinées par les pillards, et se trouvaient confondus pêle-mêle avec les morts privés de sépulture, tandis que les loups venaient au milieu de la nuit flairer les cadavres jusque dans les maisons, et les vivants trouvaient dans leurs entrailles à jeun la plus prompte

sépulture. Oui, Lorrains, Picards, Champenois, si ce fut Vincent de Paul qui tâcha de panser et de guérir de si cruelles et si profondes plaies, il vous appartient de proclamer en première ligne Vincent votre père; après vous viendront Paris, et les villes et les peuples sauvés par lui, en aussi grand nombre que les sables de la mer.

XVIII. Mais pourquoi la miséricorde divine en faveur de la Lorraine, ne toucha-t-elle pas le cœur de Louis XIII, ou du puissant Richelieu? Le premier pourtant était compatissant et juste; le second était opulent! Pourquoi n'inspira-t-elle pas aussi à la reine Anne ou à Mazarin son ministre de sustenter la Picardie et la Champagne? Et pourtant cette reine était une femme de haute sagesse et d'une conscience timorée; et son ministre regorgeait d'or et d'argent. Il ne vint aucune aide de ces côtés-là. Si Dieu s'était servi de ces personnages, on aurait dit que c'était l'or et la puissance royale qui avaient soulagé ces peuples; on n'aurait nullement songé à la vertu de la charité qui sème de grand cœur sans rien redemander et qui n'attend sa récompense que dans le ciel. Le grand ministre de cette sainte charité a donc été Vincent de Paul, qui à ces deux époques désastreuses se lève plein de zèle au milieu de Paris, fait sonner haut la voix de la compatissance, se remet en tout entre les mains de la Providence divine; on l'entend partout, dans les temples, dans les couvents, dans les monastères, dans les assemblées de charité, dans les palais des grands, dans les maisons des particuliers, dans les boutiques des artisans. Il commence par les offrandes prises sur le petit patrimoine de ses prêtres, et montant de rang en rang, il réussit à provoquer de telles largesses en faveur de ces malheureuses provinces, que grâce à lui Paris peut regarder cette époque comme l'âge d'or de la charité et du zèle des dames pour le soulagement des pauvres. De fait il envoyait d'abord des secours à sept villes de Lorraine et ensuite à vingt; plus tard il en envoyait dans les fermes, dans les bourgades, dans les hameaux, dans les chaumières. Dix ans après il devenait la ressource providentielle des Picards et des Champenois, et les pourvoyait tous de blé, de farine, de légumes, de viande, de vêtements et d'outils de toute sorte. En vérité, pour la gloire de Vincent mieux valait l'adversité que la prospérité, la maladie que la santé, puisque c'étaient justement les maux extrêmes qui faisaient ressortir et briller l'extrême bienveillance de son cœur charitable. Qui pourrait donc refuser de louer avec moi ce grand thaumaturge de la charité, dont le cœur si large pour la bienfaisance se chargeait de fournir de vivres et de ramener de la mort à la vie des provinces entières, où l'œil n'apercevait plus que funérailles et débris? Oui, le cœur de Vincent était si vaste que sans diminuer dans Paris les secours nécessaires à tant d'établissements charitables, il avisa néanmoins à nourrir pendant huit années la noblesse fugitive de Lorraine, et nombre d'Anglais proscrits par Cromwel, ce monstre de scélératesse et d'hypocrisie. Oui, vous louerez avec moi ce thaumaturge de la charité, qui né en Aquitaine, simple gardeur de brebis, s'éleva par la seule vertu de l'Evangile à un tel degré de considération, qu'à sa demande on versait dans Paris les dons pécuniaires par milliers et par millions de livres. Jamais Vincent de Paul ne prenait le change, jamais il ne se décourageait, quelque dures que fussent les épreuves auxquelles voulut sans aucun doute le soumettre ce même Dieu qui par charité se laissa mettre à mort sur la croix. Si pourtant quelquefois Vincent se montra soucieux et plein d'anxiété, ce ne fut point parce qu'il manqua de charité, mais c'est parce que la charité devenait pour lui comme un martyre. La charité en effet est une vertu qui prend plus de force à mesure qu'on la cultive; elle est ingénieuse à se tourmenter, elle voit des besoins partout; jamais sa soif ne s'étanche, et jamais elle ne trouve les secours suffisants. Notre Vincent de Paul, après tant de millions versés par ses mains, après qu'il eut ouvert son cœur paternel à tous les disgraciés de la fortune, après qu'il eut, pour ainsi dire, lassé les calamités humaines, en les repoussant à force de secours et de bienfaits, ne se sent pas encore rassasié de charité; dans l'appréhension de la perpétuité des désastres, il désire la paix, il la veut, il la demande à grands cris; il veut la paix, sans quoi il déclare qu'inutilement il se consume à sauver des enfants à l'Eglise et à la patrie. J'irai, dit-il un jour, trouver Richelieu dans son palais; j'irai, dit-il une autre fois plein d'espérance, auprès de la reine Anne. Au premier il fait un tableau de toutes les horreurs et de toutes les ruines qui ont été le résultat de la guerre. A la reine il retrace les innombrables fléaux qu'amena la Fronde après elle. « Ah! donnez-nous la paix, disait-il à tous les deux d'une voix lamentable, donnez nous la paix; délivrez Paris d'un siége dont les suites sont si cruelles; consolez la France de tant de maux; apaisez les haines; remettez les glaives dans leurs fourreaux. » Ce sont là deux actes solennels de charité nationale, dignes d'être éternisés par le marbre et le bronze; et d'être consignés dans les archives où la France conserve le précieux souvenir de ses fils les mieux méritants: ce sont des actes pour lesquels les Français du XVIIe siècle durent porter Vincent de Paul aussi haut que l'avaient pu faire les habitants d'Antioche pour leur Flavien, les Thessaloniciens pour l'évêque Ambroise, et les Italiens pour Léon le Grand, médiateur de la paix auprès d'Attila et de Genséric. Ce sont deux faits, qui doivent mériter à Vincent de Paul le titre de *Vase de la charité*, tout ainsi que Paul fut si noblement et à si juste titre appelé un *Vase d'élection*.

Maintenant pour ramener la fin de mon discours, au même point d'où je suis parti en le commençant, je m'adresserai de nou-

veau à Rome et lui dirai : Enorgueillis-toi saintement, je le répète ; puisque c'est dans tes basiliques, et par le ministère de ceux qui depuis Simon Pierre n'ont cessé de régner sur tes sept collines, qu'est décerné le diadème triomphal aux champions du Christ. Et vous, Romains, en rentrant dans vos maisons, dites à vos fils, que votre gloire est supérieure à celle de vos ancêtres, en ce qui concerne la rémunération des héros, parce que vous êtes plus justes. Oui, ici, dans Rome chrétienne le laurier céleste immortel est décerné aux vrais sages, aux hommes vraiment magnanimes, aux vrais bienfaiteurs de l'humanité, tels par exemple que Vincent de Paul, cet homme de prodiges, qui sans ressusciter les morts, sans rendre la lumière aux aveugles, sans redresser les boiteux, fut réellement un thaumaturge de sagesse et de charité ; le thaumaturge de la Providence divine, digne à tous égards de l'éloge donné par l'Esprit-Saint à Salomon : *Dedit Deus sapientiam et prudentiam multam nimis; et latitudinem cordis quasi arenam quæ est in littore maris.*

DISCOURS VI.

PANEGYRIQUE DE SAINT PACIFIQUE DE SAN SEVERINO,

Prononcé le 12 septembre 1839, premier jour du solennel triduo célébré en l'honneur de ce saint, à Rome dans l'église de Saint-François a Ripa.)

Omnes semitæ illius pacificæ. (*Prov.*, III, 17.)
Toutes ses voies ont été pacifiques.

Le grand poëte d'Israël, après avoir chanté sur sa harpe d'or les merveilleuses harmonies du monde physique, après avoir dit comment les cieux racontent les gloires divines, et comment les jours et les nuits dans leur cours alternatif n'ont qu'une voix pour révéler la toute-science du Créateur, passe dans le même psaume à un autre objet non moins digne de ses chants ; il célèbre la toute-puissance et la sagesse de l'Eternel, en ce qui concerne le monde des intelligences. Il exalte la vertu divine de cette loi immaculée, qui change les âmes, qui donne la sagesse à celui qui en est dépourvu, qui porte la joie dans les cœurs, qui fait briller la lumière pour les aveugles, dont tous les jugements sont l'équité même, plus désirables que l'or le plus pur, plus doux que le miel qui coule du rayon nouveau. Ainsi le Prophète nous enseigne que la haute sagesse de Dieu ne se révélait pas plus clairement dans les lois qui président au merveilleux mécanisme des sphères et des corps célestes, que dans les lois auxquelles il lui a plu d'assujettir la conduite et le gouvernement des âmes créées à son image et à sa ressemblance.

Combien est admirable et ravissant surtout après la révélation de l'Evangile, cet ordre selon lequel s'élèvent à toutes sortes de bonnes œuvres les intelligences qui vivent de la vie de la grâce au sein de l'Eglise de Jésus-Christ. Là exhalent leurs parfums les lis de la virginité ; là fleurissent les roses par des sacrifices multiples ; il n'est pas jusqu'aux ronces et aux épines, arrosées du sang des saints pénitents, qui ne se présentent revêtues de grâces ; là vous admirerez le courage des apôtres qui affrontèrent les barbaries de tout genre, et les fatigues de toute sorte. Là vous apercevrez ces grandes lumières des saints pontifes, qui apportèrent aux hommes la meilleure des civilisations : je veux dire la pureté des mœurs et la foi en un Dieu qui, selon les œuvres bonnes ou mauvaises, tient en réserve une récompense ou une peine éternelle. Dis-nous, chrétien : est-ce que ces âmes si humbles, si charitables, si pleines de mansuétude, ne te subjuguent pas par un charme secret ? à leur aspect ne te sens-tu pas épris de la souveraine perfection du Dieu, le législateur des intelligences, qui se plaît à les gouverner par sa grâce et qui sait rendre chacune d'elles admirable par toutes les diversités de la vertu parfaite ? A quoi serviraient les cieux, quelle serait l'utilité de la terre, s'il ne s'y trouvait des intelligences amies du bien ? Or c'est à l'Eglise qu'il appartient de faire briller ces âmes qui possèdent la vie ; puisqu'elle a, pour ainsi dire, son firmament, où elle peut placer radieuses celles qui en sont plus dignes. Précisément parce que nous étions arrivés à un siècle par trop indifférent pour le culte de Dieu et de ses saints, l'Eglise voulut opposer à l'indifférence des hommes la plus solennelle des pompes religieuses, et elle demanda au Christ son époux, par des prières et des jeûnes, qu'il voulût exalter à la fois cinq de ses fils, comme intercesseurs nouveaux entre le ciel et la terre. Rappelez-vous, Romains, l'éclat de cette pompe qui eut lieu dans vos murs. David embrasé d'un divin enthousiasme célébrait la marche triomphante de l'arche, lorsqu'il chantait : *Viderunt ingressus tuos, Deus.* (*Psal.*, LXVII, 25.) Nous, nous vîmes la marche triomphale des saintes images de cinq nouveaux patrons intronisés dans les cieux. Pendant que les tours de nos temples envoyaient au loin l'expression de notre joie par les sons de l'airain frémissant, les portiques du Vatican devenaient les échos des plus ferventes prières et des hymnes de louange. De nombreuses voix d'enfants montaient vers les cieux : *Ibi Benjamin adolescentulus.* Là ne manquaient pas non plus les chants des fils du Carmel, des époux de la pauvreté, des prédicateurs de la foi, des vénérables religieux qui nous ont conservé les traditions de la sagesse antique. Là on entendait prier en longues files les lévites et les prêtres : là étaient les chefs de Juda, de Zabulon, de Nephthali : *Principes Juda duces eorum, principes Zabulon, principes Nephthali.* (*Ibid.*, 28.) Là on admirait la magnificence du sénat romain, les hauts dignitaires que l'Eglise décore de la pourpre, enfin celui en qui doit revivre jusqu'à la fin des siècles, le Prince des apôtres ; et tous chantant des hymnes au Seigneur venaient dans ce temple, centre du monde, demander à Dieu la ratification de ce qui avait été fait. Là étaient représentés par de pieux pèlerins

les peuples de tous les rivages, de tous les climats. Là étaient des rois et des princes, et si jadis l'Egypte et l'Ethiopie voulurent contribuer aux honneurs rendus à l'arche, on peut dire aussi que l'Allemagne et la France, l'Angleterre et la Savoie, la Sicile et l'Espagne et la pieuse Italie tout entière étaient venues rendre au vrai Dieu le plus religieux et le plus solennel hommage. Oui, la canonisation qui a eu lieu cette année, fut un éclatant hommage de foi et d'adoration rendu à la Trinité sainte. Ce fut un nouveau gage du prix qu'on attache aux choses du monde spirituel, et par conséquent un nouveau titre de gloire pour l'Eglise. Hé! qui peut réclamer une plus grande part dans cette gloire que vous, ô vénérable famille franciscaine, vous qui seule avez fourni trois des cinq héros nouvellement intronisés? Oui, vénérables fils de la sainte réforme d'Assise, en renouvelant ici avec tant de pompe les honneurs du triomphe décerné à l'illustre enfant de San-Severino, à celui qui, devenu votre frère, prit le nom de Pacifique, vous mettez comme un dernier sceau soit au tribut de foi et d'adoration ainsi offert à Dieu, soit au titre de gloire qui en revient à l'Eglise. Qu'il est beau le nom sous lequel se présente à nous, ce nouveau luminaire, ornement de votre confraternité! Certes du moment que vous m'eûtes honoré de la charge de faire son panégyrique, je trouvai presque impossible de distraire ma pensée de la signification de ce beau nom.

Il me semblait que ce saint bien-aimé ne pouvait être inscrit que dans les rangs de ceux qui sont doux de cœur, et son nom me paraissait exprimer à merveille la vertu fondamentale de sa sainteté. En vérité si l'Eglise, quand elle appelle l'Homme-Dieu le Messie, l'Emmanuel, le Christ, entend exprimer en peu de syllabes ses plus nobles prérogatives, il ne sera pas indifférent pour la dévotion envers saint Pacifique de vous montrer comment en prononçant seulement son nom, vous en faites l'éloge le plus caractéristique et le mieux senti; puisque toutes ses démarches, puisque toutes ses voies ont été pacifiques : *Omnes semitæ illius pacificæ.*

I. Afin de mettre quelque ordre dans mon discours, en vous montrant comment notre héros marcha dans les sentiers de la paix à toutes les époques de sa vie, je le proposerai d'abord à votre admiration gardant la paix avec Dieu, ensuite avec lui-même et enfin avec les hommes.

Et d'abord, pour nous entretenir de cette première sorte de paix, de celle qu'il sut garder avec Dieu, n'est-ce pas une chose admirable que de le voir dès l'enfance contracter l'habitude d'une prière fervente qu'il faisait à genoux devant un petit autel qu'il ornait et décorait avec délice? Ne croyez pas que ce goût de faire une chapelle ne fût en lui comme dans la plupart des enfants, qu'un passe-temps quelconque; car, loin d'en faire parade comme les enfants de son âge, il la tenait cachée dans l'endroit le plus reculé de la maison, ne cherchant que le calme et le silence qui favorisaient son recueillement en Dieu. Ces habitudes pieuses eurent pour fruit de lui inspirer la pensée de se consacrer à Dieu parmi les pauvres fils de François d'Assise; et elles vous disent assez clairement qu'il était une colombe appelée à se retirer dans une des tours les plus solitaires du lieu saint, pour vivre là où le cœur n'est point agité par les vanités du monde, là où l'on reçoit mieux les célestes influences. Qu'il les ait en effet reçues ces influences, nous en avons la preuve dans la résolution qu'il prit de changer son nom de Charles DIVINI en celui de PACIFIQUE : évidemment il obéissait en cela à l'impulsion de la grâce céleste, qui le formait aux habitudes et aux manières de la vertu de paix

II. Il avait grandement raison d'appeler heureuse l'année de son noviciat qu'il passa dans le couvent de Forano, entouré de toute part de bois épais. Là il se convainquit que le meilleur moyen de consolider la paix avec Dieu, c'était la pratique fréquente de l'oraison, ce colloque de l'âme avec Dieu. Effectivement il y trouvait tant de charmes, qu'il ne pouvait s'en lasser, et dès cette année fut à jamais assurée pour le reste de sa vie son alliance avec le ciel. J'en prends à témoin les innocents qui font la gloire de Bethléem; car ce fut le jour même où l'on célèbre le deuil et les lamentations de Rachel pleurant ses fils, que Charles Divini déposa d'abord les vêtements du siècle, et se voua ensuite solennellement à une vie de perfection. L'ange tutélaire de notre jeune frère, qui monta jusqu'au plus haut des cieux pour y déposer les vœux éternels de son protégé, arriva sans doute au moment où les enfants de Rhama, jouant entre eux avec les couronnes et les palmes teintes de leur propre sang, formaient leurs rondes joyeuses autour du trône de l'Agneau. Ils entendirent combien cet ange de Dieu était heureux de présenter au souverain juge les belles œuvres du noviciat de San-Severino, toutes accomplies selon le bon plaisir de l'Esprit-Saint. Oh! ce serait à eux de nous redire avec quel amour fut acceptée de Dieu la profession du vertueux adolescent, et avec quelle douce complaisance l'Agneau souriait aux bienheureuses sphères, en bénissant celui qui par la mansuétude lui était si semblable.

III. Cette bénédiction produisit dans le cœur de Pacifique des fruits abondants. Obligé de passer de la vie tout ascétique du noviciat à celle des études philosophiques et théologiques, nous le verrons se servant aussitôt des sciences pour resserrer les liens de la paix qui l'unit au Seigneur. Or je soutiens que ce fut là pour lui l'un des plus beaux titres de gloire. Non, il n'imita point dans ses studieux labeurs la multitude des insensés, et il ne se laissa point séduire par tous les sophismes de l'impiété qui arrêtent dans leur essor et abaissent vers la terre tant de nobles intelligences. O vous, pauvres égarés, qui, rejetant la croyance en Dieu, pâlissez sur les livres et usez vos jours dans

l'analyse des vils métaux et de l'argile, n'aboutissant qu'à nourrir en vous-mêmes le ver rongeur d'un scepticisme désespéré, placez-vous en regard de Pacifique qui, s'affermissant dans la croyance de l'immortalité de l'âme, jouissait par avance de cette douce vie qui consistera dans la vision de Dieu. Quand il méditait sur les mystères du sacrement de l'amour, il se passionnait tellement pour l'objet de sa foi, qu'il courait plein d'amour au pied des autels où se conservait l'hostie sainte, et là, unissant dans son cœur la foi à la science, il consolidait par le banquet Eucharistique cette paix qui faisait de lui un homme du ciel plus que de la terre. Je ne perdrai pas le temps à vous dire que cette étroite alliance de paix se resserra encore davantage lorsqu'il fut élevé au sacerdoce. Pacifique ne pouvait s'arracher au saint autel ; et lorsqu'il tenait entre ses mains l'objet de son amour, il devenait si étranger à toute pensée de la terre, qu'il se soulevait comme suspendu en l'air, et comme s'il eût pris son vol vers les joies du paradis. Nous lisons, il est vrai, dans l'histoire de Moïse, qu'après avoir vu sur la montagne, parmi les éclats de la foudre, la face de Dieu, et après avoir entendu le tonnerre de la voix divine, il descendait avec un visage radieux et éblouissant vers les infidèles tribus d'Israël. Mais nous aurons aussi à dire dans l'histoire de Pacifique, qu'au moment où il célébrait le saint sacrifice, son visage devenait resplendissant de lumière, et tous pouvaient voir qu'il fixait l'hostie sainte l'œil en feu, et lui-même, pour ainsi dire, incandescent. C'est ainsi que comme il était en paix avec le Seigneur, le Seigneur à son tour lui donnait un avant-goût de la paix et des délices éternelles. Rien donc d'étonnant si, lorsqu'il tenait entre ses lèvres le calice du précieux sang, il semblait ne pouvoir plus les en détacher; et si lorsque dans sa vieillesse, étant devenu aveugle et ne pouvant plus célébrer, il se clouait au pied des saints autels, n'entendant rien, si fort qu'on élevât la voix, ne sentant rien, quoi qu'on fît pour le tirer de là. O sainte alliance de Dieu et de Pacifique, scellée d'un côté par les œuvres de justice, et de l'autre par les prodiges de la toute-puissance!

IV. Parmi tant de prodiges opérés en faveur de Pacifique, il en est un que je ne veux pas taire, parce que, selon moi, il justifie parfaitement cette alliance de paix entre notre saint et son Dieu. Peut-être aux yeux de quelques-uns sera-ce une circonstance minime que plus d'une fois Pacifique ait été rencontré et joyeusement salué par des volées d'hirondelles. Pour moi j'y reconnais un trait admirable de la sagesse divine. N'est-ce pas ce qui arrivait à Adam, alors qu'il était encore en paix avec son Créateur? Transportons-nous dans ce jardin de délices qu'il habitait : de toute part de doux parfums, et où, de la surface des fleuves qui serpentaient doucement, se levaient des brises suaves. Je me représente cet ancien des jours, ce père commun, au premier matin, où il vit surgir d'au delà le Gange l'aurore aux teintes safranées. Je vois accourir vers lui voletant de branche en branche d'innombrables légions d'oiseaux tout joyeux, qui de leurs chants accompagnent son hymne matinal. Pareillement je me le représente, après le coucher du soleil, lorsque la nuit commençait à étendre ses voiles, et qu'il lui plaisait de reposer sur un doux gazon, sous le vert pavillon que lui offrait un platane ou un olivier; alors le rossignol accourait au milieu des saules du ruisseau voisin pour gazouiller près de lui ses inimitables modulations. Ne perdez pas de vue, chers auditeurs, l'image d'Adam, parce que c'est en réalité l'histoire de Pacifique. Un jour de grand matin il se rendait dans une petite église située sur les sommets de l'Apennin : et voilà qu'une volée d'hirondelles vint à sa rencontre fêtant son retour par leurs ébats et l'animation insolite de leurs chants. Puis lorsqu'il vint à s'endormir dans cette solitude, les fidèles oisillons ne cessèrent pendant toute la nuit de gazouiller au-dessus du toit sous lequel il reposait, et semblaient chanter la placidité de son sommeil : certes il n'y a que l'ami de Dieu qui dans la rigoureuse acception du mot, dorme d'un sommeil paisible. Plus d'une fois on vit à Sainte-Marie *delle Grazie* plusieurs de ces oiseaux venir, apprivoisés, voltiger autour de ses épaules et sur ses mains, et caracolant et gazouillant se former tantôt en couronne, tantôt en pavillon au-dessus de sa tête, et lui exprimer la plus tendre affection, jusqu'à ce que Pacifique, les bénissant, leur donnait ainsi leur congé. O admirable sagesse de Dieu, qui, en considérarion de l'alliance de paix conclue avec Pacifique, le favorisait de ces prodiges, accordés seulement à Adam, lorsqu'il était encore dans l'état de pacifique innocence !

V. Je ne répondrais pas que quelqu'un n'allât s'imaginer que Pacifique devait avoir perdu ses droits à l'amitié de Dieu, lorsque Dieu, selon l'expression des Livres saints, vint le visiter par deux cruelles afflictions. Mais qui ne sait que les fils les plus aimés du Père céleste, sont ceux qu'il frappe et éprouve le plus cruellement? Job doit-il sa sainte renommée à ses richesses et à sa belle et nombreuse famille ? La plus insigne gloire lui fut assurée du moment que, languissant sur un fumier, il devint le grand héros de la patience. Nous devons en dire autant de Pacifique. Plus il fut éprouvé, plus il fit de progrès dans l'amour de Dieu ; et il en acquit d'autant plus de mérite auprès de lui. En effet dans la prospérité il est facile de se montrer reconnaissant et de se tenir en paix. Il n'appartient qu'à une grande âme de garder la paix avec celui qui vous précipite dans le malheur et qui, le pouvant, ne fait rien pour vous en retirer. Notre saint avait reçu de la nature une oreille heureusement douée pour l'art de la musique; de sorte qu'un jour entendant jouer du violon, il en fut si vivement impressionné, qu'élevant aussitôt sa pensée aux chants célestes, « Que sera-ce,

s'écriait-il, que sera-ce dans le ciel, si le frémissement d'un archet de crin est capable sur la terre de nous causer un si grand plaisir ? » Pitié pour notre bon Pacifique ! Voici qu'il vint à perdre le sens qu'on a appelé le plus innocent entre tous, le sens de l'ouïe. Il entrait dans le temple; il se tournait vers le grandiose instrument qui inspira Cécile la sainte, et tantôt il se rappelait les sons éclatants et majestueux, tantôt les suaves mélodies qui autrefois élargissaient à l'infini sa pensée et ses affections. S'il voyait dans le chœur les frères mouvoir les lèvres, il se souvenait des hymnes et des psaumes dont autrefois le chant réjouissait sa piété ou l'excitait aux sentiments de la plus suave componction. Son chagrin n'était pas moindre quand il venait à songer qu'il n'entendait plus la clochette avant-courrière de la psalmodie matinale; de sorte que son zèle pour la stricte observance le réduisit à la dure nécessité de se tenir au balcon, même pendant les nuits glaciales de l'hiver, pour tâcher d'apercevoir les mouvements de la cloche qui sonnait le réveil. Tout cela pouvait exposer Pacifique à la tentation de murmurer contre Dieu qui l'avait ainsi frappé de surdité. Mais il souffrait tout et il aurait plus souffert encore, plutôt que de déchaîner sa langue ou laisser son cœur s'aigrir contre le ciel, dont l'amitié avait plus de prix à ses yeux que toutes les harmonies et les chants de la terre.

VI. On peut dire en toute vérité qu'il souffrit avec une égale résignation la seconde infortune, bien plus cruelle encore, celle de la perte de la vue. Voyez-le ce bon serviteur de Dieu, qui cherche son chemin dans les dortoirs et marche à tâtons pour trouver l'issue qui doit le conduire à l'église. Ecoutez comme il prie : Mon Dieu, mon Dieu, tu m'avais donné deux yeux pour contempler les œuvres et les magnificences de ton pouvoir créateur; tu me les a ôtés; je te contemplerai avec les lumières de l'intelligence. Si je ne deviens muet, je ne cesserai de répéter les chants du royal Prophète; et bien que je ne voie plus la splendeur des cieux et des étoiles, qui font éclater leur joie en ta présence, je les invoquerai comme autant de langues pour te louer. Ton firmament où se promènent les planètes au front d'argent, est devenu pour moi, comme une nuit, un abîme sans fond : mais je ne laisse pas de le célébrer comme le magnifique chef-d'œuvre de tes mains. Pour moi le printemps avec ses fleurs, l'été avec ses plaines dorées, l'automne avec ses fruits décorés des plus belles couleurs, sont pareils à l'hiver alors que la terre est tristement dépouillée : mais je n'en bénis pas moins ta main divine qui conduit avec tant de sagesse les diverses saisons.

Qui sait combien de fois il se sera tourné vers Marie, cette étoile des affligés, à laquelle il avait voué un amour et une dévotion sans pareille ? ô Marie, lui aura-t-il dit, je trouvais mon bonheur à contempler autrefois ton image si chaste et celle de ton fils. S'il m'est dur d'être aveugle, c'est parce que je ne puis plus te voir, ô ma tendre Mère. Je n'en serai pas moins ton affectueux serviteur, l'ami de ton doux Jésus; je serai son ami d'autant plus affectionné, qu'il va me dépouillant de la scorie des sens extérieurs, afin que je commence à vivre de sa vision. Nous voici donc, auditeurs, arrivés à cette conclusion, que la surdité et la cécité devinrent pour Pacifique et la source et la preuve de la paix parfaite qu'il conserva toujours avec Dieu.

VII. Si la sainteté de Pacifique doit nous paraître éminente par cela seul qu'il se maintint toujours en paix avec Dieu, elle ne devra pas nous paraître moins admirable, lorsque nous considérerons comme il sut vivre en paix avec lui-même. A cet égard on a besoin d'une vertu d'autant plus grande, que depuis la chute nous portons en nous-mêmes des ennemis en quelque sorte indomptables : je veux dire l'orgueil de l'esprit et les convoitises, il ne faut pas en conclure qu'il ait dû vivre plutôt en guerre qu'en paix avec lui-même. La paix ne se peut conquérir qu'au prix de beaucoup de fatigues et de sueurs; et tout le monde sait que dans la carrière des vertus il faut toujours débuter par les efforts pénibles; reste ensuite la consolation de posséder heureusement la paix dans le silence des passions domptées. Pacifique opposa donc à l'orgueil une humilité sincère, vertu très-rare dans cette vallée terrestre, séjour de tant de perversités. Il s'y prit dès l'enfance, se soumettant à la rigidité excessive d'un oncle et aux bizarreries de deux servantes, lesquelles, outre qu'elles faisaient retomber sur lui la responsabilité de toutes leurs négligences, le chargeaient de toute espèce de commissions pénibles : ce qui dans une petite ville lui attirait les moqueries des garçons de son âge. En effet il n'y avait moyen pour notre Divini, sous aucun prétexte, de se refuser à aller chercher des provisions dans toutes les boutiques, soit sous un soleil ardent, soit par un froid glacial; et pourtant il s'y prêtait toujours avec beaucoup de discrétion dans ses manières, toujours de bonne humeur, sans jamais se plaindre.

Or ce qui doit augmenter notre vénération pour lui, c'est que de disciple de l'humilité, il en devint un des meilleurs maîtres, en s'enrôlant dans les rangs des fils réformés de François d'Assise. Quelques aunes de grosse étoffe cousues en manière de sac, tel fut le vêtement qu'il choisit pour toute sa vie; pour toute parure il passera autour de son corps une ceinture de corde à plusieurs nœuds; pour tous bijoux il portera suspendu à son côté un chapelet de coco ou de bois; un manteau grossier agrafé avec une petite chevillette en buis, sera son seul abri contre les rigueurs de l'hiver. Dira maintenant qui voudra que l'habit ne doit pas décider de la vertu des moines. Pacifique sera pour nous le prototype de la vertu intérieure, de la vertu qui est réellement dans

l'âme ; parce qu'il fut le religieux le plus humble et le plus obéissant; parce qu'il extirpa de son cœur et rejeta loin de lui tout désir de commandement et de prééminence. Il réprima l'orgueil du savoir, en se condamnant à un silence rigoureux dans les récréations, dans les entretiens, dans les cercles, dans les voyages ; se contentant de répondre s'il était interrogé, et s'abstenant de répliquer s'il était contredit. Il ne s'enorgueillit nullement de ce qu'à l'âge de vingt ans, il fut chargé de faire aux jeunes étudiants des répétitions sur les thèses de philosophie ; ni lorsque les pères, qui avaient voix au chapitre, l'envoyaient par un choix unanime gouverner des couvents ; car de même que jamais il ne se découragea dans l'adversité, il ne se prévalut jamais de la prospérité ; il fallut le supplier pour le décider à s'asseoir au banc de Gardien, et il fit éclater une joie démesurée lorsqu'il eut réussi à remettre en d'autres mains les rênes du couvent de sa patrie. Mais où je veux que vous admiriez le triomphe de son humilité, c'est dans le soin qu'il eut de cacher non pas seulement l'abondance des dons que l'Esprit-Saint lui avait départis, mais de cacher l'excès de ses douleurs et de ses angoisses. C'est chose si naturelle à l'homme que de parler tout d'abord et souvent de son état d'infirmité ; parce que dans la douleur nous espérons au moins de la part d'autrui le réconfort de quelque consolation. Toutefois Pacifique, craignant de se laisser même par là envahir au venin de l'orgueil originaire, cachait toutes ses souffrances. D'un autre côté par l'effet d'une humilité qui n'appartient qu'aux saints, il se présentait souvent à son confesseur, et à mains jointes il le suppliait de le gronder et de le punir bien fort pour toutes ses fautes; si parfois il était assez mal accueilli par lui, c'était assez pour le remplir de joie, comme à l'occasion d'une victoire remportée sur l'orgueil. Or cette joie qu'on éprouve dans l'humilité, n'est autre chose que le repos de la conscience, ou la paix que l'homme de Dieu goûte par rapport à lui-même.

VIII. Je disais en second lieu que, pour posséder cette paix, il faut étouffer les convoitises du cœur. Eh bien ! parcourez de grâce toutes les sortes de convoitises, et vous trouverez que Pacifique les avait domptées et mises à néant. *Convoitise des passe-temps;* Pacifique dompta cette sorte de convoitise, en ne fréquentant jamais les lieux de récréations et de délassement ; jamais il ne se livrait au rire immodéré, jamais il ne laissait aucune passion troubler l'harmonie de son maintien, décomposer les traits de son visage. *Convoitise du sommeil :* il la vainquit, en ayant soin dans chaque saison, même dans la plus rigoureuse, de se montrer vigilant pour la psalmodie nocturne ; et il était le dernier à sortir de sa stalle ; outre qu'il passait souvent les nuits entières en prière, jusqu'au point d'importuner ses voisins, lorsque devenu sourd, il élevait la voix aux heures du repos commun. *Convoitise des voluptés :* il la vainquit en se conservant comme un ange par la pureté de ses mœurs; il ne se prêtait à aucune longue conversation pas même avec sœur Sophonisbe ; ainsi il ne laissait jamais se réveiller l'aiguillon de la chair, ni aucune mauvaise pensée pénétrer jusqu'à son cœur. Aussi est-ce à bon droit que vous le voyez ici portant dans sa main un lis odorant, blanc comme la neige. *Convoitise des plaisirs de la bouche :* il la vainquit, comment? Peut-être ceci vous paraîtra-t-il incroyable ; et pourtant c'est la vérité : Divini encore enfant avait coutume de mêler dans sa soupe du matin une poignée de cendres. Qui pourrait raconter au long tous les procédés qu'il employait pour éteindre la convoitise des plaisirs de la bouche. Je vous dirai seulement qu'il passa toute l'année du noviciat sans jamais manger de viande ; à toutes les vigiles de Notre-Dame, il ne se nourrissait que d'une seule once de pain, et il ne se désaltérait qu'avec l'eau de la fontaine ; dans les trois derniers jours de la semaine sainte il pratiquait le jeûne naturel le plus parfait ; tantôt il rendait insipides les viandes de toute sorte, tantôt il les laissait s'altérer ou se durcir; et il se refusait même un léger rafraîchissement lorsqu'il allait célébrer la messe dans les déserts de l'Apennin ; enfin il multipliait les carêmes, ayant soin d'en offrir un à Jésus-Christ, un autre à Marie, un autre encore à saint Michel, le chef de la milice céleste : un enfin à saint Pierre et à saint Paul, en sorte que je pourrais en vérité compter les jours où sa pénitence était un peu moins sévère, mais non ceux où il déclarait guerre à outrance aux convoitises du ventre. *Convoitise des aises :* il triompha également de celle-ci. Son lit était des plus durs et des plus mauvais. Au plus fort de l'hiver il renonçait au soulagement que l'on trouve à s'approcher des brasiers ou des cheminées ; et dans le trajet d'un couvent à l'autre, bien qu'il eût les jambes malades, il ne voulait entendre parler ni de cheval, ni d'aucune bête de somme, mais il ne voulait d'autre aide qu'un mauvais bâton pour affermir sa marche. *Convoitise des possessions:* non-seulement il la dompta, mais il la détruisit, il la bannit totalement de son cœur. Entrons dans sa cellule. Les meubles de Pacifique ne sont qu'un assortiment de disciplines, l'une de fer, l'autre de petites cordelettes, auxquelles sont fixés des crochets et des éperons à pointes aiguës, avec lesquels il se déchire les chairs. Il y a un siége de bois, pour s'asseoir quand il se lève de ses longues méditations ; il y a une tunique en assez mauvais état et rapiécetée ; un bréviaire fatigué, quelques livres ascétiques copiés de sa main. Voilà ses trésors. De cette manière Pacifique avait fait la paix avec tous ses sens, ou plutôt avec lui-même, car, comme nous le dit saint Jean Chrysostome, la pauvreté est le port du repos ou de la paix. Le monde ne peut comprendre le prix de cette paix que les saints conservent avec eux-mêmes. O hommes, soit que

vous vous partagiez entre plusieurs désirs ou que vous vous attachiez à un seul, toujours pour vous les convoitises succèdent aux convoitises, parce que la coupe des plaisirs criminels, si fréquemment que vous y ayez puisé, ne se vide jamais. Il n'y a donc d'autre frein pour l'insatiable cupidité que la grâce céleste. Seuls les héros de Jésus-Christ, seuls les PACIFIQUES, savent triompher des sens, et les tenir ensuite en repos jusqu'au soir de la vie, pour briller enfin dans le firmament des saintes intelligences.

IX. Ne voulant pas rendre mon discours trop prolixe, je passe au dernier point de ma division, c'est-à-dire à la fidélité avec laquelle notre saint garda la paix avec les hommes jusqu'à la fin de sa vie. Peut-être quelqu'un se prendra-t-il à douter si c'est bien là dans notre héros un titre spécial à nos louanges, vu que tout homme sensé cherche à se maintenir en paix avec le prochain. Mais on devra faire attention que nous ne parlons pas d'une paix conforme aux lois de la politesse et des convenances sociales, mais d'une paix réelle, qui ne fait point acception des personnes, surtout, en ce qui importe le plus, d'une paix agissante, dont est seul capable le vrai sectateur de l'Evangile, d'une paix qui est une paix de support mutuel et de charitables offices. La paix qui a pour compagne la patience est la plus difficile à garder constamment, parce que la malice de nos frères nous fournit de trop fréquentes occasions de l'anéantir. Pacifique eut à la pratiquer de bien des manières, d'après les décrets insondables de Dieu, qui, pour sa plus grande gloire, voulut qu'on le vît constamment triompher de toutes les traverses. Il y aurait ici une trop forte moisson d'éloges pour Pacifique, si j'entreprenais de la cueillir, mais il vaut mieux tirer le rideau sur tous ces titres de gloire héroïque, parce que je ne veux en aucune sorte, aujourd'hui, assombrir et attrister mon discours. Ainsi, j'aime mieux louer le vertueux Divini, de ce qu'il entretint la paix avec les hommes par de charitables offices; or ce qu'il fit pour les autres manières d'entretenir la paix, il le fit pour celle-ci, en s'y exerçant dès ses plus tendres années. Il avait, dans la maison de son oncle, la charge de dresser et de servir la table. On admirera sans doute comment le dîner fini, cet enfant mettait adroitement en réserve les morceaux de pain et les restes des viandes pour les porter aux pauvres, qui se groupaient à la porte de la maison. Oui, une telle conduite est digne de toute admiration, parce que, tant de générosité dans un si jeune âge, est une sorte de miracle moral. Mais passons aux œuvres de miséricorde spirituelle, qui sont bien au-dessus des bienfaits corporels: Pacifique eut surtout à cœur de se montrer bienfaisant envers ceux qui sont pauvres, ou même totalement privés de la grâce céleste. Je ne saurais trop exalter ce genre de bienfaisance, parce que les hommes, n'ayant pas coutume de la récompenser, celui qui l'exerce ne peut qu'avoir un cœur souverainement charitable. Honneur donc à Pacifique, qui se dévoua tout entier pour se rendre utile dans les chaumières, les villages et les localités les plus obscures des Apennins. Il avait composé, dans ce dessein, une série de discours pour le Carême, et d'entretiens apostoliques, pour évangéliser, en missionnaire, les pays les moins civilisés de la Marche d'Ancône et du duché d'Urbin; il parlait comme tout transporté et hors de lui, à la pensée du plaisir qu'il prendrait à rompre, pour ces pauvres montagnards, le pain de la sainte parole du Christ; et cela, dans l'espoir qu'ils parviendraient à une plus claire notion de Dieu, et qu'ils se passionneraient d'amour pour sa loi.

X. Parmi ces bienfaits spirituels, il faudra sans doute ranger les bons conseils: à cet égard, Pacifique mérite les plus grands éloges; mais je ne sais si ce doit être plus pour la bienveillance et la candeur d'âme avec lesquelles il les donnait que pour le haut mérite des personnages qui venaient les solliciter. C'était un Organi, évêque de San-Severino; un Fermiani, qui, depuis, fut évêque de Pérouse; c'étaient des barons, des chevaliers des diverses villes de la Marche d'Ancône, qui le consultaient à tout propos. On voyait ensuite arriver en foule auprès de lui des pères de famille, de malheureuses veuves, de pauvres orphelins. Il vous suffira de savoir que le couvent *delle Grazie* était devenu comme le but d'un pèlerinage pour des hommes de tout rang, de toute condition. Tous regardaient Pacifique comme un père qui les recevait tous avec bonté et les instruisait par de douces et sages paroles; de telle sorte que la seule vue de cet homme de Dieu fut plus d'une fois suffisante pour attendrir des cœurs de pierre; ce qui ne manque pas d'arriver quand on a le bonheur de pouvoir contempler le visage des saints. Aussi, tous les habitants de ces montagnes et de ces vallées savaient bien que Pacifique était l'ami des hommes; et lorsque la mort menaçait de frapper prématurément quelqu'un, on envoyait chercher Pacifique comme pour arrêter le coup fatal. Si la vengeance était à la veille d'éclater entre deux familles, on appelait Pacifique pour désarmer celui qui roulait déjà des projets homicides, parce que lui, qui était en paix avec tous, n'était suspect à personne. Mais que fais-je donc de la meilleure part des bons offices qu'il a rendus par voie de conseil? je veux parler du ministère qu'il exerça dans le saint tribunal de la pénitence? Si les pierres des églises des Franciscains pouvaient prendre la parole, vous entendriez celles *delle Grazie*, d'*Urbin*, de *Treia*, de *Fossombrone*, de *Montalboddo*, vous redire en ma place comment le laboureur, le pâtre, le bûcheron, se levaient d'auprès de lui les yeux gonflés des larmes que Pacifique avait comme exprimées de leurs cœurs. Dans leurs entretiens, ils se rappelaient les uns aux autres quelques souvenirs du bon serviteur de Dieu, le baume de ses consolations, la prudence de ses avis. Ce furent ses pénitents qui déposèrent, sous

la foi du serment, qu'il avait le don de lire dans l'intérieur des cœurs et des âmes, et qu'il découvrait, jusque dans les moindres détails, des péchés que par honte on n'avait pas osé lui avouer. O mon Dieu ! pourquoi ne faites-vous pas naître, je ne dis pas chaque année, et dans chaque localité, mais assez souvent, et du moins pour chaque peuple, un héros de paix bienfaisante, tel que fut Divini, qui avait épousé la pauvreté de François d'Assise !

XI. Aurai-je bien le temps de parcourir en détail les mille formes sous lesquelles se produisait en lui cet amour de la paix bienfaisante? je ne dirai qu'un mot de son zèle à instruire ces pauvres petits enfants, que l'on voit dans les chaumières des villageois, grandir misérablement parmi les troupeaux de brebis et de chèvres, sans la moindre notion de leurs devoirs envers Dieu et la famille. Vous qui assis tout à votre aise sur un sopha, dites dédaigneusement que les moines ont le cœur étranger à toute affection tendre, et ne sont qu'une charge pesante pour la société, entrez, de grâce, dans les couvents où réside Pacifique. Vous le trouverez au milieu d'un groupe d'enfants ramassés dans les carrefours. Heureux disciple de Jésus-Christ, comme il ressemble au divin Sauveur, alors que celui-ci, recherché avec empressement par les Scribes et les Pharisiens, ne témoignait qu'indifférence pour ces hommes qui caressant leur barbe et rehaussant la ceinture de leur tunique, ne s'étudiaient qu'à le surprendre dans ses paroles : en même temps il recherchait avec amour les petits enfants qui tournaient tout autour de lui, et que certains de ces hypocrites auraient bien voulu éloigner d'auprès de sa personne. C'était l'innocence attirée ainsi par le père de l'innocence. Tel Pacifique se laissait entraîner par cette innocente affection qu'il avait pour les petits enfants, et il se plaisait à leur apprendre les éléments de la doctrine évangelique; à l'un il faisait redire l'acte de foi et d'éspérance, à l'autre l'acte d'amour et de contrition. Il nous semble vous voir, excellent prêtre, lorsque vous courez après ce groupe de garçons qui se prennent aux cheveux et en viennent aux mains; vous en saisissez un par le bras, vous essuyez ses larmes, vous lui caressez les joues et rajustez un peu sa chevelure en désordre, puis vous en appelez un autre, vous le calmez; vous les rapprochez l'un de l'autre et face à face; vous rétablissez entr'eux leur amitié première, et les renvoyez à leurs chaumières avec cette belle leçon de charité. Nous voudrions bien aussi voir Pacifique au travers des ravins où vont paître les troupeaux de brebis et de gros bétail. Le voilà qui s'entretient avec le petit berger et le chevrier, il leur aide à épeler les commandements de Dieu; il leur apprend comment se demande au ciel le pain quotidien; comment doit se commencer la prière au point du jour, et comment on doit prier encore quand la nuit se fait. Ainsi notre religieux enfermé dans son couvent, notre philosophe, notre théologien, était devenu le maître affectueux de tous ces enfants du village; il en était le père par sa sollicitude, mais il en était aussi le frère et l'égal; tant il savait se faire enfant avec les enfants de la campagne ! je ne crains donc pas de dire que la vie de notre Franciscain est une éloquente apologie des ordres monastiques; parce qu'elle démontre qu'ils ne sont rien moins que les ennemis de la civilisation. Quel plus puissant moyen de civilisation que d'aller de toute part, comme faisait Pacifique, semant la morale si pure de l'Evangile, et la crainte de Dieu, sans laisser jamais ralentir son énergie ni son zèle, et loin d'obéir à aucun mobile de gloire ou d'intérêt, aller au contraire au-devant de toute espèce de fatigues et de peines ? Honneur certes à Pacifique, lui qui pour les montagnards de la Marche d'Ancône, fut ce qu'avait été Joseph pour l'Egypte : celui-ci, il est vrai, procura l'abondance du blé ; mais notre saint distribuait le pain de vie, le pain de la grâce, qui vaut pour la société plus que l'or et l'argent, puisque la société ne saurait vivre du seul pain que donne le blé.

XII. Tandis que nous en sommes sur le chapitre de la paix bienfaisante, il y aurait quelque chose à dire sur un désir dont Pacifique était dévoré : c'était d'aborder aux plages habitées par les infidèles pour arracher tant d'âmes aux ombres de la mort. On exalte avec raison les chevaliers qui plaçaient la croix sur leur poitrine pour voler à la conquête de la Terre Sainte; mais ne doit-on pas à plus forte raison des éloges aux missionnaires, qui sans ambition de régner, sans aucun lien de vœux ni d'engagements contractés, se transportent de leur plein gré vers les rivages les plus inhospitaliers et les plus barbares? Il est vrai qu'on n'accorda pas à Pacifique l'autorisation de ce voyage apostolique; mais il n'en eut pas moins le mérite d'avoir voulu partir pour aller baptiser les peuples de l'Orient et pour dire aux nouveaux convertis : Je suis un ministre de paix, de cette paix que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre aux hommes de bonne volonté.

XIII. Voici encore un trait qui ne peut qu'éveiller les plus douces émotions. Pacifique eut un tel amour pour les catholiques ses frères, que lorsque vint à éclater la guerre entre les légions du sultan Achmet III, et celles de Hongrie et d'Allemagne, sous l'empereur Charles VI, il se montrait plus préoccupé du sort de nos frères qu'une mère qui gémit sur ses enfants au jour où armés ils volent au combat. C'était l'année que l'immortel Eugène de Savoie, après avoir cueilli les lauriers de Peterwardin et de Temeswar, s'était avancé entre la Save et le Danube, et que les aigles éployées entre une forêt de lances et de mâts de vaisseaux menaçaient de près Belgrade. Vous, guerriers impériaux, vous faisiez des efforts surhumains pour ouvrir la brèche, soutenir des attaques, enfoncer les escadrons de la cavalerie turque; et en même temps un homme qui ne vous connaissait pas, agenouillé sous les chênes et les sapins de la Marche d'Ancône, envoyait au

ciel sa prière semblable à un nuage de parfums sacrés, afin que vos glaives ne fussent pas brisés par les cimeterres impurs des infidèles, et afin que ceux qui tomberaient dans les fers de l'indigne Byzance, ne déshonorassent pas leur baptême et l'onction qui donne le Paraclet. Quelle n'est pas la force de la religion, elle qui peut unir ainsi par un lien d'affection et une armée qui lutte sur les rives du Danube et un pauvre religieux blotti dans quelque grotte des Alpes Italiennes! l'Europe il est vrai toute entière palpitait, le regard fixé sur Eugène : mais Pacifique, le cœur brisé par ses sympathiques émotions, élevait ses bras vers les cieux, en faveur d'Eugène. Où donc fut la plus grande puissance? dans les glaives de ces légions chrétiennes, ou dans la voix suppliante du pauvre vieil ermite? seul Dieu le sait!... Mais nous aussi nous savons que les bras de Moïse tendus vers les cieux, eurent plus de pouvoir que les bras des Israëlites armés de mille dards et de mille glaives. Nous savons aussi que la prière de Pacifique eut une admirable compensation. Oui : le matin même de la victoire, Pacifique séparé par tant de centaines de lieues des champs du carnage, prophétisait l'issue de ce siége si laborieux; et pendant qu'on faisait circuler des rumeurs sinistres sur le sort d'Eugène, Pacifique prophétisait son triomphe et avec son triomphe la paix de l'Europe chrétienne. Bénissons la Providence d'avoir constitué prophète d'une paix si avantageuse, l'homme qui avait porté jusqu'à l'héroïsme l'esprit de la paix et dans ses communications avec Dieu, et dans sa vie intérieure et dans ses relations constamment pacifiques avec ses frères : *Omnes semitæ illius pacificæ.*

XIV. Que puis-je vous dire encore à la louange de celui qui est la gloire de San Severino? Sans doute j'aurais encore à dire; mais je vous en ai dit assez, pour que vous sachiez qu'en prononçant son nom, vous prononcez son éloge. Il fut véritablement le saint de la paix, de cette paix que saint Paul souhaitait si ardemment aux habitants de Philippes; de cette paix qui dépasse toute compréhension: *quæ exsuperat omnem sensum.* (*Philipp.*, IV, 7.) Ah! puisse-t-il nous rendre tous pacifiques! ce serait pour nous un gage certain des effets de la miséricorde et du titre d'enfants de Dieu. Pourquoi certes n'en auriez-vous pas l'assurance, puisque, vous Romains, ayant été sur cette terre les premiers à le saluer comme saint, vous avez eu droit à ses premières bénédictions? Pacifique, du haut des cieux, contemplait l'enceinte de vos murs, le 26 du mois de mai. Pierre, le glorieux dépositaire des clefs, lui montrait du doigt le lieu de sa sépulture : Vois, lui disait-il, le lieu où par l'ordre de Néron je fus mis à mort; vois les jardins témoins de ses voluptés et de ses crimes, où l'herbe croissait impure et engraissée de sang chrétien; et où la croix était en butte à toute sorte de sarcasmes et de blasphèmes. Vois ce temple, cette vaste basilique qui étale ses magnificences en ton honneur; n'entends-tu pas ton nom mêlé aux prières de ces multitudes? N'entends-tu pas que cent et cent fois ils te proclament saint? Bénis-la, cette cité, lieu de ma sépulture et de mes affections; puisse-t-elle à jamais jouir de la paix; la plus fortunée avec toutes les nations dont elle est la reine spirituelle Et Pacifique alors te bénit, cité de Rome, et il te bénit de nouveau dans ce triduo que tu lui as décerné; et il te bénira toujours si tu t'approches avec confiance de ses autels; sois donc assurée de te voir toujours de plus en plus exaltée grâce aux bénédictions que tu reçois de la part de tant de justes. C'est l'hymne que chante en ton honneur toute la cour céleste : *Benedictione justorum exaltabitur civitas.* (*Prov.*, XI, 11.)

DISCOURS VII.

PANEGYRIQUE DE SAINT JOSEPH CALASANCE.

Prononcé dans l'église de Saint-Pantaléon à Rome, le 27 août 1840.

Si les ombres de tous ces flamines, augures et philosophes de l'ancienne Rome, dont nous foulons les tombes à chaque pas sur ce sol éternel, pouvaient soulever leurs pierres sépulcrales et sortir des ténèbres de leurs hypogées, et si elles entraient avec nous aujourd'hui dans ce temple, elles supposeraient toute autre chose avant d'imaginer que l'objet de cette fête soit l'anniversaire de la mort d'un prêtre. Les anciens, il est vrai, avaient aussi un grand respect pour les morts, et surtout pour ceux qui avaient bien mérité de la patrie, dans les emplois de la toge ou de l'épée. Aussi lorsque reparaissait la lune néfaste qui les leur avait ravis, on voyait des groupes de parents ou de disciples s'acheminer vers la tombe et la baigner de leurs larmes. Reconnaissons que les Etrusques nos voisins étaient plus pieux encore : chez eux, au retour des jours funèbres, de longues files d'amis et de parents descendaient dans ces demeures de la mort, y brûlaient des résines odorantes, y laissaient de petits vases pleins de leurs larmes, et couchés sur des lits de deuil, y soupiraient longuement, puis faisaient des libations et employaient cent autres moyens propres selon eux à consoler les mânes de ceux qui reposaient dans les tombeaux. Honneur donc aux peuples de l'antiquité qui, quoique païens, professaient ainsi solennellement le dogme consolant de l'immortalité de l'âme! Or que diraient-ils de nous lorsque pour ceux de nos morts que nous invoquons comme saints, nous changeons en jour de fêtes les jours où ils moururent, et qu'au lieu d'élégies et de chants plaintifs, nous entonnons des hymnes et des chants de joie? C'est là une des beautés de notre auguste religion. La joie à laquelle nous convie l'Église, au jour où se ferme la tombe d'un de ses fils prédestinés, n'est qu'une profession par laquelle nous le proclamons notre céleste protecteur et nous le croyons en toute sécurité éternellement heureux. Qu'on ne me parle pas de cette adulation païenne qui célébrait à

Rome l'apothéose des Césars et de leurs épouses : ce sont là des abominations qui suffisent pour démontrer jusqu'où pouvait aller la corruption de cet empire. A la bonne heure que les gentils parvinssent à tempérer la tristesse du bûcher des Césars par l'essor d'un aigle qui s'envolait vers les nues; mais le paganisme n'eut jamais le pouvoir de rendre vénérables, ni de convertir en sources de confiance et de prodiges les cendres, je ne dirai pas des particuliers, mais même des rois et des empereurs, auxquels on ne craignit pas néanmoins de prodiguer les honneurs divins. Voyez quelle démence : ils allaient sur la voie Sacrée offrir des libations à Romulus le fratricide; et les os de Romulus gisaient au fond du marais de Caprée (5), sans culte aucun, sauf les sacrifices par lesquels on souhaitait le repos aux morts, et qui s'offraient pour Romulus, comme sur les autres tombes.

J'insisterai donc et je demanderai : Quelle serait donc la stupeur de ces ombres du peuple aux longues toges, si, outre qu'ils nous verraient fêter un anniversaire de mort, ils jetaient les yeux sur cet autel, et remarquaient que dans ces reliquaires précieux on conserve une langue humaine et un cœur, eux qui ne voulaient souffrir les restes des défunts ni dans les temples, ni même dans l'enceinte des cités? — Mettez fin à votre étonnement, pourrais-je dire à ces âmes illustres, cette langue que nous vénérons ne se délia jamais que pour des discours honnêtes, pour instruire, pour bénir, pour corriger, pour pardonner, jamais pour nuire, jamais pour dénigrer, jamais pour mentir. Ce cœur ne battait que pour voir les malheureux consolés, les opprimés soulagés; si jamais il se passionna, ce fut toujours pour l'utilité du prochain; jamais il ne s'irrita contre les attaques de ses ennemis; toujours généreux, toujours le cœur ouvert à cette amitié chrétienne qui est large autant que le monde entier ..... Voilà ce que je dirais aux sages des temps anciens, et je me plais à vous le redire à vous, ô mes frères en Jésus-Christ, afin que nous trouvions de plus en plus notre consolation et notre joie dans le culte que nous rendons aux saints et à leurs reliques vénérées. Comment, en vérité, notre ardeur ne s'animerait-elle pas à la vue du sang d'un Joseph Calassance de Peralta, de cet homme dont la vie seule suffirait pour faire l'éloge de tous les hommes, de cet homme qu'on peut égaler aux personnages les plus estimés et les plus vantés dans l'histoire? Est-il une seule vertu dont on ne le trouve orné? Toutes les qualités du cœur étaient en lui si heureusement assorties, que l'on ne sait à laquelle donner la préférence; elles lui étaient d'ailleurs tellement innées, qu'elles brillent toutes d'une lumière égale; et Joseph se divise ainsi et se multiplie tellement en lui-même, que ce n'est plus un seul héros, mais plusieurs héros qui se réunissent en lui. Toutefois, de même qu'en certains jours le soleil brille avec plus de splendeur et l'air est plus serein, ainsi Joseph Calassance se dévoua plus particulièrement à une œuvre entre toutes, par laquelle il jette un plus vif éclat, à une œuvre éminemment grande et magnanime; je veux dire l'institution des *Ecoles-Pies*, dont je ne crains pas d'avancer que c'était une œuvre surhumaine, une œuvre conçue, délibérée dans les conseils d'en haut, et cela d'après Paul V, qui, dans un bref adressé au cardinal de Torrès, les qualifiait de *Scholæ auctore Deo institutæ.* J'ai estimé que, par la réalisation d'une telle pensée, notre saint méritait un éloge personnel, un éloge qui le place bien haut; en sorte qu'on pourrait lui appliquer le nom d'Ange du grand conseil : *Magni consilii Angelus.* Ecoutez-moi de grâce avec bienveillance, et j'en déduirai devant vous les raisons avec confiance, pour le bon plaisir de Dieu et à l'honneur de saint Joseph.

I. La pensée de Joseph Calassance fut l'institution d'un *ordre clérical*, ayant pour fin principale d'élever la jeunesse de toute condition, mais surtout des classes pauvres, en les prenant dès l'enseignement de l'alphabet, pour les instruire dans la religion avant tout, et ensuite dans les lettres et les sciences. Or, j'affirme que cette institution a pris de son vivant des développements tels, qu'il est impossible d'y méconnaître le doigt de Dieu, qui la dirigeait à l'encontre de tous les obstacles humains. J'y aperçois bien évidente la volonté d'en haut qui résolut d'exalter Joseph, comme l'instrument d'un des plus grands services rendus à l'Eglise et à la société civile.

Commençons par l'entrée de Joseph sur la scène du monde. La famille des Calassance résidait à *Peralta della Sal* dans l'Aragon, et était illustre par ses titres de noblesse et par sa fortune. Dom Pierre, frère de Joseph, et dona Marie Gastonia, sa mère, jetèrent dans son cœur, dès sa première enfance, les pures semences de la piété et de toute vertu. C'est là destinée des grands de ne croître qu'au milieu de beaucoup de dangers; je veux dire, des habitudes de mollesse, de l'appât de l'ambition, de l'astuce, de l'hypocrisie, de la séduction dont les entourent leurs domestiques et leurs clients. Que d'obstacles qui empêchent ainsi les vertus chrétiennes de pousser dans leurs cœurs de vigoureuses et profondes racines! Comment vouloir qu'un arbre porte haut sa cîme vers les cieux, si de nombreux liens tiennent ses branches recourbées vers la terre? Toutefois Joseph ne tire point vanité des richesses de sa famille; il ne se laisse pas infatuer par les flagorneries des adulateurs, il ne se laisse pas prendre à l'hameçon des plaisirs du monde. Son père s'était mis en tête de le former au noble métier des armes; c'était l'époque où la milice espagnole était en grand renom; d'ailleurs, y a-t-il rien de plus attrayant pour un jeune homme que de se

(5) Marais ou étang qui dans l'antiquité occupait une partie du Champ-de-Mars.

voir revêtu d'une belle et brillante armure, de chevaucher sur un palefroi richement harnaché, de se présenter couvert d'un beau casque à haut cimier et à longue crinière, et de parader dans les rangs de légions aguerries. Combien de prestiges la profession militaire ne devait-elle pas présenter au cœur de Joseph? Mais justement parce que Calassance ferma résolument son cœur à toute pensée de gloire chevaleresque, nous devons dire que la sagesse divine avait prédestiné ce jeune homme pour l'exécution d'un grand dessein, et le préparait à devenir le chef d'une toute autre milice.

Pareillement je vois la divine sagesse l'accompagner pas à pas alors que dans Estradilla il se passionnait pour les lettres humaines et en particulier pour la poésie. Non, ce ne fut pas chose ordinaire que sa jeune imagination s'ouvrît seulement à l'inspiration des muses sacrées; il était à peine entré dans le troisième lustre, que déjà il versifiait des poëmes sur la Trinité sainte et sur les chastes amours auxquels ouvre les cœurs le Dieu de l'Eucharistie. Poésies heureuses, qui le préparaient à devenir quelques années après le maître enthousiaste de milliers d'élèves, et à chanter avec eux les grandeurs de Jésus-Christ et de la Vierge-Mère, le plus bel ornement des cieux.

II. Mais, terrible obstacle qui semblera venir à la traverse et qui ne devra contribuer qu'à rehausser de plus en plus l'importance de l'entreprise à laquelle est prédestiné Calassance : son frère unique meurt sans enfants. On sait quel prix attache le corps de la noblesse à continuer une race qui compte d'illustres aïeux. Dom Pierre eut plusieurs explications avec Joseph pour le déterminer à se marier. Le père parlait, argumentait, criait bien fort, se prévalait des droits de l'autorité paternelle et du devoir de l'obéissance, mais Dieu parlait plus haut encore, par sa grâce, au cœur de Joseph, parce qu'il l'avait choisi pour être l'âme d'une grande entreprise. Effets merveilleux de la grâce! Le saint jeune homme réussit à obtenir des délais et des temporisations; et après beaucoup d'alternatives, de sagacité et de patience, de prières et de raisons, Joseph parvient à triompher de l'orgueil du gentilhomme espagnol, et à obtenir qu'il lui permette de prendre l'habit ecclésiastique.

III. Peut-être, chers auditeurs, êtes-vous tentés de vous livrer à la joie, croyant que l'élévation de Joseph à la prêtrise mettra fin aux obstacles que rencontre l'établissement des Ecoles pies; c'est tout l'opposé : dès que Joseph est prêtre, les embarras se multiplient de toute part. Gaspard de Figuera, évêque d'Albarazzina, choisit Joseph pour confesseur et théologien, et lui confie l'examen des aspirants à l'état ecclésiastique; et quand il est transféré au siége de Lérida, il voudrait l'avoir dans ce vaste diocèse, pour l'aider à porter sa lourde charge. André Capiglia, évêque d'Urgel, sous la juridiction duquel se trouvait la patrie de Calassance, veut faire siéger dans son conseil ce prêtre d'élite, et le nomme son vicaire général; il le charge de la visite du diocèse et de toute ce qui concerne la discipline cléricale. Joseph s'acquitte de ses fonctions à la manière des apôtres et des plus grands missionnaires; il a dès lors à parcourir les croupes inhospitalières et sauvages des Pyrénées; à s'enfoncer dans ces vallées et ces forêts, et à faire connaissance avec ces montagnards aux membres velus, à l'aspect farouche, et aux mœurs plus farouches encore. Trompeurs, rancuniers, féroces, libertins effrénés, subtils et rusés, ils ne reconnaissaient presque aucune loi et menaient une vie de brigands. Calassance pénétra dans ces horribles forêts, où il était nécessaire de former des hommes avant de songer à en faire des chrétiens. Nouveau Jérémie établi de Dieu pour arracher et planter, détruire et édifier, Joseph fit de ces bois une vigne évangélique, et sema partout l'amour et la justice. Grand Dieu! La renommée de ce prêtre ne croîtra que trop! Il en est parlé dans le couvent de Montserrat, où par sa prudence les cœurs aigris s'adoucirent. Il en est parlé dans le château royal de Monzone, où, de concert avec les théologiens les plus en renom, il mit la main à la réforme des religieux déchaussés de l'ordre de Saint-Augustin. Barcelone exalte sa vertu, parce que, calmant l'effervescence de la noblesse qui voulait venger dans le sang le rapt d'une noble demoiselle, il fait remettre les épées dans le fourreau et décharger pacifiquement les arquebuses. De si grands services devaient appeler de justes récompenses. Effectivement, déjà on lui offrait de riches bénéfices, des canonicats, des siéges épiscopaux des plus importants. Mais voici que parmi tout ce concert d'éloges et toutes ces espérances, il quitte cette patrie, où la renommée a fait retentir de toute part son nom, depuis les derniers rangs de la société, jusqu'à la cour. Dira-t-on que s'il s'arrache à un ciel pour lui si prospère, il est guidé par des vues humaines? Dira-t-on que venir sur les bords du Tibre, ce n'est pas se retirer au désert? J'entends; mais on fera attention que Calassance, avant de partir, a distribué entre ses sœurs l'héritage paternel. Il fonde à Urgel, à grands frais et à ses propres dépens, un mont-de-piété. Il établit une Confraternité qui chaque année dote plusieurs jeunes personnes; il fait présent à Peralta, sa patrie, d'un grenier d'abondance, et il en laisse un semblable à la population d'Ortoneda et de Clarevolle. Et que gardez-vous pour vous-même? lui dit son évêque en l'accompagnant à son départ; vous vous en iriez tout nu à Rome, si je vous laissais faire. Il eut donc à lui ordonner de se réserver au moins une pension qui le mît à l'abri de la faim. Quel généreux adieu faisait dom Joseph à son pays et à sa famille! Glorieux testament que celui-là! Ainsi béni des pauvres, pleuré des gens de bien, regretté par ses compatriotes et par tous les diocésains, il faisait voile vers les bouches du Tibre. Mettez en regard les migrations des héros Tyriens, Grecs, Romains

avec celles des champions de l'Evangile. Ceux-là surchargeaient leurs vaisseaux de Pénates d'or, de coffres pleins de meubles et d'outils, si même ils n'y entassaient des lances et des glaives, pour courir les aventures et piller à la manière des corsaires. Calassance s'en allait après avoir vidé la main droite et la main gauche; seul son cœur était plein; mais plein uniquement de l'amour de Dieu et de ses frères. Ainsi l'avait voulu le grand conseil des cieux, dont il avait été établi le ministre: *Magni consilii Angelus.*

IV. Suivons Joseph; il est déjà arrivé à Rome. Peut-être votre pensée va-t-elle le chercher dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne, ou dans les manoirs et sous les lambris dorés où résident les grands qui tiennent le parti de l'Espagne? Non, il parcourt la cité apostolique, comme un humble pèlerin, et il s'empresse de visiter les églises et les nombreux sépulcres des saints martyrs qui forment son plus riche trésor et son plus bel ornement. Mais tandis qu'il se croit inconnu, des lettres envoyées par l'évêque d'Urgel ont déjà divulgué son rare mérite et les deux cardinaux de la famille des Colonna, Marc-Antoine et Ascagne, l'ont déjà pourvu d'un logement et de tout ce qui lui est nécessaire dans leur palais situé près du Quirinal. Ce séjour fut pour lui des plus heureux; il lui fournit l'occasion de fréquenter l'église des saints Apôtres, et de se faire inscrire sur le tableau des membres de cette admirable association attachée à cette église et approuvée par Pie IV, dont le but est de chercher des aumônes pour venir en aide aux pauvres honteux, aux malades, aux infirmes, aux malheureux de toute sorte. C'est à mes yeux la Providence elle-même, qui a pris cet ange de l'Aragon, et le conduit dans l'intérieur des familles romaines pour y apercevoir tant de petits garçons qui grandissent dans des habitudes de paresse, soit par l'incurie soit par suite de l'absence des parents. Qui ne voit que ce visiteur des malheureux est à dessein conduit par cette grâce divine qui veut lui toucher le cœur en présence d'un grand mal, afin qu'il en devienne le médecin? ce mal c'est le terrible fléau de l'oisiveté et de la fainéantise, lequel se déclare d'abord dans l'enfance, s'incarne pour ainsi dire en nous et passe dans les habitudes de toute la vie. En vérité je vois le doigt de Dieu diriger chaque pas de Calassance!

V. Ecoutez-en une preuve plus évidente: Joseph était le théologien de ses deux illustres hôtes. Une décision qu'il avait accompagnée d'une dissertation très-savante, tombe entre le mains du cardinal de Médicis sous les auspices duquel étaient placés les propagateurs de la doctrine chrétienne. Il fait venir aussitôt le savant aragonnais; et s'étant abouché avec lui, il ne peut se lasser de l'entendre; enfin il lui vient en pensée de l'associer aux charitables catéchistes. C'est encore là une inspiration toute providentielle qui conduit Joseph dans un vaste champ où il lui sera donné de connaître de plus en plus la misère intellectuelle de tant d'enfants romains en matière de foi. L'office de théologien qui le mettait dans le cas de conférer sur le gouvernement le l'Eglise, celui de canoniste qui l'obligeait à commenter les conciles, à expliquer les intentions des souverains Pontifes, tout cela par un heureux échange le préparait aux fonctions rebutantes de maître d'école; et du rang de conseiller parmi ceux qui savent, il descendra à celui de professeur d'abécédaire parmi les enfants du pauvre et les petits vagabonds ramassés dans la rue.

C'est ainsi qu'autour de Joseph se déroule le plan divin. Qui ne connaît ces jeux de la providence divine qui prend le fils de Jacob parmi les prisonniers de la tour de Memphis et le jette sur le char du Pharaon, pour recevoir de toute l'Egypte des hommages royaux? Elle prend David le petit berger, et du milieu des jeux enfantins parmi lesquels il visait de sa fronde l'oisillon qui voltige de branche en branche, elle le conduit jusqu'à cette glorieuse victoire sur le géant, par suite de laquelle il deviendra le premier guerrier de son temps, le monarque restaurateur du culte et protecteur des arts, le poëte philosophe, sublime s'il en fut jamais! de tels exemples fréquents sous l'ancienne loi, Dieu les a rendus plus fréquents encore sous la loi nouvelle. Calassance en est un des plus illustres et de plus singuliers; car dans Joseph et dans David la Providence s'est complue à exalter ce qui était bas et humble; dans le gentilhomme d'Aragon, elle s'est plue à choisir un jeune homme de haute noblesse, pour l'ennoblir encore davantage, mais en feignant de l'humilier et de l'abaisser.

Récapitulons ce que nous avons dit jusqu'ici. Joseph Calassance, fils d'un chevalier, bien fait de sa personne, habile dans les sciences, puissant par sa fortune, prêtre soutenant ses dignités par sa sainte renommée et son haut mérite; chéri des potentats, des rois de Sicile et d'Espagne, en faveur auprès des Colonna dans Rome, et des Médicis à Florence, tel est l'homme qui ne porte que des habits grossiers, qui refuse deux mitres dans son propre pays et l'archevêché de Brindes, pour aller se fourrer parmi des multitudes d'enfants sales, mal élevés, dégoûtants; et il fait vœu de leur apprendre par charité l'*a-b-c*; et de recommencer chaque année, chaque mois, chaque jour, s'il est nécessaire, cet ennuyeux métier: certes si ce n'est là une œuvre inspirée par le conseil des cieux, pour moi je n'en connais pas de plus grande ni de plus méritoire.

VI. Maintenant il faut en venir au but final que s'est proposé Calassance dans son institut, et nous verrons de plus en plus apparaître un ange du Grand Conseil. Le catholicisme vers la fin du seizième siècle eut dans la partie occidentale de l'Europe à bien se tenir sur ses gardes contre les menées des calvinistes. Tout le monde sait

comment, dans le temps que Joseph était à Rome, une puissante république Italienne fut sur le point de se laisser gagner au venin de la réforme. L'ignorance des choses de la foi favorise plus qu'autre chose la propagation de l'hérésie : et comme dans les villes les vices prennent des proportions gigantesques, l'instruction en matière de foi doit être plus qu'ailleurs cultivée dans les enfants et entretenue avec soin. Partout où s'épaissit l'ignorance, pullulent aussitôt les superstitions parmi le peuple, et s'enracinent les sectes multiples parmi les classes lettrées qui croient par la lecture de quelques livres, s'être mises en possession de la sagesse. C'est ce dont on a un exemple trop visible dans l'état actuel de l'Europe, où il devient si difficile de discerner les hérétiques les uns des autres, tant ils sont divisés de croyances et de disciplines : aussi les siècles à venir, ne pourront-ils que rire à plaisir de notre époque, lorsqu'ils verront dans quelques-uns de nos livres comment nous vivons dans ce prétendu siècle de lumière : dans la seule Angleterre plus de vingt communions vont se disputant entr'elles la véritable interprétation de l'Evangile et se lancent à l'envi réciproquement l'imputation de bizarrerie et d'ignorance. Tant il est vrai que l'homme, quand il s'est débarrassé de tout frein, doit dans tous les temps laisser paraître pour sa honte cet abaissement originaire qui seul explique les nombreux mystères de notre nature ! Reprenons le fil de notre discours. Calassance voyait du coup d'œil qui caractérise le sage, combien en elles-mêmes étaient légères les causes qui cependant faisaient si souvent pencher la population des grandes villes et des gros bourgs vers les confesseurs les plus favorables aux convoitises et les plus faciles à lâcher la bride à toutes les mauvaises passions. Le *Docete omnes gentes* de l'Evangile (*Matth.*, XVIII, 19) était une parole qui retentissait fortement et fréquemment à ses oreilles : souvent il méditait sur l'exemple du Christ allant enseigner dans les villes et les villages. Non, disait Calassance, dans un si grand péril pour la religion, il ne suffit pas des enseignements que peuvent donner les curés aux jours de fêtes et dans la station du carême : il ne suffit pas non plus de l'enseignement que peuvent donner les évêques du haut des chaires, les docteurs dans leurs écoles. « Comme les âmes des petits enfants sont encore intègres et pures, dirigeons-les, disait-il dans ses Règles, dirigeons-les vers les pâturages tandis que ce sont de tendres agneaux; accoutumons-les au doux breuvage des pures et saintes doctrines. Que la foi en Jésus crucifié soit la première nourriture, le premier lait de ces enfants qui sont l'espérance de l'Eglise : c'est le précepte du Sage (*Prov.*, XXII, 6) que de dresser l'enfant à suivre la bonne voie, il n'en sortira jamais, pas même lorsque ses cheveux auront blanchi. Mais si nous nous contentons, reprenait Joseph, si nous nous contentons d'enseigner la religion de la croix, l'infernale malice viendra souffler à l'oreille des peuples que nous ne sommes bons qu'à former des bigots et des sujets inutiles à l'Etat; par suite on nous déclarera une guerre perpétuelle et l'on finira par déserter nos écoles. Il faut donc, concluait-il, joindre aux éléments de la foi et aux pratiques de religion, les lettres humaines et les sciences, et ainsi prolongeant la culture de ces jeunes plantes, nous pourrons continuer sans relâche de les fortifier et de nourrir leurs racines des principes de la saine croyance. »

Par là, Calassance ne faisait que marcher dans la voie tracée par les Pères du concile de Trente, qui recommandèrent si instamment l'éducation de la jeunesse, et qui savaient bien que l'homme doit être formé à la piété dès ses plus tendres années, et avant que l'habitude du vice soit venu s'emparer de lui pour ne plus le quitter. Calassance, par là encore, mettait en pratique les sages ordonnances du quatrième concile de Latran, qui voulait que non-seulement dans chaque cathédrale, mais encore dans les autres églises, on établît des maîtres habiles qui ouvriraient gratuitement, en faveur des clercs et des pauvres, les écoles des lettres et des sciences. M'objectera-t-on que l'idée des Ecoles-pies, réalisée par Calassance, n'a donc rien de si admirable, puisque déjà, dans l'Eglise, l'instruction gratuite de la jeunesse avait été plusieurs fois recommandée aux chanoines, et que, dès le temps de l'empereur Julien, il y avait dans les villes des sanctuaires et des écoles, dans lesquels, aux prières chantées à deux chœurs par les enfants, on entremêlait les lectures et les explications des classiques anciens, en faisant le triage de ce qui était mauvais, et ramenant le reste à la règle des bonnes mœurs et du respect dû à Dieu? Je répondrai que, lorsqu'une bonne coutume est tombée en désuétude, et qu'un homme, animé d'un saint zèle, sait la faire revivre et l'approprier avec sagesse aux mœurs de son siècle, cet homme n'est pas moins digne d'éloge que s'il était le créateur de cette idée, de cette œuvre. Je ne sais même s'il ne doit pas être exalté davantage, lorsque, par sa force d'âme et sa sagacité, il entreprend de lever des obstacles qui n'existèrent pas dans les siècles précédents. Je n'exagère donc nullement l'éloge de Calassance, lorsque j'avance qu'il fut le créateur d'un ordre de clercs qui devaient se vouer exclusivement, et par charité, à l'enseignement gratuit de la foi, réuni avec celui des lettres et des sciences, à commencer par l'alphabet. Ainsi notre ange se présentait au genre humain, tout préoccupé des soins à donner à la partie la plus noble de la création; je veux parler des âmes, cette partie de notre être, par où nous sommes les images de Dieu. Il disait lui-même, en parlant de son institut : Je veux être le médecin des intelligences, l'éducateur des âmes, à les prendre dès l'entrée dans la vie : parce que le pain de la foi et de la saine morale est le meilleur de tous les viatiques, celui qui dure plus que la vie elle-même. Ce qui constitue la

plus haute noblesse de l'homme, n'est-ce pas d'être capable de religion, c'est-à-dire de rendre gloire à Dieu et de le craindre? Oui certes ; et Joseph, avec son institut, n'eut autre chose en vue que de faire revivre dès l'enfance cette haute noblesse, de la soutenir, et lui tracer la voie. Mais, avançons, et voyons comment il mit à exécution ce dessein. Il veut que la charge des Ecoles-pies soit confiée à un ordre lié par des vœux solennels, possédant une hiérarchie stable, des règles communes et solidement fondées. Il a vu que les maîtres stipendiés ne sont pas les plus disposés à supporter patiemment les bizarreries et les sottises de l'enfance ; il a compris que l'enseignement de la foi se fait mieux accepter quand il est imposé par un précepte qui émane de la foi elle-même, et qu'il doit être soutenu par l'exemple des actions que la même foi commande. De nos jours, en certaines localités, on en est venu à ce point d'absurdité, que l'on ne veut pas voir paraître l'habit des clercs dans les écoles primaires. D'où naît cette violente antipathie contre le clergé? Si vous portez jusqu'aux cieux l'Evangile, dites-nous qui vous l'a transmis, qui vous l'a conservé? Pour en déposer la semence dans le monde et vous la conserver intacte, combien d'évêques et de prêtres n'ont-ils pas dû verser leur sang? Ah! croyez-moi, l'âme simple des enfants sait apprécier la présence d'un maître, qui, avec un vêtement des plus simples, sans afféteries, sans pédantisme, se plaît à s'entretenir avec eux du matin au soir. Combien facilement sait se concilier l'affection et le respect une vierge consacrée à Dieu, qui, sous son voile modeste et son vêtement sans éclat, repousse toute idée de faste et d'orgueil? Son visage, où se peint la candeur, où se lisent les austérités; cette voix qu'elle a consacrée au chant des psaumes et à la prière, est-ce que tout cela n'aura aucune puissance pour graver la piété dans les cœurs candides de la jeunesse? La foi ne germe pas dans les cœurs par la répétition matérielle du catéchisme; la saveur de l'oraison ne se communique point par la récitation itérative d'une prière. Aux méthodes de pédagogie, il faut joindre l'exemple, qui est l'école vivante des bonnes et saintes actions, des bonnes et saintes paroles. Or, ces actions et ces paroles prennent naissance dans la confiance en Dieu et la crainte de ses jugements. Si le siècle possède des hommes et des vierges qui réunissent ces qualités, qu'il se hâte de leur donner la direction des écoles et des asiles. Mais je ne le vois que trop : la conduite des vrais serviteurs de Dieu est plutôt de nos jours un objet de raillerie, si elle n'est presque une occasion de blasphèmes. Je sais qu'on chante à pleine poitrine les louanges de la génération présente, comme si nous étions les premiers à nous occuper de l'enseignement de l'enfance; je sais que plusieurs parlent avec grande emphase des asiles de l'enfance, du soin de recueillir les enfants pauvres et vagabonds; mais, en vérité, tout ce qu'il y a de bon dans ces institutions fut antérieurement mis en pratique par Calassance. A lui donc l'honneur d'avoir établi une société avec le perpétuel engagement de dégrossir les enfants dès leur plus bas âge, puisque tout le mérite en est à lui! Si l'on veut en reporter la gloire à Dieu ou à l'Eglise, par qui l'idée lui en fut suggérée, pour moi ce sera tout un, puisque ce sera dire que la pensée d'où est sorti l'institut de Calassance eut non-seulement quelque chose de sublime, mais de presque divin.

VII. Pour faire ressortir encore sous un autre aspect la grandeur de la pensée de Joseph, je considérerai les heureux fruits que cette institution produisit tout d'abord; car la maxime de Jésus-Christ ne saurait se trouver en défaut. Nous pourrons toujours vérifier ce qu'il dit sur la manière de discerner les bons et les mauvais prophètes : *Vous les reconnaîtrez*, nous dit-il, *à leurs fruits; on ne cueille pas les raisins sur les buissons, ni les figues sur les ronces.* (*Luc.*, VI, 44.) A peine Calassance établissait-il ses écoles dans le quartier de Trastevere, que la renommée s'en répandait dans Rome entière, et il fut nécessaire de les loger dans un quartier plus au centre de la ville, afin qu'il ne fût pas trop difficile de s'y rendre des autres quartiers. Le nom de notre Joseph ne retentissait pas moins sur les sept collines qu'autrefois, dans Memphis, celui de Joseph, fils de Jacob. Allez, disaient les mères à leurs petits enfants, allez près du père des Ecoles-pies; il fera de vous des hommes, et un jour vous aurez une fortune. Puis, lorsque ces enfants revenaient à la maison, et que les mères leur demandaient ce qu'ils avaient fait à l'école : Oh! qu'il est bon, répondaient-ils avec une simplicité charmante, qu'il est bon ce vieux prêtre! il fait le tour de l'école, et fournit à l'un du papier, à l'autre des plumes; à celui-ci il tape la joue en lui faisant une remontrance; à celui-là il fait toutes sortes de caresses en le comblant d'éloges; il nous essuie les yeux quand nous pleurons; il nous apaise quand nous sommes en colère; il punit aussi ceux qui font des méchancetés; il nous mène, bancs par bancs, à la chapelle pour réciter des prières, et il nous inspire la dévotion envers Marie, la Reine des cieux : surtout, ô ma mère, il nous recommande de vous obéir et de tout faire pour votre bonheur. Quelles charmantes scènes offrait alors l'intérieur des familles! les pères embrassaient leurs enfants et ne pouvaient en croire leurs propres yeux, les voyant aussi doux qu'auparavant ils étaient mutins; aussi polis dans leurs discours qu'ils étaient auparavant mal élevés et familiarisés avec les discours grossiers et les imprécations. Combien de fois les parents, les frères, les sœurs, apprirent de ces enfants les prières du matin et du soir, que leur apprenait Calassance. Oui, il était vraiment divin le plan des Ecoles-pies au moyen desquelles Joseph devenait tout à la fois un excellent maître pour les petits et pour les grands, pour les pères aussi bien que pour

les fils! Or, ce que je dis de Rome, vous pouvez, je vous l'assure, l'appliquer à toutes les localités où, avec le chiffre de Notre-Dame, s'établirent des colléges d'après le plan de Joseph Calassance. Que la voluptueuse Naples vienne vous dire les heureux fruits qu'elle recueillit de l'institution des Ecoles-pies? Joseph fut un Helcias, un Semeias, un Elisée, pour Naples, d'où il chassa les efféminés et leurs chœurs obscènes. Grâce à lui, un beau jour les voix de six cents enfants louaient le Seigneur là où les soirs précédents on avait vu célébrer les jeux et les mystères impurs des filles de Madian. Les Ecoles-pies portaient aussi des fruits abondants et à Florence et dans toute l'Etrurie, et dans la Ligurie, en Sicile, en Sardaigne. Je ne fais pas mention de l'Espagne, parce que là on pourrait dire que le succès était dû à l'engouement patriotique pour un fils de l'Ibérie.

VIII. Suivez-moi dans les contrées qui s'étendent au-delà des Alpes Rhétiques, jusqu'aux plaines sablonneuses de la Russie, et jusqu'aux rivages de la Norwége. L'institut de Joseph était d'une nature si excellente qu'il profita aux peuples les plus opposés de mœurs et de langage. C'était l'époque où Gustave-Adolphe, le fanatique Luthérien, ligué avec les Français et les Anglais contre l'alliance espagnole, porté par la victoire, mettait tout à feu et à sang dans le nord de l'Europe, n'épargnant surtout ni les couvents ni les églises; aussi le génie de la réforme levait-il la tête avec une superbe arrogance et Urbain VIII eut à craindre que ce nouvel Attila ne franchît le Pô et ne vînt couvrir de ses légions impies les sept collines de la ville apostolique. Penserons-nous que la main de Dieu n'était pas dans l'entreprise de Calassance, lorsque parmi tous les périls qui menaçaient l'Allemagne, il se trouva justement avoir fondé un ordre en état d'envoyer dans ces contrées de vaillants champions qui lutteraient contre l'hérésie et préserveraient de son joug tant de villes et de provinces? Béni soit le Seigneur qui pendant qu'on blasphémait contre le sacerdoce catholique, comme fauteur de l'ignorance des peuples, envoyait dans ces contrées les ouvriers de Joseph pour y établir partout les écoles de la religion et des sciences. De la Moravie où ces sages instituteurs s'établirent d'abord, ils se répandirent d'abord en Bohême et en Hongrie; ensuite ils s'étendirent dans les deux Silésies; puis dans l'Autriche et dans l'Esclavonie. Les cardinaux Dietrichthein et Ernest d'Harrach écrivaient lettres sur lettres au Père Joseph, lui demandant de ses élèves. L'évêque de Gurch les demandait pour la Carinthie, les Grisons les voulaient pour l'Helvétie: les évêques de Lithuanie, de Posnanie, de Varmio, les princes Gundcher de Lochovitz, le duc d'Ossolino, et cent autres désiraient en avoir dans leurs baronnies et leurs terres. Les Ecoles-pies étaient ainsi l'apologie visible, continue, parlante de l'Eglise romaine, qui dans tous les temps exhorta et travailla activement à éclairer les peuples; on peut dire que ces écoles dans ces climats glacés, furent des sources de cette eau qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle. Les enfants des familles catholiques s'y affermissaient dans leur foi; et ceux qui appartenaient à des familles hérétiques en sortaient tout disposés à faire abjuration.

IX. Ajoutez que les écoles de Calassance n'exerçaient pas seulement l'apostolat auprès des enfants, elles l'exerçaient aussi auprès de l'âge mur et de la vieillesse. A Strasnitz les conversions eurent lieu en grand nombre et on y fit la procession solennelle du T.-S. Sacrement. Quiconque feuillettera les annales de la Poméranie et de la Prusse, y lira que les Pères des Ecoles-pies travaillaient par la parole et par l'exemple à changer en agneaux ces loups et ces renards qu'on nommait anabaptistes, évangéliques, hussites, luthériens, calvinistes et frères Moraves. Cela se vit à Loevenburg, à Wiltow, à Lichtenstein, à Leipsick, à Leipnich, à Litomisle, à Horn, à Tirnolt, à Culm. Il n'est donc pas surprenant que sans cesse arrivassent ici à Saint-Pantaléon des demandes d'ouvriers et de novices; et lorsque notre saint dut écrire que s'il avait compté par dix mille ses disciples pour les mettre en marche comme des régiments, il n'aurait pu suffire aux demandes qui lui provenaient des extrémités de l'Europe, on eut alors une des preuves les plus éclatantes de la grandeur de l'entreprise conçue et exécutée au profit de l'Eglise.

X. Jusqu'ici j'ai parlé des fruits que la foi put en recueillir; il me resterait à parler de ce que la charité y gagna. Seulement ici au lieu de louer en détail, je ne pourrai qu'indiquer. Comment les disciples de Joseph n'auraient-ils pas été charitables, après les exemples qu'il leur avait donnés, par exemple, lorsque le Tibre déborda et porta l'épouvante et le deuil dans les pauvres demeures des Transtévérins. Profitant de sa haute taille, il courait de chaumière en chaumière, pour sauver les infirmes et les enfants. On le vit porter sur ses épaules un pauvre vieillard perclus, qui allait périr dans les eaux. Joseph tint pour ainsi dire école de charité dans l'épidémie qui désola Rome en 1730. Il n'épargna ni fatigues ni dépenses, ni dévoûments de toute sorte, courant d'un lit à l'autre, et là opérant des conversions, là relevant les courages et montrant à tous le chemin du ciel. Ces enseignements de charité il les répétait encore dans les lettres qu'il envoyait à ses fils dans les autres contrées de l'Europe. Tournons-nous une seconde fois vers l'Allemagne. Interrogez les villes de Nicolstadt, de Podolino, de Strasnitz; parcourez la Moravie, le Palatinat de Cracovie, et parmi toutes les bonnes œuvres qu'y opérèrent les disciples de Joseph, je ne veux vous y faire constater qu'une seule chose, le zèle si parfait qu'ils y déployèrent parmi les affreux ravages de la peste. Les féroces soldats de la Suède eux-mêmes, ces forcenés Luthériens, étaient touchés et attendris de la charité des Pères des Ecoles-pies

qui dans leur zèle infatigable à secourir les pestiférés, tombaient à leur tour victimes du fléau dévastateur. Si cela ne vous suffit pas, il vous suffira sans doute que je note le trait suivant : Lorsque, par je ne sais quel jugement secret de Dieu, l'ordre des Ecoles-pies fut réduit au rang de simple Congrégation, ce fait fut considéré comme un malheur digne de fixer l'attention de la Diète de Pologne, et comme une des affaires les plus graves qui pût intéresser ces Etats. Personne ne peut mieux que nous avoir là-dessus de bons renseignements, si nous voulons feuilleter les archives de votre collége, pour y voir les lettres des évêques et des monarques, des princes et des républiques, des villes libres et confédérées, des chapitres, des municipalités, qui toutes craignant la ruine des Ecoles-pies, affirmaient que, le *cas échéant*, il y avait grand danger de diminuer ainsi notablement la foi catholique romaine en Bohême, en Silésie, en Moravie et en Pologne. Ne devons-nous pas en tout cela voir l'éloge de l'œuvre de Joseph? Tant d'avantages réunis, services rendus à l'orthodoxie, œuvres de charité et de zèle, apostolat public et se prêtant à toutes les formes, exemples de dévouement jusqu'au sacrifice de la vie, voilà autant de preuves évidentes que Calassance dans la fondation de son institut était l'Ange du grand conseil : *Magni consilii angelus.*

XI. Croiriez-vous qu'après avoir déroulé devant vous un tableau d'où rejaillit tant de gloire sur notre saint, je me vois obligé d'ouvrir devant vous certaines pages de son histoire qui tirent des larmes de tous les lecteurs? Hélas! à quoi me vois-je réduit? Et pourtant je ne puis taire ces récits, tant j'y vois rayonner l'éclat de l'inspiration divine par rapport à l'œuvre de Calassance. Ceci, d'ailleurs, démontre que Joseph, lui aussi, peut se glorifier d'avoir eu sa part de la Passion du Sauveur. Qui ne comprend que je fais allusion à la perfidie de l'un de ses disciples, qui, nouvel Iscariote, jura la perte de son père et de son maître? Je ne nommerai point ce monstre; il ne convient pas de donner aux traîtres la prime de l'immortalité, quoique ce soit l'immortalité de l'infamie. Oui, cet homme, dont vous avez vu la renommée portée dans l'Europe entière, cet homme angélique qui eut l'affection de quatre souverains Pontifes, dont deux, Paul V et Grégoire XV, voulurent le revêtir de la pourpre romaine; cet homme qui, après une sainte vie digne d'un Paul, d'un Athanase, d'un Benoît, d'un François d'Assise, aurait dû dans sa caducité — il était nonagénaire — se voir soutenu par le respect et la gratitude des fils qu'il avait élevés, pourvus et environnés d'honneur et de gloire; ce père si affectueux, si plein de sollicitude, buvait à longs traits le fiel et l'amertume dont l'abreuvait un de ses propres fils, dans cette cité, oui, dans cette cité même. Hé quoi! lorsque l'innocence est frappée, est-ce que la cause des justes ne sera point portée au pied du divin tribunal? En vérité, je me figure que lorsque Joseph était en proie à tant d'afflictions, l'Eglise se présentait à son céleste époux, et lui montrant la croix, ce lit sanglant de ses noces ineffables, elle lui disait: C'est ce bois qui a ravi à l'enfer sa proie; c'est cet arbre auquel furent appendus tous les châtiments réservés au monde; toutefois, ô mon Jésus, j'ai dans Rome un fils bien-aimé en proie à toutes sortes de tribulations; si vos regards embrassent l'univers entier, comment pouvez-vous permettre rien de ce qui peut contrister Joseph de Peralta, ce miroir de vertu, ce père et cet instituteur des pauvres, ce dévoué client de votre bienheureuse Mère? Serait-il vrai que vous ayez cessé de l'aimer? — Et pourquoi, reprenait incontinent le Christ, pourquoi vous désolez-vous tant à l'occasion des traverses qu'il essuie? Ecoutez-le qui se dit comblé de joie au milieu des tribulations! Voyez comme il se glorifie de me ressembler et d'avaler jusqu'à la lie la coupe amère, sans jamais se lasser de souffrir! — Et alors l'Eglise reconnaissait que de si grandes âmes faisaient honneur à l'école du divin Agneau, de l'homme des douleurs dont elle est l'épouse..... Que dis-je : faisaient honneur? Ce sont bien les hommes eux-mêmes qui sont honorés, quand ils marchent sur les traces du très-patient Rédempteur! Gloire donc à Joseph, qui tout calomnié et opprimé qu'il était, ne songeait point à se retirer de ce champ des Ecoles-pies devenu pour lui un terrain si épineux! Il ne sentait ralentir ni son courage ni son zèle à justifier la droiture de ses pensées et de ses intentions; montrant tout à la fois une charité extrême envers ses ennemis et une excessive confiance en Dieu, il savait s'humilier sans s'avilir, se résigner sans se reconnaître coupable. Prenant l'humilité pour base et pour soutien de toutes ses vertus, il transmettait aux Pontifes futurs la renommée de son sincère héroïsme, et assurait ainsi la prochaine réhabilitation de son institut. Pour tout dire en peu de mots : la prodigieuse constance de Calassance, dans les peines les plus cruelles, devient la preuve éclatante de ses vertus hautement héroïques, l'apologie de son institut tel qu'il l'avait conçu dans sa pensée; ou plutôt elle nous laisse apercevoir cette main céleste qui le gouvernait.

XII. Mais je ne veux pas terminer mon discours par des considérations qui font naître la tristesse, bien que les lauriers des martyrs et des persécutés soient les plus beaux dans le ciel. Je veux mettre comme le sceau à la grandeur de la pensée dont Joseph fut ici-bas le messager, par la constatation des miracles et des grâces que Dieu voulut accorder à sa dépouille mortelle, avant même qu'elle descendît dans la tombe. Ici mon sujet demanderait plutôt un chant triomphal qu'un récit historique, car tout ce que j'ai à vous raconter est véritablement matière à triomphe. Noble vengeance, oui la plus noble entre toutes, que celle, ô mon Dieu, qui fut réservée à votre bien-aimé serviteur! Ven-

geance bien digne de la sagesse et de la justice divine, puisqu'elle éclata dans ce temple même! Il convenait en effet qu'au pied de ces autels où tant de fois Joseph avait, avec les paroles de David, déploré ses infortunes, il reçût là-même, avant sa sépulture, les marques d'une glorification surnaturelle! A peine son corps avait-il été déposé ici qu'un petit enfant s'étant mis à crier: Voici le saint! il sembla que tout le voisinage, que Rome tout entière eût entendu cette exclamation. Aussi la foule venait-elle en toute hâte du champ de Flore, du cirque d'Alexandre, du quartier de la *Valle* et des *Catinari*, du Forum et des rues qui avoisinent la basilique de Saint-Damase et Saint-Laurent, du quartier de *Parione*, et tous répétaient: Le saint est mort! Les infirmes qui entendirent ces voix confuses, ouvrirent leurs cœurs à l'espérance, demandant et redemandant ce qui était arrivé à Saint-Pantaléon. C'était un vieux père, c'était une pauvre épouse qui de leur grabat où les retenaient une maladie chronique, envoyaient un enfant, un époux vers cette église pour obtenir qui un lambeau de vêtement, qui une touffe de cheveux, qui le moindre coupon d'étoffe! Pour d'autres, c'était trop de retards que d'attendre une relique de saint Joseph; parmi tous ces discours confus de ceux qui vont et viennent autour de Saint-Pantaléon, parmi toutes ces exclamations en pleine rue, parmi tous ces récits d'une maison à l'autre, de balcon à balcon, la foi s'anime, l'espérance s'exalte outre mesure: ces pauvres malades saisissent les uns leurs vêtements, les autres leurs béquilles, ils veulent à tout prix s'élancer de dessus leur lit ou leur siége, sortir de chez eux et venir auprès du cercueil de Calassance. Ici est portée sur les épaules par quelques femmes Antonia Vallangi, clouée depuis six mois sur un pauvre grabat; ici est porté par deux de ses amis Jacques Ercolani, estropié des bras et des jambes, et complétement débilité par une fièvre chronique. Laissez-moi passer, criait la femme Girometti, qui portait entre ses bras sa petite fille toute maladive. Faites place à cet homme qui porte à son cou, plus morte que vive, Eléonore Paolini. Qui sont ces hommes que la fièvre a pâlis? ces autres qui n'ont que la peau sur les os, tant ils sont amaigris, émaciés? Ces autres encore, qui ont les doigts et les mains contractés par la goutte et travaillés par ses cuisantes douleurs? Place! place! répétaient avec des clameurs de sainte impatience les malades retardés par ceux qui étaient en santé; place, place pour nous qui venons chercher notre guérison! D'où viennent ces clameurs qui s'élèvent du seuil de l'église? C'est un groupe d'aveugles qui allongent les bras, qui portent en avant leur visage partout où ils entendent prier avec plus de ferveur, s'avançant à tâtons, sans autre guide que le désir de toucher de leurs mains le corps vénéré. Vous auriez vu des gens se presser nombreux autour de la sainte relique, jeter des fleurs sur le visage du saint prêtre, et les reprendre ensuite pour les porter à une mère, à un aïeul, depuis longtemps en proie aux plus cruelles douleurs. C'était donc là une foule, un va-et-vient, comme celui d'une mer houleuse et soulevée par la tempête. C'était un tumulte et un vacarme assourdissant: les exclamations de la prière, les cris de joie, se mêlaient aux plaintes de ceux qui étaient en danger de se voir écrasés et piétinés et parmi les clameurs de toute cette multitude, se distinguaient de temps en temps ces autres cris: Miracle! je suis guéri; je suis guérie! Je n'ai plus aucun mal! Cependant les ais du cercueil se brisaient; et quand on voulut le transporter dans le chœur de l'église, les balustrades sous la pression de la foule se brisaient et tombaient. Ni le respect dû au saint lieu, ni un corps de troupes préposé au maintien de l'ordre, rien ne pouvait contenir la foule qui s'avançait, poussant, foulant tout aux pieds devant elle. On ne gagne rien en fermant les portes de l'église et de la maison, parce que ceux qui voulaient obtenir des guérisons, descendaient du bâtiment voisin sur ceux de Saint-Pantaléon; et le long des corniches et des terrasses, ils descendaient dans les corridors du couvent et de là dans l'église: jusque-là qu'on viola les lois de la clôture; hommes et femmes se ruaient au travers des religieux, mûs comme par un désir frénétique de baiser les pieds et les mains du thaumaturge, patriarche des Ecoles-pies; pendant deux jours il fut impossible de lui donner la sépulture. Comment tant de confiance dans la sainteté d'un homme, avili depuis plusieurs années, et qui maintenant est enchaîné par le silence et les glaces de la mort? C'est ici que j'adore profondément, c'est ici que pleurant de tendressse, je glorifie les décrets de la divine Providence.

C'était la grâce même de Dieu qui éveillait dans le cœur des Romains une si grande foi. Et pour cela Dieu se servait de la dépouille mortelle d'un vieillard expiré tout à l'heure parmi les persécutions des hommes. Dieu voulait que par tous ces miracles, par toutes ces grâces surnaturelles on reconnût pour divine la pensée dont Joseph n'avait été que le messager et l'exécuteur. Certes, je ne crains pas d'affirmer que bien peu de funérailles (et pour moi je n'en connais point), bien peu de funérailles ont dû être aussi glorieuses, aussi célèbres par les prodiges que l'ont été celles de Joseph Calassance; et je dis cela non-seulement de Rome, mais de la terre entière, non-seulement de son siècle, mais de toute la séria des siècles. Je ne fais point d'hyperboles, ô Romains; je ne vous parle pas de temps héroïques; ce sont des faits qui eurent lieu il n'y a pas encore deux cents ans, vus et racontés par cette cité tout entière; je vous parle d'événements qui sont consignés dans presque toutes les archives et publiques et privées. Et devant qui ai-je parlé? Bien certainement devant de nombreux descendants de ceux qui s'écriaient: Grâce! miracle! Guérison! Celui dont j'ai fait l'éloge n'est pas le héros

d'une épopée ou d'une tragédie antique, enseveli jusqu'ici dans la nuit des temps. C'est un homme dont le corps repose sous cet autel, dont les meubles, les livres, les vêtements, les écrits sont ici dans sa cellule, et dont vous conservez des reliques dans les oratoires de vos maisons. C'est une histoire des plus authentiques, des plus avérées que celles des miraculeuses funérailles de Calassance, converties par la foi du peuple Romain en une ovation pleine de piété, de spontanéité, de gratitude. Joignez à cela qu'elles ont été scellées par la Providence du sceau de la glorification divine, du sceau des miracles. Donc, si ce temple est à tant de titres digne de toute vénération, il l'est, en particulier, parce que sous ses voûtes fut comme canonisé du ciel même le saint Père Joseph Calassance; et avec lui fut canonisée son œuvre par excellence; je veux dire la grande pensée des Ecoles-pies. Qu'il soit donc exalté ce bienheureux Joseph comme l'ange du grand conseil : *Magni consilii angelus;* et remercié soit à jamais le Dieu tout-puissant qui l'a placé dans le plus haut degré d'élévation parmi les plus grands saints; parmi ces hommes angéliques qui ont au plus haut point bien mérité de la religion et de la société civile en même temps.

DISCOURS VIII.

POUR LE SERVICE FUNÈBRE CÉLÉBRÉ EN FAVEUR DES ASSOCIÉS DÉFUNTS DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Prononcé en l'église de Sainte-Marie della Pace, *à Rome, le 22 janvier* 1841.

Dans ce jour propice, dès l'aube matinale, les voûtes de ce temple n'ont cessé de faire écho à de ferventes prières, à de pieux suffrages en faveur des défunts. Bénie soit-elle cette sainte Eglise catholique qui met de semblables prières sur les lèvres de ses enfants, les unit à l'oblation du saint Sacrifice et les fait chanter par de nombreux chœurs de lévites! Job, ce sublime voyant, aurait dû entendre ces concerts de prière au jour où, dans sa douloureuse angoisse, il s'écriait : *Tombeau, tu es mon père ; vers du sépulcre, vous êtes ma mère et mes sœurs.* (*Job*, XVII, 14.) Oh! alors il n'eût pas fait cette exclamation : *Où est mon espérance? Qui pourra connaître ma douleur* (*Ibid.*, 15.)? Encore moins eût-il poursuivi en ces termes : *Mes espérances descendront avec moi dans la tombe, puisque le repos est également pour tous dans la poussière.* (*Ibid.*, 16.)

Le poëte de Hus se faisait ici l'organe de tous ceux qui, dans l'excès de leurs maux, n'écoutent plus la voix de la raison. Mais, de nos jours, la stupidité des hommes est parvenue à un tel degré que, pour plusieurs c'est la sagesse elle-même qui s'écrie : Où est notre espérance, et qui peut nous la montrer? Ils n'entendent donc jamais les sons lugubres de l'airain sacré qui, du haut des tours de nos églises, invite les hommes à venir solliciter le repos en faveur des trépassés! Ce sont là les voix qui nous apprennent où est notre espérance. Ils n'entendent donc jamais, dans nos rues, ces pieuses files de pénitents et d'ermites, implorer le repos éternel en faveur de ces âmes dont la dépouille mortelle est seule restée ici-bas et vient dans son cercueil clore la marche funèbre! Ils ne passèrent donc jamais devant les portes de nos temples autour desquelles sont appendues des écussons de deuil et de funèbres tentures; ils ne virent donc jamais un tombeau! Que n'écoutent-ils sérieusement la psalmodie des funérailles, les prières du sacrifice offert en habits de deuil! Que ne comprennent-ils le soin affectueux avec lequel est aspergé d'une eau sanctifiée le cénotaphe sous lequel les âmes sont censées se purifier de leurs fautes, et autour duquel l'on brûle de doux parfums comme pour les opposer à l'odeur fétide de leurs anciennes faiblesses, et faire de ces âmes autant de vases complétement purifiés et agréables à Dieu? Tous ces détails de la liturgie catholique parlent clairement et énergiquement de nos espérances. Eh bien! oui, que le tombeau soit le père de notre corps; que les vers du sépulcre soient la mère, les sœurs de notre chair; mais la tombe, mais les vers n'ont rien à démêler avec notre âme. Celle-ci a son père, sa mère, ses sœurs dans le ciel : là est notre espérance et non point dans le sépulcre. Néanmoins la foi en cette espérance n'est pas le seul baume que renferment les enseignements de la sainte Eglise. Quelle sagesse dans l'ensemble de la doctrine catholique! Le lien qui en unit toutes les parties, c'est bien constamment l'amour : là où ce lien vous semblera le moins apparent, vous n'avez qu'à réfléchir et vous le voyez ressortir aussitôt de chaque dogme, avec une évidence et une splendeur que rien n'égale. Or je ne veux pas, pour le moment, remonter à cet amour que Dieu nous porta et qui fut le fondement de la création comme de la rédemption. L'amour que je veux vous faire considérer comme un prodige de sagesse, c'est cet amour de fraternité qui lie toute la famille humaine, non-seulement dans cette vie, mais aussi dans l'autre.

Le Christ, notre divin Rédempteur, pouvait du haut de la croix étendre ses mains percées, nous lever de terre et nous lancer immédiatement dans l'éternelle joie. Mais non : il voulut établir la Communion des Saints; il voulut pour ainsi dire amoindrir son propre bienfait, en nous prescrivant de nous aider les uns les autres par les prières et les bonnes œuvres. Il voulait par là nous amener à la plus parfaite ressemblance avec lui qui fut tout amour. O admirable réciprocité de mutuelle assistance, fondée uniquement sur la pierre angulaire de la charité! ô perfidie de Luther et de Calvin qui réduisant la rédemption du Christ à une sorte de voile, de vêtement, outre tout le mal qu'ils firent, essayèrent d'ôter un des plus doux liens que l'Evangile ait donné aux hommes: celui de cet amour mutuel, de cet amour, source naturelle de mutuels bienfaits! Soyez

de nouveau bénie, ô très-sainte Religion catholique, vous qui, par les nœuds de la plus douce affection, unissez tous vos enfants sur la terre, et les habitants de la terre avec ceux du ciel, et ceux de la terre et du ciel, avec ceux de ce séjour mitoyen qui porte le nom de Purgatoire. Pour vous, associés de la Propagation de la foi, vous donnez un bien éclatant témoignage de cette charité mutuelle, au sein de cette cité apostolique, lorsque vous vous réunissez dans ce temple pour aider de suffrages les âmes de vos co-associés décédés à Rome, et aussi de ceux qui dans des contrées lointaines coopèrent à la propagation de la même foi, soit directement par l'apostolat, soit seulement par l'exemple, tandis que vous du milieu de vos maisons, de vos palais, de vos ateliers, de vos magasins, de vos terres vous y travaillez tous à la fois par vos prières et vos pieuses largesses. Je ne puis que louer ici hautement votre piété. Ce service funèbre n'est point précisément une consolation accordée à de navrantes douleurs; puisque vous priez pour des milliers de morts inconnus. Mais je dois vous en louer pour des raisons éminemment catholiques. Associés de Rome, les suffrages que vous offrez ici en faveur de vos co-associés, et de tous les coopérateurs de la propagation de la foi, sont le complément le plus parfait de cette œuvre elle-même : ces suffrages seront aussi, lors du suprême jugement, une de vos gloires les plus belles. Ecoutez-moi de grâce avec bienveillance : je serai heureux de vous raffermir dans la pratique du zèle que vous portez à cette grande œuvre; mon désir est aussi que notre association prenne de nouveaux accroissements, à l'occasion de ce service religieux qui fait si bien ressortir l'union affectueuse de la triple Eglise de Jésus-Christ.

I. Le nom de Propagation de la foi que porte notre association approuvée et exaltée par quatre pontifes romains, qui l'enrichirent d'indulgences spirituelles et de saints priviléges, exprime à lui seul le but si utile, si glorieux, que nous nous sommes proposé en nous associant. Ce but, c'est la multiplication des enfants de la véritable Eglise, en sorte que les promesses faites à Abraham aient leur accomplissement; c'est-à-dire que le peuple chrétien, compris dans sa descendance devienne innombrable comme les étoiles du ciel, et comme les sables de la mer. D'ailleurs par notre association nous obéissons à un précepte de l'auteur de la foi, de Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui fit à ses disciples la recommandation expresse de ne pas se contenter de publier sa douce parole aux peuples de la Judée, mais d'aller par toute la terre et de l'annoncer à toute créature. Nul de vous n'ignore que si l'Eglise notre mère, attache un grand prix à se voir entourée d'une nombreuse lignée dans cette vallée des larmes, ce n'est pas qu'elle veuille les établir sur cette terre. La joie qu'elle éprouve de les voir se multiplier, se fonde uniquement sur le désir et l'espérance qu'elle a de pouvoir établir ces enfants dans le bienheureux royaume de son céleste époux. Donc si ceux qui s'emploient à multiplier le nombre de ses enfants dans les diverses contrées de l'univers, ont des droits à sa bienveillance qui peut douter que nous ne lui devenions très-chers, les plus chers entre tous, nous qui aurons à cœur d'augmenter le nombre de ses enfants dans la sainte Jérusalem? Or voici que vous remplissez ce double office envers cette tendre mère, vous tous, associés de la propagation de la foi; puisqu'en subvenant aux besoins des missions, vous accroissez par milliers le nombre des fidèles, et qu'en priant pour les trépassés vous accroissez aussi par milliers le nombre de ceux qui prennent possession du ciel. Telle est, comme je vous l'ai dit, le complément le plus parfait de l'œuvre de la Propagation de la foi. Vous réalisez ainsi en même temps et le vœu de l'Eglise et celui de Dieu même. Après avoir ainsi bien compris comment par cette cérémonie funèbre vous complétez l'œuvre de la Propagation de la foi, il ne vous reste qu'à entendre sous combien de rapports je trouve cette cérémonie tout à la fois profondément sainte et salutaire, honorable et flatteuse pour votre association.

II. En premier lieu je considère que ce service funèbre est un secours que vous offrez à vos associés défunts dans le moment même où leurs désirs le sollicitent le plus vivement. Votre charité doit être d'autant mieux venue, qu'elle s'emploie pour ceux à qui elle est indispensablement nécessaire. Certes nul de vous n'ignore que les âmes détenues dans le purgatoire ne peuvent plus rien mériter : de sorte que leur entrée dans le ciel ne saurait être hâtée que grâce aux bienfaits d'autrui. C'est ce besoin d'assistance qui leur rend si désirable et si chère la main généreuse qui abrégera leurs douleurs, et la plus excessive de toutes ces douleurs, la privation de la vue de Dieu. Etat cruel, où à toutes les douleurs des sens, se joint la pensée désolante de ne pouvoir posséder l'objet qu'elles sont condamnées à chercher de toute la puissance de leur esprit et de leur cœur! Je veux que nous nous arrêtions un instant à contempler cette tempête de violents désirs qui s'agitent au sein de ces âmes aimées de Dieu. Elles sont partagées entre l'espérance prochaine de voir leur peine abrégée et la crainte d'être réduites à payer la dette entière. Leurs yeux, pour ainsi parler, se lassent et s'éteignent, à force de tenir leurs regards fixés vers les portes du céleste séjour. Elles les voient fermées pour elles, ces portes du bonheur, et elles entendent comme de loin un écho de l'éternelle joie; et il parvient jusqu'à elles quelque chose des chants de triomphe de la cour bienheureuse. Mais ce n'est qu'un son étouffé, qui n'arrive jusqu'à elles que pour leur révéler que là-haut les âmes sont ravies dans la vision de Dieu, et que là-bas on est torturé par le désir de le voir. Je trouve une assez fidèle image de leur état dans le sort des descendants de Jacob, lorsqu'ils gémissaient sous le dur esclavage des Egyptiens. Ils tombaient

épuisés parmi des amas d'argile et au milieu de la fumée des fournaises, et ils entendaient les éclats de joie bruyants partir du palais desPharaons, où régnaient l'allégresse et les plaisirs. Ajoutez que les voix de ces multitudes désolées s'efforcent de dominer les accents de la joie céleste. Entendez-vous cette exclamation : O Dieu, vous voyez mon désir! Et cette autre encore: Seigneur, je sais que vous m'aimez ; et pour cela même que je sais comment vous pensez à moi, je suis consumé d'un amour qui s'accroît de moments en moments! Entendez-vous cette autre voix qui ajoute : Pourquoi ne puis-je dans cet exil bannir de mon cœur la pensée de ce Dieu que j'aime? Cette pensée ne fait que me rendre l'attente douloureuse. C'est parmi ces tempêtes du cœur, ces tourmentes de l'âme, que vos associés défunts attendaient le secours de vos prières.

III. Je suis heureux d'avoir rencontré ces expressions de *tempêtes*, de *tourmentes*. Je m'emparerai de la comparaison et je vous inviterai à me suivre sur le rivage d'une mer gonflée par la tempête. Voyez-la couverte de vaisseaux et les passagers des vaisseaux se fixant à la mâture. Quelle pitié de voir ces vagues qui se brisent les unes contre les autres, et ces flots en fureur qui se heurtent avec acharnement contre les frêles planches des barques! En même temps voyez-vous ces malheureux, le visage blême, les cheveux hérissés, et tantôt implorant votre secours, tantôt criant merci au ciel? Maintenant si vous saviez que sur le rivage il y a dix ou vingt nochers, qui n'ont qu'à vouloir pour sauver ces malheureux, ne pousseriez-vous pas aussitôt des cris vers eux, afin qu'ils se jettent dans des embarcations, qu'ils saisissent câbles et rames? Mais je lis dans vos regards que la comparaison cloche ; parce que les passagers sont en péril de naufrage et non point les âmes du purgatoire. Cependant je puis répliquer: tout assurés qu'ils sont d'arriver au ciel, vos coassociés ne vivent pas moins parmi les gémissements et les angoisses. Ils vous crient de les aider à entrer dans le port. Vous savez qu'autour d'eux vibrent la foudre et la flamme. Bien plus, ils sont comme vêtus de feu ; ils ne respirent que le feu. On vous a d'ailleurs enseigné qu'une prière, une aumône, un sacrifice, peut les placer dans le séjour de la sérénité, dans le calme du paradis. Dites-moi, auditeurs, négligerez-vous de stimuler le zèle des nochers spirituels, afin qu'ils prient ou qu'ils offrent des sacrifices pour consoler des amis dont les lamentations déchirantes retentissent de toutes parts? Qu'importe que leur salut soit assuré? ils n'en souffrent pas moins. Qu'importe que la tempête doive cesser? il ne dépend pas moins de nous d'en abréger la durée, de la calmer pour toujours. Et en faveur de qui la calmerons-nous? En faveur d'associés que nous comptâmes dans les rangs de la Propagation de la foi.

Ici je voudrais vous communiquer une idée qui me préoccupe. Si par l'ardeur du désir nos co-associés ne l'emportent pas sur tout autre, ils sont au moins des plus ardents à espérer le moment heureux où s'ouvriront pour eux les portes de la bienheureuse Sion. Ce sont eux qui fournirent à tant d'infidèles le moyen de connaître Dieu, eux qui prièrent et firent prier pour envoyer au ciel le plus grand nombre possible d'habitants. Et ce sont eux qui auraient à demeurer loin de ce séjour de gloire et de paix éternelle? Je me suis aussi représenté le cas où nos confrères, d'au milieu des multitudes gémissantes du purgatoire, verraient arriver quelque âme partie précisément du sein des églises des missions étrangères; puis la verraient purifiée en peu de temps, déchargée de toute dette de pénitence, s'élever du fond de cet océan de feu, et avec un visage riant s'élancer vers les sphères célestes. Oh! comme s'accroîtrait la fougue de leurs désirs! oh! comme ils voudraient s'élancer eux-mêmes à la suite de cette âme, à la conversion de laquelle ils eurent tant de part! Il me semble les entendre dire : Nous avons propagé la foi dans les contrées d'où viennent ces âmes; plus zélés que nous, plus parfaits, ils nous ont distancés dans la course, et à peine ont-ils été quelques rapides instants plongés dans ce lac des expiations! Nous, nous souffrons encore; pour nous est encore fermé le royaume où la foi triomphe....! Mais que vais-je perdre le temps à vous répéter ces discours? imprudent que je suis! Vous l'avez entendue l'expression de ce désir. Vous l'avez entendue cette plainte de vos associés; et j'en vois la preuve dans la cérémonie funèbre que vous célébrez pour leur repos dans ce temple. J'ai donc eu raison de vous dire que votre suffrage vient en aide à ces âmes au moment où elles le désirent le plus et avec la plus légitime ardeur. Je répète également que ce suffrage est le meilleur complément de l'œuvre de la Propagation de la foi; parce que les fidèles de la terre seront témoins de votre zèle charitable pour vos associés défunts; et après cela est-il douteux qu'ils ne viennent en foule grossir le chiffre de vos pieuses décuries? Ainsi, sous tous les rapports, elle est sainte et salutaire la pensée de ce tribut offert à la mémoire de vos associés.

IV. Une autre considération qui me porte à exalter cette sainte et salutaire pensée, c'est qu'ici vous priez Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il daigne étendre le bienfait de ces suffrages jusque sur les missionnaires et les catéchistes, qui travaillent à la propagation de la foi catholique parmi les plus obstinés ennemis de la croix du Sauveur. Je ne connais point d'intention plus magnanime, plus profondément chrétienne. Quelle générosité dans cette participation du bienfait à laquelle vous admettez ces ouvriers évangéliques! Certes vous n'êtes mûs ni par l'attrait des applaudissements publics, ni par le respect humain des convenances sociales, ni par l'appât des intérêts temporels. Et pourtant je ne sais s'il n'y a pas là autant de sage calcul, que de pure généro-

sité et de compatissance. Quels meilleurs associés en effet pouvez-vous désirer que ceux qui, du matin au soir et du soir au matin, consacrent à l'œuvre sainte et leurs langues et leurs bras, sans cesse occupés à évangéliser, à baptiser? Je parle à un auditoire auquel de mois en mois est présentée l'histoire de ces héros si chers à l'Eglise militante. Vous savez que parmi ces ouvriers, parmi ces jeunes élèves des séminaires, parmi ces laïques qui font l'office de lévites, parmi ces vierges qui secondent de tant de manières différentes le ministère évangélique, la plupart sont des âmes sauvées des rangs de l'infidélité et de l'hérésie. Vous savez quels sont les renoncements que pratique un Malabare, un Chinois, quand il vient s'abriter sous le toit de l'Eglise? Le plus souvent il lui faut quitter parents, amis, fortune, aisance, pour terminer sa vie, sinon par le martyre (car je ne parle pas de ceux-ci), du moins dans un désert de la Tartarie, dans les ruines de quelque tour, dans une île infertile et déserte. L'Eglise qui les baptisa n'a pas toujours subsisté assez longtemps dans ces contrées pour que les prières des morts aient été faites pour eux. Honneur à la piété des associés de Rome, pour avoir pensé à secourir de leurs suffrages ces âmes qui ne pouvaient attendre de la piété de qui que ce soit un souvenir spécial et déterminé. Vous avez étendu vos bras sur les tombes de l'ancien et du nouveau monde, afin d'y répandre le meilleur des réfrigérants. Qui sait? Peut-être tandis que dans le Tonkin et la Cochinchine des pères et des mères maudissaient des fils et des neveux devenus chrétiens et morts dans l'arche de la nouvelle alliance, vous envoyâtes à ceux-ci des vœux et des augures de joie immortelle, de lumière inextinguible! Ne croyez pas d'ailleurs que je fasse injure à la sainteté de ces pasteurs et de tous ces ouvriers évangéliques; parce que je dis qu'ils ont reçu de vous un rafraîchissement. De fait qui peut se flatter de n'avoir en rien dépassé les bornes, de n'avoir pas jusqu'à sept fois fait fléchir la balance de la justice, et de n'avoir pas au sortir de ce monde à s'épurer dans les flammes du purgatoire, avant d'être reçu à la cour de celui qui est sans tache? Oui les âmes de ces apôtres attendaient cette journée avec une anxiété mêlée de la plus douce espérance. Ils auront parlé entr'eux des secours temporels que vous leur envoyâtes tant de fois, de ce pain qu'ils mouillaient des larmes de la consolation. Voici qu'hier ils ont tendu les bras vers vous pour vous demander un pain nouveau, celui de la vie éternellement heureuse. Ils ont attendu une prière capable de triompher du décret qui les excluait de bercail de la félicité. Ils ont attendu ce que vous feriez ce matin pour la propagation de la gloire dans le paradis. Vous de votre côté vous avez voulu répondre à leur attente. Laissez-moi donc répéter que par ces suffrages vous ajoutez à la propagation de la foi le complément le plus saint et le plus salutaire. On ne saurait mieux promouvoir cette œuvre et y mettre le dernier sceau, qu'en étendant au delà de la vie présente les effets de la charité, qui comprend toute la loi et tous les prophètes, et en laquelle, pour le dire en un mot, se résume la foi elle-même.

V. Il me reste toutefois à exposer la raison la plus forte pour laquelle je regarde ces suffrages comme le complément le plus saint et plus salutaire de la propagation de la foi. C'est que par ces devoirs funèbres vous augmentez dans le ciel le nombre des protecteurs de l'œuvre que j'appelle catholique par excellence. Je ne saurais en douter; il est considérable le nombre de ceux qui sont entrés aujourd'hui dans le paradis soit parmi nos associés, soit parmi nos frères qui travaillent à l'œuvre tant en Asie qu'en Amérique. A peine ces vénérables évêques, ces prêtres, ces catéchistes, se seront vus au sein de la bienheureuse lumière, à peine ils auront adoré le Dieu éternel et la glorieuse humanité du Rédempteur, en le proclamant trois fois saint, qu'à la vue de tant de gloire, ils auront dit en toute humilité: Pourquoi ne pouvons-nous retourner sur les rives du Missouri et du Mississipi? Pourquoi, Seigneur, ne nous laissez-vous pas descendre sur les côtes de la mer Pacifique, pour raconter à ces pauvres peuples combien vous êtes glorieux et combien grand, et de quels torrents d'ineffable beauté vous enivrez une âme qui a le bonheur de vous posséder? Hélas! Pourquoi ne pas apparaître sur les montagnes d'Amérique, lorsque des hordes sauvages les parcourent, comme vous apparûtes sur le Thabor, ou du moins tel que vous vous montriez aux multitudes lorsque vous évangélisiez sur les collines et les montagnes de la Galilée? Pourquoi ne vous révélez-vous point sur les rives du Gange, ou pourquoi ne faites-vous pas entendre votre voix dans les plaines de la Louisiane, ô Père céleste, tout ainsi que, sur les bords du Jourdain, vous fîtes un jour éclater le tonnerre de cette même voix? Mais non: nous ne pouvons sortir de cet éternel océan de joie; nous ne pourrons de toute l'éternité nous éloigner de votre présence béatifique. Daignez donc lancer dans le cœur d'un grand nombre les traits enflammés de votre grâce, afin qu'ils aillent semer dans votre champ la bonne semence de l'Evangile; augmentez le nombre et, s'il est possible, le zèle des catéchistes et des pieuses vierges, dirigez la langue des prédicateurs; surtout procurez l'agrandissement de l'œuvre de la Propagation de la foi, bénissez-la, multipliez-la comme votre famille de prédilection. Telle est la cause de nos gémissements: nous sommes les ambassadeurs de ces malheureuses tribus qui sont assises à l'ombre de la mort.... Oui, chers auditeurs, voilà la vérité, l'exacte vérité: en ce jour de solennelles expiations vous avez augmenté le nombre des protecteurs de nos missions et de cette œuvre qui en est le soutien. Comment caractériser ce qui s'est fait, si ce n'est comme le plus saint et le plus

salutaire complément de la propagation de la foi ? Complément d'autant plus saint qu'il est dû à l'union des prières de la terre et du ciel !

VI. Du reste plus je médite sur la cérémonie qui nous réunit, plus je découvre de nouvelles raisons de la recommander et de la bénir. Daignez, je vous prie, prêter votre attention à une idée qui vient à l'instant de se présenter à mon esprit. J'ai pensé aux milliers d'enfants qui ayant reçu le saint baptême, grâce à vos aumônes et à vos encouragements, se trouvent aujourd'hui en possession de la joie éternelle. Lorsque ce matin vous avez commencé les prières du service funèbre, il me semble que ces petits anges aux blanches robes, la tête couronnée de lis et de roses blanches, auront un moment suspendu l'hosanna éternel, et auront à sa place entonné sur la harpe de David un psaume de supplications pour leurs pères dans la foi, pour ceux qui répandirent sur eux l'eau salutaire, pour les associés de nos décuries romaines, qui séparés de leur pays par des milliers de lieues songèrent à eux sans les avoir connus. Oh ! merveilleuse association de cette prière céleste offerte par les enfants vos fils et de cette prière offerte sur la terre par vous tous qui m'écoutez, légionnaires de la foi ! tout cela ne formait qu'une seule voix, tout cela s'harmoniait en une seule supplication. Cette Eglise *della Pace* demandait le repos des âmes, de concert avec cette vaste Eglise *de la Paix* qui triomphe là-haut. J'ose dire que non-seulement les habitans des cieux priaient en même temps que vous, mais je dirai que vous les avez invités à prier par ces nombreux sacrifices, qui, grâce à vos offrandes, se sont offerts sur ces autels sans interruption ; sacrifices, que seule l'Eglise militante a le privilége de célébrer et auxquels on ne saurait comparer aucun rit, aucune prière. En vérité je crois que c'est là le comble mis au prix des suffrages par vous décernés et offerts en ce jour : il ne me semble pas possible de couronner mieux et plus saintement l'œuvre de la propagation de la foi, qu'en associant et liant ainsi l'Eglise triomphante à l'oblation des vœux que nous présentons au ciel pour le repos et la félicité éternelle de nos co-associés.

VII. Afin de ne pas trop allonger mon discours, j'aurai à montrer brièvement si j'ai de solides raisons pour appuyer la seconde partie de ma proposition, celle par la quelle j'affirmais que ces suffrages deviendront au jour du jugement final un de nos plus beaux titres de gloire. C'est l'Eglise elle-même qui m'a inspiré la pensée de reporter vos méditations vers ce jour suprême ; puisque dans la messe des trépassés elle récite cette sublime *séquence*, qui d'un bout à l'autre déroule à nos yeux le tableau des dernières assises. Mais je viens vous dire, plein d'une douce sécurité, que ce jour ne sera pas pour vous un jour de colère ; plutôt il sera un véritable jour de gloire. De fait il nous a été enseigné que si dans la vallée de Josaphat les crimes de tous les impies seront dévoilés, de même aussi les actions les plus méritoires des élus seront produites au grand jour. Or vous ne devez en douter nullement : avoir, par vos suffrages en faveur des propagateurs de la foi, hâté le moment de leur entrée dans le ciel, c'est une des actions les plus méritoires et les plus dignes d'être mises en lumière ; puisque vous avez contribué à rendre à Dieu ses plus zélés, ses plus tendres amis. Le son des trompettes angéliques retentira encore au fond des tombeaux, que vos anges gardiens chantant l'hymne de la résurrection vous réuniront en une légion triomphante, vous jadis inscrits sur les listes de la Propagation de la foi. Combien alors vous vous féliciterez ! comme il vous sera doux de vous redire les uns aux autres les heureux effets de ces suffrages ! Vous légionnaires de Rome, vous vous entendrez dire par maint et maint de vos frères : je fus délivré du Purgatoire, en la quarantième année du XIXe siècle ; et moi dans l'année quarante unième, au moment même où dans l'Eglise *della Pace* nos associés priaient pour le repos de nos âmes. Or penserez-vous que ce soit une faible gloire pour vous, associés romains, si dans ces comices universels votre nom retentit de toutes parts, béni par tant d'élus, en reconnaissance du soulagement que vous vous êtes empressés de leur offrir par les sacrifices, les communions, le chant des psaumes, les rosaires, et par toutes les bonnes œuvres dont ce temple est témoin ?

VIII. Mais de nouveau le son des trompettes d'argent, mêlé à celui des harpes d'or et de toute sorte d'instruments, retentit dans les airs. Une vive lumière resplendit du haut des airs, et une voix plus forte que le tonnerre annonce l'arrivée du souverain Juge. Il tient en main la croix en guise de sceptre, et il est assis sur un trône de nuées éblouissantes. Qui sera donc appelé à faire cortége à cette grandeur, à cette majesté du Christ ?... Vous ne serez pas les derniers vous, les propagateurs de cet étendard de la victoire, de cet arbre de la guérison. La croix est votre enseigne : je la voix au frontispice des livres qui attestent les travaux de vos compagnons dans les missions étrangères ; je la vois en tête des œuvres qui parlent de vos persévérants bienfaits ; la croix triomphe radieuse sur le globe terrestre gravée sur l'or et le bronze, dans des médailles destinées à transmettre à la postérité la gloire de votre association. Si donc vous avez bien mérité de la gloire de la croix, pouvez-vous douter qu'au jour du glorieux triomphe de ce sceptre porté par celui qui est le roi du ciel et des enfers, il n'y ait des marques d'honneur et des distinctions réservées à ceux qui auront tant contribué à ce triomphe ? Nombre de vos compagnons qui grâce à vos suffrages auront vu hâter le moment d'aller se reposer sous l'arbre de l'éternelle vie, vous prendront par la main et diront au juge suprême : Ceux-ci nous vinrent en aide ; ils nous envoyèrent l'image de ce sceptre qui a subju-

gné l'enfer et toutes ses puissances. Oh! placez-les avec nous à votre droite; placez-les sous l'autel, et sous la bannière de cette foi pour laquelle ils ont tant fait. Vous aurez donc place dans les rangs de ces évêques et de ces prêtres qui portent la croix à l'image de Jésus-Christ; dans les rangs de tous ces ouvriers évangéliques qui traversèrent les mers et les fleuves bravant tous les périls, qui se riaient de la fureur des tyrans et tenaient bon contre tous les efforts de l'enfer; dans les rangs de ces vierges sacrées qui avec votre aide purent se rendre dans les régions les plus inhospitalières, dans les missions les plus pénibles, pour y établir des écoles, servir les hôpitaux, amener à la civilisation chrétienne des âmes plus sauvages, plus féroces que les bêtes fauves.

IX. L'inspiré de Patmos dans les sublimes visions qui lui montrèrent les cieux à découvert, y apercevait des anges et des hommes dont l'extérieur et les vêtements étaient les plus divers. Dans ses descriptions il fait figurer et ceux qui étaient vêtus de robes blanches, et les vieillards portant des diadèmes d'or, et les cavaliers revêtus de *bissus* resplendissant et pur, les uns avec des ailes d'aigles, les autres avec des ceintures d'or et des palmes dans leurs mains. De plus il nous apprend comment les serviteurs de Dieu porteront un signe sur leurs fronts. A propos de cette vision, je me demandais quelle marque d'honneur et de fidélité pourrait distinguer les associés de la Propagation de la foi. Je n'eus pas à examiner longtemps: certes, me dis-je aussitôt, sur leur front brillera le signe de la croix qui y fut tracé avec le saint chrême et dont ils auront propagé le culte et la croyance. Puis sur les blancs vêtements de tous les confrères de notre association brilleront des flammes empourprées, éternels monuments de cette pourpre du sang divin dont la croix elle-même fut ornée.

X. Lorsque ensuite s'ouvrira le grand livre de toutes les justices et de toutes les iniquités, vouz n'aurez point à craindre; vous n'aurez qu'à vous réjouir, nobles associés de la Propagation de la foi. Dans ce livre sera consigné et lu à tous le fils d'Adam, cet insigne éloge que non contents de venir en aide aux vivants, vous avez voulu être secourables envers les morts; et non contents de multiplier les frères de Jésus-Christ sur la terre, vous hâtiez le moment de leur exaltation dans les cieux. Quelle gloire pour votre association en ce jour où tant de bienfaiteurs occultes de cette œuvre, tant de zélateurs de son accroissement aujourd'hui inconnus, brilleront dans cette multitude immense trahis par la splendeur de leur apostolique générosité: *Liber scriptus proferetur, in quo totum continetur .... quidquid latet apparebit.* (*Hymn. Eccles.*)

XI. Une autre gloire insigne pour les associés de la Propagation de la foi, sera que dans la vallée de Josaphat ils ne marcheront pas au hasard et incertains de trouver un patron. Vous entendrez un François-Xavier qui vous appellera par décuries et par centuries, comme votre chef et votre général. Pour vous n'ont point été écrites ces paroles: *Quid sum miser tunc dicturus, quem patronum rogaturus?* (*Ibid.*) François-Xavier vous connaît, parce que chaque jour il entend votre invocation; à quiconque oserait vous écarter des rangs, répondez, J'appartiens à François-Xavier le chef de la milice qui propagea la sainte foi du Christ. Oui, François-Xavier, tu vois que ce service funèbre n'a pour but que de mettre en possession du paradis des âmes qui te furent dévouées sur la terre; tu les aimes certainement comme nous et plus que nous. Il te sera donc agréable qu'elles soient plus promptement admises dans le séjour de la félicité. Fais donc en sorte que mes paroles ne se trouvent en défaut pour aucun de mes confrères, pour aucun des missionnaires et des collaborateurs de la Propagation de la foi.

XII. Mais les flambeaux sacrés n'ont cessé de brûler; mais le Pontife n'a pas quitté l'autel. Les lévites ont encore des supplications à offrir; et je retarde peut-être l'heure de la paix et du bienheureux repos, que Dieu du haut du trône de sa miséricorde se dispose à octroyer aux âmes, en considération des vœux ardents que des voix suppliantes vont lui adresser. Qui sait combien d'âmes de nos associés, et particulièrement de ces saints missionnaires de la Chine, traqués et poursuivis de toutes parts, auront quitté cette vie pendant que je parle, et ont encore quelque pénitence à subir avant d'être réputées dignes d'être associées aux chœurs des anges? Oui, je vous les recommande; élevez, élevez vos cœurs vers le ciel; joignez vos supplications et vos lamentations à celles de l'Eglise et ne sortez pas de ce temple avant que le Pontife ait béni ce bûcher mystérieux. Vous, pauvres, redoublez de ferveur dans vos prières; vous, riches, doublez le tribut de prières et d'offrandes: auprès de Dieu la voix de celui qui est couvert de haillons est aussi puissante que les vœux et les dons de l'homme puissant. Enfin rassurez-vous tous et consolez-vous par la pensée d'avoir coopéré à une si belle œuvre. Les suffrages que vous avez offerts en faveur de vos coassociés dans l'œuvre de la Propagation de la foi, sont le complément le plus saint et le plus salutaire de cette excellente œuvre, et ils seront au dernier jour une de vos plus belles gloires.

DISCOURS IX.

PANÉGYRIQUE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS.

Prononcé dans l'église de Sainte-Marie-Madeleine à Rome le 15 Juillet 1841.

On ne saurait douter que le seizième siècle n'ait été pour l'Eglise de Jésus-Christ un des siècles les plus agités et les plus pénibles. A qui attribuer tout le mal, si ce n'est au moine de Wittemberg? ne le vit-on pas avec ses subtilités et ses erreurs, ses excès et ses impiétés, escorté du blasphème, de l'apostasie, de la vengeance, remuer toute l'Allemagne, qui bientôt ne fut que l'immense bûcher où

se consumaient les restes des victimes immolées par lui et ses sectateurs? La Pologne s'était laissé prendre à l'absurde erreur des Sociniens. Les Hollandais, les Suédois, les Danois embrassèrent et professèrent audacieusement la licence de la réforme. L'Helvétie, la fidèle et simple Helvétie, consentit à changer ses antiques croyances. En même temps le Néron de la Grande-Bretagne, Henri VIII, déployait un zèle féroce pour les nouvelles erreurs; et il ne fut remplacé que par ces tigres qui convertirent la Tamise en un fleuve de sang, et qui lassèrent à force de massacres le bras et la hache des bourreaux. D'autre part surgissait à Genève ce méchant homme qui précipita la France dans l'abîme de la discorde, en sorte que cette contrée fut couverte de ruines et que pendant plus d'un siècle les épées ne rentrèrent pas dans le fourreau. Que vous dire ensuite de l'Italie? Notre belle Rome fut la première entre toutes les plus illustres cités de deçà les monts à recevoir sa quote-part de tant d'incalculables désastres. Qui ne mettra au rang des années néfastes, cette année où Charles de Bourbon, l'Attila nouveau du seizième siècle, entra dans la ville apostolique avec des brigands sectateurs de Luther, pour n'y laisser que la désolation et les traces de ses terribles sacriléges? Imaginez quelqu'un qui, porté sur les ailes d'un ange au-dessus du Tibre, ou transporté comme Ezéchiel au-dessus des hauteurs du Vatican, aurait promené ses regards autour des sept collines; n'aurait-il pas dû se dire : Rome est donc abandonnée par le Christ, et la religion de la croix est donc bannie de son enceinte ? Certes on n'avait jamais vu semblable désastre. Le moindre crime avait été le saccage des meilleures maisons; partout les viols, les meurtres, les violences de toute sorte. Le vicaire de Jésus-Christ, l'infortuné Clément VII, exprimait sa douleur par ses larmes continuelles. Assiégé dans le mausolée d'Adrien, il eut cent et cent fois à mourir sous le coup des menaces et des plus cruelles angoisses. Eussiez-vous pénétré dans les monastères, vous y auriez vu d'indignes attentats commis sur les vierges les plus pures ; fussiez-vous entré dans les temples, vous auriez instinctivement voilé vos yeux pour ne pas voir les autels profanés et brisés; les images des saints déchirées; les reliques de saint Pierre et de saint Paul, dont le sang a consacré ce sol béni, étaient jetées dans les rues. Comment soutenir la vue, la seule idée (souvenir horrible!) des railleries et des outrages dont était l'objet de la part de ces hérétiques l'hostie divine, le sacrement Eucharistique! . . . O temps de troubles et de forfaits! . . . Toutefois ni scélératesse, ni trames habilement ourdies, rien ne prévalut contre le siége du souverain Pontificat. Après ce déplorable saccage, Rome se leva plus forte contre l'audace et la fraude de la réforme. Il fut heureux pour l'Italie que la pierre angulaire du saint Siége fût inébranlable; car ils étaient nombreux et redoutables par leur capacité, ceux qui dans Naples, dans Florence, dans Padoue, dans Venise, se seraient très-volontiers accommodés des doctrines protestantes si favorables à toutes les mauvaises passions. Mais Paul IV et Pie IV redoublèrent de zèle et de prières ferventes. Pareils au grand Jérôme gémissant sur l'extension effrayante que prenait l'arianisme, ces Papes avaient raison de gémir, lorsqu'ils voyaient le feu de la réforme sous le souffle puissant de tant de redoutables ambitieux prêt à embraser l'Europe entière. Si d'un côté je pense que la conclusion du saint concile de Trente fut un grand, un inappréciable bienfait pour l'Eglise; parce que les décrets de ce concile furent tout à la fois le bouclier qui repoussa les traits de l'hérésie et le glaive qui trancha les têtes de l'hydre sans cesse renaissantes; d'autre part je regarde comme un bienfait tout spécial le soin que prit la Providence d'envoyer à Rome dans ce même siècle toute une série de nouveaux saints, qui brillèrent sur les sept collines comme sur les plus hauts chandeliers du sanctuaire catholique. Dieu avait dit dans ses divins conseils : Les révoltés d'Allemagne et d'Helvétie veulent corrompre la pureté de ma parole. Ils veulent enseigner que l'homme déchu n'est capable que de pécher; que la foi justifiante suffit; que les vertus morales sont inutiles; que les bonnes œuvres ne sont ni nécessaires, ni possibles. Je désavoue hautement de tels prophètes. Je veux susciter de toute part des fils qui se sanctifieront par la foi, mais aussi par les bonnes œuvres, tels en un mot que les a toujours adoptés et voulus l'Eglise de mon Fils. De fait, à cette même époque il suscitait à Rome un Gaétan de Tiène, qui par les vertus exemplaires d'humilité, de chasteté, de tempérance, entreprenait de restaurer les colonnes du sacerdoce. Il faisait apparaître un Ignace, pour enrôler une légion de preux immortels, qui seraient les prétoriens de la milice catholique, prêts à tous les sacrifices, à tous les travaux pour Jésus-Christ et son épouse. Il suscitait un Caracciolo; il suscitait un Adorno pour raviver le culte de cette ineffable Eucharistie rejeté par les hérétiques. C'est Dieu qui envoyait de Toscane un Philippe de Néri, pour réfuter la calomnie qui assimilait le clergé catholique aux Pharisiens, et les accusait de rendre insupportable le joug de l'Evangile, en condamnant les plus honnêtes divertissements. De Lucques d'où tant de novateurs étaient partis pour aller à Genève se nourrir à souhait des poisons de l'hérésie, venaient à Rome de saints hommes pour relever la confiance en cette glorieuse Mère de Dieu, en cette Vierge puissante, qui à elle seule met en déroute toutes les hérésies dans le monde entier. N'avait-il pas été dit et redit par les mensongers sectateurs de la réforme que dans l'Eglise romaine était éteinte toute pratique de la charité; que l'avarice seule y régnait, et que ceux qui voulaient entreprendre les bonnes œuvres ne pouvaient les réaliser? Eh bien! voici venir tout

exprès un homme qui, par ses œuvres, relèvera et soutiendra la gloire de la nouvelle Sion. Il y avait bien eu dans tous les siècles d'innombrables héros de la charité catholique, appelés à se signaler les uns dans telle branche, les autres dans telle autre de la bienfaisance chrétienne. Mais Dieu, inépuisable dans ses bontés, voulut se donner un ministre animé d'une charité toute singulière, de la charité la plus tendre, la plus ardente, la plus impartiale, la plus généreuse, pour l'opposer aux dogmes cruels et glacés de ces orgueilleux génies du Nord. Camille de Lellis, en l'honneur duquel ce temple s'entoure aujourd'hui de joie et de solennité, fut prédestiné pour ce glorieux ministère. Or plus je médite sur cette charité si singulière et si nouvelle, pour lui assigner son caractère propre, plus il me semble que l'on doit y reconnaître l'amitié inspirée par la foi envers l'homme malade et surtout envers l'homme qui se meurt; je veux dire cette amitié que le Sage faisait consister à devenir pour nos semblables comme un baume de vie et d'immortalité : *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis.* (*Eccli.*, VI, 16.) Le beau titre que celui-là, et comme il convient bien à Camille de Lellis. Oh ! la belle mission, mission certainement divine ! Elle fut divine par la manière dont la dirigea la Providence ; elle fut divine par sa nature même; divine par le zèle surhumain avec lequel la remplit notre héros. Telle est la trame sur laquelle il m'a semblé convenable de former le tissu de cet éloge; et j'ai la confiance que, si je ne réussis pas à accroître parmi vous la dévotion envers un si grand saint, du moins je ne la diminuerai pas.

I. La mission de Camille fut divine en raison des voies par lesquelles le conduisit la Providence. Qui était Camille? un habitant de Bochianico, dans les Abruzzes, issu d'une famille noble, il est vrai, mais complétement ruinée. Les commencements de sa vie semblaient tout l'opposé de ce qui devait le conduire au but héroïque auquel il parvint. A l'âge d'un peu plus de deux lustres, il perdit sa mère, femme pleine de sagesse, et il resta comme une jeune plante exposée à tous les vents. Son père, qui, comme tous ceux qui vivent dans le métier des armes, donnait peu de soin à le faire surveiller et à son éducation, vint à lui manquer vers sa dix-neuvième année. Voilà donc Camille absolument seul. Ainsi isolé dans cet océan de la vie, livré complétement à lui-même, il ne prend plaisir qu'aux jeux de cartes, aux jeux de dés, et cédant à tous les attraits des passions, il s'écarte loin du droit chemin. Bientôt le besoin se fait sentir, et il se passionne pour la profession de son père. Mais une pensée venait traverser ce projet. Il s'était fait à la jambe droite vers le cou-de-pied une égratignure, d'où était résultée une plaie, et la vue d'une jambe entourée d'un appareil de pansement était peu favorable à ses idées belliqueuses.

II. Mais voici qu'une plaie sera le premier moyen dont se servira la Providence pour faire entrer Camille dans la voie où elle le veut. Avant d'aller à la guerre, il faut à toute force guérir ; et voilà pourquoi Camille vient à Rome. Que quelqu'un l'eût rencontré au moment où, assez mal vêtu, couvert de poussière, un bâton rustique à la main, il remontait péniblement des bouches du Tibre vers la vaste plaine des champs Latins, et qu'il s'extasiait naïvement devant les murs de Rome et la merveilleuse coupole de Saint-Pierre, aurait-on présagé, aurait-on même imaginé ce que voulait faire de lui l'éternelle Sagesse. Le pauvre jeune homme traverse péniblement la ville des descendants de Romulus ; il va droit à l'hôpital Saint-Jacques; il montre sa plaie aux chirurgiens, et pour vivre en attendant sa guérison, il se loue comme infirmier pour servir les autres blessés. Il ne songeait qu'à guérir pour prendre l'épée. Dieu se proposait au contraire de lui indiquer le théâtre de sa mission. En vérité il n'a point encore changé de mœurs; il est toujours passionné pour les dés et les échiquiers; il y perd tout son temps : si bien que les directeurs de l'hospice lui donnent son congé bien que sa plaie ne soit pas complétement guérie. Notre Camille sort de Rome comme sortiraient d'un enclos un jeune faon ou un folâtre chevreau, qui verraient devant eux s'ouvrir de verts pâturages à perte de vue. Il court s'enrôler dans les milices vénitiennes, et il sert dans les garnisons de Zara et de Corfou ; il se bat tantôt à bord des vaisseaux, tantôt du haut des tours crénelées. Il se trouva au siége de Varbegno en Dalmatie et il eut part à la victoire. Comme les chrétiens avaient eu beaucoup à souffrir, leur fureur envers les mahométans vaincus monta à son comble; soit par faim soit par excès de rage, ils ouvraient le flanc à leurs prisonniers, leur arrachaient le foie, le faisaient rôtir sur un gril, et le dévoraient tout chaud. Camille avait horreur de ces repas de cannibales ; mais après tout il avait volontairement embrassé le métier de soldat qui expose plus d'une fois à ces traits de barbarie. Puis en le voyant n'échapper à une maladie mortelle que pour être immédiatement après en butte à une affreuse tourmente dans les eaux de Capri ; n'esquiver le risque d'avoir la tête tranchée sur le rivage de Tunis que pour courir celui de s'abîmer dans les flots de la mer de Sicile, autour des îles qu'agitent de perpétuels volcans; on devait reconnaître évidemment à toutes ces circonstances que Camille, humainement parlant, ne faisait que passer d'un malheur à l'autre et suivait une voie directement opposée à celle de sa véritable mission vers laquelle Dieu le conduisait pas à pas.

III. Ne le perdez pas de vue. Le temps de son service militaire est expiré. Il joue jusqu'aux objets d'armement du soldat; il expose aux chances du sort jusqu'à la chemise qu'il portait. Si bien qu'il fut réduit à vagabonder en mendiant. On le vit demander l'aumône à la porte de la cathédrale de Manfrédonia, présentant aux passants son

mauvais chapeau. Il fut aussi réduit pour assouvir sa faim à conduire des bêtes de somme et à transporter des pierres, de l'eau, de la chaux, moqué par ses semblables qui le voyaient en haillons, sale, transi de froid. Un jour il cheminait pensif le long de la route qui conduit à Manfrédonia, quand tout à coup il se met à genoux sur une pierre et se met à fondre en larmes. Malheureux que je suis! s'écrie-t-il en regardant le ciel, que n'ai-je plus tôt connu mon Dieu? Pardonne, ô mon Dieu, pardonne à un grand pécheur..... Vous croyez que la grâce divine vient de mettre le sceau à la vocation de Camille en le faisant entrer dans la carrière qui lui est préparée? Vous êtes dans une complète erreur. Camille de Lellis marchera, il est vrai, dès cet instant dans une bonne voie, mais ce ne sera pas encore celle où la divine Providence le veut. En effet, se relevant de dessus la pierre où il priait agenouillé, se frappant la poitrine, il se rend au couvent des capucins et les prie, les conjure de le revêtir de l'humble habit de François d'Assise. Oh! mesurez ici les profondeurs des desseins de Dieu! Camille devient un modèle exemplaire dans la famille Franciscaine. Il brillera donc parmi les époux de la pauvreté séraphique? C'est ce qui semblerait devoir arriver selon les dispositions ordinaires de la Providence. Mais hélas! voici que son ancienne plaie se rouvre; et la cause qui semblerait ne pas mériter qu'on y fasse attention, me paraît précisément une chose divine à raison de ses suites. C'est le frottement de sa tunique qui a causé la réouverture de la plaie. Camille reçoit donc son congé; parce qu'il ne paraît pas appelé à porter le grossier et long habit des Franciscains. Le voilà pour la seconde fois de retour à Rome, l'année même du saint Jubilé, et rentrant à l'hôpital Saint-Jacques pour y être cette fois radicalement guéri. Mais l'heureuse rencontre qu'il eut là! il y trouva cette âme incomparable de Philippe de Néri, qui venait y entendre les confessions des blessés. Camille est dans les bras de Philippe, et autant de paroles il recueille de sa bouche, autant il reçoit de dons de la grâce. Peut-être ici finiront les entraves qui semblent mises à la marche de Camille? Pas encore. La plaie s'étant refermée, il s'en retourne par la *via Valeria* au couvent des capucins, vis-à-vis le mont Avellino, ne pouvant tranquilliser sa conscience à moins de tenir la promesse qu'il avait faite de vivre dans l'état religieux. Mais le pauvre novice avec sa cicatrice qui dégénère en fistule est obligé de prendre pour la troisième fois le chemin de l'hôpital Saint-Jacques. Il y est accueilli avec humanité; il y est admis en qualité d'intendant; rien ne lui manque; tout lui réussit. Toutefois voyant sa jambe guérie, il veut pour la troisième fois se présenter au couvent de la Conception. Admirez comment même un troisième et décisif refus ne le rebute pas. Il s'arme de courage, monte au Capitole, et conjure ces autres fils de François d'Assise de le revêtir de la bure des pénitents. Vous prévoyez bien que là aussi sa demande échouera. Avouez pourtant que toutes ces démarches étaient dignes d'éloge; mais précisément parce qu'elles l'étaient, et que toutefois Dieu les traverse et veut les diriger autre part, il faut bien aussi avouer qu'elle fut vraiment divine la mission dont à la fin Camille de Lellis devint le chef et le directeur. Il y avait si longtemps en effet que d'abord par sa mauvaise conduite, et plus tard par sa vertu même, il semblait lutter contre Dieu même, et aller à l'encontre de ces profonds desseins qui devaient se réaliser un jour.

IV. Les preuves de la divine mission de Camille devinrent plus évidentes à mesure que les circonstances la préparèrent de plus près. Devenu intendant dans la maison de Saint-Jacques, il avait réussi à embraser du feu de son zèle pour les malades cinq hommes de bien; et dans une chambre près de l'hôpital, devant un crucifix qu'il affectionnait tout particulièrement, il cultivait ces cinq plantes aimées du ciel et objets de tant d'espérances. L'envie ne manque pas de s'armer et d'éclater contre cette sainte famille, en faisant circuler tout bas que Camille voulait réunir sous peu en ses seules mains toute l'autorité et la direction de l'établissement. Le mal est toujours cru sans examen et sans délai. La mission de Camille de Lellis est en défaveur complète. Il est vertement blâmé. On lui interdit toute réunion, et son oratoire est détruit. Quelle ne fut pas son affliction et son serrement de cœur, lorsque cherchant son bien-aimé crucifix, il le trouva relégué derrière une porte! Embrasé comme d'une fournaise d'amour, il prend ce crucifix entre ses bras, le porte dans sa chambre et passe toute cette soirée dans les larmes; il s'attriste de la pensée que peut-être l'institut de l'amitié pour les malades n'est pas selon le bon plaisir de Dieu. Ah! Camille, tu dois avoir de tout autres pensées..... Mais il ne m'entend pas; il est tombé dans un profond sommeil au pied de l'image chérie. Aurions-nous jamais cru qu'il se fût endormi devant le Christ. Le sommeil provient ordinairement de fatigue ou d'ennui. Oui : mais il y a un sommeil que Dieu lui-même se plaît à envoyer à ses amis; tel fut celui qu'il envoyait au premier homme dans le délicieux Edem, tel celui qu'il envoyait à Jacob. Oui, le sommeil de Camille est un sommeil de Dieu. Lui-même le racontait le lendemain matin aux cinq frères, encore tout étourdis de l'événement de la veille. J'ai à vous conter une grande nouvelle, leur dit-il. Je ne saurais vous dire comment hier soir je tombai dans un profond sommeil; je sais que mon âme veillait devant le crucifix qui m'est si cher. Je vis Jésus avec sa tête sacrée inclinée vers moi, et d'un air de douceur il se prit à me consoler; et je l'entendis prononcer mot pour mot ces paroles : « Ne crains rien, cœur trop pusillanime; vas en avant; je te seconderai et je

serai avec toi. » Je m'éveillai, et je ne sais si ce fut plutôt par l'effet de la joie que de la surprise. Combien la nuit me parut longue, impatient que j'étais de vous raconter ce qui doit nous donner tant d'espérances. Ainsi gardons-nous d'abandonner la pratique de l'amitié pour les malades; ne sortons pas des voies de cette fidèle amitié; vous, suivez-moi pour l'amour de ce Dieu qui a bien voulu me parler du haut de ce bois sacré. Cette exhortation de Camille me rappelle Moïse au moment où sorti du palais de Pharaon, tenant en main la verge qui avait dévoré les couleuvres des mages et des prêtres d'Isis, il dut la présenter à ses frères opprimés. Camille montrait le Christ miraculeux qui lui garantissait la victoire : je dis avec raison *miraculeux*, puisqu'une seconde fois il voulut comme se détacher de la croix faisant le geste d'embrasser l'ami fidèle, le nouveau médecin des malades, et lui redit non plus dans le sommeil, mais en pleine veille : « De quoi t'affliges-tu ? poursuis l'entreprise commencée; elle est à moi et non à toi. » L'entreprise appartient donc à Dieu et non à Camille ! C'est Dieu même qui l'a dit. Camille en le répétant n'a point menti. Certes ici un menteur eût été plus superbe que Lucifer; et au contraire sa révélation n'avait d'autre fin, d'autre but que l'abjection, l'abnégation entière de soi-même, auprès du grabat de toutes les extrêmes misères. Nous le tenons donc de la bouche de Dieu même : la mission de Camille est divine; le ciel lui-même en a dirigé la marche et a vaincu les obstacles qui vinrent de diverses manières la traverser.

V. Si nous étudions en second lieu la nature de la mission de saint Camille de Lellis, nous verrons également qu'elle est tout à fait divine. Nous disions en commençant que ce fut la mission d'une charité toute spéciale. Or qu'une mission de charité soit divine, c'est ce que dira le but même qu'elle se propose, dès lors qu'elle aura Dieu en vue, et qu'elle demeurera étrangère à tout intérêt terrestre, soit d'ambition, soit de gain, soit du sang, soit de la chair. C'est ainsi que l'Apôtre des nations expliquait la charité : *Charitas Christi urget nos, æstimantes hoc ut et qui vivunt jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est et resurrexit.* (II *Cor.*, V, 14.) Et Jean, qui apprit la charité sur la poitrine de Jésus-Christ et sentit battre ce cœur qui fut un océan de charité sans rivages, disait encore : *In hoc cognovimus charitatem Dei, quoniam ille animam suam pro nobis posuit, et nos debemus animas ponere* (I *Joan.*, III, 16.) Rien de plus manifeste que ce caractère distinctif de la charité dans Camille; on le reconnaît à la disposition où il était de donner sa vie pour ses frères, à ouvrir ses entrailles aux malades. C'est dans ce temple même qu'il voulait faire vœu de cette immolation perpétuelle; et comme la triste moisson des malades ne devait jamais manquer, il institua pour cela à perpétuité un ordre de frères réguliers, que Sixte V et Grégoire XIV approuvèrent avec de grands éloges et des larmes d'attendrissement. La charité divine n'a donc point manqué à Camille de Lellis, et puisque dans son institut se trouvait le principe de vie et d'immortalité, les faits viennent vérifier ce que j'ai dit en commençant, et je n'ai pas eu tort d'appeler son institut, la mission de la fidèle amitié d'après ce qu'a dit le Sage que l'ami fidèle est un baume de vie et d'immortalité : *Amicus fidelis medicamentum vitæ et immortalitatis.*

VI. On pourra me dire que la raison seule peut inspirer cette fidèle amitié envers le malade et le mourant. A cela je répondrai : Quelle est donc l'institution humaine où vous trouvez cette amitié envers l'extrême misère, telle qu'elle fut vouée par les frères de Camille ? Une amitié qui a pour loi la générosité la plus excessive, jusqu'à se priver d'une goutte d'eau pour se désaltérer ! Une amitié qui promet main pour main, bras pour bras, vie pour vie, fatigue et douleur pour fatigue et douleur ! Une amitié qui, dans les épidémies, les contagions, les pestes, a voué mort pour mort ! On a bonne grâce de dire que nous pouvons avec les lumières ordinaires mettre en pratique ce qui fut la création de Camille, maintenant que les héros de l'Evangile nous en ont donné l'exemple en toute manière. D'ailleurs faisons attention à l'époque où vivait Camille de Lellis. Les infirmiers des hospices étaient le rebut de tout un pays et des grandes villes : c'étaient pour la plupart des hommes souillés de crimes, qui se réfugiaient dans les hôpitaux pour y jouir du droit d'asile et qui rachetaient par le service des malades les peines dont les frappait la loi. Ils y demeuraient donc à contre-cœur, ou uniquement pour le salaire, ou par la crainte du supplice. Partant il ne fallait attendre d'eux ni sympathie, ni sollicitude pour les pauvres malades. L'histoire nous dit que les hôpitaux étaient regardés comme les champs de la mort, où il fallait entrer sans espérance de vie. Là point de discipline : les uns, dévorés par la soif, buvaient tout d'un trait et leurs propres médicaments et ceux des autres et souvent avalaient la mort. Les autres, dans le délire de la fièvre, se jetaient à bas de leur couche et demeuraient tout meurtris. D'autres encore, seulement tombés en léthargie, étaient tout vivants enveloppés du linceul funèbre, puis jetés sur des monceaux de cadavres se heurtaient si violemment contre la poitrine ou les tempes qu'ils ne se réveillaient que pour mourir. Toutefois le siècle de Camille était un siècle de lumière et de science. Mais qui songeait donc alors à se consacrer par un vœu, comme éternel ami de tous les malheureux que venaient frapper les maladies et surtout les maladies mortelles et contagieuses ? Hélas ! ce fut la raison humaine elle-même qui lui opposa les plus terribles et les plus nombreux obstacles ! D'ailleurs, qui, ce semble, devait penser le premier à une mission toute de tendresse et de sublime

sympathie? Etait-ce bien un Camille, qui avait passé sa jeunesse dans les campements et les tranchées, partout ravageant, frappant, donnant la mort? Pour quiconque se pique de raison et de bon sens, une pareille mission ne paraîtra pas certainement en elle-même une création d'homme, ni un progrès de la civilisation humaine. En vérité qu'est-ce que l'homme, vu seulement des yeux de la chair quand il est étendu sur le lit de mort? Un corps inutile qui inspire l'épouvante. Vous voyez les chairs livides prêtes à se décomposer; les yeux s'enfoncent comme deux cavernes; le son de la voix n'est plus qu'un râle fatigant; la puanteur fatigue l'odorat; près de lui on ne peut plus même respirer. Eh bien! la mission de Camille est de telle nature qu'il ne craint pas de jurer amitié fidèle à cet homme ainsi défiguré. Mais il est facile d'en comprendre la raison. Songez seulement que Camille sur le front le plus flétri par la mort ne cesse de voir le caractère ineffaçable du chrétien; sur les lèvres les plus livides, sur la langue la plus chargée de limon ferrugineux, il voit les autels du pain Eucharistique; dans les yeux les plus éteints il voit les portes d'une âme qui va sortir de ce monde et comparaître au tribunal suprême. Dans ce corps du mourant à l'apparence cadavéreuse, Camille voit la figure du très-saint corps de Jésus flagellé et mis en croix, mais qui un jour ressuscitera glorieux. La foi de Camille suffit pour expliquer la nature de sa mission. C'est une foi surnaturelle qui seule donne naissance à cette fidèle amitié; et ainsi j'ai doublement prouvé que sa mission fut absolument une création divine.

VII. Si j'ai pu vous dire que les hôpitaux étaient regardés comme les champs de la mort, et que tout le monde avait horreur même de passer tout auprès, n'y a-t-il pas là un motif de plus d'apprécier la mission de Camille qui changea ces impressions funèbres en douces images, en pensées de tendre et constante sympathie? C'est à lui qu'on doit d'avoir fait cesser la répugnance et le dégoût qui empêchaient de visiter ces asiles de la douleur. C'est lui qui à Rome, à Naples particulièrement et à Gênes, familiarisa les princes, les gentilshommes, les dames avec les mauvaises odeurs et tout ce qu'il y a de repoussant dans les hôpitaux, où l'aurore n'a jamais de charmes, où le jour est salué par un renouvellement de soupirs et de lamentations, où la nuit arrive toujours portant dans ses lugubres voiles les tristes appareils de la mort. Songez, auditeurs, que la mission de Lellis réussit à changer la douceur en amertume, à convertir en attraits tout ce qui rebute, à procurer aide et secours aux pauvres les plus misérables et les plus délaissés, à faire naître un sentiment d'affection entre riches et indigents, entre valides et infirmes; entre des gens qui ne s'étaient jamais vus; et trouver des consolateurs pour ceux qui n'espéraient plus aucune consolation. N'est-ce point là une mission dont la nature est totalement divine?

VIII. Considérez ensuite le drapeau de ces missionnaires de la dernière agonie. Camille place sur sa poitrine une croix. Oh! l'heureuse inspiration! Il la fixe cette croix sur sa poitrine, parce que sa mission était toute de cœur; sur la poitrine encore, afin que les malades penchés sur leur oreiller voient de près tout à leur aise ce cher emblème de patience, d'espérance et de pardon. Il la voulut couleur de sang, parce qu'il se dévouait pour verser son sang s'il le fallait en faveur de ses chers malades, qui devenaient ses premiers et ses plus chers amis. Par là il voulait encore que les mourants se remissent en mémoire ce sang précieux de Jésus-Christ qui peut laver et les plus énormes et les plus anciennes fautes. Enfin il voulait que, par l'éclat de sa couleur, cette croix fût le dernier objet qui frapperait le regard de l'agonisant au sortir de ce monde corrompu. Mais voici encore une pensée qu'il me semble que Dieu lui aura inspirée: Camille a voulu être marqué d'un signe couleur de sang, afin qu'au terme de la vie l'ange des vengeances l'épargne lui et ses fils et ceux qu'à leur dernière heure il couvrait de ce manteau, de même qu'en Egypte l'ange exterminateur épargna les maisons dont le seuil était teint de sang.

IX. Etudiez aussi la mission de Camille au point de vue de la science morale, et de plus en plus elle vous paraîtra divine. Camille était illettré. Il avait plus de trente ans lorsqu'il se résigna à dévorer les ennuis des études grammaticales, au milieu d'une fourmilière de petits écoliers du collége Grégorien. Toutefois le bon Calabrois avait déjà conçu cette mission de l'amitié qui devait être un baume de vie et d'immortalité. Or je maintiens que c'est là le chef-d'œuvre des créations dans l'ordre moral, que c'est une création qui trahit un esprit vraiment céleste. Certes à quoi sert-il que l'homme dans sa jeunesse apprenne les préceptes de la science morale? qu'il apprenne ensuite les lois d'après lesquelles la société se gouverne, si plus tard, au passage de ce monde à la vie immortelle, il lui manque le guide, le nocher, la lumière? Or voici que Camille fonde l'institut qui doit nous assurer un ami pour cette dernière heure; il veut venir à nous avec un visage serein, alors que tous les autres ne font que pleurer et se retirent; il veut veiller auprès de vous, lorsque personne n'aura plus de vous aucun souci. Camille veut être l'ami qui vous encourage à espérer; qui vous rappelle vos bonnes œuvres, lorsque peut-être vos amis du monde parlent déjà de vos vices, parce qu'ils ne vous craignent plus. Camille sera l'ami qui parlera au malade de Dieu et de l'âme, pendant que les amis du monde s'approcheront pour s'enquérir de son or et de ses biens. Camille suggérera au malade d'examiner s'il secourut les pauvres, s'il remplit les devoirs de justice et de restitution, tandis que les amis du monde ne s'approcheront que pour gourmander le malade qui fut trop large en legs pieux et en offrandes aux églises; ou pour lui faire oublier ce qu'il doit à la veuve, au pupille, à l'opprimé. Ce fut certes une admirable école de la plus

haute morale que de fonder un institut qui devait introduire en paix nos semblables dans l'heureux monde de la paix éternelle! Et nous différerions de publier bien haut que la mission d'une telle amitié porte un caractère tout divin? Il y a plus encore: cette mission, ô merveille unique! non-seulement rend moins cruelle l'heure si amère de la mort, mais elle la change en un moment de triomphe, une heure de délices! En un mot je trouve dans la mission de Lellis, plus que dans toutes les autres missions de charité, le cachet de la mission même de Dieu. Jésus-Christ fut envoyé pour triompher de la mort, et il en fit pour les justes le passage à la vie bienheureuse. Camille par son institut s'est fait le compagnon; et je dirais l'écuyer de l'agonisant, pour l'aider à lutter contre la perfide mort, afin que, grâce au Christ, elle devienne la porte de la vie éternellement heureuse. Conséquemment, si dans la mission de Camille nous voyons le plus grand des bienfaits envers l'humanité languissante et moribonde, nous y voyons par-dessus tout une marque palpable de ressemblance et d'affinité avec l'œuvre de la rédemption. Elle porte donc en elle-même une preuve intrinsèque et radicale qui en fait une mission divine par sa nature.

X. Enfin j'ai annoncé que la mission de Camille a été divine par rapport au zèle surhumain avec lequel il l'accomplit. Ici, avant de mettre en lumière ses bonnes œuvres si pleines de charité, je veux d'une manière générale rendre hommage aux champions de la charité chrétienne, qui sont si différents des sages du siècle. Ces derniers, que nous entendons vanter comme des prodiges de philanthropie, se contentèrent souvent d'écrire sur les devoirs de la morale ou sur les droits sociaux. Ils composèrent, il est vrai, des livres sur les moyens d'améliorer le sort des classes malheureuses. Tels d'entre eux osèrent même promettre en propres termes de rendre l'homme heureux dans cette vallée des larmes. Mais leur zèle, tout en supposant qu'il ait été toujours et à tous égards sérieux, ne s'étendit jamais en dehors de leurs maisons ou des salles de leurs gymnases. Au contraire, les saints de l'Eglise catholique ne se contentèrent pas d'écrire des pages séduisantes du fond de leurs couvents et de leurs cellules. Ils descendirent dans l'arène de toutes les misères, ils firent plus qu'ils ne dirent; ils ne s'épargnèrent ni pour le travail des mains ni pour des marches pénibles; ils n'usèrent pas leurs jours à discuter et à faire gémir la presse. Camille de Lellis doit être mis parmi eux au premier rang. Le caractère de sa mission tel que je viens de le signaler et de le faire ressortir à vos yeux, il le produisit au grand jour par les actes, et certes de la manière la plus éclatante. Il était encore intendant à l'hôpital Saint-Jacques, et il poussait son zèle jusqu'à se tenir blotti entre les lits pendant les nuits entières, attentif à surveiller l'exactitude des infirmiers et le bon traitement des malades; peu lui importait d'être cent et cent fois maudit par ces hommes mercenaires, quand il avait à gourmander leur paresse et à les chasser de cette maison de charité. Lorsque plus tard élevé au sacerdoce, il eut la satisfaction de voir un premier groupe de disciples bien établis en ordre régulier et dûment liés par des vœux, son zèle alors n'eut plus de bornes; il devint réellement l'amoureux des malades, le séraphin des hôpitaux. Dans ces tristes asiles où se présentent des objets d'horreur pour tous les sens à la fois, il n'y avait pas de fatigue à laquelle il voulût céder; pas de puanteur, d'infection devant laquelle il reculât. Il visitait chaque malade: à celui-ci il rapprochait du corps les couvertures, de peur qu'il ne prît froid pendant la transpiration; à cet autre il essuyait la sueur qui lui dégouttait du front et des joues. Montrez-moi, disait-il à tel autre, montrez-moi votre langue, et s'il la voyait limonneuse, il la lui nettoyait avec bonté. Puis dans le moment terrible où les chirurgiens préparaient leurs instruments, Camille découvrait avec les plus tendres soins les plaies des blessés, il les nettoyait lui-même, mettait l'onguent sur la charpie, afin qu'elle ne pût s'attacher aux chairs vives; et il était tout joyeux, lorsqu'après avoir bandé de nouveau la plaie, il entendait le blessé lui dire qu'il ne l'avait ni piqué, ni fait souffrir. Camille aurait voulu avoir cent bras pour s'employer au service de tous; et à l'heure du dîner il venait mettre le morceau à la bouche aux plus faibles; il soutenait la tasse sous la main des vieillards, il leur mettait des coussins sous les reins, ou arrangeait les couvertures autour de leurs épaules. Camille dressa plus de lits qu'il n'y a d'étoiles au ciel; et parfois il soulevait entre ses bras des malades criblés d'ulcères, pour changer leur coucher qui n'était plus qu'un chenil infect. *Amicus fidelis medicamentum vitæ.*

XI. Mais il avait plus à cœur ce qui est pour le malade le baume d'immortalité, que les soins qui se rapportent à la vie corporelle. Ce devoir de l'amitié enflammait son zèle au delà de toute idée. Impossible de décrire, pas même d'énumérer les saintes sollicitudes dont il se préoccupait à cet égard. Il écoutait les pécheurs avec une tendresse d'affection exquise, il leur parlait avec une onction ravissante, et il amollissait les cœurs les plus durs. Avec quelles manières angéliques il mettait sur la langue des malades le pain des forts, le viatique de l'éternité! Il avait reçu du ciel le don de rendre suave la terrible annonce de la mort; comme aussi c'était bien du ciel qu'il avait reçu le don de convertir facilement certains pécheurs qui, ayant longtemps croupi dans le vice, voulaient mourir dans la colère de Dieu. Aussi d'une part Camille devint-il la terreur de Satan, parce qu'il retirait d'entre ses griffes des âmes qu'il croyait posséder à toujours; et d'autre part il fut la consolation de nombreux anges gardiens, qui, grâce à son zèle, ramenèrent au ciel des âmes dont le salut semblait désespéré. Oui, mille

fois les triomphes de Camille furent célébrés par ces anges qui, ramenant au ciel les âmes reconquises, louaient devant Dieu ce médecin de la vie immortelle, et confessaient qu'auprès du lit des malades il avait plus de puissance qu'eux-mêmes : puisque l'ascendant de son amitié avait dompté les lions eux-mêmes. Ils pouvaient lui appliquer le passage du Cantique : *Coronaberis de cubilibus leonum.* (*Cant.*, IV, 5.) Je vous le demanderai maintenant : ces palmes et ces triomphes ne vous disent-ils pas que sa mission était divine, que son zèle était surhumain ?

XII. Ces triomphes atteignirent comme l'apogée du mérite et de la vertu, lorsque notre Rome sous Sixte et sous Grégoire fut visitée de Dieu par un triple fléau. Il y eut d'abord une peste si violente et si maligne, que se voir frappé et mourir n'étaient l'affaire que d'un seul instant. Le P. Camille, dès qu'il eut entendu parler de ce désastre, et sachant que des familles entières étaient enlevées, se transporte aussitôt sur les lieux; avec une bête de somme chargée de vivres et de médicaments, il va de porte en porte distribuer ces secours; il monte dans chaque escalier; il va d'un étage à l'autre pour fortifier les agonisants. O misère humaine! Il trouvait souvent les portes fermées, et il entendait dedans les voix des mourants qui râlaient, mêlées au vagissement des petits enfants et aux gémissements désespérés des jeunes filles. Camille comprenait que les parents étaient à la dernière agonie et n'avaient pas la force de se lever pour ouvrir la porte. On vit notre de Lellis appuyer des échelles contre les balcons et entrer par les fenêtres, cherchant ses amis, oui, ses amis les plus chers, les pestiférés. Quelles scènes de consolation, lorsque ces malheureux parmi leurs angoisses voyaient paraître le P. Camille, qui, avec le salut de paix et d'encouragement, leur apportait le double secours, celui de l'âme et celui du corps. Beaucoup de pauvres mères rappelèrent sur leurs lèvres mourantes un dernier souffle pour lui recommander leurs petits enfants, et s'abandonnaient ensuite aux coups de la mort, disant qu'elles mouraient contentes, puisque le P. Camille leur avait donné l'absolution et leur avait promis de penser à ces tendres enfants qu'elles laissaient orphelins dans le désert de ce monde.

XIII. Pour comble de malheur, la famine s'unissait à la peste dans ce fatal hiver de 1591. C'était en vérité une de ces années que Pharaon vit en songe figurées par les sept vaches et les sept épis maigres. Les animaux les plus dégoûtants étaient devenus un mets recherché ; et vos ancêtres durent se résigner à se nourrir de la chair des chevaux et des chiens. Ils allaient par troupes dans les prairies qui sont dominées par les hauteurs du Vatican et du Janicule, et là, courbés à terre, ils paissaient à la manière des quadrupèdes. On a peine à croire que des hommes furent trouvés tout accroupis et morts avec des bouchées d'herbe entre les dents. La nuit on entendait les gémissements de malheureux qui étaient étendus au milieu de la rue, et qui, n'ayant pas eu la force de remonter dans leur maison, levaient à grand' peine leurs mains, pour montrer aux passants qu'ils vivaient encore. Or, qui passait, je vous prie, le plus souvent dans cette cité en deuil? C'était le P. Camille, qui, avant le point du jour, s'en allait cherchant dans toutes les rues, dans toutes les impasses, ses amis mourants. Il lui arriva plus d'une fois d'élargir son manteau pour mettre sous chacun de ses bras deux pauvres malheureux mourant de faim, les traîner comme il pouvait jusqu'à la Madeleine, et après leur avoir donné quelque peu à manger, les voir revenir à la vie.

XIV. Joignez à la famine le froid rigoureux de cet hiver, et vous aurez ainsi devant vous ces trois fléaux de la contagion, de la faim et du froid, qui vinrent fondre si cruellement sur la cité des Pontifes. Ce fut alors que des nuées de pauvres sans asile et sans travail se réfugièrent sous les corridors de l'Amphithéâtre de Flavien, dans les salles des Thermes de Tite et de Trajan, et surtout sous les ruines souterraines du palais des Césars. Comme de raison notre de Lellis accourait vers ces pauvres affligés, et il trouvait dans ces refuges plus d'amis qu'il ne croyait. La mort en avait déjà frappé plusieurs. Ils étaient presque tous nus et épuisés, plusieurs se groupant ensemble ; et se roulant dans une espèce de fumier fangeux, ils n'avaient d'autre allégement à leurs souffrances que de se réchauffer un peu réciproquement au milieu de cette infection. Camille chargeait sur son dos ces squelettes fangeux, les nettoyait du mieux qu'il était possible, et s'il y avait encore quelque espoir de vie, les accommodait sur un brancard pour les porter aux hôpitaux. Croiriez-vous que plusieurs avaient les dents comme crochetées par les contorsions de la faim, en sorte que les forces venant à leur manquer, ils ne pouvaient plus ouvrir la bouche ? Camille faisait tout son possible pour leur desserrer les dents et pour leur faire avaler un breuvage capable de les ranimer. Que ne fit-il pas dans ces funestes asiles de mort! Dites-le, Romains, à l'étranger : dites que les voûtes du Colysée, les grottes du palais des Césars conservent le précieux, le grandiose souvenir de l'héroïsme de Camille. Ne lui racontez pas les atrocités et les abominations qu'y commirent les empereurs; effacez-les, s'il est possible, de votre histoire. Mais louez, exaltez la Providence de ce que ces restes du faste impérial ne serviront plus d'échos à une juste indignation, mais plutôt à la glorification d'une amitié qui surpasse tout ce qu'il y eut d'héroïsme dans l'antiquité. Là où Tibère dégrada la nature humaine, Camille répandit le baume de vie et d'immortalité ; non-seulement il réhabilita ainsi, mais il accrut la gloire du berceau de Rome sur le mont Palatin. *Amicus fidelis medicamentum immortalitatis*

XV. Vous vous attendez sans doute que je vous parle du zèle de notre saint devenu

si célèbre dans l'hôpital de Saint-Sixte, et de celui qu'il déploya dans l'hôpital provisoire établi à l'école grecque. Le pourrais-je avec le peu de temps qui me reste? Après avoir énuméré tous les hôpitaux qui furent érigés sous le règne de ces trois fléaux, il faudra que je vous parle aussi des triomphes de sa charité dans les maisons particulières. Certes je ne crois pas qu'il y ait une seule maison de Rome qui ne puisse compter un bienfait de Camille. Montez-vous un escalier, vous pouvez dire que Camille de Lellis le gravit pour aller assister l'un de vos ancêtres. Qui sait dans combien de ces chambres où vous dormez, retentit la voix de Camille auprès du lit d'un agonisant? Combien il y eut donc de sanctuaires de sa fidèle amitié! Comptez-les si vous pouvez. Souvenez-vous pourtant, Romains, que son plus auguste sanctuaire fut l'hôpital du Saint-Esprit. De Lellis était revenu de Gênes, singulièrement affaibli par une maladie mortelle. S'étant un peu rétabli, et pressentant néanmoins que le terme de sa vie n'était pas éloigné, il demanda la consolation de visiter une fois encore le tombeau de saint Pierre, pour le baigner de ses larmes et baiser les marbres qui le recouvrent. Mais à peine arrivé sur le pont *Elio*, à la vue de l'hospice qui s'élève majestueux dans le quartier de *Sassia*, il sentit toutes ses entrailles émues et son cœur palpiter de joie; il voulut se diriger de ce côté-là pour revoir avant de mourir ces salles qui avaient été pour lui un jardin de délices. Je ne sais vraiment qui éprouva une émotion plus vive, ou de lui qui revoyait le champ de son apostolat, ou des malades qui aperçurent le bon vieillard qui, la larme sur la paupière, ne se lassait pas de regarder à droite et à gauche les chers amis de son cœur. Ce ne fut qu'un cri dans la salle du milieu : Soyez le bien-venu pour votre heureux retour, ô Père Camille; et qui de lui baiser la main, qui de lui demander sa bénédiction. Pourtant tous ces malades ne l'avaient pas connu; mais ces murs, cet air, ces lits, tout leur parlait de lui; et son nom passa rapidement de bouche en bouche, des premiers qui le reconnurent, jusqu'aux derniers entrés dans l'hôpital.

XVI. Pourquoi donc, ô mon Dieu, meurent-ils ces hommes qui sont les merveilles de votre sagesse, comme les luminaires de votre miséricorde? Si un jour il vous plut d'arrêter le soleil pour compléter la défaite de vos ennemis; si un jour vous voulûtes bien prolonger de trois lustres la vie d'un prince de Juda; si votre toute-puissance s'est complue à jouer, pour ainsi dire, avec toutes les lois de la nature, pourquoi ne pas suspendre, en faveur du champion de l'amitié chrétienne par excellence, les lois par trop inexorables de la tombe? Mais que viens-je de dire? J'oserais donc, moi, souhaiter aux élus un retard dans la possession de la gloire? — Et d'ailleurs, quelle était la gloire dont Camille aurait eu à subir le retard ? Assurément l'une des gloires les plus resplendissantes que Dieu puisse accorder à ses élus. Combien d'âmes brillent maintenant dans les cieux, qui, tout en offrant à la Trinité sainte l'action de grâces de leur éternelle joie, y mêlent le nom de Camille, de l'intercesseur qui s'employa pour elles? Quelle n'est donc pas sa gloire lorsqu'il voit une multitude innombrable d'élus qui sourient vers lui d'un air de sincère et tendre gratitude? Peut-être trouvera-t-on excessif ce que je vais dire; je le dirai pourtant : Comme ceux-là, dans le ciel, approchent plus près de Dieu, qui s'emploient à procurer aux hommes le salut éternel, et comme Camille fut un ministre de Dieu qui, non-seulement dans plusieurs villes, mais encore dans plusieurs contrées, telles que l'Italie, l'Espagne, le Portugal et la Hongrie, facilita le bienfait de la Rédemption, il doit tenir un des premiers rangs au sein des splendeurs et du bon plaisir de son Dieu. Pendant que je parle ainsi de la gloire suréminente accordée à Camille, il me semble que sa cendre et ses os doivent s'émouvoir et s'agiter dans l'urne placée ici, comme animés du désir de se réunir à leur âme absorbée dans la joie éternelle. Poussière et ossements bénits, si vous aspirez à ressusciter, ce n'est pas sans raison. Si j'étais un Ezéchiel, je me plairais à vous dire : Reprenez votre chair et votre configuration primitive; et qu'ainsi nous puissions voir face à face l'ami fidèle des malades et des agonisants. Mais que dis-je? N'avons-nous pas les fils de Camille? En eux nous voyons se perpétuer sa divine mission; nous voyons revivre son zèle et comme sa propre personne. Ah! continue de les multiplier, toi, qui es leur père; continue de génération en génération de les diriger, de les embraser du feu de ton zèle. Toi dont le cœur fut si bon, ne cesse point d'intercéder auprès de notre bien-aimé Seigneur Jésus, afin qu'il nous bénisse du haut des collines éternelles, et que surtout à la dernière heure il verse dans nos cœurs le baume de vie et d'immortalité.

DISCOURS X.

SUR L'ASSOMPTION DE LA B. VIERGE MARIE.

Dissertation lue dans l'église de la Mission in monte Citerio *devant le clergé romain, le* 20 *août* 1841.

Eminentissimes Pères, très-vénérés prélats et prêtres (6), si nous entendons parler de Dieu représenté comme enflammé de colère, en sorte que de ses narines s'échappait un nuage de fumée, et de sa bouche sortait un feu dévorant; ou si l'on nous dit des cieux qu'ils se replieront comme un livre, et que toute l'armée des étoiles se dissoudra et tombera; ou bien encore que la superbe Jérusalem revêtira des vêtements

(6) Etaient présents les cardinaux Joseph Della Porta, vicaire de Sa Sainteté, et Jacques Brignole, président de la *Révision* et des *Subsides*, beaucoup d'archevêques, d'évêques et prélats, etc

de deuil et d'affliction, c'est parce que dans les rapports de la Divinité avec les créatures, il était impossible d'employer un autre langage. Circonscrits comme nous le sommes, incapables de comprendre autre chose que ce qui ressemble à notre état présent, il fallait que Dieu, en inspirant les saintes Ecritures, nous préparât un enseignement accommodé à notre condition actuelle. En vérité, la colère et la douleur sont des affections qui appartiennent à notre condition présente, depuis que le péché eut altéré les lumières de l'intelligence humaine et déchaîné les passions mauvaises contre l'empire de la raison. Marchant donc sur les traces que la Providence divine a bien voulu laisser après elle par condescendance pour nous, je méditais un jour sur les deux grandes douleurs qui émurent les cieux et sur les deux immenses joies qui y ont éclaté. Le premier jour de douleur fut ce jour funeste où la démence de Lucifer alla au point de se dresser en face du Tout-Puissant et de dire avec une dédaigneuse insolence : Je suis ton égal ! L'indignation qu'en ressentit Michel avec toute sa fidèle milice fit retentir du cri d'une sainte vengeance toutes les sphères célestes, et bien que nous ignorions le genre de lutte qui a lieu, ou peut avoir lieu, entre les anges, nous savons toutefois par l'*Apocalypse* que la bataille livrée en ce jour au haut de l'Empyrée fut quelque chose de bien terrible *Factum est prælium magnum in cælo : Michael et angeli ejus præliabantur cum dracone.* (*Apoc.*, XII, 7.) Nous apprenons aussi par le livre *des Juges* (V, 20) qu'il y eut dans le ciel un combat en faveur des Israélites, et que du haut de leurs orbites les étoiles combattirent contre Sisara. Certes dans cette première révolte la douleur des anges fidèles ne put être que bien grande. Ils rougissaient, pour ainsi parler, de ce que leurs frères avaient pu offenser la majesté souveraine et ils lisaient sur le front de l'Eternel : Ce sont des anges sortis de vos rangs, ce sont des archanges, c'est un chef de vos légions qui a levé contre moi l'étendard de la révolte. En ce moment la joie du rire éternel se changea en un aspect de terreur. Pour la première fois les abîmes de la colère s'ouvrirent, ou plutôt je dirai que ce fut en cet instant que furent créées ces fatales demeures ; et pendant que la cour céleste faisait entendre un sourd frémissement, puis demeurait silencieuse, la gloire du Seigneur ne brilla un instant que sur le glaive dégaîné et fulminant de sa justice irritée.

Le second jour de deuil pour le ciel fut celui où, après avoir goûté au fruit fatal, Eve en fit goûter à son malheureux époux, de sorte qu'il empoisonna ainsi et son propre sang et celui de toutes les générations. Quelle voix tonnante dut être ce cri de Dieu, qui alla chercher Adam, ou dans les bosquets ou dans les parterres d'Eden : *Adam, Adam où es-tu ?* (*Gen.*, III, 9) Quelle douleur capable de glacer les veines, lorsque les chérubins et les séraphins entendirent sortir de la bouche du Verbe ce foudroyant arrêt de mort contre tous les habitants de la terre ! Dès cet instant peut-être fut lisible sur le front de l'Eternel cette sentence du *Pœnitet me fecisse hominem* (*Gen*, VI, 7), prononcée immédiatement avant la catastrophe du déluge. Voilà deux grands drames que nous pouvons méditer et contempler ; que nous ne saurions jamais approfondir autant qu'ils le méritent, et qui renfermeront toujours pour nous un insondable mystère.

Le repentir de Dieu est inexplicable ; c'est une vérité au-dessus de nos intelligences ; mais il nous l'a révélée afin de perpétuer notre honte. Oui, au jour où les anges furent témoins du nouvel attentat de Satan, ils virent aussi dans la faute d'Eve une vengeance de Lucifer qui lui avait réussi, grâce à ses artifices. Ils ne pouvaient pas faire tomber sur lui de plus terribles coups, ni le couvrir de plus d'opprobre, puisqu'il était précipité au plus profond de l'éternel abîme. Les anges ne purent que faire éclater leur douleur, et cette douleur, en ce moment solennel, fut tout à la fois une louange à Dieu, un acte d'adoration, d'obéissance, de fidélité.

Mais hâtons-nous de parler des deux grandes joies qui éclatèrent dans les cieux ; car si nous demeurions longtemps dans la méditation des deux douloureuses journées, nous demeurerions tout accablés. Tombant dans une si effrayante profondeur, l'âme sent, pour ainsi dire, se briser les traits acérés de la pensée qu'elle voudrait envoyer aux cieux. Certes il vaut mieux se lasser sous le poids de la joie que sous celui des douleurs. Vous avez tous pressenti de quels jours de joie je veux parler. Le premier fut celui où Jésus-Christ, ayant par sa propre puissance repris son corps, écarté la pierre dont la Synagogue avait stupidement recouvert son sépulcre (7), et se faisant suivre de l'innombrable escorte de ses élus, fit sa solennelle entrée dans le royaume de son Père. Avec ce corps vivant et véritable, revêtu de gloire, porté pour ainsi dire sur les ailes de sa joie qui resplendissait jusque sur sa face, il présentait à son Père, ensemble avec les barrières brisées de l'enfer, les nouveaux habitants de la bienheureuse Jérusalem, recueillis du sein d'Abraham. Il rouvrit ainsi les trésors de la joie primitive, parce qu'il restaurait ainsi les ruines causées par les anges déchus. Le jour du sourire se levait de nouveau, et de nouveau se levait un soleil resplendissant qui projetait sa clarté sur toute la misère avec des torrents de suavité infi-

(7) Au premier abord on pourrait induire de cette forme oratoire que Jésus-Christ, pour sortir du tombeau, a écarté la pierre. Mais avec un peu de réflexion, on verra que l'orateur ne l'a point dit et a respecté l'enseignement dogmatique, d'après lequel le Sauveur est sorti d'un sépulcre intact tout comme il est sorti d'un sein virginal.

nie. Bien différente de la splendeur de Lucifer était la splendeur du Fils de Dieu, de celui-là même qui avait allumé les grands flambeaux du firmament. C'était une âme, c'était un corps, double merveille de perfection et de beauté, avec des formes et des traits que n'avait jamais vus le séjour de l'immortalité. Les Vertus, les Dominations, les Puissances sentirent comme de nouvelles inspirations, comme une plus sublime perspicacité. Elles firent donc entendre des hymnes nouveaux, de nouvelles et plus savantes harmonies. Tout n'était-il pas nouveau en effet? et les manifestations de la gloire du Père, et les manifestations de la sagesse du Fils, et les manifestations de l'amour du Saint-Esprit.

Cette ineffable consolation des cieux était suivie peu d'années après d'une seconde cause d'allégresse, c'est-à-dire de l'Assomption de la très-sainte Vierge Marie dont nous célébrons ces jours-ci la mémoire, et sur laquelle vous m'avez invité à préparer une dissertation grave et théologique. Le sujet n'est pas des plus faciles à traiter; aussi n'entré-je en matière qu'en tremblant, d'autant que l'homme doit toujours parler des mystères de la foi avec un profond respect, évitant avec soin et la négligence qui avilit les mystères et une manière par trop libre qui ne porte point à la dévotion. J'ai donc considéré que lorsque la matière du discours est sublime et mystérieuse, il est expédient de se tracer à soi-même une voie à suivre, parce que de continuelles divagations augmenteraient les difficultés, et de s'entendre et de tomber d'accord. Puis me plaçant devant la sublimité du sujet, j'ai résolu de me borner à deux points principaux, afin que parmi l'abondance d'idées qui se présentaient à moi, je ne me trouvasse point comme précipité de grandeurs en grandeurs, et exposé à fatiguer vos intelligences et vos cœurs. J'ai donc formé le dessein de ne vous présenter que sous deux aspects l'intensité de cette seconde allégresse qui doit compter parmi les plus solennelles du ciel. L'un de ces aspects se projette sur la mort de Marie, l'autre sur son entrée triomphante dans le ciel en corps et en âme. Or, dans la mort de Marie, je remarque la victoire singulière que Jésus-Christ renouvela ainsi sur la mort. Dans l'Assomption de Marie, je remarque le complément que Jésus-Christ surajouta au triomphe de sa propre Résurrection. Il m'a semblé dans ces deux points de vue voir apparaître comme un éclair de la joie céleste. Heureux si en même temps je pouvais rendre plus solide ma dévotion envers Marie par une sorte d'avant-goût des joies d'en haut! Heureuse ma langue s'il lui était donné de vous enflammer d'un zèle toujours croissant pour la gloire d'une si auguste mère! *Neque enim ipsa laudibus nostris indiget, verum nos gloria quæ ex illa fluit indigemus.* C'est saint Jean Damascène qui nous donne ce grand avertissement, et que je prendrai pour guide dans cette dissertation qui se recommande à votre attention et à votre bienveillance.

I. Satan se proposa deux objets, tous deux d'une égale malignité, lorsqu'il voulut induire au péché nos premiers parents. L'un était de les précipiter dans l'éternelle inimitié de Dieu; l'autre était par la perte de l'innocence, par l'obscurcissement de l'intelligence, par la dépravation de la volonté, de préparer la fatale sentence qui devait atteindre leur corps, c'est-à-dire séparer l'âme du corps après une vie courte: séparation qui renferme en elle-même toutes les misères de la vie humaine. Le Rédempteur a dû aussi se proposer une double fin en faveur de ceux qui auraient marché à sa suite: l'une, c'est d'effacer le décret de la perdition éternelle; l'autre, de réparer par sa grâce et par ses lumières les blessures de l'ignorance et de la concupiscence, et rendre seulement temporaire la séparation de l'âme d'avec le corps. Voilà pourquoi il a résolu de réunir de nouveau le corps et l'âme à la fin des siècles, et de les rendre heureux ou non, selon la nature des œuvres, pour ne plus les séparer. Le démon a donc été vaincu par le Christ sous tous les rapports, et la mort elle-même a été vaincue dès lors que la résurrection des corps a été voulue par les décrets divins. En vertu des jugements divins inexplicables pour vous, ces victoires ne furent réalisées que graduellement. Laissant de côté les secours spirituels qui furent accrus ainsi, je me borne à vous donner un aperçu de la victoire du Rédempteur quant aux châtiments. Les heureux effets de cette victoire profitèrent dès les anciens temps aux âmes des patriarches et à toutes les saintes âmes, qui après la mort ne furent point précipitées dans les enfers, mais trouvèrent un refuge dans le séjour appelé le sein d'Abraham, en attendant le Messie qui devait les conduire au ciel. D'autres heureux effets de la victoire du Rédempteur, mais bien plus larges, furent recueillis par les hommes lors de sa venue en ce monde et après que sa Passion eut été consommée. Le Christ, sorti glorieux de son sépulcre, non-seulement délivra de cette prison, où l'attente était un si cruel tourment, les âmes de tous les justes morts avant lui, mais il ouvrit les portes du paradis aux justes qui dans l'avenir se présenteraient à leurs juges déjà justifiés et suffisamment purifiés. La mort fut ainsi une seconde fois vaincue, devenant une peine de plus en plus amoindrie, et perdant ainsi par degré quelque chose de ses horreurs. Le juste qui meurt aujourd'hui sait qu'il ne lui est pas impossible de passer immédiatement à la vie bienheureuse, sans être retenu auparavant dans la vallée des soupirs. Il ne nous manque plus que de recueillir le dernier fruit de la victoire de Jésus-Christ sur la mort: c'est ce qui s'accomplira au jour du jugement final, lorsque toute chair, reprenant sa première forme et sa première configuration, renaîtra à la vie, et que chacun ressuscitera pour ne plus mourir. Alors sera

réellement brisé à jamais le sceptre que tient la mort.

II. De cette victoire de son Fils, complément absolu de tous les effets de la Rédemption, le Père éternel voulut, dans sa sagesse, nous administrer une preuve anticipée par la résurrection de l'humanité de ce même Fils. Et de plus cette résurrection fut et sera le fondement le plus solide de la foi et le plus indispensable pour retirer tout homme du sein de l'erreur. Tel est le sentiment du grand Apôtre : dans sa première Epître aux Corinthiens et particulièrement dans tout le chapitre quinzième, il fait sentir la nécessité de la Résurrection du Christ : *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité*, disait-il, *notre prédication est vaine, notre foi ne l'est pas moins. Mais voici qu'il est devenu le premier de ceux qui dorment. Tous sont ressuscités en Jésus-Christ. Ainsi, mes frères, persévérez et continuez généreusement l'œuvre du Seigneur.*

Si maintenant après tout cela je vous prouve que Jésus-Christ renouvela d'une manière toute spéciale sa victoire sur la mort, quand sa sainte Mère expira, il me semble indubitable que nous comprendrons à merveille pourquoi l'Eglise célèbre une si solennelle fête à l'occasion de la mort de Marie. Ma pensée, si vous la méditez bien, vous paraîtra des plus simples et pourra s'expliquer en deux mots. La mort de Marie est une victoire toute spéciale de Jésus-Christ sur la mort, parce que, selon la tradition, c'est la seule mort qui n'ait été accompagnée ni de douleur, ni de corruption.

III. L'Homme-Dieu lui-même ne voulut pas être dispensé des douleurs de la mort. Bien plus il ne voulut la recevoir qu'avec l'addition de tout ce qu'elle peut amener avec elle de tourments et d'horreurs. Aussi l'entendons-nous dans le jardin dire en gémissant: *Mon âme est triste jusqu'à la mort* (*Matth.*, XXVI, 38); et n'avait-il pas été prophétisé de lui : *Les douleurs de la mort ont porté le trouble en moi ?* » (*Psal.*, XVII, 5.) Nous savons bien qu'il ne put qu'à grand'peine gravir sur le Calvaire, et il fallut lui donner un aide pour porter le bois de son supplice ; enfin il était dévoré de la soif après tous les spasmes du crucifiement. Marie au contraire n'eut à supporter ni les langueurs ni les tourments des maladies mortelles. Les Pères de l'Eglise, les plus saints évêques, les plus pieux docteurs, les historiens les plus orthodoxes s'accordèrent à n'appeler sa mort qu'un sommeil, un passage, un assoupissement. Ainsi cette lugubre ennemie du genre humain qui va heurter superbe à la porte des palais des rois, et aux chaumières des pauvres, et qui y pénètre toujours avec le triste cortége de toutes les maladies et de tous les maux, distribuant en aveugle ses déchirants supplices, eut à se présenter au domicile de l'humble Marie, sans son cortége accoutumé et sans aucun de ses douloureux apprêts. *Ipsius e vita discessus*, (dit saint Jean Damascène, *doloribus caruit.* (Homil. 2. *In dormitionem B. M. V.*) La sainte Mère de Dieu voyait donc en esprit approcher l'heure où son âme devrait s'échapper de son corps, et comme son corps ne devait être travaillé par aucune douleur, ni être altéré en aucune manière, elle dut certainement voir cette heure en vertu d'une inspiration divine. Il en devait être ainsi pour elle qui était toujours éclairée par l'Esprit-Saint et la première entre les Vierges prudentes. Une mort exempte de douleurs physiques convenait bien à celle qui, selon le raisonnement de saint Jean Damascène, n'avait jamais été infectée du moindre germe de passion mauvaise : *Quæ sine voluptate ac viri congressu Dei Verbi personam concepit, ac sine doloribus peperit..... quomodo corruptio corpus illud invaderet a quo vita suscepta est ?*

IV. La mort de Marie ne fut pas moins exempte de toute angoisse, de toute crainte par rapport à l'âme. En effet, Marie n'avait été que trop dans la désolation, durant tout le cours de sa vie. Son âme avait été traversée par le glaive de la compassion, plus cruellement que si un glaive matériel avait traversé son cœur, selon la terrible prophétie du vieillard Siméon : et surtout elle était morte pour ainsi dire cent et cent fois dans cette horrible journée où, sur le rocher du Golgotha, elle avala la coupe amère qui découlait de toutes les plaies de son divin Fils. Il convenait donc certes pour toutes ces raisons qu'au lieu d'une mort pénible par rapport à l'âme, pour elle la séparation d'avec l'âme fût à peu près ce qu'éprouvent ceux qui de l'état de vieillesse passent à un sommeil léger et agréable. La mort de Marie fut donc à tous égards une victoire singulière sur la mort elle-même, puisqu'elle n'eut pas à souffrir dans son corps ; et que, par rapport à l'âme, elle ne fut affaiblie, ni oppressée par aucune sorte d'angoisse, d'anxiété, de crainte. Bien loin de là, Marie désirait par-dessus tout passer de cette vie à la vie éternelle. Or bien que Paul, et après lui tant de martyrs et de confesseurs aient proclamé ce désir de sortir de la vie présente, pour s'unir à Jésus-Christ, il y a pourtant, à mon avis, une grande différence entre ceux-ci et la Mère de Dieu. Paul sentait dans ses membres une loi qui contredisait la loi de son esprit, les martyrs étaient en présence de tant de périls, de séductions, de tourments. Pourquoi attendre ? se disaient ils. Comme d'ailleurs dans l'ardeur de leur foi ils voyaient les cieux ouverts, et craignaient toujours de ne pas y arriver, ils étaient dévorés du désir de franchir promptement cette mer orageuse, et d'aborder à tout prix au rivage du calme éternel. *Mors justos beatos facit, hoc ipsis afferens ut virtus ipsorum nulli jam mutationi obnoxia sit : quod tamen in te, Maria, non usurpabimus.* (J. Dam. Hom. *In dorm. B. M. V.*) De fait elle avait un corps dans lequel ne s'éveilla jamais la moindre étincelle de concupiscence, jamais en elle ne fermenta le moindre levain de péché ; son âme pleine de grâce avait constamment

exercé en bien son empire. Partant l'union de Marie avec ses membres si purs était de telle nature que les deux substances ne pouvaient que se complaire dans la continuation de leur vie liée l'une à l'autre. En vérité les yeux pouvaient alléguer qu'ils avaient fourni à l'âme la facilité de contempler les belles œuvres de Dieu ; les oreilles celle d'entendre les échos de son admirable sagesse dans les lois de la nature ; la langue d'avoir coopéré à de ferventes et longues prières : en un mot les sens pouvaient tous se flatter d'avoir secondé à tout instant les jouissances de son âme bénie, soit qu'elle eût voulu toucher ou visiter, ou seulement apercevoir les endroits marqués par les merveilles divines et rendues mémorables par les célestes bienfaits. Si Marie désirait la mort, ce n'était donc ni parce que le joug du corps était insupportable à son ame, ni parce qu'il lui inspirait aucune crainte. *Non tibi tuus transitus perfectionem conciliavit, nec demum migratio tua securitatem.* (*Ibid.*) Non, elle vécut toujours dans une complète sécurité pour son propre salut ; mais elle désirait sortir de ce monde pour jouir de plus près de la gloire de son Fils. Je pense, et sans crainte de me tromper, que son désir était en particulier de pouvoir plus que toute autre créature glorifier le fruit béni de ses entrailles, à la face des mondes célestes, à la face de cette innombrable multitude d'anges et de bienheureux. La mort était pour Marie le repos, la satisfaction de ce désir si ardent : désir uniquement produit par la sagesse et par l'amour, et que n'obscurcissait la moindre ombre de crainte ou d'anxiété. Considérez donc si la mort de Marie fut une victoire remportée sur la mort commune des filles d'Eve. Non la mort n'approcha point de la demeure de Marie, comme chargée de punir le péché, puisque Marie avait été conçue sans tache (8). La mort ne vint ni l'assaillir avec violence, ni la surprendre comme le voleur qui se cache. Ce fut au contraire Marie qui pria son Fils de laisser la mort venir à elle ; et le Fils le permit à la mort à condition qu'elle déposerait tout air de vengeance, en un mot qu'elle ne serait pas la mort, mais un sommeil de quiétude immortelle. *Ecquo igitur nomine,* s'écriait saint Jean Damascène, *quod in te peractum est mysterium appellabimus ? an mortem?... sacrum transitum tuum minime mortem appellabimus, sed somnum et migrationem; vel, ut aptiori voce utar, præsentiam ad Deum.* (*Ibid.*)

V. O pensée ravissante ! je ne sais vraiment si c'est la sagesse ou la miséricorde qui me frappent davantage dans cette mort de Marie. Dans la mort du Christ ce fut la justice du Père qui voulut se manifester dans toute sa puissance. Horrible fut l'agonie du jardin, horrible la flagellation dans le prétoire ; le fiel et le vinaigre furent les seuls soulagements offerts au crucifié dans sa suprême agonie. Au contraire, lorsque Marie dut partir pour les cieux, ce fut la divine bonté qui voulut briller par-dessus tout. Il me semble donc que dans la mort de l'Homme-Dieu je trouve le modèle de la fin triomphante des martyrs ; et dans celle de Marie j'aperçois le modèle de la mort pacifique, du doux sommeil des justes qui s'en vont au ciel avec le baiser du Seigneur et la bénédiction de l'Eglise, leur mère. En un mot, j'y vois une mort toute de grâce. Conséquemment la mort adamique, si profondément empreinte de supplice et de douleur, a été vaincue dans la mort si paisible de la Vierge Marie ; elle a été même plus que vaincue, parce qu'elle changea dès lors et d'apparence et de nature. Aussi, saint Jean Damascène avait-il raison de dire que par ce bel exemple la mort avait été ennoblie et avait perdu de son horreur: *Mors quæ odio et exsecrationi olim erat, nunc commendatur et beata prædicatur... Non te mors beatam fecit, o Maria, sed ipsa mortem hilarem reddidisti.* (*Ibid.*)

VI. Me voici arrivé à l'émouvant spectacle des dernières heures que la Vierge passa dans ce misérable monde. O vous, disciple bien-aimé, il me faudrait votre style pour en parler dignement. Vous à qui avait été confiée Marie comme votre mère, *Ecce mater tua* (*Joan.*, XIX, 27) ! vous serez sans doute le premier qui aurez connaissance de ce départ. Quels jours quels moments pour vous ! Que de choses qui se pressaient sur vos lèvres ! Tantôt le regret de vous voir séparer d'elle, tantôt la prière de vous attirer à elle dans les cieux. Vous aurez cru rêver quand elle vous parlait de sa mort prochaine ; en la contemplant vous voyiez la sérénité de ses yeux, le calme de ses traits ; vous entendiez sa parole libre et distincte. Mais ce n'est point un songe ; un jour elle vous appelle du sein de sa couche bienheureuse : Mon fils, vous dit-elle, mon fils, célébrez devant moi pour une dernière fois encore le banquet du Cénacle et le sacrifice du Calvaire. Si dans mon sein le Fils du Très-Haut daigna prendre un corps, je désire que mon propre corps qui restera sur la terre tant qu'il plaira à mon Jésus, n'y reste qu'en union avec la chair divine. Pensez-vous, auditeurs, que ce dut être pour l'apôtre saint Jean une légère douleur que de se voir enlever en un seul jour tant de consolations et surtout celle de donner à communier à la Mère de Dieu. Marie avait été le premier autel du sacrifice offert par le Verbe incarné. Jean, pour la dernière fois, déposait sur cet autel le pain Eucharistique. La maison, témoin de consolations si douces, était située sur la montagne de Sion ; c'était la maison du Cénacle. Quelles émouvantes pensées, auditeurs ! Marie le

(8) Nous ne croyons pas pouvoir adhérer ici à la pensée de l'orateur prise dans toute sa rigueur théologique. Si Marie a été conçue sans péché, cette grâce lui a été méritée comme les autres par la Rédemption. Et puisque la Rédemption ne l'a pas préservée de la mort, nous ne trouvons absolument aucune cause de cette mort, si elle n'est considérée comme peine du péché. Nous ne verrions pas d'ailleurs en quoi cette peine pourrait être incompatible avec les priviléges de Marie, puisque très-certainement le Rédempteur a accepté la mort comme une peine.

premier cénacle qui accomplit la dernière scène dans ces murs où fut instituée l'Eucharistie ! Elle n'aura pas, j'imagine, pensé à Judas qui empoisonna les délices de cette double Pâque : non, son bienheureux passage en eût été par trop assombri. Ah ! que nul de vous ne contriste Marie, surtout dans les jours où nous célébrons la mémoire de sa douce mort !

VII. Mais ne perdons pas de vue le disciple Jean... Hélas ! je le vois, le visage dans ses deux mains ! et il pousse de profonds gémissements et il pleure. Puis il prend avec respect la main de la Mère de Dieu ; et redoublant sur elle ses soupirs, il la baigne de ses larmes, jusqu'à ce que d'une voix entrecoupée de sanglots, Il est donc vrai, s'écrie-t-il, que je ne m'entendrai plus appeler, mon fils, de cette voix qui appelait aussi Jésus du nom de fils ! Comment pourrai-je me consoler de l'absence d'une mère qui n'eut jamais, qui jamais n'aura son égale ? Mesurez donc la douleur de cet aigle qui, au-dessus de tous les aigles, s'envole jusqu'au sein de l'éternel soleil, là où est engendré le Verbe. Mais peut-être vaut-il mieux ne pas mesurer cette douleur pour n'avoir pas trop à rougir de notre indifférence, alors que par nos fautes nous perdons nous aussi le droit d'appeler Marie notre mère; et lorsqu'au lieu de pleurer au pied de ses autels, nous en revenons toujours pires. Jean, enchaîné par son affection, ne pouvait s'éloigner de cette bienheureuse dépouille : il voulait lui fermer dévotement les yeux, et il n'osa. En ce moment survinrent les saintes femmes et les disciples avec le suaire et le linceul pour envelopper, après l'avoir embaumé, le saint corps du lis de Jessé. — Mais quelles furent donc les mains fortunées qui enveloppèrent de fin lin la plus chaste des colombes qui eût soupiré ici-bas ? Jérusalem, avais-tu des filles dignes de toucher cette arche du Seigneur ? Terre de la Palestine, sacrilége, déicide, quelles rives, quels bois, quels jardins avais-tu qui fussent dignes de produire l'aloès et la myrrhe destinés à l'embaumement de la rose de Saron ? L'odeur de Marie valait mieux que celle de tous les parfums. Ce fut l'odeur de vertu la plus suave qui ait jamais été ; une odeur de céleste innocence qui plus jamais n'embaumera ce terrestre séjour. Suivons à la trace ce parfum qui se dirige vers la porte des Troupeaux. Jean marche tout abattu derrière le cercueil où repose celle que Jésus lui donna pour mère ; de pieuses femmes voilées, inclinant la tête, et fondant en larmes forment le funèbre cortége. La vallée de Josaphat vers laquelle descendait le convoi s'étendait au loin silencieuse. Le Cédron était à sec, et l'on n'entendait pas même, j'imagine, le chant des oiseaux sous les oliviers du lugubre Gethsémani. Assez près de là reposaient les cendres de Joachim et d'Anne. Tout auprès était la pierre qui recouvrait Joseph, l'époux de Marie ; et à côté était creusée dans la pierre une tombe pour y ensevelir Marie. O vallée de Josaphat ! j'espère que pour moi tu ne seras pas terrible. A Dieu ne plaise, et j'implore pour cela votre protection, ô Marie, à Dieu ne plaise qu'en ce jour suprême, ni moi ni aucun de ceux qui m'écoutent, nous soyons condamnés à passer le torrent de Cédron ensemble avec les réprouvés, ni que le sang de Gethsémani nous soit renvoyé en éternelle malédiction ! Je veux embrasser cette pierre qui ne fut que pour quelques moments ton sépulcre. O toi, refuge des pécheurs, accueille-nous tous autour du lieu de ta sépulture. De là nous prendrons heureusement notre essor vers le ciel, comme toi-même, en reprenant ton corps glorieux, tu pris ton vol dès le troisième jour, pour t'élever au plus haut du séjour céleste.

VIII. Sans m'en apercevoir, je suis entré dans la seconde partie de ma dissertation, je veux dire ce qui concerne l'entrée triomphante de Marie dans les cieux. Je vous en ai avertis au commencement de ce discours : en méditant sur l'Assomption, j'y ai vu le complément ajouté par le Christ au triomphe de sa résurrection. En vérité je m'adresse tout d'abord à ceux qui rechignent et se détournent dès que vous annoncez simplement l'Assomption de Marie au ciel en corps et en âme. A ceux qui par le seul doute contredisent la voix de l'Eglise, manifestée, non pas il est vrai par les canons, mais par les rites, les images, les fêtes, la prédication, je crierai de toutes mes forces : Eh bien ! si l'Assomption de Marie ne fut que la glorification de son âme, pourquoi les Pères et les docteurs de l'Eglise en parlèrent-ils avec tant de sublimité et d'enthousiasme ? Pourquoi l'appelèrent-ils mystère, sacrement, merveille, arcane ? Pourquoi se réputaient-ils indignes d'exposer la manière et la grandeur de ce prodige ? Si cette Assomption se fût bornée à l'âme de Marie, il en serait comme de l'entrée au ciel des autres justes. Ne doit-il pas leur suffire que l'Eglise d'Orient, cette Eglise si zélée et je dirai presque si passionnée pour chercher les ossements et les autres reliques de tous les saints, ne produisit jamais ni ossements, ni poussière de la Bienheureuse Vierge ? Bien au contraire lorsque Pulchérie et l'empereur Marien envoyèrent demander à Juvénal, évêque de Jérusalem, les restes du corps de Marie, pour les transporter dans la fameuse église de Blacherne, la réponse du prélat ne se fit pas attendre : il répondit qu'il pouvait envoyer des reliques du voile, des vêtements et des linges qui avaient servi à l'ensevelissement de la Bienheureuse Vierge, mais nullement sa dépouille ; puisqu'elle était montée avec son âme dans les cieux. Je sais bien que des critiques affirment que ce patriarche de Jérusalem voulait capter la faveur de la cour Byzantine, et cherchait à mettre en lumière tous les avantages de la Palestine pour faire ériger cette province en principauté. Mais refuser les reliques du saint corps de Marie, était-ce peut-être un moyen de gagner les faveurs de la pieuse impératrice ? Puis, si l'on veut absolument que Juvénal ait été un homme de foi suspecte, pourquoi ne fut-il pas contredit

par l'Orient tout entier à propos de ce qu'il écrivait à Pulchérie touchant l'Assomption de Marie en corps et en âme? Autant vaut dire que cette réponse était appuyée sur la croyance générale. J'irai plus loin : Si Hélène fit élever un temple sur le tombeau de Marie, elle qui arrivée dans ces saints lieux les trouvait encore vierges de toute excavation, elle qui fut si avide des plus précieuses reliques, n'aurait-elle pas tout de suite recherché les ossements de la Mère de Dieu, pour en envoyer au moins des parcelles à son fils Constantin et au Pape Sylvestre, comme elle fit des épines, des clous et de la sainte Croix? Je n'ajouterai qu'une chose : Nous voyons les reliques de saint Etienne, premier martyr, enseveli lui aussi dans la vallée de Josaphat, nous voyons ces reliques, dès le IVe siècle vénérées non-seulement en Asie et en Europe, mais jusqu'en Afrique, dans le diocèse de saint Augustin. De même qu'on sut trouver ces reliques et celles de tant d'autres qui avaient été ensevelies aux abords du mont des Oliviers, pourquoi ne trouva-t-on jamais celles de la Mère de Dieu?

IX. Ce n'est pas ici, après tout, le lieu de disserter à la manière des critiques : je ne dois parler ici que par manière de pieuse conférence. Je répéterai donc que le triomphe du Christ eut son complément dans l'Assomption de Marie. Nous faisons tous profession de croire que le Verbe prit dans le sein virginal de Marie son corps, son sang et son âme, et que de là résulta l'union hypostatique des deux natures divine et humaine en une seule personne divine. Vous paraît-il digne de l'amour et de la sagesse d'un tel fils, que le corps de sa mère qui avait fourni la substance du sien allât se dissoudre dans le sein de la terre, pendant que son corps à lui trônait glorieux dans le ciel? Vous paraît-il convenable que le Christ dût là-haut montrer à l'âme de sa mère ce corps qu'elle avait conservé avec tant de sollicitude pendant les neuf mois de sa grossesse, qu'elle avait allaité et nourri ; et en même temps qu'il eût laissé ce sein virginal, ce prodige des prodiges, unissant en lui seul le lis de la virginité à la fécondité maternelle, devenir la pâture des vers et des reptiles? D'ailleurs, ne prévoyait-il pas que la vallée de Josaphat serait occupée par le camp des Romains? Ainsi Tite et ses soldats y auraient dressé leurs tentes ; cent et cent fois les cendres de sa mère auraient couru le danger d'être dispersées, indignement profanées! Oui, si la chair de Marie avait formé la chair du Sauveur, il y avait convenance à ce que cette Bienheureuse Mère ressuscitât pareillement. Si l'Esprit-Saint avait couvert de son ombre ce sein virginal, il devait aussi le préserver de la putréfaction universelle. En un mot, la résurrection ne semblait pas complète, si celle de Marie n'avait point lieu, parce que Marie et Jésus avaient eu un même sang, une même chair. Donc le triomphe de la résurrection de Jésus-Christ fut complété par l'Assomption de Marie.

X. Je trouve d'ailleurs à cette résurrection une deuxième raison tirée d'un autre motif, si je ne me fais une pieuse illusion. Il est hors de doute que le Rédempteur par la résurrection de son propre corps remporta sur la mort une éclatante victoire, ainsi que nous le disions tout à l'heure, et qu'il arracha aux enfers les âmes des anciens patriarches, retenues captives comme une proie conquise (9). Toutefois la mort pouvait encore s'enorgueillir, parce qu'il ne lui avait été enlevé qu'une dépouille privilégiée, qui ne tenait au premier homme que par la chair sans être sa semence : et cette dépouille, c'était la chair de l'Homme-Dieu. Je me représente Adam venant dire à Jésus-Christ : Seigneur, ce n'est pas merveille que vous ayez délivré de l'empire de la mort votre propre corps conçu par la vertu du Saint-Esprit. Ma lignée n'en serait que plus en butte aux outrages insultants de ce mauvais génie qui n'épargne rien de ce qui vous fut cher. Un seul espoir nous reste, c'est que vous daignerez réaliser dans une créature de ma race un triomphe semblable à celui de votre résurrection, en retirant du tombeau sa dépouille et la plaçant jusqu'à la fin des siècles au centre de votre gloire. Telle est en vérité la fin spéciale que semble s'être proposée la sagesse du Verbe, en introduisant dans les cieux et l'âme et le corps de sa sainte Mère. Venez, ô femme, lui aura-t-il dit, avec vos membres glorifiés, venez vous reposer dans mon éternel palais, dans ce délicieux séjour de la joie inaltérable. Vous serez une preuve vivante de la victoire que j'ai remportée sur la mort dans une fille d'Adam : et vous serez aussi à la face de tout mon royaume une garantie authentique et le prototype du changement glorieux que je prépare à tous mes élus après le jugement final. Ainsi tous adoreront dans le Rédempteur ce fier lion de Juda, ce fort armé qui du même coup triompha et de la mort et de Léviatan son père, rendant son triomphe commun à tous les enfants d'Adam. L'Assomption de Marie porte donc l'empreinte de la puissance du Rédempteur; et nul doute que celui qui triompha de la mort en une seule dépouille, n'en puisse faire autant de toute dépouille mortelle qui ne doit reposer que pour un temps dans le sein de la terre.

XI. J'ai découvert encore une troisième et dernière raison qui doit nous déterminer à voir dans l'Assomption de Marie un complément de la Résurrection du Christ. Qui de vous ne sait que les saints Pères et les docteurs signalèrent dans l'Ancien Testament d'innombrables figures de Marie et de

(9) On peut dire que la délivrance des âmes captives ne fut complète qu'au jour de l'Ascension du Sauveur. Toutefois il est vrai aussi que leur délivrance fut au moins virtuellement opérée par le seul fait de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur; et c'est probablement pour nous en donner l'assurance qu'eurent lieu les résurrections et les apparitions des corps des saints dans Jérusalem. (*Note du traducteur.*)

la sainte Eglise constamment unies ensemble? C'est ce qu'ils reconnurent dans l'Arche de Noé, dans le rocher du désert, dans l'arche du Tabernacle, dans la terre promise, dans le mont de Sion, dans le temple de Jérusalem. Et quant au Nouveau Testament est-il possible de désirer une preuve plus claire de cette identification de Marie avec l'Eglise, que dans l'interprétation donnée aux paroles de Jésus à Marie et à Jean sur le Calvaire : savoir que tous les fidèles étaient personnifiés dans le disciple pour être recommandés à Marie, figure de l'Eglise, Mère de tous les croyants? Or, voici comment dans cette série de pensées, je suivais humblement la lumière qui se reflète sur le grand mystère de cette Octave, et je me disais : O Vierge Marie, votre âme et votre corps brillent au plus haut des clartés immortelles, et vous figurez cette Eglise que Jésus votre Fils a fait naître par son sang. Si cette Eglise est l'Arche de grâce et de salut, elle n'est pas une société d'esprits seuls, ordonnée et gouvernée invisiblement ; elle a des signes corporels, tels que sont les sept sacrements. Cette même Eglise, éparse dans le monde entier et hiérarchiquement constituée en un grand nombre de rangs divers, est unie à un chef visible en une seule pensée, un seul vouloir et une seule opération. Donc, ô Marie, si vous représentez cette épouse que votre Fils introduisit dans le lit nuptial après le triomphe de sa résurrection, vous deviez certainement être introduite dans les cieux en corps et en âme. Il est dit dans la sainte Ecriture (*Apoc.*, XXI, 9, seqq.) que la fiancée de l'Agneau est revêtue d'un double manteau de gloire, c'est-à-dire glorifiée quant à l'âme et quant au corps. Ainsi se complète de tout point la figure dont Marie est la personnification. Ainsi s'accomplit le triomphe de la résurrection de son Fils, triomphe qui ne fut décrété dans les conseils éternels et réalisé que pour la célébration des noces mystiques de l'Eglise avec le Sauveur Jésus-Christ.

XII. Ainsi lorsque l'Eglise dans ses Offices proclame, à la gloire de Marie, qu'elle seule, plus terrible qu'une armée rangée en bataille, suffit pour vaincre, terrasser et anéantir toutes les hérésies dans le monde entier : *Sola cunctas hæreses interemisti in universo mundo ;* elle rapporte à Notre-Dame ce qu'elle-même (l'Eglise) opère dans le monde entier. Or il me semble que cette louange qui à elle seule vaut l'Hymne le plus sublime, Marie de Nazareth ne la mérita jamais mieux que dans la fête de l'Assomption. Et de fait dans l'Assomption tout se complète par rapport à Marie. La cour céleste la contemple en corps et en âme. Oui, les habitants des cieux contemplent à la fois et le corps si pur de la mère et celui de son fils. Ils écoutent la voix de l'Homme-Dieu qui appelle Marie véritablement sa mère. Ils écoutent Marie qui appelle Jésus véritablement son fils. Tous les élus comprennent que l'Esprit-Saint féconda ses entrailles; que la Vertu du Très-Haut se reposa sur ce sanctuaire virginal. Les habitants de la terre à leur tour sont invités à révérer dans l'Assomption une solennité mystique, un merveilleux arcane, de magnifiques prodiges, un grand et sublime mystère. Voyez comme dans l'Assomption se réunissent toutes les grandeurs de sa vie. Elle est appelée au ciel comme pour sceller tous les mystères; parce qu'en effet dans tous les mystères elle a eu une grande part. Glorifier Marie, c'était donc glorifier en entier la mission du Fils. Maintenant il me semble que j'ai démontré au delà de ce que je voulais dire, lorsque j'affirmais que par l'Assomption de Marie le Christ avait mis le complément au triomphe de sa propre Résurrection. Laissez-moi donc le répéter : L'entrée de Marie dans les cieux fut le complément que le Christ sut donner non-seulement à sa résurrection, mais aussi à sa prédication, et à la rédemption, en même temps qu'à la constitution et à la glorification de son Eglise. Désireriez-vous encore de plus grandes choses? L'Assomption de Marie fut le complément de la glorification du Christ lui-même, puisque, selon S. Bernard, l'Assomption devait accroître les joies de l'empyrée; et plusieurs siècles avant lui saint Jean Damascène avait écrit de la Mère de Dieu : *Angelis et mundo, sublimioribus virtutibus universis, omni sermone major lætitia es. Patriarchis sempiterna oblectatio, justis gaudium ineffabile, perennis prophetis exsultatio, mundo benedictio* (JOAN. DAMASC. *loc. cit.*) Si Marie dans le ciel est destinée à faire la joie des bienheureux, elle est donc appelée à compléter le triomphe de son divin Fils, qui, avec le Père et l'Esprit-Saint, fait les inépuisables délices du Paradis.

XIII. Ainsi me trouvé-je ramené au commencement de mon discours, savoir que l'Assomption de Marie devint la seconde des allégresses, opposées comme solennelle réparation aux deux excessives tristesses qu'avaient causées au ciel et le premier ange et le premier homme. Ici je voudrais donner carrière à mon imagination; mais il m'aurait fallu la sublimité d'un Job et d'un Isaïe, l'énergie d'un Ezéchiel, ou la théologique poésie de l'Exilé de Pathmos. Qui pourrait certes demeurer tout de glace en pensant à toute la joie qui éclate dans la céleste Jérusalem, à l'occasion de la Vierge glorifiée? Aussi l'Eglise se tourne-t-elle vers Marie et l'invite-t-elle avec David à louer hautement le Seigneur : *Lauda, Jerusalem, Dominum, lauda Deum tuum, Sion.* (*Psal.*, CXLVII, 1.) Jérusalem, loue le Seigneur ! dans ton enceinte vient de faire sa glorieuse entrée la Vierge clémente, le secours des chrétiens, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés. Sion, loue ton Dieu; grâce à Marie nous aurons tous la paix, nous aurons tous la fleur de la grâce : *Qui posuit fines tuos pacem et adipe frumenti satiat te.* (*Ibid.*, 14.) Ce serait à Jean de nous dire comment Marie trône au sein de la gloire et de la béatitude. Ouvrons le livre des révélations. Nous verrons au sommet des cieux cette Jérusalem aux douze por-

tes. Les murs sont de jaspe. Les fondements sont ornés de toute sorte de pierres précieuses. La grande place est d'or fin. Un fleuve, qui roule les eaux pures de la vie, transparent comme le cristal, sortant du trône de Dieu et de l'Agneau, et se divisant en deux branches, coule au milieu de la place. Entre les deux bras du fleuve s'élève l'arbre de vie, dont les feuilles seront la guérison des nations. Oui, je m'arrête ici, ô grand Apôtre, et je me prosterne de cœur et en esprit, comme tu le fis à Pathmos, pour adorer ce que tu nous as dévoilé. Ah! qui ne verrait dans cette vision le triomphe de Dieu et ensemble celui de Marie ? Là est le trône du Père tout-puissant; là est l'Agneau qui repose sur le livre mystique de la loi nouvelle; là est le fleuve à deux bras pour rafraîchir par la grâce des sacrements les deux hémisphères du globe terrestre; là est l'arbre de vie qui triomphe au milieu des eaux de la grâce. Nous n'en pouvons douter: cet arbre, c'est Marie, puisqu'elle fut la Mère du Christ, la véritable vie du monde.

XIV. Joignons-nous à l'ange Gabriel pour adresser à Marie glorifiée au milieu des parvis dorés de Jérusalem, cette douce salutation : *Ave, gratia plena!* Frères dans le sacerdoce, nous qui renouvelons aujourd'hui devant la glorieuse Mère de Dieu les promesses de notre ordination, faisons-le avec simplicité de cœur. Demandons-lui le don de l'amour de son Fils, le don de la pureté, de l'humilité, de la charité; et pardessus tout de la charité qui est bénigne, qui n'est pas médisante, qui n'est pas envieuse, mais qui est toute sainte dans la langue, dans le cœur et dans les mains. Demandez la cessation de tant et de si grands maux qui pèsent sur l'Eglise à l'Orient, à l'Aquilon, à l'Occident. Demandez l'extinction des mauvaises doctrines qui voudraient dépouiller Jérusalem de sa gloire, et faire de la terre et du ciel un chaos d'éternelles révolutions sans Créateur et sans providence. Demandez-lui enfin la guérison de nos maux et qu'un jour elle puisse nous dire : Prêtres, vous avez eu comme moi le privilége de toucher de vos mains le très-saint corps de l'Homme-Dieu, venez donc avec moi, ô mes fils, dans un lieu préparé et choisi. Venez revêtus de gloire aux noces du saint Agneau; et puisque vous devrez juger les douze tribus d'Israël, demeurez ici dans les splendeurs d'une paix inaltérable, dans le repos de la plénitude de tout bien. Ainsi puisse-t-il en être pour nous tous!

DISCOURS XI.

PANEGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

De forti egressa est dulcedo. (*Judic.*, XIV,14.)
La douceur est sortie du fort.

Lorsque je prononce ici ces paroles, mes intentions ne sauraient être celles de l'homme de prodiges suscité de Dieu contre les Philistins, lequel pour arriver à son but devait envelopper sa pensée dans des énigmes. La date même du jour, quatrième des calendes de février, fixé par le pape Alexandre VII pour la fête du héros de la Savoie ; suaves émotions auxquelles se livrent ces âmes d'élite de tout état qui sous les auspices de ce grand saint s'exercent à l'envi dans la pratique édifiante de toutes les vertus, et se réunissent en ce lieu pour lui rendre un pieux hommage ; surtout la joie qui surabonde au cœur des vénérables sœurs de Jeanne-Françoise de Chantal, tout cela dit assez haut que je ne suis point venu ici pour vous adresser des paroles énigmatiques ; et dans l'énigme de Samson vous ne devez voir que le résumé brief et intelligible de l'éloge qu'avec toute la dévotion de mon âme je désire prononcer en l'honneur de François de Sales, évêque et prince de Genève. Il nous est enseigné dans les Epîtres de saint Paul que tout ce qui arrivait aux enfants d'Israël n'était qu'une figure et une prophétie de tout ce qui nous concerne. Or, bien que je sache que dans le vaillant fils de Manué l'Eglise voit la figure de Jésus-Christ vainqueur, qui, après avoir brisé l'empire du démon, sort de la tombe affranchi de la mort, et va ouvrir les portes de l'éternelle vie, toutefois il m'a semblé que je ne ferais aucune mauvaise application, si dans les figures du divin Maître je trouvais aussi jusqu'à certain point les figures de ses serviteurs les plus éminents; puisque ceux que le Dieu éternel a connus d'avance, il les a aussi prédestinés, pour être conformes à l'image de son Fils. Certes les grands apôtres du christianisme que Dieu voulut rendre fermes et invincibles contre la férocité et les artifices des hérésies, et auxquels il donna un cœur intrépide pour résister aux flatteries, aux traverses et aux supplices, ne sont-ils pas autant de Samsons qui, mus par le zèle du Seigneur, viennent attaquer les Philistins, et tantôt rompent les mille nœuds de l'erreur, tantôt brisent les liens et les chaînes par lesquelles le monde voudrait les captiver, ou bien encore renversent l'édifice des audacieuses entreprises de l'impiété, et écrasent du poids de l'autorité l'orgueil de la raison ? Au milieu de ces pensées je me suis donc écrié : C'est de ton sein, heureuse Savoie, mère des plus beaux génies, qu'est sorti au XVIe siècle un Samson, pour te sauver des farouches disciples de l'austère Calvin, qui menaçaient de te ravir la foi de tes ancêtres. Heureux vous aussi, habitants du diocèse de Genève, pour le salut desquels naquit de la noble famille de Sales un Nazaréen nouveau chrétien, qui vous retira d'une servitude plus odieuse que celle des Philistins, et vous replaça dans l'arche confiée à Pierre et dans laquelle on peut échapper à l'éternel naufrage. Si l'on était venu dire à la mère de François de Sales lorsqu'elle le prit nouveau-né entre ses bras et qu'elle vit ce petit enfant si chétif, si exténué qu'on lui croyait à peine un souffle de vie; si l'on était venu lui dire que c'était là le puissant défenseur de la Savoie, le Samson de la patrie des anciens

Nantuates, du Chablais, en vérité elle aurait p'us qu'hésité à le croire. Et pourtant elle n'aurait pas dû hésiter, si elle s'était rappelée une circonstance récente qui ne devait pas être étrangère à l'histoire de cet enfant. Je veux parler de ce qui eut lieu à Annecy, à l'occasion de l'arrivée en cette ville de l'épouse de Jacques de Savoie, seigneur de Genève. En l'honneur de cette princesse on avait, pour quelques instants seulement, porté dans la cathédrale richement tendue et somptueusement illuminée, le saint suaire qui était alors si précieusement conservé par les habitants de Chambéry, et dont se glorifie aujourd'hui la capitale du Piémont. Des flots de peuple étaient accourus. Parmi les chevaliers et nobles dames qui formaient la cour de l'illustre fille d'Hercule de Ferrare et de Renée de France, était présente la comtesse de Sales. Inspirée par une foi vive à la présence de cette auguste relique apportée jadis des saints lieux, cette mère d'un nouveau Samuel offrit en ces termes le fruit qu'elle portait dans ses flancs : Recevez, ô mon Dieu, dans votre perpétuelle amitié ce que je porte dans mon sein. Ne devenait-il pas certain dès lors qu'elle mettrait au jour un héros chrétien plein de force, puisqu'elle offrait ainsi son fils au Père céleste, le suppliant au nom de ce lin sacré tout empourpré du sang des plaies et des blessures de son divin Fils. Lève-toi, noble dame de Sales, et réjouis-toi dans le Seigneur : ton fils naissant sous les auspices du sang de l'Agneau de Dieu, de ce sang qui est le breuvage des forts, deviendra par cela même le fort de la nouvelle tribu de Juda, de cette tribu que le Rédempteur veut ressusciter dans les provinces des vieux Allobroges, en deçà du Rhône. Sois surtout consolée de ce que ton fils deviendra un Samson de la nouvelle alliance, dans lequel la force, par une admirable harmonie, sera toujours associée à la plus suave douceur; en sorte qu'à lui tout particulièrement conviendra l'énigme du lion ayant un rayon de miel dans sa bouche : *De forti egressa est dulcedo.* De là vous pouvez, auditeurs, assez clairement augurer quels sont les deux éléments principaux que je ferai entrer dans l'éloge de François de Sales : d'abord l'une des vertus cardinales, la force d'âme; et ensuite cette qualité qui se fait tant chérir mais si rare dans la nature pervertie des fils d'Adam, la sainte et aimable douceur. Si j'ai eu raison de lui appliquer les paroles de mon texte, c'est ce dont je vous laisserai être les juges bienveillants, faisant ici l'aveu de mon insuffisance en regard de tant de vertus.

I. La force d'âme quand elle brille dans un jeune homme est d'autant plus digne d'admiration, que cette vertu va rarement de compagnie avec la jeunesse. François de Sales eut dès l'enfance un goût très-prononcé pour l'état ecclésiastique ; et ni pendant les six années qu'il demeura dans le collége dirigé à Paris par les habiles disciples d'Ignace, ni lorsqu'après son cours de philosophie, son père le contraignit à cultiver dans une académie les arts qui conviennent à un gentilhomme, il ne renonça jamais au dessein de se donner à l'Eglise. C'est un préjugé assez commun parmi les esprits bornés que les vertus des saints commencèrent avec les habitudes matérielles d'une éducation superstitieuse. François faisait des armes, se formait à l'équitation, avait un maître de danse, vivait au milieu de jeunes gens égrillards et rieurs. Si tout est habitude, pourquoi petit à petit François ne s'accommode-t-il pas des plaisirs du monde, pourquoi ne se fait-il pas à la manière de vivre dont se glorifient les courtisans et les nobles ? Il faut tenir compte surtout de l'époque où François se trouvait tout jeune encore, en France, et dans ce Paris, centre de plaisirs et de débauches. La guerre civile et les guerres de religion y mettaient tout en feu ; la Ligue, loin d'éteindre l'incendie, ne faisait que l'entretenir et l'activer. Ce n'étaient que prises et saccages de villes, et de châteaux; églises ruinées, outrages et persécutions pour la foi ; bouleversement de tous les ordres du royaume; point de paix pour les familles elles-mêmes; soulèvement du peuple contre Henri III ; les nobles ne mettant plus de bornes à leur audace et à leur tyrannie ; l'auguste monarchie de saint Louis en péril ; les lois méconnues ; la justice sans balances; l'insolence et la duplicité se disputant la domination. Sur cette terre où avaient été versées toutes les coupes de la colère divine et de la corruption humaine, le jeune de Sales croissait en âge, se procurait les clefs du savoir, et cultivait toutes les sciences de la piété. On peut à peine le croire, et pourtant il en est ainsi : au milieu de cette recrudescence des vices et de tous ces bouleversements de l'Etat, François de Sales à Saint-Etienne des Grès, à Paris, devant un autel de la sainte Vierge, se lie par la promesse de continence perpétuelle, et d'entrer dans l'état ecclésiastique. Qui donc lui donna la force de préférer la vie toute frugale et toute simple des clercs à une vie de plaisirs, aux vêtements élégants et somptueux des gentilshommes ses pareils ? Qui lui donna la force de ne pas aller se perdre au milieu de cette tourmente des affaires publiques, où tant de grands génies, de cœurs magnanimes furent si fatalement pervertis ; tandis que lui il se tint dans le port toujours plein de la science de Dieu et de sa crainte? C'est toi, ô grâce divine, qui descendais sur lui dans les salles et sous les portiques de l'académie de Paris. C'est toi qui arrosais doucement la terre de son cœur, de même que jadis la rosée du ciel tombait sur la toison de Gédéon. Or de même aussi que Gédéon reçut la force guerrière par l'effet de cette mystérieuse rosée, pareillement une force toute céleste s'insinuait peu à peu dans l'âme de François de Sales.

II. N'allez point croire non plus que la vertu de François fût l'effet d'un caractère

froid et paisible, de telle sorte qu'en lui la propension à rechercher l'amitié et le service de Dieu eût été plutôt apathie ou faiblesse qu'une véritable force d'âme. Qu'ils se laissent éclairer par l'histoire ceux qui seraient dans ces pensées. François n'était point de ces âmes simples (heureuses toutefois telles qu'elles sont) qui, sans avoir jamais connu ce que c'est que le mal, se jettent comme on dit à l'aveugle dans les bras de Dieu. Il avait reçu de la nature un esprit passablement éveillé et alerte; et il avait certes beaucoup plus de penchant à la colère qu'à la langueur et à l'indifférence. D'ailleurs la perspicacité et le jugement dont il fit preuve dans l'étude des lettres humaines et de la philosophie furent tels que lorsqu'il se tournait vers les choses du ciel sans tenir compte des choses de la terre, il est évident que c'était en lui la détermination d'une intelligence souverainement sage et parfaitement fixée. Ajoutez que dans ses relations avec Dieu, dans la pratique de sa dévotion il n'eut pas à fournir cette carrière de sérénité et de quiétude, que Dieu accorde à certaines âmes privilégiées, bien rares assurément, et qu'il préserve du trouble des tentations violentes, des grandes angoisses et de toute sorte d'agitation. C'est un fait historique qu'il eut pendant seize ans à soutenir l'épreuve à laquelle il plut au Seigneur de soumettre sa force d'âme. François sentit par degrés son intérieur envahi comme par une sorte d'engourdissement. Il prenait à dégoût les plus saintes choses qui auparavant faisaient ses délices. Il ne jouissait plus de la paix du cœur; mais à tout moment il sentait son cœur vivement secoué et à chaque secousse répondait une agitation de l'âme ; ce qui lui faisait le plus de peine c'était le dégoût que faisait naître en lui toute parole, toute image, tout livre qui parlait plus éloquemment, plus tendrement de Dieu et des choses de Dieu : de là cette pensée importune que, quoi qu'il fît pour Dieu, ce serait en pure perte; comme si Dieu l'avait non-seulement délaissé, mais formellement repoussé pour jamais. Ainsi fut éprouvée la constance d'hommes éminents en justice et en sagesse, et qui se croyaient réduits à ne plus espérer ce qui était le but de tous leurs efforts et de leur plus ardent amour. Ainsi, peut-on dire encore, fut éprouvée l'humiliation de l'Homme-Dieu, sous l'ombre des pâles oliviers, alors qu'il était sous le poids des angoisses et d'une tristesse capable de faire mourir. François était donc plongé dans la plus noire mélancolie; pendant des journées entières il fondait en larmes; toute la nuit il se roulait sur sa couche en gémissant; tant qu'enfin ayant peu à peu perdu le goût du boire et du manger, il faisait réellement pitié par sa maigreur et son teint complétement jauni ; en même temps des douleurs aiguës le travaillaient dans tous ses membres. Pour le coup, ô Satan, c'est assez de machinations contre le jeune de Sales. Dieu t'a permis d'employer contre lui l'arme la plus cruelle pour les âmes qui éprouvèrent les douceurs de son amour. Tu as réduit à l'extrémité le jeune combattant ; mais tu ne l'as pas vaincu ; il n'a plié devant toi que pour donner plus de lustre à sa victoire ; car c'est dans le plus extrême danger que brille le plus la valeur du brave assailli. François va droit à la victoire en entrant dans l'église de Saint-Etienne où déjà il avait fait à Dieu l'offrande de sa chasteté. Là il dirige ses regards vers un tableau qui reproduit les traits de la bienheureuse Vierge, et il se tient là comme quelqu'un qui refoule en lui-même un désir et qui ne peut se hasarder à en demander l'accomplissement. Mais il n'eut pas longtemps à l'attendre ; il vit les traits de Marie prendre l'apparence la plus rassurante. Il se rappela les noms de miroir de justice, de vase des grâces spirituelles, de source d'allégresse, de porte du ciel ; il se rappela le nom de mère si propre à ramener dans son cœur la confiance primitive ; il se jette à terre, et la conjure de réunir en sa faveur assez de grâces pour qu'il puisse recommencer à aimer son Fils. O Marie ! j'ai besoin d'aimer Dieu, pour vivre heureux en ce monde... Oh ! la belle prière ! Elle fut le dernier élan qui décida la victoire. François était tout de feu en la proférant ; et dès qu'il l'eut proférée, les souffrances physiques cessèrent presque miraculeusement. Il sentit son cœur soulagé, la sérénité et la joie rentrer dans son âme. Il se lève, va trouver son précepteur et ses amis avec une physionomie tellement changée en mieux qu'on en demeure tout émerveillé. Applaudissez, chrétiens, à un pareil triomphe; car il est en vérité du nombre de ceux qui sont réservés aux amis de Dieu les plus saints, les plus éprouvés, les plus affermis dans la confiance en Dieu : c'est un triomphe sur les angoisses morales. O Job, si je mettais en parallèle avec toi François de Sales, j'oserais en vérité te dire : Tu étais déjà père, arrivé à l'âge mûr, le plus sage de ta nation, le poëte admiré de toute l'Asie ; et pourtant lorsque tu te sentis frappé, tu élevas ta voix pour interpeller la providence de celui qui est assis dans les cieux. Sache que parmi le peuple chrétien, un jeune homme qui avait à peine un peu plus de trois lustres, se sentant consumer par le cruel tourment de se croire dans l'inimitié de Dieu, sans aucun appui de conseillers extérieurs, eut la force de remonter jusqu'à l'espérance et de rentrer dans la suave amitié de son Dieu.

III. La force d'âme dans François ne fut pas comme dans beaucoup d'autres, une force qui n'est telle que dans l'éloignement des dangers et à défaut d'occasions prochaines. Appelé à vivre au milieu du monde dès son adolescence, il vit se préparer pour lui de ces luttes où il faut se mesurer corps à corps avec le vice ; mais en même temps lui était préparée une gloire en proportion avec les efforts de la lutte. En vérité les anachorètes de la Thébaïde et des déserts de Nitrie montrèrent de la force d'âme en préférant aux éblouissantes richesses d'Alexandrie et

de Thèbes les maigres ombrages de leurs palmiers, aux rives agréables du Nil les sables brûlants du désert. Mais ne montrent-ils pas plus de force ceux qui, pour se rendre utiles à leurs frères, savent résister à tous les enchantements des passions qui s'offrent à eux par la porte de tous les sens et de toutes les affections humaines? François de Sales, après qu'il eut étudié et approfondi le grec et l'hébreu sous l'illustre Génébrard et le grand Maldonat, après avoir recueilli dans les doctes enseignements du grand philosophe Ange de Joyeuse la précieuse doctrine qui sert à tenir l'âme dans un juste repos, était allé à Padoue étudier la haute sagesse auprès des illustres professeurs Pancirolle et Possevin. Là, bien qu'il fût obligé de vivre au milieu de jeunes gens dissolus, toutefois il ne trouvait aucun charme à la vie du monde, parce qu'il détestait la seule pensée de s'abandonner à la luxure. Il s'attira ainsi la haine de ses camarades débauchés qui voyaient de mauvais œil une vertu aussi exemplaire, perpétuel reproche pour eux. Après avoir inutilement essayé de l'effrayer en l'attaquant un jour à la manière des brigands, le poignard en main, ils osèrent mettre à l'épreuve jusqu'à la délicieuse candeur de son âme pudique, en feignant de le conduire chez un grand jurisconsulte. Vanité des noirs complots de Bélial contre les forts de Sion! Quoi! Dieu ne peut-il susciter des Joseph partout où il lui plaît? François, non-seulement cette fois à Padoue, mais deux et trois fois dans sa vie a inscrit à jamais son nom parmi les héros de la continence. Certes dans ces sortes de combats, il ne faut pas une médiocre force d'âme. D'autant plus que l'ascendant du plaisir ne se fit pas seulement sentir à lui dans le secret, ni par les seuls aiguillons de la concupiscence; mais il s'offrit un jour à lui sous les formes les plus séduisantes, et les plus insinuantes caresses; ensuite avec l'appât de l'or, puis avec celui de l'ambition; tout fut essayé jusqu'à l'épouvantail des plus terribles menaces. Devant tous ces assauts son courage bien soutenu par sa force d'âme ne mollit pas, ne plia pas un seul instant. Tel fut François de Sales, qui dès l'âge de vingt-quatre ans était proposé à la jeunesse studieuse de Padoue, par le savant Pancirolle, comme un modèle exemplaire de toutes les plus aimables vertus. Cet illustre professeur se montra réellement prophète, lorsqu'il dit du jeune François qu'il serait dans l'avenir la gloire de sa maison, de sa patrie et de l'Eglise.

IV. La docte cité d'Antenor ne doit pas toutefois être regardée comme la seule qui ait cultivé dans ses premiers développements la force d'âme depuis si admirée dans François de Sales. Elle eut aussi sa bonne part de cette gloire, la ville apostolique où j'ai le bonheur de prononcer son éloge. Rome, tu dois avec raison être honorée comme la source de toutes les magnificences: par tes lois tu es la mère de toutes les familles de toutes les nations; par ton histoire tu es la plus riche dépositaire de l'expérience; par tes antiques édifices tu es par excellence la maîtresse des arts. Mais par la seule croix qui fut arborée sur tes collines pour décorer les cimes de tes coupoles, de tes tours, de tes flèches, tu as ceint la couronne impérissable de reine de l'univers. Sur ton sol s'élèvent vers les cieux des basiliques, merveilles du monde, dédiées au vrai Dieu et aux seuls vrais saints: dans leurs nefs majestueuses retentissent encore les éloquentes prédications des Léon, des Grégoire le Grand. Chaque pierre qui est remuée laisse découvrir la sépulture de quelque nouveau patron, de quelque thaumaturge nouvelle, comme a été de nos jours la prodigieuse Philomène. Chaque motte de gazon qu'on lève de terre est une relique empourprée du sang des martyrs. Je me prosterne sur cette terre toute sainte, et je la baise mille fois, parce que sur cette terre ont passé Pierre et Paul, Timothée et Luc, Jean le divin et Ignace l'intrépide; là vinrent les Polycarpe, les Irénée, les Epiphane, les Jérôme; là vint l'aigle d'Hippone. Quels saints n'y vinrent pas, quand ils le purent? François de Sales y vint deux fois pour respirer cet air embaumé de la vertu des plus illustres d'entre les héros chrétiens. Il admirait ces ruines des temples païens; il contemplait la majesté de cet amphithéâtre auquel chaque siècle a enlevé quelques débris, et dont les échos répétèrent tristement les derniers soupirs de tant de nos frères en Jésus-Christ. Il fixa son regard sur le squelette du palais des Césars. Quels livres! disait-il, comme on y lit empreinte la vanité de ce monde!.... Rome, je sortirais de tes murs gémissant et troublé, si je ne voyais que tes reliques païennes. Mais lorsque je suis descendu dans tes entrailles, dans tes catacombes, c'est alors que j'ai senti toute la valeur du nom que tu portes, du nom de CITÉ ÉTERNELLE. Oui c'est dans ces catacombes que tu jetas les fondements de cet empire destiné à durer jusqu'au jour où le temps ira se perdre dans les périodes éternelles. François de Sales considérait cette nécropole souterraine comme la Jérusalem des chrétiens d'Occident. Là il voyait cette mystérieuse reine, la foi, le front découvert et rayonnant de joie se promener majestueusement dans ces routes sinueuses et de son visage radieux répandre une douce lumière, qui perçait l'obscurité de ces sablonneux labyrinthes: en même temps que des milliers d'angéliques figures couronnées de roses et de lis, se levaient joyeuses du sein des tombes, et faisaient de toute part résonner un hosanna solennel à la gloire du Christ. Il lui semblait que les Philippe et les Camille, bien familiers avec tous ces inextricables détours, le menaient aux autels grossiers où les Etienne, les Télesphore, les Sixte, et tant d'autres pontifes, aux temps des persécutions sanglantes, offraient dans des mains plus précieuses que l'or les chairs de l'agneau Eucharistique. Puis lorsque François de Sales sortit de Rome, de cette

cité vraiment sainte, il se sentit un homme nouveau ; son cœur s'enflamma de plus en plus du feu d'un saint zèle pour la cause de Dieu ; et il était dévoré du désir d'entrer dans la milice cléricale. C'est ainsi que tout embrasé d'un feu céleste il sortit de la ville pontificale; et arrivé au sanctuaire de l'heureuse Lorette, il mit le dernier sceau à la promesse par laquelle il s'était lié en présence de l'image de Notre-Dame, à Paris: c'était de venir un jour dans les cieux lui présenter dans le calice du lis le plus pur et son âme et sa dépouille. Ensuite faisant voile vers la splendide Venise, il prenait un plaisir indicible à contempler les saintes magnificences des beaux-arts qui ont porté si haut la gloire de cette Rome de la mer, magnificences qui étaient dues aux inspirations et aux encouragements des magnanimes et opulents Vénitiens. Ainsi partout sa foi trouvait un nouvel aliment et se fortifiait dans son cœur ; et c'est ainsi disposé, qu'il rentra dans le sein de sa noble famille.

V. Inutile de dire combien heureux, combien fêté dut être ce retour! ses parents n'en éprouvèrent pas moins de consolation que Tobie et Anne de celui de leur bien-aimé fils. Oh ! comme il te coûtera cher, ô François, cet amour si tendre de tes parents ! Sa mère le voyait grand, bien fait de sa personne, agréable dans ses manières, tout florissant de jeunesse. Le père lui trouvait une haute intelligence, un maintien noble, une gravité tempérée par une douceur aimable, beaucoup de simplicité unie à beaucoup d'esprit, une conversation assaisonnée de mille grâces. Oh ! comme elles te coûteront cher, ô François, les belles qualités qui de toute part brillent dans ta personne! Le comte de Sales est fou de son fils : il l'envoie à Claude évêque de Genève, non pas tant pour lui rendre ses hommages, que pour entendre louer son fils à cette occasion ; il l'envoie à Chambéry au fameux Antoine Favre afin que le sénat de Savoie le porte sur le tableau si honorable des avocats de cette capitale. De toute part revenaient à la famille des éloges sur ce jeune gentilhomme. Oh! combien te coûtera cher, ô François, ta réputation de haut bon sens et de profonde science! Voici s'approcher une rude épreuve. En vérité le père ignorait que son fis eût fait vœu de continence. Tu es l'aîné de mes fils, lui dit-il un jour, gradué de Padoue, inscrit au barreau de Savoie, tu es en âge de choisir sagement une profession, je t'ai choisi pour épouse la noble fille du baron de Végy, qui unit aux grâces et aux richesses l'heureux cortége des plus exquises vertus; tu n'as donc qu'à soutenir l'honneur de ton nom, à travailler à l'accroissement de ta fortune, et tu feras sous tous les rapports nos plus chères délices.... Est-il quelqu'un parmi vous, auditeurs, qui à la vue d'un si grand péril, tremble pour la vocation de François au saint apostolat? David, lui, chantait au Seigneur que si toute une armée campait contre lui seul et lui présentait la bataille, son cœur ne tremblerait pas pour cela; François n'eut pas moins de courage dans le rude combat engagé entre son Père et lui; combat des plus tendres affections, plus capable de troubler et d'intimider que la rencontre des lances et des poignards ; combat d'égards respectueux, d'intérêts de famille, de convenances sociales. Ajoutez que la mère elle aussi entreprit d'ébranler sa résolution. Ce fut pour François un bien pénible combat que de résister à sa mère, qu'il aimait d'un si tendre amour, surtout en reconnaissance de tous les soins qu'elle avait pris de son éducation chrétienne ! toute personne qui connaît ce que sont de pareilles luttes dans un cœur bien né, combien coûtent de pareilles dissidences entre membres de la même famille, pourra vous dire si, pour rester vainqueur, il faut ici de la force d'âme. Pour comble d'épreuve, sur ces entrefaites François de Sales reçoit les lettres de sénateur. Ses parents renouvellent leurs instances; c'est une nouvelle recrudescence de guerre intestine; et comme la dignité sénatoriale n'est pas incompatible avec la profession ecclésiastique, on le conjure au moins de ne pas la refuser; mais François avait mis dans son cœur le sacrifice de toute grandeur humaine, il résiste en brave, il triomphe en brave; convaincu que si l'on cherche le plus grand bien on trouvera toujours la voie ouverte et libre devant soi, il répond à son père : Je ne veux pas me laisser engager dans les sollicitudes terrestres et me repaître de choses vaines. Au lieu de la toge, il me convient de revêtir la tunique sacerdotale; au lieu de la tribune civile je dois monter dans la chaire sacrée, je n'ai aucune propension pour des nœuds profanes, mais uniquement pour ceux qui lient à l'Eglise les pieux lévites. C'est bien là le langage du fidèle soldat de l'Evangile qui, une fois qu'il a reçu la croix sur les épaules, s'en va droit au Seigneur, armé de cette rare force d'âme qui lui fait vaincre jusqu'à l'amour même des parents, dût-il encourir leur indignation, dès qu'ils s'opposent à la vocation divine.

VI. Je me représente notre saint au jour où il eut assez de courage pour soutenir contre son père la lutte des affections humaines et pour en triompher. Il paraît semblable à un géant qui se prépare joyeux à descendre dans la lice; tant il est heureux de s'engager dans la voie du sacerdoce : *Exsultavit ut gigas ad currendam viam* (*Psal.*, XVIII, 6) : mais peut-être croiras-tu avoir, ô François, accompli la course de vertu, parce que tu t'es dégagé des liens de la cupidité mondaine? va! même abrité sous les engagements de la tribu de Lévi, se prépareront pour toi des luttes qui mettront encore plus en lumière cette force d'âme que le ciel te donna et pour ta gloire et pour la très-grande utilité de l'Eglise. Malheureux pays des antiques *Nantuates*, de quoi te servit d'être riche de fertiles compagnes, orné de vignobles, revêtu de bois épais, et embelli de fraîches et vertes prairies ? Et toi, ô Thonon qui te mires dans le lac Léman, lequel te sourit par les vives cou-

leurs de ses eaux, plût au ciel que tes sites eussent été moins beaux et moins attrayants, et que les fils de Calvin, après la révolte de Genève, n'eussent pas renouvelé dans ton sein les fureurs dévastatrices des Bourguignons et des Francs, et celles plus récentes des Sarrasins! C'est vraiment chose déplorable de voir que les hommes, dès qu'ils ont arboré l'étendard de la rébellion, portent aussitôt la main sur les choses saintes, ruinent et dilapident les trésors et les richesses du sanctuaire; tant il est vrai que la désobéissance et la trahison sont les inséparables compagnes de l'impiété et de la perfidie! Ainsi, catholiques, lorsque vous entendrez les hommes de la réforme incriminer l'histoire de la sainte Eglise, comme si elle avait le moins du monde manqué de justice envers des transfuges et des apostats, et comme si elle cherchait à se protéger par des lois qui violentent les consciences, répondez-leur avec sincérité qu'elle ne fut jamais cruelle, jamais dure; et si parfois elle laissa s'exécuter de rigoureuses punitions, toujours elle le fit avec justice contre ceux qui l'avaient déchirée et la mutilaient en lui enlevant ses membres: combien de fois d'ailleurs versa-t-elle des larmes, lorsqu'on abusa de son nom pour exercer des vengeances! dites-leur ensuite surtout que la cruelle, l'injuste, la barbare, fut l'hérésie elle-même, qui toutes les fois qu'elle put gagner le dessus, foula aux pieds toute loi divine et humaine et se vautra dans toute sorte d'excès. Racontez que dans le siècle de François de Sales les calvinistes se portaient à toute espèce d'actes de barbarie. Le feu que Dieu a laissé à l'homme sur la terre pour apprêter ses aliments, pour se chauffer dans les climats glacés, ce feu qu'Abel et Caïn lui-même, instruits par leur père, qu'ensuite à leur exemple et d'après leurs traditions, presque tous les peuples employèrent à faire fumer les autels en l'honneur de Dieu, ces hérétiques l'allumaient dans le Chablais, dans le pays de Vaud, de Gex, de Terny, de Gaillard pour brûler tout le mobilier des églises, les livres des Saints Pères dont étaient remplies les bibliothèques ecclésiastiques, les reliques des saints qu'on réduisait en cendres pour les jeter dans les rivières, pour brûler enfin, le dirai-je? pour brûler la Croix, ce signe vénéré, cet arbre de vie sur lequel le Christ rayonne et rayonnera perpétuellement d'amour et de sagesse en présence d'un monde aveugle! Certes n'étaient-ce point là des crimes dignes d'attirer les pluies vengeresses qui tombèrent sur Sodome et Gomorrhe? Mais notre Dieu est bien rarement le Dieu de la colère: il fait au contraire se lever pour ces peuples misérables des jours heureux en les retirant de la dépendance de l'Helvétie, et les replaçant sous le sceptre toujours doux, toujours paternel des valeureux princes de Savoie. Charles-Emmanuel, dont le nom est un éloge, convaincu que le meilleur patrimoine des nations est la religion de la vérité, et qu'elles ne sont ni constamment, ni volontiers fidèles qu'à condition de leur fidélité à la religion elle-même, décida qu'il fallait tout d'abord par les voies pacifiques de l'enseignement et la persuasion ramener à la foi de leurs ancêtres les habitants de Chablais et des juridictions voisines, et il mande à l'évêque de Genève qu'il veuille bien envoyer de pieux ouvriers pour travailler à cette moisson. L'évêque Claude réunissait en conférences son clergé et parlait avec force dans l'espoir que de leurs rangs sortirait une élite d'apôtres disposés à se répandre dans ces champs, où depuis environ soixante années les faux prophètes avaient tout fait pour les rendre stériles, âpres et sauvages. Il arriva ici ce qui était arrivé aux Israélites, lorsque en tête de leur camp parut le redoutable géant Goliath. François de Sales, l'un des plus jeunes dans les rangs de cette milice, accoutumé à une vie délicate, lui de mœurs si douces, fut le David qui seul s'offrit pour aller à la conquête des terres ravies à l'Eglise, et il se réjouissait d'être par cette initiative comme le capitaine du nouveau collége apostolique. Mais la troupe ne s'enrôle, ni ne se forme; un seul d'entre beaucoup de prêtres se présente pour suivre François de Sales, et c'est Louis son oncle. Alors on veut ajourner la mission spirituelle; les amis, les proches et plus que les autres, les parents de François voulaient le dissuader d'aller dans des pays que le duc de Savoie avait eu tant de peine à vaincre par le fer et par le feu. Mais quelques larmes que versât sa mère pour le détourner de son pieux dessein, son fils lui répondait : Ce n'est que dans la cause de Dieu que le zèle se rallentit et que le courage fait défaut. Entendit-on jamais dire que le guerrier refuse de partir, parce qu'on lui dit que l'ennemi est formidable et préparé pour la défense? que me parlez-vous de délais superflus? ce serait soupçonner que le bras Dieu se soit raccourci; eh bien! c'est justement là où les cœurs sont les plus endurcis qu'il faut porter les efforts du zèle. Et parlant ainsi il prenait par la main son oncle et lui disait : Allons, mon oncle, allons ramener à Dieu et à l'Eglise les habitans du Chablais. C'était vraiment une chose à peine croyable qu'une telle ardeur de zèle dans un si jeune lévite; mais souvenez-vous que j'ai promis de vous montrer en lui comme le courageux Samson envoyé de Dieu vers ces Allobroges.

Que les sages du monde admirent dans quel équippement s'avance au combat le conquérant évangélique. Il n'est pas entouré de tout l'attirail de la guerre : point de chars pour porter les vivres et les munitions; point de convois de bêtes de somme et de montures; point de légions armées ni de navires de guerre; il n'est annoncé ni par le cliquetis, ni par l'éclat éblouissant des armes. Mais seul, sans bourse ni valise, les mains vides, François de Sales se présente à l'entrée du duché de Genève et se tournant vers son oncle il lui dit : Si nous remplissons sérieusement les fonctions des apôtres, imitons-les en tout. Laissons nos chevaux, et entrons à pied dans ce champ

où l'onction de l'Esprit-Saint doit faire germer la bonne semence du Christ. Voyez-le, de grâce, ce serviteur de Dieu, qui, au premier pas fait dans le Chablais, s'agenouille attendri sur cette terre interdite et mauvaise. Il fait de ses yeux deux sources de larmes pour prier le Dieu des miséricordes qu'il soit son guide, sa lumière et sa force dans un apostolat si périlleux, et qu'il bénisse largement cette première entrée. Comparez, auditeurs, les cris menaçants des guerriers du monde avec la prière de François si pleine de mansuétude. Notre saint se rendit tout d'abord à Allinges; et du haut du rocher où lui avait été préparée une chambre, il abaissa son regard sur les vallées et les plaines qui s'étendaient au-dessous. O coup d'œil plus affligeant que celui qu'offrit Jérusalem et la Judée à Zorobabel, lorsqu'il s'en revint de la cour d'Assyrie!

Le baron d'Hermance qui commandait la garnison représentait à François de Sales les difficultés de l'entreprise; la grossièreté et l'obstination des peuples auxquels il aurait affaire, et qui mêlaient à la religion l'attachement à leurs priviléges civils et à leur indépendance; le voisinage de Genève et de l'Helvétie qui accroissait leur audace; la doctrine de Calvin qui alimentait les ressentiments contre les monarchies; ensuite la haine contre le gouvernement de Savoie, l'habitude d'appeler le pape un antechrist, de ne voir dans le saint sacrifice qu'une grossière idolâtrie, dans le gouvernement de l'Eglise qu'une tyrannie, dans la confession qu'une turpitude masquée. Et pourquoi, ô baron, décourages-tu ainsi un jeune prêtre? Pourquoi dépeindre avec des couleurs si noires des lieux où il vient porter la lumière? Mais cela devait être, afin que François, triomphant des efforts de tous pour le décourager, devînt précisément, par la coopération de tous, le champion de la force chrétienne.

VII. En vérité, le capitaine Hermance avait raison de ne pas être sans inquiétude sur la mission de François. Nul dans Thonon n'osait lui donner l'hospitalité. La plupart des habitants de cette ville, dès qu'ils connurent ses intentions, formèrent des réunions tumultueuses; ils parlaient d'employer la violence pour ôter aux catholiques toute envie de prêcher; ils assuraient l'impunité aux émeutes en les rendant plus nombreuses; appuyés des Génevois qui se plaignaient de la violation des traités de paix, ils devenaient de plus en plus insolents par la confiance que leur inspirait le secours de la Suisse; on déclamait sur le droit de reprendre les armes, et on avait le front de dire qu'il fallait, par l'assassinat, se défaire des deux de Sales. Quel est donc cet homme, qui, loin de s'effrayer au milieu de toutes ces rumeurs et de toutes ces haines, ne fait que montrer plus de vigueur et de fermeté? Que l'histoire vante les généraux, les chefs de colonies, les voyageurs qui se montrèrent intrépides en de semblables dangers : j'accorderai si l'on veut que les dangers furent les mêmes; mais assurément ce n'étaient ni les mêmes causes, ni les mêmes fins, ni les mêmes appuis. Ceux-là étaient mus ou par la nécessité d'obéir à un sénat, à un tyran; ou par les appréhensions d'une gloire ambitieuse, toujours par la cupidité de l'or, toujours par le désir de la vengeance; quelquefois par l'espérance d'un trône, quelquefois par la vanité de laisser leur nom à des fleuves, à des montagnes, à des îles ou à quelque partie du monde. Mais ici qui commande à François de se jeter dans la mêlée des contradictions, des adversités, des embûches de toute sorte, si ce n'est la voix du Dieu invisible qui parle à son cœur? Les mobiles qui le font agir, ce ne sont ni les richesses, ni des trônes, ni les monuments consacrés par la renommée. Il ne peut se promettre ni des trophées, ni des alliances. Sa seule escorte c'est un parent et un domestique. O Dieu! et cette escorte encore tremble de peur, et parle d'ajourner les opérations de l'apostolat, parce qu'ils seront taxés de témérité pour aller rechercher des gens qui leur promettent des coups de poignard ou des décharges d'arquebuse. Les compagnons de François allèguent encore qu'on peut compromettre la paix des Etats de Savoie, parce que la moindre violence exercée sur eux suffirait comme prétexte pour reprendre les armes.

Je ne crains point d'exagérer en vous disant que François de Sales avait bien plus raison de se décourager, quand il s'agissait d'entrer dans ces repaires des astucieux sectateurs de Calvin que n'en avait Moïse lorsque, dans le désert, il lui fallait affronter ces multitudes mutinées mêlant à leurs clameurs la menace de retourner aux honteuses délices de l'Egypte. Moïse avait au moins comme une phalange d'amis qui tenaient le parti de leur chef; François de Sales n'avait que la perspective de se voir abandonné de tous. Moïse pouvait invoquer, comme marque de sa puissance, les plaies miraculeuses de l'Egypte, la nuée tantôt obscure, tantôt resplendissante de flammes. François avait une mission toute de grâce intérieure, sans l'appui du pouvoir des miracles visibles. Mais que dis-je? Il a un puissant appui, c'est sa force d'âme; et avec elle il triomphe de toute appréhension, il triomphe même de l'effroi de ses compagnons, et il fait passer jusque dans leur cœur la fermeté qu'il a reçue du Ciel. Il me semble réellement le voir, comme le raconte l'histoire, se jetant au cou de Louis son oncle : Espérons, lui dit-il, espérons au Seigneur, et nous nous sentirons forts de sa puissance, et il nous semblera avoir des ailes d'aigles pour voler jusqu'aux plus hautes sphères. Lorsque Dieu lui-même est notre salut, la force de notre vie, que pouvons-nous avoir à craindre? Dussent tous les méchants se jeter ensemble sur nous pour nous dévorer, ils céderont et tomberont sous nos coups. Or, qui jamais, selon la prudence humaine, pourrait se pré-

tendre fort lorsque, avec les seules ressources de l'esprit et de la grâce, il s'en va comme François affronter de pareils dangers? Mais quelle idée, grand Dieu! de supposer que les saints soient devenus ou puissent devenir saints par l'effet de cette prudence humaine, des appuis et des calculs humains! Aussi demeuré-je fort ébahi, pour ne pas dire indigné, lorsque je vois certaines gens exiger à toute force des miracles pour croire aux saints et à Dieu, tandis qu'ils débitent que le temps en est passé depuis bien des siècles. La force d'âme de François en un siècle libertin, dans un pays d'hérétiques, de factieux, de sicaires, est un miracle de l'intelligence et du cœur, entre les plus signalés qu'il y ait dans l'histoire. Louons Dieu d'avoir béni cette admirable énergie de notre saint : peu à peu il réussit à bannir les ténèbres du sein de tous ces repaires de l'erreur, en éclairant des milliers d'âmes complétement étrangères à toute bonne doctrine; il devint pour ce pays la source de l'eau divine de la sagesse, à laquelle quiconque avait soif accourait et s'en retournait désaltéré. Par la vertu cardinale de la force, François de Sales mérita réellement le titre de soutien de la foi et de coopérateur de la miséricorde divine dans le pays du Chablais et des juridictions voisines.

VIII. Bien convaincu que dans les saintes fonctions de l'apostolat, la force devient la vertu principale et comme le fondement, vu que les prédicateurs de l'Evangile ont à supporter toutes les misères possibles et à renverser toute sorte d'obstacle, je me plais à faire un rapprochement non moins admirable qu'il est fidèle : c'est celui de la conduite de notre héros et de plusieurs des preuves éclatantes de force héroïque dont pouvait se glorifier celui que personne n'a jamais surpassé dans les travaux de l'apostolat. (II *Cor.*, XI, 26 seqq.) *In itineribus sæpe :* Voyages fréquents! Deux années durant, François faisait tous les jours à pied le chemin d'Allinges à Thonon, pour gagner des âmes à Jésus-Christ; et il n'était arrêté ni par les pluies, ni par les neiges, ni par les ouragans les plus furieux. Cette constance était d'autant plus admirable que, dans les premiers temps, tous ces voyages étaient absolument en pure perte; les habitants de Thonon n'étaient nullement touchés de son zèle et ne prenaient aucun souci de lui, si ce n'est pour l'effrayer et l'éloigner à force d'insultes, de menaces et même d'attentats. Pour lui, sa force d'âme ne faisait que s'accroître, loin de diminuer. Il méritait bien de triompher après des souffrances et des retards capables de déconcerter tout courage humain. Lorsque ses courses dans le Chablais ne suffisaient pas pour en opérer la conversion, bien souvent il se rendait à pied jusqu'à Turin, même dans les froids les plus rigoureux de l'hiver. Ce fut ainsi qu'un jour les religieux du mont Saint-Bernard le virent arriver à l'hospice par un temps de tourmente tel que les ours de la forêt n'eussent pas osé sortir de leur tanière. Ils furent bien autrement confondus lorsque, après un court repos, ils le virent déterminé à se remettre en route pour l'Italie et à descendre, au prix de mille dangers, le long de ces pentes alpestres, où les neiges cachent perfidement et les abîmes et les vestiges incertains d'un pénible sentier. On ne saurait nombrer les occasions où d'abord, comme prêtre et ensuite comme coadjuteur de l'évêque de Genève, il traversa d'un bout à l'autre ce malheureux diocèse, soit pour semer les bienfaits de la parole évangélique, soit pour porter en secret le saint viatique aux convertis qui se trouvaient en danger de mort : *In itineribus.* Pareillement encore quand il se rendit à la cour de France pour se rendre utile aux diocésains qu'il avait dans le pays de Gex compris dans le royaume de France. Heureux voyage dans lequel notre François put faire entendre au roi Henri le Grand le saint langage du bon et intègre pasteur; où il put, avec l'éloquence et toute la sagesse de l'Esprit de Dieu, s'entretenir avec Villeroi, l'habile ministre de ce prince, et, enfin, s'en revenir pleinement satisfait. Effectivement, grâce à son courage et à sa patience, il avait écarté tous les obstacles de la politique humaine, et, soutenu par ce monarque, il emportait avec lui tout pouvoir de travailler, du mieux qu'il entendrait, à la conversion de cette partie de son troupeau qui se trouvait au delà du Rhône, sans être aucunement troublé par l'audace et la malice des hérétiques.

Mais pour célébrer sa force d'âme en fait de voyages, il suffira de la visite qu'il fit comme évêque dans les sites les plus âpres de son diocèse. Ah! si elles pouvaient parler, ces Alpes sauvages où se durcissent les neiges en glaces éternelles, et ces forêts si épaisses que jamais n'y pénétra le soleil, et ces sentiers tracés dans le roc et tout hérissés de pointes et d'aspérités! François, désireux de porter la bénédiction paternelle à ces bons habitants des Alpes et de leur rompre le pain de la parole, bien que brisé de fatigues et assez mal portant, voulut se montrer en tout l'affectueux et diligent pasteur : souvent il dut s'accrocher des pieds et des mains à ces roches escarpées, et il ne se décourageait point quoiqu'il revînt souvent les jambes tout écorchées, les doigts en sang; il était content pourvu qu'il lui fût donné de cueillir à pleines mains les lauriers apostoliques, et qu'il fît un large butin dans les champs de l'hérésie. Qu'ils étaient beaux sur ces montagnes les pieds du saint prélat qui venait y porter la bonne nouvelle, annoncer la paix, et, avec une fermeté apostolique, y ramener la véritable vie! C'était le mystique lionceau courant partout sans crainte jusqu'au plus épais de la forêt!

IX. *Periculis fluminum :* Périls sur les fleuves. Il faudrait ici vous mettre sous les yeux une vive peinture de ces retraites alpestres des anciens Allobroges, tant de fois visitées par notre François de Sales, pour vous faire bien comprendre à quels périls

il s'exposait pour traverser rivières et torrents. Le voyageur qui pour la première fois visite ces montagnes est saisi d'un frisson général ; à sa pensée se présentent les géants des premiers âges mentionnés par l'Ecriture, comme si ces roches démesurées étaient la demeure la mieux assortie pour ces hommes eux-mêmes d'une taille démesurée. En même temps ses oreilles sont frappées du mugissement lointain des rivières qui fuient au travers de précipices dans le fond d'étroites vallées ; ce mugissement lointain lui révèle la profondeur des gorges où serpentent ces cours d'eau, et c'est comme la voix perpétuelle de cette horrible et tout à la fois attrayante solitude. Au temps de François de Sales ces sites escarpés ne présentaient aucune trace de sentier facile, et le lit des torrents était le meilleur guide vers les chalets et les hameaux. Un tronc d'arbre servait parfois de pont entre les deux flancs déchirés de montagnes à pic; et quand on passait dessus on était enveloppé d'un nuage de vapeurs emanées du lit pierreux d'un torrent qui écumait au-dessous, se brisant d'une rive à l'autre. C'est sur le bord de ces abîmes, sur la cime de ces écueils terrestres, au milieu des horreurs de ces grands débris de la nature, que notre bienheureux poursuivait ses courageuses pérégrinations ; souvent encore il lui fallait passer à gué les rivières; et toujours il se reposait sur la confiance qu'il avait mise en Dieu. Encouragé de plus en plus, il pénétra dans un canton des anciens *Centrones*, qui est aujourd'hui le territoire du Fossigny. Il traversa les nombreux torrents qui séparent ces montagnes d'avec les plus hautes croupes, afin d'aller porter de salutaires conseils et des règles de discipline aux chanoines de Six qui jadis avaient été réunis en ce lieu par le pieux chevalier Ponce, seigneur de ces terres. C'est là que vinrent trouver notre saint évêque les pauvres montagnards qui habitaient une vallée voisine, l'une des plus sauvages et des plus inaccessibles de tout le pays ? Sachez, lui disaient-ils les larmes aux yeux, que nous avons besoin de votre protection auprès du duc de Savoie. Tout pauvres que nous sommes, nous vivions pourtant heureux dans nos chaumières, nous contentant du lait, de la laine et de la chair que nous fournissaient nos troupeaux, lorsqu'un jour du milieu de nos pâturages nous entendîmes un fracas épouvantable ; et levant les yeux nous vîmes deux quartiers énormes de rochers se détacher, rouler jusqu'en bas, et, spectacle horrible, rien qu'à y songer! écraser les habitations, où nous avions laissé le matin nos vieux parents et nos tendres enfants avec leurs mères. Là aussi périt une bonne partie de notre bétail ; et maintenant, pour comble de misère, on veut exiger de nous l'impôt accoutumé! François ne les laissa pas continuer Allons, mes enfants, leur dit-il, conduisez-moi dans la vallée que vous habitez, il vous sera avantageux que j'expose vos désastres à notre commun souverain lorsque je les aurai vus de mes propres yeux. Et ainsi cheminant péniblement dans un âpre sentier percé par les ruisseaux et les torrents, et où seul l'habitant des Alpes, avec son expérience, sait poser le pied un peu plus assuré, l'homme de Dieu s'en allait plein de force porter quelque consolation à ce qui avait survécu de ce fatal désastre. Il était heureux de triompher ensuite du cœur de son prince, comme il y réussit en effet à son grand contentement. Nous avons d'ailleurs assez de preuves des périls qu'il affronta sur les fleuves dans le plat pays de son diocèse ; il suffirait de rappeler que toutes les fois qu'il devait se rendre dans le pays de Gex, il avait à guéer au travers du Rhône, et chacun sait combien ce fleuve est rapide et s'enfonce à tout instant dans des gouffres profonds. Mais surtout en fait de ces sortes de périls, on doit mentionner une preuve d'intrépidité donnée par François non pas une ou deux fois seulement mais cent et cent fois : alors que ne pouvant pas dans les commencements de son apostolat célébrer à Thonon le divin sacrifice, il traversait chaque matin sur un tronc d'arbre la rivière de la D..... ; et lorsque par un temps de gelée ce tronc d'arbre se trouvait couvert d'une croûte de glace, on vit notre courageux apôtre se placer dessus à cheval, et se pousser en avant en faisant aller de son mieux les genoux et les bras, au risque de glisser dans le lit de la rivière qui coulait à pleins bords et d'aller avec les flots se briser contre les rochers. Certes il voulait réellement être le fort par excellence, celui qui au prix de si grands périls s'en allait chercher pour lui-même le pain des forts.

X. *Periculis latronum :* Périls de la part des brigands. L'apologie de la foi catholique publiée par François de Sales, tant sur les mérites et le prix infini de la Rédemption que sur la légitimité du culte des saints ; la réputation croissante de ses doctes conférences attirant toujours un plus nombreux auditoire : enfin l'impuissance des calvinistes à réfuter les puissantes raisons qu'il leur opposait, tout cela les irrita au point qu'il fut arrêté entre eux qu'on s'en débarrasserait par la mort. Deux assassins avaient déjà reçu la moitié de l'argent convenu pour rapporter la tête de François ; et ces infâmes jurèrent de l'assassiner sur le chemin qui conduit d'Allinges à Thonon. Qui donc, ô incomparable prêtre, te sauvera des mains de ces brigands placés en embuscade au milieu d'un fourré épais, et qui vont se jeter sur toi précipitamment le poignard en main ? La force d'âme avec laquelle François s'était mis en chemin, bien qu'averti du complot homicide, fut précisément ce qui lui sauva la vie. Au souvenir de ce trait on se sent pris d'attendrissement. Tel que le Rédempteur s'avançait à la rencontre de Judas et de sa cohorte dans la nuit de sa Passion, tel notre apôtre se présente plein de sécurité aux deux malfaiteurs. Ceux-ci tout stupéfaits d'une si prodigieuse égalité d'âme

et d'une telle confiance en Dieu, déposant soudain leur férocité première, se trouvent changés de tigres en agneaux, et au lieu de le frapper ils tombent à ses genoux, le suppliant de leur pardonner. Béni soit le Seigneur qui fit si heureusement fructifier la force d'âme dont il avait armé le Samson de la Savoie!

XI. *Periculis ex genere :* Périls de la part de sa nation ! Il n'est pas surprenant que Paul ait eu à redouter sa nation, du moment qu'il prêchait le Crucifié, ce grand objet de scandale pour les Juifs. Ce qui est en vérité surprenant, c'est que Fronçois de Sales, dont la vie fut une source de tant de gloire et de grâces pour sa patrie et pour tous ceux qui lui appartenaient, trouvât des périls même au sein de sa nation, même dans les rangs des catholiques ses frères. Grégoire XIII, afin que les hérétiques ne s'emparassent point des bénéfices attachés aux églises du Chablais, les avait remis entre les mains des chevaliers connus sous le nom de saint Maurice et saint Lazare. Or, d'après l'heureuse réintégration de ces peuples et de leurs voisins dans la foi catholique, la justice voulait que les biens du clergé lui fussent rendus, vu qu'il fallait subvenir aux besoins spirituels des troupeaux ramenés au bercail. Tout le monde comprend la difficulté de l'entreprise. Il est plus facile de ne pas donner que de reprendre ; mais il est très-difficile de dépouiller ceux dont les richesses se sont considérablement accrues ; et surtout quand il s'agit de diminuer dans les mains du prince les ressources destinées à récompenser les services militaires au moyen de riches commanderies. François voyait d'un côté devenir de jour en jour plus pressante la nécessité de pourvoir les églises d'habiles pasteurs, et il s'affligeait de ce que la croyance catholique ne pouvait prendre racine dans le Chablais, ni s'y maintenir longtemps sans la dotation des paroisses. Il voyait d'autre part aussi le danger de se mettre à dos dans l'ordre des chevaliers un corps compact d'ennemis sourds qui pouvaient causer un grand dommage à l'œuvre sainte conduite jusque-là au prix de tant de sueurs. Il apercevait simultanément un autre péril ; celui de mettre aux prises la noblesse et le prince, et de perdre lui-même la faveur qu'il avait toujours fait tourner au profit de l'Eglise. Mais plus il méditait sur la gravité de tous ces dangers, plus dominait en lui la pensée que tout délai est fatal en matière de religion, et que le respect humain devait être mis de côté dès qu'il s'agit du point capital du salut des hommes. Notre héros prit sa détermination avec cette énergie de force qui ne peut se trouver que dans un apôtre du ciel? Sans s'arrêter aux cabales des courtisans et des potentats, il fait une harangue au duc, et mettant en activité toute la puissance de son zèle, il lui expose sa requête, il développe ses raisons, reprend ensuite les raisons contraires, les démolit et les pulvérise entièrement ; en un mot il réussit à persuader Charles-Emmanuel, à l'ébranler, à le vaincre; et il sort du palais après un triomphe d'autant plus glorieux que la victoire est honorable tout à la fois et pour lui le vainqueur et pour Charles qui est le vaincu. Ainsi grâce à la force d'âme et à la piété de François, grâce à l'équité et au sens droit de Charles, furent écartés tous les dangers de ressentiment de la part des habitants des villes, on put envoyer des pasteurs aux travaux abandonnés, et les églises ainsi que les monastères sortirent de leurs ruines et de leur hideux état dans toutes les terres du duché de Savoie.

XII. *Periculis ex gentibus:* Périls de la part des gentils. Les périls suscités à l'apôtre de Tarse par les gentils me paraissent pouvoir être mis en parallèle avec ceux que François de Sales eut à affronter du côté des malveillants hérétiques. Voyez jusqu'où put aller la jalousie de secte. Les coryphées du calvinisme, voyant de mauvais œil que François eût obtenu tant de conversions à Thonon et y eût fixé sa demeure, sachant d'ailleurs qu'il était soutenu par le grand nombre de fidèles qui l'aimaient comme un père, se concertèrent pour l'assaillir au milieu de la nuit dans sa paisible demeure. Ils attendirent en effet une nuit des plus obscures ; et voilà que pendant qu'il était en prières, François entend le cliquetis des armes et une rumeur de gens attroupés. Bientôt après des coups répétés font voler en éclats la fermeture de la porte d'entrée, les misérables se précipitent dedans pour chercher l'homme de Dieu et bouleversent tout dans la maison du haut en bas. Que le ciel te sauve, ô François, des mains de ces brigands; que ton ange gardien étende ses ailes autour de toi, et forme ainsi comme une cuirasse éblouissante qui offusque la vue de ceux qui veulent ta mort ! Ce dont j'exprime le vœu, la Providence l'accomplit, en ce sens qu'elle lui offrit une cachette parfaitement sûre. Mais ce que je veux vous faire admirer, c'est la force d'âme que montre François à l'occasion de cette cachette. Il avait pu ainsi de son asile secret observer et reconnaître quelques-uns de ces malfaiteurs, mais il eut assez d'empire sur son cœur pour ne vouloir jamais les dénoncer. Toutefois d'autres périls suscités par les hérétiques lui donnèrent occasion de se montrer plus admirable encore et plus sublime. Rappelez à votre souvenir les périls inséparables des controverses soutenues de vive voix contre les chefs de l'erreur, controverses auxquelles notre héros eut à se préparer maintes fois. Si dans ces sortes de défis, il est besoin de science, l'imperturbabilité de l'âme n'est pas moins nécessaire, pour y paraître avec un maintien convenable, avec une noble tolérance, avec une présence d'esprit toujours en mesure. Heureux François de Sales, qui, comme s'il eût été l'athlète de la foi du concile de Trente, éleva bien haut la voix sous les murs mêmes de l'orgueilleuse Genève, défiant ses docteurs de descendre dans l'arène, et de venir mettre en présence la valeur des doctrines

de l'Eglise et de celles de la réforme. L'apostolat de notre héros n'avait donc pas à s'exercer parmi des peuples totalement étrangers à la morale et à la sagesse de l'Evangile; mais bien parmi des hommes armés de toutes les subtilités de l'hérésie, gonflés d'orgueil, et qui se croyaient les censeurs et les correcteurs des Livres divins. Je le demande au nom du ciel, n'y a-t-il point là des périls capables de faire trembler ceux qui ont à les affronter. Voilà pourquoi j'affirme que les défis portés par François de Sales sous les murs de l'altière Genève aux maîtres de l'hérésie calvinienne sont les marques les plus signalées de sa force d'âme. Ces défis furent d'ailleurs glorieusement couronnés d'en haut par la conversion d'un Poncet, d'un Claude Burcard, du duc de Lesdiguières, de Barbier, et surtout par celle du baron d'Avully, qui voulut donner un solennel exemple à toute la ville de Thonon, en invitant autant de monde qu'il put à la cérémonie de son abjuration et en publiant les raisons qui avaient motivé son retour à l'Eglise. Mais pourquoi ai-je dit seulement : « sous les murs de Genève? » Le Samson de la Savoie eut la sainte audace d'aller soutenir la dispute jusque dans l'enceinte de cette ville, redoutable boulevard de l'erreur; là, s'étant présenté au ministre La Faye, il le tint dans la lice l'espace d'environ trois heures, et il le serra de si près, que le vieux hérétique, après s'être perdu dans ses mille détours, n'en sortit que par des injures, ce qui est l'arme des sots et des orgueilleux. Mais je dois me souvenir du lieu même où je parle. Je parle dans cette Rome qui se reposait avec tant de sécurité sur la force de François de Sales dans les disputes contre les hérésies que Clément VIII regarda notre apôtre comme le champion le plus capable de se mesurer avec le Goliath des calvinistes, Théodore Bèze. Celui-ci avancé en âge ne sortait pas de Genève ; sa maison était à toute heure pleine de gens qui le surveillaient ; François était mal vu par les Génevois pour la conversion du Chablais ; et plusieurs habitants de cette nouvelle Corozaïn le connaissaient personnellement; il y avait donc danger pour sa vie à s'y rendre pour conférer avec Bèze. Mais les héros du Seigneur n'ont pas souci des dangers, et le pape Clément ne s'était pas fié en vain à la solidité de son esprit. Plus d'une fois le débat s'engagea entre ces deux puissants champions. François de Sales parla avec confiance, avec un jugement droit, avec suavité, avec fermeté au plus formidable ennemi de l'Eglise, au maître le plus en renom dans la nouvelle hérésie. Il sut attaquer son adversaire et le presser dans ses propres retranchements. Surtout il mettait à l'abri de tout reproche le Saint-Siége ; et il exaltait l'impartialité, la maturité, le poids des oracles du concile de Trente, attendu qu'il était dans la nécessité de défendre non-seulement la foi en elle-même, mais aussi la droiture avec laquelle, dans les sessions du concile de Trente, cette même foi avait été exposée, confirmée et coordonnée. Nul de nous n'ignore combien dans une semblable entreprise il faut de critique et de science pour dissiper les soupçons et les calomnies qu'ont avec tant d'artifice accumulés contre cette vénérable assemblée les historiens subornés par l'impiété et la mauvaise foi ; tandis que nous devrions couvrir de nos baisers et de nos larmes ces pages sacrées qui coûtèrent tant de travaux, de voyages, de veilles, de contradictions et d'alarmes ; pages inappréciables, qui furent le produit de tant de prières et de gémissements offerts au ciel par l'Eglise universelle. François sera illustre à jamais dans l'histoire de l'Église pour le courage qu'il montra à défendre un pareil livre en face d'un Théodore Bèze. Il sera plus illustre encore pour avoir ébranlé sa conscience et même son esprit, dans les conférences qu'il eut avec lui, soit seul à seul, soit au milieu d'un cercle de ses satellites; en sorte que toute la gloire que prétend tirer la réforme d'avoir possédé un homme tel que Bèze, tourne tout entière à la louange de François de Sales. Car si Bèze fut un Goliath, le péril qu'il y avait à se mesurer avec lui dut être un des plus grands ; et par conséquent le prêtre catholique qui osa le braver était un David dans l'armée du Seigneur. Or, comme ce fut Clément VIII qui y détermina François, c'est ce pontife qui le premier a fait l'apologie de François pour sa fermeté dans les périls venus du dehors.

XIII. *Periculis in civitate :* Périls dans la cité : Je pourrais ici me reporter à ce jour où François, mû par le plus saint zèle pour ses diocésains de Gex, et ne pouvant guéer au travers du Rhône qui était trop enflé, osa prendre la route de Genève, se présenter aux portes de la ville et la traverser à cheval dans toute sa longueur, bien qu'il sût que chaque habitant de cette ville en voulait à sa vie. Je vous parlerai seulement du danger qu'il courut à Thonon, lorsque arrivé de Turin avec ample pouvoir de procurer partout les moyens de conversion du Chablais, il annonça que le duc lui avait par un décret accordé l'église de Saint-Hippolyte pour y réunir les nouveaux catholiques. Notre apôtre désirait vivement que cette église lui fût livrée au plus tôt et mise en état décent pour les fêtes de Noël qui approchaient; il présenta donc immédiatement le décret dont nous parlons. Mais à peine les hérétiques eurent-ils connaissance des ordres du prince qu'ils se levèrent tous en tumulte, ils barricadèrent aussitôt les portes de cette église, et montrant une grande animosité, ils s'y assemblèrent de toute part en armes. La surexcitation de l'envie était telle, que comme des lions rugissants ils allaient souhaitant mille morts à François de Sales, et la plupart le demandaient pour le brûler vif. Les catholiques prenaient feu à leur tour, à la pensée de l'imminence et de la gravité du danger ; et ils couraient aussi aux armes, assurés de leur droit en vertu de la concession du duc ; dans l'impétuosité de leur colère ils s'écriaient que la tête des syndics leur ré-

pondrait de celle de François. Cependant la nuit survint et François de Sales, qui avait assez de courage pour agir au besoin en bon capitaine, ayant observé les mouvements des calvinistes et sachant qu'ils avaient laissé libres les abords de l'église pour aller prendre de la nourriture et du repos, s'empressa de s'établir dans l'église même, avec une élite de catholiques zélés et déterminés. Ces mutins éclatèrent alors de plus belle, accourant de toute part avec des clameurs de vengeance. La mer irritée ne mugit pas plus terriblement que les deux partis, quand ils furent en présence. Déjà les glaives étaient hors du fourreau, les poignards brillaient, lorsqu'on voit s'avancer au travers de la foule un homme de haute taille, avec une démarche aisée, un visage bienveillant, et demandant les syndics. Ensuite d'une voix forte et de manière à être entendu de tous, il déclare que ce n'est point un caprice qui poussait les catholiques à reprendre possession de l'église, mais la volonté de leur commun prince; qu'il n'y avait en cela de leur part ni usurpation, ni prétentions exagérées; qu'ils recouvraient un édifice que leurs ancêtres avaient consacré à l'exercice de la foi apostolique romaine; que toutes les lois défendaient de prendre les armes contre la justice et les ordres du souverain; que la sédition était un attentat des plus graves; qu'il paraîtrait toujours bien dur que les calvinistes eussent plusieurs édifices pour les réunions de leur culte et que les catholiques n'en eussent pas un seul; qu'il était encore plus dur de leur refuser une église qui leur avait appartenu durant des siècles dans le passé; qu'ils fissent attention à l'énormité de leur désobéissance et de leur injustice; qu'il était tout disposé à s'interposer auprès du prince pour obtenir l'oubli, s'il voulaient bien s'apaiser. Les catholiques d'applaudir à un langage si équitable; les calvinistes de murmurer et de se courroucer de plus en plus, et de crier à l'orateur qu'il n'était qu'un papiste, un sorcier, un idolâtre, un perturbateur du repos public. Enfin quelques membres du conseil, redoutant les plus grands désastres, firent signe qu'il fallait pactiser et porter des paroles de paix; et ils entrèrent pour parler avec celui qui venait de pérorer. « Suspendez, lui dirent-ils, l'exécution du décret de notre duc jusqu'à ce qu'il ait entendu nos raisons. — Exécutez d'abord, leur répliqua-t-il, la volonté du prince, et si le prince change de manière de voir, nous saurons assurément courber la tête. » Il ne leur servit de rien d'éclater en menaces, et de lui dire nettement qu'il se ferait assassiner. L'intrépide orateur leur répondit qu'il n'avait pas peur de mourir, et qu'il ne craignait qu'une chose, c'est que la vengeance humaine et divine ne tombât sur eux d'un poids trop lourd. Ces paroles dignes des Moïse, des Elie, des Elisée, alors qu'ils étaient plus embrasés de l'esprit de Dieu, tombèrent comme la foudre sur la tête des conseillers. Ils sortirent tout confus de l'entrevue, exhortant tout le monde à patienter, à se réserver pour une meilleure occasion, à rentrer chacun chez soi.

Quel était donc cet homme qui avec tant de confiance sortit pour haranguer cette populace mutinée, trop semblable à une hydre aux innombrables têtes? Ce fut peut-être un citoyen puissant, un ancien magistrat, un vaillant guerrier, un illustre habitant de Thonon? Nullement! cet homme c'était celui-là même qu'on voulait jeter dans un bûcher; celui contre lequel on vomissait toute espèce d'injures; c'était François de Sales, qui dans les dangers extrêmes sentait se raffermir de plus en plus sa constance; il refusait toute pacification, il ne voulait pas de délais, parce qu'il ne fallait pas livrer les choses saintes aux chiens; parce que le moment était venu de prendre le fouet et de chasser ceux qui avaient fait des églises du Christ des cavernes de voleurs. Qui sera le Samson de la nouvelle alliance, appelé à réprimer les excès des Allobroges réformés, si ce ne fut François de Sales au milieu de cette tourmente civique? Si jamais il ressembla à saint Paul, ce fut bien dans cette nuit, agissant toujours en vrai ministre de Dieu, parmi les séditions, les détresses, les troubles; toujours muni des armes de la justice envers et contre tous. Il fut en cette nuit le fort dont parle le Sage, qui a déployé toute la force de son bras, et partagé avec ses fils la proie conquise. Elle ne lui échappera point, cette proie!... L'avantage lui demeurera: Et il se maintint en possession de l'église Saint-Hippolyte. Entrez, disait-il tout joyeux à ses chers fidèles; entrez dans la demeure de votre Dieu, pour chanter l'hymne de la victoire Nouveau Josué, il rassemblait les pierres de l'autel jetées çà et là; il dressait de nouveau l'arbre de l'éternelle vie, et il voulait que tous chantassent avec le Psalmiste (XLVII, 10) : *Au milieu de votre temple, Seigneur, nous avons reçu le gage de vos miséricordes.* Les désirs de François furent accomplis de tout point: il lui fut donné, dans la solennité de Noël, de réunir sous un toit sacré les fils qu'il avait naguère engendrés de nouveau à la vraie foi. Il y avait un siècle entier que la sainte solennité de Noël revenait chaque année avec le plus triste et le plus morne silence. On n'entendait plus, ni du fond des vallées habitées par les descendants des anciens Nantuates, Centrones et Allobroges, ni du haut haut de leurs sommets alpestres, ces chants, ces prières naïves qui autrefois portaient jusqu'aux cieux les saints transports de la nuit de Bethléem. Grâce au zèle de François, la joie des bergers de Juda se renouvelle dans le Chablais. Il y eut un pieux concours de catholiques de Thonon à l'église Saint-Hippolyte, et de longues files de bons catholiques, à la clarté des torches, y vinrent des campagnes voisines pour revoir la religion de leurs aïeux dans toute la splendeur de ses rites, dans la sublime commémoraison de ses doux et augustes mystères. Nuit bienheureuse! dans laquelle huit cents ca-

tholiques du Chablais reçurent des mains de François de Sales cette nourriture divine dont l'hérésie avait fait l'objet de ses railleries et de son mépris. Oui, bienheureuse nuit! dans laquelle notre saint fut enivré d'une bien douce joie en voyant sa nombreuse famille rangée en cercle autour du sanctuaire! A dater de cette nuit se multiplièrent les abjurations ainsi que les fruits abondants d'honnêteté et de justice au sein de cette vigne reconquise au prix de tant de travaux. On devra sculpter les scènes de cette glorieuse nuit, quand on voudra dresser un immortel trophée à la force d'âme de François de Sales.

XIV. *Periculis in solitudine :* Périls dans la solitude. Un jour que l'homme de Dieu, selon sa coutume, partait le soir de Thonon pour aller au château d'Allinges, ayant rencontré un calviniste qui l'attendait sur le chemin, et voyant en cet homme un vif désir de rentrer dans la communion romaine, il fit tout son possible pour l'éclairer et le fortifier dans cette sainte résolution; de sorte qu'ayant ralenti le pas, ils se laissèrent surprendre par la nuit. Les deux compagnons de François, qui savaient qu'on avait à traverser une épaisse forêt, insistaient pour que la conférence fût renvoyée à un autre jour, parce qu'ils craignaient que l'obscurité ne les empêchât de reconnaître et démêler facilement leur route au travers des bois. Ils ne se trompaient pas : le ciel étant devenu très-obscur, ils perdirent la trace du sentier, et ils ne savaient plus que faire dans leur effroi. Ils allaient à tâtons pour ne pas heurter contre les troncs ou les branches d'arbres, et pour ne pas glisser dans les fossés. En même temps, les loups et les ours, errant d'une hauteur à l'autre, hurlaient agités par leurs féroces instincts, en sorte qu'il devenait également périlleux et d'avancer et de retourner en arrière. Néanmoins François ne perdit nullement courage; il redonnait du cœur à son oncle et au domestique, qui tous deux témoignaient un peu d'humeur; et il leur disait que le salut d'une âme ayant été la seule cause de leur retard et de leur mésaventure, ce serait pour eux, en tout état de cause, une garantie et une sauvegarde. Il parut que l'apôtre de Sales avait été inspiré : peu après le voile sombre de la nuit se retira insensiblement, et, à la faveur d'un magnifique clair de lune, ils aperçurent les ruines d'un vaste édifice qui se trouvait sur leur chemin. Ce clair de lune fut pour eux ce qu'avait été l'étoile qui guida les mages d'Orient à la grotte de Bethléem. L'apôtre du Chablais fut comme attiré providentiellement à s'abriter parmi ces murs en ruines, et bientôt il reconnut que son asile était une église démantelée et saccagée par les calvinistes. Lui seul ne put fermer l'œil parmi ces traces de dévastation sacrilége. Son imagination allait en quelque sorte errant autour de ces autels renversés, de ces vénérables emblèmes de religion mis en pièces; il lui semblait entendre comme les gémissements des saints dont les cendres furent en ces lieux profanées et jetées au vent. Les brumes lui rappelaient la fumée de l'encens; le souffle des vents, les cris plaintifs des oiseaux nocturnes lui rappelaient par contraste l'harmonie des psaumes que chantaient les religieux de leur voix lente et cadencée : comment en effet dans les restes de ces saints tabernacles, devenus la retraite des serpents et des animaux immondes, ne pas voir la main audacieuse et impie de l'hérétique se levant tout à la fois et contre le trône auguste de l'Agneau immaculé, et contre cette manne divine elle-même, aliment si suave et si cher à la famille catholique? C'est ce que vit François; et tous ses membres en frissonnèrent d'horreur, et l'excès de sa douleur tarissait même la source de ses larmes. Daniel, lorsque Dieu lui montra l'abomination dans le lieu saint, ne fut pas autrement ému et transporté que ne le fut François de Sales, à la vue de la maison du Seigneur ainsi outragée. Il se tournait à tout instant du côté du ciel où paraît l'aurore, et il faisait des vœux pour le prompt retour du soleil; il lui tardait de redoubler de zèle et d'efforts pour défendre l'Evangile et venger l'honneur du Christ et de son Eglise. Certes Dieu est admirable dans ses saints! Voyez comme il se sert des moindres périls pour ranimer le zèle d'un apôtre, pour l'armer d'une force surhumaine. Mais quelle force ne fallait-il pas à l'homme de Dieu pour devenir redoutable à cette tourbe de forcenés et de scélérats ligués pour troubler l'Eglise du Sauveur et mettre à néant sa sainte alliance! Vive Dieu! François de Sales fut le Samson qui attaqua cette horde criminelle: il les mit en désordre, il les dispersa; et il sut en ramener dans la bonne voie soixante et dix mille.

XV. *Periculis in falsis fratribus :* Périls de la part des faux frères. Que ne peut tenter l'envie! vice odieux qui maintes fois se travestit hypocritement sous les dehors du zèle. Toujours enchanté des maux d'autrui, toujours affligé du bonheur qui n'est pas le sien, il ne s'apprivoise jamais; et plus il peut impunément cacher sa malignité, plus son audace va croissant. Gonflés des venins de l'envie, des catholiques, des prêtres osent écrire contre François qu'il est sans activité et sans vigilance pour les vrais intérêts de son diocèse: que sous ses yeux circulent et sont répandus à pleines mains, par les zélateurs de Genève, des livres remplis du poison de l'hérésie. De pareilles lettres étaient envoyées au souverain Pontife. Il y a vraiment de quoi frémir d'horreur.... Mais pourquoi se troubler quand on sait que les hommes de Dieu, les apôtres de la vérité, les personnages du plus grand mérite eurent toujours à craindre pour eux de la part des faux frères? Saint Paul lui-même eut à passer au travers de ces dangers, bien qu'il fût un vase d'élection. François connaissait tout ce tissu d'intrigues, et qui en avait ourdi la trame; il se hâta de mettre en ordre les mémoires qui devaient présenter le résultat de ses visites pastorales. Mais le souverain

Pontife n'attendit pas les défenses et les répliques du saint prélat. Il avait entendu la Savoie, la France, l'Italie tout entière porter jusqu'au ciel ses mérites en tout genre. Le Saint-Père, d'ailleurs, voyait en lui d'un regard de complaisance l'une des plus grandes lumières de tout l'épiscopat. Plusieurs brefs de congratulation et d'éloges avaient été adressés à François; on lui avait demandé conseil; on l'avait chargé de missions honorables; sous Léon XI il avait été fortement question de le décorer de la pourpre romaine. Aussi les coups portés par les faux frères furent-ils repoussés incontinent. Ainsi la calomnie ne servit qu'à faire ressortir une nouvelle preuve de la force d'âme du saint prélat; il sut se vaincre si admirablement, qu'il ne s'aigrit en aucune manière contre ceux qui s'étaient attaqués à lui. On put reconnaître que, si parfois le ciel permet que les saints passent au creuset de l'adversité, ils y passent à la manière de l'or essayé par les affineurs, lequel n'entre dans le creuset qu'afin qu'il soit permis ensuite d'en vanter l'excellence et la pureté.

L'envie des faux frères ne se contenta point de poursuivre une seule fois François de Sales, en essayant de le discréditer auprès du successeur de Pierre. Elle tenta dans sa malignité de lui porter un coup mortel auprès de la cour de France, en insinuant tout bas que ce n'était qu'un hypocrite, un agent secret du duc de Savoie; enfin, pour comble d'horreur, un conjuré qui en voulait à la vie du grand monarque. Ici, que chacun de vous se mette à la place de François: il était plein d'honneur, avec la noblesse de son nom il avait hérité la vraie noblesse du cœur; il était un digne ministre de Jésus-Christ, c'est-à-dire homme de charité, de paix, de loyauté franche; il n'était allé à Paris que pour se servir de la faveur d'Henri au profit de ses diocésains. Qui n'eût pas eu le cœur navré d'une pareille injure? Mais Dieu soit loué! François de Sales sera toujours le lion plein de force; plus la malignité des faux frères s'efforcera de l'engager dans des épreuves d'où il semble difficile de se tirer, plus éclatera la gloire de ses triomphes. Dès que François connut les odieux soupçons qu'on avait cherché à faire naître contre lui dans l'esprit du roi de France, il se détermine aussitôt à se présenter devant ce prince. Que diras-tu, saint homme, à ce roi guerrier, dont le courroux a parfois fait trembler des nations puissantes? Que diras-tu à ce prince qui te regarde comme un scélérat, capable même d'homicide? Que vois-je? Pourquoi le pinceau des grands artistes ne révèle-t-il pas à la postérité des faits qui, comme celui-là, honorent vraiment l'humanité, plutôt que de souiller leurs toiles par les crimes des hommes? Henri est ici vraiment grand. Il se jette au cou de François de Sales. Celui-ci, il est vrai, était entré avec l'innocence peinte sur le visage, l'amour dans la sérénité de son regard, la loyauté dans son respectueux maintien. Henri montra toutefois sa générosité par la promptitude qu'il mit à lui parler le premier, à lui protester qu'il le tenait pour innocent; et François de Sales ne montra pas moins sa force d'âme en ne redoutant point le regard d'un roi qui, plus il avait de grandeur d'âme, plus il devait être redoutable sous l'impression des soupçons odieux qui lui avaient été suggérés.

Mais voici qui n'est pas moins admirable. Dans les périls suscités à François de Sales par les faux frères, tant à Rome qu'à Paris, il avait su triompher sans jamais ouvrir la bouche contre ses calomniateurs. Tout au contraire, il éleva la voix avec force en faveur d'un honnête homme malheureux qui avait été exilé de la cour de Savoie, par suite des machinations d'un courtisan envieux et jaloux d'obtenir un plein ascendant. François avait appris à Turin la disgrâce de ce personnage; il voyait que personne n'osait le patronner, que les gentilshommes les plus puissants et les plus sages n'osaient prendre parti contre le calomniateur. Oh! combien le sort des grands est à plaindre, s'ils viennent à tomber en semblable disgrâce et qu'ils ne trouvent pas un François de Sales pour mettre leur innocence au jour! Je me plais surtout à constater que parmi les exemples d'hommes généreux qui ont fait entendre la voix de la vérité en faveur des opprimés et des malheureux, les plus éclatants et les plus nombreux ont été donnés par de saints évêques et de saints prêtres de l'Eglise de Dieu. La générosité de François eut un plein succès: il parla au duc de Savoie en faveur du gentilhomme exilé, il mit au jour son innocence, et lui regagna les bonnes grâces de l'équitable prince. Dans cette circonstance François eut à montrer doublement sa force d'âme; car après le triomphe du gentilhomme innocent, il eut à signaler son courage contre celui qui, se voyant déchu de la faveur du prince, cherchait partout, le poignard en main, notre saint évêque, jusqu'à le poursuivre dans une église où il célébrait le saint sacrifice. Lorsqu'on parlait de ces menaces à François de Sales, il répondait : Ma vie est entre les mains de Dieu; je n'ai fait que mon devoir, qui donc parlera en faveur des innocents opprimés, si ce ne sont les évêques? Plaise au ciel que dans tous domine cette héroïque fermeté, cette haute sagesse de François de Sales! Telles sont les éminentes vertus par lesquelles se soutient l'apostolat chrétien, l'apostolat d'amour et de vérité; mais ce sont aussi là des traits de vertus qui ne se rencontrent que dans l'histoire de la véritable Eglise de Jésus-Christ.

XVI. Ce qui augmente ma satisfaction à mesure que je déroule les principales preuves de la force d'âme qui brille dans François, c'est que je le trouve constamment sur les traces de celui qui a été si justement appelé l'Apôtre par excellence; aussi dois-je dire que la deuxième Epître aux Corinthiens, par laquelle il a plu à Dieu de nous faire connaître les glorieux travaux de l'héroïque apôtre, trouve presque partout son com-

mentaire naturel dans le récit des actions apostoliques de notre bienheureux. Ne perdons pas de vue que le diocèse qui lui fut confié se composait de peuples tout à fait divers pour les lois et les coutumes, détournés d'ailleurs de la connaissance de la vérité par suite des désordres et de la licence inséparables du fréquent passage des armées. Ceux des différentes juridictions annexées au diocèse avaient complétement oublié les sacrements et les divins préceptes, et étaient depuis longtemps infectés par les perverses doctrines de l'hérésie. Tout le monde sait d'ailleurs combien il est difficile de relever l'édifice de la religion, quand il a été une fois ébranlé et ruiné. Heureusement l'homme de Dieu qui fut donné à ce diocèse ne recula jamais devant aucune des fatigues pastorales. Il y dépensa toute sa vie, et elle se termina prématurément, usée par les travaux évangéliques et les sollicitudes qui en sont la suite. *In labore et ærumna* parmi les fatigues et les privations de toute sorte, il veilla sur les loups, qui d'une part ravageaient le troupeau, et d'autre part infectaient les pâturages. Hélas! que même pour les saints le contentement est de peu de durée dans cette vallée de larmes! La guerre ayant éclaté entre Henri IV et Charles-Emmanuel, et la victoire s'étant déclarée pour les Français, qui avaient dans leur armée des corps auxiliaires d'infanterie suisse, le territoire du Chablais se trouva couvert de soldats hérétiques. Voici donc de nouveau les prêtres catholiques dispersés, traqués, et l'épée mise sur la gorge à ceux qui étaient retournés à la véritable source de l'Evangile. Ce fut là pour le cœur de François un coup capable de mettre à bas sa constance. Il savait qu'il aurait affaire à Henri exaspéré de cette guerre; qu'il faudrait blâmer des soldats dont le secours était absolument nécessaire à la France; il était d'ailleurs douteux qu'il pût être bien accueilli, puisqu'il était l'ami du duc de Savoie. Malheureuse vigne! disait-il avec le prophète, elle est si maltraitée, que la vendange espérée ne sera qu'une source de deuil: *Luxit vendemia, infirmata est vitis.* (*Isa.*, XXIV, 7.) François de Sales ne demeure point assis sur les bords du Rhône, ou sur les rives du lac de l'antique Binia; il ne se contente point de se lamenter de loin sur les maux de sa chère Sion. *In labore et ærumna*, parmi les fatigues et les privations, il parcourt les parties de son diocèse qui ont le plus souffert, il rédige un savant et éloquent mémoire qu'il adresse au roi de France. Dans cet écrit il lui représente qu'il doit bien séparer la raison d'Etat et les intérêts de l'Eglise; qu'il doit réprimer le désordre et les dévastations, qu'il doit fermer la bouche au blasphème. C'est à ceux qui connaissent l'orgueil de la victoire à savoir apprécier, dans la conduite de François, la constance et la force d'âme dont il a fait preuve en osant affronter la majesté d'Henri IV, et lui parler des attentats commis par ses soldats vainqueurs. Nous y voyons une ardeur de zèle et une force qui nous rappelle les Ambroise, les Remi, les Flavien, ces hommes qui, sensibles uniquement aux maux de leur peuple et au maintien de la foi, parlaient haut et sans crainte aux empereurs et aux rois. *In labore et ærumna*, parmi les fatigues et les privations, François remplissait le devoir d'un digne évêque, en procurant du secours à celles de ces familles qui, récemment rentrées dans le sein de l'Eglise, couraient risque d'être tentées de retourner à des citernes d'eau fangeuse. Plein de courage il tonnait contre le trafic des choses saintes et contre l'avarice de certains parents qui, afin de jouir des possessions de l'Eglise, poussaient barbarement leurs fils violentés à recevoir l'imposition des mains. Il eut encore beaucoup de peine à extirper l'abus des rétributions reçues par les ministres du sacrement de pénitence.

XVII. Il n'est pas douteux d'ailleurs que les travaux et les fatigues ne sont supportés que par les âmes qui ont pour appui fondamental la vertu cardinale de la force. Quelle force ne fallait-il pas en effet pour toutes ces œuvres, devant lesquelles, quelque difficiles et pénibles qu'elles fussent, François ne recula jamais? Il s'efforça par de sages décrets synodaux de ramener aux règles de la bonne discipline les ecclésiastiques qui avaient trempé dans des opérations illégitimes; il voulait surtout qu'ils fussent charitables et humbles, ne se lassant point de gourmander ceux qui, sous l'appareil des pratiques les plus austères, nourrissaient l'orgueil de l'esprit et l'obstination de la volonté. *In scientiâ et longanimitate* (II *Cor.*, VI, 6): c'était toujours avec un zèle et une longanimité selon la science, qu'il entreprenait de réformer les mœurs des laïques adonnés à toute espèce de licence: tantôt par ses homélies, tantôt par lettres, il éclairait les doutes, il redressait les torts des consciences privées. *In verbo veritatis* (*Ibid.*, 7): par la parole de la vérité il résista au sénat de Savoie, qui voulait pour des raisons frivoles l'obliger à lever des censures portées contre un ecclésiastique. Il sut résister avec constance aux menaces, et même au retrait de tous les revenus de sa mense épiscopale; il couronna sa fermeté par une générosité sans exemple, en conférant le premier bénéfice vacant au fils de celui des sénateurs qui dans cette affaire lui avait causé le plus d'ennui. Ainsi il demeura constant que la générosité est toujours compagne de la force d'âme. Il ne se laissa point non plus démonter par les chanoines de la collégiale d'Annecy; fidèle aux serments qu'il avait prêtés en acceptant pour épouse son église de Genève, il maintint avec fermeté les droits de son chapitre cathédral dont on prétendait abaisser les prérogatives. Et lorsqu'on lui présenta une consultation motivée, signée des plus habiles canonistes de Paris, François de Sales ne se tint pas pour battu, il en réfuta tous les arguments un à un, et il en eut bonne raison auprès du métropolitain de Vienne. *In charitate non ficta*

(*Ibid*, 6) : avec une charité exempte de toute feinte! lorsqu'il courut arrêter la furie de deux gentilshommes savoisiens qui voulaient à eux deux se rendre justice eux-mêmes. Etrange renversement des principes de la raison humaine ! Quoi ! l'on prétend encore aujourd'hui blâmer quiconque se refuse aux luttes barbares des duels! comme si ce n'était pas nier un Dieu qui punit et récompense! comme si l'homme devait oser faire de son bras le Dieu des récompenses et des châtiments! N'est-ce point ainsi anéantir tout droit? N'est-ce point descendre à la condition des brutes, pour qui tout droit est suppléé par la puissance de leurs défenses et de leurs griffes? Les deux Chablaisiens étaient déjà sur le terrain, l'épée nue et le regard plein de férocité homicide, lorsque soudain ils entendent crier, La paix! la paix! En même temps, prompt comme la foudre qui fend l'air, un personnage se jette entre eux deux. Le voilà qui s'interpose entre les épées menaçantes ; il prie et supplie ; il conjure à grands cris; les cœurs s'attendrissent, les épées tombent, et le Christ a gagné deux âmes qui déposent toute animosité.

Si Paul fut battu de verges, s'il reçut une grêle de pierres, si jusqu'à trois fois la mer ouvrit ses abîmes pour l'engloutir, François de Sales n'a pas conquis à moins de frais les honneurs de l'apostolat. Il suffirait, pour faire contre-poids à toutes ces traverses, de cet empoisonnement par lequel François fut conduit aux portes de la mort. Voyez-le bondir sur son lit par l'effet des violentes secousses d'une fièvre brûlante qui secoue tous ses membres ; on dirait qu'à chaque instant on lui arrache du corps les entrailles. On pourrait bien lui appliquer les paroles de saint Paul : *Quasi morientes, et ecce vivimus!* (*Ibid.*, 9.) S'il vit encore, ce n'est que pour solliciter le pardon de ceux qui lui ont servi un breuvage empoisonné, en haine de ce qu'il les a dépouillés de prébendes ecclésiastiques. Par la force d'âme qui pardonne, il met ainsi le sceau à la force d'âme qui soutient son zèle; et deux calvinistes qui virent son héroïsme sur ce lit de douleurs voulurent confesser cette foi qui produisait de tels Samsons. *In necessitatibus, in carceribus* (*Ibid.*, 5) : dans les nécessités extrêmes, dans les cachots! A quiconque demanderait de nouvelles preuves, de nouveaux traits de cette force d'âme, je serai toujours à même d'en fournir, pourvu que l'on consente à m'écouter toujours. Lorsque les Suisses protestants se répandirent dans les juridictions dépendantes du diocèse de Genève, François ne suspendit point son ministère pastoral, il ne craignit jamais d'accourir partout où le bien de l'Eglise catholique le réclamait : le danger de voyager ainsi au milieu de cette soldatesque étrangère et fanatisée était si réel, que François de Sales fut fait prisonnier. Mais les passes les plus terribles où je veux vous faire observer sa force d'âme furent celles où il se trouva dans les vicissitudes de la guerre entre le duc de Nemours et le duc de Savoie. La ville d'Annecy était menacée d'un siége, et pendant que tout le monde songeait à quitter cette ville, François de Sales, qui était à une grande distance de là, se mettait en route pour s'y rendre. Père, lui disait-on, pourquoi donc allez-vous vous enfermer dans une ville qui va être entourée et serrée de près par une armée hérétique? — Eh bien! répondait-il, sera-ce la première fois que les apôtres auront été prisonniers? Si les premiers apôtres ont été enfermés dans des cachots, les fers aux mains et aux pieds, ne pourrons-nous pas l'être dans l'enceinte des murs d'une ville? C'est précisément lorsqu'une troupe de loups va fondre sur les brebis, que la garde du pasteur leur est nécessaire, qu'elles ont plus besoin de lui pour qu'il leur donne le pain de vie. Lorsque ensuite on le rencontrait sur la route de cette ville et qu'on lui faisait envisager les tristes suites d'un siége, la possibilité d'un assaut, d'une famine, d'une peste.... Hé! que me dites-vous? reprenait-il avec l'apparence d'une sainte colère ; qui devra donc s'y enfermer, sans que je le doive avec lui? *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (II *Cor.*, XI, 29.) Quel sera le prêtre dans Annecy qui ne s'enflammera pas d'un beau zèle parmi tous ces dangers de mort qui menaceront les assiégés? Et moi je ne serai pas le premier à brûler de ce saint zèle et à me faire tout à tous? *Quis inflammatur et ego non uror?*

Groupez maintenant ensemble toutes les épreuves par où a passé l'évêque de Genève, et vous n'aurez pas de peine à reconnaître que, si sa constance fut le produit de plusieurs vertus, ce fut néanmoins la force d'âme qui fut la base fondamentale de tous ses triomphes. Oui, ce sont des épreuves au milieu desquelles aurait faibli le fils de Manué, et qui placeront François de Sales parmi les plus insignes héros de la nouvelle alliance. Ai-je besoin de dire qu'une louange tout à fait singulière et propre lui est due? c'est d'avoir avant son épiscopat redonné la vie de la foi à la majeure partie de son troupeau futur. Devenu pasteur il ne cessa, par ses soins et ses sollicitudes continuelles, de régénérer ce même troupeau exposé à mille dangers de perdre de nouveau la foi. François de Sales fut donc à tous égards le père de ses diocésains, leur ayant, pour ainsi dire, donné plusieurs fois le jour, et cela constamment par sa force d'âme dans les travaux, dans les afflictions, dans les tribulations, dans la captivité, dans les œuvres d'une charité sincère, toujours animé d'un zèle selon la science, toujours comme mourant, et toujours soutenu par la grâce divine dans ses tristesses. Cette force d'âme, en un mot, fut si variée, si étendue, si constante, que toute langue se sent insuffisante à la louer, et que le mieux est de se contenter de l'admirer.

XVIII. Néanmoins il y a encore dans la force d'âme de François un aspect bien frappant que nous n'avons pas envisagé : c'est

celle qui brille parmi les affronts et les ignominies. Ceci encore lui est commun avec le grand Apôtre des nations. Je vous rappellerai cette page de l'histoire de François où il est parlé d'une lettre immorale, si bien contrefaite avec toutes les apparences du style et de la main de François de Sales, que les plus clairvoyants et les plus circonspects tremblèrent en la voyant, bien que déterminés à ne pas la reconnaître comme sienne. Qui donc avait pu inventer une trame si adroitement ourdie? Un gentilhomme, indigne de ce titre, et une femme de la troupe des Dalila, des Athalie, des Jézabel! L'un et l'autre voulaient se venger du zèle de notre saint, qui avait agi envers eux comme un autre Nathan. Incompréhensibles desseins de Dieu! Vos yeux, ô mon Dieu, s'étaient donc détournés pour ne point voir l'indigne outrage fait à l'honneur de François, qui eut à gémir sous le poids de cette calomnie pendant plus de trois années? Pourquoi donc ne pas envoyer dans l'antique Binia un nouveau Daniel pour couvrir de honte le coupable et sa complice? Mais je dois adorer vos desseins, ô céleste Providence; si quelquefois sur la mer de ce monde vous permettez que vos saints soient frappés et humiliés, c'est afin qu'ils amassent une somme plus considérable de mérites. Enfin Dieu fit tomber la punition tardive sur la tête du coupable; il l'étendit sur un lit de douleur. Celui-ci alors, voyant approcher rapidement une mort prématurée, reconnut les justes effets de la colère céleste; il confessa hautement son infamie, et supplia que l'on fît connaître à tous l'innocence de l'évêque de Genève. J'ai bien eu raison de dire que nous devions ici adorer les desseins cachés de la Providence : la victoire de François dans un combat si long, si terrible, fut si complète, tellement signalée, que, si elle eût été la seule dans toute sa vie, elle aurait pu néanmoins faire de lui le modèle le plus héroïque de la vertu de force. François de Sales savait qu'on l'avait décrié à la cour du duc de Nemours; il lisait dans le visage de ses prêtres une sorte d'hésitation dans le respect; il découvrait dans le regard de ses filles spirituelles une sorte d'agitation qu'elles s'efforçaient de lui cacher. Bien des personnes parmi le peuple baissaient les yeux pour ne pas sembler le voir. Lui, toujours immobile et content dans la paix de son âme, toujours satisfait du témoignage de sa conscience sans tache, il se ne laissa point tirer de sa quiétude par l'empressement à se défendre, à se disculper. Oui, tu étais, ô François, le nouvel apôtre de la force, toi qui, pendant trois années, sus te complaire dans les injures, dans la tristesse, dans l'ignominie, dans l'infamie supportée pour le Christ. *Per ignominiam, per infamiam, ut seductores, quasi tristes.* (II *Cor.*, VI, 8-10.) *Placeo mihi in contumeliis pro Christo.* (II *Cor.*, XII, 10) Honte au monde! Ce monde disait que François était faible, qu'il s'était laissé prendre aux attraits mondains; et justement c'est dans cette prétendue faiblesse que François professait la force d'âme la plus admirable. Le monde croyait l'abattre par cette calomnieuse imputation de faiblesse, et c'est par là même qu'il se relevait plus courageux et plus fort : *Cum enim infirmor, tunc potens sum.* (*Ibid.*) La puissance de François fut grande dans le silence, plus grande encore dans la résignation; oui, grande et très-grande, parce qu'il ne désespéra jamais de la justice divine, qui devait enfin tirer d'une si grande amertume non-seulement son clergé et ses filles spirituelles, mais encore l'Eglise entière de Genève, l'épiscopat tout entier de l'Eglise universelle.

XIX. Ici volontiers je mettrais fin à l'éloge de François de Sales, et je croirais l'avoir terminé par le trait qui honore le plus sa magnanimité. Mais, puisque ma voix se fait entendre dans ce temple aux chastes colombes qui honorent en lui leur père, je veux mettre le sceau à l éloge de sa force d'âme par la pensée même qui lui inspira l'institution d'une famille de vierges chrétiennes. Poussé par une vision divine et par l'inspiration de Dieu même à chercher une dame pieuse qui devait au XVI[e] siècle reproduire les exemples des Marcelle, des Mélanie, des Paule, des Fabiola, il fixa ses vues sur Jeanne-Françoise De Frémiot, demeurée veuve du baron de Chantal. Grande et mémorable pensée qu'il eut de fonder un ordre de miséricorde et d'éducation, où pourraient se retirer non-seulement les vierges, mais aussi les veuves, même celles qui seraient arrivées à l'âge mûr ou qui seraient délicates de constitution! Que de contradictions ne dut-il pas rencontrer pour arriver à constituer une semblable famille et à lui donner Jeanne-Françoise pour mère? La première tempête s'éleva du côté du père et du frère de celle-ci, qui voulaient la remarier à un riche gentilhomme de Bourgogne. Une autre tempête s'éleva à l'occasion de la vieillesse du père, qu'il semblait convenir de ne pas abandonner, et aussi de la part du beau-père, qu'il ne fallait pas contrister dans sa décrépitude : il était âgé de 88 ans. Jeanne-Françoise avait à elle seule le maniment des affaires domestiques qui n'étaient pas peu compliquées. Comment s'y prendrait François pour lever tant d'obstacles? Où étaient les ressources pour soutenir la communauté naissante? François de Sales était pauvre, parce qu'il ne tirait rien de sa famille, ayant tout laissé à son frère, pour se dépouiller de tout patrimoine; il était pauvre, parce qu'il avait toujours refusé les pensions, les abbayes, les présents que lui offraient largement les monarques et princesses de France, les ducs de Savoie, et plusieurs villes de France : il était pauvre, parce qu'il avait coutume de distribuer aux pauvres le peu qui lui restait de ses dépenses modiques sur son revenu épiscopal.

La baronne ne pouvait rien apporter, vu qu'elle avait trois jeunes filles et un fils. Je

dois rappeler maintenant un terrible orage suscité par le fils de la baronne pour faire échouer les desseins de François touchant sa congrégation de religieuses. Malheureux fils! dès qu'il eut entendu le dernier adieu de sa mère, il se jeta à son cou, et la serrant avec force, il la conjurait de ne pas le délaisser pour tout au monde. Lorsque Jeanne Françoise se fut à grand' peine dégagée de ses étreintes, il courut dans l'exaltation de son amour filial se coucher sur le seuil de la porte, et là, étendu de tout son long, il dit à sa mère qui se disposait à sortir : Abandonnez-moi, si telle est votre volonté, mais que ce soit en foulant mon corps aux pieds. — Pour moi, si je vous rappelle ici la force d'âme de Jeanne-Françoise, c'est uniquement parce que j'y vois le fruit du zèle et de la force d'âme de François lui-même. Ce que je dis là est si vrai que deux fois la pieuse dame hésita dans l'accomplissement de son dessein; et lui, François de Sales, n'hésita jamais. Il surveilla avec sollicitude toutes les hésitations, il leva par sa sage prévoyance tous les obstacles. Les victoires de Jeanne-Françoise forment donc comme un glorieux cortége aux victoires multiples que remporta François de Sales dans l'institution du vertueux ordre de la Visitation. Quelles sortes d'obstacles ne vit-on pas ensuite surgir contre les intentions de l'évêque de Genève, après qu'il eut installé et mis en bon chemin ses chères filles? Même quand la mort sembla venir prématurément menacer Jeanne-Françoise, le saint évêque ne perdit pas courage et se rassura par l'espoir de sa guérison. Lorsqu'elle fut revenue en santé, l'empire ténébreux arma toutes les puissances pour miner et ruiner le pieux édifice élevé par les soins de François. On attaquait la réputation du nouvel institut; on en niait l'utilité; on ne rougissait pas de railler assez grossièrement le prélat lui-même; ici c'était l'envie qui y mettait sa dent, et là c'était l'hypocrisie des faux sages. Filles bénies de la Visitation, vous lui coûtâtes bien plus que ne lui avaient coûté la conversion de tant de milliers d'hérétiques, la régénération d'un diocèse, la fondation de trente-trois paroisses où il n'était pas resté une pierre sacrée, la réforme de tant de cloîtres, d'abbayes, de monastères, de colléges; la difficulté de tant de consultations, d'apologies, de traités, d'avertissements. Pour vous il sentait jusqu'à la moelle des os les traits de la calomnie, le choc des obstacles suscités, la dureté de l'ingratitude. Mais au lieu de vous en attrister et d'en être peinées, réjouissez-vous-en, célestes colombes, tendres filles d'un si illustre père, puisque c'est aussi à votre occasion que le saint évêque de Genève a pratiqué dans sa plus haute perfection la vertu de force, qu'il fut le héros de la Savoie, l'un des Samson de la nouvelle alliance.

XX. Mais je m'aperçois un peu tard que je vous ai entretenus au delà du temps que peut accorder le plus bienveillant auditoire, et cela sur une seule vertu de François, tandis que j'avais promis de vous en faire admirer une seconde, je veux dire la douceur. Il est certain que cette seconde vertu entée sur la première pouvait devenir le thème d'un nouvel et magnifique éloge à la gloire de notre héros. J'aurai donc diminué la gloire de votre saint fondateur en me mettant dans l'impossibilité de tenir ma promesse. Pourtant je n'en crois rien; je compterais plutôt avoir produit un effet tout contraire. Quel plus grand mérite voudriez-vous trouver dans un saint, lorsque c'est assez pour lasser un panégyriste que de parcourir au vol et superficiellement une seule de ses vertus? C'est là une gloire que François ne partage qu'avec un bien petit nombre. Du reste, j'ai cru devoir de prime abord faire le panégyrique de sa force d'âme, parce que le plus souvent on présente l'éloge de son incomparable douceur. J'aurais pu également entreprendre l'éloge de son admirable sagesse, et parcourir ces livres d'or où brille avec tant d'éclat le mérite littéraire et l'érudition ecclésiastique. Effectivement si de son temps personne ne parlait avec plus de sagesse, personne aussi n'écrivait avec plus d'élégance et de suavité. Il réussissait également et à captiver l'esprit par le prestige du talent et à gagner les cœurs par l'onction de la grâce. J'aurais pu encore prendre pour sujet d'un éloge la candeur de son caractère et de ses mœurs. Ne faudrait-il pas aussi un panégyrique pour sa charité qui s'exerça de tant de diverses manières, à tel point que dans l'acte de canonisation Alexandre VII le qualifia de *Officina charitatis* : véritable arsenal de charité! Un ample panégyrique serait dû enfin à sa rare prudence, qui lui valut d'être l'oracle de son siècle auprès des pontifes, des monarques, des princes de l'Etat et de l'Eglise, des théologiens, des jurisconsultes; et ce qui vaut beaucoup mieux encore, auprès des hommes de Dieu, ces appréciateurs presque toujours infaillibles, parce qu'ils n'écoutent que la justice, jamais l'adulation ni la cupidité. Puis donc qu'il est si difficile même de nombrer les vertus de François de Sales, puisque chacune d'elles demanderait un panégyrique particulier, puisque j'ai été trop prolixe rien qu'en me renfermant dans l'éloge d'une de ces vertus, que devrons-nous conclure de leur ensemble? Seule l'Eglise catholique, apostolique, romaine, est proprement l'Eglise de Dieu : seule elle peut produire ces miracles de vertu universelle dont ne se glorifia ni ne se glorifiera jamais la philosophie du monde.

—

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR M. DE GENOUDE.

M. de Genoude (Antoine-Eugène), prédicateur, hagiographe, publiciste et historien, naquit à Montélimart en Dauphiné le 9 février 1792, d'une famille originaire de Savoie. Son vrai nom était *Genoud;* il y ajouta une lettre finale lorsque Louis XVIII lui donna des lettres de noblesse au mois de juin 1822. Il fit avec distinction ses humanités à l'Ecole centrale et au Lycée de Grenoble, et commença dans la même ville son cours de droit; mais il préféra bientôt suivre la carrière des lettres, et se rendit à Paris, où il trouva la protection de Fontanes. C'est à ce dernier qu'il dut d'être respecté par la conscription, qui ne respectait personne, et de pouvoir ainsi continuer ses études hébraïques. Nommé professeur de sixième dans un collége vers 1811, il s'occupait dès lors de la traduction d'*Isaïe*. Pendant les troubles de 1815, le prince de Polignac se l'attacha en qualité de capitaine aide-de-camp, et il alla joindre dans les provinces du Midi le duc d'Angoulême, non sans courir de grands dangers. Constamment opposé à l'invasion étrangère, il voulait qu'avant de marcher contre Bonaparte, les troupes royales fissent sortir du territoire tout ce qui n'était pas Français, et il fit dans ce sens des ouvertures aux chefs républicains de Grenoble. On reconnaît là déjà le futur directeur d'un journal qui devait prendre pour épigraphe : *Tout pour le peuple et par le peuple.* Avant cette époque, le jeune Genoude avait eu à lutter contre les doctrines de scepticisme et d'incrédulité qui tendaient à envahir son âme; il sortit vainqueur de cette épreuve, et promit de consacrer sa vie entière à la défense de la religion. Alors il entra pour la première fois au séminaire de Saint-Sulpice, mais le mauvais état de sa santé l'obligea bientôt d'en sortir. A son retour des eaux de Saint-Sauveur, il allait publier sa traduction d'*Isaïe*, lorsque M. Desrenaudes, conseiller de l'université et censeur impérial, l'ayant mandé auprès de lui, exigea de lui la suppression d'une note empruntée à l'*Histoire orientale* de Court de Gébelin, et que l'on regardait comme une allusion perfide aux vues ambitieuses de Napoléon. Le traducteur s'y refusa, et sa publication fut ajournée. Vers 1814, parut sa traduction de *Job*, presque en même temps que les *Réflexions politiques*, où M. de Genoude exposait ses principes et ses idées sur la nature du pouvoir, le système représentatif et les libertés générales et locales. Sa traduction des *Psaumes* parut en 1815, et enfin, en 1822, celle de toute la Bible avec des *Prolégomènes* et des *Commentaires*. En 1819, il donna son excellente traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui n'obtint pas moins d'éloges que n'en obtint ensuite celle des Livres saints. Sous les ministères de Decazes et de Richelieu, il écrivit dans *le Conservateur*, avec les abbés Fayet et de Lamennais, et en 1820 il fonda *le Défenseur*, avec la collaboration de ce dernier. Cependant il était rentré en 1818 à Saint-Sulpice : mais l'affaiblissement continuel de sa santé l'obligea de voyager, et il se rendit dans la Vendée. C'est là qu'il connut mademoiselle Léontine de Fleury, fille d'un colonel d'artillerie, qu'il épousa peu après. Il fut alors nommé maître des requêtes par M. de Peyronnet, et il fit paraître son livre intitulé : *Voyage dans la Vendée*, dont on a beaucoup loué la forme et le style. Vers la même époque il publia, en faveur des Grecs, la première brochure qu'on ait faite pour cette cause, et en 1822 il fonda la *Gazette de France*, où plutôt il continua l'ancienne feuille fondée par d'Hozier et les trois Renaudot en 1631. Un des traits les plus saillants de ce journal a été, comme chacun sait, d'avoir entrepris de réconcilier le principe de la souveraineté nationale avec celui de l'hérédité monarchique. Si ses doctrines ont été l'objet d'assez vives contradictions, il est du moins incontestable que ses adversaires eux-mêmes ont rendu hommage à la sincérité, au talent plein de verve, au désintéressement qui les défendaient. C'est pour faire triompher ce qu'il croyait la vérité politique, la vérité dont dépendaient le bonheur et la paix de la société française, que M. de Genoude soutint tant de procès, paya tant d'amendes ruineuses, s'opposa par toutes les voies possibles à ce qu'il regardait, depuis 1830, comme des usurpations du pouvoir nouveau. En 1837, on fit chez lui, à Paris et à son château de Plessis-aux-Tournelles, près de Provins, deux visites domiciliaires dans l'espoir de saisir une prétendue correspondance avec la duchesse de Berry : elles furent sans résultat. Ayant eu la douleur de perdre sa femme au mois de février 1834, M. de Genoude se ressouvint de sa première vocation ; il entra dans les ordres, et, dans le cours de l'année suivante, il fut fait prêtre. Il sut concilier, chose qui paraissait difficile à bien des gens, tous les devoirs du sacerdoce avec les travaux et l'ardeur du polémiste; et la vérité religieuse, non moins que les doctrines sociales, a trouvé sans contredit en lui un de ses plus habiles et de ses plus dévoués défenseurs. Dans l'ordre religieux, il a fait paraître successivement : une traduction des *Pères de l'Eglise primitive; la Raison du christianisme*, qui parut d'abord en 12 vol. in-8°, et qui a été réimprimée en 4 vol. grand in-8° à deux colonnes; une édition des *Œuvres de Malebranche ;* une *Exposition du dogme catholique, suivie de la Doctrine de l'Eglise catholique par Bossuet, de la Règle générale de la foi catholique par Véron, des Maximes de l'Eglise sur le salut des hommes, par l'évêque d'Hermopolis*, 1843, 1 vol.; *Sermons et conférences*, 4e édition, 1846, 1 vol.; *La divinité de Jésus-Christ, annoncée par les prophètes, prouvée par l'accomplissement des*

prédictions de Jésus-Christ, etc., 2 vol.; ***Discours sur les rapports entre la science et la religion révélée***, traduit de l'anglais de Wiseman, première édition, 2 vol. in-8°; 3e édition, 1 seul vol.; ***OEuvres spirituelles de Fénelon***, nouvelle édition, etc., précédée d'un Discours préliminaire, 1842, 2 vol. in-12; ***Psautier français***, traduction nouvelle, 1822, 2 vol. in-18. Dans l'ordre historique ou politique : *La raison monarchique*, publiée de concert avec M. de Lourdoueix; ***Restauration de la société française***, avec le même; ***Histoire de France***, 23 vol. in-8°; ***Dictionnaire encyclopédique***, annoncé en 1845, etc. M. de Genoude fit un voyage à Rome pour obtenir l'autorisation de rétablir les Oratoriens en France, et il reçut du Pape un accueil distingué. Il aimait beaucoup à faire entendre du haut de la chaire la parole de Dieu, et les prélats des divers diocèses qui avoisinent celui de Paris, notamment l'archevêque de Sens et l'évêque de Meaux, l'appelèrent souvent dans leurs cathédrales. On cite comme l'un des plus beaux sermons qui aient été faits celui qu'il prêcha à Saint-Sulpice sur la Passion de Jésus-Christ. Il accomplissait avec le même zèle les fonctions les plus humbles du saint ministère, et il célébrait très-régulièrement le saint sacrifice. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il avait siégé à la chambre des députés; la révolution de Février le rendit à la vie privée. Il se livrait avec une infatigable activité aux travaux que nécessitaient et ses luttes politiques de chaque jour et les exigences de la polémique religieuse, lorsqu'il se rendit dans le midi de la France pour rétablir sa santé qui donnait des inquiétudes à sa famille et à ses amis. C'est à Hières qu'il fut enlevé par une mort soudaine, dans le mois d'avril de 1849.

SERMONS ET CONFÉRENCES (1)

DE

M. L'ABBÉ DE GENOUDE.

—

I — SERMONS.

—

SERMON I.

SUR LA SAINTE VIERGE.

Prononcé le 2 février, jour de la Purification.

Postquam impleti sunt dies purgationis ejus secundum legem Domini, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino..., et ut darent hostiam : par turturum aut duos pullos columbarum. (*Luc.*, II, 22, 24.)

Après que les jours de sa purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils le portèrent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, et donner ce qui devait être offert en sacrifice : deux tourterelles ou deux petits de colombes.

Quelle est celle qui paraît aujourd'hui dans le temple, à la porte du tabernacle, offrant à Dieu son premier-né, et, pour le racheter, présentant non un agneau, l'offrande des riches, mais le sacrifice des pauvres, deux tourterelles ou deux petits de colombes? Quelle est celle-ci à qui le vieillard Siméon adresse ces terribles paroles : *Cet enfant est établi comme un signe de contradiction, et votre âme sera percée d'un glaive.* (*Luc.*, II, 34.)

C'est la première des créatures, l'honneur et la gloire de Jérusalem, celle dont le Roi Prophète a dit : *Vous avez placé sur sa tête une couronne brillante de pierres précieuses* (*Psal.*, XX, 4); c'est la tige revêtue de fleurs qui ne flétrissent jamais, la branche qui, sans racines, reverdit dans le tabernacle, la porte orientale du sanctuaire que vit Ezéchiel et qui ne s'ouvrait qu'à Dieu, le buisson qui brûle sans se consumer, la toison brillante de Gédéon que la rosée entoure et ne mouille pas, le sanctuaire où devait habiter la Divinité, l'arche d'alliance, le temple de Salomon, la vierge d'Isaïe, la seconde Eve, l'étoile de Jacob, celle dont Rachel, Judith, Esther, n'étaient que les figures, et, pour tout dire avec un Evangéliste, elle est Marie, de qui est né Jésus, appelé le Christ : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus.* (*Matth.*, I, 16.) C'est sous ces images que nous trouvons Marie annoncée dans l'Ecriture, et son Fils et l'Eglise lui adressent les plus doux versets des *Psaumes* et du *Cantique des Cantiques.*

Jamais vertu dans aucune femme ne fut

(1) Ces Sermons et Conférences ont été prononcés à Saint-Thomas-d'Aquin pendant le Carême de 1841.

plus grande, et la vertu est la perfection de notre âme. Selon sainte Catherine de Sienne, si nous pouvions contempler des yeux du corps une âme dans l'état de grâce, nous serions si charmés de la voir surpasser toutes les fleurs, tous les astres, tout l'univers, qu'il n'est personne qui ne voulût mourir pour une semblable beauté. Dites, mes chers auditeurs, ce que doit être la sainte Vierge, qu'un ange salua de ces mots : *Vous êtes pleine de grâce* (*Luc.*, I, 28); dites ce que doit être Marie, en qui le Verbe et l'Esprit-Saint résident. Rien ne m'effraie autant que d'avoir à retracer les grandeurs de Marie, s'écriait saint Bernard ; ce que les autres saints ont eu entre eux tous, Marie seule l'a possédé tout entier. Dieu l'a créée comme un monde tout spécial pour lui. Aussi a-t-elle pu dire : *Je suis préparée dès l'éternité : « Ab æterno ordinata sum. »* (*Prov.*, VIII, 23.)

Pourquoi une créature si parfaite a-t-elle été soumise aux purifications de la loi ? pourquoi cette vierge, encore plus pure après son enfantement, s'est-elle tenue éloignée du temple pendant quarante jours, elle qui avait mis au monde le maître du temple ? pourquoi son Fils, le Fils de Dieu, est-il présenté dans la maison de son Père comme un enfant dénué de tout ? pourquoi celui qui devait changer la loi se soumet-il à la loi ? pourquoi tant d'obscurités, tant de contradictions apparentes, tant de mystères ? Ah ! c'est que tout ce qui se passe dans le temple est fait pour nous; pour nous, mélange de misère et de grandeur, de force et de faiblesse, véritable abîme de contradiction et de ténèbres; pour nous, créés dans la gloire et tombés dans l'opprobre. Une grande réparation s'accomplit. Dieu nous sauve de la même manière que notre ennemi nous avait perdus. Une femme avait été le principe de notre ruine, une femme est le principe de notre salut. Les deux sexes ont coopéré à notre mort, ils contribuent tous deux à notre résurrection. Une femme nous est donnée pour mère à la place d'une autre femme, une humble au lieu d'une superbe. Toute la destinée humaine est expliquée : la chute et la rédemption, l'innocence et la douleur, Jésus-Christ et Marie ouvrent au repentir le chemin du ciel fermé depuis la faute d'Adam et d'Eve.

Marie, acceptant le sacrifice de l'esprit, consommant le sacrifice du cœur, répare la désobéissance d'Eve ; elle nous apprend le culte que nous devons à Dieu, l'adoration en esprit et en vérité, et nous révèle la gloire qui en est la suite. Aussi Marie est-elle la plus grande des créatures par les lumières qui lui ont découvert la grandeur de l'humilité et de l'esprit de sacrifice, par l'amour qui lui en a fait accepter les rigueurs, par la gloire qui a récompensé en elle l'acceptation de la mort de son Fils. Tel sera le partage de ce discours.

Implorons l'Esprit-Saint, afin que nous puissions imiter la vie et la mort du Fils et de la Mère, du nouvel Adam et de la nouvelle Eve. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Fille des rois, des grands-prêtres et des patriarches, descendante de David, Marie était pauvre par suite de la captivité de Babylone, qui avait changé toutes les conditions dans la Judée. Elle habitait la petite ville de Nazareth, dans l'humble demeure de Joachim et d'Anne, son père et sa mère. Devenue l'épouse d'un simple artisan, elle s'était unie à lui pour protéger et cacher sa virginité. Vouée au temple dès sa plus tendre enfance, elle méditait sans cesse en elle-même les vérités révélées, et la chute des anges, et cette grande promesse faite à Abraham que toutes les nations de la terre seraient bénies en un Fils de sa race. Elle voyait cette promesse transmise d'Isaac à Jacob, de Jacob à Juda, de Juda à David ; et, comme le sceptre sorti de Juda était alors entre les mains d'un prince iduméen, elle croyait, selon la prédiction de Jacob, les jours du Messie arrivés. Tout à coup l'ange qui avait parlé à Daniel et à Zacharie paraît devant elle.

Dès que l'ange lui a dit : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, vous êtes bénie entre toutes les femmes* (*Luc.*, I, 28), Marie se trouble. Ignorant le monde, dont elle était ignorée, Marie descendait encore au-dessous de l'humble situation où le ciel l'avait fait naître par la sublime humilité d'un cœur qui ne s'ouvrait qu'aux saintes inspirations de Dieu ; elle avait suivi la volonté divine en faisant vœu de rester vierge : aussi vous la voyez plus inquiète de l'idée de renoncer à la virginité que flattée de l'honneur qui lui est offert. Marie entend dire qu'elle va devenir la mère du Messie, que son Fils règnera éternellement; elle sait que Satan peut se transformer en ange de lumière, elle hésite.

Que cette demeure pauvre et obscure, où se passe la première scène de l'Incarnation, contraste avec les délices et la magnificence de l'Eden, où un ange aussi vint à parler à Eve ! Que de leçons à recueillir si l'on compare les deux mères du genre humain, la mère des morts, la mère des vivants : d'un côté, l'humilité, la pauvreté, l'obéissance ; de l'autre, les richesses, l'éclat, la gloire ; tout ce qui perd, tout ce qui sauve. Eve était reine du monde, tout lui avait été assujetti ; brillante de beauté, elle était immortelle, elle s'enivra d'elle-même.

L'ange qui lui apparut est celui dont Ezéchiel a dit : *Tu habitais dans les délices du Paradis, toi le sceau de la ressemblance divine, plein de sagesse et parfait en beauté. Tes vêtements étaient couverts de topazes, de jaspes, de chrysolithes, de saphirs, d'émeraudes. Placé sur la montagne sainte de Dieu, tu marchais au milieu des pierres étincelantes.* (*Ezech.*, XXVIII, 13, 14.) Mais cet ange, devenu rebelle, veut entraîner dans sa chute Adam et Eve, destinés à le remplacer dans la gloire; c'est au milieu des artifices, c'est par des insinuations, c'est sous la forme d'un serpent qu'il se manifeste. Eve, au lieu de le repousser, l'écoute; elle aspire à devenir semblable à Dieu, elle se laisse entraîner aux paroles

de l'ange des ténèbres, elle cueille le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, et tout change à l'instant pour elle; dégradée par le péché, condamnée à mort, chassée du Paradis terrestre, elle enfante avec douleur une postérité maudite.

Eve avait été séduite par la promesse d'être semblable à Dieu; Marie entend dire qu'elle va devenir la mère de Dieu, elle attend en silence l'inspiration du Très-Haut. Vierge, il faut qu'elle consente à devenir mère; mère, à immoler son Fils.

Vierge sainte, s'écrie saint Bernard, tous les hommes, tous les siècles, sont suspendus à vos lèvres; l'ange attend une réponse, et nous une parole de pitié. Voilà qu'on nous offre le prix de notre rançon, nous serons délivrés à l'instant si vous y consentez. Créés à l'image de Dieu, nous nous sommes perdus; vous pouvez aider à nous rétablir par une parole : c'est ce que vous demandent Adam et sa postérité bannis du Paradis, et le patriarche Abraham; tous se prosternent à vos pieds sacrés, parce que de vous dépendent la consolation des misérables, la rédemption des captifs, le salut de tout l'univers. Donnez, s'il vous plaît, cette réponse que le ciel, la terre et les enfers attendent. Dieu même, qui a tant aimé la beauté de votre âme, désire de votre bouche la réponse par laquelle il a résolu de sauver le monde. Dieu vous crie du haut du ciel : Ma bien-aimée, faites entendre votre voix, prononcez une parole passagère, et vous concevrez la parole éternelle. Un ange, une vierge, dans l'humble demeure de Marie, décidaient du sort du monde : un ange envoyé par le Créateur; une vierge représentant toutes les créatures; un ange, une vierge plus angélique que l'ange même.

Entendez enfin son humble réponse : *Ecce ancilla Domini* : « *Voici la servante du Seigneur.* » (*Luc.*, I, 38.) Marie n'a pas oublié que Dieu devait susciter au démon un ennemi dans une femme, que cette femme devait écraser la tête du serpent. Elle se souvient que Dieu a promis à la famille de David un signe, et ce signe était une vierge enfantant un Fils, l'Emmanuel, le Dieu avec nous. Elle consent à la volonté de Dieu, elle renonce à toutes ses pensées, elle se dépouille de tous les sentiments de son cœur pour accomplir la parole divine. Elle déclare que tout ce qui est en elle appartient à Dieu, elle prononce le mot de la rédemption : *Qu'il me soit fait selon votre parole* : « *Fiat mihi secundum verbum tuum.* » (*Ibid.*)

O puissance ! ô prodige d'amour pour Marie ! A peine a-t-elle prononcé ce mot : *Fiat, Qu'il soit fait*, toutes les prédictions s'accomplissent, les désirs des patriarches, l'attente des nations, sont remplis, un ciel nouveau paraît au-dessus de nous, les intelligences célestes s'étonnent, la nature divine s'unit à la nature humaine. Marie possède dans son sein l'espérance de la terre, la gloire des siècles, la joie de l'univers. Une parole a changé toutes les lois de la nature : une vierge demeurant vierge conçoit un Fils, un Dieu est homme, un homme est Dieu ; une femme devient le sanctuaire de la Divinité !

Saint Augustin remercie la sainte Vierge, au nom de la nature humaine, d'avoir donné à l'ange ce consentement, le principe et la cause de notre salut. Sainte Vierge, ajoute cet incomparable Père, qui pourrait vous remercier et vous louer dignement, vous qui, par une parole, avez sauvé le monde, qui était perdu !

Le sacrifice accepté à Nazareth, Marie vient aujourd'hui le confirmer dans le temple de Jérusalem. De même, dit le grand évêque de Meaux, que, le jour de l'annonciation, elle donna son consentement à l'incarnation du Messie, de même, au jour de la purification, elle ratifia le traité de la Passion de son Fils par le sacrifice qui en était la figure.

Ce n'est plus un ange, c'est un vieillard dans le temple, c'est Siméon qui est le ministre du sacrifice. Il ne parle pas à Marie du règne éternel de son Fils, il lui annonce les contradictions auxquelles Jésus sera exposé, et le glaive dont elle sera percée elle-même à cause de lui.

Que fait Marie en entendant ces paroles? Va-t-elle s'étonner de tout ce qui est dit d'un Dieu qui doit mourir, et trouver dans les sentiments de son cœur les motifs pour se dérober à la soumission de l'esprit? Non : elle avait hésité quand l'ange lui parlait de sa gloire ; elle n'hésite pas quand Siméon lui parle de sacrifices. Elle tient le Sauveur dans ses bras, elle l'offre à Dieu. Elle s'unit d'intention à la figure de l'oblation du Sauveur, elle répond dans son cœur à Dieu, qui veut immoler Jésus-Christ : Que notre Fils meure, afin que le monde vive.

Rien ne coûte à Marie pour obéir à Dieu : elle sait que, par sa soumission à la loi de Moïse, elle accrédite la croyance qu'elle avait conçu comme les autres femmes, et qu'elle est, comme les autres femmes, impure et pécheresse. Ce fils dont elle devait être si fière, l'ange de la nouvelle alliance, celui que les mages, les bergers et les anges avaient adoré, elle le rachète au prix exigé des pauvres. Elle consent à voiler toute sa gloire, la gloire de son fils, et à s'ensevelir avec lui pendant trente ans dans la plus humble demeure.

Quel mélange de ténèbres et de lumières, de clartés et de mystères ! Marie aurait pu trouver bien des contradictions apparentes dans la conduite de Dieu, elle obéit en silence; mère des croyants, elle nous sert ainsi de modèle pour arriver nous-mêmes à la foi; elle triomphe des suggestions de son esprit, elle sait que servir Dieu c'est régner. Ainsi se trouve sanctifiée dans Marie cette humilité de l'esprit, notre règle à tous dans la nuit où nous marchons : vierge, elle n'a pas douté qu'elle ne devînt mère, et mère de Dieu ; reine du ciel, elle accepte l'obscurité la plus profonde. Elle a cru l'ange et le vieillard qui avaient mission pour lui révéler la volonté divine, et nous aussi nous devons croire tout ce que Jésus-Christ nous a révélé, quand nous sommes assurés de sa mission divine.

Saint Ignace, martyr, nous apprend que

trois mystères opérés dans le silence ont été cachés au démon : la virginité de Marie, l'enfantement et la mort d'un Dieu ! Marie, seule un moment, sut tous ces grands mystères. C'est ainsi que Dieu s'est plu à confondre la sagesse des sages et à humilier les forts par ce qu'il y a de plus faible dans le monde. Pendant qu'une jeune femme de Nazareth était inondée de toutes les clartés du ciel, les sages de la Grèce et de Rome étaient plongés dans les plus profondes ténèbres. La soumission de son esprit l'associait à la rédemption ; l'orgueil des philosophes qui voulaient tout comprendre les laissait incertains sur les premières vérités. Qu'ils sont petits ces grands génies avec leurs vains systèmes, auprès de cette humble femme qui connaissait le grand secret caché aux puissances de l'air et renfermé dans les profondeurs de l'Ecriture, l'alliance de l'humanité et de la divinité ! Et aujourd'hui encore ne voyons-nous pas les esprits superbes s'éloigner de la foi parce qu'ils veulent sonder les profondeurs inaccessibles de la majesté divine? La foi est un acte du cœur, *corde creditur*. (*Rom.*, X, 10.) C'est de la volonté plus que de l'intelligence que vient la foi. Un esprit superbe, un cœur orgueilleux, ne croiront jamais la religion de l'humilité et de l'amour.

Marie fut donc la plus grande des créatures par sa foi. Vous allez voir maintenant que la soumission du cœur en elle fut aussi parfaite que l'humilité de l'esprit.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour prouver que Marie fut la première des créatures par son amour, il nous suffira de montrer qu'elle eut pour Dieu l'amour le plus parfait, l'amour d'une mère. De tous les sentiments de l'humanité sur la terre, l'amour maternel est le plus pur. Mélange de dévouement et de faiblesse, l'amour conjugal avait entraîné Adam à partager la faute d'Eve ; il ne pouvait sauver le monde puisqu'il l'avait perdu : c'était à la femme, mais à la femme mère, à régénérer l'univers ; aussi toute la puissance d'affection donnée à la femme se trouve dans l'amour maternel, unie à tout ce que cette affection peut avoir de sainteté.

Qu'y a-t-il de plus profondément gravé dans notre cœur que le souvenir d'une mère? Et pourquoi? Parce qu'elle s'occupe de son fils sans songer à elle. Les yeux de l'enfant se mouillent involontairement quand il pense à sa mère, car la vie de sa mère, pour lui, est une vie de sacrifice. Aussi Dieu, dans l'Ecriture, se sert sans cesse de cette image de la maternité : *Une mère*, dit-il aux Juifs, *peut-elle oublier son enfant, le fruit de ses entrailles ? et quand elle l'oublierait, moi je ne vous oublierai jamais.* (*Isa.*, XLIX, 15.)

Une mère connaît-elle un autre intérêt, d'autres plaisirs que ceux de son fils? La santé, la maladie, la tribulation, la joie, tout lui est indifférent quand elle est inquiète pour lui. Cherchez sur la terre une patience plus étonnante dans les contradictions et les souffrances, une générosité, une immolation de soi-même plus complète que dans une mère ! Que l'intérêt de son fils réclame qu'elle s'arrache au sommeil, qu'elle porte le poids du jour et de la chaleur, qu'elle aille à travers les villes et les campagnes, qu'elle monte au supplice, rien ne peut l'arrêter. Que les rois se prosternent aux pieds de son fils, elle sera dans le silence : l'amour qu'elle a pour lui est plus doux que tous les honneurs qu'il reçoit. Parmi toutes les mères, quelle mère montrera plus de tendresse à son fils que Marie, dont toute la vie peut être appelée une immolation perpétuelle? La plupart des mères trouvent au moins dans leurs illusions sur l'heureux avenir de leurs enfants un soulagement à leurs soins et à leurs veilles ; mais il n'y avait point d'illusion pour Marie. Les Livres saints avaient levé tous les voiles devant ses regards, et Jésus souffrant et crucifié était sans cesse présent à sa pensée. Pendant tout le temps, dit un orateur chrétien, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa d'avoir la déchirante pensée qu'il croissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les images du jardin des Olives, du Prétoire et du Calvaire. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, elle croyait déjà les voir chargées de chaînes ou percées de clous qui devaient les attacher à un infâme gibet ; s'il souriait à sa mère, s'il fixait sur elle de tendres regards ou sollicitait ses caresses, elle se représentait ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de larmes, tout son corps déchiré. C'était un supplice de chaque instant, que tout renouvelait et que son amour seul put lui faire supporter.

Marie n'avait pas une volonté, un sentiment, une inclination qui ne fût en union avec son Fils ; elle était identifiée à toutes les pensées, à tous les desseins de son Fils. Son Fils veut vivre pauvre, elle accepte la pauvreté ; son Fils déclare qu'il aime tous ceux qui font la volonté de son Père, elle n'est unie à son Fils que par les liens de la religion ; son Fils veut mourir, Marie est conduite, non au Thabor, mais au Calvaire. On a dit du sacrifice d'Abraham : Dieu n'aurait pas demandé ce sacrifice à une mère. Il l'a demandé à Marie.

La voilà aux pieds de la croix, cette vierge mère d'un Fils, et de quel Fils ! Elle le voit couvert de plaies, livré à la rage de ses ennemis, couronné d'épines, tendant les bras à un peuple furieux ; son sang coule de toutes parts, elle ne peut l'arrêter ; il a soif, elle ne peut le désaltérer ; elle l'entend se plaindre que son Père l'a délaissé, elle ne peut le soulager ; elle voit dans le mépris celui qui est au-dessus des anges, le Saint des saints entre des scélérats.

Plus elle aime, plus elle souffre. Les femmes qui accompagnaient Marie au Calvaire pleuraient, Marie ne pleure pas. Elle ne pleure pas, dit saint Ambroise ; elle est de-

bout, au milieu des bourreaux, au milieu des ténèbres, des tremblements de terre et des morts ressuscités; elle est mère, sans doute, mais elle est mère de Dieu : son âme est traversée par un glaive; mais sa vertu est plus forte que sa douleur, son amour plus fort que la mort.

Le Fils et la mère offrent un même holocauste pour les pécheurs, tous deux ont la même ardeur de mourir pour le salut du monde. Tous deux peuvent s'écrier : *O vous qui passez par le chemin, regardez et dites s'il est une douleur pareille à la mienne.* (*Thren.*, I, 12.) Sur la croix, au pied de la croix, vous voyez deux sacrifices, deux victimes, les plus grandes douleurs, la douleur d'un Dieu, la douleur d'une mère; vous voyez deux autels au Calvaire, la croix de Jésus-Christ et le cœur de Marie.

Femme, voilà votre fils, dit Jésus-Christ à sa mère en lui montrant saint Jean (*Joan.*, XIX, 26), et le grand évêque de Meaux ajoute : « Femme qui souffrez avec moi, soyez féconde avec moi, soyez mère de ceux que j'enfante par mon sang et par mes blessures. » Cette parole la tue, cette parole la rend féconde, et elle nous engendre d'un cœur déchiré d'une affection sans mesure. Aussi saint Epiphane, faisant allusion au sacrifice perpétuel de la Vierge Marie, dit qu'elle a été la première croix sur laquelle Dieu a immolé son Fils.

Marie, en acceptant la croix avant la naissance de son Fils, a mérité de devenir la mère de Dieu; en acceptant de vivre après la mort de Jésus-Christ, elle a mérité de devenir la mère des hommes. Marie est mère de Jésus-Christ et de tous les hommes par la douleur et par l'amour.

Après la descente du Saint-Esprit, Marie ne parut ni au milieu des apôtres, ni parmi les disciples de Jésus-Christ. Nourrie par saint Jean à Ephèse, sa vie, commencée dans l'humilité, finit dans l'humilité. Marie était la plus humble des femmes, parce qu'elle était la femme qui aimait le mieux. Obéir, se taire, se cacher, voilà la vie de l'amour. Rien ne prouve mieux que Marie était en communication avec le monde invisible que cette absence complète de tout rapport avec les hommes, le trait essentiel de sa vie. Elle agissait devant le monde des esprits, et les hommages des hommes n'étaient rien pour celle qui ne voyait que Dieu et les anges. Que pouvait être le temps pour celle qui ne songeait qu'à l'éternité?

La sainte Vierge est la véritable mère; elle est cette femme dont saint Jean a dit : Elle criait au milieu des angoisses afin de former le Christ en nous. Parmi les délices du Paradis, Eve nous présente le fruit de mort; parmi les cris et les larmes, Marie nous présente le fruit de vie. Le plaisir nous a tués, la douleur nous vivifie. Eve unie à l'orgueil du démon, à la faiblesse d'Adam, nous a perdus par l'attrait des sens. Marie, associée à l'amour fécond du Père, à la mort vivifiante du Fils, nous a enfantés dans le sang de Jésus-Christ, devenu l'holocauste de l'univers. L'amour de Dieu a maintenant pour symbole la maternité, et du cœur de Marie les trésors de la grâce se répandent aujourd'hui sur tous les hommes. Aussi l'image de Dieu sur la terre, ce n'est plus le soleil, c'est le cœur d'une mère : c'est une mère qui a enfanté la vie de l'univers; c'est une mère qui, suivant la belle expression de saint Epiphane, est l'autel de la miséricorde, le commun propitiatoire de l'union. Tout passe donc par le cœur d'une mère dans cette admirable théologie catholique. Sublime contemplation, symbole éclatant de l'amour! Dieu a tiré le premier Adam du limon de la terre, il a tiré le second Adam du cœur d'une mère.

Le monde, depuis Adam et Eve, se perpétue sous les noms d'époux et d'épouse; depuis Jésus-Christ et Marie, il se régénère sous ceux de fils et de mère. Ainsi le seul amour qui fût resté pur, l'amour de mère, cet amour né dans la souffrance, devient la source du salut, la régénération du monde, le principe de la grâce, la porte du ciel.

Aussi, mes frères, nous devons tous, à l'exemple de Jésus-Christ et de Marie, offrir à Dieu le sacrifice sans réserve de notre esprit et de notre cœur, l'holocauste de tout nous-mêmes.

De même qu'il nous faut aimer Marie par la soumission de notre esprit aux mystères, de même nous devons l'imiter par la soumission de notre cœur à la volonté de Dieu dans tous les événements de la vie. Quelles que soient nos anxiétés, nos souffrances, nous devons penser que Marie a su accepter la croix de son Fils, et que Jésus-Christ l'a portée; aucun sacrifice ne doit nous coûter, parce qu'il n'en est pas de comparable aux leurs. On manque également de foi quand on ne dit pas à Dieu : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne* (*Matth.*, XXVII, 39); et lorsqu'on ne lui dit pas : *Parlez, Seigneur, votre serviteur vous écoute.* (I *Reg.*, III, 9.) La perfection de l'amour ici-bas est donc de souffrir. Dieu a donné à son Fils la pauvreté, les humiliations, la mort, et Jésus-Christ a voulu que sa mère souffrît comme lui. L'indigence, l'obscurité, les séparations, la douleur, ne sont donc pas les véritables maux, puisque Dieu les a destinés à son Fils, puisque Jésus-Christ les a réservés à sa mère. Ah! dans cette nuit profonde où nous sommes plongés, combien de fois ne nous arrive-t-il pas de sentir que dans nos cœurs, dans nos esprits, il y a quelque chose que rien ne saurait satisfaire? C'est ce qui ne peut être rempli dans le ciel que par Dieu, et sur la terre, que par le dévouement et par le sacrifice.

Marie régnait sur le monde, qui ne la connaissait pas, parce que tous ses sentiments étaient au-dessus du monde, parce qu'elle dominait son propre cœur par son union complète avec Dieu. Voilà ce qui a fait sa gloire, voilà pourquoi elle est devenue la reine du ciel. Ce sera le sujet de la troisième partie.

TROSIÈME PARTIE.

Si l'œil n'a point vu, si l'oreille n'a pas entendu, si le cœur de l'homme n'a point compris ce que Dieu réserve au moindre de ses élus (*Isa.*, LXIV, 4 ; I *Cor.*, II, 9), qui pourra comprendre et encore moins expliquer de quelle gloire Dieu récompense le plus parfait des sacrifices? Qui pourrait peindre Marie s'élevant du fond du désert, reçue dans le ciel par Jésus-Christ, portant dans ses mains la couronne de l'immortalité, placée à côté de son divin Fils, au-dessus des ordres de tous les esprits bienheureux, en sorte qu'on a pu dire d'elle : Elle est au-dessous de Dieu et au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu? Marie est la fille, la mère, l'épouse de Dieu, fille du Père, mère du Fils, épouse du Saint-Esprit.

C'était un grand ouvrage de préparer une demeure, non pas à l'homme, mais à Dieu; pour être la mère du Verbe, il fallait que tout en elle fût Dieu, excepté elle-même. Idées trop élevées, l'esprit de l'homme craint de s'égarer en les exposant. Je le sens, je ne dois que rassembler ici tous les rayons de lumière répandus dans les Livres saints et dans la tradition, et recueillis par l'Eglise sur la gloire de Marie.

La maternité divine rapproche Marie de Dieu le Père, que le concile de Trente appelle la source, l'origine de toute la divinité. Si nous avons un Dieu sauveur, nous le devons au Père qui l'a produit dans l'éternité, et à la Vierge-Mère, qui l'a produit dans le temps par la douleur et par l'amour.

Marie est mère et reine des vierges. Je vois à votre droite, Seigneur, une reine revêtue d'une robe d'or où brille une merveilleuse variété. Toute la gloire de la fille du Roi vient de son cœur. Ses vêtements sont resplendissants de broderies. Que toutes les vierges viennent après elle. Elle est la vierge unique, elle est vierge et mère.

Il n'y a que Dieu le Père et la sainte Vierge qui aient produit un Dieu. C'est ce qui faisait dire au cardinal saint Pierre Damien : Que toute créature se taise et tremble et ose à peine envisager l'immensité d'une si grande gloire!

Pouvons-nous être étonnés, puisque Marie est unie à toute la gloire du Père, qu'elle partage toute la gloire du Fils? Elle est associée à la rédemption de l'humanité par son union aux douleurs et à la passion de son Fils. Comme son Fils, Marie n'apporta point en naissant le principe de la mort, la tache du péché originel ; comme son Fils, elle ne connut pas la corruption du tombeau ; comme son Fils, elle fut accueillie par toute la cour céleste. Après la gloire de son Fils, en est-il une plus grande dans les cieux? Un corps si pur ne pouvait être sujet à la dissolution ; une gloire si grande ne pouvait subir les outrages de la mort. Où le péché n'est pas, la mort n'a point de droits à exercer.

Le corps de Marie est devenu, comme le corps de son Fils, impassible, immortel, inaltérable, plus brillant que les astres, resplendissant de la gloire de son âme et de la gloire divine. Comme au nom de son Fils, tout genou fléchit à son nom sur la terre, dans les cieux, aux enfers. Les mérites du Fils obtiennent tout du Père, les mérites de la Mère obtiennent tout du Fils; elle n'a pas la toute-puissance qui ordonne, mais elle a la toute-puissance qui supplie, *omnipotentia supplex.* Touchante hiérarchie de grâce et de miséricorde! Un temple, un autel, s'élèvent partout pour la sainte Vierge près de ceux que l'amour et la reconnaissance élèvent à Jésus-Christ. L'un et l'autre consolent toutes les douleurs de la terre, et sont l'asile de toutes les infortunes.

Le cœur de l'homme ne peut s'ouvrir à l'amour du Fils qu'il ne s'ouvre à l'amour de la mère. L'homme ne peut voir Jésus sur l'autel qu'il ne le voie auparavant dans les bras de Marie. La miséricorde est à jamais dans le ciel. Le ciel est l'empire du Fils et de la mère.

Venez, dit Jésus-Christ à Marie, venez, ô ma bien-aimée, et je mettrai ma gloire en vous. Nul ne m'a donné plus que vous dans mon humanité, nul ne recevra plus que vous de ma divinité. Vous m'avez revêtu de votre chair mortelle, je vous revêtirai de ma splendeur céleste; vous avez voilé sur la terre le soleil de ma divinité, je vais vous revêtir de ce soleil durant les années éternelles; vous m'avez nourri de votre lait, je vous nourrirai de ma substance divine.

Ce n'est pas tout encore : Marie, épouse du Saint-Esprit, élève tous les hommes avec elle. C'est parce qu'elle est l'épouse du Saint-Esprit qu'en vertu d'un décret de la justice divine, Marie contribuera éternellement à toutes les opérations de la grâce sur le salut des hommes. Marie, fille, mère, épouse de Dieu, associée à la toute-puissance du Père, à la science du Fils, et à l'amour du Saint-Esprit, unie à la divinité toute entière, participe à la Trinité, dit saint Bernard; elle est sur le trône de Dieu, entre les bras de son Fils, dans le midi éternel.

C'est là sans doute le mystère caché sous le voile de ce sublime symbole montré à saint Jean : *Un grand signe apparut dans le ciel : une femme revêtue du soleil.* (*Apoc.*, XII, 1.)

Ainsi se trouve accompli cet oracle des premiers jours qui annonçait la régénération de l'humanité par la femme. Le Saint-Esprit a couvert Marie de ses ailes, la femme a écrasé la tête du serpent; l'humanité, abaissée par le prince des ténèbres, s'est élevée jusqu'à la Divinité. L'infini de la miséricorde se découvre dans ce mystère. Les femmes chrétiennes, en prenant Marie pour modèle, ont contribué à la régénération du monde; elles ont changé les lois et les préjugés barbares, elles ont adouci les mœurs, préparé l'abolition de l'esclavage, tempéré l'autorité, ennobli l'obéissance. Que l'on compare la condition des femmes parmi les peuples chrétiens et parmi les nations infidèles, et l'on retrouvera l'œuvre du Saint-Esprit, l'intervention bienfaisante de Marie. Partout où Marie n'est pas connue, on ne

voit que les filles d'Eve, et la tête du serpent n'est pas écrasée.

Divine Marie, avancez-vous avec assurance, entrez en possession de tous les biens de votre Fils, usez du ciel avec la confiance d'une fille et d'une mère, disposez de toutes les splendeurs de Dieu avec le pouvoir d'une épouse, agissez avec l'autorité d'une reine ; tout est à vous, vous êtes la fille, la mère, l'épouse ; vivez, régnez, jouissez éternellement.

Et nous, mes frères, allons tous vers Marie, jetons-nous à ses pieds, prions par elle le Père, le Fils, le Saint-Esprit. Implorons sa médiation toute-puissante ; mais n'oublions jamais que notre confiance en elle ne peut reposer que sur l'imitation de ses vertus. Son humilité a fait sa grandeur. L'Eglise, en faisant retentir les voûtes sacrées des louanges de la mère de Dieu, s'écrie : *Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comblée de délices, et appuyée sur son bien-aimé?* (*Cant.*, VIII, 5.) *C'est l'autel du ciel*, « arca cœli. » Mais elle ajoute : *C'est la plus humble des vierges.* Marie n'est la première des créatures que parce qu'elle a toujours voulu paraître la dernière ; elle n'est la reine de gloire que parce qu'elle a toujours été la plus humble des femmes, celle dont le sacrifice a été le plus parfait.

La leçon est complète maintenant pour nous ; nous savons comment nous perdre ou nous sauver, nous savons que dans les humiliations, et les abaissements, pour parler le langage des hommes, se trouvent au plus haut degré l'élévation et la grandeur. Les reines, les impératrices, qui vivaient au temps de Marie, seraient bien étonnées, si elles revenaient au monde, de voir aujourd'hui sur les autels de l'univers l'image de cette jeune femme obscure de Nazareth, qu'elles n'ont pas connue. Et pourquoi sa gloire? Parce que sa vie se rapportait non au temps, mais à l'éternité, non aux hommes, mais à Dieu. Et pourquoi l'oubli où ces filles d'Eve sont tombées? Parce qu'elles ont sacrifié l'avenir au monde et à elles-mêmes. Soyons comme la nouvelle Eve et le nouvel Adam, mes chers auditeurs, grands par la soumission de notre esprit à la parole divine et par l'entière adhésion de notre cœur à tous les événements. Il y a deux actions de Dieu sur nous, l'une de sa providence, l'autre de son divin esprit : toutes deux ont pour but notre perfection et notre bonheur. Réglons notre vie par la loi, ne nous laissons jamais aller aux murmures ni à l'impatience ; mais ne cherchons pas le bonheur en unissant dans notre amour Dieu et les vanités du monde : nous n'aurions ni les avantages de la religion ni ceux de l'indifférence. Les hommes qui se plaignent de ne pas trouver la paix dans la religion n'offrent à Dieu qu'une partie de leurs cœurs, réservant le reste pour le monde et pour leurs passions. Ah ! vous qui m'écoutez, ne sortez pas d'ici sans avoir fait au Très-Haut, comme Marie, le sacrifice de votre volonté, sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Sacrifiez à Dieu la passion dominante de votre cœur, cet attachement qui trouble votre vie, cet esclavage des sens qui vous déshonore, cette fascination de votre esprit, cet enchantement de votre cœur qui vous tyrannise. Les passions remplissent notre âme de chagrins, de jalousie, de remords et de désespoir. La piété seule nous donne la paix. Voyez s'il y a un chrétien observant toute la loi qui soit malheureux, et s'il est un seul homme servant le monde qui soit heureux. Les trois personnes réunies dans le temple, Siméon, Anne et Marie, nous apprennent tous les genres de sacrifices : Siméon, le détachement de la vie ; Anne, le mépris des attraits sensibles ; Marie, la soumission de l'esprit et du cœur. Par le sacrifice de votre cœur et de votre esprit vous deviendrez les fils de Dieu, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Votre corps sera le temple du Saint-Esprit ; la lumière de Dieu même éclairera votre raison, l'amour de Dieu dirigera votre cœur. Mais que faut-il pour arriver à cet état de perfection et de bonheur? Affermir votre foi. Voilà pourquoi je me propose, dans ces jours de salut où l'Eglise appelle ses enfants à recueillir les leçons et les mérites du Fils de Marie, de vous développer les dogmes, les preuves et la morale du Christianisme, c'est-à-dire les objets de la foi, les motifs de la foi, les conséquences de la foi. Tout ce que je dirai aura pour but de vous faire connaître la religion dans son ensemble si parfait et si sublime. Vous verrez que la morale sort toute entière des dogmes, et que notre foi est toute raisonnable. *Obsequium rationabile.* (*Rom.*, XII, 1.)

Vierge sainte, c'est dans votre sein qu'a pris naissance l'auteur et le consommateur de notre foi. Puisse ma parole, grâce à votre intercession, le faire naître dans les cœurs ! Divine Marie, ayez pitié de nous, de nous, enfants d'Adam, qui, malgré notre misère, écoutons encore trop avidement le prince des superbes. Vous lui avez écrasé la tête, obtenez-nous de vaincre notre vanité et notre orgueil ; souvenez-vous de vos douleurs et des douleurs de votre Fils supportées pour nous ; obtenez-nous d'être humbles, doux, charitables, afin qu'après avoir participé sur la terre à vos vertus, nous soyons reçus dans les tabernacles éternels pour connaître ce que vous connaissez, aimer ce que vous aimez, et contempler à jamais votre gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON II.

SUR LA MORT.

Prononcé le mercredi des Cendres, 24 février.

Statutum est hominibus semel mori. (*Hebr.*, IX, 27.)

Il y a un arrêt de mort prononcé contre tous les hommes.

L'Eglise nous donne aujourd'hui un grand enseignement par les cendres dont elle marque notre front, et ce sacrement de notre mortalité, pour parler comme saint Grégoire de Nysse, nous révèle notre origine et notre destinée. Sortis de la poussière, souvenez-vous que vous retournerez en poussière,

parce qu'un arrêt de mort a été prononcé contre tous les hommes. *Statutum est hominibus semel mori.*

Mais devions-nous connaître la mort? Non, mes frères : quoi qu'en disent les rêveurs modernes, la mort est un châtiment, la punition d'un grand crime ; elle est, comme l'a dit énergiquement l'Apôtre, la solde du péché, *stipendia peccati.* (*Rom.* VI, 23.) En vain de prétendus sages voudraient-ils aujourd'hui faire de la douleur et de la mort les conditions d'un être fini, la conscience du genre humain leur crie, comme la révélation, que telle n'a pas été au commencement la destinée de l'homme, et que la mort et la douleur sont entrées dans le monde par le péché.

Tous les peuples ont cru que l'homme avait été d'abord innocent et heureux, et que nous étions punis pour une faute originelle. Tous ont vu dans la mort une punition, tous ont pensé qu'il y avait pour la nature humaine un grand crime à expier. L'idée de l'homme déchu et dégénéré se trouve dans tous les temps et dans tous les lieux, a dit l'incrédule lui-même. L'homme est en effet un mélange de grandeur et de misère inexplicable ; c'est un roi détrôné, un édifice détruit dont le faîte s'est écroulé sur les fondemens, et sous ses ruines on découvre encore les vestiges de son ancienne grandeur.

Oui, nous naissons dans le péché, oui, nous naissons éloignés de Dieu. Comment expliquer autrement le désordre de notre nature, les anxiétés de l'esprit, la tristesse du cœur, les souffrances du corps? Si la nature humaine n'était pas livrée à une corruption originelle, pourquoi la douleur? pourquoi la mort? La mort! peine affreuse, demi-néant, image du néant tout entier ; la mort! qui, avant de dissoudre mon corps, jette dans mon esprit les plus profondes ténèbres sur l'avenir de mon âme ; la mort! moment terrible où, déjà séparé de ce qu'il aime, couvert des obscurités du tombeau, l'homme, suspendu sur le néant, ne tient plus à la vie que par un acte de foi, d'espérance et d'amour.

L'œuvre de Dieu a été altérée parce que l'homme, sorti du néant et non de la substance divine, s'est éloigné de son Créateur par le choix libre de sa volonté.

Alors un ordre nouveau est intervenu. Un arrêt de mort a été prononcé contre les hommes, et une manifestation nouvelle de la puissance, de la sagesse et de la bonté divine a placé l'homme dans une condition plus élevée que la première, en sorte que nous pouvons dire avec l'Eglise : *O Dieu, vous avez admirablement établi la dignité de la nature humaine, vous l'avez plus merveilleusement rétablie, puisque Jésus-Christ nous a rendus participants de sa nature divine, comme il s'est fait participant de notre humanité.* L'homme est donc déchu de sa dignité première ; mais il aspire à la recouvrer par une lutte qui ne finira qu'avec la vie. Ainsi le christianisme seul nous explique le mystère de la vie, seul il nous explique le mystère de la mort, seul il nous fait comprendre la justice et la miséricorde de Dieu, la grandeur et la misère de l'homme.

En portant le coup terrible qui révélait sa colère, Dieu a montré qu'il était toujours le père du genre humain. La mort, ce décret de justice, est devenu un décret de miséricorde. Elle punit le péché, elle détache des faux biens, elle répare le péché, elle attache aux biens réels. Tel sera le partage de ce discours.

Vierge divine, vous qui priez pour nous à l'heure de notre mort afin de nous enfanter à la vie, je vous implore aujourd'hui ; mère des vivants, médiatrice du genre humain, apprenez-moi à parler dignement du grand mystère de la vie et de la mort, de la chute et de la rédemption. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme est condamné à mort dès sa naissance. Il meurt dans son être, dans ses amis, dans tout ce qui l'environne. Dès que nous sommes revêtus de ce corps misérable, nous tendons à la mort. Tous les moments de la vie nous y conduisent. Nous en serons plus près demain qu'aujourd'hui, aujourd'hui plus qu'hier ; dans quelques heures plus qu'en ce moment. Tout le temps de notre vie est une course continuelle vers le tombeau.

Il suffit d'exister pour mourir. Cette terre, ce soleil qui nous éclaire, ces étoiles qui brillent sur nos têtes, s'en iront en poussière. Tout ce que nous avons fait pour le monde sera comme la cendre que nous venons de recevoir.

L'homme passe au milieu des images. *In imagine pertransit homo.* — « Vanité des vanités, dit Salomon (*Eccle.*, I, 2 seqq.), et tout n'est que vanité. Qu'a de plus l'homme de tout le travail dans lequel il se consume sous le soleil? Une génération passe, une génération vient; mais la terre demeure la même. Le soleil se lève et se couche et revient aux lieux d'où il est parti ; le vent souffle vers le midi et retourne vers le nord, et, après mille circuits, il revient au lieu d'où il est sorti pour souffler encore une fois. Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera. Qu'est-ce qui a été? Ce qui sera fait. Rien de nouveau sous le soleil. J'ai été roi d'Israël, j'ai vu tout ce qui se fait sur la terre, et tout est vanité et affliction d'esprit. »

« Toutes choses ont passé comme l'ombre, comme le courrier qui se hâte, comme le vaisseau qui fend la mer agitée et qui ne laisse aucune trace, aucun sentier dans les flots. Notre vie est comme la poussière que le vent emporte, comme l'écume légère poussée par la tempête, comme la fumée que le vent dissipe, comme la mémoire d'un hôte d'un jour qui s'éloigne. » (*Sap.*, V, 9 seqq.) Tout nous quitte à chaque instant, et nous pouvons dire avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours : « Quotidie morior. »* (I *Cor.*, XV, 31.)

Cependant, au milieu de ce misérable état

de misère et de dégradation, nous sentons tous une révolte intérieure quand on nous parle de la mort, nous agissons toujours comme si nous étions immortels; cendre et poussière, nous nous croyons des dieux. Aussi Satan veut encore nous séduire. Mais à quel artifice a-t-il recours? Il ne nous dit plus comme autrefois à nos premiers parents: *Vous ne mourrez pas : « Nequaquam moriemini.* (*Gen.*, III, 4.) Il ne trouverait personne qui voulût le croire. Il cherche à nous tromper par ces paroles : Vous ne mourrez pas aujourd'hui, vous ne mourrez pas demain; et, comme nos premiers parents, nous succombons à ses artifices, nous nous laissons prendre à ses suggestions. Nous croyons que nous aurons du temps, que notre heure n'est pas venue; nous nous disons que Dieu est trop bon pour nous perdre, qu'un moment suffit au repentir, et nous évitons ainsi de nous préparer à la mort, oubliant, dans notre inconcevable folie, que, si Dieu a promis le pardon, il n'a pas promis le lendemain.

Mais cette mort dont nous cherchons à écarter les images, que nous éloignons sans cesse de notre pensée, elle est le témoignage sensible, la preuve manifeste, l'ineffaçable punition du péché d'Adam, le terrible enseignement de la justice divine exposé à tous les yeux; et, pour vous convaincre de cette vérité, nous allons vous montrer l'étonnant rapport qui existe entre la faute et le châtiment.

Rappelez-vous, mes frères, toutes les circonstances de la chute. Placé dans le paradis terrestre, l'homme avait reçu l'immortalité. Image visible du Dieu invisible, destiné à la possession éternelle de la gloire céleste, il se laissa séduire à l'attrait des sens, son cœur écouta Eve plutôt que Dieu, et, dans l'orgueil de son esprit, il crut qu'il pouvait par lui-même devenir semblable au Très-Haut.

Adam pécha donc dans ses sens, dans son esprit et dans son cœur. Ces trois désordres introduits dans le paradis terrestre, sont encore les trois désordres de notre nature. Volupté, curiosité, orgueil, voilà encore les trois tentations dont parle l'Apôtre, le perpétuel combat de la vie humaine! Le fruit était beau à voir, bon à manger; le démon promettait à nos premiers parents que leurs yeux s'ouvriraient, qu'ils seraient comme des dieux. O profondeur des Ecritures! ô lumière prophétique de l'Esprit saint! L'histoire est encore ici une prédiction! Le récit de la première chute s'applique encore à toutes les chutes!

L'homme, ayant perdu Dieu, n'a plus trouvé que lui-même; et de lui-même, dit saint Augustin, il faut qu'il tombe plus bas, parce qu'il ne peut s'arrêter ni à son âme ni à son corps, et ses désirs s'égarent parmi les objets sensibles.

Pareille à une eau qui, du sommet d'une montagne, coule premièrement sur un rocher élevé où elle se disperse et se précipite dans l'abîme, l'âme raisonnable tombe de Dieu sur elle-même, et de là plus bas encore. Comme elle ne se nourrit plus de vérité et d'amour, seul aliment qui puisse la satisfaire, elle va demander le bonheur à la poussière et à la fange.

Hommes si avides des biens qui passent, approchez d'un tombeau. Venez et voyez. Privée de mouvement et de vie, pâle, froide, immobile, votre chair change de nature; elle retourne à la terre, elle n'est plus qu'un cadavre, un débris encore tout fumant de la foudre qui l'a frappé. La chair a été coupable, l'homme se plaisait à l'embellir, à la parer; il en faisait une idole, elle devient un objet de dégoût et d'horreur. Elle n'est plus que pourriture, dit Job (XVII, 14); elle a dit au néant : Vous êtes mon père; et à la corruption : Vous êtes ma mère et ma sœur! Les vers sont maintenant ses délices. Mes vêtements, dit encore Job (IX, 31), auront horreur de moi. N'est-ce pas là l'expiation du désordre des sens? L'homme n'est-il pas puni dans son corps par une juste sévérité? La punition n'est-elle pas ici proportionnée à l'offense?

Adam avait péché dans son cœur. Au lieu de placer en Dieu son principal amour, il lui avait désobéi pour plaire à Eve, sa compagne. Et vous, fils d'Adam, que faites-vous encore aujourd'hui? Nés pour être spirituels dans votre chair, vous devenez charnels même dans votre cœur. Répandus hors de vous, vous appelez beauté, lumière, douceur, grâce, joie, bonté, ces images passagères où Dieu laisse tomber quelques rayons de sa grandeur et de sa gloire. Vous mettez votre bonheur à aimer des créatures et à en être aimés; vous cherchez votre félicité dans ces figures mobiles de la beauté et de l'amour, et vous leur sacrifiez Dieu, la beauté immuable, l'amour éternel. Venez et voyez. La peine sera encore ici une suite de l'offense. Nous ne sommes pas seulement frappés en nous-mêmes, mais dans les objets de nos affections. La mort se multiplie par ce qu'elle nous enlève. Il faut quitter cet ami, ce frère, ce protecteur, cette épouse chérie, cet enfant que vous aimez. La mort, l'horrible mort, jette son voile entre eux et vous. En vain vous pressez de vos mains leurs mains défaillantes; en vain vous voulez retenir leur âme qui s'éloigne et qui n'est plus à vous; en vain vous voulez garder leurs corps, ces restes précieux à votre tendresse : une odeur fétide se répand autour d'eux et vous défend d'en approcher. Vous-mêmes vous serez forcés de les rendre à la terre, d'où ils sont sortis. Vous direz comme ce roi frappé dans Israël : *Siccine separat amara mors?* (I *Reg.*, XV, 32.) Est-ce ainsi, mort cruelle, que tu nous sépares? Ah! s'écriait le pape saint Grégoire, si vous êtes sensibles aux charmes d'une beauté mortelle, pensez à ce qu'elle sera dans la nuit du sépulcre. Rien n'est plus propre à éteindre les feux de la passion que de se représenter dans les horreurs de la mort ce qu'on aime revêtu du faux éclat de la vie.

Voilà donc une seconde conséquence de la faute d'Adam. Non-seulement la mort

nous ravit tout ce que nous aimons, elle renverse tout ce que nous avions édifié pendant notre vie, elle détruit jusqu'à notre souvenir. On ne parlera plus de nous, on ne pensera plus à nous, les larmes de nos amis sècheront, le lieu où nous habitons ne nous connaîtra plus, nous serons livrés à l'oubli comme un mort effacé du cœur : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus a corde.* (*Psal.*, XXX, 13.) Comme le nuage se dissipe et passe, ainsi celui qui descend dans l'abîme ne remontera plus. L'arbre qu'on a coupé n'est pas sans espérance; il peut reverdir, il porte de nouveaux rejetons : quand sa racine aurait vieilli dans la terre, quand son tronc serait mort dans la poussière, il germerait à l'approche de l'eau, et ses feuilles renaîtraient comme au jour où il fut planté. L'homme, lorsqu'il est mort, est dépouillé et consumé, où est-il? Que ses enfants soient dans la gloire ou dans l'ignominie, il ne le saura pas.

Mais un coup plus terrible est reservé à la troisième offense, au crime de l'esprit, à l'orgueil, à ce crime de l'intelligence qui change les ténèbres en lumière et la douceur en amertume, qui appelle mal le bien et bien le mal, et qui livre le cœur et les sens de l'homme au délire de ses pensées.

Adorateurs de la raison humaine, vous qui êtes sages à vos propres yeux, et qui croyez à votre prudence, venez et voyez l'étonnant miracle de la puissance divine, qui, pour confondre votre orgueil, a placé, pour ainsi dire, le néant dans la vie. Dieu va rendre sensible à l'homme le néant dans lequel il a mérité de rentrer. L'homme avait voulu se faire dieu, il vient un moment où il ne sait plus même s'il est un homme. Approchez d'un mourant : ses sens se troublent, les objets ne lui apparaissent plus que dans un nuage, son corps va tomber en poussière, et, comme il ne voit ni Dieu ni son âme, il ne comprend pas où se réfugiera la vie au moment de la mort; il croit assister à la destruction de tout son être. Lui, qui n'avait pas cru à la mort pendant la vie, au moment de la mort il ne croit plus même à la vie. Regardez ceux qui l'entourent : quelle autre idée leur reste-t-il? Bientôt il est jeté dans la terre, le nom de cadavre même ne lui reste pas; il devient, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. Il a passé comme un songe, comme une vision de nuit. Eh bien! dites, mes frères, cette séparation des deux substances, cette destruction du corps, cette disparition de l'âme, l'ombre de la mort répandue partout, ce demi-néant, cette image du néant tout entier, cette imitation du néant n'est-elle pas la création la plus étonnante de la justice divine? N'est-ce pas là le juste châtiment de l'orgueil, la preuve de la souveraineté de Dieu et du néant de l'homme? Grands de la terre, vous êtes comme des dieux, on vous regarde comme les fils du Très-Haut, mais vous mourez comme les autres hommes, et, fussiez-vous sur le trône, le tombeau sera votre partage.

Vous avez vu, mes frères, ces orgueilleux qui, durant leur vie, ont voulu s'égaler à Dieu : vous avez passé, ils n'étaient déjà plus. *Comment*, dit Isaïe (XIV, 4-16), *a cessé tout à coup ce maître impitoyable, celui qui frappait les nations dans sa colère? Toute la terre s'est reposée en silence. Les cèdres du Liban ont vu avec joie ta ruine. Tu dors, ont-ils dit; qui maintenant s'armera contre nous? Les princes de la terre ont élevé leur voix dans le séjour de la mort, et ils ont dit : Eh quoi! tu as été blessé comme l'un de nous, ta gloire est tombée dans l'abîme, ton cadavre est étendu sur la terre, les vers forment ton vêtement. Comment es-tu tombé du ciel, astre brillant, fils de l'aurore? Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, je me reposerai près de l'aquilon, je serai semblable au Très-Haut. Et te voilà jeté au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près, et diront : Est-ce là cet homme qui a troublé la terre, qui a ébranlé les royaumes?* Ainsi tout est soumis à la mort, ainsi toutes les créatures se courbent devant le Tout-Puissant avant d'entrer dans le tombeau; elles disparaissent toutes en sa présence, pour nous apprendre que Dieu seul vit et règne dans tous les siècles; qu'il était hier, qu'il est aujourd'hui; que nous avons tous, tant que nous vivons, une vie d'emprunt; que Dieu seul est l'Eternel, que Dieu seul est la vie, que Dieu seul est grand, que Dieu seul est Dieu. Tous les mortels viennent dire successivement : *Omnis homo vanitas*, tout homme est vanité; et l'Eglise peut faire entendre à tous ces belles paroles : *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris: « Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. »*

Tout porte donc autour de nous les marques de la justice du ciel, et, quand nous voulons fonder ici-bas et nous faire une cité permanente, nous ressemblons à ces peuples qui élèvent leurs demeures sur un volcan à peine refroidi, quand le sol tremble encore de toutes parts.

Doutez maintenant, si vous le pouvez, de la chute de l'homme et de la vengeance divine. Cette chute originelle, sans laquelle tout serait inexplicable, est empreinte tout entière dans la misère et dans la mort de l'homme : Terre, terre, entends la voix du Seigneur : *Terra, terra, audi vocem Domini.* (*Jerem.*, XXII, 29.)

Voilà, mes chers frères, les leçons que nous donne la mort, et c'est ainsi qu'en nous punissant elle nous détache de la vie et de ses faux biens. Elle vous dit, à vous qui courez après les plaisirs du monde, que ces plaisirs vous égarent et vous trompent; à vous, séduits par l'éclat des richesses et des honneurs, que la gloire véritable est au-delà du tombeau; à vous, entraînés par les charmes d'une vaine beauté, que tout est cendre et poussière. Elle vous répète que tout ce qui est dans ce monde est plus vain que la vanité même. Elle vous crie qu'il faut éviter d'imiter Adam, succombant dans le Paradis

terrestre aux trois tentations, pour suivre l'exemple de Jésus-Christ, qui en a triomphé sur la croix,

Mes chers frères, ne vous faites pas d'illusions, la première mort subie par Adam, et que vous subissez vous-mêmes, cette mort qui depuis six mille ans atteint toute la race humaine, est une image de la seconde mort dont nous sommes menacés maintenant. Dieu vous dit encore aujourd'hui : Si vous mangez le fruit défendu, vous mourrez de mort, *morte morieris* (*Gen.*, II, 17), et le serpent nous tente par ces paroles : Vous ne mourrez pas de la seconde mort, Dieu est trop bon pour punir la faute d'un moment d'un supplice éternel. Prenez garde, cette parole du serpent, démentie par la première mort, le serait aussi cruellement par la seconde ; apprenez par le spectacle terrible qui est sous vos yeux, par cette mort la voie du genre humain, *viam universæ terræ*, apprenez que la justice de Dieu a des lois inflexibles. Vous êtes avertis, l'Apôtre l'a dit : *Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* (*Hebr.*, X, 31.) Tout ce que je viens d'étaler devant vous de misère et de corruption dans la mort est une figure de ce qui sera réalisé en enfer. Mais si Dieu est terrible dans ses vengeances, il est plein de douceur pour les hommes de bonne volonté.

Jesus-Christ a voulu mourir pour que l'homme pût revivre. Associons-nous donc à la mort du nouvel Adam, recevons-la avec le même esprit de sacrifice, acceptons-la comme le gage du salut, et nous serons rendus à la lumière et à la vie. Si un seul a péché, un seul a expié. L'unité est dans la faute, l'unité est dans la réparation. La mort, qui était un châtiment, devient un moyen d'amour, une preuve de la miséricorde divine. C'est ce que nous verrons dans la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

Depuis que la douleur et la mort étaient entrées dans le monde, les hommes tremblaient au seul nom de l'Eternel. Dieu apparaissait à tous les peuples comme le Dieu fort, le Dieu terrible. *Les douleurs de la mort m'ont environné*, s'écrie le Roi-Prophète, *les torrents de l'iniquité m'ont rempli d'épouvante, les horreurs du sépulcre m'ont investi. O mon Dieu! vous vous êtes creusé une retraite au milieu de la nuit, la nuit garde votre tabernacle; vous vous êtes enveloppé de la foudre et des tempêtes. Aux éclairs de votre visage, les nuées ont répandu la grêle et le feu; les fondements de la terre ont été mis à nu, à votre menace, Seigneur, au souffle de votre colère.* (*Psal.*, XVII, 5-9.)

Voilà sous quelles images le Dieu qui avait fait la mort se montrait aux nations. Cependant la miséricorde s'était manifestée le jour même de la justice. Dieu promit un rédempteur au moment où il punissait notre premier père. Quand le décret de mort fut rendu contre Adam, le Verbe divin s'offrit pour racheter l'homme. Il ne faut jamais séparer la miséricorde de la justice. La loi de grâce a toujours été annoncée au temps même de la loi de crainte. Le salut existe avant comme après la croix ; le sang de Jésus-Christ a été offert dès le commencement du monde; c'est ainsi que Dieu a fait de la mort le moyen de remonter à la vie.

Dieu a eu pitié de l'homme, dit saint Irénée; il l'a éloigné du Paradis terrestre et de l'arbre de vie, il l'a condamné à mourir pour mettre fin au péché, afin que, par la dissolution de sa chair, l'homme commençât à revivre.

Tout dans le Paradis terrestre souriait au premier homme ; tout lui parlait de la bonté de Dieu, mais non de sa justice. L'homme ne connaissait pas les effets terribles du péché; il ne pouvait pas se figurer la mort. Dieu a changé la condition des êtres intelligents et libres. Au lieu de les placer dans la lumière et dans la félicité, il se voile à leurs regards ; mais pour les attirer; il les sépare de lui dans le temps, mais pour leur faire craindre une séparation éternelle ; il les frappe de la mort du corps, mais pour leur faire redouter la mort de l'âme. La crainte, ce sentiment inconnu au premier homme, est devenu pour nous le commencement de la sagesse! Du décret de mort jaillissent des lumières que l'homme n'avait pas dans son immortalité.

Les maladies, les ténèbres, le feu, les angoisses de l'âme et du corps, toutes ces images de la justice et de la colère sont devant tous les yeux, et nous, ministres de la parole divine, nous pouvons parler de douleur et de mort à des esprits impérissables et immortels : nous pouvons, par la foi, les faire monter des obscurités à la lumière; par l'espérance, les élever de la douleur et de la mort à la félicité et à la vie; par l'amour, nous pouvons les faire passer de la crainte à la confiance, de la souffrance à la joie. Et alors nous comprenons pourquoi ces trois vertus du chrétien sont le triple lien entre l'homme et Dieu, lien qu'on ne peut pas rompre : *Funiculus triplex difficile rumpitur.* (*Eccle.*, IV, 12.)

Par une grâce admirable du Sauveur, la peine du crime est devenue l'instrument de la vertu. La mort est aujourd'hui un moyen de salut en même temps qu'elle est une pénitence et une expiation. Notre mort, dit saint Augustin, est la peine du péché; la mort de Jésus-Christ est la réparation du péché.

Vous allez voir, en effet, mes chers auditeurs, comment toute la vie de Jésus-Christ sert à effacer l'offense faite à Dieu par notre premier père, et vous admirerez encore ici le rapport de la réparation avec la faute, l'accord de la chute et de la rédemption.

Considérons d'abord Jésus-Christ voulant subir au désert les tentations de la race humaine, comme s'il avait eu à combattre en lui les trois cupidités qui la tyrannisent. A la tentation du fruit défendu, la tentation de convoitise, que répond-il? *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.* A la

seconde tentation, la tentation de curiosité, qu'oppose Jésus? *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu.* Enfin le Sauveur repousse la troisième tentation, la tentation de l'orgueil, en disant : *Retire-toi, Satan: il est écrit : Vous adorerez le Seigneur, et n'adorerez que lui seul.* (*Matth.* IV, 4, 7, 10.)

Voyez Jésus-Christ entrant dans le monde. *Mon Père*, dit-il, *vous n'avez pas voulu le sang des boucs et des génisses ; vous m'avez donné un corps, et je viens vous l'offrir.* (*Psal.*, XXXIX, 7, 8.) Le corps de Jésus-Christ a remplacé toutes les victimes des anciens sacrifices. Le premier acte de Jésus-Christ, en entrant dans le monde, a donc été le sacrifice de son corps.

Dans tout le cours de sa vie mortelle Jésus-Christ se propose la volonté de son Père. Au jardin des Olives, il s'écrie : *Que votre volonté se fasse, et non la mienne.* (*Matth* , XXVI, 39.) Au Calvaire, il rend le dernier soupir lorsqu'il a consommé tout ce que son Père voulait de lui ; sa vie est une vie toute de soumission et d'obéissance ; sa mort, l'abandon de son œuvre entre les mains de Dieu. Il a été obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. N'est-ce pas là le plus parfait exemple du sacrifice de l'esprit ? Du haut de sa croix, Jésus-Christ a voulu voir tous ceux qu'il aimait le plus : sa mère, Madeleine et Jean, afin de montrer qu'il offrait toutes ses affections à Dieu, et voilà l'immolation du cœur ! La vie et la mort de Jésus-Christ ont donc été le véritable modèle du sacrifice que l'homme doit à Dieu en réparation du triple péché d'Adam, sacrifice du corps, de l'esprit et du cœur. Aussi les engagements du baptême et de la vie religieuse portent-ils les trois caractères du sacrifice de Jésus-Christ ! L'homme, en renonçant à la chair, au monde, à Satan, s'engage à immoler tous les jours son corps, à sacrifier sa volonté à la volonté de Dieu, à renoncer à tous les biens de ce monde. La mort devient l'enseignement de la vie ; les trois désordres de la vie terrestre sont réparés : la volupté, la curiosité, l'orgueil, la chair, le monde, Satan, sont vaincus.

Pour vous associer à la rédemption et vous élever à Dieu, mes chers frères, pour éviter la seconde mort, il faut donc vaincre vos sens, vous dépouiller de toutes les affections que Dieu condamne, régler vos affections les plus légitimes en les rapportant à celui qui en est la source, abattre l'orgueil de votre esprit : c'est ainsi qu'unis à Jésus-Christ vous réparerez, en suivant les traces du second Adam, le mal fait par le premier ; c'est ainsi que, devenus sacrificateurs et victimes, vous offrirez à Dieu le véritable sacrifice, l'adoration en esprit et en vérité ; c'est ainsi que vous mourrez volontairement en esprit avant de subir la mort du corps. Dissipez l'illusion des objets extérieurs, détruisez l'ignorance de ce qui se passe dans votre cœur et le penchant que vous avez à vous estimer vous-mêmes. Les objets extérieurs nourrissent nos passions, l'ignorance de notre cœur nous empêche de reconnaître sa faiblesse, et l'estime de nous-mêmes nous fait omettre de demander la grâce si nécessaire dans tous les moments.

Par cette mort spirituelle, accomplie volontairement en nous, nous nous détachons du monde visible, nous déclarons préférer ce qui est éternel à ce qui passe, l'infini au fini, la réalité à l'ombre, Dieu à la créature. Nous anticipons sur le dernier jour et ne faisons plus de notre vie qu'une aspiration vers l'autre. Aussi les saints désirs du ciel et les saints désirs de la mort sont-ils tout le fond de la vie chrétienne ! Comment en effet aimerions-nous véritablement Dieu par-dessus tout, si nous n'aspirions à la vie éternelle qu'il promet à tous ceux qui l'aiment ? La mort est l'entrée, la porte de la vie céleste ; tous les saints ont aimé la mort. Sainte Thérèse répétait dans ses admirables extases : Je meurs de ne pouvoir mourir. Il faut souhaiter le ciel pour l'obtenir. Celui, dit saint Augustin, qui n'aura pas gémi comme exilé, ne se réjouira pas comme citoyen.

Mais ne confondez pas, mes chers auditeurs, cette sainte tristesse du christianisme avec la mélancolie du siècle, la tristesse qui, suivant l'Apôtre, opère la mort de l'âme. Tandis que l'impie désire la mort les yeux attachés vers la terre, le chrétien la désire les yeux levés vers le ciel. Ne croyez pas que les désirs de la mort nous détournent des soins de la vie, de l'amour du prochain ; en nous dégageant de nous-mêmes, ils nous rendent plus propres à servir les autres. Je suis pressé par deux désirs, disait saint Paul (*Philipp.*, I, 23, 24), le premier d'aller à Jésus-Christ, le second, mes chers frères, de rester avec vous tant que je vous serai nécessaire.

Le monde a pour lui les plaisirs des sens si passagers et si courts, les affections humaines si changeantes et si mobiles, les enivrements de l'orgueil bientôt suivis de dégoût et de tristesse, de trouble et d'angoisses. Le chrétien qui a fait le sacrifice de tout lui-même, qui s'est immolé à Dieu tout entier par la mort volontaire, trouve dans son cœur, dégagé du péché et du monde, une joie intime, une joie toute spirituelle, une paix que le monde ne donne pas et qu'il ne peut ravir, une onction secrète, un calme perpétuel, un repos, une douceur inaltérable, avant-goûts du ciel, qui nous font pressentir le bonheur que nous donnera la mort.

La mort est donc l'exercice de l'amour; c'est par l'image de la mort, dit Tertullien, que l'on s'accoutume à la foi, que l'on s'attache à l'espérance : *Per imaginem mortis fidei initiaris, spem meditaris.* On va creuser la terre et y jeter votre corps, qui ne sera bientôt qu'un peu de poussière : il faut croire que vous allez vivre ; il faut croire que cette chair qui se dérobe à votre vue, à votre toucher, à votre mémoire, deviendra d'invisible visible, d'impalpable solide, de rien quelque chose, et que le temps, qui la détruit, la rend à l'éternité; il faut croire que ce corps que les vers vont consumer sera brillant et glorieux ; il faut être plein d'es-

pérance et d'allégresse au milieu des pleurs de ceux qui nous voient mourir. Votre corps est couvert d'épaisses ténèbres : il faut être sûr que votre âme va contempler les splendeurs éternelles. Dieu vous sépare de tout ce que vous aimez : il faut croire qu'il vous aime d'un amour éternel ; il faut accomplir, au milieu des ténèbres et des ombres de la mort, l'acte d'abandon, les actes de foi, d'espérance et d'amour, qui sont tout l'homme spirituel. Quelle joie ! de dire avec le Roi-Prophète : *Mes jours s'évanouissent comme l'ombre, et je disparais comme l'herbe de la prairie ; mais vous, Seigneur, vous vivez éternellement. Les cieux périront, vous seul êtes toujours le même, vous seul subsistez éternellement, ô roi immortel et invisible ; je ne suis rien, mais vous êtes ; ma vie est en vous, j'espère en vous, je ne serai pas confondu à jamais.* (*Psal.*, CI, 12 *seqq.*; XXX, 1.)

Et maintenant, mes frères, vous comprenez toute votre destinée, la rédemption et la chute, la justice et la miséricorde ; vous connaissez le secret de la vie et de la mort, la science du bien et du mal vous est dévoilée ; vous savez que vous serez un holocauste de justice si vous n'êtes pas un holocauste d'amour : un holocauste de justice si vous attendez que la mort vienne vous frapper avant de vous être immolés vous-mêmes ; un holocauste d'amour si, à l'exemple de Jésus-Christ, vous renouvelez tous les jours votre sacrifice. C'est à vous à choisir : voyez si vous voulez devancer volontairement le sacrifice que vous ferez nécessairement aux portes de l'éternité. Si vous n'avez pas appris à mourir en esprit avant de subir la mort du corps, vous serez comme ces victimes parées de fleurs et qu'on traîne forcément à l'autel. Et quel auditoire pourrait mieux comprendre les idées de dévouement et de sacrifice que celui dont je suis entouré? Parmi ceux qui m'entendent, il en est peu dont la famille n'ait son héros ou son martyr. Mais si vous savez vivre et mourir pour les rois de la terre, si vous savez leur être fidèles, sachez donc, en renonçant à vous-mêmes, vivre et mourir pour le Roi du ciel. Vous le savez, mes frères, le sacrifice est la vie des sociétés et des familles ; nous appartenons tous à la patrie, nous lui devons tout notre sang. Que l'esprit de sacrifice se retire, et la société meurt ; qu'il se retire de la famille, la famille n'existe plus. La guerre, qui demande à tous les hommes le sacrifice de leur vie, n'existe que pour perpétuer parmi les hommes l'esprit de sacrifice. Les voluptés de la terre énervent les hommes et les peuples ; le dévouement, l'immolation de soi-même, grandissent les hommes et les nations. Les nations qui finissent dans les voluptés recommencent par la guerre. C'est par les idées de sacrifice que les liens de la société se fortifient, et que l'amour du prochain naît dans les cœurs. Les nations qui, au lieu de l'esprit de sacrifice, laisseraient prévaloir les idées de satisfaction et d'utilité, pour parler le langage moderne, tomberaient dans l'égoïsme et seraient bientôt détruites. Est-il étonnant que le ciel, l'autre patrie, exige les mêmes sacrifices, et que la religion ne soit autre chose que l'immolation et le dévouement ?

C'est par la douleur involontaire que l'homme entre dans cette vie misérable, c'est par la douleur volontaire qu'il entre dans la vie éternelle. L'image de la mère qui enfante un fils est l'image d'une âme qui s'enfante elle-même à une autre vie. C'est par les déchiremens et par les angoisses que l'homme naît à cette vie terrestre, c'est par le sacrifice et l'immolation que le chrétien naît à la vie céleste. Le sacrifice c'est l'âme des sociétés chrétiennes, c'est la liberté de l'homme s'immolant volontairement à Dieu.

Mes chers frères, nous ressemblons ici-bas, dit saint Grégoire de Nysse, à l'enfant encore dans le sein de sa mère, enveloppé d'épaisses ténèbres, plongé dans la chair et dans le sang. L'enfant ne connaît pas ce qui l'entoure. Si sa mère pouvait lui parler, elle lui dirait : Vous êtes en prison, dans les ténèbres ; cependant, près de vous, il est un monde rempli d'habitants, la lumière les inonde, ils respirent les plus doux parfums, ils mangent des fruits délicieux. Comment l'enfant pourrait-il imaginer la lumière, les parfums et les fruits ? Toutes les paroles de sa mère seraient pour lui un mystère incompréhensible. Encore quelques jours cependant, et cet enfant entrera dans ce monde où sa mère habite et qu'il ne voit pas !

Pour nous aussi ce monde est une prison, et nous sommes toujours au moment d'entrer dans cet autre monde, dans ce monde invisible où brille le soleil des esprits, mille fois plus beau que le soleil d'ici-bas ; monde où nous serons inondés de lumière et d'amour, où nous contemplerons Dieu dans son essence, où la mort et la douleur ne pénétreront jamais. Mais nous ne pouvons être introduits dans ce monde que par le sacrifice et les déchirements. Après les larmes viendra la joie. *Une femme, lorsqu'elle enfante,* dit Notre-Seigneur, *est dans la tristesse, parce que son heure est venue ; et, après qu'elle a enfanté son fils, elle ne se souvient plus de sa douleur à cause de sa joie, parce qu'un homme est né au monde.* (*Joan.*, XVI, 21.

Pour arriver au séjour de la gloire, que faut-il donc, mes chers auditeurs ? Vous le savez maintenant, il faut mourir deux fois, mourir volontairement, avant de subir la mort nécessaire et inévitable.

Deux grands spectacles sont devant nos yeux, la tombe et le Calvaire : la tombe, c'est-à-dire la mort naturelle, l'hommage forcé que le fils d'Adam rend à Dieu ; le Calvaire, l'hommage spirituel que le disciple de Jésus-Christ offre avec le rédempteur. Si l'homme ne veut pas monter au Calvaire, s'il ne veut pas mourir de la mort spirituelle, il n'en subit pas moins la mort naturelle, et, plus tard, la mort de l'âme. Si l'homme monte tout vivant au Calvaire, s'il accepte la mort spirituelle, il est uni aux mérites de Jésus-Christ, il expie, il répare, et il sort

du tombeau avec son divin maître, vainqueur du monde et de la mort. Marchons donc sur les traces de Jésus-Christ. Ces jours où nous entrons sont les jours de miséricorde et de salut, parce qu'ils nous rappellent sans cesse à la pensée de la mort et du sacrifice, parce qu'ils nous présentent sans cesse la chute et la rédemption. Souvenons-nous dans tous les moments que nous devons mourir. La mort est terrible au pécheur; pour le juste elle est un heureux passage d'une vie remplie de misères à une vie toute de délices.

Détachons-nous de tout ce qui passe, nous ne savons ni le jour ni l'heure. Perçons ces saintes obscurités qui séparent deux mondes, le monde des réalités et le monde des illusions; un voile épais est répandu entre Dieu et nous, l'éternité est par-delà ce voile. Encore un peu de temps, ce voile se lèvera pour nous, et nous reverrons ceux que nous avons perdus, et nous posséderons à jamais celui qui nous a sauvés de la mort, celui qui est la résurrection et la vie.

Ainsi soit-il.

SERMON III.

SUR LE CIEL.

Prononcé le dimanche de la Quadragésime, 28 février.

Torrente voluptatis tuæ potabis eos, quia apud te est fons vitæ, et in lumine tuo videbimus lumen. (*Psal.* XXXV, 9, 10.)

Vous ferez couler sur vos élus le torrent de vos délices, parce qu'en vous est la source de la vie, et dans votre lumière nous verrons la lumière.

Nous avons parlé, dans notre dernier discours, de la chute et de la rédemption, et des vains systèmes qui attaquent cet ordre de vérités. Nous avons dit que la mort était une justice et une miséricorde. En effet, elle nous unit au sacrifice de Jésus-Christ par la mort spirituelle, le détachement volontaire de tout ce qui passe, et l'union aux biens immuables, éternels. En nous unissant au Verbe divin, elle nous fait les cohéritiers de Jésus-Christ; elle nous rend participants de sa nature divine; elle nous élève à un bonheur dont nous n'aurions pas joui, quand même Adam aurait gardé son innocence.

Ceux qui de nos jours nient la chute et la rédemption, et qui nous disent que l'homme est sorti non du néant, mais de la substance divine, ont imaginé je ne sais quel bonheur humanitaire qu'ils ne peuvent eux-mêmes définir, rêverie ancienne de métempsycose qu'ils ont revêtue de formes nouvelles.

Tandis que ces prétendus philosophes nous ramènent à de vieilles erreurs par voie de raisonnement, des poëtes nous représentent les joies du ciel comme insuffisantes pour les anges et pour l'homme.

N'entendons-nous pas répéter maintenant autour de nous : Quelle est donc cette félicité dont on nous parle? A quoi peuvent s'occuper les bienheureux pendant l'éternité? Que veulent dire cet *amen*, cet *hosanna*, cet *alleluia* perpetuels?

Exposons aujourd'hui cette félicité des élus. Montrons les saints heureux dans le ciel, parce qu'ils ont la réalité et le complément de tout le bonheur que nous cherchons vainement sur la terre.

Cette félicité, nous la portons en nous, nous avons en nous le germe de l'éternité bienheureuse. Le ciel, c'est le développement de nos facultés en Dieu.

L'éternité bienheureuse ce n'est pas notre être perdu dans l'humanité, comme le disent les panthéistes, c'est Dieu en nous, et nous en Dieu.

En effet, le principe de tous nos plaisirs, de toutes nos joies, consiste ici-bas dans l'être, dans la connaissance et l'amour. Etre, connaître, aimer, voilà tout l'homme. Nous participons tous sur la terre à l'être, à la connaissance et à l'amour, mais les saints dans le ciel auront la plénitude de l'être, la plénitude de la connaissance, la plénitude de l'amour.

Oui, c'est seulement dans le ciel que nous aurons la plénitude de l'être, puisqu'en Dieu seul est la plénitude de la vie : *Apud te est fons vitæ;* la plénitude de la connaissance, puisque dans sa lumière nous verrons la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen;* la plénitude de l'amour, puisque Dieu fera couler sur ses élus le torrent de ses délices : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos.*

Portes de la céleste Jérusalem, ouvrez-vous, afin que nous puissions contempler la félicité des esprits immortels que l'Eglise honore! Sainte Jérusalem, Eglise des premiers-nés, en quel temps fut-il jamais plus nécessaire de parler de votre gloire que dans le temps où nous sommes, temps d'obscurité et d'aveuglement, où les hommes sont assaillis de doutes non-seulement sur la résurrection de leurs corps, mais sur l'immortalité de leurs âmes; temps de misère et d'ignorance, où la plupart de ceux qui vivent ne comprennent ni leur destinée éternelle ni leur fin, ni les desseins de Dieu sur eux.

Esprit saint, répandez sur moi vos clartés célestes. Daignez me soutenir et m'inspirer : c'est ce que je vous demande par l'intercession de Marie, à qui j'adresse la prière de l'Ange : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme aura dans le ciel la plénitude de l'être, et par l'être, nous n'entendons pas seulement l'existence, mais la santé, la richesse, la liberté, l'abondance, la souveraineté, la gloire, l'éternité. Quelle est ici-bas le première condition du bonheur pour l'homme? Le sentiment complet de la vie. L'enfant existe dans le sein de sa mère, et la vie est alors pour lui comme si elle n'était pas. Le coupable condamné à mort, qui attend dans une prison l'exécution de son arrêt, ne vit pas non plus; il n'existe, pour ainsi dire, que dans la crainte du moment qui le verra finir : tout est déjà frappé, anéanti autour de lui.

Eh bien! l'homme sur la terre est presque toujours dans l'état de cet enfant et de ce criminel. Le sommeil, qui lui enlève une

partie du sentiment de la vie, est une image de l'enfance; et, pendant le peu de temps qui lui reste, tout lui rappelle que ce monde va bientôt finir. Et cependant il apportait en naissant l'horreur de la destruction, la passion de l'immortalité. Vains désirs! trompeuse espérance! ces mondes répandus dans l'espace, cette terre où nous sommes, ont déjà vu des multitudes de créatures semblables à nous. Tout paraissait se rapporter à ces créatures durant leur passage ici-bas, et un jour a vu naître, un jour a vu mourir celui dont l'esprit sondait les abîmes, embrassait le présent, réfléchissait le passé, pénétrait l'avenir. Homme, tu bâtis, mais pour d'autres; la destruction menace toutes tes œuvres! Tu commences et tu n'achèves pas; l'être te manque, pour ainsi dire, à chaque instant.

Et voilà d'où viennent cet ennui, cette tristesse, le fond de notre nature! Ces générations qui ont passé sur la terre, la mort de ce qui nous a précédés, de ce que nous aimons, ce long convoi de six mille ans présent à tous les esprits, sont bien propres à jeter le deuil dans le cœur des hommes; et, au milieu des illusions dont les passions nous bercent, cette image terrible de la destruction ne peut s'effacer de nos regards.

Si l'on venait tout d'un coup dire aux insensés dont le cœur est plein de l'amour du monde que des milliers d'années vont être ajoutés à leur vie, et qu'ils posséderont pendant tout ce temps les objets de leurs passions, quels ne seraient pas leurs transports! Cependant, le terme de ces années arrivé, leur état serait le même. Un jour à peine s'est écoulé, dit saint Augustin, depuis qu'Adam est sorti du Paradis terrestre; mais que de siècles ont passé, et que sont-ils devenus? Si vous aviez vécu depuis le jour de la naissance d'Adam jusqu'à ce jour, vous verriez que votre vie aurait été bien rapide. Je sais, dit saint Grégoire de Nazianze, que nous regardons autrement les années à venir que les années écoulées: illusion de notre esprit! Elles s'enfuiront avec la même vitesse, le torrent du monde les emportera: dans un instant, nous serons étonnés de nous trouver arrivés au terme.

Ainsi la vie manque à nos désirs, à nos espérances, à nos plaisirs sur la terre. Sans cesse nous avons à craindre qu'elle ne nous échappe; et, comme si ce n'était pas assez de cette crainte, nous agrandissons notre supplice, parce que nous voulons ajouter à la durée le sentiment complet de l'existence, la richesse, l'abondance, la liberté, la gloire, la domination; et, pour acquérir ces biens, nous nous exposons à perdre cette vie même que nous voulons étendre.

Gloire, puissance, richesse, abondance, noms superbes et magnifiques, mais sur cette terre, où tout se termine par un tombeau, titres vains et stériles des biens dont la réalité est ailleurs.

Le sentiment de l'existence telle que nous venons de la considérer est donc le besoin le plus impérieux pour nous: tout ce qui finit, quelque long qu'il soit, est d'une bien courte durée, et la première condition du bonheur pour l'homme est la plénitude de son être, la certitude de l'éternité. Mais où la trouver, cette plénitude de l'être, cette certitude de l'immortalité? Religions des peuples, que nous offrez-vous après cette vie? Des ombres errantes dans des jardins, où elles regrettent les soins de la terre; des figures balancées dans des nuages; une moitié du genre humain, les femmes, condamnée à un néant éternel; l'autre, même dans le ciel, livrée à de honteuses voluptés. Œuvres des sages, systèmes des philosophes, vous ne contenez que des incertitudes sur l'immortalité de nos âmes, une ignorance presque absolue sur la résurrection de nos corps, et le *peut-être* du doute est le seul mot que l'on recueille de vos méditations et de vos recherches.

Ouvrez maintenant les livres de notre foi: quel langage différent et quelle merveilleuse conformité entre la parole de Dieu, la raison et la conscience de l'homme!

Je suis celui qui suis. (*Exod.*, III, 14.) Voilà comment Dieu se définit lui-même; Dieu est donc celui qui est par essence; toujours le même, immuable, éternel, immense, il a tout créé, il conserve tout. En lui il n'y a ni passé ni futur; il n'est dans aucun lieu, dans aucun temps.

Dieu est le seul puissant, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs; à lui appartiennent la gloire et un empire éternels. Il appelle ce qui n'est pas comme ce qui est. Il est le premier et le dernier. Sans défaillance, sans travail, sans lassitude, il agit continuellement. Il nous éclaire dans le soleil; il nous charme dans les sons, dans les parfums; il nous rafraîchit par l'air, par les eaux, il nous ravit par la variété des couleurs. Il étend sur le vide la voûte des cieux; il suspend la terre sur le néant; par sa puissance il soulève les mers; par sa sagesse il dompte leur fureur. Voilà, dit Job, une faible partie de ses œuvres; ce qu'il nous fait entendre n'est qu'un léger murmure: qui pourrait soutenir le tonnerre de sa puissance? Dieu est donc la source de l'être, de la vie, de la santé, de l'abondance, de la richesse, de la souveraineté. La vie, c'est Dieu; la puissance, c'est Dieu; la gloire, c'est Dieu: l'espace, le temps, l'immensité, l'éternité, c'est Dieu même. Il est celui de qui tout vient, par qui tout existe, en qui tout réside.

Eh bien! mes frères, l'homme est destiné à posséder dans le ciel la vie de Dieu, sa puissance, sa gloire, son éternité.

Dieu, dit saint Pierre, a ressuscité Jésus-Christ pour nous rendre participants de sa vie éternelle. L'homme est à la fois âme et corps; l'âme et le corps doivent donc se trouver réunis pour que l'homme existe dans le ciel. S'il est vrai que, dans toutes ses œuvres, Dieu n'ait rien fait en vain, il faut de toute nécessité que le corps soit immortel comme l'âme elle-même.

Ames des saints, non-seulement vous avez la certitude d'une vie impérissable, puisque

votre âme participe à l'être de Dieu, et que l'éternité est votre partage, mais vous voyez venir le temps où vos corps ressusciteront spirituels et glorieux. Et vous ne recevrez pas un corps emprisonné dans un étroit espace, mais un corps que rien n'arrêtera. « Où l'esprit des bienheureux voudra, leur corps sera, » dit saint Augustin. *Ubi spiritus voluerit, ibi corpus erit.* Nos corps, après la résurrection, dit saint François de Sales, auront, ainsi que nos âmes, la subtilité, l'agilité, l'impassibilité, la clarté. Dans la réunion du corps avec l'âme glorieuse, l'âme gouvernera le corps et le conduira partout sans aucune résistance ; il pénétrera en tous lieux sans rencontrer aucun obstacle ; il sera plus subtil que le rayon du soleil, plus agile que les mouvements de l'esprit ; il ira plus vite que le vent, aussi vite que la pensée. Il sera si lumineux que sa clarté surpassera la clarté du soleil.

Dans le ciel, plus de faiblesses, plus de maladies, plus de désirs, plus de crainte de la mort. L'Eternel, dit Isaïe (XXV, 8), précipitera la mort pour toujours. On n'entendra plus parler de violence ni de destruction. Les jours de larmes seront finis.

Les justes vivront éternellement de l'essence divine ; ils auront une santé, une jeunesse inaltérables. Ils ne participeront pas seulement à l'éternité du Dieu créateur, ils habiteront près de lui, ils recevront de sa main le diadème de gloire. Assis sur son trône, rois d'un royaume éternel, ils seront eux-mêmes ce royaume.

Que sont dès lors les infirmités, les douleurs, les défaillances, la mort même, sinon l'épreuve qui doit nous mériter la vie, les richesses, la gloire, l'éternité ? La terre n'est plus pour nous qu'un lieu de passage, et nous pouvons compter les heures qui nous approchent de la vie réelle comme le voyageur compte les bornes de sa route, et le pilote les nœuds du navire qui le porte au terme de sa course.

Vous qui cherchez à étendre votre vie sur cette terre, qui vous trouvez toujours comme à l'étroit ici-bas, qui joignez toujours à vos maisons une maison nouvelle, voudriez-vous habiter seuls au milieu de la terre ? Vous vous attachez à l'ombre, et vous abandonnez la réalité. L'amour des honneurs, la soif des richesses, le désir de la gloire, sont en vous des pressentiments d'un avenir qui ne passera pas. Faites-vous donc des trésors que la rouille et les vers ne consumeront pas. Là où est votre cœur, là est votre trésor.

Les saints, dit le grand évêque de Meaux, sont tellement embellis des présents de Dieu, qu'à peine l'éternité leur suffira pour se reconnaître. Est-ce là, diront-ils, ce corps autrefois sujet à tant d'infirmités ? est-ce là cette âme qui avait des qualités si bornées ? Ils ne pourront comprendre comment elle est capable de tant de merveilles.

Les chrétiens ont donc l'assurance que le complément de la vie leur appartient, que rien ne peut le leur ravir ; qu'ils participent à la gloire, à la puissance de Dieu même. Ils auront la vie éternelle, comme parle l'Eglise, la plénitude de la vie ; ils la posséderont dans leur âme et dans leur corps ; tout ce qui est à Dieu est à eux ; *Dieu sera tout en tous,* « *Deus omnia in omnibus.* » (I *Cor.*, XV, 28.) Le monde créé pour eux subsiste pour eux. Tant que cette semence des élus germera et produira des fruits sur la terre, dit un Père, la terre ne périra pas. La moisson faite et recueillie dans les tabernacles éternels, le monde entier se dissoudra. Les justes auront donc la plénitude de l'être. Nous venons d'établir cette grande vérité ; nous montrerons qu'ils auront aussi la plénitude de la connaissance, et que dans votre lumière, Seigneur, nous verrons la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen.* (*Psal.*, XXXV, 10.) Ce sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Vous le savez, mes chers auditeurs, nous naissons tous avec un ardent désir de connaître. Examinez toutes les conditions, pénétrez dans toutes les demeures, interrogez tous les âges, tous les sexes, vous entendrez parler d'objets qui excitent la curiosité des hommes. L'un cherche sur la terre des plantes inconnues ; l'autre de nouveaux astres dans le ciel ; le navigateur parcourt les mers, espérant toucher à des rivages où l'on n'ait pas encore abordé ; celui-ci communique aux pensées, aux sentiments une force nouvelle, celui-là combine des sons qui produisent des effets inattendus, et : Qu'y a-t-il de nouveau ? est un mot répété d'un bout de la terre à l'autre.

L'amour de la science est une des plus grandes passions de notre nature. Les anciens philosophes se privaient de tout pour se livrer à l'étude. Pythagore éprouvait des joies indicibles à découvrir les rapports des nombres, et, selon Platon, la souveraine volupté de l'âme consiste à contempler les relations des idées. Et cependant chacun de ces hommes n'étudiait qu'une partie des sciences humaines ! Il y a dans l'astronomie, dans l'histoire, dans la poésie, dans la musique, de quoi absorber la contemplation des plus grands esprits. Demandez au poëte, au musicien, à l'orateur, s'il est rien de comparable au bonheur qu'ils éprouvent à composer leurs vers, leurs accords, leurs discours ; tous vous diront que s'ils pouvaient éprouver à chaque instant les mêmes jouissances, ils ne concevraient pas de plus grande félicité. Mais nos facultés se lassent, et que de bornes à la science humaine ! L'erreur et l'obscurité sont à côté de nos lumières. La science des savants est bientôt épuisée ! Et par quelles douleurs parvient-on à trouver seulement le moyen d'apprendre ! Ces connaissances dont l'homme est si avide, il les acquiert par les veilles, par les fatigues, par les plus rudes travaux. Que de voyages il faut entreprendre ! que de lectures pour connaître les diverses nations du globe, leurs lois, leurs mœurs ! quelles longues études pour apprendre leurs langues ! C'est une misère, dit saint Augustin, de demeurer dans l'ignorance

c'est une autre misère d'en sortir par des moyens si laborieux et si pénibles. La science, a dit un de nos écrivains ascétiques, entre en nous par le sang, et toute cette science consiste à reconnaître notre ignorance. Battu par tous les flots, errant sous un ciel obscur, l'homme va se briser contre tous les écueils. Au lieu d'une vérité qu'il poursuit, c'est souvent une erreur de plus qu'il rencontre.

Les ténèbres dans lesquelles nous sommes plongés ne s'étendent pas seulement sur Dieu et sur les lois de l'univers; nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, et l'obscurité la plus profonde nous dérobe presque toujours le cœur et l'esprit de ceux que nous aimons. La vie de leur âme nous est voilée au moment où nous aurions le plus grand désir de la connaître.

Mais cette science que nous cherchons n'existe-t-elle pas hors de nous substantiellement comme l'être? Oui, sans doute, elle existe; mais qui l'a trouvée? « Où rencontrer la sagesse? où est le séjour de la science? dit un des plus anciens livres de l'Ecriture. (*Sap.* XXVIII, 12 seqq.) L'homme ignore son prix : elle n'habite pas la terre des vivants. L'abîme dit: Elle n'est pas en moi; et la mer : Je ne la connais pas. L'or, le cristal, le saphir, l'émeraude, ne sont rien auprès d'elle. D'où vient donc la sagesse? où est le séjour de la science? Elle est cachée aux yeux des mortels; elle est inconnue aux oiseaux de l'air. L'enfer et la mort ont dit : Nous en avons ouï parler. Dieu seul connaît ses sentiers; il sait le lieu où elle habite, lui qui voit jusqu'aux extrémités de la terre, qui contemple tout ce qui est sous les cieux. »

La philosophie ancienne, après avoir tout examiné, a déclaré que l'homme ne pouvait rien savoir de ses rapports avec Dieu si la vérité elle-même ne descendait sur la terre. Cette vérité, cette sagesse, cette science, la raison de Dieu et de l'homme, la lumière du ciel et de la terre est descendue du trône de Dieu; elle s'est faite chair, elle a paru conversant avec les enfants des hommes. Aussi voyez comme les ténèbres de l'idolâtrie se dissipent à la présence du Verbe incarné pour nous. Le soleil qui s'est levé à Bethléem n'a pas cessé d'éclairer la terre; les idoles sont tombées, l'esclavage est détruit, et l'unité de Dieu se répand tous les jours de plus en plus parmi les hommes. Sans doute Dieu est encore un Dieu caché : nous ne le voyons qu'à travers des énigmes. Cependant, que de grandeur dans ce que nous voyons de lui, dans cette voûte immense des cieux, dans ces abîmes d'air et d'eau qui nous environnent, dans ces astres qui nous éclairent! Pour peindre l'immensité de l'espace, un grand poëte a dit, en parlant de la chute des démons : « Ils tomberaient encore s'ils n'étaient retenus par les décrets de Dieu! » Et cette image n'a rien d'exagéré, car il y a telle étoile dont les rayons, en marche depuis la création, ne sont pas arrivés jusqu'à nous. Mais, si la nature nous donne ces grandes idées de Dieu, que dire de la révélation, qui nous a fait connaître la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, toutes ces merveilles opérées par la justice et par l'amour, et qui nous fait pénétrer ainsi dans les profondeurs de la Divinité?

La lumière de la terre charme nos yeux et nous découvre les objets. Mais qu'est-ce que cette lumière à côté de la lumière du ciel?

Sainte Thérèse, qui, dans un corps mortel, semble avoir été sur la terre un esprit céleste, a vu cette lumière; et elle assure que la lumière du soleil est comme une ombre à sa splendeur. « La lumière incréée, dit cette grande sainte, surpasse en splendeur et en beauté tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit pas, une blancheur inconcevable, une splendeur qui réjouit la vue et ne la fatigue pas, une clarté qui rend l'âme capable de voir cette beauté toute divine; enfin une lumière en comparaison de laquelle la lumière du soleil paraît si obscure que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour le regarder. »

Grâce à la lumière de la terre, notre œil embrasse tous les objets de l'horizon; il les voit, sans les confondre, avec leur merveilleuse variété, leur proportion, leur éclat; et si nous étions transportés tout à coup au centre de cet univers, nous pourrions contempler tous les soleils, tous les mondes jetés avec tant de profusion dans l'espace. Mais quand notre âme, l'œil du monde spirituel, verra le monde créé et le monde incréé, toutes les intelligences célestes et Dieu lui-même à la lumière même de Dieu, la lumière du Verbe, dites, mes chers auditeurs, n'aurons-nous pas cette plénitude de la connaissance, de la sagesse, de la vérité, de la science infinie qui nous échappe ici-bas? Notre âme sera partout au centre de la création, puisqu'elle sera en Dieu. Le Verbe est un océan de lumière et de science où les élus sont plongés, comme ils sont en Dieu le Père dans un océan de vie et de grandeur. Là nous boirons la sagesse à sa source même, nous verrons le Verbe à découvert, nous verrons tout, dit Bossuet, dans le miroir infini de la divine essence. Nous verrons la lumière dans la lumière : *In lumine tuo videbimus lumen.* Vous qui cherchez à pénétrer les secrets de la nature, cette curiosité vous a été donnée pour vous élever à la source de la véritable science, à cette lumière qui vous découvrira tous les effets dans leurs causes.

Aussi la contemplation, le ravissement et la beauté divine, voilà l'état perpétuel de l'âme des bienheureux. *Une voix d'allégresse et de salut a été entendue sous les tentes des justes: « Vox exsultationis et salutis in tabernaculis justorum.* » (*Psal.*, CXVII, 15).

Vous reverrez alors, mes chers frères, cette foule de circonstances dont Dieu vous a entourés, et qui auront contribué à votre salut. Votre joie sera semblable à la joie du voyageur qui, parvenu au sommet de la montagne, découvre le chemin qu'il a parcouru, les dangers dont son guide l'a préservé! Oh!

qu'il voudrait que ses frères, qu'il a laissés sur la terre exposés à toutes les erreurs, à tous les écueils de la route, ne connussent pas d'autre guide! Avec quels sentiments de reconnaissance les saints admirent dans le ciel comment la grâce affermissait leurs pas incertains et les défendait de leurs propres faiblesses; comment votre providence, ô mon Dieu, était attentive à veiller sur eux, à parler à leur cœur, à les entourer de grâce et de miséricorde; en un mot, ils discernent tous ces ressorts secrets que votre sagesse fait mouvoir pour nous attirer à vous; ces ressorts merveilleux par lesquels vous réalisez ce que vous nous avez dit de votre sollicitude et de votre tendresse : *In charitate perpetua dilexi te et attraxi te miserans.* (*Jerem.*, XXXI, 3.) Oui, vous apprendrez alors par quelles voies mystérieuses Dieu vous a conduits. Vous connaîtrez les raisons de tout ce qui vous est arrivé dans votre vie; vous saurez tous les secrets de votre histoire particulière et de l'histoire de l'humanité.

Sur cette terre nous ne pouvons pas toujours concilier la justice et la miséricorde, l'unité dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, l'union de l'humanité et de la divinité dans la personne de Jésus-Christ, la prescience divine, l'accord de la grâce et du libre arbitre. La science des sciences, pour nous ici-bas, c'est la foi, la foi qui ressemble à cette colonne, lumineuse d'un côté et ténébreuse de l'autre, qui guidait les Israélites dans le désert.

Dans le ciel, nous ne croirons plus, nous verrons Dieu face à face. *Nous serons semblables à lui*, dit saint Jean, *parce que nous le verrons tel qu'il est.* (I *Joan.*, III, 2.)

C'est alors que, contemplant le Verbe, la science, la sagesse de Dieu, la lumière du ciel, la source de toute beauté, l'origine de tout ce qui existe, de l'harmonie, des événements, le principe de notre salut, nous connaîtrons l'essence même des choses, le grand mystère de la création, de la chute des anges et de l'homme, la raison de la croix, ce dogme de l'amour, le mystère de Dieu, le mystère de l'homme, le mystère de l'univers!

Nous admirerons, nous aimerons et nous nous unirons à l'amour divin, le troisième principe de la félicité des élus : *Torrente voluptatis tuæ potabis eos :* Vous ferez couler sur vos élus le torrent de vos délices.

TROISIÈME PARTIE.

Nous n'éprouvons pas seulement le besoin de vivre dans tous les temps, dans tous les lieux, de connaître les œuvres de Dieu et Dieu lui-même, nous avons un cœur plus grand que le monde, et qui, pour se reposer, veut aimer un objet en rapport avec l'immensité de ses désirs. L'amour est tout le fond de notre nature : *Locus animæ in dilectione :* le lieu de l'âme c'est l'amour.

Nous avons tant de pente à aimer, dit un orateur chrétien, que nous préférons souffrir, languir, être dans le trouble, perdre la joie, le repos, la richesse, la conscience, l'honneur même, plutôt que de n'aimer rien. L'amour est un mouvement qui nous porte à l'objet aimé comme à notre souverain bien, comme à une nature supérieure qui peut suppléer à ce qui nous manque et nous rendre tout à fait heureux. Aussi voyez combien de mères, d'époux, d'épouses, d'enfants ont trouvé dans le sacrifice de la vie pour ceux qu'ils aiment une joie au-dessus de toutes les joies, une source de félicité au-dessus de tous les plaisirs du monde. Cependant que de mécomptes dans toutes les affections humaines!

Pour être heureux par ceux qui nous entourent, il faut rencontrer des personnes dignes de notre amour, n'en être jamais séparé, et ne jamais craindre de perdre leur tendresse. Ce n'est pas tout encore; il est nécessaire que notre cœur ne se lasse jamais, et trouve toujours dans ce qu'il aime un cœur qui réponde à la vivacité de ses transports.

Bien loin d'obtenir une pareille sécurité, nous tremblons à chaque instant pour l'affection, la santé et la vie de ceux que nous aimons; et si nous ou nos amis ne changeons pas, si nous ne nous lassons jamais dans les témoignages de notre tendresse, la mort survient et rompt les plus doux nœuds, les liens les plus légitimes.

Il n'est pas d'amour heureux sans possession assurée; et qui a jamais possédé ici-bas aucun objet de son affection avec sécurité? Cette pensée inquiète : Combien durera mon bonheur? *Hæc quandiu?* suffirait pour le troubler.

Aussi, mes chers auditeurs, entendez les soupirs de la terre, de cette vallée si bien appelée la vallée des larmes. L'amour et la douleur ont fait une alliance éternelle tant que l'homme n'aimera pas ce qui ne peut lui être ôté. La tristesse et le désespoir remplissent le monde, et l'on y répète sans cesse ce mot d'un poëte païen : « Nul n'est heureux sur la terre. » Je ne parle pas ici de toutes ces affections que la morale condamne, que la conscience réprouve. O mon Dieu! vous l'avez ordonné ainsi, une âme dans le désordre est à elle-même son supplice. Toutes ses joies sont empoisonnées par le remords, et une trompeuse félicité est la plus grande de toutes les misères : *Fallax felicitas major est infelicitas.*

Mais cet amour dont nous sentons le besoin n'existe-t-il pas sur la terre? Non, il habite hors de nous, comme la science et la vie. L'amour n'est pas dans l'homme, il est en Dieu qui le possède et qui en jouit éternellement. Il est une personne de la Divinité, un être subsistant, éternel, Dieu est amour : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 8.)

Le Saint-Esprit est cet amour infini, immuable, qui seul peut remplir notre âme, parce que notre âme est faite pour lui. Le Saint-Esprit, le lien du Père et du Fils, est un fleuve de joie céleste, un océan d'amour où le Ciel tout entier s'abreuve de délices,

et d'où se répandent sans cesse toutes les affections d'ici-bas.

Tournez les yeux autour de vous, voyez, depuis que l'amour divin s'est affaibli dans le cœur, combien de personnes se précipitent dans la mort pour échapper au supplice de vivre sans amour. On meurt dans l'éternité parce qu'on n'aime pas, et c'est là l'enfer; on meurt dans le temps, quand l'âme n'a plus aucun lien d'affection avec Dieu, et cette mort est bientôt suivie du suicide, parce que l'amour est la vie de notre âme comme l'âme est la vie du corps.

Ceux qui se sont précipités dans le tombeau manquaient d'air moral; ils vous l'ont dit, le monde les avait blessés, repoussés; le monde ne leur suffisait pas, et comme ils ne connaissaient pas d'autre bien, comme ils ne connaissaient pas Dieu, ils ont rejeté la vie loin d'eux comme un intolérable fardeau.

Les élus dans le ciel ne cesseront jamais d'aimer, et déjà les seuls heureux de la terre sont ceux qui aiment Dieu. Les justes croient qu'un Dieu est mort pour eux: ils se rappellent sans cesse cette parole de Jésus-Christ (*Joan.*, XV, 14 seqq.): Un ami peut-il donner une plus grande preuve d'amour à son ami que de mourir pour lui? et je donne ma vie pour vous. Vous êtes mes amis, et non mes serviteurs! Pensée douce et consolante! mystérieuse union de Dieu et de l'homme! vous êtes sans cesse présente à l'esprit du chrétien. Les fidèles savent que rien de ce qu'ils aiment ne périra; qu'ils sont eux-mêmes immortels, et, comme les biens immuables sont l'unique objet de leurs désirs, le monde est pour eux une épreuve de leur amour. Cet amour est plus fort que la vie et la mort. Les douleurs, l'obscurité, la séparation, ne les troublent pas; ils savent que tout arrive pour le salut, que Dieu nous rendra au centuple ce qu'il a semblé nous enlever: *Omnia propter electos* (II *Tim.*, II, 10), que tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu: *Omnia cooperantur in bonum diligentibus Deum.* (*Rom.*, VIII, 28.)

Ils ont un gage de l'amour divin et de la possession de Dieu même dans le sacrement de l'autel, et toutes les affections de père, de mère, d'époux, de frère, d'ami, sont des degrés par lesquels ils s'élèvent dans leurs cœurs jusqu'à l'amour qu'ils doivent à Dieu leur père, leur mère, leur époux, leur frère, leur ami.

Dans le ciel les justes aimeront les trois personnes divines et tous les esprits bienheureux. La paix, dit le Psalmiste, entourera la Jérusalem céleste et résidera au milieu d'elle; l'union la plus parfaite résidera entre tous les élus. Ils s'aimeront tellement que la félicité de chacun augmentera la félicité de tous, et le bonheur de tous sera le bonheur de chacun. Divine union des cœurs, saintes délices, vous êtes déjà la félicité sur la terre, que serez-vous dans le ciel? Tous les élus sont de véritables amis, des frères; ils possèdent le même héritage, le même Dieu! Là n'existent plus l'envie, la haine, les dissensions; là règnent la charité, la bénédiction, la joie! Les saints ne sont pas seulement unis avec Dieu, ils le sont entre eux et avec nous: nous sommes sans cesse présents à leur pensée, ils participent à tous les biens dont nous jouissons.

Après votre départ de ce monde, dit Origène, votre époux, vos enfants, vos frères, recevront plus de secours que si vous étiez demeurés avec eux. Rien, écrivait saint Paulin à son ami, ne t'arrachera de mon souvenir pendant toute la durée de cet âge accordé aux mortels. Tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme, et lorsque, délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque astre du ciel que me place le Père commun, je te porterai en esprit, et le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi; car cette âme qui, survivant à ses organes détruits, se soutient par cette céleste origine, conserve ses affections comme elle garde son existence: pleine de vie et de mémoire, elle ne peut oublier non plus que mourir.

Les âmes bienheureuses savent donc tout ce qui intéresse les personnes qui leur sont attachées par des liaisons particulières.

Ames saintes, oui, vous voyez tout ce qui nous arrive, vous suivez tous nos mouvements, vous secondez toutes nos entreprises, vous priez continuellement pour nous, votre bonheur est comme suspendu par nos épreuves.

Dieu de mon cœur, Dieu mon trésor et mon partage, si la Jérusalem céleste n'était pas toujours le principal objet de ma joie et de mes désirs; si je pouvais considérer comme une demeure stable la tente sous laquelle je m'abrite en passant; si je ne regardais pas comme une preuve de vos miséricordes les amertumes et les dégoûts que vous répandez sur les affections du monde, ah! que ma langue sèche dans mon palais! Faites, ô mon Dieu, que je n'oublie jamais que les maux d'ici-bas n'ont aucune proportion avec les biens de l'éternité, et que je ne cesse pas un moment d'aspirer au lieu où l'on vit véritablement, lieu où résident la vie, la science, l'amour.

Voilà donc le mystère de cette félicité éternelle que Dieu réserve aux vainqueurs du monde. Notre âme, dans le ciel, aura la plénitude de l'être, la plénitude de la connaissance, la plénitude de l'amour, et, par conséquent, la plénitude du bonheur, la plénitude de la joie. Dieu sera notre breuvage, notre nourriture, notre lumière, notre soutien, notre trésor, notre couronne, notre gloire. Jérusalem, en toi est la demeure de tous ceux qui se réjouissent: *Lætantium omnium habitatio est in te.* (*Psal.*, LXXXVI, 7.) Là tout nous sera donné, puisque Dieu se donnera lui-même à nous avec son éternité, sa puissance, sa raison, son Verbe, son esprit, son amour, sa gloire, ses extases, ses délices, son éternelle féli-

cité; là nous le verrons, nous le posséderons, nous l'aimerons.

S'il existe sur la terre tant de bonheur dans la certitude d'être aimé par des créatures qui ne peuvent rien ajouter cependant à notre amour, et à qui nous ne pouvons rien donner nous-mêmes, quelle sera notre joie d'être unis à l'amour de Dieu, qui seul peut élever à l'infini notre puissance d'affection en nous découvrant sans cesse de nouveaux motifs de l'aimer, en nous inondant, en nous enivrant de délices !

Réunissez tous les plaisirs que vous avez goûtés, ceux dont tous les hommes ensemble ont pu jouir, ces plaisirs viennent de Dieu, et ils ne sont qu'une parcelle des délices dont les élus seront enivrés.

L'amour, ici-bas, est comme ralenti par les ténèbres qui nous cachent la bonté suprême. L'âme voit peu ou mal les objets spirituels de cette vie; mais lorsque la mort aura chassé les obscurités qui nous environnent, quand nous verrons le Dieu qui nous aime, rien n'égalera notre amour.

Le chrétien qui sent toute la grandeur du sacrement de nos autels éprouve déjà des joies au-dessus des joies de la terre; il trouve dans cette divine nourriture une abondance de paix que le monde ne peut donner. Si tous les transports des hommes ne sont rien auprès de ses transports, que sera-ce quand, les voiles étant levés, la créature se verra aimée de son Créateur, et que les trois personnes divines, la vie, la science et l'amour, viendront substantiellement et visiblement habiter en nous ? Alors, pour parler le langage des Pères, l'esprit humain périra dans cette union et, en quelque sorte, deviendra Dieu. C'est ici l'océan du ciel au lieu des gouttes d'eau de ce monde; c'est l'auteur de tous les soleils au lieu des rayons d'un soleil; c'est le cœur de l'homme qui s'élargit assez pour devenir le temple de Dieu.

Beauté des couleurs et de la lumière, douceur des sons, des parfums et de l'harmonie, cieux, océan, terre, soleil, qu'êtes-vous auprès des trésors de la vérité éternelle, des secrets du ciel, des splendeurs éclatantes du grand jour de Dieu? Vous êtes des voiles, des ombres, des images; encore un peu de temps, et vous aurez disparu, et toutes ces impressions délicieuses que produisent sur nous les arts, les parfums, la lumière, l'harmonie, Dieu les produira immédiatement sur nos âmes. Nous serons dans l'essence divine comme au milieu de l'air qui nous environne; la gloire céleste remplacera l'éclat du soleil; l'amour divin, le feu qui nous réchauffe; la parole éternelle, le pain qui nous nourrit; nous entendrons la voix de Dieu plus douce à nos oreilles que toutes les harmonies de la terre; nous habiterons le palais de son éternité. Si les temples, les palais bâtis par la main des hommes, nous ravissent d'admiration, que sera le temple, le palais où Dieu lui-même habite ? Que dire de cet édifice préparé depuis six mille ans, dans le silence, par le grand architecte des cieux? Là nous verrons toutes les âmes plus diverses que les feuilles des forêts, plus variées que les pierres précieuses, les astres et les fleurs; là paraîtra toute la gloire des enfants de Dieu, comme parle saint Paul. (*Rom.*, VIII, 21.)

Nous ressemblons maintenant à ces nuées sans couleur flottantes dans l'espace, et qui ne sont rien jusqu'à ce qu'elles brillent de l'éclat du soleil. Dans le ciel nous resplendirons de tout l'éclat de la Divinité. Dieu sera uni à des dieux ; nous serons divinisés avec Jésus-Christ. Ainsi parle saint Grégoire de Nazianze. Plus nous aimons Dieu, dit saint Clément d'Alexandrie, plus nous lui ressemblons, plus notre nature se mêle et se confond avec la sienne.

Et maintenant, mortels plongés dans l'assoupissement, éveillez-vous; vous l'avez entendu, Dieu uni à des dieux, *Deus diis unitus*, voilà le ciel. La vie, la science, l'amour, voilà cet *hosanna*, cet *amen*, cet *alleluia* perpétuels dont parle l'Eglise, voilà l'immense promesse enfermée dans quelques paroles.

Quand tout sera fini et que l'espace sera peuplé par les enfants du Verbe, par les enfants du Christ, plus brillants que des soleils, allant sans cesse d'éternité en éternité, *in perpetuas æternitates*, de clartés en clartés, *de claritate in claritatem* (*Dan.*, XII, 3.), d'amour en amour, comment le soleil et l'univers ne disparaîtraient-ils pas devant leur éclat? Quoi d'étonnant alors que le ciel doive être roulé au dernier jour comme un vêtement, et les étoiles s'obscurcir?

A la vue de tant de merveilles, répétons avec le Psalmiste : *Quand irai-je paraître devant la face de mon Dieu?* (*Psal.*, XXXXI, 3.) Quand nous sera-t-il donné d'entendre cette parole : *Possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matth.*, XXV, 34); *entrez dans la joie de votre Dieu* (*Ibid.*, 23). *Seigneur, je serai rassasié lorsque vous me découvrirez votre gloire.* (*Psal.*, XVI, 15.)

Exilés de cette vie, aspirants de l'éternité, éloignés des rives du Jourdain, assis sur les bords des fleuves de Babylone, pleurons en nous souvenant de Sion.

Le chemin du ciel est ouvert maintenant, nous pouvons y entrer au sortir de la vie. Que faut-il pour cela ? Suivre celui qui en a ouvert les portes. Nous l'avons vu aujourd'hui conduit au désert et tenté par l'ennemi du genre humain. Il a tout surmonté. Combattons légitimement : *Qui legitime certaverit* (II *Tim.*, II, 5), et il n'est pas de tentation que nous ne puissions vaincre. Ne dites pas : Je ne puis résister à tel penchant. Saint Bernard dit que c'est là une parole d'infidélité plus que de faiblesse, parce qu'il est de foi que vous pouvez tout avec Dieu, et que Dieu ne vous refusera jamais sa grâce. Non, vous ne serez jamais éprouvés au-dessus de vos forces.

N'oubliez donc pas, au milieu de vos combats, les paroles prononcées en ce jour : *L'homme ne vit pas seulement de pain* (*Matth.*

IV, 4; *Deut.*, VIII, 3); *Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu : Vous n'adorerez que Dieu seul.* (*Deut.*, VI, 13; *Matth.*, IV, 7.) Vivez de la pensée de Dieu, de la parole de Dieu, de l'amour de Dieu. Voilà les aliments de vos âmes, qui les empêcheront de périr. Puisez sans cesse aux sources de la vie; voyez la lumière dans la lumière, marchez dans l'amour. C'est ainsi qu'après avoir goûté le bonheur des élus sur la terre, vous serez introduits dans le sanctuaire éternel, où la Trinité tout entière vous inondera sans cesse d'un torrent de vie, de science et d'amour. Ainsi soit-il.

SERMON IV.

SUR LA FOI (2).

Est autem fides sperandarum substantia rerum et argumentum non apparentium. (*Hebr.*, XI, 1.)

La foi est la substance des choses que nous espérons, et la preuve de celles que nous ne voyons pas encore.

La raison est un flambeau placé entre les mains de l'homme pour lui faire connaître l'univers, et, par l'univers, le Créateur, le Dieu éternel, et ce flambeau nous sert encore à nous amener à Jésus-Christ comme à l'envoyé de Dieu, en nous présentant l'ordre de preuves le plus convaincant et le plus persuasif de sa mission divine : les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme. Mais la raison toute seule, malgré les assertions contraires de quelques philosophes modernes, était incapable de nous révéler la Trinité, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, la puissance, la raison, l'amour, et les rapports de l'homme et de Dieu. Celui qui habite au sein du Père pouvait seul nous manifester les splendeurs de la lumière inaccessible, les profondeurs du sanctuaire impénétrable.

La foi, initiation, commencement de la vie future, pour parler le langage de saint Thomas, est la lumière qui nous découvre ces vérités célestes que le genre humain n'aurait pu trouver, ces vérités éternelles qui triomphent du temps, ces vérités sublimes, supérieures, mais non contraires à la raison. La foi nous est donnée comme supplément de notre intelligence, pour nous conduire de la mort à la vie, du temps à l'éternité, de la terre au ciel. *Argumentum non apparentium.* La foi et la raison sont donc les deux moyens par lesquels Dieu nous élève jusqu'à lui. Séparer la raison de la foi ou la foi de la raison serait une égale erreur; la raison et la foi se prêtent un mutuel secours pour nous préserver de tous les écueils. Les objets de notre croyance, la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, voilà le domaine de la foi; les motifs de notre croyance, c'est-à-dire les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme, voilà le domaine de la raison. Les motifs de notre foi sont appuyés sur des preuves irréfragables, les objets de notre foi, participant à la nature même de Dieu, sont incompréhensibles pour nous. Il en est de même de toutes les choses visibles.

La raison et la foi, la nature et la religion, venant du même auteur, doivent avoir le même caractère. Aussi toutes les obscurités de l'ordre de la grâce ont des obscurités correspondantes dans l'ordre de la nature.

Le doute n'est pas possible; il n'est pas permis de dire : Je voudrais bien, mais je ne puis croire. Tous les hommes peuvent et doivent croire, parce que tous les hommes sont doués de raison, et que la raison nous conduit infailliblement à la foi. Telle est l'idée fondamentale du plan d'instructions que nous développerons devant vous durant ces jours de grâce et de salut.

Nous nous efforcerons, par le spectacle de l'univers visible, de nous élever à la contemplation des choses que nous ne voyons pas encore, selon ces paroles de mon texte : *Argumentum non apparentium.*

Ce qui retarde le plus le progrès dans la perfection, c'est, comme on l'a dit, d'avoir des idées communes de Dieu et des mystères, et de tout ce qui concerne la foi. Nous gardons au milieu de notre misère une sorte d'élévation qui ne nous permet de nous intéresser qu'à ce qui est grand. Nous nous attacherons donc, dans la suite de nos discours, à montrer que rien n'est plus sublime que la religion.

Examinons l'accord des principaux dogmes de la religion avec les mystères de l'univers, nous verrons ensuite les avantages que ces dogmes ont apportés au monde; car les objets de notre foi ne doivent pas seulement satisfaire notre esprit, *argumentum non apparentium*, ils doivent encore répondre aux besoins de notre cœur, *sperandarum substantia rerum;* ainsi nous verrons que dans la religion, comme dans l'univers, tout existe pour le bonheur de l'homme, tout satisfait sa raison : en deux mots, analogie des mystères de la religion avec le monde physique, analogie de ces mystères avec les besoins du monde moral, voilà tout le partage de ce discours.

Esprit-Saint, vous qui révélez à notre cœur les mystères que le Verbe divin manifeste à notre intelligence, donnez-nous de pratiquer ce que Jésus-Christ nous a enseigné. Nous vous le demandons par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

« L'univers est tout d'une pièce comme l'Océan, » selon la belle expression d'un philosophe, et toutes les parties du monde spirituel sont tellement liées entre elles qu'il est impossible de rien abandonner à l'erreur ou au doute sans compromettre l'ordre tout entier, et avec l'ordre, la raison, le salut et le bonheur des hommes.

Les merveilles de l'univers, objet de notre admiration, sont l'œuvre de la puissance di-

(2) Chaque partie de ce discours a formé une instruction : la première a été donnée le mardi 3 mars, et la seconde le jeudi 5 mars.

vine. Les cieux racontent la gloire de l'Eternel, et toute la création est un hymne en l'honneur du Dieu dont le nom est écrit sur les étoiles comme sur la poussière du désert. Les dogmes de la foi sont la révélation apportée aux hommes par Jésus-Christ et consacrée par la mort d'un Dieu pour nous faire connaître toute l'étendue de son amour. Les dogmes sont des faits divins, des faits visibles, qui racontent la sagesse et l'amour de Dieu, comme les ouvrages de la nature révèlent sa puissance.

Si le fait que je ne comprends pas dans la nature est sous mes yeux, dans la religion aussi la parole de Dieu, la parole de Jésus-Christ est visible pour moi. Les mystères de la religion sont donc des faits comme ceux de la nature, des faits d'un autre ordre, mais des faits non moins réels. Lorsque j'ai reconnu Jésus-Christ comme Dieu, et que je suis assuré de la réalité de ses paroles, ce qu'il a dit est vrai pour moi, et ma raison accepte toutes ses paroles, quelque incompréhensibles qu'elles soient.

Ceux qui refusent de croire aux dogmes révélés, parce que ces dogmes sont des mystères, seraient obligés, pour être conséquents, de ne pas admettre ce qu'ils voient, car tout est mystère autour d'eux ; il est aussi impossible au philosophe d'expliquer une goutte d'eau, un grain de sable, qu'au théologien de comprendre la Trinité et l'Incarnation. Le christianisme a des mystères. Quoi d'étonnant ! l'univers en est rempli. Au lieu de chercher à pénétrer le *comment* et le *pourquoi* des choses surnaturelles et divines, il faut s'attacher seulement à savoir ce qui est ou ce qui n'est pas révélé, comme la science est obligée d'admettre les faits, sans en connaître les causes.

Ne dites donc pas : Je ne veux pas croire ce que je ne puis comprendre, car vous seriez conduits à ne croire ni la création, ni l'éternité, ni l'homme, ni le temps, ni l'espace, ni la durée, ni l'univers. Cherchez seulement ce qui existe et ce qui est révélé de Dieu, et quand vous aurez reconnu un fait divin ou une parole divine, abaissez votre raison, et répétez avec un philosophe du dernier siècle : « Etre des êtres, je ne puis te comprendre, mais ma grandeur est de m'anéantir devant toi. » Cet acte d'humilité fait partie du sacrifice que l'homme doit à Dieu.

Nous développerons plus tard cet ordre de vérités, écartons aujourd'hui l'objection prise des obscurités de la foi, et montrons comme les faits de l'univers renferment des obscurités de même nature que les faits révélés.

Quels mystères vous paraissent surtout incompréhensibles et confondent votre raison? Un Dieu présent partout, un Dieu engendrant un Dieu, un Dieu en trois personnes, un Dieu fait homme, un Dieu mort sur une croix, un Dieu nourrissant chaque jour l'homme de sa substance.

Eh bien ! vous allez voir qu'en demandant à votre raison son assentiment pour ces mystères, nous ne vous demandons de croire que ce que vous admettez tous les jours dans les choses qui sont sous vos yeux. Nous ne prétendons pas expliquer ce qui est inexplicable, mais, par des similitudes, faire entrevoir aujourd'hui la possibilité des mystères.

Quelle idée avons-nous de Dieu ? Dieu est un pur esprit, un être simple, indivisible, immuable, éternel, nécessaire, indépendant. Comment comprendre, dites-vous, que le même être soit à la fois présent dans les moindres parties de l'univers et dans l'univers entier? Mais l'âme de l'homme n'est-elle pas présente au même moment dans tout son corps, et ne l'anime-t-elle pas tout entier ainsi que la moindre de ses parties? Dieu est donc dans l'univers comme notre âme dans le corps qu'elle habite, invisible en son essence, visible et palpable en ses œuvres.

Un Dieu peut-il venir d'un Dieu ? *Celui-ci est mon Fils bien-aimé.* (*Matth.*, III, 17.) *Je l'ai engendré avant l'aurore.* (*Psal.*, CIX, 3.) C'est ainsi que Dieu parle de son Verbe. Le Verbe est l'image de Dieu, la sagesse divine, la lumière du ciel. Voyez un miroir, placez-le devant un objet, c'est l'objet lui-même qui s'y réfléchit. Le Verbe est aussi la parole de Dieu. La parole, fille de la pensée, est la parfaite image de notre pensée : image passagère, parce que tout en nous est passager; mais en Dieu la parole et la pensée sont des personnes distinctes et éternelles. Le Verbe est la lumière du ciel. Nous voyons les objets, leurs couleurs et leurs formes, grâce au soleil. Où découvrons-nous les vérités sur lesquelles nous sommes tous d'accord, si ce n'est dans une lumière universelle, le Verbe?

Dans le mystère de la Trinité, nous disons que trois ne font qu'un sans prétendre que trois dieux soient un seul Dieu. Nous affirmons simplement qu'il y a trois personnes en Dieu. La nature humaine nous sert ici de lumière pour croire ce grand mystère ; car, si la Trinité nous présente un Dieu en trois personnes, l'âme de l'homme nous offre en elle trois attributs distincts, l'être, la raison, l'amour, tous trois ne faisant qu'une seule âme; et ces trois facultés ne sont pas plus trois âmes que les trois personnes divines ne sont trois dieux. Ainsi, selon la parole de saint Augustin, les traces de la Trinité sont dans l'âme de l'homme : *Vestigia Trinitatis sunt in anima hominis.* Il y a toutefois cette différence que ce qui est propriété, faculté dans l'homme, est personne distincte et subsistante en Dieu.

Notre âme est pensée, parole et volonté. Il n'est d'homme complet pour nous que celui qui doit établir un parfait accord entre toutes ses facultés. Sa parole doit être l'expression de sa pensée, et ses actions procéder de sa pensée et de sa parole ; s'il agit autrement qu'il ne pense ou ne parle, il est un homme inconséquent ou faible, et il tombe dans le mépris. Admirable image de

l'unité, de la multiplicité et de l'accord qui existent dans la Trinité !

Vous avez vu la Trinité au-dedans de nous; vous allez la voir hors de nous. Le soleil n'en est-il pas une brillante image? Sa substance produit la lumière, comme le Verbe est engendré de Dieu le Père, et de cette lumière et de cette substance procède la chaleur, comme le Saint-Esprit, l'amour, procède du Père et du Fils, de l'être et de l'intelligence.

Par le mystère de l'Incarnation, une des personnes divines, le Verbe, la Raison, la Sagesse, est à la fois homme et Dieu. Le Verbe est Dieu dans les splendeurs éternelles, il est homme dans les douleurs de la rédemption, et la nature humaine et la nature divine en Jésus-Christ ne forment qu'une seule personne. C'est là sans doute un mystère difficile à comprendre. Mais l'homme aussi est une substance spirituelle unie à une substance matérielle, et l'âme et le corps ne font qu'une seule personne. Qui peut rendre notre corps dépendant de notre pensée, notre pensée dépendante d'un mouvement de notre corps? Comment naît la pensée en nous? comment s'opère le mouvement? Ces deux mystères de l'homme et de Dieu se soutiennent et s'éclairent l'un par l'autre. La nature humaine, la nature divine, sont unies dans le Rédempteur, comme en nous la nature matérielle et la nature spirituelle.

L'homme est, par l'union des deux substances, à la fois corruptible et incorruptible, immortel et mortel. Quand nous disons : Dieu est mort sur la croix, ne disons-nous pas dans le même sens : L'homme meurt, quoique l'âme ne meure pas non plus que Dieu?

Nouveau prodige d'amour! Contemplez maintenant le mystère de l'Eucharistie. Vous avez peine à concevoir que Jésus-Christ se multiplie sur les autels et se donne à des milliers de personnes à la fois, que le Verbe incarné entre dans toutes les églises au même moment; et ne voyez-vous pas le soleil, corps subtil et lumineux, moins parfait que le corps de Jésus-Christ, entrer, comme pour manifester ce divin mystère, dans toutes les églises en même temps? Soleil de justice et d'amour, seriez-vous moins pénétrant, moins universel que le soleil des corps, Verbe éternel, qui êtes le soleil des âmes? Jésus-Christ et le soleil se trouvent sur les mêmes autels. Jésus-Christ se multiplie dans les hosties, le soleil multiplie son image dans des miroirs, et cette image échauffe et brûle. Si le corps de notre Seigneur se multiplie à l'autel, la parole multiplie la pensée pour des milliers de personnes, et un flambeau allume des milliers de flambeaux !

Continuons ces analogies. Jésus-Christ transforme sur l'autel la substance du pain et du vin en sa chair et en son sang, et, par la nourriture que nous prenons, le pain et le vin se changent en notre corps; le pain et le vin deviennent de la chair et du sang en nous, le pain et le vin deviennent sur l'autel la chair et le sang de Jésus-Christ.

Le prodige de la greffe se reproduit dans l'Eucharistie. Le vieil Adam devient le nouvel Adam, comme le sauvageon, avec ses fruits amers, devient un arbre aux fruits savoureux. Voyez cette âme qui a senti la douleur d'avoir offensé Dieu; elle a reçu en elle, par le repentir, l'incision salutaire, et la communion, lui apportant le germe de l'immortalité, la vivifie et en fait une créature nouvelle; la Divinité est entée sur l'humanité. Le vin de la terre fortifie notre corps, le vin de l'autel fortifie l'âme, et le Verbe s'unit à un corps pour nous montrer que notre âme peut s'unir à Dieu.

Admirez l'enchaînement des mystères de la création et de la rédemption, de la nature et de la grâce. Un homme et une femme, Eve et Adam, ont donné la mort à tout le genre humain ; un homme et une femme, Jésus-Christ et Marie, ont donné la vie à toute l'humanité. Quoi de plus simple dans le plan de Dieu que la substitution de Marie à Eve, de Jésus-Christ à Adam? Le vieil Adam nous a transmis un corps périssable, le nouvel Adam nous rend un corps immortel. Le corps de Jésus-Christ a été formé par l'Esprit-Saint sans l'intervention de l'homme, dites-moi comment a pu être formé le corps du premier homme, sinon immédiatement par Dieu lui-même.

Comprendrez-vous, mes frères, qu'une école de prétendus philosophes, qui a couvert la France de ruines, ait pu, pendant cinquante ans, égarer le monde avec des objections démenties par les faits les plus éclatants de la nature ?

Ils demandaient pourquoi des hommes entre eux et Dieu pour leur transmettre sa parole et sa vérité, et ils voyaient Dieu, au lieu de nous créer tous en même temps comme les anges, chargeant des hommes de nous transmettre la vie, et la vie de l'intelligence se propageant de la même manière que la vie sensible. Le sacerdoce transmet la vérité, la paternité transmet la vie. L'œuvre du Père et l'œuvre du Fils sont soumises à la même loi, preuve d'unité parfaite dans la Trinité, et marque éclatante de la vérité chrétienne!

Quel bruit n'ont-ils pas fait de la transmission du péché d'Adam à toute sa race! Cette transmission leur paraissait contraire à toutes les idées de justice et de bonté divines, et ils refusaient de voir les maux héréditaires parmi les hommes, et les enfants punis dans leur sang pour les désordres de leur père. Ils demandaient comment Dieu avait envoyé le déluge, exterminé des populations entières, frappé de lèpre les murmurateurs, ouvert la terre sous leurs pieds. Mais le Dieu de Moïse n'est-il pas le Dieu de la nature, et ce Dieu de la nature n'a-t-il pas créé la mort, la guerre, les fléaux, la peste, les tremblements de terre, les volcans, les révolutions? Ils appelaient le Dieu des chrétiens un Dieu cruel; mais ils devaient donner le même nom au Dieu de l'u-

nivers, anéantir Dieu partout, car il y a ici parité; et puisqu'ils accusaient le Dieu de la Bible, il fallait accuser le Dieu de la nature, ou bien il fallait reconnaître que le Dieu de l'univers et le Dieu de la Bible, le Dieu de la création et de la rédemption sont le même Dieu, le Dieu qui frappe et guérit, qui punit et sauve, qui perd et ressuscite. Dieu est un Dieu caché dans la création, il est aussi un Dieu caché dans la rédemption. Que n'a-t-on pas dit et que ne dit-on pas encore sur l'état du monde depuis Jésus-Christ! Un Dieu est venu sur la terre, et les schismes, les divisions, les hérésies, subsistent encore ; les hommes n'ont pas été tous changés ; la guerre n'a pas cessé d'ensanglanter le monde. Et ceux qui parlaient et qui parlent ainsi croient à Dieu, à la création ; ils nous disent que Dieu est intervenu dans la formation de l'homme, qu'il lui a donné la loi naturelle. Mais qu'était le monde avant Jésus-Christ? L'idolâtrie régnait partout. Jésus-Christ aurait donc été, dans leur système, plus puissant que Dieu! Toutes les notions sont ainsi confondues. Voilà comment le déisme a conduit à l'athéisme.

Il n'y a pas de milieu, il faut être catholique ou athée; il faut croire tout ce qui est révélé ou ne rien croire. L'esprit humain n'est pas fait pour le doute. S'il ne croit pas à la religion révélée, il ne croira pas Dieu; s'il ne croit pas à l'enfer et au ciel, il ne croira plus au bien ni au mal, à la vertu ni au vice, il n'aura plus de règle. La raison seule ne suffit donc pas plus que la foi pour nous conduire. Toutes les deux nous sont nécessaires. Voyez où en sont les hommes qui ont voulu rejeter ce qu'il leur est impossible de comprendre; ils sont tombés dans toutes les erreurs du jour : le déisme, le panthéisme, le progrès humanitaire! Les plus conséquents sont descendus jusqu'au matérialisme. Si vous rejetez tout ce que vous ne voyez pas ou ne comprenez pas, niez donc les esprits, parce qu'ils échappent à votre vue ; la création, parce que nous ne pouvons comprendre un être qui, par sa volonté, a fait quelque chose de rien; Dieu, parce que nous ne concevons pas un être qui remplit l'espace infini : infirmez sa prescience, si difficile à concilier avec la liberté humaine ; sa sagesse démentie par les maux physiques et moraux de ce monde ; sa bonté, incompréhensible avec les supplices éternels.

Mais si vous refusez de croire à Jésus-Christ et à l'Eglise, vous êtes obligé de refuser de croire à Dieu et à lui-même, car la Bible et la nature sont deux livres écrits de la même main. Admirable preuve de la grandeur de l'esprit de l'homme et de sa ressemblance avec la raison divine ! L'homme ne peut s'empêcher d'être conséquent, même lorsqu'il a cessé d'être raisonnable.

Nous avons donc eu raison de dire en commençant que toutes les parties du monde physique et du monde moral étaient tellement liées qu'il suffisait de détacher une pierre de cet édifice pour qu'il s'écroulât tout entier devant nous. Tout dans la nature comme dans la religion, doit nous servir à nous élever vers le ciel, et le monde visible est la révélation du monde invisible.

La raison et la foi, la nature et la religion sont tellement l'ouvrage de la même main que, pour exprimer les vérités morales, les expressions, les images, sont toutes empruntées à l'ordre matériel. Nous disons que la vérité éclaire, que l'amour embrase. La terre est attirée vers le soleil comme l'âme est attirée vers Dieu.

Les maladies physiques nous représentent les maladies morales, les poisons, les erreurs; la mort, la séparation de l'âme et du corps, est l'image du péché, le péché la séparation de l'âme et de Dieu. Aussi une âme dans l'état de péché est si affreuse qu'il faut toutes les ténèbres de l'enfer pour la cacher ; une âme en état de grâce est si belle qu'il faut toutes les splendeurs du ciel pour l'éclairer. La succession des ténèbres et de la lumière nous représente le combat de l'esprit du mensonge contre la vérité ; l'hiver et le printemps sont des images de la mort et de la résurrection ; les maux et les biens de cette vie rappellent le ciel et l'enfer.

L'âme, ce sanctuaire caché, contemplera la Trinité dans le ciel. Notre œil voit sans confusion au même instant des montagnes, des vallées, des multitudes d'arbres ; il voit aussi vite ce qui est à des milliers de lieues, la lune et les astres, que le faîte d'une maison ou le sommet d'une montagne. Pourquoi donc l'âme de l'homme n'embrasserait-elle pas un jour tout le monde spirituel, puisque notre œil peut contenir tout l'univers créé ?

Tout ce monde matériel est donc l'image du monde immatériel : *Invisibilia enim ipsius a creatura mundi per ea quæ facta sunt intellecta conspiciuntur*. (*Rom.*, I, 20.) Tout ce qui est visible ici-bas est la manifestation des choses invisibles.

Lumière, beauté, grâce, harmonie, amour, gloire, joie, bonté, vous êtes des traces de Dieu, *vestigia Dei* (*Job*, XI, 7), des degrés placés sur la terre pour nous élever jusqu'à lui, des révélations du ciel. Les noms mêmes dont nous nous servons ici-bas, les noms de roi, de père, d'époux, de juge, de pontife, d'ami, de frère, seront des noms éternels, parce qu'ils se rattachent au monde invisible.

Les faits du monde moral s'expliquent ainsi par les faits du monde physique. Grâce aux mystères de la religion, toute la nature a un sens qu'elle n'a pas sans eux. Langue des symboles, que vous êtes éloquente et belle, et que l'homme avancerait vite dans la science spirituelle s'il savait lire dans ce magnifique livre ouvert sous nos yeux! Mais l'homme peut fermer ses yeux à la lumière, comme il peut fermer son cœur à la grâce.

Voilà comment nous devons entendre *Dieu en toutes choses*, selon l'admirable ex-

pression de saint Paul (I *Cor.*, XV, 28); c'est ainsi que les chrétiens voient Dieu en tout et ne font pas de toutes choses la substance de Dieu. Voilà comment l'homme, selon saint Pierre, devient participant de la nature divine en s'unissant à elle sans faire partie de sa substance, comme le disent nos panthéistes modernes : *Est autem fides argumentum non apparentium.* C'est ainsi que le monde de la grâce s'explique par le monde de la nature.

L'Apôtre a donc eu raison de dire que nous voyons Dieu à travers des énigmes et comme dans un miroir; c'est cette vue de Dieu qui seule peut nous transformer en lui et nous rendre dignes de le voir tel qu'il est. Mais la foi n'est pas faite seulement pour l'esprit, elle répond à tous les besoins de notre cœur, *sperandarum substantia rerum.* Aussi le monde a été changé quand il a connu les divins mystères, tant ils étaient appropriés à la nature de l'homme. C'est ce changement du monde opéré par la connaissance des dogmes de notre foi que nous allons voir dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Avant que la foi chrétienne fût connue de l'univers, les vices les plus grossiers avaient des autels : la politique, le culte, les arts, la musique, la poésie, la peinture, les fêtes, les spectacles, tout servait à propager le crime et la corruption. Le sang coulait sur les autels, l'homme était ennemi de l'homme, et la moitié du genre humain, esclave de l'autre. Le culte des dieux servait à dégrader leurs adorateurs. Le peuple, les prêtres, étaient plongés dans les mêmes ténèbres et dans les mêmes désordres. La philosophie, loin de corriger les hommes, les jetait dans l'athéisme ou dans un déisme impuissant à les retenir sur la pente de l'abîme.

Il faut lire dans les ouvrages des écrivains qui embrassèrent la religion de Jésus-Christ, saint Justin, saint Clément d'Alexandrie, Tatien, Athénagore, jusqu'où était descendu l'univers sous le joug de la superstition et de l'idolâtrie. Quelle honte! quels abaissements! quelles misères! Le culte public dégradait l'homme, et la philosophie s'occupait vainement à le relever. L'homme ne connaissait pas Dieu et ne se connaissait pas lui-même. L'ignorance des sages était un prodige. Ceux qui proclament un Créateur le disent étranger à tout ce qui se passe sur la terre, les autres le croient assujetti à un aveugle destin. L'orgueil et la volupté sont tout l'enseignement des philosophes. Les uns jettent l'homme dans l'orgueil, les autres dans le désespoir; ceux-ci, ne voyant que sa grandeur, prétendent que l'homme peut s'égaler à Dieu et que sa nature est divine; ceux-là, voyant sa misère, le comparent aux animaux, et le livrent à ses sens. Ni les uns ni les autres ne connaissent le remède à nos maux, parce qu'ils ne connaissent ni la chute ni la rédemption. « Les lumières n'avançaient plus, dit un écrivain défenseur du christianisme, elles reculaient; les arts tombaient en décadence, la philosophie ne servait qu'à répandre une sorte d'impiété; la pudeur et l'humanité n'étaient pas mises au nombre des vertus, les sociétés flottaient sans cesse entre le despotisme et l'anarchie. »

Les mœurs de cette époque sont en harmonie avec ses lumières, je veux dire avec ses ténèbres! Les combats des gladiateurs avaient pris un caractère de férocité inouï, et les supplices étaient devenus si multipliés qu'on avait enlevé les statues d'Auguste, pour ne pas être obligé de les voiler sans cesse ou de les rendre témoins de tant de meurtres. Les vestales mêmes se plaisaient à ces spectacles de mort. Les femmes étaient le jouet des caprices de l'homme, et les maîtres exposaient dans l'île d'Esculape leurs esclaves malades, pour s'épargner le soin de les soigner et de les nourrir. Auguste, au lieu d'interdire les sacrifices humains, s'était contenté de les défendre aux citoyens de Rome. Tous les vices étaient sur le trône, l'impiété régnait dans les temples où tous les crimes étaient divinisés. Rome avait adopté les dieux des nations qu'elle avait vaincues, et ces dieux, honteuse création des passions humaines, avaient des prêtres, des sacrifices et des fêtes! Le courage le plus admiré était de se donner la mort. Le suicide était en honneur. Les pères avaient droit de vie sur leurs enfants, les maris sur leurs femmes, les maîtres sur leurs esclaves.

Tout à coup les apôtres paraissent au milieu des nations; à Rome, dans les écoles des philosophes et dans l'aréopage, ils annoncent le Dieu inconnu, ils apprennent aux peuples les dogmes de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, le Père, le Fils, le Saint-Esprit, l'amour qui enseigne toute vérité. Suivez le grand spectacle qui va s'ouvrir.

Entendez les prédications des premiers chrétiens, ouvrez les Pères de l'Eglise. Voici les grandes vérités qu'ils font briller au milieu des ténèbres :

« Dieu, un dans son essence et en trois personnes, a fait l'homme à son image. Dieu est puissance, raison, amour; Dieu se contemple et s'aime éternellement lui-même.

« Mortels, vous avez en vous la pensée, la parole et l'amour, et cet amour, uni à la pensée et à la parole, fait de votre âme une même existence. La grandeur de l'homme consiste à s'unir constamment aux trois personnes divines, à vivre de chacune d'elles. Vous êtes un rayon de la gloire de Dieu, un souffle de sa vie, vous pouvez donc connaître, contempler, aimer Dieu, comme Dieu se connaît, se contemple et s'aime. Appelée à posséder Dieu, la trinité imparfaite qui est en vous aspire à la Trinité céleste.

« Vous êtes une trinité commencée. La Trinité est la religion du ciel; l'homme, qui représente la Trinité, devient sur la terre le second temple de la religion éternelle. »

Quelle sublime révélation! quelles magnifiques idées de Dieu et de l'homme!

Aussi une révolution soudaine s'opère de toutes parts à la lumière sortie du dogme de la Trinité. L'idolâtrie tombe devant la grandeur du mystère de l'âme et du mystère de Dieu. L'homme alors paraît un Dieu fait par un Dieu, les divinités païennes sont chassées du ciel, depuis que Jésus-Christ a dit : *Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut.* (*Psal.*, LXXXI, 6 ; *Joan.*, X, 34.)

« Homme, sans doute vous êtes un dieu, mais l'image de la Trinité a été défigurée en vous par le péché. Voilà pourquoi le Verbe divin s'est uni à l'humanité, afin qu'elle devienne une seconde fois l'image de Dieu et qu'elle réfléchisse sa grandeur. »

Dieu, dit saint Pierre, nous a donné par son Christ de précieuses promesses qui nous font participer à la nature divine. (II *Petr.*, I, 4.) Le Verbe s'est fait homme pour que chaque homme se fît Dieu, en imitant le Verbe son image. Le Verbe, l'Homme-Dieu, reproduit son incarnation dans tous les hommes de bonne volonté. Le besoin de l'infini que nous portons en nous se trouve ainsi satisfait. Mortels qui rêvez sur cette terre la puissance, la gloire, l'immortalité, unissez-vous à Jésus-Christ, et la grandeur et l'éternité du Verbe se communiqueront à vous. Vous qui approfondissez sans cesse les secrets de la nature, qui descendez dans les entrailles de la terre, qui traversez les abîmes de la mer pour ajouter à vos connaissances, unissez-vous au Verbe, et vous participerez à la science de Dieu même. Vous qui cherchez dans les affections la joie et la félicité, unissez-vous au Verbe, il vous donnera son divin esprit, l'amour même, et vous boirez à la source des plus pures délices. Ainsi par l'incarnation Dieu est homme, et l'homme est Dieu; la parole qui avait tiré la lumière des ténèbres a encore une fois séparé la vérité du mensonge, le vice de la vertu. L'homme est relevé de sa chute, le monde est expliqué.

Ce n'est pas tout encore, Dieu a tant aimé le monde qu'il nous a donné son propre Fils pour rédempteur. (*Joan.*, III, 16.) Un Dieu est mort pour le salut des hommes. Un ami, dit Jésus-Christ (*Joan.*, XV, 13), ne peut rien faire de plus pour son ami que de mourir pour lui, et je meurs pour vous. Merveille des merveilles! O profondeur des richesses de Dieu ! Ne dites plus : Les mystères ne sont que ténèbres : voici qu'ils éclairent tout de leur lumière, qu'ils vivifient tout de leur chaleur, l'Incarnation comme la Trinité, la Rédemption comme l'Incarnation!

Voyez comme l'amour descendu de la croix crée un monde nouveau. L'homme a désormais en lui un sanctuaire où il peut adorer. Le désert se peuple de solitaires uniquement occupés de contempler la divinité et de s'unir à elle. Des vierges, des martyrs, attestent par leur joie au milieu des sacrifices et des tourments l'amour de Dieu et de l'homme. Des docteurs défendent ces vérités sublimes devenues leur contemplation et leur joie, et l'Eglise garde les dogmes de la foi comme un dépôt plus précieux que cette vie passagère, dépôt qui renferme le gage de la vie éternelle.

Dans les souffrances et dans la mort d'un Dieu, l'univers a retrouvé la vie; dans le sang de Jésus-Christ, l'homme a retrouvé l'amour divin qui s'était perdu dans le sang d'Adam. Le mystère de la Rédemption a changé le monde, parce qu'il est le mystère du cœur, le mystère de l'amour; il a créé la véritable morale, celle qui est fondée sur l'amour de Dieu et des hommes; la morale découle de tous les dogmes chrétiens qui en sont la racine et la base.

L'enfance comme l'âge mûr comprennent, en effet, ce que veut dire un Dieu né dans une crèche, mort sur une croix pour détruire le péché, et placé dans un tombeau pour anéantir la mort.

A mesure que ces grandes vérités se propagent dans l'univers, les membres épars de la grande famille d'Adam se rapprochent, tous les liens se resserrent, le sang humain ne coule plus sur les autels, l'amour partout remplace la haine, la civilisation succède à la barbarie, les lumières les plus pures brillent à côté des plus généreux sacrifices.

Je vois l'enfance, arrachée à la mort ou au crime, puiser dans le lait d'une mère chrétienne la vie que lui refuse une mère selon la nature. Chaque misère, chaque souffrance obtient le soulagement qui lui est propre et trouve un asile prêt à la recevoir. L'humanité est partout respectée et soulagée, partout s'élèvent des monuments de la charité chrétienne recueillant dans son sein toutes les infortunes; ces asiles de la misère et de la douleur sont témoins tous les jours des plus nobles dévouements; une foule de jeunes vierges y viennent ensevelir leur beauté, leur jeunesse, leurs brillantes espérances selon le monde, pour épouser l'humanité souffrante. Les contrées les plus éloignées, les régions les plus barbares, ont été parcourues par des hommes qui abandonnent parents, amis, patrie, pour porter la vérité à des hommes qu'ils ne connaissent pas.

Civilisation dont l'Europe est aujourd'hui si fière, lumières et vertus, lois libératrices, droits de l'humanité proclamés, esclaves affranchis, enfants sauvés de la mort, misères secourues, maladies soulagées, palais de la douleur, asile du repentir, vierges saintes, nous devons tout à ces mystères! Autant de mystères, autant de services rendus à l'humanité! La Trinité a chassé les dieux de l'Olympe et renversé les idoles; l'Incarnation a détruit tous les faux systèmes; la Rédemption a fait tomber les fers de l'esclavage, et créé l'amour de Dieu et de l'humanité.

Et s'il fallait une nouvelle preuve que les dogmes ont refait l'homme et la société partout où ils ont été connus, voyez la civilisation, le respect pour la nature humaine s'affaiblissant partout à mesure que la foi s'est affaiblie, comme le froid de la nuit se fait sentir à mesure que le soleil s'éloigne. Contemplez les contrées de l'Afrique sous saint Augustin; considérez ce qu'elles sont

aujourd'hui! Rappelez-vous quand la France a perdu la foi ce qu'elle est devenue. La France, si douce, si polie, surpassa les fureurs des peuplades les plus sauvages, et la barbarie sortit un jour tout armée de cette civilisation d'où la foi s'était retirée.

Regardez nos missionnaires entrant chez des peuples où règnent les mœurs païennes; ils annoncent nos mystères, et les merveilles accomplies dans les premiers temps de l'Eglise se renouvellent à leur voix. Et vous qui n'avez pas le bonheur de croire, s'il en est ici en ce moment, que ne devez-vous pas à la foi! Dans les temps où elle semble moins vive, c'est encore elle qui éclaire le monde, comme le soleil lorsqu'il est caché par les nuages maintient encore le jour. Si la nuit de votre esprit et de votre cœur se répandait autour de vous; si la société tout entière était, comme votre âme, livrée aux ténèbres du doute et de l'incrédulité, que deviendrait l'ordre de l'univers à l'abri duquel vous vivez? Quelle garantie auriez-vous pour vos familles, pour la sûreté même de vos existences? Supposez, au contraire, que cette nuit répandue en vous se dissipe, que la lumière de la foi pénètre tout à coup dans votre âme, enfin que la Trinité vous apparaisse dans toute sa vérité, que vous vous sentiez en rapport avec les trois personnes divines qui la composent, la vie, l'intelligence et l'amour, que vous croyiez à l'incarnation, c'est-à-dire qu'un Dieu s'est uni à vous et que vous pouvez vous unir à lui, qu'enfin il vous aime jusqu'à mourir pour vous sur la croix: ah! convenez-en, vous seriez inondés de joie, vous voudriez vivre et mourir pour lui, votre foi serait si ardente qu'elle transporterait les montagnes, et vous ne vous étonneriez pas que l'univers ait été transformé, parce que vous vous sentiriez transformés vous-mêmes.

Gloire donc à l'Eglise qui a porté son admirable symbole à travers les siècles, conservant dans toute leur pureté la foi en ses dogmes, immuable quand tout change, invincible quand les peuples et les rois se sont ligués contre elle! Pendant trois cents ans sa patience a été plus forte que ses bourreaux, et la foi s'est étendue sous le fer et le feu des persécuteurs. Pendant dix-huit siècles l'Eglise a flétri toutes les sectes d'un anathème éternel; elle ne s'est laissé surprendre par aucune erreur, une seule erreur aurait suffi pour la détruire. Elle survit à tous les naufrages; arche de la nouvelle alliance, elle a sauvé toutes les espérances du genre humain. Nous avons vu disparaître toutes les anciennes erreurs, et nous verrons de même passer ces nouveaux systèmes qui ne sont marqués par aucune lumière, par aucun bienfait, systèmes démentis par la nature entière et désavoués par le cœur de l'homme. Jamais aucune époque ne fut plus féconde en miracles; jamais Dieu n'a défendu la foi, protégé son Eglise et signalé sa providence par de plus étonnants prodiges. Vous qui avez été jetés par nos tempêtes politiques sur tous les rivages, vous savez par quelles merveilles accomplies en nos jours vous êtes rentrés dans la patrie; conservez donc votre espérance. Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Soutenez les attentes du Seigneur. Attachez-vous de plus en plus à la colonne de la vérité; c'est pour vous amener à lui que Dieu a remué le ciel et la terre. Tout a été fait pour vous, pour votre salut. *Omnia propter salutem.* Examinez tous les événements de ce point de vue, et vous verrez qu'ils se rapportent à votre sanctification et à un meilleur avenir.

Songez aux vertus que vous devez à la foi, aux inclinations perverses qu'elle a détruites en vous; songez à ce que vous êtes par elle, à ce que vous seriez sans elle. Le monde voit tout le mal que la foi n'empêche pas; il ne voit pas le mal qu'elle prévient.

Le soleil est le premier mobile de cet univers: s'il s'arrêtait, tout s'arrêterait; mais comme son action est continuelle, tout est mis en mouvement par lui. La foi dans notre âme est comme le soleil: c'est la vertu principale qui anime toutes les autres. C'est la foi qui nous fait aimer nos ennemis, qui nous fait haïr les plaisirs du monde, qui nous fait bénir Dieu dans les souffrances.

Vivez donc de la foi, dégagez-vous de la fascination des choses qui passent, défendez-vous de l'indifférence pour cette vie future qui nous attend, et à laquelle tout se rattache ici-bas.

Ne pas croire au milieu de tant de lumières, c'est un aveuglement inconcevable; mais croire sans pratiquer, avoir la lumière sans la suivre, c'est un prodige non moins inexplicable.

Croyez donc aux dogmes de la foi, mes chers auditeurs; sachez ce que vous devez croire pour savoir ce que vous devez faire, ce que vous devez espérer, ce que vous devez craindre; mais, ne l'oubliez pas, pour avoir la foi, il ne suffit pas de connaître la vérité, il faut la pratiquer. L'amour seul peut conserver la lumière. Ne vous étonnez pas des doutes qui se répandent dans votre esprit sur des dogmes qui vous obligent dans la pratique; ces nuages viennent de votre cœur. Si la croyance des vérités les plus ordinaires nous forçait à être chastes, doux, humbles, pacifiques, nous viendrions à en douter, à les nier même. Soyons purs si nous voulons être inondés des lumières de la foi. Soyons purs, et nous entrerons dans le sanctuaire de la foi, et plus tard tous les voiles seront levés devant nous, et la claire vue sera la récompense de notre foi.

Ainsi soit-il.

SERMON V.

SUR LA TRINITÉ.

Prononcé le dimanche 7 mars.

In nomine Patris et Filii et Spiritus sancti.
(*Matth.*, XXVIII, 19.)

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Jésus-Christ manifeste aujourd'hui sur le Thabor sa divinité; son visage devient bril-

lant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige, et Dieu le Père fait entendre aux apôtres ces mémorables paroles : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* (*Matth.*, XVII, 5.) Moïse, Elie, près de Jésus-Christ; Pierre, Jacques et Jean à ses pieds, pour montrer que tout se rapporte à lui, la loi, les prophètes, l'Evangile; Pierre, le chef de l'Eglise, Jean, le disciple bien-aimé, Jacques, le premier des martyrs, sont les témoins de cette grande merveille. *Nous avons entendu*, dit saint Pierre, *la paroie venue du ciel lorsque nous étions avec Jésus-Christ sur la montagne sainte.* (II *Petr.*, I, 18.) Ce que nous vous annonçons du Verbe de vie nous l'avons vu et entendu, dit saint Jean ; nous avons vu sa gloire comme celle du Fils unique du Père. (I *Joan.*, I, 1; *Joan.*, I, 14.) Jacques est mort le premier pour confesser la divinité de Jésus-Christ. Le Thabor était donc la manifestation de deux personnes divines, le Père et le Fils. L'Esprit-Saint, qui s'était montré au baptême de Jésus-Christ, descendra plus tard sur les apôtres. Ainsi se prépare aujourd'hui sur le Thabor la grande révélation de la Trinité que Jésus-Christ ordonne à ses disciples de porter dans tout l'univers. *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* (*Matth.*, XXVIII, 18). Quoi de plus propre à enflammer notre foi que ces grandes vérités? « Si peu que nous entrions dans ce secret éternel, dit Bossuet, c'en est assez pour nous élever au-dessus de tout, et rien de mortel ne pourra plus nous toucher. »

Voilà pourquoi Jésus-Christ a semblé renfermer tout l'enseignement prescrit à ses apôtres dans le mystère de la Trinité. Il a voulu nous montrer que tout dans la religion se rapporte à ce mystère, et nous faire entrevoir en même temps ce que la Trinité est pour nous, et ce que nous devons être par rapport à la Trinité. Ainsi nous apprenons que ce grand dogme est la vérité fondamentale du christianisme; que sa connaissance, comme celle de l'Incarnation, est essentielle au salut; que la foi en la Trinité est la source de tous nos mérites devant Dieu, le principe de notre éternelle prédestination. En effet, sans la révélation de ce mystère, que saurait l'homme de Dieu et de lui-même? Il ne comprendrait rien à la nature divine ni à la nature humaine. Les rapports qui lient l'une à l'autre lui demeureraient à jamais cachés; il ne pourrait devenir conforme à son créateur. Cependant le bonheur du ciel est de connaître Dieu tel qu'il est, et de nous rendre semblables à lui.

Dieu ne peut s'unir à l'homme qu'en lui manifestant sa nature; l'homme ne peut s'unir à Dieu qu'en lui rendant de justes hommages. L'idée de la Trinité seule peut compléter la notion de Dieu et la notion de l'homme, et, par conséquent, consommer leur union. Sans la foi en ce mystère, l'homme ne pourrait pas se conduire, l'homme ne saurait pas qu'il n'existe que par les trois personnes divines; il ignorerait qu'il est en état de mort lorsqu'il n'est pas en rapport avec chacune de ces trois personnes. Par la connaissance du dogme de la Trinité, nous savons que l'homme, créé à l'image de Dieu, doit rétablir en lui cette image altérée par le péché. Qu'est-ce que Dieu, en effet? Dieu est à la fois, puissance, raison, amour. Le Père est le Tout-Puissant, le Fils est engendré par la connaissance que Dieu a de lui-même, et le Saint-Esprit procède du Père et du Fils par voie d'amour. L'homme aussi est à la fois être, raison, amour. Seulement, dans l'homme, la vie, la raison, l'amour sont les facultés; en Dieu, ce sont des personnes vraiment subsistantes. Voilà tout le mystère de la Trinité et de l'homme. Ce qui est propriété, faculté dans l'homme, se trouve personne distincte en Dieu! Ainsi Dieu fait comprendre l'homme, et l'homme fait comprendre Dieu, puisqu'il en est la véritable image. Quel dogme plus nécessaire au salut! La Trinité nous fait connaître les rapports de Dieu avec l'homme, et les rapports de l'homme avec Dieu! C'est ainsi que nous allons envisager aujourd'hui ce grand mystère.

Nous montrerons, dans la première partie de ce discours, que le dogme de la Trinité est le seul moyen de connaître Dieu et ses rapports avec l'homme. Nous ferons voir, dans la seconde, les rapports de l'homme avec Dieu, c'est-à-dire avec les trois personnes de la Trinité, par lesquelles seules nous avons la vie, le mouvement et l'être. *In Deo vivimus, movemur et sumus.* (*Act.*, XVII, 28.) Aucun sujet n'est plus digne de votre attention, dans un moment surtout où des philosophes humanitaires, remplis d'admiration pour le dogme de la Trinité, veulent faire honneur de sa découverte à la raison humaine; mais s'ils disent que Dieu ne peut être connu que par ce divin mystère, il faut qu'ils confessent que Jésus-Christ seul fait connaître Dieu, et que nul ne peut connaître le Père que par le Fils.

Esprit-Saint, amour du Père et du Fils, répandez sur nous vos lumières. Jamais nous n'en eûmes plus besoin. Nous vous demandons cette grâce par l'intercession de la Vierge Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pendant une éternité Dieu s'est suffi à lui-même. Comment Dieu a-t-il vécu seul avant la création de l'univers, de l'homme et des anges? D'où lui venait sa félicité? Que faisait Dieu dans cette solitude éternelle? Cette question, qui embarrasse le déiste, est résolue facilement par le chrétien. Sans doute il n'y a qu'un Dieu pour l'un comme pour l'autre; mais le chrétien sait que l'unité divine est féconde. Pour le chrétien, comme pour le déiste, il n'y a qu'un être infini, source de tous les êtres; mais le chrétien sait que, grâce à cette unité d'essence, tout ce qui est en Dieu est Dieu. Rien, dit le grand évêque de Meaux, ne peut être accidentel en Dieu, tout y est substan-

tiel; le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont donc des personnes parfaitement distinctes. La nature divine, sans cesser d'être une, se communique par le Père au Fils, et par le Père et le Fils au Saint-Esprit, sans aucune division des attributs divins, sans aucun affaiblissement de la perfection divine.

Sous l'ancienne loi des Juifs, où les mystères étaient montrés en figures et en images, on trouve quelques traces du dogme de la Trinité. Quand Moïse parle de la création de l'homme, il met dans la bouche de Dieu ces paroles : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.* (*Gen.*, I, 26.) Voilà Dieu, dit saint Augustin, tenant conseil avec des personnes semblables à lui, et non avec des serviteurs et des ministres. Trois anges se présentent à Abraham, Abraham adore Dieu en se prosternant devant eux. L'Esprit-Saint se contentait de faire pressentir cette grande vérité, parce qu'il fallait d'abord détruire le polythéisme, ou l'idée de la multiplicité des dieux, erreur qui régnait alors sur la terre. C'est pour cela que l'unité d'un Dieu créateur de toutes choses visibles et invisibles ressort de l'Ancien Testament, où la Trinité est seulement indiquée. Jésus-Christ, le Verbe incarné, s'était réservé de manifester complétement ce mystère. Aussi entendons-nous les Juifs l'accuser d'avoir blasphémé pour s'être dit Fils de Dieu, égal à Dieu, et pour avoir souvent répété qu'il était né du Père, que le Père l'avait envoyé, que le Père et lui n'étaient qu'un. L'Ancien Testament avait donc pour but de consacrer l'unité de Dieu, comme le Nouveau est destiné à établir la Trinité des personnes divines. *Allez*, dit Jésus-Christ à ses apôtres, *enseignez*, *baptisant les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.*

La connaissance de ce grand dogme, quoi qu'on en dise aujourd'hui, n'existait nulle part. On ne voit dans Platon que des dénominations vagues et non pas l'idée des personnes divines, que saint Jean a révélées d'une manière si positive par ce passage d'une de ses Epîtres : *Il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel, le Père, le Verbe et le Saint-Esprit, et ces trois ne sont qu'un.* (I *Joan.*, V, 7.)

Sans doute, l'unité dans l'essence et la trinité des personnes sont le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu, mais l'unique chose que nous pouvons bien connaître de Dieu, c'est qu'il est incompréhensible. Il nous suffit, pour admettre la trinité des personnes dans l'essence divine, de savoir d'une manière certaine que Dieu lui-même a révélé ce mystère. Comment ne pas croire à Dieu parlant de lui-même? dit saint Hilaire : *Ipsi de se Deo credendum est.*

Quand les prophéties, les miracles, l'établissement du christianisme, nous ont prouvé la mission divine de Jésus-Christ, nous acceptons comme positif tout ce qu'il nous enseigne, nous préférons aux lumières vacillantes de notre raison les obscurités infaillibles de la foi, et la science de la révélation, la raison de l'homme continuée par la raison divine, nous élève à la plus haute contemplation de Dieu et de l'univers.

Voyez comme tout s'est fait successivement dans l'œuvre de la nature : le Père, par sa puissance, crée le ciel et la terre; le Fils, par sa sagesse, coordonne tout; le Saint-Esprit imprime le mouvement et vivifie l'univers. Le Père a tiré l'univers du néant, le Fils a séparé la lumière des ténèbres, et le Saint-Esprit a fécondé les eaux. La Trinité s'est ainsi manifestée à la multitude des esprits célestes, comme nous le voyons encore par ces paroles de Dieu à Job : *Où étais-tu quand je jetais les fondements de la terre, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que tous les fils de Dieu étaient ravis de joie?* (*Job*, XXXVIII, 4.) *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre. La terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu était porté sur les eaux. Et Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres.* (*Gen.*, I, 1-4.) *Verbo Domini cœli firmati sunt, et spiritu oris ejus omnis virtus eorum.* (*Psal.*, XXXII, 6.)

Dans l'ordre des mystères de la grâce, la Trinité a suivi le même plan que dans l'ordre des mystères de la nature. Elle a tout appris aux esprits célestes par des développements successifs, et, selon saint Paul, les Principautés et les Puissances ont connu, par la formation graduelle de l'Eglise, la puissance et la sagesse de Dieu dans l'accomplissement de ses desseins.

Au commencement Dieu avait mis entre l'homme et l'univers une relation intime; toutes les beautés physiques étaient faites pour l'œil de l'homme, toutes les beautés morales pour son âme. Devenu le centre de tout, l'homme devait faire remonter jusqu'à Dieu les êtres créés. Adorateur composé, dit saint Grégoire de Nazianze, abrégé de l'univers, ange d'un ordre nouveau, tenant au ciel et à la terre, roi du monde corporel, il ne voyait au-dessus de lui que Dieu seul, et devait rapporter tout l'univers à Dieu. Mais, hélas! le mal se trouva en lui, et l'univers fut dégradé par sa chute.

La Trinité intervint aussitôt pour rétablir dans l'homme son image altérée par le péché. Le Tout-Puissant, Dieu le Père, promit qu'un médiateur naîtrait de la femme pour rendre à l'homme la vie éternelle. Plus tard, le Verbe divin, toujours annoncé, paraît parmi les enfants des hommes, plein de grâce et de vérité, et révèle toute la sagesse divine. Le Saint-Esprit, l'amour, descend sur les apôtres éclairés par le Verbe, et il forme l'Eglise, la communion des saints de la terre et du ciel.

Le mystère de la Trinité comprend donc la création par le Père, la rédemption par le Fils, la régénération par le Saint-Esprit. Le Père nous a créés, le Fils nous a rachetés, le Saint-Esprit nous a sanctifiés. Les trois Personnes divines se montrèrent au baptême de Jésus-Christ, comme elles avaient paru à la création du monde.

Le monde créé, le monde rétabli, sont donc une double manifestation de la Trinité.

Elevons-nous maintenant de la terre au ciel : nous avons vu la Trinité dans ses œuvres, contemplons-la en elle-même. Entrons dans le Saint des saints, dans le mystère des mystères, où nous sommes introduits par la foi, en attendant que nous le soyons par la claire vue.

L'Etre souverain, Dieu, dit saint Augustin, se connaissant de toute éternité dans toute l'étendue de sa grandeur infinie, produit une parole, un Verbe, un autre lui-même. Du Père suprême et du Verbe engendré de lui procède l'Esprit, le lien ineffable, indivisible du Père et du Fils. On attribue, ajoute le Docteur incomparable, la puissance au Père, la raison au Fils, l'amour au Saint-Esprit. « Les noms de Père et de Fils, dit le grand évêque de Meaux, empruntés à notre langue humaine, ne doivent pas être entendus dans le même sens ; cependant ils expriment quelque chose de ce qui est. Parmi nous, avoir un fils, c'est le mettre hors de soi-même ; en Dieu, avoir un Fils, c'est le produire et le conserver éternellement dans son sein, comme quelque chose d'égal et d'aussi parfait que soi-même. Le Père s'entend lui-même, se parle à lui-même, il regarde son Fils qui est sa parole. Il aime cette parole qu'il a produite de son sein et qu'il y conserve, et cette parole, sa conception, sa pensée, son image intellectuelle éternellement subsistante, et son Fils unique, cette parole l'aime aussi comme un fils parfait. Mais qu'est-ce que leur amour, sinon cette troisième personne, le Dieu amour, le don commun et réciproque du Père et du Fils, leur lien, leur nœud, leur mutuelle union, en qui se termine la fécondité comme les opérations de la Trinité?

Voilà donc la réponse à la question que nous avons posée. Comment Dieu a-t-il vécu seul avant la création de l'univers? Dieu n'était pas seul ; il avait un Fils, et de son union avec son Fils procédait une troisième personne, le Saint-Esprit ou l'amour. Il n'était pas seul, dit saint Thomas, parce qu'il vivait dans la société bienheureuse des trois personnes divines. Quel serait en effet l'existence, si Dieu ne la possédait avec la connaissance et le sentiment de ce qu'elle est? Dieu possède ce grand attribut de l'existence dans son Verbe, son intelligence, sa sagesse, sa raison, comme il possède tous les désirs, toutes les joies de l'amour dans son divin Esprit.

Cette fécondité, cette parole, cet amour, cette puissance, cette sagesse, cet esprit, qui sont trois personnes subsistantes, voilà ce qui m'explique l'éternité avant la création. Dieu a un Fils, il est Père, il aime éternellement; l'amour, c'est lui-même : cet amour naît de la puissance et de la sagesse infinies. Je ne puis pénétrer, mais je pressens, j'adore, je me tais; la puissance seule ne m'inspirerait que la crainte; la puissance et la sagesse me remplissent d'admiration ; la puissance, la sagesse et l'amour m'inondent de joie et de délices. Lumière inaccessible, obscurité impénétrable, profonds secrets de l'éternité, splendeurs éclatantes du grand jour de Dieu, communications ineffables où il ne se dit qu'une seule parole, où il ne se produit qu'un seul amour, entretien de Dieu en lui-même, joie infinie de sa divine essence, devant vous mon intelligence se couvre de ses ailes comme les Anges que vit Isaïe (VI, 2 seqq.); ma raison est de comprendre que vous êtes incompréhensible; ma gloire, de vous croire et de vous aimer; ma grandeur, de m'anéantir devant vous.

Je conçois maintenant, Seigneur, que vous avez pu vivre une éternité avant l'existence des êtres créés; que ces êtres ne sont nullement nécessaires à votre bonheur, et que l'homme n'aurait pu découvrir ces merveilles qui lui font entrevoir la nature divine, si vous-même ne les lui aviez révélées.

Père, Fils, Saint-Esprit, puissance, sagesse, amour, noms divins, noms de gloire et de majesté, noms terribles à l'enfer, les délices du ciel, vous renfermez des communications et des rapports qui surpassent mon intelligence et mon cœur, mais dont j'entrevois l'infinie beauté lorsque je songe à ce que les faibles images de ces relations nous présentent sur la terre de joie et de bonheur. Dieu est, Dieu parle, Dieu aime, ces actes sont des personnes; puissance, parole, amour, merveilleuse intimité, secret de l'essence divine, quiconque voudrait vous sonder serait accablé du poids de la gloire. Il y a trois personnes divines subsistant éternellement : le monde des êtres, le monde des idées, le monde des affections, un océan de grandeur, un océan de vérité, un océan d'amour; et ces trois personnes divines, qui ne forment qu'une seule essence, ont joui éternellement en elles-mêmes de la contemplation et de l'amour infini de toute perfection.

Sentiment sacré de la maternité, amour filial, union indissoluble contractée en présence de Dieu devant les autels, joies de l'amitié, communication intime des âmes, vous n'êtes rien qu'une légère ombre auprès de ce qui s'est passé dans cette solitude éternelle de la bienheureuse Trinité. Voilà donc comment vivait Dieu dans l'éternité ! O profondeur des richesses de Dieu ! Voilà comment vivait et comment vit encore ce pur Esprit où rien n'est passé ni futur, où tout est présent, qui est en tous lieux, qui remplit tout par son immensité, ce principe invisible, créateur de tout ce qui est visible, éternel, immuable, ineffable à tout autre qu'à lui-même.

Représentez-vous les transports du Père en voyant la beauté du Verbe, l'extase du Fils en présence de la grandeur du Père, et vous comprendrez ce que peut être l'amour qui naît d'un semblable ravissement. Le Saint-Esprit, l'amour né de la contemplation du Père et du Fils, était produit, mais lui seul dans la Trinité ne produisait pas. Aussi c'est par le Saint-Esprit que Dieu, qui trouvait sa félicité en lui-même, voulut se manifester dans le temps en créant des multi-

tudes d'êtres intelligents et libres. L'univers créé, l'univers rétabli, ont été le résultat de l'amour.

Dans le monde de la Rédemption, ce monde nouveau créé par l'Esprit-Saint, Jésus-Christ, le roi de l'humanité, tient le premier rang. L'homme se rapporte à Jésus-Christ, et Jésus-Christ à Dieu. Il existe donc un Homme-Dieu, afin que tous les hommes deviennent des dieux à son image. Et que fait-il, cet Homme-Dieu, dans le silence où il est entré? Il crée d'autres Christs en qui la Trinité habite tout entière.

Dans le ciel, l'occupation des anges et des bienheureux est de répéter sans cesse ce cantique entendu par Isaïe dans le temple : *Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées* (*Isa.*, VI, 3); tandis que l'Eglise redit sans cesse ces mots qu'elle adopta autrefois contre l'arianisme « : Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit, comme ils étaient au commencement, aujourd'hui, et dans les siècles des siècles. » Ainsi la terre et le ciel sont occupés à célébrer la Trinité et à enfanter de nouveaux Christs pour les demeures éternelles.

Faut-il, dès lors, s'étonner des efforts de l'enfer dans tous les temps pour obscurcir ce divin mystère? Mais ces efforts impuissants n'ont servi qu'à le mettre dans un plus grand jour, à l'identifier davantage avec nous; en sorte que l'homme, sans la Trinité, ne comprend rien à la vie, et que ce dogme devient l'appui de sa raison, comme il est la base de sa foi.

Partout où la Trinité n'est pas connue, la sagesse et l'amour de Dieu ne sont pas manifestés. Nous seuls adorons le Dieu sage, le Dieu bon, tandis que tout ce qui n'est pas chrétien tremble avec l'enfer devant le Dieu tout-puissant.

Voilà pourquoi tout le culte des chrétiens consiste dans la Trinité; voilà pourquoi la Trinité est tout le christianisme, parce que nous devons rapporter à la Trinité tout notre être, toutes nos pensées, tous nos sentiments.

C'est ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Nous avons contemplé Dieu dans l'univers, dans l'homme et en lui-même, et nous l'avons vu partout puissance, raison, amour; nous allons maintenant considérer l'homme, et il ne nous sera pas difficile de le montrer aussi être ou puissance, raison et amour, et de trouver par cette ressemblance tout le plan de Dieu dans la création de l'homme, puisque l'âme humaine est le miroir de la Trinité, c'est-à-dire de Dieu tout entier. *In Deo vivimus, movemur et sumus.* C'est en Dieu que nous avons la vie, le mouvement et l'être.

Dieu forma d'un mot toutes les créatures. Il dit: *Que la lumière soit, et la lumière fut* (*Gen.*, I, 3); mais quand il en vint à l'homme, il sembla s'exhorter en quelque façon lui-même, dit un Père, à quelque chose de plus grand que ce qu'il avait fait jusqu'alors, pour marquer la dignité de celui qui devait être la fin de son action et comme son chef-d'œuvre.

Les autres créatures ne sont que des traces de Dieu : *Vestigia Dei;* l'homme est son image et sa ressemblance. Mais où se trouve cette image de Dieu? Est-elle dans le corps par lequel l'homme ressemble à l'animal? Non, elle est dans l'âme; l'âme, substance impénétrable, aussi cachée aux yeux de notre corps que l'essence divine elle-même; l'âme, l'ombre de l'âme de Dieu, selon les Pères, le souffle de son Esprit. Voyez à quel point la ressemblance est exacte : simple, unique, sans divisibilité, sans étendue, indépendante des lieux et des temps, libre de sa volonté, n'ayant qu'un désir, le désir d'être éternellement heureuse, voulant tout posséder, spirituelle, immense. O merveille! tout ce que je viens de dire s'applique à l'âme, et l'on croirait que j'ai défini la Divinité.

Comme Dieu est un esprit qui se connaît et qui s'aime, et qui trouve en lui-même sa parfaite béatitude par sa connasisance et par son amour, ainsi l'âme, l'image de Dieu, est intelligente et libre; mais comme elle n'a pas en elle l'être, la raison et l'amour, elle est obligée de les chercher en Dieu, et c'est pour cela qu'elle possède trois facultés correspondantes aux trois personnes divines. « Semblable au Père, dit Bossuet, l'homme a l'être; semblable au Fils, il a l'intelligence; semblable au Saint-Esprit, il a l'amour; semblable au Père, au Fils, au Saint-Esprit, il a dans son être, dans son intelligence et dans son amour une même félicité et une même vie. Dieu devient la perfection de son être, la nourriture immortelle de son intelligeuce et la vie de son amour. »

Dieu inspira sur la face de l'homme un souffle de vie, et il en fit ainsi une âme vivante à son image et à sa ressemblance. La Trinité a donc été empreinte dans l'âme de l'homme, l'homme est donc une Trinité terrestre où doit se réfléchir toute la création pour rendre hommage à la Trinité céleste.

En Dieu seul nous avons l'être, la vie, le mouvement, et l'homme dépend tellement, dans ses facultés, des trois personnes divines, qu'il ne peut vivre, connaître, aimer que par elles.

Par une merveille ineffable, le monde matériel, ouvrage de Dieu le Père, contient en lui tout l'être de l'homme. Sans les aliments extérieurs dus à la puissance divine, le corps tomberait en dissolution, et l'âme se séparerait du corps. Tout cet édifice n'est soutenu que par l'incorporation des substances terrestres à la substance de l'humanité.

« Ce n'étaient, dit saint Augustin, ni ma mère ni mes nourrices qui remplissaient pour moi leurs mamelles du lait qu'elles m'offraient; vous seul, Seigneur, me donniez, par leur entremise, la nourriture dont j'avais besoin. Vous êtes l'auteur de tous les biens, et je vous dois la conservation de ma vie. *Substantia mea apud te est.* » Si le Père cesse un instant son action, si la terre, l'air et l'eau ne produisent plus, que devient

l'homme? Un cadavre, de la pourriture, un je ne sais quoi, comme dit Tertullien, qui n'a plus de nom dans aucune langue. Ainsi la conservation n'est que la création continuée. Ainsi le Père est l'être de nos corps et de nos âmes; notre être est notre union à sa puissance, notre assimilation aux choses créées par lui; il est le principe de notre substance spirituelle et corporelle : ce n'est pas seulement le corps qui sans le Père s'anéantit, l'âme n'a plus de soutien.

Voyons maintenant l'homme entièrement privé du Verbe : il est destitué de toute raison, de toute sagesse, de toute science; il ne comprend rien au monde physique ni au monde moral, et son intelligence est obligée de renoncer à la vie. La mort du corps nous montre, depuis la chute d'Adam, ce que devient l'homme sans le Père; le monde livré pendant quatre mille ans à l'idolâtrie nous révèle ce que devient la raison de l'humanité sans le Verbe. Avant Jésus-Christ, le Verbe incarné, raison de Dieu et raison de l'homme, la lumière était tellement obscurcie dans l'univers moral qu'on ne trouve pas une seule nation, excepté le peuple juif, où Dieu eût des autels. Et que voyons-nous partout où Jésus-Christ n'est pas connu? Une profonde ignorance de tout ce qui intéresse le plus Dieu et l'homme, des connaissances qui se heurtent, qui se détruisent, des intelligences fatiguées d'elles-mêmes, le doute universel. Comment croire, en effet, en un Dieu qui m'aurait créé et qui ne m'aurait pas parlé? Comment comprendre le mal sur la terre et le silence de la Divinité? De telles obscurités suffiraient pour détruire la raison de l'homme et lui faire imaginer que tout est illusion ou matière autour de lui. Mais dès que Jésus-Christ est manifesté, l'homme sait où il va, d'où il vient; il est calme, il attend. Le Verbe est donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, le Verbe est la vie de notre intelligence, l'auteur des rapports de tous les êtres et la raison de Dieu même. Grâce à lui, il existe un soleil des esprits, comme il existe un soleil des corps.

Ainsi, vous le voyez, mes chers auditeurs, puisque l'âme privée du Verbe est sans lumière, sans vérité, notre raison est l'union du Verbe, de la raison de Dieu avec notre âme, comme notre être est notre union à la puissance de Dieu.

Considérons maintenant l'homme sans l'Esprit ou l'amour de Dieu. Si l'amour divin ne règne pas en lui, l'homme est en proie aux passions. Si l'homme n'aime pas son Créateur, il aime nécessairement les choses créées. Figurez-vous l'homme quand l'Esprit-Saint ou l'amour de Dieu ne remplit plus l'immensité de son cœur. Plus de repos pour lui; il demande à toutes les créatures la félicité, et aucune ne peut rassasier la faim qui le dévore; il ne dit jamais : *C'est assez*, et il est livré à d'inexprimables tourments. Chose étonnante! aussitôt que l'Esprit-Saint cesse d'habiter dans le cœur de l'homme, l'homme veut s'anéantir. Le mouvement qui emporte les saints à se perdre en Dieu pousse les criminels à se perdre dans le néant. Pourquoi un seul péché grave suffit-il pour détruire la vie divine? Parce que le péché mortel chasse l'Esprit-Saint, c'est-à-dire le lien d'amour; alors tous les mouvements de l'âme sont suspendus; un esprit étranger habite en elle; elle paraît vivante, mais elle est morte. *Vivens et mortua est.*

Qu'est-ce que la véritable vie? demandait saint Augustin il y a treize cents ans. Et il répondait : Le Père, le Fils et le Saint-Esprit en nous.

Pour juger ce que deviendrait l'homme sans la Trinité, il suffit donc de le montrer isolé de chacune des personnes divines. Que serait l'homme s'il ne vivait pas du Père? L'être lui échapperait. Que deviendrait-il s'il ne vivait pas du Fils? Il serait destitué de la raison divine. Que serait-il s'il ne vivait pas du Saint-Esprit? Il ne trouverait jamais la félicité. Et s'il ne vivait pas en même temps et également des trois personnes divines, il n'y aurait pas de paix possible pour son âme, parce qu'elle ne serait plus dans la constitution nouvelle que le christianisme lui a faite. Cette constitution nouvelle, c'est que trinité elle reçoive la Trinité, c'est là sa santé et son bonheur; car heureuse et saine sont deux mots semblables pour l'âme. Du Père, du Fils et du Saint-Esprit, la Trinité créatrice, se détacha, dit saint Bernard, la trinité créée, qui tomba dans une autre trinité, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie; et cette trinité ne peut se relever que par la trinité de la foi, de l'espérance et de l'amour. Par cette trinité nouvelle, la Trinité toujours heureuse et toujours immuable a tiré de ce profond abîme notre trinité misérable et lui a rendu sa félicité perdue.

Ainsi Dieu le Père est bien réellement l'être, le soutien de nos corps et de nos âmes; le Verbe, la lumière, la raison de nos esprits; l'Esprit-Saint, l'amour, le mouvement de nos cœurs. Ainsi, pour que nous vivions véritablement, pour que nous ayons l'être, la vie, le mouvement de nos cœurs, il faut que les trois personnes de la sainte Trinité habitent réellement en nous.

Univers créé, témoignage admirable du Père, où les païens ont été inexcusables de ne pas reconnaître le Dieu créateur; Evangile de Jésus-Christ, où les Juifs sont inexcusables de ne pas reconnaître le Verbe de Dieu; sacrements, où les chrétiens infidèles sont inexcusables de ne pas reconnaître l'action de l'Esprit-Saint, vous êtes donc bien réellement la triple source de vie où je dois puiser sans cesse sous peine de périr, parce que vous êtes pour moi la manifestation de la Trinité tout entière.

Nous sommes donc, nous vivons, nous agissons en Dieu : *In Deo vivimus, movemur et sumus.* L'homme doit donc être une trinité terrestre en rapport avec la Trinité cé-

leste pour avoir toutes les conditions de son existence.

Voilà pourquoi nos désirs sont sans bornes, voilà pourquoi le monde entier ne peut nous satisfaire. La grandeur de notre être, l'immensité de notre intelligence et de notre cœur, ont été faites pour les trois personnes divines et ne peuvent être apaisées que par la possession de la Trinité tout entière. Mais afin que la Trinité et l'homme ne fassent plus qu'un, il faut qu'en vertu de sa liberté l'homme s'immole à Dieu, et que Dieu se donne tout à lui. Ainsi s'accomplit l'acte d'adoration parfaite qui met en rapport la souveraine grandeur avec l'infinie faiblesse pour en faire un tout inséparable. Afin de devenir une trinité nous devons à la Trinité l'holocauste complet de nous-mêmes; il faut immoler notre être en renonçant à tous les attraits sensibles; il faut immoler notre raison en ne cherchant ni le *pourquoi* ni le *comment* des choses quand nous avons reconnu qu'elles viennent de Dieu; il faut immoler notre cœur en rapportant toutes nos affections à la Trinité, et en ne voulant nous établir comme idole dans le cœur de personne. Alors nous entrons avec la Trinité dans l'unité parfaite, l'unité indivisible, l'unité éternelle; alors nous avons préparé en nous la place des trois personnes divines.

Voilà pourquoi l'humilité est le fondement de la religion : si nous ne sommes pas vides de nous, nous ne pouvons pas nous remplir de Dieu.

Dieu nous a créés pour vivre de sa vie, pour être heureux de son bonheur. Son être, sa vie, son bonheur, voilà le ciel. Dieu est le bien de tous les biens, *Deus omnis boni bonum.* Tout ce que nous voyons ici-bas, n'étant qu'une image de la Trinité, n'est pas le bonheur, mais seulement une ombre du bonheur, *quasi felicitas.*

Qu'est-ce donc que la béatitude? Saint Grégoire de Nazianze va nous l'apprendre. C'est, dit-il, la contemplation de la Trinité qui se mêle à tout l'esprit.

Aussi les théologiens ont-ils fait consister la béatitude en un certain écoulement de l'essence divine qui s'insinue au fond de l'âme, qui la pénètre, qui la possède et la remplit parfaitement, qui se joint et s'unit à elle, cœur à cœur, esprit à esprit, essence à essence, immédiatement, intimement, comme la lumière à l'air qui l'éclaire, comme le feu à la substance qu'il embrase. Disons-le donc en un mot, la béatitude, c'est la Trinité de Dieu qui s'unit à la trinité de l'homme.

L'homme pendant l'éternité vivra dans l'admiration de la grandeur de Dieu le Père, dans l'extase de la beauté du Verbe, et dans les transports d'amour que fera naître en lui cette sublime contemplation.

Vous voyez maintenant, mes chers auditeurs, comment la foi en la Trinité est nécessaire au salut, puisque la jouissance de la Trinité est la fin de la foi; l'amour de la Trinité, le principal moyen du bonheur sur la terre, et la connaissance de Dieu et de l'homme, le dogme de la Trinité en action.

Voilà donc le grand dogme d'où découle toute la morale chrétienne, l'amour de Dieu et des hommes; ce dogme qui seul peut nous enseigner la vie surnaturelle, la vie divine, la vie de recueillement, la vie intérieure; le dogme qui peut seul nous faire surmonter notre nature, nous donner la force d'aimer nos ennemis, et de nous sacrifier nous-mêmes.

C'est par notre union avec Dieu et les hommes que nous assurons notre félicité du ciel et de la terre; c'est en exprimant dans nos rapports avec nos frères les traits des trois personnes divines que nous établissons avec eux ces communications saintes, cette charité parfaite, cette union, cette unité dans lesquelles subsistent les trois personnes divines. Aimons Dieu et nos frères par le Saint-Esprit, qui aime Dieu et les hommes. Ne faisons tous qu'un cœur et qu'une âme. C'est un devoir pour ceux qui croient à la Trinité de s'aimer et de s'unir comme le Père, le Fils et le Saint-Esprit s'aiment et sont unis dans l'éternité. La religion consiste à imiter ce qu'on révère : *Summa religionis est imitari quem colis.* Il vous est maintenant facile de comprendre pourquoi la foi en la Trinité est nécessaire au salut, pourquoi la grâce et le bonheur découlent de la foi en la Trinité, pourquoi les psaumes, les hymnes, les prières, finissent par la glorification du Père, du Fils, du Saint-Esprit, pourquoi le signe de la croix, institué à l'origine du christianisme, est la marque universelle des fidèles, le sceau du Dieu vivant imprimé dans nos âmes.

N'entendons-nous pas répéter sans cesse autour de nous que si tous les hommes s'aimaient, le paradis existerait sur la terre?

La Trinité est le ciel des anges et des bienheureux, et le ciel sur la terre c'est une âme qui s'ouvre à l'amour de Dieu et des hommes. Aussi le plus sublime enseignement est celui d'une mère qui imprime sur le front de son enfant cet auguste symbole. Toutes les vérités sont dans ce signe par lequel la terre vénère ce que le ciel adore, dans ces mots dits aux apôtres (*Matth.*, XXVIII, 19) : *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit,* et qui renferment tout le mystère de Dieu et de l'homme.

O mon Dieu! je le vois maintenant, vous m'avez créé pour me faire entrer en participation de votre félicité éternelle, c'est à jouir de votre bonheur même que vous me destinez. *Intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 23.) Je partagerai votre puissance, je contemplerai votre bonheur, je serai inondé de vos délices. Vous avez voulu aimer en moi, comme en vous, votre Verbe incréé et votre divin Esprit, et, pour me communiquer votre parole et votre amour, vous êtes sorti de votre silence et de votre éternité.

C'est au nom de la Trinité que l'homme est reçu dans la vie, c'est au nom de la Trinité qu'il entre dans la mort, car le prêtre lui dit à ce moment solennel : Partez, âme chré-

tienne : *Proficiscere, anima christiana,* âme marquée du sceau de la Trinité, partez, au nom du Père qui vous a créée, du Fils qui a souffert pour vous, du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée, comme il lui avait dit au baptême : Je vous baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Partez donc, âme chrétienne, et vous posséderez sans voile cette Trinité dont la connaissance, tout incomplète que nous l'avons ici-bas, fait déjà notre bonheur sur la terre. Ainsi soit-il.

SERMON VI.

SUR L'INCARNATION DU VERBE.

Prononcé en trois séances les dimanche 14, *mardi* 16, *jeudi* 18 *Mars.*

In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum... Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis. (*Joan.*, I, 1, 14.)

Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, ...et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous.

Nous établirons, dans une prochaine instruction, le fait si éclatant de la vocation d'Abraham, cet homme extraordinaire qui connut tous ses aïeux, et dont nous pouvons reconnaître aujourd'hui tous les descendants, parce que Dieu lui avait promis qu'en un fils de sa race toutes les nations de la terre seraient bénies. Nous expliquerons aujourd'hui le mystère de la venue de ce fils d'Abraham, mystère où se trouve, comme dit l'Apôtre, toute la sagesse de Dieu, mystère que nul des princes du monde n'a connu, et qui a été si admirablement développé par un batelier du lac de Génézareth dans ces paroles : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum.*

Les temps de la promesse étaient accomplis, l'univers reposait dans une tranquillité profonde ; toutes les nations tournaient leurs regards vers l'Orient. La philosophie avait déclaré que le monde ne pouvait plus être sauvé que par la vérité elle-même descendue du ciel. Israël attendait le Libérateur promis. Tout à coup, pendant que la terre est silencieuse, le ciel s'ouvre, les anges entourent le berceau d'un enfant, de l'Emmanuel, du Dieu avec nous ; ils annoncent la gloire au Très-Haut, la paix au monde ; et la vérité, l'étoile de Jacob si longtemps attendue, se lève sur ceux qui étaient assis dans les ombres de la mort.

Le voilà dans une étable de Bethléem, couché dans une crèche, enveloppé de langes, comme les prophètes l'avaient annoncé ; le voilà, le descendant des rois de Juda, des grands prêtres et des patriarches, le Rédempteur prédit dès l'origine du monde, le Messie né de la Vierge, celui que figuraient les justes, la loi, les sacrifices, le fils d'Abraham en qui toutes les nations devaient être bénies ! Bientôt il remplira la Judée de son nom et de ses miracles ; obscur, inconnu, il a fait ce que Socrate et ses disciples avaient essayé vainement : ils n'ont pu changer une seule ville de la Grèce, il a converti l'univers. Simple, sublime dans ses œuvres comme dans ses discours, il parle, il agit avec autorité ; il marche, et tous ses pas sont des bienfaits. La vie dont il donne le modèle et le précepte est une vie toute divine. Il meurt par amour pour les hommes ; d'autres avant lui étaient morts pour la patrie, pour l'amitié, pour la famille, seul il est mort pour l'humanité. Il meurt, et par sa mort il réalise toutes les merveilles qu'il a prédites. Il avait promis à un pêcheur l'empire du monde, il avait annoncé à Jérusalem sa destruction ; Pierre règne encore aujourd'hui à Rome, la reine des cités ; Jérusalem, autrefois la splendeur du monde, est renversée de fond en comble, et les Juifs sont errants et dispersés. Il a dit que, lorsqu'il serait sur la croix, il attirerait tout à lui, et aussitôt après sa mort, le Juif abandonne sa loi, le païen ses faux dieux, le philosophe ses vains systèmes, tous lui élèvent des autels ; les plus grands génies de l'univers, depuis dix-huit cents ans, l'ont adoré, et la philosophie du dernier siècle a été forcée de reconnaître en lui un Dieu. « Oui, si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, a dit l'incrédule, la vie et la mort de Jésus sont d'un Dieu. » Et si dernièrement la chute profonde d'un homme qui avait attaqué naguère l'indifférence de son siècle a causé une espèce d'effroi dans cette société, il ne faut pas oublier l'anathème qu'il avait autrefois prononcé d'avance contre lui-même. Cet anathème, le voici : « Pour renier Jésus expirant sur un bois infâme, et pardonnant à ses bourreaux, pour refuser de croire en lui, il faudrait n'être pas homme, il faudrait être un je ne sais quoi monstrueux, un démon, plus qu'un démon, car si les démons ne sauraient aimer, ils croient du moins et ils tremblent : *Credunt et contremiscunt.* (*Jac.*, II, 19.)

Les événements qui annonçaient la venue du Messie, comme ceux qui l'ont manifestée, font voir que le monde, pendant quatre mille ans, préparait l'enfantement d'un Dieu. Le Créateur des choses visibles et invisibles, le Tout-Puissant qui seul peut mettre en harmonie les prédictions et les événements, a donc autorisé Jésus-Christ par des signes visibles : les prophéties, les miracles, la conversion des nations, la dispersion des Juifs. Dieu nous dit par la voix de l'histoire, comme autrefois au Thabor : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* (*Matth.*, XVII, 5.) Oui, mes frères, écoutons-le, parce qu'il est la sagesse, l'intelligence de Dieu ; écoutons-le, parce qu'il est la sagesse, l'intelligence de l'homme. Dieu fait tout par lui et pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de Dieu. L'homme ne comprend rien que par lui et ne doit agir que pour lui, voilà pourquoi nous l'appelons la sagesse de l'homme. Tel est l'ordre que nous suivrons dans ce discours. Jésus-Christ, sagesse de Dieu ; Jésus-Christ, sagesse de l'homme, manifeste la raison de Dieu et complète la raison de l'homme. Sans lui il n'y a point de lien entre l'homme et Dieu ; sans lui l'homme est une énigme pour l'homme.

Quel sujet plus digne d'être offert à vos méditations !

O Jésus ! Verbe divin, raison, sagesse, beauté suprême, lumière de Dieu, des anges et des hommes, nous apportons au pied de vos autels le témoignage de notre croyance et l'holocauste de notre amour ! Venez nous montrer le chemin de la vie.

Et vous, Esprit-Saint, éclairez nos âmes, échauffez nos cœurs, nous vous le demandons par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Les apôtres, sortis de la Judée, avaient enseigné les nations au nom de Jésus-Christ et publié partout sa divinité, quand des esprits orgueilleux, renouvelant, au sein de l'Eglise chrétienne, l'aveuglement des Juifs, osèrent attaquer le dogme de l'Incarnation. Saint Jean vivait encore ; les évêques et les églises d'Asie invoquèrent le témoignage du disciple qui avait reposé sa tête sur la poitrine du Rédempteur : c'était vers la fin du premier siècle, car Dieu avait voulu conserver sur la terre le disciple bien-aimé comme un témoin de la divinité de son Fils. Saint Jean écrivit alors son Evangile, où il s'attacha surtout à développer le mystère de l'Incarnation : un simple artisan fit entendre ces sublimes paroles que les philosophes platoniciens voulaient faire graver en lettres d'or sur la porte de toutes leurs écoles : *Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ;* paroles où l'on trouve l'unité de Dieu et la distinction des personnes qui sont en Dieu. *Au commencement était le Verbe*, voilà l'éternité du Verbe ; *le Verbe était en Dieu*, voilà la distinction des personnes ; *le Verbe était Dieu*, voilà l'unité de la nature divine.

Ne vous étonnez plus, mes frères, que cet Evangile soit placé sur nos autels, et qu'au jour du baptême, il soit là sur la tête de l'enfant que l'Eglise régénère en Jésus-Christ ; ne vous étonnez pas de voir les peuples fléchir le genou à ces mots : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis : « Le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. »*

Qu'est-ce donc que le Verbe ? me demanderez-vous.

Le Verbe, avant l'Incarnation, était dans le monde, et le monde ne le comprenait pas ; mais son nom avait été conservé parmi les hommes. Tertullien dit formellement aux païens que les philosophes appelaient le Créateur de l'univers le Verbe, la parole, la raison. Platon, en parlant de la naissance du monde, a reconnu un Verbe, une idée, un modèle de ce que Dieu voulait faire, modèle réalisé dans la création. David avait entendu de la bouche de Dieu ces paroles adressées au Messie : *Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré avant l'aurore.* (*Psal.*, II, 7 ; CIX, 3.) Quel est celui qui est élevé au plus haut des cieux par sa puissance et qui en descend continuellement ? quel est son nom et le nom de son Fils, si vous le savez ?

Grâce à la foi chrétienne, nous savons que le Verbe est la seconde personne de la Trinité, un être subsistant éternel, recevant toute l'essence, tout le caractère, toute la substance divine, parole intime qui exprime tout ce que Dieu est et tout ce qui est en lui, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, comme parle le Symbole, figure de toute la gloire du Père, image de toute sa splendeur.

Le Verbe est produit de toute éternité par son Père, comme le rayon procède du soleil sans en être séparé. Considérez, dit le grand évêque de Meaux, ce rayon qui est comme le fils du soleil ; il en sort sans le diminuer, sans s'en détacher, sans attendre le progrès du temps. Aussitôt que le soleil a été formé, sa splendeur est née et s'est répandue avec lui. Tous les rayons tiennent au soleil, leur éclat ne s'en sépare jamais ; ainsi toujours uni à son Père, le Fils de Dieu en sort éternellement, et voir Dieu sans son Fils, c'est voir la lumière sans rayon et sans splendeur. Dieu a voulu faire une image plus vive encore de son éternelle génération, et, afin qu'elle nous fût plus connue, c'est en nous-mêmes qu'il l'a faite. Notre parole, qui naît de notre pensée, est une image de cette génération immatérielle révélée par l'Evangile. Le Fils de Dieu est donc la parole de Dieu, non une parole étrangère, accidentelle, Dieu ne connaît rien de semblable, mais une parole qui est en lui, une personne subsistante, arrangeant toutes choses avec lui, la parole par laquelle un Dieu éternel et parfait se dit à lui-même tout ce qu'il est, enfante tout ce qu'il dit. Et ce Verbe, qui nous l'a manifesté ? La création, la rédemption. Par lui Dieu a tout créé, par lui Dieu a tout réparé : c'est à ces deux caractères que vous allez reconnaître en lui la raison, la sagesse, l'intelligence de Dieu.

Tout a été fait par le Verbe, dit saint Jean (I, 3), *et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* Le Verbe a coordonné et disposé tous les ouvrages de Dieu. C'est lui qui a établi les mesures de la terre, qui a renfermé la mer en ses digues, qui commande à l'étoile du matin, qui montre à l'aurore le lieu d'où elle se lève ; il pénètre dans le sein des mers, il marche dans le fond de l'abîme ; c'est lui qui ouvre un passage aux torrents des nuées, qui trace les sillons de la foudre ; il dissipe en rosée les épais nuages, il fait germer l'herbe dans la prairie. Quand Dieu pesait la force de vents et qu'il mesurait les eaux de l'abîme ; quand il donnait des lois à la pluie et qu'il marquait la route aux tempêtes, alors il contemplait le Verbe, il voyait la sagesse, il la renfermait en lui, il en sondait la profondeur. Levez les yeux en haut, considérez qui a créé les cieux, qui fait marcher dans un si bel ordre l'armée des étoiles, qui les appelle par leurs noms ; aucune ne lui est cachée, tant est grande la force, la puissance de sa parole. C'est le Verbe qui a suspendu les astres au-dessus de nos têtes, qui leur a imprimé des lois dont ils ne s'écartent jamais, ces lois par lesquelles ils s'attirent sans se confondre. C'est encore le Verbe qui,

selon Origène, est lumière à nos yeux, harmonie à nos oreilles; il est le parfum des fleurs, la saveur des fruits. Tout ce qui brille dans le ciel, dit saint Augustin, tout ce qui vole dans les airs, tout ce qui respire sur la terre, toutes les créatures, les anges, les hommes, sont l'ouvrage de la sagesse, et le monde est l'image du Verbe, comme le Verbe est lui-même l'image de Dieu. Le Verbe est donc partout en Dieu, dans l'homme comme dans le moindre atome de l'univers.

Dieu s'entretenant avec son Verbe avait vu que son œuvre était bonne, mais une main ennemie vint la défigurer. Tout nous atteste la chute des anges et de l'homme. Elle est le fond de l'histoire de tous les peuples, et partout subsistent les traces de cette profonde dégradation. Qui donc réparera ces ruines? C'est encore le Verbe, dont nous venons d'admirer les merveilles dans l'œuvre de la création; il sera le réparateur de son œuvre altérée par la chute. Le désordre s'est introduit dans le monde moral, c'est dans le monde moral que la réparation aura lieu. La volupté et l'orgueil ont perdu l'humanité, l'humilité et la douleur vont la relever. Un enfant, une crèche, une croix, voilà le moyen employé par la sagesse divine pour effacer les traces de sa colère, et combler, par des prodiges d'amour, l'intervalle qui depuis la chute existait entre l'homme et Dieu. Un Dieu fait chair sera le sacrement du salut des hommes. Le Verbe incarné va réparer le monde moral, comme le Verbe, dans les splendeurs célestes, a créé cet univers visible.

Quel mélange de grandeur et d'humilité! Les pleurs et les gémissements annoncent son entrée dans l'univers, une étable est sa demeure, une crèche son berceau! Mais Isaïe, plus de sept siècles auparavant, l'a vu paraître comme un faible arbrisseau, comme un vil rejeton sorti d'une terre aride, et il a demandé si c'était lui qui devait venir. (*Isa.*, LIII, 1 *seqq.*) Voyez-le faisant lever l'étoile qui annonce aux Mages sa venue, recevant les adorations des gentils, commençant ainsi la conversion du monde, jetant les fondements de ce royaume spirituel qui s'étend aujourd'hui dans tout l'univers. L'allégresse est parmi les humbles, la terreur parmi les forts. Hérode tremble devant le Fils de Marie. Les anges se réjouissent, les démons s'étonnent; ils n'empêcheront pas l'œuvre de Dieu, parce qu'ils ne sauraient la comprendre; leur intelligence ne pénétrera pas le secret du Verbe humilié. Si les démons avaient reconnu dans Jésus-Christ le Verbe divin, ils n'auraient pas, dit saint Paul (I *Cor.*, II, 8), crucifié le Seigneur de la gloire. Jésus-Christ attire notre ennemi au combat en lui cachant sa divinité! Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force, Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse. Tu as voulu être, dit un Père, le Dieu de l'homme, un homme sera ton Dieu; tu as établi ton empire sur la terre en attachant les hommes à de faux honneurs, à des richesses mal assurées, pleines d'illusion; les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, détruiront ton empire de fond en comble.

Il ne faut pas oublier que Dieu ne rencontre pas seulement pour obstacle à l'œuvre de sa miséricorde la liberté de l'homme qu'il veut respecter, mais encore la perversité des anges déchus. Il a donc fallu, pour guérir l'orgueil de l'homme et tromper la haine des démons, cacher la grandeur et l'humilité d'un Dieu dans les abaissements de la crèche et l'ignominie de la croix

L'humanité de Jésus-Christ a toujours été un scandale pour tous les esprits superbes, pour les Juifs, pour les païens et pour les philosophes. Elle a été le piége où s'est pris l'orgueil du démon. Adam une fois tombé, Satan triomphait. Il fallut un prodige plus grand que la création, il fallut la rédemption pour vaincre l'ennemi du genre humain. Satan avait cru que Dieu ne pouvait pas s'unir à une nature souillée. Satan n'avait sondé ni l'abîme de la justice de Dieu, ni l'abîme de sa bonté. La crèche et la croix le confondirent.

Continuons à suivre le développement de la sagesse de Dieu dans l'œuvre de la rédemption : Au commencement Dieu n'était que bon, dit Tertullien : *In principio Deus tantum bonus.* Dieu n'était connu d'abord que par sa sagesse et sa bonté. La crainte n'était nulle part. On n'entendait dans toute la création qu'un hymne de reconnaissance et d'amour. Satan et l'homme entraîné par lui creusèrent des abîmes de justice et de douleur, le ciel et la terre tremblèrent, la colère sembla remplacer l'amour. Il se fit, dit l'*Apocalypse* (VIII, 1), un grand silence dans le ciel.

Hommes! songez au vide immense laissé tout à coup dans l'œuvre divine, quand les anges sortirent du séjour de la félicité et que l'archange demanda : Qui donc est semblable à Dieu? Hélas! ce vide, Adam devait le remplir, Adam tombe à son tour. Voyez encore Adam et Eve chassés du paradis terrestre et perdant l'immortalité et le bonheur. Les anges avaient cessé d'être purs devant Dieu. Songez à l'effroi de toutes les nations devant le Très-Haut, songez à ces cruelles expiations, à ces sacrifices humains qui ont épouvanté la terre, à ce sang qui crie qu'une offense terrible sépare l'homme de la Divinité. L'enfer et la mort sont entre l'homme et Dieu; l'homme tremble devant son Créateur. Le peuple, dans le désert, craint de mourir en approchant de l'Eternel. Des douleurs inexprimables punissaient le péché sans pouvoir l'expier.

Comment effacer la terreur causée par la punition des anges rebelles, par le chérubin armé d'un glaive flamboyant, par les éclairs du Sinaï? Comment satisfaire la justice divine? Comment rendre à l'homme l'humilité? Comment lui faire aimer les douleurs et la mort? Comment, au milieu d'un monde sillonné par la vengeance divine, rétablir l'amour entre l'homme et Dieu?

Au milieu des menaces portées contre le premier homme, au milieu de la foudre et des

éclairs, le Verbe avait dit : *Ecce venio*, « *Voilà que je viens.* » (*Psal.*, XXXIX, 8.) Je viens pour satisfaire la justice dont Dieu lui-même subit la loi, je viens lui apporter une expiation plus grande que la faute, briser les chaînes du péché et vaincre la mort. Venez, en effet, ô mon divin maître, raison, sagesse divine, venez, et, à force de merveilles, et par une rédemption bien au-dessus de la création de l'homme, puisque l'homme d'abord fut créé du néant, et que maintenant il est créé par l'amour, venez rendre à l'homme l'amour, venez lui faire dire avec Tertullien : Dieu agit comme l'égal de l'homme, afin que l'homme puisse agir comme l'égal de Dieu. Venez substituer une religion toute d'espérance aux sanglantes réparations de la peur, venez remplacer par le sacrifice de l'Agneau les barbares immolations de l'homme.

Oui, le Verbe dans un enfant, dans un homme humilié, a voilé la majesté de Dieu et fait cesser sa colère. *Ecce Agnus Dei*, « *Voilà l'Agneau de Dieu.* » (*Joan.*, I, 29.) Peuples, prosternez-vous, le monde est réconcilié avec le Ciel, l'épée du chérubin est brisée, les tonnerres de Sinaï ne se feront plus entendre ; Dieu n'est plus seulement le Dieu puissant, le Dieu terrible ; il est le Dieu enfant, le Dieu homme, le Dieu dont on peut approcher, le Dieu de miséricorde et d'amour.

La bonté désarme la justice, l'orgueil des démons est confondu. Tout est rétabli pour l'homme comme tout était au commencement. Au commencement Dieu n'était que bon : *In principio Deus tantum bonus.*

Otez-moi ces langes, cette crèche, cette chair, cette croix, disait l'impie Marcion : ils ne sont pas dignes de Dieu. Rien, répondait Tertullien, n'est si digne de Dieu que le salut de l'homme. Tous les Pères conviennent que Dieu ne s'est fait homme que pour faire l'homme Dieu : *Factus est Deus homo ut fieret homo Deus.* Chose admirable ! Merveille des merveilles ! O mystère ! Ce que disait Satan à l'homme pour le tenter : *Vous serez comme des dieux* (*Gen.*, III, 5), c'est ce que Jésus-Christ a dit aux hommes : *Vous êtes tous des dieux et les fils du Très-Haut :* « *Dii estis et filii Excelsi omnes.* » (*Psal.*, LXXXI, 6 ; *Joan.*, X, 34.) Ne vous étonnez plus, mes frères, des premières paroles de l'ange aux bergers: *Ne craignez pas*, « *Nolite timere*, » *je vous annonce une grande joie :* « *Ecce evangelizo vobis gaudium magnum.* » (*Luc.*, II, 10.) Le sujet de cette joie, c'est l'apparition nouvelle de la miséricorde, *apparuit benignitas Dei ;* c'est l'union rétablie entre la nature humaine et la nature divine, dans ce Verbe par qui Dieu a créé le monde, par qui Dieu a réparé le monde, par qui Dieu manifeste sa raison, sa sagesse, son intelligence.

Le Verbe est donc la raison de Dieu, la raison de tout ce qu'il a fait, *ratio Dei et uniuscujusque rei*, comme parle saint Jérôme ; il nous reste à montrer comment il est la lumière, la raison de l'homme, puisque l'homme ne peut comprendre et agir que par lui. C'est ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Apôtre du Verbe, saint Jean, ne nous a pas seulement fait connaître que le Verbe était en Dieu, *Verbum erat apud Deum*, que tout a été fait par lui, et que rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui, il nous apprend encore ce que le Verbe est par rapport à l'homme dans ces paroles : ***En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise. Le Verbe était la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.*** (*Joan.*, I, 4-9.)

Le Verbe est donc la lumière de l'homme, comme il est la lumière de Dieu. Vous allez vous convaincre de cette vérité en considérant l'homme avant la chute, l'homme après la chute, l'homme sans Jésus-Christ, l'homme avec Jésus-Christ.

L'homme était dans le paradis terrestre en communication directe avec Dieu. Il se nourrissait du Verbe, la beauté suprême, il connaissait la vérité sans l'aide d'aucune image corporelle.

Dieu, dit un Père, avait mis dans le premier homme une lumière divine par laquelle Adam le connaissait directement. Cette connaissance tenait le milieu entre la foi, notre lumière d'ici-bas, et la vision bienheureuse, dont nous jouirons dans le ciel. L'homme ne voyait pas Dieu face à face, mais il ne le voyait pas, ainsi que nous, à travers un miroir. Il connaissait alors son âme en elle-même, et au lieu que nous avons tant de peine à la trouver, et que nous la confondons avec toutes les images que nos sens nous apportent, il la démêlait d'abord de tout ce qui n'était pas elle.

Aussi saint Bernard dit que l'homme en cet état participait de la société des anges ; mais Adam, par sa chute, cessa de pouvoir contempler la vérité en elle-même ; il ne l'entrevit plus qu'à travers des figures. Le regard de sa raison fut obscurci, il perdit les yeux de l'esprit par lesquels il voyait son âme et les choses célestes ; il cessa d'être en communication avec les natures spirituelles, il ne vit plus que les créatures sensibles, et son corps, jusqu'alors l'image de son âme, devint un voile entre Dieu et lui.

Voilà comment par le péché tout changea pour l'homme. Il fut exclu de la demeure où il jouissait de la vue de Dieu. Et jamais ses rapports avec Dieu n'auraient pu se rétablir si le Verbe divin, au moment de la chute, ne s'était offert pour lui en holocauste, *Agnus occisus est ab origine mundi.* Grâce à l'incarnation promise, le Verbe n'a pas cessé d'éclairer les intelligences et de conserver entre l'âme et Dieu ces relations mystérieuses, mais réelles, que nous appelons la raison et la conscience. Dites-moi, mes chers auditeurs, comment, malgré la différence des mœurs, du langage, des hommes séparés par l'espace et par le temps, des hommes qui ne se sont jamais vus ni concertés, ont-ils pu

connaître les principes des sciences et des arts, les notions du juste et de l'injuste, les idées d'ordre et de beauté? D'où vient cet accord? Grâce à la lumière du soleil, nous découvrons les mêmes objets, les mêmes couleurs, les mêmes proportions. Qui produit ainsi sur les esprits le même effet que le soleil sur l'horizon? Il existe donc un soleil de vérité, une raison commune à tous, une beauté universelle. Cette raison, cette beauté, cette lumière, cette vérité, c'est le Verbe, la lumière incréée, la parole de Dieu. La parole humaine est l'image de cette parole divine dont le soleil n'est que l'ombre : voilà pourquoi le Verbe s'appelle lumière, intelligence, vie divine, raison, parole, et de même que sans le soleil l'univers serait dans la nuit et dans la mort, ainsi, sans le Verbe, la parole divine, l'âme et le ciel lui-même seraient sans vie et sans chaleur. C'est dans le Verbe que Dieu se voit, c'est dans le Verbe que nous nous voyons. Notre raison, le regard de notre âme, nous sert à contempler la vérité dans la raison de Dieu, la raison éternelle!

Mes frères, vous êtes-vous rendu compte de cette lumière intérieure qui vient parfois éclairer vos esprits sur vos fautes, sur vos devoirs, sur vos rapports avec Dieu et avec les hommes? Cette voix intime qui parle à vos cœurs, ces inspirations secrètes de votre raison et de votre conscience, sont les illuminations du Verbe divin, la lumière de Dieu qui ne cesse de se communiquer à l'homme.

Indépendamment de ces illuminations intérieures, il y a toujours eu dans l'univers une révélation du Verbe directe, permanente, et les patriarches et les grands prêtres ont gardé ce dépôt sacré jusqu'à Jésus-Christ. Le genre humain a toujours eu sous les yeux le spectacle de cette tradition vivante qui a conservé et transmis l'unité de Dieu, la chute de l'homme, la promesse d'un Rédempteur. Aussi, grâce à la raison, à la conscience, à la foi, malgré la haine des méchants pour la vérité, son règne est établi désormais dans le monde, et rien ne saurait le renverser. Les efforts de l'impiété, les erreurs, les préjugés, tout passera ; la vérité, le Verbe demeurera toujours. *Une voix m'ordonne de crier*, dit le prophète Isaïe : *que dirai-je par mes cris? Tous les mortels ne sont que de l'herbe, et leur beauté ressemble à la fleur des champs. Le Seigneur a répandu un souffle brûlant, l'herbe de la prairie s'est desséchée, la fleur est tombée; oui, vraiment, les peuples sont comme l'herbe de la prairie, l'herbe sèche, la fleur tombe, mais la parole de notre Dieu subsiste dans l'éternité.* (*Isa.*, XL, 6, 8.) Avant comme après l'Incarnation, en deçà comme au delà de la croix, en tout temps comme en tout lieu le Verbe a donc été la lumière qui a éclairé nos ténèbres. Il était dans le monde, et le monde ne l'a point compris.

L'homme a reçu du Verbe non-seulement toutes les idées, mais encore les inspirations et les secours dans l'ordre du salut. Imposons silence, dit le grand pape saint Léon, à ceux qui osent murmurer contre la Providence divine et se plaindre du retard de la naissance du Sauveur, comme si les siècles écoulés n'avaient aucune part aux mystères accomplis dans les derniers jours. L'Incarnation du Verbe a produit les mêmes effets avant son accomplissement qu'après, et le plan du salut des hommes n'a été interrompu dans aucun temps.

Ainsi l'Incarnation du Verbe a sauvé non-seulement les hommes venus après la naissance de Jésus-Christ, mais encore ceux qui l'avaient précédé. En vertu du sacrifice offert dès l'origine du monde, le Verbe n'a pas cessé de luire pour les hommes : voilà pourquoi la religion de Jésus-Christ est la religion universelle. Elle ne comprend pas seulement tous les lieux, elle comprend tous les temps. Le Verbe n'a jamais manqué à aucun homme par ses illuminations ni par la grâce. Jésus-Christ était avant l'aurore, avant les collines, avant Abraham. Puisque les livres hébreux nous montrent, dit saint Augustin, dès le temps d'Abraham, des hommes fidèles à Dieu qui n'étaient ni de sa race selon la chair ni du peuple d'Israël, il s'est rencontré aussi chez les autres nations en divers lieux, en divers temps, d'autres hommes semblables. Ainsi, ajoute ce docteur incomparable, le salut attaché à cette religion à laquelle seule le salut est promis n'a jamais manqué à aucun homme digne de le recevoir, et quiconque en a été privé s'en était rendu indigne. L'infidèle a reçu des grâces suffisantes pour s'élever à la connaissance du Créateur, *accepit*, et s'il en fait un bon usage, il recevra celles qui lui sont nécessaires pour connaître le Rédempteur, *accipiet*.

Aujourd'hui même les peuples qui ne connaissent pas l'Incarnation reçoivent par l'union de la nature divine à la nature humaine, toutes les grâces nécessaires pour arriver à la vérité, et pour accomplir la loi du Verbe écrite dans leurs cœurs, loi d'après laquelle, selon saint Paul, tous les hommes seront jugés

Sainte Église catholique, véritable Jérusalem terrestre, gardienne du dépôt de la foi, de l'espérance et de l'amour, vous avez donc eu raison de foudroyer les novateurs qui voulaient borner la vérité et la miséricorde de Dieu; aveugles qui ne limitaient pas sa puissance et qui voulaient enchaîner sa bonté! Vous avez fait entendre contre eux ces belles paroles : Dieu veut sauver tous les hommes, et vous répétez sans cesse au moment du divin sacrifice le cantique des anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre!* (*Luc.*, II, 14.) Ainsi, mes frères, Dieu nous a aimés d'un amour éternel, sa vérité, comme sa miséricorde, s'étend sur toute la terre. Jésus-Christ, le Verbe divin, est né pour tous les hommes dans une crèche, et il n'y aurait eu qu'un homme à sauver qu'il serait mort pour lui sur la croix. Dieu nous a commandé d'aimer tous

les hommes comme nos frères, parce qu'il les aime tous comme ses enfants. Il veut qu'aucun homme ne périsse, il veut que tous les hommes de bonne volonté soient sauvés.

Le Verbe avant l'Incarnation était dans la conscience, la raison ou la loi des peuples. Toutes les idées vraies conservées parmi les hommes étaient son ouvrage, et leurs erreurs, le fruit de leurs passions. L'intrépide Romain sacrifiait à la peur, et la Grèce honorait la chasteté de Xénocrate en se prosternant devant les autels de Vénus, preuve manifeste que la lumière du Verbe, la raison, ne cessait de luire au milieu des ténèbres du paganisme, et le cri de la conscience, de se faire entendre au milieu du tumulte des sens. Le Verbe était donc la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde.

Mais l'homme ne voulait pas comprendre de peur d'être obligé de bien agir, et de là cet enseignement de crimes et de volupté qu'on appelait la religion païenne. Dans ce temps où l'abus de la force opprimait le sexe le plus faible, où l'oubli des premiers sentiments faisait exposer et délaisser l'enfance, où une moitié du genre humain était esclave de l'autre, ceux qui ne se faisaient pas des idoles de bois se faisaient des idoles de chair, et, comme l'a dit Tertullien, tout était Dieu excepté Dieu lui-même. Quarante siècles s'étaient écoulés dans ces erreurs et dans ces folies, comme si Dieu eût voulu constater par tant de crimes et par sa longue patience le néant de la sagesse de l'homme et la vanité de ses pensées.

Les peuples avaient répandu les ténèbres sur les obligations morales qu'ils ne voulaient pas accomplir. Voilà comment ils conservèrent la vérité sur quelques points et comme ils l'altérèrent sur tant d'autres. Mais ils n'ont jamais cessé de s'entendre sur toutes les vérités que n'obscurcissaient pas les passions.

Dieu était connu, adoré dans la Judée; mais, fiers d'être le peuple choisi et méprisant les autres, les Juifs avaient si peu d'idée du remède aux deux grandes plaies du genre humain, la volupté et l'orgueil, que leurs descendants, encore fidèles à leurs traditions, attendent un Messie guerrier et conquérant, comme si Jésus-Christ n'avait pas réalisé toutes les prophéties par la conquête des cœurs et des intelligences. Un petit nombre seulement d'hommes de désirs parmi eux savaient découvrir le Messie dans les sacrifices et sous la lettre de la loi.

Voilà l'état du monde avant la venue de Jésus-Christ, le Verbe incarné. Le Verbe était le soleil des esprits, mais le soleil derrière les nuages. Tout ce qu'on voyait de lumière dans l'univers venait de lui, mais les passions allaient toujours voilant la vérité, et la nuit dans laquelle il est né à Bethléem est l'image de cette nuit profonde où se trouvait enseveli le genre humain. Enfin le Verbe paraît; à la présence de ce soleil moral toutes les vérités sortent de l'ombre et reprennent leur éclat. Le Verbe paraît, et il achève la révélation faite aux patriarches et à Moïse; il apprend à distinguer partout l'erreur de la vérité, il sépare de nouveau la lumière des ténèbres. Le Verbe paraît, le monde se trouble, le règne du mal est ébranlé, ce qu'il y a en nous de divin éprouve le besoin de briser sa chaîne et de recouvrer sa liberté. Le Verbe paraît, le sang des victimes, devenu inutile, cesse de couler; les autels des faux dieux s'ébranlent, les idoles tombent, les temples consacrés aux passions sont changés en maisons de prières, et le culte en esprit et en vérité s'établit successivement dans l'univers. Ce divin soleil continue maintenant son cours; il éclaire successivement le monde. Des extrémités de l'aurore il s'abaisse aux bornes du couchant. Rien ne se dérobe à la chaleur de ses rayons; son éclat se répand dans toute la terre, et ce qui s'est passé autrefois parmi les nations païennes avant Jésus-Christ se reproduit aujourd'hui parmi les nations livrées encore à l'idolâtrie. Mais le premier rayon de lumière pour les peuples est parti visiblement de la crèche où repose le Verbe incarné.

Nous venons de montrer ce qu'était le monde avant Jésus-Christ, ce qu'il a été depuis, voyons maintenant, mes frères, ce que devient la raison de ceux qui, au milieu des lumières du christianisme, ne croient pas au Verbe incarné!

Aussitôt que Jésus-Christ cesse d'être pour nous la raison de Dieu et la raison de l'homme, la révélation disparaît, le monde spirituel s'évanouit. Plus de religion transmise avec la vie et conservée pendant quarante siècles par les patriarches et les grands prêtres, et depuis dix-huit cents ans par les successeurs de Pierre; plus de lien entre les générations, plus de traditions, plus de connaissance de Dieu et de l'âme, plus de règle du juste et de l'injuste, plus de Verbe en Dieu ni dans l'homme, plus de raison divine et de raison humaine. Dieu semble indifférent à nos pensées, à notre vie. Les tombeaux ne doivent plus se rouvrir. Plus de passé ni d'avenir, tout finit avec nous. Il faut que je le dise à ceux qui m'écoutent pour qu'ils sondent la profondeur de l'abîme où tombent tant d'infortunés. Il faut qu'ils sachent, afin de nous aider, nous ministres de Jésus-Christ, à prévenir ce fléau, comment la mort entre dans les âmes, et le suicide dans la société. Nier Jésus-Christ, le Verbe incarné, c'est détruire le lien entre Dieu et l'homme, parce qu'il n'y a plus de religion possible si Jésus-Christ n'est pas le Verbe. Si Jésus-Christ n'est pas le Verbe, Dieu n'a jamais parlé à l'homme, puisque la loi naturelle et la loi mosaïque n'ont servi qu'à l'annoncer Si Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne lui parlera jamais. Si la parole de Dieu, la vérité, n'a pas été entendue par l'homme, l'amour de Dieu, le Saint-Esprit, n'est pas descendu sur la terre, la lumière et l'amour n'existent pas, et le monde est cet Enfer sur les portes

duquel le poëte écrivait : Laissez toute espérance, vous qui entrez. Voilà comment ceux qui se retranchent de la société humaine par le suicide ont déjà cessé de faire partie de la société divine par l'incrédulité. Nous avons connu de ces hommes livrés au doute parce qu'ils ne savaient pas que Dieu eût parlé à l'homme et que son amour fût descendu parmi nous. Des angoisses inexprimables déchiraient leurs cœurs, ils pleuraient en voyant ceux qu'ils aimaient, et dont ils croyaient devoir être à jamais séparés par la mort, et vingt fois ils ont voulu mettre fin à leur existence pour échapper au supplice de croire au néant. Mais, dès qu'ils ont connu Jésus-Christ, le monde spirituel s'est recomposé à leurs regards. Ils ont vu que Dieu n'avait cessé de parler depuis la chute intérieurement à tous les hommes, extérieurement aux patriarches, aux grands prêtres, aux apôtres; que depuis soixante siècles sa parole n'a pas cessé de briller dans le monde, qu'une même lumière paraît partout, et que Jésus-Christ nous la montre dans sa plénitude. Ils ont vu que les temps qui ont précédé Jésus-Christ sont destinés à l'annoncer, les temps où il est venu à le recevoir, les temps qui l'ont suivi à le glorifier.

Oui, mon Dieu, vous avez parlé aux hommes du haut du ciel. *Locutus es cum eis de cœlo, Domine.* Votre parole s'est faite chair, et votre Verbe incarné est le dénoûment de toutes les difficultés. *Solutio totius difficultatis Christus.*

Tout se tient, tout se lie, grâce à Jésus-Christ. Il n'y a pas un fait qu'il n'explique. Otez Jésus-Christ de l'univers, et l'histoire n'a plus de centre ni d'unité. S'il disparaissait tout à coup, le chaos qui a été détruit par la parole se reverrait de nouveau, les ombres de la mort se répandraient de toutes parts, la nature de Dieu, sa puissance, sa justice, sa bonté, redeviendraient des ténèbres et des énigmes. La raison de Dieu, la raison de l'homme, seraient effacées de la terre, et la nuit se referait sur le monde.

Réjouissez-vous donc, mes chers auditeurs, la vérité est descendue du ciel sur la terre, les voiles répandus sur la destinée humaine sont levés, l'homme sait que la douleur et l'humilité réparent le mal fait par la volupté et l'orgueil, que de ces deux passions des sens et de l'esprit sortent les ténèbres, les doutes, les répugnances contre la vérité, qui dominent l'intelligence et l'entraînent loin du Verbe. L'homme sait que son âme est plus grande que l'univers, puisqu'elle est faite pour Dieu. La lumière est descendue des collines éternelles et s'est rendue visible dans les souffrances, dans les humiliations et dans la mort; elle éclaire toutes les âmes droites, tous les cœurs purs.

Fils d'Adam, relève maintenant tes espérances, reconnais ta nature en Jésus-Christ, et vois le rang qu'elle tient dans les ouvrages de Dieu! Hommes, ne vous méprisez plus vous-mêmes : le Fils de Dieu s'est fait homme; femmes, ne méprisez plus votre sort : le Fils de Dieu est né d'une femme.

Maximes du monde, disparaissez; souffrances, pauvreté, misère, vous n'êtes plus un mal; gloire, puissance, richesses, vous n'êtes plus un bien; la mort n'est plus la mort, elle est le commencement de la vie. Toutes les notions des choses jusqu'alors incompréhensibles dans la langue du monde sont maintenant rétablies; tout est changé, les idées, les noms même des biens et des maux, par les souffrances et les anéantissements d'un Dieu. De quoi se plaindraient ceux qui souffrent, ceux qui pleurent, quand Jésus-Christ crée un monde spirituel où ils peuvent être au premier rang, où leurs misères mêmes servent à les introduire? A la vue de tout ce que le Verbe incarné a fait pour relever notre nature et réparer ses ruines, comment ne pas s'écrier avec l'Eglise : *Heureuse faute, qui nous a valu un tel Rédempteur !*

Mortels, ne dites plus : Que suis-je aux yeux du Dieu immense, infini? Dieu n'a pas parlé à l'homme, il ne s'occupe pas de moi, la nature divine n'est pas accessible à la nature humaine, la crainte a fait les dieux, et l'homme, jeté au hasard sur la terre, est le misérable jouet du Ciel, qui n'a fait en le créant que donner une âme à la douleur.

Ce langage est un blasphème. La parole de Dieu s'est faite chair, elle a habité parmi nous, *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis.* La nature divine est tellement unie à la nature humaine que nous pouvons dire aujourd'hui : Un Dieu est homme, un homme est Dieu, tout est rétabli comme tout était au commencement. La justice et la vérité que nous ne pouvions contempler de l'œil de l'âme, nous les voyons maintenant de l'œil du corps dans l'humanité déifiée.

Allons donc porter aux pieds de Jésus-Christ l'hommage de notre raison. Le mystère d'un homme Dieu est toute la religion: toute la philosophie. Jésus-Christ nous a dit, *Je suis la voie, la vérité, la vie.* (*Joan.*, XIV, 6.) La vérité n'est pas seulement une lumière sur les objets créés, une opinion, une doctrine, une œuvre de l'esprit humain; la vérité est une loi vivante, immuable, éternelle; elle est la justice, l'essence même de Dieu, elle est le Verbe divin. Partout où elle nous apparaît nous devons l'aimer et la défendre jusqu'à mourir pour elle, puisque elle a voulu mourir pour nous. C'est la vérité qui nous jugera au dernier jour. Il faut l'aimer ou la haïr; l'indifférence n'est ni permise ni possible; elle est un outrage pour la vérité, puisque la vérité doit régner sur nous malgré les intérêts et les passions. Ceux qui la conserveront fidèlement ici-bas auront seuls la vie éternelle.

Et comment refuser nos cœurs à tant d'amour? comment refuser d'entrer dans la voie qui nous est tracée par le Verbe, raison de Dieu, raison de l'homme; le Verbe qui a tout créé, tout réparé: le Verbe, notre sa-

gesse et notre lumière dans le temps, notre gloire et notre bonheur dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON VII.

SUR L'EUCHARISTIE.

Prononcé le dimanche 21 Mars.

Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem manet in me, et ego in eo. (*Joan.*, VI, 57.)

Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.

Il y a dix-huit cents ans qu'un homme, après avoir multiplié des pains au désert, et nourri la multitude, dit à d'autres hommes réunis autour de lui près de la mer de Galilée : *Je suis le pain de vie descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, et le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair. Si vous ne mangez la chair du fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour; ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui.* (*Joan.*, VI, 51-57.) Les disciples de Capharnaüm, qui avaient suivi l'Homme-Dieu à cause de ses miracles, trouvèrent cette parole dure, et s'éloignèrent. *Vous aussi*, demanda le Sauveur à Pierre, *voulez-vous m'abandonner? Où irions-nous*, *Seigneur?* répondit Pierre ; *vous avez les paroles de la vie éternelle.* (*Ibid.*, 68, 69.)

Il n'est pas étonnant que les Capharnaïtes, jugeant avec la raison humaine le plus grand des mystères, se soient effrayés d'entendre Jésus-Christ promettre à ses disciples de leur donner sa chair et son sang comme breuvage et comme nourriture; mais l'Eglise, héritière de la foi du chef des apôtres, proteste encore aujourd'hui contre leur dispersion, et depuis dix-huit cents ans elle ne cesse de répéter que la chair de Jésus-Christ est une nourriture, et son sang un breuvage, et que l'Eucharistie est le principal moyen du salut des chrétiens : *Præcipua Christianorum salus.*

Tout s'explique, en effet, par ce divin mystère. Quand on jette les yeux sur la disposition de l'univers, on est frappé de ce spectacle. Tout a été préparé pour la nourriture du corps. Le blé croît dans nos champs, les fruits dans nos jardins, le vin dans nos vignes. L'air, les semences, les eaux du ciel, tout concourt à soutenir la vie physique de l'homme. Mais l'homme ne vit pas seulement de pain; s'il a un corps, il a une âme; l'âme a une faim, une soif, qui lui sont propres ; l'âme est en nous ce qui a besoin de Dieu. L'Eucharistie est la lumière de nos esprits, la vie de nos cœurs, le soutien de nos corps : *Tutamentum mentis et corporis.*

Cherchez dans les systèmes des philosophes, dans les religions des peuples, vous ne trouverez aucune nourriture pour les esprits et pour les cœurs. La religion de Jésus-Christ seule a résolu ce problème.

Je comprends maintenant le plan de l'univers. L'éternelle sagesse n'a pas été inconséquente; l'éternelle bonté, si magnifique dans le monde sensible, s'est surpassée quand il s'est agi de notre âme. Toutes les choses visibles ont été créées pour soutenir notre corps, et la nourriture de l'esprit et du cœur de l'homme, c'est la chair du Fils de Dieu, la chair du Verbe, source de vie, de lumière et de force ; chair qui, selon le grand évêque de Meaux, porte d'abord la vie dans nos âmes, et plus tard la donne à nos corps.

Grâce à l'Incarnation, l'union de la nature divine et de la nature humaine, nous avons pu dire : *Le Verbe a été fait chair*, *il a habité parmi nous.* (*Joan.*, I, 14.) L'Eucharistie est une incarnation spéciale, particulière; union corporelle et substantielle, destinée à développer, à fortifier, à entretenir en nous la vie spirituelle reçue au baptême et renouvelée par la pénitence. Aussi les Pères l'ont-ils appelée l'extension de l'incarnation du Verbe, l'incarnation personnelle, l'ordre surnaturel, permanent, de la rédemption, le sacrement des vivants, le bienfait de l'incarnation appliqué à chacun de nous.

Jésus-Christ ne s'est donc pas seulement incarné à l'humanité en général; l'Eucharistie, chef-d'œuvre de sa sagesse, est un moyen de porter dans toutes les veines du genre humain le sang adorable qui nous fait revivre.

En quoi consiste ce mystère d'amour? Dans ces paroles mêmes du Sauveur : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi*, *et moi en lui.* Par l'Eucharistie l'homme se régénère en Dieu et s'unit à lui, Dieu s'unit à l'homme, et, par cette union, il le divinise. En deux mots, l'Eucharistie nous rétablit dans l'état de sainteté de l'homme avant la chute; l'Eucharistie fait plus, elle nous place dans l'état divin de Jésus-Christ. C'est sous ce double rapport que nous allons envisager cet étonnant mystère.

Esprit saint, amour du Père et du Fils, vous qui venez à la suite du Verbe dans les âmes de ceux qui participent dignement au sacrement de l'autel, donnez-moi les lumières nécessaires pour parler de ce grand mystère qui unit l'homme à Dieu, et Dieu à l'homme. Je vous le demande par l'intercession de Marie.

Ave, *Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La présence réelle du Sauveur dans l'Eucharistie n'est pas moins prouvée que sa divinité. Faut-il dès lors s'étonner de l'adoration et des respects de l'univers pour un sacrement qui fait sa vie et sa gloire? Le baptême en est la préparation, la confession l'entrée, le célibat des prêtres la conséquence, à cause de la pureté de parole et de pensée que nous devons apporter à l'autel.

La magnificence de nos temples, les splendeurs du culte, la pompe des cérémonies, attestent notre foi en la présence de l'Emmanuel, du Dieu avec nous.

Voyez toutes les Eglises séparées de Rome avant la dernière révolte de l'esprit d'orgueil et d'erreur contre le sacrement d'humilité et d'amour, toutes ont retenu la foi en la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie. Le Grec, séparé depuis le neuvième siècle; le Nestorien, depuis le cinquième, offrent le sacrifice qui doit remplacer tous les sacrifices. Parcourez l'Asie, l'Afrique, partout où il reste quelque trace du christianisme, vous trouverez la même foi. Nous pouvons donc répéter avec assurance : Le Verbe incréé, la parole de Dieu, est dans le monde, le Verbe est uni à l'homme dans Jésus-Christ, le Verbe est dans la communion, voilà la foi catholique, la foi de l'univers.

Nous ne nous arrêterons pas à établir la présence réelle de Dieu dans l'Eucharistie, mais nous montrerons les heureux effets de ce sacrement sur nos âmes et sur nos corps.

Dieu se nourrit éternellement de lui-même, de sa connaissance et de son amour, c'est-à-dire de son Verbe et de son Esprit. Sa vie, disent les théologiens, consiste dans deux actes, l'un de sa raison, qui contemple la grandeur de sa puissance, l'autre de son amour, qui jouit de son éternelle bonté. La vérité, le Verbe, est l'aliment des esprits célestes, et l'amour, le Saint-Esprit, naît dans les anges, comme en Dieu, du ravissement que leur cause la contemplation de la vérité. Les anges, dans le ciel, vivent donc, comme Dieu, de la vérité et de l'amour, du Verbe et du Saint-Esprit. Pour moi, disait l'ange Raphaël à Tobie (XII, 19), je me rassasie d'une nourriture invisible à l'œil du corps. L'homme, fait à l'image de Dieu, vivait dans le paradis terrestre de la vie de Dieu et des anges. Son esprit était uni à la raison, son cœur à l'amour de Dieu même, et son corps immortel obéissait à sa raison et à sa volonté. Tout à coup, séduit par l'orgueil et la volupté, il oublie son origine, sa dépendance, il s'approche de l'arbre de mort, et, par un juste châtiment, il est éloigné de l'arbre de vie : dès lors le Verbe divin, la vérité, n'est plus la nourriture de son intelligence, l'amour divin, la vie de son âme; et c'est dans des aliments grossiers, dans des créatures passagères, qu'il cherche désormais la vie et la félicité.

Tout changea donc par le péché. L'esprit et le cœur de l'homme, plongés dans la chair et dans le sang, cessèrent de vivre de vérité et d'amour, et son corps, n'étant plus soumis à sa raison, fut dégradé par la révolte des sens, par les maladies et par la mort. Quand Adam tomba, nous étions tous en lui comme les moissons dans le grain de blé d'où Dieu les a fait sortir. Adam transmit donc à ses enfants le principe de la corruption, la loi du péché, le péché qui habite en nous, comme parle saint Paul, l'orgueil, la volupté, la mort.

Cette maladie primitive, cette plaie originelle ne peut être niée par personne. Les philosophes l'ont reconnue. Platon déclare que la nature et les facultés de l'homme ont été changées et corrompues dans son chef dès sa naissance.

Qui n'éprouve en soi d'étonnantes contrariétés? Je veux et ne veux pas, je me sens entraîné où je ne voudrais pas aller. De pareilles contradictions faisaient dire à un ancien : « Est-ce donc un péché de naître? » Et à un autre : « Je vois le bien que j'aime, et je fais le mal que je hais. » Nous marchons de désir en désir, de chute en chute; nous sentons à chaque pas notre misère, notre infirmité; nous ne persévérons ni dans le bien ni dans le mal, nous disputons notre âme à Dieu comme nous la disputons à Satan, et, selon la belle expression du prophète, tristes enfants d'Adam, nous arrivons au tombeau traînant après nous l'iniquité comme les liens d'un char.

Voilà le mal, quel sera le remède? La chair et le sang d'Adam nous transmettent l'orgueil, la volupté, la mort. Qui nous donnera l'humilité, la sagesse, l'amour? L'homme a perdu l'œil de l'esprit par lequel il voyait Dieu; il a été éloigné de l'arbre de vie; son corps, dégradé, est condamné à rentrer dans la poussière; son cœur, fait pour vivre d'admiration et d'amour, est enveloppé maintenant dans la chair et dans le sang.

Qui donc, mes frères, régénérera notre esprit, notre cœur, notre corps? Qui descendra dans notre corruption pour la guérir? Qui rétablira en nous l'équilibre détruit par le péché? Qui nous fera passer de l'amour du monde sensible à l'amour du monde réel? Qui mettra nos pensées, nos paroles, nos actions en harmonie? Qui fera des hommes ce qu'ils devaient être dans l'Eden, une société d'anges terrestres?

Un homme avait été la cause de notre ruine, un homme va devenir le principe de notre salut. Pour se remettre en communication plus immédiate avec chacun de nous, le Verbe prend un corps semblable au nôtre, mais un corps sans tache, incorruptible, une âme pure et innocente, une chair et un sang étrangers au péché. Le premier Adam s'était laissé entraîner par Eve et par le serpent, le second Adam naîtra du Saint-Esprit et d'une femme préservée de la tache originelle. Homme nouveau, il va refaire toute la race humaine, lui donner une nouvelle naissance, une nouvelle vie; le remède sera universel comme le mal.

Suivez l'ordre et le développement de cette merveilleuse régénération : Adam, au milieu des lumières et de l'Eden, avait manqué de soumission à la parole de Dieu; il avait voulu par lui-même, indépendamment de son Créateur, posséder la science du bien et du mal. Le Verbe, la science de Dieu, se cache sous les apparences du pain et du vin, et la foi à cet incompréhensible mystère

nous est imposée au milieu des plus profondes ténèbres. Adam avait cru pouvoir être indépendant de Dieu par l'intelligence, notre vie devient une vie de soumission continuelle de notre esprit. Nous réparons ainsi par des actes de foi les actes de révolte du paradis terrestre, et de même qu'à la mort, au milieu des images, quand tout disparaît à nos yeux, quand notre vie semble s'éteindre, nous devons croire à la vie éternelle parce que Dieu nous l'a promise; ainsi dans l'Eucharistie, malgré les apparences contraires, en présence du pain et du vin que nous voyons, nous devons reconnaître l'humanité et la divinité que nous ne voyons pas, parce que Jésus-Christ nous l'a dit. Le démon tenta nos premiers parents en leur montrant la beauté du fruit défendu, et en leur disant : *Mangez, vous serez comme des dieux.* (*Gen.*, III, 5.) Le Sauveur nous éprouve en nous présentant du pain et du vin, et en nous disant : *Mangez, ceci est mon corps et mon sang* (*Matth.*, XXVII, 26, 28); mangez, et vous aurez la force d'être humiliés, anéantis comme moi. C'est ainsi que, séparés de Dieu par l'orgueil, nous remontons à lui par l'humilité. Sortis du néant, nous renaissons par l'anéantissement volon taire de Dieu et de l'homme. Le Verbe se voile et s'anéantit pour que l'homme s'humilie et s'anéantisse. Nous ne jugeons plus par les yeux de la chair, mais par la raison de Dieu. Nous croyons à la parole de Jésus-Christ, malgré les rapports contraires de nos sens. Cet acte de foi, l'héroïsme de l'intelligence, recommence la vie divine en nous, en détruisant le jugement orgueilleux de nos sens et de notre raison. Le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal avait fait tomber l'homme de la vie réelle dans la vie sensible, le fruit de l'arbre de la croix fait remonter l'homme de la vie terrestre jusqu'à la vie céleste. Le vin de nos champs nous fait perdre la raison humaine, le vin de l'autel nous rend la raison divine.

Mais l'orgueil n'est pas la seule plaie que nous eût laissée le péché d'Adam; nos sens et notre cœur ont été profondément viciés. Il y a en nous, depuis la chute, une pente aux plaisirs sensibles, une inclination à rapporter toutes choses à nous-mêmes, un désir d'aimer et d'être aimé qui est tout le fond de notre nature. Cet attrait pour les honneurs, la gloire, les richesses, les plaisirs, obscurcit le regard de notre âme. Voyez un homme emporté par la passion, ce qui lui a paru raisonnable cesse de l'être à ses yeux, il est en proie à une fièvre qui le domine; les désirs, les mouvements de l'âme et du corps, semblent précéder la lumière de la raison et l'entraîner vers les créatures.

Adam n'avait aucune de ces révoltes. Il n'était obligé ni de combattre ni de vaincre; il jouissait d'une paix parfaite dans son corps et dans son âme, au lieu que l'homme paraît maintenant dans les piéges d'un esprit malfaisant qui le tient captif et l'entraîne où il lui plaît.

Par le don de son âme, le Verbe incarné nous remet en possession de la nôtre, il nous rétablit dans l'état d'Adam, il devient notre dernière fin, le principe de notre amour, il enchaîne l'esprit de mensonge, il nous rend l'empire sur notre cœur; par le don de son corps, il est un remède contre la révolte de nos sens, contre les passions nées en nous de la chair et du sang du péché.

L'amour de Dieu mort pour nous, et qui se donne tout entier à nous, remplit notre cœur de reconnaissance, et sa chair vivifiante nous détache de la terre pour nous attacher au ciel; elle nous donne le goût des biens immuables, et nous fait sentir un attrait réel pour la justice et pour la vérité.

En donnant à l'homme cet attrait intellectuel qui balance l'attrait sensible, l'Eucharistie enlève l'obscurité répandue sur notre raison, et rétablit entre l'âme et le corps l'équilibre détruit par le péché, elle calme le déréglement de notre imagination et le désordre de nos sens, elle dégage l'homme de l'empire des choses extérieures, elle guérit ce qu'il y a d'affaibli et de vicié dans sa nature, elle lui rend enfin la possession de lui-même. L'esprit de l'homme était devenu charnel, l'Eucharistie refait un homme spirituel. Il se fait une communication étonnante de la nature divine et de la nature humaine. Voyez la chair de Jésus-Christ, ne semble-t-elle pas déjà toute spirituelle? Dans le mystère de la communion, la matière subit toutes les lois de l'esprit, elle se divinise, la parole s'est faite chair, et cette chair, la chair de la parole éternelle, a toutes les propriétés de la parole; elle se reproduit comme la parole, comme la parole elle éclaire, elle s'étend, elle se multiplie, elle s'incorpore à tous, elle purifie, elle nourrit. La chair en Jésus-Christ et par Jésus-Christ devient l'esprit, comme le son de la voix humaine dans la parole devient la pensée, *fit caro spiritus*.

Concevez une pensée, dit un Père, elle viendra bientôt se revêtir en votre bouche d'une parole; elle est toute en vous, toute en chacun de ceux qui l'entendent, elle est entrée en vous sans me quitter, elle est en chacun de vous sans être partagée. Voyez les rapports étonnants de tous ces mystères : le Verbe est la parole du Père, il est venu dans le sein de la Vierge, il s'est revêtu d'un corps, le voici maintenant qui se voile sous les espèces sacramentelles. Il entre en vous, en moi, il est tout entier en chacun de nous sans altération, sans division, sans diminution.

Les deux mondes, le monde spirituel et le monde matériel, sont rentrés en union, l'esprit domine encore une fois la chair; nous voici de nouveau en communication avec Dieu lui-même. Mais, au lieu des contemplations du paradis terrestre, nous ressemblons à l'enfant qui, dans le sein de sa mère, vit des fruits mûris par le soleil avant d'apercevoir la lumière, nous nous alimentons de Dieu avant de le voir.

Notre âme, grâce à l'Incarnation et à l'Eucharistie, unie au Verbe et à l'Esprit saint,

à la raison et à l'amour de Dieu même, recommence donc à vivre, comme les anges, de lumière et d'amour. La prière est le mouvement continuel de notre cœur, la respiration de notre âme; le Saint-Esprit devient la vie de notre cœur, comme le Verbe la lumière de notre intelligence.

Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, mes chers auditeurs, pourquoi cet homme si ardent pour les plaisirs, pour les honneurs et les biens de la terre, était devenu tout à coup si indifférent à ce qui était sa vie autrefois? C'est qu'il s'est uni à Jésus-Christ avec l'Eucharistie dans la foi, et son âme s'est apaisée en recevant son Dieu.

Adorateurs des choses qui passent, vous qui voudriez changer sans cesse d'émotions et de désirs, approchez-vous de nos autels, communiez, et votre âme sera une source d'eaux vives qui rejailliront jusqu'à la vie éternelle. Il est des ambitieux à qui la terre n'a pas suffi pour rassasier leur âme, et une seule communion les aurait satisfaits à jamais.

Et vous qui communiez souvent, vous qui avez compris tout ce que ce sacrement a de grand et d'admirable, dites-nous si vous n'y avez pas trouvé la paix quand vous étiez troublés, si vous n'y avez pas rencontré cette félicité que ne peuvent donner les plaisirs de ce monde!

Ainsi l'Eucharistie guérit notre intelligence, vivifie notre cœur, fortifie notre corps; elle remplace donc l'orgueil par la foi, la volupté par l'amour, la mort par la vie.

Le pain devient la chair de Jésus-Christ, et la chair de Jésus-Christ devient la nôtre en vertu d'une parole. Et cette parole, quelle est-elle? C'est la parole de Jésus-Christ, la parole qui a multiplié les pains au désert, qui a guéri le paralytique, ouvert les yeux à l'aveugle, donné l'ouïe au sourd, ressuscité les morts; la parole qui a dit, et tout a été fait, la parole de Dieu, qui a tiré tout cet univers du néant. Dites-la donc, cette parole, Seigneur, et je serai guéri : *Sed tantum dic verbo, et sanabitur anima mea.*

Vous le voyez, mes chers auditeurs, tout l'ordre détruit dans le paradis terrestre est rétabli dans l'Eglise, l'Eglise, l'Eden de la terre, mais l'Eden voilé dans son passage vers le Ciel. Jésus-Christ est le nouvel Adam, l'homme céleste substitué à l'homme terrestre, l'arbre de vie au milieu des eaux vivifiantes. La lèpre de l'âme est guérie par un moyen semblable à celui qui l'a transmise, le Verbe illumine l'intelligence de l'homme, l'amour divin est dans son cœur, et l'éternité bienheureuse promise à son corps. Non, il ne périra jamais, ce corps auquel un Dieu s'est uni; terre, océan, soleil, vous passerez, mais notre chair refleurira, *Refloruit caro mea.* (*Psal.*, XXVII, 7.)

Le corps du Verbe devient le lien entre notre raison et la raison de Dieu, entre notre cœur et le cœur de Dieu; ce corps divin est le germe de la vie éternelle rétabli dans le monde, c'est la régénération de l'homme, c'est nous en Dieu. Voilà l'accomplissement des paroles de Jésus-Christ : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi,* « *Manet in me.* » Ne vous privez donc pas, mes chers frères, de la santé, de la véritable vie; *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux.* (*Psal.*, XXXIII, 9).

Mais l'Eucharistie ne se borne pas à cette régénération de l'homme : en le dépouillant de la nature corrompue, elle le fait vivre de Jésus-Christ lui-même, elle nous élève jusqu'à lui, et nous divinise, selon ces autres paroles, *Et ego in eo* : « *Et moi je demeure en lui.* »

C'est ce que nous allons voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

L'Eucharistie, en nous régénérant, nous élève à un état plus sublime que celui dont nous étions déchus. C'est ici l'union de la nature divine avec la nature humaine par l'Incarnation, et l'union de Dieu avec chacun de nous par l'Eucharistie.

Voilà un ordre d'idées qui réclame de nouveau toute votre attention, et qui va vous montrer comment tout l'homme est divinisé par la communion. Un homme est Dieu, un Dieu est homme en Jésus-Christ; c'est à l'alliance des deux natures, la nature divine et la nature humaine, que nous sommes tous appelés, associés par l'Eucharistie. Jésus-Christ a institué ce sacrement pour étendre et consommer en nous le mystère de l'Incarnation, afin que la Divinité étant unie à son corps, et son corps uni au nôtre, notre corps soit uni à la Divinité même, dès cette vie, par l'entremise de la chair. Les Pères enseignent que notre chair, par son union avec la chair de Jésus-Christ, reçoit une propriété admirable en vertu de laquelle elle est divinisée. Saint Cyrille de Jérusalem dit que, par ce sacrement, l'homme est un même corps et un même sang avec Jésus-Christ : *Concorporeus et consanguineus;* saint Cyprien, que le mélange de l'eau avec le vin dans le calice signifie notre union admirable avec Dieu par ce sacrement; saint Basile, que Jésus-Christ est mêlé, par le moyen de sa chair, au corps des fidèles, afin que l'homme soit fait participant de la Divinité, *particeps Divinitatis.* « Qu'avions-nous perdu, dit le grand pape saint Léon, par le péché? Le droit d'être semblables aux anges. Nous sommes quelque chose de plus par la grâce de notre Sauveur. Incorporés à Jésus-Christ, devenus une même chair avec lui par l'Eucharistie, nous avons droit d'être élevés au-dessus des anges et placés à la droite du Tout-Puissant. » Nous serons admis un jour à la participation de la gloire même du Verbe par l'effet de l'Eucharistie.

Ainsi, pour parler le langage de la tradition, la divinité du Père réside dans la personne du Fils par la génération éternelle; le Fils réside substantiellement et personnellement dans le corps de Jésus-Christ par l'Incarnation; le corps déifié de Jésus-Christ réside dans notre corps par

l'Eucharistie. Admirable chaîne d'or qui lie la terre au ciel! Ainsi toute l'humanité est unie à la Divinité! Je suis uni à Jésus-Christ par l'Eucharistie, Jésus-Christ est uni à mon frère; le corps de mon frère et le mien sont donc unis corporellement par la communion. Nés tous d'Adam, nous renaissons tous en Jésus-Christ, et la fraternité humaine se trouve dans notre réhabilitation comme dans notre chute.

Voilà pourquoi l'Eglise vous demande d'être exempts, avant de communier, de froideur, d'indifférence pour le prochain, de la plus légère inimitié; voilà pourquoi vous ne pouvez être admis à l'Eucharistie qu'après vous être purifiés par la pénitence et par le repentir.

Aussi saint Paul, après avoir dit que l'homme et la femme ne sont qu'une même chair par le mariage, ajoute que cela est un sacrement, un signe sacré, un symbole, une figure de l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise.

Vous savez, mes frères, que tous les liens des hommes, l'amour maternel, la paternité, l'amitié entre les frères, le sacerdoce, la royauté, sont des figures de nos rapports avec Dieu; que toutes nos affections sont des degrés pour nous élever à Dieu, comme les idées et les images, des moyens pour le retracer sans cesse à nos esprits et à nos regards, parce que tout dans le monde visible est fait pour le monde invisible; parce que tout se rapporte à la connaissance et à l'amour de Dieu, la vie du ciel et de la terre. Comprenez donc pourquoi Dieu se sert de l'union conjugale pour exprimer son amour. Toutes les conditions d'une véritable alliance sont remplies dans l'Eucharistie; l'objet aimé est digne de toute notre admiration, nous avons en nous un cœur capable d'en jouir, il s'unit à nous, il se fond en nous. Rien ne manque donc à l'amour le plus intime.

Ainsi s'accomplit cette incarnation spéciale, personnelle, cette alliance du Fils de Dieu avec l'Eglise célébrée dès les premiers jours, et dont le mariage d'Adam et d'Eve n'était qu'une image. Ainsi se consomme pour nous, en la personne de Jésus-Christ, l'union de la Divinité et de l'humanité, union qui a pacifié le ciel et la terre, union qui nous donne le ciel pour patrie; alliance céleste, véritables noces spirituelles, où l'homme revêt la robe nuptiale; union miraculeuse, union de natures et de personnes; unité ineffable, saintes magnificences de l'amour de Dieu, divines fiançailles qui rapprochez les ténèbres et la lumière, le fini et l'infini, la créature et le Créateur!

Ce n'est donc pas en vain, mes frères, que vous avez en vous un cœur qui a un besoin insatiable d'aimer, un cœur qui ne veut pas seulement l'union, mais l'unité, un cœur qui veut être une même chose avec ce qu'il aime; votre cœur est fait pour aimer Dieu lui-même et pour en être aimé, et il ne peut trouver de calme et de paix que lorsqu'il repose en lui. Mais pourquoi sur nos autels ces images de sacrifice et de mort? Ici, chrétiens, ne vous étonnez pas. Que tous les Capharnaïtes de la loi d'amour s'éloignent. Il y a quelque chose peut-être de plus dur pour eux dans ce que je vais dire que dans le sens littéral de l'institution de l'Eucharistie. Ecoutez et croyez cependant, car ce sont encore ici les paroles de la vie éternelle. Le sacrifice, la mort, sont les conditions de cet amour réciproque, de cette union de l'homme à Dieu avec chacun de nous. Tous les biens de ce monde ne peuvent nous suffire ni rassasier notre cœur; nous conservons leurs images en nous, mais nous ne pouvons posséder leur substance. Il n'en est pas ainsi de Dieu, que nous pouvons vraiment posséder, parce qu'il entre dans le plus intime de notre cœur par sa propre substance; mais ce sanctuaire de notre âme, où Dieu seul peut habiter, ne s'ouvre que par le repentir, par le sacrifice et par la douleur.

Lorsque la sainte Vierge reçut dans son sein le corps de Jésus-Christ, il fallut auparavant que son cœur eût été percé par un glaive. Le Verbe s'est offert à Dieu en holocauste avant son incarnation, il s'offre encore à Dieu dans l'Eucharistie, immolé, anéanti. Le corps et le sang de Jésus-Christ sur l'autel sont séparés par le glaive de la parole; nous aussi nous devons nous immoler comme des victimes spirituelles, qui remplacent les victimes de l'ancienne loi, et cette immolation doit s'accomplir sur l'autel de notre cœur; c'est ici le martyre d'amour et non le martyre de sang.

L'Eucharistie est la consommation de l'alliance de la nature divine et de la nature humaine, parce qu'elle est le sacrifice de Dieu et le sacrifice de l'homme : ce sacrifice, Jésus-Christ le consomme tous les jours avant de s'unir à nous; ce sacrifice est l'image de celui que nous devons à Dieu; mais que faut-il pour le consommer en nous-mêmes? Ecoutez tout ce que le Verbe veut de nous. Le Verbe nous parle extérieurement et intérieurement. La communion nous donne la force de suivre cette parole, de vouloir tout ce qu'elle veut, de ne jamais la déguiser à nos yeux ni aux yeux des autres; de ne jamais élever de nuage autour du soleil qui éclaire nos ténèbres. Nous devons aller aussi loin que cette parole intime veut nous conduire : frappons ce qui lui déplaît, séparons-nous de nous-mêmes; que la parole soit en nous un glaive spirituel qui détruise ce qui s'oppose à notre salut, un feu qui consume ce que nous voudrions réserver et que Dieu réprouve. Il faut mourir à tout ce qui n'est pas Dieu, pour que Dieu soit réellement la vie de notre âme. Nous trouverons Dieu quand nous ne nous chercherons plus.

Lorsque nous faisons en nous tout ce que veut le Verbe, la parole de Dieu, alors nous avons consommé le sacrifice, l'immolation est parfaite, le Verbe a tout séparé, les désirs, les pensées, la chair, le sang, les passions de la volonté; l'homme a véritablement

imité le sacrifice de Jésus-Christ, il a reçu l'Eucharistie en mémoire de celui qui s'est immolé pour lui sur la croix; l'amour divin, le Saint-Esprit est descendu dans son âme; l'épouse perd son nom, sa volonté, tout ce qui lui appartient en propre; l'âme est cette épouse qui s'unit à Jésus-Christ par le mariage eucharistique, par les noces spirituelles.

Vous le savez, mes chers frères, dans toutes les affections réelles et durables, il faut savoir qu'on est aimé et savoir aussi qu'on aime; c'est là le secret de toutes ces souffrances et de toutes ces douleurs volontaires. Grâce à la croix et à l'Eucharistie, à l'immolation et à l'anéantissement d'un Dieu pour moi, je sais que Dieu m'aime. Grâce aux souffrances que j'ai volontairement acceptées, je sais aussi que j'aime. La mère sait qu'elle aime son fils parce qu'elle a souffert, parce qu'elle s'est dévouée pour lui; l'enfant connaît vraiment son amour pour sa mère, lorsqu'il a pu le manifester en sacrifice. Nous sommes assurés d'aimer notre patrie lorsque nous avons offert de verser notre sang pour elle. Au milieu des délices du ciel, comment saurions-nous, sans la souffrance et l'immolation acceptée, accomplie volontairement sur la terre, que nous aimons Dieu et non pas ses dons? Dans la jouissance, Dieu se donne à nous, il nous donne; dans la souffrance, nous nous donnons et nous donnons à Dieu. Les bienheureux aiment Dieu qui les enivre de délices; mais s'ils n'avaient pas, sur la terre, souffert pour lui avec joie, comment pourraient-ils savoir qu'ils l'aiment pour lui et non pour le bonheur dont ils sont inondés? Parce qu'ils auront cru au milieu des ténèbres, espéré au milieu des angoisses, aimé au milieu des souffrances, les saints jouiront complétement de l'amour de Dieu. Cet amour, ils l'avaient senti dans la vallée des larmes avant d'habiter les collines éternelles, ils auront compris, malgré tous les maux de la vie, que Dieu les a toujours aimés, et que, dans leurs souffrances, il leur cachait une raison d'amour. Qu'il est doux pour eux de répéter au milieu de leurs transports d'allégresse : Seigneur, je ne vous ai jamais méconnu dans mes épreuves, j'ai découvert votre tendresse dans mes misères, l'Eucharistie m'avait tout révélé! De là naît cette sainte ivresse dont l'autre n'est qu'une image; car si l'ivresse des sens nous fait vivre de la vie terrestre, les transports de l'amour divin nous enlèvent à nous-mêmes pour nous faire vivre de la vie céleste. Alors l'Epouse mystique peut dire au divin Epoux: *Dilectus meus mihi est, et ego illi : « J'ai trouvé celui que mon cœur aime, et je suis à lui.* » (*Cant.*, II, 16.) Vous m'aimez plus que votre propre vie, Seigneur, et je suis prête à mourir pour vous.

Dieu est encore ici le Dieu caché de l'Ecriture. Si, tandis que la substance divine se mêle à notre substance dans l'Eucharistie, Dieu, dit Bossuet, transformait dans la même proportion notre intelligence en son intelligence et notre volonté en son amour, nous le verrions face à face. Les paroles de Jésus-Christ reçoivent leur entier accomplissement, Dieu est en nous, nous sommes en lui : *Manet in me, et ego in eo.* Voilà, disait un saint, la religion qu'il faut à mon cœur; toute autre ne pourrait le satisfaire. Il faut que l'amour de Dieu pour moi excède mes pensées, accable ma faiblesse, surpasse mon intelligence; dans les merveilles de l'Eucharistie je reconnais mon Dieu. Gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ, pain céleste, vin mystique, paix du ciel, calme, rafraîchissement, aliment sacré de nos âmes, plus je médite sur vous, et plus j'admire, plus je sens que le Ciel tout entier n'est séparé de moi que par des apparences.

O vous qui n'approchez pas de Jésus-Christ parce que vous craignez de profaner le sacrement de l'autel, il y a sans doute quelque générosité dans vos appréhensions; mais ne craignez pas, vous trouverez dans l'Eucharistie la force nécessaire pour vous soutenir. Rappelez-vous les Jérôme, les Augustin, quittant les délices de Rome et devenant, par la communion, de véritables anges terrestres.

Voyez ces millions de martyrs nourris de l'agneau et combattant comme des lions l'impiété et les idoles. Vous qui connaissez les entraînements de la nature et du monde, vous seriez tentés de croire à l'impossibilité de la pureté évangélique que l'Eglise demande à ses ministres; mais vous ne considérez que la nature humaine livrée à elle-même, et vous ne savez pas la force qu'elle tire de son union à la nature divine. Pourquoi les catholiques ont-ils vu les prodiges de ces femmes héroïques traversant pures, comme les rayons du soleil, la corruption du siècle? Parce qu'ils ont conservé la confession et la communion. Le protestantisme, qui a rejeté ces deux sacrements, ne fera jamais un missionnaire véritable ni une sœur de charité. Cherchez sur la terre les hommes qui connaissent et qui aiment Dieu, dont la conversation est dans le ciel, ceux qui ne vivent plus selon la chair et le sang, mais selon la vérité et l'amour; vous ne les trouverez que dans l'Eglise de Jésus-Christ, parmi ceux qui s'unissent à Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel. La vie des anges, c'est de connaître et d'aimer Dieu; la communion, qui fait connaître et aimer Dieu, qui seule peut mettre les hommes complets en mettant dans le plus parfait accord leurs pensées, leurs paroles, leurs actions, nous révèle donc la vie du ciel sur la terre.

Nous appartenons tous au corps mystique de Jésus-Christ, que les événements ont ordre de former, et, comme ses membres, nous entrerons dans sa puissance et dans sa gloire. Quelle gloire au-dessus de toutes les gloires du monde! Que deviennent devant un semblable avenir les occupations de la terre, les illusions des sens, les enivrements du siècle?

Aimons celui qui est et qui vit éternellement, n'aimons ni le monde ni rien de ce

qui est dans le monde. Tout ce qui appartient à la vie présente passera comme un songe; rien ici-bas n'a une vie permanente. Que toutes nos pensées soient au-dessus de la terre; que ceux qui vous voient se disent : Voilà les hommes qui accomplissent leur régénération, voilà les hommes qui s'unissent à Dieu, et que Dieu divinise, voilà les hommes qui, sur la terre, participent à la nature divine, voilà les hommes qui se font dieux. Ainsi soit-il.

SERMON VIII.

SUR LE SAINT-ESPRIT.

Prononcé le jeudi, 25 Mars, jour de l'Annonciation.

Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. (*Luc.*, I, 35.)

Le Saint-Esprit viendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de ses ailes.

Voilà les paroles que l'ange adresse à Marie, dans ce jour dont nous célébrons l'anniversaire. Marie reçoit la plénitude de l'Esprit qui avait annoncé l'Homme-Dieu par la bouche des prophètes, et qui vient le former dans le sein de la Vierge. Aujourd'hui le monde nouveau, le monde surnaturel va naître avec la personne du Verbe incarné par la vertu du Saint-Esprit.

Qu'est-ce donc que le Saint-Esprit? qu'était-il en Dieu avant la naissance du monde? qu'est-il dans l'homme? comment agit-il dans la création et dans la rédemption?

Quand saint Paul vint à Ephèse, il trouva des disciples de Jean baptisés autrefois dans le Jourdain en même temps que Jésus. Interrogés par le grand Apôtre s'ils avaient reçu le Saint-Esprit, ils firent cette réponse : *Nous n'avons même pas ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit.* (*Act.*, XIX, 2.) Combien de chrétiens ont entendu parler du Saint-Esprit et ne savent pas ce qu'il est en Dieu et dans l'homme! Et cependant la création nous élève à la contemplation de la gloire du Père; la rédemption nous fait connaître le Verbe, le Fils de Dieu; l'Eglise, société des intelligences et des cœurs réunis par le lien d'amour, nous révèle l'Esprit-Saint.

La nécessité de croire au Saint-Esprit comme aux deux autres personnes divines est prouvée par l'histoire des nations. Les peuples anciens qui n'ont pas reconnu le Dieu créateur, malgré le spectacle de l'univers, et se sont prosternés devant les idoles, ont été retranchés de la terre, et des ruines seules attestent leur passage ici-bas. La nation qui a refusé de reconnaître le Verbe divin, malgré les miracles et les prophéties, et qui a conservé l'unité de Dieu, existe encore; mais, dispersée en tous lieux, elle est sans roi, sans temple, sans oracles. Le peuple qui a nié le Saint-Esprit, malgré le Cénacle, a été livré à la domination des barbares; et si le temple magnifique de Constantinople n'a pas été renversé comme le temple de Jérusalem, il est changé aujourd'hui en mosquée. Tandis que les nations catholiques ont en elles un principe de vie que rien ne peut détruire, l'Eglise grecque semble frappée de mort parce qu'elle a nié le Saint-Esprit procédant du Père et du Fils.

Le Saint-Esprit est maître et Seigneur vivifiant, comme dit le Symbole, procédant du Père et du Fils, il doit être adoré avec le Père et le Fils; il est la vie de l'univers, il est le lien entre Dieu et l'homme, entre l'homme et Dieu, entre l'homme et l'homme. Le Saint-Esprit, en Dieu, descendant dans l'homme; le Saint-Esprit, dans les âmes, les unissant entre elles et les élevant vers Dieu, tel sera le partage de ce discours.

Esprit de grâce et de paix, enseignez-nous la science du salut, enlevez-nous aux préoccupations des choses qui passent, pour nous attacher aux biens immuables, aux biens éternels; donnez-nous un cœur nouveau, nous vous le demandons par l'intercession de la mère du monde surnaturel, de la mère du monde de la grâce.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons montré, dans un de nos précédents discours, ce que le Verbe est en Dieu; nous allons voir aujourd'hui ce que le Saint-Esprit est dans la Trinité. Dieu se connaît par sa pensée, se vivifie par son amour; l'être en lui n'est pas l'intelligence, l'intelligence n'est pas l'amour; mais ces trois personnes divines, dans leur union et leur séparation, composent son éternelle essence. Chacune des personnes en Dieu possède la nature divine tout entière. La puissance, l'intelligence, l'amour, appartiennent également au Père, au Fils, au Saint-Esprit, puisque le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu; mais, en tant que personnes, dit saint Augustin, la puissance est le Père, l'intelligence le Fils, l'amour le Saint-Esprit.

Cet amour, Dieu immense, infini, est un même Dieu avec le Père et le Fils, qui lui communiquent toute leur essence divine en le produisant éternellement par une même volonté. Le Saint-Esprit doit tout aux deux autres personnes divines, comme le parfum émané d'une fleur lui emprunte sa nature et ses qualités; il procède du Père et du Fils, c'est-à-dire qu'il est l'effusion, le transport, l'extase, le regard du Père et du Fils, la joie de leur cœur, le centre, le nœud qui les lie.

Le Père et le Fils, dit le grand évêque de Meaux, enflammés l'un pour l'autre du même amour, produisent un océan de feu, qui est le Saint-Esprit. De même que le Fils de Dieu, procédant par intelligence, est intelligence, ainsi le Saint-Esprit, procédant par amour, est amour. Saint Bernard l'appelle un fleuve de joie céleste, un qui vient de deux, qui unit les deux; lien vital et vivant. Le Père enfante sans cesse, le Fils naît sans cesse, et de cette génération éternelle procède éternellement le Saint-Esprit. En Dieu, la volonté n'est pas moins puissante que l'intelligence, ni l'amour moins fécond que la sagesse. La raison en Dieu, disent les théologiens, contemple la Divinité avec une application si forte qu'un Dieu est produit par cette contemplation; et la volonté aime

Dieu avec tant d'ardeur qu'un Dieu est produit par cet amour. Parler pour le Père, c'est engendrer son Verbe; aimer pour le Père et pour le Fils, c'est produire le Saint-Esprit.

Ainsi dans l'homme la pensée enfante la parole, et quand la pensée et la parole sont en parfaite harmonie, l'âme ressent une satisfaction qui procède de cet accord. Alors l'homme jouit de son œuvre, qu'il admire et qu'il aime. L'architecte qui, dans son esprit, a vu le plan d'un palais magnifique, et qui a la puissance de le réaliser, éprouve une joie ineffable à le contempler. Cette joie procède en lui de la pensée et de l'œuvre que sa pensée enfante. C'est ainsi que l'âme de l'homme nous fait connaître, quoique très-imparfaitement, la génération du Verbe en Dieu, et la manière dont le Saint-Esprit procède des deux autres personnes divines. La différence, en Dieu, c'est que la joie n'est pas, comme en nous, un simple état de l'âme, mais une personne toujours subsistante. Le Saint-Esprit n'est pas l'objet de l'amour, il est l'amour. Aussi saint Thomas ne veut pas que l'on dise : le Père et le Fils aiment le Saint-Esprit, mais ils s'aiment par le Saint-Esprit.

Voilà donc ce que vous êtes dans la Trinité, divin Esprit, source inaltérable d'union et d'amour! Vous remplissez les deux autres personnes divines des délices de l'éternité. Par vous, elles s'aiment d'un amour infini, et leur félicité inépuisable se renouvelle sans cesse. Vous seul nous faites comprendre l'entretien ineffable du Père et du Fils, l'extase éternelle des deux personnes divines : vous en êtes l'aliment, la douceur, la joie; par vous, le Père et le Fils se plongent dans un océan d'amour, ils s'enivrent de ce torrent de voluptés où nous boirons nous-mêmes. Le Saint-Esprit, dit saint Thomas, est la volupté pure, immuable, la volupté suprême, *voluptas incommutabilis excellenter delectans.* Toutes les affections, toutes les joies de ce monde, les attraits, les transports, les extases, les délices, l'amour, sont parmi nous des vestiges, des traces de l'Esprit-Saint.

La Trinité, comme le soleil, répand continuellement sa lumière et sa chaleur; sa lumière se manifeste à tous les regards, et sa chaleur vivifie tout l'univers. La lumière, c'est le Verbe; la chaleur, c'est l'Esprit-Saint qui, dans la création, a tout fécondé; il était porté sur les eaux pour les vivifier; c'est lui qui donne aux plantes cette vie que rien ne peut détruire, à la terre cette fertilité que rien ne peut épuiser. C'est lui qui a formé le corps du Verbe incarné dans le sein de la Vierge Marie, c'est lui qui a parlé par les prophètes, qui a paru au baptême de Jésus-Christ, et le jour de la Pentecôte il a inspiré une vie nouvelle au genre humain. Mais l'œuvre qui le révèle à tous les hommes, l'œuvre qui le rend toujours visible, c'est la création d'un monde nouveau, du monde de l'amour manifesté au Cénacle par les langues de feu; c'est l'union des hommes arrachés à eux-mêmes et à l'attrait des choses sensibles, pour se perdre à jamais en Dieu.

Voyez en effet, mes frères, comme l'action du Saint-Esprit s'est révélée à l'univers après la mort du Rédempteur.

Le Verbe divin, la vérité, Jésus-Christ, avait une seconde fois séparé la lumière des ténèbres, et fait sortir la vérité du chaos de vices et d'erreurs dans lequel les hommes étaient plongés. D'un bout de la Judée à l'autre, il avait semé la parole. La loi de grâce était promulguée; elle comprenait ce qu'il y avait de beau dans la loi naturelle, dans la loi mosaïque, dans les prophètes, tout ce qui avait été entrevu par les philosophes, tout ce qui était resté vrai dans l'esprit des hommes.

Prédictions accomplies, miracles opérés à la vue des peuples, tout attestait la mission de Jésus-Christ et la sublimité de sa doctrine. Cependant ceux qui écoutaient le Sauveur admiraient, dit saint Jean; mais ils n'étaient pas changés, dit saint Augustin. De cette multitude qui avaient suivi Jésus-Christ au désert, et qui voulait le faire roi; de cette foule qui allait à sa rencontre quand il descendait de la montagne des Oliviers, que lui reste-t-il au Calvaire? Quelques femmes, sa mère, un apôtre. Que lui reste-t-il au Cénacle le jour de la descente du Saint-Esprit? Cent vingt disciples

Et cependant le Verbe, la parole de Dieu, était dans le monde, et le Verbe s'est fait chair; il avait guéri les malades, ressuscité les morts; il s'était transfiguré sur la montagne, les apôtres l'avaient vu de leurs yeux, touché de leurs mains. L'œuvre de Dieu n'était donc pas complète.

Mais voici un changement prodigieux. Les apôtres deviennent des hommes nouveaux, et ils renouvellent l'univers. La parole qu'ils ont reçue du Verbe est fécondée en eux et propagée par l'amour. Admirons ce double prodige.

Comment les apôtres ont-ils été tout à coup transformés en d'autres hommes? Pendant qu'ils étaient dans le Cénacle, un grand bruit s'est fait entendre, des langues de feu ont été vues se partageant et se reposant sur leurs têtes. *Tous*, dit l'Ecriture, *remplis de l'Esprit-Saint, commencèrent à parler diverses langues. La multitude, accourue à ce bruit, disait : Ils sont Galiléens, et chacun de nous les entend. Que veut dire ce prodige?* (*Act.*, II, 4, 7, 8.) Ce prodige, c'est la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes, la descente du Saint-Esprit, de l'amour du Père et du Fils, le miracle de l'amour fécondant la parole.

Quand Jésus-Christ, durant sa vie mortelle, expliquait les mystères à ses apôtres, les apôtres ne l'entendaient pas. Ils se disputaient la première place dans son royaume; ils voulaient faire descendre le feu du ciel sur les villes qui refusaient de le recevoir. Ils se servaient du glaive pour repousser les attaques. Ils étaient tremblants à la vue du danger, ils s'enfuyaient du jardin des Olives. Pierre reniait Jésus-Christ au Prétoire. Après

la résurrection, tous lui demandaient encore s'il allait établir le royaume d'Israël; ils se réfugiaient dans le Cénacle après l'avoir vu monter au ciel; ils ne comprenaient ni ses souffrances ni ses humiliations.

Tout à coup, au milieu d'un peuple qui, cinquante jours auparavant, avait crucifié Jésus-Christ parce qu'il s'était dit le Fils de Dieu, ils viennent hautement annoncer sa divinité; ils ne s'étonnent plus des frémissements des bourreaux, ils se réjouissent quand on les emprisonne, *Ibant gaudentes* (*Act.*, V, 41); et quand on leur ordonne de ne pas annoncer ce qu'ils ont vu, ils répondent: *Nous ne pouvons pas*, « *Non possumus.* » (*Act.*, IV, 20.) Ils peuvent souffrir et mourir, mais ils ne peuvent se taire sur les miracles de Jésus-Christ.

Ils ne sont plus, dit saint Jean Chrysostome, cet or grossier, informe, tel que la terre le produit, mais cet or éprouvé, purifié par le feu. Tous ceux qui les écoutent sont confondus d'étonnement et s'écrient : *Comment ceux-là peuvent-ils savoir, puisqu'ils n'ont rien appris?* (*Act.*, II, 12.) Des pêcheurs du lac de Nazareth surpassent tout à coup la sagesse des philosophes et des docteurs. Des hommes faibles, ignorants, deviennent les précepteurs et les maîtres des nations; l'esprit de force et de douceur, le Saint-Esprit, l'esprit d'amour est descendu sur eux; l'intelligence en eux féconde le cœur, et le cœur, à son tour, féconde l'esprit.

Voyez le prodige du Cénacle s'étendant à tout l'univers. Le monde était plongé dans l'amour des choses sensibles; l'orgueil et la volupté ne permettaient pas à la vérité de se faire jour dans tous les esprits. Partout l'abîme moral, partout le chaos. Douze hommes sans crédit, sans richesses, sans pouvoir, sans éloquence, sans armes, vont entraîner après eux les maîtres, les grands, les puissants aussi bien que les faibles, les savants et les ignorants. L'Eglise, à sa naissance, est déjà plus étendue que la domination des Césars. Tous les chrétiens, dit un incrédule, couraient au martyre, tous les peuples couraient au baptême ; l'histoire de ces premiers temps est un prodige continuel. Et ce n'est ni au cri de la liberté, ni par l'appât des plaisirs et des biens de la terre, ni par l'éclat du talent et du savoir que les apôtres ont opéré ce mouvement extraordinaire qui a changé le monde. Quel nom donnerons-nous à ces hommes? Sont-ce des philosophes? Ils n'ont rien appris des sciences de la Grèce et de Rome. Des orateurs? Ils n'ont jamais paru dans aucune école. Des législateurs? Ils ne connaissent ni les besoins ni l'histoire des peuples. Des conquérants? Ils n'ont pas de glaive et ne savent que mourir. Que sont-ils donc? Il faut un nom nouveau pour désigner la puissance dans la faiblesse, le courage dans la pusillanimité, la science la plus sublime dans la plus grande ignorance. Que sont-ils donc? Les apôtres de Jésus-Christ, et c'est au nom de Jésus-Christ crucifié qu'ils ont renversé toutes les religions pour établir la religion unique de l'amour et de la vérité. La sagesse humaine a été confondue, toutes les idées des hommes bouleversées. Les apôtres ont vaincu l'orgueil, la volupté, la superstition, en prescrivant à leurs disciples de mourir comme Jésus-Christ est mort, comme ils meurent eux-mêmes. On a fait aux chrétiens une guerre de trois cents ans, et les païens les appelaient des hommes de roues, des hommes de bûchers. Pendant trois siècles, quiconque se déclarait pour la foi de Jésus-Christ devait renoncer à ses biens, à ses emplois, à son honneur, à sa liberté, à sa vie. Il faut, disait Tertullien, acheter au prix de son sang la liberté de professer le christianisme. On a vu se lasser la cruauté des bourreaux, jamais la patience des victimes.

• Nous allons montrer maintenant comment le Saint-Esprit, passant de Dieu dans nos âmes et se répandant de nos âmes sur nos frères, enfante cette société étonnante, ce monde nouveau, où l'humanité et la Divinité sont unies par l'amour. Le Saint-Esprit amour dans l'homme comme en Dieu, tel sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il y a dans l'homme, indépendamment de son être et de son intelligence, un sentiment invincible qui le prend dans les bras de sa mère, qui le suit dans tous les âges et qui fait le charme de sa vie; ce sentiment, c'est l'amour, l'amour qui, selon Denys l'Aréopagite, est une extase, un transport de l'âme qui va chercher hors d'elle la satisfaction qu'elle ne trouve pas en elle-même. Nos yeux, dit saint Thomas, ont du plaisir à voir la beauté des couleurs et de la lumière, nos oreilles trouvent du charme dans la douceur des sons et de l'harmonie; mais, ajoute ce grand docteur, rien n'est semblable au plaisir que le cœur trouve à aimer ce qui est aimable.

Où donc est la source de l'amour? Nous ne pouvons aimer si nous n'avons devant nous un objet qui éveille ce sentiment. L'amour du père, l'amour de la mère, l'amour du fils, n'existeraient pas sans les rapports qui font naître ces affections. Si Dieu nous avait tous créés en même temps comme il a créé les anges, il n'y aurait plus ni père, ni mère, ni par conséquent aucun des sentiments qui se rattachent à ces noms. Nous avons donc la faculté d'aimer comme la faculté de voir; mais, sans le soleil, nous ne verrions pas les objets extérieurs; sans les rapports que Dieu a établis entre nous et les autres êtres, nous ne connaîtrions pas l'amour.

De même que le Verbe, la lumière incréée, la raison éternelle, source de nos idées et de notre intelligence, est hors de nous un Dieu immuable, indépendant, universel, de même il existe hors de nous un amour incréé, éternel, principe de nos affections et de tous les mouvements de nos cœurs. L'amour qui se perd dans les créatures est un amour détourné de sa source, comme la parole, la pensée, la force, qui ne sont pas réglés

d'en haut, sont les désordres de la liberté humaine.

Toutes nos affections légitimes sont des degrés pour nous élever à Dieu; avant-goût de l'éternelle félicité, elles feront partie des délices du ciel. Les noms si doux de père, de mère, de frère, de sœur, d'ami, d'époux, d'épouse, nous ont été offerts dans cette vie pour nous apprendre les noms et le sentiment que nous devons à Dieu. L'amour naturel vient en nous de la première création dans laquelle le Père nous donna la vie, le Verbe l'intelligence, le Saint-Esprit l'amour. Le péché originel avait détruit cet ordre admirable, et produit le chaos dans le cœur de l'homme.

La rédemption rétablit l'alliance de toutes les facultés de l'homme avec la Trinité. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit parurent au baptême de Jésus-Christ, et de même que notre raison a été replacée dans la lumière par le Verbe, notre cœur a été rendu à l'amour divin par le Saint-Esprit. Nous entrons ainsi dans l'ordre de la grâce, cet ordre surnaturel annoncé pendant quatre mille ans et nié par nos panthéistes modernes.

Dans l'état où nous sommes depuis le péché, nous ne pourrions produire par nous-mêmes aucun acte d'amour surhumain. Toutes nos actions se rapporteraient à notre bien présent, à un certain bonheur naturel; nous ne comprendrions pas notre fin surnaturelle sans le mouvement de l'Esprit-Saint qui nous détache du monde sensible pour nous transporter dans le monde réel, dans le monde de l'intelligence. Voilà pourquoi Notre-Seigneur a dit au Pharisien qui vint le voir au milieu de la nuit : *Si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu; ce qui est né de la chair est chair; ce qui est né de l'esprit est esprit. Il faut naître de nouveau. L'esprit souffle où il veut, et vous entendez sa voix; mais vous ne savez d'où il vient ni où il va : il en est ainsi de tout homme qui est né de l'esprit.* (*Joan.*, III, 5-8.) Sans un secours d'en haut comment pourrions-nous passer de l'amour des choses sensibles à l'amour du vrai et du bien? Comment pourrions-nous surmonter le plaisir et la douleur? comment le soumettrions-nous à l'esprit? Quand l'attrait des choses sensibles s'empare d'une âme, la lumière du Verbe disparaît, l'homme s'aime par-dessus tout, la chair convoite contre l'esprit. Voyez la différence de l'amour naturel et de l'amour surnaturel. Dans l'un, l'homme sacrifie tout à lui, il se sacrifie lui-même au plaisir qu'il recherche; dans l'autre, l'homme se sacrifie à Dieu et à l'homme par amour pour la vérité et pour la justice. Sans le mouvement de l'amour divin, sans la grâce, l'homme ne peut donc rien pour le ciel; mais cet amour n'est refusé à personne. Saint Thomas dit que la grâce sanctifiante est la personne même de l'Esprit-Saint donnée à une âme comme la personne du Verbe fut donnée à la sainte Vierge au jour dont nous célébrons l'anniversaire. Tous les hommes reçoivent les illuminations du Verbe et les inspirations de l'Esprit. Il n'est pas d'abîme si profond où ne pénètre la lumière, où ne descende la miséricorde. Tous les yeux sont faits pour voir, tous les cœurs pour aimer. Dans l'enfer il y a des âmes qui ont manqué à la grâce, il n'en est pas à qui la grâce ait manqué. La grâce est donnée à tous, et chacun sera placé dans le ciel suivant le degré d'amour qu'il aura eu sur la terre. Cette merveilleuse variété des dons de l'Esprit-Saint, enveloppée aujourd'hui dans la nuit de la foi, sera la révélation des derniers jours, la contemplation des bienheureux, la manifestation de la grandeur de Dieu, la splendeur de la gloire céleste.

L'Esprit-Saint, lorsqu'il descend dans nos cœurs, est le lien d'amour entre nous, le prochain et Dieu, et il établit ainsi cette trinité de rapports, le bonheur du ciel et de la terre. Voilà pourquoi le Saint-Esprit fait naître et réalise en nous le besoin de l'unité et de l'union qui existe entre le Père et le Fils. *O mon Père*, disait Jésus-Christ en parlant de ses disciples, *qu'ils soient un en nous comme vous, mon Père, êtes en moi et moi en vous.* (*Joan.*, XVII, 21.)

L'unité des esprits est l'œuvre du Verbe; l'union des cœurs, indépendamment de l'intérêt et des passions, de la chair et du sang, est le miracle du Saint-Esprit. Avec quelle tendresse ils s'aiment! disaient les païens des premiers fidèles; il ne font qu'un cœur et qu'une âme, ils n'ont rien en propre, ce que l'un possède appartient à tous. Leur vie même n'est pas à eux; ils sont prêts à la sacrifier les uns pour les autres. La loi de l'union est aussi impérieuse que la loi de l'unité, et la vérité et la charité doivent régner sur les esprits et les cœurs des hommes pour que les hommes soient heureux. Saint Augustin dit en parlant de la mort de sa mère : « Je sentis déchirer cette double vie composée de la sienne et de la mienne. » Il y a donc entre le prochain et moi une seule vie, la vie divine, l'amour, le Saint-Esprit. Commencez sur la terre une affection, entrez en communication intime avec une âme, puis essayez d'avoir des réserves pour elle, vous ne le pourrez pas; il faut être tourmenté jusqu'à ce qu'on soit dans l'unité parfaite, ou se séparer pour jamais. Mais pour aimer son prochain comme soi-même, il faut être auparavant sorti de soi-même, et aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces. Voilà pourquoi les âmes ici-bas ne peuvent entrer dans l'unité et l'union parfaites que par l'amour divin, et cependant elles ont besoin, pour être heureuses, de cette unité et de cette union. Il faut que nos esprits s'unissent dans le Verbe, et nos cœurs dans l'amour divin, pour que nous soyons vides de nous et pleins de Dieu et de nos frères. Voyez ces assemblées où les hommes cherchent à s'entendre, ils ne le peuvent pas. S'ils aimaient la vérité pour elle-même, ils s'accorderaient; mais les intérêts, les pas-

sions les divisent : le Saint-Esprit seul peut réunir les hommes.

Ces anxiétés inexprimables qu'on éprouve lorsque l'amitié chrétienne s'affaiblit ou se brise, c'est la douleur de se sentir séparé de l'Esprit-Saint, c'est le corps mystique de Jésus-Christ qui se déchire, c'est un membre qu'on perd, c'est une violence faite à l'amour divin et qui se retire à regret. Nous devons nous aimer les uns les autres, dit un Père, comme feraient les membres de notre corps, si chacun avait sa vie particulière. Alors seulement nous sommes assurés que l'Esprit-Saint habite en nous. Mais il ne faut point d'exception à notre amour. Pour que nous aimions réellement par l'amour de Dieu même, il faut que notre charité soit universelle, il faut aimer tous les hommes parce que Dieu aime tous les hommes.

Vous comprenez maintenant, mes chers frères, pourquoi l'âme n'est en paix, l'âme n'a la joie que lorsque le Saint-Esprit habite en elle, parce qu'elle ne peut vivre sans un amour complet, immense, infini, et que cet amour est l'amour de Dieu même. Aimer Dieu par le Saint-Esprit, c'est aimer Dieu avec l'amour par lequel il s'aime lui-même. Le Père et le Fils nous aiment avec le même amour par lequel ils s'aiment réciproquement. Il faut donc aimer le prochain par l'amour de Dieu même. Tant que l'amour divin est en nous, il y a dans notre cœur une aspiration vers une vie meilleure; si cet amour s'éteint, notre cœur est en proie à une angoisse inexprimable. Le remords c'est la douleur de l'âme privée du Saint-Esprit.

Voyez les hommes qui ont la foi sans l'amour, qui connaissent la vérité et ne la pratiquent pas, ils parleront des vices et des vertus; ils diront que la vie est peu de chose, que la gloire humaine est une ombre, que les biens de ce monde sont périssables; mais ils agiront pour éblouir les autres, pour étendre leur vie, agrandir leur fortune. Leurs paroles, leur pensées, leurs actes, seront en contradiction. Ils seront menteurs, hypocrites ou inconséquents. Les vérités entrevues par leur esprit ne sont pas descendues dans leur cœur. Mais si la grâce touche leur âme, si l'Esprit-Saint descend sur eux, alors l'amour, les dégageant des passions, fait pénétrer en eux la lumière du Verbe, et, dans ce sens, l'Eglise dit que le Saint-Esprit est la lumière des cœurs, *lumen cordium*. Alors ils méprisent les honneurs, les richesses, les plaisirs du monde. C'est du cœur que viennent les grandes pensées, c'est le cœur qui croit véritablement, il faut que l'intelligence descende dans le cœur pour qu'elle soit parfaite, le cœur seul fait les saints et les héros.

La descente du Saint-Esprit s'accomplit à la lettre dans ceux qui passent de la foi spéculative à la pratique de la vérité. Ce qui s'est passé dans le Cénacle se répète chaque jour sous nos yeux.

Alors les hommes deviennent complets, alors leurs paroles, leurs actions, leurs pensées, ne se démentent jamais. N'oubliez pas, mes chers auditeurs, que, depuis la chute d'Adam, la volonté dans l'homme est encore plus malade que la raison. C'est la volonté dans Adam qui a été coupable, l'ignorance a été une punition de sa faute.

Le Verbe sans l'Esprit ne suffit pas à la sanctification des âmes, parce que l'amour est nécessaire à la fécondation de la parole. Il ne suffit pas, pour être heureux ou saint, de voir et de comprendre, il faut aimer. Les démons croient, mais ils tremblent. C'est dans son cœur que l'impie a dit : ***Il n'y a point de Dieu*** (*Psal.*, X, 13), afin de pouvoir briser le joug de la conscience. C'est dans la volonté que s'achève l'œuvre de la Rédemption. La religion subjuguerait facilement les esprits si Dieu ne nous demandait que de reconnaître sa verité; mais il veut que nous lui soumettions les penchants de notre cœur. Voilà la difficulté, le combat. Il est grand, disait un philosophe, le combat qui décide si nous serons bons ou méchants, heureux ou malheureux, si nous appartiendrons à l'amour ou à la haine, à la vie ou à la mort, à la joie ou à la douleur, à la gloire ou à l'opprobre. Dieu est un feu qui dévore tout ce qui n'est pas à lui, qui vivifie tout ce qui lui appartient. Mais l'Esprit divin nous aide et nous inspire dans ce travail; c'est lui qui gémit dans nos cœurs, c'est lui qui nous baptise avec le feu, qui parle, qui prie dans nos âmes, qui nous donne un cœur nouveau et nous unit à Dieu.

Tout est donc fait pour l'amour, tout revient à Dieu par l'amour. *L'amour parfait chasse la crainte*, dit saint Jean, *et la perfection de l'amour consiste à ne pas craindre les jugements de Dieu.* (I *Joan.*, IV, 18.) Pour ceux, dit Bossuet, qui accomplissent ici-bas l'acte d'abandon ou d'amour avec toute la perfection que Dieu demande, il n'y a ni péchés passés, ni supplices, ni punition, il n'est point d'enfer, point de purgatoire, il n'y a que le ciel, parce que l'union de Dieu et de l'homme est ainsi consommée, et que l'amour est la fin de l'homme comme il est le complément de la Trinité.

Nous ne sommes ici-bas, mes chers frères, que pour arriver à produire un acte parfait d'amour, un acte d'adhésion entier, complet, indépendant à la volonté de Dieu. Dieu, dit Fénelon, veut être aimé comme il le mérite, avant de se faire voir comme il est. La vue lumineuse de son essence nous déterminerait invinciblement à l'aimer; mais il veut être aimé d'un amour libre. L'univers, le temps, les créatures, les événements heureux ou malheureux, les tentations, les épreuves, la mort, tout a été préparé afin que nous donnions à Dieu une préférence complète sur tous les objets sensibles et sur nous-mêmes. Notre cœur doit choisir l'amour divin parmi les affections terrestres, comme notre intelligence discerne la vérité parmi les erreurs.

C'est la merveille de la puissance divine, d'avoir si bien ménagé, dans la religion et

dans l'univers, les ombres et les lumières, les penchants de la nature et les attraits de la grâce, que l'homme puisse être suspendu un moment entre le Créateur et la créature. Si Dieu se montrait à nous dans toute sa beauté, où serait le mérite de l'aimer? si nous voyions clairement l'enfer et le ciel, comment pourrions-nous balancer entre la vie et la mort? Dieu a répandu sa beauté, sa grâce, son harmonie, sa lumière, sa sagesse, son intelligence dans l'univers, afin que nous nous servions des objets créés pour lui prouver notre amour. Vouloir ce qu'il veut, aimer ce qu'il aime, haïr ce qu'il hait, lui rapporter nos souffrances et nos joies, voilà l'amour qu'il veut de nous, et cet amour est fort comme la mort. C'est cet amour qui brûlait le cœur des solitaires, des vierges, des confesseurs, des martyrs et des saints. *Aut amandum, aut ardendum.* Dieu est dans la lumière du soleil, dans la douceur de l'air, dans la fertilité de la terre, dans tout ce qui nous environne; il est, grâce à la Rédemption, notre nourriture, notre breuvage; il est notre père, notre frère, notre ami : il nous console, il nous fortifie; tout vient de lui, tout doit revenir à lui.

L'univers créé est la préparation de cette union de l'âme avec Dieu. Dieu est grand, magnifique, terrible dans sa puissance. Comment aurions-nous pu imaginer sa tendresse et son amour s'il ne s'était pas révélé sous les images d'époux et d'épouse dans le Cantique des cantiques, dans l'Incarnation et l'Eucharistie : dans le Cantique de Salomon, par l'union conjugale; dans l'Incarnation, par l'union de la nature divine et de la nature humaine; dans l'Eucharistie, par l'union du corps d'un Dieu avec nous?

Si le Cantique des cantiques, appelé le poëme de l'Esprit-Saint, n'avait pas été placé par l'Eglise dans le canon des Ecritures, qui aurait jamais osé croire que les expressions de tendresse d'un époux pour son épouse : *Mon bien-aimé est à moi et moi à lui* (II, 16), fussent les paroles dont Dieu veut que nous nous servions pour lui marquer notre amour?

O merveille de l'Esprit-Saint! Dieu nous a donné la faculté d'aimer, le mouvement de l'amour, tous les objets de l'amour; il nous a enseigné jusqu'aux paroles qui l'expriment.

Le monde, divisé comme il était avant Jésus-Christ, s'explique par la confusion des langues à Babel, confusion envoyée pour punir l'orgueil; la conversion du monde s'explique par le miracle de l'amour. L'amour a réuni les hommes que l'orgueil avait dispersés. L'amour est descendu substantiellement sur les apôtres. L'Esprit-Saint échauffant la parole du Verbe et la propageant dans le cœur, c'est le soleil mettant en mouvement la lumière répandue dans l'espace. Le Saint-Esprit parut sous l'image du feu, au Cénacle, comme Jésus-Christ fut environné de lumière au Thabor. Le feu est à la lumière dans le monde visible ce que l'Esprit-Saint est au Verbe dans le monde invisible. Il faut à l'Eglise, pour la vivifier, dit saint Grégoire de Nazianze, une tête et un cœur. Jésus-Christ est la tête par laquelle nous connaissons Dieu; le Saint-Esprit, le cœur par lequel nous l'aimons.

Le miracle du Verbe et du Saint-Esprit manifesté dans le monde visible, le miracle de la parole fécondée et propagée par l'amour, est toujours subsistant dans l'Eglise. La prédication de la vérité, c'est le flambeau du Verbe transmis par les ministres de Jésus-Christ, les sacrements sont les langues de feu qui parurent au Cénacle. Par la prédication de la parole se transmet la vérité, par les sacrements se perpétue l'amour.

Il y a donc, mes chers auditeurs, une triple loi dans l'univers, loi de vie, loi d'intelligence, loi d'amour, Dieu le Père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit. Hors de la Trinité existe une loi de haine, de ténèbres et de mort. L'action qui fait croître les semences confiées à la terre est l'œuvre du Saint-Esprit, la même action se répand dans le monde moral pour faire germer la vérité. Le Saint-Esprit nous révèle tout le plan de Dieu dans l'œuvre de l'univers. La puissance a tout créé, la sagesse tout coordonné, l'amour complète tout. Voilà pourquoi le cœur de l'homme est le terme de la création; le cœur doit posséder Dieu; c'est dans le cœur que s'accomplit le grand mystère de l'amour : l'union de l'humanité et de la Divinité.

Le Saint-Esprit est donc réellement Dieu, Seigneur et vivifiant, comme le Verbe, le Fils de Dieu. Ceux qui, au IVe siècle, ont osé attaquer sa divinité auraient détruit l'accord qui existe entre les deux autres personnes de la Trinité. Qui voudrait séparer le Saint-Esprit des personnes divines, dit un Père, les séparerait entre elles et diviserait leur règne éternel! L'accord entre la nature divine et la nature humaine serait anéanti. Si l'amour qui procède de la puissance et de l'intelligence n'est pas Dieu comme la puissance et l'intelligence, il est en nous une faculté qui, procédant aussi de notre intelligence, n'a pas au dehors d'elle une personne divine pour la nourrir et l'alimenter. Notre cœur éprouverait un vide immense et, par conséquent, une douleur sans fin, un supplice éternel. Ce vide affreux serait l'enfer commencé dès cette vie, car l'enfer, comme l'a dit une grande sainte, est le lieu où l'on n'aime pas. L'amour est aussi essentiel à l'homme que l'intelligence.

Vous savez tout maintenant. Vous êtes associés au secret de Dieu : l'action des trois personnes divines sur l'univers et sur votre âme. Je puis donc vous dire, comme saint Paul aux Galates, Si vous vivez par l'Esprit, conduisez-vous par l'Esprit (*Galat.*, V, 25), aimez Dieu, aimez vos frères, voilà toute la loi. Dieu ne vous demande pas vos biens, mais votre cœur.

Entrez dans ce sanctuaire que Dieu seul doit habiter. Sondez vos intentions les plus

secrètes. Voyez si c'est pour Dieu ou pour vous que vous agissez, si c'est votre salut ou votre gloire que vous cherchez. Epurez, retranchez, vous n'entrerez au ciel qu'avec un amour parfait. C'est à la vérité immuable, à la beauté éternelle que vous êtes appelés. La vérité, c'est Dieu connu ; le bonheur, c'est Dieu possédé. Le beau, c'est la splendeur du vrai, et l'amour le sentiment du beau. L'illumination de nos esprits, c'est le Verbe; le mouvement de notre âme vers le ciel, l'aspiration vers Dieu, c'est le Saint-Esprit. Le Verbe et l'Esprit-Saint, la vérité et l'amour, peuvent seuls vous introduire dans l'essence divine, dans la félicité et dans la gloire. Ainsi soit-il.

SERMON IX.

SUR LE SECOND AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST.

Prononcé le mardi 23 Mars.

Videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate. (*Matth.*, XXIV, 30.)

Ils verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté.

Je viens annoncer aujourd'hui à tous les hommes entraînés par les choses présentes, et qui négligent le soin de leur éternité, le retour de Jésus-Christ sur la terre, non plus dans un état d'obscurité et d'humiliation, mais dans un appareil de gloire et de majesté; je viens leur annoncer la fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier, où les bons et les méchants seront séparés, les uns pour aller au supplice éternel, les autres à la joie éternelle. *Tunc videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli.*

Et sur quoi repose la certitude où je suis de ces vérités? Sur une preuve infaillible, sur des prédictions dont l'accomplissement est déjà en partie sous vos yeux.

Si un homme vous avait prédit tous les événements de votre existence, et qu'une partie de ces événements fût déjà réalisée, douteriez-vous de la réalisation de l'autre?

L'Esprit-Saint, qui a prédit, il y a des siècles, le premier avénement de Jésus-Christ et tout ce qui se passe maintenant dans l'univers, annonce également toutes les vérités que je viens de vous rappeler, et qu'il vous importe le plus de croire.

Qu'avons-nous vu depuis dix-huit cents ans, et que voyons-nous maintenant? Le premier avénement de Jésus-Christ, la ruine de Jérusalem, la désolation de tous les lieux où furent autrefois Tyr, Edom, Moab, Babylone et Ninive, la chute des idoles, l'Eglise fondée par Pierre sur les débris de la puissance romaine, les Juifs dispersés, les nations converties. Tous ces faits, que la sagesse de l'homme ne pouvait prévoir, sont écrits dans les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament. Dieu, l'auteur de ces événements miraculeux, pouvait seul les prédire. Mais si les événements que nous vous annonçons aujourd'hui sont écrits dans ces mêmes livres, il est évident qu'ils doivent également s'accomplir.

Je vous disais dernièrement que la raison conduisait infailliblement les hommes à la foi; je puis aller plus loin aujourd'hui, et affirmer qu'il ne faut que des yeux pour croire, puisque les prophéties sont un miracle perpétuellement devant nous, un flambeau qui brille dans un lieu obscur, selon la belle expression de saint Pierre. Aussi, quand même je ne viendrais pas aujourd'hui réclamer de vous une foi divine, en mettant sous vos yeux toutes ces prophéties, vous seriez obligés de m'accorder une foi humaine, c'est-à-dire que vous seriez forcés de croire à l'avenir par les mêmes motifs qui vous font croire au passé.

Oui, je le répète, pour ne pas croire à Jésus-Christ venu et à Jésus-Christ à venir, il faut dire que l'on ne croit pas au soleil; il faut fermer volontairement les yeux à la lumière; il faut renoncer à l'évidence, à la certitude morale ; il faut se retrancher de la société des hommes.

Je montrerai les grands événements accomplis sous nos yeux, et qui comprennent tout le passé, clairement prédits dans les Livres saints; je ferai voir ensuite le second avénement de Jésus-Christ également annoncé par des prophéties aussi claires et aussi évidentes que les premières.

Vous reconnaîtrez ainsi que tout se lie, tout s'enchaîne dans la Bible et dans l'histoire du monde. Le passé sera pour vous le garant de l'avenir.

Implorons les lumières de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'ordre de l'univers montre que tout est soumis à des lois constantes, immuables, lois du Dieu créateur des choses visibles et invisibles. Les nations ont aussi leurs lois invariables, lois morales auxquelles sont attachés leur gloire ou leur opprobre, leur grandeur ou leur décadence, selon que ces lois sont suivies ou violées. Quel homme n'a pas compris le langage des événements accomplis depuis la création? En quels lieux cette voix éclatante n'a-t-elle pas retenti? En sorte qu'il est vrai de dire que si Dieu a révélé sa puissance et sa sagesse dans le spectacle de l'univers, il a révélé sa justice et son amour dans l'histoire des peuples.

Regardez autour de vous. Parmi toutes les nations, il en est deux qui s'élèvent comme des témoins, les chrétiens et les Juifs; elles dominent toutes les autres, et présentent à elles seules l'histoire du genre humain. Deux villes où ces nations ont régné tour à tour, Rome et Jérusalem, attirent aujourd'hui tous les regards. Jérusalem, autrefois la merveille de la terre, est maintenant déserte et désolée; Rome, la ville de la guerre, est la ville de la paix; Rome, l'effroi du monde sous les empereurs païens, en est devenue l'amour sous les successeurs de Pierre. Rome, véritable cité du Dieu vivant, de celui en qui toutes les nations de la terre devaient être bénies, voit successivement accourir dans ses murs tous les peuples, et elle

s'assujettit par la religion ceux qu'elle ne subjugue plus par les armes.

Jérusalem a renié le Fils de Dieu, elle est assise solitaire au milieu du monde, et les lamentations du prophète peuvent seules égaler ses calamités. Rome a reconnu Jésus-Christ, et elle règne sur le monde. Le temple de Jérusalem, autrefois la splendeur de l'univers, est détruit, et le temple de Pierre, du batelier qui a confessé la divinité de Jésus-Christ, l'a remplacé dans l'admiration des hommes.

Les deux peuples qui ont régné dans l'une ou dans l'autre de ces villes ont dans leurs mains un livre conservé d'âge en âge, renfermant leur culte, leur religion, leur morale, et ces deux livres, qui n'en font qu'un, se rapportent au même Emmanuel, le Dieu avec nous, l'un pour l'annoncer, l'autre pour le manifester. L'un de ces peuples est maintenant errant sur la terre où l'autre est roi; l'un a blasphémé Jésus-Christ, l'autre l'adore, et tous deux aujourd'hui sont des témoins miraculeux de l'ordre surnaturel nié par les panthéistes, des signes éclatants de la justice et de l'amour de Dieu. Enivrés des biens de la terre, les Juifs rêvent un Messie guerrier et conquérant. Ils attendent encore un rédempteur qui doit leur donner les richesses du monde, un envoyé de la tribu de Juda, un fils de David, et il est impossible de distinguer parmi eux la tribu de Juda et la famille de David. Les chrétiens, au contraire, adorent un Dieu caché, un Messie anéanti, humilié, un Messie qui fait régner la justice et la sainteté. Ainsi s'accomplissent tous les oracles. Ainsi les gentils ont vu la lumière qui s'est levée de l'Orient, et les Juifs sont ensevelis dans les ombres de la mort.

Cependant la religion des Juifs, descendue de la religion des patriarches, contient les trois dogmes de l'humanité : Dieu, la chute de l'homme, la promesse d'un rédempteur; et leurs livres renferment d'avance toute l'histoire de Jésus-Christ. Aveugles, ils portent le flambeau qui éclaire tout le monde! et s'il n'existait pas dans l'univers des hommes qui, en présence du soleil, doutent de Dieu, on ne comprendrait pas les Juifs, qui lisent la Bible et n'y voient pas Jésus-Christ.

Toute la vie du divin Sauveur est en effet écrite d'avance dans l'Ancien Testament. Aucun trait, aucune circonstance n'y manquent : sa naissance à Bethléem, sa vie cachée, sa mission, sa prédication dans le second temple, ses miséricordes, ses opprobres, sa croix, sa mort, la gloire de son règne. Pendant quatre mille ans il a été annoncé par les prophètes, figuré par les patriarches, enfanté par les événements, en sorte que l'on peut dire, en lisant David, Isaïe et Daniel : Quels sont les historiens? sont-ce les prophètes? Quels sont les prophètes? sont-ce les historiens?

Le premier avénement de Jésus-Christ a été le prélude des grandes révolutions de l'univers. Après sa mort, tous les oracles s'accomplissent; nous voyons une loi nouvelle publiée en tous lieux, la ruine de Jérusalem, la dispersion des Juifs, la chute des idoles, l'Eglise fondée par Pierre, la conversion du monde, et toutes les nations bénies successivement en un fils d'Abraham

La loi sort de Sion, la parole de Jérusalem, comme l'avait annoncé Isaïe. (II, 3.) Les nations sont convoquées à Rome, la Jérusalem nouvelle; l'Eglise remplace la Synagogue. Tous les peuples accourent à la nouvelle montagne du Seigneur, à Rome, la nouvelle Sion; une nouvelle alliance entre Dieu et les hommes est promulguée. Depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'aux lieux où il se couche, l'oblation pure, le sacrifice nouveau promis par le prophète Malachie (I, 11), étonnent et consolent l'univers.

Les prophètes avaient prédit le jour où l'homme, jetant loin de lui les dieux d'or et d'argent, ouvrages de ses mains, cesserait d'adorer de vils animaux et tournerait ses regards vers le saint d'Israël. Ecoutez Isaïe : *La montagne de la maison du Seigneur attirera tous les peuples; ils y accourront en foule, se disant les uns aux autres : Venez, et montons à la maison du Dieu de Jacob, il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers.* (*Isa.*, II, 2, 3.) *Les îles attendront la loi du Seigneur; cette loi se reposera sur les nations et sera leur lumière.* (*Isa.*, XLII, 4, 5.) *Le juste, le Sauveur n'est pas loin, il va paraître; les peuples des extrémités de la terre mettront toute leur confiance dans le Seigneur.* (*Isa.*, XXXI, 5.)

La voilà cette monarchie spirituelle, entrevue par Daniel, qui devait s'élever au-dessus de toutes les monarchies! Cette Jérusalem nouvelle dont parle Isaïe, et qui devait sortir du désert brillante de clartés, c'est l'Eglise de Jésus-Christ! Quand Isaïe s'exprimait ainsi, l'empire de Salomon et de David n'existait plus, les beaux jours de Juda étaient passés, les dix tribus étaient séparées. Aussi les Juifs ont-ils toujours appliqué à la venue du Messie ces oracles qu'aucun de leurs rois ne pouvait accomplir. Le prophète entrevoit la grandeur de l'Eglise, la nouvelle Jérusalem! *Lève-toi, Jérusalem, lève-toi, la gloire du Seigneur va briller sur ton enceinte, les nations marcheront à ta lumière, et les rois à ta splendeur. Lève les yeux, regarde autour de toi, tes fils viendront de loin, tes filles accourront de tous côtés. Tes portes seront ouvertes nuit et jour, on ne les fermera jamais, afin de laisser entrer les rois et l'élite des nations; car le peuple et le royaume qui ne te recevront pas périront. Les enfants de ceux qui t'avaient humiliée se prosterneront devant toi, tous tes ennemis adoreront les traces de tes pas, ils t'appelleront la cité du Seigneur.* (*Isa*, LX, 1, 3, 4, 11, 12, 14.)

Voilà ce qui devait signaler la venue du Messie. Regardez maintenant, la loi universelle n'est-elle pas promulguée dans tout l'univers? Rome, la Jérusalem nouvelle, n'a-t-elle pas établi son empire sur toute la terre? Les rois n'ont-ils pas marché à la splendeur de sa lumière? Le sacrifice de Jé-

sus-Christ n'a-t-il pas remplacé tous les sacrifices? L'Eglise n'a-t-elle pas reçu et ne reçoit-elle pas tous les jours dans son sein l'élite des nations?

Jésus-Christ a paru, et des débris de la Synagogue et de la réunion des Gentils s'est formée une Eglise répandue dans l'univers. Ce que les prophètes ont annoncé, les apôtres l'ont accompli, et les événements achèvent la prédication des apôtres et des prophètes.

Où sont les idoles qui couvraient la terre? Qu'est devenu ce temps où tout était Dieu, excepté Dieu lui-même? Les temples du monde connu sont maintenant ce qu'était autrefois le temple de Jérusalem, et, pour trouver aujourd'hui dans l'ancien monde romain des idoles adorées, il faut les chercher dans l'abîme des cœurs.

Mais au milieu de ce mouvement de l'univers, de cette conversion des nations qui accourent en foule sous l'étendard de Jésus-Christ, et forment un nouveau peuple, que devient le peuple juif, celui qui seul un moment adora le vrai Dieu? Les prophètes ont tout raconté d'avance, et l'histoire n'est encore ici que l'accomplissement de la prophétie. Admirable témoignage! miracle au-dessus de tous les miracles! merveille aussi éclatante que le soleil! la prophétie n'a-t-elle pas ici deux langages, la parole et les événements?

Tournez les yeux autour de vous, partout vous verrez des Juifs sans rois, sans sacrifices, sans autel, sans territoire, poursuivis par la vengeance divine, et seuls dans l'univers ne comprenant pas qu'ils ont fait mourir le Messie, l'objet de leur longue attente! Les temps sont accomplis, et ils ne le voient pas, aussi étrangers par l'intelligence aux événements du monde moral que l'athée au spectacle de la création et de l'ordre de l'univers.

Celui, disait saint Augustin, qui ne voit pas Jésus-Christ est aveugle; celui qui le voit et ne le bénit pas est ingrat; celui qui le blasphème est insensé.

En effet, les oracles, les figures qui signalent la venue du libérateur pouvaient-ils s'accomplir avec plus de clarté et d'évidence que dans Jésus-Christ? Ne voit-on pas se réfléchir sur lui tous les traits épars dans les prophètes? N'est-ce pas lui qu'annonçaient toutes les figures de la loi, Abel, Noé, Abraham, Isaac, Joseph, Moïse, Elie? Qui a fait tomber les idoles? Au nom de qui tombent-elles encore? Les caractères de la loi prédite par l'Ancien Testament ne sont-ils pas les caractères de la loi chrétienne? La révolution prédite à l'époque du Messie n'est-elle pas le grand événement accompli dans l'univers depuis dix-huit cents ans? Abraham n'est-il pas aujourd'hui le père d'un grand peuple? Sa postérité n'est-elle pas multipliée comme la poussière de la terre? Ne possède-t-elle pas les portes des villes, c'est-à-dire la puissance de la terre? La promesse faite au pasteur de la Chaldée n'est-elle pas un miracle toujours subsistant aux yeux de l'univers? Le soleil des intelligences qui s'est levé à Bethléem n'aura-t-il pas bientôt fait le tour du monde? Que voudrait dire le peuple sans roi, sans territoire, sans sacrifice, répandu dans tout l'univers, si le sang de Jésus-Christ n'était pas sur lui? Pourquoi Jérusalem est-elle déserte? Pourquoi la Judée fume-t-elle encore de la foudre qui l'a frappée? Pourquoi Rome, la maîtresse du monde, appartient-elle au successeur du batelier de Génésareth, à qui Jésus-Christ a dit qu'il le ferait pêcheur d'hommes? Jérusalem, que te reste-t-il maintenant de ton temple magnifique, de tes superbes édifices, de tes murailles, de tant de monuments, l'admiration du monde? Il te reste un lieu de supplice, le Calvaire, et un tombeau entouré des hommages des peuples; et Rome, sous le règne des successeurs de Pierre, est aujourd'hui la reine des nations. Les pontifes ne sont plus à Jérusalem; Dieu n'y réside plus comme dans son sanctuaire; Rome institue tous les prêtres qui offrent à Dieu le sacrifice pur et sans tache, le sacrifice, la rédemption de l'humanité.

Qui pourrait refuser de voir un miracle permanent dans les prophéties, quand il est prouvé que les prophéties sont véritables, et que les événements prédits si longtemps avant leur accomplissement font partie maintenant de l'histoire des nations? Comment ne pas reconnaître que nos yeux seuls suffiraient pour nous conduire à la foi?

Comment ne pas répéter avec l'Evangile, en parlant des incrédules : *S'ils ne croient pas à Moïse et aux prophètes, ils ne croiraient pas à la résurrection des morts?* (*Luc.*, XVI, 31.)

Ainsi, mes chers auditeurs, il n'y a pas un événement prédit par le livre des Juifs et par le livre des chrétiens qui ne soit accompli.

Puisque tout ce qui s'est passé dans la conversion du monde s'est opéré d'après les prédictions des livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, Dieu a donc sanctionné ces livres aux yeux de toutes les nations; et comme le temps a développé toutes les paroles des prophètes et de Jésus-Christ, Dieu lui-même autorise les prophètes et atteste la divinité de Jésus-Christ aux yeux du monde entier. Ne nous demandez plus une inspiration particulière, quelque miracle nouveau ou l'intervention des anges, pour croire à ce que nous vous annonçons. Ceux qui ont vu les anges ont vu des ministres de Dieu. Et vous, vous avez entendu, vous voyez Dieu lui-même! car les prophéties, devenues les événements, sont la voix du Très-Haut. Tout ce qui est sous nos yeux nous dit : Dieu a parlé, il nous parle dans les ruines de Babylone, de Ninive et de Tyr, par la destruction de Jérusalem, par la splendeur de Rome, par la chute de toutes les idoles, par les temples élevés à l'unité divine sur toute la terre. Avons-nous besoin de nouveaux miracles? Une prophétie accomplie n'est-elle pas un miracle toujours subsistant? Au commencement, dit saint Ambroise, les miracles étaient nécessaires pour

affermir les fondements de la foi, maintenant ils ne le sont plus, parce que la foi passe d'un peuple à un autre par la réalisation des prophéties, *populus populum ad fidem adducit*.

Ainsi le monde attiré à Jésus-Christ, quand il a été sur la croix, comme il l'avait lui-même prédit ; ainsi la loi sortant de Sion, et les apôtres allant prêcher à toutes les nations au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; saint Pierre, continuant au Capitole à être pêcheur d'hommes, selon la promesse de Jésus-Christ ; le temple de Jérusalem renversé, et les Juifs errants sur toute la terre ; l'unité de Dieu établie partout, et les idoles abattues, ce sont là des miracles au-dessus de tous les miracles ; car de pareils faits, impossibles à prévoir quand ils ont été prédits, deviennent la conséquence du plus grand des miracles : l'intervention perpétuelle de Dieu dans les événements humains. Notre foi, dit saint Augustin, est affermie des deux côtés. Ni les apôtres, ni nous, ne pouvons douter : ce qu'ils ont vu dans la source les a assurés de toute la suite ; ce que nous voyons dans la suite nous assure de ce qu'ils ont vu et admiré dans la source.

Ainsi nous pouvons dire que depuis dix-huit siècles Dieu est intervenu et intervient miraculeusement sur la terre. Plus nous nous éloignons de l'origine du christianisme, plus la preuve devient forte, plus l'accomplissement est visible et perpétuel, plus les prédictions deviennent des récits, les promesses des réalités. Les prophéties sont de l'histoire, et les miracles des faits certains. La conversion de l'univers, résultat des prophéties et des miracles, est aujourd'hui le plus grand des miracles, et suffirait seul pour rendre, comme l'a dit saint Paul, notre foi raisonnable.

Maintenant que faudrait-il pour soumettre les esprits ? Quels plus grands prodiges pourrait-on demander ? Quels miracles nouveaux seraient plus puissants pour persuader l'univers ? J'ai donc eu raison de dire au commencement que si l'on ne voulait pas croire à la religion d'une foi divine, il serait impossible de lui refuser une croyance humaine.

Dieu a donc parlé par les événements d'une manière aussi solennelle que par le spectacle imposant de l'univers. Dieu a fait entendre sa voix à la terre ; sa justice et son amour sont manifestés à tous les yeux. Et comment alors pouvoir douter de toutes les prophéties qui doivent encore s'accomplir, des prophéties du second avénement que nous allons développer dans la suite de ce discours ?

DEUXIÈME PARTIE.

Ouvrons le livre des chrétiens et le livre des Juifs, ces livres qui contenaient l'histoire de tout ce que nous voyons ; interrogeons les nouvelles prophéties qui complètent et dénouent le drame de la destinée humaine.

Tandis que les Juifs sont toujours dans l'attente du premier avénement du Messie, déjà le second se prépare, et les chrétiens attendent le retour de Jésus-Christ.

Quand l'ordre des siècles sera révolu, dit Bossuet, les mystères de Dieu consommés, l'Evangile annoncé par toute la terre ; quand le nombre de nos frères sera rempli, quand la sainte société des élus sera complète, quand il n'y aura plus de vide dans les célestes légions où la désertion des anges rebelles a laissé tant de places, alors il sera temps de détruire pour jamais la mort et de la reléguer aux enfers d'où elle est sortie. Aussi tous les oracles attestent la résurrection. L'heure vient où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'entendront auront la vie : Esprit, soufflez sur les morts, et qu'ils revivent, et les ossements, et les nerfs et les chairs les recouvriront, et la peau s'étendra, et l'esprit entrera en eux, et l'armée innombrable des morts se lèvera sur ses pieds.

J'assemblerai, dit le Seigneur, *toutes les nations dans la vallée de Josaphat, et je me placerai sur un trône pour les juger*. (*Joel.*, III, 2, 12). *Alors*, ajoute Daniel, *ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour un opprobre qui ne finira pas*. (*Dan.*, XII, 2) *Le soleil*, dit saint Matthieu, *s'osbcurcira, les étoiles n'ayant plus de nuits à éclairer, tomberont du ciel ; alors le signe du Fils de l'homme paraîtra dans les cieux, et le Fils de l'homme viendra sur les nuées avec une grande puissance et une grande majesté*. (*Matth.*, XXIV, 29, 30.) *Il faut*, dit saint Paul, *que nous soyons présentés devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui lui appartient, selon qu'il a fait le bien ou le mal*. (II *Cor.*, V, 10.) *Dieu découvrira ce qui est caché dans les ténèbres, et manifestera le secret des cœurs*. (I *Cor.*, IV, 5.) *Dans le bruit d'une effroyable tempête, les cieux passeront*, dit saint Pierre, *les éléments embrasés se dissoudront, la terre, avec tout ce qu'elle contient, sera consumée par le feu*. (II *Petr.*, III, 10.)

Enfin le Seigneur lui-même, après un second avénement, dira aux justes : *Venez, les bien-aimés de mon Père, dans le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde* (*Matth.*, XXV, 34) ; et aux méchants : *Allez, maudits, au feu éternel préparé au démon et à ses anges*. (*Ibid.*, 41.)

Nous allons voir maintenant tous les traits épars des prophètes et des Evangiles réunis dans un seul tableau. Et qui va nous l'offrir ? Celui qui avait puisé tous les secrets de l'avenir dans le sein du Verbe lui-même, le prophète de la nouvelle loi, l'ami du Seigneur, qui fut apôtre, prophète, évangéliste, le verbe du Verbe, *verbum Verbi*.

Je vis un grand trône éclatant de blancheur, dit saint Jean, *et quelqu'un assis, devant la face duquel la terre et le ciel s'enfuirent, et leur place même ne se trouva plus. Et je vis les morts, grands et petits, debout devant le*

trône; les livres furent ouverts, et un autre livre, le livre de la vie, fut encore ouvert, et les morts furent jugés selon leurs œuvres sur ce qui était écrit dans ces livres. La mer rendit ceux qui étaient morts dans les eaux; la mort et l'enfer rendirent aussi leurs morts, et chacun fut jugé selon ses œuvres. L'enfer et la mort furent précipités dans l'étang de feu, la seconde mort. Et quiconque ne se trouva pas inscrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu. (*Apoc.*, XX, 11-15.) *Et je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle, car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait comme une épouse parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix sortie du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux; ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux, sera leur Dieu; et Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux, et la mort ne sera plus, ni le deuil, ni les cris, ni la douleur.* (*Apoc.*, XXI, 1-5.) Et quand doivent s'accomplir tous ces événements? Après que les Juifs auront reconnu Jésus-Christ et qu'ils auront travaillé à la conversion de l'univers, après que l'Antechrist aura paru sur la terre.

Ces prophéties que vous venez d'entendre sont aussi claires, aussi formelles que les prophéties qui regardent le premier avénement. Ne remarquez-vous pas ici la fin du monde, la résurrection, le jugement, la séparation des bons et des méchants, les splendeurs des cieux et les horreurs de l'abîme? Les livres dans lesquels elles sont contenues sont les mêmes livres où nous trouvons prédits et la conversion du monde, et le royaume spirituel des successeurs de Pierre, et la ruine de Jérusalem, et la dispersion des Juifs. La fin du monde, la résurrection des morts, le jugement dernier, le ciel et l'enfer sont donc des événements qui arriveront d'une manière aussi infaillible que tous les événements prédits avant Jésus-Christ.

Puisque vous ne pouvez pas douter des premières prédictions dont vous voyez l'accomplissement sous vos yeux, comment douteriez-vous des secondes? C'est sur la foi des premiers oracles qui manifestaient la venue du Christ que les apologistes des premiers siècles annonçaient le second avénement. Saint Justin disait, il y a seize cents ans, aux empereurs romains : « Nous avons vu que tout ce qui est arrivé avait été prédit avant l'avénement, nous devons croire à l'accomplissement futur de tout ce qui n'est pas encore réalisé. Qu'avaient annoncé les prophètes? Un double avénement du Christ. Dans le premier, déjà accompli, il devait paraître tel qu'on l'a vu, humilié et souffrant; dans le second, qui se prépare, on le verra descendre du ciel environné de gloire et entouré de ses anges; alors il doit ressusciter les hommes qui auront passé sur la terre, revêtir les saints de gloire et d'immortalité, envoyer les méchants dans un feu éternel pour y souffrir à jamais avec l'ange des ténèbres. »

Mes chers frères, quand David, Isaïe, Daniel, annonçaient au milieu des nations guerrières et maîtresses du monde, la venue d'un Juif, d'un fils des pasteurs de la Chaldée qui devait changer l'univers, cet événement apparaissait dans le lointain, enveloppé d'une grande obscurité. Que pensaient les Assyriens, les Perses, les Grecs, les Romains, maîtres et vainqueurs des Juifs, de cette monarchie spirituelle s'étendant sur le monde entier, et de la conversion du monde attendue par les Juifs? Ils pensaient ce que beaucoup d'entre vous pensent aujourd'hui lorsqu'on leur parle de la conversion des Juifs, de la venue de l'Antechrist, de la fin du monde, de la résurrection des morts, de l'enfer et du ciel. Quand les prophètes annonçaient la chute des idoles, la connaissance du vrai Dieu se répandant sur toute la terre; quand Jésus-Christ disait à Pierre qu'il deviendrait pêcheur d'hommes et que l'Eglise reposerait sur lui, ces prédictions avaient besoin d'être accomplies pour être comprises. Aujourd'hui elles sont très-claires pour nous; mais ces prophéties étaient-elles plus claires que les prophéties des derniers jours? Non, sans doute. Servez-vous donc de ce que vous voyez pour comprendre ce que vous ne voyez pas. Lisez l'avenir dans les livres saints comme vous y lisez le passé. Oui, vous ressusciterez et vous serez jugés, vous irez dans le ciel ou dans l'enfer. Les premiers événements annoncés par les prophètes, et qui frappent aujourd'hui nos regards, étaient moins faciles à croire que les derniers.

La foi est donc obligatoire pour tous les hommes, et l'Ecriture a raison de dire que celui qui ne croira pas périra (*Joan.*, VIII, 24.) Qui pourrait, après tant de preuves si éclatantes, ne pas croire en Jésus-Christ et être absous au jour du jugement? Quel est l'homme qui n'a pas entendu parler maintenant de Jésus-Christ? La chaîne des prophéties de quarante siècles se termine à Jésus-Christ, et vingt siècles bientôt depuis le miracle de l'accomplissement de ces prophéties n'attestent-ils pas sa divinité? Jésus-Christ, ainsi que le dit le Psalmiste (*Psal.*, XVIII, 6), a donc placé son tabernacle dans le soleil? Pour qui Rome et Jérusalem ne sont-elles pas des témoignages vivants de la justice et de la miséricorde divines?

Choisissez donc entre ces deux croyances, car l'une ou l'autre doit être nécessairement la vôtre. L'homme est tombé, et Dieu nous a tant aimés qu'il nous a donné son propre Fils pour rédempteur; le Verbe s'est fait homme pour élever les hommes jusqu'à lui, il a changé le monde pour prouver sa venue, ou Dieu a permis qu'un simple artisan fût annoncé pendant quatre mille ans comme un Dieu, agît comme un Dieu par ses miracles et par ses prédictions, se fît adorer de toute la terre comme un Dieu, et cependant ne fût qu'un homme.

Vous voilà placés entre une croyance su-

blime conforme à la nature de Dieu, à la nature de l'homme, et une idée monstrueuse aussi déshonorante pour Dieu que pour l'homme, car Dieu lui-même, si Jésus-Christ n'était pas Dieu, aurait créé une nouvelle idolâtrie !

Qui parmi vous pourrait hésiter, qui ne proclamerait pas Jésus-Christ, fils d'Abraham et de David, le Messie, le Rédempteur promis, le Dieu du ciel et de la terre, le juge des vivants et des morts, puisque lui-même il s'est dit Dieu ? Si Jésus-Christ n'était pas Dieu, Dieu aurait divinisé l'imposture et trompé l'univers.

Mes chers frères, vous ne sauriez douter de la fin du monde, de la résurrection de vos corps, du jugement dernier, du ciel et de l'enfer ; ne vous attachez donc pas à cette terre qui va passer, et que vous sentez manquer sous vos pieds ; écoutez, ne croyez-vous pas déjà, comme saint Jérôme, entendre les trompettes du jugement dernier ?

Qui sait si nous sommes bien éloignés des jours de l'homme du péché, de celui dont l'entrée dans le monde sera suivie de prodiges et de mensonges, celui qui doit être le signe précurseur des derniers temps ? Comme la mer et la terre doivent lui obéir, selon les Pères, que toute l'Eglise doit être persécutée par lui, et que son règne doit être fort court, une année, deux années et une demi-année, il faut que les peuples soient dans une communication presque aussi rapide que la pensée, pour que les événements qui regardent l'Antechrist soient universels; et n'est-ce pas là ce que nous voyons s'accomplir sous nos yeux par ces progrès des lumières et des sciences qui feront bientôt de toutes les nations un seul peuple ? Les anciens Pères disaient que les démons de l'air et des eaux obéiraient à l'Antechrist. Ne voyez-vous pas aujourd'hui ces ailes données aux vaisseaux, l'eau acquérant une si grande puissance par l'action du feu, toutes les pensées de l'homme portées à travers les airs, d'un pôle à l'autre, la vie des peuples mise en communication pour rendre possible le règne si court de l'Antechrist sur l'univers ? Ne semble-t-il pas que nous approchons de ces jours où les ossements desséchés des enfants d'Israël se relèveront et se réuniront pour recevoir une nouvelle vie ? Les rois de l'Aquilon ne sont-ils pas à la veille de chasser Ismaël, le fils de l'imposteur, des pays conquis sur Isaac pour y réintégrer les fils d'Abraham selon la chair ? Ne pourrait-on pas penser que tous les efforts de l'Europe afin de conquérir le tombeau du Christ n'ont été impuissants que pour rendre plus sensible le dessein de Dieu sur les Juifs destinés peut-être à reconquérir le tombeau de Jésus-Christ le jour où ils reconnaîtront celui qu'ils ont percé ?

Les événements se pressent, les peuples se donnent la main de nouveau, On dirait, à voir ce mouvement, ce progrès autour de nous, que les nations commencent à se réunir pour paraître ensemble devant le juge des vivants et des morts, tout paraît se précipiter à la fin ; mais n'oubliez pas que, pour chacun de nous, le second avénement peut arriver aujourd'hui même. En sortant de notre corps, nous trouverons non Jésus humilié, mais Jésus dans la gloire. Hâtez-vous de vous convertir. La trompette sonne pour chacun de nous, parce que la mort nous menace à chaque instant. Qu'avons-nous besoin des signes des derniers temps pour croire au grand dénoûment de la vie humaine, dénoûment sans lequel rien ne peut s'expliquer ? En ce jour Dieu veut être jugé, il veut être reconnu juste et bon par toutes les créatures.

Hâtez-vous donc de vivre comme devant mourir. Souvenez-vous que tant que vous êtes sur cette terre, vous êtes sous l'empire de la miséricorde, mais que, d'un moment à l'autre, vous pouvez en sortir. Voyez toujours à côté de vous l'Eglise annoncée par les prophètes ; elle a tous les secours qui vous sont nécessaires : d'une main elle vous soutient sur la terre, de l'autre elle vous montre le ciel.

Hâtons-nous de nous réfugier dans cette arche d'alliance, arche élevée pour le salut du monde au-dessus des grandes eaux, arche éternelle qui traverse tous les âges, chargée de recueillir les hommes et de les porter dans le sein de Dieu.

Hors de l'Eglise, nous lutterions en vain contre les vagues, les tempêtes et la longueur de la traversée. Sans appui, sans secours, nous serions le jouet des vents et brisés contre tous les écueils. Entrez donc, mes chers frères, dans l'arche du salut, toujours prête à vous recevoir, et vous êtes sûrs d'arriver au port; le temps est court, la raison comme la foi vous le crie : *Scitote esse judicium*, sachez qu'il y aura un jugement, souvenez-vous qu'il y aura un second avénement où Jésus-Christ paraîtra plein de gloire et de majesté. Dans le premier, il était humilié, il était le Sauveur des hommes ; dans le second, il sera revêtu de majesté. Profitons du temps de miséricorde pour recevoir Jésus-Christ dans nos cœurs. Tant que le monde subsiste, Jésus-Christ est sauveur; plus tard il ne sera plus que juge. Les Hébreux, pour sauver leurs premiers-nés, marquaient le seuil de leur porte du sang de l'Agneau pascal ; soyons teints aussi du sang du Sauveur, c'est ainsi que nous échapperons à la justice en nous associant à la miséricorde. Ainsi soit-il.

SERMON X.

SUR L'ENFER.

Prononcé le dimanche 28 Mars, jour de la Passion.

Nolite timere eos qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum qui potest animam et corpus perdere in gehennam. (*Matth.*, X, 28.)

Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, ils ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut perdre dans l'enfer le corps et l'âme

Lorsque Jésus-Christ fit entendre ces paroles à ses disciples, il voulait les mettre au-dessus de toutes les adversités de cette vie, et leur faire entrevoir comme le plus

grand des maux la mort de l'âme, la mort éternelle. L'Église conserva fidèlement les enseignements du Sauveur. Vous pouvez nous tuer, écrivait saint Justin aux empereurs, mais vous ne pouvez pas nous nuire. En effet, les persécuteurs des premiers chrétiens donnaient la mort au corps, mais ils délivraient l'âme. La patience des victimes suffisait pour vaincre la cruauté des bourreaux. Ne craignons donc ni le monde ni rien de ce qui est dans le monde, craignons Dieu seul, parce que, si les hommes tuent le corps, Dieu seul peut tuer l'âme, et la mort de l'âme, ce n'est pas le néant, c'est l'enfer.

Le dogme de l'éternité des peines est admis par toutes les nations; tous les peuples ont cru à l'enfer. L'anéantissement des âmes est la supposition d'une philosophie moderne qui a mis ses rêves à la place de la tradition et de la vérité. Aussi l'Église répète-t-elle avec saint Athanase : Ceux qui ont fait le bien iront à la vie éternelle, ceux qui ont fait le mal, au feu éternel. Telle est la foi catholique, et quiconque ne la gardera pas avec fidélité ne peut être sauvé.

Otez l'enfer, l'édifice de la religion s'écroule, et tout ce qui existe est une dérision dont personne ne peut avoir le mot. Otez l'enfer, le poëte de l'incrédulité a eu raison de dire que Dieu a jeté les hommes sur la terre pour s'en servir comme de jouets. Otez l'enfer, la haine, la mort, le péché, sont des inconséquences monstrueuses; ôtez l'enfer, vous bannissez Dieu du ciel, vous le détruisez dans la raison et dans le cœur de l'homme. Sans les peines éternelles, vous ne pourriez comprendre le Dieu créateur, le Dieu rédempteur, le Dieu sanctificateur, la création, la croix, la grâce, les esprits de ténèbres, l'origine du mal, la liberté. L'enfer, sans doute, est un mystère de justice; mais ce mystère peut seul expliquer Dieu et l'univers, devenus inexplicables sans lui.

Voilà ce que je me propose de développer devant vous. Jamais sujet ne fut plus digne d'attention. Il n'en est pas qui relève autant la nature humaine. Vous verrez dans ce discours que, pour éclairer l'esprit de l'homme sur sa destinée, il faut à la fois toutes les splendeurs du ciel et toutes les lueurs de l'abîme. Vous ne trouverez point ici la peinture terrible des supplices éternels, non que je veuille prétendre que les ténèbres visibles, le ver rongeur, le feu qui ne s'éteint pas, sont une simple image du remords des réprouvés. A Dieu ne plaise que je vienne affaiblir votre foi! Je crois, avec tous les Pères, à la réalité de ces tourments. Si je vous fais trembler, disait autrefois saint Augustin en rappelant les peines de l'enfer, j'en ai tremblé le premier; je tâcherais de vous rassurer si je pouvais me rassurer moi-même; je crains l'enfer; je crains un feu éternel : *Ignem æternum terreo.* Ainsi parlait le docteur incomparable; mais, comme tous ces supplices sont le résultat des crimes de l'esprit et du cœur de l'homme, c'est dans l'esprit et dans le cœur de l'homme que nous chercherons le principe de l'enfer.

L'enfer fait comprendre Dieu, l'enfer fait comprendre l'univers, voilà ce que j'essaierai de montrer aujourd'hui. Invoquons auparavant la Vierge Marie, qui nous a donné le Rédempteur, et dont l'intercession est un gage de salut.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est un Dieu créateur, les cieux racontent sa gloire, l'univers sa puissance, sa sagesse, son amour. Le jour persévère par son ordre, et la vie se répand continuellement de son sein. Toutes les créatures attendent de lui leur nourriture au jour marqué; il donne, elles recueillent; il ouvre sa main, elles sont rassasiées de ses dons; il voile son visage, elles se troublent; il retire son souffle, elles expirent et rentrent dans leur poussière; il envoie son esprit, elles renaissent, et la face du monde est renouvelée. Dieu nous a créés, il nous conserve, il nous empêche de retomber dans le néant d'où il nous a tirés, il peut donc dire à chacun de nous : *Je suis le Seigneur votre Dieu : « Ego sum Dominus Deus tuus. »* (*Exod.*, XX, 2.)

Dieu nous a donné la vie et la liberté, il ne nous a pas donné l'indépendance. Notre liberté doit donc s'exercer dans les limites de ses lois immuables pour ne pas détruire l'ordre, la loi inviolable des intelligences, l'ordre qui veut que la créature dépende éternellement de son créateur.

Cet ordre n'existe plus s'il n'y a pas un enfer. Dieu n'exerce plus un souverain domaine sur toute la création, c'est-à-dire que Dieu n'est plus Dieu, car l'idée de Dieu et de toute-puissance, l'idée de Dieu et de Providence infinie, ne se peuvent séparer.

L'homme, dit saint Thomas, peut bien s'éloigner de sa fin particulière, de son salut, de la jouissance du souverain bien, mais il ne s'aurait s'écarter de la fin dernière et universelle de la création, l'ordre de l'univers, car Dieu a tout fait pour cet ordre, et l'homme qui ne voudra pas y contribuer par son bonheur doit y concourir par le châtiment de sa volonté rebelle.

Ouvrez les deux grands livres de la création, la nature et la Bible, vous y verrez partout la justice divine; et si Dieu n'eût en effet manifesté sa justice par des traits éclatants, la mort, le déluge, la guerre, l'incendie de Sodome et de Gomorrhe, l'extermination des populations de Chanaan, les hommes n'auraient jamais cru à la justice infinie; il se seraient dit ce qu'on entend même aujourd'hui au milieu d'un monde sillonné par la foudre : Dieu ne saurait punir d'un supplice éternel l'offense d'un moment, comme s'il y avait rien en Dieu qui ne fût Dieu, sa puissance comme sa justice, sa justice comme son amour.

Dieu juge l'homme non d'après la durée de la faute, mais par la disposition de son cœur. Le pécheur a une volonté éternelle dans le plaisir de pécher. Dieu lui aurait donné des milliers d'années de plus, il ne

serait pas sorti de son péché, il aurait souhaité vivre éternellement pour demeurer éternellement dans son crime, d'où saint Grégoire conclut : Il est de la justice de Dieu que celui qui n'a jamais voulu mettre fin à son péché ne trouve jamais de fin à son supplice. Et déjà sur cette terre, la main commet en un instant le crime, et le crime est éternel dans la mémoire. Si Dieu livrait le ciel à l'ambitieux, il voudrait y dominer. Les réprouvés ne finissent leurs crimes que parce qu'ils finissent leur vie. Voilà pourquoi, dans l'enfer, ils mourront sans cesse pour toujours revivre, et vivront pour toujours mourir. La première mort chasse l'homme de son corps malgré lui, la seconde mort l'y tiendra malgré lui, et il n'est pas de pire mort que la mort qui ne peut mourir.

La justice de Dieu est une conséquence de sa bonté. Puisque Dieu a produit des êtres libres, capables de bien et de mal, il a dû leur donner des lois et leur proposer des récompenses et des châtiments; l'ordre moral ne subsiste que par des lois morales, et Dieu se doit à lui-même de maintenir ces lois pour manifester ses propres perfections et la perfection de l'univers.

Mais sans l'enfer ces lois morales et les perfections de Dieu n'existent plus. Dieu n'est plus l'Eternel, le Dieu juste, le Tout-Puissant. Il n'est plus l'Eternel, il ne punit que dans le temps; il n'est plus le Dieu juste, le crime échappe à sa vengeance; il n'est plus le Tout-Puissant si une seule créature peut se soustraire à son souverain domaine: sa puissance est bornée, elle s'arrête devant cette créature. Qu'importent des années, des siècles de souffrance? Il y a des volontés qui braveront les supplices temporaires plutôt que de fléchir. Dieu sera vaincu par l'homme. Il en est de ces néants rebelles, selon l'expression de saint Ambroise, qui diront à leur Créateur : *Je n'obéirai pas* (*Jer.*, II, 20), et qui répéteront avec Pharaon : *Qui est Dieu pour que j'écoute sa voix ?* (*Exod.*, V, 2.)

Ne dites pas : Tout pécheur n'ira pas jusque-là. Dans le choix du pécheur pour un autre objet que Dieu, il n'y a pas seulement faiblesse de cœur, orgueil, volupté, mais un désir secret de vivre éternellement sans Dieu et d'être l'idole des créatures.

Songez-y bien, mes frères, il faudrait que l'homme rebelle à Dieu fût définitivement heureux ou anéanti. Or ni l'un ni l'autre n'est admissible. Si l'homme est heureux, sa volonté triomphe, Dieu est vaincu; si l'homme est anéanti, Dieu a pu manifester sa puissance, mais non pas sa justice: sa justice devient un problème. Après avoir laissé triompher le pécheur ici-bas, Dieu lui accorderait ce qu'il désire, l'anéantissement plutôt que les peines éternelles; dès lors Dieu encourage le crime au lieu de l'arrêter. L'homme trouve son existence et son bonheur hors de Dieu, il y a des êtres indépendants du Créateur, par conséquent plusieurs volontés souveraines dans l'univers, plusieurs dieux. Mais si Dieu n'est pas un il n'est plus Dieu, a dit Tertullien.

L'idée du Dieu créateur suffirait donc pour prouver l'enfer; que dirai-je maintenant du Dieu rédempteur?

La seule pensée de la Rédemption suppose des peines éternelles. En effet, Jésus-Christ n'est pas venu sur la terre pour nous délivrer des peines temporelles, puisqu'il ne nous en préserve pas. S'il a guéri les boiteux, les sourds, les aveugles, les paralytiques; s'il a ressuscité les morts, c'est pour manifester son pouvoir, pour nous apprendre qu'il peut remettre le péché, source des maladies et de la mort, seule cause de la mort éternelle. Jésus-Christ nous arrache à l'enfer, mais il ne nous exempte pas de la mort. Or, puisque Jésus-Christ ne nous préserve ni des peines temporelles ni de la mort, il faut qu'il nous préserve des peines éternelles; car s'il n'y avait pas de peines éternelles, la mort d'un être éternel ne s'expliquerait pas.

L'homme ne savait plus le danger de sa situation, il n'avait plus l'horreur du péché; le Verbe divin, la Sagesse incréée, voyant l'homme s'avancer de plus en plus dans le mal, s'incarna pour lui révéler la voie, la vérité et la vie. Tous les anges unis à tous les hommes n'auraient pu offrir à Dieu une réparation proportionnée à l'offense d'Adam. L'offense contre Dieu était infinie, et les créatures sont finies. *Ad salutem generis humani deficiebat omnis creatura.* Mais celui qui n'a jamais péché voulut souffrir comme criminel, afin de réparer le péché. Il voulut être attaché à une croix, afin de nous apprendre, par ce spectacle toujours présent à nos yeux, l'horreur de Dieu pour le péché et son amour pour les hommes. La mort subsiste dans le temps, et l'enfer dans l'éternité, parce que Dieu veut que nous ne séparions jamais l'idée du crime de l'idée du malheur.

Et comment affronter le péché aujourd'hui qu'il a coûté la mort à un Dieu? Si je me dois tout entier à celui qui m'a créé, que dois-je à celui qui m'a rétabli, et rétabli d'une telle manière? Seigneur, disait saint Bonaventure, vous nous avez aimés avec un tel excès que vous paraissez vous être haï vous-même.

Voilà pourquoi celui qui a porté la croix a dans ses mains les clefs de l'enfer. Lui-même il l'a dit à saint Jean : *Habeo claves mortis et inferni:* « *J'ai les clefs de la mort et de l'enfer.* » (*Apoc.*, I, 18.) En effet, pourquoi la croix sans la mort et sans les peines éternelles? pourquoi le sang dont un Dieu l'arrose? Pourquoi la mort de l'Homme-Dieu, s'il ne vient pas soustraire l'homme à un malheur infini? Sans l'enfer, il n'y a plus de raison aux souffrances d'un Dieu; aucune proportion n'est gardée entre la faute et l'expiation, on ne voit plus de motifs à la Passion de Jésus-Christ, rien qui la rende nécessaire ; c'est ici un effet sans cause, la croix est renversée, la croix, la gloire des gloires : *Gloriatio gloriationum*, *Crux Christi.*

Si la punition de l'homme ici-bas, dit saint Bernard, n'était pas suivie de la mort, et de

la mort éternelle, jamais, pour nous guérir, le Fils de Dieu ne serait mort. C'est ce qui faisait dire à saint Thomas de Villeneuve : La Rédemption m'effraie plus que la chute des anges.

Vous allez voir aussi que l'enfer seul explique le Saint-Esprit, le Dieu sanctificateur. En effet, quel supplice temporaire serait en proportion avec le dédain, avec le mépris de tous les secours que Dieu nous envoie par son divin Esprit: tant de sacrements, source abondante de grâces instituées au milieu de nous, tant d'exhortations, de saintes pensées, tant de généreux désirs, de bons mouvements, tant d'inspirations, de circonstances particulières, de moyens ménagés par la miséricorde infinie pour la conversion de notre cœur? Le Saint-Esprit gémit sans cesse en nous pour nous amener à lui. Il nous parle, il nous presse, il nous prie de revenir à Dieu. L'homme, dit le Seigneur dans Isaïe, est plus précieux pour moi que l'or le plus pur; à cause de lui j'ébranlerai les cieux, je déplacerai la terre, je remuerai tous les peuples et le ciel même pour sauver une âme. *Movebo cœlum et omnes gentes pariter.* (*Isa.*, XIII, 12, 13; *Agg.*, II, 8.) Otez l'enfer, Dieu ferait-il tant d'efforts? Aurait-il envoyé son Fils pour nous sauver et son divin Esprit pour nous sanctifier, c'est-à-dire pour incliner vers lui le mouvement de notre cœur sans gêner notre liberté?

Vous le savez, mes frères, la grâce sanctifiante n'est pas seulement le don de l'amour de Dieu, c'est une personne divine, le Dieu sanctificateur qui habite en nous. Le mépris persévérant de la grâce, la résistance à l'Esprit-Saint est donc le plus grand des crimes, le crime contre l'amour. Voyez comment les hommes agissent par rapport au dédain de leurs affections, comment ils se vengent du mépris, et Dieu aura été méprisé et son affection dédaignée, son sang répandu pour nous foulé aux pieds, et Dieu est le Dieu jaloux, et la vengeance est à lui!

L'âme de l'homme est créée pour devenir le temple du Saint-Esprit. Que sont tous les édifices de pierre élevés au Très-Haut? Des images du sanctuaire que nous devons lui préparer dans nos cœurs. Si nous sommes indignés contre l'homme qui brûle un temple bâti par la main des hommes, combien est plus coupable le pécheur qui chasse le Saint-Esprit de son âme, son âme le vrai temple, l'autel du Seigneur, comme parle saint Polycarpe!

Et quel sera le crime de celui qui, non content de détruire en lui l'Esprit-Saint, veut encore l'anéantir dans le cœur des autres? Le péché qui nous empêche d'aimer Dieu est donc, parce que Dieu nous aime infiniment, le plus grand ennemi de Dieu; il résiste à la volonté de Dieu : la nature de toutes les choses, il est le souverain mal opposé au souverain bien. Si le péché restait impuni, Dieu ne serait plus l'ordre, la vérité; le hasard et la fatalité deviendraient les dieux de l'univers. Le péché, s'il restait impuni, détruirait tous les attributs de Dieu les trois personnes divines, la puissance, l'intelligence, l'amour; il serait, suivant l'expression de saint Thomas, l'anéantissement de Dieu. *Annihilatio Dei.*

Il n'y aurait plus de bonheur possible pour Dieu et pour les créatures.

En effet, le bonheur de Dieu consiste à se connaître et à s'aimer, à connaître son Verbe, sa sagesse, à aimer son amour, son divin Esprit. Le bonheur promis aux créatures est le bonheur de Dieu même, puisque Jésus-Christ dit au juste : *Entrez dans la joie de votre Dieu : « Intra in gaudium Domini tui. »* (*Matth.*, XXV, 21.) Ce qui manifestera le plus à nos yeux la grandeur, la sagesse et l'amour de Dieu, voilà ce qui sera pour nous la félicité du Ciel. La plus complète révélation de lui-même est le plus parfait bonheur que Dieu puisse donner à sa créature.

Plus Dieu sera beau, grand, sublime à nos yeux, plus nous l'admirerons, plus nous l'aimerons; et l'admiration et l'amour élevés à un degré infini, voilà la suprême volupté de l'âme, la vision béatifique promise aux élus. La félicité de l'homme dans le Ciel sera donc en raison de la gloire de Dieu. Vous qui connaissez les secrets du cœur, n'est-ce pas ainsi qu'ici-bas l'admiration et l'amour naissent dans nos âmes de la perfection de ceux que nous chérissons? et plus ils développent de vertus devant nous, plus nous éprouvons le bonheur d'aimer.

Si Dieu ne faisait pas rendre ce qui est dû à ses perfections; si son amour, sa sagesse et sa puissance pouvaient être méconnus et bravés, le Ciel cesserait d'exister, puisque le Ciel est l'admiration des perfections divines. Dieu ne serait plus le beau, le vrai, le juste; la vision de Dieu ne serait plus le bonheur des élus. La félicité de Dieu même s'évanouirait, puisque cette félicité consiste dans la contemplation de son éternelle beauté, contemplation d'où naît l'amour éternel. Il n'y aurait plus de bienheureux au sein de la Trinité même.

L'absence de l'enfer dans le plan de Dieu détruirait donc le Ciel, puisque l'accord des attributs divins est la joie à laquelle les saints sont appelés dans l'éternité; et puisque cet accord serait impossible si le péché restait impuni, l'enfer est donc une preuve de l'amour de Dieu pour l'homme. La mesure de la haine de Dieu pour le péché est la mesure de l'amour que Dieu a pour lui et pour ses élus. Je comprends maintenant pourquoi le Verbe, après avoir dit : Ceux-ci iront au supplice éternel, ajoute aussitôt : Ceux-là iront à la joie éternelle. Dieu nous souhaite le même bien qu'à lui-même; il faut donc, pour notre bonheur, que nous l'aimions, que nous l'admirions comme il s'admire lui-même; voilà notre grandeur, notre destinée. Mais puisque, pour arriver au Ciel, nous devons vaincre notre volonté, nous devons à Dieu un acte libre de notre cœur : la menace de l'enfer est une miséricorde; cette menace a peut-être servi à sauver tous les saints.

Nous venons d'établir que l'enfer seul peut faire comprendre le Dieu créateur, le Dieu rédempteur, le Dieu sanctificateur, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, la puissance, l'intelligence et l'amour ; nous allons montrer que, sans l'enfer, l'univers, tel qu'il est, serait inexplicable, et que les démons, la liberté de l'homme et les maux temporaires supposent des supplices éternels. Ce sera le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Tous les peuples ont cru à l'existence d'esprits malfaisants occupés à nuire à l'homme, à renverser le règne de Dieu, la vérité et la vertu. Les disciples de Pythagore et de Platon ont reconnu, après leurs maîtres, qu'il y avait des esprits méchants par leur nature, et ils ordonnaient des sacrifices pour les apaiser.

S'il n'existait pas des génies du mal et un roi de ces enfants d'orgueil cherchant à détruire la domination de Dieu pour régner seul, comment comprendre le monde livré pendant des milliers de siècles à l'idolâtrie, et des ténèbres aussi épaisses répandues sur l'intelligence des hommes? Voilà ce que disent la raison et la philosophie. Interrogeons l'Ecriture : ***Il y eut***, selon saint Jean, ***un grand combat dans le ciel, Michel et ses anges combattaient contre le dragon, et ses anges combattaient contre lui, et la force leur manqua; ils tombèrent du ciel, et leur place ne s'y trouva plus.*** (*Apoc.*, XII, 7-9.) *Nous n'avons pas seulement à lutter*, dit saint Paul, *contre la chair et le sang, mais contre les puissances de l'air*. (*Ephes*, VI, 12.)

La raison, la philosophie, la révélation, tout nous prouve qu'il existe des créatures semblables à Dieu, pures intelligences comme lui, et qui se sont éloignées de lui par orgueil ; des créatures sujettes à pécher, parce qu'elles n'ont pas l'indépendance souveraine. Ces natures spirituelles, en se séparant de Dieu, ont gardé toutes leurs facultés et tout leur pouvoir. La haine, l'envie et l'orgueil, voilà leur abîme éternel, cet univers de mort où toute vie meurt, où toute mort vit, où l'espérance n'entre jamais, elle qui entre partout. C'est là que Satan règne, c'est là qu'il médita de perdre l'homme qui avait sa place dans l'amour de Dieu. Satan poussa l'homme à la désobéissance ; il fut le prince du monde, le dieu du siècle ; il eut des autels. Qui peut avoir oublié les paroles de ce grand criminel dénoncé dans le sénat de Rome : J'éteindrai mon incendie à force de ruines ? *Incendium meum ruina restinguam.* Voilà comment Satan est sorti du Ciel. Aussi avons-nous maintenant en lui un ennemi perpétuel qui ne nous donne point de trêve. Par là s'expliquent ces suggestions soudaines, ces pensées de suicide moral, ces tentations mystérieuses qui, n'étant ni du monde ni de notre nature, ne peuvent venir que de l'enfer.

Satan croit se venger de Dieu en le faisant haïr. Il cherche partout des complices et des malheureux ; il est sans cesse occupé à détruire l'homme ; son envie le brûle plus que ses flammes.

Comment comprendre, sans les peines infinies, cette lutte des démons contre Dieu et l'homme? Si ces esprits de ténèbres étaient livrés à des peines temporaires, ils auraient conservé l'espérance, et avec l'espérance ils auraient le regret du bien, au lieu d'en avoir la haine ; leur passion du mal s'explique par le désespoir, par la certitude d'un malheur sans retour.

Les anges rebelles avaient cherché en eux-mêmes leur gloire et leur félicité ; ils ont trouvé le désespoir et la haine. Les insensés, en se révoltant contre Dieu, n'avaient pas plus imaginé, au milieu des joies du Ciel, la possibilité de l'enfer que l'homme, en désobéissant à Dieu auprès de l'arbre de vie, n'avait imaginé la possibilité de la mort. Mais leur punition leur a révélé toute la puissance divine. Ils se sont mis hors la loi de la miséricorde, ils sont tombés sous la colère.

Si l'existence des demons suppose des peines éternelles, les maux répandus dans le monde prouvent la même vérité.

Ceux qui nient les peines éternelles ne peuvent expliquer le monde tel qu'il est. Dieu, disent-ils, a créé l'homme pour le rendre heureux. Mais alors pourquoi la douleur? pourquoi la mort? pourquoi le crime? pourquoi l'homme n'est-il que maladie? Les enfants enlevés au berceau, la guerre, la lèpre, la peste, les meurtres, tous ces fléaux sont, dans cette supposition, impossibles à comprendre. Si les idées de bonté divine ne peuvent s'accorder avec les peines infinies, ces idées répugnent également aux peines temporaires ; car s'il n'est pas digne de Dieu de punir l'homme dans l'éternité, il n'est pas plus digne de lui de le punir dans le temps. A quelque point qu'on les réduise, les peines, dit un philosophe, choquent toujours la bonté essentielle de Dieu. Tout mélange de mal, selon lui, ne pourrait s'allier avec la bonté infinie qu'aux dépens de la puissance. Il faudrait, pour être conséquent à cette idée de bonté exagérée, diviser, comme les anciens hérétiques, le Dieu bon du Dieu juste ; système absurde que personne aujourd'hui n'oserait reproduire.

Les maux passagers s'expliquent, avec l'idée d'un Dieu juste et bon, comme des épreuves, des expiations ou des avertissements destinés à sauver l'homme du supplice éternel. L'homme a par-delà ce monde des peines sans fin à redouter. Les maux de cette vie sont les reflets des maux de l'éternel abîme, une lumière placée au bord du précipice pour nous empêcher d'y tomber. Ces maux naissent de la miséricorde, afin de prévenir ceux qui viendraient plus tard de la justice. Ils servent à nous donner une idée de ce qui nous attend au delà du tombeau. Ce sont des étincelles sorties de l'enfer pour nous révéler le feu éternel.

Tout s'explique alors, les biens et les maux du temps et de l'éternité. Les biens et

les maux sont mêlés ici-bas pendant les jours d'épreuve ; plus tard nous arriverons dans le lieu où ils seront à jamais séparés. La séparation du bien et du mal, c'est l'enfer et le ciel. Dans l'enfer, le crime est uni pour toujours à l'opprobre et à la douleur ; dans le ciel, la vertu à la joie et à la gloire.

Rien ne périt dans les œuvres de Dieu. Il ne se perd pas un grain de sable, une goutte d'eau, un atome, de tout ce qui existe dans l'univers.

Eh bien! rassemblez tout ce que vous connaissez d'affreux, d'infect, d'horrible, le feu qui consume, l'acier qui déchire, l'air qui porte la peste; augmentez, multipliez tous les maux de ce monde, vous aurez une idée de l'enfer. Réunissez tout ce que vous connaissez de beau, de gracieux, ce qui charme, ce qui transporte; augmentez, multipliez les biens de ce monde, vous aurez une idée du ciel.

Le ciel et l'enfer sont donc en germe ici-bas. Multipliez le feu, la douleur, la mort, vous aurez les abîmes d'horreur, les ténèbres éternelles, l'affreux désespoir, la soif que rien ne désaltère, la faim que rien ne rassasie. Multipliez la grâce, la beauté, l'harmonie, la joie, l'amour, vous aurez le ciel avec ses extases, ses ravissements, son éternelle félicité.

L'enfer et le ciel expliquent tout ce que nous voyons ici-bas, le bien, le mal, la vie, la mort. Rien de ce que nous connaissons n'est inutile. Dieu a mis dans l'exposition ce qui paraîtra au dénoûment; de sorte qu'un esprit plus étendu que l'esprit de l'homme verrait, dès ce monde, tout ce qu'il verra dans l'autre. La vie, c'est le ciel; la mort, c'est l'enfer. Nous avons les noms ici-bas; ailleurs, ce sont les réalités. Les mots de vie et de mort sont incomplets sur la terre ; pour les trouver achevés, il faut croire à l'enfer et au ciel. Toutes les jouissances de la vie terrestre ont un point où elles s'arrêtent, ainsi que les douleurs. Rien ne s'arrêtera dans l'enfer ni dans le ciel; l'extase et le remords sont des états passagers ici-bas, ils seront dans l'autre vie des états permanents.

Les biens et les maux, le ciel et l'enfer, sont l'ouvrage du même Dieu. Sous les zones dévorantes se trouvent les sables sans eaux, les animaux cruels; sous les zones tempérées naissent des plantes délicieuses et les animaux les plus doux, et ces étonnants contrastes proviennent de la situation de ces climats par rapport au même soleil.

C'est aussi le même Dieu qui vivifie dans le ciel et qui brûle dans l'enfer. Dans le ciel, Dieu est un Dieu de bonté; dans l'enfer, il est un Dieu de justice. Dans le ciel, Dieu est un Dieu de bonheur, de délices et de joie; dans l'enfer, il est un Dieu de terreur, de vengeance et de colère. Ici il est une splendeur de vie; là, une lueur de mort. Le même Dieu est tout ensemble le souverain bien des élus qui en jouissent, le souverain mal des damnés qui l'ont perdu; mais c'est le même feu, la haine ou l'amour. La haine, le feu de l'enfer, pénétrera les corps et les âmes des réprouvés, comme l'amour, la joie du ciel pénétrera les corps et les âmes des élus.

Approfondissez maintenant la liberté de l'homme, creusez ce nouvel abîme, vous trouverez l'enfer.

Dieu, être souverain, seul principe de lui-même, a voulu créer l'homme à son image et à sa ressemblance; mais l'homme est une créature, et Dieu est incréé, comment donc l'homme peut-il être à l'image de Dieu? L'homme n'avait ni l'indépendance ni l'existence par soi-même ; Dieu voulait cependant lui communiquer un trait de ressemblance avec lui, il lui donna la liberté. Par une merveille de la puissance divine, l'homme est dépendant et libre. Il a un empire suprême sur sa volonté. Rien ne le détermine invinciblement. Il est, comme Dieu, maître de son opération intime; il se crée lui-même, en quelque sorte, bon ou mauvais, éternellement heureux ou éternellement malheureux, malgré sa qualité de créature. Nous avons ainsi deux naissances, l'une pour le temps, l'autre pour l'éternité, Dieu fait la première, nous faisons la seconde avec l'aide de la grâce. Dieu a mis dans nos mains le choix de notre éternité. *Salus sequitur voluntatem.* Mais sans l'enfer où seraient pour l'homme les preuves de sa liberté, et, par conséquent, de sa grandeur? Si nous voyions un jour tous les hommes, tous les anges réunis dans le ciel, comment croirions-nous avoir possédé réellement ici-bas la liberté, puisque nul n'en aurait fait un mauvais usage? Dès lors nécessités au bonheur du ciel, les élus ne sont plus nés de l'amour et de leurs œuvres, ils n'ont plus ni mérite ni démérite; ils étaient attirés vers Dieu comme la terre vers le soleil; il n'étaient pas libres, ils étaient contraints. Seigneur, diraient alors les anges et les hommes, vous nous avez fait entendre que nous étions libres; mais votre bonté ne l'a pas permis ; vous avez agi avec nous comme cette mère qui cherche à persuader à son enfant qu'il marche, tandis qu'elle le soutient de ses mains. Si tous les êtres créés se rencontraient un jour dans le ciel, il est bien évident qu'il n'y aurait eu de liberté pour aucun. Un seul dans l'enfer, tout change : l'impie est condamné, mais il a pu mériter ou démériter; il est perdu à jamais, mais il l'a voulu. Dieu veut sauver tous les hommes; et si, malgré la bonté divine, un seul souffre éternellement, il est impossible d'en douter, l'amour de Dieu s'est arrêté devant son décret de la grandeur de l'homme.

Si, libres dans votre choix, vous avez préféré la créature à Dieu, la mort à la vie, le crime à la vertu ; si vous vous êtes déclarés pour le souverain mal, au lieu d'opter pour le souverain bien, l'enfer n'est-il pas seul en proportion avec ce choix monstrueux qui renferme implicitement la haine ou le mépris de Dieu? Dieu ne doit-il pas punir éternellement celui qui l'outragerait durant une éternité s'il lui avait donné l'éternité ici-bas? l'enfer prouve donc

que l'homme est libre, et, par conséquent, semblable à Dieu. L'homme est si grand qu'il faut des peines infinies pour punir le mauvais usage de sa liberté, ce premier de ses attributs, ce trait de sa ressemblance avec Dieu; sa liberté, qui, sans l'enfer, le ferait un Dieu indépendant de Dieu.

Ceux qui nient l'existence de l'enfer nient donc l'amour de Dieu pour la créature, et la liberté de l'homme et des anges. Un monde où il n'y aurait ni bien moral ni sacrifice, où aucun être intelligent ne serait appelé à embrasser la vérité et la vertu par le mépris des choses présentes; un monde où tout serait nécessité et contrainte ne serait digne ni de la sagesse de Dieu, ni du cœur de l'homme. Pour ma part, je le déclare, je n'en voudrais pas : je veux avoir cherché Dieu au milieu des sacrifices; je veux l'avoir trouvé au milieu des ténèbres; je veux avoir risqué de le perdre, pour être plus heureux de l'obtenir. Je veux l'avoir choisi, aimé volontairement, malgré les épreuves, les tentations, les infirmités de ma nature, et pouvoir le lui dire durant l'éternité; je veux savoir que Dieu m'aime et que je l'ai véritablement aimé moi-même; son amour et le mien seront l'entretien éternel de mon âme, la joie ineffable de mon cœur.

Voilà pourquoi Dieu sera la félicité éternelle du juste, le désespoir éternel du pécheur; voilà pourquoi la perfection du monde moral réside tellement dans la liberté de l'homme et dans la justice de Dieu que le pécheur cherchera lui-même l'obscurité éternelle comme un moindre mal que la vue de Dieu et des anges. Le pécheur serait plus malheureux dans la lumière du ciel, exposé à tous les yeux, que dans les ténèbres de l'enfer, qui le déroberont à tous les regards.

Ainsi, mes chers auditeurs, vous ne pouvez plus en douter, la création, la croix, la grâce, les démons, le mal physique, le mal moral, la liberté, le ciel, la terre, l'homme, Dieu, l'univers, prouvent l'éternité des peines. Pour cesser d'y croire, il faudrait cesser de croire à notre existence, à la philosophie, à la tradition des peuples.

Il est donc au sortir du temps deux cités éternelles. Dans l'une Dieu est le soleil des âmes ; dans l'autre, il est un feu dévorant. Dans l'une résident l'allégresse et la joie; dans l'autre, les ténèbres et l'éternelle horreur. Dans l'une, la vie se renouvelle sans cesse; dans l'autre, la mort ne peut mourir. L'une domine toute la création, l'autre est au plus profond de l'abîme ; et nous, voyageurs d'un moment ici-bas, nous sommes suspendus entre ces deux éternités, tandis que notre âme, qui porte en elle-même ce poids de gloire et de mort, s'avance dans le temps toujours au moment d'en sortir. La vie seule nous sépare de ces deux océans de misère ou de bonheur, de haine ou d'amour, de feu ou de délices; la vie, cette ombre qui passe, cette vapeur légère qu'un instant va dissiper.

Et dans quelle éternité irons-nous? Serons-nous à jamais dans le sein de Dieu, ou repoussés à jamais loin de lui? Irons-nous de clartés en clartés, d'amour en amour, ou désirerons-nous sans cesse mourir sans trouver la mort? Voudrons-nous sans cesse être anéantis sans rencontrer le néant? Aspirerons-nous à une vie toujours nouvelle, à la vie de Dieu même, ou désirerons-nous détruire Dieu, anéantir la sagesse et l'amour, pour nous venger de notre éternel supplice?

Vous êtes maintenant, mes chers frères, à l'entrée de l'éternité, de l'éternité dont on ne revient plus. Encore un peu de temps, et vous subirez peut-être la seconde mort. Vous pleurez tous les jours sur les restes de vos amis d'où la vie s'est retirée, pleurez plutôt l'âme dont Dieu se sépare; car la séparation de l'âme et de Dieu, une fois accomplie, est éternelle. L'arbre reste où il est tombé.

Le temps s'écoule avec une rapidité effrayante. Chaque moment passé dans la rébellion contre Dieu vous approche du feu qui ne s'éteindra pas, du feu qui n'est produit par aucun principe étranger, et dont le foyer est dans l'âme, des ténèbres visibles, de la cité des larmes. Là il n'y a ni fond, ni rive, ni espérance, ni amour; là il n'y a plus de rédemption. *In inferno nulla est redemptio.*

Arrêtez-vous, je vous en supplie. Réfléchissez un moment. Comme l'œil de l'homme n'a jamais vu, l'oreille de l'homme n'a jamais entendu, le cœur de l'homme n'a jamais compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, ainsi l'homme n'a pas compris ce que Dieu réserve à ceux qui l'offensent. Vous pouvez donc vous rendre bons ou mauvais, éternellement heureux ou éternellement malheureux; vous êtes entre la justice et la miséricorde, le bien et le mal sont devant vous, la grâce de Dieu vous presse, vous êtes libres, votre sort est dans vos mains. Choisissez.

Mais votre choix est déjà fait, vous voulez être à Dieu dans le temps, et, par conséquent, dans l'éternité. Que toutes vos œuvres soient la conséquence de votre foi et de votre volonté. Reconnaissez l'amour de Dieu pour vous, et que cet amour qui chasse la crainte habite à jamais dans vos cœurs, et vous introduise dans les tabernacles éternels.

Ainsi soit-il.

SERMON XI.

SUR LE PURGATOIRE.

Prononcé le dimanche des Rameaux.

Non remittetur ei neque in hoc sæculo neque in futuro. (*Matth.*, XII, 32.)

Il est un péché qui ne sera remis ni dans ce monde ni dans l'autre.

D'après les paroles de notre divin Maître que vous venez d'entendre, il est donc hors de cette vie un lieu où l'homme peut encore expier, où il peut encore obtenir le pardon, où ses péchés lui seront remis. Sans doute il n'existe que deux mondes, le monde de l'amour et le monde de la haine, l'enfer et le ciel; mais le purgatoire, où l'homme se purifie, fait partie du monde de l'amour, la

prière y pénètre, la prière, le lien entre toutes les créatures unies en Dieu.

Aucun dogme n'est plus consolant pour l'homme, et déjà, dans un pays voisin, l'hérésie des derniers jours qui avait abandonné la prière pour les morts se trouve forcée d'y revenir; aucun dogme ne donne une idée plus élevée de l'amour que Dieu exige de nous pour lui et pour nos frères, puisque l'imperfection de cet amour, le péché véniel peut, selon Bossuet, retarder la vision bienheureuse pendant des siècles. Aucune vérité n'assure mieux, dès ce monde, la perfection chrétienne, l'amour pur de Dieu et du prochain : l'amour de Dieu, puisque Dieu punit si sévèrement le péché véniel; l'amour de nos frères, puisque nous leur sommes utiles au delà du tombeau lorsque nous n'avons plus rien à espérer d'eux. Si l'enfer nous révèle l'horreur de Dieu pour le péché mortel, le purgatoire montre combien Dieu déteste tout mélange qui affaiblirait l'amour, puisqu'une seule réserve, une seule attache suffit pour nous y précipiter. Le ciel n'est ouvert qu'à l'amour pur, et le purgatoire est destiné à purifier l'amour et à le dégager de tout mélange. Le purgatoire est donc un milieu entre le ciel et l'enfer, et complète toutes les idées de justice et d'amour que nous avons sur la terre. Là se rencontrent la miséricorde et la justice. Le purgatoire est à la fois un lieu de souffrance et un lieu d'espoir. Tel sera le partage de ce discours.

Nous montrerons que l'on souffre dans le purgatoire, et nous dirons la cause de ces souffrances, ce sera la première partie. Nous ferons voir ensuite qu'on espère, et nous dirons le motif sur lequel se fonde l'espérance, ce sera la seconde partie. Nous sommes donc placés ici-bas entre les âmes du ciel et les âmes du purgatoire; nous triomphons avec les unes; nous gémissons avec les autres, et les tourments de ce séjour passager de crainte et d'espérance nous servent à mieux comprendre la voie où le Seigneur veut que nous marchions.

Esprit-Saint, faites que je persuade tous ceux qui m'écoutent de la grandeur du dogme du purgatoire, et qu'ils trouvent dans ce discours un motif puissant d'éviter ce séjour terrible, et de prier pour ceux qui ont le malheur d'y être condamnés. Je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le dogme du purgatoire est du petit nombre des vérités qui n'ont jamais péri sur la terre. Les Juifs savaient qu'il existe un lieu de douleur temporaire, et ils priaient afin que les âmes de leurs frères en fussent retirées.

Cette croyance se trouve aussi chez les anciens philosophes. Ceux, dit Platon, dont la vie n'a été ni tout à fait criminelle ni absolument innocente, souffrent des peines proportionnées, à leurs fautes, jusqu'à ce que, purifiés de leurs souillures, ils soient mis en liberté et reçoivent la récompense de leurs bonnes actions.

Jésus-Christ a donc trouvé l'univers priant pour les morts, et n'a point réformé cette croyance. Tertullien, saint Jean Chrysostome, saint Augustin, disent formellement qu'il ne faut point omettre les supplications pour les âmes des morts.

Qu'est-ce donc que le purgatoire? Quelles sont les peines qu'on y souffre?

Le purgatoire est, selon les anciennes liturgies, une demeure sombre, un lieu de tribulations, de gémissements, un lac profond, un temps de nuit pendant lequel l'homme ne peut agir. *Veniet nox quando nemo potest operari.* (*Joan.*, IX, 4.) La moindre peine dans ce séjour, dit saint Thomas, est plus grande que toutes les peines de cette vie. Seigneur, s'écriait saint Augustin, rendez-moi tel que je ne mérite ni le feu qui désespère, ni le feu même qui purifie, feu plus formidable que ne peuvent être tous les tourments d'ici-bas. Là on est en proie à la tristesse, aux remords, à l'incertitude de l'avenir, à la captivité, aux flammes dévorantes, aux ténèbres.

Là il n'y a plus de temps pour ajouter aux mérites, plus de temps pour réparer les fautes; il n'y a plus de temps que pour souffrir. *L'ange leva la main*, dit saint Jean, *et jura par celui qui vit dans les siècles qu'il n'y aurait plus de temps.* (*Apoc.*, X, 5, 6.)

L'âme, en état de grâce, a un amour si naturel pour son créateur, son principe et sa dernière fin; elle tend vers lui si nécessairement, comme à son centre ou à son lieu de repos, qu'elle souffre horriblement d'en être séparée.

Tandis que nous sommes dans cette vie, nous ne sentons point toute la violence de l'amour qui nous emporte vers Dieu, parce que notre âme, appesantie vers la terre, est enveloppée dans la chair et dans le sang, distraite par mille soins, occupée des créatures. Mais, au sortir de cette vie, dépouillée de son corps, tout entière aux mouvements de l'amour ou de la haine, elle est ou repoussée violemment loin de Dieu, ou bien aspirant de toutes ses forces à s'unir à lui, sans pouvoir jamais y atteindre. Elle souffre de la privation de Dieu, elle souffre encore par la privation de tous les objets auxquels elle s'était unie ici-bas. Chaque attache laisse en elle un vide que remplit la douleur. Ici-bas elle se reposait sur quelque chose de terrestre, elle avait des amis, des parents, des richesses, des honneurs; elle avait au moins le spectacle du ciel et de la terre, toutes les merveilles de la création, les prodiges enfantés par l'art et le génie de l'homme : tous ces soutiens ont disparu. Quand elle souffrait sur la terre, mille objets venaient la distraire de la douleur. Après la mort nulle distraction, c'est à l'âme tout entière que la douleur s'attache.

Comme ceux qui dorment dans un navire sont entraînés sans le savoir vers le port, dit un Père, nous allons d'un mouvement insensible et continu vers le terme de notre course. En dormant, le temps nous échappe; en veillant, le temps ne nous échappe pas moins. Nous passons devant des arbres, des

prairies, des fontaines, des rochers, des précipices, des animaux venimeux, et, charmés ou attristés un moment, nous avons bientôt laissé tous ces objets derrière nous. Dans cette vie, ni les plaisirs ni les peines ne sont durables, une souffrance en remplace une autre. Mais, dans le purgatoire, il n'en est pas ainsi : tout est fixé, la douleur comme l'amour.

Ici-bas nous avons comme deux mesures du temps : l'une en dehors de nous, réglée par le mouvement du soleil ; l'autre au dedans de nous, déterminée par le mouvement de notre cœur. La joie abrége la durée, la souffrance l'augmente. Dans le purgatoire, ce n'est plus le soleil, c'est la douleur qui mesure le temps. Les âmes du purgatoire, suspendues entre la terre et le ciel, aussi incertaines du jour de leur délivrance que nous le sommes du jour de notre mort, sont en proie à des désirs insatiables, à d'inexprimables tourments.

L'amour des justes pour Dieu a repris dans le purgatoire une nouvelle énergie, il s'accroît sans cesse, il les dévore et ne peut se satisfaire; ils demandent Dieu à tout ce qui les entoure, et n'entendent pour toute réponse que des cris et des gémissements semblables à ceux que leur arrache l'amour. Leur intelligence s'est agrandie avec leur volonté pour les tourmenter davantage; ils savent que de l'autre côté de ces ténèbres est le ciel, que par delà ces feux sont d'ineffables délices. Placés entre le ciel et l'enfer, ils semblent porter l'un et l'autre en eux-mêmes. Le feu qui les brûle est un feu infatigable, *ignis indefessus*, feu que ne peut lasser la patience de celui qu'il dévore, que ne peut faire cesser la justice de Dieu qui l'exige.

Voilà, mes chers frères, les tourments de l'âme dans le purgatoire, tourments terribles, mais si justes que l'âme s'y condamnerait elle-même si Dieu ne l'y avait condamnée; tourments si nécessaires que Dieu aime ces âmes, et qu'il est forcé de les faire passer, pour leur bonheur même, *par les purifications inouïes et inexplicables des morts*, comme parle Bossuet.

Vous me demandez ce qu'ont fait les âmes de ces justes. Elles aimaient Dieu, puisqu'elles sont justes, et Dieu les repousse loin de lui; elles l'aimaient, sans doute, mais elles ne l'aimaient pas comme Dieu veut être aimé.

Quiconque nourrit en son cœur un amour pour quelque objet que ce soit plus grand que l'amour de Dieu, est en état de mort. Nous aimons plus que Dieu tout ce que nous ne lui rapportons pas : qui se ménage ou se partage n'est pas digne de Dieu. *Leur cœur est divisé*, dit le prophète Osée (X, 2), en parlant de ceux dont l'amour est partagé, *c'est pourquoi ils périront ;* l'état de froideur, d'indifférence même pour le prochain, est un état de mort : aussi les âmes n'entreront dans le ciel qu'après avoir satisfait à la justice divine non-seulement pour les fautes graves qui n'auraient pas été suffisamment expiées, mais pour les fautes les plus légères.

C'est ici un grand mystère, c'est le mystère de la justice et de l'amour, de la justice divine qui punit, de l'amour divin qui souffre du châtiment qu'il inflige, de l'âme qui bénit la main qui frappe, de l'âme qui souffre et veut souffrir; c'est le mystère de l'union du cœur de l'homme avec le cœur de Dieu.

L'âme, séparée de son corps, ne se trouvant pas dans toute la pureté où elle doit être, sent qu'elle ne peut s'approcher de Dieu ; et, comme elle a un besoin immense du bien suprême, de la vie heureuse, de la science et de l'amour, de la Trinité tout entière, elle cherche à détruire en elle ces imperfections qui empêchent son union complète de s'opérer; elle voit, dit sainte Catherine de Gênes, que les flammes du purgatoire peuvent seules consumer les taches qui blessent le regard de Dieu, et elle s'y jette avec impétuosité ; car, si elle ne trouvait pas cet ordre établi par la sagesse divine, elle serait non pas dans un purgatoire, mais dans un véritable enfer. L'essence divine est d'une si grande, d'une si incompréhensible pureté, que l'âme qui se reconnaît la moindre imperfection se jetterait plutôt dans mille enfers que de paraître ainsi devant une majesté si sainte.

D'un autre côté, Dieu ne peut pas changer les conditions de sa nature. Pour qu'il se donne à nous, il faut que nous soyons vides de nous-mêmes. L'extinction de l'amour de Dieu, c'est l'enfer, a dit un docteur de l'Eglise; l'extinction de l'amour de soi, c'est le ciel. Pénétrons autant que la foi le permet dans ce sanctuaire de la miséricorde et de la justice divine.

Après Dieu, dit saint Augustin, il n'y a rien de plus grand que notre âme. Si nous savions, dit Bossuet, ce que notre âme est au cœur de Dieu ! Elle ne peut vivre sans lui, et son amour n'est pas satisfait sans elle. Ne puis-je pas croire que je fais violence au cœur de Dieu, quand mon âme ne suit pas les divines inspirations qui l'attirent à lui pour se reposer dans son sein?

N'oublions pas que c'est à la vision béatifique, à la possession complète de Dieu, que nous sommes appelés par les sacrifices de Jésus-Christ. Dieu veut que nous jouissions de sa propre félicité; mais, pour consommer cette union merveilleuse du cœur de l'homme et du cœur de Dieu, il y a des lois immuables qui viennent des deux natures, lois de l'amour, lois de l'union et de l'unité.

Dieu est l'unité souveraine, *principalis unitas;* seul il renferme tous le biens. Pour que l'âme de l'homme soit souverainement heureuse, il faut donc qu'elle tende tout entière vers lui, qu'elle lui rapporte toutes ses pensées, tous ses mouvements, toutes ses actions, Dieu ne peut aimer en nous que ce qu'il aime en lui, sa vérité, son amour, son Verbe, son Esprit. Ses pensées, ses sentiments, ne sont pas les nôtres; il doit haïr

notre esprit propre, notre amour-propre, notre volonté propre, qui l'empêchent de remplir notre cœur. Voulant se donner lui-même, il ne peut aimer en nous que ce qui vient de lui, le mouvement qu'il nous imprime lui-même. L'amour est le fond de notre nature, le mouvement qui détermine tout en nous, le ressort de toutes nos pensées, de tous nos sentiments, l'amour est toute notre âme. Par l'amour, l'homme est à Dieu, aux créatures ou à soi, et Dieu veut que nous sortions des créatures et de nous-mêmes, et que nous nous donnions tout entiers à lui afin de pouvoir se donner tout entier à nous.

L'amour est la joie du ciel, et point d'amour sans complète union, point d'union sans complète unité. L'amour en Dieu est la consommation des trois personnes divines dans l'unité, et, puisque nous n'avons rien de nous-mêmes, et que Dieu possède tout, l'amour pour les créatures doit être l'anéantissement en Dieu. La paix des saints est comme la paix des anges, de se perdre dans l'unité divine. Paix délicieuse! Mélange de Dieu et de l'homme, comme parle saint Augustin, *mistura Dei et hominis*, communion parfaite, éternelle, par vous je comprends le purgatoire comme vous m'avez révélé l'enfer et le ciel, et vous me faites encore plus appréhender ses tourments!

Voilà pourquoi les moindres réserves, le plus léger attachement déréglé aux objets créés, suffisent pour nous précipiter dans le purgatoire. « Les âmes, dit Fénelon, qui ne seront pas, en sortant de cette vie, dans le rapport simple et absolu de la créature à son créateur et qui n'auront pas, quoique chargées de vertus, cette pureté intérieure sans laquelle on ne peut voir Dieu, devront être purifiées par ce feu jaloux qui ne laisse dans l'autre vie rien à l'âme de ce qui l'attache à elle. Elles n'entreront en Dieu qu'après être pleinement sorties d'elles-mêmes. Tout ce qui est encore à soi est du domaine du purgatoire. »

Voyez, dans le monde, quand on aime, comme on est tourmenté du besoin de ne faire qu'un avec les objets de son affection : tant que vous n'avez pas amené une personne aimée à être en unité parfaite avec vous, quel tourment n'éprouvez-vous pas! Et cette souffrance est d'autant plus grande qu'on aime davantage. Faites-vous attention aux douleurs que vous causez en vous plaignant de ce que vous regardez comme des manques d'affection? Le plus léger oubli, la plus légère hésitation dans le dévouement et l'affection, vous paraissent de l'indifférence.

O vous qui avez aimé, dites ce que vous avez souffert pour vous unir à ceux que vous chérissez, dites ce que vous leur avez fait souffrir pour arriver à cet état où vous espériez que vos âmes n'en feraient plus qu'une. Vous pouvez concevoir la raison du purgatoire, vous pouvez vous imaginer les tourments de l'amour divin! Donnez-moi quelqu'un qui aime, dit saint Augustin, et il entendra ce que je dis : *Da amantem, et sentit quod dico*. Dieu souffre d'une âme qui ne lui est pas complétement unie ; et il la fait souffrir par le feu jaloux du purgatoire jusqu'à ce qu'il l'ait, pour ainsi dire, identifiée en lui. L'Incarnation, l'Eglise, l'Eucharistie, ces mystères où Dieu et l'homme ne sont qu'un, où l'homme devient un seul esprit avec Dieu, où Jésus-Christ ne fait qu'un seul corps avec nous, où les fidèles ne sont qu'un cœur et qu'une âme, prouvent que Dieu veut tout réduire à l'unité.

Dieu souffre donc des imperfections et des réserves d'une âme parce qu'il l'aime, et il se fait une sorte de violence, dit l'abbé Ruppert, pour la faire souffrir. Dieu est un Dieu jaloux, dit l'Ecriture (*Exod.*, XXXIV, 14), parce que son amour peut seul nous rendre heureux, et que toute affection qui ne se rapporte pas à lui est une source de douleur pour nous. Le purgatoire est donc destiné à former le dernier trait de l'image de Dieu que nous portons en nous, et à finir notre transformation en lui. *Deformatio pulchritudinis divinæ requirit purificationem.* Tel est le principe sublime de la purification, de l'épuration des âmes. Voilà pourquoi Dieu est un feu consumant : *Ignis consumens.* (*Deut.*, IV, 24.) Voilà pourquoi le purgatoire est un second baptême, le baptême de feu! L'Esprit-Saint a bien exprimé ce sentiment de l'amour divin dans l'Ecriture. Quelle parole plus vraie et plus touchante que cette plainte de l'Epoux dans le *Cantique des cantiques* (IV, 9) : *Vous avez blessé mon cœur, ma sœur, mon épouse; vous avez blessé mon cœur par un seul de vos regards?* Son épouse l'a blessé par un seul de ses regards, c'est-à-dire par la moindre réserve de son amour.

Le purgatoire, comme l'enfer et le Calvaire, nous aide donc à comprendre la grandeur de notre âme, l'immensité de l'amour de Dieu pour nous, et l'horreur que nous devons avoir pour le péché. Le dogme du purgatoire nous fait voir la haine que Dieu porte à tout ce qui, en nous, affaiblit son amour pour nous, puisque Dieu traite si sévèrement les âmes qu'il aime et dont il est aimé. O tourments de l'amour! dit saint Léon, Dieu afflige et il aime : *O tormenta misericordiæ! cruciat Deus et amat.* Chrétiens, vous pouvez sonder maintenant les souffrances d'un séjour où l'on est aimé de celui que l'on aime, où l'on souffre, où l'on fait souffrir, où l'on est sans cesse attiré et repoussé par deux mouvements contraires. Dieu attire les âmes du purgatoire parce qu'il est souverainement aimable; il les repousse parce qu'il est souverainement juste. Un attrait invincible les porte dans le sein de Dieu, une impression secrète les arrête sans cesse. Et Dieu souffre de ne pouvoir se donner, comme un père qui punit ses enfants et qui voudrait leur ouvrir ses bras! Chrétiens, venez donc au secours d'un Dieu qui vous aime ; ne vous exposez pas à cette damnation passagère, à cet enfer temporaire, comme parle l'Eglise, et laissez-vous consumer ici-bas par l'amour de Dieu, pour n'être pas consumés plus tard

par sa justice. Mais, ne l'oubliez pas, un acte d'amour peut unir l'âme si parfaitement à Jésus-Christ qu'elle peut aller au ciel sans passer par le purgatoire. Il y a même dans l'exécution des œuvres pénales auxquelles on attache l'indulgence un degré de ferveur qui, selon Bossuet, absorberait toutes les peines de la vie future.

Où sont maintenant tous ceux qui prétendent se contenter du purgatoire, qui regardent comme de l'exagération ce que nous leur annonçons de cette vie chrétienne toute d'amour, de détachement, de sacrifice, qui croient pouvoir garder quelque réserve au fond de leur cœur? Ils savent maintenant que le feu du purgatoire est le feu dont le principe est dans l'âme, et que la privation de Dieu est le plus horrible des tourments.

Entrevoir la patrie, et ne pouvoir y entrer, sentir la main invisible de celui qu'on aime et dont on est aimé nous replonger dans les horreurs du plus sombre cachot, quel supplice! Une seule chose peut le tempérer et l'adoucir, c'est l'espérance; sans l'espérance, le purgatoire serait l'enfer; mais sur quoi se fonde cette espérance? Ce sera l'objet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

La douleur des âmes du purgatoire est, comme nous venons de le voir, une douleur que rien ne détruit, que rien n'arrête, une douleur de tous les instants. Mais à cette douleur vient se mêler pour elles la pensée que cette souffrance ne subsistera pas toujours, que des amis leur restent pour en abréger la durée. Voilà ce qui tempère leurs tourments; sans cette idée leur douleur serait le désespoir de l'enfer. Les âmes en purgatoire aiment Dieu; en enfer, on ne l'aime pas; elles souffrent, mais elles sentent en même temps que Dieu les aime et qu'on les aime encore sur la terre.

Vous pouvez imaginer facilement ce sentiment mêlé de souffrance et de consolation, de douleur et de joie, de flammes dévorantes et d'ineffables rafraîchissements, cet état où plus on souffre, plus on veut souffrir, plus on remercie le Dieu qui frappe, puisque chaque supplice rapproche l'éternité bienheureuse; car déjà sur la terre chaque malheur accueilli, supporté avec résignation et amour, s'adoucit par l'espérance du bien suprême qu'il promet et qu'il assure. Dans le purgatoire, il n'y a plus de promesse, le bonheur est certain : lorsque les âmes seront entièrement purifiées, elles entreront aussitôt dans le ciel.

Ne pourrait-on pas, dit sainte Catherine de Gênes, comparer ceux qui habitent le purgatoire à des corps privés du soleil par la présence d'un autre corps? Le soleil n'est pas la cause des ténèbres, puisqu'il ne cesse de répandre sa lumière de toutes parts. Ce corps étranger en est l'unique cause : c'est lui qu'il faut éloigner pour rendre la présence du soleil à tout ce qui est plongé dans l'ombre. Les taches du péché sont l'ombre qui cache aux âmes du purgatoire la présence de Dieu, leur véritable soleil. Leur joie s'augmente à proportion que ces taches diminuent, et lorsque le soleil paraît tout entier pour elles, le ciel s'ouvre, leur félicité éternelle commence.

Les justes du purgatoire connaissent toutes les grâces qu'ils ont reçues sur la terre, et tous les biens que Dieu leur prépare. Ils sont dans une continuelle union avec Dieu. Soumis à sa volonté, ils veulent tout ce qu'il veut, ils ne peuvent plus pécher. Leur charité est plus forte que la mort, plus dévorante que l'enfer, leurs flammes sont des flammes d'amour. Sans doute ils savent qu'ils ne peuvent plus rien offrir à Dieu; mais le sacrifice de Jésus-Christ offert par l'Eglise, et l'amour de leurs frères restés sur la terre, abrégeront le temps de leur exil. Cette pensée les console et les fortifie. Les âmes du purgatoire n'ont point d'action sur elles-mêmes ni sur nous, elles sont passives, elles ne sauraient plus mériter; mais les saints de la terre peuvent satisfaire à leur place et leur transporter le prix de leurs œuvres. La mort fixe l'état de ces âmes; elles n'ont plus de corps pour les mettre en relation avec le monde extérieur, elles n'ont plus rien à offrir; elles souffrent, mais elles espèrent que nous, leurs amis, leurs parents, nous serons leurs libérateurs. Chaque adoucissement éprouvé par elles leur vient de ceux qu'elles ont aimés, et elles le savent. Merveilleuse combinaison de l'amour divin, qui fait servir l'amour de nos frères à nous faire entrer en possession du ciel! Admirable lien! Divine communion des morts et des vivants! Insensés ceux qui parlent de leur amour pour les morts, et qui, ne voulant pas admettre le purgatoire, se refusent à prier efficacement pour eux!

« Si les pénitents meurent, dit le saint concile de Florence, dans la charité du Seigneur, avant d'avoir satisfait pour leurs péchés par de dignes fruits de pénitence, leurs âmes sont purifiées après la mort par des peines vives; mais elles peuvent être soulagées dans les peines par les suffrages des fidèles, par les sacrifices, par la prière, par les aumônes que les fidèles ont coutume de faire pour les morts, suivant l'usage de l'Eglise. » Remarquez, mes frères, que le saint concile de Florence n'a pas voulu dire que les peines du purgatoire fussent un feu physique, parceque telle n'était pas l'opinion des Grecs; mais il a déclaré que ces peines étaient vives. Qu'il est doux de s'entretenir avec ceux qui ne sont plus, et de sentir que nous pouvons alléger ces peines!

Avec quelle ardeur les justes du purgatoire nous conjurent de ne pas les oublier! Et ces justes consacrés par la mort, ces justes qui savent maintenant le secret de l'autre vie, vous demandent du secours par leurs cris et leurs gémissements; c'est un ami, c'est un frère, un fils, un père, une épouse; c'est une mère qui est là pour avoir trop aimé son fils; c'est une épouse que vous n'avez pas aidée dans la voie de la perfection, que vous avez arrêtée peut-être; c'est

un ami qui a eu pour vous une affection trop humaine; c'est un fils pour lequel vous avez trop écouté votre tendresse. O vous qui saviez si bien compatir à nos peines quand nous étions dans la vie, nous crient ces justes, arrachez-nous aux ardeurs qui nous dévorent! O vous, nos amis, ayez pitié de nous, parce que la main de la justice qui nous touche ne peut-être détournée que par vous! Versez des larmes rédemptrices pour eux, comme parle saint Ambroise, ils vous étaient si chers ici-bas! Ne vous est-il pas arrivé au pied du lit d'un ami mourant d'offrir votre vie afin de prolonger la sienne? Ces vœux n'ont pu prolonger sa vie passagère, renouvelez-les maintenant, et vous leur donnerez la vie éternelle. « O mon ami, disait saint Ambroise, célébrant les obsèques de son frère, je m'oublierai plutôt moi-même que de vous oublier jamais dans mes prières! Non, ni la mort ni le temps ne pourront vous arracher de mon cœur! » Sainte Monique, en mourant, recommandait à son fils de ne pas l'oublier à l'autel, et saint Augustin n'a pas cessé de prier pour elle un seul jour Faisons comme ces grands saints, suivons de nos prières nos amis jusqu'à ce que nous les ayons conduits à la montagne du Seigneur. Les chrétiens doivent aimer par delà la mort. Souvenons-nous aussi que plus nous sommes avancés dans la vertu, et plus nos prières sont efficaces; sanctifions-nous donc tous les jours davantage, afin de pouvoir être plus utiles à ceux qui ne sont plus. Mais il est une prière toujours utile aux morts, toujours agréable à Dieu, qui ne tire point sa force du mérite de l'homme; cette prière, c'est le saint sacrifice, la prière éternelle. Là Jésus-Christ immolé pour nous est un lien entre les deux mondes, le monde visible et le monde invisible. Au moment où l'hostie est consacrée sur nos autels, toutes les Eglises sont en communication, l'Eglise du ciel, l'Eglise de la terre, l'Eglise du purgatoire, l'Eglise qui combat, l'Eglise qui souffre, l'Eglise qui triomphe.

Cette chair divine servant de milieu, occupant ce grand espace qui sépare les choses mortelles des choses divines, est un lien qui les unit toutes, une communication étroite entre le ciel et la terre. Au moment du sacrifice, les justes, les anges, sont près de Jésus-Christ, dans le temps et dans l'éternité. Tous, par conséquent, sont rapprochés les uns des autres.

Jésus-Christ, pour qui tout a été fait dans le Ciel et sur la terre, en qui tout se réunit et se concentre, Jésus-Christ, le Verbe incarné, principe de tout ce qui subsiste, comprend alors l'univers en lui; l'Eglise est consommée avec Dieu dans cette glorieuse unité. Le sang qui se répand sur l'autel devient la source de la vie du monde. Tous les mérites, toutes les satisfactions, découlent du divin sacrifice; tous les mérites, toutes les satisfactions, viennent s'y perdre sans cesse pour s'y reproduire sans cesse. C'est le cœur du monde d'où le sang coule et où il revient pour se répandre dans tous les membres et renouveler continuellement la vie du corps. A ce moment solennel, l'union entre les trois mondes de l'amour est complète. Les saints du ciel prient pour nous, et nous prions pour les saints du purgatoire. Voilà l'unité et l'union, la communion des saints. L'enfer seul est en dehors de cette merveilleuse unité.

Entendez les prières de l'Eglise pour l'âme quittant la terre, et descendue dans le lac profond. Ecoutez les cris de douleur, les cris de joie, les gémissements, les prières des fidèles, et vous retrouverez tout ce que je viens de dire. L'âme d'abord fait entendre sa voix du fond du purgatoire : *Les eaux m'ont submergée, Seigneur. J'ai crié du fond de l'abîme vers vous, Seigneur, exaucez ma voix, donnez-moi le repos éternel.* (*Orat. Eccles.*)

Les fidèles s'écrient à leur tour : *Seigneur, nous implorons votre miséricorde, établissez cette âme dans la région de la paix et de la lumière.*

L'âme éprouve le rafraîchissement des prières de ses frères, elle s'écrie : *Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais pas, parce que vous êtes avec moi, Seigneur.* Mystère ineffable d'amour, le purgatoire est le complément de cette religion sans laquelle Dieu et l'homme seraient entièrement inexplicables pour nous! Ce dogme sort tout entier de la nature de Dieu et de la nature de l'homme, et du mystère de l'Incarnation, l'union de la Divinité et de l'humanité.

Il y a donc trois demeures où les âmes vont en sortant de leur corps, et l'instant de notre mort nous fixe à jamais dans l'amour ou dans la haine. La mort est la ratification dernière de tout ce qui s'est passé dans la vie. Dieu nous jugera d'après l'état de notre volonté à l'heure de la mort; car la liberté de notre volonté, le principal trait de notre ressemblance avec lui, est respectée de Dieu même. Et déjà, dans cette vie, ne trouvons-nous pas trois états des âmes correspondants à l'enfer, au purgatoire et au ciel? Nous voyons des âmes en révolte contre Dieu déjà dans des angoisses inexprimables, dans les ardeurs d'un feu dévorant; d'autres en proie à la peine, à la contrariété de la souffrance; tandis que d'autres, heureuses de faire en tout la volonté de Dieu, sont déjà dans le ciel ici-bas. Ainsi le cœur de l'homme représente tout l'univers : notre cœur est le ciel, l'enfer ou le purgatoire. L'envie, l'orgueil, la haine, la colère, voilà l'enfer; la tiédeur, le découragement, les dégoûts, l'ennui, la langueur, le doute, la tristesse, voilà le purgatoire. L'union à la volonté de Dieu, la prière, les extases, la contemplation, la lumière, la joie spirituelle, la grâce, c'est déjà le ciel. La différence de ces trois états dans ce monde et dans l'autre, c'est qu'ils sont passagers ici-bas, et que, dans l'autre monde, ils seront permanents, excepté le purgatoire, dont on pourra sortir pour entrer dans le ciel.

Evitez donc le purgatoire ici-bas et dans l'autre vie, et pour cela embrassez la per-

fection de l'amour. Aimez Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, et votre prochain comme vous-même. Multipliez les actes d'abandon et d'amour, et vous serez toujours dans la joie; bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, ne rendez point le mal pour le mal, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, montrez que vous préférez le bonheur d'aimer Dieu à tous les plaisirs de ce monde. Aimez en souffrant, et souffrez en aimant; aimez la croix. Par son union à la croix l'homme fait servir à son bonheur son malheur même : souffrir ainsi, c'est être déifié, dit saint Bernard. Chose étonnante! le purgatoire ne sera évité que par ceux qui auront déjà trouvé le ciel sur la terre. Suavité de la croix, attrait immortel, plaisir céleste et divin, c'est vous qui adoucissez pour nous cette vie, et qui nous faites éviter les peines de l'autre; tous les actes de pénitence ne sauraient égaler la perfection d'un acte d'amour, et l'amour n'est parfait que dans la souffrance. Vous qui prétendez mettre des bornes à votre ferveur dans le service de Dieu, comme si Dieu en avait mis à son amour pour vous, vous qui vous permettez tant d'infractions à sa loi, sous prétexte qu'elles sont légères, jugez ce qu'elles sont aux yeux de Dieu par les peines dont il les punit dans le purgatoire, ces fautes que vous vous êtes si facilement pardonnées, si facilement permises.

Répétez donc avec un grand évêque :

« O Jésus! quelle victime voulez-vous que je sois? Voulez-vous que je sois devant Dieu un holocauste consumé et anéanti par le martyre du saint amour? voulez-vous que je sois une victime pour le péché, par les saintes austérités de la pénitence, ou une victime pacifique et eucharistique, dont le cœur, touché de vos bienfaits, s'exhale en actions de grâces et en amour? voulez-vous qu'immolé à la charité, je distribue tout ce que je possède pour la nourriture des pauvres, ou que je donne ma vie pour les chrétiens, me consumant en pieux travaux dans l'instruction des ignorants et dans l'assistance des malades? Me voilà prêt à m'offrir, à me dévouer, pourvu que ce soit avec vous, puisqu'avec vous je puis tout. »

Ah! vous qui m'écoutez, ne l'oubliez pas, c'est par de tels actes d'abandon et d'amour que vous échapperez au purgatoire.

Voyons Dieu partout, unissons-nous à sa volonté, répétons sans cesse : Ce que Dieu voudra, quand il voudra. C'est ainsi que nous éviterons le purgatoire de justice par le purgatoire d'amour. Soyons un véritable holocauste, et non pas ce sacrifice où une partie de la victime est consacrée à Dieu, et l'autre réservée pour nous-mêmes. Aimons Dieu de tout notre cœur, prions sans cesse pour ceux qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment dans le sommeil de la paix. C'est ainsi que, dépouillés de nous-mêmes et remplis de la vie divine, nous mériterons, au sortir de cette vie, d'être reçus dans les tabernacles éternels. Ainsi soit-il.

SERMON XII.

SUR LA PASSION.

Prononcé le Vendredi-Saint.

Prædicamus Christum crucifixum. (I *Cor.*, I, 23.)
Nous annonçons le Christ crucifié.

Dix-huit siècles se sont écoulés depuis que, dans la seule ville où Dieu fût alors adoré, les hommes ont eu sous leurs yeux le spectacle le plus digne de leur méditation, la mort d'un Homme-Dieu. La mort d'un Homme-Dieu! mystère plus grand que la création, impénétrable comme la nature humaine, incompréhensible comme la nature divine, mystère qui renverse toutes les notions du monde et les rectifie toutes, mystère qui nous donne la preuve complète de la dégradation originelle de l'homme et de la grandeur de sa destinée, de la haine de Dieu pour le péché et de son amour pour les hommes. La mort d'un Homme-Dieu! Dans quel ordre d'idées sommes-nous tout à coup transportés? Quelle terrible nécessité a commandé un pareil sacrifice! quelle profonde perversité a pu le consommer! quel amour immense a dû l'accomplir! La mort d'un Homme-Dieu! Ne vous étonnez pas qu'autour de nous les autels soient dépouillés, les flambeaux éteints, les images sacrées couvertes de voiles funèbres. La retraite, le silence, le jeûne, les ténèbres qui ont précédé ce jour, les chants lugubres, les vêtements de deuil, ce flambeau, cette sainte tristesse, tout annonce que c'est ici le sacrifice de Dieu et de l'homme, le sacrifice du temps et de l'éternité.

Que voyons-nous en effet sur la croix? Un juste poursuivi par l'envie et par la haine, délaissé par la terre et par le ciel; un juste qu'une nation entière crucifie après un jugement inique et passionné; un juste raillé par un tyran, livré par la politique humaine, abandonné par tous, trahi par un de ses disciples, renié par un autre, n'ayant auprès de lui que sa mère, quelques femmes, un ami que rien ne peut effrayer. Voilà l'homme.

Le ciel se couvre de ténèbres, des morts ressuscitent, des prédictions s'accomplissent, un malfaiteur se convertit à son dernier soupir, le monde s'ébranle, l'unité de Dieu est prêchée dans tout l'univers, la loi sort de Sion, la parole de Jérusalem, les idoles tombent, les nations se convertissent, l'esclavage est détruit, voilà le Dieu qui, monté sur la croix, attire tout à lui.

Voilà l'homme, a dit Pilate (*Matth.*, XXVII, 54) « *Ecce homo;* » *celui-là est vraiment le Fils de Dieu*, a dit le centenier (*Joan.*, XIX, 5), et, depuis dix-huit cents ans, tous les peuples ont répété en parlant de Jésus-Christ : Voilà l'homme, voilà le Dieu!

Dès le commencement de l'Eglise, saint Jean a défendu l'humanité de Jésus-Christ comme il avait établi sa divinité. Le disciple bien-aimé appelle Antechrist quiconque divise Jésus-Christ et sépare le Dieu de l'homme, et l'homme de Dieu. *Omnis Spiritus qui solvit Jesum ex Deo non est et hic Antichristus.* (I *Joan.*, IV, 3.)

Jésus-Christ, homme et Dieu dans sa Passion, tel est le mystère que je vous annonce, et tel sera le partage de ce discours.

La certitude que Jésus-Christ est Dieu, la certitude qu'il s'est fait homme afin de mourir pour nous, sont la plus grande marque de l'amour de Dieu pour l'homme, le motif le plus puissant de l'amour de l'homme pour Dieu.

Nous allons donc considérer Jésus-Christ comme le Dieu de l'univers et comme l'Agneau immolé pour le salut des hommes; nous allons l'adorer avec tous les peuples, et le pleurer avec sa Mère et ses disciples. C'est ainsi que nous entrerons dans les profondeurs de ce mystère

Esprit-Saint, amour du Père et du Fils, vous qui êtes descendu sur la terre après que le Verbe divin a été élevé sur la croix, répandez sur moi quelques rayons du feu sacré qui transforma les apôtres. Comment pourrais-je raconter, sans vous, le mystère qui étonne les anges eux-mêmes?

Et vous, croix, arbre de la science du bien et du mal, mystère de puissance, de sagesse et d'amour, croix qui avez vu s'abaisser devant vous la majesté des faisceaux romains, le génie des philosophes, le glaive des barbares, l'orgueil de l'humanité, la perversité des esprits du mal; croix, notre espérance, notre refuge, notre consolation, notre joie, nous répétons à vos pieds avec toute l'Eglise : *O crux, ave, spes unica.*

PREMIÈRE PARTIE.

La Passion, dont nous célébrons l'anniversaire, est le témoignage éclatant de la divinité de Jésus-Christ. Jésus-Christ est Dieu; il a été attaché à une croix parce qu'il s'est dit Dieu, et le Ciel s'est déclaré pour lui et contre ses ennemis. Du milieu de ses opprobres est sortie la splendeur de sa gloire.

Les anciens oracles qui annonçaient que le Messie devait être mis à mort annonçaient également qu'il serait Dieu. David avait vu le Messie engendré avant l'aurore; il l'avait appelé son Seigneur, le Roi des nations, le grand prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et il avait mis dans sa bouche ces étonnantes paroles : *Je suis l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent. Le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le sauve, que Dieu le délivre, puisqu'il se plaît en lui. Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Le conseil des méchants m'environne. Ils ont compté tous mes os, ils m'ont regardé, ils m'ont considéré, ils ont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort, ils ont percé mes mains et mes pieds.* (*Psal.*, XXI, 7-18.) Isaïe appelle le Messie l'Emmanuel, le Dieu avec nous, le Prince de la paix, le Père du siècle futur (*Isa.*, IX, 6), et en même temps il le voit sans éclat, sans beauté, méprisé, placé entre les scélérats, mort au milieu des angoisses après un jugement. Ravi en esprit, le prophète s'est écrié tout à coup : *Qui racontera sa génération?* (*Isa.*, LIII, 1-8.) Et ce juste des prophètes, des oracles et des figures, était aussi le juste entrevu par la philosophie. Les plus belles conceptions de la pensée humaine sont ici en harmonie avec ce que les Livres saints ont dit du Messie. Méconnu, outragé, persécuté, le juste, dit Platon, persévérera jusqu'à la mort dans la vertu, qui n'attire sur lui que des souffrances. Ce juste sera battu de verges, tourmenté, chargé de chaînes, et enfin suspendu à un gibet. Ecoutez encore Arrien, dans ses commentaires sur Epictète : Un homme de bien réduit au plus triste état de pauvreté et de misère, d'infamie et de douleur, est le véritable envoyé, l'apôtre, l'ambassadeur de Dieu auprès de l'homme.

Qu'un chrétien peu versé dans l'intelligence du texte sacré entre tout à coup parmi nous, n'est-ce pas l'Evangile qu'il croira entendre? n'est-ce pas la Passion du Sauveur décrite sept siècles avant sa naissance?

Michée, en voyant sortir de Bethléem le chef de la race d'Israël, dit que son origine est divine, éternelle. (*Mich.*, V, 2.) Tous les personnages de l'Ancien Testament, comme les cérémonies de la loi, figuraient la victime pure et sans tache qui devait s'offrir dans tout l'univers.

Abel, tué par Caïn votre frère, vous étiez la figure de Jésus-Christ livré à la mort par les Juifs; Isaac, portant le bois de votre sacrifice sur la montagne de Moria par l'ordre de votre père, vous représentiez Jésus-Christ portant sa croix pour obéir à Dieu; Joseph, vendu par vos frères et le Sauveur de l'Egypte, vous étiez l'image de Jésus-Christ livré aux gentils par les Juifs et devenu le Sauveur de l'univers. Agneau pascal, serpent d'airain, vous montriez qu'il y aurait un sacrifice extérieur et visible. Sacerdoce, temple, autel, victime, vous rappeliez que le Messie viendrait sur la terre pour y souffrir la mort. Glorieux symboles! La rédemption se développait ainsi avec le monde; elle remplissait le temps avant de descendre des hauteurs de l'éternité

Cette croyance en un Dieu sauveur ne s'était pas seulement conservée parmi les Juifs, elle se trouve aussi chez les autres peuples. *Je sais que mon rédempteur est vivant*, disait Job, étranger à la nation juive, *et que je le verrai dans ma chair, dans ma propre chair.* (*Job*, XIX, 25.)

Les anciens attendaient des dieux libérateurs. Les traditions sacrées et mythologiques, a dit un incrédule moderne, avaient répandu dans l'Asie la croyance d'un médiateur qui devait venir, d'un juge suprême, d'un sauveur futur, roi, conquérant, Dieu, législateur, qui ramènerait l'âge d'or sur la terre et délivrerait les hommes de l'empire du mal.

Tout à coup un homme paraît et se dit Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu. Ce n'est pas un monarque superbe qui fait taire l'univers en sa présence, et qui, dans l'ivresse

de ses victoires, se proclame un demi-Dieu, un Dieu semblable aux dieux de l'Olympe. Non, ce conquérant nouveau a passé sa vie dans l'obscurité, et chez une nation préservée miraculeusement de l'idolâtrie, chez un peuple qui avait écrit en tête de sa loi : Tu n'adoreras qu'un seul Dieu, tu ne transporteras pas sa gloire à un autre. (*Exod.*, XX, 2 seqq.) Chez un peuple où il était défendu, sous peine d'être lapidé comme blasphémateur, de s'attribuer les honneurs divins, Jésus ne craint pas de dire en défiant les Juifs de le convaincre de péché : *Je suis descendu du ciel et sorti du sein de Dieu.* (*Joan.*, VI, 38.) *J'étais avant les collines* (*Prov.*, VIII, 25), *avant Abraham* (*Joan.*, VIII, 58) ; *je suis la vérité, la résurrection, la vie* (*Joan.*, XI, 25, XIV, 6); *mon Père et moi, nous ne sommes qu'un.* (*Joan.*, X, 30.) *Croyez en mes œuvres, afin que vous connaissiez que mon Père est en moi et moi dans le Père.* (*Joan.*, XIV, 11, 12.) Quand ces paroles scandalisent, loin de les rétracter, il les confirme. Il veut que Pierre reconnaisse qu'il est le Christ, le Fils du Dieu vivant, et cette confession de sa divinité est l'origine du sacerdoce qu'il lui communique.

En vain on l'accuse devant Hérode d'aspirer à la royauté, devant Pilate de soulever les peuples : comme il s'est dit Dieu, Fils de Dieu, égal à Dieu, tout se décide au tribunal du grand prêtre. Entendez son interrogatoire.

Les deux pontifes sont en présence, le pontife de l'ancienne loi, le pontife de la nouvelle alliance ; le pontife choisi pour une année, le pontife consacré dès l'éternité. *Je vous adjure au nom du Dieu vivant*, dit le grand prêtre, *de nous déclarer si vous êtes le Christ, le Fils de Dieu.* Jésus répond : *Vous l'avez dit : je suis le Christ, et je vous déclare que vous verrez venir sur les nuées du ciel le Fils de l'homme assis à la droite de Dieu.* (*Matth*, XXVI, 63-66.) A ces mots le grand prêtre s'écrie que Jésus a blasphémé ; il déchire ses vêtements et prophétise ainsi sans le savoir, selon saint Léon, qu'à Jésus-Christ appartient désormais le souverain sacerdoce.

Ses ennemis l'envoient à Pilate, Pilate l'envoie à Hérode, tous veulent échapper au crime de sa mort. Vaines précautions ! inutiles détours de la faiblesse et de la lâcheté ! La loi de l'Etat l'absout, la loi romaine le reconnaît innocent, il faut en revenir à l'accusation de blasphème, à la première sentence de Caïphe ; et quand Pilate hésite : *Nous avons une loi*, disent les prêtres, *et selon cette loi il doit mourir, parce qu'il s'est dit Dieu.* (*Joan.*, XIX, 7.) Déjà les Juifs avaient voulu le lapider dans le temple en disant : *Nous ne te lapidons pas pour tes bonnes œuvres, mais à cause de tes blasphèmes, parce qu'étant homme, tu te fais toi-même un Dieu.* (*Joan.*, X, 33.)

Ainsi, vous le voyez, mes frères, on ne peut convaincre Jésus de péché ; ses ennemis ne peuvent l'accuser d'un mensonge : son crime, c'est sa mission, c'est sa gloire ; son crime, c'est de s'être dit, c'est d'être le Fils éternel de Dieu.

Voilà pourquoi la croix sur laquelle il est attaché va devenir l'instrument de sa victoire, la preuve éclatante de sa divinité. Les disciples témoins de ses prédictions et de ses prodiges ont disparu aucun de ceux qu'il a ressuscités ou guéris ne vient déposer en sa faveur. Ceux qui lui rendaient témoignage au jour de son triomphe, et qui racontaient la résurrection de Lazare, se taisent au milieu de ses opprobres. Mais Jésus-Christ a mis toute sa confiance en son Père, son Père ne lui manquera pas. La vérité ne peut être étouffée ni par le sang de la victime, ni par les clameurs de la multitude, ni par les jugements iniques. Jésus-Christ est le Messie, il est Fils de Dieu, égal à Dieu, le bois de sa croix sera plus puissant que la verge miraculeuse qui ouvrit un passage dans la mer Rouge et fit sortir l'eau du rocher ; son tombeau va devenir un trône, sa croix l'étendard de sa gloire.

A défaut de ses disciples, à défaut des Juifs, le malfaiteur qui expire à ses côtés reconnaît sa divinité, et lui demande une place dans son royaume. Le centenier qui veille à son supplice déclare qu'il est vraiment le Fils de Dieu, *Vere hic homo Filius Dei.* (*Matth.*, XXVII, 54.) Le voile du temple se déchire, les pierres se fendent, les tombeaux s'entr'ouvrent, les morts ressuscitent, les ténèbres couvrent la terre, la nature entière rend témoignage à sa divinité. Les anciens oracles sont accomplis. Il n'est pas possible d'en douter : Jésus-Christ est ce Messie qui devait être mis à mort, selon Daniel ; dont les pieds et les mains devaient être percés, selon David ; qui devait être conduit à la mort comme un agneau, selon Isaïe. Dieu l'avait signalé d'avance à l adoration de l'univers.

La Judée vient d'être témoin de ses opprobres, le monde sera rempli de sa gloire. Dieu lui-même va réaliser les nouveaux oracles, les prédictions de son Fils, et dire à l'univers, comme autrefois sur le mont Thabor : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le.* (*Matth.*, XVII, 5.)

Jésus-Christ n'avait pas seulement annoncé à ses disciples qu'il serait crucifié, que Pierre serait le chef de son Eglise ; il avait dit que Jérusalem serait assiégée, qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du temple, et que l'univers viendrait à lui lorsqu'il aurait été élevé sur la croix.

Regardez, et voyez. Toutes ses paroles vont s'accomplir à la lettre.

Il pleurait sur Jérusalem quand le peuple venait en foule à sa rencontre et le recevait en triomphe ; et dans le lieu même témoin des larmes de Jésus-Christ, une légion romaine commence ses attaques contre la ville déicide !

Au temps de Pâques, époque de sa mort, quand la génération qui avait vu Jésus-Christ subsistait encore, en trois jours s'élève cette étonnante muraille, cette circonvallation prédite par le Sauveur, et qui enferme comme dans un tombeau les Juifs accourus de toutes parts à cette solennité. C'est la remarque de Josèphe, l'historien des Juifs ; et pour que le crime fût rendu plus évident par la pu-

nition, tous ceux qui voulurent franchir cette muraille furent flagellés et crucifiés, et le nombre en fut si grand, ajoute Josèphe, qu'il n'y eut plus d'espace pour planter des croix, et que le bois manqua pour en faire : *Spatium crucibus deerat et corporibus cruces.*

Qu'un seul périsse pour le salut de tous, avait dit Caïphe (*Joan.*, XVIII, 14), et tous périssent pour la mort d'un seul : onze cent mille morts expient une seule mort.

Ne pleurez pas sur moi, pleurez sur vous et sur vos enfants, disait Jésus aux filles de Jérusalem qui l'accompagnaient au Calvaire : *Heureuses les stériles, car en ce jour l'affliction sera extrême.* (*Luc.*, XXIII, 28, 29.) Et nous lisons dans Josèphe : « Je ne crois pas qu'une ville ait jamais souffert une misère semblable à celle de Jérusalem. »

Il n'est pas une circonstance de la Passion qui ne prouve la divinité de Jésus-Christ.

Quand Pilate dit au peuple : *Voici votre roi*, le peuple s'écria : *Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, nous n'avons pas d'autre roi que César.* (*Luc.*, XIX, 14 ; *Joan.*, XIX, 15.) Peuple insensé ! tu n'auras pas, en effet, d'autre roi que César. César viendra ; mais César, le plus doux des empereurs romains, sera pour toi un tyran impitoyable, le vengeur le plus terrible, le ministre le plus implacable de la vengeance divine. Désormais tu n'auras plus de roi de ta nation ; étranger dans tout l'univers, tu subiras le joug de tous les maîtres, tu seras soumis aux Césars de tous les temps et de tous les lieux, parce que tu as crucifié ton roi au moment où il allait devenir le roi des nations.

Jésus-Christ avait dit que le temple et Jérusalem seraient détruits ; le vainqueur ordonne de renverser toutes les murailles, et tout fut tellement aplani, au rapport du même historien, que personne, à la vue du lieu où fut Jérusalem, n'aurait pu soupçonner qu'une ville eût existé là autrefois.

Le vainqueur veut sauver le temple. Dans un conseil, il est arrêté qu'il sera épargné, comme un monument de la grandeur romaine ; mais un soldat, poussé par une force divine, lance la flamme qui dévore cet édifice auguste, et Josèphe ajoute cette réflexion aussi inconcevable que l'action du soldat romain : « Dieu avait condamné ce temple à être consumé par les flammes. »

Mais avant que le seul temple où Dieu était adoré fût détruit ; avant que le flambeau qui brillait aux yeux des nations s'éteignît à Jérusalem, il fallait que la lumière de la vérité fût portée dans un autre lieu. Eh bien ! au moment même où les Romains pénétraient dans la Judée pour punir sa révolte, saint Pierre et saint Paul entraient dans Rome ; au moment où les idoles romaines étaient arborées dans la ville sainte, la croix était plantée dans la ville des Césars, et, cimentée avec le sang de Pierre et de Paul, elle n'a cessé d'y subsister jusqu'à ce jour.

Jésus Christ, disait autrefois saint Jean Chrysostome, a bâti son Eglise sur la pierre, rien ne l'a pu renverser ; il a renversé le temple, rien n'a pu le relever : nul ne peut abattre ce que Dieu élève, nul ne peut relever ce que Dieu abat.

Que son sang soit sur nous et sur nos enfants, disaient les Juifs en parlant de Jésus-Christ (*Matth.*, XXVII, 25) : et le sang qui nous sauve les perd ; la bénédiction est sur nous, la malédiction sur eux : la malédiction, pour parler comme le prophète (*Psal.*, CVIII, 18), leur tient lieu de vêtement et de ceinture, elle entre dans leurs os comme une huile enflammée. Et cependant, si Jésus-Christ n'est pas Dieu, les Juifs ont vengé l'honneur de Dieu, ils ont eu raison contre lui, il est venu séduire le monde, se placer à côté du Très-Haut, plonger l'univers dans une nouvelle idolâtrie. Mais alors pourquoi Dieu a-t-il mis Jésus-Christ dans la gloire et les Juifs dans l'opprobre, et que voudrait dire la plus grande calamité qu'ait jamais soufferte aucun peuple, si elle n'avait été envoyée pour punir le plus grand des crimes ?

Le peuple qui demandait que Jésus-Christ descendît de la croix afin de le reconnaître comme Dieu : *Si Rex Israel est, descendat de cruce, et credemus ei : « S'il est roi d'Israël, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui* (*Matth.*, XXVII, 42), peut voir aujourd'hui s'il n'en est pas descendu, et s'il n'est pas assis à la droite du Tout-Puissant, ainsi qu'il le disait à Caïphe.

Et vous, mes frères, vous les enfants substitués aux parricides, vous les héritiers prédestinés de la gloire de Jésus-Christ, tournez les yeux autour de vous, regardez, et voyez : la croix est plantée dans tous les lieux où les Juifs sont dispersés sans autel, sans pontife, sans roi, sans territoire, sans oracles. Allez à Jérusalem, vous n'y trouverez qu'un tombeau, l'objet des adorations et du respect de l'univers ; allez à Rome, vous y verrez la royauté spirituelle du monde, et la croix, après avoir passé du lieu infâme des supplices sur le front des empereurs, surmontant aujourd'hui toute la splendeur romaine. Les apôtres et les pontifes ont remplacé, au Capitole, les Césars et les faux dieux. Le soleil est-il plus éclatant que ces prodiges ? Le Verbe incarné est-il moins visible que l'astre du jour ?

Le monde a été changé par la mort de Jésus-Christ. La mort termine ordinairement l'œuvre des autres hommes. C'est du haut de la croix que Jésus-Christ commence la sienne. Il meurt, et sa mort remue tous les cœurs, elle crée un monde nouveau. Quand il a été sur la croix, le monde est venu, la conversion des hommes s'est opérée, les idoles sont tombées et la superstition a été vaincue, l'unité de Dieu a conquis l'univers, et la croix adorée a produit des martyrs, des saints, des vierges, des solitaires, des docteurs. L'Eglise enfin est sortie du bois du Calvaire comme du bois de l'arbre de la science du bien et du mal étaient sortis tous les pécheurs.

Tout a servi l'œuvre de la rédemption : la rage des esprits du mal, la perversité des Juifs, la brutalité des soldats païens, la lâche-

té de Pilate, l'infidélité de Judas ; et tout sert maintenant au triomphe de Jésus-Christ, les attaques de l'impiété comme l'indifférence des chrétiens.

La croix de Jésus-Christ a fait le discernement de tous les hommes dans la Judée comme chez les Grecs et les Romains ; elle le fait encore parmi nous ; elle est la séparation des bons et des méchants, du bien et du mal. Quiconque n'est pas pour Jésus-Christ renouvelle la Passion. Quiconque n'est pas pour lui est contre lui, et Pilate l'indifférent et Hérode le railleur ont autant contribué à la mort de Jésus-Christ que l'avare Judas et l'orgueilleux Caïphe. Aussi son sang tombera sur nous pour nous accuser s'il ne descend pas sur nous pous nous sauver. Du haut de sa croix Jésus-Christ mesure l'univers, et, comme au Calvaire, si son sang n'ouvre le ciel, il creuse l'abîme.

Il fallait que la réparation fût proportionnée à l'offense ; Dieu avait été offensé, la victime ne pouvait être qu'un Dieu. L'homme avait besoin de connaître toute l'horreur du péché pour en être détourné ; dès lors ne fallait-il pas montrer tout ce que coûtait l'expiation du péché non à un homme, mais à un Dieu ? ne fallait-il pas déjouer toutes les ruses de l'ennemi éternel de l'homme ? Ces combinaisons d'une sagesse infinie ont été accomplies par Jésus-Christ dans sa Passion. Il s'agissait, dit le pape saint Léon, de deux choses également difficiles et nécessaires, de satisfaire Dieu offensé par le péché de l'homme et de réformer l'homme perverti, corrompu.

La Passion de Jésus-Christ a satisfait pour le péché des hommes, et la justice divine a été apaisée par la mort d'un Dieu. C'est ici que toutes les morts se terminent. L'homme, en s'unissant à la croix de Jésus-Christ, répare la faute d'Adam et les siennes. Jésus-Christ meurt dans chacun de nous, et continue jusqu'à la fin des temps le sacrifice de la croix.

Dites, mes chers frères, comment tous ces mystères auraient-ils pu être révélés à un homme ? Le Dieu n'éclate-t-il pas partout dans la Passion, dans la simplicité des moyens comme dans la grandeur des résultats ?

N'est-il pas, en effet, le Dieu de l'univers, celui à qui l'univers obéit au milieu de son agonie ? N'est-il pas le Dieu qui a formé le soleil, celui devant qui le soleil s'obscurcit ? N'est-il pas la résurrection et la vie, celui qui ressuscite les morts ? N'est-il pas la vérité, celui que le monde entier préparait, que tous les événements annonçaient, qui est la fin des prophéties, de la loi, des sacrifices ? N'est-il pas vraiment Dieu, celui qui lit dans les cœurs, qui annonce la trahison de Judas et la faiblesse de Pierre, qui n'attend rien des hommes, qui ne s'émeut d'aucune souffrance, qui d'un seul regard fait rentrer les remords et l'amour dans le cœur de ses disciples ? N'est-il pas égal à Dieu, celui qui, en mourant, promet le ciel au repentir ? N'est-il pas le Fils de Dieu, celui qui du haut de sa croix appelle l'Orient et l'Occident à ses pieds ?

Aussi les plus grands génies de l'univers se sont agenouillés devant Jésus-Christ et lui ont dit, comme saint Thomas : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.*, XX, 28.) Et comment en serait-il autrement encore aujourd'hui ? Ceux qui ont vu les ténèbres couvrir la terre, les pierres se fendre, le soleil s'obscurcir, ceux qui ont vu Jésus-Christ guérir les malades, ressusciter les morts, étaient-ils plus assurés de sa divinité que nous qui, par un miracle continuel, le voyons encore du séjour de sa gloire réaliser toutes ses prédictions ? Dieu ne prête-t-il pas, par les événements, son infaillibilité à toutes les paroles de son Fils ? Depuis dix-huit cents ans toutes les promesses de Jésus-Christ se vérifient, en sorte que Jésus-Christ parle plus haut dans son silence qu'il ne parlait à Jérusalem.

Il faut donc reconnaître que toute puissance a été donnée à celui qui sur la croix s'est promis la conquête du monde, qui a vaincu l'univers, non par le glaive, mais par le bois, et qui règne par l'instrument de son supplice.

Jésus-Christ n'est donc pas un ange, un archange, un monarque, un philosophe, un législateur, un envoyé du ciel ; il est ce qu'il a dit lui-même de lui-même, la vérité, la résurrection, la vie, le Fils éternel de Dieu, le Dieu de l'univers.

Celui-là seul a pu changer le monde par sa croix qui l'avait créé par sa parole. *Vere hic homo Filius Dei.*

Jésus-Christ n'est pas seulement le Fils de Dieu, il est encore le fils de l'homme. Les prodiges de sa puissance, l'accomplissement des prophéties, prouvent sa divinité à ceux qui ne veulent voir en lui qu'un sage ; il nous suffira, pour établir qu'il est un homme, le fils de l'homme, de retracer toutes les misères humaines, et de montrer qu'il a voulu les subir toutes. Nous venons de voir sa puissance et sa sagesse, nous allons voir éclater son amour.

Mais auparavant renouvelons au pied de la croix notre piété et notre attention en répétant : *O crux*, *ave*.

DEUXIÈME PARTIE.

La vie de l'homme ici-bas est une énigme ; sa naissance et sa mort sont également incompréhensibles. Voyez l'enfant, enseveli durant neuf mois dans une prison de chair et de sang, c'est par un cri que ce roi de l'univers fait son entrée dans le monde. Véritable image de misère et de douleur, il ne peut ni se soutenir ni se mouvoir. Tout l'avertit qu'il est né pour souffrir. Ce n'est qu'au bout de quelque temps que ses yeux s'ouvrent à la lumière, que le sourire paraît sur ses lèvres, que la parole éclaire son intelligence. Le voilà homme, et lui qui plus tard s'enivrera des mots d'indépendance et de liberté, il est soumis à tout ce qui l'environne ; lui, si avide de gloire et de domination, il passe la plus grande partie de sa

vie dans l'obscurité. S'il en sort, c'est pour être en butte aux contradictions, aux insultes, aux outrages ; c'est pour éprouver de lâches abandons de ceux qu'il appelle ses amis; c'est pour ressentir les dégoûts, l'amertume, la tristesse, l'épouvante; c'est pour être exposé aux tortures, à l'ignominie, à la dérision, à l'agonie, à la mort.

Suivez Jésus-Christ, mes chers frères, sur la route de douleur, de patience et d'amour, qu'il a parcourue depuis son berceau jusqu'au Calvaire, et vous verrez si, dans sa vie et dans sa Passion, il n'a pas réuni tous les maux de l'humanité en sa personne.

Hommes, dit Bossuet, venez connaître le monde dans la Passion de Jésus-Christ! Venez voir ce qu'il faut attendre de l'amitié, de la haine, de l'indifférence des hommes, de leur prudence, de leur imprudence, de leurs vertus, de leurs vices, de leur appui, de leur abandon, de leur probité, de leur injustice! Venez voir comme tout se change en affliction et en croix. Venez contempler le fond du cœur de l'homme dans la Passion du Sauveur. Toutes les misères de l'humanité sont rassemblées en Jésus-Christ, et tous les crimes, toutes les faiblesses, ont pris part à son supplice. C'était un conseil de Dieu, ajoute le grand évêque de Meaux, que celui qui devait mourir pour le péché mourût aussi par le péché.

Considérez Jésus-Christ au temps de la dernière fête de Pâques; il marche vers Jérusalem pour y célébrer le sacrifice de sa mort, et, dans le moment où il annonce à ses disciples qu'il sera raillé, flagellé, crucifié, le peuple accourt à sa rencontre avec des branches d'arbres et des acclamations de joie. De la joie! des palmes! les signes du triomphe! Amère dérision pour celui qui voit déjà la croix qu'il avait acceptée de toute éternité, qui déjà entend les clameurs de la multitude demandant sa mort!

Après avoir laissé à ses disciples le testament de son amour, Jésus-Christ traverse le torrent de Cédron et vient au jardin des Olives. C'est là qu'il est en proie à toutes les anxiétés de l'âme, à toutes les défaillances de l'agonie; c'est là que le trouble et la langueur s'emparent de lui; il ne peut se soutenir; il entre dans une tristesse mortelle.

Mon Père, s'écrie-t-il, *que ce calice s'éloigne de moi, mais que votre volonté soit faite!* (*Matth.*, XXVI, 39.) Il invoque le secours des anges, il avoue à ses disciples ses craintes et ses angoisses. Le voici, ce terrible et dernier combat entre la vie qui finit et la douleur qui va la vaincre! Vous qui avez vu mourir ceux que vous aimiez, vous qui avez vu ces existences si chères, si douces, et que vous croyiez si nécessaires, s'éteindre au milieu des regrets qu'elles excitent, des larmes qui coulent de tous les yeux, reconnaissez ces terribles images. Jésus aussi a demandé à son Père d'écarter ce calice amer, et il ne l'a pas obtenu.

Mon âme est troublée, dit-il, *mon âme est triste jusqu'à la mort.* (*Ibid.*, 38.) Ses disciples sont endormis, et, trouvant dans leur faiblesse le premier sentiment de son abandon, il s'écrie : *Vous n'avez donc pu veiller une heure avec moi?* (*Ibid.*, 40.) Une sueur de sang coule de ses membres jusqu'à terre. Sa tristesse n'a point de bornes, les douleurs de la mort l'environnent, les torrents de l'iniquité l'ont troublé.

Ce n'est pas pour lui qu'il souffre, c'est pour nous. Celui qui appelait sa mort un calice et un baptême ne pouvait craindre les tourments; il avait pleuré sur Lazare enseveli dans la tombe, il pleure sur ces innombrables Lazares ensevelis dans le péché comme dans un sépulcre, et qui n'entendent pas la voix qui crie : *Lazare, levez-vous!* (*Joan.*, XI, 43.) Nos infirmités, nos misères, toutes les iniquités du genre humain, voilà ce qui pèse sur lui. C'est ici le martyre de l'amour; le calice que Jésus-Christ ne veut pas boire, c'est la mort éternelle de tous ceux qu'il ne sauve pas.

Ah! Seigneur, modèle des pénitents, je vois ce que signifie le calice de votre agonie, je vois qu'il faut l'avoir épuisé avant la mort. Cette mort qui brise tous les liens de la terre, il faut l'éprouver d'avance, il faut l'accepter en esprit avant de la subir en réalité. Il n'y a point de Calvaire profitable s'il n'a commencé par le jardin des Olives.

A peine Jésus-Christ sort de cette terrible agonie qui a jeté son âme dans une mer de tristesse, *Magna sicut mare contritio tua* (*Thren.*, II, 13), que voici Judas, un de ses disciples, à la tête d'une troupe de soldats envoyés par les princes des prêtres pour arrêter le Sauveur. Ce disciple indigne ose donner un baiser à Jésus-Christ, et ce baiser de Judas, qui d'une marque d'amitié fait le signal de la plus noire trahison, ne précédait que d'un moment la fuite des disciples et le reniement de Pierre.

Nuit lamentable! tu as vu le Sauveur, traîné devant ses ennemis, debout au milieu des soldats, les bras liés, un bandeau sur les yeux, livré à des opprobres dont le souvenir fait horreur; nuit cruelle, tu renfermas dans tes voiles toutes les douleurs de l'humanité. Nuit terrible! le jour que tu précèdes, le dernier de la vie de Jésus, ne sera pas moins affreux. Jésus-Christ avait eu des apôtres, des disciples; il avait guéri une multitude de malades, il avait rempli toute la Judée de son nom et de ses miracles; un grand nombre d'accusateurs se lèvent contre lui, personne ne prend sa défense. Le peuple, trompé par les railleries d'Hérode, par les incertitudes de Pilate, par les calomnies des pontifes, poursuit sa condamnation par des clameurs. Pilate, convaincu de son innocence, propose aux Juifs de délivrer Barabbas ou Jésus; et ce peuple, au milieu duquel Jésus avait passé en faisant du bien, lui préfère Barabbas, un insigne malfaiteur : *Non hunc, sed Barabbam.* (*Joan.*, XVIII, 40.) Les soldats, pour insulter à la royauté de Jésus, le couvrent d'un manteau d'écarlate, placent un roseau dans ses mains, une couronne d'épines sur sa tête; ils fléchissent le genou devant

lui avec des rires moqueurs. Alors Pilate montre Jésus-Christ à la multitude, qu'il croit adoucir par l'aspect de tant de douleurs. Déjà il avait espéré apaiser sa fureur, en faisant attacher Jésus à un poteau pour le livrer à la flagellation. *Ecce homo*, dit-il, « *Voilà l'homme!* » (*Joan.*, XIX, 5.) Vain calcul de la prudence humaine! Le sang du juste excite la férocité de la populace, et Pilate, dans sa faiblesse, envoie à la mort celui qu'il a reconnu innocent dans sa justice.

Le voilà, le Juste, conduit au Calvaire entre deux voleurs, le voilà répandant son sang partout où il passe! Entendez ces clous qu'on enfonce dans sa chair, voyez ce bois infâme auquel il est suspendu; regardez ses blessures du prétoire qui se rouvrent. Ce n'est pas tout encore : Jésus, rassasié d'opprobres, dépouillé de ses vêtements, devenu l'objet de la haine et de l'exécration publiques, Jésus voit du haut de la croix la douleur de Madeleine et de Jean, la douleur de sa Mère, supplice plus cruel peut-être que la fureur de la multitude et l'abandon de ses amis.

Regardez et voyez, « *Attendite et videte.* » (*Thren.*, I, 12.) En lui, autour de lui, il n'est pas une torture de l'âme qu'il n'ait subie, et il souffre toutes les tortures du corps. Entendez-le demandant à boire, et ne recevant qu'un breuvage de fiel et de myrrhe; il n'est plus soutenu que par des clous et sur des plaies, il pousse un cri d'abandon, ses yeux s'éteignent, sa langue se glace, il baisse la tête, il expire; regardez et voyez, *attendite et videte*, et dites si au jardin des Olives, au prétoire, au Calvaire, il est possible de méconnaître toute l'humanité; au jardin des Olives, les frayeurs, la tristesse, l'affliction, l'agonie; au prétoire, la nudité, la dérision, l'outrage; au Calvaire, des plaies, un corps déchiré, la soif, les cris du délaissement, un peuple ingrat, des disciples infidèles, la douleur de ses amis, la douleur de sa Mère, la mort, le tombeau.

Après avoir vu du haut de la croix qu'il avait accompli toutes les prophéties, épuisé toutes les douleurs de l'humanité, Jésus-Christ a pu dire : *Tout est consommé:* « *Consummatum est.* » (*Joan.*, XIX, 30.) Oui, tout est consommé, Seigneur. Vous êtes descendu, par l'humiliation et par la douleur, aussi bas que l'homme était descendu par la volupté et par l'orgueil.

Jésus-Christ a été enfant, pauvre, artisan, prêtre, roi, docteur des peuples; il a passé par toutes les situations de l'homme, il les a toutes consacrées.

Enfants, ne vous plaignez plus, celui qui est sans péché a été enfant. Vous qui naissez, qui vivez et qui mourez dans la misère, Jésus-Christ a voulu naître, vivre et mourir comme vous. Vous qui passez sur la terre sans laisser aucun souvenir parmi les hommes, rappelez-vous, pour vous consoler, que Jésus-Christ a été trente ans obscur, inconnu. Prêtres, rois, docteurs des peuples, étudiez la vie de Jésus-Christ, vous y trouverez des consolations et un modèle. Vous qui aimez tendrement une mère, Jésus-Christ fut un fils tendre jusqu'au dernier jour de sa vie. Vous qui avez des amis que vous chérissez, Jésus-Christ pleura sur Lazare, et Madeleine ne le quitta pas. Vous qui avez faim, Jésus-Christ passa quarante jours dans le désert sans prendre aucune nourriture. Participant aux joies et aux douleurs de l'homme, il assiste aux noces de Cana, aux funérailles du fils de la veuve de Naïm. Il est reçu en triomphe dans Jérusalem, et bientôt après conduit au supplice. Oui, *Voilà l'homme*, « *Ecce homo.* »

Quel mortel, en jetant les yeux sur la Passion de Jésus-Christ, peut dire qu'il souffre ce que Jésus-Christ n'a pas souffert? Vous plaignez-vous de l'injustice des hommes? Envers qui les hommes ont-ils été plus injustes qu'envers Jésus-Christ? Etes-vous tristes jusqu'à la mort, souvenez-vous du jardin de Gethsémani.

Peut-être avez-vous placé dans l'amitié votre plus douce joie; peut-être déplorez-vous l'abandon, la lâcheté de vos amis : eh bien! souvenez-vous de la nuit du prétoire et du baiser de Judas. Mais vous êtes un bienfaiteur de l'humanité, et vous êtes méconnu; mais vous êtes un prêtre, un pontife uniquement occupé du salut de ceux qui vous ont été confiés, et l'on vous calomnie. Voyez Jésus-Christ, contemplez-le depuis sa naissance, car sa Passion, commencée à la crèche, s'est continuée dans les agonies de la mort, dans l'ignominie de la croix, jusque dans la descente aux enfers.

Enfin, vous tous qui êtes arrivés à ce terrible moment pour lequel toute la vie a été faite, la mort, si horrible sans la mort de Jésus-Christ, quelles que soient vos douleurs, vos angoisses, dites s'il est une douleur semblable à la douleur de Jésus-Christ, une mort comparable à la sienne! Hommes, dites s'il est une de vos misères que Jésus-Christ ait oublié de porter; dites si Jésus-Christ n'a pas été entièrement semblable à vous, et si ses bras étendus sur la croix n'embrassent pas l'humanité tout entière.

Reconnaissez donc votre modèle, votre chef, dans les misères, dans la faiblesse, dans les souffrances, dans la détresse, dans l'opprobre. Voilà véritablement le roi de l'humanité, puisque l'humanité n'est que misère et que tous les maux de l'humanité se concentrent en lui.

Ah! si Jésus-Christ était né sous la pourpre, s'il eût été entouré d'hommages, s'il était monté au ciel sans avoir passé par le tombeau, il serait un législateur, il ne serait pas un médiateur. Il ne pourrait pas s'écrier : *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* (*Matth.*, XI, 28.) Les malheureux pourraient-ils dire : *Il a vraiment porté nos langueurs et connu notre infirmité?* (*Isa.*, LIII, 4.) Reconnaîtrions-nous le fils d'Adam, celui qui a honoré nos douleurs, divinisé nos peines? Que comprendrions-nous à la vie et à la mort? La Passion de Jésus-Christ seule explique la vie, seule elle explique la mort. La monta-

gne des Oliviers et la montagne du Calvaire font entendre, pour la consoler, ces mots, qui pèsent sur la race humaine : souffrance, agonie, sacrifice, mort. Oui, *voilà l'homme*, Jésus-Christ a tout de l'homme, excepté le péché; et le péché, il le porte sur lui, parce qu'il veut l'expier et boire jusqu'à la lie le calice de son amertume. Oui, divin Jésus, vous êtes bien le nouvel Adam, le chef de la race humaine; oui, nous sommes vos membres; je vous reconnais à notre communauté de douleurs.

Grâce à la Passion de Jésus-Christ, Dieu n'est plus seulement le Dieu puissant, le Dieu terrible, il est le Dieu qui aime. Un Dieu qui se rend victime à ma place et qui meurt pour que je l'aime est au-dessus, pour moi, d'un Dieu qui m'aurait créé et qui depuis, insensible à mes maux, se serait retiré dans le mystère de sa gloire. Un Dieu qui souffre, un Dieu qui pleure, un Dieu attaché à une croix, voilà véritablement le Dieu de l'humanité; c'est ainsi qu'a voulu mourir celui qui a voulu être aimé. C'est le cœur surtout qui souffre dans l'homme, parce qu'un amour immense nous est nécessaire, et la Passion de Jésus-Christ nous révèle cet amour dont le cœur sent le besoin. C'est un plus grand amour de payer pour des pécheurs que de pardonner à des pécheurs. Comment inspirer à l'homme l'amour de Dieu au milieu des misères de la vie et en face de la mort? Comment aurais-je pu aimer Dieu si j'avais cru qu'il pouvait me délivrer des maux que je souffre, et qu'il ne l'avait pas voulu ? S'il fallait que la croix fût un symbole de puissance et de justice, elle devait être avant tout un symbole d'amour.

Commander à la nature, ce n'est rien ; mais commander au cœur de l'homme sans gêner sa liberté, c'est plus que la création, c'est l'œuvre de la Passion, c'est le bienfait de Jésus-Christ.

Vous qui avez aimé véritablement, époux, épouses, amis, enfants, pères, mères surtout, dites-nous s'il n'est pas vrai que les sacrifices offerts et acceptés sont les véritables liens du cœur; dites-nous si dans la vie de ceux que vous chérissez vous voudriez retrancher le jour où ils vous ont prouvé par un sacrifice qu'ils étaient à vous : ce sacrifice devient la vie de l'âme, l'entretien éternel du cœur. Sans le sacrifice de la croix, comment pourrions-nous nous figurer la tendresse de Dieu pour nous? Sans les sacrifices que nous avons faits nous-mêmes, comment pourrions-nous être sûrs d'aimer véritablement ?

Celui qui n'a rien sacrifié à Dieu ne sait rien ; il n'y a que ceux qui ont immolé à Dieu le premier-né de leur cœur qui connaissent les secrets de l'amour. Un amour mêlé à la douleur, au sacrifice, c'est la perfection de l'amour, c'est l'amour de Marie, c'est l'amour du Christ, c'est l'amour d'un Dieu, c'est l'amour d'une mère.

Heureux donc ceux qui souffrent pour Dieu! ils croient à l'amour de Dieu pour nous Voyez ce qu'a produit cet amour. Dieu a parlé, le monde a été créé; Dieu a souffert, le monde a été changé. O Dieu, soyez béni! Jésus Sauveur, vos mystères ne sont pas proportionnés à ma raison, qui ne peut pas plus les contempler que mes yeux ne peuvent supporter l'éclat du soleil; mais ils le sont à mon cœur et à ma misère.

O croix, je vous comprends maintenant, je comprends ce langage de l'Eglise : la croix subsistera dans l'éternité. Où en serions-nous en face de la majesté divine, en présence des merveilles du ciel, devant l'éclat éblouissant de la grandeur de Dieu, devant le soleil des soleils, anéantis au pied de ce trône d'où sortent la foudre et les éclairs, si nous n'avions sans cesse présent à nos yeux le moment où Dieu, dans son amour, a voulu souffrir pour nous ?

Oui, divin Sauveur, j'ai connu par votre Passion que vous êtes mon Dieu : *Ecce cognovi quoniam Deus meus es.* (*Psal.*, LV, 10.) C'est des blessures de Jésus-Christ et de mes propres blessures que je suis né. Le Calvaire est mon enfantement. Enfant de sang et de douleur, je ne puis renier mon origine. Si Dieu nous ôte ce qui nous est cher, dit un Père, et que nous lui offrions avec soumission un cœur blessé, ensanglanté par la perte de ce que nous aimons justement, c'est du sang qu'à son exemple nous offrons au Sauveur; le sang de la pénitence qui sort de nos yeux par nos larmes, c'est le sang de nos âmes, dit saint Augustin.

Quand la mort viendra, la mort, cette épreuve que Jésus-Christ a voulu adoucir en mourant comme nous, la mort, la Passion de l'humanité, Jésus-Christ sera pour nous comme Simon le Cyrénéen, il portera notre fardeau. Les infirmités, les langueurs, le délaissement, ne sont plus seulement nos maux : ce sont les maux de Jésus-Christ. Nos yeux se fermeront, mais les yeux de Jésus-Christ se sont fermés ; nous souffrirons, nous mourrons, mais Jésus-Christ a souffert, est mort pour nous, et Jésus-Christ est notre Dieu. Les douleurs de l'Homme-Dieu consoleront les nôtres. Pontife selon l'ordre de Melchisédech, vous êtes le prêtre et l'holocauste ; nous sommes coupables, mais vous êtes innocent; nous pouvons être sauvés par votre sacrifice, acceptez donc notre mort unie à la vôtre, donnez-nous les regrets de Pierre, la douleur de Madeleine ; nous remettons notre âme entre vos mains, nous voulons mourir en regardant votre croix, la croix, le trône de la miséricorde de Dieu, comme parle saint Paul. (*Hebr.*, IV, 16.)

Grâce à la Passion de Jésus-Christ, l'union de Dieu et de l'homme est si intime maintenant que nous pouvons dire avec vérité : Dieu a souffert, Dieu est mort pour nous. Il y a donc un lieu où l'humanité et la Divinité s'unissent par la douleur et par l'amour; ce lieu, c'est la croix. Voilà pourquoi le sacrifice est toute la religion; voilà pourquoi la croix est le mystère qui explique tout, et la vie et la mort; elle est le pro-

blème sans lequel il est impossible de rien comprendre, la nuée ténébreuse qui illumine notre nuit: *Nubes tenebrosa illuminans noctem.* C'est du bois de l'arbre de la science, signe de volupté et d'orgueil, que sont sorties toutes les misères de l'homme; c'est du bois de la croix, signe d'humilité et d'amour, qu'est sortie la rédemption de l'humanité. La croix est la volonté du Père, la gloire du Fils, le triomphe du Saint-Esprit, la joie des anges, la sécurité de l'Eglise. La croix est le chemin qu'un Homme-Dieu nous a tracé avec son sang et son amour, pour nous conduire jusqu'à lui; la croix seule peut nous introduire dans cette gloire dont le soleil n'égale pas l'éclat et dont il ne mesure pas la durée. C'est cette gloire que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

SERMON XIII.

SUR LA RÉSURRECTION.

Prononcé le jour de Pâques.

Qui suscitavit Jesum et nos cum Jesu suscitabit. (*II Cor.*, IV, 14.)

Celui qui a ressuscité Jésus-Christ nous ressuscitera avec Jésus-Christ.

Du tombeau où nous avons conduit le Fils de l'homme sort aujourd'hui le cri de l'allégresse : *Il n'est pas ici, il est ressuscité : « Surrexit, non est hic.»* (*Marc.*, XVI, 6.) La mort n'est plus la mort, elle est absorbée par la vie. *O mort, où est ton aiguillon? ô mort, où est ta victoire?* (*Osee*, XIII, 14; I *Cor.*, XV, 55.) Le péché d'Adam avait introduit la mort dans le monde, un fils d'Adam a vaincu la mort, un fils d'Adam est entré corporellement dans l'éternité.

Au deuil succède la joie, aux concerts lugubres les chants de triomphe; les autels, couverts de voiles funèbres, resplendissent d'ornements magnifiques. Le Seigneur a consolé Sion : ceux qui ont été rachetés entrent dans la Jérusalem céleste, une joie éternelle couronne leurs têtes, la douleur, les larmes, les gémissements, sont finis. Jésus-Christ ressuscité, dit saint Athanase, change la vie des hommes en une fête continuelle. Ce jour est le grand jour du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, le jour qu'il avait préparé après les jours d'opprobre et d'humiliation. Aujourd'hui toutes les obscurités répandues sur notre destinée se dissipent; aujourd'hui toutes les promesses, les prophéties, les figures, s'accomplissent; aujourd'hui la pierre du sépulcre est renversée, le tombeau s'ouvre, un Homme-Dieu s'élance du sein de la mort.

C'est ici la fête du passage de la mort à la vie. Dans l'ancienne loi, la Pâque rappelait la délivrance d'un peuple, le passage de l'Egypte à la terre promise; la Pâque des chrétiens rappelle la délivrance de l'humanité.

Au tombeau, où vient se briser la gloire humaine, commence la gloire de Jésus-Christ; la Passion est la fête de la foi, la Résurrection est la fête de l'espérance.

Jésus-Christ est vraiment ressuscité. *Surrexit vere.* Le Juif, le gentil, tous accourent pour attester le prodige de la résurrection, et une voix sortie du tombeau nous crie : *O mort, je serai ta mort* (*Osee*, XIII, 14); celui qui a ressuscité Jésus nous ressuscitera avec Jésus.

Ainsi le nouvel Adam a réparé les ruines de notre nature. Qui peut douter maintenant de l'immortalité? Jésus-Christ est dans le ciel, assis à la droite de Dieu; les membres doivent se réunir à leur chef, et Jésus-Christ est le chef de l'humanité. Nous sommes tous morts en Adam, nous ressusciterons tous en Jésus-Christ.

La résurrection de Jésus-Christ est un fait certain, elle est le gage de la nôtre. Celui qui a ressuscité Jésus-Christ nous ressuscitera avec Jésus-Christ, tel sera le partage de ce discours.

Quel fait plus éclatant pouvait manifester à l'univers la résurrection du genre humain tout entier? Qui peut douter maintenant que ceux qui nous ont aimés nous reconnaissent dans le ciel? La chair de l'homme est ressuscitée dans le Christ, la chair de l'homme est immortelle comme son âme.

Cette chair que Dieu forma de ses mains à son image, qu'il anima d'un souffle de vie, qu'il établit dans l'univers pour commander à toutes ses œuvres, ne périra pas, dit un Père, elle ressuscitera; Dieu n'abandonnera pas l'œuvre de ses mains, la reine de la création, la sœur du Christ, la prêtresse de la religion, la chair qui a confessé la foi dans le martyre.

C'est aujourd'hui que l'humanité prend possession du ciel dans la personne de l'Homme-Dieu. Par Jésus-Christ, l'humanité, chassée du Paradis terrestre, est assise maintenant sur le trône de Dieu.

Vierge sainte, essuyez vos larmes; vous avez partagé les douleurs de votre Fils, entrez maintenant dans sa gloire. Mère de Dieu et des hommes, obtenez-moi de convaincre ceux qui m'écoutent. La résurrection de l'Homme-Dieu, suivie de leur propre résurrection, les remplira de cette joie qui vous inonde aujourd'hui. *Regina cœli, lætare.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tous les prophètes avaient représenté le Messie dans l'opprobre et dans la gloire, dans la grandeur et dans la misère, dans la vie et dans la mort, pour marquer qu'il descendrait au tombeau, et qu'il en sortirait.

Jésus-Christ n'avait pas seulement annoncé à ses disciples qu'il serait crucifié, il leur avait dit plusieurs fois que, le troisième jour après sa mort, il ressusciterait. Ce n'était pas seulement à ses disciples, mais à ses ennemis mêmes, que Jésus-Christ avait prédit ce grand événement. *Abattez ce temple*, leur disait-il en parlant de son corps, *et je le rebâtirai en trois jours.* (*Joan.*, II, 19.) *J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre.* (*Joan.*, X, 18.) *Ce peuple demande un signe, il ne lui en sera point donné d'autre que le signe de Jonas, le Fils de l'homme, après trois jours, sortant du tom-*

beau. (*Matth.*, XII, 39.) Voilà le signe principal que Jésus-Christ donne de sa mission, signe qui l'élève au-dessus d'Elie et de Moïse, signe de la puissance qui réside en sa personne, signe auquel tout l'univers doit reconnaître l'Homme-Dieu.

Aussi les princes des prêtres disent à Pilate : *Nous nous souvenons que ce séducteur a répété plusieurs fois pendant sa vie qu'il ressusciterait au troisième jour : donnez-nous des gardes, dans la crainte que ses disciples ne viennent enlever son corps. Si l'on faisait croire au peuple qu'il est ressuscité, cette erreur serait pire que la première.* (*Matth.*, XXVII, 63, 64.)

Jésus a été condamné comme blasphémateur, parce qu'il s'est dit Fils de Dieu, égal à Dieu; il doit montrer dans son sépulcre qu'il est vraiment libre entre les morts : *Inter mortuos liber.* (*Psal.*, LXXXVII, 6.)

Il est enseveli dans un tombeau, couvert d'un linceul, les pieds et les mains liés, le corps chargé de myrrhe et d'aloès. Une pierre énorme ferme l'entrée du sépulcre, où est apposé le sceau de l'Etat. L'effroi règne parmi les apôtres. Jérusalem est attentive à ce qui se passe au tombeau du Christ. Le spectacle de la passion du juste est encore présent à tous les esprits. On redit ses paroles, ses prodiges, sa patience, ses opprobres, son jugement.

Tout à coup Pierre, qui avait renié Jésus-Christ à la voix d'une femme; Jean, qui avait fui au jardin des Olives, paraissent devant les princes des prêtres et les docteurs de la loi, et les accusent d'avoir crucifié le Messie, le Fils éternel de Dieu.

A ce témoignage, que vont opposer les ennemis de Jésus-Christ, ceux qui l'ont crucifié, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu? La Synagogue se trouble, le conseil s'assemble, tous hésitent, et font répandre le bruit que les disciples sont venus enlever le corps de Jésus-Christ, ce corps porté publiquement au tombeau, ce corps gardé avec soin, et que l'on ne trouve plus.

Que s'est-il donc passé dans Jérusalem? Les saintes femmes, accourues au tombeau de Jésus-Christ, ont entendu l'ange du Seigneur leur dire : *Vous cherchez Jésus de Nazareth, qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici : « Surrexit, non est hic. »* (*Marc.*, XVI, 6.) Les gardes ont vu un ange ouvrir le sépulcre, et son visage briller comme l'éclair. Tous ces témoins ont rempli Jérusalem du récit de ces grands événements.

Les apôtres, timides et tremblants après la mort de Jésus-Christ, disent que Jésus-Christ a paru devant eux, non une seule fois, mais à plusieurs reprises, non pas à quelques-uns, mais à tous. Pendant quarante jours, ils l'ont vu s'asseyant à table avec eux. Thomas, avant de croire, a voulu toucher le côté et les mains qu'il avait vu percer. Heureuse incrédulité qui a contribué à la foi de tous les siècles! Le doigt de Thomas, dit saint Jean Chrysostome, est le maître et le docteur de l'univers.

Le tombeau est ouvert, la pierre qui était à l'entrée est renversée, le corps de Jésus-Christ n'y est plus. Ce corps, qu'il aurait suffi de présenter au peuple pour confondre les apôtres et soulever l'indignation de la multitude contre une imposture publique, qu'est-il devenu? Les princes des prêtres disent que les disciples l'ont enlevé; mais des soldats veillaient autour du sépulcre, toute la nation avait le plus grand intérêt à ne pas être accusée d'avoir crucifié le Messie, et les soldats sont des Juifs. Si les soldats veillaient, dit saint Augustin, comment l'ont-ils souffert? s'ils dormaient, comment ont-ils su ce qu'on leur fait dire?

Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, son corps est entre les mains des apôtres, ou entre les mains des prêtres de la loi. Les prêtres de la loi l'ont-ils entre leurs mains, ils vont le montrer au peuple, et arrêter ainsi le mouvement qui se manifeste dans Jérusalem. Si les apôtres l'ont enlevé, les princes des prêtres, maîtres de toute la force publique, dévoileront l'imposture. Il est impossible aux criminels de cacher longtemps le corps de leurs victimes : le fleuve le rend à ses rives, la trace du sang ne se perd pas; en vain on déchire les membres pour les disperser, ils se retrouvent toujours. Le corps a-t-il été brûlé? Une enquête peut jeter le trouble dans le témoignage des disciples en faisant apparaître les gardes comme témoins; mais cette enquête n'a pas été faite. Juifs, répondez : Où donc est le corps de Jésus de Nazareth, que vous avez crucifié? Ce corps est dans les mains des apôtres, ou dans le ciel. Les apôtres ne se sont pas dérobés aux poursuites; car ils ont paru plus forts que jamais, après l'accusation dont ils étaient l'objet. Les apôtres n'ont donc pas enlevé le corps; ils ne l'ont pas pu, et ils ne l'ont pas voulu, ils auraient par là même glacé leur courage et leur voix.

Hé quoi! persuadés que Jésus-Christ n'était pas ressuscité, avec son corps entre les mains, sans aucun intérêt pour cette vie ni pour l'autre, sans aucune vue humaine, car ils ne pouvaient envisager que la mort et la vengeance divine, ils auraient voulu faire regarder comme un Dieu un imposteur crucifié qui leur avait promis de ressusciter, dont ils ont été obligés de dérober le corps, et ils auraient formé une entreprise aussi insensée, et ils auraient réussi!

Eux si timides quelques jours auparavant, et qui se disputaient les premières places dans le royaume de leur maître, ils brûleraient maintenant d'être pauvres, méprisés, persécutés, flagellés, crucifiés, pour ce Jésus qu'ils ont abandonné au Calvaire!

Avouez-le, si le Calvaire explique leur abattement et leur faiblesse, la résurrection seule peut expliquer leur courage et leur succès. Leur foi et leur intrépidité seraient, sans ce grand miracle, un miracle inexplicable sous l'empire des lois qui régissent le cœur humain.

Comment n'auraient-ils pas été abattus au Calvaire? ils ont vu mourir Jésus-Christ. Comment ne seraient-ils pas les plus intré-

pides des hommes, comment douteraient-ils maintenant du triomphe, après qu'ils ont vu sortir du tombeau le maître du ciel et de la terre, après avoir reçu de lui l'ordre de se présenter aux princes du peuple et aux chefs de la Synagogue?

Ainsi Jésus-Christ a mieux fait que de descendre de la croix, comme le demandaient les Juifs; il est sorti du tombeau, il a communiqué sa puissance à ses apôtres, à des bateliers du lac de Génézareth. Il parle avec eux dans Jérusalem, il paraît, il agit en eux, il guérit avec eux les malades; les miracles de ses apôtres sont ses miracles, et prouvent le miracle de sa résurrection.

Il est donc impossible de comprendre la conduite des apôtres sans la résurrection de Jésus-Christ.

Comment expliquer aussi la conduite des princes des prêtres et des Pharisiens, leur timidité, leur tergiversation, leur faiblesse? Les chefs d'Israël ont condamné Jésus-Christ parce qu'il s'est dit Dieu, Fils de Dieu; ils l'ont crucifié comme blasphémateur, le grand prêtre a déchiré ses vêtements, tout le peuple a demandé son supplice. Pourquoi permettre aux apôtres d'annoncer sa divinité? Pourquoi ne pas condamner les soldats qui, selon eux, se sont endormis, et qui ont manqué à leur premier devoir? pourquoi leur distribuer une somme considérable? pourquoi leur commander le silence? Pourquoi se contenter d'abord de renvoyer des hommes qui disent avoir vu Jésus-Christ ressuscité, des hommes qui, selon eux, ont rompu les sceaux publics, violé la sainteté du sépulcre, des hommes qui accusent toute la nation d'avoir crucifié le Messie, le Fils éternel de Dieu?

Lorsque le grand prêtre, inquiet des progrès de l'Evangile, fait amener les apôtres devant lui, au milieu des anciens du peuple, les apôtres lui disent : *Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus-Christ, que vous avez crucifié.* (*Act.*, IV, 10.) Le pontife, transporté de colère, demande leur mort; mais les anciens du peuple décident comme Gamaliel : *Si cette entreprise vient des hommes, elle tombera d'elle-même; si elle vient de Dieu, on ne saurait l'empêcher.* (*Act.*, V, 59.) Les apôtres sont mis en liberté.

Les princes de Jérusalem ont donc compris que celui qui a ressuscité Lazare a bien pu se ressusciter lui-même. L'effroi des gardes, l'intrépidité des apôtres, parlent assez haut.

Mais, dira-t-on, si la résurrection leur est prouvée, pourquoi ne proclament-ils pas que Jésus-Christ est le Messie? Parce que l'orgueil et l'intérêt leur ferment la bouche, parce que la jalousie, l'ambition, le soin de leur réputation, l'amour du pouvoir, les rendent aveugles.

S'ils reconnaissent la vérité de la résurrection, il faut avouer qu'ils ont mis à mort le Fils de Dieu, celui qu'attendent les Juifs. Le peuple criait : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!* quand Jésus-Christ entrait dans Jérusalem. (*Matth.*, XXI, 9.) Le peuple proclamait le Sauveur; mais les prêtres de la loi et les Pharisiens ont accusé Jésus-Christ d'imposture et de blasphème, ils l'ont crucifié. Si la résurrection de Jésus-Christ est reconnue, les chefs d'Israël ont obscurci la lumière des prophètes, porté la main sur le Christ : juges et bourreaux du Messie, ils ont tout à craindre du peuple qu'ils ont trompé.

Tous les intérêts humains s'opposent donc à l'aveu des Pharisiens, comme ils s'opposaient à la confession des apôtres. Les apôtres avaient à triompher de leurs propres préjugés, de la crainte de la mort. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, tout est contre eux sur la terre et dans le ciel. Or ils ont publié la résurrection sur les places publiques, au milieu de la synagogue; donc ils ont vu Jésus-Christ ressuscité. Les princes des prêtres sont les plus coupables des hommes s'ils laissent les apôtres impunis; ils doivent poursuivre avec ardeur les apôtres qui les accusent d'avoir crucifié le Messie, qu'ils attendaient. Mais si les témoignages prouvent que Jésus-Christ est ressuscité, il faut descendre de leurs chaires et faire place aux apôtres; il faut reconnaître qu'ils ont fait périr le juste, il faut adorer celui qu'ils ont crucifié. Ils hésitent, ils chancellent; donc Jésus-Christ est ressuscité, donc ils sont une preuve de plus que le cœur aveugle l'esprit et que la foi ne peut soumettre une volonté en proie aux passions. Et ne voyons-nous pas les Juifs, encore aujourd'hui, malgré la conversion des gentils, malgré la destruction de Jérusalem, attendre un Messie conquérant et glorieux, comme si la conquête de l'univers n'était pas un triomphe assez beau, une résurrection une gloire assez éclatante; comme si la dispersion d'un peuple tout entier n'était pas une preuve assez manifeste de la divinité de Jésus-Christ?

Voilà donc, mes chers auditeurs, deux faits inexplicables sans la résurrection : la faiblesse des Pharisiens et l'intrépidité des apôtres. C'est ici un changement qui confond toute la raison humaine. Les prêtres juifs, pleins de hardiesse et de confiance avant la mort de Jésus-Christ, devenus après sa mort faibles et timides; les apôtres, tremblants et pusillanimes avant sa mort, devenus forts et intrépides après son supplice. S'il ne s'est rien passé d'extraordinaire depuis la mort de Jésus-Christ, voilà deux faits incompréhensibles. L'histoire n'a plus de base. Tout s'explique, au contraire, tout est clair, si Jésus-Christ est ressuscité. La nation juive tout entière, ceux qui affirment comme ceux qui nient, rendent témoignage à ce miracle.

L'histoire est donc ici élevée à son plus haut degré de certitude morale, et pour douter de la résurrection de Jésus-Christ, il faudrait douter de tous les faits de l'univers. Prêtres de l'ancienne loi, apôtres de la nouvelle alliance, vous êtes pour nous une preuve irrécusable. Votre force et votre faiblesse, votre intrépidité et votre hésitation

sont l'effet du même miracle. Ceux qui attestent et ceux qui contredisent forment un témoignage irrésistible. Et toutes les circonstances que nous venons de retracer ont été publiées dans Jérusalem, écrites par les apôtres ou par leurs disciples, rappelées aux auteurs mêmes de la mort de Jésus-Christ, et pas une seule voix ne s'est élevée pour les contredire. *Aucune de ces choses*, disait saint Paul au roi Agrippa, *ne s'est passée dans un lieu obscur, et vous n'en ignorez aucune.* (*Act.*, XXVI, 26.)

Mais nous avons encore un autre témoignage, le témoignage des gentils, qui vont juger entre les Pharisiens et les apôtres, et prononcer un jugement définitif.

Les événements qui se sont manifestés dans l'univers après la mort de Jésus-Christ ne sont pas moins inexplicables sans le fait de la résurrection que l'intrépidité des apôtres et la faiblesse des Pharisiens.

Les Juifs s'étaient séparés en deux parts : ceux qui avaient reconnu le Messie, et ceux qui avaient refusé de se soumettre à lui ; ceux qui proclamaient sa résurrection, et ceux qui la niaient ou ne voulaient pas l'avouer. Dieu donna plusieurs années aux chefs d'Israël pour reconnaître son Fils, et il punit leur obstination en renversant le temple et la ville, en dispersant les Juifs parmi les autres peuples. Il avait élevé la nation juive au-dessus de toutes les autres tant qu'elle avait porté le Messie dans son sein, il la brisa aux yeux de tous quand elle eut refusé de reconnaître le Messie sorti du tombeau. Alors les Juifs viennent devant les Grecs, les Romains, les Egyptiens, devant tous les peuples de la terre, sous deux noms : les uns gardant le nom de Juifs, au nom de Juda, à qui le Messie avait été promis ; les autres, qui ont reconnu le Christ, sous le nom de Chrétiens. Pierre, Paul et tous les disciples de Jésus-Christ viennent dire dans Rome, dans Athènes, dans Alexandrie : Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Messie attendu par le peuple juif; voyez nos livres, et croyez-en des témoins prêts à mourir pour attester sa résurrection. Les Juifs, restés dans l'endurcissement, répondent : Il est vrai que nous attendons un Messie, que nos livres nous annoncent sa venue et les principales circonstances de sa vie; mais Jésus-Christ n'est pas le Messie, il n'est pas ressuscité.

Jamais plus grand débat ne fut jugé par des hommes.

Il s'agissait, pour l'humanité, condamnée à mourir sans savoir les secrets du tombeau, de s'assurer si un fils de l'homme était mort et ressuscité. Rien n'intéressait plus le genre humain que ce fait de la résurrection d'un de ses enfants, et cet événement était encore plus important si ce fils de l'homme était le Fils de Dieu.

Remarquez bien, mes chers frères, que la mort et la résurrection du Christ étaient toute la religion chrétienne à son origine. *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité,* disait saint Paul, *notre foi est vaine.* (I *Cor.*, XV, 17.)

Tous les peuples, toutes les conditions intervinrent dans ce grand procès. Les sages examinèrent comme les ignorants, les esclaves comme les maîtres, les sujets comme les rois, les faibles comme les forts ; tous entendirent les chrétiens et les Juifs. Vous savez le jugement qui fut rendu : Rome, Athènes, Alexandrie, les villes savantes, se firent chrétiennes comme les cités barbares, et la fête de la Résurrection devint la fête de l'univers.

La nation que Dieu avait fait sortir du sein d'Abraham, pour enfanter le Rédempteur de l'univers, a donc été le spectacle du monde entier et l'objet de sa controverse. Le fils d'Abraham, Jésus-Christ, est-il mort et ressuscité ? Toute la raison humaine a consisté un moment à se décider pour l'une ou l'autre de ces questions. Les témoins étaient les Juifs, les juges étaient les peuples les plus éclairés de l'univers. Et les juges qui ont prononcé pour la résurrection de Jésus-Christ ont été obligés de vaincre tous leurs préjugés et de s'exposer à la mort comme les premiers Juifs convertis. Les païens qui ne se déclaraient pas pour le Christ suivaient le torrent, la coutume; ils n'avaient aucun effort à faire, tandis que tous ceux qui devenaient chrétiens s'exposaient au martyre. Les juges qui ont prononcé que Jésus-Christ était ressuscité ont donc été dans toutes les conditions de la conviction et de la vérité; et de plus, en confessant Jésus-Christ, ils embrassaient une vie héroïque. Aussi le témoignage d'un Juif et le témoignage d'un païen converti prouvent plus en faveur de la résurrection que l'objection tirée de tous ceux qui n'ont pas reconnu le Messie. Pas un Grec, pas un Romain, pas un Egyptien ne se fit Juif, et nous avons encore les livres des philosophes qui se sont faits chrétiens. Tous les arguments qui confirment notre foi se retrouvent dans ces précieux monuments de l'antiquité chrétienne.

Depuis ce grand jugement, le monde a été mis en possession de la foi en Jésus-Christ ressuscité, et l'existence des nations chrétiennes s'élevant sur les ruines des nations idolâtres prouve le débat et le jugement intervenus dans l'univers il y a dix-huit cents ans.

Un homme qui veut aujourd'hui examiner le christianisme doit reprendre les pièces du procès. Il n'a qu'une chose à demander : les faits sont-ils réels? et, la réalité des faits prouvée, il ne lui reste qu'à se jeter aux pieds du Christ et à lui dire comme Thomas : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu.* (*Joan.*, XX, 28.)

Et d'ailleurs la résurrection de l'univers, c'est-à-dire les hommes retrouvant l'unité de Dieu, la raison, la vertu, la liberté; les hommes sortant du tombeau de l'orgueil et des voluptés, est-ce un fait moins surprenant que la résurrection de Jésus-Christ. La résurrection de l'humanité, le monde brisant les liens de l'erreur et du mensonge, est-ce un fait moins étonnant que la résurrection d'un homme ? Etait-il plus difficile de faire trembler la terre, d'effrayer des gardes, de ren-

verser une pierre placée à l'entrée d'un sépulcre, de se ressusciter soi-même, que de détruire Jérusalem, de disperser les Juifs, de convertir l'univers, de changer les temples des idoles en temples du vrai Dieu, et d'opérer tous ces prodiges par des hommes tremblants, ignorants, pusillanimes, devenus des saints, des docteurs et des héros?

Les païens qui ont cru à la résurrection de Jésus-Christ ont été juges entre les chrétiens et les Juifs; mais ils sont aussi des témoins, car ils sont morts pour attester le don des miracles que Jésus-Christ avait fait à ses disciples, et que ses disciples se sont transmis.

Et ici remarquez encore, mes chers auditeurs, le trait principal qui distingue la religion de Jésus-Christ de toutes les religions de la terre. Jésus-Christ n'a pas dit à ses apôtres : Allez, enseignez que je suis un grand homme, un grand philosophe, allez prêcher mes systèmes, mes opinions; mais il a dit : Allez confesser à l'univers ce que vous avez vu, et ses apôtres sont venus déclarer qu'ils avaient vu Jésus-Christ mort et ressuscité. C'est pour attester ce fait qu'ils sont morts. C'est le fait de la résurrection qui a donné autorité à Jésus-Christ sur eux; sans la résurrection ils n'auraient rien appris à l'univers.

Je ne sais qu'une chose, disait saint Paul, *le Christ ressuscité*. (*I Cor.*, II, 2.) *Vous avez mis à mort l'auteur de la vie*, dit saint Pierre aux Juifs, *Dieu l'a ressuscité, nous en sommes les témoins*. (*Act.*, II, 32.) Tous les apôtres, selon les *Actes*, rendaient témoignage de la résurrection de Jésus-Christ. Ce ne sont pas ici des hommes qui meurent pour une opinion, pour fonder l'autorité d'un chef d'école qui les a trompés ou séduits par l'ascendant de son génie, ce sont des hommes simples et vrais qui meurent pour attester le fait le plus étonnant sans doute, mais le plus simple à constater, la résurrection d'un homme mort sur la croix et enseveli dans un tombeau : ce sont des témoins, c'est-à-dire des martyrs, qui meurent pour certifier ce qu'ils ont vu, et qui scellent de leur sang leur témoignage. Ils ont vu des miracles, et ils en font, et ils créent aussi d'autres témoins de la résurrection qui meurent comme eux.

Disons-le donc hautement à la face de l'univers : le Christ est ressuscité, tout est fini : *Resurrexit Christus, absoluta res est.* Tout est fini; les apôtres n'ont pu être trompés et n'ont pas voulu tromper, les chefs d'Israël n'ont pas osé poursuivre les gardes ni les apôtres, les huit mille Juifs qui se sont convertis à la première prédication des apôtres ont examiné le fait de la résurrection quand Jérusalem était encore remplie des récits de tous les témoins; aucun Juif, aucun païen ne les a contredits, personne ne s'est fait chrétien sans le croire. Tout est fini, parce que le monde est changé, et l'accomplissement des prophéties est un miracle qui, continué jusqu'à nous, dispense maintenant de tous les autres.

Jésus-Christ est vraiment ressuscité, *surrexit vere*. Le témoignage des apôtres, l'hésitation des prêtres de la loi, la loi de Dieu parlant par les événements et par les miracles, le jugement des peuples, tout nous dit: Il est ressuscité. La religion chrétienne est établie sur un fait aussi éclatant que le soleil. Le jour du sabbat changé par des Juifs et remplacé par le dimanche en mémoire de la résurrection, et le jour de Pâques, célébré par des Juifs convertis, et ensuite par les gentils depuis dix-huit cents ans, est encore une preuve de ce grand miracle. Voilà sur quels fondements est établi ce fait de la résurrection qui explique tout, fait sans lequel tout serait inexplicable. Depuis dix-huit cents ans, la résurrection, *la foi par excellence des chrétiens*, comme parle saint Augustin, n'a cessé d'être invoquée, et aucune objection n'a pu l'ébranler. On s'est agité en vain autour de cette pierre, base de l'édifice; tous les efforts contraires n'ont servi qu'à mieux l'affermir. L'univers raconte la gloire de Dieu, et l'histoire des nations, la gloire du Christ; et si, au milieu des splendeurs du soleil, parmi les merveilles de la création, il n'y avait pas des athées, pourrions-nous, après tant de prodiges et de témoignages, comprendre qu'il y ait encore des Juifs?

Comment s'étonner que, suivant la prédiction d'Isaïe (XI, 10), le tombeau de Jésus-Christ soit le seul tombeau glorieux de l'univers? Admirable destinée de Jésus-Christ! le livre qui annonce sa venue est conservé par les Juifs, qui le nient; son tombeau est protégé par les Mahométans, qui l'ont combattu; sa parole est transmise par tous les chrétiens, qui reconnaissent l'Ecriture; sa parole, son corps adorable et son divin esprit sont gardés par les catholiques, les dépositaires de la foi, et tous les peuples sont les enfants d'Abraham, leur père selon la chair ou selon l'esprit

Jésus-Christ est donc vraiment Dieu, puisqu'il s'est ressuscité lui-même; il est vraiment homme, puisqu'il a été ressuscité. Voyons maintenant comment, chef de l'humanité, il nous ressuscitera tous au dernier jour.

DEUXIÈME PARTIE.

Ne craignez pas, disait l'ange aux saintes femmes (*Marc.*, XVI, 6) : « *Nolite expavescere;* enfants de la résurrection, ne craignez plus la mort, la mort est le commencement de la vie éternelle. La mort est le réveil; il sort aujourd'hui du sépulcre une voix qui rassure toute l'humanité.

L'homme est immortel dans son âme et dans son corps. La résurrection de Jésus-Christ nous révèle notre destinée future. Ce n'est pas seulement notre âme qui est immortelle, mais notre corps aussi reparaîtra au dernier jour devant le Dieu qui l'a créé. Nous pouvons répéter maintenant la parole de l'ange à tous ceux qui pleurent sur un tombeau : *Pourquoi cherchez-vous dans la mort ce qui est dans la vie?* « *Quid quæritis viventem cum mortuis?* » (*Luc.*, XXIV, 5.)

Ce grand fait de la résurrection a été la bonne nouvelle pour l'univers.

Chez les païens, les philosophes disputaient sur l'immortalité de l'âme. Epicure disait : Rien après la mort. Sénèque répétait : Tout finit avec la mort, la mort elle-même. Les disciples de Pythagore proclamaient l'immortalité de l'âme; mais ils ajoutaient qu'elle passait, aussitôt après la mort, dans des corps qui n'étaieut pas même des corps humains. Aristote admettait la dissolution de la substance de l'âme. Chez les Juifs, une secte entière, les Sadducéens, niait la résurrection des corps.

Sans doute les prophètes juifs disaient que les justes se réveilleraient pour la gloire, et les méchants pour l'opprobre, et les livres saints annonçaient cet avenir. Les poëtes disaient que la cendre et les ossements des morts reprendraient la vie; mais qu'il y avait loin de ces promesses et de ces menaces à ce que nous entendons répéter tout à coup par des milliers de voix au milieu d'une des plus grandes villes de l'univers : Un homme est ressuscité, il a été mis dans le sépulcre, il en est sorti! Un fils d'Adam est passé, par sa propre vertu, du tombeau à la vie, de la mort à la gloire. A Jésus-Christ, dit Tertullien, était réservé de lever les voiles, de fixer les incertitudes, d'achever les connaissances imparfaites, de réaliser les figures, enfin de prouver la résurrection des morts non-seulement par lui-même, mais en lui-même.

Parmi les peuples les plus civilisés de la terre, chez les Grecs, les Egyptiens, les Romains, la résurrection des corps était si peu admise que, lorsque saint Paul, dans Athènes, au milieu de l'Aréopage, parla de ce dogme, on lui dit : *Nous vous entendrons une autre fois.* (*Act.*, XVII, 32.) Et les sages de la Grèce disparurent de l'assemblée les uns après les autres.

Imaginez l'étonnement du monde incertain sur l'immortalité des âmes et la résurrection des corps, quand il entendit des hommes faibles et timides dire et mourir pour l'attester : Un homme est mort dans la Judée, il est ressuscité, et nous l'avons vu après sa résurrection; nous l'avons vu de nos yeux, nous avons entendu sa voix, nous l'avons touché de nos mains, et, pendant quarante jours, il n'a cessé de paraître devant nous.

Quelle nouvelle pour les Juifs, qui avaient crucifié l'Homme-Dieu, pour les Grecs et les Romains, ennemis des Juifs et si peu préparés à croire à la résurrection des corps! Aussi depuis ce jour l'Eglise répète ces mots du Symbole : *Je crois à la résurrection de la chair et à la vie éternelle.*

Sans doute, avant la résurrection de Jésus-Christ, on établissait, par la philosophie, par les lumières naturelles, que l'âme, étant un être simple, ne subit pas la décomposition du corps et lui survit nécessairement. L'âme pense, l'âme reçoit d'elle-même le mouvement; elle est indivisible, disaient les philosophes, et le corps, substance divisible, étendue, reçoit le mouvement de tout ce qui l'environne. L'âme et le corps sont donc parfaitement distincts, et l'âme ne suit pas nécessairement la destinée du corps. L'homme désire vivre toujours. Comment donc Dieu pourrait-il ne pas vouloir satisfaire un sentiment qu'il inspire, et pourquoi chercherait-il à tourmenter l'homme par une pensée stérile d'immortalité? Si tout est matière, pourquoi le désir du bonheur qui est en nous? Dieu aurait fait un sentiment qui ne s'applique à rien, un repos inquiet, une espérance vide de bonheur. Pourquoi le remords, pourquoi la conscience, si l'âme n'est pas immortelle, s'il n'existe pas un Dieu vengeur? pourquoi une distinction entre le vice et la vertu? pourquoi la vénération pour les tombeaux? Pourquoi dans tous les temps cet effroi des apparitions, si les hommes ne croyaient pas que ceux qui ne sont plus peuvent nous révéler le terrible secret de l'avenir? Voilà sans doute des raisonnements difficiles à combattre, car il faudrait montrer un décret de Dieu portant que les âmes seront anéanties, pour ne pas croire à leur immortalité! Mais qu'il y a loin de ces froids arguments au fait éclatant de la résurrection de Jésus-Christ! Celui que nous avons vu mort et ressuscité, disent les apôtres, nous a envoyés chez les nations et nous a donné le pouvoir d'enseigner l'univers. Voilà un appui bien autrement solide pour notre foi que les arguments philosophiques balbutiés dans les écoles avant Jésus-Christ et que je rappelais tout à l'heure.

Rien de plus facile sans doute que de répondre à cette objection tant répétée : Comment Dieu pourra-t-il réunir les atomes des corps réduits en poudre depuis tant de siècles, et dispersés dans toutes les parties de l'univers? Tertullien disait déjà, il y a seize siècles : Homme, explique-moi comment tu es, et je te dirai comment tu seras. Celui qui a fait toutes les parcelles du corps humain saura bien les rassembler; celui qui a créé le corps de l'homme saura bien le ressusciter. Il y a plus de puissance à produire qu'à réparer, à donner l'être qu'à le rendre. Le rétablissement de la chair est plus facile que sa création. Rien dans la nature ne peut être anéanti. Il n'est pas une partie de matière qui périsse; notre corps ne peut avoir été créé pour disparaître à jamais; l'âme et le corps, unis dans le travail, ne seront séparés ni dans le châtiment ni dans la récompense. Il faut croire, dit encore Tertullien, à un jugement plein et absolu. Or la plénitude et la perfection de Dieu ne peuvent se réaliser à moins que l'homme ne se représente tout entier, et l'homme tout entier se composant de l'union des deux substances, il faut que l'homme comparaisse dans l'une et dans l'autre, pour être jugé tout entier, parce qu'il n'a pu vivre que tout entier. Tel il a vécu, tel il doit être jugé; il doit être jugé sur la manière dont il a vécu. La vie est la cause du jugement. Elle doit être examinée dans

autant de substances qu'il y en a eu pour concourir à la vie, ou bien brisez dans le gouvernement de la vie le lien qui unit l'âme à la chair, pour oser le briser ensuite dans la rémunération de la vie. D'ailleurs les pensées ne peuvent pas se séparer de la communauté de la chair. La faculté qui préside aux sens a son siége dans le cerveau. La chair est le siége des pensées de l'âme. Si l'âme médite quelque dessein, il se reflète sur le visage. N'est-ce pas par le ministère de la chair que l'âme jouit des dons de la nature, des richesses de l'univers? C'est par la chair qu'elle est pourvue de l'appareil des sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher; c'est par elle qu'elle est armée d'une puissance divine, capable de tout opérer par la parole et même par le langage muet du geste et du regard. La chair est le véhicule des arts. La parole assurément est un des organes de la chair. Toute la vie de l'âme est si bien la vie de la chair que ne plus vivre n'est pas autre chose pour l'âme que sa séparation d'avec la chair. Si tout est soumis à l'âme par l'entremise de la chair, tout est soumis également à la chair. L'instrument doit donc être associé à la jouissance. La chair, par le ministère qu'elle prête à l'âme, est donc sa compagne et sa cohéritière. Cohéritière des biens temporels, pourquoi donc pas des biens éternels?

Tout cela sans doute s'établit par le raisonnement, tout cela peut se prouver. Mais qu'il y a loin de ces arguments à cette parole des apôtres : Nous avons vu Jésus-Christ attaché à une croix, et nous l'avons vu ressuscité, et il nous a dit : *Celui qui croit en moi vivra après sa mort !* (*Joan.*, XI, 25.) Il faut donc le reconnaître, la mort a trouvé dans le Christ le principe même de la vie, le Verbe divin, et la mort a été vaincue.

On pourrait répéter encore avec un Père de l'Eglise : Voyez le langage de la nature. Le jour fait place à la nuit, les rayons des étoiles disparaissent, la nuit revient, la lune répare son disque. L'hiver, le printemps, l'été, l'automne, se succèdent continuellement. Les arbres reprennent leur parure après avoir été dépouillés, les fleurs reparaissent avec leurs couleurs, les champs se couvrent une seconde fois de verdure, les semences consumées dans le sein de la terre se relèvent, et ne se relèvent qu'après avoir été consumées. Ainsi la sagesse divine nous dérobe nos biens pour nous les rendre; elle les détruit pour les renouveler. Rien de ce que nous perdons qui ne revienne un jour. Tout recommence après avoir cessé, tout ne finit que pour renaître. Qu'est-ce donc que cette perpétuelle révolution de la nature? Un témoignage de la résurrection des morts. Voilà sans doute des images ravissantes, des raisonnements pleins de justesse. Mais qu'est-ce que tout cela, en comparaison de la résurrection du Verbe incarné?

Jésus-Christ est ressuscité. L'homme déchu est régénéré, le lien entre Dieu et l'homme est rétabli. La base de la religion, c'est un tombeau, mais un tombeau ouvert, un tombeau vide, le tombeau de l'Homme-Dieu.

Hommes, réjouissez-vous en toute assurance, il vous est né d'Adam et de Dieu un frère qui est mort et ressuscité. L'Evangile, c'est la nouvelle de la résurrection. Mères, vous retrouverez le fils que vous avez perdu; amis, vous reverrez les amis que vous regrettez; justes, vous recevrez la récompense qui vous appartient. Vous tous exilés dans cette vie, vous êtes immortels. Le présent n'est donc pas notre unique bien, notre âme n'est pas un feu qui s'évapore, nos vertus et nos vices n'iront pas se perdre dans le néant. Saints transports de l'amour divin, vous n'êtes pas une illusion! Immortalité, instinct céleste, source de lumière et de nobles sentiments, voix du cœur, horreur du néant, vous ne serez pas trompés! Espérance, fille de la foi, mère de l'amour, vous serez couronnée dans le ciel. Nous ne mourrons pas tout entiers, nous vivrons, nous ne mourrons pas à jamais. *Le Seigneur est vraiment ressuscité, et nous, nous ressusciterons tous : « Dominus surrexit vere, et nos omnes resurgemus. »* (I *Cor.*, XVI, 20.) Ces paroles si touchantes, qui, depuis dix-huit cents ans, ont consolé tous ceux qui ont gémi sur la terre, qui ont essuyé toutes les larmes de l'humanité, qui ont guéri toutes des blessures de l'âme, sont garanties par le fait le plus éclatant, la résurrection de Jésus-Christ.

Mais comment ressusciterons-nous? Quelles seront les prérogatives de notre corps ressuscité? Les prérogatives mêmes du corps de Jésus-Christ sorti du tombeau. Oui, nous ressusciterons comme le Christ est ressuscité, c'est-à-dire que nos âmes seront unies à un corps spirituel et glorieux. Voyez l'âme du Sauveur ranimant son corps; elle le vivifie. Ce corps a ce que les théologiens appellent les qualités d'un corps spirituel et glorieux : la subtilité, l'agilité, l'impassibilité, la clarté; il passe à travers le sépulcre, il entre au milieu des apôtres, les portes fermées, il va tantôt vers les saintes femmes, tantôt sur le lac de Génézareth, il se transporte d'un lieu à un autre avec une rapidité étonnante. Vous le voyez s'élever jusqu'au ciel devant les apôtres; ce corps revêtu de gloire a la condition et la nature des esprits. Chrétiens, toutes les qualités surnaturelles du corps de Jésus-Christ seront les vôtres.

L'âme de Notre-Seigneur est unie, ainsi que son corps, à la Divinité. *Mon Père*, disait Jésus-Christ, au moment de la Cène, dans ce sublime entretien le Testament de son amour, *mon Père, donnez-moi la gloire, donnez à mon humanité la gloire que j'ai eue éternellement dans votre sein : « Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate quam habui, priusquam mundus esset, apud te. »* (*Joan.*, XVII, 5.) Qu'avons nous entendu, mes frères? quoi! Jésus-Christ, le Verbe de Dieu, demande à son Père de donner à son corps et à son âme la gloire dont il jouissait

lui-même comme Dieu dans le sein de la nature divine! Il prie par son humanité, car il n'avait rien à demander par sa divinité, dit saint Cyrille. Il demande pour son corps la gloire qu'il avait comme Dieu avant tous les siècles : *Gloriam ergo suam quam semper habuit ut Deus, ut homo petit.* Le Fils de Dieu fait chair, dit saint Hilaire, priait pour que sa chair fût ce qu'était le Verbe : *Filius Dei caro factus orabat ut ei caro inciperet esse quod Verbum.* Ainsi l'humanité déifiée, voilà l'état de Jésus-Christ dans le ciel, et, comme nous sommes ses membres, voilà la gloire qui nous est réservée. Nous aurons un corps spirituel et une âme unie à la Divinité. Que dis-je! un corps, une âme divinisés? Jésus-Christ est dans la gloire de son Père; nous ses cohéritiers, ses frères, nous serons donc associés, dans notre âme et dans notre corps, à la gloire incréée, à la gloire incompréhensible de la Trinité. Nous serons les membres du Christ, c'est-à-dire les membres de l'humanité devenue Dieu.

Nous avons maintenant le corps de mort qu'Adam nous a transmis, ce corps tel que le péché l'a fait, sujet aux maladies, aux infirmités, à la corruption, à la mort. Jésus-Christ, en prenant notre nature, l'a changée; il crée ses fils pour la gloire, Adam les a engendrés pour la mort. *Le corps*, dit saint Paul, *est semé dans la corruption, il ressuscitera incorruptible; il est semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire; il est semé dans la faiblesse, il ressuscitera dans la force* (I *Cor.*, XV, 42, 43.) Le corps, dit Tertullien, ressuscitera comme le grain de blé ressuscite; ce qui s'élève sur le corps du grain y est ajouté. On sème le grain sans son épi, sans la beauté de sa tige. Semée aussi, la chair germera de nouveau; la même, quoique plus parfaite; semblable, quoique sous une autre forme, elle recevra de Dieu la beauté dont il voudra la revêtir suivant ses mérites. Nous serons changés, mais non détruits : la destruction perd, le changement transforme. Et voyez comme ici-bas l'homme, restant toujours substantiellement le même, change cependant, à plusieurs reprises, d'extérieur, de formes, de situation, de mérite, d'âge, de goût, d'affaires, d'industrie, de biens, de lois, de mœurs; et cela, sans rien perdre de l'homme, sans devenir tellement un autre qu'il ne soit plus le même. La transfiguration et le changement ne sont donc pas la destruction de la substance. Les organes qui ont servi aux fonctions passagères seront-ils conservés dans la transformation? Mais tous ont deux fonctions, l'une passagère, l'autre éternelle. Sans doute la bouche sert pour manger, mais elle sert pour parler. Les dents ne servent pas seulement à broyer les aliments, mais à articuler les mots.

Cette vie céleste que nous posséderons un jour, nous en avons le germe ici-bas. Dieu a déposé dans ses sacrements la vertu par laquelle il a ressuscité Jésus-Christ. Le corps de Jésus-Christ, dans la communion, est le germe de la vie éternelle. Voilà pourquoi l'Église a établi une loi qui ordonne à tout chrétien de se nourrir de l'aliment céleste au moins une fois l'année, parce que la chair de Jésus-Christ opère la résurrection glorieuse de la nôtre. C'est ainsi que nous sommes devenus les membres du Christ; c'est ainsi que nous sommes véritablement régénérés; c'est ainsi que nous pouvons dire comme saint Paul : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi!* (*Galat.*, II. 20.)

Oui, mes frères, nous en sommes assurés, nous en avons pour gage le corps de Jésus-Christ dans la communion, nous ressusciterons avec notre corps et notre âme. Angoisses de la mort, nuit du sépulcre, ténèbres épaisses, pourriture, vers, solitude du tombeau, ossements épars, adieux déchirants, craintes, alarmes, vous êtes les images du péché qui nous sépare de Dieu; vous disparaîtrez à jamais quand le péché sera détruit sur la terre. L'ange du jugement criera : *Morts, levez-vous!* Les sépulcres s'ouvriront, le genre humain sortira du tombeau comme Jésus-Christ en est sorti. La mort sera absorbée par la vie; mais n'oublions pas ces paroles de saint Paul : *Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés.* (I *Cor.*, XV, 51.)

Hélas! que signifie cette parole? Que ceux qui n'auront pas reçu le corps de Jésus-Christ, la greffe d'immortalité, conserveront le corps transmis par Adam; et ce corps, comme le sauvageon, qui ne porte que des fruits amers, sera coupé et jeté au feu. Ceux-là resteront dans leur corruption originelle, ils garderont le corps de péché, et les justes, resplendissants de la beauté de Dieu même, iront s'asseoir à côté de lui.

Nos âmes meurent par le péché, elles ressuscitent par la grâce. Le corps meurt quand il perd son âme, l'esprit meurt quand il perd son Dieu. Jésus-Christ détruit d'abord le péché qui a produit la mort; plus tard il détruira la mort. *Novissima mors destruetur.* (*Ibid.*, 26.) Celui-là ressuscitera véritablement dans son corps qui ressuscite maintenant dans son esprit. Avant de faire entendre la parole qui réveillera les morts, Jésus-Christ adresse aux pécheurs la parole qui les appelle à la pénitence. La résurrection de nos âmes ici-bas peut seule rendre un jour la résurrection de nos corps glorieuse. Voilà le dogme qui a sauvé le monde.

Il s'est fait, au milieu de la corruption et des ténèbres du paganisme, une résurrection étonnante des hommes. L'univers a pu contempler des esprits immortels devenus par vertu purs comme les anges, des cœurs où le Ciel habite, des anges terrestres, ou plutôt des hommes célestes, comme parle saint Bernard, des hommes qui ont vaincu le péché, le monde et l'enfer.

Vous à qui j'annonce aujourd'hui la résurrection du Sauveur, si la mort vous sépare d'une mère, d'un père, d'un frère, d'un époux, d'une épouse, d'un enfant, d'un ami, ne pleurez pas comme ceux qui n'ont pas d'espérance; il suffisait à Jacob de savoir

que Joseph vivait encore. Jésus-Christ, par sa Passion, a montré tout ce que nous devons souffrir sur la terre; par la résurrection, tout ce que nous devons espérer dans le ciel. Laissons s'écouler devant nous le torrent des générations et la figure du monde s'évanouir; notre attente, c'est le Seigneur ressuscité. Dépouillons-nous de l'amour des choses qui passent, vivons de la vie divine, vivons de Jésus-Christ dans la communion; prions ce Roi vainqueur de la mort de nous faire miséricorde. Comment douter maintenant que celui qui s'est ressuscité lui-même puisse multiplier son corps comme il a multiplié les pains au désert ? La foi en la résurrection a établi la foi en la présence réelle. Revêtons-nous du corps du Christ, dépouillons-nous du vieux levain, afin que nous soyons une pâte nouvelle. Célébrons la Pâque avec les azymes de la sincérité et de la vérité. Embrassons les vertus dont Jésus-Christ nous a donné le modèle. Jésus-Christ ne retournera plus dans le tombeau, ne retournons plus dans la mort du péché. C'est ainsi que nous accomplirons notre résurrection spirituelle; c'est ainsi que, morts à la volupté et à l'orgueil, les deux grandes plaies du corps et de l'esprit, nous ressusciterons à la grâce dans le temps, à la gloire dans l'éternité. Ainsi soit-il.

SERMON XIV.

SUR L'ÉGLISE.

Prononcé le dimanche de Quasimodo.

Pax vobis. Sicut misit me Pater et ego mitto vos : accipite Spiritum sanctum. (*Joan.*, XX, 21.)

La paix soit avec vous. Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie : recevez le Saint-Esprit.

Jésus-Christ donne à ses apôtres la mission qu'il tient de son Père, et il les envoie dans l'univers pour étendre le culte en esprit et en vérité qu'il vient de fonder au prix de son sang; il leur donne la paix, et bientôt après il leur confère le droit de remettre les péchés, comme il leur avait donné le pouvoir de consacrer le pain et le vin au moment où il institua l'Eucharistie. Ainsi l'Eglise est fondée et reçoit de son divin maître la mission, la paix et le Saint-Esprit.

Mais cette paix que Jésus-Christ promet à ses apôtres doit-elle les préserver de tout combat, de toute épreuve, de toute affliction ? Non, sans doute. Un ancien avait dit qu'il n'y avait pas de plus beau spectacle que celui d'un homme de bien luttant contre l'infortune. L'Eglise, société des intelligences et des cœurs unis à Dieu et gouvernés par lui, foulée aux pieds de ses persécuteurs, empruntant sa grandeur de ses opprobres mêmes, sans tache et sans ride, comme parle l'Apôtre, battue par les orages, plus forte au milieu des tempêtes, régénérant l'univers, abolissant l'esclavage, réformant les lois païennes, détruisant toutes les erreurs, l'Eglise, toujours sortant de l'abîme où ses ennemis croient l'avoir engloutie, l'Eglise est le spectacle de Dieu, des hommes et des anges.

Et pourquoi cette société s'est-elle établie et se propage-t-elle tous les jours dans le monde ? Parce qu'elle a en elle les principes de vie et de durée, la vérité et l'amour. Aussi a-t-elle été invincible contre les Juifs et les empereurs, contre les barbares, les hérétiques et les philosophes; aussi triomphera-t-elle de ses nouveaux ennemis, et traversera-t-elle tous les siècles pour aller achever dans le ciel la glorieuse carrière commencée par elle ici-bas.

Nous allons la voir aujourd'hui pure, comme son divin maître, au milieu de tous les désordres, maintenant la vérité, malgré toutes les erreurs, et près de conquérir le monde en dépit de tous les efforts de l'enfer et par ces efforts mêmes.

Au milieu de tant de prodiges de la puissance divine, comment ne pas répéter, comme Balaam dans le désert, à l'aspect des tentes de Jacob et des pavillons d'Israël : *Quam pulchra tabernacula tua, Jacob! quam pulchra tentoria tua, ô Israel!* « *Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob! que vos tentes sont belles, ô Israël!* » (*Num.*, XXIV, 5.) Israël est sorti de la terre de servitude; il a traversé la mer Rouge, dressé ses tentes au milieu des peuples ennemis; il a reçu la loi de Dieu, recueilli la manne du ciel; il a été abreuvé d'une eau miraculeuse, parce qu'il est la figure de l'Eglise, qui a rompu aussi les chaînes de l'esclavage, et qui, régénérée dans le sang de l'Agneau, nourrie d'aliments célestes, se désaltère aux sources de la vérité et marche, dans un ordre admirable, vers la céleste patrie avec l'arche d'alliance au milieu d'elle.

L'établissement et la propagation de l'Eglise jusqu'à nos jours, ses destinées passées, ses destinées futures, voilà le sujet dont nous venons vous entretenir et le partage de ce discours.

Esprit-Saint, qui êtes descendu du ciel après le Verbe incarné, apportant aux hommes la paix et l'amour, afin de transporter dans le ciel toute l'humanité unie à Jésus-Christ, répandez sur moi vos clartés célestes; je vous le demande par l'intercession de Marie.

Ave, Maria.

PREMIÈRE PARTIE.

L'existence de l'Eglise n'est pas seulement nécessaire à la conservation de la vérité. Considérée comme l'assemblée perpétuelle des fidèles, elle résout tous ces problèmes de solidarité complète et de perfectibilité indéfinie dont quelques philosophes modernes ont fait le système humanitaire.

Ces philosophes nous disent : « Tous les hommes placés successivement sur la terre forment ce que l'on appelle l'humanité, et chaque homme est une partie de cet ensemble qui comprend tous les temps et tous les lieux. Nous sommes plus instruits que ceux qui nous ont précédés, nous léguerons notre science à ceux qui doivent nous suivre, et nos descendants transmettront à leur tour ce qu'ils auront appris à leur

postérité. Notre vie, notre intelligence viennent de l'humanité et vont se perdre dans l'humanité. » Mais, si nous allons tous nous perdre dans ce néant humanitaire, qu'importe à ceux qui sont morts le perfectionnement de notre intelligence? que nous importe le progrès de ceux qui nous succéderont quand nous ne serons plus? Il y a dans ce système une véritable déception, et l'homme n'y trouve aucun motif pour le dévouement et pour le sacrifice. L'humanité des philosophes modernes est donc un mot vague et vide de sens, puisque dans leur système l'humanité n'a pas de lien commun.

Mais où est-il véritablement ce lien de l'humanité?

Ce lien qui unit, qui rapproche tout, qui ne forme de tous les peuples qu'un seul peuple, de toutes les familles qu'une seule famille, de tous les hommes qu'un seul homme, c'est l'Eglise; l'Eglise, le lien de l'humanité régénérée en Dieu.

Les hommes ont, grâce à l'Eglise, une unité, une solidarité réelles; l'Eglise leur offre un trésor dans lequel ils mettent en commun leurs mérites, leurs prières, leur dévouement, leurs sacrifices. Ainsi rien n'est perdu pour chacun de nous; tout le bien qui s'opère, dans la suite des âges, en vertu de nos bons exemples ou de nos œuvres, nous sera compté au jour de la récompense. Tout ce qui constitue l'homme subsiste donc, grâce à l'Eglise, tandis que dans les vaines idées de la philosophie moderne l'homme ne rencontre que l'égoïsme d'abord et le néant ensuite.

Si je ne me souviens pas, disait Tertullien que c'est moi qui ai mérité, comment célébrerai-je la gloire de Dieu? Comment chanterai-je le cantique nouveau si j'ignore que c'est à moi de lui rendre grâces? Où était dans ceux qui m'ont précédé le sentiment de ce qu'ils ont fait pour moi? Où est en moi la conscience de ce que j'aurai fait pour ceux qui me suivront? Les véritables humanitaires, pour parler le langage moderne, ce sont donc les chrétiens qui montrent tous les hommes pouvant s'aider et s'unir, et tous les événements concourant à l'enfantement de l'Eglise; l'Eglise, le salut de l'humanité, le lien d'unité du genre humain en Dieu, qui seul juge tous les hommes, qui seul les punit et les récompense. Ainsi tous les philosophes qui opposent des systèmes au christianisme cherchent ce que nous possédons, et rêvent nos réalités. Voyons, en effet, comme l'Eglise est le centre où tous les événements de l'univers viennent aboutir.

L'Eglise, la société des enfants de Dieu, a commencé avec les premiers jours du monde, et son établissement sur la terre a été le but de toutes les pensées divines. Avant comme après la croix tout se rapporte à cette société dépositaire du culte de Dieu et du salut des hommes. Rien n'était plus digne de Dieu, dit le grand évêque de Meaux, que d'avoir choisi un peuple qui fût un exemple palpable de sa providence.

Le déluge punit les hommes de l'abandon de la loi naturelle. Noé, préservé des eaux, répare le genre humain et rétablit le culte de Dieu. Dieu appelle Abraham dans la terre de Chanaan pour sauver la religion patriarcale, qui se perdait au milieu de l'idolâtrie. Les Egyptiens sont frappés de mille plaies, les Chananéens exterminés, afin que le peuple qui croit aux trois grands dogmes du genre humain, l'existence de Dieu, la chute et la rédemption, soit établi, aux yeux de l'univers, sur la montagne de Sion. Les rois voisins d'Israël ne triomphent des Juifs, les rois d'Assyrie ne les arrachent à la terre promise et ne les emmènent en captivité, que pour les punir de leur oubli de Dieu. Ainsi la politique des Etats est toujours subordonnée à l'empire que Dieu doit exercer sur les âmes. Cyrus est nommé par Isaïe (XLV, 1 seqq.) deux cents ans avant sa naissance parce qu'il délivrera le peuple Juif de sa captivité, et rétablira le seul temple où Dieu fût adoré, le temple où le Messie devait entrer. Et toi, jeune conquérant, qui, sorti plus tard de la Macédoine, as pénétré jusque dans l'Inde, toi qui touches à peine la terre et devant qui la terre garde le silence, que préparent ton orgueil et tes conquêtes? Pour toi un tombeau, et pour l'Eglise la monarchie spirituelle du monde. Où vont encore une fois les tribus exilées? Elles se répandent dans toutes les contrées de l'aurore; elles vont, leurs livres à la main, présenter aux nations les titres du grand Pontife promis à l'univers; elles vont propager les prédictions annonçant que l'Eglise remplacera la Synagogue. Aussi, quand les Romains entrèrent dans la Judée, les Juifs étaient partout les témoins de la promesse, les prophètes de l'Eglise qui devait renverser les idoles et répandre partout le culte du vrai Dieu. Pourquoi l'aigle romaine promène-t-elle en Orient et en Occident son vol victorieux? Afin de soumettre plus tard à l'Eglise les nations que Rome a domptées. Fiers Romains, vous avez vaincu pour que l'Eglise étendît au loin les bornes de l'empire du Christ, ce royaume spirituel prédit par le prophète, royaume qui devait remplacer l'empire des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, et ne jamais finir!

Tout préparait donc cette société destinée à rassembler les membres de l'humanité régénérée par Jésus-Christ, cette société, qui est aussi le peuple de Dieu, gouvernée visiblement par lui, toujours conduite d'en haut comme autrefois Israël au désert.

Suivez-moi, chers auditeurs, et vous verrez les Juifs, les Romains, les hérétiques, les barbares, servant tous à l'établissement et à la propagation de l'Eglise, et par leur destruction, assurant successivement son triomphe.

Née sur la croix, l'Eglise est persécutée dès sa naissance. Les Juifs qui ont conduit le Sauveur à la mort ne cessent de poursuivre ses disciples, et, même après la ruine de Jérusalem, leurs mains, qui ont dressé

la croix sur le Calvaire, élèvent ce cirque immense où les chrétiens sont livrés aux lions. Mais jamais l'Eglise ne brilla d'un éclat plus pur. Le récit de ce qui se passait parmi les premiers Juifs convertis semble l'histoire d'une apparition d'anges sur la terre. Bientôt après, la lumière méconnue à Jérusalem est transportée à Rome. Cette société, qui avait révélé aux Juifs toutes les vertus du ciel, va s'établir sur les collines de la ville éternelle et manifester aux païens le même spectacle. Aussitôt l'idolâtrie s'effraye comme la Synagogue; la volupté païenne tremble comme l'orgueil pharisaïque. La persécution commence. Un empereur, dont le nom est devenu le symbole du crime, fait enduire les corps des chrétiens de matières inflammables, et s'en sert, au rapport de Tacite, comme de flambeaux allumés pour éclairer ses jardins. La vengeance du ciel ne se fit pas attendre, et bientôt après il fut obligé de tourner ses mains homicides contre lui-même.

Les chrétiens mouraient pour leur foi, et leur sang était une semence féconde. L'Eglise s'étendait en Orient et en Occident, jusque dans l'Inde et chez les Scythes, dissipant les ténèbres de l'erreur et détruisant la corruption païenne. Les nations accouraient aux pieds de la croix. La punition des Juifs, la ruine de Jérusalem, annoncées par Jésus-Christ d'abord, et plus tard par saint Pierre, fortifiaient la prédication des chrétiens. Le paganisme comprend qu'il y va de son existence, et les prêtres des idoles s'unissent partout pour arrêter par des supplices inouïs les progrès toujours croissants des chrétiens. Dix persécutions s'allument sous dix empereurs. Mais l'Eglise, par sa force et par sa patience, était appelée à manifester tout ce qu'il y a de divin dans l'homme, et son héroïsme, miracle plus étonnant que tous ses miracles, convertit le monde païen. Les Juifs et les gentils, qui se détestaient et se méprisaient, entraient dans la même religion, les maîtres regardaient les esclaves comme leurs égaux ; les idées, les mœurs, les habitudes, tout fut changé. L'amour de Dieu et le désir du ciel devinrent le principe de toutes les vertus et remplacèrent la vaine gloire et l'orgueil. A côté des empereurs, la honte de l'humanité, les pontifes successeurs de Pierre donnèrent l'exemple de toutes les vertus. L'histoire de tous les premiers papes est l'histoire d'une suite de saints et de héros. Aussi le monde était déjà chrétien, et les maîtres du monde ne s'en apercevaient pas. Dioclétien fit un dernier effort ; il ordonna de persécuter les chrétiens plus violemment que jamais. On rechercha les Livres sacrés avec des soins extraordinaires pour en abolir la mémoire. Il nous reste un monument du délire et de l'aveuglement de la puissance de cette époque. On éleva pour Dioclétien des colonnes, afin de le remercier d'avoir détruit ce que ses flatteurs appelaient la superstition chrétienne, et quelques jours s'étaient à peine écoulés, le paganisme tombait de toutes parts, et Constantin faisait monter avec lui l'Eglise sur le trône. C'est ainsi qu'on nous disait il y a quelques années : Le christianisme est mort ! et la foule aujourd'hui remplit nos temples.

Constantin, en portant le siége de l'empire à Byzance, préparait cette royauté spirituelle établie à Rome, et qui, de là, étend ses bienfaits sur tout l'univers.

Admirable enchaînement de causes et d'effets, vous prouvez que le gouvernement de Dieu existe sur la terre, et que tout se rapporte à son Eglise, parce que tout est fait pour le salut des hommes.

Ne parlons plus, dit Bossuet, de hasard ni de fortune, ou parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme dans un même ordre toutes les causes et tous les effets. Tout court à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières.

L'Eglise n'eut pas seulement à triompher des Juifs, des empereurs, des philosophes ; une foule d'ennemis s'élevèrent dans son sein contre sa doctrine, et elle ne fut pas moins étonnante dans ses combats de l'intelligence que dans ses luttes héroïques contre les princes idolâtres ; elle brillait par ses doctrines autant que par ses martyrs, et elle a vaincu les sophistes et les bourreaux.

Unie d'esprit et de cœur, elle a donné au monde le spectacle merveilleux d'une société vivant de vérité et d'amour. Dans les luttes qu'elle a livrées contre les hérétiques, elle a manifesté sa raison divine comme elle avait révélé sa force céleste dans les combats contre les empereurs ; elle n'a pas cessé de présenter à ses enfants un corps de doctrines où les croyances et les pratiques, les mystères et les enseignements sont si inséparablement unis les uns aux autres qu'il est impossible à une raison éclairée d'admettre un seul dogme sans les admettre tous, ou d'en rejeter un seul sans les rejeter tous. Elle n'a pas laissé s'introduire dans son sein une seule erreur. Depuis dix-huit siècles, elle a frappé tout ce qui attaquait le dépôt précieux qu'elle est chargée de transmettre à tous les siècles comme la règle des esprits et des cœurs. Elle a frappé ceux qui, pour échapper à la difficulté de comprendre un Dieu uni à l'homme, niaient la consubstantialité du Verbe, et ceux qui établissaient deux personnes en Jésus-Christ, et ceux qui ne voulaient reconnaître en lui qu'une nature.

Il faut qu'elle porte son glorieux symbole, l'union de Dieu et de l'homme, jusqu'à la fin des temps; c'est là sa mission divine. Aussi jamais elle n'hésite quand il s'agit de la vérité. Elle, si charitable et si douce, elle ne se trouble pas quand, par suite de ses jugements et de ses décisions, des nations entières l'abandonnent. La vérité doit être

transmise par elle jusqu'aux derniers siècles ; aussi elle foudroie l'Eglise grecque, qui nie deux de ses dogmes, comme elle anathématise les protestants, qui gardent l'Ecriture, mais qui répudient la tradition

La foi de l'Eglise catholique, dit saint Athanase, est la foi que Jésus-Christ a donnée, que les Pères ont conservée; l'Eglise est fondée sur cette foi, et quiconque s'en éloigne n'est pas chrétien ; l'Eglise de Jésus-Christ, gardienne sévère du dépôt des dogmes qui lui sont confiés, dit Vincent de Lérins, n'y change rien, n'en retranche rien, n'y ajoute rien ; et saint Thomas ajoute : Tout ce que nous croyons aujourd'hui a été cru de nos pères implicitement.

Chacune des erreurs que l'Eglise a condamnées était spécieuse au commencement, mais il n'y en a pas une qui n'eût détruit toute la révélation si elle avait été adoptée. C'était une légère ouverture au vaisseau, mais par laquelle l'Océan aurait pénétré. Il faut, disait Luther, interpréter l'Ecriture dans un sens que comprenne la raison, et cependant Luther voulait conserver la Trinité, l'Incarnation, la présence réelle, mystères aussi incompréhensibles que l'infaillibilité de l'Eglise, qu'il rejetait. Ce principe d'orgueil enfanta Calvin, Calvin nia la présence réelle, et Calvin enfanta Socin, qui nia la Trinité et l'Incarnation. Pourquoi s'arrêter? dirent alors les déistes. Une révélation divine répugne à la raison ; nous ne pouvons pas plus nous expliquer Jésus-Christ envoyé de Dieu que Jésus-Christ égal à Dieu; il n'y a d'autre religion que la religion naturelle. Alors sont venus les matérialistes, les athées, qui n'ont pas voulu de la religion naturelle, qui ont nié Dieu, et enfin les sceptiques, qui ont douté de tout, de l'existence de Jésus-Christ, de l'homme et de l'univers.

Ainsi, lorsqu'un esprit orgueilleux, il y a trois cents ans, rejetait la primauté du Pape, il ne s'imaginait pas que des esprits conséquents, adoptant son erreur, nieraient Dieu, la réalité de l'âme et même l'existence des corps. La puissance visible de Jésus-Christ dans la papauté une fois retranchée, la Trinité et l'Incarnation ont disparu, la religion s'est écroulée, Dieu lui-même s'est retiré des sociétés, et il s'est rencontré des hommes qui nous disent, au milieu des lumières du christianisme, que les esprits et les corps sont une même substance; que tout est Dieu, la pierre, la plante, l'animal ; que toutes les créatures sont Dieu comme Dieu lui-même.

Les disciples de ceux qui ont refusé de croire l'Eglise ont été frappés d'aveuglement jusqu'à ne plus croire leur propre existence et à s'anéantir dans ce qu'ils appellent l'humanité. Terrible punition de l'orgueil, conséquence rigoureuse de la logique inflexible de l'esprit de l'homme ! manifestation sublime du gouvernement de Dieu sur l'Eglise ! Vous le voyez, mes chers frères, Dieu, Jésus-Christ, l'homme, l'univers, l'Eglise sont des vérités tellement inséparables qu'il est impossible de nier l'une sans être forcé un peu plus tôt ou un peu plus tard d'abandonner toutes les autres.

Et qui a obtenu tous ces triomphes? Est-ce le génie des pontifes ou la science, la richesse, l'éloquence, le glaive ? Non, tous les dons de l'esprit et du savoir, ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, n'avait servi qu'à les plonger dans un abîme de désordre et de corruption. « Il a fallu, dit l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, que l'homme fût tout ensemble aidé et instruit surnaturellement pour sortir d'une dépravation sans exemple ; et afin qu'il ne pût, en aucun sens, s'attribuer son propre salut, Dieu voulait que ses apôtres, les instruments de sa miséricorde, dénués de tout ce qui contribue au succès des desseins de l'homme fussent par là même les ministres d'une puissance au-dessus de l'homme. »

Malgré tant de prodiges, les âmes faibles sont encore consternées par la chute de certains personnages. Comment, disent-elles, ces hommes si sages, si éprouvés, ont-ils pu tomber dans l'erreur? Voici la réponse de Tertullien, il y a seize siècles, à la même objection ; et il semble que Dieu voulait ainsi qu'il prévînt le mal que plus tard pouvait causer sa propre chute. « Ces personnes n'étaient pas ce que l'on suppose, puisque l'hérésie les a perverties. Mais, d'ailleurs, jugeons-nous des personnes par la foi, ou de la foi par les personnes? Point de sage que le fidèle, point de grand homme que le chrétien, point de chrétien que celui qui aura persévéré jusqu'à la fin. Comme vous ne connaissez d'un autre homme que l'extérieur, vous croyez ce que vous voyez, et vous ne voyez que jusqu'où porte votre vue. L'œil de Dieu est perçant; il lit au fond des cœurs, tandis que l'homme s'arrête au visage. Dieu connaît tous ceux qui sont à lui. N'est-ce pas un de ses apôtres qui a livré le Seigneur? *Ils sont sortis d'entre nous*, dit le disciple bien-aimé en parlant de ceux qui n'ont pas persévéré, *mais ils n'étaient pas des nôtres; s'ils en avaient été, ils seraient demeurés avec nous.* (I *Joan.*, II, 19.) »

L'Eglise condamne les hommes de génie qui l'ont servie et qui l'abandonnent; elle frappe de ses anathèmes les empereurs qui font trembler le monde, et elle attend. C'est toujours la victoire des faibles sur les forts. Allez à Rome, et vous aurez une image fidèle des conquêtes du christianisme. Dans cette ville étonnante, toute la gloire repose sur des tombeaux et sur des chaînes. Tout est donné à ceux qui ont pleuré et qui ont souffert. Les descendants des sénateurs sont dans les conseils des successeurs du batelier de Génésareth ; un temple à Marie s'élève à la place du temple de Jupiter; le chemin de la victoire est rempli par des pénitents; le Vatican est au-dessus du Capitole. C'est l'abaissement de l'orgueil ancien, c'est le premier qui est devenu le dernier; ce sont les petits élevés au-dessus des grands, les faibles au-dessus des forts.

Lorsqu'on entre à Rome, l'imagination est remplie du souvenir des aigles de la république et de l'empire. A Saint-Pierre, on voit un transparent sur l'autel; au milieu est une colombe aux ailes étendues, image du Saint-Esprit. La colombe a remplacé l'aigle romaine, elle a dépassé les limites où l'aigle s'est arrêtée, et ses ailes, étendues depuis dix-huit siècles, ne se reploieront qu'à la fin des temps. Pierre est entré à Rome avec la croix, l'instrument du supplice des esclaves, et cette croix à laquelle fut attaché son maître surmonte tout maintenant à Rome; elle est placée entre les bras de la statue de la Fortune, au sommet du Capitole. L'Eglise a vaincu par la croix ceux qui ont triomphé de l'univers par les armes, par l'éloquence, par la politique, par une persévérance infatigable. Rome autrefois formait au champ de Mars ses soldats pour conquérir les royaumes, elle prépare maintenant à la Propagande des martyrs pour soumettre les intelligences et les cœurs.

Il fut donné au philosophisme, triomphant parmi nous, de prévaloir contre Rome, et de s'emparer du Souverain Pontife, qu'il conduisit captif dans une de nos cités. Maître de l'Italie, il rétablit la république romaine, et se promettait d'empêcher l'élection d'un nouveau Pape; mais voilà qu'une armée arrive du fond du Nord. L'Italie est délivrée un moment, le moment nécessaire pour qu'un nouveau Pape soit proclamé, et la république romaine a cessé d'exister.

Plus tard, le conquérant qui gouverna la France envahit Rome et voulut y établir la royauté de son fils. Il enleva le Pape. Mais le nouveau Sennachérib est frappé d'aveuglement, il va se briser contre les glaces du Nord. Le Souverain Pontife, délivré par l'Europe entière, retourne à Rome, trois papes sont élus depuis, et les promesses faites à l'Eglise continuent de s'accomplir.

Vous qui nous dites que le christianisme a fait son temps, qu'il est mort, nous vous répondons avec plus de raison qu'il n'y a que lui de vivant aujourd'hui, parce que seul il a les principes de vie, la vérité et l'amour. Par lui se reconstitue la famille, par lui la vie rentre dans les intelligences et dans les cœurs, voués sans lui aux ténèbres, au désespoir et au suicide. Où sont donc les combats qui peuvent lui être encore livrés et qu'il n'ait pas déjà soutenus? Quelles sont les erreurs qu'il n'ait pas réfutées? Quelle morale peut remplacer la sienne? La nature divine et la nature humaine seraient changées si les dogmes chrétiens cessaient d'expliquer leur union et d'éclairer leurs mystères.

Remontez de Grégoire XVI, qui règne aujourd'hui à Rome, jusqu'à Moïse, et de Moïse jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde, vous trouvez une société toujours visible, et qui porte, selon la belle expression de Bossuet, le caractère de la main de Dieu dans son éternelle durée.

Le monde s'ébranle, des empires tombent, mais sur les débris des royaumes qui s'écroulent la croix monte toujours, et, à chaque nouvelle ruine, elle apparaît plus haute et plus resplendissante : *Stat crux, dum volvitur orbis.*

L'Eglise aujourd'hui n'a plus qu'à remplir la dernière période de son existence, et à finir la conquête de l'univers; c'est ce que tous les événements préparent, et ce que nous verrons dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce qui se passe en ce moment dans le monde a pour objet le triomphe de l'Eglise. Tout l'annonce. Les faits glorieux de la rédemption vont être connus de l'univers par le mouvement qui rapproche l'humanité. C'est ce mouvement, réalisation de toutes les promesses, qui frappe nos philosophes *humanitaires;* ils le remarquent sans le rapporter à sa véritable cause; ils ne l'expliquent pas, mais ils servent à le constater, et ils y travaillent à leur insu.

Un grand écrivain, resté fidèle au christianisme, a dit : « L'espèce humaine suit une ligne progressive dans la civilisation, alors même qu'elle semble rétrograder. L'homme est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs d'où les traditions primitives et religieuses nous apprennent qu'il est descendu, mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il reverra Dieu. La société, en avançant, accomplit certaines transformations générales, et nous sommes arrivés à l'un de ces grands changements de l'humanité. »

Etudions à la lumière des prophètes les desseins de Dieu sur le genre humain et sur l'Eglise. Sondons les profondeurs des conseils de Dieu dans le livre du disciple bien-aimé. Comme la religion et le gouvernement politique, dit le dernier Père de l'Eglise, sont les deux points sur lesquels roulent les choses humaines, en découvrir l'ordre et la suite, c'est comprendre dans sa pensée ce qu'il y a de plus grand parmi les hommes, et tenir, pour ainsi dire, le fil de toutes les affaires de l'univers.

Lorsqu'on voit tout ce qui s'est fait depuis Jésus-Christ, il n'est pas permis de douter de la conversion prochaine de l'univers. Le catholicisme régnera ou aura régné, avant la fin des temps, sur tous les lieux habités par la race humaine.

Un dernier combat se livre au sein de l'Europe. Les peuples rentreront-ils dans le sein de l'Eglise ou se précipiteront-ils dans l'athéisme ou le panthéisme? Si la miséricorde de Dieu en a ainsi disposé, l'Europe se rétablira sur ses antiques fondements; si sa justice n'est pas satisfaite, l'Europe s'en ira en dissolution. Mais l'Eglise, qui ne périt pas, verra des peuples nouveaux accourir dans son sein pour remplacer les pertes qu'elle aura faites. La lumière passera dans d'autres lieux : *Movebo candelabrum tuum.* (*Apoc.*, II, 5.) Malheur, malheur, dit Bossuet, à qui perd la foi ! Mais la lumière va son train, et le soleil achève sa course.

Lorsque le protestantisme enlevait une partie de l'Europe à l'Eglise, Christophe-Colomb, conduit par un de ces mouvements irrésistibles qu'on peut appeler une inspiration divine, découvrait l'Amérique et donnait dix-huit cents lieues de côtes au peuple espagnol, le seul chez qui l'hérésie n'avait pas pénétré. L'esprit d'erreur, en poussant Mahomet à parodier la mission de Jésus-Christ, *varie diabolus simulatus est veritatem,* comme dit Tertullien, a détruit plus rapidement les autels élevés aux idoles et montré au monde, après la chute du paganisme, ce que peut être un peuple, même avec l'unité de Dieu, sans la connaissance de Jésus-Christ. Les barbares semblaient devoir tout détruire sur leur passage; mais, en renversant l'empire romain, ils vengeaient le sang des martyrs, ils se prosternaient aux pieds de Jésus-Christ, et l'Eglise ne cessait pas d'étendre ses conquêtes.

Le protestantisme a maintenu, pendant trois cents ans, une lutte au sein de l'Eglise sous le nom de réforme, et, par un bienfait de la Providence, qui sait tirer le bien du mal, il a été comme les tempêtes qui purifient l'air, et il a prouvé la vérité de cette parole de saint Paul : *Il faut qu'il y ait des hérésies : « Oportet hæreses esse.* » (I *Cor.,* XI, 19.) Quoique divisé, le christianisme n'en a pas moins développé au sein de l'Europe toutes les facultés de l'esprit de l'homme. Les sciences, les lettres, les arts, l'industrie ont fait d'immenses progrès.

Le philosophisme, dans sa courte carrière, s'emparant des maximes de l'Evangile, des mots de raison, de bienfaisance, d'humanité, de liberté, a fait illusion un moment aux peuples ; il a renversé, il est vrai, les trônes et les lois, mais il a brisé les instruments de supplices et de tortures, effacé les restes de barbarie, la rouille du moyen âge, détruit les abus et les préjugés, puis il a péri, et la religion, en reprenant son empire, trouve le sol prêt à recevoir la semence féconde de la vérité.

Les Juifs, les protestants, les Grecs, les mahométans perdent ainsi les préventions qui les séparaient de nous, et, forcés d'examiner les vérités religieuses, ils entreront dans l'Eglise catholique, qui seule les conserve toutes. Ce que l'Eglise craint le plus, ses plus redoutables, ses seuls ennemis, sont l'orgueil et l'ignorance. Un grand homme (Bacon) a dit, en parlant de la religion : « Un peu de science en éloigne, beaucoup de science y ramène. »

Ainsi la révolution française, qui semblait avoir été faite pour anéantir la religion catholique, aura pour résultat de l'avoir répandue dans l'univers. L'Eglise sort encore une fois plus pure et plus brillante de l'abîme où l'on croyait encore l'avoir plongée.

Et déjà nous pouvons juger pourquoi le philosophisme s'est répandu chez tous les peuples de l'Europe, et pourquoi nous avons vu ses persécutions s'étendre successivement en France, en Espagne, en Portugal, en Italie. Ces persécutions ont pour effet d'épurer ces grandes nations catholiques qui doivent être le flambeau de l'univers, au moment où des signes de retour se manifestent au sein de toutes les sectes chrétiennes. Ne voyons-nous pas déjà dans les chaires de la capitale des Juifs, des philosophes convertis, défendre l'Eglise contre les novateurs?

Admirez par quelles voies la Providence fait servir ce qui nous paraît un mal à l'accomplissement de son œuvre divine.

Le grand mouvement qui a jeté, il y a près d'un demi-siècle, les peuples les uns sur les autres, a produit d'étonnants résultats. La pensée, se communiquant à travers les airs, a rapproché les nations. L'eau dilatée par le feu a triomphé des temps et des distances, et multiplié la pensée elle-même. Les événements, autrefois bornés à quelques lieux, sont devenus presque universels. Le monde est aujourd'hui en communication perpétuelle avec toutes ses parties, et bientôt ne formant qu'un seul corps, il n'aura qu'une même vie, une même pensée. Il redevient encore d'une seule lèvre, comme il était avant les jours de Babel.

Un grand peuple, exclusivement livré aux intérêts du commerce, semblait, en donnant plus d'essor aux intérêts matériels, devoir arrêter le progrès des esprits ; mais l'industrie a préparé les ailes sur lesquelles le catholicisme est porté d'un bout du monde à l'autre.

Pendant que Jésus-Christ naissait, tandis qu'il instruisait ses apôtres et qu'il donnait sa vie mortelle pour racheter le genre humain, Rome étendait jusqu'aux extrémités de la terre la puissance de ses armes. Les triomphes des empereurs semblaient devoir assurer partout le règne des dieux du Capitole. Mais les aigles des Césars traçaient les routes par lesquelles de simples artisans allaient changer la face du monde et fouler à leurs pieds les idoles des faux dieux.

Ces révolutions, que nous voyons, sont les voies par lesquelles l'Eglise se propage sur la terre, et ce qui nous semble un désordre est un des moyens de ce progrès. Les mille vaisseaux de l'Angleterre préparent le chemin de nos missionnaires, comme les conquêtes des Romains ouvraient la voie des apôtres.

Voyez maintenant les peuples chrétiens du Nord attaquant la Perse, la nouvelle Tyr pénétrant dans l'Inde et faisant la guerre à cet empire immobile depuis des milliers d'années au milieu de la civilisation; notre nation elle-même en lutte avec la barbarie de l'Afrique, et toutes les puissances européennes arbitres, dans Byzance, des destinées des deux empires restés au croissant.

Les enfants de Mahomet, sortis de leur immobilité et de leurs préventions barbares, marchent, à leur insu, vers le catholicisme. Les enfants de Jacob sont dans nos camps, dans nos écoles, et la barrière la plus élevée qui les séparait du christianisme s'abaisse devant eux. Quand ils seront las d'attendre le Messie venu, ils se convertiront, et lors-

qu'ils reconnaîtront Jésus-Christ, ils entreront dans l'Eglise. Tout semble préparer leur conversion, et la conversion des Juifs amènera les plus grands événements.

Qui sait si, au milieu de tout ce qui se passe en Orient, Jérusalem ne va pas être délivrée, et si ce n'est pas là qu'un jour un Pape juif, successeur de Pierre, plus près des royaumes qui restent à conquérir à la foi, sera en communication avec l'univers chrétien ?

Tout ira plus vite maintenant, parce que les communications entre les hommes sont plus rapides. Il y a trois siècles à peine une moitié de la terre était entièrement inconnue à l'autre moitié. L'imprimerie a ouvert la marche des découvertes; et, comme si ce moyen de communication les contenait tous, bientôt après la boussole se révèle au navigateur : l'Amérique est connue; de nouvelles terres, de nouveaux mondes, entrent en rapport avec l'Europe chrétienne, et, par conséquent, avec l'Eglise catholique.

Quatre mille ans ont préparé la venue de Jésus-Christ; tout ce qui s'est passé dans le monde depuis la croix du Calvaire et la croix du Janicule n'a servi qu'à propager l'Eglise dans l'univers.

Qui sont ceux qui s'avancent aux extrémités de l'Amérique, espérant établir, en face de cette contrée où Xavier voulait mourir, une puissance qui doit la soumettre au Christ? Des missionnaires de Rome, des envoyés de l'Eglise catholique ; et la croix dans leurs mains annonce qu'ils vont conquérir des mondes nouveaux.

Quelques pauvres missionnaires font plus pour la civilisation du monde que les puissances de l'Europe. Si les rois chrétiens se réunissaient en ce moment, ils pourraient changer l'univers en un siècle. Mais Dieu semble jaloux de la gloire de son Fils, le progrès sera plus lent, il viendra du zèle de nouveaux apôtres, des sacrifices héroïques de quelques prêtres du Christ, le miracle ira se continuant jusqu'à la fin des siècles ; après quoi tout sera dit pour les puissances du monde.

L'Eglise n'a pas cessé, depuis le Calvaire, de se fortifier et de grandir. Le point lumineux parti de la crèche et de la croix inonde aujourd'hui la terre de ses rayons; encore un peu de temps, et la Chine convertie, et l'intérieur de l'Afrique découvert, toutes les promesses seront accomplies, et la foi aura vaincu le monde. La croix réunira tous les peuples, et sur cette croix seront écrits ces mots, que nous avons lus au pied de la colonne de Saint-Pierre à Rome : *Le Christ triomphe, il règne, il est vainqueur.* Le sacrifice du Calvaire remplacera tous les sacrifices.

Si les Juifs, au lieu d'un roi conquérant, avaient attendu l'agneau dominateur, le chef de l'Eglise, le pontife-roi ; si, au lieu d'un royaume temporel, ils avaient vu dans les prophètes une monarchie spirituelle, ils auraient reconnu Jésus-Christ. Le Pontife a réalisé ce que les Juifs espéraient du conquérant. Le roseau du Pontife s'est étendu sur tout l'univers, le manteau de douleur et de dérision est le véritable manteau royal ; l'homme de douleur est l'Homme-Dieu, et la couronne d'épines, le signe de la plus grande puissance qui ait jamais dominé la terre. Et pour de si vastes conquêtes, les conquérants seuls ont versé leur sang, les soldats ont été des martyrs !

Nous marchons donc à ces temps prédits où les événements qui arriveront au milieu d'un peuple seront des événements pour le genre humain. L'Eglise doit avoir régné sur le monde avant que l'Antechrist poussé par l'esprit des ténèbres, vienne parodier la monarchie du Sauveur. Ce n'est que plus tard que la puissance matérielle, dans son unité, essayera de lutter contre l'unité de la puissance spirituelle.

Tout ce qui est sous nos yeux est l'accomplissement de la prophétie de saint Jean, comme ce qui se passait il y a plus de dix-huit cents ans était la réalisation de la prophétie de Daniel. Le monde entrera bientôt dans le septième millénaire, et les commentaires des Pères de l'Eglise sur les prophètes semblent nous porter à croire que cette époque sera grande entre toutes les époques. Soutenons donc en ce moment les attentes du Seigneur. L'Eglise de Jésus-Christ doit briller d'une splendeur nouvelle, et déjà nous apercevons un mouvement religieux qui étonne tous les esprits. Cette grande cité, l'âme, le cœur de l'Europe, qui est en possession de remuer le monde, et qui autrefois lui imprima un mouvement si funeste, voit des prodiges de charité éclater dans son sein. La philosophie s'est détruite par ses propres mains, elle a fait le vide partout, et les peuples lui redemandent des croyances qu'elle ne peut leur donner. Elle est obligée elle-même de renvoyer le peuple à la foi, comme les créatures nous renvoient à Dieu, quand nous leur demandons le bonheur. La foi sera d'autant plus vive et plus forte que nous y serons revenus après avoir épuisé toutes les erreurs.

Nous sommes donc les enfants privilégiés, les disciples de la vérité et de l'amour, nous avons encore une fois été retirés de l'abîme. A la vue de tout ce qui se passe autour de nous, chantons, mes frères, le cantique par lequel le Psalmiste exaltait les merveilles du Seigneur.

Rendons grâces à Dieu parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle. Qu'ils racontent les œuvres du Seigneur ceux que le Seigneur a rachetés de la mort. Ils ont erré dans la solitude, dans une terre sans eau, et ils n'ont trouvé aucune voie vers une cité habitable, et ils ont crié vers le Seigneur dans leur détresse, et le Seigneur les a délivrés de leur misère. Il les a retirés des ténèbres et des ombres de la mort, il a rompu leurs liens. Que les miséricordes du Seigneur, que ses merveilles annoncent sa gloire aux enfants des hommes. (*Psal.* CVI, 1-8.)

Réjouissons-nous, car nous n'avons pas seulement la vie comme les animaux et les

plantes, nous possédons la vérité, et par elle nous sommes associés à tous les secrets de Dieu. Dieu a confié la vie à l'humanité, qui la transmettra jusqu'au jour du second avénement de son Fils ; il a confié la vérité à l'Eglise, et rien ne prévaudra contre elle. Cette vérité, c'est la bonne nouvelle, c'est l'union de l'humanité et de la Divinité. Comment ces deux bienfaits ne nous rempliraient-ils pas d'amour ? Et la vie, la vérité, l'amour, sont la joie de la terre et la félicité du ciel !

Voilà, mes chers auditeurs, les espérances que je vous laisse en descendant pour la dernière fois de cette chaire, avant de finir ce cours d'instruction religieuse, commencé par un panégyrique de Marie et que je termine en vous parlant de l'Eglise, l'Eglise, notre seconde mère, par qui nous méritons, et qui mérite pour nous; l'Eglise, en qui l'humanité trouve une solidarité réelle de vertus et de gloire ; l'Eglise, qui seule peut nous donner cette paix que le monde ne saurait nous ravir, paix inestimable, paix précieuse achetée par le sang d'un Dieu, paix qui est déjà le ciel sur la terre.

Comment pourrions-nous craindre pour l'Eglise ? Elle est établie sur le roc, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.

Sainte Eglise catholique, véritable arche d'alliance, vaisseau porté au-dessus des eaux pour recueillir le naufrage de l'humanité, comment ne pas revenir à vous quand on a parcouru toutes les vicissitudes de l'esprit humain, et qu'on vous voit portant à travers les siècles une doctrine à laquelle les hommes ne peuvent ni rien ajouter ni rien retrancher ? Votre doctrine est bien celle que vous avez reçue des apôtres, et que les apôtres avaient reçue de Jésus Christ ; elle n'a jamais subi aucun changement , elle ne vient pas de l'esprit variable des hommes, mais de l'esprit de Dieu qui ne change jamais. Vous êtes gouvernée, comme au premier jour, par la même hiérarchie. Immuable, invincible, vous êtes, comme votre maître, toujours reine, même du haut de la croix. Empereurs, hérétiques, barbares, indifférents, qu'avez-vous fait par vos persécutions contre l'Eglise ou par votre abandon? Vous avez préparé ses triomphes ; vous l'avez insultée en passant, vous n'êtes plus, elle subsiste toujours.

Ne vous inquiétez donc jamais, mes chers frères ; vous le voyez, il n'y a ni hasard ni fortune dans le monde, tout arrive par la volonté de Dieu. Tout ce que Dieu fait pour son Eglise, il le fait pour chacun de nous. Quand vous voyez le navire sur lequel vous êtes agités près d'être englouti, ne vous troublez pas. La conduite de Dieu sur son Eglise vous répond de ce qu'il fera pour vous. Il règne sur les peuples comme sur les cœurs. Sa conduite sur son Eglise, est, en quelque sorte, le sacrement visible de sa providence. Vous êtes donc sûrs des nouvelles promesses comme des anciennes. Le ciel est ouvert comme l'enfer, et le changement du monde vous répond de sa fin ; l'Eglise vous révèle le ciel. Il y a deux cités ici-bas, la cité de Babylone et la cité de Jérusalem; il y en aura deux dans l'autre vie. Si vous mourez dans la Babylone terrestre, vous mourrez de la seconde mort; si vous habitez dès ce monde la Jérusalem terrestre, vous serez introduits un jour dans la Jérusalem céleste.

Vous savez maintenant quelle est la véritable grandeur et où vous devez mettre vos espérances. Priez, méditez le divin symbole que je vous ai développé. En cessant de vous parler, je ne cesserai pas de parler à Dieu pour vous, et je vous demande également de me seconder de vos prières, afin que nous vivions tous de la foi, le principe de la vie divine, et que nous entrions dans ce sanctuaire où, les voiles étant levés, nous vivrons éternellement de vérité et d'amour. Ainsi soit-il.

II. — CONFERENCES.

PREMIERE CONFERENCE (1).

DE LA CERTITUDE DE LA FOI.

Nous avons dit que la raison conduisait infailliblement à la foi (2), et que nous vous exposerions, à l'appui des vérités du christianisme, des motifs de certitude tellement forts, tellement inébranlables, qu'un homme qui voudrait douter de la religion serait obligé de douter de toutes les choses sur lesquelles il fonde chaque jour ses convictions.

Dans le temps où nous vivons, non-seulement nous avons besoin de croire, mais encore de savoir les raisons que nous avons de croire. Les familles se confient aux médecins pour guérir les maladies ordinaires. Mais nous avons vu, il y très-peu d'années, quand un fléau contagieux se répandit parmi nous, les médecins se rassembler et publier une instruction générale, afin que toutes les familles pussent elles-mêmes se préserver d'un mal dont l'effet était si rapide qu'on n'avait pas le temps d'aller chercher

(1) Ces Conférences ou Entretiens sont des improvisations recueillies par des sténographes et revues par l'auteur.

(2) Le mot de *foi* est pris ici dans le sens que saint Paul lui donne souvent quand il dit : *Evangéliser la foi, prêcher la foi ;* l'Apôtre parle des objets de notre croyance, des vérités qu'il faut croire.

ailleurs du secours. On peut dire qu'il en est de même aujourd'hui par rapport à la religion.

Nous vivons dans une atmosphère remplie d'incrédulité, les objections nous arrivent de tous les points de l'horizon; elles viennent d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, d'Espagne, de Portugal; il faut donc nécessairement que nous sachions les réponses qu'on peut y faire, pour garantir de la contagion ceux qui nous entourent.

Dans la famille, le père et la mère doivent préserver leurs enfants, les frères se prémunir entre eux; il n'y a pas un moment où nous ne devions veiller pour garder ce précieux dépôt de la foi dont parlait l'Apôtre: *Depositum custodi.* (*I Tim.*, VI, 20.)

Il importe donc d'abord de connaître bien les motifs que nous avons de croire. Il faut que nous soyons tous persuadés qu'il n'y a pas moyen d'exister sans la foi. Pendant que les incrédules cherchent partout des objections, les croyants doivent partout chercher des preuves.

L'évêque d'Hermopolis disait que ce qui était suffisant il y a cent ans ne l'est pas aujourd'hui, et qu'il serait véritablement téméraire de se lancer dans un monde impie et pervers, sans avoir pris toutes les précautions nécessaires pour défendre sa foi; que sans cela on ressemblerait à un soldat qui se jetterait sans armes au milieu des bataillons ennemis.

Voyons donc quels sont les motifs sur lesquels la foi repose. Ces motifs doivent être forts, ces motifs doivent être incontestables; car Dieu ne peut pas avoir envoyé sur la terre son Fils sans l'entourer de caractères tellement frappants qu'il soit impossible en effet à l'homme de résister à l'évidence d'une pareille mission.

La mission divine de Jésus-Christ, voilà ce qu'il importe avant tout de démontrer; car, lorsque nous en aurons acquis la preuve, il nous sera impossible de ne pas recevoir tout ce qu'enseigne l'Eglise. Pour cela il faut bien distinguer entre les objets de la foi et les motifs de la foi.

Les objets de la foi sont incompréhensibles; mais l'incompréhensibilité, comme disait un philosophe moderne, n'est pas l'absurde. Pour qu'il y ait absurdité, il faut qu'il y ait contradiction, car l'incompréhensibilité n'est qu'une marque de la Divinité, puisque l'homme ne peut pas pénétrer l'essence de Dieu. Mais ce qu'il importe avant tout d'établir, c'est que notre foi repose sur les motifs les plus raisonnables.

Jésus-Christ lui-même, quand il s'est présenté dans la Judée, a dit à tous ceux qui l'entouraient ce que je vous dis aujourd'hui: que sa mission divine était manifeste pour tous. *Sondez les Ecritures, elles vous parleront de moi.* (*Joan.*, V, 39.) Il en appelait ainsi à la preuve des prophéties. Pendant quatre mille ans, en effet, il a été annoncé, et tous les traits de son avénement avaient été marqués d'avance. Il ajoutait encore: *Voyez mes œuvres, elles vous parleront, elles vous rendront témoignage de moi.* (*Ibid.*, 36.) Voilà donc comment Notre-Seigneur s'est présenté lui-même dans la Judée; il a dit: Croyez-en moi parce que je vous apporte des preuves manifestes de ma mission divine. Dieu m'a envoyé, toutes mes paroles doivent être reçues de vous comme les paroles mêmes de Dieu.

Les motifs raisonnables de notre foi, tel sera le sujet de cet entretien.

Tous les motifs de notre conduite ici-bas reposent sur trois sortes de certitude: la certitude qui nous vient du témoignage des sens, la certitude que nous obtenons par le raisonnement, la certitude que nous tirons de l'histoire. Toutes les connaissances naturelles sont celles qui tombent sous nos sens. Tout l'ordre des faits extérieurs de l'univers, le changement des saisons, la constitution de l'homme, la notion si variée de tous les êtres, tout ce que nous voyons enfin appartient à la première certitude des sens.

Nous sommes assurés que les objets que nous voyons sont des objets réels. Mais il est un autre ordre de preuves sur lequel nous appuyons nos connaissances: c'est l'ordre de raisonnement. Ainsi nous disons que le tout est plus grand que la partie, que la ligne droite est le chemin le plus court pour aller d'un point à un autre; nous disons que lorsque les deux angles d'un triangle sont donnés, le troisième est connu. Toutes les sciences intellectuelles, toutes les sciences mathématiques, reposent sur ce genre de preuves.

Mais il y a d'autres connaissances, et qui ne sont pas les moins importantes: ce sont les sciences historiques, les sciences qui s'appuient sur le témoignage. Nous ne sommes pas moins assurés de l'existence des villes que nous n'avons pas vues, des hommes que nous n'avons pas connus, que nous ne le sommes des villes où nous habitons, des hommes au milieu desquels nous vivons. Pourquoi avons-nous l'assurance que Rome et Constantinople existent? Parce que les personnes qui ont vu Constantinople et Rome, et nous en ont parlé, n'ont pas pu se tromper, n'ont pu vouloir nous tromper, et n'ont pu être trompées.

Quand nous avons ces trois caractères pour nous assurer d'une vérité, nous possédons ce qu'on appelle la certitude morale, la certitude du témoignage. Toutes nos connaissances les plus essentielles, ce qu'il nous importe le plus de savoir, l'existence des sociétés, l'existence des hommes, reposent sur cette espèce de certitude.

L'homme est placé au milieu de l'univers et des générations. Il doit savoir tout ce qui s'est passé avant lui et tout ce qui se passe autour de lui, et, comme l'a dit un poëte, nous ne sommes pas seulement contemporains de tous les âges, nous sommes citoyens de tous les lieux.

Comment savez-vous la manière dont tous les faits vous ont été transmis? Vous remontez les siècles, vous trouvez à l'origine du monde les divers peuples qui ont brillé

sur la terre, vous savez les événements qui se sont tout à coup manifestés au milieu des hommes, vous connaissez l'histoire de Rome, de l'Egypte, de la Grèce, et vous n'êtes pas moins sûrs de plusieurs de ces faits que vous ne l'êtes de ceux que vous avez tous les jours sur vos yeux.

La certitude historique, la certitude du témoignage est d'une telle force qu'elle détermine la plupart de vos actions. Vous ne sauriez pas ce que vous êtes, à quelle famille vous appartenez, dans quel pays vous êtes nés ; vous ne connaîtriez rien des relations des hommes sans le témoignage ; et l'éducation tout entière n'est fondée que sur la foi de l'enfant dans sa mère, du disciple dans son maître. Voilà l'ordre le plus naturel, l'ordre d'après lequel toutes les sociétés existent. Eh bien ! la religion chrétienne est tout entière fondée sur cette certitude historique, et toutes les preuves que vous pouvez demander pour vous déterminer dans le cours de votre vie, vous les retrouverez à l'appui du christianisme.

Mais, dit-on, ce sont là des faits miraculeux, au lieu que les autres faits qui nous sont transmis par l'histoire sont des faits naturels. Nous pouvons bien croire les hommes qui témoignent de faits semblables à ceux que nous voyons tous les jours ; mais des faits miraculeux, c'est fort différent. Et pourquoi ? Est-ce que ces faits miraculeux ne peuvent pas être soumis au témoignage comme les faits naturels ?

Voyez quelqu'un les pieds reposant sur la terre ou voyez-le tout à coup s'élever dans les airs, ce sont deux faits qui tombent également sous vos sens et dont vous pouvez rendre témoignage. Dans ces deux cas il ne s'agit que de savoir si les témoins sont dignes de confiance. Si ces témoins n'ont pas pu se tromper, ni être trompés, ni vouloir tromper, il est certain que vous devez admettre leur rapport. Et si ces témoins, comme ceux du christianisme, sont morts pour confesser ce qu'ils ont vu, il faut dire, comme l'illustre Pascal, J'en crois des témoins qui se font égorger.

Il me semble qu'il faut admettre que dans des faits qui s'écartent de l'ordre naturel on peut exiger que les témoignages soient plus nombreux, plus positifs, plus formels. Si l'on avait été témoin de pareils faits, on les aurait étudiés, avant de les croire, avec une attention plus particulière ; on aurait interrogé toutes les circonstances environnantes avec plus de soin ; on peut donc exiger des témoins qu'ils aient agi comme nous aurions agi à leur place. Plus un fait est difficile à croire, plus l'enquête doit être complète et sévère. Du reste, les faits du christianisme n'ont qu'à gagner à la sévérité de cette enquête.

Voyons si les miracles du christianisme ont été transmis par des hommes qui n'avaient pu se tromper, être trompés, ni vouloir tromper.

Jésus-Christ a paru au milieu de la Judée ; il a guéri des paralytiques ; il a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds; il a ressuscité des morts, et des morts ensevelis dans le tombeau depuis plusieurs jours.

Voilà des faits sur lesquels il était impossible de se tromper. Il est certain qu'il n'y a pas un homme qui ne puisse rendre témoignage de ce qu'il a vu ; et quand même ce qu'il aurait vu serait d'un ordre miraculeux, si cet homme affirme qu'il a vu, et s'il est dans les conditions par lesquelles on peut s'assurer de la réalité du fait, il n'est pas possible de douter de son témoignage.

Mais les hommes qui ont entouré Jésus-Christ ont-ils pu être trompés ? Non, mes frères : comment être trompé sur la résurrection d'un mort, sur la guérison d'un paralytique de trente-huit ans présenté à Jésus-Christ, et que Jésus-Christ a fait marcher devant lui ? Il est certain que le paralytique ne pouvait pas se tromper sur le mal dont il avait été affligé pendant tant d'années.

Les hommes qui l'avaient apporté ne pouvaient pas non plus avoir été trompés sur le fait qu'ils avaient sous les yeux. Il n'y a pas moyen de dire qu'ils ont été trompés. Ont-ils pu vouloir tromper ? Mais dans quel intérêt ? Quand on trompe, c'est par amour des honneurs, des richesses, de la gloire et de la réputation.

Ici c'est un très-grand nombre d'hommes qui ont vu et qui rendent témoignage. Ce sont des bateliers que Jésus-Christ a trouvés sur les bords du lac de Génésareth, des hommes grossiers, et non des philosophes qui veulent de la réputation à tout prix.

Reste une autre objection : les histoires qu'ils ont écrites sont-elles bien véridiques ?

Vous savez, mes chers frères, que dernièrement un homme a prétendu que tout ce qu'on lisait dans l'Evangile était autant de mythes et de symboles, et l'on a vu dans un pays protestant quarante mille personnes soulevées contre la nomination de cet homme à une chaire de théologie. Cet ouvrage a fait un grand bruit en Allemagne et en Suisse. Il est peu connu en France ; mais cependant on sait l'ordre de raisonnements sur lequel il s'appuie. Chose remarquable ! le même homme a été conduit lui-même à se réfuter, car dans la troisième édition de son livre il nous a dit que pour supposer les faits de l'Evangile non historiques, il fallait établir qu'ils n'avaient pas été écrits par des hommes témoins de tout ce qui s'était passé ; mais comme il avoue que saint Jean a été témoin de ce qui était arrivé pendant la vie de Jésus-Christ, dès lors on ne peut plus douter, ou du moins, suivant lui, il est très-difficile de douter de l'authenticité du quatrième évangile. Tout ce système s'est écroulé par cet aveu. Il y a dans ce fait ceci de frappant, c'est qu'en Allemagne, pays où l'on admet l'Ecriture, mais où l'on ne reçoit pas la tradition, les adversaires de l'écrivain qui niait l'existence de Jésus-Christ ont été obligés de recourir à la tradition pour défendre l'existence même de Jésus-Christ, et ils ont montré par là combien nous avons raison,

nous catholiques, de nous appuyer à la fois sur l'Ecriture et sur la Tradition, et de répéter avec saint Augustin : « Nous ne croirions pas à l'Evangile si ce n'était pas l'Eglise qui nous le donnât. » Et ne trouvons-nous pas tout l'appui de notre foi dans la tradition constante des faits de l'Evangile? Ces faits ont été communiqués aux Eglises avant le temps où ils ont été écrits ; car ces Eglises ont été fondées sur toute la terre, et elles existaient bien des années avant que les évangiles eussent paru. L'évangile de saint Matthieu n'a été publié que dix ans après la mort de Notre-Seigneur. L'évangile de saint Marc et l'évangile de saint Luc ont été écrits par les disciples de saint Pierre et de saint Paul. L'évangile de saint Jean n'a paru qu'à la fin de la vie de cet apôtre, et uniquement parce que les Eglises lui demaindèrent de réfuter les hérésies de Cérinthe et d'Ebion répandues dans toute l'Asie. Ainsi les Eglises de Rome, de la Grèce et de l'Asie, existaient avant les écrits du Nouveau Testament.

Il n'y a donc pas possibilité pour nous de douter des faits miraculeux rapportés dans l'Evangile, puisque les hommes qui les ont racontés avaient été témoins de tout ce qu'ils nous ont dit.

Nous trouvons la preuve de ce témoignage dans la succession constante des pasteurs de l'Eglise, succession qui n'a pas été un seul instant interrompue; et ce qu'il y a de plus remarquable encore, c'est qu'à l'époque où l'Evangile a paru, où la prédication des apôtres a eu lieu, il y avait déjà des hérétiques.

Ainsi dans le IIe siècle, les Valentiniens répandaient leurs erreurs. Dès le Ier siècle même, nous voyons Cérinthe, Ebion, les hérétiques auxquels saint Jean a répondu. Nous avons les ouvrages des premiers sectaires, la réponse qui leur a été faite, ainsi que les livres des philosophes qui se sont convertis au christianisme, ceux de Tatien, de saint Justin, d'Athénagore.

Nous lisons même dès lors plusieurs évangiles cités avec autorité et comme existant depuis longtemps; en sorte qu'à l'époque où l'on a supposé les évangiles écrits par des hommes qui n'avaient pas été témoins des faits, l'autorité complète de ces mêmes évangiles était déjà établie.

Il est donc impossible de détruire cette chaîne admirable par laquelle nous tenons aux premiers jours du christianisme. On nous dit encore : Mais que de livres il faut lire pour s'assurer de la vérité de la révélation ! Non, mes frères, il n'en est pas ainsi; Dieu ne peut pas avoir voulu envoyer son Fils pour instruire l'univers, sans l'entourer de marques tellement infaillibles d'une mission divine qu'en effet tous les hommes pussent être amenés facilement à croire en lui.

Aussi c'est par des faits miraculeux, moyen le plus propre à frapper les esprits, que le christianisme s'est propagé.

Toute la question de la religion se réduit aux plus simples arguments.

Que voyons-nous en dehors de l'idolâtrie, erreur que nous n'avons pas besoin de discuter? Des déistes, des athées, des Juifs, des chrétiens, des catholiques et des protestants. Entre les déistes et les athées, qui d'entre nous peut hésiter? Tout proclame l'existence d'un Dieu bon, sage, rémunérateur et vengeur, qui a créé le monde, et nous a mis sur la terre pour nous éprouver, afin que nous puissions faire un usage complet de notre liberté, et mériter des récompenses éternelles.

Maintenant, entre les Juifs et les chrétiens, qui donc a raison? Les chrétiens disent que Jésus-Christ est le Messie annoncé aux Juifs pendant quatre mille ans; les Juifs d'aujourd'hui (car les premiers chrétiens ont tous été des Juifs qui ont rendu témoignage à la venue du Christ) disent que Jésus-Christ n'est pas le Messie. Mais cette question est décidée; elle a été discutée chez les Grecs et chez les Romains, chez les Egyptiens, chez tous les peuples. Quand Jérusalem a été détruite, la nation juive a été jetée au milieu des nations, et alors les hommes qui croyaient à la résurrection de Jésus-Christ, et qui rendaient témoignage à ces faits éclatants, les hommes qui n'y croyaient pas, les hommes qui croyaient le Messie venu, les hommes qui croyaient que le Messie n'était pas venu, se sont présentés dans les écoles des philosophes, à Rome, à Athènes, à Alexandrie; la question a été débattue avec le plus grand soin, elle a été jugée, et les païens ont déclaré que les chrétiens avaient raison, que le Christ était véritablement le Messie annoncé pendant quatre mille ans, et qu'il était sorti du tombeau. Vous le savez, mes frères, pas un philosophe de la Grèce ou de Rome ne s'est fait juif, presque tous sont devenus chrétiens; et le monde changé, et le paganisme détruit, pour faire place au christianisme, toute cette grande révolution est le jugement de l'univers dans cette question. Le monde, en se faisant chrétien, a déclaré que le Christ était le Messie, le Messie annoncé depuis l'origine des siècles.

Les protestants et les catholiques se présentent ensuite. Nous catholiques, nous soutenons que la vérité apportée sur la terre par Jésus-Christ, et transmise par ses apôtres, ne repose pas seulement sur l'Ecriture, mais sur une tradition constante. Nous disons que cette tradition a commencé avec le christianisme, que les premières Eglises ont été fondées d'après l'instruction orale des apôtres; que, par conséquent, cette instruction orale doit être consultée avec soin par nous, et que les premiers livres des chrétiens doivent être lus avec la plus grande attention pour constater toutes les vérités révélées par Jésus-Christ; nous ajoutons que tout ne se trouve pas dans l'Ecriture.

Il s'agit de décider ce point important comme nous avons décidé les deux autres. La raison nous répond qu'il est impossible

de ne pas admettre que les apôtres doivent être crus, non-seulement pour ce qu'ils ont écrit, mais pour ce qu'ils ont dit.

Il faut donc bien établir la tradition : aussi l'Eglise catholique demande-t-elle le consentement général des Pères pour déterminer une doctrine venant des apôtres; aussi ne croyons-nous que ce qui a été cru universellement, partout et toujours. Lorsque la guerre entre le protestantisme et le catholicisme fut finie, qu'on posa les armes des deux parts, que le traité de Westphalie fut signé, alors on eut recours à la discussion, et le siècle de Louis XIV vint répondre à toutes les objections du protestantisme.

Arnaud, Bossuet demandèrent à Louis XIV de faire venir de Constantinople les professions de foi des Grecs sur les points controversés, sur la transsubstantiation, la confession, les honneurs qu'on devait rendre à la Vierge, sur tous les points que les protestants nient comme n'étant pas fondés sur l'Ecriture, et que nous reconnaissons d'après la tradition. Les professions de foi des Grecs se trouvèrent semblables aux nôtres. On reconnut tous les points controversés dans ces Eglises, tels que l'Eglise latine les enseigne aujourd'hui. Or l'Eglise grecque s'était séparée au IXe siècle, et les protestants avaient dit que c'était au XIe siècle qu'on avait inventé la transsubstantiation.

Il fallut abandonner cette supposition. Alors les protestants furent conduits à infirmer l'autorité de l'Eglise grecque, à prétendre que l'erreur s'était répandue peu à peu dans cette Eglise. Les hommes qui avaient demandé à Louis XIV de faire venir les professions de foi des Grecs réclamèrent les professions de foi des Nestoriens, des Eutychiens, des sectes qui s'étaient séparées au IVe et au Ve siècle. Elles furent trouvées identiques sur tous les points contestés. On dit alors: C'est donc encore ici une tradition apostolique; elle remonte non-seulement au IXe, mais au IVe et au Ve.

Un écrivain célèbre vient de publier en Angleterre un ouvrage intitulé : *Voyage d'un Irlandais à la recherche de la vérité*, dans lequel il établit que les ouvrages des premiers Pères de l'Eglise portent la tradition de toutes les vérités que l'Eglise catholique croit et que les protestants refusent de croire.

Il fut donc évident, au XVIIe siècle, que les protestants, en niant les vérités que les catholiques maintiennent, niaient des traditions apostoliques, et qu'en voulant ne faire intervenir dans la discussion que l'Ecriture, ils refusaient un autre moyen de s'éclairer, la tradition ; que la tradition et l'Ecriture ne pouvaient se séparer, et qu'il fallait reconnaître que la foi chrétienne vient de ces deux sources.

Ainsi, dans les trois questions si importantes que nous venons de poser, tout est résolu, et il ne s'agit ni de faire de longues études, ni d'ouvrir beaucoup de livres, il ne faut, pour croire, que voir ce qui se passe autour de nous.

Dieu existe-t-il ou n'existe-t-il pas? Jésus-Christ est-il le Messie, et l'Eglise catholique est-elle dépositaire de la foi? Voilà les trois questions à résoudre pour tout homme qui cherche la vérité.

Nous pouvons donc remercier Dieu, qui a bien voulu que, dans tout ce qui intéresse notre avenir, les raisons fussent si fortes qu'il est impossible de ne pas s'y rendre; si fortes, que l'on peut dire que la raison conduit infailliblement à la foi.

Aussi le chancelier d'Aguesseau s'écriait : « Je rends grâces à Dieu de ce qu'il a voulu que la divinité de sa religion me fût aussi prouvée que l'existence de César et d'Alexandre. » Répétons donc, dans l'effusion de notre reconnaissance : *Seigneur, vos témoignages sont remplis de force : « Testimonia tua credibilia facta sunt nimis. »* (*Psal.*, XCXII, 5.) Toutes les vérités chrétiennes, si parfaitement établies, sont pour nous la garantie de cet avenir de bonheur qui nous est promis. Notre vie est associée à la vie de Dieu, nous serons éclairés de sa science, inondés de ses délices.

Ainsi les vérités de la foi demandent toute notre application. Que ceux qui croient pratiquent tous les jours davantage, qu'ils se fortifient tous les jours de plus en plus, afin de défendre leur loi ; et que ceux qui ont le malheur de ne pas croire encore étudient la religion. Ils verront qu'il est impossible à un cœur pur, à un homme de bonne volonté, de ne pas se rendre à toutes ces preuves ; et alors ils béniront Dieu de s'être ainsi manifesté aux hommes, et ils se réjouiront de cette parole, la parole du salut: *Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique pour le sauver.* (*Joan.*, III, 16, 17.)

DEUXIÈME CONFÉRENCE.

DES PROPHÉTIES.

Pour développer ce que nous avons établi, que la raison conduisait infailliblement à la religion les hommes de bonne volonté, nous avons examiné les divers genres de certitudes sur lesquels repose la croyance des hommes. Nous avons vu que ces certitudes ou évidences sont de trois sortes : l'évidence des sens, l'évidence du raisonnement, et l'évidence du témoignage. On ne peut pas dire que l'une de ces évidences amène une certitude plus grande que l'autre; car nous sommes aussi assurés des choses que nous savons par le témoignage que nous le sommes de celles que nous connaissons par l'évidence des sens, ou par l'évidence du raisonnement.

Vous avez vu que la religion tout entière reposait sur l'évidence du témoignage, et qu'il faudrait renoncer à tous les moyens que nous avons de nous assurer de la réalité des faits, pour ne pas reconnaître les miracles de Jésus-Christ, attestés par des hommes qui n'ont pas pu se tromper, et qui n'ont pas pu vouloir tromper. Enfin nous avons réduit, dans notre dernière instruc-

tion, la décision sur le point si important de notre foi à trois questions entre le déiste et l'athée, entre le Juif et le chrétien, entre le protestant et le catholique.

Nous arrivons maintenant aux prophéties, considérées comme un des plus grands motifs de crédibilité. C'est la question que nous traiterons aujourd'hui.

Quand nous invoquons les prophéties comme un des plus grands moyens de nous affermir dans notre foi, on nous répond que ces prophéties sont obscures; que nous prenons à notre gré des passages tantôt dans un des livres de l'Ecriture, tantôt dans un autre; que nous formons ainsi un ensemble qui n'existe pas réellement; que les traits divers dont nous composons le tableau sont plutôt notre ouvrage que celui de Dieu même.

Cette objection, très-souvent répétée, demande ici une réfutation.

Je ne chercherai pas aujourd'hui, par des textes nombreux, à vous prouver la vérité des prophéties; je prendrai un fait unique, un fait qui, loin de s'effacer avec les siècles, se développe tous les jours de plus en plus, un fait incontestable dans son origine, incontestable dans son accomplissement, un fait qui seul sert de base à tous les autres et soutient tout l'édifice de notre foi, un fait imprimé dans la chair des peuples, écrit dans l'histoire des nations, enfin un fait, je puis le dire, aussi éclatant que le soleil.

Il y a eu un homme dans le monde qui remplit la terre de son nom, dont la postérité est innombrable, dont vous connaissez tous les aïeux, dont vous voyez tous les descendants; cet homme, qui a un privilége unique parmi les enfants d'Adam, cet homme est Abraham. Voyez autour de vous les nations qui ne sont pas idolâtres; vous en trouverez trois, la nation juive, la nation arabe, et les chrétiens, qu'on pourrait appeler la nation chrétienne. Eh bien! tous ces peuples sont véritablement descendants d'Abraham. Les Arabes descendent de lui par Ismaël, les Juifs par Isaac, les chrétiens par Jésus-Christ; tous sont fils d'Abraham selon la chair ou selon l'esprit, et, chose merveilleuse, la précaution que Dieu a voulu prendre lorsqu'il demande à Abraham de circoncire Ismaël et Isaac, sert encore à montrer la descendance de ce grand patriarche. Nous voyons tous les Arabes circoncis aujourd'hui à treize ans, parce qu'Ismaël avait treize ans au moment de la circoncision, et Isaac seulement huit jours. Tous les chrétiens sont baptisés et reçoivent ainsi le gage, le sceau, la marque du Christ. Par le baptême, nous devenons donc tous chrétiens et enfants d'Abraham.

Voilà donc un fait extrêmement remarquable : c'est qu'il n'y a pas aujourd'hui sur la terre un homme croyant à l'unité de Dieu qui ne soit un fils d'Abraham selon la chair ou selon l'esprit; et tous les temples élevés au Dieu créateur l'ont été par un fils d'Abraham. Ce fait, déjà si étonnant, le devient encore plus quand on considère que tout ce que nous voyons a été prédit il y a deux mille ans.

En effet, entrez dans une synagogue, parlez aux Juifs, demandez-leur : Qu'est-ce que le livre autour duquel vous êtes réunis? Ils vous diront que ce livre contient l'histoire de leur origine, que leur père est Abraham, que dans ce livre se retrouve la généalogie des ancêtres d'Abraham, et ensuite la promesse faite à ce patriarche, et la manière dont elle a été transmise à travers les siècles.

Ouvrons donc ce livre; qu'y lisons-nous? Nous voyons que Dieu dit à Abraham de sortir de la terre de la Chaldée, parce que l'idolâtrie s'était déjà répandue partout, quelques siècles après le déluge. Abraham est choisi pour préserver le monde de ce nouveau et déplorable naufrage, comme Noé l'avait préservé du déluge. Abraham reçoit plusieurs promesses. Ces promesses, les voici :

Vous serez le père d'un grand peuple. (*Gen.* XVII, 4.) Et Dieu change son nom, et au lieu d'Abram, il l'appelle Abraham, ce qui veut dire *Père d'un grand peuple.* Dieu lui dit que le peuple qui sortira de lui possédera la terre de Chanaan, dans laquelle il lui ordonne d'entrer; que ce peuple habitera une terre étrangère, pendant plusieurs années; qu'il y passera des jours très-difficiles, et qu'ensuite il sortira emportant les richesses de ce peuple, pour s'établir dans la terre qui lui avait été promise, et la date même de la conquête se trouve écrite dans le même livre. C'est quatre cents ans après la promesse de Dieu que les Juifs devaient entrer dans la terre de Chanaan. (*Ibid.*, 5 seqq.)

Cette autre promesse brille encore parmi celles que vous venez d'entendre : En un fils de la race d'Abraham toutes les nations de la terre seraient bénies.

Il faut bien se rappeler ce que signifie ce mot de *bénédiction.* Pour les Juifs, la première bénédiction avait été la préservation de l'idolâtrie, et le grand et beau privilége d'être le seul parmi les autres peuples à connaître l'unité de Dieu.

Reproduisons textuellement ces prédictions :

Or le Seigneur dit à Abraham : Sors de ta terre et de ta parenté, et de la maison de ton père, et viens dans la terre que je te montrerai; je t'établirai sur une grande nation et je te bénirai, et je glorifierai ton nom, et tu seras béni; je bénirai ceux qui te béniront et maudirai ceux qui te maudiront, et en toi seront bénies toutes les familles de la terre. (*Gen.*, XII, 1, 3.)

Et quand Abraham se fut rendu dans la terre de Chanaan et l'eut habitée, Dieu lui parla de nouveau et lui dit :

Lève les yeux et regarde du lieu où tu es maintenant vers l'Orient et l'Occident : toute la terre que tu vois, je te la donnerai et à ta postérité pour toujours; je multiplierai ta postérité comme la poussière de la terre. Si quelqu'un entre les hommes peut compter la poussière de la terre, alors il pourra compter ta postérité. Lève-toi et parcours cette terre

en sa longueur et en sa largeur, car je te la donnerai. (*Gen.*, XIII, 14-16.)

Enfin, lorsqu'Abraham entrait dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, Dieu lui apparut une quatrième fois et lui dit : *Je suis le Seigneur tout-puissant, marche devant moi, et sois parfait. J'établirai mon alliance entre moi et toi, et je multiplierai prodigieusement ta race.* (*Gen.*, XVII, 1, 2.) Abraham tomba le visage contre terre, et Dieu lui dit : *Moi, je suis, et mon alliance sera avec toi, et tu seras le père d'une multitude de nations. Je te ferai croître d'une manière prodigieuse, et je t'établirai le chef des peuples, et des rois sortiront de toi; j'établirai mon alliance entre moi et toi, et en ta postérité après toi dans ses générations par un pacte éternel, afin que je sois ton Dieu et le Dieu de ta postérité après toi. Je te donnerai et à tes descendants après toi la terre de ton héritage, toute la terre de Chanaan pour la posséder, et je serai leur Dieu.* (*Ibid.*, 6-8.)

Quand le Seigneur menace Sodome, il dit : *Puis-je cacher à Abraham ce que je vais faire, lorsqu'il doit être établi sur un grand peuple, sur un peuple grand et fort, et qu'en lui seront bénies toutes les nations de la terre?* (*Gen.*, XVIII, 17, 18).

Au moment même où Dieu commande à Abraham le plus grand des sacrifices pour éprouver sa foi, il lui renouvelle toutes ses promesses en ces termes :

J'ai juré par moi-même, dit le Seigneur, *parce que tu n'as pas épargné ton fils unique à cause de moi, je te bénirai et je multiplierai ta postérité comme les étoiles du ciel, et comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Ta postérité possédera les portes de ses ennemis, et toutes les nations de la terre seront bénies en celui qui sortira de toi, parce que tu as obéi à ma parole.* (*Gen.*, XXII, 16-18.)

Est-il une prédiction plus formelle, plus claire, plus solennelle? Elle existe donc, et nous allons voir s'il y en eut jamais de plus authentique?

Qui l'a écrite? Moïse, le grand législateur des Juifs; elle remonte ainsi à quinze cents ans avant le Christ, car la *Genèse*, où elle se trouve consignée, fait partie du Pentateuque, conservé par les Samaritains, séparés des Juifs mille ans avant Jésus-Christ, et par les Ptolémée, qui l'ont fait traduire en grec près de trois cents ans avant Jésus-Christ.

La prédiction a donc une date certaine par rapport à Jésus-Christ, cela est incontestable; et quant à la promesse qui regarde la terre de Chanaan, c'est l'accomplissement même de cette promesse qui a donné tant de confiance aux Juifs dans le Messie promis également à Abraham.

Dieu, qui avait fait une prédiction si formelle, intéressant à un aussi haut degré le genre humain, a pris soin de la mettre à l'abri de toute altération. Elle est la foi d'un peuple tout entier avant la venue du Christ. Si ce peuple eût voulu y faire le moindre changement, les Samaritains se seraient élevés contre lui. Plus tard les gentils ont été mis en possession de cette prédiction qui devait servir à les convertir, et le peuple juif tout entier n'existait que pour conserver ce dépôt des promesses de l'alliance divine. Il n'y a donc pas dans le monde d'acte de naissance, de contrat, d'archives conservés d'une manière plus sûre et plus à l'abri de toute altération. La prédiction existe donc, elle est conservée de la manière la plus certaine : voyons maintenant son accomplissement.

Lorsqu'Abraham reçut cette promesse, qu'était-il? Un simple pasteur de la Chaldée; aujourd'hui son nom remplit l'Orient et l'Occident; de lui viennent les Arabes par Ismaël, les Juifs par Isaac, les Madianites, les Iduméens, tous les fils de Céthura et d'Esaü; enfin les chrétiens, par Jésus-Christ.

Les Hébreux ont été mis en possession de la terre de Chanaan, les fils d'Abraham sont multipliés comme les sables de la mer par celui en qui toutes les nations devaient être bénies, Abraham est le père d'un grand peuple en vertu d'une alliance qui dure toujours.

Il faut remarquer dans cette prophétie ce qui les caractérise toutes, un fait présent garant d'un fait à venir.

Dieu dit à Abraham que sa race posséderait la terre de Chanaan quatre cents ans après sa promesse, et Moïse, écrivant dans le désert la prédiction faite à Abraham, consignait cette promesse qu'il ne devait pas exécuter lui-même. C'était certainement un grand prodige que la conquête de cette contrée par les fils d'Abraham. Isaac et Jacob passèrent comme voyageurs dans cette terre que leurs enfants devaient posséder. Enfin Josué s'empara de la terre promise, et la distribua aux fils d'Abraham. Cette première prédiction, accomplie sous les yeux des Juifs, leur a fait attendre le fils d'Abraham, en qui toutes les nations devaient être bénies.

Examinons maintenant cette seconde promesse.

Il n'était pas vraisemblable, au temps où Jacob et les soixante-douze personnes qui composaient sa famille entraient en Egypte, que deux millions d'hommes, conservant l'unité de Dieu, traverseraient la mer Rouge et le désert, et renverseraient les idoles des Chananéens pour élever un temple à l'unité de Dieu au milieu de Jérusalem.

Mais quoi de plus contraire à toute vraisemblance qu'un homme sorti du milieu de ce peuple renverserait les idoles sur toute la terre, et donnerait à Abraham toutes les nations pour postérité?

Eh bien! mes chers auditeurs, regardez autour de vous, y a-t-il aujourd'hui une seule nation reconnaissant l'unité de Dieu qui ne descende d'Abraham? Les Arabes viennent de lui par Ismaël, les Juifs par Isaac, les chrétiens par Jésus-Christ. Jésus-Christ est le fils de Salomon, de David, de Juda, de Jacob, d'Isaac, d'Abraham. L'alliance spirituelle par la foi a sa marque comme l'alliance dans la chair : le baptême, et le baptême des chrétiens, prouve la filiation d'Abraham, comme la circoncision

prouve la filiation selon la chair d'Ismaël et d'Isaac.

Abraham est donc le père des nations, comme il le lui a été dit : il a enfanté le peuple juif, il a enfanté le peuple arabe, il a enfanté et il enfante chaque jour toutes les nations chrétiennes !

Depuis dix-huit cents ans, les nations qui se font chrétiennes reçoivent le baptême et entrent dans sa famille ; elles portent le sceau du Dieu vivant, signe de l'alliance contractée avec son Fils. Chaque conquête du christianisme faite encore aujourd'hui est une réalisation de la promesse, et l'achève, pour ainsi dire. Autour du tombeau de Jésus-Christ nous voyons les Arabes, les Juifs et les chrétiens se disputer la terre qui a été donnée à leur père.

Notre foi repose donc sur le fait le plus éclatant, comme nous l'avons annoncé. Pour ne pas reconnaître Jésus-Christ, il faut, comme l'athée, fermer les yeux et ne pas voir le soleil. Jésus-Christ brille dans l'histoire des peuples comme le soleil dans les cieux.

Qu'on ne dise pas que les prophéties ne sont pas claires, qu'on se dispute sur les textes, qu'il faut être savant pour devenir chrétien ; il faut seulement ouvrir les yeux à la lumière, et interroger ce qui est autour de nous ; il suffit de connaître le nom des peuples, d'apprendre ce que sont les Juifs, les Arabes, les chrétiens, pour savoir qu'il y eut un homme dans l'Orient qui reçut de Dieu la promesse d'un Rédempteur de la race humaine. Il suffit, pour se prosterner aux pieds de Jésus-Christ, de demander pourquoi les nations chrétiennes sont maîtresses du monde et les Juifs dispersés. Jésus-Christ est sorti des entrailles d'un peuple né d'Abraham. Il a enfanté lui-même le plus grand peuple qui ait jamais existé. Tout est pour lui, tout se rapporte à lui. Il est tout pour l'homme, que l'homme soit donc tout entier à lui par la foi d'Abraham.

Examinons comment la prédiction du Messie a été conservée parmi les hommes, et comment Dieu a visiblement manifesté sa puissance, pour perpétuer parmi les Juifs cette promesse de la rédemption faite à l'homme après sa chute. Vous savez qu'à l'instant même où Adam tomba, Dieu dit au serpent : *Une inimitié sera mise entre toi et la femme, et un fils de la femme écrasera la tête du serpent.* (*Gen.*, III, 15.) Telle est cette grande promesse, la consolation de la terre.

Abraham, au moment où l'idolâtrie se répandait sur la terre, reçut de nouveau la promesse de l'alliance de Dieu avec l'homme ; après lui, ce fut Isaac, à qui Dieu la renouvela. Viennent ensuite Jacob et Esaü ; Esaü était l'aîné, mais Dieu voulut que la promesse fût faite à Jacob. Ce n'est pas l'aîné qui est l'héritier de la promesse, mais le second des fils d'Isaac, parce que Dieu veut manifester de plus en plus que c'est ici une naissance spéciale, une naissance qui intéressait le genre humain tout entier, et il fallait que Dieu montrât visiblement son intention, afin que nous puissions aujourd'hui nous assurer de la promesse et de son accomplissement.

Jacob, à son tour, rassemble ses fils au moment de sa mort autour de son lit, et là il désigne l'héritier de la promesse. Va-t-il prendre les fils de Joseph, Ephraïm ou Manassé ? Sera-ce Benjamin le bien-aimé à qui il dira qu'il lui est réservé de donner naissance au Fils de Dieu ? Non : c'est à Juda qu'il s'adresse, ce Juda qui n'est pas même l'aîné ; c'est Juda qui reçoit la promesse, c'est de lui que sortira l'*envoyé*, et le sceptre ne sera enlevé de Juda qu'au moment de la venue du Messie. (*Gen.*, XLIX, 9, 10.)

Vous voyez donc que cette promesse se transmet à travers les siècles, en sorte que nous ne pouvons pas douter que Dieu ne soit intervenu pour enfanter celui en qui toutes les nations de la terre doivent être bénies.

Les Juifs s'établissent dans la terre de Chanaan. Là Juda reçoit la part la plus grande ; c'est lui qui possède la ville de Jérusalem ; c'est lui qui donne son nom à la Terre-Sainte ; elle s'appelle Judée à cause de lui. La promesse repose dans sa tribu ; enfin elle est renouvelée à David, après David à Salomon, fils de Bethzabée, parce que Dieu veut montrer que son fils est né pour tous les pécheurs. Cette prédiction se conserve jusqu'à Marie, jusqu'au moment où le sceptre sort de la maison de Juda ; car, à l'époque où Jésus-Christ apparut sur la terre, ce n'était plus la famille de Juda qui régnait, mais un prince Iduméen : Hérode était maître de la Judée.

Ainsi nous pouvons suivre à travers les siècles la main de Dieu, et cette intervention manifeste nous prouve qu'en effet nous touchons à l'événement le plus merveilleux, celui qui intéresse le plus l'humanité tout entière.

Maintenant il vous est facile de comprendre combien un fait maintenu avec tant de soin est pour vous le gage le plus assuré de toutes les promesses divines.

N'oubliez pas que ces livres que nous venons d'invoquer ont été écrits avant la naissance de Notre-Seigneur, et qu'il est impossible d'en douter. En effet, nous l'avons déjà remarqué, trois cents ans avant la naissance de Jésus-Christ, les livres hébreux furent traduits en grec, la langue la plus répandue de l'univers : cette version grecque est connue sous le nom de version des Septante. Nous trouvons encore un peuple séparé des Juifs, les Samaritains, qui ont conservé avec soin le texte du Pentateuque, où se trouve la prédiction faite à Abraham, les Samaritains, séparés à peu près mille ans avant Jésus-Christ. Il est impossible que les Samaritains eussent reçu avec tant de respect le Pentateuque s'ils n'avaient pas les mêmes motifs que les Juifs de respecter l'autorité de Moïse. C'est donc bien réellement Moïse qui a écrit ces prédictions admirables,

quinze cents ans avant la naissance de Notre-Seigneur.

Afin que la tradition fût mise dans un jour plus éclatant, Dieu a voulu que, trois siècles avant la naissance de son Fils, il y eût dans le pays le plus remarquable de l'univers, à Athènes, un homme qui s'efforça d'établir l'unité de Dieu. Cet homme fut mis à mort. Il avait pour disciples les personnages les plus distingués de la Grèce : Platon, Aristote, Xénophon ; Platon, le plus grand des écrivains; Aristote, le plus grand des philosophes; Xénophon, ce général si connu par la retraite des Dix-Mille, et par les écrits immortels qu'il a laissés après lui.

Eh bien ! qu'est-il arrivé de cette prédication de l'unité de Dieu? Socrate est mort en buvant de la ciguë; Platon a écrit à Dion, après la mort de son maître, qu'il était dangereux de faire connaître ces grandes vérités, qu'il était plus prudent de se taire; et il n'y a pas eu une seule bourgade de l'Attique convertie par les soins de Socrate et de ses disciples. Il n'en fut pas ainsi quand Jésus-Christ parut dans le monde; il rassembla autour de lui les hommes les plus grossiers, des artisans, des pêcheurs du lac de Nazareth; mais il était le fils d'Abraham, l'héritier de la promesse; c'est en lui que toutes les nations de la terre devaient être bénies ! Aussi voyez ce qui s'est passé : à l'instant où Jésus a paru dans l'univers, le monde s'est ébranlé. Cent ans après sa mort, nous lisons dans saint Justin que le monde romain tout entier connaissait déjà l'unité de Dieu; que les apôtres s'étaient répandus partout; que les bénédictions divines, la bénédiction spirituelle, s'étaient étendues dans l'univers; que l'unité de Dieu, la providence de Dieu, tous ses attributs, se répandaient, comme l'Océan, dans le monde entier.

Voilà un fait aussi éclatant que le soleil, et, nous pouvons le dire, si le soleil prouve l'existence de Dieu, l'histoire des nations prouve que Jésus-Christ est véritablement Dieu.

C'est donc dans cette prédiction faite à Abraham que nous trouvons la garantie la plus complète de notre foi. Oui, mes chers frères, pour que, quinze cents ans avant le Christ, la révolution merveilleuse qui s'est accomplie dans l'univers ait pu être prédite, il fallait que Dieu même eût annoncé tous les événements qui devaient suivre; car Dieu seul peut faire concourir la liberté de l'homme à ses desseins. Nous apprenons ainsi que cette providence divine gouverne toujours l'univers; que notre liberté n'est pas gênée, mais qu'elle concourt à tout ce que la Providence veut opérer dans le monde.

Les différentes nations qui ont paru sur la terre ont eu pour but l'accomplissement des promesses faites à Abraham. Nous avons vu tour à tour les Mèdes, les Perses, les Grecs, les Romains, accomplir ce que Dieu avait prédit pour son Fils. Depuis dix-huit cents ans, tous les événements ont servi à la propagation de cette bénédiction spirituelle que Dieu a promise, annoncée à Abraham.

Oui, nous en sommes assurés maintenant, Jésus-Christ est véritablement celui qui a été prédit à Abraham, celui en qui toutes les nations devaient être bénies, et voilà pourquoi Dieu dit qu'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, parce qu'il est le Dieu de Jésus-Christ, le père de Jésus-Christ, de celui qui a été suscité pour sauver toute la race humaine. Et ne croyez pas, mes chers frères, que ce salut promis, qui s'est accompli successivement, n'ait pas été pour tous les hommes. Le salut a été annoncé à l'instant même où Adam est sorti du Paradis terrestre; le Rédempteur de la race humaine a été prédit, le Verbe s'est immolé dès l'origine du monde. Tous les hommes, sans exception, à quelque pays qu'ils appartiennent, grâce à cette intervention du Verbe, sont héritiers de la promesse, et la religion chrétienne s'appelle catholique, parce qu'elle est la religion universelle; car elle comprend les dogmes du genre humain, l'existence de Dieu, la chute de l'homme et la rédemption. Voilà la religion des patriarches; c'est aussi la religion des Juifs, c'est la religion des catholiques. Les sociétés qui ont professé cette religion ont toujours été visibles pour l'univers, et Abraham seul, entre tous les hommes, peut nous montrer sa généalogie, en sorte que nous voyons tous ses aïeux comme tous ses descendants. Eh bien ! ses aïeux, les patriarches, ont eu la même foi que lui, et nous avons la même foi qu'Abraham.

Voici, mes frères, comment Abraham mérita le titre de père des croyants. Dieu lui ordonne de sortir de sa famille et de son pays, il ne balance pas ; il lui ordonne de se rendre dans la terre de Chanaan, il s'y rend; il lui dit que cette terre lui appartiendra, il le croit; il lui annonce qu'un enfant naîtra de Sara, stérile, il n'en doute pas; il lui déclare que sa postérité sera aussi nombreuse que le sable de la mer, il se confie à cette promesse; il lui promet toutes les nations en héritage, Abraham espère. C'est par un fils éloigné que toutes les nations seront bénies, Abraham voit ce jour d'avance. Enfin, quand son fils, dépositaire de toutes les promesses de l'alliance, est devenu grand, Dieu lui commande de le conduire sur la montagne de Moria et de l'immoler.

Elevez-vous sur cette montagne de Moria, devenue plus tard la montagne du Calvaire, contemplez Abraham plein de douleur, mais soumis entièrement à la volonté de Dieu. Sans doute il aurait pu opposer bien des raisonnements aux ordres du Très-Haut. Il aurait pu dire que Dieu avait défendu les sacrifices humains; que Dieu lui avait promis de faire sortir d'Isaac un peuple innombrable; mais non, il ne raisonne pas, il marche, il accomplit le sacrifice qui lui est demandé.

Voilà pourquoi il est devenu le modèle d'obéissance le plus parfait pour nous. Voilà comment Isaac, son fils, s'est associé à cet

esprit de foi, et comment tous deux ont mérité d'être les pères de toute la race des croyants. Et ce grand sacrifice, le sacrifice de la montagne de Moria, figure de l'immolation du Calvaire, nous apprend ce que nous devons être par rapport à Dieu.

Croyons à ce qui a été accompli dans Abraham; car vous ne pouvez pas dire : Si j'avais vu Dieu comme Abraham, je ferais tout ce qu'il a fait. Dieu est aussi visible pour vous qu'il l'était pour ce patriarche dans la terre de Chaldée; car il est visible pour l'univers entier par l'accomplissement de ses promesses.

Prenez donc pour modèle cet homme dont le nom est répandu sur toute la terre, cet homme honoré dans l'Orient comme dans l'Occident. Vous avez vu aussi la Mère de Dieu ne pas hésiter dans le sacrifice qui lui a été demandé, et c'était à une mère que Dieu demandait le sacrifice d'un fils. Elle aurait pu, elle aussi, opposer bien des raisonnements aux ordres de Dieu : elle ne l'a pas fait; elle a cru, sa foi lui a été imputée à justice, et elle est devenue la mère des vivants.

Quelle foi fut jamais plus généreuse, plus docile, plus entière, plus obéissante que celle d'Abraham? Obéissance prompte, il quitte tout; obéissance de jugement, il ne raisonne pas; obéissance de volonté, c'est sans murmure qu'il est prêt à immoler Isaac, son premier-né.

C'est ainsi qu'il était la figure de ce fils à venir, le modèle de l'obéissance, de l'obéissance jusqu'à la croix. Et nous, enfants d'Abraham et de Jésus-Christ, pourrions-nous refuser rien à Dieu? Si nous sommes les enfants d'Abraham, faisons les œuvres d'Abraham.

Tout ce que nous venons de dire est une garantie pour nous de toutes les promesses du Christ. Si toutes les promesses faites à Abraham se sont accomplies visiblement, toutes les promesses de Jésus-Christ le seront un jour. Oui, nous entrerons aussi dans la terre promise, et cette terre c'est le ciel. Là nous verrons tous ceux que nous aurons perdus; là nous jouirons de la présence même de Dieu.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

DES PROPHÉTIES.

Pourquoi le symbole dit-il que l'Esprit-Saint a parlé par les prophètes? Pourquoi n'est-ce pas le Verbe, la lumière du ciel et de la terre, qui les a inspirés pour annoncer sa venue? C'est que les oracles qui prédisaient le Rédempteur étaient la manifestation de l'ordre surnaturel de l'amour. Aussi l'Esprit-Saint, le Dieu amour, *Deus charitas* (I *Joan.*, IV, 16), a-t-il inspiré successivement les hommes suscités dans Israël, afin que la promesse faite à Adam et à Abraham fût conservée, et que l'espérance ne cessât de luire au milieu des ombres de la loi.

L'inspiration prophétique a donc maintenu dans Juda et dans Israël l'espérance de ce Rédempteur, en qui toutes les nations devaient être bénies. Vous avez vu, dans nos précédents entretiens, Dieu, après la chute, annonçant à Adam la rédemption du genre humain. Vous l'avez vu ensuite suscitant Abraham, et le faisant sortir de la terre de Chaldée, où régnait déjà l'idolâtrie, pour lui annoncer qu'en lui toutes les nations de la terre seraient bénies, c'est-à-dire éclairées de la lumière divine; vous avez vu cette promesse répétée au fils d'Abraham, à Isaac, et à Jacob, fils d'Isaac. Enfin je vous ai rappelé les prophéties de Jacob à son lit de mort, lorsque, entouré de tous ses enfants, il choisit non pas Benjamin, non pas le fils de Joseph, non pas même l'aîné, mais le quatrième de ses enfants, Juda, comme le chef de la tribu dans laquelle devait naître le Messie.

Nous allons continuer cette suite d'instructions sur les prophéties et rappeler les oracles qui ont été publiés dans Juda. Tel sera le sujet de cet entretien.

Moïse, en donnant la loi aux Juifs, fit entendre ces paroles : *Il viendra un prophète semblable à moi, écoutez-le.* (*Deut.*, XVIII, 15.) Remarquez cette expression, *semblable à moi.* Il y a dans Juda et dans Israël une suite de prophètes qui sont venus annoncer successivement le Rédempteur promis; mais aucun de ces prophètes n'a été semblable à Moïse, c'est-à-dire aucun n'a été législateur. Moïse fit sortir le peuple hébreu de la terre de ténèbres, de la terre d'Egypte, pour l'introduire dans la terre promise. Il reçut la loi de Dieu sur le mont Sinaï, et la communiqua au peuple. Le prophète *semblable à lui* devait donc être un prophète législateur; comme Moïse, il devait former un nouveau peuple, le faire sortir de la terre de ténèbres pour l'introduire dans la terre promise.

Aussi ce ne fut pas Moïse, qui entra dans la terre de promission, ce fut Josué; car Josué ou Jésus est le même nom, et ce nom veut dire le *Sauveur*. Josué était donc une figure nouvelle du Messie, qui devait en effet sauver le genre humain.

Enfin, les Hébreux s'établirent dans la terre autrefois promise à Abraham, quatre cents ans après la vocation du père des croyants. Dieu l'avait ainsi annoncé. La tribu de Juda fut placée en tête de toutes les autres, parce qu'elle devait enfanter le Messie. Jérusalem devint le siége de cette nouvelle tribu; le temple élevé à l'unité de Dieu se trouva au milieu de la tribu de Juda, et c'est dans cette tribu glorieuse que devait naître le Messie. Les promesses deviennent toujours de plus en plus précises.

Dieu, à l'époque où David monta sur le trône, indique ce prince comme celui d'où devait naître son Fils, et David nous a laissé des témoignages admirables de la grandeur de ses pensées et des inspirations de son amour. Il est impossible de lire avec attention les *Psaumes* sans y trouver partout le Messie et l'Eglise.

Parmi les *Psaumes*, nous en choisirons deux, pour vous montrer à quel point les prophéties en sont frappantes.

Voyons d'abord le psaume CIX, que nous récitons tous les dimanches à l'office divin :

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite,

Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied.

L'Eternel va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité; vous établirez votre empire au milieu de vos ennemis.

Les peuples vous obéiront au jour de votre force, au milieu de la splendeur de vos saints : je vous ai engendré avant l'aurore.

L'Eternel l'a juré, il ne révoquera jamais son serment : Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech.

Le Seigneur est assis à votre droite; il dominera les rois au jour de sa colère.

Il jugera les nations, il multipliera la mort; il brisera la tête de celui qui a dominé la terre.

Il boira en passant l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera la tête.

Il est important de bien se pénétrer du sens de ce psaume.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur. David a écrit ce psaume mille ans avant Jésus-Christ, cela est incontestable, et nous y voyons que David, parlant du Messie et de Dieu, s'exprime ainsi : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur.* C'est de ce psaume que Jésus-Christ s'est servi, lorsqu'il a voulu prouver sa mission aux pharisiens. N'est-il pas surprenant que David parle ainsi de son fils, de celui qui lui avait été promis comme devant gouverner le monde, et qu'il en parle comme de son Seigneur? *Le Seigneur a dit à mon Seigneur.* Son fils devait donc être son maître. Dans ces premières paroles se trouve manifestement indiquée la double nature de Jésus-Christ, à la fois Dieu et homme : fils de l'homme, suivant la chair; Fils de Dieu, selon sa substance éternelle, et par conséquent souverain maître de son aïeul David.

Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite. Il est impossible de méconnaître ici l'autorité du Christ comme Dieu de la terre.

Jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. L'Eternel l'a juré, Vous êtes Prêtre immortel, selon l'ordre de Melchisédech. Voilà encore le sacerdoce de Jésus-Christ manifesté à David, et Jésus-Christ n'est-il pas aujourd'hui le prêtre du monde entier, comme il le sera dans l'éternité, c'est-à-dire le prêtre qui offre à Dieu les sacrifices de tous les hommes? *Le Seigneur est assis à votre droite; il dominera les rois au jour de sa colère.* N'est-ce pas encore là la prédiction la plus manifeste de la domination qu'exercera successivement Jésus-Christ sur le monde? N'avez-vous pas vu tous les rois du paganisme, tous les rois barbares, s'incliner tour à tour devant lui?

Il jugera les nations. Il a jugé Jérusalem et Rome, et nous voyons encore ce jugement empreint visiblement devant nous. Rome nous apparaît brillante de gloire, et Jérusalem couverte d'opprobre.

Il boira en passant l'eau du torrent; c'est pourquoi il lèvera la tête. Cette expression, *boire l'eau du torrent*, signifiait, chez les Hébreux, être dans la douleur, dans l'opprobre ; et qui a plus souffert, qui a été plus humilié que Jésus-Christ avant de lever la tête, avant d'être glorifié?

La prédiction contenue dans le psaume XXI a ceci de très-remarquable, qu'elle commence par un verset répété par Notre-Seigneur sur la croix : *Héli! Héli! lamma sabachtani!* « *Mon Dieu! mon Dieu! pourquoi m'avez-vous abandonné!* » (*Matth.*, XXVI, 46.) *Pourquoi* veut dire ici *dans quel motif*, et ce motif, la fin du psaume nous l'apprend.

Jésus-Christ, en répétant ces paroles, nous fait comprendre que ce psaume de David est une prédiction frappante de sa venue et de sa mort.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné? N'éloignez pas de moi votre alut, ne soyez pas sourd à mes cris.

Mon Dieu, je vous invoque durant le jour, et vous ne m'écoutez pas; je crie vers vous au milieu de la nuit, et le repos ne veut pas entrer dans mon âme.

Cependant vous êtes le Saint qui habitez dans Israël, vous êtes l'objet de ses louanges.

Nos pères ont espéré en vous, ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés.

Ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente.

Pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace.

Tous ceux qui me voient m'insultent, le mépris sur les lèvres ; ils ont secoué la tête en disant :

Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre; que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui.

Et c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère : vous étiez mon espérance, lorsque j'étais encore à la mamelle.

Du sein de ma mère j'ai été reçu dans vos bras; vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles.

Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir.

Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux de Basan m'ont assailli.

Ils fondent sur moi la gueule entr'ouverte, comme le lion qui déchire et qui rugit.

Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés; mon cœur a défailli au dedans de moi, comme la cire qui se fond.

Ma force s'est desséchée comme l'argile, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort.

Des chiens dévorants m'ont environné, le conseil des méchants m'a assiégé.

Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé,

ils m'ont considéré attentivement; ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort.

Mais vous, Seigneur, ne vous éloignez pas, vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir.

Arrachez mon âme au glaive, et délivrez-moi de mes ennemis.

Sauvez-moi de la gueule du lion, et détournez-moi de la corne du taureau.

Je raconterai votre nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de leur assemblée.

Louez le Seigneur, vous qui le craignez; glorifiez-le, race de Jacob; craignez-le tous, vous qui êtes de la race d'Israël.

Il n'a pas dédaigné ni rejeté la prière du pauvre; il n'a pas détourné de moi son visage; il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui.

O Dieu, vous êtes ma louange au milieu de votre Eglise si étendue; j'offrirai mes vœux en présence de ceux qui craignent le Seigneur.

Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vous qui cherchez le Seigneur, vous célébrez ses louanges, et votre âme vivra éternellement.

Les peuples les plus reculés se souviendront du Seigneur et se tourneront vers lui; toutes les nations se prosterneront devant lui.

A lui appartient l'empire, il régnera sur tous les peuples.

Tous les grands de la terre mangeront et adoreront; tout ce qui descend dans la tombe s'inclinera devant lui.

Les générations à venir le serviront; elles seront consacrées au Seigneur.

Ils viendront, ceux qui annonceront la justice aux peuples futurs; c'est le Seigneur qui prépare ces merveilles.

Comment ne pas reconnaître Jésus-Christ à chacune de ces paroles? et quand on songe que ces Psaumes ont été écrits, comme je le disais tout à l'heure, mille ans avant le Seigneur, qu'ils sont conservés avec le plus grand soin par une nation qui nie l'avénement du Christ, en attendant toujours le Messie; quand on voit que les titres de notre foi sont conservés par ceux qui ont le plus d'intérêt à les nier, il est impossible de ne pas se rendre à des preuves aussi positives.

Le Saint-Esprit fait dire à David : *Ils ont percé mes mains et mes pieds, ils ont compté tous mes os.* Ce verset 18 du psaume XXI demande une attention particulière; il est le seul où il y ait une altération manifeste dans les manuscrits des Juifs.

Ces mots, *ils ont percé mes mains et mes pieds,* ne se trouvent pas dans les textes hébreux conservés par les Juifs. On y lit : *Ils ont percé mes mains « comme un lion. »* Pour donner ce sens au passage, les Juifs ont substitué une lettre à une autre.

Il était évident en effet que si, après avoir crucifié Jésus-Christ, les Juifs avaient conservé une prédiction où il était dit que le Messie aurait les pieds et les mains percés, c'était là une prophétie accablante pour eux. Ils ont substitué une lettre à une autre, et le mot substitué veut dire *comme un lion;* c'est *kari* au lieu de *karou.* Mais ici les Juifs se trouvent confondus, parce que trois cents ans avant la venue de Notre-Seigneur, la traduction des Septante existait, la traduction en grec de tous les livres hébreux, faite sur la demande du roi d'Egypte, Ptolémée, par les envoyés du grand prêtre Eléazar, et cette version des Septante, écrite trois cents ans avant Jésus-Christ, porte les mots de la Vulgate : *Ils ont percé mes mains et mes pieds.* Ainsi les chrétiens n'ont pas changé ce passage, et les mots qui annoncent le crucifiement du Messie se trouvent unis à son nom dans les Livres inspirés.

Rien n'est plus frappant que ce psaume, et l'on comprend aisément que Notre-Seigneur ait voulu en répéter le premier verset sur la croix, afin d'indiquer à l'univers la vérité de sa mission, attestée par le genre de sa mort.

David avait vu dans son fils Salomon l'image du Messie qui devait venir. Ce n'est pas David qui bâtit le temple; Salomon fut chargé de ce soin, parce que Salomon devenait ainsi l'image de Jésus-Christ, qui nous introduit dans le temple véritable, dans le temple du ciel.

Les prophètes ne cessèrent de faire entendre leur voix dans Juda durant six cents ans après David, et pendant ce temps leurs prédictions devinrent toujours de plus en plus circonstanciées.

Vous avez pu remarquer que la prédiction faite à Adam s'appliquait à toute l'humanité: *Il sortira de la femme un fils qui écrasera la tête du serpent.* (*Gen.*, III, 15.) Voilà les premières espérances du genre humain, et l'on trouve cette prédiction conservée chez tous les peuples.

La prophétie va ensuite se particularisant, si je puis m'exprimer ainsi. C'est Abraham, c'est Isaac, c'est Jacob, qui conservent l'espérance d'un Messie. Ensuite cette famille produit un peuple, et, dans ce peuple, une tribu doit porter les espérances du genre humain. Dans cette tribu, Dieu choisit encore un homme; cet homme est David, et il est élevé sur le trône, afin que la promesse soit plus manifeste à tous les yeux, parce que de David doit sortir le Messie.

Les autres prophètes viennent successivement annoncer les caractères divers de ce Messie. Michée prédit que le lieu de sa naissance sera Bethléem (*Mich.*, V, 2); un autre, qu'une vierge concevra; c'est la prédiction d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet.* (*Isa.*, VII, 14.)

C'est ce même Isaïe qui, sept cent cinquante ans avant Jésus-Christ, a peint toutes les circonstances de sa vie et de sa mort dans ce chapitre LIII, non moins étonnant que le psaume XXI, que vous venez d'entendre.

Qui croira à notre parole? pour qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé?

Il s'élèvera en la présence de Dieu comme un arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté; et nous l'avons vu, et il était méconnaissable.

Méprisé, le dernier des hommes, homme de

douleurs, il connaît l'infirmité : son visage était obscurci par les opprobres et par l'ignominie ; et nous l'avons compté pour rien.

Il a vraiment lui-même porté nos langueurs, il s'est chargé de nos souffrances : oui, nous l'avons vu, comme un lépreux, frappé de Dieu et humilié.

Il a été blessé lui-même à cause de nos iniquités, il a été brisé pour nos crimes : le châtiment qui doit nous donner la paix s'est appesanti sur lui; nous avons été guéris par ses meurtrissures.

Nous sommes tous égarés comme des brebis : chacun de nous suivait sa voie; et le Seigneur a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous.

Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert la bouche : il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond.

Il est mort au milieu des angoisses, après un jugement; qui racontera sa génération? Il a été retranché de la terre des vivants : je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple.

On lui réservait la sépulture de l'impie : il a été enseveli dans le tombeau du riche, parce qu'il a ignoré l'iniquité, et que le mensonge n'a point souillé sa bouche.

Le Seigneur a voulu le briser dans son infirmité; il a donné sa vie pour expier le crime, mais il aura une race immortelle, et la volonté du Seigneur s'accomplira par ses mains.

Son âme a été dans la douleur, mais il verra et il sera rassasié de joie ; ce juste, mon serviteur, justifiera un grand nombre d'hommes par sa doctrine, et portera lui-même leurs iniquités.

Parce qu'il s'est livré à la mort, et qu'il a été mis entre des scélérats, parce qu'il s'est chargé des péchés d'une multitude criminelle, et qu'il a prié pour les violateurs de la loi, je lui donnerai en partage un peuple nombreux; il distribuera lui-même les dépouilles des forts.

Il est impossible de ne pas reconnaître le Messie. Aussi le Juif Orobio, disputant en Angleterre contre un évêque anglican, Limborch, disait hautement que c'était là l'histoire de la Passion de Jésus-Christ.

Ce chapitre a converti plusieurs incrédules, et c'est celui que lisait sur son char l'Ethiopien baptisé par l'apôtre Philippe.

Après cette étonnante prédiction vient le LIVe chapitre, où Isaïe voit tout à coup l'Eglise succéder à la Synagogue, et, dans ses transports de joie et d'allégresse, il s'écrie :

Réjouis-toi, stérile, qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louanges, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants : l'épouse abandonnée, a dit le Seigneur, est devenue plus féconde que celle qui a un époux.

Etends l'enceinte de ton pavillon ; n'épargne rien, allonge tes cordages, affermis tes pieux.

Tu pénétreras à droite, à gauche; ta postérité héritera des nations, et remplira les villes désertes.

Ne crains pas; tu ne seras pas confondue; tu n'auras point à rougir; tu ne connaîtras plus la honte; tu oublieras la confusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité.

Celui qui t'a créée sera ton Seigneur (son nom est le Dieu des armées), et ton Rédempteur, le saint d'Israël, sera appelé le Dieu de la terre.

Mais les prédictions devenaient toujours de plus en plus précises, et montraient toujours davantage quel était celui qui devait venir.

Nous trouvons dans Zacharie que le Messie paraîtra dans Jérusalem comme un roi pacifique. (*Zachar.*, IX, 9.) Le même prophète dit qu'il sera vendu pour trente deniers, et donne le nom même du champ acheté avec cet argent. (XII, 11 seqq.) Enfin Malachie (I, 11; III, 1 seqq.) et Aggée (II, 7 seqq.) voient ce Messie entrant dans le second temple, temple qui effacera la splendeur du premier, parce que le Désiré des nations doit y entrer.

Les Juifs, conduits en captivité à Babylone, y reçoivent des consolations particulières de Dieu. Le ministère des prophètes n'est pas interrompu un seul moment, et nous entendons Daniel annoncer aux Juifs des événements plus frappants encore.

Pendant que je parlais encore en ma prière, voilà que Gabriel, que j'avais vu en une vision au commencement, vola soudain, et me toucha au temps du sacrifice du soir.

Et il m'enseigna, et il me parla, et il dit : Daniel, maintenant je suis venu afin de t'enseigner, et afin que tu me comprennes.

La parole est sortie dès le commencement de tes prières; mais je suis venu pour te dire que tu es un homme de désirs : toi donc, médite la parole, et comprends la vision.

Les soixante et dix semaines sont abrégées sur ton peuple et sur la sainte cité, afin que la prévarication soit consommée, et que le péché prenne fin, et que l'iniquité soit effacée, et que la justice éternelle paraisse, et que la vision soit accomplie et la prophétie, et que le Saint des saints reçoive l'onction.

Sache donc et comprends : Depuis la fin de la parole que Jérusalem sera de nouveau réédifiée, jusqu'au Christ roi, il y aura sept semaines et soixante-deux semaines, et de nouveau seront édifiées la place publique et les murailles dans ce court espace de temps.

Et après soixante-deux semaines, le Christ sera mis à mort; et ce peuple ne sera plus son peuple, car il doit le renier; et un peuple, avec un chef qui doit venir, dissipera la cité et le sanctuaire; et la fin sera la destruction, et, après la fin de la guerre, la désolation ordonnée.

Et il confirmera l'alliance à plusieurs dans une semaine; et, au milieu d'une semaine, l'oblation et le sacrifice cesseront; et l'abomination de la désolation sera dans le temple, et persévérera jusqu'à la consommation et à la fin. (*Dan*, IX, 21-27.)

Telle est la prédiction de Daniel, qui fixe d'une manière étonnante l'époque où le

Messie doit venir. Par ces mots *soixante-dix semaines* il a toujours été constant pour les Juifs qu'il fallait entendre des semaines d'années; et, pour échapper à l'accomplissement de la prophétie, les rabbins maintenant sont obligés de supposer que ce sont des semaines de siècles, ce qui ferait quarante-neuf mille ans depuis la captivité de Babylone jusqu'à la venue du Messie.

Vous voyez qu'il leur a fallu échapper à l'évidence de cette prophétie, et voilà pourquoi ils ont parlé de semaines de siècles, au lieu de semaines d'années, terme fixé pour l'arrivée du Messie! En effet, depuis la vingtième année de l'édit du règne d'Artaxerxès (l'édit de réédification du temple et des murailles), quatre cent quatre-vingt-dix ans après, c'est-à-dire après soixante-dix semaines d'années, a paru le Christ, et l'époque de sa mort, annoncée aussi par Daniel, se trouve exactement la dernière année de la prédiction du prophète, car c'est l'an 33 de l'ère chrétienne, c'est-à-dire trente-trois ans après la naissance de Notre-Seigneur, que cette prédiction a été entièrement accomplie. Les quatre cent quatre-vingt-dix ans, à dater d'Artaxerxès, finissent évidemment à la mort de Jésus-Christ, et ici encore se trouve cette autre prédiction non moins étonnante : *Après que le Christ aura été mis à mort, parce que le peuple l'aura renié, un peuple et un chef, qui doivent venir, disperseront la cité et le sanctuaire.* Voilà les Romains entrant dans Jérusalem trente-sept ans après la mort de Notre-Seigneur et détruisant la ville. Daniel l'avait prédit : *Alors l'abomination sera dans le temple.* Le mot d'*abomination* signifiait, chez les Juifs, l'idolâtrie, et les enseignes romaines, portant les idoles de ce peuple, furent plantées en effet dans le temple lorsque Titus y pénétra.

Les prophéties n'ont donc pas cessé un seul instant dans Juda et dans Israël : le Messie a été annoncé avec des caractères toujours plus positifs, en sorte qu'il est impossible aujourd'hui de le méconnaître.

Mais où se trouve le livre que nous venons de citer? Entrez dans toutes les synagogues d'un bout du monde à l'autre, et vous y verrez toutes ces prédictions conservées précieusement. Vous y trouverez le chapitre LIII[e] d'Isaïe, le XXI[e] psaume de David, le CIX[e] psaume de David, le IX[e] chapitre de Daniel, où sont renfermés tous ces oracles.

Il est donc bien certain que Dieu n'a pas cessé un seul moment, par le ministère de ses prophètes, d'annoncer cette rédemption de l'humanité qui devait consoler l'univers de la chute d'Adam.

Les prophètes qui paraissaient successivement dans Juda annonçaient toujours deux sortes d'événements, les uns plus rapprochés, les autres plus éloignés. On trouve toujours au milieu de ces prophéties des bénédictions et des menaces. Les bénédictions et les menaces sont aujourd'hui manifestement accomplies. Les bénédictions sont la venue du Christ, le renversement des idoles, la vocation des gentils. Il suffit de jeter les yeux sur l'Europe pour être frappé de la réalisation des bénédictions divines, et de tourner les yeux vers les contrées de l'Orient, que les prophéties ont désignées comme devant subir la vengeance céleste, pour voir des ruines où les prédictions avaient annoncé des ruines. Isaïe n'a pas seulement écrit ce cinquante-troisième chapitre que je viens de lire et où vous voyez maintenant le Messie et sa Passion, il a prophétisé la destruction de Babylone; il a vu Cyrus qui devait venir et rétablir le temple de Jérusalem.

Tout ce qu'il a prédit de Babylone est accompli de nos jours; les ruines mêmes de cette ville immense dont parle Hérodote ont péri, et les voyageurs modernes nous ont laissé de tous ces lieux des descriptions qui sont l'accomplissement des prophéties. Les prophètes avaient tout dit avant les événements.

Un fait curieux par rapport à la grande prophétie d'Ezéchiel sur la ruine de Tyr, c'est le témoignage d'un incrédule, auteur d'un voyage en Syrie. Volney, arrivant à Tyr et citant toute cette prédiction, s'étonne de trouver les lieux qu'il parcourt entièrement conformes à ce que le prophète avait annoncé (3). Tyr n'est plus en effet qu'un rocher nu où les pêcheurs font sécher leurs filets. Il en est de même de toute l'Idumée, de la Judée et des villes de Moab. Toutes ces contrées sont des terres désolées et livrées au joug des mahométans. Voilà des preuves manifestes de l'accomplissement des menaces de Dieu, comme les nations chrétiennes sont la marque évidente des bénédictions que Dieu devait répandre sur le genre humain.

Cet ordre prophétique, si bien manifesté dans les Livres saints, et si bien réalisé dans le monde, cet ordre prophétique fut interrompu quatre cents ans avant Jésus-Christ. La prophétie de Malachie annonce qu'un sacrifice pur, une oblation sans tache s'offrira dans tout l'univers. (*Malach.*, I, 11.) C'était la prédiction du grand sacrifice de Jésus-Christ qui devait être substitué aux sacrifices de la loi. Après cela, le silence le plus grand règne en Israël et dans Juda.

Vous savez que les tribus séparées de Juda furent dispersées sur toute la terre. Juda reste seul, et la prophétie de Jacob va s'accomplir.

Jacob avait dit que le Messie ou l'envoyé viendrait lorsque le sceptre serait ôté de Juda. (*Gen.*, XLIX, 9, 10.) A l'époque où Jésus-Christ a paru sur la terre, Hérode avait usurpé le sceptre en Israël. C'était le

(3) Volney, après avoir cité la prophétie d'Ezéchiel, ajoute : « Les révolutions du sort, ou plutôt la barbarie des Grecs du Bas-Empire et des musulmans, ont accompli cet oracle. Tyr, réduite à l'état d'un misérable village, n'a plus, pour tout commerce, qu'une exportation de quelques sacs de grains et de coton en laine. »

temps marqué. Les Samaritains croyaient, comme les Juifs, à la venue d'un Messie, et cette opinion existait même chez les auteurs païens; car nous lisons, dans Tacite et dans Suétone, qu'un bruit répandu partout annonçait qu'un homme devait sortir de l'Orient pour régner sur l'univers.

Ainsi, à l'époque précise annoncée par les prophètes, le monde croyait qu'un Messie devait venir, et les Juifs aujourd'hui défendent, sous peine d'anathème, de supputer les temps, parce qu'en effet la supputation des temps prouve que le Messie est venu.

Alors le livre des prophéties de l'Ancien Testament fut fermé. Il n'y a plus d'autre prophète en Israël que les prophètes de la nouvelle loi. Dans les synagogues aujourd'hui le livre des Juifs finit avec l'histoire des Machabées, et cependant jamais les Juifs n'ont été plus fidèles à la loi de Dieu. Ils ont été punis de leur penchant à l'idolâtrie par la captivité de Babylone, qui a duré soixante-dix ans. Mais le crime commis depuis par eux est un crime bien plus grand, car voilà dix-huit siècles qu'ils sont dispersés sur toute la terre, et qu'Osée avait dit (III, 4) que le peuple hébreux serait sans temple, sans roi, sans autels, sans sacrifices, sans oracles.

Si vous entrez maintenant dans une église chrétienne, et que vous ouvriez le livre placé sur nos autels, que voyez-vous? Les prophéties de saint Jean-Baptiste, de Zacharie, de la sainte Vierge, d'Elisabeth, et toutes ces prophéties de la nouvelle alliance s'accorder avec les prophéties de l'ancienne loi.

Saint Jean dit, en voyant Jésus-Christ : *Voilà l'Agneau de Dieu* (*Joan.*, I, 29), et il annonce qu'il baptisera les hommes dans l'Esprit-Saint, et qu'il séparera les bons des méchants.

Zacharie prédit (*Luc.*, I, 76) que son fils Jean sera le Précurseur, l'enfant qui préparera les voies du Seigneur.

Dans saint Luc vous entendez la prophétie d'Elisabeth à Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes* (*Ibid.*, 42), et enfin, dans le *Magnificat* de la sainte Vierge, vous lisez toutes les merveilles de l'avenir. Marie s'écrie, dans un transport prophétique : *Voilà que toutes les générations m'appelleront bienheureuse.* (*Ibid.*, 48.)

Grâce à l'Evangile, l'Esprit de Dieu n'a donc pas cessé de parler; il parle aux apôtres, aux évangélistes, comme il avait parlé aux prophètes.

Il est donc impossible de douter d'un ordre surnaturel annoncé d'une manière surnaturelle, et quand nous entendons des hommes nier la chute et la rédemption, et s'obstiner à dire qu'il n'existe pas d'ordre surnaturel de la grâce, d'ordre surnaturel de secours divin, il faudrait, pour établir cette impiété, effacer d'abord l'ordre surnaturel de lumières, l'ordre surnaturel d'inspirations que nous voyons éclater visiblement dans le monde pendant quatre mille ans.

Nous ne pouvons donc pas douter des prophéties; nous ne pouvons donc pas douter que Dieu ne se soit occupé sans cesse du genre humain; qu'après la chute de l'homme un Rédempteur n'ait été promis; que ce Rédempteur n'ait été désigné d'âge en âge; qu'il n'ait été annoncé d'abord à Adam, c'est-à-dire à tout le genre humain, ensuite promis à Abraham comme au père de tous les peuples; qu'une tribu n'ait été choisie, et dans cette tribu une famille, et que cette famille n'ait été la maison de David.

Que résulte-t-il de tant de clartés divines? Que la Providence a prévu tout ce qui devait arriver dans l'univers. Pour en douter, nous serions obligés de fermer nos yeux à la lumière, il faudrait ne pas croire que la plus grande partie des événements ont été annoncés.

Tout dans le monde se rapporte donc au Messie. Or, si tous les événements passés se rapportent visiblement à Jésus-Christ, quel fruit devons-nous tirer de cette vérité pour notre conduite? Dieu, pour nous sauver, et nous conduire au ciel, la véritable terre promise, dispose tous les événements comme pour la venue de son Fils. Nous sommes ses enfants; nous sommes tous les membres du corps de Jésus-Christ. Vous êtes donc bien assurés, mes frères, que tout ce qui se fait dans l'univers arrive pour votre salut, pour votre bonheur, pour votre perfection, comme parle l'Apôtre. (II *Cor.*, IV, 15.)

Vous ne pouvez pas nier la prescience et la providence, quelques difficultés que vous ayez à concilier la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu. Livrez donc vos cœurs à la joie, croyez à cet ordre surnaturel de la grâce, croyez à cette communication intime que vous avez tous les jours avec la lumière de Dieu, le Verbe, avec l'amour de Dieu, le Saint-Esprit. Il y a dans vos esprits une lumière qui éclaire toutes vos actions, et dans vos cœurs le mouvement nécessaire pour vous élever au-dessus de toutes les choses qui passent, et vous faire aspirer sans cesse aux biens immuables et éternels.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

L'ECRITURE SAINTE.

Il existe un livre dans le monde, un livre qui a traversé tous les âges, qui a tiré le monde moral du chaos, un livre pour tous les temps, pour tous les hommes : ce livre, c'est la Bible.

La première page de ce livre contient l'histoire de la création du genre humain, la dernière page, la fin de l'homme sur la terre; et toute l'histoire de l'humanité s'y trouve renfermée.

Ce livre contient les notions les plus pures sur la philosophie, sur la législation, sur la morale. Il est rempli en même temps d'une poésie que l'homme n'a jamais égalée.

La parole de Dieu est donc visible dans l'univers comme sa puissance. Cette parole

nous a été conservée avec un soin particulier; Dieu a voulu que le bienfait de la vérité fût pour nous aussi assuré que le bienfait de la vie; et, de même que la paternité transmet la vie, le sacerdoce transmet la vérité, et porte dans tous les âges le livre sacré objet de toutes nos espérances, gage de notre immortalité.

Ce livre a été attaqué dans son inspiration, dans son authenticité, dans son intégrité. C'est surtout dans le dernier siècle que nous avons vu des hommes s'élever contre la Bible.

Il est donc très-important pour nous d'établir son authenticité, son inspiration, son intégrité. Ce sera le sujet de cet entretien.

Les premiers chapitres de la Bible contiennent la création, le déluge, la dispersion des peuples. Ces grandes vérités ont été attaquées sous toutes les formes, afin d'infirmer l'autorité de Moïse; et si Moïse eût, en effet, enseigné dans les premiers chapitres de la *Genèse* des erreurs formelles, il est certain qu'il n'eût pas été inspiré de Dieu. On a donc nié d'abord la création par des arguments tirés des sciences, afin de faire crouler l'édifice de la religion sur sa base.

Les six jours ont été, pour les incrédules du dernier siècle, le sujet d'une violente attaque contre la vérité du récit de la création; ils trouvaient dans la géologie, science qui ne faisait que commencer, des objections contre l'œuvre des six jours; mais il a suffi de répondre que ces jours dont parle Moïse pouvaient avoir une durée indéterminée pour que la science moderne n'eût plus rien à objecter, parce que six périodes, au lieu de six jours, expliquent tous les phénomènes de la création.

On s'étonnait que Moïse eût placé la création de la lumière avant la création du soleil; et, comme on soutenait alors que le soleil répand la lumière, on affirmait que Moïse avait ignoré les notions les plus simples de la physique. Depuis, la science a détruit elle-même cette objection, et il a été prouvé que la lumière est un fluide lumineux répandu dans l'espace, fluide que le soleil met en mouvement. Ce fluide pouvait et devait donc exister avant la création du soleil. La science elle-même, après avoir fait l'objection, l'a résolue de cette manière.

Il existe un moyen très-simple de répondre à tout ce qui a été avancé sur les découvertes récentes de fossiles gigantesques ensevelis dans les couches de la terre au-dessous des couches appelées diluviennes. En effet, le premier verset de l'Ecriture dit : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (*Gen.*, I, 1); et ensuite nous lisons : *Or la terre était informe et nue.* (*Ibid.*, 2.) Il y a évidemment, entre ces deux versets du livre sacré, un grand intervalle de temps. Moïse, après avoir raconté la création du ciel et de la terre, ne rappelle ni la création des anges ni la chute des démons. Moïse peut donc n'avoir parlé, après avoir posé le grand dogme de la création dans ces mots: *In principio*, que d'une restauration de la terre au moment où l'homme fut créé.

Plusieurs docteurs pensent que Satan avait été placé sur la terre, différente alors de ce que nous la voyons aujourd'hui, et que, le désordre s'étant introduit dans le monde par l'effet du crime de Satan, Dieu intervint pour chasser les anges devenus rebelles, et qu'il remplaça Satan par l'homme. On comprendrait ainsi le second verset de la Bible : *Or la terre était informe et nue.* En effet, il ne peut rien y avoir dans la création de désordonné; et cette expression de Moïse indiquerait un véritable chaos, le mot principal de ce verset signifiant *la ruine et la dévastation.* Tous les phénomènes géologiques s'expliqueraient alors sans blesser la foi.

On a prétendu que le déluge n'avait pas été universel, et depuis il a été constaté que les plus hautes montagnes portent des traces de cette grande catastrophe.

Nul doute que le monde n'ait été soumis à l'action d'un bouleversement immense produit par les eaux. Les voyageurs ont rencontré dans les montagnes les plus élevées de l'Amérique, au-dessus de Quito, dans les Andes et les Cordillières, des bancs de coquillages et des pierres qui portent l'empreinte de plantes appartenant visiblement à notre Europe. Ainsi, on ne peut en douter, une grande catastrophe a porté de l'Asie en Amérique, de l'Amérique en Europe, des plantes et des pierres propres à des climats divers, et de là une foule de phénomènes aujourd'hui sous nos yeux. Le déluge est donc à l'abri de toute discussion. Partout existent de véritables médailles de cette catastrophe.

On a ensuite fait grand bruit de ce que plusieurs hommes sont de couleurs et de formes différentes; on a nié l'unité de la race humaine. Ici encore les réponses de la véritable science ont détruit toutes les objections; et il a été bien constaté que les différences de couleur sont le produit des climats; car on voit, en Amérique et dans les Antilles, à la troisième, à la quatrième génération, des nègres qui perdent la forme de leur tête. Au lieu d'être aplatie, elle se redresse insensiblement. La rudesse des cheveux se change aussi; la couleur et la forme elle-même se modifient donc suivant les temps et suivant les lieux (1).

Que n'avait-on pas dit sur les peuples découverts en Amérique, lorsque la mer environnait de tous côtés le continent? Comment, demandait-on, les hommes avaient-ils pu y aborder? Il a été prouvé, par les voyageurs, qu'il y a peu de distance entre les deux continents, et l'on a reconnu même, par les langues de ces peuples mieux observées, une identité étonnante entre les idiomes de l'Amérique et les langues de l'Asie.

(1) La forme est la conséquence de la civilisation ; la couleur tient au climat et aux habitudes de la vie.

Nous trouvons, dans cette question des langues parlées par tous les peuples, si diverses et si nombreuses, puisqu'on en compte maintenant plus de mille, la preuve de la dispersion des hommes après la confusion des langues.

Ainsi tout ce que la science a découvert, et qui sert à détruire les objections répandues si généralement dans le siècle dernier, est pour nous une marque frappante de la vérité, de l'inspiration, de la divinité des livres de Moïse, puisqu'il a été impossible de rien trouver de solide pour les contredire.

Que n'a-t-on pas dit encore des chronologies des peuples? On a prétendu qu'il existait chez les Indiens des livres qui avaient plus de deux millions d'années. A la fin du dernier siècle et au commencement de celui-ci, on fit de grands raisonnements sur cette découverte. On soutint que la chronologie de Moïse n'avait aucune réalité.

L'examen plus approfondi de toutes ces questions a été un nouveau triomphe pour Moïse. Un homme fameux par son incrédulité, et dont le livre a eu de la vogue au commencement de ce siècle, avait affirmé qu'un des ouvrages indiens apportés en Europe remontait à vingt-cinq mille ans. Un Anglais, le docteur Bentley, est allé s'établir dans l'Inde pour étudier le sanscrit et toute la religion des Indiens. Après avoir vérifié les calculs astronomiques de ce peuple, il a rapporté les preuves les plus manifestes que le livre dont les connaissances astronomiques devaient renverser toute la chronologie de Moïse était de sept cents ans seulement antérieur à Jésus-Christ.

On avait encore tiré un grand parti d'un autre ouvrage où se trouvait l'histoire de Krisnah. Cette histoire présentant quelques traits de ressemblance avec l'histoire de Jésus-Christ, on concluait de ce que le livre était antérieur au Sauveur que les Evangélistes avaient emprunté leurs récits à des traditions connues avant eux. Le docteur Bentley prouva encore que cet ouvrage avait été imaginé par un Brame, afin de s'opposer à la propagation du christianisme, et ce même docteur anglais établit d'une manière irrécusable que l'histoire de Krisnah avait paru plusieurs siècles après Jésus-Christ.

Vint ensuite l'engouement pour les Chinois : on soutint que leur origine se perdait dans la nuit des temps, et que leur chronologie détruisait la chronologie des Livres saints.

L'examen approfondi des faits a montré encore ici, et c'est un des hommes les plus savants de ce siècle qui a établi cette vérité, que les livres les plus authentiques des Chinois, loin d'être antérieurs à Jésus-Christ de quelques millions d'années, comme on le soutenait, ne remontent pas à plus de sept siècles avant Jésus-Christ.

Les Egyptiens avaient une antiquité qui devait aussi, disait-on, détruire tous nos calculs; et il est reconnu aujourd'hui que ce peuple, pour augmenter son ancienneté, mettait à la suite les unes les autres les dynasties qui ont régné en même temps à Tanis, à Thèbes, à Thin et à Memphis.

Le savant qui a eu l'honneur de lire le premier les hiéroglyphes a prouvé qu'il n'y avait pas un seul monument en Egypte antérieur de plus de deux mille ans à Notre-Seigneur. Lorsqu'on apporta en France les fameux zodiaques que l'armée française avait trouvés en Egypte, il sembla un moment qu'on allait renverser la religion chrétienne. A en croire certains savants, ces zodiaques remontaient, au moins l'un d'eux, à sept mille ans avant Jésus-Christ; et le zodiaque de Denderah, le plus ancien, examiné avec soin lorsqu'il fut apporté à Paris, a été reconnu postérieur à l'ère chrétienne. Il est du siècle des Antonins; et ce qui a porté cette démonstration jusqu'à l'évidence, c'est la découverte d'une momie égyptienne dans laquelle on a trouvé ce même zodiaque. Alors il a été manifeste que ces zodiaques n'étaient pas des zodiaques astronomiques, mais des zodiaques astrologiques.

Aucune de ces difficultés ne supporte donc un examen sérieux. Elles viennent toutes de l'imperfection des sciences, et non des fautes de nos textes sacrés. Aussi l'on peut dire maintenant que la religion a triomphé complétement de toutes les objections de la science. O religion, tu as vaincu! *Religio, vicisti!*

Les découvertes de ces derniers temps ont montré encore mieux l'accord entre toutes les traditions des peuples et les récits des premiers chapitres de Moïse. En effet, tout ce qui est antérieur à la confusion des langues appartient à l'humanité entière et se trouve chez tous les peuples. Il en devait être ainsi. Les hommes, dispersés, ont dû emporter partout les traditions générales, communes aux hommes qui vivaient rassemblés dans les mêmes lieux; et depuis seulement les traditions sont devenues particulières, parce qu'elles sont l'histoire de chacun des peuples qui se sont formés après la dispersion.

Si nous examinons quelques-unes de ces premières traditions, nous y trouvons une conformité étonnante avec la création de l'homme racontée par Moïse. Les Perses, les Indiens racontent que Dieu créa l'homme et l'univers, qu'il plaça l'homme et la femme dans un grand jardin, et que là ils furent tentés par un serpent.

Cette tradition se rencontre partout. Nous voyons aussi chez les Perses la connaissance de la chute des anges dans l'histoire d'Arimane et d'Oromase. Dans la mythologie des Grecs et des Romains le monde est d'abord tiré du chaos. L'allégorie de Pandore rappelle Eve et le Paradis terrestre; la boîte remise à la femme, afin qu'elle ne l'ouvrît pas, contenait tous les maux, mais l'Espérance était au fond. La promesse du Rédempteur fut en effet l'espérance emportée par Eve au sortir du Paradis terrestre.

Nous voyons encore dans la mythologie

païenne le combat des dieux et des titans, et le déluge universel. Ces traditions primitives existent chez les Mexicains comme chez les peuples du Nord.

Ainsi, dans tout l'univers, vous trouvez les preuves les plus frappantes de la vérité du livre sacré que les Juifs et les chrétiens portent en tous lieux, comme le dépôt de l'inspiration divine, de la parole de Dieu même.

Aucune objection ne peut atteindre la Bible, et si on en a contesté l'authenticité; si on a prétendu que le Pentateuque, ce livre de Moïse, avait été écrit longtemps après lui, ces objections ont servi au triomphe de la vérité, et les preuves sont venues de tous les côtés pour mieux l'établir.

Je vous ai parlé d'un texte samaritain découvert chez une tribu au pied du mont Liban. Vous savez aussi que, dans l'Inde, une tribu de Juifs noirs conservait précieusement le Pentateuque de Moïse. Ce Pentateuque, apporté en Europe et comparé à celui qui est entre les mains des Juifs et des chrétiens, contenait à peine quarante différences qui tiennent à la ponctuation, ou à des erreurs de copistes, et ces différences n'ont aucune importance en elles-mêmes.

Dernièrement un Anglais a réuni jusqu'à six cents manuscrits des anciens livres de la Bible. On les a compulsés avec le plus grand soin. Les variantes sont si légères qu'elles ne méritent pas même qu'on les rappelle.

Ainsi l'inspiration, l'authenticité, l'intégrité de ces livres, sont à l'abri de toute espèce de doute.

On a encore attaqué quelques récits de l'Ecriture sainte. On s'est étonné de trouver, par exemple, Nabuchodonosor changé en bête. Mais il est évident qu'il est question en cet endroit d'une maladie par laquelle Nabuchodonosor se croyait semblable à un animal.

On a demandé, à propos du sacrifice de Jephté, comment Dieu avait pu ordonner à un père de sacrifier sa fille; mais il ne s'agit nullement dans ce passage d'un sacrifice humain. Il faut l'entendre de la consécration faite par Jephté de sa fille à Dieu.

Je pourrais parcourir ainsi toutes les objections faites contre la Bible; mais cet examen nous entraînerait trop loin.

Les Juifs ont conservé la Bible avec un scrupule si religieux qu'ils en ont compté toutes les lettres.

Vous pouvez donc maintenant ouvrir l'Ecriture et la lire, bien assurés que, depuis le premier mot jusqu'au dernier, vous n'y trouverez que l'inspiration divine : *Omnis Scriptura divinitus inspirata*, dit saint Paul. (II *Tim.*, III, 16.)

Mais en quoi consiste cette inspiration? S'étend-elle à toutes les paroles de l'Ecriture? Non, mes frères : Dieu a donné seulement une assistance particulière à tous ceux dont les livres nous ont été conservés, afin que dans le récit qu'ils ont fait il n'y eût pas d'erreur possible. Mais en même temps il leur a inspiré tout ce qui dépasse les lumières naturelles, et le dessein d'exposer, de raconter tous les faits contenus dans l'Ecriture. Voilà dans quel sens l'Eglise comprend l'inspiration de la Bible.

Dans la primitive Eglise, l'Ecriture était lue dans toutes les familles. Saint Jean Chrysostome dit même : C'est parce que la Bible n'est pas assez répandue que le désordre des mœurs s'introduit de toutes parts; et il attribue à cette ignorance la naissance et la propagation des hérésies.

Saint Jérôme recommande à plusieurs dames romaines de faire lire la Bible avec soin à leurs enfants. Sans doute l'Eglise a changé sa discipline à cet égard au temps des Vaudois et des Albigeois, époque où l'ignorance était à son comble; elle vit des inconvénients à ce qu'au milieu des objections du protestantisme, on laissât les Livres saints entre les mains de tous les fidèles, qui n'étaient pas assez instruits alors pour les défendre contre les attaques et contre les interprétations répandues partout; mais il est certain que jamais elle n'a refusé de mettre entre les mains des chrétiens les Livres sacrés, et qu'on a toujours permis à ceux pour qui l'Ecriture n'avait aucun inconvénient, de la lire sous la direction d'un guide éclairé.

Dans l'Ecriture, Dieu nous parle. Dans la prière, nous parlons à Dieu. Dans la Bible, Dieu nous parle directement, Dieu nous instruit de tous nos devoirs, Dieu nous montre ce que nous devons croire.

Qui ne connaît ces paroles d'un incrédule dans le dernier siècle : « Je vous avoue aussi que la majesté des Ecritures m'étonne? La simplicité de l'Evangile parle à mon cœur. Voyez tous les livres des philosophes : avec toute leur pompe, qu'ils sont petits auprès de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si simple et si sublime soit sorti de la main des hommes! » Et il ajoute que « l'Evangile a des caractères de vérité si grands, si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros! »

Grâce à l'Ecriture, nous connaissons l'esprit et le caractère de Dieu, si je puis parler ainsi. L'esprit de Dieu est simple et sublime, et tel est le style de l'Ecriture sainte, et en même temps nous trouvons partout la bonté et la justice, caractère de la Divinité. Nous connaissons donc ainsi l'esprit et le cœur de Dieu.

Pour nous mettre en communication avec Dieu, il faut d'abord le connaître, et quel meilleur moyen pour connaître Dieu que de lire le livre où sont renfermés sa parole et ses actes?

L'Apôtre a dit : *Il faut qu'il y ait des hérésies.* (I *Cor.*, XI, 19.) Cette parole se vérifie aussi par rapport à l'Ecriture. Les sectes séparées de l'Eglise catholique, ayant toutes fondé leur foi sur la Bible, ont dû la défendre avec le plus grand soin. Aussi les ouvrages les plus savants ont constaté en Allemagne et en Angleterre l'authenticité, l'inspiration et l'intégrité de l'Ecriture, et ces livres sont entre toutes les mains. Ils ont

préservé les pays protestants de l'invasion de l'incrédulité.

C'est un grand avantage sans doute, et si les Anglicans y joignaient, comme nous, les traditions sur les vérités et les sacrements que l'Eglise conserve, et qu'elle portera en tous lieux jusqu'à la consommation des siècles, ils auraient la vérité, l'unité dans la vérité et la charité, cette charité particulière au christianisme, qui a enfanté des institutions dont on ne trouve nulle part de modèle. Cherchez, en effet, ces missionnaires qui vont, au péril de leur vie, porter la foi au milieu des peuples; ces hommes héroïques, qui aspirent à répandre leur sang pour la vérité, afin de renouveler ce grand témoignage des martyrs donné à l'origine de l'Eglise; vous ne les trouverez pas, vous ne verrez chez les protestants ni les hommes apostoliques ni les saintes femmes toutes dévouées au service de l'humanité.

Le caractère propre de notre Eglise, c'est d'avoir enfanté des âmes qui ont vécu uniquement pour Dieu et pour les hommes. Cette charité, l'amour de Dieu et l'amour des hommes, subsiste parmi les catholiques, parce qu'avec l'Ecriture ils ont conservé la communion. La communion est la source de toutes les merveilles de la charité que nous voyons éclater parmi nous.

Il est deux aumônes que nous devons faire; l'aumône de la vérité et l'aumône de la charité. La vérité est un des plus grands moyens de faire du bien aux hommes. Voilà pourquoi vous devez vous mettre en état de détruire les objections répandues aujourd'hui dans les esprits, et qui empêchent certaines personnes d'entrer dans le sein de l'Eglise.

Occupez-vous donc sérieusement de vous instruire, parce qu'il ne suffit pas, dans le temps où nous sommes, d'avoir la foi; il faut encore, comme disait saint Pierre, pouvoir rendre compte de sa foi. Etudiez sans cesse les preuves admirables de notre religion, mais en même temps répandez votre foi dans vos actions. Saint Clément d'Alexandrie exprimait cette pensée d'une manière admirable: « Nous n'avons pas aujourd'hui à répandre notre sang pour notre foi, mais répandons notre foi dans toutes nos actions. » Et la meilleure manière de prouver notre foi, c'est l'amour de la vérité, ce sont les bonnes œuvres, c'est la charité. C'est ainsi que nous pratiquerons les devoirs que Dieu nous a prescrits, et que nous conserverons en nous les trois grandes vertus divines, la foi, l'espérance et la charité.

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LE SYMBOLE.

L'Eglise catholique nous transmet la vérité, comme la société nous transmet la vie; et si tout, dans les royaumes temporels, est disposé afin de nous conserver le bienfait de la vie, nous voyons aussi que, dans l'Eglise, tout a servi à conserver la vérité à travers les siècles, malgré l'incrédulité, malgré les schismes, malgré toutes les attaques de l'orgueil.

L'Eglise porte avec elle son symbole, elle le montre à ses enfants, elle en fa[it] l'objet de leurs méditations; et ce symbole contient toutes les vérités objet de notre foi, ces vérités notre consolation, la sanction de tous nos devoirs, la source de tous nos droits à l'immortalité.

C'est à la manière dont Dieu a défendu la vérité parmi les hommes que nous consacrerons cette instruction.

Une seule vérité importe essentiellement à l'homme: c'est qu'il a été créé pour s'unir à Dieu dans l'éternité. Mais comment se forme cette union? Nous l'avons dit, l'homme étant tombé, un médiateur lui a été promis, et ce médiateur, l'espérance du genre humain, est venu sur la terre pour nous introduire dans le ciel.

Depuis la chute, les hommes ont toujours gardé cette espérance. Chez les patriarches, la religion consistait dans trois dogmes: Dieu, la chute de l'homme et la rédemption. Les Juifs n'ont pas eu une autre religion; ils ont cru en Dieu, ils ont attendu le Messie à cause de la chute de l'homme. Et maintenant qu'est-ce que notre religion? C'est aussi le Messie, mais le Messie venu sur la terre, le Messie qui nous a dit ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Telle est donc la religion du genre humain: un médiateur à venir, un médiateur venu pour sauver l'homme de la mort et lui rendre l'immortalité; et ce médiateur quel est-il? Un Homme-Dieu pacifiant le ciel et la terre, unissant l'homme à Dieu.

Rien de plus grand, rien de plus essentiel à l'homme que ce dogme, aussi précieux pour nous que la vie. Aussi l'Eglise a-t-elle défendu, à toutes les époques, cette grande vérité attaquée par toutes les passions: la croyance en un Homme-Dieu, en un Rédempteur-Dieu venu sur la terre pour sauver tous les hommes. Cette vérité a été conservée par elle dès l'origine du christianisme jusqu'à l'effusion du sang de ses enfants.

Toutes les erreurs successivement frappées d'anathème par l'Eglise pouvaient toutes détruire la divinité de Jésus-Christ, et, par conséquent, rompre le lien ineffable qui unit maintenant l'homme et Dieu.

La première erreur anathématisée dans un concile universel a été celle d'Arius. Elle renversait tout le christianisme. Vous savez que les ariens prétendaient que Jésus-Christ, né avant l'aurore, avant les collines, était au-dessus de toutes les créatures, de tous les anges; mais ils ajoutaient qu'il y avait eu un moment où il n'était pas, et ils disaient, pour exprimer cette opinion: Le Verbe est semblable à Dieu, mais non consubstantiel.

Vous n'ignorez pas les railleries du siècle dernier à ce sujet. Le philosophe de cette époque le plus hostile à la religion se moquait de ce que la différence entre les ariens et les catholiques consistait seulement dans un *iota*, les catholiques se servant du mot

omoousios, quand les ariens employaient le mot *omoiousios;* mais si Jésus-Christ n'est pas de la même substance que son Père, s'il est seulement semblable à son Père, il n'est plus Dieu, il a été créé, l'humanité n'est plus unie à la nature divine dans la personne de Jésus-Christ, la plaisanterie de Voltaire n'a donc aucun sens.

Vous comprenez maintenant, mes frères, l'intérêt immense du genre humain tout entier à ce que cette vérité fût défendue, comme elle l'a été, jusqu'à l'effusion du sang.

L'erreur fut condamnée, et l'Eglise soutint que Jésus-Christ, comme Verbe, était de la même substance que son Père. Ainsi le Christ, ce médiateur annoncé dès l'origine du monde, est bien réellement Dieu. Un Dieu s'est uni à notre nature, un Dieu est médiateur entre l'homme et Dieu.

Après Arius, d'autres esprits superbes voulurent encore attaquer le dogme de l'incarnation et de la rédemption. On prétendit que dans Jésus-Christ il y avait deux personnes, l'une descendue du ciel, l'autre formée dans le sein de la Vierge Marie; et il résultait de là que Jésus-Christ, le Verbe incréé, n'avait pas été réellement enfanté comme nous. Le genre humain se trouvait encore déshérité de sa communauté avec Dieu. Or ce qu'il y a de plus touchant dans le christianisme, c'est la pensée qu'en effet un Dieu a voulu naître comme nous, et subir toutes les conditions de notre destinée. Voilà ce qui nous remplit de consolations, et nous fait attendre avec joie, au milieu des ténèbres et des souffrances de la vie présente, la couronne immortelle qui nous est promise.

Si Jésus-Christ, en effet, eût été composé de deux personnes, toute notre grandeur serait anéantie, parce que la personne humaine agirait indépendamment de Dieu; au lieu que, dans Jésus-Christ, la personne humaine a disparu, et l'humanité ne forme avec la Divinité qu'une seule personne.

Vous savez avec quels transports de joie la ville d'Ephèse reçut la déclaration des Pères du concile après l'anathème prononcé contre cette erreur. La salle où délibéraient les évêques était entourée d'un peuple immense, et c'est à la lueur des flambeaux, au milieu des transports de l'admiration et de l'allégresse, qu'ils furent reconduits jusqu'à leurs demeures.

Un nouvel hérétique voulut nier dans Jésus-Christ les deux natures; mais, s'il n'y avait pas dans Jésus-Christ deux natures, la nature divine et la nature humaine, comment pourrions-nous, pour vous exciter à pratiquer tout ce que Jésus-Christ nous a enseigné et tout ce qu'il a fait lui-même, vous dire aujourd'hui : L'exemple du Christ n'est-il pas suffisant pour vous soutenir ? Vous nous répondriez : Jésus-Christ est Dieu, il n'était pas homme comme nous, nous ne pouvons pas imiter un Dieu.

Or nous vous disons : Jésus est Dieu, et il est homme; en lui la nature divine et la nature humaine se trouvent réunies. Chacun de nous peut donc supporter tout ce qu'il a supporté, fait tout ce qu'il a fait.

La constance avec laquelle l'Eglise a perpétuellement veillé sur ce dogme adorable de l'incarnation et de la rédemption du genre humain, ce dogme d'où dépend notre éternel bonheur, est donc le plus grand des spectacles, un ordre surnaturel de faits qui surpasse toutes nos idées. Ce dogme des dogmes, un Dieu uni à l'homme, nous ravit d'admiration ! Telle est notre religion, tel est le christianisme, voilà la révélation tout entière !

Vous savez maintenant pourquoi l'Eglise a été fondée par Jésus-Christ pour défendre cette vérité dans l'univers et la porter jusqu'à la fin des siècles.

L'erreur ne s'arrêta pas là; elle voulut établir qu'il y avait en Jésus-Christ une seule volonté. C'était encore la destruction de tout le mystère de l'incarnation. Il y a deux volontés dans Jésus-Christ, la volonté divine et la volonté humaine, et la volonté humaine en lui est sans cesse unie à la volonté divine. Par là nous comprenons que notre volonté peut toujours s'unir à la volonté divine. Jésus-Christ, au jardin des Olives et sur le Calvaire, nous montre en lui deux natures et deux volontés. Que dit-il au moment où le calice lui est présenté ? *Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que votre volonté soit faite, votre volonté et non la mienne.* (*Matth.*, XXVI, 39.)

Ainsi nous apprenons que nous devons, dans toutes les situations, ressembler à Jésus-Christ, afin de faire, comme lui, de la volonté de Dieu notre nourriture ici-bas.

L'erreur attaqua successivement tous les dogmes du christianisme. Les pélagiens disaient que l'homme, par le secours du libre arbitre, pouvait, indépendamment de la grâce, accomplir des œuvres méritoires pour le salut.

Cette erreur intéressait encore le mystère de la rédemption; car, si l'homme par lui-même pouvait faire des actes dignes de la gloire éternelle, l'incarnation de Jésus-Christ devenait inutile.

L'Eglise, repoussant cette innovation, déclara que les hommes ne sauraient arriver aux biens surnaturels que par la grâce de Dieu, grâce donnée à l'origine, grâce attachée au sacrifice du Verbe, holocauste offert dès l'origine du monde, mais grâce qui vient de Jésus-Christ, parce que toutes les grâces découlent de cette source adorable.

Vous apprenez encore, par le grand mystère de l'incarnation, l'horreur que vous devez avoir pour le péché. Puisqu'il a fallu la mort d'un Dieu pour satisfaire à la justice divine, le péché mérite donc toute votre haine. Grâce au Calvaire, vous comprenez que les offenses qui peuvent vous séparer de Dieu, sont infinies, non pas sans doute par rapport à vous être finis, mais par rapport à Dieu être infini. Comme il n'y a pas, à l'égard de Dieu, de légères offenses, un prix infini était nécessaire pour racheter la

faute de l'homme; et les souffrances d'un Dieu, l'holocauste d'un Dieu, sont le principe de toutes les grâces répandues sur le genre humain, la source de tous nos mérites. Toutes nos œuvres tirent leur prix de la satisfaction de Jésus-Christ, et, si vous pouviez penser un instant que, sans le secours de Jésus-Christ, vous arriverez au salut, vous seriez dans une erreur condamnée encore par l'Eglise. Il y a trois cents ans, une secte nia l'autorité du sacerdoce institué par le Sauveur, rompant ainsi la tradition qui nous unit aux apôtres et à Jésus-Christ, et laissant à l'interprétation arbitraire de chacun le sens de la parole divine. Cette secte a donné naissance à une autre qui prétend que Dieu a fait des hommes deux parts, l'une pour la damnation, l'autre pour la gloire éternelle, et que Jésus-Christ n'est pas mort pour sauver toute l'humanité. Cette idée, née dans le protestantisme, car Calvin et Luther ont professé cette horrible doctrine, soutenue par des hommes distingués par leur talent et par leurs vertus, a été répandue en France, où elle a produit l'incrédulité en révoltant le sentiment de justice que Dieu a gravé dans le cœur de l'homme. Comment ne pas reconnaître la liaison étonnante qui existe entre cette erreur et d'autres erreurs plus funestes? Les philosophes du dernier siècle se sont appuyés principalement pour rejeter le christianisme, sur cette maxime que hors de l'Eglise il n'y avait pas de salut, maxime entendue par eux dans le sens des jansénistes. Ceux-ci supposaient que les hommes séparés extérieurement de l'Eglise n'appartenaient pas au règne de Jésus-Christ. Mais ce n'est pas là ce que l'Eglise catholique enseigne, puisque, partout où il y a un homme de bonne volonté, la paix doit être avec lui, selon la belle parole des anges au berceau de Jésus-Christ.

Il n'est donc pas vrai que les hommes tombés dans le schisme ou dans l'hérésie par le malheur de leur naissance ou par une ignorance invincible soient exclus du salut. Saint Augustin l'a dit : « Tous ceux qui n'ont pas participé par la volonté, et avec connaissance de cause, au schisme et à l'hérésie, font partie de la véritable Eglise. »

Il faut reconnaître qu'un grand nombre d'esprits se sont éloignés de la religion chrétienne à cause de cette erreur attribuée à l'Eglise. Et cependant l'Eglise n'a cessé de protester pendant deux siècles contre le jansénisme. Elle n'a cessé de foudroyer, d'anathématiser cette maxime que Jésus-Christ n'était pas mort pour tous les hommes; elle a sans cesse répété que Dieu veut que tous soient sauvés, et qu'aucun ne périsse. Saint Thomas a déclaré que, loin de laisser périr un sauvage de bonne volonté, Dieu lui enverrait plutôt un ange pour lui enseigner les mystères essentiels au salut.

Pendant dix-huit cents ans, l'Eglise n'a cessé de veiller au précieux dépôt qu'elle a reçu, dépôt de la vérité, vérité divine, vérité admirable, notre joie dans le temps, notre gloire dans l'éternité; vérité sublime, bien propre à nous faire pratiquer toutes les œuvres surnaturelles indispensables au salut : un Dieu mort pour sauver tous les hommes!

Oui, tout est fait pour Jésus-Christ, tout se rapporte à lui. Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, il sera demain. Jésus-Christ a été prédit depuis l'origine du monde, il a été désigné par tous les prophètes, et, depuis qu'il est annoncé sur la terre, tous les événements ont servi à manifester sa divinité. Vous le voyez partout aujourd'hui régénérant les sociétés, détruisant la barbarie, abolissant l'esclavage, créant parmi les nations chrétiennes un droit des gens inconnu au monde païen.

Et dans le commencement de ce siècle, lorsque la foi en Jésus-Christ a cessé d'exister dans l'esprit d'une foule d'hommes, qu'avez-vous vu? Les horreurs du paganisme. Tous les crimes auxquels on avait peine à croire reparaissaient parmi nous.

La première des vérités pour nous, c'est que Jésus-Christ est venu sur la terre pour nous sauver, Jésus-Christ le Fils de Dieu, c'est que Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique pour le racheter.

Voilà comment nous entrons en société avec les anges, comment notre foi crée l'espérance, et notre espérance l'amour. Voilà comment ces trois vertus naissent dans l'homme et fécondent toutes les autres! Aussi nomme-t-on ces trois vertus, la foi, l'espérance, la charité, les vertus théologales, c'est-à-dire les vertus qui nous mettent en rapport avec le ciel, et qui appellent sur nous les secours de l'esprit de Dieu et la force d'en haut.

Qu'est-ce qui nous distingue de toutes les sectes, de toutes les religions? Ce n'est pas la morale, car la morale se trouve partout. Elle n'est pas sans doute aussi pure que dans l'Evangile, mais ses grands préceptes se rencontrent chez tous les peuples. La lumière du Verbe n'a jamais été complétement détruite. Et ce qui n'existe que chez les catholiques, c'est la foi en un Dieu rédempteur, foi sublime qui nous introduit dans un ordre de vérités propre à satisfaire nos esprits et nos cœurs. C'est notre foi qui nous distingue des Juifs, des mahométans, des idolâtres; c'est cette foi qui nous fait catholiques. Grâce à cette foi, vous n'êtes plus étrangers à rien dans l'univers, il n'est pas un événement qui ne s'explique; et la mort, cette formidable énigme, quand on la considère à la lumière de la raison, devient à la lumière de la foi le terrible châtiment du péché infligé à l'homme. Si vous voyez depuis six mille ans le bras de Dieu ne cessant de s'étendre pour punir la faute du paradis terrestre, si nous mourons tous *dans cette voie du genre humain*, comme parle l'Ecriture, c'est une preuve que la justice de Dieu s'apaise uniquement par Jésus-Christ.

Nous avons devant nos yeux cette image sans cesse renouvelée de la justice divine. Cette justice s'est étendue jusqu'au Calvaire,

où il a fallu que le Fils de Dieu mourût pour les hommes; mais la miséricorde n'a pas cessé un moment d'être manifestée à tous les yeux ; et, en même temps que l'homme était condamné pour expier l'offense envers Dieu, nous étions tous rachetés en Jésus-Christ. Nous avons donc la certitude, grâce au Verbe incarné, que notre vie ne se bornera pas à celle-ci, que nous ressusciterons, que Jésus-Christ nous ressuscitera au dernier jour; que nous reprendrons le corps laissé par nous sur la terre, que ce corps sera spirituel et glorieux, que nous ne serons pas séparés de ceux que nous avons aimés et qui seront morts dans la même foi, par conséquent que notre vie ici-bas est le commencement de l'autre. Toutes les grandes figures de l'Ancien Testament sont des figures qui nous annoncent notre avenir. Voyez les Israélites sortant de la terre d'Egypte : ils ont un bâton de voyageur à la main ; ils mangent l'Agneau pascal avec les herbes amères ; ils doivent traverser la mer Rouge et le désert avant d'entrer dans la terre promise. N'est-ce pas l'image de notre destinée ? Nous aussi, nous sommes des voyageurs sur la terre; nous aussi, nous devons manger l'Agneau pascal avec les herbes amères de la vie ; nous aurons des combats à soutenir; notre salut n'est pas seulement en danger par les séductions de notre nature, il l'est encore par les ennemis que nous avons à combattre, ennemis spirituels répandus dans l'air, comme parle saint Paul. (*Ephes.*, II, 2.) Mais combattons généreusement, puisons des forces dans le tabernacle où réside Jésus-Christ; l'Eucharistie est le vrai pain d'Elie; ce pain nous soutiendra jusqu'au sommet de la montagne d'Horeb, la montagne de la contemplation.

Ah ! puissiez-vous, au moment de la mort, comme le pasteur que nous avons perdu (Mgr de Quélen), vous écrier avec confiance : « Je ne crains pas la mort ! je serai jugé par celui que j'aime. » Aimons Jésus-Christ, et nous sommes assurés d'être jugés par celui que nous aurons aimé, et qui nous donnera la vie éternelle.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LE SOUVERAIN SACERDOCE DE JÉSUS-CHRIST.

Nous avons vu Jésus-Christ annoncé pendant quatre mille ans comme le Messie apportant aux hommes la bonne nouvelle, comme le Rédempteur de toute l'humanité. Nous l'avons montré pendant ces quatre mille ans prédit aux patriarches, figuré dans la loi, annoncé par tous les oracles; nous avons vu tous les événements de l'univers concourant à son arrivée sur la terre, toutes les monarchies préparant cette grande monarchie spirituelle prédite par Daniel. Depuis deux mille ans l'Eglise n'a cessé de défendre l'auguste personne du divin Sauveur, et de repousser toutes les erreurs contraires à sa divinité, afin de conserver précieusement au monde ce symbole adorable de l'union de l'homme et de Dieu. Il nous reste encore à considérer l'Homme-Dieu comme le Prêtre du temps et de l'éternité, selon ces paroles de David : *Tu es Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech* (*Psal.*, CIX, 4), « *Vous êtes le Prêtre de l'éternité selon l'ordre de Melchisédech.* » Tel sera le sujet de cet entretien.

Les rapports primitifs entre l'homme et Dieu avaient été altérés par la chute. Dans le paradis terrestre Adam ne priait pas, dit saint Augustin, il louait : *Non orabat, laudabat.* En effet, il avait seulement à remercier Dieu de toutes les grâces reçues par lui, et le culte de la reconnaissance était alors toute la religion. Lorsque l'homme se fut abandonné à l'orgueil, tout changea pour lui, et les sacrifices d'expiation s'établirent sur la terre.

Abel et Caïn, au sortir du paradis terrestre, Noé au sortir de l'arche, présentent des sacrifices à Dieu ; Moïse institue la religion des victimes parmi les Hébreux, et enfin Salomon immole des animaux innombrables, lorsqu'il élève le temple préparé par David. Chez toutes les nations de la terre, nous voyons également le culte de Dieu fondé sur les sacrifices, et partout l'homme est convaincu qu'une grande offense a été commise primitivement, partout il croit devoir expier cette faute par des sacrifices, et apaiser ainsi la colère de Dieu. C'est pourquoi nous entendons dire à un incrédule païen : La crainte a fait les dieux : *Timor fecit deos* (5).

Telle était la religion des peuples avant Jésus-Christ; religion fondée sur les sacrifices, sur la crainte, sur la nécessité des expiations. Les peuples étaient persuadés que quelqu'un devait mourir pour le salut de tous, et que la rémission devait s'opérer par le sang.

L'opinion générale parmi les Juifs, quand Jésus-Christ vint sur la terre, était que ces immolations annonçaient un grand sacrifice, le sacrifice célébré par nous aujourd'hui. L'agneau pascal avait été institué en commémoration de la sortie des Israélites de la terre d'Egypte ; tous devaient manger cet agneau et teindre de son sang le seuil de leur porte.

Nous trouvons encore chez les Juifs les holocaustes, les hosties spirituelles, les victimes pacifiques. Dans l'holocauste, on ne réservait aucune partie de l'animal ; il était entièrement consumé.

Telles étaient les figures du grand sacrifice que Jésus-Christ devait instituer. Ainsi, avant Jésus-Christ, nous voyons sur la terre le culte de la peur, et ce culte est encore établi aujourd'hui chez toutes les nations idolâtres. Les Chinois jettent leurs enfants dans les rivières et les livrent ainsi à l'esprit du fleuve. Chez les sauvages existent ces superstitions. Les mahométans ont une religion sans sacrifice, et cette religion est le culte de la volupté. Les protestants, qui ont renoncé à la Messe, ont prétendu que

(5) Primus in orbe deos fecit timor. (Petr. in *Fragment.* et Stat. *Theb.* III, v. 661.)

le sacrifice de la croix avait été le sacrifice complet, et qu'il n'est pas nécessaire de le renouveler. Ils ont fait de la raison humaine le principe de toute l'action de l'homme. Leur culte est le culte de l'orgueil.

Ainsi se reproduisent chez les mahométans et chez les protestants les anciennes erreurs des philosophies grecques et romaines, ainsi que le culte du paganisme, le culte de la volupté. Jésus-Christ seul a établi sur la terre le sacrifice réel qui unit l'homme à Dieu, et il nous a donné le modèle de la religion en esprit et en vérité.

Le Verbe divin, en s'immolant à Dieu pour sauver les hommes, s'est uni à l'humanité tout entière. Un Dieu immolé, un Dieu anéanti devant un Dieu, voilà la religion du christianisme. Un philosophe du dernier siècle a compris la grandeur de l'homme dans son anéantissement devant le Tout-Puissant. C'est là, selon lui, le culte véritable, le culte qui seul peut plaire à la Divinité. En effet, qu'avons-nous en nous-mêmes qui soit à nous? Notre esprit, notre corps, notre cœur, notre faculté de vivre, de connaître, d'aimer, viennent de Dieu; il faut donc que tout se rapporte à Dieu en nous; il faut donc que Dieu non-seulement soit notre roi, mais encore notre pontife, pontife dans le temps, pontife dans l'éternité. Un roi peut régner sur notre corps, même sur notre intelligence, mais pour que nous donnions l'empire absolu de notre cœur, il faut que nous nous unissions complétement à cette royauté, et cette royauté ne peut être qu'un sacerdoce, le sacerdoce d'un Dieu. Jésus-Christ, comme pontife, peut seul nous demander le sacrifice complet de notre volonté, parce qu'il nous a donné l'exemple du plus grand des sacrifices; il est mort par amour pour nous, comment pourrions-nous lui refuser notre amour, refuser de le laisser régner complétement sur tout notre être, sur notre corps, notre esprit, notre cœur? Et Jésus-Christ, que veut-il en nous demandant de nous abandonner tout entier à lui? nous apprendre comment nous devons honorer Dieu.

La papauté est l'image visible de ce sacerdoce invisible de Jésus-Christ, et cette papauté s'étend sur toute la terre. C'est un pontife-roi qui, s'élevant au-dessus de tous, règne sur les consciences, parce que Jésus-Christ doit à jamais régner sur les esprits et sur les cœurs. La monarchie des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, toutes ces grandes nations n'ont servi qu'à préparer le jour où le Christ est venu; et depuis, voyez comme tous les événements ont amené la puissance spirituelle des Papes, et même leur puissance temporelle. La papauté seule aujourd'hui peut civiliser le monde. C'est d'elle que partent sans cesse des prêtres pour aller porter l'unité de Dieu aux peuples encore assis dans les ombres de la mort (*Luc.*, I, 79); et tout se fait au nom de Jésus-Christ, parce que Jésus-Christ est le commencement et la fin de toutes choses. Du haut de la croix il contemple son empire, et il forme son Eglise, l'assemblée des adorateurs en esprit et en vérité. Il est roi parce qu'il est pontife. Sa royauté a pour objet d'établir le culte véritable; il est le roi des esprits parce qu'il va régénérer les âmes. Sa royauté est toute spirituelle parce qu'elle est la royauté du Pontife du Très-Haut. Le monde lui a été donné parce qu'il va donner le monde à Dieu.

Qu'est-ce que la monarchie spirituelle? La monarchie spirituelle ne peut être complète que si, comme nous l'avons déjà dit, le monarque est un Pontife; car un Pontife, et un Pontife-Dieu, peut seul régner sur l'intime du cœur, les rapports de l'homme avec Dieu. En effet, s'il y a dans l'intelligence ou dans le cœur de l'homme une pensée et un sentiment indépendants du monarque, la monarchie temporelle peut exister, mais la monarchie spirituelle n'existe pas.

Il y a plus : un Pontife qui n'aurait pas été victime ne pourrait pas me demander cette immolation de moi-même que Dieu exige. C'est donc parce qu'il a été victime de son amour pour moi que mon amour est acquis à Jésus-Christ. Pour être le Roi de l'homme, Jésus-Christ devait être à la fois Pontife et victime.

Aussi pendant sa vie mortelle Jésus-Christ sacrifie tout à sa mission sublime, et il meurt pour consommer sa vie sur nos autels, où il continue ce grand sacrifice de la croix, cet holocauste où il n'a rien épargné de lui-même. Que voyons-nous au Calvaire? Jésus-Christ anéanti, humilié; sur la croix, sa divinité a disparu, mais son humanité subsiste, quoique obscurcie par ses opprobres. Mais sur nos autels non-seulement sa divinité ne se révèle pas, son humanité ne se montre plus à nos yeux; nous ne voyons que le pain et le vin. Voilà tout ce qui reste d'un Dieu anéanti pour nous.

Que devons-nous donc faire pour nous rendre dignes du sacrifice de Jésus-Christ? Nous anéantir aussi comme lui. Devant l'Eucharistie, la foi qui nous est demandée n'est plus appuyée que sur une parole. Nos sens, notre raison, tout semble nous dire que le dogme de l'Eucharistie est une illusion, mais nous savons que Jésus-Christ, avant sa mort, a dit à ses disciples en leur présentant le pain : *Ceci est mon corps; ceci est mon sang* en leur présentant le vin. (*Matth.*, XXVI, 26, 27.) Cette parole a toujours été conservée dans l'Eglise depuis dix-huit cents ans.

Ceci est mon corps; oui, Seigneur, puisque vous l'avez dit et que vous êtes sorti du tombeau après l'avoir dit, le pain que je vois est votre corps. Comme saint Thomas je le répète : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (*Joan.*, XX, 28); je crois, parce que vous avez parlé. Sans doute notre foi est appuyée sur toutes les promesses de Jésus-Christ, sur les prophéties qui le montrent avant sa naissance comme le Sauveur de

toute la race humaine; nous avons vu le changement de l'univers, miracle plus étonnant que tous les miracles, mais il n'en est pas moins vrai que nos sens ici sont confondus. Notre raison s'étonne qu'un Dieu puisse être dans cette situation d'humiliation et d'anéantissement. Mais notre raison, nos sens anéantis, sont devant Dieu dans l'état où Jésus-Christ est lui-même, et la véritable adoration de la créature est l'exercice de son anéantissement devant le Créateur. Quel hommage plus grand que cette déclaration faite à Dieu : Mon Dieu, nous ne sommes rien par nous-mêmes, nous ne voyons rien que par vous, nous ne pouvons rien que par vous, nous attendons tout de vous?

Voilà le culte des chrétiens, culte bien différent de tous les autres; et ce culte ne se terminera pas avec le temps. Dans l'autre vie, nous ne cesserons pas un seul instant d'être en adoration devant l'Eternel; et comment adorerons-nous alors? Nous adorerons, comme aujourd'hui, par Jésus-Christ, que les Anges, les Archanges et les Dominations révèrent; par Jésus-Christ, le Pontife de l'éternité, comme il est le Pontife du temps.

L'Ecriture dit que l'Agneau a été immolé dès l'origine du monde. (*Apoc.*, XIII, 8.) L'agneau est immolé encore dans le ciel. Dans l'*Apocalypse* (V, 6), les vieillards sont autour d'un autel et d'un agneau sacrifié, pour nous apprendre que le grand sacrifice de Jésus-Christ sera sans cesse présent à tous les esprits célestes, pendant l'éternité tout entière.

Ce spectacle d'un Dieu anéanti devant un Dieu nous donne en effet l'idée la plus complète de la puissance divine, de l'éternelle majesté.

Un seul péché a tellement offensé Dieu qu'un Dieu est obligé de mourir pour l'effacer. Cherchez dans tout ce qui vous environne, dans le monde entier, rien qui vous donne une idée plus grande de la puissance et de la sainteté de Dieu que le sacrifice de Jésus-Christ, et vous reconnaîtrez que, pour les anges, comme pour tous les esprits célestes, le sacrifice de Jésus-Christ est la plus grande preuve de la puissance et de la sainteté divines.

Vous êtes chrétiens à la condition de comprendre le sacrifice de Jésus-Christ. Comme lui vous devez être des hosties spirituelles, et vous présenter à l'autel comme il s'y présente lui-même; votre foi est fondée sur la parole même de Jésus-Christ; votre cœur tout entier doit appartenir à Dieu, et vous devez lui faire le sacrifice de vos sens.

Voilà l'adoration parfaite, celle que Jésus-Christ est venu établir sur la terre. Quand vous n'assistez pas à la Messe dans cette disposition d'anéantissement, quand vous n'y venez pas, comme l'Homme-Dieu, séparer vos désirs de vos pensées et présenter à Dieu un amour sans réserve, vous n'êtes pas véritablement unis au divin sacrifice.

La royauté du Calvaire est la royauté du sacrifice et de la douleur. Les caractères de cet empire sont la justice et la miséricorde. Au Calvaire, Dieu punit l'homme en frappant son Fils, il donne son Fils par amour pour l'homme. Justice, amour, voilà les traits du gouvernement nouveau. Jésus-Christ châtie et purifie, il frappe et il guérit, il humilie sans abattre, il ne retire la lumière qu'à ceux qui la refusent, il ne perd que ceux qui ne veulent pas se sauver.

Interrogez les ruines des nations effacées de la terre depuis la croix, cherchez dans leurs cendres l'arrêt qui les a frappées; vous trouverez partout la miséricorde précédant la justice. Les Juifs déicides n'ont été frappés que trente-sept ans après la mort de Jésus-Christ; Rome, cette meurtrière des martyrs, a été livrée aux barbares après des siècles; Constantinople est retombée trois fois dans le schisme avant d'être en proie aux infidèles; l'Afrique a été punie fort tard de ses dissolutions par le fer de Genséric, et l'aurore d'un plus beau jour se lève sur elle.

Le gouvernement du monde est visiblement changé depuis que Jésus-Christ est assis à la droite du Très-Haut. La miséricorde a pris place à côté de la justice, et la conduite de Jésus-Christ sur les nations est l'image de sa conduite par rapport à chacun de nous. Le tribunal de la pénitence institué parmi les hommes, bien différent des tribunaux de la terre, est un trône de miséricorde où le pardon suit toujours l'aveu. Tout jugement a été donné au Pontife-Roi sur la terre et dans le ciel.

Nous venons de voir Jésus-Christ Pontife et Roi dans le temps, voyons-le Pontife et Roi dans l'éternité. Les apôtres, réunis autour de lui, jugeront tous les hommes. La croix sera un tribunal après avoir été un autel. Il se fera entre les hommes le même discernement qu'au Golgotha; alors finira le désordre moral, alors la justice de Dieu sera remise à celui qui est mort pour nous. L'amour tiendra les balances du jugement; alors Dieu régnera par sa miséricorde dans les cieux, par sa justice dans les enfers, le sacerdoce de l'éternité commencera; alors l'édifice préparé par Jésus-Christ s'élèvera brillant et radieux.

L'homme qui, au milieu des révolutions continuelles du monde, voudrait comprendre tous les conseils de Dieu et s'étonnerait des désordres apparents de l'univers, ressemblerait à celui qui voyant, sur le lieu même où l'on bâtit un palais, du sable, des pierres, du bois entassés, accuserait la sagesse de l'architecte. Encore un peu de temps, et, à la place de ces matériaux confus qui choquent les regards, va s'élever un temple magnifique, le temple du Pontife dans l'éternité.

Sacerdoce de l'ancienne loi, vous n'étiez donc pas le véritable sacerdoce; sang des génisses, vous n'étiez pas le sang qui purifie; pontife d'Israël, vous n'étiez pas le Saint des saints; arche d'alliance élevée et abaissée dans le désert, vous n'étiez pas le véritable tabernacle. Pain de proposition, parfums, chandeliers d'or, lévites, anges qui reposiez

vos ailes sur l'arche sainte, autel des sacrifices, victimes, oblation, vous étiez des ombres et des figures du sacrifice de la croix et de l'autel, les ombres du sacerdoce du temps et de l'éternité. Les voiles sont levés maintenant, et l'humanité est introduite dans le sanctuaire éternel, dans le sein de la Trinité même. C'est de là que Jésus-Christ répand sur son Eglise et sur chacun de nous les grâces de sa divine médiation; c'est là qu'il nous introduira un jour pour offrir à Dieu le sacrifice éternel.

Jésus-Christ est le seul pontife, le seul médiateur entre Dieu et l'homme. Il peut toujours sauver, dit saint Paul, ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, parce qu'il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. En son nom se font toutes les prières; elles pénètrent dans les cieux, parce qu'il prie pour nous. (*Hebr.*, VII, 25.) Lui seul est écouté, et toutes les voix qui montent vers les tabernacles éternels viennent se fondre dans sa grande voix. Nous n'avons d'accès auprès du trône de Dieu que par lui. Il est notre avant-coureur, ajoute saint Paul; il est entré pour nous dans le ciel, afin d'inspirer nos prières et de recevoir nos vœux. (*Ibid.*, 1 seqq.)

Qu'est-ce qui importe le plus à l'homme dans la situation que le péché lui a faite ici-bas? C'est que ses vœux et ses prières soient accueillis de Dieu? Pour qu'une religion et le pontife de cette religion soient reconnus nécessaires, il faut qu'ils soient avant et après le péché de l'homme. Il n'est pas une oblation, pas un sacrifice, qui n'ait dû être reçu par le Pontife véritable du culte divin, il n'est pas un seul soupir qu'il n'ait dû entendre, une seule larme qu'il n'ait dû recueillir.

Le Pontife éternel ne doit pas seulement être le centre d'union de tous les hommes et de Dieu, mais le lien universel de tous les anges, celui par qui le monde adore, le commun propitiatoire de l'univers.

Aussi la religion de Jésus-Christ, étant la vraie religion, a tous ces caractères: le Verbe est l'Agneau immolé dès l'origine de l'univers; il est le lien du temps avec l'éternité, la vie d'amour commencée sur la terre et qui se continue à jamais dans les cieux.

Le Pontife de l'éternité a dû nous ouvrir le sanctuaire de Dieu même, et saint Paul nous dit : Notre espérance pénètre au-dedans du voile jusque dans le lieu où Jésus-Christ est entré pour nous. (*Hebr.*, VI, 19, 20.) Le grand prêtre des Juifs entrait dans le Saint des saints une seule fois après avoir immolé les victimes pour les péchés du peuple; il devait y prier, teint du sang des sacrifices. Mes frères, quand Jésus-Christ mourut, le voile qui couvrait le Saint des saints fut déchiré, et ce voile était la figure du sanctuaire éternel dont le sang de Jésus-Christ venait de lui ouvrir l'entrée. Jésus-Christ réside dans le Ciel des cieux, son humanité habite le Saint des saints véritable. Prêtre et victime, Jésus-Christ est homme et Dieu; il est, par sa personne et par sa nature, un avec Dieu son Père, un avec les hommes. En nous réconciliant à Dieu, il nous unit à jamais les uns aux autres, et nous offre tous avec lui pour nous consommer à jamais dans l'unité divine. La religion, grâce à Jésus-Christ, devient le lien de la Divinité et de l'humanité. Par elle, une créature unie au Verbe, à celui qui vit dans tous les siècles, est introduite dans les splendeurs de la Trinité.

Josué a fait entrer les Juifs dans une terre abondante où coulaient le lait et le miel; Jésus-Christ fait entrer les chrétiens dans la terre des vivants, dans les tabernacles éternels.

Il y a donc un seul prêtre, Jésus-Christ, une seule prière, la prière de Jésus-Christ, un seul sacrifice, le sacrifice de l'éternité, et les prières et les sacrifices de la terre en sont maintenant le voile comme les prières et les sacrifices de la loi en étaient la figure. L'adoration d'un seul Dieu par un pontife, voilà le culte de la terre et du ciel. Un seul Dieu, un seul prêtre, voilà la religion du temps et de l'éternité. Par ce Prêtre universel, l'univers entier n'a plus qu'un cœur et un esprit; par lui les esprits célestes adorent, tout est consommé dans l'unité de la prière et de l'amour. Jésus-Christ présent sur l'autel au milieu de tous les signes de la mort, voilà notre culte, notre victime, et ce sacrifice devient efficace pour nous par notre union au sacrifice de Jésus-Christ, par notre anéantissement devant Dieu. Sacrifice spirituel, dit Bossuet, où la victime n'est vue que par la foi, où il n'y a d'autre glaive que la parole, vous nous élevez jusqu'à l'autel du Très-Haut, jusqu'à l'adoration des anges!

Vieillards qui représentez tous les esprits bienheureux, et que saint Jean nous peint autour du trône de Dieu, vous vous prosternez devant un agneau qui paraît comme immolé. Cet agneau, c'est Jésus-Christ, dont la mort est toujours présente aux regards du Tout-Puissant. Le trône de Dieu est maintenant un trône de grâce, l'Agneau conjure la foudre.

Majesté des temples, sainteté des autels, dignité des prêtres, vous dites à tous les hommes que rien n'a de réalité ici-bas que par la prière et le sacrifice. Culte de l'Homme-Dieu mort sur la croix, anéanti dans l'Eucharistie, vous êtes un aveu de notre néant et de notre misère, une protestation à Dieu de notre dépendance!

Le divin sacrifice s'étend chaque jour à tout l'univers, comme l'avaient prédit les prophètes, parce qu'il est le modèle du culte que nous devons à Dieu. Aussi un seul sacrifice, suivi d'un complet abandon, peut nous rendre saints, en nous élevant à la perfection, et par conséquent au bonheur; car la perfection sur la terre, c'est la félicité. Quand on est parfait, on est uni entièrement à Dieu, on n'a d'autre volonté que la sienne; et alors comment pourrait-on être atteint par les événements extérieurs? Tout à nos yeux est préparé pour notre salut sur la

terre, afin de nous donner le bonheur qui ne finira pas. Tout devient un moyen d'amour et de sacrifice; toute œuvre accomplie en vue de Dieu est une marque d'amour. Nous pouvons donner à chaque instant à Dieu une preuve de tendresse, et nous unir au sacrifice de Jésus-Christ.

Et pourquoi Jésus-Christ renouvelle-t-il tous les jours son sacrifice? Afin de nous apprendre à renouveler sans cesse le nôtre. Le sacrifice perpétuel, voilà la vie de l'âme. Si le sang s'arrêtait un seul instant dans nos veines, que serait la vie de notre corps? Si le sang de Jésus-Christ cessait un moment de couler, toute la vie divine s'arrêterait dans le monde? Cessez un moment de vous offrir à Dieu, et toute la vie spirituelle s'arrête à l'instant pour vous. Pour que l'âme respire, il faut qu'elle aspire sans cesse à Dieu. L'homme se divinise par le sacrifice de tout lui-même, renouvelé à chaque instant sur l'autel de l'amour. Pour concevoir le bonheur éternel, figurez-vous l'amour d'une mère s'immolant à chaque instant pour son fils, et revivant pour être témoin de sa reconnaissance; la joie du guerrier recevant sans cesse de nouvelles blessures qui sauvent sans cesse sa patrie. Ainsi l'âme, dans l'éternité, se consumera d'amour pour Dieu ; elle s'anéantira d'admiration devant lui. Voilà, mes frères, le sacrifice éternel : le sein de Dieu sera le temple, Jésus-Christ le prêtre, le cœur de l'homme la victime et l'autel.

Ne vous êtes-vous pas demandé quelquefois, en songeant à la grandeur de Dieu et à l'immolation de son Fils, en méditant sur les profondeurs et les trésors de son infinie puissance, de sa sagesse et de sa bonté, ce que vous pourriez pour reconnaître un si grand amour? et ne vous êtes-vous pas dit que, puisqu'il est mort pour vous, mourir pour lui serait le seul moyen de lui témoigner votre tendresse? Mourez donc sans cesse en vous-même à ce qui n'est pas lui, et pendant l'éternité vous mourrez sans cesse d'amour pour revivre sans cesse dans une extase éternelle d'amour. Votre amour vous consumera, l'amour de Dieu vous divinisera; il vous rendra sans cesse la vie que vous voudrez perdre pour lui. Voilà les rapports que Jésus-Christ établit entre nous et Dieu; voilà le culte, la religion du temps et de l'éternité.

Et maintenant comprenez, mes frères, ce que veulent dire l'oblation du pain et du vin, le sacrifice de la messe, et les profondeurs cachées sous ces apparences. Le sacrifice de la Messe est le sacrifice du temps et de l'éternité; on y trouve l'amour parfait de Jésus-Christ, Dieu, et de l'homme. Dans ce moment, les anges et les hommes, tous les chœurs célestes adorent par lui, parce que ce sacrifice est l'expression la plus haute de la puissance, de la sagesse, de l'amour infinis de Dieu pour sa créature, de l'adoration de la créature pour son Dieu.

Le sacrifice visible est donc le signe du sacrifice invisible, le culte du ciel. Mais l'homme ne peut encore s'unir complétement à ce sacrifice; voilà pourquoi ce sacrifice est voilé sur la terre. La vérité et la perfection des mystères n'existent pas encore pour nous. Tout, dans nos tabernacles et sur nos autels, est, comme dans l'univers, couvert de nuages, de voiles et de figures : *Dieu est un Dieu caché* (*Isa.*, XLV, 15.) Dans le ciel nous verrons Dieu face à face, nous verrons toutes les choses dans leur entière perfection, et la perfection est la vérité complète. Voilà pourquoi c'est dans la vérité éternelle, dans le Verbe, que nous verrons l'univers.

La vérité sera le lien entre Dieu et l'homme, et la vérité nous apprendra sans cesse la grandeur de Dieu et notre néant. Nous verrons éternellement que nous ne sommes rien que par notre union à Dieu, que nous vivons par sa puissance et par son amour; nous rapporterons à Dieu tout ce que nous sommes; les sacrifices accomplis par nous sur la terre seront notre joie dans le ciel, ils auront été la preuve de notre adoration; nous vivrons dans un perpétuel anéantissement et dans une perpétuelle divinisation; nous communierons à la gloire de Jésus-Christ, à son amour; nous serons unis éternellement à cette victime ineffable dans son état de consommation et de gloire.

Ainsi, mes chers frères, vous le voyez, l'autel de l'univers, c'est la personne du Verbe, la vérité. Laissons-nous donc consumer sur cet autel par le feu de l'amour divin. C'est ainsi que nous serons transformés.

Quand notre sacrifice sera complet, alors le voile de notre corps tombera, et notre âme se trouvera entièrement unie à son Dieu. Lorsque tout ce qui est terrestre en nous sera consumé, toutes les créatures qui sont entre nous et Dieu disparaîtront. Dieu a créé l'air qui nous environne, la lumière qui nous inonde, la beauté qui nous attire, les affections qui charment notre vie, afin que nous nous servions de toutes ses œuvres comme de degrés pour monter jusqu'à lui, afin que nous ayons ici-bas la matière de sacrifices sans cesse renouvelés. Aussitôt que notre âme sortira de notre corps, l'air qui nous environne sera remplacé par l'immensité de Dieu, la lumière qui nous inonde par son Verbe, la joie des affections de notre cœur par l'Esprit-Saint lui-même; tous les voiles seront levés; nous respirerons en Dieu, nous vivrons en lui; nous aimerons en lui; notre humanité sera consumée par l'amour et divinisée par Jésus-Christ.

Ne l'oubliez pas, mes chers frères, ce sacrifice d'amour commencé sur la terre peut maintenant se continuer immédiatement dans le ciel. Souvenez-vous que pour l'amour pur il n'est pas de purgatoire; que le chemin du ciel est tout frayé aujourd'hui, et la porte du paradis ouverte. Ezéchias hésitait à mourir, parce qu'il fallait descendre dans les lieux inférieurs pour attendre la venue de Jésus-Christ. Les saints maintenant peuvent aspirer à la mort, parce que Jésus-Christ

jour a ouvert le sanctuaire éternel. La vie de notre corps, consumée chaque jour par le travail, par la prière, par la charité, par les saints désirs de la mort, voilà le sacrifice du temps; notre âme consumée par l'amour, par l'admiration des perfections divines, et mourant d'amour pour renaître sans cesse, voilà le sacrifice de l'éternité.

L'amour est toute la religion, l'amour est le culte en esprit et en vérité, l'amour est le sacrifice de l'homme uni au sacrifice de l'Homme-Dieu; l'amour est le sacrifice qui réconcilie à jamais le ciel et la terre dans le Verbe, le Verbe, la vérité, l'autel de l'univers! Grandeur de Dieu, anéantissement de l'homme, union de l'homme et de Dieu par le sacrifice de l'homme, voilà la religion de Jésus-Christ, la religion du Verbe incarné, la religion de la vérité et de l'amour, le culte de la terre et du ciel.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. L'ABBÉ ROY (1).

HOMELIES.

(Un membre de la famille de M. Roy, ancien curé de Saint-Paul-Saint-Louis à Paris, nous ayant remis le manuscrit des 4 Homélies suivantes, nous nous empressons d'en faire jouir le public. Voir les autres Discours de ce prédicateur distingué au tome LXXVIII° de ce Recueil.)

HOMÉLIE PREMIÈRE.

Pour le IV° Dimanche après l'Epiphanie.

SUR L'HUMILITÉ ET LA CONSTANCE.

Et ascendente eo in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus, etc (*Matth.*, VIII, 23.)

Jésus monta dans une barque et ses disciples le suivirent, etc.

Dans l'interprétation de ces passages de notre Evangile où Jésus Christ manifeste sa miséricorde par un miracle qui excite l'étonnement et l'admiration de tous ceux qui l'environnent, les saints Pères, que nous devons regarder comme nos guides et nos modèles dans l'explication de la doctrine évangélique, ont découvert deux figures, dont l'une est relative à l'état de l'Eglise militante, et l'autre à la situation de l'homme sur la terre. Ainsi, dans cette barque mystérieuse, ils ont vu le vaisseau de l'Eglise agité dans tous les temps par les orages des persécutions et des hérésies, toujours en butte aux contradictions de ce monde profane, aussi inconstant, aussi perfide, aussi fameux en écueils et en naufrages que la mer. Mais Jésus-Christ tient le gouvernail, et au plus fort de la tempête il sait réprimer la fureur et l'agitation des flots. Quelque instructive que soit pour vous cette première comparaison, je ne m'y arrêterai cependant pas, mes frères, parce que, pour la présenter à vos esprits avec tout l'intérêt et toute l'importance qu'elle exige, il faudrait des détails et des développements que le temps ne me permet pas d'employer aujourd'hui. D'ailleurs ce sujet a été traité dans tous les siècles par des hommes dont les talents et les vertus font la gloire de l'Eglise, et leurs ouvrages sont entre les mains de tout le monde. Arrêtons-nous donc quelques instants à la seconde interprétation des saints Pères, qui est relative à l'âme chrétienne, et dans les dangers qu'éprouvent aujourd'hui les apôtres, dans la crainte qui les agite, vous découvrirez une image bien fidèle des périls et des écueils auxquels nous sommes exposés sur cette mer du monde : nous verrons ensuite par la prière qu'ils adressent à leur divin Maître que le moyen le plus sûr et le seul efficace pour nous préserver du naufrage et des dangers de la séduction, est d'implorer comme eux le secours de sa grâce et de nous jeter avec confiance dans le sein de sa miséricorde. Reprenons donc la lecture de notre Evangile pour en tirer ces deux réflexions si dignes de fixer toute notre attention.

(1) Voir la Notice de M. l'abbé Roy dans le tome LXXVIII° de la Collection des Orateurs sacrés, colonne 1027.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Jésus monta dans une barque, et ses disciples le suivirent. Aussitôt il s'éleva sur la mer une si grande tempête que la barque était couverte par les vagues.

Que pensez-vous, mes frères, de la conduite que Jésus-Christ tient à l'égard de ses disciples? Ne semble-t-il pas les traiter avec une rigueur capable d'exciter leurs plaintes et leurs regrets? Quoi! ils viennent d'abandonner leurs familles, leurs chaumières, leur liberté pour marcher sur ses traces; ils sont avec lui, ils exécutent ses ordres, et c'est alors qu'ils sont assaillis d'une violente tempête! Gardons-nous, chrétiens, de blâmer les desseins de notre Dieu; ce n'est point pour leur procurer les délices et les avantages de la vie présente que Jésus s'est choisi des disciples: ce n'est point pour leur faire goûter les joies et les prospérités temporelles qu'il les a fait sortir du milieu de leurs frères pour les attacher à son service: ils suivent un Maître dont tous les pas seront marqués par les délaissements, les souffrances et les contradictions humaines, et il veut qu'ils partagent déjà les épreuves et les travaux pénibles de l'apostolat: Il veut surtout, dit saint Jean Chrysostome, les former à deux vertus bien essentielles pour un disciple de l'Evangile, l'humilité et la constance: *Ut adutraque eos erigeret, permittit fluctuari:* la constance, pour les rendre inébranlables au milieu des périls et des tribulations qui les attendent un jour, et l'humilité pour les contenir dans les sentiments de la modération chrétienne au milieu des honneurs qu'ils pouvaient encore recueillir parmi cette multitude immense qui se pressait autour de leur Maître pour admirer ses prodiges et ses bienfaits, *et ad hoc quod in periculis non stupescerent, et ad hoc quod in honoribus moderate de se autument.*

C'est ainsi, mes frères, que Jésus-Christ a voulu nous présenter dans la personne de ses apôtres le tableau de ces orages intérieurs de l'âme qui nous assiégent de toutes parts, en nous exposant à des dangers bien plus redoutables que le trouble et l'agitation des flots. Il est donc bien nécessaire à l'homme de se persuader qu'une paix inaltérable n'est point le partage de cette vie: tout lui démontre au contraire qu'elle n'est qu'une carrière d'épreuves et de combats: *Militia est vita hominis super terram.* (*Job*, VII, 1.) Combats de la part de ce monde trompeur, qui s'efforce tous les jours de nous faire abandonner les routes consolantes de la foi et de la vertu, pour nous faire suivre les voies égarées du mensonge et de la volupté: car n'est-ce pas là à quoi tendent tous les jours ses maximes et ses exemples, ses attraits et ses persécutions, ses promesses et ses menaces? Combats de la part de notre propre cœur, qui est le théâtre de tant de révoltes et de passions depuis que la concupiscence, funeste héritage du péché de nos premiers pères, a répandu dans tous nos membres ces inclinations déréglées dont nous fomentons les désirs par trop de faiblesse et de ménagements au lieu de les réprimer avec toute la sévérité de l'Evangile.

Combats surtout de la part de cet esprit de ténèbres qui sait réunir contre nous tout ce que le monde offre de plus séduisant, et tout ce qui peut flatter davantage les penchants de notre cœur. Cet esprit, autrefois si sublime par sa nature, si élevé par son rang, si distingué par ses titres et ses destinées, n'avait été créé par son Dieu que pour bénir et adorer la majesté de son nom: maintenant déchu de sa gloire et de ses prérogatives, il n'est occupé qu'à rendre les hommes complices de ses crimes et de sa révolte afin de les associer à ses malheurs. Il se présente sous toutes les formes afin de multiplier ses piéges et ses artifices; il dirige ses traits dans les déserts aussi bien que dans les assemblées tumultueuses du monde, dans nos temples, au pied des autels du Seigneur aussi bien que dans nos maisons. Aucun âge, aucune condition n'est à l'abri de ses coups: il attaque la jeunesse par le plaisir, l'âge viril par l'orgueil, la vieillesse par l'avarice et le souvenir de ses égarements passés; il excite dans le cœur du pauvre des plaintes et des murmures contre l'ordre de la Providence; il répand dans le cœur du riche l'oubli de son Dieu, l'insolence de la grandeur et de la prospérité, l'insensibilité sur les membres souffrants de Jésus-Christ.

Triste condition de l'homme sur la terre! Il doit donc s'attendre à chaque instant à essuyer des tentations et des tempêtes: personne n'en est exempt, pas même les disciples dans la société de leur Maître: *Militia est vita hominis super terram.* Je vois ces épreuves de la tentation se perpétuer dans tous les siècles, et jusque dans ces âmes privilégiées que le Ciel montre de temps en temps à l'univers pour l'édifier et pour l'instruire. Je vois un Paul, ce vase d'élection à qui Dieu avait révélé des secrets qu'il n'était point permis à l'homme de raconter, je le vois se plaindre qu'il existe au dedans de lui-même une loi de péché qui l'agite et le tourmente, et qui combat sans cesse la loi de justice et de grâce. Je vois un saint Jérôme abandonner les délices de la cour et se retirer au milieu du désert afin d'y méditer avec plus de calme et de tranquillité sur les années éternelles. Là, séparé du commerce des hommes, dans le silence de la solitude, il confesse à tout l'univers que dans un corps exténué par les jeûnes, les veilles, les austérités de la pénitence, il ressentait encore les révoltes des passions impures, comme s'il se fût trouvé au milieu des théâtres et des divertissements de Rome. Tant il est vrai que, comme le remarque saint Augustin, le poison du serpent qui a séduit notre premier père s'est glissé dans tous nos membres, et que nous en ressenti-

rons les funestes effets tant qu'il existera en nous un souffle de vie !

Ames fidèles, que le Seigneur conduit dans les voies de la perfection par des routes pénibles et difficiles, ne vous alarmez donc point si, en traversant cette mer du monde, votre cœur est presque submergé par les orages et la violence des tentations! Votre divin Maître lui-même, le chef des prédestinés, n'a-t-il pas voulu être tenté? Seriez-vous donc plus privilégiées que lui? Seriez-vous donc plus privilégiées que tant de courageux athlètes de la foi qui ne sont parvenus à une sainteté éminente qu'en passant par le creuset des épreuves et des tribulations ? comme eux, plus votre piété sera grande, plus vous devrez vous attendre à des attaques opiniâtres de la part de l'ennemi du salut. Il n'a pas besoin de combattre ceux qui sont à lui, il n'a pas besoin d'attirer dans ses piéges les infortunés qui s'y précipitent d'eux-mêmes. Voulez-vous donc vous montrer dignes de votre vocation et de l'héritage céleste qu'elle vous promet ? multipliez vos armes et vos efforts, car, de quelque côté que vous portiez vos regards, vous n'apercevrez qu'ennemis et que dangers. Mais ne craignez pas d'y succomber, mon cher frère, si, comme les disciples, vous n'abandonnez point Jésus : c'est lui qui permet les tempêtes qui vous environnent, non pour votre perte (ce serait un blasphème de l'avancer), mais pour vous donner le mérite de la patience, de l'humilité chrétienne, de la persévérance; car sans tentations point de combats, sans combats point de victoires, et sans victoires point de couronnes.

Mais vous me direz peut-être : Que pouvait donc servir aux disciples, et que peut donc servir souvent à nous-mêmes la présence de Jésus-Christ, puisque l'Evangile remarque qu'il dormait : *Ipse vero dormiebat ?* Pour justifier cette conduite de la Providence qui est devenue quelquefois pour les justes mêmes une occasion de plaintes et de murmures, et un prétexte de scandale et de blasphèmes pour les impies qui ont osé en conclure l'insuffisance des consolations de notre religion sainte contre les peines et les afflictions de la vie, remontons aux grands principes de notre foi, et remarquons avec les saints Pères qu'il peut exister deux causes du sommeil de Jésus-Christ dans les âmes : la première est l'effet de sa volonté sainte qui nous abandonne pour ainsi dire quelque temps à nous-mêmes sans nous faire éprouver les douces influences de sa grâce, et qui nous livre aux privations, aux aridités, aux ennuis et à tous les dégoûts que pourrait faire ressentir son absence. C'est ainsi qu'il laisse encore ses plus fidèles serviteurs lutter contre les flots et les orages, en proie à toutes les misères et à toutes les calamités de la vie, tandis qu'il semble épuiser la coupe des honneurs et de l'opulence sur les pécheurs qui le méconnaissent et qui l'outragent. Ce sommeil, mes frères, n'a rien d'effrayant pour nous, et bien loin de nous être pénible, il doit ranimer toute notre espérance et notre ardeur, puisque la même voix qui nous a promis les traverses nous a garanti leur récompense, et que la foi nous fait déjà entrevoir le terme fatal du triomphe de l'impie et de sa prétendue prospérité.

Mais il est un autre sommeil de Jésus-Christ dans nos âmes et qui doit nous paraître plus redoutable parce qu'il est notre ouvrage : ce sont ces langueurs, ces distractions, ces négligences dans le service de Dieu ; c'est ce partage entre les devoirs qu'on doit remplir envers la religion et les bienséances qu'on croit devoir observer à l'égard du monde. Voilà les causes funestes qui commencent par affaiblir les influences de la grâce, et qui finissent par en tarir les sources : la tentation se présente, on ne se défie point des premières attaques, on se familiarise avec le danger, et on succombe. Navigateur imprudent, qui d'un œil tranquille vous êtes précipité d'écueil en écueil dans la profondeur de l'abîme, venez donc vous plaindre maintenant du sommeil de votre Dieu. Ce n'est pas lui qui dormait, c'est votre foi, dit saint Augustin, qui était lâche et languissante. *Fides tua obdormivit*

Ah ! chrétiens, pour l'intérêt que nous inspire votre salut éternel, si c'est ainsi que Jésus sommeille dans vos âmes, hâtez-vous donc de le réveiller, et ne vous exposez pas à faire sans lui le voyage de la vie, car les dangers sont bien plus fréquents et bien plus funestes. Mais quels moyens devez-vous employer? La suite de notre Evangile va vous les faire connaître : reprenons-en donc en peu de mots la lecture.

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Alors les disciples s'approcherent de lui et l'éveillèrent, en lui disant : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. Jésus leur répondit : Pourquoi êtes-vous effrayés, hommes de peu de foi? Et se levant aussitôt, il commanda aux vents et à la mer, et il se fit un grand calme.

Examinez, mes frères, quelles sont les ressources des apôtres pour être délivrés des périls qui les environnent. Ils ne comptent point sur leur courage et leurs efforts, ils ont fait assez souvent l'expérience de leur faiblesse et de leur insuffisance; ils ne s'adressent point non plus aux autres passagers qui les accompagnent sur la barque, car ils savent bien qu'ils n'ont pas non plus le pouvoir de commander à la mer, et de réprimer l'agitation de ses flots : mais ils invoquent celui qui seul peut les sauver, ils ont recours à celui de qui ils ont éprouvé tant de fois la puissance et la bonté, ils se jettent entre les bras de leur divin Maître, en lui adressant ces paroles si propres à intéresser son amour et sa bienfaisance : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons : « Domine, salva nos, perimus. »* Prière sublime et que je voudrais graver bien

profondément dans vos cœurs, mes très-chers frères, parce que j'ai pour garant la promesse de notre Dieu, qu'elle y opérerait des effets salutaires et qu'elle vous obtiendrait des secours capables de vous faire triompher des dangers qui vous menacent de toutes parts.

Et en effet, chrétiens, comment pourriez-vous donc, autrement que par l'invocation divine, sortir avec avantage des tentations et des revers de la vie présente? Mettrez-vous votre confiance dans vous-mêmes? mais vous n'avez en partage que la faiblesse et l'impuissance : vous pouviez bien succomber par vous-mêmes, mais il ne vous sera point donné de vous relever par vos propres forces. Appellerez-vous à votre secours l'empire et la lumière de votre raison? mais c'est cette raison elle-même qui viendra augmenter vos troubles et vos afflictions en vous faisant apercevoir dans l'avenir des maux qui n'existent pas encore, et cette vérité est si frappante que tous les jours dans la société des hommes, lorsqu'on paraît s'intéresser aux malheurs de ses semblables, on leur conseille d'écarter la réflexion.

Attendrez-vous enfin votre calme et votre consolation des entretiens et du commerce du monde? Ah! le monde, bien loin de chercher à adoucir vos peines, ne contribuera qu'à en augmenter l'amertume par ses délaissements, ses mépris et ses outrages. On y parle bien encore le langage de la consolation, de l'attachement, de l'union des cœurs, mais on n'en aperçoit les effets que dans les productions futiles de l'imagination, et dans l'appareil de ses théâtres profanes.

Employons donc, mes frères, pour soulager et pour fortifier notre âme, le moyen le seul puissant, le seul efficace, celui que vous soumet la religion : adressons-nous à notre Dieu par la prière, car il n'y a que lui qui puisse adoucir la rigueur du sort auquel il nous a condamnés pour l'expiation de nos offenses envers sa majesté sainte. C'est l'arme dont les serviteurs fidèles se sont toujours servis avec le plus grand avantage, et Jésus-Christ, dans l'admirable prière qu'il nous a dictée, nous recommande d'implorer l'assistance divine contre les dangers de la tentation.

Et à la prière je joint encore l'attention et la vigilance chrétienne, parce que notre divin Sauveur a toujours réuni ces deux vertus comme étant inséparables l'une de l'autre. Après avoir annoncé à ses apôtres, et dans leur personne à tous les hommes, les circonstances effrayantes qui accompagneront son dernier avénement sur la terre, il continue ainsi : *Soyez donc sur vos gardes, veillez et priez en tout temps* : « *Attendite vobis, vigilate itaque omni tempore orantes.* » (*Luc.*, XXI, 34, 36.) Pourquoi nous recommande-t-il donc avec tant de soin la prière et la vigilance? Ecoutez la suite du texte : Afin que vos cœurs esclaves de vos sens ne s'appesantissent point vers la terre : *Ne graventur corda vestra.* (*Ibid.*) Afin que le grand jour du Seigneur ne vous surprenne pas tout à coup, afin que vous soyez trouvés dignes de ne point participer aux malheurs qui accableront l'univers, et que vous puissiez vous présenter avec confiance devant le Fils de l'homme : *Ut digni habeamini fugere ista omnia quæ futura sunt et stare ante Filium hominis.* (*Ibid.*)

Mais s'il nous est recommandé de prier dans tous les temps, c'est surtout lorsque les attaques de la tentation se font sentir avec plus de violence : c'est alors que nos vœux doivent redoubler avec nos besoins ; c'est alors que l'ennemi nous presse plus vivement, que nous devons apporter et plus de soins pour écarter ses traits, et plus de ferveur pour solliciter les secours du Ciel; car, si pour l'implorer nous attendons le moment de la défaite, pouvons-nous être assurés de la prévenir? Veillons donc toujous, mes frères, et ne nous lassons pas de prier : *Vigilate itaque omni tempore orantes.* Veillez surtout sur vous-même, jeunesse chrétienne, qui êtes tous les jours l'objet de nos soins et de notre sollicitude : ah! l'expérience vous apprendra plus tard ce que vous avez de la peine à comprendre aujourd'hui : vous êtes destinés à vivre dans un siècle dont tous les exemples et toutes les maximes seront autant de piéges et de dangers pour votre innocence. Voulez-vous avoir un asile assuré contre les coups que ses vices et ses séductions vous préparent? accoutumez-vous dès ce moment à vivre dans le recueillement et dans une sainte vigilance sur vous-mêmes : veillez sur vos regards, de peur qu'ils ne s'arrêtent avec complaisance sur des objets qui pourraient devenir pour vous un sujet de chute et de scandale; veillez sur vos oreilles, de peur qu'elles n'entendent la voix de l'erreur et du mensonge; veillez sur votre bouche, de peur qu'elle ne trahisse le langage de la vertu et de la vérité; veillez sur tous vos sens, afin d'en sanctifier l'usage, et de les assujettir toujours aux maximes de l'Evangile et de la droite raison; veillez surtout sur votre cœur, afin de le rendre docile aux salutaires impressions de la grâce : Veillez enfin et priez en tout temps : *Vigilate itaque omni tempore orantes.*

Je terminerais ici, mes frères, l'explication de notre Evangile si, à la suite du texte que je viens de soumettre à vos réflexions, il ne se présentait un passage qui pourrait offrir quelques difficultés aux yeux d'un chrétien encore peu affermi dans la foi. De quel avantage, me direz-vous, sera donc pour nous cette prière dont vous venez de nous vanter l'efficacité, puisqu'aussitôt que les apôtres l'ont adressée à leur divin Maître, il semble les désapprouver et leur faire des reproches sur leur frayeur et leur peu de

foi : *Quare timidi estis, modicæ fidei?* Ne croyez pas, mes frères, que Jésus-Christ ait voulu par là diminuer l'excellence et les avantages de la prière : il a voulu seulement nous faire voir qu'il ne suffit pas de prier, mais qu'il faut encore le faire avec des sentiments dignes du Dieu que nous invoquons : et il paraît que les apôtres avaient péché par un défaut de confiance dans sa puissance et sa miséricorde. « Ils avaient bien en lui de la confiance, dit saint Jean Chrysostome, puisqu'ils accourent pour être délivrés du péril, mais elle n'était pas assez vive et assez parfaite pour être exempte du reproche que Jésus-Christ leur adresse. Ils croient qu'il sera tout-puissant pour eux lorsqu'ils l'auront réveillé, et ils ne se persuadent pas que sa puissance est aussi étendue pendant son sommeil : ils s'approchent de lui, et en implorant son secours ils tremblent encore. »

Loin de nous, chrétiens, des sentiments aussi injurieux à la Providence éternelle qui veille sur nous : confessons hautement notre faiblesse et nos misères, mais ayons au moins une ferme espérance dans la miséricorde de notre Dieu, puisqu'il est aussi jaloux de notre confiance que de nos hommages, et qu'il ne manque ni de pouvoir ni de volonté pour nous secourir. C'est lui-même qui nous invite et qui nous presse de recourir à lui : Venez à moi, vous tous qui gémissez sous le poids des tentations et des misères de la vie, et je vous soulagerai, je vous encouragerai par mes exemples, je vous fortifierai par ma grâce, je vous couronnerai de mes propres mains : *Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis*, etc. (*Matth.*, XI, 28.)

Oui, mon Dieu, nous recourons à vous. Vous êtes tout notre appui, toute notre espérance au milieu des tempêtes qui nous agitent de toutes parts. Levez-vous donc, Seigneur! reprenez tous les droits que vous vous êtes acquis sur notre cœur, afin qu'il reconnaisse sa faiblesse et sa dépendance: alors nous nous écrierons dans les transports de notre admiration et de notre reconnaissance : *Quel est donc celui à qui les vents et la mer obéissent?* que sa puissance et sa miséricorde sont étendues, puisqu'il nous fait déjà goûter ici-bas des consolations qui sont le gage de cette paix inaltérable qu'il nous réserve dans l'éternité bienheureuse.

Je vous la souhaite, mes frères.

HOMELIE II.

Pour le XIVe Dimanche après la Pentecôte.

SUR LE DÉTACHEMENT DES BIENS DE CE MONDE.

Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram? (*Psal.*, LXXII, 25.)

Qu'y a-t il pour moi dans le ciel? Et que désiré-je sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu?

Quels sont donc les biens réservés à l'homme dans le ciel, ou quels sont les biens distingués de Dieu qui puissent fixer les désirs de l'homme sur la terre? C'est une question, mes frères, que le Prophète royal faisait autrefois au Seigneur, et à laquelle le Seigneur répond d'une manière bien positive dans l'Evangile de ce jour.

Prenez garde, nous dit-il, de vous faire ici-bas des trésors fragiles et périssables, qui seraient consumés par la rouille et les vers, ou qui deviendraient la proie des voleurs; mais ménagez-vous dans le ciel une richesse réelle et assurée, pour laquelle vous n'avez rien à redouter des vicissitudes et des contradictions humaines, et qui commencera à faire votre bonheur lorsque tout le reste vous abandonnera sur la terre. Renoncez non-seulement au désir de posséder des biens superflus et imaginaires, mais essayez le glaive évangélique jusque sur le principe et la racine de ces désirs, éloignez de votre esprit, toute défiance, toute sollicitude sur les choses les plus nécessaires à la vie, la nourriture et le vêtement; vous ne pourriez en faire l'objet de vos soins et de votre empressement sans partager votre cœur, et vous le devez tout entier à votre Dieu. Vous ne pourriez vous troubler à la vue des dangers et des privations de la vie. sans porter vos espérances sur les mêmes objets que les nations infidèles, sans laisser affaiblir votre foi, et sans faire outrage à cette Providence attentive et bienfaisante qui veille avec un si grand soin à la conservation de son ouvrage. Ne vous mettez donc pas en peine des biens et des honneurs de ce monde; cherchez le royaume de Dieu, cherchez-le avec tout l'empressement et toute l'ardeur qu'il mérite, et soyez altérés de cette justice qui en assure la possession. (*Matth.*, VI, 20 seqq.)

Voilà, mes frères, le langage que tient aujourd'hui notre divin Sauveur aux hommes de tous les âges et de toutes les conditions, et, à considérer les mœurs de notre siècle, cette inquiétude et cette agitation continuelles pour la recherche des biens de la terre, ne croirait-on pas qu'on vient vous annoncer un nouvel Evangile? Et si, à la place de ces maximes sévères de la morale chrétienne qui étonnent la raison et qui soulèvent l'esprit d'indépendance, notre souverain Législateur eût établi comme une règle fondamentale de sa loi d'estimer les richesses, d'appeler heureux ceux qui les possèdent, de travailler sans relâche à les acquérir, d'y rapporter toutes ses pensées et tous ses projets, et d'en faire le centre de ses désirs, quels efforts auraient besoin d'employer les interprètes des volontés divines auprès d'un peuple qui regarde sa vraie patrie comme un lieu d'exil, et qui du lieu de son exil veut faire sa véritable patrie, qui ne pense qu'à s'y établir, qu'à s'y agrandir, et à y fixer, s'il était possible, une demeure éternelle?

Erreur déplorable, toujours combattue par l'Eglise et toujours subsistante parmi les enfants de l'Eglise : il est encore de mor

devoir d'en développer aujourd'hui les funestes conséquences. Puissiez-vous, mes frères, vous montrer sensibles aux réflexions qui vont naître naturellement de la lecture de notre Evangile, et vous convaincre que les biens célestes sont seuls dignes de votre ardeur et de vos recherches. Mon Dieu! faites descendre dans nos cœurs l'onction de votre grâce, afin qu'en passant par les biens temporels nous ne perdions pas de vue ceux que vous nous destinez dans l'éternité bienheureuse.

PREMIER MOTIF.

Jésus dit à ses disciples : *Ne soyez pas inquiets de ce que vous mangerez et de ce que vous boirez, ne vous mettez pas en peine pour votre vêtement, ne soyez pas dans l'inquiétude pour le lendemain.* (*Matth.*, VI, 31, 34.)

Voilà, mes frères, des expressions qui nous découvrent une défense bien positive de la part du Sauveur, et quelque révoltantes qu'elles paraissent aux yeux de la cupidité, elles n'en renferment pas moins une des plus importantes maximes de la religion : maxime qui devient de plus en plus frappante à mesure qu'on l'examine avec attention, puisqu'en l'approfondissant on y trouve tout le fond et toute la substance de la morale évangélique : maxime bien capable d'étouffer la voix de nos passions et de nos préjugés, et bien propre à bannir de nos esprits toute défiance et toute inquiétude pour les biens passagers de ce monde, puisque d'après le témoignage de notre Dieu, qui a daigné lui-même prendre soin de nous exposer les motifs de sa loi, cette inquiétude est contraire aux vertus fondamentales du Christianisme, à la vertu de religion, à la confiance que nous devons avoir en la Providence, et à la foi qui nous distingue des infidèles. Afin d'approfondir cette doctrine et de donner à nos preuves tous les développements nécessaires, reprenons le texte de notre Evangile.

Nul, continue Jésus-Christ, *ne peut servir deux maîtres : car ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre* (*Ibid.*, 24) ; c'est-à-dire, comme l'explique un des plus grands docteurs de l'Eglise, ou il haïra le démon qu'on ne peut jamais chérir pour lui-même, quoiqu'on aime la concupiscence qui en est l'esclave ; ou il aimera Dieu, qu'on ne peut jamais détester dans son cœur, quoique souvent on se révolte contre ses préceptes : ou il se soumettra au démon en subissant le joug cruel de son empire, et il méprisera Dieu en abusant de ses bienfaits et de ses miséricordes. C'est qu'en effet, mes frères, le cœur de l'homme ne saurait se partager dans ses affections ; il ne peut servir avec fidélité deux maîtres qui lui imposent des devoirs incompatibles. Dans le plan et l'économie de notre religion, il n'y a pas d'erreur plus absurde et plus fatale en même temps que de prétendre se partager entre ce que Dieu commande et ce qu'exigent le monde ou nos passions, que de prétendre allier l'abnégation et la cupidité, la mortification et la sensualité, l'humilité et la vanité : *Nemo potest duobus dominis servire.*

Gardons-nous cependant, mes frères, de vouloir donner trop d'étendue à cette maxime du Sauveur, et d'en conclure qu'en nous attachant au service de Dieu, nous devons nous affranchir de toute autre dépendance, nous isoler entièrement de la société et n'entretenir de commerce et de rapports qu'avec le ciel.

Non, sans doute, telles ne peuvent pas être les vues de la Providence sur nous. En nous plaçant dans le monde, elle a voulu que nous vécussions avec le monde ; et si elle inspire à quelques âmes privilégiées le sentiment d'une séparation absolue, c'est un bienfait particulier et non un don général ; une vocation extraordinaire et non une destination commune ; une voie par laquelle un petit nombre sont conduits, et où il n'est pas permis à tous d'entrer. L'homme a été créé pour vivre en société ; il le sent à l'ardeur de ses désirs et à ces mouvements naturels qui l'entraînent vers ses semblables ; et la religion, bien loin de combattre et de réprouver ce sentiment de la nature, le dirige et le fortifie et par le lien extérieur d'un culte public et par l'union intérieure d'une charité mutuelle.

Dès que l'ordre de la Providence est que nous vivions en société, elle nous impose par là même l'obligation d'en remplir tous les devoirs, puisque l'histoire de tous les âges nous démontre que la société ne se maintient que par une soumission constante aux supérieurs légitimes ; d'où il s'ensuit que, quand bien même nous n'apercevrions pas dans les Livres sacrés le commandement d'obéir aux autorités temporelles, nous n'en devrions pas moins être convaincus qu'il émane du Ciel, parce que la dépendance qu'il exige fait essentiellement partie des ordres divins.

Mais ouvrons l'Evangile, et nous verrons cette loi sainte, protectrice de l'ordre social, nous prescrire toutes les maximes qui contribuent à le maintenir et à en resserrer les liens : *Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cette obéissance est agréable à Dieu : « Hoc enim placitum est in Domino. » Epouses, soyez soumises à vos maris, comme il convient, dans le Seigneur : « Subditæ estote viris, sicut oportet, in Domino. » Serviteurs, empressez-vous d'exécuter les ordres de vos maîtres selon la charité, non parce qu'ils portent sur vous un œil de vigilance, mais dans la simplicité et la droiture de votre cœur : « Non ad oculum servientes, sed in simplicitate cordis. »* (*Coloss.*, III, 18-22.) Sujets de toutes les classes, *assujettissez-vous aux puissances qui vous gouvernent, car c'est de Dieu qu'elles tiennent leur autorité ; soyez-leur donc soumis, non-seulement par crainte, mais encore par un motif de conscience : « Subditi estote non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam. »* (*Rom.*, XIII, 1-5.) Loin donc de nous cette morale séditieuse, que le service de notre Maître suprême puisse exclure celui que nous de-

vons rendre à nos maîtres temporels, que l'Esprit-Saint appelle les dieux de la terre, et en qui il nous ordonne de révérer les images et les ministres du Dieu du ciel : ainsi le soldat sert son prince en obéissant aux chefs qu'il lui a donnés, et le chrétien sert son Dieu en se soumettant aux maîtres qu'il a placés sur sa tête, parce que toute puissance vient du Ciel : *Non est enim potestas nisi a Deo.*

Le Sauveur en nous rappelant cette maxime, que *nul ne peut servir deux maîtres*, a donc voulu nous prouver que, le service de Dieu étant notre premier devoir, nous ne pouvions, sans faire outrage à sa majesté suprême, nous attacher à tout autre objet capable de nous détourner de l'amour et du culte que nous lui devons, et il a développé suffisamment sa pensée en ajoutant qu'on ne peut servir en même temps le vrai Dieu et le dieu des richesses : *Non potestis servire Deo et mammonæ*, (*Matth.*, VI, 24.) C'est qu'en effet, mes frères, les richesses sont de tous les attachements humains celui qui présente plus d'opposition avec les maximes de l'Evangile et les devoirs les plus sacrés de notre religion, puisque l'amour du Seigneur et l'amour des biens temporels produisent des désirs et des effets nécessairement contraires.

Examinons, pour nous en convaincre, d'un côté ce que l'amour de Dieu exige de nous, et de l'autre ce qu'est disposé à accorder à son Dieu le chrétien assez injuste et assez malheureux pour écouter le langage perfide de la cupidité.

L'amour de Dieu exige que nous estimions notre âme plus que tous les biens de ce monde, et l'avare a une âme vénale qu'il est toujours prêt de sacrifier au plus léger intérêt : *Hic animam suam venalem habet.* (*Eccli.*, X, 10.) L'amour de Dieu exige de la droiture et de la sincérité dans nos paroles, et l'avare règle moins ses discours sur la vérité que sur ses projets et ses avantages temporels. De là tant de duplicité dans les entretiens, tant de fraudes et d'artifices dans le commerce de la vie, tant de mensonges et de séductions dans la société. L'amour de Dieu exige dans un chrétien une âme bienfaisante et miséricordieuse envers les membres souffrants de Jésus-Christ, et l'avare, dit le Sage, se dépouille tout vivant de ses propres entrailles et de toute humanité; il se nourrit du sang des pauvres, et boit dans des coupes d'or les pleurs des malheureux : *In vita sua projecit intima sua.* (*Ibid.*) L'amour de Dieu enfin exige la pratique constante de toutes les vertus, et l'esclave de la cupidité le devient en même temps de tous les vices, et le tableau des déréglements de l'homme nous démontre assez tous les jours combien la soif insatiable des richesses contribue à nourrir et à fomenter tous les vices. C'est avec l'or que le voluptueux sacrifie à l'idole de son cœur, et satisfait la passion criminelle qui l'enchante et le séduit; c'est avec l'or que l'homme tourmenté par l'ambition conduit ses intrigues pour s'aplanir la route de la gloire et des honneurs, et que le sujet rebelle prépare des fers à sa patrie. C'est avec l'or que l'homme frivole et orgueilleux étale l'appareil de son luxe et de sa vanité en affectant de toute part un air de grandeur et de magnificence dans le goût des parures, dans le faste des équipages, dans le nombre des domestiques, dans l'éclat et la recherche des appartements. C'est avec l'or enfin que le crime étend sa domination dans les royaumes et les empires, qu'il porte partout la destruction et la mort, et que l'homme pervers justifie tous ses excès : *Imperat gentibus, prodit patrias, destruit urbes, fas nefasque confundit.* (S. PIERRE CHRYSOLOGUE.)

En faut-il davantage à un esprit exempt de préjugés pour sentir toute la force de cette maxime du Sauveur : *Vous ne pouvez servir en même temps le vrai Dieu et le dieu des richesses : « Non potestis servire Deo et mammonæ ? »* Voilà donc, mes très-chers frères, l'alternative qui nous est proposée : ou il faut que nous renoncions au désir et à la poursuite des biens de ce monde, ou il faut que nous renoncions au culte de Dieu même. Notre cœur pourrait-il délibérer dans un tel choix ? Pourrions-nous hésiter un seul instant à nous détacher des objets périssables de la terre pour nous attacher uniquement à notre Dieu? Hélas ! que nous servirait-il d'accumuler des trésors, de joindre héritage à héritage, de conquérir le monde entier, si nous venions à perdre Dieu, qui est le salut de notre âme !

Eloignons donc de notre esprit toute inquiétude pour les biens de ce monde, puisqu'elle est incompatible avec le culte de notre Dieu : premier caractère qui doit nous en faire connaître l'injustice. Mais j'ai ajouté qu'elle était encore contraire à la confiance que nous devons avoir dans la Providence, et à la foi qui nous distingue des infidèles, et je le prouve en avertissant d'examiner le texte de notre Evangile.

SECOND MOTIF.

C'est pourquoi je vous dis : Ne soyez donc pas dans l'inquiétude et ne dites point : Que mangerons-nous ? que boirons-nous ? de quoi nous vêtirons-nous ? comme font les païens qui s'inquiètent de toutes ces choses, car votre Père céleste sait que vous en avez besoin. (*Matth.*, VI, 31-32.)

Afin de connaître, mes frères, toute l'étendue du précepte que nous adresse Jésus-Christ par ces paroles, commençons par remarquer qu'il n'a pas voulu nous interdire toute sollicitude pour nos besoins temporels, ce serait renouveler une erreur de quelques esprits insensés qui, du temps de saint Augustin, concluaient du discours du Sauveur, qu'il fallait négliger toute occupation sérieuse et attendre dans une molle oisiveté les secours nécessaires aux besoins de la vie. Vous vous trompez, leur disait ce saint docteur en signalant les dangers et les suites funestes de cette opinion; vous vous trompez. Le Seigneur n'a pas prétendu

nous inspirer un amour excessif du repos, et lorsqu'il recommande dans son Evangile de ne point s'inquiéter de la nourriture et du vêtement, il ne défend pas de se procurer des biens temporels autant qu'il est nécessaire et par des voies légitimes : *Non ut ista non procurent quantum necessitate satis est, unde honeste potuerint.* En parlant un langage si conforme aux maximes de la religion et de la raison, ce saint docteur sentait bien qu'il existe entre l'homme que Dieu a créé à son image, qu'il a orné des dons de la volonté et de l'intelligence, et les autres êtres qui composent la nature une différence essentielle : c'est que ceux-ci, dépourvus de liberté et de raison, ne sauraient contribuer par eux-mêmes à leur conservation ; tandis que l'homme, établi par son Dieu le souverain de la terre et de tout ce qu'elle contient, a reçu avec les dons d'une âme active et intelligente la faculté de pourvoir aux besoins de son existence. S'abstenir de ces soins serait manquer tout à la fois et au devoir de soumission à la loi qui nous les prescrit, et au devoir de résignation à la peine que nous a imposée la prévarication de notre premier père.

Mais s'il est un soin de notre conservation que la loi divine nous recommande, il en est un autre qu'elle proscrit : c'est ce soin défiant, cette agitation violente, cette sollicitude continuelle qui occupe notre esprit, absorbe toutes nos pensées, et qui nous éloigne par là même de l'occupation essentielle du salut, et c'est à cette disposition si injuste et si dangereuse en même temps, que notre divin Sauveur oppose aujourd'hui la confiance dans la Providence divine, dont l'œil attentif aperçoit dans l'avenir le plus éloigné nos ressources et nos besoins.

Pourquoi donc vous tourmenter des moyens de subvenir à votre subsistance ? Votre vie n'est-elle pas plus que la nourriture? *Nonne anima plus est quam esca?* Et cependant, Dieu vous l'a donnée avant même que vous pussiez la lui demander, et comment ne vous accorderait-il pas la nourriture lorsque vous la lui demanderez avec confiance? et si vous êtes assuré de l'obtenir lorsque vous la solliciterez avec des sentiments chrétiens, pourquoi serait-elle l'objet de votre inquiétude? Laissez cette défiance aux âmes infidèles, qui ne connaissent pas l'étendue immense des bienfaits de la Providence; mais vous disciples de Jésus-Christ, qui en portant vos regards vers le ciel y découvrez un Père tout-puissant, qui fournit aux oiseaux du ciel leur nourriture, pourriez-vous douter que vous ne soyez à ses yeux l'objet d'une sollicitude plus tendre et plus active? *Nonne vos magis pluris estis illis!*

Il en est de même de votre vêtement; pourquoi vous en mettriez-vous en peine? Considérez les lis des champs, considérez ces vallons enrichis de fleurs, ces prairies riantes, et la variété agréable qu'elles présentent à l'œil; examinez toutes nos campagnes qui étonnent et réjouissent la vue : ces fleurs ne sont redevables de leur beauté qu'à la nature, et cependant que peut produire la main de l'homme qui approche de leur éclat? Représentez-vous ici les plus sublimes inventions de la sagesse humaine, tout ce que l'art a de plus recherché, tout ce que l'opulence royale offre de plus merveilleux, transportez-vous dans les palais superbes de l'héritier de David, qui excitent l'admiration de toute la terre. Contemplez Salomon lui-même sur un trône éclatant, revêtu des ornements royaux et dans tout l'appareil de sa gloire, je vous le dis en vérité, continue Jésus-Christ, un seul de ces lis l'emporte sur la magnificence de ce prince. Faisons maintenant sur ces dernières paroles des réflexions qui nous seront encore suggérées par notre Evangile : ces fleurs que vous voyez faire les délices de l'homme ne sont pourtant après tout que l'herbe des champs : *Fenum agri;* elles sont aujourd'hui, et demain elles seront jetées au feu ; leur éclat qui brille avant l'aurore disparaît avant que le soleil ne soit parvenu à la fin de sa course. Combien donc le Seigneur ne prendra-t-il pas soin de vous vêtir, vous qui êtes faits pour l'éternité, vous qui attendez un héritage qui ne peut se détruire, ni se corrompre, ni se flétrir? Quelle injure ne faites-vous donc pas à la Providence en doutant de ses soins pour vous? quel outrage ne faites-vous pas même à votre foi, puisqu'elle est fondée sur la confiance que nous devons avoir en la Providence? *Si autem fenum agri Deus sic vestit, quanto magis vos, modicæ fidei.*

Je vais même plus loin, chrétiens, et je dis qu'en recherchant avec trop d'activité les biens de la terre, c'est outrager la raison elle-même. N'est-ce pas la raison qui nous apprend que l'acquisition des richesses ne s'obtient que par des travaux immenses, qu'en s'épuisant de réflexions et de projets, qu'en se condamnant au silence de la solitude ou s'exilant de sa patrie, qu'en joignant l'assiduité laborieuse du jour aux veillées pénibles de la nuit? N'est-ce pas la raison qui nous apprend que ces trésors après lesquels nous soupirons ne descendront pas avec nous dans le tombeau? nous les laisserons suspendus au-dessus de l'abîme où la mort nous précipitera; des héritiers avides s'empresseront de les saisir? et ils les abandonneront à leur tour. N'est-ce pas la raison qui nous apprend encore que, pour nous abandonner, la fortune n'attendra peut-être pas notre dernière heure? Les infirmités, le dérangement des saisons, le feu du ciel, les succès d'un concurrent ambitieux, le glaive de l'ennemi, mille accidents imprévus ne peuvent-ils pas nous précipiter en un instant du faîte des grandeurs et de l'opulence dans les horreurs de la plus honteuse indigence? Et si, à la suite de nos convulsions politiques, il m'était permis d'interroger les consciences, combien de familles, dans cet auditoire peut-être, ne me répondraient que par leurs soupirs et leurs larmes!

Cessons donc, mes frères, de placer notre

bonheur dans des jouissances si incertaines, et où la possession du moment ne peut garantir celle du moment qui le suit. Occupons-nous des biens qu'il nous est permis, qu'il nous est même ordonné de rechercher avec ardeur, du royaume de Dieu et de sa justice, du royaume de Dieu qui est notre trésor impérissable, de la justice de Dieu qui est le seul moyen infaillible de l'obtenir. Ne nous laissons pas décourager par les difficultés, le Seigneur soutiendra nos efforts, sa promesse y est engagée, il nous accordera la grâce dans ce monde et la gloire dans l'autre : *Gratiam et gloriam dabit Dominus.* (*Psal.* LXXIII, 12.) Ainsi soit-il.

HOMELIE III.

Pour le XIXe Dimanche après la Pentecôte.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ELUS.

Multi sunt vocati, pauci vero electi. (*Matth.*, XXII, 14)
Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus.

C'est par cette sentence terrible que notre souverain Législateur termine l'Evangile de ce jour, où il compare le royaume des cieux au festin que fit préparer un roi pour les noces de son fils, auxquelles il invita plusieurs personnes, qui, sur des prétextes frivoles, refusèrent de s'y rendre, et parmi ceux qui répondirent à son invitation, il en aperçut un qui n'avait pas la robe nuptiale, négligence criminelle qui attira sur lui les plus rigoureux châtiments, puisqu'il fut éloigné de la salle du banquet, et précipité pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures.

C'est ainsi, conclut Jésus-Christ, que *plusieurs sont appelés, mais peu sont élus :* « *Multi sunt vocati*, etc. Vérité terrible, mais incontestable, qu'un esprit chrétien ne saurait trop souvent et trop profondément méditer pour bannir ce calme séducteur que produit quelquefois la vue des trésors infinis des miséricordes divines. C'est afin d'éloigner les dangers et les suites funestes de cette fausse sécurité que les justes de tous les siècles se sont arrachés au tumulte et à la dissipation du monde, qu'on a vu de saints solitaires, des vierges chrétiennes, s'enfoncer dans le silence de la solitude et des forêts, et sécher de frayeur en méditant la sévérité et la profondeur des jugements éternels sur la destinée des hommes. Et en effet, chrétiens, c'est de toutes les maximes évangéliques celle que je trouve la plus frappante et la plus capable de porter la consternation et la terreur dans une âme qui n'a pas encore renoncé à sa foi et à l'espérance de sa vocation ; car, quand je viens à considérer que c'est l'oracle même de la vérité suprême, à qui seul il appartient de connaître le nombre des prédestinés, qui nous annonce aujourdhui par des expressions si formelles et si positives qu'il y aura peu d'élus, ah! je tremble, et, avec plus de raison que le Roi-Prophète, je suis pénétré d'une crainte qui répand le trouble dans mes os et dans mon âme : *Conturbata sunt omnia ossa mea.* (*Psal.* XXX, 11.)

C'est cette crainte salutaire qu'éprouvait le Roi-Prophète en réfléchissant sur les ordonnances de la loi de Dieu, que je voudrais imprimer bien profondément dans vos cœurs. Mes très-chers frères, le petit nombre des élus, voilà le dogme redoutable de notre religion sainte, sur lequel je dois vous instruire aujourd'hui si je veux entrer dans le sens et l'esprit de notre Evangile, c'est-à-dire qu'il faut que je vous démontre que le nombre de ceux qui meurent dans le Seigneur, et qui vont ensuite se reposer dans le sein d'Abraham, est le plus petit ; que le nombre de ceux qui expirent dans l'état horrible du péché, et qui tombent entre les mains d'un Dieu vengeur, est le plus grand parmi tous les hommes, le plus grand parmi les chrétiens, et, le dirai-je? le plus grand peut-être parmi ceux qui m'entendent. Et comme la plupart des hommes s'efforcent d'affaiblir cette vérité en s'appuyant sur des raisonnements qui les séduisent et les entraînent à leur perte, il faut que je m'efforce moi-même d'exposer et de confondre la frivolité de leurs prétextes. Je n'aurai pas besoin, pour vous convaincre, de recourir ni à l'autorité des Ecritures, ni au témoignage et à la doctrine des Pères, c'est dans vous-mêmes, c'est dans vos mœurs que je me propose de puiser les preuves qui doivent changer les dispositions de vos cœurs en dissipant les ténèbres et les préjugés de vos esprits. Ainsi donc : la vérité du petit nombre des élus démontrée par la conduite du monde; la vérité du petit nombre des élus vengée de la fausseté des prétextes qui rassurent le monde : tels seront le plan et le partage de ce discours.

Dieu de bonté! qui avez daigné nous appeler à l'admirable lumière de votre Evangile, et nous associer à l'héritage de vos élus, en marquant nos âmes du sceau de votre adoption, faites-nous sentir en ce moment toute la dignité de notre vocation, et qu'à la vue de la rigueur de vos jugements nous soyons pénétrés de cette frayeur salutaire qui peut seule nous dérober aux coups que nos infidélités nous préparent.

Que peu d'hommes aient des droits aux récompenses divines, et que la plupart soient réservés à des supplices éternels, c'est une vérité que l'Esprit-Saint a pris soin de nous rappeler fréquemment dans les divines Ecritures. Ici je le vois, ce petit nombre des élus, comparé à la famille de Noë, qui seule sur la terre se trouve sauvée des eaux du déluge; à Lot et ses filles, qui échappent aux flammes de Sodome; à ces deux Israélites, qui, parmi cette multitude immense qui est sortie de l'Egypte, parviennent seuls à la terre promise. Là, sous des figures effrayantes, je le vois représenté par le petit nombre d'olives qui sont restées sur l'arbre après la récolte, par le peu d'épis qu'on découvre dans nos campagnes après la moisson. Ailleurs, j'aperçois Jésus-Christ entretenant les hommes de deux voies, dont l'une est escarpée et d'un difficile accès, et l'autre est large, spacieuse et couverte de fleurs, et

je l'entends s'écrier avec une sorte d'étonnement : *Oh! que le chemin qui conduit à la vie est étroit, et qu'il en est peu qui le suivent! « Quam arcta via est quæ ducit ad vitam! quam pauci sunt qui inveniunt eam! »* (*Matth.*, VII, 14.) Partout enfin, je découvre que le grand nombre est celui des réprouvés, et que, de toute cette multitude qui s'avance à grands pas vers la mort, il en est bien peu pour le salut et le bonheur éternel.

Si je m'arrêtais à ces témoignages des Livres sacrés, j'en aurais déjà dit assez pour vous prouver la vérité que j'ai avancée, et vous inspirer une sainte frayeur sur vos destinées éternelles. Mais je n'en aurais pas assez fait pour vous découvrir les raisons d'une vérité si terrible, et pour justifier la cause de Jésus-Christ. Dieu appelle tous les hommes à son royaume, et dans tous les temps l'ouvrage de notre sanctification a été l'objet principal et le but particulier des opérations de sa providence; de sorte que nous ne saurions penser à aucun acte de notre Dieu, sans acquérir de nouveaux motifs de reconnaissance et d'amour pour lui.

C'est afin d'accomplir ses desseins de miséricorde sur les hommes qu'il suscite dès l'origine du monde ses patriarches et ses prophètes, qui se succèdent de générations en générations pour montrer à l'univers coupable ce Libérateur qui dans la suite des temps déchirera l'arrêt fatal de sa condamnation; et, tandis que toute la terre se montre insensible à ses bienfaits, il se choisit un peuple particulier qu'il établit l'héritier de ses promesses. Vous n'êtes pas assez étrangers à l'histoire de nos divines Ecritures pour ignorer les avantages que le Seigneur avait donnés à ce peuple privilégié, sur toutes les autres nations de l'univers, en l'honorant de la connaissance de son nom, en le rendant dépositaire de sa loi sainte, en faisant naître dans son sein l'Ange du Testament. Souvent vous avez vu le Seigneur, avec une bonté toute miséricordieuse, lui envoyer ses serviteurs pour le rappeler à ses devoirs, et le ramener à l'observation de ses préceptes, à ses avertissements négligés en ajouter sans cesse de nouveaux, et remplacer par d'autres interprètes de ses volontés ses premiers prophètes méconnus et persécutés. Peuple léger et inconstant, qu'on a vu méconnaître la main qui le comblait des plus insignes faveurs, et tomber à chaque instant d'idolâtries en idolâtries, puisque l'histoire des Livres saints ne présente que le tableau de ses infidélités, de ses chutes et de ses châtiments. Bientôt la mesure de ses crimes est comblée, Jérusalem est réduite en cendre, ses habitants sont ensevelis sous ses ruines, et les restes de Juda, dispersés sur toute la terre, offriront aux générations futures une preuve toujours subsistante de ses prévarications et de ses châtiments.

Mais, ô profondeur des trésors de la sagesse et de la science de Dieu! combien ses voies et ses jugements sont incompréhensibles! Israël n'a répondu au choix de sa vocation que par ses iniquités; Israël est réprouvé, et c'est le genre humain tout entier qui aura part au bienfait que ses crimes lui ont ravi! ce n'est plus un seul peuple qui deviendra l'enfant du royaume : toutes les nations du monde vont se partager désormais cet immense héritage. Une Jérusalem nouvelle, descendant du haut des cieux, viendra couvrir la face de la terre, se peupler de ses habitants, et l'antique Sion entendra retentir de toute part cette voix des envoyés du Très-Haut : *C'était à vous que devait être annoncée d'abord la parole de Dieu, mais puisque vous la rejetez, et que vous vous déclarez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous nous tournons vers les nations, car c'est ainsi que le Seigneur nous l'a ordonné: « Sic enim præcepit nobis Dominus. »* (*Act.*, XIII, 46, 47.)

Tel est l'ordre qui a toujours été observé dans la suite des siècles sur la vocation des hommes; lorsqu'une nation s'est laissée entraîner par le torrent de l'erreur et des doctrines mensongères, lorsqu'elle s'est abandonnée à ses prévarications jusqu'à rejeter le don précieux de la foi, le Seigneur, dans la profondeur de ses conseils, en choisit d'autres pour les remplacer, et la vérité, bannie des régions criminelles, aborde de nouvelles contrées où elle est reçue et accueillie. Lorsqu'au IX[e] siècle Photius eut levé l'étendard du schisme et de la révolte, et séparé par les séductions de sa doctrine et de ses exemples l'Eglise grecque de la communion catholique, la foi étendit sa domination sur les terres du Nord, et l'Eglise fut consolée en voyant entrer dans son sein des peuples d'infidèles. Lorsqu'au XVI[e] siècle de nouveaux novateurs eurent arraché à la religion des cités et des royaumes, Dieu, pour dédommager son Eglise d'une perte aussi douloureuse, sembla étendre les bornes de l'univers, il ouvrit à travers les flots une route jusque-là inconnue, et la croix de Jésus-Christ, arborée avec gloire sur les rivages de l'Amérique, renversa les idoles et les vains simulacres que le ciseau du sculpteur avait exposés à la vénération des hommes. Régions fortunées où l'on voit encore de nos jours se renouveler ces prodiges de grâce et de conversion qui ont signalé les premiers siècles du Christianisme, et où les ouvriers évangéliques, le Bréviaire sous le bras et le bâton pastoral à la main, continuent à enfanter tous les jours des peuples nombreux à Jésus Christ! Et nous, grand Dieu! dans cette France, où nous rencontrons encore à chaque pas des monuments de la piété de nos pères, à peine pouvons-nous réussir à ranimer quelques étincelles de ce feu divin qui devrait embraser tous nos cœurs!

En réfléchissant sur cette conduite de la Providence, il faut le reconnaître avec le grand Apôtre, Dieu a la volonté de sauver tous les hommes : *Vult omnes homines salvos fieri.* (*I Tim.*, II, 4.) Point d'hommes sur la terre à qui il n'offre une place dans ce festin éternel qu'il a préparé pour les noces de

l'Agneau, et point d'hommes à qui il ne distribue les secours nécessaires pour y être introduits; il les invite, il les presse, tantôt par les inspirations secrètes de sa grâce, tantôt par l'organe et les sollicitations extérieures de ses députés apostoliques : *Quoscunque inveneritis, vocate ad nuptias*. Gardons-nous donc d'attribuer la cause du petit nombre des élus à un défaut de volonté de la part de notre Dieu, ni à l'insuffisance des mérites de son Fils, ni à la soustraction des grâces nécessaires au salut. C'est dans nous-mêmes, c'est dans ces pensées terrestres qui appesantissent nos cœurs et qui les entraînent vers la vanité et le mensonge, que nous devons chercher les raisons de la vérité que je vous prêche.

Vous le savez, mes frères, et l'Evangile vous le rappelle à chaque page, on ne peut conserver l'espérance d'être un jour du nombre des prédestinés, si on n'observe pendant la vie les devoirs que la religion nous prescrit. Sans la crainte du Seigneur, l'accomplissement de ses préceptes, une conformité constante à sa volonté sainte, l'homme n'est rien dans l'ordre de la grâce, et son sort ne peut être qu'un anathème éternel. Cette maxime est incontestable. Jésus-Christ, pour la fortifier, nous déclare en termes formels que, si l'on veut entrer dans la vie et avoir part à ce banquet céleste, d'où seront bannies à jamais la douleur et les larmes, il faut observer ses commandement : *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*. (*Matth.*, XIX, 17.).....

HOMÉLIE IV.

Pour le XXVe Dimanche après la Pentecôte.

SUR LA PARABOLE DE L'IVRAIE SEMÉE DANS LE CHAMP.

Simile factum est regnum cœlorum homini, qui seminavit bonum semen in agro suo, etc. (*Matth.*, XIII, 24.)

Le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ.

Que les hommes qui s'appliquent à la recherche des connaissances frivoles et puériles de la terre craignent de s'engager dans des discussions qui surpassent souvent la faiblesse de leurs lumières et de leur intelligence; pour nous, mes frères, nous ne redouterons pas les écueils d'une profane éloquence, parce qu'étant établis les interprètes de la foi et des doctrines de l'Evangile, nous ne vous apportons point le fruit de nos pensées et de nos opinions; mais du haut de ces chaires chrétiennes, le flambeau de la révélation à la main, nous venons vous exposer les décisions et les maximes de l'Ecriture; nous venons vous instruire, vous reprendre, vous sanctifier au nom et sous les yeux du Dieu qui nous envoie. Aujourd'hui, par exemple, combien notre tâche n'est-elle pas facile à remplir, puisque le même Maître qui nous a exposé toute la profondeur des vérités éternelles sous le voile de la parabole, a daigné nous en découvrir le sens et l'interprétation à la suite de l'Evangile que vous venez d'entendre? Après avoir congédié cette multitude qui venait d'admirer les merveilles de sa puissance et la sublimité de ses discours, il se retire à l'écart avec ses disciples, qui s'empressent de se réunir autour de lui et de l'interroger sur ces paroles de vie et de salut que sa bouche a prononcées : *Seigneur*, s'écrient-ils en le suppliant, *expliquez-nous la parabole de l'ivraie semée dans le champ.* Ecoutez, leur répond Jésus-Christ, avec cette bonté qui accompagnait toutes ses expressions : Ce peuple qui est tous les jours témoin des prodiges qui attestent ma puissance, est encore appesanti par les passions et les préjugés; mais vous que j'ai séparés du milieu de vos frères pour l'accomplissement de mes desseins éternels, il vous est accordé de connaître les mystères du royaume des cieux. Jouissez donc d'un bonheur que tant de justes et de prophètes ont appelé par leurs vœux et leurs soupirs : *Vos ergo audite.*

Celui qui sème, c'est le Fils de l'homme; le champ qui reçoit la semence, c'est le monde, cet univers qui annonce de toute part la gloire et la sagesse de son Auteur; le bon grain désigne les enfants du royaume, ceux qui doivent entrer en possession de cet héritage céleste auquel ils sont appelés dès le commencement du monde; l'ivraie, ce sont les enfants de l'iniquité, ces esprits perfides et séducteurs qui travaillent à la ruine de leurs semblables, et marchent eux-mêmes dans la voie large de la perdition; l'ennemi qui profite de l'obscurité et des ténèbres pour s'introduire dans le champ et le désoler, c'est le démon, l'ennemi irréconciliable de Dieu, de sa gloire et de la félicité de l'homme; le temps que le Père de famille veut qu'on attende pour moissonner, c'est la fin des siècles, où chacun doit recevoir la récompense de ses œuvres; les moissonneurs sont les anges que Dieu doit envoyer comme les ministres et les exécuteurs de sa justice, pour faire le discernement des justes et des pécheurs, pour rassembler les uns dans son royaume, et pour précipiter les autres dans les abîmes éternels : *Messis vero consummatio sæculi, messores autem angeli sunt.*

Quel vaste champ à nos réflexions, mes frères, dans l'explication que Jésus-Christ a bien voulu nous donner lui-même de cette parabole! Avant de la reprendre et de la méditer, unissons-nous aux disciples fidèles, afin de le supplier d'éclairer notre intelligence et de nous faire comprendre les importantes vérités qu'elle renferme : *Edissere nobis.* Conjurons-le surtout de toucher nos cœurs et de les pénétrer des salutaires instructions qu'elle contient : *Edissere nobis.*

Dans ce monde, où nous devons travailler sans relâche à nous rendre dignes des récompenses promises au fidèle observateur de la loi de Dieu, il arrive quelque chose de semblable à ce qu'on voit arriver à un homme qui a semé de bon grain dans son champ : *Simile factum est regnum cœlorum*

homini qui seminavit bonum semen in agro suo. En effet, mes frères, notre Dieu, qui nous est figuré par ce père de famille, n'a semé dans son champ que de bon grain, c'est-à-dire qu'il n'a rien créé qui ne fût conforme aux desseins de sa sagesse et de sa justice; et si, parmi les œuvres de ses mains, il en est qui paraissent s'opposer à nos intérêts et à notre félicité, c'est que nous ne voulons pas en faire l'usage auquel sa Providence les a destinées, ou que la faiblesse de notre foi, jointe à la présomption de ces jugements, nous empêchent d'apercevoir le terme vers lequel elles doivent nous conduire. Ah! si sur cette terre d'épreuves et de combats, nous savions supporter avec patience et avec résignation les pertes, les privations, les souffrances, les maladies que la main du Seigneur nous envoie, loin de nous paraître des maux, elles deviendraient pour nous la source des biens et des plus abondantes consolations.

N'accusons pas non plus sa sagesse des désordres qui naissent en se fortifiant tous les jours dans la société des hommes. Comme il veut le salut de tous, il présente à tous les moyens nécessaires pour l'opérer. Trop juste pour autoriser l'injustice, trop parfait pour introduire l'imperfection dans son ouvrage, trop jaloux de sa gloire pour négliger son propre champ, il n'y répand qu'une bonne semence : *Seminavit bonum semen in agro suo.* C'est dans ce vaste champ, l'objet de tous ses soins et de toutes ses sollicitudes, que le Fils de l'homme a d'abord semé de ses propres mains le bon grain de l'Evangile, et les apôtres dociles à la voix de leur Maître, l'ont ensuite porté jusqu'aux extrémités de la terre. Sa bonté a offert tous les moyens propres à le faire germer dans les âmes; au dehors, il nous a prodigué les grâces de l'instruction, de l'exemple, de l'éducation; au dedans, il a éclairé nos esprits de ses lumières; il a touché nos cœurs par ses divines inspirations; il reproche, il console, il sollicite, il ordonne, il encourage, il emploie les secours les plus puissants pour faire fructifier en nous les principes salutaires de sa doctrine. Et d'où peut donc venir cette insensibilité que nous opposons tous les jours à ses pressantes sollicitations? à quelle cause devons-nous attribuer la stérilité d'une terre cultivée avec tant de soin? Ne nous arrêtons pas plus longtemps à cette recherche, mes frères, notre Evangile va nous instruire.

Pendant que les hommes dormaient, l'ennemi vint, sema de l'ivraie parmi le bon grain, et se retira. Vous me prévenez sans doute, mes très-chers frères, et à ces traits vous reconnaissez sans peine cet ennemi de tout bien qui ravage le champ du Seigneur, qui s'attaque à la majesté du Maître, qui ne travaille qu'à détruire et à déshonorer son ouvrage. Depuis le moment où cet esprit rebelle a subi l'arrêt irrévocable des vengeances divines, il a juré à l'homme une guerre irréconciliable, et il a mis en œuvre tous les genres d'artifices pour le surprendre et l'entraîner dans sa chute. C'est par l'attrait de ses séductions envers nos premiers parents que le péché pénétra pour la première fois dans le monde : c'est encore par les mêmes piéges et les mêmes séductions qu'il reproduit sans cesse le péché parmi nous. Enhardi par ses premières victoires, il a voulu étendre au loin ses conquêtes; il a étendu ses filets sur la face de la terre, et il y a enveloppé une multitude de nations, ou plutôt, pour ne point nous écarter des termes de notre parabole, toujours la semence à la main, il ne cesse de répandre l'ivraie parmi le pur froment, et cette semence empoisonnée, après avoir jeté de profondes racines, finit par étouffer les épis qui l'environnent, et par occuper seule la terre que le Maître avait préparée pour une récolte utile et abondante.

L'Evangile nous rappelle que celui qui exerce ce ravage est l'ennemi du Père de famille, et il l'est en effet, mes frères, par cette opposition constante qu'il manifeste pour tout ce qui peut contribuer à sa gloire, par les obstacles qu'il apporte sans cesse aux succès de ses serviteurs et de ses ministres, par cette haine implacable qu'il déclare à ses amis et à ses enfants. Cependant le Maître ne l'appelle pas exclusivement son ennemi, mais il ajoute : *C'est l'ennemi qui a causé ce dommage :* « *Inimicus homo hoc fecit :* » pour nous faire comprendre que, si l'ange de ténèbres est l'ennemi de Dieu, il est aussi le nôtre, il n'est même l'ennemi de Dieu que parce qu'il travaille sans relâche à notre perte, et qu'il s'applique à arracher de notre cœur les semences de sanctification et de vie que Dieu y a placées. Le Seigneur méprise ses attaques, il n'a rien à redouter de ses efforts, tandis que si nous voulons ne nous appuyer que sur nos propres forces, nous pouvons devenir à chaque instant les tristes victimes de ses piéges et de ses artifices.

Voulez-vous connaître, mes frères, la conduite que tient le démon lorsqu'il veut nous attaquer ou nous surprendre? Il ne se présente pas tandis que nous veillons, tandis que nous avons les yeux ouverts et que nous sommes attentifs sur nous-mêmes, mais il saisit les moments où les traits flatteurs du plaisir nous charment, où les fausses douceurs du monde nous enchantent, où les passions nous ferment les yeux, nous empêchent d'apercevoir les malheurs qu'il nous prépare : *Cum dormirent homines.* Grande leçon pour vous, parents chrétiens, et pour vous aussi qui consacrez vos jours aux fonctions honorables mais pénibles de l'instruction de la jeunesse, votre vigilance et vos soins sont de tous les moments, le sommeil de votre sollicitude fournirait bientôt à l'esprit tentateur le temps et les moyens de séduire ces jeunes cœurs, que vous devez encourager par vos conseils et soutenir par vos exemples. Leçon bien importante pour nous-mêmes, Messieurs, qui avons été choisis pour cultiver le champ de l'Eglise de Dieu, et qui est bien capable

de ranimer notre zèle et nos efforts en faveur des âmes confiées à nos soins. Enfin, leçon bien importante pour nous tous, qui, sur cette terre d'épreuves et de combats, devons travailler sans relâche au grand ouvrage de notre sanctification.

Si l'ennemi qui nous observe se présentait à nous pendant le jour et au moment où nous veillons, il nous trouverait en garde contre ses artifices, s'il nous adressait son langage séducteur dans ces moments où notre âme, s'abandonnant à une piété douce et sensible, est pénétrée de l'importance des obligations et des devoirs que sa dignité lui impose, s'il venait même dans ces instants où l'esprit, appliqué à un travail sérieux et soutenu, est incapable de se livrer à des pensées étrangères, il s'éloignerait emportant avec lui la honte de sa défaite. Mais il choisit le moment du sommeil, c'est-à-dire, ces moments consacrés à l'oisiveté et à la mollesse, où l'esprit et le cœur s'abandonnent sans réserve à tout ce qui peut les pervertir et les corrompre, dans ces moments d'obscurités et de ténèbres où, entraîné par les dangereuses impressions de l'exemple, on se fait une loi de se conformer en tous points aux maximes et aux usages des sociétés qu'on fréquente. Voilà les moments dont profite l'ennemi pour nous attaquer et nous combattre. Et combien ne lui est-il pas facile de triompher de notre cœur, puisqu'il semble être d'intelligence avec lui pour nous perdre. C'est alors qu'il s'insinue avec les plus grandes précautions : *Venit inimicus;* il cache avec art les embûches où il veut nous entraîner; il les recouvre des appâts les plus séduisants, et, variant ses piéges selon nos inclinations, nos goûts, nos passions, il offre à chacun de nous les objets les plus flatteurs et les plus propres à nous faire succomber; il étale aux yeux de l'homme que domine l'ambition, le vain éclat des dignités et des honneurs du siècle, aux yeux de l'avare les richesses et les trésors, aux yeux des esclaves de la mollesse et des plaisirs tous les charmes de la volupté.

O vous donc qui aviez manifesté dès votre jeunesse les plus heureuses dispositions pour la vertu, et offrez aujourd'hui le tableau de tous les désastres que le démon peut produire dans un cœur; vous en qui une éducation vraiment chrétienne avait établi des principes de sagesse et de probité; vous qui, par les soins d'un père recommandable par sa piété, qui, par les conseils d'une mère tendre et éclairée, qui, par les exemples d'une famille entière pénétrée des sentiments qu'inspirent la religion et l'honneur, aviez reçu cette semence précieuse qui semblait promettre une récolte utile et abondante; voulez-vous apprendre comment les progrès funestes que vous avez faits dans les voies de l'iniquité ont surpassé si rapidement ceux que vous aviez faits dans la route du devoir et de la perfection, et pourquoi vous avez affligé l'Eglise de Jésus-Christ qui vous avait reçu dans son sein? C'est parce que vous avez cédé à un sommeil trompeur. Vous avez négligé de mettre un frein à vos passions naissantes; vous avez méconnu et peut-être méprisé la voix paternelle de vos maîtres et de vos pasteurs, qui voulaient vous faire apercevoir les écueils dont vous étiez environné; vous avez fermé votre cœur aux salutaires inspirations de la grâce pour l'ouvrir aux insinuations du père du mensonge: car, ne vous le dissimulez pas, cette flatterie qui a réveillé votre orgueil, c'est le démon qui l'a suggérée; ce conseil qui vous a égaré, c'est le démon qui l'a inspiré ; cet exemple qui vous a entraîné, c'est le démon qui l'a produit; cette occasion qui a causé votre ruine, c'est le démon enfin qui l'a préparée. Toujours attentif à étudier vos penchants, il a profité de votre négligence, et après avoir captivé votre cœur, il l'a laissé jouir d'une paix encore plus funeste que les passions qu'il y avait excitées: *Superseminavit zizania in medio tritici, et abiit.*

L'herbe étant montée en épi et s'étant développée, les serviteurs viennent trouver le Père de famille et lui disent: Maître, voulez-vous que nous allions cueillir l'ivraie? N'en faites rien, leur répondit-il, de peur qu'en l'arrachant vous ne déraciniez aussi le bon grain ; mais laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson. Ces dernières paroles, mes très-chers frères, au jugement de de tous les Pères et de tous les interprètes, renferment un des mystères les plus incompréhensibles de notre religion; c'est dans le champ du Père de famille que l'ivraie s'élève au milieu du pur froment, et c'est dans l'Eglise de Dieu que les pécheurs vivent au milieu des justes et que les uns et les autres sont confondus ensemble. Ce Dieu qui soulève les flots, qui déchaîne les vents et les tempêtes, qui appesantit son bras sur les puissances mêmes de l'enfer, pourrait d'un seul souffle de sa bouche disperser cette multitude presque infinie de pécheurs qui désolent son héritage, et cependant il veut attendre le temps de la récolte, c'est-à-dire le moment marqué par sa justice pour leur faire sentir tout le poids de sa colère et les condamner à une éternelle réprobation. Et pourquoi ne fait-il pas aujourd'hui ce discernement d'une manière extérieure et sensible et comme il le fera au jour redoutable de sa vengeance? pourquoi laisse-t-il l'impie jouir en paix d'une prospérité qui est le fruit de ses intrigues et de ses injustices, tandis qu'il permet que le juste soit exposé sans cesse aux calomnies et aux persécutions des hommes pervers? Ah! mes frères, je le remarque avec saint Augustin, vouloir pénétrer dans les secrets de Dieu pour connaître les raisons qui le déterminent à souffrir les impies au milieu des élus et des prédestinés, ce serait vouloir découvrir un mystère qui est au-dessus de nos connaissances, et que nous devons adorer sans entreprendre de l'approfondir: mais, désireux d'apprendre la conduite que nous devons tenir à l'égard des pécheurs qui semblent ne subsister que pour servir

d'épreuves aux gens de biens, c'est ce qui nous touche et ce qu'il nous est permis d'examiner sans craindre le reproche d'une vaine et téméraire curiosité; et de qui l'apprendrons-nous, si ce n'est de notre Dieu, qui veut bien devenir ici notre guide et notre modèle?

Reconnaissons-le, mes frères, pour rendre hommage à la justice et à la sainteté de Dieu : à peine l'homme est-il tombé dans le désordre du péché, qu'il rompt avec lui cette alliance et cette union dont sa grâce avait été le lien, de sorte qu'il n'est plus avec le pécheur par ces douces communications qui marquent l'épanchement de son cœur, il ne demeure avec lui ni par l'effet d'une protection spéciale, comme il était avec son peuple dans le désert, ni par la participation de ses dons, comme il est avec tous les justes, ni par l'union intime et personnelle, comme il l'est avec l'âme chrétienne qui le reçoit dans son adorable sacrement; c'est ce qui fait dire à l'Esprit-Saint que Dieu n'est plus avec le pécheur et qu'il s'est retiré de lui. Cependant, chrétiens, il est vrai de le dire, quoique Dieu ne soit plus avec le pécheur par l'inclination et le discernement de son amour, il est encore avec lui par la nécessité de son être, par cette toute-puissance qui fait mouvoir toutes les créatures, par cette admirable providence qui gouverne tous les ouvrages de ses mains et qui répand ses bienfaits sur les cœurs les plus rebelles et les plus endurcis ; il est avec lui surtout par cette inaltérable bonté qui attend pour donner lieu au repentir, qui ne veut point la mort de l'impie, mais sa conversion.

Admirable modèle de la conduite que nous devons observer nous-mêmes à l'égard des pécheurs qui cherchent à nous séduire ou à nous opprimer! à son exemple nous devons les souffrir et les traiter avec indulgence, et en descendant au dedans de nous-mêmes, dit saint Augustin, nous sentirons que nous le devons avec raison, puisque nos frères ont bien voulu nous supporter lorsque nous vivions nous-mêmes dans l'égarement et la corruption du vice. Voilà pourquoi, reprend ce saint docteur, nous ne devons jamais oublier ce que nous avons été, afin de conserver pour les autres cette compassion tendre et charitable que réclame leur situation : *Cum tolerantia vivendum nobis est inter malos, quia cum mali essemus, cum tolerantia vixerunt boni inter nos.* Et ne pensons pas avoir satisfait au devoir que nous prescrit la charité à l'égard des pécheurs en les supportant avec patience au milieu de nous, nous devons encore travailler de tous nos efforts à l'ouvrage de leur conversion, d'abord par la force de l'exemple, afin de leur inspirer de l'horreur pour le vice par le spectacle de nos vertus; ensuite par des avis salutaires, par de sages exhortations, dirigées par le zèle et tempérées par cette douceur chrétienne qui seule peut en préparer et en assurer le succès : tous nos frères, et surtout nos frères égarés, ont des droits à nos conseils et à notre amour, et si les malheureux appesantis sous le glaive de la justice humaine conservent des titres à notre commisération, pourrions-nous nous montrer assez cruels pour rejeter ceux que Dieu lui-même supporte?

Cependant, mes frères, gardons-nous de donner dans les extrêmes : si la charité que nous devons au prochain nous ordonne de nous rapprocher de lui toutes les fois que nous pouvons lui être utiles, la charité que nous nous devons à nous-mêmes et le soin que nous devons prendre de notre salut nous prescrivent de nous éloigner de ceux dont la société nous serait nuisible. Rechercher les impies, entretenir avec eux des amitiés mondaines et profanes qu'aucune raison n'autorise et ne justifie, ce serait aller contre l'ordre de Dieu même, et le grand Apôtre a pris soin de nous en instruire dans cette Epître dictée par la charité qu'il adresse aux chrétiens de Thessalonique : Nous vous ordonnons, leur dit-il, au nom du Seigneur, de vous éloigner de tous ceux de vos frères qui tiennent une conduite déréglée, et de garder ce précepte comme l'un des plus importants et des plus essentiels de la loi de Dieu: *Denuntiamus vobis ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinate.* (II *Thess.*, III, 6.) *Si celui qui se dit l'un de vos frères*, dit-il encore en écrivant aux Corinthiens, *est un impudique, ou un avare, ou un médisant, ou un ravisseur du bien d'autrui je veux que vous ne mangiez pas même avec lui : « Cum ejusmodi, nec cibum sumere. »* (I *Cor.*, V, 11.) Pourquoi cette séparation et cette espèce d'anathème? Ah ! reprend le Docteur des nations, c'est que les mauvais discours conduisent à la corruption des mœurs, et que comme il n'y a rien de si contagieux que le mauvais exemple, il est nécessaire d'en prévenir les suites, en retranchant du corps un membre gangrené.

C'est par ce même principe que David, ce roi selon le cœur de Dieu, s'était fait une loi de fuir le commerce de ces hommes qui se font une gloire de commettre l'iniquité. Quels étaient en effet les serviteurs et les ministres qui avaient l'honneur d'approcher de sa personne? Ceux dont les vues étaient droites, et dont la fidélité était au dessus de tout soupçon : *Oculi mei ad fideles terræ : ambulans in via immaculata, hic mihi ministrabat.* (*Psal.* C, 6.) Quels étaient ceux qui avaient droit de s'asseoir à sa table? Des cœurs humbles et indifférents pour la gloire même qu'on avait d'y être placé : ceux que dominaient l'orgueil et l'avarice en étaient bannis : *Superbo oculo et insatiabili corde, cum hoc non edebam.* (*Ibid.*, 5.) Quelle espèce de pécheurs poursuivait-il avec plus de persévérance? Ces lâches médisants qui attaquent en secret la réputation du prochain, et qui n'éprouvent de jouissance que dans les persécutions qu'ils lui suscitent : *Detrahentem secreto proximo suo, hunc persequebar.* (*Ibid.*) Et pourquoi ce saint roi avait-il donc en horreur la société des méchants? Ah ! c'est qu'il savait que

s'unir à un pécheur, c'est s'unir à l'ennemi de son Dieu; il savait ce que prédit l'Esprit-Saint, qu'on devient semblable aux insensés qu'on fréquente: *Amicus stultorum similis efficietur.* (*Prov.*, XIII, 20.) Il savait ce que l'expérience nous apprend tous les jours, qu'on les quitte toujours, ces incensés, le cœur infecté de leur corruption, l'esprit obscurci de leur ténèbres, la foi affaiblie par les maximes qu'ils préconisent: *Amicus stultorum similis efficietur.*

Je vois, mes frères, que vous ne manquerez pas de me rappeler ici ce que vous nous objectez tous les jours, que les principes de votre religion sont invariables, et que vous ne craignez point de les abandonner au milieu de cette multitude de pécheurs qui affligent le Christianisme. Quand bien même vous seriez aussi affermis dans votre foi que vous le prétendez, je soutiens que vous n'en devez pas moins fuir la société des pécheurs, et pour vous en convaincre, méditez un instant les paroles qu'adressait saint Jérôme à une dame romaine qui lui alléguait les mêmes prétextes pour autoriser ses entretiens avec des esprits infidèles: « Lorsque vous me parlez de l'affermissement de votre foi et du témoignage de votre conscience, il faut, lui disait ce Père, que vous soyez bien peu versée dans les devoirs de la vie chrétienne. Ne savez-vous pas qu'en matière de conduite, ce n'est point assez de satisfaire à votre propre conscience, mais que vous êtes encore obligée de satisfaire à celle des autres? Et si l'apôtre saint Paul s'abstenait des viandes dès qu'elles pouvaient donner quelque scandale au moindre des chrétiens, pourquoi feriez-vous difficulté d'éviter ces liaisons scandaleuses qui blessent la pureté du Christianisme et qui servent de matière à la médisance publique? »

Et d'ailleurs, mes frères, en mettant à part tout ce qui concerne le scandale, croyez-vous de bonne foi pouvoir vous maintenir dans la ferveur et l'innocence, dans la société des impies et de ces hommes qui portent avec eux toute la corruption du siècle? « Qui doute, disait le même Père que je viens de citer, que la foi ne s'efface peu à peu par la fréquente communication d'un esprit infidèle? qui doute que la piété de l'âme la plus religieuse ne s'altère par les exemples de ceux qui vivent dans le déréglement? On est dépositaire de leurs pensées, de leurs secrets, de leurs sentiments, et bientôt on cède au torrent qui entraîne: *Quis nescit obliterari quotidie fidem commercio infideli?* »

Hélas! mes frères, nous sommes surpris de voir une si grande corruption et une si grande licence dans le siècle où nous vivons; nous ne comprenons pas d'où peut venir tant de dissolution dans la jeunesse, nous rougissons du peu de retenue et de modestie de tant de jeunes personnes que la pudeur ne saurait plus faire rougir; nous sommes étonnés d'apprendre les désordres et les scandales qui éclatent tous les jours dans la société et qui servent de matière à la médisance publique. Ne nous abusons pas, en voici la source la plus ordinaire, ce sont les discours et les conversations du monde profane. Qui doute que la piété de l'âme la plus religieuse, etc. Et il faut bien que l'oracle du Seigneur se vérifie, car il se serait trompé si, au milieu du commerce et des entretiens des âmes réprouvées, on pouvait se maintenir dans la ferveur et l'inocence: *Amicus stultorum*, etc.

Et cependant avec un peu de courage et d'énergie on assurerait son salut, on sanctifierait des familles, des cités, des provinces entières, et on rétablirait partout le culte de Dieu. Otez d'une maison un domestique vicieux qui l'infecte, et vous en ferez une maison de piété; éloignez de vos enfants quelques faux amis qui les égarent et qui les corrompent, et vous en ferez des enfants soumis, qui rempliront vos jours de consolation; ôtez de cet établissement consacré à l'instruction de la jeunesse quelques esprits indociles, ennemis de toute subordination et de tout devoir, et vous en ferez un asile de vertu et d'édification. Eloignez enfin de notre patrie quelques-uns de ces hommes qui ne travaillent qu'à étendre et à propager leurs systèmes impies, et vous en ferez une France toute chrétienne.

O mon Dieu! si les intérêts de votre gloire nous étaient aussi chers que les intérêts du monde, ce retranchement n'aurait rien de pénible pour notre cœur, et nous nous séparerions d'avance de la société des méchants, afin que les anges exécuteurs de votre justice nous en séparent un jour pour une éternité bienheureuse, que je vous souhaite, mes frères.

NOTICE SUR M. MERCIER.

Les Sermons que nous livrons ici au public sont le fruit de l'expérience et de la piété d'un de ces vétérans du Sanctuaire qui se sont dévoués au ministère de la prédication. Pierre-Alexandre Mercier naquit au bourg de Vern (Maine-et-Loire), le 7 mai 1791, d'un père et d'une mère vertueux. Elevé au Sacerdoce le 16 mars 1816 par Monseigneur Montault, il fut nommé vicaire d'Angers, et, quatre ans après, curé de Beaulieu. Une nouvelle carrière s'ouvrit bientôt devant M. Mercier. La congrégation des Missionnaires de France venait de se former; le jeune curé brûlait du désir de partager leurs travaux. Il fut bientôt admis au nombre de ces laborieux ouvriers de la Vigne du Seigneur. Lorsqu'il eut épuisé ses forces dans les fatigues des Missions, son évêque le rappela dans son diocèse et lui offrit un appartement à l'évêché. Il passa dix-huit ans dans cette honorable retraite, partageant son temps entre l'étude, la confession et la prédication.

M. Mercier regrettait presque, comme peu utilement employées, ces dix-huit années consacrées à un ministère cependant très-actif; et comme pour réparer le temps perdu, quoiqu'il eût atteint sa 59e année, il sollicita et obtint son admission dans la compagnie de Jésus. Il s'y livra pendant sept ans à des travaux incroyables : mais épuisé par la fatigue, il obtint de son supérieur général la faveur de venir abriter les dernières années de sa vie à l'ombre de Notre-Dame de Fourvières à Lyon ; c'est là qu'il vit dans la solitude et la pauvreté. Malgré ses nombreuses infirmités, la plus grande partie de son temps est consacrée à entendre les confessions; c'est ainsi qu'en vingt-cinq mois il a reçu la confession de dix mille pèlerins.

C'est dans cette solitude que lui vint l'inspiration de mettre la dernière main à un certain nombre de Discours pratiques, puisés dans l'oraison et dans l'expérience que l'on n'acquiert guère qu'au confessionnal. La plupart de ces instructions ont été prêchées, avec les sermons des PP. Rauzan et Guyon, dans les célèbres missions de St-Germain de Paris, de Nîmes, d'Angers, etc. etc. L'orateur en les prêchant a été souvent interrompu par les sanglots d'un immense auditoire ; et les conversions étaient si nombreuses que l'évêque était obligé d'appeler des prêtres étrangers à l'aide des confesseurs de la ville.

Ce sont ces Discours, que nous nous abstenons de qualifier, pour ne pas prévenir le jugement du public, que nous éditons aujourd'hui ; croyant rendre par là aux prédicateurs un vrai service, en leur proposant un modèle qui semble avoir été choisi par la divine Providence pour ramener les pécheurs à résipiscence.

ŒUVRES ORATOIRES

DE M. P.-A. MERCIER,

ANCIEN MISSIONNAIRE DE FRANCE.

—

SERMONS DIVERS.

—

SERMON PREMIER.

SUR LA FIN DE L'HOMME.

Notum fac mihi, Domine, finem meum. (Ps. XXXVIII, 5.)
Seigneur, faites-moi connaître ma fin.

Parole d'un grand roi ! mes frères : dans ces quelques mots, nous trouvons le double fondement de la vraie philosophie, qui consiste à chercher de bonne foi la vérité, et du Christianisme, qui est le flambeau et le perfectionnement de cette philosophie. Je viens, cher auditeur, faire appel à votre raison, à votre seule raison ; je n'interroge point votre croyance religieuse.

Ce n'est qu'à l'être raisonnable que j'adresse ces trois questions :

Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? où allez-vous ? En d'autres termes : de qui êtes-vous la propriété ? à quoi vous engage cette propriété ? quels motifs vous pressent de servir votre propriétaire ?

Et d'abord, de qui êtes-vous la propriété ?

« L'homme, a dit un philosophe moderne, est un être intelligent qui s'agite entre deux mystères, le *berceau* et la *tombe !* » En effet, pour quiconque rejette aveuglément la révélation, c'est-à-dire la vérité révélée au monde par Dieu, l'homme est un abîme insondable. Serons-nous assez heureux pour vous présenter la clef de cet étrange problème ? *In principio :* avant tous les siècles, l'être nécessaire et créateur contemplait ses infinies perfections, et cette contemplation incessante a toujours fait et fera toujours sa suprême félicité.

L'éternité de Dieu ! point de commencement ! jamais de fin ! mystère à la fois le plus imposant, le plus décisif de tous les mystères imaginables, et pourtant le moins contesté.

Un jour, descendant de son auguste sanctuaire, dans une nuée redoutable, vers Job, son illustre serviteur, tombé naguère du sommet des grandeurs sur un fumier : Où étais-tu, lui demande Jéhovah, quand je posai les fondements de la terre, quand je creusai les profonds bassins de la mer, quand, lui ordonnant d'élever jusqu'aux cieux ses flots courroucés, je lui commandai de les briser contre ce grain de sable du rivage ? Où étais-tu, lorsque j'étendis le firmament comme un voile radieux; lorsque je dis aux étoiles : Venez, et qu'elles me répondirent : Nous voici ? Où étais-tu, quand je prononçai cette magnifique parole : *Fiat lux :* que la lumière se fasse ! *Et facta est lux!* et la lumière fut faite ? dis-le-moi, si tu as quelque intelligence. (*Job*, XXXVIII, 1 seqq.) Mes frères, je ne vous répéterai point cette sublime interrogation de Dieu ; je me contenterai de vous faire cette simple question :

Où étiez-vous il y a un siècle ? J'étais dans le néant, et personne ne songeait à moi. Cependant vous vivez ; qui donc vous a donné l'existence ?

Mon père et ma mère, apparemment. Mais prenez garde : en parlant ainsi, vous ne faites que reculer la difficulté sans la résoudre. Votre père et votre mère, vos aïeux les plus éloignés, de qui l'avaient-ils reçue ? Du hasard peut-être ! Messieurs, je ne suis pas monté dans cette chaire pour m'entretenir avec vous de ridicules chimères. Le hasard a-t-il jamais fabriqué une montre, bâti un palais, composé une épopée? Le hasard est un mot vide de sens inventé par l'amour-propre pour couvrir notre ignorance.

Mes frères, ayant à la main la plus authentique de toutes les histoires, car elle nous vient du ciel, la philosophie elle-même nous contraint de remonter à cette généalogie aussi honorable que certaine qui assigne à tout homme sa primitive origine, *Qui fuit Adami, qui fuit Dei !* (*Luc.*, III, 38.)

Chacun de nous vient d'Adam, qui établit entre tous ses enfants l'inévitable égalité de naissance ; et Adam vient de Dieu, centre unique et unique régénérateur de la grande et impérissable famille humaine.

Tenez-vous maintenant, cher auditeur, avec une invincible conviction, la clef du problème ?

Oui, pauvres et riches, rois et pontifes, sans exception aucune, vous ne vous appartenez pas ! *Vos non estis vestri !* (I *Cor.*, VI, 19.) Vous êtes l'inaliénable propriété du Monarque éternel : *Qui fuit Adam ! qui fuit Dei.* Aussi, la mère des sept Machabées disait-elle à ses fils pour les encourager au martyre : J'ignore comment vos divers organes se sont développés dans mes flancs : assurément ce n'est pas moi qui vous ai donné l'esprit et la vie, mais le Créateur du monde, que vous allez bientôt rejoindre dans les cieux. (II *Macch.*, VII, 22, 23.)

Mais, me demandez-vous, à quoi nous engage cette propriété de Dieu? Mes frères, pour connaître la vraie définition de la propriété, nous avons ouvert le code civil et nous avons lu : La propriété est le droit de jouir et de disposer des choses d'une manière absolue. Maintenant raisonnons.

1° *Je suis de Dieu, de Dieu seul :* donc il a sur moi le suprême domaine ; il peut donc faire de ma personne tout ce qu'il voudra. Car, de même que, d'après le Code, je suis libre d'embellir ma maison ou de la détruire, de labourer convenablement mon champ ou de le bouleverser, Dieu aussi, et à plus forte raison, peut, suivant son bon plaisir, me conserver, me modifier ou m'anéantir, sans que j'aie plus le droit de m'en plaindre que le vase brisé par le potier, son procréateur.

2° *Je suis tout de Dieu :* donc je suis tout à Dieu ; je lui dois donc mon corps et l'usage de tous ses membres ; mon esprit et toutes ses facultés, mon cœur et toutes ses affections.

Comment ! vous cultivez les fleurs de votre parterre pour qu'elles vous embaument, et vous refuseriez à votre Seigneur les parfums de votre amour ! Quoi ! pour vous rafraîchir, vous cueillez les fruits de l'arbre qu'ont planté vos mains, et vous n'offririez pas les productions de votre intelligence à celui qui vous l'a donnée !

L'oiseau que je nourris dans une volière, me délecte par ses chants mélodieux, et moi, premier chantre de la création, je garderais le honteux silence de l'ingratitude et de la stupidité, alors que tous les êtres vivants et inanimés entonnent, du couchant à l'aurore, du midi au septentrion, l'hymne solennel de la reconnaissance !

3° *Je suis toujours de Dieu!* donc, bon gré malgré je suis toujours à Dieu ; impossible de me soustraire un seul instant à son empire !

Nous ne l'ignorons pas : l'enfant de notre siècle, ne rêvant qu'indépendance, brise les liens de famille, foule aux pieds l'au-

torité maternelle, l'autorité ecclésiastique, l'autorité des lois humaines et divines ! il s'écrie dans le délire d'une licence effrénée : Je suis mon unique maître, mon unique propriétaire, et je ne dois compte à personne de ma conduite et de mes sentiments !

Voyons donc un peu ce qu'il y a de réel ou d'absurde dans cet audacieux langage. Un monarque fit venir, à grands frais, des régions lointaines nombre de bêtes fauves qu'il lança dans un parc immense. Ces divers animaux, retrouvant dans leur nouvelle demeure de hautes futaies, d'énormes rochers, des grottes profondes, de larges ruisseaux, se crurent encore dans leur solitude première. Mais, parcourant en tous sens cette vaste forêt, ils ne tardèrent pas à rencontrer une enceinte fort élevée, et ils s'aperçurent alors qu'ils étaient esclaves. Cher auditeur, en écoutant ce récit, avez-vous reconnu votre propre histoire ? Oui, vous êtes parqué sous les yeux de Dieu ; vous êtes traqué dans la sombre cage de ce monde !

Cramponnez-vous, tant qu'il vous plaira, au rempart qui vous barre le chemin d'une indépendance absolue ; quand vous vous imaginerez être sur le point d'escalader la muraille, votre éternel propriétaire vous apparaîtra terrible ; de son bras indomptable, il vous rabattra dans l'obscur cachot de la servitude, et les vains efforts de votre puéril orgueil ou de votre monstrueuse fureur ne vous arracheront pas à la formidable main de son éternité.

D'un autre côté, prenez garde : si vous vous obstinez follement à méconnaître l'inamissible propriété de Dieu, base unique de toute autre propriété, que deviendront les précieux restes de cette probité antique qu'en ces derniers temps on s'est hâté de détruire, en dégradant le beau caractère français ? Que deviendra l'ordre matériel, l'ordre social dont nous commençons à jouir ? que deviendront la propriété et la famille ?

En 89, il y avait des rois, des princes, des prêtres, des abbés, des seigneurs, et des bourgeois.

D'abord, les rois et les princes, les pontifes et les chefs des corporations religieuses s'en allèrent. Et trop de seigneurs de dire : Cela ne nous regarde pas ! nous conservons nos titres et nos domaines !

Un peu plus tard (je fais de l'histoire, de l'histoire récente et instructive), un peu plus tard, les seigneurs s'en allèrent, et maints bourgeois de s'écrier, en battant des mains : Bien, bien ! nous autres *conservateurs*, nous agrandissons nos terres ; nous occupons, à notre tour, les premiers emplois et les plus éclatantes dignités de l'Etat ; sur nos nobles poitrines brillent les décorations de la vaillance et de l'honneur : et voilà qu'hier, souverains, seigneurs et bourgeois surtout s'exclament en se serrant les doigts, et non le cœur : Ne veut-on pas nous ravir nos places, nos capitaux, et partager nos biens par égale portion, en vertu de la fraternité ? Ajoutez donc : de cette fraternité que nous invoquions naguère.

Dans cette agitation universelle, incessante, qui menace toutes les existences et toutes les positions, de quel côté, je vous le demande, est la logique ? Qui a formé ces perturbateurs du repos public ? nos élèves ne suivent-ils pas la route que nous leur avons tracée, les exemples que nous leur avons donnés ? Nous nous croisons, me répondez-vous, contre l'ennemi commun. Le connaisez-vous bien, cet ennemi commun. Oh ! si nous le connaissons ! Non, vous ne le connaissez pas : il faut que je vous le nomme du haut de cette chaire, à qui est réservé le privilége d'ignorer le mensonge ; écoutez : votre ennemi le plus redoutable, le seul vraiment ravisseur et meurtrier, c'est l'impiété qui vous abâtardit, l'impiété qui vous ronge, l'impiété qui vous divise, l'impiété qui trouble la terre, en déclarant la guerre au ciel.

Tant que vous ne vaincrez pas ce puissant et cruel adversaire, que vous ne le rejetterez pas au delà des frontières, que vous ne le refoulerez pas jusqu'aux enfers d'où il est sorti à la tête de ses féroces phalanges; parlons sans figure : tant que vous choisirez Voltaire pour votre guide ; tant que vous ne vous confesserez pas loyalement, chaque année, selon le commandement formel du grand Dieu, votre propriétaire, vous rendrez impossible le gouvernement de ce vaste empire. Car, pour peu que l'ennemi, par moi signalé, gagne encore du terrain, notre belle patrie, qui, depuis 70 ans, se débat dans d'effrayantes convulsions, expirera après une sanglante agonie, ou retombera dans son ancienne barbarie, entraînant dans sa lourde chute l'Europe épouvantée.

Trois fois honneur au prince qui, mesurant d'un œil audacieux la profondeur de l'abîme sur lequel chancelaient tous les trônes, arrêta en 48, d'un bras vigoureux, le char accéléré qui nous y précipitait tous ! — Voilà, ô législateurs, ô sénateurs, si je figurais dans vos rangs illustres, le grave et prophétique langage que je ferais retentir aux oreilles de votre foi et de votre haute intelligence, pour le salut de mon pays, pour la gloire du Seigneur Jésus, votre libérateur, que des bouches éminemment catholiques proclamèrent souvent, avec un noble enthousiasme sur vos siéges qui tressaillaient alors d'allégresse et d'admiration :

Mes chers concitoyens, pour conjurer le fatal orage qui gronde sur les villes et les campagnes, sur le Louvre et sur les autels ; pour couper la trame homicide et déicide qui s'ourdit dans l'ombre satanique, pour éteindre la mèche incendiaire qui s'allume incontestablement dans les antres impurs de l'anarchique incrédulité, je ne connais qu'un moyen efficace, le voici : quand vous vous rencontrez dans vos salons, sur nos places publiques, et mieux encore dans nos majestueuses basiliques, qui témoignent si mystérieusement de la mémorable piété de nos ancêtres, prosternez-vous, comme autrefois les Ninivites, aux genoux bénis de

notre souverain Propriétaire, et répétez d'une voix unanime ce cri sublime de détresse et de confiance : *Kyrie, eleison! Christe, eleison!* Seigneur, ayez pitié de nous! Christ, pardonnez-nous! Seigneur, ayez pitié d'une nation prévaricatrice qui, le front dans la poussière, confesse ses iniquités, et qui vous reconnaît solennellement pour son unique dominateur! *Kyrie, eleïson!...* Mes frères, que cette éloquence expiatrice, qui provoquera les rugissements du Tartare vaincu, se propage de rang en rang, de bouche en bouche, de poitrine en poitrine, et s'élève jusqu'au seuil de l'éternité! *Kyrie, eleison; Christe, eleison !!!*

Maintenant, me demandez-vous, quels motifs nous pressent d'aimer et de servir fidèlement notre suprême Propriétaire? Connaître, aimer, servir notre Propriétaire, répond Salomon, c'est-là tout l'homme! *Hoc est omnis homo!* Dites-moi, je vous prie, cher auditeur, savez-vous un obstacle qui pût nous empêcher de lui offrir les prémices et les gages de notre dévouement. Comment! on s'enorgueillit de porter la livrée d'un riche, d'un puissant du monde, et l'on rougirait d'arborer le drapeau du Roi des rois!

Cependant je ne dois rien à ce dignitaire, à ce potentat qui, comme moi, s'achemine vers le sépulcre; en lui rendant des hommages, je ferais un acte de lâcheté. Mais, murmurez-vous, cette doctrine est subversive de toute subordination! Non, vous répondrai-je avec assurance, je ne dois rien à mon semblable qui, demain, sera la proie des vers. S'il me dédaigne, je le méprise; s'il me juge, je le poursuis; s'il me condamne, je le tue. Prenez garde, répliquez-vous violemment, à l'étrange criminalité de votre assertion: l'autorité réside en lui. Ah! l'autorité, c'est bien différent; à ce mot imposant, *autorité*, je garde un respectueux silence. Toutefois, permettez-moi de vous interroger : D'où lui vient cette autorité? lui vient-elle de la terre? je persiste alors dans mon enseignement philosophique, par la raison que je ne connais à un mortel aucun droit sur un autre mortel. Philosophe, pour être conséquent avec toi-même, tu es donc obligé de proclamer, comme le grand Paul, que toute puissance bien réglée vient nécessairement de Dieu et ne peut venir que de Dieu, notre unique propriétaire, et notre unique Sauveur. *Omnis potestas a Deo* (*Rom.*, XIII, 1). Pourtant je m'empresse de m'incliner devant cette puissance, quelque digne ou indigne que soit le personnage qui en est revêtu: car ce n'est plus à l'homme, mais à mon Créateur, que j'obéis; bien plus, non-seulement je me soumets aux lois du prince qui ne sont point opposées aux intérêts du ciel, mais je m'annihile devant un pauvre couvert de haillons, devant un prisonnier rongé d'ulcères et de crimes, et là je trouve encore gloire et bonheur. Pourquoi? Parce que dans sa personne abaissée dans la misère, j'honore le Fils du Très-Haut, qui, pour me relever de ma primordiale dégradation, n'a pas dédaigné de prendre la forme hideuse d'un lépreux et d'un scélérat! *Cum sceleratis reputatus est!* Pourquoi? Parce que je me répète tout bas à moi-même : Au regard du souverain Juge, n'es-tu point, ne deviendras-tu point peut-être, un jour, plus exécrable que cet ignominieux larron qui, du haut d'un infâme gibet, devait s'élancer, avec Jésus, dans le paradis? J'adjure ici l'auditeur qui me comprend de déclarer s'il a jamais goûté quelque jouissance dans le mépris d'une créature humiliée, dans ses superbes dédains, dans ses arrogantes dignités, dans son opulent égoïsme, dans ses charnelles concupiscences, dans sa pitoyable philosophie. Pour manifester, durant des années, une joie hypocrite, malgré la vérité céleste qui l'éclaire sur son effroyable avenir, ne lui faut-il pas un étonnant courage que le démon seul peut lui donner? Cet infortuné, agité de terreurs et bourrelé de remords, a beau redire à la félicité : Entrez, entrez dans mon cœur; la félicité lui répond : Il m'est défendu d'entrer dans une âme souillée, inhumaine et irréligieuse.

Augustin, génie le plus vaste et le plus sublime, cœur le plus loyal et le plus aimant peut-être qui soit sorti du sein de Dieu, se promenait, le soir d'un beau jour, sur les rives solitaires de la Méditerranée, dont les vagues furieuses s'en venaient expirer à ses pieds. Frappé de cet intéressant spectacle, il dit à la mer surprise de son interrogation : Est-ce toi qui vas m'arracher à cette douloureuse mélancolie qui partout m'accompagne? est-ce toi qui m'apportes le bonheur réel après lequel je soupire depuis si longtemps? Non, lui répond la grande voix des abîmes; cherchez-le au-dessus de nous, *Quærite super nos.* Augustin levant la tête, la nuit venait de se faire, aperçoit le cratère du Vésuve qui lançait incessamment à une hauteur prodigieuse des gerbes de feu de couleurs les plus variées. Ces flammes gigantesques retombaient dans un étang de lave embrasée qui, après s'être promenée majestueusement, se précipitait avec un épouvantable fracas dans une profondeur inconnue d'où partaient d'horribles détonations qui, en agitant la montagne fumante, dressaient les cheveux du voyageur stupéfait (nous venons de peindre faiblement ce que nous avons vu de nos yeux!) : Est-ce toi, imposant mystère de la nature ébranlée, qui m'apportes le bonheur? Non! *Quærite super nos.* Augustin, d'un œil exercé, contemple le firmament qui rayonne de plusieurs millions d'étoiles scintillantes : Astres brillants et purs, est-ce de vous que je dois attendre le bonheur? Non! *Quærite super nos.* D'un regard impatient, Augustin pénètre jusque dans l'immortelle cité dont il a si admirablement déroulé les beautés ravissantes, et où lui apparaît soudainement l'incomparable phalange des Chérubins et des Séraphins: Esprits privilégiés qui ne vous nourrissez que d'intelligence et d'amour, est-ce vous qui allez me procurer le bonheur? Non! *Quærite super nos.* Encouragé par cette inénarrable vision, Augustin, d'un vol hardi, monte, monte encore. Le voilà parvenu au dernier

degré du trône de Jéhovah. Humblement prosterné devant sa majesté suprême, et les yeux voilés de ses deux mains tremblantes : C'est donc vous, souverain Propriétaire de mon être, qui, quoique infiniment petit, est cependant trop étendu pour être rempli par tout ce que vous avez créé; c'est donc vous qui allez me promettre le bonheur, que j'ai vainement demandé à tout ce qui n'est pas Dieu, car je suis tout de vous, tout à vous, toujours à vous : *Totus tuus sum : Domine !* J'ose donc tout attendre de vous, de vous seul !

Pleinement satisfait de cette énergique et filiale protestation, l'Ancien des jours lui répond en ces termes : Tu ne seras pas frustré dans ta confiance sublime. Oui, je serai moi-même ta magnifique récompense, puisque tu proclames hautement que tu es tout à moi et à jamais : eh bien, moi aussi, je le déclare devant ma brillante cour : je suis tout à toi, et pour toujours : *Totus tuus sum, ego Dominus!* Ah ! ne crains pas que je me laisse vaincre en affection et en générosité : pour preuve, échangeons, partageons nos deux fortunes. Tu me donnes ta faiblesse et ton néant, prends ma puissance et mon être. Tu m'offres ton indigence et tes ignominies, accepte mes richesses et mes gloires. Tu me confies tes douleurs et tes gémissements, reçois mes félicités et mes jubilations. Tu me fais présent de ta vie d'un jour, empare-toi, empare-toi de mes éternités, elles nous suffiront bien à tous les deux. Puissions-nous, mes chers amis, entendre bientôt cet enivrant langage que l'on ne parle bien qu'au ciel, et que j'ai essayé de vous balbutier sur la terre.

SERMON II.

I. Sur la nécessité d'étudier la religion de Jésus-Christ.

Deus meus, illumina tenebras meas. (*Psal.* XVII, 29.)
Mon Dieu, éclairez mes ténèbres.

Mes frères, si David, ce grand roi, ce puissant génie, ce saint et sublime prophète, ne rougissait pas d'avouer hautement ses ignorances et demandait au Seigneur d'illuminer les obscurités de son entendement, à combien plus forte raison ne devons-nous pas lui adresser la même prière, nous que les vapeurs de l'orgueil et le nuage des passions tiennent trop souvent plongés dans un aveuglement aussi pernicieux que profond? La principale cause de cette déplorable ignorance prend ordinairement sa source dans la corruption de nos penchants : qui veut faire le mal redoute la lumière. Le cœur pervers abhorre la vérité qui l'épouvante. Oh ! que, sous ce rapport, le XIXe siècle est bien inférieur aux beaux âges de l'Eglise, où les fidèles de tous les rangs étudiaient à l'envi l'incomparable nouvelle du salut, parce qu'ils sentaient vivement le besoin de combattre les vices par la doctrine sacrée, d'épurer les mœurs par les rayons de la véritable intelligence, qui est une foi solide et éclairée.

Aussi Celui qui se nomme lui-même la Voie, la Vérité et la Vie, voulant renouveler la face de la terre, ordonne-t-il tout d'abord à ses disciples d'aller enseigner toutes les nations : *Euntes, docete omnes gentes* (*Matth.*, XXVIII, 19). Après un commandement si positif et si solennel, nous serions donc bien coupables, nous ses ministres, si nous n'évangélisions pas toute créature ; si nous ne développions pas aux petits et aux grands, aux pauvres et aux riches, d'une manière simple et intelligible, les dogmes magnifiques que le Fils même du Très-Haut est venu apporter au monde. Oui, mon cher auditeur, vous avez un droit rigoureux à ce que nous vous prêchions, avec une simplicité apostolique, le saint Evangile, et vous auriez raison de rejeter sur notre vanité l'ignorance que nous vous reprochons, si dans nos instructions nous ne prenions habituellement un ton plus familier, plus populaire que celui des discours académiques. J'ai dit *habituellement*, car il nous est quelquefois permis de nous élever à des pensées plus hautes, de les exprimer d'une façon plus oratoire, pour une certaine classe de personnes distinguées, lettrées, possédant déjà les premiers éléments de la religion et capables de saisir l'admirable ensemble de ses fondements, de ses preuves, de ses conséquences, afin de leur faire mieux apprécier encore la base inébranlable et les riches ornements de cet immortel et majestueux édifice ; de les contraindre d'entrer avec une pleine sécurité dans cette arche miraculeuse que Jésus-Christ a lancée de son bras invincible sur la mer orageuse des illusions, des passions et des siècles, et qui, après l'avoir fièrement traversée, doit arriver triomphante et glorieuse au port immuable de l'éternité : il nous est permis, disons-nous, d'employer les inépuisables ressources de la dialectique, de l'histoire et de l'éloquence.

Mais, chers frères, comment pouvoir vous instruire efficacement, si vous ne venez pas nous entendre avec un esprit droit et sincère, si vous ne méditez pas ensuite, dans le silence et le recueillement, les salutaires homélies qui seront tombées de nos lèvres dans vos cœurs bien disposés? Or, mes frères, c'est précisément pour vous inspirer l'amour et le goût de ces célestes doctrines que je viens essayer de vous démontrer que l'étude de la religion est, tout à la fois, la plus noble, la plus facile et la plus consolante de toutes les études. (Nous prouvons dans un autre discours qu'elle est aussi la plus intéressante, la plus utile, et la seule absolument nécessaire.)

1° La plus noble. — Chercher à connaître Dieu et ses infinies perfections, pour lui rendre, le plus dignement possible, les adorations et les hommages qui lui sont dus ; chercher à connaître l'homme, son origine, ses devoirs, ses destinées ; chercher à connaître Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, qui a daigné revêtir notre nature dégradée par le péché, pour la restaurer, pour l'ennoblir en la rattachant par des liens indestructibles à la société divine, que la révolte insensée de nos

premiers parents avait violemment brisés; chercher enfin à connaître l'Evangile, ce livre, ou plutôt cet être mystérieux, à nul autre pareil, auquel on ne peut ni rien retrancher, ni rien ajouter, son étonnante apparition, sa marche gigantesque et envahissante à travers les royaumes et les générations : n'est-ce pas là, cher auditeur, de toutes les études imaginables la plus grave et la plus sublime ? en savez-vous une autre qui lui puisse être comparée ? Preuve incontestable que la philosophie, les arts, les lettres, la politique, ne servent de rien pour le vrai bonheur des hommes, c'est que Jésus, cet unique et magnanime protecteur de l'humanité, n'impose à ses disciples aucune de ces sciences incertaines et souvent dangereuses; il n'a paru dans le monde que pour lui révéler les secrets du ciel et les lois de l'esprit. Tous ses dogmes signifient une seule et même chose, *l'éternité !* aussi n'a-t-il affaire qu'à l'âme, il ne s'entretient qu'avec elle, et c'est à elle seule qu'il présente son Evangile ; l'âme lui suffit, comme il suffit à l'âme. Jusqu'à lui l'âme n'était rien ; la matière et le temps étaient les maîtres de l'univers.

Et, en effet, quel amalgame de principes absurdes et contradictoires que la théogonie chaldéenne, grecque, égyptienne, que le polythéisme universel ! quel hideux mélange du sacré et du profane ! quel affreux matérialisme ! quel abîme de corruption et d'infamie ! Le sanctuaire païen, même chez les peuples les plus civilisés, n'était-il pas le réceptacle ténébreux des fausses lueurs des sens, le rendez-vous de toutes les orgies de l'esprit et du corps, de toutes les folies du cœur ? De tels temples et de tels prêtres, prédicateurs et instruments de tant d'horreurs, pouvaient-ils être les temples et les prêtres de la vérité ? Qui oserait le soutenir ? Et pourtant ces incroyables désordres avilissaient la société tout entière, alors même que ses lumières avaient porté les lettres et les arts à leur plus haut degré de perfection.

A la voix puissante de Jésus méprisant le sensualisme, et s'adressant exclusivement à l'âme, tout rentre dans l'ordre. L'âme, dégagée enfin de ses ignobles entraves, recouvre soudain sa liberté, sa souveraineté. Eclairée du double flambleau de la doctrine et de la morale évangéliques ; portée sur les ailes brûlantes de la fraternité divine qui de toutes les nations ne fait qu'une seule et grande famille, la famille du Christ, elle s'élève majestueusement au-dessus des intérêts périssables, pénètre jusque dans les cieux, et participe à la grandeur et à la spiritualité même du Très-Haut ! Ainsi donc, pendant que toutes les sciences naturelles, infructueuses de bonheur, ne procurent péniblement à un petit nombre d'êtres intelligents et laborieux que des notions vagues et puériles, qu'une fragile fortune, qu'une réputation équivoque, qu'une gloire éphémère, l'école pratique du Christianisme conduit infailliblement tous ses élèves et tous ses admirateurs à des vérités certaines et précieuses, à des biens ineffables, à d'éternels honneurs.

Ce premier et immense avantage des connaissances religieuses sur les connaissances humaines ne nous permet-il pas, mon cher frère, de rire de pitié quand nous entendons quelques philosophes obscurs et arriérés nous répéter avec une dédaigneuse ironie que l'étude du Christianisme ne convient qu'au prêtre, et n'est bonne que pour le peuple, les femmes surperficielles et les idiots. Serait-ce donc à dire que les Paul, les Origène, les Tertullien, les Augustin, les Bernard, les Bossuet, les Fènelon, les Leibnitz, les Pascal, les Chateaubriand, et mille autres génies fameux, doivent être classés parmi les esprits faibles et ineptes? Car tous ces grands hommes, dont les immortels écrits et les éminentes vertus font depuis longtemps et feront longtemps encore l'admiration de la postérité reconnaissante, nous affirment, sur l'honneur et la conscience, que l'étude la plus noble, la plus digne de l'homme, c'est l'étude de Dieu et de lui-même, l'étude de Jésus-Christ et de son Evangile, l'étude, en un mot, des glorieux rapports qui unissent à jamais la terre au ciel.

2° La plus facile. — Les ineffables bienfaits que nous venons de signaler, mes frères, sont d'autant plus désirables que chacun de nous peut y prétendre : expliquons-nous. L'étude de la religion, quoique la plus sérieuse, est néanmoins la plus facile de toutes les études. En lisant l'Evangile, dit quelque part Voltaire, on se sent pénétré du désir de s'instruire dans cette science sublime, et on y réussit lors même qu'on n'a pas l'esprit assez étendu pour étudier les hautes sciences. Oui, mes frères, tandis que les dix-neuf vingtièmes des mortels, bien loin d'approfondir les sciences abstraites, ne pourraient pas même s'en former une légère idée, il n'est presque personne qui ne parvienne, quand il le veut sincèrement, à acquérir des connaissances religieuses dans un degré suffisant pour le salut. La raison en est évidente : c'est que Dieu, voulant sauver tous les hommes, a nécessairement dû établir une religion dont les points essentiels pussent être compris par tous. L'étude du Christianisme n'exige en effet ni une grande perspicacité, ni de pénibles recherches, ni des raisonnements compliqués ; il consiste presque tout entier en des faits historiques qui sont à la portée de tout le monde. C'est par des faits qu'on le prouve, qu'on l'explique, qu'on le persuade. Ainsi, par exemple, pour démontrer la divinité de la doctrine du Fils de Marie et de celle des apôtres, nous citons les éclatants miracles de Jésus et de ses disciples, qui évidemment n'ont pu être opérés que par une puissance surnaturelle et qu'en faveur de la vérité. Est-il possible, je vous le demande, de refuser sa croyance à des prédicateurs qui se disent les envoyés de Dieu, et qui, pour preuve irrécusable de leur céleste mission, guérissent subitement les malades, les paralytiques, les aveugles-nés, ressuscitent les morts, et scellent de leur propre sang l'Evangile qu'ils annoncent avec la même autorité aux pauvres et aux Césars, à leurs

geôliers et à leurs bourreaux qui se convertissent?... Où est-il, l'esprit le plus simple qui ne puisse et ne doive conclure de là que cet Evangile est éminemment divin, et que tous les mystères qu'il contient, quelque incompréhensibles qu'ils paraissent à notre faible entendement, sont pourtant indubitables, puisque c'est Jéhovah lui-même qui les a révélés par la voix impérieuse des plus étonnants prodiges, et qui les a confirmés par dix-huit millions de martyrs? Mais que dis-je ? ces mystères eux-mêmes, la religion a encore trouvé l'admirable moyen de les rendre visibles et palpables, si j'ose m'exprimer de la sorte, par des faits solennels : rien de plus sublime assurément que le dogme fondamental d'un Dieu unique en trois personnes ; et cependant, pour le concevoir d'une manière satisfaisante, il suffit de lire ou d'entendre lire la touchante histoire du baptême de Jésus-Christ à l'âge de 30 ans. Cet Homme-Dieu se présente sur les rives enchantées du Jourdain et s'incline profondément devant Jean-Baptiste, qui, d'une main tremblante d'humilité, verse de l'eau sur la tête inclinée du Sauveur du genre humain. Au même instant le ciel s'ouvre ; le Paraclet, sous la forme gracieuse d'une blanche colombe, descend sur le chef sacré de Jésus, et une voix retentissante crie d'en haut : *C'est là mon Fils bien-aimé, écoutez-le.* (*Luc.*, IX, 35.) Ne voyez-vous pas, mes frères dans cet imposant spectacle, les trois personnes divines bien distinctes, toutes en action sous des signes sensibles et divers, le Père au sommet des cieux, le Fils dans le fleuve et le Saint-Esprit dans les airs ? Et le miracle de l'apparition de cette blanche colombe et de l'audition de cette voix suprême à l'heure même du baptême de Jésus-Christ n'est-il pas une preuve manifeste de l'adorable mystère de la Trinité, proclamé d'ailleurs si clairement dans les Livres sacrés ? Quant aux vérités morales qui sont les lois évangéliques, c'est aussi par des faits décisifs et entraînants que la religion les inculque et les rend aimables. De tous les préceptes du Christianisme, celui qui répugne le plus à la nature orgueilleuse et vindicative de l'homme est sans contredit le pardon des injures et l'amour des ennemis; mais, quand on voit le Fils même de l'Eternel se laissant immoler sans se plaindre et demandant grâce pour ses persécuteurs; quand on voit une multitude d'âmes magnanimes, de confesseurs, de martyrs, bénir et embrasser leurs assassins, regarder leur cruauté comme un bienfait, leurs calomnies flétrissantes comme de glorieux opprobres, que peuvent répliquer alors la délicatesse des sens et la susceptibilité de l'amour-propre? Convenons donc, mon cher auditeur, que, si l'étude de la religion est la plus noble de toutes les études, elle en est aussi la plus facile.

3° La plus consolante. — Le troisième avantage de l'étude religieuse, c'est de consoler, tout ensemble, l'esprit et le cœur de l'homme. Elle console son esprit, en lui découvrant la vérité d'une manière certaine; elle console son cœur, en lui montrant dans cette vérité l'unique source de la paix et du bonheur. Parmi quelques principes incontestés, que d'erreurs et d'incertitudes ne renferment pas la philosophie et les sciences profanes! « Nous ne connaissons, dit Montaigne, le tout de rien. » Rousseau, qui avouait l'existence d'un Etre suprême, la spiritualité de l'âme, une vie future, comme autant de dogmes incontestables et sacrés, répétait souvent : « Fuyez, fuyez tous ces prétendus philosophes qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines, et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes et prétendent nous donner, pour les vrais principes des choses, les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds, tout ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes; je le crois comme eux, et c'est, à mon avis, une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. » Dans ce passage si frappant, mes frères, Jean-Jacques n'a-t-il pas résumé l'histoire de la philosophie et des philosophes des trois derniers siècles? « Après avoir consumé, s'écrie Voltaire, quarante années de mon pèlerinage à chercher cette pierre philosophale qu'on nomme vérité; après avoir consulté les adeptes de l'antiquité, je suis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creusets des philosophes il y a une once d'or; mais tout le reste est tête morte, fange insipide dont rien ne peut naître. » Puis il ajoute ces paroles bien remarquables : « Toutes les extravagances communes aux anciennes religions et aux doctrines philosophiques prouvent invinciblement que quiconque n'a pas connu l'Evangile s'est éloigné de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu unique en trois personnes. » Donc, mon cher auditeur, de l'aveu même des sophistes modernes les plus distingués par leurs talents et par leur haine pour le catholicisme, tout est hors de doute, tout est positif dans la religion de J.-C. seulement. Pourquoi? Parce que tout est fondé sur la parole même d'un Dieu qui ne peut ni se tromper ni nous tromper; parce que tout repose sur l'enseignement de son Eglise bâtie sur le roc, rachetée de son sang et qu'il a promis d'assister tous les jours jusqu'à la fin des temps. Ainsi, pendant que les sages les plus célèbres de Rome et d'Athènes, ces modèles de la civilisation, s'étaient égarés dans un dédale de systèmes aussi absurdes que ridicules sur l'essence et les principaux attributs d'un Etre éternel et créateur; sur la nature et les destinées de

l'homme; sur les devoirs réciproques des membres d'une même société ou de plusieurs nations entre elles, nous chrétiens, à l'aide de la révélation, événement le plus important et le plus authentique qui se soit accompli sous le soleil, nous savons infailliblement qu'il existe, de toute éternité, un Dieu infiniment puissant, infiniment sage, infiniment juste, infiniment saint, infiniment bon, qui, il y a près de soixante siècles, fit jaillir du néant ce vaste univers qu'il gouverne seul par sa miséricordieuse providence; nous savons que ce même Dieu, à la même époque, créa l'homme, en le formant d'un corps matériel et mortel, d'une âme spirituelle, immortelle et libre; nous savons que l'homme, ayant péché, a été racheté par Jésus-Christ, Fils unique du Très-Haut, et qu'après la destruction, ou plutôt la simple décomposition de son corps, son âme paraît devant son Auteur, pour être jugée irrévocablement, c'est-à-dire pour recevoir la récompense de ses vertus ou le châtiment de ses crimes. L'enfant chrétien qui comprend son catéchisme possède donc incontestablement une science bien préférable à celle du savant le plus renommé qui mesure d'un œil hardi le cours des astres et la profondeur des Océans; à celle des plus puissantes intelligences qui n'ont pas la foi, parce qu'elles n'ont pas étudié consciencieusement la religion. Cette religion si simple et si sublime console donc véritablement l'esprit de l'homme, en lui apprenant, en quelques jours et assez souvent en quelques heures, beaucoup plus que tout ce que le génie de l'antiquité n'avait pu deviner pendant quatre mille ans, et ce qu'il lui importait le plus de savoir pour la consolation du cœur, pour sa félicité présente et future.

Ce qu'il y a, en effet, de plus précieux dans la méditation de l'Evangile, c'est qu'il porte dans le cœur le calme et la joie; c'est que le cœur se trouve envahi, charmé par une vertu secrète et efficace, par une chaleur douce et enivrante que lui communique ce livre incomparable. On ressent, à le lire attentivement, ce que l'on éprouve à contempler le ciel pur et scintillant dans le mystérieux silence d'une belle nuit d'été. On peut dire que l'âme, une fois séduite par la vérité et les irrésistibles attraits de l'Evangile, ne s'appartient plus; il éclaire ses pensées, embrase ses sentiments, conquiert ses affections, soulage, enchante ses douleurs par le touchant récit des douleurs, des amabilités et des bienfaits du Sauveur des hommes. L'âme est toute à lui comme à un être vivant, comme à un ami fidèle, délicat, sensible et généreux qu'elle suit avec une entière confiance, sans aucun risque de s'égarer jamais.

Mon Dieu! s'écriait, après sa conversion, l'illustre et brûlant Augustin, pendant que mon cœur aveuglé ne respirait que le stérile amour des sciences profanes, de la vaine gloire et de quelques chétives créatures, il ne rencontrait partout qu'incertitudes, déceptions et amertumes; mais depuis qu'éclairé de vos ineffables lumières, et nourri de vos célestes doctrines, il s'est reposé sur votre poitrine comme un tendre nourrisson sur le sein de sa mère; depuis que, vaincu par vos infaillibles oracles, par les éclatants prodiges et les charmes puissants de votre vie mortelle, il vous a enfin choisi pour son unique mentor, il a trouvé en vous, en vous seul, les délices de la vérité, centre exclusif de la quiétude et du bonheur! *Irrequietum est cor nostrum donec resquiescat in te.*

Oui, mon cher auditeur, l'expérience de tous les âges proclame hautement que les sciences humaines laissent toujours au fond de l'âme un doute qui la fatigue, un vide qui la désole; que les plus belles maximes d'une philosophie dénuée de toute sanction divine, ne séchèrent jamais une larme, et que l'Evangile, au contraire, n'a cessé de verser les plus suaves douceurs sur les angoisses de votre pèlerinage, parce qu'il promet et assure à tous ses vrais disciples des jouissances plus grandes encore au delà du tombeau!

Mes frères, profondément convaincus que l'étude du Christianisme est de toutes les études la plus noble, la plus facile et la plus consolante, elle va donc être désormais notre première occupation, comme elle est notre premier devoir. A l'exemple du Roi-Prophète, nous répéterons souvent cette humble et touchante prière : Mon Dieu, éclairez mes ténèbres; oubliez les ignorances de ma jeunesse, les égarements et les désordres qui en ont été la déplorable suite; pardonnez-moi d'avoir perdu, à acquérir des connaissances inutiles et frivoles, à dévorer des romans puérils ou licencieux, des journaux haineux et menteurs, des ouvrages hérétiques et impies; d'avoir sacrifié à des conversations médisantes, à des objets de vanité, à des divertissements, sinon dangereux, du moins trop prolongés, au sommeil et à la paresse, le temps considérable et précieux que j'aurais dû consacrer à la méditation de vos Ecritures aussi attrayantes que salutaires. Maintenant, Seigneur, non content de me livrer en silence à ces contemplations si intéressantes, si propres à illuminer mon esprit, à soulager mon cœur, à ranimer ma piété chancelante, j'inviterai mes parents, mes amis, mes serviteurs à se rendre plus assidûment aux exhortations familières, instructives et attendrissantes que vous nous adressez vous-même, du haut de la tribune sacrée, par l'organe de vos zélés ministres; après avoir recueilli, avec foi, respect et reconnaissance, les paroles du salut, je les graverai dans ma mémoire, je les savourerai au pied de mon crucifix; j'y conformerai, jusqu'à mon dernier soupir, toutes mes pensées et toute ma conduite, dans la douce espérance de me désaltérer un jour, à longs traits, à la source même de l'enivrante et éternelle vérité. Ainsi soit-il.

—

SERMON III.

II. SUR LA NÉCESSITÉ D'ÉTUDIER LA RELIGION DE JÉSUS-CHRIST.

Deus meus, illumina tenebras meas. (*Psal.* XVII, 29.)
Mon Dieu, éclairez mes ténèbres.

Mes frères, nous prouvons, dans un autre discours, que l'étude de la religion est de toutes les études la plus noble, la plus facile, la plus consolante. — La plus noble, puisque par elle nous apprenons ce qu'il nous importe le plus de savoir: Dieu, l'homme, Jésus-Christ Dieu et homme; les immortels rapports qui unissent la terre au ciel et rapprochent les intelligences. — La plus facile, car il est d'expérience que, tandis que l'immense majorité des mortels est incapable de se former une légère idée des sciences abstraites, il n'y a presque personne qui ne réussisse, quand il le veut, à s'instruire de la religion dans un degré suffisant pour le salut. — La plus consolante, parce qu'elle console, en effet, l'esprit et le cœur de l'homme: son esprit, en lui découvrant la vérité d'une manière certaine; son cœur, en lui montrant dans cette vérité l'unique source du bonheur.

Les connaissances profanes, au contraire, laissent toujours au fond de l'âme un vide qui la fatigue, un doute qui la désole. Aussi, les plus sages philosophes de l'antiquité, privés des lumières de la révélation, n'avaient-ils compris ni l'essence d'un Etre éternel et créateur, ni la nature et les destinées de l'homme. Notre conclusion fut donc que de toutes les études celle de la religion est manifestement la plus noble, la plus facile, la plus consolante.

Aujourd'hui, pour viser au même but qui est d'inspirer à nos auditeurs l'amour et le goût de cette incomparable étude, nous allons vous démontrer qu'elle est encore la plus intéressante sous tous les rapports, la plus utile et la seule absolument nécessaire.

1° La plus intéressante pour confondre la pitoyable délicatesse d'un monde ignorant et frivole qui ne trouve beau et amusant que ce qui flatte sa légèreté et ses passions, et à qui tout ce qui paraît sérieux et sacré n'inspire que du dégoût ou de la haine. Nous avancerons hardiment, avec le plus illustre écrivain de notre siècle, qu'il n'est point d'étude plus propre à satisfaire l'esprit, élever l'âme, enflammer l'imagination, émouvoir le cœur et enrichir la mémoire, que l'étude approfondie d'une religion qui est, en même temps, toute vérité, tout prodige, toute image, tout sentiment et toute science.

Pour vous en convaincre, mon cher frère, commencez par lire attentivement la Bible, ce livre primordial et prophétique qui a puisé dans le sein même de Dieu le sublime récit des merveilles de la création; ce livre qui contient la loi dictée à Moïse par le Très-Haut pour les Hébreux, leurs prospérités, leurs prévarications, leur humiliante captivité, leur réprobation et leur éternelle existence; ce livre qu'ils ont miraculeusement conservé dans toute sa pureté durant nombre de siècles, à travers les plus sanglantes révolutions, pour le remettre ensuite entre les mains de l'Eglise catholique dont il prédisait, avec la plus grande exactitude, la naissance, les combats, les triomphes, la perpétuité; ce livre mystérieux que Juifs et protestants, poussés par la Providence, s'en vont répandre chez les nations idolâtres, afin de les initier à la connaissance du vrai Dieu!

Maintenant, ouvrez cet autre livre incomparable, l'Evangile, qui, il y a près de 1900 ans, s'élança avec son divin Auteur du sanctuaire de l'éternité sur la terre frappée de malédiction pour ressusciter, pour éclairer le genre humain tristement assis dans les épaisses ténèbres de l'ignorance, de la corruption et de la mort. Ecoutons Rousseau, le plus éloquent des sophistes modernes, en faire le plus brillant éloge: «La majesté des Ecritures m'étonne, la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. Que les livres des philosophes, avec toute leur pompe, sont petits près de celui-là! Se peut-il qu'un livre à la fois si simple et si sublime, soit l'œuvre des hommes? Se peut-il que celui dont il fait l'histoire, ne soit qu'un homme lui-même? Ce divin livre, le seul nécessaire au Chrétien et le plus utile de tous à quiconque même ne le serait pas, n'a besoin que d'être médité pour porter dans l'âme l'amour de son auteur et la volonté d'accomplir ses préceptes... on n'en quitte point la lecture sans se sentir meilleur qu'auparavant.»

Voltaire ajoute: « En lisant l'Evangile, on éprouve le désir de s'instruire dans cette science sublime, et malheur à ceux qui ne l'ont pas connu, car ils se sont tous éloignés de la vraie philosophie, qui est l'adoration d'un Dieu unique en trois personnes! »

« Quel bonheur, répétait souvent à ses nobles compagnons d'exil l'auguste prisonnier de Sainte-Hélène, quel bonheur le saint Evangile procure à ceux qui y croient! que de merveilles y admirent tous ceux qui l'ont étudié comme moi qui l'étudie encore tous les jours! » Mais, chers auditeurs, si d'après ces témoignages l'étude des Ecritures saintes est la plus intéressante pour le fond même de la doctrine et de la morale, elle ne présente pas moins de charmes dans les divers genres de beautés qu'elle offre incessamment à l'imagination, au cœur et à la mémoire. Que sont, en effet, les plus beaux monuments de l'éloquence purement humaine à côté des ineffables chefs-d'œuvre enfantés par la religion!

Vous aimez, dites-vous, les narrations qui, dans leur magnifique simplicité, frappent l'âme de surprise et d'admiration. Eh bien! veuillez m'en citer une que l'on puisse assimiler à celle de la création du monde tracée par Moïse. Il y a six mille ans, cieux, terre, mer, tout était encore dans le néant, excepté Dieu qui depuis toujours, toujours, se contemplait amoureusement lui-même. Enfin, sortant de son majestueux silence, il profère une parole féconde, et soudain toutes choses sont créées, *Dixit, et facta sunt* (*Psal.* CXLVIII, 5); *Que la lumière se fasse, et la lumière fut faite : « Fiat lux, et facta est lux. »* (*Gen.*, I, 3.

Quoi de plus solennel et de plus imposant

que la promulgation du Décalogue sur le Sinaï! Peuples et nations, réunissez-vous au pied de cette formidable montagne pour recevoir de l'illustre conducteur des Hébreux la loi fondamentale et universelle que Jéhovah, après 40 jours et 40 nuits d'entretien avec son serviteur, vient de lui confier. Le voyez-vous cet homme extraordinaire qui descend de cette colline brûlante? Ses mains puissantes soutiennent sur sa large poitrine deux tables de pierre où sont gravés du doigt de l'Eternel les dix commandements. Son front vénérable étincelle de deux rayons, et l'inexprimable terreur du Très-Haut le précède! des éclairs, des tonnerres et une trompette retentissante répandent au loin la frayeur parmi l'innombrable postérité de Jacob, qui se prosterne et se voile la tête dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Tout à coup, du sein d'un nuage enflammé et menaçant sort une voix suprême qui, dominant les bruyants éclats de la foudre elle-même épouvantée, proclame cette irrévocable ordonnance : *Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, et vous ne servirez que lui seul* (*Deut.*, VI, 13; *Matth.*, VI, 10).

Vous aimez la poésie et ses attraits : mais en est-il de plus ravissante que les Cantiques de David, que les inspirations des prophètes? n'est-ce pas dans ces pages inimitables que nos poëtes les plus célèbres ont puisé avec avidité ce que leurs œuvres renferment de plus élevé et de plus attachant?

Vous aimez le récit des combats héroïques : où trouverez-vous des guerres plus étonnantes, plus prodigieuses que celles des Machabées, ces intrépides défenseurs de leur loi et de leur patrie?

Vous aimez les romans : sans doute il n'y en a point dans la Bible, qui ne contient que des réalités; mais la touchante histoire de Joseph, sauveur de l'Egypte et de son vieux père; de Ruth, cette veuve si admirable de simplicité et de dévouement; de Judith, cette gloire d'Israël; d'Esther, dont les grâces royales unies à la pénitence délivrent Mardochée et son peuple de la cruauté du superbe Aman; de Job et de Tobie, deux patriarches si magnanimes dans leurs hautes infortunes : tous ces mémoires si naïfs, si merveilleux, si édifiants ne vous amuseront-ils pas plus utilement que tant de fables puériles qui faussent votre jugement et corrompent votre cœur?

Vous aimez les scènes qui délectent l'âme et font couler de douces larmes : feuilletez l'Evangile, et divinement il vous racontera la visite mystérieuse de l'archange Gabriel à la Vierge immaculée; la touchante nativité de l'Enfant divin dans la crèche de Bethléem; le mélodieux concert des célestes intelligences; l'adoration des bergers et des mages; le baptême du Fils de Marie dans les eaux du Jourdain; ses charmants dialogues avec la Cananée et la Samaritaine; ses bienfaisants miracles couronnés par les deux plus magnifiques présents de son amour, le sacrement eucharistique et l'immortel sacerdoce.

Vous aimez de préférence les grandes et épouvantables catastrophes qui ébranlent le firmament, obscurcissent le soleil, ensanglantent la lune, bouleversent les abîmes, brisent les rochers, ouvrent les tombeaux, réveillent les morts, torturent indignement l'humanité, disons mieux, la Divinité : tenant d'une main l'Evangile, gravissez le Golgotha et contemplez, si vous en avez le courage, le Fils unique du Tout-Puissant cloué sur un gibet infâme, la tête couronnée d'épines, les yeux baignés de larmes et de sang, le corps sillonné de larges blessures, le cœur transpercé d'une lance, s'immolant ainsi avec la douceur de l'agneau, pour le salut du monde coupable et malheureux! L'entendez-vous? Sa dernière parole est une parole de bénédiction et son dernier soupir un soupir de miséricorde!

Enfin vous aimez les révolutions gigantesques qui remuent successivement ou simultanément les cinq parties du globe, et qui, en transformant la société tout entière, inscrivent, en caractères ineffaçables, une ère nouvelle dans les annales du genre humain : eh bien! consultez l'histoire générale de la religion qui vous apprendra que, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, depuis le Calvaire toujours ému jusqu'à l'Océanie reconnaissante, l'Eglise catholique, avec la pudeur d'une vierge, les entrailles d'une mère, la fierté d'une héroïne, la noblesse d'une reine, a triomphalement traversé les silencieuses catacombes, les affreux déserts, les sombres cachots, les bûchers flamboyants, les sanglantes arènes! Elle vous dira qu'au ve siècle, elle arrêta les incalculables flots de barbares qui se précipitaient pêle-mêle avec un horrible fracas sur la ville éternelle donnée à Pierre par le Dieu des armées, mais qu'à sa voix persuasive et à ses traits augustes, ces hordes sauvages et sanguinaires qui se nommaient le fléau de Dieu, tombèrent respectueusement au pied d'une croix salvatrice qui leur prêcha l'humanité, la justice, la liberté, au nom d'un Dieu fait homme de qui seul relèvent tous les rois et tous les peuples; qu'en leur enseignant la dignité de leur origine et de leurs destinées, elle les soumit au même symbole, au même culte, au même décalogue; qu'à la faveur de cette législation uniforme, et de la charité chrétienne, torche ardente, elle épura les mœurs, perfectionna les lois, adoucit la politique de tant de populations armées les unes contre les autres, et n'en forma qu'une même famille qui reconnut solennellement Jésus-Christ pour son Dieu unique et son unique rédempteur!

Vous lirez enfin dans cette histoire si fertile en événements mémorables, que la religion convoqua et conduisit, sous son étendard protecteur, les héros, les princes, les peuples catholiques à l'incomparable conquête d'un prodigieux tombeau, et délivra de la sorte l'Europe civilisée, en refoulant au delà des mers stupéfaites d'une entreprise si hardie, l'islamisme orgueilleux et cruel qui menaçait de la replonger dans une honteuse et éternelle servitude!

Mes frères, puisqu'évidemment, malgré les

obstacles les plus insurmontables, le Christianisme a été l'unique créateur et conservateur de la société moderne, des sciences, des arts, des lettres, de la foi, de la morale (car toutes ces choses ont disparu partout où le flambeau de l'Evangile s'est éteint, et reparu partout où il s'est rallumé); puisque, en un mot, il a été le principal moteur de toute les grandes œuvres les plus propres à satisfaire l'esprit, enflammer l'imagination, élever l'âme, émouvoir le cœur, orner la mémoire de l'homme, l'étude approfondie de cette religion divine est donc incontestablement la plus intéressante de toutes les études.

Mais hâtons-nous de montrer qu'elle est aussi la plus utile et la seule indispensable.

Il est sans doute permis, je ne l'ignore pas, de se livrer à l'étude des belles-lettres, à la culture des arts, à la recherche des secrets de la nature. L'agriculture, le commerce, la mécanique, la peinture, la sculpture, la musique, tout ce qui occupe l'homme utilement et agréablement, tout ce qui sert à la prospérité publique, tout ce qui tend à perfectionner, à embellir la société sans la corrompre, la religion l'approuve et le consacre, ne redoutant rien tant pour elle-même que l'ignorance et le préjugé; elle sait que ces professions diverses, ces occupations variées sont dans les vues de la Providence qui, comme une bonne mère, a tout inventé pour les besoins et le plaisir de ses enfants; et que, d'ailleurs, l'amour bien réglé des sciences naturelles conduit infailliblement les esprits droits, les imaginations sages, les cœurs purs à la connaissance d'un Etre éternel et créateur, à la pratique de la vertu. Aussi l'histoire est là pour attester qu'aux souverains pontifes de Rome appartient principalement la gloire d'avoir généreusement lutté contre le vandalisme, d'avoir encouragé tous les genres de talent et d'industrie, d'avoir attaché leur nom aux plus beaux siècles du monde par eux civilisé. Oui, l'histoire est là pour affirmer que, sans le zèle énergique du catholicisme, le naufrage des lumières et de la société elle-même était inévitable, et que nous serions aujourd'hui des barbares ou des esclaves. «Eclairés par la religion, dit Voltaire, nous avons arraché à la nature plus de secrets dans quelques années, que le genre humain n'en avait découvert dans la multitude des siècles.» Ah! soyons de bonne foi: à quelle époque cette religion si féconde en ressources, si persévérante dans son action, n'a-t-elle pas favorisé de tout son pouvoir toutes les opérations, toutes les découvertes utiles ou agréables à l'humanité? Ils sont donc bien injustes et bien ingrats, ceux qui osent accuser le clergé d'être hostile au progrès des sciences humaines, et de vouloir retenir le peuple dans l'ignorance afin de le gouverner plus aisément.

Misérables calomniateurs, vous ne pouvez, dites-vous, respirer à l'aise dans un pays empesté de l'influence de ce clergé catholique auquel vous devez pourtant votre admirable civilisation; eh bien! qui vous empêche de nous débarrasser de votre funeste présence et d'aller chercher des mœurs plus douces, des jouissances plus tranquilles, une plus grande liberté chez les mahométans et les chinois qui, moins criminels que vous, repoussent les prédicateurs de l'Evangile dont ils n'ont point entendu raconter les inappréciables bienfaits?

Je le répéterai, mes frères, il n'est point défendu d'étudier les sciences profanes, dont nous n'avons jamais condamné que les abus pernicieux. Mais, en vérité, ne serait-il pas trop ridicule, trop absurde, de penser que tout soit accompli pour l'homme, parce qu'il sait l'histoire des plantes, le nom des astres, la profondeur des océans, les règles de la logique? convenez-en: on peut absolument ignorer les subtilités du syllogisme, les préceptes de la rhétorique, les prodiges de la nature, les mathématiques transcendantes, les ruses de la guerre, les finesses de la diplomatie, sans que le monde physique, politique, moral et religieux cesse, un instant, de rouler suivant ses lois ordinaires.

Que dis-je? Il est digne de remarque que les sciences, les lettres et les arts arrivés à un haut degré de perfection, au lieu de soustraire les superbes Romains, les aimables Athéniens au luxe et à la décadence, hâtèrent leur dépravation et leur ruine. Il est digne de remarque que notre belle patrie fut plus intelligente, plus morale, plus noble et plus heureuse, alors que moins absorbée dans les intérêts matériels, dans les périlleux agiotages, elle se montrait plus simple et plus religieuse. Il est digne de remarque que la philosophie ancienne et moderne, si enthousiaste de ses lumières, a obscurci la vérité, divisé les intelligences, perverti les cœurs, compromis la tranquillité des nations soumises à ses variables et insaisissables utopies, chaque fois que, dans son aveugle puissance, elle a divorcé soit avec la religion des peuples antiques, soit avec l'esprit évangélique. Il est enfin digne de remarque que les dix articles de l'immuable Décalogue de Moïse renferment à eux seuls, pour le gouvernement et la félicité des Etats, plus de sagesse et d'expérience, que ces milliers de lois pénales, civiles et criminelles, lesquelles dénuées d'une sanction divine, nous faisons, défaisons et refaisons, au gré de nos mobiles ambitions et de nos mauvais penchants.

Nous sommes justement fiers de notre libre arbitre qui est assurément le plus glorieux privilége de notre être; mais quel plus noble usage pouvons-nous en faire que de l'appliquer à comprendre et à pratiquer les suprêmes vérités religieuses et morales qui seules mettent au vice un frein puissant, remplissent l'âme de sentiments généreux, offrent au malheur des consolations réelles et ne tendent manifestement à nous réformer que pour nous rendre plus heureux?

«O homme, s'écriait, au IVe siècle, le grand saint Grégoire de Nazianze, toi dont la raison est une émanation même de la souveraine lumière, toi qui es marqué de ce sceau divin qui t'élève si prodigieusement au-dessus de tout ce qui respire, tu ne cherches pas ce qui convient à la nature purifiée dans le sang adorable de ton Libérateur, ce qui peut seul la conduire à sa véritable fin! tu négliges les

futures destinées ! tu ne te demandes pas souvent à toi-même, dans le silence de la nuit et des passions : Qui suis-je, d'où viens-je, où vais-je ? Non moins stupide que la brute qui paît l'herbe, tu heurtes, souillé d'iniquités, contre l'inévitable pierre sépulcrale sans t'être occupé de ton éternel avenir ! Oh ! que tu es à plaindre !... »

Aussi, mes frères, n'est-il rien que Dieu ait plus expressément recommandé que l'étude de sa doctrine et de ses lois. « Mes paroles et mes ordonnances, répétait-il à son peuple, seront gravées dans vos cœurs ; vous n'en perdrez point le souvenir ; vous les raconterez à vos enfants ; vous les méditerez dans l'intérieur de vos maisons, dans l'agitation de vos travaux, et le matin et le soir ; vous les aurez présentes sous vos yeux, écrites dans vos mains et sur le seuil de vos portes. » (*Deut.*, XI.)

Or, si la science de la religion était indispensable aux Israélites, imagineriez-vous qu'elle le fût moins aux disciples de Jésus-Christ, suprême législateur qui a prêché lui-même ses dogmes et ses préceptes, et qui nous ordonne d'écouter son Eglise sous peine d'être jugé, d'être traité plus sévèrement que les païens et les publicains ?

Donc, loin de nous borner aux légers enseignements que nous reçûmes dans notre enfance, nous sommes rigoureusement tenus, selon saint Paul, de croître en la connaissance de Dieu, *crescentes in scientia Dei* (*Coloss.*, I, 10), à l'exemple des chrétiens des premiers siècles qui rivalisaient de doctrine avec les pasteurs chargés de les instruire.

Quelle idée auriez-vous d'un professeur, d'un médecin, d'un magistrat, d'un prêtre, qui s'en tiendraient pour l'exercice de leurs importantes fonctions aux notions superficielles qu'ils auraient acquises dans les écoles ? ne les taxeriez-vous pas d'une téméraire et coupable ignorance ? car dans la jeunesse on n'apprend guère que la manière d'étudier. Or, s'il en est ainsi des connaissances humaines, ne devons-nous pas, à plus forte raison, creuser sans relâche dans la science religieuse qui est de toutes les sciences la plus étendue, la plus féconde, puisqu'elle comprend tout ensemble Dieu et l'homme, le temps et l'éternité ?

O vous, pères et mères, maîtres et maîtresses, instituteurs et institutrices qui êtes spécialement obligés d'instruire vos enfants, vos serviteurs et vos élèves, c'est-à-dire la majeure partie de la société, que vous vous montreriez indignes de votre noble mission si, bien loin de remplir ce devoir sacré, vous ignoriez vous-mêmes les fondements, les preuves, les conséquences du Christianisme ; quelle terrible responsabilité !..

Quel opprobre pour une certaine classe d'hommes et de femmes d'une naissance distinguée, d'un rang élevé, qui devraient se faire gloire de venger la foi de leurs vénérables ancêtres des blasphèmes de l'impiété et de l'hérésie, mais qui, pour cause d'ignorance ou de respect humain, se trouvent dans sa cruelle nécessité de baisser les yeux en rougissant, et de garder un ignominieux et criminel silence ! Nous abandonnons à leur déplorable sort les hypocrites orgueilleux qui nous répondent avec un dédaigneux sourire que l'étude de la religion est le partage des lévites, et sa pratique celui du petit peuple. Ils trouvent apparemment plus commode d'en plaisanter ainsi que de l'observer loyalement et courageusement, que de combattre leur passions avilissantes ; ils s'efforcent de croire qu'il suffit de se moquer des jugements du Dieu terrible, comme il se nomme lui-même, *Deus terribilis*, pour les anéantir. Bientôt, dans les angoisses du trépas, ils sauront, à n'en pouvoir plus douter, qu'à travers leurs erreurs volontaires, leurs folles ambitions, leurs sales voluptés, ils n'ont conquis qu'une éternité formidable. Quant à vous, mes frères, entraînés par les sublimes enseignements et les irrésistibles charmes de l'Evangile, étudiez-le donc, pratiquez-le donc avec une sainte et constante ardeur, assurés que vous êtes qu'il vous ouvrira les saintes portes du temple de la vraie gloire et de l'immortelle félicité !!!

SERMON IV.

LA RELIGION DE JÉSUS-CHRIST EST D'INSTITUTION DIVINE.

In omnem terram exivit sonus eorum (*Psal.* XVIII, 5).
Le son de leur voix a été entendu par toute la terre.

Mille ans avant leur naissance, le royal berger prédisait, dans les termes les plus clairs et les plus magnifiques, la solennelle prédication des apôtres, l'étendue et la rapidité des conquêtes qu'ils devaient assurer à la future Eglise de Jésus-Christ.

Cette Eglise immortelle, le Fils unique du Très-Haut en posa les premiers fondements par l'accomplissement des oracles prophétiques, par l'éclat de son éloquence, de ses vertus, de ses miracles, de ses bienfaits.

Dans une œuvre aussi étonnante que sublime, il s'associa douze pauvres plébéiens qui crurent à son admirable doctrine, adorèrent et suivirent sa personne auguste. Tels furent les faibles commencements de l'Eglise catholique qu'il voulait propager et éterniser, à travers mille combats, dans l'univers entier.

Voilà, cher auditeur, la merveille des merveilles que je viens célébrer dans ce discours dont voici le dessein et la conclusion : durant 40 siècles le monde fut idolâtre, et depuis 1800 ans il est chrétien. Ces deux faits sont incontestables. Or c'est Jésus-Christ qui a opéré ce prodige. Donc sa religion est divine.

Pour se convaincre que l'établissement du Christianisme est l'ouvrage de Dieu et non de l'homme, il suffit d'observer de bonne foi les obstacles qu'eurent à vaincre les apôtres ; les moyens employés par eux pour les surmonter, et les succès dont furent couronnés leurs nobles efforts.

Cet examen consciencieusement historique va nous prouver qu'aux yeux même de la simple raison, ces prodigieux succès sont si peu en rapport avec les difficultés et les instruments, qu'évidemment la victoire ne peut être attribuée qu'à la puissance de celui à qui rien ne résiste.

1° *Obstacles*. Et d'abord, quels obstacles n'eurent pas à vaincre les apôtres pour per-

suader à tant de peuples divers la religion de Jésus-Christ !

Je ne dirai rien des Juifs qui venaient de tremper leurs mains dans son sang, en demandant qu'il retombât sur eux et sur leur postérité.

Qui ne conçoit leur insurmontable répugnance à adorer comme Dieu celui-là même qu'ils avaient crucifié entre deux scélérats ?

Mais cette multitude innombrable de païens accoutumés, dès le berceau, au culte des idoles, c'est-à-dire à une religion facile qui charme les sens et enivre le cœur, comment l'arracher à ses pompeuses cérémonies qui n'étaient que fêtes brillantes, repas somptueux, spectacles enchanteurs, danses voluptueuses?

On m'objectera peut-être que la religion du Christ était chose nouvelle, et que la nouveauté exerce sur les masses un grand empire. Oui, quand cette nouveauté, comme celle de Mahomet et de Luther, favorise les passions; mais quand elle les écrase, elle ne provoque alors que le mépris, l'indignation et la violence.

Or, mes frères, quoi de plus opposé aux inclinations vicieuses que la religion de Jésus-Christ ? L'esprit de l'homme, naturellement vain et curieux, rejette ce qu'il ne comprend pas, et l'Evangile lui propose à croire les plus incompréhensibles mystères ; le cœur de l'homme, affamé de plaisir, repousse instinctivement tout ce qui met un frein à ses convoitises, et l'Evangile réprime tous ses appétits déréglés.

Que prescrit en effet cette morale évangélique? Elle prescrit la pénitence de l'âme et du corps, l'abnégation des richesses et des honneurs, l'amour des humiliations, la haine du libertinage, le pardon des injures ! Voilà ce que les apôtres sont chargés d'enseigner à ces nations qui regardent la pauvreté comme une honte, l'humilité comme une bassesse, la commisération comme une faiblesse, la vengeance comme une gloire, l'opulence comme la source de la félicité, la volupté comme la félicité elle-même ; aussi, pour étouffer, à sa naissance, une religion si austère, les savants et les philosophes déployèrent-ils toute la subtilité du raisonnement; les poëtes, tout le piquant de la satire; les empereurs, toute la férocité de la tyrannie; les bourreaux, toute l'atrocité des supplices.

Que d'obstacles à la fois réunis !

2° *Moyens*. Quels moyens, me demandez-vous, vont employer les apôtres pour en triompher ! Ecoutez : dociles au commandement de Jésus qui les envoie, ils commencent par se faire, au pied de la croix salvatrice, les plus touchants adieux, puis ils partent pour la conquête du monde. Saint Jacques évangélise Jérusalem et la Judée; saint Thomas, les Parthes et les Mèdes; saint Jean embrasse toute l'Asie; saint Pierre, un bâton à la main, s'achemine vers Rome, pour arborer sur le redoutable Capitole la bannière du crucifié; et l'univers semble trop étroit au zèle enflammé du grand Paul.

Entrant ici dans la judicieuse et sublime pensée de l'illustre Chrysostome, j'arrête ces intrépides athlètes au début de leur carrière, et je leur adresse ces diverses questions : Que prétendez-vous ? Changer la face de la terre ! Combien êtes-vous? Douze. Vos soldats ? Nous sommes douze. Vous êtes apparemment versés dans les lettres, les sciences et les arts? Notre divin Maître ne nous a rien appris de tout cela : ces choses puériles en elles-mêmes rendent orgueilleux la plupart de ceux qui croient les posséder. Elles ne sont dignes de notre estime qu'autant qu'elles peuvent servir à la gloire de Jéhovah, à la sanctification et à la perfection des âmes. Tout docteur superbe, quel que soit son caractère, ne mérite que nos dédains ou notre pitié. Quant à nous, nous parlons imparfaitement l'idiome de notre pays. Vos trésors pour acheter des prosélytes? Il nous est ordonné d'être pauvres. Vous commencerez, je n'en doute pas, à dogmatiser clandestinement chez des peuplades grossières et ignorantes? C'est à la face du soleil et dans les cités les plus florissantes, que nous proclamerons la bonne nouvelle du salut. Quel est donc ce Dieu inconnu que vous adorez? Un Dieu mort sur un gibet infâme. Quelle récompense promet-il ici-bas et promettez-vous vous-mêmes à ceux qui auraient la hardiesse ou plutôt la folie de se ranger sous votre ridicule drapeau? Des privations, des opprobres, le martyre. Insensés, continue la sagesse humaine, vous pourrez tout au plus exciter les railleries de la multitude et le sourire des personnages les plus graves !

Mais dites-moi encore : vous essayerez du moins de gagner les esprits faibles et vaniteux par la flatterie? Non, non ! nos discours ne sentiront point l'adulation. Moi, Pierre, chef des apôtres, je débuterai par accuser mes concitoyens d'un exécrable déicide, et je les menacerai de la colère du ciel s'ils ne se hâtent de faire pénitence, *Pœnitemini* (*Act.*, III, 19). Moi, Paul, prédicateur des gentils, je reprocherai aux Athéniens d'être les plus superstitieux des hommes. Dans mon Epître aux Romains, avec quelle véhémence ne m'élèverai-je pas contre leur orgueil, leur avarice, leur inhumanité, contre les affreux désordres de leurs prétendus sages? Etait-il naturel, répondez, mes frères, que les apôtres, assaillis de toutes parts, privés de tout secours, n'ayant pour ressource que leur indigence, leur simplicité et une croix de bois teinte du sang de leur divin Maître, réussissent à persuader à des peuples plongés dans la mollesse et les délices l'autorité si effrayante d'une doctrine hérissée de mystères et de macérations?

3° *Succès*. Ils la persuadèrent pourtant. Et à qui? Non-seulement au petit peuple, qui du reste forme la nation, consacre la loi ou la brise, mais aux plus célèbres philosophes. A peine eurent-ils pénétré dans les diverses contrées de la gentilité, que les villes les plus fameuses,

Antioche, Athènes, Corinthe, Alexandrie, brillent déjà du flambeau de la foi! Et déjà le nom de Jésus-Christ retentit dans la Galatie, la Cappadoce, le Pont, la Bithynie, l'Ethiopie, la Perse et jusqu'au fond des Indes! Et déjà, à la voix, aux miracles et surtout aux vertus éminentes des apôtres et de leurs nouveaux disciples, le paganisme rougit de ses divinités de bois, de pierre, de fer et d'argent; déserte leurs hideux sacrifices et se prosterne humblement devant l'immortel étendard du vrai Dieu.

Sénèque idolâtre écrivait a ses princes, avant la fin du premier siècle, que les chrétiens étaient répandus dans nombre de provinces. Un siècle plus tard, Tertullien disait aux Césars : «Nous ne sommes que d'hier, et l'on nous rencontre partout : nous remplissons vos cités, vos places, le sénat, le forum, vos camps, vos colonies; nous ne vous laissons que vos temples. Si, pour nous venger de vos outrages, nous sortions de votre incommensurable empire, vous resteriez effrayés de votre solitude.»

Et qu'on ne s'imagine pas que ces conversions ne furent que factices et passagères; en se déclarant catholiques, les orgueilleux devenaient humbles; les ambitieux modestes, les égoïstes charitables; les voluptueux chastes; les vindicatifs magnanimes : incessamment éprouvés par le feu de la persécution, ils s'en réjouissent et s'en glorifient. Le titre le plus cher à Paul écrivant dans les chaînes, est celui de prisonnier de Jésus-Christ. Pierre, au fond de son cachot obscur, se sent plus fier et plus heureux que Néron dans son palais splendide. Le bruit de ses fers qui trouble le tyran sur son trône environné de ses gardes, est entendu de tout l'univers et ce bruit mystérieux prêche Jésus-Christ plus éloquemment encore que le son de sa voix suprême.

Mais cette religion si évidemment établie par le Seigneur Jésus, la protégera-t-il jusqu'à la fin des temps? Elle était hier, elle est aujourd'hui, elle sera dans tous les siècles. (*Hebr.*, XIII, 8.)

Le brin d'herbe naît, se développe, languit et meurt! — L'oiseau naît, se développe, languit et meurt! — L'homme naît, se développe, languit et meurt! — Les nations naissent, se développent, languissent et meurent!— La religion du Christ naît, se développe, languit et meurt! — Que viens-je de dire? quelle parole exécrable a souillé ma bouche? Anathème aux hérétiques et aux impies qui ont attenté à la vie de leur mère! anathème aux enfers déchaînés qui lui font une guerre atroce et persévérante! la religion de Jésus-Christ naît, se développe, combat, triomphe : elle ne meurt point.

Depuis son berceau jusqu'à ce jour, elle a eu à lutter principalement, corps à corps, contre trois sortes d'ennemis : les tyrans, les hérésiarques, les philosophes. A qui la victoire?

1° *Tyrans.* — Ici-bas, il n'y a rien de plus pénible à la nature que la perte de la vie. Aussi le martyre est-il regardé comme l'acte le plus méritoire que la foi propose à l'homme : toutefois l'imagination est bien soulagée quand on sait d'avance que le genre du supplice sera de très-courte durée.

Mais quelle force d'âme ne fallait-il pas à ces martyrs qu'on battait de verges pendant des heures et des jours entiers; qu'on déchirait avec des ongles de fer, dont on brûlait les flancs avec des torches ardentes et qui expiraient lentement sur des grils embrasés; que l'on enduisait de résine et que l'on allumait ensuite comme des flambeaux pour éclairer, durant la nuit, les voluptueux jardins d'un Néron?

Ces martyrs, à qui l'on faisait avaler du plomb fondu, que l'on plongeait graduellement dans des chaudières d'huile bouillante, qu'on sciait en deux ou qu'on écorchait tout vifs : ces martyrs dont on coupait les pieds, les mains, le nez, les oreilles; à qui l'on arrachait les ongles, les dents, les yeux, la peau de la tête, les entrailles.

Ces martyrs, qui subissaient successivement ces cruautés sous le regard consterné de leurs mères, de leurs filles, de leurs épouses déshonorées en leur présence : ces martyrs! mais que fais-je? votre sensibilité ne soutiendrait pas ces horribles détails.

Hélas! chers auditeurs, si leur simple récit nous est intolérable, que devait donc en être la réalité : et quels mortels, je vous prie, avaient le courage de braver ces tortures inouïes? Des mortels de tout âge et de tout sexe : hommes, femmes, enfants, vieillards; savants, militaires, magistrats, sénateurs, rois, pontifes, tous se présentaient avec magnanimité à leurs féroces persécuteurs qui, assez souvent convertis eux-mêmes par la prodigieuse constance de leurs victimes, mouraient à leur tour pour la gloire de Jésus-Christ.

Et dans quel pays a-t-on vu tant d'héroïsme? Dans tous les pays et particulièrement dans l'empire romain qui comptait alors 120 millions d'habitants.

Combien de temps durèrent ces massacres à la fois si humiliants et si honorables pour l'espèce humaine? Trois siècles entiers! Et vous n'ignorez pas que le long des âges, une multitude innombrable de missionnaires et de fidèles ont arrosé et arrosent encore de leur sang généreux les vastes contrées des Indes, du Japon, de la Chine, de l'Océanie.

Pourquoi, demande l'impiété honteuse de ces unanimes et glorieux témoignages, les chrétiens se dévouaient-ils à une mort aussi redoutable que certaine? Pourquoi? Pour rendre un solennel hommage à la divinité de Jésus-Christ et de sa religion. Oui, c'était au nom de Jésus, prince des martyrs; c'était avec l'immortel Symbole des apôtres dans le cœur et sur les lèvres, qu'ils couraient au bûcher ou à l'échafaud.

Mais, balbutie encore la philosophie déconcertée, n'était-ce point *fanatisme* ou *démence?* Quoi! vous appelez fanatisme cette lumière surnaturelle qui éclaire les hommes les plus sérieux, les esprits les plus profonds? Vous osez appeler démence cette

valeur surhéroïque qui, à la suite des apôtres, saisit les Ignace, les Polycarpe, les Irénée, les Justin, les Cyprien et une foule d'autres génies fameux dont les précieux écrits attestent le bon sens, l'érudition et la sainteté?

Quelle étrange folie que celle-là qui présente, depuis dix-huit cents ans, dans tout l'univers, les beaux caractères d'une sagesse surhumaine!

2° *Hérésiarques.* — A la cruauté des tyrans l'enfer vaincu ajouta l'artifice des hérésiarques.

Toujours l'Eglise a dû être en garde contre leurs subtilités et leurs ruses qui ne tendaient à rien moins qu'à altérer le texte et le vrai sens des divines Ecritures; qu'à substituer la parole de la terre à la parole du ciel; qu'à circonscrire ou à nier la souveraine puissance de Jésus-Christ, et comme plusieurs joignaient à l'éclat du talent et d'une piété apparente, les attraits séducteurs d'une morale corruptrice, ils vinrent facilement à bout d'entraîner dans leur fatal aveuglement des princes, des monarques, des royaumes entiers.

Mais ont-ils réussi à détruire un seul point fondamental de notre croyance, à changer un seul mot de l'Evangile, un seul article du Symbole?

Y a-t-il dans la foi catholique une seule vérité de moins qu'au temps des apôtres? Non.

Or, mes frères, d'où vient que l'Eglise romaine a toujours conservé l'unité si vénérable des mêmes dogmes, de la même morale, des mêmes sacrements et du même culte, tandis que les hérésies divisées entre elles, même sur ce qu'elles ne rougissent pas de nommer leurs *principes*, disparaissent successivement avec leurs enseignements monstrueux? D'où vient cette merveille non interrompue, sinon de l'invincible protection de Celui qui a dit dès le commencement: Il faut des scandales et des hérésies pour éprouver la vérité de mes véritables disciples? Mais qu'ils sachent que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre mon Eglise bâtie sur le roc, parce que, tous les jours et jusqu'à la fin des temps, je serai avec cette Epouse bien-aimée que j'ai achetée de mon sang.

3° *Philosophes.* — Enfin, mes frères, il était réservé au XVIIIe siècle de susciter à cette religion toujours victorieuse, une troisième espèce d'ennemis non moins redoutables que les deux premiers, les philosophes; non contente d'avoir bouleversé et ensanglanté la France qui l'avait accueillie avec une bienveillance frénétique, l'incrédulité porta ses ravages chez les nations voisines assez insensées pour embrasser ses doctrines subversives de toute raison, de tout ordre social et religieux. Toutes les parties de l'Europe, travaillées déjà par le protestantisme et le jansénisme essentiellemant révolutionnaires, éprouvèrent ses fureurs. Rome, Rome elle-même n'y échappa pas. Deux de ses plus illustres pontifes furent violemment arrachés de leur siége et traînés en exil comme deux scélérats. Tous les moyens de destruction imaginables, l'impiété les déploya, à cette époque de douloureuse mémoire, pour l'entier anéantissement du catholicisme. Mais vains efforts. L'incrédulité, elle aussi, succomba.

Ces combats de l'Eglise contre des ennemis toujours vaincus, mais toujours renaissants, le Roi-Prophète les avait dénoncés: *Pourquoi les nations ont-elles frémi, et les peuples ont-ils formé de vains complots? Les rois de la terre se sont soulevés, les princes se sont ligués contre Jéhovah et contre son Christ.* (*Psal.* II, 1, 2.)

Celui qui habite dans les cieux se moquera d'eux; il leur parlera dans sa colère et les remplira de trouble dans sa fureur. (*Ibid.*, 4, 5.)

En effet, Jéhovah, quoique patient, parce qu'il est éternel, se hâta de venger, par d'effroyables châtiments, son Eglise cruellement insultée. Tyrans, hérésiarques, philosophes, chargés du poids énorme de leurs barbaries, de leurs apostasies et de leurs blasphèmes, parurent successivement au redoutable tribunal du souverain Juge. Les Néron et les Domitien, les Dioclétien et les Galère, les Arius et les Nestorius, les Luther et les Calvin; les Celse et les Porphyre, les Voltaire et les Rousseau, les Marat et les Robespierre, dont les noms sinistres ne rappellent que de hideuses orgies, que des scènes de carnage et d'impiétés, furent brisés comme des vases de déshonneur et jetés à la voirie.

Et le trône de la religion, qu'est-il devenu? Après dix-huit siècles d'une lutte acharnée et sanglante, il est encore debout, au milieu des ruines ennemies qui proclament ses victoires; toujours attaqué sans doute, c'est sa destinée, mais toujours inébranlable et saintement fier! L'impie a dit qu'il ne voulait point de miracles: et que fera-t-il de celui-là qu'il est contraint de voir de ses propres yeux, et qu'il ne peut nier sans une démence manifeste?

Mes frères, pour réjouir notre foi et nos espérances, redisons donc souvent dans l'enthousiasme de notre gratitude: Qu'il est doux à l'âme fidèle de voir sa religion établie et protégée d'une manière incontestablement miraculeuse!

Qu'il est beau de voir cette religion si magnifique dans ses dogmes, si pure dans sa morale, si gracieuse dans son culte, si prodigieuse dans ses bienfaits, promener, d'un pôle à l'autre pôle, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, son innocente bannière, conserver sa merveilleuse fécondité, en repoussant de son sein virginal les esprits rebelles, et en recueillant dans ses maternelles entrailles les cœurs purifiés au bain salutaire du repentir!

Qu'il est glorieux de voir cette charmante fille du ciel briller d'un éclat éblouissant dans l'obscurité des catacombes, comme sur la croix dorée du Capitole; dicter des lois éternelles sous le glaive des Césars, comme sur le sommet du Vatican; fortifier l'impé-

rissable phalange de ses soldats par les flots du sang de ses innombrables martyrs; enchaîner à son char triomphateur, par les indissolubles liens de la vérité et de l'amour, par les infaillibles promesses d'une immortelle félicité, les petits et les grands, les peuples et les rois humblement soumis à son suprême empire! Avec quel ravissement enfin on l'entend crier du haut de la chaire apostolique, à toutes les générations : J'étais hier avec Jésus-Christ, mon fondateur et mon époux; je suis aujourd'hui; je serai dans les siècles des siècles, couronnée de mes enfants et de mes élus!!!

Ah! si je régnais sur les païennes intelligences de la civilisation actuelle, l'Europe soudainement transformée dans une société vraiment chrétienne, offrirait à l'univers l'incomparable spectacle d'un délicieux Paraguay!

Qu'elle règne donc sur tous les trônes, et l'on verra régner avec elle la vérité, la justice, la liberté et la paix.—Qu'elle règne dans toutes les branches de la magistrature, et nous ne serons plus jugés et administrés que par des citoyens équitables et incorruptibles. —Qu'elle règne à la tribune et au barreau, et le plus puissant comme le plus noble des talents ne sera plus consacré qu'au triomphe de la morale évangélique et à la prospérité de la patrie. —Qu'elle règne dans toutes les écoles librement ouvertes à notre florissante jeunesse, sous la surveillance protectrice de l'Etat, et il n'en sortira plus que des sujets vertueux qui rassureront la France si longtemps épouvantée d'une éducation voltairienne.—Qu'elle règne au milieu des camps, et nos valeureuses phalanges ne marcheront plus à une victoire assurée que sous le drapeau de la fidélité.—Qu'elle règne chez les dépositaires de nos fortunes, chez les gardiens de nos santés, et nos divers tribunaux n'auront plus d'anathèmes à lancer contre tant de transactions infamantes, et nous n'aurons plus à craindre pour l'honneur de nos sœurs et de nos mères. — Qu'elle règne chez les négociants, et nos ouvriers ne seront plus traqués dans des fabriques d'impiété et de libertinage, et nos jeunes ouvrières ne seront plus contraintes de vendre leur pudeur à d'infâmes patrons, ou à des commis plus infâmes encore, pour en obtenir un travail nécessaire à leur existence. — Qu'elle règne dans les cités, et l'on verra disparaître ces hideux cloaques de lubricité qui empoisonnent, sous vos yeux, vos fils et vos filles, vos épouses et vos pères; et le pilori deviendra le premier châtiment des monstrueux infracteurs d'une nouvelle loi protectrice des mœurs publiques. — Qu'elle règne parmi les mauvais riches dont parle Jésus-Christ, et loin d'opprimer du poids de leur orgueil et de leur corruption, la faiblesse et l'innocence, ils répandront l'abondance et la consolation dans le cœur du malheureux.—Qu'elle règne au fond des cachots et des bagnes, et ces repaires de toutes les infamies et de toutes les atrocités, soudainement convertis en de paisibles retraites, ne retentiront plus que des gémissements du repentir, que des joyeux cantiques d'un fraternel amour. — Qu'elle brille enfin d'un éclat plus vif, d'une charité plus ardente dans l'auguste sanctuaire du Dieu vivant, et l'Eglise militante du monarque pêcheur, fière de n'avoir plus à offrir aux populations grandement édifiées, que des apôtres éminemment zélés et magnanimes, sera presque tentée de se comparer à la triomphante Eglise de l'éternité!!!

SERMON V.

NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

Evangelizo vobis gaudium magnum quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie Salvator (*Luc*, II, 10).

Je vous annonce (dit l'ange aux bergers) une nouvelle qui sera pour tous les peuples le sujet d'une grande joie, c'est qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur.

Patriarches et prophètes, séchez vos larmes, suspendez vos soupirs. La voix plaintive de vos brûlants désirs est montée jusqu'au trône de Jéhovah. Le Ciel, devenu propice, a laissé tomber sur nous sa tendre rosée. Les nues bienfaisantes se sont abaissées pour pleuvoir le Juste par excellence. La terre, éminemment féconde, a porté son fruit. Le noble rejeton de Jessé vient de s'épanouir aux yeux satisfaits de tout Israël.

Divin Enfant, unique objet, en ce jour solennel, de nos adorations, de notre amour et de notre reconnaissance, permettez-moi de raconter avec une sainte ivresse, à ce pieux auditoire, l'histoire touchante de votre nativité, puis de lui rappeler brièvement les importantes leçons que vous daignez nous donner du fond de votre crèche.

Mais, chrétiens, en adorant le Fils de l'Eternel, quelle ne serait pas notre ingratitude si nous oubliions la divine Marie qui nous l'a enfanté, qui nous l'a nourri de son lait, qui nous l'a conservé par ses soins affectueux, et qui nous le rendra favorable, si nous l'en prions avec zèle, en disant: *Ave, Maria.*

Adam, placé par la main du Tout-Puissant dans un jardin de délices, y vivait avec son aimable épouse, en pleine liberté. Une pudeur angélique fut leur premier vêtement. Doués d'un esprit serein et élevé, d'une imagination fertile et brillante, d'un cœur noble et sensible, ils recevaient souvent la visite de leur bienveillant Créateur qui se promenait, sous une forme gracieuse, avec ce couple fortuné, dans les riants bosquets d'Eden qu'arrosaient de limpides ruisseaux. Tous les êtres animés de cet agréable séjour voltigeaient ou bondissaient à l'entour, en les proclamant, dès l'aurore et au coucher du soleil, les intelligents interprètes de la nature reconnaissante.

Adam pouvait se maintenir dans les bonnes grâces de son généreux bienfaiteur, et les transmettre, avec l'immortalité, à ses innombrables descendants. Mais hélas! il abuse de sa liberté ; il porte une bouche sacrilége au redoutable fruit qu'a témérairement cueilli sa vaniteuse compagne. Ils ont perdu l'un et

l'autre leur innocence et leur couronne. L'un et l'autre sont condamnés à la mort, à une mort éternelle. L'enfer, hurlant l'effroyable cri de la victoire, a répété trois fois aux deux prévaricateurs épouvantés, que le ciel est à jamais fermé pour eux et leur postérité!

A peine cet horrible drame est-il consommé dans le paradis terrestre que, touché de leurs lamentations et de leur désespoir, le Fils même du Très-Haut parle ainsi à son Père : O Père trois fois saint, je ne puis souffrir que le farouche Lucifer jouisse de son insolent triomphe.

Pour racheter le monde perdu par l'homme ingrat et rebelle, j'unirai ma nature divine à sa nature déchue et avilie ! Vous déchargerez alors sur moi les terribles coups de votre formidable vengeance. J'expierai dans des tourments inouïs les iniquités de mes frères malheureux. Votre Fils bien-aimé ne serait-il donc pas un holocauste digne de votre souveraine justice et de votre majesté suprême!

Apaisé par ce magnanime langage, Jéhovah, dont les miséricordes sont infinies, lui promet, à ce prix d'une si haute valeur, notre délivrance. Déjà il a suscité une multitude de prophètes, qui, le long des âges, prédisent avec magnificence le Messie libérateur. Pour prévenir toute erreur et toute méprise, ils désignent clairement l'époque et le lieu de sa naissance, la Vierge qui lui donnera le jour, les hommages et les présents que des rois de l'Arabie apporteront à son obscur berceau. De cette sorte, la promesse d'un Sauveur universel se répand de l'orient à l'occident, du midi au septentrion. Les pères attendris la redisent à leurs enfants et à leurs neveux ivres de joie. C'est elle qui exerce la plume et les pinceaux des plus vastes génies, qui enfante les plus éminentes vertus et les dévouements les plus héroïques. Plein de foi dans cette affirmation divine, on meurt pour le Désiré des nations qui doit venir, avec le même enthousiasme que l'on versera bientôt son sang sur les chevalets et les échafauds pour Jésus né dans une étable, cloué sur un infâme gibet, puis triomphalement assis à la droite du Monarque des éternités.

Cependant, depuis plusieurs siècles les oracles se sont tus. Les soixante-dix semaines de Daniel touchent à leur entier accomplissement. Marie, cette arrière petite-fille de David, a déjà reçu la mystérieuse visite de Gabriel. Déjà elle se rend à Bethléem avec Joseph son royal époux. Suivons-la, mes frères, dans cette illustre ville, où, selon Michée (V, 2), doit s'opérer la merveille des merveilles que je suis fier de célébrer.

La nuit se couvre de ses sombres voiles, la nature silencieuse jouit du calme le plus profond, les humains fatigués réparent leurs forces dans les bras du sommeil ; l'Eternel seul veille au bonheur des mortels endormis dans leur stupidité ! A ce moment solennel, Marie, ayant vainement cherché une hôtellerie où reposer sa lassitude, entre dans une étable empruntée à deux animaux. Soudainement prévenue de l'enfantement du Verbe divin, elle ne sait si elle doit entonner le cantique de l'allégresse ou l'hymne de la tristesse. Heureuse de posséder en ses entrai les son incomparable trésor, elle le supplie, tantôt de demeurer toujours dans son sein, tantôt de se montrer à son œil impatient de le contempler, à ses lèvres éperdûment avides d'un baiser maternel. Enfin, s'écrie-t-elle dans un élan d'irrésistible charité : o vous, le charme de mon exil et de ma virginité, sortez de votre humble tabernacle. L'univers agonisant a besoin d'un sauveur qui le guérisse soudain, plus tard sa cruelle maladie serait incurable. Sortez donc, sortez. Et voici qu'à cette invitation si pressante et si douce, son tendre nourrisson lui apparaît comme un astre lumineux et bienfaisant. ***Maria, de qua natus est Jesus !...***

A cet instant fortuné, la nature rajeunie reçoit d'en haut la plus riche parure. La rose, le lis, l'anémone se dressent fièrement sur leur tige élégante. Le calice des fleurs s'entr'ouvre et répand au loin les parfums les plus délicieux. L'olivier étend de tous côtés ses rameaux pacifiques. Les agneaux folâtrent dans la plaine, autour de leurs mères étonnées. Les oiseaux du bocage gazouillent un accent de louanges inacoutumé. La lune argentine brille d'une clarté nouvelle qui guide les pas du voyageur égaré dans la forêt et saisi d'un transport inconnu. Toute la création tressaille de bonheur.

Mais qu'entends-je ? Les airs retentissent des plus mélodieux accords : Peuples et nations, réveillez-vous donc de votre étrange assoupissement ; filles de Sion, revêtez donc à la hâte vos plus précieux ornements et accourez en foule au spectacle le plus suave et le plus prodigieux que le ciel, dans ses plus somptueuses libéralités, ait jamais offert à la terre. Silence ! Ecoutons : ***Gloria in altissimis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis*** (*Luc.*, II, 14), chantent les anges aux bergers qui paissent leurs dociles troupeaux. Il vous est né un sauveur dans la cité de David : *quia natus est vobis hodie salvator.* (*Ibid.*) C'est là le petit enfant qu'Isaïe, il y a 800 ans, prédisait à tout Israël : ***Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis*** (*Isa.*, IX, 6) ; et son nom est l'***Admirable***, le ***Conseiller***, le ***Prince de la paix***, le ***Dieu fort***. Voici le signe certain auquel vous reconnaîtrez ce Fils unique du Roi des rois : Vous allez le trouver enveloppé de langes et couché dans une crèche : ***Invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio*** (*Luc.*, II, 12).

Ravis d'une scène à la fois si pompeuse et si attendrissante, les bergers se précipitent à l'envi dans l'étable indiquée. Ils se prosternent humblement devant le nouveau-né étendu sur quelques brins de paille ; ils l'adorent, ils lui baisent les pieds et les mains arrosés de leurs larmes affectueuses, en lui adressant, dans leur naïf langage, ces diverses questions : Pourquoi, enfant du miracle, avez-vous quitté votre beau paradis où vous receviez les louanges si délicates et si amou-

reuses des esprits bienheureux ? Pourquoi prendre naissance dans cette étable ? Et le divin Enfant : Mes frères bien aimés, vos cris de détresse sont parvenus jusqu'à l'oreille de mon cœur compatissant. Je suis descendu de mon auguste sanctuaire pour vivre au milieu de vous, pour partager vos peines et vous aider à les supporter, pour évangéliser les pauvres et prêcher à tous le royaume des cieux ; pour refouler Satan vaincu dans ses brûlants abîmes, pour glorifier mon Père céleste par le salut de toutes les générations qui me reconnaîtront pour leur Rédempteur. *In omnibus gentibus salutare tuum.*

Chers auditeurs, dans la joyeuse expansion de notre gratitude, répétons donc incessamment avec les anges : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, parce que par l'incarnation de son Verbe il s'est révélé à nos aïeux qui ne le connaissaient pas. *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*, parce que par la nativité de son Verbe, il a réhabilité, ennobli, divinisé notre nature plongée depuis quatre mille ans dans les ténèbres de l'idolâtrie et les bourbiers de la corruption. Dans un nouveau transport de reconnaissance, redisons aussi, toujours avec les anges : *Paix aux hommes de bonne volonté*, aux vrais et généreux imitateurs du Dieu fait homme dont ils peuvent maintenant partager les gloires immortelles, après s'être associés à ses humiliations, suivant cette consolante doctrine du grand Apôtre : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur* (*Rom.*, VIII, 17). Or, l'humilité, la pauvreté, la pénitence, telles sont les trois principales leçons qu'il nous donne spécialement aujourd'hui dans sa crèche; qu'il nous rappellera dans tout le cours de sa vie mortelle, et sur lesquelles vous me reprocheriez, à juste titre, de ne pas jeter un coup d'œil rapide ; car notre joie, d'ailleurs si légitime, ne serait pourtant qu'une joie stérile et fallacieuse si elle ne produisait pas en nous des fruits d'humilité, de pauvreté et de pénitence.

Fruits d'humilité. — Et Verbum caro factum est. Et le Verbe de Dieu, quel noble nom! et le Verbe Dieu, c'est-à-dire l'expression de son amour, la manifestation de sa sagesse, l'évidence de son pouvoir, la splendeur de sa gloire, le souffle de sa vie, Dieu lui-même, s'est fait chair, il a revêtu nos infirmités et nos ignominies.

Plaignons, mes frères, les êtres sottement superbes qui, d'une part, rougissent de cette majesté souverainement abaissée dans sa crèche, et qui, de l'autre, ne rougissent pas de mendier les tristes éloges de certains personnages qu'ils poursuivent intérieurement de tous leurs dédains. Comment peuvent-ils oublier que leur naissance n'est qu'opprobre, si on la compare à l'inénarrable génération du Messie qui, pour dissiper leurs puériles illusions, ne dédaigne pas de prendre la forme du dernier des esclaves ? Comment ne se souviennent-ils pas que, semblables à tous les autres enfants d'Adam, ils seront bientôt et inévitablement la pâture des vers, l'épouvante de leurs concitoyens?

Efforçons-nous donc, chers auditeurs, de marcher sur les traces de Jésus-Christ qui nous crie si éloquemment : Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et que pour être grand à mes yeux, il faut absolument se mépriser soi-même; car j'écrase de mes anathèmes les orgueilleux Pharisiens qui s'élèvent, tandis que j'exalte à ma hauteur divine les publicains repentants qui s'humilient en ma présence, comme je m'humilie moi-même devant mon Père céleste, devant Marie et Joseph, mes deux créatures.

Fruits de pauvreté. — Riches du siècle, continue le Sauveur, approchez à votre tour et considérez attentivement mes opulences : mon palais, c'est une chétive cabane ; ma couche royale, c'est une crèche; mon manteau impérial, ce sont quelques misérables langes qui couvrent à peine mes membres glacés : voilà toute ma fortune. Bientôt je gagnerai, à la sueur de mon front, mon pain et celui de Marie en pleurs, dans la sombre boutique d'un vieillard que je nommerai mon père. Plus tard, je n'aurai pas même où reposer ma tête endolorie, et souvent je dormirai sur la terre humide et au grand air; en mourant nu sur une croix, je ne laisserai, dans mon testament, à mes pauvres et chers disciples, d'autre héritage que mon indigence, mon innocence et ma mère dans les étreintes de la plus cruelle des agonies. Princes et grands du monde, cet étrange spectacle vous scandalise, sans doute ; vous l'évitez, n'est-ce pas? vous en avez honte, horreur peut-être? Cependant, sachez-le bien, je suis, bon gré malgré, votre unique souverain, votre unique modèle, et, trop tôt pour vous, votre unique juge !

Mais pourquoi, me demande-t-on, cet appareil si vil, ces dehors si repoussants? Pourquoi! pour nous dégoûter de ce qui nous préoccupe et nous séduit le plus.

Ce qui nous empêche d'aspirer aux biens célestes, c'est principalement la folle et absurde opinion que tout le bonheur consiste dans les biens apparents que nous décorons du faux nom de richesses, d'honneurs et de plaisirs. Ridicule et funeste erreur, qui fait chaque jour tant d'aveugles et de victimes. Pour nous en convaincre, écoutons le grand Bossuet parlant devant la brillante cour de Louis XIV :

« Cette femme vaine et ambitieuse qui porte sur elle la nourriture et les vêtements de nombre de pauvres familles, n'exige-t-elle pas encore des applaudissements ? Cet homme qui a tant de charges, de dignités, de domaines et de domestiques, consent-il à ne se compter que pour un seul homme? Non, assurément. Que fait-il alors? Pour devenir grand dans sa taille, si bornée et si rétrécie, il tâche de se repaître d'une imagination de grandeur en amassant autour de lui tout ce qu'il peut. Mais inutiles efforts, car il ne faut qu'une mort pour tout abattre, il ne faut qu'une seule tombe pour tout enfermer. »

Voilà, mes frères, je le répète, pourquoi le Fils de Dieu venu au monde précisément

comme réformateur du genre humain tombé dans le matérialisme, nous enseigne par sa propre conduite que l'on ne peut parvenir à la véritable grandeur et aux jouissances réelles qu'en suivant la voie de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire.

Fruits de pénitence. — Et du Calvaire! Oui, la troisième leçon que nous donne l'Enfant-Jésus est une leçon de pénitence. Son premier cri est un cri de douleur, son dernier souffle sera un long gémissement. Il commence sa carrière par les larmes, il la terminera par un breuvage amer. Le sang qu'il distille goutte à goutte, il le versera un jour tout entier. Hommes voluptueux, femmes sensuelles (qui n'êtes pas ici pour m'entendre), vous qui vous livrez à de brutales concupiscences; vous qui vous ruez effrontément à travers les spectacles corrupteurs, les parures immodestes, les romans licencieux et les danses obscènes, quel terrible jugement vous attend au formidable tribunal d'un Dieu né dans une étable et mort dans les plus horribles supplices, précisément à cause de ces épouvantables désordres!

Quant à vous, demi-chrétiens qui, sans porter si loin l'immoralité, fuyez néanmoins toute gêne, toute privation, toute austérité; qui ne songez qu'à couler gaiement une vie molle et désœuvrée parmi le luxe, la bonne chère, les fleurs, les parfums et les cercles élégants, quels traits de ressemblance présentez-vous à votre modèle volontairement humilié, indigent, torturé par amour pour vous? Car, enfin, raisonnons, ou plutôt concluons par d'incontestables principes. Si les plaisirs, les honneurs, les richesses, loin d'être imaginaires, étaient vraiment des avantages et des faveurs, qui les aurait mieux mérités que Jésus-Christ, à raison de sa naissance, de son génie, de ses vertus, de ses bienfaits, et qui les aurait plus facilement obtenus? Quelle ne serait pas alors la majesté et la beauté de sa cour? quelle pourpre éclaterait sur ses épaules? quel diadème brillerait sur son front? quelles fêtes enivrantes lui préparerait la nature qui obéit ponctuellement à ses ordres? Mais, nous répond l'Homme-Dieu par la bouche de Tertullien et de l'Eglise romaine, non-seulement j'ai jugé ces magnificences et ces sensualités comme chimériques, comme indignes de moi et des miens; mais je les ai repoussées, réprouvées, reléguées parmi les pompes de Satan. Vous êtes donc contraints de vous représenter ma crèche, non comme un berceau ignominieux, mais comme un char de triomphe, puisque de là je traîne à ma suite le siècle vaincu, les philosophes désabusés, les épicuriens honteux de leur libertinage et les monarques subjugués. Oui, ma crèche vous prouve invinciblement que je ne peux plus, sans me mettre en contradiction avec moi-même, réserver mes faveurs et mes récompenses qu'aux fidèles imitateurs de mon humilité, de ma pauvreté et de ma pénitence. Toutefois, ajoute le bon Sauveur, heureux du monde, je ne vous ordonne pas de déchoir du haut rang que vous occupez dans la société. Des saints, il y en a partout, sur le trône comme sous la chaumière. Les uns se servent de leur autorité pour édifier leurs inférieurs, et de leur abondance pour soulager les nécessiteux; les autres profitent de leur dépendance et de leur détresse pour s'associer à mes abaissements et à mes opprobres. Tous, ils châtient leurs corps, portent leur croix sans murmure et souvent avec allégresse pour être des copies vivantes de leur divin Maître.

Merci mille fois, Seigneur Jésus, de vos admirables enseignements et de vos exemples plus admirables encore! je puis donc, en finissant, m'écrier avec un grand pape, saint Léon : ***Dilectissimi, gaudeamus omnes :*** mes très-chers auditeurs, réjouissons-nous, réjouissons-nous tous, parce qu'il nous est né un Sauveur. Non, il n'est permis à personne de s'attrister dans un jour où le ciel lui-même chante : *Gloire à Dieu, paix aux hommes.* Que le gentil, enseveli encore dans une épaisse obscurité, se réjouisse, car le Soleil de la vérité vient de luire à ses yeux. Que le pécheur se réjouisse, car le pardon lui est offert. Que le juste se réjouisse, car il touche du doigt la palme du vainqueur. Que le pauvre se réjouisse, car je lui montre un Consolateur, qui s'apprête à couronner ses épreuves. Que le riche se réjouisse, car Jésus le constitue aujourd'hui, comme autrefois Joseph en Egypte, le glorieux intendant de ses vastes domaines. Que les époux se réjouissent, car Marie et Joseph leur apprennent à vivre en parfaite union et à élever leurs enfants dans l'amour du divin Libérateur. Que la vierge se réjouisse, car l'Epoux des vierges lui tresse une couronne immaculée. Que le prêtre enfin se réjouisse, car le Roi des pontifes fait flotter à ses regards l'étendard du désintéressement, du dévouement, du zèle, de l'héroïsme, de la victoire, de la gloire éternelle!!!

SERMON VI.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Hæc est vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum. (*Joan.*, XVII, 3.)

La vie éternelle consiste à vous connaître, vous qui êtes le seul Dieu véritable, et Jésus-Christ que vous avez envoyé.

Mon dessein, mes frères, est de vous démontrer la divinité du Fils de Marie, ou plutôt de vous confirmer et de vous faire tressaillir de bonheur dans la foi de ce dogme le plus fondamental et le plus important de la religion de nos pères.

Devant puiser mes principales preuves dans l'Ancien et le Nouveau Testament, je commencerai par convaincre, en quelques mots, de leur authenticité et de leur véracité les esprits les plus sérieux. La Bible, ce précieux monument de la plus haute antiquité (paroles de Voltaire), nous la tenons de la main des Hébreux, qui l'ont reçue de leurs illustres prophètes, dont la mission divine était surabondamment autorisée par leurs incontestables prodiges.

Or, si cette Bible, évidemment pleine des mortelles destinées de la Synagogue, évidemment pleine de l'avénement du Messie qui devait lui substituer une Eglise immortelle, avait été falsifiée, comme l'ont prétendu certains philosophes, de quelle part aurait-elle subi cette falsification? de la part des enfants de Jacob? Mais tombe-t-il sous le sens qu'un peuple entier ait voulu nous fournir des armes pour le combattre et pour le vaincre? De la part des Chrétiens? Mais les Israélites n'étaient-ils pas là, et ne sont-ils pas là encore pour réclamer contre cette fraude qui, si elle pouvait être réelle, détruirait d'un seul coup toute révélation, toute religion, toute notion de la Divinité, et nous plongerait dans un chaos universel?

Admirons donc la suprême Sagesse dans les ineffables moyens qu'elle emploie pour la conservation des prophétiques oracles qui sont, tout à la fois, l'objet vénéré et des Juifs et des Chrétiens, ces deux peuples impérissables qui, depuis près de deux mille ans, veillent nuit et jour, comme deux sentinelles ennemies, à la garde de cet inviolable dépôt, et ne permettent pas qu'il soit jamais altéré.

L'Evangile! «L'*Imitation*, livre le plus beau qui soit sorti de la main d'un homme, *puisque l'Evangile n'en vient pas*,» dit de Fontenelle. Jean-Jacques, après avoir fait de l'Evangile le plus pompeux éloge, affirme que les écrivains sacrés sont des auteurs éminemment véridiques, et que les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. Le grand Napoléon nous apprend lui-même qu'il lisait souvent l'*Evangile*, l'Evangile qu'il appelle *ce chef-d'œuvre de la Divinité*.

Enfin, mes frères, si l'anéantissement de l'idolâtrie, l'établissement du catholicisme et la transformation du vieux monde, dans la société actuelle, ne sont pas les visibles et miraculeux résultats de cet Evangile toujours attaqué et toujours vainqueur; si cet admirable Evangile n'est pas descendu des cieux pour éclairer l'homme sur son origine, ses devoirs et son avenir, nions hardiment alors notre propre existence, et soutenons audacieusement que le soleil est privé de ses rayons. Donc, aux yeux de toute intelligence sensée, la Bible et l'Evangile sont deux livres divinement inspirés. Prouvons maintenant, à grands traits, la divinité de Jésus-Christ.

J'en appelle, d'abord, mes frères, de la divinité de Jésus-Christ à l'affirmation qu'il en a faite lui-même à ses apôtres réunis: *Qui les hommes disent-ils que je suis, leur demande Jésus? Ceux-ci vous prennent pour Moïse, ceux-là pour Elie, les uns pour Jérémie, les autres pour Jean-Baptiste. — Et vous*, mes disciples, *qui suis-je donc à vos yeux? Pierre élevant la voix : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant : « Tu es Christus, Filius Dei vivi.»* (*Matth.*, XVI, 13-16.) Et Jésus, loin de repousser cette énergique profession de foi, se hâte de la confirmer par ces remarquables paroles : *Tu es bienheureux, Pierre; ce n'est ni la chair, ni le sang, mais mon Père céleste qui t'a révélé cette vérité sublime* (*Ibid.*, 17). J'en appelle de la divinité de Jésus-Christ à l'affirmation qu'il en a faite en présence de la multitude : *Pourquoi*, lui répètent les Pharisiens, *nous tenir en suspens? dites-nous donc ouvertement si vous êtes le Fils de Dieu. Quand je vous dis que je suis le Fils de Dieu, vous ne me croyez pas : croyez-en du moins à mes œuvres que Dieu seul peut opérer.* (*Joan.*, X, 24 seqq.) Car c'est comme Fils unique de Dieu que je ressuscite les morts, et que j'ai donné à mes prophètes le pouvoir de les ressusciter aussi. J'en appelle de la divinité de Jésus-Christ à l'affirmation qu'il en a faite devant la solennité des tribunaux. Toujours accusé par de faux témoins qui se contredisaient, Jésus garde toujours un noble silence : *Par le Dieu vivant*, s'écrie Caïphe irrité, *êtes-vous le Fils du Dieu béni?* à ce nom sacré Jésus répond majestueusement : *Ego sum : oui, je le suis;* puis il ajoute : *Vous verrez le Fils de l'homme*, que vous osez juger à cette heure, *assis à la droite de son Père éternel, descendre sur les nuées du ciel, pour juger les vivants et les morts* (*Matth.*, XXVI, 63, 64). J'en appelle de la divinité de Jésus-Christ à la proclamation des démons eux-mêmes qui, forcés de céder à sa souveraine puissance, s'exclamaient en sortant du corps des possédés : *Jésus, Fils de Dieu, pourquoi nous persécutez-vous* (*Matth.*, VIII, 29)?

En second lieu, j'en appelle de la divinité de Jésus-Christ au témoignage de la loi antique. Mais pour rendre ma preuve aussi frappante qu'elle est invincible, confrontons la narration des prophètes avec la narration des évangélistes. Moïse, David, Isaïe, Jérémie, Daniel, Zacharie, et vous, Matthieu, Marc, Luc, Jean, sortez tous de vos sépulcres poudreux, la Bible et l'Evangile à la main : apparaissez tous accompagnés de vos miracles, des instruments de vos supplices, de vos glorieuses auréoles, sur le Calvaire ensanglanté, aux regards attentifs du ciel, de la terre, de cette respectable assemblée que je convoque à la plus imposante de toutes les assises. Prophètes de l'ancienne alliance, compulsez vos écrits, étudiez-en chaque page, chaque ligne, chaque mot, et regardez bien si vous avez exactement annoncé ce que les évangélistes nous racontent, dans leur inimitable langage, de la naissance, de la vie, des titres, des bienfaits, des prodiges, des opprobres et de la mort du Messie.

L'évangéliste. Jésus est né d'une vierge appelée Marie, en Bethléem de Juda. (*Matth.* I; *Luc.* I.)

Le prophète. Prophète, qu'aviez-vous prédit? *Voici qu'une vierge concevra et enfantera dans Bethléem, ville de Juda, un fils à qui l'on donnera le nom de Jésus.* (*Isa.*, VII, 14; *Mich.*, V, 2.)

L'évangéliste. Des mages de l'Orient, voyant une étoile, furent ravis d'une grande joie. Entrant dans l'étable, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère. S'étant prosternés, ils l'adorèrent, puis, ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent de l'or, de l'encens et de la myrrhe (*Matth.*, II, 1 *seqq.*)

Le Prophète. Prophète, qu'aviez-vous aperçu dans l'avenir ? *Une nouvelle étoile brillera au firmament : des rois de Saba viendront vous apporter des présents, de l'encens et de la myrrhe* (*Psal.*, LXXI, 10, 11).

Les prophètes. Prophètes, qu'avez-vous dit de la vie et des titres du Messie? Ecoutez : Sa vie sera celle *d'un roi plein de mansuétude,* celle de *pontife selon l'ordre de Melchisédech ;* celle de *législateur,* de *sauveur des âmes* (*Isa.*, LXII, 11 ; *Zach.*, IX, 9 ; *Psal.* CIX, 4 ; IX, 21.)

Le Roi juste, le Roi pauvre entre à Jérusalem monté sur une ânesse : notre Dieu a été vu sur la terre conversant avec les hommes, et j'ai tressailli d'allégresse avec Jésus, mon Dieu ! (*Baruch*, III, 38 ; *Habac.*, III, 18.)

Les prophètes. Prophètes, avez-vous également parlé des bienfaits et des miracles du Messie? Ecoutons : *Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui évangélise sur la montagne !* il vient pour *prêcher le salut aux humbles, le pardon aux captifs, la délivrance aux prisonniers, la consolation aux misérables, la guérison à ceux dont le cœur est brisé* (*Isa.*, LII, 7 ; LXI, 1-3. — *Alors les yeux des aveugles verront, les oreilles des sourds entendront, la langue des muets sera déliée, et le boiteux bondira comme le cerf* (*Isa.*, XXXV, 6, 5).

Quel langage doux, beau et vrai ! diffère-t-il, mes frères, de celui des évangélistes dont la lecture fait, chaque jour, votre admiration et vos charmes?

Prophètes, avez-vous vu aussi la catastrophe si douloureusement rapportée dans l'Evangile ? Oui, nous l'avons vue. Ah ! ici que la scène va changer !

Entendons-les, chers auditeurs, nous peindre sous les plus lugubres couleurs la conspiration et la perversité des Pharisiens, la trahison de Judas, les ignominies et les tourments de Jésus.

Il s'est fait le détracteur de nos pensées ; il s'abstient de nos voies comme d'une souillure ; il se glorifie d'avoir Dieu pour Père. Eh bien ! enveloppons-le de nos piéges ; condamnons-le à la mort la plus infâme. Si ses paroles sont véritables, Dieu le sauvera (*Sap.*, II, 12-20).

Mais j'entends le Messie parlant lui-même de Judas par la bouche du royal berger : *Si mon ennemi m'eût maudit, je l'aurais supporté sans me plaindre. Mais toi, mon ami et le compagnon de mes travaux ; mais toi qui étais le dépositaire de mes plus intimes secrets ; mais toi qui t'asseyais à ma table et marchais à mes côtés, dans la maison du Seigneur ;* mais toi qui pénétrais jusque dans son sanctuaire, avoir vendu ton Dieu 30 deniers (*Psal.* LIV, 13-15 ; *Matth.*, XXVI, 15). Le Messie continue : *J'ai été sillonné de plaies par ceux-là mêmes qui m'aimaient ; je ne suis plus un homme, mais un ver de terre et un lépreux* (*Psal.* XXXVII, 12 ; XXXI, 7 seqq. 68, 22 seqq.) *Personne ne me reconnaissait, ils m'ont percé les pieds et les mains, ils ont compté tous mes os ; ils m'ont abreuvé de fiel et de vinaigre ; ils se sont partagé mes vêtements, et ils ont jeté le sort sur ma robe* (*Psal.*, XXI, 17-19).

Ne vous semble-t-il pas, mes frères, que ce tableau très-raccourci des principales circonstances de la nativité, de la vie et de la mort du Messie, tracé par nombre de prophètes, ait été dessiné sur l'Evangile lui-même? Et que sont-ils donc, ces prophètes, se demande le savant Jérôme, sinon des évangélistes anticipés? mais anticipés de combien de temps? oh ! attention, car ici est le doigt de Dieu et la force de la preuve !

Les prophètes les plus rapprochés de ces divers événements existaient plus de quatre siècles avant Jésus-Christ : Jérémie, Isaïe, David, Moïse l'avaient précédé de 7, 8, 10 et 1,500 ans.

Réfléchissons mûrement à tout ce que nous venons d'entendre. Le Rédempteur du genre humain était-il prédit avec tous les caractères qu'il a réunis dans sa personne auguste? Oui. Etait-il assez clairement désigné pour qu'il fût impossible de s'y méprendre? Oui, cent fois oui.

Et pourquoi donc, répliquez-vous, les Juifs, fidèles gardiens de ces prédictions si détaillées et si précises, l'ont-ils jusqu'ici méconnu? Pourquoi? parce que cet étrange aveuglement n'était pas moins formellement prédit. Ah ! on ne lit point sans épouvante les effroyables anathèmes prononcés contre ce peuple orgueilleux et prévaricateur, comme vous l'allez voir : Tant que tu t'obstineras à ne pas pleurer ton déicide, lui répètent tour à tour ses prophètes consternés, tu seras maudit dans toutes tes voies ; maudit à la ville, maudit à la campagne ; tu seras frappé de vertige et de démence. Sans sacerdoce, sans autel, sans sacrifice, tu deviendras la fable et l'opprobre des nations chez lesquelles je te disperserai, dit le Seigneur en courroux. Vers la fin des temps, quand tes yeux s'ouvriront à la lumière, ton premier cri de repentir sera celui-ci : Je reconnais trop tard, hélas ! que j'ai assassiné mon Libérateur et mon Dieu (Cf. *Deut.* XXVIII, etc.)

« Les Juifs, observe judicieusement Pascal, en tuant Jésus-Christ pour ne pas le reconnaître pour le Messie, lui ont donné la dernière marque du Messie. En le tuant, et en continuant de le renier, ils se sont rendus témoins irrécusables et ils ont accompli les prophètes. »

En troisième lieu, mes frères, j'en appelle de la divinité de Jésus-Christ au solennel témoignage de l'Eglise catholique qui, par le seul nom de ce même Jésus, victime de l'atroce fureur des Juifs, a déjà traversé majestueusement dix-neuf siècles d'une lutte incessante au milieu du bouleversement ou de la disparition successive des empires les plus affermis.

Ah ! si remontant par la pensée au berceau du Christianisme, j'interroge, le long des âges, dans leurs tombes vénérées, les illustres pontifes de Rome, les plus grands empereurs, les plus fameux capitaines, les génies les plus vastes, les plus saints personnages, tous ils se réveillent pour me répondre : C'est sous l'invincible bannière du Seigneur Jésus, Fils de Dieu, que nous avons

accompli nos divers exploits, nos chefs-d'œuvre, conquis nos vertus, nos couronnes et les hommages de la postérité.

Maintenant, philosophes qui consentez volontiers à faire de Jésus le prince des sages, le premier des hommes, mais un pur homme, mais un homme sans divinité, je ne peux vous permettre de parler de la sorte; je vous défends, au nom de la raison par vous insultée, de vous montrer si inconséquents et si absurdes: car, si Jésus n'est pas Dieu, vos louanges inconsidérées se traduisent par de sanglants outrages. Ici, mes frères, pour attacher la honte au front et le remords au cœur de mes hypocrites adversaires, j'ai besoin de me voiler la face de mes deux mains, avant de m'écrier : Si Jésus n'est pas Dieu, loin de nous tout espoir de la gloire et du bonheur. Si Jésus n'est pas Dieu, pour vous et pour moi point d'autre destinée que celle de la brute, point d'autre avenir que la dissolution, la voirie, les vers, le néant! Si Jésus n'est pas Dieu, il a donc trompé l'univers, et il continue de ricaner l'humanité souffrante et désespérée. Mes frères, l'amour de la vérité me contraint d'aller plus loin encore : si Jésus n'est pas Dieu, il a vaincu le Très-Haut: par la plus monstrueuse des impostures, il lui a ravi son trône et ses adorations. Dans votre exécrable hypothèse, philosophes, pour être horriblement logiques, au lieu de vanter sa sagesse et sa grande âme, vomissez plutôt contre lui cet infernal blasphème vomi déjà par les lèvres gangrenées de Voltaire : *Ecrasons l'infâme!*

Laissez-moi enrichir ma pensée de ce noble et puissant langage du grand empereur éclairé et fortifié dans sa foi par la mémorable infortune de Sainte-Hélène; c'est lui qui va parler :

« Par un prodige inouï qui surpasse tout autre prodige, Jésus a voulu l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus difficile à obtenir ici-bas, et il l'a obtenu. Que de millions d'esprits sérieux lui ont sacrifié leurs biens, leur honneur, leur sceptre, leur génie, leurs veilles, leur vie, leur cœur, en un mot : j'en conclus hardiment sa divinité. Alexandre, César, Annibal, Louis XIV y ont échoué, ils ont conquis le monde, et ils n'ont pas réussi à avoir un ami. Je suis peut-être le seul qui aime Louis XIV, Annibal, César, Alexandre. Le Christ parle, et désormais toutes les générations lui appartiennent par des liens plus étroits que ceux mêmes du sang. Le plus grand miracle du Fils de la Vierge-Mère, c'est la charité; la charité, flamme ardente, jaillissant de sa poitrine sur les enfants d'Adam pour revenir au céleste foyer qui l'entretient incessamment. La charité, chaîne indestructible qui réunit la terre, le purgatoire et le paradis, pour n'en faire qu'une seule et même famille. La charité, sans laquelle les Etats aujourd'hui les plus civilisés, retomberaient demain dans la barbarie et la servitude. J'ai sans doute passionné des multitudes qui se faisaient tuer pour ma gloire, mais je ne possède pas le secret d'éterniser mon amour dans les cœurs, et d'opérer des prodiges, sans le secours de la matière; aussi, maintenant que je suis cloué sur ce roc sauvage, qui dans l'Europe bataille pour moi, qui conquiert des royaumes pour le grand Napoléon? Que de Judas j'ai vus autour de mon trône, alors que ce front brillait de vingt diadèmes! Mais où sont, à cette heure, les courtisans de mon malheur? sera-ce donc après ma mort que je ressusciterai le dévouement de mes anciennes créatures? Oh! quel immense abîme entre ma misère profonde et le règne éternel de Jésus-Christ, prêché, encensé, adoré, vivant dans tous les cœurs! Est-ce là mourir? n'est-ce pas plutôt commencer à vivre? voilà la mort de Jésus, voilà la mort d'un Dieu! »

Enfin, cher auditeur, pour compléter ma victorieuse argumentation, j'élèverai la voix, et je m'écrierai : Que les héros, les rois ou les tyrans aient conquis de fragiles et hideux autels chez des peuples chargés des fers de l'esclavage, et enfoncés dans les bourbiers de la corruption, ma raison le conçoit aisément; mais que le fils d'un charpentier, né dans une étable, misérablement élevé dans l'obscurité d'un hameau, prêche par les campagnes et les villes de la Judée le mépris des richesses, des dignités et des plaisirs du monde; qu'il réprouve tous les vices en honneur, commande toutes les vertus persécutées; qu'il se déclare le protecteur des orphelins, des pauvres, des infirmes, des opprimés, des esclaves, de tout ce qui est inondé de larmes et de lèpres dégoûtantes; que, pour prix de tant de magnanimité, il soit flétri du supplice le plus cruel et le plus honteux, et puis, que du haut de son gibet, après avoir béni ses bourreaux, il s'élance d'un bond sur le trône vaincu des Césars; qu'il y arbore son poteau, comme l'immortel étendard de ses triomphes; que sa religion nouvelle en descende pour se promener majestueusement d'un pôle à l'autre pôle, ayant pour cortége une foule de nations et de monarques subjugués, une phalange d'éclatants miracles opérés sur sa route: ah! jamais, jamais on ne me persuadera que le fondateur d'une religion pareille soit un pur homme! Celui qui, depuis deux mille ans, fait adorer, par des êtres intelligents et libres, une croix de bois, teinte de son sang, celui-là, nous le jurons, ne peut être qu'un Dieu!!!

Chers auditeurs, qui de vous oserait soutenir encore, sans expirer de honte, qu'il ne croit pas à la divinité de Jésus-Christ? mais, puisque vous en êtes tous convaincus comme de votre existence, comprenez-vous bien la formidable responsabilité qui pèse sur votre âme? Jésus-Christ est Dieu : donc je dois admettre, avec la simplicité d'un enfant, tous les dogmes et tous les mystères qu'il m'a révélés. Jésus-Christ est Dieu : donc je dois, sous peine de félonie, observer toutes ses lois et toutes celles de l'Eglise qu'il a investie de sa propre infaillibilité. Devenus, mes frères et mes sœurs, autant d'ambassadeurs de cette divinité qui vous illumine et vous pénètre, allez donc la proclamer, avec

un légitime enthousiasme, par vos discours et vos exemples, au sein de vos familles et de vos amis égarés. Dites-leur, dites-leur : Le Seigneur Jésus est vraiment le Fils de Dieu, notre libérateur, notre modèle et bientôt notre juge. Glorifions-nous donc de lui appartenir par le fond de nos entrailles; portons donc fièrement ses livrées augustes; participons donc également aux douleurs de son Calvaire et aux délices de son banquet eucharistique, assurés que nous sommes de partager un jour ses gloires immortelles et ses enivrantes félicités.

SERMON VII.

LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS CHRIST.

Prædicamus Christum crucifixum (I *Cor.*, I, 23).
Nous prêchons le Christ crucifié.

O vous qui venez mêler vos pleurs au sang d'un Dieu, qu'attendez-vous de mes faibles efforts? qui suis-je pour raconter dignement les incomparables douleurs du Roi immortel des siècles, pour peindre avec des couleurs sombres et saisissantes un tableau si auguste et si lamentable?

Cependant, loin d'ici tout faste de l'éloquence humaine, au moment solennel où le Créateur du monde expire dans les plus cruels tourments; où les cieux épouvantés et la terre chancelante poussent un gémissement prolongé; où le soleil éteint sa lumière; où les rochers s'attendrissent, les morts brisent leurs sépulcres et se promènent stupéfaits dans les ténèbres effrayées.

Mes frères, en offrant à vos sérieuses méditations les trois principales circonstances de la Passion du Seigneur Jésus, je vais vous le montrer, modèle de pénitence dans le jardin des Oliviers, traçant les règles de la pénitence devant les tribunaux, et, sur le Calvaire, perfectionnant la pénitence.

O croix, unique objet, en ce jour de deuil, de nos adorations et de nos soupirs; sacré dépositaire de l'amour et des souffrances du Fils de l'Eternel; gage précieux de notre réconciliation avec le ciel justement irrité, aidez-moi, je vous en conjure, à dire des choses éminemment apostoliques. Aidez ce pieux auditoire à en profiter. *O crux, ave!...*

1° *Jardin.* — Ce fut dans un jardin de délices que commença cette interminable chaîne des crimes qui souillent la terre : c'est dans un lugubre jardin que commencent aussi les longues douleurs du grand pénitent qui vient les expier.

A peine y est-il entré que l'ennui et l'effroi s'emparent de son être; trois fois il avoue à ses disciples que son âme est triste jusqu'à la mort : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (*Matth.*, XXVI, 38); il implore leur pitié : mais plongés dans un profond sommeil ils sont sourds à ses plaintifs accents.

Jésus alors s'éloigne rapidement et s'enfonce dans la plus épaisse obscurité. Là, seul avec la désolation et le frissonnement, il tombe à genoux.

Père saint, s'écrie-t-il, vous voyez à vos pieds une victime sans tache qui demande grâce pour des criminels, et se livre volontairement pour eux aux terribles coups de votre vengeance. Le vieil Adam insulta votre majesté suprême, et ce premier forfait suivi d'un déluge de forfaits, a rendu le genre humain exécrable à vos yeux. Ses holocaustes multipliés ne vous inspirent que du dégoût; depuis quatre mille ans le sang impur des boucs et des taureaux ruisselle sur vos autels sans avoir pu effacer la plus légère souillure. Pour apaiser votre colère qui s'allume de plus en plus, vous exigez une victime dont la dignité égale votre grandeur infinie. Vous la trouverez sûrement dans un Fils qui est la splendeur de votre gloire; plongez donc dans un torrent d'amertumes cette âme si pure que vous m'avez donnée, déchirez ce corps virginal des verges de votre fureur, frappez, Père saint, frappez votre Fils innocent, mais épargnez des enfants coupables et malheureux.

Après cette sublime et touchante prière, Jésus rejoint ses disciples, espérant trouver auprès d'eux quelque adoucissement, mais ils dorment plus profondément encore.

Privé de tout appui il marche errant et incertain au milieu des horreurs de la nuit, tantôt s'éloignant de ses apôtres, tantôt revenant à eux, toujours abandonné de Dieu et des hommes.

Vision. A ce délaissement affreux succède le plus cruel pressentiment des maux qui vont bientôt fondre sur lui : déjà il entend un peuple sauvage demander sa mort à grands cris, et des magistrats farouches en prononcer l'inique arrêt; déjà il aperçoit de féroces bourreaux préparer les instruments de son supplice et lui lancer des regards altérés de sang.

Les chaînes, les fouets, le gibet, le Calvaire, les marteaux, les clous, la lance, tout cet épouvantable appareil brise ses forces.

D'une voix entrecoupée de sanglots, il peut à peine murmurer ces tristes paroles : O mon Père, si, dans l'état où je suis, j'ose vous donner encore ce tendre nom, détournez de moi ce calice. *Hic calix transeat a me* (*Ibid.* 39).

Quel langage, cher auditeur! est-ce bien celui de ce même Dieu qui tout à l'heure parlait de son trépas d'un ton si assuré et si tranquille; ce Jésus, dépouillé de sa formidable puissance, a-t-il donc abjuré ses premières résolutions?

Ah! mes frères, gardons-nous d'accuser ce bon Sauveur, au moment même où il nous témoigne le plus vif intérêt, soit en se faisant faible pour nous rendre forts, soit en nous apprenant la manière dont nous devons nous comporter dans nos épreuves.

Non, non, Jésus n'abjure point ses sacrés engagements, il désire toujours avec la même ardeur son sanglant baptême; si par trois fois il demande à ne pas boire la coupe amère, trois fois aussi il l'accepte généreusement. Dieu ne nous défend donc pas d'exprimer les afflictions qui nous oppressent; il n'exige pas non plus que nous les supportions avec joie : mais ce qu'il veut absolument, c'est qu'à son exemple nous nous

soumettions aux desseins de sa miséricordieuse providence, et que nous répétions souvent avec lui : *Seigneur, que votre volonté s'accomplisse et non la mienne*, et ce Père céleste qui ne fut jamais sourd aux gémissements de la résignation, éloignera de nous le calice, ou l'adoucira par l'onction de sa grâce.

Iniquités. — D'un autre côté, l'Homme-Dieu voit s'amonceler sur sa tête les iniquités de toutes les générations; d'un vaste coup d'œil il embrasse les effroyables ravages des hérésies qui, le long des siècles, déchireront le sein de son Epouse chérie, et attacheront à leur char, traîné par l'orgueil et la volupté, des nations entières. Il voit les hideuses et sanglantes orgies d'une philosophie brutale qui étendra un voile funèbre sur les débris épars de l'autel et du trône; il voit une foule innombrable de catholiques ingrats qui, transgressant insolemment ses lois, se concerteront avec les hérésiarques et les impies pour aggraver ses opprobres et ses tourments.

Oui, cher auditeur, à dix-huit siècles de distance, du fond de ce douloureux jardin, il te voyait abuser de ses grâces et marcher dans les voies honteuses de la dépravation; dans quel état, grand Dieu, parus-je alors moi-même devant vous accablé sous le triple fardeau de l'isolement, de la terreur et des angoisses? Jésus tremble de tous ses membres, il chancelle, il tombe dans une agonie jusqu'alors inconnue, une sueur de sang s'échappe de ses veines et baigne la terre sur laquelle il est étendu sans paroles et sans mouvement, et ce terrible combat se prolonge pendant trois heures entières, et ses apôtres n'y prennent aucune part, et les hommes ne savent pas ce que Jésus souffre pour les sauver, et aucune main amie n'est là pour essuyer ses larmes, pour soulever sa tête endolorie, pour faciliter sa respiration interrompue! Depuis le commencement du monde, avait-on jamais vu un pareil spectacle; mais aussi avait-on jamais vu la Divinité lutter, souffrir et succomber? Il faut qu'un ange descende du ciel pour ranimer ses esprits. S'abaisser jusqu'à recevoir du secours d'une créature, lui qui donne la vie et la force à tous les êtres; avoir besoin d'encouragement, lui qui fait tressaillir d'allégresse les martyrs parmi les tortures! A la voix de l'ange consolateur, le calme et la vigueur renaissent dans l'âme de Jésus qui revient à ses disciples ensevelis dans le sommeil. Comment, Pierre, tu dors encore! tu dors encore, et ton généreux Maître est sur le point d'être chargé de fers!

Ah! je crains que cette léthargie ne soit suivie d'une terrible chute, et vous Jacques et Jean, fils du tonnerre, qui avez promis à Jésus de partager son calice, est-ce ainsi que vous préludez au combat ?

Pierre, dit le Sauveur, dans l'ardeur qui le transporte, puisque tu n'as pu veiller une heure avec moi, dors maintenant et repose-toi; ou plutôt, levez-vous et marchons à l'ennemi qui approche pour s'emparer du Fils de l'homme.

O vous, mes frères, qui vous indignez peut-être d'une si étrange insensibilité, n'êtes-vous point absorbés dans un sommeil plus étrange encore que celui de ces apôtres, et n'est-ce point à vous plus qu'à eux que Jésus adresse ces justes reproches : Lâches chrétiens, pourquoi vous dire mes serviteurs, puisque vous n'avez pas le courage de veiller avec moi, de prier avec moi le Père que nous avons dans les cieux? Quoi! je vous laisse six jours pour vaquer à vos intérêts temporels, je ne me réserve que le premier de la semaine, et, au lieu de venir dans mon temple pleurer vos péchés, invoquer ma miséricorde, chanter mes louanges, vous ne rougissez pas de le profaner par des travaux illicites et des divertissements scandaleux! Eh bien! puisque la crainte de troubler vos fêtes voluptueuses détourne vos yeux de cette robe imprégnée de mon sang, fermez mollement la paupière. Jeunesse inutile et énervée par le sensualisme, abandonne-toi à tes vils penchants; vieillesse fatiguée de tes incalculables désordres, hâte-toi de dormir les restes languissants d'une existence qui s'éteint dans l'infamie; grands du siècle, puisqu'un Dieu persécuté n'est pas digne de vos sympathies, puisque ses héroïques opprobres vous importunent, puisque ses palmes ensanglantées ne vous inspirent que du dédain, puisqu'enfin votre âme de boue n'ambitionne que de grossières jouissances: courez donc à l'horrible conquête du royaume de Satan, votre monarque, car l'heure de sa fugitive puissance vient de sonner : *Dormite jam, nunc requiescite* (*Matth.* XXVI, 45).

Judas. — Quel est donc cet homme qui s'avance à la tête d'une cohorte armée ? je crois entrevoir Judas; il vient sans doute pour défendre son maître? Non, il vient pour livrer son divin Maître qu'il a vendu pour trente deniers. Quoi! Judas livrer son maître! N'en soyez point surpris : dix siècles auparavant le royal berger prédisait de la sorte le serrement de cœur de Jésus à l'approche de ce misérable : Si encore c'était un ennemi qui m'eût traité avec tant de perfidie, je l'aurais supporté sans me plaindre; mais toi, mon ami, toi que j'ai appelé aux sublimes fonctions de l'apostolat, toi qui marchais à mes côtés dans la maison du Seigneur et qui t'asseyais à ma table, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser : *osculo Filium hominis tradis!* (*Psal.* LIV, 13-15; *Luc.*, XXII, 48.)

Ici, mes frères, permettez-moi une triste vérité que réclame la sainteté de mon ministère, la franchise de mon caractère qui, toujours et partout, admire la vertu; qui, toujours et partout, attaque le vice : mais le pécheur, jamais : vous qui ne pouvez comprendre qu'un ami abuse de votre confiante tendresse, comprenez donc efficacement aujourd'hui que, nouveau Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser chaque fois que vous vous servez de votre naissance, de votre esprit, de vos dignités, de vos richesses, pour séduire des âmes rachetées de son sang; chaque fois que vous mangez le pain eucha-

ristique avec une conscience souillée d'impuretés et bourrelée de remords. Une voix sortie du tabernacle vous dit : Mon ami, que venez-vous faire ici? et vous : Je viens chercher Jésus de Nazareth. Qu'en voulez-vous faire? Je veux l'immoler à mon orgueil, à mes haines, à mes indécences. Enfant chéri de ma douleur, réplique Jésus, effrayé de votre endurcissement, quoi! vous m'arrachez du dernier retranchement de mon amour pour m'associer, dans votre cœur cruel, à mon barbare adversaire! N'importe, vous consommez votre déicide et votre réprobation, et Jésus, ainsi enchaîné avec Satan, est traîné par vous devant les tribunaux.

Cependant sur les traces du disciple apostat se précipite une troupe de satellites au regard farouche et à l'attitude menaçante. *Qui cherchez-vous?* leur demande Jésus de cette voix imposante qui calme les tempêtes et ouvre les tombeaux : *Jésus de Nazareth*, répondent-ils en tremblant : *C'est moi : « Ego sum! »* A ces mots, frappés comme d'un coup de foudre, ils tombent à la renverse! Ils ne se relèvent que lorsque Jésus leur en a donné la liberté et le signal. Alors, la férocité dans les yeux, le blasphème à la bouche, ils se ruent sur lui et le garrottent étroitement ; et celui qui, en leur présence, remet à Malchus l'oreille que Pierre lui avait coupée, se laisse mener en silence avec la douceur d'un agneau.

« O âme chrétienne, s'écrie le pape saint Léon, apprécie donc ta dignité en considérant ce qu'elle a coûté au beau modèle de pénitence que tu viens d'admirer dans le jardin des Oliviers! » Voyons-le maintenant nous tracer les règles de la pénitence devant les tribunaux! *O crux, ave!..*

2° *Tribunaux.* Apôtres infortunés, vous accompagnâtes, n'est-ce pas, votre divin Maître dans sa marche ignominieuse? non! saisis d'épouvante, ils prirent tous la fuite! Lâches disciples, quand le Thabor offrait à vos yeux Jésus rayonnant de splendeurs; quand ses éclatants prodiges rejaillissaient sur vos personnes vulgaires, vous étiez fiers de lui appartenir! et dans le danger, vous l'abandonnez honteusement! Mes frères, gardons-nous de les juger trop sévèrement; car où sont-ils, dans tous les rangs et tous les ordres de la société, les cœurs honnêtes qui demeurent fidèles à l'humiliation et au malheur? Rougissons, rougissons d'avoir une nature si dégradée, si étrangère à la magnanimité, surtout quand il s'agit de défendre courageusement l'infortune ou la vertu persécutée. Nous vantons avec raison les saints qui tous furent éprouvés par des opprobres; et par une contradiction aussi coupable que déshonorante, nous poursuivons de nos reproches et de nos dédains les fidèles et les prêtres qui pour les mêmes motifs que leurs modèles subissent les mêmes adversités. Amitié, amitié, est-il un nom plus profané que le tien. Vous avez, dites-vous, plusieurs amis qui ne vous délaisseraient ni dans la détresse, ni dans l'ignominie ; illusion! illusion!

Mais qu'entends-je! la voix du prince des apôtres qui, dans le prétoire, déconcerté par l'interrogation d'une simple servante, affirme qu'il ne connaît pas cet homme! Et vous, mon Sauveur, le reconnaîtrez-vous encore pour le chef de votre Eglise! Oui, mes frères. Pourquoi? pour prouver que les hommes ne sont pour rien dans l'établissement d'une religion toute céleste, et pour inspirer de la confiance aux plus grands pécheurs. Touché du malheur de Pierre, il jette sur lui un regard affectueux et puissant qui pénètre le cœur de ce renégat d'un profond repentir! Il ne rougira plus désormais que d'avoir rougi de son divin Maître, et il ne se glorifiera plus que d'expirer comme lui sur un gibet. Enfants du siècle, combien de regards compatissants Jésus n'a-t-il pas laissés tomber sur vous? Mais détournant la vue, vous fermez les yeux pour ne pas les apercevoir, vous continuez de répondre à vos servantes scandalisées ou perverties par vous : Je ne connais pas cet homme, *Nescio hominem istum :* à sa doctrine trop sublime, à sa morale trop pure, à son culte trop magnifique, je préfère les ténébreux enseignements et les vils instincts des philosophes!

Caïphe. Caïphe interroge d'abord Jésus sur ses doctrines. *Questionnez*, répond le Sauveur, *ceux qui ont entendu mes prédications toujours publiques; leur témoignage vous sera moins suspect que le mien.* Irrité d'une réponse si judicieuse, l'un des serviteurs du souverain pontife frappe indignement Jésus! Comment! Osa, pour avoir soutenu d'une main téméraire l'Arche sainte, meurt soudain, et celui qui vient de donner un brutal soufflet à la Majesté suprême, resterait impuni! Oui, mes frères; Jésus nous apprend par là à supporter patiemment tous les affronts.

Honteux de voir ses premières tentatives inutiles, Caïphe a recours à de faux témoins; mais ces délateurs soudoyés, en se contredisant dans leurs dépositions absurdes et leurs atroces calomnies, justifient pleinement le noble accusé. Furieux de voir languir son horrible projet, Caïphe se lève. *Répondez, êtes-vous le Fils du Dieu vivant!* parlez, je vous l'ordonne. A cette question précise et solennelle, Jésus rompt le silence : *Je suis le Fils du Dieu vivant, je vous déclare que vous verrez le Fils de l'homme, assis à la droite de Jéhovah, descendre du haut des cieux avec une grande puissance et une grande majesté, pour juger les générations.* Rendu plus furieux encore par une protestation si claire et une menace si terrible, le pontife déchire ses vêtememts et s'écrie : *Il a blasphémé! il est digne de mort! « Reus est mortis »* C'est toi, prêtre exécrable; c'est vous, magistrats vendus à l'iniquité, qui avez blasphémé, et qui vous rendez dignes de mort, d'une mort éternelle, en prononçant ce monstrueux arrêt pour conserver votre dignité et votre doctrine! Mais attendez, et bientôt vous aurez perdu l'une et l'autre remplacées tout aussitôt par les doctrines et les dignités de l'enfer!

Jésus est alors conduit devant Pilate qui, après un mûr examen favorable à l'innocence du prévenu, l'envoie à Hérode, roi de Galilée.

Hérode... Hérode, triste modèle de beaucoup de grands de notre époque qui charment leur stupide oisiveté aux dépens de l'Evangile et de ses ministres, sans même se douter qu'en essayant d'avilir ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré, ils se dégradent aux yeux de tout esprit impartial. Quelle confusion pour les principaux accusateurs de Jésus, si cet illustre captif, brisant tout à coup ses fers, dévoilait au grand jour leurs turpitudes et ravissait ainsi les applaudissements du monarque et de son armée! Rassurez-vous, cœurs féroces! Jésus ne veut pas votre humiliation, mais la sienne! on sollicite des miracles; Jésus en fait un; c'est un miracle d'humilité pour guérir votre orgueil, s'il n'est pas incurable!

Pilate... Revêtu de la robe des insensés, il est ramené chez le magistrat romain qui, pour le sauver, imagine de tous les moyens le plus infamant : un assassin, la terreur des contrées voisines, venait d'être jeté au fond d'un cachot; Pilate le présente au peuple, à côté de Jésus! Quoi! celui que les anges ne contemplent qu'avec une religieuse frayeur, est mis en parallèle avec un brigand! Barrabas qui dépouille et massacre les passants! Jésus qui les soulage et les rend à la vie! *lequel des deux*, demande Pilate, *voulez-vous que je délivre?* Aveugles, muets, infortunés qui devez à Jésus la vue, la parole, la santé, la consolations, hésiterez-vous donc sur le choix! Oh non! ils n'hésitent pas. Soudainement les airs retentissent de ce cri sanguinaire : *Délivrez Barrabas, et que Jésus soit crucifié!*

Mes frères, vous ne pouvez plus contenir votre indignation contre ce peuple ingrat et barbare; mais prenez garde de vous condamner vous-mêmes. Quand, en matière grave, vous embrassez le vice et repoussez la vertu, ne commettez-vous pas le même attentat? Que ferez-vous donc de l'Auteur de la vertu? réplique votre conscience alarmée. Débarrassez-nous-en, vous récriez-vous; avant tout nos passions! *Crucifigatur!*

Mais pourquoi passer d'une réflexion si accablante à un spectacle plus accablant encore? Quoi! Jésus, plus pur et plus éclatant que les astres, être attaché tout nu, pendant plusieurs heures, à un infâme poteau! être battu de verges et mis en lambeaux par une soldatesque acharnée! Eh bien! peuple inhumain, féroces bourreaux, repaissez vos yeux de ces chairs déchirées; assouvissez votre soif de ces ruisseaux de sang; frappez, frappez encore. Mais que dis-je? arrêtez, malheureux; déchargez les coups de votre rage sur moi qui suis le coupable. Puisque mon Sauveur respire encore, confiez-le-moi pour que je panse ses larges plaies; pour que je réchauffe dans les flots de mon sang ses membres brisés. Vous me demandez sans doute quel est le principal vice qui couvre Jésus de tant d'opprobres et de tant de blessures? Répondez pour moi, hommes voluptueux, femmes sans pudeur, dont la vie tout épicurienne ne se compose presque que de romans lascifs, de parures indécentes, de danses obscènes, de drames corrupteurs, de liaisons criminelles, de profanations conjugales, de fornications, d'adultères, et conséquemment d'infanticides : répondez pour moi : dix-neuvième siècle, pourquoi me contrains-tu de tracer fidèlement ton hideux portrait?

Ah! je ne suis plus surpris qu'en face de cette scène déchirante, des millions de pécheurs et de pécheresses convertis, des millions de personnages illustres par leur innocence, se soient ri des bûchers et des huiles bouillantes, se soient armés des instruments de la flagellation, et aient épouvanté de leurs incroyables macérations les déserts, les cloîtres, les sanctuaires, les camps, les tribunaux et les Louvres. Mais ce qui m'afflige, ce qui me désespère, c'est qu'à notre époque d'impiété, de sensualisme, de dépravation, d'orgies, de scandales toujours croissants, si peu, si peu de pénitents remarquables inscrivent leurs austérités sur la colonne oubliée du prétoire. Effrayé de tant d'horreurs, intimidé surtout par la crainte de perdre les bonnes grâces de César, Pilate, le lâche Pilate, livre sacrilégement Jésus aux mains de ses ennemis, pour qu'il soit crucifié : *Jesum tradidit ut crucifigeretur. — O crux, ave.*

3° *Calvaire.* Epuisé par la perte de son sang, rompu par la torture, l'Homme-Dieu, chargé de sa croix, prend le chemin du Golgotha. A peine y a-t-il fait quelques pas, qu'il tombe, se relève, retombe encore sous son trop lourd fardeau.

Oui, celui qui de son doigt soutient le firmament et lance la foudre d'un pôle à l'autre pôle, en est réduit à emprunter le secours obligé d'un inconnu. O Cyrénéen, si tu savais apprécier l'incomparable honneur que daigne te faire ce Dieu volontairement abaissé, en t'associant à ses généreuses fatigues, avec quel empressement n'accepterais-tu pas un rôle si magnifique et si désirable! Comment, tu ne pressens pas que, dans la suite des temps, les plus grands monarques t'envieront le glorieux opprobre d'avoir soulagé la lassitude de leur libérateur! Divin Jésus, que n'ai-je été votre contemporain, avec quel fier courage j'aurais allégé le poids de votre croix salvatrice! Eh! mon cher auditeur, il ne tient qu'à toi de lui rendre cet important service; souffre, souffre patiemment, pour l'amour de lui, toutes les épreuves qu'il t'envoie.

A travers les imprécations universelles dont il est assailli, Jésus voit couler quelques larmes, il entend quelques soupirs. Touchées de ses vertus, de ses bienfaits et de ses souffrances, des femmes vraiment pieuses suivent en gémissant ce juste, si digne de leur attachement et de leur admiration. Honneurs, bénédictions, au sexe éminemment dévot, qui, dans les grandes calamités, sut toujours braver les sarcasmes et les périls

pour offrir ses hommages à la religion persécutée, et des consolations à ses ministres délaissés ou traqués! Cet héroïque témoignage de sensibilité ranime l'âme défaillante de Jésus, qui, d'un œil reconnaissant, les regarde, puis leur dit avec émotion : Filles de Jérusalem, j'accueille avec bienveillance les pleurs magnanimes que vous mêlez à ceux d'un infortuné. Vous avez compris la véritable civilisation que je suis venu apporter au monde ; mais ne l'exercez pas envers moi, qui saurai bien triompher de mes persécuteurs, de l'enfer et du tombeau. Pleurez de préférence sur mon ingrate patrie, qui sera bientôt la mémorable victime des plus effroyables châtiments; pleurez sur vous-mêmes, qui ne tarderez pas à être les tristes témoins de ces terribles catastrophes; pleurez sur vos enfants, qui presseront vainement votre sein amaigri et desséché; qui palpiteront de faim et de soif sous vos yeux égarés ; qui, dans votre désespoir involontaire, vous serviront de pâture : *Sed flete super vos et super filios vestros.* Et vous, mères coupables, qui insultez à mes angoisses, pleurez amèrement sur cette fille, à qui vous ne savez inspirer que des sentiments de vanité et d'indécence. Et toi, père de famille, pleure sur ce jeune prodigue qui, trop docile à tes leçons d'impiété et de libertinage, fait ton déshonneur avant de partager tes éternels supplices : *Sed flete super vos et super filios vestros.*

Brutalement traîné par une aveugle fureur, Jésus arrive enfin, pâle, haletant, dévoré d'une soif brûlante, au sommet de la fatale montagne. Habitants de la terre et du ciel, vous aussi, Créateur du monde, soyez attentifs au tragique dénoûment du drame solennel qui se déroule devant vous. L'autel est préparé, c'est un gibet; le sacrificateur, c'est un bourreau ; les fleurs qui décorent l'holocauste, c'est une couronne d'épines; la victime, ah! la victime, c'est le Fils unique de l'Eternel. Déjà deux clous énormes ont attaché ses deux mains aux deux bras de la croix; déjà ses deux pieds réunis sont transpercés d'un clou plus énorme encore; déjà il s'élève lentement entre les temps et les éternités, au milieu de deux scélérats, sous les regards farouches d'une immense cité qui applaudit aux sanglots, aux cris de détresse de ce Roi immortel, qui n'a plus pour vêtement que celui de sa pudeur, et pour voile que l'obscurcissement du soleil.

Père trois fois saint, mais trois fois terrible dans vos insondables vengeances, considérez attentivement, si vous en avez le courage, l'objet de vos éternelles complaisances; comptez ses os broyés et ses plaies livides, puis dites-nous s'il est une douleur semblable à sa douleur; dites-nous si vous pouvez reconnaître encore votre Fils bien-aimé qui n'ose plus vous appeler son Père, dans la crainte de vous humilier ; dites-nous, dites-nous si votre colère est enfin calmée.

Non, mes frères, pour apaiser entièrement sa fureur agitée comme une mer impétueuse par nos innombrables prévarications, il lui faut une seconde victime presque aussi divine que la première. Il faut que Marie, cette Vierge immaculée, vienne mettre le comble aux intolérables perplexités de son divin enfant. Mon infortuné Sauveur, il faut qu'avant d'expirer, vous subissiez les inexprimables déchirements de cette aimable mère qui est contrainte, par son incommensurable tendresse, de sentir tous les coups qui lacèrent votre poitrine; de recueillir dans la sienne les dernières gouttes de votre sang; de contempler avidement votre adorable visage; ce visage couvert de boue et de crachats; ce visage devenu un objet d'horreur pour toute autre mère que pour la mère d'un Dieu.

O mon peuple, qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait? Enfants de ma douleur, qu'exigez-vous encore de mon amour? car c'est vous qui m'avez rendu semblable à un ver de terre et à un lépreux; et cependant, je vous pardonne. Encore un moment, et cette langue glacée par l'agonie ne pourra plus vous parler; encore un moment, et ces yeux voilés par les ombres du trépas ne pourront plus vous voir. Mais ces bras étendus par la charité seront toujours prêts à vous serrer affectueusement; mais ce cœur, ouvert par la lance de l'amour, palpitera toujours pour vous. Mais quoi! vous dédaignez mes fraternelles avances, et je meurs pour vous! vindicatifs, vous refusez d'embrasser votre ennemi, et je meurs pour vous! avares, vous ne distribuez pas votre superflu aux pauvres mes amis, et je meurs pour vous! esclaves de la volupté, vous persévérez dans cette honteuse habitude, et je meurs pour vous! femmes mondaines, vous n'abjurez pas ces fêtes scandaleuses, et je meurs pour vous! Ah! je vous en conjure par mes anxiétés au jardin des Oliviers, par mes humiliations devant les tribunaux, par ma cruelle flagellation, par cette croix baignée de mon sang, par les larmes de Marie que je proclame votre mère et votre consolatrice durant mon absence, exprimez-moi des sentiments de repentir, et je meurs content. Mon tendre Père, tout est consommé : *Consummatum est.* Mais, avant de remettre mon âme entre vos mains, je vous renouvellerai à ce moment suprême la plus précieuse de toutes mes prières : Pardonnez, ah! pardonnez à tous mes ennemis, à mes bourreaux eux-mêmes. Quant à moi, pour dernier soupir, pour dernier adieu, je leur donne à tous, à tous, le doux baiser de la réconciliation et de la paix : *Pax vobis.*

Mon admirable Sauveur, je me sens vaincu par le plus puissant de tous vos prodiges : celui d'un amour si divinement magnanime. Eh bien ! puisque vous venez d'expirer pour me fermer l'enfer et m'ouvrir le ciel, moi aussi, je le jure sur vos éloquentes cicatrices; je meurs pour toujours à Satan, au monde et à mes passions; je ne veux plus vivre que dans les embrassements de votre croix chérie, afin de vivre éternellement au sein de la félicité et de la gloire de mon immortel libérateur!!!

SERMON VIII.

LE SACRÉ CŒUR DE JÉSUS.

Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris. (*Isa.*, XII, 3.)

Vous puiserez avec allégresse les eaux de la charité dans les fontaines du Sauveur.

Mes frères, sous le bienveillant regard du divin Maître qui daignera m'inspirer ce que je dois dire pour sa plus grande gloire, pour l'honneur de sa mère chérie et pour la sanctification de vos âmes, je ne viens point, dans un discours savant et pompeux, offrir à votre pieuse curiosité l'intéressante histoire de la mémorable fête du sacré Cœur de Jésus. Je veux tout simplement entretenir un colloque *sentimental* avec notre bon Sauveur, pour lequel, avant tout, je désire que vous brûliez de l'amour le plus pur et le plus tendre.

En essayant de faire l'éloge incomparable du cœur de Jésus, je craindrais d'affliger vos cœurs religieux, si je ne leur parlais pas, autant que possible, le langage du cœur.

Salut, sacré Cœur de Jésus, gloire par excellence du paradis, où du commencement, *in principio*, vous faisiez les inénarrables délices de l'adorable Trinité, et plus tard la félicité des anges !

Sacré Cœur de Jésus, notre primitive espérance, qu'Adam et Eve repentants saluèrent de loin dans le lieu même de leur fatale prévarication !

Sacré Cœur de Jésus, notre Messie, que pendant 4000 ans les patriarches et les prophètes appelèrent de leurs vœux ardents et préconisèrent sous les images les plus nobles et les plus gracieuses !

Sacré Cœur de Jésus, notre Orient, dont Gabriel nous laissa entrevoir la première étincelle dans l'humble oratoire de Nazareth !

Sacré Cœur de Jésus, notre premier-né qu'une jeune vierge plus pure que l'aurore, plus belle que la fleur du printemps, conçut dans ses candides entrailles, forma de son sang immaculé et nourrit de son lait parfumé, qu'elle pressa délicieusement contre sa royale poitrine et caressa de ses enivrants baisers; qu'elle arrosa souvent des larmes de sa joie et plus souvent encore des pleurs de sa tristesse, car elle n'ignorait pas qu'un glaive à deux tranchants transpercerait bientôt le sein du fils et de la mère !

Sacré Cœur de Jésus dont les célestes entretiens faisaient tressaillir de bonheur celui de Joseph le juste, à qui vous disiez : Mon père, et qui vous répondait : Mon enfant !

Sacré Cœur de Jésus, qui prêchâtes avec autant d'onction que d'énergie aux petits et aux grands et de préférence aux pauvres, cet admirable Evangile, torche ardente dont la doctrine si sublime et la morale si pure devaient arracher toutes les nations aux ténèbres de l'idolâtrie, aux bourbiers de la corruption, pour n'en faire qu'une sainte et immortelle société destinée à peupler le ciel !

Sacré Cœur de Jésus, notre Sauveur, notre modèle qui, pour prix de vos inappréciables bienfaits, fûtes accablé d'outrages et expirâtes sur un gibet infâme !

Sacré Cœur de Jésus ouvert par une lance et d'où découle la source intarissable d'une eau limpide et d'un sang vermeil, qui donc vous a fait cette plaie si profonde? *Cette blessure, je l'ai reçue dans la maison de ceux qui m'aimaient.* (*Zachar.*, XIII, 6.) C'est donc nous-mêmes, nous, vos frères de prédilection, qui avons commis ce meurtre barbare et sacrilége; et pourtant, ô miracle du divin amour, vous nous permettez de nous écrier dans notre repentir : *Felix culpa !* Heureuse faute qui nous a procuré un Rédempteur, lance fortunée et digne de notre gratitude, puisque de ce cœur qu'elle déchira pendant que vous dormiez sur la croix, s'est élancée votre Epouse glorieuse et bien-aimée, votre Eglise sans tache, enrichie des sacrements qui nous ressuscitent à la grâce et à la vie éternelle : Eglise merveilleusement figurée dans Eve qui, brillante d'innocence et de beauté, sortit, elle aussi, du côté du premier Adam, alors qu'il jouissait d'un sommeil plein de mystères ineffables.

Chers auditeurs, à ces divers traits si gracieux ou si touchants, avez-vous reconnu le sacré Cœur de notre Jésus. Tout généreux, tout divin qu'il est, pouvait-il nous donner plus de preuves de son dévouement? qui des mortels aurait songé à lui demander davantage, à lui demander autant, et cependant son amour est loin d'être satisfait ! Près de remonter vers son Père, nous laissera-t-il orphelins sur cette terre d'exil? Non, il veut absolument partager notre pénible captivité. Il ne disparaîtra donc à nos yeux qu'après avoir écrit cette incroyable page de son testament suprême. ***Hoc est Corpus meum, hic est Sanguis meus.*** Ceci est mon corps, ceci est mon sang, je vous le livre sans retour; pour que vous n'en puissiez douter, je donne à mes apôtres et à leurs successeurs le pouvoir de renouveler en mémoire de moi cette étonnante consécration : ***Hæc quotiescunque feceritis, in mei memoriam facietis.*** (**Luc.**, **XXII, 19.**) Voilà bien, mes frères, l'universel sacrifice et l'immortel sacerdoce qui enchaînent pour toujours le Cœur de Jésus parmi les hommes, et que chantait il y a trois mille ans le prophète Michée.

Aussi, depuis le jeudi de la semaine des grands mystères et des grandes douleurs, je vois, j'entends du couchant à l'aurore, du midi au septentrion, sur tous les points du globe, sur les trônes et dans les chaumières, sur les océans et dans les déserts, sur le sommet des rochers et au fond des cachots, au milieu des camps et des cloîtres, je vois, j'entends une multitude innombrable de pontifes et de missionnaires murmurer d'une voix accentuée, mais tremblante d'une sainte frayeur : ***Hoc est Corpus meum; hic est Sanguis meus***, et partout, au même instant jaillissent du sacré Cœur de Jésus immolé et palpitant sur mille autels eucharistiques, des flots de bénédictions qui inondent, embrasent, électrisent les fervents convives du cénacle et les élèvent graduellement à une haute perfection; des consolations torrentielles qui vont rafraîchir les douloureuses ardeurs des âmes du

purgatoire, raviver leurs espérances et hâter leur bonheur; partout encore, martyrs, confesseurs, femmes héroïques, vierges candides, apôtres magnanimes, soudainement fortifiés par cette manne céleste se précipitant à travers les bûchers, les échafauds, les bagnes, les pestes, les famines, les sanglantes batailles, pour rendre hommage au divin Cœur de Jésus, pour arracher au vice une jeunesse égarée, une vieillesse pervertie, une génération vermoulue. Que de trésors s'écoulent en abondance et incessamment de ce grand et auguste Cœur!

Ce n'est pas tout, un avare s'est engraissé de la substance des pauvres; un fils a empoisonné son vieux père; une mère dénaturée a vendu sa fille à un juge corrupteur qui, pour cause d'infanticide, a condamné aux fers la victime de sa lubricité; un moderne Judas a plongé de sa propre main dans son âme, esclave de Satan, une hostie vivante pour l'assassiner : y a-t-il ici-bas un tribunal où ces monstres vomis par l'enfer peuvent espérer leur pardon; oui, il y en a un, mais il n'y en a qu'un; c'est le Cœur de Jésus.

Mes frères, en présence de tant de merveilles dont je n'ai crayonné qu'une faible esquisse, que chacun de nous se fasse à lui-même ces trois questions : Jusqu'ici avais-je bien connu le sacré Cœur de mon Jésus; maintenant qu'il m'est mieux connu, puis-je me rendre ce témoignage que le mien lui ressemble; si je l'interroge, ses réponses ne me feront-elles point rougir?

Cependant sachons-le, nous ne sommes véritablement quelque chose que par le cœur. L'humble paysan ému de commisération à la vue d'un infortuné est cent fois plus estimable que le savant superbe, que l'opulent sans entrailles. Hé! que nous importent, en effet, les richesses périssables, les doctes ouvrages, les dignités éphémères, si ceux qui se targuent de leur fortune, de leurs titres, de leurs talents, manquent de ce cœur qui supplée à tout et que rien ne peut suppléer?

J'irais au bout du monde pour être l'heureux témoin d'une bonne action qui part d'un cœur sensible; je ne ferais pas un pas pour voir un égoïste vanté pour les qualités de son esprit. Le denier de Vincent de Paul gracieusement déposé dans la main du nécessiteux qui bénit son bienfaiteur, soulage plus mon âme affligée que le spectacle profane le plus brillant; toute la science de la Sorbonne pâlit devant le plus petit hospice de bienfaisance.

Quelle exposition de la foi romaine que la vie d'une Sœur de la charité! Non, le livre de Bossuet ne vaut pas celui-là. Le compatissant Fénelon reconduisant dans l'étable d'une misérable famille la vache qu'elle avait perdue, m'apparaît plus grand que dans la composition de son plus beau chef-d'œuvre.

L'immortel *Génie du Christianisme* que l'on ne saurait trop feuilleter, malgré la glaciale critique de ses injustes détracteurs, en présentant le magnifique tableau des incomparables beautés et des immenses bienfaits de la religion du Christ, a fait couler plus de larmes admiratrices, heureuses et salutaires, des yeux de l'infortune dont il est l'infatigable et généreux défenseur, que toute la philosophie, et toutes les théologies modernes. A toutes les époques du catholicisme, l'amour témoigné à ceux qui souffrent a été le plus sublime, le plus éloquent des controversistes et des orateurs.

La seule lecture méditée de l'attendrissante parabole de l'enfant prodigue a opéré plus de conversions que celle des innombrables volumes remplis de froids arguments ou de périodes ambitieuses.

Aussi, Jésus-Christ, cet infaillible appréciateur du vrai mérite, ne nous dit pas : Donne-moi ton corps, prison de boue qui chaque jour tombe en ruine et en dissolution. Il ne nous demande pas non plus notre esprit si borné dans ses conceptions, si précipité dans ses jugements, si sujet aux illusions. Mais ce qu'il désire avec ardeur, ce qu'il sollicite avec instance, ce qu'il veut absolument, c'est notre cœur : *Mon fils*, s'écrie-t-il en suppliant (*Prov.*, XXIII, 26), *donne-moi ton cœur : Fili mi, præbe cor tuum mihi :* ce cœur plus vaste que l'univers qui ne rassasierait pas son ambition; ce cœur si irrésistiblement tourmenté de la soif d'un amour infini que je puis seul lui procurer. Eh bien! si tu me confies sans partage ce cœur que je convoite, moi, ton Dieu, je te ferai sans retour présent du mien qui est un incommensurable océan de délices: *Fili mi, præbe cor tuum mihi.*

Puisqu'il est ainsi, ô divin Epoux de mon âme, enlevez-moi, j'y consens, mon imagination, ma mémoire, mon entendement, ma volonté, ma liberté, toutes mes facultés intellectuelles, pourvu que vous daigniez créer et conserver dans ma poitrine un cœur vraiment digne de vous, un cœur qui sympathise et s'identifie avec votre Cœur sacré; un cœur qui ne respire plus que par votre cœur et pour votre cœur divin; un cœur qui se fonde dans votre cœur amoureux comme la cire dans le brasier; un cœur qui ne fasse plus avec votre Cœur adorable qu'un seul et même cœur; un cœur par conséquent qui sache gémir et suer le sang dans le jardin des Oliviers; palpiter de compassion et d'effroi en face de la colonne du prétoire; expirer enfin de repentir et d'amour dans les bras de la croix du Golgotha. *Cor mundum crea in me, Deus* (*Psal.* L, 12.) N'est-ce pas là, Seigneur Jésus, le cœur que vous me demandez; oh non! vous ne pouvez vouloir celui que j'ai maintenant à vous offrir, car il est plein de défauts, de sécheresses et d'aridités qui le fatiguent, l'épouvantent, lui rendent la vie amère et intolérable. Parfois cependant, comme le cerf altéré, j'aspire, ce me semble, à la source des eaux enivrantes qui coulent abondamment sous mes yeux avides; mais au moment où je m'élance pour boire à longs traits, cette céleste fontaine se dérobe soudain à mes lèvres impatientes et trompées.

Ame chrétienne, âme sacerdotale qui m'es chère, moi aussi, je souhaite ardemment me rapprocher de toi davantage; mais pour opérer cette nouvelle création, cette union

intime qui seule peut combler nos communs et louables désirs, une chose est indispensablement nécessaire : il faut que ton cœur, encore si imparfait, soit entièrement vide de l'amour de lui-même, de certaines affections charnelles qui le captivent, le dissipent, ferment son oreille à mon mystérieux langage et m'empêchent de régner sur lui en amant unique, en maître absolu.

Une fois cette difficile, mais glorieuse victoire remportée et sur toi et sur la créature, il te sera permis, pour t'animer au recueillement et à la ferveur, de contracter l'heureuse habitude de me donner, non-seulement de bouche, mais de cœur surtout, les noms si doux d'ami, de frère, d'époux, de cohéritier que me prodiguait la Vierge immaculée, soit dans nos épreuves, soit dans nos joies de famille. Ces dénominations, pour toi si précieuses et si honorables, je n'en rougis point; au contraire, elles me plaisent, elles me charment.

Or, la correspondance de deux amis vertueux, n'est-elle pas une source inépuisable de jouissances et d'attraits les plus délicieux? Une sœur innocente et affectueuse s'ennuya-t-elle jamais de causer familièrement avec un frère délicat et obligeant? Quand elle le sait dans le délaissement, ne se hâte-t-elle pas d'aller le consoler? Une épouse digne de ce nom oublie-t-elle d'entourer son aimable époux de soins et de prévenances? Si quelquefois il s'éloigne pour éprouver sa fidélité et sa tendresse, ne s'entretient-elle pas incessamment avec son éloquent portrait. Une princesse retenue prisonnière loin de son royaume perdu, ne conjure-t-elle pas le magnanime et puissant monarque qui le lui a reconquis, de briser le lien de sa captivité et de partager avec elle sa brillante couronne?

Eh bien! continue le Seigneur Jésus, puisque je possède, au suprême degré, tous ces ineffables titres par rapport à toi, d'où vient donc que, prosternée devant ma personne auguste, tu ne sais ni m'écouter, ni parler, ni solliciter mes grâces, ni pleurer tes péchés, ni prendre une résolution ferme de n'en plus commettre et d'en éviter enfin les occasions?

D'ailleurs encore, quand tu n'as plus rien à me dire, que ne t'adresses-tu à ma Mère chérie? Sois donc persuadée, quoi qu'en pensent certains catholiques ignorants, que les hommages qu'on lui rend, par amour pour moi, je les accepte comme rendus à moi-même, parce que nos deux cœurs fondus ensemble, pour ainsi parler, ne font qu'un seul et même cœur.

Comment! si tu apprenais que la modeste et gracieuse Marie doit se montrer à Jérusalem, à Rome ou à Paris, telle qu'elle parut dans son berceau, à l'autel de l'hymen, chez sa cousine Elisabeth, aux noces de Cana, au pied de ma croix, dans son sépulcre, ou dans son éclatante assomption, tu entreprendrais, je n'en doute point, ce long voyage, pour contempler son radieux visage, baiser ses mains, lui faire un présent, lui demander une faveur, un conseil, une consolation pour toi, tes parents, tes amies, les âmes du purgatoire; et lorsque tu es agenouillée en présence de sa charmante image, tu ne songes pas à la regarder de l'œil de ta foi, prêtant une oreille attentive à ces ravissantes paroles de Gabriel : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes;* et exaltée par ce divin langage, tu ne répètes pas cent fois, toujours avec une nouvelle allégresse : « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, » et tu ne termines pas cette prière angélique en disant : « Tendre Mère, mon âme, votre fille, n'a plus qu'une ambition, celle de vous imiter, jusqu'à son dernier soupir, dans la pratique de vos vertus et l'accomplissement de vos devoirs, afin de procurer la gloire de votre adorable Fils!

Marie, vous l'avez entendu de la bouche même du Sauveur, c'est en vertu de votre puissante médiation que nous pouvons, en quelque façon, dormir, comme l'Apôtre de l'amour, sur la brûlante poitrine de Jésus; de Jésus, notre ami, notre frère, notre cohéritier, l'époux de nos âmes. Cette mystérieuse parenté nous rappelle que vous n'êtes devenue vous-même si grande et si admirable que parce que le Cœur de ce Jésus est descendu d'en haut dans votre sein virginal!

Dites-lui donc combien nous sommes heureux de pouvoir, au nom de cette céleste alliance, arracher de son cœur magnanime le glaive sanglant qui lui fit de si larges blessures. Dites-lui, pour achever de cicatriser tant de plaies douloureuses, qu'il n'a dans ce nombreux auditoire que des serviteurs repentants, que des amis, des frères, des cohéritiers, tous dignes de ses délicieuses étreintes.

Sacré Cœur de mon Jésus, après avoir témérairement essayé de balbutier vos grandeurs, vos magnificences, les prodigieuses miséricordes dont vous honorez et comblez ici-bas les pauvres mortels qui vous adorent et vous invoquent avec confiance, j'éprouve l'irrésistible besoin de monter plus audacieusement encore au plus haut des cieux pour être un moment l'heureux témoin des ravissantes merveilles que vous étalez aux yeux des immortels.

Dans ce charmant séjour, quel pompeux spectacle se présente soudain à mes regards saisis d'admiration! Qu'il est resplendissant et majestueux, cet autel sur lequel, ô Agneau de Dieu, vous vous immolez et palpitez dans les ardeurs de l'amour!

De votre cœur mille fois plus étendu, plus éclatant que le soleil, et largement ouvert par une lance enrichie des diamants les plus précieux, se précipite, à flots dorés, le fleuve insondable de la charité dans la poitrine brûlante et immaculée de la glorieuse Reine du beau paradis, et de ce réservoir immense et sacré tombe incessamment, en gerbe brillante et parfumée, sur les fortunés habitants de la cité permanente. Alors la gracieuse Marie, accompagnant de sa voix mélodieuse une lyre divinement inspirée, chante, dans

l'extase de la suprême félicité, aux élus qui l'entourent et la contemplent : Mes chers enfants, enivrez-vous à cette fontaine du Sauveur toujours ancienne, toujours nouvelle, qui vous inonde et vous inondera dans les perpétuelles éternités! *Inebriamini, charissimi.* (*Cant.*, V, 1.)

Oh! que je suis saintement fière d'avoir enfanté cet adorable Fils pour le salut du monde et pour la plus grande gloire de Jéhovah.

Exaltés par ces délicieux accents qui font tressaillir la Trinité elle-même, Anges, Archanges, Trônes, Dominations, Chérubins, Séraphins, tous les bienheureux de la Jérusalem triomphante déposent leur couronne étincelante de vénération et de gratitude sur le front radieux de leur Libérateur, en redisant sans fin et d'un concert unanime : Louange, honneur, gloire, action de grâces, bénédiction aux magnanimes et sacrés Cœurs de Jésus et de Marie!

Au ciel donc, au ciel, mes frères bien-aimés, pour jouir de cet éternel bonheur promis à tous les vainqueurs du siècle, du démon et d'eux-mêmes. Ainsi soit-il!!

SERMON IX.

PRIMITIVES GRANDEURS DE MARIE.

Il est un nom qui rappelle à l'homme déchu sa céleste origine, sa primitive grandeur, et qui, au sein même de sa disgrâce, ranime ses espérances. Un nom qui brille au firmament comme l'astre du bonheur; qui est écrit en lettres d'or dans tous les temples, sur tous les monuments consacrés, par la puissante main de la religion, à la prière, à la pitié et au malheur. Un nom que mille générations se sont transmis d'âge en âge, comme le plus doux et le plus précieux des héritages. Un nom que le sauvage, sous sa tente mobile, à peine éclairé d'un rayon de l'Evangile, et le berger, à la tête de son docile troupeau, redisent à l'envi aux échos de la solitude et aux oiseaux du bocage. Un nom que toutes les associations pieuses et magnanimes dans le délicieux exercice de la charité, saluent avec enthousiasme, comme le type de la pudeur et de toutes les autres vertus chrétiennes. Un nom qu'en souriant, je bégayais dans mon obscur berceau, à ma mère ivre de joie, et que ma langue, bientôt glacée par une paisible agonie, murmurera encore aux oreilles attentives de mes fidèles amis. Un nom enfin que les neuf chœurs des anges chantent incessamment et avec transport sur leurs lyres harmonieuses; nom mélodieux, qu'en ce moment même ma main reconnaissante trace gracieusement, avec les fleurs parfumées de la filiale tendresse au plus haut des cieux et dans le plus intime de mon cœur. Nom divin qui, plus fort et plus magnifique qu'une chaîne de diamants, réunissez l'homme à Dieu et la terre au paradis, tombez donc majestueusement de mes lèvres honorées, au milieu de mes impatients auditeurs, et enivrez de vos accents si doux leurs âmes saintement ravies.

Marie! Marie! je vous salue, pleine de grâce, en ce jour solennel, où l'Eglise romaine est humblement prosternée à vos pieds bénis. Heureux de pouvoir associer ma faible voix à des millions de voix éloquentes, permettez-moi de célébrer, en quelques mots, vos primitives grandeurs et le touchant mystère de votre glorieuse Annonciation.

Rappelons d'abord le plus grand des malheurs qui ait jamais pesé sur la race humaine, avant de contempler la Vierge privilégiée qui, dans les profondeurs de l'Eternité, a été choisie de Dieu pour le réparer.

Me repliant donc, par la pensée, jusqu'à la création de l'univers, je me garderai bien de vous en décrire les étonnantes merveilles. Je n'oserais même vous représenter, sous de gracieuses couleurs, Adam et Eve, enivrés d'innocence et d'attraits, coulant paisiblement des jours délicieux dans la sainte familiarité de leur généreux bienfaiteur, qui se promène et converse visiblement avec eux sur les rives enchantées d'un fleuve de voluptés qu'ombragent et parfument en toute saison les verdoyants bosquets d'Eden. Ces riants souvenirs contrasteraient trop péniblement avec la perte à jamais déplorable de notre félicité première.

Oui, dans ce délectable séjour, un crime énorme a été commis. Les lèvres curieuses et avides de l'épouse d'Adam ont dévoré le redoutable fruit de l'arbre de vie et de mort, et son époux, par une lâche et funeste condescendance, a partagé, a consommé cet homicide, ce déicide repas. Tout à coup, s'échappe sourdement du fond brûlant des noirs abîmes, le cri farouche d'une horrible joie qui annonce aux deux prévaricateurs que tout est perdu pour eux et leur postérité. Indigné de ce monstrueux forfait, le firmament naguère encore si étincelant et si pur se couvre soudain de nuages livides et menaçants. La terre, frappée dans ses entrailles, d'une épouvantable malédiction, pousse un long et douloureux soupir. Partout de violentes tempêtes, des torrents débordés, des rugissements effroyables! partout la stérilité, la désolation, le deuil, la terreur!

Et toi, ô Adam! toi dont la sacrilége ingratitude a provoqué cette étrange révolution, ne crains-tu point que l'un de tes infortunés enfants n'insulte à tes angoisses et à ton désespoir? Oh non! mes frères, je n'aurai point le triste courage de vous dévoiler le dénûment et la honte de ce roi détrôné et ignominieusement chassé de son immortel empire! Je ne vous peindrai pas non plus son inconsolable compagne privée de ses charmes, dépouillée de son diadème et s'abandonnant aux plus déchirantes lamentations. Emu jusqu'aux larmes d'un spectacle qui réjouit l'enfer et contriste le ciel, le Fils unique du Très-Haut parle ainsi à Jéhovah courroucé :

O mon Père, souffrirez-vous que Lucifer triomphe, et que la plus noble image de votre substance reste dégradée et anéantie? Permettez-moi de descendre sur cette terre

malheureuse, pour y combattre et y vaincre son cruel persécuteur! Je me ferai homme, et en répandant mon sang divin, je rendrai la vie et la gloire à mes frères condamnés à l'ignominie et à la mort!

Pendant cette prière aussi efficace que magnanime, le calme se rétablit dans la nature, et le ciel se fait moins sombre. Une étoile miraculeuse, disons mieux, l'image d'une Vierge plus brillante que l'aurore, sortie du sein de l'éternel, se balance dans les régions suprêmes, sur les ailes déployées de la tranquille espérance, et les rayons tutélaires de sa splendide candeur et de sa brûlante charité viennent se refléter sur le front plus serein de notre père repentant qui, à cette heure même, a entendu le Tout-Puissant, désarmé par la future immolation de son adorable Messie, proclamer cet oracle, pour Satan si formidable, et pour nous si consolant: Perfide serpent, tu as perdu le monde par l'orgueil d'une femme; eh bien! c'est l'humilité d'une femme qui sauvera le monde en écrasant du pied ta tête superbe: *Ipsa conteret caput tuum.* (*Gen.*, III, 15.) Quelle suréminente grandeur j'entrevois dans l'avenir de Marie! Elle n'existe encore que dans l'amoureuse pensée du souverain des siècles, et déjà son éclatante renommée se perpétue d'âge en âge et rassure les coupables mortels.

Maintenant la vie de Marie est tellement liée à la vie de ce grand Dieu que, dans l'œuvre surnaturelle de notre Rédemption, il ne fera rien sans elle, et en elle, comme dans son Verbe dont elle doit être la Mère!

Pour préparer les peuples à sa naissance, et présager ses incomparables victoires sur l'ennemi des hommes, combien de femmes illustres, les Débora, les Judith, les Esther, etc., précèdent cette Reine sans égale, comme des ombres légères! Que l'on aime, d'ailleurs, à méditer ce langage, à la fois si tendre et si enflammé des prophètes, qui se plaisent à préconiser leur céleste impératrice!

Votre nom, s'écrient-ils, est plus enivrant que la jubilation des anges, plus délicieux au cœur malade que le miel aux lèvres arides du voyageur fatigué; plus rafraîchissant à l'âme contrite que la rosée du soir aux herbes brûlées par les ardeurs du midi! *Ros in herba!*

Vous êtes élégante comme le platane! limpide comme la fontaine du désert! gracieuse comme la fleur qui embaume ses rives!

Vous êtes plus belle que l'astre des nuits et plus scintillante que l'étoile du matin!

Chers auditeurs, ce n'est pas seulement par de riants emblèmes que le Saint-Esprit daigne nous révéler les primitives grandeurs de sa divine Epouse; c'est aussi par des promesses positives: *Toutes les générations*, dit-il à Abraham, *seront bénies en celle qui sortira de ta race.* (*Gen.*, XII, 3.)

Le royal berger, éclairé d'une lumière surhumaine, distingue dans Marie, son arrière-petite-fille, mille ans avant sa nativité, tant de prédilections exclusives que, saisi d'un transport d'admiration et de reconnaissance, il jette, à travers les espaces, cette éloquence visiblement inspirée: *Mon cœur a proféré une parole heureuse: « Eructavit cor meum verbum bonum. »* (*Psal.* XXXIV, 2)

Prince chéri du ciel, quelle est donc cette heureuse parole qui concerne Marie? La voici: O reine, vêtue d'or, et parée d'ornements précieux, asseyez-vous à la droite de Dieu! *Astitit Regina a dextris tuis.* (*Ibid*, 10.) Les filles de Sion vous apporteront de riches présents. Les puissants de la terre brigueront la faveur de vos regards, et vous introduirez les vierges dans le palais du roi, votre époux.

Et vous, sublime Isaïe qui, huit cents ans avant la Passion du Libérateur de Juda, en retraçâtes si fidèlement les douloureuses circonstances, vous tairez-vous donc sur l'aimable créature qui aura l'indicible bonheur de le porter dans ses entrailles immaculées. Ecoutons, mes frères; Isaïe va parler: *Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un fils que l'on nommera Emmanuel, Dieu avec nous!* (*Isa.*, VII, 14.) Par cette Vierge, *un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné, et son nom est l'Admirable, le Conseiller, le Prince de la paix, le Dieu fort: « Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.* (*Isa.*, IX, 6.) Quelle richesse d'expressions! quelle élévation de pensées, quelle tendresse de sentiments dans ce texte sacré qui résume, à lui seul, avec autant de précision que de clarté, les ineffables grandeurs de Marie! Il m'est permis sans doute de conclure, comme plusieurs Pères de l'Eglise dont j'expose la vraie doctrine, qu'après les trois principaux articles de notre foi, il n'en est pas de plus grand que celui qui renferme le titre unique de Mère de Dieu; que cette Vierge sans tache est, en quelque sorte, le complément nécessaire de l'adorable Trinité, dans les mystérieuses opérations qui regardent le rachat des enfants d'Adam; et qu'enfin, le Monarque des éternités qui peut créer, à son gré, autant de mondes qu'il y a d'étoiles au firmament, n'a pu donner à son Fils bien-aimé une mère plus pure, plus aimable, plus parfaite, plus digne de sa suprême Majesté.

Marie, souffrez qu'après avoir donné à mon auditoire une faible idée de vos primitives grandeurs, j'essaye encore de lui apprendre, à la façon des saints, quoique pécheur, l'admirable mystère qui doit les couronner; célestes intelligences, j'ose réclamer votre séraphique langage pour raconter dignement l'événement le plus auguste et le plus suave que l'astre des jours ait jamais éclairé.

Déjà le Très-Haut a donné ses ordres. L'archange Gabriel est chargé de les exécuter, s'étant trois fois prosterné sur les premiers degrés du trône de Jéhovah, aux applaudissements du chœur des Anges qui le félicitent de son glorieux message, il déploie ses ailes d'azur et se dirige avec la rapidité de l'éclair, vers la petite ville de Nazareth

où se trouve l'humble demeure de la fille des rois de Juda. Singulièrement ébloui de l'incomparable beauté de cette vierge de quinze ans qui, à ce moment même était plongée dans l'abîme de son néant, dans la contemplation des incompréhensibles perfections de son Créateur qu'elle conjurait, plus ardemment encore que Daniel, d'envoyer un Consolateur à Israël désolé, il s'incline profondément devant Marie ; puis, d'une voix mélodieuse, il lui parle en ces termes : *Je vous salue, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous. Vous êtes bénie entre toutes les femmes. Vous allez concevoir, et bientôt vous enfanterez un fils à qui vous donnerez l'aimable nom de Jésus.* Illustre messager, répond Marie, le visage soudainement couvert d'une modeste rougeur, j'ai lu, en effet, dans les pages sacrées, que je suis la fille première-née, sortie de la bouche du Très-Haut, avant toute créature ; j'ai lu qu'il m'a possédée dès le commencement de ses voies, et que miraculeusement soustraite à l'universelle malédiction tombée sur la postérité d'Adam, je reçus, dans ma conception même, la plénitude des dons de l'Esprit-Saint : aussi, en exhalant mon premier soupir, l'ai-je choisi pour l'unique époux de mon cœur; aussi *je ne connais point d'homme*, et n'en veux point connaître ; mon vœu d'éternelle virginité ne me permet donc pas d'être mère !

Toujours grande, ô Marie, réplique Gabriel, vous le devenez davantage encore par votre admirable réponse! Oui, le Souverain des cieux vous estime plus dans votre héroïque sacrifice que dans la prééminence à laquelle il veut vous élever par la maternité divine! Disons plus : c'est précisément parce que, seule des filles de Sion, vous essayez de vous dérober, par une humilité sans exemple, aux honneurs de cette fécondité prodigieuse, qu'il a daigné fixer sur vous un regard de prédilection ! Oh ! qu'il m'est doux de vous le révéler : vous n'avez rien à craindre pour votre pudeur; l'étonnante merveille qui doit s'opérer en vous n'aura rien d'humain ; c'est le Saint Esprit qui en sera avec vous l'unique auteur; *il surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre ;* il réunira ainsi dans vos chastes entrailles, seules dignes de concevoir le Messie, le titre de mère au titre de vierge! Quoi, Marie, vous délibérez encore sur la salutation que j'ai eu l'honneur de vous adresser! *Cogitabat qualis esset ista salutatio.* Cependant vous n'avez plus aucun motif de refuser votre consentement; mille raisons péremptoires vous pressent de l'accorder. Le ciel et la terre, l'ange et l'homme attendent de votre bienveillance leur gloire et leur salut. De tous les points du globe, du fond des limbes, on élève vers vous des mains suppliantes, des voix plaintives, des cœurs palpitants de crainte et d'espérance! Que dis-je? n'apercevez-vous pas le Fils de Jéhovah qui, à la porte des cieux, à la porte de cette paisible cellule, sollicite en quelque sorte la liberté d'entrer dans votre sein très-pur! Répondez donc, Vierge sacrée : *Responde, virgo sacrata!* que tardez-vous à donner au monde la vie, la véritable vie qu'il vous demande depuis quarante siècles? *Vitam quid tardas mundo?*

Puisqu'il est ainsi, s'écrie Marie, avec le sublime accent de la foi, de la reconnaissance et de l'amour, puisque mon grand Dieu le désire, puisque le bonheur de mes frères et de mes sœurs l'exige ; puisqu'enfin je conserve, ah ! puisque je conserve le trésor, l'incomparable trésor de ma virginité, eh bien ! *je suis la servante du Seigneur! « Ecce ancilla Domini ! » Qu'il me soit donc fait selon votre parole ! « Fiat mihi secundum verbum tuum ! »*

A cette exclamation d'enthousiasme, Gabriel rayonnant de fierté est déjà remonté au resplendissant séjour de l'adorable Trinité pour lui raconter sa mémorable victoire sur l'invincible humilité de Marie; et déjà le Verbe éternel s'est élancé joyeux du sein de son Père céleste dans celui de la Vierge conquise! *Et incarnatus est de Spiritu sancto, ex Maria Virgine!*

Marie, j'interromprai mon discours pour vous communiquer ma propre fierté qui égale presque celle de l'archange; oui, je suis maintenant fier de vous répéter, à mon tour, le matin, à midi, le soir et cent fois dans la journée, cette enivrante salutation : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le divin Fils de vos entrailles est béni!*

Ma bouche, je le sais, est indigne de chanter une hymne si admirable; misérable, ne vous ai-je pas mille fois contristée, outragée? mais ai-je donc cessé d'être votre fils? et vous, vous n'êtes donc plus ma mère ? ne savez-vous donc plus vous attendrir sur le déplorable sort d'un enfant qui, au lieu de se livrer au désespoir, vous crie du fond de son cœur repentant : Ma mère, mère compatissante, j'ai péché! *peccavi !* puisque ce cœur dégradé et malade sent vivement encore le besoin de se presser contre votre cœur généreux et fortuné, hâtez-vous, hâtez-vous de le guérir, de l'ennoblir, de l'enflammer, pour qu'il redise instamment : *Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

Mais reprenons : *Fiat mihi secundum verbum tuum : « Qu'il me soit fait selon votre parole. »* A cette réponse décisive et féconde, que de prodiges s'opèrent simultanément : une vierge conçoit et demeure vierge! un Dieu se fait homme et reste Dieu ; une simple femme écrase de son talon le formidable ennemi du genre humain, et replace sur nos têtes les brillantes couronnes qu'il en avait arrachées; et toutes ces inénarrables merveilles qui ressuscitent et divinisent l'humanité agonisante et sacrilége, en humanisant et en tuant l'immortel fondateur des éternités, où donc s'accomplissent-elles ? dans les miraculeuses entrailles de Marie! et par quel moyen, s'il vous plaît? par cette

parole éminemment créatrice, *Fiat!* O *fiat* insondable! en fut-il jamais prononcé un pareil? Non, répondent hardiment plusieurs Pères de l'Eglise ; le primitif *fiat* de Dieu, en créant la lumière, ne fit qu'un soleil matériel et temporaire. Le *fiat* de Marie a produit l'éternel soleil des intelligences! Le *fiat* de Dieu ne donna l'existence qu'à de fragiles créatures; le *fiat* de Marie a donné l'être au Créateur lui-même. Le *fiat* de Dieu n'ajouta rien à ses gloires intrinsèques ; le *fiat* de Marie lui a conquis les ineffables titres d'Epouse, de Mère, de Reine du Souverain des siècles devenu son fils, et obligé de lui obéir! Enfin, pourquoi ne le dirais-je pas avec saint Denis l'Aréopagite, le *fiat* de Marie a fait tomber en extase Dieu lui-même! Epris, soudain, des irrésistibles charmes de sa bien-aimée, quand elle entonne son noble *fiat*, il se sent ravi et transporté, hors de soi! *Extra se factus est!!!*

Les incomparables grandeurs de Marie ne pouvaient être dignement couronnées que par le dernier et le plus éclatant de ses triomphes. Assistons, mes frères, à cette belle fête du paradis.

Tel un baume délicieux s'élève du Liban et s'exhale dans les airs qu'il parfume, ainsi la fille de Sion, glorieusement assise sur le nuage rayonnant de ses inexprimables priviléges, de ses éminentes vertus et de ses mérites surabondants, s'élance majestueusement vers le ciel, sa nouvelle patrie qui, depuis longtemps, réclame son indispensable Souveraine. Portes éternelles qui vîtes passer le vainqueur de la mort et des enfers, ouvrez-vous encore et tressaillez d'allégresse. La mère de Jésus vient enfin rejoindre ce cher Fils qui lui fut si cruellement enlevé! Soudain, Marie paraît; à son brillant aspect, les plus illustres archanges entonnent, dans l'extase du ravissement, l'hymne imposant de la victoire. Le suave et sublime *Magnificat* est mille fois répété avec exaltation et harmonie. Marie accueille gracieusement les respectueux hommages des enfants de Dieu qui se pressent autour d'elle en lui prodiguant le doux nom de mère. Les vierges, comme les plus dignes, lui font d'abord l'offrande de leurs voiles éclatants et du lis de la pudeur qu'elles balancent dans leur main droite. Les martyrs, vêtus de manteaux de pourpre à frange d'or, déposent à ses pieds leurs couronnes parsemées du sang de l'Agneau divin. Les innombrables prodigues, rentrés sous le toit paternel, lui montrent en souriant, les instruments de leurs prodigieuses austérités, et les joyeuses larmes d'un profond repentir. Les patriarches et les prophètes, qui avaient chanté ses futures magnificences, la félicitent à l'envi de ses destinées immortelles.

Redoutables tabernacles, exclusivement réservés aux trois adorables personnes de l'auguste Trinité, élargissez votre incommensurable enceinte; et vous, charmante Marie, Fille chérie du Père éternel, Epouse du Saint-Esprit, Mère du Seigneur Jésus, asseyez-vous triomphalement sur l'inébranlable trône qu'ils vous ont préparé.

O Marie, vous êtes donc aussi aimable, aussi aimée, aussi heureuse que puisse l'être le plus parfait chef-d'œuvre de ce Dieu trois fois puissant. Eh bien! Marie, mes espérances, mes amours et mes délices, je me sens moi-même si heureux de votre propre bonheur que je voudrais l'avoir pour vous l'offrir, si vous ne le possédiez pas; vous laisseriez-vous donc vaincre en générosité..... Daignez pardonner encore cette illusion, cette naïveté bien douce au cœur brûlant qui, dans les gémissements d'un exil trop prolongé, se plaît à imaginer que votre félicité s'agrandit quand l'un de vos enfants quitte sa douloureuse captivité pour s'envoler dans votre sein maternel, et que ce nouvel élu, joyau du plus grand prix, enrichit votre couronne déjà si ravissante. N'est-ce pas proclamer assez haut, ô ma céleste amante, que je désire éperdument d'être pressé dans les bras de votre ineffable tendresse? N'est-ce pas vous jurer éloquemment de marcher sur vos nobles traces dans la voie du Calvaire, qui seule conduit au Thabor, où bientôt, demain, aujourd'hui, je vous contemplerai, face à face, dans les perpétuelles éternités!...

SERMON X.

MARIE. — SES TRIOMPHES.

Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum? (*Cant.*, III, 6.)

Quelle est celle-ci (demande la Sagesse), *qui s'élève du désert, surabondante de délices et gracieusement appuyée sur son bien-aimé?*

Mes frères, c'est Celle que dès le commencement, *in principio*, l'adorable Trinité associa, dans son immuable pensée, à tous ses grands desseins et à toutes ses gloires!

Quæ est ista? c'est Celle qui pendant quatre mille ans fut proclamée avec magnificence, par une multitude de prophètes, la vie des patriarches, le type des femmes fortes, l'espérance des nations, l'aurore du bonheur!

Quæ est ista? c'est Celle à qui son inviolable virginité donna un Dieu pour Epoux, un Dieu pour Fils, un Dieu pour Roi!

Quæ est ista? c'est Celle qui, par son Immaculée Conception et sa maternité divine, est essentiellement le lien immortel du Créateur et de la créature, de la terre et des cieux.

Quæ est ista? c'est Celle enfin qui, pour prix de ses éminentes vertus, a remporté les incomparables victoires que nous voulons célébrer aujourd'hui! Oui, chrétiens, sous l'agréable titre des triomphes de la Vierge sacrée, je viens soumettre à vos pieuses méditations les quatre réflexions suivantes : regrets amers et désirs enflammés de Marie! délicieuse mort de Marie, son couronnement dans le ciel et sa puissance! O la plus tendre des mères, daignez permettre au plus petit de vos enfants qui ne sait point parler encore la langue du ciel, d'esquisser dans le délire de sa piété filiale quatre tableaux si propres par eux-mêmes à émouvoir et à réjouir

tous vos dévoués serviteurs. *Ave, Maria!*

Transportons-nous d'abord en esprit dans l'asile fortuné que va bientôt embaumer le dernier souffle de la Mère de Jésus! quel calme, quelle sérénité, quel éclat répandus sur ce visage auguste que l'impatiente Jérusalem envie à la terre tremblante et désolée! loin de Marie les soucis et les terreurs dont le trépas des plus grands saints n'est pas toujours exempt! Hé! que pourrait-elle redouter, cette Fille si humble et si pure, cette Epouse si modeste et si fidèle, cette Mère si prévoyante et si héroïque, dont la vie tout entière offre le plus merveilleux assemblage de toutes les perfections! Divine charité qui consacrâtes tous les instants d'une si belle existence, venez aussi en terminer le cours! hâtez-vous de rendre ce cœur candide qui déborde en brûlants soupirs, aux délicieuses étreintes du Fils le plus aimable et le plus affectueux!

1° *Regrets.* Depuis que Jésus est remonté au séjour des élus; depuis que Marie ne peut plus contempler, face à face, ses charmes enivrants, elle s'abandonne incessamment à de saintes tristesses, à d'inexprimables langueurs: pour essayer de soulager son pénible isolement et sa douloureuse impatience, elle redemande souvent son bien-aimé aux montagnes, aux vallons, aux déserts, et surtout à la grotte solitaire où le Fils de l'homme s'était plu à prier son Père céleste sous les yeux attendris du couple à la fois le plus fervent et le plus vertueux. Enfant gracieux, redit-elle nuit et jour, avec l'accent de la gémissante colombe, aux échos d'alentour, délaisserez-vous longtemps encore la vierge timide qui vous conçut dans ses limpides entrailles dans l'étable de Bethléem, vous vit apparaître, au milieu des ténèbres, comme un astre lumineux; qui vous nourrit de son lait parfumé, et agita, en pleurant de joie, ou en chantant les antiques miséricordes de Jéhovah, votre éloquent berceau? Enfant chéri, as-tu donc oublié que, dans ces moments d'un mutuel enthousiasme, pendant que tes lèvres divines caressaient amoureusement les miennes plus vermeilles que la rose du printemps, nos yeux pleins d'allégresse s'admiraient réciproquement, nos cœurs pressés l'un contre l'autre tressaillaient d'une affection qui n'est connue que de toi et de ta mère? Enfant adorable, ne vous souvient-il plus de la céleste madone qui, un peu plus tard, savoura silencieusement vos mystérieux entretiens avec Joseph, son digne époux; qui naguère encore, après avoir été l'heureux témoin de vos touchantes prédications, de vos prodiges éclatants, de vos innombrables bienfaits, puis hélas! la déplorable victime de vos sanglants outrages, de vos cruelles tortures, de votre déchirante agonie, vous aperçut, étincelant de splendeurs, sortir fièrement, la mort sous vos pieds, du sépulcre brisé de Gethsémani, et vous élancer triomphalement à la droite du Très-Haut, pour y ceindre l'imposant diadème de la domination et de l'éternité? Quoi! mon amour, le jeune fils déjà rendu au sein de la patrie, et sa vieille mère languissant encore sur la terre de l'exil! Moi toujours en habits de deuil, et vous revêtu d'un manteau de gloire! Jésus sur le trône, et Marie dans les fers! Jésus au comble de la joie, et Marie au comble de la douleur!...

O vous, Marie, l'honneur de la maternité, séchez vos larmes, suspendez vos gémissements; Jésus, le plus compatissant des enfants des hommes, a entendu le cri perçant de vos plaintes amoureuses! vos trop légitimes vœux sont enfin exaucés! vous touchez du doigt l'interminable chaîne de vos triomphes! encore un soupir incendiaire, et Jésus, l'introuvable Jésus est dans vos bras!

2° *Mort.* Instruit par l'archange Gabriel de ce qui se passe dans la prodigieuse demeure de la Vierge agonisante, le disciple-vierge, suivant une pieuse tradition, s'y trouve miraculeusement transporté avec les autres apôtres, et s'empresse d'assister sa mère adoptive. Jeune héros que consume le feu sacré ravi par toi, dans le cénacle, à la brûlante poitrine de Jésus, s'écrie la royale moribonde, bénissons, avant mon départ, le Seigneur des faveurs inouïes qu'il a daigné verser sur la plus humble de ses servantes: bénissons le Seigneur de la palme empourprée du martyre qui bientôt ornera ton front et celui de tous ces généreux amis de notre divin Maître! Mais hâtez-vous, ô mon cher fils, d'inonder des flots de son adorable sang mon âme altérée et défaillante. Elle a dit: à sa voix mélodieuse, le noble prisonnier de Patmos immole, sur le majestueux autel de l'amour, la Victime sans tache qu'il offre à la Reine expirante du nouvel éden. A peine Marie, colombe affamée et langoureuse, s'est-elle rassasiée de cet ineffable viatique du pèlerin fatigué, qu'un céleste brasier incendie et dilate tellement tout son corps virginal, que son âme plus pure et plus subtile que la flamme du sanctuaire, ne trouvant plus d'obstacles à son essor impétueux, s'envole rapidement vers l'unique centre de l'éternelle charité! L'inconcevable amour de Marie pour son admirable Fils, répétait saint Bernard, est le seul glaive qui ait transpercé son cœur. Ainsi s'est vérifiée cette prophétie de Salomon: *La dilection est forte comme la mort.* (*Cant.*, VIII, 6.)

Plaise à Dieu, mes frères, que votre mort ressemble à celle de notre Mère! mais si nous voulons finir comme Marie, vivons comme Marie. Suivons incessamment Jésus dans les divers lieux qu'il a consacrés par sa divine présence: prions, sanglotons dans le douloureux jardin des Oliviers! gravissons, toujours Marie à notre droite, le Calvaire où il ne nous présente le calice qu'après en avoir épuisé les amertumes. Là, attachons-nous fortement par le repentir à la croix qu'il a plantée pour nous racheter du péché et de l'enfer. Du pied de cette croix qui désarme les passions et adoucit les chagrins, recueillons avidement les puissantes gouttes du sang qui purifiera et ennoblira les larges cicatrices de notre âme jusqu'ici indocile,

orgueilleuse et sensuelle. En un mot, à l'exemple de Marie, n'aimons que Jésus, ne soupirons qu'après Jésus, et comme elle nous expirerons infailliblement sur le sein de Jésus!

Sepulture. Selon le témoignage de plusieurs auteurs aussi graves que vertueux, Marie, après une mort si douce et si désirable, fut déposée, avec la plus touchante cérémonie, par les apôtres qui venaient de recevoir son dernier soupir et ses dernières bénédictions, dans un tombeau tapissé seulement de quelques fleurs odoriférantes, mais incomparablement plus précieux et plus vénérable que les somptueux mausolées des maîtres du monde!

Incorruptibilité. Il nous serait également facile de prouver, par l'autorité de l'Ecriture, de l'Eglise, de la raison et de la tradition, que le corps de Marie ne tarda pas à rejoindre son âme au plus haut des cieux:

1. Par ce texte si remarquable du *Cantique des cantiques :* Venez, ma sœur; venez, mon épouse, venez dans mon jardin, où moi, votre Seigneur, j'ai cueilli des aromates et de la myrrhe dont le propre est de procurer à votre corps pur et saint comme le mien, le germe de l'incorruptibilité!

2. Par l'Eglise universelle qui, chaque année, célèbre avec tant de pompe l'Assomption de son auguste protectrice, et chante avec fierté *: Surge, Domine, in requiem tuam, tu et arca sanctificationis tuæ : « Seigneur, sortez de votre sommeil, vous et l'arche de votre sainteté* (*Psal.* CXXXI, 8), c'est-à-dire la Vierge dont vous avez habité l'inviolable tabernacle'

3. Par la raison; ne répugne-t-il pas, en effet, au bon sens et aux convenances, que les sacrées entrailles de Marie, si singulièrement honorées par la Divinité elle-même, aient été confondues, dans la même poussière et le même oubli, avec les os profanes des impies : *Reliquiæ impiorum interibunt.* (*Psal.* XXXVI, 38.) Or, puisque, de l'aveu incontesté de tous les peuples de la terre, aucun d'eux n'a jamais eu l'avantage de posséder ses très-saintes reliques, il demeure donc indubitable que le ciel s'en est emparé.

4. Enfin par la tradition : c'est la ferme croyance du savant Augustin : « Ne doutant point, dit-il, que l'âme de Marie n'ait été préservée de la tache originelle dans sa conception, nous devons être tout aussi intimement convaincus que Dieu a garanti son corps de toute corruption, cet opprobre de la nature. Au simple soupçon de pourriture, ajoute-t-il, tout mon être frémit d'horreur. » C'est la ferme croyance de saint Jean Damascène, du grand Athanase, d'une foule de docteurs et d'ascétiques qui n'ont pas craint d'enseigner qu'après trois jours de sépulture, Marie s'éveilla délicieusement à la voix de son bien-aimé

3° *Assomption et couronnement.* Puis, tel un baume plein de suavité s'élève du Liban et parfume les airs, ainsi la fille de Sion, brisant les chaînes du tombeau et s'asseyant sur le nuage éclatant de ses incomparables mérites, s'élance gracieusement vers sa nouvelle patrie. Portes éternelles, ouvrez-vous, ouvrez-vous promptement et tressaillez d'allégresse, Marie paraît; à son brillant aspect la cour céleste entonne dans l'extase du ravissement le poétique *Magnificat* et l'hymne enivrante du triomphe. Marie accueille avec un ineffable sourire les hommages de tous ses nouveaux enfants. Les vierges, comme les plus dignes, lui font d'abord l'offrande du lis de la pudeur qu'elles balancent dans leur main droite et forment à jamais son splendide cortége. Les martyrs, vêtus de manteaux de pourpre à franges d'or, déposent à ses pieds leurs couronnes parsemées du sang de Jésus-Christ. La prodigieuse phalange des pénitents illustres lui montrent, en souriant de bonheur, les divers instruments de leurs incroyables austérités. Les patriarches et les prophètes aux cheveux blancs, qui, impatients de voir son jour, l'avaient si magnifiquement chantée, la félicitent à l'envi de ses destinées si glorieuses. Enivrée de ce concert unanime de louanges et d'hosanna, Marie s'élève encore au-dessus des Archanges et des Dominations, des Chérubins et des Séraphins qui, à son approche, sentent leur félicité s'accroître.

Mais ce n'est pas assez. Tabernacles de Jacob surabondamment remplis des infinies perfections des trois personnes divines et inaccessibles à tout mortel, élargissez cependant votre lumineuse enceinte, et laissez entrer Marie, ce mystérieux complément de l'adorable Trinité.

O mon amie, s'écrie l'Esprit-Saint, tu n'es que charmes et beauté, *tota pulchra es ;* viens, mon épouse, viens recevoir l'incorruptible couronne que t'a tressée mon éternel amour. *Veni, sponsa mea! veni, coronaberis.* (*Cant.*, IV, 8.) Déjà le sensible Jésus si heureux et si fier de retrouver, après une trop longue absence, sa Mère tendre et chérie, la presse affectueusement contre son cœur palpitant d'une indicible joie, en lui prodiguant les doux baisers de la piété filiale. Majestueusement assis, au fond du redoutable sanctuaire de la Divinité, sur un trône de diamant plus étendu que le soleil, l'Ancien des jours s'est levé dans toute sa majesté à la rencontre de cette unique Reine qu'il s'était choisie avant les siècles; il offre à cette véritable Esther son sceptre et la moitié de son impérissable empire.

Mais il parle, écoutons : O divine Marie, admirable chef-d'œuvre de mon omnipotence et de mes munificences suprêmes, ma Fille, mon Epouse, ma mère, vous êtes aussi ma princesse, soyez à jamais les délices de tous nos fortunés sujets; que toutes les générations sachent que moi, Jéhovah, je proclame solennellement Marie, ma souveraine, la souveraine des hommes et des anges, la souveraine des temps et des perpétuelles éternités

4° *Puissance.* Oui, mes frères, le Très-Haut veut que tous les peuples soient soumis à sa maternelle autorité; il veut que toutes les faveurs conquises sur le Calvaire au genre

humain, lui soient distribuées par cette céleste impératrice; personne ne doute qu'une reine sage et chérie de son auguste époux, n'obtienne tout ce qu'elle réclame de sa libéralité royale pour ses protégés. Or, Marie étant incontestablement de toutes les princesses la plus parfaite, la plus aimante et la plus aimée, nous sommes donc certains que son Seigneur ne lui refusera rien de ce qu'elle sollicite pour le soulagement de ses enfants pauvres et malheureux. Ne soyons donc point surpris d'entendre dire à nombre de Pères de l'Eglise et notamment au dévot Bernard, que, après Jésus-Christ, Marie est évidemment le plus puissant avocat que nous ayons au ciel, et qu'il est inouï qu'aucun de ses serviteurs ait jamais imploré en vain sa miséricorde. C'est la conviction intime de ce pouvoir illimité qui inspira saint Cyrille d'Alexandrie dans l'éloquent discours qu'il prononça devant les vénérables Pères du concile d'Ephèse, et qui lui fit mettre sur les lèvres de Marie cet imposant et magnifique langage : *Per me reges regnant, per me potentes decernunt justitiam :* « *Par moi règnent les rois, par moi les potentats rendent la justice* (*Prov.*, VIII, 15) : » et en effet, cher auditeur, depuis que la religion est montée sur le trône avec des monarques vraiment chrétiens, ils ont si bien compris cette glorieuse prérogative de Marie, qu'ils se sont publiquement constitués, eux et leurs peuples, ses humbles vassaux. Le grand Constantin, pour reconnaître sa protection visible, lui éleva, à Rome et à Byzance, des temples somptueux et des autels plus somptueux encore; dans la suite des âges, parmi la multitude des princes catholiques spécialement dévoués au culte si doux de Marie, plusieurs rois de France, ces fils aînés de l'Eglise de Pierre, déposèrent à ses pieds bénis leurs sceptres et leurs Etats; saint Louis disait chaque jour le touchant office de la Vierge sacrée. Tout le monde sait le vœu solennel de Louis XIII, qui lui demanda et en obtint un héritier de la couronne. Louis XIV, malgré ses désordres scandaleux, récitait habituellement son chapelet, à l'exemple du chaste et noble de Montmorency, qui l'avait récité au milieu des camps. Le dernier conquérant de l'Europe, dont la grande histoire présente quelques pages si affligeantes, n'attribuait pas moins ses incroyables victoires et ses religieux exploits à la Vierge-Mère, comme il l'appelait, qu'à la supériorité de son génie. Qui oserait nier enfin que depuis dix-huit cents ans, l'univers brûle l'encens de la confiance et de la gratitude, chante avec enthousiasme l'hymne de la tendresse et de l'allégresse, dans des milliers, dans des millions de sanctuaires consacrés à sa mémoire, enrichis des pieuses oblations des fidèles et des souverains.

Puisqu'il en est ainsi, ô Marie! puisque vous avez triomphé de la mort par un incendie d'amour, de la tombe par une éclatante assomption, des plus humiliantes épreuves par un couronnement sans égal et par l'acquisition d'un pouvoir suprême, permettez à votre innombrable postérité de vous adresser, en ce jour prospère, dans l'élan d'un harmonieux accord, cette attendrissante prière dont retentissent, d'un pôle à l'autre pôle, les voûtes hardies de vos augustes temples, les joyeux échos du désert, la frêle cabane du sauvage à peine éclairé des premiers rayons de l'Evangile, la chapelle enflammée du nautonier miraculeusement échappé au naufrage, le paisible oratoire de la jeune mère reconnaissante qui vient vous présenter souvent son tendre nourrisson; cette suave prière qui nourrit la ferveur des solitaires, la pudeur des vierges, la fidélité des épouses, qui adoucit les travaux, les fatigues, les austérités, le courage, le zèle du laboureur, de l'artisan, du soldat, du pénitent, du martyr et de l'apôtre; cette prière féconde qui inspire des gémissements amoureux, de nobles desseins, des œuvres magnanimes, fait couler des larmes si douces, palpiter le cœur d'une joie si pure et enfante quelquefois des contemplations séraphiques; ce délicieux *Salve*, REGINA, MATER MISERICORDIÆ, *vita, dulcedo et spes nostra, salve.* Salut, Reine par excellence, Mère de miséricorde, notre vie, notre charme, notre espérance, salut. O toi qui, du plus haut des cieux, à l'abri de tout danger et de toute infortune, vois les misérables enfants d'Eve, exilés dans cette vallée d'afflictions, exposés à tous les périls et à tous les malheurs, élever vers leur Dame de Bon-Secours des mains suppliantes, des cœurs gros de soupirs, des yeux noyés de larmes, daigne, daigne nous assister dans notre oppressive détresse, dans nos inexprimables douleurs; ô notre invincible avocate, agenouillez-vous aux pieds du grand Jéhovah irrité de nos incessantes prévarications, mouillez-les de vos irrésistibles pleurs, essuyez-les avec vos cheveux divins, parfumez-les des ardeurs embaumées de votre amour; puis, vous relevant fière d'avoir puisé dans son sein vivement ému l'absolution de l'humanité humble et repentante, donnez-lui le pacifique baiser de la fille de Sion; abaissez ensuite un sourire de triomphe et de félicité, un regard de tendresse sur tous ces orphelins qui, privés de leur mère, ne sauraient pas même bégayer la plainte de la captivité : *Misericordes oculos ad nos converte;* et lorsque enfin nous serons arrivés à la dernière limite de notre pénible course, montrez-nous, Vierge clémente, Vierge Marie, montrez-nous, pour éternel héritage, votre, notre bon Jésus, ce fruit béni de vos célestes entrailles : ***Et Jesum benedictum, fructum ventris tui, nobis, post hoc exsilium, ostende, o clemens, o pia, o dulcis Virgo Maria!***

SERMON XI.

LE SACRÉ CŒUR DE MARIE.

Omnis gloria ejus filiæ regis ab intus. (*Psal.* XLIV, 14.)

Toute la gloire de la fille du roi est renfermée au dedans.

Entre les pures créatures il en est une tellement privilégiée, tellement élevée par la grâce au-dessus de toutes les autres, qu'elle est nommée dans les saints Livres tantôt la fille, tantôt la sœur ou l'épouse du Très-

Haut, *Filia regis, soror, sponsa;* tantôt l'unique chef-d'œuvre de sa main toute puissante, *una est perfecta.* (*Cant.*, VI, 8.)

Cette Fille chérie du Roi des cieux, cette auguste Reine de l'univers, c'est Marie. Cependant si je cherche en elle quelque marque extérieure et apparente de cette incomparable grandeur, je n'en trouve point, je ne vois qu'une vierge modeste et pauvre qui a uni son sort à celui d'un humble artisan, qui travaille de ses mains, loin de la vue des hommes, dans une profonde obscurité.

Où est donc cette gloire tant célébrée dans les divines Ecritures et les cantiques de l'Eglise? nous venons de le dire : elle est intérieure et cachée, toute dans son cœur, *Omnis gloria filiæ regis ab intus:* mais aussi dans ce cœur quel trésor! ce sont les perfections de tous les anges, de tous les saints, mais dans un tel degré d'excellence que rien, dans le ciel même, ne peut leur être comparé. Ce sont les perfections de Dieu même aussi fidèlement retracées qu'elles peuvent l'être dans une simple créature.

Il est donc juste que nous rendions à ce cœur sacré un culte de vénération et d'amour; et comme nous adorons le cœur de Jésus, parce que c'est celui d'un Dieu, il convient que nous honorions le cœur de Marie, parce que c'est, après celui de son Fils, le plus digne sanctuaire que la Divinité ait habité dans l'univers. Tel est l'inébranlable fondement d'une dévotion généralement répandue dans l'Eglise de Jésus-Christ. Tel est l'objet de la fête touchante dans laquelle nous voulons adresser nos hommages au cœur même de la plus pure, de la plus fervente des vierges, que nous invoquons comme notre patronne, que nous chérissons comme notre mère, que nous nous efforçons d'imiter comme notre modèle.

Essayons donc de vous démontrer que le cœur de la bienheureuse Marie est très-digne de notre vénération, premièrement par les perfections dont il est orné, secondement par son union intime avec son Dieu, troisièmement par l'amour dont il brûle pour nous.

O mère du Sauveur, daignez nous ouvrir vous-même ce sanctuaire de toutes les vertus, afin que nous contemplions les richesses qu'il renferme, et qu'en les faisant connaître à nos auditeurs, nous les remplissions d'admiration, de reconnaissance et de tendresse pour le plus parfait et le plus bienfaisant de tous les cœurs, après celui de Jésus! *Ave, Maria*.

I. Salut, cœur sacré de Marie, salut! si nous avions le bonheur de vous posséder comme relique incorruptible, tel que vous étiez, sur la terre, dans votre céleste poitrine, nous nous empresserions sans doute de vous placer sur nos autels, à côté de celui de l'adorable Jésus, et de vous rendre des honneurs extraordinaires, à raison de votre suréminente dignité; et parce que vous êtes vivant et glorieux dans le paradis où, intimement uni à Dieu, vous êtes embrasé des flammes de son amour, où vous brûlez du désir de nous faire partager votre bonheur, nous croirions vous devoir moins d'honneur; et ce qui augmente vos droits à notre culte, serait précisément ce qui nous engagerait à vous le refuser.

Ah! s'il était ici quelqu'un qui craignît de témoigner trop de respect au cœur de la plus pure des créatures, je le supplierais de considérer combien Dieu lui-même a estimé le cœur de l'homme. Il ne dédaigne pas, ce grand Dieu, d'avouer qu'il est épris de ce faible cœur, qu'il l'aime jusqu'à la jalousie, qu'il met sa gloire à en faire la conquête et à y régner. Entendez-le qui, tantôt nous commande avec empire de l'aimer de tout notre cœur, *ex toto corde tuo;* et tantôt s'abaisse au ton de la prière pour nous dire : *Mon fils, donne-moi ton cœur : « Præbe, fili mi, cor tuum mihi. »* (*Prov.*, XXXIII, 26.) Voyez-le qui promet de se montrer sans voile au cœur pur, de ne mettre aucune borne à ses libéralités envers les cœurs droits, d'épancher sa miséricorde sur les cœurs tendres et compatissants. S'il s'indigne, c'est contre le cœur ingrat; s'il pardonne, c'est au cœur contrit et humilié; s'il nous parle, c'est à notre cœur qu'il s'adresse. En un mot, Dieu a continuellement les yeux attachés sur le cœur de l'homme, il en observe tous les mouvements, il ne voit et n'estime dans tout l'homme que le cœur, *Dominus autem intuetur cor* (I *Reg.*, XVI, 7), et nous-mêmes ne repétons-nous pas tous les jours que l'homme n'est grand, vertueux, estimable et digne d'amour que par le cœur; n'est-ce pas le cœur des héros et des saints que nous louons? et l'on demanderait, après cela, pourquoi nous vénérons le cœur de Marie! O mon Dieu, lorsque cette enfant de bénédiction parut sur la terre depuis si longtemps maudite, quel plaisir on éprouva à vous entendre tenir ce doux langage : *Vous êtes belle! ô ma bien-aimée, vous êtes toute belle!* mes yeux qui découvrent des taches dans les astres les plus brillants et des imperfections dans les pures intelligences qui environnent mon trône, n'aperçoivent pas en vous un seul défaut, *et macula non est in te.* (*Cant.*, IV, 7.) Puis s'adressant à ces intelligences elles-mêmes et se glorifiant devant elles de son chef-d'œuvre : Voyez, leur dit-il, cette chaste colombe; elle est sans égale, seule parfaite et unique dans le monde, *Una est columba mea, perfecta mea.*

Continuant, mes frères, de développer les sens cachés du plus mystérieux des cantiques, je vous montrerai les esprits célestes accourus à la voix de Dieu, et ravis à l'aspect de tant de beauté s'écrier à l'envi : Quelle est donc cette admirable créature qui réunit en elle seule les perfections de toutes les autres et dans un éminent degré : *Quæ est ista?* Ne brille-t-elle pas de la bénigne lumière de la lune, de la clarté plus vive de l'aurore, de la splendeur éblouissante du soleil? mais d'où s'exhale donc cette bonne odeur qui nous charme et nous attire? n'est-ce pas de son cœur comme d'un vase infiniment précieux rempli de toutes les essences

les plus exquises, de tous les parfums les plus délicieux, c'est-à-dire de toutes les vertus suréminentes : *Pulchra ut luna, quasi aurora consurgens, electa ut sol! curremus in odorem unguentorum tuorum.* (*Cant.*, VII, 9; I, 3.) Mais, chrétiens, si le cœur de Marie est digne de nos hommages par toutes les perfections dont il est orné, il ne les mérite pas moins par les relations intimes qui l'unissent à son Dieu.

II. Salut, cœur sacré de Marie, salut! non, il n'est que vous, après Dieu, qui puissiez m'élever au-dessus des pensées humaines, m'introduire dans la région des plus hauts mystères et m'aider à parler dignement des trois incompréhensibles rapports qui unissent une simple créature à la Divinité en qualité de Fille, d'Epouse et de Mère! le Seigneur avait arrêté dans ses conseils éternels que le genre humain serait sauvé par l'incarnation de son Verbe, et que ce mystère s'accomplirait dans le sein d'une vierge par l'opération de l'Esprit-Saint. Dès lors, il fut de la gloire de l'adorable Trinité que rien ne manquât à la perfection de la Vierge appelée à une destinée si sublime.

1° Le Père adopta, d'une manière toute spéciale, pour sa fille, celle qui devait être l'Epouse de son Esprit et la Mère de son Fils unique, il la préserva seule du péché d'origine; il sanctifia, non-seulement sa naissance, mais sa conception même, et la prévint, dès le sein maternel, par une effusion de grâces sans exemple et sans mesure. Avant qu'elle ne vît le jour, on eût pu déjà la nommer pleine de grâce, *gratia plena*, on eût pu dire que déjà le Seigneur était en elle et mettait tous ses soins à l'embellir, on eût pu lui ajouter qu'elle était déjà reine entre toutes les filles d'Adam et qu'elle les surpassait toutes en sainteté, *benedicta tu in mulieribus.* Au premier instant de sa vie, son Créateur la reçoit dans ses bras, et bientôt il ne veut plus qu'elle connaisse d'autre père que lui; longtemps avant l'âge où les autres enfants sont éclairés des premières lueurs de la raison, elle entend une voix tendre et puissante qui lui dit : Ecoute, ma fille, toi que j'ai choisie pour te donner ce nom, apprends quels sont mes desseins sur toi : *Audi, filia, et vide* (*Psal.* XLIV, 11) : Oublie ta patrie et ton peuple, la maison paternelle et les auteurs de tes jours; car ton Roi, ton Dieu, celui que l'univers adore, est épris de ta beauté; il demande ton cœur pour y régner seul. Docile à cette voix secrète, Marie rompt les liens de la nature; à peine sortie du berceau, elle s'est déjà renfermée dans le temple où, captive volontaire, enchaînée par l'amour au pied des autels, elle n'a plus de commerce qu'avec le ciel. Tandis qu'elle se voue par un engagement irrévocable à la virginité, que dans ce lieu sacré elle se donne les nuits et les jours à la prière, le Seigneur se construit en elle un autre temple bien plus saint, un autre sanctuaire bien plus auguste où la Divinité ne tardera pas à habiter corporellement. C'est dans ce cœur que le feu sacré ne s'éteint point et que brûle sans cesse un encens d'agréable odeur; là est le véritable autel de l'holocauste où une victime pure s'immole et se consume à toute heure. Oh! que Dieu se plaît dans ce tabernacle invisible aux hommes, et qu'il prépare à son Fils pour être une demeure digne de lui!

2° C'est là encore, c'est dans ce cœur virginal que se célébreront bientôt les noces ineffables de l'Esprit-Saint; descendez, ô divin Esprit; l'Epouse est prête, elle est parée de chasteté, d'humilité, d'amour, de toute la variété et la magnificence des vertus qui lui forment la robe nuptiale la plus riche et la plus digne de vous! *In vestitu deaurato, circumdata varietate.* Venez accomplir en elle le prodige attendu depuis des siècles, ce mystère qui doit l'unir à vous par des liens indissolubles et lui donner un titre et des droits auxquels il ne semblait pas possible qu'une créature pût jamais prétendre. Comment, en effet, se faire une idée de la faveur que reçut Marie? l'Esprit-Saint la visite; est-ce assez dire? n'avait-il pas visité avant elle bien des âmes justes qui avaient goûté la douceur de ses divines caresses? Marie, d'ailleurs, depuis sa première enfance, était familiarisée avec toutes ces grâces; elle avait constamment vécu dans le commerce le plus intime avec l'Esprit du Seigneur, le sommeil même n'interrompait pas ses entretiens avec son bien-aimé; ses nuits comme ses jours s'étaient écoulés dans des ravissements amoureux! Qu'arrive-t-il donc de plus pendant la visite de Gabriel? Ecoutez et tressaillez d'allégresse: à ce moment solennel, la Majesté divine l'investit de toute part, et la vertu du Très-Haut l'environne de son ombre mystérieuse! L'Esprit-Saint qui l'avait déjà comblée de ses dons, survient extraordinairement en elle pour la remplir, en quelque sorte, de sa propre plénitude; il féconde ses entrailles virginales et leur fait produire, par un prodige inouï qui ne se renouvellera jamais, ce fruit de bénédiction qui est la sainteté elle-même et qui s'appelle le Fils du Tout-Puissant. Ah! si ce même Esprit, descendant plus tard sur les apôtres, les changera en de nouveaux hommes, les élèvera au-dessus de la nature et de l'humanité, leur enseignera toute science et en fera comme les dieux de la terre, que n'opère-il pas en Marie? de quelle lumière, de quelle onction, de quelle force surnaturelle ne l'enrichit-il pas lorsqu'il vient en elle, non pas comme une langue de feu, mais comme un torrent de flammes célestes pour brûler tout ce qui lui reste d'humain, pour renouveler tout son être déjà si parfait, pour consacrer, diviniser son chaste sein et le rendre digne de la maternité divine.

3° Oui, mes frères, Marie n'est pas seulement Fille et Epouse d'un Dieu, mais aussi Mère d'un Dieu: voilà son privilége le plus singulier, son titre le plus incommunicable, le comble de sa gloire : car, quoiqu'elle soit Fille du Père par une adoption toute spéciale, et Epouse de l'Esprit-Saint d'une manière ineffable qui ne convient qu'à elle seule, on peut toutefois, dans un sens moins relevé et moins rigoureux, mais véritable donner le

nom d'enfants de Dieu à tous les fidèles, et celui d'épouse à toutes les vierges; ainsi s'exprime l'Ecriture elle-même. Mais quelle autre que Marie a jamais été nommée Mère de son Dieu? quelle autre a conçu, a enfanté, a nourri de son lait, le Fils de l'Eternel! O merveille des merveilles qui achève de confondre notre raison et qui renverse tout l'ordre naturel de nos idées! ô dignité à laquelle aucune autre ne peut être comparée! Quoi! celui qui donne tout à ses créatures et qui existe, a pu être produit, selon son être humain et selon sa chair, par cette fille de Juda; il s'est nourri, il s'est accru de sa substance, lui qui procure la nourriture et l'accroissement à tout ce qui respire. Il a été porté dans ses bras, lui qui d'un doigt soutient l'univers; souverainement maître de toutes choses, il a été fils soumis, obéissant, respectueux de cette Vierge, ***Et erat subditus illis.*** Non, on a beau chercher sur la terre ou dans le ciel quelque grandeur au-dessous de celle de Dieu qui puisse être mise en parallèle avec la grandeur de Marie, on n'en trouve point.

Saint Paul, voulant faire sentir aux Hébreux (***Hebr.***, I, 15), combien Jésus-Christ est élevé au-dessus de toutes les hiérarchies célestes, s'écriait : ***A qui d'entre les anges Dieu le Père a-t-il jamais dit : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui?*** avec un léger changement, ne puis-je pas appliquer ces paroles à mon sujet, et m'écrier à mon tour : A laquelle de ces intelligences Dieu le Fils a-t-il jamais dit : Vous êtes ma Mère, c'est vous qui m'avez engendré en ce jour? Or, c'est ce qu'il répétera éternellement à Marie, et ce qui mettra toujours une distance immense entre elle et toutes les principautés et les puissances de Dieu!

Mais, pour revenir à son cœur, objet spécial de ce discours, quelles impressions, quelles influences de grâce pensez-vous qu'il ait reçues pendant les neuf mois que le Verbe incarné passa dans le sein maternel? quel feu dut y allumer ce soleil renfermé si longtemps dans un espace si étroit? quelles émotions ce cœur éprouva-t-il ensuite, lorsque la bienheureuse Mère tenait dans ses bras le divin Enfant et le pressait contre sa poitrine? De quelle sainteté ce cœur se remplit-il, durant les trente années de commerce non interrompu de communication et d'épanchement mutuel entre le fils et la mère! Enfin pour tout résumer en un mot, quel dut être ce cœur dont les sentiments répondirent à la sublimité de ces incompréhensibles relations avec les trois personnes divines, et furent dignes en tout de la Fille, de l'Epouse et de la Mère d'un Dieu!

Disons quelque chose d'admirable et de vrai : Marie n'est pas Dieu, sans doute. Si vous considérez sa nature et sa personne, l'infini tout entier la sépare du souverain Etre, et malheur à qui voudrait confondre la créature avec le Créateur! Mais si vous envisagez ses priviléges et ses rapports, ils sont tous divins, et vous ne pouvez y toucher, pour ainsi dire, par la pensée, sans vous trouver, même malgré vous, comme perdus dans les splendeurs de la Divinité. Sa fécondité est divine; sa maternité est divine; son fils, l'os de ses os, la chair de sa chair, est Dieu : je serais tenté de dire que tout en elle est divin, excepté elle-même. Comme donc nous nommons divines les Ecritures, parce qu'elles sont inspirées par l'Esprit-Saint, et qu'en parlant des hommes qui ont été ses organes, les expressions de divins prophètes, de divin Paul, nous sont familières, sans que personne se méprenne sur le sens que nous y attachons; ainsi, et a plus forte raison, avons-nous droit de dire : la divine Marie, la divine Mère, ou la divine Vierge, non pas pour lui attribuer la divinité, ce qui serait un horrible blasphème, mais pour marquer l'excellence et l'intimité de ses liaisons avec la Trinité adorable. Nous ne craignons donc pas, oh non! nous ne craignons pas de mériter le reproche de superstition, en rendant nos hommages à une créature que le Seigneur lui-même a ainsi glorifiée, et nous aimons à les adresser surtout à son cœur, non-seulement à raison des perfections dont il est orné et des relations intimes qui l'unissent à Dieu, mais encore à raison de l'amour dont il brûle pour nous, et dont je vais vous entretenir dans une troisième réflexion.

III. Salut, cœur sacré de Marie, salut! ouvrez-vous à mes yeux et permettez-leur de contempler à l'aise cet amour tendre, généreux, héroïque, cet amour excessif qui surpasse autant tout amour connu que votre dignité l'emporte sur toute autre grandeur, après celle de Dieu. Vous serez convaincus, mes frères, de cette précieuse vérité quand vous saurez que Marie, par un incroyable prodige, a rapporté l'existence même de son divin Fils à notre salut, l'a offert et sacrifié pour notre rédemption.

Lorsque Jésus-Christ veut signaler le plus étonnant effet de la charité du Père céleste, il dit qu'il a aimé le monde jusqu'à lui livrer son Fils unique : ***Sic dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.*** (I ***Joan.***, I, 3.) C'est là ce que le grand Apôtre appelle l'excès de l'amour de Dieu pour les hommes, ***Propter nimiam charitatem suam qua dilexit nos.*** (***Ephes.***, II, 4.)

Or le cœur de Marie a été capable du même excès, elle a livré le même fils unique, cet adorable fruit de ses entrailles, pour le rachat du monde, avec cette différence qu'un si grand sacrifice n'a pu coûter de douleur au Père éternel qui est essentiellement impassible, mais qu'il en a coûté une si amère, si profonde, à la plus tendre et à la plus sensible des mères qu'il nous est impossible de donner une juste idée du martyre qu'elle a enduré; martyre qui ne commença pas sur le Calvaire, mais au moment même où elle fut visitée par l'archange : dès qu'il lui eut annoncé qu'elle aurait un fils nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur, elle comprit ce que ce nom signifiait, et vit qu'elle était appelée à enfanter la grande Victime du genre humain. Elle y consentit pleinement, et par son ac-

ceptation volontaire elle se dévoua à toutes les douleurs et, si j'ose parler ainsi, à toutes les désolations inséparables d'une telle destinée. Quelle joie, dès lors, put-elle goûter! Pendant tout le temps qu'elle porta le divin Enfant dans son sein d'où elle désirait presque qu'il ne sortît jamais; pendant qu'elle le nourrit de son lait, qu'elle le vit croître sous ses yeux, elle ne cessa pas un instant d'avoir la déchirante pensée qu'il grandissait pour le sacrifice. Elle ne put écarter de son esprit les affreuses images du jardin des Oliviers, du Prétoire et du Golgotha. Tout ce qui fait la consolation des autres mères se changeait pour elle en tourment : s'il tendait vers elle ses mains innocentes, il lui semblait déjà les voir chargées des chaînes qui devaient les meurtrir, ou percées des clous qui les attacheraient à un gibet infâme; s'il souriait à sa mère, ou sollicitait ses caresses, elle se représentait, par une cruelle anticipation de l'avenir, ses yeux éteints et mourants, son visage inondé de sang et de larmes, tout son corps sillonné de larges plaies. C'était un supplice que tout renouvelait et que son amour seul pouvait supporter. Que dis-je, supporter? voyez-la coopérer elle-même aux souffrances de ce Fils adoré et devenir en notre faveur le ministre des desseins rigoureux de son Père sur lui. N'est-ce pas elle qui le livre au couteau de la circoncision, afin que son sang commence à jaillir pour nous; qui le porte au Temple pour l'y offrir comme notre victime et le dévouer ainsi solennellement à la mort; pour entendre Siméon lui dire à elle-même qu'elle doit s'attendre à des épreuves toujours plus accablantes jusqu'à ce que le glaive de douleur ait enfin transpercé son âme? ***Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*** (*Luc.*, II, 35.)

Sur quoi roulèrent, pendant 30 années, les conversations familières de Jésus et de Marie? vraisemblablement sur cette même passion qui fut l'objet constant de ses pensées et dont il ne cessa de parler ensuite à ses disciples. Or, quels entretiens pour une mère! quelles blessures chacun de ces discours ne faisait-il et ne rouvrait-il pas dans son cœur! et cependant elle n'eut jamais la faiblesse de s'écrier comme Pierre : A Dieu ne plaise, Seigneur, que vous éprouviez un sort si cruel! ***Absit a te, Domine!*** (*Matth.*, XVI, 22.) Au contraire, elle enflamma de plus en plus les désirs déjà si ardents de son Fils; ils s'abreuvèrent ensemble, ils s'enivrèrent d'avance du vin si amer de cet effroyable calice, et s'animèrent mutuellement à le boire jusqu'à la lie pour nous sauver! En faut-il d'autres preuves que la conduite qu'elle tint lorsque l'heure sinistre eut sonné. Le Fils de l'homme est condamné à mourir : accablé déjà des plus indignes traitements, épuisé de sang et de force, succombant sous le poids énorme d'une croix, il est plutôt traîné que conduit au lieu du supplice. Les pieuses femmes, qui connaissent son innocence, ne peuvent retenir leurs gémissements et remplissent l'air de leurs lamentations : ***Plangebant et lamentabantur super eum.*** (*Luc.*, XXIII, 27.) Où est sa Mère? a-t-elle fui loin du théâtre où se prépare une si horrible scène? est-elle allée ensevelir dans les ténèbres sa profonde et intolérable douleur? Est-elle restée mourante dans son humble demeure? Ah! elle est auprès de la victime. Elle gravit, à ses côtés, la montagne du sacrifice; elle voit les bourreaux dépouiller son Fils, l'étendre inhumainement sur le bois fatal, enfoncer à coups redoublés, dans ses pieds et ses mains, des clous énormes; elle voit couler ses pleurs et son sang ruisseler de toutes parts; elle entend ses sanglots se mêler aux cris de rage et aux insultes barbares de ses ennemis. Ce n'est pas de loin, comme les saintes femmes et les timides amis du Sauveur, qu'elle assiste à un spectacle si déchirant pour elle : ***Stabant omnes noti ejus a longe, et mulieres.*** (*Luc.*, XXIII, 49.) Non, elle est au pied même de la croix, parmi les féroces persécuteurs, et si près de son Fils expirant qu'aucun détail de ses inexprimables souffrances ne peut lui échapper : ***juxta crucem!*** O prodige! la Mère de Jésus est debout, en attitude de prêtre et de sacrificateur devant l'autel ensanglanté où se consomme le grand holocauste! ***Stabat juxta crucem Jesu mater ejus.*** (*Joan.*, XIX, 25.) Que fait-elle là? ce qu'elle fait là? Pendant que Jésus s'offre lui-même à son Père pour l'expiation de nos péchés, sa Mère s'offre aussi pour la même fin; elle consent à ses ignominies, à ses tourments, à sa mort, pour que nous puissions obtenir grâce; elle conjure un Dieu offensé d'assouvir sa vengeance sur cet innocent agneau, et de nous épargner. Voilà, voilà jusqu'où le cœur de Marie nous a aimés! Nous fûmes tellement l'unique objet de la magnanimité du Fils et de la Mère en ce terrible moment, que Jésus, adressant du haut de la croix une dernière parole à Marie, ne lui parla ni de lui-même, ni d'elle, mais de nous. Il voit auprès de lui un seul de ses disciples qui lui représente tous les autres; nous renfermant tous par la pensée et nous présentant tous à Marie dans la personne de saint Jean, il lui dit : ***Femme, voilà votre fils : « Mulier, ecce filius tuus! »*** (*Ibid.*, 26.) En ce disciple, nouvelle Eve, voilà votre famille; vous êtes seule désormais la véritable mère de tous les vivants, de tous mes frères; vous les enfantez aujourd'hui dans l'excès de la plus inconcevable douleur, et vous accomplissez enfin dans toute son étendue la prédiction faite à l'épouse d'Adam : ***In dolore paries filios.*** (*Gen.*, III, 16.) Ils vous coûtent trop cher pour ne pas vous appartenir, je vous les donne! chérissez-les tous comme vous m'avez chéri moi-même! Puis s'adressant à nous dans la personne de l'apôtre bien-aimé : Connaissez votre Mère qui est la mienne; recourez à son amour dans tous vos besoins. Si ses entrailles ne vous ont pas portés, son cœur vous enfante présentement. Elle vous a aimés plus que la vie de son Fils unique, et si quelque chose pouvait égaler ma tendresse pour vous, ce serait la sienne! ***Deinde dixit discipulo : Ecce mater tua!***

O Marie, voilà nos titres à votre protec-

tion! ils sont écrits en caractères divins dans le testament suprême de l'adorable Jésus! nous sommes vos enfants, les enfants de votre douleur, de cette douleur qu'un prophète a comparée à une mer vaste et insondable : nous mettrons toujours notre sublime confiance en votre affection maternelle. Vous n'avez pas, il est vrai, l'omnipotence qui commande et opère tout ce qu'il lui plaît; mais vous avez la toute-puissance qui supplie et qui obtient tout ce qu'elle demande, *Omnipotentia supplex!* Qui n'a pas éprouvé les effets de votre intercession? Combien de fois a-t-elle éclaté par des prodiges en faveur de l'Eglise romaine, des Etats, de ce royaume en particulier, en faveur de tous ceux qui ont imploré fermement votre assistance!

Mère de miséricorde, vous qui êtes à la fois le soutien des faibles, le salut des infirmes, la consolation des affligés, la ressource des chrétiens, le refuge des pécheurs, nous tous, simples fidèles, personnes consacrées à Dieu, prêtres du Seigneur, tous misérables, tous coupables, nous nous jetons à vos pieds bénis, puis dans votre sein glorieux où nous chanterons bientôt et à jamais d'une voix unanime : Amour, reconnaissance aux Cœurs de Jésus et de Marie!!!

SERMON XII.

EXCELLENCE DU SACERDOCE ET DIGNITÉ DU PRÊTRE CATHOLIQUE.

Omnis namque pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis. (*Hebr.*, V, 1.)

Tout pontife est choisi parmi les hommes, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour la rémission des péchés.

Dieu, dont la souveraine félicité consiste à contempler incessamment ses infinies perfections, sort de son éternel repos et crée, en six jours, l'univers. Tout aussitôt, dit le royal Prophète, *Les cieux racontent sa gloire : « Cœli enarrant gloriam Dei. »* (*Psal.* XVIII, 1.) Et qui donc sur la terre va célébrer ses grandeurs? L'homme, formé à l'image de son bienfaiteur par l'intelligence et l'amour qui brillent en sa personne auguste, a déjà compris que lui seul peut présenter à la Divinité un culte de gratitude et de louanges qui soit digne de sa majesté suprême. D'ailleurs, tous les êtres animés et inanimés qui l'environnent, témoins émerveillés et respectueux de la noblesse de son port, de la vivacité de son regard, de la sublimité de son esprit, de la magnanimité de son cœur, de la puissance de sa parole, l'ont proclamé, d'un concert unanime, pontife universel de ce monde, temple magnifique qui a pour fondement inébranlable le doigt de Jéhovah; pour enceinte, un horizon sans limites; pour voûte, un dôme d'étoiles scintillantes; pour autel, la brillante poitrine d'Adam. Mais, hélas! pendant que cet unique prêtre cherche, pour l'auteur de la nature, une hostie vivante et impeccable, il perd soudain son innocence! Du profond abîme de son néant, il roule dans l'insondable abîme du péché. Comment en sortira-t-il? sa monstrueuse infidélité ne va-t-elle point le dépouiller de son sacerdoce et renverser les primitifs desseins du Très-Haut sur ses admirables destinées?

Non, mes frères, la révolte était prévue, et il convenait à la miséricordieuse sagesse de faire servir cette étrange, mais heureuse faute à l'accomplissement de son bon plaisir et à la glorification du genre humain. Vivement touché du désespoir et de la dégradation du prévaricateur, le Tout-Puissant lui laisse entrevoir un sauveur qui, en apparaissant comme l'invincible pontife des temps et des éternités, écrasera la tête de l'orgueilleux vainqueur. Ce sacrificateur sera-t-il un ange? un archange? ce n'est pas assez : il s'appellera, il est vrai, le fils de l'homme, mais il se nommera aussi l'Admirable, le Prince de la paix, le Dieu fort : *Deus fortis.* En s'incarnant dans le sein d'une Vierge immaculée, notre nature avilie, non-seulement il la réhabilitera dans son primordial état, mais il l'anoblira, il la divinisera. Et chose plus merveilleuse encore : avant de terminer sur une croix sanglante sa vie de sacrificateur visible à tous les yeux, il s'immolera d'une manière invisible et non sanglante sur l'autel de l'amour, pour transmettre son impérissable pontificat à l'homme, à l'homme qui, transformé en un autre christ, perpétuera, à travers tous les âges et tous les lieux, pour la gloire du grand Dieu et le bonheur des diverses générations, l'oblation eucharistique, ce parfait mémorial de l'holocauste du Calvaire!

Mon dessein, mes frères, vous l'avez deviné, est de vous entretenir brièvement de l'excellence du sacerdoce, ou plutôt de la dignité du prêtre catholique dans l'exercice de ses sublimes fonctions. Comparant, dans un autre discours, le sacrifice de la Messe à celui du Golgotha, je ne vous d rai donc, sur ce double mystère, que ces quelques mots :

Jésus-Christ, vous le savez, est mort en croix et s'est immolé dans le cénacle pour expier les crimes de l'homme et désarmer la rigoureuse justice de son Père outragé. Eh bien! à l'autel du sanctuaire, ce Dieu-Pontife s'efface et s'anéantit en quelque façon, pour se mettre à la disposition du prêtre qui le remplace et en fait sa victime quand il lui plaît.

A ce pouvoir sans pareil qui le constitue l'unique dépositaire des mérites du sang d'un Dieu, le prêtre réunit l'étonnant pouvoir de purifier les plus grands coupables, non pas seulement en proclamant le pardon que le ciel leur accorde, mais en le leur accordant lui-même avec cette autorité qui peut refuser.

Bien plus heureux que le Thaumaturge des corps qui n'arrache un cadavre aux horreurs de la tombe que pour quelques jours, le prêtre catholique brise le formidable sceau de la colère divine apposé déjà sur l'âme criminelle qui penche de tout son poids

sur les bords de l'éternel sépulcre des enfers. Oui, en l'animant d'une vie surnaturelle, il la délivre et il l'élève au plus haut des cieux. D'après nos lois et nos usages, l'indignation publique a plus d'une fois éclaté contre le téméraire citoyen qui osa solliciter la grâce d'un assassin de nos monarques chéris : le prêtre, en vertu de son inviolable caractère, se déclare hautement le défenseur du dernier mortel convaincu du crime de lèse-majesté divine. Couvert de l'invulnérable armure de son incomparable capitaine, il triomphe aisément de la formidable vengeance du Roi des rois publiquement insulté. Quel imposant pouvoir que celui de la parole sainte dont le prêtre nous semble être plutôt la voix même que le simple organe : parole plus prodigieuse que celle pour qui la création ne fut qu'un jeu, puisque son chef-d'œuvre par excellence est la conversion des grands scélérats qui, plus rebelles que le néant, ont la liberté de lui résister. Oui, c'est avec ce glaive à deux tranchants que l'orateur sacré ébranle, attendrit, subjugue les cœurs les plus indomptables; venge la vertu persécutée; fait trembler le vice et l'impiété, fussent-ils assis sur des trônes, et commande impérieusement aux redoutables puissances de l'enfer courroucé. Quel plus magnifique pouvoir que celui de la prière solennelle qui, non-seulement féconde le beau ministère de la réconciliation et de la prédication, mais à l'aide de laquelle le pieux apôtre monte encore incessamment, comme les anges, par l'échelle mystérieuse de Jacob jusqu'aux pieds de l'Eternel, puis, en qualité de l'ami de l'épouse, en descend arrosé d'une pluie de bénédictions qu'il laisse tomber sur sa bien-aimée ! Hé ! comment l'accès du paradis pourrait-il être fermé au disciple qui ne s'y présente, sur les ailes de la foi, qu'au nom et sous le manteau de son adorable Maître ?

Maintenant, cher auditeur, quel rôle attendrissant que celui de rendre aimable la religion du Seigneur Jésus par l'édifiant spectacle d'une vie humble, pauvre, innocente, laborieuse, pleine de dévouement, et de devenir ainsi l'objet de l'admiration des hommes, des anges et de Dieu lui-même.

Ecoutons Marmontel, à qui l'incrédulité ne permet d'envisager le Christianisme que dans ses rapports avec le temps et la société : « Quelle mission plus touchante, s'écrie-t-il, que celle qui impose une vie de privations pour faire des heureux, qui établit ses dépositaires les anges de paix, les pères, les dieux des veuves et des orphelins, des indigents et des infortunés ! qui les occupe à essuyer les larmes de ceux qui pleurent, et dont la carrière ne sera, comme celle du Sauveur, qu'une carrière de bienfaits. »

Ah ! mes frères, si le verre d'eau froide de l'Evangile, si l'acquisition d'une seule âme immortelle est mille fois préférable à la conquête de l'univers, qu'il est consolant de penser et de redire qu'un bon prêtre est plus grand que le premier conquérant de la gloire humaine ; c'est donc ici le lieu de répéter après le prophète David : *Gloria et honore coronasti eum, Domine.* (*Psal.* VIII, 6.) Seigneur, vous avez couronné le prêtre d'honneur et de gloire, vous avez soumis à son sacerdoce même les potentats qui portent l'univers et qui ne paraissent devoir courber la tête que sous le Monarque des monarques dont ils sont aussi les ministres. Et en effet, si le prêtre de Jésus-Christ doit le premier, dans l'ordre social, donner aux nations l'exemple de la soumission qui est due au Seigneur, en la personne auguste de ses rois, ces princes ne sont pas moins obligés, dans l'ordre religieux, de donner à ces mêmes peuples l'exemple de l'obéissance qui est due au Seigneur en la personne de ses pontifes. Vérité importante que Isaïe annonçait avec bonheur à l'Eglise catholique qu'il appelait du nom gracieux de Sion : *Les rois,* lui prédisait-il, ***seront tes nourriciers, et les reines, tes nourrices; ils t'adoreront en baisant la poussière de tes pieds.*** (*Isa.*, XLI, 23.)

Toutefois, dans cette dépendance réciproque de la royauté temporelle et de la royauté spirituelle, nous apercevons clairement une différence remarquable : les rois de la terre, ne recevant du ciel qu'une puissance bornée pour les temps et pour les lieux, ne la communiquent à leurs subordonnés qu'avec une sage réserve, tandis que le prêtre communique à tous les pays et à tous les mortels l'éternel sacerdoce qu'il a reçu de Jésus-Christ. Dieu s'étant réservé le droit de briser les sceptres et de transférer les empires, quand il lui plaît, le caractère de l'autorité princière est évidemment amissible, tandis que le caractère du royal sacerdoce est inamovible et impérissable. Les rois, disait l'illustre Chrysostome et plus tard le grand Napoléon, n'exercent leur pouvoir que sur les corps, le prêtre sur les âmes. Allons plus loin : dans maintes circonstances, les souverains pourraient à la rigueur se passer de leurs ministres que, du reste, ils changent heureusement à volonté ; mais dans l'éminente affaire de leur éternité, peuvent-ils jamais se passer du sacerdoce ? Ah ! s'ils refusaient de l'appeler à leur secours, ils se perdraient, et à toujours ! Car quiconque n'expire pas sur le sein d'un prêtre catholique, tombe infailliblement sous les griffes meurtrières de Lucifer. Aussi, tout ce qu'il y a eu de princes vraiment dignes de ce titre glorieux, les Constantin, les Charlemagne, les Louis IX, celui qui nous gouverne, et mille autres ont-ils regardé, comme la plus belle prérogative de leur couronne, de se déclarer les défenseurs de la religion romaine, les lieutenants du grand Dieu, pour faire exécuter ses volontés adorables et régner son nom sur le monde et sur les maîtres du monde.

Cherchons donc maintenant dans le ministère des anciens prophètes quelque chose qui se puisse comparer au ministère évangélique. Je commencerai par avouer que Moïse et Aaron firent souvent éclater leur redoutable puissance pour contraindre un roi barbare et un peuple rebelle de trembler en leur présence : aux yeux de Pharaon et des Hébreux,

ils semblèrent grands de la grandeur même de celui qui les envoyait. De quel lustre ne brilla pas encore le ministère judaïque, quand le prophète Elie commanda au feu du ciel de dévorer solennellement l'holocauste destiné à faire éclater la divinité de Jéhovah, et à démasquer la superstition des vaines idoles! Cependant, mes frères, que la montagne de Sinaï avec ses éclairs et ses tonnerres me paraît petite en face du Calvaire surmonté d'une croix salvatrice! Que la manne du désert et le sang des animaux me donnent une faible idée de ce pain angélique et de ce sang divin qui descendent, nuit et jour, à la voix du prêtre, sur l'autel mystérieux de l'Agneau sans tache! Donc ici-bas, tout disparaît à l'aspect du sacerdoce apostolique.

Pour trouver au prêtre un rival, j'oserai monter jusque dans les cieux. Que vois-je? j'aperçois le noble prisonnier de Patmos qui se prosterne devant un archange : mais, ébloui de la splendeur de son caractère, l'archange s'empresse de le relever en lui disant : *Garde-toi bien de rendre un pareil hommage à celui qui n'est que ton confrère.* (*Apoc.*, XXII, 9.) Ici, répliquez-vous, l'ange du Seigneur s'égale au moins au disciple bien-aimé, et il lui est même supérieur par l'excellence de sa nature. Oui, j'en conviens; mais, sous un autre rapport, a-t-il le pouvoir de sacrificateur? non! Profondément incliné durant le sacrifice, il adore, en tremblant, celui que le prêtre seul, plus privilégié que les dominations et les puissances, fait paraître, à volonté, sur la pierre sacrée : *Adorant dominationes, tremunt potestates.*

Mais, Marie, reprenez-vous peut-être. Marie, cher auditeur, nous rappelle sans doute les délicieux rapports du sacerdoce et de la maternité divine, et en enfantant une fois à Bethléem le Sauveur Jésus, elle partage cette double gloire, si je puis ainsi parler, avec le prêtre qui, quoique bien inférieur à elle en sainteté, enfante incessamment le même Sauveur Jésus dans nos paisibles sanctuaires. Marie, d'ailleurs, ne monta point à l'autel, et ce ne fut que par la main des apôtres qu'elle put se rassasier de cette chair si suave qu'elle avait nourrie de son lait virginal; cette Mère de miséricorde, ce Refuge assuré des plus grands pécheurs, se contente pourtant de les conduire aux pieds de son trop favorisé ministre qui les absout.

Au moins, murmure quelqu'un, pour faire prévaloir votre dignité de prêtre sur toute autre dignité, vous vous garderez bien de monter du trône de la Reine des anges et des apôtres jusqu'à cet autel radieux où le Fils même du Très-Haut exerce de toute éternité les fonctions de l'inénarrable sacerdoce dont il est, à la fois, la source et la plénitude.

Ah! mes frères, là, sûrement, tout prêtre, consacré par l'effusion de l'onction divine, ne peut que s'effacer et s'anéantir. Là il doit reconnaître que l'unique Pontife du Dieu vivant, c'est Jésus-Christ. Là enfin, il est obligé d'avouer que ce sacerdoce, incommunicable à toute créature, est le patrimoine, l'héritage exclusif de l'Homme-Dieu, et que par conséquent lui prêtre n'y participe que par privilége et par union. Mais, à ce titre glorieux de représentant inamovible de Jésus-Christ, le prêtre sacrificateur et confesseur, au moment où il remplit sa haute ambassade, peut, en quelque sorte, pardonnez-moi cette audacieuse expression, se mesurer avec lui : et la raison sans réplique que nous en donnons, c'est que, tout néant qu'il soit, il est tellement transformé en Jésus-Christ, quant au pouvoir reçu, qu'en lui l'homme disparaît tout entier, pour ne laisser que le prêtre parler et agir en Dieu. Il ne dit pas, en effet: Ceci est le corps de Jésus-Christ; ceci est le sang de Jésus-Christ; Jésus-Christ vous absout de vos péchés : car ces paroles, quelque honorables qu'elles fussent, n'opéreraient pas la transsubstantiation du pain et du vin dans le corps et le sang adorables de Jésus-Christ, et ne réconcilieraient pas les coupables avec Dieu : le prodige n'a lieu, le mystère ne se consomme que lorsque, s'identifiant et ne faisant plus qu'un avec Jésus-Christ, il dit comme lui et avec lui : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang. — Je vous absous de vos péchés : « Ego te absolvo. »* Ce n'est pas tout : il faut que la sentence de Pierre précède la sentence du Christ, *Petri sententia Christi sententiam præcedit.* Aussi saint Denis de Corinthe appelle-t-il le prêtre si semblable à Dieu qu'il paraît en avoir la forme : *Deo sacerdos simillimus et Deiformissimus.* Aussi, les Constitutions apostoliques ne craignent-elles pas de qualifier le prêtre du titre incompréhensible de Dieu terrestre placé au milieu des hommes pour en faire des dieux, c'est-à-dire des êtres glorieux et éternels : *Deus terrenus, ut deos efficiat.*

Elevons-nous encore : le Fils unique de Jéhovah, pour confirmer tout ce que nous venons de dire sur l'excellence du sacerdoce et sur la dignité du prêtre catholique, n'hésite pas à célébrer, dans les termes les plus formels, son union intime; que dis-je? son égalité avec ses apôtres : *Père céleste*, s'écrie-t-il, *je leur ai légué la gloire que vous m'avez donnée; je suis en eux comme vous êtes en moi, afin qu'ils soient consommés en nous dans l'unité!* (*Joan.*, XVII, 21.)

Après cela, chers auditeurs, devons-nous être surpris encore de voir les plus fameux personnages baiser la trace des pas du prêtre? de voir, par exemple, un saint Martin de Tours présenter, à la table d'un prince, la coupe à son chapelain avant de l'offrir à une impératrice? de voir le fondateur de Byzance se juger indigne de s'asseoir parmi les Pères du concile de Nicée. Hélas! ces heureux temps ne sont plus; notre auguste ministère, sans avoir rien perdu de son efficacité réelle et de sa gloire primitive, est tombé dans une espèce d'avilissement et de stérilité pour un trop grand nombre de chrétiens qui ne savent que censurer quelques défauts inhérents à la fragilité humaine et fermer les yeux aux merveilles sacrées qui les entourent. Les prophètes de la nation sainte, tristement dépouil-

les de la vénération et de la confiance filiales dont les environnaient autrefois les peuples et les grands sont aujourd'hui dédaignés et abandonnés par les grands et les peuples. La France en est-elle devenue plus calme et plus prospère? Les citoyens sont-ils plus heureux, les magistrats plus vertueux, les négociants plus équitables, les époux plus fidèles, les épouses plus chastes, les vierges plus modestes, les enfants plus dociles, les serviteurs plus soumis, les riches plus compatissants? Répondez franchement, vous, observateurs intelligents et véridiques, valons-nous nos pères? avons-nous plus de conscience, plus de délicatesse, plus de loyauté que nos aïeux? Ces mots si doux et si nobles : *amitié, honneur*, ont-ils la même valeur sur les lèvres de l'immense majorité des Français? Non, assurément! Pourquoi? Parce qu'à l'aimable simplicité de nos ancêtres, à leur exquise civilité, à leur foi éclairée et pratique, à leur profond respect pour toutes les choses saintes, nous avons substitué la sotte vanité, le sensualisme, l'égoïsme, l'indifférence religieuse, le mépris du sacerdoce et de ses incomparables bienfaits. A côté de ces anciens héros de la fidélité, de la patrie et du catholicisme, nous ne sommes donc, pour la plupart, que des lâches, des félons et des impies. Honteux et repentants de tant d'ingratitude, supplions le Seigneur Jésus de nous pardonner nos prévarications et de nous accorder des prêtres selon son cœur, puisque seuls ils peuvent nous fermer l'enfer et nous ouvrir le ciel. Je conviendrai avec vous que le simple prêtre n'a pas, comme les évêques, la plénitude du sacerdoce, et qu'il ne peut le transmettre; il est même soumis aux pontifes, comme ces pontifes sont soumis eux-mêmes, de droit divin, au chef visible de toute la catholicité : mais, une fois revêtu du caractère sacerdotal et de la juridiction ecclésiastique, n'est-il pas, à l'autel et au confessionnal, aussi puissant que Pierre et que Jésus-Christ lui-même? Oui. N'a-t-il pas l'incomparable pouvoir de sacrifier toujours validement, fût-il sous le poids de l'interdit ou de l'anathème? Oui. Et même, dans ce dernier cas, d'absoudre validement un moribond qui ne pourrait trouver un autre confesseur approuvé? Oui encore.

SERMON XIII.

I. LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE COMPARÉ A CELUI DE LA CROIX. — II. LA DIGNITÉ DU PRÊTRE SACRIFICATEUR.

Omnis pontifex, ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis. (*Hebr*. V, 1.)

Tout pontife a été choisi parmi les hommes, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour la rémission des péchés.

Chers auditeurs, au commencement des siècles, la terre avec ses plantes et ses animaux; les Océans avec les poissons qui les habitent; le firmament avec le soleil, la lune et les étoiles qui le décorent, sortirent en cinq jours des mains puissantes de l'Eternel. Le sixième jour, fière de tant de merveilles réunies qui lui servent d'escabeau, l'adorable Trinité se recueille et s'écrie: Qu'il est magnifique ce temple de la nature tout rempli de nos œuvres! mais il lui manque un noble interprète qui sache nous parler le doux langage de l'intelligence, de l'admiration et de l'amour. Faisons donc l'homme à notre image, à notre ressemblance, et plaçons-le dans ce nouveau sanctuaire : *Faciamus hominem ad imaginem nostram!* (*Gen*., I, 26.) Qu'il était beau cet unique et universel pontife de la création quand, sur les ailes de l'adoration et de la reconnaissance, il faisait monter jusqu'au trône de son généreux bienfaiteur, soit au lever majestueux de l'aurore, soit à la silencieuse clarté de l'astre des nuits, les vœux ardents de sa poitrine amoureuse, le délicieux parfum des fleurs, les gracieuses prémices des moissons dorées, la ravissante mélodie des oiseaux du bocage, la grande voix du tonnerre et des mers impétueuses! Est-il étonnant que le Très-Haut, sensible à cette filiale et persuasive éloquence, descendît, sous une forme visible, de ses augustes tabernacles dans ce paradis enchanté pour s'y promener en causant familièrement avec Adam et Eve, ce couple fortuné qu'il s'était plu à enrichir d'innocence et d'attraits?

Cependant je veux chanter un spectacle plus digne encore de nos respects et de notre enthousiasme. Je veux célébrer des mystères bien supérieurs à celui de la création du monde matériel, à celui même du pontificat de notre premier père. Ecoutez donc et saisissez l'objet et le plan de ce discours.

Je viens vous démontrer brièvement, d'abord que le sacrifice sanglant du Calvaire et le pacifique sacrifice du cénacle ne sont qu'un seul et même holocauste : ensuite que les priviléges du sacrifice de l'autel réclament notre profonde vénération; et enfin que c'est l'homme qui a été choisi de préférence par Jéhovah pour éterniser la double immolation de son Fils adorable. Vous me saurez gré sans doute d'avoir traité devant vous un sujet si relevé, si propre à vous donner une haute idée du sacrifice de la croix, du sacrifice de nos autels et du prêtre sacrificateur.

I. *Même holocauste*. — Mes frères, si, d'un côté, le sacerdoce est la sublime fin de l'incarnation du Verbe; c'est-à-dire, si le Fils unique de Dieu a pris notre nature pour devenir le Pontife médiateur entre son Père offensé et l'humanité coupable; de l'autre, le sacrifice est également la fin du sacerdoce, puisque tout pontife a été établi par le Seigneur précisément pour lui offrir des oblations. Or, d'après la doctrine de l'Evangile, de l'Eglise et des saints Pères, le sacrifice de l'autel est à la fois le plus grand et le plus auguste de tous les mystères de la religion : disons mieux : il est, à proprement parler, le seul vrai sacrifice des chrétiens. Mais n'oublions jamais que l'unique principe de toute son efficacité et de toute sa majesté, c'est le sacrifice de la croix dont il est le parfait mémorial. Oui, tout son mérite et toute son excellence ressortent exclusivement de la dignité de la Victime attachée à la croix et de la souveraineté de Jéhovah à qui cette im-

comparable victime est immolée! oui, dans le sacrifice de la Messe, comme dans celui du Golgotha, un Dieu s'offre à un Dieu par le ministère d'un Dieu que le prêtre, revêtu de sa puissance, représente visiblement à l'autel : *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se tunc obtulit !* (*Conc. Trid.*) D'où il me sera permis de conclure hardiment que si, d'une part, le sacrifice sanglant possède seul l'inappréciable et primordial avantage d'avoir racheté le monde chargé d'anathèmes et voué à la réprobation; de l'autre, le sacrifice non sanglant jouit seul, comme nous l'allons voir, de plusieurs prérogatives qui en rehaussent évidemment le prix et la splendeur.

II. *Priviléges du sacrifice de la Messe.* — 1° Le sacrifice du Calvaire ne pouvait être offert qu'une fois : *semel obtulit :* le sacrifice eucharistique se renouvelle à chaque instant du jour et de la nuit. — 2° Le sacrifice de la croix s'accomplit en quelques heures et seulement sur la sainte montagne : le sacrifice de l'autel se reproduit et se reproduira partout, en même temps, jusqu'à la fin des âges, jusque dans l'éternité, selon cet infaillible oracle du prophète Malachie : *Du couchant à l'aurore, mon nom est grand parmi les nations, car en tout lieu une oblation pure est offerte à ma gloire !* (*Malach.*, I, 11.) — 3° Le sacrifice du Golgotha a été un sacrifice sanglant dont la Victime, réellement anéantie par une mort violente, devait ressusciter pour ne plus mourir, *Surrexit, jam non moritur* (*Rom.*, VI, 9) : le sacrifice de nos sanctuaires est un sacrifice pacifique où la victime toujours vivante, quoique toujours immolée, est toujours conservée quoique toujours détruite dans son être sacramentel. Lors même que la vertu de cet ineffable mystère se bornerait à la glorification de la suprême majesté par toute la terre, ne serait-ce pas déjà un grand honneur pour le prêtre qui le célèbre et pour le fidèle qui y assiste? Mais la bonté divine a été plus loin pour nous; elle a voulu associer aux inviolables intérêts de sa gloire extrinsèque nos propres intérêts, et aux louanges de la patrie les bénédictions de l'exil. Elle a voulu que cet inénarrable mystère devînt pour les pauvres mortels, par l'application des mérites infinis du Sauveur Jésus, un sacrifice de propitiation, d'impétration et d'action de grâces.

1. Le sacrifice de la Messe, comme celui de la croix, est un sacrifice de *propitiation*, c'est-à-dire un remède à nos plaies spirituelles. Dieu, apaisé par la victime qui s'immole incessamment, accorde aux pécheurs la grâce et le don de la pénitence. Mon Père, s'écrie le divin Rédempteur par la bouche du plus éloquent des orateurs sacrés, du grand Chrysostome, vous épargnâtes le tendre Isaac de la loi ancienne, et vous n'épargneriez pas les misérables humains pour le salut desquels je meurs chaque jour, moi l'Isaac de la loi nouvelle! Pourraient-ils donc vous outrager plus que je ne vous honore? Seriez-vous plus leur juge que je ne suis leur libérateur?

Le sang de l'agneau pascal des Hébreux fut assez heureux pour repousser l'ange exterminateur. Cependant qu'était cet agneau simplement figuratif, comparé à celui qui palpite de commisération sur cette pierre mystérieuse? Croyant reconnaître la robe sanglante de Joseph, enfant chéri de sa vieillesse, le sensible Jacob répandit un torrent de larmes : et à l'aspect de cette tunique tressée par l'aimable Marie et trempée des flots de mon sang, le cœur de l'éternel Jacob ne serait pas ému! Comment vos foudres frapperaient-elles encore ces coupables empourprés de ce sang précieux qui crie vers vous miséricorde bien plus haut que celui d'Abel ne criait vengeance contre son meurtrier?

2. Sacrifice de la Messe, sacrifice d'*impétration*. Oui, Jésus-Christ, victime d'agréable odeur, demande et obtient de la clémence de son Père tout ce que nous pouvons légitimement désirer. Dieu, dit saint Paul (I *Cor.*, IV, 18 seqq.), qui nous a aimés dans le péché, pourrait-il nous refuser quelque chose depuis qu'il s'est réconcilié avec nous par Jésus qui, en ne faisant de notre nature et de la sienne qu'une seule et même personne, nous a acquis des droits à ses récompenses? Aussi, l'Eglise romaine, connaissant parfaitement ces droits que nous partageons maintenant avec son fidèle Epoux et son innocent Pontife, ne met-elle aucune borne dans les suppliques enflammées qu'elle adresse sans cesse de l'autel sacré de la captivité à l'autel sublime de l'immortelle Jérusalem. S'élevant donc sur les puissantes ailes de la prière, jusqu'aux pieds de Jéhovah qu'elle baise humblement et qu'elle arrose de ses larmes brûlantes, elle en redescend bientôt consolée et chargée d'immenses trésors pour ses heureux enfants. De là les fléaux suspendus, la paix des Etats, les princes religieux, les pasteurs vigilants, les apôtres infatigables, les pieuses aggrégations. De là, surtout, les évêques saints et zélés qui comprennent efficacement l'indispensable nécessité des missions proprement dites et solennelles, seules capables d'arracher par centaines, par milliers, aux fers de Satan, les chrétiens sacriléges, les pécheurs les plus indifférents et les plus endurcis.

Que j'aime à me représenter cette mère attentive qui, après avoir entendu son ministre prononcer ces prodigieuses paroles : *Ceci est mon sang*, se hâte de remplir une coupe d'or de cette vivifiante liqueur pour aller la verser, tour à tour, sur les orphelins, les veuves, les vieillards, les infirmes, les agonisants, les justes éprouvés par la tribulation, et sur les peuples qui aspirent à sortir des ombres de l'idolâtrie! Que j'aime à contempler cette Eglise dont la charité embrasse tout ce qui souffre, pénétrer d'un œil attendri dans les sombres abîmes du purgatoire pour y laisser tomber, goutte à goutte, la rosée rafraîchissante de l'inépuisable calice sur ses membres qui achèvent de se purifier de leurs taches les plus légères, avant de s'élancer dans l'éternité, plus radieux que

des diamants, pour en enrichir sa glorieuse couronne! Souvenez-vous, ô mon roi, redit-elle sans fin, de vos serviteurs et de vos servantes qui dorment du sommeil de la paix! touchant langage sur les lèvres candides de la plus tendre des vierges au père le plus compatissant et le plus généreux qui n'attendait de sa Fille bien-aimée que cet ardent soupir pour dilater ses entrailles et élargir les portes déjà entr'ouvertes de son céleste empire.

3. Sacrifice de la Messe, sacrifice d'*action de grâces*. Ces fruits merveilleux du sacrifice de la Messe ne peuvent pourtant nous rendre vraiment heureux qu'autant que nous les égalerons par la reconnaissance qui est pour tout cœur honnête le plus impérieux et le plus doux de tous les devoirs. Mais cette prétention à l'égard de notre suprême bienfaiteur ne serait-elle point le comble de l'orgueil dans le néant? Rassurons-nous, mes frères, Dieu a daigné pourvoir, par notre aimable victime, et aux intérêts de sa gloire et au complément du bonheur de l'homme. En effet, nous enseigne le docteur des gentils, ce grand Dieu nous ayant fait présent de son adorable Fils qui est maintenant notre propriété, nous pouvons donc l'offrir à sa Majesté souveraine comme une hostie de louanges d'un prix infini : ***Per ipsum offeramus hostiam laudis Deo.*** (***Hebr.***, XIII, 15.) Convaincu d'une vérité si consolante, le royal Prophète, devançant les siècles, s'était déjà écrié dans un transport d'allégresse : Seigneur, pour que ma gratitude ne le cède en rien à votre incomparable munificence, je prendrai en main le calice du salut, et j'invoquerai hardiment votre nom : ***Calicem salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.*** (***Psal.*** CXV, 13.) Oui, dans l'ivresse de notre puissante jubilation, redisons sept fois le jour : Père saint, par le sang de Jésus-Christ dont vous nous avez inondés, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions comme vous voulez être loué béni et glorifié. . . ***Per quem laudamus te, benedicimus te, glorificamus te.***

III. *Le prêtre sacrificateur.* — Sublime sacrifice de nos autels, magnifique mémorial du sacrifice de la Croix, dont je viens d'esquisser faiblement l'excellence et les bienfaits, où trouver un ministre digne de toi et du grand Dieu qui le réclame? Est-ce sous ces lambris dorés qui n'étincellent que de brillants diadèmes? Non! à un roi immortel qui a refusé un mortel empire pour expirer sur un gibet, il faut une tête couronnée d'épines! Le chercherai-je parmi les séraphins qui me semblent si propres à une fonction si élevée? mais alors, comment nous, misérables pécheurs, oserions-nous envisager ces hautes intelligences qui rayonnent des plus vives splendeurs? A qui donc enfin sera confié un ministère tout divin et si redoutable? Oh! incompréhensible mystère de l'amour d'un Dieu pour les hommes, c'est l'homme qui le premier fixe le choix de sa miséricorde! oui, c'est l'homme, l'homme tout seul. Et pourquoi, je vous prie? parce que Jésus, en épousant sa nature dégradée par le péché, l'a anoblie, l'a divinisée. Cet homme, votre semblable, votre frère, que vous voyez dans le temple, au confessionnal, en chaire, au chevet des malades, dans le réduit des indigents, agenouillé dans une obscure prison, gravissant l'échafaud avec un criminel, pleurant avec les malheureux, évangélisant les enfants du pauvre, priant et prêchant dans la cabane du sauvage, c'est cet homme, je le répète, que le Très-Haut, dans ses impénétrables conseils, a préféré aux monarques, aux archanges mêmes, pour l'exalter, à tous les yeux, sur l'impérissable trône de ses divines miséricordes. C'est là qu'une fois transformé en un autre Christ par la consécration pontificale, il prononce en Dieu ces paroles créatrices, ces paroles réparatrices de la postérité d'Adam : ***Hoc est corpus meum!... Hic est sanguis meus!...***

Si, dans tout l'univers, un seul prêtre était revêtu de cette incroyable puissance et qu'il ne l'exerçât qu'une fois par an, à Jérusalem, quelle idée les nations catholiques ne concevraient-elles pas de sa gloire? Avec quel empressement ne se précipiteraient-elles pas dans cette ville fortunée pour être les témoins du prodige? Avec quelle émotion chaque pèlerin ne raconterait-il pas à sa famille et à ses amis émus jusqu'aux larmes, qu'il a vu, qu'il a entendu un mortel commander au Monarque des cieux de descendre sur une pierre mystérieuse pour le nourrir, lui voyageur, de sa chair adorable? Quelle reine n'envierait pas le bonheur d'avoir donné le jour à ce sacrificateur unique? Quel est l'empereur qui n'échangeât pas volontiers son sceptre contre celui de cet éternel pontife?

O prêtres de Jésus-Christ, si nous ne nous croyons pas trop indignes d'un si beau nom, soyons saintement orgueilleux de ce titre de sacrificateur qui résume, à lui seul, les plus grandes gloires que le Tout-Puissant puisse accorder ici-bas à sa créature. Après cela serons-nous encore surpris que nombre de personnages illustres, les Ephrem, les Arsène, les François d'Assise, aient reculé d'effroi devant l'ordination? qu'il fallut faire violence aux Athanase, aux Cyprien, aux Jérôme, aux Ambroise, pour les déterminer à entrer dans le sanctuaire? que l'Eglise, dans ces siècles de foi, ne croyait pas pouvoir mieux récompenser la piété héroïque des souverains de la terre, qu'en leur permettant de concourir aux fonctions inférieures du sacré ministère? que le grand Charlemagne, après avoir servi la messe, humblement prosterné sur la dernière marche de l'autel, déclarait à sa brillante cour que cet emploi qu'elle jugeait si modeste, l'honorait davantage que l'éclat de son diadème? Ce qui m'étonne, ce qui doit vous étonner vous-mêmes, c'est que moi, misérable pécheur, j'aie osé consentir à exercer, depuis des années, ce pouvoir surnaturel qui épouvanterait les anges. Ah! cependant, si vous étiez tentés de nous reprocher de ne posséder ni l'éminent savoir,

ni le zèle brûlant, ni la mémorable sainteté de tant d'apôtres, nos modèles, du moins sachez-nous gré d'avoir eu l'audace de franchir les barrières de ce formidable vestibule pour travailler à votre salut, en exposant notre éternité.

Citons un trait bien frappant, remarquable résumé de ces célestes doctrines :

C'était au premier âge du Christianisme : un prêtre, plus recommandable encore par ses mérites que par ses cheveux blancs, offrait l'adorable Victime dans la nuit même du jeudi saint. Le cœur profondément pénétré de sa bassesse, les paupières mouillées de larmes, le front inondé de sueur et les lèvres tremblantes de respect, il n'osait murmurer les redoutables paroles de la consécration en présence de la foule interdite, quand soudain, comme un autre Paul, il est ravi jusqu'au troisième ciel. Quel touchant et magnifique spectacle s'offre à ses regards éblouis! Le Pontife suprême, entouré de ses disciples chéris dont le plus jeune repose en souriant sur sa brûlante poitrine, lui apparaît plein de douceur et de majesté, et il l'entend proférer d'une voix mélodieuse ces mots qui ébranlent le firmament et réjouissent la nature entière : *Hoc est corpus meum. Hic est sanguis meus !* Ce sang de la nouvelle et impérissable alliance qui, du paradis et de la terre, de Dieu, de l'ange et de l'homme, n'a fait qu'une seule patrie et une même famille. A ce signal de l'universelle fraternité, les douze apôtres et tous les prêtres qui les ont imités, *Hoc est corpus meum ! Hic est sanguis meus !* Transportés d'une allégresse inaccoutumée, tous les élus, l'œil amoureusement fixé sur l'éternelle Victime qui palpite dans les délicieux brâsiers de la charité : Honneur, bénédiction au divin Agneau qui brisa les liens de notre captivité !

Alors l'aimable Jésus : Celui qui mange ce pain vivra dans les siècles des siècles ; celui qui boit ce vin de ma vigne n'aura jamais soif : puis avec la grâce de l'époux, il verse l'enivrante liqueur de son calice dans la coupe radieuse de l'incomparable Marie et de l'auguste Joseph qu'il appelle encore sa mère et son père ; dans les coupes scintillantes des vierges, leurs inséparables compagnes, dans les coupes vermeilles des apôtres, des anges, des patriarches, des prophètes, des martyrs, des confesseurs, des saintes femmes et des pénitents qui, toujours avides, quoique toujours rassasiés, se désaltèrent sans fin à cette inépuisable source d'un bonheur qui grandit incessamment. Maintenant, dit le bon Sauveur au prêtre de la terre qui, lui aussi, s'avançait pour participer au séraphique breuvage, tu n'as rien à envier, sous ce rapport, aux fortunés habitants de la charmante Sion. Tu es le digne pasteur de tes brebis encore exilées comme je suis le généreux monarque des citoyens de cette patrie permanente. Tu règnes au milieu des mortels par l'humilité et le sacerdoce, comme je règne au milieu des immortels par le pontificat et la gloire. Ta puissance à l'autel, dans la chaire et au saint tribunal, est la fille inviolable de ma propre autorité. Tu juges les pécheurs, je récompense les élus. Plein de vénération et de reconnaissance pour moi, ton modèle et ton bienfaiteur, plein de commisération pour tous tes enfants qui gémissent loin de leurs ancêtres, loin de toi, leur pasteur, hâte-toi de les rejoindre. Achève de renouveler pour eux ton sacrifice commencé qui n'est absolument que celui dont tu viens d'être le témoin privilégié. Ne te lasse point de rompre avec une joyeuse fierté aux âmes défaillantes et affamées ce miraculeux viatique qui, après avoir soutenu leur courage à travers les dangers, les fatigues, les épreuves de leur douloureux pèlerinage, les élèvera bientôt sur le sublime sommet d'Horeb où, rayonnant toi-même des splendeurs de cette cité des rois, tu leur distribueras des sceptres et des couronnes !!!

SERMON XIV.

PUISSANCE DU SYMBOLE APOSTOLIQUE

Credo, « *Je crois !* » Tel est le cri sublime de la foi romaine. Jésus-Christ, après avoir vaincu sur le Calvaire ensanglanté, le monde, la mort et l'enfer, confirme ses disciples dans la foi de sa résurrection glorieuse par nombre d'apparitions diverses et de prodiges éclatants. Sur le point de remonter vers son Père, il leur adresse solennellement ces paroles magnifiques et fécondes : *Euntes, docete omnes gentes.* (*Matth.*, XXVIII, 19.) Allez de ma part enseigner toutes les nations, et pour que vous puissiez remplir dignement cet auguste ministère, je vous enverrai, dans quelques jours, mon Paraclet qui vous fortifiera de sa souveraine puissance et vous embrasera de ses feux divins.

Dociles à ce commandement suprême et pleins de confiance dans ces infaillibles promesses, les douze apôtres, sous la fertile inspiration de l'Esprit-Saint lui-même qu'ils ont reçu, rédigent en douze articles bien distincts et tellement liés ensemble comme les anneaux d'une même chaîne, qu'on ne peut en supprimer un seul sans les détruire tous, cet admirable *Credo* qui, depuis près de dix-neuf siècles, est tout à la fois l'indissoluble *lien*, le *cri* de ralliement, l'invincible drapeau de 260 millions de catholiques répandus sur le globe terrestre (sujet d'une première partie); ce *Credo* qui seul peut procurer à l'homme la vraie liberté, c'est-à-dire le triomphe du cœur sur ses passions tyranniques (sujet d'une seconde partie).

A ce mot de Symbole apostolique, je vois le sourire du dédain voltiger sur les lèvres contractées des philosophes. Eh bien ! philosophes de tous les âges, discutons un moment. Répondez-moi franchement et sans hésiter : Quel est votre symbole à vous? Car tout individu, tout corps enseignant qui ne veut pas être rangé parmi les parias et les idiots, doit présenter un recueil de doctrines claires, précises, inattaquables. Exprimez donc d'un ton décidé, le premier, le second, le troisième, le douzième article de votre *Credo*.

Mais quoi! vous balbutiez, vous divaguez, vous êtes réduits au silence. Pourquoi ce mutisme si humiliant pour vos prétendues connaissances et pour votre orgueil? Pourquoi? Parce qu'aucun adversaire loyal du dogme catholique ne nous montrera jamais un symbole qui puisse s'imposer à la raison et soutenir le rigoureux examen d'un esprit sensé.

Philosophes, vous me demandez, à moi catholique, mon symbole; le voici, écoutez : « Je crois en un Dieu créateur du ciel et de la terre; je crois en Jésus-Christ son Fils unique, né, dans le temps, de la bienheureuse Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, mort et ressuscité pour nous racheter de l'enfer; je crois au Saint-Esprit, troisième personne de l'adorable Trinité, égal en tout au Père et au Fils; je crois à la rémission des péchés par les sacrements du baptême et de la pénitence; je crois à la résurrection des corps qui, à la fin du monde, rejoindront leurs âmes dans une vie éternellement heureuse ou éternellement malheureuse; je crois, en un mot, tout ce que l'Eglise romaine me propose à croire et à pratiquer, parce que son divin Fondateur lui a promis d'être avec elle tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. »

Qu'il y a loin, chers auditeurs, de ce Symbole si simple et si sublime qui exclut toute incertitude et toute variation; qu'il y a loin de cet ineffable abrégé des dogmes et des lois célestes aux opinions mobiles, absurdes et contradictoires des philosophes anciens et modernes, que Jean-Jacques Rousseau nous dépeint dans cette véridique et judicieuse période : « Je consultai les philosophes, je feuilletai leurs livres, j'examinai leurs diverses opinions; je les trouvai tous fiers, affirmatifs, dogmatiques, même dans leur scepticisme prétendu, n'ignorant rien, ne prouvant rien, se moquant les uns des autres, et ce point commun à tous me parut le seul sur lequel ils ont tous raison. Si vous comptez les voix, chacun est réduit à la sienne, ils ne s'accordent que pour disputer. »

PREMIÈRE PARTIE.

Le Symbole, *lien*, *cri de ralliement* et *drapeau* des catholiques. — A peine donc douze pauvres pêcheurs, soudainement tranformés en douze orateurs saintement audacieux, ont-ils prêché leur magnifique Symbole, qu'il devient l'indestructible *lien* des individus, des familles, des nations réunies en une même société que nous appelons l'Eglise universelle et permanente, et à juste titre, puisque depuis son origine jusqu'à nous, sans interruption aucune, comme une mère digne de ce nom, elle a nourri du lait de sa doctrine vivifiante et de sa pure morale toutes les générations soumises à son glorieux empire, dans l'unité d'une même autorité, d'une même morale, des mêmes sacrements et du même culte.

Le même Symbole, promulgué par les apôtres, a toujours été, est encore et sera toujours le *cri de ralliement*, le mot d'ordre auquel se reconnaissent, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, tous les vrais enfants du Christ. Quiconque ne l'admet pas dans toute son intégrité, ou rougit de le professer publiquement quand l'honneur de Dieu l'exige, est signalé comme un païen et un publicain. Mais partout où j'entends un mortel proférer, chanter cette belle parole, *Credo*, je lui serre la main, je l'embrasse affectueusement, je lui offre une bienveillante hospitalité, en m'écriant avec bonheur : Vous êtes mon ami, vous êtes mon frère, redisons tous les deux : *Credo*, « *Je crois!* »

Le même Symbole proclamé par les apôtres est aussi l'immortel *drapeau* qui rassemble, sur le champ de bataille, les valeureux soldats du Dieu des armées. Ce fut le monarque pêcheur qui le premier transporta du Calvaire, fumant encore, au sommet du Capitole vaincu des Césars, cette impérissable bannière. Quiconque ne salue pas respectueusement, de près ou de loin, cet auguste oriflamme, est regardé par nous comme traître à Jésus-Christ, son chef légitime et son libérateur. Rends-toi, lui crions-nous, prosterne-toi et adore, partage nos célestes convictions, viens combattre avec nous les combats du Seigneur, et avec nous tu cueilleras les palmes de la victoire. S'il nous suit, nous entonnons le beau chant du triomphe ; si, obstiné dans son fatal aveuglement, il tourne contre nous des armes meurtrières, nous lui présentons noblement la poitrine, mais à la condition expresse que notre généreux sang lavera ses iniquités, en le convainquant que le véritable héros chrétien sait mourir pour le salut de ses concitoyens et pour la gloire du grand Dieu qui s'immola lui-même à la rédemption du genre humain et de ses propres bourreaux. Hélas! chers auditeurs, ce que vous venez d'entendre n'est point une supposition gratuite. A toutes les époques du Christianisme, le paganisme, l'hérésie et l'impiété, ces trois irréconciliables ennemis du magnanime Symbole qui, à pas de géant, exécute perpétuellement son majestueux voyage autour du monde, ont constamment essayé de lui barrer le chemin de l'indépendance par un triple rempart de chevalets, d'huile bouillante et d'échafauds, en hurlant ce terrible *veto : Tu ne passeras pas.* Je passerai. Tu ne passeras pas, car si tu t'obstines à vouloir passer, je te perce le cœur et je t'abats la tête. Tue-moi, si tu l'oses, mais je passerai quand même. Sache donc que ma tête est multiple, que mon cœur palpitera toujours, que mon sang ne cessera point d'enfanter une phalange de prosélytes indomptables, qui, jusque sur le seuil des éternités, feront retentir cette hymne triomphale : *Credo, je crois.* Puis il passe fièrement à travers les glaives et les bûchers.

Après un carnage de trois siècles consécutifs, j'apprends que 318 évêques sont réunis en conscile œcuménique dans la ville de Nicée. Humblement prosterné devant ces pontifs resplendissants de l'auréole du savoir, du génie, du miracle, de la sainteté et des plus honorables cicatrices, je leur adresse cette

importante question : Illustres ambassadeurs du Très-Haut, vous qui connaissez tous les catholiques de l'univers dont vous êtes les modèles et les princes, daignez me répondre : Jésus-Christ compte-t-il encore sur la terre des adorateurs ? Car le Colysée, cette vaste boucherie, cet incommensurable tombeau des nations diverses, regorge des innombrables victimes entassées dans ses larges flancs? Rassurez-vous, répliquent ces vétérans du sanctuaire : grâce au grand Constantin, que le Tout-Puissant a suscité, dans sa miséricorde, pour rendre la paix à son Eglise ; grâce surtout à l'omnipotence du Symbole apostolique que les infaillibles Pères de Nicée viennent d'environner d'un nouvel éclat par le prodigieux commentaire de ce jeune Athanase, la gloire de l'Orient, il y a aujourd'hui infiniment plus de chrétiens qu'il n'y en avait avant les dix atroces persécutions qui ont torturé les disciples du Christ. Tressaillez d'allégresse et chantez *Credo, je crois.*

En 93, dans notre infortunée patrie, mêmes horreurs, mêmes triomphes. A moins qu'elle ne se convertisse franchement, la France n'a-t-elle point à redouter des calamités non moins effrayantes que provoquent journellement ses enfants impies et ingrats par des orgies inconnues à nos pères? Du reste, je n'en serais ni surpris, ni épouvanté ; il faut, en effet, que les famines, les pestes, les tremblements de terre, les formidables combats, prédits par le Seigneur Jésus, aient leur entier accomplissement. Il faut que les bourreaux et leurs victimes tombent pêle-mêle dans le même sépulcre, pour arriver à un terme inévitable, mais bien différent ; il faut que cette horde de voltairiens, ennemis forcenés de la vérité catholique, de l'éducation religieuse, des bonnes mœurs et de tout pouvoir protecteur de ces choses sacrées, fassent une guerre infernale aux docteurs de la vraie science et de la vraie sagesse, avant de rouler, du siége voluptueux de leur satanique orgueil, aux pieds redoutables du souverain Juge qui, lui, saura bien discerner les héroïques défenseurs du Symbole de ses vils et barbares persécuteurs.

DEUXIÈME PARTIE.

Le Symbole procure *au cœur de l'homme la vraie liberté.* — D'un autre côté, il n'appartenait encore qu'au Symbole dont nous célébrons la domination salutaire, de procurer la vraie liberté au cœur de l'homme tyrannisé par ses passions : la liberté individuelle, la liberté civile et même politique bien comprise par tous les esprits sérieux. Nous l'avons plus grande aujourd'hui, me dites-vous, qu'elle ne nous était apparue depuis de longues années : j'en suis bien aise. Cultivateurs, artisans, propriétaires, négociants, militaires, magistrats, législateurs, ministres des autels, vous êtes libres. Vous êtes libres de travailler avec sécurité à votre bonheur, à celui de vos familles et de la patrie. Je partage votre félicité ! Trois fois heureux le peuple reconnaissant qui ne se lasse point de bénir son libérateur et de lui faciliter le gouvernement de son vaste empire ! Toutefois, vous tous qui vivez dans l'affreux état du péché mortel, répondez-moi, la main sur la poitrine : Etes-vous réellement libres, jouissez-vous de la plus précieuse de toutes les libertés, de cette liberté intérieure qui ne redoute ni les déchirements du remords, ni la férocité des tyrans, ni les terreurs de l'avenir? Le juste, lui, revêtu de l'invulnérable bouclier d'une conscience pure et sans reproches, brave aisément, et souvent avec joie, les menaces, les prisons, les supplices. Il dit avec calme et majesté au licteur saisi d'étonnement : Frappe, frappe, pour éterniser ma gloire d'enfant du Symbole ! Or, souffrez que je vous le demande : Oseriez-vous tenir présentement le même langage ? Non, oh ! non ! Et pourquoi ? Pourquoi ! parce que vous êtes encore les misérables esclaves de l'avarice, de l'ambition, de la jalousie, de la vengeance, de la volupté, de la créature, en un mot, au mépris du Créateur. Que vous manque-t-il donc pour vous affranchir de ces ignobles entraves qui vous inclinent, comme la brute, vers la matière? Ce qui vous manque, c'est la vive lumière et l'onction pénétrante de notre puissant Symbole. Le voyez-vous, ce jeune homme, qui se précipite tête baissée dans les bourbiers du vice, en jurant mensongèrement fidélité au fantôme de bonheur qui l'aveugle et le séduit ! La voyez-vous, cette jeune insensée qui, dans des lectures lascives, des danses infâmes, des entrevues corruptrices, échange sa pudeur contre l'opprobre, bien résolue, dit-elle, de continuer ses criminelles intrigues ! Le voyez-vous, ce célibataire, ce père de famille qui, complétement absorbé dans la gestion de ses intérêts temporels ou des affaires publiques, ne songe nullement à ses éternelles destinées ! Le voyez-vous, ce vieillard éhonté, qui, sous les glaces de la caducité et les fétides odeurs du cadavre, est encore l'épouvante des chastes Susannes, et qui a promis d'exhaler son dernier soupir dans les ordures de l'impureté !

Enfants du siècle, qui êtes les témoins ou les victimes de ce torrent d'illusions et de lubricités, indiquez-moi, je vous prie, le moyen d'en arrêter le cours. Parmi les médecins les plus habiles, les diplomates les plus célèbres, les plus grands monarques, en connaissez-vous un seul qui puisse guérir ces malades désespérés ? Sans doute, ils sauront lier leurs membres, mais garrotteront-ils leurs concupiscences indomptées? Cependant, tous les jours, sous vos yeux, nombre de ces pécheurs en proie au délire, brisent, en un clin d'œil, leurs chaînes avilissantes pour devenir des chrétiens pudiques et honorables. Serez-vous assez francs pour convenir avec moi que cette éclatante transformation soudainement opérée dans l'intelligence, la volonté et la conduite de l'homme, du savant, du philosophe, du prince lui-même, est un mystère plus surprenant et pourtant plus commun que la résurrection des morts ? Car, à vrai dire, un corps pourri ne

met aucune opposition volontaire à son réveil ; mais, pendant qu'en vertu du *Credo*, je commande à ce mort spirituel de s'élancer du profond tombeau de ses habitudes invétérées, n'entendez-vous pas ses passions ameutées et l'enfer rugissant me répondre de concert : ***Non, il n'en sortira pas !*** Ne l'entendiez-vous pas, hier encore, il n'y a qu'un instant, me répéter lui-même avec frénésie : ***Je n'en sortirai pas, je n'en sortirai pas,*** et pourtant ***il en sort, il en est sorti ;*** et pourtant pour me témoigner sa vive et éternelle reconnaissance, il me baise actuellement les mains qu'il arrose de larmes bien douces, en m'appelant son sauveur. Qui donc, encore une fois, opère ces consolants miracles? O foi catholique, qui te rallumes le plus souvent au foyer de la parole sainte, que ton pouvoir est merveilleux ! Seigneur Jésus, soyez à jamais béni d'avoir daigné vous servir d'un instrument aussi vil que moi pour arracher à la servitude et au désespoir tant de milliers de ces infortunés !

Mes frères, vous vous extasiez, n'est-ce pas, sur les chaleureuses improvisations d'un orateur profane, sur les brillants exploits d'un capitaine, d'un magistrat. Moi aussi, je m'associe de grand cœur à vos applaudissements quand ce Démosthènes, cet Annibal, ce d'Aguesseau, ont parlé et agi suivant les inflexibles règles de la vérité, de la justice et de l'honneur ; mais, en définitive, quels sont les résultats trop nombreux de l'éloquence du premier, de la bravoure du second, de la jurisprudence du troisième ? Le tribun abuse-t il du plus beau des talents pour jeter la division dans les esprits et aiguiser les passions politiques ou antireligieuses, pour défendre l'iniquité, l'impiété et le crime ? Je ne puis lui accorder alors que la pitié et le mépris. Que je plains le général qui, malgré son humanité naturelle, est contraint de ravager les campagnes, d'incendier les villes, de répandre des ruisseaux de sang, de faire couler les pleurs de tant d'innocents, de tant de mères vénérables qui lui rappellent la sienne ! Comment ne pas déplorer la profession du juge qui se croirait autorisé par des considérations humaines à porter des arrêts évidemment opposés aux lois naturelles ou divines, et à flétrir par conséquent la conscience et la probité !

Chers auditeurs, une scène plus digne de nos éloges s'offre à mon regard attendri et satisfait. L'humble disciple du Roi des rois, armé du Symbole et du Décalogue que lui a confiés sa majesté suprême, quitte le crucifix mouillé de ses larmes, monte gravement les degrés de la chaire sacrée qu'environnent ses pères et ses mères, ses frères et ses sœurs, quelques grands, beaucoup de petits et de malheureux. Après s'être un moment recueilli, il s'écrie d'un ton modeste, mais pénétré : Mes chers amis, pleins d'horreur pour une philosophie mensongère qui n'est pas encore parvenue à obtenir de ses adeptes deux opinions identiques sur le même point de doctrine, excepté sur celui de la calomnie; pleins de dégoût pour une morale profondément immorale dans sa source et ses conséquences, croyez fermement à l'éternité d'un Dieu infiniment bon, mais infiniment équitable. Croyez à la divinité de Jésus-Christ, votre Sauveur, mais aussi votre modèle et votre juge. Croyez à l'infaillibilité de son Eglise qui ne peut se tromper, ni vous tromper dans tout ce qu'elle vous enseigne et vous prescrit pour la gloire de son divin époux et le salut de vos âmes. Aimez-vous les uns les autres, pratiquez les vertus chrétiennes, accomplissez fidèlement les devoirs de votre état, portez courageusement vos petites croix, le joug du Seigneur qui est doux et léger à ceux qui l'aiment, et vous trouverez sûrement la paix du cœur. A ce langage paternel et céleste, l'auguste assemblée se courbe de respect et de reconnaissance.

Prédicateur du Symbole et du Décalogue, tu n'as encore exercé que la moitié de ton bienfaisant ministère. Tes auditeurs, efficacement émus de ta touchante exhortation, t'attendent au tribunal de la pénitence. Si, contempteur des vanités oratoires, et ambitieux du titre de véritable apôtre de Jésus-Christ, tu comprends bien tes propres enseignements, descends promptement au milieu de cette foule d'indigents, de malades, de sourds, de muets, d'aveugles, de paralytiques qui entourent cette nouvelle piscine de Siloë. Là, après avoir écouté, avec autant de patience que de commisération, le pénible aveu de leurs iniquités et les gémissements de leur repentir, jette-les successivement dans ses eaux génératrices; puis, pour les consoler et les fortifier, dis-leur : Mon frère, ma sœur, allez en paix et ne veuillez plus pécher; montez, montez au ciel que je viens d'ouvrir sur vos têtes chargées de mes bénédictions.

Mes chers auditeurs, le double rôle de prédicateur et de confesseur apostolique a-t-il quelques droits à votre vénération et à votre confiance? Savez-vous ici-bas un autre pouvoir que l'on puisse assimiler au sien? Ah ! pour chanter bientôt avec lui, dans la cité chérie, le ravissant cantique de la délivrance, suivez donc, avec lui, les nobles traces de notre adorable Jésus et de Marie qui vous appellent pour orner vos fronts de la couronne de l'immortalité!!!

SERMON XV.

DE L'ENTHOUSIASME CATHOLIQUE.

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur? (*Luc.*, XII, 49.)

Je suis venu jeter le feu dans la terre (dit Jésus-Christ), *et que désiré-je, sinon qu'il s'allume?*

Certains philosophes de tout rang et de toute condition reprochent au catholicisme de faire des enthousiastes ; mais avant de lui lancer au front ce qu'ils regardent comme une injure, et ce qui en réalité est un éloge, ils devraient au moins comprendre la vraie signification de ce mot, *enthousiasme*. Qu'est-ce en effet que l'enthousiasme proprement dit? C'est un très-vif sentiment d'admiration pour quelqu'un ou pour quelque chose. Si ce per-

sonnage ou cet objet n'ont que peu ou point de valeur, l'enthousiasme dans ce cas n'est qu'imbécillité ou que fanatisme. Mais s'ils méritent au plus haut point l'admiration et l'amour de l'univers entier, l'enthousiasme est digne alors de nos applaudissements. Dans cette dernière hypothèse l'indifférence et le mépris seraient le comble de la démence et de l'injustice.

Or, comme nous l'allons voir, l'enthousiasme religieux qui a pour auteur le Fils même de l'Eternel, et qui a passionné tous les vrais prêtres, tous les vrais fidèles, est produit en eux par tout ce qu'il y a de plus pur, de plus beau, de plus sublime, de plus divin. De quoi s'agit-il donc pour l'enthousiaste chrétien ? Il s'agit d'embrasser et de défendre énergiquement la noble cause de son souverain créateur ! il s'agit conséquemment de se rapprocher le plus possible, par l'imitation, de Jésus-Christ, son unique et incomparable modèle. Or, cet Homme-Dieu pouvait-il porter plus loin le zèle pour la gloire de son Père céleste et le salut des âmes ? Sa vie mortelle tout entière n'a-t-elle pas été un continuel enthousiasme, depuis le berceau jusqu'au Calvaire, dans sa longue et fervente retraite à Nazareth et plus tard dans son miraculeux apostolat et sa cruelle passion ? Il passait la nuit en prières, *pernoctans in oratione*, et consacrait les jours à poursuivre, à travers les plaines et les précipices, la brebis égarée. Il prêchait partout, dans le temple, les synagogues, les villes, les bourgades, les déserts, aux petits et aux grands, et de préférence aux pauvres, le royaume de Dieu avec une ardeur toujours nouvelle, *prædicans regnum Dei !* Comment, disait-il à Pierre qui refusait de croire aux futurs supplices qu'il prophétisait à ses disciples et aux multitudes qui ne se lassaient point de l'entendre, je ne boirai pas le calice que mon Père m'a préparé ! Ah ! qu'il me tarde, que je me sens pressé de recevoir mon baptême de sang ! (*Luc.*, XII, 50.) Je le répète : Jésus-Christ pouvait-il porter plus loin le zèle dans l'accomplissement des volontés de son Père ? A son exemple le grand Apôtre, lorsqu'il courait par le monde alors idolâtre, était dévoré du même enthousiasme pour son divin Maître. C'est précisément ce que lui reproche Festus, président du tribunal, quand dans sa défense il raconte en présence du roi Agrippa la manière prodigieuse dont il a été terrassé et converti sur le chemin de Jérusalem à Damas : O Paul, vous êtes insensé ; votre grand savoir vous met hors de la raison. Non, répond-il, je ne suis point insensé, et les témoignages que je rends au Seigneur Jésus, ressuscité d'entre les morts, sont des paroles de vérité et de bon sens, j'en appelle à la probité du roi Agrippa : Prince, ne croyez-vous pas aux prophètes qui ont annoncé les choses que je viens d'exposer. Je sais que vous y croyez. Peu s'en faut, répond Agrippa, que vous ne me persuadiez d'être chrétien ! Plût à Dieu, réplique Paul, qu'il ne s'en fallût rien du tout ! plût à Dieu que vous et ceux qui m'écoutent, devinssiez tels que je suis, à la réserve de ces liens ! (*Act.*, XXVI, 24.) N'est-ce pas là, mes frères, de l'enthousiasme, mais de cet enthousiasme qui, sous tous les rapports, commande nos respects et notre approbation ? A quel enthousiasme applaudirions-nous, si ce n'est à celui qui célèbre le libérateur du genre humain, auquel ce même Rédempteur peut seul procurer la sagesse, la sainteté, la grandeur, la félicité ? O vous, enfants de la terre qui nous taxez de fanatisme, parce que nous nous proclamons, par nos discours et nos exemples, les adorateurs, les serviteurs, les amis du Roi immortel des siècles ; parce que nous nous agenouillons d'allégresse devant une religion bienfaisante qui, en nous éclairant, en nous guidant dans les sentiers de l'honneur et de la vertu, fait battre notre cœur de ravissement et de gratitude au doux nom de Jésus son fondateur magnanime et son invincible protecteur : comment osez-vous tourner en ridicule une conduite si noble, vous qui ne rougissez pas de vous pâmer niaisement d'admiration à la naissance d'un nouveau système commercial, financier, administratif, politique, philosophique qui disparaît avec chaque génération ? vous qui, afin d'agrandir votre fortune, suez sang et eau, ne rêvez nuit et jour que transactions, spéculations, inventions, voyages de long cours ; et pourquoi, je vous le demande, tant d'ambition, tant de soucis, tant de fatigues ? Pourquoi ! pour amasser quelques grains de poussière et de vanité, pour conquérir un sépulcre que la mort creuse incessamment sous vos pas ! Un sépulcre rempli de vers ! *Sepulcrum !* Méditez cet inévitable sépulcre, et puis comparez-vous encore sérieusement à ces enthousiastes religieux, à tous ces pénitents illustres qui, jetant un regard de mépris sur ces richesses de boue, sur ces idoles d'argent, de chair, que vous adorez et qui vous corrompent, s'appliquèrent, ou s'appliquent encore sous vos yeux à ne thésauriser que pour le ciel, en portant le joug honorable des privations et de la pureté pour ressembler à Jésus-Christ pauvre et vierge ! *Thesaurizate thesauros in cœlo !* (*Matth.*, VI, 20.)

Voyez-vous cet astronome enthousiaste ? A quoi consume-t-il ses veilles ? A suivre d'un œil curieux les innombrables étoiles dans leurs intéressantes évolutions. Quand il s'imagine avoir réussi à en saisir les influences, à en indiquer la destination secondaire, il bénit sans doute la main puissante de leur créateur et régulateur ? Non. Dans sa science superbe et ingrate, il adresse stupidement ses hommages au hasard ! L'enthousiaste chrétien, certes, n'est pas insensible à ces étonnantes merveilles ; il les contemple dans un saint transport. De tous ces astres brillants il se fait autant de degrés pour monter par l'esprit et par le cœur jusqu'au suprême inventeur de ces soleils éloquents ! Il les interroge, il les conjure de s'unir à lui pour raconter ses magnificences et ses gloires ! *Cœli enarrant gloriam Dei et opera manuum ejus annuntiat firmamentum.* (*Psal.* XVIII, 1.)

L'enthousiaste profane nous accuse en-

core de vouloir faire rétrograder la civilisation. La civilisation ! mot célèbre et sonore. Je le prends ici, non dans le sens abject que lui donnent ceux qui ne regardent l'homme qu'à la surface, mais dans le sens élevé que lui donne le Christianisme. Il faut nous le rappeler toujours. La civilisation est plus grande que les chemins de fer, plus grande que les télégraphes électriques, plus grande que les canons rayés, plus grande que les navires à vapeur, plus grande que tous les miracles de l'industrie ancienne et moderne. On peut avoir tout cela et demeurer barbare, parce que tout cela touche immédiatement aux corps, et que la vraie civilisation touche immédiatement aux âmes. La civilisation! Mais qu'aurais-je besoin de la définir aujourd'hui, si le mensonge et le sophisme n'étaient semés dans les intelligences, comme la poussière est semée dans l'atmosphère que nous respirons? La civilisation ! Mais c'est la culture des cœurs et des âmes ; c'est la formation de la vie sociale qui regarde le ciel et cherche l'infini; c'est l'action réciproque et bienveillante des intelligences sur les intelligences, des cœurs sur les cœurs et des âmes sur les âmes, s'éclairant, s'épurant, s'agrandissant par une religieuse alliance : c'est, en un mot, l'élévation du *sens moral*. Là est le vrai criterium de la perfection sociale. C'est le thermomètre de la civilisation !

Lorsque, dans les sociétés, les grandes iniquités se consomment et les grands crimes s'étalent sans consterner les âmes, et lorsque le spectacle des plus hautes vertus et des dévouements les plus sublimes n'a plus même la puissance de tenir les esprits attentifs et les cœurs émus : alors, croyez-le bien, quelle que soit la splendeur matérielle des nations, le niveau de la civilisation a baissé pour elles; elles portent dans la diminution du sens moral le signe de leur décadence. Au contraire, lorsque les âmes ressentent, comme leurs propres blessures, les coups portés au droit et à la sainteté, et que les oppressions du bien y soulèvent contre le triomphe du mal de généreuses colères et des frémissements sacrés ; lorsque toutes les grandeurs morales répondent par de sympathiques échos à tout ce qui est pur, à tout ce qui est saint, à tout ce qui est beau d'une pureté sans tache ; lorsqu'on entend le concert des âmes, vibrant à l'unisson de la justice et de la vérité, couvrir par d'unanimes applaudissements et par des acclamations spontanées de grandes causes héroïquement défendues et d'illustres infortunes *noblement supportées ;* lorsqu'enfin, à tous les degrés de la hiérarchie sociale, une voix plus puissante que la voix de tous les égoïstes intérêts et que tous les triomphes de la force, retentit au fond des âmes : en un mot, lorsque le sens moral des peuples est tout à la fois le plus profond, le plus délicat, le plus élevé: oh ! alors, n'en doutez point, la civilisation est grande, parce que les âmes sont hautes et les cœurs magnanimes !

Voilà, mes frères, la sublime civilisation réclamée et préconisée par l'enthousiasme religieux comme source unique du progrès, des vraies lumières, disons mieux, comme le progrès lui-même qui éclaire et élève les populations à leurs suprêmes destinées, et par conséquent diamétralement opposée à la civilisation philosophique qui, en traînant les sociétés dans la matière, les démoralise, les abâtardit, les précipite dans un abîme insondable et éternel d'où elles ne peuvent plus sortir. Commencez-vous, mes frères, à comprendre qu'aux yeux mêmes de la simple raison, l'enthousiasme évangélique est le seul qui mérite véritablement l'estime de tous les cœurs honnêtes que l'enthousiasme profane fait rire de pitié, ou frémir d'indignation!

O vous, infortunés disciples de Voltaire, de Rousseau, de d'Alembert, qui vous avaient appris à essayer *d'écraser l'infâme ;* c'est-à-dire le catholicisme, ce chef-d'œuvre de la Divinité, cette admirable panacée de l'humanité souffrante, ne portâtes-vous pas le délire jusqu'à exalter un Robespierre et un Marat enivrés du sang de leurs concitoyens? jusqu'à encenser, sur l'autel du Très-Haut, la *déesse Raison*, fille éhontée qui enseignait à vos épouses et à vos vierges l'art épidémique de se vautrer dans les bourbiers de la lubricité, de chanter une poésie lascive et exécuter des danses abominables dont rougirait elle-même l'impudique Vénus, et dont, hélas! ne rougissent plus des dames chrétiennes, des chrétiennes de toute condition qui ont déchiré le voile de la pudeur pour se jeter frénétiquement, sous notre regard épouvanté, ô incroyable mystère de perversité et d'avilissement! dans des bras qui n'ambitionnent que fornications et adultères! A la vue de pareilles bacchanales, pleurez, mes frères, sur vos mères, vos sœurs, vos épouses, vos filles, ces audacieuses et modernes Hérodiade qui, plutôt que d'abjurer leurs danses infâmes, demanderaient la tête sacrée de nouveaux Jean-Baptiste !

Après cette digression effrayante, et pourtant trop courte, sur l'enthousiasme satanique, réjouissons-nous! Ecrions-nous dans un saint élan d'action de grâces: Honneur, gloire, bénédiction à ce petit nombre de femmes pénitentes qui, semblables aux Madeleine, aux grandes pécheresses de l'Evangile, sont heureusement rentrées dans la bergerie du bon Pasteur! Trois fois honneur, gloire, bénédiction à ces anges de la terre qui n'ont jamais flétri le lis parfumé de la chasteté ! Ah ! ces vraies enfants de la Vierge immaculée connaissent bien les charmes et l'efficacité de l'enthousiasme catholique !

Mais, me demande-t-on, quelle est la source principale de cet enthousiasme si plein de mérite et de suavité ? C'est, à mon jugement, l'éloignement du monde, l'amour de la solitude, la vie intérieure, c'est-à-dire l'union intime de l'âme avec son Dieu contractée dans la récitation du saint rosaire, dans de pieuses lectures, dans la méditation assidue et la communion fréquente, le tout accompagné d'une humilité profonde, d'une

charité universelle, d'une entière soumission à la divine Providence, de bonnes œuvres, et de pénitence! Et de pénitence: car les saints, tous les saints, sans exception aucune, ont pratiqué la pénitence intérieure et extérieure!

Comment, en effet, les chrétiens qui se plaisent à vivre ici-bas dans l'aimable compagnie de Jésus-Christ avec lequel ils doivent couler éternellement des jours de bonheur, avec Jésus-Christ qui les admet quotidiennement, souvent au moins, à sa table eucharistique avant de les asseoir à la mense sempiternelle de son beau paradis, ne deviendraient-ils pas enthousiastes de ses irrésistibles attraits et de ses inappréciables largesses? Ne serait-ce pas supposer que l'on pourrait s'approcher du soleil sans ressentir ses ardeurs? N'est-ce pas spécialement à ces âmes privilégiées que l'époux dans le Cantique des cantiques, adresse ces ravissantes paroles : *Inebriamini, charissimi ?* (*Cant*, V, 1.) Mes très-chères fiancées, enivrez-vous de mes chastes délices! Et l'épouse enflammée de cette honorable et pressante invitation s'écrie : Je me suis levée de grand matin pour chercher mon divin amant ; je l'ai trouvé, je le tiens, je l'embrasse, je me nourris de sa chair virginale, je m'abreuve de son adorable sang. non, non, il ne m'échappera plus! *Tenui eum, nec dimittam!* (*Cant.*, III, 4.) Je possède le ciel même, je partage l'inexprimable félicité des élus dont l'amour toujours croissant est un Ah! un enthousiasme perpétuel!

Ce qui prouve sans réplique le prix surémiment de cet enthousiasme, c'est qu'il fut toujours l'unique passion de toutes les âmes d'élite, de tous les fondateurs et fondatrices d'ordres religieux qui, d'âge en âge, se consacrèrent à l'instruction de la jeunesse, au soulagement des malades, au rachat des captifs, aux rigueurs de la pénitence, aux ardeurs de la contemplation, aux tortures du martyre, aux travaux apostoliques. Que se proposaient donc ces illustres modèles? La gloire de Dieu par le salut des âmes. C'est qu'en effet nous ne pouvons lui être agréable, et nous réjouir avec lui qu'autant que nous aimons nos semblables pour son amour ; ce véritable enthousiasme qui se traduit par ce beau mot, le *zèle*, le zèle de la gloire de Dieu qui, comme un feu sacré, nous dévore intérieurement et que nous manifestons au dehors par des actes de charité envers ceux qui souffrent et particulièrement envers les pécheurs, afin d'imiter l'Homme-Dieu qui répétait souvent : Mon Père m'a envoyé pour évangéliser les pauvres : *Evangelizare pauperibus misit me* (*Isa.*, LXI, 1 ; *Luc.*, IV, 18); pour guérir, non ceux qui se portent bien, mais les malades spirituels; c'est pour cela que je suis venu en ce monde : *Ad hoc veni!*

Quand je livrerais mon bien aux indigents, mon corps aux macérations et aux flammes; quand je parlerais le langage même des anges, disait le grand Paul, si je n'ai la charité, si je n'aime Dieu souverainement, mes frères comme moi-même, si je ne les porte pas à la vertu par mes exemples, par l'accomplissement de la loi du Seigneur, des préceptes de son Eglise et des devoirs de mon état, *nihil sum*, je ne suis absolument rien : *nihil sum.* (*I Cor.*, XIII, 2.) Aussitôt après ma mort, le souverain juge ne me demandera donc pas si j'ai acquis de la fortune, du savoir, de la réputation; si j'ai opéré des miracles : mais si toutes mes pensées, tous mes désirs, tous mes efforts ont eu pour but de procurer sa gloire! tout est là : *ad majorem Dei gloriam!* Si j'étais privé de cette chaleur vivifiante qui seule peut donner du mérite à mes projets et à mes œuvres, je ne serais plus alors qu'un égoïste, qu'un serviteur inutile et infidèle, je serais indigne du nom de chrétien, de religieux et d'apôtre! *Nihil sum!*

Vous comprenez si bien, mes frères, la vérité de ces paroles du Docteur des gentils que l'on vous entend vous dire les uns aux autres : Ce ministre est un véritable prêtre; en lui brille l'amour du désintéressement, du sacrifice, du travail, de l'exactitude, de la prière, de sa pénitence, voilà l'unique précepte de sa rhétorique. Cette ardeur constante à édifier les fidèles, à glorifier son Dieu en lui sauvant des âmes, est son excellent maître dans l'art si précieux de nous prêcher, de nous confesser, de nous consoler dans nos peines, de nous visiter dans nos maladies. Ce zèle éclairé lui fait taire ce qui serait plus propre à flatter notre oreille, à distraire notre esprit, qu'à toucher nos cœurs. Ce zèle brûlant met sur ses lèvres des instructions simples, véhémentes, visiblement inspirées, qui excitent les lâches, raniment les tièdes, enflamment les justes, effrayent les coupables, ressuscitent les morts les plus endurcis. Quel magnifique éloge vous savez faire d'un saint prêtre! Soyez-en bénis.

D'après vous-mêmes, mes frères, Dieu n'exige donc pas que nous pâlissions nuit et jour sur les livres pour acquérir de vastes connaissances; non, telles ne sont point les leçons que le Seigneur Jésus donna à ses disciples et à ses auditeurs. Il apprit lui-même à Paul à ne se glorifier que de savoir Jésus-Christ crucifié. Aussi l'illustre François d'Assise, réprouvant les études futiles et incertaines qui absorbent les intelligences, les loisirs d'une vie si courte, et nourrissent la vanité, au lieu d'alimenter la ferveur, ne permettait-il qu'à un petit nombre de ses enfants les plus humbles d'approfondir l'Ecriture sainte, les Pères et docteurs de l'Eglise, la théologie positive, pour pouvoir réfuter victorieusement les hérétiques et les philosophes. Aussi l'incomparable François-Xavier écrivait-il, du fond des Indes, aux académiciens de Paris : « Laissez donc là vos frivoles et superbes discussions, trop souvent même ennemies de la charité, et venez nous aider à enseigner le Symbole des apôtres et la morale évangélique à des peuples, vos frères, qui sont encore assis à l'ombre pestiférée de l'idolâtrie, de la corruption et de la mort! » Répétons donc

avec un célèbre prélat que la lecture méditée de l'Evangile, de l'Imitation de Jésus-Christ, de la Vie des saints, a converti plus de pécheurs, perfectionné plus de fidèles, séché plus de larmes que les volumineux ouvrages de beaucoup de savants qui ne peuvent réussir qu'à engendrer l'ennui, dissiper les âmes, faire perdre un temps irréparable, et refroidir le zèle.

Maintenant, chrétiens, qui concevez parfaitement l'entier et continuel dévouement qui devrait féconder nos fonctions sacerdotales, ne vous faites-vous point illusion sur l'espèce d'apostolat que vous êtes obligés d'exercer vous-mêmes pour étendre le royaume de Dieu? Outre l'observation des commandements du Seigneur et de l'Eglise votre mère; outre l'accomplissement des devoirs rigoureux de votre état, de votre profession, exercez-vous par tous les moyens, qui sont à votre disposition, le zèle que nous venons de vous prêcher? Or ce zèle consiste spécialement, pour vous comme pour nous, à sauver des âmes; car sauver des âmes, nous dit la Sagesse, c'est sauver la sienne. Exercez-vous ce zèle, vous qui, bien loin de donner le bon exemple à vos enfants, vos domestiques, ouvriers, voisins, les scandalisez par une vie inutile, molle, sensuelle, vaniteuse? vous qui ne visitez ni les pauvres, ni les infirmes, ni les affligés? vous qui critiquez les confréries, les retraites, les missions qui, au moyen d'instructions multipliées, de pieux cantiques, de cérémonies touchantes et majestueuses, raniment la dévotion, réparent des confessions et des communions sacriléges, convertissent nombre de pécheurs désespérés et procurent au ciel la joie dont nous parle Jésus-Christ? Ah! Satan, que tu es bien secondé par cette multitude de ces demi-disciples, de ces demi-catholiques timides, frivoles, fainéants, médisants, haineux, jaloux, colères, qui résistent plutôt qu'ils ne correspondent à la grâce! Quel aveuglement! quelle formidable responsabilité!... Si cette masse de faux dévots et de fausses dévotes qui osent se proclamer les adorateurs de Jésus-Christ, les enfants de Marie, étaient embrasés d'un saint zèle, quel incendie d'amour n'allumeraient-ils pas dans nôtre infortunée patrie, en répétant ce noble cri d'enthousiasme et de victoire : Sauvons nos âmes! sauvons des âmes! Quoi! douze pauvres pêcheurs de Galilée, privés de tout appui humain, mais armés de la croix et brûlant de charité, arrachèrent l'univers idolâtre à ses impiétés, à ses abominations, et une phalange de prêtres, de religieux, de fidèles, souffre que la France marche honteusement dans les eaux bourbeuses de l'ancien paganisme!...

Ah! c'est que les apôtres et les premiers chrétiens connaissaient le prix d'une âme! Avant de partir pour faire la conquête du monde, ils mirent dans l'un des plateaux de la grande balance de l'éternité toutes les vertus, tous les prodiges, tous les sacrifices, tout le sang de Jésus-Christ; dans l'autre bassin ils placèrent une âme; quelle âme? Celle d'un prince, d'un empereur, d'un pontife? Non celle d'un misérable, d'une femme adultère, d'un scélérat; eh bien! ô incroyable prodige de l'amour du Seigneur Jésus, cette âme dégradée, gangrenée, avilie par toute sorte de crimes, pesa autant que toutes les angoisses, toutes les flagellations, toutes les tortures, tous les opprobres, toutes les larmes, tous les cris douloureux, toutes les magnanimités d'un Dieu qui n'hésita pas à s'immoler sur un gibet infâme, pour l'arracher aux griffes de Lucifer vaincu, et l'élever triomphalement avec lui au ciel, où l'attendait impatiemment la gracieuse Souveraine du paradis pour la couronner d'un diadème de gloire et de félicité!!

SERMON XVI.

NÉCESSITÉ DU PRÊTRE CATHOLIQUE.

Omnis pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quae sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis. (*Hebr.* V, 1.)

Tout pontife a été choisi parmi les hommes afin d'offrir à Dieu des dons et des sacrifices pour la rémission des péchés.

Mes frères, pour dissiper vos préjugés par rapport au prêtre catholique; pour vous convaincre de l'obligation où vous êtes de l'environner de vos respects, de votre confiance et de votre gratitude, je vais vous faire sentir son indispensable nécessité dans l'ordre religieux, dans l'ordre social lui-même.

Vierge immaculée, type admirable du prêtre romain, daignez m'obtenir de votre divin Epoux la grâce de traiter dignement et efficacement un sujet qui intéresse à la fois la gloire de votre aimable Fils et le salut de vos enfants. *Ave, Maria.*

I. Qu'est-ce donc que le prêtre catholique? Le prêtre, répond le grand Apôtre, c'est l'homme de Dieu : *O homo Dei* (1 *Tim.*, VI, 11)! c'est-à-dire l'administrateur de ses nombreux domaines, le gouverneur de ses vastes Etats, le lieutenant de ses formidables armées. Et comme si le Docteur des gentils n'avait pas suffisamment développé sa pensée pourtant si belle, l'Eglise romaine s'est hâtée d'appeler le prêtre, un autre Christ : *Alter Christus*, pour nous faire entendre de la manière la plus claire qu'entre lui et son parfait modèle il y a unité de vues, unité de vie, unité de pouvoir, unité de grandeur; qu'il est positivement destiné à continuer, à étendre, à perpétuer son œuvre sublime, à lui former ici-bas des héros, à lui envoyer au ciel des triomphateurs pour remplir dans la gloire le vide immense qu'y a fait la défection des anges disgraciés.

II. Qu'est-ce que le prêtre? Le prêtre, c'est essentiellement l'homme de la religion, le médiateur, le négociateur intime des rapports incessants qui existent entre le Créateur et sa créature; des droits imprescriptibles de l'un et des inévitables devoirs de l'autre. Pris parmi les hommes pour n'offrir à son Dieu que des hosties spiri-

tuelles, le prêtre abhorre autant qu'il redoute les illusions de l'exil, et il ne doit traiter que des hauts intérêts de la patrie. Tout absorbé dans cette méditation élevée, il s'occupe non d'affections charnelles et fugitives, mais des grandes pensées du salut éternel : magnifique théologie qui le place au niveau des plus pures intelligences.

III. Qu'est-ce que le prêtre? Le prêtre, c'est l'homme du dogme. Oh! non, il ne s'amuse point à nourrir son intellect de fables ridicules, de fictions mythologiques, de connaissances puériles, d'opinions mobiles et incertaines : ***Ite*, *docete*, « *Allez*, *enseignez*, »** lui a dit Jésus-Christ (***Matth.***, XXVIII, 19). Profondément pénétré de cet ordre imposant, de cette noble mission, il commence par puiser dans le sein lumineux de Jéhovah, dans le sacré cœur de Jésus, les prophéties et les mystères, les vérités consolantes et les vérités terribles, les promesses et les menaces, les récompenses et les anathèmes qu'il est chargé d'annoncer tour à tour aux nations et aux potentats eux-mêmes. Ce prophétique et apostolique symbole, il saura en défendre et en conserver l'inviolable dépôt, à travers les échafauds et les huiles bouillantes, jusque sur le seuil de l'éterniié.

IV. Qu'est-ce que le prêtre? Le prêtre, c'est l'homme de la morale évangélique, morale admirablement exposée dans l'immortel discours de Jésus sur la montagne; morale qui reflète si gracieusement l'incomparable vie du Fils de l'homme et de ses fidèles imitateurs ; morale invariable, d'après laquelle nous serons tous sévèrement jugés; morale infiniment pure, qui condamne énergiquement l'immoralité des enfants du siècle. Oui, malheur à vous qui, follement épris des formes hideuses du vice, dédaignez les charmes innocents de la vertu!

V. Qu'est-ce que le prêtre? Le prêtre, c'est l'homme du culte chrétien. A l'aide de la prière publique, de la prédication, du saint sacrifice, des sacrements, des cérémonies et des cantiques, le prêtre présente aux populations les spectacles les plus pompeux et les plus attendrissants, qui, en saisissant à la fois leur esprit et leur cœur, adoucissent les chagrins de leur pèlerinage, et les élèvent jusqu'à la contemplation de la Divinité. A l'appui de cette assertion, citons un exemple fameux :

Tandis que les représentations luxurieuses, les parures indécentes, les chants lascifs, les danses obscènes de Versailles énervaient et avilissaient à tout jamais peut-être l'aimable et belle France sous le voluptueux Louis XIV : le prêtre, avec la croix plantée dans les sauvages déserts du Nouveau-Monde, avec la mélodie du royal berger, avec l'éloquence de la chaire, le bain de la pénitence, le banquet de l'Eucharistie et la charmante image de la Vierge sans tache, transformait d'horribles solitudes en un nouvel Eden, des hordes barbares en un peuple compatissant, et offrait à l'admiration de l'univers entier un royaume digne d'Adam, avant qu'il n'eût prévariqué. Cet étonnant prodige du Paraguay ne donne-t-il pas le démenti le plus formel et le plus humiliant à tous les contagieux détracteurs du dogme, du culte et de la morale du prêtre? N'est-il pas un audacieux défi saintement jeté aux siècles futurs?

VI. Qu'est-ce que le prêtre? C'est l'homme de la vertu. Pour vous en convaincre, interrogez ce prodigue heureusement rentré sous le toit paternel, ce pieux père de famille, cette épouse fidèle, cette mère digne de ce nom, cette vierge modeste, ce serviteur respectueux, ce riche humble et compatissant, cette séraphique religieuse, ce monarque exemplaire; et chacun d'eux s'empressera de vous nommer le prêtre, auquel il est redevable de sa réconciliation, de sa dévotion et de son bonheur.

VII. Qu'est-ce que le prêtre? Le prêtre, c'est l'homme de l'abnégation, l'homme du sacrifice. Il ne recule devant aucun : le matin, à midi, le soir, la nuit, par les temps les plus chauds et les plus froids, il interrompt volontiers son repas, brise son sommeil, pour porter des consolations à un malade. Il ne demande point s'il est petit ou grand, pauvre ou riche, car tous ceux qui souffrent sont également ses frères et ses amis. Il pénètre dans les demeures les plus infectes avec le même empressement que dans les plus brillants palais. A la triste nouvelle de la famine, de la peste, du choléra, loin de fuir honteusement, il s'élance de préférence dans les hôpitaux, les bagnes, devenus le principal théâtre de ces épouvantables fléaux. Sur les champs de bataille que sait affronter sa charité valeureuse, il se précipite au sein de la mêlée pour absoudre l'officier ou le soldat expirant, soit ennemi, soit compatriote. A l'armée encore, sur terre ou sur mer, le combat va commencer : déjà le tambour bat, la trompette éclate, les premiers boulets sillonnent les airs enflammés, les baïonnettes se croisent : Genoux en terre! crie le prêtre aux nombreux régiments. Bataillons sacrés, repentez-vous de vos fautes; recevez l'absolution que l'Eglise me permet de vous donner. Relevez-vous! volez à la victoire, s'il le faut; mourez martyrs de la foi romaine, de votre empereur, de la patrie et de la gloire! une couronne immortelle se balance sur vos têtes radieuses!

VIII. Qu'est ce que le prêtre? Le prêtre, c'est l'homme de l'ordre : ne craignez point de le rencontrer dans les conspirations et les émeutes : il a en horreur les bouleversements que provoquent le libertinage, la cupidité et l'ambition. Mais je l'aperçois sur une colline où il peut être vu des deux camps opposés! que fait-il là? ce qu'il fait là! comment, vous ne l'entendez pas, une branche d'olivier à la main, crier aux révoltés : Mes amis, apaisez votre fureur : je me présente ici comme ministre de la paix, comme votre protecteur et votre père. Déposez vos armes, soumettez-vous à l'autorité, et j'obtiendrai votre grâce. Si sa voix magnanime est favorablement entendue, le carnage cesse, le

calme se rétablit, et le pardon ne se fait pas attendre ! si, au contraire, l'homme de pillage et de cruauté se rue sur lui et l'immole à sa rage, ce noble champion du Christ, baigné de son sang généreux, apparaît devant son divin modèle qui couronne son héroïque dévouement de la palme du vainqueur.

IX. Qu'est-ce que le prêtre ? Ici, mes frères, la carrière s'élargit. Le prêtre, c'est l'homme de la vraie science et de la bonne éducation ! Je ne déroulerai point sous vos yeux le magnifique tableau des divers progrès que, le long des âges, le prêtre a fait faire aux sciences, aux lettres, aux arts, à toutes les lumières utiles qui ont civilisé les générations, en les arrachant aux épaisses ténèbres de l'idolâtrie et de l'erreur. Plusieurs discours ne vous en donneraient qu'une idée fort incomplète. J'aime mieux vous conseiller la lecture du dernier volume du *Génie du Christianisme* par l'illustre et inimitable Chateaubriand.

Quant à l'éducation publique et nationale, tant qu'elle fut confiée au savoir, à la sagesse, à l'expérience et au zèle des corporations religieuses, la jeunesse, consciencieusement initiée à toutes les connaissances sérieuses qui rendent le citoyen vertueux et capable de remplir les emplois les plus importants, respectait l'autorité paternelle, l'autorité des lois divines et humaines. Notre patrie, fière de cette jeunesse florissante, studieuse et polie, qui lui fournissait abondamment des administrateurs désintéressés, des magistrats intègres, de vaillants capitaines, des hommes d'Etat renommés, des historiens véridiques, des orateurs célèbres, des théologiens fameux, génies tels que le XIXe siècle ne sait point en produire : notre patrie, disons-nous, le front rayonnant d'une glorieuse auréole, était devenue l'école universelle de la civilité et du bon goût, le rendez-vous de toutes les intelligences supérieures et de toutes les grandes vertus. Mais, à partir de l'époque fatale où les Pombal, les d'Arenda, les Choiseul, affreux ministres de quelques monarques trop faibles et trop débauchés, chassèrent de leurs royaumes en deuil et traitèrent indignement les augustes créateurs du Paragnay, que les Frédéric de Prusse et les Catherine de Russie honorèrent de leur estime et de leur protection, comme les plus habiles mentors de l'enfance ; à partir surtout de l'époque plus fatale encore, où des monstres à figure humaine, les Marat et les Robespierre, assassinèrent les restes vénérés des institutions ecclésiastiques, quel a été le résultat progressif de l'éducation luthérienne, voltairienne, laïque et philosophique ? Les événements sont trop rapprochés de nous pour qu'il soit nécessaire de vous en rafraîchir la mémoire. Corruption. impiété, panthéisme, rationalisme, communisme, socialisme, révolution, boucherie, dégradation, en est-ce assez pour nous persuader qu'une éducation, non-foncièrement chrétienne, est la principale source de tous les malheurs imaginables ? A ce simple récit historique qui ne sent vivement le besoin d'institutions scrupuleusement dirigées par des hommes laïques ou prêtres éminemment vertueux? Qui ne sent vivement le besoin des ordres religieux enseignants, pour conserver et consolider l'innocence des enfants privilégiés, que des mères qui comprennent leur premier devoir n'ont point perdus de vue jusqu'à leur entrée au collége ; pour purifier ces autres enfants que des pères sans mœurs ont pervertis, ou laissé pervertir par des servantes que, dans leur honteuse indélicatesse, ils ne respectent pas eux-mêmes? Qui ne sent vivement le besoin des ordres religieux auxiliaires qui unissent leurs efforts à ceux des pasteurs vénérables, indispensables, mais aujourd'hui trop rares pour confesser, avec leurs dignes collaborateurs, la moitié de leurs paroissiens? Et puis, pour paralyser ces convulsions antireligieuses et antisociales dont notre malheureuse France est sourdement travaillée ; pour guérir la lèpre hideuse qui ronge cette multitude innombrable d'hommes et de femmes de tous les rangs et de toutes les conditions : connaissez-vous une autre panacée que des missions solennelles, prêchées, non par un orateur isolé, mais par nombre d'apôtres humbles et expérimentés, qui peuvent seuls cicatriser des plaies si invétérées et si alarmantes ?

Ah ! mes frères, soyons donc dociles à cette recommandation du Seigneur Jésus : Priez, priez mon Père céleste d'envoyer des ouvriers dignes et capables de recueillir les moissons que d'autres ont préparées. (*Matth.*, IX, 38.)

X. Qu'est-ce enfin que le prêtre ? Le prêtre, c'est spécialement l'homme de l'autel ! Mes frères, faute de réflexion, ou plutôt à cause des réflexions hostiles que l'on se permet, en votre présence, contre le prêtre catholique, vous vous imaginez peut-être qu'il est un être indifférent et sans influence marquée. A coup sûr, vous ne comprenez pas tout l'empire surhumain qu'il exerce toujours sur les masses. Eh bien ! vous allez le comprendre, écoutez-moi. Revêtu d'une blanche tunique, gracieux symbole de la pudeur sacerdotale, je m'avance modestement vers l'autel du sacrifice : après la confession générale de mes propres péchés, je gravis lentement les degrés de ce nouveau Calvaire qui me représente à la fois la table miraculeuse du cénacle et l'auguste sépulcre creusé dans le flanc du Golgotha. Quand je suis arrivé au moment de la Messe le plus solennel, le tintement d'une clochette annonce à l'assistance qu'un grand prodige va s'opérer. Tenant entre mes doigts une parcelle de pain imprégnée de mille bénédictions, je prononce en tremblant de respect ces redoutables paroles : ***Hoc est corpus meum :*** « *Ceci est mon corps !* » Et soudain, des milliers de Chrétiens se prosternent, la face dans la poussière, et adorent Jéhovah qui est descendu à mes ordres et que je possède tout entier dans ma main ! Non content de ce premier triomphe sur l'amour du Sauveur, je me recueille un instant pour retremper mon courage abattu ; puis, renouvelant mon puissant langage, je

dis ! *Hic est sanguis meus* : « Ceci est mon sang ! » Et le religie.. frissonnement dont mon âme est agitée, se communique à la foule qui, dans un transport de foi, d'admiration et de gratitude, s'écrie intérieurement. Oh ! qu'il est bon, qu'il est grand, qu'il est magnifique, le Dieu des Chrétiens ! Philosophe, esprit fort, esprit si déplorablement crédule, quand il s'agit de mensonges et d'absurdités, explique-moi, je t'adjure, cet étonnant mystère. Quoi ! dans cet acte sublime qui impressionne également les intelligences les plus simples et les plus élevées ; qui ravit les hommages des cœurs les plus humbles et les plus nobles, tu ne découvres rien de surnaturel, tu ne soupçonnes rien de divin. Ah ! confus de ton étrange aveuglement, avoue donc enfin avec moi que le grand Paul et l'Eglise romaine ont eu raison d'appeler le prêtre, l'homme de Dieu et un autre Christ, puisque d'un seul mot, il ébranle la terre et le firmament, il secoue les temps et les éternités.

Je suis donc forcé de conclure que la présence du prêtre catholique est si nécessaire que, s'il s'absentait du hameau, de la cité, de la patrie, de ce monde, un voile funèbre assombrirait les quatre parties du globe. Tous les hommes de sentiment et d'ordre, ceux-là mêmes qui ne pratiquent pas, saisis d'effroi, pousseraient ce cri d'alarme : Qu'allons-nous devenir ? Qui sauvegardera l'honneur de nos sœurs et de nos mères, de nos filles et de nos femmes ? Qui opposera une digue assez forte aux passions furieuses, aux épouvantables forfaits dont le prêtre seul peut ralentir le torrent dévastateur ? Qui musèlera cette bande audacieuse d'instituteurs, de journalistes, d'écrivains vermoulus qui, sous le regard même de leur empereur très-chrétien, sèment impunément, dans les Louvres et les chaumières, des doctrines pestilentielles, subversives, révolutionnaires ? Adieu nos propriétés et nos capitaux, que ne pourront plus défendre comme chez les sauvages, des tribunaux qui, une fois dépouillés de toute sanction divine, n'ont plus pour réprimer ces farouches brigandages d'autre pouvoir qu'une autorité mortelle, d'autres châtiments que ceux que l'on inflige à la bête !

En 93, les spoliateurs et les buveurs de sang avaient vociféré cet exécrable *veto* : Débarrassons le pays des évêques, des prêtres et des moines. S'étant mis à l'œuvre, ils crurent en effet les avoir tous exilés, noyés, égorgés. Mais, quand la torche républicaine se fut éteinte dans les flots mêmes du sang impur des scélérats qui l'avaient allumée, un prêtre, fidèle dépositaire de la puissance du souverain sacrificateur, miraculeusement échappé à l'incendie, se montre tout à coup à l'horizon plus serein. On sut que, le jour de Pâques, il offrirait la victime d'action de grâces dans l'une des vastes basiliques qui avaient résisté aux coups redoublés du marteau des frénétiques démolisseurs. Elle se trouva trop petite pour contenir l'affluence des pieux adorateurs qui, élevant au ciel des yeux pleins de joie et des cœurs palpitants de reconnaissance, s'écrièrent d'une voix unanime : Le Seigneur, désarmé par les brûlantes prières de la divine Marie, ne nous a donc pas oubliés, puisqu'il a sauvé du naufrage un prêtre pour nous instruire, pour nous réconcilier avec Dieu et avec nous-mêmes, pour nous distribuer le pain de la vie, pour consacrer nos mariages, nous consoler dans nos peines, nous visiter dans nos maladies, nous donner une dernière absolution et asperger notre tombe. Et le prêtre saintement attendri par ce concert de louanges, d'ailleurs bien méritées, put à peine leur répondre, à travers ses bénédictions, mêlées de larmes délicieuses : Mes amis, mes chers amis, si vos prêtres vous sont si indispensables, si précieux et si dévoués, suivez donc en tout leurs sages conseils, ne faites donc désormais avec eux qu'un cœur et qu'une âme, pour chanter bientôt avec eux dans le beau paradis, le ravissant cantique de l'éternelle félicité !

SERMON XVII.

SUR LE BONHEUR DE LA VERTU.

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus. (*Psal.* CXXVII, 1.)

Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur et qui marchent dans ses voies.

Le bonheur est naturel à l'homme. Son cœur le demande à grands cris ! Nous apportons tous, en naissant, un penchant irrésistible à devenir heureux ! Le roi, sur son trône, et le berger à la tête de son troupeau, sont pressés du même besoin, celui de trouver la félicité ! Chacun ici-bas la poursuit avec ardeur et persévérance ! D'où vient donc, chers auditeurs, que la plupart des hommes se plaignent d'être malheureux ? D'où vient que l'infortune dont ils essayent de fuir la triste présence, s'attache à presque tous leurs pas ? Ah ! Chrétiens, c'est qu'au lieu de nous adresser à la vertu qui peut seule procurer la paix à notre âme et appliquer sur nos maux un baume consolateur, nous demandons trop souvent des jouissances à un monde aveugle et impuissant qui ne connaît guère, hélas ! que le trouble et les remords de la conscience ! Dans cet état de malaise et d'incertitude, tous les objets qui nous environnent, fixent, tour à tour, notre attention. Celui qui se présente d'abord à nos regards, excite aussitôt notre envie, et l'espoir d'y trouver le bonheur, nous fait faire un effort pour nous en saisir ; mais, nous apercevant bientôt que cet objet si ardemment désiré dépose au fond de notre être un vide qui le désole et le fatigue, nous nous hâtons d'en acquérir un autre qui, comme le premier, ne tarde pas à tromper nos espérances ! Toutefois, pendant que nous cherchons la félicité là où elle n'est pas, le temps s'écoule avec rapidité ! L'éternité s'avance immuable et terrible ! Dans notre course insensée, nous heurtons brusquement contre l'inévitable pierre du tombeau, et la mort, l'impitoyable mort, en nous lançant son dernier trait, ne nous laisse, à ce moment redoutable, que le désespoir d'avoir vécu malheureux, que la crainte d'un effroyable avenir !

Pour dissiper vos fatales illusions, souffrez donc, mes frères, qu'en remplissant l'une des plus sublimes fonctions de notre saint ministère, nous vous prêchions le bonheur de la vertu! Mais, comme cette importante vérité, qui intéresse à la fois toutes les classes de la société, appartient plus au cœur qu'à l'esprit, et qu'on la sent mieux qu'on ne la démontre; c'est donc au sentiment que, de préférence, j'emprunterai le doux et persuasif langage!

Dans le cas où ce discours serait le premier d'une Station ouverte dans une cathédrale, ajouter incontinent :

[O Marie, ô ma Mère, vous connaissez la faiblesse et les misères de votre pauvre enfant! Vous le savez, si vous ne m'aviez promis de monter avec moi dans cette chaire si glorieuse, je n'aurais pas eu le courage d'y apparaître! Permettez-moi donc de vous consacrer cette Station! permettez-moi de me décharger sur vous d'une tâche aussi importante que difficile! Oui, mes frères, c'est au nom si suave de la Vierge immaculée, mon invincible protectrice, sous les honorables auspices d'un pontife enrichi des plus rares qualités et surchargé de mérites; sous le regard bienveillant d'un chapitre, d'un pasteur vénéré dont les lumières égalent les vertus, que j'apporte la bonne nouvelle à un peuple de frères et de sœurs bien-aimés en Notre-Seigneur Jésus-Christ! Puissante et admirable phalange des saints et des saintes que j'honore d'un culte spécial, et à la tête desquels j'aperçois l'auguste époux de la fille de Sion, soyez-moi propices! Aidez-moi à sauver des âmes! C'est là mon unique ambition. (*Ave Maria* ou *Regina...*)]

« Si le Christianisme est une erreur, » a dit l'un de ses plus mortels ennemis, témoin des consolations qu'il verse à pleines mains sur l'humanité souffrante et spécialement sur les vrais serviteurs de Dieu, « du moins c'est une erreur qui fait des heureux! » Mais écoutons un autre témoignage plus honorable et plus digne de notre estime: « Prince que j'aime plus que moi-même, écrivait l'illustre et sensible Fénelon à son auguste élève, que ne pouvez-vous lire en mon âme les vœux sincères que j'adresse au ciel pour votre véritable bonheur! Mais ce que je lui demande avec plus d'ardeur, c'est qu'il vous rende un bon chrétien. Prince, sans cet inestimable bienfait, tous les autres sont inutiles, et seul il vous suffit! » Sans doute, chers auditeurs, nous ne pouvons prétendre, dans notre exil, à un bonheur pur et sans mélange! Cette félicité parfaite n'est réservée qu'aux habitants de la céleste patrie! Sur la terre, nos plus grands plaisirs sont toujours imprégnés de douleurs et de regrets! Il y a longtemps que le Saint-Esprit disait que la joie est suivie de bien près par le deuil! *Extrema gaudii luctus occupat!* (*Prov.*, XIV, 13.) Job, soudainement tombé du haut de ses grandeurs sur un hideux fumier, nous fait judicieusement remarquer que l'homme né de la femme est, malgré la brièveté de sa vie, rempli de toute sorte de misères: *Homo, natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis.* (*Job*, XIV, 1.) Si quelques jours sereins se lèvent sur nos têtes, un nuage triste et sombre ne tarde pas à en ternir l'éclat: et tel qui se promet aujourd'hui des jouissances, demain peut-être, hélas! se verra condamné à répandre des larmes amères.

Quoi qu'il en puisse être, chers auditeurs, il est de foi et d'expérience que le juste trouve infailliblement, dans l'accomplissement des lois du Seigneur, dans le spectacle de la nature, dans ses bienveillants rapports avec la société, dans ses généreux sacrifices et jusque dans ses prodigieuses austérités, des consolations réelles et des joies ineffables qu'il chercherait vainement hors de la religion!

1. *Lois.* — Et d'abord, mes frères, l'Esprit-Saint, éternel principe de toute lumière et de toute vérité, nous représente la paix comme inséparable de la justice! *Justitia et pax osculatæ sunt!* (*Psal.* LXXXIV, 11.) La justice et la paix se sont rencontrées, se sont embrassées dans le cœur du vrai chrétien! O mon fils, dit-il ailleurs, soyez fidèle à garder mes préceptes, qui seront pour vous une source inépuisable de quiétude, car celui qui observe mes divins commandements, fera sa demeure dans la paix! *In pace versabitur!* (*Prov.*, XIII, 13.) Il sera inondé de ses douceurs, parce que c'est une paix abondante: *Pax multa diligentibus legem tuam* (*Psal.* CXVIII, 165); une paix profonde, que nous comparerons à un fleuve dont les eaux bienfaisantes ne tarissent point et fertilisent les campagnes d'alentour: *Sicut flumen, pax tua!* (*Isa.*, XLVIII, 18) : paix véritable, qui ne ressemble nullement à la paix hypocrite des enfants du siècle; paix céleste que le bon Sauveur donna, laissa à ses bien-aimés disciples, pour les fortifier, durant son absence, au milieu de leurs travaux, de leurs combats et de leurs tourments! *Pacem meam do vobis, pacem meam relinquo vobis!* (*Joan.*, XIV, 27.) Dix siècles auparavant, le Roi-Prophète n'avait-il pas bien compris l'heureux état du juste, lorsque, dans les transports de son admiration, il ne croyait pas en faire un trop bel éloge que de le comparer à cet arbre d'élite gracieusement planté sur les bords d'un ruisseau limpide, qui porte en sa saison des fruits excellents et dont le verdoyant feuillage exhale au loin ses doux parfums : *Et erit tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum, quod fructum suum dabit in tempore suo!* (*Psal.* I, 3.) Assimilant, dans une autre page, l'épouse de l'homme vertueux à une vigne féconde, et ses tendres enfants à de jeunes oliviers croissant sous ses yeux à l'ombre de la chaumière, il s'écriait avec l'accent de la reconnaissance: *Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum!* « *Ainsi sera béni tout mortel qui craint le Seigneur!* » (*Psal.* CXXVII, 4.)

Afin de mieux apprécier encore le bonheur que Dieu accorde à quiconque renonce complétement aux coupables frivolités du monde pour s'attacher irrévocablement à

son glorieux service, voulez-vous, mes frères, vous en rapporter à la mémorable expérience d'un génie supérieur, miraculeusement appelé à la vertu, après une jeunesse orageuse passée dans les égarements de la philosophie et le dérèglement des passions? Augustin s'exprimait de la sorte :

« Seigneur Jésus, vous avez donc enfin brisé mes chaînes! Que mon cœur et ma langue vous louent simultanément de m'avoir rendu votre joug si aimable et si léger! Quelles joies intérieures n'ai-je pas savourées, en repoussant ce que j'avais tant craint de perdre ; car vous êtes le seul bien capable de remplir mon âme! En me sevrant de ces faux plaisirs, vous entriez à leur place, vous qui êtes la souveraine douceur! Depuis longtemps déjà, mon esprit était rongé des chagrins cuisants que suscite l'amour des richesses, des honneurs éphémères, des criminelles voluptés, quand je commençai à comprendre et à sentir efficacement l'inappréciable avantage de m'entretenir familièrement avec vous, avec vous, ô mon Dieu, qui êtes, à la fois, ma lumière, mon salut et ma félicité!»

2. *Spectacle de la nature.* — Mais, pendant que, d'un côté, le juste s'épanche en action de grâces pour les inexprimables faveurs que goûte son âme docile aux leçons de l'Evangile, de l'autre, le spectacle de la nature parée de ses dons et de ses merveilles, en le rappelant, à chaque pas, au Dieu qu'il adore, lui procure de nouvelles émotions inconnues à l'homme qui ne vit pas de la foi! Considère-t-il, par exemple, la hauteur prodigieuse de ces montagnes couronnées de forêts qui s'élancent avec fierté jusque dans les nues, ou blanchies par des neiges éternelles d'où s'écoulent harmonieusement ces bruyantes cascades, ces clairs ruisseaux, ces rivières imposantes qui réjouissent nos yeux, rafraîchissent nos vallons, embellissent nos cités, il est tout à coup saisi d'un inénarrable ravissement! Mais, sortant bientôt de ce religieux silence, il célèbre par des chants d'allégresse la gloire et la puisance de Jéhovah, qui d'une parole fit jaillir du néant cet immense univers, et opposa, pour barrière infranchissable, à la mer en courroux, ce grain de sable du rivage!

Voit-il des prairies émaillées de fleurs embaumées, des champs couverts de vignes odoriférantes ou de moissons dorées, d'arbres chargés de fruits les plus variés, il remercie humblement la main libérale qui décore les lis de la vallée de vêtements plus précieux que ceux du magnifique Salomon, qui fournit à tous les êtres vivants une nourriture facile, et qui n'a pas voulu qu'il y eût, sous le buisson, une seule petite créature qui eût à se plaindre de son Créateur!

Entend-il le mélodieux concert des oiseaux du bocage, il songe incontinent au ravissant cantique de la patrie des délices ; et du lieu de sa captivité, il soupire après le jour fortuné où il lui sera permis de redire, dans le paradis, les louanges du grand Dieu dont il accomplit fidèlement les volontés suprêmes!

Enfin, pendant qu'il admire ce soleil qui disparaît sous les voûtes rembrunies de l'occident, il sait qu'un autre observateur le regarde sortir des brillantes régions de l'aurore! Par quelle inconcevable puissance, dit-il, ce vieil astre qui, le soir, s'endort brûlant et fatigué, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui, le matin, s'éveille étincelant et humide de rosée! Cette triple splendeur du soleil qui, à chaque instant de la journée, se lève, brille à son zénith et se couche sur le monde, redouble sa surprise et sa gratitude, parce qu'en donnant à sa foi l'idée de la perpétuelle magnificence et de l'omnipotence de Dieu, elle lui montre aussi une image éclatante et immortelle de sa glorieuse Trinité! Tout, dans la nature, provoque donc l'enthousiasme du juste, oui, tout, jusqu'à l'insecte imperceptible qui proclame un Dieu bon, un Dieu sage, un Dieu puissant, tout aussi éloquemment que ces globes lumineux qui roulent sur nos têtes avec pompe et solennité!

3. *Rapports avec la société.* — Si maintenant j'étudie le juste en lui-même et dans ses rapports avec la société, je le trouverai encore paisible et heureux! Soumis d'avance à tous les événements même les plus fâcheux, à toutes les contradictions qui naissent sous ses pas, il ne connaît point les bizarreries du caprice, les amertumes de la jalousie, les fureurs de la haine, les inquiétudes de l'ambition, les tourments de l'avarice, les tyrannies de la volupté, les déchirements du remords; du remords? n'étant occupé qu'à faire le bien, sa conscience est sans reproche! Modéré dans ses désirs, sage dans ses opinions, réservé dans ses discours, délicat dans ses procédés, toujours véridique et équitable, toujours généreux et compatissant, il aime à réconcilier ensemble les voisins, les parents, les époux divisés; à sacrifier son repos, sa santé pour assurer le bonheur d'un ami, d'un étranger, car tous les hommes sont ses frères ; à écouter les justes plaintes des malheureux; à tranquilliser les entrailles maternelles que les besoins d'une famille nombreuse et affamée ont vivement émues! S'il avait moins de modestie, il pourrait, lui aussi, comme Job, se proclamer hardiment le pain du pauvre, le bâton du vieillard, l'œil de l'aveugle, la lumière de l'ignorant, le soutien de l'opprimé! La foule, empressée à lui rendre ces glorieux témoignages, se tait en sa présence et l'écoute avec respect! Aussi ne se retire-t-il jamais d'une société honnête sans en emporter les applaudissements et les bénédictions. O courageux protecteur de la faiblesse persécutée! o digne enfant de la religion de Jésus-Christ, je te salue! Pendant que tes concitoyens, que les méchants eux-mêmes, t'envient, à juste titre, la noblesse de tes sentiments, l'héroïsme de ta conduite et la paix de ton âme, savoure donc silencieusement les charmes de la vertu, cette douce et inséparable compagne de ton trop court pèlerinage, en attendant paisiblement les enivrantes suavités de la vraie Jérusalem!

4. *Sacrifices.* — Mes frères, si jusqu'ici,

esclaves d'un honteux et cruel égoïsme, nous n'avons jamais éprouvé ces délicieuses émotions, relisons donc la touchante histoire d'un sensible Fénelon, d'un magnanime Vincent de Paul, qui consacrèrent leur belle vie à soulager toutes les misères, et nos yeux attendris répandront infailliblement des pleurs d'admiration et d'amour! Ces immortels bienfaiteurs du genre humain, ces êtres si heureux du bonheur de leurs semblables et si malheureux de leurs infortunes, vous en rencontrerez, chers auditeurs, tant qu'il y aura des catholiques, dans tous les rangs, et particulièrement dans les communautés saintement dirigées par de dignes successeurs d'un Bernard, d'un François d'Assise, d'un Dominique, d'un Ignace de Loyola, d'une Thérèse de Jésus! Oui, interrogez ces missionnaires trop rares aujourd'hui qui se dévouent, dans leur pays, à un ministère aussi pénible que glorieux et salutaire; qui traversent les mers, se rient de leurs tempêtes et du martyre, pour aller arracher à l'enfer et conquérir au ciel des hordes barbares, mais rachetées du sang de Jésus-Christ; questionnez cette multitude de vierges pures qui ont tout abandonné, fortune, brillant avenir, patrie, pour s'immoler dans la retraite, pour se livrer à l'éducation de l'enfance délaissée, ou au soulagement de toutes les infirmités physiques et morales; et tous ces héroïques disciples du divin Maître vous répondront unanimement que, dans ces divers sacrifices offerts au Dieu si compatissant de l'Evangile, on cueille plus de joies et de consolations réelles que n'en présentèrent jamais les insipides amusements d'une vie mondaine et désœuvrée.

5. *Austérités.* — Mais ce n'est pas assez: Le juste trouve le bonheur, même sous la cendre, le sac et le cilice. Pour vous en convaincre, suivez-moi par la pensée dans ces demeures solitaires qui n'étalent, à nos yeux, d'autres décorations que les redoutables attributs de la mort, que les images effrayantes du jugement, de l'enfer et de l'éternité. Approchons de ces cellules étroites et sombres que l'on prendrait pour des tombeaux. Contemplons ces Chartreux, ces Trappistes illustres et modestes qui ont fait avec le siècle et ses vanités un éternel divorce, pour se soumettre volontairement aux inviolables lois d'une vie austère et d'un continuel silence! O vous, anges de la terre, l'honneur des déserts et les plus puissants protecteurs de la patrie menacée, dites-nous franchement si votre sort est à plaindre! Non, non, notre sort, en vérité, est digne d'envie. Ces macérations, qui épouvantent votre déplorable sensualisme, font nos plus chères délices! pourquoi? parce que nous les associons aux inexprimables douleurs du grand pénitent de la race humaine! Ce silence méditatif qui accuse votre imprudente loquacité, nous préserve des médisances, des calomnies si injurieuses à la charité divine et fatales à la réputation du prochain. Ah! croyez-en des frères qui eurent autrefois le malheur, au moins quelques-uns, de marcher dans vos tristes voies, nous aimerions mieux embrasser une règle plus rigoureuse encore, que de nous exposer de nouveau aux dangers qui nous environnent de toutes parts, que de nous éloigner de cet auguste sanctuaire de la paix où il nous est permis de nous livrer, et le jour et la nuit, au doux exercice de l'oraison, et de chanter en chœur les antiques miséricordes du Très-Haut.

Mais, dit tout bas quelqu'un, ces religieux ne se font-ils point illusion? Hé! mon cher frère, est-il possible de se tromper sur le sentiment du vrai bonheur! D'ailleurs, examinez attentivement leur visage, leurs traits naïfs et toujours sereins que les soucis rongeurs ne déformèrent jamais, et que les malheurs de leurs semblables peuvent seuls altérer, tout cet extérieur vénérable n'atteste-t-il pas la paix profonde de leur âme? Ah! si quelques rayons de cette paix divine resplendissaient soudainement sur le front le plus pieux de cette assemblée, nous les verrions peut-être illuminer le chrétien le plus obscur, le moins considéré d'un monde imbécile qui ose mesurer la vraie gloire, la véritable grandeur à sa sotte vanité, à sa souveraine petitesse. Respectable inconnu, je t'adresse mes humbles hommages; tu ne brilles, je l'avoue, ni par tes ancêtres, ni par ta fortune, ni par tes talents: mais ton âme candide a su fixer sur elle les regards charmés de son Créateur, comme sur le plus beau chef-d'œuvre de sa bonté suprême. Si ton nom ne se trouve pas sous la plume vaniteuse de l'historien ou du feuilletoniste menteur, console-toi; il est écrit déjà à la voûte radieuse du firmament. Alors que de misérables mortels, criminellement oublieux des préceptes évangéliques, te dédaignent comme un être inutile, comme un vil atome, le Roi des siècles te contemple avec tendresse, parce que tes modestes vertus, et tes pratiques éminemment religieuses éclipsent tous les frivoles exploits de la sagesse humaine. Tu es grand à ses yeux. Tu vas passer, dans ton exil, comme un fleuve ignoré qui n'arrose que de tranquilles solitudes; mais au grand jour des impartiales justices et des récompenses solennelles, tu paraîtras devant le Monarque des éternités et devant les générations réunies, escorté de tes nombreux mérites et étincelant d'un immortel éclat! honneur donc, mes frères, trois fois honneur à la vertu, puisqu'en nous rendant Heureux ici-bas, elle nous assure une félicité permanente!

SERMON XVIII.

II[e] SUR LE BONHEUR DE LA VERTU.

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulant in viis ejus. (*Psal.* CXXVII, 1.)

Heureux tous ceux qui craignent le Seigneur, et qui marchent dans ses voies.

Le problème de la félicité a été, de tout temps, le premier objet des préoccupations de la sagesse humaine. Eh bien! ici comme partout, nous avons à constater la prééminence du Christianisme sur la philosophie;

car seul il a résolu le problème, seul il a dit où est le bonheur, seul il le procure aux hommes; nous allons nous en convaincre dans les considérations suivantes :

1° La philosophie enseigne que la félicité se trouve dans les *richesses*, la *puissance* et la *gloire*. Les êtres nécessiteux, faibles et obscurs, peuvent le penser; mais ceux qui jouissent de ces prétendus avantages, ne sauraient plus se tromper à cet égard, et en cela ils sont plus à plaindre que les pauvres et les petits qui conservent l'illusion du bonheur.

2° Que les possesseurs des richesses, de la puissance et de la gloire ne soient pas heureux, c'est une vérité incontestable et confirmée par le témoignage irréfragable et le mémorable exemple d'un roi longtemps opulent, puissant et glorieux.

3° Non-seulement la fortune, la puissance et la gloire ne sont pas la félicité, mais elles ne sont pas même le chemin qui y conduit; car le Maître a dit : « *Heureux les pauvres! heureux ceux qui souffrent persécution; heureux ceux qui pleurent :* » *Beati pauperes, beati qui persecutionem patiuntur! beati qui lugent.* (*Matth.*, V, 3, 5, 10.) La pensée de Jésus-Christ n'est pas assurément que la pauvreté, la persécution et les larmes soient le bonheur même, mais seulement la voie qui conduit à la félicité suprême.

En quoi consiste donc réellement le bonheur? il consiste infailliblement et exclusivement dans le témoignage d'une conscience pure et amie de Dieu, dans l'intime union de l'âme avec son Créateur, son Sauveur, son modèle et son rémunérateur: *Mihi adhærere Deo, bonum est*, s'écriait le royal berger, (*Psal.* LXXII, 88) ; il consiste dans la pleine satisfaction de toutes nos facultés à la fois. L'homme, pensant l'infini, ne peut donc trouver la félicité que dans l'infini. Or, Dieu seul étant infini, je ne puis donc rencontrer le bonheur qu'en Dieu. Oui, quand même Dieu me donnerait l'univers, je ne serais pas satisfait. Pourquoi? parce que l'univers a des limites, et que mon esprit et mon cœur vont inévitablement au delà de toutes limites. Aussi Jésus-Christ dit : *Que servirait à l'homme de gagner le monde, s'il venait à perdre son âme?* (*Matth.*, XVI, 26.)

L'égoïsme que nous reproche la philosophie, ne peut être le partage du chrétien qui ne recherche réellement que Dieu, qu'il désire ardemment de posséder, non pas seul, mais avec toutes les créatures raisonnables. Ce vil égoïsme n'est donc évidemment que le patrimoine des philosophes qui, eux, disputent opiniâtrément à leurs concitoyens ce qu'ils regardent comme la félicité, c'est-à-dire les richesses, la puissance et la gloire.

Maintenant, que l'homme aspire invinciblement au bonheur, c'est un principe incontesté : ayant été fait pour lui, il ne peut s'empêcher de l'ambitionner; et comme les moyens qui lui ont été donnés pour le conquérir sont nombreux, il semblerait que nous ne devrions rencontrer ici-bas que des heureux. En est-il ainsi? Lorsque le vent agite la forêt, un long murmure se fait entendre : est-ce un cantique, est-ce une plainte? Nous entendons aussi un long murmure partir du sein de l'humanité constamment agitée : est-ce une hymne de joie? est-ce le bruit des gémissements? Je le demande à ceux qui remplissent cette auguste enceinte! Sortons de ce temple, et parcourons les rues de la cité : que verrons-nous? l'image de la misère et de la souffrance! Qu'entendrons-nous? des soupirs prolongés!

Mais quelle est la cause de tant de maux? Une école moderne les attribue à l'organisation sociale, et elle prétend que, pour les guérir, il faudrait réformer la société : nous répondrons que tous les changements imaginés par cette école, loin de mettre un terme à nos tribulations, n'en feraient pas disparaître une seule. La vraie cause de nos maux est dans nos passions ; nous tous qui, dépouillés de notre innocence baptismale, demandons la félicité aux choses matérielles, nous avons versé une ou plusieurs gouttes de poison dans la coupe des misères humaines : la femme adultère passant la main sur un front dégradé qui ne sait plus rougir, dit avec arrogance : Quel mal ai-je fait? Ce que tu as fait, malheureuse; tu as augmenté les souffrances du monde, en te livrant à tes criminels et honteux plaisirs ! Outre cette masse générale de maux répandus sur la surface du globe, il en est encore qui sont spécialement attachés, comme un châtiment, à chaque passion : l'abus du vin fait perdre la raison, conduit l'ivrogne à l'abrutissement et le fait descendre au-dessous même des animaux ; le jeu entraîne la ruine des familles. Les conséquences de la volupté ne sont pas moins funestes.

Le jeune homme, à la physionomie innocente, présente un charme irrésistible qui inspire la bienveillance et le respect, parce qu'il reflète comme un rayon de la Divinité; le voluptueux perd toute la fraîcheur de cette beauté juvénile ! on le voit se précipiter à pas de géants vers une vieillesse anticipée qui assurément n'est pas le fruit des veilles du savant honnête et de l'austère pénitent, et qui ne provoque que la pitié et le mépris, parce qu'elle prend sa source dans la débauche! ce n'est pas tout, chaque drame a son dénoûment, le drame de la vie a aussi sa catastrophe.

Le mortel qui a cherché la félicité dans les passions, rencontre d'abord la tristesse ; la tristesse a des résultats diamétralement opposés à ceux de la joie : la joie dilate et agrandit le cœur ; la tristesse le resserre et le contracte, même physiquement. L'homme triste est encore au nombre des vivants, et cependant on dirait que la vie s'est retirée de ce corps qui marche comme au hasard. Il ne voit pas, il n'entend pas, Dieu a placé les ténèbres entre le soleil et lui, la surdité entre la vérité et son intelligence. Bientôt cet infortuné que rien ne peut émouvoir, qui ne conçoit plus de félicité pour lui, se met à désespérer. Ce n'est pas encore le dernier

terme du châtiment. Ceux-ci sont entièrement déshérités de cette intelligence qu'ils ont flétrie, ceux-là n'ont plus assez de volonté que pour se priver d'une vie qui ne leur offre désormais que des souffrances, des opprobres et des dégoûts. La démence et le suicide, voilà donc les deux principales punitions temporelles dont Dieu, pour nous détourner des mauvaises passions, frappe trop souvent les hommes. La démence et le suicide s'emparent aussi quelquefois d'un peuple tout entier, en l'inclinant d'abord, puis en le précipitant, d'une manière sensible, vers la décadence. En présence de tant de maux, certains philosophes à courte vue sont tentés de demander pourquoi Dieu a donné à l'homme la passion, source primitive de tant de crimes et de tant de malheurs : ils oublient donc que la passion est nécessaire aussi pour nous conduire à la félicité véritable. Ils ressemblent à ceux qui voudraient briser la lyre d'Homère, la lyre même de Fénelon, parce qu'elle a chanté les faux dieux. Mais la lyre d'Homère et de Fénelon avait été aussi la lyre de David ! Oh non ! ne brisez point la lyre, mais servez-vous-en pour célébrer, avec les plus beaux génies, la vérité, la justice, les magnificences du vrai Dieu, les charmes du divin libérateur et les bienfaits de sa religion civilisatrice ! Rappelons-nous que c'est la plus noble des passions, que c'est l'amour qui sauva le monde sur le Calvaire, que c'est ce céleste enthousiasme qui électrisa, qui déifia les Paul, les Cécile, les Augustin, les François d'Assise, les Xavier, les Thérèse de Jésus. Oui, afin d'édifier vos frères, prenez cette lyre saintement enchanteresse, comme nous allons essayer de la saisir nous-même pour vous prouver que l'humble et spirituel chrétien, plus judicieux que le philosophe orgueilleux et charnel, trouve le bonheur, non seulement dans l'observation des lois divines, dans le spectacle de la nature, dans ses bienveillants rapports avec la société, dans ses sacrifices et ses austérités (ce que nous avons démontré dans le discours précédent), mais encore dans les plus cruelles épreuves, dans les méditations de la croix et jusque dans les râles de l'agonie.

Quiconque, s'écrie le grand Apôtre, veut s'associer un jour, aux gloires de Jésus, son modèle, doit commencer par compatir à ses incomparables douleurs : *Si tamen compatimur, ut et conglorificemur.* (*Rom.*, VIII, 17.)

1° *Epreuve.* Mais, chose admirable, dans ces épreuves mêmes si pénibles à la nature sensuelle, le juste trouve, à coup sûr, d'inexprimables consolations ! oui, la religion bien comprise et bien sentie a pour tous les chagrins et tous les maux imaginables d'ineffables adoucissements, que l'incrédulité simulée (nous n'admettons point l'incrédulité absolue) ne sut jamais ni reconnaître, ni procurer.

Appuyons cette incontestable et précieuse vérité de quelques exemples qui nous la feront mieux apprécier que tous les dilemmes de la logique :

Nous connaissons dans la même ville, un saint prêtre qui naguère ferma les yeux d'un ami sincère, le seul qu'il eût au monde, et qui languissait inconsolable ! nous connaissons un époux jeune encore qui murmurait, nuit et jour, l'hymne de la désolation, au cruel souvenir de son épouse bien-aimée ! nous connaissons une veuve honorable qui pleurait incessamment sa fille chérie, son unique compagne ! Un soir donc qu'à la sombre lumière de la lune, je me promenais silencieusement dans la demeure des trépassés, j'aperçois ces trois infortunés mélancoliquement assis dans leur douleur sur la vaste pierre sépulcrale qui recouvre les trois victimes de la mort. Comment, je vous le demande, s'y prendra l'impie pour arrêter des sanglots navrants ! Ne prévoyez-vous pas que les froids arguments d'une philosophie qui n'admet d'autre justice que l'impunité des scélérats ; d'autre avenir que la pourriture et le néant, loin de cicatriser des blessures si poignantes, ne feront que les élargir davantage ! O vous qui n'avez à offrir à des cœurs oppressés que cette barbare ressource qui détruit tout espoir de nous revoir encore, ne profanez pas ce saint lieu ! N'essayez pas d'enlever la croyance d'une vie meilleure à des âmes immortelles, qui ont plus d'horreur de vos brutales doctrines que de toutes les adversités qui pèsent sur la postérité d'Adam ; retirez-vous avec les tigres, dans leurs sauvages repaires. Laissez-moi remplir les devoirs sacrés de la charité fraternelle ! Les entrailles émues d'une scène si déchirante, je m'approche doucement de ces trois êtres malheureux que je commence par bénir du signe puissant de la croix, qui soulage également les vivants et les morts ; au lieu de condamner leurs gémissements, je soupire avec eux ! j'écoute ensuite avec intérêt leurs touchantes et légitimes lamentations, puis, quand ils sont convaincus que je partage cordialement leurs peines, je leur dis d'un air pénétré, que les respectables objets de leur tendresse ne nous ont précédés que d'un pas au séjour du vrai bonheur, et que pour les y rejoindre, il nous faut absolument cheminer dans les rudes sentiers de la tribulation. Je leur rappelle que les plus saints personnages ne furent pas à l'abri de semblables disgrâces ; que l'innocente Marie vit son adorable Fils percé d'un glaive à deux tranchants; que le divin Jésus lui-même eut des larmes à répandre sur son cher Lazare. O bénigne influence de la vertu ! cet amical dialogue a déjà calmé leurs angoisses et adouci leurs regrets ! ces pieux enfants du Golgotha, après avoir souhaité à ces ossements vénérés que leurs tombeaux s'entr'ouvrent éclatants de lumière dans le jour suprême de la résurrection; après leur avoir promis de venir souvent causer avec leur ombre éloquente et solitaire, ces pieux enfants de Gethsémani s'en retournent emportant dans leur sein le baume de la délicieuse espérance !

2° *Croix.* — Mais d'où vient donc à l'homme vertueux cette force surnaturelle qui l'élève, tout à la fois, au-dessus des sacrifices les plus héroïques, des plus prodigieuses austérités, des plus cruelles épreuves? Parais, croix de Jésus-Christ, viens convaincre toi-même mes auditeurs d'une vérité si écrasante pour le philosophe qui blasphème ton merveilleux langage, mais si précieuse pour le juste résigné, dont tu essuies les larmes; parais sur l'humble cabane du pauvre, sur l'orgueilleux frontispice du Louvre des rois, sur la redoutable porte des cachots, sur les échafauds ensanglantés; parais aussi, et à plus forte raison, sur le faîte auguste de nos temples. A ton aspect tutélaire, le chrétien désolé n'ose plus murmurer la plainte, le laboureur et l'artisan fatigués se consolent de leurs sueurs et de leurs travaux, le voyageur égaré dans la forêt regarde le ciel, puis il poursuit sa route plein de sécurité; l'exilé consterné, oubliant qu'il marche sur un sol étranger, ne songe plus qu'au moment désiré qui va le jeter dans les bras ouverts d'une vieille mère palpitante de joie.

Oui, chers auditeurs, la consolation du juste au milieu de ces diverses perplexités, c'est Jésus chargé de sa lourde croix; dès qu'il sent son âme plier sous le poids de ses souffrances, il vole en esprit sur le Calvaire baigné du sang de son Rédempteur; tandis qu'il contemple amoureusement l'état déplorable où ses bourreaux l'ont réduit, les plaies profondes qui sillonnent toutes les parties de son corps adorable, l'ange de Gethsémani apparaît, lui présentant d'une main le breuvage des amertumes, et lui montrant de l'autre le radieux Thabor que l'on ne gravit point avant d'avoir franchi le mont du martyre. D'une voix forte et affectueuse, il lui parle cette langue du paradis : *Beati qui lugent!* Exalté par cette éloquence nouvelle, le juste saisit avec empressement la vaste coupe des anxiétés; il l'embrasse, mais avant de la boire, il redit trois fois : O mon Père, ce calice ne peut donc s'éloigner de moi; votre bon plaisir est donc que j'y plonge courageusement ces lèvres tremblantes quoique soumises; eh bien! Père si généreux dans votre apparente sévérité, que votre volonté se fasse, et non la mienne. Vous me comprenez, n'est-ce pas, vous qui autrefois riches et considérés, ne vous nourrissez plus que de privations et d'abaissements; vous qui, au lieu d'un époux complaisant et vertueux, avez rencontré un monstre qui vous torture; vous qui subissez des infirmités accablantes ou qui êtes parfois enchaînés sur un lit de douleurs : courage! encore quelques jours, et le compatissant Jésus fera de votre croix bien pesante une échelle mystérieuse qui vous élèvera jusqu'au ciel.

3° *Agonie.* — Chers auditeurs, dussé-je fatiguer encore votre bienveillante attention, je ne descendrai point de cette chaire sans avoir contemplé avec vous le juste dans sa tranquille et imposante agonie. L'ange de la bonne mort est à son chevet; armé de sa verge d'or, il éloigne de lui les soucis rongeurs et les craintes déchirantes. L'amour de Dieu, la foi, l'espérance au front toujours serein, la paisible confiance se sont tour à tour remplacés. L'ange protecteur fait briller aux yeux du juste expirant le grand livre des prédestinés; il lui montre des jours pleins de vertus et d'œuvres méritoires; son humilité profonde, son inaltérable douceur, sa pureté angélique, son universelle charité, ses prières, ses communions, ses aumônes, ses sacrifices, ses austérités, ses tentations, ses nombreuses victoires; il lui laisse entrevoir aussi quelques pages effacées; ce sont d'anciennes faiblesses qu'il a du reste suffisamment expiées par le repentir et par les larmes. Ravi de cette céleste vision, le juste fait à ceux qui l'entourent des adieux si pathétiques, qu'il leur semble entendre déjà les mélodieux accents d'un habitant des cieux : Famille éplorée, s'écrie-t-il, au lieu d'éclater en gémissements prolongés et en regrets superflus, chantez, chantez sur mon lit d'honneur le cantique de la délivrance! Loin de répéter tristement avec un monde insensé : *Bientôt il ne sera plus!* empruntez le sublime langage de l'Eglise triomphante dans l'un de ses enfants chéris, et redites avec elle : Sa mort, c'est le désirable passage du désert à la terre promise, du combat à la victoire, du temps à l'éternité! Parents chrétiens, le premier rendu au port, votre fils suppliera le Dieu des tempêtes de diriger lui-même la légère nacelle qui vous emporte rapidement à travers mille écueils. Si je restais plus longtemps au milieu des périls qui m'enveloppent de toutes parts, je perdrais peut-être, comme tant d'autres, la couronne qui se balance gracieusement sur ma tête. Hé! que m'importe à cette heure les biens, les honneurs, les plaisirs, toutes ces prétendues jouissances qui rendent superbes, égoïstes, voluptueux presque tous ceux qui ont le malheur de les posséder? Parents chrétiens, qui du moins l'étiez autrefois et qui goûtiez alors les inappréciables douceurs de la piété, combattez vigoureusement les penchants vicieux et tyranniques qui s'efforcent de compromettre votre éternel avenir. O mon père, ô ma mère, ô mon frère, ô ma sœur, ô vous tous, mes chers amis, soyez franchement vertueux, si vous voulez être heureux, si vous voulez mourir, comme moi, dans le doux baiser de mon Seigneur Jésus! A ces mots, sa voix s'éteint, sa langue est muette, sa poitrine brûlante d'amour ne peut plus respirer l'air de l'exil, et son regard étincelant d'espérance, s'est obscurci tout à coup. Mais il avait saisi d'avance la croix libératrice, et les lèvres avidement collées sur le cœur sanglant du divin Agneau, il expire! Il expire; mais la charmante Marie qui n'avait pas quitté d'un instant son enfant privilégié, lui apparaît plus belle que l'aurore. Le prenant par la main, elle le présente au Très-Haut qui l'accueille avec bonté et le presse affectueusement contre son sein paternel; il expire, il règne!... Il nage dans l'incommensurable océan des félicités et des gloires!..

SERMON XIX.

LE BONHEUR DU CIEL.

Charissimi, nunc filii Dei sumus; videbimus eum sicuti est. (I *Joan.*, III, 2.)

Mes très-chers amis, nous sommes maintenant les enfants de Dieu .. Bientôt nous le verrons tel qu'il est.

Admirable doctrine, que l'apôtre bien-aimé enseigna à ses disciples chéris. Touchant langage, que je suis heureux, mes frères, de vous adresser aujourd'hui. Oui, déjà, par le bienfait de la vie et de la liberté que nous tenons de sa main généreuse, par le baptême qui nous arracha à l'empire de Satan, par la confession qui nous réconcilie avec le ciel irrité et avec nous-mêmes, par l'Eucharistie qui unit étroitement notre âme au Seigneur Jésus, et par mille autres faveurs que la nature et la religion nous prodiguent également, nous sommes vraiment les enfants de Dieu! *Nunc filii Dei sumus!* Que les grands, les princes même de la terre, s'applaudissent tant qu'il leur plaira de leur fortune, de leurs dignités, de l'illustration de leur naissance, du sang royal qui coule dans leurs veines; nous, chrétiens, nous mettrons tout notre orgueil à nous proclamer hautement les fils adoptifs du Roi immortel des siècles! *Nunc!* Cette précieuse prérogative, il est vrai, ne nous a pas encore révélé tout ce que sa bonté infinie nous réserve : *Nondum apparuit nobis quid erimus.* Mais réjouissons-nous, car le même apôtre s'est hâté de nous assurer qu'une fois entrés dans le lieu charmant qu'il habite, nous serons, non égaux, mais semblables à lui et le verrons tel qu'il est : *Similes ei erimus; videbimus eum sicuti est.* (*Ibid.*)

Mes frères, pour nous embraser du désir de voler à la rencontre de ce Père si tendre, essayons donc de nous faire de son paradis l'idée la plus juste et la plus attrayante! Esprit créateur qui, dès le commencement, *in principio*, présidâtes à la structure et à la décoration de cette éternelle demeure, au nom de votre divine Epouse, daignez m'accorder la grâce d'en parler agréablement et efficacement à ce pieux auditoire! *Ave, Maria!*

Qu'est-ce que le ciel? question grave et audacieuse à laquelle je ne pourrais répondre moi-même qu'en balbutiant : obscur voyageur sur ce sol étranger, comment aurais-je la folle prétention de peindre les charmes d'une patrie que je sais à peine ambitionner ?

Vous me saurez gré, sans doute, d'emprunter le prophétique langage de quelques génies privilégiés qui n'ont pas craint de soulever le redoutable voile des mystérieuses profondeurs de l'avenir. Le ciel, nous dit Isaïe, c'est l'unique lieu où Dieu se montre à ses élus dans toute sa magnificence : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus, Deus noster.* (*Isa.*, XXXIII, 21.) Oh! il est grand, le Seigneur, dit David, à la voûte azurée du firmament décoré de mille soleils qui tous racontent, à l'envi, sa puissance et sa gloire! Il est grand dans les enfers, où il tient enchaînés les ennemis de son nom et des hommes; il est grand par toute la terre, qu'il a dotée des plus étonnantes merveilles. Il nous apparaît plus grand encore à travers les océans et les tempêtes, qu'il suscite, et calme à son gré : *Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus.* (*Psal.*, XCII, 4.) Mais ce n'est qu'au ciel qu'il étale toutes ses magnificences! Sublime Isaïe, et vous, royal berger, pourquoi, après nous avoir légué, dans vos immortels écrits, un tableau si achevé des opprobres et des triomphes du libérateur de Juda, nous laissez-vous désirer de son céleste empire une description plus détaillée, plus digne de votre éloquence?

Livrons-nous à l'espérance : j'aperçois le noble prisonnier de Patmos s'élever jusque aux régions suprêmes et pénétrer d'un œil amoureusement téméraire dans le sanctuaire même de l'aimable Jérusalem! J'ai vu, dit-il, la cité par excellence parée comme l'épouse qui veut plaire à son époux! *Sicut sponsam ornatam viro suo.* (*Apoc.*, XXI, 2.) Le jaspe compose ses prodigieuses murailles. Ses places et ses parvis sont symétriquement recouverts de saphirs et d'émeraudes. Sur douze portes majestueuses, de l'or le plus pur, et gardées par douze archanges au glaive de feu, sont gravés, en caractères radieux, les augustes noms des douze tribus d'Israël. Sa voute élancée et parsemée de diamants les plus précieux repose sur dix mille colonnes d'un cristal transparent et présente à l'avidité du regard d'innombrables étoiles scintillantes. Au milieu de ce temple immuable comme celui qui l'a créé, brille un soleil vivifiant dont les magiques rayons se reflètent, sous les couleurs les plus variées, dans les eaux limpides d'un fleuve de délices qui arrose, à l'entour, de vertes prairies émaillées de fleurs odoriférantes; sur les rives enchantées de ce fleuve d'amour sont plantés, dans un ordre parfait, des millions d'arbres divers qui portent, en toute saison, les fruits les plus délectables, et dont l'hospitalier feuillage ne se flétrit jamais. L'inextinguible flambeau qui éclaire cette incommensurable enceinte, c'est la douce lumière qui jaillit des yeux étincelants de Jéhovah! *Nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus!* (*Ibid.*, 23.)

Mes frères, saint Jean, dans son extase, pouvait-il nous révéler un ciel plus admirable. Hélas! il n'en a pas même crayonné l'ombre la plus légère.

Dans ma vive impatience, j'interrogerai encore l'être extraordinaire qui a été ravi jusqu'au troisième ciel. Grand Paul, vous qui de tous les mortels êtes entré le plus avant dans les insaisissables secrets de l'adorable Trinité; vous qui avez assisté aux mélodieux accords qui charment sa cour, hâtez-vous de nous redire le spectacle imposant et sacré qui épuisa votre enthousiasme! Ah! répond ce docteur des gentils,

je ne puis satisfaire votre légitime curiosité. Recueillez néanmoins sur mes lèvres tremblantes tout ce qu'il m'est permis de vous en apprendre : Œil de l'homme, non, tu n'as rien vu ! *oculus non vidit!* oreille de l'homme, non, tu n'as rien entendu ! *nec auris audivit!* cœur de l'homme, non, tu n'as rien senti des beautés, des douceurs, des émotions enivrantes que Dieu prépare à ceux qui l'aiment : *Nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum!* (II *Cor.*, II, 9.)

Jéhovah !... Chers auditeurs, puisqu'il n'est accordé à aucune bouche humaine de nous raconter les mémorables merveilles de notre future patrie, j'oserai, quoique pécheur, supplier humblement Jéhovah de nous les manifester lui-même. Silence, il va parler : *Ego ero merces vestra*, je serai votre récompense, récompense surabondante et magnifique qui surpasse la haute conception des intelligences les plus vastes, *merces vestra magnanimis!* (*Gen.*, XV, 1.) Je ne me bornerai pas, comme les plus puissants et les plus dignes monarques du monde, à couronner de palmes corruptibles vos vertus, vos mérites et votre dévouement, mais moi, le Seigneur, le Roi des rois, *ego Dominus*, je serai votre éternel et glorieux diadème.

Augustin, l'illustre Augustin ! va entreprendre de nous expliquer ces suaves et incompréhensibles paroles : dans le ciel, nous verrons Dieu, nous l'aimerons, nous le louerons pendant les siècles des siècles : *videbimus; amabimus; laudabimus.*

1° *Videbimus.* — Nous le verrons, non plus en énigme, mais en réalité, mais face à face, *facie ad faciem !* Concevez-vous, mes frères, ce que c'est que de contempler cette beauté toujours ancienne, toujours nouvelle, qui brille d'un éclat toujours renaissant !

Moïse, sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres, demande à voir la face du Seigneur, qui lui répond que nul mortel ne pourrait l'envisager sans être écrasé de sa gloire ; il ne lui en montre qu'une faible lueur, et déjà la joie de Moïse est à son comble ; et déjà il resplendit lui-même de deux rayons que ne peuvent soutenir les regards d'Israël ! Pierre, au Thabor, n'a entrevu cette face adorable qu'à l'ombre sanglante de la croix, et l'excès du bonheur trouble sa raison. Seigneur, s'écrie-t-il, qu'il fait bon ici ; dressons-y trois tentes ; point d'autre ciel ! *Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.) Bien plus heureux que Pierre et Moïse, les habitants du ciel, abîmés dans un océan de lumières, contemplent à loisir la Majesté suprême. Frappés de ses nobles traits, ils ont la vue amoureusement fixée sur ses yeux pleins de charmes d'où partent continuellement des étincelles sacrées qui jettent l'âme éperdue dans un ravissement que je n'entreprendrai point de vous dépeindre. Au ciel, incomparablement plus éclairés que Paul et Jean, nous comprendrons tous les touchants mystères qui exercent ici-bas notre intelligence ténébreuse et notre foi chancelante. L'éternelle génération du Verbe divin, sa touchante incarnation dans les entrailles virginales de Marie, son obscure naissance dans l'étable de Bethléem, ses caresses enfantines, sa fuite en Egypte, sa vie de famille à Nazareth, son étonnant baptême dans les eaux du Jourdain, son incroyable tentation au désert, son royal sacerdoce, son éloquence douce et énergique, ses innombrables prodiges, son dernier repas avec ses disciples consternés, sa terrible lutte à Gethsémani, sa sanglante flagellation, son barbare crucifiement, ses trois jours dans le sépulcre, son éclatante résurrection, son premier bonjour à sa Mère défaillante, ses fréquentes apparitions aux pêcheurs de Galilée, son ascension glorieuse, sa présence réelle dans tous les cénacles eucharistiques, sa profonde sagesse dans la conduite de tous les événements et de tous les empires, que d'admirables secrets nous seront alors dévoilés. Pour couronner ce merveilleux tableau par l'enivrante pensée de l'apôtre chéri, nous plongerons dans les infinies perfections de ce grand Dieu ! nous le verrons tel qu'il est ! *Videbimus eum sicuti est!*

De là, chers auditeurs, que d'abondantes et inexprimables félicités ! Félicités dont le seul souvenir provoquait ces transports irrésistibles et enflammés du Roi-Prophète : *Quand donc viendra-t-il, le jour où je paraîtrai devant la face de mon Dieu : « Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei ! »* (*Psal.* XLI, 3.) Tabernacles de Jacob, ouvrez-vous à l'impétuosité de mes vœux, et souffrez que j'aille promptement m'asseoir à côté de mon adorable Souverain pour lui présenter l'humble hommage de mon amour, de cet amour qui me consume, et me dévore ! *Quando, quando veniam, et apparebo ante faciem Dei!*

2° *Amabimus.* — En effet, nous l'aimerons de toutes les puissances de notre âme ! *Amabimus !* Ici, mes frères, je ne sais comment m'exprimer ; Dieu m'a donné un cœur pour l'aimer, pour l'aimer uniquement, et quand je veux parler de charité, ce même cœur pétri de son sang et de sa dilection, se trouve, hélas ! dans un tel état de tiédeur et d'aridité, que je devrais garder un morne silence, pousser de longs gémissements et répandre des larmes amères !

O trop fortunés Séraphins, vous qui nagez dans le torrent des plus pures délices, laissez, laissez tomber sur mes lèvres glacées quelques-unes de vos brûlantes ardeurs que je vais communiquer à cet auditoire saintement ambitieux. Chrétiens, en arrivant au ciel, nous nous élancerons dans les bras ouverts de Jésus, cet invincible chef qui nous félicitera d'avoir vaillamment combattu sous son illustre drapeau, d'avoir remporté nombre de victoires sur ses ennemis qui sont les nôtres, et qui, pour prix de notre héroïsme, nous pressera contre son sein palpitant de gratitude et de tendresse ! Par ces étreintes filiales et paternelles, humaines et divines, notre cœur devenu soudain une fournaise d'amour, se fondra dans la poitrine enflammée de ce parfait modèle et partagera ainsi ses indicibles jouissances ! Quel plaisir

pour un tendre père qui, au retour d'un périlleux voyage, aperçoit de loin ses petits enfants se précipiter à sa rencontre, le couvrir simultanément de mille baisers, en lui bégayant le touchant langage de la naïveté et de l'innocence! Quel bonheur de retrouver une épouse aimable et vertueuse qui n'avait cessé de demander à la compatissante Marie la conservation d'un époux affectueux et fidèle! Faible image cependant de la céleste ivresse qu'éprouve l'âme dégagée de ses liens terrestres. A l'aspect de son bien-aimé qu'elle cherchait avec anxiété et depuis si longtemps, elle priait, cette âme affligée, tout ce qu'elle rencontrait sur le chemin de l'exil, de lui dire où était le roi de son cœur; et voilà que, subitement transportée dans un lieu enchanteur, elle reconnaît son amant divin qui, lui aussi, l'attendait impatiemment! elle le saisit! elle l'embrasse! il ne lui échappera plus; mais quoique enivrée de ses mystérieuses caresses, elle sent un nouveau besoin de le contempler, de l'aimer! eh bien! ses désirs toujours renaissants sont toujours satisfaits! *Semper avidi, semper pleni,* toujours altérée, toujours désaltérée! Assez, Seigneur, redit-elle avec François-Xavier! *satis, Domine, satis!* puis le moment d'après: Encore, Seigneur, encore! et le Seigneur dont les perpétuelles éternités ne pourront atténuer les munificences, la plonge, la retire pour la replonger encore dans un fleuve plus voluptueux: *Amabimus! semper avidi, semper pleni!*

3° *Laudabimus.* — Enfin, au ciel, ajoute saint Augustin, nous louerons le Seigneur! *laudabimus!* Oui, chaque élu chante sur sa lyre divinement inspirée, ses actes les plus méritoires, ses plus précieux souvenirs; sa solennelle entrée dans le beau paradis: Abraham, le sacrifice de son cher Isaac! Moïse, le cantique de la délivrance de son peuple et les miracles du désert! David, les antiques miséricordes du Dieu de Jacob! Isaïe, les inexprimables douleurs et les glorieux trophées du vainqueur des enfers! Jérémie, les sublimes lamentations de Jérusalem et les inconsolables pleurs de la tendre Rachel! Daniel soupire les plaintes de l'exil, et les féconds désirs du Messie! Les captifs de Babylone, les rives désolées du Jourdain et les sépulcres abandonnés de leurs ancêtres! Jean-Baptiste célèbre les puissants attraits de l'innocent Agneau; et l'apôtre de l'amour, les suavités de la charité fraternelle; le grand Paul proclame les brillantes conquêtes d'Athènes, de Corinthe et de mille autres villes fameuses! le monarque pêcheur, le retentissement de ses chaînes éloquentes et la croix salvatrice du Capitole! les martyrs, les luttes sanglantes et mémorables du Colysée! les anachorètes, les gémissements de la méditation et les austérités de la pénitence! Les vierges, le lis de la pudeur; les bons pasteurs et les vrais missionnaires, les prodigieux succès du zèle apostolique! Tous les pécheurs convertis, l'attendrissant retour de l'enfant prodigue au toit paternel.

Transportés d'un concert si varié dans ses modulations et si unanime dans ses sentiments, nous, prêtres de Jésus-Christ qui, comme les anciens prophètes de la captivité, chantons aussi les délicieuses amours de Jérusalem délivrée, mais encore absente, nous mêlerons nos voix sacerdotales aux voix angéliques des Chérubins et des Séraphins; agitant tour à tour, dans notre exaltation, le grand orgue de l'éternité, nous entonnerons cet hymne imposant qui fait tressaillir les Dominations et les Puissances, les Principautés et les Trônes: *Sursum corda!* Peuples, élevez vos cœurs! Et vous, mes frères, accoutumés à nous entendre: *Habemus ad Dominum!* nous les présentons au Seigneur! *Gratias agamus Domino Deo nostro!* rendons-en grâces à notre Dieu! et vous: C'est juste, lui seul en est digne: *Dignum et justum est!* puis tous ensemble: *Saint, saint, saint est le Dieu des armées! la terre et le ciel sont remplis de sa gloire!* A cette universelle jubilation, Marie, plus suave que la colombe, unit ses mélodieux accents: Mon âme, s'écrie-t-elle, magnifie le Jéhovah de t'avoir donné pour enfants, ces innombrables bienheureux qui se réjouissent de l'inconcevable félicité de leur Mère chérie. *Magnificat anima mea Dominum.* (*Luc.*, I, 47.) Pour mettre le dernier sceau à cette incomparable fête de famille, le Très-Haut ne dédaigne pas d'ébranler les voûtes du paradis par ces ravissantes paroles: O vous tous, mes élus, goûtez et voyez combien je suis doux et gracieux à ceux qui m'aiment! *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (*Psal.* XCIX, 5)! eh bien! cette source enivrante qui vous inonde aujourd'hui, rejaillira dans les siècles des siècles! *Exsultabitis et vos usque in sempiternum!*

Mes frères, une fois introduit dans le ciel, je m'écrierai donc: Je suis heureux pour l'éternité! et les échos de l'aimable Sion: Tu es heureux pour l'éternité! Plus ferme qu'un rocher de diamants, mon trône ne sera donc ébranlé ni par les flots de l'adversité, ni par la furieuse tempête des révolutions: cette palme triomphale que balance ma main droite, ne se flétrira donc jamais! cet éclatant diadème qui orne mon front majestueux, brillera donc d'une splendeur toujours renouvelée! Les âges s'écouleront, les générations s'amoncelleront dans la tombe, et les peuples et les potentats humblement agenouillés devant mon image vénérée, brûleront encore sur mes autels un encens consacré et préconiseront ainsi mon inaltérable bonheur! *Exsultabitis et vos usque in sempiternum!*

Mais, Seigneur, que viens-je de dire? moi, misérable pécheur, irai-je au ciel? Irai-je au ciel?... à ce doute cruel, à cette poignante incertitude, tout mon être frissonne! ma poitrine oppressée cesse de battre! Oh! que je serais éternellement malheureux si je n'allais pas au ciel! mais me fais-je illusion? Les cieux ne sont-ils pas ouverts à qui veut les voir, à qui veut y monter!... J'irai donc au ciel, n'est-ce pas, ma divine Mère? au ciel qui se montre en ce moment même au regard de ma foi, au ciel qui fait retentir à

mon oreille cette voix mystérieuse : *O bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur.* (*Matth.*, XXV, 21.) A cette bienveillante invitation, je m'élance sur les ailes rapides de l'amoureuse gratitude, et me voilà déjà rendu dans l'immortelle patrie que je dois désormais habiter? Cité permanente de l'adorable Trinité qui me tira du néant, pour me mettre en possession de tes inénarrables beautés, salut ! Vierge immaculée, Reine unique de cet enivrant séjour, salut ! délicieusement appuyé sur votre sein maternel, je ne redoute plus les ennemis formidables que j'écrase sous mes pieds ! Et vous, ô mes parents, ô mes amis, salut ! Après quelques défaites et bien des victoires, me voici triomphant! je suis dans vos bras, vous êtes les miens, pour une éternité. Au ciel donc, mes très-chers frères, au ciel, au ciel !!!

SERMON XX.

LES PRINCIPAUX MOYENS D'ARRIVER AU CIEL.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus. (*Psal.* CXXI, 1.)

Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit, que nous irons dans la maison du Seigneur.

Mes frères, le jeune David, portant dans sa large poitrine l'énergique foi d'un vrai israélite et le noble cœur d'un héros, a déjà conquis l'affectueuse admiration du Dieu des armées qui enlève cet innocent berger à son troupeau chéri pour le placer sur le plus glorieux trône de l'univers. Devenu invincible par l'huile féconde qui avait consacré son front auguste et serein, ce prince magnanime ne tarde pas à triompher de tous les ennemis de Juda et à rendre son nom redoutable à tous les peuples infidèles.

Cependant à peine a-t-il contemplé ses vastes Etats, ses riches trésors, sa magnifique cour, sa terrible épée, ses brillants exploits, les lauriers qui vingt fois ont couronné sa tête, qu'un long et douloureux gémissement s'échappe de son sein violemment agité. Lançant un regard enflammé vers cet autre empire dont le sien n'est qu'une fugitive et pâle image, vers cette autre Jérusalem où les soucis, les revers, les infirmités, les passions et les révolutions ne pénétrèrent jamais, il s'écrie soudain dans l'élan d'un souverain mépris et d'une joyeuse espérance : Puisque tout ce que je possède ici-bas n'est que vanité, déceptions et périls, je ne veux plus ambitionner désormais que l'impérissable royaume de l'éternité ! *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus.*

D'où vient donc, chers auditeurs, que privés pour la plupart des biens et des gloires du monde, nous nous montrons pourtant si déplorablement insensibles aux futures et véritables jouissances de ce beau ciel dont on nous offrit souvent la riante description. Pour vous en inspirer le désir et vous en faciliter l'entrée, permettez-moi de vous indiquer brièvement la route qui peut vous y conduire : mais saluons d'abord l'aimable Reine de ce charmant séjour ! *Ave, Maria*, etc.

Vous ne l'ignorez pas, mes frères, la terre que nous habitons sous une tente mobile, n'est pour nous qu'un triste lieu de passage. Notre permanente et unique patrie, c'est le ciel ! Oui, nous ne devons nous considérer dans cette vallée de larmes que comme autant d'émigrés qui errent çà et là sur une plage étrangère et qui soupirent incessamment après le pays enchanteur qui les vit naître.

C'est donc réellement à des exilés que je viens proposer quelques-uns des principaux moyens d'arriver sûrement au terme de la plus légitime des ambitions : afin de les graver plus profondément dans votre mémoire, étudiez donc avec moi la conduite que tient le prudent voyageur qui regagne pédestrement son hameau.

Premier moyen : *Confession.* — Quelle est donc sa première pensée ? C'est, n'en doutons pas, de connaître la voie qui y conduit avec le plus de sécurité. Aussi, après quelques jours d'une marche timide et incertaine, craignant de s'être égaré dans des sentiers scabreux, il interroge le passant qu'il rencontre : Mon ami, lui dit-il, avec cet air de confiance si propre à l'intéresser en sa faveur, je suis un pauvre exilé à qui l'on permet enfin de rentrer dans ses foyers et de cultiver son champ. Il y a déjà des années, je fus brusquement arraché aux bras d'une famille honnête et éplorée. A mon départ précipité, deux ou trois amis sincères, car ils sont si rares, les amis, firent entendre le cri perçant de la douleur et m'inondèrent d'un torrent de larmes. Moi, le cœur navré d'amertume et de désespoir, je leur fis, à travers mes sanglots, un éternel adieu ! non, je n'osais me permettre alors de revoir encore ma solitaire cabane, de pleurer encore sur la tombe vénérée de mes ancêtres, d'orner encore de fleurs et de guirlandes parfumées, la grotte mystérieuse de ma gracieuse madone ! Mais la divine Providence qui n'oublie jamais le malheureux qui l'adore et qui aime Marie, me rappelle par le plus signalé des miracles à la maison paternelle ! Heureux habitant d'une contrée qui sait compatir à l'infortune, veuillez m'enseigner le chemin le plus sûr et le plus court ! car, instruite de ma liberté, ma vieille et vertueuse mère monte chaque jour sur la hauteur voisine pour découvrir de plus loin, puis presser contre son sein palpitant de bonheur le Benjamin de son amour.

Noble et pieux inconnu, lui répond, avec autant de simplicité que de franchise, le premier berger du village, depuis quarante années que je gouverne ce précieux troupeau, je n'ai induit en erreur aucune de mes brebis. Je les connais et les appelle toutes par leur nom. Aussi, sont-elles dociles à ma voix pastorale qui les garantit de la fureur des loups et ne les introduit que dans de gras pâturages. Dans leurs maladies et leurs tribulations, elles viennent solliciter et obtenir de ma puissante main le signe prodigieux de la guérison et de la paix. Devenu vous-même

providentiellement mon disciple, suivez avec exactitude et empressement les infaillibles rayons de cet éternel Soleil dont je suis, quoique indigne, le fidèle représentant, et vous embrasserez bientôt votre immortelle famille qui tressaille, en ce moment, d'espoir et de tendresse; que l'ample bénédiction d'un vieillard puisée à une source divine vous accompagne jusqu'au dernier terme de vos travaux, de vos combats, de vos épreuves. Ah! quand vous serez entré dans la cité permanente du repos et de la félicité, souvenez-vous de votre bienfaiteur, de vos frères en Jésus-Christ ballottés encore par les flots incessants de la tentation et de l'adversité.

Mes frères, pour arriver au ciel, imitez la prudence de notre intéressant pèlerin. La route qui vous reste à parcourir est traversée de mille obstacles, et vos faibles lumières ne suffiraient pas pour dissiper les épaisses ténèbres qui l'obscurcissent. Adressez-vous donc à l'un des guides éclairés et compatissants que notre bienveillant Libérateur a placés, de distance en distance, comme autant de brillants fanaux sur le chemin de la vie. Pour l'intéresser à votre illustre sort, racontez-lui avec une filiale naïveté, votre origine, vos luttes quotidiennes, vos chutes affligeantes, vos glorieuses destinées. Priez-le de détruire vos fatales illusions, de cicatriser vos profondes blessures, et de vous révéler tous vos devoirs, puis, suivez aveuglément les salutaires conseils qu'il emprunte lui-même à la souveraine sagesse.

Oui, chrétiens, nous, prêtres de Jésus-Christ, nous vous aimons comme des frères et des sœurs. C'est à tort, je le jure, que l'impiété et le libertinage nous accusent de vous susciter de vaines alarmes et d'aggraver vos tourments. J'invoquerai le témoignage non suspect des pécheurs convertis et des âmes dévotes ici présents. Qu'ils se lèvent, s'ils l'osent, pour contester les bienfaits de notre saint ministère, la noblesse de nos sentiments, l'ardeur de notre charité, la vérité de la doctrine et la pureté de la morale que nous prêchons hardiment de la part du grand Dieu qui nous jugera plus sévèrement encore que les simples fidèles. Méditez donc cette admirable doctrine, pratiquez donc cette morale si merveilleuse qui arrachèrent l'univers païen à ses monstrueuses idolâtries et à ses ignobles lubricités. Autrement, chers auditeurs, vous vous éloigneriez, dans votre course rapide, de l'unique but que vous devez envier.

Comme autrefois les Juifs vaincus et conduits à Babylone, ayons toujours présente à la mémoire notre incomparable Jérusalem, cette magnifique reine des cités. Tristement assis sur les rives solitaires d'un fleuve étranger, nous raconte le Prophète-Royal, ils mêlaient à ses eaux fugitives les intarissables pleurs répandus au souvenir attendrissant de la patrie absente. On les entendait se dire les uns aux autres dans l'excès de leur affliction : Notre exil finira-t-il bientôt, ou bien le Seigneur, justement irrité de nos prévarications, ne permettra-t-il point que nous soyons ensevelis loin des ossements sacrés de nos pères? Des captifs, répondaient-ils à leurs barbares vainqueurs qui les pressaient de chanter les mélodieux cantiques de Sion, des captifs peuvent-ils élever la voix dans le désert, témoin de leur opprobre. Comment ces mains enchaînées et tremblantes consentiraient-elles à toucher nos lyres mélancoliquement suspendues à des saules funèbres? Qui aurait jamais le honteux courage de chanter sur une terre lointaine et inhospitalière : *Quomobo cantabimus canticum Domini in terra aliena?* (*Psal.* CXXXVI, 4.) Non, Jérusalem, Jérusalem qui souris aux premières caresses et aux premiers jeux de notre enfance, nous n'exécuterons des concerts d'allégresse que dans ton auguste enceinte. Ah! c'est alors, seulement alors, que rendues à la liberté, tes voûtes antiques et majestueuses retentiront d'hymnes triomphales, à la louange du Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Pécheurs, qui que nous soyons, encouragés par ce touchant exemple, versons des larmes de repentir sur le torrent de nos iniquités qui nous sépare de l'ineffable séjour de nos aïeux. Répliquons fièrement aux perfides ennemis ou faux amis qui se moquent de nos pénitences et de nos dévotions, qui s'efforcent de nous replonger dans de nouveaux désordres, répliquons-leur que nous n'aspirons plus qu'à la conquête de l'aimable Sion, où le Seigneur désarmé par nos soupirs et nos austérités, changera nos peines en délices et nos croix en couronnes.

DEUXIÈME MOYEN : *Communion.*—Mais, revenons à notre judicieux voyageur et sachons apprécier le second moyen qu'il emploie pour réaliser sûrement son grave et décisif projet. Quoiqu'il connaisse bien maintenant le chemin de la patrie, s'il y marchait longtemps sans prendre aucune nourriture, il ne tarderait pas à tomber en défaillance. Aussi, dès qu'il sent ses forces s'affaiblir, il s'arrête, il s'assied sous l'arbre hospitalier qui s'offre à sa vue, il mange, à l'ombre de son verdoyant feuillage, quelques fruits savoureux; il boit de l'eau de la claire fontaine qui coule à ses pieds; puis, rendant grâces à la maternelle Providence d'avoir planté dans la solitude ces arbustes fertiles, et creusé ces sources de rafraîchissement, il continue sa course avec une nouvelle ardeur; il arrive enfin au sein d'une famille qui n'avait cessé de demander à la compatissante Marie sa conservation et son prompt retour; il baise avec respect les cheveux blancs de son père et de sa mère consolés, en leur promettant d'être le bâton de leur vieillesse. Il raconte à ses amis avides de l'entendre, les imminents dangers qu'il a courus, les tempêtes qui l'ont assailli, les secours miraculeux que lui a prodigués le divin protecteur de l'infortune persécutée; il les dédommage ainsi des chagrins cuisants que leur avait causés sa trop longue absence.

Mes frères, de tous les aliments spirituels que nous présente, dans notre exil, l'inépuisable charité du bon Sauveur, pour fortifier notre

âme allanguie, contre les passions qui l'assiégent de toute part, le plus nécessaire et le plus puissant, c'est l'Eucharistie, si admirablement figurée par cette manne prodigieuse qui sustenta les Hébreux dans les plaines arides du Sinaï, et par ce pain non moins symbolique qui donna au prophète Elie le courage de marcher durant quarante jours et quarante nuits, avant d'atteindre le sommet d'Horeb, cette sublime montagne de Dieu. Et, en effet, chers auditeurs, fussiez-vous d'une probité et d'une moralité exemplaires, eussiez-vous rendu les plus éminents services à l'Etat, à l'humanité et à l'Eglise reconnaissante, si vous avez été rebelles aux rigoureux préceptes de la confession et de la communion pascales, le ciel ne vous en sera pas moins à jamais fermé. Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous dit Jésus-Christ lui-même, vous n'aurez point la vie en vous. Pour vaincre la timidité des uns et l'étrange obstination des autres, il va plus loin, car il ajoute : mais quiconque mange ce pain et boit dignement ce vin mystérieux, vivra éternellement : *Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* (*Joan.*, VI, 59.)

Qu'ils sont donc à plaindre, mais qu'ils sont coupables les chrétiens qui, sourds à cette promesse si magnifique, aiment mieux subir, pendant des années entières, pendant un demi-siècle, une affreuse indigence suivie trop souvent d'une mort plus affreuse encore, que de se désaltérer à la vraie source de l'honneur, de la vertu et de la félicité. Mortel infortuné! quoi! tu sollicites ton enfant, ta mère, ton épouse dangereusement malades, de prendre courageusement le remède amer que leur a préparé ta tendresse pour leur rendre la santé momentanée d'un corps qui doit bientôt se dissoudre, et toi, dans le déplorable dépérissement de ton âme immortelle et justement alarmée de l'épouvantable sort qui la menace, tu refuses follement de t'asseoir au suave banquet du céleste médecin. Quel délire! quel crime! quelle ingratitude!!!

TROISIÈME MOYEN : *Devoirs.* — Après ces deux indispensables moyens de salut aujourd'hui si négligés, nous nous contenterons, pour ne pas fatiguer votre bienveillante attention et nous borner dans un sujet si vaste, d'en indiquer un troisième qui sera un grand enseignement pour toutes les classes de la société. Il consiste, pour chacun de nous, à remplir consciencieusement les devoirs propres de notre condition ou de notre état. C'est le grand Dieu, votre juge et le nôtre, qui nous commande de rappeler à tous nos concitoyens, avec autant d'indépendance que de modestie, leurs graves obligations : 1° Législateurs, donnez-vous à toutes vos lois et à tous vos décrets pour base immuable l'éternelle équité du Législateur suprême? car de ce principe inflexible dépend la prospérité des Etats et le jugement sans appel que bientôt vous subirez ; 2° magistrats et administrateurs, ne vous laissez-vous point aveugler par le fatal amour des honneurs, de l'argent et de la volupté; n'avez-vous d'autre ambition que celle de la justice? 3° Notaires, avoués et avocats qui avez reçu d'en haut la noble mission de défendre, comme nous, à la face du soleil, la vérité et la morale chrétiennes, ces deux inviolables pivots de toute nation civilisée par la religion du Christ, portez-vous à vos clients le même intérêt qu'à vous-mêmes? 4° Disciples d'Hippocrate, respectez-vous toujours la pudeur des mères et des vierges dans l'exercice de votre profession respective? 5° Instituteurs et institutrices, quelle que soit votre dénomination, vous à qui la France confie ce qu'elle a de plus cher, ses tendres enfants, ne leur enseignez-vous que des choses pures et honnêtes, que des doctrines approuvées par l'Eglise romaine? autrement, vous assumeriez sur vos têtes les malédictions de la famille, de la terre et du ciel. 6° Epoux et épouses, méditez-vous les formidables châtiments réservés aux profanateurs de la sainteté du mariage, réservés aux maîtres et aux maîtresses qui, loin de surveiller leurs enfants, leurs domestiques et leurs subalternes, les scandalisent par leurs mauvais exemples? 7° Riches et puissants du siècle, n'abusez-vous point de votre fortune, de votre autorité, de votre influence, pour flétrir l'innocence malheureuse, ou opprimer le juste sans défense? 8° Cultivateurs, ouvriers, pauvres de Jésus-Christ, vous soumettez-vous à vos chefs en tout ce qui est conforme aux divins commandements? Vous résignez-vous sans murmures à la volonté du Seigneur dans vos travaux et dans vos épreuves? Etes-vous saintement fiers de vos traits de ressemblance avec le Dieu de la crèche qui, durant trente années, gagna, à la sueur de son front, son pain et celui de sa mère, dans l'obscur atelier de saint Joseph? 9° Vous tous, petits et grands, assistez-vous pieusement, chaque dimanche, à la sainte Messe pour prier votre souverain propriétaire de bénir les occupations de la semaine qui commence, et d'éloigner de vous toutes les occasions de l'offenser? 10° Et moi, ministre du Pontife immortel, revêtu de son royal sacerdoce pour procurer sa gloire et lui sauver des âmes par la pratique de ses vertus, par le zèle d'un prédicateur vraiment apostolique et d'un confesseur plein de commisération, ai-je imité mon parfait modèle? Me suis-je dignement acquitté de ces fonctions aussi redoutables que sublimes?

Hélas! mes frères, ne viens-je point de prononcer, contrairement à mes vœux, l'éternelle réprobation de l'immense majorité des Français de tous les rangs? Ne viens-je point de leur dire d'un ton prophétique : Si vous ne vous convertissez promptement et sincèrement, l'enfer sera votre partage, et le ciel à jamais fermé?

Cependant, ô beau paradis qui réunis toutes les délices imaginables, toi seul es digne de notre ambition et de nos efforts. Pavillons d'Israël qui déjà possédez d'innombrables phalanges de bienheureux tous assis sur des trônes resplendissants, que je désire

élargir votre auguste enceinte pour recevoir mes concitoyens et spécialement mes auditeurs qui vous promettent, en ce moment solennel, de marcher courageusement sur les nobles traces de leurs pieux ancêtres !

Mes frères, puisque des places de prédilection sont réservées à notre repentir et à notre fidélité, répétons-nous donc souvent les uns aux autres ces paroles enflammées du grand Apôtre (*Hebr.*, IV, 11) : *Festinemus intrare in illam requiem ;* hâtons-nous d'entrer dans ce délectable et éternel repos. Redisons aussi avec le brûlant Augustin : Depuis que l'œil de ma foi a pénétré dans le brillant palais de mon Seigneur Jésus, il n'est plus en son pouvoir de s'abaisser vers cette terre vile et contagieuse, et ma voix plaintivement amoureuse ne sait plus chanter que les enivrantes merveillles de l'immortelle cité des élus. Champs paternels, loin de vous, je languis nuit et jour ! Dieu de Jacob, unique roi de mon cœur, Père chéri, dites donc à votre enfant qui, comme la séraphique Thérèse, se meurt de ne pouvoir mourir, Mon fils, ma fille, tu n'as plus que quelques jours à t'ennuyer dans ton exil. Et vous, Marie, Mère si tendre et si belle, pourquoi prolonger encore les déchirants soupirs de vos dévoués serviteurs qui souhaitent ardemment de vous féliciter de vos triomphes, de vous presser contre leur sein, de s'associer, dans les siècles des siècles, à vos inénarrables félicités !

SERMON XXI.

LA PRIÈRE, SON POUVOIR ET SES MAGNIFICENCES.

Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis. (*Joan.*, XVI, 23.)

Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.

Ce sont les paroles mêmes du Seigneur Jésus.

La prière, chrétiens, est l'élévation d'une âme pure vers Dieu. C'est une chaîne d'or qui communique de la terre au ciel : c'est elle, ajoute saint Augustin, qui nous ouvre les portes du paradis; par elle nous nous entretenons familièrement avec le grand Dieu; par elle nous obtenons sûrement tout ce qui nous est nécessaire dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire. Ange radieux de la prière, aimable Marie, daignez m'aider, s'il vous plaît, à parler efficacement à ce pieux auditoire de son pouvoir et de ses magnificences. *Ave, Maria*...

Jacob, jeune encore, docile aux sages conseils d'Isaac son vieux père dont il vient de recevoir les précieuses bénédictions, quitte le pays de Chanaan et part seul, un bâton à la main, pour la Mésopotamie où le Seigneur lui réservait pour épouse la gracieuse Rachel. Fatigué de la longueur du chemin, il se repose à Béthel, la tête appuyée sur une pierre qui lui sert d'oreiller. Durant son paisible sommeil, il voit une échelle mystérieuse qui d'une extrémité touche le sol et de l'autre le firmament. Il voit aussi des anges montant cette échelle pour aller offrir au Très-Haut les vœux des pauvres humains, et d'autres qui descendent pour leur apporter ses faveurs. Frappé d'un spectacle si magnifique, le patriarche s'écrie dans une religieuse frayeur : *C'est vraiment ici la maison de Dieu, la porte du ciel et je ne le savais pas !* (*Gen.*, XXVIII, 16, 17.) Seigneur, faites-moi faire un heureux voyage, ramenez-moi sain et sauf à la demeure d'Isaac à qui je raconterai ces merveilles, et je vous offrirai en holocauste la dîme de tout ce que m'aura donné votre cœur généreux.

Jacob est le modèle d'une prière humble et confiante qui lui mérita les faveurs signalées que vous n'ignorez pas. Lorsque, comme lui, nous sommes persécutés par Esaü, c'est-à-dire par quelque ennemi ou quelque infortune, supplions souvent notre bon ange gardien de gravir l'admirable échelle de Jacob pour présenter au Père céleste l'ardeur de nos vœux, et de la redescendre souvent aussi pour nous rapporter la patience et les consolations dont nous avons besoin.

La prière saintement audacieuse est si puissante qu'elle contraint Dieu de suspendre ses plus redoutables desseins. Le peuple hébreux toujours enclin à l'idolâtrie, ennuyé de la longue absence de son conducteur qui, pendant quarante jours, s'entretenait sur le Sinaï avec Jéhovah, se fait un veau d'or, et lui prodigue ses hommages sacriléges. Indigné d'un outrage si révoltant, le Seigneur dit à Moïse consterné : *Dimitte me.* (*Deut.*, IX, 14.) Laisse-moi exterminer cette abominable nation : Qu'il n'en soit pas ainsi, répond Moïse, que diraient nos ennemis si vous faisiez périr dans ce désert les Israélites soustraits par tant de miracles à la cruauté de Pharaon. Ne crains point, continue le Tout-Puissant, je te constituerai le chef d'une autre race et plus nombreuse et plus docile. O Seigneur, souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob à qui vous avez juré de multiplier et de conserver leur postérité si chère. Tu me fatigues par tes remontrances, reprend vivement le Seigneur, dont la colère s'enflamme, *Dimitte me.* Laisse-moi écraser ce peuple toujours rebelle, laisse-moi passer! Vous ne passerez pas ! je passerai ! vous ne passerez pas! mon corps est le seul rempart de ce peuple, déjà trop malheureux, dont vous m'avez établi le gardien. Quelle va donc être l'issue de cette lutte corps à corps ! Si vous passez, répond Moïse dans la chaleur de sa foi, commencez du moins par m'effacer du livre des vivants, pour qu'il ne soit pas dit qu'avant ma mort j'ai assassiné mon peuple. Oh ! dit le Seigneur, vaincu par tant de magnanimité; non, non, je n'effacerai point de mon livre de vie le plus fidèle de mes serviteurs. Je te rends ton peuple. Ah ! Seigneur, s'écrie Moïse ivre de joie et de reconnaissance, puisque j'ai trouvé grâce devant votre infinie miséricorde, montrez-moi donc votre face adorable, et le Seigneur satisfait de son héroïque prière, lui laisse entrevoir un rayon de son visage auguste.

Mes frères, lors même que, dans son inexorable justice, Dieu a résolu la perte d'une nation profondément incrédule et pervertie, la prière

triomphe de ses arrêts. La grande Ninive est coupable, et le bruit de ses désordres est monté jusqu'à moi, dit le Seigneur à Jonas. Elance-toi, prophète, dans cette criminelle cité pour lui crier de ma part : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite.* (*Jon.*, III. 4.) Déjà retentit dans ses murs ébranlés cette terrible sentence : *Encore quarante jours...* A cette voix éclatante et sinistre du prophète, les Ninivites sont saisis d'effroi, un concert unanime de sanglots s'élève jusqu'aux nues. Le monarque lui-même entouré des grands de son royaume, descend de son trône, jette dans la poussière sa couronne, se dépouille de son manteau de pourpre, se revêt d'un sac, s'assied dans sa douleur, ordonne une pénitence universelle, en s'écriant, les larmes aux yeux : Qui sait, si le ciel, témoin de notre conversion, ne révoquera pas la sentence de mort prononcée contre nous; et en effet, voyant leur sincère repentir, le Seigneur leur pardonna leurs iniquités. Contristé de passer pour un faux prophète, Jonas se retire au désert où il a beaucoup à souffrir d'une excessive chaleur, mais Dieu lui vient en aide en faisant croître soudain un arbre touffu qui le garantit des ardeurs du soleil. Mais la nuit suivante l'arbrisseau venant à périr, Jonas s'en plaint amèrement. Ta colère n'est pas juste, lui répond le Seigneur; comment tu murmures de ce que j'ai détruit cette plante qui ne t'avait coûté aucun soin, et moi je ne pardonnerais pas à Ninive où plus de 120 mille âmes ne savent pas discerner leur main droite de leur main gauche, c'est-à-dire le bien du mal !

Que vous dirai-je encore, mes frères? il n'y a pas de pays, quelles que soient ses abominations, dont la prière de quelques âmes profondément pieuses ne puisse obtenir la grâce. Ecoutez : Dieu révèle à Abraham qu'il va réduire en cendre par un effroyable incendie, Sodome, Gomorrhe et trois autres villes voisines, dont les habitants plus dégradés que la brute, se livrent sans pudeur aux plus honteuses turpitudes. Alarmé de cette épouvantable vengeance qui ne sera que le faible prélude d'une éternité de supplices plus épouvantables encore, Abraham demande à Dieu s'il pardonnerait à Sodome dans le cas où elle posséderait 50 justes. Je lui pardonnerais, répond le Seigneur, en faveur de ces 50 justes; et s'il n'y en avait que 45? je pardonnerais; que 40? je pardonnerais. Seigneur, puisque j'ai trouvé grâce devant vous, permettez-moi cette question : S'il n'y en avait que 30? je pardonnerais ; que 20? je pardonnerais : ne vous fâchez pas contre votre serviteur qui n'est que cendre et poussière : s'il y avait 10 justes dans cette ville? je lui pardonnerais à cause de ces 10 justes : Abraham n'osa continuer. S'il fût descendu jusqu'à 3 ou 4, le Seigneur aurait peut-être regardé Sodome en pitié par égard pour Lot, son épouse et ses deux filles qui étaient vierges encore. (*Gen.*, XVIII.)

Ce n'est pas assez : le pouvoir de la prière est si grand qu'une âme pure toute seule, en persévérant dans ses confiantes supplications, obtient sûrement la conversion des cœurs les plus endurcis et les plus dépravés. Ecoutez : Dans l'une des principales villes de France, nous donnions une mission, mission proprement dite. Pendant les 15 premiers jours, en nous rendant le soir à la chaire, nous aperçûmes au pied d'une colonne ornée de la douce image de Marie, une jeune fille plongée dans les abîmes de la prière. Frappé de cette louable persévérance, nous crûmes pouvoir lui demander, sans indiscrétion, le sujet de ses gémissements et de ses larmes. Il y a cinq ans, nous répond-elle, que je sollicite la conversion de mon vieux père et de mon unique frère; sans avoir rien obtenu. Courage et confiance, repliquâmes-nous, Dieu ne peut vous faire attendre longtemps le prix de tant de soupirs. Prenant ces bienveillantes paroles pour une inspiration, elle se présente après le sermon dans la chambre de son père où, le visage pâle, elle demeure tremblante et sans voix : Qu'avez-vous, mon enfant, qui vous rende malheureuse, qui donc vous a outragée dans ma maison? c'est moi-même qui vous vengerai ; dites-moi, que désirez-vous? Ce que je désire, père chéri, c'est vous-même : rendez-vous aux vœux ardents de votre pauvre Adèle. Vous me comprenez, mademoiselle, répond le vieillard d'un ton courroucé, je n'ai point de remontrances à recevoir de vous; je sais ce que j'ai à faire : montez vite dans votre appartement, je ne veux plus vous voir; vous ne descendrez pas même pour l'heure du repas ; vous saurez qu'on n'insulte pas en vain les cheveux blancs d'un père qui vous aimait. Ah! mon père, s'écrie-t-elle, en se jetant à ses pieds, si vous aimez celle qui, le jour de sa naissance, donna la mort à sa mère, accordez-lui sans délai ce qu'elle demande à une autre Mère plus charmante encore. Alfred, frère d'Adèle, qui avait entendu la conversation, entre plein de fureur et frappe sa sœur indignement. Jeune homme, lui dit-elle avec majesté, vous n'avez frappé que sur une joue, frappez sur l'autre. Ah! je ne suis plus, grâce à Dieu, cette timide et pusillanime Adèle. Frappez, j'y consens, mais laissez-moi demander et obtenir l'éternel bonheur de notre infortuné et respectable père pour lequel je suis prête à verser tout mon sang. Le vieillard, touché d'une tendresse si héroïque, prend la main droite d'Adèle : Relève-toi promptement, lui dit-il, presse ton cœur noble et magnanime contre cette coupable et barbare poitrine; tu as vaincu, fille bien-aimée, tu as vaincu : je suis pour toujours à ton Dieu qui, en ce moment, agite tout mon être. O Alfred, cher Alfred, murmure doucement Adèle épuisée par tant d'émotions diverses, j'ai encore une main libre, saisis-la, elle veut te conduire au ciel; au ciel où règne déjà une vertueuse mère qui, il y a aujourd'hui 19 années, déposa sur ce front naissant son premier et dernier baiser. Honteux de son emportement et subjugué par la reconnaissance, Alfred embrasse son incomparable sœur, saisit la main gauche d'Adèle qui, accompagnée des deux objets de son amour, descend gaiement l'escalier, traverse la rue, ouvre la porte du missionnaire en

chantant : Triomphe, triomphe! Mon père, les voilà, ces deux précieux fruits de la prière ; je vous les livre, vous avez les clefs du paradis!

Mes frères, à ces traits aussi vrais que touchants, reconnaîtrez-vous enfin le pouvoir et les magnificences de la prière? Ne demeure-t-il pas incontestable que par elle les justes peuvent arrêter le soleil dans sa course et bouleverser, s'il en est besoin, les lois de la nature en faveur des enfants de Dieu? que par elle, les nations les plus criminelles peuvent éteindre les carreaux du ciel allumés sur leur tête repentante, et les changer en pluie de bénédiction? que par elle, nombre de femmes et de vierges éminemment chrétiennes ont fermé l'enfer à leurs pères, à leurs époux et à leurs frères?

O France, ô ma patrie, qui, depuis soixante ans surtout, t'es souillée de tant d'impiétés et de tant de crimes, toi dont l'immense majorité des citoyens vivent comme des infidèles plutôt que comme des enfants de l'Eglise ; toi qui, parmi tes catholiques pratiquants, comptes une multitude d'hommes, de femmes et de filles qui déshonorent la religion par une conduite toute mondaine, par des danses obscènes précédées et suivies de communions sacrilèges : ô France, ô ma patrie, je ne te connais point d'autre moyen de salut que celui de la prière si efficacement employée par les Ninivites dont nous parlions tout à l'heure. Oui, si dans nos églises principalement, sur nos places publiques, au milieu de nos cités et de nos campagnes, les populations humblement prosternées entonnaient d'une voix lugubre ce sublime cri de repentir et de détresse, *Kyrie eleison! Seigneur, ayez pitié de nous, parce que nous avons péché*, j'ose l'affirmer, le ciel touché de nos regrets et de nos résolutions, mettrait un terme aux calamités qui nous affligent, aux fléaux qui nous menacent. Que cette exclamation pathétique, *Kyrie eleison!* plane donc sur cette respectable assemblée! Qu'elle courre de rang en rang, de bouche en bouche, de poitrine en poitrine, et l'on verra mon pays autrefois si religieux, porter, à la tête de tous autres peuples, l'immortelle bannière de la prospérité, de la gloire et du salut!!!

Ames éminemment dévotes, vous dire le bonheur que j'éprouve quand je vous vois humblement agenouillées devant l'autel de l'adorable sacrifice, ou de la belle image de l'auguste Marie, est chose impossible! Alors dans l'élan spontané de ma joie, je m'écrie intérieurement : Dieu tout-puissant et éternel, Père des miséricordes, daignez m'associer à la ferveur de ce frère, de cette sœur qui comprennent si bien les avantages et les magnificences de la prière! Daignez aussi me faire participer à la céleste rosée que vous laissez tomber sur leur cœur enflammé et heureux! Dans cette posture profondément recueillie, le juste aime à s'épancher familièrement, et tour à tour, avec l'Enfant de la crèche, le Pontife du cénacle, la Victime du Calvaire, le Triomphateur du Thabor; à se plonger dans le sein de l'héroïque Libérateur, ou à se perdre délicieusement dans l'incommensurable océan de ses commisérations, de ses perfections, de ses gloires, de ses félicités. C'est le sublime Augustin qui, brûlé des flammes d'une incendiaire charité, ne tient à la terre que par son zèle pour la conversion des prodigues. C'est l'aimable amante tellement unie à son bon Jésus enfanté par les irrésistibles attraits de la plus haute contemplation, qu'elle se croit dégagée des liens fragiles de la captivité, tant elle aspire à n'être prisonnière que de son amant divin! C'est l'admirable Madeleine qui, de sa grotte sauvage, témoin de ses étonnantes macérations et de ses sanglots prolongés, s'élève, chaque nuit, sur les ailes des anges qui lui apprennent par leurs mélodieux concerts comment, dans la vraie Jérusalem, on chante les louanges de son Bien-aimé! Le juste, mes frères, qui sait mépriser le monde et ses frivolités, braver la mort et son agonie, se rire de Satan et de ses brasiers dont il sait triompher avec les armes de la prière et de la pudeur, le juste redit mille fois dans de saints transports : Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus! Oui, un jour passé dans votre maison vaut mieux qu'un siècle au palais des mortels! Qui me donnera donc l'aile de la colombe pour m'envoler au lieu de l'éternel repos? Car ici-bas, Seigneur, dans la société de ceux-là mêmes que l'on appelle vos disciples, vos serviteurs, vos servantes, vos amis, les nôtres, privilégiés de Marie, j'entends trop souvent des paroles de vanité, de mensonge, de médisance qui refroidissent mon peu d'amour et troublent ma conscience! Mon Dieu, continue-t-il, toujours consumé des plus vives ardeurs, hâtez-vous de briser les chaînes de mon exil et de m'introduire dans le cœur pacifique de mon unique ami! *Cupio dissolvi et esse cum Christo!* (*Philipp.*, I, 23.)

Mais que viens-je de dire, ô mon Roi? Ah! pardonnez à mon téméraire désir, à ma prière indiscrète! Je le comprends; pour être admis au nombre de vos glorieux cohéritiers, je dois vous aider encore à sauver des âmes qui vous ont coûté si cher, à boire votre calice d'amertumes, et vous conjurer encore incessamment d'ouvrir les portes immortelles de votre beau paradis à mes pieux auditeurs!

SERMON XXII.

LA PRIÈRE; SA NÉCESSITÉ, SA FACILITÉ, SES QUALITÉS, SES DOUCEURS.

Petite et accipietis. (*Joan.*, XVI, 24.)

Demandez et vous recevrez.

Mes frères, si le souverain d'un grand empire faisait à tous ses sujets un appel aussi impérieux et aussi solennel, et les pauvres et les riches eux-mêmes ne s'empresseraient-ils pas d'aller lui exposer, ceux-ci leurs désirs ambitieux, ceux-là leurs nombreux besoins; mais, trompé par son cœur généreux, il ne pourrait satisfaire cette multitude de solliciteurs. Il n'en est pas ainsi du Monarque qui nous ordonne à tous de lui adresser nos demandes : auteur unique et suprême de tous les biens temporels et spirituels, il peut, à son gré, faire jaillir de son omnipotence des millions de

mondes plus fertiles que celui que nous habitons, et un océan de grâces plus étendu que toutes les mers réunies. D'où vient donc qu'un commandement si formel et une promesse si infaillible ne trouvent en nous que froideur, insouciance et rébellion? Cela vient évidemment de ce que nous ne sommes pas suffisamment convaincus de la nécessité de la prière, de sa facilité, de ses qualités principales et de ses ineffables douceurs qui vont faire l'important sujet de cette instruction si intéressante dans sa simplicité.

1. *Nécessité.* — Pour nous convaincre que l'homme est obligé de prier Dieu, ne suffirait-il pas de consulter le sentiment naturel? La raison seule ne nous appelle-t-elle pas au pied de ses autels? Quel mortel serait assez aveugle, assez stupide pour se croire dispensé d'invoquer le nom de celui qui lui a donné l'existence, qui tient dans sa main les rênes de l'univers et le fil secret de tous les événements; qui, suivant son bon plaisir, féconde nos campagnes ou les frappe de stérilité; qui bénit nos entreprises ou les réprouve?

Aussi, pas un peuple civilisé, pas une horde de sauvages qui n'implore, à sa manière et dans son langage, la protection du Créateur des hommes, des royaumes et des siècles! Il était donc réservé aux philosophes modernes d'arracher du cœur de nos contemporains tout souvenir de Dieu et de ses bienfaits, de rompre tout commerce entre le ciel et la terre, de nous ravaler au-dessous même de la brute qui n'a point cessé de caresser son maître qui lui jette un os à ronger. Quelle ingratitude dont le démon seul peut être l'inspirateur! Si vous me demandiez quel est le résultat de cette philosophie matérialiste, qui repousse le culte de la Divinité et la prière, qui en est l'âme et le fondement, je vous répondrai par un trait aussi curieux qu'instructif : Un baron riche et compatissant rencontre un pauvre ouvrier qui ne peut gagner, chaque jour, que la moitié des choses nécessaires à la vie de sa femme et de ses enfants : Viens, lui dit-il, me visiter tous les matins; il y va et reçoit 5 fr. Si tu y viens le soir, ajoute le baron, je te ferai une seconde aumône; il y va et reçoit encore 5 fr. Que je suis heureux, s'écrie-t-il; 10 fr. par jour pour ma chère famille! Après quelques mois passés dans une joyeuse abondance, il trouve sur sa route J.-J. Rousseau qui lui demande où il va : Chez mon bienfaiteur qui me nourrit délicatement moi et les miens. Tu es par trop simple et trop servile, réplique le docteur savoyard, de te déranger pour si peu de chose; si ton baron est vraiment généreux, au lieu de te faire courir, il t'en enverra 20, ou te les portera lui-même; crois-moi, selon la doctrine des sages, il est défendu à tout homme d'honneur de rendre des hommages à qui que ce soit. Aveuglé par ce perfide conseil, notre ouvrier interrompt ses visites et retombe dans une profonde misère. O vous qui priiez autrefois, et qui ne priez plus; vous qui, avec la prière, obteniez des secours et des consolations, et qui maintenant, en vous abstenant de la prière, êtes réduits à une double indigence et aux larmes, reconnaissez-vous dans ce récit votre propre et déplorable histoire!

Mais pendant que, d'un côté, les simples lumières naturelles nous font un devoir de la prière, de l'autre, le doigt de Dieu en a inscrit le rigoureux précepte dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament : Vous vous plaignez, disaient les prophètes aux Juifs, que les nues devenues d'airain, refusent à vos guérets arides les pluies qu'elles portent dans leurs flancs : pour désarmer la colère de Jéhovah allumée par vos prévarications, criez donc vers lui, faites donc retentir à ses oreilles ce pathétique gémissement d'un cœur contrit et humilié : Epargnez, Seigneur, épargnez votre peuple, et ne soyez pas toujours irrité contre lui : *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis ;* et vaincu par vos incessantes supplications, il vous rendra ses bonnes grâces. Plus tard, s'apercevant que ses apôtres eux-mêmes ne priaient pas assez, Jésus-Christ leur intima, à eux et à toutes les générations futures ce solennel commandement accompagné d'une promesse aussi positive que consolante : *Petite*, demandez, *et accipietis*, vous recevrez tout ce que vous aurez demandé, en mon nom, à mon Père qui est dans les cieux; bien plus, voulant confirmer par son exemple l'autorité de sa parole, il passait les nuits en oraisons, *Pernoctans in oratione* (*Luc.*, VI, 12). Chacune de ses actions était précédée et suivie de la prière; il priait en secret, en public, en voyage, dans la maison, dans le temple, dans les rues, dans le désert, sur les montagnes, sur la croix, quoiqu'il fût l'innocence même et le maître souverain de toutes choses; que dis-je? depuis qu'il est remonté glorieux à la droite de son Père, il l'interpelle encore pour nous par d'inénarrables gémissements, et nous, mes frères, indigents et criminels, nous ne prierions pas!

2. *Facilité.* — Sans doute nous devons prier, me dit tout bas l'un de mes auditeurs; mais comment ceux qui, comme moi, ont peu d'intelligence et d'instruction, s'y prendront-ils pour prier dignement un être si grand et infini dans ses perfections? C'est précisément la question que firent au bon Sauveur ses ignorants disciples : *Seigneur, apprenez-nous à prier.* (*Luc.*, XI, 6.) Et le divin Maître, voulant leur rendre la prière aussi facile qu'elle est indispensable, grava dans leur mémoire l'incomparable *Notre Père qui êtes aux cieux....* Et en effet, tout est là : Adorer Dieu, désirer que sa gloire soit procurée, que son bon plaisir s'accomplisse en tout et partout; lui demander humblement notre pain matériel et spirituel de chaque jour; le conjurer de nous accorder notre pardon, comme nous l'accordons nous-mêmes à nos ennemis, et de nous délivrer de tout mal : tout est là. La prière peut être comparée à une conversation d'un fils avec son père, d'une sœur avec son frère, d'un ami avec son ami, d'un pauvre avec un riche bienfaisant, d'un captif sorti de la prison avec son libérateur Une paysanne, une ou-

vrière, une servante qui sait réciter son chapelet, peut donc prier aussi aisément et aussi méritoirement que les plus célèbres génies. Voilà pourquoi les oraisons jaculatoires de Geneviève et de Germaine, simples bergères, pénétraient le ciel tout aussi infailliblement que celles d'un Louis IX, roi de France, d'une Elisabeth, reine de Hongrie. Que cette vérité est consolante pour les petits et pour les grands! Quelle haute idée elle nous donne de l'universelle charité de Dieu pour ses enfants, tous également créés à son image et destinés à partager son éternel bonheur!

3. *Qualités.* — Quelles sont donc, me demandez-vous encore, les qualités essentielles de la prière? La prière, pour être agréable à Dieu, doit être faite avec *confiance, humilité* et *persévérance*. Priez avec foi et sans hésitation, nous dit l'apôtre saint Jacques, autrement vous ressembleriez à ce flot de la mer qui est emporté çà et là par la violence des vents.

1° Confiance. Il est digne de remarque que Jésus-Christ n'accorda presque aucune faveur, sans louer la foi de celui qui la recevait. Témoin, entre mille exemples, cette hémorroïsse qui, courbée sous le poids d'une humiliante infirmité, se dit à elle-même en voyant passer le Sauveur : Si je puis parvenir à toucher seulement du doigt le bord de sa robe, je serai guérie ; perçant péniblement la foule, elle a touché son vêtement et obtenu sa guérison. (*Matth.*, IX.)

2° Humilité. A la confiance joignons l'humilité. Rappelons-nous ces paroles de l'Ecclésiaste : « *La prière de quiconque s'abaisse, arrivera jusqu'aux pieds du Très-Haut :* » *Oratio humiliantis se, penetrabit cœlum.* (*Eccli.*, XXXV, 31). Nous savons tous le triste résultat de la prière du superbe Pharisien. L'épouse d'Elcana était stérile ; un jour que prosternée sur le pavé du temple de Jérusalem, elle épanchait, avec une ferveur nouvelle, son âme attristée, le grand prêtre Hélie, la croyant ivre, lui fit de sanglants reproches : Mon seigneur, lui dit-elle, pardonnez à votre servante, quoique cendre et poussière, je ne suis pas comme l'une des filles de Bélial, je n'ai bu aucune liqueur qui puisse enivrer; plongée dans mon affliction en présence de Jéhovah, je lui demande un fils qui m'enlève mon opprobre. — Allez en paix, réplique le pontife, et que votre prière soit exaucée. (I *Reg.*, I, 10-18). Anne s'en alla en paix et ne tarda pas à mettre au monde Samuel, cette gloire d'Israël.

3° Persévérance. A la confiance et à l'humilité unissons la persévérance. Oui, Dieu, afin d'exercer notre patience et d'augmenter nos mérites, se plaît souvent à nous faire attendre ce que nous lui demandons, ou nous le fait acheter par des humiliations qui en doublent le prix ; il veut, en quelque sorte, que nous luttions contre lui, comme autrefois le patriarche Jacob, et que nous l'importunions par nos supplications réitérées. Ce ne fut qu'après dix-huit années de sollicitations et de larmes que Monique obtint la conversion de son Augustin. Un autre trait non moins admirable est celui de la Chananéenne qui vint de loin demander à Jésus la délivrance de sa fille cruellement torturée par le démon. Jésus, dans l'intention de proposer à l'imitation de la postérité l'exemple sublime de cette païenne, se montre d'abord insensible à ses cris navrants. Mais elle redouble ses instances et ses sanglots. Ignorez-vous donc, répond le Messie, que je ne suis pas descendu des cieux pour distribuer aux chiens les choses saintes? Oh! Seigneur, reprend cette mère infortunée qu'une réplique si dure et si dédaigneuse en apparence aurait dû rebuter, les petits chiens n'ont-ils pas l'habitude de se nourrir des miettes qui tombent sous la table de leur maître? Oui, j'accepte la juste comparaison qui convient à ma bassesse et à mon indignité ; mais je vous en conjure, une seule miette de votre table somptueuse pour ma fille qui se meurt! Et le bon Sauveur, vaincu et ravi par cette rare magnanimité de la prière, s'écrie : Femme, ne pleurez plus, votre fille est délivrée de Satan ; allez de ma part lui prêcher l'amour du vrai Dieu et des vertus évangéliques, pour qu'elle entre, avec sa digne mère, dans mon céleste bercail. (*Matth.*, XV, 22-28). Prions, prions donc incessamment. Vous respirez sans interruption, n'est-ce pas, chers auditeurs? Eh bien, apprenez le aujourd'hui : pour un vrai Chrétien, la prière est la respiration de l'âme et le battement du cœur. Dans le tumulte des affaires comme dans le calme de la solitude, dans l'agitation du ménage comme dans le silence du cloître, nous pouvons aspirer l'air vivifiant de l'oraison, c'est-à-dire exposer intérieurement nos besoins et nos misères à la Majesté divine, implorer son secours, nous résigner à ses volontés adorables. Lors du passage de la mer Rouge, Moïse poursuivi par l'armée de Pharaon, ne semblait occupé qu'à diriger la marche précipitée de deux millions d'Hébreux. Certes, s'il y eut jamais une circonstance, où la méditation paraissait impossible, c'est celle-là, et cependant Moïse priait avec tant de ferveur que le Seigneur lui dit : Pourquoi me fatiguer de tes clameurs incessantes, *Quid clamas ad me?* (*Exod.*, XIV, 15). Eh, grand Dieu! il ne fait pas entendre un mot de prière : au lieu d'être prosterné à vos pieds, vous le voyez se donner mille mouvements divers pour soustraire votre peuple à la fureur des ennemis. Ah! mes frères, sa voix sans doute ne frappait pas les oreilles des enfants de Jacob; mais qu'ils étaient puissants les élans que sa brûlante poitrine lançait vers le ciel; aussi furent-ils couronnés d'un succès prodigieux. C'est ainsi, chers auditeurs, que les Samuel, les David, les Daniel, les Machabées, et mille autres personnages illustres, dans les fonctions si multipliées de la haute magistrature, du gouvernement des Etats, du commandement des armées, entretenaient l'ineffable commerce de l'oraison avec le Souverain des siècles et des empires.

Comment! d'un côté, nous voyons, sans en être surpris et affligés, une multitude innombrable d'orgueilleux, d'avares, de voluptueux

soupirer follement, nuit et jour, après la vaine gloire, l'argent, les dignités, les plaisirs sensuels, ignominieux ; et nous, chrétiens, plus sages que nos frères égarés et malheureux, nous n'ambitionnerions pas avec une sainte et continuelle ardeur le partage de la gloire éternelle de notre chef adorable et la prospérité de son immortelle Eglise ! Or, ce perpétuel désir, nous dit le grand Augustin, est une prière perpétuelle : *Continuum desiderium, continua oratio.*

4. *Douceurs.* — D'ailleurs, chers auditeurs, soyons persuadés que la prière faite avec simplicité et persévérance, est une source de consolations et de douceurs. Ecoutez l'Esprit-Saint lui-même ! *Quelqu'un de vous est-il dans la tristesse qu'il prie,* « *oret.*,» (*Jac.*, V, 13.) Dans nos peines, nos anxiétés, nos dégoûts, prions donc, prions encore, prions toujours, et nous ne tarderons pas à éprouver un soulagement que nous demanderions en vain à nos plus fidèles amis. S'il nous était permis de dire un mot de notre personne, nous apprendrions qu'à plusieurs époques de notre vie, soit en France, soit sur un sol étranger, durant des nuits bien longues, seul avec les noires ténèbres, nous avons été en proie à des douleurs atroces, à de cruelles agonies, à la prostration de nos forces physiques et intellectuelles qui, pendant nos missions, des confessions commencées à l'église et continuées au chevet de notre lit, nous étaient pourtant si nécessaires. Que disions-nous alors abandonné pour ainsi parler du ciel et de la terre? Nous disions : Seigneur Jésus, je commence à être l'un de vos imitateurs et de vos apôtres. Mes excessives souffrances sont un bienfait, parce qu'en les unissant aux vôtres, je vous aide un peu à porter votre lourde croix. Nous faisions ensuite ces tristes réflexions : Si j'étais en état de péché mortel, ne croirais-je pas partager déjà l'épouvantable sort des réprouvés?

O vous, pécheurs impénitents, esclaves du démon, vous qui penchés sur les bords du brûlant abîme, n'avez plus à espérer que l'enfer, comment pouvez-vous respirer sous le poids accablant de vos douleurs physiques et morales, de vos barbares tortures et de vos poignants remords? Ayez donc recours à la prière, jurez donc à Dieu que vous ne l'offenserez plus. Hâtez-vous donc d'appeler un prêtre; et, je vous le promets, vous recouvrerez peut-être la santé du corps et très-sûrement l'incomparable paix de l'âme. Quant à vous, fidèles éminemment pieux, mais enchaînés comme moi autrefois sur le grabat de la détresse, ou le sopha de l'opulence, comme moi, priez, priez sans cesse ; j'ose vous le prédire : l'Homme-Dieu, qui n'ignore pas les perplexités, répandra invisiblement sur vos larges plaies un baume consolateur, descendra du trône de ses commisérations pour tourner et retourner d'une main habile le malade sur sa couche miraculeusement rafraîchie !

Non-seulement, mes frères, le Seigneur console les infirmes et les infortunés qui l'invoquent avec autant de confiance que de résignation, mais souvent il les comble des plus ineffables douceurs. Qu'elle est merveilleuse la liste des saints personnages de tous les âges et de tous les rangs qui ont trouvé la véritable joie au pied de la croix et des autels ! Que de délicieux colloques avec Jésus, leur noble ami ! Que les heures s'écoulaient vite, que les nuits leur semblaient courtes au milieu des extases et des ravissements ! Que les mondains, victimes d'amusements frivoles, coupables, leur paraissaient dignes de pitié !

Dans un oratoire solitaire, je surpris, à la chute du jour, un ange agenouillé, sous une forme humaine, devant la majestueuse image du Père éternel. La candeur embellissait son front, sur ses joues colorées descendaient des larmes brillantes comme des perles d'un haut prix ; pendant que son cœur candide, agité par la douce espérance, battait dans sa poitrine enflammée d'amour, son regard méditatif plongeait dans l'insondable profondeur des mystères divins, et ses lèvres gracieuses murmuraient ce mélodieux langage qui charmait mon oreille : Notre Père qui êtes aux cieux, j'adore votre éternité, votre omnipotence, vos miséricordes infinies et toutes vos incompréhensibles perfections : vous voyez, anéantie en votre redoutable présence, la dernière de vos filles qui s'essaye à prier ! Daignez écouter avec bienveillance sa voix faible et timide. Mon confesseur vient de m'affirmer qu'à 18 ans je possède encore mon innocence baptismale, et qu'à cause de cela j'obtiendrai de votre aimable Mère tout ce que je lui demanderai au nom de son divin Fils. Vierge immaculée, sous le regard affectueux de votre grand Roi, je vous demande, d'abord pour moi, la conservation de ma robe nuptiale et de ma virginité ! Oh ! non, point d'autre époux que l'adorable Jésus : plutôt la mort que de violer jamais cet engagement sacré ! Plutôt perdre mille fois la vie que de me livrer jamais aux dangereuses frivolités d'un monde aveugle et séducteur : je vous demande ensuite des jours bien longs et bien tranquilles pour ma bonne et vertueuse maman qui m'appelle son ombre chérie, parce que partout je l'accompagne. Je vous demande aussi d'abondantes bénédictions pour mon vénérable père et mon frère très-complaisant qui m'aiment beaucoup ! Quand le matin et le soir je les embrasse, ils me disent : Heureux ceux qui te ressemblent ! lorsque je leur exprime mon ardent désir de ne me point séparer d'eux dans un monde meilleur, ils pleurent quelquefois et m'engagent à recommander, chaque jour, leur âme à la Vierge sans tache, ce refuge assuré des pauvres pécheurs. Ayant ainsi parlé, cette jeune demoiselle, fille unique d'un illustre sénateur, approche son riant visage de la charmante figure de Marie dont elle porte le beau nom, puis elle se retire en bondissant d'allégresse, sans m'avoir aperçu. La Reine du paradis ne tarda pas à appeler auprès d'elle sa chère enfant. Qui oserait m'objecter maintenant qu'il est difficile de méditer, que la prière n'est pas une source des plus délicieuses jouissances? Prions donc, mes frères, prions à la façon du

pieux modèle que je viens de vous proposer, et le ciel nous sera infailliblement ouvert.

Voyageant dans les plaines de la Savoie, nous abordâmes un jeune berger pour lui demander s'il ne s'ennuyait pas seul au milieu de ses brebis. Seul? répondit-il, grâce à Dieu, je ne suis jamais seul : dès le berceau, monsieur l'abbé, ma vertueuse mère, pleurant encore son cher époux, décédé à l'heure même de ma naissance, et regardant son tendre nourrisson, commença mon éducation. Elle m'apprit à balbutier l'admirable Oraison dominicale qui, depuis cette époque, ne m'a jamais permis de m'ennuyer. A ces mots : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, mon âme tressaille d'allégresse et de piété filiale; mille fois par jour, je les répète sur tous les tons aux échos de la montagne qui les redisent aux bergers du voisinage; au coucher du soleil, en regagnant lentement ma chaumière, je les raconte aux oiseaux qui m'écoutent en se retirant dans leur nid, aux fleurs qui s'épanouissent de nouveau sur leur tige fatiguée par les ardeurs du midi, aux limpides fontaines qui réflètent les premières clartés de la lune silencieuse. Avant d'embrasser affectueusement ma vertueuse mère toujours inquiète de mon tardif retour, je m'écrie trois fois : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, et ses oreilles sont enchantées, et de douces larmes s'échappent de nos yeux attendris; sur le point de fermer la paupière, je murmure encore : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, aux cieux qui sont déjà le partage de mon vénérable père et qui bientôt seront l'éternelle patrie de mon incomparable mère et de leur fils bien-aimé. Que dis-je? pendant mon paisible sommeil, à travers les songes les plus riants, il me semble chanter déjà avec les anges ce délicieux refrain : *Notre Père, qui êtes aux cieux ;* à peine éveillé, je m'imagine l'entonner pour la première fois à mes nombreux agneaux qui me témoignent leur gratitude par leurs bêlements et leurs caresses.

Ravi d'une narration si naïve et si édifiante, d'une si touchante églogue, je m'écriai à mon tour : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, bénissez cet admirable enfant : daignez lui conserver son angélique innocence et sa ferveur séraphique, trésor infiniment plus précieux que tous les diadèmes du monde!

SERMON XXIII.

LES DANGERS DU DELAI DE LA CONVERSION.

Non tardes converti ad Dominum, et ne differas de die in diem. (*Eccli.*, V, 8.)

Ne différez point, dit l'Ecclésiastique, *à vous convertir au Seigneur, et ne remettez pas de jour en jour.*

Mes frères, nul pécheur ne diffère sa conversion sans chercher à justifier par quelques vains prétextes ce coupable délai, tant l'amour propre l'aveugle sur ses plus chers intérêts. Ainsi, le jeune homme la renvoie à l'âge mûr, où il se flatte que ses passions qu'il juge maintenant indomptables, seront plus faciles à vaincre; l'homme mûr la renvoie à la vieillesse qui lui laissera plus de tranquillité pour s'en occuper à son aise; et le vieillard, le vieillard lui-même, la renvoie à la fin de sa carrière, aimant à se persuader qu'un moment lui suffira pour obtenir son pardon. Or, chers auditeurs, quel est de tous ces dangereux retards le résultat le plus ordinaire? Après m'avoir fui, répond Jésus-Christ, *Vous me chercherez*, et vous ne me trouverez pas, *et vous mourrez dans votre péché* (*Joan.*, VIII, 21). Donc, pécheurs et pécheresses qui ne jouissez pas du témoignage d'une bonne conscience, qui croupissez dans l'inimitié de Dieu, vous courez le plus grand risque d'accomplir bientôt l'une des quatre prédictions suivantes : — 1. Vous mourrez subitement. — 2. Vous appellerez un confesseur, mais vous n'en trouverez pas. — 3. Un confesseur se présentera, mais vous le repousserez ou le renverrez au lendemain. — 4. Vous vous confesserez, mais quelle confession ferez-vous?

I. Entraîné par la fougue de ses passions auxquelles il n'essaie pas de mettre un frein, le jeune homme se rit de notre zèle et se repose tranquillement, pour sa conversion, sur cette longue suite d'années qu'à travers un prisme trompeur, il croit apercevoir devant lui. Mais, mon ami, veuillez y réfléchir : le Dieu de toute justice vous a-t-il promis de supporter patiemment vos prévarications jusqu'à l'époque éloignée qu'ose fixer votre criminel amour du plaisir? Que d'exemples frappants condamnent chaque jour votre témérité! Demandez à cette mère désolée ce qu'elle pleure : Mon fils unique, répond-elle, qui devait être le bâton de mes vieux ans, et que la cruelle mort m'a ravi soudain, à la fleur de son âge! Voyez-vous cette jeune femme au voile funèbre? C'est l'inconsolable veuve d'un époux jeune lui-même, qui en un clin d'œil est descendu avec effroi dans la tombe! Pourquoi ces sanglots dont les airs retentissent? Quoi! vous ne découvrez pas dans le lointain cette troupe de vierges vêtues de blanc et tristement rangées autour d'un cercueil? Elles accompagnent à sa dernière demeure une amie chérie, que huit jours plus tard elles devaient suivre joyeuse à l'autel de l'hymen! Cette couronne de fleurs printanières, qui va indiquer aux passants le lieu de sa sépulture, était destinée à orner son front rayonnant d'espérance. Oh! qu'elle serait heureuse aujourd'hui, si elle s'était abstenue de ces danses impudiques où un souffle empoisonneur a flétri le diadème que lui réservait la Reine des anges!

Jeune débauché, tu ne seras peut-être pas surpris comme tant d'autres; mais si tu étais surpris comme tant d'autres, que deviendrais-tu? Frissonne à cette redoutable pensée, ou permets-moi de trembler pour toi. En effet, il est frappé d'un coup mortel et inattendu : déjà condamnée, son âme a entrevu l'enfer et toutes ses horreurs; elle recule d'épouvante; elle veut fuir; il n'est plus temps! En roulant au fond de ce brûlant abîme, elle a poussé le cri du désespoir; et pendant que ses parents et ses amis,

qui ne l'ont pas entendu, songent déjà à distraire leurs regrets, elle bondit sur des brasiers inextinguibles!.. Cet irrémédiable malheur, jeunesse qui m'écoutez, ne sera-t-il point le vôtre? Pensez-y bien! pensons-y bien!!!

II. Je suppose, mon frère, que plus heureux que ce libertin dont nous déplorons les lamentables destinées, vous atteigniez l'époque à laquelle vous avez résolu de travailler sérieusement à votre salut. Croyez-vous qu'alors vos passions, engraissées dans le vice, seront plus faciles à vaincre? Fatale illusion pour le plus grand nombre! L'adolescent, nous dit l'Esprit-Saint, suivra dans un âge plus avancé, la même voie qu'il aura tenue dans sa jeunesse (*Prov*., XXII, 6). Cet effrayant oracle ne se réalise-t-il pas fréquemment sous nos yeux? Comptons les hommes qui, de 16 à 90 ans, se confessent régulièrement et mènent une vie chaste : pas un sur 20 dans nos cités! pas un sur 50 dans bien des contrées! Voilà, cher auditeur, oui, voilà, quoi qu'on en dise, le pitoyable état de la France au XIXe siècle! Pour la soustraire à une ruine imminente, connaissez-vous d'autres moyens efficaces proportionnés à la grandeur du mal, qu'une éducation profondément chrétienne, et des missions proprement dites, prêchées, à la façon des missions de France, aux masses vermoulues qui pervertissent les jeunes élèves de la vertu? Non, vous n'en connaissez pas! Qu'ils sont dignes des bénédictions du ciel et de la terre, les êtres intelligents et généreux qui comprennent et pratiquent ces deux grandes vérités! Qu'ils me paraissent ingrats et coupables devant Dieu et devant la patrie, ceux qui les méconnaissent, les combattent et les repoussent! Aux grossières jouissances de l'immense majorité des hommes mûrs qui s'éloignent de nos tribunaux sacrés, parce que le respect humain, la profanation de l'union conjugale et les adultères sont l'aliment habituel de leurs cœurs dégradés, viennent se joindre encore les tourments de l'avarice, les intrigues de l'ambition et l'exercice d'un emploi laborieux, les préoccupations du négoce, les soins multipliés de la famille, qui absorbent tous leurs loisirs, et les emportent loin des sentiers de l'honneur et de la sainteté! Ainsi parvenu, mon frère, à travers mille infidélités et mille sollicitudes, à l'inévitable porte du tombeau, vous appellerez donc un confesseur. Eh bien! vous n'en trouverez pas!

Comment va le malade? Il est plus souffrant que de coutume, mais demain sera son bon jour! On attend et toujours on attend! Oui, oui, attendez, faux amis, cruelle épouse, enfants barbares, attendez! Rapportez-vous-en au témoignage du médecin qui n'a trop souvent, ni assez de science, ni assez de foi, comme il en convient lui-même. En lui parlant de confession, dites-vous, nous craindrions d'augmenter ses inquiétudes, de lui causer une crise (car c'est là le séduisant langage que Satan met sur vos lèvres)! et vous ne redoutez pas de le voir tomber dans un abîme insondable par suite de votre fatal silence! Pour lui épargner une peine souvent imaginaire, vous l'aidez affectueusement à devenir la proie des flammes dévorantes. O amitié chrétienne, qu'es-tu devenue? Cependant l'agonie se déclare; vite on court au presbytère! le pasteur est absent! on le demande, on le cherche, on le trouve enfin! Mais, pendant qu'il se dirige à la hâte vers le moribond, une personne désolée vient lui apprendre son dernier soupir! Il va néanmoins, mais c'est pour partager la honte d'une famille dans l'effroi; il va, mais c'est pour contempler un cadavre horriblement défiguré, non par des jeûnes et des macérations, mais par des orgies, des convulsions et des remords, et des remords, n'en doutez pas! Et cet affreux spectacle si souvent renouvelé, pécheurs et pécheresses qui m'entendez, ne suffira pas pour vous arracher à votre criminelle apathie, ou à cette vile passion qui vous tyrannise?

III. *Perversi difficile corriguntur* : « *Les hommes pervers*, dit la Sagesse, *se corrigent difficilement*. » (*Eccle*., I, 15.) Or, c'est particulièrement dans la vieillesse que semblent se réunir les obstacles de tout genre à cette correction. Je le répète, mes frères, le feu des passions ne s'éteint avec les années, qu'autant qu'on l'étouffe dans les eaux régénératrices de la prière, de la mortification des sens, de la confession et de l'Eucharistie. Etait-il éteint dans ces deux magistrats à cheveux blancs qui osèrent attenter à la pudeur de la chaste Suzanne? Etait-il éteint dans les veines d'un Salomon, d'une Elisabeth d'Angleterre, d'une Catherine de Russie et d'un Louis XV? Est-il donc éteint dans une foule de spectres ambulants qui, sous les glaces d'un long hiver, recèlent de noirs volcans de lubricité? D'un autre côté, quel obscurcissement de la foi! quel aveuglement de l'esprit! quel endurcissement du cœur! quel abus de grâces signalées! que de blasphèmes à pleurer! que d'injustices et de scandales à réparer! Je n'ignore pas, Seigneur, que vos miséricordes sont infinies, et que, quand il vous plaît, vous pouvez changer les pierres mêmes en autant d'enfants d'Abraham; mais opérerez-vous ce prodige sur ce vieux contempteur de vos lois saintes?

Exemple. — Ecoutez, mes frères, l'histoire effroyable dont le souvenir m'épouvante encore : Un missionnaire, plein de discrétion et d'aménité, avait pour intime l'un de ces chrétiens pusillanimes et passionnés qui, évitant toujours le tribunal de la pénitence, promettent toujours de ne pas mourir sans confession. Prévenu à temps que son ami est dangereusement malade, le prêtre se transporte rapidement à son chevet. Mais quelle étonnante révolution! il est à peine reçu avec une dédaigneuse froideur! Après avoir vainement épuisé toutes les ressources d'une affection généreuse et d'une brûlante charité, il se jette tout en larmes aux genoux de son ancien condisciple et lui présente l'image rassurante du bon Sauveur qui expire pour la rédemption de tout criminel repentant

Le moribond, ramassant toutes ses forces, saisit violemment la croix de Jésus-Christ : « Oui, s'écrie-t-il, cette croix a racheté le monde coupable! elle sauve quiconque l'adore et conforme sa conduite à ses divins enseignements. C'est là une vérité péremptoire dont nos hypocrites philosophes ne doutent pas plus que moi. Mais, comme eux, l'ayant insultée et déshonorée par une vie anti-chrétienne, je ne mérite, comme eux, que ses malédictions! Puis, la brisant avec une rage infernale, il répète trois fois : *Il est trop tard ! il est trop tard ! il est trop tard !* Adieu mon ami! adieu pour une éternité! Au reste, murmure-t-il, je termine mes jours à la façon de mon père!!! » Grinçant des dents, écumant de fureur et se roulant sur sa couche épouvantée, il meurt, comme Voltaire, dans un désespoir qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer! La famille, une servante chèrement achetée, et le prêtre restent seuls dépositaires de ce formidable secret que Lucifer publiera avec tant d'autres à la fin des siècles. O pécheurs et pécheresses, mes chers amis, plaise au ciel qu'aucun de vous ne renouvelle une scène si désolante !

IV. Prenez garde, mes frères : je ne dis point, je ne veux pas dire qu'un pécheur, fût-il plus impie que Voltaire, plus voluptueux que Sardanapale, plus sacrilége que Judas, ne peut obtenir miséricorde à son heure dernière. Loin de nous cette désolante doctrine que l'Eglise abhorre et condamne : si nous n'étions convaincus du contraire, irions-nous avec tant d'empressement au secours de ces grands criminels? Mais les infaillibles oracles de l'Esprit-Saint et la charité sacerdotale nous imposent le devoir rigoureux de vous redire souvent qu'il n'est pas facile à un vieux pécheur de devenir tout à coup un vrai chrétien. Et le moyen, je vous prie, de faire une bonne confession de ses innombrables iniquités, parmi les souffrances du corps et l'affaissement de l'esprit, parmi les terreurs où jettent d'ordinaire les approches du trépas, parmi les efforts inouïs que déploie Satan pour river les fers de son fidèle esclave, pour lui persuader qu'il ne succombera pas à ses douleurs, ou pour lui enlever toute espérance de réconciliation ! Je sais qu'une sincère détestation de ses désordres ou de ses profanations peut suppléer au défaut d'une accusation exacte et complète : mais est-il donc si aisé d'aimer soudainement et souverainement ce que l'on a toujours haï, et de haïr ce que l'on a toujours aimé ? Interrogez ceux qui ont été dangereusement malades, et suppliez-les de vous dire avec franchise si, enchaînés qu'ils étaient par le charme impérieux de leurs diverses concupiscences, ils brûlèrent incontinent d'une flamme amoureuse pour le Dieu de la crèche et du Calvaire, pour le Dieu de l'humilité et de la pauvreté, pour le Dieu de toute pureté et de toute sainteté. Nous citeriez-vous, d'ailleurs, beaucoup de pécheurs endurcis qui, par suite d'une confession faite dans une maladie très-grave, aient mené une vie vraiment édifiante? Un an, un mois après leur convalescence, ne sont-ils pas les mêmes qu'auparavant? sur quelles raisons, sur quel dogme fondez-vous donc votre certitude morale de conversion ? Cependant, d'après les dispositions les plus douteuses et les apparences les plus légères, nous donnons l'absolution à ces agonisants, dit saint Augustin, *pœnitentiam damus*, mais qu'il s'en faut, ajoute-t-il, que nous leur donnions l'assurance du salut, *securitatem non damus*. La main nous tremble, le cœur nous palpite, et nous balbutions tout bas : Non, non, ce n'est pas ainsi que je voudrais mourir ! Ah ! cher auditeur, que d'étranges mystères nous seront révélés dans l'autre monde ! que de cadavres hideux sont solennellement portés aux tombeaux de leur ancêtres cruellement surpris, tandis que leurs âmes plus hideuses encore sont englouties déjà dans les brûlants abîmes ! On les loue, continue Augustin, là où elles ne sont plus, et on les torture là où elles sont : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt.* Ecoutons donc respectueusement le langage si positif des plus grands docteurs et des plus grands saints, qui sans doute vaut bien le nôtre ; car si l'Esprit de vérité n'a pas parlé par leur bouche si savante et si pure, est-ce donc par la nôtre si ignorante et si mondaine qu'il manifestera ses formidables enseignements. Le célèbre Chrysostome : « Les conversions remises à l'heure de la mort sont presque toutes des conversions théâtrales et mensongères. » L'immortel Jérôme ravi jusqu'au troisième ciel : « *Væ !* malheur à qui ne veut traiter l'incomparable affaire de son éternité qu'à la sombre lueur de son trépas, et un pied dans la tombe!» Le charitable évêque d'Hippone : « Nous sommes sûrs de la conversion du bon larron, *unus, ne desperes ;* nous ne sommes certains que de cette conversion, ne confiez donc pas le soin de votre avenir à la dernière heure, *unus, ne confidas.*» Enfin, est-ce donc pour plaisanter que le souverain Juge menace les impies et les libertins de se moquer d'eux, de rire d'eux, au moment de leur mort : *In interitu vestro subsannabo vos et ridebo vos* (*Prov.*, I, 26).

Mais quelle effroyable vision s'offre à mes esprits consternés ! comment! vous ne voyez pas, comme moi, cette multitude de Français de tous les rangs, qui, le jour et la nuit, s'évanouissent comme des ombres pour aller encombrer le Tartare? Comment! vous n'apercevez pas ici même, ce spectre hideux qui, un ciseau à la main, s'approche furtivement de sa victime, l'enveloppe d'un suaire et s'apprête à couper le dernier fil qui la tient suspendue sur les enfers ? Mon frère, ma sœur, réveillez donc ce vieillard, votre père, votre mère, votre fille, votre époux endormis dans le crime, à côté du linceul de la mort : c'est en vain que je parle, l'illusion sous ce rapport est presque universelle, vous marchez tranquillement en chantant au milieu des âmes privées de la vie spirituelle.

Marie! vous le Refuge des pécheurs les plus désespérés, hâtez-vous, hâtez-vous de réveiller vous-même cet infortuné de sa fatale

léthargie. O bonheur inattendu ! Marie, de sa main souverainement tutélaire, l'a réveillé ; un trouble salutaire agite sa poitrine, il vient se jeter dans mes bras ouverts, je le presse contre mon cœur soulagé; il me fait, en sanglottant, le triste aveu de toutes ses iniquités, j'étends sur sa tête humiliée une main puissante, je prononce presque à haute voix les magnifiques paroles de l'absolution. Le démon honteux et furieux de sa défaite est rentré dans ses lugubres cachots. Mon enfant, m'écrié-je, tu me dois ton salut. Non, non, c'est Marie qui, par son joyeux ministre, t'a sauvé. Sans elle, tu devenais la proie des flammes. Grâce à elle, les cieux seront ton éternelle patrie!

O la plus tendre et la plus compatissante des Mères, multipliez parmi vos enfants, je vous en conjure, ces miséricordieux prodiges pour la plus grande gloire de notre Seigneur Jésus, et pour la félicité suprême de mes auditeurs !

SERMON XXIV.

SIGNES LES PLUS CERTAINS D'UNE VRAIE CONVERSION.

Nemo scit an amore, vel odio dignus sit. (*Eccle.*, IX, 1.)
Personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine.

Cette vérité est si terrible qu'à toutes les époques elle a saisi d'effroi les mortels les plus vertueux. Paul, favorisé de visions extraordinaires; Paul ravi jusqu'au troisième ciel et admis en quelque sorte aux impénétrables conseils de l'adorable Trinité; Paul, conquérant de trente royaumes idolâtres, Paul, le divin Paul nous apprend qu'il châtiait rudement son corps et le réduisait en servitude dans la crainte d'être réprouvé après avoir prêché les peuples et les monarques. (I *Cor.*, IX, 27.) Que devons-nous penser d'une foule innombrable de pécheurs endurcis et de chrétiens relâchés qui ne paraissent pas plus inquiets que s'ils étaient assurés d'une éternité de bonheur ? Hélas ! hélas ! pour eux quel épouvantable réveil au tribunal du souverain Juge !

Mais, me dit tout bas l'un de mes auditeurs, ce qui me tranquillise sur mon passé, mon présent et mon avenir, c'est d'avoir maintes fois pleuré mes péchés en me frappant la poitrine et d'en avoir reçu l'absolution après une accusation sincère. Or, ne sont-ce pas là autant de signes certains de réconciliation avec le Seigneur? Mes frères, les larmes, les *mea culpa*, les promesses ne sont pas toujours des preuves d'un vrai repentir. Ne mettez-vous pas vous-mêmes une énorme différence entre se confesser et se convertir? En voyant de grands coupables et des prétendus dévots aux pieds d'un prêtre dans l'attitude la plus humble, ne vous dites-vous pas intérieurement : Attendons quelques mois, et nous saurons si leur cœur est réellement converti. Qui donna plus de marques extérieures de componction que l'impie Antiochus frappé soudainement d'une maladie mortelle? Et cependant l'Esprit-Saint nous affirme que ce scélérat qui demandait miséricorde, n'obtiendrait pas miséricorde.

Toutefois, que nous aimons entendre nos pénitents se lamenter sur leurs désordres, leurs mauvaises habitudes, et nous dire d'un ton pénétré : Mon père, c'en est fait, ma résolution est prise, je veux absolument me sauver. Quelle n'est pas au contraire notre inquiétude par rapport à ceux qui sont froids comme le marbre, et dans le langage desquels nous n'apercevons nul ferme propos de se réformer.

Tout cela, prédicateur, répondez-vous, est de nature à nous inspirer de sérieuses réflexions, mais ne nous indique pas clairement les signes positifs d'une véritable conversion.

Hic labor : là est pour nous la grande difficulté; pénible ministère pour qui en comprend toute l'importance, toute la responsabilité ; je serais donc bien coupable si, par humeur, par nonchalance, par des considérations humaines, je me montrais trop prompt, trop lent, trop sévère, trop facile, ou partial dans le saint tribunal; je dois m'y conduire avec tout pénitent pauvre ou riche comme avec mon propre frère, ma propre sœur, dont le salut me serait aussi cher que le mien. En ma triple qualité de docteur, de médecin, de juge, je suis obligé de les instruire, de les questionner sur leurs maladies spirituelles les plus cachées, parce qu'un concile général de Latran et le Rituel romain me commandent, sous peine de péché mortel, d'interroger mes pénitents et surtout mes pénitentes qui naturellement plus timides et plus vaniteuses n'accuseraient pas ce qui leur importe le plus de révéler. Voilà, voilà le devoir rigoureux de tout confesseur digne de ce nom.

Ils sont donc bien ingrats et bien injustes les êtres qui se moquent de la confession et des confesseurs. Comment, misérable, pendant que je suis péniblement occupé à purifier, à réconcilier avec leur Juge courroucé et avec elles-mêmes, les honteuses victimes de tes passions brutales, les servantes, les filles, les épouses de tes amis ; ta pupille, ta nièce que tu as déshonorée ; ta sœur, ta femme, ta mère que tu tortures par ton indigne conduite, et que je m'efforce de consoler, tu oses me demander à moi, leur unique protecteur et sauveur, ce que je fais au confessionnal ! Si les blasphèmes, la lubricité sont ta principale nourriture ; si Jésus-Christ est indigne de toi, si Satan qui te possède et te dirige est ton Dieu; marche donc, avant d'expirer, sous son infâme drapeau, à la conquête de son empire infernal : nous donnerions volontiers notre sang pour t'en fermer l'entrée; mais il ne dépend pas de nous de te guérir malgré toi de ton volontaire et affreux délire. Ah ! quand ton âme désespérée sera descendue bientôt, bientôt dans ces brasiers dévorants et inextinguibles, tu sauras alors certainement qu'il y a un enfer où, au lieu de ricaner encore, tu ne pourras plus pousser que des hurlements horribles et éternels.

Merci, prédicateur, murmure un auditeur justement épouvanté, merci des vérités trop peu

méditées, des sanglants reproches, des menaces effrayantes dont nous avions si grand besoin, au moins pour la plupart : mais si vos anxietés sont cruelles, les nôtres sont plus intolérables encore; de grâce, arrachez-nous à ces poignantes incertitudes par des marques moralement infaillibles qui nous convaincront invinciblement que nous devons être parfaitement tranquilles sur nos confessions et nos revues précédentes.

Je consens donc, mes frères, à éclaircir la question théologique la plus pratique, la plus délicate, la plus décisive que l'on puisse m'adresser sur l'incomparable affaire de votre salut; car de ma réponse va naître pour chacun de vous la crainte formidable ou la douce confiance. J'ose même affirmer que de tous mes discours ce sermon est celui qui produit les fruits les plus précieux et les plus consolants.

Ecoutez : — 1° Après avoir humblement imploré les lumières du Saint-Esprit et examiné sérieusement votre conscience, avez-vous accusé, sans déguisement aucun, tous vos péchés et surtout les plus graves et les plus honteux? Oui, répondez-vous. Tant mieux.

2° En recevant l'absolution, aviez-vous un sincère repentir de vos fautes, une ferme résolution de n'en plus commettre et d'éviter toute occasion dangereuse? Oui. Tant mieux.

3° L'absolution reçue, avez-vous fidèlement suivi les sages conseils de votre directeur; réparé autant que possible, les scandales, les dommages causés à votre prochain, et fait pieusement la pénitence qu'il vous a imposée? Oui. Tant mieux.

4° Etes-vous restés plus longtemps que de coutume sans violer vos promesses et sans retomber dans vos mortelles habitudes? Oui. Tant mieux.

Eh bien! s'il en est ainsi, soyez parfaitement tranquilles; tous vos péchés vous ont été pardonnés. Vous en avez pour garant l'infaillible enseignement de l'Eglise. Mourez en cet heureux état, et pour vous point d'enfer.

Mais si, au contraire, vous avez été volontairement infidèles à l'une des quatre conditions ici mentionnées comme les quatre signes les plus moralement certains d'une vraie conversion, tremblez, tremblez; réparez promptement tout le passé par une nouvelle confession générale et une vie plus chrétienne : quant à moi, je ne voudrais ni vivre, ni mourir dans cette épouvantable incertitude. Non, vous ne possédez pas la sécurité si désirable que l'on me suppliait tout à l'heure de révéler à mes auditeurs, vous qui, ayant la funeste habitude de pécher grièvement plusieurs fois dans le cours de chaque année, ne vous confessez pourtant qu'à Pâques, plus insensé que le malade qui attendrait cette époque pour appeler son médecin. Vous ne possédez pas cette sécurité, vous qui ne fuyez pas, comme on fuit une bête féroce, tel lieu, telle réunion, telle personne que vous savez être pour vous une occasion d'offenser Dieu mortellement. Vous ne possédez pas cette sécurité, vous qui frappez d'une stérilité honteuse et criminelle la sainte union conjugale; vous qui n'avez pas résolument abjuré et détesté ces danses hideuses où vos parures et vos attitudes sont tellement lubriques et scandaleuses, qu'elles devraient vous conduire devant le tribunal correctionnel, ou au poteau de l'infamie, pour avoir insulté les mœurs publiques en vous livrant au milieu d'une illumination magique, à des orgies qui faisaient les impures délices d'un Tibère, d'une Messaline, et qui inspireraient de l'horreur et du dégoût à des hordes sauvages!

Qu'ils sont imbéciles et coupables les pères, les mères, les époux, qui permettent à leurs filles et à leurs femmes de se déshonorer, de se dégrader sous leurs yeux diaboliquement fascinés! car si ce ne sont pas là les affreux scandales chargés des anathèmes de Jésus-Christ, où donc irons-nous les chercher?

Seigneur Jésus, mon maître, mon modèle, et bientôt mon juge, que ma langue devienne muette, que ma main droite se dessèche avant d'absoudre ces effrontées persécutrices de la Vierge immaculée, si j'étais jamais tenté de trahir, à cet égard, mon auguste et redoutable ministère!

Mille actions de grâces, prédicateur, répond un homme intelligent et vertueux, pour la décision si nette, si précise, si instructive que vous venez de nous donner sur une matière fort importante et trop rarement traitée. Puisse-t-elle être efficacement comprise de tous ceux qui l'ont entendue, de tous ceux qui fréquentent les sacrements! Nous ne pouvons qu'admirer le courage vraiment apostolique avec lequel vous avez énergiquement flétri les abominables désordres qui sont la source contagieuse de tant de sacriléges et de tant de calamités! Quant à moi, ajoute-t-il, après ma dernière confession générale scrupuleusement faite, j'en conservai la grâce plus longtemps que de coutume. Je vivais heureux, je me croyais presque impeccable. Mais, hélas! surpris, un jour néfaste, par une occasion imprévue, assailli tout à coup d'une tentation violente et opiniâtre, j'y succombai! Que pensez-vous de mes confessions passées? Que pensez-vous en général des pénitents qui, à la suite d'une revue accompagnée des quatre conditions dont vous parliez tout à l'heure, pèchent encore mortellement, mais de loin en loin, non plus par affection au péché qu'ils détestent, mais par surprise et comme involontairement.

Quelques théologiens enseignent que dans le cas d'une grave rechute, il y aurait doute sur la validité de la revue précédente et qu'il serait prudent de la refaire, parce que, disent-ils, Dieu ne permet pas que ceux qui se tiennent constamment en garde contre le danger, retombent ainsi. Pour moi qui exerce ce ministère depuis longues années et qui fais une étude continuelle du cœur humain, je vous répondrai naïvement que si ces pécheurs n'ont failli, malgré leurs précautions, qu'une fois seulement, que par suite d'une faiblesse que je compare à la convalescence d'une personne longtemps malade, je n'oserais condamner leur dernière confession. Je me hâte-

rais même de les absoudre de ce péché mortel, surtout si aussitôt après l'avoir commis ils venaient s'en accuser avec un sincère repentir.

Pourquoi, me demande-t-on, tant d'indulgence pour les pénitents qui ne retombent plus, il est vrai, qu'à de longs intervalles, par surprise, et qui se relèvent promptement contrits et humiliés? Pourquoi? parce que je sais que l'usage des sacrements ne nous procure pas l'impeccabilité. Pourquoi? parce que je me rappelle avec bonheur que saint Pierre ayant demandé à son divin Maître s'il fallait pardonner sept fois à son prochain, le bon Sauveur lui répondit : *Je ne dis pas sept fois, mais septante fois sept fois.* (*Matth.*, XVIII, 22.) Heureux donc le fidèle qui imite Jésus-Christ dans le pardon des injures! Trois fois heureux le confesseur à qui son redoutable ministère permet d'exercer cette admirable charité envers des pénitents qui s'efforcent de la mériter!

Mais nous croyons devoir agir tout autrement avec ces chrétiens et ces chrétiennes sans cœur, sans énergie, qui, n'ayant point le courage d'éviter les occasions périlleuses, ou de se relever incontinent d'une chute imprévue, retombent plusieurs fois et passent ensuite des semaines, des mois entiers avant d'aller retrouver leur confesseur; ou qui, à chaque rechute, changent de directeur, preuve certaine qu'ils marchent dans le chemin de la perdition; ou qui enfin continuant de s'adresser au même confesseur, lui cachent leurs rechutes et accumulent profanation sur profanation jusqu'à leur dernier soupir!

Citons quelques exemples qui seront le résumé et la confirmation de cette conférence :

Passant un jour par un village dont l'excellent pasteur me contraignit providentiellement d'accepter la plus cordiale hospitalité, j'eus l'occasion de dîner avec plusieurs de ses honnêtes paroissiens. Quelques heures après le repas, l'un d'eux devient la victime d'une dyssenterie qui le conduit aux portes du tombeau. Il me fait appeler, je vole à son secours tout essoufflé ; j'entre seul dans son appartement : il jette sur moi un regard inquiet et presque farouche. Au même instant, il me semble voir voltiger autour de sa tête un ignoble fantôme. Saisi d'épouvante, je chancèle, je me hâte d'ouvrir une croisée pour respirer plus à l'aise. Bientôt remis de cette défaillance, je m'approche du malade sur lequel je fais le signe puissant de la croix : Mon ami, lui dis je, il se passe en vous quelque chose de bien étrange. Je ne suis pas naturellement peureux, et pourtant j'ai eu peur. Pas si grand'peur que moi ; répond-il. Depuis 30 ans, le démon qui fait les muets au saint tribunal, et que vous venez sans doute d'apercevoir, m'est apparu plus d'une fois sous les formes les plus hideuses pour me demander si je suis prêt à le suivre dans son éternel royaume! Depuis 30 ans, mon Père, je vis dans de continuelles alarmes! depuis 30 ans, je diffère d'accuser des abominations qui m'oppressent! 30 années d'impureté et de profanations! Oh! que les libertins sont malheureux, malgré leurs dignités, leurs richesses et leurs fêtes brillantes! A ces mots, je l'embrasse et l'arrose de mes larmes. Mon cher fils, m'écrié-je, rassurez-vous ! j'ai l'incomparable pouvoir de vaincre l'enfer! je suis votre ami! votre ami le plus précieux et le plus absolument nécessaire! Enhardi par ce langage éminemment apostolique, il décharge en mon sein une conscience bourrelée de remords et de désespoirs ! heureux témoin de son immense repentir, je m'empresse de l'absoudre au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Je vais promptement chercher l'hostie vivante et l'extrême-onction que je lui administre en présence d'une pieuse famille qui ne se doute de rien, mais qui est délicieusement édifiée de la joie céleste qui brille dans les yeux du mourant. A peine avais-je achevé cette touchante cérémonie qu'il expire, le cierge bénit dans la main et la tête appuyée sur mon cœur plein d'allégresse!

Le même jour, à dix heures du soir, un vieux prêtre se mourait! il m'appelle pour entendre sortir de sa bouche ces paroles aussi étranges que douloureuses dont l'importun souvenir me serre encore le cœur : Vous allez voir mourir un nouveau Judas! Depuis l'âge de 30 ans, je suis aussi dépravé que le philosophe dont l'impure et fatale lecture m'a faussé le jugement, obscurci la foi et corrompu le cœur. Que mon agonie qui ressemble à celle du Sauveur quant à la sueur de sang, est en tout le reste bien différente de la sienne ! J'ai confessé une multitude de prêtres, de moines et de religieuses qui étaient, non sans de grands défauts, mais sans vices. J'ai l'horrible espoir d'en rencontrer beaucoup trop là où je suis sur le point de m'engouffrer à jamais ! Adieu, adieu pour toujours! gardez-vous bien de me suivre dans les enfers! Je vous permets de dire à mon évêque et à nos confrères qui me prennent pour un saint, que je suis mort en réprouvé! Puis, m'ayant chassé avec menace de faire une esclandre si je m'obstinais à rester, il expira sous les yeux de ses neveux et nièces qui se recommandaient à ses prières et qui continuent de le vénérer comme un habitant du paradis.

Oh! mes frères, que d'effroyables secrets nous seront bientôt revélés! Seigneur Jésus, grâce! à vos infinies miséricordes, mon auguste et divin ministère m'a inondé d'ineffables consolations! vous avez daigné vous servir de moi, misérable instrument, pour opérer une foule d'étonnants prodiges de conversions. Soyez-en donc béni et glorifié dans les siècles des siècles! Ah! que ne m'est-il accordé de convertir encore tous ceux de mes auditeurs qui se damnent par défaut de confessions, ou par des confessions et communions sacriléges!

Mes amis, mes chers amis, ayez pitié de vos âmes immortelles! fuyez toute occasion dangereuse! fuyez, fuyez l'enfer! allons tous au ciel! au ciel, au ciel pour une éternité!

SERMON XXV.

SUR LA MORT.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris!..

Homme, souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière.

L'un des plus illustres prophètes d'Israël, mélancoliquement assis sur la pierre solitaire, après avoir longtemps contemplé d'un œil morne et méditatif l'universelle désolation de la cité chérie, reine autrefois de toutes les cités; les ruines éparses et fumantes du temple le plus fameux par ses gigantesques constructions, par ses merveilleuses splendeurs et la majestueuse présence de Jéhovah, laisse tomber enfin de ses lèvres tremblantes ces douloureuses paroles :

O Sion, ma bien-aimée, que sont devenus tes vieillards couronnés de vertus, de cheveux blancs, et à la sagesse profonde?

Qu'as-tu fait de tes jeunes gens, ces intrépides défenseurs de la patrie si fière de leur piété filiale et de leur intrépide audace?

Filles de Jérusalem, si modestes et si belles, pourquoi n'entends-je plus les hymnes de reconnaissance et d'allégresse que vous chantiez en chœur autour de l'autel du sacrifice, à la gloire du Très-Haut? Et vous, enfants de Lévi, constamment occupés à entretenir le feu du sanctuaire, à brûler des parfums, à préparer des fêtes solennelles et enivrantes, pourquoi ne faites-vous plus retentir le Saint des saints de l'immortel Alleluia?

Pourquoi ces places publiques, ces voies sacrées qui conduisaient en foule et les petits et les grands, et les peuples et les magistrats, et les sénateurs et les princes, à la maison du Dieu de Jacob, pleurent-elles aujourd'hui tristes et désertes (*Thren.*, I, II)?

Puis le prophète, prêtant une oreille attentive et inquiète, n'obtint pour réponse qu'un vaste silence. Je me trompe; il entendit une voix confuse et lugubre qui murmurait sourdement à travers des sépulcres entassés : Nous sommes tous descendus dans la tombe!

Ces débris, si éloquemment célébrés par l'incomparable Jérémie, c'est vous-mêmes, chers auditeurs. En vous parlant familièrement de la mort, ce sont, pour ainsi dire, nos propres cendres que nous allons remuer.

I. Nous mourrons tous! L'arrêt en est porté dans les immuables décrets de l'éternité : *Statutum est omnibus hominibus semel mori* (*Hebr.*, IX, 27). Depuis six mille ans, cette irrévocable sentence s'exécute, sans exception aucune, sur tous les infortunés enfants de notre première mère.

II. Avant le déluge, les hommes vivaient longtemps sur la terre; et cependant la sainte Ecriture, voulant nous donner une salutaire leçon, termine ainsi l'histoire de chacun d'eux : *Et mortuus est* : « *Et il mourut.* »

Où sont en effet Adam et Eve, dont la vie, composée de dix siècles, semblait ne devoir point finir? Ils dorment dans la poussière! Où sont Abraham, Isaac, Jacob, Isaïe, tous ces vénérables patriarches et prophètes sur qui le Seigneur se plaisait à répandre ses plus abondantes bénédictions? Que sont devenus les premiers apôtres de Jésus-Christ, qui convertirent l'univers en promenant sa croix sanglante, et en criant aux nations stupéfaites d'admiration : *Pœnitentiam agite* : « *Faites pénitence?* » Que sont devenus ces illustres pontifes et tant de génies renommés, qui ont successivement honoré la religion, les arts, les sciences, et les lettres? Et ces maîtres du monde, si célèbres par leurs exploits, leurs vertus ou leurs crimes? Demandez-le à la terre, et la terre ne pourra même vous indiquer le lieu qu'ils occupèrent en passant. Interrogez la tombe, et la tombe vous dira : J'en ai consumé des milliers; il n'y a plus rien ici, *hic nihil est!*

Mais, sans aller chercher si loin des exemples frappants du néant des choses humaines, regardons autour de nous. Nous ne voyons plus ces proches, ces voisins, ces amis dont naguère encore nous partagions les espérances ou les craintes, les prospérités ou les infortunes, les joies ou les chagrins. Nous ne voyons plus ce père, cette mère si respectables dont nous baisions avec amour les rides vénérables; cet enfant chéri qui vous caressait de ses innocents baisers; ce frère si délicat, cette sœur si aimable qui délectaient nos jours d'un baume consolateur! Je les redemande en vain au frais vallon, au ruisseau limpide, à la verte prairie, et surtout au temple de l'auguste Marie que nous aimions à visiter ensemble. Nous mourrons donc tous, car Dieu l'a ainsi ordonné dans sa puissante sagesse.

Nous ne mourons qu'une fois, *semel mori*. Ah! si l'homme, après avoir payé à la mort son inévitable tribut, revenait à la vie, que sa conduite serait pure et édifiante! Si une âme du purgatoire reparaissait au milieu de nous, avec quel soin elle s'abstiendrait des fautes vénielles qu'elle commettait sans inquiétude, et qu'elle expie si cruellement! Si un réprouvé sortait de l'enfer, comme il méditerait nuit et jour les feux inextinguibles qui l'ont à demi dévoré, et la formidable éternité dont il a mesuré les insondables profondeurs! Pensons-y bien.

III. Nous mourons chaque jour: *Quotidie morior* (I *Cor.*, XV, 31). L'enfant n'est pas encore né, qu'il a déjà fait plusieurs pas vers la mort. Il ne peut croître et se développer sous les yeux de ses fortunés parents, sans se rapprocher de ce barbare assassin. — J'ai quinze ans, répondit une jeune fille au révérend Père Bridaine, qui venait de lui demander son âge. — Vous vous trompez, ma chère enfant, lui repartit le prophétique missionnaire qui voulait réprimer sa vanité naissante, c'est la mort qui a quinze ans sur vous, et elle a résolu de ne vous accorder plus que quinze mois! Mon cher frère, ma chère sœur, c'est la mort qui a sur vous vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, quatre-vingts ans. Pensez-y bien. Quel est ce spectre hideux que j'aperçois, une faux à la main, au bout de la carrière? C'est la mort! Si, compatissante, elle ralentit sa marche habituellement précipitée, vous vivrez en-

core quelques jours; mais si, avide de sa proie, elle continue de courir avec rapidité, demain elle vous étreindra dans ses bras nerveux, quoique décharnés.

Sans parler des infirmités, des maladies, des soucis, des travaux excessifs ou des désordres qui abrégent nécessairement notre existence, nombre de mes auditeurs ne sentent-ils pas déjà leurs forces diminuer, leurs organes s'affaiblir, le sang se refroidir dans leurs veines? Pourquoi nous plaignons-nous de n'avoir plus la même ténacité dans la mémoire, la même vigueur dans la pensée, la même chaleur dans le sentiment, la même fermeté dans la volonté, la même énergie dans l'expression? Ah! c'est que nous mourons chaque jour, *quotidie morior.* En fardant de couleurs ridicules et mensongères ce visage pâle et ridé par les chagrins ou les excès, entretenez-vous la vie? Non, vous cachez seulement en partie les incurables blessures de la mort, qui se rit de votre coupable et impuissant orgueil!

IV. Nous mourrons à tous nos plaisirs, à nos vanités, à nos dignités, à nos domaines. Pour assouvir les insatiables passions de l'ambition et de l'avarice, nous employons des moyens peu délicats et souvent iniques; dans notre stupide égoïsme, nos entrailles sont insensibles au cri du pauvre, aux gémissements des malheureux. Nous agissons, en un mot, comme si nous ne devions point mourir, ou comme si nous devions emporter avec nous nos prétendus avantages temporels. Quel aveuglement! quelle folie!

Saint Jean Chrysostome, voulant inspirer à ses auditeurs le mépris de toutes ces puérilités de la terre, leur dit un jour dans la véhémence de son zèle : Sortons de ce temple, et marchons aux tombeaux : *Egrediamur ad sepulcra.* Entraînés par la figure éloquente de ce roi des orateurs chrétiens, suivons-le à ce redoutable empire de la mort : *Egrediamur ad sepulcra.* Mille générations diverses sont entassées dans cette étroite enceinte. Tout ici est pêle-mêle, sans distinction aucune. Vous désirez savoir au juste ce que vaut une immense fortune, une autorité souveraine, une éclatante renommée d'érudition et de sensualisme, abattez le somptueux mausolée de ce millionnaire, de ce prince, de ce Platon, de ce Lucullus; creusez, fouillez, examinez bien. Quoi! un cadavre rongé de vers! un peu de cendre fétide! mettez ces quelques grains de poussière dans l'inexorable balance de l'éternité; puis dites-moi combien pèsent les grandeurs éphémères de ce monarque irréligieux, les ténébreuses lumières de ce philosophe insensé, les brutales jouissances de ce voluptueux!

François de Borgia, infant d'Espagne, est chargé de constater l'identité de la reine Elisabeth, morte à la fleur de son âge. Quand il voit cette princesse, naguère encore si gracieuse, en proie déjà à la pourriture et à l'infection, il s'écrie : *O vanité des vanités!* (*Eccle.*, I, 2). Il n'en fallut pas davantage pour faire de ce jeune seigneur un illustre jésuite, un grand saint, qui volontairement lié par son triple vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, parcourait les villes et les campagnes, en répétant : Mes amis, la félicité ne se trouve ni dans la puissance, ni dans les richesses, ni dans les voluptés de ce monde, mais uniquement dans l'imitation de Jésus-Christ. Sauvez donc vos âmes. O toi, esclave d'une passion criminelle, d'un sacrilége, d'un péché mortel, permets-moi de te redire avec François de Borgia : Mon ami, hâte-toi, hâte-toi de sauver ton âme!

V. Quand mourrons-nous, et où mourrons-nous? Mes chers auditeurs, je voudrais pouvoir vous le dire, mais je l'ignore pour moi-même : peut-être dans quelques années, quelques mois, quelques semaines, quelques jours; peut-être demain; peut-être aujourd'hui! Si je vous présentais la liste des humains, des Français qui vont expirer cette nuit, qui expirent en ce moment, vous en seriez effrayés! Aussi le bon Jésus, dans l'ardente charité qui le presse, nous conjure-t-il à plusieurs reprises de nous tenir prêts, toujours prêts, *Estote parati.* (*Luc*, XII, 40.) Pourquoi, Seigneur? parce que vous ne savez ni le jour, ni l'heure de votre mort : *neque diem, neque horam* (*Ibid.*).

Celui-ci, en effet, est frappé du tonnerre, d'une apoplexie foudroyante; celui-là périt sous des ruines, dans un incendie, dans un naufrage. L'un, sur le champ de bataille, ou dans l'ivresse des plaisirs; l'autre, assis à un banquet de famille, ou sur la terre de l'exil. L'innocent Abel, sous le glaive fratricide de Caïn; la royale fille de Jephté, par l'imprudent vœu de son père; l'aimable Rachel, dans les douleurs de l'enfantement; le grand Alexandre, sous le poids de ses lauriers; César et Henri IV, par le fer d'un Brutus et d'un Ravaillac; le dernier vainqueur de l'Europe, sur la pointe sauvage d'un barbare rocher!

Si l'on eût prédit à ce grand homme, qui commandait au monde, que bientôt il serait cloué à Sainte-Hélène, qu'aurait-il répondu? Il aurait répondu ce qu'il avait dit au général Bessière : « Quand la divine Providence se sera servi de moi pour accomplir ses desseins de miséricorde et de vengeance, elle me brisera comme un verre! » Et après la noble profession de foi de cet étonnant génie qui avait lu et relu l'Evangile, *prodigieux chef-d'œuvre du Fils unique de la Vierge-Mère* (ce sont ses expressions), on verra nos petits philosophes, qui s'agenouillent servilement aux pieds d'un simple mortel, ou d'une idole méprisable, rougir de s'incliner respectueusement devant le Roi des rois, et d'observer ses admirables préceptes!

VI. Comment mourrai-je? dans quel état de conscience mourrai-je? Question la plus grave et la plus redoutable qui puisse m'être adressée. Si nos modernes adeptes des Voltaire, des Rousseau, et de mille autres ennemis forcenés de la religion et de la société, qui composent des livres directement opposés au dogme et à la morale évangélique; si ces pernicieux rationalistes me faisaient la

même interrogation, je leur répliquerais avec l'Esprit-Saint : *In peccato vestro moriemini* (*Joan.*, VIII, 21). Or, sachez-le bien, «*La mort des pécheurs est très-mauvaise:*» *Mors peccatorum pessima* (*Psal.*, XXXIII, 22).

O vous tous, hommes aveugles et endurcis qui promenez la vigueur de la jeunesse ou la caducité de la vieillesse au milieu de vos impiétés, de vos vices et des esprits impurs qui dirigent vos pas mal assurés vers la demeure des morts, gardez-vous bien de soulever la pierre qui couvre les ossements poudreux de vos ancêtres, dont vous suivez les traces maudites; car, à l'instant même, les blasphèmes, les ignominies, et peut-être les cruautés qui remplissent leur sépulcre, se réveilleraient furieux, et vous glaceraient d'effroi. Si vous m'entendez, empressez-vous d'écrire sur cette tombe réprouvée : Non, non, je ne veux pas mourir comme eux! Si vous fuyez ma parole compatissante, ma formidable parole vous poursuivra, et, comme un cauchemar, dernier trait de la bonté divine, vous torturera dans vos rêves effroyables, et jusque dans vos infâmes jouissances! Voilà, je l'affirme, la lutte inévitable et désespérante d'une multitude de pécheurs de toutes les conditions, qui nous paraissent plus ou moins heureux, mais qui se débattent nuit et jour dans le sombre vestibule des brûlants abîmes entr'ouverts sous leurs pieds! C'est un enfer anticipé.

Comment mourrai-je? Chrétien honorable et courageux, qui ne sacrifies ni au respect humain, ni à la peur, ni à l'infamie, qui mets au contraire toute ta gloire à confesser hautement, par tes discours et ta conduite, la divinité de Jésus-Christ, ton Sauveur et ton modèle, j'ai reconnu ta voix amie. Console-toi, j'ai vu le brillant cortége des bonnes œuvres qui t'accompagnera au tribunal bienveillant du souverain Juge; j'ai vu tes ferventes prières, tes abondantes aumônes, tes austérités, tes actes d'humilité et de résignation, ta magnanimité envers tes ennemis, tes nombreuses victoires remportées sur tes passions, le monde et le démon. Console-toi. Ah! ne crains point de lever la pierre : *Tolle lapidem.* L'ombre sacrée de tes vertueux parents ne t'apparaîtra point sous une forme hideuse et effrayante. Tu peux les visiter, dans les ténèbres comme au grand soleil, avec une tranquille confiance. Plante sur leurs dépouilles vénérées la croix consolatrice du Thabor; décore-la de fleurs et arrose-la des larmes de la délicieuse espérance. Fille, ma bien-aimée, approche de celle dont le maternel langage t'est si connu! tu imites mes vertus favorites : ma charité, ma modestie et ma pudeur. Sois-en à jamais bénie! bientôt, bientôt, bientôt, nous nous retrouverons sur le sein de la tendre et gracieuse Marie. Mon fils, mon cher fils, viens recevoir quelques sages conseils de ton père : sois constamment docile aux touchantes exhortations de ton digne pasteur; garde-toi bien de la dangereuse société des méchants; ne rougis point de la vertu qui peut seule te rendre heureux : ta mère est à mes côtés dans la gloire. Quel bonheur parfait quand, avec nos autres enfants, tu viendras nous rejoindre au palais des élus!

O mort si affreuse, si redoutable aux enfants du siècle, aux vils adorateurs de la créature, que ton perpétuel souvenir m'est précieux! Sans le consolant espoir de l'entendre bientôt frapper à ma porte, je languirais, je me désespérerais dans mon exil déjà si prolongé! O mort, fidèle compagne de mes inquiétudes, de mes anxiétés de mes combats, de mon formidable ministère et de mes brûlants désirs, puisque tu possèdes un génie si élevé, une science si étendue, des lumières si sûres, une charité si universelle, sois donc mon guide et mon mentor! Anime mon courage, épure mes affections et enflamme mes vœux! O douce mort, qui donc a osé dire que tu es imprégnée de tristesses et d'amertumes? Qui a osé te calomnier ainsi, toi à qui je ne peux comparer aucune allégresse? Est-il permis d'ignorer encore que mon Sauveur, en t'épousant sur le Golgotha, t'a enlevé tes rigueurs primitives et qu'il t'a établie la fortunée dépositaire du délectable souffle qui ouvre les cieux? O mort, mon amie de prédilection, hâte-toi de me donner les gages les plus certains de ta généreuse fidélité! Serre-moi affectueusement contre ta noble poitrine, vraie source de l'immortalité! Ferme, en souriant, mes paupières fatiguées; ou, si tu l'aimes mieux, attache-moi à la croix endolorie et salvatrice qui m'élèvera infailliblement vers la glorieuse montagne! Empare-toi donc de mon dernier soupir; introduis-moi donc, je t'en conjure, dans le sacré cœur de mon aimable Jésus!

SERMON XXVI.

MORT DU JUSTE ET DU PÉCHEUR.

Mors peccatorum pessima. (*Psal.* XXXIII, 22.)

La mort des pécheurs est très-mauvaise.

Beati qui in Domino moriuntur. (*Apoc.*, XIV, 13)

Mais qu'ils sont heureux, ceux qui meurent dans le Seigneur.

Mes frères, ces deux textes de la sainte Ecriture si contradictoires renferment incontestablement les inévitables et éternelles destinées du genre humain, les inévitables et éternelles destinées de chacun de nous! La mort, loin de trancher le fil de nos jours, n'est que le commencement d'une vie nouvelle et permanente. Au lieu d'apporter un terme à nos maux et à nos jouissances actuels, elle nous met, bon gré, malgré, et pour toujours, en possession des plus cruelles souffrances ou des félicités les plus délicieuses. Et cependant, fatale illusion! à nous entendre parler si légèrement de la mort, on serait tenté de croire que les suites en sont les mêmes pour tous les hommes. Or, c'est précisément pour combattre cet étrange langage que j'entreprends de vous signaler l'énorme différence qui se trouve entre le trépas du juste et celui du pécheur impénitent. Je vais vous les montrer alternativement l'un et l'autre, sur leur couche funèbre, aux prises avec leur *passé*, leur *présent* et leur *avenir!* Veuillez m'écouter attentivement.

Etendu sur un lit de douleurs, l'hypocrite incrédule, jusqu'ici aveuglé par ses préjugés et ses passions, reconnaît enfin, au sinistre flambeau qui l'éclaire soudainement, ses absurdes paradoxes et ses innombrables forfaits. Non moins effrayé qu'Antiochus, ce barbare ennemi de Jérusalem, je me souviens, se dit-il intérieurement, des maux que j'ai faits à la céleste Sion ! *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem* (I *Mach.*, VI, 12). Je me souviens des égarements de ma jeunesse, de ces réunions impies et licencieuses où je me faisais un jeu sacrilége d'insulter aux dogmes sublimes et à la saine morale de l'Evangile : *Nunc reminiscor !* Je me souviens des pernicieux exemples que j'ai donnés à mes enfants, à mes subordonnés, à mes concitoyens que j'entraînais et confirmais dans le vice. Je me souviens de mes jalousies, de mes ressentiments, de mes calomnies, de mes injustices, de mes infidélités qui n'ont respecté ni les liens de l'honneur, ni les liens du sang, ni les liens de la foi jurée aux pieds des autels, *nunc reminiscor !* Sans doute, les hommes n'ont pas été témoins de toutes ces bassesses et de toutes ces horreurs que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même ; mais ne sont-elles pas écrites sur le livre des éternelles vengeances ! Ce qui aggrave encore les cuisants remords du coupable endurci, c'est le déplorable abus qu'il a constamment fait des moyens de salut qui lui ont été prodigués depuis son enfance : que de saintes inspirations, que de grâces spéciales l'ont pressé de revenir à son Dieu qui frappait à la porte de son cœur pour lui en demander l'entrée ! Mais non, il a rejeté et les instructions, et les sacrements, et les bons exemples et les épreuves de tout genre.

Oh ! mes frères, que les pensées du juste sont bien différentes à ce moment suprême ! Lui aussi, il a d'amers reproches à se faire : je n'ai pas toujours été ce que toujours j'aurais dû être. Comme David infidèle, j'ai commis quelque crime odieux. Mais à la voix d'un nouveau Nathan, saisi d'effroi et de componction, je poussai ce cri d'un profond repentir : *Peccavi* (II *Reg.*, XII, 13) ! et mon confesseur se hâta de me répondre : je t'absous, ton péché t'est remis.

Si ce moribond est un magistrat intègre, un chevalier sans peur et sans reproche, un commerçant équitable, un médecin délicat, un riche compatissant, un instituteur vertueux, un prêtre éminemment zélé, il lui semble voir à ses côtés les opprimés dont il a pris la défense, les pauvres malades qu'il a guéris, les indigents qu'il a soulagés, les ignorants qu'il a instruits, les pécheurs qu'il a sauvés. Il croit entendre ces êtres reconnaissants qui lui répètent tour à tour : Fervent chrétien, jouis donc du touchant spectacle qui s'offre à ta vue. Ne sommes-nous pas autant de preuves vivantes de tes œuvres méritoires. Ah ! si le Tout-Puissant t'enlève à notre amour, meurs avec la douce confiance que nous bénirons ta glorieuse mémoire !

Si c'est un pieux ouvrier, un humble cultivateur, un serviteur fidèle, il se rappelle alors qu'au milieu de ses rudes labeurs, il élevait des mains suppliantes vers son Père céleste pour lui demander une entière résignation à ses volontés souveraines.

Si c'est enfin une jeune personne favorisée des biens et des agréments de la nature, J'aurais pu, dit-elle, m'abandonner comme mes compagnes, aux folles joies du siècle : mais, docile aux mouvements de la grâce, j'en ai garanti mon cœur : ma plus agréable récréation, je la trouvais dans la culture des fleurs, dans des promenades solitaires, dans la visite des infirmes les plus délaissés, devant l'éloquente image de Marie, dans la pompe de nos solennités, dans la mélodie de nos cantiques, dans la lecture méditée de l'Evangile, de l'Imitation, de la Vie des saints, des œuvres si suaves de la Séraphique Thérèse, et surtout dans l'enivrant banquet eucharistique. Aussi ai-je la délectable espérance d'être associée bientôt aux vierges candides qui suivent la Reine des cieux partout où elle porte ses pas, *Beatus vir qui inventus est sine macula !* (*Eccli.*, XXXI, 8.)

Mais revenons au pécheur impénitent, et convainquons-nous que la considération du présent ne l'inquiète pas moins que le souvenir du passé. A la vue de son corps tombant en dissolution, il se trouble, il s'agite. Ses oreilles, dit le saint homme Job, sont continuellement frappées de sons effrayants, *Sonitus terroris semper in auribus illius.* Le matin, il croit toucher à son dernier jour, et quand la nuit l'enveloppe de ses épaisses ténèbres, il aperçoit de toutes parts des glaives étincelants, *Circumspectans undique gladium.* (*Job*, XV, 21, 22.)

Eh quoi ! abandonner cette fortune, ces fêtes, ces titres si vantés ! Etre arraché à une idole chérie, laisser dans le deuil, ou plutôt dans la honte une femme, des enfants ! Devenir cadavre, la proie des vers, s'enfoncer dans des abîmes sombres et inconnus !.. En vain, pour essayer de calmer ses anxiétés, lui répète-t-on menteusement qu'il n'y a rien de désespéré, que le médecin lui promet encore des années. Mais ses joues livides et desséchées, ces yeux creux et obscurcis, cette langue aride et déjà liée des chaînes de la mort, tout ne lui crie-t-il pas que son âme gangrenée n'a plus qu'un souffle?

Cependant, au lieu de le conjurer avec larmes de pousser vers le ciel le puissant cri de la componction, on a l'affreux courage de l'entretenir de ses illustres aïeux, de sa dignité, de ses talents, de ses nobles projets.

Mais, au milieu de cette conversation aussi insensée que cruelle, nouveau Balthazar, il distingue deux doigts mystérieux qui tracent sur la muraille l'inexorable balance qui doit le peser. Saisi d'épouvante, il fait effort pour se soulever, il veut fuir ; mais retombant soudain, il se replonge dans les insondables pensées de l'éternité !..

Le juste, au contraire, aspire au terme d'une vie semée de combats et de périls. Le moissonneur, quand il a supporté le poids du jour et de la chaleur, quand il a fait tomber sous sa faulx tranchante les épis dorés, reprend

avec empressement le chemin de sa paisible cabane. Il marche plein d'allégresse, parce qu'il est chargé de la gerbe féconde, fruit consolateur de ses pénibles travaux : *Venientes autem venient cum exsultatione, portantes manipulos suos* (*Psal.* CXXV, 6). Ainsi le juste, après avoir glané dans le champ fertile du Père céleste, quelques vertus, quelques humiliations, quelques œuvres de charité, est impatient d'aller déposer ce précieux trésor dans son grenier immortel. *Venientes.*

L'exilé, pendant qu'il traverse des déserts sauvages, de redoutables océans, ne songe qu'à sa patrie, dont il s'efforce de se rapprocher; du plus loin qu'il l'entrevoit, il la salue avec enthousiasme. Encore un pas, encore un coup de rame, et il embrasse une famille consolée. Tel et plus heureux mille fois le juste mourant. Il a, lui aussi, parcouru les tristes plaines et la mer orageuse de ce monde : mais depuis qu'il est étendu sur son grabat, tenant en main le cierge bénit, il découvre de là, comme du sommet de la colline, la terre fortunée qui lui est promise. Encore un baiser à Jésus en croix, encore un soupir amoureux, et le voilà en possession de cet impérissable patrimoine. Le bon chrétien, il est vrai, n'ignore pas la décomposition de sa frêle nature. Mais que perd-il en perdant son corps ? Ce que perd un captif mis en liberté : c'est-à-dire une prison et des fers ; il perd le plus acharné de tous ses ennemis; ennemi formidable qui lui présentait sans cesse la coupe empoisonnée de la volupté ; ennemi irréconciliable qu'il ne pouvait vaincre que par des austérités. Or, voir son ennemi sur le point de succomber , n'est-ce pas pour lui le plus désirable des triomphes? *Mori lucrum.* (*Philipp.*, I, 21).

De quoi donc la mort sépare-t-elle le juste? De ses biens? c'étaient les biens des pauvres. De ses honneurs? vanité des vanités! Le seul titre cher à son cœur est celui de cohéritier du Fils de l'Eternel qu'il reçut dans le beau jour de son baptême et qu'il porta constamment avec une sainte fierté. De quoi enfin la mort le sépare-t-elle ? de ses parents? mais ne sait-il pas que l'amitié qui les unit maintenant, les unira bien plus étroitement au-delà du tombeau. Aussi, lorsque son confesseur lui annonce qu'il touche à sa fin: Tant mieux, s'écrie-t-il, tant mieux ! « *Je tressaille de joie quand on me dit : Nous irons dans la maison du Seigneur :* » *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi, In domum Domini ibimus* (*Psal.* CXXI, 1).

Charmante Jérusalem, depuis longtemps je n'étais occupé que de toi, et mes pieds suspendus sur tes parvis attendaient impatiemment l'heure de pénétrer dans ton auguste sanctuaire : *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* (*Ibid.*, 2.) A ce nom chéri de Jérusalem, il répand des larmes bien douces. Pour consoler une épouse sensible qui les regarde couler, il lui adresse ce langage tout divin : Tendre et fidèle compagne, ce n'est point un adieu: demain, tu me rejoindras pour toujours dans la gloire. Puis avec un céleste sourire il imprime sur son modeste front le baiser de la tranquille espérance! Chers enfants, ajoute-t-il, en les pressant contre sa poitrine vivement émue, vous que j'ai élevés dans la crainte affectueuse du Sauveur-Jésus, rappelez-vous mes leçons et suivez mon exemple. Honorez votre mère, qui passa tant de nuits, penchée sur votre berceau, et quand elle reposera dans ma tombe, venez souvent nous visiter. *Pax huic domui* (*Matth.*, X, 12), Paix à la demeure du juste, s'exclame le vénéré pasteur ! *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi* (*Joan.*, I, 29). Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui purifie l'âme de ses taches les plus légères, qui la revêt de la robe nuptiale, qui se fait lui-même son incomparable viatique dans le grand voyage de l'éternité. *Ecce, ecce Agnus Dei !* Après que le juste, dans l'extase de l'amour et de la reconnaissance, s'est nourri de la chair et enivré du sang de l'adorable Victime, l'apôtre du cénacle termine ainsi cette scène attendrissante qui édifie la terre et réjouit le ciel : Ame éminemment chrétienne, partez promptement pour ce beau paradis, objet de tous vos vœux et de tous vos efforts : *Proficiscere, anima Christiana.* Quittez, quittez un monde aveugle et pervers qui n'est plus digne de vous. Jetez-vous dans les bras ouverts de la divine Marie qui vous appelle de sa voix harmonieuse : *Proficiscere!..* A ces ravissantes paroles, le juste s'endort paisiblement, et déjà il s'est réveillé sur le sein radieux de la Reine des anges!!!

Mes frères, que la scène va changer ! Mon Dieu, Dieu terrible, *Deus terribilis*, pourquoi me contraignez-vous de raconter, devant un auditoire si respectable, la mort tragique du pécheur impénitent? Se comparant à la brute, dont il surpassait les vils appétits, cet insensé avait osé invoquer le néant comme dernier terme de sa hideuse carrière ! Mais sa foi presqu'éteinte à force de blasphèmes et de prévarications, se rallume tout à coup. Que mon sort est à plaindre, s'écrie-t-il avec l'accent du désespoir, que mon sort est à plaindre ! Se déroule à mes yeux, en ce moment suprême, une perspective qui me déconcerte et me confond. Les futurs tourments que, dans un délire philosophique, j'aimais à me représenter comme une ridicule chimère, s'offrent à moi sous l'aspect le plus réel et le plus horrible. Je compte distinctement, au milieu d'un incommensurable brasier, les victimes de mes impiétés et de mes turpitudes, qui lancent sur moi des regards furieux et s'apprêtent à me déchirer. Cependant le prêtre, accouru en hâte, mais trop tard, l'exhorte au repentir et à la confiance en Dieu. Il lui rappelle la conversion du larron sur son gibet. Il va jusqu'à lui présenter la croix sanglante de Jésus-Christ demandant grâce pour ses bourreaux. Le pécheur y porte furtivement un œil farouche. Qu'y aperçois-tu donc, mon cher frère ? Je n'y aperçois que cette terrible sentence : *Quæretis me*, « *vous me chercherez,* » *et non invenietis*, « *et vous ne me trouverez plus.* » (*Joan.*,

VII, 34.) Qu'y lis-tu donc, mon cher frère ? Je n'y lis que cet effroyable oracle : Parce que vous m'avez méprisé pendant votre vie, je me moquerai de vous à l'heure de votre mort : *In interitu vestro subsannabo vos.* (*Prov.*, I, 26.) Qui donc t'épouvante, mon cher frère ? Ce qui m'épouvante, c'est cette irrévocable malédiction : *Va. maudit, au feu éternel.* (*Math.*, XXV, 41.) Et il expire, en vomissant cette réprobation !

Chers auditeurs, afin d'imposer silence aux prétendus sages qui taxent imprudemment d'exagération le prédicateur de la vérité, justifions-nous dans les esprits les plus obstinés, par un autre exemple plus frappant et plus fameux encore. Ecoutez donc et jugez : C'était dans la nuit du 30 mai 1778, que Voltaire mourait à Paris.

Voltaire, nous apprennent La Harpe et Duverger, peu d'heures avant sa mort, interrogé par le pasteur de Saint-Sulpice s'il reconnaît la divinité de Jésus-Christ, le repoussa violemment d'un coup de poing en disant : *Au nom de Dieu, ne me parlez pas de cet homme-là.*

Le docteur Tronchin répéta maintes fois à des personnes respectables : Je voudrais que ceux qui ont été séduits par les ouvrages de Voltaire eussent été témoins de sa mort. Il n'est pas possible de tenir contre un pareil spectacle. Rappelez-vous, dit-il à Mgr. Duvivier, les fureurs d'Oreste, et vous n'aurez qu'une faible image de celles de Voltaire dans sa dernière maladie.

Le célèbre Baruel parle ainsi de cet événement : Ici l'historien ne doit pas craindre d'exagérer. Quelque tableau qu'il trace de la rage et des blasphèmes qui se succédèrent sur le lit du mourant, il restera toujours en deçà de la vérité. Qu'il ne craigne pas non plus d'être démenti par les compagnons de ses impiétés. D'Alembert, Diderot et vingt autres adeptes de Voltaire ne l'approchaient plus que pour se voir repoussés par ses injures et ses malédictions. *Retirez-vous, monstres ; vous êtes la cause de mon éternel malheur !* Ne pouvant plus soutenir ses regards furieux, ils l'entendaient s'écrier : *Je suis donc abandonné de Dieu et des hommes !*

Le maréchal de Richelieu s'enfuyait en disant : En vérité cela est trop fort, on ne peut plus y tenir.

Le 20 juin de la même année 1778, Tronchin écrivait à Bonnet : Voltaire m'a répété plus d'une fois : *Mon ami, il n'y a que vous qui m'avez donné de bons conseils ; si je les avais suivis, je ne serais pas dans cet affreux état. Je ne me serais pas enivré, dans ces jours d'ovation et de couronnement, de cette maudite fumée de la vaine gloire qui m'a rendu fou !* Jusqu'à sa mort, continue Tronchin, ses jours et ses nuits n'ont plus été qu'un ouragan de folies. Rappelez-vous les fureurs d'Oreste : *Furiis agitatus obiit.*

Mes frères, nous venons d'entendre un protestant, l'ami des philosophes, l'intime et le médecin de Voltaire. Ecoutons maintenant un vicaire général qui, en 1835, traçait les lignes suivantes : Mgr de Varicourt, évêque d'Orléans, frère de la marquise de Villette, chez laquelle mourut Voltaire, et moi, son secrétaire, nous la visitions souvent. Dans l'intimité de la famille, elle nous racontait en détail la mort de Voltaire : Rien de plus vrai, disait-elle, que le récit du docteur Tronchin. Voltaire poussait des cris effroyables. Il se tordait les mains et se déchirait avec les ongles. A l'approche du moment fatal, un redoublement de fureur le saisit et il s'écria qu'une main invisible le traînait au tribunal de Dieu. Il invoquait, avec d'horribles hurlements, Jésus-Christ qu'il avait combattu toute sa vie. Enfin, il expira, les lèvres et le visage souillés des ordures qu'il avait avalées !

Le comte d'Allonville, ayant demandé au comte de Fusée s'il était certain que Voltaire fût mort en véritable damné, en reçut cette réponse : Interrogez Vieilleville et Villette ; ils ne le nieront pas devant moi qui comme eux, ai vu la rage et entendu ce dernier hurlement de Voltaire : *Non, plus d'espoir ! Le diable est là ; il veut me saisir. Venez à mon secours ; barbares démons, pourquoi me torturez-vous si cruellement ? L'enfer s'ouvre ! J'y tombe ! Je suis à jamais réprouvé !*

Mes frères, après cet épouvantable drame que les philosophes confus, déconcertés, mais non convertis, ont vainement essayé d'envelopper d'un impénétrable mystère, me serait-il permis de leur adresser ces formidables paroles : Voltairiens qui vous glorifiez d'être les disciples du *grand génie*, vous refusez, malgré l'évidence des faits, de garder un ignominieux et éternel silence. Eh bien, récriminez, niez, débattez-vous tant qu'il vous plaira. Ce n'est pas moi, je m'en garderai bien, qui damne *votre vénérable patriarche.* En faisant de l'histoire, de l'histoire très-véridique, je raconte tout simplement qu'en rendant le dernier soupir, Voltaire a dit : *L'enfer s'ouvre ! J'y tombe ! Je suis à jamais réprouvé.* Voilà donc *votre admirable modèle*, écrivains, journalistes, romanciers, imprimeurs, qui faites, éditez, vendez, lisez, prêtez des livres contraires à la doctrine et à la morale évangélique ! Voilà votre modèle, fornicateurs, adultères, empoisonneurs des âmes, vous tous qui dociles aux leçons immorales d'un *si digne maître*, trafiquez de lubricité dans vos unions conjugales, dans vos bals et dans vos cloaques. Voilà votre modèle, profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ que vous précipitez du trône de son amour dans une conscience hypocrite, perfide et hideuse. Hâtez-vous de vous convertir sincèrement, si vous voulez ne pas renouveler bientôt la déplorable fin de celui dont vous suivez l'infâme drapeau. Quant à moi, c'est pour ne pas trahir mon auguste ministère ; pour imiter les Jérémie, les Jean-Baptiste, les apôtres, les Chrysostome, les Bernard, les François Régis ; pour éviter enfin la terrible mort dont je viens de vous entretenir, que j'ai puisé au pied de mon crucifix, le courage surhumain de prêcher, en

tremblant, des vérités si formidables et pourtant si peu méditées. Plaise à la compatissante Marie de bénir ce discours, d'arracher les coupables aux griffes de Satan ; de les introduire, avec vous, mes chers frères, dans le glorieux séjour de son adorable Fils ! ! !

SERMON XXVII.

LE JUGEMENT PARTICULIER.

Tunc videbunt Filium hominis venientem in nube cum potestate magna et majestate. (*Luc.*, XXI, 27.)

Alors ils verront le Fils de l'homme descendre sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. (Paroles mêmes de Jésus-Christ.)

Mes frères, quand la foi ne jettera plus que quelques légères étincelles, quand les glorieux trônes, d'où furent précipités les anges rebelles, seront occupés par l'innombrable multitude des élus du Seigneur, quand enfin brillera ce jour à jamais mémorable des impartiales et universelles justices, que le Très-Haut a fixé dans ses immuables décrets, des catastrophes inouïes répandront de toutes parts la consternation. Jésus-Christ avait paru d'abord au milieu de nous chargé de nos iniquités et de nos misères pour nous réconcilier avec le Ciel justement irrité; mais le monde, bien loin de se prosterner contrit et reconnaissant à ses pieds bénis, le méconnut et l'insulta. Aujourd'hui, pour se venger en Dieu de ce public et monstrueux outrage, il lance sur l'univers un regard menaçant, et l'univers pâlit, chancèle et croule. Le soleil est obscurci, la lune ensanglantée, les astres égarés dans l'espace roulent en désordre les uns sur les autres; la foudre gronde, les rochers se brisent, les tempêtes se déchaînent, les flots mugissent. Le firmament, la terre et les mers sont incendiés. La nature entière palpite d'épouvante et expire dans les plus horribles convulsions. Au même instant cette grande parole se fait entendre : ***Surgite, mortui ! venite ad judicium* : « *Morts, levez-vous, et venez au jugement.*** » A cette voix, mille fois plus retentissante et plus formidable que celle du tonnerre, peuples et monarques, lévites et pontifes se hâtent de ramasser leurs membres épars, s'avancent pêle-mêle vers la sombre vallée de Josaphat en secouant l'antique poussière de leurs sépulcres. Les démons eux-mêmes traînant péniblement des chaînes brûlantes, et poussant des rugissements affreux, prennent place à la gauche des justes qui reculent de crainte et d'horreur.

Dominant cet effroyable chaos, Jésus-Christ, armé de sa croix teinte de son sang et éclatante de lumière, environné de toutes les phalanges du paradis, se présente soudain à la postérité d'Adam, non plus comme l'Enfant de Bethléem et le Crucifié du Golgotha; mais comme le Juge suprême des siècles et des générations. Ce terrible jugement, dont la seule pensée épouvantait le grand Jérôme dans son désert sauvage, ne sera pourtant que la confirmation solennelle du jugement particulier qui s'approche pour chacun de nous. Raconter l'histoire de l'un, c'est narrer l'histoire de l'autre. Dans le second, comme dans le premier, Jésus-Christ dira du ton le plus imposant : ***Redde rationem villicationis tuæ* : « *Rends-moi compte de ton administration.*** » (*Luc.*, XVI, 2.) Il s'agit donc pour moi, pour toi, mon frère, pour vous, ma sœur, de savoir positivement ce que bientôt, demain, peut-être aujourd'hui, nous *verrons*, nous *répondrons*, nous *subirons*. Voilà tout le plan de ce discours. Que cette grave méditation est digne de notre recueillement ! *Ave, Maria.*

I. Et d'abord, que verra l'âme innocente, ou justifiée par la pénitence? Elle verra Dieu dans sa libéralité, dans sa magnificence et dans sa gloire. Elle le contemplera face à face en attendant qu'il lui plaise de la lancer, de son bras généreux, dans ses plus suaves voluptés. Elle verra l'aimable et délicieuse Marie dont elle a imité les nobles vertus. Elle reverra ses fortunés parents, cette sœur si prévenante, ce frère si délicat dont la mort prématurée, mais édifiante, avait ranimé sa ferveur. « Maman, s'écriait un charmant jeune homme de quinze ans au moment de rendre le dernier soupir, j'ai peur! Et de quoi, mon cher fils? J'ai peur du jugement qui s'approche. Non, bon ami, n'aie point de peur dans les bras de ta mère qui ne te délaissera pas. Bientôt nous allons rencontrer une autre Mère dont je t'ai appris à chérir la pudeur, et qui va te presser sur son sein radieux ! » Mère admirable dans ta foi et ta tendresse, je t'ai vue tomber morte en prononçant ces paroles prophétiques sur ton bien-aimé, pour te réveiller avec lui dans les ineffables enivrements de la Reine des anges !

Maintenant, que verra l'âme mondaine? Elle verra un Dieu irrité de tant de prévarications. Ame charnelle qui m'écoutes, tu t'obstines aujourd'hui à ne considérer que son infinie bonté. Trop tôt, hélas! tu sentiras les coups de son inexorable justice. Trop tôt tu sauras que l'on ne méprise point impunément ses enseignements et ses menaces! Elle se verra elle-même dépouillée de ses parures séductrices, couverte de haillons, hideuse et chargée de fer. Elle savait ici-bas la symétrie des ameublements, les préparatifs d'une fête, les charmes de la conversation, les romans licencieux, les dangereuses intrigues, les calomnieuses jalousies : elle n'ignorait que la doctrine, la morale et les vertus évangéliques. Alors, dit Thérèse, elle apprendra qu'au milieu de ses brillantes réunions, elle n'était qu'un fumier abject et dégoûtant. Elle verra son amie à qui elle était étroitement liée par les mêmes goûts, les mêmes habitudes, les mêmes plaisirs, les mêmes désordres. En l'apercevant, elle se trouble, elle perd l'équilibre, elle tombe; puis, se relevant furieuse, elle lui adresse et en reçoit les plus sanglants reproches. Elle verra son pasteur, son confesseur : Pourquoi ne m'arrachiez-vous pas à mes fatales illusions? Pourquoi ne me disiez-vous pas franchement et énergiquement que je marchais à grands pas dans les larges voies de la perdition? Pourquoi, malheureuse, répond le prêtre

justement indigné et affligé, ne veniez-vous pas entendre avec une humble docilité les effrayantes vérités que, par l'ordre exprès de Jésus-Christ, mon modèle, je prêchais à tous du haut de la chaire? Pourquoi préfériez-vous une vie molle et déshonorée à une vie d'abnégation et de sacrifices? Pourquoi ne vous confessiez-vous pas plus fréquemment! plus sincèrement? Mais quoi! ajoute-t-il, surpris et épouvanté : des indécences! des adultères! des infanticides! des sacriléges pendant tant d'années !

Que verra encore l'âme mondaine? Elle verra l'horrible Satan qui insulte ironiquement à ses ignominies et à ses malheurs. Satan qui, dans l'ivresse de son triomphe, s'exprime ainsi comme le plus redoutable de ses accusateurs : Cette âme m'appartient à plusieurs titres incontestables que ne niera pas son ange gardien ici présent. Elle s'est donnée à moi librement et gratuitement, car pour elle mon sang et mes larmes n'ont point coulé. Que dis-je? mes encouragements au vice et mes caresses, c'étaient des déceptions, des amertumes, des opprobres, des remords, des coups de poignards, et pourtant elle a continué de me prodiguer ses adorations et son encens. Je la réclame donc pour mon esclave soumise, pour ma fille respectueuse, pour mon amante privilégiée. Aussi, pour récompense digne d'elle et digne de moi, elle habitera mon palais de feu, elle boira dans mon calice de feu, elle partagera éternellement ma couche de feu. Faible image, très-faible image, chers auditeurs, de ce que verra l'âme mondaine à son premier et dernier jugement !

II. Mais continuons. Que répondra l'âme juste? Seigneur Jésus, que je suis heureuse de vous avoir pour juge à cette heure suprême qui va décider de mon sort pour les siècles des siècles ! Car, si mon arrêt dépendait du monde que je n'ai pas assez haï, de ses magistrats qui ne connaissent que la prison, l'exil et l'échafaud, de mes prétendus amis qui, loin de m'encourager au travail et à la pénitence, paralysaient, par leurs critiques et leurs exemples, mes faibles élans, je serais condamnée. *Peccavi !* J'ai péché, il est vrai, mais vous vous rappellerez qu'à vous seul, Seigneur, appartient l'auguste privilége de concilier ensemble la justice et la paix, l'équité et la miséricorde. Vous vous souviendrez d'ailleurs de mon repentir, de mes gémissements et de mes austérités. Vous n'oublierez point non plus que, depuis longtemps déjà, je me suis appliquée à marcher sur vos traces, à observer vos commandements, à remplir les devoirs de mon état, à supporter patiemment, pour l'amour de vous et en union avec vous, les travaux, les peines, les maladies, les diverses épreuves dont vous avez daigné m'honorer pour me rapprocher de vous.

Mais que répondra l'âme mondaine? Il y a deux manières de répondre : ou se taire, ou parler.

O vous qui êtes muets au confessionnal, qui n'y accusez que vos fautes les plus légères, vous garderez alors un morne silence devant le souverain Juge qui dira de vous, comme autrefois du convive de l'Evangile qui n'avait pas la robe nuptiale : *Liez-lui les pieds et les mains, puis jetez-la dans les ténèbres extérieures, où il y a du feu et des grincements de dents.* (*Matth.*, XXII, 13.)

Au contraire, vous parlerez et vous direz : Seigneur, je ne savais pas qu'il en serait ainsi. Comment tu ne savais pas ! Partout cependant mes ministres et mes vrais serviteurs s'entretenaient, en ta présence, de cet inévitable jugement.—J'étais si faible !—C'est apparemment pour cela que tu t'abstenais de la prière, des pieuses lectures, des exhortations pastorales, des sacrements, des missions, de tout ce qui pouvait te fortifier contre l'esprit tentateur.—J'avais des passions si violentes ! — Pourquoi donc, au lieu de les éteindre dans le jeûne, la méditation, la solitude, la fuite des occasions périlleuses, allais-tu les rallumer incessamment au foyer de toutes les concupiscences.—J'imitais certains dévots et certaines dévotes qui communient souvent?—Mais leur conscience n'était pas la tienne. Tu étais convaincue d'ailleurs qu'à mes yeux, il n'y a de vrais dévots que ceux qui ont horreur de toutes les fêtes frappées de mes anathèmes. — J'agissais comme beaucoup de gens honnêtes et même de bon ton.—*Ex ore tuo te judico :* Je te juge d'après ton propre aveu.—Je n'ai jamais promis le ciel à la multitude qui court insensément dans la voie spacieuse de l'erreur et du libertinage, mais seulement au petit nombre qui marche d'un pied ferme dans les étroits sentiers de la vérité et de la justice. Ame mondaine, écoute encore : bien loin de surveiller tes enfants du matin au soir, de te mêler à leurs innocentes récréations, afin de les soustraire à toute compagnie dangereuse, ne les confiais-tu pas témérairement à des personnes trop libres dans leurs propos et leurs allures? Ne les produisais-tu pas toi-même dans des sociétés irréligieuses qui les pervertissaient, à la fleur de leur âge? Ame infidèle, compte maintenant, si tu le peux, tous les exemples contagieux que tu as donnés à tous les malheureux que tu as perdus en te perdant toi-même !

Mes frères, moi, ministre et apôtre, quoique indigne, je me sens soulagé d'avoir, une fois de plus, dénoncé quelques-uns des innombrables forfaits d'un monde corrompu et insensé ; d'avoir, une fois de plus, publiquement protesté contre ses maximes impies et ses abominables déréglements.

III. Mais ce n'est pas assez : que subira l'âme innocente? L'âme innocente a vu ; l'âme innocente a répondu. Son examen est terminé, et l'heure suprême de sa favorable sentence va sonner.

Le Chérubin essaye, en préludant sur sa lyre immortelle, l'hymne sacrée du triomphe et des palmes ! Jésus-Christ, étincelant de douceur et de majesté, contemple gracieusement l'âme juste, puis il lui parle en ces termes : Ame magnanime, ne crains point : *Noli timere*. Dans ta modeste défense tu n'as fait valoir que tes plus faibles moyens

de justification; tu n'as point dit tes louables intentions, tes saints désirs, tes nobles projets, tes généreux efforts, ton zèle infatigable. Tu n'as étalé ni tes séraphiques aspirations, ni tes abnégations héroïques, ni tes glorieux opprobres dont j'ai été si souvent le joyeux témoin. Il est temps enfin que, suivant mes infaillibles promesses, je te venge solennellement des criantes injustices, des sarcasmes philosophiques, des sanglants outrages de tes vils oppresseurs! Il est temps que j'essuie moi-même tes larmes, que je couronne tant de mérites inconnus à tes aveugles contradicteurs. Viens t'asseoir sur ce trône que t'a préparé ma munificence. Reçois de ma main puissante le sceptre de la vraie sagesse. Orne ton front de cet éclatant diadème. Pour comble d'allégresse, presse ton cœur candide et reconnaissant contre le cœur amoureux de ton divin Epoux! Ces noces de l'Agneau sans tache avec sa bien-aimée, nous les célébrerons, sous le regard de ma brillante cour, pendant les siècles des siècles!!!

Mais que subira l'âme impénitente? Ici, mes frères, que la scène va changer! Quelle étonnante et soudaine transformation s'opère dans l'aimable physionomie de Jésus! Maintenant son attitude est fière et dédaigneuse; son œil enflammé lance des éclairs; sa poitrine se soulève d'indignation. D'un ton courroucé, il apostrophe ainsi cette âme tremblante: Ton plaidoyer, au lieu d'améliorer ta cause, n'a servi qu'à indiquer la trace de tes hideuses monstruosités. Non contente de corrompre ces jeunes infortunées, tu leur procurais, m'as-tu compris, tu leur procurais un breuvage meurtrier. Barbarie plus féroce encore, tu leur conseillais de ne révéler ces atrocités à aucun confesseur, et par conséquent de porter, dans leur sein, nuit et jour, toute leur vie, jusqu'à la porte des enfers, le plus poignant et le plus désespérant de tous les remords!

Imaginez, mes frères, un supplice plus cruel que celui de ces coupables Madeleines qui, poursuivies dans les ténèbres par des ombres ensanglantées et gémissantes, ne se hâtent pas d'aller se décharger d'un poids si écrasant dans les entrailles paternelles d'un directeur qui possède seul le secret surnaturel de guérir leurs blessures, de soulager leur cœur, de conquérir leur gratitude et leurs bénédictions! — Ame exécrable, continue Jésus-Christ, dont la fureur s'allume de plus en plus, parce que le moment de son implacable vengeance approche, quelle sentence peux-tu attendre d'un juge que, jusqu'à ton dernier soupir, tu as méprisé, conspué, torturé, crucifié, insulté même dans sa tombe? Cette sentence qui va épouvanter le ciel et réjouir l'enfer, la voici: éternelle malédiction à cette âme ingrate, perfide et sanguinaire! Eternelle malédiction, redisent quatre anges flamboyants aux quatre coins du monde. Eternelle malédiction, répètent, à leur tour, toutes les créatures vivantes et inanimées! Car, quand Dieu maudit, la nature entière maudit. Éternelle malédiction murmurent aussi tous les damnés, mais dans un langage si joyeusement farouche que Lucifer lui-même en tressaille d'effroi sur son siége violemment ébranlé.

A cet horrible refrain dont mille échos prolongent, sans interruption, les sinistres roulements, l'âme réprouvée, en tombant dans les noirs abîmes, jette un brûlant regard aux élus triomphants qui montent dans les cieux, et elle s'écrie à travers les lugubres sanglots d'un immortel désespoir: Adieu, charmante Sion, unique séjour du bonheur. Je ne contemplerai donc jamais tes inénarrables beautés!... Adieu, Vierge immaculée! Je ne suis donc plus ton enfant! Et toi, tu n'es donc plus ma Mère! Adieu, sublimes intelligences! Je n'entendrai donc point les mélodieux cantiques que vous entonnez incessamment à la gloire de l'adorable Trinité! Mon père, ma mère, mon époux, mon fils, vous qui me prêchâtes vainement la vertu par vos discours et vos exemples; vous qui nagez maintenant dans un torrent de délices, adieu pour jamais! Pour jamais, adieu! Adieu!! Adieu!!! Puis se tournant vers la terre: O pécheurs, ô pécheresses, ô mes anciens amis qui ne vous inquiétez point de vos destinées suprêmes, abhorrez les mauvais désirs, et les consentements intérieurs, et les badinages indécents, et les familiarités honteuses, et les danses corruptrices, et les confessions incomplètes, et les communions sacriléges qui en ont été la suite, et qui m'ont perdue et qui vous perdent vous-mêmes! Gardez-vous bien de me rejoindre dans les brasiers qui me dévorent! Elle veut continuer ses déchirantes lamentations et ses exhortations fraternelles, mais les enfers devenus son sempiternel sépulcre, se ferment tout à coup sur elle, en vociférant, en rugissant, en hurlant: *Eternité, éternité, éternité!*

Mes frères et mes sœurs, daignez y réfléchir sérieusement; car, je le jure, nous ne vous prêchons que la vérité. Que dis-je? Nous ne vous laissons entrevoir que les ombres de la vérité qui n'est connue tout entière que des damnés qui brûlent dans les abîmes, ou que des élus qui se délectent dans les amoureuses ardeurs du Seigneur Jésus.

SERMON XXVIII.

ENFER ETERNEL; SON EXISTENCE.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*Matth.*, XXV, 46.)

Les méchants iront dans un feu éternel et les justes dans une vie éternelle. (Paroles de Jésus-Christ.)

La voilà, mes frères, cette effrayante alternative de bonheur et de malheur dont la pensée peuple tous les jours le ciel, et dont l'oubli encombre tous les jours l'enfer! Le dogme d'un enfer étant, tout à la fois, le frein le plus puissant contre le vice, et le plus efficace encouragement à la vertu, c'est donc pour l'apôtre de l'Evangile un devoir rigoureux d'en rappeler fréquemment le souvenir et d'en présenter les preuves fondamentales.

Nous ne péchons tous que parce que l'image de l'enfer n'est pas assez profondément gravée dans notre mémoire. Je ne l'ignore pas, semblables à ces malades en délire ou trop délicats qui repoussent obstinément l'amer remède indispensable à leur guérison, les enfants du siècle de tous les rangs ne voudraient recueillir sur nos lèvres que des doctrines agréables ou consolantes ; les leur exposer sera toujours, n'en doutez point, le plus doux exercice de notre ministère : mais ne serait-ce pas trahir ce ministère si redoutable, et tromper votre confiance, que de taire la plus importante de toutes les vérités ? Eh ! quel avantage vous reviendrait-il d'un silence aussi lâche que sacrilége? Cette vérité en serait-elle donc moins certaine et moins formidable? Y pensant plus rarement, dites-vous, nous en serions moins troublés : mais qu'y-a-t-il de préférable, je vous prie, ou de tomber dans l'abîme pour n'avoir pas voulu y songer, ou de s'en garantir par une méditation continuelle et sérieuse? N'êtes-vous pas déjà trop aveuglés par les maximes d'une philosophie mensongère, par les séductions d'un monde corrupteur et d'une chair voluptueuse ? voudriez-vous qu'une bouche sacerdotale vînt augmenter encore vos illusions? Un de mes auditeurs, je le vois, chancelle, à son insu, sur le bord de l'enfer ; peut-il trouver mauvais que, saisi de compassion, nous nous empressions de lui crier, l'Evangile à la main : Prenez garde, mon cher frère, ma chère sœur, de rouler dans cet horrible précipice entr'ouvert sous vos pieds ! Or, c'est précisément pour réveiller ou fortifier en vous la croyance et la crainte de cet affreux supplice, que je viens vous prouver, par la raison, l'Ecriture et la tradition, l'existence d'un enfer, d'un enfer éternel.

I. *Raison.* Si quelqu'un me demandait s'il y a un enfer, je lui demanderais, à mon tour, avant de lui répondre, s'il croit qu'il y a un Dieu. Il n'oserait nier sans doute un Etre éternel et créateur : l'existence d'un Souverain dominateur, aussi manifeste que le soleil au milieu de sa carrière, est attestée par la grande voix de toutes les générations, écrite en lettres radieuses à la voûte du firmament, tracée sur la surface du globe, imprimée dans la profondeur des mers, gravée au fond de toutes les âmes. Si, de loin en loin, quelques monstres à figure humaine n'ont pas craint de murmurer dans leur cœur corrompu : *Il n'y a pas de Dieu*; c'est leur stupidité toute seule qui a ainsi balbutié, car leur conscience indignée les a aussitôt démentis; or, répondez : Dieu serait-il Dieu, s'il n'y avait, par delà le tombeau, un lieu de supplices réservé aux pécheurs impénitents? Qu'est-ce en effet que Dieu, sinon une puissance, une sagesse, une justice, une sainteté infinie? Eh bien, veuillez-y réfléchir de bonne foi : à quoi bon tous ces attributs essentiels et constitutifs de la Divinité par rapport à l'homme, si l'homme pouvait, sans danger aucun, braver cette puissance, se rire de cette sagesse, insulter à cette justice, et couvrir d'ignominie cette sainteté? Quoi ! les mortels les plus pervers pourraient outrager les lois du ciel et de la terre, bafouer, persécuter la religion descendue d'en haut, dépouiller, massacrer leurs semblables, et Dieu, tranquillement assis sur son trône, verrait de sang froid tous ces criminels, et loin de les châtier, il les enhardirait par une contagieuse impunité ? Comment le philosophe qui n'a pas entièrement perdu le sens commun, n'expire-t-il pas de honte à la seule pensée de propager ces horribles paradoxes qui ne peuvent avoir d'autre but, d'autre résultat, que de déchaîner toutes les mauvaises passions, que d'encourager tous les scélérats de l'univers ?

Cependant, regardons autour de nous : Le vice est-il toujours puni, la vertu toujours récompensée? Pour un coupable que poursuit la justice humaine, ou la main de la Providence, n'en comptons-nous pas des milliers qui passent paisiblement leur vie dans l'injustice, la vengeance, l'impudicité? Pour un homme de bien, sur qui Dieu répand des bénédictions temporelles, rarement exemptes d'amertumes, combien d'autres languissent dans la constante pratique de la probité, de la charité, de la pudeur? Oui, presque partout, les richesses, les honneurs, les plaisirs couronnent les vœux sacriléges de l'incrédulité, tandis que le vrai chrétien est la victime de l'ignominie et de l'oppression. Oui, les justes persécutés, et les persécuteurs dans la gloire ! oui, Hérodiade triomphante, et Jean-Baptiste décapité ! oui, Néron sur le trône et le grand Paul dans les fers ! La vertu déplaît-elle donc à Dieu? Le vice seul est-il digne de ses faveurs? Loin de nous cet exécrable blasphème !

Concluons donc impérieusement que, puisque la suprême Sagesse nous paraît en défaut dans la vie présente, elle sera pleinement justifiée dans la vie future. Comment encore ! suivant l'impie, le pécheur endurci mourant dans les fureurs du cynisme et du désespoir, et le magnanime disciple de Jésus-Christ, expirant dans l'héroïsme de sa foi et de sa résignation, obtiendraient tous les deux la même couronne de l'immortalité, ou subiraient tous les deux, dans le même sépulcre, le sort de la bête !

Sans doute il dépend du philosophe de l'imiter, de la surpasser dans ses vils appétits ; mais dépend-il de lui d'enchaîner l'éternelle justice? dépend-il de lui d'imposer silence au remords? dépend-il de lui d'anéantir la croyance de tous les peuples et de tous les siècles ? Non, heureusement non pour le genre humain. Il y a cinquante ans, écrivait Voltaire à l'un de ses amis, que j'essaye de me prouver à moi-même qu'il n'y a point d'enfer, et je n'ai pu y réussir. Voici son raisonnement : s'il n'y a point d'enfer, il n'y a point de paradis ; s'il n'y a ni paradis, ni enfer, il n'y a point de Dieu pour l'homme. S'il n'y a point de Dieu pour moi, je n'ai rien à craindre, rien à espérer après ma mort ; je ne suis plus alors qu'une intelligence dépravée et périssable. Adieu tout sentiment naturel et honnête ! Je me moque bien des auteurs de mes jours qui

ne m'ont procuré qu'une courte et misérable existence ; je me hâterai donc d'empoisonner mon père et ma mère afin de jouir plus promptement de leurs biens et d'assouvir mes brutales concupiscences ! En raisonnant de la sorte, s'il n'y avait pas d'enfer, Voltaire serait logique, cent fois logique.

II. *Ecriture*. Mais cet enfer, si péremptoirement prouvé par les seules lumières de la raison, est-il éternel? Oui, nous croyons un enfer éternel : et pourquoi le croyons-nous? Parce que c'est Dieu lui-même qui nous l'a révélé maintes et maintes fois dans son Evangile. Pour nous contraindre d'attacher à ce mot, *éternel*, l'idée d'une durée qui n'a point de fin, nous lisons dans l'Ecriture que le ver qui ronge les méchants, ne meurt point: *Vermis eorum non moritur;* que le feu qui les brûle, est inextinguible, *Ignis eorum non exstinguitur*. (*Marc*., IX, 43.) C'est la doctrine qu'annoncèrent les prophètes avant la venue du Messie. *Qui de vous*, s'écriait Isaïe, *pourra jamais habiter avec ce feu dévorant, avec ces brasiers sempiternels : « Quis habitabit ex vobis cum igne devorante, cum ardoribus sempiternis ?* » (*Isa*., XXXIII, 14.) C'est la doctrine que les apôtres ont enseignée après Jésus-Christ. Les adorateurs de la bête, dit saint Jean, les sectateurs du monde représentés par cette bête de l'Apocalypse, seront plongés dans un *un étang de feu et de soufre* dont la fumée s'élèvera dans les siècles des siècles. (*Apoc*., XXI, 8.)

III. *Tradition*. C'est la doctrine que l'Eglise romaine professe dans tous ses symboles qui n'en forment qu'un seul aussi divin que l'Evangile qui en est la base, et qui se résume dans la foi d'une éternité non moins heureuse pour les élus que malheureuse pour les damnés ; et sans cette foi accompagnée des œuvres, nul ne peut être sauvé ! *Hæc est fides catholica, quam nisi quisque fideliter firmiterque crediderit, salvus esse non poterit.*

C'est cette foi que les Origène, les Athanase, les Basile, les Chrysostome ont prêchée dans l'Asie; les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, les Fulgence, dans l'Afrique; les Irénée, les Ambroise, les Hilaire, les Léon dans l'Europe. C'est cette foi que tous les souverains pontifes, tous les hommes apostoliques ont répandue dans toutes les parties du globe. Cette même foi, arrosée du généreux sang de 18 millions de martyrs, fortifiée par le glorieux témoignage d'une multitude innombrable de saintes femmes, de vierges pures, de confesseurs héroïques, de pénitents illustres, est admirablement consignée dans les immortels écrits des Pères de l'Eglise, des maîtres de la vie spirituelle, des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, des Châteaubriand, des auteurs les plus vertueux et les plus célèbres de chaque nation civilisée. Ah ! quand on les entend, ces profonds génies qui furent l'ornement de leur siècle et qui seront le flambeau de la postérité la plus reculée; ces hommes vénérables qui avaient étudié la religion à sa source, approfondie dans ses preuves, suivie dans ses conséquences ; quand on les entend s'écrier d'un concert unanime et avec une religieuse frayeur: *Timeo gehennam*, nous croyons, nous craignons un enfer éternel ! *timeo gehennam !* tout mortel sensé doit croire et craindre avec eux : mais si, à côté de ces prodiges de savoir et de sainteté, on voit une horde hideuse d'ignorants, d'orgueilleux, d'usuriers, de gens chargés d'injustices et de turpitudes, traiter sottement d'ineptie et de chimère la croyance et la crainte d'un enfer éternel, on se demande avec stupeur et saisissement : Quel est donc le mystère le plus étonnant, ou l'éternité de l'enfer, ou le stupide aveuglement qui ne rougit pas de la mépriser, comme si ce mépris aussi ridicule que criminel pouvait en détruire la réalité? Heureux, mes frères, celui qui admet en tremblant cette formidable éternité ! mais plus heureux encore celui qui vit de manière à en éviter les effroyables rigueurs !

Mais quoi ! réplique un philosophe inquiet et déconcerté, qui peut comprendre que le péché d'un moment soit puni d'un éternel supplice? Aussi Dieu ne vous commande pas de le comprendre, mais de le croire et de le craindre. Et de le craindre ! oseriez-vous bien lui en contester le droit? La foi, dites-vous, doit être raisonnable; mais qu'y a-t-il de plus raisonnable que de s'en rapporter au témoignage de Celui qui est la vérité même? *Ego sum veritas!* (*Joan*., XIV, 6.) Ah! il me semble entendre ici le grand Paul s'écrier avec une sainte indignation : Qui es-tu, ô homme, pour lutter contre le Tout-Puissant, pour opposer les ténèbres de ta raison débile aux lumières de sa raison suprême? *O homo, tu quis es qui respondeas Deo ? Rom*., IX, 20.) Quoi ! tu ne peux m'expliquer l'essence d'un grain de sable, le mouvement libre de ton petit doigt, et tu voudrais discuter les merveilles de l'autre monde ! — 2° Vous ne trouvez, soutenez-vous, aucune proportion entre la faute d'un instant et l'éternité de la punition. Mais, si, comme vous le prétendez, la durée du supplice doit être mesurée sur la durée du crime, accusez donc nos magistrats qui condamnent les délits d'une minute à des années de prison ou d'exil ! que dis-je? à la mort qui est la seule éternité dont ils puissent disposer! Cependant tous les honnêtes citoyens approuvent cette sévérité de la loi sans laquelle la société serait en proie à l'audace des cœurs corrompus et au fer des assassins. — 3° Le crime d'un moment, répétez-vous, ne peut mériter une peine éternelle. — Mais, de grâce, soyez de bonne foi : un crime dont on ne se repent point, même à l'heure du trépas, et que l'on commettrait éternellement si l'on était immortel, ne dure-t-il donc qu'un moment? n'accompagne-t-il pas le moribond dans les enfers ? Il dure donc toujours? Dieu doit donc le punir toujours? car si le criminel non repentant pouvait arriver au ciel, nous y verrions donc les Julien apostats avec les saint Louis, les Luther et les Voltaire avec les Ignace de Loyola et les François d'Assise ; les Thérèse de Jésus avec les danseuses les plus éhontées, les bour-

reaux gorgés de sang avec leurs innocentes victimes? Qui de nous, mes frères, voudrait alors acheter si cher un semblable paradis? Attention, chers auditeurs, à une réflexion que vous n'avez peut-être jamais faite: si l'enfer n'était qu'un purgatoire de quelques années, de quelques siècles, qu'il y aurait peu d'âmes chastes! qu'il y aurait peu d'élus! Ce n'est pas assez: si l'enfer n'était pas éternel, qu'arriverait-il? Ce qui arriverait, écoutez: ce qui arriverait! c'est que Dieu, avec son omnipotence, serait vaincu par l'orgueil indompté du méchant; du fond des brûlants abîmes, dans le délire de sa honte, de ses douleurs, de son désespoir, il dirait à son vainqueur: Tu me châties bien sévèrement; du reste, je le mérite! ne pense pas, toutefois, que tes rigueurs viennent à bout de me soumettre; car il viendra enfin le jour où tu suspendras tes barbares tortures. Eh bien, ne l'oublie pas, à ce moment même recommencera entre nous deux l'interminable guerre que je t'ai jurée. Oui, oui, je saurai me venger à mon tour. Comment! Dieu manquerait de puissance pour écraser tant d'arrogance et de haine! Cette supposition vous étonne, mes frères, mais nous avons vu quelques philosophes forcénés maudire Dieu dans la rage de leurs ignominieuses souffrances; nous avons vu des chrétiens pleurer leurs infidélités parce qu'ils se croyaient à leur dernière heure, puis continuer leurs désordres aussitôt après leur guérison: ces deux mystères sont-ils moins incroyables que l'éternité de l'enfer!

Mais enfin, réplique notre énergumène profondément dépravé, qui peut concevoir qu'un Dieu si bon, laisse toujours dans les flammes un malheureux dont il est le père? 1° Qui peut concevoir que l'homme, ce roi de la création, formé à l'image même de Dieu et chargé de ses bienfaits, outrage néanmoins indignement ce généreux protecteur dont il ose célébrer la miséricorde, tout en adorant le démon, son plus cruel ennemi? — 2° Dieu est bon! Et pourquoi donc ne l'aimez-vous pas? Pourquoi ne le servez-vous pas de toutes les puissances de votre esprit et de votre cœur? pourquoi ne vous empressez-vous pas de lui demander le pardon qu'il accorde au repentir? — 3° Sans doute, nous ne saurions trop le redire: Dieu est le plus tendre des pères. *Nemo tam pater.* Voyez pourtant comment il traite son Fils unique, objet chéri de ses éternelles complaisances, parce qu'il s'est fait la victime du genre humain: un regard méditatif sur le Calvaire ensanglanté, et l'éternité de l'enfer cessera pour nous d'être un mystère; la croix de Jésus-Christ plantée, comme accusatrice, parmi les réprouvés leur répétera éloquemment que cette éternité n'égalera jamais la noirceur de leur ingratitude et la monstruosité de leurs forfaits.

Il n'y a pas longtemps encore qu'un jeune noble, plus aveuglé par les passions que par les sottes rêveries de la philosophie, m'adressa cette étrange interrogation: Mon père, la main sur le cœur, veuillez me répondre: y a-t-il un enfer, un enfer éternel? Au lieu de lui soumettre les invincibles preuves contenues dans ce discours, je me contentai de lui dire: La main sur le cœur, mon ami, vous me paraissez bien élevé; me promettez-vous sur l'honneur de suivre le conseil bien facile que je vais vous donner? Je le jure, la confession exceptée! Eh bien, durant trois jours consécutifs, le soir, dans votre lit, ce premier tombeau, vous direz un *Ave Maria;* puis vous répéterez trois fois les paroles suivantes: O enfer, enfer éternel, si tu existes, et je n'en puis raisonnablement douter, je serai bientôt l'une de tes inconsolables victimes. Le premier soir, il les répéta avec assurance; le second soir, il les prononça une fois seulement. Tremblant de tous ses membres, il se lève précipitamment et accourt à ma demeure: O mon père, s'écrie-t-il en sanglotant, qu'il est puissant le démon de l'impureté! qu'il perd d'âmes dans tous les rangs et tous les ordres de la société! j'en ai une multitude de preuves irrécusables, confessez-moi tout de suite, pour que je n'augmente pas le nombre des damnés!

Mais qu'entends-je? la voix lamentable d'une jeune fille qui, au fond des enfers, crie nuit et jour: Mère barbare, pourquoi m'avoir donné la vie du corps pour te faire ensuite le bourreau de mon âme? Pourquoi as-tu corrompu, par des scandales, ce cœur naturellement honnête que j'avais reçu de Dieu, et dont toutes les affections lui devaient être consacrées? Jusqu'à 18 ans, j'aimais la pudeur, et j'offrais chaque jour ce trésor à l'aimable Marie qui me contemplait avec bonheur; mais depuis le fatal moment où tu m'inspiras le goût pernicieux des romans, des parures, des bals séducteurs, j'allumai des désirs criminels dans nombre de jeunes gens et de vieillards qui me reprochent incessamment leurs lamentables destinées. Ah! trop fortunées compagnes de mes jeux enfantins, que votre magnifique séjour est bien différent du mien! Vous suivez l'Agneau sans tache partout où il porte ses pas bénis, et moi je n'ai pour toute société que des spectres hideux! Beau ciel, je ne te contemplerai donc jamais! enfer, tu seras donc mon éternel sépulcre! Mère plus dénaturée que les tigres qui malheureusement ne dévorèrent pas mon enfance, mon unique consolation sera donc de maudire, de déchirer les entrailles meurtrières qui m'ont portée!

Ah! enfer, que ton souvenir est amer, mais qu'il est salutaire! Seigneur, je consens à perdre richesses, dignités, plaisirs, santé, réputation, mais point d'enfer! Accablez-moi de toutes les infirmités et de toutes les tortures imaginables, mais point d'enfer! Clouez-moi avec vous sur la croix, percez mes pieds, mes mains, mon cœur, mais point d'enfer, point d'enfer! Mes chers amis, pour ne pas tomber dans cet enfer, et aller au ciel, méditons l'enfer, et le jour et la nuit.

NOTA. — Nous exhortons de toute la puissance de notre âme les prédicateurs qui ont vraiment a

cœur de sauver les esclaves du démon, à suivre l'exemple de l'auteur des discours que nous donnons au public. A l'occasion d'une mission, d'une station ou d'une retraite de 8 jours, il a exécuté avec le plus grand succès, comme missionnaire de France, Jésuite, l'imposante cérémonie ici indiquée, dans des cathédrales et autres églises de ville et de campagne : Après le trait du jeune noble, tout étant préparé d'avance pour qu'il n'y ait point de lacunes, les membres du clergé, un cierge à la main, précédent le Saint-Sacrement que porte l'un d'eux par le milieu de la nef, soit en allant, soit en revenant. Pendant cette procession silencieuse, le prédicateur dont *la voix seule se fait entendre depuis le commencement jusqu'à la fin, pour ne point distraire l'assistance, parle ainsi :*

Voici notre Roi qui se présente à nos regards, plein de douceur et de mansuétude. Que sa démarche est noble! que sa physionomie est gracieuse! Monarque des siècles et des éternités, nous vous offrons nos respectueux hommages et nos profondes adorations. Nous n'avons point oublié les bienfaisants prodiges que vous semâtes avec profusion dans la Judée, votre heureuse, mais ingrate patrie : *Transibat bene faciendo.* (*Act.*, X, 38.) Votre bras s'est-il donc raccourci? Votre omnipotence est-elle donc épuisée? Votre œil, voilé par le sombre nuage de nos crimes, n'aperçoit-il point ici de malades à guérir, de malheureux à soulager, de pécheurs à convertir? Hélas! Il y en a pourtant un trop grand nombre! Infirmes, aveugles, sourds, paralytiques, lépreux, voluptueuses Madeleines, femmes adultères, Lazares ensevelis dans le hideux sépulcre de la corruption, criez donc tous ensemble : Jésus, fils de David, ayez pitié de nous! Hâtez-vous donc de toucher sa robe miraculeuse, car il passe peut-être pour la dernière fois. Aimable Marie, n'est-ce pas vous qui, en habits de deuil, marchez à la droite de votre divin Fils? Pourquoi pleurez-vous? Je pleure parce que mon doux Jésus est insulté par ceux-là mêmes qui, comblés de ses faveurs, devraient le glorifier! Puisqu'il en est ainsi, ô Mère de miséricorde, daignez obtenir du Père céleste, par vos supplications touchantes et vos irrésistibles charmes, qu'il mette promptement un terme à tant d'outrages et de tortures! Obtenez que, saisis d'un effroi salutaire et pénétrés de la plus vive componction, nous fassions tous amende honorable de nos énormes iniquités et que nous ressuscitions à la vie de la grâce! Alors Jésus satisfait sera aimé et glorifié! Alors vous revêtirez le brillant manteau de l'allégresse et du triomphe!!!

L'ostensoir étant déposé sur l'autel, le prédicateur dit :

Pour qui l'enfer dont nous vous parlions il n'y a qu'un instant? Pour Lucifer et les anges rebelles. Pour qui l'enfer? Pour ceux qui, plus audacieux que le roi même du Tartare, répètent insensément qu'il n'y a pas d'enfer. Pour les orgueilleux, les libertins, les blasphémateurs, les vindicatifs, les calomniateurs, les détenteurs du bien d'autrui; les profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ, de la sainteté du mariage, des jours de dimanche et de fête d'obligation; pour ceux qui ne se confessent pas et ne communient pas dignement chaque année; pour nous prêtres, si nous ne vous donnons pas l'exemple des vertus évangéliques, si nous ne remplissons pas exactement, courageusement, les devoirs de notre auguste et redoutable ministère. Pour qui l'enfer? Pour tous les impénitents, en un mot, qui meurent souillés d'un seul péché mortel.

Maintenant, que faut-il faire pour éviter l'enfer? Il faut brûler ces romans impies et licencieux; renoncer à ces parures immodestes, à ces spectacles et à ces bals scandaleux; quitter sans délai cette maison où notre pudeur est exposée; fuir pour toujours cette personne pour nous mille fois plus dangereuse qu'une bête furieuse qui ne peut dévorer que le corps : autrement, l'enfer, l'enfer!!

Puis, la péroraison :

Mais qu'entends-je? la voix lamentable d'une jeune fille qui...

Puis enfin, au moment où le célébrant, montant à l'autel, à la dernière phrase de la péroraison, se prépare à donner silencieusement la bénédiction, le prédicateur lui dit :

Arrêtez, ministre du Seigneur, j'ai à vous révéler le plus terrible des secrets : il y a dans cet auditoire un pécheur, un monstre qui a fait avec le démon un pacte inouï! il lui a promis par d'exécrables protestations de ne se confesser jamais, de mourir comme la brute, et il a signé de son sang impur cet épouvantable contrat, et par conséquent son éternelle réprobation! Fils aîné de Satan, sors promptement de ce temple! Dieu ne peut bénir un réprouvé! Dieu refuse de nous bénir en présence d'un réprouvé! sors d'ici, fils aîné de Satan, sors d'ici!

Mais heureusement je me suis trompé! tous, oui, tous mes chers auditeurs ont juré à Dieu une inviolable fidélité! tous, ils demandent à être bénis! Bénissez-nous donc, Seigneur Jésus! Bénissez cette ville, cette contrée, la France entière!!! Mes sœurs et mes frères bien-aimés, retirons-nous en silence et en méditant les horribles supplices et l'éternité de l'enfer!...

Nota. Pour obtenir un plein succès, deux choses sont absolument nécessaires : l'église éclairée le moins possible; aucun chant, aucun bruit, pas même celui de la plus petite clochette. Nous n'avons guère rencontré, dans nos courses apostoliques, que quelques singuliers fabricateurs de froids syllogismes, à qui cette scène frappante ait déplu. Leur invincible et déplorable incrédulité résistait à l'expérience incontestée des Rausan et des Guyon, ces illustres pêcheurs d'hommes qui, dans chaque mission, offraient à la pieuse avidité de nos seigneurs les évêques, du clergé et des populations, plusieurs cérémonies aussi splendides que majestueuses.

SERMON XXIX.

SUPPLICES DE L'ENFER; LEUR ÉTERNITÉ.

Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. (*Matth.*, XXV, 41.)

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.

J'ouvre l'Evangile, infaillible règle de notre

croyance, de notre conduite, de notre jugement, et je lis cette double et terrible sentence.

Voilà, mes frères, les deux effroyables supplices que nous allons méditer ensemble: *L'éternelle séparation de Dieu*, et *la souffrance d'un feu éternel*. Oui, Dieu cesserait plutôt d'être Dieu que d'anéantir ces formidables vérités.

Un pécheur impénitent est frappé d'une maladie mortelle. Si ce malheureux, sensible aux remords de sa conscience et aux exhortations d'un prêtre zélé, consentait à se confesser en implorant les miséricordes du Seigneur, son pardon lui serait accordé et le ciel lui serait ouvert. Mais, affermi dans son orgueilleuse obstination par le perfide conseil de barbares amis, ou par une passion favorite qui lui promet encore mensongèrement de nouvelles jouissances, il rejette cet unique et dernier moyen de salut. Cependant, si sa foi ne se ranime pas, son agonie s'avance, sa langue s'embarrasse, ses yeux s'éteignent, j'entends crier: Il se meurt! il est mort! Le voyez-vous tremblant aux pieds de Jésus-Christ. Dans quel état parais-tu devant moi, lui dit ce Dieu irrité, et que peux-tu attendre de mon inexorable justice. Je t'avais créé libre de suivre ma loi, de me rendre tes hommages, et de mériter ainsi mon bonheur, mon propre bonheur : mais au lieu de conformer ta volonté à la mienne, tu m'as déclaré une guerre sacrilége. Vaincu dans cette lutte inégale et décisive, retire-toi de ma présence, car ton âme hideuse porterait l'effroi parmi mes élus. *Discedite a me !* Mais, avant cette séparation, pour enflammer tes justes regrets, lève la tête et regarde ce que tu as perdu. Vois couler ce beau fleuve de délices où tu te désaltérerais maintenant à longs traits; touche du doigt cette immortelle couronne qui ornerait ton front radieux. Contemple ces trônes de lumière sur lesquels brillent tant de saints dont tu savourerais les joies enivrantes, si tu t'étais associé au charme de leur innocence ou aux gémissements de leur repentir : serviteur rebelle, emporte avec toi ces images déchirantes, ces accablants souvenirs, et va pleurer loin de moi tes noires ingratitudes et tes irrémédiables malheurs : *Discedite a me.*

Quel coup de foudre! être banni de la présence du plus généreux des bienfaiteurs, du plus tendre des pères! C'est là, au jugement de l'illustre Chrysostome, le plus cruel supplice de l'enfer: Que d'autres, dit-il, frémissent à l'idée de ses flammes dévorantes: pour moi point de douleur plus intolérable que d'être éloigné de l'aimable Jésus. Que les pensées de ce reprouvé, ajoute saint Augustin, sont différentes de ce qu'elles étaient il y a quelques minutes; follement épris des faux plaisirs du monde, il se riait de notre zèle, quand nous lui répétions que ce dédain lui coûterait la perte d'un Dieu; il ne prévoyait pas que cette peine est aussi grande qu'il est grand lui-même : *Hæc est tanta pœna quantus ipse !*

Je n'entreprendrai point, mes frères, de vous peindre ici les lamentations, le désespoir d'un enfant jeté par la tempête sur une île sauvage, et violemment arraché à ses parents chéris. O mon père, ô ma mère, sanglote-t-il nuit et jour, je ne vous reverrai donc jamais! jamais je ne recevrai vos embrassements si doux; je vais devenir la victime de ces hordes féroces qui me tortureront et se baigneront dans mon sang! Adieu, mon père! Adieu, ma mère! Adieu, adieu. Tel, et bien plus malheureux encore le damné. O séparation de mon Dieu, redit-il incessamment, que tu es dure à mon cœur oppressé! Naguère, Seigneur, pour m'attirer à votre service, vous n'épargniez ni menaces, ni sollicitations, ni caresses : mais moi, misérable, je méprisais vos caresses, vos sollicitations et vos menaces. Je voudrais bien à cette heure m'entretenir familièrement avec vous, me reposer sur votre sein, vous contempler amoureusement. Mais, sourd à mes cris, vous me repoussez avec indignation. Pendant que des milliards de pénitents entendent ces ravissantes paroles : *Venez à moi, les bénis de mon Père* (*Matth.*, XXV, 34), mon oreille n'est frappée que de ce foudroyant anathème : Maudit, retire-toi; *Discedite !*

Pressé par la faim du bonheur et oubliant presque ma sentence de réprobation, je m'élance avec une incroyable ardeur vers le lieu qu'habitent les élus, et je leur dis : O vous, mes amis, souffrez que je prenne place à vos côtés! suppliez tous le Très-Haut de ne pas exiler votre fils, votre frère. Mais, efforts impuissants : un bras vengeur me rabat au fond de l'abîme, une voix de tonnerre crie : Retire-toi, maudit : *Discedite.* Et que va devenir cet orphelin ignominieusement chassé du toit paternel? *Ite in ignem: « Allez au feu : »* telle est l'unique réponse.

Oui, chers auditeurs, il y a du feu dans l'enfer. c'est la croyance de toutes les générations. Il y a du feu dans l'enfer, c'est un oracle sorti de la bouche même de Jésus-Christ, et tout aussi certain que l'existence de Dieu. O vous qui ne connaissez pas même la nature du feu bienfaisant qui nous éclaire, et nous échauffe ; qui ne pouvez m'en donner une définition satisfaisante; au lieu de vous amuser à discuter puérilement la nature du feu de l'enfer allumé par le souffle de la colère divine, interrogez donc les plus saints, les plus savants docteurs, et ils vous diront: C'est un feu qui brûle les âmes et plus tard les corps sans les consumer; un feu qui, dans son implacable voracité, réunit tous les genres de tourments : *In uno igne omnia tormenta.* Interrogez la séraphique Thérèse qui nous raconte cette révélation saisissante: Le supplice que j'endurai, un moment, dans l'enfer, fut si terrible, qu'après 6 années, son seul souvenir me glace encore d'effroi; brûler en ce monde est peu de chose en comparaison du feu qui brûle les réprouvés. Interrogez le mauvais riche qui, depuis dix-neuf siècles nous crie lamentablement : *Crucior, crucior in hac flamma : « Oh! que je souffre dans cette flamme. »* (*Luc*, XVI, 24) Interrogez

enfin la souveraine Sagesse elle-même, et elle vous répondra : Un feu qui agit sur les hommes sensuels avec d'autant plus de véhémence qu'ils ont été plus voluptueux. Je me vengerai, dit le Seigneur en courroux, je me vengerai des audacieux violateurs de mes préceptes et de ceux de mon Eglise. Je torturerai les potentats, les dignitaires, les savants qui abusent de leurs lumières, de leur autorité, pour égarer et séduire des âmes rachetées de mon sang : ***Potentes potenter tormenta patientur.*** (*Sap.*, VI, 7.) Non, leurs titres et leurs domaines ne les garantiront pas de mes foudres. Ils sauront que je suis le Dieu de la justice et de la sainteté, quand un torrent de flammes dont celles de Sodome ne sont qu'une légère étincelle, les poursuivra jusque dans les entrailles du Tartare : ***Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima.*** (*Deut.* XXX, 22, *Jer*, XV, 14.) Ils le sauront à n'en plus pouvoir douter, quand ils n'auront plus pour vêtement, qu'un vêtement de feu, pour nourriture, qu'une nourriture de feu, pour plaisirs, que des plaisirs de feu, et pour lit, qu'un lit de feu. O région de mort, redisait souvent l'éloquent Bernard à ses disciples épouvantés; région de ténèbres, de deuil et de grincements de dents, je tremble de tous mes membres au souvenir de cette région infortunée, et la frayeur que j'en ai, fait que tous mes os en sont froissés : ***Ad memoriam ipsius regionis, concussa sunt omnia ossa mea !*** Dans cet horrible séjour où la délectable espérance ne pénétra jamais, chaque réprouvé maudit l'heure de sa conception, de sa naissance, de son trépas; il maudit ses proches qui l'ont entraîné dans le vice, du vice dans l'impiété, de l'impiété dans des brasiers ardents ; il se maudit lui-même; il se déchire, il maudit tout, excepté le néant que vainement il appelle à son secours. Lieu d'épouvante, enfer, je t'interroge, reponds-moi : suis-je destiné à être bientôt, par ma faute, l'une de tes inconsolables victimes? à n'avoir dans tes inextinguibles fournaises, d'autre société que la hideuse compagnie des enfants de Bélial, des avares, des philosophes impudiques, des danseuses éhontées, des profanateurs de la sainteté du mariage, de la divine Eucharistie et de tous les scélérats de l'univers. Ah! si c'était là mon sort, je ne vous verrais donc jamais, admirable Jésus, aimable Marie; je ne vous aimerais donc jamais : faites, s'il vous plaît, je vous en conjure, que je ne sois pas submergé par l'orage des passions, et que le profond repentir de mes iniquités me conduise au port du salut !

O douleurs effroyables, si du moins vous deviez finir! Mais non! vous n'aurez d'autre terme que l'éternité! que l'éternité! « L'éternité, dit Pascal, est un cercle immense dont le centre est partout, la circonférence, nulle part. Tout s'engouffre dans cet océan sans fond et sans limites. » Quoiqu'on ne puisse la comparer à rien, remarque le grand Hilaire de Poitiers, cherchons néanmoins des images qui nous aideront à comprendre qu'elle est, de tous les mystères, le plus incompréhensible et le plus redoutable.

Je pense donc mille ans, cent mille ans, cent millions d'années, autant de fois cent millions d'années qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atômes dans les airs, de brins d'herbe dans les prairies, de feuilles et de fleurs dans les arbres au printemps, de grains de sable dans les déserts, de gouttes d'eau dans les mers, de pensées dans l'esprit, de désirs dans le cœur, de larmes dans les yeux du genre humain; et cependant, je n'ai pas encore commencé à balbutier cette grande parole : ***Eternité!*** Je suppose qu'un moucheron, chargé par le Tout-Puissant de couper, en deux parties égales, une énorme montagne de bronze, en ne l'effleurant de son aile imperceptible, qu'une fois chaque milliard de siècles, parvienne enfin à opérer cet étrange prodige ; eh bien!, après ce temps incalculable passé dans les enfers, le damné sanglotera : Eternité, je ne fais donc que d'entrer dans tes incommensurables flancs? Pensée plus attérante encore : Le réprouvé se répétera sans cesse : C'est par une vie molle de quelques jours, par un péché d'un moment, par une brutale jouissance, par une fausse honte dans le saint Tribunal ; c'est pour n'avoir pas fui telle maison, telle personne, tel corrupteur sacrilége, que je me suis volontairement et obstinément creusé cette intolérable éternité.

Æternitati pingo, s'écriait dans sa vanité païenne, un célèbre artiste. A ceux qui lui demandaient pourquoi, peintre si habile, il consacrait plusieurs années à la composition d'un tableau, d'un portrait, il faisait cette fière réponse : Ah! c'est que je travaille pour l'éternité de la gloire! *Æternitati pingo!* Pécheurs et pécheresses, sachez-le bien : en violant les lois de Dieu et de son Eglise, en négligeant les devoirs essentiels de votre état, en ne pratiquant pas les vertus évangéliques, vous travaillez, bon gré mal gré, pour l'Eternité de l'ignominie et du désespoir.

Timeo gehennam! Comment ! c'est toi, Jérôme, toi qui, retiré dans ta grotte obscure de Bethléem pour dompter les séduisantes représentations de Rome voluptueuse; pour macérer ta chair rébelle, quoique courbée sous le double poids des infirmités et de la vieillesse ; pour soulever d'un regard puissant le voile mystérieux des formidables secrets de l'autre monde, c'est toi qui redoutes l'éternité de l'enfer? Oui, me répond-il en frissonnant : *Timeo gehennam!*

Combien de fois, chers auditeurs, dans des heures de solitude et de recueillement, n'ai-je pas été tenté de me plaindre amoureusement à mon adorable Sauveur et à sa divine Mère, de n'avoir pas une santé de fer, une poitrine d'acier, la redoutable voix d'un tonnerre universel et le zèle d'un brûlant Xavier, pour crier, jusqu'à la fin du monde, à tous les peuples : Mes amis, ne perdez pas vos âmes, car, éternité de malheur! Oui, avec ces seules paroles de l'enthousiasme catholique, je changerais la face de la terre

et je conduirais au ciel ses infortunés habitants. Comme autrefois, le docteur des Gentils, j'entrerais hardiment dans ces modernes aréopages composés de nos savants, de nos orateurs, de nos législateurs, de nos politiques, et je leur dirais : Princes du savoir, de la tribune, de la jurisprudence, de la diplomatie, depuis soixante ans qu'avez-vous fait dans l'intérêt de la vérité, de la justice, de la morale, de l'humanité, de la civilisation proprement dite qui n'est que le religieux mariage des cœurs et des intelligences? Répondez! Y a-t-il une infortune, une douleur, un soupir, une larme de moins dans le cœur et dans l'œil de la mère patrie? Quoi! semblables à des enfants privés de leur innocence, vous vous consumez le plus souvent en études stériles, en conceptions éphémères, en utopies ridicules, en luttes puériles, en sanglantes catastrophes (qui deux fois devaient nous engloutir dans un abîme insondable, si deux mains aussi habiles que puissantes ne s'étaient hâtées de nous arrêter soudain sur les bords glissants du précipice) et vous oubliez votre éternité! *Quid hæc ad æternitatem!* Je m'élancerais avec une sainte audace au milieu des camps les plus tumultueux, et dominant le cliquetis des armes, je m'écrierais : Braves soldats, le plus ferme appui du trône, après la vertu, pour cueillir une célébrité incertaine et passagère, vous affrontez vaillamment les plus imminents dangers, et quand le Roi des rois vous appelle nommément à la conquête d'une gloire impérissable et d'une suprême félicité, vous répudiez lâchement l'héroïsme de la foi de vos ancêtres? *Quid hæc ad æternitatem!* J'apparaîtrais à ces sociétés brillantes que Thérèse de Jésus nomme le rendez-vous d'une troupe de jeunes libertins et de jeunes femmes séductrices qui, sous l'œil de l'impudique Satan, président de ces cercles voluptueux, exécutent convulsivement des danses monstrueuses, source féconde de désirs criminels, et je répéterais d'un ton lugubre, en déployant le livide et vaste linceul de la mort : Eternité malheureuse à tous ces misérables esclaves du sensualisme le plus dégradant. Abaissant ensuite un regard compatissant sur cette foule innombrable de pauvres, de serviteurs, de laboureurs et d'artisans, je leur dirais avec attendrissement : O vous qui gagnez, à la sueur de votre front, un pain mouillé de vos larmes, puisez donc, dans la consolante pensée d'une éternité bienheureuse, la résignation, la piété que couronnera bientôt une récompense immortelle!

Citons, mes frères, un exemple qui résume les interminables calamités dont sont menacés les cœurs endurcis qui résisteront à nos exhortations paternelles. Un père de famille menait, dans sa ville natale, une vie scandaleuse; il avait formé à son école un fils unique. Agé de 55 ans, il meurt presque subitement, en invoquant par des cris de rage les feux de l'enfer qu'il reconnaît avoir mérités. Son fils est tellement impressionné de cet horrible spectacle, qu'il tombe soudain dans une effroyable démence. Toujours poursuivi par l'ombre hideuse de son père expirant dans d'épouvantables convulsions, il répète nuit et jour : Père barbare, que t'avais-je fait pour me dégrader ainsi aux yeux des hommes et des anges? Qu'il me tarde de te rejoindre dans les flammes de l'éternité pour me baigner dans les flots de ton sang impur. Il expire en vociférant ces hurlements qui convertissent sa mère philosophe, et deux de ses pernicieux amis.

Mais non, non, je ne puis terminer de la sorte. Finissons par un trait plus encourageant et plus honorable : Un prince dont l'amour du plaisir et de la gloire absorbait tous les loisirs, se présente à la Trappe par curiosité. A cause de son rang et de ses hautes qualités, le père abbé l'introduit dans le chapitre même au milieu de tous les religieux réunis. De son œil expérimenté, il remarque un jeune noble à la figure et aux formes gracieuses, que naguère il avait distingué dans une célèbre bataille. Mon ami, lui dit-il, quittez ce lugubre monastère qui ne me semble pas fait pour la gaieté, la valeur, le génie, et venez partager les délices et les honneurs de ma cour. O mon prince, répond le sage et fervent novice, les voluptés de votre palais seront-elles éternelles? Ah! laissez-moi, je vous prie, méditer silencieusement, durant les quelques jours que j'ai à passer sur cette terre ténébreuse et fugitive, *la formidable éternité que subira elle-même Votre Altesse royale.* A ces mots : *Méditer silencieusement la formidable éternité*, le grand Condé se prosterne humblement au pied de la croix, la mouille de ses larmes, et se relève converti. Pensez-y bien, mes chers frères et mes chères sœurs. Pensez-y souvent, très-souvent, pour éviter l'enfer et mériter le ciel.

SERMON XXX.

SUR LES AFFLICTIONS.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI, 28.)

O vous tous qui avez des peines et qui êtes surchargés, venez à moi, je vous consolerai et je vous fortifierai.

Eh! mes frères, à qui donc aurions-nous recours, dans nos souffrances physiques et morales, sinon à un Dieu puissant et bon qui ne nous appelle à lui que pour nous soulager? Quel cœur serait plus touché de nos diverses misères que le cœur du Fils de l'Eternel qui s'est fait homme, homme malheureux, pour mieux compatir à nos infirmités? Ah! c'est ici encore que la sagesse humaine laisse apercevoir son incapacité. Pour essayer de consoler un infortuné, cette philosophie, aussi froide qu'orgueilleuse, lui dira sans doute avec emphase que la constance dans les épreuves est la vertu des grandes âmes, et que le sage, aux prises avec l'adversité, est un spectacle sublime. Mais s'imagine-t-elle pouvoir calmer, par l'enflure de cette période éclatante, un mortel écrasé sous le pressoir du remords ou des plus violentes douleurs? A vous seule, religion de Jésus-Christ, appartient ce prodige.

Oui, vous seule pouvez nous apprendre sûrement que l'auteur de nos maux est un Dieu qui nous aime, et que les coups dont il nous frappe sont d'inappréciables bienfaits; ou, en d'autres termes, que les afflictions sont très-souvent nécessaires aux pécheurs pour les convertir, et aux justes pour éprouver leur fidélité. Deux réflexions qui vont faire le sujet et le partage de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Non, mes frères, les revers ne sont le résultat ni du hasard, ni de la fatalité, ni de l'astre qui éclaire notre naissance. Le monde a été créé par un Dieu qui le gouverne à son gré, qui préside à tous les événements, règle le sort des empires et les destinées de chaque individu; qui élève et qui abaisse, qui blesse et qui guérit, qui tue et qui ressuscite. (*Deut.*, XXXII, 39; I *Reg.*, II, 6.) C'est, en un mot, son invincible bras qui, toujours conduit par sa sagesse, sa justice et sa bonté infinies, dispense également les richesses et la pauvreté, la santé et la maladie, la joie et le deuil : *Bona et mala a Deo sunt* (*Eccli.*, XI, 14.) A qui Job attribua-t-il le torrent des calamités qui, en quelques instants, firent du plus heureux des hommes le plus malheureux des mortels? Est-ce à la cruauté des Chaldéens, à la fureur des éléments, à la malice du démon qui venait de déchaîner contre lui la nature et l'enfer? Non! C'est à Dieu lui-même, qu'il ne cessa de regarder comme le maître le plus équitable et le plus tendre des pères, en s'écriant dans l'enthousiasme d'une parfaite soumission : *Le Seigneur m'avait tout donné, le Seigneur m'a tout enlevé; que son saint nom soit béni : « Sit nomen Domini benedictum. »* (*Job*, I, 21.)

Mais quoi! murmure l'impie, à ces traits puis-je reconnaître un Dieu qui aime les infortunés? Puis-je croire que c'est lui qui incendie ma maison, dévaste ma campagne, lance contre moi ce faux ami qui me trahit, cet ennemi acharné qui me persécute, ce voisin capricieux qui m'intente un injuste procès, ce magistrat qui me condamne? Prenez garde, cher auditeur; ne confondez pas le crime avec ses effets. Le crime, c'est-à-dire la jalousie, la calomnie ou l'iniquité, sort uniquement de la libre volonté de l'homme pervers, et Dieu le punira; mais les humiliations, les chagrins, les pertes qui résultent pour vous de ce crime commis par l'homme, voilà l'ouvrage de Dieu qui voulait que vous fussiez déçu dans vos espérances, abaissé dans votre ambition, dépouillé dans votre avarice, arrêté dans vos mauvais desseins. Voilà l'ouvrage de Dieu qui, pour vous convertir, se sert de la méchanceté de vos persécuteurs, comme il se servit autrefois de l'insolence de Séméi pour outrager un prince homicide, de la barbarie de Pharaon pour opprimer les Hébreux, de la révolution française pour châtier la monstrueuse ingratitude des trois corps de l'Etat. Comment! c'est vous, Seigneur, dit à son tour le chrétien ignorant et immortifié, c'est vous-même qui m'avez plongé dans un océan d'amertumes. Ah! jusqu'ici, j'aimais à me persuader qu'un père, loin d'affliger son enfant, compatissait à sa tristesse; et cette filiale confiance adoucissait mes anxiétés. Insensé, répond le Sauveur apparaissant sur sa croix ensanglantée; le malade reproche-t-il à son médecin de lui avoir donné un remède violent pour le guérir; ne bénit-il pas la main sévère, mais habile qui a employé le fer pour lui sauver un membre déjà gangréné? Eh bien, mortel ingrat, apprends donc aujourd'hui de la bouche de ton Libérateur volontairement chargé d'opprobres et sillonné de blessures, que tu ne peux prétendre à ses triomphes et à ses félicités, qu'en marchant à ses côtés, dans le royal chemin du Golgotha. De deux choses l'une, disait le savant et spirituel Jérôme à Paule, illustre romaine, pour la fortifier dans son exil; choisissez ; ou vous croyez avec une humble confiance que vous êtes sainte aux yeux de Dieu, et alors, vos épreuves salutaires vous approchent de Jésus innocent et persécuté, ou vous vous sentez coupable, et, dans ce cas, vos souffrances sont un moyen d'amendement. *Elige : aut sancta, et probaris ; aut peccatrix, et emendaris.*

Il est d'expérience incontestable, mes frères, que la santé et la fortune, les honneurs et les plaisirs rendent généralement superbes et égoïstes, intempérants et voluptueux, ceux qui possèdent ces prétendus avantages; or, où en seraient-ils pour la plupart, si la souveraine sapience ne tranchait le fil de ces dangereuses prospérités? car dans ces jours d'opulence et de vanité, de pouvoir et de fêtes brillantes, pensent-ils à remercier l'Auteur de tout bien, à rechercher l'indigence honteuse pour la soulager; à défendre le faible opprimé, à épouser la cause des absents calomniés; à former à la vertu, par des exemples édifiants, leurs enfants, leurs serviteurs et tous leurs subordonnés? Nullement! ils ne songent, au contraire, qu'à flatter leur orgueil et leurs penchants déréglés! ils sont donc évidemment sous l'anathème évangélique qui foudroie les amateurs du siècle. Pour les arracher à cette fatale illusion, quel moyen emploiera donc la bonté divine? La puissance de sa parole? mais ils s'éloignent de nos tribunes sacrées. Le spectacle de quelques hommes profondément vertueux? mais ils sont le sujet ordinaire de leurs sottes et dédaigneuses railleries. Les remords de la conscience? mais ils les étouffent presque à force d'infidélités; non, je ne connais que l'adversité qui puisse abattre ces orgueilleux, triompher de ces impies, désenchanter ces libertins.

Exemple. — Naviguant, par un beau jour d'été, sur un fleuve majestueux dont les rives escarpées offraient à l'œil observateur les sites les plus riants et les plus pittoresques, je ne tardai pas à lier conversation avec un respectable vieillard. Il me raconta d'un ton naïf et religieux plusieurs aventures qui me révélèrent une âme éprouvée par le malheur. Pendant que nous avancions avec rapidité vers l'immense Océan, nous aperçûmes les

grandes ruines d'un antique château qu'entouraient alors des prairies verdoyantes et de vastes forêts. A cet aspect, notre voyageur devient tout à coup sérieux et pensif; il laisse même tomber quelques pleurs. Monsieur, lui dis-je, ces tristes débris vous rappellent sans doute des souvenirs amers, de fâcheux accidents, peut-être la perte douloureuse d'une épouse éminemment pieuse ou d'un enfant chéri : je partage sincèrement les regrets et les larmes que votre cœur sensible prodigue à la tendre amitié.—Monsieur l'abbé, autrefois, propriétaire de ce charmant et fertile domaine, j'y vivais, avec ma nombreuse famille, en homme du monde : la chasse, les festins, la musique, de brillantes soirées, des lectures dangereuses absorbaient tous mes loisirs, tous mes revenus, toutes mes affections! je n'oubliais, hélas! que mon éternité!.. O révolution française, maudite par trop de concitoyens irréfléchis, quel inappréciable service tu m'as rendus, en me dépouillant de ces biens périssables, en me jetant moi et les miens sur la terre de l'exil! C'est l'infortune, ministre du Seigneur, qui m'a fait vraiment chrétien et heureux. Puis ouvrant un petit livre qu'il tenait à la main, il veut méditer en silence la vanité des choses humaines et l'immortelle récompense promise à la vertu. — De grâce, monsieur, veuillez méditer tout haut; je désire recueillir sur vos lèvres les rares leçons de la sagesse et de l'expérience. — Monsieur l'abbé, continue-t-il, l'orgueil de la naissance, de la fortune, du savoir et de l'autorité, aveugle et déprave l'immense majorité de ceux qu'on appelle faussement les heureux du globe. Se regardant en effet comme des demi-dieux, malgré leurs vices révoltants, ils atténuent la croyance et corrompent les mœurs des populations naturellement imitatrices qui les environnent et qui dépendent d'eux. Si nos ancêtres n'étaient pas exempts de tout reproche, ils donnaient du moins l'exemple d'une foi vive et des pratiques religieuses qui répriment les passions; mais aujourd'hui, nos enfants, énervés dès le berceau par une vie molle et désœuvrée; dépravés par une éducation philosophique et des mentors irréligieux, ils ne rêvent que progrès matériels, que romans, que parures, que théâtres, qu'infamies. O France, ô ma patrie, frémis à la pensée des épouvantables fléaux que te prépare cette génération abâtardie qui ne se distingue que par son impiété et son sensualisme; qui profane, en ricanant, la loi la plus sacrée du mariage; qui se rue au milieu des danses hideuses où de jeunes mères et de jeunes filles immodestes comme des sauvages irritent les concupiscences et provoquent le déshonneur qui les suit de près; qui ne conserve du grand siècle de Louis XIV que la contagieuse mémoire des scandaleuses voluptés qui commencèrent à creuser la double tombe des peuples et des rois! »

Serrant affectueusement la main de mon noble et éloquent compagnon de voyage, je lui souhaitai toute sorte de bénédictions.

Ne soyons donc plus surpris, mes frères, d'entendre le roi pénitent s'écrier dans l'ardeur de son zèle, à la vue de la prospérité des méchants : Couvrez-les de confusion, ô mon Dieu, et ils se convertiront à vous et ils rediront avec moi : Qu'il m'est avantageux que vous m'ayez humilié : *Bonum mihi, quia humiliasti me.* (*Psal.* CXVIII, 71.) Oui, chers auditeurs, ce revers, cette difformité, cet opprobre, qui vous éloignent des funestes divertissements du monde, sont pour vous un vrai bonheur. Savez-vous bien ce que vous devriez regarder comme le plus déplorable des malheurs, ce serait de ne pas apprécier la grâce de l'affliction, et de murmurer contre la main paternelle qui ne vous frappe que pour vous soustraire à la séduction.

DEUXIÈME PARTIE.

Ames fidèles qui m'écoutez, si Dieu n'abreuvait d'amertumes que les grands pécheurs, vous douteriez avec raison de la sincérité de votre vertu. Rassurez-vous; il réserve aussi des croix à ses meilleurs amis, pour éprouver leur dévouement et les rendre dignes d'une gloire plus éclatante. Et, en effet, y en a-t-il un seul, depuis Abel jusqu'à Jésus-Christ, et depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, qu'il n'ait plus ou moins contristé? Etait-il l'ennemi de la chaste Suzanne dont l'invincible pudeur eut à subir d'atroces calomnies! de Jean-Baptiste décapité par un prince adultère? de Pierre et de Paul livrés à la barbarie d'un Néron? L'admirable enfant de Marie est-il épargné? Vous êtes pauvre; Jésus n'a où reposer sa tête que dans une crèche et sur un gibet! Vous êtes humilié; Jésus est le jouet des railleries d'une immense cité! vous êtes torturé sous le pressoir des perplexités les plus poignantes; Jésus, dans son incomparable agonie, est triste jusqu'à la mort! Imaginez, je vous prie, une douleur qui ne soit la douleur de Jésus! Après cela, bons chrétiens, nous siérait-il de nous plaindre d'être traités par Dieu comme l'ont été ses favoris et l'objet même de ses amoureuses complaisances?

Constatons, d'ailleurs, que les humiliations et les souffrances, prodiguées aux âmes d'élite, tournent toujours à leur profit, au profit de la famille et de la société. Joseph, vendu par ses frères, est proclamé le sauveur de l'Egypte et de Jacob, son vieux père. David, en s'annihilant sous les plus avilissantes calamités, mérite d'être proposé comme le modèle des rois, à tous les souverains de l'univers. Thérèse de Jésus ne comptait jamais davantage sur le succès de ses nobles entreprises que lorsque les hommes y opposaient tous les obstacles imaginables; les contradictions de la terre et des enfers étaient pour elle un signe non équivoque des suffrages du ciel. *Parce que vous étiez agréable à Dieu*, dit Raphaël à Tobie, *il a été nécessaire que vous fussiez éprouvé par la tentation.* (*Tob.*, XII, 13.) Si Job n'eût pas été inondé d'adversités, son sublime *Sit nomen Domini benedictum*, en demeurant enseveli dans son héroïque poitrine, aurait-il enflammé de l'amour des souffrances une multitude de siècles? Il est,

au contraire, permis de craindre que le serviteur de Dieu, non purifié dans le creuset du malheur, ne persévère pas dans les voies du salut et de la perfection. Témoin l'infortuné Salomon, que le cours non interrompu de bienfaits signalés entraîna insensiblement à l'ingratitude, à la volupté, à l'idolâtrie!... Quand un vaillant capitaine n'a plus la force de se jeter au milieu des hasards, il s'indigne de ne pouvoir plus cueillir de lauriers! Plus heureux que ce vétéran de la milice profane, le soldat chrétien moissonne, jusqu'au dernier soupir, des palmes nouvelles! Que j'aime à le voir, revêtu de l'invincible armure de son chef arrosé de sang, marcher fièrement à la tête des pusillanimes qu'il rassure en agitant l'étendard du Golgotha et en criant avec l'intrépide Thérèse : *Aut pati, aut mori ;* Ou souffrir, ou mourir! et, comme s'il était déjà honteux de l'idée du repos exprimée par celle du trépas, il ajoute aussitôt avec la magnanime Madelaine de Pazzi : *Pati, non mori!* souffrir, souffrir encore, souffrir toujours, mais non mourir! Dans ce moment solennel, Jésus, impatient de se convaincre de la sincérité de cet incroyable enthousiasme, lui présente deux diadèmes : Choisissez, dit-il, cette couronne de gloire ou cette couronne d'épines. Ah! Seigneur, loin de moi la folle pensée d'être couronné de fleurs sous un général couronné de ronces! Encouragé par le doux espoir de procurer ici-bas votre bon plaisir, et de vous voir de plus près dans le ciel, afin de vous aimer davantage, je consens volontiers à souffrir jusqu'à votre dernier avénement! puis, courbant humblement la tête : Enfoncez vous-même, Seigneur, ces cruelles épines qui déchirèrent votre auguste front! Jésus satisfait d'un amour si généreux, frappe à coups redoublés sur son disciple ensanglanté qui se dit intérieurement. Bien, très-bien! autant de coups reçus de cette main paternelle, autant de plaies spirituelles cicatrisées, autant de traits de ressemblance avec mon aimable et adorable modèle!

O vous qui ne comprenez pas encore comment le digne enfant de l'Evangile est plus ardent dans l'arène des austérités, que le héros du Capitole sur le champ de bataille, méditez avec moi les motifs surhumains qui le soutiennent et l'animent. Le militaire, en s'avançant vers son ennemi, sait bien qu'il ne rencontrera qu'un être faible comme lui : le soldat du Calvaire n'ignore pas qu'il va lutter corps à corps contre les puissances réunies du monde et de Lucifer. Le militaire n'a pour témoins de sa bravoure que quelques compagnons saisis d'effroi, ou un maître mortel dont on prépare déjà le royal tombeau. Le soldat du calvaire est encouragé par le geste éloquent d'un céleste escadron et le puissant regard du Monarque éternel qui lui crie fortement au cœur : Va planter ce drapeau déjà percé de mille flèches sur cette haute montagne, baignée des flots de mon sang, mais enrichie de mes impérissables trophées. Le militaire n'ambitionne, hélas, qu'une décoration éphémère qui s'obscurcira bientôt dans ses mains défaillantes : le soldat du Calvaire n'aspire à rien moins qu'à des palmes immortelles qui fleuriront dans les siècles des siècles. Oui, ô mon Dieu, je le reconnais trop tard, vous ne m'affligez que parce que vous m'aimez, vous ne me laissez dans cet état de détresse, d'abaissement et d'anxiété que pour me dégoûter d'un monde séducteur et égoïste ; que pour m'inspirer le désir des ineffables biens de la vie future que vous réservez à la patience chrétienne, et que personne ne pourra me ravir. Si j'avais plus de santé, plus de richesses, plus de succès dans mes spéculations, plus d'agréments dans mes liaisons, plus de considération parmi les hommes, je m'abandonnerais, comme tant d'autres, aux viles passions de la vaine gloire, de l'ambition, de l'avarice, du sensualisme et de la volupté.

Que j'étais insensé d'envier aux prétendus heureux de la terre ces misérables jouissances qui les perdent presque tous, et qui m'auraient perdu moi-même. Eh! que m'importe, en définitive pour le peu de temps qui me reste à passer dans cette vallée de larmes, d'être malade ou bien portant, opulent ou pauvre, estimé ou méprisé, pourvu qu'après vous avoir servi avec fidélité, j'entre triomphalement dans le magnifique sanctuaire de la vraie gloire et de la félicité permanente!

SERMON XXXI.

II° SUR LES AFFLICTIONS.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. (*Matth*, V, 5.)

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Dieu seul, mes frères, peut tenir cet étrange, mais admirable langage, parce que seul il peut changer les chagrins en joie et les souffrances en délices.

Dans les idées de la sagesse mondaine, souffrir et être heureux, implique contradiction. Dans les idées de la sagesse évangélique, c'est une vérité incontestable que démontre l'expérience des siècles. Marie l'égyptienne éprouva plus de satisfactions réelles au milieu de son affreux désert épouvanté de 47 années d'austérités et de gémissements, qu'elle n'avait trouvé de jouissance dans les sales voluptés de sa jeunesse. Arsène, le grand Arsène, dans le creux des rochers, et sous le sac de la pénitence, goûta un calme et des douceurs, qu'il n'avait point savourés dans les brillants palais de l'empereur Théodose. Oui, les maladies, les privations, les opprobres, les revers patiemment supportés pour l'amour du Seigneur Jésus, notre modèle, procurent à notre âme un véritable bonheur que les amusements profanes, même les plus innocents, ne lui présentèrent jamais.

Et qui donc opère ce singulier prodige? La religion, qui non-seulement nous enseigne que les afflictions sont un moyen fréquemment employé par la bonté divine pour convertir les pécheurs et augmenter la gloire des justes (ce que nous prouvons dans un autre discours), mais qui seule encore, comme nous l'allons voir, nous offre des secours extérieurs et intérieurs assez efficaces pour nous aider à

endurer les plus pénibles épreuves avec résignation, souvent même avec allégresse et enthousiasme.

PREMIÈRE PARTIE.

Premier secours extérieur : *La parole de Dieu.* Dans les illusions de la joie, on fuit, on craint cette parole sainte et sévère. Si l'on consent à l'écouter, c'est avec une curiosité toute humaine, avec prévention ou dédain; elle irrite, en confondant des passions chéries. Oui, ce n'est qu'en frissonnant que les heureux de la terre entendent ces terribles oracles : L'orgueil sera suivi d'une éternelle confusion. Le trésor de l'avare ne descendra point avec lui dans la tombe. La volupté, la volupté deviendra la proie de feux dévorants !

Mais quand la maladie ou l'adversité a retranché l'objet de ces perfides concupiscences, on prête plus volontiers l'oreille à ces touchants passages de l'Evangile. Heureux les humbles, heureux les pauvres, heureux les chastes, heureux les affligés, parce que le royaume des cieux leur est réservé ! *Quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Quand nous prêchons à l'homme léger et sensuel que cet Evangile est incomparablement le plus aimable, le plus précieux de tous les livres, il ne nous comprend pas, dit l'Apôtre, parce qu'il n'a aucun sentiment des choses spirituelles : *Non percipit ea quæ Dei sunt.* (I *Cor.*, II, 14.)

Eh ! comment une intelligence remplie de fictions romanesques et d'images théâtrales, comment un cœur plongé dans les désirs et les ordures de la chair pourraient-ils percevoir et goûter les vérités sublimes et l'onctueuse suavité répandues dans les divines Ecritures ! Mais qu'un désastre imprévu contraigne cet homme de renoncer à ses sociétés enchanteresses, et d'aller cacher sa honte dans une retraite obscure, ah ! abandonné de ses faux amis, il commence alors à éprouver vivement l'impérieux besoin de la religion qui profite de ce moment favorable pour lui crier du haut de la tribune sacrée : *Tolle, lege*, prenez et lisez. Il le saisit, ce livre mouillé des larmes compatissantes du Sauveur. Il la dévore, cette page fameuse qui convertit le jeune Augustin. Ce n'est ni dans les excès de l'intempérance, ni dans les intrigues de l'ambition, ni dans les plaisirs des sens, que l'on trouve le bonheur, mais uniquement dans l'imitation de Jésus-Christ. Cette lecture vivifiante est un trait de lumière qui éclaire son entendement, réveille sa volonté, fait couler ses pleurs et lui laisse entrevoir la douce et gracieuse espérance.

Deuxième secours extérieur : *Les sacrements.* Le plus redoutable des malheurs n'est pas la perte de nos biens, de notre santé, de notre réputation même ; c'est la perte de la grâce toujours accompagnée de la tyrannie du péché. Les plus grandes calamités temporelles n'effleurent que légèrement une âme qui, ayant Dieu pour ami, oppose aux assauts de l'adversité l'invincible armure d'une conscience pure et sans reproche. Ce qui déconcerte et désespère le courage le plus fortement trempé, c'est la réunion des maux sensibles et les déchirements d'un cœur coupable. Quand un vrai chrétien est affligé d'une maladie longue et cruelle, sa principale consolation est de pouvoir répéter souvent à son Sauveur cette touchante prière qui endort, pour ainsi dire, ses horribles souffrances : Seigneur Jésus, j'accepte de votre main fraternelle ces douleurs méritées comme autant de pénitences expiatoires. De plus, en les supportant pour votre amour, je vous aide, ce me semble, à soulever votre tête dans le jardin de l'agonie, à faciliter votre respiration interrompue, à partager votre flagellation, à porter votre trop lourde croix qui me retient honorablement attaché à vos côtés. Soyez-en à jamais béni.

Mais toi, pécheur impénitent, esclave du démon qui veille au chevet de ta couche funèbre ; toi menacé de devenir bientôt son inconsolable victime ; toi visité peut-être par un médecin qui se dit athée et qui, par conséquent, te traite comme un être sans raison et sans avenir, comment n'enrages-tu pas, et n'étouffes-tu pas sous le triple pressoir de tes affreuses tortures, de ton hypocrite incrédulité et de tes cuisants remords?

O vous, mes frères et mes sœurs qui êtes en proie au double fléau de l'infortune et des troubles de la conscience, hâtez-vous donc de demander aux sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie la paix avec Dieu et avec vous-mêmes.

A l'époque de votre prospérité, cette démarche vous effrayait ; le charme des plaisirs et les railleries d'un monde pervers prolongeaient votre aveuglement ; mais aujourd'hui que la séduction a disparu, que vous n'avez plus ni à ménager ni à craindre ce monde aussi vil qu'impitoyable, jetez-vous dans les bras maternels de la religion ; ne rougissez plus de recevoir ses bienfaits, ne redoutez plus l'approche, la sévérité de l'un de ses apôtres, car ils sont les représentants du père des miséricordes. Les entrailles de ce confesseur de votre choix, devenu soudain votre meilleur ami, s'attendriront au triste récit de vos prévarications et de vos anxiétés ; qu'il lui sera doux, après avoir brisé vos fers par une puissante absolution, de vous introduire dans la salle du divin banquet où vous trouverez une nourriture fortifiante et d'aimables convives !

Troisième secours extérieur : *La prière publique.* Oui, nos temples sont l'asile des malheureux que le monde rejette, et la pompe de nos solennités les dédommage amplement des vaniteuses représentations du siècle. Eh ! quel soulagement pourraient offrir à un infortuné les folles réunions de ce monde superbe qui n'aime que le faste, et à qui la présence de l'indigent semble une contagion ; de ce monde égoïste qui repousse jusqu'au sentiment naturel de la pitié ; de ce monde injuste et barbare qui ne voit dans nos disgrâces qu'un degré de plus pour s'élever sur nos ruines ! Voilà le monde de la philosophie antique et moderne. Fuyez-le

donc ce monde qui ne vous réserve que des déboires et des mépris. Venez avec confiance dans la maison du Seigneur qui vous appelle et ne fait acception de personne. Là vous trouverez un abri tutélaire contre les orages de l'adversité, un protecteur généreux contre l'iniquité des méchants, un père compatissant dont les délicieux entretiens essuieront vos larmes. L'éblouissant spectacle des profanes grandeurs vous humilierait; le touchant spectacle des cérémonies religieuses relèvera votre courage abattu. Les chants luxurieux du théâtre augmenteraient la tristesse de votre âme ; les sacrés cantiques de Sion y porteront l'allégresse. Quel douloureux contraste vous feriez dans les brillants salons avec l'opulent qui vous écraserait du poids de son arrogance ! Vous pouvez paraître dans nos pieuses assemblées avec toute la simplicité que commande et consacre le malheur : l'indigent y est sans honte à côté du riche dont souvent il excite la commisération, car c'est là principalement que naissent les sentiments les plus nobles. Je ne dis pas assez : n'est-ce pas sur les nécessiteux et les affligés que tombent de préférence les premiers regards d'un Dieu pauvre et délaissé qui descend et s'immole dans nos modestes sanctuaires précisément pour consoler ceux qui gémissent, et rassasier ceux qui ont faim du pain de la vie éternelle ? N'est-ce pas dans le temple de Jérusalem que la mère de Samuel, désolée d'une ignominieuse stérilité, obtint par des soupirs prolongés ce prophète admirable qui devint la gloire d'Israël? N'est-ce pas dans le même temple que le vieillard Siméon reçut des mains de la divine Marie l'enfant Jésus et l'imcomparable honneur de le presser amoureusement contre son cœur palpitant de reconnaissance, en le proclamant la lumière des nations ?

Toute grandeur déchue, tout être qui a été heureux et qui pleure, est mal là où Jésus-Christ ne règne pas. Que celui qui a été heureux et qui est devenu pauvre, ne se laisse point séduire par la fertilité du sol et la fraîcheur des ombrages. S'il ne voit pas la croix, qu'il poursuive sa route ; l'asile qu'il cherche ne s'offre pas encore. Mais s'il aperçoit une église relevée de ses débris, si une foule de pauvres chrétiens y vient entendre le ministre du Calvaire, qu'il s'arrête alors ; là il trouvera des frères sensibles à la peine ; là son infortune ne sera point un tort ; là le ciel attendri par ses malheurs lui a préparé des consolations.

Le soleil venait de terminer sa carrière. Un voyageur, égaré dans une vaste et sombre forêt, cherchait un abri contre l'horreur des ténèbres et la dent meurtrière des bêtes féroces. Quelle agréable surprise ! un antique oratoire frappe soudain ses regards inquiets. Entrant dans ce refuge solitaire, il découvre, à la lueur vacillante d'une lampe à demi éteinte, le signe vénérable de la rédemption. Saisi d'une religieuse frayeur, sa foi trop longtemps assoupie par de fatales prospérités qui s'étaient évanouies comme un songe, se réveille tout à coup. Tandis que dans son trouble il s'essaye à prier, la croix du Sauveur lui adresse ces paroles mêlées de sévérité et de tendresse : Mortel, qui es-tu ? Qui t'amène dans cette redoutable enceinte? Si tu oses m'y déclarer la guerre et m'arracher du lieu de mon repos, sache bien qu'au jour de mes éternelles vengeances tu me verras briller dans les airs d'un foudroyant éclat ; si tu es, au contraire, un coupable repentant, ah ! garde-toi de perdre courage. Prosterne-toi, la face dans la poussière ; pleure, adore le céleste mystère de la réconciliation, et tu seras pardonné ! Si, mieux encore, l'innocence est ton trésor, avance hardiment jusque dans le sanctuaire de ma divine majesté. Viens, viens coller tes lèvres pures sur mes plaies saignantes de charité. Mais tes sanglots m'annoncent que tu es malheureux. Eh bien, tressaille d'espérance en contemplant le Fils même du Très-Haut cruellement torturé pour calmer les angoisses des malheureux !!!

DEUXIÈME PARTIE.

Mes frères, les consolations les plus solides que la religion procure à l'homme éprouvé par des revers éclatants, ou des chagrins domestiques, c'est cette force intérieure de la grâce, cette invisible onction de l'Esprit-Saint, qui tempère l'amertume de nos douleurs et qui va quelquefois, comme nous l'allons voir, jusqu'à les changer en délices. Pour parler d'une manière plus saisissante de ces consolations intimes que l'homme charnel s'obstine à nier, parce qu'il ne les a point senties, comparons l'impie au juste, tous deux plongés dans le malheur.

Qui donc essayera d'adoucir la peine qui ronge l'hypocrite incrédule. Ses amis? Mais loin de les en instruire, il craint même qu'ils ne la devinent. La force de sa raison ? Oh ! quelle est faible cette raison orgueilleuse qui s'écrie audacieusement que la chute des astres ne l'ébranlerait pas, et qui le moment d'après pâlit d'effroi au bruit du tonnerre, à l'aspect d'un fantôme. Le plaisir des sens ? Mais ce plaisir si rare, si fugitif, n'a d'empire que sur le corps, et la plaie ravage le cœur ! Au sein d'une société voluptueuse, alors même qu'il manifeste une joie mensongère, il soupire secrètement après la solitude pour y dévorer le malaise qui le poursuit. Au lieu du repos qu'il demande au sommeil, des rêves effrayants l'assaillent de toutes parts. Que fera donc cet infortuné? Il multipliera ses blasphèmes contre une religion aussi invulnérable que compatissante. Il ne réussira qu'à élargir ses blessures déjà si profondes. Telles sont, chrétiens, les horribles convulsions qui bouleversent les consciences de tous les esclaves de Satan qui paraissent heureux, qui mentent effrontément quand ils affirment qu'ils sont heureux. *Non est pax impiis :* « *Il n'est point de paix pour les impies,* » nous répète le Saint-Esprit lui-même. (*Isa.*, XLVIII, 22.) L'expérience des siècles confirme cet infaillible oracle. Parmi ceux qui ont le bonheur de se confesser, il n'y en a pas un, pas un seul qui n'avoue qu'il traî-

nait une déplorable existence, et que sa vie n'était qu'une espèce d'enfer anticipé. Ne soyons donc plus surpris des effroyables scènes que beaucoup d'entre eux, poussés par le démon qui les possède, et ne pouvant plus soutenir une lutte si cruelle, présentent, chaque jour, à leurs concitoyens épouvantés. Je les vois tenir d'une main dépravée et stupide le code de l'impiété, de l'autre un poignard! Bienfaisante philosophie, voilà un spectacle vraiment digne de toi! Admire donc, en ricanant, ton ouvrage et trempe ta plume victorieuse dans ce ruisseau de sang impur qui honore tes précieuses doctrines et ta merveilleuse humanité!

Chers auditeurs, fermons les yeux à ces drames avilissants pour ne les ouvrir qu'au glorieux triomphe du malheur soutenu et ennobli par la religion. Je me plais sans doute à écouter cette étonnante et sublime invitation de l'Homme-Dieu : Que celui qui veut être mon disciple, se renonce lui-même, qu'il porte sa croix, qu'il me suive, et à ce prix son âme trouvera infailliblement la paix. Mais aussi que j'aime entendre le chrétien affligé lui faire sans hésiter cette héroïque réponse : Seigneur Jésus, vous voyez à vos pieds un malheureux que vous avez solennellement promis de soulager. Oh! non, je ne refuse point de boire à votre calice, mais ma faiblesse vous est connue, et votre bras seul peut la rendre magnanime!

Parlez ici, à ma place, ô vous dont je retrace si froidement la parfaite résignation, le brûlant amour des souffrances; racontez-nous dans un langage de feu l'enivrante allégresse qui coula surabondamment des fontaines du Sauveur dans votre poitrine embrasée.

Fiers conquérants des mondes, gardez le silence. Laissez les héros du Calvaire célébrer leurs illustres opprobres avec beaucoup plus d'enthousiasme que vous ne pourriez vanter vos tristes exploits qui n'ont enfanté que l'oppression, les larmes et les malédictions des peuples vaincus.

Croire en Jésus-Christ, redisaient à l'envi les saints, nos ancêtres, c'est assurément la plus grande des grâces; annoncer Jésus-Christ aux nations, le plus honorable des ministères: mais souffrir pour Jésus-Christ, voilà, voilà le comble de la gloire!

On nous maudit, s'écriait le grand Paul, on nous foule aux pieds comme la balayure de la terre ; mais nous ne sommes pour cela ni confondus, ni découragés ; car nous le déclarons hautement: nous trouvons des joies inénarrables dans la divine croix qui reçut les derniers embrassements et le dernier soupir du Sauveur : *Superabundo gaudio!* (II *Cor.*, VII, 4)

Oui, par un prodige très-souvent renouvelé le long des siècles, la coupe des amertumes et la couronne du Golgotha se transforment soudain dans le calice des consolations et le diadème du Thabor pour les amants passionnés des douleurs, qui sont alors contraints de s'exclamer avec le brûlant Xavier : Assez, Seigneur, mon cœur est trop étroit pour contenir cette surabondance de délices! *Satis, Domine, satis!* Et avec la séraphique Thérèse? « Seigneur, ou agrandissez ma bassesse, ou ne me faites pas une faveur sous le poids de laquelle ma faible nature succombe! » Témoin encore ce pieux ermite que de cruelles souffrances n'empêchaient point de chanter et le jour et la nuit les louanges de Jéhovah. Epuisé par 50 années de veilles, de jeûnes, de macérations ; n'ayant pour vêtement qu'un triste haillon, pour demeure qu'une chétive cabane, pour nourriture que des racines sauvages ; traînant péniblement un corps ulcéré que se disputaient déjà les vers, cet admirable vieillard présentait un visage riant et serein! On l'entendait exhorter, dans le calme du désert, les astres, les forêts, les montagnes, les vallons, les ruisseaux, les fontaines, les fleurs, les oiseaux du bocage, tous les êtres vivants et inanimés de la création à exalter avec lui les miséricordes de leur commun bienfaiteur et à proclamer sa prochaine délivrance. Courage, ô mon âme, répétait-il, courage! Tu n'as plus que quelques jours à languir dans cette prison ténébreuse et infecte que tu échangeras pour un séjour de lumière et de félicités immortelles. *Si sustinebimus, et conregnabimus.* (II *Tim.*, II, 12.)

Mes très-chers frères, que ne m'est-il donné de porter moi-même ces délicieuses espérances à ceux de nos amis qui n'ont pu venir entendre une instruction qui les concerne spécialement; à ces hommes de travail qui nourrissent une nombreuse famille d'un pain détrempé de leurs sueurs et souvent de leurs larmes; à cette veuve qui vient d'ensevelir son enfant chéri; à cet époux désolé qui ne peut plus s'entretenir qu'avec l'éloquent portrait de sa vertueuse compagne; à cette sœur aimable, à ce frère complaisant, à cette mère si tendre, à ce père si affectueux, que la maladie ou l'infirmité enchaîne sur un lit douloureux!

Après leur avoir raconté à tous combien je m'intéresse aux âmes infortunées, ranimez leur foi, soutenez leur patience par les soins délicats de la charité et de la douceur évangélique. Tournez, retournez leur couche pour qu'elle leur soit moins dure et plus rafraîchissante. Gardez-vous bien de les contrister par des paroles vives et déplaisantes qui irriteraient leurs nerfs déjà si fatigués. Faites-leur des lectures pieuses et agréables qui dissiperont leurs troubles et leurs ennuis. Suggérez-leur cette belle prière que saint Augustin, dans sa dernière maladie, répétait souvent: «O mon adorable Rédempteur, vous êtes beau, j'en conviens, dans le jardin de vos agonies! *Pulcher in agonia!* Que vous êtes beau sous les coups, les crachats, les innombrables opprobres, les ruisseaux de sang qui nous cachent votre auguste visage! *Pulcher in opprobriis!* Mais vous brillez d'un éclat plus admirable encore sur ce bois sacré où vos bras sont étendus, votre cœur ouvert, pour embrasser et abriter tous les malheureux, vos amis de prédilection! » Montrez-leur la compatissante image de la Mère des

sept douleurs qui veille invisiblement au chevet de ses chers orphelins !

Dites-leur enfin, de notre part, qu'en se soumettant sans humeur et sans murmures, ils soulagent en quelque sorte le bon Jésus et la divine Marie, qui, sensibles et reconnaissants, comptent leurs actes de résignation, leurs soupirs et leurs pleurs amoureux, et inscrivent en lettres d'or leurs noms immortels sur le grand livre des prédestinés !

SERMON XXXII.

NÉCESSITÉ DE LA PÉNITENCE CORPORELLE.

Facite fructus dignos pœnitentiæ. (*Luc.*, III, 8.)
Faites de dignes fruits de pénitence.

Plus heureux que moi, mes frères, celui qui, sur les rives du Jourdain, faisant retentir cette doctrine aux oreilles de la foule empressée à lui demander le baptême, s'appuyait de l'autorité de ses exemples ! Jean-Baptiste, en effet, ne se nourrissait que de sauterelles et de miel sauvage. Son unique vêtement était un tissu de poils de chameau, et la terre nue lui servait de couche et d'oreiller. Cet illustre pénitent, que le Fils même de l'Eternel proclama le plus grand des enfants des hommes, triste témoin de l'orgueilleuse hypocrisie des pharisiens, ne craignait pas de leur dire avec l'accent d'une sainte indignation : Race de vipères, jusqu'à quand vous précipiterez-vous dans la voie large des impiétés et du désordre qui allument le feu de la colère divine ? Pour l'apaiser, hâtez-vous donc de porter de dignes fruits de pénitence ! Hâtez-vous, car la cognée est déjà à la racine de tout arbre stérile ou contagieux ! *Facite fructus dignos pœnitentiæ.*

Vous me saurez gré, sans doute, chers auditeurs, de tenir le même langage, à une époque où le sensualisme, qui atténue visiblement la foi dans tous les rangs de la société, me fait craindre pour ma patrie les plus effroyables calamités.

La pénitence corporelle, unie au sincère repentir des iniquités commises, fut toujours le caractère distinctif de la sainteté, et le moyen le plus efficace d'arrêter les vengeances du Ciel. Tel est l'important sujet que je viens soumettre à vos pieuses méditations, et que je réduirai aux deux propositions suivantes : je défie cette respectable assemblée de me citer un seul saint canonisé, un seul, qui n'ait pas été un vrai pénitent ; je lui demanderai ensuite si elle connaît beaucoup de chrétiens qui se fassent remarquer aujourd'hui par leurs austérités.

La honte dans le cœur et sur le front, j'avouerai naïvement qu'une pareille matière traitée par un nouveau Jean-Baptiste produirait sur vos âmes bien disposées une impression salutaire et durable que je ne puis attendre, moi, que de la pure miséricorde du Seigneur Jésus et de la protection de sa divine Mère. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Quelle idée le Fils de l'homme nous donne-t-il de la pénitence et sous quelles figures nous la représente-t-il dans son Evangile ? Tantôt sous l'image frappante d'une guerre ouverte contre la nature : *Je ne suis pas venu apporter en ce monde la paix, mais le glaive.* (*Matth.* X., 34.) Tantôt sous l'effrayant emblème d'une voie escarpée et très-rude dans laquelle il faut absolument marcher pour arriver au bonheur : *Oh ! qu'il est étroit le chemin qui conduit à la vie éternelle, et petit le nombre de ceux qui y entrent !* (*Matth.*, VII, 14.)

Pour nous faire bien comprendre, dit saint Augustin, que tous les hommes sont obligés de s'imposer des pénitences, le Sauveur emploie cette remarquable locution : *Que quiconque veut être mon disciple, porte sa croix et me suive !* (*Matth.*, XVI, 24.) Or, depuis la crèche de Bethléem jusqu'au sommet du Calvaire, sa vie entière n'a été qu'une longue chaîne de pénitences, de privations, de jeûnes, de nuits consacrées à la méditation, de voyages fatigants, de pénibles travaux, de souffrances volontaires. S'il s'asséyait quelquefois à la table somptueuse des pécheurs, c'était pour leur donner des leçons de sobriété, de modestie et de charité.

Encouragés par les exemples de ce grand pénitent du genre humain, les apôtres marchent courageusement sur ses nobles traces. Armés d'une croix de bois, précieux souvenir du Golgotha, ils parcourent les diverses contrées du monde idolâtres qui, saisi d'admiration, se prosterne humblement aux pieds de ces héros de l'indigence et du dévouement. Et vous, sublime Docteur des gentils, quels sont donc vos enseignements parmi vos labeurs accablants, vos fréquents naufrages, vos cruelles lapidations et toutes vos étonnantes épreuves ? Ecoutons en tremblant, mes frères, une révélation plus étonnante encore : *Castigo corpus meum et in servitutem redigo : « Je flagelle mon corps, je le réduis en servitude, dans la crainte qu'après avoir prêché les autres, je ne sois moi-même réprouvé !* (I *Cor.*, IX, 2.) Oh ! non, parfait modèle de l'éloquence sacrée, vous ne transformez point la chaire suprême de l'Evangile, cette redoutable tribune de l'éternité, en une forme scientifique, académique et politique. Vous n'essayez point d'élever au ciel vos auditeurs dans le char vacillant des tristes chefs-d'œuvre des mortels, de toutes ces connaissances incertaines et puériles qui ne constituent pas le domaine surnaturel du prophète et de l'apôtre. Pour répondre dignement aux desseins du divin Maître qui n'emprunta à l'innocente nature ses touchantes images et ses gracieuses comparaisons que pour soulever l'homme terrestre jusqu'aux célestes vérités et aux séraphiques sentiments, qui n'apprit à ses dociles élèves aucune opération artistique, qui ne leur prescrivit impérieusement que le salut des âmes, vous rappelez sans cesse à vos chers Timothées, ô grand Paul, que le temps est trop court pour le dépenser juvénilement, sur les bords de la tombe, en entreprises vaniteuses, en discussions frivoles, en opinions chimériques.

Aussi, à votre voix saintement audacieuse, Athènes la superbe, Corinthe la voluptueuse, Rome l'indomptable, et vingt peuples divers, soudainement éveillés au magnifique flambeau de vos dogmes majestueux, exaltés par le prodige de votre zèle brûlant et de vos incroyables austérités, se hâtent, pour l'amour du Seigneur Jésus dont vous assaisonnez si admirablement vos discours pathétiques, d'abjurer les impuretés et toutes les folies du siècle, de peupler les déserts les plus sauvages, d'habiter des grottes inaccessibles, de macérer leur chair délicate et rebelle, de braver la fureur des tyrans, d'encombrer les noirs cachots, de lasser la cruauté des bourreaux, d'inonder des flots d'un sang généreux les chevalets et les colysées! Honneur donc, bénédiction aux Paul, aux Xavier, aux Régis, à tous les athlètes, leurs dignes successeurs, qui, avec les simples armes de la prière, de la prédication, de l'abstinence et du cilice, ont conquis et conquièrent encore à l'Eglise romaine, et conséquemment à la vraie civilisation, des provinces, des royaumes, sous les yeux de nos philosophes ingrats et calomniateurs qui leur doivent incontestablement la précieuse liberté dont ils ne rougissent pas de faire le plus honteux et le plus déplorable usage.

Depuis 1800 ans, les Pères de l'Eglise, les maîtres de la vie intérieure, dans leur langage inspiré, ont regardé la pénitence extérieure comme une indispensable condition du salut. Ecoutons-les.

Saint Chrysostome : «Malheur à quiconque ne mortifie pas ses sens!»

Saint Ambroise : «Qui ne renonce pas à contenter son corps renonce à écouter Dieu.»

Saint Augustin : «Qui soumet la raison à la chair est un monstre dans la nature et la religion.»

Saint Bernard : «En satisfaisant les appétits de la sensualité, vous donnez la mort à votre âme.»

Saint François de Sales : «Vous ne pouvez élever votre esprit à Dieu que par la mortification de vos membres.»

Saint Louis de Gonzague : «Mon ami,» répondit-il à un confrère qui lui conseillait d'interrompre ses grandes austérités et de se borner à briser sa volonté propre, « à l'exemple des saints, faisons l'un et l'autre.»

Sainte Thérèse : «Il ne faut pas croire que Dieu admette dans sa dilection ceux qui aiment leurs aises.»

Saint Jean Climaque : «N'ayez point de confiance dans une vertu qui se prive des pénitences corporelles.»

Saint Jean de Dieu : « Si un supérieur osait enseigner par ses discours ou par ses exemples que la mortification de la chair n'est pas nécessaire au salut, ayez-le pour un faux docteur, fît-il des miracles.»

Dans la langue catholique, le mot *saint* et le mot *pénitent*, sont donc synonymes. Aussi, à toutes les époques, la pénitence, en glorifiant le cloître et le sanctuaire, n'a pas brillé d'un éclat moins vif dans tous les autres rangs de la société. Témoin les David et les Louis IX sur le trône ; les Joseph et les Didier dans la magistrature ; les Machabée et les Maurice au milieu des camps ; les Geneviève et les Germaine sous le voile de la virginité ; les Susanne et les Monique dans les embarras du mariage ; les Eliézer et les Alphonse Rodriguès dans la domesticité ; les Obédédom et les Isidore à la charrue !

Résumons, mes frères, cette première partie de notre discours. Si, d'un côté, Jésus-Christ, et avant lui les prophètes, et après lui les apôtres, les pontifes et les missionnaires, ont prêché la pénitence corporelle ; si, d'autre part, il nous est impossible de citer un seul saint canonisé, un seul bienheureux qui n'ait été un pénitent remarquable, ne suis-je pas forcé de conclure que la mortification volontaire des sens est d'une nécessité rigoureuse pour le salut? Conclusion effrayante pour beaucoup de catholiques, j'en conviens ! Conclusion plus formidable encore pour les prêtres et les religieux! Conclusion tellement comprise par les uns et les autres, que je vous scandaliserais tous et encourrais votre mépris et les anathèmes de l'Eglise si j'improuvais cette loi évangélique.

DEUXIÈME PARTIE.

Ennemi de toute exagération dans l'exercice d'un ministère qui réprouve ce qui blesse la vérité, je ne prétends point, chers auditeurs, que pour nous sauver nous devions faire tout ce qu'ont fait les saints. Je me borne à vous enseigner hardiment que, sous peine de damnation, nous sommes tous obligés de pratiquer tout ce que Jésus-Christ et son Eglise nous prescrivent touchant la pénitence.

« On convient généralement, disait l'éloquent Chrysostome aux habitants de Constantinople, que la pénitence corporelle nous a été imposée par Dieu lui-même ; mais chacun s'imagine pouvoir s'en dispenser à cause de sa condition, de son état, de son âge ou de sa santé. Illusion déplorable, ajoute-t-il, qui perd une multitude de chrétiens ! — J'ai rencontré, poursuit saint Ambroise, plus d'âmes qui avaient l'innocence baptismale que je n'en ai trouvé qui fissent une pénitence convenable.» Ces deux illustres docteurs ne semblent-ils pas avoir écrit des lignes si frappantes pour nous-mêmes, et ne m'autorisent-ils pas à soutenir que la vie des fidèles de nos jours les plus austères peut à peine être comparée à celle des saints connus qui ont pratiqué le moins de pénitence? Aux monastères, s'écrie-t-on de toutes parts, ces mortifications outrées qui ne sont plus dans nos mœurs ! C'est comme si l'on disait : Aux Chartreux et aux Trappistes seuls les austérités, parce qu'ils sont les seuls coupables. Tant qu'à déraisonner, ne vaudrait-il pas mieux dire avec une apparence de bon sens : A ces cénobites seuls le royaume des cieux : car l'Evangile affirme que l'on n'y entre qu'en faisant violence à la nature sensuelle ?

Regnum cœlorum vim patitur. (*Matth.*, XI, 12.) Attendons un peu, et nous saurons certainement qui de ces religieux ou des heureux du monde ont le mieux compris ces paroles de Jérémie : *Couvrez-vous de cilices, poussez des cris et des rugissements, car la juste fureur du Tout-Puissant n'est pas encore calmée !* (*Jer.*, IV, 8.) Y a-t-il donc, mes frères, plusieurs Evangiles pour la diversité des rangs, des usages et des siècles ? Sont-ce les saints qui en ont trop fait ? N'est-ce point nous, au contraire, qui n'en faisons pas assez ?

Admirables solitaires, depuis le jour fortuné où vous divorçâtes magnanimement avec les richesses, les tables somptueuses et les folles joies de la terre, pour revêtir les humbles livrées du Sauveur, vous gravissez, à travers les ronces et les sanglantes macérations, la montagne escarpée du Calvaire, qui conduit au splendide Thabor, et vous arrêtez ainsi le bras d'un Dieu vengeur levé sur nos têtes criminelles ! Oh ! que n'apparaissez-vous soudain, pâles et décharnés par vos pénitences, dans nos cités épicuriennes, pour adresser à l'immense majorité des catholiques qui sont dans l'aisance ces apostrophes qui sur vos lèvres saintes et décolorées feraient, je n'en doute point, une salutaire impression que les nôtres ne peuvent produire ! Ecoutez, mes frères, l'énergique langage de ces vrais imitateurs de l'Homme-Dieu : Quel cas faites-vous de l'abstinence formulée dans les commandements apostoliques que vous récitez le matin et le soir ? Combien s'en moquent ou n'en tiennent aucun compte ! Combien parmi ceux-là mêmes qui s'asseoient fréquemment au banquet eucharistique, la violent sous les plus légers prétextes !.. Oserez-vous nous parler de ce jeûne que pratiquèrent nos aïeux le long des âges et que l'on pratiquait encore, il y a moins de 50 ans ? Car, de bonne foi, est-ce réellement jeûner que de faire, comme de coutume, aux mêmes heures, les mêmes repas ? Nous disons les mêmes repas. Riches aux yeux du monde et pauvres aux yeux de la foi, répondez franchement : votre amour-propre ne souffrirait-il pas si les nécessiteux se montraient tout à coup dans vos superbes salons pour contempler d'un œil affamé le nombre symétrique de vos plats parfumés ! Ah ! soyez-en persuadés, ces misérables, vos frères en Adam et en Jésus-Christ, qui accusent peut-être la Providence de vous avoir comblés de largesses dont ils ne comprennent pas le danger, partageraient avec empressement vos singulières privations ! Prenez-y garde : Lazare mourant de faim à la porte de l'opulent gorgé de mets délicats, et cet intempérant n'habitent pas la même demeure par delà le tombeau ! Que les jugements des mortels diffèrent de ceux de Jésus-Christ, qui a dit : *Væ vobis divitibus !* (*Luc.*, VI, 24.) *Beati pauperes !* (*Matth.*, V, 3.) Heureux les pauvres ! Malheur aux riches !

Vous êtes, nous répliquez-vous, d'une complexion trop faible pour jeûner. Comment ! trop faible pour retarder un peu votre repas, et assez robuste pour passer les longues nuits d'hiver dans les bals et les spectacles ! Comment ! pas assez de patience pour éprouver un appétit bien supportable, et trop de courage pour oublier votre naissance, votre éducation, l'honneur de votre sexe, vos promesses baptismales dans des danses exécrables qui contraignent les hommes les plus tolérants de soupçonner votre virginité ou votre fidélité conjugale ! Quelle étrange contradiction dans des âmes qui croient à l'Evangile et parlent encore de pudeur !

Sans se livrer à ces affreux désordres, possèdent-elles l'esprit d'abnégation, de sacrifice, de désintéressement, de charité, de modestie, qui constitue la vraie piété, ces femmes qui, malgré des communions multipliées, se font remarquer par des parures séductrices ; qui, tout en molestant de pauvres mères dont les nombreux enfants, leur première couronne, manquent de pain et de vêtements, sont chargées de fleurs brillantes, d'ornements ruineux dont le superflu pourrait aisément nourrir et habiller ces honorables mendiantes ; qui enfin, loin d'édifier le public et leurs familles par certains exercices spirituels et des actes de bienfaisance fertiles en joies pures et en bénédictions, ne remplissent pas même les devoirs les plus essentiels de fille, de mère et d'épouse ?

Soyez à jamais bénies, ô vous, femmes éminemment vertueuses qui, habiles à rendre la piété aimable, à en concilier les obligations avec celle de votre position sociale, savez vous contenter d'une nourriture saine et non recherchée, d'une toilette simple et toujours décente, afin de pouvoir soulager l'adorable Jésus et sa divine Mère dans leurs membres souffrants !

Chers auditeurs, à tous les criminels excès du sensualisme et de la luxure que nous venons de signaler, comme diamétralement contraires aux lois rigoureuses de la pénitence corporelle, nous opposerons le saisissant tableau des prodigieuses expiations et des sublimes folies de la croix. Au VI[e] siècle, raconte saint Jean Climaque, il y avait près d'Alexandrie un vaste monastère où s'enfermaient volontairement des hommes qui n'avaient à se reprocher que des fautes qui passeraient aujourd'hui pour légères. C'était un lieu obscur et infect. Je vis des religieux qui s'exposaient, la nuit, aux injures de l'air, se tenant debout et immobiles, forçant la nature pour s'empêcher de dormir et accusant le sommeil d'être venu les surprendre ; d'autres, les yeux douloureusement élevés au ciel, lui demandaient incessamment du secours et du courage ; ceux-ci, le visage tristement penché vers la terre, criaient qu'ils étaient indignes de regarder le firmament ; ceux-là, mélancoliquement assis sur un cilice, donnaient du front contre la poussière et se frappaient rudement la poitrine, d'où s'échappaient des sanglots déchirants. Là, on voyait accomplir à la lettre ce que dit dans ses Psaumes le roi pénitent : des hommes brisés de componction et d'épouvante, qui ne bu-

vaient plus, à regret, que quelques gouttes d'une eau bourbeuse, et ne mangeaient plus qu'un peu de pain d'orge détrempé de larmes et de cendres, qui étaient tellement desséchés par ces incroyables rigueurs que leur peau collée à leurs os ressemblait à l'herbe qu'ont brûlée les ardeurs du midi. Toutes ces généreuses victimes d'un martyre continuel, tremblant de tous leurs membres à la redoutable pensée du jugement, de l'enfer, de l'éternité et d'un Dieu mort sur un gibet, ne répétaient que ce refrain aussi attendrissant que lugubre : Malheur, malheur à moi! pardon, pardon! grâce, Seigneur, grâce, s'il est possible, à un misérable pécheur qui n'a rien souffert encore pour son Jésus crucifié!

Je le répète, mes frères, nous ne sommes pas tous appelés, comme ces admirables personnages, à faire une pénitence aussi extraordinaire : mais nous sommes tous obligés, sous peine de damnation, d'observer ce précepte évangélique : Faites de dignes fruits de pénitence : *Facite fructus dignos pœnitentiæ.* Nous sommes tous obligés de combattre courageusement le sensualisme qui engendre la concupiscence, mais que l'on peut toujours vaincre par la prière, la fréquentation des sacrements et la fuite de tout ce qui peut porter au mal. Nous sommes tous obligés d'accepter humblement, pour l'amour de Jésus Christ, notre Rédempteur et notre modèle, les infirmités, les maladies, les opprobres, toutes les épreuves dont il lui plaît de nous honorer; par cette noble et vertueuse conduite nous cicatriserons nos plaies, nous expierons nos infidélités, nous adoucirons nos maux, nous jouirons d'une paix intérieure incomparablement plus précieuse que l'or et les diamants, que tous les faux plaisirs d'une vie molle, dépravée et honteuse.

Mais il me semble entendre une voix heureuse me répondre au nom de mes auditeurs : Le discours que vous venez de nous prêcher sur une matière que l'on traite trop rarement, a produit en nos cœurs reconnaissants une impression salutaire, il a dissipé nos fatales illusions. La vive lumière de la vérité remplace dans notre esprit les noires ténèbres qui l'aveuglaient. Nous le jurons tous, désormais nous mépriserons les sottes vanités et les ignobles suggestions d'un monde perfide qui ne fait que de malheureux esclaves. Encouragés par le puissant exemple et la félicité suprême de nos glorieux ancêtres qui nous conjurent de les rejoindre dans la céleste patrie, nous allons châtier nos corps et les réduire en servitude, puisque, nous en sommes maintenant convaincus, ces dignes fruits de pénitence peuvent seuls nous en ouvrir les portes immortelles.

Ah! si j'avais le bonheur de connaître ceux de mes frères et de mes sœurs en qui la grâce divine vient d'opérer un si prodigieux changement, je baiserais respectueusement la trace de leurs pas, je réclamerais avec ardeur le secours de leur fervente prière pour entrer bientôt, bientôt, avec eux dans ce beau paradis où j'aperçois les couronnes brillantes que la Vierge Immaculée réserve à tous ses enfants chéris!

SERMON XXXIII.

L'ENFANT PRODIGUE.

Mortuus erat, et revixit. (*Luc.* XV, 11.)
Il était mort et le voilà ressuscité.

Belles sont les images sous lesquelles Jésus-Christ se plaît à nous peindre les miséricordes divines.

Ici, c'est une femme inconsolable de la perte d'une pièce d'argent, dixième partie du trésor qu'elle avait amassé par ses travaux et ses veilles. L'ayant retrouvée après bien des recherches, elle convoque ses voisins pour leur dire : *Congratulamini mihi, « Réjouissez vous avec moi. »*

Là, c'est un berger plongé dans la tristesse, parce que l'une de ses cent brebis a déserté le troupeau; quel parti va-t-il prendre? Il quitte soudain les 99 autres qui lui sont restées fidèles, pour courir après celle qui s'est égarée; il traverse les plaines, s'enfonce dans les bois, gravit les montagnes, descend dans les ravins : partout il la cherche de l'œil et l'appelle par ses cris. L'apercevant enfin au fond d'un précipice, il vole vers elle, la saisit amoureusement, la purifie de ses souillures, la charge sur ses épaules et la rapporte fièrement au bercail en chantant les airs du triomphe.

Mais c'est particulièrement dans la touchante parabole de l'enfant prodigue que resplendit l'inexprimable charité du bon Jésus pour les pécheurs. Nous allons y remarquer d'abord les égarements et les malheurs de toute âme infidèle à la grâce, puis son repentir et son retour à la maison paternelle. Puisse ce double tableau prémunir les justes contre le vice et ramener les pécheurs à la vertu!

PREMIÈRE PARTIE.

Un père, nous dit l'évangéliste, avait deux fils qu'il chérissait avec une égale tendresse. Veiller à leur innocence, à leur éducation et à leur bonheur était son unique et délicieuse occupation. Mais, hélas! le plus jeune, séduit par l'amour de l'indépendance, forme l'étrange projet de se soustraire à son autorité. Mon père, murmure-t-il, je suis las de vivre dans la contrainte; pendant que mon aîné vous prodiguera ses soins, moi je m'en irai dans un autre pays pour y jouir, au gré de mes désirs, de la portion qui me revient. *Da mihi portionem substantiæ quæ me contingit.* (*Luc.*, XV, 12.) Quel coup de foudre pour un père si aimant! à peine peut-il lui faire quelques représentations accompagnées de sanglots. Ce fils ingrat, qui n'en paraît pas ému, réitère sa demande et obtient sa légitime. Enchanté à la vue de son trésor, il ne tarde pas à fuir les lieux qui l'ont vu naître; toutefois, ces vertes prairies, ces frais vallons, ces verdoyants bocages, premiers témoins de ses jeux innocents; cette fontaine limpide et ombragée où il aimait à se désaltérer et à

se contempler; cette grotte solitaire consacrée à sa madone, qu'il visitait souvent, tous ces objets si chers à son cœur ralentissent sa marche rêveuse et lui arrachent quelques gémissements : mais, comprimant bientôt cette importune sensibilité, il ne s'arrête pas même au détour du chemin pour jeter un dernier regard à son vieux père, qui espérait voir encore ses beaux yeux; il précipite ses pas vers une région lointaine, où, sans guide et sans maître, il pourra se livrer à la fougue de ses penchants.

A ces traits, chers auditeurs, reconnaissez-vous votre déplorable histoire? Non moins favorisés que le jeune prodigue, vous naquîtes de parents chrétiens qui s'appliquèrent de bonne heure à développer les facultés de votre esprit et à façonner votre cœur à la piété. Or, jusqu'ici, quels fruits avez-vous retirés de ces prévenances providentielles? Vous n'avez peut-être pas rougi de dire intérieurement à Dieu : Mon père, je m'ennuie dans votre société, versez maintenant sur mes frères des faveurs qui me fatiguent, je ne demande plus pour moi que la santé, la liberté et les plaisirs : *Da mihi.* Sans doute une révolution si surprenante ne s'opère pas tout à coup. On résiste pendant quelque temps aux suggestions du tentateur, ou, si l'on a le malheur de pécher par surprise, les cris d'une conscience justement alarmée ramènent aussitôt à l'école de la vertu. Honneur, bénédictions à ce chrétien repentant qui, instruit par sa triste expérience de l'énormité et des amertumes du crime, rentre dans les agréables sentiers de la pénitence pour n'en plus sortir! Tant d'autres, hélas! continuant de s'exposer aux occasions prochaines, tombent de nouveau, retombent encore pour ne se plus relever! que dis-je? enhardis par une impunité apparente, ils s'écrient bientôt comme l'impie : *Nous avons péché, et quel mal nous en est-il arrivé?* (*Eccl.*, V, 4.) Achevons de briser nos entraves incommodes; éloignons-nous des temples du Seigneur, où une parole sévère flétrit nos égarements prétendus. Adieu à ces augustes mystères, à ces magnifiques solennités qui contrastent si péniblement avec nos goûts actuels et nos habitudes invétérées! Usons largement de notre naissance, de nos talents, de notre autorité, pour séduire ces timides servantes, ces pauvres ouvrières, ces imprudentes épouses de nos amis imbéciles qui s'imaginent que c'est eux que nous aimons et que nous recherchons. N'est-ce pas là, en effet, le hideux mélange d'impiétés et d'infamies qui compose la vie d'une multitude de jeunes gens, de pères de famille, de vieillards pervertis, de femmes et de filles dépravées, jusqu'à ce que de honteuses et d'épouvantables calamités viennent fondre sur eux et sur elles?

Tant que l'enfant prodigue nage dans l'abondance, il est entouré d'une foule d'êtres serviles qui s'associent volontiers à sa fortune, à ses fêtes et même à ses orgies. Mais dès que la pénurie se fait sentir et que ses coffres sont épuisés, les vils adulateurs disparaissent en ricanant de sa misère et de sa désolation. Pour comble d'infortune, une grande famine ravage le pays. Criblé de dettes, devenu la risée de ceux-là même qui ont consommé sa ruine et sa dégradation, il ne trouve pas un morceau de pain. Bien plus, à la faim qui le dévore se joint l'humiliation la plus poignante : il en est réduit à se constituer l'esclave d'un maître inhumain qui, sans égard pour sa condition et son désespoir, l'assujettit à la plus avilissante fonction. Il serait heureux, qui le croira, de partager la nourriture dégoûtante des immondes animaux confiés à sa garde? Mais personne n'ose plus l'approcher pour lui présenter cet exécrable aliment, tant il fait horreur à quiconque l'aperçoit de loin; *Cupiebat de siliquis porcorum, et nemo illi dabat.* (*Luc.*, XV, 16.) Quelle affreuse situation!

C'est pourtant la tienne, ô pécheur qui te traînes dans la fange des passions. Alors que, fidèle à la grâce sanctifiante, tu t'avançais joyeux dans le temple du Seigneur, tu y trouvais le plus délicieux des banquets, tu y rencontrais de précieux amis qui te délectaient par la mélodie de leurs pieux cantiques et qui t'encourageaient par le charme de leurs nobles exemples. Mais à partir du jour de douloureuse mémoire où tu les a délaissés pour fréquenter des compagnons irréligieux, ces pernicieux libertins ruinent ta santé, salissent ta réputation, te dépouillent de ta dignité d'homme et de chrétien. Ne t'ont-ils pas enchaîné au farouche Satan qui, pour prix de ta honteuse servitude, ne jette plus, de loin en loin, à tes ignobles infirmités et à tes brutales concupiscences, que quelques pâtures gangrenées? Oh! s'écrie saint Augustin, que te reste-t-il donc, pécheur, dans une extrémité si cruelle? Il te reste la souveraine misère : *Restat magna miseria;* il te reste aussi la souveraine miséricorde : *Restat magna misericordia.* Oui, mes frères, il reste à cette âme désespérée et repoussée de la société, ce regard secret et maternel de la Providence divine qui suivit l'enfant prodigue dans ses désordres et ses infortunes; et qui inspire encore, chaque jour, à nombre de pécheurs non moins criminels et non moins malheureux le désir efficace de l'imiter dans son éclatante conversion.

DEUXIÈME PARTIE.

Accablé sous le triple fardeau de l'indigence, de la honte et du remords, l'enfant prodigue va-t-il, comme tant d'insensés, terminer sa vie scandaleuse d'une manière tragique? Non, mes frères. Deux motifs aussi graves que judicieux le pressent de se soustraire le plus promptement possible aux maux qui le torturent et aux terreurs qui l'agitent. Le premier, c'est le vif sentiment de ses intolérables malheurs comparés à la félicité qu'il goûtait autrefois dans les bras de sa famille. O innocent berceau de mon enfance! ô délectable séjour de mon adolescence! ô maison de jouissances pures et de vraie liberté! répète-t-il incessamment, comment ai-je pu vous abandonner? Loin de vous je pleure, loin de vous je languis, loin de vous je me

traîne péniblement à travers les horreurs de la faim et les ignominies de l'esclavage, tandis que bien des serviteurs fidèles se réjouissent au sein de l'opulence et du bonheur, dans la demeure paternelle!

Le second motif, c'est l'irrésistible souvenir de son père et de ses adieux, qui se présente nuit et jour à sa mémoire sous les couleurs les plus attendrissantes. Cette bouche vénérable qui ne s'ouvrit que pour me plaindre et me bénir; ces yeux bienveillants qui se remplirent de larmes amères; ces traits nobles et gracieux dont je n'ai hérité que pour les flétrir; ce cœur magnanime qui n'exhala que de longs et déchirants soupirs; toutes ces ineffables images me nâvrent et m'oppressent. Quoi! après tant de marques de tendresse, tant de sacrifices héroïques pour me préparer un avenir glorieux, moi ingrat, moi cruel, j'ai pu le laisser se débattre sous le pressoir des insomnies et des angoisses! Que dis-je? j'ai plongé peut-être dans la tombe sa vieillesse et son amour. C'est trop; ah! c'est trop! S'il en est temps encore, je veux lui faire oublier, avant qu'il expire, une conduite si barbare et si monstrueuse. Je me lèverai : *Surgam!* Je tromperai la vigilance de mes gardes, de ces faux amis qui, au lieu de favoriser ma fuite, m'offrent un mortel poison. Je tromperai l'œil satanique de ce lubrique patron qui se rit de mon déshonneur; j'éviterai la rencontre de ce monde égoïste qui ne me prodigue que déceptions et opprobre. D'ailleurs, quand je serai agonisant, tous ces traîtres viendront-ils rafraîchir ma couche funèbre, panser mes plaies hideuses, calmer mes effrois et me fermer la porte déjà entr'ouverte des brûlants abîmes. Je me lèverai donc; je suis debout; j'irai : *Surgam et ibo* ... Et où iras-tu, enfant dénaturé? J'irai à mon père! *Ibo ad patrem!* Jeune homme, ton père ne donnera point asile à un monstre tel que toi. Sache t'ensevelir dans le lugubre linceul de tes impiétés et de tes turpitudes! Taisez-vous! répond avec indignation le prodigue repentant; vous ne connaissez pas la commisération d'un père comme le mien. Moi, dans mon exil et mon anéantissement, j'ai tout oublié, excepté ce nom chéri. Hélas! sans ce nom si doux, il y a longtemps que je ne serais plus. Si je reste muet en sa présence, ce nom sacré parlera pour moi; il sera toute mon éloquence, toute mon excuse, tout mon pardon : *Pater!* Si sa vue affaiblie par un torrent de pleurs a de la peine à me reconnaître sous ces haillons du crime et de la misère, son cœur me reconnaîtra aisément, parce que c'est le cœur d'un père : *Pater!*

Plein de cette confiance sublime, le prodigue prend en main le bâton du voyageur fatigué et s'achemine vers le toit paternel, dont la délicieuse perspective sourit déjà à son impatiente imagination. Il marche lentement, car les forces lui manquent, mais enfin il marche, soutenu qu'il est par l'espoir de retrouver son père et de rentrer dans ses bonnes grâces.

Chaque jour l'inconsolable vieillard montait sur la hauteur voisine pour découvrir de loin son enfant, et au coucher du soleil il s'en allait dire à ses domestiques : Je n'ai rien vu : n'est-il point arrivé par un autre chemin? Un soir qu'il lançait tristement un dernier regard sur la voie accoutumée, il aperçoit un mendiant pâle et amaigri : Ne serait-ce point lui? Un mystérieux pressentiment fait battre sa poitrine. C'est lui, oh! c'est lui! Tout aussitôt il veut descendre de la colline, lorsque l'un de ses serviteurs essaye de l'arrêter par ces paroles inconvenantes : Attendez au moins que ce libertin sans entrailles gravisse lui-même la montagne et vienne baiser, en expirant, la semelle de vos pieds. Non, non, réplique le septuagénaire tressaillant de bonheur, précipitons-nous à sa rencontre! Une petite distance les sépare encore, mais elle est bientôt franchie. Alors le prodigue se prosterne humblement et sanglote ce touchant langage : *Mon père, mon cher père*, Pater, *j'ai péché contre le ciel et contre vous! Non, je ne mérite plus d'être appelé votre fils.* (*Luc.* XV, 18, 19.) Ce titre si honorable, qui devait faire tout mon orgueil et toute ma félicité, met aujourd'hui le comble à mon infamie et à mon ingratitude! Aussi l'unique faveur que je sollicite en ce moment, c'est que vous ne dédaigniez pas de me recevoir comme l'un de vos mercenaires : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* (*Ibid.*, 19.) Il voulait continuer de s'accuser et de se confondre. Mais le généreux vieillard qui entend ses soupirs et voit couler ses larmes. Quoi! mon fils à genoux! Ce n'est pas là ta place! Relève-toi promptement, viens dans mes bras ouverts! presse ton pauvre cœur contre le cœur consolé de ton bienheureux père. Que tes lèvres rencontrent les miennes! O enivrantes étreintes de la piété filiale et de l'amour paternel, que vous êtes dignes de l'admiration de Dieu et des hommes! Mon fils était perdu et le voilà retrouvé! Il était mort, et il est ressuscité! Hâtez-vous de lui donner une nouvelle chaussure; revêtez-le de la robe tissue par sa mère et qui le rendait si gracieux. Mon fils, mon tendre fils, acceptez de ma main cet anneau d'un grand prix qui vous rétablit dans tous vos droits et tous vos privilèges. Parents, amis, voisins, serviteurs, approchez tous, venez tous manger avec moi le veau gras, et partager mon légitime enthousiasme. Que l'ange de la terre raconte à l'univers entier qu'un fortuné père possède vivant son fils qui gisait dans un affreux sépulcre.

Mais ce n'est pas assez : pour chanter dignement un événement si mémorable, qui surpasse celui de la création du monde, il faut qu'à cette grande fête des mortels soit associée l'incomparable fête des immortelles intelligences! Archanges aux ailes d'azur, prenez vos instruments les plus mélodieux, et en exécutant le sublime et solennel *Magnificat*, allez de ma part supplier la divine Marie, votre Reine et la nôtre, d'orner son front radieux du plus resplendissant de ses diadèmes, et de venir contempler l'enfant de sa douleur qu'elle croyait descendu aux enfers,

mais que, sous ses puissants auspices, j'ai rendu à la vie ; à la vie éternelle, par le signe auguste de la croix salvatrice : mes vœux sont exaucés. Marie, dans un mémorable transport de joie, serre déjà contre son sein maternel l'enfant ressuscité, tandis que l'aimable Jésus proclame cette admirable langue de la charité universelle : Que le ciel tout entier se réjouisse à la conversion de ce pécheur! A cette voix éclatante du divin Rédempteur, les innombrables phalanges du paradis redisent tour à tour, puis toutes ensemble : Celébrons, célébrons sur nos lyres harmonieuses l'heureux retour de cette brebis égarée au bercail du bon Pasteur! Célébrons, célébrons ce nouveau triomphe de la Mère des miséricordes!

Pécheurs et pécheresses qui m'entendez, et vous aussi que l'infirmité, la nonchalance, ou l'aveuglement enchaînaient loin de cette enceinte sacrée, puissiez-vous tous réaliser la seconde page de notre touchante histoire!

Quant à toi, prodigue déjà réconcilié, qui cours d'un pas ferme dans les sentiers fleuris de la paix et de la gratitude, raconte souvent aux infortunés compagnons de ton pèlerinage, pour les encourager à te suivre, ce qui se passa de suave et de merveilleux entre Dieu compatissant et ton âme contrite, quand ton confesseur, saintement ému, s'écria, lui aussi : Mon ami, mon cher fils, tressaille d'allégresse! Par une puissante absolution, je viens de te ressusciter au bonheur et à la gloire pour les siècles des siècles!!!

SERMON XXXIV.

CONFESSION ; SON INSTITUTION DIVINE.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt. (*Joan.*, XX, 23.)

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez.

Mes frères, nous, prédicateurs de l'Evangile, nous sommes accusés par certains philosophes de vous tromper en vous affirmant que la confession sacramentelle vient de Dieu, et non des hommes. Nous sommes accusés de tyranniser vos consciences, en vous imposant la cruelle obligation de révéler à un prêtre, sous peine d'une éternelle damnation, vos plus honteuses iniquités. Imaginez, je vous prie, une imputation plus grave et plus flétrissante. Plein de confiance dans votre probité, Messieurs, nous vous choisissons pour nos témoins et pour nos juges. Si, dans notre plaidoyer, nous ne prouvons pas clairement que c'est Dieu lui-même qui a institué la confession et qui en a fait à tous un précepte rigoureux, nous nous avouerons digne de vos mépris; mais si nous sommes assez heureux pour vous démontrer que Jésus-Christ en est l'unique auteur, il nous est permis sans doute de renvoyer l'imposture à nos téméraires calomniateurs. En éclairant la foi des auditeurs qui auraient quelque doute à cet égard, et en la fortifiant dans ceux qui se confessent, nous rendrons aux uns et aux autres un immense service.

I *Evangile*. Sur le point de retourner vers son Père, Jésus-Christ dit à ses apôtres réunis : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; recevez* d'abord *le Saint-Esprit*, puis allez exercer en mon nom le plus salutaire et le plus sublime des ministères. *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez : « Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt.* » Prenez garde à l'éminence de cette fonction : je vous mets en mains les clefs du royaume des cieux, et personne n'y entrera que par vous; car *tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVI, 19.) Les voilà, mes frères, ces étonnantes et immortelles paroles qui ne nous permettent pas de douter de l'institution divine de la confession; paroles qui renferment évidemment un double *pouvoir :* l'un de remettre les péchés et l'autre de les retenir. Pouvoir parfaitement égal à celui de Jésus-Christ, disant à ses disciples : *Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé : « Sicut misit me vivens Pater, et ego mitto vos.* » (*Joan.*, XX, 21.) Pouvoir absolu qui les institue juges et médiateurs entre Dieu et les coupables, et dont le Seigneur Jésus, en vertu de ses infaillibles promesses, est obligé de ratifier les arrêts et d'exécuter les sentences. Pouvoir unique, c'est-à-dire sans lequel, ou du moins sans la volonté de s'y conformer, le feu de la charité et le sang du martyre ne pourraient sauver une seule âme. Pouvoir enfin qui ne peut et ne doit s'exercer qu'en forme de jugement.

Ces principes une fois et inévitablement reconnus, vous conviendrez facilement avec moi qu'un magistrat équitable et sensé se garde bien de juger un accusé avant de l'avoir entendu, avant d'avoir approfondi sa cause, et vous auriez raison de le taxer d'iniquité ou de folie s'il s'avisait de le condamner ou de l'absoudre sans s'être préalablement convaincu de sa culpabilité ou de son innocence. Or, chers auditeurs, le prêtre, solennellement constitué par Jésus-Christ juge des pécheurs dans l'ordre spirituel, n'ayant pour connaître leurs infidélités d'autres moyens que leur propre aveu, il s'ensuit nécessairement qu'ils sont contraints de les lui accuser ; car s'ils ne les lui accusent pas, il sera forcé de les retenir; mais s'il les retient, ils seront également retenus dans le ciel selon la parole de Jésus-Christ. Donc l'institution de la confession est l'ouvrage exclusif du Fils de Dieu. Donc quiconque décline le jugement du prêtre, viole ouvertement le précepte divin de la confession.

II. *Tradition.* Mes frères, outre cette preuve puisée dans les entrailles mêmes de l'Evangile, nous en trouvons une autre tout aussi péremptoire dans la tradition, c'est-à-dire dans l'enseignement successif et le témoignage unanime des conciles œcuméniques, des Pères et des docteurs de l'Eglise, dans les anciens écrits de nombre d'auteurs et d'historiens; dans une foule de monuments au-

tiques qu'il serait trop long d'énumérer ici. Oui, la tradition en tout ce qui concerne le dogme, la morale et le culte catholique, est d'un égal poids que la sainte Ecriture. Que dis-je? la sainte Ecriture semble lui devoir toute son autorité; aussi l'illustre Augustin ne craignait-il pas de dire : « Je ne croirais pas à l'Evangile s'il ne m'avait été mis en mains par une autorité certaine, qui est celle des Pères et des docteurs, par l'infaillible autorité de l'Eglise romaine, cette unique épouse de Jésus-Christ, son fondateur, qui lui fit cette magnifique promesse : ***Les portes***, les puissances, ***de l'enfer ne prévaudront point contre toi*** (***Matth.***, XVI, 18), parce que ***je suis avec toi tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*** (***Matth.***, XXVIII, 20) ; et ***Celui qui ne t'écoutera pas, sera regardé comme un païen et un publicain.*** » (***Matth.***, XVIII, 17.) Aussi, saint Grégoire, pape, ajoutait-il : « Je crois avec la même conviction tous les dogmes définis par les quatre conciles généraux qui déjà ont eu lieu et les quatre Evangiles, puisque les uns et les autres ont été inspirés par le Saint-Esprit. »

III. ***Témoignages.*** Ne voulant point fatiguer votre attention, mes frères, je me contenterai de citer pour chaque siècle, l'une des nombreuses autorités traditionnelles :

1° Ouvrons d'abord les ***Actes des apôtres***, écrits par saint Luc, contemporain de l'Homme-Dieu, et nous y lirons ces paroles remarquables : La multitude des croyants venait confesser aux apôtres ses actions : ***Confitentes actus suos.*** (***Act.***, XIX, 18.) Dans ce premier siècle encore, saint Denis l'Aréopagite, reprend sévèrement Démophile d'avoir, contrairement à la discipline ecclésiastique, refusé d'entendre un pécheur qui affirmait ne s'être présenté à son tribunal que pour y chercher le remède à ses iniquités.

2° Tertullien blâme les chrétiens qui diffèrent de jour en jour à se confesser, plus jaloux d'un faux point d'honneur que de leur salut.

3° « Que chacun de vous, s'écrie saint Cyprien, évêque de Carthage, se hâte d'accuser ses fautes aux prêtres pendant qu'il en a le loisir, car il se fera bientôt nuit : car la mort peut le surprendre. »

4° Les Basile et les Grégoire de Nazianze, ces deux illustres amis, professent que c'est seulement aux prêtres que l'on est obligé de découvrir les plaies de sa conscience, parce que, semblables aux médecins habiles qui guérissent les maladies du corps, seuls ils peuvent guérir les blessures de l'âme.

5° L'incomparable Augustin, après avoir éclairé l'ignorance et combattu la mauvaise foi de ceux qui prétendent qu'il suffit de se confesser à Dieu, conclut en ces termes : Venez donc aux évêques et aux prêtres, par qui seuls est administré dans l'Eglise le pouvoir des clefs.

6° Enfin, dans les siècles suivants, l'Eglise tout entière enseigne la même doctrine dans nombre de conciles généraux et notamment dans le saint concile de Trente, qui en est comme le noble résumé, et qui prononce ces paroles si décisives, si dignes de nos profonds respects : « Si quelqu'un dit que la confession sacramentelle n'a pas été instituée par Jésus-Christ et qu'elle n'est pas nécessaire de droit divin, qu'il soit anathème, ***Anathema sit***, » c'est-à-dire, qu'il soit excommunié, séparé du sein de l'Eglise romaine, et que, comme une branche morte, il brûle éternellement dans les enfers s'il ne se convertit pas. Effroyable malédiction tombée sur tous ceux qui se moquent de la confession et par conséquent du grand Dieu plein de miséricorde qui l'a instituée comme un indispensable moyen de nous réconcilier avec sa justice souverainement outragée.

IV. ***Pratique.*** Que le dogme de la confession, répliquez-vous peut-être, ait été enseigné sans interruption depuis Jésus-Christ jusqu'à nous dans toutes les parties du monde, nous rougirions de le nier; mais que la confession ait été également pratiquée dans tous les temps, dans tous les lieux ouverts à l'Evangile, c'est ce dont il nous est permis de douter encore.

Réponse. 1° Hérétiques et philosophes, répondrai-je, quand on veut dépouiller quelqu'un de sa propriété, il faut commencer par lui prouver la fausseté et l'invalidité de ses titres. Or, nous catholiques, nous vous portons hardiment ce défi par rapport à la confession, qui est notre antique et inaliénable propriété; car nos titres sont reconnus et proclamés d'un pôle à l'autre par nos amis et nos ennemis. Ils forment une chaîne indissoluble de témoignages irréfragables et de faits éclatants qui remontent d'âge en âge, de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, jusqu'au berceau du Christianisme.

2° Ainsi, par exemple, au XVI[e] siècle, la séparation des protestants de l'Eglise romaine nous contraint d'affirmer que la confession auriculaire existait avant cette fatale époque, puisque Luther, leur singulier fondateur et leur étrange modèle, l'avait enseignée et pratiquée lui-même. M'avez-vous entendu, protestants? Luther, votre réformateur, ou plutôt votre *déformateur*, religieux comme moi, avait comme moi enseigné et pratiqué la confession sacramentelle. Blessé dans son orgueil de ce que le Pape ne l'avait pas choisi pour prêcher les indulgences, il parla effrontément contre les indulgences et le Pape. Ignominieusement chassé de l'ordre des Augustins (Dominicains), il se maria publiquement avec une religieuse, Catherine Borrée, puis il s'éleva contre la confession qui ne pouvait plus l'absoudre. Un apostat, un sacrilége fornicateur, voilà donc, selon vous, protestants, le moine impie et libertin que Jésus-Christ aurait appelé à perfectionner son Eglise dans ses dogmes et dans sa morale. Rougissez, protestants, rougissez, ou permettez-moi de rougir pour vous. Catholiques, mes bien-aimés, serez-vous jamais tentés d'embrasser une secte aussi absurde que corruptrice? Seriez-vous assez insensés pour répéter que chacun doit vivre et mourir, comme ses pères, dans la religion où il est né,

alors même que cette religion est évidemment diabolique et qu'elle ouvre infailliblement les portes de l'enfer? Ne serait-ce pas dire que nous devons nous noyer dans le fleuve où un affreux délire précipita nos infortunés parents? Prions, prions, chers auditeurs, pour nos frères égarés, dont la maison, dont l'âme est en quelque façon devenue déjà la proie d'un épouvantable incendie.

3° Ainsi, au VII[e] siècle, la séparation des Grecs-schismatiques de l'Eglise romaine nous apprend d'une manière certaine que la confession était alors en usage, puisqu'ils la pratiquent encore.

4° Ainsi au V[e] siècle, la séparation des nestoriens de l'Eglise romaine prouve, sans réplique, la même vérité, car la confession fait toujours une partie essentielle de leur culte.

V. ***Histoire.*** Mais ce n'est pas assez. Ouvrons l'histoire, et nous verrons les Montmorency, les Godefroi de Bouillon, les Charles-Martel, les Murat, les Ney déposant leur héroïque armure, se jeter aux pieds d'un prêtre et lui dire : Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai grandement péché. — Ouvrons l'histoire, et nous verrons les Napoléon, les Henri IV, les Louis IX, les Charlemagne, les Théodose, les Constantin, se dépouillant de leur manteau impérial, se jeter aux pieds d'un prêtre et lui dire : Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai grandement péché. — Ouvrons l'histoire, et nous verrons les plus grands hommes que le génie, la science, l'honneur et la vertu réunis offrent à notre admiration, les Augustin, les Bernard, les Racine, les d'Aguesseau, les Pascal, les Fénelon, les Bossuet, les Châteaubriand, se jeter aux pieds d'un prêtre et lui dire : Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai grandement péché. — Ouvrons l'histoire, et nous verrons tous les Souverains Pontifes, depuis le Pape illustre qui nous gouverne, jusqu'au monarque pêcheur, laissant tomber leur triple couronne, se jeter humblement aux pieds d'un simple prêtre et lui dire : Mon Père, bénissez-moi, parce que j'ai trop péché. — Ouvrons l'histoire, et nous verrons le prince des apôtres, prosterné aux genoux du divin Maître, s'écrier dans le désordre de son profond repentir : ***Retirez-vous de moi, Seigneur Jésus, parce que je suis un homme pécheur;*** et nous entendrons le Sauveur répondre à ce disciple magnanime dans sa sublime confession. Pierre, ***tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel; tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel!*** Mais je n'ai rien dit encore; ouvrons l'histoire et nous verrons le Fils même de l'Eternel s'annihiler devant un rigide mortel, et lui dire : Jean, purifiez-moi, dans cette eau sacrée, des souillures du monde dont je me suis chargé, avant que je ne sois baptisé dans mon propre sang. A ce moment solennel, les cieux s'ouvrent et les bords du Jourdain retentissent de ce langage à la fois si tendre et si imposant de Jéhovah : ***C'est là mon Fils bien-aimé! Ecoutez-le!*** (***Matth.***, XVII, 5.) Donc, mes frères, la confession sacramentelle a toujours été non-seulement enseignée, mais pratiquée dans l'univers catholique!

VI. ***Raison.*** Mais allons plus loin : je veux démontrer la même vérité par les seules lumières naturelles; je prétends contraindre le philosophe de bonne foi, s'il en existe, de se rendre à l'empire de mon argument et à l'évidence de ma conclusion. Vous rejetez donc, lui dirai-je, l'autorité de l'Evangile et conséquemment celle de l'Eglise, appuyée pourtant sur 18 siècles de combats et de triomphes! Eh bien! je consens volontiers à n'employer, dans ma lutte, contre vous, que les armes de la raison. Depuis mille huit cents ans, vous êtes forcé d'en convenir, on se confesse sacramentellement : or cette universelle et constante pratique de la confession est une preuve démonstrative de sa divinité. Nous avouons l'un et l'autre qu'il n'est rien de plus écrasant pour l'orgueil et toutes les autres passions, que l'accusation circonstanciée de ses forfaits et de ses turpitudes. Comment donc a-t-il pu se rencontrer un seul homme de bon sens qui se soit volontairement soumis à un acte si opposé aux convenances sociales, si manifestement supérieur à toute énergie purement naturelle? Mais si ce courage surhéroïque n'est point dans la nature si susceptible du genre humain, d'où peut-il donc nous venir, si ce n'est d'en haut? Donc la hardiesse de se confesser à son semblable, et souvent à son inférieur sous bien des rapports, est surnaturelle. Quelle énorme différence entre les criminels qui comparaissent devant la justice civile, et les chrétiens qui se présentent au saint tribunal! les premiers, enchaînés et traînés par la crainte des baïonnettes, nient effrontément leurs délits, alors même que de nombreux et irrécusables témoins les convainquent de criminalité; les seconds, loin d'être accusés par leurs concitoyens, jouissent de leur estime et de leur confiance, et cependant toute une paroisse, toute une cité, ravie de leurs vertus et de leurs bienfaits, les voit, les entend presque révéler, quelquefois même avec larmes et gémissements, de honteuses faiblesses : et cette magnanimité ne viendrait pas de Dieu! Mais quel autre que Dieu, je vous prie, oserait entreprendre de remporter une victoire si impossible à l'homme? Oui, je le jure, si je connaissais un autre moyen d'apaiser la colère de mon souverain Juge gravement outragé; si je n'étais invinciblement convaincu que le joug accablant de la confession pèse sur moi par ses ordres; si, en le secouant, je ne craignais d'affliger son cœur paternel et d'encourir ses effroyables châtiments, je le repousserais avec indignation, je ne me confesserais pas! je braverais dix fois les échafauds et les tortures plutôt que de me confesser; et pourtant depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, combien de millions de prétendus esprits forts, après avoir affirmé dans le superbe délire de la fortune et de la volupté, qu'ils ne se déshonoreraient jamais aux pieds d'un moine, lui ont franchement raconté, en sanglotant, leurs impiétés, leurs infamies! Donc, mes frères, je le répète, la

confession est l'œuvre de Dieu, de Dieu seul.

Qu'ils sont coupables et malheureux, les hommes et les femmes philosophes qui, esclaves d'un tyrannique orgueil, méprisent les infinies miséricordes de leur magnanime libérateur, se précipitent follement vers les horribles tourments de l'enfer, et renoncent au beau paradis, qui n'est promis qu'à la confession sacramentelle !

Seigneur Jésus, dissipez les noires ténèbres de leur esprit; amollissez l'étrange dureté de leur cœur. Contraignez-les amoureusement de reconnaître enfin que leurs destinées ne sont pas celles de la bête, et qu'une fois tombés dans les brasiers inextinguibles, nous ne pourrions les en retirer.

Quant à vous, vertueux pères et mères de famille qui donnez le bon exemple à vos enfants chéris et à vos heureux serviteurs; quant à vous tous, mes chers frères et mes chères sœurs, qui trouvez le remède à vos épreuves passagères dans la consolante fréquentation du sacrement de pénitence, bénissez les zélés confesseurs, bénissez la bienfaisante confession, puisqu'en définitive c'est à eux, c'est à elle, que vous devez la paix intérieure dont vous jouissez ici-bas, et que vous devrez bientôt l'éternelle félicité qui vous attend dans les cieux !!!

SERMON XXXV.

BIENFAITS DE LA CONFESSION.

Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. (*Matth.*, XI, 28.)

Vous tous qui souffrez et qui êtes surchargés, venez à moi, je vous guérirai et vous soulagerai.

Mes frères, Jésus-Christ, considérant d'un œil contristé l'état déplorable où l'homme a été réduit par le péché, par les misères qui l'assiégent et les périls qui le menacent de toutes parts, en est attendri jusqu'aux larmes. Son cœur compatissant est vivement ému, ses entrailles fraternelles sont agitées. Tout brûlant de charité, il nous adresse ces affectueuses, ces admirables paroles : O vous que j'ai engendrés dans les angoisses de ma douleur et les prodiges de mon amour, entrez dans ces tribunaux sacrés pour y déposer le trop lourd fardeau de vos iniquités, de vos tribulations et de vos remords! *Venite ad me, omnes!* C'est là que je veux dissiper les noires ténèbres de votre esprit et arracher votre cœur à sa tyrannique passion. C'est là aussi que je veux former pour la patrie et pour le ciel des citoyens honorables et religieux. Plaise à Dieu, chers auditeurs, que je parle efficacement de ces inappréciables bienfaits de la confession sacramentelle, sous les bienveillants auspices de l'aimable Marie ! *Ave*, *Maria*.

S'il faut juger d'une loi par le mal qu'elle empêche et par le bien qu'elle fait, qui pourrait bénir assez la divine Providence d'avoir donné aux hommes, dans le merveilleux établissement de la confession, le frein le plus puissant contre le vice et le plus pressant aiguillon à la vertu? Quel coup de foudre pour l'amour-propre que cet ordre impérieux d'accuser, non à Dieu qui les connaît, mais à un mortel qui les ignore, ses fautes les plus secrètes et les plus ignominieuses? On trouve le remède trop amer. Mais ne fallait-il pas qu'il fût proportionné à la profondeur de la blessure? Si l'hérésie et l'impiété se déchaînent avec tant de fureur contre son efficacité souveraine, n'est-ce pas précisément parce qu'elles sont les dignes filles de l'orgueil, et par conséquent intéressées à protéger la monstrueuse passion qui leur donna le jour? Ah! l'auteur de la confession a donc bien deviné la grande maladie du genre humain enfantée dans un jardin de délices!

PREMIÈRE PARTIE.

Parlons d'abord des précieuses lumières qui, au saint tribunal, nous éclairent sur notre étrange aveuglement et sur nos devoirs les plus essentiels.

Que de vérités indispensables un confesseur rappelle à notre mémoire oublieuse! que d'absurdes préjugés, de faux principes, de conséquences erronées dont il dissipe les fatales illusions! Les Livres saints, les écrits des Pères de l'Eglise et des maîtres de la vie intérieure contiennent, dit-on, tout ce qui a rapport à la science du salut. Oui, sans doute. Mais ces ouvrages, qui les possède, les lit, les comprend? Nous les expliquons, il est vrai, du haut de la chaire évangélique; mais sans parler de cette multitude insensée qui ne vient point nous entendre parce qu'elle préfère la doctrine du théâtre et la licence des romans aux dogmes sublimes et à la saine morale du Sauveur, comptez-vous beaucoup d'auditeurs capables de suivre l'enchaînement des idées et des raisonnements qui composent le discours? beaucoup qui s'appliquent à eux-mêmes les vérités abstraites habituellement énoncées dans un style trop relevé pour les masses? Et d'ailleurs, il est tant de détails importants, relatifs au caractère, à l'emploi, à la position particulière de chaque individu, dans lesquels le prédicateur trop jeune ou trop timide ne peut suffisamment entrer !

Mais dans le silence du confessionnal, tout prêtre qui, en sa triple qualité de père, de médecin et de juge, est consciencieusement obligé d'interroger et d'instruire son pénitent, lui dit d'un ton solennel, comme autrefois Nathan à David adultère et homicide: *Tu es ille vir!* (II *Reg.*, XII, 7.) Cette vérité vous regarde! Ce prêt est usuraire, ce contrat frauduleux. Cette fortune mal acquise qui pèse sur votre réputation, sur votre conscience, et dont vous allez bientôt rendre au Dieu de toute justice un compte rigoureux, restituez-la au plus tôt. Cette haine que vous conservez dans votre cœur pour votre frère, votre sœur, votre prochain, vous fait haïr Dieu lui-même et rend vos communions sacriléges: *Tu es ille vir.* Comment, avoué, avocat, vous ne rougissez pas de prostituer, en face du soleil, à l'ignoble cause de l'iniquité, de la corruption et de la prospérité crimi-

nelle, le plus beau des talents, que vous jurâtes, devant les assises et sous le regard même du Christ, de ne consacrer qu'à la noble défense de l'équité, de l'innocence et de l'infortune! Comment, magistrat, au mépris de la loi évangélique et de l'éternelle loi naturelle gravée du doigt divin au fond de votre être, vous prononcez ou vous appuyez sur votre siége épouvanté des sentences diamétralement opposées à ces inviolables lois de Jéhovah! Comment, administrateur, dans l'exercice de l'autorité que vous tenez du Prince et du Dominateur des princes, pour gérer religieusement les intérêts matériels et moraux de la cité, vous ne donnez pas l'exemple de l'obéissance à un ordre si formel, si imposant, et vous compromettez votre honneur et votre âme, qui me sont si chers! Heureux le pays qui est administré et jugé par des intelligences aussi chrétiennes que délicates! Malheur à la contrée dont les fonctionnaires ne comprennent pas efficacement l'importance, la sainteté, la formidable responsabilité de leur haute mission. *Tu es ille vir!* On répète avec horreur que, loin de procurer à ces malades la guérison du corps et la tranquillité de l'esprit qu'elles avaient droit d'attendre de votre compatissante profession, vous avez essayé de leur ravir la pudeur et les dernières étincelles de l'espérance religieuse. Tout cœur honnête s'indigne à la pensée de vos incroyables abominations! *Tu es ille vir!* Cette manière d'agir dans la sainte union conjugale, est une chose détestable, dit Dieu lui-même, *res detestabilis* (*Gen.*, XXXVIII, 10), une ténébreuse iniquité, ajoute le grand Augustin, que Jéhovah punit autrefois dans Onan, et qui, après avoir attiré sur votre enfant, sur vos deux enfants, sur votre coupable épouse, les plus affreux malheurs, consommera bientôt votre réprobation.

Que de fatales obstinations! que d'effroyables réveils j'entrevois! Table eucharistique, pourquoi, chaque jour, frisonnes-tu d'épouvante? Enfer, enfer, pourquoi élargis-tu, pourquoi creuses-tu encore tes flancs déjà si vastes et si profonds? Je viens de le dire en tremblant de tous mes membres!

Ce n'est donc, vous le comprenez, que dans la pudique intimité du plus formidable des ministères, qu'un directeur expérimenté ose approfondir ces vérités et mille autres non moins brûlantes. Ce n'est que là aussi que, par des interrogations franches, bienveillantes et toujours discrètes, il peut sonder votre être, découvrir vos défauts et vos vices, apprécier vos qualités et vos vertus, et répondre paternellement aux diverses questions que vous lui adressez vous-même avec une liberté toute filiale sur nombre de choses qui doivent être ignorées du reste des humains.

De là, chers auditeurs, que de doutes évanouis, de dangers éloignés, de généreuses résolutions prises! que de lumières, en un mot, éclairent votre esprit humble et docile, portent en votre âme un trouble salutaire, et vous montrent la vraie vertu et moins austère et plus aimable qu'elle ne vous était apparue jusqu'à ce moment fortuné!

Combien de pécheurs, en effet, courent en désespérés dans la pénible route du remords et de la perdition, et auxquels il ne faudrait le plus souvent, pour les introduire dans les agréables sentiers d'une religion bien entendue, qu'une explication amicale et sincère avec un confesseur digne de ce nom!

Mais, pour opérer la conversion d'un pécheur, il ne suffit pas de dissiper l'aveuglement de son esprit; il faut encore arracher son cœur au charme des passions. Or cette victoire, aussi précieuse que difficile, ne peut s'obtenir qu'avec les armes de la confession. Oui, ce n'est qu'aux pieds d'un représentant de Jésus-Christ que, faisant sur nous-mêmes un sérieux retour, nous rappelant les barbares agitations d'une vie passée dans le désordre et l'amertume, nous reconnaissons évidemment que nos penchants déréglés sont nos seuls bourreaux; qu'en nous avilissant, ils nous rendent nécessairement malheureux; qu'en nous dépouillant des glorieux titres d'enfants de Dieu et de cohéritiers de Jésus-Christ, ils nous constituent les misérables esclaves du démon.

Mais la sainteté du lieu, le profond recueillement, les paroles graves et prophétiques du prêtre visiblement inspiré, la sombre pensée du terrible jugement dont l'heure dernière va bientôt sonner, l'effrayante image de ce feu inextinguible que cent fois nous avons mérité; d'autre part, l'attendrissant souvenir du prodigue rentré sous le toit paternel, et de ce merveilleux langage de Jésus en pleurs à son noble ami gisant dans la tombe : *Lazare, veni foras*, Lazare, pauvre pécheur, élance-toi de ce bourbier de la putréfaction dans mes bras ouverts, *Lazare, veni foras* (*Joan.*, XI, 43)! tout, dans ce moment suprême, qui fait tressaillir de crainte et d'espérance la cour céleste attentive à un éternel dénoûment, tout nous presse, tout nous contraint de rompre enfin nos lourdes chaînes, de terrasser enfin ces meurtrières passions qui chaque jour, sous nos yeux, immolent tant de victimes sur l'autel brûlant du roi des enfers!

Mais non-seulement la confession éclaire l'homme d'une lumière surnaturelle et le fait triompher des violentes tentations qui lui semblaient insurmontables, elle le confirme encore dans les voies du salut. En absolvant un pénitent, nous lui donnons sans doute plusieurs avis bien utiles; mais les plus indispensables sont assurément ceux-ci : Mon cher frère, *fuyez l'occasion et confessez-vous souvent!* Fuyez l'occasion et confessez-vous souvent, autrement vous retomberez; car l'expérience, cette infaillible maîtresse, prouve trop, hélas! qu'il n'y a guère à conserver la grâce du sacrement que ceux qui suivent scrupuleusement ces deux sages conseils.

Une jeune personne, après avoir reçu dans le plus célèbre pensionnat de la capitale une éducation aussi chrétienne que bril-

lante, rentre joyeuse au sein de sa famille qui, sans mépriser la religion, n'en remplissait pas néanmoins les devoirs les plus essentiels. Tant qu'elle fut fidèle à sa promesse de se confesser et de communier pieusement tous les mois, elle conserva sa ferveur, sa gaieté, son innocence. Mais, trop sensible aux fades plaisanteries d'une mère imprudente et de quelques frivoles compagnes sur ses fréquentes visites au confessionnal, elle ne s'y présenta plus que rarement. Le temps qu'elle consacrait naguère à la méditation, à la lecture des Pages sacrées et de la Vie des saints, aux soins du ménage, à des œuvres de charité, qui étaient ses plus douces récréations, elle le prodigue maintenant à des études futiles et dangereuses, à de vaines parures, aux bals et aux spectacles. Mais, au moment où ses criminels parents commençaient à jouir de l'étrange victoire par eux remportée sur le bonheur de leur fille unique, cette infortunée tombe soudain dans un état de mélancolie et d'irritation qui va presque jusqu'à la démence. Regrettant le passé, honteuse du présent, effrayée de l'avenir, elle fait pendant dix ans le tourment et l'opprobre d'un père et d'une mère qui la suppliaient alors, mais inutilement, de rendre sa confiance au pieux ecclésiastique qui l'avait dirigée dans le délicieux sentier de la vertu. Heureusement pour elle, car sa santé gravement compromise par des insomnies fréquentes, de secrètes terreurs, la menaçait d'une mort prochaine; heureusement pour elle, la curiosité, disons mieux, la divine Marie, qu'elle avait tant aimée et qu'elle invoquait encore, la conduisit au sermon d'un prédicateur renommé qui parla des avantages de la confession avec une éloquence si persuasive, que les yeux de la pauvre Adèle se remplirent des larmes du repentir, et que son cœur se rouvrit à l'espérance. Ayant obtenu la faveur de déposer dans le sein compatissant du missionnaire ses infidélités et son désespoir, elle redevint aimable envers ses parents consolés et convertis eux-mêmes. Nous l'avons vue expirer dans le baiser du Seigneur Jésus qu'elle avait reçu de nos mains, et qu'elle suivit au ravissant séjour des élus. Pensez-y bien, pères et mères; pensez-y bien, jeunes personnes qui m'entendez!

Il nous reste à vous démontrer brièvement que la confession est une source intarissable de bienfaits pour les familles et pour les Etats.

DEUXIÈME PARTIE.

Tout le monde et les philosophes eux-mêmes, malgré leur singulière tolérance, se plaignent amèrement de ce déluge de forfaits qui inonde la société, et de cette horde de malfaiteurs qui en troublent l'harmonie. Ah! que serait-ce donc, chers auditeurs, sans le puissant frein de la confession? Car à quoi devons-nous ces épouvantables désordres, sinon à l'oubli ou au mépris de cette loi céleste? Ouvrons les yeux, et soyons de bonne foi : où se trouvent en général les citoyens les plus déréglés, les plus iniques, les plus séditieux si ce n'est dans la classe de ceux qui, par respect humain, libertinage, impiété, ont secoué le joug de la confession? où les propriétés sont-elles plus ravagées, l'honneur du sexe plus souvent ravi, les haines et les divisions plus multipliées que dans les provinces qui méconnaissent ce précepte divin? Parcourez les prisons, les bagnes; interrogez cette ignoble tourbe de voleurs, de faussaires, d'incendiaires, d'empoisonneurs, d'assassins, de corrupteurs de la jeunesse qui souillent tous les rangs, et dites-moi si, sur un million de ces bandits et de ces scélérats, vous n'en aurez pas compté plus de neuf cent mille qui se moquent de la confession? Ne se rient-ils pas de la confession, les protecteurs et les instituteurs de ces cloaques d'impuretés, de ces lieux infâmes où, dans toutes nos villes petites et grandes, les pères et leurs fils, les mères et leurs filles, les plébéiens et les patriciens, les accusés et leurs juges, nos frères et nos sœurs, vont ensevelir leur santé, leur fortune, leurs titres et leurs âmes? En fournissant à ces innombrables malades en délire un aliment pestilentiel, vous prétendez atténuer la fièvre qui les dévore. Insensés! comment, vous ne vous apercevez pas qu'en agissant sous une inspiration évidemment diabolique, vous corrompez les corps, pervertissez les cœurs, abrutissez les intelligences, abâtardissez la patrie et hâtez sa ruine! Comment, vous ne pressentez pas que, dans un moment de révolution, vos épouses et vos vierges seront les premières victimes de la passion que vous engraissez aveuglément, au lieu de la sevrer en l'enchaînant comme nous le faisons, nous, prêtres, au moyen de la confession! Quel faisceau de lumières, mais aussi quelle ignominie cet effrayant tableau ne jette-t-il pas dans l'esprit de nos utopistes, qui se creusent sottement le cerveau pour faire présent, affirment-ils, d'un système de perfectibilité, système qui n'a jusqu'ici enfanté qu'une recrudescence de dépravation, de stupidité et de folie!...

Où chercherons-nous maintenant les empereurs et les rois modèles; les ministres, les magistrats et les administrateurs les plus intègres; les militaires, les nobles, les bourgeois et les commerçants les plus estimables; les mères et les épouses les plus dignes de ce nom; les vierges les plus modestes, les enfants les plus dociles; les artisans, les laboureurs et les serviteurs les plus probes; les familles, en un mot, les plus honorables et les plus heureuses, où les chercherons-nous ailleurs que parmi ces vrais chrétiens qui fréquentent avec loyauté et bonheur nos divins sacrements?

Il est, dit un de mes auditeurs, des hommes qui ne se confessent pas, et qui pourtant sont fort *recommandables.* — Oui, recommandables par certains côtés, quand ils se plaisent à faire hommage de quelques vertus morales à l'influence religieuse, sans laquelle nous serions des esclaves ou des sauvages, et à exalter la confession qui les sauvera peut-être, s'ils ne diffèrent pas trop

d'implorer son secours ; mais, à coup sûr, la vraie sagesse n'habite pas en eux.

Sans la confession, dit un autre, ne sommes-nous pas bons époux, bons pères, bons citoyens? — Avec un peu de front il est facile de tenir cet hypocrite et audacieux langage. Mais, aux yeux de ce scrutateur invisible qui sonde les cœurs et les reins; aux yeux mêmes de ce public plus clairvoyant qu'on ne pense, que sont-ils, ces hommes et ces femmes philosophes? sont-ils chastes? et partant, de bons époux qui méritent nos éloges?

Quoi! bien loin de surveiller vos enfants, vos subordonnés, vous leur donnez le contagieux exemple de l'irréligion, de la perversité, de l'insubordination, et après cela vous oserez vous préconiser bons pères, bons maîtres, bons patriotes! Ah! si nous avions tous le malheur de vous ressembler, à quel peuple, grand Dieu! faudrait-il comparer la France? Oh! que l'on est à plaindre et à redouter, lorsqu'on n'a pas pour guide un sage mentor qui soit lui-même dirigé par le Saint-Esprit!

Souvenez-vous donc au moins, prédicateur, réplique-t-on, que les partisans de la confession ne sont pas tous exempts des faiblesses inhérentes à la fragilité humaine. — Nous répondrons d'abord : Quiconque se pare du vénérable manteau de la confession, abjure par là même sa foi. Or cette abjuration, c'est l'impiété qui la lui suggère, et non le Christ ianisme, qui la flétrit et la réprouve. Nous nous écrierons ensuite : Pères et mères, abreuvés d'amertumes par des enfants dénaturés, est-ce nous, confesseurs, qui leur avons appris à insulter la décence, la probité et vos cheveux blancs? N'est-ce pas vous, au contraire, qui, en vous révoltant contre le généreux Père céleste, les avez formés, dès le berceau, à une voluptueuse indépendance? Epoux inconsolable de l'inconduite d'une épouse qui ne va, dis-tu, à confesse que pour en imposer au public, avoue-le franchement : si, au lieu d'obscurcir sa foi par une incrédulité aussi lâche que mensongère, et de décourager sa pudeur primitive par d'infidèles procédés, tu l'avais accompagnée saintement, chaque année, au banquet eucharistique, aurais-tu à déplorer maintenant son déshonneur et le tien? ne jouiriez-vous pas l'un et l'autre des charmes d'une union conjugale, fondée sur une estime et une affection réciproques?

Ecoutez, mes frères, les coryphées de la philosophie parler de la confession sacramentelle : « Elle veille à la pureté des mœurs, » dit Raynal. — « Elle apaise les haines et les divisions, » écrit d'Alembert. — « Que de restitutions, que de réparations ne fait-elle point faire! » s'écrie Rousseau. — « Il n'y a peut-être pas, ajoute Voltaire, d'établissement plus sage; et les ennemis de l'Eglise romaine, en s'élevant contre une institution si salutaire, semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs désordres et à leurs crimes. » Ainsi s'expriment, je ne dis pas les saints docteurs, mais les oracles mêmes de l'impiété, tant la vérité a parfois d'empire sur ses plus furieux détracteurs. En parlant de la sorte, ces sophistes n'ignoraient pas que, dans un pays voisin du nôtre, tous les vices et tous les maux s'étaient simultanément introduits, à l'époque où un roi parjure et un moine apostat avaient eu la sacrilége puissance de briser le lien conservateur de la confession. Ils savaient bien que ce peuple, après dix siècles de prospérités matérielles et d'héroïsme religieux sous l'étendard protecteur de cette loi bienfaisante, était devenu la nation la plus perfide, la plus anarchique, et peut-être la plus misérable.

Hélas! notre malheureuse France ne subit-elle pas à son tour les déplorables conséquences du dépérissement de la confession parmi nous! Alors qu'éminemment catholique, cette fille aînée de l'Eglise romaine voyait avec admiration les premiers corps de l'Etat environner majestueusement la table angélique, les populations attendries et entraînées par ce magnifique spectacle s'inclinaient de respect devant ces illustres modèles, qui rehaussaient encore leurs sublimes pouvoirs, en déclarant qu'ils les tenaient du ciel, source unique de toute suprématie. Mais, depuis que presque tous les grands et petits dignitaires, esclaves de Satan, ont traîtreusement déserté nos augustes mystères et nos touchantes solennités, n'est-il pas manifeste que leur autorité, dépouillée du sceau glorieux de la confession, cette indispensable garantie de toute probité, s'est prodigieusement affaiblie dans l'esprit et dans le cœur des multitudes scandalisées, et que, par suite de cette honteuse et alarmante défection, la société française, sapée dans sa base, s'en va en décadence et est menacée d'une prochaine dissolution?

Juges de la terre, afin de faire ressortir avec plus d'éclat encore les inappréciables avantages dont le monde civilisé est redevable à la confession, permettez-moi d'établir entre vous et ses ministres une comparaison qui ne peut que vous honorer, mais qui tourne incontestablement à la gloire du sanctuaire. Personne, assurément, n'est plus empressé que nous à reconnaître et à publier l'importance de vos services. Votre ministère dignement rempli est aussi un sacerdoce. Ah! puisse-t-elle renaître pour le bonheur de la religion et de la patrie, la sainte alliance qui exista longtemps entre le sacerdoce des lois et le sacerdoce des autels! Mais, vous aussi, proclamez donc par vos discours et par vos exemples la nécessité, la grandeur, la divinité des fonctions apostoliques. Juges de la terre, votre balance pèse-t-elle tous les délits? Que de crimes échappent à votre glaive ensanglanté! que d'atrocités, enveloppées des sombres voiles de la nuit et de la solitude, n'arrivent jamais au seuil de vos redoutables tribunaux! Nous, confesseurs, nous les atteignons tous avec les inévitables bras de la charité; nous les découvrons tous au moyen de notre inévitable silence. Il est

bien rare, magistrats, que vos jugements ramènent les coupables à des sentiments plus honnêtes et plus religieux. Souvent ils méditent de nouveaux projets d'injustice, de lubricité et de cruauté, alors même qu'une sentence terrible et pourtant équitable les condamne aux fers. Nous, prêtres, nous arrachons des larmes à des yeux qui n'avaient jamais pleuré; nous amollissons des âmes de bronze; nous en faisons des époux fidèles, des vierges modestes, des jeunes gens admirablement chrétiens.

Juges de la terre, vous sollicitez auprès des criminels l'aveu de leurs forfaits pour les punir; nous, pour les pardonner. Vous les enchaînez pour les empêcher de nuire à la société; nous les affranchissons pour qu'ils la servent mieux. Vous les livrez au bourreau; nous les recueillons dans le sein de la plus tendre amitié. Vous les frappez de mort, d'une mort cruelle qui garde toujours sa proie; nous les rendons à la vie, à cette vie éternelle qui se rit de vos arrêts et de vos échafauds. Ils la retrouvent, cette vie glorieuse, dans les eaux régénératrices que nous agitons avec l'invincible croix de Jésus-Christ qui leur ouvre les cieux.

SERMON XXXVI.

RÉFUTATION DES PRINCIPAUX PRÉTEXTES ALLÉGUÉS POUR NE PAS SE CONFESSER.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt. (*Luc.*, XX, 23)

Les péchés que vous remettrez seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et à ceux à qui vous les retiendrez ils seront retenus.

Les preuves de l'institution divine de la confession sacramentelle, renfermées dans ces immortelles paroles de Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs, dans l'unanime enseignement des conciles généraux et des Pères de l'Eglise, dans la constante pratique des catholiques romains, dans le courage surhumain qui peut seul soumettre notre orgueil à un acte si humiliant et si écrasant pour toutes les mauvaises passions ; ces preuves réunies, disons-nous, sont si concluantes et si péremptoires qu'il faudrait être d'une ignorance stupide ou d'une insigne mauvaise foi pour refuser de les admettre.

Chers auditeurs, pressé du désir d'éclairer les intelligences les moins développées, de vaincre l'obstination la plus rebelle, d'affermir votre croyance sur un point de doctrine et de morale si important, car sans confession point de salut, nous allons réfuter avec notre franchise accoutumée les plus fortes objections que l'on puisse faire contre la confession.

Première objection. Gardez-vous bien, nous dit-on, de nous prendre pour des infidèles ; nous reconnaissons un Etre suprême qui nous a donné l'existence et nous la conserve ; nous l'adorons, et lui avouons même chaque jour nos faiblesses : mais nous confesser à un prêtre qui est *un homme comme nous, un pécheur comme nous*, est chose impossible.

Réponse. 1° Que ce langage, mon frère, renferme à la fois d'*impiété* et d'*ingratitude !* D'*impiété :* car parler ainsi, n'est-ce pas contester arrogamment à Dieu le droit de nous offrir le moyen de réconciliation qui convient le mieux à son infinie sagesse? d'*ingratitude:* n'est-ce pas reprocher insolemment à sa souveraine miséricorde d'avoir institué le sacrement qui peut seul effacer nos péchés commis après le baptême? Comment! Jésus-Christ a dit à ses apôtres et à leurs successeurs : «Les péchés ne seront remis qu'à ceux à qui vous les remettrez,» et nous, chargés d'iniquités, nous oserons lui répondre impudemment : Nous récusons le ministère de vos prêtres ; nous ne voulons recevoir notre pardon que de vous seul! Que penseriez-vous d'un sujet qui, coupable du crime de lèse-majesté, préférerait porter sa tête sur l'échafaud que de révéler en détail ce forfait à l'un des officiers de son roi plein de clémence ? ne le taxeriez-vous pas de folie ? Et vous qui par vos prévarications avez attaché votre Sauveur à une croix, vous consentiriez à brûler dans les enfers plutôt que de converser, au saint tribunal, avec un ministre de ce Roi des rois!

2° Vous refusez de vous adresser aux prêtres parce qu'ils sont des hommes comme vous ? Ah ! que le grand Chrysostome en avait une idée bien différente de la vôtre, lui qui les regardait, avec l'Eglise entière, comme les représentants de Jésus-Christ même, revêtus de sa dignité et de sa puissance pour briser, au nom de cet immortel pontife, le lien de notre honteux exclavage.

Vous refusez de vous adresser aux prêtres parce qu'ils sont des pécheurs comme vous? Ah ! cher auditeur, cette considération, qui nous humilie et nous afflige plus que vous, loin de vous éloigner des prêtres, devrait au contraire vous en rapprocher. Puisque notre auguste caractère ne nous délivre pas des tristes penchants de la nature, vous avez lieu d'espérer que nous nous empresserons d'autant plus de compatir à votre timidité, que nous sommes obligés d'accuser nos propres fautes et d'en faire une pénitence plus rigoureuse que la vôtre.

Bénissons la Providence d'avoir confié avec une bonté toute maternelle le plus redoutable des ministères, non à des anges impeccables et éminemment purs que nous n'aborderions point sans frémir, mais à des *hommes pécheurs*, qui partagent plus ou moins nos misères profondes et nos violents combats.

Oui, mon cher frère, ce prêtre plein de commisération usera à votre égard de cette même indulgence que le bon Sauveur exerça envers le larron et la femme adultère. Au lieu de s'irriter du nombre et de l'énormité de vos prévarications et de vos sacriléges, il les pleurera avec vous et adoucira par des paroles d'aménité et d'espérance l'amertume de vos aveux et de votre affliction.

Ce prêtre, que vous fuyez, désire ardem-

ment de vous avoir pour ami. Dans ce moment décisif de la confession, il deviendra votre véritable et peut-être unique ami ; un ami qui n'hésitera pas à s'interposer entre vous criminel et un Dieu courroucé ; un ami assez hardi pour lui dire : Redoutable Dieu des vengeances, non, vous ne frapperez cet homme déjà trop malheureux, réfugié dans mon sein, qu'après avoir foudroyé en ma personne votre Fils bien-aimé que je remplace ici malgré mon indignité ; un ami enfin qui, chaque jour, offrira pour vous sur l'autel du sanctuaire les larmes et le sang de ce Fils adorable à son Père satisfait de votre sincère repentir, et dont tous les élus célébreront dans le ciel avec enthousiasme ce nouveau triomphe !

Pécheur, pécheresse, toi qui éprouves à cette heure le besoin et le désir de te convertir franchement, de te décharger du poids énorme qui t'écrase, hâte-toi donc d'en faire l'expérience auprès d'un ministre de ton choix ; je te le jure, quelques instants suffiront pour t'obtenir une salutaire componction et l'incomparable paix de vrai enfant de Dieu.

Deuxième objection. Prédicateur, réplique tout bas quelqu'un, vos sérieuses réflexions m'ont vivement touché. Mais je connais et des hommes et des femmes surtout qui se confessent, même souvent, et qui valent moins peut-être que d'autres qui ne se confessent point.

Rép. Mon ami, on se plaît à exagérer l'abus que certains pénitents font de la confession, sans laquelle pourtant ils commettraient bien des péchés qu'ils ne commettent pas et que vous ne commettriez pas vous-même si vous vous confessiez. Mais veuillez y réfléchir : est-ce ainsi que vous raisonnez et agissez quand il y va de vos intérêts temporels ? Négociants, cessez-vous votre commerce parce que vos frères négligent le leur ? laboureurs, discontinuez-vous d'ensemencer vos terres parce que celles de vos voisins sont stériles ? militaires, abandonnez-vous le champ de l'honneur, parce que quelques-uns de vos camarades prennent la fuite à l'approche de l'ennemi ? amateurs des sciences, des arts et des lettres, renoncez-vous à vos nobles études, parce que vos anciens condisciples n'y font aucun progrès ? juges et administrateurs, répudiez-vous la vérité et l'équité, parce que trop de magistrats les trahissent ? Le véritable apôtre songe-t-il à ralentir son zèle parce qu'il connaît des confrères dont l'ardeur s'est refroidie ? Non sans doute. Tout en déplorant l'aveuglement de vos concitoyens paresseux ou infidèles, vous remplissez convenablement vos devoirs respectifs, encouragés que vous êtes par un sentiment d'honneur et de probité. Eh bien, pécheurs impénitents, vous ne feriez pas pour vous assurer des biens impérissables, une immortelle splendeur, ce que vous faites avec empressement et persévérance pour acquérir un grain de poussière et de vanité, pour conquérir un sépulcre et des vers ! N'oublions donc jamais que le salut est une affaire personnelle dont nous ne pouvons confier le soin à qui que ce soit, et qu'avant tout il nous importe absolument de nous sauver à l'aide de l'indispensable confession, quand mille autres se perdraient sous nos yeux par des absolutions fréquentes et sacriléges.

Troisième objection. Cette réponse, j'en conviens, est sans réplique, dit l'un de mes auditeurs. Quant à moi, je désire savoir positivement si la confession dégrade ou glorifie, dans l'opinion de tout esprit sensé, celui qui la pratique franchement ; car je ne veux rien faire qui puisse compromettre ma réputation d'honnête homme.

Rép. Chose admirable, mes frères, les chrétiens qui se confessent religieusement, loin d'affaiblir l'estime de leurs contemporains, obtiennent un nouveau titre à leur confiance. Pourquoi ? parce que nous sommes convaincus que le dernier sceau de la probité, c'est la confession sacramentelle, qui, à elle seule, présente plus de garanties que toutes les qualités morales, que tous les serments imaginables. Pourquoi encore ? Parce que l'usage de la confession suppose la croyance d'une double éternité. Car point de milieu : ou vous admettez la divinité de Jésus-Christ qui nous a enseigné l'une et l'autre, ou vous ne l'admettez pas. Si vous l'acceptez, vous êtes par là même contraints, sous peine de félonie, d'embrasser toute sa doctrine et toute sa morale ; si vous la repoussez, vous ne devez plus croire à rien, puisque, de tous les faits historiques, la divinité du Fils de Marie est le plus évident. Or, philosophiquement parlant, quel cas puis-je faire d'un homme qui, se comparant à la brute, ne redoute ni Dieu ni diable ?

Philosophe, souffrez que je vous interroge à mon tour. Vous avez, je le suppose, un trésor et une fille de dix-huit ans. Soudainement frappé d'ostracisme, vous êtes forcé d'abandonner votre patrie, votre capital, votre enfant, et de partir seul pour l'exil. Il vous faut absolument confier votre portefeuille et votre innocente demoiselle à un libertin qui se rit de la confession et de l'enfer, ou à un homme chaste qui se confesse : vous choisissez le chrétien ; et bien vous faites ! L'hypocrite, à vos yeux, c'est donc le philosophe ?

Déjà on estimait ce cultivateur, cet artisan, ce soldat, cet instituteur en qui l'on remarquait des qualités précieuses ; mais depuis qu'on l'a vu converser mystérieusement avec un prêtre, puis s'avancer, la sérénité sur le front, vers la table eucharistique ; depuis qu'on l'a entendu pousser ce noble cri :

Je crains Dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte !

depuis qu'on l'a suivi, à la trace de ses bienfaits, au réduit du pauvre, au cachot du prisonnier, au chevet du malade indigent, semant partout les consolations évangéliques, on l'estime profondément, on le vénère, on envie son bonheur ! deux exemples frappants, quoique bien divers, vont illuminer encore la vérité que je vous prêche en ce moment.

Saint Louis est peut-être le plus parfait monarque que la Providence ait jamais accordé à une nation. Eh bien ! ôtez-lui ses émi-

nantes vertus, ses pieuses pratiques, et ce type admirable de la royauté ne sera plus à nos regards désenchantés qu'un guerrier intrépide, mais malheureux !

Enlevez à l'immortel géant qui de ses bras invincibles conquit vingt empires, soumit vingt rois, surchargea sa tête de diadèmes et musela l'hydre sanglante de l'anarchie ; enlevez à Napoléon ses exploits religieux, la restauration des temples chrétiens, son impérissable Concordat, sa mort vraiment édifiante sur un sauvage rocher, au milieu des océans qui se soulevèrent de stupeur et de vénération quand ils aperçurent sa grande ombre planer majestueusement sur leurs flots respectueux, et ce fastique colosse n'apparaîtra plus, entre Alexandre et César, que comme un brigand fameux souillé du sang et des larmes de trente peuples vaincus, palpitants de désespoir et de malédictions ! Cet hommage solennel que je rends ici à ces deux souverains, le proclamerais-je, au nom de Jéhovah, s'ils avaient méprisé la confession ? Non, assurément !

Donc la confession sacrementelle peut seule agrandir et glorifier l'homme, par lui-même si petit et si misérable !

Quatrième objection. — Si j'étais sûr, murmure en ricanant un philosophe déloyal et pestiféré, que le confesseur n'abusât pas de mon pénible aveu pour me diffamer, je me confesserais peut-être.

Rép. Impies et libertins, réprondrai-je, vous nous demandez ironiquement des miracles. Eh bien ! je vais vous en citer un capable de vous guérir, si toutefois vous n'êtes pas incurables. Il n'est point rapporté par des auteurs dont vous puissiez soupçonner la véracité. Ce n'est point le miracle d'un moment, d'un jour, d'un pays, c'est le miracle de 19 siècles et de l'univers entier ! Il brille dans le tumulte des camps comme dans la solitude des cloîtres, sous le chaume du laboureur, comme sur le trône des Césars ; cet éclatant miracle, c'est le sceau de la confession. Impitoyables railleurs, consultez vos hideuses archives de la calomnie, remuez vos immondes bourbiers de la débauche ; nous vous défions d'articuler un seul exemple d'infidélité au devoir d'un silence absolu. Certes, vous n'avez rien oublié de ce qui pouvait avilir nos sublimes fonctions, et noircir nos personnes augustes ; dans les jours de lamentable mémoire, tout a été souillé, violé par vous, jusqu'à la plus tendre innocence, jusqu'au trésor des hôpitaux, jusqu'à la cendre des morts, tout en un mot : *excepté l'inviolable secret du confesseur !* A cette époque douloureuse, nombre de prêtres, à l'exemple de l'héroïque Népomucène, aimèrent mieux expirer dans les supplices que de balbutier un seul mot de confession. Dans le même temps, on vit avec effroi des pasteurs et des moines, lâches contempteurs de leur divin caractère, se traîner effrontément, comme Luther, leur ignoble modèle, dans les horreurs de l'apostasie et de la fange ; mais il est inouï qu'aucun d'eux ait jamais violé le secret des consciences. Toujours et partout, des ministres du sanctuaire ont été frappés de démence ; et cependant jamais un seul de ces infortunés, qui racontaient parfois leurs souvenirs, n'a parlé de ses pénitents, quoique des suppôts du démon essayassent de leur arracher des aveux sacriléges.

La confession est donc évidemment l'œuvre de Dieu ! Elle est donc bien nécessaire au salut et au bonheur de l'humanité, puisque la divine Providence, afin d'en éterniser la pratique, n'a pas permis que, depuis 18 siècles, parmi des milliards de confesseurs, un seul, un seul ait violé le secret de la confession. N'est-ce pas là, je le demande aux hérétiques et aux philosophes, le plus merveilleux de tous les vrais miracles?

Cinquième objection. — Nous irions bien à confesse, répètent à leur tour des hommes de toute condition, sans jugement, sans cœur, sans caractère ; mais qu'en diraient nos amis si intolérants? qu'en dirait un monde si impie et si railleur?

Rép. Eh bien ! pour plaire à ces amis, qui, n'est-ce pas, vous seraient si dévoués dans l'infortune, vous compromettrez donc vos éternelles destinées? Soyez sincères : pour éviter leurs fades plaisanteries, consentiriez-vous à leur céder le dixième de votre avoir? Non : et vous êtes assez simples pour leur sacrifier une couronne immortelle?

En vous voyant aux pieds d'un prêtre, ils en riront peut-être hypocritement ; mais si vous vous montrez nobles et fermes, ils ne tarderont pas à vous approuver, à vous imiter. Votre courageux exemple réveillera en leur âme de salutaires remords, alors pour eux et pour vous, quel bonheur !

Qu'en dirait le monde? Et quel monde, s'il vous plaît ? Ce monde se réduit pour vous à quelques voisins, dont vous abhorrez peut-être l'inconduite, et qui vous mépriseraient davantage eux-mêmes s'ils pouvaient soupçonner que vous êtes assez poltrons pour vous soumettre à leur ridicule empire.

Répétez-vous donc souvent à vous mêmes : Tristes témoins de la violation de mes devoirs les plus sacrés, qu'en pensent les gens vertueux que j'estime? qu'en pensent surtout cette sœur si aimable, cette épouse si pieuse, cette mère si vénérable dont j'empoisonne l'existence par mon étrange et criminelle obstination?

Mais, ce qui est bien autrement sérieux, qu'en diront bientôt les anges contristés lorsque je mourrai dans le désespoir? Qu'en diront les enfers, qui, dans leur terrible joie, célébreront mon irrémédiable malheur.

Qu'en dira le monde ! ici, mes frères, mon cœur est oppressé, le rouge me monte au front, mon orgueil français est profondément humilié, et ma désolation si grande que je puis à peine m'écrier : O ma patrie, toi dont les glorieux fondateurs secouèrent le joug ignominieux et cruel de l'idolâtrie ; toi dont les nobles enfants, nos aïeux, portèrent à travers les âges, les océans et les déserts jusqu'aux extrémités de la terre, l'invincible drapeau du catholicisme et de la vraie civilisation, qui

toujours t'accompagne ; toi qui vis si longtemps les rois, tes barons, tes magistrats, tes guerriers, tous tes citoyens s'asseoir majestueusement au céleste banquet, tu ne nourris donc plus dans tes entrailles déshonorées que de vils esclaves du respect humain, de la lubricité et de Lucifer !

Tu t'es donc transformée en un bagne vaste et obscur où l'on n'entend plus que le bruit des fers ? Ce bruit infamant retentit donc à la fois dans tes palais et tes chaumières, dans tes aréopages et tes cabarets, dans tes assemblées nationales et tes boutiques, dans tes cours d'assises et tes cachots, dans tes états-majors et tes guérites, comme un cri alarmant de dissolution et d'opprobre !

O honte incomparable, tous ces traîtres à l'Eglise romaine, leur vénérable Mère, et à la France, sa fille aînée, osent protester, à la face du soleil épouvanté, qu'ils n'ont pas reçu du ciel la liberté de vivre comme d'honorables disciples de Jésus-Christ, et ils ne rougissent pas de revendiquer les ignobles priviléges de la brute ! Pardon, mes frères, d'avoir exprimé si faiblement des vérités effrayantes qui, j'aime à le croire, ne peuvent vous atteindre.

Un jour, le grand Condé, dans un combat décisif, jette violemment son bâton de maréchal de France au milieu des redoutables bataillons ennemis. Soudain, généraux, colonels, commandants, capitaines, officiers et soldats se précipitent dans la mêlée pour sauver l'honneur du généralissime et de la patrie en danger. Eh bien ! moi aussi je lance parmi les meurtrières phalanges de Satan le magnifique oriflamme de la confession : quoiqu'il n'ait point à craindre la captivité, où sont-ils cependant les braves qui vont se hâter, il en est temps encore, de le disputer au roi des enfers qui les appelle sous ses infâmes bannières ? Enfin, mes frères, n'oublions pas que, bon gré mal gré, il nous faut incessamment tomber sous les griffes brûlantes de ce monstre inexorable, ou expirer joyeusement sur le cœur compatissant d'un prêtre qui peut seul nous introduire dans le temple de l'immortalité et de la véritable gloire !

Nota : Si on le juge à propos, on peut continuer ainsi :

Pourquoi, mes frères, aimons-nous à vous parler souvent de la confession sacramentelle, à vous présenter les preuves nombreuses et irréfragables de son institution évidemment divine et de son indispensable nécessité pour le salut; à vous développer ses qualités essentielles, à vous étaler ses inappréciables bienfaits, à vous démontrer que de tous nos amis le confesseur est incomparablement le plus précieux, à pulvériser les divers prétextes que l'ignorant, le libertin et l'impie ont coutume d'alléguer pour ne point se confesser? Quels motifs nous pressent de traiter de préférence cette importante matière ? Serait-ce donc pour notre satisfaction personnelle? Non ! oh non ! car de tous nos ministères la confession auriculaire est sans contredit le plus ennuyeux, le plus pénible, le plus formidable pour tout prêtre digne de ce nom. Pourquoi donc, nous demandez-vous, agissez-vous de la sorte ? Parce que nous nous occupons plus sérieusement de votre salut que vous-mêmes, parce que nous n'avons jamais prêché cet inépuisable sujet sans déterminer plusieurs pécheurs à se confesser ou à se mieux confesser, parce qu'enfin les services que, par suite de ces instructions, nous rendons à nos pénitents dans le saint tribunal, les chaînes que nous y brisons, les larmes si douces que nous faisons répandre, les consolations ineffables que nous y offrons aux cœurs les plus coupables et les plus affligés, sont pour nous-mêmes un bonheur que nous préférons à tout agrément imaginable. Quand nous avons été assez heureux pour réconcicilier une âme criminelle, riche ou pauvre, avec son Dieu et avec elle-même, nous bénissons la compatissante Marie de nous avoir assisté dans une opération si grande, si difficile, et nous la supplions de renouveler souvent ce délicieux prodige. Pour sauver ton âme, cher auditeur, nous ferions volontiers le sacrifice de la plus belle couronne de l'univers ! Que dis-je ? fièrement appuyé sur le sein magnanime de notre Mère, nous braverions mille fois l'échafaud.

Telle est notre philosophie sacerdotale ! telle est notre unique ambition ! Sauver des âmes en nous sauvant nous-mêmes, voilà, voilà notre apostolique démence !!!

SERMON XXXVII.

DE TOUS NOS AMIS LE CONFESSEUR EST LE PLUS PRÉCIEUX ET LE SEUL INDISPENSABLE.

Væ soli, quia cum ceciderit non habet sublevantem se. (*Eccle.*, IV, 10.)

Malheur à qui est seul, car s'il tombe il n'aura personne pour le relever.

Sans doute, mes frères, il ne vit pas seul celui qui a pour société le témoignage d'une bonne conscience et l'amour de son Dieu. Affirmons plutôt que l'unique bonheur réel dont nous puissions jouir ici-bas consiste dans cette union intime de Dieu et de l'homme, dans la délicieuse conversation de notre cœur filial avec le cœur maternel de la gracieuse Marie couronnée de tous les anges et de tous les saints ; et que, par conséquent, quiconque ne possède pas ces ineffables avantages est infailliblement malheureux. Aussi, dans la grande multitude des pénitents qui, depuis 40 ans, nous ont révélé leurs passions et leurs chutes, n'en avons-nous rencontré aucun qui ne nous ait dit : *J'étais malheureux loin des sacrements ;* aucun qui, après une confession sincère et une absolution dignement reçue, ne se soit écrié : *Je suis heureux.* Aussi, je le jure, quelle que soit votre fortune, votre titre, votre savoir, votre puissance, si vous êtes séparé de Dieu et de la Vierge immaculée par le péché mortel, la félicité vous est étrangère, et le trouble habite votre âme. Voilà pourquoi j'aimerais mieux gémir, *inno-*

cent, dans le plus affreux cachot, jusqu'à la fin des temps, que de briller *criminel*, sur le premier trône du monde. Mais, outre cette incomparable société de Dieu et de l'homme, il en est une autre dont le Saint-Esprit lui-même a daigné faire le plus bel éloge, c'est l'union de deux amis. Cette amitié, telle que je la conçois et que vous allez bientôt la comprendre, est aussi rare qu'elle est inappréciable : sujet d'une première et courte réflexion. Quel est, après Dieu, l'ami le plus indispensablement nécessaire ? sujet d'une seconde considération. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Heureux, dit l'*Ecclésiastique*, celui qui a rencontré un ami, car il a trouvé un trésor préférable à l'or et à l'argent; un ami fidèle est une forte protection. (*Eccli.*, VI, 14, 15.) Mais, ajoute-t-il, qui est ami pour la table et le plaisir, ne l'est plus au jour de la disette et de l'affliction. (*Ibid.*, 10.) O amitié vraie, désintéressée, constante, héroïque ; amitié fondée sur la vertu, sur l'estime réciproque et sur la céleste charité ; amitié qui, au temps des apôtres et dans les premiers siècles du Christianisme, ne faisait de tous les fidèles qu'un cœur et qu'une âme, qu'es-tu devenue?

Souffrez, mes frères, que je le demande à chacun de vous : Avez-vous plusieurs amis ? en avez-vous un, un seul sur lequel vous puissiez compter comme sur vous-même ? Combien de mes auditeurs, combien de célibataires, combien même d'époux, après quelques années d'alliance, oseraient me répondre, la main sur la conscience : Je possède un ami qui m'aime autant que lui-même ; qui use toujours envers moi des procédés les plus délicats ; qui, en toute occasion, prend ma défense, m'excuse ou me justifie ; un ami dont mes défauts ne refroidissent point la tendresse et le dévouement ; un ami qui participe volontiers à mes humiliations et à mes chagrins ; un ami qui, dans ma détresse, partagerait avec moi sa fortune, son dernier morceau de pain ; qui sacrifierait la moitié de sa vie pour prolonger mon existence ; qui exposerait, en quelque façon, son salut pour me procurer une éternité de bonheur ! Telle est l'idée qu'en lisant certains traits historiques et en étudiant la vraie noblesse du cœur, je me suis faite de l'amitié dont le nom sacré est trop souvent et trop honteusement profané, sous nos yeux, par des lèvres menteuses, hypocrites, vaniteuses ou perfides. Si nous vous communiquions toutes les pensées tristes et humiliantes pour l'humanité qui, par suite d'une longue expérience, se pressent en ce moment dans notre esprit profondément affligé et profondément dégoûté d'une génération si abâtardie, vous seriez saisis d'effroi et d'un mépris presque universel. Il vaut mieux peut-être être dupe et s'endormir, à cet égard, dans l'illusion, que de sonder cet effroyable abîme.

Vous connaissiez ce négociant qui, pendant longtemps, faisait un commerce obscur et incertain; personne alors, vous en souvient-il, ne s'empressait de lui serrer la main. Mais, depuis qu'il est devenu riche, puissant, et qu'il tient table ouverte, que de gens le saluent de loin avec les airs les plus affectueux. Attendez, attendez un revers, et cette foule de parasites dégradés évitera soigneusement sa présence, excepté pourtant ce compatissant chrétien qu'il avait dédaigné dans sa fugitive opulence.

Tant mieux pour cette dame si elle n'est pas longtemps malade. A la première nouvelle du danger, que de visites importunes lui laissent croire qu'elle est aimée et considérée. Mais quand l'infirmité se prolonge, elle ne tarde pas à subir un isolement désenchanteur. Qui, en effet, voudra déranger l'heure de ses repas, interrompre ses plaisirs, pour aller écouter ses plaintes et distraire ses insomnies? Déjà ennuyés, contrariés par de douloureux accès dont le terme est inconnu, ses plus proches parents, en répétant mensongèrement qu'elle va mieux, reprennent le cours de leurs fêtes accoutumées. Enfin elle meurt; on pleure, on crie, on tombe même en syncope : mais, après avoir gravé sur sa tombe délaissée une épitaphe fallacieuse ou ridicule, on abrége le deuil pour ne pas manquer tel bal scandaleux. XIXe siècle, y a-t-il rien d'exagéré dans ces désolants tableaux qui te caractérisent? n'est-ce pas là l'étrange comédie que jouent, tous les jours, tes enfants les plus fiers de leur éducation et de leur loyauté?

C'est un fait incontestable : on n'aime point aujourd'hui ses parents, comme nous aimions les nôtres, nous qui sommes vieux. Pourquoi? Nos mères, qui avaient le sentiment de leur dignité et de leur devoir, nous allaitaient avec bonheur; elles s'associaient à nos jeux innocents et ne nous perdaient jamais de vue. Eh bien ! depuis soixante ans, la plupart des épouses, amies passionnées des voyages, des parures, des danses voluptueuses et des romans, se déchargent de leurs plus graves obligations sur des femmes étrangères et souvent pernicieuses. Au reste, à toutes les époques, il y a eu de fausses et dangereuses amitiés. Qui demeura fidèle à Jésus-Christ en croix? L'incomparable Marie, l'héroïque Madeleine, l'apôtre de l'amour. Le grand Paul nous apprend lui-même que, dans son procès et son cachot pourtant si glorieux, il fut abandonné de tous ses amis, et que de faux frères, après lui avoir donné l'hospitalité et l'avoir encouragé à la lutte, se rangeaient ensuite du côté de ses adversaires et combattaient contre lui.

Quant à nous, à soixante-cinq ans, nous croyons avoir deux amis, et nous nous trouvons bien riche : l'une, pauvre dans un hospice, donnerait volontiers sa vie pour conserver la nôtre; l'autre, d'une condition aisée, partagerait de grand cœur avec nous son dernier morceau de pain.

DEUXIÈME PARTIE.

Cependant, nous sentons tous vivement le besoin d'un ami plus précieux et plus indispensable encore que celui dont tout à l'heure je vous faisais le portrait. Mais où le

chercher, où le trouver, cet ami presque introuvable? écoutez et comprenez bien : parmi les confesseurs dignes de ce nom.

Plus vous serez poursuivi par l'indigence, les opprobres, les souffrances, les persécutions ; par les perplexités d'une âme abattue, ou les remords d'une conscience infidèle, et plus cet ami sacerdotal s'attachera à vous. Quand il ne pourra suspendre vos gémissements, il pleurera avec vous; si vous êtes enchaîné sur une couche douloureuse, soit dans votre magnifique palais, soit dans votre chétive cabane, il ira souvent vous visiter; et sa bouche, parlant de l'abondance d'un cœur sincère et compatissant, versera dans le vôtre, vide d'espérance, d'ineffables consolations.

O vous, que le respect humain et la honte éloignent de la confession, ou rendent muets dans le seul tribunal où, sans danger aucun, vous pouvez dévoiler tous vos secrets, entendez-moi raconter brièvement l'histoire aussi instructive que touchante d'un pénitent illustre qui n'est bien connu que de Dieu et de moi seulement :

Fatigué de traîner la lourde chaîne de ses désordres et de ses terreurs ignorés des hommes, ce père de famille prend enfin la résolution d'aller se décharger de cet accablant fardeau dans le sein du prêtre qu'il a choisi pour son ami, à la suite d'un discours sur les dangers du délai de la conversion. Tout occupé de cette grave pensée, il s'arrache à ses répugnances naturelles, à ses affaires, à ses plaisirs, et il entre furtivement, à travers les demi-ténèbres, dans le célèbre sanctuaire consacré à Notre-Dame de Fourvières de Lyon qui, chaque année, reçoit les visites de quinze cent mille pèlerins. Ne craignez pas qu'il y paraisse avec des airs dissipés et hautains. A peine en a-t-il dépassé le seuil, qu'il va se prosterner au pied d'une colonne solitaire. Là, pénétré des sentiments de l'humble publicain, il répète dans le plus intime de son âme : ***Deus, propitius esto mihi peccatori : « Mon Dieu, soyez-moi propice, car je suis un pécheur. »*** (*Luc.*, XVIII, 13.) Naissance, dignités, richesses, vous n'êtes plus à mes yeux qu'une vaine fumée. Après m'avoir rendu orgueilleux, égoïste, efféminé et malheureux, disparaissez, et laissez-moi me rappeler, trop tard hélas! que je suis, par mon baptême et ma première communion, le cohéritier du Fils de l'Eternel ! Fils de l'Eternel, lui, né dans une crèche et mort sur un gibet pour mon salut ! S'armant d'un nouveau courage, il a franchi d'un bond l'espace qui le séparait encore de son ami de prédilection. Mon Père, lui dit-il, bénissez-moi, parce que j'ai trop péché : ***Benedic mihi, Pater, quia peccavi nimis.*** Quelle étrange parole dans la bouche d'un criminel ! Pécheur qui parles ainsi, ignores-tu donc que celui dont tu implores les bénédictions tient la place du souverain juge des justices mêmes? Non; mais en lui je vois aussi le plus clément des pères. As-tu donc oublié le nombre et l'énormité de tes forfaits? Non; mais mon cœur rempli de la plus douce confiance me redit que, si les tribunaux de la terre ne savent rien pardonner, même au repentir, la cour céleste, elle, fait grâce à la componction. Mais ce qui t'entoure : fonts baptismaux, chaire sacrée, autel du sacrifice, tout ne crie-t-il pas vengeance contre toi? Je le sais; mais vous, mon Père, vous allez me bénir : ***Benedic mihi, Pater.*** Singulièrement ému de cette filiale conviction, le confesseur lui répond : Que le Seigneur soit dans votre cœur et sur vos lèvres, afin que vous accusiez sincèrement tous vos péchés : ***Dominus sit in corde tuo et in labiis tuis, ut recte confitearis omnia peccata tua.***

Alors le pénitent : Je me confesse à Dieu tout-puissant. Tout-puissant ! Il peut donc me sauver. Je me confesse à la bienheureuse Marie ; que mes prévarications ont contristé son cœur maternel ! Je me confesse à saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes par son humilité profonde, sa vie austère et sa magnanime proclamation de la divinité de Jésus-Christ. Je me confesse à saint Michel, archange, qui n'ose plus présenter au Très-Haut mes prières salies d'impuretés. Je me confesse aux saints apôtres Pierre et Paul, dont la conversion éclatante me rassure et m'anime. Je me confesse aussi à vous, ô mon Père, qui êtes revêtu d'un pouvoir surhumain.

Puis, entrant dans le détail : Je m'accuse d'avoir douté de certaines vérités de la foi, d'avoir blasphémé le saint nom du bon Dieu, d'avoir négligé mes prières, d'avoir désobéi à mes vieux parents, d'avoir dit du mal de mon prochain et d'avoir fait des immodesties.

Mon cher frère, lui dit l'obligeant directeur, cette accusation est trop succincte ; en avouant que vous avez tenu des propos contraires à l'existence d'un enfer éternel, à l'institution divine de la confession et de la communion, et que vous avez manqué la Messe, ajoutez donc que vous avez affaibli la croyance de vos enfants, de vos serviteurs, de vos fermiers et des populations à qui vous devez le bon exemple. Permettez-moi de réaliser la confiance que vous avez en moi et de justifier mon ministère ; entrez plus avant, *ingredere*. En avouant vos regards lascifs, vos attitudes indécentes, vos danses obscènes, qui ont provoqué des désirs adultères, le crime et le déshonneur, dites donc devant combien de personnes vous avez donné ces affreux scandales, *ingredere*. Avant de succomber, que de promesses déloyales, de lettres mensongères, de présents séducteurs, de personnes achetées pour tromper la sécurité d'une mère aveugle, ou la sotte crédulité d'un époux qui s'imaginait que vous alliez pour le voir : ***Ingredere; fode parietem.*** (*Ezech.*, VIII, 8.) La passion ne s'arrête point. Si vous n'avez su respecter ni l'enfance, ni la jeunesse, ni la consanguinité, ni l'infortune, ni la vertu, vous êtes-vous respecté vous-même? Ne vous êtes-vous point assimilé à la brute : ***ingredere; fode parietem.*** Dites, dites les mystères de cruauté; quels moyens, quels remèdes avez-vous employés pour abréger les jours de ces enfants non baptisés,

de ce rival, de cette épouse? — O mon Père, Dieu me pardonnera-t-il? — Oui, oui! mais continuons. — *Ingredere; fode parietem.* Dites ces plaidoyers de mensonges et d'iniquités, ces fidéicommis, et ces dépôts infidèles, ces testaments arrachés à l'inexpérience, à la crainte, à la vieillesse, peut-être à l'agonie. — *Ingredere; fode parietem.* Ne dissimulez pas enfin cette monstrueuse hypocrisie qui, depuis tant d'années, vous fait profaner le corps et le sang de Jésus-Christ, pour en imposer au public, mais non à votre conscience bourrelée de remords, mais moins encore au suprême vengeur qui écrit sur le livre des réprobations vos impiétés, vos turpitudes et vos sacriléges. Ne cachez rien; car, si par votre faute vous taisiez un seul péché mortel, l'enfer, l'enfer serait à jamais votre épouvantable partage.

Comprenez-vous maintenant, chers auditeurs, la formidable responsabilité qui pèse sur la tête des confesseurs? Oui, toutes les infamies que nous venons de signaler n'ont jamais été plus communes qu'au XIXe siècle. Oui, toutes ces abominations nous ont été fréquemment dévoilées quand notre parole, aidée du secours d'en haut, avait été assez puissante pour ébranler et pour abattre à nos pieds les grands pécheurs.

Ecoutons celui dont je termine l'histoire s'écrier avec l'accent d'une âme sortie de l'oppression : O mon tendre Père, grâce à votre incomparable amitié et à votre zèle ardent, j'ai tout avoué. Pour la première fois, depuis vingt ans, je respire à mon aise, je respire l'air rafraîchissant de la vraie liberté et du vrai bonheur. Soyez-en à jamais béni! Mes hontes, mes anxiétés et mes frayeurs nocturnes étaient le plus cruel des martyres. J'ai donc vaincu le démon qui, depuis vingt ans, me traitait comme un vil esclave. J'ai secoué le joug ignominieux d'un monde tyrannique qui ne m'offrait que de faux et pernicieux amis. Je ne me sens plus qu'une ambition, celle de fuir le péché et les occasions du péché; celle de réparer mes scandales, d'expier mes crimes par une vie exemplaire, par les jeûnes, les austérités, les aumônes, et de m'écrier incessamment du fond du cœur, comme le Roi pénitent : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.* (*Psal.* L, 1.)

Ravi du miraculeux changement de ce nouvel enfant prodigue, je lui dépeins, dans les termes les plus pathétiques, l'immense charité du divin Agneau qui va le purifier de toutes ses souillures dans les flots de son sang. Puis étendant sur lui une main puissante et paternelle, je prononce, avec l'enthousiasme de la foi et de la reconnaissance, ces paroles immortelles et fécondes : *Ego te absolvo!* Je vous absous de tous vos péchés. Cieux, et vous, sublimes intelligences qui les habitez, préparez un trône à ce fils de l'Eternel que je viens d'arracher à l'ignominie et de ressusciter à la gloire. Mais ce n'est pas assez; je veux donner plus d'éclat encore à l'indispensable nécessité et à l'inappréciable amitié d'un confesseur catholique.

Un héros incomparable, après avoir écrasé l'hydre furieuse de l'impiété et de l'anarchie, sous l'étendard du Christ qu'il adore, relève avec la pointe de son épée la sanglante couronne d'un roi martyr, que la Providence, toujours sage et miséricordieuse dans ses impénétrables desseins, lui enlève bientôt à lui-même pour le jeter prisonnier sur une île lointaine et sauvage. Là, prêt d'être pesé dans la redoutable balance de l'éternité qui s'ouvre devant lui terrible et menaçante, c'est en vain qu'il fait un appel protecteur à tous les braves qui brillent encore des immortels rayons de sa gloire en deuil. C'est en vain que d'un bras indomptable, mais affaibli par la trahison, il agite encore ce sceptre invincible qui lui a soumis, en quelques années, presque tous les princes de l'Europe frappée de stupeur et d'admiration. C'est en vain qu'il promène des regards suppliants sur les fidèles et nobles compagnons de son exil. A qui donc, dans sa douloureuse impuissance et ses lugubres angoisses, sa foi justement alarmée demandera-t-elle un prompt secours contre les implacables frayeurs de l'avenir? A un confesseur, et seulement à un confesseur. S'il vient à lui manquer, il mourra certainement dans la terreur et peut-être dans le désespoir. Pourquoi? Parce qu'il n'ignore pas qu'il a grandement péché, et que le confesseur seul peut l'absoudre. Prêtre du Dieu vivant, du Dieu des armées, héroïque apôtre des esclaves et des tyrans, des rois sur le trône, des rois dans les fers, des rois sur l'échafaud, traverse donc rapidement, par l'ordre du magnanime Pontife romain qui t'envoie, les mers incommensurables qui te séparent d'un empereur impatient et infortuné. Hâte-toi de rendre à cette majesté souverainement abaissée un service mille fois plus important que tous ceux qu'elle a jamais reçus, pendant un règne prodigieux, de ses formidables phalanges, des grands officiers de sa cour et de tous les monarques, ses superbes vassaux. Les vents ont été favorables et les ondes complaisantes. La brûlante prière du hardi restaurateur de l'antique religion des Constantin, des Clovis, des Charlemagne, des Louis IX, a été entendue du suprême Dominateur des siècles et des empires. Déjà l'ange de la réconciliation s'est montré joyeux sur la montagne du salut. Déjà ses paroles d'espérance et d'encouragement ont versé un calme divin dans le cœur sensible et reconnaissant de l'auguste moribond qui, après avoir déposé, dans le sein du modeste représentant de Jésus-Christ, ses iniquités nombreuses et son profond repentir; après avoir pardonné solennellement à tous ses ennemis, et même à la fille des Césars, reçoit une absolution universelle et apostolique, nourrit son âme avide du céleste pain du voyageur, ordonne les touchantes cérémonies des quarante heures qui adoucissent son agonie et soulagent sa tombe, exprime à ses vieux généraux et à ses anciens soldats le désir d'une mort aussi heureuse que la sienne, et dit un éternel adieu à toutes les grandes vanités de la terre, puis il

expire tranquillement avec le délicieux espoir d'aller échanger bientôt, dans la belle patrie de ses aïeux, sa poudreuse couronne contre l'étincelant diadème de saint Louis.

Hommes infortunés, femmes désolées qui, dans ces intéressantes histoires, avez reconnu quelques traits de ressemblance avec la vôtre, empressez-vous donc de mettre un terme à vos égarements et à vos perplexités. Si l'on vous disait que, par delà les océans, il y a une divinité bienfaisante qui guérit les plaies de l'âme et du corps, qui rend à l'innocence flétrie sa primordiale splendeur, vous n'hésiteriez pas sans doute à exécuter ce pénible voyage. Eh bien! cette divinité tutélaire est près de vous; c'est ce confesseur plein de charité. Mère de famille, jeune personne dont le cœur trop coupable ou trop timide est fermé par une crainte excessive, ou par une pudeur démesurée, armez-vous enfin d'un saint courage, d'une sublime confiance, et venez déposer vos humiliants aveux dans un autre cœur compatissant, auquel il tarde de vous dire : Ma sœur, ma chère enfant, maintenant soyez heureuse. Hé! que votre modestie pourrait-elle redouter auprès de celui qui a pris des leçons de commisération et de prudence à l'école même du Sauveur de la femme adultère et de la volage Samaritaine. Pécheurs et pécheresses, qui que vous soyez, puisse cette instruction paternelle éclairer vos yeux, remuer vos entrailles, vous déterminer sans retard à faire une démarche qui doit vous procurer ici-bas une paix si désirable et vous introduire bientôt dans les tabernacles éternels!...

SERMON XXXVIII.

LE SCANDALE.

Væ mundo a scandalis. (*Matth.*, XVIII, 7.)
Malheur au monde à cause de ses scandales.

Je viens, mes frères, vous entretenir, avec autant de franchise que d'effroi, d'un crime abominable qui irrite le ciel, contriste l'Eglise et épouvante les justes que dévore encore le zèle de la gloire de Jéhovah et du salut des âmes; je viens combattre un monstre d'iniquités qui outrage audacieusement la majesté suprême, en exerçant sur une multitude innombrable de chrétiens d'affreux ravages qui se prolongent souvent par delà le tombeau. Ce forfait, le plus universel qui se commet parmi les enfants d'Adam, c'est le scandale, c'est-à-dire toute parole, toute action mauvaise qui porte nos semblables au vice, ou les éloigne de la vertu. Commençons par nous faire une juste idée de l'énormité du scandale.

I. *Son énormité.* — Pour me bien comprendre, permettez-moi d'établir tout d'abord, entre le scandale et l'édification, un contraste propre à éclairer la matière. Quels sont les catholiques qui édifient le prochain? Ceux-là, répond le divin Maître, qui, les premiers, observent les commandements, pratiquent les vertus et les devoirs qu'ils enseignent aux autres : *Qui fecerit et docuerit, hic magnus vocabitur in regno cœlorum.* (*Matth.*, V, 19.) Par une conséquence inévitable, les chrétiens qui malédifient leurs semblables sont donc ceux qui, les premiers, leur apprennent à faire le mal qu'ils font eux-mêmes. Vous savez tous, mes frères, l'honorable éloge que Jésus-Christ fait de ses apôtres dans l'Evangile, où il les appelle le sel de la terre et la lumière du monde : *Vos estis sal terræ... Vos estis lux mundi.* (*Ibid.*, 13, 14.) Il va jusqu'à leur promettre qu'un jour, assis sur des trônes resplendissants, ils jugeront les douze tribus d'Israël. (*Matth.*, XIX, 28.) Par notre inconduite, n'avons-nous point à redouter un témoignage directement opposé à celui de ses disciples. Si les justes sont le sel vivifiant de la terre et la bienfaisante lumière du monde, n'en sommes-nous point la mortelle corruption et les fatales ténèbres. S'ils sont destinés à juger l'univers, n'avons-nous point à craindre d'être condamnés par eux. Que font, en effet, sous nos yeux, les rares mais vrais fidèles pour plaire à leur parfait modèle? Ils ne blessent jamais la vérité par le mensonge; ne passons-nous pas à juste titre pour des menteurs? Ils se montrent doux, humbles, charitables, pudiques; ne nous montrons-nous point orgueilleux, colères, égoïstes, immodestes? Ils arborent sans timidité, comme sans ostentation, l'innocente bannière de l'abnégation, du sacrifice, de la pénitence; n'arborons-nous point l'insolent drapeau de l'amour-propre, de la mollesse, du plaisir des sens? Ils crient, à haute voix, plus encore par leurs religieux exemples que par leurs discours éloquents : Ames chrétiennes, rappelez-vous sans cesse, avec une vive reconnaissance, que vous êtes créées à l'image de Jéhovah, rachetées du sang de Jésus-Christ, éclairées des lumières de l'Esprit-Saint, et que, par conséquent, vous devez consacrer à ces trois adorables personnes tous les organes de votre corps, toutes les facultés de votre intellect, toutes les affections de votre cœur. Nous, mes frères, par nos conversations et notre conduite toute mondaine, toute charnelle, ne crions-nous pas à ceux qui nous fréquentent et nous entourent : Jouissez promptement de cette vie si courte, recherchez les biens, les honneurs, les fêtes; buvez, mangez, chantez, amusez-vous, car demain vous mourrez?

Concevez-vous, à présent, chers auditeurs, qu'en nous constituant ainsi, par nos scandales, les partisans de la vaine gloire, de l'impiété et du libertinage, nous jurons une guerre acharnée à Dieu le Père, en éteignant dans des âmes formées à sa ressemblance l'intelligence qu'il y avait allumée au flambeau de sa raison suprême, et que nous insultons, autant qu'il dépend de nous, à la miséricordieuse domination qu'il voulait exercer sur elles? Vous apercevez-vous que, par nos scandales, nous arrachons à Jésus-Christ des âmes rachetées sur le Calvaire; nous asservissons de nouveau à l'ignominieux esclavage de Satan ces âmes qu'il avait dotées de la liberté des enfants de Dieu; nous

replongeons dans la mort ces mêmes âmes qu'il avait rendues à la vie; et qu'ainsi nous anéantissons, autant que possible, les ineffables mérites qui ont coûté à cet immortel conquérant tant d'austérités, d'opprobres et de supplices?

Conviendrez-vous enfin que, par nos scandales, nous outrageons le Saint-Esprit, en réduisant à la plus profonde misère des âmes enrichies de ses dons les plus précieux, en brisant les doux liens d'un hymen tout céleste, en leur fermant le ciel et leur ouvrant l'enfer? Non, il n'est donné à aucune bouche humaine d'exprimer assez énergiquement et l'énormité du crime commis par le scandale et l'immensité de l'insulte faite à la majesté du Roi des rois dont nous bravons l'omnipotence, ridiculisons la souveraine sagesse, attaquons l'inviolable justice, combattons l'inépuisable clémence, souillons la sainteté infinie; et pourtant ce crime est aussi universel qu'il est énorme.

II. *Son universalité.* — Chers auditeurs, quand le péché de scandale ne nuirait qu'à un seul enfant, nous devrions le pleurer amèrement et en faire amende honorable; car Jésus-Christ nous apprend qu'il vaudrait mieux être précipité au fond de la mer avec une meule de moulin au cou, que de scandaliser un petit enfant. (*Matth.*, XVIII, 6.) Mais, hélas! il est malheureusement aussi commun que pernicieux. Sans crainte d'exagérer, nous pouvons nous représenter le globe terrestre comme un incommensurable champ de bataille, où presque tous les êtres intelligents se torturent et se dégradent réciproquement; comme une immense arène de meurtre et de carnage, où les traits de la mort spirituelle volent de toutes parts. Si les yeux de votre foi et de votre raison consentaient à s'ouvrir aux lumières de la réflexion et de l'expérience, ils n'apercevraient, pour ainsi dire, que des gladiateurs et des assassinés; oui, si nous promenions un regard observateur sur les places publiques, dans les rues de la cité, dans les ateliers, les manufactures, les bureaux, les spectacles, les bals, les hôtelleries, les cabarets, nous ne rencontrerions que de hideux cadavres, je veux dire des femmes et des hommes scandaleux.

De nos jours, le scandale infecte tous les âges, toutes les conditions, tous les rangs; il lève audacieusement la tête dans le palais du riche, dans la chaumière du pauvre, dans le tumulte des camps et les assemblées nationales, dans le sanctuaire de la justice et la bourse du haut commerce. Il pervertit l'enfance au berceau, la jeunesse dans les écoles, la vieillesse sur le bord de la tombe. Il ne respecte ni la couche conjugale, ni la demeure des vierges, ni la maison du Seigneur, ni la table eucharistique. Il trouble le calme de la solitude et s'introduit hypocritement jusque dans les plus saintes retraites. Ah! n'est-ce pas ici le lieu de m'écrier avec autant de douleur que le prophète Jérémie: *Omnes declinaverunt a via veritatis,* Tous se sont plus ou moins éloignés de la voie de la vérité et de la justice.

III. *Propagation.* — Non-seulement le scandale est un crime énorme et presque général, mais une épidémie contagieuse qui se communique rapidement d'un membre à toute une famille, d'une famille à toute une paroisse, à toute une cité, à toute une province, à tout un royaume, à toutes les nations; c'est une espèce de second péché originel qui se propage de génération en génération. Pères et mères, en scandalisant vos enfants, vous préparez le malheur de vos petits-enfants qui vous maudiront dans leur infortune, leurs remords et leurs perpétuels supplices. Le scandale des pécheurs mêmes qui se convertissent, ne meurt pas avec eux; il ne fait que se fortifier et s'accroître. Il y a longtemps, par exemple, que les auteurs des diverses hérésies qui déchirèrent si cruellement le sein de l'Église romaine sont descendus dans le sépulcre; mais leurs funestes erreurs que se transmettent leurs infortunés disciples, ne continuent-elles pas de corrompre la foi et les mœurs? Qui pourrait calculer les calamités temporelles et spirituelles qui, le long des âges, s'élancèrent du trône impie ou corrupteur des Manassès, des Achab, des Henri VIII, des Elisabeth d'Angleterre, des Louis XIV, des Louis XV et de tant d'autres princes? Si tous les monarques, depuis le grand Constantin jusqu'à notre magnanime empereur, eussent été aussi profondément religieux que les Charlemagne et les Louis IX, que de peuples heureux! que d'âmes sauvées! que de gloire pour le ciel! Mais, sans aller chercher si loin de tristes exemples, combien voyons-nous de familles où, par suite du scandale, règne ce vice héréditaire! combien de familles où, de père en fils, le démon de l'avarice est le dieu auquel elles sacrifient! combien de familles orgueilleuses où l'arrogance est aussi ancienne que le nom qu'elles portent! combien de familles vindicatives où s'éternise une haine farouche! combien de familles gangrenées de débauche où se perpétuent les plus ignobles passions!

IV. *Comble de sa barbarie.* Le comble de la barbarie du scandale consiste donc en ce qu'il exerce ses cruautés non sur des étrangers et des ennemis, *non extraneum, non inimicum*, mais sur les plus intimes amis, les plus proches parents, *sed amicum*. Le maître assassine son serviteur, le supérieur ses subordonnés, le mari son épouse, la mère sa fille, le père son fils, le frère sa sœur. Que dis-je? le pécheur scandaleux, la terre jonchée de ses nombreuses victimes, se suicide lui-même: *Quæris quem occiderit? seipsum.* Cette guerre atroce que vous faites à vos voisins, à vos connaissances, à vos pupilles, en les entraînant, par le nom d'une perfide amitié, au théâtre, aux assemblées mondaines, à la danse, est mille fois plus barbare que les effroyables persécutions des princes idolâtres. Pourquoi? je vais vous le dire. Les Néron, les Dioclétien en lacérant, en incendiant le corps des martyrs, leur

ouvraient le ciel; vous, vous attaquez directement les âmes et leur destinée immortelle. Les Marat, les Robespierre, avec la guillotine, ne faisaient palpiter leur victime que durant une minute ; vous torturez leur conscience pendant des années entières, pour les brûler ensuite éternellement.

Seigneur Jésus, ordonnez, s'il vous plaît, à ma voix douloureuse d'aller retentir jusqu'aux oreilles des chrétiens les plus scandaleux, les plus éhontés qui ne sont pas dans cette enceinte sacrée, mais que vous me commandez d'apostropher du haut de cette chaire. Jeune libertin, tu t'applaudis, n'est-ce pas, d'avoir jeté le déshonneur et le désespoir dans une famille honnête ; tu te hâtes de célébrer ta brutale victoire, et d'exhorter tes dignes camarades à marcher sur tes nobles traces. Malheureux! plaisanterais-tu aussi infernalement, si l'un d'eux avait flétri ton aimable sœur ? Négociant sans cœur et sans délicatesse, au lieu d'écrire sur le frontispice de ta fabrique cette ligne menteuse : Ecole de la probité et de la vertu, écoute les passants qui lisent : Ici le vaste tombeau de l'équité et de la pudeur! Tu ne corromps peut-être pas toi-même les ouvrières qui vont te demander du travail pour nourrir péniblement leurs parents vieux et infirmes; mais peux-tu ignorer que ton contre-maître, que tes commis leur disent : Du travail, oui, mais à la condition que vous devinez aisément. Misérables, oubliez-vous donc que vous avez des femmes, des filles, des nièces, qui demain auront besoin de travailler? Magistrat, administrateur, tu dis, toi aussi : Entrez dans mon cabinet d'étude, je ne m'intéresserai à votre cause qu'après que vous aurez consenti à... Vil suppôt de Satan, allez donc chez les sauvages pour apprendre à respecter le malheur et l'innocence! Monstre de scandale, qui que tu sois, tu te vantes sans doute d'être un citoyen honorable? Ah ! si tu avais vécu, alors que la vertu était comptée pour quelque chose dans la législation, on t'aurait attaché au poteau de l'ignominie et marqué d'un fer rouge; et si la victime de ta lubricité avait exhalé son dernier souffle, ton corps vivant, lié à son cadavre pestilentiel, aurait péri lentement dans ce tourment bien mérité.

Mes frères, je ne me sens pas le courage de vous signaler ces maisons publiques, ces fétides cloaques où vont s'engloutir, et le jour et la nuit, les réputations, la santé, les dignités, les fortunes ! Ces lieux infects, où la police de chaque ville entasse les hommes et les femmes éhontés qui n'en sortent que pour aller colporter de palais en palais, de mansarde en mansarde, l'épidémique et dégoûtante nourriture dont ils se sont engraissés. Je me contenterai de m'asseoir, comme le prophète Jérémie, sur la pierre solitaire, et de murmurer dans mon accablement cette lugubre lamentation : O ma patrie, est-ce bien toi qui recèles en ton sein l'abomination de la désolation? est-ce bien toi, ô France, ô ma mère autrefois si glorieuse, est-ce bien toi qui, après avoir secoué le joug si pesant des Romains, ces maîtres du monde, brisé les chaînes plus lourdes encore de l'idolâtrie ; puis porté avec tant d'éclat, au travers des empires et des siècles, la resplendissante bannière du catholicisme et de la vraie civilisation : est-ce bien toi qui es devenue aux yeux de toutes les nations, le réceptacle et le théâtre des scandales les plus meurtriers et les plus révoltants? Au lieu de tes anciens héros sans peur et sans reproche, tu ne nourris donc plus aujourd'hui, dans tes entrailles déshonorées, que les enfants dégénérés des Montmorency, des Colbert, des Suger, des Molé, des Bayard?

Ah ! chers concitoyens, il approche le moment fatal où, épuisés pour vous être livrés aux plus viles débauches, vous n'aurez à dévorer, sous le regard moqueur et farouche de Lucifer vainqueur, que des ordures et des laves enflammées. Vous me demanderez alors, à moi qui vous offre maintenant le doux baiser du pardon, une goutte d'eau limpide pour étancher votre soif brûlante, et je n'aurai plus à vous présenter qu'une larme de sang et un éternel adieu!

Mais détournons nos yeux effrayés d'un spectacle aussi horrible qu'humiliant, et reposons-le sur ce vrai chrétien, cette vraie chrétienne, ce vrai disciple de Jésus-Christ, dont toutes les pensées, toutes les paroles, toutes les actions sont tellement méditées, pesées et réglées, que leur vie entière est édifiante, ou du moins que leurs défauts sont si rares et si légers que le scandale, s'il y en a, ne peut compromettre ni leur salut, ni celui du prochain. Admirons cette gracieuse phalange des saints qui, la vue toujours amoureusement fixée sur leur parfait modèle, et marchant toujours en sa divine présence, ont plus d'horreur du seul péché véniel que de la mort même. Citons, en terminant, un trait frappant de l'influence salutaire du bon exemple :

Vers le milieu du XVIIe siècle, le R. P. de Britto, issu d'une illustre famille du Portugal, eut le noble courage de partir, comme enfant d'Ignace de Loyola, pour la mission des Indes. Pendant les 14 années qu'il y consacra aux plus pénibles travaux, il obtint, par l'intercession du grand Xavier qu'il avait choisi pour son protecteur, les plus étonnants succès. N'ambitionnant que la gloire de Dieu et la conversion des infidèles, il augmenta considérablement le nombre des catholiques et enflamma le zèle de ses collaborateurs. Mais, ce qui lui fut glorieux encore, c'est qu'il eut le bonheur de préluder au martyre qui devait couronner sa belle vie, par les plus longues et les plus cruelles tortures, que peut subir sans expirer un disciple de Jésus-Christ. Rappelé en Europe, il visita successivement les cours d'Espagne et de Portugal, plutôt comme un saint que comme un grand de la terre. Aux charmes de son récit, à cette pureté de langage, à ce ton distingué qu'il avait puisé dans son éducation et au sein de sa famille, le roi de Portugal, la reine et tous les courtisans ne savaient ce qu'ils devaient admirer davantage, ou la prodigieuse variété de ses connaissances, ou sa vertu plus

prodigieuse encore. Un jour, assis au milieu d'une réunion brillante, il racontait les persécutions que les princes et les brahmanes idolâtres venaient de susciter aux Eglises du Malabar, et la constance avec laquelle les néophytes les avaient bravées. Des traits d'héroïsme variaient sa narration et attendrissaient ses auditeurs. Un jeune seigneur en est tellement frappé que, la conversation finie, il accompagne le missionnaire dans ses appartements, se jette à ses pieds et lui dit en sanglotant : Ah! mon Père, vous voyez devant vous le plus lâche des chrétiens. Vaincu par les scandales qui m'environnaient, j'ai, depuis trois ans, résisté à la grâce qui me presse de rompre mes liens. Mais c'en est fait : puisque le monde me perd, je le renie dès ce moment, et je viens supplier votre paternité de m'associer aux novices qu'elle doit bientôt conduire à la conquête des âmes. Peu de temps après, fidèle à sa résolution, il s'engage dans la société de Jésus et s'embarque pour les Indes avec plusieurs seigneurs de la cour.

O scandale, que tu es pernicieux! ô bon exemple, que tu es salutaire! Déterminons-nous, mes frères, pour l'un ou pour l'autre. Mais, avant de fixer notre choix, examinons sérieusement si nous devons nous ranger sous le drapeau du démon qui ne distribue à ses esclaves que des remords et ne leur réserve que des brasiers sempiternels, ou sous l'étendard de Jésus-Christ qui n'abandonne point ses soldats dans les combats, les couvre de son invulnérable égide, et leur prépare des couronnes immortelles!

SERMON XXXXIX.

LE RESPECT HUMAIN.

Non erubesco Evangelium. (*Rom.*, I, 16.)
Je ne rougis point de l'Evangile.

Non, il ne rougissait pas de l'Evangile, l'intrépide Apôtre qui présenta le flambeau de la vérité à l'univers, aux ignorants et aux savants, aux grands et aux petits, aux esclaves et aux rois. Non, il ne redoutait pas leur vaine censure, celui qui ne se glorifiait qu'en la sainte folie de la croix du Seigneur Jésus. Aussi quand le monde se plaisait à distiller le fiel de la satire sur ses discours et ses œuvres sublimes, sur la pureté de ses intentions et de son zèle, avec quelle noble fierté ne traduisait-il pas ce monde insensé devant le juste jugement du Dieu qui doit rectifier et punir, un jour, les injustes jugements des hommes! Grâce au Très-Haut, nous partageons la conviction des premiers héros du Christianisme qui montaient sans pâlir le sanglant degré de l'échafaud, pour lui rendre un témoignage solennel, et nous serions trop heureux de partager leur martyre. Mais, hélas! que l'immense majorité des chrétiens de notre époque ont dégéneré de leurs aïeux! ils n'osent plus manifester la lumière évangélique qui n'est pas éteinte au fond de leur âme. A peine chrétiens en secret, ils rougissent de l'Evangile! Oui, le respect humain! voilà la grande maladie de la France! voilà le chancre épidémique qui ronge ses entrailles, qui la dégrade et la rend fatale aux autres nations à qui elle donnait autrefois le salutaire exemple de la magnanimité religieuse! Essayons de vous faire comprendre efficacement l'énormité du respect humain par rapport à Dieu qu'il outrage, et ses terribles effets par rapport à l'homme qu'il perd!

PREMIÈRE PARTIE.

Primitivement né pour la gloire, l'homme sent en lui un penchant irrésistible à la renommée; un instinct impétueux l'entraîne vers des postes enivrants où la Providence ne le plaça point à son berceau. Primordialement constitué prince de la nature, il aspire invinciblement à une couronne; le dernier terme de ses ambitions, c'est le trône. Il s'estimerait heureux s'il pouvait y atteindre, ou du moins s'en rapprocher le plus possible, pour recevoir le reflet de l'auréole qui environne les rois. De là les pénibles travaux dont se consume le vulgaire pour sortir de son obscurité; de là la fierté avec laquelle le mercenaire se pare de la livrée de son seigneur et se prélasse au milieu des compagnons de son indigence première; de là l'indicible jouissance du guerrier, quand il jette sur ses épaules, ou dépose sur sa poitrine, les insignes de défenseur de la patrie; de là la superbe allégresse des magistrats et des grands dignitaires qui portent ce vêtement d'honneur, signe éclatant de l'autorité ou de la faveur du monarque. Rechercher avec ardeur cette distinction sociale, c'est, dans la pensée humaine, la preuve d'une âme élevée, et, dans cette même pensée humaine, on craindrait donc de trop s'humilier, en paraissant se rapprocher de Dieu par la vertu, en se glorifiant de le servir, en recherchant ses faveurs! Mais Dieu n'est-il pas le Roi des rois? Si les rois commandent à un peuple, Dieu ne commande-t-il pas à l'univers? Si les rois jugent leurs sujets, Dieu ne juge-t-il pas les monarques? Les chefs des nations, simples emprunteurs d'une domination fugitive, ne sont-ils pas les vassaux de l'Eternel? Que dis-je? il n'est, à ses yeux, d'autre grandeur que la sienne. Les peuples et les souverains, confondus dans la même impuissance et le même néant, sont devant lui comme s'ils n'étaient pas; et la preuve, c'est que demain on se demandera où est le lieu qu'ils occupèrent avec tant de fracas. Vous vous inclinerez avec raison devant le sceptre vermoulu des maîtres de la terre, vous vous féliciterez de vous abaisser à leurs pieds chancelants, tandis que vous rougiriez de vous prosterner devant l'immuable omnipotence de Jéhovah! Honorez les rois, c'est le précepte du Très-Haut dont le pouvoir suprême réside passagèrement en eux, et malheur à qui attente à leur autorité et à leurs jours; mais aussi malheur plus terrible encore à quiconque, sujet ou prince, n'adore pas et ne sert pas loyalement et publiquement la majesté immortelle! Avez-vous vu ce serviteur donner, à chaque instant, au maître qui le traite avec

bonté, des marques de sa fidélité et de son attachement? avez-vous considéré ce favori qui sent vivement ce que demande de lui l'amour de son empereur et qui est prêt à se sacrifier pour lui? n'aimez-vous pas à raconter la reconnaissance que vous témoigne, en toute occasion, cet indigent comblé de vos largesses? n'admirons-nous pas la tendresse empressée de cet enfant envers son père qui le dirige dans les sentiers de la piété et du bonheur? Tels, mes frères, doivent être les sentiments et conduite de tout vrai et honnête chrétien à l'égard de Dieu qui est, tout à la fois, son maître, son empereur, son bienfaiteur et son père. Et vous, au contraire vous seriez assez ingrat pour lui refuser tout ce que ce titre incontestable et sacré exige de votre cœur! vous vous plairiez même à imprimer une flétrissure au front du catholique qui, docile à la voix de sa raison et de sa conscience, sert son Dieu comme il le doit! O ingratitude, ô crime épouvantable, dont aucune langue mortelle ne saurait exprimer la noirceur et l'impiété! Si Dieu paraissait à nos regards, environné de gloire et de majesté; s'il avait une cour somptueuse et rayonnante de splendeur; s'il dispensait à ses adorateurs des emplois lucratifs et de magnifiques décorations, vous environneriez sans doute sa personne auguste et vous lui offririez le tribut incessant de vos hommages. Eh quoi! parce que, par une incompréhensible condescendance, il se présente à vous sans éclat, dans une crèche, sur une croix, sous le voile amoureux de l'Eucharistie, vous rougissez! Comprenez, si vous le pouvez, tout l'odieux d'un pareil crime!

Un poëte, que ses talents et ses infortunes ont rendu célèbre, avait pour père un honnête artisan qui consacra sa petite fortune à l'éducation de son fils. Un jour donc que Jean-Baptiste Rousseau déclamait une pièce de vers en présence d'une assemblée de littérateurs distingués, il fut comblé d'éloges et couvert d'applaudissements. Son père témoin d'une scène si glorieuse pour son fils, si flatteuse pour sa tendresse paternelle, ne pouvant plus comprimer sa joie, traverse la foule et s'élance, impatient de serrer dans ses bras celui qui lui doit le jour. Mais l'orgueilleux poëte, humilié, croit-il, par le pauvre vêtement de son vieux père, détourne les yeux et feint de ne le pas reconnaître. Aussitôt de toute part s'élève ce cri d'indignation et de mépris : Que cette abominable conduite annonce de bassesse et de noirceur dans l'âme qui en est capable! Jean-Baptiste sentit vivement combien cette anecdote, publiée dans les journaux par ses ennemis, le couvrait d'ignominie; ce fut pour lui une flèche cruelle qui lui déchira le sein. Il y a donc de l'honneur pour un fils de respecter publiquement son père, alors même que celui-ci est dans l'indigence; dans le cas contraire, on se déshonore donc aux yeux du public qui vous appelle dénaturé. Mais quoi! ce qui est universellement reconnu vrai dans nos rapports avec notre prochain, serait faux quand il s'agit de Dieu! A cette pensée, la raison même frémit de colère et d'épouvante! Or, vous savez ce que vous avez coûté et ce que vous devez à Dieu, votre premier père qui est dans les cieux. Qu'étiez-vous avant la Rédemption? Des infortunés réduits au plus avilissant esclavage, et condamnés à d'éternels supplices! Qu'a fait Jésus-Christ? Il est descendu du ciel pour épouser et restaurer notre nature dégradée par le péché, pour nous rendre nos richesses spirituelles. Il supporte les horreurs de la misère, pour nous arracher à l'obscure prison où Satan devait à jamais nous torturer; il s'est chargé de nos chaînes; enfin, pour nous enfanter de nouveau à la vie immortelle que nous avions perdue, il meurt sur un gibet infâme, à travers les huées et les imprécations d'un peuple favorisé qui n'a su que le maudire. Hommes pusillanimes et sans cœur, femmes sensuelles et scandaleuses, un jour viendra, et bientôt, où votre Dieu, sorti de sa crèche et descendu de sa croix, vous apparaîtra comme l'éclair, dans toute sa puissance et toute sa majesté! oui, quand une agonie imprévue vous aura privés de vos biens, de vos honneurs, de vos plaisirs; quand les portes de la redoutable éternité s'entr'ouvriront soudain, alors, saisis de terreur, vous fixerez vos regards sur ce Jésus que vous dédaignez aujourd'hui; alors vous verrez son incommensurable puissance et sa formidable justice; alors vous invoquerez sa clémence, vous, ses lâches contempteurs et ses cruels bourreaux. Mais, à son tour, comme il vous en prévient, il se rira de vos supplications et de votre désespoir : *Subsannabo vos, et ridebo.* (*Prov.*, I, 26.) Eh bien! vous dira-t-il, me reconnais-tu maintenant pour l'Etre des êtres, le seul grand, le seul puissant, le seul magnifique, le seul Roi des rois? Te souvient-il que, sur la terre, j'étais pour toi un objet de honte, que tu n'osais prononcer mon nom, t'agenouiller dans mes temples, t'asseoir à ma table? que tu te moquais de mes mystères, de mes leçons, de mes exemples, de mes humiliations, de ma croix, de mon amour? que tu tournais en ridicule la valeur de mes intrépides soldats, l'héroïsme de mes apôtres? Créature indigne et traître à ma gloire, va! moi, ton magnanime libérateur, je rougis maintenant de toi devant mon Père comme tu as rougi de moi devant les hommes; va, je rougirai éternellement d'avoir comblé de tant de faveurs une âme aussi ingrate, aussi barbare que la tienne!

DEUXIÈME PARTIE.

Mes frères, après vous avoir prouvé l'énormité du respect humain par rapport à Dieu, dévoilons rapidement la turpitude du caractère de ceux qui en sont les esclaves. Si, dans ce moment, désignant l'un de vous par son nom, je lui disais : Mon ami, vous n'avez ni conscience, ni vertu, ni principes, ni honneur, il me traduirait devant les tribunaux comme un audacieux diffamateur, et certes il en aurait le droit, car je lui attribuerais publiquement le caractère le plus méprisable. Aussi ne voulant blesser l'amour-

propre d'aucun de mes respectables auditeurs, ce sont, en général, tous les esclaves du respect humain que j'accuse, sans craindre un démenti, de n'avoir ni conscience, ni vertu, ni principes, ni honneur.

I. *Conscience.* Et d'abord, avoir de la conscience, n'est-ce pas écouter, en toute circonstance imaginable, cette voix intérieure et incorruptible qui nous indique le bien que nous devons faire, le mal que nous devons éviter? n'est-ce pas juger, parler, agir, comme elle veut que nous jugions, parlions, et agissions? D'après cette inflexible définition, voyez si l'esclave du respect humain a de la conscience. Qui consulte-t-il donc? l'opinion de l'homme; à qui obéit-il donc? à l'opinion des hommes. La conscience n'est donc comptée pour rien dans ses jugements, ses paroles et ses actions. Un jeune homme entre dans une église, s'avance respectueusement vers le sanctuaire où réside la Divinité pour lui rendre ses hommages; mais il est aperçu par un groupe de camarades qui s'entretiennent avec dissipation et promènent des regards scandaleux sur le pieux fidèle : que va faire notre jeune homme? Sa conscience lui dit : Tu es convaincu que tu ne peux te dispenser d'adorer Jésus-Christ. C'est vrai, répond-il. Le respect humain, à son tour : Si tu fléchis le genou, on te raillera. C'est vrai. Mais, reprend la conscience, si tu n'adores pas, tu vas te rendre coupable d'une lâcheté déshonorante, d'une monstrueuse ingratitude. C'est vrai. Quoi ! réplique le respect humain, si tu te conduis chrétiennement, tu ne seras plus pour tes amis qu'un véritable bigot. Quelle flétrissure ! C'en est fait, le respect humain l'emporte; notre jeune homme se rapproche en souriant de ses dangereux acolytes, et, comme eux, il n'incline pas même la tête au moment solennel de la consécration. Multipliez vous-mêmes, chers auditeurs, les tristes exemples qui attestent que le respect humain fait fouler aux pieds les imprescriptibles droits de la conscience!

II. *Vertu.* — L'esclave du respect humain est un homme sans vertu. Qu'est-ce que la vertu? C'est la disposition habituelle d'une âme qui persévère dans le bien; l'homme vertueux n'est pas celui qui ne fait que de temps en temps une bonne action, mais celui qui, évitant les mauvaises, observe courageusement le précepte divin, pratique la vertu évangélique, remplit les devoirs de son état : ce qui exige une grande énergie; et l'esclave du respect humain en est dépourvu.

III. *Principes.* — L'esclave du respect humain a-t-il des principes? Non. Pourquoi? Parce que, d'une part, les principes, invariables de leur nature, peuvent être violés par l'infidélité, mais jamais anéantis; parce que, de l'autre, l'esclave du respect humain, n'ayant pour règle de ses pensées, de ses jugements et de ses actes, que l'opinion inconstante, que l'impression mobile des sociétés qu'il fréquente ou des lectures qu'il fait, il dépend de tout ce qui l'entoure, excepté des vérités, des principes connus. Donc, se laisser subjuguer par le respect humain, c'est n'avoir ni principes, ni vertu, ni conscience.

IV. *Honneur.* — J'ajoute ni honneur, et je vais le prouver. Qu'est-ce que l'honneur proprement dit, et avoué par tous les philosophes comme par tous les chrétiens ? L'honneur, c'est le fruit naturel, la conséquence nécessaire, l'inévitable résultat de la conscience, de la vertu et des principes, tels que nous venons de les définir. Daignez y réfléchir, jamais vous ne pourrez vous décider à appeler honorable une personne quelconque, riche ou pauvre, constituée en dignité ou d'une condition obscure, dont la conduite est diamétralement opposée aux principes, à la conscience, à la vertu, c'est-à-dire aux lois divines.

Servir son prince, défendre sa patrie au prix même de son sang, ne sont des actes dignes d'éloge et de récompense, qu'autant qu'ils s'harmonisent avec les desseins de Dieu, de qui seul relèvent toute grandeur et tout honneur. Servir l'homme pour l'homme, et non pour Dieu, qui en est l'unique propriétaire, c'est une bassesse, une démence. Je ne dois rien à la créature qui, comme moi, crie au Seigneur dans son immense repentir : *C'est contre vous seul que j'ai péché,* « *Tibi soli peccavi.* » (*Psal.* L, 6.) Encore une fois, l'honneur étant le fils de la vertu qui consiste à exécuter toujours la volonté du Très-Haut, il n'y a que déshonneur en tout ce qui est contraire à sa gloire; il n'y a que mensonge et folie en tout ce qui ne se rapporte pas à lui. Qu'il est donc vil, méprisable et criminel, au tribunal des lois et de la religion, le caractère qui se laisse dominer par le respect humain ! Ne cherchez point de noblesse dans ses pensées, d'élévation dans ses sentiments, de loyauté dans ses promesses, de fixité dans ses opinions; vous n'en trouverez pas. Je ne puis mieux le comparer qu'à cette cire molle et flexible qui prend successivement toutes les formes qu'on veut lui donner; qu'à cette feuille desséchée que le vent élève ou abaisse, jette dans un ruisseau limpide ou dans un bourbier dégoûtant. Tel est le déplorable état de l'esclave du respect humain. Ce maudit respect humain, le sensualisme et l'égoïsme, voilà les trois plus grands fléaux de l'humanité et du Christianisme, les trois plus redoutables ennemis que les ministres de Jésus-Christ doivent combattre sans relâche et avec vigueur. Mais, à mon jugement, le plus formidable, c'est le respect humain, qui partout exerce plus ou moins son funeste empire sur l'individu, la famille, la communauté même la moins imparfaite, sur la nation la plus civilisée et sur notre pays plus que chez aucun autre peuple.

Il m'est donc permis de m'écrier : O France, ô ma patrie ! toi qui as secoué le joug si pesant des Romains, ces maîtres du monde, et brisé les chaînes plus lourdes encore de l'idolâtrie; toi qui, à travers les siècles, les océans et les déserts, as porté avec tant d'éclat l'immortelle bannière du catholicisme, de la civilisation et de la gloire, tu ne nourris donc plus dans tes entrailles déshonorées que de

tristes esclaves? tu t'es donc transformée en un vaste bagne où l'on n'entend presque que le bruit sinistre des fers de ta servitude? ce bruit infamant, que firent taire les Godefroi de Bouillon, les Condé, les Molé, les d'Aguesseau, les Rolin, retentit donc à nos oreilles épouvantées dans tes camps, tes tribunaux, tes aréopages, tes palais, et de là se prolonge, comme un cri de décadence et de dissolution, parmi tes enfants de toute profession et de tout rang! O France! ô ma patrie! écoute, si tu le peux sans rougir, un trait frappant qui, pouvant s'appliquer à toutes les positions sociales, te fera mieux comprendre que tous les raisonnements les affreux ravages de cette hideuse pusillanimité devant laquelle, de jour en jour, tu te prosternes plus profondément :

Dans une grande ville du Nord vivaient deux époux parfaitement assortis : naissance, fortune, éducation, santé, qualités les plus essentielles, rien ne leur manquait. L'époux était environné de la considération de ses concitoyens, à cause de son désintéressement et de son zèle éclairé pour le bien public. L'épouse, d'une piété vraie et aimable, d'une pudeur angélique, servait de modèle aux jeunes épouses qui, comme elle, avaient horreur de tout plaisir dangereux. Dieu bénit leur douce union, en accordant à leur âge un peu avancé un fils unique qui augmenta encore les charmes de leur alliance. L'épouse sentit vivement toute la responsabilité que lui imposait le titre de mère; elle ne laissa pas son nourrisson sucer le lait d'une étrangère, car elle tenait singulièrement à voir éclore les premières pensées de son esprit, le premier sentiment de son cœur, et à jouir de son premier regard, de son premier sourire, de ses premières caresses, de ses premières paroles. Quelle fervente prière elle adressait au ciel pour son enfant qu'elle n'élevait que pour le ciel! Dès qu'il balbutia quelques mots, elle lui apprit à répéter les noms délicieux de Jésus et de Marie. Quand il put comprendre ses leçons, elle lui expliqua les éléments de la doctrine et de la morale évangélique, pour le préparer à sa première communion qu'il fit avec la dévotion la plus tendre. Une joie céleste rayonna sur son front candide et ses yeux modestes versèrent des pleurs de félicité. Jusqu'à seize ans il conserva cette édifiante ferveur. Mais insensiblement sa piété se refroidit. Il écoutait encore respectueusement les touchantes exhortations de sa mère, mais avec contrainte. Alarmée de ce déplorable changement, elle lui en exprima un jour son immense chagrin. — Mais, maman, répondit-il, je suis toujours le même, je vous aime toujours. — Mon fils, reprend-elle, je ne me plains pas de votre affection; mais Dieu n'a-t-il point à se plaindre de vous? Au nom de toute ma tendresse et de la vôtre, dites-moi franchement les secrets de votre cœur. — Puisque vous l'exigez, maman, je ne vous cacherai rien. Jusqu'ici, animé par vos paroles et vos exemples, je vivais très-heureux; mais j'ai réfléchi. Vous serez toujours l'objet de mon amour, mais vous n'êtes plus mon modèle. Je veux imiter mon père. Tout le monde l'honore, le recherche; je voudrais lui ressembler. Or, mon père ne pratique pas. — O mon fils! s'écria la mère, quelle révélation! de grâce restez dans votre chambre. Puis elle se traîne dans l'appartement de son mari qu'elle épouvante par ses sanglots; elle ne peut que lui dire : Ah! monsieur, votre fils!... et elle s'évanouit dans ses bras. Ayant recouvré ses esprits, elle lui raconte la scène qui vient de déchirer ses entrailles. A ce récit inattendu, il demeure immobile de stupeur; bientôt ses larmes coulent en abondance. Suis-moi chez notre enfant. Et s'arrêtant sur le seuil de sa porte ouverte : Augustin, qu'il est dur à un père de s'accuser devant son fils! ta mère m'a tout appris; oui, je suis coupable; mais ne soupçonne pas ma foi qui est restée pure et entière au fond de mon âme. Un maudit respect humain qui dégrade les plus beaux caractères m'a empêché de conformer ma conduite à mes croyances religieuses. Je savais bien pourtant que ceux-là mêmes qui vantent mes qualités et mes bienfaits ne m'estiment pas intérieurement, parce que je viole impudemment les droits sacrés de la conscience, de la vertu, des principes et de l'honneur, en rougissant de mon Père céleste et de Jésus, mon Sauveur. Embrasse-moi, mon fils, et pardonne. Je veux, moi aussi, te rendre à la piété et au bonheur. Quel est ton confesseur? il sera le mien. Allons ensemble lui faire le sincère aveu, toi de ta faiblesse, moi de mon crime; allons lui dire que l'un et l'autre nous devrons le ciel à une épouse et à une mère vraiment digne de ces deux augustes noms.

Pères et mères coupables, puissiez-vous réparer promptement vos torts et vos infidélités, comme cet homme célèbre dont vous venez d'entendre l'histoire. Et vous, jeunes époux, qui avez des enfants au berceau, n'oubliez pas cette touchante leçon. Quand vous leur prodiguez de tendres baisers, et qu'ils élèvent vers vous leurs mains innocentes, comprenez bien qu'ils vous disent : O mon père! ô ma mère! conduisez-moi au beau paradis, pour lequel je suis né; oh! non, les auteurs de ma vie temporelle ne voudraient pas être les éternels bourreaux de mon âme.

Mes frères, concevons donc une haute idée de la sublimité de notre origine et de nos destinées. Suivons donc courageusement, persévéramment notre magnanime bienfaiteur; et l'immortelle couronne de ses vrais imitateurs reposera bientôt sur nos fronts radieux!

SERMON XL.

LE PÉCHÉ MORTEL.

Tristis est anima mea usque ad mortem. (*Matth.*, XXVI, 38.)

Mon âme est triste jusqu'à la mort.

Qui donc le premier fit entendre ces lamentables paroles? Est-ce un vieillard penché sur la tombe de son fils unique qui naguère lui promettait de consoler ses cheveux blancs, de recueillir ses dernières bénédictions et

son dernier soupir? Non. Ce cri plaintif s'échappa-t-il du sein de la tendre Rachel qui pleurait ses enfants chéris et refusait toute consolation parce qu'ils n'étaient plus? Non. Ce profond gémissement est sorti de la poitrine même d'un Dieu agonisant, qui pouvait seul porter si loin et exprimer si pathétiquement l'excès de la douleur.

Et pourquoi, me demandez-vous, ce cri déchirant? Pourquoi! Pour nous révéler l'énormité du péché mortel et le terrible anathème dont il est frappé. *Vœ nobis*, «*Malheur à nous*,» s'était exclamé le prophète Jérémie, *parce que nous avons péché*, «*quia peccavimus*.» (*Thren.*, V, 16.) Malheur à nous, mes frères, vous dirai-je à mon tour, parce que par le péché mortel nous nous sommes rendus coupables envers le Seigneur de la rébellion la plus audacieuse, du plus sanglant outrage, de la plus noire ingratitude, de l'attentat le plus monstrueux, du plus exécrable déicide. Tels sont les odieux caractères du péché mortel, qu'avec le secours de l'Esprit Saint et la protection de sa divine Epouse, je vais essayer de vous peindre pour vous en inspirer une salutaire horreur. *Ave, Maria.*

I. ***Révolte.*** — Afin de nous convaincre que le péché mortel est une révolte contre l'autorité divine, transportons-nous au pied du Sinaï, montagne fameuse, du haut de laquelle Jéhovah proclama, il y a quatre mille quatre cents ans, pour toutes les générations présentes et futures, ses dix commandements. Quel appareil de grandeur et de puissance étonne mes regards! ces éclairs multipliés qui sillonnent les nues enflammées, ces tonnerres qui grondent et ébranlent à la fois le globe terrestre et le firmament, cette trompette plus éclatante et plus formidable que la foudre elle-même, tout annonce aux Hébreux prosternés et saisis d'effroi la soudaine apparition du Souverain des siècles! Déjà je le vois, je l'entends promulguer ses volontés immuables et suprêmes. Il parle, écoutons: ***Je suis le Seigneur, votre Dieu. Vous n'adorerez et ne servirez que lui seul.*** (***Deut.***, V, 6; VI, 13.) A cette voix imposante, la nature entière s'incline de respect et de soumission. Tous les êtres de la création et le néant luimême s'empressent d'obéir. Je me trompe, il y a un rebelle, et ce rebelle, qui pourra le croire? c'est l'homme! l'homme, formé à l'image de son auteur, participant à son éternelle intelligence et destiné à partager ses gloires immortelles! Eh bien! moi, répond-il avec arrogance, je ne t'adorerai pas, je ne te servirai pas: *Non serviam.* (*Jerem.*, II, 20.) Pécheur qui m'écoutes, ta bouche peut-être n'a pas articulé ce blasphème; mais ton cœur, en consentant au crime, ne l'a-t-il pas proféré?...

II. *Outrage.* — A la révolte la plus audacieuse se joint le plus sanglant outrage. D'une part, Jésus-Christ, d'un ton plein d'aménité, appelle les chrétiens sous sa glorieuse bannière pour combattre son cruel ennemi: Prenez, leur dit-il, dans l'arsenal de mes sacrements des armes invincibles, et, pour vous animer à la lutte, regardez à l'extrémité de la lice cette multitude de vainqueurs, vos ancêtres, que j'ai déjà couronnés. D'un autre côté, Lucifer, traînant à sa suite une horde hideuse de réprouvés, crie aux mêmes chrétiens: Réunissez-vous à cette troupe d'impies, d'hypocrites, de parjures, de voleurs, d'assassins, de voluptueux, mes inséparables satellites, pour aller semer la discorde, l'opprobre, le deuil, le désespoir dans les plus honnêtes familles; pour arracher à l'Homme-Dieu ses plus précieuses conquêtes; pour leur ravir le ciel que j'ai perdu, et les précipiter avec nous dans mon incommensurable royaume. A laquelle de ces deux invitations si opposées l'immense majorité des chrétiens de nos jours donnent-ils la préférence? Cieux, et vous, terre, soyez saisis de stupeur et d'indignation. En se jetant à l'envi dans les bras de Satan qui les embrasse et les presse contre sa contagieuse et brûlante poitrine, peuvent-ils outrager d'une manière plus ignominieuse leur adorable Chef!... Oui, ils le peuvent, comme nous l'allons voir.

III. *Ingratitude.* — A la révolte et à l'outrage, le pécheur ajoute la plus noire ingratitude. Mortel, qui que tu sois, avant de t'abandonner au crime, écoute-moi attentivement, dit le Seigneur: Qui t'a donné l'être et te le conserve? Qui fait luire sur toi les bienfaisants rayons du soleil? qui fertilise tes arbres, tes champs pour te procurer les vêtements et la nourriture dont tu as besoin? Et dans l'ordre plus élevé de la grâce, continue Jésus-Christ, quelles inappréciables faveurs n'as-tu pas reçues de ma main généreuse! Né de parents catholiques qui, dès le berceau, t'apprirent à bégayer mon auguste nom et celui de mon aimable Mère, qui plus tard t'enseignèrent par leurs leçons et leurs exemples les principales vérités de la foi romaine et les préceptes évangéliques, ton sort n'est-il pas mille fois préférable à celui de tant de peuples idolâtres qui ne me connaissent pas encore? Enfant de ma prédilection, je t'offre dans les sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie deux moyens faciles d'expier tes iniquités et de te soustraire à mes terribles vengeances, et toi, tu abuses de mes bienfaits pour me déclarer une guerre atroce! Quelle flétrissure n'infligerais-tu pas à un homme qui en agirait ainsi envers toi, misérable créature? Moi, ton Dieu, ton libérateur, suis-je donc le seul que tu puisses poursuivre impunément de tes noires et cruelles ingratitudes? Prends garde que ma colère ne s'allume soudainement à la vue de tant d'horreurs. Honteux et contrit de ces abominations, ranime la douce espérance que je n'ai point encore étouffée en ton âme; arme-toi de courage, combats vigoureusement ces penchants qui t'avilissent et te tyrannisent; reviens à moi qui suis le plus clément des juges, le plus généreux des amis, le plus compatissant des pères, et je te pardonnerai, et je te donnerai l'ineffable baiser de la réconciliation.

IV. *Attentat.*— Avons-nous dit, mes frères, toute la malice du péché mortel? Oh! non. Le prévaricateur attente à la royauté même

de Dieu qu'il essaye de détrôner. Pour nous en convaincre, représentons-nous le spectacle le plus magnifique et le plus saisissant que la nature et la foi réunies aient jamais offert à nos regards. Quittons cette vallée de larmes, donnons un rapide essor à notre intelligence et arrivons soudain au plus haut des cieux. Que vois-je? le Principe et la Fin, l'Alpha et l'Oméga triomphalement assis sur un vaste trône de diamants, regardant amoureusement la Vierge resplendissante des charmes de la pudeur et qu'il nomme sa Fille, son Epouse, sa Mère et sa Souveraine; jetant un coup d'œil affectueux aux archanges qui brûlent en sa présence un encens parfumé; planant sur les radieuses éternités; se contemplant lui-même dans le ravissant miroir de tous ses attributs, de toutes ses perfections, de toutes ses gloires, de toutes ses félicités, il fait retentir les voûtes sacrées de ce paradis de cette parole souverainement majestueuse: *Moi, Jéhovah, je règne! je règne à jamais!...* et des myriades de saints et de saintes répètent en chœur: *Il règne!* Abaissant ses regards sur les astres lumineux dont il a parsemé le firmament, il leur dit: *Je règne!* et les étoiles scintillantes, se rapprochant de sa face auguste pour lui emprunter un nouvel éclat, poursuivent leurs courses régulières en criant: *Il règne!*

Descendant sur la terre qui, suivant le commandement qu'elle en a reçu, produit abondamment les herbes, les plantes, les arbres, les fleurs, les fruits pour réjouir et alimenter toutes les créatures vivantes, il dit: *Je règne!* et les forêts, et les montagnes, et les fontaines, les prairies, les vallons et les oiseaux qui les habitent: *Il règne!* Se balançant sur les mers immenses et fécondes qui élèvent vers lui leurs flots mugissants, mais vaincus par le grain de sable du rivage, il dit: *Je règne.* Ecrasant enfin de sa formidable puissance le roi enchaîné des brûlants abîmes, il s'écrie avec une sublime fierté: *Je règne, je règne, je règne à jamais!!!* Et les cieux, le globe terrestre, les planètes, les océans dans l'enthousiasme de l'admiration et de la reconnaissance, et les enfers eux-mêmes dans les rugissements de la terreur et du désespoir, redisent depuis soixante siècles: *Il règne! il règne! il règne!!!*

Mais dans ce concert unanime d'hozanna et de bénédictions j'ai cru remarquer une voix discordante. Me serais-je fait illusion? Non, car je l'entends encore répéter insolemment: Tu règnes, il est vrai, sur les mondes et sur le Tartare; mais, sache-le bien, tu ne règnes pas sur moi. A cet incroyable blasphème, les anges consternés se couvrent de leurs ailes tremblantes et murmurent ces lamentables soupirs: Comment! le Souverain propriétaire de l'homme, unique Pontife intelligent et privilégié de la création, ne règne pas sur l'homme!... Qu'est-ce donc que l'homme, se demande l'illustre Bernard? L'homme, répond-il, est un néant rebelle, *nihil rebelle*, un néant armé, *nihil armatum*, qui dans sa dégradation, non moins orgueilleux que Lucifer et plus corrompu, ose parler ainsi au Tout-Puissant: Je monterai sur ton trône, je partagerai ton empire, je serai semblable à toi, *Similis ero illi!* Il va plus loin encore, et je le prouve: Comment gouverne un roi digne de ce nom? Il gouverne d'après une loi sagement et religieusement établie. Or, détruire cette loi fondamentale, n'est-ce pas anéantir la royauté même qui repose sur cette base? Donc le pécheur, en violant la loi divine, brise, autant qu'il dépend de lui, le sceptre du législateur suprême.

Quel autre moyen emploie un citoyen audacieux pour précipiter une couronne? Armé d'un poignard ensanglanté, il se rend sur la place publique. Là, d'une voix furibonde appelant les passions populaires, il crie: Aux armes! aux armes! Brisons les liens de notre esclavage, allons reconquérir notre liberté. Et voilà que la multitude entraînée par ce tribun forcené s'avance pêle-mêle jusqu'au palais du monarque, disperse ses gardes, s'empare de sa personne, le charge de fers au fond d'un cachot, ou le jette en exil! Ainsi le pécheur, lui aussi, dans le délire d'une imagination voluptueuse, crie: Aux armes! aux armes! A cet appel satanique les plus viles passions soudainement éveillées l'accompagnent dans sa course rapide. Encouragé par ce fatal renfort, il poursuit à outrance le Roi des rois pour lui ravir ses adorations et ses gloires par l'orgueil, sa sagesse par l'impiété, sa vérité par le mensonge, son équité par l'injustice, sa sainteté par des orgies, sa domination par d'exécrables désirs.

Est-ce là toute la malice du péché mortel? Non! oh! non. Oubliez ce que nous venons de vous dire de la révolte, de l'outrage, de l'ingratitude et de l'attentat du chrétien prévaricateur, pour en venir au déicide.

V. *Déicide* — Un peuple égaré par le plus inconcevable et le plus barbare vertige avait tué les nobles ambassadeurs de son souverain qui, loin de le châtier comme il le méritait, lui député son Fils unique pour essayer de le ramener à des sentiments plus humains et d'obtenir son pardon. Mais, au lieu d'être touché du ravissant spectacle de ses incomparables vertus et de ses bienfaits prodigieux, il l'insulte et le flagelle jusqu'au sang pendant des heures entières. Bientôt je vois ce jeune prince, le plus beau et le plus aimable des enfants des hommes, tomber plusieurs fois sous le gibet infâme dont ses épaules meurtries ne peuvent soutenir le poids. Avec lui je gravis ce roc fameux qui menace d'ensevelir dans sa chute Jérusalem, la reine des cités. Quel va donc être le dénoûment de ce drame aussi étrange que cruel? Du sang! du sang! Dites-moi, je vous prie, le nom et le crime de ce personnage si extraordinaire que trois clous énormes, en perçant ses pieds et ses mains, attachent à une croix qui lentement s'élève entre le ciel et la terre. Son admirable nom est Jésus de Nazareth. Son crime, c'est son innocence parfaite et divine. Pourquoi donc cette couronne d'épines? Pourquoi ce cœur transpercé d'une lance?

ce corps sillonné de larges blessures ? Pourquoi ces bras étendus semblent-ils vouloir embrasser l'univers encore païen et pourri dans la fange de la corruption? pourquoi, dans cet affreux état, son regard douloureux s'abaisse-t-il amoureusement sur une Vierge candide et héroïque qui est sa mère et qu'il confie au seul ami qui lui reste fidèle ? Expliquez-moi comment cet illustre agonisant peut faire parvenir jusqu'à l'insensible oreille de Jéhovah ce grand cri de détresse : *Mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné* (*Matth.*, XXVII, 46) ? et cet autre cri magnanime : ***Mon Père, pardonnez à tous mes persécuteurs, qui ne savent ce qu'ils font.*** (***Luc.***, XXIII, 34.) Ce cri est assez puissant pour déchirer le voile du temple, éteindre la lumière du soleil, attendrir les rochers, ouvrir les sépulcres et ressusciter les morts.

Pécheur qui m'écoutes en frissonnant d'indignation contre une nation ingrate et féroce, cesse d'accuser les Juifs de cet effroyable déicide. J'arrache du front déshonoré de Jacob cet ineffaçable et sanguinaire opprobre pour l'afficher à ton visage plus avili et plus farouche encore. Tu ne crains donc pas de me demander quel est le véritable, le plus ingrat, le plus cruel bourreau du Fils de Marie ? Eh bien ! c'est toi, mon frère, c'est toi, ma sœur, qui as commis un péché mortel.

Outre ce premier déicide qui pèse sur toute la postérité d'Adam et plus particulièrement sur tous les humains baptisés et souillés d'une ou de plusieurs fautes graves, j'en distingue un second qu'une longue expérience m'a révélé et que voici : La plupart des esclaves d'une passion violente et chérie poussent le délire jusqu'à entasser dans leur diabolique imagination, montagne sur montagne, à dessein d'escalader les cieux, d'attaquer le Très-Haut, de lui plonger un poignard dans le sein et de s'écrier ensuite : Nous avons assassiné le tyran dont les effrayantes menaces troublaient nos plus délicieuses jouissances.

Le catholique qui, malgré ses fornications habituelles, fréquente les sacrements pour en imposer au public, commet un troisième déicide réel et plus horrible encore que les deux premiers. Sachant que Jésus-Christ, par un amour incompréhensible pour les hommes, habite corporellement nos sacrés tabernacles, il s'enveloppe du manteau de l'hypocrisie, se présente d'un air recueilli à la table eucharistique, et, au moment où le divin Agneau s'offre à lui pour nourrir son âme, non moins perfide que Judas, il le reçoit de sang froid pour le crucifier de nouveau, suivant les propres expressions du grand Apôtre parlant sous la dictée du Saint-Esprit lui-même : ***Rursum crucifigentes.*** (***Hebr.***, VI, 6.) J'en conclus nécessairement que si la vie de cet Homme-Dieu dépendait de la volonté de tous les faux dévots qui le crucifient dans le sanctuaire de son innocente charité, plutôt que de renoncer à leurs viles passions, ils s'écrieraient, du moins la plupart : Nous voulons la mort de Jésus-Christ ! Et pourquoi non? puisqu'ils la lui donnent souvent, autant qu'ils le peuvent, bien convaincus qu'en agissant de la sorte, ils s'exposent à rouler soudainement dans les enfers.

Vous êtes du nombre de ses bourreaux, époux et épouses qui profanez volontairement la sainteté du mariage, en vous opposant à la création des êtres. Vous aussi, filles et femmes éhontées, qui dans vos bals évidemment corrupteurs étalez d'ignobles attraits et prenez des attitudes plus ignobles encore qui ne peuvent qu'allumer des amours illicites, et produire des adultères et des infanticides. Ces abominations commises sous les voiles de la nuit n'épouvanteraient-elles pas les ténèbres? Et vous vous imagineriez que leur publicité contagieuse en atténuera la criminalité et l'infamie ! Des cancers recouverts de gazes dorées et de diamants qui brillent à la lumière, sont-ils moins dégoûtants que des ulcères cachés? Le ciel sera-t-il plus indulgent parce qu'on l'aura insulté avec un luxe plus somptueux et plus épidémique ? Satan respectera-t-il davantage les membres parfumés qui n'auront osé manifester des obscénités encore plus révoltantes ?

Ah ! quand la mort, spectre hideux, une faux tranchante à la main, apparaîtra tout à coup au chevet de votre lit funèbre, ce premier cercueil rempli de remords et de désespoir, vous féliciterez-vous encore d'avoir, avec les complices de vos honteux désordres, tourné en ridicule et méprisé nos conseils si sages et si paternels? Veuillez, nous vous en conjurons, y réfléchir sérieusement aux pieds bénis de la Vierge immaculée que vous ne rougissez pas d'appeler votre mère, et aussi heureuses que cette jeune personne qui naguère pleurait à nos genoux ses folies et ses sacriléges, vous rentrerez dans les bonnes grâces de la compatissante Marie qui, après vous avoir réconciliées avec le divin Jésus, ne tardera pas à vous couronner d'un diadème glorieux et éternel !!!

SERMON XLI.

LES SPECTACLES.

Væ mundo a scandalis. (*Matth.*, XVIII, 7.)

Malheur au monde à cause de ses scandales !

Est-il permis d'aller au spectacle, demandait un grand roi à un grand évêque? Vous connaissez tous, mes frères, la sage et noble réponse de l'illustre prélat : « Sire, il y a de grands exemples pour, mais il y a de grandes raisons contre. »

Ces fortes raisons, l'auteur de la réponse les a lui-même exposées dans un ouvrage qui porte, à la fois, le cachet de son génie, de son éloquence et de son érudition. Aux gens du monde qui ne cessent de nous répéter la question de Louis XIV, nous rappelons toujours ces belles paroles de Bossuet : Il y a pour le spectacle de trop grands et trop nombreux exemples; mais il y a contre le spectacle des raisons puissantes et invincibles qui foudroient les exemples et confondent les prétextes.

Oui, disons-le en gémissant, combien de

potentats, de princes, de princesses, de hauts dignitaires, de magistrats qui, au mépris de la gravité, de la sainteté de leurs fonctions, remplissent les loges du théâtre et traînent à leur suite une multitude de bourgeois, de jeunes gens, de petits marchands, de commis, d'artisans même qui encombrent le parterre. Mais ces exemples aussi étranges que variés ne sont-ils pas autant de scandales que Jésus-Christ, infaillible et unique fondateur de la morale chrétienne, a condamnés par ce formidable, *Væ mundo a scandalis !*

Vous en jugerez vous-mêmes en méditant de bonne foi les incontestables dangers que je vais vous indiquer avec autant de simplicité que de franchise.

Mais comment, murmure d'abord l'un de mes auditeurs, prétendez-vous juger sainement le spectacle auquel vraisemblablement vous n'avez jamais assisté? Mon ami, répondrai-je, soutenez donc aussi qu'un médecin est obligé de goûter les remèdes qu'il ordonne à ses malades pour s'avoir s'ils ne leur seront point nuisibles. Soutenez donc aussi qu'un confesseur de 10, 20, 30 ans d'exercice peut ignorer les faiblesses du cœur humain et les séductions du théâtre,

Mais, après cette interruption dont je suis loin de me plaindre, commençons, mes frères, une discussion qui, j'aime à l'espérer, dissipera bien des illusions et sauvera plusieurs âmes. Quel mal, s'écrie-t-on de toutes parts, y a-t-il d'aller au spectacle? car, à vrai dire, le spectacle n'est qu'une représentation d'actions et de paroles dont on rappelle le souvenir, qui récrée ou ennuie les spectateurs. Tel est le langage du monde.

Ecoutons maintenant sans prévention celui de la vérité : Oui, le spectacle serait en lui-même un amusement agréable et parfois bien intéressant si l'on en bannissait, comme dans les pensionnats religieux, mille circonstances qui le déparent et le corrompent. Mais j'ose avancer, sans crainte d'être démenti par tout homme impartial et sensé, qu'envisagé sous son véritable point de vue il est évidemment opposé aux bonnes mœurs et conséquemment au salut. Je vais puiser mes preuves dans les principes d'une autorité certaine, dans la nature et le but même des spectacles, dans les pernicieux effets qu'ils produisent généralement. Et d'abord, quelle est, je vous prie, l'autorité qui doit régler la vie du chrétien, sinon celle de l'Eglise romaine, seule chargée par son divin Fondateur de nous diriger dans les voies du ciel, et incapable de nous tromper. Or, quelle a toujours été sa doctrine sur les spectacles et les spectateurs? Dans combien de conciles ne les a-t-elle pas condamnés les uns et les autres ! Son infaillible enseignement est contenu dans les immortels écrits des Origène, des Tertullien, des Cyprien, des Basile, des Chrysostome, des Ambroise, des Augustin, des Bernard qui peignent avec l'imposante énergie du talent et de la sainteté, les irrésistibles séductions du théâtre qui est à leurs yeux l'œuvre du démon, *opus diaboli;* une chaire de pestilence, *pestilentiæ cathedra;* le temple de la volupté et le siége de l'impudicité, *templum Veneris et sacrarium impudicitiæ;* l'appas et l'aliment de tous les vices, *irritamenta vitiorum;* un poison subtil qui s'insinue dans les âmes et leur donne la mort, *animarum pestis;* l'anéantissement de tout ce qui est bon et honnête, *probitatis et honestatis aversio.* Et cette troupe éhontée d'acteurs et d'actrices qui s'en viennent égayer par d'indécentes bouffonneries un public imprudent et léger, que sont-ils au jugement de ces hommes chastes, de ces génies bienfaisants? Ce qu'ils sont! les esclaves et les maîtres de l'impureté qui, se perçant de ses traits livides, en percent également leurs spectateurs, et ce qu'il y a de plus effrayant dans ce massacre spirituel, c'est qu'ils appellent ce meurtre infernal un jeu agréable, un plaisir innocent, le triomphe de leur art civilisateur ! *Dum animas interficiunt, ludere se opinantur.*

La connaissez-vous maintenant, chers auditeurs, la doctrine de l'Eglise concernant les spectacles? doctrine qu'en tout temps elle a mise en pratique, en refusant l'absolution et la communion aux comédiens qui n'abjurent pas leur criminelle profession : *Quandiu agunt, a communione separari* (conc. d'Arles, can. 314); doctrine qu'avaient pressentie et Platon qui, dans ses Lois, exprimait le vœu de les exclure à jamais d'Athènes païenne, et Caton, qui les chassa ignominieusement de Rome idolâtre : doctrine appuyée du témoignage non équivoque des auteurs dramatiques les plus célèbres, les Corneille, les Racine qui, un pied sur le seuil de l'éternité, gémissaient d'avoir prostitué leur talent au triomphe des passions; doctrine enfin évidemment écrite dans les pages sacrées de l'Evangile où Jésus-Christ nous ordonne de couper notre main droite, d'arracher notre œil droit, s'ils nous scandalisent (*Matth.*, XVIII, 8), c'est-à-dire de rejeter tout ce qui nous porte au mal, et où il menace de ses plus terribles anathèmes ceux qui perdent leurs frères. Or, si les pièces immorales et impies qui se jouent sur nos théâtres ne sont pas, ainsi que les danses lubriques, les plus dangereux scandales présentés à l'œil, à l'oreille, à l'imagination et au cœur de l'homme, dites-moi, je vous prie, les scandales que le Sauveur a frappés de ses malédictions. Il nous est impossible, vous le savez, de servir en même temps Dieu et le monde (*Luc.*, XVI, 13), ces deux maîtres diamétralement opposés. Auquel voulons-nous appartenir? Avant de fixer notre choix, pesons bien, je vous en conjure, ces autres paroles du Rédempteur à ses disciples : Le monde se réjouira, et vous serez dans la tristesse, mais ses joies se changeront bientôt en pleurs éternels, et votre tristesse se convertira en une joie que personne ne pourra vous ravir. (*Joan.*, XVI, 20.)

Mes frères, si les amateurs des plaisirs du siècle doivent sangloter éternellement, si la céleste félicité n'est réservée qu'aux imitateurs de Jésus-Christ pénitent, que n'ont

pas à redouter les partisans du théâtre qui est, nous sommes forcés d'en convenir, le rendez-vous des concupiscences et des délectations mondaines? Pourquoi donc, lorsque nous vous exhortons charitablement à éviter cet irrémédiable malheur, nous taxez-vous injustement de rigorisme? Nous est-il libre d'annoncer des bénédictions là où le souverain Juge lance des anathèmes? Je vais plus loin : si nous osions altérer la parole divine, la doctrine de l'Eglise, les amis du théâtre eux-mêmes ne crieraient-ils pas à la trahison?

Supposons donc que, par une sacrilége complaisance, nous vous adressions cet étrange langage : A quoi bon ces vains scrupules sur les spectacles? peut-on se passer d'un amusement si agréable? Laissons les dévots et les dévotes s'enfoncer dans leurs sombres mélancolies. Intéressante jeunesse, vous êtes au beau printemps de la vie ; hâtez-vous d'en cueillir les fleurs avant qu'elles ne se flétrissent. Accourez en faire hommage aux chastes divinités de l'Odéon et des Français, ces nobles types du bon ton et de l'éloquence. Et vous, mères de famille, pour réparer des ans l'irréparable outrage, couronnez vos rides importunes de roses naissantes et embaumées ; rajeunissez votre automne de brillantes et diaphanes parures ; ainsi transfigurées en vierges gracieuses, abandonnez à de jeunes grisettes le soin de vos enfants et les sollicitudes du foyer domestique ; venez rivaliser de *modestie* avec les vénus du théâtre ; par cet honorable rôle vous acquerrez une réputation de fidélité conjugale et vous ajouterez un nouveau lustre aux gloires de votre sexe. Si un apôtre, supposons-le, avait l'affreux courage de vous prêcher, soit en chaire, soit au confessionnal, cette singulière morale, quel ne serait pas votre étonnement ! votre indignation ! votre mépris pour l'orateur, pour le directeur qui, en approuvant votre conduite, vous introduirait dans le vestibule de l'enfer ! ..

Mais quoi ! ce qui dans ma bouche vous semblerait une folie ou une insulte, vous paraîtrait dans celle du monde sagesse et urbanité ! ce qui, à cette tribune, serait regardé par vous-mêmes comme une impiété révoltante, deviendrait tout à coup dans vos salons une philosophie pleine de raison et de vérité ! dans ce temple où la foi et le bon sens vous dominent, vous approuvez intérieurement et malgré vous la doctrine de l'Eglise sur les spectacles, et si dans vos conversations vous ne rougissez pas de la réprouver et de la combattre, ce n'est plus votre conscience qui parle, mais vos passions toutes intéressées à vanter un divertissement qui les flatte et les subjugue.

Quel est, en effet, le principal but que se proposent les auteurs dramatiques et comiques, les acteurs et les actrices ? La gloire et l'argent. Or, pour obtenir les suffrages et l'or du public, il faut lui plaire, il faut piquer vivement et satisfaire ses passions, puisque c'est dans les passions que la multitude aveugle et sensuelle place le souverain bonheur. Mais, pour les enflammer, il les faut peindre, non pas au naturel, ce qui causerait du dégoût, mais sous des couleurs attrayantes, nobles, ravissantes, propres, en un mot, à transporter le spectateur, à produire ces émotions délicieuses qui électrisent tout son être, qui mettent en feu, dit Bossuet, le parterre et les loges. Donc pour réussir dans leur art il faut absolument que, sous peine d'être hués et délaissés, auteurs et comédiens parviennent à séduire la foule, c'est-à-dire à corrompre les mœurs, car l'immoralité n'est que l'adhésion au plaisir désordonné du cœur et des sens.

Mais si, d'un autre côté, ces perfides passions se montrent accompagnées de tous les charmes d'une illumination magique, d'une décoration luxurieuse, d'une poésie lascive, d'une musique voluptueuse, et d'un ajustement lubrique ; mais si on a l'impudeur de leur prêter les traits innocents et même le nom sacré de la vertu, en versant le ridicule, l'hypocrisie, le mépris sur ses disciples les plus dévoués et les plus honorables ; si enfin l'irréligion, l'orgueil, l'indépendance, la trahison, la révolte, le meurtre, le désespoir, le suicide, tous les vices et tous les crimes vomis par l'enfer sont célébrés comme les sublimes vertus des héros, et préférés à la piété, à l'humilité, à l'obéissance, à la fidélité, à la charité, à la magnanimité; qui de vous, témoin ou instruit de tant d'horreurs diverses, oserait plaider encore la triste cause des spectacles, et nous reprocher, à nous, vos ministres et vos meilleurs amis, de maudire des passions hideuses et meurtrières suivies des plus cuisants remords et trop souvent d'un châtiment éternel?

Et pourtant c'est au milieu de cet appareil de luxe, d'indécence et de carnage spirituel, que deux amants éhontés révèlent leurs ignominieuses intrigues, et une mère qui est là avec sa fille, sous le brûlant regard de jeunes libertins, ne perdant pas une syllabe de ce dialogue impudique, viendra nous demander ensuite, avec le sourire du triomphe, quel mal il y a d'aller au spectacle! Une pareille question ne semble-t-elle pas avoir été puisée dans la vie de l'infâme Messaline.

Pour prémunir les âmes honnêtes contre un danger qu'elles ne redoutent peut-être pas encore assez, nous allons réfuter en peu de mots les principales objections des défenseurs du théâtre.

Première objection. — Aujourd'hui, disent-ils, le théâtre est épuré; l'idolâtrie et l'obscénité en sont bannies. — Hé quoi, les maximes de l'impiété qui y fourmillent, ne sont-elles pas plus pernicieuses que les absurdités du paganisme? La volupté présentée avec art sous une gaze transparente, charme-t-elle moins les sens que montrée dans toute sa turpitude?

Deuxième objection. — Il faut bien cependant quelques récréations. — Oui, sans doute ; mais à qui? à cet homme désœuvré qui ne connaît que la chasse, la lecture des journaux, le café et le jeu? à cette femme qui ne

sait que les romans, la toilette, les visites, les banquets et le sommeil ? Après des occupations sérieuses et utiles, après l'accomplissement de tous ses devoirs, il est permis, j'en conviens, de prendre des délassements, mais des délassements honnêtes qui s'allient avec l'esprit du Christianisme. Or, soyez de bonne foi, cette matrone pompeusement parée qui va étaler dans une loge son immodeste vanité et se donner elle-même en spectacle, aurait-elle la hardiesse de dire à Dieu : Seigneur, c'est pour votre gloire, l'édification de mon prochain et mon propre salut, que je vais assister à cette représentation passionnée et enivrante? Parler ainsi, ne serait-ce pas se moquer de la Majesté suprême ?

Troisième objection. — Mais, ajoute-t-on, tant pis pour ceux et celles qui font du mal au spectacle ; quant à moi, je m'y amuse, et voilà tout. — Si vous n'y avez pas fait encore un naufrage connu du public, dispensez-moi d'apprendre à mes auditeurs ces chutes nombreuses que l'on ne révèle qu'au confessionnal... D'ailleurs, veuillez remarquer que votre exemple tout seul est d'autant plus funeste que vous jouissez peut-être encore, quoiqu'à tort, d'une certaine réputation de régularité. Alors mille imbéciles se disent les uns aux autres : Pourquoi nous ferions-nous scrupule de nous trouver dans une réunion mondaine où nous rencontrons tel personnage, telle dame qui communie plusieurs fois par an? Oui, le scandale d'une prétendue dévote, qui fréquente le spectacle, est plus nuisible à la religion que celui de cent libertins.

Le spectacle, répétez-vous dans votre aveuglement, ne vous fait aucun mal ! Mais veuillez y réfléchir : avant et après le spectacle, vous sentez-vous le même goût pour la prière, la méditation, les pieuses lectures et la communion? Soyez sincères, et vous nous avouerez que ce fatal refroidissement date précisément de l'époque où vous eûtes le malheur d'affronter le théâtre.

Quatrième objection. — A ceux qui nous objecteraient que des ecclésiastiques (nous n'en connaissons point), moins sévères que Jésus-Christ, savent mêler les plus sacrés mystères au spectacle qu'ils permettent à leurs pénitentes et à eux-mêmes, nous répondrions que, sans exception aucune, l'Eglise romaine réprouve tout ce qui est contraire à sa doctrine et à sa morale, et que le jugement des prêtres sera bien plus sévère encore que celui des simples fidèles.

Résumons ce discours : Jésus-Christ et son Eglise condamnent les spectacles, qui, de leur nature, favorisent les passions et corrompent les mœurs; qui ridiculisent les aimables vertus évangéliques, et célèbrent les vices les plus odieux. La fréquentation du théâtre est de toute évidence la violation la plus complète des engagements sacrés du baptême. Les Chrétiens et les Chrétiennes qu'on voit le matin à la table eucharistique, puis le soir aux fêtes de Satan, rendent la religion méprisable aux yeux du monde qui n'aperçoit en eux que des hypocrites et des traîtres. Aussi, à toutes les époques et partout, les saints, les vrais serviteurs de Dieu abhorrèrent-ils les spectacles d'où la croix salvatrice du Calvaire est honteusement bannie, où le monarque du Tartare triomphe et règne en maître absolu, où enfin, dominant les frénétiques applaudissements prodigués par les spectateurs à de misérables actrices, retentit au fond des consciences cette sentence effroyable : *Væ! Væ! Væ!* Malheur, trois fois malheur aux indignes et sacriléges contempteurs des lois inviolables et des terribles menaces de l'Evangile !

Augustin, jeune encore, s'était attendri à la brûlante peinture des passions humaines qui avaient aveuglé sa haute intelligence, séduit son noble cœur, dégradé tout son être. Mais lorsque, revenu de ce funeste égarement, il déplorait les profondes blessures de son âme, on l'entendait s'écrier en sanglotant : Oh ! que les pleurs du repentir et de l'amour divin sont bien plus doux que les larmes du théâtre ! Les joies impures du spectacle sont toujours mêlées de troubles et de remords; les joies pures de la vertu sont toujours accompagnées d'une paix ineffable, de cette paix intérieure que rien ne peut nous ravir et qui est un avant-goût de l'éternelle félicité !

SERMON XLII.

PRINCIPALES VERTUS DE MARIE.

Quam pulchre graditur Filia Principis! (*In fest. Præsent. B. V.*)

Admirez avec quelle grâce et quelle majesté la Fille du Prince s'avance sous nos yeux.

Tel est le délicieux prélude d'une hymne sacrée. La sérénité brille sur son front, la joie dans son regard, l'amour dans son cœur, la pudeur dans tout son être.

Qui êtes-vous, ma chère enfant? — Je suis l'héritière des rois de Juda. — Votre nom, s'il vous plaît? — Marie. — Votre âge? — Trois ans. — Où allez-vous donc d'un air si empressé et si heureux ? — Je vais au temple. — Qu'y allez-vous faire, je vous prie ? — Je vais consacrer au Seigneur ma mémoire, mon entendement, ma volonté, ma liberté et surtout ma virginité, cet incomparable trésor qu'ambitionne l'unique Epoux de mon âme immaculée. Je vais lui demander, en retour, sa tendresse et sa grâce ; avec cela je serai assez riche, et ne désirerai rien davantage. — Eh bien ! Vierge chérie du ciel et de la terre, permettez-moi de vous y accompagner avec mon pieux auditoire, pour étudier efficacement les principales vertus que vous promet un début si merveilleux, c'est-à-dire un souverain mépris du monde, un brûlant amour pour Dieu, une humilité profonde, une inviolable pureté, une charité immense. Daignez bénir vous-même cette instruction entreprise pour votre gloire. *Ave, Maria.*

I. *Mépris.* — Naissant avant la prédication de l'Evangile, Marie n'a point encore entendu

ces redoutables paroles : *Væ mundo a scandalis: « Malheur au monde à cause de ses scandales! »* (*Matth.*, XVII, 7.) Cependant en elle quel mépris de ce monde frappé d'anathème ! Abhorrant ses maximes perverses et ses funestes exemples, impatiente de se consacrer tout entière à son Créateur, cette innocente enfant a déjà résolu de faire un solennel divorce avec le siècle et ses dangereuses frivolités. En vain, pour l'attacher à son service, lui peindra-t-il, sous les plus séduisantes couleurs, les indicibles charmes dont la nature l'a favorisée ; en vain la suppliera-t-il de partager ses fêtes enivrantes, de cueillir ses fleurs éclatantes et parfumées. Marie, fidèle à son premier dessein, se garde bien d'écouter sa voix perfide et de prêter un seul regard à ses offres aussi pernicieuses que chimériques.

II. *Amour.* — Oui, d'autres projets plus nobles occupent sa pensée et nourrissent sa céleste ambition. L'unique objet de son ardent amour est invariablement fixé. D'un pas léger elle court, elle vole à l'autel du sacrifice le plus suave et le plus glorieux. Elle y a déjà fait à son bienfaiteur l'irrévocable hommage de sa virginité ! Les cieux, témoins de cet héroïque serment, en ont tressailli d'allégresse, et le futur Messie a poussé un cri de joyeuse espérance.

Là, à l'ombre protectrice du sanctuaire, Marie dérobe à la curiosité des humains une ferveur angélique qu'elle ne veut confier qu'au divin amant qui la lui inspire, et qu'elle vient de choisir pour son immortel héritage. Son cœur, pur et brûlant comme la flamme sacrée qui le dévore, est une pierre mystérieuse sur laquelle, nuit et jour, elle lui présente l'encens délicieux de ses affectueuses aspirations.

Ne vivant plus que de ce feu séraphique, la tendre Marie s'est élevée au plus haut degré de perfection, à un âge où chez les autres mortels la raison n'est pas encore développée.

Ce trait si touchant de la vie de Marie avait fait une telle impression sur l'esprit précoce d'une élève de six ans, qu'elle faillit en être la victime. Frappée d'une maladie mortelle une année plus tard, elle était agitée des plus sombres inquiétudes et refusait de révéler ce qu'elle appelait un énorme péché. Appelé près de sa couche funèbre, elle me dit enfin après bien des hésitations : « Mon Père, pourrez-vous le croire ? la divine Marie, dès l'âge de trois ans, fit vœu de virginité, et moi, je n'ai fait ce vœu qu'à six ans. Le ciel ne me sera-t-il point fermé ? — Non, ma chère enfant, le ciel vous est ouvert ; Marie vous y attend avec impatience, élancez-vous vers elle avec confiance. — Je l'aperçois, me répondit-elle, elle me tend la main. Adieu, mon Père, adieu à mes parents, à mes maîtresses et à mes compagnes. » Puis elle expire doucement !

Intéressante jeunesse, serez-vous, comme ce beau modèle, docile aux inspirations de l'Esprit-Saint qui vous appelle assurément loin d'un monde séducteur et peut-être même dans une paisible retraite pour y contracter avec votre âme candide l'union la plus intime et la plus honorable ?

Ah ! prenez garde que votre cœur, qui ne doit soupirer qu'après ce chaste Epoux, ne respire bientôt des amitiés profanes qui, en ternissant le coloris si délicat de votre pudeur, vous interdiraient à jamais l'entrée aux noces de l'Agneau.

III. *Humilité.* — Marie, chers auditeurs, ne se bornera pas à mépriser le monde et ses vanités, elle saura se mépriser elle-même, bien persuadée que l'humilité est l'indispensable fondement et la gardienne de toutes les autres vertus évangéliques.

Que, bien des siècles avant sa nativité, les prophètes l'aient annoncée dans les termes les plus magnifiques ; qu'ils l'aient comparée, dans leurs gracieuses idylles, au pacifique olivier du désert, à cette brillante aurore que n'obscurcit aucun nuage, à cette étoile du matin qui promet au nautonier un heureux voyage, à cette armée formidable qui rassure la patrie menacée, Marie sait tout cela ; et cependant, descendant au plus intime de son âme, elle n'y trouve que ce sentiment profondément abaissé : *Ecce ancilla Domini : « Je suis la servante du Seigneur. »* (*Luc.*, I, 38.) Que le Ciel lui-même, voulant l'honorer entre toutes les filles de Sion, la choisisse pour donner le jour au Désiré des nations, Marie, interrogeant encore son sein ainsi glorifié, n'en peut obtenir que cette admirable réponse : Le Seigneur a-t-il oublié que je suis la dernière de ses servantes ? *Ecce ancilla Domini.* Que dis-je ? elle cache à son époux l'auguste ambassade de Gabriel, et s'expose par conséquent aux soupçons les plus outrageants, plutôt que de lui manifester le secret du Très-Haut concernant ses incomparables destinées. Un mot, un seul mot préviendrait toute pensée injurieuse, mais ce mot révélerait sa gloire. Marie garde le silence le plus héroïque, laissant au Ciel le soin de faire briller son innocence.

Bientôt Jésus paraît, remplissant la Judée de l'éclat de ses vertus, de ses miracles, de ses bienfaits, et Marie est sa Mère.

Comme une autre mère moins humble se prévaudrait de tant de prodiges ! avec quelle complaisance elle raconterait une foule d'autres merveilles ignorées du public ! et on lui pardonnerait aisément cet épanchement de bonheur, car il est si naturel à une mère de redire les nombreux succès de son fils ! Marie se tait sur les triomphes du sien.

La voilà, mes frères, cette précieuse vertu dont le nom même fut ignoré des plus sages philosophes de l'antiquité ; que notre siècle ne peut comprendre, et que très-peu de chrétiens savent apprécier à sa juste valeur. Où sont-elles, en effet, les âmes simples et généreuses qui, abîmées dans leur propre néant, se plaisent à relever les qualités et les mérites de leur prochain ? Rougissons d'une jalousie orgueilleuse qui nous dégrade, empressons-nous d'acquérir des sentiments

plus élevés, ou cessons de nous proclamer les enfants de Marie. Publions, publions hautement que, malgré notre naissance, notre fortune, nos dignités et nos prétendus talents, fatales illusions, nous sommes aussi petits que méprisables.

IV. *Pureté.* — A ce mépris d'elle-même Marie joindra l'aimable pureté, vertu éminemment céleste que les auteurs sacrés nous peignent sous les plus riantes couleurs; vertu qu'ils proclament à l'envi : un vêtement de gloire parsemé de mille diamants, une reine illustre et environnée du plus brillant cortége, une source cristallisée où se reflètent de préférence les ravissantes beautés du Très-Haut; vertu qui seule pouvait faire une Mère digne du Verbe divin; vertu enfin à laquelle Jésus-Christ lui-même réserve le privilége de contempler un jour les inénarrables splendeurs de sa face auguste : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt.* (*Matth.*, V, 8.) Eh bien! cette pierre précieuse reluit en Marie d'un si vif éclat, qu'elle éclipse les rayonnements des plus sublimes intelligences et que Gabriel lui-même en est singulièrement ébloui. Oui, ô Impératrice des vierges et des anges, cette royale blancheur du lis des campagnes vous a obtenu du divin Epoux le tendre nom d'amie belle et immaculée : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.* (*Cant.*, IV, 7.)

Ah! si les femmes mondaines et sacriléges, si communes aujourd'hui, pouvaient concevoir le déplaisir mortel qu'elles causent à Marie par des parures immodestes, des danses obscènes, des spectacles corrupteurs, des lectures licencieuses, des entrevues imprudentes, des unions anti-conjugales qui déshonorent le catholicisme en ne nous laissant aucun espoir de le régénérer; si ces femmes mondaines pouvaient comprendre toutes les calamités qu'elles amassent sur la tête de notre infortunée patrie, nous nous hâterions de leur dire avec l'accent du zèle apostolique : Filles plus criminelles que votre première mère, pleurez, pleurez sur vous et sur vos enfants par vous scandalisés; laissez du moins tomber une larme de vrai repentir sur le sein contristé, mais compatissant de Marie; et, après avoir fait son chagrin et sa honte, vous redeviendrez sa consolation et sa gloire.

Pour nous, mes chers frères et mes chères sœurs, de quelles amertumes n'abreuvons-nous point Marie, quand nous ne rejetons pas, comme un charbon ardent tombé sur notre main, les images voluptueuses que Satan présente à notre imagination; quand nous arrêtons nos regards sur des objets capables de les souiller, quand nous tenons des conversations libres ou équivoques? Sans doute, la pensée, la tentation involontaire dont les plus grands saints ne sont pas exempts, loin de nous rendre coupables, nous est un mérite devant Dieu. La vie du chrétien est un combat sublime et continuel que le Seigneur Jésus couronnera magnifiquement.

V. *Charité.* — Que dirons-nous maintenant de l'inépuisable charité de Marie? Jésus, avant d'expirer, nous l'ayant donnée pour Mère, Marie s'empresse de signer ce suprême testament si cher à son cœur. Déjà penchée sur son corps palpitant dans ses bras, elle conjure le Ciel courroucé de ne pas exterminer un peuple fumant encore du sang de son Libérateur.

Oh! religion du Christ, que tu es sublime dans la magnanime obligation que tu imposes à cette incomparable héroïne de solliciter elle-même le pardon des barbares meurtriers de son Fils! Touchant et mémorable exemple de la miséricorde catholique, qui sera suivi jusqu'à la fin des temps par tous les véritables disciples de Jésus et de Marie! Oui, chers auditeurs, Marie une fois élevée au suprême degré de la félicité et de la gloire, loin d'oublier ses enfants de l'exil, n'est occupée, pour ainsi parler, qu'à convertir les pécheurs, encourager les faibles, enflammer les justes, consoler les malheureux et soutenir le zèle de ses apôtres.

Ah! si, dans une nombreuse assemblée, j'interrogeais chacun de mes auditeurs sur les faveurs spéciales qu'il en a reçues :

1° Qu'on bénisse Marie, qu'on publie ses bienfaits, s'écrierait incontinent cette Madeleine, ce prodigue rentré sous le toit paternel. Depuis longtemps j'étais courbé sous l'ignominieux joug du démon, je me précipitais d'abîme en abîme, ma perte éternelle était inévitable; par un reste de foi, j'ai montré à Marie mes lourdes chaînes, et soudain elles ont été brisées. *Maria, refugium peccatorum!*

O vous, mes pauvres amis, qui n'avez pas encore dompté cette passion tyrannique qui vous prive de toute jouissance pure et honnête, tournez donc vos regards inquiets vers l'étoile de l'espérance, et Marie, sensibilisée par un cri de détresse, apaisera le furieux orage qui menace de vous engloutir : *Respice stellam, voca Mariam*

2° Qu'on bénisse Marie, qu'on publie ses bienfaits, dirait à son tour cet enfant de l'Eglise naguère encore si indolent dans l'importante affaire de son salut. J'aimais, il est vrai, mon Rédempteur, mais d'un amour bien faible, car il était partagé entre le Créateur et la créature; chancelant ainsi dans son service, je me voyais sur le point de faire une triste chute; mais un jour que je suppliais plus instamment Marie de me réveiller de cette tiédeur alarmante, je me sentis tout à coup et plus de ferveur et plus de générosité : *Maria, salus infirmorum!*

3° Le juste lui-même, le plus affermi dans les voies de la sainteté, est exalté par le délicieux souvenir de sa bienveillante madone. Le matin, il adresse à cette Mère chérie une humble prière dans laquelle son nom mélodieux est souvent répété avec un enthousiasme tout divin : « Marie, lui dit-il, voici que mon devoir m'appelle de nouveau dans une carrière qui présente toujours et des difficultés et des périls; permettriez-vous que votre enfant s'aveuglât ou pérît aujourd'hui? » Marie, de cette voix si suave qui ne trompe point, l'ayant assuré de son infaillible protection, il vole au combat, bien convaincu

de remporter la victoire. Le soir, avant de s'abandonner aux douceurs du sommeil, prosterné devant sa gracieuse image qu'il baise avec attendrissement et qu'il arrose de ses larmes, il la conjure d'éloigner de sa couche tout songe voluptueux; puis il s'endort tranquillement, le doux nom de Marie sur les lèvres. Digne fils de Marie, dors, dors en paix! cette gardienne vigilante est assise à tes côtés: ***Maria, auxilium Christianorum!***

4° Qu'on bénisse Marie, qu'on publie ses bienfaits, répéterait aussi cette âme chrétienne qui, après des jours heureux, fut abreuvée d'un torrent d'amertumes. Depuis longtemps déjà les chagrins avaient empoisonné mon existence; j'étais inconsolable de la perte prématurée d'un père vénéré et d'un ami fidèle. Desséchée comme l'herbe par les ardeurs du midi, j'allais succomber bientôt sous le poids de mes infortunes; mais, miraculeusement conduite à un autel solitaire de Marie, je poussai vers elle un profond gémissement suivi d'un soupir d'espérance. Touchée de mes angoisses, de ma piété filiale et de ma sublime confiance, cette Mère compatissante qui, elle aussi, connut le malheur, m'apparut soudain couverte d'un voile funèbre et me présenta Jésus expirant sur un gibet infâme: « Contemple, me dit-elle en sanglotant, le Fils de ma tendresse; compte, si tu le peux, ses innombrables et larges blessures; vois son sang adorable couler à grands flots sur sa Mère pâle et agonisante: dis-moi maintenant si ta douleur est semblable à ma douleur. A ces mots, de grosses larmes roulèrent sur ses joues décolorées, et son sein, percé de sept glaives, se souleva cruellement oppressé; puis tout à coup, reprenant sa céleste physionomie et son sourire majestueux, elle appuya sur mon cœur vivement ému une main consolatrice, cicatrisa mes plaies et répandit dans mes veines un baume délicieux: ***Maria, consolatrix afflictorum!***

Si nous lisions encore une page des bienfaits de Marie, nous y verrions que la foule de ses protégés se compose, en grande partie, de pauvres matelots sauvés du naufrage, de vieux invalides arrachés au fer de l'ennemi, de jeunes femmes calmées dans leurs intolérables souffrances. Ces mères fortunées, impatientes de témoigner à cette libératrice leur vive reconnaissance, lui montrent souriant leur nouveau-né qui, ne comprenant pas encore le Dieu du ciel, a deviné déjà cette Mère divine, et sourit à l'Enfant divin qu'elle tient dans ses bras.

5° Enfin, qu'on bénisse Marie, qu'on publie ses bienfaits, s'exclamerait, lui surtout, ce vétéran du sanctuaire, ce religieux aux cheveux blancs. Combien de fois, le corps brisé par les infirmités et les fatigues, le cœur noyé de contradictions et de perplexités, la mémoire vide de pensées et la voix éteinte, est-il tombé, presque désespéré, aux pieds de Marie! « Mère de miséricorde, *Mater misericordiæ*, murmure-t-il péniblement, la nécessité et l'obéissance me contraignent de monter en chaire pour parler à une immense multitude de dignitaires, de magistrats, de patriciens, de plébéiens; or vous savez mieux que moi encore, mon incapacité physique et morale; puis-je compter, sans trop de témérité, sur votre secours prodigieux? Oui, répond-elle à l'oreille de son âme qui seule entend ce mystérieux langage, oui. Il monte en chaire, et avec des paroles évidemment inspirées, il étonne, il ébranle un vaste auditoire que trop souvent, hélas! les discours sérieusement médités et scrupuleusement écrits ne peuvent faire sortir de sa déplorable froideur.

O Marie, que vous êtes admirable dans la distribution de vos royales munificences! Que votre œil protecteur soit donc constamment ouvert sur vos apôtres et sur leurs auditeurs. Puissante dispensatrice des faveurs célestes, accordez-nous la grâce d'imiter, avant tout, vos éminentes vertus, puisque c'est pour nous un indispensable moyen de partager bientôt vos immortelles félicités!!!

SERMON XLIII.

SUR LE MARTYRE.

Dederunt se periculo et restiterunt adversariis gentis suæ ut starent sancta et lex, et gloria magna glorificaverunt gentem suam. (I *Machab.*, XIV, 29.)

Ils se sont abandonnés au péril et ils ont résisté aux ennemis de leur nation pour soutenir leur saint temple et leur loi, et ont élevé leur peuple à une grande gloire.

Mes frères, l'éloge que le Saint-Esprit lui-même a fait des Machabées et de leurs soldats, ne pouvons-nous pas l'appliquer à tous les martyrs qui ont illustré l'Eglise catholique, puisque de part et d'autre le motif surhumain du dévouement a été le même?

N'est-il pas juste que les héros de la loi nouvelle partagent les louanges prodiguées par le Ciel aux fils de Matathias, puisqu'ils ont partagé leurs nobles combats, et que l'on dise d'eux aussi: En s'immortalisant, ils ont glorifié l'impérissable société dont ils étaient les membres les plus honorables: ***Et gloria magna glorificaverunt gentem suam.*** Oui, généreux martyrs qui, à toutes les époques du Christianisme, avez inscrit de votre propre sang vos augustes noms dans ses annales sacrées, vous avez également acquis des droits à notre admiration, à nos hommages et à notre reconnaissance. En souffrant volontairement la mort pour défendre la religion de Jésus-Christ, vous avez en même temps rendu le plus éclatant témoignage à sa divinité, et donné à vos descendants la leçon la plus instructive et la plus salutaire: deux vérités dont le court développement va faire le sujet de ce discours.

O puissante Marie, Reine et modèle de tous les martyrs, daignez, je vous en conjure, m'obtenir de votre divin Epoux la grâce de traiter dignement une matière si grave qui intéresse à la fois les victorieuses phalanges

de la patrie et les cohortes militantes de l'exil. *Ave, Maria.*

Si l'Evangile n'était pas vrai, disent les Pères de l'Eglise, jamais le sang ne coulerait pour sa défense : ***Nisi verum esset Evangelium, nunquam sanguine defenderetur.*** Si l'Evangile ne se fût pas présenté aux hommes avec tous les caractères de la vérité, si les hommes n'eussent pas été profondément convaincus que ses dogmes sublimes, ses préceptes absolus, ses sacrements féconds, son culte magnifique étaient descendus d'en haut, jamais ils n'auraient été assez insensés et ennemis d'eux-mêmes pour combattre, au péril de leur vie, sous sa majestueuse bannière. Il n'y avait évidemment que cette intime persuasion qui pût leur inspirer le courage d'affronter les plus horribles tourments, lorsqu'ils se trouvaient dans la cruelle alternative d'abjurer leur foi ou de sacrifier leurs jours.

Aussi la preuve de la divinité du catholicisme empruntée au nombre et à la constance des martyrs a-t-elle toujours été regardée par ses célèbres apologistes comme l'une des plus concluantes, ou du moins des plus capables d'impressionner les intelligences inhabiles à pénétrer les autres preuves métaphysiques qui appartiennent au raisonnement.

Sans doute elle est divine, cette religion qui, par une chaîne non interrompue de figures symboliques, de prophéties et de miracles, remonte jusqu'au berceau d'Eden.

Elle est divine, cette religion qui a pour auteur celui dont la vie et la mort, dit J.-J. Rousseau, sont la vie et la mort d'un Dieu; celui qui, en reprenant dans le sépulcre, suivant sa prédiction, une existence qu'il avait volontairement immolée, a réduit au silence tous les philosophes de bonne foi.

Elle est divine, cette religion dont la doctrine si sublime, la morale si pure, les incomparables bienfaits si manifestes ont obtenu grâce devant l'incrédulité même.

Elle est divine, cette religion qui, comme un invincible géant, s'élançant du Golgotha, à travers toutes les passions, toutes les idolâtries, toutes les erreurs, toutes les tyrannies imaginables liguées contre elle, porta ses vivifiantes lumières aux régions les plus lointaines, les plus barbares, et parvint à se frayer un chemin de l'orient à l'occident, du midi au septentrion, partout en un mot où il y avait des hommes à sauver et à civiliser. Et comment y parvint-elle? Elle y parvint, vous ne l'ignorez pas, en semant sur sa route les plus incontestables prodiges, à l'aide desquels elle enfantait une multitude de héros qui, à peine formés à son école, couraient à la défense de leur Mère et mouraient, pour partager ses triomphes, en souriant aux plus affreuses tortures. J'aime donc à élever la voix pour publier bien haut cette double vérité que, si ce courage surnaturel ne put leur être inspiré que par cette religion elle-même, il fut à son tour la démonstration la plus décisive de son origine céleste.

Mes frères, à la simple narration de quelques scènes des persécutions meurtrières qu'eurent à subir les premiers chrétiens, vous vous écrierez intérieurement avec l'un des plus grands génies du grand siècle de Louis XIV : ***J'en crois aisément des témoins qui se font égorger!***

Oui, chers auditeurs, Jésus-Christ, ayant planté sur le Calvaire l'arbre majestueux de son immortelle Eglise, a voulu qu'il fût perpétuellement arrosé des larmes expiatoires et du généreux sang de ses vrais serviteurs pour pousser de profondes racines et étendre au loin ses rameaux tutélaires. ***Vous me servirez de témoins***, dit-il à ses apôtres : ***Eritis mihi testes.*** (*Act.*, I, 8.) Cette glorieuse mission que je confie à votre héroïsme vous expose, je le sais, à de grands périls; mais gardez-vous bien de craindre ceux qui, pouvant tuer le corps, n'ont aucun empire sur l'âme. Au lieu de céder à leurs vaines menaces, acceptez avec énergie, et autant que possible avec joie, leurs outrages, leurs mauvais traitements, comme le plus sûr moyen de me témoigner votre amour et votre fidélité ; car je ne tiens pour digne de moi que celui qui prend sa croix et marche à ma suite. (***Matth.***, X, 28; XVI, 24.)

Dociles à ces divines recommandations, les apôtres s'en vont répandre dans les quatre parties du globe la parole évangélique, et déjà des opprobres, des chaînes, des flagellations sont, avec des conversions étonnantes, les premiers fruits de leur ministère. Mais ils n'ont encore que goûté le calice du divin Maître ; il faudra qu'ils le boivent tout entier. Ils n'ont touché que du doigt sa lourde croix ; il leur en faudra soutenir toute la pesanteur. Encore quelques ans, et ils scelleront de tout leur sang le témoignage qu'ils ont commencé à lui rendre. Que dis-je, quelques ans? peu de temps après l'ascension de Jésus, les cieux s'ouvrent pour recevoir le premier martyr de la loi nouvelle, l'illustre Etienne lapidé à Jérusalem

Bientôt Rome païenne, courroucée des nombreuses conquêtes du monarque pêcheur, attache ce pontife suprême à un infâme gibet soudainement transformé en une tribune éloquente. Le même jour, à l'une des portes de la même cité, le vénérable chef du grand Paul qui, dans les villes les plus florissantes, les déserts les plus sauvages, les océans les plus orageux, avait fait retentir l'incomparable nom de Jésus, de Jésus vainqueur de la mort et des enfers, roule sous le glaive du bourreau saisi de respect et d'effroi. Non moins intrépides que ces deux inébranlables colonnes de la vérité, les autres apôtres ont déjà terminé leur carrière d'une manière aussi glorieuse. Mais leur noble sang a partout suscité des milliers de prosélytes qui n'aspirent qu'à mourir pour leur foi.

« Nous ne sommes que d'hier, écrivait aux empereurs romains, dans le second siècle, un génie remarquable, et déjà nous remplissons vos villes, vos palais, le sénat, vos camps, vos conseils, nous ne vous laissons que vos temples consacrés à des dieux d'argile, vos théâtres où l'on n'entend que

des maximes perverses et des chants licencieux. »

Les chrétiens encombrent aussi les Colysées. De toutes parts s'élève ce cri sinistre : *Les chrétiens aux bêtes! Les chrétiens aux bêtes!* et les chrétiens, loin d'être épouvantés et de prendre la fuite, briguent la faveur de devenir la proie des tigres affamés.

Honneur, trois fois honneur au catholicisme qui, semblable à ce chêne séculaire que l'on fortifie en élaguant ses rameaux, porte jusqu'aux nues sa tête superbe, défie les tempêtes et produit à sa racine des rejetons vigoureux.

Cependant, au bruit de ces progrès toujours croissants, Lucifer s'émeut et frémit de rage sur son trône ébranlé par les rapides développements du dogme évangélique. Afin de conserver l'empire que, depuis 4000 ans, il exerce presque sans concurrence sur les incommensurables régions idolâtres, il va remuer ses plus formidables leviers. S'il est brisé dans la lutte, sa défaite du moins attestera qu'il n'a été vaincu que parce qu'il combattait contre le Tout-Puissant lui-même. Il déchaîne donc contre cette religion nouvelle, qui chaque jour lui enlève ses adorateurs, la jalousie des prêtres païens, l'orgueil des sophistes, les artifices des hérésiarques, la fureur des tyrans, le fanatisme des populations.

Pour qui se dressent en tous lieux ces poteaux, ces chevalets, ces bûchers, ces roues garnies de lames de fer à double tranchant? pour les chrétiens! Pour qui ces pointes de métal rougies au feu? pour les chrétiens! Pour qui encore ces chaudières ardentes où l'huile, la poix et le plomb fondu bouillonnent à grands flots? pour les chrétiens! Quelles sont ces torches vivantes et ambulantes qui, enduites de bitume enflammé, exhalent une odeur de chair rôtie et éclairent les courses nocturnes d'un Néron parricide? ce sont des chrétiens! Ah! c'en est fait de l'Evangile, il ne pourra résister à tant d'assauts réunis. Qui de ses disciples osera braver ces divers tourments dont la vue seule paralyserait les courages les plus audacieux? ils ont sans doute encensé Jupiter. Eh! chers auditeurs, ne les voyez-vous pas se presser intrépidement autour des tribunaux, embrasser les instruments de la torture, se précipiter au milieu des incendies, quelquefois même avant la sentence de condamnation, pour se soustraire aux insultes dont est menacée leur pudeur? ne les entendez-vous pas répéter à leurs juges irrités : Nous sommes chrétiens! ne nous demandez ni notre nom, ni notre patrie, ni nos dignités; nous sommes chrétiens! ce beau titre est notre unique réponse! c'est là tout notre présent, tout notre avenir! nous sommes chrétiens! anathème à vos dieux et à vos déesses de boue qui ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point! — il n'y a qu'un seul et vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, maître des temps et des éternités! c'est lui qui nous envoya naguère son Fils unique pour nous instruire par sa doctrine et ses exemples. Cet adorable Jésus est mort volontairement sur une croix pour expier nos iniquités, nous fermer l'affreux Tartare que vous méritez; et il est ressuscité glorieux pour nous ouvrir le véritable Elysée que vous ne contemplerez jamais si vous ne vous hâtez de sangloter vos impiétés, vos obscénités et vos barbaries; de vous convertir à la religion qu'il nous a apportée du haut des cieux pour nous instruire par sa doctrine et ses exemples, à cette impérissable religion qui a pour chef visible et infaillible le Souverain Pontife de Rome; à cette religion bienfaisante pour laquelle tous les vrais chrétiens s'estimeraient heureux de mourir!

Quel admirable enthousiasme, mes frères, quelle magnanime profession de foi! mais aussi quelle effrayante condamnation de notre lâcheté, de notre sensualisme, de nos infidélités dans le service du grand Dieu! Quelle terrible leçon pour nous qu'une raillerie déconcerte, qu'une injure irrite, que le plus mince intérêt ou le plaisir le plus frivole détourne du chemin de l'honneur et de la vertu!

Cette ardeur des chrétiens à voler au martyre ne ressemble-t-elle point, me répondez-vous, à ces météores que l'on voit s'enflammer et s'éteindre en un clin d'œil? non, il n'en fut point ainsi : trois siècles consécutifs de persécutions atroces prouveront au monde frappé de stupeur ou d'indignation, que si les tyrans ne perdaient rien de leur ingénieuse cruauté, les victimes non plus ne perdaient rien de leur sainte audace!

Mais encore, quels rivaux, répliquez-vous, viennent donc réclamer dans la lice toujours ouverte, la plus belle couronne réservée à celui qui a le plus souffert? enfants et vieillards, femmes timides et guerriers valeureux, peuple et philosophes, rois et pontifes, tous enrichissent nos archives sacrées de leurs combats et de leurs victoires. Oh! que ne puis-je vous présenter ici en détail leur sublime et touchante histoire! Que n'ai-je le temps de dérouler à vos yeux ravis ces précieux interrogatoires, ces actes immortels, ces éternels monuments d'inébranlable fermeté dont chaque page respire un doux parfum, dont chaque ligne rappelle qu'ils mouraient pour attester la divinité du Christ, et pour servir de modèles à leurs contemporains et à leurs descendants! Vous distingueriez dans un vaste et brillant tableau cet Ignace d'Antioche qui conjure ses diocésains de ne pas s'opposer à ce qu'il soit la pâture des lions, qu'il veut irriter, dit-il, afin de commencer à devenir *le froment de Dieu.* — Quelle magnifique parole : *Le froment de Dieu!* Et ce vénérable Polycarpe, évêque de Smyrne, qui refuse de renoncer à Jésus-Christ : « Parce que, s'écrie-t-il, depuis 82 ans que j'ai l'honneur de le servir, il ne m'a jamais fait que du bien! » — Et cette Eulalie de Mérida qui compte à peine douze printemps. S'échappant la nuit de la maison paternelle, elle va se présenter seule au gouverneur de la province à qui elle parle ainsi : « Vous cherchez donc les chrétiens? Eh bien, me

voici ! je méprise vos vaines idoles et vous-même qui êtes assez stupide pour les adorer. Barbare, en déchirant avec tes crocs de fer, en brûlant avec les torches ardentes ces membres si délicats et si purs, tu graveras et feras briller en eux la victoire de Jésus-Christ, mon Dieu, mon Seigneur et mon époux! » Pendant que la flamme consume son petit corps, sa grande âme, sous la forme visible d'une colombe plus blanche que la neige, sort de sa bouche vermeille et s'envole au ciel. — Vous contempleriez ce Symphorien d'Autun qui, dans l'âge des illusions, foule aux pieds tout ce que le monde lui offre de plus flatteur pour n'accepter que les sanglants délices de la croix de son aimable Sauveur ! — Et vous aussi, Symphorose et Félicité, qui souffrîtes sept fois le martyre dans la personne de vos sept fils avant d'être immolées vous-mêmes, quelle place distinguée n'occuperiez-vous pas dans cet intéressant et merveilleux tableau. — Et vous aussi, Ursule, jeune princesse, qui par votre sublime exemple et vos chaleureuses exhortations encourageâtes vos très-nombreuses compagnes à se mutiler le visage pour conserver l'ineffable trésor de la virginité, puis à expirer dans d'effroyables tourments, quel éloge n'aurais-je point à faire de votre innocence et de votre héroïsme !

Nota. Devant des Ursulines ou d'autres religieuses pénitentes, on ajouterait :

Quant à vous, mes chères et vénérables sœurs, un autre genre de martyre moins barbare sans doute, mais plus long et également méritoire, absorbe toutes vos ambitions. Vous êtes vous-mêmes vos propres bourreaux, vous vous clouez vous-mêmes à la croix de votre bon Sauveur. De vos faibles organes torturés par les travaux, les veilles, les jeûnes, les macérations, s'échappent des soupirs amoureux, des larmes mêlées de crainte, d'espérance et d'allégresse. Animez-vous donc réciproquement à ces luttes admirables qui vous rapprochent incessamment de votre glorieuse patronne qui, en ce moment solennel, du haut de la charmante Sion, vous montre l'éclatant diadème destiné à la persévérance.

Ici l'éloge du saint martyr dont on célèbre la fête.)

Mes frères, ils ne sont plus, ces vaillants athlètes qui soutinrent si magnanimement la noble cause du catholicisme dans les gigantesques batailles qui eurent pour spectateurs le Dieu même des armées et ses innombrables phalanges. Que dis-je? ils ne sont plus ! décorés des cicatrices les plus honorables ils s'élancèrent de l'arène fécondée par leur généreux sang dans les ravissants palais du souverain Monarque qui récompense si magnifiquement les vainqueurs. Leurs têtes tranchées par l'épée, ou broyées sous les dents du tigre, sont depuis longtemps ornées de couronnes immortelles. Un éternel laurier ombrage leurs fronts radieux et dans leurs mains invincibles se balancent avec grâce les palmes du triomphe.

Ah ! du céleste empire que vous avez si valeureusement conquis, daignez, illustres martyrs, abaisser sur nous, vos frères et vos amis, un regard protecteur ; car, vous ne l'ignorez pas, une double persécution moins cruelle, il est vrai, mais plus dangereuse que celle d'un paganisme évidemment absurde et dégoûtant, s'est élevée dans notre infortunée patrie, contre Dieu, contre son Christ, contre ses plus fidèles adorateurs.

Des philosophes, ennemis forcenés de l'humanité et de la véritable sagesse, se sont superbement érigés, dans des livres et des journaux impies, en arbitres de la pensée, en contempteurs effrontés du dogme catholique, et séduisent une multitude innombrable d'intelligences qui confondent le mensonge et la vérité.

A cette première et fatale conjuration contre les esprits, ces mêmes philosophes profondément dépravés ajoutent une seconde et publique conspiration contre les cœurs, qu'ils entraînent et précipitent jusqu'au fond des bourbiers pestilentiels de la plus hideuse lubricité. Parmi ceux-là même qui fréquentent encore nos touchantes solennités et nos sacrements augustes, beaucoup, hélas ! beaucoup, et particulièrement dans les hautes classes de la société, se dégradent sans rougir dans des spectacles corrupteurs, des fêtes scandaleuses, des danses obscènes, des intrigues infamantes qui, en pervertissant les masses naturellement imitatrices, conduisent inévitablement la majorité des patriciens, des bourgeois et des plébéiens à la fornication, à l'adultère, à l'infanticide dont retentissent chaque jour nos tribunaux.

Ah ! glorieux martyrs du divin amour, de la pudeur, de l'abnégation, de la pénitence, faites refleurir, nous vous en supplions, dans notre France si abâtardie la bienfaisante religion de nos pieux ancêtres ! Obtenez-nous par la puissante médiation de la Vierge immaculée la grâce de vous suivre ici-bas à la trace et à l'odeur de vos éminentes vertus, et de participer bientôt à vos enivrantes et perpétuelles félicités ! ! !

SERMON XLIV.

SUR L'INDIGNE COMMUNION.

Quicunque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini. (I *Cor.*, X, 27.)

Quiconque, nous dit le grand Apôtre, *mange le pain eucharistique et boit le calice du Seigneur Jésus indignement, se rend coupable de son corps et de son sang.*

Ce texte sacré, mes frères, vous annonce clairement que je viens vous parler, brièvement et familièrement, de la sainteté qui doit nous accompagner à la table des anges, du crime de ceux qui la profanent et des châtiments qui leur sont réservés. Prêtez-moi votre attention.

Suis-je au ciel quand j'offre le saint sacrifice, s'écriait l'illustre Chrysostome, ou le ciel est-il descendu sur la terre ? Car, lorsque je prononce les redoutables paroles de la consécration, je vois, j'entends

les anges, éclatants de lumière, entonner le sublime cantique de la vénération, de l'amour et de la reconnaissance. Puis-je douter alors que le Roi immortel des siècles ne soit réellement présent, au milieu de sa cour, sur l'autel sacré? Mon cœur et ma langue peuvent-ils jamais être assez purs pour me permettre de m'associer au ravissement des chérubins et des séraphins?

Dans l'ancienne loi même, les lévites du temple de Jérusalem ne portaient qu'en tremblant de respect les vases et l'encens destinés aux sacrifices qui n'étaient que la figure du nôtre. Les prophètes avaient besoin d'être purifiés par le mystérieux charbon descendu de l'autel des cieux, avant d'immoler les victimes, avant d'annoncer à Juda les paroles du Très-Haut.

Plus tard, dans les premiers siècles du Christianisme, qui comptaient tant de génies fameux, tant de pénitents célèbres, tant de saints illustres dont les vrais imitateurs sont si rares aujourd'hui, que l'Eglise n'exigeait-elle pas des simples fidèles qui étaient appelés à être seulement les témoins de la grande offrande : *Sancta sanctis*, criaient les diacres, à l'approche de la consécration, *Les choses saintes aux saints; la porte aux profanes!* Et alors, quelle que fût la ferveur des catéchumènes que l'on préparait au baptême, des pécheurs publics, des empereurs eux-mêmes condamnés à une rude pénitence, ils se retiraient couverts de confusion, et ce n'était qu'après des années d'épreuves et d'expiations qu'ils assistaient à l'auguste mystère, sans oser encore se présenter au banquet divin.

Or, mes frères, si, d'après les ordonnances des pontifes, on ne pouvait autrefois entendre la sainte Messe qu'avec une conscience éminemment pure, quelle sainteté ne sommes-nous pas obligés d'apporter au festin eucharistique?

Malheur donc aux orgueilleux, aux avares, aux luxurieux, aux envieux, aux intempérants, aux vindicatifs, aux détenteurs du bien d'autrui, qui, sans avoir confessé, pleuré leurs desordres, réparé leurs scandales et leurs injustices, oseraient franchir le redoutable sanctuaire qui est interdit aux morts!

Que n'aurions-nous point à dire ici de tant d'âmes prétendues dévotes qui, loin d'avoir le véritable esprit de la piété, de la pauvreté, de l'humilité, de l'abnégation, de la résignation, de la charité, ne possèdent, avec tous les défauts contraires à ces admirables vertus, que la dévotion des images, du chapelet, des congrégations, des communions, tellement qu'une centaine de ces personnes consomment maintenant, en douze mois, plus d'hosties consacrées que mille autres foncièrement pieuses n'en consommaient, il y a cinquante ans. Le ciel et la terre sont-ils aussi édifiés de cette manière d'agir qu'elles en paraissent elles-mêmes satisfaites? Comment se conduisent-elles habituellement dans le monde, au sein de la famille qui leur répète inutilement, mais raisonnablement, qu'elles auraient bien plus de mérite à remplir exactement, humblement, gracieusement leurs indispensables devoirs de fille, d'épouse, de maîtresse, de servante, qu'à passer tant de temps à l'église, qu'à faire tant de confessions et communions infructueuses, pour ne rien dire de plus affligeant?

Quant à vous, âmes sincèrement humbles, exactes, mortifiées, obéissantes, modestes et charitables en toutes occasions, continuez, multipliez vos communions qui consolent l'Eglise, réjouissent les anges, conjurent les calamités, appellent les bénédictions célestes sur vos parents, vos amis, vos ennemis, sur la France, sur le monde entier.

Mais, me demande tout bas quelqu'un, y a-t-il eu, y a-t-il encore des communions sacriléges? Mes frères, j'aurai le courage de vous révéler le plus épouvantable des secrets, écoutez : oui, le mystère eucharistique fut profané, et quand? le jour même de sa mémorable institution. Et par qui profané? par un prêtre, au moment même de son ordination. Que ce premier sacrilége d'un apôtre, en me saisissant d'horreur, m'alarme pour les siècles à venir!

Sans doute, je suis effrayé à la vue des bourreaux de Jérusalem qui clouent à un infâme gibet le bienfaiteur de cette cité criminelle; mais leur ignorance les excuse en partie à mes yeux, aux yeux de saint Paul, aux yeux de Jésus-Christ même qui dit à son Père : *Nesciunt quid faciunt*. (*Luc.*, XXIII, 34.) Que des hérétiques et des impies, vils esclaves de Satan, blasphèment et outragent ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin, la commisération s'empare de moi et je m'empresse de demander le pardon de ces insensés. Mais qu'un chrétien, convaincu de la divinité du Fils unique de l'Eternel, viole le formidable tabernacle, en arrache hypocritement l'hostie vivante pour la plonger dans un cœur vendu à l'iniquité, c'est là pour moi un mystère de cruauté, d'ingratitude et de perfidie que rien ne peut m'expliquer.

Pourquoi, mes frères, Jésus-Christ ne foudroya-t-il pas soudain le premier, le second, le troisième profanateur de son corps et de son sang adorable, afin d'effrayer efficacement quiconque aurait été tenté de les imiter? pourquoi? Ah! vaincu par son amour immense qui nous a fait l'inestimable présent de la liberté, source indispensable du mérite de nos actions, il a voulu éterniser et son inénarrable sacrifice et son divin sacerdoce institués à la fois dans le cénacle, quoiqu'il prévît bien que, le long des âges, l'exécrable Judas aurait, parmi les catholiques eux-mêmes, une multitude d'imitateurs qui perpétueraient, qui aggraveraient l'horrible attentat du Calvaire.

En effet, le communiant indigne, non-seulement trempe ses mains et son cœur dans le sang de l'Agneau sans tache; mais, plus cruel que ces peuples sauvages qui attachent tout vivant le meurtrier au hideux cadavre de sa victime et le forcent ainsi de respirer la mort dans le sein même de la pourriture, le chrétien sacrilége, en s'incar-

nant la chair virginale de Jésus-Christ, l'unit étroitement à ses entrailles fétides, et le condamne, autant qu'il dépend de lui, à vivre, puis à expirer une seconde fois dans l'affreux cloaque de ses ignobles et barbares passions. *Rursus crucifigentes!* (*Hebr.*, VI, 6.)

Chers auditeurs, après avoir vainement essayé de vous peindre, avec des couleurs assez vives et assez frappantes, l'énormité du déicide dans les profanateurs du sacrement de l'Eucharistie, j'oserai néanmoins demander à Dieu de vous donner encore une faible idée des épouvantables châtiments qui les atteignent, eux et leur postérité. N'ayant pas le dessein de traiter longuement un pareil sujet qui exigerait, à lui seul, tout un discours, je me bornerai à ne vous citer que quelques traits authentiques et saisissants.

Divin Sauveur, sur la croix du Golgotha, vous sollicitâtes la grâce de vos persécuteurs, mais, à l'autel du cénacle, tremblant d'indignation, vous aviez prononcé contre Judas ce terrible anathème : *Malheur, malheur à celui par qui sera trahi le Fils de l'homme! il eût mieux valu pour lui de n'être pas né* (*Marc.*, XIV, 21); car son nom, suivi des noms odieux de Caïphe et de Pilate, sera en exécration à tous les peuples du globe et deviendra l'ignominieux héritage de tous les chrétiens ennemis de ma gloire. Aussi, quelques heures après sa noire perfidie, Judas, se jugeant indigne de jouir plus longtemps de la lumière du jour, se hâta-t-il de se pendre de désespoir pour aller s'abîmer dans les brûlantes ténèbres d'une nuit éternelle!

Qui peut songer sans frémir aux calamités presque incroyables qui n'ont cessé de peser sur la nation juive, depuis le jour fatal où elle vocifèra cet horrible blasphème : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* (*Matth.*, XXVII, 25.) Les ruines fumantes de Sion, de son temple, de ses autels, de ses holocaustes; le massacre de ses guerriers, la boucherie de ses prêtres, l'opprobre de ses vierges ne prédisaient-ils pas aux siècles catholiques des malheurs non moins effroyables?

O France, n'as-tu pas subi à ton tour des révolutions et des décombres? Le sanglant marteau de la philosophie n'a-t-il pas démoli tes antiques et merveilleuses basiliques? tes places publiques, converties en de vastes cimetières, n'ont-elles pas été jonchées des cadavres abandonnés de tes vieillards, de tes religieuses, de tes pontifes? La mort, la cruelle mort, non contente d'insulter à tant de débris sacrés, n'a-t-elle pas étendu son sinistre linceul jusque sur les membres palpitants de tes princesses, et de tes rois martyrs? Or, mes frères, qui de nous peut douter que toutes ces horreurs n'aient été provoquées par les hypocrites profanations de tous les ordres et de toutes les classes de la société? Ces fléaux inouïs seront-ils au moins pour nous une salutaire leçon? ne nous lasserons-nous point, au contraire, de poursuivre le Dieu du ciel, le libérateur du genre humain, dans le petit nombre de sanctuaires où s'est réfugiée son infinie miséricorde?

Ecoutez encore, mes frères, le récit d'un sacrilége promptement puni et d'une manière effrayante, en la personne de l'un de nos rois et des premiers officiers de sa cour. Lothaire, excommunié par le pape Nicolas pour avoir épousé Vildrade, du vivant de Thiedberge, sa légitime épouse, se rend à Rome en juillet 869, afin de faire lever son excommunication par Adrien II, successeur de Nicolas : « Si vous êtes innocent de l'adultère pour lequel on vous a excommunié et si vous promettez de n'avoir jamais aucun commerce criminel avec Vildrade, lui dit le souverain pontife, tenant en main la sainte hostie, approchez hardiment ; mais si vous avez l'intention de violer votre promesse, gardez-vous bien de recevoir cette hostie vivante qui, au lieu d'être pour vous un remède salutaire, consommerait votre condamnation. » Le roi, sans hésiter, reçoit la communion, ainsi que tous les gens de sa suite, qui venaient, comme leur souverain, de mentir à leur conscience. Rentré de la sorte dans les bonnes grâces de l'Eglise, Lothaire sort de Rome avec toutes les marques d'une joie apparente. Mais, à peine arrivé à Lucques, il y est pris d'une fièvre violente et voit mourir sous ses yeux presque tous ses serviteurs. Lui-même, quelques jours plus tard, expire à Plaisance, sans avoir confessé et pleuré son forfait!

Mes frères, un monarque qui meurt, avec toute sa cour, dans les convulsions de la rage, peu de temps après avoir souillé par un faux serment la table eucharistique sur les sacrés ossements de Pierre et de Paul, en face du vicaire de Jésus-Christ et d'un peuple nombreux, quelle preuve éclatante de la vengeance céleste! Aussi la France, l'univers entier, fut-il épouvanté d'un événement si évidemment miraculeux et si instructif.

Mes frères, après ces faits et mille autres si propres à porter l'effroi dans nos âmes, vous me dispensez sans doute de parler longuement des châtiments spirituels et éternels qui trop souvent les accompagnent ou les suivent. Oui, le chrétien profanateur, en s'incorporant la Victime immaculée, s'incorpore également l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur et l'inévitable remords qui le ronge le jour et la nuit.

Dix siècles avant la naissance de Judas, maître et modèle de tous les profanateurs, le Roi-Prophète avait ainsi parlé : Le profanateur est devenu la possession de Satan; *il a refusé la bénédiction*, eh bien! *elle s'éloignera de lui;* que dis-je? *il a endossé la malédiction comme un vêtement;* ce n'est pas assez, *elle est entrée comme l'eau dans son intérieur; comme l'huile bouillante, elle a pénétré jusque dans ses os.* (*Psal.* CVIII, 18)

En effet, une fois qu'une âme criminelle s'est familiarisée avec la communion pascale, ou la communion plus fréquente, rien ne l'arrête, ni ses vices honteux, ni ses médisances meurtrières, ni sa haine invétérée, ni ses spectacles corrupteurs, ni ses indécentes

toilettes, ni ses funestes liaisons, ni ses adultères, ni ses infanticides ; elle ne voit plus, elle ne sent plus, elle n'entend plus rien, sauf son amour-propre et une voix diabolique qui la pressent de continuer, de multiplier ses sacriléges. Si, au moment du trépas, elle sort de cette longue et fatale léthargie, c'est pour emporter sciemment avec elle, au delà du tombeau, ses innombrables profanations, ou pour déclarer qu'il n'est plus temps de s'en repentir

Nous n'oublierons jamais que l'une de ces dames, qui veulent concilier les exercices de la dévotion et les scandaleux divertissements du monde, répondit, sur sa couche funèbre, à son confesseur trop indulgent qui la conjurait de rafraîchir une fois encore son âme du sang adorable de Jésus - Christ : Monsieur l'abbé, pendant 30 années, pour suivre vos odieux et barbares conseils qui favorisaient mes penchants voluptueux, j'ai bu indignement un tonneau de ce sang divin qui crie vengeance! En prononçant ces mots, elle expira sous les yeux effrayés de son directeur et de sa pieuse servante qui m'ont révélé cet horrible secret.

A ceux qui, au commencement de ce discours, me demandaient ingénument si, de nos jours, il y a encore des profanateurs, je répondrai franchement : Les communions indignes sont aujourd'hui plus communes que jamais. Pourquoi? Pour deux raisons principales que vous allez comprendre. La première, c'est que les profanateurs de la sainteté du mariage, qui étaient rares autrefois, sont maintenant innombrables. La seconde, c'est que des danses infâmes, ignorées il y a vingt ans, souillent présentement toutes les sociétés et toutes les campagnes; deux faits incontestables. Or, beaucoup d'époux et presque toutes les épouses de 18 à 40 ans qui s'opposent *sciemment et volontairement* à la création des êtres, fréquentent néanmoins la table eucharistique. Or, d'autre part, beaucoup de danseurs et presque toutes les danseuses, couvertes de la lèpre de la valse, ne font qu'un bond, si j'ose ainsi parler, du bal présidé par Satan au banquet angélique. Calculez donc, si vous le pouvez, les incalculables sacriléges puisés aux deux sources pestilentielles que je viens de vous indiquer, c'est-à-dire les mortelles lubricités de la danse et de l'union conjugale.

Qu'elles sachent donc bien, ces femmes et ces filles de tout rang qui déshonorent leur sexe, qu'en mangeant indignement, très-indignement la chair du Fils de l'homme, elles le crucifient de nouveau, et qu'en crucifiant ce magnanime et adorable Rédempteur, elles mangent leur propre jugement et leur éternelle réprobation. Telles sont, mes frères et mes sœurs, les effrayantes expressions du grand Apôtre, expressions que mon divin Maître vous répétera *bientôt* lui-même, alors que vous paraîtrez devant sa suprême Majesté.

Chers auditeurs, si en France il n'y avait que des communions sacriléges, ma patrie ne tarderait pas à entendre ses infortunés habitants sangloter, hurler de désespoir sous le terrible pressoir de la fureur céleste, et Marie désolée serait impuissante à retenir le formidable bras de son Jésus trop justement courroucé. Mais, pour l'apaiser, elle lui présente incessamment les communions ferventes et amoureuses d'une multitude de fidèles, de religieuses et de prêtres, qui nous aideront, vous et moi, à entrer triomphalement dans les délicieux tabernacles du beau paradis !

SERMON XLV.

SUR LE SALUT.

Porro, unum est necessarium. (*Luc.*, X, 42.

Or, une seule chose est nécessaire.

Ces graves paroles sont de Jésus-Christ lui-même, mes frères. Dans un premier discours sur le salut, après avoir rappelé à l'homme que les merveilles de la création opérées pour son bonheur, l'invitent éloquemment à célébrer, dans des transports de reconnaissance, la gloire de son immortel bienfaiteur ; après avoir mis sous les yeux du chrétien l'attendrissant tableau des amoureux prodiges de ce grand Dieu né dans une crèche et mort sur la croix pour le sauver : nous concluons irrésistiblement que de toutes nos affaires la plus importante, c'est le salut.

Démontrant ensuite que, le salut gagné, tout est gagné, et pour toujours; mais que, le salut perdu, tout est perdu, et à jamais; nous sommes obligés de convenir qu'il est notre unique affaire nécessaire, c'est-à-dire celle à laquelle nous devons subordonner et rapporter toutes les autres; celle, en un mot, qui doit être l'objet principal et constant de nos pensées, de nos ambitions, de nos efforts.

Aujourd'hui, chers auditeurs, pour vous montrer cette incomparable vérité dans toute son étendue et tout son éclat, nous allons répondre aux trois questions suivantes que se fit à lui-même un judicieux philosophe pour sortir victorieusement des cruelles incertitudes qui le torturaient depuis longues années : Quel est le plus *heureux*, quel est le plus *sage*, quel est le plus *grand*, ou de l'homme qui travaille sérieusement à son salut, ou de l'homme qui le néglige?

Avant d'entrer en matière, je vous dois, Messieurs, une explication franche : il n'y a peut-être pas, parmi mes auditeurs, un seul impie semblable à ceux que j'apostrophe parfois dans mes instructions; mais, pour causer avec eux d'une manière plus frappante, je me les figure présents, bien qu'ils soient absents.

I. *Le plus heureux.* — Et d'abord, quel est donc le plus *heureux?* Il est d'expérience incontestable que tout être vivant et même inanimé ne se plaît et ne prospère que dans le sol ou l'élément qui convient à sa nature.

Cette assertion s'applique au règne végétal, au règne minéral, au règne animal. Prenons,

pour exemple, le poisson : avec quelles délices il fend les eaux de la rivière! Ne nous semble-t-il pas y voler, comme l'oiseau dans les airs? mais, à peine jeté sur le sable du rivage, il souffre, s'agite, il va bientôt périr! pourquoi? parce qu'il est hors de son élément. Qu'une main compatissante le replonge dans le fleuve après lequel il soupire, tout aussitôt il recouvre son agilité; et étendant ses nageoires, il a disparu sous les ondes qu'il sillonne avec une étonnante rapidité! pourquoi? ah! c'est qu'il a retrouvé l'unique élément de sa félicité première!

Mes frères, il est aussi un élément propre à notre double nature, et hors duquel nous nous tourmentons, nous languissons, nous expirons infailliblement : l'élément indispensable à la vie de notre corps, c'est l'air. Dans un air pur, la circulation du sang est facile, la respiration aisée; dans un air vicié et fétide, malaise et dépérissement; absence d'air, suffocation, mort instantanée.

L'élément plus nécessaire encore à la vie de notre âme, cette partie si noble et immortelle comme celui qui l'a créée, quel est-il donc? Dieu lui-même, unique auteur et conservateur de la vie spirituelle : isolée de Dieu, privée de son amour par le péché mortel, notre âme n'éprouve plus forcément que tristesse, mélancolie, remords, frayeurs, à moins qu'elle ne soit déjà frappée de stupidité. Mais, une fois rentrée dans les bonnes grâces de son Père céleste, elle jouit d'une paix ineffable.

J'en appelle, cher auditeur, à l'incorruptible témoignage de ta conscience : est-il heureux celui qui ne songe qu'à flatter son sot orgueil, qu'à mendier des louanges non méritées, qu'à rassasier son insatiable cupidité, qu'à assouvir ses ignobles concupiscences? est-il heureux? non, je le jure. Il essaie bien de le paraître; mais il ne lui est pas permis de l'être, il a beau dire à la félicité : Entrez, entrez dans mon âme; la félicité lui répond : Il m'est défendu d'entrer dans une âme égoïste et impure!

Aux yeux de l'observateur impartial, quel contraste frappant entre deux familles dont l'une, guidée par la religion bien comprise, vit en bonne harmonie dans le doux exercice des vertus évangéliques, et dont l'autre, gouvernée par l'impiété, se débat immanquablement dans les infidélités, les jalousies et les discordes!

Quelle énorme différence entre deux jeunes gens dont l'un, respectueux envers ses parents, aime l'étude, les cérémonies, les sacrements de l'Eglise; et dont l'autre, entraîné par l'amour de l'indépendance et du jeu, ne recherche que des jouissances grossières!

Quel abîme entre deux prisonniers criminels dont le premier ne se nourrit que de blasphèmes et d'imprécations, maudit les compagnons de ses désordres, maudit les scandaleux auteurs de ses jours, maudit ses juges, maudit ses fers, se maudit lui-même, maudit le ciel, maudit l'enfer; et dont le second, au touchant souvenir de sa première communion, appelle un confesseur, reçoit humblement le pardon de son forfait, et s'écrie, comme naguère un habitant des bagnes, journaliste fort distingué : Prêtre de Jésus-Christ, en brisant les lourdes chaînes de mon esclavage spirituel, vous m'avez rendu un service incomparablement plus précieux que celui d'un roi qui me mettrait en liberté pour partager avec lui sa couronne!

Ah! celui-ci, mes frères, baise affectueusement ses liens qui l'attachent maintenant à Jésus-Christ volontairement captif pour son amour! A l'exemple de ce généreux Sauveur bénissant ses bourreaux, lui aussi, il bénit ses juges, en répétant qu'il préfère leur terrible sentence à leur dignité même si fatale à trop de magistrats, qui, hélas! n'approfondissent guère les saintes ordonnances du souverain Dominateur qui les citera bientôt à sa formidable barre.

Oui, je vous l'affirme, il est heureux le vrai chrétien, le saint prêtre, le parfait religieux, qui, dans le calme de la solitude, médite la loi du Seigneur, contemple amoureusement, ou caresse de ses lèvres tremblantes de respect les portraits éloquents de ses vertueux ancêtres. Le soir, avant de s'éloigner de ces pieuses images, de ces reliques vénérées, de ces impérissables gloires de l'Eglise romaine, il leur dit d'un ton pénétré : O mes amis, ô mes frères, ô mes sœurs, ô mes modèles, ô mes gardiens, demain, cette nuit même, je reviendrai cueillir, dans votre regard protecteur, le sourire de l'encouragement; puis il s'abandonne aux douceurs d'un sommeil fécond en songes riants et divins.

Nous venons, cher auditeur, de vous peindre légèrement, non les illusions d'une imagination romanesque, mais les inénarrables réalités de l'enthousiasme catholique que vous ignorez, pauvres philosophes, parce qu'au lieu de vous occuper de votre éternité, vous vous laissez follement séduire par le tyrannique Satan, qui ne vous prodigue que des soucis rongeurs.

Donc, évidemment, l'homme qui travaille sérieusement à son salut, est plus heureux que celui qui le néglige.

Ce que vous venez de nous raconter là, répond mon hypocrite interlocuteur, serait encourageant, si la certitude en était la base; mais qui est revenu de l'autre monde pour nous assurer qu'il existe, par delà le tombeau, un châtiment réservé aux infracteurs de vos lois évangéliques? Dans ce doute, n'est-il pas de la sagesse d'employer cette courte vie à satisfaire nos instincts et nos goûts naturels?

II. *Le plus sage.* — Avez-vous oublié, philosophe, que Lazare enterré depuis quatre jours, se réveilla à la voix de Jésus, son noble ami, et que sa vie de pénitence et de sacrifices durant son épiscopat dans la ville de Marseille, ne nous permettrait pas de douter d'un redoutable avenir, si le Fils de l'homme lui-même n'avait triomphé de la

tombe pour nous en convaincre irrésistiblement? A sa mort, nombre de saints personnages et de réprouvés, brisant leurs sépulcres, ne se promenèrent-ils pas dans les rues stupéfaites de Jérusalem afin de prouver au monde qu'un Dieu expirait précisément pour fermer les enfers à quiconque croirait en lui et observerait ses commandements?

Les Paul, les Jérôme, les Thérèse, les Françoise romaine, et tant d'autres favoris du Seigneur, miraculeusement transportés, de leur vivant, au plus haut des cieux et au fond des brulants abîmes, ne nous ont-ils pas fait la double peinture de ces lieux si différents?

Maintenant, philosophes, qui donc est revenu de l'autre monde pour te convaincre que tu peux, sans danger aucun, traiter Jésus-Christ d'imposteur, te moquer de ses dogmes et de sa morale? Quoi! sur un *peut-être*, en matière si grave, tu oses agir comme si tu n'avais rien à craindre! Peut-on porter plus loin la témérité et la démence? Consentirais-tu à courir pendant dix et trente années, sur les bords escarpés d'un précipice, dans le doute où, venant à y tomber, tu ne te ferais peut-être pas de mal? Non, non! et dans le même doute, tu es assez fou pour marcher, les yeux bandés par le délire, sur les rives d'un océan de feu!

« Celui qui, dans l'incertitude, écrivait Voltaire à d'Alembert, ne choisit pas le parti le plus sûr, principalement dans la haute question de son éternité, est un insensé qui ne mérite plus le nom d'homme, moins encore celui de philosophe. » En parlant ainsi, il voulait se justifier d'avoir reçu l'absolution et la communion dans une grave maladie. S'il n'en fit pas autant à sa dernière heure, c'est que ses pernicieux amis s'y opposèrent! — Disons mieux : au moment de sa mort, mort la plus effroyable que l'on puisse imaginer, il ne méritait plus les secours consolateurs d'une religion qu'il avait si longtemps poursuivie de ses sarcasmes diaboliques.

Donc, aux yeux de la simple raison, le vrai, l'unique sage est celui qui travaille sérieusement à son salut.

Ces arguments, réplique notre obstiné philosophe, sont de nature, j'en conviens, à inspirer des craintes aux plus hardis. Mais, prédicateur, avouez aussi que votre religion impose à ses partisans mille pratiques minutieuses qui ne me semblent pas pouvoir s'harmoniser avec les idées de grandeur si naturelles à tout homme qui se respecte.

III. *Le plus grand.* — Chers auditeurs, à votre jugement, quel est l'homme vraiment grand, l'homme digne de votre estime et de vos éloges? Est-ce celui qui s'admire, qui se montre fier de sa naissance, de sa fortune, de ses dignités, de ses talents, de ses succès, avantages précaires et souvent dangereux qu'il ne s'est pas donnés lui-même, et qu'il peut perdre à chaque instant? Non, sans doute. N'est-ce pas, au contraire, celui qui méprise toutes ces vanités d'un jour; qui triomphe de ses passions; qui se conduit selon les invariables règles de la sagesse, de la modestie, de la tempérance, de l'humanité, de la vertu : celui, en un mot, qui respecte, dans ses paroles et dans ses actions, ce qui, en tout temps, a fait l'admiration de nos aïeux les plus accomplis? Pour devenir célèbre dans son art ou sa profession, ne faut-il pas imiter les grands maîtres? Le statuaire, le peintre, le musicien, le poëte, l'orateur, le jurisconsulte, l'homme d'Etat, le capitaine qui se sent quelque génie, n'étudie-t-il pas, chaque jour, les Phidias, les Raphaël, les Mozart, les Racine, les Bossuet, les d'Aguesseau, les Colbert, les Condé? Napoléon savait par cœur les marches, les contre-marches, les stratégies, toutes les ruses de guerre des Alexandre, des César, ses rivaux.

Pourquoi suis-je l'admirateur de cet empereur fastique? Est-ce parce que, comme ses concurrents fameux, il ravagea les campagnes, incendia les villes, ensanglanta les nations et traqua vingt rois, fauteurs de la révolution de 93? Non, certes. Pourquoi donc? parce qu'il sut faire respecter l'autorité qui, depuis Louis XIV, n'habitait plus notre pays. Pourquoi encore? parce qu'il releva les autels abattus, et rendit, par son immortel Concordat, d'immenses services à l'Eglise catholique, qui, oublieuse de ses énormes fautes, ne se souvient que de ses inappréciables bienfaits! Pourquoi enfin? parce que, jeté par la miséricordieuse Providence sur un roc meurtrier et sous les griffes d'un geôlier féroce, il confessa, devant ses nobles compagnons d'exil, la divinité de Jésus-Christ, qu'il proclama hautement alors, par une conversion éclatante, l'unique monarque de tous les beaux modèles! « Je me connais en hommes, dit-il à l'un de ses maréchaux, et je vous affirme que le Fils de Marie n'est pas un homme! Bien différent des souverains de la terre, il rejette le diadème que lui offre un peuple saisi d'admiration. Il n'accepte, pour marque de son mépris des grandeurs empruntées et éphémères, que l'humble couronne que lui ont tressée les mains de la Vierge-Mère! Vous ne croyez pas, ajoute-t-il? Eh bien! pour être conséquent avec vous-même, cessez de croire aux prodigieuses victoires de Napoléon; car, après des siècles, elles seront racontées encore par des historiens moins véridiques assurément que les douze illustres apôtres qui scélèrent de leur généreux sang cette incontestable divinité. »

Réflexions. — Comprenez-vous à présent, chers auditeurs, que la vraie grandeur ne s'acquiert qu'à l'école de Jésus-Christ, ce parfait modèle; et que, pour échapper aux dédains de la postérité, il faut absolument marcher d'un pas héroïque, sous son glorieux drapeau, à la conquête de l'impérissable royaume!

O vous, philosophes (je continue de parler aux absents), vous qui insultez à la piété, qui flétrissez l'innocence des vierges, qui corrompez la fidélité des épouses, qui jetez le déshonneur et le désespoir au sein des familles, êtes-vous *grands?* êtes-vous *sages?*

êtes-vous *heureux?* répondez! Quand donc reconnaîtrez-vous que c'est au catholicisme, à ses courageux ministres, à ses fidèles enfants, que vous êtes redevables de la liberté, et des quelques qualités morales que vous conservez forcément au sein d'une société chrétienne? « Si la terre, dit Voltaire, n'était peuplée que d'athées et d'êtres irréligieux, il vaudrait mieux vivre sous l'empire immédiat des divinités infernales qu'on nous dépeint tourmentant leurs victimes. » Nous ajouterons : S'il en était ainsi, le soleil indigné s'obscurcirait, les astres pâlissant d'effroi s'égareraient dans les espaces, les fleuves desséchés cesseraient d'arroser nos prairies et nos champs! la mer furieuse bondirait dans ses abîmes entr'ouverts! les hommes, plus cruels que les tigres, se déchireraient entre eux! Oui, la sagesse et la justice du Très-Haut universellement outragées, exigeraient inexorablement ces épouvantables calamités. Aveugles et ingrats philosophes, au lieu de persifler, de bafouer les vrais serviteurs du Christ, remerciez-les donc de désarmer, par leur pureté, leurs prières et leurs pénitences, la vengeance divine allumée contre vous! Bénissez donc le Seigneur de vous envoyer des prêtres zélés, des prédicateurs saintement audacieux, qui, par amour pour des frères coupables, consacrent leur vie tout entière à la méditation, à l'étude, à des austérités que vous ne connaissez pas, à un ministère aussi pénible que formidable, et qui, malgré tant de sacrifices dont s'épouvante la nature sensuelle, malgré tant de pleurs expiatoires versés sur leurs propres péchés et sur les vôtres, gémissent et rougissent de travailler si faiblement à leur salut personnel, à votre sanctification, à la gloire d'un souverain si admirable dans sa longanimité, si magnifique dans ses promesses, si libéral dans ses récompenses!

Dieu, mes frères, ne se montra pas si généreux envers toute nation : *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.* CXLVII, 20.) Ah! si, miraculeusement transporté avec vous au milieu des infidèles qui ignorent encore Jésus-Christ, je leur prêchais ce Fils unique de Jéhovah gisant dans une crèche, expirant sur une croix pour la rédemption du genre humain, vous les verriez m'écouter avec une insatiable avidité, puis se prosterner humblement au pied du nouveau Calvaire que je présenterais à leurs yeux mouillés des larmes de la reconnaissance; vous les entendriez m'appeler, dans leur naïf langage, la robe noire et l'ambassadeur du Grand Esprit. Ils me supplieraient d'accepter une de leurs chétives cabanes; de manger avec eux le chien sacré; de les accompagner à la pêche, à la chasse, à la guerre, de juger leurs différends, de bénir leurs mariages, le berceau de leurs enfants, la tombe de leurs pères; de les admettre au banquet eucharistique et de leur annoncer partout le royaume des cieux! Et des chrétiens, éclairés du flambeau de l'Evangile, rassasiés du pain de la céleste parole, nourris de la chair et du sang de Jésus-Christ, comblés de mille autres faveurs du plus haut prix, seraient sourds à nos paternelles exhortations, et continueraient de se précipiter, pêle-mêle, sous notre regard, dans les larges voies du vice et de la réprobation!

O vous, âmes éminemment pieuses, c'est-à-dire profondément humbles, véridiques, mortifiées, charitables; vous qui êtes des preuves vivantes de la triple vérité que nous venons de développer dans cette conférence, à savoir, que le bonheur, la sagesse, la grandeur ne se trouvent que dans l'accomplissement des lois divines, dans la pratique constante des vertus évangéliques, dans l'exactitude à remplir les devoirs de son état, et le tout pour le bon et unique plaisir de Dieu; redoublez donc, je ne dirai pas de dévotions minutieuses; mais de mépris pour les vanités du monde, mais de l'esprit d'abnégation et de sacrifices, mais d'amour des humiliations et de la croix qui seuls rendent vraiment dignes de la communion fréquente; priez, priez sans relâche pour la conversion de vos pères, de vos époux, de vos enfants, de vos frères, de vos sœurs!

Suppliez la compatissante Marie d'abaisser un regard maternel sur tel et tel prodigue, sur telle et telle madeleine que vous connaissez et qui sont si malheureux dans l'esclavage de leurs tyranniques passions. Ah! une fois rentrés sous le toit paternel, il s'enivreront des douceurs de la vertu, et ils partageront bientôt, avec nous, les félicités et les gloires de l'aimable Jérusalem!!!

SERMON XLVI.

SUR L'AMOUR DES ENNEMIS.

(*En forme de Conférence.*)

Magister bone, quid boni faciam ut habeam vitam æternam? (*Matth.*, XIX, 16.)

Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour acquérir la vie éternelle?

Maître, demande un jeune homme au bon Sauveur, *que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle? — Qu'est-il écrit dans la loi*, lui répond l'Homme-Dieu? *Il est écrit : Vous aimerez le Seigneur de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. Eh bien!* réplique Jésus, *faites cela et vous vivrez:* « *Hoc fac et vives.* » (*Luc.*, X, 25-28.)

Le même Sauveur nous enseigne dans une autre page de son Evangile que la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements qui n'en font qu'un seule parce que le second est semblable au premier, et que par conséquent on ne peut observer celui qui regarde Dieu si l'on n'observe pas celui qui regarde le prochain.

1re *objection.* — Nous comprenons parfaitement, me dites-vous, que nous devons aimer Dieu, qui est à la fois notre créateur, notre conservateur, notre bienfaiteur, notre père, notre libérateur et notre rémunérateur. Mais sur l'amour du prochain, entendons-nous : aimer qui nous aime, rien de plus raisonnable; mais aimer qui nous hait, ne serait-ce pas trop exiger? Je souhaite savoir si je me trompe.

Réponse. — Assurément vous vous trompez; pour vous en convaincre, écoutez Jésus-Christ parlant aux Juifs: *Si votre justice n'est pas plus pleine et plus parfaite que celle des Scribes et des Pharisiens*, qui n'ont que les vaniteuses apparences de la vertu, *vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* — *Or*, continue le Sauveur, *en n'aimant que ceux qui vous aiment, à quelle récompense pouvez-vous prétendre? Les publicains n'en font-ils pas autant?* (*Matth.*, V, 20, 46.) Si vous vous contentez de saluer vos frères et vos amis, vous n'imitez alors que les païens.

IIe *objection.* — Comment, répliquez-vous, il ne serait pas permis de venger une injure?

Réponse. — Non, et cela ne fut jamais permis. Si quelqu'un, dit le Seigneur au fratricide Caïn chassé de sa présence, effrayé de ses malédictions et marqué au front d'un caractère de sang, si quelqu'un essaie de venger ton horrible forfait, je le punirai sept fois plus sévèrement que toi-même, parce qu'à moi seul appartient la vengeance et à ceux que j'établirai les ministres de ma justice. (*Gen.*, IV, 15; *Deut.*, XXXII, 35.) — (*Malathias*, *Phinéès. Glaive remis aux rois*, etc.)

O Israël, répétaient successivement les prophètes, voici ce que dit le Seigneur : *Hæc dicit Dominus.* Vous ne vous vengerez point, vous ne vous souviendrez pas même d'une injure reçue : *Non quæres ultionem, nec memor eris injuriæ.* (*Levit.*, XIX, 18.) Vous rendrez service, non-seulement à vos concitoyens, mais aux étrangers, et vous formerez des vœux pour la prospérité de Babylone idolâtre et de ses princes qui ont dévasté vos campagnes, incendié vos villes, égorgé vos habitants.

Ce n'est pas là l'unique preuve de la vérité que nous vous prêchons, mes frères. Sous la loi de grâce, Jésus-Christ, ce roi des prophètes, venu en ce monde, non pour abolir la loi ancienne, mais pour l'accomplir et la perfectionner, a renouvelé l'important et sublime précepte du pardon des injures dans les termes les plus clairs et les plus précis : *Amen, amen, dico vobis :* « *En vérité, en vérité, je vous dis,* » moi, votre souverain Maître et votre législateur; moi qui suis la Voie, la Vérité et la Vie, *diligite inimicos vestros,* « *aimez vos ennemis. Faites du bien à ceux qui vous détestent, priez pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent.* » (*Matth.*, V, 44.) Fut-il jamais, chers auditeurs, de loi proclamée plus solennellement et plus énergiquement ?

IIIe *objection.* — Après des autorités aussi imposantes qu'incontestables, vouloir se venger, ce serait mépriser, me dites-vous, les commandements divins les plus formels et les plus impérieux; nous sommes contraints de l'avouer. Toutefois, prédicateur, ne connaissez-vous d'autres motifs qui puissent nous aider à remplir un devoir si opposé à nos mauvais penchants?

Réponse. — Si, mes frères, j'en connais plusieurs; je me bornerai à vous en signaler trois, et brièvement : les nombreux exemples que nous présente l'histoire de dix-huit siècles, vos intérêts spirituels et vos intérêts temporels.

Et d'abord, depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, parmi l'incalculable multitude de chrétiens qui ont vécu et sont morts saintement, en citeriez-vous un seul qui ait nourri dans son cœur de la haine pour son prochain? De dix-huit millions de martyrs aucun ne songea à maudire les persécuteurs. Au milieu même des plus affreux supplices, ils demandaient la conversion de leurs bourreaux, et pourtant tous ces soldats du Christ étaient comme nous de simples mortels, mais leur charité était plus ardente que le feu qui dévorait leur corps.

Second motif, *vos intérêts spirituels.* En ne pardonnant pas, vous désobéissez ouvertement à Dieu; par cette désobéissance, en matière aussi grave, vous provoquez sa juste fureur et ses épouvantables châtiments. Quoi! parce que quelqu'un vous a calomnié, insulté, volé, vous consentez plutôt que de lui pardonner, à encourir la haine de Dieu, à vous priver de ses grâces, à chanceler sur les bords de l'enfer où, à chaque instant, vous pouvez rouler pour l'éternité? Quelle effroyable manière de se venger! Si la personne que vous abhorrez vous haïssait réellement autant que vous le supposez, pourriez-vous lui faire un plus grand plaisir que de vous précipiter, à cause d'elle, dans un éternel malheur? Réfléchissez donc et comprenez que ce terrible feu de la haine ou de la jalousie qui vous dévore, vous est soufflé au cœur par le démon même de la jalousie ou de la haine, votre terrible tyran, qui vous prépare dans son royaume une récompense digne de lui et digne de vous!

Troisième motif, *vos intérêts temporels.* En ce monde, quel avantage retirez-vous de cette haine? Vous permet-elle de jouir d'un seul moment de calme intérieur? Est-il cauchemar plus étouffant, pressoir plus écrasant? Que d'affreux et ignobles projets elle vous inspire! La honte sur le front, la rage dans le cœur, ne portez-vous pas quelquefois le délire haineux jusqu'à souhaiter des opprobres, des calamités, la mort à ceux que vous détestez? Que penseraient de vous vos meilleurs amis qui vous estiment peut-être, si ces vœux infâmes et barbares leur étaient soudainement révélés? Mais que dis-je? dans votre satanique démence, vous les exprimez, vous essayez de les leur faire partager, et pour y réussir vous n'épargnez ni mensonges, ni impostures. Quel contagieux exemple ne léguez-vous pas à vos enfants, à vos serviteurs, à vos ouvriers? Quoi! éterniser ainsi la vengeance dans la famille et la société! Quoi! commencer à jouer le rôle exécrable des démons, qui ne sont occupés qu'à attiser parmi les humains et les réprouvés les flammes de la discorde et de la cruauté!

Qu'ils sont plus honorables et plus heureux les cœurs qui pardonnent généreusement! C'est toujours avec un nouveau plaisir que nous nous rappelons l'admirable conduite

d'un maire, notre paroissien et notre intime ami, qui, quoiqu'il ne fréquentât pas les sacrements, ne se souvenait jamais le lendemain des injures reçues la veille. Aussi, lorsqu'après avoir consacré plusieurs années au sublime ministère des missions de France, nous reparûmes dans sa commune, ce fut de nous que, six mois avant la mort, il voulut recevoir l'absolution et la communion à la grande satisfaction de tous ses administrés qui bénissent encore sa mémoire.

IVe *objection*. — Les vindicatifs, répliquez-vous, en se rendant très-coupables et par conséquent très-malheureux, prouvent d'ailleurs que leur caractère est vil et odieux. Merci mille fois des sérieuses réflexions que nous venons de faire, grâce à vous, sur notre passé et notre avenir. Afin d'acquérir un nouveau titre à notre reconnaissance, veuillez nous dire comment nous devons pardonner pour recouvrer l'amitié de Dieu et la paix de la conscience.

Réponse. — A cette dernière question je répondrai par ces magnifiques paroles de l'Oraison dominicale que nous récitons chaque jour : ***Notre Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés***. (*Matth.*, VI, 12.) Tout est là, mes frères, et par conséquent malheur à quiconque n'agit pas envers ses ennemis de la même manière qu'il supplie le Seigneur d'agir à son égard.

Mon cher auditeur, vous demandez à Dieu de vous remettre et d'oublier vos fautes : donc, pour être exaucé, vous devez commencer par remettre à votre ennemi ses fautes et les oublier autant qu'il dépend de vous; car en ne le faisant pas, ce serait prier Dieu de ne pas vous remettre les vôtres. Vous demandez à Dieu son amour : pour être exaucé, aimez donc vos ennemis; car en continuant de les haïr, c'est lui dire : Haïssez-moi vous-même. Vous priez Dieu de vous parler au cœur et de répandre sur vous ses bénédictions spirituelles et temporelles comme autrefois. Parlez donc à votre ennemi comme autrefois; rendez-lui donc les services accoutumés et le plus tôt possible, car l'Esprit-Saint ne veut pas que le soleil se couche sur votre colère : *Sol non occidat super iracundiam vestram*. (*Ephes.*, IV, 26.) Que demandez-vous enfin à Jésus-Christ? vous le conjurez, n'est-ce pas, d'être votre avocat auprès de son Père céleste que vous avez outragé? Pour être exaucé, priez donc vous-même ce divin Sauveur pour ceux qui vous calomnient et vous persécutent : *Orate pro persequentibus et calumniantibus vos*.

Tels sont, mes frères, les préceptes rigoureux du Très-Haut, qui nous crie de sa terrible voix : ***Dimittite, et dimittemini*** : « ***Pardonnez, si vous voulez être pardonnés.*** » (*Luc.*, VI, 37.) Telles sont les inflexibles règles du pardon établies par Jéhovah, qui nous répète qu'il nous jugera de la même façon que nous aurons jugé et traité nos ennemis.

Vous pardonnerez donc, non par lâcheté, par convenance, par contrainte, par des vues d'intérêt ou d'ambition, mais de tout cœur, pour plaire à Dieu qui doit être le premier mobile et la fin dernière de toutes nos pensées, de tous nos désirs, de toutes nos paroles, de toutes nos actions.

Et ne venez pas nous dire, pour éluder ce commandement, que la personne qui vous a insulté ou que vous avez insultée, est plus jeune que vous, moins riche que vous et mille autres vaines excuses semblables. Fussiez-vous baron, magistrat, ministre, prince, marquise, reine, qu'êtes-vous en définitive par rapport au grand Dieu que vous avez blasphémé, persécuté, conspué, flagellé, assassiné, et dont vous osez pourtant implorer la clémence? Sachons-le bien : nous ne sommes tous que poussière, que corruption, que vers de terre, que fumiers hideux et pestilentiels!

Le seul cas où une chrétienne serait dispensée, non de pardonner, mais de parler à un ennemi cruel ou corrupteur, est celui où elle courrait le danger d'être maltraitée ou séduite.

Ah! mes frères, si nous connaissions ici quelqu'un qui conservât encore en son âme de la haine pour son semblable, son inférieur, son supérieur, descendant de chaire, nous irions nous jeter à ses pieds, et, au nom de ses plus chers intérêts, de tout ce qu'il y a de plus sacré sur la terre et au ciel, nous le supplierions avec larmes de méditer l'incomparable affaire de son salut! La croix de Jésus-Christ à la main, nous lui dirions : Etes-vous homme, êtes-vous chrétien? Oui, mon père, je suis homme, je suis chrétien. Eh bien! mon enfant, considérez attentivement le plus parfait des hommes, le Roi immortel des chrétiens, votre modèle, votre Dieu, votre Sauveur, mais aussi votre juge. Voyez-vous ses pieds et ses mains percés par des clous énormes, sa tête couronnée d'épines, son sein déchiré par une lance? et par qui? par ceux-là mêmes qu'il a comblés de bienfaits! Dans ce déplorable état qui sensibilise les rochers, ouvre les tombeaux et couvre de ténèbres la nature entière, appelle-t-il des malédictions sur ses persécuteurs, condamne-t-il ses bourreaux à d'horribles tourments? il le pourrait, il le devrait, s'il n'écoutait que la voix de sa justice. Oh non! j'entends au contraire sortir de sa poitrine généreuse ces touchantes et magnanimes paroles : ***Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font*** (*Luc.*, XXIII, 34) : ils ne comprennent ni les outrages qu'ils jettent à la face de votre souveraine Majesté, ni le mal incompréhensible qu'ils se font à eux-mêmes.

Puis, s'adressant à nous : Mes frères et mes sœurs, s'écrie-t-il, je vous en conjure par mes profondes blessures et les flots de mon sang, pardonnez à vos ennemis qui, comme les miens, ne vous ont pas attachés à un infâme poteau. Leur pardonner, c'est pardonner à votre Rédempteur lui-même, qui meurt pour eux et pour vous.

Quoi! pécheurs et pécheresses, nous se-

rious assez ingrats, assez barbares pour lui refuser un pardon qui doit calmer ses entrailles et adoucir son agonie!

Non, non, aimable Jésus, il n'en sera point ainsi: pour obtenir ma grâce, je vous promets, je vous jure, en ce moment solennel, de pardonner sincèrement à tous mes ennemis, quels qu'ils soient. Dès à présent, au sortir de ce temple, à la première rencontre, je dis à ce voisin, à ce parent, à cet ancien ami : Mon frère en Jésus-Christ, pardonnez-moi comme je vous pardonne, et comme je désire que notre Père céleste nous pardonne à tous les deux. Vivons, vivons jusqu'à notre dernier soupir dans la paix du Seigneur, dans les délicieuses étreintes de sa charité, pour expirer dans les ineffables suavités de son baiser paternel, et régner ensemble dans les splendeurs de son immortelle félicité !!!

SERMON XLVII.

EXHORTATION AVANT ET APRÈS LA COMMUNION.

(Cette exhortation peut être prêchée à des enfants, à des religieuses, aux fidèles des deux sexes, en appropriant les détails à l'auditoire.)

I. — AVANT LA COMMUNION.

Sinite parvulos venire ad me. (*Marc*, X, 14.) Qui manducat hunc panem vivet in æternum. (*Joan.*, VI, 59.)

Laissez venir à moi les petits enfants. Celui qui mange ce pain vivra éternellement.

Il y a quelques instants, je n'apercevais sur cet autel qu'une parcelle de pain blanc, et voilà que, perçant de l'œil de ma foi les voiles eucharistiques, je contemple la présence réelle de Celui-là même qui, d'une seule parole, créa les mondes et les siècles. Que s'est-il donc passé en ce saint lieu ? Je vais vous l'apprendre; écoutez :

Un homme choisi parmi les hommes ; je me trompe : un ange; je me trompe encore : un prê re selon l'ordre de Melchisédec, revêtu d'une tunique de fin lin plus blanc que la neige, au grave maintien, au regard modeste et méditatif, la physionomie empreinte d'une joie mêlée de crainte, s'est avancé majestueusement au milieu de la foule saisie de respect, vers ce nouveau cénacle pour y renouveler le divin sacrifice. Il débute par ces belles paroles du Roi-Prophète : ***Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam :*** « ***Je monterai à l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*** (*Psal.* XLII, 4.) Puis d'un ton humilié : *Confiteor.* Je confesse au Tout-Puissant, à la Reine des cieux, au grand Michel archange, à l'austère Jean-Baptiste, aux apôtres Pierre et Paul, ces deux illustres flambeaux de l'Eglise romaine, que je ne suis qu'un ver de terre et un lépreux ; je confesse à mes frères, à mes sœurs qui m'entourent, que j'ai beaucoup péché et que mon âme en est triste jusqu'à la mort : ***Tristis est anima mea usque ad mortem.*** (*Matth.*, XX, 38.)

Après cette accusation publique et déchirante, gravissant ce lugubre tombeau qui lui représente l'auguste sépulcre du vainqueur de l'enfer qu'il baise dévotement et arrose des larmes de son profond repentir, il pousse sept fois ce double cri de détresse et de confiance : ***Kyrie, eleison, Christe, eleison : « Seigneur, ayez pitié de moi, Christ, ayez pitié de moi. »*** Christ, ayez pitié de ces assistants humblement prosternés à vos pieds bénis, car nous sommes tous coupables, et sur nos têtes une couronne d'épines et d'opprobres a remplacé notre antique diadème de laurier et de gloire. Que ce cri de sublime componction se propage donc de rang en rang, de bouche en bouche, de poitrine en poitrine, dans cette chrétienne assemblée, et s'élève, comme un encens d'agréable odeur, jusqu'au trône de Jéhovah. ***Kyrie, eleison, Christe, eleison!***

Au souvenir attendrissant de l'Enfant miraculeux qui, pour le salut du genre humain, lui apparaît comme un astre brillant et consolateur, dans la crèche de Bethléem, il se sent pressé de s'associer au chœur des anges et de chanter avec eux : ***Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.*** Oh ! Jésus-Christ qui enlevez les péchés du monde, vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul très-Haut, avec le Saint-Esprit en la gloire de Dieu le Père : ***Tu solus Sanctus, tu solus Dominus, tu solus Altissimus, Jesu Christe.*** Hommes de bonne volonté et d'énergie qui marchez fièrement sous son invincible bannière, la paix vous est assurée.

Le prêtre, après avoir supplié le Tout-Puissant de purifier ses lèvres et son cœur comme autrefois les lèvres du prophète Isaïe, pour annoncer dignement l'Evangile, lit à haute voix ce livre divin qui, à travers dix-neuf siècles de persécutions, de combats et de victoires, nous est arrivé enrichi des larmes et du sang généreux de plusieurs milliards de martyrs, de confesseurs, de pénitents illustres.

Enthousiasmé de la sublimité de sa doctrine et de la sainteté de sa morale, il s'écrie : ***Credo in unum Deum Patrem omnipotentem, creatorem cœli et terræ...*** « Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, le créateur du ciel et de la terre. » ***Credo***, je crois de bouche, de cœur et d'action. ***Credo***, je crois, je suis Chrétien, je suis catholique. ***Credo***, je donnerais mille vies pour attester solennellement toute les vérités révélées par Jésus-Christ, Fils unique de Jéhovah, et enseignées par son infaillible et immortelle Epouse.

Suréminemment exalté par les admirables et touchantes prières qui commencent le saint Sacrifice proprement dit, c'est-à-dire l'offrande de l'hostie pure et du calice salutaire, il entonne, dans un séraphique élan, cette hymne magnifique qui fait tressaillir d'une joie mêlée de frayeur les Vertus et les Puissances du ciel, et les habitants de la terre : ***Per omnia sæcula sæculorum :*** « Dans les siècles des siècles. » Quel sublime et mystérieux début ! Et vous, mes frères : « Ainsi soit-il. — ***Sursum corda,*** « Elevez vos cœurs. » — Et vous : « Nous les tenons élevés vers le Seigneur : » ***Habemus ad Dominum.*** — « Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. » Et vous : « Cela est juste et raisonnable. » — « Oui, Père tout-puissant, Dieu éternel, il est vraiment équitable et salutaire de vous rendre

grâce en tout temps, en tout lieu, par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, par qui les Anges, les Dominations, les Chérubins, les Séraphins, tous les bienheureux louent, adorent, vénèrent en tremblant, célèbrent votre suprême majesté dans des transports d'allégresse. » Et vous : « Faites, nous vous en supplions, que, nos voix unies à celles de tous ces élus, nous chantions bientôt avec eux : Saint, Saint, Saint est le Seigneur Dieu des armées. Les cieux et la terre sont remplis de votre gloire ! Hosanna au plus haut des cieux, béni soit celui vient au nom du Seigneur, Hosanna au plus haut des cieux! »

Après cette enivrante jubilation de la cité d'en haut et de la cité d'en bas, la figure du prêtre s'obscurcit et s'enflamme tour à tour. De ses traits tantôt pâles, tantôt animés coule une sueur abondante. Sa poitrine violemment agitée respire difficilement. Ses lèvres tremblantes n'osent articuler les paroles sacramentelles qui l'oppressent. Enfin s'armant de courage, il profère humblement cette langue mystérieuse du paradis qui, en anéantissant la matière, opère une création surnaturelle et plus merveilleuse que celle du globe terrestre : *Hoc est corpus meum!* «*Ceci est mon corps !*» *Hic est sanguis meus ! Ceci est mon sang !*» Soudain, le pain et le vin imprégnés de mille bénédictions ont disparu, et Jésus, réellement vivant, règne invinciblement sur ce trône glorieux au milieu des célestes intelligences qui s'empressent de lui rendre leurs hommages brûlants d'amour.

Prosternons-nous en esprit devant ce suprême Dominateur des pontifes. Adorons cet Agneau sans tache qui s'est immolé et s'immole encore à chaque instant pour la consolation des pauvres mortels et la joie des bienheureux. Seigneur, je crains qu'en présence de ce miracle toujours renouvelé, ma langue muette de saisissement ne s'attache à mon palais. Comment avez-vous pu vous servir d'un être aussi faible, aussi vil que moi pour opérer cette merveille des merveilles?

Mais ce n'est pas tout. Jésus lui-même va parler, écoutons : *Caro mea vere est cibus; et sanguis meus vere est potus :* «*Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage* (*Joan.*, VI, 56).

Vous tous, rois du monde, réunissez vos richesses ; dressez des tables immenses dans vos somptueux palais ; chargez-les des plus rares productions de la nature. Dites-moi : Pendant combien de temps pourrez-vous régaler vos sujets? Comparez maintenant, si vous l'osez, vos mets grossiers assaisonnés d'un venimeux parfum qui hâte la mort, à cette chair si pure que mon Esprit-Saint a formée dans les entrailles immaculées d'une Vierge plus gracieuse que l'aurore ; à cette chair mille fois plus suave que le miel de Corinthe, plus odorante que la rose de Jéricho ; à cette chair incorruptible qui enfante les vierges, les vrais héros, les génies supérieurs, cicatrise les blessures, ressuscite les agonisants et les revêt de l'immortalité ! Comparez vos nectars falsifiés qui engendrent la débilité à mon propre sang, à ce vin de ma vigne qui, depuis dix-neuf siècles, coule abondamment de ma poitrine généreuse sur toutes les générations du globe et du purgatoire pour les anoblir, les diviniser, et qui inondera de voluptés célestes les perpétuelles éternités, *perpetuas æternitates!*(*Dan.*, XII, 2.)

Pour vous, mes frères et mes sœurs, continue le Sauveur, ce ravissant banquet de famille est préparé, *omnia parata sunt.* Participez donc à cette noce admirable, je vous y invite, qui que vous soyez ; je suis descendu des cieux pour la présider moi-même et en faire tous les frais : *Venite ad me, omnes.* (*Matth.*, XI, 28) Vous qui versez vos richesses périssables dans le sein des pauvres, mes amis de prédilection, venez vous emparer de mes impérissables trésors ! Vous qui, satisfaits de votre indigence passagère, n'ambitionnez que les biens spirituels, venez partager mes éternelles opulences ! Vous qui pleurez sincèrement des défauts invétérés et qui chancelez encore dans les dangereuses voies de la tiédeur, venez recevoir avec une sainte avidité la nourriture vivifiante qui peut seule fortifier et perfectionner ceux qui sentent le besoin de m'aimer davantage : *Venite ad me, omnes.* La redoutable porte de mon auguste sanctuaire n'est interdite qu'aux morts, c'est-à-dire qu'aux chrétiens qui restent obstinément ensevelis dans le lamentable tombeau du péché mortel !

Seigneur Jésus, depuis que vos accents si doux ont pénétré tout mon être, ma foi a grandi, mon impatience s'est accrue, ma ferveur s'enflamme ! Je languis de désirs et d'amour ! Je soupire après vous, unique et vraie fontaine de félicité, avec plus d'ardeur que le cerf altéré après l'onde pure qui doit le rafraîchir ! Ouvrez-vous donc, tabernacle divin, mystérieux ciboire, ouvrez-vous aux vœux embrasés de tous ces pieux convives si impatients de s'asseoir aux côtés de leur Bien-Aimé qui les appelle, qui les presse d'avancer pour rassasier de sa chair, de son sang, de sa divinité, leurs âmes affamées, défaillantes et affectueuses !

II. — APRÈS LA COMMUNION.

Mes frères et mes sœurs, quelques mots seulement pour ne pas fatiguer votre patience. Je possède donc, moi misérable créature, le Dieu des temps et des éternités, le Dieu que le firmament, la terre et les mers ne peuvent contenir, s'écriait l'illustre et admirable vierge de Pazzi, chaque fois qu'elle avait reçu son bon Sauveur ! Brûlée d'une flamme amoureuse, elle répétait incessamment dans l'exaltation d'une sainte et désirable folie : Le paradis est dans mon cœur, le paradis est dans mon cœur !

Aimable Marie, que toutes les générations proclament heureuse, parce que vous portâtes pendant neuf mois l'Enfant divin dans vos chastes entrailles, je n'ai plus rien à vous envier ici-bas ! Moi aussi, je le sens qui palpite de joie dans ce sein qu'il a

choisi pour son palais de prédilection; il m'anime, il m'embrase, il m'électrise! ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi!

Disparaissez pour toujours, passions tyranniques, romans licencieux, parures immodestes, plaisirs dangereux, danses voluptueuses, spectacles corrupteurs, pernicieux amis! Adieu, adieu pour toujours! Non, non, jamais plus vous ne chasserez le céleste époux de mon âme, de cette âme qui lui demeurera fidèle jusqu'à son dernier soupir. Ah! j'ai juré, je le jure encore sur l'adorable corps de l'Agneau immaculé, en présence des anges et des archanges qui en lettres d'or ont inscrit mon nom dans le grand livre des prédestinés!

Ah! Seigneur, comment aurais-je l'affreux courage de rougir de l'intime et honorable alliance que je viens de contracter avec vous? Puisque vous avez daigné mettre une liqueur si précieuse dans un vase si fragile, ne souffrez pas qu'elle s'en échappe jamais; ne permettez pas que je perde un joyau d'un si grand prix. Quoi! Jésus est avec moi, et je serais assez ingrat, assez perfide pour livrer à l'ennemi les clefs de la forteresse dont il m'a confié la garde! Quoi! comme un lion formidable dont le regard lance des flammes et fait trembler tous les féroces animaux de la forêt, je ne braverais pas les séductions et les menaces, les opprobres et les prisons, les échafauds et les enfers pour la gloire de mon libéral et magnanime bienfaiteur!

Cependant une pensée m'inquiète et m'afflige: pour être parfaitement heureux, il me faudrait pouvoir égaler la grandeur du don qui m'a été fait par la grandeur de la reconnaissance, qui est de tous les devoirs le plus impérieux et le plus doux, pour tout cœur honnête et chrétien. Mais cette prétention, à l'égard de mon suprême protecteur, ne serait-elle point le comble de l'orgueil dans le néant?

Rassurez-vous, cher auditeur; Dieu a bien voulu pourvoir aux intérêts de la gloire et au complément de la félicité du prêtre et du fidèle par notre aimable Victime. Ecoutons l'Apôtre des nations: Ce grand Dieu nous ayant fait présent de son adorable Fils, qui est maintenant notre propriété, il est donc en notre pouvoir de l'offrir, à notre tour, à sa majesté souveraine, comme une hostie de louange d'un prix infini! *Per ipsum offeramus hostiam laudis Deo.* (*Hebr.*, XIII, 15.) Profondément convaincu d'une vérité si consolante, le Prophète royal devançant les âges, ne s'écria-t-il pas, il y a trois mille ans, dans un transport d'allégresse: Seigneur, en me donnant sans réserve l'objet de vos éternelles complaisances, vous avez mis ma gratitude à une rude épreuve. Toutefois ma gratitude, pour n'être pas vaincue et humiliée, saura égaler votre incomparable munificence, par l'incomparable calice d'action de grâces qui contient à la fois et toutes vos gloires et le bonheur du monde! *Calicem salutaris accipiam, et nomen Domini invocabo.* (*Psal.*, CXV, 13.) Mes frères, dans la puissante ivresse de notre jubilation, redisons souvent avec l'Eglise, notre Mère: Père trois fois saint, par le sang de Jésus-Christ dont vous venez de nous asperger, de nous inonder, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions comme vous voulez être loué, béni, adoré et glorifié! ***Per quem laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te!***

Puisqu'il en est ainsi, mes chers frères et mes chères sœurs, conservez donc, et le jour et la nuit, comme la prunelle de votre œil, l'ineffable trésor dont vous êtes enrichis! Allez donc, abrités sous les ailes tutélaires de la gracieuse et puissante Marie, répandre au sein de vos familles la bonne odeur de Jésus-Christ par l'édifiant spectacle de vos discours, de vos exemples, de vos vertus, d'une humilité profonde, d'une parfaite résignation, d'une invincible patience, d'une pudeur angélique, d'une inépuisable charité. Allez raconter à vos voisins, à vos amis, que quelques heures passées dans la maison du Dieu de Jacob et à sa mense eucharistique, procurent à l'âme dévote plus de jouissances véritables qu'un siècle entier dans les fêtes mondaines. Dites-leur que, dans l'excès d'une joie inexprimable, vous avez solennellement promis à votre divin amant de l'accompagner fidèlement, héroïquement, jusqu'à votre dernier soupir, dans toutes les circonstances de sa vie pénitente, de sa douloureuse passion, pour vous rendre dignes d'entrer bientôt avec lui dans son beau paradis pour une éternité!

SERMON XLVIII.

POUR LA CLOTURE D'UNE MISSION, STATION OU RETRAITE.

Surrexit Christus spes mea.

Jésus-Christ, mon espérance, est ressuscité.

Tel est le cri de l'enthousiasme catholique. Nous aimons à contempler (et naguère encore, dans la mémorable semaine des grands mystères et des grandes douleurs, nous contemplâmes), les larmes aux yeux, Jésus luttant, dans le jardin de Gethsémani, durant trois heures entières, parmi les épaisses ténèbres, contre les assauts de la plus cruelle des agonies.

Rapprochant de nous par la foi cette scène déchirante, nous le voyons étendu sans mouvement et sans parole sur la terre baignée de son sang! Et ses apôtres endormis n'y prennent aucune part; et les hommes ignorent les efforts inouïs que fait l'Homme-Dieu pour les sauver; et moi je n'étais pas là pour dire à mon divin Maître ainsi abandonné de tout être vivant: Non, vous n'êtes pas seul, me voici à vos côtés; permettez-moi de soulever votre tête endolorie, de vous faciliter la respiration, de vous offrir un suave breuvage, celui de mon profond repentir et de ma filiale tendresse.

Depuis le commencement du monde, avait-on jamais vu, mes frères, un pareil spectacle? Mais aussi avait-on jamais vu la Divinité combattre, souffrir et succomber?

Le regard tristement fixé sur la colonne du prétoire, nous voyons ses chairs voler en lambeaux sous les coups multipliés de ses féroces persécuteurs.

Nous le suivons traversant les rues de Sion au milieu des huées d'une vile populace, tombant trois fois sous son trop lourd gibet et adressant à de pieuses femmes qui se lamentaient, ces touchantes paroles : Filles de Jérusalem, merci, merci de votre bienveillante sensibilité; mais ne pleurez pas sur moi qui aurai le courage de consommer mon généreux sacrifice, d'humilier et de vaincre l'enfer; pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos fils : *Nolite flere super me; flete super vos et super filios vestros.* (*Luc.*, XXIII, 28.)

Avec lui nous gravissons le sommet du redoutable Calvaire! Là nous éclatons en sanglots en le voyant suspendu à une croix par d'énormes clous qui percent ses pieds et ses mains. Dans ce lamentable état, nous l'entendons prononcer ce mot sublime d'amour qui résume admirablement tous les désirs enflammés et tous les inappréciables fruits de sa passion : *Sitio!* (*Joan.*, XIX, 28.) J'ai soif du salut des âmes, de la conversion des pécheurs! Mais, divin Rédempteur, si cette soif ardente ne peut être entièrement éteinte, elle est du moins bien tempérée par la foule immense des nations infidèles qui, d'âge en âge, briseront leurs vaines idoles et se rangeront à l'envi sous votre noble étendard.

Sitio! Mais, aimable libérateur, contemplez, je vous prie, ces milliards de martyrs, de confesseurs, de pénitents illustres, de saintes femmes, de vierges pures qui sacrifieront leur vie, châtieront leur corps, enseveliront leurs innocents attraits dans le calme de la solitude et de la méditation pour rafraîchir vos lèvres brûlantes.

Sitio! Seigneur Jésus, quels sont donc les cœurs endurcis qui résistent au feu de votre zèle et rendent plus barbare encore cette soif qui dévore toujours vos entrailles si miséricordieuses?

Sitio! J'ai soif de la solennelle réconciliation des dominateurs du monde, de leurs ministres et de leurs ambassadeurs, des législateurs et des magistrats, des administrateurs, des guerriers, des riches du siècle et des négociants, des instituteurs, des pères et mères de famille, des chefs d'ateliers qui, s'ils donnaient tous l'exemple de la vertu, de la soumission à mes commandements, procureraient la gloire de mon Père céleste, la joie de la divine Marie, vivraient heureux et s'assureraient une éternelle félicité!

Sitio! J'ai particulièrement soif de l'amitié des habitants de... dont les ancêtres, comme autant de patriarches, marchèrent sur les nobles traces de leurs devanciers; oui, habitants de... qui m'entendez, je vous donne, dans cette station, une nouvelle preuve de mon amour infini.

Sitio! Je n'ai pas moins soif de la perfection des prêtres et des religieuses spécialement consacrés à mon service. Quelle pluie abondante de grâces signalées n'obtiendront-ils pas pour eux-mêmes, pour l'Eglise ma chère épouse, pour leur patrie, s'ils font de rapides progrès dans la voie sublime de l'oraison, de l'abnégation, du dévouement apostolique qui sont l'indispensable ornement du cloître et du sanctuaire.

Deo gratias! Merci, Seigneur Jésus, des vœux magnifiques et des sentiments délicats si pathétiquement exprimés dans votre testament suprême.

Deo gratias! Oh! qu'elle m'est agréable la révélation que j'ai à vous faire pour étancher votre soif! Si, après la mort la plus humiliante et la plus douloureuse, vous êtes ressuscité glorieux (en ce grand jour que nous célébrons par des chants d'allégresse, par le ravissant *Regina cœli, lætare, alleluia, alleluia*); si votre résurrection est véritable, *Surrexit vere;* si elle est évidente, *Apparuit undecim* (I *Cor.*, XV, 4, 5); si elle est permanente, *Surrexit, et jam non moritur* (*Rom.*, VI, 9): eh bien, moi je vous offre une multitude de ressuscités! Que de Lazare, naguère en putréfaction, sont sortis, à ma voix qui est la vôtre, du tombeau de leurs iniquités, que de milliers de péchés ont été remis! Non, Seigneur Jésus, je ne vous dirai plus de mes auditeurs ce que Marthe affligée disait de son frère : *Jam fœtet.* (*Joan.*, XI, 39.) Je vous dirai au contraire : Ils répandent les parfums de la vie spirituelle.

Deo gratias! Vous tous, peuples de la terre; vous aussi, habitants des mers, des rivières et des verdoyants bocages; vous aussi, forêts, montagnes, vallons, fontaines, prairies émaillées de fleurs odoriférantes, bénissez le Seigneur d'avoir versé tant d'ineffables bienfaits sur un auditoire qui nous a écouté avec une avidité respectueuse, et que nous avons évangélisé avec autant de franchise que de bonheur.

Deo gratias! Sublimes intelligences qui ne vous nourrissez que de prodiges et d'amour, descendez promptement et en grande pompe des hauteurs éternelles au milieu de cette auguste assemblée! Contemplez la scène attendrissante que je vous présente dans un légitime transport d'enthousiasme et de fierté. Admirez, admirez donc avec moi ces âmes rayonnantes de pureté, étincelantes de charité et de reconnaissance. Dites-nous, dites-nous, vous qui connaissez les secrets de la belle Jérusalem, si cette société, brillante de vertus, n'est pas déjà un paradis anticipé auquel il ne manque plus que la présence visible du Très-Haut. Oui, j'aime à le proclamer : s'il lui plaisait de nous envoyer présentement l'ange radieux de la mort des justes, tous, presque tous nous nous élancerions du lieu de notre exil vers la cité des élus en chantant d'un concert unanime : *Deo gratias! Deo gratias! Deo gratias!*

Dieu infiniment grand et infiniment libéral, qu'il nous soit donc permis de remettre

en vos mains protectrices ces enfants chéris que nous vous avons engendrés dans la justice et l'innocence. Oh! daignez confirmer cette merveille des merveilles que vous avez opérée en nous : *Confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis.* (*Psal.*, LXVII, 31.) Apprenez-nous efficacement que ce n'est que par la vigilance, la fuite des occasions, la prière et la confession fréquente que nous pouvons nous maintenir dans vos bonnes grâces.

Vigilate. Oui, mes frères et mes sœurs, veillez constamment sur tous vos sens et sur toutes vos pensées, bien convaincus qu'une seule familiarité indécente et volontaire, qu'un seul désir, un seul consentement intérieur suffirait pour vous rendre adultères aux yeux de celui qui sonde les reins et les cœurs; mais aussi que la tentation repoussée, loin d'être punie, mérite récompense. Veillez avec d'autant plus de précaution que le démon, semblable au pirate qui attaque de préférence le vaisseau chargé d'une riche cargaison, va faire tous ses efforts pour vous enlever votre inappréciable trésor.

Par conséquent, vous crie l'Esprit-Saint, *fugite a facie colubri* (*Eccl.*, XXI, 2); fuyez à l'aspect de la vipère qui veut vous enchanter et vous attirer à elle. Cette vipère au mortel poison que l'Ecriture compare au péché, ce sont ces romans impies et licencieux, ces spectacles et ces bals corrupteurs, ces entrevues séductrices, toutes ces personnes que vous savez être une occasion d'offenser Dieu. Fuyez, fuyez! Pour éviter ces dangers, ces désordres, ces malheurs, priez : *et orate* (*Matth.*, XXVI, 41). Priez dans votre appartement, priez dans le temple, priez dans la rue, à la campagne, dans le tumulte des affaires, dans le calme de la nuit et de la solitude. La prière du cœur est l'indispensable chaîne qui nous attache au ciel. Jamais nous n'avons désespéré du salut d'une âme qui prie avec confiance, soit dans la joie, soit dans la tristesse.

A ces trois premiers moyens de persévérance ajoutez la fréquente confession. Oui, confessez-vous humblement et franchement pour être dignes de communier au moins tous les trois mois, et à cette condition nous pouvons presque vous assurer le paradis. Les personnes violemment tentées ou exposées au péril à raison de leur position sociale obligée, doivent le faire bien plus souvent. Nous regardons comme très-difficile, et généralement impossible, de passer une année avec une seule absolution sans commettre quelques fautes graves, surtout quand on vit au milieu du monde, ou quand on a à craindre une habitude criminelle.

Bénis soient les chrétiens qui communient tous les mois, tous les quinze jours, tous les huit jours, plusieurs fois par semaine! Mais qu'ils sachent que ces communions multipliées ne doivent être accordées, je ne dis pas qu'aux personnes exemptes des plus légers défauts, car il n'en est point ici-bas, mais qu'à celles qui n'ont aucune affection au péché véniel, aux frivolités et vanités du siècle.

Oh! que les fausses dévotes, dénuées de vertus, remplies de défauts évidents, orgueilleuses, irascibles, querelleuses, haineuses, jalouses, médisantes, sont déplacées au banquet eucharistique! Les âmes vraiment pieuses, taciturnes, humbles, mortifiées, charitables peuvent aisément se conserver dignes de la communion pendant huit, quinze jours et davantage, sans se confesser. Alors qu'elles se confessent sincèrement, brièvement pour ne pas faire perdre à leur directeur un temps précieux qu'il consacrera plus utilement à la contemplation, à l'étude, à l'instruction des ignorants, à la visite des malades, au soulagement des pauvres, à la consolation des affligés.

Choisissez pour confesseur, non le prêtre qui, par des formes et des manières plus gracieuses, un langage plus châtié, une direction plus large, puisse flatter votre gloriole et votre tiédeur, mais l'apôtre qui vous paraît plus régulier, plus zélé, plus saint et partant plus propre à combattre vos dangereuses inclinations, à vous rendre plus vertueux et à vous sauver.

Le mépris de ces divers conseils, puisés à la source même du bonheur et de l'expérience, serait pour vous la plus fatale des illusions. Si vous ne me compreniez pas aujourd'hui, vous me comprendriez plus tard, alors qu'il ne serait plus temps.

Quant à vous, pécheurs impénitents, qui avez résisté aux mouvements de la grâce, qui avez peut-être continué d'insulter Jésus-Christ en essayant de corrompre des âmes saintement effrayées de nos exhortations publiques et secrètes, vous imagineriez-vous que, profondément contristé de cette monstrueuse conduite, nous appellerons sur vous les malédictions célestes? Non, non, tel n'est pas fait le cœur du vrai prêtre. Le sang que nous avons distillé goutte à goutte, nous sommes prêt à le répandre tout entier. Qu'il sera fortuné le jour où nous apprendrons que vous avez vaincu vos funestes passions et le tyrannique respect humain; que la vertu et la paix, sa douce compagne, règnent en votre âme; que l'enfer n'est pas votre tombeau, mais que le ciel est votre patrie!

Pour dernier encouragement, pécheurs et pécheresses qui ne communiez pas ou qui communiez indignement, nous allons vous présenter un spectacle vraiment digne de la terre et des cieux.

Levate capita vestra, levez vos têtes, regardez et écoutez Jésus-Christ, Pontife éternel, humblement prosterné aux genoux de son Père justement irrité, sollicitant votre pardon par d'inénarrables gémissements en vous criant de toutes les puissances de sa voix attendrie : Mes sœurs et mes frères bien-aimés, sauvez vos âmes! sauvez vos âmes!

Ecoutez la compatissante Marie, inondée de larmes, telles qu'on les répand dans le ciel, arrêtant difficilement le bras redoutable du souverain Juge dont la fureur s'allume de

plus en plus, et nous répétant de sa voix maternellement plaintive : Mes enfants, mes chers enfants, sauvez vos âmes, sauvez vos âmes !

Entendez les prophètes, les apôtres, leurs dignes successeurs qui, le long des siècles, parcourent l'univers, traversent les déserts, les océans en criant aux idolâtres stupéfaits de la soudaine apparition de ces hommes extraordinaires : Mes amis, sauvez vos âmes ! Entendez les chevalets baignés du sang généreux de dix-huit millions de martyrs et croulant à ce refrain sublime : Sauvons nos âmes ! Entendez les solitudes, les cavernes, les cloîtres habités par des pénitents illustres et des anges de pureté qui, nuit et jour, murmurent d'un ton lugubre : Sauvons nos âmes !

Voyez les princes, les reines, les empereurs électrisés par cet élan magnanime, précipiter leur couronne dans la poussière, échanger leur manteau de pourpre pour un rude cilice, creuser eux-mêmes leur sépulcre, en proclamant à la face du soleil saisi d'admiration, cette éloquence suprême : Sauvons nos âmes !

Voyez les vrais pasteurs, tristes témoins de l'irréligion qui pervertit leurs paroissiens, s'exclamer à leur tour : Hâtons-nous de sauver par des missions proprement dites, seul remède efficace pour des maux si contagieux, des âmes confiées à nos soins, qui, au lieu de nous maudire, nous béniront.

Alors les cieux ivres de joie d'une transformation si admirable, ouvrent leurs portes majestueuses en chantant cet hymne mélodieux de la délivrance et du triomphe : O vous tous, enfants prodigues, miraculeusement ressuscités à la vie spirituelle, montez, montez dans l'immortelle cité des palmes et des diadèmes.

Mais, ô douleur inexprimable ! qui me donnera le courage surhumain de faire retentir à vos oreilles épouvantées la plus effroyable de toutes les vérités ? A la vue de l'universelle harmonie qui règne dans l'aimable Sion, les enfers transportés de rage et de désespoir, se ferment avec un horrible fracas, sur les innombrables réprouvés qui vocifèrent, qui hurlent cette éternelle lamentation Pourquoi : ah! pourquoi n'avons-nous pas sauvé nos âmes? pourquoi avons-nous préféré à l'héroïque Libérateur qui versa pour nous son sang divin, le perfide et barbare Lucifer qui ne nous prodigua sur la terre que déception, infamie et remords, qui insulte maintenant et insultera toujours, toujours, à nos irrémédiables supplices !

Oh ! mes frères, que n'ai-je l'accent persuasif d'un véritable apôtre pour vous répéter moi aussi : Mes très-chers amis, au nom du grand Dieu dont j'ai l'honneur d'être le ministre malgré ma bassesse ; au nom de la formidable éternité dont ma foi, en ce moment solennel, pénètre dans les insondables et brûlants abîmes, sauvez vos âmes, hâtez-vous de sauver vos âmes....

Je vous supplierai encore de recueillir, comme agréable souvenir de mon trop court séjour parmi vous, ce dernier et paternel adieu : oui, je le jure, j'expirerais volontiers dans cette chaire, tombeau digne d'envie, pour vous sauver tous ! Que dis-je ? pour sauver seulement le plus ignoré de mes auditeurs, le plus criminel de mes concitoyens, le plus acharné de mes ennemis.

Divine Marie, mes espérances, mes amours et mes délices, vous qui m'avez si visiblement protégé dans l'exercice d'un ministère aussi redoutable que glorieux, daignez agréer l'hommage de ma filiale reconnaissance et me continuer vos inappréciables faveurs.

Répandez vos plus abondantes bénédictions sur cet auguste prélat, qui, riche en vertus et en bienfaits, gouverne son diocèse avec autant de zèle que de prudence, et qui a été pour moi un père plutôt qu'un supérieur ;

Sur ce vénérable chapitre, qui n'est composé que de prêtres édifiants et remarquables, et qui ne nous présente que des amis.

Sur les autorités de cette ville et les administrateurs de cette Eglise qui, sans ostentation comme sans timidité, donnent franchement le puissant exemple de la vertu ;

Sur ce vénérable pasteur que nous aimons comme un frère, qui nous a prodigué des soins délicats, et sur ces dignes collaborateurs qui le suivent de près dans la noble carrière de l'apostolat.

Vierge immaculée, soyez le refuge des pécheurs qui, dans leur déplorable aveuglement, vous invoquent encore quelquefois. Perfectionnez les justes, soutenez les faibles ; consolez les affligés, visitez et les pauvres les plus délaissés et les malades les plus éprouvés ; de votre main si habile et si douce amollissez leur douloureux oreiller et retournez souvent leurs membres fatigués sur leur pénible grabat.

N'oubliez pas, je vous en conjure, le plus misérable de vos enfants qui est pourtant si fier de vous avoir pour Mère : oui, prenez en pitié ma fragilité, mes soucis et mes cheveux blancs.

Ah ! quand sur ma couche funèbre, tenant en main le cierge bénit, on m'apportera le divin Agneau, ce délicieux aliment du voyageur lassé d'une course longue et mystérieuse, vous serez là, n'est-ce pas, gracieuse Marie, comme le plus attentif et le plus fidèle de mes amis. Vous serez là pour adoucir mon agonie suprême ; pour appliquer sur mes lèvres décolorées et tremblantes l'image suave et rassurante de notre bien-aimé Jésus ; pour sourire, à travers les ombres de la mort, au bienheureux captif de votre tendresse. Vous serez là pour recueillir le dernier soupir et recevoir le premier baiser de ce vieillard si impatient d'expirer et de revivre incontinent sur votre sein radieux et palpitant d'allégresse. Vous serez là, oh ! oui, vous serez là, charmante Marie, pour m'introduire à jamais dans les enivrants tabernacles de la ravissante Jérusalem où viendra bientôt me rejoindre cette famille chérie à qui je lègue ma bénédiction apostolique !!!

SERMON XLIX.

EXORDE D'UN DISCOURS SUR LA SAINTE VIERGE.

Mulier, ecce filius tuus; fili mi, ecce mater tua. (*Joan.*, XIX, 26, 27.)

Femme, voilà votre fils; mon fils, voilà votre mère.

Jésus, en prononçant du haut de la croix ces mémorables paroles, jetait les inébranlables fondements du culte de Marie, et en faisait pressentir les précieux avantages et les ineffables douceurs. Aussi, à partir de ce jour des grandes douleurs et des grandes miséricordes, les enfants de la nouvelle Alliance, en conquérant le droit d'appeler Dieu leur Père, sont également autorisés à appeler Marie leur Mère; aussi partout où l'Evangile a répandu ses clartés et élevé des autels à Jéhovah, l'auguste image de la Vierge immaculée apparaît-elle comme un signe de grâce, de consolation et d'encouragement. Oui, les catacombes les plus obscures, tout aussi éloquemment que les plus splendides basiliques, attestent les sentiments de vénération, de confiance et d'amour que toutes les génération sont professés pour l'épouse de Joseph.

Et, si vous me demandez où réside le mystérieux secret de la merveilleuse popularité qui environne Marie, je vous répondrai sans hésiter : dans sa double qualité de *Mère de Dieu* et de *Mère des hommes;* c'est cet incomparable privilége qui l'a constituée la dispensatrice des plus hautes faveurs de son divin Fils; voilà précisément pourquoi le pâtre et le monarque, l'artisan et le sénateur, le soldat et le religieux, le pauvre et le riche, se rencontrent aux pieds de cette puissante Armure dans les combats, de cette Auxiliatrice des plus nobles entreprises, de cette Consolatrice de tous les gémissements.

Pénétrez dans le cœur brûlant de cet intrépide missionnaire qui, au prix d'une vie entière de privations et de souffrances, va porter les bienfaits du Christianisme à des peuples ignorés : regardez dans l'âme ardente de cette religieuse qui consume ses années au milieu des salles d'asile, des hôpitaux, des bagnes, c'est-à-dire du cortége de tous les ennuis, de tous les dégoûts, de toutes les scélératesses, et vous trouverez sûrement dans ces deux êtres magnanimes un amour immense de Jésus-Christ et du prochain, alimenté par une filiale dévotion à Marie. N'est-ce pas sous les yeux approbateurs de la nouvelle Eve, embrassant son Enfant divin, que nos mères nous ont pressés contre leur sein et ont éprouvé pour nous les tressaillements d'une tendresse enivrante?

Quand le tonnerre gronde, quand la tempête mugit, quand les flots courroucés menacent d'envahir la grève, quand de lamentables calamités épouvantent la cité ou le pays, nos mères et nos sœurs, vos femmes et vos filles, vos amis et vos pasteurs ne se prosternent-ils pas devant Notre-Dame de Bon Secours, en criant : Miséricorde pour des jours chéris!

Chrétiens, pour apprendre à rendre à Marie un culte vraiment digne de ce parfait modèle, méditons donc, pour les imiter, ses principales vertus (ou bien : méditons donc ses admirables titres de *Mère de Dieu* et de *Mère des hommes*..

SERMON L.

POUR UNE VÊTURE.

Ma très-chère sœur, principal objet, en ce jour fortuné, de nos vœux, de nos éloges et de nos paternelles bénédictions, n'ayant eu ni le temps, ni même la volonté de composer un long et éloquent discours pour l'auguste solennité qui m'honore et qui nous réunit sous les regards bienveillants du ciel attentif à votre sainte et touchante démarche, je me bornerai donc à traduire, devant cette respectable assemblée, les pieux et délicieux sentiments qui vous agitent; puis à soumettre à votre sérieuse méditation quelques pensées bien simples, mais bien graves sur la vie religieuse que vous voulez résolument embrasser. Puisse mon apostolique langage éclairer votre esprit, embraser votre cœur, affermir vos pas dans les agréables voies de la perfection!

I. *Adieux.* — M'identifiant avec vous, ma chère sœur, je commencerai par m'écrier : Adieu, monde frivole et dangereux qui fais, chaque jour, tant de malheureuses victimes, adieu! adieu pour toujours! Sans avoir jamais porté mes lèvres à ta coupe empoisonnée, j'ai su comprendre de bonne heure la vanité de tes amers plaisirs! Oui, je renonce, sans regret aucun, à tes fêtes puériles et mensongères qui ne charment les sens et n'enchantent les yeux que pour mieux séduire les cœurs imprudents! Tu as beau redire à la félicité : Entrez, entrez dans mon âme! la félicité te répond dédaigneusement : Il m'a toujours été défendu d'entrer dans une âme criminelle! Or, ce bonheur vrai, pur, si digne de tous mes désirs et de tous mes efforts, que tu ne peux me procurer puisque tu ne le possèdes pas toi-même, je le trouverai sûrement dans la vie religieuse; à l'ombre tutélaire de ce cloître béni dont Marie, cette Reine des vierges, cette Fleur mystérieuse et parfumée de la solitude, est tout à la fois la puissante gardienne, le type parfait, l'ornement et la gloire!

Qu'est-ce donc que la vie religieuse?

II. *Vestibule.* — La vie religieuse est, dans ses commencements, si je puis parler de la sorte, le vestibule du ciel. Que fait-on dans l'antichambre du palais d'un prince? En attendant l'audience sollicitée, on compose, en quelque façon, son visage et ses allures; on prépare son élocution et ses périodes; on médite silencieusement les moyens les plus propres à aplanir les difficultés, à obtenir, par exemple, son admission dans le Louvre.

Ma chère sœur, ce n'est point dans la superbe demeure d'un roi de la terre que vous cherchez à pénétrer. Pleine de mépris pour tout ce qu'on appelle ici-bas avantages et grandeurs, vous n'ambitionnez que le titre vraiment honorable de servante du Roi des rois! *Ecce ancilla Domini.*

Au sein de ce modeste vestibule du paradis, votre préparation, votre éloquence, tous vos moyens de réussite, vous les avez résumés dans cette langue si peu connue et pourtant si efficace : *Ecce ancilla Domini :*

« *Je suis la servante du Seigneur* » ! Là se bornent toutes mes convoitises! Aussi, ma chère sœur, l'inappréciable faveur demandée et si ardemment désirée, vous l'avez obtenue grâce à l'incomparable protection de Marie, à la maternelle sollicitude de sainte Thérèse, à la bienveillance de votre vénérable..., à la précieuse amitié de vos compagnes! grâce aussi à vos qualités personnelles! grâce enfin à la louable autorisation d'un père et d'une mère éminemment vertueux qui comprennent que la principale gloire des époux chrétiens, c'est de peupler le ciel de leurs nombreux enfants, de les élever par conséquent dans l'amour de Dieu et de les préserver d'un monde corrupteur! Jeune encore, vous étiez indécise sur votre vocation! que faire dans cette cruelle incertitude? interroger Marie. Vous avez invoqué Marie : et Marie de sa douce voix vous a répondu intérieurement : Je désire être ta mère! veux-tu être ma fille? Oui! oh oui! Eh bien, fais-toi!... entre dans cet ordre qui m'a déjà enfanté tant de saintes filles à la tête desquelles une... l'une des plus belles perles de ma couronne. Jeunes personnes! regardez Marie! elle aussi vous contemple! ne dit-elle rien à votre cœur si candide encore ?..

III. *Noviciat.* — De ce premier *vestibule* du ciel, vous allez bientôt passer dans le second auquel je me plais à donner le beau nom de noviciat du paradis. (*Si c'était une profession, on dirait :* vous passâtes.....) Dans cet important *noviciat*, qui est une préparation immédiate de la vie religieuse proprement dite, il faut, ma chère sœur, que vous acheviez de remporter une complète victoire sur toutes les mauvaises passions qui nous accompagnent souvent sur le champ de bataille des couvents même les plus réguliers; parce que d'un côté, comme enfants d'Adam et d'Eve, nous sommes tous inévitablement sujets à l'ignorance et à la concupiscence; et que de l'autre, ce n'est qu'au milieu des épreuves que grandit la vertu!

Ces passions qui montrent aux religieuses les plus aguerries et les plus exemplaires leur front redoutable et audacieux, sont principalement l'orgueil, la jalousie, le sensualisme lui-même sous mille formes diverses! passions formidables que l'on ne peut abattre et écraser qu'avec la puissante massue de l'humilité, de la charité et de la macération : passions toujours renaissantes que l'on ne peut enchaîner qu'avec les invincibles liens d'une obéissance prompte, entière et constante! Ce n'est, je le répète, qu'à travers ces combats incessants qu'il nous est donné de conquérir la vraie liberté évangélique et de franchir la distance qui nous sépare encore de Jésus, ce noble modèle chargé de fers, baigné de larmes et inondé de sang! Oh! l'étrange et déplorable aveuglement que celui qui refroidit et décourage tant de chrétiens, voire même de prêtres et de religieux, dans la magnifique carrière des austérités et des opprobres!

Au premier coup d'œil, ces immolations de nos appétits déréglés et de notre volonté propre, nous semblent impossibles ou intolérables; et cependant il est d'expérience journalière que les douceurs de la vertu ne sont réservées qu'aux âmes magnanimes qui font persévéramment cet admirable noviciat du ciel! Au reste, ma chère sœur, ne l'oubliez pas, c'est l'unique chemin qui puisse vous conduire à la vie profondément religieuse.

IV. *Vie religieuse.* — Cette vie religieuse, murmure une voix étonnée, est donc quelque chose de bien sublime et de bien précieux, puisque pour y arriver et s'y maintenir honorablement, il faut avoir combattu avec héroïsme et continuer de voler de victoire en victoire!

La vie religieuse est éminemment cette perle évangélique d'une valeur inestimable qu'on ne peut jamais acheter que par la vente et le sacrifice de ses parents, de sa fortune, de soi-même, de tout ce qui n'est pas elle! N'oubliez donc point que ce bienfait vous a été accordé préférablement à des milliers d'autres personnes qui n'ont pas su le demander, ou qui, forcées de rester au milieu du monde, ont à soutenir des luttes bien plus terribles que les vôtres! La vie religieuse, tressaillez d'allégresse, ô vous qui en avez gravi le sommet, c'est une merveilleuse image de la vie même du paradis!

1° Que font les habitants du ciel? Ils admirent les inénarrables beautés de l'aimable Sion! Ils contemplent, face à face, son adorable architecte! Ils saisissent d'un regard avide les plus touchants mystères, l'éternelle génération du Verbe divin, sa miraculeuse conception dans le sein immaculé de Marie, son humble crèche, sa vie cachée de Nazareth, son royal sacerdoce, son Calvaire ensanglanté, son éclatante résurrection, son ascension glorieuse, sa présence réelle et multipliée sous les voiles eucharistiques, ses enivrantes splendeurs! Or, ce qu'ils voient à découvert et sans nuage, ne l'apercevez-vous pas, mes chères sœurs, des yeux de la foi dans vos silencieuses méditations et peut-être dans vos séraphiques extases?

2° Que font les habitants du ciel? Ils sont incessamment embrasés des ardeurs sacrées qui, comme un fleuve intarissable, jaillissent du cœur incommensurable de Jéhovah; ils ne nourrissent plus que de cette flamme voluptueuse leur poitrine affamée qui, devenue soudain une fournaise d'amour, se fond dans la poitrine même de Jésus, et partage ainsi ses ineffables jouissances! Vous aussi, mes chères sœurs, n'êtes-vous pas fréquemment conviées aux noces de cet Agneau sans tache qui se célèbrent nuit et jour, sur l'autel de la terre comme sur l'autel du ciel? Non moins heureuses que le disciple vierge, ne vous écriez-vous pas alors avec le grand Apôtre : *Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi?* (*Galat.*, II, 20.) Et quand cette manne divine vous est refusée pour un temps, ne vous jetez-vous pas humblement en esprit au pied de la croix, d'où s'échappe encore pour vous consoler, une goutte de sang qui vient

rafraîchir votre langue aride, mais saintement résignée?

3° Que font les habitants du ciel? Ils chantent sans fin sur leurs lyres harmonieuses les antiques miséricordes et les gloires immortelles du Dieu trois fois saint, les indicibles charmes de Marie, leur mère et leur Souveraine! Vous aussi, anges de la captivité, innocentes colombes du désert, ne jouissez-vous pas de la même prérogative? Ah! qu'ils sont agréables au Seigneur les doux concerts que vos bouches pures lancent simultanément vers sa Majesté suprême!

4° Que sont les habitants du ciel? Le noble prisonnier de Patmos nous apprend qu'ils sont semblables à Dieu : *Similes ei erimus.* (I *Joan.*, III, 2.) Eh bien! dans cette suave retraite, image pacifique de la patrie, par la parfaite imitation de Jésus, votre incomparable époux, n'êtes-vous pas transformées en lui et par conséquent semblables à lui?

5° Au ciel, enfin, les saints ne forment qu'une seule famille sous les yeux satisfaits du Père éternel, qui les unit tous dans un océan de charité par les plus délicieuses étreintes! Or, mes chères sœurs, n'ayant toutes qu'un cœur et qu'une âme, n'êtes-vous pas enlacées par les indissolubles chaînes de la charité fraternelle dans le sacré cœur du Seigneur Jésus, où vous aimez à répéter ce joyeux refrain : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!* (*Psal.* CXXXII, 1.) Qu'il est bon, qu'il est agréable de vivre ensemble comme de véritables sœurs, comme de vraies amies! J'ai donc eu raison d'avancer, mes chères sœurs, que la vie religieuse, bien comprise et bien sentie, est la plus parfaite image de la vie même du ciel!

Sans doute vous n'êtes pas encore entrées dans le ciel, mais vous marchez dans la voie qui y conduit le plus sûrement, mais, vos pieds suspendus dans ses agréables parvis, vous pouvez déjà vous écrier avec le Roi-Prophète : Jérusalem, nous n'attendons plus que le moment de pénétrer dans ton auguste enceinte! *Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.* (*Psal.* CXXI, 2.)

J'ai savouré autrefois, du moins par intervalles, toutes ces délices, balbutie une voix plaintive, mais je ne puis plus goûter les joies religieuses : une cruelle maladie m'empêche de travailler, de me lever la nuit, de prier Dieu à mon aise, de chanter en chœur les airs délicieux de la patrie. Ah! que je crains de n'en être plus aimée!

Que dites-vous là, ma chère sœur? c'est presque un blasphème. Chassez, chassez au plus vite cette désolante tentation. Dieu n'aimait-il plus Marie, cessa-t-il de dire à l'oreille de son cœur : *Que vous êtes belle, ô mon amie! « Tota pulchra es, amica mea! »* (*Cant.*, IV, 7.) Voyez pourtant de quelles amertumes il inonde son âme! est-il une douleur semblable à sa douleur? Est-ce qu'à toutes les époques, Dieu n'a pas perfectionné ses meilleurs amis dans le creuset de la souffrance et des humiliations? Est-ce que la sainteté se trouve ailleurs que dans la complète conformité de notre volonté à la sienne?

Exemple. — Allons puiser, mes chères sœurs, et vous tous qui m'écoutez, une salutaire leçon à la sublime école d'une vieille et pauvre fille gisant et presque délaissée dans une mansarde, mal couverte, sur un méchant grabat. Deux jeunes gens, décorés à juste titre du beau nom de Vincent de Paul et miraculeusement conduits à son réduit obscur et isolé, se permettent de lui demander si elle n'a point été tentée de murmurer contre la Providence qui la traite si rudement!

« Moi, dit-elle, en les regardant d'un œil surpris, murmurer contre la Providence, alors qu'elle me prodigue des marques si certaines de sa tendresse maternelle! N'auriez-vous jamais lu, Messieurs, que pour moissonner dans l'allégresse, il faut avoir semé dans les larmes : *Qui seminant*, etc. (*Psal.* CXXV, 5); et que chaque grain de douleur jeté au pied de la croix de Jésus-Christ produit une gerbe de mérites que nous porterons triomphalement un jour dans les immortels greniers du Père céleste? Messieurs, ajouta-t-elle d'un ton pénétré, depuis longtemps je sollicitais en vain une infirmité et l'abandon des créatures pour ressembler un peu à mon aimable modèle! Eh bien, il n'y a encore que dix-huit ans que je jouis de cette haute faveur. »

Frappés d'un langage si éminemment chrétien, d'une résignation si héroïque, d'un enthousiasme si séraphique, nos deux apôtres de la charité se retirent en se disant l'un à l'autre : « Que cette sainte, ignorée des hommes sensuels, nous laisse loin en arrière dans le chemin du ciel! »

Un jeune homme, désenchanté des funestes illusions du siècle et saintement épris des charmes de la pénitence, se présente à la porte d'un couvent très-austère et sollicite la grâce d'y passer ses jours. Au supérieur, qui lui fait maintes observations sur les rigueurs de la Règle, le pieux postulant adresse cette simple question : « Mon révérend Père, trouverai-je dans mon étroite cellule l'image de Jésus crucifié? — Oui, mon fils, lui répond le saint vieillard saisi d'admiration! — Eh bien, mon Père, réplique en pleurant de joie le fervent ami du Calvaire, tout me sera aisé et agréable en présence d'un Dieu expirant pour mes péchés! »

Pourquoi, mes chères sœurs, ai-je osé vous entretenir de l'amour des austérités, vous qui nous en offrez, à moi le premier, l'attendrissant exemple? Pourquoi? précisément parce que vous les aimez. Pourquoi? parce que vous rappelez sans cesse cette pressante recommandation, cet admirable testament de votre illustre fondatrice : « Mes filles bien-aimées, attachez-vous de plus en plus à la croix! qu'elle soit votre compagne inséparable et chérie; avec elle, vous vous élèverez sûrement du douloureux Golgotha au ravissant Thabor. »

Ma chère sœur, encouragée par toutes ces

considérations, faites donc, dans un transport de gratitude, ce qu'un monde égoïste appelle un grand sacrifice, et que je nommerai, moi, un pas de géant vers la céleste Sion, qui se réjouit de votre engagement; débarrassez-vous de ces frivoles parures de la vanité qui ne peuvent s'harmoniser avec le sublime état auquel vous aspirez.

Décorez-vous fièrement des nobles livrées de la modeste Marie, nouvel arbuste d'élite, gracieusement transplanté dans le riche parterre de cette céleste jardinière; cultivez-le avec soin et persévérance, pour qu'il porte des fruits abondants et dignes d'être servis sur la table de votre divin Époux!

Et vous, Reine des cieux, embellie encore des couronnes scintillantes que vous tressent incessamment et que font pleuvoir sur votre front radieux vos magnanimes imitatrices, revêtez vous-même invisiblement, en ce moment solennel, votre fille privilégiée des habits consacrés avec lesquels elle se présentera bientôt à sa glorieuse Souveraine, pour être associée, dans les tabernacles éternels, aux vierges immaculées qui forment à jamais votre brillant cortége!!!

LI.

GLOSE TRÈS-INTÉRESSANTE.

Nota. — A l'instar des Missionnaires de France, les prédicateurs de Stations et de Retraites, pour se former un nombreux auditoire, pourraient faire, immédiatement avant le discours, une *glose* de dix à douze minutes sur un sujet moral qui excite la curiosité, et de temps à autre, en guise de sermon, la conférence avec un interlocuteur.

Comme *échantillon*, nous allons raconter, à la gloire de Marie, une touchante histoire que les demoiselles surtout entendaient avec autant d'intérêt que de profit.

Le soir d'un jour néfaste, qui rappelait à ma mémoire la perte douloureuse d'une mère vénérable et chérie, pieusement agenouillé au pied d'une colonne majestueuse, dans un antique oratoire qu'éclairait faiblement la lueur vacillante d'une lampe à demi-éteinte, j'épanchais mon âme attristée devant le Roi immortel des siècles, lorsque tout à coup mon oreille est frappée du léger bruit des pas précipités d'une femme qui, passant comme une ombre, va se prosterner au fond d'une chapelle consacrée à Marie conçue sans péché.

Bientôt, se croyant seule avec ses regrets et ses perplexités, elle parla ainsi d'une voix entrecoupée de sanglots :

« Marie, c'est moi! j'ai pu enfin me dérober à la tardive surveillance d'un père trop confiant qui ne soupçonne pas encore tout mon malheur.

« O ma mère! toi à qui je donnai la mort en recevant la vie, pourquoi n'étais-tu pas là? ton œil vigilant aurait écarté toute entrevue dangereuse; pourquoi n'étais-tu pas là?...

« Marie, c'est moi!... point de réponse... d'où vient ce silence inaccoutumé?... ah! c'est que vous ne pouvez me reconnaître, à ces haillons de ma misère spirituelle, à mes traits obscurcis, à mes plaintifs accents!

« Oh! qu'est devenue, en un clin d'œil, la candeur de mes dix-huit printemps? Depuis un mois, à pareil jour, il n'est plus le temps où je venais assidûment, le matin, le soir aussi, vous contempler et sourire à l'Enfant divin que vous tenez dans vos bras. Alors, je vous offrais ingénument toutes les pensées de mon esprit, toutes les affections de mon cœur et jusqu'aux rêves de mon imagination; j'étalais à vos regards bienveillants mes plus riches parures, non comme emblème d'une sotte vanité, mais comme symbole de l'innocence; je vous présentais, tantôt des fleurs cueillies dans mon fertile parterre que décore votre délicieux portrait, tantôt un bouquet habilement tressé de mes mains, imprégné d'un parfum d'agréable odeur, et je le déposais avec enthousiasme sur votre céleste poitrine; c'était le lis de mon inviolable virginité. En faisant cela, je répétais : Ma Mère! ma Mère! Et vous répondiez : Ma fille! ma fille! Je vous admirais de nouveau en palpitant de félicité, et vous vous hâtiez de m'accorder un sourire enivrant; en le recevant je répandais quelques pleurs, mais que ces pleurs de la reconnaissance étaient doux et amoureux! Soudain vos divines paupières me semblaient attendries et humides de larmes cristallines, de ces larmes qui coulent apparemment au ciel. Enfin, charmante Marie, vous parliez à mon âme candide le suave et mystérieux langage du paradis.

« Déjà je croyais toucher du doigt l'immortelle couronne que vous réservez aux vierges éclatantes de pureté qui ont lavé leur robe nuptiale dans le sang de l'Agneau, leur unique époux, et qui accompagnent leur aimable Reine partout où elle porte ses pas bénis. Hélas! hélas! ô Marie, ce beau passé, plus précieux que tous les diadèmes d'ici-bas, n'est plus pour moi qu'un songe, qu'un songe amer et désespérant! »

Après ces derniers mots, sa voix fatiguée s'éteint, la respiration lui manque, elle tombe la face sur le pavé, dans une espèce d'agonie.

Moi, je tremble de tous mes membres. Que faire dans une circonstance si critique, si redoutable pour ma réputation et l'honneur de mon ministère? Prendre la fuite et la laisser se débattre contre ses angoisses et ses frayeurs? mon cœur de prêtre ne me le permet pas. Voler à son secours et lui prodiguer tous les soins qu'inspirent l'humanité et la charité? Oui, je m'en sens le courage : mais, ne vais-je point bouleverser davantage ses esprits, aggraver ses anxiétés, hâter son trépas?...

Ayant heureusement repris ses sens, elle se relève et continue sa cruelle narration :

« Depuis qu'un souffle empoisonneur a souillé, ridé mon front naguère encore si limpide et si vermeil; depuis que la rose délicate et brillante de ma pudeur virginale s'est changée en un funèbre cyprès, je gémis, je sanglote et la nuit et le jour. Dépouillée

des magnifiques ornements de ma candeur primitive, amaigrie, languissante et hideuse, affaissée sous l'intolérable poids de l'ignominie et des remords, je n'oserai désormais vous visiter ni au flambeau du soleil indigné qui m'accuse, ni à la naissance des ténèbres qui m'ont surprise avec un hypocrite qui assaisonnait sa conversation de félicitations religieuses.

« D'ailleurs, Marie, votre manteau autrefois si radieux m'apparaît, en ce moment, comme un long habit de deuil qui m'épouvante. Je ne puis plus soutenir les foudroyants éclairs de votre regard courroucé, et une main formidable me repousse avec horreur.

« Marie, c'est juste, j'aurais tort de me plaindre, j'ai bien mérité mon châtiment ; pour n'avoir point à lutter honteusement contre mon audacieux agresseur, je devais crier et plus tôt, et plus fort! Adieu donc Marie, adieu pour toujours. Hontes, terreurs, désespoir, venez, venez promptement me secourir!

« Pourquoi n'ai-je pas déjà tranché le fil d'une vie infortunée que Marie elle-même, pourtant si indulgente, ne peut plus supporter? N'avons-nous pas à notre disposition le fleuve, le cordon, le glaive, le poison, oui, le poison le plus subtil ? Comment, je manquerais de courage pour me débarrasser d'un fardeau intolérable? Allons vite exécuter notre dessein... ; mais baisons une fois encore les pieds si beaux de Celle dont je n'ose plus profaner l'incomparable nom, de Celle qui, pendant dix-huit années écoulées dans des délices inexprimables, me rendit de ses filles la plus heureuse. »

Puis, dans sa course délirante, elle heurte brusquement la colonne qui nous servait d'appui. A mon aspect, elle s'écrie en bondissant : « Est-ce toi, traître pharisaïque ? est-ce toi, mon vil assassin ? est-ce toi qui abuses de tes domaines, de tes titres, de tes dignités pour séduire mon inexpérience et ma faiblesse? pour flétrir ma beauté et mon innocence? Si c'est toi, monstre exécrable, sorti du flanc impur des furies infernales, qui s'apprêtent à récompenser tes sacriléges tentatives, viens consommer ton horrible forfait, en roulant, avec ta victime, dans les brûlants abîmes que tu voulais lui creuser et qu'elle a mérités sans doute par une fatale imprudence et une rapide hésitation, puisque Marie est insensible à ses gémissements. Là, des flammes éternelles t'apprendront à respecter la vertu, et m'enseigneront à fuir la rencontre des bêtes lubriques et féroces qui empruntent le masque de la délicatesse et de la piété.

— Mon enfant, lui dis-je, d'un ton saintement pénétré, non, non, je ne suis point le perfide que vous avez nommé; je suis l'ange du Seigneur, placé sur les bords escarpés et glissants du gouffre insondable, pour vous empêcher d'y tomber; je préside aux eaux miraculeuses de la piscine probatique qui guérissent toutes les infirmités. Calmez-vous, ma chère fille, respirez à votre aise, non, je le jure, vous n'êtes point criminelle. L'Enfer n'est pas pour vous ; vos généreux efforts, votre légitime colère, vos cris d'indignation vous en ont préservée. La compatissante Marie, qui vous aime davantage encore depuis votre héroïque défense, m'a conduit dans ce temple solitaire, pour être votre gardien et votre consolateur. Entrez, je vous prie, dans ce tribunal sacré, où je vais vous purifier de vos taches les plus légères ; courbez sous ma puissante main votre tête repentante, et écoutez ces prodigieuses paroles descendues du haut des cieux avec le Verbe divin : *Je vous absous de tous vos péchés, au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.*

« Maintenant que vous avez recouvré le calme et vos ineffables priviléges, retournez joyeuse et triomphante baiser, avec votre naïve confiance, les pieds de votre auguste libératrice qui demain vous attendra à la table eucharistique. Pour gage de votre filiale reconnaissance, consacrez-vous de nouveau à son culte, suppliez-la instamment de vous retirer d'un monde corrupteur, et de vous abriter loin de tout danger sous ses ailes tutélaires. »

La prière magnanime de la jeune Elisa fut exaucée ; trois mois plus tard, ayant obtenu par ses soupirs et ses austérités la conversion de son vieux père qui fit une mort édifiante, elle entra dans un couvent exemplaire de la séraphique Thérèse, dont elle est devenue la prieure et la gloire.

RETRAITE ECCLESIASTIQUE [1].

DISCOURS PREMIER.

OUVERTURE DE LA RETRAITE.

Renovamini autem spiritu mentis vestræ, et induite novum hominem. (*Ephes.*, IV, 23.)

Béni soyez-vous, Seigneur, de m'avoir procuré, malgré ma faiblesse, l'honneur insigne d'annoncer la bonne nouvelle du salut aux docteurs mêmes de la loi, et de m'entretenir délicieusement de la perfection sacerdotale avec ceux qui en sont les modèles! Béni soyez-vous d'avoir choisi, pour parler des devoirs et des vertus ecclésiastiques, le dernier de vos serviteurs, qui serait heureux de les entendre traiter par l'un des membres de cette vénérable assemblée! Non, très-chers confrères, je ne dirai rien de trop en m'appliquant ces paroles du grand Apôtre : *Infirma mundi elegit Deus, et ignobilia et contemptibilia!...* (I *Cor.*, I, 27.) Ma profonde misère vous est connue, Seigneur, et vous seul savez jusqu'à quel point, en prêchant les sages, les parfaits, j'aurai à rougir de mes propres faiblesses. Puisse le courage que vous m'avez inspiré d'entreprendre une tâche si importante et si délicate, m'obtenir la grâce de partager un jour la magnifique récompense réservée à ces prêtres de Jésus-Christ, tous dignes d'un si beau nom!

Toutefois, Messieurs, si, d'un côté, je redoute d'exercer le plus sublime des ministères sous les yeux de mes maîtres et de mes modèles, de l'autre, je tressaille d'une sainte allégresse en me trouvant au milieu d'une multitude de rois et de pontifes invisiblement présidés par l'immortel Souverain des mondes et le grand Prêtre des éternités! oui, honorés confrères, l'Homme-Dieu lui-même nous préside par sa présence voilée dans ce sacré tabernacle, par la bénigne influence de ses lumières et de ses grâces, et d'une manière sensible et gracieuse par la personne auguste de son digne représentant, qui a bien voulu m'associer aux nobles travaux de son zèle brûlant, et me rendre l'heureux témoin de la piété de ses bien-aimés collaborateurs!

Pour atteindre le but sublime que nous nous sommes proposé vous et moi, et qui consiste à nous retremper ici dans l'esprit de notre état et de notre vocation, je vous prêcherai avec la franchise obligée d'un orateur chrétien quelques-unes des formidables vérités de la religion, les principaux devoirs et les principales vertus du prêtre.

Trop raisonnable, Messieurs, pour prétendre instruire qui que ce soit d'entre vous, je ne m'amuserai point à faire de la science théologique; en général, si nous péchons, c'est moins par ignorance que par défaut de volonté. C'est le cœur plus que l'esprit qui a besoin de réforme. J'insisterai donc spécialement sur les puissants motifs qui nous pressent de remplir et de pratiquer avec une sainte ardeur les graves obligations et les belles vertus d'un ministre des autels. Trop heureux si, en ranimant votre amour pour Dieu et pour le prochain, je pouvais réussir à alléger la pesanteur de votre fardeau et à augmenter encore la mesure de vos mérites! Bornons-nous aujourd'hui à méditer efficacement l'importance de cette retraite et l'extrême besoin que nous en avons tous. Supplions la glorieuse Reine du clergé de nous assister dans ces pieux exercices comme une tendre mère qui guide les pas chancelants de ses enfants chéris! *Ave, Maria!....*

Messieurs, pour me faciliter le moyen de mettre de l'ordre et de la clarté dans mes raisonnements, vous me permettrez de partager ce vénérable auditoire en trois classes diverses et de prouver successivement à chacune d'elles que cette retraite lui est infiniment utile ou même nécessaire. Elle est utile aux prêtres fervents qui sont intimement unis à Dieu par les liens de son amour et qui accomplissent toutes leurs obligations avec une scrupuleuse exactitude; plus utile encore et même nécessaire aux prêtres tièdes qui ne s'acquittent plus de leurs fonctions qu'avec une coupable indolence, et qui, semblables à cet infortuné signalé dans l'*Apocalypse*, sont peut-être déjà morts aux yeux du Seigneur, quoiqu'ils paraissent encore vivants; enfin, absolument indispensable aux prêtres qui sont à la fois ennemis de Jésus-Christ, de son Eglise, des peuples et d'eux-mêmes.

I. Et, d'abord, quels avantages n'allez-vous pas retirer de cette retraite, vous, prêtres éminemment vertueux, qui depuis longtemps édifiez les peuples par le spectacle encourageant d'une piété sincère, d'une humilité profonde, d'un zèle infatigable, d'une charité sans bornes, d'une patience à toute épreuve, d'une pureté angélique? vous, pasteurs des âmes, qui exercez les plus pénibles fonctions du saint ministère avec une ardeur et une persévérance vraiment apostoliques? vous tous, chers confrères, qui ne respirez, nuit et jour, que la gloire de Dieu, la conversion des pécheurs

(1) Plusieurs de nos Discours paraîtront peut-être trop longs à l'orateur; mais il sera libre de taire quelques passages qui lui sembleront moins intéressants, et qui pourront plaire au lecteur. D'ailleurs, tel prédicateur déclame en 45 minutes ce qu'un autre met une heure à débiter.

et votre propre perfection? vous qui, en un mot, craignez le péché mortel, que dis-je? le péché véniel plus que la mort, et qui l'évitez avec plus de précaution que beaucoup d'autres n'évitent le péché mortel?

Sachant d'ailleurs que mille ennemis visibles et invisibles conjurent incessamment notre ruine, une crainte continuelle accompagne tous vos pas, surveille toutes vos paroles et tous vos regards. Que de piéges, en effet, Satan ne dresse-t-il pas à notre innocence! quelles ruses n'emploie-t-il pas pour nous entraîner à quelque chute, pour nous faire consentir à des pensées vaniteuses, jalouses, vengeresses, pour salir notre volage imagination d'images impures! Qui de nous n'a-t-il pas poursuivi jusque dans le sommeil, jusque dans le saint des saints? Ah! que le prince des apôtres a eu grandement raison de le comparer à un lion rugissant qui cherche une proie à sa perfidie et à sa fureur! *Quærens quem devoret.* (I *Petr.*, V, 8.) Oui, il est plus redoutable cent fois que l'animal sauvage et dissimulé qui, caché près d'un troupeau mal gardé, épie le moment de saisir l'imprévoyant agneau, se jette sur lui, l'emporte précipitamment dans l'obscurité de la forêt voisine pour l'y dévorer!

Et ce monde corrompu et corrupteur que l'on nous recommande de fuir, et au milieu duquel nous sommes en quelque façon obligés de vivre; ce monde avec ses séductions, ses scandales, ses flatteries, ses provocations, ses hypocrisies, n'est-il pas, même pour un bon prêtre, une occasion presque continuelle de pécher? Quel est le pieux ecclésiastique qui ne soit tenté de sourire d'une médisance ou d'une calomnie nuisible au prochain, d'une équivoque inconvenante dans la conversation d'une femme trop libre ou d'un confrère peu scrupuleux?

Et, notre propre concupiscence, qui naît avec nous et ne s'éteint qu'à notre mort, quels terribles assauts ne nous livre-t-elle pas! que de fougues et de déréglements dans notre imagination volage! Que de mouvements subits et impétueux poussent violemment notre cœur à la cupidité, à l'ambition, à la haine, à la colère, au découragement, à l'intempérance, à la volupté! Que d'humiliantes et effroyables révoltes dans la chair, dont la plus solide vertu n'est pas toujours exempte!...

Or, messieurs, quel est le plus puissant moyen de se prémunir et de se fortifier contre cette foule de tentations diverses? Une retraite, c'est-à-dire, un temps spécialement, essentiellement consacré au silence, à la prière, à une profonde méditation de la grande affaire de l'éternité! Une retraite où, dans le calme de la solitude, seul avec Dieu, on examine plus mûrement, plus sévèremennt la situation actuelle de sa conscience; les défauts qui affligent et dont on ne se corrige pas; les périls qui menacent et qu'on n'éloigne pas suffisamment; les fautes légères et nombreuses qui n'inquiètent guère quand on les envisage séparément, mais qui épouvanteraient peut-être si on en considérait l'ensemble, si on en prévoyait les funestes conséquences. Une retraite où les prêtres les plus réguliers sentent vivement le besoin de progresser encore dans les voies si désertes de la perfection. Et, en effet, qui de nous oserait se dire sans défaut et sans faiblesse? Mais, lorsque l'on ne s'abuse point sur ses imperfections, ne faut-il pas se combattre, se réprimer, s'armer de courage, travailler sans relâche à former en nous cet homme nouveau, cet homme intérieur, cet homme de mansuétude, de piété, d'humilité, cet homme de Dieu, en un mot, qui ressemble à Jésus-Christ, qui s'efforce du moins d'en approcher par la conformité de ses pensées, de ses sentiments, de ses actions, de sa vie tout entière aux pensées, aux sentiments, aux actions, à la vie de ce parfait et admirable modèle? Ah! dès que nous sommes assez sages pour rentrer en nous-mêmes, nous comprenons clairement la nécessité de cette importante réforme; une voix secrète ne nous permet pas de prolonger notre illusion et nous contraint d'avouer que nous ne sommes pas encore tout ce que nous devrions être: non, nous ne jouissons pas d'une complète sécurité; nous songeons toujours à la conquérir par une conduite plus pure, plus fervente, plus mortifiée, plus généreuse. Loin de nous ces vains projets, ces résolutions infructueuses. N'est-il pas temps enfin de les réaliser? Or, vertueux confrères, une heureuse expérience vous a plus d'une fois convaincus que, dans une retraite, le spectacle touchant et majestueux des divers exercices de l'oraison, de la messe, de la prière publique, de la prédication, du silence et des bons exemples, contribue singulièrement à illuminer l'intellect, à émouvoir le cœur, à l'enflammer d'un zèle vraiment apostolique!

O saints prêtres, ô hommes de Dieu ici présents, depuis longtemps déjà vous entendiez le bon Pasteur vous dire, comme autrefois à ses bien-aimés disciples: Vous avez fait de grandes œuvres, je le sais; vous avez opéré de nombreux miracles, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la guérison aux malades, la consolation aux affligés, la liberté aux esclaves, la vie aux morts; vous avez annoncé l'Evangile aux pauvres! Je suis satisfait de vos brillants succès ainsi que de vos nobles efforts qui n'ont pas été couronnés. Eh bien! après vous être consumés pour l'amour de moi et de vos frères, venez vous reposer de vos fatigues, *Et requiescite pusillum.* (*Marc.*, VI, 31.) Venez me raconter vous-mêmes, dans la joyeuse simplicité de votre âme, que vous avez procuré la gloire de mon Père qui est dans les cieux! car, si vous éprouvez le besoin de me rappeler vos travaux, vos veilles, vos austérités, je ne suis pas moins impatient de causer familièrement avec vous; de vous redire que je suis un maître sensible et reconnaissant; de vous enu-

mérer les faveurs que je vous ai prodiguées et les récompenses magnifiques que je réserve à votre persévérance. Si mes délices sont d'habiter avec les enfants des hommes, jugez du bonheur que je dois trouver dans l'ineffable société de mes amis! *Vos dixi amicos!* (*Joan.*, XV, 15.) Mais si le langage d'un cœur pur et dévoué comme le vôtre fait palpiter le mien d'allégresse, n'ai-je pas lieu d'espérer que ma voix suave et fraternelle n'est pas pour vous, apôtres chéris, sans charmes et sans attraits? Quand un voyageur intelligent a fourni la moitié de sa course, il aime à se délasser à l'ombre fraîche d'un arbre hospitalier, à détacher quelques-uns de ses fruits savoureux, et, en buvant de l'eau de la fontaine, à songer au chemin qui lui reste à faire, aux dangers qu'il a courus et aux moyens d'éviter ceux qu'il pourrait rencontrer encore ; il demande à un vieillard expérimenté la route qui doit le conduire le plus sûrement au but qu'il ambitionne. O illustres voyageurs de la terre aux cieux, du temps à l'éternité, continue le bon Pasteur, asseyez-vous un instant dans ce temple de la paix, à l'ombre tutélaire de cet autel mystérieux ; là vous trouverez la voie, la vérité et la vie! là je vous dévoilerai les vastes desseins que j'ai formés sur vous dans ce nouveau désert de Madian ; je vous dirai, comme à Moyse, que je veux vous confier la conduite d'un peuple cher à mon cœur. Au sommet de ce nouveau Carmel, je passerai sur vos lèvres le charbon sacré, puis je vous enverrai, nouvel Elie, annoncer aux enfants d'Israël mes promesses et mes menaces, mes récompenses et mes châtiments. Sur ces rives renommées du Jourdain spirituel j'apparaîtrai à vos regards ravis sous la forme attrayante d'un innocent agneau! Encouragés par le doux souvenir de ces admirables visions, vous ne craindrez plus de reprocher aux pharisiens leurs orgueilleuses hypocrisies ; aux grands du siècle leurs infâmes désordres ; aux rois mêmes leurs monstrueux adultères! Et vous sauriez, s'il le fallait, couronner votre zèle de la palme du martyre, en répétant avec le plus grand des enfants des hommes : *Non licet!* (*Matth.*, XIV, 4). Mais ne l'oubliez pas : vous ne pourrez vous rendre dignes de marcher sur les nobles traces de ces héros de la loi ancienne ; sur les traces non moins glorieuses de Pierre, de Paul, d'Irénée, de tant d'autres illustres modèles de la loi d'amour et invincibles gardiens de ma doctrine et de ma morale, qu'après vous être retrempés, à leur exemple, dans les indispensables exercices de la retraite, dans les profondeurs de la méditation, dans les incessantes contemplations de ma croix, dans les austérités de ma pénitence, dans les sanglantes rigueurs de ma flagellation! En ne correspondant pas à ces sublimes inspirations, à ces inappréciables conseils, je vous le prédis, vous taririez la source des grâces extraordinaires dont j'avais résolu de vous honorer, et des fruits prodigieux que j'avais droit d'attendre de votre magnanime dévouement!

O Jésus, mon généreux bienfaiteur, je ne fais que d'entrer dans la maison du silence et de la prière, et déjà vos célestes lumières ont éclairé mon esprit, et déjà l'onction de votre grâce a pénétré mon âme, et déjà votre voix attendrissante a enflammé mon cœur! L'intéressante histoire de vos prophètes, de vos premiers disciples, de tant de saints prêtres, m'avait sans doute vivement impressionné, mais cependant que sont tous ces beaux modèles à côté de l'éternel Pontife? Que leurs exemples et leurs discours me semblent faibles si je les compare à vos discours et à vos exemples! Fils adorable du Très-Haut, quand je vous vois vous-même vous préparer par trente années de retraite à la prédication de l'Evangile et au grand œuvre de la rédemption du genre humain ; quand je vous entends reprocher à vos apôtres de n'avoir pu opérer certains miracles, parce qu'ils n'étaient pas des hommes de jeûne et d'oraison, ah! je le conçois maintenant, quelles ne seraient pas ma témérité et ma démence, si j'osais exercer votre auguste et redoutable ministère avant d'avoir longtemps prié, gémi, sangloté entre le vestibule et l'autel; avant d'avoir châtié mes membres et réduit mon corps en servitude! Puisqu'il en est ainsi, mon aimable Maître, puisque je ne puis me maintenir dans la sainteté et la justice, avancer dans les sentiers de la perfection, obtenir des faveurs signalées, que par la retraite, le recueillement et la pénitence, cette maison chérie me verra une fois au moins chaque année méditer profondément sur les moyens de resserrer encore les nœuds de l'amitié si douce, de l'alliance si honorable qui m'unit pour jamais à mon bien-aimé!

Adieu donc, créatures frivoles et dangereuses, monde impie et corrupteur que je m'accuse d'avoir trop fréquentés dans ma jeunesse, adieu pour toujours! Eloignez-vous de ma présence, de ma pensée, et laissez-moi jouir en paix des ineffables entretiens du Seigneur Jésus!!!

II. Messieurs, si la retraite est si profitable aux héros du sanctuaire, pensez-vous qu'elle soit moins utile aux ecclésiastiques qui vivent dans la tiédeur, c'est-à-dire qui ne négligent pas entièrement leurs devoirs, mais qui ne les remplissent que nonchalamment ; qui ne sont point exacts à visiter leurs malades, à catéchiser les enfants, à pourvoir aux besoins des pauvres, à entendre les confessions ; qui rompent le pain de la parole, mais qui ne puisent pas leurs exhortations dans le sein de la méditation, de la charité, de la ferveur, dans les plaies sanglantes et amoureuses de Jésus crucifié ; qui récitent leurs offices, offrent le saint sacrifice, mais avec froideur et précipitation ; qui s'acquittent de leurs fonctions, du moins des plus importantes et des plus augustes, mais avec des airs de dissipation et de familiarité peu propres à édifier les peuples qui en sont témoins?

Or, chers confrères, parmi ces trop nombreux ministres qui ne voudraient pas, disent-ils, se rendre coupables d'infractions graves et de grands désordres, mais qui commettent sans scrupule, ils en conviennent, une foule de fautes vénielles (et la tiédeur n'est, à vrai dire, que l'habitude de ces fautes), en est-il un seul qui soit intimement convaincu de cette vérité enseignée par l'Esprit-Saint : *Qui spernit modica, paulatim decidet?* (*Eccli.*, XIX, 1.) Cette prédiction, que nous rappelons aux fidèles et qui souvent se réalise en eux, n'en devons-nous donc point redouter pour nous-mêmes les formidables effets? Mais cependant, n'en doutons pas, c'est cette fausse sécurité qui nous entraîne de négligences en négligences, de chutes en chutes, jusque dans l'affreux abîme des péchés mortels, jusque dans la déplorable inimitié de Dieu! aussi le *Maledictus qui facit opus Dei negligenter* (*Jerem.*, XLVIII, 10.) m'a toujours épouvanté, et le *communiter* incomplétement et obscurément défini par la théologie, est loin de me rassurer! d'ailleurs la limite qui sépare le véniel du mortel n'a pas toujours des caractères bien marqués. Nous savons sans doute, en général, que ce qui atténue le péché, c'est la légèreté de la matière, ou le défaut de plein consentement; mais ces deux points sont-ils donc toujours si faciles à saisir? Non, Messieurs, il n'y a là-dessus aucune règle évidente, et les plus habiles docteurs sont très-souvent embarrassés. Nous n'avons pas, observe judicieusement saint Augustin, la balance qui fixe infailliblement la pesanteur du péché. Qui nous assurera, par exemple, que telle dissipation d'esprit prolongée durant l'office, le saint sacrifice, que tel manque de zèle à l'égard d'un enfant mort sans baptême, d'un malade sans absolution, ne sont que véniels? que tels emportements, telles paroles injurieuses, médisantes, calomnieuses, ne sont que des fautes légères? que cet amour-propre, cette gloriole, cette jalousie, cette aversion, ce déni de justice et de vérité, cette lâcheté intéressée à ne pas défendre un opprimé, un confrère injustement accusé, cette attache aux biens temporels, ne sont pas mortels? Toutes les fois que l'amour des créatures l'emporte sur l'amour de Dieu et forme la disposition dominante du cœur, le péché est grave. Or, d'après cet incontestable principe appliqué à notre conduite relâchée, au détail de nos actions, sommes-nous certains que Dieu ne nous a pas déjà vomis de sa bouche? Le *nihil enim mihi conscius sum*, suivi de ce terrible *sed non in hoc justificatus sum* du grand Apôtre (I *Cor.*, IV, 4), qui, dans tous les siècles, a fait trembler les saints les plus illustres, nous trouverait-il donc froids et indifférents? Si Jésus-Christ se rendait visible au milieu de cet auditoire, oserions-nous l'interroger sur le véritable état de notre conscience? Ne redouterions-nous point le même avertissement qu'il fit donner à un homme apostolique de la primitive Eglise : *Admoneo te ut resuscites gratiam Dei quæ est in te per impositionem manuum mearum?* (II *Tim.*, I, 6.) L'esprit du Seigneur n'était pas éteint, il est vrai, dans Timothée, remarque l'Ange de l'école, mais il s'était ralenti, et sans cette recommandation du charitable Paul, dans quel abîme le relâchement de Timothée ne l'eût-il pas précipité? Qui peut lire sans frémir la seconde réprimande que l'illustre exilé de Pathmos, de la part de Jésus-Christ, adressa à ce même ange d'Ephèse, dans l'année qui précéda son martyre : *Scio opera tua, et laborem, et patientiam tuam; sed habeo adversum te, quod charitatem tuam primam reliquisti : memor esto itaque unde excideris, et age pœnitentiam, et prima opera fac; sin autem, venio ad te, et movebo candelabrum tuum de loco suo, nisi pœnitentiam egeris!* (*Apoc.*, II, 2-5) Grand Dieu! si le disciple chéri du Docteur des nations est ainsi menacé, quelle ne doit pas être la terreur du prêtre qui se traîne dans la tiédeur?

Que saint Jean écrit-il encore à l'ange de Sardes? *Scio opera tua, quia nomen habes quod vivas, et mortuus es!... non enim invenio opera tua plena coram Deo meo* (*Apoc.*, III, 1, 2). *Et mortuus es!* ce mot effroyable a été dit, vous le savez, d'un pontife qui jouissait d'une grande réputation de sainteté. Pendant que les fidèles célébraient son zèle et ses vertus, Dieu, qui scrute les reins et les cœurs, ne jugeait pas comme les hommes, qui ne voient que les brillants dehors du sépulcre sans pouvoir en découvrir les entrailles fétides : *Non invenio opera tua plena.* Ses actes, quoique édifiants à l'extérieur, n'avaient pas cette plénitude de perfection et de sainteté que le Seigneur exige rigoureusement de ses ministres. Ne me demandez pas ce qui lui manquait, car je l'ignore. Dieu, afin de nous inspirer une crainte salutaire, n'a pas voulu nous le révéler. Etait-ce une avarice adroitement déguisée sous le vaniteux éclat de certaines aumônes? était-ce quelque protection cachée, entretenue avec l'argent de l'Eglise et du pauvre? était-ce un fond d'orgueil qui l'élevait dans sa pensée au-dessus du reste des humains? était-ce quelque penchant honteux ingénieusement masqué par les trompeuses apparences de la modestie et de la pudeur? C'est un secret : mais, ce qu'il nous suffit de savoir, c'est qu'en paraissant vivant aux yeux du public et de ses confrères, il était mort devant le souverain Juge! *Nomen habes quod vivas, et mortuus es!*

O mes chers amis, que nous avions grand besoin de cette retraite, de ces jours de réflexion, pour examiner scrupuleusement s'il y a dans toutes nos œuvres cette plénitude qui peut seule les rendre méritoires aux yeux de Dieu; pour voir autant que possible si nous n'aurions point le malheur de ressembler à ces ministres de l'*Apocalypse;* pour sentir vivement et redouter efficacement le danger de cette langueur spirituelle ou de cette affreuse hypocrisie qui les menaçait d'une ruine éternelle! Ah! si nous étions les infortunées victimes d'un

aveuglement si déplorable, cette retraite va nous offrir un moyen sûr et facile de déposer dans le sein compatissant d'un de ces confesseurs pieux et éclairés qui nous sont connus, la faiblesse ou la fausseté de nos vertus, nos doutes, nos frayeurs, nos repentirs, la ferme résolution où nous sommes de faire pénitence, de mettre désormais dans notre cœur et dans notre conduite la droiture et la régularité que nous serions si heureux d'avoir à présenter sur le seuil de l'éternité, en présence de la Vierge immaculée, à notre divin et magnanime exemplaire!

III. Messieurs, ici je m'arrête. Je ne veux plus parler qu'aux absents; je prévois que je mériterais vos justes reproches et peut-être votre indignation, si je m'adressais à vous-mêmes en démontrant l'indispensable nécessité d'une retraite pour les prêtres évidemment criminels et scandaleux; car, j'aime à le croire, il n'en est aucun dans cette sainte et auguste assemblée! Ce sera donc uniquement pour vous prémunir contre les désordres du sanctuaire que je vais dire un mot de ces pasteurs, de ces ecclésiastiques qui, pour me servir des expressions énergiques de saint Grégoire pape, outragent Dieu, abreuvent l'Eglise d'amertumes, précipitent les peuples dans les larges voies de la perdition et déshonorent le sublime caractère dont ils sont revêtus; qui passent, aux yeux de leurs confrères et des laïques, pour des prédicateurs vains et ambitieux, pour des directeurs capricieux, inconsidérés, inexacts, trop relâchés ou trop sévères, pour des curés paresseux, dissipés, sans entrailles et avares, pour des hommes de société, de jeu, de bonne chère; qui, malgré les anathèmes du grand Apôtre, sont plus occupés des affaires et des soins temporels que des fonctions et des devoirs de leur saint état; qui en fréquentant telle famille, telle personne du sexe, provoquent des soupçons et des discours humiliants; qui, sous le poids de ces accusations infamantes et trop fondées, célèbrent néanmoins les redoutables mystères avec une précipitation mal édifiante ou une hypocrisie pharisaïque qui troublent la foi et refroidissent la dévotion des plus fervents chrétiens; qui, en un mot, se pervertissent, s'endurcissent de plus en plus, et loin d'aider Jésus-Christ à sauver des âmes rachetées de son sang, s'opposent, autant qu'il dépend d'eux, aux desseins de miséricorde qu'il avait sur elles, et attirent les malédictions du ciel sur une paroisse, une cité, une contrée entière.

Ah! Messieurs, si je connaissais dans cette ville, dans ce diocèse, un de ces infortunés Judas dont je viens de faire en tremblant l'épouvantable portrait, je me sentirais le courage d'aller baiser ses pieds et de lui dire d'une voix entrecoupée de sanglots: Très-cher confrère, vous savez que si une mort subite vous frappait, comme tant d'autres, vous rouleriez infailliblement dans un abîme de malheurs irréparables; et pour vous soustraire à cette effroyable éternité, vous n'avez pas volé à la retraite! Quoi! l'exemple attendrissant des Madeleine, des Marie égyptienne, des Thaïs, de tant de ministres repentants qui se sont arrachés pour toujours aux faux plaisirs du monde ou aux dangers de leur état pour méditer dans la solitude les désordres du passé, les insondables profondeurs de l'avenir, ne vous déterminerait pas à venir couler quelques jours dans cet asile silencieux, où la présence d'un seul de ces pieux condisciples vous ferait rentrer en vous-même! Voyez, ajouterais-je, cette foule de pasteurs, ces types de régularité et de ferveur: le calme et la sérénité qui brillent sur leurs fronts vénérables, en vous révélant la douce paix de leur âme, ne diraient-ils rien à votre cœur rongé de soucis, de remords et de terreurs! animé par le ravissant spectacle de leurs bonnes œuvres, de leurs immenses travaux, vous les suivrez, vous les devancerez peut-être dans la noble carrière qu'ils parcourent depuis de longues années avec tant de prospérités, de mérites et de gloires. Ah! bien-aimé confrère, au nom de vos plus chers intérêts, laissez-vous vaincre à ces hautes considérations. Pénétré d'un repentir sincère et d'une sublime confiance, tombez, tombez aux genoux de ce modeste confesseur, qui vous appellera son ami, son frère, son fils, et qui, en pleurant avec vous, vous ouvrira les portes immortelles de la céleste Jérusalem, où, bientôt réunis à notre saint prélat et à ses dignes collaborateurs, nous chanterons éternellement les infinies miséricordes du Seigneur Jésus!!!

Dans ce moment solennel et décisif, très-honorés confrères, une lutte terrible s'engage entre le ciel et l'enfer. Lucifer, alarmé à la vue imposante de cette auguste armée de pontifes vénérables qui se disposent à retremper leur courage pour lui enlever de nouvelles et innombrables victimes, m'apparaît dans une attitude menaçante, et fixe sur nous des regards farouches! superbement assis sur son trône de feux vengeurs et inextinguibles qui le dévorent sans l'anéantir, ne l'entendez-vous pas commander à ses redoutables phalanges de se disperser dans nos rangs, d'y jeter le désordre, de nous asservir à ses lois et de river nos fers?

Cruel et irréconciliable ennemi de Dieu et des hommes, sache-le bien: tu as en nous tous de formidables adversaires qui se rient de tes inspirations séductrices, de tes violents assauts, de tes hurlements effroyables! Armés de la croix sanglante, mais victorieuse, de notre Chef invincible et glorieux, nous enfoncerons tes bataillons vaincus et nous percerons ta poitrine hideuse et rugissante.

O Marie, ô notre Mère, ô notre Impératrice, à qui nous consacrons cette précieuse retraite, daignez couvrir vos tendres enfants et vos sujets fidèles de votre invulnérable égide et les conduire vous-même au fort de la mêlée où ils remporteront de nouveaux triomphes, où ils conquerront des trophées nouveaux, pour en décorer à jamais les

tabernacles déjà si brillants de Jéhovah, votre adorable Souverain et leur magnanime rénumérateur !!!

DISCOURS II.

SAINTETÉ DU PRÊTRE.

Sic nos existimet homo ut ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei. (I *Cor.*, IV, 1.)

Le même apôtre, Messieurs, nous qualifie, ailleurs, d'ambassadeurs de Dieu et de représentants de Jésus-Christ pour annoncer son Evangile aux hommes : *Pro Christo ergo legatione fungimur, tanquam Deo exhortante per nos.* (II *Cor.*, V, 20.) Quelques Pères de l'Eglise, frappés de ces ineffables privilèges accordés au prêtre, n'ont pas craint de l'appeler un autre Christ, *Alter Christus :* titres augustes qui, en nous faisant concevoir la plus haute idée de la dignité sacerdotale, nous disent assez combien doivent être saints tous ceux qui en sont revêtus. Aussi saint Ambroise appelait-il le prêtre le guide de la sainteté, *dux sanctitatis*, et le grand Chrysostome voulait qu'un prêtre fût assez pur pour occuper, dans le ciel, la première place parmi les anges mêmes : *Necesse est sacerdotem sic esse purum, ut in cœlis collocatus, inter cœlestes illas virtutes medius staret.* Pour exhorter les simples fidèles à la sainteté chrétienne, nous leur répétons souvent que c'est là leur principale vocation; qu'ils sont les enfants des saints, et qu'en cette qualité ils doivent s'efforcer de marcher sur leurs glorieuses traces. Eh bien! Messieurs, en remplissant à leur égard un devoir si important, oublierions-nous que, non seulement nous sommes nous-mêmes les enfants des saints, mais que par une grâce spéciale nous sommes encore les ministres du Dieu trois fois saint, et que par conséquent toute la sainteté et toute la magnificence du Roi immortel qui nous envoie, doivent reluire et briller dans nos personnes sacrées? Oublierions-nous que Jésus-Christ, ce prêtre par excellence, ce prêtre éternel et innocent par nature, avant de remonter aux cieux, nous a revêtus de tous ses pouvoirs, mais en nous ordonnant de nous conduire comme il s'est conduit lui-même : *Sicut misit me vivens Pater, et ego mitto vos.* (*Joan.*, XX, 21.) Mon Père m'a envoyé sur la terre pour me consumer à son service, pour procurer sa gloire, pour le faire connaître aux hommes par la sublimité de ma doctrine et l'innocence de ma vie, pour leur donner une juste idée de ses infinies perfections, de sa charité, de sa justice, de sa miséricorde, de sa sainteté, afin de lui obtenir les hommages et les adorations qui lui sont dus. Eh bien! vous, mes successeurs, si vous avez le bonheur de comprendre tout ce qu'il y a de majestueux et de divin dans votre mission, vous vous conduirez d'une manière si pure et si angélique, que les peuples, ravis du beau spectacle de vos vertus et de votre perfection, vous reconnaîtront aisément pour les dignes ambassadeurs du Fils de l'Eternel, et seront presque tentés de demander à chacun de vous, comme autrefois les Juifs à mon illustre Précurseur : *Tu quis es?* (*Joan.*, I, 19.) Qui êtes-vous? car, à la gravité de votre maintien, à la modestie de vos traits, à la douceur de votre caractère, à l'étendue de vos lumières, à la sagesse de vos discours, à la prudence de vos démarches, à l'ardeur de votre zèle, à la charité de vos entrailles, à l'héroïsme de votre patience, à la pureté de vos mœurs, on vous prendrait presque pour le Christ qui a paru sur la terre. Comme cet aimable Jésus, vos délices sont de converser pieusement avec les enfants des hommes. Comme ce tendre Sauveur, vous recherchez les pécheurs et vous courez à la rencontre du prodigue repentant; vous évangélisez les pauvres avec bonté; vous reprenez les grands coupables avec une douce et noble sévérité; vous encouragez les faibles, vous consolez les affligés, vous soulagez les malheureux, vous bénissez les enfants, vous répandez des grâces et des bienfaits sur tous ceux qui vous approchent avec confiance. O heureuses les entrailles qui ont porté un prêtre si digne d'un si beau nom, un pasteur si compatissant, un prédicateur si intéressant, un confesseur si zélé! *Hosanna Filio David!* (*Matth.*, XXI, 9.) Honneur, gloire, bénédiction à ce pontife brillant de pureté et d'innocence : *Hosanna Filio David!* O prêtres selon mon cœur, reprend alors le Sauveur du monde, en voyant les peuples édifiés de vos vertus vous combler de louanges et se féliciter de vous avoir pour guides, qu'il m'est doux, qu'il m'est agréable à moi-même de redire avec mon Père céleste : Voici mes enfants bien-aimés, voici mes disciples chéris en qui j'ai placé mes complaisances et en qui je retrouve de parfaits imitateurs de ma sainteté : *Hic est Filius!....*

C'était là, Messieurs, la magnifique pensée de saint Ambroise quand il disait aux prêtres de son temps : Nous n'exercerons dignement le sublime ministère dont Jésus-Christ nous a chargés, qu'autant que nous le copierons, que nous le représenterons tout entier lui-même dans nos œuvres et dans nos personnes : *Luceat imago ejus in operibus nostris et tota ejus species exprimatur in nobis.* Notre ressemblance avec ce divin exemplaire doit donc être si parfaite, qu'en la voyant on puisse dire de nous, selon la belle parole de saint Cyrille d'Alexandrie, que nous sommes, à la lettre, l'image vivante et l'expression fidèle de Jésus-Christ : *Christi expressa forma.*

Oui, Messieurs, et nous ne saurions trop le répéter, c'est précisément et uniquement dans cette conformité parfaite de vues, de sentiments et de conduite avec ce divin original que consiste la véritable sainteté que Dieu exige de nous : *Sancti estote, quia ego sanctus sum.* (*Levit.*, XI, 44.) Mais hélas! conformité aussi rare qu'elle est indispensable. (Ici, Messieurs, c'est du clergé en

général que je vais parler.) En effet, comment reconnaître Jésus-Christ doux et humble de cœur, en tant de prêtres superbes et infatués de leur prétendu mérite! Jésus-Christ, soumis et obéissant jusqu'à la mort, en tant de prêtres sourds et indociles à la voix de leurs supérieurs! Jésus-Christ, pauvre et n'ayant pas où reposer sa tête, en tant de prêtres avides et occupés à thésauriser pour eux ou pour leurs parents! Jésus-Christ pénitent et mortifié, consumé de fatigues, brûlant de zèle pour la gloire de son Père, en tant de prêtres sensuels, insensibles aux intérêts de cette même gloire, et languissant dans une sacrilége indolence! Jésus-Christ pur et orné de toutes les vertus, en tant de prêtres esclaves de plus d'un vice!

Ces tristes vérités, Messieurs, ne trouveront point sans doute leur application dans cet auditoire : dès votre entrée dans le sacerdoce, vous sûtes comprendre que le Seigneur vous avait choisis pour ses ambassadeurs, et Jésus-Christ pour ses représentants auprès des peuples, et que cette magnifique prérogative vous imposait la noble tâche de tendre à la sainteté et à la perfection du grand Dieu qui vous envoyait!

Vous comprîtes aussi que c'est encore plus à vous qu'aux prêtres de la loi ancienne que le Seigneur a dit : *Les enfants d'Aaron me sont consacrés; qu'ils soient donc saints, parce que je suis saint, moi le Seigneur qui les sanctifie.* (*Levit.*, XX, 7, 8.) Je les regarde et ils doivent se regarder eux-mêmes comme des hommes qui m'appartiennent exclusivement, qui ne peuvent plus disposer de leurs personnes, parce que je les ai séparés de mon peuple et consacrés pour qu'ils servent uniquement et saintement dans le culte de mon tabernacle. N'oublions point, Messieurs, que le propre de notre vocation est de nous arracher aux vanités et aux embarras d'un siècle profane pour nous consacrer entièrement à un ministère tout divin : *Ut serviretis in cultu tabernaculi.* (*Num.*, XVI, 9.)

Relisons souvent ce magnifique passage de la Ire Epître du prince des apôtres : *Quant à vous, vous êtes la race choisie, la nation sainte, l'ordre des prêtres-rois, afin que vous publiiez les grandeurs de celui qui vous a appelés des ténèbres les plus épaisses à son admirable lumière.* (I *Petr.*, II, 9.) Publier les magnificences de Jéhovah, lui offrir chaque jour un encens d'agréable odeur, lui présenter les vœux et les cœurs de son peuple, produire, toucher, porter, manger la chair virginale de son Fils bien-aimé : ces inénarrables mystères deviennent donc nos fonctions principales; ses temples, notre demeure habituelle; ses autels, notre plus sûr asile; ses œuvres de charité, notre occupation ordinaire; ses divins cantiques, nos plus délicieuses récréations! Pourquoi, Messieurs, tant et de si glorieux priviléges? Parce que nous lui sommes spécialement consacrés! Oui, tel est, chers confrères, le noble rôle que vous remplissez saintement, honorablement, et qui, en assurant votre salut, vous rend, dès à présent, infiniment plus heureux que ces prêtres qui ne s'abstiennent de certains désordres éclatants que pour ne pas enflammer l'indignation d'un public redoutable; que ces demi-prêtres qui ne sont ni ecclésiastiques ni laïques, qui gardent une étrange neutralité entre le théâtre et l'autel, qui, au mépris du solennel divorce qu'ils firent, dans le jour fatal de leur ordination, avec un monde impie et séducteur, s'y répandent néanmoins fréquemment par des visites inutiles, dissipées, vaniteuses, intéressées, pour partager ses jeux, ses festins, ses intempérances, ses médisances, ses jalousies ; qui, en un mot, sont pour les fidèles le scandale le plus pernicieux, pour les enfants du siècle le plus terrible fléau, pour l'enfer seul le sujet d'une horrible joie!

Messieurs, si le roi de Babylone n'admettait à son service que de jeunes seigneurs sans aucun défaut, beaux de visage, nourris des mets de sa table et élevés avec le plus grand soin dans son propre palais, quelles grâces spirituelles, quelle pureté angélique ne doivent pas avoir les ministres mêmes de la maison du Roi des rois, qui d'un coup d'œil sonde les reins et les cœurs, et qui aperçoit des taches jusque dans ses anges! Si pour porter seulement les vases destinés aux sacrifices judaïques, les enfants d'Aaron devaient être purifiés d'une manière particulière, à quelle sainteté ne doivent pas prétendre les prêtres de la loi évangélique, eux qui pénètrent jusque dans le Saint des saints où repose le Fils même du Très Haut! eux qui tous les jours se nourrissent de sa chair adorable, qui s'enivrent tous les jours de son sang précieux! aussi saint Laurent Justinien veut-il qu'un prêtre *accedat ut Christus, ministret ut sanctus.* O prêtres du Dieu vivant, s'écrie saint Augustin, si l'Eglise proclame bienheureuses les entrailles de la plus pure des vierges pour avoir porté une fois l'Auteur du salut, vos cœurs, que Jésus-Christ a choisis pour ses tabernacles habituels et privilégiés, sont-ils donc moins fortunés, et par conséquent doivent-ils être moins chastes que le sein de Marie! Célestes intelligences, oui, vous êtes supérieures au prêtre par l'excellence de votre nature, mais qu'avez-vous dans vos sublimes fonctions qui puisse vous égaler à lui ? car, s'il vous est donné d'assister invisiblement à la célébration de nos divins mystères, et d'adorer Jésus immolé sur nos autels, n'est-ce pas le prêtre seul qui jouit de l'incomparable privilége d'y faire descendre cette victime sacrée? Jugeons par ce trait, Messieurs, de la sainteté nécessaire à celui qui se trouve revêtu d'un pouvoir si étonnant! ne soyons donc plus surpris d'entendre saint Chrysostome répéter dans les transports de son admiration : Quelle intégrité de mœurs, quel fonds inépuisable de religion et de piété ne doit pas avoir un ministre des autel! quelles mains assez pures pour toucher des

mystères si augustes! quelle langue assez pure pour chanter dignement les louanges de Jéhovah, pour prononcer les paroles redoutables qui commandent à ce Dieu de toute majesté de descendre des hauteurs éternelles comme une manne indispensable aux habitants du désert! Ah! le prêtre, oui, le prêtre devrait donc effacer en pureté l'éclat même des rayons du soleil : *Sacerdotis animum solaribus radiis puriorem esse oportet!*

Mais, Messieurs, si en qualité de représentants de Jésus-Christ nous devons être saints, comme modèles des peuples et chargés de les former à la sainteté, nous devons les premiers leur en donner l'exemple.

Donnés en spectacle à tous les hommes, c'est à nous, ministres de Dieu, de les éclairer et de les édifier par la sainteté de notre vie plus encore que par la pureté de notre doctrine; car le monde, tout corrompu qu'il est, exige dans les prêtres une vie innocente et des mœurs sans reproche. Aussi, disait saint Chrysostome, N'oublions pas que nous devons surpasser en tout genre de vertus ceux à la conduite desquels nous sommes préposés et pour lesquels nous sommes chargés de prier. Et saint Isidore de Damiette ne craint pas d'ajouter, qu'entre le prêtre et tout homme de bien il ne doit pas y avoir moins de distance pour la sainteté qu'il y a d'espace entre le ciel et la terre : *Tantum inter sacerdotem et quemlibet virum probum interesse debet, quantum inter cœlum et terram.*

Sur ces maximes qui sont celles des saints les plus célèbres, ou pour mieux dire, celles de toute l'Eglise, avons-nous jamais examiné sérieusement si nous avons une sainteté qui soit en harmonie avec la sublimité de notre caractère, et si cette dignité nous rapproche de la Divinité même? sommes-nous exempts des faiblesses ou des vices qui nous placeraient au-dessous même des hommes les plus ordinaires, constitués par notre ordination les anges de la terre? ne portons-nous point dans notre cœur un secret orgueil qui nous assimilerait à ces anges coupables que Dieu chassa du ciel et qu'il précipita pour jamais au fond de l'abîme? Placés sur le sommet de la montagne comme des flambeaux destinés à éclairer le monde, le monde ne nous reproche-t-il point de jeter sur lui, non des lumières vives et bienfaisantes, mais seulement quelques étincelles pâles et obscurcies par les noires et funestes vapeurs des passions? Bien loin d'appeler les bénédictions célestes sur les fidèles dont Dieu nous a établis les intercesseurs et les médiateurs, n'avons-nous point à redouter d'en être le fléau et les corrupteurs par l'hypocrisie de nos prières et l'irrégularité de notre conduite? car, remarque saint Thomas, si celui qui est chargé d'intercéder pour les autres, auprès du prince, a le malheur de lui déplaire, au lieu d'apaiser sa colère, il ne fera que l'irriter davantage : *Cum is, qui displicet, ad intercedendum mittitur, irati animus ad deteriora provocatur.* — Ah! disait saint Chrysostome, si c'est déjà pour le clergé un grand sujet de confusion de trouver des laïques aussi justes et aussi vertueux que nous, quelle honte ne serait pas la nôtre, si l'on nous voyait moins fervents qu'eux dans le service du Seigneur, moins fidèles à nos devoirs et moins édifiants dans l'ensemble de notre conduite!

Saint Bernard, animé d'un zèle non moins ardent, et singulièrement affligé des désordres affreux auxquels s'abandonnaient les diverses classes de la société, s'écriait à son tour : Si dans cette conspiration générale on voyait sortir du sanctuaire quelque partie de ces torrents d'iniquités qui inondent le Christianisme; si ceux que Dieu a spécialement chargés d'instruire, de gouverner et de sanctifier son peuple, étaient accusés de partager le scandale et la corruption des mauvais chrétiens, le malheur serait à son comble, la plaie serait profonde et incurable!

Grâces immortelles vous en soient rendues, ô mon Dieu! de pareils reproches ne peuvent s'adresser aux ministres qui me font l'honneur de m'écouter; tous, ils édifient les fidèles et les pécheurs même par la pureté de leurs mœurs et l'éminence de leurs vertus; et si, contre mon attente, il s'en trouvait un seul qui démentît la sainteté de son caractère et qui osât se plaindre d'être méprisé de son troupeau, nous lui dirions avec saint Ambroise : *Quomodo potest observari a populo, qui nihil habet secretum a multitudine?*

Vous vous plaignez que le peuple ne vous respecte pas! vous en ignorez la cause, ou du moins vous ne l'attribuez qu'à son ignorance, à son ingratitude, ou à son impiété! La cause, la véritable cause, ah! c'est qu'il ne trouve dans le détail de votre vie rien qui vous élève au-dessus de lui-même. La cause, c'est que comme lui, et souvent plus que lui, vous êtes indiscret, médisant, jaloux, hautain, colère peut-être! Et que voulez-vous qu'il admire, si, malgré tout ce que vous lui dites de la sublimité de votre ministère, il reconnaît en vous les mêmes défauts et les mêmes faiblesses que vous lui reprochez avec tant d'amertume : *Quid in te miretur, si sua in te recognoscat?* Oui, mais à force de nous trouver si différents de ce que nous devrions être, on s'accoutume insensiblement à séparer nos personnes de notre caractère; ou plutôt on fait retomber sur la sainteté de notre caractère le mépris et l'opprobre qui n'appartiennent qu'à nos personnes.

Le seul moyen de nous concilier l'estime et la confiance des peuples, et d'être à leurs yeux des modèles dignes d'admiration et d'imitation; c'est donc de leur présenter le touchant et magnifique spectacle de la sainteté sacerdotale, non-seulement à l'autel du sacrifice, mais dans la chaire de vérité, mais au tribunal de la pénitence, mais dans tout le détail de notre conduite. Dieu, sans doute, peut employer, au moins pendant un

temps, les instruments les plus vils et les plus coupables pour opérer des prodiges, pour convertir des pécheurs ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que la conduite ordinaire de la Providence, dans les ouvrages de sa grâce, est de se servir de prêtres vraiment dignes de lui et de son Eglise. L'histoire attendrissante de tant de milliers de saints prêtres en est une preuve sans réplique. Oui, mes frères, oui, c'est particulièrement aux saints qu'il appartient de faire des saints. Aussi, nous dit saint Grégoire de Nazianze, si vous voulez sanctifier les autres, commencez donc par vous sanctifier les premiers : *Sanctificari primo, deinde sanctificare.* Quand les ministres des autels sont saints, ils allument infailliblement dans les cœurs le feu de la charité chrétienne dont ils sont embrasés eux-mêmes. Les fidèles reçoivent leurs paroles comme des oracles ; on dirait que ce ne sont pas des hommes qui parlent, mais que c'est l'Esprit-Saint qui parle par leur bouche; s'ils prêchent la pénitence, ils la pratiquent les premiers ; la fuite et les dangers du monde, ils s'en tiennent éloignés; l'innocence des mœurs, les leurs, qui sont chastes et connues pour telles, persuadent mieux que toute l'éloquence humaine. Leurs exemples font les plus vives impressions ; et de même qu'une tendre rosée s'insinue doucement dans le sein de la terre et la rend plus fertile, ainsi les exhortations paternelles des saints prêtres pénètrent délicieusement dans l'âme des chrétiens et la rendent de plus en plus féconde en bonnes œuvres.

Mais s'ils dégénèrent de la perfection du sacerdoce, mais s'ils portent dans le sanctuaire un esprit mondain, un cœur corrompu, ils deviennent bientôt la peste du troupeau et l'effroi des brebis de la maison d'Israël. Quels ravages, en effet, ne causent-ils point dans l'âme des laïques, qui, après les avoir vus dans le monde plus dissipés, plus libres, plus laïques qu'eux-mêmes, les retrouvent ensuite à l'autel, portant le corps adorable de Jésus-Christ dans des mains souillées, sur une langue méchante, dans une poitrine vendue à l'iniquité ! Quels fruits, Messieurs, attendre de pareils ministres, qui, après avoir déclamé avec force contre les désordres qui règnent dans les sociétés profanes et contre les dangers qu'on y rencontre, contre la perte d'un temps précieux, contre les jeux et leurs funestes suites, s'exposent eux-mêmes aux occasions les plus périlleuses ! Ah ! il me semble entendre le grand Apôtre adresser à ce pasteur, à ce prédicateur, avec une sainte indignation, cette redoutable apostrophe : Insensé ! comment, fièrement assis dans la tribune sacrée, ne crains-tu point d'y proclamer avec assurance les plus pures maximes de la morale évangélique, tandis que, bien loin d'y conformer ta propre conduite, tu leur donnes le démenti le plus formel et le plus injurieux, par tes mœurs et par tes exemples ! *Qui alium doces, te ipsum non doces !* (*Rom.*, II, 21.) Quoi ! esclave de l'orgueil et de la colère, tu oses bien y faire un pompeux éloge de l'humilité et de la douceur ! Tu oses répéter avec mon divin Maître ces immortelles paroles : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur !* (*Matth.*, XI, 29.) Quoi ! plongé dans l'oisiveté, dans l'abondance et la mollesse, tu as le courage de prêcher le travail et la mortification à un peuple pauvre et malheureux ! Quoi ! dévoré par la hideuse passion de la volupté, tu ne redoutes point d'appeler le mépris des hommes et les malédictions du ciel sur les impudiques ! *Qui dicis, non mœchandum, mœcharis !* (*Rom.*, II, 22.) Ignores-tu donc que par cette étrange contradiction de vie et de langage, tu fais blasphémer parmi les pécheurs le nom trois fois saint du Dieu qu'ils devraient adorer et bénir ? Non, non, ne te flatte pas d'échapper au terrible châtiment que mérite une infidélité si révoltante et si criminelle ; ta sentence est déjà portée, et c'est toi-même qui l'as prononcée du haut de la chaire où tu as trahi indignement et le salut de tes frères et la gloire de ton Dieu ! Pour te convaincre et pour te confondre, le souverain Juge n'aura besoin ni d'accusateurs, ni de témoins. Prêtre et modèle des simples fidèles, tu n'as pas fait toi-même ce que tu leur recommandais ; tu as foulé aux pieds la sainteté que tu leur prêchais d'un ton véhément et courroucé ! *Ex ore tuo te judico.* (*Luc.*, XIX, 22.)

Si ce malheureux prêtre descend de la chaire de vérité pour remplir dans le tribunal de la pénitence la double fonction de juge et de médecin, nous ne serons pas moins frappés de la stérilité de son ministère. Sans parler de la répugnance qu'éprouvent un certain nombre de fidèles à lui avouer tous leurs péchés et les sacriléges qui les suivent, convenons, Messieurs, qu'il doit être bien triste et bien cruel pour un confesseur coupable d'avoir à condamner dans ses pénitents les mêmes fautes et les mêmes habitudes dont il a à rougir lui-même. Descends de ton siége, lui crie fortement sa conscience alarmée, et avant de prononcer sur des âmes moins criminelles que la tienne une sentence qui te rendrait plus coupable encore, fais une retraite de quelques jours, de quelques semaines; pleure, sanglote entre le vestibule et l'autel ; puis, après avoir obtenu ta grâce, viens occuper avec une modeste assurance le tribunal du souverain Juge ; revêtu alors de la sainteté, comme d'un manteau de gloire, tu ne craindras plus de parler aux pécheurs de la justice de Dieu ; car, dit saint Ambroise, malheur aux ministres infidèles qui, n'étant pas encore réconciliés avec le Seigneur, s'ingèrent de traiter avec lui de la réconciliation des autres : *Væ ministris infidelibus, qui nondum reconciliati, reconciliationis alienæ negotia apprehendunt!* En effet, s'écrie saint Grégoire le Grand, quelle n'est pas la présomption d'un ministre qui s'empresse de guérir un malade, tandis que lui-même porte sur le front une blessure large et scandaleuse : *Qua præsumptione per-*

cussum mederi properat, qui vultus in fronte portat? Sachons bien, ajoute cet illustre orateur, que la main destinée à laver les souillures doit être exempte de la tache la plus légère : *Necesse est ut esse munda studeat manus quæ diluere sordes curat.*

Pénétrés, Messieurs, de ces importantes vérités que nous aurions désiré vous développer avec plus de force et d'énergie, fuyons donc les voies larges et mondaines où marchent tant de faux prophètes, et craignons le terme fatal où elles vont aboutir. Respectons notre Dieu qui est le Saint des saints, et qui ne veut absolument être servi que par de saints ministres. Respectons son peuple dont il nous a confié les plus chers intérêts, non pour le scandaliser, mais pour l'édifier; non pour en faire une victime de ses vengeances, mais pour offrir en sa faveur l'hostie sans tache; non pour le perdre, mais pour le sauver au péril même de notre vie. Respectons-nous nous-mêmes. Promus à la dignité de prêtres du Dieu vivant, pourrions-nous, sans nous dégrader, nous abaisser au niveau des simples chrétiens, en prendre les airs, les manières mondaines? La lumière eut-elle jamais rien de commun avec les ténèbres (II *Cor.*, VI, 14)? N'est-il pas écrit (*Matth.*, V, 13), qu'on foulera aux pieds le sel qui, devenu insipide, n'a plus la force de préserver la terre de la corruption? Comprenons bien que pour nous spécialement la vraie sainteté, c'est l'imitation fidèle de Jésus-Christ, notre unique et indispensable modèle. Respectons donc un état si sublime qui, loin de permettre de nous contenter d'une sainteté médiocre, exige impérieusement que nous nous élevions aux vertus les plus héroïques.

Vénérables confrères, sans cesse vous méditez avec délices ces hauts et précieux enseignements, et pour y conformer votre noble conduite, vous courez avec une ardeur toujours renouvelée dans les glorieux sentiers de la perfection sacerdotale, qui vous introduira bientôt dans l'éternel séjour du Dieu de toute sainteté. Ainsi soit-il!

DISCOURS III.

I. SUR LA CHASTETÉ DU PRÊTRE.

Te ipsum castum custodi. (I *Tim.*, V, 22.)

Pourquoi, mes chers confrères, la vertu angélique dont parle l'Apôtre, a-t-elle, dans tous les temps, reçu les hommages des mortels, de ceux-là mêmes qui l'outrageaient par leur inconduite? Pourquoi? parce qu'elle est en elle-même la plus belle des vertus, et qu'en élevant l'homme au-dessus de la nature humaine, elle le rapproche de ces esprits sublimes qui entourent le trône de l'Agneau immaculé. Pourquoi surtout? parce que cette vertu, assaillie plus qu'aucune autre de mille dangers divers, attaquée incessamment par une concupiscence effrénée, ne peut se conserver et se soutenir que par des précautions infinies, des efforts vigoureux et des combats continuels. D'où il faut conclure qu'un homme chaste est un homme extraordinaire, un héros qui a triomphé et qui triomphe sans cesse des piéges du monde et de ses propres penchants.

Quoique cette vertu doive moins étonner dans un apôtre que la dignité de son caractère place, pour ainsi dire, entre le ciel et la terre; dans un apôtre qui offre chaque jour la Victime sans tache et qui se nourrit chaque jour de sa chair virginale, il n'en est pas moins vrai qu'un prêtre chaste ravit, comme le simple fidèle, l'admiration du monde. On lui suppose aisément et avec raison, les autres vertus sacerdotales, le regardant comme un ministre saint et presque parfait. On le croit propre à réformer et à purifier les peuples. Aussi est-il entouré du respect et de la confiance publique; aussi, les méchants eux-mêmes sont-ils forcés de chanter ses louanges et de lui rendre une espèce de culte. Cette divinité humaine, éminemment irréprochable dans ses mœurs, a toujours été invincible aux traits envenimés de la malice la plus noire et de l'envie la plus monstrueuse! que ces sortes de divinités sont rares, je le répète!

Mais hélas! qu'est-ce qu'un prêtre qui, au lieu d'édifier le monde par la fuite des vanités et des plaisirs du monde, se montre presque aussi efféminé et aussi dissolu que les enfants du siècle? qu'est-ce qu'un prêtre que l'on voit aussi répandu dans les sociétés, aussi avide de repas et d'amusements, aussi libre dans ses propos, léger dans ses regards, imprudent dans ses liaisons, que les mondains eux-mêmes? N'allons pas si loin : qu'est-ce qu'un prêtre sur les mœurs duquel la voix publique est incertaine, et dont la réputation n'est pas exempte de tout nuage et de tout soupçon? Donc si de toutes les vertus la chasteté est celle qui honore le plus l'homme en général et le prêtre en particulier, et à qui Dieu accorde ici-bas des faveurs signalées et dans le ciel des gloires immortelles, l'impureté est de tous les vices celui qui avilit le plus l'humanité, qui dégrade le plus le sacerdoce, et qui est habituellement suivi des plus effroyables châtiments.

Qui pourrait peindre la beauté et l'excellence d'une vertu que l'Ecriture nous représente comme un trésor et préférable à tous les trésors : *Omnis ponderatio non est digna continentis animæ* (*Eccli.*, XXVI, 20)! comme un vêtement de gloire tout éclatant de pierres précieuses, qui fixe les regards de l'Esprit-Saint et ouvre le cœur du Maître des cœurs : *Incorruptio facit esse proximum Deo* (*Sap.*, VI, 20)! comme une reine magnifique qui a pour cortége toutes les vertus : *Regina virtutum*, dit saint Pierre Damien; comme un triomphe, ajoute saint Cyprien, qui promet tous les triomphes : *Acquisitio triumphorum!* comme un trait de ressemblance avec l'ange, que dis-je? avec Dieu lui-même : *Pudicitia efficit angelum de homine; hominem Deo similem facit!* c'est ainsi que s'expriment saint Ephrem et saint

Basile; comme un gage assuré de ce royaume d'espérance et d'amour où le grand Dieu dévoilera aux âmes chastes les splendeurs immortelles de sa majesté : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt!* (*Matth.*, V, 8.) Qu'il est beau d'entendre les sages de l'antiquité, les Socrate, les Sénèque, s'écrier pleins d'admiration pour cette vertu : « Je ne souffrirai pas que mon âme devienne l'esclave de mes sens ! » Faut-il nous rappeler les traits magnanimes des Alexandre et des Scipion? faut-il vous dire qu'une dame romaine, n'ayant pu défendre son honneur, lava sa honte dans son propre sang? Oui, l'idolâtrie elle-même avait ses vestales, ses vierges qui renonçaient aux plaisirs de la chair pour se rendre dignes d'entretenir le feu sacré. J'ai vu, dit saint Augustin, des prêtres des idoles, qui vivaient de la manière la plus sobre, la plus austère, qui portaient l'amour de la virginité jusqu'à prendre des remèdes propres à éteindre les ardeurs de la concupiscence; et nous, prêtres de Jésus-Christ, nous nous abandonnerions aux désordres de la volupté !

Or, Messieurs, pour nous affermir dans l'amour d'une vertu qui est la première gloire et le caractère distinctif du sacerdoce, il serait inconvenant d'exposer ici des motifs qui ne sont destinés qu'aux âmes profondément charnelles et endurcies; savoir : l'infamie, la turpitude, l'avilissement, la dégradation, les plaies honteuses qui s'attachent, comme un chancre rongeur et hideux aux membres et à la réputation des malheureux esclaves de l'impudicité. Ah ! il faut à des prêtres des motifs plus nobles et plus relevés; et où pourrions-nous en trouver de plus efficaces et de plus touchants que dans la sainteté de nos engagements et dans la sublimité de nos fonctions? Et quand je dis la sainteté de nos engagements, je ne parle pas de ceux qui nous sont communs avec les simples fidèles. Nous savons tous qu'au moment de notre régénération, nos corps délivrés de l'esprit immonde devinrent les temples de l'Esprit-Saint et les membres mêmes de Jésus-Christ. Oh! après une union si honorable, voudrions-nous chasser notre Dieu de la nouvelle demeure qu'il s'est choisie : *Quoi !* ajoute le grand Apôtre, *j'arracherais à Jésus-Christ ses propres membres, pour en faire les membres d'une prostituée* que je ne puis préférer à mon Rédempteur, sans lui faire l'injure la plus cruelle et la plus sanglante? Ah ! à Dieu ne plaise que je commette jamais une action si indécente, si injuste et si détestable ! *Absit !* Ah ! puisqu'il en est ainsi, concluait-il, de la manière la plus touchante : *Quoniam corpora vestra membra sunt Christi... et non estis vestri, glorificate et portate Deum in corpore vestro.* (I *Cor.*, VI, 15-20.) C'est comme s'il disait : Puisque votre corps est une espèce de vase sacré, de ciboire qui renferme le Saint des saints, et qu'en le portant vous êtes et vous paraissez pénétrés d'un respect profond et d'un saint tremblement, portez donc la sainteté de votre corps avec la même vénération et la même frayeur; et malheur à vous si vous le profaniez, ce vase, ce temple auguste, consacré par la présence de l'adorable Trinité, car le Seigneur vous exterminerait : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I *Cor.*, III, 17.) Ah ! je vous en conjure, continue le même apôtre, par toute la tendresse de la miséricorde divine : *Obsecro itaque vos, fratres, per misericordiam Dei*, traitez vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et comme le sanctuaire même de la pureté : *Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem.* (*Rom.*, XII, 1.) Car, ajoute-t-il encore : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra; ut abstineatis vos a fornicatione, ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctitate et honore.* (I *Thess.*, IV, 34.) Que de précautions de la part de l'Esprit-Saint, pour nous garantir de la plus infâme des passions! Et veuillez remarquer, Messieurs, que dans tous ces énergiques passages, saint Paul s'adresse à la masse des chrétiens; mais Dieu, par l'organe de son Eglise, fait à ses ministres des préceptes particuliers, et les oblige rigoureusement, non pas seulement à la chasteté d'esprit et de corps commandée à tous ses enfants, mais à une continence absolue et perpétuelle; mais à être toute leur vie ce que seront les justes dans le siècle futur : *Neque nubent, neque nubentur;* mais à imiter la pureté même des intelligences célestes : *sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.* (*Matth.*, XXII, 30.) Et voilà, vénérables confrères, le beau, le magnifique caractère qui nous distingue des séculiers.

Oh ! rappelons-nous sans cesse, avec la plus tendre reconnaissance, ce moment fortuné où les portes du sanctuaire s'ouvrirent à nos vœux impatients, et où le pontife du Dieu vivant, avant de nous admettre au premier des ordres sacrés, nous adressa ces paroles si graves et si solennelles : Mes chers enfants, examinez avec le plus grand soin, la démarche que vous allez faire; vous êtes encore libres de rester dans le siècle et d'y contracter des engagements profanes : mais une fois entrés dans le saint ministère, il ne vous sera plus permis de rétrograder : *Amplius non licebit a proposito resilire.* Il vous faudra garder, avec le secours d'en haut, une chasteté perpétuelle : *Castitatem, Deo adjuvante, servare oportebit.* Nous la fîmes, chers confrères, cette belle promesse; nous le contractâmes, cet engagement sublime, à la face du ciel et de la terre; nous vouâmes à Dieu et notre cœur et notre corps; et ce double sacrifice, loin de nous paraître pénible, fut alors et a sans doute toujours été la source de nos plus douces consolations. Ce vœu si auguste et si solennel, l'Eglise nous le rappela aux deux ordres suivants, et nous recommanda d'y être constamment fidèles. Vous avez renoncé, nous dit-elle, aux désirs de la chair et aux penchants de la concupiscence : vivez donc purs, chastes, continents,

exempts de toute tache et de toute souillure : ***Estote nitidi, mundi, puri, casti, sicut decet ministros Christi et dispensatores mysteriorum Dei.*** Oh ! que ces paroles sont expressives et touchantes ! comme elles sont propres à nous faire sentir vivement l'obligation où nous sommes d'éviter, non-seulement les péchés grossiers et révoltants, mais d'éloigner de nous jusqu'à l'apparence de la tache la plus légère, jusqu'à l'ombre de la moindre imprudence en fait de mœurs ! ***Estote nitidi, puri, casti ;*** oh ! comme nous devons tressaillir de joie au souvenir d'un engagement qui nous assimile aux anges ! ces esprits sublimes sont aussi purs, aussi radieux que la lumière du soleil : tel et plus brillant encore doit être le cœur d'un prêtre !

Purifiez-vous, disait-on aux ministres de l'ancienne alliance, ô vous qui portez les vases du Seigneur: ***Mundamini, qui fertis vasa Domini*** (*Isa.*, LII, 11.) Or, Messieurs, à combien plus forte raison ne devons-nous pas être purs, nous qui portons, non de simples vases, mais le corps même du Fils de l'Eternel ! que dis-je ? qui le faisons descendre à volonté du haut des cieux et qui le consacrons sur nos autels !... Ah ! conservez donc, ajoute l'Eglise, en nous élevant à la dignité du sacerdoce, conservez donc, dans tout le détail de vos mœurs, la sainteté, l'intégrité d'une vie sans tache : ***Servate in moribus vestris castæ et sanctæ vitæ integritatem.*** Et afin qu'une recommandation aussi grave, aussi salutaire, ne puisse jamais s'effacer de notre mémoire et de notre cœur, cette tendre mère nous la rappelle tous les jours, et presque à chaque instant du jour, par le saint office qu'elle met sur nos lèvres, par les habits sacerdotaux qui sont autant de symboles de la chasteté et de l'innocence, par les prières qu'elle nous commande de réciter avant le sacrifice eucharistique : ***Dealba me, Domine, et munda cor meum ; præcinge me, Domine, cingulo puritatis.***

Hélas ! chers confrères, qu'il serait à plaindre, qu'il serait coupable le prêtre qui, après des considérations si graves, des engagements si sacrés, des vœux si solennels, des avertissements si frappants et si énergiques, ne craindrait pas de se livrer au détestable vice de l'impureté, à ce vice trois fois funeste qui élève entre Dieu et son ministre un mur de séparation ; à ce vice abominable qui au caractère de turpitude et d'ignominie qui l'accompagne, même dans les enfants du siècle, ajoute dans la personne du prêtre un caractère de profanation, de parjure et de sacrilége ! et cet infâme caractère se répand, se multiplie dans toutes les augustes fonctions dont il dégrade la majesté, souille la sainteté, paralyse l'efficacité, et qu'il transforme souvent, à l'égard des fidèles, en des occasions de scandale et de chute !...

Quelle impression utile et salutaire, je vous le demande, Messieurs, peut faire dans la chaire de vérité un prêtre voluptueux ? Si ses déréglements sont connus (et il est bien rare qu'ils ne le soient pas), et qu'entouré d'opprobre et d'infamie, il aille proclamer hautement des préceptes qu'il viole et des vertus qu'il outrage, ah ! loin de convertir ses auditeurs, il les irritera ! de tous les points de l'assemblée sainte, de toutes les consciences les moins susceptibles, ne partira-t-il pas un bruit sourd de surprise et d'accusation : ***Medice, cura te ipsum.*** (*Luc.*, IV, 23.) ***Qui dicis non mœchandum, mœcharis ; qui abominaris idola, sacrilegium facis !*** (*Rom.*, II, 22.) Misérable, répétera tout bas un peuple indigné dont je ne fais qu'exprimer ici les sentiments, de quel front osez-vous prêcher une vertu que vous méprisez ? On connaît votre conduite et on en parle partout; on a entendu telle parole, telle conversation sortir de votre bouche ; on a surpris telle lettre ; on sait vos liaisons, vos fréquentations; on voit tous les jours dans votre demeure cette jeune parente, cette jeune domestique que les lois du diocèse, que les lois de l'Eglise universelle en repoussent, et que vous ne craignez pas d'y retenir au mépris de l'autorité la plus sacrée qu'il y ait au monde ; on sait tout cela, on dit tout cela, et tout couvert d'ignominie, vous osez nous faire l'éloge et nous recommander la pratique de la plus délicate de toutes les vertus !... Ainsi s'expriment, au moins au fond du cœur, les gens du monde et même les chrétiens les plus fervents qui, s'ils se servent encore du ministère de ce malheureux prêtre, ne le font qu'avec une pénible défiance et que parce qu'ils y sont moralement forcés.

Ses désordres sont ignorés du public, je le suppose, mais le sont-ils de celui qui perce les plus épaisses ténèbres et qui lit dans les âmes les plus secrètes pensées ! Le coupable prédicateur n'entend-il pas retentir au fond de sa conscience ces paroles foudroyantes du Prophète : ***Peccatori autem dixit Deus : Quare tu enarras justitias meas ?*** (*Psal.* XLIX, 16.) Et dans cet état de trouble, de confusion et de remords, quelle grâce aura-t-il à prêcher une vertu qui est si loin de son cœur ? Comment inspirera-t-il l'horreur d'un vice qu'il chérit ? Quelle onction, quelle énergie pourra-t-il déployer pour arracher ses frères à des occasions, à des périls qu'il n'a pas la force d'éviter, et à des affections qui le consument lui-même ? Non, Messieurs, un cœur corrompu n'inspira jamais l'amour de la pureté, et la vertu ne peut être persuadée que par un homme vertueux !

Toutefois, dans la tribune évangélique le prêtre dissolu se tient sur la réserve, mesure ses expressions, compose ses regards, est plus ou moins retenu par la présence des auditeurs et la crainte de l'opinion : mais dans le secret et l'obscurité du saint tribunal ; mais en entendant les dangereux détails des faiblesses dont il est l'esclave ; mais en voyant dans des cœurs criminels et passionnés les brûlants désirs qui dévorent le sien ; mais en soignant des personnes qui peut-être ont été, à leur insu, l'oc-

casion et l'objet de ses concupiscences, ou qui peut-être, hélas! ont été ses complices, ô mon Dieu, vous le voyez, et nous le saurons un jour! comment remplit-il le plus scabreux des ministères! quelle gravité, quelle décence met-il dans son attitude et le son de sa voix, quelle discrétion, quelle réserve dans ses questions, dans ses éclaircissements, dans ses exhortations! Comment peut-il éclairer, lui qui est dans l'aveuglement! Comment peut-il toucher, lui qui est insensible! Comment peut-il guérir, lui qui est atteint d'une maladie contagieuse! Je vais plus loin : n'est-il point à craindre qu'il n'abuse du plus sacré des ministères, pour se souiller davantage et pour enfoncer dans le crime des âmes qu'il devait en retirer au péril même de sa vie? n'est-il pas devenu déjà le meurtrier de ces âmes infortunées, au lieu d'en être le charitable et généreux médecin! et s'il en était ainsi, Messieurs, Dieu, tout puissant qu'il est, a-t-il dans les trésors de sa vengeance des chatiments assez rigoureux pour punir de semblables forfaits, de pareilles profanations? Mais que fais-je ici moi-même, en supposant des abus aussi incroyables! hélas! hélas! vénérables confrères, la fameuse bulle *Contra sollicitantes*, ne justifie que trop les tristes alarmes que je réveille dans vos esprits, et dont la réalité a sans doute contristé plus d'une fois votre piété et votre zèle; non, il n'est pas toujours nécessaire d'avoir vingt-cinq ans d'expérience pour être convaincu de ces épouvantables vérités!...

Mais, si du tribunal de la confession nous suivons ce prêtre voluptueux jusqu'au saint autel, grand Dieu, quel spectacle se présente à nos regards! ici encore les expressions me manquent pour peindre une telle horreur! Quoi! l'esclave de la plus honteuse des passions va offrir le plus adorable des sacrifices! Le seul doute sur la pureté de la conscience éloigne du sanctuaire un ministre fidèle, et la certitude des plus affreux désordres ne fera pas reculer ce prêtre prévaricateur! Quoi! des mains, empreintes encore des souillures les plus dégoûtantes, et les plus criminelles, vont présenter à l'auguste Trinité le corps et le sang du Fils d'une vierge! du Fils du grand Jéhovah!... Quoi! le Saint des saints va se reposer sur une langue voluptueuse et perfide, et descendre dans un cœur habité par l'esprit immonde! hé! je vous le demande, quelles grâces peuvent découler des sacrifices offerts par un apôtre mille fois plus coupable que Judas lui-même! ou plutôt de quels fléaux ne doivent-ils pas être la source, soit pour le peuple qui nourrit dans son sein son propre bourreau, soit pour le profanateur lui-même? car, nous le savons, Messieurs, et nous l'enseignons aux chrétiens, tous les maux comme tous les biens partent de l'autel. Qui peut lire sans frémir les épouvantables calamités qu'Ophni et Phinées attirèrent sur leur tête, sur leur vieux père, sur leurs familles, sur l'arche sainte, sur toute la maison d'Israël! et pourquoi? parce que les enfants d'Héli, en proie à la concupiscence sacerdotale, immolaient audacieusement la figure, l'ombre de notre immortelle Victime. Oui, oui, trois fois malheur à la paroisse, à la cité, à la patrie qui est foulée par les pas impurs d'un ministre sacrificateur! oui, il vaudrait mieux pour un troupeau d'être ravagé par une peste meurtrière, que d'être à la merci d'un prêtre voluptueux! S'il était permis à ses confrères profondément consternés de révéler leurs secrets et d'élever la voix, ils diraient à la veuve, à la mère de famille, à la jeune fille et quelquefois même au jeune homme : Fermez soigneusement votre habitation et gardez-vous bien d'aller contracter la lèpre hideuse qui couvre le cœur de ce..... Mon Dieu! et vous, très-chers confrères, à qui je n'adresse la parole que pour vous prémunir, que pour me prémunir moi-même, contre des dangers et des malheurs si déplorables, pardonnez-moi d'en avoir trop dit; ou pardonnez-moi de n'en avoir pas dit assez! ma position est vraiment digne de pitié et d'indulgence : représentant de Dieu, quoique indigne, je ne sais en vérité comment faire pour ne pas encourir la disgrâce de celui qui m'a envoyé et qui m'a dit : Ne crains point les hommes, annonce de ma part la vérité, toute la vérité; tes paroles, bien loin de souiller ceux qui sont purs (et vous l'êtes tous, Messieurs), purifieront ceux qui sont impurs (et il n'en est aucun parmi vous, nous aimons à le croire); cependant, chers confrères, vous me permettrez d'ajouter que ce qu'il y a de plus effrayant pour nous en tout ceci, c'est que le prêtre qui a le malheur de porter des lèvres impudentes et téméraires à la coupe de la volupté et du sacrilége, est ordinairement frappé d'un aveuglement, d'un endurcissement que l'on ne rencontre point chez les laïques. Parmi ceux-ci, vous ne l'ignorez pas, la conversion est très-difficile, et par conséquent très-rare; mais parmi les prêtres, c'est une exception, c'est un prodige! Hé! le moyen de se convertir, quand, pendant des années entières, on a mangé chaque jour son jugement et sa réprobation; quand on a ainsi amoncelé profanations sur profanations!.. De là, Messieurs, d'autres châtiments plus redoutables encore que ma langue se refuse à prononcer devant une assemblée si vénérable et si auguste.

Un solitaire raconte quelque part, que pendant qu'il priait avec larmes pour le repos de l'âme d'un de ses anciens condisciples qui était mort subitement à l'autel, au moment même de la consécration, il fut transporté dans une région de ténèbres et de désolation qu'il prit pour le purgatoire. Surpris, ajoute ce pieux cénobite, de me trouver au milieu d'une foule immense d'ecclésiastiques de tout âge et de tout rang, qui poussaient des gémissements mille fois répétés par les plaintifs échos de ce lieu de souffrances, après avoir vainement cherché des yeux celui qui était entré le

même jour que moi dans la milice sainte, je commençais à bénir le Seigneur de l'avoir associé déjà à la gloire des pontifes, quand soudain je l'aperçus étendu sans mouvement et sans vie dans une espèce de réduit obscur. Je cours à lui avec précipitation, et portant ma main sur son cœur, je lui dis avec l'accent de l'amitié et de l'espérance : Mon ami, console-toi ; bientôt, à force de jeûnes et de prières, j'aurai obtenu ta délivrance ; et assis à la droite du Roi immortel des siècles, tu lui demanderas la même faveur pour ton cher Eugène. — Cruel ami, s'écrie-t-il, en jetant sur moi un regard de colère et de désespoir, pourquoi viens-tu insulter à mon malheur? Sors promptement d'ici, ajoute-til avec fureur ; car l'ombre seule de ta pureté, en me rappelant mes dégoûtantes obscénités, redouble ma honte et mes tourments !... Vois-tu cet autel souillé de mes innombrables sacriléges ! comment, tu n'aperçois pas cette victime palpitante que pendant 30 ans j'ai essayé d'assassiner chaque jour par mes lubricités et mes sacriléges ; tu n'entends pas les cris d'indignation et de vengeance qu'elle fait monter vers l'Eternel ! Ah ! j'ai beau fermer les yeux, cet horrible spectacle me poursuit partout ! de tous les maux que j'endure, c'est le supplice le plus intolérable. Presque tous les prêtres qui frappent tes regards dans cette fournaise brûlante, dont tu ne ressentiras jamais les inexprimables ardeurs, parce que tu as gardé la chasteté sacerdotale, sont, pour les mêmes crimes, la proie des mêmes flammes. Ah ! s'il t'était permis d'offrir une seule fois, dans ces noirs abîmes, le sacrifice auguste du sang adorable de l'Agneau divin que nous avons si souvent crucifié, tu nous sauverais tous, et cet enfer épouvantable où tu n'as pas craint de porter témérairement tes pas, deviendrait soudain un délicieux paradis ! mais non, pour nous, pour moi l'enfer est toujours l'enfer ! Fuis donc loin de ces lieux où l'espérance ne pénétra jamais, délivre-moi de ta présence importune, et va raconter à tes confrères que tu as appris de la bouche véridique d'un prêtre damné, que l'envie, la haine, la volupté et la profanation, sont inséparables dans un ecclésiastique ; qu'elles sont les quatre grands fléaux du sacerdoce, et que l'impérissable royaume de Satan est encombré de prêtres jaloux, médisants, sensuels, impurs et sacriléges. Adieu ! adieu ! A ces mots, dit en terminant l'heureux ermite de la vallée, je sortis de ma vision tremblant et glacé d'effroi, et ma grotte elle-même si calme et si paisible, ne put être témoin de ma salutaire frayeur sans être violemment agitée !...

Vénérables confrères, que cette révélation soit réelle ou inventée, qu'importe, elle est assurément la faible expression de la vérité, elle est un fidèle abrégé de tout ce que nous a appris la lecture des Livres sacrés, des Pères de l'Eglise, d'une multitude de saintes et de saints canonisés. Je ne pouvais donc rien faire de mieux que de la livrer, en finissant, à vos profondes méditations. *Amen.*

DISCOURS IV.

II. SUR LA CHASTETÉ DU PRÊTRE.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. (*Matth.*, V, 8.)

« Seigneur, répétait souvent un saint et illustre archevêque de Bordeaux, prêtez-moi des prêtres humbles, chastes, zélés, et je vous rendrai des saints. » Quelle admirable prière !

Oui, très-chers et honorés confrères, heureux ces hommes de Dieu qui ont conservé, pure et sans tache, cette virginité originelle, cette robe nuptiale, apportée du haut des cieux par Jésus-Christ, et dont ils furent revêtus au jour solennel de leur régénération ; virginité si commune dans les premiers âges de l'Eglise, mais si rare aujourd'hui ! heureux du moins les ministres qui, après quelques écarts de jeunesse, purifiés une seconde fois dans le baptême de la pénitence, sont entrés dans le sanctuaire avec une chasteté soigneusement conservée jusqu'ici par des combats et des efforts tous les jours renouvelés ! car, Messieurs, j'en appelle à votre expérience, est-il un seul jour où l'ennemi du salut ne cherche à nous ravir ce précieux trésor, cette perle brillante, l'ornement et la gloire du sacerdoce? Afin de n'avoir point à déplorer la perte d'une vertu dont nous sentons tous vivement le prix et l'indispensable nécessité, consacrons-lui donc une seconde méditation. Vous ayant déjà entretenus des ineffables priviléges de la pureté sacerdotale, des deux plus puissants motifs qui nous pressent de la respecter, de l'énormité du vice impur et des effroyables châtiments dont il est ordinairement suivi, je vais me borner à vous parler des préservatifs de cette reine des vertus ! En vous faisant connaître les principaux moyens de la garder, je vous indiquerai suffisamment les nombreux périls auxquels elle est exposée, ou plutôt auxquels nous l'exposons nous-mêmes le plus souvent avec témérité. *Vigilate, et orate, ne intretis in tentationem*, disait Jésus-Christ à ses apôtres. (*Luc.*, XXII, 40.) Tels sont, chers confrères, les deux principaux préservatifs de la pureté de notre âme, la vigilance, car les dangers sont grands et les occasions innombrables ; la prière, car l'esprit est prompt et la chair est faible.

I. *Vigilate.* Ah! si nous pouvions comprendre tout le sens de ce mot divin! Attention continuelle à Dieu, qui voit tout, et qui jugera tout! attention continuelle à nous-mêmes et aux mouvements secrets de notre concupiscence! confiance sans bornes en Dieu, qui est toujours prêt à nous secourir, et qui ne permettra jamais que nous soyons tentés au-dessus de nos forces ; mais, en même temps, méfiance extrême de nous-mêmes, qui sommes si pleins de faiblesses et de ténèbres, entourés de mille dangers que souvent nous apercevons trop tard : telle

est, vous le savez, la nature et l'étendue de la vigilance chrétienne: pour en recueillir les heureux effets, nécessité pour nous de repousser promptement et constamment les tentations intérieures et de ne jamais les provoquer par imprudence ou curiosité; nécessité d'éloigner, autant que possible, les occasions extérieures, et quand on ne peut absolument s'y soustraire, de les combattre avec vigueur et persévérance. Entrons, Messieurs, dans quelques détails.

Militia est vita hominis, nous dit le saint homme Job (VII, 1). Il y a en nous, ajoute saint Paul (*Rom.*, VII; *Galat.*, V), un combat de la chair contre l'esprit, et un combat de l'esprit contre la chair: personne n'est donc à l'abri de ces tentations extérieures. Jusque dans le calme de la retraite, jusque dans le creux des rochers les plus solitaires, les images les plus obscènes, les saillies les plus déréglées d'une imagination fougueuse, ont tyrannisé, dans tous les temps, les plus saints personnages; et c'est même dans ces âmes ferventes que les tentations sont plus fortes et plus ferventes. Hé! pourquoi l'ennemi du salut attaquerait-il ceux qui marchent sous ses bannières? Les Jérôme, les Antoine, les Grégoire, le grand Apôtre lui-même, ces hommes si austères, dont la conversation était dans le ciel, attesteront à tous les siècles, et l'acharnement de l'esprit immonde toujours jaloux de la paix et de la vertu, et la faiblesse d'une chair corrompue par le péché d'Adam, et l'impétuosité d'une concupiscence effrénée qui travaille toutes les puissances de l'âme et la pousse vers la volupté avec la même violence qu'un feu concentré s'efforce de rompre l'obstacle qui le retient. Mais aussi la résistance énergique et enfin victorieuse de ces illustres gardiens du sanctuaire, sera toujours une leçon et un modèle pour les âmes chastes, et surtout pour les ministres de l'innocent et immortel Pontife.

Etre tenté est une faiblesse ou une épreuve, mais non un crime. Point de péché où il n'y a point de volonté, et la volonté est toujours libre de triompher en refusant son consentement. Oui, une volonté généreuse est plus forte que toutes les légions de l'enfer, parce qu'elle a pour appui, si elle l'appelle à son secours, la puissance même du Dieu des armées. Mais malheur à celui qui ne veille pas sur lui-même, et qui, loin de prévenir et d'écarter les dangers, ouvre à l'esprit impur les portes de son cœur, en lui ouvrant les sens de son corps! Malheur à celui qui s'oublie et se relâche dans les commencements de cette tempête intestine, qui s'élève, malgré nous, au milieu de nous! *Principiis obsta.* C'est la lenteur à repousser les premières attaques, à calmer les premières agitations, qui cause toutes nos défaites. Il ne faut qu'un instant pour être renversé; et cette première chute, si on ne s'en relève promptement, provoque bientôt d'autres chutes plus déplorables qui ne tardent pas elles-mêmes à enfanter cette habitude violente qui se transforme, comme dans Augustin, en une chaîne de fer, en une espèce de nécessité. Il est bien plus facile, Messieurs, de fermer à l'ennemi la porte d'une forteresse que de l'en chasser quand il y est une fois entré. Avec quelle promptitude ne rejetons-nous pas l'étincelle brûlante qui nous tombe sur la main? Eh bien! l'âme chaste rejette avec la même célérité les traits enflammés du perfide Satan, et c'est ainsi qu'elle rend ses tentations pleinement involontaires, et c'est ainsi qu'elle conserve, que dis-je? qu'elle embellit sa virginité au milieu des tableaux les plus séduisants et des révoltes de la chair les plus fougueuses. Tant qu'on résiste, on triomphe, il n'y a de vaincu que celui qui veut l'être. Dans la lutte d'homme à homme, la victoire est souvent incertaine; dans les combats que nous livre l'enfer, nous sommes toujours sûrs de vaincre si nous le voulons....

Mais, de bonne foi, a-t-on la volonté de vaincre, quand, au lieu d'écarter les tentations, on les appelle par sa curiosité, on les réveille par ses imprudences, on les favorise par sa lâcheté, on les accroît et on les enflamme par la dissipation et la liberté de ses sens? Mais peut-on se croire et se dire innocent, si, loin de chercher dans la solitude, dans le travail, dans la mortification, des armes contre la concupiscence, on lui fournit un aliment funeste par la recherche des plaisirs d'une société mondaine et séductrice, par la fréquentation de certaines personnes pieuses ou peu édifiantes, dont les attraits nous enchantent et que nous malédifions par nos attentions affectées ou par nos éternelles médisances; par ces lectures dangereuses, non moins prohibées aux prêtres qu'aux simples fidèles; par cette vie molle, oisive, sensuelle, remplie de vanités, qui causa, dit l'Esprit-Saint, la corruption et la perte de Sodome; par ces excès dans les repas et surtout dans le vin, qui joignent aux désordres de l'intempérance, les ravages secrets, et souvent les scandales éclatants de la volupté? Que n'aurais-je point à dire de cette multitude de visites inutiles, de liaisons imprudentes, de regards indiscrets, de paroles légères, de chants mondains, d'entretiens et de badinages inconvenants, avec des dames, des demoiselles, dont l'âge, l'esprit, les grâces naturelles, dont la vue seule aurait fait trembler la vertu des Arsène, des Benoît, des Basile, des Ambroise? Elles sont si chastes et si modestes! Disons donc qu'elles l'étaient et qu'elles ne le sont plus. Qui de nous ignore que ce qui se passe dans notre imagination et dans notre cœur se passe aussi, et avec plus de trouble et de vivacité dans leur cœur et dans leur imagination. Mais je les confesse et je sais à quoi m'en tenir. Tant pis pour vous et tant pis pour elles. N'y a-t-il pas déjà assez de danger de les entendre et de leur parler souvent au saint tribunal. Oh! que je plains un ecclésiastique, quel qu'il soit, qui, pendant quelque temps et à plusieurs reprises, mange à la même table, se récrée dans le même salon et habite sous le même

toit que ces personnes du sexe qui présentent quelques charmes, de la piété, et par conséquent de la confiance et de l'abandon. S'il m'était permis de rappeler ici ce que l'histoire, ce que la lecture des Pères de l'Eglise, des maîtres de la vie spirituelle, et ce que ma faible expérience m'ont appris à ce sujet, je vous ferais des révélations incroyables. Quels conseils n'aurais-je point à donner à ceux de mes confrères qui reçoivent habituellement ces femmes dans leur chambre, sans témoin, et assez souvent, ou qui les visitent de la même manière sous mille prétextes spécieux et futiles? Quels reproches n'aurais-je point à faire de la part de Dieu aux pasteurs qui permettent à leurs collaborateurs d'agir de la sorte, et qui les y autorisent peut-être par une complaisance funeste ou par leurs propres exemples?... en deux mots la fréquentation des personnes du sexe pour un prêtre, est le tombeau de sa pureté!

Qu'il est grand, le danger de ces ecclésiastiques qui, contrairement aux règles de l'Eglise et à la défense expresse de quelques saints pontifes, se font servir par des domestiques jeunes, élégamment parées! Il est plus grand encore, le danger de ceux qui s'associent une compagne, quelque vertueuse qu'elle puisse être, dont ils font leur confidente et leur compagnie habituelle! A tout ceci, il peut y avoir des exceptions sans doute; mais précisément, ce sont ces exceptions qui doivent nous épouvanter. A Dieu ne plaise, Messieurs, que je multiplie les détails en présence d'une assemblée aussi grave et aussi respectable! Chacun de nous a une conscience et un confesseur!

Les grands principes qui doivent nous occuper ici, vénérables frères, c'est qu'en posant une cause, ou en n'éloignant pas un péril, on se rend responsable des effets; c'est que pour être coupable aux yeux de Dieu, il n'est pas nécessaire de commettre une mauvaise action, il suffit de s'y exposer; c'est que de toutes les vertus il n'en est pas de plus facile à perdre que la chasteté. Hélas! un seul regard la ravit à un prophète; c'est qu'il faut, pour la conserver, une attention, une vigilance, des précautions continuelles; c'est que dans les fautes contraires à la pureté, il n'y a jamais, comme parle l'Ecole, légèreté de matière, et que la moindre négligence de la volonté peut occasionner une grande chute; c'est que, dans cet article surtout, personne ne peut être son propre juge, tant l'aveuglement est ordinaire, et qu'un prêtre plus encore qu'un simple fidèle a besoin d'un guide éclairé, pieux, ferme et qui ait l'habitude de l'oraison; car ce n'est qu'aux hommes d'oraison que Dieu communique ses lumières, sa force et sa sagesse; c'est qu'un tel directeur doit être consulté souvent, et suivi toujours avec une entière docilité; c'est qu'on ne doit pas hésiter à se soumettre aux sacrifices, aux retranchements, aux séparations les plus pénibles, lorsque ce confesseur les juge nécessaires et même convenables; c'est enfin que les prêtres, plus encore que les simples chrétiens, doivent s'appliquer à eux-mêmes ce passage si grave de Jésus-Christ dont je ne vous rappellerai que la substance: *Si votre main, si votre pied vous sont un sujet de scandale, coupez-le; si votre œil vous est un sujet de scandale, arrachez-le: car il vaut mieux pour vous que vous entriez dans le royaume de Dieu avec une main, un pied et un œil, que d'en avoir deux et d'aller en enfer, dans ce feu qui brûle éternellement, et où le ver rongeur ne meurt point*...(*Marc.*, IX, 42-45.) Ces paroles regardent, comme vous le savez, toute espèce d'occasions prochaines de péché: mais ne semblent-elles pas s'appliquer d'une manière toute particulière au vice dont nous parlons! Quels sont en effet les instruments principaux dont se sert l'esprit impur pour corrompre notre cœur. N'est-ce pas l'œil, la main, le pied? Ah! ôtez l'immodestie des yeux, les libertés de la main, ôtez les visites et les fréquentations dangereuses, et vous aurez bientôt détruit la volupté.

Mais ce qui m'étonne davantage dans ce passage de saint Marc où tout du reste est si frappant, ce qui m'effraye, pourquoi en si peu de lignes Jésus-Christ parle-t-il jusqu'à *trois fois* de ce ver immortel qui ronge les réprouvés, et jusqu'à *six fois* de ce feu inextinguible où ils seront plongés? Ah! chers confrères, c'est qu'il est des passions qu'on ne peut dompter que par la pensée réfléchie et la crainte continuelle des tourments de l'enfer; il faut opposer à l'attrait du plaisir la pointe du remords, à une flamme qui charme un feu qui tourmente; à côté d'une satisfaction momentanée, il faut placer, dit saint Grégoire, une punition interminable: *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat*: voilà, voilà le grand moyen qu'ont employé tous les saints pour triompher de la plus dangereuse et de la plus violente des passions. Voyons, voyons si tu pourras supporter le feu de l'enfer, s'écriait saint Martinien, en mettant ses pieds nus dans un brasier ardent qu'il venait d'allumer pour repousser une tentation impure.

Et certes, Messieurs, croyez-vous qu'un prêtre voluptueux qui se dirait chaque jour dans le silence de la méditation: Je puis mourir aujourd'hui, et si je meurs esclave du penchant qui me domine, que deviendrai-je? hélas! je suis perdu pour toujours, un feu inextinguible et un ver impérissable m'attendent au fond des enfers: croyez-vous, dis-je, que ce coupable, quelque impétueuse que fût sa passion, ne vînt pas enfin à bout de la surmonter par des réflexions si sérieuses et si imposantes? Croyez-vous qu'il ne rougirait pas enfin de ces excuses ridicules dont il aime à couvrir les inclinations de son cœur et qui ne prouvent autre chose que l'aveuglement de son esprit? Mais quel mal y a-t-il dans cette liaison? mes motifs sont si purs; c'est une personne si vertueuse; elle m'a fait tant de bien, té-

moigné tant de dévouement, et ma reconnaissance lui est si précieuse! Et puis, la plupart de mes confrères n'en font-ils pas autant et plus que moi?... il serait inutile de remarquer jusqu'à quel point ce langage est pitoyable. Cependant on a beau rappeler à ce prêtre que celui qui s'expose au danger, y périra, que de la présomption à la chute il n'y a qu'un pas; que le vice si subtil de l'orgueil est généralement puni par les passions les plus honteuses; que souvent, comme dit l'Apôtre, on commence par l'esprit, c'est-à-dire par des rapports de piété, de zèle, et on finit par la chair, c'est-à-dire par une affection d'abord tout humaine et ensuite criminelle. N'importe, il se regarde comme invulnérable; il croit être une exception à toutes les règles. On a beau lui dire avec saint Jérôme: Mais quoi, mon cher frère, êtes-vous donc plus fort que Samson, plus saint que David, plus sage que Salomon? rien ne l'éclaire, rien ne le touche. Mais qu'il descende par la pensée dans les ardeurs éternelles dont nous parle Jésus-Christ, et qu'à la lueur salutaire de ces flammes vengeresses il contemple les sombres abîmes de sa conscience: ah! il apercevra alors non-seulement les dangers imminents qui l'environnent, mais les plaies mortelles qu'il a reçues; et frappé d'une sainte terreur, il fuira comme Joseph, et s'il ne peut fuir il obtiendra la force de Susanne.

Car, je le sais, Messieurs, il est des occasions qu'on ne peut fuir; notre ministère lui-même nous jette quelquefois dans les périls du monde; il nous attache au tribunal sacré qui en présente de bien grands; il nous applique à des études souvent fort dangereuses: mais quelle différence entre les périls qui se rencontrent sur les routes de la charité et ceux qui accompagnent infailliblement la témérité! S'exposer sans nécessité, c'est tenter Dieu et mériter qu'il nous abandonne à notre faiblesse: mais en s'exposant, prendre toutes les précautions que prescrit la prudence chrétienne et sacerdotale; mais veiller sur soi, sur ses pensées, sur ses paroles, sur ses regards, sur son maintien, et ne point perdre de vue la présence de ce Dieu dont on accomplit fidèlement les volontés; ah! ce n'est pas aimer le danger! non, ce n'est pas tenter Dieu que de lui obéir! Dans ces circonstances glorieuses, nous sommes loin de combattre seuls; le Tout-Puissant lui-même se tient à nos côtés et nous couvre du bouclier de sa grâce!... Mais pour l'obtenir, cette grâce si indispensable, il faut la demander: *Et orate*: second préservatif que je ne ferai que vous indiquer.

II. Il faut reconnaître avec Salomon que la chasteté est une vertu si sublime, si supérieure à toutes les forces de la nature, qu'il n'y a que Dieu qui puisse la donner, et qu'il ne l'a promise qu'à la prière: *Et ut scivi quoniam aliter non possem esse continens, nisi Deus det, adii Dominum et deprecatus sum illum.* (*Sap.*, VIII, 21.) — Vous ne l'ignorez pas, chers confrères, sans la prière, nous ne sommes rien; mais avec elle, nous sommes en un sens aussi puissants que Dieu, et c'est ce sentiment qui faisait dire au grand Apôtre: *Omnia possum in eo qui me confortat.* (*Philipp.*, IV, 13.) Aussi saint Cyprien, après avoir dit que le premier moyen d'obtenir la chasteté, c'est la prière, ajoute: Qu'on cite un homme d'oraison qui n'ait pas toujours été chaste, ou qui, s'il a eu le malheur de partager momentanément la faiblesse de David, ne se soit relevé avec courage, et n'ait édifié l'Eglise par l'éclat de sa pénitence!

Mais prenons garde de ne jamais séparer deux moyens que Jésus-Christ a unis, parce qu'il les a jugés nécessaires: *Vigilate et orate.* La prière obtient la grâce, mais la grâce nous laisse toujours libres et serait insuffisante sans nos efforts; c'est une arme sans doute, et une arme toute-puissante; mais il faut s'en servir et combattre, mais il faut résister et résister sans cesse. Hélas! si Salomon, ce roi d'abord si sage, eût constamment uni les combats et les efforts de la vigilance aux gémissements de la prière, il n'aurait pas donné à l'univers le scandale d'une vieillesse dissolue et impie; il n'aurait pas laissé la postérité dans la cruelle incertitude de son salut.

Ce n'est pas du reste que la continuité de la vigilance et de la prière mette à l'abri des tentations. Saint Paul, cet homme d'oraison, cet apôtre si vigilant, châtiait tous les jours son corps, et pourtant il ne laissait pas d'être violemment tenté. Il pria plusieurs fois le Seigneur de l'affranchir de l'aiguillon de la chair, et le Seigneur lui répondit: *Ma grâce te suffit* pour en triompher. (II *Cor.*, XII, 9.) La tentation au milieu de ta faiblesse donnera plus d'éclat à ma puissance et plus de mérite à ta victoire. Eh bien! ô mon Dieu, c'est cettre grâce que je ne cesserai de solliciter; comme Paul, j'abandonne à votre Providence le soin de m'arracher ou de me laisser en butte aux assauts de l'enfer: mais vous voyez l'excès de ma fragilité; vous êtes témoin des dangers sans nombre qui m'assiégent, et souvent à mon insu; pour les écarter ou pour les vaincre, j'ai besoin d'une force que j'attends de vous seul, parce que vous seul pouvez me la donner. Vénérables confrères, permettez-moi de résumer en quelques mots tout ce que je viens de vous dire.

Il n'y a, dit saint Clément d'Alexandrie, à pouvoir se regarder vraiment comme prêtres, que ceux qui vivent d'une manière chaste et pure: *Si sacerdos non est castus, nihil est.* Ainsi parle saint Thomas de Villeneuve. Cependant, ajoute saint Athanase, un bien petit nombre de prêtres trouvent sur la terre ce diamant précieux. Que les combats de la chasteté sont violents, s'écrie l'évêque d'Hippone, et qu'ils sont rares ceux qui en sortent vainqueurs; et ce qu'il y a de plus alarmant, continue ce saint docteur, c'est que, quand on a une fois perdu cette perle glorieuse, il est presque

impossible de la recouvrer, parce qu'il est excessivement difficile d'abhorrer une jouissance qui s'est infiltrée dans la moelle de nos os, qui fait partie de notre être et ne s'éteint qu'avec la vie. Or, Messieurs, si de toutes les vertus sacerdotales la pureté est tout à la fois la plus nécessaire et la plus fragile, qu'il me soit permis de vous exhorter avec l'archevêque de Milan à ne négliger aucun des moyens propres à la conserver; parmi ces moyens, la vigilance et la prière, comme nous l'avons déjà démontré, tiennent le premier rang. Voulons-nous être chastes? jetons sans cesse les yeux autour de nous, et dès que nous apercevons que nous pressentons le danger, fuyons! Si le péril est dans notre propre demeure, éloignons-le, et tout de suite! et si nous n'en avons pas le courage, fuyons, fuyons nous-mêmes! Mais ma réputation! mais ma paroisse! mais le monde!.... Fuyons, fuyons, répètent les maîtres de la vie spirituelle, puisqu'en pareil cas la victoire ne peut s'obtenir que par la fuite. Si au contraire le danger est dans l'accomplissement de nos devoirs, s'il est dans notre cœur, s'il est dans nos membres, prions, prions encore, prions toujours: *Vigilate et orate.* — *Oratio pudicitiæ præsidium est*, dit saint Grégoire de Nysse. Voulons-nous être chastes? soyons studieux, s'écrie saint Jérôme; car celui qui se passionne pour l'étude est ennemi de l'impureté. Voulons-nous être chastes? châtions notre corps, mortifions nos sens: *Venter enim mero æstuans, despumat in libidinem.* C'est encore saint Jérôme qui parle. Voulons-nous être chastes? soyons charitables, soyons humbles; car l'impureté s'attache infailliblement aux pas du prêtre médisant, jaloux et orgueilleux: *Custos virginitatis charitas, locus custodis humilitas.* C'est ainsi que s'exprime saint Augustin.

Vénérables confrères, qu'il serait à plaindre, qu'il serait insensé le prêtre qui, bien pénétré de ces importantes vérités, ne s'appliquerait pas à suivre avec exactitude les sages conseils et l'expérience consommée des illustres docteurs et des admirables modèles dont nous venons de parler, ou qui, une fois devenu l'esclave de l'impureté, ne ferait pas des efforts généreux et constants pour triompher des grandes difficultés qui s'opposent à sa conversion! Je n'en signalerai que trois principales:

La première difficulté à vaincre pour sortir de ce cloaque d'infection, c'est de cesser, au moins pendant un temps, des fonctions qui exigent impérieusement la pureté du corps et du cœur; on sait fort bien qu'en les exerçant dans un état de crime, on se couvre de sacriléges, on se damne; mais l'opinion publique est là, mais l'avarice est là; et l'on brave avec audace les cris de sa conscience et les anathèmes du ciel!

Une seconde difficulté à vaincre, c'est la honte de s'avouer coupable; cette honte est extrême dans un simple laïque, mais dans un prêtre, elle est au-dessus de toute expression. Et que fait-on pour s'y soustraire? Hélas! on passe des années entières sans se confesser, ou on s'adresse à un confesseur relâché, ignorant et peut-être coupable des mêmes désordres.

Une troisième difficulté plus grande encore, c'est de se corriger, c'est d'éloigner des occasions qu'on chérit; c'est de cesser ces correspondances, ces visites, ces entrevues; c'est de chasser de sa maison ou de son tribunal cette personne à laquelle on a juré et fait jurer une fidélité inviolable. Parfois on projette une rupture, on promet même de l'exécuter; mais on allègue mille prétextes pour la différer; on veut surtout, dit-on, éviter le scandale, et on le continue, on le multiplie, et on finit par le croire excusable. Oh! quel prodigieux et monstrueux endurcissement!

O mon Dieu! n'y a-t-il donc plus de ressource pour cet infortuné prêtre? n'avez-vous donc pas dans les trésors de vos miséricordes quelque lumière assez vive, assez pénétrante pour dissiper son illusion; quelque grâce assez forte, assez entraînante pour vaincre sa dureté et l'encourager à faire tous les sacrifices que vous lui demandez depuis si longtemps! Nous voyons quelquefois dans les laïques des conversions qui étonnent, qui édifient, qui attendrissent; n'en verrons-nous donc jamais dans les prêtres? Ils sont plus coupables sans doute, infiniment plus coupables; mais enfin, ô mon Sauveur, est-il une malice, est-il un crime qui soit au-dessus de votre clémence? Mes chers confrères, demandons à Jésus-Christ, et espérons pour ces pauvres prêtres un miracle de la grâce; car il faut un vrai miracle; mais les prodiges coûtent-ils donc beaucoup à la puissance et à la bonté du Seigneur?

Hé! dans quelle circonstance aurions-nous plus droit d'en attendre que dans le moment d'une retraite qui est elle-même un prodige signalé: *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.* (*Psal.* L, 12.) Mon aimable et tendre Rédempteur, s'il y avait dans cette enceinte un seul prêtre tant soit peu entaché du vice que j'aurais peut-être dû m'abstenir de nommer devant une assemblée si vénérable et si pure, purifiez-le à l'instant même par un accroissement de douleur et d'amour; et si par malheur il se trouvait engagé dans les liens de l'esprit impur, hâtez-vous de briser ses chaînes et de le rendre à la glorieuse liberté de vos disciples chéris! faites de lui ce que vous fîtes naguère d'un prêtre coupable et scandaleux qui, à la suite de cette instruction, s'écria tout à coup, et volontairement comme il l'avoua plus tard: Mon divin Jésus, c'en est fait! votre immense charité m'a vaincu! adieu, créatures séduisantes et pernicieuses! adieu, sacriléges! adieu, scandales! adieu, enfer! adieu!!! puis il se retira dans une pieuse solitude dont il est le modèle, les délices et la gloire. *Amen!*

DISCOURS V.

LA MORT DU MAUVAIS ET DU BON PRÊTRE.

Mors peccatorum pessima. (*Psal.* XXXIII, 21.)

Beati qui in Domino moriuntur ! (*Apoc.*, XIV, 13.)

Chers confrères, ces deux textes sacrés, bien que très-opposés, renferment nos éternelles destinées. S'il y a des circonstances où les prêtres doivent méditer plus sérieusement que jamais leurs fins dernières que l'Esprit-Saint lui-même nous commande de nous rappeler comme le plus puissant préservatif du péché et des maux qui l'accompagnent et le suivent, n'est-ce pas une retraite, dont tous les pieux exercices nous avertissent que nous marchons au milieu des sépulcres et que la tombe qui se creuse sous nos pas chancelants, loin de mettre un terme à nos douleurs et à nos jouissances, fixera à jamais notre félicité ou notre malheur ? Sans m'arrêter à vous prouver la certitude de la mort et l'incertitude de son heure, je vais donc approfondir une pensée plus grave et plus digne de mes auditeurs. La voici : Je me représente ici deux prêtres qui vont bientôt rendre le dernier soupir : l'un a déshonoré son caractère et violé ses serments, c'est Judas aux prises avec le désespoir ; l'autre s'est constamment efforcé de marcher sur les traces glorieuses de Jésus, son divin Maître, c'est le disciple bien-aimé qui a conservé son innocence ! ou plutôt, si vous voulez un autre modèle plus conforme à notre fragilité, c'est Pierre qui, après s'être relevé de sa chute, vit en pénitent et meurt en prédestiné ! Puissent, Messieurs, le portrait et le sort si différents de ces deux prêtres nous suggérer de sérieuses réflexions et nous faire prendre des résolutions fortes et salutaires !

Etendu sur un lit de douleurs et condamné à une mort certaine, le prêtre infidèle rentre involontairement en lui-même, et le souvenir du passé vient troubler son âme criminelle. Eclairé du flambeau de la mort, il aperçoit distinctement, dans un vaste tableau, ses innombrables et monstrueuses iniquités. La chaire, le saint tribunal, l'autel du sacrifice, lui rappellent ses négligences, ses partialités, ses profanations ; tout lui répète que, dans l'exercice d'un trop long ministère, il a méconnu le zèle, blessé la charité, outragé la sainteté ! Non moins effrayé que ce roi barbare, ennemi du Dieu de Jérusalem, et comme lui réduit à la dernière extrémité : Je me souviens, se dit-il intérieurement, de tous les maux que j'ai faits à l'Eglise de Jésus-Christ : *Nunc reminiscor malorum quæ feci in Jerusalem.* (I *Mach.*, VI, 12.) Par mes nombreux défauts et mes vices j'ai scandalisé l'adolescence, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse. Pasteur, j'ai laissé mon troupeau dans une triste ignorance, je ne lui ai pas rompu avec tendresse et intelligence le pain de la parole divine ; ou si je paraissais quelquefois à la tribune sacrée, c'était moins pour lui adresser des exhortations instructives et touchantes que pour le charger d'anathèmes ou l'entretenir de mes intérêts temporels. Pasteur, j'ai fui, pour ainsi dire, le tribunal de la pénitence ; ou si je m'y montrais quelquefois, c'était plutôt comme un juge sans discernement, sans entrailles, que comme un maître sage et éclairé, que comme un père patient et miséricordieux. Pasteur, quel motif me faisait monter au saint autel ? Comment offrais-je le redoutable sacrifice ? A mon air dissipé, à ma révoltante promptitude, pouvait-on croire que je me trouvais là au milieu des anges, que j'étais là pour adorer Jésus-Christ ? ne devait-on pas soupçonner que je l'immolais de nouveau à mon impiété, à mon avarice, à une passion plus honteuse encore ? Pasteur, courais-je après la brebis égarée avec le même empressement qu'à la recherche d'un trésor ? visitais-je mes malades comme on visite ses amis les plus chers ? offrais-je à tous les douceurs et les espérances de mon ineffable ministère ? Non, je m'éloignais des lépreux et des infirmes de ma paroisse, ou si j'étais contraint de m' en approcher, ce n'était pas pour verser sur leurs larges blessures le parfum des consolations : *Nunc reminiscor....* Prêtre libre, qu'ai-je fait, depuis quinze, vingt-cinq, quarante ans, pour l'Eglise de Jésus-Christ, qui ne m'avait admis dans son sanctuaire que pour travailler à la conversion des pécheurs, à l'instruction de la jeunesse, au soulagement des malheureux, à ma propre perfection ? J'ai traîné une vie inutile, scandaleuse, dans les repas, les jeux, la mollesse, le luxe ; j'ai fait blasphémer le caractère sacerdotal, j'ai fait dire à l'irréligion que les prêtres n'entraient dans la milice ecclésiastique que pour s'arracher à la misère et à l'humiliation, que pour couler leurs jours dans la joie, dans l'aisance, dans les cercles les plus brillants et les plus efféminés...

Je vous demande pardon, chers confrères, de vous présenter un tableau si désolant, mais ce tableau, je l'ai emprunté à la plume si véridique des Charles Borromée, des Grégoire, des Chrysostome. S'il ne vous regarde pas, il servira du moins à vous prémunir.

Oh ! que je suis coupable, continue ce prêtre, que je suis coupable ! car, à toutes ces prévarications, à tous ces scandales j'ai ajouté l'abus criminel des grâces les plus privilégiées ; j'ai méprisé les bons exemples de mes vertueux confrères, les charitables avertissements de mes supérieurs ; j'ai repoussé jusqu'aux tendres invitations du bon Pasteur qui frappait sans cesse à la porte de mon cœur pour lui en demander l'entrée. Je lui ai préféré un monde ingrat et perfide qui me trahit et qui m abandonne ! et voilà que je meurs menacé de réprobation.

Messieurs, ces regrets tardifs et superflus ne sont-ils pas bien propres à nous faire éviter un tel malheur ? Quoi ! ne vouloir

devenir sage que lorsqu'il n'est plus temps de l'être !...

Oh ! mes chers confrères, que les pensées du saint prêtre sont bien différentes ! cette dernière heure, qui fait le désespoir du prêtre prévaricateur, est pour lui un temps de calme et de jouissance. En effet, qu'il est doux à son cœur de se rappeler les nombreuses victoires qu'il a remportées alternativement sur le monde, sur le démon, sur lui-même ! les pénitences qu'il a pratiquées, les peines, les maladies, les tentations et les épreuves de tout genre qu'il a supportées avec une parfaite résignation ! Qu'il est doux à son cœur de voir, pour ainsi parler, autour de sa couche les pauvres qu'il a secourus ; les veuves et les orphelins auxquels il a donné l'hospitalité ; les affligés dont il a séché les larmes ; les malades qu'il a visités avec une charité si sacerdotale ; les enfants qu'il a instruits et dont il a conservé la précieuse innocence ; les pécheurs de tout âge, de tout sexe, et de toute condition qu'il a convertis. Que dis-je ? il croit entendre la voix de tous ces êtres reconnaissants qui lui parle ainsi : Bon pasteur, prêtre selon le cœur de Jésus-Christ, jouis avec délice du touchant spectacle que tu as sous les yeux ; contemple-nous les uns après les autres ; oh ! nous sommes des preuves non équivoques de toutes les bonnes œuvres que tu as faites sur la terre, aux yeux même de l'humanité ; nous sommes ta consolation et ta gloire ! si Dieu t'enlève à notre amour, meurs donc avec la douce confiance que nous bénirons ta mémoire et que nous prierons tous à l'envi pour le repos de ton âme généreuse et compatissante !

Tu crains, nous dis-tu, d'avoir fait le mal devant le Seigneur, de n'avoir pas toujours été assez chaste dans tes pensées, dans tes regards, assez réservé dans tes discours, assez humble et soumis dans tes contradictions et tes revers, assez exact dans l'exercice de ton saint ministère ; de n'avoir pas toujours été un homme de prière et de méditation ; mais ton bon Sauveur, satisfait de tes mérites acquis, n'a-t-il pas permis qu'après quelques jours, quelques années peut-être de tiédeur que t'exagère sans doute ta profonde humilité, tu te sois purifié ? Aumônes, larmes, gémissements, mortifications, qu'as-tu épargné pour effacer ces légères taches d'une vie exemplaire ?

Ne te souvient-il pas d'ailleurs, que pour nous encourager dans la noble mais périlleuse carrière de la vertu chrétienne, tu nous as mille fois répété que Pierre, Madeleine, Augustin, après avoir été de grands pécheurs, étaient devenus de grands saints ; que le ciel tout entier s'était réjoui de leur conversion et les avait réunis dans son sein avec l'enthousiasme du bonheur ?..... Pasteur chéri des hommes et de Dieu, pourquoi donc redouterais-tu de paraître devant celui qui est venu nous apprendre qu'une récompense immortelle est promise à un soupir de componction, d'espérance et d'amour !

Mais revenons au mauvais prêtre mourant, et convainquons-nous que la considération du présent ne l'inquiète pas moins que le souvenir du passé.

En effet, à la vue de son corps malade et usé qui tombe en dissolution, de ses membres hideux et couverts de plaies, il se trouble, il s'agite. Pour me servir des expressions du saint homme Job, son oreille est sans cesse frappée de sons terribles et de bruits effrayants : *Sonitus terroris in auribus illius.* Le matin, il tremble de toucher à sa dernière heure, et quand la nuit l'environne de ses épaisses ténèbres, il n'espère plus le retour de la lumière, car il voit briller de toutes parts des glaives étincelants : *Non credit quod reverti possit de tenebris ad lucem, circumspectans undique gladium.* (*Job*, XV, 21, 22.)

Pressé par les cruelles étreintes de la mort, il reconnaît enfin qu'il n'a plus qu'un soupir, et cette noire pensée porte dans tout son être l'épouvante et la terreur !... Abandonner cette fortune amassée si péniblement et à force de sacriléges ; quitter cette paroisse où il n'a semé que des crimes et qui ne produira pour lui que des malédictions ; mourir à cette dignité qui lui promettait tant d'hommages et de gloire, et qui, dans ses mains, est devenue une source d'infidélités et d'infamies ; disparaître à cette idole à laquelle il consacrait ses voluptueuses affections, son encens sacrilége, et dont il s'était fait le bourreau ; se voir arracher, en un mot, à tout ce qui l'entoure pour entrer dans les abîmes de l'éternité, devenir la pâture des vers, le dépôt hideux d'un tombeau ! toutes ces appréhensions sinistres, toutes ces idées glaçantes le plongent successivement et à la fois dans le plus horrible désespoir. Oui, à ce moment fatal, tout ce qui, pendant la vie, avait servi à l'amuser, à le distraire et à l'enivrer, aggrave ses maux et ses anxiétés ; c'est en vain que ses amis s'efforcent de calmer ses alarmes, en lui disant que les médecins ne l'ont pas désespéré ; mais ses forces qui s'affaiblissent, ses yeux enfoncés et déjà couverts d'un nuage obscur ; mais ses joues creuses, livides et desséchées, mais sa langue déjà liée des chaînes de la mort, tout ne lui crie-t-il pas assez haut qu'avant peu son corps déjà en putréfaction va rentrer dans la poussière, et son âme dans un gouffre sans bords et sans fond ? Mais le nouveau Balthazar n'aperçoit-il pas sur la muraille une main étrangère qui trace en caractères mystérieux sa réprobation ? A cet effroyable spectacle, il tombe dans un inexprimable délire, il détourne ses yeux égarés, il se replie sur lui-même, il interroge sa conscience qui lui répond que, placé dans l'inexorable balance du juste Juge, il a été trouvé trop léger, et que son royaume, et que sa couronne, et que ses espérances se sont évanouis ! En entendant cette redoutable sentence, ses angoisses redoublent, son cœur est oppressé comme d'une montagne de désespoir ! Il veut fuir un lieu qui

l'épouvante, mais ses genoux tremblants chancellent sous le poids énorme de ses perplexités, il retombe en soupirant sur le lit de la mort et se replonge en poussant un long et pénible soupir dans les vastes pensées de l'éternité!!!...

Qu'il en est bien autrement du saint prêtre qui touche enfin au terme de ses travaux, de ses misères, de ses combats! Le moissonneur, quand il a supporté le poids du jour et de la chaleur, quand il a fait tomber sous sa faux tranchante les épis dorés, reprend avec empressement le chemin de son humble chaumière; il marche plein d'allégresse, parce qu'il est glorieusement chargé de la gerbe féconde, fruit consolateur de ses soins assidus et de ses pénibles labeurs : *Venientes autem venient cum exsultatione, portantes manipulos suos.* (*Psal.* XII, 6.) Ainsi, le prêtre pieux et zélé, après avoir moissonné le champ vaste et fertile de la religion; après s'être formé un riche trésor de bonnes œuvres et de bénédictions; après avoir conquis une multitude d'âmes à son divin Maître, arrive sans crainte au bout de sa carrière. Que dis-je, sans crainte? Il s'avance joyeux et confiant vers la dernière borne de sa course. Serviteur fidèle, pourquoi redouterait-il de paraître devant le père de famille. Il a heureusement fait valoir les talents qui lui ont été confiés; il a rempli avec autant d'honneur que d'exactitude toutes ses obligations; ses jours sont pleins de mérite : *Portantes manipulos suos.* Un exilé, pendant qu'il traverse des déserts arides ou des écueils féconds en naufrages, soupire ardemment après la patrie. Lorsqu'elle paraît à son regard impatient, il la salue avec amour; qu'il lui tarde encore de revoir le toit paternel! Afin d'apercevoir de plus loin ce lieu chéri de sa naissance, il monte sur la hauteur voisine : à cette vue ses yeux se baignent de larmes. Il arrive enfin au milieu d'une famille qui lui tend les bras! quels doux épanchements de l'amitié! quelles délicieuses étreintes! les noms touchants de père, d'enfants, de frères, de sœurs, sont répétés mille fois avec enthousiasme!...

Tel et plus heureux encore, Messieurs, le saint prêtre mourant!!Il a, lui aussi, traversé courageusement les plaines solitaires et les mers orageuses de la vie. Dans son cœur toujours vertueux, mais toujours effrayé des dangers, le calme le plus profond succède aux plus violents orages; de ce port si désiré, il entrevoit déjà des milliers de confrères et de fidèles qui viennent à sa rencontre; encore un soupir, et le voilà pour jamais au sein de la félicité : *Venientes autem venient cum exsultatione.* Ce pieux ecclésiastique, il est vrai, voit son corps, ce vieux compagnon de ses fatigues, tomber en dissolution; mais sur la couche de ses douleurs, aussi ferme et aussi tranquille dans sa foi que Job sur son fumier, il sait qu'il ressuscitera au jour de la révélation, et que la corruption du sépulcre sera pour lui le germe d'une glorieuse immortalité. Et, après tout, que perd-il donc en quittant son corps? ce que perd un captif que l'on met en liberté, c'est-à-dire des ténèbres, une prison, des fers. Que perd-il? Le plus irréconciliable de ses ennemis, qui ne lui laissait ni trêve ni repos; ennemi redoutable, qui s'efforçait d'énerver son âme par la mollesse et de la corrompre par les plaisirs. Or, mon cher confrère, voir cet ennemi sur le point d'expirer, est-ce donc un mal qui doive affliger? n'est-ce pas, au contraire, un gain précieux et le plus beau des triomphes? *Mori lucrum.* (*Philipp.*, I, 21.) Ses honneurs, il les méprisait intérieurement; ses biens, c'étaient les biens des pauvres. A ses yeux, ce n'est qu'une vaine fumée qui se dissipe dans les airs; ce n'est qu'un peu de poussière dont on va couvrir sa tombe. Le monde! ah! ce prêtre a toujours pu dire, comme le grand Apôtre : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo.* (*Galat.*, VI, 15.) Le monde! il l'a toujours considéré comme le plus acharné de ses persécuteurs. Non, non, il ne le regrettera pas, ce monde corrupteur, dont les parures lascives, les chants voluptueux, les rapports inévitables, mais toujours dangereux, ont livré à tous ses sens les plus redoutables assauts; il ne regrettera pas même ce monde chrétien, dont les visites obligées et les pieux entretiens ont plus d'une fois troublé sa conscience et souillé son imagination. Aussi, dans un saint transport de reconnaissance, on l'entend s'écrier souvent : Soyez à jamais béni, Seigneur, de m'arracher enfin à un peuple d'incrédules, de libertins et de chrétiens relâchés, qui, non contents de se précipiter aveuglément dans les larges voies du vice et de la perdition, auraient voulu me faire partager leurs coupables fêtes et m'entraîner dans un abîme de malheurs! Soyez à jamais béni, de mettre enfin un terme à mes périls, à mes douleurs, à mon exil!

Mon Dieu! donnez-moi, s'il vous plaît, la force de voir expirer un mauvais prêtre. La foi, qu'il avait presque éteinte à force d'infidélités et de sacriléges, recouvre en ce moment tous ses droits; elle brille à ses yeux d'un éclat nouveau, mais bien terrible; par elle il aperçoit, mais trop tard, qu'il s'est trompé, qu'il s'est fait illusion : *Ergo erravimus.* (*Sap.*, V, 6.) Pendant la vie, il s'était appliqué, si j'ose le dire, à oublier l'importance et la terrible responsabilité de ses devoirs. Mais aujourd'hui que les frayeurs du trépas l'assiégent de toutes parts; mais aujourd'hui que sa raison, dégagée du charme des passions, retrouve toute sa liberté, il est contraint de lire visiblement dans un avenir qu'il s'était plu à se représenter comme incertain, et peut-être même chimérique. Il lève enfin au ciel pour la dernière fois des yeux mourants. Mais qu'y découvre-t-il? Un Dieu en fureur, qu'il a profané à l'autel du Sacrifice, dans le saint tribunal, dans toutes les augustes fonctions de son sacré ministère; un juge inexorable, qui s'apprête à lancer sur lui ses anathèmes et ses malédictions Spectacle non moins poignant, il y voit une multitude d'âmes

sacerdotales qui jouissent en paix des fruits de leur zèle et de leur sainteté; il y aperçoit le trône éclatant qu'il devait occuper et la brillante couronne qui devait ombrager son front radieux.

Mais, pendant qu'il contemple en esprit toutes ces beautés ravissantes, son oreille est tout à coup frappée de ces épouvantables paroles ; Jamais, non jamais, tu ne jouiras de ces immortelles récompenses, qui ne sont accordées, dans mon royaume, qu'à l'humilité, à la chasteté, au zèle et à la pénitence; cette palme glorieuse, dont la vue seule enivrerait ton cœur s'il était moins criminel, sera le partage de l'un de ces ministres fidèles, dont tu n'as pas rougi de tourner en ridicule la vie intérieure, les louables austérités, la scrupuleuse exactitude et les généreux efforts.

A cette voix foudroyante, la fatale et mensongère sécurité dont il avait jusqu'ici fait parade, l'abandonne; l'espérance n'est plus dans son cœur, des larmes amères coulent de ses yeux. La garde-malade, qui s'en est aperçue, lui demande en tremblant le sujet de sa profonde tristesse. Hélas! répond-il en soupirant, que mon sort est à plaindre! Une affreuse perspective se déroule devant moi, qui m'agite et me désespère : l'enfer, l'enfer, dont j'ai voulu braver la pensée pendant ma vie, vient de se présenter à moi avec toutes ses horreurs et tous ses tourments. J'y vois la place que je dois occuper et le ver rongeur qui doit me déchirer éternellement; j'y distingue une multitude d'âmes infortunées qui sont la proie de ses flammes vengeresses. Ces âmes sont des victimes de mes négligences, de mes funestes exemples et plusieurs de mes ignominieuses passions. Les voyez-vous qui s'avancent à ma rencontre et qui appellent sur moi les malédictions du ciel. Cruels démons, continue-t-il dans un délire infernal, que vous ai-je fait? pourquoi me persécutez-vous? pourquoi me déchirez-vous?

Cependant, Messieurs, un prêtre voisin, que l'on a prévenu quand il n'était plus temps, s'approche précipitamment du moribond, et lui adresse en frissonnant quelques paroles d'édification et d'encouragement; mais, hélas! il n'en reçoit aucune réponse satisfaisante. Après avoir vainement épuisé toutes les ressources de sa charité, il se jette aux pieds de son confrère, et, pour réveiller sa confiance, il lui présente l'image sacrée du Sauveur. Le malade, y portant un regard farouche, dit ces effroyables paroles, écrites en caractères de sang : *In peccato vestro moriemini.* (*Joan.*, VIII, 21.) Puis, ramassant toutes ses forces, il saisit avec fureur la croix de Jésus-Christ, et la brisant avec rage, il hurle trois fois d'une voix de réprouvé : ***Il est trop tard! il est trop tard! il est trop tard!*** et en rendant le dernier soupir, il entend cette irrévocable sentence : ***Ite, maledicti, in ignem æternum.*** (***Matth.***, XXV, 41.) Ce que je viens de vous raconter, Messieurs, n'est point une peinture faite à plaisir : c'est un trait d'histoire dont vous me dispenserez de vous citer et l'époque et le lieu.

C'en est assez, oh! chers confrères, c'en est assez. Tirons un voile épais sur un spectacle qui ne se renouvelle que trop souvent dans le sanctuaire, non d'une manière aussi tragique, mais d'une façon non moins alarmante. Fuyons, fuyons à pas précipités, ou plutôt, pour nous rassurer, pour nous consoler, soyons les heureux témoins de la mort du bon pasteur, du saint prêtre qui expire doucement dans le baiser du Seigneur.

Tandis que le prêtre impénitent est épouvanté des sombres horreurs de la nuit éternelle où il va entrer, le pieux disciple se livre, lui, aux transports d'une sainte allégresse. Comme un autre Moïse, il est tout disposé à gravir la montagne pour y déposer ses dépouilles mortelles. Quand on lui dit qu'il n'a plus que quelques heures à vivre : Tant mieux, s'écrie-t-il, tant mieux! Mon plus grand désir est de quitter cette terre de désolation, et de me réunir à mon bon Sauveur : ***Cupio dissolvi et esse cum Christo.*** (***Philipp.***, I, 23.) Charmante Jérusalem, depuis longtemps je n'étais occupé que de toi, et mes pieds suspendus dans tes parvis n'attendaient que le moment de pénétrer dans ton auguste enceinte : ***Stantes erant pedes nostri in atriis tuis, Jerusalem.*** (*Psal.* CXXI, 2.)

Déjà comme inondé des délices du ciel, il laisse aussi, lui, tomber quelques pleurs ; mais on voit, à la sérénité de son visage, que ce sont des larmes de joie et d'amour ; il rassure lui-même les amis fidèles qui ne l'ont pas délaissé un instant, car ils voulaient apprendre à bien mourir, au chevet de l'ange de la mort. Pour adoucir leurs regrets, il ne leur dit que ces courtes, mais bien consolantes paroles : Chers amis, nous ne nous séparons que pour quelques instants ; bientôt, oui, bientôt, nous nous retrouverons dans le séjour de la vraie charité! Puis, se recueillant en lui-même, il ne veut plus s'entretenir qu'avec son Dieu ; il ne veut consacrer qu'à lui les derniers battements de son cœur.

Pax huic domui (***Matth.***, X, 12) : Paix à cette maison sacerdotale! A ce langage divin, sa foi augmente, son espérance s'accroît, son bonheur s'agrandit; ce n'est plus un simple chrétien; c'est plus qu'un ange, c'est l'apôtre même de l'amour qui va se reposer sur la brûlante poitrine de son maître chéri. Terre, silence! et vous, habitants des cieux, soyez attentifs au spectacle le plus majestueux et le plus attendrissant! Contemplez avec vénération ce saint prêtre qui se prépare au grand voyage du temps à l'éternité! *Pax huic domui!* Paix à cette maison sacerdotale! ***Ecce Agnus Dei! ecce qui tollit peccata mundi!*** (***Joan.***, I, 29.) Quelle allégresse à la vue de ce bien-aimé, de cet immortel Viatique qui doit faciliter et hâter son assomption au sublime Thabor! Mais il parle au Seigneur Jésus. Que lui dit-il? Ecoutons : ***Desiderio desideravi hoc pascha manducare tecum antequam moriar!***

(*Luc.*, XXII, 15.) Je le sais; non, je ne suis pas digne que vous entriez dans la misérable maison de mon pauvre cœur: *Domine, non sum dignus ut intres sub tectum meum.* (*Matth.*, VIII, 8.) Mais ma faim et ma soif vous sont connues : *Desiderio desideravi.* Puisque, dans le cours d'une longue vie, vous m'avez permis de me nourrir chaque jour de votre chair adorable, qu'il me serait doux et précieux d'empourprer encore, pour une dernière fois, mes lèvres avides de votre sang divin ! Ne me refusez donc pas cette inappréciable faveur : *Sed tantum dic verbo, et sanabitur* [*anima mea*]. (*Ibid.*) Après ces actes d'humilité, de componction et d'amour, il reçoit en son âme le délicieux pain des anges. Puis, dans un transport séraphique, il s'écrie soudain : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Psal.* CXV, 12.) O Jésus, mon amour et mes délices, quelle action de grâces puis-je vous rendre pour tous les bienfaits dont vous m'avez comblé ? Point d'autre que celle du prophète Siméon, qui, après vous avoir béni, vous avoir proclamé la lumière des nations et la gloire d'Israël, vous exprimait sa reconnaissance par le plus ardent désir d'aller vous remercier le plus dignement possible dans la patrie même de vos élus : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundum verbum tuum in pace.* (*Luc.*, II, 29.) Moi aussi, Seigneur Jésus, qui, au lieu de vous tenir seulement sur mes genoux comme le saint vieillard, vous possède dans le plus intime de mon cœur, je veux remonter dans votre beau paradis, où ma divine Mère, qui est aussi la vôtre, m'apprendra, non à balbutier à la façon des mortels, mais à parler la langue mélodieuse des chérubins ! A ces mots, sa voix s'éteint, sa poitrine brûlante de charité ne peut plus respirer l'air de l'exil, son regard étincelant d'espérance s'obscurcit tout à coup; mais il avait saisi d'avance la croix libératrice, et les lèvres collées sur les plaies sanglantes de la grande Victime du genre humain, il expire ; mais son dernier soupir est un soupir de confiance et d'amour ; il expire, mais la tendre Marie, qui n'a pas quitté d'un instant son enfant de prédilection, lui apparaît plus charmante que l'aurore, le prend par la main, le présente au Très-Haut, qui le presse affectueusement contre son sein paternel, et le plonge pour une éternité dans l'incommensurable océan de ses félicités et de ses gloires !!!

Mes chers confrères, je ne vous demanderai point qui vous voudriez être à votre dernière heure : ou ce prêtre juste, ou le prêtre impénitent. Votre désir m'est connu. Cependant prenez-y garde. Mais que fais-je ? Pourquoi attrister vos cœurs par des réflexions importunes? Pourquoi ne vous féliciterais-je pas, au contraire, de la résolution généreuse que vous avez prise pendant ce discours de marcher constamment sur les nobles traces du saint prêtre, du pasteur modèle qui vient d'expirer sous vos yeux, pour aller recevoir dans les siècles éternels la brillante couronne de justice que Dieu réserve à ceux qui l'aiment, et que vous recevrez un jour, mes chers et honorés confrères. C'est la grâce que je vous souhaite.

DISCOURS VI.

SUR L'ENFER DES PRÊTRES.

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*Matth.*, XXV, 46.)

La voilà, Messieurs, cette double alternative de bonheur et de malheur, dont la pensée peuple chaque jour le ciel et dont l'oubli encombre chaque jour l'enfer. Convenons-en : nous ne péchons tous que parce que l'affreuse image du Tartare n'est pas suffisamment gravée dans notre mémoire. Aussi, de toutes les vérités de la religion, n'en est-il aucune que les grands coupables entendent prêcher avec plus de répugnance que l'éternité malheureuse; parce qu'elle empoisonne leurs criminelles jouissances et épouvante leurs ignominieuses passions. Oui, semblables à des malades en délire ou trop délicats, qui repoussent obstinément le remède amer, mais indispensable à leur guérison, ils ne consentent à recueillir sur nos lèvres que des doctrines agréables ou consolantes. Les leur annoncer sera toujours, vous le savez, le plus doux exercice de notre ministère. Mais ne serait-ce pas le trahir, ce ministère si redoutable, et tromper leur confiance, que de taire la plus importante de toutes les vérités ? En gardant un silence aussi lâche que sacrilége, en serait-elle moins réelle et moins formidable ? Ne sont-ils pas déjà trop aveuglés par les maximes d'une philosophie mensongère, par les séductions d'un monde corrupteur et d'une chair voluptueuse? Voudraient-ils qu'une bouche sacerdotale vînt augmenter encore leur fatale illusion? Comment, Messieurs, nous voyons plusieurs de nos auditeurs chanceler, à leur insu peut-être, sur le bord escarpé de l'enfer, et ils ne nous pardonneraient pas de leur crier, l'Evangile à la main : Prenez garde de rouler dans cet horrible précipice entr'ouvert sous vos pieds !

Or, chers confrères, c'est précisément pour ne pas y rouler bientôt avec eux, que nous allons méditer ensemble ces effrayantes paroles de Jésus-Christ : *Discedite a me, maledicti : ite in ignem æternum.* (*Matth.*, XXV, 41.) Eternelle séparation de Dieu, première réflexion ; feu éternel, seconde réflexion ; voilà, en deux mots, l'enfer réservé aux mauvais prêtres !

Esprit-Saint, jamais vos lumières ne m'ont été plus nécessaires ! O Marie, ô ma Mère, daignez m'assister dans un moment si terrible ! *Ave, Maria.*

I. *Séparation.* — Un prêtre dont la vie fut un enchaînement de prévarications, est frappé soudain d'une maladie mortelle et menacé de bientôt comparaître au tribunal du souverain Juge. Si, sensible aux remords de sa conscience et aux touchantes exhorta-

tions de son confesseur, il implorait les miséricordes du Seigneur, dans quelques instants son pardon lui serait accordé, et non moins heureux que ce malfaiteur expirant à la droite de Jésus, le ciel deviendrait son partage; mais retenu par une honte fatale, dominé par l'ange de la perfidie, qui lui répète que la mort est encore éloignée, enchaîné par une passion invétérée qui lui promet de nouvelles jouissances, cet infortuné laisse ignorer l'affreux état de son âme à son directeur triste et trop confiant, qui, pour le rassurer dans ses derniers moments, ne lui parle que de ses vertus, *de ses vertus!* et de la récompense qui leur est réservée! Cependant ses forces l'abandonnent, sa raison s'égare, il tombe dans une cruelle agonie, il meurt; il va présenter à son juge vingt, trente, cinquante années peut-être de turpitudes et de sacriléges. Dans quel état parais-tu devant moi, lui dit ce Dieu irrité, et que peux-tu attendre de ma justice? Je t'avais ouvert les portes de mon sanctuaire pour y sauver des âmes en t'y sauvant toi-même, et y vivre avec moi dans l'union la plus intime. Mais puisque tu as préféré de vivre séparé de moi par le péché mortel, tu en seras malgré toi séparé pour toujours. Prêtre infidèle, retire-toi de ma présence : *Discedite a me.* Car l'apparition d'un mauvais prêtre dans les cieux répandrait l'effroi parmi mes élus : *Discedite a me.* Ou plutôt, afin d'irriter tes regrets, lève les yeux et considère ce que tu as perdu; vois couler ce beau fleuve dans lequel tu pouvais te désaltérer à longs traits; touche du doigt cette couronne qui devait orner ton front; contemple ce trône de lumières où sont assis tant de saints prêtres; entends leurs chants d'allégresse et de triomphe. Tu serais aujourd'hui le compagnon de leurs gloires, si tu l'avais été de leur zèle et de leurs pénitences. Maintenant, prêtre indigne, emporte avec toi ces images déchirantes, et va loin de moi pleurer tes égarements et tes désordres. Sans doute il en coûte à mon cœur paternel de bannir de mon royaume un enfant privilégié, dépositaire de mes confidences; un ministre qui mangeait à ma table et distribuait mes munificences; il m'en coûte de repousser l'ancien disciple de mon Fils bien-aimé. Mais que dis-je? Prêtre perfide, n'est-ce pas ce titre même par toi déshonoré qui me force de te traiter avec rigueur? Puisque tu n'as voulu ni pratiquer ses vertus, ni porter sa croix sanglante, te siérait-il de faire flotter l'étendard de ses victoires? Va donc loin du père le plus tendre, mais le plus juste, pleurer à jamais tes infidélités et ton malheur : *Discedite a me.*

Quel coup de foudre! quelle effroyable sentence! être à jamais séparé de Dieu! de ce Dieu, l'unique source de toute félicité et hors duquel on ne trouve qu'amertumes et anxiétés! Oh! Messieurs, que les pensées de ce malheureux sont bien différentes de ce qu'elles étaient il n'y a qu'un instant; il éloignait le souvenir importun de son bienfaiteur, et il se gardait de méditer ses infinies perfections et ses redoutables jugements. Uniquement épris de l'amour des créatures, il ne soupirait qu'après l'objet de ses passions. L'insensé, dit saint Augustin, il ne prévoyait pas alors que la séparation de Dieu est une peine aussi grande qu'il est grand lui-même : *Hæc est tanta pœna quantus ipse.* Que d'autres, ajoute saint Chrysostome, frémissent à la pensée des horribles tourments de l'enfer, de ses flammes dévorantes; pour moi, je regarde comme une douleur plus insupportable d'être à jamais exclu du royaume des cieux et de la face du Seigneur, que de subir les feux du Tartare.

Un impie que l'on croyait mort, mais qui n'était que plongé dans une profonde léthargie, est enseveli et porté dans la région des morts. Bientôt il se réveille au fond d'une tombe, les mains, les pieds et le corps enveloppés : il s'imagine d'abord que ce n'est qu'un rêve; cependant il cherche, mais un linceul! il cherche, mais des planches, un cercueil! Il frémit, il tremble, il appelle! Silence! Il crie, il appelle encore. Silence! Alors il se débat, se déchire et expire dans le désespoir! Faible image, Messieurs, du prêtre impénitent qui se réveille dans les enfers, loin de son Dieu qu'il appelle vainement à son secours! O séparation de mon Dieu, se dit maintenant cet apôtre désespéré, que tu te fais cruellement sentir à mon cœur oppressé! Depuis longtemps, et naguère encore, pour me retirer du vice et m'attirer à lui, ce bon père n'épargnait ni sollicitations, ni menaces, ni caresses; mais, moi, je méprisais ses sollicitations, bravais ses menaces, dédaignais ses caresses. A cette heure, je désire violemment m'entretenir avec lui, le presser dans mes bras, reposer sur son sein, contempler ses charmes avec une sainte volupté : mais, insensible à tous mes vœux trop tardifs, il se cache à mes regards et n'écoute plus mes plaintes. Dans les premières années de mon ministère, dans ces jours d'innocence et de ferveur, assis à son divin banquet, il me prodiguait les mets les plus exquis, les liqueurs les plus parfumées, les baisers les plus affectueux; mais présentement je suis chassé de son cœur si généreux. Il n'y a que quelques instants, je pouvais mériter encore toutes les munificences de ce Roi souverainement aimable; maintenant, je ne puis plus et ne le pourrai jamais. Des milliers de prêtres, après quelques chutes fâcheuses, se sont aussitôt relevés et réconciliés par une sincère pénitence avec leur compatissant Sauveur, dont ils partageront bientôt et éternellement les félicités suprêmes : mais pour moi le temps des miséricordes est passé! pour moi plus de conversion possible! Par conséquent plus de paradis! Pour moi, l'enfer et rien que l'enfer!

Pendant que ces poignantes réflexions bouleversent son âme, le ciel, non encore fermé à ses yeux avides et impatients, fait retentir à ses oreilles ce magnifique concert de cantiques harmonieux : Que le Seigneur est bon! que sa miséricorde est infinie!

Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, nous vous possédons sans crainte de vous perdre jamais ! — Prêtres selon mon cœur, goûtez et voyez combien je suis doux et suave à ceux qui m'ont aimé véritablement, à ceux qui ont dignement rempli les fonctions sublimes de leur auguste ministère !

Pressé par la faim du bonheur, et entraîné par l'immense besoin de se réunir à cette multitude de pontifes qu'il aperçoit nageant dans un torrent de voluptés, ce malheureux s'élance avec une ardeur incroyable vers ce lieu fortuné ! Oublieux, pour ainsi dire, de la sentence qui vient de le condamner, il s'écrie : O mon père, s'il m'est permis de vous donner encore ce tendre nom, ne rejetez pas pour l'éternité un fils ingrat, un prêtre bien coupable sans doute, mais chargé de vos bienfaits et inondé de votre sang... Efforts impuissants, vœux superflus : *Desiderium peccatorum peribit!* (*Psal.* CXI, 10.) Un bras vengeur le repousse avec une nouvelle indignation, une voix formidable lui répète pour la dernière fois : Prêtre homicide de tant d'âmes malheureuses, prêtre déicide et maudit, retire-toi ! *Discedite a me, maledicti.* Irrévocablement chassé de la présence de son Dieu, suffoqué par la douleur et les sanglots, il peut à peine articuler ces paroles de désespoir : Adieu donc, charmante Sion, adieu ! je ne contemplerai jamais tes inénarrables splendeurs ! Divin Agneau qui me rendiez si heureux alors que je vous immolais, encore innocent, avec une humble et sainte fierté, adieu ! Aimable Marie, que j'appelais si souvent mes amours et mes délices, vous n'êtes donc plus ma mère, et moi je ne suis plus votre enfant ! Adieu ! ô vous, mes anciens confrères et amis, pendant que vous accompagnerez de vos voix mélodieuses l'orgue majestueux de l'éternité touché par la main des anges, moi je hurlerai ce barbare et interminable refrain des hideux démons : Adieu ! adieu ! adieu !

II. *Feu.* — Où ira donc, chers confrères, ce prêtre à jamais banni du toit paternel ? *In ignem æternum !* Oui, il y a du feu dans l'enfer ! c'est la croyance de tous les peuples et de tous les siècles ! Il y a du feu dans l'enfer ! c'est le dogme que Jésus-Christ a fait retentir nombre de fois au milieu des plus éclatants miracles : *Ite, maledicti, in ignem æternum!* Il y a du feu dans l'enfer ! c'est l'un des articles de foi de l'Eglise catholique : *Qui bona egerunt ibunt in vitam æternam; qui vero mala, in ignem æternum; hæc est fides catholica !* Ne me demandez pas la nature de ce feu éternel, puisque les plus fameux génies ignorent la nature même du feu bienfaisant qui nous chauffe et nous éclaire ici-bas ; mais le Très-Haut nous affirme qu'il a allumé du souffle de sa fureur le feu de l'enfer, feu intelligent qui punira plus cruellement les grands criminels qui auront été chargés de gouverner les peuples : *Ignis succensus est in furore meo, et ardebit usque ad inferni novissima.* (*Deut.*, XXXII, 22.) *Judicium durissimum his qui præsunt, fiet !* (*Sap.*, VI, 6) Un feu réel, disent les Pères de l'Eglise, qui brûle les âmes sans les consumer, et brûlera les corps à la fin des temps ! un feu qui, au jugement de saint Jérôme, renferme tous les genres de tourments : *In uno igne omnia tormenta !*

Lorsqu'un nuage chargé de crimes et d'abominations se fut élevé de Sodome jusqu'au trône de l'Eternel, et que le Tout-Puissant, dans sa juste colère, eut commandé à une pluie de laves embrasées d'inonder cette cité lubrique, ses voluptueux habitants, qui étaient comme ensevelis dans leurs brutales jouissances, se réveillent soudain au milieu des flammes ténébreuses. Fuyant à la hâte leurs maisons incendiées, ils cherchent vainement leur salut sur les plus hautes montagnes, d'où les torrents qui en descendent à grand bruit les précipitent pêle-mêle au fond de l'abîme, et poursuivent ceux qui veulent se sauver dans la profondeur des antres du rocher. Les enfants, ballottés par ces feux vengeurs, roulent en criant sur le sein brûlé de leurs mères expirantes ! On n'entend de toutes parts que d'affreux hurlements !

Faible image, chers confrères, du réveil des réprouvés dans les enfers, où chacun rencontre le genre de supplices que réclament ses désordres particuliers : *Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur.* (*Sap.*, XI, 17).

O région de mort, répétait souvent saint Bernard à ses pieux disciples, région des larmes et des misères ! je tremble de tous mes membres au souvenir de cette région infortunée, et la frayeur que j'en ai fait que tous mes os en sont froissés : *Ad memoriam istius regionis concussa sunt omnia ossa mea !* Dans cet affreux séjour, où la douce espérance ne pénétra jamais, chaque prêtre se livre à un horrible désespoir ; il maudit le moment de sa conception, le jour de sa naissance et de son ordination ; il maudit cette domestique, cette amie, cette parente qui l'a entraîné au vice, du vice dans les enfers ! Il se maudit lui-même, il maudit tout, excepté le néant qu'il appelle vainement à son secours !

Que je crains de me trouver bientôt parmi les ministres prévaricateurs ! Enfer des prêtres, je t'interroge, réponds-moi : Suis-je destiné à devenir l'une de tes victimes ? à n'avoir dans tes gouffres insondables d'autre vêtement qu'un vêtement de feu, d'autre couche qu'un lit de feu, d'autre société que celle de tous les Judas et de tous les démons ? Ah ! si j'avais ce malheur, je ne verrais et n'aimerais jamais mon Dieu ! Père tendre et chéri, faites, je vous en conjure, que l'orage des passions, loin de me submerger, me conduise au port du bonheur !

« Je me vengerai, dit le Seigneur en courroux, je me vengerai de ceux qui me persécutent, qui, au lieu de sauver des âmes qui m'appartiennent, abusent de leur ministère pour les corrompre et les perdre ! J'enverrai contre eux des serpents meurtriers,

des bêtes féroces qui les dévoreront; je leur ferai boire un vin mêlé d'absinthe et de fiel de dragon! Moi-même je les foulerai sous mes pieds dans le pressoir de ma fureur; ma tunique sera teinte de leur sang et mes flèches affamées se rassasieront de leur chair! »

O douleurs effroyables, si du moins vous aviez un terme! Mais non! après que le damné aura passé dans les enfers autant de millions de siècles qu'il y a de grains de sable dans les déserts, de gouttes d'eau dans la mer, d'étoiles au firmament, il jettera un regard inquiet sur l'éternité, et il verra qu'il ne fait que la commencer! Et cette éternité de remords et de supplices se précipitera à chaque instant sur lui, comme une montagne de désespoir!

Timeo gehennam! Quelle est donc cette grande et épouvantable voix? Messieurs, c'est la voix imposante des patriarches, des prophètes, des apôtres, des martyrs, des anachorètes, de tous les saints pontifes qui depuis six mille ans ont étonné les solitudes, les colysées, les sanctuaires par leurs rares vertus, leurs immenses travaux, leurs prodigieuses austérités, leurs éclatants miracles!

Timeo gehennam! Comment! c'est toi, Jérôme, qui, retiré depuis longtemps dans la grotte sacrée que l'Enfant Jésus arrosa de ses larmes, toi qui, cassé de vieillesse et d'infirmités, déchires ta poitrine innocente et ensanglantée; tu crains l'enfer, tu redoutes l'éternité! Oui, répond l'illustre docteur de l'Eglise: *Timeo gehennam!*

Père Abraham, crie à son tour un malheureux réprouvé dont la voix est plus douloureuse et plus instructive encore que celle du grand Jérôme: *Crucior in hac flamma!* « *Oh! que je souffre dans cette flamme!* » (*Luc.*, XVI, 24.) Non, je ne vous demanderai point d'en être délivré, car je la mérite. Je n'ose même solliciter un verre d'eau qui éteindrait pour un moment ma soif horrible; mais, je vous conjure, permettez au bienheureux Lazare, qui repose dans votre sein, de tremper dans l'onde le bout de son doigt et d'en laisser tomber une seule goutte sur ma langue embrasée, pour la rafraîchir un peu! La réponse du Seigneur, chers confrères, est peut-être ce que l'Evangile nous présente de plus terrible: Une goutte d'eau lui est refusée...!

O enfer! que le Tout-Puissant n'avait allumé dans sa juste colère que pour les anges rebelles du ciel, devais-tu t'attendre à recevoir dans tes flancs les anges de la terre, nourris, et engraissés de la chair et du sang d'un Dieu!...

Et pour quels prêtres as-tu donc été creusé? Grand Apôtre qui voyez du haut des cieux la frayeur qui s'empare de tout mon être, veuillez répondre à une question si redoutable. Ecoutons et tremblons: *Neque fornicarii,... neque molles, neque masculorum concubitores, neque ebriosi, neque avari,... regnum Dei possidebunt.* (*I Cor.*, VI, 9, 10.) L'enfer a donc été creusé pour les prêtres voluptueux qui souillent, par des désirs criminels et des actions ignominieuses, leur cœur et leur corps, qu'un vœu solennel de chasteté et de continence perpétuelles a spécialement consacrés au Dieu de toute sainteté; pour les prêtres dissolus qui, oubliant que leurs membres sont les membres mêmes de Jésus-Christ, les temples du Saint-Esprit, les prostituent au démon de l'impudicité, au lieu de les traiter honorablement comme des hosties saintes et vivantes!

Fode parietem, me crie en ce moment un prophète (*Ezech.*, VIII, 8, 13), *et tu videbis abominationes his majores.*

Quoi donc? *Neque masculorum concubitores.* En effet, Messieurs, il est d'expérience qu'aucun genre d'abominations n'est étranger au prêtre qui a foulé aux pieds la sublimité de sa vocation! Hélas! abandonné de Dieu, il ne soupire plus qu'après des jouissances brutales et infâmes! Quant à nous, vénérables confrères, saisis d'horreur pour ces monstruosités incroyables et cependant trop communes, conservons jusqu'à la fin dans le détail de nos mœurs la chasteté, la pureté, l'intégrité d'une vie sans tache: *Servate in moribus vestris castæ et sanctæ vitæ integritatem:* ainsi s'exprime le Pontifical romain, auquel saint Pierre Damien ajoute cette terrible apostrophe: *O sacerdotes impudici, vos estis dæmonum victimæ, ad æternæ mortis succidium destinati, et vobis diabolus tanquam delicatis dapibus pascitur et saginatur.* Si un convive, continue-t-il, fut jeté dans les ténèbres extérieures pour être entré dans la salle du festin sans avoir la robe nuptiale, avec quelle rigueur ne sera pas traité le sacrificateur dont l'aube sacrée est imprégnée des puantes ordures de la luxure?

Neque ebriosi, ajoute saint Paul. Pourquoi? Parce que l'ivrognerie engendre infailliblement l'impureté. Jeunes prêtres qui m'écoutez, voulez-vous éviter la volupté et le Tartare? Soyez sobres: *Sobrii estote* (*I Petr.*, V, 8); *Vinum luxuriosa res est.* (*Prov.*, XX, 1.) Vénérés confrères, vous me pardonnerez facilement d'avoir insisté sur l'impudicité et quelques-unes de ses causes, lorsque je vous aurai répété avec plusieurs Pères de l'Eglise, que ce vice est celui qui précipite le plus de prêtres dans les enfers: *Quia vix aliquis talium habet veram contritionem; idcirco pene omnes damnantur.*

Neque avari. L'avarice est une véritable idolâtrie. Oui, l'avare se fait un Dieu de son argent; il s'attache et se colle à son or par le fond de ses entrailles: *Qui volunt divites fieri, incidunt in laqueum diaboli.* (*I Tim.*, VI, 9.) Mais un prêtre avare est tellement aveuglé, endurci par ce vice capital, que l'Eglise a placé entre l'orgueil et la luxure, que ni l'épouvantable sort d'Iscariote, ni le royaume des cieux promis au mépris des richesses, ne suffisent pas pour le désabuser et le convertir. N'est-ce pas là la plus étrange, la plus sotte et la plus criminelle de toutes les démences volontaires?

Cependant, chers confrères, si l'enfer n'était réservé qu'aux grands coupables par moi signalés, nous ne devrions peut-être en concevoir qu'une crainte modérée ; mais quand je vous aurai démontré qu'on peut se perdre sans faire beaucoup de mal, après avoir fait beaucoup de bien et au milieu même des faveurs les plus précieuses, nous serons contraints d'avouer que le danger de l'enfer est bien plus grand qu'on ne le pense généralement : trois exemples empruntés au saint Evangile vont nous convaincre de cette effrayante vérité.

Le premier exemple de justice que j'oppose à la présomption de ceux qui se croient éloignés de l'enfer parce qu'ils n'ont pas de grands vices, est celui du mauvais riche. Que Jésus-Christ lui reproche-t-il ? Rien autre chose que de s'être nourri délicatement et vêtu superbement, tandis qu'un pauvre couvert de plaies et exténué de faim languissait à la porte de son palais. Or, dit saint Basile, si un simple laïque, disciple d'une religion moins parfaite que la nôtre, est damné, non pour avoir commis une injustice, ***non ob injustitiam***, mais pour avoir mené une vie molle et sensuelle, ***sed ob mollem vitam***, que faut-il penser de tant d'ecclésiastiques qui, au sein même de la détresse du clergé, trouvent encore le moyen de se faire remarquer par la vanité de leurs vêtements, la somptuosité de leur table, le luxe de leur ameublement ? Si un laïque, disciple d'une loi qui promettait à ses observateurs des biens temporels, ajoute saint Chrysostome, s'est perdu, non parce qu'il fut riche, ***non quia dives fuit***, mais parce qu'il n'eut pas pitié d'un misérable, que n'ont pas à redouter les prêtres qui, ministres d'un Dieu pauvre et crucifié, prédicateurs du renoncement évangélique, semblent pourtant n'être entrés dans le sanctuaire que pour s'enrichir du patrimoine même des pauvres ?

Le second exemple de justice que j'oppose à la présomption de ceux qui comptent sur leurs mérites acquis, et qui se reposent à l'ombre de leurs vertus, est celui de Judas. Judas, à la vérité, commit le plus grand des crimes, à la fin de sa carrière ; mais, remarque saint Jérôme, jamais vie n'eut de plus heureux commencements, d'espérances plus belles : ***Judæ laudantur exordia :*** sacrifice généreux de tous les biens et de tous les honneurs du siècle, amour de préférence pour le divin Sauveur, résignation constante à partager ses labeurs et ses opprobres, sont-ce là des vertus suspectes et superficielles ? A voir Judas parcourir les villes et les bourgades, prêcher la pénitence et la pratiquer, qui eût jamais cru que cet homme à bonnes œuvres et à miracles dût être bientôt l'esclave de Satan et la victime de l'enfer ? Quand je vois Judas choisi de Dieu pour être l'une des douze principales colonnes de son Eglise, vivant sous les yeux mêmes de Jésus, nourri à la table de Jésus, admirateur des prodiges, des vertus et des bienfaits de Jésus, recueillant comme les autres apôtres sur les lèvres de Jésus ces ravissantes promesses : « Vous, bien-aimés disciples, qui avez tout quitté pour me suivre, vous possèderez la vie éternelle, » j'envie le sort de Judas ; mais quand je vois ce même Judas entraîné par l'amour seul de l'argent au sacrilége, à la trahison, au désespoir, au suicide, à l'enfer, je m'écrie consterné : Seigneur, qui donc parmi vos prêtres pourra se sauver ? Oui, la chute étonnante de Judas bouleverse ma raison, et ma foi elle-même en serait ébranlée si je ne savais, ô mon Rédempteur, que vous ne permettrez jamais que je sois tenté au-dessus de mes forces, et que, si Judas impénitent est descendu au plus profond des enfers, Pierre repentant est monté au plus haut des cieux !

Le troisième exemple de justice que j'oppose à la présomption de ceux qui se croient éloignés de l'enfer, parce que leur innocence baptismale conservée et les faveurs extraordinaires dont ils sont honorés, leur assurent des priviléges plus glorieux encore et une heureuse persévérance, je vais le chercher dans le ciel même.

Jésus-Christ, pour convaincre ses apôtres de la nécessité d'une vigilance continuelle, et leur rappeler qu'ils devaient moins compter sur leurs brillants succès que sur leur correspondance aux grâces singulières dont Dieu les comblait, leur dit un jour : ***Videbam Satanam sicut fulgur de cœlo cadentem.*** (***Luc***., X, 18.) Qui ne tremblerait en effet en voyant Lucifer et des millions d'anges sortis purs et sans tache du sein même de la Divinité, éclairés de ses lumières, embrasés des feux de son amour, occupés sans cesse à contempler ses ineffables perfections : qui ne tremblerait, dis-je, en voyant ces sublimes intelligences dépouillées en un clin d'œil de leurs lyres harmonieuses, de leur diadème de gloire, de leur liberté, de leur félicité suprême, et précipitées à jamais dans les brûlants abîmes de l'enfer ? Et pourquoi, je vous prie, cet effroyable châtiment ? Pour un mouvement d'orgueil consenti !... Et nous, Messieurs, conçus dans l'iniquité, portés au mal dès l'enfance, violemment agités par les secousses de la superbe, cruellement assaillis par une foule d'ennemis intérieurs et extérieurs, nous languirions dans une téméraire et coupable sécurité ? Quel étrange usage de notre raison et de notre foi ! Si Jésus-Christ, conclut saint Bernard, en nous racontant l'histoire déplorable de ces divers réprouvés qui ne nous sembleraient pas dignes de cette terrible punition, s'en est tenu à la plus stricte vérité, que n'a pas à craindre un prêtre immortifié, cupide ou orgueilleux qui ne consacre pas tous ses instants et tous ses moyens à la conversion des pécheurs, au soulagement des nécessiteux, à l'édification du prochain, à la gloire de Dieu ? Quelle fatale illusion !... Quoi ! nous lisons dans le prophète Isaïe : ***Dilatavit infernus animam suam, et descendunt fortes ejus, et populus ejus, et nobiles gloriosique*** (***Isa.***, V, 14) ; nous savons certainement, d'ailleurs, par les bulles de leur cano-

nisation que nombre de saints et de saintes ont vu une foule de prêtres et de religieux tomber pêle-mêle dans les enfers; nous n'ignorons pas que les Paul et les Xavier, après avoir porté la foi, à travers les écueils et les naufrages, aux nations idolâtres; les Jérôme et les Ephrem, après avoir blanchi dans les exercices de la pénitence et de la méditation, étaient épouvantés au souvenir des terribles exemples de réprobation rapportés dans l'Evangile et prêchés par Jésus-Christ lui-même: et nous, moins vertueux et plus fragiles, volontairement exposés aux plus grands dangers, pour quelques travaux momentanés trop adoucis par une vie sensuelle, pour quelques froids soupirs trop souvent interrompus par des récréations profanes et des joies immodérées, nous croirions voir déjà le ciel ouvert sur nos têtes et balancer dans nos mains des palmes et des couronnes! Non, non, ne nous rassurons point sur nos mérites toujours suspects; et quand ils seraient aussi certains qu'ils sont douteux, souvenons-nous qu'un jour ne répond point du jour suivant, et que le prêtre maintenant le plus vertueux et par conséquent le plus heureux, peut devenir demain très-criminel et très-malheureux, lorsqu'il cesse de veiller, de prier, de fuir les occasions tant soit peu dangereuses.

Messieurs, si ce discours a fait sur vos esprits une impression salutaire; si le Seigneur a daigné l'accompagner de sa vive lumière et de sa grâce puissante, le premier fruit que vous devez en retirer, c'est de le méditer sérieusement au pied de votre crucifix et de le graver si profondément dans votre mémoire qu'il ne s'en puisse jamais effacer; c'est de vous en servir à l'avenir comme d'une armure invulnérable pour repousser tous les traits séducteurs des perfides passions par cette grave pensée: Il y a un enfer pour quiconque meurt souillé d'un seul péché mortel, un enfer particulier pour tous les mauvais prêtres!

Si, contrairement à nos vœux, il se trouvait un auditeur en qui cette instruction n'eût réveillé ni remords, ni craintes, nous le conjurerions, avec l'accent de la plus sincère amitié et de la douleur la plus poignante, de nous dire la véritable cause d'une insensibilité si alarmante. Serait-ce cet amour du repos qui vous fait négliger vos devoirs les plus essentiels et traîner une vie molle, oiseuse et dissipée? Armez-vous aujourd'hui d'un noble courage à la vue de tous ces prêtres actifs et zélés, vos modèles! Serait-ce un secret orgueil qui préfère les vains applaudissements d'un monde aveugle aux honorables, aux inappréciables suffrages de l'humble, mais immortel Pontife de la crèche? Prenez la généreuse résolution de conquérir les mépris de ce monde injuste, de vous mépriser vous-même, en travaillant uniquement pour la grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Seriez-vous enfin volontairement tyrannisé par une de ces honteuses concupiscences que devraient ignorer les ministres du sanctuaire? Rompez, rompez violemment vos lourdes chaînes; fuyez, fuyez, ou éloignez pour toujours de la sacristie, de votre confessional, de votre demeure, cette personne que le démon y a introduite tout exprès pour la perdre vous-même! Autrement je serai contraint de vous répéter ces paroles d'un saint prélat à l'un de ses vieux pasteurs voluptueux qu'il avait frappé d'un interdit universel: Mon ami, votre évêque, qui a conservé votre confiance, et qui la mérite, vous affirme sans hésiter que, menacé d'une mort très-prochaine, vous subirez, dans l'enfer, si vous ne vous hâtez de faire une pénitence exemplaire, le plus horrible des tourments réservé aux prêtres et qu'aucune langue humaine ne saurait exprimer. La croix salvatrice du Calvaire vous apparaîtra terrible au milieu des flammes dévorantes, chaque fois que, dans le délire du désespoir ou d'une vaine espérance, vous la contemplerez soit pour l'outrager, soit pour l'adorer; le sang de Jésus-Christ, que vous avez si longtemps bu et profané, en découlera par torrents embrasés sur votre âme maudite! A ces mots, prononcés d'un ton sévère et paternel, le vieillard, saisi d'un effroi salutaire, se jette aux pieds et décharge sa conscience dans le sein du vénérable pontife qui, heureux témoin de sa douleur extrême, lui rend le pouvoir de célébrer les augustes et sacrés mystères. Trois mois plus tard, il expirait presque subitement, mais joyeux, dans le doux baiser du Seigneur Jésus.

DISCOURS VII.

SACRIFICE DE LA MESSE. — SAINTETÉ NÉCESSAIRE AU CÉLÉBRANT. — TERRIBLE CHATIMENT DE L'INDIGNE SACRIFICATEUR.

Audite me, stirps levitica, germen sacerdotum, propago sanctificata. Audite me rogantem vos pariter et timentem.... et honorem episcopatus demonstrare volentem; ut cum honoris ejus vobis prærogativam monstramus, merita etiam congrua requiramus. (*Ainsi parlait à son clergé l'illustre et saint archevêque de Milan.*)

Mes chers et honorés confrères, après avoir médité ensemble la sublimité du sacerdoce et ses incomparables priviléges, l'excellence du sacrifice eucharistique et ses admirables effets, vous attendez sans doute que je vous entretienne de l'éminente sainteté qui doit accompagner le prêtre dans la célébration de cet auguste mystère. Oui, Messieurs, je sens comme vous le besoin de méditer sérieusement sur les sentiments de foi et de respect que tout sacrificateur doit porter au saint autel, sur l'énormité du crime de celui qui s'en approche indignement, sur les effroyables châtiments réservés aux prêtres qui souillent le sanctuaire, et aussi sur les ineffables bénédictions dont le Pontife éternel comble ses dignes représentants. En vous pénétrant bien de cet importante vérité, j'assurerai votre perfection, votre salut, et j'obtiendrai pour vos peuples la cessation des calamités qui pèsent sur leurs têtes coupables, et une foule d'autres faveurs inappréciables.

Suis-je au ciel quand je me trouve à l'autel?

s'écriait le brûlant Chrysostome. Est-ce le ciel qui est descendu sur la terre, ou bien est-ce la terre qui est montée dans les cieux? Où est le monarque, là aussi est sa brillante cour; mais si l'autel m'apparaît environné d'une multitude d'esprits célestes qui se tiennent dans un saint tremblement et qui se voilent la face de leurs brillantes ailes, quand ils entonnent l'immortel cantique du Dieu trois fois saint, puis-je douter que ce Roi des siècles soit présent sur ce même autel? Mais pour mêler ma voix aux concerts harmonieux de ces anges, ne faut-il pas que ma langue soit pure et que mon cœur soit innocent? De quelle vénération les patriarches, les Moïse, les Jacob n'étaient-ils pas saisis pour les lieux où le Seigneur daignait leur parler ou leur apparaître? Qui ne connaît les purifications ordonnées sous peine de mort aux prêtres et aux lévites qui n'avaient à porter dans le temple de Jérusalem que les vases et l'encens destinés au sacrifice? que leur rappelait cette majestueuse inscription gravée sur une lame d'or qui reposait sur la poitrine du grand prêtre? LA SAINTETÉ EST AU SEIGNEUR. *Mundamini, qui fertis vasa Domini.* (*Isa.*, LII, 11.) *Sanctificabor in iis qui appropinquant mihi.* (*Psal.* LXIV, 19.) Qu'il est touchant de voir les prophètes se faisant purifier par le mystérieux charbon descendu de l'autel des cieux, avant d'annoncer à Israël la parole du Très-Haut! Dans les beaux siècles du Christianisme, qu'exigeait l'Eglise des fidèles qui étaient appelés à être seulement les témoins de la grande offrande? *Sancta sanctis*, criaient les diacres; *foris canes impudici.* Et quelle que fût la charité des catéchumènes, la ferveur des pénitents, des empereurs eux-mêmes, ils se retiraient alors couverts d'une sainte confusion; et après des années entières d'épreuves expiatoires, ils n'assistaient qu'en frissonnant au redoutable sacrifice, sans oser encore se présenter à la table sacrée! Aujourd'hui, Messieurs, qu'enseignons-nous aux catholiques qui demandent à communier souvent? Nous leurs disons avec saint François de Sales, qu'une âme sujette à une habitude volontaire du péché véniel ne peut être admise à la communion hebdomadaire, et que pour la communion quotidienne il faut un entier dépouillement de toute affection humaine. Or, Messieurs, si les prêtres de l'ancienne loi devaient être purifiés pour offrir à Dieu le sang des boucs et des taureaux, si nous croyons ne pouvoir admettre souvent à la participation des saints mystères les simples laïques qui ne voudraient pas s'abstenir de fautes vénielles délibérées, quelle pureté ne devons-nous pas avoir, nous qui, par les paroles puissantes que nous prononçons à l'autel, produisons tous les jours le corps et le sang de l'Homme-Dieu; nous qui contractons tous les jours avec lui la plus noble et la plus étroite de toutes les unions; nous qui renouvelons tous les jours l'immortel sacrifice du cénacle et l'incomparable sacrifice du Calvaire! Ecoutons, chers confrères, le sublime docteur du sacerdoce :

Le prêtre de Jésus-Christ doit être tellement saint aux yeux de Dieu qu'il ne puisse découvrir une seule pensée mondaine dans son cœur. Aussi, fidèle à cette doctrine, s'éloigna-t-il un jour de l'autel, parce qu'un mouvement irréfléchi d'impatience avait troublé son esprit; il se regardait comme indigne de remplir une fonction si élevée tant qu'il ne représenterait pas parfaitement son divin modèle. Eh! Messieurs, pour l'honneur de notre auguste Victime et par respect pour la pieuse assemblée qui m'écoute, ne devrais-je pas me borner à ces règles et à ces exemples si propres à nous inspirer une religieuse frayeur et un vif désir de les suivre et de les imiter avec une scrupuleuse persévérance ?

Non, Messieurs, il faut avoir le courage de révéler le plus épouvantable des secrets : le mystère eucharistique a été profané, et quel a donc été ce premier profanateur? Un prêtre, un apôtre, au moment de son ordination! Ah! que ce premier sacrilége commis par le sanctuaire, en me saisissant d'horreur, m'alarme pour les siècles à venir!.. Sans doute je suis épouvanté à la vue des bourreaux de Jérusalem qui clouent à une croix infâme le bienfaiteur de cette cité malheureuse, mais leur ignorance les excuse à mes yeux, aux yeux de l'Apôtre (*I Cor.*, II, 8), et de Jésus-Christ lui-même : *Nesciunt quid faciunt.* (*Luc.*, XXIII, 34.) Quand je vois un fidèle instruit de la sainteté du mystère, violer ce sacré tabernacle et en arracher hypocritement l'hostie vivante, pour la plonger dans un cœur vendu à l'iniquité, je suis frappé de stupeur et d'effroi; mais ne tardant pas à m'apercevoir que ses sens aveuglés par de violentes passions avaient trompé sa religion et obscurci sa foi, la commisération s'empare de mon âme, et je me sens pressé de demander sa grâce, de solliciter son pardon. Mais que Judas témoin de la sainteté des miracles et des bienfaits de Jésus-Christ, convaincu de sa divinité, insulte ce Maître si généreux dans le sacrement de sa tendresse; voilà un mystère de malice et de perfidie qu'aucune considération ne pourra jamais ni justifier, ni atténuer à mes yeux. Pourquoi Jésus, dans son inexorable justice, ne frappe-t-il pas ce monstre d'ingratitude avant qu'il ait pu consommer son crime? Pourquoi porte-t-il la bienveillance jusqu'à lui donner le nom d'ami? *Amice.* (*Matth.*, XXVI, 50.) Ah! Messieurs, c'est ici que je manque d'expressions pour vous peindre ma consternation et mon abattement. Perçant de son œil divin les nuages de l'avenir, ce sensible et innocent Pontife découvre les innombrables profanations qui ne tarderont pas à polluer, à déshonorer son adorable sanctuaire. Grand Dieu! quel effroyable prélude à la double institution du sacrifice et du sacerdoce! Qu'il est à craindre que Jésus, épouvanté de cette longue chaîne de forfaits qui menacent la Divinité, ne re-

nonce à ses promesses, n'interrompe son sacrifice, ne replonge l'ingrate humanité dans les horreurs de l'idolâtrie ou du néant, et ne remonte soudain au plus haut des cieux!... Rassurez-vous, chers confrères, l'amour a triomphé de Dieu, et les deux plus grands prodiges de la charité de Jésus-Christ sont irrévocablement sortis de son cœur généreux: *Amor de Deo triumphat!*

Mais qui pourra le croire? Pendant que le lugubre spectacle de la croix ensanglantée et que l'effroi du cénacle assouvissaient la rage des Juifs et paralysaient en quelque sorte la rage de l'enfer; pendant que, d'un autre côté, Jésus-Christ trouvait dans l'héroïsme de son amour pour les hommes l'admirable secret de perpétuer parmi eux, jusqu'à la fin des siècles, son inénarrable sacrifice : la noire malice du sanctuaire concevait l'horrible projet d'immortaliser l'effroyable attentat du Golgotha!...

En effet, à l'autel du sacrifice, le prêtre indigne non-seulement trempe ses mains dans ces flots de sang de l'Agneau sans tache, mais plus cruel que ces hordes barbares qui attachaient tout vivant le meurtrier au cadavre de sa victime, et le forçaient de respirer la mort dans le sein même de la pourriture, le sacrificateur indigne, en s'incorporant la chair virginale de Jésus-Christ, ne l'unit-il pas à ses entrailles fétides, et ne le condamne-t-il pas, autant qu'il est en lui, à expirer une seconde fois dans une attitude plus cruelle et plus infâme que celle du Calvaire? *Rursum crucifigentes.* (*Hebr.*, VI, 6.) Je sais que les simples fidèles qui communient indignement ont avec le prêtre profanateur cet horrible trait de ressemblance, et que c'est là ce qui faisait dire au grand Apôtre : *Itaque quicunque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini* (I *Cor.*, XI, 27.) Je sais que saint Paul en s'exprimant de la sorte foudroyait également les chrétiens hypocrites et le prêtre coupable qui renouvellent par la simple manducation le crime même de Judas. Je sais même avec saint Jérôme, que tous ceux qui reçoivent indignement Jésus-Christ, depuis qu'il règne dans les cieux, pèchent plus grièvement que ceux qui lui ont donné la mort pendant qu'il était sur la terre : *Gravius peccant offerentes Christum regnantem in cœlo quam qui crucifixerunt ambulantem in terra.* Pourquoi? *Quia interierunt quem adorant.* Mais ce que je n'ignore pas non plus, et ce que vous n'ignorez pas vous-mêmes, c'est que le prêtre sacrificateur est infiniment plus coupable que Judas sacrilége. Judas sans doute était prêtre; mais consacra-t-il? Judas profana-t-il le divin sacrifice? Judas abusa-t-il jamais de ses augustes pouvoirs pour forcer Jésus-Christ de descendre sur l'autel, et pour l'insulter ensuite de la manière la plus criminelle et la plus révoltante?

Prêtre coupable, où vas-tu? réponds-moi. — Dans le sanctuaire du Dieu vivant, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. — Comment oses-tu parler de ta jeunesse, toi, en qui Dieu n'aperçoit, depuis cinq, dix, trente ans peut-être, que les rides invétérées et dégoûtantes du péché? *Quare tristis es, anima mea, et quare conturbas me?* Pourquoi? Parce que, déjà chargée de crimes, tu l'obliges à commettre un nouvel attentat qui peut la plonger pour jamais dans un séjour d'horreur et de calamités. Ah! au lieu de l'exhorter à espérer en Dieu, qui la repousse en ce moment de son sanctuaire, va donc la baigner dans les eaux salutaires de la pénitence, qui lui rendront la pureté et le calme qu'elle te demande à grands cris. Mais c'est en vain que je parle; il est déjà monté à l'autel. Qu'entends-je? *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.* Ah! mon cher confrère, les anges seuls du ciel et de la terre sont dignes d'entonner ce beau cantique à la gloire du Très-Haut: garde donc un triste et morne silence. Il ne m'entend point! *Per omnia sæcula sæculorum!...* Arrête, arrête : laisse donc aux Archanges et aux Dominations, aux Chérubins et aux Séraphins, le soin et l'honneur de célébrer les grandeurs du Tout-Puissant et les magnificences de l'éternité, dont le seul nom devrait jeter la terreur jusque dans la moelle de tes os. Vaines réclamations, le voilà, qui touche au moment le plus redoutable du sacrifice : par suite d'un reste de foi, une sueur froide se répand sur tous ses membres; son cœur est oppressé, sa langue s'attache à son palais, et l'ange des saintes frayeurs se présente à ses yeux épouvantés... N'importe, il a prononcé les paroles sacramentelles : le sacerdoce est compromis, et le Fils de l'Eternel est descendu une seconde fois des cieux pour comparaître devant ce nouveau Caïphe, qui le traite de blasphémateur et le juge digne du dernier supplice. Mais ce n'est pas tout encore; fatigué de la longueur des mystères qui l'environnent, et impatient surtout d'offrir un encens sacrilége à l'idole impure et charnelle que son cœur adore, il se hâte d'immoler l'innocente Victime du ciel et de consommer le sacrifice eucharistique : il a mangé avec précipitation son jugement et sa réprobation. Autel du sanctuaire, couvre-toi d'un voile funèbre; Eglise de mon Dieu, prolonge le cri de ta douleur. Archanges, et vous, Séraphins, quittez promptement ce lieu de désolation; allez dire au ciel que son immortel Pontife, après avoir triomphé sur le Calvaire ensanglanté de la trahison d'Iscariote et de la cruauté de ses bourreaux, vient d'être vaincu sur l'autel même de son amour par la noire perfidie du prêtre assassin de son bienfaiteur.

Mes chers et honorés confrères, dans l'impuissance de peindre avec des couleurs assez vives l'énormité du déicide dans le prêtre profanateur, à la fois, du sacerdoce et du sacrifice, aurai-je du moins le courage d'en prédire les terribles châtiments? Sang de mon Sauveur, seriez-vous donc dénué de vie et de force dans ce redoutable mystère? Votre voix serait-elle

moins énergique et moins puissante que celle du sang de l'innocent Abel, qui cria et obtint vengeance? Sur la croix, il est vrai, vous excusâtes l'ignorance de vos bourreaux et vous suppliâtes votre Père de vouloir bien leur pardonner . mais à l'autel du cénacle, il m'en souvient, saisi de trouble et d'indignation, vous fîtes entendre des paroles de menaces et d'anathèmes : *Melius fuisset, si natus non fuisset.* (*Matth.*, XXVI, 24.) Ah! ces menaces et ces anathèmes, en me rappelant les punitions exercées sur les profanateurs de la loi ancienne, m'annoncent trop les fléaux réservés aux peuples et aux prêtres sacriléges de la loi nouvelle. Que n'aurais-je point à dire des Nabuchodonosor, des Balthazar, des Héliodore, des Nadab, qui furent frappés de mort, ou profondément humiliés pour avoir seulement souillé le temple de Jérusalem et ses vases, pour avoir brûlé au Dieu d'Israël un encens profane? Mais, sans nous borner à citer des faits particuliers, ouvrons un moment le livre des prophètes : *Sanctum meum violastis, ego ultor exsistam; confringam et non parcet oculus meus.* (*Ezech.*, V, 11.) *Multiplicavit Ephraim altaria ad peccandum.* (*Ose.*, VIII, 11.) *Itaque tradidit Dominus in opprobrium et in indignationem furoris sui, regem et sacerdotem : repulit Dominus altare suum; maledixit sanctificationi suæ.* (*Thren.*, II, 6, 7.) Enfin, la captivité cesse, le temple est rebâti et l'autel relevé. Mais les profanations, venant à se renouveler, sont bientôt suivies des menaces les plus effrayantes : *Et nunc ad vos mandatum hoc, o sacerdotes : Mittam in vos egestatem, et maledicam benedictionibus vestris..... et dispergam super vultum vestrum stercus solemnitatum vestrarum ... Offertis super altare meum panem pollutum..... Propter quod dedi vos contemptibiles.* (*Malach.*, II, 1-9.) Eh! qu'avaient donc profané les Juifs et leurs prêtres pour être traités avec tant de rigueur? Les ombres et seulement les ombres du grand sacrifice. Cependant, Messieurs, vous ne l'ignorez pas; ces calamités n'étaient qu'un faible prélude des fléaux qui n'ont cessé de peser sur la nation tout entière depuis le jour fatal où elle vociféra ces horribles paroles : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants!* Eh bien, mes confrères, que prédisaient aux siècles catholiques, il y a près de deux mille ans, les ruines fumantes de Jérusalem, de son temple, de ses autels, de ses oblations? Messieurs, ne me sentant pas le courage de dérouler à vos yeux les incomparables malheurs qui sont tombés naguère sur ma patrie; malheurs spécialement annoncés dans les retraites ecclésiastiques, aux profanateurs mêmes de l'autel eucharistique par des prophètes que quelques-uns de vous, Messieurs, ont pu voir, je me bornerai à vous faire cette grave question : Notre France a-t-elle eu ses secousses et ses décombres? Le marteau de l'impiété a-t-il démoli ses antiques basiliques? la hache révolutionnaire a-t-elle tranché la tête auguste de tous ses ordres religieux? Les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées dans toutes les parties du monde, ou foulées aux pieds sur le sol ensanglanté de cette nouvelle Jérusalem? Ses places publiques, converties soudain en cimetières, ont-elles été jonchées, à plusieurs reprises, des cadavres abandonnés de ses prêtres et de ses pontifes? La mort a-t-elle étendu son sinistre linceul sur les membres palpitants et sur le crâne mutilé de ses rois martyrs? Or, mes très-chers confrères, qui de nous a pu douter un seul instant que ces drames sanglants n'aient été provoqués par les hypocrites sacriléges du peuple, et surtout du clergé français? Ne rencontrons-nous donc pas encore assez de ruines? voudrions-nous poursuivre encore le Dieu du ciel, le Sauveur des mondes dans le petit nombre de sanctuaires que son infinie miséricorde nous a miraculeusement conservés?

Dispensez-moi, Messieurs, de parler des châtiments spirituels qui accompagnent toujours les maux temporels et qui sont infiniment plus redoutables. Le prêtre profanateur, en s'incorporant la Victime sainte, s'incorpore-t-il son propre jugement, sa propre réprobation? en s'introduisant dans son âme, comme dans celle de Judas, Satan y produit-il l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'apostasie, le désespoir, l'enfer? *Introivit in eum Satanas.* (*Joan.*, XII, 27.) Qu'avait dit le Roi-Prophète, dix siècles auparavant? *Noluit benedictionem, et elongabitur ab eo. Et induit maledictionem sicut vestimentum; et intravit sicut aqua in interiora ejus et sicut oleum in ossibus ejus!* (*Psal.*, CVII, 18.) Comment un prêtre sacrilége qui n'a pas encore entièrement perdu la foi de ces orales peut-il murmurer cette prière que l'Eglise lui met sur les lèvres : *Corpus tuum quod sumpsi, et sanguis quem potavi, adhæreat visceribus meis?* On prévient ce malheur, dit-on, en allant à confesse; ah! fallait-il encore ce nouveau trait de ressemblance avec l'apôtre profanateur? Judas prépara sa trahison par un baiser; le prêtre prépare son sacrilége par un sacrilége! On va se réconcilier, mais auprès de qui le plus souvent? mais quelle sincérité dans l'accusation, et quel amendement dans la conduite? que d'illusions sacerdotales sur la vie molle et inutile, sur les médisances et les jalousies, sur les devoirs les plus sacrés de la prière, de l'étude, de la parole, du saint tribunal et du zèle des malades! Que d'illusions sur les habitudes les plus invétérées et les plus criminelles, et sur les motifs les plus vils qui font monter à l'autel! que sais-je? Tout n'est le plus souvent qu'un tissu de déceptions et de sacriléges! Oui, l'éternité seule pourra déchirer le voile sombre et fatal qui couvre tant d'horreurs!.. Eh bien! nous fuirons l'autel, ou nous nous abstiendrons de consacrer à l'autel? Mais, mon cher confrère, sommes-nous libres de manquer aux besoins de l'Eglise, de paralyser le pouvoir sacré que nous avons reçu, et de rendre stérile une grâce que nous sommes tenus de féconder, sous peine de

damnation, pour la gloire de Dieu et pour le salut des peuples?

Bien chers confrères, pour soulager vos âmes profondément affligées d'une suite de vérités si effrayantes, je ne puis descendre de cette chaire avant de vous avoir dit quelques mots sur l'efficacité et les bienfaits du saint sacrifice de nos autels, quand il est offert par un digne pontife. Ce peu de paroles, en amollissant et en touchant le cœur du prêtre sacrilége, s'il en était un seul dans cette vénérable assemblée, seront propres aussi à alimenter votre piété et à embraser votre ferveur. Une seule messe, Messieurs, célébrée dignement, honore plus Dieu et satisfait davantage à sa justice que toutes les œuvres et toutes les louanges réunies des saints de la terre et des anges du ciel. Oui, l'éternité arracherait Jésus-Christ à ce monde périssable si cette Victime adorable et puissante cessait un instant de s'immoler sur nos autels! Pourquoi? Parce que l'autel considéré comme la perpétuation du Calvaire, est l'unique source du grand fleuve des bénédictions de Dieu et des mérites de l'homme! Pourquoi? Parce que c'est sur l'autel que nous offrons le sacrifice qui, seul, donne de la vie à toutes nos œuvres, qui enfante les vierges, soutient les faibles, console les affligés, nourrit les pauvres, éclaire les ignorants, purifie les consciences, forme les héros, conserve la religion et la société, et pour tout dire en deux mots, c'est l'autel seul qui produit, depuis plus de dix-huit siècles, la générosité de l'amour divin, le sublime de la charité chrétienne.

Et, par cette générosité de l'amour, je n'entends pas ces consolations, ces palpitations, ces ravissements intérieurs qui enivrent l'âme du prêtre qui vient de sacrifier; je n'entends pas cette piété tendre, cette dévotion brûlante qui nous échauffe, qui établit entre Dieu et nous une sainte familiarité et qui nous retient longtemps dans la prière et la méditation; mais par le sublime de la charité que puise un bon prêtre au banquet eucharistique, j'entends cette offrande non pas seulement de nos biens, mais de nous-mêmes; offrande personnelle si bien célébrée, si bien pratiquée par le grand Apôtre: *Non nostra, sed nos;* offrande qui nous fait des dieux, d'autres Jésus-Christ; offrande par laquelle nous nous immolons en toutes circonstances pour nos frères comme Jésus-Christ s'est immolé et s'immole encore tous les jours à l'homme pour l'homme et pour la gloire de son Père céleste! Eh! Messieurs, la preuve évidente et sans réplique, que la manducation du divin Agneau est la source indispensable du dévouement et de l'héroïsme, c'est que depuis trois siècles que les protestants, en rompant l'unité catholique, ont divorcé avec le saint sacrifice, ils ont vu leur ministère devenir impuissant et stérile, et le cœur du clergé se dessécher et s'endurcir: leurs ministres sont essentiellement égoïstes; s'ils entreprennent des missions au delà des mers, ce n'est que dans des pays conquis et par des vues politiques et intéressées; en un mot, ils ne s'immolent pas eux-mêmes: la peste vient-elle à ravager des familles ou des contrées entières, ils se gardent bien de s'exposer aux dangers de la contagion; ils donnent du pain aux pauvres, mais ils ne les recueillent pas dans leurs maisons; ils construisent des édifices aux enfants délaissés, mais ils ne réchauffent pas dans leur sein leurs membres glacés; ils exhortent les malheureux à la patience, mais ils ne savent pas essuyer leurs larmes et mêler à leurs soupirs leurs propres gémissements; dans leurs hôpitaux, ils n'ont pour les desservir que des femmes bien payées. Non, ils n'ont pu former encore un seul Frère de saint Jean de Dieu, une seule Fille de saint Vincent de Paul, qui sachent s'identifier avec les malades, panser avec amour et tendresse leurs plaies dégoûtantes, en songeant que c'est à Jésus-Christ lui-même qu'elles rendent ces services importants! Et pourquoi, je vous le demande, cette énorme différence? C'est que les protestants, en abandonnant l'autel, ont perdu le principe de l'amour et de la charité, que nous avons conservé dans toute sa vigueur et toute sa fécondité. Aussi saint François-Xavier aimait-il à répéter que, tant qu'il pourrait immoler son Dieu sur l'autel du sanctuaire, il se sentirait toujours assez de forces pour braver tous les périls et triompher de tous les obstacles. Ah! s'écriait-il quelquefois, avec l'accent de la douleur, l'épreuve la plus pénible que le ciel puisse m'envoyer, c'est de me priver du bonheur d'offrir le saint sacrifice sur la pierre solitaire. Il le savait bien, cet apôtre des Indes, lui qui, à l'aide de cet aliment des forts, avait conquis trente royaumes à son divin Maître!... Il ne l'ignorait pas non plus, ce Vincent de Paul, l'image la plus parfaite de Jésus-Christ, quand il disait à ses Filles et à ses prêtres: Mes enfants, après la sainte communion, ne sentez-vous pas un feu intérieur qui réchauffe et brûle délicieusement vos cœurs? Ah! ajoutait-il, si vous sentiez jamais les premières atteintes de la tiédeur et du découragement, allez chercher Jésus-Christ dans son sanctuaire; buvez à longs traits son sang virginal qui transforme les timides agneaux en des lions fougueux et intrépides; car, sachez-le bien, une fois que vous serez rassasiés de cette suave et céleste nourriture, vous volerez comme malgré vous au secours de vos frères coupables ou malheureux, vous sentirez le besoin de vous immoler pour eux comme Jésus-Christ s'est immolé pour nous!

Mes bien chers et bien honorés confrères, puisqu'il en est ainsi, puisque, d'un côté, les plus effroyables malheurs sont réservés aux profanateurs de l'autel eucharistique, et que, de l'autre, les plus abondantes bénédictions sont promises aux saints et pieux sacrificateurs, prenons donc la résolution ferme et généreuse de n'offrir désormais l'oblation divine qu'avec une foi vive, une religieuse frayeur, un cœur pur et brûlant d'amour. Ainsi soit-il!!!

DISCOURS VIII.

LE SACRIFICE DE LA MESSE. — SES ADMIRABLES PRIVILÉGES. — INCOMPARABLE DIGNITÉ DU PRÊTRE SACRIFICATEUR.

In omni loco offertur nomini meo oblatio munda. (*Malach.*, I, 11.)

Mes chers et honorés confrères, instruits et pénétrés, comme vous l'êtes tous, des grands principes que nous vous avons exposés naguère sur l'origine et la sublimité du divin sacerdoce, nous nous bornerons à vous rappeler succinctement que l'homme, créé à l'image de Dieu, fut placé dans l'univers, comme dans un temple magnifique, pour être le noble interprète de la nature muette et insensible, et l'immortel Pontife de la gloire du très-haut; qu'ayant perdu ce beau privilége, ce titre incomparable par une pensée d'orgueil, par le désir insensé de s'égaler au Tout-Puissant, le Fils de l'Eternel, touché de sa disgrâce, entreprit de faire servir son heureuse faute, *Felix culpa !* à l'accomplissement de ses ineffables desseins sur la gloire de son Père et sur le bonheur de l'homme; que, pendant les quarante siècles qui précédèrent cette grande œuvre, cette grande restauration, tous les sacrifices offerts alors à la Divinité ne lui étaient agréables qu'autant qu'ils annonçaient le mystérieux sacrifice de *l'Agneau immolé dès le commencement (Apoc.*, XIII, 8), et qu'ils lui empruntaient toute leur vertu; que cet adorable mystère, célébré par tant d'oracles sous les images les plus touchantes et les plus pompeuses, fut enfin consommé à l'époque désignée par eux; que la Victime céleste, en apparaissant sur le Calvaire ensanglanté, abolit toutes les oblations figuratives, et qu'enfin cet éternel pontificat selon l'ordre de Melchisédec trouva dans l'excès de son amour l'admirable moyen de renouveler, de perpétuer dans tous les lieux et tous les siècles cette immolation réparatrice, en instituant le sacrifice eucharistique et l'impérissable sacerdoce qui ont Jésus-Christ lui-même pour type, pour fondement, pour victime, pour Pontife éternel, et dont vous êtes, chers confrères, les immortels gardiens.

Oui, Messieurs, disons-le: à ce titre plus qu'angélique, à ce titre vraiment divin de sacrificateurs de la grande Victime de l'éternité, il serait difficile de se défendre d'un sentiment d'orgueil, et d'un orgueil, ce me semble, bien légitime, puisque ce titre incomparable est à lui seul le parfait résumé, l'expression la plus complète de la gloire du prêtre! Ne pouvant vous développer dans un seul discours tous les traits de ressemblance qui unissent le sacrifice du Calvaire et le sacrifice du cénacle, et qui font de l'un et de l'autre un véritable holocauste, je ne vais célébrer que quelques priviléges du sacrifice eucharistique, qui suffiront pour nous donner une haute idée de son excellence et de ses admirables effets.

I. Messieurs, si le sacerdoce est la fin de l'Incarnation, le sacrifice est aussi la fin du sacerdoce: *Omnis namque pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis, quæ sunt ad Deum, ut offerat dona et sacrificia pro peccatis.* (*Hebr.*, V, 1.) C'est la doctrine de tous les saints Pères que le sacrifice de l'autel est le plus grand, le plus saint, et le plus auguste de tous les mystères de notre religion. C'est le seul sacrifice des chrétiens; mais l'unique principe de toute sa grandeur, c'est d'annoncer aux hommes la mort de Jésus-Christ. Toute son excellence se tire de la dignité de la Victime offerte, du Ministre principal qui l'offre et de la Majesté suprême de celui à qui elle est immolée, dans le sacrifice de la Messe comme dans celui de la croix. Un Dieu est offert à un Dieu par le ministère d'un Dieu que le prêtre visible représente à l'autel. *Idem nunc offerens sacerdotum ministerio, qui se tunc obtulit.* (*Conc. Trident.*) Si d'un côté le sacrifice du Calvaire possède seul l'incontestable avantage d'être le sacrifice d'expiation, de rédemption et de satisfaction: de l'autre, combien le sacrifice non sanglant de nos autels n'a-t-il pas de prérogatives qui en relèvent l'éclat, et en font ressortir la noblesse et le prix? Le sacrifice de la croix n'a été offert qu'une fois, le sacrifice eucharistique s'offre tous les jours et ne cessera jamais de s'offrir dans l'Eglise de Dieu; le premier ne dura que quelques heures, le second durera jusqu'à la fin des siècles; l'un ne fut offert que sur la montagne, l'autre est célébré dans tous les lieux du monde où Jésus-Christ est adoré, c'est-à-dire par toute la terre: avant son institution, Dieu n'était connu que dans l'espace étroit de la Judée; par le sacrifice de la Messe, l'univers entier est comme un vaste temple où ce Dieu Tout-Puissant reçoit les adorations de tous les peuples; oui, c'est par ce divin sacrifice, c'est par le nombre prodigieux de ceux qui l'offrent, que le nom du Seigneur est devenu célèbre et glorieux parmi toutes les nations, dans les déserts les plus sauvages aussi bien que dans les cités les plus florissantes: *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur.* (*Malach.*, I, 11.) Enfin le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant où la victime fut détruite par une mort réelle; le sacrifice eucharistique est un sacrifice non sanglant où la victime est toujours immolée et toujours vivante; toujours détruite et toujours conservée, pour être toujours offerte à la gloire du grand Dieu!..

Messieurs, quand toute la vertu du sacrifice de la Messe, considéré comme sacrifice d'holocauste, se bornerait à honorer la Majesté suprême, ce serait déjà pour le prêtre un assez grand avantage, un assez beau privilége de pouvoir se glorifier, en l'offrant, d'honorer Dieu autant qu'il peut l'être et qu'il mérite de l'être; mais la bonté de notre Dieu va plus loin; il a trouvé les moyens d'allier aux intérêts de sa gloire nos

intérêts personnels, aux louanges du ciel les bénédictions de la terre ; il a voulu que, dans le plus auguste des sacrifices, notre bonheur fût inséparable des honneurs que nous lui rendons ; il a voulu que cet ineffable sacrifice devînt pour nous, par l'application des mérites du sang de Jésus-Christ, un sacrifice de *propitiation*, d'*impétration* et d'*action de grâces*, si nous sommes assez heureux pour l'offrir avec les dispositions intérieures que le Sauveur exige et a le droit d'attendre de nous.

Oui, chers confrères, le sacrifice du sanctuaire est, aussi bien que celui de la croix, un sacrifice de propitiation. C'est ce que Jésus-Christ lui-même nous apprend par ces paroles : ***Hic est enim calix sanguinis mei qui pro multis effundetur in remissionem peccatorum.*** (*Matth.*, XXVI, 28.) C'est, ajoute le saint concile de Trente, que Dieu, apaisé par la Victime qui s'immole, accorde aux pécheurs la grâce et le don de la pénitence. Oui, nous aimons à le proclamer, au milieu des crimes qui inondent l'univers chrétien et qui font de notre siècle, le siècle de l'orgueil, de l'impiété, de la corruption, le siècle ennemi de Dieu et de ses autels, le même Sauveur qui s'immola sur la croix s'immole incessamment sur la pierre mystérieuse, opposant son sang réparateur à son sang profané, et en aspergeant les pauvres pécheurs *in remissionem peccatorum* : Mon Père, crie éloquemment Jésus-Christ par la bouche du grand Chrysostome, vous épargnâtes le fils unique d'Abraham ; je suis, moi, votre Fils unique, et vous ne m'avez pas épargné. Puisque vous l'avez voulu ainsi, je suis mort et je meurs encore tous les jours à vos yeux pour les pécheurs! Mais quoi ! pourront-ils donc vous outrager plus que je ne vous honore, que je ne vous aime ? Serez-vous plus leur juge que je ne suis leur Sauveur, que je ne suis votre Fils? Ah! la vue du sang de l'agneau pascal repoussa l'ange exterminateur des maisons d'Israël ; mais cependant qu'était cet agneau comparé à celui qui palpite sous vos yeux de dévoûment et d'amour ! Quoi ! Jacob répandit un torrent de larmes quand il eut reconnu la robe ensanglantée de Joseph, cet enfant chéri de sa vieillesse ; et votre cœur si paternel resterait insensible en voyant couler à grands flots le sang de votre Fils unique, de ce tendre Fils en qui vous aviez placé toutes vos complaisances... Eh ! comment vos foudres pourraient-elles frapper encore des pécheurs inondés de ce sang généreux qui crie sans cesse vers vous et qui demande grâce pour eux : ***Respice in faciem Christi tui.*** (*Psal.*, LXXXIII, 10.) Quoi ! Messieurs, la colère céleste ne serait pas désarmée par une hostie si pure et si parfaite? Rassurez-vous, nous dit le grand Apôtre, toujours en Jésus-Christ, Dieu se réconcilie avec le monde : *Deus in Christo mundum reconcilians sibi.* (II *Cor.*, V, 19.)

II. Mais à l'autel nous avons Jésus-Christ, non-seulement pour calmer la colère d'un Dieu irrité, mais encore pour tout obtenir de sa bonté. Dieu, dit saint Paul, nous ayant aimés dans le péché jusqu'à nous donner son Fils, que pourra-t-il nous refuser, après nous avoir reconciliés par lui ? Oui, Messieurs, tout est maintenant à nous par notre adorable Victime, la grâce et la gloire. Son immolation nous en a rendus dignes ; en se sacrifiant pour nous, elle a relevé notre nature dégradée, et, en l'unissant à sa Divinité, elle lui a ménagé un facile accès auprès du Père des miséricordes. Aussi l'Eglise, connaissant toute la vertu de son hostie pacifique et tous les droits de son innocent Pontife, ne met aucune restriction dans les brûlantes suppliques qu'elle adresse et qu'elle porte sur les ailes de l'Ange du grand conseil, de l'autel de la terre au sublime autel du ciel. Puis elle en descend enrichie et triomphante. De là les fléaux suspendus, les princes religieux, les pasteurs fidèles, les établissements de bienfaisance, la paix des Etats, le salut des malades et la consolation des affligés... Oh ! que j'aime à me représenter, comme saint Chrysostome, avec le regard de la foi, les anges qui environnent invisiblement le prêtre sacrificateur avec leurs coupes sacrées qu'ils remplissent, en palpitant de joie, du sang de l'Agneau, pour aller ensuite les répandre dans toutes les parties de l'univers, sur les pauvres et les riches, sur les enfants et les vieillards, sur les princes et sur les peuples; que je me plais à contempler l'Eglise elle-même, franchissant les brûlants abîmes du purgatoire et y laissant tomber la rosée rafraîchissante du calice sur les âmes, ses filles bien-aimées, qui se purifient au milieu des flammes expiatoires ! ***Souvenez-vous***, dit-elle à son divin Fondateur, ***de vos serviteurs et de vos servantes, qui nous ont précédés avec le signe de la foi, et qui dorment du sommeil de la paix.*** Quelle touchante prière dans la bouche de la Mère la plus tendre près de l'Epoux le plus miséricordieux. Elle lui présente ce sang réparateur qui leur a rendu la vie de la grâce, et qui, en achevant de les purifier des taches les plus légères, ne tardera pas à les mettre en possession du céleste héritage.

III. Mais ce don, tout précieux qu'il est, que serait-il cependant pour nous s'il ne nous était accordé de l'égaler par la reconnaissance ? car peut-on jamais jouir tranquillement et avec délices d'un bienfait quelconque, quand on est privé du bonheur d'en témoigner sa gratitude? n'est-il pas écrit dans le cœur de l'homme et à chaque page de l'histoire sacrée, que l'action de graces est l'âme de la religion et le plus sacré des devoirs? Mais, d'un autre côté, cette prétention d'égaler par sa reconnaissance le don même de Dieu, ne serait-elle pas le comble de l'orgueil dans le néant ?.. Rassurons-nous, Messieurs, Dieu a pourvu à sa gloire et au complément du bonheur de l'homme par notre aimable Victime; oui, notre gratitude égalera l'excellence du présent ineffable que Dieu nous fait au saint sacrifice, en nous accordant son propre Fils.

Ces paroles du grand apôtre : *Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis Deo* (*Hebr.*, XIII, 16), expriment aussi ce que l'Eglise nous enseigne et nous rappelle fréquemment, soit dans la célébration même des saints mystères, soit au cantique sublime des anges : *Laudamus te, benedicimus te ;* soit dans cette ravissante Préface où elle proclame si majestueusement que la grande Victime y est elle-même l'action de grâces du chœur des anges : *Per quem majestatem tuam laudant angeli.* Mais c'est surtout au moment redoutable de la consécration, que, rappelant avec Jésus-Christ son intention principale, le prêtre le fait descendre en action de grâces : *Tibi gratias agens, fregit et dixit.* Et Jésus-Christ veut que chaque fois que le prêtre renouvellera ce grand prodige, il le fasse en mémoire de lui, et qu'il s'identifie avec lui sous tous les rapports : *Hæc quotiescunque feceritis, in mei memoriam facietis.* (*Luc.*, XXII, 19.) Voilà pourquoi l'Eglise appelle ce mystère, son *Eucharistia, vel Gratiarum actio.* Profondément pénétrés, Messieurs, de cette magnifique et consolante vérité, nous ne craindrons plus de dire avec le Roi-Prophète : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* (*Psal.* CXV, 12). Oui, prenant en ma n le calice du salut, le calice du sang de Jésus-Christ, nous nous écrierons hardiment : Seigneur, en nous donnant votre Fils, vous nous avez donné tout ce que votre puissance vous permettait de nous donner ; par cette oblation généreuse, il nous appartient tout entier ; eh bien ! dans l'excès de notre bonheur, nous vous l'offrons en action de grâces ; et en vous faisant à notre tour ce présent d'une valeur infinie, nous nous acquittons envers votre bonté suprême de la reconnaissance infinie qui vous est due pour le temps et pour l'éternité ! oui, avec les anges et plus que les anges, dans l'ivresse de notre puissance, nous vous répéterons mille fois par jour : *Per quem laudamus te, benedicimus te, gratias agimus tibi propter magnam gloriam tuam !*

Voilà, Messieurs, la religion et son sacerdoce ; voilà son culte et l'idée qu'il nous donne du souverain être de Dieu et de la souveraine dépendance de l'homme. Qu'il est grand, le Dieu des chrétiens ! Il est si grand qu'il ne peut être adoré qu'en Dieu et par un Dieu ! il est si grand qu'il ne peut être apaisé et satisfait qu'en Dieu et par un Dieu ! il est si grand, qu'un Dieu seul est admis à solliciter ses faveurs ! et il est si grand dans ses magnificences qu'elles ne peuvent être reconnues et dignement célébrées que par un Dieu ! Chers confrères, l'admirable enchaînement de ces augustes mystères n'est-il pas bien propre à faire éclater à nos yeux leur noblesse et leur divinité !..

O dignité sublime du sacrifice de nos autels, où trouver jamais un sacrificateur qui puisse te convenir ? sera-ce l'Ange, le Chérubin, le Séraphin ? mais ne s'estiment-ils pas déjà trop heureux d'être les célestes messagers des volontés du Très-Haut et de pouvoir assister, en se couvrant de leurs ailes, à l'oblation éternelle que son Fils adorable offre incessamment à sa gloire ! Mais ne sont-ils pas déjà trop honorés de pouvoir accompagner ce divin Agneau quand il descend sur la pierre mystérieuse ? Cependant, Messieurs, où chercherons-nous donc maintenant un autre Abraham, qui soit digne d'immoler le tendre Isaac de la loi nouvelle ? O immensité de l'amour d'un Dieu pour les hommes ! *Omnis pontifex ex hominibus assumptus !*

Le prêtre, préféré à l'archange lui-même, devient à la fois le vrai pontife de la terre et des cieux, et par le plus étonnant des prodiges, il est tellement transformé en Jésus-Christ, cet immortel Pontife, par la consécration du sacerdoce et par la consécration du mystère eucharistique, que l'homme disparaissant tout entier, il prononce en Dieu les redoutables paroles, et dit comme Jésus-Christ lui-même : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang.* Tel autrefois Josué, se regardant comme le maître du soleil, lui commanda en souverain dominateur de la nature, et devint en quelque sorte le dieu de son Dieu : *Obediente Deo voci hominis.* (*Josue*, X, 14.)

Mes chers confrères, si un seul prêtre était honoré de cet ineffable pouvoir, et qu'il ne pût l'exercer qu'une fois dans l'année et dans un seul lieu de l'univers, quelle idée les nations n'auraient-elles pas de sa gloire et de son bonheur ! avec quel enthousiasme ne s'ébranleraient-elles pas ! avec quel empressement ne se précipiteraient-elles pas dans ce second cénacle où se devrait renouveler le prodige du premier !... Mais le sacrifice de l'autel aurait-il donc perdu quelque degré de sa puissance et de sa splendeur, parce qu'il est offert à chaque instant sur tous les points du globe ? ou, parce que le grand pouvoir de le reproduire a été communiqué à une multitude innombrable de prêtres et de pontifes ? chacun de ces ministres en a-t-il donc moins reçu tout l'honneur et toute la plénitude ?.. et moi, le premier des pécheurs, j'ai consenti à en être revêtu ! et vous tous mes chers confrères, malgré les qualités qui vous distinguent, vous n'avez pas craint de succéder, dans le sanctuaire, au Fils unique de l'Eternel ! Quoi ! les Arsène, les Ephrem, les Benoît, les François d'Assise reculent d'effroi ! quoi ! il fallut faire violence aux Cyprien, aux Athanase, aux Basile, aux Grégoire, aux Chrysostome, aux Ambroise, aux Augustin, aux Martin, aux Léon ! que dis-je ? il fallut même que le ciel les contraignît par des miracles et que l'Eglise de son côté les menaçât de ses anathèmes pour appuyer les ordres du Ciel !.. que dis-je encore ? dans ces heureux temps, on ne croyait pouvoir mieux récompenser le zèle des rois et des empereurs, qu'en leur permettant de concourir au saint sacrifice dans les ministères inférieurs ! Un grand monarque servait humblement la Messe à laquelle il assistait, s'agenouillant sur les marches de l'autel, et décla-

rait à toute sa cour étonnée, qu'il était plus honoré par la religion dans cette modeste fonction qu'il ne croyait l'être par l'éclat du diadème ! Oui, Messieurs, dans ces beaux siècles du Christianisme, l'Epouse de Jésus-Christ ne pensait pas pouvoir couronner plus magnifiquement les combats sanglants et le courage héroïque des confesseurs de la foi, qu'en les ordonnant pour servir dans la célébration des saints mystères par les derniers emplois ; on ne conférait le sacerdoce qu'à ceux qui, à demi morts, avaient été rappelés à la vie par un miracle. Ainsi l'évêque de Carthage consacra-t-il Numidius qui ne présentait plus qu'un tronc de corps humain mutilé. L'Eglise ne croyait pouvoir présenter à un Dieu victime un prêtre, un autel plus digne de lui, qu'un martyr. C'est dans ces vues sublimes que saint Ignace d'Antioche consacra sur sa propre poitrine ! Aussi fut alors adopté l'usage de n'offrir le redoutable sacrifice que sur des autels sanctifiés par la cendre des martyrs. De là encore cette vénération profonde dont on environnait ceux qui étaient honorés du grand caractère de Jésus-Christ. L'ange du ciel les salua dans la personne du disciple bien-aimé ; les puissances de l'enfer tremblent devant eux ; la foi s'étonne, l'humilité se trouble et la charité s'effraye !.. *Timeamus lapsum!* car la sainteté qu'impose le sacrifice doit égaler la grandeur de ses pouvoirs.

Mais qu'il me soit permis, avant de descendre de cette chaire, de vous raconter un trait bien propre, ce me semble, à vous donner une idée plus haute encore du sacrifice eucharistique, et à vous inspirer un plus vif désir de ne l'offrir désormais qu'avec une conscience pure, une foi vive et un profond respect.

C'était dans les premiers siècles de l'Eglise, le jeudi de la semaine des grandes et divines douleurs : un prêtre, brillant de vertus et chargé de mérites, offrait les saints mystères à l'heure même où Jésus-Christ institua l'adorable sacrement de l'Eucharistie. Le cœur vivement pénétré de sa bassesse et de son néant, les yeux mouillés des larmes de la pénitence, les lèvres tremblantes et glacées, il n'osait murmurer les redoutables paroles de la consécration, quand tout à coup, comme le divin Paul, il est ravi jusqu'au troisième ciel. Quel spectacle magnifique s'offre à ses regards étonnés ! le Pontife immortel des siècles lui apparaît plein de majesté et de douceur au milieu de ses apôtres chéris; la salle du banquet de l'amour est richement décorée ; le plus jeune des disciples, assis près du divin Maître, repose en souriant sur sa poitrine brûlante de charité ; des millions d'esprits célestes, dans l'attente d'un grand prodige, sont humblement prosternés sur les marches élevées du trône de l'Eternel qui contemple avec complaisance son Fils bien-aimé. Soudain, le souverain Sacrificateur prononce à haute voix ces mystérieuses paroles : *Hoc est corpus meum ! hic est sanguis meus !* A ce signal de la puissance et de l'amour, les apôtres s'écrient tous dans un saint ravissement : *Hoc est corpus meum ! hic est sanguis meus!* Transportés d'allégresse, les neuf chœurs des anges, les yeux fixés sur la grande Victime de l'éternité, répètent mille fois avec enthousiasme : Ceci est votre chair virginale ! ceci est votre sang adorable ! Vous êtes l'innocent Agneau immolé devant la face du Très-Haut avant tous les siècles ! Vous êtes l'incomparable Pontife qui a sauvé le monde par le sanglant sacrifice du Calvaire et qui le conserve par le perpétuel sacrifice du sanctuaire. Et les nombreux échos de la céleste Sion redisent longtemps et tour à tour : Gloire, bénédiction, action de grâces à l'Hostie pure et radieuse qui est devenue l'ineffable nourriture du pauvre et le suave aliment de tous ceux qui louent et craignent le Seigneur! Oui, quiconque savoure ce pain angélique et s'enivre à la source inépuisable de ces eaux divines vivra par delà les siècles : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum.* (*Joan.*, VI, 59.) Après ce concert unanime de louanges et de jubilations, l'aimable Jésus, tenant dans sa main puissante le brillant calice du salut et du triomphe, s'avance plein de bonté au devant de ses innombrables élus : *Inebriamini, inebriamini, charissimi!* (*Cant.*, V, 1.) Et les martyrs, et les vierges, et les confesseurs, sont désaltérés, sont inondés des flots du sang de l'Agneau, qui leur donne à tous le manteau de la gloire et le sceptre de l'immortalité... Maintenant, dit Jésus-Christ au prêtre de la terre, qui voulait, lui aussi, porter ses lèvres avides à la coupe enivrante et amoureuse du Sauveur, tu n'as rien à envier aux heureux habitants de mon impérissable royaume : le sacré caractère dont tu es revêtu, et la sainteté dont tu l'honores, t'ont constitué le digne pontife de l'univers; ta royauté est plus honorable que celle des enfants de ma droite, et tes pouvoirs sont plus étendus que ceux des séraphins et des archanges qui forment mon diadème ; tu règnes sur la terre par le sacerdoce et la charité, comme je règne au ciel par le sacerdoce et la gloire; ta puissance dans la célébration des saints mystères égale ma puissance. Porté sur les ailes de l'obéissance, retourne donc promptement aux pauvres mortels, qui t'attendent avec impatience; et en perpétuant mon adorable sacrifice sur l'autel de l'exil, hâte-toi de rompre aux nations défaillantes et infortunées ce viatique miraculeux, qui peut seul les soutenir au milieu des sables brûlants du désert. Bientôt, bientôt, rayonnant des splendeurs immortelles, tu viendras l'offrir sur l'autel inébranlable de l'éternelle patrie de cette multitude immense de saints prêtres, dont tu viens de contempler un moment les inénarrables voluptés et les ravissants triomphes!!!

— •

DISCOURS IX.

ZÈLE DU PRÊTRE.

Ignem veni mittere in terram; et quid volo, nisi ut accendatur ? (*Luc.*, XII, 49.)

« Seigneur, répétait souvent un saint et illustre archevêque de Bordeaux, prêtez-moi des prêtres humbles, chastes, zélés, et je vous rendrai des saints. »

Il y a eu de tout temps et il y aura toujours dans l'Eglise des prêtres embrasés de ce feu divin que Jésus-Christ a apporté des demeures éternelles et dont l'immortel foyer se trouve dans le cœur d'un Dieu dont la charité est l'essence : *Deus charitas est.* (I *Joan.*, IV, 16.) Oui, ce feu puissant qui détruit toutes les ambitions et toutes les concupiscences humaines, qui purifie le cœur de l'homme et y fait naître le plus ardent désir de la gloire de Dieu et de ses magnifiques récompenses; ce feu de la charité fraternelle qui se consume de veilles, de travaux et de sacrifices de tout genre pour sauver les peuples et les conduire au bonheur suprême, ce feu, cet amour, cette charité, ce zèle brûlant, courageux et infatigable qui se manifesta dans les premiers disciples du Sauveur d'une manière si admirable et si miraculeuse, ne s'est point éteint et ne s'éteindra jamais dans le sanctuaire du Dieu vivant. Oui, grâce à la puissance et à la miséricorde de notre divin Maître, on voit encore, malgré la corruption du siècle, de saints évêques, des ministres selon le cœur de Dieu, des ouvriers évangéliques de tout rang et de tout âge, qui, déjà pleins d'amour pour leur Dieu et de charité pour leur prochain, demandent encore instamment à Jésus-Christ une augmentation de ce zèle apostolique, et la grâce de le répandre ensuite comme par torrents parmi les peuples confiés à leurs soins! et il nous est agréable de penser que tel est le but principal que vous vous êtes tous proposé en venant à cette retraite. Eh bien! Messieurs, pour encourager une ambition si sublime et si digne de vos grandes âmes, nous allons vous entretenir d'abord de la nécessité du zèle dans un prêtre; et puis nous vous dirons sur qui il doit principalement s'exercer.

O amour qui brûlez sans cesse et ne vous éteignez jamais, s'écriait saint Augustin, ô charité qui êtes mon Dieu, enflammez-moi de ce feu sacré dont vous êtes la source, et j'aurai alors ce zèle brûlant et actif sans lequel je serais dans l'Eglise un prêtre plus qu'inutile. Messieurs, puisque le caractère distinctif du zèle sacerdotal consiste essentiellement à rechercher la gloire de Dieu et le salut du prochain, un prêtre qui manquerait de ce zèle, serait donc un prêtre qui n'aimerait ni son Dieu ni son prochain, ou qui les aimerait bien faiblement; car le zèle n'est autre chose que l'ardeur et pour ainsi dire la flamme de ce double amour : ou, en d'autres termes, les deux plus puissants motifs du zèle sacerdotal sont l'amour de Dieu et la charité pour le prochain.

Lorsqu'un roi de la terre est personnellement attaqué, dit Tertullien, alors tout courtisan et tout sujet devient soldat : *Contra læsæ majestatis reos omnis homo miles* : de même tout homme dévoué à Dieu par son état, et spécialement consacré à son service, doit se faire un devoir de poursuivre partout le péché, ce cruel ennemi qui le déshonore. Pourquoi? Parce que le propre de l'amour, c'est de protéger l'objet aimé; et plus on l'aime, plus on travaille à le soutenir et à procurer sa gloire. Un ami sincère et généreux prend à cœur les intérêts de son ami comme les siens propres; il met son honneur à défendre ses droits, à partager ses revers comme ses prospérités, ses chagrins comme ses plaisirs, ses dangers comme ses victoires. Ainsi, plein de courage dans les entreprises les plus difficiles, intrépide dans les périls les plus imminents, infatigable dans les travaux les plus pénibles, rien ne peut intimider, ni arrêter un prêtre, dès qu'il s'agit de faire connaître, aimer et servir son Dieu, animé par le touchant souvenir de ces honorables paroles du Dieu Sauveur : *Vos dixi amicos.* (*Joan.*, XV, 15.) Cet amour réciproque dont il est embrasé est pour lui, dit saint Pierre Chrysologue, une cuirasse impénétrable qui dédaigne les traits de l'ennemi, brise les épées, méprise la mort et triomphe de tous les obstacles. Oui, Messieurs, tout fier du glorieux contrat qu'il a passé avec son divin Maître, dans le jour fortuné de son ordination sur l'inébranlable autel de l'amitié et du sacerdoce, il est toujours prêt à rougir de son sang cet autel sacré, plutôt que de manquer à une seule condition de cet engagement auguste et solennel. Nous le vengerons des outrages faits à sa Majesté suprême, du moins par nos larmes et nos soupirs. Nous nous opposerons de toutes nos forces et de tous nos moyens à cet effroyable débordement de libertinage et d'incrédulité qui ravage et désole son Eglise.

Donc, Messieurs, si nous aimons Dieu comme il veut être aimé, nous n'épargnerons ni études, ni veilles, ni courses, ni fatigues, pour réfuter les philosophes, instruire les ignorants, pour arracher à leur indolence ou à leurs passions une multitude de chrétiens lâches ou pervers; si nous aimons véritablement Dieu, nous travaillerons à lui former des adorateurs en esprit et en vérité, à publier les douceurs de son empire, à étendre les conquêtes de son Evangile, à multiplier les enfants de son royaume et les habitants de son immortelle cité! nous catéchiserons, nous prêcherons, nous exhorterons, nous reprendrons, nous confesserons, nous remplirons toutes les fonctions de notre divin ministère, avec la seule ambition de rendre gloire à Dieu, et de faciliter à nos frères l'acquisition de la céleste Jérusalem; et surtout souvent prosternés entre le vestibule et l'autel, nous conjurerons avec larmes le Père des miséri-

cordés de pardonner à des sujets rebelles, à des enfants coupables, d'éclairer leur esprit, de parler à leur cœur, de le toucher de componction et de l'enflammer du feu sacré de son amour. Chers confrères, c'est ainsi que l'aimait le Prophète-Royal, quand il disait : Ah Seigneur, je desséchais d'ennui en voyant les pécheurs rebelles à vos ordres; témoin de leur audace et de leurs attentats sacriléges, je m'élevais contre eux en même temps qu'ils s'élevaient contre votre Majesté suprême, et dans la vivacité du zèle le plus amoureux, je leur criais à tous : *Magnificate Dominum meum et exaltemus nomen ejus in idipsum.* (*Psal.*, XXXIII, 4.) C'est ainsi que l'aimait le prophète Elie, lorsque s'étant inutilement opposé à toutes les idolâtries du peuple Juif, il gémissait devant Dieu sur toutes ces abominations, et lui disait dans l'amertume de sa douleur : *Je me sens dévoré de zèle pour votre gloire, Seigneur Dieu des armées, parce que les enfants d'Israel ont abandonné votre culte, renversé vos autels, mis à mort tous vos prophètes; et qu'ils m'ont laissé survivre seul à tant de malheurs!* (III *Reg.*, XIX, 10.)

Maintenant, Messieurs, si, insensible à ces puissants motifs et à ces grands exemples, un prêtre lâche, un pasteur faible, arrêté par des considérations humaines, venait nous dire qu'il ne se sent pas le courage de blâmer ouvertement les vices de son peuple, les scandales des grands, parce qu'il craint de compromettre la cause de Dieu, de commettre des imprudences et de se faire des ennemis, nous lui répondrions avec un saint docteur : Non, vous ne compromettrez point la cause de Dieu, vous ne commettrez point d'imprudences et vous ne vous ferez point d'ennemis, si, plein de charité et d'égards pour les personnes, vous n'attaquez avec une sainte énergie que leurs passions et leurs désordres. Si cet ecclésiastique, qui ne parle peut-être de ménagements à garder que pour favoriser son indolence et sa pusillanimité, pouvait ignorer que la vraie sagesse ne fut jamais ni oiseuse ni timide, nous lui rappellerions saint Jean tonnant dans le désert contre les crimes de sa patrie, et jusque dans les fers condamnant avec une noble magnanimité la conduite scandaleuse d'un roi adultère : *Non licet!* (*Matth.*, XIV, 4.) Nous lui présenterions la tête sanglante du généreux martyr qui, pour accuser le criminel silence d'un trop grand nombre de prêtres, redit encore avec plus de force à ce prince voluptueux, et en sa personne à tous les grands coupables : *Non licet!*

Enfin, si cet aveugle pasteur osait répliquer que ses mœurs sont régulières, qu'il jouit d'une bonne réputation, que la retraite et l'oraison font ses délices ; nous lui répondrions que le bon exemple, sous ce rapport, ne peut suffire sans les œuvres multipliées d'un zèle actif et laborieux ; nous lui ferions entendre ces paroles du grand Apôtre qui peignent si énergiquement les principaux caractères du zèle pastoral : *Prædica verbum, argue, obsecra, increpa!* sans doute avec patience, sagesse et modération : *In omni patientia;* mais aussi avec une brûlante ardeur et une infatigable persévérance : *Insta opportune et importune!* (II *Tim.*, IV, 2.) Nous le prierions enfin d'écouter et de méditer la voix plus frappante encore de Jésus-Christ lui-même au premier de ses apôtres qui venait de lui protester trois fois de son amour : Pierre, si tu m'aimes véritablement, si tu as à cœur les intérêts de ma gloire, *Pasce agnos meos; pasce oves meas.* (*Joan.*, XX, 15-17.) Je ne veux ni de vaines promesses, ni de résolutions éphémères : *Non diligamus verbo, sed opere et veritate.* (I *Joan.*, III, 18.) Tu m'aimes, Pierre! Eh bien, descends promptement dans la plaine, contemple cette multitude d'agneaux et de brebis pour lesquels j'ai versé tout mon sang et qui sont par conséquent si dignes de tes soins et de ta tendresse; nourris ces pauvres enfants du lait d'une instruction douce et familière; apprends à ce petit peuple à connaître le Dieu de l'étable et du Calvaire : *Pasce agnos meos.* Et à ces chrétiens plus avancés en âge et capables de supporter une nourriture forte, distribue avec abondance le pain solide de la science et des sacrements : *Pasce oves meas!* Car ce sont là les principaux traits auxquels je reconnais l'amour et le dévouement de mes vrais disciples, des pasteurs des âmes : *Pasce agnos meos!*

Chers confrères, tout ce que nous venons de dire prouve évidemment que, si le défaut de zèle ne peut se concilier avec l'amour divin, il ne le peut non plus avec la charité fraternelle; aussi le même Dieu qui nous commande de l'aimer préférablement à tout, nous ordonne également d'aimer nos frères comme nous-mêmes et comme Jésus-Christ les a aimés.

Or, Messieurs, si nous jetons un coup d'œil sur ce qui se passe autour de nous, quel touchant spectacle se présente à nos regards affligés! Le flambeau de la foi presque éteint ne laisse plus apercevoir que quelques rayons pâles et obscurcis; la plupart des hommes, ignorant les vérités les plus nécessaires au salut, les devoirs les plus essentiels du Christianisme, ne comprennent rien aux choses de Dieu, et se précipitent pêle-mêle dans la tombe, sans s'inquiéter de leurs immortelles destinées; la corruption, marchant tête levée, a envahi tous les âges et toutes les conditions, en sorte que la société tout entière ne présente plus qu'un corps infect et hideux : fut-il jamais de spectacle plus propre à nous arracher des larmes et à réveiller notre zèle?...

O grand Apôtre, que ne vous est-il donné de revenir sur la terre pour ranimer ces ossements arides du souffle de la charité sacerdotale! pour ressusciter ces cadavres inanimés et les rendre à la vie même de Jésus-Christ! En voyant le torrent d'iniquités qui a inondé notre infortunée patrie, les entrailles ne se sentiraient-elles pas

déchirées comme autrefois à la vue d'une cité idolâtre plus malheureuse par ses erreurs et sa corruption, que célèbre par ses talents littéraires et les productions de son génie ! votre sang généreux ne bouillonnerait-il pas de nouveau dans vos veines, et votre grande âme ne ferait-elle pas les efforts les plus héroïques pour retirer tant de milliers de pécheurs des routes de la perdition ! Messieurs, ce que saint Paul faisait, il y a dix-huit siècles, et ce qu'il ferait encore aujourd'hui s'il paraissait parmi nous, pourquoi ne nous sentirions-nous pas le courage de l'essayer nous-mêmes ? Ah ! si le même zèle qui dévorait cet immortel apôtre, enflammait notre cœur, chers confrères, nous opérerions sûrement les mêmes prodiges de conversion ! Quoi ! douze pauvres pêcheurs sans fortune, sans talents, armés seulement de la croix de Jésus-Christ et embrasés de son zèle, ont converti l'univers en quelques années ! et en France plus de quarante mille prêtres ont la honte, je voulais dire la douleur, de voir le soleil de la foi s'éclipser de jour en jour d'une manière effrayante !

Quoi ! quelques prêtres, élevés par nous, puis jetés çà et là par la Providence dans les immenses contrées de l'Orient, suffisent presque pour exploiter ces nombreuses populations, pour arracher à l'enfer des milliers d'infidèles ! et en France, cinq, huit, douze cents prêtres qui couvrent la surface d'un diocèse, voient de jour en jour la religion s'ensevelir sous ses ruines ! A qui faut-il attribuer ce contraste alarmant ? Est-ce aux peuples, est-ce aux prêtres ?... Sont-ce les peuples qui font les prêtres, ou sont-ce les prêtres qui font les peuples.... vérité bien terrible, Messieurs, sur laquelle nous n'avions peut-être jamais sérieusement réfléchi. Cependant, Messieurs, ministres du même Dieu que les apôtres, et chargés du même ministère, il nous demandera bientôt le compte le plus sévère de notre administration ; et malheur à nous si un seul de nos frères venait à périr par notre faute ! car il nous avertit lui-même par un de ses prophètes que nous répondrons de lui âme pour âme !..

Enfin, Messieurs, pour nous engager à travailler avec un zèle actif et soutenu à la conversion des pauvres pécheurs, nous faudrait-il d'autre motif que celui de l'immense charité de Jésus-Christ pour les hommes ? Quoi ! je vois ce bon Sauveur descendre du ciel sur la terre pour y vivre dans l'obscurité, dans la pauvreté, dans les privations ! Je le vois plus tard courir après la brebis égarée, la chercher des yeux, l'appeler par son nom, traverser les plaines, gravir les montagnes, descendre dans les abîmes, la charger sur ses épaules, et plein de joie la rapporter au bercail ! plus tard enfin, je le vois couvert d'opprobres, chargé de chaînes, poursuivi comme un scélérat, attaché à une croix, mourant dans les supplices pour racheter des ingrats, pour me racheter moi-même ! et moi, son ministre, revêtu de ses pouvoirs, décoré de ses livrées, je passerai tranquillement mes jours dans l'inaction et la mollesse; et moi, je refuserai de sacrifier mon repos, ma santé, ma vie même pour procurer un bonheur éternel à des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ ! Quoi ! l'histoire de tous les siècles me montre une multitude de prêtres, traversant les mers orageuses, et les déserts arides pour aller planter la croix du Sauveur parmi les nations infidèles ! et moi, honoré du même caractère, je verrai mes concitoyens se précipiter de désordre en désordre dans le gouffre de l'éternité, sans faire tous mes efforts pour les arrêter dans l'entraînement de leurs passions, et sans leur crier avec tendresse : O mes amis, ayez donc pitié de votre âme ! *Miserere!!!* Que dis-je ? parmi les simples fidèles, nous en connaissons qui sont tellement embrasés de charité pour la conversion de leurs semblables qu'ils bravent les humiliations, les persécutions, la mort même, pour leur procurer des secours spirituels dans leurs derniers moments ; et nous, je le répète, apôtres de Jésus-Christ, dispensateurs de ses grâces et de son sang, nous n'emploierions pas toutes nos ressources et tous nos instants pour arracher au démon une de ces âmes dont la conversion éclatante réjouirait le ciel et entraînerait peut-être le salut de toute une paroisse, de toute une contrée ! Car, Messieurs, n'est-ce pas au zèle de saint Ambroise qu'Augustin dut en partie sa conversion ; n'est-ce pas l'ardente charité de saint Ignace qui triompha de la résistance de Xavier ? Eh bien ! convertir ces deux illustres personnages, n'était-ce pas convertir une partie de l'univers ?..

Messieurs, si l'on venait nous dire qu'un de nos confrères se noie dans un fleuve voisin et qu'il fait appel à notre charité, ne voleriez-vous pas à son secours, ne vous exposeriez-vous pas au danger pour l'arracher à une mort certaine ? Messieurs, j'ai à vous présenter un spectacle plus déplorable encore. Arrêtez vos regards sur ces milliers de pécheurs qui sont ballottés par les flots de la mer orageuse de ce monde : comment vous ne les voyez pas qui se noient, qui sont près de disparaître, non dans les eaux d'une rivière profonde qui ne menace que leur vie courte et corporelle, mais dans les brûlants abîmes de l'enfer ? et vous êtes sourds à leurs cris navrants : et vous ne leur tendez pas une main charitable ? Quelle épouvantable cruauté ! Oserions-nous dire à Dieu comme Caïn : *Numquid sum custos fratris mei ?* (*Gen.*, IV, 9.) Non-seulement, nous répond le Seigneur, vous devez secourir vos frères, vos sœurs dans leurs besoins temporels, mais aussi et surtout je vous ai établis les gardiens de leurs âmes ! Comment, vous ignorez le prix d'une âme ; mais une âme, c'est l'ombre de la Divinité, *umbra Divinitatis !* C'est le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains du Tout-puissant ! Une âme, c'est la plus chère amie de l'Epoux : *Est amica charissima Sponsi!* C'est de

cette âme que Jésus-Christ, au milieu des plus affreux supplices, disait : *Sitio ! Sitio !* (*Joan.*, XIX, 28), et c'était le seul désir de la sauver qui était son unique consolation et lui donnait un courage si magnanime ! Quoi ! nous verrions périr ce voisin, cet ami, cet ennemi, ce frère : ***Propter quem mortuus est Christus*** (**I *Cor.*, VIII, 11**), et nous n'en serions pas émus? Messieurs, encouragés par de si puissants motifs, entraînés par l'incomparable exemple du Fils adorable de l'Eternel, travaillons, travaillons avec une nouvelle ardeur au salut des âmes, puisque c'est la marque la plus certaine de l'amour de Dieu.

Mais à qui devons-nous prodiguer les soins de notre zèle ? A tous les hommes sans exception, nous répond l'apôtre saint Paul; aux petits et aux grands, aux sages et aux ignorants : ***Sapientibus et insipientibus debitor sum.*** (***Rom.*, I, 14.**) Et pourquoi? parce que tous les hommes sont créés à l'image de Dieu et rachetés du sang de Jésus-Christ. Toutefois, chers confrères, comme il est de toute évidence que les secours doivent être proportionnés aux besoins, et que les plus nécessiteux dans l'ordre temporel et dans l'ordre spirituel, doivent fixer davantage notre attention, il me semble que les enfants, les ignorants, les malades et les grands pécheurs ont des droits particuliers à notre charité. De tout temps, Messieurs, il s'est rencontré dans le clergé des esprits faibles, étroits, qui ont regardé le soin des enfants comme peu digne de leurs grands talents. D'après ces idées, si absurdes et si contraires à la doctrine de Jésus-Christ et de son Eglise, ils se reposent presque entièrement de l'instruction religieuse de ces enfants sur le zèle ou la capacité d'un maître ou d'une maîtresse d'école; ne leur faisant le catéchisme que pendant quelques mois de l'année, et ne les confessant que rarement et à la hâte : comment sont-ils instruits et disposés, pour la plupart, au moment si décisif de leur première communion ? hélas ! il s'en trouve parmi eux qui ne connaissent pas même le précieux trésor qu'ils ont reçu...

Oh ! que les prêtres qui en agiraient ainsi seraient coupables aux yeux de Jésus-Christ, qui veut que nous voyions dans les enfants le fondement de l'Eglise et de la société ; aux yeux de Jésus-Christ, qui pour apprendre à ses apôtres à ne pas négliger ces tendres agneaux, qui pour les encourager dans l'exercice de ce pénible, mais intéressant ministère, les instruisait lui-même, les bénissait, les embrassait avec tendresse, leur promettait, ainsi qu'à tous ceux qui leur ressembleraient, le royaume de son Père céleste !.. Nous savons, Messieurs, que le soin des enfants ne présente pas grand aliment à l'amour-propre; nous savons que la vanité trouve plus de charme dans tout autre ministère, qui s'exerce avec plus de pompe et plus d'éclat; mais ignorons-nous donc que la plus grande injure, à faire à un vrai prêtre, ce serait de lui supposer des sentiments si méprisables et si criminels!

Oui, Messieurs, vous me pardonnerez, que dis-je? vous me saurez gré d'avoir recommandé à votre tendresse paternelle cette précieuse portion de l'Eglise de Jésus-Christ, qui intéressa si vivement l'âme judicieuse et sensible du célèbre Gerson, du grand Bossuet et du pieux Fénelon, qui mettaient leurs délices à bégayer avec ces petits enfants cette même religion dont ils avaient approfondi les sublimes beautés, à leur faire connaître et aimer le Dieu du ciel et le Sauveur des hommes, à leur faire comprendre et désirer les ineffables délices de la divine Eucharistie et les immortelles destinées du vrai chrétien ! Ah ! dit saint Augustin, qu'il serait à plaindre le prêtre qui ne regarderait pas le soin spirituel des enfants comme une des principales obligations de notre saint état, comme une de nos fonctions les plus honorables et les plus méritoires ! car il ne peut ignorer que, parmi ces chers enfants, formés de bonne heure à la doctrine et à la piété chrétienne, il y en aura sûrement dans la suite plusieurs qui feront l'édification de leur paroisse, la consolation et la gloire de leurs pasteurs. S'il en était ainsi dans toutes les paroisses, aurions-nous tant à gémir sur une foule d'ignorants qui sont le second objet de notre zèle? ***Pauperibus evangelizare misit me***, disait Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs (***Luc.*, IV, 18.**) Or, Messieurs, si notre divin Maître s'est appliqué de préférence à instruire les pauvres, s'il aimait à se voir suivi dans le désert par des milliers de gens du petit peuple auxquels il enseignait le royaume de Dieu, aurions-nous bonne grâce de négliger l'instruction des ignorants qui nous environnent? Quoi ! Messieurs, nous n'apprenons point sans admiration, sans émotion, que quelques prêtres, remplis d'un zèle vraiment apostolique, abandonnent leur pays, traversent les mers et affrontent les plus grands dangers, pour aller éclairer les sauvages des lumières de l'Evangile ; et nous, environnés d'une multitude de chrétiens aussi aveugles que ces idolâtres, nous ne nous empresserions pas de les arracher à cette coupable ignorance, source principale de tous les désordres qui désolent notre infortunée patrie ! Quoi ! sourds à la voix si éloquente de l'apôtre des Indes qui conjure avec larmes tant de prédicateurs, tant de théologiens inutiles d'aller apprendre à des païens que Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, est mort pour leur salut, au lieu d'éclairer les faibles par une suite d'instructions simples et familières, nous garderions un coupable silence, ou nous ne prêcherions de loin en loin que quelques discours pompeux et académiques, qui sont presque toujours sans utilité et sans fruits ! nous critiquerions, peut-être même avec amertume, ceux de nos confrères qui, plus zélés que nous, répandent à pleines mains et avec simplicité la semence de l'Evangile dans les campagnes, dans les villes, dans les prisons

et parmi les classes ouvrières ! Que le Seigneur nous préserve à jamais d'un pareil crime! *Fides ex auditu.* (*Rom.*, X, 17.) C'est la parole de Dieu qui a créé le monde ; c'est cette même parole qui doit le sauver.

Messieurs, je ne me sens pas le courage d'entrer dans une foule de détails qui concernent plusieurs prêtres dans presque tous les diocèses. Je n'oserais dire qu'il y en a d'assez peu dévoués aux intérêts de Dieu et des pauvres, pour refuser certaine paroisse de campagne que leur présentent leurs premiers pasteurs, ou qui ne s'y rendent qu'après s'être bien assurés qu'ils y respireront un air salubre, qu'ils y seront commodément logés, et qu'ils y jouiront de plusieurs autres avantages. Est-ce ainsi qu'en agissaient les apôtres avec Jésus-Christ qui les envoyait? Que faudrait-il penser aussi, Messieurs, de ceux qui ne craindraient pas de faire des démarches, d'employer des intrigues pour obtenir tel ou tel poste plus honorable et plus lucratif! Prêtre aveugle, il ne veut pas aller dans ce hameau où il devait opérer des prodiges de miséricorde et de salut, où il devait acquérir pour lui-même un trésor de grâces et de bénédictions. Eh bien! par un jugement de Dieu des plus redoutables, il sera placé, pour son opprobre et sa condamnation, à la tête d'une paroisse où les plus grands désagréments l'attendent, où les plus violentes tentations l'assiégeront de toutes parts, où les dangers se multiplieront sous ses pas, où la société qu'il désirait le perdra ; à la tête d'une paroisse sur laquelle le Seigneur irrité a résolu de verser par torrents des malédictions.

Messieurs, qu'il y a loin de ce prêtre ambitieux et mondain, au pasteur zélé qui partage habilement son temps entre les enfants, les ignorants, et les malades qui sont le troisième objet du zèle sacerdotal! Ne craignez point, Seigneur, d'envoyer des infirmités et des maladies aux heureuses brebis de ce berger sensible et compatissant; sa bonté douce et prévenante saura bien les consoler et les guérir. Placé comme un ange tutélaire auprès de ces pauvres malades, j'aime à le voir éloigner de leur couche les plaintes amères, les soucis rongeurs, les craintes déchirantes, les cruels désespoirs. Sont-ils pauvres? il trouve dans son immense charité les aumônes que réclame leur détresse ; et gagnant par ce moyen leur entière confiance, il guérit et cicatrise aisément les blessures de leur âme. Bon pasteur, si par malheur votre zèle était infructueux pour le salut du malade, consolez-vous, vous ne perdrez pas du moins la récompense que Jésus-Christ vous destine. Si, au contraire, ce moribond est un chrétien fidèle, avec quelle résignation et quelle patience il souffre en voyant souvent à ses côtés l'image vivante de l'aimable Jésus, qui encourage son agonie par les exhortations les plus touchantes, qui applique sur ses lèvres mourantes la croix consolatrice, et qui, avant de recueillir son dernier soupir, lui montre dans les cieux la brillante couronne réservée à son repentir ou à son innocence! Un prêtre, un pasteur qui ne comprendrait pas ce langage évangélique, et qui, au lieu de visiter assidûment ses malades, se livrerait tranquillement au jeu, au repos et même à l'étude, serait un prêtre qui ne devrait point espérer de miséricorde.

Enfin, Messieurs, pour nous faire comprendre que les pécheurs doivent être l'objet principal et presque unique du zèle sacerdotal, Jésus-Christ daigne nous apprendre qu'il est venu, non pour appeler les justes, mais pour sauver les pécheurs (*Luc.*, V, 32), et que la conversion d'un seul réjouit davantage le ciel que la persévérance de quatre-vingt dix-neuf justes. (*Luc.*, XV, 7.) Bien plus, vénérables confrères, ce bon Sauveur, pour appuyer cette immortelle doctrine de toute la force de ses exemples et pour nous embraser de l'ardente charité dont il brûle lui-même, se présente sans cesse à nous sous les images les plus attendrissantes. Tantôt père tendre et généreux, il court à la rencontre d'un fils ingrat mais repentant, qui revient au toit paternel ; il le serre dans ses bras, le presse sur son cœur, et, sans lui faire aucun reproche, il s'écrie dans l'excès de son bonheur : *Mon fils était mort, et il est ressuscité; il était perdu, et le voilà retrouvé!* Puis, faisant préparer un festin pour célébrer avec ses amis son heureux retour, il rend à ce fils bien-aimé ses précieuses prérogatives qu'il accompagne d'un doux baiser : *Et osculatus est eum.* (*Luc.*, XV, 20, 24.) Bonté de mon Dieu pour les pécheurs, que vous êtes admirable et encourageante !

Pourquoi ce pasteur déjà fatigué abandonne-t-il son troupeau chéri? La douleur est peinte sur son visage ; quelques pleurs s'échappent de ses yeux. Quel est donc le sujet de son inquiétude et de sa tristesse? Oh! Messieurs, son cœur est agité, ses entrailles sont émues, parce qu'une de ses brebis vient de s'éloigner du bercail. Seule et sans expérience, que va-t-elle devenir? Le loup affamé qui la guettait depuis longtemps, ne va-t-il pas la dévorer cruellement dans l'obscurité de la forêt? Hâtons-nous de la redemander aux montagnes et aux vallons. Du plus loin qu'il l'aperçoit, il tressaille d'espérance, l'appelle par les noms les plus tendres, court à elle, la saisit avec empressement, la mouille de ses larmes, la charge doucement sur ses épaules et la rapporte promptement au sein de la bergerie, en chantant les airs de la joie et du triomphe.

Messieurs, en lisant cette page si touchante de l'Evangile, je ne suis plus étonné de voir les anges mêmes palpiter de bonheur, et la cour céleste se livrer aux transports de la plus vive allégresse. Mais quelle serait notre surprise et notre douleur, si parmi les hommes de Dieu qui nous écoutent, il s'en rencontrait quelques-uns qui fussent insensibles à la perte d'une foule de pécheurs, non moins dignes de notre charité que cette brebis égarée du bon Pasteur! Ces ouailles

infortunées dont Dieu nous demandera bientôt un compte exact et rigoureux, se trouvent dans nos paroisses parmi nos pénitents et jusque dans nos familles. Eh bien! Messieurs, à l'exemple de Jésus-Christ, courons donc avec empressement après les unes, attendons avec patience le retour des autres, et prions pour la sanctification de toutes. Du haut de la tribune sacrée et dans le secret du saint tribunal, félicitons les bons chrétiens qui marchent avec courage dans les sentiers de la vertu; exhortons avec douceur, fermeté et sagesse, ceux qui n'y marchent pas encore, à vaincre le funeste respect humain, à triompher de leurs tyranniques passions, et à purifier leurs âmes dans les eaux salutaires de la pénitence. Faisons aux petits et aux grands quelques visites honnêtes et prudentes auxquelles ils seront sûrement sensibles, et par le moyen desquelles nous gagnerons leur estime et leur confiance. Rappelons-nous souvent que nous sommes également redevables à tous, que nous devons nous faire tout à tous pour les gagner tous. Que des considérations de politique et d'intérêt personnel ne refroidissent jamais notre charité et notre zèle à l'égard de qui que ce soit; car notre politique à nous, Messieurs, dans l'exercice d'un ministère tout divin, c'est de sauver les âmes. Pour tout dire en deux mots, il serait à souhaiter pour le bien et l'honneur de la religion, que les hommes de toutes les couleurs, en voyant passer un prêtre, s'écriassent d'un concert unanime: Voilà notre ami commun! voilà notre pasteur. Si nous étions dans l'affliction et le malheur, il volerait indistinctement à notre secours. L'appui et le protecteur de tous les hommes, il ne dit jamais de mal de personne. S'il attaque les vices en général, il respecte toujours la délicatesse et la réputation des particuliers. C'est à ces traits, Messieurs, que l'on a reconnu dans tous les temps le vrai prêtre et le pasteur modèle. C'est une chose digne de remarque, Messieurs; oh! loin de nous les préjugés. Oh! gardons-nous bien de vouloir être plus dévoués et plus sages que nos premiers supérieurs. C'est une chose digne de remarque, qu'en nous attachant presque exclusivement à une classe d'hommes qui, hélas! ne sont pas tous les amis des mœurs de Jésus-Christ et des prêtres, on irrite et éloigne de l'Eglise, au moins indirectement, d'autres pécheurs qui appartiennent aussi, eux, à la grande famille du Père céleste.

Gardons-nous aussi, chers confrères, d'accorder trop de temps et trop de liberté à certaines personnes plus marquantes pour lesquelles on se sent naturellement plus d'inclination; car qu'il est dangereux de suivre cette affection tout humaine! Que de prêtres, d'ailleurs zélés et réguliers, ont fait ce triste naufrage! Gloire, bénédictions à vous, chers confrères, qui avez conservé la pureté sacerdotale, qui êtes vraiment les anges de la terre.

L'acception des personnes est inconnue de Dieu; qu'elle le soit aussi de ses ministres et de ses représentants! que notre charité surtout soit exempte de cette basse et coupable jalousie qui nous rendrait malheureux et détruirait tous nos mérites. Qu'elle soit pure, qu'elle soit universelle! Messieurs, ce ne sont pas toujours les santés les plus robustes et les talents les plus distingués qui obtiennent les plus grands succès; c'est le zèle suffisamment éclairé sans doute, mais toujours actif et persévérant, et quiconque en manquerait, surtout en choses graves (et tout est grave dans notre saint ministère), n'échapperait pas à ce terrible oracle, sorti de la bouche même du Pasteur éminemment zélé qui nous a prêché d'exemple : *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV, 30.) Non, cet anathème n'est point pour vous, jeunes prêtres qui vous sentez pleins d'ardeur à la vue de cette moisson si abondante dont nous parle Jésus-Christ dans son Evangile. Armés de la prière, de l'humilité et d'une entière confiance en Dieu, je vous vois déjà courir avec un empressement tout nouveau à la conquête de ces milliers d'âmes faibles et malades, que le Sauveur du monde recommande à votre brûlante charité. J'applaudis d'avance à la précieuse récolte que le Tout-Puissant réserve à vos louables efforts, et aux couronnes brillantes que j'aperçois au bout de votre longue et glorieuse carrière.

L'anathème dont je parlais tout à l'heure est moins encore pour vous, vénérables vieillards qui, chargés d'honorables cicatrices et d'immortels lauriers, consacrez cependant encore les derniers instants d'une vie précieuse pour la gloire de Dieu et le salut des hommes; qui, après avoir brillé au milieu des peuples, de l'éclat de toutes les vertus, brillerez bientôt d'une splendeur immortelle parmi les victorieuses phalanges du souverain Pasteur. Ainsi soit-il!

DISCOURS X.

ZÈLE DU PRÊTRE AU SAINT TRIBUNAL.

Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt. (*Joan.*, XX, 23.)

Grâces immortelles soient rendues au Père de miséricorde, à l'Auteur de tout don parfait, d'avoir daigné confier à des hommes, et à des hommes pécheurs, un pouvoir si sublime et si salutaire, de s'être dépouillé en faveur des prêtres d'un privilége qui semblerait ne devoir appartenir qu'à sa puissance suprême, qu'à sa souveraine justice, celui de fermer l'enfer et d'ouvrir le ciel. *Quorum remiseritis*, etc. Oui, Messieurs, ce grand prodige s'opère toutes les fois que nous prononçons sur un pécheur sincère et repentant ces puissantes et immortelles paroles : *Ego te absolvo!....* Oui, tout ce que nous lions ou délions sur la terre est lié ou délié dans les cieux; et c'est nous seuls, ministres de Jésus-Christ, qui avons reçu

cette auguste et incomparable prérogative qui n'a été accordée, dit saint Chrysostome, ni aux anges, ni aux archanges. Ministère bien glorieux, chers confrères, en même temps ministère bien redoutable; car, si par indolence, par pusillanimité ou par trop de sévérité, nous n'en faisions pas l'usage que Dieu et l'Eglise attendent de notre zèle, au lieu de sauver les âmes et de nous sauver nous-mêmes, il contribuerait à leur perte éternelle et à la nôtre.

Bien convaincus, Messieurs, de cette vérité de foi que les péchés ne peuvent être remis que par le sacrement de pénitence, et que les prêtres seuls en sont les ministres, les prêtres sont donc obligés d'entendre les confessions; les pasteurs et leurs vicaires par justice, et les prêtres libres par charité.

Pour entreprendre un ministère aussi pénible que dangereux, il faut sans doute un grand courage, un courage surnaturel. C'est pour vous l'inspirer, Messieurs, ou plutôt c'est pour l'entretenir en vous, que nous allons vous rappeler brièvement quelques-uns des puissants motifs qui nous pressent d'exercer une fonction si sublime en elle-même et si importante dans ses suites.

Pour engager les fidèles à vaincre la répugnance qu'ils éprouvent à se confesser, nous leurs répétons souvent que la confession est d'institution divine et de précepte divin; qu'elle est indispensablement nécessaire pour le salut, et que celui qui passe une année sans remplir ce devoir sacré, se rend coupable d'un péché mortel. Or, Messieurs, s'il y a pour tous les chrétiens une stricte obligation d'accuser annuellement leurs fautes, si même comme nous l'apprend l'expérience, le salut d'un grand nombre exige qu'ils se confessent souvent; y a-t-il pour les prêtres une obligation moins rigoureuse de les entendre? Quoi! d'un côté, nous indiquerions à ces malades le seul remède qui puisse les guérir, et de l'autre, nous refuserions inhumainement de le leur administrer? Pourrions-nous oublier que dans le jour même de notre ordination, le pontife, en nous imposant les mains, nous adressa les mêmes paroles que Jésus-Christ à ses apôtres, et nous communiqua la même puissance dont le Dieu sauveur honora ses disciples chéris : *Accipite Spiritum sanctum: quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.* Hé quoi! Messieurs, après avoir reçu un pouvoir que Dieu n'a pas jugé à propos d'accorder aux esprits célestes, nous n'en ferions pas un fréquent et salutaire usage? Quoi! ce pouvoir autrefois si fertile en résurrections spirituelles, deviendrait, dans nos mains, un pouvoir illusoire et stérile? Quelles étaient nos vues, Messieurs, quel était notre principal désir, quand nous osâmes demander à l'Eglise de nous admettre au nombre de ses ministres, sinon de procurer la gloire de Dieu et le salut des peuples? Or, je vous le demande, est-il dans la religion un ministère plus salutaire et plus fécond que celui de la pénitence? Que dis-je? sans cet auguste ministère, tous les autres ne seraient-ils pas inutiles pour les peuples et pour nous-mêmes? Tout prêtre qui a les talents et la vertu nécessaires pour la conduite des âmes (et plût au ciel que le sanctuaire fût impitoyablement fermé à quiconque ne présente pas une science et une piété suffisantes) ne peut donc se refuser au besoin des fidèles sans violer le plus important et le plus sacré de ses engagements, sans s'exposer à toute la rigueur du terrible anathème lancé par Jésus-Christ lui-même sur le serviteur paresseux, sur le disciple inutile : *Servum inutilem ejicite in tenebras exteriores.* (*Matth.*, XXV, 30.) Rien, dit saint Chrysostome, n'irrite tant le Seigneur que l'indifférence avec laquelle un prêtre voit périr ses frères, sans se mettre en peine de leur prêter une main secourable. Eh bien! Messieurs, considérons attentivement cette multitude innombrable de boiteux, d'aveugles, de malades, d'agonisants, dont le déplorable sort réclame si vivement les soins du zèle sacerdotal. Entendez-vous les infirmes tristement couchés sur le bord de la piscine sacrée, vous demander à grands cris de remuer, avec la croix de Jésus-Christ, ses eaux miraculeuses, et de les y jeter au moment favorable? Vous seuls, nous disent-ils, en avez le pouvoir. Non, il n'est sur la terre que vous, ministres d'un Dieu sauveur, et sauveurs vous-mêmes, qui puissiez verser sur nos plaies larges et saignantes une huile douce, un vin généreux, et nous déposer ensuite dans l'hôtellerie du Père des miséricordes. En effet, chers confrères, combien qui, depuis longues années, croupissent dans de criminelles habitudes de sensualité et de volupté, d'injustice et de cupidité, de haine et de vengeance, d'ignorance crasse et d'indifférence monstrueuse pour le salut? Accablés sous le poids de leurs iniquités, ils deviennent la proie des flammes éternelles par la faute de ceux-là mêmes qui n'ont été ordonnés prêtres que pour sauver les pécheurs! Quoi! les enfants abandonnés et affamés auront demandé à leurs Pères spirituels le pain qu'ils étaient spécialement chargés de leur rompre, et ces Pères barbares auront eu l'affreux courage de le leur refuser!....

Ne disons donc pas, Messieurs, pour justifier une insouciance inexcusable, ou une coupable paresse, que de nos jours, le ministère de la confession est d'une stérilité alarmante, et que la plupart de ceux qui en usent encore n'en retirent presque aucun fruit. Malheureusement, cette objection n'est pas sans fondement; mais à qui, en général, faut-il attribuer la cause d'un désordre si affligeant? Non, Messieurs, je ne craindrai pas de passer pour téméraire aux yeux de votre zèle éclairé en répondant que s'il y a aujourd'hui peu de pénitents sincères, peu de conversions véritables, c'est qu'il y a peu de confesseurs suffisamment exacts, peu de directeurs suffisamment zélés. Et, pour nous

convaincre d'un seul trait, que le sacrement de pénitence est toujours, par lui-même, également efficace, et que son infécondité ne doit être attribuée qu'à la négligence de ceux qui ne l'administrent pas convenablement, comparons ici deux paroisses bien religieuses gouvernées pendant plusieurs années, l'une par un curé nonchalant qui ne confesse que par caprice et rarement, et l'autre, par un pasteur zélé que l'on trouve à des heures réglées au saint tribunal. Dans la première, la foi s'éteint d'une manière sensible; le respect pour les sacrements s'affaiblit de jour en jour, et la piété elle-même des âmes les plus ferventes décroît et dépérit à vue d'œil. Mes chers confrères, comment pourrait-il en être autrement? D'un côté, le pasteur tonne en chaire contre ceux qui ne vont point à confesse, contre ceux qui ne se confessent pas souvent; il ouvre à leurs yeux l'enfer avec toutes ses horreurs; et d'autre part, les pécheurs justement effrayés de ses menaces, se présentent plusieurs fois à son tribunal sans pouvoir l'y rencontrer. Aujourd'hui, il y a chez lui société; demain, il passera la journée chez un voisin; la semaine suivante, en voyage ou dans son cabinet d'étude. L'heureuse impression que son discours avait produite sur ces âmes encore timorées, est déjà détruite; et il est presque impossible de la réveiller. Oui, c'est en vain qu'il redoublera d'efforts pour ébranler, pour vaincre la résistance de ses auditeurs; pour eux, le moment de la grâce est passé, et celui de la malédiction est arrivé pour le pasteur!.. . Pauvres brebis, pour vous, que les temps sont changés! Naguère encore, dociles à la voix d'un pasteur attentif et généreux, vous marchiez avec confiance dans les délicieux sentiers où il aimait à vous voir bondir de joie et de bonheur; toutes également chères à son cœur, il vous prodiguait les soins les plus paternels; si vous veniez à tomber, il s'empressait de vous relever et pansait lui-même vos blessures. Que dis-je? Combien de fois n'a-t-il pas sacrifié son repos et exposé même sa vie pour vous arracher à la dent meurtrière du loup ravisseur? Sensibles à tant de bonté, vous suiviez la sagesse de ses conseils; vous bénissiez la houlette, la vertu et les bienfaits de ce bon pasteur. Mais aujourd'hui, que vous présentez un aspect bien différent! pourquoi votre force et votre beauté vous ont-elles abandonnées? Pourquoi ces plaies larges et hideuses qui couvrent vos membres faibles et languissants? Pourquoi ne vous voit-on plus paître dans ces vertes prairies qui vous donnaient tant de grâce et de fraîcheur? Pourquoi, sans guide et sans protecteur, vous égarez-vous dans les plaines arides, dans les déserts sauvages où, chaque année, des bêtes féroces enlèvent et dévorent plusieurs agneaux de votre infortunée bergerie? Hélas! me répondent-elles, malgré leur aveuglement et leur trop coupable indifférence, nous avons eu le malheur de perdre le tendre pasteur qui nous appelait par notre nom, qui écoutait avec bonté nos plaintes et nos soupirs, qui dirigeait paternellement notre jeunesse et notre inexpérience; qui, bien loin de nous reprendre avec humeur ou de nous repousser avec violence, encourageait notre timidité, ou pleurait lui-même sur nos désordres; qui répondait doucement aux questions intéressantes que lui adressait notre filiale confiance, et qui mettait toutes ses délices à nous conduire lui-même dans les fertiles pâturages de la paix et de la félicité!.... Malheur plus grand encore, ce bon pasteur a été remplacé par un mercenaire qui, insensible à nos plus chers intérêts, ne s'informe que du lait et des toisons de son triste troupeau!.... Oui, chers confrères, quand un pasteur serait prédicateur, quand il serait studieux, charitable, et digne dans ses cérémonies, s'il n'est pas exact à se trouver au confessionnal à des heures et à des jours convenables où l'on soit sûr de le trouver, tout languit, tout se dessèche infailliblement dans sa malheureuse paroisse. La confession est tellement l'âme de la religion de Jésus-Christ, tellement la première source du bien dans quelque lieu que ce soit, que si elle vient a y être supprimée ou négligée, tous les désordres et tous les scandales s'y multiplient à la fois. En effet, où se trouvent en général les personnes les plus déréglées, sinon dans la classe de ceux qui, par indolence, par respect humain, par impiété, ont secoué le joug salutaire de la confession? Où les propriétaires craignent-ils le plus pour leurs biens, où l'honneur du sexe est-il le plus souvent terni, où les haines, les dissensions, les débauches sont-elles le plus multipliées, sinon dans les contrées où la confession est à peine connue? Or, Messieurs, s'il en est ainsi, si les désordres d'une ville, d'une paroisse, sont en partie imputables à la tiédeur et à l'inexactitude des confesseurs, pourquoi ce pasteur sans zèle, sans goût pour l'administration des sacrements, et surtout du sacrement de pénitence se chargeait-il donc d'un fardeau qu'il n'a pas le courage de porter? Pourquoi entrait-il dans le sacerdoce s'il ne voulait pas en remplir avec zèle toutes les fonctions, s'il ne se sentait pas la force de mourir de fatigue au milieu d'un troupeau qui fournit à sa subsistance, et peut-être à sa cupidité et à son luxe? Qu'aura-t-il à répondre un jour au souverain Pasteur qui, au lieu de trouver dans sa bergerie de tendres agneaux et de grasses brebis, n'y trouvera que des squelettes sans mouvement et sans vie, que des ossements arides et desséchés?

D'après ces considérations aussi graves que judicieuses, n'est-il pas, Messieurs, plus que ridicule d'entendre répéter à certains ecclésiastiques, qu'ils ne confessent point ou qu'ils confessent le moins possible, parce qu'ils redoutent les dangers attachés à l'exercice de la confession? Et à qui d'ordinaire entend-on tenir un langage si étrange? A des prêtres qui traînent dans le monde un sacerdoce oisif ou, partant, scandaleux; qui passent la moitié de leur vie dans

un cercle de repas prolongés, de visites souvent intéressées et d'amusements frivoles pour ne rien dire de plus! Quoi! ce prêtre de Jésus-Christ, cet homme de Dieu qui, dans son baptême, a renoncé aux pompes et aux vanités du monde; qui, dans son ordination, fut solennellement consacré au service des autels et à la conversion des pécheurs, craindrait de se perdre au confessionnal où la charité l'enchaîne pour soigner des malades, pour consoler des affligés, pour enseigner des ignorants, pour leur parler à tous des grandeurs de Dieu, des richesses de son royaume, et il ne craint pas de se perdre dans des sociétés mondaines qui ne sont propres qu'à séduire le cœur et à enflammer les passions; dans une vie molle et inactive, assiégée infailliblement par toute espèce de tentations? Quoi! ce prêtre craindrait de se perdre au confessionnal où il s'efforce, sous les yeux mêmes de Jésus-Christ, d'arracher des âmes à la corruption du siècle, aux poursuites du démon! au confessionnal, où le Seigneur accorde les grâces les plus abondantes et les plus privilégiées; et il ne craint pas de se perdre comme prêtre inutile et souvent plus qu'inutile, dans des maisons de luxe et de plaisirs où il ne peut se dispenser d'avoir les liaisons les plus fréquentes, les plus intimes, avec des personnes de tout sexe. Ah! Dieu saura bien faire des miracles, s'il est nécessaire, pour sauver un prêtre dans l'exercice du saint ministère; mais en fera-t-il pour le préserver des dangers d'un monde corrompu et corrupteur? Non, il n'en fera pas!

Pardon, chers confrères, d'avoir trop insisté sur des abus qui, j'aime à le croire, ne vous concernent pas. Pour soulager votre douleur et enflammer votre zèle, hâtons-nous de parler des prodiges de miséricorde que vous opérez au milieu des peuples, dans vos paroisses, par l'exactitude, la douceur et la prudence, avec laquelle vous entendez les confessions.

Oui, Messieurs, malgré les efforts de l'impiété et les scandales du libertinage, il y a encore dans chaque diocèse quelques villes, et surtout quelques paroisses privilégiées, où l'on trouve une réunion imposante d'âmes pieuses, qui font rougir le vice déconcerté; des pères et des mères de famille profondément vertueux, des épouses fidèles, des vierges modestes, des serviteurs soumis, des enfants dociles et respectueux. Eh bien! Messieurs, à qui cette foule de chrétiens qui consolent l'Eglise, sont-ils redevables de la ferveur qui les anime, sinon à la piété et au zèle de certains pasteurs chéris de Dieu et des hommes, de certains prêtres éminemment vertueux, qui consacrent presque tous leurs jours au sacré ministère de la pénitence?

S'il se fait encore de loin en loin quelques restitutions; si la calomnie rétracte parfois ses impostures; si la vengeance dépose ses fureurs; si la paix se rétablit entre des voisins, des amis, des époux divisés; si de grands désordres sont supprimés; si les mœurs s'adoucissent et s'épurent dans tel pays et à telle époque, n'est-ce pas précisément dans les lieux et dans les circonstances où nos tribunaux sont le plus fréquentés? N'est-ce pas aux heureuses époques des missions pour les fidèles, et des retraites ecclésiastiques où la confession est devenue comme indispensable, que le démon muet rompt enfin le silence et devient éloquent, que les consciences bourrelées de remords déchirent leur voile sacrilége et se montrent à découvert? Dira-t-on que c'est la prédication qui porte des fruits si excellents et si admirables? Sans doute la prédication est la mère de la foi, et la foi est le fondement de toutes les vertus chrétiennes, et le principe de toutes les bonnes œuvres : *Fides ex auditu.* Mais en est-il moins vrai que les instructions particulières qui se donnent personnellement dans le confessionnal, sont infiniment plus propres à réveiller la foi et à embraser la charité, que les grands principes qui sont solennellement développés dans la chaire de vérité. Les sermons travaillés et appris avec soin sont parfois bien nécessaires pour éclairer les masses, pour ébranler les pécheurs endurcis, pour donner à tous une haute idée de la sublimité de notre sainte religion; mais ce n'est pourtant que dans le silence du tribunal de la pénitence que nous achevons une conversion commencée, que nous fortifions une piété naissante, parce que c'est là seulement que nous disons à chacun, comme autrefois le prophète Nathan à David coupable : *Tu es ille vir.* (II *Reg.*, XII, 7.) Cette vérité vous regarde, ce contrat est frauduleux, ce bien ne vous appartient pas, ces valses infâmes, ces spectacles corrupteurs, vous perdront infailliblement; cette lecture où vous trouvez tant de charmes vous fausse le jugement et vous corrompt le cœur; cette fréquentation que vous voulez faire passer pour innocente est criminelle et presque toujours scandaleuse ; cette manière d'agir dans le saint état conjugal est une chose détestable que Dieu punit dans Onan par une mort effroyable, et qui sera sûrement pour vous une source de calamités. Delà, Messieurs, quelle abondance de lumière et de consolation pour le pénitent! que de doutes pénibles éclaircis! que de craintes chimériques dissipées! que de remords précieux excités! en un mot, que d'explications salutaires qui portent la paix dans l'âme, qui facilitent la fuite du vice et montrent la vertu moins pénible et plus douce qu'on ne le croyait! Que de personnes, en effet, qui couraient autrefois en désespérées dans les voies de la perdition, parce qu'elles se figuraient la pratique de la religion comme impossible! Eh bien! Messieurs, il ne vous a fallu souvent pour les détromper et les faire entrer dans les sentiers de la piété évangélique, que les exhortations toutes paternelles que votre zèle éclairé et compatissant leur a adressées dans le saint tribunal.

Au confessionnal, Messieurs, nous n'apprenons pas seulement à une multitude de gens simples et ignorants les vérités de nécessité de salut que l'on ne peut suffisamment inculquer dans les instructions publiques, savoir, qu'il y a un Dieu en trois personnes; que le Fils de Dieu, appelé Jésus-Christ, s'est fait homme et est mort pour notre salut; qu'avant de recevoir dans la divine Eucharistie sa chair adorable et son sang précieux, nous allons obtenir le pardon de nos fautes dans le sacrement de pénitence : au confessionnal, nous guérissons la corruption du cœur, nous l'arrachons aux charmes des passions, nous le prémunissons contre leurs funestes atteintes et nous l'affermissons dans la pratique de la justice chrétienne. Oui, Messieurs, le recueillement profond que nécessite la sainteté du tribunal, les paroles graves et paternelles qui sortent de la bouche du prêtre, les remords, la voix de la conscience, la grande pensée du jugement de Dieu, l'image terrible de ce feu vengeur où la justice éternelle aurait pu mille fois précipiter ce pécheur, et dont la miséricorde infinie l'a toujours préservé; tout, en un mot, l'excite et l'encourage à combattre vigoureusement les vices honteux, les passions tyranniques qui ont fait jusqu'à ce moment son malheur; tout dans ces moments de grâce lui fait prendre les résolutions fortes et généreuses qui finissent par triompher de tous les obstacles.

Voyez, Messieurs, si jamais un avare, un ambitieux, un libertin se sont franchement déterminés à changer de conduite sans le recours de la confession, et voyez si une fois convertis ils persévèrent longtemps dans la grâce du Seigneur, sans recourir bientôt au puissant remède de la confession. En absolvant un pécheur nous lui donnons sans doute plusieurs avis salutaires; mais le plus important de tous est assurément celui-ci : Mon cher frère, confessez-vous souvent, autrement vous retomberez bientôt; et l'expérience nous apprend tous les jours qu'il n'y a à se maintenir dans les voies de la justice, que ceux qui suivent avec humilité ce sage conseil.

Messieurs, si nous avons eu raison de nous attrister sur le malheureux sort des peuples confiés à des pasteurs timides et nonchalants, qui redoutent et négligent le ministère de la confession, il nous sera permis maintenant de célébrer le bonheur des cités et des paroisses dirigées par des confesseurs zélés et courageux, puisqu'il est évident que de toutes les fonctions du divin sacerdoce, la confession est celle qui répand le plus de bienfaits sur la religion et même sur la société tout entière. Aussi malgré leur acharnement contre le christianisme et ses ministres, comment les impies eux-mêmes parlent-ils de la confession et des confesseurs? Elle veille à la pureté des mœurs, dit l'un (Raynal). Que de restitutions, que de réparations ne fait-elle point faire? dit un autre (Rousseau). Il n'y a peut-être pas, dit un troisième, d'établissement plus sage, et les ennemis de l'Eglise romaine, qui se sont élevés contre une institution si salutaire et contre les prêtres courageux qui se dévouent à un ministère si précieux, semblent avoir ôté aux hommes le plus grand frein qu'on pût mettre à leurs crimes.

Qu'il est honorable pour nous, Messieurs, de pouvoir nous écrier avec un saint orgueil : Juges de la terre, votre ministère est aussi un sacerdoce; mais que le sacerdoce de nos autels est bien supérieus au sacerdoce de vos lois! Si nous savons apprécier l'importance de vos services, tâchez donc aussi à votre tour de reconnaître la grandeur des fonctions pastorales. Juges de la terre, que de crimes échappent à votre glaive! Votre balance pèse-t-elle tous les délits? Que d'abominations, que de forfaits couverts des sombres voiles de la nuit, n'arrivent jamais jusqu'au seuil redoutable de vos inexorables tribunaux! Nous, prêtres de Jésus-Christ, nous les atteignons tous avec le bras de la charité et de la douceur; nous les découvrons tous au moyen de notre inviolable silence! Vos jugements rendent rarement les coupables plus justes et plus vertueux; souvent ils méditent de nouveaux projets d'iniquité, alors même qu'une sentence terrible, pourtant équitable, les condamne aux fers. Nous, nous arrachons des larmes à des yeux qui n'avaient jamais pleuré; nous amollissons des âmes de fer, nous ressuscitons des cadavres; nous en faisons de bons pères, des époux fidèles, des enfants dociles. Juges de la terre, vous sollicitez auprès des criminels l'aveu de leurs fautes pour les punir, nous pour leur pardonner; vous les enchaînez pour qu'ils ne nuisent plus à la société, nous les affranchissons pour qu'ils la servent mieux. Vous les condamnez à la mort, nous les rendons à la vie; ils la trouvent, cette vie honorable et spirituelle, dans les eaux salutaires que nous agitons avec la croix de Jésus-Christ!... Glorieux ministère de la pénitence! Non, il n'est point donné à l'homme de célébrer dignement et l'etendue et la grandeur de tes bienfaits! Tu es un ministère tout de miséricorde, comme le Dieu qui t'a établi, pour la consolation et le bonheur des hommes coupables et malheureux!

Oh! Messieurs, qu'il est à la fois honorable et consolant pour des cœurs généreux et sensibles de pouvoir prononcer sur des Madeleines pénitentes ou sur des enfants prodigues ces paroles immortelles : *Ego te absolvo!* Pauvre pécheur, admire donc la bonté infinie de ton Dieu, de ce Dieu que tu as si souvent et si cruellement offensé! Au nom de ce Père compatissant qui veut non la mort, mais la conversion du coupable, je t'absous de tous tes péchés : *Ego te absolvo ab omnibus peccatis tuis in nomine Patris.* Je lave ton âme des souillures qui la défigurent à tes yeux, je lui rends sa beauté primitive; j'efface ton nom du nombre des morts et des réprouvés, pour le transcrire

avec le sang de Jésus-Christ sur l'éternel registre des vivants et des prédestinés; je ferme sous tes pas l'enfer prêt à t'engloutir dans ses entrailles brûlantes, et j'ouvre à tes regards satisfaits le ciel, ta patrie : *Ego te absolvo!* Anges du Seigneur, tressaillez d'allégresse, et vous, cour céleste, entonnez le cantique de la charité et de la reconnaissance! Mon ami, mon tendre ami, allez en paix; vous voilà redevenu l'enfant de Dieu, le cohéritier de Jésus-Christ, le temple du Saint-Esprit. Ne craignez plus la mort, ne redoutez plus l'éternité : le trépas ne peut que hâter votre félicité : *Amice, vade in pace!...*

Honneur donc, gloire et bénédictions à vous tous, très-chers confrères, qui consacrez une grande partie de votre vie à redresser des boiteux, à éclairer des aveugles, à guérir des malades, à ressusciter des morts! honneur et bénédictions à vous surtout, respectables vieillards, qui, depuis 30, 40, 50 ans peut-être, avez eu le noble courage de vous arracher aux jouissances de la société, aux douceurs du repos, aux charmes de la liberté, aux délices même de l'étude, pour vous enfermer dans une espèce de prison, pour vous assujettir aux volontés, aux caprices et aux indiscrétions d'une multitude grossière, ignorante et souvent ingrate; pour entendre avec une patience inaltérable, le triste récit des crimes les plus révoltants, des bassesses les plus dégoûtantes et des malheurs les plus déchirants; pour mêler vos gémissements et vos plaintes aux plaintes et aux gémissements de ceux qui sont pauvres et qui souffrent; pour écouter avec une douceur et une longanimité à toute épreuve, des pécheresses timides et honteuses, des pécheurs froids et insensibles; pour flétrir le vice, combattre les passions, sans jamais blesser ni décourager le coupable, déjà trop indifférent sur la grande affaire de son éternité; pour résister avec une fermeté douce et honnête aux riches, aux grands du monde, et même à certains confrères qui vous demanderaient une absolution qu'ils seraient bien loin de mériter.

Ah! chers confrères, si le mérite correspond à la peine et au travail, comme il n'est pas permis d'en douter, que votre récompense sera grande un jour! Quelle magnifique couronne vous est réservée dans les riches trésors du Dieu des miséricordes! Avec quelle allégresse, ces portes immortelles que vous avez ouvertes à tant de pécheurs désespérés, à tant d'épouses de Jésus-Christ, ne s'ouvriront-elles pas encore pour vous introduire vous-mêmes dans la céleste Jérusalem! Avec quel bonheur vous entendrez le bon Pasteur prononcer sur vous-mêmes ces paroles consolantes : *Ego te absolvo.* Mes dignes représentants, je vous absous de toutes les imperfections inséparables d'un ministère si difficile. Puisque vous avez imité la charité et la patience des Ambroise, des Augustin, des François-Xavier, des Vincent de Paul, prenez place parmi ces illustres modèles du zèle sacerdotal, et désaltérez-vous avec eux à la source inépuisable de mes chastes délices! *Inebriamini, charissimi!!!* (*Cant.*, V, 1.) Ainsi-soit-il.

DISCOURS XI.

HUMILITÉ DU PRÊTRE.

Qui se exaltaverit, humiliabitur; qui se humiliaverit, exaltabitur. (*Matth.*, XXIII, 12.)

L'unique ambition d'un vrai prêtre, est de procurer la gloire de Dieu, de convertir des âmes à Jésus-Christ, et de tendre à la perfection. Or, Messieurs, nous n'atteindrons un but si noble et si digne de la sublimité de notre mission, qu'autant que nous combattrons sans relâche le vice capital de l'orgueil ; oui, chers confrères, si c'est une vérité certaine que de tous les vices qui désolent la société, l'orgueil est le plus détestable aux yeux du Tout-Puissant, et le plus funeste à l'Eglise de Jésus-Christ, c'est un principe non moins incontestable, que de toutes les vertus chrétiennes et sacerdotales, l'humilité est la plus agréable au Seigneur et la plus nécessaire au succès de notre ministère.

O Jésus humilié sur la croix à cause de mes péchés, daignez donc du haut de cette croix m'inspirer une profonde horreur de cet orgueil qui traîne à sa suite toute sorte de calamités, et une souveraine estime pour cette humilité à qui vous avez promis toute espèce de bénédictions!

Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, toi qui paraissais si brillant au point du jour? Comment as-tu été renversé sur la terre, toi qui disais dans ton cœur : J'établirai mon trône au-dessus des astres de Dieu, sur la montagne la plus élevée; je monterai au plus haut des cieux et je serai semblable au Très-Haut! Et cependant tu as été précipité de cette gloire dans l'enfer jusqu'au plus profond de ses abîmes! Ceux qui te verront, te diront après t'avoir envisagé : Est-ce là cet illustre archange qui jetait un si vif éclat au milieu des compagnons de sa gloire et de son bonheur? tous les bons rois sont morts avec honneur, et chacun d'eux a son tombeau : mais pour toi, tu seras jeté loin de ton sépulcre comme un tronc inutile, comme un corps pourri et couvert de ton sang impur, parce que tu as ruiné ton royaume et fait périr ton peuple! « Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer? » (*Isa.*, XIV, 12-20.)

Messieurs, le sublime Isaïe, en déplorant si énergiquement la terrible chute de Lucifer, ne semble-t-il pas avoir tracé d'avance l'histoire lamentable de tant de prêtres qui, après avoir brillé au milieu des fidèles comme des astres bienfaisants, ont été entraînés par le poids de leur orgueil dans le mépris des peuples et la haine de Dieu! Oui, dit un Père de l'Eglise, l'orgueil, après avoir pris naissance dans le ciel même et y avoir causé la perte de tant de milliers d'anges, ne tarda pas à descendre sur la terre

pour y exercer parmi les hommes des ravages plus épouvantables encore.

Placés par la main du Créateur dans un jardin délicieux, Adam et Eve jouissaient ensemble du calme le plus parfait ; créés comme les anges dans un état de justice et de sainteté, l'innocence fut leur premier vêtement. Comme les anges ils pouvaient persévérer dans cet heureux état et tansmettre à leurs descendants cette ineffable félicité : mais hélas ! entraînés aussi, eux, par le désir insensé de devenir semblables à Dieu, ils lèvent une main téméraire sur le fruit défendu, qui porte dans son sein la désolation, la mort ; ils le cueillent en tremblant, ils le mangent ! Au même instant, des entrailles de la nature éplorée sort un cri de désespoir, qui annonce à l'univers épouvanté que tout est perdu pour eux et leur postérité.

C'est ainsi, nous dit l'*Ecclésiastique* (X, 15), que la superbe est devenue la source et le principe de tous les crimes et de tous les désastres qui dégradent et affligent l'espèce humaine : *Initium omnis peccati superbia.* Oui, ajoute saint Bernard, l'orgueil de nos premiers parents, comme un poison subtil et mortel, se communiqua rapidement à toutes les générations et corrompit les plus solides vertus : *Superbia, secretum virus, pestiferum malum, ærugo virtutum.* En effet, malgré les terribles châtiments des premiers coupables, les maîtres du monde, trop confiants dans leurs faibles lumières et se regardant presque comme des demi-dieux, attirèrent bientôt sur eux et sur leurs empires les anathèmes du Roi immortel des siècles : *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.* (*Rom.*, I, 22.)

Et pour nous borner à un exemple d'autant plus frappant qu'il nous touche de plus près, n'est-ce pas évidemment l'orgueil du siècle de Louis XIV, qui creusa en même temps la tombe des rois et des peuples, en préparant la hideuse corruption du règne de Louis XV, contre laquelle vint se briser avec tant de fracas l'héroïque vertu de l'infortuné Louis XVI !

Permettez-moi d'ajouter, Messieurs, que ce monstrueux orgueil, en introduisant dans le sanctuaire des idées de faste et d'indépendance, en dépouillant les pontifes et les prêtres de la pauvreté de Jésus-Christ et de la modestie des premiers apôtres, nous précipita pêle-mêle, avec les autels et les sacrifices, dans un abîme sans fond d'apostasie, de malheurs et de sang !!!

Vers la fin de ce siècle, les corporations les plus florissantes et les plus recommandables par d'immortels services rendus à la religion et à la société, au lieu de ne puiser leurs doctes enseignements que dans la simplicité, que dans la charité évangélique, eurent trop souvent l'indiscrète audace de tremper leur plume envieuse et superbe dans le fiel amer de la satire, ou du dédain. Les hauts personnages qui prétendaient protéger et soutenir, par l'illustration de la naissance ou la supériorité du génie, ces précieuses et si regrettables congrégations, ne firent au contraire que hâter leur dissolution et leur ruine. Tels dans une vaste forêt les arbres les plus élevés attirent d'ordinaire sur leur tête altière et sur tout ce qui les environne, les orages et la foudre. Je me souviendrai longtemps d'avoir entendu dire à Monseigneur d'Aviau du Bois de Sanzay, alors saint et illustre archevêque de Bordeaux, que les courageux travaux d'un clergé profondément humble, chaste et mortifié, brûlé du zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, aurait infailliblement triomphé de la haine et des efforts de l'impiété et de l'enfer.

Or, chers confrères, si l'orgueil a été assez puissant pour faire tomber Lucifer du haut des cieux, pour chasser nos premiers parents du paradis terrestre, pour renverser les trônes les plus antiques, pour détruire les associations les plus solidement établies, serions-nous encore étonnés de le voir de nos jours faire le malheur de tout prêtre qui s'en rend l'esclave, et en le déconsidérant aux yeux des hommes et de Dieu, de frapper presque toujours son ministère de stérilité et sa personne de réprobation?

Qui pourrait, en effet, Messieurs, peindre les soucis et les dépits d'un prêtre vain, tyrannisé par son amour-propre, dominé sans cesse par le désir d'une réputation que le monde lui refuse et que Dieu ne veut pas qu'il obtienne. Hélas ! il faut si peu de chose pour troubler sa tranquillité; une critique légère, une judicieuse ou maligne observation sur sa manière de gouverner et d'instruire, l'absence d'une personne distinguée dont il enviait l'approbation et les éloges, une visite omise ou différée, une lettre sans réponse, que sais-je? l'amour-propre ingénieux à se tourmenter, ne voit que malice et que mépris dans ces divers procédés, et se fait un supplice de ce qui n'est bien souvent qu'une chimère.

Vous ignorez peut-être ce qui rend ce pasteur, ce prêtre, ce prédicateur, chagrin, sombre, puis médisant, quelquefois même calomniateur. Eh bien ! disons-le, c'est la peine secrète de se voir surpasser en mérite par quelqu'un de ses confrères ; plus sensible à sa propre gloire qu'à la gloire même de Dieu, comment pourrait-il supporter le vif intérêt que l'on témoigne en sa présence à un autre ecclésiastique, lui qui ne sut jamais pardonner des qualités ou des succès qui éclipsent les siens; lui pour qui le talent connu d'autrui, et surtout d'un voisin ou d'un rival, est une peine intolérable ?

Messieurs, qu'est-elle donc, cette gloire humaine, recherchée par tant de jeunes et vieilles têtes ? Qu'est-elle donc cette gloire frivole, aussi facile à perdre que difficile à acquérir, cette vaine fumée qui va se dissiper dans les airs, et que poursuivent cependant avec une avidité aussi ridicule que criminelle, les docteurs mêmes de l'humilité? Cette gloire périssable qui fait le tourment d'un prêtre pendant sa vie, lui obtiendra-t-elle du moins après sa mort un accueil plus favorable auprès du souverain Juge ? Hélas !

Messieurs, son humilité l'eût rendu indulgent, et sa vanité le trouvera peut-être inexorable !... O mon Dieu ! se pourrait-il que cette vaine estime de quelques mortels, souvent trompés par l'ignorance ou aveuglés par la prévention, que ces misérables éloges distribués avec si peu d'équité et si souvent contredits, fussent le mobile de nos veilles et de nos sueurs ! serait-il possible que nous travaillassions pendant des mois, pendant des années, pour faire dire à quelques esprits faibles et bornés, que nous avons dirigé un grand nombre de pénitents, de pénitentes, que nous avons habilement gouverné une paroisse, que nous savons annoncer avec éloquence la parole divine ! ah ! ce serait bien peu estimer ses travaux que de les vendre à si vil prix ! ... Messieurs si nous étions en proie à ce ver rongeur, à cette humiliante passion, apprenons donc aujourd'hui que le vrai mérite n'est ni dans la bouche des hommes, ni dans les œuvres extérieures, mais seulement dans le cœur, dans le motif, dans le degré de zèle et d'amour qui nous porte vers Dieu ; apprenons aujourd'hui que si nous ne cherchons que Dieu, nous le trouverons, et avec lui la paix de l'âme ; et qu'avec ces sentiments purs et élevés et de modestes efforts, ne fussent-ils pas couronnés ici-bas, nous pouvons être plus grands dans le royaume des cieux que ceux qui convertissent des paroisses et des provinces entières.

Mais pendant que d'un côté ce prêtre dont nous parlions tout à l'heure, est intérieurement rongé par la vanité, de l'autre, il soulève l'indignation et trouble la paix autour de lui. Quel est, en effet, le lieu de l'univers où l'orgueil ne soit haï et méprisé? *Odibilis coram Deo et hominibus superbia.* (*Eccli.*, X, 7.) Qui peut aimer, qui peut supporter un homme vain et présomptueux? chacun redoute ses airs de suffisance et de pédanterie ; ses conversations hautaines et tranchantes qui distribuent impérieusement la censure, l'éloge et le mépris ; à son approche une société entière est comme glacée de stupeur et d'effroi. Les personnes affables et modestes que l'on écoutait avec tant de bonheur, gardent tout à coup un triste silence; elles aiment mieux se taire, et quelquefois même se retirer, que de s'exposer, en parlant, à des plaisanteries grossières ou mordantes. Quel fléau pour l'Eglise, se dit-on tout bas à l'oreille ! pourquoi entrait-il dans le sanctuaire, s'il ne voulait pas pratiquer le premier cette humilité profonde et cette charité universelle qu'il a le courage de prêcher au peuple du haut de la tribune sainte ; que ne restait-il inconnu dans son obscure condition où on lui eût pardonné aisément ses incivilités et ses impertinences.

Je vous le demande encore, Messieurs, quels sont d'ordinaire les ecclésiastiques qui résistent à l'autorité, qui entravent la marche de l'administration, soit dans les diocèses, soit dans les paroisses, soit dans les communautés, sinon ces esprits présomptueux et entêtés qui ne savent faire aucun sacrifice, qui critiquent amèrement, qui blâment en secret et même ouvertement toutes les décisions, toutes les opérations de ceux que Dieu a préposés pour nous gouverner ; qui dans leur science dépourvue de sagesse, s'imaginent que tout irait mieux, si on les appelait au conseil suprême ? Est-il étonnant, chers confrères, que l'autorité d'un pasteur qui n'exerce pas envers ses égaux ces ménagements, cette indulgence dont il a si grand besoin lui-même, qui n'a pas pour ses supérieurs la déférence et les égards qui leur sont dus, soit souvent méconnue de ses ouailles et surtout des personnes constituées en dignité ! Et s'il éprouve des contradictions, des obstacles à son zèle, même de la part des amis de l'ordre et de la religion, n'est-ce point le plus souvent parce que dans sa manière d'agir, au lieu de cette aménité qu'emploie si avantageusement l'humble de cœur, il ne déploie lui au contraire que les impérieuses brusqueries de l'obstination ?

Pauvre troupeau, que je vous plains d'être sous la houlette de ce pasteur irascible et hautain ! Au tribunal de la pénitence qui réclame une patience à tout épreuve, une douceur encourageante, quelle vivacité dans ses questions, quelle dureté et parfois quel emportement dans ses réprimandes ! Voudrait-il être traité lui-même comme il traite ses pénitents déjà si timides, si embarrassés, et dont la plupart sont peut-être moins imparfaits et moins coupables que lui ? De là, Messieurs, que de personnes s'éloignent de son tribunal, ou font des confessions sacriléges et des communions indignes dont il répondra un jour devant Dieu. Dans les instructions qu'il donne aux enfants, dans les exhortations qu'il adresse aux fidèles, on aimerait l'entendre parler tantôt avec la sublime gravité, tantôt avec la douce aménité du majestueux et aimable Jésus: mais, hélas ! que l'on est tristement surpris de n'entendre sortir de sa bouche que des reproches amers, que des apostrophes indiscrètes et humiliantes ! Aussi, bien loin de dilater les cœurs qui n'ont pas encore perdu la foi, il les attriste et les resserre ; au lieu de faire répandre des larmes d'attendrissement et de gagner la confiance de ses auditeurs, il les aigrit, il les irrite, et n'en obtient souvent que des murmures et des malédictions. Oh ! Messieurs, vous le savez par votre expérience, un pasteur qui s'oublie lui-même pour n'ambitionner que la gloire de Dieu et le salut de ses frères ; qui a pour les pécheurs et les malheureux ces entrailles de miséricorde et cette charité compatissante que l'humilité seule peut inspirer, aime à peindre les richesses du ciel, les beautés et les charmes d'une religion par elle-même si modeste et si aimable, et, s'il est quelquefois contraint d'en proclamer avec autorité les justices et les rigueurs, les peuples, plus clairvoyants et plus judicieux qu'on ne le pense, aperçoivent aisément que sa véhémence n'a d'au-

tre motif que le désir ardent de sauver leurs âmes.

Je n'ignore pas, Messieurs, que parmi les prêtres vaniteux qui rendent leurs personnes odieuses et leur ministère infructueux, il s'en trouve quelques-uns qui ont des succès; car Dieu, dont la sagesse et la bonté sont infinies, sait tirer, quand il lui plaît, le bien du mal même : mais ne savent-ils pas, ces orgueilleux, que les actions les plus saintes, les conversions les plus éclatantes, les miracles eux-mêmes, quand ils n'ont pas l'humilité pour base et pour principe, ne sont d'aucun prix aux yeux de Dieu et ne méritent aucune récompense: *Nunquam novi vos.* (*Matth.*, XXV, 12.) Oui, chers confrères, ne l'oublions pas; quand, à l'exemple des Paul et des Xavier, nous braverions tous les périls pour aller planter la croix de Jésus-Christ chez les nations idolâtres; quand nous réussirions à faire tomber au pied de cette croix puissante ces peuples infortunés: si tous ces brillants succès étaient gâtés par le sentiment de l'amour-propre, par le désir d'en partager la gloire qui n'est due qu'à Dieu, nous n'en serions pas moins à ses yeux des prophètes indignes de ce nom, des prêtres dénués de grâces et de mérites.

Oui, Messieurs, oui, c'est une vérité de foi, que l'orgueil, en même temps qu'il déplaît aux hommes, est aussi en abomination aux yeux du Seigneur et provoque ses plus terribles malédictions : *Abominatio Domini est omnis arrogans.* (*Prov.*, XVI, 5.) *Vœ qui sapientes estis in oculis vestris!* (*Isa.*, V, 21.) Non, s'écrie saint Bernard, dans l'espèce de lutte qui s'établit entre un Dieu jaloux de sa gloire et son ministre qui veut la lui disputer, je ne suis point surpris de voir ce Dieu juste et puissant humilier d'abord ce prêtre superbe et audacieux en l'abandonnant à son sens réprouvé, et l'écraser ensuite de sa foudre. En effet, Messieurs, l'expérience ne démontre-t-elle pas tous les jours que, quand l'esprit s'est révolté contre Dieu, la chair à son tour se révolte contre l'esprit. Oui, oui, rien de plus commun que de voir les orgueilleux et les médisants, quel que soit leur âge, leur naissance, leur caractère ou leur dignité, se plonger dans les désordres les plus scandaleux, dans les excès les plus avilissants. Pour être convaincu qu'un prêtre n'est pas chaste, dit un Père de l'Eglise, il me suffit de savoir qu'il n'est ni humble, ni charitable. Enfin, pour comble de malheur, cet infortuné après s'être dégradé aux yeux des hommes, est presque toujours traduit au tribunal du souverain Juge, qui lui fait sentir, dit Isaïe, tout le poids de sa colère : *Dies Domini exercituum super omnem superbum et excelsum, et super omnem arrogantem, et humiliabitur.* (*Isa.*, II, 12.) Saint Bernard, d'accord avec tous les maîtres de la vie spirituelle, ajoute ces paroles formidables : *Superbiam impœnitentia comitatur.*

Pardonnez-moi, chers confrères, d'avoir peut-être trop insisté sur l'énormité et les suites effroyables d'un vice que vous combattez si courageusement; d'un vice que saint Grégoire le Grand regarde comme le caractère le plus certain de la réprobation éternelle: *Evidentissimum reproborum signum est superbia.* N'aurais-je pas mieux fait de ne vous entretenir que d'une vertu à laquelle vous êtes tous redevables des succès de votre ministère?

Messieurs, le vice de l'orgueil, surtout dans un prêtre, est d'autant plus dangereux, qu'il est plus habile à se masquer, à se parer de l'honorable manteau de l'humilité, parce qu'il sait que le monde lui accorde naturellement son estime. Danger plus grand encore pour l'orgueilleux, c'est qu'en s'accoutumant à tromper le public, il se trompe lui-même. Il s'imagine agir pour Dieu, parce qu'il lui offre de bouche ses pensées et ses actions, tandis que c'est un orgueil secret qui préside à ses projets et à ses résolutions, qui anime ses travaux et soutient son courage. Disons-le sans détour, c'est par vanité qu'il prêche contre la vanité. Chers confrères, bénissons la Providence de nous avoir procuré le bienfait d'une retraite si propre à déchirer un voile si perfide, ou à nous prémunir contre une illusion si funeste. Oh! plus pénétrés que jamais de mépris pour nous-mêmes et de considération pour notre prochain, plus défiants de nos faibles lumières et plus attentifs à ne choquer personne, plus convaincus enfin qu'un vrai disciple de Jésus-Christ ne doit plus se glorifier que dans les humiliations et les opprobres de sa croix adorable, nous n'ambitionnerons désormais que la gloire du grand Dieu qui nous envoie et le salut des peuples qui nous sont confiés. Eh bien! vénérables confrères, c'est en suivant ces maximes de la sagesse que vous recueillerez dans le cours de votre carrière apostolique les avantages de la pratique de l'humilité; que vous gagnerez l'amitié de vos confrères, que vous mériterez la bienveillance de vos supérieurs; que vous rendrez votre ministère fructueux et respectable à tout le monde, même à vos ennemis, et que vous obtiendrez l'immortelle récompense que le Fils de Dieu a promise : *Qui se humiliat, exaltabitur.*

Oui, Messieurs, si nous sommes vraiment humbles de cœur, nous vivrons en paix avec nos confrères, nous supporterons patiemment leurs défauts et leurs faiblesses ; bien loin d'empiéter sur leurs droits, nous ferons toute concession favorable à la religion ; si on attaque la pureté de leurs intentions, la noblesse de leurs entreprises, vous combattrez avec autant de modestie que de courage les lâches et injustes détracteurs. Au lieu d'atténuer ou de flétrir les talents distingués et les brillants succès de quelques prêtres plus éloquents ou plus vertueux que nous, nous féliciterons ouvertement l'Eglise d'avoir des défenseurs habiles et intrépides de la vérité et de la morale évangélique; d'avoir à présenter à l'admiration d'une paroisse, d'une cité, d'un diocèse, d'une nation, des Bridaine ou des Vincent de Paul. Jeunes encore, nous applaudirons à l'expérience de nos anciens;

nous aurons pour leurs cheveux blancs ces égards de politesse et de vénération qui nous assureront leur affection bienveillante. Si leur administration habituellement plus large et plus indulgente que la nôtre, nous semblait être en désaccord avec la sévérité des principes, nous nous garderons bien de suivre une marche différente, avant d'avoir consulté dans la simplicité de notre âme l'autorité supérieure. Ces bons vieillards, sensibles à des procédés si délicats, à des attentions si filiales, ne pourront se défendre envers nous d'une tendresse vraiment paternelle. Humilité sacerdotale ! non, il n'appartient qu'à toi seule d'entretenir dans le clergé une union si précieuse et si désirable.

Instruits d'une conduite aussi humble que charitable, nos vénérables frères se glorifieront devant Dieu et devant les hommes d'avoir ouvert les portes du sanctuaire à des ministres si dignes et si capables de l'honorer. Quel bonheur pour eux et pour nous que cette harmonie d'idées et de sentiments, de vues et projets, de cœurs et de volontés, qui frappe vivement les peuples et qui les dispose à avoir pour nos personnes les mêmes égards que nous aurons pour nos augustes prélats. Oui, chers confrères, délicieusement touchés de cette déférence, de cette docilité parfaite, qui n'interdit pas sans doute les observations respectueuses, mais qui bannit l'entêtement et les caprices, qui supprime les plaintes et les murmures, les fidèles se feront un devoir rigoureux et une douce habitude de pratiquer eux-mêmes envers des ministres si recommandables la vertu d'obéissance, fondement essentiel de toute famille, de toute société, et à laquelle l'Esprit-Saint promet toutes sortes de victoires: *Vir obediens loquetur victoriam.* (*Prov.*, XXI, 28.)

Messieurs, n'en doutons pas, ce sont les pasteurs qui font le bonheur des paroisses, qui réconcilient ensemble les amis, les époux divisés, qui rapprochent les ennemis les plus haineux, les partis les plus opposés, qui édifient dans les réunions où les conduit quelquefois un motif de convenance ou de charité. Que dis-je ? c'est à ces ecclésiastiques que les chrétiens timides ou relâchés découvrent plus hardiment les plaies hideuses de leur âme, que les ennemis mêmes du clergé en général accordent leur estime et leur confiance. A l'approche d'un prêtre vain et orgueilleux, l'impie sur son lit de mort frémit d'indignation et tient ses oreilles et sa conscience fermées ; mais aperçoit-il au contraire un prêtre vraiment humble dans l'exercice de son zèle, bientôt son front se déride, son visage s'épanouit, sa foi se réveille, son cœur tressaille d'espérance, ses yeux se mouillent des larmes du repentir; il lui semble voir Jésus-Christ en personne, il s'incline, il soupire, il s'accuse. Hommage au bon pasteur qui lui donne le baiser de paix, et entonne avec la cour céleste l'hymne de la joie et de la reconnaissance!

En effet, chers confrères, malgré les obstacles sans nombre que le libertinage et l'incrédulité opposent partout aux progrès de l'Evangile, malgré l'état déplorable de notre France, quelles sont les paroisses qui comptent le plus de vrais croyants, d'âmes vraiment pieuses, où les autorités sont les plus pacifiques, où les délations sont presque ignorées, où le sacerdoce, en un mot, reçoit le plus de bénédictions, sinon celles qui ont été longtemps gouvernées par des pasteurs modèles sous tous le rapports ? Sur qui jetterai-je des regards de miséricorde et de dilection, dit Dieu par son prophète, sinon sur cette âme simple, sur ce pauvre prêtre, qui pénétré de repentir à la vue de ses imperfections, n'attend sa force que d'en haut, et se regarde au milieu des bénédictions que le ciel répand sur son ministère, comme un serviteur inutile? Aussi pour confondre les philosophes et les savants superbes, pour dompter les rois barbares et les peuples féroces qui corrompaient les hommes et désolaient la terre au temps de Jésus-Christ, ce puissant libérateur, au lieu de commettre le salut du genre humain au talent des orateurs et à l'épée des Césars, n'employa-t-il que l'humble faiblesse et le zèle confiant de quelques pêcheurs timides auxquels il avait appris à se cacher à l'ombre de sa croix. N'était-ce donc pas dire d'une manière bien frappante à l'univers étonné, qu'à lui seul appartiennent les prodiges et les bienfaits du christianisme.

O admirable modèle des pasteurs, des prédicateurs, des prêtres, glorieux Vincent de Paul, permettez-moi, du haut du ciel où vous a élevé votre vertu favorite, permettez-moi de dire à ces respectables confrères, que c'est en vous regardant comme le dernier des disciples de Jésus-Christ, que vous lui avez conquis des paroisses, des contrées entières ; que c'est en recherchant la société des petits et des pauvres, que vous avez été appelé à consoler des princesses et des rois sur leur couche funèbre ; que c'est en fuyant la gloire du monde et en quelque sorte les applaudissements du ciel, que vous avez vu le monde brûlant l'encens de l'admiration sur vos autels rayonnants des plus étonnants miracles !

O vous, chers confrères, dont je viens de tracer brièvement le touchant portrait, si Dieu, dans sa sagesse, n'accordait pas à vos généreux efforts les précieux avantages que nous n'avons fait qu'indiquer ici, gardez-vous bien de vous décourager et ne laissez pas de chanter ses miséricordes. Jésus-Christ, notre divin Maître, malgré sa puissance et sa bonté infinie, ne convertissait pas tous les pécheurs témoins de ses nombreux prodiges et de ses éminentes vertus. Abandonné, blasphémé, conspué par ceux-là mêmes qui auraient dû lui procurer le plus de satisfaction et d'honneur, demandait-il à son Père des succès éclatants ? Non. Cessait-il d'instruire les pauvres et de courir après la brebis égarée ? Non, Messieurs,

Les regards de son Père satisfait lui suffisaient, et bien loin de se plaindre, il s'anéantissait devant ses volontés suprêmes en proportion du mépris et de la confusion que les hommes ingrats déversaient sur sa personne sacrée.

Très-chers confrères, bénissons ce bon Maître de nous avoir donné lui-même un exemple si propre à nous consoler de l'infécondité apparente de nos travaux et à nous animer en même temps à la perfection de l'humilité. Oui, Messieurs, tout prêtre vraiment digne de Jésus-Christ doit désirer, avant tout, de partager ses opprobres ; et malheur à nous si nous n'ambitionnons pas ce trait caractéristique de ressemblance avec ce divin modèle, car plus l'éminence de nos fonctions nous élève au-dessus des simples fidèles, plus aussi nous devons nous efforcer de nous enraciner dans le cœur même de l'humilité de Jésus-Christ : *Quanto magnus es*, dit l'Esprit-Saint, *humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam.* (*Eccli.*, III, 20.) Plus un édifice est hardi, plus il a besoin de fondements profonds pour se soutenir ; ou, dans un autre sens, dont l'application ne vous est pas moins naturelle, plus les branches d'un arbre majestueux sont chargées de fruits, plus elles se courbent et s'abaissent vers la terre. Ainsi, Messieurs, soit que nos moissons soient abondantes ou stériles, soit que nous ne recueillions que des peines et des persécutions, humilions-nous toujours davantage, et réjouissons-nous avec le Roi-Prophète : *Bonum mihi, quia humiliasti me!* (*Psal.* CVII, 71.) *Beati estis cum maledixerint vobis ; gaudete et exsultate.* (*Matth.*, V, 11.) Humilité, soyez donc ma force, ma consolation, mon unique gloire: *Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (*Galat.*, VI, 14.)

Permettez-moi, Messieurs, de finir cet entretien par une réflexion qui me semble bien grave, bien importante: Deux prêtres sont simultanément et soudainement cités au tribunal du souverain Juge : l'un a été humble et modeste, l'autre présomptueux et superbe. Le premier, né avec des talents médiocres, a fait du bien, beaucoup de bien, ou du moins n'a rien négligé pour sauver des âmes. Les hommes vains et superficiels, ignorant les vraies marques d'une mission apostolique, n'ont vu dans ce prêtre qu'un esprit commun et l'ont dédaigné. Le second, favorisé de qualités brillantes et de talents distingués, a jeté un vif éclat; ces mêmes hommes l'ont admiré, et malheureusement il s'est admiré lui-même : quelle va être la sentence de ces deux prêtres si différents? le même sort leur serait-il réservé? Ecoutons le Seigneur parlant au ministre superbe : Le monde dont vous recherchiez l'estime et les faveurs, vous a donné votre récompense. L'ornement et les délices de ses sociétés, l'âme de ses conversations, de ses jeux, de ses plaisirs, vous avez été loué et fêté par ce monde reconnaissant : *Recordare quia recepisti bona in vita tua* (*Luc.*, XVI, 25) ; que pouvez-vous attendre de ma justice qui n'aperçoit point en vous cette humilité profonde qui seule, vous le saviez bien, glorifie le prêtre à mes yeux ! Mais ce pauvre prêtre a-t-il glané autre chose pendant sa vie que des peines et des humiliations : *Et Lazarus similiter mala* (*Ibid.*): tandis que vous étiez occupé à mendier les suffrages et les applaudissements du siècle, il était, lui, constamment occupé à prier, à étudier, à confesser, à visiter les pauvres malades dans les hôpitaux, dans les prisons, à composer sous le regard de son crucifix des instructions simples, claires, appropriées aux besoins des masses, des gens du peuple qui l'écoutaient avec respect, mais non au mauvais génie des philosophes à courte vue, des femmes frivoles qui s'en moquaient et qui excitaient trop souvent vos propres railleries ; plein d'horreur pour vos sacriléges ironies, je contemplais avec complaisance le cœur humble et pur de votre vertueux condisciple ! Puis-je, je le demande, vous traiter pareillement tous les deux ? Devez-vous arriver au même terme ? Non, non, prêtre indigne, diparais de ma présence ! Descends dans les enfers, où ton orgueil, principale source de tes innombrables prévarications et de tes infamies, lira et relira éternellement ces mots écrits en caractères flamboyants de ma colère : *Qui se exaltat, humiliabitur !*

Puis, d'un ton doux et majestueux : Prêtre modeste et zélé, il est temps enfin que je vous récompense en Dieu, de tant de généreux sacrifices, de tant d'humiliations patiemment supportés pour mon amour. Sortez donc de votre honorable et fertile obscurité, montez, montez pour jamais dans mes délicieux tabernacles où dans les ineffables transports d'une sainte ivresse, vous répéterez ces paroles rayonnantes de l'incomparable humilité de l'adorable Jésus : *Qui se humiliat, exaltabitur !*

DISCOURS XII.

LE CIEL DU PRÊTRE.

Charissimi, nunc filii Dei sumus, et nondum apparuit quid erimus. Scimus quoniam cum apparuerit, similes ei erimus, quoniam videbimus eum sicuti est. (I *Joan.*, III, 2.)

Telle était la doctrine consolante que l'apôtre bien-aimé enseignait à ses disciples chéris : tel est, chers confrères, le touchant langage que je viens vous adresser aujourd'hui. Oui, dès maintenant, par le bienfait de la vie, de la santé et de la fortune, que nous tenons de sa main généreuse; par le baptême et la pénitence qui nous ont arrachés à l'empire de Satan et nous ont réconciliés avec le ciel outragé; par le sublime sacerdoce et le saint sacrifice qui, en nous séparant d'un monde séducteur, nous rendent participants de la nature divine elle-même : en un mot, par toutes les faveurs que la nature et la religion nous prodiguent également, nous sommes les enfants de

Dieu : *Nunc filii Dei sumus*. Que les grands du siècle s'applaudissent, tant qu'il leur plaira, d'appartenir à des familles distinguées par la naissance ou par les titres; que les princes de la terre s'enorgueillissent du sang royal qui coule dans leurs veines; que les anges mêmes se glorifient d'être d'une nature supérieure à la nôtre: nous, Messieurs, nous mettrons tout notre orgueil et tout notre bonheur à nous proclamer hautement les fils adoptifs et les pontifes du Très-Haut : *Nunc filii Dei sumus*. Ces précieuses prérogatives, il est vrai, ne nous ont pas encore appris tout ce que nous réserve sa bonté infinie, tout ce que nous devons être un jour : *Nondum apparuit nobis quid erimus* : cependant nous savons déjà qu'après quelques jours d'exil dans cette vallée de larmes, nous serons appelés à partager sa puissance et sa gloire, nous serons semblables à lui : *Similes ei erimus*. Oui, une fois arrivés dans le lieu charmant qu'il habite, il nous découvrira ses amabilités, ses perfections, et se montrera à nous tel qu'il est. Pour allumer dans nos cœurs un désir ardent de nous réunir à ce bon et tendre Père, essayons donc, Messieurs, de nous faire, autant que possible, une juste idée du bonheur du ciel.

Esprit-Saint qui avez présidé vous-même à la structure et à la décoration de cette éternelle et brillante demeure, veuillez m'accorder la grâce d'en parler d'une manière qui intéresse vivement et efficacement ce savant et vénérable auditoire : *Ave, Maria*.

Qu'est-ce que le ciel? Question importante, question sublime qui effraie mes trop faibles talents, et à laquelle je ne vais répondre qu'en balbutiant. Le ciel, c'est un sanctuaire inaccessible à toute intelligence humaine; c'est un mystère, à la foi même du prêtre le plus instruit. Non, il ne nous est pas donné de peindre les merveilles et les charmes d'une patrie que nous habitons tout au plus en désir! Bornons-nous donc à emprunter le langage des prophètes sur un sujet qui ne peut être dignement traité que par ce petit nombre d'êtres privilégiés à qui il a été donné de pénétrer dans les mystérieuses profondeurs de l'avenir.

Le ciel, nous dit Isaïe, c'est l'unique lieu où Dieu se découvre à ses élus dans toute sa magnificence : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus Deus noster*. (*Isa.*, XXXIII, 21.) Sans doute le Seigneur est grand au firmament, qu'il a décoré de mille soleils qui tous racontent à l'envi sa puissance et sa gloire; il est grand dans les enfers, où il tient enchaînés les ennemis de son redoutable nom; il est grand par toute la terre, qu'il a enrichie de ses bienfaits et de ses prodiges; il me paraît plus grand encore au milieu des mers et des tempêtes qu'il soulève ou calme à son gré : mais, ajoute le même prophète, ce n'est qu'au ciel qu'il se manifeste à ses amis dans toute sa splendeur et toutes ses magnificences : *Quia solummodo ibi magnificus est Dominus Deus noster*. O sublime Isaïe, qui nous avez laissé dans vos immortels écrits un tableau si achevé des opprobres et de l'omnipotence du Dieu sauveur, pourquoi ne nous avez-vous pas donné de son royaume une description plus détaillée et si digne de votre éloquence!.. Messieurs, si j'interroge maintenant le disciple bien-aimé, je l'aperçois dans l'île de Patmos, s'élancer par la pensée jusque dans les hauteurs éternelles, pénétrer d'un œil prophétique dans le sein même de la céleste Jérusalem, et nous peindre dans les termes les plus riches et sous les images les plus pompeuses, cette immortelle demeure; permettez-moi, chers confrères, de suivre un moment le vol hardi de cet aigle divin; pourquoi me priverais-je du plaisir de rappeler à des prêtres, intelligents et admirateurs des saintes Ecritures, ce que notre littérature sacrée présente à l'esprit et au cœur de plus élevé et de plus pathétique!

J'ai vu, dit saint Jean, la sainte cité tout éclatante de la lumière même de Dieu; elle était aussi brillante que l'Epouse parée pour plaire à son céleste Epoux : *Sicut Sponsam ornatam viro suo*. (*Apoc.*, XXI, 2.) Ses murailles, d'une hauteur prodigieuse, sont formées de pierres précieuses; ses portes et ses colonnes sont recouvertes de l'or le plus pur; ses parvis et ses places publiques parsémés de saphirs et d'émeraudes, enrichis de diamants de diverses couleurs, présentent à l'œil le spectacle le plus ravissant. Au milieu de ce temple divin brille un soleil éternel dont les rayons se mêlent avec majesté aux eaux bienfaisantes d'un fleuve de délices que nous comparerons au cristal le plus transparent. Sur les rives enchantées de ce fleuve d'amour sont plantés avec grâce des arbres odoriférants qui portent en toute saison le feuillage le plus varié et les fruits les plus délicieux. L'immortel flambeau qui éclaire cette vaste enceinte, c'est la lumière même qui sort des yeux étincelants du Seigneur, c'est aussi le tendre Agneau environné de tout l'éclat de sa splendeur : *Nam claritas Dei illuminavit eam, et lucerna ejus est Agnus*. (*Ibid.*, 23.) Là, dans ce lieu fortuné qui n'entendit jamais un soupir, qui ne vit jamais couler une larme, règne la paix la plus universelle parmi ce peuple de rois et de pontifes, tous assis sur des trônes resplendissants et inébranlables.

Messieurs, saint Jean dans son extase pouvait-il nous raconter rien de plus beau, rien de plus magnifique!.. cependant est-ce là le ciel, est-ce là tout le ciel que Dieu promet à notre zèle et à nos travaux? non, chers confrères, ce n'est qu'une étincelle comparée à l'astre du jour.

Interrogeons donc celui des humains qui est entré le plus avant dans les secrets de Dieu et qui nous dit lui-même avoir été ravi jusqu'au troisième ciel. Apôtre privilégié, vous qui avez contemplé l'adorable Trinité d'aussi près que peut le faire un homme dans un corps mortel; vous

qui avez assisté en quelque sorte aux conseils impénétrables du Très-Haut et aux concerts mélodieux qui charment sa cour, hâtez-vous de redire à la terre impatiente, ou du moins à vos disciples chéris, à ces prêtres si dignes de votre bienveillance, le grand spectacle qui a épuisé votre admiration !

Ah! bien-aimés collaborateurs, nous répond le grand Apôtre, non, il ne m'est pas accordé de satisfaire sur ce point l'ardeur de vos pieux désirs; néanmoins saisissez promptement tout ce que je puis vous en apprendre : *OEil de l'homme, non, tu n'as rien vu ; oreille de l'homme, non, tu n'as rien entendu ; cœur de l'homme, non, tu n'as rien compris des beautés, des charmes et des délices que Dieu réserve à ceux qui l'aiment : « Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.* » (I *Cor.*, II, 9.)

Vénérables confrères, dans l'impuissance où se trouve toute bouche humaine de nous raconter ces inénarrables merveilles, osons interroger Jéhovah lui-même, et prêtons une oreille attentive à son infaillible voix : *Je serai*, dit-il à Abraham, et en sa personne à tous ses vrais serviteurs, *je serai moi-même votre récompense : « Ego ero merces vestra,»* mais une récompense surabondante, mais une récompense magnifique : *merces vestra magna nimis.* (*Gen.*, XV, 1.) Non-seulement je couronnerai vos éminentes vertus, mais je serai votre diadème de gloire. Hé quoi ! ce grand Dieu qui d'une seule parole a créé les mondes et qui de son doigt balance ce vaste univers, se ferait lui-même notre salaire, notre récompense ! oui, chers confrères, c'est là cette douce espérance qui repose dans votre sein; et c'est là cette sublime confiance qui anime votre courage et enflamme votre dévouement.

Saint Augustin, expliquant ce texte souverainement divin, va nous expliquer comment nous posséderons Dieu dans le ciel : Nous le verrons, dit ce grand docteur, nous l'aimerons, nous le louerons, et cela pendant les siècles des siècles : *Videbimus, amabimus, laudabimus, et hoc erit in fine sine fine.*

Videbimus. Le privilége des élus est donc de voir Dieu face à face : *Facie ad faciem.* (I *Cor.*, XIII, 12). Ah! quand nous sera-t-il donné de comprendre ce que c'est que de voir Dieu face à face, de contempler cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ; cette beauté infinie que les temps n'altèrent point et qui brille toujours d'un nouvel éclat !

Moïse sur le Sinaï demande à voir la face du Seigneur, qui lui répond que nul mortel ne peut soutenir la gloire de son auguste visage ; il n'en fait briller à ses yeux qu'un faible rayon, et déjà son cœur ne se possède pas de joie. — Pierre sur le Thabor ne l'aperçoit qu'à l'ombre de sa croix, et tout à coup l'ivresse de son bonheur trouble sa raison : *Seigneur*, s'écrie-t-il, *qu'il fait bon ici ! établissons-y notre demeure : « Bonum est nos hic esse.* (*Matth.*, XVII, 4.)

Heureux enfants de Moïse et de Pierre et plus fortunés que ces deux glorieux princes de l'ancienne et nouvelle alliance, plongés dans un océan de lumières, nous considérerons à loisir l'éclat et la majesté du Très-Haut ; frappés de ses nobles traits nous nous tiendrons comme immobiles, la vue amoureusement fixée sur ses yeux pleins de charmes d'où partent sans cesse des étincelles sacrées qui mettent l'âme dans un état de ravissement que je n'entreprendrai point de vous exprimer ici !

Oui, Messieurs, dans le ciel quel enivrant spectacle! la foi qui couvre maintenant de son vaste et sombre rideau toutes les beautés de l'aimable Sion, brisera elle-même ce voile impénétrable, et les portes mystérieuses du sacré sanctuaire de la Divinité s'ouvriront soudain à nos regards délicieusement étonnés! libres alors de toutes ces énigmes ténébreuses qui bornent ici-bas notre intelligence, nous avancerons joyeusement sur les pas de Jésus, cet immortel Pontife, jusque dans le Saint des saints, jusque sur les marches brillantes du trône immuable de l'Eternel ; et empruntant aux astres flottants qui l'environnent, leur douce et vive clarté, nous saisirons d'un œil avide et certain tout ce qui pourra fixer et augmenter notre félicité. Plus savants mille fois que le grand Paul lui-même dans son céleste ravissement, nous découvrirons clairement tous les sublimes secrets cachés encore à notre raison chancelante et à notre foi timide : la génération éternelle du Verbe divin ; sa naissance miraculeuse dans les chastes entrailles de Marie; sa crèche, ses larmes, ses courses apostoliques, ses prodiges, son calvaire, sa croix, son sang, sa résurrection, ses victoires, son entrée triomphante dans la Jérusalem délivrée, sa sagesse plus profonde que les abîmes, sa bonté plus étendue que les cieux, sa présence réelle dans des millions de tabernacles, que de mystères nous seront à la fois dévoilés ! Enfin, Messieurs, pour exprimer en deux mots la délicieuse pensée du disciple chéri, nous pénétrerons dans le sein même de Dieu qui nous découvrira ses ineffables perfections, qui se montrera à nous tel qu'il est : *Videbimus eum sicuti est.*

De là, chers confrères, quelle abondante félicité! Félicité si grande, dit un Père de l'Eglise, que si Dieu l'accordait pour un instant à un habitant de la terre, son âme frappée d'une vision si ravissante, briserait incontinent les liens qui la retiennent captive et s'envolerait rapidement vers le séjour du vrai et unique bonheur; félicité si grande que le Roi-Prophète attendri jusqu'aux larmes, s'écriait incessamment dans les transports d'une sainte impatience : *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei!* (*Psal.* XLI, 3.) Quand viendra-t-il ce jour fortuné où il me sera donné de contempler avec amour ce front majestueux du meilleur des Pères, du plus tendre des amis ! O tabernacles divins, ouvrez-moi vos portes éter-

nelles, et permettez que j'aille promptement m'asseoir à côté de mon Roi pour lui présenter l'hommage de mes adorations, de ma reconnaissance : *Quando veniam, et apparebo ante faciem Dei!*

Amabimus. Saintement enchantés des richesses du ciel et de la magnificence de son immortel Architecte, nous l'aimerons, dit saint Augustin, de toutes les puissances de notre âme : *Amabimus!* Ici, Messieurs, je ne sais comment m'exprimer; je devrais descendre de cette chaire et prier l'un de vous, chers confrères, de parler à ma place. Dieu m'a donné son cœur pour l'aimer, pour n'aimer que lui ; et chaque fois que je veux parler de charité, ce même cœur que le Tout-Puissant a formé de sa main paternelle, ce cœur sacerdotal que Jésus-Christ a pétri de son amour et de son sang, se trouve dans un état de tiédeur et d'aridité qui m'attriste et fait couler mes larmes. O fortunés séraphins! vous qui buvez à longs traits dans le fleuve intarissable de l'amour divin, je veux dire dans le cœur embrasé de mon Sauveur, laissez, laissez tomber sur mes lèvres glacées quelques gouttes, quelques étincelles de ces brûlantes ardeurs, afin que je les communique aux séraphins du sacerdoce!

Vénérables confrères, en arrivant au ciel, nous nous élancerons dans les bras de Jésus, ce puissant Rédempteur, cet invincible Chef qui nous accueillera avec empressement au nombre de ses fidèles imitateurs et de ses généreux disciples; qui nous félicitera d'avoir combattu vaillamment sous ses glorieuses bannières; d'avoir remporté de nombreux triomphes sur ses ennemis et sur les nôtres ; de leur avoir arraché une multitude de pécheurs qui seraient tombés, sans notre zèle, dans les flammes éternelles! Oui, Messieurs, pour prix de notre dévouement et de nos sacrifices, ce suprême Sacrificateur, après nous avoir si souvent permis de l'immoler lui-même sur l'autel eucharistique, nous embrasera, à son tour, du feu sacré de sa charité, comme un holocauste d'agréable odeur, en qualité d'apôtres et d'amis de Jésus-Christ; et plus heureux encore que son disciple bien-aimé, nous reposerons aussi sur son cœur affectueux et reconnaissant! Par cette union intime, par cette étreinte filiale et paternelle notre propre cœur devenu tout à coup une fournaise ardente, se fondra dans le cœur même de Jésus dont il partagera alors l'inaltérable félicité!

Quel plaisir pour un tendre père, qui, au retour d'un long et périlleux voyage, voit de loin ses chers enfants accourir vers lui, se presser autour de lui, le couvrir de doux baisers, en balbutiant le touchant langage de l'innocente naïveté!.. Quelle joie pour un pasteur charitable et zélé de se retrouver, après une longue absence, au milieu de ses brebis qui n'avaient cessé d'adresser au Ciel les vœux les plus ardents pour la conservation d'un berger si attentif et si généreux! quel bonheur de reprendre la houlette à la tête du troupeau le plus affectueux!

Faible image cependant de l'ivresse toute céleste que goûte l'âme sacerdotale à la vue de ce Bien-aimé. Elle demandait, cette âme affligée, à tout ce qu'elle rencontrait sur le chemin de son exil, où il était, ce divin Epoux ; et voilà que soudainement transportée dans une région nouvelle, elle a vu sa face auguste qu'elle adore dans une sainte volupté! Dans l'excès de son bonheur, elle éprouve à chaque instant un nouveau besoin de le contempler, de l'aimer ; et ses désirs toujours renaissants sont toujours satisfaits : *Semper avidi, semper pleni.* Toujours altérée, toujours désaltérée! Assez, Seigneur, répète-t-elle avec l'apôtre des Indes dont elle a imité les rares vertus : *Satis, Domine, satis.* Puis un moment après : Encore, Seigneur, encore! Et le Seigneur qui se plaît à inonder d'un torrent de délices le cœur de ses vrais disciples, ne peut rien lui refuser : *Semper avidi, semper pleni!*

Laudabimus. Enfin, Messieurs, pénétrés de la plus vive reconnaissance pour l'amour dont Dieu nous consumera, nous le louerons, ajoute saint Augustin, nous exalterons ses bienfaits : *Laudabimus.*

Oui, chers confrères, dans le ciel chaque élu chante sur la lyre des prédestinés ses délicieux souvenirs, et l'hymne invariable de la félicité : Abraham, le généreux sacrifice de son cher Isaac; Moïse, le cantique de la délivrance et les prodiges du désert; David, les éternelles miséricordes du Dieu de Jacob; Isaïe, les grandes douleurs et les éclatants triomphes du Désiré des nations : Daniel soupire les désirs du Messie, les plaintes de l'exil; les captifs de Babylone, les rives du Jourdain et les tombeaux de leurs pères; saint Jean-Baptiste les charmes du divin Agneau, et le bien-aimé disciple, les ineffables délices de la charité fraternelle: Pierre célèbre l'invincible croix du Capitole, et Paul, les brillantes dépouilles de Corinthe et d'Athènes; les martyrs, la puissance de Jéhovah et leurs glorieuses victoires sur l'enfer humilié; les anachorètes, les douceurs de la solitude et de la méditation; les vierges, les charmes de la pudeur et de l'innocence; Ambroise, Augustin, Xavier, Vincent de Paul, les prodigieux succès du zèle apostolique. Les pécheurs convertis redisent tous ensemble le touchant retour de l'enfant prodigue à la maison de son tendre Père, et les immortelles couronnes de leurs zélés pasteurs!... Transportés, ravis de ce concert unanime et varié de louanges et d'*Hosanna*, nous, prêtres de Jésus-Christ, qui, comme les anciens prophètes de la captivité, chantons aussi les amours de la patrie absente, nous emparant à l'envi du grand orgue de l'éternité, nous entonnerons dans un saint enthousiasme : *Sursum corda*; et les peuples accoutumés à nos voix pastorales : *Habemus ad Dominum. — Gratias agamus Domino Deo nostro!* et les peuples : *Dignum, et justum est!.. — Saint*,

saint, saint est le Dieu des armées, diront à leur tour, sur leurs lyres mélodieuses, les brûlants chérubins; la terre et les cieux sont remplis de sa gloire; honneur, empire, bénédictions au divin Agneau qui a sauvé tous les hommes ! Marie, cette Vierge plus tendre que la colombe, mais plus fière qu'une armée rangée en bataille, Marie, cette incomparable Reine, couronnée de sept étoiles et ayant le soleil pour vêtement, redira aussi, elle, dans l'ivresse de son bonheur et de sa reconnaissance : *Magnificat anima mea Dominum!* Mon âme glorifie le Seigneur de m'avoir donné pour enfants tous ces bienheureux qui entourent mon trône et qui partagent la félicité de leur Mère : *Magnificat anima mea Dominum!*

Pour mettre le comble, et comme le dernier sceau à notre bonheur, le Très-Haut lui-même, comme un tendre père au milieu d'une grande et heureuse famille, daignera répéter souvent ces ravissantes paroles : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus!* (*Psal.* XXXIII, 9.) O vous tous, mes élus, ne craignez point qu'il tarisse, ce fleuve de voluptés dans lequel vous vous désaltérez à longs traits ! *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus iis qui diligunt illum!* O vous surtout, valeureux disciples de mon Fils bien-aimé, vous qui, par vos labeurs et vos exemples, avez introduit dans mon immortel séjour cette multitude innombrable de bienheureux qui vous béniront éternellement, vous serez assis sur ces trônes éclatants et inébranlables que ma justice et ma bonté réservaient à votre dévouement et à votre fidélité; éternellement vous me contemplerez face à face ; vous m'aimerez de toutes les puissances de votre cœur ; vous me comblerez de bénédictions et vous tressaillerez d'allégresse. *Exsultabitis et vos usque in sempiternum!* Une fois arrivés dans le ciel, nous dirons donc : Je suis heureux pour l'éternité !... Sur ma tête repose un diadème qui brillera toujours d'un nouvel éclat ! ce sceptre glorieux que le Tout-Puissant a mis dans mes mains ne ne brisera jamais ; plus ferme qu'un rocher de diamants, mon trône ne sera ébranlé ni par les flots de l'adversité, ni par les tempêtes des révolutions. Les siècles passeront, les générations se succéderont, et les peuples et les rois eux-mêmes, humblement prosternés devant mon image, et brûlant sur mes autels un encens délicieux, célébreront encore mon bonheur qui est immortel comme le Dieu même qui me l'a procuré ! *Exsultabitis usque in sempiternum !!!* O beau ciel ! qui réunis à la fois les spectacles les plus ravissants, les mélodies les plus touchantes, les délices les plus suaves, laisse-nous donc entrevoir quelques rayons de ta brillante aurore ! pavillon d'Israël, et vous, tabernacle de Jacob, qui déjà possédez depuis longtemps les Anges, les Archanges, les Trônes, les Vertus, les Dominations, les Puissances et les Principautés, les Chérubins et les Séraphins ; qui possédez aussi cette foule immense de patriarches et de prophètes, d'apôtres et de pontifes, étendez, élargissez encore votre auguste enceinte pour recevoir bientôt les parfaits imitateurs de ces beaux génies et de ces grands modèles ; car eux aussi souhaitent ardemment de se trouver dans la société de Jésus ! Chers confrères, pour augmenter en nous ce sublime désir du ciel, redisons-nous souvent les uns aux autres ces encourageantes et magnifiques paroles du grand Apôtre : *Festinemus ingredi in illam requiem.* (*Hebr.*, IV, 11.) Hâtons-nous d'entrer à l'envi dans ce sacré sanctuaire de la paix ! Gardons-nous bien de perdre le peu d'années, le peu de jours peut-être qui nous restent, à rechercher des honneurs éphémères, à amasser des richesses périssables, à poursuivre de faux plaisirs qui retarderaient notre marche et nous feraient oublier l'unique objet de tous nos vœux ! Depuis que mon œil, s'écriait saint Augustin, a pénétré dans la cité de mon Dieu, il ne peut plus contempler les choses de la terre, mes mains défaillantes ne peuvent plus soutenir ma lyre affligée. Oui, beau paradis, depuis que tu t'es montré à moi dans toute ta splendeur, mon cœur se dessèche d'ennui ! champs paternels, loin de vous je languis tous les jours ! O Dieu de Jacob, ô mon Père ! quand permettrez-vous à votre fils bien-aimé de vous presser dans ses bras et de couvrir votre front de ses tendres baisers ! quand lui direz-vous comme au serviteur fidèle de l'Evangile : *Intra in gaudium Domini tui.* (*Matth.*, XXV, 21.)

A cette parole du Sauveur, l'âme du juste, l'âme du prêtre s'élance vers sa nouvelle patrie avec la rapidité de l'éclair ; portée sur les ailes des anges qui la félicitent sur sa glorieuse destinée, elle a franchi en un clin d'œil l'immensité des airs ; déjà elle est arrivée au brillant séjour qu'elle doit désormais habiter. A l'aspect éblouissant de la couronne immortelle qui va ceindre son front radieux, elle s'écrie dans les transports d'une joie qu'elle ne peut plus contenir : Je vous salue, ô aimable Sion, demeure chérie de mes ancêtres ! je contemplerai donc éternellement vos ravissantes beautés ! je vous salue, Trinité adorable, qui m'avez appelée du néant pour me faire jouir d'un spectacle si magnifique ! je vous salue, Vierge sainte, Mère de notre Rédempteur ! soyez à jamais bénie, d'avoir été mon étoile protectrice sur la mer orageuse du monde ! ô Chérubins ! ô Séraphins, qui daignâtes présenter mille fois à l'Eternel mes vœux, mes pleurs, mes sacrifices, je vous salue ! Et vous aussi, ô mes parents, ô mes amis, qui du sein de la gloire vous intéressiez si vivement à mon bonheur, salut ! comme vous, me voilà heureusement arrivée au port ; avec vous, je chanterai donc éternellement le cantique de l'amour et de la reconnaissance !!! Ainsi soit-il !

—

MEDITATIONS.

PREMIERE MÉDITATION.

SUR L'ORAISON.

Oratio justi penetrabit cœlum. (*Eccli.*, XXXV, 21.)
La prière du juste s'élèvera jusqu'au ciel.

La prière, dit un prophète, c'est cette chaîne d'or qui unit la terre au firmament, et l'âme à son Dieu ! C'est cette mystérieuse échelle de Jacob par laquelle montent les anges pour aller offrir nos hommages au Tout-Puissant, et par laquelle ils descendent aussi pour nous rapporter ses bénédictions !

Nous avons dit : *Oratio justi*, du cœur pur !.. « *Beati mundo corde, ipsi videbunt Deum* » *in oratione!* (*Matth.*, V, 8.) Toutefois celui qui n'a ni le cœur pur, ni la grâce en lui, ne doit pas abandonner la prière; car alors il ressemblerait au naufragé qui a perdu le gouvernail; et malheur à qui brise ce dernier lien de l'espérance ! Ne désespérons jamais d'un pécheur qui prie dans la tempête, sur le champ de bataille, au sein même des désordres. Que de prodigues convertis parce qu'ils ne se couchaient jamais sans faire le signe de la croix !

Quand Ney, jeune encore, s'enrôla, sa pieuse mère lui dit en pleurant : Si tu aimes ta mère, promets-lui de ne jamais passer un seul jour sans saluer par un *Ave Maria* une autre Mère plus puissante et plus tendre que celle qui te porta dans ses entrailles. Il le lui jura et tint parole. Qui courut plus de dangers que cet illustre maréchal de France ? Condamné à mort, deux officiers le supplièrent de songer sérieusement à son âme immortelle : au souvenir de sa puissante et tendre Protectrice, il se confessa et mourut en chrétien !

Tout fidèle, tout prêtre qui commence la journée par une heure, une demi-heure d'oraison, nous enseignent les Pères de l'Eglise, est invulnérable aux traits de l'ennemi qui s'émoussent contre ce bouclier.

Nécessité. — 1° Nous sommes tous obligés de prier, n'est-il pas vrai ? La raison en fait un devoir rigoureux à l'homme. L'homme qui ne remercie pas Dieu, son créateur et son bienfaiteur, se dégrade au-dessous de l'animal qui témoigne sa gratitude à son maître qui lui jette un morceau de pain. Jésus-Christ en fait un précepte formel aux chrétiens : *Petite ! orate, et nolite deficere* (*Luc.*, XVIII, 1.) *Pernoctans in oratione !* (*Luc.*, VI, 12.) Sur la montagne, dans la solitude, dans le temple !... Les apôtres se déchargent sur sept diacres, du soin des pauvres, pour prier et prêcher. Sublime prière ! Et en effet, pourquoi Jésus nous a-t-il fait présent de son admirable *Pater*, si ce n'est pour que nous le récitions ? Gabriel, de l'*Ave Maria ?* Les apôtres, du Symbole ? l'Eglise, du *Confiteor ?*

Que nous soyons obligés de faire des prières vocales, me répondez-vous, personne ne peut en douter ; mais qu'il y a loin de là à l'oraison mentale !

Avant d'entrer dans aucune explication, permettez-moi de vous demander à mon tour : En faisant une prière vocale, faut-il que notre esprit et notre cœur soient attentifs à ce que prononce notre bouche ? Si vous me dites que non je répliquerai : Vous ressemblez donc à des perroquets ou à des instruments à voix ? Dans ce cas, malheureux, vous méritez donc le sanglant reproche que le Seigneur faisait aux Juifs : *Ce peuple m'honore du bout des lèvres, et son cœur est loin de moi !* (*Isa.*, XXIX, 13; *Matth.* XV, 8.) Si vous me dites que oui, je vous répondrai que vous faites oraison sans vous en douter !... Vous en conclurez inévitablement que ceux qui, d'une part, prient attentivement, et qui de l'autre répètent qu'il leur est impossible de faire oraison, ne savent pas ce qu'ils disent.

Qu'il est consolant pour nous de savoir certainement que chaque fois que nous faisons une prière quelconque intelligemment et affectueusement ; chaque fois que nous faisons une pieuse lecture, ou que nous récitons notre chapelet avec une joyeuse dévotion, ou le *Miserere* avec un cœur contrit et humilié, notre oraison est mentale !...

L'oraison, qui est le commerce de l'âme avec Dieu, peut être regardée comme le plus solide fondement de la vie chrétienne, et spécialement de la vie sacerdotale et religieuse. Vouloir fonder une communauté, sans lui donner l'oraison pour base, ce serait essayer de bâtir un palais dans les airs ! Pas un seul saint qui n'ait été un homme d'oraison ! Il est défendu au bonheur d'entrer chez une famille qui n'aime pas la prière. N'en déplaise aux gens du siècle, qui, dans leur charnelle ignorance, s'imaginent que parler d'oraison mentale, c'est parler d'un mystère incompréhensible !

Je vous convaincrai que toute prière bien faite, soit de mémoire, soit d'improvisation, soit dans un livre, est vraiment une oraison mentale, la nourriture des âmes !

L'oraison mentale purement dite, ou la méditation sur un mystère, sur une vertu, sur un devoir à remplir, est celle à laquelle prennent part la mémoire qui présente l'objet de la contemplation, l'entendement ou l'intellect qui l'étudie, la volonté qui le savoure, qui s'y attache par l'amour et la résolution !

Pour nous préparer à la bien faire, commençons toujours par un signe de croix, par

l'invocation des lumières de l'Esprit-Saint, par la confession de nos péchés, par la récitation du Psaume : *Seigneur, ayez pitié de moi selon l'étendue de votre miséricorde.* (*Psal.* L, 1.) Puis nous dirons : Seigneur, je viens à votre école pour apprendre, et non pour enseigner. Seigneur, j'oserai m'entretenir avec votre Majesté suprême, quoique je ne sois qu'une fourmi, qu'un ver de terre ; daignez manifester en moi votre puissance, quoique je ne sois qu'une poussière, qu'un néant ! Il est bon d'avoir sous les yeux de notre âme et de notre corps l'image de Jésus crucifié !... Cela dit, nous considérerons d'abord la nature divine du Verbe éternel unie avec la nature humaine, qui, par elle-même n'était rien, si Dieu ne lui eût donné l'être !

Nous réfléchirons sur cette humilité profonde d'un Dieu qui s'est anéanti en se faisant homme, pour faire de l'homme un dieu ; car il participe à la nature divine et vivra éternellement ! Nous ferons ensuite attention à cette libéralité avec laquelle Dieu a usé de son souverain pouvoir pour se communiquer aux hommes, pour les associer à sa puissance, à sa grandeur, à sa félicité.

Si cette considération sublime produit en nous l'admiration qu'elle produit ordinairement, arrêtons nous-y ! car jamais nous n'approfondirons assez l'élévation du grand Dieu qui daigna s'abaisser, et la bassesse de l'homme qui est élevé si haut !

Si notre oraison doit rouler sur la Passion de Notre-Seigneur, nous agirons de la manière suivante : à la vue de son auguste tête couronnée d'épines et de ses yeux célestes voilés du bandeau de la dérision, nous gémirons sur le déplorable aveuglement de notre esprit, sur le honteux sensualisme de notre cœur, sur notre sotte vanité qui songe à se couronner de roses ! A la vue de ses mains clouées, nous comparerons ce qu'il nous donne à ce que nous lui donnons ! Les pieds pareillement cloués nous rappelleront bien éloquemment la promptitude avec laquelle il nous cherche, et la lenteur avec laquelle nous le cherchons ! A l'aspect de l'ouverture de son côté qui nous laisse voir son cœur a découvert, nous nous écrierons spontanément : Plaie sacrée, sois mon nid et mon asile ; sois pour moi la porte de l'arche salutaire au temps du déluge de mes tentations et de mes tribulations ! Ah ! Seigneur Jésus, ordonnez à mon pauvre cœur de s'ouvrir à son tour, pour vous découvrir ses innombrables misères et vous en demander l'efficace remède! Soutenez ma faiblesse, car je me sens trembler et défaillir!

Ces appréhensions de la souffrance, qui nous saisissent en voyant Jésus si cruellement traité, ressemblent beaucoup à son oraison dans le jardin des Oliviers !

Là il priait son Père de lui épargner, non les douleurs du martyre, car il souhaitait ardemment son baptême de sang ; mais de le délivrer de la répugnance que lui opposait son humanité ! il n'obtint que cette sévère réponse : Bois le calice tout entier, c'est à-dire, surmonte la peur et le découragement de la chair ! Pouvait-il nous faire mieux comprendre que, quoiqu'il fût vraiment Dieu, il était aussi vraiment homme, et qu'il était assujetti, comme nous, aux peines du péché ! Enhardis par la magnanimité du bon Sauveur consacrons donc un moment à le regarder étendu sans mouvement et sans parole, sur la terre baignée de son sang !

Puisque l'ange consolateur n'a point paru encore, puisque ses apôtres endormis n'ont nul souci de ses luttes prolongées, approchons-nous de lui ! disons-lui : Seigneur Jésus, si je n'étais pas si coupable, je vous releverais, je vous chargerais sur mes épaules, je vous déroberais à la fureur des ennemis qui vous poursuivent ! mais je suis plus criminel que Judas lui-même.

Mais, ô spectacle plus cruel encore, Jésus, échappant à ma commisération, vole à la colonne du prétoire, il y demeure attaché par les indissolubles liens de son amour ! il y est déchiré de fouets, insulté des uns, persécuté des autres, abandonné de tous ses lâches amis !

Après ces deux stations, qui absorberont peut-être tout le temps de notre oraison, ne nous sentirions-nous pas l'impérieux besoin de suivre Jésus chargé de sa lourde croix, contraint de marcher sans pouvoir prendre haleine, succombant plusieurs fois sous son trop pesant fardeau, se relevant péniblement pour adresser quelques paroles de tendresse et de reconnaissance aux femmes courageuses qui auraient bien voulu lui aider à porter son gibet, mais que l'on éloignait brutalement de sa personne sacrée? N'est-ce pas là le lieu de nous offrir intérieurement en perpétuel sacrifice d'holocauste à notre divin Rédempteur, de lui répéter que nous sommes disposés à prendre le chemin qui lui conviendra, même celui du Calvaire, à accepter avec une entière résignation ses paternelles rigueurs, malgré l'effroi de la nature sensuelle ?

Je crois vous entendre me dire : Si nous avions vécu alors, nous aurions assurément partagé la magnanimité de Marie, de Madeleine, de Jean, qui arrivent jusqu'au sommet du Golgotha, et s'y tiennent fermes en dépit des injures et des outrages que leur lançaient les Juifs.—Oui, sans doute, vous auriez imité ces beaux modèles, vous, bons prêtres qui, comme le publicain, redites dix fois, cent fois par jour, avec un profond repentir : *Deus, propitius esto mihi peccatori* (*Luc.*, XVIII, 13) ; vous qui, bravant les cris et les révoltes d'une chair voluptueuse, gravissez au milieu des ronces et des épines la douloureuse montagne de la perfection : et là, vous vous prosterneriez aux pieds sanglants de Jésus qui, délaissé de son Père et des anges, vous permet de rester à ses côtés pour vous témoigner par un bienveillant regard qu'il accueille votre commisération et l'ardent désir que vous lui exprimez d'adoucir ces barbares épreuves, en supportant patiem-

ment les maladies, les privations, les austérités, les amertumes dont il vous abreuve.

Mais, avouons-le à notre honte, nous aurions plutôt suivi le criminel exemple des Israélites, nous qui, trop occupés des dangereuses frivolités du siècle et trop amis de nos aises, buvons volontiers le calice du banquet de Jésus, mais jamais la coupe de ses anxiétés et de ses humiliations.

J'ai beau faire, répond tout bas quelqu'un, je suis accablé de distractions. — Des distractions, qui n'en a pas? notre nature est si mobile et si légère. Repoussons-les paisiblement; il y a dans ce combat plus de mérite que vous ne pensez. Toutefois, pour les prévenir autant que possible, faisons-nous une compagnie au dedans de nous. Or quelle plus attrayante compagnie pouvons-nous avoir que celui qui nous a enseigné l'oraison que nous voulons faire? — Oui, imaginons-nous que nous sommes seul avec Jésus-Christ seul. Si nous nous accoutumons à demeurer en tête à tête avec lui, et qu'il sache d'ailleurs que nous souhaitons faire tout ce qui dépend de nous pour le retenir et lui plaire, il ne nous quittera pas, et il s'attachera à nous comme un ami fidèle.

Je ne puis, ajoutez-vous, insister longtemps sur le même sujet. — Eh bien! faites comme l'intelligente abeille, qui voltige de fleur en fleur, qui pompe dans le calice de chacune d'elles le suc le plus exquis, et puis rentre dans sa ruche, chargée des plus délicieux parfums; ou, si vous l'aimez mieux, ayez la simplicité courageuse de Thaïs qui, nouvelle Madeleine convertie, consentit à s'enfermer dans une étroite cellule, où, n'osant prononcer le saint nom de Dieu, elle ne fit d'autre oraison que celle-ci : O vous qui m'avez formée, ayez pitié de moi! Trois ans plus tard elle fut ravie au ciel.

Assez souvent, continuez-vous, je suis comme un hébété qui n'a ni pensée, ni sentiment. — Parmi les mendiants qui se trouvent à la porte de l'église, n'en avez-vous jamais remarqué qui étaient à la fois paralytiques, sourds-muets et aveugles-nés? Ce sont ceux-là qui reçoivent les plus abondantes aumônes, parce que leurs nombreuses infirmités prêchent plus éloquemment que les plus grands rhéteurs. Sachez, vous aussi, étaler des misères de toutes espèces, et ajoutez intérieurement : *Jesu, fili David, miserere mei.* (*Marc.*, X, 47.)

Malgré ces précieuses ressources, répliquez-vous, mon oraison a été entièrement manquée. — Non, certes : n'allez pas croire que rester en la présence de Dieu dans une posture convenable, sans y cueillir un fruit sensible, soit un temps perdu. C'est au contraire gagner beaucoup, parce que c'est travailler sans intérêts. En agissant de la sorte, vous ressemblez aux enfants qui cultivant de leur mieux le champ de leur père, ne sont pas payés à la journée, comme les autres, mais qui reçoivent toute leur récompense à la fin de l'année, à la fin de leur vie; ou, si vous le préférez, je vous comparerai à un jardinier uniquement occupé à tirer l'eau d'un puits pour arroser les fleurs de son maître. Dès qu'il y en a, il la puise. Est-ce que son seigneur lui reproche de n'en pas tirer quand le puits est à sec? et puis enfin, le temps consacré à l'oraison s'étant écoulé, le jour n'est pas fini. Oraisons jaculatoires lancées vers le ciel; colloques avec Jésus, Marie, Joseph, présence de Dieu : *Ambula coram me, et esto perfectus!* (*Gen.*, XVII, 1.) Autant de pleurs, autant de soupirs. Oraison continuelle.....

Pour nous aider à nous entretenir avec notre bon Jésus, dans quelque état que nous l'envisagions, choisissons parmi ses images, dit sainte Thérèse, d'après le conseil même de Jésus, celle qui nous inspirera le plus de dévotion, non pas seulement pour la porter sur nous sans la regarder, mais pour nous faire souvenir, en la contemplant, de lui adresser souvent la parole, et de prêter plus souvent encore une oreille docile à son mystérieux langage.

Ah! n'en doutons pas, il ne manquera pas de nous mettre dans le cœur et sur les lèvres ce que nous aurons à dire pour lui plaire.

Dans l'oraison Dieu se conduira envers nous suivant les dispositions de notre âme. Sommes-nous violemment tentés de succomber à un mauvais désir, à une représentation lascive ou à un mouvement d'orgueil? Il nous apparaîtra sous la figure d'un juge terrible, qui punit le crime d'un supplice éternel.

Coupables, sommes-nous repentants comme l'enfant prodigue, nous le verrons accourir à notre rencontre, nous ouvrir ses bras, nous presser sur son sein palpitant de joie.

Si nous sommes tristes ou souffrants, il se montrera à nous, allant au fatal jardin, et quoiqu'il fût la patience même, exprimant ses ennuis et s'en plaignant même : *Tristis est anima mea usque ad mortem.* (*Matth.*, XXVI, 38.)

Si enfin il plaît au bon Sauveur de verser en notre cœur quelques gouttes consolatrices, reconnaissons-nous-en indignes. Mais en même temps louons et invitons toutes les créatures à publier son infinie bonté, qui se complaît davantage à étaler ses magnificences qu'à faire éclater sa formidable justice.

Et comme ce serait un horrible blasphème de nier le pouvoir qu'il a de venger les insultes qui lui sont faites, c'en serait un plus grand encore de douter de l'exercice de ce même pouvoir dans la distribution de ses bienfaits.

Qui ne blâmerait, comme inconvenante et grossière, la conduite de l'épouse d'un roi qui, prise dans une condition obscure, refuserait de paraître à la cour dans un jour de grande solennité où son auguste époux désirerait sa présence, comme l'Écriture nous apprend que fit Vasti, qui encourut ainsi l'indignation d'Assuérus?

Or, remarque notre expérimentée et judicieuse Thérèse, le Seigneur Jésus regarde du même œil les âmes, ses fiancées, qui refusent ses délices, ses mystérieuses caresses, quand il veut les honorer et se réjouir lui-même ostensiblement avec elles; car il nous répète que ses plus suaves plaisirs sont d'être avec les enfants des hommes. Il suit de ces délicieux passages que si toutes les favorites du divin Amant préféraient leur volonté à la sienne, s'éloignaient de lui quand il les appelle pour leur prodiguer ses plus célestes embrassements, elles le priveraient de ses plus beaux jours de fêtes. Cette réserve, cette modestie, cette humilité, loin de mériter des louanges, serait une indiscrétion, une incivilité, une sorte de mépris.

Aussi, pour essayer de charmer Jésus dans les doux colloques de l'oraison, l'âme doit s'y présenter revêtue de sa brillante robe nuptiale, afin d'être introduite, si c'est le bon plaisir du monarque, dans la magnifique salle du festin. Sachons donc, et ne l'oublions pas, qu'il n'y a pour elle aucun danger dans ces faveurs de prédilection, pourvu qu'elle sorte du palais royal, plus dégoûtée du monde, plus humiliée, plus abîmée dans son néant, plus ambitieuse des saintes folies de la croix !!!

IIe MEDITATION.

SUR L'EXCELLENCE DE LA RETRAITE.

Ante orationem præpara animam tuam. (*Eccli.*, XVIII, 23.)

Préparez votre âme avant la prière.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi ! Dieu est partout et il remplit tout de son immense majesté.. Oui, Seigneur, si je monte au ciel avec le Roi-Prophète (*Psal.* CXXXVIII, 8 seqq.), je vous y trouve faisant le bonheur de vos élus : *Si ascendero in cœlum, tu illic es.* Si je descends dans les enfers, je vous y vois punissant sévèrement les ennemis de votre nom et des hommes : *Si descendero in infernum, ades.* Si, dès le matin, prenant des ailes, je me promène dans les espaces et m'envole au delà des mers, c'est votre main qui me dirige ! Non, je ne puis faire un pas, concevoir une pensée, admettre un désir, pousser un léger soupir, prononcer une parole, que vous n'en soyez le témoin et que vous ne me le permettiez; car, bon gré malgré, je suis à vous, tout à vous, je suis, je vis, je respire en vous : *In quo vivimus, movemur et sumus !* (*Act.*, XVII, 28.)

Esprit de lumières, qui connaissez mon incapacité absolue, éclairez-moi de l'un de vos célestes rayons ! Purifiez-moi par l'onction de votre grâce. Apprenez-moi enfin à méditer efficacement l'excellence et le prix de la retraite dont vous daignez m'honorer préférablement à tant d'autres âmes qui progresseraient rapidement dans les voies sublimes de la perfection sacerdotale, si vous leur accordiez la même faveur :

Veni, sancte Spiritus; reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende. Emitte spiritum tuum et creabuntur, et renovabis faciem terræ ! — Oremus : *Deus, qui corda fidelium sancti Spiritus illustratione docuisti*, etc.

Ecoutons attentivement le Saint-Esprit qui nous parle lui-même : *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus : « Je conduirai cette âme dans la solitude, et là, je parlerai à son cœur.* (*Ose.*, II, 14.) Non, ce n'est pas précisément avec son intelligence que je veux m'entretenir. Toutes mes créatures raisonnables n'ont pas reçu de moi la même pénétration, les mêmes connaissances et les mêmes moyens d'en acquérir; je leur distribue, comme il me plaît, plus ou moins de talents dont elles ne doivent jamais s'enorgueillir, puisqu'ils viennent tous de moi, de moi seul.

Aussi, dans cette retraite principalement, je ne leur demande ni les hautes conceptions, ni les pénibles efforts du génie humain toujours si restreint et si borné ; car ces vaines prétentions qui, le plus souvent, prennent leur source dans l'amour-propre, loin de les rapprocher de moi, les en éloignent.

Toute retraite proprement dite n'est point une académie de sciences et de syllogismes, mais un exercice de méditations simples et naïves ! Plus on se fait petit, plus on s'annihile à mes yeux, et plus je me plais à abaisser des regards de bienveillance sur cet anéantissement. *Et loquar ad cor ejus.* C'est donc au cœur, partie la plus noble de vous-mêmes, que je parlerai ; ce cœur est le vrai siége de cette charité divine que moi, le Saint-Esprit, j'aime tant à répandre dans une âme profondément humble : *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum qui datus est nobis !* (*Rom.*, V, 5.)

Une fois son affection acquise, il me sera facile de gagner toutes les autres facultés de son être, son entendement, sa volonté, sa liberté, sa mémoire, son imagination ! Je commencerai donc par lui tenir le séduisant langage du cœur ! Oh ! mes chers confrères, essayons, essayons de bien comprendre tout ce qu'il y a de suave et de précieux dans cet amical exorde de l'Esprit d'amour !...

Mais écoutons encore ses délicieux enseignements : Dans la dissipation des récréations permises, mais peu sérieuses, des études vaines et peut-être ambitieuses ; dans l'exercice même des emplois les plus importants et des plus pieux offices, j'avais mille fois voulu convaincre cette âme préoccupée, que toutes ces choses autorisées ou commandées par la règle ne peuvent lui être méritoires et à moi agréables, qu'autant qu'elles tendent à procurer sa sanctification et ma gloire ; mais, hélas ! ma parole, cette précieuse semence, tombant sur le roc dans le grand chemin ou au milieu des ronces, c'est-à-dire, parmi des pensées frivoles, des entretiens irréfléchis, des agitations puéri-

les, des projets chimériques, des désirs sensuels et non vigoureusement et promptement réprimés ; ma parole si efficace, si féconde par elle-même, ne prenait point racine, ne produisait point de fruits de componction et de salut dans cette âme volage, ingrate et rebelle !

J'avais beau lui redire, sur tous les tons, que je déteste le partage ; que je m'éloigne du bruit et du tumulte ; que je ne communique guère mes grâces de choix, grâce de lumière intérieure et de repentir, grâce d'abnégation et de sacrifice, grâce de charité et de zèle, que dans le calme de la solitude et de la ferveur de la prière : je n'étais point écouté, parce que ma voix, pour arriver au cœur, a besoin d'un profond silence ! O mon âme, dit saint Bernard, prête donc une oreille attentive à cette voix si douce et si onctueuse qui demande à se glisser dans ton sein ! O chère âme, sois seule, toute seule, afin que celui avec qui tu as contracté une alliance si honorable, vienne te visiter à son aise ! Sache donc que cet Amant céleste, le plus jaloux des époux, ne consentirait jamais à demeurer à tes côtés sous un œil profane ! Chasse de ta présence tout ce qui porterait le moindre ombrage à sa susceptibilité ! Retire-toi à l'écart pour l'écouter, pour pleurer, ou pour te réjouir avec lui.

Pendant cette retraite, continue l'Esprit-Saint, dans cette paisible chapelle, au pied de cet autel sacré, de cette chaire prophétique, de cet imposant tribunal, de cette croix sanglante, de ce mystérieux tabernacle ; cette âme, mon épouse, saisie enfin d'un profond et religieux recueillement, écoute avec respect et avidité ma voix si persuasive et si attachante. Charmée de mes avances paternelles, de mes irrésistibles attraits, de mes suaves amabilités, de mes infaillibles et magnifiques promesses, comme elle savoure délicieusement les parfums de ma grâce ! Qu'elle regrette amèrement d'avoir flétri son innocence et perdu un temps si précieux, de m'avoir connu, apprécié et aimé si tard : *Sero te amavi !* Elle confesse alors humblement ses froideurs et ses nombreuses iniquités ! Elle s'attache irrévocablement à mon glorieux service ! Elle répète intérieurement et elle voudrait pouvoir proclamer hautement, devant tous les peuples réunis, que mon joug seul est doux, et que mon fardeau est léger ! *Jugum meum suave est, et onus meum leve.* (*Matth.*, XI, 30.)

Seigneur Jésus, mettez dans mon cœur ces beaux et nobles sentiments qui me rappelleront sans cesse ma dignité sublime ! Que je n'oublie donc jamais qu'à l'exemple de la sainte famille de Nazareth, j'ai préféré les ineffables avantages et les pures délices de la solitude et de la vie intérieure à toutes les fausses joies d'un monde insensé. Soyez béni de m'avoir appelé à l'ombre protectrice de l'autel pour y couler mes jours dans votre aimable familiarité.

Jeune Samuel, prophète si candide et si obéissant, que je remercie ma vertueuse mère de m'avoir déposé, comme la vôtre, dans le temple majestueux du Dieu vivant !

Vierge immaculée, ce fut dans une humble cellule voisine du temple de Jérusalem que vous commençâtes cette vie si admirable qui devait préparer votre chaste sein à devenir le glorieux tabernacle du Roi immortel des siècles !

Saint Joseph, c'est aussi sur l'un des autels de ce même temple que fleurit tout à coup la verge mystérieuse qui vous désigna pour être l'époux fortuné de l'incomparable Marie et le père nourricier de l'Enfant divin et chéri.

IIIe MEDITATION.

SUR LA FIN DU PRÊTRE.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi.

Seigneur Jésus, non-seulement vous remplissez de votre souveraine majesté le ciel, la terre et les enfers, mais vous vivez encore, j'aime à le croire, dans mon propre cœur, où je ne puis vous retenir que par le double lien de l'amour et du sincère repentir de mes nombreuses iniquités ! oui, je voudrais pouvoir confesser à l'univers entier que je suis un grand pécheur et que je verserais volontiers tout mon sang pour ne vous avoir jamais offensé.

Esprit-Saint, maintenant que vous m'avez accordé mon pardon, daignez, je vous en conjure, m'éclairer sur ma vraie fin ! *Veni, sancte, Spiritus*, etc.

De mundo non estis. (*Joan.*, XV, 19.)
Vous n'êtes pas du monde.

Dieu m'a appelé du monde à l'état sacerdotal pour y vivre, au moins par le cœur, séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde ! puis-je me rendre le doux témoignage d'avoir jusqu'ici fidèlement correspondu à ma sublime vocation ?

Ier Point. — Ma fin est donc de vivre séparé du monde, non-seulement de demeure, mais de sentiment ! Il ne suffit pas, pour être bon prêtre, d'en porter l'habit, il faut encore que j'en aie le véritable esprit ! Si, d'un côté, l'esprit de religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde par devoir, de l'autre, l'esprit du siècle s'introduit trop souvent dans les presbytères ! Le mien n'est-il point de ce nombre ?

Ma fin est de vivre détaché de ce monde. Si je n'en suis séparé que par l'habitation et le vêtement ; si je n'en suis pas réellement séparé d'esprit et de cœur, je dois me regarder comme le plus malheureux des êtres ! Pourquoi ? parce que je n'ai plus ni les agréments du monde, ni les consolations de Dieu ! Que dis-je ? ce serait pour moi le plus déplorable des désordres ! Oui, je pourrais m'écrier alors avec saint Bernard et avec

bien plus de raison que lui : « Je ne suis ni séculier ni religieux ! ni séculier, puisque j'ai quitté le monde; ni religieux, puisque je tiens encore à ce monde que je n'ai abandonné qu'en apparence! »

Ma fin est d'être comme le grand Paul, crucifié pour le monde ! car si, malgré ma noble profession de religieux, j'aime le monde et ses conversations; s'il s'accommode de mes manières, et si les siennes me plaisent, évidemment je ne possède de l'homme consacré à Dieu, que le vain nom.

Pour être religieux en effet et en vérité, il faut qu'au milieu de mes indispensables rapports avec les personnes du dehors, je sois comme dans un état de souffrance! Il faut que ce monde ne me paraisse que comme une croix, et que je sois moi-même pour lui une croix par la contrariété des principes et de sentiments qui se trouvent infailliblement entre lui et moi! Où en suis-je à cet égard?

Ma fin est d'être mort au monde et à moi-même! Car en vain me flatterais-je d'être mort à tout ce qui, dans le langage ascétique, s'appelle monde, si je n'étais mort à moi-même ! Le monde que je porte en moi, m'est infiniment plus dangereux que celui qui est hors de moi ! Religieusement parlant, être mort à soi-même, c'est n'avoir plus ni volonté, ni prétentions humaines; c'est combattre sans relâche les trois concupiscences signalées par saint Jean, et qui pour moi sont d'autant plus redoutables qu'elles forment une partie de moi-même ! autrement, je ne serais point mort selon Jésus-Christ, je ne serais point enseveli avec Jésus-Christ; par conséquent ma religion serait vaine! Et peut-être eût-il mieux valu pour moi rester dans le monde que d'en colporter avec moi l'amour dans le sanctuaire.

Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort au monde, sont donc d'une sainteté bien relevée? Oui, sans doute! mais aussi, pourquoi ai-je choisi mon sublime état, sinon pour y travailler, non-seulement à ma sanctification, mais à ma perfection, tout autrement que je n'aurais pu le faire dans le monde? *Si vous voulez être parfait*, dit le Sauveur au jeune homme de l'Evangile, *quittez tout et suivez-moi!* (*Matth.*, XIX, 21.) Au lieu de me parler ainsi, il me dit à moi pontife : Parce que tu as tout quitté à l'exemple de mes apôtres, et que tu as pris l'engagement de me suivre, souviens-toi que tu dois être parfait. Cette perfection que Jésus a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un précepte rigoureux! Du moment que je me le suis imposé par un acte volontaire et par un vœu, il ne m'est plus libre de violer cette obligation d'être parfait, ou du moins de ne pas travailler sincèrement et efficacement à le devenir! De quelle prévarication ne me rendrais-je pas coupable si je négligeais de tendre persévéramment à la perfection qui est maintenant ma fin? En agissant de la sorte, ne sortirais-je pas visiblement de la voie où j'étais appelé? Or, sortir par lâcheté des sentiers que le Sauveur m'a lui-même tracés, ne serait-ce pas, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus digne de ses vengeances? Mais en m'éloignant ainsi de ma fin, quel sujet n'aurais-je pas de rougir et de trembler, quand je vois, au milieu du monde, des séculiers plus touchés que moi du désir de leur perfection, plus occupés que moi du soin d'y parvenir, et par conséquent plus parfaits dans leur condition que moi dans la mienne? Ne rencontre-t-on pas, en effet, de simples fidèles plus humbles, plus purs, plus mortifiés, plus charitables qu'une infinité de prêtres !

Quel témoignage contre moi lorsque Dieu me comparera à mes paroissiens, à mes pénitents? A part toute comparaison, quelle honte pour moi de me trouver après plusieurs années de prêtrise, moins fervent, moins parfait que je ne l'étais dans le monde et au séminaire! Est-ce là ce que Dieu demandait de moi? est-ce là ce que je lui avais promis?

IIe Point. — C'est par une grâce toute gratuite et privilégiée qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la plus haute perfection ! Aussi, en vertu de ce choix de préférence, exige-t-il de moi une correspondance plus active et des fruits plus abondants ! Quelles sont donc, en cela même, les vues de sa providence? les voici : Il veut que je lui sois dévoué d'une façon toute particulière; il veut me mettre au rang de ses favoris qui l'approchent davantage, qui ont avec sa souveraine Majesté des communications plus fréquentes, plus intimes et plus honorables; il veut m'élever aux plus éminentes vertus, pour m'attacher plus étroitement à lui et me fournir ainsi les moyens d'acquérir de plus grands mérites; il veut faire éclater en moi tous les trésors de sa charité, et me préparer à recevoir un jour dans son royaume les dons les plus signalés!

Mais, avant de m'accorder cette immortelle récompense, il veut me proposer au monde comme un attrayant modèle dont la réputation de sainteté doit le porter puissamment à pratiquer la vertu, en célébrant les miséricordes et les gloires de mon généreux bienfaiteur! Or, tous ces ineffables avantages dépendent, encore une fois, de ma perfection qui est le propre de mon incomparable état.

Comment pouvoir admirer assez la bonté divine qui, par une prédilection imméritée, m'a ségrégé de la masse de corruption, m'a inspiré une vocation si sainte, m'a destiné à de si grandes choses, et n'a cessé de me procurer tous les moyens imaginables pour atteindre un but si digne d'envie! *Non fecit taliter omni nationi.* (*Psal.*, CXLVII, 20.) Oh! non, notre Dieu n'en a pas agi de la sorte envers tant de millions de créatures qu'il laisse exposées à des périls de toute espèce; qu'avais-je fait plus qu'elles pour obtenir des faveurs si extraordinaires?

Que dois-je maintenant penser de moi-

même, si, dans une situation si honorable où je ne devrais communiquer, pour ainsi parler, qu'avec un Dieu si libéral et si aimable, je ne remplis que nonchalamment des fonctions, des exercices qui portent vers lui un si grand nombre d'âmes d'élite; si, au lieu de me préserver des taches les plus légères, je me fais de mortelles blessures; si enfin, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je me traîne dans une déplorable indigence?

Qu'il y a d'ecclésiastiques qui méritent ces sanglants reproches! Ne s'adressent-ils point à moi plus qu'à tout autre? Seigneur Jésus, jusqu'à présent je n'avais du sacerdoce qu'une idée vague et incomplète; je n'en comprenais bien ni la fin, ni l'excellence, ni la responsabilité, ni les récompenses : mais aujourd'hui, votre infinie clémence m'a révélé ma vocation dans toute son étendue, et m'en a fait apprécier les indicibles charmes, les ineffables prérogatives! Je le jure, je vais travailler à ma perfection avec une résolution inébranlable qui ne se démentira plus! Pour entretenir en mon âme ces sentiments si précieux, je me redirai souvent dans mes moments de tentation : Pourquoi me suis-je présenté à l'ordination? pour imiter, autant que possible, Jésus mon admirable modèle, et procurer sa gloire! Oui, c'est là, c'est là mon unique ambition!!!

IVe MEDITATION.

SUR LES SUPPLICES DE L'ENFER.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi!

Non-seulement, Seigneur, mon Dieu, vous remplissez de votre suprême majesté les cieux et la terre, les océans et les déserts; mais si je soulève les voiles eucharistiques, je vous aperçois réellement présent dans cet auguste tabernacle! Oui, vous êtes là, à quelques pas de moi, majestueusement assis sur le trône accessible de vos infinies miséricordes, et invisiblement entouré de la cour céleste qui vous y présente avec une religieuse frayeur ses respectueux hommages! Humblement prosterné en votre divine présence et profondément pénétré de repentir à la vue de mes nombreuses iniquités, j'ose vous demander la grâce de méditer efficacement l'effroyable vérité qui est tout à la fois le frein le plus fort contre le vice, et le plus puissant encouragement à la vertu!

Esprit de lumières qui voyez mes ténèbres et mon insuffisance, venez-moi en aide, je vous en conjure! *Veni, sancte Spiritus; reple*, etc.

Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis. (*Eccli.*, VII, 40.)

Rappelez-vous vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez.

Initium sapientiæ timor Domini. (*Eccli.*, I, 16.)

La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse.

Sans doute l'amour de Dieu est, dans l'accomplissement de nos devoirs, le motif le plus noble et le plus méritoire. Cependant, suivant saint Ignace de Loyola que nous aimons à prendre pour guide, nous ne devons point négliger celui d'une sainte et légitime frayeur!

Ouvrons-donc l'Evangile, cette règle infaillible de notre croyance, de notre conduite, de notre prochain jugement, et lisons ces formidables paroles tombées des lèvres d'un Dieu irrité : *Discedite a me, maledicti :* « *Retirez-vous de moi, maudits.* » — *Ite in ignem, ternum :* « *Allez au feu éternel.* (*Matth.*, XXV, 41.)

Oui, sachons-le; il y a pour les mauvais prêtres, pour les mauvais religieux, dont le nombre, au jugement du savant Jérôme ravi au troisième ciel, est très-grand, un enfer particulier et formidable où le nombre de ces réprouvés est bien plus considérable qu'on ne le pense communément!... Méditons seulement ces deux tourments les plus horribles : l'éternelle séparation de Dieu, et un feu éternel!

Après une chaîne plus ou moins longue d'infidélités à la grâce (car personne n'est exempt d'infidélités, puisque les plus grands saints eux-mêmes se sont regardés comme chargés d'iniquités nombreuses); après une chaîne de péchés de paresse, de tiédeur, d'immortification, d'amour-propre, de jalousie, de médisance, de jugement téméraire, d'impatience, de murmure contre l'autorité, d'affections charnelles non suffisamment réprimées, de désirs peut-être criminels, de confessions et de communions infructueuses, pour ne rien dire de plus (Seigneur, vous reconnaissez là mes propres aveux): après donc une telle vie, qui n'est point la vie d'un vrai prêtre, je me trouve soudainement cloué sur ma couche funèbre!

Ah! si à ce moment décisif, le démon muet, ce cruel ennemi des hommes, et surtout des prêtres et des religieux, me permettait du moins d'accuser intégralement toutes les souillures de mon âme et de les pleurer amèrement, mon pardon me serait sûrement accordé. Mais non, ce religieux, ce prêtre, de plus en plus endurci par un incroyable orgueil et par l'abus prolongé des faveurs les plus signalées, garde toujours un fatal silence!

Cependant son agonie s'avance : des sueurs froides baignent son front décoloré, ses membres amaigris et glacés! de violentes convulsions épouvantent les gens à gage ou les rares amis qui ne l'ont pas encore abandonné! Ses yeux égarés par la souffrance et surtout par les remords, s'éteignent tout à coup; il pousse un profond gémissement, il expire! Le voilà déjà tremblant aux pieds de Jésus-Christ, armé de sa croix sanglante et du glaive flamboyant de son inexorable justice.

Que vous êtes heureux, Messieurs, de n'avoir jamais été témoins de ces scènes déchirantes, dont le douloureux souvenir nous serre toujours le cœur!

Dans quel état parais-tu devant moi, lui

dit ce Dieu irrité, et que peux-tu attendre de mes justes rigueurs? Je t'avais créé pour devenir un prêtre modèle, mais tu ne l'as pas voulu! Je t'avais introduit dans le plus honorable de mes sanctuaires; eh bien! là ta vie n'a été ni aussi humble, ni aussi mortifiée, ni aussi pure, ni aussi édifiante que celle d'un grand nombre de simples fidèles, qui sont contraints de braver tous les dangers du monde! Là encore tu m'as traité, non comme ton libérateur héroïque, non comme ton magnanime bienfaiteur, mais comme ton esclave. Tu as déconsidéré ton auguste ministère; tu n'as point su apprécier ta vocation sublime, tu m'as conspué, persécuté, crucifié! Pécheur ingrat, barbare, déicide, retire-toi de moi, car ta hideuse présence jetterait le dégoût et l'effroi parmi mes élus : *Discedite a me.*

Ou plutôt afin d'irriter tes cruels regrets, lève un moment la tête et considère ce que tu as perdu. Vois couler ce beau fleuve de délices enivrantes où tu devais désaltérer ta soif toujours ardente et toujours satisfaite. Touche du doigt, du regard seulement, cette couronne qui brillerait maintenant sur ton front radieux! Contemple ces trônes éclatants où sont assis tant de François d'Assise, d'Ignace, de Xavier, de Vincent de Paul! Ecoute les mélodieux concerts dont retentissent incessamment les voûtes de mon paradis.

Ame orgueilleuse, sensuelle, obstinée dans tes sataniques illusions, emporte avec toi ces images si douces aux cœurs candides et obéissants, mais si déchirantes pour les cœurs pervertis et rebelles, et va pleurer loin de moi, qui suis la souveraine beauté, tes vanités, tes arrogances, tes profanations et tes malheurs : *Discedite a me.*

Un homme plongé seulement dans une léthargie profonde, et que l'on croyait mort, est solennellement porté au tombeau de ses ancêtres. Bientôt il se réveille, pieds et mains liés. Il s'imagine d'abord que ce n'est qu'un songe; il essaie néanmoins de se débarasser de ses vêtements, mais un linceul! il cherche péniblement, mais des clous et des planches; alors il soupire, il se trouble, il appelle, mais silence! L'effroyable figure d'un démon se présente seule à son œil épouvanté, et le soulève dans sa bière; il crie plus fort encore : A mon secours! Toujours le même silence, toujours le même fantôme qui le regarde fixement. Saisi de crainte et d'horreur, il se déchire et expire enfin dans le désespoir. Faible, très-faible image du réprouvé qui se réveille dans les enfers. Dans cet éternel cercueil, il appelle vainement, non la vie qu'il maudit, mais la mort qui est sourde à ses hurlements!

O région de terreur, redisait souvent saint Bernard à ses pieux disciples, région de larmes, de deuil, de désolation, de toutes les misères, de tous les tourments réunis dans un feu inextinguible : *In uno igne omnia tormenta!* Je frissonne de tout mon être au souvenir de cette région infortunée, et l'effroi que j'en ressens fait que tous mes os en sont froissés : *Ad memoriam istius regionis concussa sunt omnia ossa mea.*

Oui, oui, il y a du feu dans l'enfer! c'est la croyance de toutes les générations. Il y a du feu dans l'enfer! c'est l'infaillible enseignement de l'Eglise romaine. Il y a du feu dans l'enfer! c'est un oracle sorti de la bouche même de Jésus-Christ, et tout aussi certain que l'existence de Dieu! Puisque je ne connais pas la nature du feu bienfaisant qui nous éclaire et nous échauffe ici-bas, ne me demandez pas la nature du feu de l'enfer qui, allumé par le souffle de la colère divine, dévore également les corps et les âmes sans jamais les consumer. Je vous répondrai seulement, avec Thérèse de Jésus qui en fit un moment la redoutable épreuve, que le feu qui brûle en ce monde n'est rien en comparaison du feu qui brûle les réprouvés. Que je crains, ô mon Dieu, de me trouver un jour parmi les innombrables prêtres indignes d'un si beau nom, dans des brasiers ardents!

Enfer! enfer! je t'interroge, réponds-moi sans détour? Serais-je destiné à être bientôt l'une de tes inconsolables victimes, à n'avoir pour tout partage, tout rafraîchissement, toute espérance, qu'une nourriture de feu, qu'un lit de feu?

Ah! si j'avais ce malheur, non-seulement je ne verrais jamais mon aimable Jésus, ni la charmante Marie, mais je brûlerais éternellement! Non, mon adorable Sauveur, et vous Mère chérie, vous ne souffrirez pas que votre enfant tombe jamais dans le noir abîme!

Tourmenté du désir immense d'admirer un Dieu si bon, si magnifique dans ses récompenses; oubliant presque la terrible sentence qui vient de le condamner, ce prêtre s'élance avec une incroyable ardeur vers la délectable Sion dont il s'imagine voir encore les immortelles splendeurs, entendre encore les cantiques harmonieux : Que tu es belle, répète-t-il, que tu es glorieuse, ô céleste Jérusalem! Qu'ils sont heureux ceux qui habitent tes riants tabernacles. Oh! daigne me recevoir dans ton enceinte ravissante. Mais vœux trop tardifs, inutiles efforts!

Repoussé, replongé avec indignation par un bras puissant et inexorable, dans une mer de souffre embrasée dont les flots mugissants le balottent et le roulent de précipice en précipice, il n'entend plus, il n'entendra plus désormais que ce formidable refrein de l'éternité : Toujours... à jamais, toujours... toujours!

Mille actions de grâces, Seigneur Jésus, pour ce charitable enseignement, pour cette infaillible doctrine, pour ces salutaires impressions si indispensables à la mobilité de mes pensées, à la faiblesse de ma foi, à ma déplorable indolence, à la violence de mes tentations.

Oui, Père des miséricordes, nous vous bénissons tous ensemble de vouloir bien nous parler vous-même, dans ce lieu saint et paisible, un langage si énergique et si

persuasif qui convertirait, je n'en doute point, les plus fameux impies et les plus grands libertins, si comme moi ils pouvaient l'entendre et le méditer dans le calme de la solitude et au pied de vos autels.

V° MEDITATION.

SUR L'ÉTERNITÉ.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi.

Oui, Seigneur, je le crois fermement, vous remplissez ce saint lieu de votre majesté souveraine. Humblement prosternés à vos pieds bénis, nous commençons par vous confesser, à vous notre Rédempteur, à la compatissante Marie, votre Mère et la nôtre, à tous les anges et à tous les saints du paradis, que nous avons beaucoup péché. Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, à saint Michel, etc. Repentants de nos iniquités, nous vous supplions, Esprit de lumière, de sagesse et de componction, de vouloir bien nous aider à méditer efficacement la plus importante comme la plus formidable de toutes les vérités. La voici :

Ibit homo in domum æternitatis. (*Eccle.*, XII, 5)

L'homme s'en ira dans la maison de son éternité!

Je ne suis ici-bas, quelle que soit ma naissance, mes titres, mes dignités, mes biens, qu'un pauvre exilé. Le dernier et prochain terme de ma courte et périlleuse carrière, c'est l'éternité. Il est donc pour moi du plus haut intérêt de penser souvent, très-souvent, à la brièveté de cette vie mortelle, et à l'interminable durée de mon avenir! Et cependant, oh! aveuglement incroyable, comme la plupart des enfants d'Adam, je n'y songe presque jamais sérieusement. Je ne m'occupe sottement, hélas! que d'opinions mobiles et incertaines, que de puérilités, d'illusions et de chimères!

Pour m'arracher enfin à cette légèreté d'esprit et à cette funeste insouciance, pour m'animer à l'exercice du recueillement, de la vie intérieure, de l'abnégation et du sacrifice, je veux essayer de sonder aujourd'hui, autant que possible, ce seul mot, ce mot mystérieux : *Eternité!*

Quoiqu'on ne puisse la comparer à rien, remarque le grand Hilaire de Poitiers, cherchons néanmoins des images qui nous aideront un peu à comprendre qu'elle est de tous les mystères le plus incompréhensible et le plus redoutable! Je pense donc mille ans, cent mille ans, cent millions d'années, autant de fois cent millions d'années, qu'il y a d'étoiles au firmament, d'atomes dans les airs, de brins d'herbe dans les prairies, de feuilles et de fleurs sur les arbres au printemps, de grains de sable dans les déserts et de gouttes d'eau dans les océans, de pensées dans l'esprit, de désirs dans le cœur, de larmes dans les yeux de tout le genre humain; et cependant, je n'ai pas encore commencé à balbutier cette grande parole : *Eternité!*

Je suppose qu'un moucheron, chargé par le Tout-Puissant de couper en deux parties égales une énorme montagne de bronze, en ne l'effleurant de son aile imperceptible qu'une fois chaque milliard de siècles, parvienne enfin à opérer ce travail prodigieux. Eh bien! après ce temps dont toutes les mathématiques transcendantes et toutes les multiplications imaginables ne sauraient calculer la durée, le damné sanglottera au fond des enfers : Eternité, je ne fais donc que d'entrer dans tes incommensurables flancs!

Réflexion plus attérante encore! le réprouvé se répétera sans cesse : C'est par une action de quelques instants, de quelques minutes, de quelques secondes, que j'ai fixé mon sort éternel! Oui, cédons-nous volontairement, en matière grave, à une pensée d'orgueil, de jalousie, de haine, ou à un désir voluptueux? offrons-nous indignement le saint sacrifice; violons-nous, de propos délibéré, l'un de nos sacrés engagements? c'est pour une éternité! Mais aussi, faisons-nous, avec pureté d'intention, un acte d'humilité, d'obéissance, de mortification ou d'amour? résistons-nous à une tentation de vanité, de colère, de gourmandise ou d'impureté? c'est pour l'éternité!

Æternitati pingo, s'écriait dans sa vanité païenne un célèbre artiste! A ceux qui lui demandaient pourquoi, peintre si habile, il consacrait des années à la composition d'un tableau, d'un portrait, il faisait cette fière réponse : Ah! c'est que je travaille pour l'éternité de la gloire : *Æternitati pingo!* Et nous, disciples privilégiés du Christ, nous prêtres et religieux qui enseignons, qui savons qu'il y a deux éternités bien différentes, pour laquelle travaillons-nous? Est-ce pour l'éternité du ciel, ou pour l'éternité de l'enfer? O cruelle alternative, pourquoi es-tu si souvent éloignée de la pensée des hommes et des anges de la terre? O éternité de bonheur, comment ne pas t'ambitionner? O éternité de malheur, comment ne pas te craindre? Toujours enivré de délices dans les bras de Jésus, ou toujours rongé de désespoir sous les griffes de Satan! Point de milieu! toujours entonner le chant du triomphe, ou toujours hurler les vociférations du blasphème! Admirable éternité, que ton doux souvenir prêche éloquemment la vertu et la perfection! formidable éternité, qui peut songer à toi sans se convertir?

Si je ne combats pas courageusement et persévéramment les combats de Jésus chargé de sa lourde croix, si je ne cueille pas les fruits de la pénitence et les palmes éclatantes du paradis, enfer, tu seras pour jamais mon horrible partage!

Combien de fois, dans des heures de solitude et de recueillement, n'ai-je pas été tenté de me plaindre à mon adorable Rédempteur et à sa divine Mère de n'avoir pas une santé de fer, une poitrine d'acier, la voix imposante du plus bruyant des tonnerres et le feu brûlant d'un Xavier, pour crier incessamment et jusqu'à la fin du

monde, à toutes les générations : Sauvez vos âmes, car éternité de bonheur! Ne perdez pas vos âmes, car éternité de malheur! Avec ces seules paroles redites mille fois dans l'enthousiasme apostolique, j'aurais bientôt changé la face de la terre, et je conduirais au ciel tous ses infortunés habitants! Comme le grand Paul, j'entrerais hardiment dans ces nouveaux aréopages, composés de nos hommes d'Etat, de nos législateurs, de nos riches, de nos savants, et je leur dirais de la part du grand Dieu : Princes de la politique, de la tribune et du savoir, quoi! semblables à des enfants privés de leur innocence, vous vous consumez en conceptions vaines, en études stériles, en discours dépourvus de toute sanction divine, et qui, par conséquent, ne peuvent vous conquérir que la pitié des vrais sages, et vous oubliez insensément votre éternité! *Quid hæc ad æternitatem?*

Quoi! pendant que l'ignare paysan et l'humble cénobite prennent leur essor vers les choses sublimes et immortelles, vous, dans votre déplorable orgueil, vous ne savez qu'abaisser votre regard sur la vile poussière qui vous sert de pâture : *Quid hæc ad æternitatem?*

J'apparaîtrais soudain dans les sanctuaires, les monastères de tout genre, en m'écriant d'une voix plus terrible et plus lugubre encore : Mes frères, pourquoi avez-vous dit adieu aux folles jouissances du siècle? Pourquoi vous êtes-vous solennellement enrôlés sous les glorieux drapeaux de Jésus et de Marie? Pourquoi êtes-vous entrés dans ce temple, dans ce cloître solitaire, si ce n'est pour vous consacrer nuit et jour à la conversion des pauvres pécheurs, à l'instruction des ignorants, au soulagement des malades, à la consolation des affligés, à la méditation des perpétuelles éternités?

Un prince, illustre par sa naissance et ses exploits, mais absorbé par l'amour de la vaine gloire et des faux plaisirs d'un monde aveugle, se présente à la Trappe par curiosité. Introduit dans le chapitre de tous les religieux réunis, il distingue un jeune noble qu'il avait remarqué naguère dans une célèbre bataille. Mon ami, lui dit-il, ce lieu de tristesse et d'austérités ne me semble pas fait pour la gaîté, la valeur et le génie. Quittez cette demeure lugubre, et venez partager les délices de ma cour. — O mon prince, répond le judicieux et fervent novice, les séduisantes voluptés de votre palais sont-elles éternelles? Ah! laissez-moi, je vous prie, méditer en silence, durant les quelques jours que j'ai à passer sur cette terre fugitive, mon éternité, cette effroyable éternité que votre Altesse Royale subira bientôt elle-même! A ces mots : *Méditer en silence mon effroyable éternité*, le grand Condé se prosterne humblement au pied de la croix sanglante du Sauveur qu'il arrose de ses larmes, puis il se relève converti, et mourait plus tard en vrai chrétien.

Très-chers et aimés confrères, quand nous sommes écrasés sous le poids de nos préoccupations, de nos soucis, de nos travaux, de nos tentations, disons-nous donc : Il y va pour nous, si nous le voulons, d'une éternité de bonheur! Alors, notre intolérable fardeau s'allégera, et tout nous deviendra facile avec l'amour du Seigneur Jésus et de sa divine Mère!

VIe MEDITATION.

SUR LES GLOIRES DE LA VIRGINITÉ.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi.

Plus je m'observe, plus je m'étudie avec le sincère désir de me bien connaître, et plus je me pénètre de cette désolante vérité enseignée par le grand Apôtre, qu'il y a en moi une terrible loi des membres qui combat incessamment contre la loi de l'esprit. (*Rom.*, VII, 23.) Impossible de me dissimuler avec le Roi-Prophète (*Psal.* L, 7), que ma mère m'a réellement conçu dans la corruption et enfanté dans l'iniquité! Oui, j'ai hérité d'elle la concupiscence qui ne s'éteint qu'avec la vie.

Pour vaincre cette ennemie acharnée à ma perte, j'ai plus besoin que jamais d'un secours surnaturel. Venez donc à mon aide, Esprit de lumière et de force. Faites briller à mes yeux les enivrantes beautés de la virginité sacerdotale, qui m'inspireront du dégoût pour tout ce qui n'est pas éminemment pur : *Veni, sancte Spiritus.*

Dieu, pur esprit de toute éternité, est par conséquent la pureté par essence. D'un côté, l'infiniment pur ne pouvant s'allier à l'impur, et de l'autre le Verbe divin se faisant chair dans son incarnation, il lui fallait nécessairement, pour s'unir à l'humanité, descendre dans un corps sans tache. O Marie, c'est donc votre virginité immaculée, qui seule pouvait attirer le Fils de Dieu dans votre sein, et vous rendre digne d'être la Mère de Jésus-Christ!

C'est plein de cette aimable doctrine, que le Docteur des nations écrivait à son cher Timothée :

> Teipsum castum custodi. (I *Tim.*, V, 22.)
> Conserve-toi chaste.

Pourquoi la pureté a-t-elle reçu dans tous les temps les hommages des mortels? Pourquoi est-elle admirée, vénérée, préconisée par ceux-là même qui n'ont pas le courage de la pratiquer? Pourquoi? parce qu'elle est, à la fois, la plus belle, la plus suave et la plus rare peut-être de toutes les vertus évangéliques. Pourquoi encore? parce qu'en élevant l'homme au-dessus de la nature viciée par la tache originelle, elle l'égale à ces esprits sublimes qui environnent le trône radieux de l'Agneau immaculé? Pourquoi enfin? parce que nous n'ignorons pas que cette vertu si délicate, étant assaillie plus que toute autre par une concupiscence indestructible et effrénée, ne peut se conserver intacte qu'à l'aide de précautions incessantes, d'efforts vigoureux et de combats magnanimes. D'où il faut conclure qu'un chrétien, qu'un prêtre, qu'un religieux qui triomphe persévéramment des pié

ges extérieurs et intérieurs du monde, du démon et de ses propres penchants, est un héros digne du Dieu de toute sainteté.

Seigneur Jésus, ô vous le Roi et l'Epoux des vierges, faites-moi, s'il vous plaît, la grâce de comprendre efficacement cette importante vérité, savoir, que si de toutes les vertus, la chasteté est celle qui honore le plus l'homme en général, le prêtre et le religieux en particulier, l'immodestie est de tous les vices celui qui avilit le plus l'humanité, qui dégrade le plus le sanctuaire et le cloître.

Qui me donnera de peindre, sous des couleurs ravissantes, une vertu que les pages sacrées nous représentent comme un diamant dont la valeur est inappréciable, comme un vêtement de gloire tout éclatant de topazes, comme une reine magnifique qui a pour cortége toutes les autres vertus, comme le plus glorieux trait de ressemblance avec l'ange, avec la céleste Marie, avec Dieu lui-même : *Similes ei erimus* (I *Joan.*, III, 2), comme un gage assuré de ce royaume d'espérance et d'amour, où le grand Jéhovah dévoilera aux âmes chastes les splendeurs immortelles de sa face adorable : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt!* (*Matth.*, V, 8.)

Les plus sages philosophes de l'antiquité, les Socrate, les Platon, les Sénèque, apparemment initiés à la lecture de quelques-uns de ces éloges, s'étaient écriés : Je ne souffrirai point que mon âme devienne jamais l'esclave de mes sens ! L'idolâtrie avait ses Vestales, qui renonçaient à tous les plaisirs de la chair pour se rendre dignes d'entretenir le feu sacré allumé dans les temples de leurs faux dieux !

J'ai vu, dit saint Augustin, des prêtres des idoles qui vivaient de la manière la plus sobre et la plus austère pour se conserver purs. — Et nous, enfans du christ, ses ambassadeurs, nous ne ferions pas des efforts inouïs pour nous garantir de toute souillure et de toute pensée mauvaise ?

Mais, à côté de ces rares exceptions puisées dans le christianisme, qu'il est honorable pour nous d'avoir à offrir l'imposant spectacle de tant de millions de catholiques des deux sexes et de tous les rangs, qui ont mieux aimé porter leur tête sur les échafauds ou s'ensevelir dans la solitude que d'exposer, que de flétrir leur virginité! Quoique cette charmante vertu doive moins étonner dans un prêtre, que la dignité de son caractère place pour ainsi dire entre la terre et le ciel, dans un prêtre, qui se nourrit souvent du pain de vie, il n'en est pas moins vrai qu'un prêtre chaste de corps et de cœur est un admirable spectacle au regard des anges.

Le clergé d'une ville, d'un diocèse, revêtu du royal manteau de la virginité, ravirait d'admiration et protégerait les fidèles reconnaissants; les méchants eux-mêmes seraient forcés de l'entourer de respect et de lui rendre une espèce de culte. Cette divinité humaine, irréprochable dans ses mœurs, éclatante de modestie, à l'abri du plus léger soupçon, a toujours été invincible aux traits envenimés de la jalousie et de la malice la plus noire.

Mais, hélas ! comme l'histoire nous l'a malheureusement appris, qu'est-ce qu'un clergé sur lequel planent de sinistres discours, qui passe pour n'être pas assez réservé, trop dissipé, trop familier avec les personnes du sexe? Qu'est-ce qu'un clergé léger dans ses regards, libre dans ses propos, imprudent dans ses liaisons; un clergé dont la majorité ne donne pas, il est vrai, de scandales éclatants, mais sur les mœurs, mais sur la réputation d'un trop grand nombre duquel la voix publique est pourtant chancelante et incertaine; mais qui, innocents si vous le voulez au jugement des hommes, sont plus ou moins coupables aux yeux de celui qui scrute les cœurs et les reins? (*Psal.* VII, 10.)

Un pareil clergé, si Dieu s'en sert pour faire un peu de bien, ne peut manquer de faire beaucoup de mal, en affaiblissant dans l'esprit des masses, si exigeantes sous ce rapport, la haute et salutaire idée qu'elles devaient avoir de la sublimité et de la sainteté de la vie sacerdotale.

Or, pour éveiller ces tristes pressentiments et propager une si funeste renommée, l'imprudence d'un seul membre suffirait quelquefois. D'ailleurs, ne présumons pas de nos forces; ne nous endormons pas sur notre innocence, qu'une fatale rencontre, qu'un moment de faiblesse peut nous ravir, à nous comme à tant d'autres.

Pour la conserver et l'ennoblir encore, rappelons en quelques mots les plus puissants motifs qui commandent à tout prêtre une chasteté parfaite et exemplaire.

Pour nous affermir dans l'amour d'une vertu qui est la première gloire et le caractère distinctif du prêtre, je ne vous exposerai ici ni l'avilissement ni les remords qui dégradent et rongent une âme impure. Il nous faut à nous, anges de la terre, des considérations plus nobles, que nous trouverons dans la sainteté de nos engagements et la sublimité de nos fonctions. Oui, rappelons-nous sans cesse, et avec la plus vive reconnaissance, ce moment fortuné où les portes du sanctuaire s'ouvrirent à l'impatience de nos vœux, et où le Seigneur, avant de nous admettre au nombre de ses enfants privilégiés, nous adressa par la voix de son pontife ces solennelles paroles : Examinez soigneusement la démarche que vous allez faire; vous êtes encore libres de rester dans le siècle, mais une fois entrés dans le Saint des saints, il vous faudra garder, avec le secours d'en haut, une perpétuelle chasteté de corps et d'âme. Nous la jurâmes, cette belle promesse, à la face du ciel et de la terre, et ce généreux sacrifice fut alors et a sans doute toujours été la principale source de nos plus douces consolations.

Ecoutons encore le grand Paul : *Vos corps sont les membres du Christ : portez donc, glorifiez donc le Seigneur dans ce corps, qui*

lui est si étroitement uni. (I *Cor.*, VI, 15, 20.) C'est-à-dire, votre corps est un vase sacré qui renferme le Dieu de toute sainteté; honorez donc comme il mérite de l'être ce nouveau ciboire, qui contient l'adorable Jésus, et malheur à vous si vous profaniez ce temple auguste, car Dieu vous exterminerait : *Si quis templum Dei violaverit, disperdet illum Deus.* (I *Cor.*, III, 17.)

Convainquons-nous de cet épouvantable oracle par un fait authentique qui mérite toute notre attention :

Un prêtre, remarquable par ses austérités et son éminente pudeur, raconte que, pendant une nuit qu'il priait avec larmes pour le repos de l'âme de l'un de ses frères mort subitement au moment de la consécration, il fut transporté dans une région de ténèbres et de désolation qu'il prit pour le purgatoire. Surpris, ajoute-t-il, de me trouver au milieu d'une foule immense de prêtres, de religieux et de religieuses de tout âge, qui poussaient d'affreux gémissements, mille fois répétés par les échos plaintifs de ce lieu d'horreur, je cherchais vainement le principal objet de mes regrets. Déjà je bénissais le Ciel de l'avoir reçu dans ses glorieux tabernacles, quand tout à coup j'aperçus mon aîné étendu sans mouvement dans un réduit obscur. Je me précipite vers lui, et, lui tendant la main, je m'écrie avec l'accent de la pitié et de l'espérance : Mon cher Eugène, console-toi et prends patience! Bientôt, par mes prières, mes jeûnes, mes disciplines, j'aurai obtenu ta délivrance, et, assis à la droite de la Vierge immaculée, tu lui demanderas la même faveur pour ton Louis bien-aimé. — Cruel protecteur, s'écrie-t-il en jetant sur moi un regard courroucé, pourquoi viens-tu insulter à mon irrémédiable malheur? Sors promptement d'ici; car l'ombre seule de la pureté, en me rappelant mes dégoûtantes obscénités, redouble ma honte et mes tourments. Vois-tu cet autel souillé par mes innombrables sacriléges? Comment! tu n'aperçois pas cette victime encore palpitante, que, pendant trente ans, j'ai essayé d'assassiner! Comment! tu n'entends pas les cris d'indignation et de vengeance qu'elle fait monter incessamment vers mon inexorable Juge! Ah! j'ai beau fermer les yeux, ce terrible spectacle me poursuit nuit et jour. De tous les maux que j'endure, c'est le plus intolérable. Puis, découvrant son cœur rongé de vers : Regarde, si tu l'oses, ces chairs pourries et consumées par un feu intérieur et inextinguible. Contemple ces consentements volontaires, ces désirs criminels, ces représentations voluptueuses, qui, naguère encore, délectaient mon imagination délirante, et qui aujourd'hui, comme autant de hideux fantômes, m'assiégent et m'oppressent. Tous ces prêtres, ces religieux, entassés dans cette fournaise brûlante dont tu ne ressentiras jamais les inexprimables ardeurs, parce que ta profonde humilité et ton zèle pastoral ont conservé ton innocence baptismale, sont, pour les mêmes indécences, la proie des mêmes flammes. Ah! s'il t'était permis de répandre dans ces noirs abîmes une seule goutte du sang adorable dont tu es gracieusement empourpré, tu nous sauverais tous. Cet exécrable séjour, où tu as si téméraírement porté tes pas bienveillants, mais inutiles, deviendrait soudain pour nous un délicieux paradis. Hélas! hélas! pour ton Eugène, l'enfer! toujours l'enfer! Fuis donc loin de ce vaste et indestructible sépulcre de l'éternité. Délivre-moi de ta présence importune; va raconter en tremblant, à tes condisciples qui peuvent encore se sauver, que le sensualisme, la volupté, le sacrilége et l'enfer sont inséparables!

A ces mots, dit le jeune missionnaire, je sortis de ma formidable vision, glacé d'effroi. Depuis cette scène déchirante, mes oreilles sont constamment frappées de cette charitable et imposante recommandation : Pensez-y bien! Pensez-y bien!!!

VIIe MEDITATION.

SUR LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi.

O vous qui remplissez de votre souveraine majesté le ciel, la terre et les enfers, je crois que vous êtes présent dans cette paisible enceinte. Je le crois d'autant plus fermement, que le Seigneur Jésus nous assure lui-même (*Matth.*, XVIII, 20) que là où deux ou trois personnes sont réunies pour prier en son nom son Père céleste, il se trouve au milieu d'elles. Soyez parmi nous, ô mon Sauveur! d'abord pour entendre l'humble confession de nos iniquités, puis pour nous aider à méditer efficacement sur la perfection de nos actions ordinaires.

Hier, je fis un sérieux examen sur la fin sublime de ma vocation. Je vais me demander, aujourd'hui, d'où dépend pour moi cette perfection.

Ier Point. — Ma perfection consiste-t-elle à faire beaucoup de choses, comme on se l'imagine trop souvent? C'était là la pieuse erreur de Marthe que Jésus condamna : *Martha, Martha, sollicita es erga plurima.* (*Luc.*, X, 41.) Elle ne consiste pas non plus à faire de grandes choses au jugement des hommes qui ne s'arrêtent qu'aux apparences. Il y a des saints illustres qui n'ont rien fait de considérable pour Dieu, des saints dont la vie a été obscure et cachée, et dont les actions n'ont rien eu de brillant au regard humain. Ils étaient grands devant le Seigneur par leur sainteté, et leur sainteté était renfermée en de petites choses, et Dieu leur faisait trouver des trésors de grâce dans la fidélité avec laquelle ils pratiquaient *ces petites choses.* Ils étaient grands par leur humilité, qui les portait toujours à choisir de préférence les dernières places, les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avait plus à paraître, ne se jugeant pas capables de les remplir digne-

ment, et ne les acceptant qu'en vertu de la sainte obéissance. D'où il suit que c'est de mes actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu m'appelle. Pourquoi? parce que ce sont celles que Dieu veut plus spécialement de moi. Or il est certain que ma sanctification, c'est la volonté de Dieu accomplie; que sans cette entière conformité à cette volonté souveraine, mes actes les plus éclatants ne sont rien, et qu'au contraire mes moindres actes faits avec l'intention de procurer son bon plaisir ont un mérite très-relevé. D'où je dois nécessairement conclure que je ne puis être parfait devant Dieu que par l'accomplissement des devoirs les plus communs de mon état, commandé et réglé par Dieu.

Qu'a fait Jésus-Christ pendant les trente premières années de sa vie? rien de remarquable, rien que de vil aux yeux des hommes. Mais parce qu'en toutes choses, comme il daigne nous l'apprendre lui-même, il agissait selon le gré de son Père, ses actions les plus minimes étaient l'objet de ses éternelles complaisances. Quel fonds de consolation et d'encouragement pour moi! En vain chercherais-je bien loin ma perfection; car elle est près de moi, elle est en moi; je la trouverai dans mes travaux et exercices de chaque jour. Hors de là point de perfection réelle, qu'une perfection factice que Dieu ne reconnaîtrait pas, que le siècle lui-même n'approuverait pas, qui ne pourrait m'inspirer que de l'orgueil, m'exposer à mille défauts et à mille dangers. Tout au contraire, une perfection cachée, en quelque sorte, édifie le prochain, met la vertu en crédit, et n'est point sujette à la vanité. Elle paraît aisée dans la spéculation; mais pour en soutenir longtemps et constamment la pratique continue, que de difficultés à vaincre, de violence à se faire! mais aussi que de mérites et de fruits à recueillir!

IIe Point. — Pour ma perfection, suffit-il de faire ce qui est de mon état, de ma vocation et de mon emploi? non; il faut encore le bien faire; il faut que l'on puisse dire de moi ce qu'on disait de Jésus-Christ : *Bene omnia fecit.* Or, bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, ferveur et persévérance.

1° *Avec exactitude.* N'en omettre aucune, ni aucune partie, dans le lieu indiqué, à l'heure marquée et de la manière prescrite; ne pas les faire ainsi, c'est se rendre coupable plus ou moins d'autant de transgressions: car la volonté divine s'étend aux plus minutieuses particularités!

2° *Avec ferveur.* Ce qui ne veut pas dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Bien que la ferveur soit communément accompagnée de ces consolations intérieures, elle n'en est pourtant pas inséparable, on peut même être très-fervent et éprouver de la répugnance, de la sécheresse et un dégoût naturel pour ce que l'on fait. Bien plus, c'est alors surtout que la ferveur est plus solide et plus méritoire, parce qu'évidemment on agit avec tant de résolution que pour la gloire de Dieu!

3° *Avec persévérance.* C'est principalement cette persévérance qui coûte à la nature, essentiellement molle et variable. Voilà pourquoi saint Bernard, parlant de la vie parfaite devant des religieux et des prêtres, disait : A n'en regarder que chaque exercice particulier, elle n'est pas à beaucoup près si rigoureuse que le martyre, mais à considérer l'ensemble, la durée des exercices et des fonctions de cette vie, il n'y a point, vu la fragilité et l'indolence naturelle de l'homme, de martyre plus intolérable, surtout quand les emplois sont variés et incessants!

Aussi voit-on dans le monde assez de chrétiens, dans le sanctuaire assez de prêtres, dans les communautés assez de religieux fidèles à leurs pratiques et à leurs devoirs, en certaines circonstances où ils se sentent plus touchés de l'amour de Dieu; mais en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain ce qu'ils ont fait la veille, sans se démentir jamais en des choses plus ou moins considérables, c'est naturellement très-rare!

Donc exactitude, ferveur, persévérance, voilà les trois principales règles que je dois suivre pour me diriger sûrement dans la sanctification de mes actes et la voie de la perfection. Ne sont-ce point, hélas! trois grands sujets de m'humilier? car de combien d'omissions, d'infidélités, de lâchetés, d'inconstances et de variations, ne me suis-je pas rendu volontairement coupable? que je dois trembler d'avoir fait si peu de progrès avec tant de moyen de m'avancer vers Dieu!

IIIe Point. — Ce n'est pas tout encore; il y a un dernier degré de perfection qu'il faut nécessairement donner à mes actions, parce qu'il en est comme l'âme et la vie! il consiste essentiellement à les faire dans un esprit intérieur, par un principe de religion, à la plus grande gloire de Dieu! sans cela, le reste n'est que le corps, que l'écorce de la sainteté! Ce qui seul, après la grâce, peut la vivifier, c'est le motif qui nous anime, c'est l'intention que nous nous proposons!

Faire ses actions par humeur, caprice, inclination, coutume, respect humain, ostentation ou intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu! Or, dès que Dieu n'y a pas de part, quel compte peut-il en tenir? comment les agréera-t-il? Quand je ferais des actions héroïques, quand je sauverais ma patrie, quand je convertirais des millions de pécheurs, si Dieu n'en est pas la fin, si je n'ai pas agi pour lui plaire, il les regardera au moins d'un œil indifférent, et je n'en retirerai par conséquent d'autre fruit qu'une vaine gloire! Vérité pour moi bien formidable! car si j'examine sérieusement mes pensées, mes sentiments, mes paroles et mes actions, en face de la redoutable balance de l'éternelle équité, combien en trouverai-je qui se rapportent uniquement à Dieu, et soient dignes de ses récompenses?

Je me conduis extérieurement, il est vrai,

comme les autres, je fais mes prières, mes oraisons; je dis mon Office, je célèbre les saints mystères ou j'y assiste; je me livre au travail, à mes occupations; je satisfais en apparence à tout, mais le plus souvent sans retour intérieur vers Dieu, quelquefois même avec une légèreté d'esprit et de cœur qui me prive de toute élévation surnaturelle, quelquefois encore par une certaine bienséance, une sorte de nécessité, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une secrète envie de me distinguer! Or, qu'est-ce que tout cela devant Dieu? et cependant ma vie se compose-t-elle d'autre chose? ce que je fais ne servira donc pas plus à ma perfection que si je n'avais rien fait! Qu'elles sont tristes, ces réflexions, et que ma conduite est insensée! Je suis d'autant plus malheureux et plus condamnable qu'il n'y a pas une si petite action que je ne puisse offrir à Dieu, et qui alors n'ait son mérite à ses yeux! car enfin, c'est l'esprit et non la substance de mes actions que Dieu considère. Admirons sa sagesse et son universelle bonté: il ne nous a pas donné à tous la même intelligence et les mêmes talents, il ne nous destine pas tous aux mêmes emplois, mais redoublons de gratitude, il nous appelle tous à la même perfection!.. Et pour que les petits y parviennent aussi bien que les grands, les ignorants aussi bien que les savants, il veut que de toutes nos actions il n'y en ait pas de si obscures et de si secrètes qui ne puissent être relevées et ennoblies par la droiture de notre intention et qui ne nous conduisent aussi au plus haut degré! Voilà pourquoi dans le monde, le sanctuaire et le cloître, l'être le plus faible et le plus ignoré fixe tout aussi bien sur lui les regards ravis du Très-Haut que les plus célèbres personnages! voilà pourquoi un François d'Assise, avec un esprit peu cultivé, a tout autant procuré la gloire de Jéhovah, qu'un Bonaventure avec son vaste génie! voilà pourquoi la perfection du premier est aussi sublime que celle du second!..

Donc quelle que soit ma naissance, mon savoir, mon état, mon emploi, je puis par la pureté de mon motif, le désintéressement de mon amour, la ferveur de mon zèle, sanctifier tous mes actes petits ou grands, et accomplir de cette manière les desseins de perfection que la divine Providence a sur moi!

Combien dois-je gémir de me trouver si pauvre, si dénué des biens spirituels, après qu'il m'a été si aisé de m'enrichir, de croître de vertu en vertu!.. Que je regrette cette perte immense!..

Tout indigne que j'en sois, veuillez, ô mon Seigneur Jésus, m'accorder la grâce de la réparer autant que possible en faisant toujours bien toutes mes actions pour la plus grande gloire de Dieu: *Ad majorem Dei gloriam!!!*

—

VIIIe MÉDITATION.

SUR LA PRÉPARATION A LA COMMUNION GÉNÉRALE.

Mettons-nous en la présence de Dieu par un acte de foi.

Seigneur, je crois fermement que vous êtes ici même à quelques pas de moi, tout aussi vivant que vous le fûtes, durant trente-trois ans, dans la Judée, et que vous l'êtes au plus haut des cieux. Je vous rends donc mes très-humbles hommages! je vous remercie très-sincèrement d'avoir voulu vous rapprocher de moi, descendre jusqu'à moi, misérable créature, qui ne peut s'élever jusqu'à vous! Inspirez-moi, je vous en conjure, un profond repentir de mes nombreuses iniquités, purifiez-moi de mes plus légères souillures! Daignez aussi m'envoyer votre adorable Esprit de lumière et de sagesse, pour qu'il m'apprenne à méditer efficacement sur l'importante action qui doit couronner les précieux fruits de cette retraite! *Veni, sancte Spiritus!...*

Chers confrères, cette dernière méditation, consacrée à la préparation à la communion générale, devant être courte, et sachant par expérience que parmi mes nombreux auditeurs, il s'en trouve toujours quelques-uns qui n'ont pas profité des précieux exercices de la retraite, nous jugeons à propos de faire précéder cette oraison d'un examen de conscience fort abrégé, qui ne pourra être que très-utile à ceux mêmes qui en ont retiré de grands fruits.

Ai-je célébré la sainte Messe ou administré les sacrements, sinon avec la certitude, du moins avec la crainte d'avoir perdu la grâce de Dieu? Ce sacrilége énorme est souvent le premier anneau d'une longue chaîne de profanations qui ne se brise, pour plusieurs, que dans le tombeau. Oh! qu'il est important pour un prêtre de se tenir toujours uni à Dieu, et à cette fin, de se confesser tous les quinze jours au plus tard! Dans le doute donc si j'ai commis une faute grave de pensée, de désir, ou d'action, il se présente une fonction sainte à remplir, j'hésite un moment, parce que le remords s'est reveillé en ma conscience; enfin, je me suis déterminé à dire la Messe, à donner une ou plusieurs absolutions. Avant d'agir, je m'étais, il est vrai, excité à la contrition, mais cette contrition que Dieu accorderait peut-être à un bon prêtre qui, dans cette circonstance aussi urgente que pénible, le prierait avec un humble confiance et un sincère repentir, me l'eût-il accordée à moi, prêtre dissipé, à moi qui commets tant de fautes?

Ai-je rempli mes fonctions sacrées dans le trouble et l'inquiétude. Le lendemain suis-je allé à confesse? Non! j'ai continué à exercer mon ministère avec moins d'anxiété que la veille, et le surlendemain toutes mes craintes avaient disparu! Une retraite n'a pas suffi pour m' arracher à cette funeste léthargie. Non, non, je ne veux pas être surpris par la mort dans cet affreux état; et

pour ne pas sortir de la retraite plus coupable encore que je n'y suis entré, mon Dieu, daignez dissiper un si étrange aveuglement, et excitez dans mon cœur de salutaires regrets, si j'étais assez malheureux pour avoir à me reprocher quelque chose de semblable ! Suis-je dans l'heureuse habitude de faire tous les jours une demi-heure au moins de méditation, une filiale visite au saint Sacrement et une lecture spirituelle? Lorsque des occupations imprévues et indispensables m'ont contraint de manquer à l'une ou à l'autre de ces salutaires pratiques, y ai-je suppléé par des aspirations vers Dieu, plus fréquentes et plus brûlantes! N'oublions point qu'une vie vraiment sacerdotale ne s'acquiert et ne peut se soutenir que par l'esprit d'oraison.

Ai-je récité chaque jour mon Office tout entier et aux heures prescrites? L'ai-je dit *attente et reverenter*, dans un lieu convenable et une posture décente, sans précipitation; articulant bien, mais ne répétant pas; bannissant avec soin toute pensée étrangère, mais sans trouble? Les distractions pendant l'Office sont très-souvent volontaires dans un prêtre déréglé, et presque jamais dans un prêtre fervent : c'est que celui-ci a l'habitude du recueillement, et celui-là l'habitude de la dissipation. Ai-je manqué de dire la sainte Messe par pure négligence? Aurais-je eu le malheur d'offrir le saint Sacrifice par avarice? Il y a quelquefois là-dessus un mélange de piété et d'intérêt qui doit éveiller notre attention et nous faire gémir. Ai-je toujours apporté à l'autel une piété sincère, intérieure et extérieure, fondée sur une foi vive en la présence réelle de Jésus-Christ, invisiblement adoré d'une multitude d'anges qui s'anéantissent à mes côtés dans la contemplation de ce grand mystère; qui sont tout feu et tout amour?

Tandis que, hélas! j'ai souvent l'esprit occupé de pensées profanes et le cœur aussi froid que la glace, en disant la Messe, ai-je fait toutes les cérémonies prescrites, sans y rien ajouter ni en rien retrancher. Je suis en conscience obligé d'être bien instruit de ces importantes cérémonies. Un jeune prêtre, au lieu de vin avait mis de l'eau dans le calice, et il ne s'en aperçut qu'à la communion : par ignorance de la rubrique, il ne consacra pas de nouveau, par la raison, dit-il, qu'il n'était plus à jeun ; comme si la loi qui commande la perfection du sacrifice ne l'emporte pas sur la loi qui prescrit le jeûne.

Le public a-t-il toujours pu être édifié de ma tenue à l'autel? trouve-t-il en moi ce respect, cette gravité, cette modestie de mouvement et de regard, cette ardeur de foi qui le touche plus efficacement que mes sermons? Un prêtre pieux fait peut-être plus de conversions à l'autel qu'un prédicateur ordinaire n'en fait en chaire. J'ai vu quelquefois à l'autel des prêtres dont les allures ressemblaient plus à celles d'un cavalier qu'à celles d'un disciple de Jésus-Christ : c'était un spectacle vraiment digne de pitié.

Suis-je exact à dire ma Messe à la même heure, à l'heure la plus commode pour la majorité de mes paroissiens, ou de ceux et de celles qui doivent y assister? J'ai connu, entre cent autres, un pasteur qui, sans avoir les qualités requises, était en toutes choses d'une exactitude scrupuleuse : aussi y avait-il toujours beaucoup de monde à sa Messe qu'il disait de grand matin, à moins qu'il n'en fût empêché. Il eut pour successeur un prêtre excellent, mais d'une inexactitude affligeante, soit à l'autel, soit au confessionnal : en moins de deux ans, nombre de ses paroissiens fort mécontents n'assistèrent plus au saint Sacrifice, et s'éloignèrent du saint tribunal. Quel terrible compte à rendre au jugement de Dieu !...

Ai-je évité une longueur et une brièveté également répréhensibles, et j'oserai dire également coupables? Je sais que l'Eglise veut que le saint Sacrifice ne dure pas plus d'une demi-heure, et pas moins de vingt minutes. Les théologiens taxent de péché mortel l'action de celui qui ne mettrait qu'un quart d'heure à la célébration des saints mystères.

Que faut-il penser d'un prêtre qui ne se prépare pas au saint Sacrifice par un quart d'heure de recueillement, ou par l'oraison, qui est la meilleure des préparations; d'un prêtre qui n'emploie pas à l'action de grâce un petit quart d'heure à moins qu'il ne soit attendu au confessionnal par des pénitents criminels ou bien pressés? Encore dans ce cas ne dois-je point perdre de vue l'inappréciable bienfait dont je viens d'être honoré ; il faut aussi se rappeler que c'est là le moment le plus favorable pour demander et obtenir les grâces dont on a le plus besoin.

La vue de mon église et de ma sacristie peut-elle donner aux étrangers et à mes paroissiens l'idée que je manque de zèle ? Le plus bel ornement de la maison de Dieu, c'est une propreté exquise ; la richesse sans propreté est vraiment ridicule ; nous savons que le seul aspect de l'ordre ou du désordre qui règne dans le temple du Seigneur, démontre l'ordre ou le désordre qui règne dans la conscience du pasteur.

Mes devoirs s'étendent plus loin. Quelle a été ma vigilance sur la réception et l'emploi des revenus de ma fabrique, sur le nombre des Messes que l'on m'a rétribuées et que je dois acquitter sous peine d'un vol sacrilége ? Si je mourais subitement, mes comptes seraient-ils en ordre? Mon testament est-il fait en bonne et due forme? Que de fautes graves et souvent scandaleuses se commettent dans ces différentes matières !

Homo quidam fecit cœnam magnam, et vocavit multos. (*Luc.*, XIV, 16.)

Un homme riche fit un grand festin auquel il invita une multitude de personnes.

Quel est donc cet illustre personnage qui, selon un autre évangéliste, célèbre les noces de son fils ?

1° Apprends-moi, ô mon âme, le nom du prince ou du monarque qui nous offre ce banquet. Son incommunicable nom est Jéhovah : il est le Roi des siècles et des empires. Quelle heureuse nouvelle, ô mon âme ! j'en tressaille déjà d'espérance et de félicité. Si l'un des maîtres du monde m'adressait une pareille invitation, qui ne m'envierait l'honneur de me trouver parmi ses convives de prédilection? Et cependant, qu'y aurait-il de commun entre cette fête princière et celle du Souverain de l'éternelle Cité ?

2° Mon âme, dis-moi maintenant, si tu le peux, les mets qui couvrirent cette table divine. Ecoute-moi : Pourras-tu le croire ! pour donner à ses conviés une nourriture toute céleste, une nourriture digne d'eux et digne surtout de sa majesté suprême, il va immoler son propre Fils, l'objet de ses éternelles complaisances. Ce Fils unique, tout-puissant comme son Père, Dieu comme son Père, est le Sauveur du genre humain. Quel mortel, libre de choisir le plus grand de tous les bienfaits, de tous les prodiges imaginables, aurait songé à demander une telle faveur?

O aimable Rédempteur, que vous êtes admirable et magnifique dans vos dons ! Qu'ils sont petits à côté des vôtres ceux des prétendus dominateurs de la terre !

Et pourtant, ô aveuglement déplorable ! que de chrétiens rachetés de votre sang, désertent honteusement vos somptueux et glorieux tabernacles, pour aller mendier servilement les tristes miettes de leurs menses vaniteusement chargées de fleurs corruptrices !

3° Dis-moi encore, ô mon âme, s'il m'est permis à moi, être chétif et dégradé, de me présenter à ces noces merveilleuses : que dis-je? de les célébrer moi-même ! Oui, sans doute, et Dieu lui-même t'y appelle nominativement, en te prévenant que quiconque ne mange pas sa chair et ne boit pas son sang, n'aura point en lui la vie : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* (*Joan.*, VI, 54.)

Ne t'apprend-il pas par l'ange de Pathmos, parlant en son nom à l'un des sept évêques de l'*Apocalypse* (III, 20), qu'il veut souper avec toi ? Mais il te déclare en même temps que s'abreuver indignement au calice du Seigneur, c'est se rendre coupable du corps et du sang de Jésus-Christ; c'est manger son jugement et sa réprobation ! (I *Cor.*, XI, 27.) Il veut donc absolument que tu sois revêtu de la robe nuptiale, sous peine d'être jeté pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures, où il y a des sanglots et des grincements de dents. Or, cette robe nuptiale, c'est l'éclatante image de l'accomplissement fidèle de tes vœux, des vertus religieuses. Cette robe nuptiale, c'est la brillante figure de la pureté de conscience qui ne s'obtient que par une confession intègre, une contrition sincère des péchés commis, et que par une ferme résolution de ne plus les commettre et d'en éviter soigneusement les occasions.

Ce pardon du passé, l'as-tu réellement obtenu? N'as-tu rien caché dans tes aveux ? Aurais-tu déjà profané ces sacrements par des absolutions et des communions imméritées? S'il en est ainsi, arrête-toi ; ne franchis pas la redoutable porte du sanctuaire. Garde-toi bien de renouveler l'horrible forfait de Judas ! de Judas qui, depuis près de dix-neuf siècles, hurle dans les enfers son sacrilége désespoir !

O mon âme, j'en ai la douce confiance, enrichie de la parure immaculée, devenue limpide comme l'onde de la solitude, parfumée comme le lis du vallon, gracieuse comme la fleur du parterre, tendre et pure comme la rosée du matin, ton divin Epoux s'apprête à contempler ta beauté virginale dans les chastes splendeurs de ton innocence.

Avance-toi donc avec une noble et modeste fierté, entre la charmante Marie et l'aimable Joseph, tes joyeux parents, jusqu'à la table du radieux Amant qui, après t'avoir pressée comme autrefois son disciple chéri, sur son cœur palpitant d'amour, t'enivrera de ce vin délicieux qui fait germer les vierges.

Esprits bienheureux, et vous particulièrement, mon bon ange gardien et mon saint patron, ne manquez pas, je vous en prie, de m'accompagner dans le mystérieux cénacle. Réjouis-toi donc, ô mon âme, car il est proche le moment de t'unir enfin à ton bien-aimé ! O nuit, que tu m'as paru longue ! Ténèbres importunes, fuyez loin de moi, disparaissez : aurore, sœur chérie, hâte mon bonheur; mêle ton doux éclat à celui plus doux encore du Soleil de justice qui va bientôt répandre ses incomparables rayons dans ce lieu fortuné.

Salut, Agneau de Dieu, Victime sans tache et d'agréable odeur ; salut ! je vous entrevois déjà marchant avec la grâce de l'Epoux, vers l'autel du sacrifice où le rendez-vous est donné à tous vos vrais amis. Oh ! c'est donc là, là seulement que je vais trouver l'inappréciable gage d'une immortalité glorieuse !!!

IX° MEDITATION (1).

COMMENTAIRE SENTIMENTAL DU PSAUME *Miserere mei, Deus.* (*Ps.* L.)

Mettons-nous, chers confrères, en la présence de notre Dieu par un acte de foi.

Oui, mon aimable Sauveur, vous m'apparaissez majestueusement assis sur le trône de vos infinies miséricordes entre la compatissante Marie et le bon Joseph, qui tous deux prodiguent à leurs enfants bien-aimés les faveurs qu'ils puisent incessamment dans

(1) Cette oraison est composée particulièrement pour les prêtres et les religieux, mais on peut la faire devant les fidèles, et la propager, autant que possible, en la modifiant, pour qu'ils la fassent eux-mêmes.

votre sacré cœur! Admirable prodige de la divine charité, que vous êtes attendrissant! Que vous êtes digne de ma filiale reconnaissance! Et cependant, malgré tant d'ineffables bontés, je suis contraint de m'écrier avec un roi adultère et homicide : *Peccavi*, J'ai péché! *Miserere mei, Deus!* Ayez pitié de moi, ô mon Dieu! Apprenez-moi, je vous en conjure, à commenter, bien plus par le cœur que par l'esprit, ce *Miserere* si sublime de repentir, de ce repentir qui désarma votre colère en faveur d'un monarque pénitent, et qui, j'ose l'espérer, m'obtiendra votre pardon!

Pour le faire, chers confrères, avec plus de fruit et d'humilité, partons de ce principe incontestable, que tous, sans exception, nous avons mérité l'enfer; que les plus grands saints en étaient si convaincus et craignaient tant d'y tomber, qu'ils répétaient nuit et jour : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam.*

Augustin, une fois rentré en grâce, commençait la méditation d'un sujet si grave par cette belle prière : *Domine, noverim te, ut diligam te :* « Seigneur, que je vous connaisse, pour vous aimer! »

Illustre pontife, je ne puis m'élever avec vous, sur les ailes de votre génie si vaste et de votre cœur si aimant, jusqu'au trône de Jéhovah dont vous avez décrit si admirablement les infinies perfections, les perpétuelles éternités, l'incompréhensible omnipotence, les inénarrables grandeurs, les splendides magnificences, la suprême majesté, l'éternelle vérité, la souveraine justice, la sagesse plus profonde que les abîmes, la prescience et la sainteté qui sont sans limites! Devant tous ces insondables et adorables mystères, je m'anéantis dans un religieux tremblement!

Noverim te! impuissant que je suis à plonger dans la haute et ravissante contemplation de toutes ces merveilles qui n'ont point eu de commencement et qui n'auront point de fin, je me bornerai, divin Messie, pour vous connaître, à porter un regard attendri sur l'obscur berceau de Bethléhem, sur la sanglante colonne du prétoire, sur la croix douloureuse du Golgotha! Pourquoi, Seigneur Jésus, ces humiliations inconcevables et ce cruel supplice? Pour ton salut, me répondez-vous : *Propter nostram salutem.*

Mon divin Rédempteur, dans vos plus intimes relations avec vos créatures raisonnables et vos serviteurs les plus dévoués, vous vous plaisez donc à ne faire éclater, pour ainsi dire, que votre immense charité? C'est donc spécialement par l'inépuisable richesse de vos miséricordes et de vos souffrances que je puis mieux vous connaître?

Augustin, prenez votre essor vers les gloires du paradis! ce sublime élan convient à l'éminence de votre sainteté et à l'ardeur de vos amoureux transports! Pour moi, misérable pécheur, je me trouverai trop honoré de pouvoir étudier et suivre mon héroïque modèle dans la voie ignominieuse de sa lamentable Passion! Là, il se montre à mes yeux d'autant plus aimable et magnanime qu'il s'immole pour un être ingrat et avili!

Je vous connais donc présentement, mon Dieu et mon tout, mon unique bien! Oh! que je suis heureux de vous connaître! Que je serais malheureux si je ne vous connaissais pas! Que la vie me serait ennuyeuse et intolérable! Toutefois, que je suis à plaindre de ne vous avoir connu que pour vous méconnaître, vous outrager, vous torturer, vous assassiner! A cette heure, je le sens, je désire passionnément vous connaître à la façon d'Augustin pour vous aimer comme Augustin, non en paroles et en protestations: *Non in verbo et sermone*, mais en œuvres et en vérité : *Sed in omni opere et veritate!*

Mon souverain Créateur, n'oubliez pas que je suis l'ouvrage de vos mains! O vous qui m'avez formé, reformez, s'il vous plaît, votre chef-d'œuvre, car je l'ai défiguré, altéré, souillé, dégradé, avili! Mais vous êtes tout-puissant et infiniment bon! Rendez-lui sa pureté primitive, son premier éclat!

Mon souverain Seigneur, j'ai l'honneur d'être votre petit domestique, votre jardinier, votre régisseur, votre avocat, votre ambassadeur, votre ministre. (Oui, chacun de nous, mes frères, a une espèce d'apostolat à exercer pour le bon plaisir du grand Dieu et le salut des âmes.) Ministre et ambassadeur du Très-haut, quel honneur, quelle dignité! quel pouvoir! quels priviléges! Si j'y avais donc dignement correspondu! Mais non, hélas! J'ai trahi ma sublime vocation et mon céleste ministère!

Mon souverain Propriétaire, je suis à vous, je vous appartiens tout entier, corps et âme, esprit et cœur, imagination et mémoire, volonté et liberté. Oh! que tout mon être vous soit donc à jamais consacré!

Par conséquent, vous êtes mon souverain Juge; et je ne puis que m'en réjouir, parce que seul vous savez concilier la justice et la paix, l'équité et la miséricorde. Ah! ne me jugez pas selon les rigueurs de votre redoutable justice, mais selon l'étendue de votre grande miséricorde: *Secundum magnam misericordiam tuam;* afin que je puisse chanter avec David repentant et pardonné : En mon Jésus la justice et la paix se sont embrassées : *Justitia et pax osculatæ sunt.* (*Psal.* LXXXIV, 11.)

N'êtes-vous pas, d'ailleurs, mon souverain Sauveur? Que de fois vous m'avez sauvé, alors que je voulais me perdre, que je me perdais visiblement; que je me précipitais d'iniquités en iniquités, de désordres en désordres, d'impiétés en impiétés, de sacriléges en sacriléges, de scandales en scandales, d'ingratitudes en ingratitudes! Alors que comblé de vos bienfaits, je vous huais, honnissais, baffouais, conspuais, flagellais, déchirais, torturais, crucifiais enfin de la manière la plus inhumaine, la plus farouche, la plus sauvage, la plus infernale, vous, Seigneur Jésus, vous éleviez vos mains, votre tête, votre cœur ensanglantés par mes crimes, vers votre Père céleste, pour solliciter à grands cris et obtenir mon pardon!

Quelle magnanimité humaine et divine! Que je vous ai d'obligations! Non, l'éternité ne sera pas trop longue pour vous exprimer mon repentir, mon amour et ma reconnaissance!

Mon ami, mon frère, mon cohéritier! Ami, frère, cohéritier du Fils unique de Jéhovah! Ami, frère, cohéritier de votre adorable enfant, ô charmante Marie! Ami, frère, cohéritier de ton amoureux Epoux, ô gracieuse Thérèse! Thérèse, sœur bien-aimée, n'est ce pas ici le lieu de m'écrier avec toi et avec plus de raison que toi: *L'héroïque epoux de mon âme infidèle me châtie, non avec des humiliations et des rigueurs, mais avec des délices et des gloires ineffables!*

Maintenant, mon divin Maître, après vous avoir demandé, comme Augustin, la grâce de vous connaître pour essayer de célébrer vos grandeurs et vos munificences, je vous demanderai encore, comme lui, celle de me connaître moi-même pour me mépriser souverainement parce que je suis souverainement méprisable! *Noverim me ut despiciam me!* Et, en effet, j'ai insulté votre Majesté suprême! Je me suis rendu l'esclave de Satan, votre cruel ennemi et le mien! J'ai mérité l'enfer! D'autre part, je ne suis qu'un hideux mélange de ténèbres et d'erreurs, de mensonges et d'illusions, de vanité et de sensualisme, de jalousies et de haines! Voilà ce que le maudit péché m'a fait! Péché que j'ai commis volontairement, audacieusement, sacrilégement, diaboliquement! Péché que j'aurais commis tous les jours, jusqu'à mon dernier soupir, si vous ne vous étiez hâté de venir à mon secours! Péché que je déteste, que je promets de ne plus commettre, au péril même de ma vie!

Et après cela, je me croirais encore quelque chose! j'aurais encore de moi une opinion avantageuse! Je rechercherais encore les louanges des pauvres mortels! Non, non, Seigneur Jésus, je ne trouve en eux et en moi aucune ressource dans notre avilissement. Il ne me reste donc qu'une profonde misère: *Restat magna miseria!* Reste-t-il aussi à mes côtés une grande miséricorde? Oui, me répond saint Augustin: *Restat magna misericordia.* Et c'est vous-même, Seigneur, qui me l'offrez! Qu'il est heureux pour moi qu'elle soit grande, *magna!* car si elle n'était qu'ordinaire et non supérieure à l'énormité de mes forfaits, je n'aurais plus à me livrer qu'à un affreux désespoir! Toute mon espérance est donc en vous! Ayez donc pitié de moi selon votre grande et très-grande miséricorde!

Mais ce n'est pas assez de cette grande miséricorde, continuait le Roi-Prophète, je réclame la multitude de vos commisérations: *Et secundum multitudinem miserationum tuarum, dele iniquitatem meam!* Pourquoi? Parce qu'il y a en moi une foule incalculable de toutes sortes de misères: misères en mon corps, toujours prêt à s'abandonner à ce qui est impur et déshonnête! Misères en mon esprit, aveuglé par toute espèce de mensonges et d'ignorances! misères en mon cœur, infecté de la tache originelle, souillé par mille images voluptueuses, et s'inclinant volontairement vers la créature, au lieu de s'élever à son Créateur! Cette masse énorme et hideuse de prévarications, délayez-la, détruisez-la; pour cela faire, jetez-la dans l'incommensurable océan de vos commisérations; brûlez-la dans le vaste incendie de votre inextinguible charité!

Comptez, pesez mes iniquités dans votre formidable balance, j'y consens volontiers; mais à la condition de compter, de peser aussi, dans cette même balance, vos commisérations. Si le bassin qui contient mes péchés me condamne, je vous dirai: Souvenez-vous que vous êtes le Père des miséricordes: *Pater misericordiarum!* Créez donc, enfantez donc de nouvelles miséricordes jusqu'à ce que je sois pardonné.

Oui, je le confesse, mes infidélités sont plus nombreuses que les grains de sable du rivage de la mer; et pourtant, loin de me désespérer, je serais presque tenté de m'en réjouir et de m'écrier comme David: C'est précisément parce que mon péché est monstrueux que vous me serez propice, pour la gloire de votre nom qui en éclatera davantage: *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim!* (*Ps.* XXIV, 11.)

Que l'homme pardonne peu, je le conçois; il est si petit et si impuissant! Mais n'est-il pas de l'essence d'un Dieu, la puissance et la bonté même, de pardonner beaucoup? De pardonner, non à la façon des princes, qui ne peuvent prolonger d'une minute leur propre vie et celle de leurs sujets, mais comme le Roi des rois qui dispose d'une éternité. Si vous me demandez, mes frères, comment il s'y prendra pour dissoudre la roche si dure de nos prévarications, je vous répondrai qu'une goutte de son sang est plus que suffisante pour opérer cet étonnant prodige. Mais, mon généreux Libérateur, plus de sang, plus de sang, s'il vous plaît! pas même une larme! Oh non! je ne vous demande que ce baiser paternel que vos lèvres tremblantes de compassion et d'amour donnèrent à l'enfant prodigue! *Et osculatus est eum!* (*Luc.*, XV, 20.)

Mais, Seigneur, mon cœur, quoique pardonné, n'est pas encore entièrement satisfait: *Amplius lava me ab iniquitate mea*, lavez-moi de plus en plus; effacez toute souillure, toute tache, toute ride, afin qu'étant plus pur, je m'approche de vous; qu'étant plus près de vous, je vous connaisse mieux; que vous connaissant mieux, je vous aime, je vous admire, je vous loue et vous bénisse davantage, je vous serve plus fidèlement! *Amplius, amplius!...*

Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. Seigneur Jésus, puisque, par un effet de votre bonté suprême, je connais mes iniquités, que je n'oublie donc jamais que je suis un misérable, un ver de terre, un vil fumier, un néant rebelle, un ingrat, un perfide, un apostat, un renégat, un assassin de mon Dieu, en

deux mots, un prêtre indigne, un apôtre exécrable, plus exécrable que l'insolent Lucifer, que l'infortuné Judas ! Oui, j'ai mérité, mille fois peut-être, de brûler dans les enfers, éternellement, entre ces deux monstres d'orgueil, d'avarice, d'ingratitude et de cruauté ! *Et peccatum meum contra me est semper !* Dans cette connaissance de mes iniquités et des remords inévitables qui les accompagnent, je trouve une preuve irrécusable de l'immortalité de mon âme ! car si elle n'était pas immortelle, si elle devait rentrer dans le néant d'où Dieu l'a retirée, que m'importerait de m'être nourri de fraudes, de haines, d'homicides et d'adultères dont, aussi stupide que la bête, je ne garderais pas même le souvenir ? Mais une voix intérieure et terrible que je ne puis étouffer, me crie qu'un châtiment épouvantable m'attend au delà du tombeau, si je ne fais pénitence !

Qu'on le sache bien, et je ne puis trop le répéter et l'affirmer : les impies les plus forcenés sont rongés des craintes les plus déchirantes ! Ce n'est que dans leur cœur corrompu, que dans l'infernal délire de leurs ignominieuses passions, qu'ils ont osé dire : *Non est Deus* : « *Il n'y a pas de Dieu !* » (*Psal.* X, 13.) Ils tremblent au moindre danger, au bruit éclatant du tonnerre, à la vue d'un précipice, sur un vaisseau ballotté par une violente tempête ! ils passent les nuits dans des rêves effroyables et menaçants !

Depuis l'époque fatale de mes énormes crimes jusqu'à celle de ma conversion, n'en ai-je pas fait la cruelle expérience, redisait sans cesse David pénitent ? Sans ce repentir salutaire que je dois uniquement, Seigneur Jésus, à votre miséricorde, n'aurais-je pas, comme l'hypocrite incrédule, vomi mon dernier souffle en me roulant sur ma couche maudite ? Hélas ! malgré ma sublime confiance en votre clémence souveraine, je ne suis pas encore sans terreurs ! Aussi pour calmer votre fureur justement allumée contre moi, j'arrose ma couche de larmes amères; je rugis comme le lion percé d'une flèche acérée ; la douleur s'introduit dans mes entrailles et dans mes os comme une huile bouillante ! Pour adoucir ces poignantes perplexités, ces tourments intolérables, permettez-moi, mon Sauveur, de vous présenter un cœur contrit et humilié qui ne perde jamais la mémoire de ses prévarications pour vous les faire oublier ! *Et peccatum meum contra me est semper !...*

Asperges me hyssopo, et mundabor ; lavabis me, et super nivem dealbabor... O Marie, tendre mère, qui portez l'aimable nom de Notre-Dame des Neiges, obtenez de votre généreux Fils qu'il me rende plus blanc que neige, pour me contempler alors avec satisfaction, avec admiration, avec amour !...

Cor mundum crea in me, Deus, et Spiritum rectum innova in visceribus meis. Mon Dieu, maintenant brûlé du désir de vous plaire, je vous adresserai fréquemment ma prière de prédilection : Créez-en moi un cœur nouveau ; un cœur pur, éminemment pur, candide, limpide, séraphique ; un cœur qui sympathise et s'identifie avec votre cœur sacré ; un cœur qui ne sache respirer que par votre cœur et pour votre cœur magnanime ; un cœur qui se fonde dans votre cœur amoureux comme la cire dans le brasier ; un cœur qui ne fasse plus avec votre cœur adorable qu'un seul et même cœur ! *Et Spiritum rectum innova in visceribus meis.* Et vous, Esprit saint, divin Paraclet, venez, venez habiter dans mes entrailles : *Veni, sancte Spiritus !* Esprit infiniment droit et judicieux, infiniment véridique et équitable, esprit de sagesse apostolique et de bon conseil, d'humilité, d'abnégation et de sacrifices, esprit d'amour, de force, de douceur, de zèle pour procurer la gloire de l'adorable Trinité par le salut des âmes les plus criminelles et des cœurs les plus affligés, venez m'enrichir de tous ces inappréciables dons !

Ne projicias me a facie tua, et Spiritum sanctum tuum ne auferas a me ! Esprit-Saint, dont la grâce vivifiante m'est absolument nécessaire, ne me délaissez pas, ne me rejetez pas ! Hélas ! sans votre intervention, votre assistance, votre appui ; sans la splendeur de vos lumières et l'onction de vos grâces, où serais-je à cette heure, et pour combien de temps ? A cette effroyable pensée, je tremble de tous mes membres !... Eh ! que deviendrais-je encore ? Je retomberais infailliblement et incontinent dans l'aveuglement le plus déplorable, dans le plus infernal endurcissement, dans la corruption la plus profonde et la plus honteuse ! Esprit de charité, ne le souffrez pas ! dissipez mes ténèbres, mes ignorances et mes illusions ! Eclairez-moi, purifiez-moi, sanctifiez-moi de plus en plus ; dirigez-moi, soutenez-moi, fortifiez-moi, nourrissez-moi, et embrasez-moi du feu sacré de l'amour de mon Seigneur Jésus et de l'amour de mon prochain !...

Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur ! Alors, seulement alors, je serai moins indigne d'annoncer la parole du salut, de célébrer les augustes et redoutables mystères, d'édifier mes frères et mes sœurs en Jésus-Christ par une conduite vraiment exemplaire, par une vie sobre et solitaire, par de pieuses conversations puisées dans la ferveur de la prière, dans la silencieuse contemplation de vos perfections infinies et de vos plaies saignantes d'amour ! Alors, je le répète, les plus grands pécheurs, les impies eux-mêmes qui sont si malheureux, se convertiront à vous !... Alors aussi, Vierge immaculée, votre cœur maternel tressaillera d'allégresse, et le ciel tout entier se réjouira, parce que notre bon Sauveur, votre incomparable Fils, aura remporté de nouvelles victoires, et conquis des trophées nouveaux ! *Et impii ad te !...*

Mes très-chers confrères, qui vous plaignez de ne point savoir faire oraison, qui donc vous empêche de consacrer, chaque jour, une heure, une demi-heure, vingt minutes à la méditation des versets du *Miserere*, qui conviennent le mieux à l'état de votre conscience.

Cette oraison si salutaire, si propre à vous inspirer l'horreur et le repentir du péché, la ferme résolution de ne le plus commettre et d'en éviter scrupuleusement l'occasion, on peut la renouveler tous les matins, sans y manquer jamais, de même que, tous les jours, sans y manquer, nous récitons le *Notre Père, Je confesse à Dieu*, les actes du chrétien, et l'*Angelus*.

Pourquoi ne pas faire ce que tant de saints et de saintes ont fait toute leur vie ? ce que tant de prêtres, de religieux, de religieuses, de simples fidèles font encore, parce qu'ils veulent se sauver? Efforçons-nous donc de les imiter pendant notre si courte existence, pour partager bientôt, bientôt, leur éternelle félicité!!!

DISCOURS DE CLOTURE EN PRESENCE DES FIDELES

SUR LES INAPPRÉCIABLES SERVICES RENDUS A LA SOCIÉTÉ PAR LE CLERGÉ CATHOLIQUE.

—

Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre, dit Jésus-Christ aux apôtres après sa résurrection; *allez donc, et instruisez tous les peuples, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai recommandées; et assurez-vous que je serai toujours avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 18-20.) *Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.*, XX, 23.) *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVIII, 18.) *Vous chasserez les démons, vous guérirez les malades en mon nom, auquel vous rendrez ainsi témoignage; et, à cause de moi, vous serez persécutés et mis à mort.* (*Matth.*, X, 8, 22.) *Ne quittez point Jérusalem, où, avant peu, vous recevrez les dons du Saint-Esprit!* (*Luc.*, XXIV, 49.)

Reconnaissez-vous, mes frères, dans ces paroles divines et solennelles du Fils de l'homme à ses douze disciples, l'établissement, l'infaillibilité de l'Eglise apostolique, dont nous avons tous le bonheur d'être les membres et les enfants?

Après l'éclatante et glorieuse ascension du Seigneur Jésus, les apôtres, dociles à ses ordres, se retirèrent dans un même lieu, où ils appelaient de tous leurs vœux l'exécution de ses promesses. Ce ne fut pas en vain. Le jour même de la Pentecôte, on entend tout à coup un grand bruit comme d'un vent impétueux qui vient du ciel, et remplit toute la maison où ils sont assis; en même temps, ils voient comme des langues de feu qui se divisent et s'arrêtent sur chacun d'eux: aussitôt ils sont remplis du Saint-Esprit, commencent à parler diverses langues, à opérer une multitude de conversions; puis ils partent, une croix de bois à la main, pour la conquête spirituelle du monde idolâtre, qu'ils se sont partagé et qui bientôt adorera cette croix sanglante et salutaire! Tels furent les premiers fruits de cette première et prodigieuse retraite.

Mes frères, afin d'imiter ces illustres modèles, vos saints pasteurs et leurs dignes collaborateurs se sont retirés dans la solitude pour adorer Dieu le Père et rendre un solennel hommage à ses infinies perfections; pour s'agenouiller devant Jésus-Christ, le remercier en commun des inappréciables bienfaits qu'il a daigné verser sur l'humanité, et le supplier de vouloir lui continuer ses divines faveurs; pour célébrer la dignité, la liberté, l'immortalité de l'homme qu'il s'est réconcilié par l'effusion de son sang; pour aviser aux moyens de le rendre de plus en plus digne de ses hautes destinées; car Dieu et l'homme, ces deux extrêmes, unis ensemble dans la personne du Seigneur Jésus, Médiateur, voilà les trois principaux objets du culte catholique, et c'est là que se trouve la religion tout entière, enseignée depuis 1800 ans par l'Eglise romaine, dont nous célébrons ailleurs les caractères distinctifs qui la séparent de toutes les sectes mensongères, et l'infaillibilité en matière de foi et de mœurs.

Or, mes frères, pour exercer dignement et avec succès auprès des peuples cet apostolat sublime, mais d'autant plus difficile qu'ils sont présentement plus indifférents que jamais aux choses religieuses, il faut un grand courage, un dévouement héroïque et même surhumain. Eh bien! cette vigueur d'âme qui sait braver tous les obstacles, cette charité brûlante qui ne balance pas à faire le sacrifice de toutes les jouissances terrestres, de la fortune, du repos, de la santé, de la vie même, pour éclairer les hommes sur leurs graves obligations, sur leurs intérêts les plus chers et les gagner à Jésus-Christ, c'est dans le calme de la solitude, dans la ferveur de la prière, que ces envoyés du Très-Haut ont été les puiser, en méditant ces paroles de leur divin Maître à son Père céleste : *Je me sanctifie pour mes disciples, afin qu'eux aussi soient sanctifiés.* (*Joan.*, XVII, 19.) Ces prêtres vénérables ont senti vivement le besoin de se purifier d'abord eux-mêmes, puis de se sanctifier pour vous, chrétiens, puis pour leurs propres ennemis; car ils n'ignorent pas que la malveillance, la calomnie, l'ingratitude, la persécution les poursuivront avec d'autant plus d'acharnement qu'ils se montreront plus fidèles à leur vocation sublime. Voilà le véritable but, les vrais motifs de la re-

traite qu'ils font chaque année dans cette ville. Votre édification, mes frères, eût été plus grande encore si vous aviez pu être, comme nous, les heureux témoins des sentiments que ces ministres du sanctuaire ont manifestés durant ces jours trop courts de recueillement et d'oraison; de cet esprit de foi, de modestie, de piété dont vous n'avez ici qu'un léger aperçu et qu'admirent incessamment les peuples confiés à leurs soins. Quel touchant spectacle que ce nombreux clergé entourant le premier pasteur, comme autrefois les apôtres Jésus-Christ, et saisissant avec une sainte avidité les paroles de la vie éternelle qui sortaient de sa bouche éloquente ! Ainsi de pieux paroissiens recueillent fréquemment sur leurs lèvres pures de paternelles instructions.

C'est la bénigne influence de ces ravissants exemples répandus dans ce diocèse et dans tous les diocèses de la catholicité, qui fait la force, la gloire de l'Eglise et en perpétue la sainteté, et les fidèles suivent avec docilité la bannière sans tache dans la route tracée par leur curé. Tous les recteurs d'un diocèse se groupent autour de leur évêque, dont les lumières, la sagesse, le zèle et la paternité ont conquis leur affectueux suffrage.

Fidèles, prêtres, prélats du monde entier se courbent profondément de soumission, de vénération et d'amour devant la triple majesté du pontife suprême qui tient visiblement ici-bas la place de Jésus-Christ, Roi immortel des siècles et des éternités !

O Israël, que tes tentes sont belles et tes pavillons magnifiques ! O Eglise romaine, que tu es puissante par cette merveilleuse harmonie ! c'est vainement que les philosophes, le sanglant drapeau de Lucifer à leur tête, conspirent ta ruine; depuis 1800 ans tu marches de combats en combats sur des sépulcres remplis de leurs hideux cadavres, et comme une armée formidable toujours rangée en ordre de bataille, tu marcheras de victoires en victoires, sous l'œil ravi de ton invincible capitaine, juqu'à l'incomparable temple de la vraie gloire où il prodigue à tous ses généraux et soldats les palmes et les couronnes !

Maintenant, mes frères, que vos pasteurs ont ranimé leur zèle au foyer de l'amour divin, ils vont voler avec une ardeur nouvelle aux glorieux combats du Seigneur; les vétérans dont vous considérez les cheveux blancs avec respect, monteront les premiers à la brèche et en tombant de fatigue sur les plus jeunes qui les suivent de près, ils leur légueront leur dévouement sublime. Oui, on lira à la plus belle page de leur immortel testament : Jeunes lévites, encouragés par nos exemples plus encore que par nos succès, sauvez, sauvez ces âmes qui se précipitent aveuglément dans l'effroyable abîme du libertinage et de l'incrédulité ; faites les plus généreux efforts et sachez verser votre sang, s'il le faut, pour arracher au dépérissement, à l'anarchie et à l'esclavage la génération actuelle qu'un philosophisme orgueilleux et stupide veut séparer de Jésus-Christ qui seul peut la mettre en possession de la vraie liberté et du vrai bonheur !

Chrétiens, la pompeuse solennité qui nous réunit, est donc une fête qui intéresse en même temps le ciel et la terre. Il m'est donc permis de m'écrier avec le Prophète-Royal : *C'est là le jour que le Seigneur a fait:* « *Hæc dies quam fecit Dominus !* » *Livrons-nous aux saints transports de la joie,* « *Exsultemus et lætemur in ea!* » (*Psal.* CXVII, 24.)

Oui, jour d'allégresse pour le Tout-Puissant qui du haut de son trône daigne s'incliner pour contempler ces nouveaux apôtres, copies vivantes de son Fils bien-aimé, et répandre sur eux par torrents ses bénédictions !

Jour d'enivrante félicité pour les célestes intelligences à la vue du prêtre dont l'âme déjà si forte vient de se retremper encore dans ses mystérieux entretiens avec la Divinité ! Dans cette âme que de vertus cachées sous le voile de l'humilité qui la rend petite et méprisable à ses propres yeux! quelle pureté intérieure d'intentions, de vues et de motifs, qui lui fait désirer, non les applaudissements de la vanité, mais les glorieux opprobres de son unique modèle ! Que de pieuses ambitions, de louables projets qui, faute de moyens, resteront peut-être sans exécution, mais non sans récompense ! et ce zèle intrépide et persévérant qui la dévore et qu'aucun obstacle ne peut refroidir ; et cette sagesse, cette prudence qui n'oppose aux railleries, aux contradictions, aux injustices, que la patience, la douceur, la charité! car voilà la richesse, la beauté d'un cœur vraiment sacerdotal ; onde limpide où l'Eternel s'admire, si j'ose le dire, comme dans un merveilleux miroir.

Hæc dies ! Jour de gloire pour l'Eglise catholique. Eglise de mon Sauveur, si le long des âges vous avez eu à pleurer, soit le relâchement, les scandales, la désertion d'un trop grand nombre de vos enfants ; soit la prévarication de quelques-uns de vos ministres, consolez-vous au brillant aspect de cette auguste assemblée de prêtres fidèles qui, depuis leur entrée dans votre sein maternel, ont travaillé avec une admirable constance à réparer les ravages de la corruptrice et cruelle impiété, et qui ne tarderont pas de jurer de nouveau de consacrer leurs talents, leurs veilles, tous leurs loisirs à la conversion des pécheurs et de rendre spécialement à leur patrie l'éclat religieux qu'elle jetait autrefois parmi les autres nations !

Hæc dies ! Jour de félicité pour votre cœur paternel, o illustre et saint prélat : après avoir vaillamment combattu à vos côtés, ces enfants chéris s'en vont successivement rejoindre dans les cieux leur invincible chef pour lui raconter que c'est à l'ombre protectrice de vos héroïques exemples qu'ils ont cueilli les palmes de la victoire, laissant à leur place ces valeureux Timothées à qui

vous avez imposé vos mains puissantes et dont l'infatigable ardeur promet à votre grandeur une moisson abondante !

Hæc dies! Jour de grâces pour vous, chers auditeurs, pour vous habitants de cette ville et de ce diocèse. Pourquoi ? parce que vos pasteurs et les directeurs de vos consciences vont vous offrir au Seigneur avec une ferveur nouvelle comme des victimes à purifier ou comme des holocaustes d'agréable odeur, double consécration qui produira sûrement les fruits les plus précieux. Oui, nécessairement entraînés dans les voies du salut ou de la perfection par le touchant exemple de leurs rares vertus et de leur tendre sollicitude, vous arriverez avec eux au but si désiré. Anges du ciel qui tressaillez d'allégresse à la conversion d'un seul pécheur, entonnez le cantique du triomphe. Dites, dites au Seigneur de préparer des couronnes pour tous ces nouveaux prodigues qui vont rentrer sous le toit paternel !

Hæc dies!... Jour de bonheur pour vous aussi, très-chers et très-honorés confrères ! Qu'il est imposant et magnifique, le spectacle que, dans quelques instants, vous allez offrir à la terre et au ciel ! Qu'ils sont beaux, les pieds d'une cohorte de ministres qui s'avancent majestueusement jusque dans le redoutable sanctuaire du Dieu des armées pour lui renouveler à haute voix cet engagement sacré: ***Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi : « Seigneur, vous êtes l'ineffable portion qui m'est échue, et vous me rendrez cet unique héritage que je me suis choisi. »*** (***Psal.*** XV, 5.) Ah ! loin de me repentir de ce vœu solennel, je m'empresse de vous le renouveler aujourd'hui. Que je suis fier d'avoir divorcé avec un monde séducteur et perfide ! Eh bien ! ô trop fortunés confrères, puisque le siècle ne vous est plus rien et que vous ne voulez combattre que sous la glorieuse oriflamme de Jésus-Christ, Jésus-Christ, pour récompenser votre généreux dévouement, ne tardera pas à se donner lui-même tout à vous! Sachant que, par esprit de pénitence, vous vous tenez depuis plusieurs jours éloignés de l'autel du sacrifice, il va vous appeler, dans un moment, à son céleste banquet pour vous dire : Mes bien-aimés disciples, nourrissez-vous de ma chair adorable ; désaltérez-vous à l'inépuisable source de mes chastes délices : ***Inebriamini, charissimi.*** (***Cant.***, V, 1). Oh ! je vous le prédis, une fois rassasiés de cet angélique aliment qui fait les forts et engendre les vierges, vous ne redouterez ni les formidables phalanges de l'enfer, ni les puissances du siècle, ni les plus violentes passions du cœur; vous redirez alors comme le grand Apôtre : ***Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.*** (***Galat.***, II, 20.)

Ah ! chers confrères, puisque vous avez l'insigne honneur d'être d'autres christs, les dépositaires de son autorité, les gardiens et les prédicateurs de son Evangile, partez donc de cet asile sacré et volez pleins de confiance à la rencontre de vos troupeaux impatients et chéris ! Allez renouveler parmi eux les miracles bienfaisants de vos illustres devanciers: baptisez les petits enfants ; brisez les liens de leur satanique esclavage; inscrivez leurs noms sur un registre que vous mettrez sous la protection de leurs saints patrons, de leur ange gardien, et surtout de la Vierge immaculée ! aspergez de vos bénédictions leur fragile berceau ; apprenez à leurs mères à cultiver ces plantes délicates dont vous avez enrichi le délicieux parterre du Père céleste, qui leur commande de veiller exclusivement à ce qu'aucun souffle empesté ne flétrisse ces fleurs parfumées ; car, après avoir confié à leur religieuse tendresse l'innocence de ces nourrissons, il leur demandera, au jour de leur première communion, la robe éclatante dont le baptême les a revêtus !

Pasteurs des brebis et des agneaux, lorsque les mères auront par leurs caresses et leurs leçons développé le germe de ces jeunes intelligences, emparez-vous de leurs cœurs candides ; inspirez-leur avec autant d'affection que de simplicité l'amour de la science divine et de la vertu, avant de les admettre dans la salle du festin eucharistique ; faites-leur jurer ensuite une haine éternelle à Satan, à ses pompes, à ses œuvres, et une inviolable fidélité à Jesus-Christ et à son Eglise. Une fois que ces jeunes gens des deux sexes seront arrivés à l'époque décisive de leur vocation, du choix d'un état, appelez-les à l'autel de la virginité, source de paix et de félicité ; si, au contraire, la Providence les destine, comme le fils de Tobie et la fille de Raguel, comme Jacob et Rachel, à entrer dans la pénible et dangereuse carrière du mariage, en leur présentant l'anneau conjugal, cette garantie trop souvent illusoire des alliances et des mœurs chrétiennes, rappelez-leur les devoirs les plus essentiels que leur imposent la société et la religion qui leur demandent de concert des défenseurs pour la patrie et des élus pour le ciel. Dites-leur qu'ils ne peuvent blesser l'une de ces autorités sans outrager l'autre, puisque toutes les deux sont également descendues d'en haut. Oui, j'ose le proclamer, quiconque n'aime pas Jésus-Christ libérateur de l'humanité, n'est pas bon citoyen, et quiconque est mauvais citoyen, insulte Jésus-Christ, monarque suprême de l'unique et grande famille dont une partie milite encore sur la terre et dont l autre règne déjà dans les cieux. Pasteurs du troupeau, vous voyez ce vieillard que les fatigues et les infirmités ont enchaîné sur un lit de douleurs et de misères ; comme l'ange des consolations, hâtez-vous d'éloigner de son grabat souvent abandonné les soucis rongeurs, les craintes déchirantes par une dernière absolution. Tranquillisez sa conscience alarmée et nourrissez son âme défaillante de la manne miraculeuse qui doit la soutenir dans le mystérieux voyage du temps à l'éternité. Vous avez peut-être béni son berceau ; bénissez aussi sa tombe en déposant sur elle

la croix du Calvaire, sceau vénérable de l'espérance et de l'immortalité!

Je viens, mes frères, de raconter très-brièvement la vie du prêtre. Je demande maintenant à tout esprit impartial et judicieux, à tout cœur honnête et sensible s'il est ici-bas une autre institution qui rende à l'humanité autant de services, soulage autant d'angoisses, sèche autant de larmes, que le sacerdoce de Jésus-Christ. O vous, philosophes qui vous plaisez à répéter à un peuple trop crédule que les prêtres sont inutiles et même onéreux à la société, savez-vous tout ce qu'il y a d'injuste, de calomnieux, d'ingrat dans cette horrible parole? Apprenez donc aujourd'hui que sans les prêtres, sans la religion d'amour qu'ils professent et pratiquent, le genre humain retomberait infailliblement dans la dégoûtante corruption et l'avilisant esclavage où il était plongé avant l'apparition du christianisme. Oui, magistrats dont le ministère est aussi un sacerdoce auquel nous nous empressons de rendre publiquement hommage, sans Jésus-Christ dont souvent vous n'osez prononcer le nom et contempler la noble figure, bien loin de rendre la justice à vos semblables, d'assurer la propriété, la liberté, la vie de vos concitoyens, vous languiriez indubitablement, comme nous, sous l'aveugle pression de l'iniquité et du despotisme! Princes et monarques dont la puissance est devenue inviolable et sacrée en Jésus-Christ, sans lui, sans sa divinité, au lieu de donner au monde par lui civilisé, des lois morales et protectrices, vous seriez vraisemblablement dans les fers. O vous qui osez vous proclamer les savants et les sages du XIXe siècle! sans Jésus-Christ, vous seriez enveloppés des ténèbres de la plus stupide ignorance! Vous ne rougissez pas de reprocher au christianisme de rester stationnaire dans le vaste domaine des arts, des sciences, de la littérature. Eh bien! pour justifier votre inique accusation, citez-moi un seul chef-d'œuvre utile à la société qu'il n'ait pas enfanté, ou avoué, ou encouragé. (Si vous ne craignez point d'expirer de honte, lisez une fois au moins le dernier volume du *Génie du Christianisme.*) Vous ne craignez pas de parler morale? Ah! en est-il une sortie de la tête et du cœur de vos modèles qui soit comparable à la morale évangélique? Que dis-je? quand l'immoral philosophe est parvenu à pervertir son disciple, à le dégrader, à lui attacher au front la marque du déshonneur, à le fouler aux pieds, à le traîner dans la fange, à le désespérer, en un mot, mêlant alors l'ironique dédain à la barbarie, il prend à deux mains sa victime couverte de honte et de plaies et la jette à la tête du prêtre en lui disant: Tiens, la voilà; fais-en maintenant ce que tu voudras; achève-la ou guéris-la, si tu peux. Eh bien! oui, répond le prêtre, j'accepte cette infortunée horriblement souillée, gangrenée de la lèpre philosophique; il suffit qu'elle respire encore pour que je la rende saine, franche, vermeille, respectable même à la société chrétienne pour laquelle elle est encore un objet, non d'exécration, mais de commisération. Ce prodige, mes frères, qui s'opère à chaque instant sur l'individu, s'opérerait également sur la famille, sur la nature, sur l'humanité entière, si, repoussant avec indignation et constance les perfides suggestions, les promesses fallacieuses et corruptrices de l'impiété, elle embrassait généreusement et sans partage la doctrine et la morale du Christ! Hommes du siècle, assez donc, pour essayer de nous donner un démenti, ou du moins d'obscurcir l'éclat de notre triomphe, cessez de vociférer le nom, le triste nom de votre philanthropie; car, je le demande à toute conscience honnête et incorruptible, quelle ressemblance y a-t-il entre cette philanthropie, qui n'est en pratique qu'un égoïsme déguisé, et la divine charité qui fait de tous les humains un peuple d'amis, de sœurs, de frères en Jésus-Christ; qui commande aux puissants de protéger les faibles, aux riches de soulager les pauvres, à ceux qui sont dans la joie de consoler ceux qui pleurent, et qui intime cet ordre sublime sous peine des plus terribles châtiments?...

Oui, trouvez dans le philosophisme le désintéressement, l'abnégation, l'héroïsme que commande impérieusement le catholicisme, inséparable du sacerdoce qui lui donne le mouvement, l'accroissement, la vie! Aussi je me plais à le répéter bien haut, pour l'encouragement des chrétiens: honneur, reconnaissance, bénédictions à l'immortel restaurateur de l'humanité, à Jésus-Christ!... Et *anathème*, nous écrierons-nous ensuite avec l'Apôtre de l'amour, *à quiconque n'aime pas Jésus-Christ*. (I *Cor.*, XVI, 22.) Car si adorer Jésus-Christ, imiter Jésus-Christ, c'est la plus précieuse des faveurs, le plus auguste des ministères, la plus grande des gloires; renier Jésus-Christ, rougir de Jésus-Christ et de sa religion, c'est le plus déplorable aveuglement, la plus odieuse lâcheté, la plus avilissante ingratitude!

Enfin, pour qu'on le sache et que jamais on ne l'oublie, laissez-moi le redire pour la dernière fois: lorsque Dieu veut châtier rudement une nation, anéantir un royaume, il le prive de son sacerdoce, il lui enlève ses prêtres qui, pendant qu'ils prêchent Jésus-Christ, sa doctrine et sa morale, sont évidemment les plus indispensables protecteurs de toute société!

On me pardonnera, j'aime à le croire, d'autant plus volontiers cette longue digression, qui d'ailleurs ne s'éloigne pas de mon sujet, qu'elle ne peut que plaire à ceux qui me font l'honneur de m'écouter avec une bienveillante attention, qui nous flatte en Jésus-Christ!

Hæc dies!... O mon bon Sauveur, avant de faire mes adieux à ce vénérable pontife dont la science, la sagesse et le zèle édifient ce vaste diocèse; à ces respectables prêtres dont la touchante piété m'a plus d'une fois attendri dans le cours de cette retraite; qui m'ont promis un souvenir précieux devant le Seigneur, et que je ne reverrai probable-

ment que dans les profondeurs de l'éternité, permettez-moi de proclamer ce jour comme l'un des plus beaux de ma vie ; permettez-moi de vous adresser mes remercîments et mes hommages. Permettez-moi de finir mon discours par un commentaire abrégé de l'hymne pathétique que nous allons vous chanter avec enthousiasme à la bénédiction solennelle qui doit terminer cette pompeuse et admirable cérémonie :

Ave, verum corpus natum de Maria Virgine! Salut, vrai corps né de la Vierge Marie ; corps adorable, que votre amour immense enchaîne, nuit et jour, sur cet autel mystérieux au milieu du brillant cortége des Chérubins et des Séraphins qui, humblement prosternés devant votre majesté souveraine, ombragent de leurs ailes d'azur votre glorieux trône plus étendu que les cieux !

Ave, verum. Salut, corps immaculé qui, conçu par l'opération de l'Esprit-Saint dans les chastes entrailles de la Vierge des vierges, vous êtes réellement immolé sur la croix pour le salut du genre humain ! Soyez-nous, nous vous en conjurons, un avant-goût des énivrantes délices du beau paradis, au moment de la mort ! Ah ! à cet instant si désiré, lorsque porté par l'un de vos charitables ministres, vous apparaîtrez à mes regards impatients, affaiblis peut-être par la douleur, mais étincelants d'espérance et de gratitude, je m'écrierai, un pied sur le seuil de l'éternité entr'ouverte : *Ave verum*, salut vraie chair de mon Jésus : *Caro Christi!* Salut vraie chair de Marie : *Caro Mariæ!* Salut vrai sang de Jésus, vrai sang de Marie ! Venez, hâtez-vous, venez nourrir mon âme défaillante, mon cœur languissant dans ce désert aride, dans cet exil prolongé ! Venez, en les empourprant, rafraîchir nos lèvres décolorées ! Venez inonder, purifier, incendier tout mon être des flammes amoureuses, qui seules peuvent m'introduire, pour les siècles des siècles, dans les cœurs sacrés de mon divin Jésus et de ma charmante Marie, dont je serai à jamais, à jamais l'ami, le frère, le cohéritier ! ! !

CONFERENCES ECCLESIASTIQUES.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

De 1815 à 1830, alors que les prêtres étaient bien plus rares qu'aujourd'hui, les anciens pasteurs dont la tourmente révolutionnaire et l'exil avaient corroboré la foi, mûri la réflexion et accru l'expérience, étaient tous des hommes d'abnégation, de prière et de zèle. Nous les avons assez fréquentés pour en parler savamment ; aussi demandaient-ils et obtenaient-ils de leurs évêques non moins fervents, des retraites de huit jours pleins, qui produisaient des fruits merveilleux. Aimant à digérer et à savourer, dans le plus profond recueillement, la nourriture spirituelle que leur distribuaient les Rey, les Gloriot, les Morel de Bordeaux, ces illustres docteurs en dogme, en morale et en piété, ils se contentaient de trois instructions par jour : le matin, d'une heure de méditation, qu'ils regardaient avec raison comme la plus indispensable et sans laquelle une bonne retraite n'est pas possible ; à dix heures, d'un sermon sur la sainteté, l'humilité, la chasteté, le saint Sacrifice, le zèle, le soin des enfants, la visite des pauvres, des malades, des grands pécheurs ; le soir, d'un discours saintement audacieux sur les formidables fins dernières du prêtre ! Qu'elles étaient édifiantes et fécondes ces *silencieuses* retraites terminées dans l'église cathédrale, en présence des fidèles auxquels l'orateur rappelait les immenses services rendus à la société par le clergé catholique depuis dix-huit cents ans !... Aujourd'hui, oublieux d'une tradition si salutaire, et participant trop à l'esprit de dissipation d'un siècle qui déteste la solitude et le soliloque, nous succombons à la tentation de nous distraire, même au sein d'une retraite.

Pour satisfaire à ce fâcheux, mais impérieux besoin, nous avons donc été obligé d'ajouter aux trois susdites exhortations une conférence quotidienne. Heureusement, partout on nous a su gré d'avoir choisi, pour sujets de ces entretiens familiers, la *prédication* et la *confession*, ces deux puissants leviers du ministère apostolique. C'est en 1836, qu'à l'âge de 36 ans, nous commençâmes à prêcher ces retraites, à Nantes, Mende, Cahors, etc., jusqu'en 1857.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

SUR LA MANIÈRE DE PRÊCHER DIGNEMENT.

L'éloquence étant le plus difficile des arts, et la prédication étant de tous les genres d'éloquence le plus élevé, ce n'est pas un petit phénomène que de voir un homme seul réunir souvent, autour de sa chaire, tous les rangs de la société, et en attaquant chaleureusement toutes leurs erreurs et tous leurs vices, les contraindre d'écouter, avec une avidité respectueuse, ses formidables enseignements.

Pour s'expliquer ce fait prodigieux, il

suffit de réfléchir que l'éloquence est fille de la passion. Créez une passion dans une âme, et l'éloquence en sortira à grands flots. Le révérend Père Lacordaire a donc eu raison de définir l'éloquence : Le son d'une âme passionnée. Cette définition ridiculisée par tout esprit glacial, mais justifiée par l'expérience des âges, diffère-t-elle de celle de Cicéron? *Pectus est quod disertos facit.*

Dans les temps d'agitation publique, lorsque de hauts intérêts remuent les peuples, les orateurs naissent en foule, et quiconque a aimé violemment quelque chose dans sa vie, a été immanquablement éloquent, ne fût-ce qu'une fois. Les François d'Assise, les Dominique, pour mettre au monde des légions d'apôtres, n'avaient donc pas besoin de fonder des écoles de rhétorique; il leur suffisait d'avoir frappé juste au cœur de leur siècle, et d'y avoir trouvé une passion. Cette passion, reine de toutes les nobles passions, c'est l'enthousiasme de la plus grande gloire de Dieu!

Nous n'avons nulle intention de rappeler les préceptes de nombre de rhéteurs qui, moins heureux que les Fénelon et les Maury, n'ont point su joindre la pratique à la théorie, l'exemple à la leçon, mais nous le demanderons à nos lecteurs de bonne foi : Où sont aujourd'hui, en France, les orateurs qui brûlent de cette passion, du zèle qui dévorait les premiers enfants des Dominique, des François d'Assise, des Ignace de Loyola, des Vincent de Paul, etc. Parmi les prédicateurs nés dans notre siècle, en comptez-vous plusieurs qui, sous le rapport du dévouement et du succès, rivalisent avec les de Janson, les Rauzan, les Guyon et leurs collaborateurs, qui, durant quinze années consécutives, assiégèrent successivement nos cités les plus populeuses, et après six semaines d'instructions pratiques et entraînantes, de pieux cantiques chantés avec ivresse par la multitude, de cérémonies aussi majestueuses que touchantes, virent toutes les églises d'une même ville pleines d'*hommes communiants*, le même dimanche et à la même heure? Avant de ricaner niaisement, à la façon des impies, sur ces scènes ravissantes qui, en provoquant les farouches hurlements de l'enfer vaincu, réjouissaient tous les cœurs honnêtes, essayons au moins de nous rapprocher un peu de ces athlètes magnanimes qui enrichirent le ciel de leurs innombrables et glorieux trophées!

Mais hâtons-nous de signaler rapidement et sans respect humain, les principales causes de la stérilité actuelle de la chaire. Ici commence l'humiliante confession du début de ma carrière oratoire : puisse-t-elle impressionner favorablement les novices qui seraient tentés de nous imiter. Hélas! après s'être brisés contre les écueils, Dieu ne leur accorderait peut-être pas, comme à son serviteur repentant, la grâce d'échapper au naufrage!

La moisson est abondante, dit Jésus-Christ, *mais que les ouvriers sont rares!* (*Matth.*, IX, 37.) Saint Grégoire le Grand nous en a donné la vraie raison : « Nous acceptons volontiers les dignités du sacerdoce; quant aux charges qu'il impose, nous refusons de les remplir convenablement. »

Pourquoi opérais-je autrefois si peu de conversions! parce que je ne travaillais point assez mes discours, et ne m'exerçais pas à la déclamation.

> Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
> (BOILEAU.)

Bossuet, Bourdaloue, Massillon, qui, certes, ne manquaient ni de science, ni de facilité, nous ont laissé des chefs-d'œuvre, fruit de bien des veilles et de bien des méditations. Ils nous ont appris que le meilleur de leurs sermons était celui qu'ils savaient le mieux; ils les étudiaient donc; ils comprenaient l'obligation de faire tout leur possible pour réussir, comme si le succès n'eût dépendu que d'eux, quoiqu'ils n'ignorassent pas qu'ils ne pouvaient que planter, qu'arroser, et que Dieu seul donne l'accroissement. Ne devait-on pas hausser les épaules de pitié, quand on m'entendait dire d'un air de suffisance : Moi, je n'écris pas!... moi, j'improvise et développe, tant bien que mal, quelques *idées mères!*... moi, j'ai fait un sermon dans deux jours!... Mon ami, ne te fatigue pas à le redire; tout le monde s'en est aperçu : aussi *vaut ce que coûte*, vide de mon sujet, surabondant de phrases creuses, avare de pensées nutritives, je débitais ma maigre marchandise par sauts et par bonds; je criais à tue-tête, lorsqu'il fallait parler avec calme; je courais la poste ou j'allais à pas de tortue; je bredouillais et avalais la moitié des mots; vers la fin d'une période ronflante et à *grand effet*, je m'arrêtais un instant, puis j'emmêlais le reste avec le commencement de la suivante; je faisais rire ceux que je voulais faire pleurer; bien loin d'attendrir l'âme, je la pressurais et l'écorchais. L'action, première qualité de l'orateur, m'était tout à fait étrangère; durant mes causeries longues et soporifiques, plus heureux qui dormait que qui bâillait. Quoi! pour conquérir un grain de poussière et de vanité, les Cicéron, les Démosthènes se consumaient en labeurs généreux, et moi, prêtre député par Jéhovah pour lui sauver des âmes achetées de son sang, j'accomplissais négligemment, pitoyablement le devoir le plus impérieux et le plus sacré! et j'osais pourtant aspirer à la récompense d'un apôtre!...

Pourquoi opérais-je autrefois si peu de conversions? parce que je ne prêchais pas *quæ decent*, c'est à-dire, ce que demandaient les besoins spirituels de mon auditoire. L'une de mes singulières manies, c'était de me créer, dans ma vaniteuse imagination, un livre sous les yeux, une plume à la main, des auditoires chimériques. Cette sotte illusion qui ne m'aveuglait pas seul, n'était pas moins humiliante pour moi qui me prenais apparemment pour un nouveau Bossuet, destiné à haranguer les savants et nobles habitants des palais

des souverains, que nuisible aux pieux auditeurs qui ne me comprenaient pas.

Le *quæ decent* de saint Paul (*Tit.*, II, 1) embrasse non-seulement le dogme, mais encore la morale évangélique, et par conséquent l'explication du Décalogue. Or, puisque l'Esprit-Saint lui-même nous a appris que c'est dans son cœur que l'impie a dit : *Il n'y a point de Dieu* (*Psal.* X, 13), point d'enfer, etc., nous devons donc nous efforcer de guérir le cœur, source première des vices et des erreurs qu'il enfante. Nous sommes donc obligés, sous peine de trahir notre ministère, d'imiter les prophètes, les apôtres, leurs dignes successeurs qui, tous formés à l'école du Verbe divin, aimèrent mieux braver les plus affreuses tortures, que de taire, soit devant les nations, soit devant les tyrans, aucun des terribles oracles du Tout-Puissant qui les menaçait de leur demander compte du sang des incrédules et des libertins auxquels ils n'annonceraient pas toutes ses ordonnances, toutes ses promesses, tous ses châtiments ; auxquels ils ne reprocheraient pas tous leurs blasphèmes et tous leurs désordres ! Quels prédicateurs remplirent plus dignement ce rôle saintement audacieux, que les Bourdaloue, les Bossuet, qui foudroyaient tous les genres de scandale, en face même des hauts dignitaires ecclésiastiques et des dieux de la terre !

Confessons-le sans détour : nous étions tellement dégénéré de ces illustres modèles que nous ne rougissions pas d'affirmer qu'ils ne parleraient pas autrement que nous des épouvantables déréglements qui nous inondent. Eh bien ! maintenant, malgré notre indulgence naturelle pour les orateurs dont la tâche ardue et la redoutable responsabilité ne sont pas justement appréciées, nous ne pouvons plus louer ceux qui ne nous paraissent pas s'être imprégnés de l'esprit de force et de vérité qui règne dans les panégyriques si instructifs du précurseur du Messie, du Monarque pécheur, du Docteur des gentils, du diacre saint Etienne, de l'apôtre des Indes, etc., que nous devons aux maîtres de l'éloquence sacrée.

Dans le désir de rectifier leur jugement insensé qui fut le nôtre, et de les guérir de la mortelle maladie des lâches, nous allons soumettre à leurs réflexions le passage suivant de la séraphique Thérèse qui a imprimé aux Carmes déchaussés, ses enfants, le caractère ferme qui les distingue :

« Les prédicateurs eux-mêmes visent, dans leurs discours, à ne point déplaire : leur intention est bonne, je veux bien le croire; mais enfin, de cette manière, ils convertissent peu de monde. Pourquoi ne sont-ils pas en plus grand nombre, ceux que les sermons arrachent aux vices publics ! c'est qu'il y a dans les prédications trop de prudence humaine ; elle ne disparaît pas chez eux, comme chez les apôtres, dans cette grande flamme de l'amour de Dieu : voilà pourquoi leur parole embrase si peu d'âmes. Voulez-vous savoir ce qui communiquait ce feu divin à la parole des apôtres? c'est qu'ils avaient la vie présente en horreur, et foulaient aux pieds les honneurs du monde. Quand il fallait dire une vérité et la soutenir pour la gloire de Dieu, il leur était indifférent de tout perdre ou de tout gagner. Ayant tout hasardé pour Dieu, ils dominaient également et les succès et les revers. »

Qu'il y a loin de ce magnifique portrait à celui qu'elle aurait fait de moi, discoureur téméraire, qui m'enveloppais des nuages bigarrés d'une philosophie incertaine, d'un rationalisme boiteux, d'un pédantisme ridicule, d'une argumentation sèche, d'une métaphysique embrouillée, oubliant que ma mission était plus auguste que celle des Cousin et compagnie, et ravalant ainsi la sublime chaire de la crèche et du Golgotha au niveau poudreux de la tribune du forum. Ne semblais-je pas n'avoir jamais lu, ou vouloir insulter cette admirable maxime du prince des orateurs chrétiens : *De re grandi eloquentia nostra!* Imprudent antagoniste des modernes Platons, je m'imaginais faire briller la souveraine sagesse aux regards fascinés de ces hypocrites *païens*, en pataugeant avec eux dans l'arène fangeuse de leurs pitoyables paradoxes. Au lieu de discuter puérilement, en présence d'un Dieu immolé sur nos autels, avec ces effrontés railleurs, ne devais-je pas, sans ménagement, dévoiler au grand jour ces sépulcres remplis de folies et de concupiscences, afin de les vilipender dans l'esprit des fidèles qu'ils séduisent en les dépravant, et rompre le pain quotidien de la vraie vie aux quelques prodigues affamés qui s'approchent encore de nous pour être arrachés, par de pathétiques paroles, à la disette, à la honte et au remords ! Le divin Maître épargnait-il donc les Scribes superbes et corrupteurs !

Nous avouerons qu'une fois éclairé sur le but éminent de notre mission, nous avons très-souvent usé de cette *discipline évangélique* envers les philosophes insensés et immoraux, et que partout cependant nous avons rassemblé autant d'hommes que de femmes. Disons-le : l'homme aime naturellement la vérité, celle-là même qui écrase ses passions favorites, et il rit des compliments prodigués à la femme dont il partage le sensualisme provocateur. Si la femme était pure et modeste, l'homme serait modeste et pur ! Ce fut Eve qui, en s'éloignant d'Adam, se perdit avec lui, et sa postérité ! Qu'elles sont folles et coupables, les épouses qui abandonnent, pendant des jours et des nuits, leurs servantes à la surveillance de leurs époux tout aussi rusés que le serpent maudit de Dieu ! Telles sont nos dévotes qui profitent ainsi de leurs *ferventes retraites* pour communier plus saintement, ou pour recevoir, plus à l'aise, dans leur solitude, certaines visites un peu suspectes. Combien d'autres dames, d'une piété *non moins solide*, confient la garde de la domestique au serviteur pudi-

que comme son maître, durant les longues soirées qu'elles consacrent, accompagnées de leurs filles, à la danse, au jeu, etc., et je ne plaindrais pas les prédicateurs et confesseurs qui s'amuseraient à féliciter les nombreuses auditrices et Philothées de cette espèce qui ne méritent que des anathèmes!... Anathème, en effet, aux mères de famille qui ne remplissent pas fidèlement les devoirs les plus essentiels de leur état!

Après cette courte digression que des milliers de maîtresses de maison ne devront point lire, point entendre, sans effroi, apostrophons énergiquement les *esprits forts* de notre époque, et pour les réduire au plus honteux et peut-être au plus salutaire silence, racontons-leur la mort aussi authentique que tragique de Voltaire, *leur vénérable patriarche.* (Cette mort trop peu connue se trouve dans ce volume, col. 679.) Elle n'a jamais été prêchée par nous à une multitude d'hommes sans opérer plusieurs conversions plus ou moins éclatantes.

II° CONFERENCE

SUR LA PRÉDICATION.

Mon estime pour le rév. P. de Ravignan d'heureuse mémoire s'accrut encore le jour où il fit cette humble et judicieuse réponse au remarquable P. de Jocas, qui le félicitait de ses succès: « Ah! ne m'en parlez-pas! avec ma métaphysique incomprise de la majeure partie de mes auditeurs, que je suis loin d'être un convertisseur comme l'incomparable Père Guyon qui, compris de tout le monde, réussissait partout à instruire les ignorants et à corriger les mœurs! »

Le même P. de Ravignan qui édifia la capitale et plusieurs de nos cités, plus encore par son héroïsme religieux que par ses qualités oratoires, racontait naïvement que notre empereur lui avait dit ces admirables paroles qui, à elles seules, valent tout un bon livre pour qui sait les apprécier: « Mon Père, soyez plus pratique. » L'année précédente, l'impératrice avait aussi admonesté, non moins spirituellement, un autre prédicateur: « Monsieur l'abbé, parlez-nous, non comme à des princes, mais comme à des pécheurs. » Que cet auguste langage, inspiré par le génie de Charlemagne et de la reine Blanche, est un grand enseignement, pour les ambassadeurs du Très-Haut!

Prédicateurs, soyez donc plus pratiques, ne vous figurez pas avoir pour auditeurs d'anciens élèves en philosophie et en théologie, à qui l'on apprit l'art assez dangereux d'ergoter, *ab hoc et ab hac*, sur beaucoup de questions vaines et saugrenues; de soutenir hardiment, à l'encontre du sens commun, le vrai et le faux, à l'imitation des avocats impertinents et subtils. Le temps est trop court pour nous occuper des puérilités et des niaiseries. N'étalez pas devant une assemblée féminine qui vous empêche de prêcher dans le désert, une érudition inopportune. Cent fois mieux vaudrait tonner contre les romans lascifs, les parures immodestes, les pernicieux spectacles, les entrevues imprudentes, les propos libres, les inconvenantes familiarités, comme diamétralement opposés aux sixième et neuvième commandements dont l'infraction damne peut-être autant de chrétiens, et de personnes consacrées à Dieu, que la violation des huit autres préceptes. Ne laissez ignorer, ni en chaire, ni au confessionnal, que le ciel sera à jamais fermé aux incalculables esclaves de l'impureté clairement nommés par le chaste Paul dans ses immortelles Epîtres que, suivant votre conseil, les pieux fidèles lisent journellement, et auxquels vous pouvez joindre, sans témérité, les danseuses et autres qui ont néanmoins l'affreux courage de fréquenter, disons mieux, de profaner nos divins mystères!

Trop timides pour nous croire plus prudents que Jésus-Christ, prêchons, prêchons souvent, car nos auditeurs ne sont pas toujours les mêmes, que le consentement et le désir intérieurs équivalent aux actes extérieurs, puisque *quiconque regarde une femme*, pense à une femme, *avec l'intention de mal faire, a déjà commis l'adultère dans son cœur.* (*Matth.*, V, 28.) Prêchons que toute femme, quelle que soit sa condition ou sa dignité, qui, par son indécent costume, attire ces regards et fait naître ces désirs adultères, commet certainement un très-grand crime, qu'aucune puissance ne peut lui remettre, à moins qu'elle ne s'en repente sincèrement! Prêchons que l'enfer est encombré de réprouvés voluptueux, quoique leurs membres n'aient pas été souillés, parce que c'est du cœur que sortent les fornications et les adultères! Gardons-nous bien de consulter, en cette matière, la pruderie de certains théologiens par trop étrangers aux secrets du saint tribunal, à la honte ou à l'ignorance des femmes qui, cherchant à se persuader, sans pouvoir y réussir, que l'action seule constitue le crime, taisent des immodesties et des familiarités évidemment mortelles aux confesseurs mal avisés qui ne les interrogent pas!

Rapportons-nous-en, je vous en conjure, à l'expérience des saints docteurs qui, dans leurs homélies explicatives de la morale évangélique, stygmatisent toutes les affections déréglées et toutes les indécences! S'il nous était accordé de lire dans les âmes qui communient indignement, qui mangent leur réprobation, pour cause d'impuretés de cœur et de corps insuffisamment accusées et non expiées par le repentir, nous serions épouvantés, nous surtout dont le *mutisme* semble les autoriser!

Toutefois, pour éviter de scandaliser les faibles et de fournir aux méchants le prétexte de se plaindre de notre hardiesse, ne faisons point de discours sur ces choses délicates, bornons-nous à en parler transitoirement et avec indignation. Sans doute, loin de ne conduire que par la crainte des jugements de Dieu les pécheresses qui viennent encore nous entendre, nous devons souvent ranimer leur confiance et retremper leur courage par l'attendrissant tableau de ses

infinies miséricordes. Mais, passer sous silence leurs funestes illusions, leurs habitudes vicieuses, la profondeur de leurs plaies, la nécessité où elles sont d'éloigner les occasions prochaines, d'arracher l'œil droit, de couper la main droite, de fuir, à tout prix, les séducteurs qui sont pour elles plus redoutables que des bêtes féroces, ne serait-ce pas négliger criminellement leurs plus chers intérêts! Eh bien! des orateurs pratiques, oublieux de la terre et d'eux-mêmes, prêts à tout hasarder pour la gloire de Dieu, comme le demande Thérèse et comme l'exige le Seigneur Jésus, sont-ils donc si communs dans notre patrie? et pourtant de tels prédicateurs seraient les seuls Ezéchiel capables de ressusciter les ossements arides ou infects que notre prudence humaine et notre lâcheté ont amoncelés autour de nous.

Dans l'engourdissement qui, selon l'expression d'un prophète, empêche *les chiens d'aboyer* (*Isa.*, LVI, 10), n'est-ce pas aux ordres religieux, dont le clergé séculier ne peut plus se passer, qu'incombe l'initiative! Mais ils n'atteindront point un but si désirable, tant qu'ils éviteront, dans la même tribune, la pieuse concurrence d'un ou de deux confrères; cet amour-propre, en rendant les missions impossibles, ne s'oppose-t-il pas à la régénération de la société! Qu'ils se rappellent donc que le divin Maître envoyait devant lui ses soixante-douze disciples, *deux à deux*, pour qu'ils s'animassent et se surveillassent réciproquement; que de 1802 à 1815, les très-vénérables Pères de la foi, parfaits imitateurs des premiers Jésuites, ne voyageaient point sans avoir un *socius;* que, de 1815 à 1830, les regrettables missionnaires de France ne prêchaient point isolément, et que leur fondateur, plein d'une sage fermeté, ne les accordait pas à qui ne voulait les faire pêcher qu'à la ligne, parce que l'expérience lui avait appris qu'une seule mission de six semaines convenablement et simultanément prêchée dans toutes les églises paroissiales d'une ville de vingt, trente, quarante mille âmes, opère plus de conversions connues et de réparations latentes, que cinquante stations prêchées chacune par un seul orateur qui n'a point assez de puissance pour ébranler les masses et les contraindre de se confesser aux pasteurs et aux prêtres qui s'asseoient trop souvent à la table des heureux du siècle.

Depuis 1848, quelques missions données dans des cités d'une certaine importance par les Chartreux de Lyon, les Capucins, les Franciscains, les Rédemptoristes, religieux pénitents, ont un peu consolé les vrais amis de Jésus-Christ, dont la joie serait complète si les supérieurs de communautés n'acceptaient les demandes que leur font les curés, qu'à la condition de mener avec eux des auxiliaires dans les endroits où il n'y a pas eu de mission *depuis huit à dix ans*.

Je le répète, abandonnés à nos forces personnelles, nous ne sommes, malgré notre réputation éphémère, que de misérables glaneurs! Depuis la mort du rév. Père Guyon, je ne connais aucun orateur qui puisse me démentir. Quelle comparaison à établir entre nous et les missionnaires de France qui, durant sept mois consécutifs, trouvaient à peine le temps de réciter leur office, — de prendre, à la hâte, deux repas et un court sommeil! — Il est bon d'observer que la plupart, non élevés dans le cloître, avaient déjà l'expérience du ministère, et ne redoutaient ni la fatigue, ni l'émulation. J'en conviens, ces excessifs travaux altéraient ou détruisaient promptement leur précieuse santé. Qui donc les soutenait dans la lutte? La brièveté de la vie des Régis, des Xavier, etc. Aujourd'hui, quand on a prêché un Carême à trois sermons par semaine; cinq ou six discours dans l'Avent, quelques petites exhortations dans le mois de Marie aux âmes pieuses dont beaucoup, lasses encore des folies du précédent *carnaval*, n'en *galoppent* que mieux l'hiver suivant, on croit avoir conquis le Pérou et l'on passe pour des héros infatigables. A la vue de ces imperceptibles sanctuaires élevés par nos mains à la gloire du Dieu d'Israël, pleurons d'allégresse, j'y consens; mais soyons assez généreux pour permettre à nos vieux *rabbins* de sangloter au souvenir de l'*ancien temple de Jérusalem!*... Eh bien! nous ne pouvons, en vérité, reconstruire cet antique et grandiose édifice qu'à l'aide simultané de *missions absolument semblables aux missions de France*, et *d'une éducation foncièrement chrétienne*, telle que la veut l'immortel Pie IX dans son Encyclique du 21 mars 1853, si agréable à l'*Union catholique*. Pour guérir les plaies hideuses qui dévorent notre infortuné pays, connaissez-vous une autre panacée? Non, vous n'en connaissez pas!

Où sont les jeunes gens, de seize à trente ans, qui conservent les grâces de la pudeur? où sont les hommes mûrs et les vieillards qui leur donnent l'exemple de cette aimable vertu, et qui la respectent dans les filles d'Eve les plus innocentes? Pendant que nous nous efforçons de former l'enfance à la vertu, cicatrisons donc aussi les contagieuses blessures des populations et ne nous bornons pas à prodiguer aux âmes d'élite des soins superflus, sinon dangereux... Tremblons, pasteurs et prédicateurs qui, par système ou indolence, repoussons l'unique remède souverainement efficace que, sous un gouvernement fort et protecteur, nous offre la divine Providence, pour rendre la vie aux morts entassés, par notre défaut de zèle, dans nos villes et nos campagnes. Quel terrible jour que celui où nous serons bientôt confrontés avec nos zélés prédécesseurs!... Quoi! prêtres et religieux, nous nous évertuons en tout sens pour nous procurer des *villas*, pour ouvrir des palais aux lettres, aux arts, aux sciences profanes, et nous serions sans intelligence, sans ardeur et sans ressources, quand il s'agit de murer les portes béantes de l'enfer!..

Gardons-nous bien d'écouter et surtout de répéter ce diabolique langage de certains chrétiens et de... qui ne rougissent pas d'ap-

peler trivialement le bien des missions, *un feu de paille!* Comment! feu de paille, celui que Jésus-Christ lui-même, ce fondateur des missions, ce prince des missionnaires, est venu allumer sur la terre! Feu de paille, celui qui éclaire les esprits des plus importantes vérités; qui brûle dans leurs racines des millions de crimes prêts à éclore; qui produit dans les cœurs des milliards d'actes de repentir et d'amour; qui réconcilie avec le Père céleste une foule de prodigues qui, l'absolution et la communion reçues, monteraient à l'échafaud plutôt que de renier leur foi! Sans doute les missions ne donnent pas l'impeccabilité aux enfants d'Adam. Connaissez-vous des confesseurs qui la procurent? en faisais-je autrefois présent aux dames mondaines qui peu résolues de renoncer à leurs scandaleuses habitudes, sortaient de mon confessionnal pour aller s'asseoir au festin des anges! Vous n'avez donc jamais eu le bonheur d'entendre un apôtre, à la fin d'une mission, parler ainsi à des auditeurs pénétrés de joie et de reconnaissance :

C'est sur vous-mêmes et sur vos enfants, pères et mères, qu'est tombé ce torrent de bénédictions! sur vous aussi, maîtres et maîtresses, serviteurs et servantes, pauvres et riches, etc. Que de malades, d'aveugles, de sourds, de paralytiques ont été guéris! que de captifs ont brisé leurs fers! que de poitrines oppressées par de cruelles insomnies et de secrètes terreurs respirent maintenant à l'aise! que de larmes bien douces ont arrosé le pavé de ce temple, le tribunal de la pénitence, la croix du Sauveur, l'image de Marie, la marche sacrée de cette table eucharistique!... Sublimes intelligences, qui ne vous nourrissez que de prodiges et d'amour, descendez promptement et en grande pompe des hauteurs éternelles, au milieu de cette auguste assemblée! Contemplez avidement la scène attendrissante que je vous présente dans un légitime transport d'enthousiasme et de fierté! Admirez, admirez donc avec nous ces âmes rayonnantes de pureté, étincelantes de gratitude et d'allégresse! Dites-nous, dites-nous, vous qui connaissez les secrets merveilleux de la patrie, si ce pascal Eden n'est pas un paradis anticipé auquel il ne manque plus que la présence visible de l'adorable Trinité! Oui, j'aime à le proclamer : s'il plaisait à Jéhovah de nous envoyer l'ange radieux de la mort des justes, nous nous élancerions tous vers l'aimable Sion, en chantant d'un concert unanime : ***Deo gratias! Deo gratias! Deo gratias!!!***

Qui n'a pas été l'heureux témoin des étonnants miracles d'une mission, peut dire avec saint Paul : ***Oculus non vidit!*** (**I Cor.**, II, 9.)

Pour prêcher fructueusement, il ne suffit pas d'exposer les vérités morales les plus pratiques, après leur avoir donné, pour base indispensable, les dogmes majestueux de la fin de l'homme et du chrétien, de la divinité du Fils de Marie, d'un enfer éternel, de l'institution divine de la confession sacramentelle, etc.; il faut aussi plaire à ses auditeurs, c'est-à-dire les intéresser par une modeste et noble attitude, par la grâce de la narration, la justesse et la beauté des pensées, la délicatesse du sentiment, la magnificence des tableaux, la force des preuves, le choix des traits historiques, la chaleur du débit, l'empire de la conviction! Ce n'est pas assez : le prédicateur doit toucher son auditoire, qui lui dit tout bas : ***Si vis me flere, primo tibi dolendum est.*** Tâche difficile, et pourtant condition de l'éloquence exigée par la rhétorique elle-même dont elle est heureusement indépendante, car nos premiers parents la parlèrent admirablement dans le poétique Eden! L'éloquence du cœur, cet incomparable triomphe de l'humanité, qui a pour écho la nature entière, est d'autant plus rare que presque tous les rhéteurs de profession s'entendent mieux à rogner ses ailes qu'à les étendre, et que, d'ailleurs, elle ne peut être remplacée par celle de l'imagination la plus brillante, du talent le plus éminent. Oui, la logique qui nous émeut le plus efficacement, c'est, on me pardonnera cette locution, la logique du cœur, dont Pascal fait un si bel éloge, comme l'observe l'abbé Marens, ce judicieux critique. Elle seule nous électrise, nous subjugue, nous terrasse. Une fois agenouillés aux pieds de cette dominatrice, nous consentons volontiers à nous instruire, à nous purifier, à faire tous les sacrifices qu'elle nous demande!

Pourquoi, répondez, la lecture des prophéties, de l'***Evangile***, de l'***Imitation***, de la *Vie des saints*, du ***Génie du christianisme***, si mal jugé par nos froids fabricateurs de syllogismes qui endorment l'espèce humaine, nous impressionne-t-elle d'une façon si douce et si salutaire? Parce que, dans ces harmonies religieuses, le sentiment domine! C'est donc à l'omnipotence du cœur, toujours éloquent dans ses œuvres et dans ses discours, que notre être se soumet irrésistiblement. Le dernier ignorant, ému de commisération à l'aspect de son frère malheureux, s'empare de l'estime que je refuse au savant glacial, à l'opulent sans entrailles. Le sensible Fénelon, reconduisant à l'étable d'une pauvre famille, la vache qu'elle avait perdue, m'apparaît plus grand encore que dans ses inimitables chefs-d'œuvres!

L'attendrissante parabole de l'enfant prodigue, cette magnifique épopée du cœur de Dieu et du cœur de l'homme, a fait couler plus de larmes expiatoires et affectueuses que toutes les ***Sommes*** de théologie et de philosophie! Aussi Jésus-Christ, infaillible appréciateur de ce qu'il a mis en nous de plus digne de son amour, sollicite-t-il de préférence notre cœur : ***Fili mi, præbe cor tuum mihi.*** (**Prov.**, XXIII, 26.)

Prodige inouï, au XIXe siècle, un simple mortel, le rév. P. Guyon, à qui la sainte Vierge avait dit d'un air mêlé de douceur et de sévérité : ***Ne manque pas de sauver beaucoup d'âmes au Seigneur Jésus***, réussit, pendant trente ans, par des hivers rigoureux,

à remplir de barons et de laquais, de marquises et d'ouvrières, à 5 heures du matin et à 7 heures du soir, nos plus vastes basiliques, parce qu'il sympathisait avec le cœur des petits qui est le même que celui des grands. Qu'il était beau de surprendre ce véritable grand homme, ce type des missionnaires, dans le mois de novembre 1829, récitant son chapelet devant un tison, à minuit, pour recommencer, le lendemain, un travail effrayant ! En quoi notre vie ressemble-t-elle à la sienne ? oserons-nous espérer la même récompense ? Et c'est sur ce géant-là que s'épuisait la censure d'une troupe de nains de tout rang et de toutes robes, qui s'imaginaient avoir reçu en partage le bon sens !...

Quand il nous arrive de succomber à la tentation de relever les *défauts* de ces autres christs, *alteri christi*, comparons-nous tout aussitôt aux insectes venimeux, qui s'abattent à l'envi sur la petite plaie d'une figure vénérable, pour en sucer le pus. Que de cirons imbéciles feraient bien mieux de rentrer dans leur néant !

Le rév. P. de Macarthy qui, lui aussi, connaissait le chemin du cœur, quoique moins entraînant que son rival, mais plus fort en éloquence écrite, nous a fait présent de discours pleins de verve, de doctrine et de piété. Quel plaisir on goûtait à l'entendre, sous Charles X, son roi et son ami, parler contre les parures immodestes avec tant de liberté que les princesses et leurs suivantes demandaient, en rougissant, le châle qui devait couvrir leur nudité scandaleuse. Oui, elles avaient grand besoin de l'exil pour ne pas rouler, accompagnées de..., dans les brûlantes fournaises ! Le P. de Macarthy a singulièrement honoré la société de Jésus, qui, pendant deux cents ans, glorifia, dans tout l'univers, l'Eglise romaine par ses lumières, ses vertus, ses austérités, son sang, et à qui le général actuel, religieux d'une rare habileté, rendra, nous le souhaitons vivement, l'éclat de ses mortifications et de son ardeur primitive, en s'armant, au nom imposant de Loyola, du mâle courage d'une Thérèse de Jésus. Tant qu'un ordre antique sera gouverné par des supérieurs généraux qui parlent à leurs subordonnés avec une sage fermeté, bien loin de tomber en décadence, il ne pourra que grandir et se corroborer.

Au mois de janvier et de février 1857, le rév. P. Caussel, alors supérieur des missionnaires de Toulouse, ayant enfin senti du dégoût pour une prédication philosophique et nuageuse qui était loin d'atteindre le but important que lui indiquait sa conscience délicate, et que ne pouvaient remplacer des compliments absurdes, se détermina à draper, dans des satires aussi spirituelles que mordantes, les liseuses de romans, les danseuses, etc. Les plus sensuelles, profondément gâtées par le séduisant langage de Satan et le *mutisme* de leurs confesseurs, jetèrent les hauts cris et ne vinrent plus à ses lucides et solides instructions que suivirent nombre d'hommes sérieux qui nous disaient : *Ce nouveau genre du P. Caussel fera nécessairement du bien : que n'est-il en usage, pour nos femmes et nos filles, dans toutes les chaires et tous les confessionnaux!* Tel est donc l'abaissement moral et religieux où en partie par notre faute, est descendu le sexe dévot lui-même ! . . . Puisse le P. Caussel, jeune encore, avoir le courage de terminer ainsi toutes ses péroraisons : *Seigneur Jésus, qu'à mon dernier soupir, je n'aie pas à trembler d'avoir passé sous silence des enseignements si essentiels et si formidables !*

Jeunes prêtres, n'imitez pas, nous vous en conjurons, trop de prédicateurs, qui, particulièrement dans certains ordres religieux que nous connaissons, ne se croyant destinés qu'à de brillantes opérations, refusent d'évangéliser les hameaux, les orphelinats, les hôpitaux, les prisons, pour n'accepter que les stations des superbes basiliques ; qui, dans la crainte de se voir enlever une partie de leurs *riches* moissons, ne souffrent pas que d'autres ouvriers réputés habiles et fervents, mettent leurs présomptueuses faucilles dans le champ fécond qu'eux seuls savent exploiter. Aussi, par suite de la faiblesse ou de l'inexpérience de leurs supérieurs, ces orateurs orgueilleux ne voulant point paraître dans les grandes missions, s'opposent à ce qu'elles aient encore lieu. Quelle épouvantable responsabilité : *Jam receperunt mercedem suam !* (*Matth.*, VI, 5.) Impuissant à transformer en humilité apostolique leur fatale vanité, nous leur rappellerons cette terrible vision de l'enfer manifestée à sainte Françoise romaine et consignée dans la bulle de sa canonisation : « J'ai été témoin de certains supplices affreux et particulièrement infligés, outre les peines générales de l'enfer, à ceux qui ont commis des crimes contraires à l'esprit de l'état qu'ils exerçaient dans le monde. Les prêtres et les religieux coupables d'impureté, de complaisance ou de lâcheté au confessionnal et en chaire, sont le plus sévèrement punis ! »

Nous avouons ingénument qu'en face de notre jugement qui s'approche, la large morale et le *communiter* indéfini de plusieurs théologiens, qui ne seront point là pour nous défendre, ne nous rassurent guère, quand nous les pesons dans le plateau de la balance de l'éternité, opposé à celui qui contient les autorités, les exemples des saints et des saintes dont les effroyables révélations sont approuvées par l'Eglise ! Que d'horribles secrets nous seront dévoilés à l'entrée de la tombe !... Alors, critiquerons-nous encore le misérable auteur de tant de sérieuses réflexions renfermées dans ce redoutable *Memento !...* Pourquoi opérais-je autrefois si peu de conversions ! parce que je ne pouvais que mal édifier ceux qui m'observaient. Pour édifier mes auditeurs, j'aurais dû commencer par faire ce que je leur enseignais, c'est-à-dire par employer utilement et prudemment chaque moment

de la journée : *Jesus cœpit facere et docere* (*Act.*, I, 1.) En était-il ainsi ? Non ; somptueux cosmopolite, on pouvait presque me comparer à ce riche négociant, qui, ayant distribué ses échantillons, visite scrupuleusement les monuments de la cité, les quais, les boulevards, les jardins, les panoramas, les musées, les palais royaux, les restaurants à 20 francs par tête, tout ce qu'il y a de curieux et même de peu décent. Mais quel temps me restait-il donc pour la méditation, l'étude, le confessionnal où l'on m'attendait sans doute ? Mon gros bon sens ne m'avertissait-il pas que le public épiait, apprenait, répétait, contrôlait tous mes regards, tous mes gestes, toutes mes paroles, toutes mes démarches, toutes mes friandises? Ne savait-il pas parfaitement que je me levais tard, que je ne pratiquais aucune mortification, que je ressemblais plus à un mondain voltigeur, qu'à un ecclésiasti que modeste, qu'à un religieux circonspect, qui a fait le vœu de pauvreté? Pour forcer le ciel de féconder le champ ingrat que je labourais, ne devais-je pas m'interdire toute visite inutile, prier beaucoup devant la charmante image de la Mère des miséricordes ; garder rigoureusement les jours de jeûne et d'abstinence, manier souvent la discipline qui n'use point la santé, et avec laquelle je me suis un peu réconcilié ! Cette hygiène m'aurait rendu immanquablement éloquent ; quoique je ne fusse qu'un misérable pécheur, on m'aurait vénéré comme un saint. La rougeur, bien entendu, me serait montée au front; mais enfin j'aurais prêché d'exemple, et le bon exemple a toujours été le plus puissant des discours !

Apôtres de Jésus-Christ, prévoyiez-vous, il y a dix-huit cents ans, que vous auriez pour successeur un si étrange disciple? étais-je votre imitateur, comme vous l'avez été du Seigneur Jésus? Si vous vous fussiez montrés aux Juifs et aux Gentils ce que j'osais être au milieu des chrétiens, y aurait-il des catholiques dans l'univers? Devant juger les douze tribus d'Israël, en commençant par les anges du sanctuaire, quelle sentence me réservez-vous ?.. Ma vie, généralement moins occupée, plus dissipée, plus molle, je ne dis pas que celle du petit peuple, mais que celle même d'une infinité de laïques lettrés et aisés vers qui m'envoyait Jéhovah, pouvait-elle leur inspirer l'amour des privations et du Calvaire ? n'enviaient-ils pas, au contraire, mes loisirs, ma table, etc. Quoi ! en traversant les rues, les places, les temples d'une ville plongée dans le bourbier du paupérisme et de la corruption, je heurtais, à chaque pas, des sépulcres ambulants, et je croyais sérieusement pouvoir les retirer de ce double précipice par ces graves et menaçantes paroles : *Pœnitentiam agite ! Facite fructus dignos pœnitentiæ.* (*Matth.*, III, 2) ! *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis* (*Luc.*, XIII, 3), lorsqu'ils voyaient de leurs yeux que j'abhorrais cette même pénitence ! La France se serait-elle pressée autour de la chaire et du confessionnal de M. le curé d'Ars, s'il avait été ami de la bonne chère et du luxe ? Répétant sans cesse que les penchants déréglés s'engraissent dans le fréquent usage des vins, des liqueurs, du café, des mets exquis, s'imaginait-on qu'il y eût une exception pour le prédicateur de Gethsémani !.. Aussi ce cri universel et accusateur s'élevait-il de toutes parts contre moi : *Medice, cura te ipsum!* (*Luc.*, IV, 23.) J'aurais dû en juger d'après mes impressions personnelles : quel effet produisaient sur moi les exhortations les plus mystiques et les plus quadragésimales de mes supérieurs qui, à une mense commune, se faisaient servir constamment les meilleurs morceaux, l'aile du poulet, les fruits les plus savoureux, etc., sous l'œil perçant des voisins qui me coudoyaient ? Pour que l'exemple soit saintement contagieux, il faut qu'il descende, comme celui du divin Maître, des hauteurs dans la plaine. Quels lamentables souvenirs n'imprimais-je pas dans la mémoire de ceux qui, en mon absence, me comparaient malignement aux saints qu'avec tant de chaleur je leur avais proposés pour modèles! Que pouvaient leur répondre mes défenseurs eux-mêmes déconcertés ? Lors même que je serais parvenu à réunir quelques centaines d'hommes et à convertir quelques pécheurs, mon séjour peu édifiant dans la cité n'avait-il pas endurci les impies, refroidi les fervents, scandalisé tout le monde?

Telle est pourtant, hélas ! la conduite de la plupart des prédicateurs de station et de retraite !.. Que Dieu était bien autrement glorifié par ces deux missionnaires peu connus qui, puisant leur familière éloquence dans la prière, les gémissements, l'abnégation, le cilice, ramenaient au bercail du bon Pasteur les brebis égarées de la plus humble paroisse de campagne ! Vingt jours d'un travail assidu leur avaient acquis des succès et des mérites que ne recueillaient point mes fastueuses allures.

Vu l'indifférentisme religieux et la profonde dépravation des grands, qui ne recourent plus pour leur guérison spirituelle aux médecins sensuels et indolents, ce n'est plus d'en haut, mais d'en bas, que nous devons attendre la résurrection de la foi pratique de nos pères. Prions instamment le Seigneur d'envoyer dans sa vigne dévastée, de dignes ouvriers, de multiplier les ordres vraiment austères que leur costume de bure et leur dénûment réel rapprochent des artisans, des laboureurs, des journaliers, des indigents. Ces masses de mortels infortunés, imprégnées à la longue de l'esprit de sacrifice qu'ils répandront parmi elles, embrasseront patiemment la croix ensanglantée, et entraîneront insensiblement la bourgeoisie et la noblesse dans les voies abandonnées du repentir, de la vérité et de la justice. Les ordres mendiants ont des relations de sympathie avec les classes inférieures. Marchant les premiers d'un pas assuré dans le chemin douloureux du Golgotha, qui seul conduit au riant Thabor, il leur sied bien d'inviter

leurs concitoyens à y entrer. Non, ils n'ont point à rougir, eux, quand ils crient : *Qui vult esse meus discipulus, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me!* (*Matth.*, XVI, 24.) A ce sublime langage du crucifiement et de la vraie liberté que l'Homme-Dieu est venu apporter à un monde chargé des chaînes hideuses et des intolérables croix de Satan, les pauvres et les infirmes prêtent une oreille attentive ; les opulents, baissant les yeux, ne tardent pas de serrer affectueusement la main de leurs généreux libérateurs !

L'énorme différence qui me séparait du prêtre pénitent, la voici : j'allais aux enfants du siècle, loin de les attirer à moi ; et lui, au lieu de les suivre, s'en faisait imiter. En jetant un sérieux regard sur les Ignace, les François d'Assise, les Dominique, les Vincent de Paul, aurais-je cru voir mes modèles? Auraient-ils reconnu en moi un membre de leur famille?

Ici, chers confrères, je ne demanderai pas pourquoi, au début de ma carrière, j'opérais si peu de conversions, car grâce à Dieu, les grands talents oratoires m'ont toujours réjoui, et quoique très-inférieur, sous tous les rapports, aux illustres Rauzan, Guyon et Morel de Bordeaux, j'ai eu maintes fois l'étonnant courage d'alterner avec eux dans la même chaire devant des auditoires que notre France, privée depuis 1830 de ses célèbres missions, a l'incomparable douleur de ne plus voir et de ne plus admirer ; mais à ce passage si véridique de saint Paul : *Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio* (*Hebr.*, IV, 12.), j'ajouterai que l'un des obstacles les plus funestes à l'efficacité de cette divine parole, c'est la jalousie d'une multitude de prédicateurs. La jalousie est un vice si odieux (et pourtant si commun) qu'on ne l'avoue jamais et qu'on voudrait pouvoir se le cacher à soi-même. Elle est de toutes les passions la plus vile, la plus perfide, la plus implacable! O toi qui assassinas l'innocent Abel, qui vendis le chaste Joseph, qui crucifias le Fils unique du Très-Haut, tu veux donc, avant de creuser une seconde fois le tombeau d'un clergé, qui ne fait, pour ainsi dire, que de renaître de ses cendres naguère dispersées ; tu veux donc déconsidérer ses ministres les plus recommandables par leurs vertus et les éminents services qu'ils rendent à la société! Les laïques qui entendent des prêtres se décrier mutuellement, peuvent-ils accorder confiance à leurs enseignements et à leur sainteté?

Un jour que, pendant une récréation, quelques Pères s'oubliaient outre mesure sur le compte de nos meilleurs orateurs, l'un de nos plus vénérables qui avait fait ses preuves, rompant tout à coup le silence, lança cette longue et étourdissante apostrophe : « Qui vous a donné des leçons d'éloquence sacrée? en avez-vous reçu des Pères Rauzan, Guyon et Lacordaire? quel modèle essayez-vous d'imiter? par quelles œuvres avez-vous prouvé que vous connaissiez les ressorts qui ébranlent les masses? De grâce, racontez nous vos brillants exploits, montrez-nous donc les nombreux auditoires d'hommes que vous avez formés et conservés, chaque jour, pendant des semaines. Lorsque vous osez faire la critique d'un discours, sous quel point de vue l'envisagez-vous? Est-ce sous le rapport purement littéraire ou uniquement religieux ? sous le rapport des idées ou des sentiments? Quelle différence y a-t-il entre l'éloquence écrite et l'éloquence parlée? Le style d'un discours sur les remords de la conscience doit-il être le même que celui d'un hymne à la Vierge Immaculée? Quand des hommes qui ne sont pas plus bornés que vous, ont consacré plusieurs mois à la composition d'un sermon ; quand ils ont manié à leur gré d'innombrables assemblées; quand, plus d'une fois, ils ont été obligés de s'interrompre pour respecter les sanglots qui couvraient leurs voix, prodige souvent renouvelé dans les missions de France, conviendrez-vous qu'il faut avoir un front d'airain pour condamner stupidement leur plan, leurs divisions, leurs détails et les mystérieux secrets de leur expérience!

Quant à vous, théologiens superficiels et versatiles, mobiles philosophes, rationalistes radoteurs, métaphysiciens ténébreux, nébuleux astronomes, mathématiciens arides, puérils géographes, administrateurs à courte vue, historiens crédules et passionnés, pendant que vous vous appliquez irréligieusement à disséquer une de leurs propositions ou de leurs preuves qui ne conviennent pas à votre esprit étroit et chicaneur, la foule attentive est suspendue à leurs lèvres et bénit le Seigneur! Ne sachant répétailler lourdement que quelques mots d'une science dont vous ne reculerez point les limites, et qui sert moins à corriger les hommes qu'à les pervertir (ROUSSEAU), taisez-vous et courbez la tête, lorsqu'il s'agit de l'art si majestueux, mais si difficile de dompter des cœurs corrompus et rebelles. En voulant diriger un orateur expérimenté que vous devriez au moins reconnaître à ses fruits, vous vous assimilez à ce villageois qui indiquait à Archimède le levier qui soulève les montagnes! vous insultez le bon sens!

Remerciez le Ciel de ne vous avoir pas constitués les maîtres du R. P. Guyon. Inévitablement entravé par votre présomptueuse ignorance, il aurait sauvé moins de douzaines d'âmes qu'il en a sauvé de milliers... A cette pensée, tout mon être frémit!... Le myope, n'est-ce pas, n'aperçoit point la colline qu'on lui montre dans le lointain! eh bien, vous, plus myopes encore, comment verriez-vous le point culminant de l'éloquence qui échappe à des regards plus perçants que les vôtres? Quoi! vous ne pouvez réveiller de leur léger assoupissement les timides colombes du désert ; vous savez encore moins les faire tressaillir de l'allégresse spirituelle; vous leur expliquez, à satiété et du ton le plus somnifère,

tous les articles d'une règle qu'elles pratiquent plus exactement, plus humblement que vous n'observez la vôtre, et vous réprimanderez effrontément les Isaïes qui brisent les cèdres du Liban, comblent les précipices et préparent les larges voies du Messie!

Toutes vos sottes ou envieuses indiscrétions concernant les ardents prédicateurs qui, dans une seule station de Carême, font plus de bien que vous, en dix années, avec vos mielleux pathos, se propagent d'abord dans nos résidences, puis, parmi les fidèles, qui, se répétant dans leurs salons vos appréciations injustes et mal édifiantes, finissent par ne plus entendre la parole divine qu'avec méfiance ou dérision!

En effet, lorsque vous parlez désavantageusement des prédicateurs en général, et spécialement des orateurs dont les revers réjouissent votre jalousie, dont les succès affligent votre orgueil, vous jouez, oui, vous jouez l'exécrable rôle des prêtres de l'ancienne loi qui, à force de vociférer contre les merveilleuses prédications du Sauveur, admirées des multitudes, déterminèrent ces mêmes multitudes à hurler cette diabolique sentence : *Tolle, tolle, crucifige eum !* Oui, vous êtes si aveuglément ennemis du petit nombre de prédicateurs pratiques et énergiques que si Jérémie, Jean-Baptiste, Pierre, Paul, Chrysostome, vous apparaissaient sous des noms empruntés, pour prêcher littéralement leurs immortels discours, vous vous joindriez aux modernes Pharisiens pour crier : *Tolle, tolle !*

Si notre saint François Régis eût vécu deux jours de plus, il aurait lu, en s'avouant grandement coupable, la lettre de son provincial qui lui interdisait la chaire, parce que, *depuis trop longtemps, il prêchait des choses qui scandalisaient les grands, les prêtres, les religieux et les dévotes elles-mêmes.* Oh! mes amis, mes chers amis, que nos supérieurs généraux ont grandement raison de nous redire en gémissant et en pleurant: *Nous ne vivons plus que de la réputation de nos devanciers ! nous ne sommes, à côté d'eux, que des ombres et des squelettes !* »

TROISIÈME CONFÉRENCE.

SUR LE BON SENS (1).

Quelle est, me demande-t-on, la cause première (la faute d'Adam exceptée) des illusions, des abus, des désordres alarmants que vous signalez dans vos sermons ou conférences? Nous pensons, depuis longtemps, qu'avant d'user du droit de parler et d'agir, il faudrait consulter le bon sens qui prend sa source dans l'amour passionné de la vérité et de la justice, ces deux grandes bases de l'ordre religieux et de l'ordre social.

Qu'est-ce que le bon sens, sinon ce *spiritum rectum* qu'ambitionnait si ardemment le roi David (*Psal.* L, 12), et cette véritable *sapience* que Dieu lui-même félicita Salomon (III *Reg.*, III, 11) de lui avoir demandée de préférence à tout autre bien? Nous définirons donc le bon sens, pris dans son acception rigoureuse : une lumière intérieure qui nous indique et nous fait choisir, dans tous nos discours et tous nos actes, ce qui est vrai, équitable et décent. Par conséquent, l'homme de bon sens par excellence, est celui dont le jugement, le langage et la conduite se rapprochent le plus du jugement, du langage et de la conduite du Verbe incarné, unique auteur, type unique de la vérité, de la justice et des convenances. Il s'ensuit de notre définition que quiconque sort du vrai, du juste et des bienséances, blesse le bon sens autant de fois qu'il s'en écarte. La différence essentielle que j'aperçois entre la conscience et le bon sens, c'est qu'on ne peut jamais étouffer le cri de celle-là sans offenser Dieu, et qu'il est possible de contrarier celui-ci quelquefois, sans se rendre coupable. Mais, le plus souvent, l'injure faite au bon sens compromet la conscience.

Ce bon sens est nécessairement bien rare chez un peuple volage et présomptueux où l'on se regarde comme docte, expert, infaillible, estimable, parce que l'on a surchargé sa mémoire de systèmes frivoles, de problèmes insolubles, d'opinions bizarres, de faits incertains, de racines grecques, de cartes géographiques, etc. etc. Mais à quoi vous sert ce bagage indigeste, si vous manquez du bon sens, qui seul peut guider sûrement les facultés de l'esprit et les sentiments du cœur! Le bon sens, lumière interne qui nous éclaire sur ce que nous devons taire, dire, faire ou éviter, est entièrement indépendant de la naissance, de la fortune, du savoir et de l'autorité. Ces quatre prétendus avantages, estimés des fous, sont redoutés des sages, parce qu'ils deviennent souvent une tentation d'orgueil pour le bon sens qui ne peut se maintenir et exercer loyalement et consciencieusement son salutaire empire qu'en s'affranchissant de tout amour-propre, qui l'aveuglerait dans l'exercice de son pouvoir.

Le bon sens, basé sur la foi, respecte la puissance qui vient de Dieu : *Omnis potestas a Deo* (*Rom.*, XIII, 1), quelque part qu'elle se trouve. A ses yeux, la vraie et seule noblesse digne de nos respects, c'est la noblesse de la vertu. En me séparant de Jésus-Christ, libérateur de tous les mortels et roi des gentilshommes, je me fais apostat et félon ! Toute noblesse, infidèle à son Dieu, à sa patrie, à son prince et à sa parole, est une honte, un remords pour qui a eu le malheur d'hériter d'un titre honorifique qu'il souille et avilit. On ne peut trop admirer

(2) Cette conférence sur le bon sens a d'autant plus intéressé nos auditeurs qu'elle traite un sujet nouveau, bien sérieux, bien pratique, et que pourtant nos moralistes, j'ignore pourquoi, se sont abstenus de développer. Puisse-t-elle faire réfléchir efficacement une multitude innombrable de personnes de tout ordre, de tout rang, de toute condition.

et vanter la noblesse de tout cœur loyal, magnanime et foncièrement religieux. Mais, hélas! qu'elle est rare, aujourd'hui, dans tous les rangs et tous les ordres de la société!

Le bon sens exige que nous jugions, autant que possible, des choses confiées à nos soins, et des individus soumis à notre domination, par nous-mêmes, et non par des subalternes qui, à raison de leur caractère différent du nôtre, de l'esprit de servilité qui les démoralise en les contraignant de faire le vil métier de rapporteurs si justement détesté, et de mille défauts inhérents à la nature viciée des enfants d'Adam, n'apprécient pas et ne dirigent pas, comme nous, ce que nous aurions vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, accordé ou refusé, défendu ou permis, si nous eussions rempli notre devoir de la façon que le bon sens, que Dieu lui-même le voulait. Que de chefs de communautés, de familles, d'administrations, ont de graves reproches à se faire sous ce rapport! Privés du bon sens, ou sourds au bon sens qui leur crie que leurs ordres sont infidèlement transmis et violés par ceux-là mêmes qu'ils chargent de veiller à leur exécution, ils aiment mieux vivre dans une imbécile crédulité, dans une fierté pédantesque, dans une impardonnable nonchalance, ou se livrer à des occupations intempestives, que de prévenir, par une surveillance personnelle, active, paternelle, toujours équitable, les partialités, les indiscrétions, les jalousies, les antipathies dont quelques membres de l'administration, de la famille, de la communauté, deviennent les victimes. Une fois qu'ils ont consigné leurs volontés sur un calpin confié à des *contre-maîtres* tout aussi vigilants que les patrons, ils ferment bien leur porte, vont se promener à la campagne, dîner en ville, ou se coffrer dans un confessionnal achalandé par la vanité qui court plus après les titres qu'après le bon sens et la vertu. Oui, telle est, en vérité, l'ineptie, l'apathie, l'inexpérience ou l'orgueil qui provoque tant de plaintes, de querelles, de dissipations, de paresses, de péchés, et qui fausse tant de vocations! Aussi, l'un des plus pénibles tourments des saints fondateurs d'ordres religieux était-il de trouver des supérieurs particuliers efficacement pénétrés des devoirs rigoureux de leur position. Les sachant responsables de tout le mal qui se fait, de tout le bien qui est empêché par leur négligence, Thérèse de Jésus était malade de frayeur quand elle apprenait la mort de l'un d'eux.

A tous ceux qui me disaient que diriger un couvent, n'est pas chose facile, j'aurais dû répondre hardiment: Il est bien plus difficile à un curé de conduire le plus humble hameau qu'à un supérieur de gouverner dix, vingt, trente religieux. Le premier a nécessairement de fréquents rapports avec son maire, son conseil municipal, ses serviteurs, les enfants du riche, du pauvre, cinq cents paroissiens plus ou moins exigeants et qui sont tous libres. Le second commande en maître, en dictateur, à des inférieurs qui tous sont liés par le terrible vœu d'obéissance! Pour réussir, il lui suffit d'être juste; de donner l'exemple de toutes les vertus, y compris celle de la mortification intérieure et extérieure, d'observer la Règle et d'exiger qu'elle soit également suivie par tous! Avec cela il fera de son monastère un vrai paradis terrestre. Si le contraire arrive, il a mauvaise grâce de s'en plaindre, car à lui la faute. Ce qu'il y a de pis, c'est de s'imaginer, à l'aide de la vaine gloire, que tout va bien, lorsque tout va mal. Mais dans le siècle actuel, où trouver vingt, soixante, cent, mille chefs qui possèdent toutes les qualités requises? Il en existe sans doute; mais les supérieurs généraux ne les connaissent pas, ou n'ont pas assez de fermeté pour les maintenir à leur poste.

Cédant aux délations des membres relâchés qui redoutent la réforme, ils leur substituent des êtres sans caractère, des intrigants qui se hâtent de changer le personnel et de se faire des créatures.

Pour rassurer, dans les associations de toute espèce, les victimes de l'impéritie, des caprices, de l'iniquité de leurs guides qui distribuent, sans discernement, sans trop se soucier de rapprocher leur justice de la justice de Dieu, les honneurs à ceux-ci, les opprobres à ceux-là, aux uns les faveurs, aux autres les punitions, je leur dirai: Réfléchissez qu'heureusement ils n'ont pas reçu d'en haut la puissance de prodiguer à leurs favoris et à eux-mêmes les vertus, les mérites, les éternelles récompenses! S'ils jouissaient de ce privilége, qu'elle serait cruelle la destinée suprême d'une multitude innombrable de laïques, de religieux et de religieuses! Qu'il faudrait bien prendre garde de se constituer les esclaves de tant de maîtres, violateurs impudents des lois qui les atteignent les premiers, et que néanmoins ils invoquent particulièrement, non contre ceux qui ont *bec et ongles*, mais contre les plus fidèles amis de la vérité, de la probité, de l'ordre, du bon sens! On ne traite guère avec rigueur, remarquons-le, que la faiblesse, l'infortune et la vertu! Ayant volontairement monté et descendu l'échelle chancelante des différentes positions sacerdotales, nous avons jugé, après mûr examen, que les plus tranquilles et les plus heureuses sont pourtant celles des moines et des chanoines titulaires qui, pour la plupart, incapables d'exercer utilement des emplois épineux, seraient déplacés partout ailleurs; un certain instinct, ou plutôt la Providence les pousse vers ce qui est généralement estimé dans le monde. La rectitude du jugement, pour être efficace dans son application, a besoin d'être appuyée sur l'expérience, cette vénérable institutrice, que les Xavier, les Thérèse, font si souvent valoir dans les précieux conseils qu'ils donnent à leurs inférieurs, et parfois à leurs supérieurs. Accompagnée

du bons sens, elle supplée à tout, et rien ne la peut suppléer. Elle est d'une si indispensable nécessité aux yeux de l'homme sensé, qu'il décline la fonction qu'on lui offre, quand il craint de n'avoir pas cette boussole. Or, je le demande, par qui les charges tant soit peu honorables ou lucratives sont-elles aujourd'hui refusées ? N'excitent-elles pas l'ambition des jeunes gens qui ne sont riches encore qu'en présomption, et des vieillards dont l'incapacité, la routine et la silencieuse quiétude sont le principal apanage ? Cependant l'expérience, fille de l'observation, devance quelquefois les années, et beaucoup de cheveux blancs en sont dépourvus, parce que le bon sens a été leur perpétuel ennemi. Pour vous convaincre, jusqu'à l'évidence, que les esprits raisonnables, francs, équitables, expérimentés sont excessivement rares, donnez-vous la peine d'observer attentivement, durant quelques semaines, toutes les actions des personnes que vous fréquentez, avec lesquelles vous vivez, dont vous étudiez l'administration, et vous serez saisis d'effroi ou de pitié, à l'aspect de leurs variations, de leurs contradictions et de leurs inconséquences. Si vous aviez le courage de vous approfondir vous-mêmes, d'écrire scrupuleusement tous vos examens de conscience, puis d'en faire la lecture au bout de l'année, au bout du mois, vous rougiriez à chaque page ! Pour vous épargner ce pénible travail, priez votre commensal de relever, après chacun de vos repas, vos bévues, vos sottises, vos versatilités, s'il peut les compter, et vous conviendrez que le bon sens ne se plaît pas à votre table. C'est donc avec raison que Salomon a dit que l'on ne rencontre *qu'un homme sur mille* (*Eccle.*, VII, 29), et que le nombre des sots est infini ; *et stultorum infinitus est numerus.* (*Eccle.*, I, 15.)

Un journal, et les journaux sont, depuis le règne glorieux du grand Napoléon, le pain quotidien du citoyen, de la soubrette, des cénobites (dix pour former ces derniers à la vie intérieure, dans une résidence que nous connaissons), — un journal affirme que, tel jour, à telle heure, huit mille hommes communiant étaient tous assis dans la principale nef de Notre-Dame de Paris ; cinq mille dans celle de Saint-Etienne de Toulouse ; quinze cents dans la petite chapelle de refuge de la même cité. Puis il essaie impudemment de mesurer le talent et le zèle des orateurs à la dimension des églises. Dit-il le nombre précis des conversions opérées dans ces circonstances ? non ! et il fait bien ; car il amoncellerait de nouveaux mensonges dont le propre n'est pas de sauver des âmes ! Et voilà pourtant des absurdités et des milliers d'autres plus étranges encore que gobent successivement, chaque matin, et que racontent sérieusement, pendant toute leur vie, des dames de haut rang, des sénateurs, des magistrats, des notaires, des avocats, des médecins, des historiens, des chanoines, des religieux, dont on vante le bon sens et l'expérience ! Entendez ces graves personnages discuter solennellement dans leurs boudoirs, chambres, cabinets d'étude, chapitres, consultes, et vous les trouverez, tout aussi judicieux et logiques que lorsqu'ils dévorent, en les commentant, leurs frivoles gazettes, tant leur vigoureux estomac est habitué à engloutir des brioches, des fariboles et des illusions. Les sauvages extravaguent-ils autant? Il n'est pas défendu d'en douter !

Huit curés, cinq vicaires, six chanoines, quatre aumôniers, deux vicaires généraux, dînant, en notre présence, à une table ronde, se plaignirent du trop grand nombre de leurs pénitents qui les *exténuaient.* D'après l'addition exacte d'un vieillard de bon sens qui avait gardé le silence pendant la dispute fort animée, la ville de trente-cinq mille âmes, comptait *trente-six mille pénitents !...* et dix mille tout au plus se confessaient.

Le marquis de Ravignan, digne frère du Jésuite d'heureuse mémoire, disait au savant archiprêtre de Mont-de-Marsan : « La société que je fréquente le plus, se proclame noble et chrétienne ! Eh bien ! dans nos cercles qui ne sont point muets, on n'ose balbutier quelques mots de Dieu et de Jésus-Christ ! » Quel noble exemple donné aux serviteurs à livrées, qui circulent dans les salons pour distribuer, chapeau bas, les délicieux rafraîchissements aux superbes et ingrats valets du Très-Haut, dont l'image poudreuse est reléguée dans une mansarde ! Est-ce le bon sens qui vous indique ce moyen d'ouvrir les portes du paradis ? ...

Converse-t-on autrement dans les récréations de toutes les maisons religieuses ? il est à souhaiter que, tout en s'y permettant des plaisanteries fines, des *pointes de bon aloi* qui, sans blesser les convenances, désopilent la rate, on s'occupe de choses utiles qui ouvrent la mémoire, développent l'intellect, épurent le sentiment, élèvent l'âme, embrasent le cœur ! Non, on n'y respire pas l'enivrante odeur de la sainteté ! aussi les sages, moins terrestres que le commun des cénobites *qui s'ennuient dans la compagnie de leur Père céleste*, n'y sont-ils pas à l'aise ; cependant je les engage à y rester ; car s'ils s'absentaient, qui pourrait compter les médisances, les contestations, les railleries mordantes, etc ! O vraie piété, ô amour suave de Dieu et des hommes, qui invitiez le Seigneur Jésus à venir présider les brûlants dialogues des Paul et des Antoine, des Dominique et des François d'Assise, des Jean de La croix et des Thérèse, des François de Sale et des de Chantal, qu'êtes-vous devenus? Les péchés commis dans ces circonstances, sont imputables au supérieur, qui ne sait ni réprimander les frondeurs, ni donner l'aimable ton d'une causerie édifiante ; le bon sens, si commun parmi les prêtres et les fidèles des premiers siècles ; si bien apprécié par les Pères du désert, qui n'aspiraient qu'au silence et au recueillement; si vivace chez les populations, qui s'empressaient de ceindre leurs reins du cordon sanitaire du pauvre François ; ce bon sens que la folie de la

croix a conservé, le long des âges, dans la noble poitrine d'une immense légion d'amants et d'amantes du Fils de l'homme, s'affaiblit de jour en jour, d'une manière effrayante, ainsi que l'usage des chaînes de fer, des cilices, des jeûnes, etc., sans lesquels cependant, aucun mortel n'a jamais obtenu les honneurs de la canonisation! L'énorme distance qui nous sépare des saints, nos ancêtres, la voici: ils avaient le génie pratique du bon sens; nous n'en présentons pas même les apparences! Quand je compare à ces types du bon sens le plus exquis, à ces gloires du catholicisme dont un monde insensé ne sait point le nom, la tourbe chamarrée des princes, des plénipotentiaires, des généraux, des législateurs, des savants de toute profession qui, invinciblement convaincus, malgré leur hypocrite incrédulité, que des flammes inextinguibles sont réservées aux infracteurs obstinés des lois divines, courent néanmoins, en aveugles forcenés, sur les bords glissants d'un enfer éternel, je ne puis m'empêcher de m'écrier en frissonnant: N'est-ce pas là la plus furibonde de toutes les démences imaginables! Hommes d'une profonde érudition, d'un talent supérieur, d'une prudence consommée, répliquez-vous! Et moi, de crier plus fort encore: Ce sont des idiots fameux, des fous célèbres qui obtiendraient d'emblée le prix d'excellence à l'académie de Charenton!

O ma patrie, toi dont les glorieux fondateurs secouèrent le joug ignominieux et cruel de l'idolâtrie; toi dont les nobles ancêtres portèrent, à travers les âges, les océans et les déserts, jusqu'aux extrémités de la terre, l'invincible bannière du catholicisme et de la vraie civilisation que lui seul peut enfanter; toi qui vis, si longtemps, tes rois, tes barons, tes magistrats, tes guerriers, tous tes généreux enfants s'asseoir majestueusement au céleste banquet; parce que la foi et le bon sens dirigeaient tes magnifiques entreprises: tu ne nourris donc plus, dans tes entrailles déshonorées, que de vils esclaves de Lucifer, de la lubricité et du respect humain! tu t'es donc transformée en un bagne vaste et obscur où l'on n'entend plus que le triste bruit des fers! ce bruit infamant retentit donc à la fois dans tes palais et tes chaumières, dans tes aréopages et tes cabarets, dans tes cours d'assises et tes cachots, comme un cri alarmant de dissolution et d'opprobre! O honte incomparable! tous ces traîtres à l'Eglise romaine et à la France, sa fille aînée, osent protester, à la face du soleil épouvanté, qu'ils n'ont pas reçu du ciel la liberté de vivre comme des citoyens honorables, et ils ne rougissent pas de revendiquer l'avilissant privilége de la brute!...

Faisons incessamment des vœux pour que notre empereur, si grand dès son début, se hâte de réaliser, sous l'encourageant regard du Dieu des armées qui juge les souverains et les peuples, toutes les magnifiques promesses qu'il a faites à Jéhovah et à sa patrie!

Mais, que Sa Majesté Très-Chrétienne demande-t-elle à l'Eglise gallicane pour exécuter promptement et sûrement des désirs si éloquemment exprimés à ses premiers pasteurs qui la conjuraient de restaurer la religion des Constantin, des Charlemagne, des saint Louis? Elle lui demande de susciter, sinon un François d'Assise, au moins un Rauzan qui, du sein de la capitale, fasse un appel aux de Janson, aux Guyon, aux Cailleau, aux Guérin, aux Hœvenbruck, aux Cadiergue, etc., etc., c'est-à-dire à de nouveaux athlètes qui répondront, avec empressement, à ses accents apostoliques et lui formeront soudain une puissante cohorte de *missionnaires de France!* Ce nom glorieux, vrai talisman, qu'aucune autre dénomination ne peut remplacer dans la religieuse imagination des Français, assurera, nous n'en doutons point, le succès de la plus admirable et de la plus sainte des entreprises! Comment! certains ordres monastiques recueillent facilement des milliards pour construire des colléges, des églises, des résidences, des maisons de campagne somptueuses et splendides, et ils sont impuissants à glaner, dans leurs bataillons inoccupés, quelques dizaines de champions valeureux qui, abandonnant à leurs camarades invalides la garde non périlleuse et peu lucrative sous le rapport spirituel, de leurs petits troupeaux d'*agnelles candides*, courraient après les innombrables brebis égarées qu'ils rapporteraient fièrement, sur leurs épaules, au bercail du bon Pasteur en tressaillant d'allégresse à ce refrain triomphateur dont l'écho électriserait les populations, de Strasbourg à Bordeaux, de Brest à Marseille: ***Missions! missions! missions!!!***

SERMONS

PRONONCÉS PAR LE P. MERCIER EN DIVERSES CIRCONSTANCES.

SERMON PREMIER.

SUR LE NOM DE JÉSUS.

Ecce concipies in utero et paries filium, et vocabis nomen ejus Jesum. (*Luc.*, I, 31.)

Vous concevrez, dit Gabriel à Marie, *et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus.*

L'archange, mes frères, n'était que le ministre choisi de Dieu, pour apporter du ciel ce nom de Jésus; car il n'appartenait qu'à Dieu lui-même de donner à l'enfant qui devait naître le nom de Sauveur, parce que lui seul pouvait comprendre tout le sens et toute l'étendue de ce saint nom! comme il n'appartenait qu'à Marie de pro-

clamer ce nom la première, ce nom ineffable, parce qu'à elle seule le Très-Haut avait dévolu cet honneur privilégié.

1° Nom divin, qui ne peut être prononcé avec respect que par un mouvement particulier du Saint-Esprit : *Nemo potest dicere, Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* (I *Cor.*, XII, 3.)

2° Nom formidable, qui fait fléchir tout genou et qui humilie toute grandeur : *In nomine Jesu omne genu flectatur.* (*Philipp.*, II, 10.)

3° Nom plein de force, et en vertu duquel se sont opérés les plus authentiques et les plus éclatants miracles : *In nomine Jesu Christi surge et ambula.* (*Act.*, III, 6.)

4° Nom salutaire, d'où les sacrements de la loi nouvelle tirent toute leur efficacité : *His auditis baptizabantur in nomine Domini Jesu.* (*Act.*, XIX, 5.)

5° Nom tout-puissant auprès de Dieu, et dont le mérite infini contraint en quelque façon le Père céleste d'exaucer les prières des hommes : *Quodcunque petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* (*Joan.*, XIV, 13.)

6° Nom glorieux, que le zèle apostolique a porté et porte encore aux gentils et aux rois de la terre : *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.* (*Act.*, IX, 15.)

7° Nom pour l'honneur duquel les saints de tous les siècles se sont fait un indicible bonheur de souffrir les plus sanglants outrages : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati.* (*Act.*, V, 41.)

8° Enfin, nom incomparable et unique, puisque, selon saint Pierre, il n'y en a pas sous le ciel un autre par qui nous puissions être sauvés : *Nec enim aliud nomen est sub cœlo datum hominibus, in quo nos oporteat salvos fieri.* (*Act.*, IV, 12.)

Tel est l'admirable nom que d'après l'ordre de Dieu, Marie donne à son auguste fils.

Ne devrais-je pas, mes frères, me borner à ce magnifique éloge du nom de Jésus, tracé par la Sagesse elle-même, et lui demander la grâce de vouloir purifier mes lèvres afin qu'elles ne soient pas trop indignes de le répéter souvent avec toute la vénération qu'il mérite, et de le prêcher aux autres incessamment comme le grand Paul, qui en faisait le plus délicieux assaisonnement, le plus suave aromate de tous ses discours ?

Mes frères, pour m'associer, autant que possible, à ce docteur des nations et me délecter avec lui dans la sainte familiarité du doux nom de Jésus, j'essaierai d'expliquer, plus par le cœur que par l'intelligence, les paroles mystérieuses que l'Epouse des cantiques, c'est-à-dire l'Eglise, ou l'âme dévote, adresse à son céleste Epoux, sous l'inspiration et la dictée de l'Esprit-Saint : *Oleum effusum, nomen tuum : « Ton nom est comparable à une huile embaumée qui se répand au dehors.* (*Cant.*, I, 2.) Or, remarque le pieux Bernard, l'huile éclaire, l'huile nourrit et guérit ! l'huile entretient le feu, nourrit la chair et adoucit la douleur. L'huile est donc tout à la fois lumière, aliment et panacée. Tels sont en effet les principaux caractères, telle est la triple vertu du nom de l'Epoux. Vous n'oublierez point en m'écoutant que le nom de Marie produit par privilége tout ce que le nom de Jésus produit par nature !.....

I. D'où pensez-vous, chers auditeurs, que soit sortie cette grande et soudaine lumière, lumière qui a embrasé l'univers, sinon de la prédication du nom de Jésus ? Oui, c'est de ce brûlant foyer que s'élança le torrent de la foi catholique pour incendier la terre plongée jusque-là dans l'épaisse obscurité de l'idolâtrie : *Vous n'étiez autrefois que ténèbres*, disait le Vase d'élection au genre humain, *et déjà vous brillez dans le Seigneur : « Fuistis aliquando tenebræ, nunc autem lux in Domino. »* (*Ephes.*, V, 8.) Armé de ce nom comme d'un inextinguible flambeau, il criait à sa patrie : Te plaindras-tu encore de n'être pas suffisamment éclairée ? ce qui était pour toi des mystères inintelligibles, n'éclate-t-il pas à tes yeux comme des vérités plus évidentes que l'astre du jour ? Comment pouvoir ne pas ouvrir ses paupières à ce grand Soleil de justice, de puissance et de bonté qui pénètre les abîmes les plus insondables ? Il criait aux rois, aux peuples, il criait partout : Les ombres fatales d'une profonde nuit ont précédé, elles se sont entièrement dissipées pour faire place à cette nouvelle aurore salutaire qui étincelle sur tous les horizons : *Nox præcessit ; dies autem appropinquavit ! abjiciamus ergo opera tenebrarum et induamur arma lucis, sicut in die honeste ambulemus !* (*Rom.*, XIII, 12.) Repoussons donc avec horreur les œuvres ignominieuses auxquelles nous nous abandonnions dans les ténèbres du mensonge et de la corruption ! et revêtus des nobles armes de l'éternelle lumière, marchons fièrement dans les voies scintillantes de l'honnêteté et de la pudeur. Et en parlant avec cette assurance et cette majesté vraiment apostoliques, il leur montrait à tous cette lampe universelle placée sur la haute montagne de l'Orient, où brillait, en caractères de sang et de feu, l'adorable nom de Jésus crucifié. Mais que dis-je ? dans Jérusalem même, cette reine des cités, qui venait d'assassiner l'Auteur de la vie, en présence de cette Synagogue orgueilleuse et jalouse qui défendait, sous peine de mort, de prononcer le beau nom du Sauveur, cette prodigieuse lumière ne s'échappa-t-elle pas comme un éclair enflammé de la bouche de Pierre, lorsque jetant le regard d'une sublime confiance sur cet homme que l'on exposait comme mendiant à la porte du temple, parce que depuis son enfance ses pieds lui refusaient leur service, il lui cria d'une voix forte : *Je n'ai ni or, ni argent ; mais au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi, et marche : « Surge et ambula. »* (*Act.*, III, 6.)

A ce miracle, Jérusalem ne fut-elle pas

saisie d'un religieux effroi ? Une multitude de ses enfants n'ouvrit-elle pas les yeux à cette incomparable lumière ? Pierre ne prit-il pas occasion de là, de leur reprocher leur épouvantable déicide ? Dans l'élan de notre admiration et de notre reconnaissance écrions-nous avec les prophètes et les apôtres : Nous rendons louange à un nom si saint et si terrible ! que les princes de la terre aillent au combat avec leurs chevaux et leurs chars ! nous, enfants et soldats du Christ, nous irons à la victoire en invoquant l'infaillible nom du Seigneur, notre Dieu ! vous, Seigneur, Dieu des armées, venez à notre aide, délivrez-nous pour la gloire de votre nom !

II. Non-seulement le nom de Jésus est une lumière, mais il est aussi une nourriture. Dites-moi, âmes pieuses, ne vous sentez-vous pas fortifiées dans vos peines autant de fois que vous y songez ?

Je connais une famille honnête qui depuis des années ne se nourrit, pour ainsi parler, que de privations. Ayant un jour demandé à la mère et à ses trois demoiselles comment elles pouvaient subsister et paraître riantes et heureuses, elles me répondirent simultanément : Ah ! que le nom de Jésus est un mets délicieux et fortifiant ! il engraisse l'âme, si l'on peut s'exprimer ainsi, comme la douce pensée de ce nom ineffable. N'est-ce pas son ravissant souvenir qui délasse les sens fatigués, qui corrobore les vertus, qui rafraîchit les mœurs honnêtes ? Ecoutons saint Bernard : Je regarde comme aride pour l'esprit, comme insipide au cœur, tout aliment qui n'est pas imprégné de cette huile savoureuse. Je m'endormirai sur vos plus belles pages si je n'y lis pas le nom de Jésus. Conversez, discutez, dans les meilleurs termes ; je ne trouverai aucun plaisir à vous écouter, si vous ne dites pas Jésus ! Ce nom enivrant est du miel pour ma bouche, de l'harmonie pour mon oreille et de la jubilation pour mon cœur.

Aussi les Augustin, les François d'Assise, les Xavier, les Claire, les Thérèse, assaisonnaient-ils leurs oraisons de l'incessante répétition de ce nom adorable. C'était par cet admirable refrain : Jésus, Seigneur Jésus, mon bien et mon tout ! qu'ils entraient en extase et qu'ils prolongeaient leurs inénarrables ravissements. Pourquoi nous, mes frères, conquêtes et disciples du Sauveur, prononçons-nous si rarement et avec timidité, disons mieux, pourquoi évitons-nous de prononcer entre nous et devant nos concitoyens, un nom si fertile en lumières, en grâces, en force, en toutes sortes de bénédictions ? Rougissons de notre froideur, de notre lâcheté, de notre ingratitude ! Entrez dans un salon qui n'est ouvert qu'à des dames pieuses et distinguées, qu'à des hommes honorables et vertueux ! je m'attendais à entendre souvent sortir de ces bouches d'ailleurs respectables, le doux nom de Jésus, nourriture de mon âme ! O honte ! ô lâcheté ! je ne l'ai pas entendu une seule fois ! Quoi ! pour vous la foi n'est donc qu'un vain manteau que vous ne revêtez que le jour de Pâques ? Rougissez, rougissez de votre simulacre de religion. Vous n'aimez que les aliments grossiers, qui délectent vos sens plus grossiers encore. Enfin, chers auditeurs, si le nom de Jésus est la lumière et la nourriture la plus substantielle de notre âme, il en est aussi le remède le plus efficace !

Quelqu'un de vous est-il en proie à la tristesse ? Qu'il appelle Jésus dans son cœur, et de ce cœur consolé il sortira bientôt sur ses lèvres ouvertes au sourire de la joie spirituelle, et ses plaintes se convertiront en hymnes d'allégresse et de gratitude, parce que l'épais nuage des tribulations a fait place à la sérénité de la confiance et de la paix ! plus d'une fois, nous-même dans notre longue carrière, nous avons subi ces diverses épreuves, l'on peut en croire notre expérience. Dans ces nuits longues et douloureuses, n'ayant d'autre compagnie que les silencieuses ténèbres, nous nous disions souvent : Qu'ils sont à plaindre ceux qui ne connaissent pas Jésus, qui n'invoquent pas les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, nos fidèles amis !

Quelqu'un est-il affaibli par des maladies ou des souffrances corporelles, qu'il jette un coup d'œil d'amoureuse résignation sur Jésus attaché à la colonne du prétoire, prosterné dans sa cruelle agonie, cloué aux bras de la croix, et j'ose affirmer que ses douleurs ne tarderont pas de se changer en délices et que, comme Thérèse, il dira à son glorieux modèle : Merci, mon divin Maître, vous voulez donc absolument mon salut, puisque vous m'enchaînez par les liens de votre charité dans le chemin royal du Calvaire qui conduit à la vie, à l'éternelle félicité !

Si, enfin, quelqu'un tombe dans un grand crime, la plus formidable de toutes les maladies, la plus poignante de toutes les infortunes, faudra-t-il qu'il se livre au désespoir et se donne la mort ? Ah ! qu'il invoque le nom de celui qui a vaincu le tombeau, et il lui donnera le repentir et il le rappellera à la vie. Ce nom admirable et puissant de Jésus est donc en même temps une lumière qui éclaire, une nourriture qui fortifie, un remède qui guérit tous les maux ! Prononcez-le donc souvent. Accoutumez-y de bonne heure vos enfants ; que ce soit avec une profonde vénération, avec une confiance sublime, car il chasse les démons qui le redoutent, il réprime la violence des tentations, car il est écrit, Seigneur Jésus, qu'ils seront glorifiés en vous tous ceux qui aiment, qui bénissent et font bénir votre nom ! *Et gloriabuntur in te omnes qui diligent nomen tuum !!!* (*Psal.* V, 12.) Soyez donc mon salut ! mon succès dans ce monde, pour être un jour ma gloire ! *Amen.*

SERMON II.

SUR LA RÉSURRECTION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Hæc est dies quam fecit Dominus : exsultemus, et lætemur in ea. (*Psal.* CXVII, 24.)

Voici le jour que le Seigneur a fait : qu'il soit pour nous un jour d'allégresse.

Eternel dans sa durée, Dieu est le créateur de tous les temps et le roi de tous les siècles. Mais s'il est un jour qui lui appartienne par excellence, n'est-ce pas celui qui vit son Fils bien-aimé briser les portes de l'enfer, enchaîner le prince des ténèbres, sortir glorieux du tombeau et nous associer à l'honneur et aux fruits de sa victoire?

Quel jour, mes frères, que celui où Jésus-Christ, qui vient de se laisser immoler comme le plus faible des hommes, se délivre par sa propre puissance de l'empire de la mort et assure à son Eglise par cet immortel triomphe une durée éternelle.

Si tu es le Fils de Dieu, lui disait, il y a trois jours, une populace aveugle et acharnée, descends de la croix, et nous croirons à ta divinité. Insensés! non, il ne fera pas le miracle que lui demande votre audacieuse impiété, mais il en opérera un autre et plus étonnant et plus salutaire. Ingrats! il ne descendra pas de cette croix où son amour le retient pour votre salut et celui de la terre entière; mais il sortira triomphant du tombeau creusé par vos crimes. Il ne sauvera pas cette vie mortelle qu'il veut sacrifier à la gloire de son Père et à la rédemption du genre humain; mais en la reprenant, il prouvera qu'il l'avait donnée volontairement. Eglise de mon Sauveur, si, après un affreux orage qui a obscurci les cieux et entr'ouvert la profondeur des abîmes, il n'est rien de plus consolant pour le pilote effrayé que de voir reparaître l'astre du jour qui doit le conduire au port, quel n'est pas aujourd'hui votre bonheur d'apercevoir votre divin fondateur soulever d'une main puissante la pierre sépulcrale qui le dérobait à vos regards et briller tout à coup d'un éclat éblouissant! Essuyez donc vos larmes et montrez à vos ennemis confondus un front serein et radieux! Qu'aux accents plaintifs de la tristesse et de la désolation succèdent des hymnes de joie et des cantiques de triomphe! Non, votre époux n'est plus un Dieu souffrant et humilié; c'est aujourd'hui le Dieu fort, le Dieu invincible! c'est un conquérant majestueux qui va porter la gloire de son peuple jusqu'aux extrémités du monde. Célébrez donc sa victoire, et ne craignez plus la rage impuissante de ses persécuteurs; car il les tient enchaînés à son char et couverts d'une honte éternelle! *Hæc dies quam fecit...*

Chers frères, pour affermir et réjouir tout ensemble votre foi à l'heure même où l'incrédulité ose concevoir le projet insensé d'ébranler les bases du christianisme, nous allons vous démontrer de la manière la plus évidente la résurrection de Jésus-Christ, fondement immuable et preuve incontestable de la divinité de notre sainte religion. *Ave, Maria!*

Jésus-Christ est ressuscité, il s'est ressuscité lui-même! donc il est Dieu; donc sa religion est céleste! Démontrons le principe, et la conséquence sera si évidente que l'incrédule lui-même n'osera la contester.

Jésus-Christ est ressuscité! pour faire ressortir d'une manière péremptoire la vérité de ce grand prodige sur lequel repose tout l'édifice de la foi chrétienne, nous établirons les trois questions suivantes : Les témoins de la résurrection de Jésus-Christ ont-ils pu être trompés en la voyant, ont-ils voulu tromper en la racontant, enfin auraient-ils pu réussir à tromper l'univers? Il est évident, chers frères, que ces trois propositions une fois démontrées porteront la vérité du fait au plus haut degré de certitude.

I. Et d'abord les apôtres qui s'annoncent comme témoins oculaires de la résurrection de Jésus-Christ ont-ils pu être trompés en la voyant? Nous connaissons tous, mes frères, le récit évangélique. Jésus meurt en présence d'une foule immense, et son corps détaché de la croix est placé dans un sépulcre neuf, taillé dans le roc, dont on ferma l'entrée avec une pierre énorme. Pendant sa vie Jésus-Christ avait répété plusieurs fois qu'il sortirait du tombeau le troisième jour après sa mort. Instruits de cette prédiction et craignant que les apôtres ne vinssent enlever le corps de leur Maître et publier faussement ensuite sa résurrection, les chefs de la Synagogue font sceller la pierre du sépulcre et l'entourent de soldats armés. Le troisième jour, la terre est ébranlée jusque dans ses fondements, un ange plus brillant que la lumière descend du haut des cieux, ôte la pierre du tombeau, s'assied sur cette pierre et dit à des femmes pieuses que l'ardeur de leur zèle avait conduites de grand matin au sépulcre : Jésus n'est plus ici : *Non est hic*, il est ressuscité : *Surrexit.* (*Matth.*, XXVIII, 6.) Allez dire à ses disciples qu'ils le verront en Galilée, comme il le leur a promis : *Ibi eum videbitis, sicut dixit vobis.* (*Ibid.*, 7.) Ces femmes elles-mêmes ne tardent pas à être témoins oculaires de ce consolant prodige : Jésus leur apparaît et leur défend de toucher ses pieds qu'elles voulaient embrasser : *Noli me tangere* (*Joan.*, XX, 17.) Instruits bientôt de cette précieuse nouvelle, Pierre et Jean arrivent en courant au lieu fortuné; ils entrent dans le sépulcre, où ils ne trouvent en effet que le linceul qui avait enveloppé le corps de leur Maître... Mais c'est en vain qu'ils racontent aux autres disciples toutes ces circonstances; la résurrection de Jésus-Christ est à leurs yeux un mensonge ou une illusion; ils ne le croiront, disent-ils, que lorsqu'il se sera montré à eux. Que dis-je? Jésus est au milieu d'eux; ils le voient, ils l'entendent, et cependant ils le prennent encore pour un fantôme, tant ils craignent que ce ne soit pas lui!.. Mais

quoi! leur dit Jésus avec bonté, les esprits ont-ils de la chair et des os comme vous voyez que j'en ai? contemplez, je vous pris, et touchez mes pieds et mes mains. Incrédule Thomas, approche, mets, comme tu le désires, tes doigts dans mes plaies, ta main dans mon cœur, et sois enfin convaincu que je suis véritablement et ton maître et ton Dieu que tu as vu expirer sur la croix..... *Et noli esse incredulus.* (*Joan.*, XX, 27.) Qu'elle est admirable, mes frères, cette Providence divine qui n'a permis l'incrédulité si étonnante des apôtres que pour affermir notre foi! S'ils avaient accueilli sans hésiter les premières nouvelles de la résurrection du Sauveur, nous aurions à craindre qu'ils n'eussent pris l'apparence pour la réalité; mais plus ils ont eu de peine à croire, et plus il est certain qu'ils n'ont pas cru sans fondement.

Et, en effet, comment les apôtres et une foule d'autres disciples (car dans une circonstance, dit saint Paul (I *Cor.*, XV, 6), Jésus apparut à plus de cinq cents à la fois, dont cet apôtre réclamait l'imposant témoignage); comment, disons-nous, cette foule de témoins auraient-ils pu être trompés, ayant pris tant de précautions pour ne pas l'être? Quoi! pendant quarante jours ils auraient cru voir de leurs yeux, entendre de leurs oreilles, toucher de leurs mains, ce même Jésus avec lequel ils avaient conversé et mangé durant trois années, et cependant ils ne l'auraient réellement ni vu, ni entendu, ni touché!... On nous répondra peut-être que la plupart de ces disciples étaient des ignorants, des esprits faibles et faciles à s'abuser. Mais on conviendra du moins qu'ils n'étaient pas en démence. Leurs discours, leurs écrits, leurs succès, *leurs succès!* certes, n'annoncent pas des esprits aliénés! S'ils eussent ressemblé à ces insensés que l'on enferme par prudence, auraient-ils réussi à répandre la doctrine de leur Maître dans tout l'univers? Auraient-ils persuadé les génies et les puissances de la terre? Accuser les apôtres de folie, ne serait-ce pas en accuser le monde entier, qui s'est rangé sous leur bannière? Ils étaient ignares et grossiers pour la plupart, j'en conviens; mais ils avaient des yeux et des oreilles tout comme les gens d'esprit; or un fait sensible et palpable peut être aussi clairement, aussi sûrement vu et entendu d'un ignorant que d'un philosophe qui, sous ce rapport, est souvent moins digne de foi qu'un homme simple, parce qu'il en a toutes les passions, sans en avoir la franchise, la probité et la vertu. Que deviendraient nos tribunaux aux décisions desquels nous souscrivons tous les jours, s'ils ne devaient et ne pouvaient baser leur jugement que sur la déposition d'hommes instruits et spirituels? Non, il n'est pas nécessaire d'être doué d'un talent supérieur pour reconnaître plein de mouvement et de vie, un homme que l'on a connu parfaitement avant sa mort. Quoi! je le répète, ce Jésus avec qui les apôtres avaient vécu pendant trois ans dans la plus intime familiarité, ils ont cru, après sa sépulture, entendre sa voix, converser longuement avec lui, toucher ses cicatrices, et pourtant ils ne l'ont ni vu, ni entendu, ni touché! et ce n'était qu'une apparence mensongère qui a trompé tous leurs sens, et à tant de reprises! Ah! plût à Dieu, mes frères, que nos philosophes, pour être crus de la multitude, fussent obligés de s'environner de tous ces témoignages de certitude! assurément ils ne répandraient pas si aisément le funeste poison de l'erreur et de l'impiété, ils ne feraient pas tant de dupes et de victimes... Oui, redisons-le avec une sainte allégresse, qu'il est glorieux à la religion du Christ de ne pouvoir être attaquée que par des absurdités!... Il est donc d'une évidence palpable que les disciples de Jésus n'ont pu se tromper sur le fait de sa résurrection.

II. Dira-t-on maintenant qu'en racontant la résurrection de Jésus-Christ, qu'ils ne croyaient pas, les apôtres ont voulu tromper l'univers? Mais quelle preuve a-t-on d'un projet si audacieux, d'une mauvaise foi si révoltante dans des hommes si timides et si simples; dans des hommes dont la conduite et les écrits respirent tant de naïveté et de franchise; dans des hommes qui dévoilent avec une candeur admirable leurs défauts et leurs propres faiblesses; dans des hommes enfin qui indiquent avec tant de confiance et de détail les lieux, les temps, les personnes et jusqu'aux moindres circonstances des faits qu'ils racontent? Oh non! ceux qui, sous peine de mort, essaient de tromper le public, se gardent bien de mettre dans leurs narrations mille circonstances qui ne seraient propres qu'à en faire connaître l'absurdité. Eh quoi! des hommes qui ont prêché et pratiqué la morale la plus pure et la plus austère; qui ont étonné le monde par la sublimité et la constance de leurs vertus; des hommes en qui leurs ennemis mêmes n'ont pu découvrir aucune faute contre les mœurs et la probité, auraient commencé leur carrière par le plus affreux des mensonges!... Car il ne s'agit pas ici d'une de ces fraudes légères et insignifiantes qui peuvent échapper au personnage le plus honorable; il s'agit d'un mensonge mûrement réfléchi qui a pour but et pour objet, quoi? de faire adorer comme Dieu le plus fameux des imposteurs. C'est en effet ce qu'aurait été Jésus-Christ, s'il ne fût ressuscité, ayant annoncé si souvent et si solennellement sa résurrection. Comment, je le demande à l'incrédulité, des hommes aussi simples et aussi grossiers qu'on suppose les apôtres, auraient-ils pu même imaginer une pareille scélératesse, et surtout comment auraient-ils pu se promettre de la faire réussir?

Les moyens des grands scélérats sont connus: le faste, l'appas des richesses, les prestiges de l'éloquence, les artifices de la politique, l'empire si attrayant des nouveautés agréables, l'adulation, la force des armes, *la terreur*, voilà les divers moyens qu'ont employés, à toutes les époques, les

novateurs et les sectaires. Or, je le demande encore à l'incrédule, quel est de tous ces moyens, celui qui n'ait pas manqué aux apôtres? Pour séduire la multitude, il faut sans cesse flatter ses passions, et les apôtres livrent à tous ses penchants un combat perpétuel, une guerre à mort. Ils prêchent une morale sublime sans doute, mais sévère, qui contrarie toutes les inclinations de la nature, écrase tous les vices, commande tous les sacrifices, même celui de la vie. Ils prêchent la résurrection de Jésus-Christ, c'est-à-dire d'un homme qui a vécu dans la pauvreté, dans les ignominies, et qui est mort sur un gibet. Or, tous ces moyens, si Jésus-Christ n'eût pas été ressuscité, étaient-ils propres, je le redis encore, à convertir les peuples à la religion de Jésus-Christ? Je vais plus loin, sans crainte d'être démenti : si les apôtres, en prêchant la résurrection de Jésus-Christ n'avaient pas été protégés de la puissance d'en haut, auraient-ils converti un seul homme?...

Et d'ailleurs, quel intérêt personnel pouvait porter les apôtres à tromper leurs concitoyens? car un fourbe est toujours mû par quelque intérêt particulier : il ne trompe jamais à pure perte. Si Jésus n'est pas ressuscité, comme il le leur avait promis, ses disciples ont donc été trompés les premiers par cet imposteur ; et alors n'était-il pas naturel qu'au lieu de lui demeurer fidèles, ils se réunissent à ses ennemis pour écraser sa mémoire? D'un autre côté, en prêchant contre leur conscience cette prétendue résurrection, que pouvaient-ils attendre de la part des hommes et de la part de Dieu? De la part des hommes dont ils contrariaient les passions, des persécutions, des chaînes, des bûchers ; de la part de Dieu qui est par nature la vérité même, la juste et épouvantable punition de leur imposture. Et malgré ces désolantes perspectives, on veut que les apôtres aient formé de gaieté de cœur l'affreux complot de tromper l'univers ; de sacrifier à cet horrible complot leur tranquillité, leur honneur, leur existence, et cela avec la certitude de trouver au delà du tombeau un vengeur du mensonge mille fois plus redoutable que tous les hommes ensemble!... Chers frères, peut-on rendre un plus beau témoignage à la religion que de supposer de telles extravagances pour la contredire?... Respirons un instant.

III. Non-seulement, mes frères, les apôtres n'ont pu se tromper et n'ont pas voulu tromper le public sur le fait de la résurrection ; mais j'ajoute que, quand même ils eussent essayé de l'induire en erreur, ils n'auraient pu y réussir.

Pour convaincre le peuple que Jésus-Christ était ressuscité, il aurait fallu commencer par enlever secrètement son corps ; car s'il était resté dans le tombeau, les ennemis de Jésus n'auraient eu qu'à le montrer pour découvrir l'imposture. Or comment exécuter cet enlèvement? *Par une voie souterraine?* Mais le sépulcre taillé dans le roc rendait ce moyen impraticable, et d'ailleurs les traces de cette fraude n'eussent-elles pas été aussi visibles que le soleil? *En forçant la garde qui entourait la tombe?* Mais est-il présumable qu'une poignée d'hommes faibles et pusillanimes qui ont tous lâchement abandonné leur Maître pendant qu'il vivait encore, ait eu l'audace de se présenter devant une troupe armée, courageuse et accoutumée aux combats? Au reste, si cet assaut eût eu lieu, il en serait resté des vestiges ; il y aurait eu des morts et des blessés. Mais, nous répond l'incrédulité, c'est à la faveur du sommeil des gardes que les disciples du Christ parvinrent à l'enlever. C'est là en effet la seule objection tant soit peu raisonnable qui ait été faite par les anciens philosophes, et la seule par conséquent que puissent faire les incrédules modernes. Car s'ils osaient fabriquer une autre histoire, nous leur dirions sur-le-champ : D'où la tenez-vous? En savez-vous plus là-dessus que vos devanciers qui vivaient à l'époque du fait et qui avaient le même intérêt que vous à nier la résurrection de Jésus-Christ? Or, mes frères, pour montrer combien est absurde et contradictoire la supposition de cet enlèvement et de ce sommeil si imprudemment imaginé par la Synagogue, il suffit de rappeler le récit évangélique : A l'aspect des prodiges qui s'opèrent au moment de la résurrection, de ce tremblement de terre, de cet ange majestueux dont le visage brillait comme un éclair, les gardes épouvantés prennent la fuite et vont raconter aux princes des prêtres le sujet de leur terreur. Le Sanhédrin s'assemble, et après une mûre délibération on paie les soldats pour aller répandre dans la ville que les disciples de Jésus ont profité pendant la nuit du sommeil des gardes pour enlever son corps. Singulier témoignage, s'écrie saint Augustin, que celui de témoins endormis qui n'ont pu rien voir, ni rien entendre! Ce grossier mensonge ne prouve-t-il pas tout seul que les ennemis de Jésus étaient persuadés de sa résurrection, mais qu'ils voulaient empêcher le peuple d'y croire? Car on pourrait leur dire : S'il est vrai que les apôtres aient réussi à faire un enlèvement si difficile, à rompre les sceaux du sépulcre, à déplacer une pierre énorme, à surmonter une foule d'obstacles moralement invincibles, et cela sans éveiller les gardes, d'où vient que ce double crime, je veux dire la négligence des soldats et l'audace des apôtres, est demeuré impuni? Le sommeil des premiers était digne de mort ; et pourquoi donc, au lieu d'être condamnés reçoivent-ils de l'argent pour essayer de tromper le public? Et les apôtres, pourquoi ne sont-ils pas jugés sur-le-champ comme ravisseurs d'un objet qu'on ne pouvait enlever sans enfreindre la foi? Pourquoi, pendant qu'ils prêchent hardiment la résurrection de Jésus-Christ, non dans quelque lieu obscur, mais sur les places publiques ; non dans les ténèbres, mais au sein même de la grande cité où l'on a immolé leur Maître, ne s'élève-t-il pas une seule voix pour leur reprocher ce prétendu

enlèvement? Oui, vous avez mis à mort l'Auteur même de la vie, s'écrie en présence de ses propres bourreaux, ce Pierre naguère si timide qui tremblait devant une servante, mais la main du Tout-Puissant l'a arraché au tombeau et l'a élevé dans les cieux; c'est un fait incontestable dont nous sommes tous les témoins, *Cujus omnes nos testes sumus* (*Act.*, II, 32). Frappé, alarmé des milliers de conversions opérées par cette prédication des apôtres, le conseil suprême leur défend sans doute de parler de Jésus et de ses prodiges, mais jamais il n'ose leur dire qu'ils ont enlevé son corps. C'était au contraire les apôtres qui étaient en droit de dire et qui disaient en effet aux chefs de la Synagogue : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, montrez-nous donc son corps que vous avez fait garder si soigneusement par vos soldats, et nous nous joindrons alors à vous pour crier à l'imposture. Mais s'il est réellement ressuscité comme nos yeux, nos oreilles et nos mains nous l'assurent, croyez donc aussi, vous, à sa divinité : *Quod vidimus, testamur* (I *Joan.*, I, 2). Mes frères, elle est si évidente et si certaine, cette résurrection de Jésus-Christ, qu'à l'exemple des apôtres, des millions de martyrs de toutes les conditions et de tous les rangs n'ont pas hésité à la sceller de leur sang! Elle est si évidente et si certaine, qu'à toutes les époques, les plus beaux génies se sont fait gloire de la défendre dans leurs savants écrits et de réciter avec respect, comme le simple peuple, l'immuable Symbole des apôtres dont elle fait un article fondamental! Elle est si évidente et si certaine que, depuis dix-huit siècles, il n'est pas une seule église catholique, un seul temple chrétien, quoique séparé du Siége pontifical, qui n'en célèbre solennellement l'impérissable mémoire chaque année par la fête de Pâques, et chaque semaine par la sanctification du dimanche! Elle est si évidente et si certaine que Dieu lui-même a voulu la confirmer de la manière la plus éclatante, en donnant aux apôtres et à nombre de leurs successeurs et de simples fidèles le pouvoir de faire des miracles, de guérir des paralytiques, de ressusciter des morts au nom de Jésus ressuscité! Peu de temps après la résurrection du Sauveur, un pauvre mendiant, paralysé de ses jambes depuis sa naissance, se tenait à la porte du temple de Jérusalem ; un jour il demande l'aumône à Pierre et à Jean qui venaient y faire leur prière : *Mon ami*, lui répond le prince des apôtres, *je n'ai ni or, ni argent, mais au nom de Jésus de Nazareth, levez-vous et marchez.* (*Act.*, III, 6.) Au même instant le paralytique se lève et marche sous les yeux d'une foule étonnée, en proclamant la résurrection et la puissance de Jésus de Nazareth!!!

Eh quoi! chers frères, Dieu aurait été, aussi, lui, complice de la fraude des apôtres! Il aurait voulu qu'en prêchant la résurrection de Jésus-Christ et qu'en opérant les prodiges les plus extraordinaires par la vertu de cette résurrection ils convertissent le monde, et pourtant elle ne serait qu'une chimère! Et l'Auteur lui-même de la vérité aurait autorisé le mensonge pour tromper l'univers!... Qu'il est consolant pour l'âme fidèle de voir avec une pareille évidence que les principes de la philosophie conduisent infailliblement et toujours à des conséquences insensées! *Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité*, disait le grand Paul aux Corinthiens (I *Cor.*, XV, 14-22), *nous autres apôtres nous sommes donc convaincus d'être de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque contre lui-même nous rendons ce témoignage, qu'il a ressuscité son Fils que cependant il n'a pas ressuscité, si les morts ne ressuscitent pas. Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité*, non-seulement nous sommes coupables d'un faux témoignage contre Dieu même, mais *notre prédication est vaine et votre foi est vaine aussi; nous sommes les plus misérables des hommes*, car nos périls, nos travaux et nos fatigues sont inutiles ; enfin non moins malheureux que ceux qui sont morts sans Jésus-Christ et qui ont péri à tout jamais. S'il n'est pas ressuscité, nous sommes sans aucune consolation pour le présent et sans aucune espérance pour l'avenir. Mais réjouissez-vous! Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts! Nous l'avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles et touché de nos mains : *Quod vidimus, testamur.* Oui, *de même que la mort est entrée dans le monde par un homme, Adam, en qui nous vivons tous, la résurrection est venue aussi par un homme, Jésus-Christ, en qui nous revivrons tous.* Jésus-Christ, mes frères, est ressuscité! C'est un fait aussi authentique, aussi éclatant que le soleil au milieu de sa course! Donc Jésus-Christ est Dieu! donc sa religion est céleste! La conséquence est si nécessaire et si péremptoire que l'impie lui-même n'oserait la nier. Jésus-Christ est ressuscité! donc il est ce Messie dont les prophètes avaient prédit que la chair ne verrait point la corruption et que le sépulcre serait glorieux. Sans doute qu'avant la résurrection de Jésus-Christ une foule de prodiges avaient démontré sa divinité et la vérité de son Evangile; mais le grand miracle qu'il avait promis aux Juifs et à ses disciples, c'était sa résurrection. *Il l'a opérée! il l'a opérée!* tout est fini, s'écrie saint Augustin. L'incrédule, à moins qu'il n'ait perdu le sens, n'a plus rien à objecter. Il faut absolument qu'il courbe le front et qu'il adore... *Resurrexit Christus; absoluta res est!*

Qu'il est consolant, je le répète, de trouver dans le mystère de ce jour la preuve de tout le mystère et le fondement inébranlable de tout l'édifice de notre foi! Mais, hélas! que nous servirait-il de croire à la résurrection de Jésus-Christ et même à sa religion tout entière, si cette croyance ne produisait en nous aucun fruit de salut? Non, ce n'est pas la foi seule qui fait le chrétien; ce sont les œuvres de la foi, et nous ne serons vraiment, dit le grand Apô-

tre, disciples d'un Dieu ressuscité qu'autant que nous renaîtrons nous-mêmes à une vie nouvelle : *Ut quomodo Christus resurrexit a mortuis, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.* (*Rom.*, VI, 4.)

Or, chers frères, est-elle opérée en nous cette résurrection spirituelle? Interrogeons tous notre cœur : le tombeau de notre conscience a-t-il été ouvert et notre âme en est-elle sortie pure et triomphante? Avons-nous donné à nos frères des preuves certaines et éclatantes de notre résurrection comme Jésus en a donné de la sienne? Nous a-t-on reconnus, nous reconnaît-on comme Jésus, à la fraction du pain? En un mot, notre résurrection a-t-elle les caractères de celles de Jésus? Sommes-nous réellement ressuscités? Tous les liens qui nous attachaient au sépulcre de nos passions ont-ils été brisés? Notre résurrection, comme celle de Jésus, est-elle apparente et visible à tous les yeux? Ne rougissons-nous point de nous proclamer par nos actes religieux les vrais serviteurs de Jésus-Christ? Enfin, comme Jésus, sommes-nous ressuscités pour ne plus mourir? c'est-à-dire sommes-nous dans la ferme résolution de faire toute espèce de sacrifices, même celui de la vie, plutôt que de retomber jamais dans l'affreux tombeau de nos penchants corrompus et de nos criminelles affections? Mes frères, répondez.

Quoi! mon cher auditeur, vous forcerez l'Eglise, votre mère, de mêler à sa joie publique et à ses chants de victoire des soupirs et des larmes! Quoi! les anges qui applaudissent au triomphe de Jésus seront contraints de gémir encore en vous apercevant sous l'esclavage du péché! Et à quoi auront donc abouti cette carrière de pénitence et de mérites qui vient de s'écouler; ces mystères si touchants qui l'ont terminée et ces vérités saintes qui ont retenti souvent à vos oreilles, si votre cœur est sourd encore à la voix de la grâce? Quoi! cette solennité pascale passera comme tant d'autres sans rendre à votre âme languissante et affligée la santé et la paix qu'elle demande à grands cris!... Non, ô mon Dieu, il n'en sera pas ainsi! Tous vaincus par les charmes puissants de votre immense charité, tous entraînés par tant de conversions édifiantes, il n'est personne dans cette pieuse assemblée qui ne vous promette du fond du cœur de commencer incessamment une vie toute nouvelle, afin d'entrer un jour dans la gloire de l'immortalité bienheureuse que nous a méritée votre adorable Fils, et que je vous souhaite, mes frères.

SERMON III.

CONSÉCRATION DES QUATRE AGES DE LA VIE A LA SAINTE VIERGE.

[L'admirable cérémonie de la consécration (d'une paroisse) des quatre âges de la vie à la sainte Vierge, commence par une allocution sur le culte et le bienfait des images. — Après l'instruction, la bénédiction de tous les objets pieux, puis une procession dans laquelle la statue de Marie est triomphalement portée par des demoiselles vêtues de blanc, qui chantent les litanies... — *Vous qu'en ces lieux combla de ses bienfaits une Mère auguste et chérie...* — *Triomphez, Reine des cieux, à vous bénir que tout s'empresse!...* — Au retour de la procession, l'orateur prêche la consécration des quatre âges, suivie d'un salut très-solennel, où l'incomparable *Magnificat* sur le 6e ton n'est pas oublié.]

La vue d'une image fait toujours du bien à l'âme, en qui elle ranime le désir d'imiter Jésus-Christ, le saint ou la sainte qu'elle représente. Dans l'homme, en général, le sentiment religieux est si puissant et domine tellement tous les autres, que les plus beaux chefs-d'œuvre en architecture, sculpture, peinture, poésie, éloquence, sont dus à la foi des artistes et des littérateurs, qui double leur génie naturel. Notre esprit et notre cœur, trop enveloppés dans la matière, ne peuvent s'appliquer longtemps aux choses purement intellectuelles, sentimentales et surnaturelles; aussi Dieu, dans sa bonté, a-t-il donné à notre corps des yeux qui sont pour notre âme des miroirs où se reflètent d'abord les objets visibles qui font naître en nous des idées et des affections.

A l'aspect d'un personnage céleste que me représente un tableau, mon âme fatiguée ou somnolente se réveille! En apercevant, par exemple, la gracieuse image de Marie, je me mets incontinent en communication intérieure et sensible avec cette Vierge Mère par excellence! Je lui parle, elle me répond; je la prie, elle m'écoute. Si je pleure, elle sèche mes larmes; si je lui raconte une bonne nouvelle, elle sourit à ma joie! Je cause également avec le solitaire qui médite dans un désert ou dans sa cellule; je m'entretiens de même avec le martyr qui monte gaiement à l'échafaud! De cette sorte, ma conversation est habituellement dans le paradis!

Voilà pourquoi, mes frères, dès sa naissance l'Eglise, cette intelligente et tendre mère, ornait les catacombes, ses premiers temples, d'une multitude de tableaux saisissants qui représentaient les principaux traits de la vie et de la mort du Sauveur, de la sainte Vierge, des héros les plus illustres de l'Ancien et du Nouveau Testament!

C'est en parcourant, à la lueur des lampes sacrées, ces lugubres galeries si riches en souvenirs palpitants, que les jeunes épouses portant sur leur sein des enfants qui bégayaient déjà le doux nom de Jésus et de Marie, leur enseignaient l'intéressante histoire de leurs ancêtres, qui venaient d'expirer dans les plus horribles supplices et les préparaient à passer glorieusement du berceau à la tombe : « C'est la vue d'un *Ecce homo* couvert de plaies sanglantes pour nous racheter de l'enfer, nous dit Thérèse, qui me fit faire de si rapides progrès dans les voies intérieures! — Voilà pourquoi j'aimais tant les images. — Oh! ajoute-t-elle, qu'ils sont à plaindre les malheureux qui, par leur faute, se privent d'un si grand bien! »

Admirons donc maintenant la singulière contradiction des protestants et des philosophes : ils s'agenouillent d'enthousiasme devant la dégoûtante image d'un Jupiter

incestueux, d'une Vénus éhontée, ramassée dans la lubricité; ils se prosternent en extase devant les hideuses figures d'un Néron, d'un Marat, noyées dans les flots de sang humain qu'ils ont versés; ils en tapissent même, dans leur idolâtrique abrutissement, leurs boudoirs et leurs salons; et fiers d'une *sagesse* aussi impie que bizarre, ils osent nous reprocher de décorer nos appartements et nos poitrines des attendrissants et glorieux portraits des saints, nos magnanimes aïeux; de les contempler avec ravissement, de les baiser avec affection! Dans leur incroyable démence, ils vont jusqu'à nous accuser d'adorer Marie. Adorer Marie! Sans doute, philosophes, esclaves des sens, elle mériterait mieux nos adorations que les idoles corrompues et ordurières auxquelles vous brûlez un encens sacrilége et ignominieux; nous le croyons fermement, elle est de tous les êtres créés le plus pur, le plus aimable et le plus vénérable! Mais Marie repousserait avec indignation des adorations qui ne sont dues qu'aux trois personnes divines. Non, philosophes et protestants, nous n'adorons pas Marie, qui, bien que mère de Jésus, *Maria, de qua natus est Jesus* (*Matth.*, I, 16), n'est pourtant à nos yeux que la plus sainte, la plus puissante, la plus parfaite de toutes les créatures de la terre et du ciel! Mais aussi, entre les titres admirables dont l'Eglise romaine a composé ses touchantes Litanies, répétées à chaque instant du jour et de la nuit, d'un pôle à l'autre pôle, nous lui donnons avec une pleine confiance celui qui est le plus consolant pour les grands coupables : *Maria, refugium peccatorum*, Marie, refuge des pécheurs! Expliquons brièvement cet attendrissant mystère de cette incomparable charité.

Jésus-Christ, avant d'expirer, se dit à lui-même : Quand je ne serai plus visible parmi les pauvres humains, ceux qui, par leurs impiétés et leurs désordres m'ont attaché à ce gibet infâme, n'oseront s'adresser à moi pour obtenir leur grâce; ils ne verront plus en moi qu'un juge inexorable! Que faut-il imaginer pour prévenir leur désespoir? Ah! continue le bon Sauveur, mon amour immense m'inspire une merveilleuse industrie qui soulage mon cœur. Je vais leur laisser, pour refuge, ma Mère! ma Mère, que je condamne à un exil long et douloureux! ma Mère, que je serais pourtant si heureux d'emmener avec moi! Ils auront moins peur d'une Vierge si indulgente que d'un Dieu si terrible : *Deus terribilis! Maria, refugium peccatorum!*

Mais j'entends une voix plaintive, celle d'un jeune homme qui s'est livré à la fougue de ses passions. Honneur, santé, fortune, il a tout dépensé dans de hideuses orgies; il ne lui reste plus que la honte et le remords. Blasé déjà sur les faux et vils plaisirs d'un monde corrupteur qu'il méprise et dont il est méprisé; fatigué de traîner une vie languissante et monstrueuse, il réfléchit et se parle ainsi à lui-même : Dans mon dégoût, mon abandon et mon désespoir, je pourrais peut-être avoir recours à Celle dont ma vertueuse mère m'apprit, dès le berceau, à balbutier le doux nom! Mais, hélas! ma foi, cette foi sucée avec le lait parfumé de ma pieuse nourrice, ne me répète-t-elle pas, dans mes cruelles insomnies, que j'ai blasphémé son Fils, son Fils unique, son adorable Fils? Jeune libertin, jeune insensé, quoi! tu hésites à te jeter dans ses bras toujours ouverts! Regarde-la; que fait-elle au pied de cette croix? Ce qu'elle fait? Loin de s'opposer à la mort de ce Fils infiniment aimable, elle l'offre elle-même en sacrifice! Et pour qui? Pour toi, malheureux! A ces mots, l'enfant prodigue, se voyant préféré, lui criminel, dans le cœur même de Marie, à Jésus innocent, se laisse tomber de repentir et de confiance sur son sein palpitant de joie! *Maria, refugium peccatorum!*

Un père avait deux fils, dont l'un vertueux et l'autre débauché. Celui-ci, poussé par le démon de la jalousie, tue son frère, qui, en expirant, prie pour son meurtrier. Outré de colère, le père l'enchaîne au fond d'un cachot, bien résolu de le dénoncer à l'inexorable justice humaine! Et la mère, encore inondée du sang de son Abel qui lui est apparu en songe, pâle, défiguré, sillonné de larges blessures, quel rôle va-t-elle jouer? Ah! à cette vue, elle frissonne dans tout son être, et une pensée de vengeance la poursuit! Mais quand elle jette un regard maternel sur l'assassin condamné à la prison, à une prison éternelle, ses entrailles sont émues de commisération et d'effroi! Elle tombe en défaillance! Prosternée aux genoux de son époux, elle les embrasse, répand un torrent de larmes, et à force de prières et de sanglots elle obtient la grâce du criminel! Vous ne pensiez pas, cher auditeur, qu'elle en agirait de la sorte? Oh! que vous connaissez peu les violentes impressions et les ingénieuses ressources du cœur d'une mère! Or, si une femme vulgaire est si compatissante et si adroite, que ne devons-nous pas attendre de Marie, qui est incomparablement plus sensible et plus généreuse qu'aucune autre mère : *Maria, refugium peccatorum!*

Je conçois, répliquez-vous, ces admirables sentiments dans le cœur de Marie. Mais, malgré son innocence, ses vertus, ses grandeurs, elle ne peut rien faire sans le consentement de son Fils. Or, Dieu, la justice même, lui permettra-t-il de délivrer un coupable souillé de tant d'infamies, de tant de blasphèmes, de tant de forfaits? Ma confiance n'ose aller jusque-là!

Eh bien! je suppose, pour un moment, que Jésus tarde, hésite même à lui accorder la grâce qu'elle lui demande : dans cette hypothèse, je m'élance par la pensée jusqu'au ciel pour être le témoin de ce qui va s'y passer : Je vois Marie agitée; son charmant visage me semble un peu altéré, sa couronne moins brillante, sa voix moins mélodieuse. Je l'entends s'exprimer avec cette noble et légitime audace qu'inspire,

même ici-bas, le plus haut degré de la charité chrétienne : Mon Fils, si vous ne vouliez pas que je délivrasse d'un éternel incendie cet enfant qui s'est réfugié dans mon sein, pourquoi, en y séjournant vous-même pendant neuf mois, y allumâtes-vous les flammes amoureuses et inextinguibles qui le dévorent incessamment ? Ah! si je ne puis arracher au plus affreux des naufrages ceux qui regardent mon étoile et invoquent Marie, ceux que vous m'avez engendrés sur le Calvaire, les nations cesseront de chanter ma souveraine félicité : car de la plus fortunée des mères je deviendrai la plus malheureuse! Et Jésus, l'admirable Jésus, souriant à ses irrésistibles pleurs, pleurs tels qu'on les répand dans le ciel, lui donne le baiser du bonheur suprême! *Maria, refugium peccatorum!*

Un Italien, à l'œil hagard, aiguisait, au déclin du jour, à l'entrée d'une forêt, son poignard acéré, pour en percer le cœur du corrupteur de sa fille unique plongée dans l'opprobre. Bientôt il entend les pas d'un homme qui marche avec rapidité; en reconnaissant le monstre qui, sans y songer, court à sa perte, il tressaille d'une horrible joie! Au même instant, il est aperçu du libertin qui, à la vue du glaive étincelant, pâlit d'effroi et tombe à la renverse. Mais, quel attendrissant prodige! L'assassin, au moment de lui plonger le coutelas dans le sein, voit briller sur sa poitrine la miraculeuse médaille de Marie! Malheureux, s'écrie-t-il, en retirant son bras, tu es donc, quoique indigne, un fils de Marie? Ah! ne crains pas que, pour parvenir à ton cœur pervers, j'ensanglante son image vénérée! Vis donc, malheureux, pour faire pénitence! Mais sache-le bien, c'est à ma divine Madone que tu dois de n'être pas dans les enfers, et que tu devras le ciel, si tu le veux! Pour moi, je te pardonne!..... En effet, il devint un saint pénitent et mourut dans le baiser du Seigneur! *Maria, refugium peccatorum!*

Vieillard, qui fuis mes instructions, mais qui demandes à ton épouse, à ta servante, à tes voisins, ce que l'orateur leur a débité du haut de la chaire, tu vas apprendre, dès ce soir, que n'ayant l'honneur de connaître ni ta personne, ni ton nom, ni ta demeure, je songe cependant souvent à toi, parce que, je ne l'ignore pas, tu es le déplorable esclave, non de l'incrédulité, car tu ne peux pas plus éteindre la lumière de ta foi que la lumière du soleil, mais l'esclave de l'avarice, de la volupté, passions hideuses qui t'ont rendu et te rendent encore très-malheureux!

Mais quelle formidable vision s'offre, en ce moment, à mes regards épouvantés! vieillard, que tes traits sont altérés, ta figure amaigrie, tes membres décharnés! Hélas! tu chancèles, à ton insu, sur les bords de ta tombe entr'ouverte! Et ton âme, dans quel affreux état elle m'apparaît! elle a sur les yeux un fatal bandeau, elle ne voit plus, elle n'entend plus, elle est enveloppée d'un voile funèbre qui ressemble à un suaire sépulcral! Ecoute : la scène devient plus sombre et plus effroyable encore : que demandes-tu, spectre monstrueux? Je demande, pour le récompenser, celui dont tu viens de parler. Depuis longues années, il m'a fidèlement servi! Pourquoi ce ciseau mystérieux que tu portes à la main? Pour trancher le dernier fil qui le tient suspendu sur l'abîme. Son arrêt est prononcé sans appel, il m'appartient! dans peu de jours, il partagera mes ardents et éternels brasiers! missionnaire, tu es vaincu!.... Marie, bonne et puisante Marie, souffrirez-vous que votre barbare ennemi triomphe de vous-même dans la personne sacrée de votre ministre? Souffrirez-vous qu'il insulte à la croix, au sang de votre adorable Fils? A ce cri de détresse et de confiance, j'aperçois, dans les cieux, une Vierge en habit de deuil qui, prosternée aux pieds de Jésus, pleure, soupire et implore! puis, se relevant brillante de fierté et de gratitude, elle est déjà descendue jusqu'à moi pour me dire d'une voix mélodieuse : Mon enfant, tu es vainqueur de mon ennemi humilié! J'ai écrasé, une seconde fois, sa tête altière et audacieuse! Demain, ce pécheur auquel tu t'intéresses et qui, jusqu'à ce jour, nous a résisté, je l'accompagnerai invisiblement à ton saint tribunal où tu briseras ses fers!

Pécheur, qui que tu sois, jeune ou vieux, pauvre ou riche, viens, viens avec confiance me raconter tes faiblesses et tes misères! puisque tu te présentes à ton ami, à ton père, au nom et sous les auspices de la compatissante Marie, un quart d'heure me suffira pour guérir tes blessures et te jeter sur son sein maternel et glorieux! *Maria, refugium peccatorum!*

A l'appui de cette consolante protection de la Mère de Jésus, Dieu parfait et homme parfait, nous pourrions citer des millions d'exemples authentiques et éclatants qui, depuis l'origine du christianisme, ont rempli l'univers ; qui se renouvellent sans interruption d'une manière plus ou moins frappante, et que tout homme sensé rougirait de révoquer en doute.

Marie, après vous avoir victorieusement vengée des blasphèmes et des outrages diaboliques de nombre d'incrédules hypocrites qui, au delà du tombeau, saisis d'effroi, vous aperçoivent dans la noble et formidable attitude d'une armée rangée en bataille, qu'il m'est doux d'avoir à vous consacrer successivement les quatre âges de la vie ici présents et tous ceux qui n'ont pu assister à cette admirable solennité!

1. Petits enfants, si dignes de notre prédilection, parce que votre robe baptismale brille encore de tout son éclat ; parce que le bon Jésus se plaît à vous caresser, à vous bénir, comme autrefois vos frères et vos sœurs de la Judée : petits enfants, espérance de la religion qui menace de ses plus terribles anathèmes quiconque vous scandaliserait, offrez les premiers vos vœux innocents à Marie qui, comme vous, connut le sein

d'une mère, fut agitée dans un humble berceau, sourit aux auteurs de ses jours en bégayant leur doux nom, et qui, au souvenir de sa plus tendre enfance, vous appelle pour vous presser contre son cœur divin! que de faveurs elle va répandre sur vous!..

II. Et vous, jeunes gens des deux sexes, parvenus à cet âge plus avancé où les premiers sifflements de l'esprit tentateur frappent vos oreilles si faciles à tromper, où un monde corrupteur vous appelle à ses fêtes pernicieuses, où une chair voluptueuse vous fait déjà sentir son redoutable aiguillon, venez, à la suite des Louis de Gonzague, des Stanislas Kosca, des Cécile, des Agnès, des Claire, d'une foule de vierges pures qui y trouvèrent un abri tutélaire contre les séductions du siècle et de la chair, venez devant l'autel de Marie; dites-lui : Puissante protectrice, nous sommes des plantes trop faibles encore pour résister à ce triple orage des passions déchaînées; permettez-nous de chercher un asile sous vos ailes maternelles. Oui, daignez nous admettre dans votre parterre, dans votre cœur, et nous cultiver de vos propres mains. Si déjà nous avions eu le malheur de flétrir, par des regards indécents, des conversations trop libres, des désirs ou des actions impures, la fleur si délicate de la virginité, rendez-lui son éclat primitif.

III. Et vous, mes frères et mes sœurs qui avez atteint l'âge de la maturité et de l'expérience, trop souvent aussi l'âge de l'orgueil, de l'ambition, de l'improbité, de la jalousie, de la vengeance, de l'irréligion et de l'impudicité, sentez-vous le besoin que vous avez de la protection de Marie pour rompre vos criminelles habitudes; expier, par la confession et le repentir, vos iniquités; remplir courageusement tous les devoirs de votre état, et persévérer dans les agréables sentiers de la vertu!

IV. Marie, au nom de saint Joseph, votre digne époux, ne refusez pas un regard de commisération à ces vieillards des deux sexes que nous respectons comme nos pères et nos mères! entendez-les vous répéter eux-mêmes par notre bouche : Mère de miséricorde qui nous voyez chancelants sur les bords de notre tombe, ne souffrez pas que nous roulions dans les enfers où nous ne vous verrions jamais!..

Marie, je me sens pressé de vous consacrer encore le vénérable pasteur de ce troupeau, tous vos ministres, mon infortunée patrie, les pécheurs même les plus endurcis!

Pour vaincre leur indomptable audace, sortez un moment, s'il le faut, de votre tranquille mansuétude. Lancez sur eux un terrible coup d'œil. Montrez-leur les insondables abîmes entr'ouverts sous leurs pieds! Par vos cris douloureux et vos pleurs amoureux, obtenez du formidable Jéhovah qu'il mette enfin un terme à tant d'impiétés, de blasphèmes et de profanations! Arrêtez, vous le pouvez, vous le devez, les flots de sang qui ruissèlent des larges blessures de mon Jésus si doux, si magnanime, et qui semble pourtant implorer votre commisération! Brisez, brisez donc les barbares instruments qui déchirent ses membres sacrés et lui arrachent ces lamentables plaintes : O mon père, vous m'avez donc aussi abandonné!

Faites, je vous en conjure, ô mère héroïque, que chacun de mes auditeurs, témoin de ce consolant prodige, puisse s'écrier dans l'ivresse de sa reconnaissance : Qu'on bénisse Marie, qu'on publie ses bienfaits! C'est elle qui a mis fin aux opprobres et aux tourments de mon généreux libérateur; c'est elle qui m'a délivré des griffes de Satan; c'est elle qui m'introduira bientôt dans les tabernacles éternels!

[Si cette consécration avait lieu dans un pensionnat de demoiselles tenu par des religieuses, après la consécration des deux premiers âges, le prédicateur parlerait ainsi aux religieuses :]

Pour vous, mes très-chères sœurs, qui avez solennellement juré une haine éternelle à toutes les dangereuses frivolités du siècle; vous qui, comme épouses privilégiées de l'adorable Jésus, avez été admises aux noces de l'Agneau immaculé, montrez avec un saint orgueil à Marie, Reine des vierges, les chaînes glorieuses qui vous unissent à votre divin amant! et Marie, fière d'être votre modèle et de vous avoir pour compagnes, vous obtiendra, n'en doutes pas, la grâce de progresser encore dans les voies sublimes de la perfection religieuse! Répétez-lui, dans le plus intime de votre âme magnanime : Tendre Mère, permettez à nos cœurs chastes et dévoués de se presser contre votre cœur héroïque! qu'ils ne respirent plus que par votre cœur et pour votre cœur divin! qu'ils se fondent dans votre cœur amoureux comme la cire dans le brasier; enfin, qu'avec votre sacré cœur ils ne fassent plus qu'un seul et même cœur!!!

O Marie, qui ne vous laissâtes jamais vaincre en générosité, ces fleurs parfumées et ces gracieuses couronnes dont la piété filiale a orné votre élégant autel et décoré votre tête auguste, sont à vos yeux, n'est-ce pas, le riant emblème des palmes incorruptibles, des diadèmes immortels que vous balancez déjà dans votre droite reconnaissante, et que vous déposerez bientôt sur tous ces fronts radieux? Vous n'oublierez point non plus le zélé directeur de cette milice sainte qui s'occupe incessamment des hauts intérêts de votre gloire! Vous penserez aussi, oh! oui, vous penserez à votre pauvre enfant qui aime sa mère, du moins qui désire aimer sa mère, d'abord dans ce trop long exil, et puis à jamais, à jamais dans la céleste Jérusalem!!!

SERMON IV.

RENOVATION DES VŒUX DU BAPTÊME.

[Un mot des belles et touchantes cérémonies : 1° De l'amende honorable, précédée d'un discours sur les miséricordes du Seigneur. - 2° De la réno-

vation des vœux du baptême immédiatement suivie de la proclamation des commandements de Dieu et de l'Eglise par le curé de la paroisse, répétée à haute voix par l'auditoire et chaleureusement commentée par le prédicateur. — 3° D'une procession silencieuse à la suite d'un sermon sur les preuves d'un enfer éternel, pendant laquelle l'orateur conjure Jésus-Christ de renouveler les miracles par lui opérés dans la Judée, et après laquelle, au moment où le célébrant va donner la bénédiction, il apostrophe ainsi l'un des auditeurs qu'il suppose avoir juré au démon de ne jamais se confesser : *Sors d'ici, fils aîné de Satan! Jésus-Christ ne veut pas nous bénir en présence d'un réprouvé!....*

Dans toute mission de six semaines, à l'aide de ces magnifiques solennités offertes à la pieuse curiosité des multitudes, à huit jours de distance, par nous-même assez souvent, avec un plein succès, et pour la dernière fois en 1857, les regrettables missionnaires de France ressuscitèrent à la vie de la grâce des millions d'enfants prodigues. Les Rousseau et les Voltaire, s'ils avaient assisté aux divers exercices d'une mission éloquemment prêchée, se seraient à coup sûr convertis comme tant d'autres qui, heureusement privés de leur contagieux génie, les valaient bien.

L'illustre abbé Rauzan, notre supérieur, aimait à nous répéter dans l'enthousiasme de son zèle : « Si au lieu de vingt-cinq apôtres, j'en avais, sous ma direction cent, que nos seigneurs les évêques me demandent et que je ne peux leur accorder, *je sauverais la France en moins de dix années.* »

Que ne suis-je un Xavier ou un Vincent de Paul, j'obtiendrais infailliblement la continuation de ces prodiges. Mais, hélas! c'est pour n'en pas laisser perdre le souvenir, et inspirer à un nouveau Rauzan le sublime projet de former une société de *missionnaires en France*, que je me suis fait un devoir d'insérer cette notice dans ce volume qui contient, soit pour prêtres, soit pour fidèles, toutes les instructions que peut désirer un missionnaire, un prédicateur de stations et de retraites.]

Ignorez-vous, disait saint Paul aux chrétiens de son temps, *qu'étant baptisés en Jésus-Christ, nous avons aussi été baptisés en sa mort?* (*Rom.*, VI, 3.)

Rappelons d'abord, en quelques mots, le plus grand des malheurs qui aient jamais pesé sur le genre humain.

Me repliant donc par la pensée jusqu'au berceau du monde, je me garderai bien de vous en décrire les étonnantes merveilles! Non, je n'oserais vous représenter, sous les plus gracieuses couleurs, Adam et Eve enivrés d'innocence et d'attraits, coulant paisiblement des jours délicieux dans la sainte familiarité de leur généreux Bienfaiteur, sur les rives enchantées d'un fleuve de voluptés que parfument, en toute saison, les verdoyants bosquets d'Eden! Pourquoi ce silence? parce que ces suaves et riants souvenirs contrasteraient trop péniblement avec la perte à jamais déplorable de notre félicité première! Dans ce charmant séjour, un crime énorme a été commis! Les lèvres curieuses et avides de notre commune mère ont dévoré le redoutable fruit de l'arbre de vie et de mort, et son époux, par une lâche et fatale condescendance, a partagé, quoiqu'en frémissant, cet homicide, ce déicide repas! A l'instant même s'échappe sourdement des entrailles de la terre frappée de stérilité et de malédiction, un long et douloureux soupir qui apprend aux deux prévaricateurs que tout est perdu pour eux et pour leur postérité!

Oui, nous naissons héritiers de leur criminelle désobéissance, de leurs passions et de leurs infortunes! Nul n'est exempt de la tache originelle, pas même l'enfant d'un jour : *In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea!..* (*Psal.* L, 7.) *Le péché*, ajoute le grand Apôtre, *est entré dans le monde par un seul homme, Adam, en qui tous ont péché : « In quo omnes peccaverunt.* » (*Rom.*, V, 12.)

Telle une source contagieuse empoisonne le ruisseau qui en découle, ainsi la rébellion d'Adam est le principe de l'ignorance qui obscurcit notre entendement; de la concupiscence qui corrompt notre cœur, qui soumet notre corps à la tombe et notre âme à l'esclavage de Satan! Profond mystère révélé par le Saint-Esprit, enseigné par l'Eglise et entrevu par la sagesse humaine!

Puissance du baptême. — Mais après ces tristes pensées, quel beau spectacle s'offre à mes yeux attendris! Que demande, à la porte du temple, ce petit enfant qui pleure sur les bras de sa nourrice? il demande le baptême! Vite, un prêtre, revêtu du surplis et de l'étole, s'avance à sa rencontre! d'un air sévère, d'un ton menaçant, il multiplie les exorcismes et adjure le prince des ténèbres d'abandonner sa proie! puis, avec un visage triomphant, versant de l'eau naturelle sur la tête du catéchumène, il prononce à haute voix ces puissantes paroles : *N.., je te baptise au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit!!!* Qu'arrive-t-il donc à ce moment solennel? Ah! il faudrait la bouche d'un ange pour raconter dignement la miraculeuse transformation qui s'opère en un clin d'œil! ce qui arrive? c'est que le démon est ignominieusement chassé et remplacé par Jésus-Christ qui règne en maître absolu dans l'âme de l'enfant! ce qui arrive? c'est que cette âme est ressuscitée à la vie éternelle, plus blanche que la neige, plus brillante que le soleil!

Priviléges. — Dans le monde, on se fait gloire d'appartenir à une famille distinguée; eh bien! par le baptême, nous acquérons l'incomparable *noblesse* d'enfants de Dieu : *nunc filii Dei sumus* (I *Joan.*, III, 2); noblesse qui nous fait membres, non-seulement d'une race princière, mais d'une race sacerdotale : *regale sacerdotium* (I *Petr.*, II, 9); noblesse qui nous rend participants de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ* (II *Petr.*, I, 4.); noblesse qui nous constitue les amis, les frères, les cohéritiers de Jésus-Christ lui-même : *cohæredes autem Christi.* (*Rom.*, VIII, 17.) Par le baptême je suis chrétien, c'est-à-dire roi et pontife. Mortels, rendez-moi vos respectueux hommages! Par le baptême, je suis proclamé

empereur des éternités. Monarques des temps, tombez à mes genoux; brûlez sur mon autel l'encens de la vénération. Votre trône se réduit tôt ou tard en poussière; le mien reverdira dans les siècles des siècles! Votre couronne terrestre se flétrit; mon céleste diadème jettera toujours un éclat nouveau. Saint Louis, modèle des souverains, était si profondément pénétré de ces vérités sublimes, qu'il signait simplement: *Louis de Poissy*, village où il avait reçu le baptême, préférant ainsi l'impérissable titre de chrétien à toutes les splendeurs de son auguste dynastie!

Obligations. — Mais, vous ne l'ignorez pas, à ces immortelles prérogatives, prérogatives oubliées, disons mieux, méprisées de la plupart des chrétiens de nos jours, se joint la rigoureuse obligation de *renoncer* pour toujours à Satan, pour suivre partout Jésus-Christ, notre chef et notre modèle; de *renoncer* aux pompes de Satan, aux vanités et aux fêtes scandaleuses du monde, pour embrasser les opprobres et la croix de Jésus-Christ: de renoncer aux œuvres de Satan comprises dans les sept péchés capitaux, pour pratiquer courageusement les vertus de Jésus-Christ.

Infidélités. — Avons-nous été fidèles à nos sacrés engagements? Non! nous les avons tous plus ou moins violés. Nous avons perdu notre robe d'innocence. Une bête féroce l'a ensanglantée: *Fera pessima devoravit Joseph.* (*Gen.*, XXXVII, 20.)

Rénovation. — Il s'agit donc pour vous, en ce moment décisif, de voir si vous voulez continuer d'appartenir à la bande du démon qui ne se compose que d'orgueilleux, d'impies, d'impudiques, d'ennemis de Jésus-Christ et d'infracteurs des préceptes de son Eglise, ou si vous voulez vous associer franchement à l'admirable phalange des âmes humbles, chastes, charitables et observatrices de toutes les lois divines. Satan, songez-y bien, ne peut promettre à ses sectateurs que des déceptions, des infamies, des brutales jouissances, des remords, des désespoirs, l'enfer! Jésus, au contraire, réserve à ses imitateurs des combats et des sacrifices, il est vrai; mais aussi des victoires, une mort glorieuse, une éternité de bonheur! Qui donc allez-vous choisir, ou Jésus-Christ ou Bélial? Ah! Dieu soit loué! votre choix m'est connu. Eh bien! mes frères et mes sœurs, répondez hardiment d'une voix forte aux trois questions que je vais vous adresser: Renoncez-vous à Satan et jurez-vous fidélité à Jésus-Christ? Je renonce à Satan et je jure fidélité à Jésus-Christ! — Renoncez-vous aux pompes, aux maximes de Satan, et jurez-vous fidélité à la loi de Jésus-Christ? Je renonce aux pompes, aux maximes de Satan, et je jure fidélité à la loi de Jésus-Christ! — Renoncez-vous aux œuvres, aux vices de Satan, et jurez-vous fidélité à la morale de Jésus-Christ? Je renonce aux œuvres, aux vices de Satan, et je jure fidélité à la morale de Jésus-Christ!!! — Moi aussi qui dois et veux vous donner l'exemple, je déclare une haine, une guerre éternelle à Satan, ce monstre perfide, ce barbare meurtrier des conquêtes rachetées du sang de Jésus-Christ, et je jure fidélité au Sauveur du genre humain!

Anges du ciel, allez dire à l'univers la glorieuse protestation des habitants de ...... dont vous venez d'être les heureux témoins. Puis, remontez promptement jusqu'au trône de Jéhovah pour lui raconter que son adorable Fils a triomphe, et que Lucifer vaincu est retombé, écumant de rage, au fond de ses brûlants abîmes!!!

Proclamation des commandements de Dieu et de l'Eglise.

[Aussitôt après la rénovation des vœux, on expose le saint Sacrement, autour duquel les prêtres sont rangés et se tiennent debout. Ensuite le diacre chante l'Evangile du jour de la Trinité: *Euntes, docete*, etc. L'Evangile chanté, le diacre présente le livre ouvert au célébrant, en disant à haute voix: Voici les paroles sacrées de Jésus-Christ. Le célébrant, après l'avoir baisé, le montre aux assistants en leur demandant: Croyez-vous en l'Evangile de Jésus-Christ? — Oui, nous y croyons!. .

Il existe donc encore cet Evangile apporté, il y a dix-huit siècles, du haut des cieux par le Fils même du Tout-Puissant!... Oui, ô mon Dieu, nous croyons cet Evangile que nous présente l'infaillible Eglise romaine; cet Evangile toujours attaqué par les hérétiques, qui ont disparu dans la poussière du tombeau; cet Evangile constamment célébré par les plus grands monarques et les plus grands génies; cet Evangile mouillé des larmes de tant de pénitents illustres et ennobli du sang généreux de dix-huit millions de martyrs; cet Evangile qui a civilisé le monde païen, et qui est la consolation de ceux qui gémissent.

[Ensuite, on chante le magnifique *Credo* de Dumont... Après le *Credo* a lieu la proclamation des commandements de Dieu.]

Le Prédicateur. — Ministre du Seigneur, pasteur chéri de ce peuple désireux de connaître ses devoirs, veuillez l'en instruire, en proclamant les dix commandements de Dieu!

Le Célébrant.— « Un seul Dieu tu adoreras et aimeras parfaitement. »

Les Assistants. — Un seul Dieu nous adorerons et aimerons parfaitement.

Le Prédicateur. — Oh! heureux si nous accomplissons bien ce premier commandement! c'est assez pour notre salut; car il renferme tous les autres: *Dilectio ex operibus:* La dilection se prouve par les œuvres: *Celui qui m'aime, c'est celui qui observe mes préceptes!* (*Joan.*, XIV, 23.)

Le Célébrant. — « Dieu en vain tu ne jureras, ni autre chose pareillement. »

Les Assistants. — Dieu en vain nous ne jurerons, ni autre chose pareillement.

Le Prédicateur. — Quel outrage n'est-ce pas faire à Dieu que de prendre à témoin de mensonges, ou de blasphémer son saint

nom ! Un savant illustre, Newton, quoique protestant, ne le prononçait point sans se découvrir la tête. Et vous, catholiques, vous oublieriez que la langue qui le maudit sur la terre, perd le droit de le bénir dans le ciel ! Que penseriez-vous d'un malhonnête homme qui prononcerait, en votre présence, avec dédain ou fureur, le nom de votre père, de votre mère?...

Le Célébrant. — « Les dimanches tu garderas en servant Dieu dévotement. »

Les Assistants. — Les dimanches nous garderons en servant Dieu dévotement.

Le Prédicateur. — Dimanche, jour du Seigneur, jour spécialement consacré à son service; ne pas garder, au moins par l'audition de la Messe et autres prières, ce jour qu'il a consacré par sa résurrection et sa descente sur les apôtres, c'est se révolter directement contre Dieu et encourir ses malédictions !...

Le Célébrant. — « Tes pere et mère honoreras, afin de vivre longuement. »

Les Assistants. — Nos père et mère honorerons, afin de vivre longuement.

Le Prédicateur. — Heureux les enfants qui les respectent, leur obéissent, les soulagent dans leurs besoins ! Heureux les parents qui, accomplissant tous les devoirs du mariage, élèvent leurs enfants dans la crainte et l'amour de Dieu ! Mais quelles épouvantables calamités réservées à ceux qui se haïssent réciproquement, qui se scandalisent mutuellement par une vie antichrétienne !

Le Célébrant. — « Homicide point ne seras de corps, ni de consentement. »

Les Assistants. — Homicides point ne serons de corps ni de consentement.

Le Prédicateur. — Touchante vertu que la charité fraternelle, que le pardon des injures! Mais quel crime de désirer du mal, de désirer ou de donner la mort à son prochain! Quelle monstruosité d'assassiner la réputation de ses semblables par des médisances et des calomnies; d'assassiner leur âme par des exemples contagieux !...

Le Célébrant. — « Luxurieux point ne seras de corps, ni de consentement. » — « L'œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. »

Les Assistants. — Luxurieux point ne serons de corps ni de consentement.—L'œuvre de chair ne désirerons qu'en mariage seulement.

Le Prédicateur. — O mon Dieu, donnez-nous cette pureté de corps et de cœur sans laquelle on est abominable à vos yeux, cette vertu céleste qui nous égale aux anges, et qui nous fera voir votre face adorable : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt !* (*Matth.*, V, 8.) Mais prenons garde. Ce n'est pas seulement par des regards, par des paroles, par des actions, que l'on flétrit l'aimable pudeur, mais par de simples désirs. Malheur donc aux personnes du sexe qui provoquent ces mauvais désirs par des parures indécentes, des danses voluptueuses, de dangereuses fréquentations !

Le Célébrant. — « Le bien d'autrui tu ne prendras, ni retiendras à ton escient. » — Les biens d'autrui ne convoiteras pour les avoir injustement. »

Les Assistants. — Le bien d'autrui nous ne prendrons, ni ne retiendrons à notre escient. — Les biens d'autrui nous ne convoiterons, pour les avoir injustement.

Le Prédicateur. — Qu'il est à plaindre le détenteur du bien d'autrui ! Ignore-t-il donc que la mort, en le lui enlevant bientôt, le précipitera dans l'enfer réservé aux voleurs? Quelle folie de jalouser une fortune, un emploi qui serait un grand obstacle à notre salut éternel : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum : « Heureux les pauvres*, dit Jésus-Christ, *car le royaume des cieux leur appartient !* » (*Matth.*, V, 3.)

Le Célébrant. — « Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement. »

Les Assistants. — Faux témoignage ne dirons, et ne mentirons aucunement.

Le Prédicateur. — Se parjurer et causer des dommages à quelqu'un par un mensonge, c'est se rendre exécrable aux yeux de Dieu ! Qu'il est terrible ce mot de l'Esprit-Saint : *Une mauvaise langue est un monde d'iniquités !...* (*Prov.*, X, 6.) Cependant, à la honte de notre siècle, les menteurs ont-ils jamais été plus communs dans toutes les classes de la société? Trouvez-vous quelqu'un qui ne dise jamais que la vérité ? Quant à moi, j'en cherche et n'en trouve *nulle part !* Eh bien ! si d'un côté, tous les voleurs sont des menteurs ; de l'autre, presque tous les menteurs sont des voleurs ! nous ne vivons donc, pour ainsi dire, que parmi des menteurs et des voleurs !...

Proclamation des commandements de l'Eglise.

Le Célébrant. — « Les dimanches, Messe ouïras et les fêtes de commandement ; ces mêmes jours sanctifieras sans travailler servilement. »

Les Assistants. — Les dimanches, Messe ouïrons et les fêtes de commandement; ces mêmes jours sanctifierons sans travailler servilement.

Le Prédicateur. — N'oublions pas que ne pas écouter l'Eglise, c'est se faire semblable aux païens; que ses préceptes ne sont que l'explication de ceux de Dieu lui-même ; et qu'enfin le bien acquis par un travail servile, fut toujours maudit de Dieu, dès cette vie !

Le Célébrant. — « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an. — Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement. »

Les Assistants. — Tous nos péchés confesserons à tout le moins une fois l'an. — Notre Créateur recevrons au moins à Pâques humblement.

Le prédicateur. — Voilà deux devoirs indispensablement nécessaires au salut éternel. Rappelons-nous qu'il est au ciel un Dieu terrible dont on ne se moque pas impunément ! Rappelons nous aussi que se

confesser et communier indignement, c'est manger sa réprobation.

Le Célébrant. — « Quatre-Temps, vigiles, jeûneras et le Carême entièrement. — Vendredi, chair ne mangeras ni le samedi mêmement. »

Les Assistants. — Quatre-Temps, vigiles, jeûnerons et le Carême entièrement.—Vendredi, chair ne mangerons ni le samedi mêmement.

Le Prédicateur. — Nos ancêtres jeûnaient, les armées jeûnaient et gardaient l'abstinence. Pas un seul saint honoré par nous, qui n'ait rigoureusement observé ces deux préceptes apostoliques! La maladie et l'indigence seules peuvent nous en dispenser!

Nous lisons dans le saint Evangile ces paroles de Jésus-Christ : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.»* (*Luc.*, XIII, 5.) Que de riches perdus, s'écrie à cette occasion saint Augustin, et que de pauvres sauvés!

[Dans le cas d'une retraite, d'une station, d'une mission où l'on ne pourrait faire que la cérémonie de la rénovation des vœux du baptême et de la proclamation des commandements de Dieu et de l'Eglise, il serait bon d'y ajouter immédiatement la solennité qui est indiquée à la fin de notre discours sur l'existence d'un enfer éternel.

En 1855, la grande église de Givry (Autun) fut encombrée de femmes, sans y comprendre douze cents hommes dans ses vastes tribunes comptés par deux des quinze prêtres présents à la cérémonie. La ville de Givry n'a point encore perdu le souvenir de l'un de nos plus consolants triomphes. Ce pieux et ravissant spectacle dura près de trois heures, qui parurent bien courtes à tout le monde, au prédicateur lui-même quoiqu'exténué de lassitude, mais soutenu et enthousiasmé par les protestations éclatantes de tous les assistants!]

SERMON V.

AMOUR DE DIEU.

Diliges Dominum Deum tuum, in toto corde tuo. (*Deut.*, VI, 5.)

Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur.

Mes frères, de toute éternité, le Très-Haut trouve sa souveraine félicité dans l'amour qu'il se porte à lui-même et dans l'incessante contemplation de ses perfections infinies; mais, comme si ce suprême bonheur ne lui suffisait pas, il veut absolument, et dans le ciel et même sur la terre, le partager avec ses créatures raisonnables, qu'il semble n'avoir appelées du néant à la vie, que pour les convier toutes au magnifique banquet de la charité! Au paradis, les bienheureux ne se nourrissent que de ce délectable aliment! Les séraphins brûlent de ce divin feu : *Ardent igne divino!* Marie, cet incomparable chef-d'œuvre de la création, en est tellement inondée, qu'on la distingue à peine de l'adorable Trinité qui se glorifie de l'avoir pour Fille, pour Epouse, pour Mère et pour Reine! Dans cet exil, le Seigneur veut que nous soyons tous embrasés de cette flamme sacrée, et voilà pourquoi de tous ses commandements le premier et le plus souvent proclamé est celui-ci : *Diliges Dominum Deum tuum.* O Marie, si pleine d'amour, daignez m'obtenir de votre céleste époux la grâce d'en présenter familièrement et efficacement à ce pieux auditoire les plus puissants motifs et les principaux caractères : *Ave, Maria.*

Motifs. — Pourquoi nous devons aimer Dieu! Parce que, répond le royal berger, il est notre créateur : *Quia ipse fecit nos.* (*Psal.*, XCIX, 3.) Que dis-je? avant qu'il ne nous produisît au dehors, qu'il ne nous montrât au monde, nous existions dans son amoureuse pensée! Je suis, sous ce rapport, éternel comme Dieu! En nous créant, il nous a faits à son image et à sa ressemblance; il nous a doués d'une âme intelligente et sensible, et nous ne lui rendrions pas un culte digne de sa majesté souveraine! Or, remarque saint Augustin, connaissez-vous un autre culte que son amour : *Quis cultus ejus, nisi amor ejus?*

Pourquoi nous devons aimer Dieu? parce qu'il est notre bienfaiteur par excellence. Non content de nous avoir donné la vie et la liberté qu'il nous conserve, n'est-ce pas pour pourvoir à tous nos besoins qu'il rend nos campagnes fertiles? n'est-ce pas pour notre agrément qu'il a décoré les cieux des plus étonnantes merveilles? Comment! nous ne pouvons nous défendre d'un mouvement de gratitude pour l'être obscur qui nous a rendu de bonne grâce le plus léger service, et notre cœur serait de glace envers l'Etre adorable qui nous comble et nous environne de ses prodigieux bienfaits!

Pourquoi nous devons aimer Dieu? Parce que, nous dit Tertullien, personne n'est aussi bon *père* que lui! *Nemo tam bonus pater!* Quelle flétrissure n'infligerions-nous pas à l'enfant dénaturé qui rougit de celui dont il tient l'existence? Et, au lieu d'entourer des marques de notre tendresse le Père si admirable que nous avons dans les cieux, nous ne lui témoignerions aucune affection sensible et réelle!

Pourquoi devons-nous aimer Dieu? Parce qu'il est notre Rédempteur! Coupables et infortunés héritiers de deux insignes prévaricateurs, nous étions tous condamnés à d'effroyables et éternels tourments! Eh bien! Pour nous arracher à l'enfer creusé sous nos pas, et nous rouvrir les portes du délicieux paradis perdu sans ressource, il n'a pas dédaigné de quitter le sein de sa gloire, de naître dans une crèche et d'expirer sur une croix. Quoi! nous ne saurions comment exprimer notre reconnaissance à un ami, à un étranger qui nous aurait sauvé d'un naufrage, d'un incendie, de la prison, de l'échafaud; et nous ne palpiterions pas sans cesse d'une gratitude passionnée pour le Roi immortel des siècles, qui n'a pas hésité à se faire lui-même, pendant trente-trois ans, esclave et victime pour briser nos fers et éteindre dans les flots de son généreux sang, les flammes qui commençaient déjà à nous dévorer!

Que ces vérités, mes frères, si simples en apparence, sont intéressantes et sublimes!

Que je plains bien sincèrement ceux qui les regardent comme des lieux communs et peu dignes de l'éloquence sacrée! Que je plains ceux qui n'en font pas le sujet ordinaire de leurs plus sérieuses méditations!

Pourquoi devons-nous aimer Dieu? Parce qu'il est infiniment aimable! *Quis ut Deus?* « *Qui est semblable à Dieu?* » criait l'archange saint Michel à Lucifer qui, dans son sacrilége orgueil, voulait s'égaler au Tout-Puissant. Dieu sans doute t'a environné d'une beauté merveilleuse qui éclipse les étoiles les plus brillantes; mais regarde, tu n'es pourtant qu'une légère étincelle de ce glorieux et immortel Soleil qui éclaire les éternités! Or, disait Jésus-Christ à l'un de ses apôtres, à Philippe : *Qui me voit, voit mon Père.* (*Joan.*, XIV, 9.) Mes frères, avec les yeux de la foi, contemplons donc souvent cet auguste visage où rayonnent en même temps l'omnipotence du Créateur, la grâce du bienfaiteur, la majesté du père, la magnanimité du libérateur, la bienveillance de l'ami le plus aimable et le plus aimant! que cette ravissante image resplendisse dans nos cœurs enthousiastes et reconnaissants!

Caractère. — Comment, me demande-t-on, faut-il aimer Dieu? Qui parmi vous, mes frères, oserait m'adresser une pareille question, s'il s'agissait du dernier de ses protecteurs? Quoi qu'il en soit, répondons charitablement : pour être agréé et méritoire, notre amour pour Dieu doit avoir trois qualités essentielles : il doit être *affectif, effectif* et *souverain!*

1° *Affectif.* — Nous devons aimer Dieu d'un amour affectif, cordial : *Ex toto corde tuo :* c'est-à-dire que toutes les affections, tous les désirs, tous les soupirs de notre cœur doivent lui être exclusivement consacrés! c'est-à-dire qu'au seul souvenir de ses ineffables bontés et de ses charmes indicibles, tout cœur reconnaissant et sensible devrait, pour ainsi parler, tomber en extase, comme celui des Augustin, des François de Sales, des Thérèse de Jésus. Le véritable amour de Dieu, c'est l'incessante respiration de l'âme! Papa, s'écriait, à son réveil, et maintes fois dans la journée, un enfant bien né et chrétiennement élevé, en apercevant son vertueux père, que tu es bon! que tu es beau! j'ai rêvé à toi, cette nuit! comme je te serrais dans les bras de ma tendresse! Tu m'aimes bien, n'est-ce pas, cher papa? et moi aussi! oh! que je t'aime! non, non, je ne voudrais pas te faire de la peine! Puis il se prenait à pleurer de bonheur. Cet enfant, devenu homme et père de famille, est aujourd'hui un modèle de toutes les vertus! Et pourquoi, chers auditeurs, ne tiendrions-nous pas ce langage si admirable, si doux, si filial au grand Dieu qui se plaît tant à être appelé notre Père? *Pater!* Il ne dépend pas de nous, je le sais, d'éprouver ces émotions sensibles, mais il dépend de nous peut-être de lui répéter souvent et sincèrement : Je vous aime de tout mon cœur et je n'aime véritablement que vous!

2° *Effectif.* — L'amour effectif est celui qui se manifeste par des actes. Qui dit aimer Dieu, remarque saint Jean, et n'observe pas ses commandements, celui-là est un menteur : *Mendax est.* (*I Joan.*, II, 4.) *Dilectio ex operibus,* ajoute saint Grégoire le Grand : La dilection se prouve par les œuvres, par des œuvres corporelles et spirituelles! Il est dans une fatale erreur, celui dont l'amour est oisif et stérile. Ayons donc le courage d'une pécheresse fameuse qui se décide enfin à aimer Dieu : Madeleine, chargée d'iniquités, mais touchée des premiers traits de la grâce, de cette grâce qui nous poursuit depuis longtemps, apprend que Jésus-Christ est assis, parmi le nombre des Pharisiens, à la table de Simon le Lépreux; elle entre hardiment dans la salle du festin et marche droit à Jésus! Brisant le vase d'albâtre qu'elle tenait à la main, elle répand sur sa tête un parfum très-précieux; puis, humblement prosternée à ses pieds qu'elle arrose de ses larmes, qu'elle essuie avec ses beaux cheveux, elle mérite cette admirable réponse : Madeleine, parce que vous m'avez aimé d'un amour effectif, d'un amour désintéressé et généreux, beaucoup de péchés vous sont remis.

Souverain. — Nous devons aimer Dieu souverainement, c'est-à-dire plus que toutes les créatures ensemble, plus que nos parents et amis, plus que nous-mêmes, plus que notre honneur, plus que notre vie! Pourquoi? parce que toutes les choses créées, tous les événements fâcheux ou agréables sont indifférents par eux-mêmes; ils n'ont pour nous d'autre valeur que celle qu'ils empruntent au bon usage que nous en faisons, pour la gloire de notre Dieu, et que d'ailleurs ils viennent de lui seul! Pourquoi encore? parce que Dieu est notre unique et souverain bien, bien immuable et éternel! Pourquoi enfin? parce que, ajoute saint Augustin, Dieu étant notre unique et souverain bonheur, la seule mesure de notre amour pour lui, c'est de l'aimer sans mesure : *Modus diligendi Deum, est eum diligere sine modo!* Aussi, il est d'expérience qu'il n'y a rien de si difficile et de si amer que l'amour, revêtu des trois caractères que nous venons d'indiquer, ne puisse vaincre et adoucir. Celui qui aime véritablement, ajoute saint Augustin, n'est incommodé de rien : *Qui amat, non laborat.* Ce qui rend pénibles les sacrifices qu'exige le service de Dieu, c'est la faiblesse de notre amour pour lui. Voyez si une mère digne de ce nom se plaint des soins assidus qu'elle donne à son enfant malade, des nuits qu'elle passe au chevet de son lit! Tout au contraire, elle est tellement dominée par sa tendresse qu'elle ne veut céder sa place à qui que ce soit! Depuis que j'ai été percée du trait de l'amour divin, disait Thérèse, je ne sais plus ce que c'est que souffrir ni extérieurement, ni du côté du monde et du démon, ni du côté de la chair! Allons plus loin et répétons après le Saint-Esprit : *Fortis est ut mors dilectio :* « *L'amour est fort comme la*

mort ! » (*Cant.*, VIII, 6.) De même en effet, dit saint Grégoire, que la mort sépare l'âme du corps, ainsi l'amour divin dégage l'âme de toutes les jouissances charnelles et ne la fait plus vivre que pour Jésus-Christ, son amant. Quand la mort se présente, continue l'évêque d'Hippone, elle ne peut être enchaînée ni par la science, ni par les remèdes, ni par les menaces, ni par les présents, et la garde qui veille aux barrières de leurs superbes palais n'en défend pas les rois; de même quand l'amour céleste possède un cœur, aucune puissance ne peut l'en chasser ! ri-chesses, dignités, infortune, liens du sang, rien ne peut arrêter sa marche rapide, ni refroidir sa flamme brûlante.

Ce n'est pas assez : *L'amour est plus fort que la mort;* il affronte les prisons, les bûchers, les échafauds ! les coups qu'on lui porte le rendent et plus libre et plus fier et plus glorieux ! ce n'est qu'en triomphant de la mort qu'il parvient à la véritable vie ! Pour nous convaincre de son pouvoir surnaturel et de son inexprimable désir de remporter cette victoire décisive, écoutons le sublime langage qu'il inspirait au grand Apôtre : Loin de redouter la mort, je souhaite ardemment la dissolution de cette masse de boue qui m'empêche de me réunir à mon Sauveur ! Que la terre me paraît vile et dégoûtante lorque je regarde le ciel, redisait souvent l'illustre fondateur de la société de Jésus. Saint Ignace, martyr, était si violemment pressé de ces amoureuses ardeurs, qu'il dut s'interdire d'y penser à l'approche du trépas; saint Pierre d'Alcantara entra dans un si grand transport d'amour qu'il expira en chantant : ***Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : In domum Domini ibimus : « Je me suis réjoui quand on m'a dit : Nous irons dans la maison du Seigneur !*** » (*Psal.*, CXXI, 1.) O divin époux de mon âme, répétait incessamment la séraphique Thérèse, je me meurs de ne pouvoir mourir ! ! !

En présence de ces beaux modèles, oseriez-vous dire encore que vous aimez le Seigneur, vous qui n'avez pas même le courage d'observer ses commandements et ceux de son Eglise, vous qui ne les accomplissez que très-imparfaitement, vous qui consacrez toutes vos affections au monde et à ses plaisirs, vous qui ne savez vous imposer ni aucune pénitence, ni aucun sacrifice ?... Qu'aurez-vous bientôt à répondre à Dieu, quand il vous confrontera avec Abraham, le père des croyants et le type de l'amour généreux ? Il n'avait qu'un fils unique qu'il chérissait d'autant plus qu'il ne l'avait obtenu que dans un âge avancé ! Eh bien! sachant par révélation que l'Eternel n'épargnerait pas un jour son Jésus, nous allons le voir rivaliser, en quelque sorte, avec lui de magnanimité. Le ciel donc, voulant éprouver la foi de cet illustre serviteur, lui commande d'immoler de sa propre main, sur une montagne solitaire, l'objet de toutes ses affections ! Abraham, sans hésiter, charge les épaules de son enfant du bois qui doit consumer l'holocauste; puis, prenant lui-même le feu et le fatal couteau, ils s'acheminent tous deux lentement vers le lieu désigné : *Mon père*, dit Isaac, rompant enfin un lugubre silence, *je vois bien le bois, le feu et le glaive du sacrifice, mais la victime, quelle sera-t-elle donc?* (*Gen.*, XXII, 7.) Mon fils, répond le vieillard consterné, tu sais combien je t'aime ! tu sais, mon Isaac, que je donnerais mille fois ma vie pour conserver la tienne, mais il y a au ciel un *Dieu*, que j'aime plus que toi. Or il te demande à mon amour ! et mon amour ne lui faillira pas ! Mon père, réplique Isaac, je suis bien jeune encore ! Dès mon berceau, il m'en souvient, vous déposâtes dans mon sein le doux et glorieux espoir de devenir le chef d'un peuple plus nombreux que les étoiles du firmament et que les grains de sable du rivage de la mer ! Qu'il m'est cruel de renoncer, au printemps de ma vie, à un avenir si magnifique ! Qu'il m'est douloureux de succomber aux coups redoublés du meilleur des pères ! Mais puisqu'Abraham se sent le courage surhumain de transpercer son Isaac, Isaac ne se laissera pas vaincre en héroïsme! Frappez un enfant soumis et respectueux ! Mais, continue-t-il, quelle mystérieuse vision s'offre à mon regard soudainement illuminé ! Par mon sacrifice religieusement accepté, j'annonce au monde plongé dans la tristesse la mort salvatrice du Messie promis à nos ancêtres. Abraham, le cœur gros de soupirs et les yeux pleins de larmes, lève son bras armé du fer meurtrier ! il va frapper, Jéhovah l'ordonne ! mais, ravi d'une résignation si sublime et d'un dévouement si merveilleux, le Ciel, attentif à ce grand spectacle, brise le glaive étincelant dans la main du saint patriarche, jette l'intrépide Isaac sur le cœur magnanime de son père consolé, et il comble de nouvelles bénédictions ces deux héros du souverain amour ! ! !

Mes frères, puisque l'amour divin est plus fort que la mort, puisqu'il est infailliblement couronné des plus heureux succès, empressons-nous donc de prouver à Dieu, de nous prouver à nous-mêmes que nous l'aimons affectueusement, effectivement et souverainement. Ecrions-nous donc avec le brûlant Augustin, et comme lui repentants : O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi ai-je commencé si tard à vous aimer? *Sero te amavi !* Pourquoi ai-je compris si tard que notre cœur se débat dans le trouble et l'anxiété, jusqu'à ce qu'il se repose sur votre sein paternel ? *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te!* O flamme ardente qui ne vous éteignez jamais et qui éclairez les plus profondes ténèbres, charité de mon Seigneur Jésus qui enivrez de vos suaves délices les anges du ciel et la terre, hâtez-vous de purifier mon âme, puis de la consumer sur l'autel permanent de la félicité ! ! !

SERMON VI.

AMOUR DE LA CROIX.

Mihi absit gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. (*Galat.*, VI, 14.)

Mais, pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Croix, objet d'ignominie et supplice des scélérats avant Jésus-Christ! croix, devenue le sublime autel de cet immortel sacrificateur, le salut du monde, la gloire du ciel, la terreur de l'enfer, la magnificence des Césars et la couronne des Pontifes, par l'amoureux baiser du Fils de Marie expirant dans vos bras, je vous salue! Daignez accueillir favorablement l'hommage de nos adorations et de notre reconnaissance! Pour réparer, autant qu'il dépend de nous, les outrages que vous avez reçus et que vous recevez d'une incrédulité arrogante et d'un libertinage stupide, qu'il m'est doux, qu'il m'est honorable de célébrer (en ce jour qui vous est spécialement consacré) vos grandeurs et vos bienfaits!

Mes chères sœurs, à l'aspect du Calvaire vénéré d'où découlent par torrents tant de faveurs signalées, vous vous sentez déjà émues. Eh! le moyen de ne pas l'être, quand on se représente le Sauveur succombant sous son trop lourd fardeau dans le douloureux chemin du Golgotha! Afin d'entretenir en nos cœurs le tendre amour dont ils sont enflammés, convainquons-nous de plus en plus de la nécessité d'embrasser la croix, parce qu'elle est tout à la fois la *force*, la *gloire*, la *consolation* des vrais enfants de l'Eglise romaine; trois réflexions bien graves qui vont faire le sujet et le partage de ce pieux entretien!

1° *La force.* — Si le grand Apôtre appelle Jésus-Christ, la victoire même de Dieu, *victoriam Dei* (I *Cor.*, I, 18), à combien plus forte raison, remarque un Père de l'Eglise, n'est-il pas la force du chrétien: *Fortitudo Christiani?*

La foi ne nous enseigne-t-elle pas que toutes les grâces qui soutiennent notre faiblesse ne nous sont accordées qu'en vertu des mérites de Jésus-Christ crucifié? N'est-ce pas la croix de ce puissant médiateur qui a désarmé l'éternelle justice et réconcilié avec elle le genre humain, frappé d'anathème? Avant Jésus-Christ, vous le savez, l'univers adorait de vaines idoles qui, par la fourberie de leurs prêtres, rendaient des oracles mensongers. Dès que le Fils de l'homme parut, il annonça clairement qu'une fois élevé en croix, il attirerait tout à lui: *Si exaltatus fuero a terra, omnia traham ad me ipsum.* (*Joan.*, XII, 32.) Plein de confiance dans cette promesse divine, les apôtres prêchent hardiment aux païens le Christ crucifié: *Prædicamus Christum crucifixum.* (I *Cor.*, I, 23.) A ce nom sacré, les simulacres, réduits à un ignominieux silence, tombent et se brisent, les démons confus prennent la fuite! Le Christ seul règne sur les populations prosternées au pied de sa croix! Par qui furent converties les puissances mêmes de la terre? Ouvrons l'histoire et lisons: Peu de jours avant d'en venir aux mains avec un ennemi redoutable, Constantin aperçut dans les airs une croix lumineuse, sur laquelle étaient écrits ces quatre mots: *In hoc signo vinces!...* Et ce fut en effet par ce signe qu'il vainquit!

Cependant le plus beau triomphe de la croix ne fut pas d'avoir rendu Constantin vainqueur de Maxence, mais d'avoir vaincu Constantin lui-même, en l'arrachant aux ténèbres du paganisme et en ouvrant ses yeux à la foi catholique! A partir de cet événement miraculeux, la croix de Jésus, jusque-là insultée dans le vaste empire romain, devient tout à coup le plus précieux diamant des maîtres du globe et la plus noble récompense des valeureux guerriers. Elle brille au sommet du Capitole et au frontispice des somptueux palais dédiés à la vertu et au malheur! Les pauvres lui confient la garde de leur chaumière; les vierges, de leur pudeur; les épouses, de leur fidélité. De par la croix libératrice, les sanglants édits des anciens tyrans sont révoqués, les instruments du martyre sont détruits, les bourreaux ont disparu, les généreux confesseurs sortent de leurs obscurs cachots, les pasteurs vigilants reparaissent au milieu de leurs troupeaux consolés!

Toutefois, cette paix de l'Eglise ne fut pas de longue durée! sa destinée, ne l'oublions pas, est d'essuyer des tempêtes! Vous admirez, dites-vous, cet arbre superbe qui ombrage de ses rameaux verdoyants le ruisseau limpide auquel il doit toute sa vigueur! Eh bien! telle est la croix de Jésus-Christ! Ayant poussé ses premières racines dans le sang et les larmes de son généreux fondateur, elle a sans cesse besoin, pour étendre au loin ses branches tutélaires, d'être arrosée des larmes et du sang de ses disciples! Après trois siècles de persécutions, un empereur idolâtre, devenu chrétien, lui avait procuré le calme et la joie dans ses immenses Etats! maintenant c'est un empereur chrétien, devenu idolâtre, qui va lui déclarer une guerre acharnée. Mais le Tout-Puissant qui, quand il lui plaît, dissipe les perfides complots des mauvais génies, comme les vents dispersent la poussière, se rira des vains efforts de Julien! Jésus-Christ avait prédit que le temple de Jérusalem serait détruit et qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre. Pour faire mentir cette infaillible prophétie, Julien forme le projet insensé de le rebâtir. Dociles à ses ordres, Juifs et infidèles de tout sexe et de tout rang rivalisent de zèle et accomplissent littéralement la prédiction en arrachant jusqu'aux dernières bases de ce monument gigantesque! Mais, quand les impies démolisseurs essaient de jeter les premiers fondements d'un temple nouveau, des globes de feu jaillissent de terre, bouleversent les matériaux et les ouvriers saisis de terreur! Puis, ô merveilles, tandis qu'une croix brillante se balance dans les cieux, des milliers de croix dévorantes s'attachent aux vêtements et aux membres des

contempleurs du Christ qui reculent épouvantés ! Témoin de ces prodiges plusieurs fois renouvelés, l'apostat frémit de rage et s'écrie dans son sacrilége désespoir : *Galiléen, tu as vaincu !*

Ces diverses apparitions qui, le long des âges chrétiens, ont eu lieu dans maintes contrées de l'univers et notamment, il y a trente années, dans le diocèse du grand Hilaire de Poitiers (à Migné) durant une mission, au moment même d'une plantation de croix, exigent que je rappelle à votre mémoire le fait mémorable qui, dans l'antique loi, en avait été le symbole le plus significatif et avait étonné le désert du Sinaï! Effrayé des ravages que des serpents de feu exerçaient parmi les Hébreux, Moyse éleva dans cette solitude un serpent d'airain, promettant à tous ceux qui le regarderaient, la guérison de leurs mortelles blessures, et ce miracle s'opéra !

Mes chères sœurs, la réalité aurait-elle donc moins de force que la figure; Jésus-Christ, suspendu à sa croix, serait-il moins puissant que ce serpent qui n'en était qu'une faible image ? Croyons-le fermement, jamais aucun pécheur ne jeta sur la croix du Sauveur un regard de repentir et d'espérance, sans obtenir la guérison bien plus précieuse encore des hideuses plaies de son âme menacée d'une mort éternelle ! Il s'échappe de cet instrument de salut une lumière invisible qui éclaire les consciences les plus aveuglées, une onction secrète qui amollit les cœurs les plus durs, une panacée merveilleuse qui purifie jusqu'aux souillures les plus légères ! Quelque violentes que soient en nous les tentations de l'orgueil, de la vanité, de la jalousie, de la haine, du sensualisme, invoquons la croix, et non moins heureux que Constantin, nous vaincrons par ce signe!

O nous, dont Dieu veut éprouver la vertu, sommes-nous le jouet involontaire de ces tyranniques passions ? cessons de dire que le courage nous manque, que la grâce fuit loin de nous et qu'il nous est impossible de progresser dans les trop rudes sentiers de la perfection, car le sang de Jésus-Christ coule encore et coulera, aux yeux de son Père, sur le seuil même de l'éternité ! Mais la croix, *force* de la religieuse, en est aussi la gloire !

2° *La gloire.* — Si jadis, le supplice de la croix était infligé aux assassins, n'a-t-elle pas été surabondamment ennoblie par les divins embrassements de l'Homme-Dieu ? Inondée de son sang adorable, ne se présente-t-elle pas à nous comme l'objet le plus digne de notre culte ? Puisqu'en un mot, la principale gloire du Fils de l'homme a été de vaincre le monde, la mort, l'enfer, et de glorifier son Père céleste par la croix, n'est-il pas évident que nous, disciples et servantes de cet unique et parfait modèle, nous ne pouvons acquérir une véritable gloire que par cette même croix ? Aussi, les apôtres et après eux tous les saints, se sont-ils écriés avec le sublime accent de l'enthousiasme : *Loin de nous la pensée de nous glorifier en autre chose qu'en la croix de Notre-Seigneur Jesus-Christ !*

Aussi Pierre et André, son frère, ne se lassaient-ils point de remercier leur divin Maître de les associer aux ineffables honneurs de sa croix ! Aussi, le plus cruel tourment de Marie fut-il de ne pouvoir subir les douleurs et la mort de la croix en même temps que son Fils bien-aimé ! Comment se rappeler sans émotion l'impatient désir qu'éprouvait Hélène de découvrir cette croix salvatrice ensevelie sous d'énormes débris ! Après avoir fait creuser les flancs du Golgotha souillé par une statue de la déesse impudique, trois croix s'offrent à sa vue ! Quelle est celle du Rédempteur ? Un cadavre repose sur les deux premières et demeure cadavre ! A peine a-t-il touché la troisième qu'il se dresse plein de vie! Le ciel a parlé! dans l'ivresse de sa joie, la pieuse impératrice prodigue ses adorations à cette croix immortelle, aux acclamations du peuple chrétien et d'une foule d'idolâtres soudainement convertis ! Puis elle l'exalte, dans une magnifique basilique, à la vénération de la postérité reconnaissante !

Plus tard, lorsque l'empereur Héraclius eut reconquis cette croix sur les Perses vaincus qui s'en étaient emparés, il voulut la porter lui-même dans les rues pavoisées de Jérusalem ! Que dis-je, pour participer plus parfaitement aux glorieux opprobres de Jésus crucifié, il se dépouilla de ses ornements impériaux et marcha pieds nus avec un vêtement pauvre et abject! Qu'il est beau, d'ailleurs, de voir, à toutes le époques du christianisme, nombre de princes et de princesses, de rois et de reines dignes de ce titre auguste enrichir leurs diadèmes et leurs étendards de cette incomparable livrée! Qu'il est beau de les voir s'agenouiller humblement, en présence de leurs sujets édifiés, devant une parcelle de cette croix si éloquente, et ne lui donner qu'en tremblant de respect, un religieux baiser! Et cependant, après de tels exemples si honorables à nos ancêtres dans la foi, nous avons la douleur de voir des hommes et des femmes qui se disent catholiques, qui affectent même de nobles sentiments, rougir de la croix de Jésus-Christ ! Nous avons la douleur de voir ces hommes et ces femmes sans énergie et sans cœur, bannir honteusement cette image sacrée de leurs fastueuses demeures, pour y placer les hideux tableaux de l'indécence, les ignobles portraits d'un Voltaire ou d'un Marat ! Quant à nous, mes chères sœurs, après avoir pleuré amèrement ces lâches perfidies de nos concitoyens et peut-être de nos proches, ne dégénérons pas des illustres serviteurs et servantes du Monarque des monarques ! Ornons fréquemment notre front du signe mystérieux de la croix ! déposons-la sur notre héroïque poitrine comme sur un lit de parade ! décorons-en notre cellule et la haie qui borne nos propriétés !

De là, elle conjurera les fléaux, les orages et

les assauts du démon. De là, elle conservera nos personnes et nos moissons! de là elle guidera et encouragera le voyageur égaré et fatigué! Oui, la croix est encore et spécialement la consolation du chrétien et la nôtre.

3° *Consolation.*—Mes chères sœurs, vous et moi nous voulons fuir la croix, n'est-ce pas? Eh bien, fatale illusion! vains efforts! bon gré, mal gré, je vous le jure, la croix nous suivra partout! Plus nous essaierons de l'éviter, et plus elle s'attachera à nos pas. Si j'avais à parler aux gens du siècle, je leur tiendrais ce langage qui ne laissera pas de nous instruire nous-mêmes et qui nous convaincra qu'aux yeux de la simple raison, notre part est encore la meilleure!

Je leur dirais donc : La croix vous accompagnera infailliblement sous le chaume et sous les lambris dorés! au sein de la détresse et de l'opulence! dans le célibat et surtout dans l'union conjugale! dans le calme de la solitude et dans le tumulte des affaires! dans le silence du cloître et plus encore dans les cercles les plus bruyants! Je vous défie de me citer un seul être raisonnable qui n'ait pas sa croix! mais apprenez-le aujourd'hui de ma bouche : il y a ici-bas deux espèces de croix bien différentes, celle de Jésus et celle du monde! Avant de fixer votre choix, demandez aux vrais chrétiens, aux vrais prêtres, aux vrais religieux, c'est-à-dire à tous les justes, ce qu'ils pensent de la leur, quelque pesante qu'elle soit, et ils vous répondront qu'ils l'aiment et la chérissent de tout leur cœur! Demandez maintenant aux libertins ce qu'ils pensent de la leur, et s'ils veulent être francs, ils vous diront sans hésiter qu'elle est intolérable! ils vous diront qu'il n'y a pas un de leurs sillons, pas un de leurs titres, pas un de leurs prétendus plaisirs, qui ne les charge d'une croix très-lourde et insupportable! Oui, mes chères sœurs, dans son aveuglement, le demi-chrétien affligé a demandé au monde des consolations, et ce monde impuissant dans tout ce qui est bien, ne lui a distribué que des déceptions, des humiliations et des remords! A qui s'adressera-t-il donc dans son infortune et son désespoir? Parais, croix de mon Sauveur! toi seule peux calmer ses souffrances! montre-toi aux regards de l'enfant et du vieillard, de l'ignorant et du savant, du pauvre et du riche, du cultivateur et de l'artisan, du laïque et du religieux, du potentat et du pontife. Car partout j'ai entendu des gémissements et vu couler des larmes. Jésus, sachant que notre cœur est un océan d'amertumes, s'est hâté de nous appeler tous au pied de sa croix ensanglantée : O vous, mes amis, s'est-il écrié, vous surtout qui m'avez étudié et compris; vous qui m'aidez volontiers à gravir le Calvaire, dites les privations, les fatigues, les anxiétés que je n'ai pas partagées avec vous! dites si vous m'avez surpris vivant dans les délices et dormant sur un lit de roses, pendant que vous jeûniez et que vous couchiez sur la dure! dites si au milieu de vos luttes et de vos dangers, je ne combattis pas à vos côtés et si je ne pansai pas moi-même les honorables blessures que vous aviez reçues en défendant ma cause! Dites aux lâches, aux sensuels et aux ingrats, s'il vous a été si difficile de boire quelques gouttes de mon profond calice! dites enfin si je n'aurais pas affligé votre dévoûment et votre amour pour moi, en vous refusant l'honneur de tremper au moins vos lèvres dans ma large coupe, et si vous n'avez pas savouré plus d'une fois avec délices le sens sublime de ces belles paroles : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur!* Heureux ceux qui pleurent, qui à mon exemple supportent patiemment des infirmités, des contradictions, des perplexités et de grandes douleurs, parce qu'ils seront consolés!

Exemple. — Une jeune personne, désenchantée des illusions du siècle et saintement éprise des charmes de la pénitence, se présente à la porte d'un couvent austère. A la supérieure qui lui fait des observations sur la rigueur de la Règle, la pieuse postulante adresse cette simple question : « Ma révérende Mère, trouverai-je dans mon étroite cellule l'image, la consolante image de Jésus crucifié pour mon salut? — Oui, ma fille, répond la sainte abbesse saisie d'admiration! —Eh bien! ma Mère, réplique en pleurant la fervente amie du Golgotha, tout me sera aisé et même agréable en présence de l'adorable croix de mon bien-aimé Rédempteur! » Une fois entrée dans le monastère, elle ne démentit point ses premières résolutions, elle ne pouvait étancher sa soif ardente des mortifications et des souffrances corporelles. Dieu, qui voulait perfectionner cette âme d'élite, permit qu'elle devînt un objet de jalousie pour quelques-unes des sœurs qui étaient loin de lui ressembler, puisqu'elles se raillaient non-seulement de ses macérations autorisées par la supérieure, mais encore de son invincible patience et de sa douce charité! Toujours gaie et affable parmi ces épreuves, les plus cruelles peut-être qu'une personne bien née puisse subir volontairement et héroïquement, on l'entendait répéter à voix basse dans sa cellule, en face de son crucifix : « Merci, Seigneur Jésus, merci! je me plais à croire que vous m'avez pardonné mes péchés et que vous m'aimez, puisque vous daignez me faire participer un peu à votre douloureuse Passion. Ne sachant point vous servir comme vous méritez de l'être, qu'il me soit du moins permis de vous redire souvent de bouche et de cœur : *Aut pati aut mori*, ou souffrir avec vous, ou mourir avec vous, pour la plus grande gloire de votre Père céleste! » Ayant fait de rapides progrès dans les voies de la perfection religieuse, elle ne tarda pas à s'envoler dans la patrie des élus, laissant dans le deuil et dans les soupirs une communauté qu'elle avait embaumée du parfum de ses admirables vertus.

O croix de mon Jésus, vous serez donc

désormais la source de ma force, de ma gloire et de ma consolation! Du sein des tentations, des maladies, des tribulations, des diverses épreuves qui pourront m'assaillir, j'élèverai vers vous des mains suppliantes, un cœur contrit et des regards pleins de confiance! Et vous, croix protectrice, vous veillerez sur mon bonheur et sur celui de mes compagnes! Vous écarterez de cette communauté qui vous est chère tous ses ennemis, tout ce qui pourrait l'obscurcir à vos yeux! vous la transformerez en un jardin délicieux que vous enrichirez des fleurs les plus délicates et où vous répandrez vos plus abondantes bénédictions! Vous abriterez sous vos ailes tutélaires ce petit troupeau qui vous est dévoué, qui est prêt à s'immoler comme le divin Agneau, en vos bras invincibles, plutôt que de jamais vous trahir! Oui, nous voulons toutes vous porter avec une noble fierté jusqu'à notre dernier soupir, et mourir en vous tenant tendrement embrassée, croix précieuse qui, après avoir été dans cette terre d'exil notre force, notre gloire et notre consolation, nous introduirez toutes, et bientôt, dans l'incomparable royaume des palmes, des diadèmes et des éternelles félicités!!!!

SERMON VII.

LES MISÉRICORDES DU SEIGNEUR.

Misericordia Domini plena est terra. (*Ps.* CXVIII, 64.)
La miséricorde du Seigneur remplit toute la terre.

Mes frères, pour rompre le sommeil léthargique qui enchaîne dans le désordre tant de pécheurs indolents, nous sommes contraints de peindre avec énergie les rigueurs de la suprême justice outragée et d'ouvrir aux yeux de nos auditeurs cet éternel abîme de feu et de désespoir où l'impénitence finale précipite chaque jour un si grand nombre de malheureux. Qu'il m'est agréable de n'avoir à vous présenter à cette heure que l'encourageant tableau des miséricordes de mon Dieu! La crainte de ses redoutables jugements, qui est, selon le Saint-Esprit (*Eccli.*, XVI), le commencement de la sagesse, peut bien ébranler un coupable obstiné; mais pour le convertir, il faut encore une confiance illimitée dans la puissante miséricorde du Seigneur Jésus. Or, comme nous allons le voir, cet invincible Rédempteur emploie les plus touchantes *paraboles*, les *promesses* les plus solennelles, les plus pressantes *sollicitations*, les plus héroïques *sacrifices*, les *exemples* les plus encourageants, c'est-à-dire tous les moyens les plus persuasifs pour nous convaincre que, par notre confiance en sa bonté infinie, nous pouvons triompher des plus violentes passions et obtenir le pardon des crimes les plus énormes.

1° *Paraboles.* — Je dis d'abord les paraboles les plus touchantes. En effet, non content d'accueillir avec douceur les pécheurs qui venaient à lui, d'honorer leurs maisons et leurs tables de sa divine présence, Jésus leur dépeignait encore sous les plus attendrissantes images l'ardeur de son zèle pour leur conversion : ici c'est un pasteur charitable qui abandonne son troupeau pour courir après une brebis égarée; qui la cherche des yeux et l'appelle par ses cris; qui traverse les plaines, s'enfonce dans les forêts, gravit les montagnes, descend dans les abîmes; qui l'ayant enfin aperçue, cette brebis fatiguée et retenue par des ronces, se précipite vers elle, la charge affectueusement sur ses épaules et la rapporte au bercail, en chantant les airs du triomphe.

Là c'est un père outragé qui pardonne au plus coupable des enfants. Un fils tendrement aimé entraîné par l'amour de l'indépendance et de la volupté quitte brusquement la maison de ce père, et plonge sa vieillesse dans l'amertume et le désespoir! A peine ce jeune insensé a-t-il consumé toutes ses ressources que, couvert de haillons et de honte, il se traîne péniblement vers la maison qui l'a vu naître; et le père, du plus loin qu'il l'entrevoit, vole à sa rencontre, le serre dans ses bras, le couvre de mille baisers qui ne lui donnent pas le temps de prononcer, en sanglotant, ces paroles de repentir : *Pater, peccavi in cœlum! « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne mérite plus d'être appelé votre fils: daignez me recevoir comme l'un de vos mercenaires! »* (*Luc.*, XV, 18, 19)

Or, mes frères, quelle est cette brebis égarée, ce fils ingrat et malheureux? n'est-ce pas vous, pécheur, qui vous êtes éloigné des temples du Seigneur et de la table eucharistique? Quel est ce pasteur si attentif, ce père si compatissant? n'est-ce pas le Rédempteur des hommes qui tressaille d'allégresse quand un criminel vient lui demander son pardon?

2° *Promesses.* — Mais, me dites-vous tout bas, j'ai fait trop de mal; ma vie entière n'est qu'un enchaînement de prévarications; je suis comme enseveli dans le tombeau de mes iniquités! quel droit me reste-t-il à la générosité de ce Dieu insulté? Lazare, inhumé depuis quatre jours était la proie des vers : *Jam fœtet!* (*Joan.*, XI, 39.) Jésus se présente en face du sépulcre, puis prenant ce ton d'autorité qui ne convient qu'au souverain maître de toutes choses, il crie d'une voix forte : *Lazare, veni foras.* (*Ibid.*, 43.) A cette parole divine, Lazare s'élance plein de vie du sein de la terre ébranlée pour bénir et adorer les pieds de son Sauveur! Or, mes chers auditeurs, celui qui est assez puissant et assez miséricordieux pour arracher à la mort ses victimes, ne peut-il pas briser d'un seul mot les fers de votre esclavage spirituel? Non, son bras n'est pas raccourci!

Quel droit avez-vous à la clémence d'un Dieu outragé? Celui qu'il vous a donné lui-même par ses promesses. Ouvrez les saintes Ecritures : qu'y lisez-vous? Moi, dit le Seigneur, je l'affirme par serment, *Vivo ego, dicit Dominus*, je ne veux la mort ni du pécheur, ni de l'impie! *Nolo mortem impii!*

Je veux au contraire qu'il ressuscite et qu'il vive ! (*Ezech.*, XXXIII, 11.) Vérité consolante annoncée aux Juifs par les prophètes, et prêchée par les apôtres à toutes les nations. *Nolens aliquos perire, sed omnes ad pœnitentiam reverti !* (II *Petr.*, III, 9.) Je la promets, cette faveur inappréciable, à tous ceux qui se repentent sincèrement.

3° *Sollicitations.* — Mais que vois-je ? quelle touchante image s'offre à mon esprit ! ô mon Dieu, ce n'est pas le pécheur qui sollicite le premier sa grâce, c'est vous qui lui demandez, en suppliant, le salut de son âme : *Miserere animæ tuæ.* (*Eccli.*, XXX, 24.) *Maison d'Israël, pourquoi meurs-tu : « Quare moriemini, domus Israel ? Revertere ad me, et vive : » Reviens à moi et tu vivras.* (*Jerem.*, XXVII, 13.) Car je ne méprise point un cœur contrit et humilié. Pécheur, quoi ! tu ne me vois pas assis à la porte de ton cœur : *Sto ad ostium.* (*Apoc.*, III, 20.) Quoi ! tu ne m'entends pas frapper, et le jour et la nuit, tantôt par les remords de la conscience, tantôt par la frayeur de mes redoutables jugements, tantôt par des revers, tantôt par de douces inspirations, tantôt enfin par les touchantes exhortations ou les cérémonies de mon Eglise, cette mère si compatissante qui t'offre ses secours et ses consolations comme au plus fidèle de ses enfants, qui te promet de t'assister dans ta dernière agonie et qui, même après ta mort, t'inondera de ses prières, de ses larmes et de ses bénédictions.

4° *Sacrifices.*—Ames chrétiennes, un spectacle plus saisissant encore se présente à mon regard : le Seigneur Jésus expirant sur une croix pour le salut des pécheurs ! et de quels pécheurs ? de tous sans exception, *Pro omnibus mortuus est Christus.* (*Rom.*, IV, 9.) Mon frère, ma sœur, c'est ici principalement que votre confiance doit se ranimer, quelle que soit la violence de vos passions, la grandeur de vos épreuves, ou l'énormité de vos désordres ! Oui, oui, répétez avec un Apôtre : je me garderai bien de m'abandonner au découragement et au désespoir en face d'un Dieu qui se livre pour moi à la mort la plus honteuse ! *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.* (*Galat.*, II, 20.) Comment ! si une seule goutte de son sang adorable tombait dans les enfers, elle en éteindrait les flammes, et vous n'osez espérer que ce même sang puisse rendre à votre âme sa beauté primitive ? Y a-t-il donc plus de malice dans votre cœur que de charité dans le cœur de Jésus ?

Si quelqu'un a péché, dit saint Jean, *qu'il ne perde pas courage*, pourquoi ? *parce que*, ajoute-t-il, *nous avons un avocat auprès du Père céleste : « Advocatum habemus ad Patrem* (I *Joan.*, II, 1), et ce défenseur, c'est Jésus-Christ lui-même ! Oh ! qu'elle est persuasive la noble éloquence du Verbe éternel qui montre à son Père ses blessures toujours saignantes, et qui demande que ce précieux sang soit appliqué à la guérison de vos plaies !

5° *Exemples.* — Un coup d'œil encore sur quelques modèles admirables de conversion. Un roi adultère et homicide fixe le premier mon attention : Seigneur, s'écrie David avec une sublime confiance, vous me pardonnerez, j'en suis certain ! et pourquoi, monarque scandaleux ? Pourquoi ? parce que mon péché est énorme ! C'est comme s'il eût dit : Plus je suis criminel, et plus la gloire de votre nom est intéressée à me faire miséricorde : *Propter nomen tuum, Domine, propitiaberis peccato meo, multum est enim.* (*Psal.* XXIV, 11) Le Seigneur fut si flatté de cette confiance sans bornes, qu'il lui envoya tout exprès le prophète Nathan pour lui annoncer que son double forfait lui était remis. Filles et femmes mondaines qui, par des parures indécentes, des danses voluptueuses, des entretiens criminels, avez allumé des désirs infâmes dans le cœur de quelques jeunes ou vieux libertins, ah ! pour vous aider à briser vos chaînes, contemplez dans les cieux la femme adultère, les Madeleine, les Thaïs, les Pélagie qui vous appellent dans la solitude. Témoins de leur repentir et de leur réconciliation, jeunes gens, et vous, vieillards qui vous précipitez ignominieusement sur les premières traces d'Augustin, écoutez la voix éloquente de cet illustre pénitent qui vous affirme qu'après mille déceptions, mille remords, il ne trouva la paix du cœur que dans son union avec le cœur compatissant de son Jésus : *Irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te, Domine !*

De quelque côté que je porte mes regards, je n'aperçois que des blasphémateurs, des violateurs des saints jours du Dimanche, des pères et des maîtres sandaleux, des enfants et des serviteurs indociles, des vindicatifs, des calomniateurs, des ravisseurs du bien d'autrui, des homicides de consentement, des fornicateurs, des adultères, des profanateurs de la sainteté du mariage et de la divine Eucharistie ! Ainsi donc, ô mon Dieu, tout cet auditoire mérite les terribles coups de votre vengeance ! Oui, si vous n'écoutiez que la voix de votre justice outragée, vous verseriez sur nous, comme autrefois sur les infâmes habitants de Sodome, des torrents de soufre embrasés. Cette nombreuse assemblée deviendrait tout à coup un horrible enfer dont les hurlements éclateraient de toute part ! Pécheurs qui m'entendez, quel parti prendre ? Faut-il nous livrer au désespoir ? Non, non, pauvres pécheurs ! A ce cri lamentable de Jonas : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite* (*Jon.*, III, 4), le roi de cette immense cité se dépouille de son manteau de pourpre, jette sa couronne dans la poussière, se couvre la tête de cendre, élève vers les cieux irrités des mains suppliantes, des yeux baignés de larmes, fait entendre, avec tout son peuple prosterné la face contre terre, ce cri solennel de détresse et de repentir : *Kyrie, eleison ! Christe, eleison :* Seigneur, ayez pitié de nous, Christ exaucez-nous ! et Ninive est sauvée ! Eh bien ! mes frères, exposé à nos regards, Jésus me

commande en ce moment de vous promettre de sa part que si nous nous convertissons sincèrement, nous serons également pardonnés ; mais à la condition expresse, que nous pardonnerons nous-mêmes les premiers à nos ennemis : *Dimittite, et dimittemini.* (*Luc.*, VI, 37.) Lisez-donc cet écrit, puis tous d'une voix forte et simultanée, répondez à cette solennelle question : Pardonnez-vous à vos ennemis, comme vous voulez que Dieu vous pardonne ? Nous pardonnons !!! Anges du ciel, allez promptement raconter à l'Eternel que nous avons tous rempli la condition imposée ! Aimable Rédempteur, au nom de ce peuple pénitent et généreux, je vous conjure, que dis-je? je vous somme de nous pardonner ! Pardonnez-nous nos ivrogneries, nos colères, nos jalousies, nos paroles licencieuses, nos actions infâmes ! Pardonnez aussi aux malades, aux vieillards, à tous ceux qui n'ont pu, ou n'ont pas voulu venir à cette cérémonie ! Mes frères, entendez-vous, comme moi, le bon Jésus qui, du haut de son trône (de sa croix), nous crie à tous : Je vous pardonne ! cher peuple. Quel heureux changement ! nous ne sommes plus qu'une seule famille de frères et d'amis, dont Jésus est le chef ! le bon Jésus qui, rayonnant de joie et d'espérance, se dispose à nous donner encore, au saint tribunal, une absolution générale !

[Puis d'une voix forte, et en cas de cérémonie (et même en tout cas) trois fois, le *Parce Domine !...* puis le pasteur, précédé de la croix, et assisté de deux prêtres en dalmatiques, fait silencieusement, en portant le saint Sacrement, le tour de l'église, pendant que le prédicateur, toujours en chaire :]

Bon Jésus, durant votre vie mortelle, vous passiez en faisant le bien ; vous guérissiez les malades, les sourds, les muets, les paralytiques, les aveugles ; vous consoliez les affligés, vous ressuscitiez les morts !.. Auriez-vous donc perdu votre puissance et votre miséricorde. Car il y a ici des âmes désolées à consoler ? des morts à ressusciter. Infirmes, approchez-vous de ce compatissant médecin, touchez le bord de sa robe, il en sortira une vertu !.. Criez comme les dix Lépreux : *Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous !*. Lazares, pécheurs, entendez-le qui vous dit : *Sortez du tombeau !*.

[Puis, quand le célébrant est rentré dans le sanctuaire et a donné *silencieusement* la bénédiction, le prédicateur :]

Bon Jésus, nous vous saluons, *Hosanna Filio David !* puisqu'en présence des anges du ciel et de la terre, puisque sous les yeux mêmes de votre Père céleste, vous nous avez bénis, nous et les nôtres, nous ne vous disons point adieu, nous vous emportons tous dans nos cœurs satisfaits et reconnaissants ! avant de nous endormir, à notre réveil, plusieurs fois dans le jour, nous vous dirons au fond de notre âme : Nous sommes vos enfants ! vos enfants pour le temps et l'éternité ! nous sommes faits pour le ciel ! au ciel ! allons au ciel !!!

[Puis chacun se retirera dans le plus grand silence.

SERMON VIII.

NOTES OU CARACTÈRES DISTINCTIFS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE.

Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. (*Matth.*, XVI, 18.)

Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Mes frères, il y a dans le monde, vous le savez, plusieurs sociétés chrétiennes qui prétendent être l'Eglise de Jésus-Christ. De ce nombre sont principalement les catholiques, les Grecs-schismatiques et les protestants. Mais ces diverses sociétés ayant des doctrines différentes et même contradictoires, il est impossible qu'elles enseignent toutes la vérité ; car la vérité, indivisible et essentiellement une, ne peut appartenir qu'à une seule religion. D'où je conclus nécessairement qu'il n'existe qu'une Eglise véritable hors de laquelle il n'y a qu'erreurs et mensonges. Mais où est-elle, cette unique Eglise de Jésus-Christ? Ecoutons son immortel fondateur qui va nous l'apprendre dans les termes les plus clairs et les plus précis : *Tu es Pierre*, dit-il, au premier de ses apôtres, *et sur cette pierre j'édifierai mon Eglise, et la puissance de l'enfer ne prévaudra point contre elle.* L'Eglise de Jésus-Christ est donc celle qui a Pierre et le successeur de Pierre pour base et pour chef. Or, nous savons tous que le prince des apôtres établit son siége à Rome, d'où il enseignait et gouvernait tous les fidèles de l'univers connu. C'est donc l'Eglise catholique romaine qui est la seule véritable Eglise de Jésus-Christ, la seule que nous devions écouter. Eclaircissons ce point important, tout en prouvant avec brièveté et politesse que nos frères, les protestants, sont dans l'erreur. *Ave, Maria.*

Mes frères, puisque Dieu veut le salut de tous, et qu'on ne peut se sauver qu'en écoutant l'Eglise de Jésus-Christ, il faut donc que cette Eglise soit si éclatante que tous les hommes la reconnaissent aisément et d'une manière certaine. Aussi nous est-elle dépeinte, dans les Livres saints, tantôt comme une grande cité bâtie sur le sommet d'une montagne et ouvrant ses portes à tous les habitants de l'univers ; tantôt comme un astre majestueux qui répand de tous côtés la splendeur de ses rayons bienfaisants.

Mais quels sont donc les signes qui rendent cette Eglise si visible à tous les yeux qu'elle ne peut être confondue avec aucune secte chrétienne ? Mon cher ami, vous les connaissez, ils font une partie essentielle du Symbole des apôtres et du Symbole de Nicée que nos adversaires admettent comme nous. D'après les saintes Ecritures et ces deux Symboles, dont le second n'est que l'explication et la confirmation du premier, l'Eglise de Dieu est *une, sainte, catholique et apostolique : Et unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* Pourquoi *une ?* Parce que les écrivains sacrés nous la représentent comme un seul corps,

unum corpus, dont tous les membres sont unis par la même foi, *una fides ;* par les mêmes sacrements, *unum baptisma;* par la soumission à un même pasteur qui est le Pape, *unus pastor.* Pourquoi *sainte ?* Parce que Jésus-Christ s'est livré à la mort pour la sanctifier, et qu'elle est appelée par le Saint-Esprit lui-même une race choisie, une nation sainte : *Genus electum, gens sancta.* (I *Petr.*, II, 9.) Pourquoi *catholique?* Parce que les prophètes avaient prédit qu'elle envahirait tous les peuples, et qu'en effet Jésus-Christ a promis de faire annoncer son Evangile à toute créature. Pourquoi *apostolique ?* Parce qu'elle a été prêchée par les apôtres et que, suivant plusieurs oracles, elle doit être gouvernée par les évêques, successeurs des apôtres.

Les voilà, mes frères, ces immortels caractères qui rendront à jamais l'Eglise de Dieu aussi brillante que le soleil, et c'est à ces grands signes qu'on a pu et qu'on pourra toujours distinguer la bien-aimée de Jésus-Christ, de toute les sectes hérétiques. Mais entrons dans le détail des preuves.

Unité. — L'Eglise romaine (c'est le nom que nous allons lui donner dans ce discours) est *une* dans sa doctrine, dans ses sacrements et dans son chef. *Une* dans sa doctrine, ce qu'elle croit après dix-huit siècles d'existence, elle l'a cru dès le commencement; ce qu'elle croit à Rome, elle le croit partout. Dans tous ses temples et dans toutes ses écoles on enseigne les mêmes dogmes; et si quelque téméraire ose rompre son inaltérable *unité*, en refusant d'admettre certains de ses mystères, ou en professant des opinions contraires à sa foi, elle l'avertit d'abord avec bonté de son erreur; mais s'il s'obstine à la soutenir, elle le retranche impitoyablement du nombre de ses enfants, quelle que soit d'ailleurs sa puissance et son génie. *Une* dans ses sacrements : parcourez tous les pays, et partout où vous rencontrerez des catholiques, ces catholiques admettent les sept sacrements qui nous sont connus. Oh! qu'elles sont consolantes ces inépuisables sources de salut qui jaillissent, pour ainsi dire, du cœur sanglant de Jésus, pour porter dans toutes les parties du monde les bienfaits de la rédemption! Qu'il est beau de les voir régénérant, par le baptême, les enfants presque dans le sein de leur mère; fortifiant, par la confirmation, leur adolescence dans la foi de Jésus-Christ; réconciliant, par la pénitence, les coupables avec la justice éternelle; nourrissant dans l'Eucharistie, les âmes pures de la chair et du sang du Sauveur; soutenant l'agonisant et le vieillard sur les bords de la tombe ; donnant à l'Eglise, par le sacerdoce, de puissants et saints ministres ; à la société, par le mariage, des époux fidèles, et au ciel! et au ciel un peuple innombrable d'élus!!! *Une* dans son chef visible qui est le Pape. C'est Jésus-Christ lui-même qui l'a établi son représentant, dans la personne de Pierre, en disant à celui-ci : *Tu es Pierre, et sur cette pierre* indestructible *j'édifierai mon Eglise. Tout ce que tu lieras et délieras sur la terre, sera lié et délié dans le ciel. Paix mes agneaux* qui sont les fidèles, *paix mes brebis*, qui sont les évêques et les prêtres. Aussi, voyons-nous qu'à toutes les époques, le successeur de Pierre a été regardé par les autres évêques comme leur prince et l'unique chef de l'Eglise. Aussi plusieurs conciles œcuméniques lui ont-ils reconnu cette suprématie d'honneur et de juridiction universelle.

Contemplez, mes chers auditeurs, cette chaîne majestueuse qui, à travers dix-huit siècles, s'étend d'un pôle à l'autre et qui unit tous les fidèles de chaque paroisse à leur pasteur, tous les pasteurs de chaque diocèse à leur évêque, et tous les évêques du monde catholique au Pontife romain, vénéré et obéi dans l'univers entier, comme le vicaire de Jésus-Christ et l'unique sauveur de la catholicité. Quel accord, quelle harmonie dans cette multitude de rayons qui tous aboutissent au même centre! Que j'aime à contempler cette Eglise antique, traversant avec une noble fierté le torrent des âges et des révolutions, sans perdre de sa pureté et de sa jeunesse! Or, je vous le demande, mes frères, à qui l'Eglise romaine est-elle redevable de cette perpétuité de triomphes et de gloire, si ce n'est à l'union de ses pasteurs à la Chaire de Pierre?

Sainteté. — L'Eglise romaine est *sainte* dans sa morale, dans ses pasteurs et dans ses membres. En vain lui reprocherait-on des scandales dont elle est la première à gémir. Car a-t-elle cessé un seul instant de dire anathème à l'orgueil, à l'ambition, à l'avarice, à la volupté, à la vengeance : qu'on cite un seul article de sa doctrine et de sa morale qui ne tende évidemment à inspirer aux hommes l'horreur du vice et l'amour de la vertu. Chose admirable! elle ne se borne pas à blâmer l'action extérieure du crime, elle en défend jusqu'au désir, jusqu'à la pensée!

Etrange contradiction dans les impies! d'un côté, ils se plaignent qu'elle prêche une morale trop austère, et de l'autre ils osent lui reprocher des désordres qu'elle seule s'efforce d'arrêter avec autant de fermété que de sagesse. On l'accuse d'être intolérante! Elle l'est sans doute à l'égard des erreurs et des vices, parce qu'elle ne pourra jamais approuver ce que Jésus-Christ condamne; mais, répondez ; l'est-elle à l'égard des personnes? n'a-t-elle pas des entrailles de mère pour tous les mortels, même pour les plus indociles et les plus ingrats? Elle tyrannise les consciences! est-ce donc torturer un criminel que de l'exhorter au repentir? Non, toujours pacifique, toujours compatissante, même dans les combats qu'elle livre aux mauvaises passions, elle ne veut devoir ses victoires qu'à la persuasion, qu'à la charité ; bien différente des tribunaux de la terre qui n'emploient que la force et le châtiment.

Vous vous plaisez à signaler les faiblesses ou les infamies de quelques-uns de ses ministres ; mais si vous voulez que l'on vous

regarde comme un homme honnête et véridique, dites donc aussi un mot de cette multitude de prêtres saints et vénérables qui l'ont glorifiée, à toutes les époques, par l'éclatant spectacle de leurs étonnantes productions, de leurs immenses services et de leurs éminentes vertus. De quelle Eglise étaient les Clément, les Irénée, les Athanase, les Martin, les Basile, les Augustin, les Antoine, les Bernard, les François-Xavier, les Vincent de Paul, tous ces beaux génies, tous ces faiseurs de miracles, opérés au nom de Jésus-Christ et de l'Eglise romaine?... Dirai-je maintenant, puisque vous gardez un injuste silence, dirai-je tant de millions de martyrs qui l'ont soutenue de leur courage et fécondée de leur sang, de vierges qui l'ont illustrée de leur pudeur et de leur innocence, d'anachorètes qui l'ont enrichie de leurs prières et de leurs pénitences, de magistrats, de militaires qui lui ont rendu leurs hommages, de princes et de rois qui n'ont régné que pour sa gloire et son agrandissement! Oui, c'est avec cette splendeur de vertu et de sainteté, que l'Eglise romaine se présente majestueusement aux regards des nations et des siècles! Serions-nous assez aveugles pour ne pas reconnaître, à ces traits, la céleste beauté de l'Epouse de Jésus-Christ ? Mais cette beauté va devenir plus brillante encore par les deux derniers caractères qui me restent à exposer.

Catholicité. — Mes frères, on ne peut lire les prophètes sans être frappé des images grandes et majestueuses sous lesquelles ils nous dépeignent l'étendue illimitée de l'Eglise : Demandez, ô mon fils ! et je vous donnerai tous les peuples en héritage, et toute la terre connaîtra, par vous, les sentiers de la vérité et la route du ciel. (*Psal.* II, 8.) O Jérusalem, si longtemps affligée d'une humiliante stérilité, élève une tête radieuse et contemple avec un saint orgueil cette nuée d'enfants inconnus, qui, de toutes parts, se précipitent dans tes bras. (*Isa.*, LIV, 1 *seqq.;* LX, 1 *seqq.*) Admire et adore la victime immaculée que l'on offre à mon nom, du couchant à l'aurore. (*Malach.*, I, 11.) Chers auditeurs, ces oracles sacrés que le Fils de Dieu est venu accomplir, en partie par lui-même et en partie par ses apôtres, obtiendront par leurs successeurs, suivant les promesses de Jésus-Christ, leur entier et parfait accomplissement. Il est donc certain qu'il existe et qu'il existera toujours sur la terre une société catholique, universelle, visible à tous les yeux, annonçant partout les vérités évangéliques et offrant partout une victime sans tache. Mais quelle est-elle donc cette société immortelle qui exerce dans tous les pays l'auguste ministère de Jésus-Christ?

Paraissez, Eglise romaine! et déployez à la face du soleil l'immensité de votre empire, non pour confondre vos ennemis, mais pour les éclairer de vos célestes lumières, mais pour les attirer dans ce sein maternel qu'ils ont si cruellement déchiré et qu'ils ne cessent d'abreuver d'amertumes! Et en effet, mes chers auditeurs, est-il sur la terre une autre Eglise que l'Eglise romaine, qui soit répandue dans le monde entier, qui, d'un pôle à l'autre, reconnaisse pour chef le successeur de saint Pierre, sur qui Jésus-Christ a bâti sa véritable et perpétuelle Eglise? N'est-ce pas un fait notoire que l'Eglise romaine domine en Europe et qu'elle a un très-grand nombre de disciples en Asie, en Afrique, en Amérique, en Océanie, dans les régions les plus barbares, dans les îles les plus lointaines? Enfin, retenez bien cette preuve frappante et incontestable de sa divinité, de sa catholicité : n'est-ce pas un fait notoire que les millions de disciples que l'Eglise romaine nourrit dans son sein, ne forment qu'une seule et même famille, étroitement unie par les liens de la même doctrine, des mêmes sacrements, de la soumission au même souverain, qui est le Pape, tandis que chacune des autres sociétés chrétiennes, étant divisée, sur ces points fondamentaux, en mille sectes diverses et opposées, ne compose réellement qu'un faible atome comparé à l'incommensurable montagne sur laquelle repose immuablement l'Eglise romaine?

Apostolicité. — Mais, hâtons-nous de mettre le dernier sceau à tous les priviléges de l'Eglise romaine, et tirons de son apostolicité une quatrième preuve, qui va nous démontrer qu'elle est la véritable Eglise de Jésus-Christ.

Que de grandeur, que de majesté dans les paroles, par lesquelles il établit et sanctionne la mission de ses apôtres et en particulier celle du prince des apôtres : *Toute puissance*, leur dit-il, *m'a été donnée dans le ciel et sur la terre*, etc. (*Matth.*, XXVIII, 18), et c'est en vertu de ce pouvoir suprême que *je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Recevez le Saint-Esprit, et allez en mon nom enseigner et baptiser toutes les nations. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez et retenus à ceux à qui vous les retiendrez.* (*Joan.* XX, 21.) *Et toi*, Pierre, *confirme tes frères dans la foi.* (*Matth.*, XVI, 19.) *Pais mes agneaux, pais mes brebis.* (*Joan.*, XXI, 16, 17.) *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel.* (*Luc.*, XXII, 32.) Les voilà, mes frères, les sublimes paroles qui mirent les apôtres à la tête de l'Eglise, et Pierre à la tête des apôtres. Nul ministère, nulle fonction sainte ne peuvent être exercés, dans l'Eglise de Jésus-Christ, que par l'autorité de Pierre et des autres apôtres. Mais depuis plus de 1800 ans que les premiers disciples du Sauveur n'existent plus, le gouvernement de cette Eglise aurait-il donc été détruit? Mes frères, écoutez encore ce que Jésus-Christ ajouta dans la même circonstance : *Et voici que je serai avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 20.) C'est donc un article de foi que l'autorité de Pierre et des autres apôtres se perpétuera sans interruption dans leurs

successeurs, comme nous le dit d'ailleurs si clairement le grand Paul : *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.*, XX, 28.)

Or, chers auditeurs, où est-elle cette société sans cesse gouvernée par une autorité apostolique ? quelle est-elle cette Eglise où l'on trouve une succession non interrompue du Pontife et du pasteur depuis ses apôtres jusqu'à nos jours, si ce n'est l'Eglise romaine ? Par qui l'Eglise est-elle gouvernée aujourd'hui ? par le célèbre Pontife de Rome et par tous les évêques qui lui sont unis et qui le reconnaissent pour le successeur de Pierre et l'héritier de ses pouvoirs. Ouvrons l'histoire, consultons la tradition, et elle nous montrera une chaîne incessante de Papes qui tous ont reconnu Pierre pour leur Père, et qui tous ont été investis de la puissance que ce souverain des apôtres tenait de Jésus-Christ lui-même. Qu'il est consolant, qu'il est glorieux pour les enfants de l'Eglise romaine de savoir que Pie IX qui nous gouverne en ce moment, remonte de Pape en Pape jusqu'à Pierre, jusqu'à Jésus-Christ. Donc, l'Eglise romaine, visible à tous les yeux, possède évidemment et incontestablement l'*unité*, la *sainteté*, la *catholicité*, l'*apostolicité ;* quatre caractères essentiellement nécessaires et approuvés par toutes les sociétés chrétiennes, comme essentiellement nécessaires à la religion de Jésus-Christ. Donc l'Eglise romaine est la véritable Eglise de Jésus-Christ ! !

N'ayant point l'intention de passer ici en revue les quatre cents hérésies qui, après avoir successivement déchiré le sein de l'Eglise romaine, sont toutes à peu près rentrées dans le néant, je vais me borner à vous démontrer clairement que l'Eglise protestante n'a aucune des notes dont nous venons de parler.

Quand on parle des protestants, on ne sait trop de qui on parle, tant ils sont divisés en sectes différentes et opposées. Ainsi, dans une même ville d'Angleterre, il n'est pas rare de rencontrer des anglicans, des luthériens, des calvinistes, des zuingliens, des méthodistes, des trembleurs, des unitaires, et trente autres sociétés protestantes qui, ne s'accordant pas même sur ce qu'ils appellent les principes fondamentaux, s'anathématisent les unes les autres. Ils n'ont donc pas l'unité de doctrine. Ils varient également sur le nombre des sacrements institués par le Fils de Dieu; et comment posséderaient-ils l'unité de pasteurs, puisqu'ils refusent de reconnaître un chef visible, successeur de Pierre, qui les gouverne, et que, d'ailleurs, leurs premiers fondateurs et leurs nombreux réformateurs ne s'accordent pas entre eux ? Oseraient-ils bien essayer sérieusement de faire croire à l'univers que Henri VIII a été, et que la reine actuelle d'Angleterre est le successeur légitime du prince des apôtres ? quelle dérision ! quelle insulte à la raison publique !..

Maintenant, les protestants ont-ils la sainteté dans leurs prétendus principes et leur variable doctrine ? Mes frères, on ne peut lire sans horreur la plupart de leurs ouvrages, qui attaquent ouvertement toute espèce d'autorité et qui ouvrent la porte à tous les vices et à tous les désordres. Aussi, depuis trois siècles, ces principes essentiellement subversifs de tout ordre et de toute morale, ont-ils produit dans la société les plus déplorables catastrophes, les résultats les plus désolants; aussi, de l'aveu de tous les gouvernements et des écrivains les plus judicieux, la nation de l'Europe civilisée la moins religieuse, la plus perfide, la plus corrompue et la plus malheureuse, c'est la nation Britannique. Et cependant, elle vaut mieux encore que le peuple le moins dépravé de l'antiquité païenne, tant le christianisme est favorable aux hommes ! Les protestants sont-ils saints dans leur fondateur, dans leurs ministres, dans leurs membres ? Ici, mes frères, point de personnalité amère et offensante : nous devons respecter et aimer tous les protestants de bonne foi, et le nombre en est grand ; nous devons désirer le salut de ceux-là même qui se roidissent contre la vérité. Mais cependant, disons-le pour notre instruction et notre tranquillité ; quel fondateur, grand Dieu ! qu'un moine apostat scandaleusement marié à une religieuse en dépit des lois de l'Eglise romaine qui lui avait conféré le sacerdoce et dont il avait prêché d'abord les vrais enseignements !.. Que penseriez-vous aujourd'hui d'un prêtre catholique qui, après vous avoir prêché la saine doctrine, se révolterait contre le Saint-Siége et violerait sous vos yeux son vœu de chasteté au pied même de l'autel qui a reçu ses serments solennels ? Depuis dix-huit cents ans, l'Eglise romaine, vous le savez, peut se glorifier d'avoir produit, à toutes les époques, une foule immense de saints prêtres et de saints fidèles dont la scrupuleuse canonisation est appuyée sur les miracles les plus incontestables. Eh bien ! nous défions l'église protestante de nous montrer dans trois siècles, un seul saint et un seul miracle. Qui de nous embrasse, de loin en loin, le protestantisme, si ce n'est quelque catholique sans principe et sans mœurs ? Ne pourrions-nous pas citer, au contraire, une multitude de protestants honorables et distingués qui, ne pouvant plus lire sans effroi et sans dégoût la vie ignominieuse et les monstrueux ouvrages de leur Luther, sont rentrés sous la glorieuse bannière de l'Eglise romaine ? Connaissez-vous un seul catholique qui sur le seuil de son éternité, se convertisse au protestantisme ?

L'Eglise réformée possède-t-elle la catholicité ? Non, mes frères, évidemment non ! Numériquement parlant, les catholiques romains sont infiniment supérieurs aux protestants, et dans les royaumes où ces derniers sont nombreux ils s'affaiblissent de jour en jour par d'éternelles divisions. Et, en effet, mes frères, comme nous l'avons dit en traitant de l'*unité*, ils sont partagés en tant de sectes diverses qui ne s'entendent entre elles ni sur l'autorité,

ni sur les principes fondamentaux, ni sur les sacrements, que la plus nombreuse de toutes ces églises réformées est presque réduite à zéro en face des 200 millions de disciples de l'Eglise romaine dispersés sur toute la surface du globe, mais unis entre eux par les liens de la même doctrine, des mêmes sacrements et de la soumission au même Pape, successeur de saint Pierre sur qui Jésus-Christ a bâti son Eglise.

Enfin, mes frères, l'Eglise protestante a-t-elle l'apostolicité? Non. Aucune des religions séparées de l'Eglise romaine ne remonte jusqu'aux apôtres. Nous, catholiques, nous pourrons toujours redire aux hérésies nées ou à naître, ce que Tertullien répétait aux hérésiarques de son temps : Veuillez nous assigner l'origine de vos églises ; développez-nous la succession de vos évêques ; montrez-nous, en remontant jusqu'à Jésus-Christ, que vous n'avez eu pour fondateurs que les apôtres et successivement que des hommes qui ont persévéré avec les apôtres dans l'unité de la foi ; car dès l'instant où ce lien est rompu, on n'appartient plus à l'Eglise de Jésus-Christ, dont Pierre a été le premier chef. Ici, mes frères, la clarté céleste dispense de tout argument ! Où étaient les premiers protestants en 1517 ? Dans le néant. Leurs apôtres, qui pourrait le croire ? c'est un Luther, c'est un Calvin qui, tout en prêchant le libre examen et la liberté de conscience, faisait brûler ceux qui contrôlaient ces horribles principes. A qui appartenaient, en Angleterre et en Allemagne, il y a trois cent cinquante ans, une multitude de temples magnifiques ? Aux catholiques qui, dans des temps bien plus reculés encore, les avaient élevés au nom de l'Eglise romaine. Mon ami, répondit un disciple de saint Pierre à un disciple de Luther qui lui recommandait de ne pas l'enterrer dans un cimetière appartenant aux catholiques ; mon ami, je ferai creuser trois centimètres plus avant, et alors, soyez-en sûr, vous vous retrouverez en pays de connaissance, vous y rencontrerez vos aïeux qui étaient aussi romains que nous. Donc, mes chers auditeurs, l'Eglise protestante n'a aucun des caractères de vérité essentiellement nécessaires à l'Eglise de Jésus-Christ.

Sainte Eglise romaine, vous qui pouvez seule vous glorifier d'une origine et d'une perpétuité évidemment célestes et miraculeuses ; vous qui réunissez dans votre sein maternel tant de disciples aussi célèbres par leur puissance et par leur génie que par leurs vertus et leurs bienfaits : ô Eglise de Dieu, comment peut-on fermer les yeux aux charmes de votre beauté ? Comment peut-on ne pas admirer cette douce et aimable harmonie qui unit vos innombrables enfants par les liens de la même foi ; qui soumet vos fidèles et vos pasteurs au Pontife romain, cet immortel représentant de Jésus-Christ ; qui de tant de peuples ne fait qu'un seul et même peuple ; de tant de familles qu'une seule et même famille ! Sainte Eglise romaine, dis-moi comment tu as pu diriger si longtemps, sans naufrage, la nacelle de Pierre au milieu des flots courroucés de toutes les erreurs et de toutes les passions liguées contre toi ; comment, sans autres armes que la prière et la patience, tu as pu triompher de cette nuée de tyrans, d'hérétiques et d'impies qui, de concert, t'ont fait une guerre furieuse et persévérante. Raconte-moi enfin comment, depuis plus de dix-huit siècles, tu as pu rester debout et toujours la même parmi les éternelles révolutions, et les épouvantables catastrophes qui ont bouleversé et ensanglanté le monde.

Mes frères, il se fait dans l'Eglise romaine des miracles sans nombre ; mais le plus grand, le plus éclatant de tous ces prodiges n'est-il pas sa conservation, sa perpétuité ? Jurons donc tous, mes frères, à cette incomparable, et unique Eglise, notre mère, un attachement inviolable ; écoutons son immuable doctrine, soyons fidèles à sa loi sainte ; mourons dans son sein généreux et nous mériterons bientôt l'incomparable félicité de cette foule d'élus qu'elle envoie chaque jour dans l'immortelle cité du grand Dieu...

SERMON IX.

L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE ROMAINE EN MATIÈRE DE FOI ET DE MOEURS.

Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit. (*Luc.*, X, 16.)

Qui vous écoute, m'écoute ; qui vous méprise, me méprise.

Ainsi parlait Jésus-Christ à ses apôtres.

Oui, mes frères, écouter le pasteur de l'Eglise romaine, c'est écouter Jésus-Christ lui-même ; mépriser ce successeur des apôtres, c'est mépriser Jésus-Christ ; et mépriser cet Homme-Dieu, c'est mépriser son Père céleste qui l'a envoyé sur la terre pour sauver les hommes en mourant pour eux et en fondant une société toute spirituelle qui continuât, après son ascension glorieuse, son divin ministère. Ce ministère indestructible que le Rédempteur confia tout d'abord à ses douze premiers disciples, ce sont les évêques, leurs successeurs, qui ont seuls le droit de l'exercer par eux-mêmes ou par des prêtres qu'ils consacrent à cet effet et qu'ils envoient en leur nom. C'est entre les mains de ce pontife que l'Homme-Dieu a remis le précieux dépôt de sa religion, le soin de la prêcher aux nations, de leur en dispenser la grâce et les consolations. Par lui ces chefs du troupeau ont été exclusivement chargés de fixer à jamais le vrai sens des saintes Ecritures et de la tradition que l'hérésie s'efforce d'empoisonner et que l'impiété voudrait détruire. Donc désobéir aux évêques et mépriser leur enseignement, c'est désobéir à Dieu et mépriser sa doctrine : *Qui vos spernit, me spernit.* Mais, me dira-t-on sans doute, si ces pasteurs se trompent dans les choses qu'ils nous enseignent et nous commandent ! Chrétiens, c'est précisément pour éclairer votre

foi sur ces deux points importants que j'entreprends ce discours dont voici le dessein : l'Eglise romaine, c'est-à-dire le corps des évêques catholiques, présidée par le Pape, est infaillible soit en matière de foi, soit en matière de mœurs. D'où je conclurai nécessairement que nous devons croire avec une entière sécurité tout ce qu'elle enseigne, et pratiquer tout ce qu'elle ordonne.

PREMIÈRE PARTIE.

L'Eglise de Jésus-Christ ne peut enseigner, comme article de foi, que ce qui est la parole même de Dieu. Etablissons ce principe fondamental et par les simples lumières de la raison et par les oracles de la souveraine Vérité. Et d'abord, Dieu, étant la suprême sagesse, a dû, en établissant son Eglise, employer tous les moyens de la maintenir et de l'éterniser dans sa pureté primitive. Or, mon cher frère, de tous ces moyens, le plus indispensable, c'est incontestablement l'infaillibilité dans ses enseignements ; et sans ce caractère essentiel la religion du Christ n'aurait pu manquer de périr avec ses fondateurs. Pour s'en convaincre, il suffit de se reporter par la pensée au moment de la mort du dernier des apôtres. Quel sort va être celui de l'Evangile qu'ils ont annoncé au monde? Qui veillera désormais au dépôt sacré de la révélation ? qui le conservera dans toute son intégrité ? Il est consigné, répond-on, dans les livres des prophètes, des apôtres, des évangélistes : je le sais ; qui me garantira l'authenticité de ces livres inspirés, qui m'assurera que ces divines productions contiennent réellement la parole même de Dieu et rien que cette parole? qui en écartera enfin les erreurs et toutes les fautes graves qui pourraient s'y glisser par la négligence ou la mauvaise foi des copistes et des imprimeurs? Ces écrits célestes ayant été traduits si souvent et en tant de langues diverses, qui m'affirmera que toutes ces traductions sont exactes et fidèles? Comment, en un mot, distinguerai-je la vérité du mensonge, si une autorité vivante ne me la montre infailliblement ?

Ce n'est pas tout encore : j'ouvre la Bible et j'en lis attentivement plusieurs passages difficiles à comprendre. Comment saurai-je que j'en saisis le vrai sens? Car ce livre qui est muet par lui-même paraît susceptible d'explications différentes et diamétralement opposées. Eh bien! s'il était permis à chaque lecteur d'interpréter, suivant son intelligence, ses penchants, ses caprices, l'Ancien et le Nouveau Testament, n'en sortirait-il pas autant de doctrines, autant de religions qu'il y a de familles, qu'il y a d'individus? et alors à quoi aurait servi, je vous le demande, que Jésus-Christ fût descendu parmi les hommes pour leur apprendre la véritable et unique science du salut?

Ah! mes frères, ne craignons pas un désordre si indigne de la prescience et de la bonté de Dieu ; un désordre qui ne trouve pas même d'exemple parmi les faibles mortels. Quel est, en effet, le gouvernement qui abandonne l'interprétation de ses lois à l'ignorance et aux passions de la multitude ? Quel est le monarque qui n'établisse des tribunaux composés de magistrats habiles et expérimentés, pour en manifester le véritable esprit et en faire une juste application? Comment se termineraient les nombreux procès où chaque plaideur prétend avoir le Code pour lui, si une autorité souveraine n'était exclusivement chargée de par le roi d'en promulguer le véritable sens et de juger en dernier ressort qui a tort et qui a raison? Quoi ! ce moyen de sagesse et de conservation qui n'a été oublié par aucun législateur humain, aurait échappé au suprême Législateur de l'univers!

Vous le voyez clairement, mon cher auditeur; dans l'ordre spirituel où rien ne se fait par contrainte, où tout au contraire s'accomplit par conviction et par persuasion, il était absolument nécessaire que le Dominateur du temps et de l'éternité instituât au milieu des générations, une cour infaillible et universelle pour constater irrévocablement l'authenticité, l'intégrité et la vérité de ses dogmes divins; pour confondre le criminel orgueil de l'hérésie et de l'incrédulité qui essayeraient de les altérer et de les détruire dans le cœur de l'homme; pour tranquilliser, en l'instruisant d'une manière sûre, la conscience des fidèles; pour perpétuer enfin, pour immortaliser sa religion dans la société des intelligences.

Mais hâtons-nous de prouver plus victorieusement encore par les oracles mêmes de l'Evangile cette infaillibilité si consolante de l'Eglise romaine.

Jésus-Christ nous ordonne d'écouter son Eglise sous peine d'être traités par lui comme les païens et les publicains. Or, mes frères, le Fils de Dieu nous imposerait-il une obligation aussi redoutable dans ses conséquences, s'il n'avait doué cette Eglise du don de l'infaillibilité? Quoi! d'un côté, le corps épiscopal pourrait nous enseigner une fausse doctrine, et, de l'autre, le sublime Précepteur du genre humain nous commanderait impérieusement, sous peine de réprobation, de recevoir cette doctrine mensongère comme révélée d'en haut! Quel blasphème!... Voici, chers frères, une autre promesse d'infaillibilité bien plus précise et bien plus solennelle encore. Sur le point de remonter vers son Père, Jésus-Christ veut revêtir la faiblesse de ses apôtres de toute la vigueur de son bras, de toute la plénitude de son sacerdoce ; il veut leur communiquer ses immenses pouvoirs! quel va être son langage dans une circonstance si touchante, si mémorable, si décisive? Ecoutons : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre ; je vous envoie comme mon Père m'a envoyé; allez, enseignez toutes les nations, et voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.* (*Matth.*, XXVIII, 18-20; *Joan.*, XXI, 21.) Est-il clair, maintenant, mon cher auditeur, que cette magnifique promesse du Sauveur d'être continuellement avec les

disciples pour les aider à enseigner, à expliquer sa foi, regarde non-seulement les apôtres qui ne devaient vivre que quelques années, mais aussi les évêques leurs successeurs? Or, mes frères, si Jésus-Christ assiste, tous les jours, les successeurs des apôtres, peuvent-ils enseigner autre chose que la vérité? Car s'ils venaient à prêcher l'erreur, l'Eglise ne succomberait-elle pas sous le coup de l'enfer, en dépit de la promesse faite à Pierre, que les portes, que la puissance de l'enfer ne prévaudront jamais contre cette Eglise? Donc l'Eglise de Jésus-Christ est évidemment infaillible en matière de foi.

En faut-il davantage, mon cher auditeur, pour éclairer et affermir votre foi? Hé! qu'est-ce qui pourrait donc, je vous prie, l'alarmer, l'ébranler? La profondeur des mystères du christianisme? mais que nous importe de la comprendre ici-bas, puisque nous savons indubitablement que c'est Dieu lui-même qui nous l'a révélée, et qui n'exige de notre raison un sacrifice si passager et si légitime que pour nous en récompenser magnifiquement un jour. Serait-ce l'obscurité que présentent assez souvent les Livres sacrés? Cette difficulté, je l'avoue, est écrasante pour nos frères égarés qui, pour ce point fondamental, n'admettent d'autre autorité que la raison individuelle; car ce jugement particulier, en présentant à chacun d'eux, sur le même objet, les opinions les plus variées, les doctrines les plus contradictoires, les jette nécessairement dans une confusion et les divise presqu'en autant de sectes qu'il y a de protestants. Mais cette difficulté de comprendre les écrits inspirés peut-elle troubler un seul instant les catholiques, qui en reçoivent le vrai sens de la bouche d'une Eglise que Jésus-Christ leur ordonne expressément d'écouter comme lui-même? Oui, mon cher frère, la parole de Jésus-Christ et l'expérience de dix-huit siècles doivent rassurer la croyance du fidèle romain au milieu même du plus grand danger. Le serpent de l'hérésie vient-il à dresser, du fond de l'abîme, sa tête altière, et faire entendre ses sifflements et ses blasphèmes, l'évêque diocésain sonne aussitôt de la trompette évangélique et s'arme de sa verge pastorale pour avertir et défendre son troupeau, et son exemple est bientôt suivi par les évêques de sa province. Si leurs efforts réunis ne suffisent pas pour arrêter la contagion, ils implorent le secours puissant du chef de l'Eglise qui convoque un concile national ou universel, si les circonstances le permettent et l'exigent, ou qui prononce lui-même du haut de la Chaire de Pierre, avec tout le poids de sa souveraineté apostolique, et sa décision solennelle étant approuvée de tous les évêques, ou de la grande majorité des évêques, les esprits inquiets ou indécis recouvrent soudain leur tranquillité. C'est alors qu'on entend le savant Augustin s'écrier avec action de grâces: *Rome a parlé, la cause est terminée.* C'est alors qu'on voit le pieux Fénelon condamner avec empressement son propre ouvrage; et s'il se rencontre parfois des hérétiques insoumis et audacieux, bientôt confondus et foudroyés par l'Eglise entière, quels que soient leur puissance et leur génie, ils sont effacés avec opprobre du registre de ses enfants.

Que les évêques unis au Pape, réplique-t-on, soient infaillibles en matière de foi, nous n'en pouvons plus douter. Mais, comme il est d'expérience que l'évêque pris en particulier peut aussi bien se tromper que le simple prêtre envoyé par lui, qui nous assurera que nos pasteurs et nos missionnaires ne nous prêchent que la vraie doctrine? Je vous l'ai déjà dit, mes frères: si un confesseur ou un prédicateur était assez ignorant ou pervers pour enseigner l'hérésie, son évêque qui ne tarderait pas à en être instruit l'obligerait aussitôt à se rétracter et à faire amende honorable de son impiété, et si par malheur, ce qui n'est pas sans exemple, cet évêque manquait à son premier devoir ou propageait lui-même l'erreur, les évêques, ses voisins, se hâteraient de venir au secours du dogme attaqué. Je vous le demande, cher frère, si j'osais vous soutenir en ce moment que Jésus-Christ n'est pas Dieu, qu'il n'est pas réellement présent dans l'Eucharistie, et autres blasphèmes semblables, quel est parmi vous celui qui ne me repousserait pas avec indignation et ne me dénoncerait pas à mes supérieurs ecclésiastiques? Lorsque Nestorius ne rougit pas de prêcher publiquement que Marie n'était pas Mère de Dieu, ne fut-il pas contredit sur-le-champ par un simple laïque qui se leva du sein de l'auditoire pour venger l'honneur de la sainte Vierge, dont le plus sublime privilége fut bientôt solennellement proclamé dans le concile général d'Ephèse?

Soyez béni, ô mon Dieu! d'avoir procuré à tous les hommes, aux ignorants et aux savants, un moyen sûr et facile de connaître votre religion et par elle la route du ciel! je me repose donc avec une entière sécurité sur une Eglise que vous éclairez sans cesse, que vous gouvernez vous-même du haut des cieux! Je lui expose mes doutes et me soumets d'avance à toutes ses décisions; tout ce qu'elle professe, je le professe; tout ce qu'elle condamne, je le condamne; et trop heureux si j'accomplissais tout ce qu'elle prescrit!.. Il ne me reste plus, mes frères, qu'à vous démontrer son infaillibilité en matière de mœurs.

DEUXIÈME PARTIE.

Mes frères, c'est une vérité de foi enseignée par le grand Apôtre, que le Saint-Esprit a chargé les évêques, les évêques seuls, de gouverner l'Eglise de Dieu, et que, par une conséquence nécessaire, il les a investis du pouvoir de faire des lois et d'en punir les violateurs: *Posuit episcopos regere Ecclesiam Dei.* (*Act.*, XX, 28.)

Mais quelles lois, me demanderez-vous? Toutes celles qu'ils jugeront essentielles et convenables au maintien de la foi et de la morale évangélique, à la prédication des vérités saintes, à l'administration des sacrements, à

la décence et à la majesté du culte, à l'ordre et à la police dans les temples, à la pureté des mœurs, à la correction des abus, à la suppression du scandale, à la prohibition des mauvais livres et des enseignements corrupteurs et subversifs, et, en un mot, à tout ce qui peut intéresser la gloire de Dieu, et la sanctification des âmes. Or, mon cher auditeur, quand nous disons que l'Eglise est infaillible en matière de mœurs, nous entendons qu'elle ne se peut tromper dans l'exercice de son autorité législative ; ou, en d'autres termes, qu'elle ne peut faire et ne fera jamais que des lois sages, utiles, conformes à la volonté de son fondateur et au bien spirituel de ses enfants ; qu'enfin, dans ses conseils, ses approbations et ses improbations, elle ne mésusera point de la grande puissance que le Sauveur lui a confiée par ces mémorables paroles : ***Allez, enseignez toutes les nations, et apprenez-leur à observer toutes les choses que je vous ai prescrites.*** (***Matth.***, XXVIII, 19, 20.)

Vous comprenez, mes frères, que cette infaillibilité de l'Eglise en matière de mœurs repose sur les mêmes fondements que son infaillibilité en matière de foi. Et en effet, est-il donc moins nécessaire pour le salut des âmes d'ordonner et de faire ce qui est bon, que d'enseigner et de croire ce qui est vrai ? Si l'Eglise, par ses commandements et ses conseils, pouvait nous égarer en nous donnant des leçons de vertu, ne cesserait-elle pas d'avoir cette sainteté et cette sagesse que son divin époux lui a acquises au prix de tout son sang? Dans ce cas les portes de l'enfer n'auraient-elles pas prévalu contre elle ? le grand Apôtre aurait-il eu raison de l'appeler (I *Tim.*, III, 15) le firmament et la colonne de la vérité? Car, vous ne l'ignorez pas, la vérité, base immuable et absolue de l'ordre, n'a pas moins pour objet de régler le cœur que d'éclairer l'esprit. Je ne craindrai pas même d'avancer ici que si l'homme, placé par Dieu et réinstallé par Jésus-Christ dans la société, devait être réduit à ne jouir que des facultés de l'esprit ou du cœur, il vaudrait cent fois mieux qu'il brillât par le cœur que par l'intelligence.

Que signifie donc ce langage si étrange? ***Après tout ce n'est là qu'un commandement de l'Eglise!*** Ne savez-vous pas, mon cher auditeur, que les préceptes de l'Eglise se confondent intimement avec les préceptes de Dieu même, et qu'ils n'en sont que l'indispensable développement? Jésus-Christ nous a dit : ***Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie éternelle*** (***Joan.***, VI, 54), et l'Eglise ajoute : ***Ton Créateur tu recevras au moins à Pâques humblement.*** Jésus-Christ nous a dit : ***Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous*** (***Luc.***, XIII, 5), et l'Eglise ajoute : ***Quatre-Temps, vigiles jeûneras et le carême entièrement. Vendredi chair ne mangeras, ni le samedi mêmement.*** En deux mots, mes frères, en parcourant tous les préceptes, tous les règlements de l'Eglise, nous nous convaincrions que bien loin d'être des lois nouvelles et vexatoires, ce ne sont au contraire que des lois précieuses, des lois identiques et explicatives des commandements du Seigneur, et que, sans ces lois d'une admirable sagesse, d'une prévoyance consommée, nous ne pourrions nous accorder et nous entendre sur l'accomplissement des préceptes divins. D'une autre part, auriez-vous déjà oublié que désobéir à l'Eglise, c'est désobéir à Jésus-Christ lui-même, qui l'a établie pour enseigner la morale aussi bien que pour enseigner le dogme? Sans doute, s'il en était du gouvernement des évêques comme de tout gouvernement humain, il nous serait permis d'interroger notre conscience avant de nous soumettre à toutes ses exigences, car, malgré le profond respect que nous professons pour toute puissance temporelle, pour la puissance royale, par exemple, nous proclamerons hardiment l'incomparable supériorité de l'Eglise de Jésus-Christ sur l'autorité si chancelante et si précaire des maîtres du monde. L'infaillibilité qui par nature n'appartient qu'à Dieu seul, n'a été accordée par privilége qu'à Pierre, aux apôtres et aux évêques, leurs successeurs réunis en concile par la volonté du pape. A eux seul il a été dit : *Tous les jours, jusqu'à la fin des siècles, je serai avec vous*, avec vous gouvernant mon Eglise, avec vous administrant mes sacrements, avec vous enseignant aux générations la doctrine et la morale que j'ai apportées du haut des cieux. Oui, mon cher auditeur, vous êtes à l'abri de toute inquiétude, en suivant les lois générales de l'Eglise et même les ordonnances particulières de votre évêque ; pourquoi? parce que si les mandements de ce prélat contenaient des hérésies, des erreurs, quelques dispositions législatives ou administratives qui fussent contraires aux règles antiques et universelles de l'Eglise catholique, ces mandements seraient aussitôt foudroyés par la plume inflexible des autres évêques et par l'irréfragable sentence du Siége apostolique.

La puissance des souverains d'ici-bas, elle aussi, relève du Très-Haut, nous le savons, nous le confessons, et voilà pourquoi, pourquoi seulement, nous leur devons tous consciencieusement obéissance dans les choses temporelles qui sont de leur ressort et de leur compétence, pourvu, toutefois que les lois qui émanent de leur autorité secondaire ne soient pas en opposition avec la doctrine et la morale évangélique, expression immédiate et permanente de l'éternelle Vérité : car s'il en était autrement, nous serions tous, prêtres et laïques, obligés de leur répondre, à l'exemple des apôtres (*Act.*, V, 29) : Nous ne pouvons faire ce que vous nous commandez ; votre juge, qui est le nôtre, nous le défend sous peine des plus redoutables anathèmes ; et nous devons préférer la volonté de ce grand Dieu à celle des hommes.

Résumons, mes frères, ce que naguère et aujourd'hui nous avons prêché concernant l'Eglise romaine et son infaillibilité en matière de foi et de mœurs.

A l'aspect du camp d'Israël, noble figure

de l'Eglise de Jésus-Christ, et de la belle et imposante harmonie qui régnait parmi les douze tribus de Jacob et les réunissait sous le double commandement d'Aaron et de Moïse, leurs illustres chefs, Balaam, prophète de l'armée ennemie, que l'on voulait contraindre de maudire le peuple chéri de Dieu, ne pouvant résister à l'Esprit de vérité plus fort que celui du mensonge, s'écria dans un transport d'admiration : *Que tes tentes sont belles, ô Jacob! que tes pavillons sont magnifiques, ô Israël : « Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israel!* » (*Num.*, XXIV, 5.)

Quelques siècles plus tard, jetant un coup d'œil prophétique sur le règne du Messie et sur les triomphes de son Eglise, Isaïe s'écriait dans un même transport : *Qu'ils sont beaux les pieds de celui qui annonce et qui prêche la paix sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle, qui prêche le salut, qui dit à Sion : Votre Dieu va régner!* (*Isa.*, LII, 7.)

L'Eglise à laquelle, chers auditeurs, nous avons le bonheur d'appartenir, c'est un corps enseignant ce qu'il faut croire, prescrivant ce qu'il faut faire, dispensant les secours spirituels et les grâces pour notre régénération morale en Jésus-Christ. Elle se compose du Pape, qui en est le chef suprême, — du collége des cardinaux, qui en sont les princes électeurs,— des évêques, qui sont les gouverneurs ecclésiastiques, — des prêtres, qui sont les dispensateurs immédiats de la religion aux fidèles, — et des fidèles eux-mêmes, qui par leur foi pratique participent, de tous les points de l'espace et du temps, à l'unité souveraine qui se résume dans la papauté!

Que j'aime, chers auditeurs, à contempler, en esprit, tous les évêques du monde chrétien, avec tous les prêtres et tous les fidèles confiés à leurs soins, écoutant avec un profond respect et une entière soumission la voix majestueuse et imposante du Souverain Pontife de Rome qui, comme chef visible et père commun de cette innombrable famille, tient ici-bas la place de Jésus-Christ, ce roi immortel de tous les peuples et de tous les siècles!

O Eglise romaine, que tu es brillante et invincible tout à la fois par cette merveilleuse alliance qui unit la terre au ciel, l'homme à la Divinité; qui comprend, dans une seule et même société, Dieu et ses perfections infinies; Jésus-Christ et le chef-d'œuvre de la rédemption, l'homme et ses impérissables espérances!

Le Très-Haut, en jetant les immuables fondements de cette société éternelle, pouvait-il offrir au monde un spectacle plus ravissant, pouvait-il lui donner une preuve plus étonnante de sa puissance et de sa miséricorde! Je viens de vous donner en quelques mots une idée aussi exacte que lumineuse de notre sainte religion, en vous nommant les trois principaux et indispensables objets du culte catholique, savoir : Dieu, créateur des mondes, souverain des cieux qui racontent éloquemment son éternelle omnipotence : Jésus-Christ, son Fils unique, dont la divinité est si évidemment démontrée par l'accomplissement, en sa personne sacrée, de toutes les prophéties concernant les moindres circonstances de sa naissance, de sa vie et de sa mort; par ses propres miracles, par les incalculables prodiges opérés en son nom depuis dix-huit siècles, et surtout par l'établissement de sa religion qui est, à la fois, le plus étonnante et la plus incontestable de toutes ces merveilles : l'homme enfin, que Jésus-Christ a mis en relation immédiate avec le paradis par son union hypostatique, c'est-à-dire en réunissant dans sa personne adorable la nature divine et la nature humaine!

Tels sont, mes frères, les inamissibles et inviolables titres de notre dignité, de notre noblesse, de notre avenir. Oui, voilà notre inaltérable et immuable Symbole, à nous catholiques! Oui, nous adorons Dieu, Père tout-puissant, et nous nous agenouillons très-humblement devant sa suprême majesté, trop fiers et trop joyeux de l'avoir pour monarque et pour ami! Nous adorons Jésus-Christ, la splendeur même du Père, auquel, de toute éternité, il est uni par le lien d'un amour infini qui est le Saint-Esprit, troisième personne de la Trinité adorable, qui procède éternellement du Père et du Fils; et nous acceptons, avec autant de confiance que de gratitude, sa doctrine, sa morale, ses sacrements, son Evangile, en un mot, parce que nous savons d'une science certaine qu'il est Dieu, et que comme Dieu il n'a pu nous enseigner que la vérité et la vertu! Oui, nous vénérons l'homme, mais l'homme parvenu à la plénitude et à la perfection de son être; l'homme sanctifié et occupant dans le ciel un trône inébranlable. Le héros catholique qui, guidé en toutes ses actions par l'Eglise romaine, a passé sur la terre en faisant le bien, et qui n'est parvenu à la gloire de la vraie patrie qu'à force de bonnes œuvres et de sacrifices, comme Jésus-Christ, son unique modèle, ne mérite-t-il pas incomparablement mieux nos hommages que les prétendus grands hommes auxquels les enfants du siècle ne rougissent pas d'offrir de l'encens et des couronnes? Ainsi donc Dieu créateur et l'homme créature, Dieu infiniment parfait, infiniment offensé par l'homme infiniment imparfait et infiniment coupable, ces deux extrêmes unis et réconciliés ensemble en Jésus-Christ, médiateur : voilà, je le repète, les trois principaux objets du culte catholique, et c'est là que se trouve la religion tout entière; religion que l'homme ne s'est pas donnée lui-même, mais qu'il a reçue toute faite telle qu'elle est descendue des cieux avec Jésus-Christ, son fondateur, telle que l'Eglise romaine seule nous l'enseigne depuis 1800 ans!

Sainte Eglise romaine, mère des Eglises et mère de tous les fidèles, Eglise choisie de Dieu pour unir ses enfants dans la même foi et dans la même charité, nous tiendrons toujours à ton unité par le fond de nos en-

trailles. Si je t'oublie, Eglise romaine, puissé-je m'oublier moi-même! Que ma langue se sèche et demeure immobile dans ma bouche, si tu n'es pas toujours la première dans mon souvenir, si je ne te mets pas au commencement de tous mes cantiques de réjouissance : *Adhæreat lingua mea faucibus meis si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ!!!* (*Psal.* CXXXVI, 6.)

SERMON X.

LES HUIT BÉATITUDES.

Domine, quis habitabit in tabernaculo sancto tuo, etc. (*Psal.* XIV, 1 *seqq.*)

Seigneur, demandait le Roi-Prophète, *qui donc habitera vos saints tabernacles?* et il obtint cette belle réponse : *C'est celui qui marche dans l'innocence et dans la justice.*

Mille ans après David apparut sur la terre, dans l'état le plus humble, le Fils même de l'Eternel, dont ce pieux monarque avait célébré, dans un poëme sublime, avec autant de clarté que de magnificence, la nativité, les vertus, les travaux, les miracles, les bienfaits et les opprobres!

L'une des premières paroles qui tombèrent des lèvres sacrées de l'Homme-Dieu, fut celle-ci : *Beati qui audiunt verbum Dei et custodiunt illud* : «*Heureux ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent.*» (*Luc.*, XI, 28.)

Frappé de ce nouvel Evangile qui, en perfectionnant la loi ancienne, devait civiliser le monde idolâtre, le peuple juif, car alors comme aujourd'hui, les puissants et les riches, uniquement ambitieux des fumées et des ordures de l'exil, se montraient peu soucieux des biens et des gloires du ciel, le peuple juif, disons-nous, suivait Jésus-Christ pour entendre sa compatissante doctrine! Impatient de répondre à la vivacité de leurs désirs et aux gémissements de leurs misères, le bon Sauveur se hâta de leur prêcher partout, dans le temple, sur les places publiques, dans le désert, avec une noble et touchante simplicité, *le royaume des cieux*. Non, il ne jugea pas convenable de donner à cette infortunée population, à ses propres disciples, à quelques savants qui se mêlaient à la foule, des leçons de philosophie, de littérature, d'histoire, d'archéologie, de politique, d'administration, pour conquérir leurs stériles applaudissements. Toutes ces sciences incertaines et puériles, livrées aux investigations et aux disputes des esprits généralement superficiels qui, depuis six mille ans, ne s'accordent presque sur aucun point, lui semblèrent indignes de l'auguste mission d'un ambassadeur mystérieux qui descend des hauteurs éternelles pour évangéliser les pauvres! *Missus sum evangelizare pauperibus.* (*Luc.*, IV, 18.) Tel fut, pendant le cours de son apostolat, le sublime refrain du modèle des orateurs chrétiens et du rédempteur des hommes!

Un jour donc que Jésus se voit environné d'une multitude immense, il s'assied au milieu de ses apôtres sur le sommet d'une montagne, puis d'une voix forte et attendrie, il proclame, à la face du soleil, ces admirables béatitudes qui renferment l'abrégé substantiel de cette divine morale que nous devons méditer comme la règle constante de notre vie, parce qu'elle sera bientôt la règle inflexible de notre redoutable jugement :

1. *Beati pauperes spiritu* : « *Heureux les pauvres de cœur et d'affection!* »

2. *Beati qui nunc esuritis* : « *Heureux vous qui souffrez de la faim!* »

3. *Beati qui nunc fletis* : « *Heureux vous qui pleurez maintenant!* »

4. *Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam* : « *Heureux ceux qui souffrent la persécution par amour de la justice!* »

5. *Beati misericordes* : « *Heureux les miséricordieux!* »

6. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam* : « *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice!* »

7. *Beati mites et pacifici* : « *Heureux ceux qui sont doux et pacifiques!* »

8. *Beati mundo corde* : « *Heureux ceux qui ont le cœur pur!* »

Philosophes de l'antiquité, Celse, Porphire, Pythagore, Socrate, Platon, Sénèque, Aristote, sortez de vos tombeaux! montrez-moi dans vos livres quelques lignes, quelques conceptions de votre génie si vanté, que l'on puisse comparer à ce magnifique abrégé de la morale évangélique!

Et vous, philosophes modernes, leurs disciples et leurs plagiaires dégénérés, qu'avez-vous inventé pour le bonheur du monde, pour le soulagement de l'humanité souffrante? qu'est-il sorti de votre plume ténébreuse et impure pour éclairer les populations? Je vais vous le dire : Toutes les erreurs, tous les désordres qui, comme un nuage sinistre et contagieux, enveloppent et infectent la société; toutes les révolutions, toutes les boucheries, toutes les calamités qui depuis deux siècles ont perverti, châtié, épouvanté l'Europe toujours tremblante! Voilà vos œuvres, grands hommes du Panthéon à qui une horde d'adeptes du troisième ordre ne rougit pas d'offrir un encens aussi imbécile que sacrilége!

Mais, chrétiens, plus sages mille fois que ces trop nombreux ennemis de Dieu et de leurs concitoyens, commentons ensemble nos précieuses béatitudes :

1. Heureux les pauvres de cœur et d'affection qui, quoique riches en réalité, se sentent disposés comme le saint homme Job, à faire le sacrifice de leurs biens, s'il plaisait au Seigneur de les leur enlever! Par conséquent malheur à ceux qui ambitionnent les richesses et qui y collent leur cœur!

2, 3. Jésus va plus loin : Heureux, vous qui souffrez de la faim, et de la soif sans murmurer, parce que vous serez rassasiés! heureux, vous qui pleurez, parce que vos larmes se convertiront en joie! Par conséquent, malheur à vous qui murmurez dans votre détresse et vos épreuves, quelque pénibles qu'elles soient! Malheur à vous qui

vivez maintenant dans les délices et les plaisirs, parce qu'alors vous gémirez dans la misère et les sanglots : *Quia esurietis et flebitis.*

4. Heureux ceux qui souffrent patiemment la persécution pour la justice, pour la noble cause de la religion ! Par conséquent, malheur à ceux qui oppriment le faible et outragent le juste !

5. Heureux les miséricordieux qui soulagent l'indigent et consolent l'affligé, parce qu'ils obtiendront miséricorde ! Par conséquent, malheur à ceux qui ont les entrailles dures et égoïstes, qui n'accomplissent pas les œuvres que je viens de signaler !

6. Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice de Dieu, de sa grâce et de son amour, parce qu'ils en seront rassasiés ! Par conséquent, malheur à ceux qui, peu soucieux de ses faveurs spirituelles, n'ont faim et soif que des avantages temporels !

7. Heureux ceux qui sont doux et pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre promise et qu'ils seront appelés les fils de Dieu ! Par conséquent, malheur à ceux dont le caractère est querelleur et emporté !

8. Heureux ceux qui ont le cœur pur et candide, comme celui d'une vierge, parce qu'ils verront Dieu dans sa gloire ! Par conséquent, malheur à ceux qui se nourrissent volontairement de mauvaises pensées et de désirs voluptueux !

Si vous me demandiez à présent, mes frères, par quelle route ont marché les saints pour arriver au ciel, je vous répondrais sans hésiter : dans la voie étroite que Jésus vient de nous tracer dans ces huit béatitudes. Et en effet, cher auditeur, pourriez-vous m'en citer un seul qui n'ait été pauvre de cœur et d'affection, qui n'ait méprisé les richesses, qui n'ait été *esuriens*, c'est-à-dire pénitent, qui n'ait abhorré les fêtes mondaines et qui n'ait vécu dans les larmes ? un seul qui n'ait passé par les épreuves et les persécutions ? un seul qui n'ait été plein d'indulgence et de commisération ? un seul qui n'ait préféré les grâces divines aux dignités humaines? un seul qui n'ait prêché par ses exemples la douceur et la paix ? un seul qui n'ait été pur de corps et de cœur?

Oui, mes frères, les saints ont pratiqué tout cela ! Pourquoi? pour imiter Jésus-Christ, qui n'avait pas où reposer sa tête auguste; qui pendant trente années gagna sa vie à la sueur de son front ; qui mendia son pain durant son ministère public; qui passait les nuits dans les prières et les pleurs ; qui souffrait les calomnies et les outrages; qui n'était occupé que des pécheurs et des misérables ; qui se montra toujours le plus doux et le plus pacifique des enfants des hommes; qui ne voulut pas même souffrir que ses détracteurs eussent la pensée d'attaquer son incomparable virginité !

Maintenant, mon cher frère, ma chère sœur, un sérieux retour sur nous-mêmes. Souffrez donc que j'interroge paternellement votre conduite.

1. *Beati pauperes spiritu!* Riches (et par riches j'entends tous ceux qui jouissent d'une fortune ou d'une honnête aisance), ne tenez-vous point par le cœur à vos avantages temporels ? vous sentez-vous disposés à bénir la main qui vous les enlèverait? N'êtes-vous point, au contraire, du nombre de ceux qui, selon le Prophète, ne songent qu'à ajouter champ à champ, vigne à vigne, palais à palais? Que je vous plaindrais alors ! car saint Paul nous prévient que quiconque cherche à s'enrichir, tombe infailliblement dans les piéges du démon ! *Qui volunt divites fieri, incidunt in laqueos diaboli.* (I *Tim.*, VI, 9.)

2. *Beati qui nunc esuritis!* Pauvres qui souffrez quelquefois de la faim, vous trouvez-vous heureux de partager la détresse de Jésus-Christ et d'avoir avec lui cet honorable trait de ressemblance? n'êtes-vous point, au contraire, assez aveugles pour envier et vous approprier peut-être des biens qui vous perdraient?

3. *Beati qui nunc fletis !* Etes-vous pleinement résignés, heureux même dans votre deuil et dans vos pleurs, sachant bien qu'ils se changeront en une joie que personne ne pourra vous ravir? Si, au contraire, vous passez gaiement votre vie dans les rires, les délices et les fêtes du siècle, tremblez, tremblez, car j'aperçois déjà les irrémédiables calamités qui s'apprêtent à fondre sur vous !

4. *Beati qui persecutionem patiuntur !* Vous réjouissez-vous en Jésus-Christ, votre modèle, des pertes, des insultes, des mauvais traitements que vous subissez, soit en haine de la vertu, soit en expiation de vos crimes, bien convaincus que c'est Dieu lui-même qui vous envoie ces épreuves? Mais aussi trois fois malheur aux oppresseurs et aux persécuteurs de la faiblesse et de l'innocence !

5. *Beati misericordes !..* Etes-vous réellement miséricordieux? Donnez-vous aux pauvres proportionnellement à votre fortune et à vos gains annuels? Que vous rapportent vos biens, vos capitaux, vos opérations commerciales? 5, 10, 20, 30, 40, 50 mille francs? Eh bien ! donnez-vous au moins le dixième de vos revenus? Si vous êtes sans famille, une fois que vous avez prélevé une somme convenable pour vos dépenses domestiques, pour les réparations et améliorations de vos domaines, distibuez-vous le superflu aux indigents que vous a légués Jésus-Christ du fond de sa crèche et du haut de sa croix ? Nous avions *un enfant, deux enfants*, me dites-vous, mais ils sont morts ! S'ils sont morts en état de grâce, tant mieux pour eux : *Beati qui in Domino moriuntur !* (*Apoc.*, XIV, 13.) Heureux, qui meurent dans le baiser du Seigneur ! Si la volonté de Dieu était que vous en eussiez davantage, hâtez-vous de sangloter votre criminelle désobéissance pour éviter d'éternels supplices : souvenez-vous de l'effroyable mort d'Onan !.. Si vos nombreux enfants vivent encore, appelez sur eux les bénédictions

célestes par d'abondantes aumônes! Comment! vos greniers regorgent de froment, vos armoires de vêtements inutiles, vos appartements de futilités ruineuses, et vous laissez des familles souffrir, aux portes de votre palais à lambris dorés, du froid et de la faim! des familles, qui n'ont qu'un lit de paille exposé à la pluie et à la neige, et vous osez vous dire hommes estimables et vrais chrétiens! Rougissez, ou souffrez que je rougisse pour vous! Si vous ne nous croyez pas, interrogez les dames de charité, les messieurs de saint Vincent de Paul qui, trop souvent les mains vides d'argent et les yeux pleins de larmes, visitent de la cave à la mansarde les nécessiteux; elles vous diront, ces âmes nobles et compatissantes, si nous avons exagéré!

Après cela, devons-nous être surpris des fléaux qui nous épouvantent, des anathèmes lancés par le Fils de l'homme contre les riches qui ne font pas de leurs biens l'usage qu'il en exige? devons-nous être surpris d'entendre l'apôtre saint Jacques prononcer ces terribles paroles : *Ululate et plorate!* (*Jac.*, V, 1.) Hurlez et lamentez-vous, vous qui vous engraissez du patrimoine des pauvres, pour le formidable jour des suprêmes vengeances!

6. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam!* Avez-vous faim et soif de la justice de Dieu? Cependant, malheur à vous si votre vertu n'est plus abondante que celle des Pharisiens qui, rongés d'un sot orgueil, ne recherchent que de vains applaudissements; qui, semblables à des sépulcres blanchis, n'ont que les tristes dehors de la probité, de la pureté, de la charité, et dont l'intérieur est rempli d'infection!

7. *Beati mites et pacifici!* Etes-vous doux, pacifiques et humbles de cœur dans la famille, dans le temple du Seigneur, dans vos rapports avec la société? On dit, au contraire, que vous êtes irascibles, hautains avec vos serviteurs, vos ouvriers, vos fermiers, avec les petits, et même avec des gens qui, quoique privés de fortune et de dignités, sont plus délicats, plus spirituels et plus estimables que vous! Pour savoir à quoi vous en tenir, lisez le sage Salomon, qui vous apprendra que les arrogants ne sont bons qu'à dégrader et à torturer la nature humaine!

8. *Beati mundo corde!* Cher auditeur, êtes-vous pur de corps et de cœur, pur dans vos pensées, dans vos désirs, dans vos actions, dans tout votre être? Hélas! on répète que vous êtes peu réservé dans vos propos, trop libre dans vos parures, dans vos manières, et que vous faites souvent rougir la pudeur!

Mes frères, n'êtes-vous pas, comme moi, épouvantés de cette opposition manifeste et presque universelle aux maximes les plus sacrées de la morale évangélique, de la part de ceux-là mêmes qui se vantent d'être catholiques? Quel n'est donc pas l'aveuglement de ce père de famille, de ce célibataire, de cette dame, aussi avares que riches, qui ne donnent peut-être pas aux nécessiteux le vingtième de leurs revenus, et qui pourtant viennent consterner, à la table sainte, le ciel et la terre! De ces servantes, qui, pour préparation à la divine Eucharistie, dénigrent leurs maîtres, et pour action de grâces, disent du mal de tout le monde! de ces maîtresses de maison qui, avant de partir pour l'église, négligent leurs devoirs les plus essentiels, et qui, à leur retour, grondent et contristent tout ce qui les entoure! de ces épouses qui, de vingt-cinq à cinquante ans, profanent la sainteté du mariage à travers mille communions indignes?... Oui sans doute, j'aime à le redire, les vrais dévots, les vraies dévotes réjouissent les anges, glorifient Jésus-Christ et sa divine Mère. Sans leurs vertus et leurs nobles exemples, ma patrie serait un enfer anticipé! Mais qu'ils sont peu édifiants les catholiques qui n'ont d'autre piété que celle de la Messe, de la confession, des images, des confréries, et qui participent d'ailleurs à toutes les folies et à tous les scandales du siècle!

En terminant, dirai-je un mot de l'indifférence religieuse qui, depuis 1830 surtout, a envahi, dans nos cités, toutes les classes de la société? Qui, parmi les hommes riches ou lettrés, vient entendre la parole de vie? Pas un sur cinquante. Qui se confesse? A part les religieux, les prêtres, les séminaristes et les élèves des colléges, un tout au plus sur vingt-cinq! Qui garde les jours d'abstinence et de jeûne? qui fait pénitence? En un mot, presque personne! Où sont-ils ceux et celles qui ne commettent aucun péché mortel, qui ne font aucune communion sacrilége dans le cours d'une année? Où sont-ils les Français, les habitants de N..., mes auditeurs, qui consentiraient à mourir à l'heure où je leur parle? y en a-t-il beaucoup? Vous marchez donc sur les bords de l'enfer. L'Esprit-Saint a-t-il eu raison de dire que le nombre des insensés est infini? (*Eccle.*, I, 15.) J'en appelle au véridique témoignage des personnes de cinquante, soixante et quatre-vingts ans, et je récuse celui des jeunes gens et des journalistes qui n'ont pas vu ce que je vais dire : N'est-il pas vrai qu'après cinq ou six semaines d'instructions prêchées à l'occasion d'une mission, matin et soir, dans toutes les paroisses d'une ville, presque tous ses habitants se réconciliaient avec leur Dieu et avec eux-mêmes? N'est-il pas vrai que, dans l'espace de quinze années, plusieurs millions de prodigues rentrèrent sincèrement sous le toit paternel? Or, depuis la fatale époque de 1830, avez-vous été les heureux témoins de ces étonnantes et si consolantes merveilles? O pasteurs des paroisses de mon infortunée patrie, qui, sous votre houlette, se dégrade et se pourrit de plus en plus, faute de missions, que le jugement qui plane sur vos têtes m'apparaît effroyable!

Mes amis, sous le rapport de l'honneur, de la décence, de la charité, de la probité,

que nous sommes dégénérés de nos vénérables ancêtres! Efforçons-nous, je vous en conjure par vos plus chers intérêts, de conserver ou de recouvrer l'amour et la grâce du Seigneur! Avec cela nous serons véritablement riches, véritablement heureux! avec cet inestimable trésor nous acquerrons infailliblement le ciel que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit!

SERMON XI.

CHUTE ET RÉCONCILIATION DE SAINT PIERRE.

Misericordia Domini plena est terra. (*Ps.* CXVIII, 64.)

La miséricorde du Seigneur remplit toute la terre.

Le mot, *miséricorde*, se compose de *nos misères* et *du cœur* de Dieu : *miseri-corde ;* nos misères et le cœur de Jésus qui sont si admirablement dépeints dans la touchante parabole de l'enfant prodigue qui vous est familière, se présentent à nous, avec les mêmes caractères, dans l'intéressante histoire d'un personnage plus célèbre encore, de saint Pierre.

En méditant la chute énorme et la prompte réconciliation de ce prince des apôtres, nous ferons donc le portrait fidèle de tout prêtre, de tout chrétien qui, après avoir eu le malheur d'abandonner son Dieu, revient franchement à lui, pour ne plus s'en séparer. *Ave, Maria.*

Les commencements de Pierre, nous l'allons voir, furent heureux comme ceux de mes auditeurs, qui tous ont eu le bonheur de naître dans le sein de l'Eglise catholique. Un jour donc que Jésus passait sur les bords du lac de Génézareth, il vit un jeune homme occupé à raccommoder ses filets : Simon, fils de Jonas, lui dit-il, suivez-moi, et tout aussitôt Pierre quitte ses filets, sa barque et son père, pour suivre Jésus. (*Matth.*, IV, 18 seqq.) Ainsi faisions-nous dans notre enfance, alors que l'innocence baptismale souriait encore à notre âme candide. Oui, nous abandonnions volontiers la maison paternelle, nos travaux et nos jeux pour aller dans le temple, entendre parler de Jésus, de ses miracles et de ses bienfaits.

Un autre jour, Jésus environné de ses disciples, leur fait cette question : *Qui les hommes disent-ils que je suis?—Ceux-ci vous prennent pour Elie, ceux-là pour Jérémie, les uns pour Jean-Baptiste, les autres pour Moïse. — Et vous,* mes apôtres, *qui suis-je à vos yeux. — Pierre élevant la voix :* « *Tu es Christus, Filius Dei vivi :* » *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. — Bienheureux vous êtes, réplique Jésus, ce n'est ni la chair, ni le sang qui vous a révélé cette vérité sublime, mais mon Père qui est dans les cieux! Je vous établis le chef de mon Eglise, contre laquelle ne prévaudront point les portes de l'enfer ; tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel; tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel.* (*Matth.*, XVI, 13-19.)

Ainsi, mes frères, de grandes faveurs sont accordées à quiconque confesse noblement la divinité de Jésus-Christ par ses paroles et par ses actions.

Un jour encore, Jésus mène avec lui Pierre, Jacques et Jean sur la montagne du Thabor, et là il se transfigure devant eux. Tout à coup son visage devient plus brillant que le soleil et ses vêtements plus blancs que la neige. Frappé de ce ravissant spectacle, Pierre s'écrie : *Domine, bonum est nos hic esse!* « *Seigneur, qu'il fait bon ici! dressons trois tentes : l'une pour vous, l'autre pour Moïse, et la troisième pour Elie.* (*Matth.*, XVII, 4.) N'est-pas là, chrétiens, le cri de bonheur que nous fîmes entendre au moment de notre première communion où nous fûmes transformés en Jésus-Christ et illuminés des flammes de son amour?

Enfin, pendant une nuit orageuse, les apôtres, dans leurs frêles barques de pêcheurs, sont ballotés par les flots de Tibériade. Soudain, Jésus leur apparaît venant paisiblement vers eux à travers les vagues irritées. Le prenant pour un fantôme, ils sont saisis de peur : *Ne craignez point,* leur dit-il, *c'est moi :* « *Ego sum!* » — *Si vous êtes le Seigneur,* répond Pierre, *ordonnez que j'aille à vous sur les ondes. — Viens, si tu veux!* Durant quelque temps, Pierre y marche avec assurance comme sur le sable du rivage; mais la tempête devenant plus furieuse, il pâlit, il perd l'équilibre, et presque submergé, il s'écrie : *Domine, salva nos, perimus !* « *Sauvez-nous, Seigneur, car nous périssons.* » Jésus, lui prenant la main, le jette dans la nacelle en lui disant : *Modicæ fidei, quare dubitasti?* « *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté de ma puissance?* (*Matth.*, XIV, 24-31.)

1° *Somnolence.* — Ici, mes frères, que la scène va changer! cette *somnolence* de Pierre dans la foi, bien faible en apparence, va le conduire insensiblement à des chutes beaucoup plus graves qu'il ne soupçonne pas. Tout chrétien qui conserve la pureté d'âme et de corps, ne doute jamais d'aucune vérité de la religion, mais, une fois devenu victime d'une sale passion, il admet aisément les incertitudes, il va bientôt jusqu'à souhaiter qu'il n'y ait pas d'enfer, sentant qu'il le mérite. Vous ne savez pas quand vous commençâtes à douter : c'est lorsque vous lûtes ce roman licencieux, que vous exécutâtes cette danse voluptueuse, que vous contractâtes cette funeste liaison! Je vous prédis que vous ne douterez plus sur votre couche funèbre, au flambeau de la mort qui éclaire l'esprit, mais ne guérit pas le cœur gangrené. Vous voudriez bien croire, dites-vous; soyez donc chaste! et pour cela, confessez-vous souvent; interrogez ceux qui suivent ce conseil, et ils vous affirmeront qu'il est infaillible.

2° *Présomption.* — La seconde cause de la grande chute de Pierre (Cf. *Matth.*, XXVI, 31 et seqq.), c'est la présomption. Mes bien-aimés, dit Jésus à ses douze apôtres durant la Cène du jeudi saint, les puissances de l'enfer s'agitent! Dieu va frapper le pasteur, et les brebis seront dispersées! *Cette nuit même, vous allez tous être scandalisés à mon*

sujet. — *Et si omnes scandalizati fuerint in te, ego non scandalizabor* : je vous suivrai jusqu'à la mort! — *Pierre*, réplique Jésus, *avant que le coq n'ait chanté, trois fois tu m'auras renié*. Reconnaissez-vous là votre modèle, cher auditeur? votre directeur à qui Dieu accorde le don de la perspicacité et de l'expérience, a beau vous prévenir que vous succomberez si vous ne fuyez telle personne, telle occasion: n'importe, la présomption vous aveugle. Sachons-le bien : on ne se moque pas impunément de son confesseur, en qui l'on ne veut apercevoir qu'un homme ordinaire, au lieu d'entendre, d'écouter les paroles de la sagesse surnaturelle dont il est honoré.

3° *Tiédeur*. — La troisième cause de la grande chute de Pierre, c'est la *tiédeur*. Après l'institution de la divine Eucharistie et du sacerdoce immortel, Jésus se fait accompagner de Pierre, Jacques et Jean au jardin de Gethsémani. *Veillez et priez*, leur recommande-t-il, *pour ne pas céder à la tentation!* Mais hélas! Pierre sommeille tranquillement sur l'herbe. Comment, Pierre, tu dors, et ton généreux Maître lutte contre les cruels assauts de l'agonie! Gardons-nous bien, chers auditeurs, de consacrer à un pernicieux repos les moments où Dieu nous appelle à la vigilance, à la prière, à de pieuses lectures, à des œuvres de miséricorde!

La triste prédiction de Jésus commence à se réaliser sur Pierre qui, selon l'évangéliste, ne suit déjà plus son Maître que de loin : *Sequebatur a longe*, et n'entre avec lui dans l'atrium que par une sorte de curiosité : *Ut videret finem!* Et avec qui se trouve-t-il dans ce prétoire! Avec les princes des prêtres de la Synagogue, les magistrats, les mondains de tout rang qui sont occupés, s'il vous plaît, à juger, qui? le souverain Créateur de la terre et des cieux. Quelle pitié!..

N'est-ce pas là ce que font encore aujourd'hui tous nos hypocrites incrédules qui, souillés de corruption, ignorant une religion sublime qu'ils n'ont étudiée qu'à des sources impures et mensongères, demandent au Tout-Puissant raison de sa conduite, tournent en ridicule les dogmes et les préceptes les plus sacrés, les apôtres les plus zélés et les plus vénérables?

4° *Sensualisme*. — Et que Pierre faisait-il donc au milieu de cette foule d'insensés qui insultaient la suprême Sagesse : *Calefaciebat se!* Il se chauffait nonchalamment. La tiédeur dans le service de Dieu et le désœuvrement conduisent infailliblement au *sensualisme!* Sensualisme qui ronge la société actuelle jusque dans ses entrailles! Tapis luxueux, riches fauteuils, gracieux sophas, lambris dorés, tableaux impudiques, parures séduisantes, repas somptueux, fêtes voluptueuses! Cette vie épicurienne qui énerve les sens et absorbe les affections du cœur, s'y accorde-t-elle, demande la séraphique Thérèse, avec la vie humble et mortifiée de Jésus-Christ? Non, non! « J'ai vu, nous apprend-elle, les enfers encombrés de tous ces faux et scandaleux chrétiens! » Pendant que Pierre se chauffe à l'aise, à quelques pas du Sauveur gelé de froid et indignement outragé, une servante lui dit : *Vous êtes de ces gens-là*. — *Je ne connais pas cet homme*, répond-il hardiment. Pierre, quelle parole étrange! comment! tu oses l'appeler, *cet homme*, celui à qui tu jurais naguère une inviolable fidélité, celui que tu nommais *le Christ, le Fils du Dieu vivant!..* L'un des assistants lui répète, à son tour : *Evidemment vous êtes de ces gens-là*: votre vêtement et votre langage ne nous permettent pas d'en douter. O ciel, donnez-moi la force de raconter les jurements, les anathèmes vomis par Pierre pour affirmer qu'il ne connaît pas cet homme : *Ille autem cœpit jurare et anathematizare, quia nescio hominem istum!* Quoi! Pierre, tu viens de recevoir de la main de Jésus son corps et son sang adorables, l'apostolat, les clefs mêmes de la vie et de la mort, du paradis et de l'enfer, du temps et de l'éternité, et tu n'expires pas de honte en reniant publiquement ton magnanime libérateur! ah! que ne répliquais-tu à tes audacieux interrogateurs avec une fierté énergique et glorieuse : Oui, oui, je reconnais Jésus pour mon divin Maître, et je ne me séparerai pas de lui! je saurai mourir à ses côtés!

Pierre, dans cette circonstance, n'est-il pas encore notre triste modèle. Mes frères, il est le modèle de tous ceux qui, affaiblis par la somnolence dans la foi, la présomption, la tiédeur et la sensualité, n'osent prendre la défense de Jésus et de son Evangile. Si au moins, après avoir eu le malheur d'imiter Pierre dans son engourdissement spirituel et son sacrilége reniement, nous avions l'heureux courage de l'imiter dans sa rétractation expiatoire et sa parfaite réconciliation! sujet d'une seconde partie que nous abrégerons pour ne pas fatiguer votre édifiante attention.

Réconciliation. — Jésus, en passant de sa prison dans une salle du Prétoire, aperçoit Pierre qui déjà endurci dans son apostasie, continuait de se chauffer. Touché de compassion pour son infortuné disciple qui, peu d'heures auparavant, tirait le glaive pour le protéger contre ses ennemis, et coupait l'oreille de l'insolent Malchus, serviteur du grand prêtre, le bon Sauveur jette sur lui un de ces regards tendres et puissants qui pénètrent jusqu'au fond de l'âme. A ce coup d'œil d'une héroïque amitié, Pierre a compris toute l'énormité de sa prévarication; il sort à la hâte d'un lieu qui lui a été si fatal. Il quitte brusquement cette société d'impies et de libertins qui viennent de le précipiter dans un abîme insondable! Il pleure amèrement son incompréhensible chute, et fait retentir les airs des éclats de sa douleur! O mes frères, qu'il faut peu de temps au Dieu des miséricordes pour convertir un grand pécheur, le confirmer dans la grâce et en faire un grand saint! Seigneur Jésus, du fond de ce tabernacle où vous enchaîne, nuit et jour, votre immense charité, daignez donc

aussi lancer un regard de clémence sur moi d'abord, et puis sur mes chers auditeurs, afin que, comme Pierre, sincèrement contrits, nous vous jurions de ne vous renier jamais!

Saint Bonaventure, cet illustre docteur, va nous apprendre ce que devint Pierre, au sortir du Prétoire Après la mort de Jésus dont elle avait recueilli les dernières gouttes de sang et le dernier soupir, Marie s'était retirée avec Madeleine, sa fidèle compagne, dans la maison de Jean, son fils adoptif, bâtie sur la montagne de Sion. Elles étaient là toutes les deux assises dans leur consternation. Un bruit se fait entendre! c'était la nuit du vendredi saint : on frappe une seconde fois! Allez, dit Marie à Madeleine, ouvrir la porte : mon cœur sensiblement ému m'annonce une bonne œuvre à faire! Malgré sa frayeur, Madeleine ouvre la porte : Pierre seul, le visage abattu et baigné d'un torrent de larmes, tremblant de tous ses membres, entre précipitamment et tombe aux genoux de Marie. Qu'avez-vous, Pierre, lui dit-elle? comme nous, vous pleurez sans doute mon divin enfant! O Pierre, qu'il a souffert pour les péchés des hommes! — Marie, répond Pierre en sanglotant, si je n'avais qu'à pleurer la cruelle mort de mon incomparable Maître, mon sort ressemblerait au vôtre, mère inconsolable! Mais hélas! le pouvez-vous croire? je suis le plus monstrueux des apôtres! oui, plus criminel que le misérable Judas; trois fois, trois fois dans l'*atrium* j'ai renié mon adorable Rédempteur! — Calmez-vous, Pierre, réplique la compatissante Marie. Dans deux jours, ajoute-t-elle de sa douce voix, mon cher Jésus ressuscitera pour s'élancer dans les bras de sa Mère chérie. Eh bien! je vous promets de lui demander et d'obtenir votre grâce! A l'exemple de Pierre, racontons humblement à Marie nos infidélités, nos chagrins, et ce Refuge assuré des pécheurs repentants, et cette puissante Consolatrice des affligés soumis aux volontés divines, sollicitera notre pardon et allégera nos peines.

Jésus, sorti glorieux du sépulcre, ayant embrassé sa Mère bien-aimée qui accomplit la promesse faite à Pierre, se montre ensuite, dans la solitude, à cet apôtre lui-même qui, prosterné à ses pieds, les arrose de ses pleurs. — Pierre, que fais-tu là? relève-toi vite et presse ton pauvre cœur contre ce cœur miséricordieux qui ne veut plus se souvenir que de ton dévouement. Mais, Pierre, tu comprends que ce n'est qu'à la condition que tu prêcheras, avec simplicité et courage, toutes les vérités consolantes et formidables que j'ai prêchées moi-même, aux orgueilleux et voluptueux Pharisiens qui se sont enivrés de mon sang. Tu comprends que tu ne dois plus avoir qu'une seule ambition, celle de me sauver des âmes au péril de ta santé et de ta vie. Car, ce zèle ardent et persévérant est le signe certain auquel je reconnais mes vrais serviteurs et mes vrais disciples, — Pierre, dans un élan d'amour et de reconnaissance : Comme chrétien et comme ministre, *non recuso laborem;* j'accepte la noble tâche que vous daignez m'imposer; soutenu maintenant de votre invincible grâce, je puis jurer hardiment de gravir avec vous le sommet du Calvaire : à ma componction toujours croissante, à mon martyre, vous ne douterez plus de mon éternel attachement.

Mais ce n'était pas assez pour le cœur de Jésus : cette réconciliation solitaire, il veut la sanctionner, pour la gloire de son disciple, par une manifestation solennelle : *Pierre*, lui dit-il en présence des dix autres apôtres, *m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Seigneur, vous savez que je vous aime!* « *Domine, tu scis quia amo te........* » — *Paissez mes agneaux*, « *Pasce agnos meos...*» *Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci? — Seigneur, vous savez que je vous aime! — Paissez mes agneaux!... Pierre, m'aimez-vous plus que ceux-ci?* Profondément contristé de cette troisième interrogation qui lui rappelle ses trois reniements : *Seigneur, à qui tout est connu, vous savez que je vous aime*, « *Tu scis quia amo te.* » Alors Jésus satisfait de cette triple réparation : *Paissez mes brebis, paissez mes agneaux* (*Joan.*, XXI, 15-17), c'est-à-dire tous les pasteurs et le troupeau tout entier. Je vous établis le chef de cette Eglise contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. Pierre, ne l'oublie pas, *Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel : tout ce que tu délieras sur la terre, sera délié dans le ciel.* Sous le soleil aucune puissance ne pourra détruire la tienne : et malheur à qui oserait essayer de te ravir les clefs redoutables qu'en ce moment suprême tu reçois de mon invincible main!

C'est à Rome, vous le savez, que saint Pierre, ce premier Pape, ce premier vicaire de Jésus-Christ fixa le siége de l'Eglise catholique. C'est à Rome, cette capitale, cette immortelle métropole du monde chrétien, qu'il déploya et fit flotter, aux rayons du beau soleil de l'Italie, sur le trône vaincu des fiers Césars, la croix salvatrice, radieuse et impérissable bannière de l'immortel triomphateur des empires et des siècles et des enfers.

Un jour, nous raconte saint Clément, contemporain des apôtres, un jour que Pierre se promenait dans la campagne avec quelques disciples, il aperçut un moissonneur couché sur l'herbe, et il se prit à pleurer. Pourquoi pleurez-vous, maître, lui demande-t-on? Ah! répond-il en soupirant, moi aussi j'étais mollement couché sur la verdure pendant que mon Rédempteur arrosait la terre de son sang adorable! Puis, il ajouta : Cet homme me rappelle une autre circonstance bien touchante de l'admirable vie de Jésus dans les environs de Jérusalem : parfois, ce bon Maître nous disait : *Venite seorsum in locum desertum, et paulatim requiescite:* « Chers apôtres, venez avec moi dans un lieu désert, et reposez-vous y un moment.» Nous nous délassions

un peu sur la pelouse. Jésus, quoique épuisé de lassitude, ne dormait pas ; il s'entretenait avec son Père céleste. Si, durant le sommeil, notre manteau venait à se déranger, aussi attentif qu'une garde-malade, il le replaçait sur nos épaules. Une fois, j'étais sans manteau, j'avais donné le mien à un pauvre vieillard transi de froid ; eh bien ! Jésus me contraignit de me couvrir du sien, tandis qu'il méditait à mes côtés.

Un jour que saint Pierre fuyait la persécution, il rencontra Jésus sur la voie Appienne : « Où allez-vous, mon divin Maître? — Je vais à Rome pour y être crucifié de nouveau. » Puis il disparut, laissant l'empreinte de ses deux pieds sur une pierre de marbre blanc qu'en 1844 nous baisâmes de nos lèvres respectueuses. L'apôtre, comprenant que c'était dans sa personne, à lui Pierre, que Jésus devait être crucifié, rentra tout aussitôt dans cette ville où il ne tarda pas à être condamné au supplice des scélérats, Nous avons souvent visité Le *Santo monterio* qui reçut le dernier soupir de notre grand saint patron. En y célébrant les augustes mystères, nous crûmes l'entendre s'écrier encore, comme son digne frère : *O bona crux! crux tamdiu amata! tamdiu desiderata!* O bonne croix, o croix si aimée et depuis si longtemps désirée, te voilà donc enfin!...

Au moment de l'exécution, pourquoi embrasse-t-il les pieds de ses bourreaux? Pour obtenir l'insigne faveur d'être attaché à son gibet, la tête en bas, se reconnaissant indigne d'expirer dans la même attitude que son divin Maître. Il voulait en mourant être prosterné aux genoux de son magnanime Libérateur. Sur cette mémorable colline, nous creusâmes dans le lieu même où avait été plantée la croix de cet illustre martyr, avec le doux espoir d'y recueillir encore quelques-unes de ses larmes, quelques gouttes de ce sang généreux qui inspire et engendre le vrai zèle.

Mes frères, notre conversion ressemble-t-elle à celle de saint Pierre? Comme lui, pleurons-nous sans cesse nos iniquités ? avons-nous donné aux pauvres notre manteau? sommes-nous occupés à édifier, à sauver des âmes, et surtout des malheureux? c'est là l'infaillible marque à laquelle nous pouvons reconnaître que nous nous sauvons nous-mêmes pour une éternité.

SERMON XII.

SUR L'AUMONE (1).

Mementote vinctorum, tanquam simul vincti; et laborantium, tanquam ipsi in corpore morantes. (*Hebr.*, XIII, 3.)

Souvenez-vous de ceux qui sont enchaînés et de ceux qui sont dans l'affliction, comme si vous étiez affligés vous-mêmes.

I.

Mes frères, je n'ai pas encore eu le temps de penser, et déjà un sentiment délicieux, celui de la reconnaissance, remplit mon âme. Quel imposant et magnifique auditoire, composé de ce que la ville de N.... renferme, dans son sein, d'hommes et de femmes les plus distingués ! Mes vœux sont accomplis ! vous m'avez compris : je vous remercie.

Oh ! non, ce n'est pas une vaine curiosité qui vous réunit dans cette auguste enceinte; vous n'y venez même pas pour entendre prêcher la loi de l'aumône; ce précepte, qui mieux que vous le pratique? qui mieux que vous pratique les œuvres ordinaires de la bienfaisance? Aussi, je ne suis monté dans cette chaire que pour exalter l'héroïsme de l'aumône, que pour chanter la gloire du riche bienfaisant. La gloire de l'aumône, elle égale la puissance de la prière ; que dis-je? elle égale la puissance même de Jésus-Christ, bienfaiteur de l'humanité souffrante. Par sa charité Jésus expiait les iniquités du genre humain et l'arrachait à l'empire de Satan. Avec votre charité, mes frères, vous couvrez la multitude de vos péchés, et vous vous ouvrez les portes du ciel : langage de Daniel à Nabuchodonosor.

Il y a dans l'Evangile, je ne l'ignore pas, de terribles oracles contre les riches : *Qu'il est difficile aux riches d'entrer dans le royaume de Dieu!* (*Marc.*, X, 23.) *Il est plus difficile à un riche d'entrer dans le ciel, qu'à un chameau de passer par l'ouverture d'une aiguille ! Qui donc parmi eux sera sauvé*, dirent les apôtres? *Rien n'est impossible à Dieu*, répond Jésus-Christ ! (*Matth.*, XIX, 24-26.) Sans la charité, le salut est assurément impossible; mais la charité rend tout facile. *Date eleemosynam* (*Luc.*, XI, 41), et dans ce cas je me ferai votre supplément, et avec mon secours tout vous deviendra aisé. Nous le savons, mes frères, l'aumône par elle-même ne remet pas positivement ni immédiatement les péchés ; mais elle est un des moyens les plus efficaces pour obtenir la grâce de la réconciliation dans le sacrement de pénitence. Mes frères, j'ai entendu de la bouche même de Jésus-Christ un autre anathème plus formidable encore contre les riches : *Væ vobis, divitibus !* (*Luc.*, VI, 24.) Et cet anathème s'est cruellement réalisé dans la personne de cet infortuné qui, en son nom et au nom de ses nombreux imitateurs, frappe nos oreilles de ces cris navrants : *Crucior in hac flamma !* (*Luc.*, XVI, 24.) Oh ! que je souffre dans ces flammes, pour n'avoir pas soulagé Lazare, le pauvre Lazare ! Mais l'aumône répond à Jésus-Christ condamnant les mauvais riches, par ces autres paroles tombées des mêmes lèvres sacrées : *Beati misericordes, quoniam misericordiam consequentur : « Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.»* (*Matth.*, V, 7.)

Pourquoi l'Homme-Dieu, en épousant notre nature, a-t-il reçu de son Père céleste un nom qui est au-dessus de tous les noms,

(1) Dans ce recueil de pensées sur l'aumône, l'orateur peut choisir celles qui conviendront le mieux à tel auditoire, et dans telle circonstance.

l'admirable nom de Jésus et de prince de la paix, *Princeps pacis!* (*Isa.*, IX, 6.) Pourquoi? parce qu'il a fait aux pauvres mortels la grande aumône de ses bienfaits, de ses prières, de ses consolations, de ses épreuves, de son sang, de sa vie tout entière. Eh bien! riches compatissants, je vais, moi aussi, ambassadeur de ce grand Dieu, vous offrir un nom magnifique. Quel nom désirez-vous? choisissez : celui de conquérants et de vainqueurs? Oui, oh! sans doute, ici-bas, le capitaine qui enlève les cités, envahit les empires, traque les rois et s'en fait autant de serviteurs, se couvre d'une gloire humaine. Vous, mes frères, par vos largesses, vous triomphez d'un ennemi plus redoutable, de l'égoïsme, ce monstre qui ronge la société. Vous enlevez ce qu'il y a de plus noble, mais de plus difficile à conquérir, l'amour des hommes. Voulez-vous le titre de princes, de rois? Un prince, un roi use de son autorité, nous dit le grand Apôtre (*Rom.*, XIII, 4), pour défendre les opprimés et secourir les faibles. Or, ajoute saint Jean Chrysostome, le prince, le roi de la charité porte une couronne qui, aux yeux du Souverain des siècles, brille d'un éclat bien plus honorable que celle du monde. Ce n'est pas assez : vous seriez bien aises, n'est-il pas vrai, d'avoir le titre de la divinité? Oh! il ne m'appartient pas, à moi misérable mortel, de vous le donner. Mais qu'entends-je? écoutons : c'est le Très-Haut lui-même qui parle : O vous tous, que je constitue, par mes munificences, les magistrats et les protecteurs des infortunés, jugez favorablement leur cause; arrachez les pauvres et les orphelins aux pécheurs qui les oppriment; de cette sorte, vous devenez les fils du Très-Haut, *Vous êtes des dieux : « Vos dii estis! »* (*Psal.* LXXXI, 6.) Oui, c'est particulièrement par l'aumône qui est une émanation de la bonté céleste, que vous devenez, suivant la parole de saint Pierre, participants de la nature divine : *Divinæ consortes naturæ.* (II *Petr.*, I, 4.) Dieu parlant de notre premier père, prononce ces paroles remarquables : *Ecce Adam factus est unus quasi ex nobis : « Voici qu'Adam est devenu comme l'un de nous.»* (*Gen.*, III, 22.) Et en effet, par l'aumône vous vous associez, autant que possible, à l'adorable Trinité dans ses rapports les plus intimes avec l'humanité souffrante.

Comprenez-vous maintenant, messieurs, que, du haut de cette chaire nous ne vous excitons, nous ne vous harcelons, pour vous contraindre en quelque façon de soulager l'humanité souffrante et humiliée, que parce que nous sommes entraînés par le désir de faire de vous autant de conquérants de la vraie gloire, autant de potentats de la charité, autant de dieux, selon le langage de la sainte Ecriture : *Vos dii estis !*

Pour les prisonniers et les habitants des bagnes :

La cause des malheureux que je viens défendre aujourd'hui était perdue et devait l'être devant la sagesse humaine! Comment, en effet, la raison concevrait-elle qu'il faut se dévouer à la compassion pour une foule de voleurs, d'assassins, d'empoisonneurs, de monstres qui ont incendié, corrompu, ensanglanté la société? Appuyée sur cette raison, l'autorité civile ne sait opposer à de pareils désordres que les prisons, les fers ou les échafauds! Aussi n'est-ce point devant une philosophie aveugle, corruptrice, subversive de tout ordre qui a déchaîné mes clients contre la tranquillité publique, que je veux plaider leur cause; mais j'ose prendre hardiment leur défense devant cette belle cour de la charité chrétienne, devant vous, messieurs, juges impartiaux et éclairés qui savez que l'aumône seule peut réconcilier le coupable avec sa conscience, avec la patrie compatissante dans ses moyens de répression! Ah! il me semble entendre ces infortunés chanter vos louanges. Nous avions tout perdu, s'écrient-ils, réputation, honneur, liberté! Il ne nous restait que la honte, l'ignominie et le remords! Nous nous trompions, ajoutent-ils, il nous restait un cœur pour aimer nos bienfaiteurs, pour célébrer la magnanimité de leurs sentiments! Ce vieillard élève vers le ciel ses bras décharnés en redisant : Vive notre libérateur! Cette épouse, cette mère apprend à ses orphelins à bénir les héros de la charité!

Messieurs, quand à ces aumônes matérielles la religion unit ses aumônes spirituelles, un miracle plus étonnant encore s'opère : plus d'une fois nous avons donné des retraites de quatre à cinq jours à ces malheureux privés de ce secours si efficace. Eh bien! après une première instruction, aux jurements, aux blasphèmes et aux propos indécents succédait le silence; après une seconde, le chant des cantiques; après une troisième, la confession et le repentir; larmes, sanglots au tribunal de la pénitence; joie inexprimable le jour de la communion générale; lettres de gratitude les plus touchantes. A la suite de l'une de ces instructions, un protestant, jeune homme d'une éducation exquise, nous transmettait ces lignes : « Mon père, que vous avez fait de bien à mon âme! que je vous suis reconnaissant! Ne désespérez pas de mon salut; priez la Vierge immaculée d'achever ma conversion en m'ouvrant les yeux! »

Un esprit fort élevé, ancien rédacteur d'un journal irréligieux, nous écrivait : « Mon père, soyez béni! Que vous avez purifié et tranquillisé de consciences alarmées! En brisant, avec le puissant signe de la croix, les liens de ma captivité spirituelle, vous m'avez rendu un plus grand service que si vous aviez brisé les fers que je porte maintenant avec la sainte fierté évangélique! Je suis cent fois plus heureux que je ne le serai le jour où je recouvrerai la liberté! Je ne crains rien depuis que Jésus-Christ est avec moi! » O gouvernements, ô directeurs des cachots et des bagnes, quand comprendrez-vous effi[illegible]

taires et indispensables influences de l'Evangile !

Messieurs, nous touchons au moment fortuné de réaliser nos douces espérances et de réjouir le ciel et la terre attentifs à ce qui va se passer dans cet auguste sanctuaire! Habitants des hôpitaux, des prisons ou des... suspendez vos soupirs, séchez vos larmes ! J'entends le riche se dire tout bas à lui-même : L'or par lui-même n'est rien ! Depuis longtemps déjà je le transforme douloureusement et criminellement peut-être en plaisirs éphémères, en repas somptueux, en fêtes éclatantes, mais vides du vrai bonheur. Dans ces circonstances, l'amour-propre ne me permet pas de calculer mes dépenses énormes. J'aime mieux alors faire les choses d'une manière grandiose et économiser ensuite par ailleurs. Messieurs, ce n'est point à votre esprit spéculateur que je m'adresse à cette heure solennelle ! C'est au cœur généreux qui bat dans votre noble poitrine! Vous voulez décidément, n'est-ce pas, rompre des entraves pénibles, tranquilliser des entrailles qui palpitent de souffrance et de désespoir? Vous voulez arrêter des gémissements qui fatiguent vos oreilles et émeuvent votre sensibilité? Oui, nous le voulons, me répondez-vous! Eh bien! messieurs et mesdames, partez, parcourez les rangs pressés de cette respectable et magnifique assemblée. Mes frères, ne l'oubliez pas, c'est à Jésus-Christ lui-même, revêtu de l'habit de sa pauvreté, que vous allez remettre votre offrande. J'aperçois cet immortel libérateur du genre humain, des petits et des grands, des peuples et des rois, recevoir gracieusement d'une main votre aumône et de l'autre répandre ses bénédictions les plus signalées sur vos opérations commerciales, sur vos domaines, sur vos familles ! puis déposer enfin sur vos fronts radieux une couronne belle et impérissable !!!

II.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. (*Psal.* XL, 2.)

Heureux celui qui a l'intelligence du pauvre !

Le malheur de la plupart des chrétiens, c'est de ne pas méditer assez les divines Écritures et de n'en pas pénétrer le véritable sens. Où sont-ils, en effet, les riches qui s'appliquent à approfondir cette intelligence pratique de la pauvreté, qui doit être bientôt le principal objet de leur redoutable jugement? où sont-ils ceux qui se demandent sérieusement : *Pourquoi des riches , pourquoi des pauvres ?*

Pourquoi des riches et des pauvres ? Je ne vous répondrai point, avec quelques philosophes, que ce mélange tient aux admirables harmonies de la nature, qui, en toutes choses, exigent une intéressante variété qui produit les plus étonnants contrastes : l'infiniment petit à côté de l'infiniment grand, ce qu'il y a de plus bas et de plus vil en regard de ce qu'il y a de plus élevé et de plus magnifique, le grain de poussière comparé à la montagne, le petit ruisseau au fleuve majestueux, l'insecte imperceptible à l'aigle qui plane au plus haut des airs, l'étincelle à l'astre du jour! Je ne vous ferai point remarquer non plus que Dieu ayant donné la liberté aux hommes, celui-ci, plein de cupidité, acquiert, acquiert encore, et ne dit jamais : C'est assez; — celui-là, d'une nature confiante ou paresseuse, vit paisiblement au jour le jour. Mais ces considérations humaines, à moins qu'elles ne nous servent à nous faire admirer, d'un côté, la grandeur et la puissance de Dieu dans ses ouvrages, et, de l'autre, à nous faire gémir sur la petitesse de l'homme dégradé par le péché, ne me semblent guère dignes d'un auditoire aussi intelligent et aussi grave qui méprise ce monde passager pour songer à son éternel avenir! Envisageons donc la question sous son rapport religieux.

Pourquoi donc des pauvres? Parce que la pauvreté est une conséquence nécessaire de la primitive et grande loi de l'expiation imposée à Adam après sa révolte, et à sa postérité : *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.* (*Gen.*, III, 19.) Il faut absolument que cette inévitable loi ait son entier accomplissement; aussi Jésus-Christ a-t-il ajouté : *Vous ne m'aurez pas toujours* d'une manière visible *au milieu de vous; mais parmi vous toujours, toujours des pauvres.* (*Matth.*, XXVI, 11.) La voilà, mes frères, la grande raison de l'indigence; murmurez contre elle, évertuez-vous en tous sens pour l'anéantir, elle survivra, soyez-en sûrs, à toutes vos plaintes insensées et à tous vos vains efforts!

Pourquoi des pauvres? Parce que Jésus-Christ, notre indispensable modèle, ayant été pauvre, veut être représenté sur la terre jusqu'à la fin des siècles par des imitateurs dignes de lui, qui honorent sa pauvreté. Et ce mépris intérieur des richesses est d'une obligation tellement rigoureuse, que sans lui la porte du royaume céleste nous est irrévocablement fermée. Commencez-vous à comprendre le sens profond de ces paroles du Roi-Prophète : *Heureux celui qui a l'intelligence du pauvre?*

Maintenant, pourquoi des riches? Pourquoi? 1° Parce que tous les hommes, sans exception aucune, ayant été condamnés à la loi sévère de l'expiation universelle dont nous parlions tout à l'heure, les riches qui n'en subissent pas les rigueurs, puisqu'ils vivent pour la plupart dans l'abondance et la mollesse, sont donc nécessairement contraints par un Dieu impartial et juste, de faire des sacrifices d'un autre genre, c'est-à-dire de se dessaisir au moins de leur superflu en faveur des pauvres. Trois fois malheur à quiconque ne comprendrait pas efficacement cette équité inviolable, cette dette inévitable que la raison seule lui indique et que la religion lui prescrit! D'un autre côté, Jésus-Christ ayant promis aux malheureux que son Père céleste, qui sait leurs besoins, ne les abandonnerait

point dans leur détresse, ce grand Dieu a établi à leur porte des providences visibles; or ces providences qui relèvent de la sienne, ce sont les riches.

Nous ne pouvons nous sauver que par la pratique de la résignation dans les épreuves et de la charité chrétienne; or, si nous étions tous riches, il nous serait impossible d'exercer soit l'une, soit l'autre de ces deux vertus évangéliques. Donc, les riches, n'ayant point à supporter les soucis de l'indigence, ne peuvent se soustraire au commandement de la charité sans compromettre leur salut.

Pourquoi des riches et pourquoi des pauvres ? *Dives et pauper obviaverunt sibi :* « *Le riche et le pauvre se sont rencontrés*, répond l'Esprit Saint, et *Dieu est le créateur de l'un et de l'autre* : » *Utriusque Deus est creator*. (*Prov.*, XXII, 2.) Dieu le Père est donc, à titre de créateur, dans le riche dont il se sert pour le représenter dans la distribution des secours que réclame la misère de l'indigent. C'est en ce sens que les riches bienfaisants sont des dieux : *Vos dii estis* (*Psal.* LXXXI, 6.) *Beati pauperes :* «*Heureux les pauvres.*» (*Matth.*, V, 3.) Prenant le contre-pied de l'Evangile, je m'écrie : Heureux les riches, *Beati divites*, parce qu'il dépend d'eux d'être sur la terre les images vivantes de la Divinité. Jésus-Christ à son tour est dans le pauvre à titre de Rédempteur. Saluez avec respect ce vieillard cassé par les ans, les fatigues, les infirmités, et couvert de haillons : c'est Jésus-Christ qui passe. Recueillez cet enfant qui est sans asile : c'est Jésus-Christ qui frappe à la porte des Béthléémites. L'unique lien qui puisse unir le riche et le pauvre, c'est la charité. D'après l'apôtre saint Jean, qui se connaissait en amour, Dieu a pris pour le plus beau de ses titres celui de charité, *Deus est charitas.* (*Joan.*, IV, 8.) C'est dans cet immortel foyer de la dilection que se sont embrassés, que se sont fondus le riche et le pauvre dont Dieu le Père est également le créateur, et dont Dieu le Fils est également le libérateur : *Utriusque Deus est salvator*. Qu'ils sont insensés, ceux qui voudraient tout niveler, et égaliser les diverses conditions sociales. Ont-ils calculé les terribles conséquences de cette affreuse doctrine? Cette absurde et universelle égalité de fortune, ou plutôt de misère durerait-elle vingt-quatre heures? Qui alors labourerait le champ du vieillard, de l'orphelin et de tous les infirmes? Qui consentirait à instruire gratuitement l'enfance délaissée, à desservir les hôpitaux remplis de malades et privés de revenus? S'il n'y avait plus de pauvres, où les Vincent de Paul porteraient-il donc leur grand cœur? Nous ne pourrions donc plus entendre les François d'Assise étendus sur la cendre chanter la sublimité de l'indigence par ces admirables paroles : « Que l'on donne mon manteau avant que je n'expire sous les yeux de mon doux Jésus, dépouillé sur la croix de son unique vêtement, afin qu'il ne soit pas dit que quelqu'un est plus pauvre que François. »

Plus d'une fois, mes frères, soit dans la conversation, soit au saint tribunal, des âmes vraiment désireuses de travailler sérieusement à la grande affaire de leur éternité m'ont adressé cette question : Que suis-je obligé de donner aux pauvres pour ma tranquillité. Quoique vétéran du sanctuaire, je vous avouerai cependant que bien souvent je n'ai pu leur répondre d'une manière bien claire et absolue! A ceux qui me disent : Je donne la dîme de mes revenus, je réponds hardiment : Soyez tranquilles. Aux personnes libres, sans enfants, qui me disent : Je consacre en bonnes œuvres tout mon superflu, je réponds : Que vous êtes heureuses! Aux pères et aux mères qui me disent : Je donne aux pauvres autant que je dépense, chaque année, pour l'éducation de chacun de mes enfants; les pauvres sont pour moi un enfant de plus à entretenir : je réponds : Si vous ne pouvez faire plus sans entamer votre fortune, Dieu s'en contentera.

Jamais, grâce à Dieu, je n'ai conseillé à personne de priver ses parents de sa succession; jamais non plus je n'ai improuvé les âmes libres et généreuses qui se sentaient pressées de faire un don aux hôpitaux ou à tout établissement de miséricorde. C'est vous dire assez que je n'ai jamais rien réclamé pour moi, pour moi qui me suis dépouillé volontairement de ce que je possédais.

Envers qui faut-il exercer la charité? Jésus-Christ lui-même daigne nous l'apprendre. Un homme qui descendait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le maltraitèrent horriblement et le laissèrent à demi mort sur la place. Un lévite juif, l'ayant vu dans cet état, passa outre; un prêtre juif en fit autant! mais un simple samaritain touché de compassion, banda ses plaies et le confia aux soins d'un maître d'hôtellerie. (*Luc.*, X, 30-35.) Ne pouvant soulager tout le monde, nous devons secourir de préférence les plus malheureux, quels que soient leur pays, leur opinion ou leur religion! Mais ils ont des défauts et des vices! En sommes-nous exempts? Ils sont des paresseux! De quelle manière, nous riches, employons-nous le temps?... Un tel m'a injurié! Belle occasion de montrer que vous avez le cœur noble... Si Jésus-Christ raisonnait ainsi avec nous, que deviendrions-nous?... Mais cette famille qui se plaint d'être misérable, je l'ai trouvée un dimanche, ou un mardi gras, mangeant une poularde. Eh bien! vous ne lui pardonnerez pas de faire une fois ou deux dans l'année, ce que vous faites habituellement..!

De quelle manière faut-il exercer la charité? La charité traduite par le dévouement et telle que Jésus-Christ l'a pratiquée lui-même avec Marie et Joseph, ne s'exerce guère que dans le sein de la religion catho-

lique!.. Le protestant ouvre sa bourse et donne avec ostentation, mais il ne paye pas de sa personne dans les cachots, les bagnes, les réduits des nécessiteux. Pour vous en convaincre, allez à Berlin; vous y trouverez un riche hôpital desservi par un certain nombre de demoiselles superbement vêtues, délicatement nourries, recevant mille francs d'appointements pour leurs menus plaisirs! Le roi de Prusse ayant demandé, il n'y a pas longtemps encore, à son premier ministre comment les choses se passaient dans ce vaste hospice : Sire, lui répondit-il, tout y va parfaitement. Cependant il y manque deux choses. — Et lesquelles? Premièrement des malades, et secondement des filles de charité!..

Naguère, à Paris, une mère de famille tombe sérieusement malade. Le premier vicaire de sa paroisse se présente pour la confesser. Elle le repousse avec indignation: désespérant de son salut, il lui envoie une dame de charité qu'elle accable de reproches les plus injustes et les plus sanglants. Cette dame, après avoir supporté patiemment cette bourrasque d'injures atroces, lui glisse dans la main une pièce d'argent en lui disant : C'est la souffrance qui vous cause ce moment d'humeur; je reviendrai ce soir. Le soir la trouvant un peu moins exaltée, elle lui serre affectueusement la main et l'embrasse en l'appelant sa sœur! A ce mot de véritable amitié, des larmes coulent et le cœur palpite de reconnaissance! Dès le lendemain au matin, cette pauvre femme fait appeler le vicaire qu'elle accueille par ces mots : Monsieur l'abbé, elle m'a embrassée! elle m'a appelée sa sœur! quel ange du bon Dieu! elle m'a embrassée! Oh oui, comme vous me le disiez, il y a de bons riches. Confessez-moi!

Une petite sœur des pauvres, dans une grande ville, allait de porte en porte cherchant le dîner de ses protégés. Rencontrant une femme âgée et déguenillée gisant contre une borne : Que faites-vous là, ma bonne mère? — J'attends mon dîner. Vous avez dîné, vous, ma belle dame.— Non, pas encore! venez avec moi! » La vieille la suit à pas lents, dîne et couche chez sa bienfaitrice! Le lendemain : « Ma chère sœur, je ne puis rester chez vous. — Pourquoi? — Si je vous le disais, vous me chasseriez honteusement. — Dites toujours.— Je suis juive! — Je vous plains, sans doute; mais restez. » Le surlendemain : « Ma sœur, je ne puis rester chez vous; je n'ai osé vous dire tout hier.— J'aime la franchise, parlez. — Je suis la mère du jeune assassin que l'on exécuta, il y a quinze jours, sur la place publique; ma belle-fille me chassa, et depuis lors, mon unique habitation, c'est la rue. — Les fautes sont personnelles, restez tout de même! Et la vieille de presser les mains de sa protectrice et de les arroser de ses larmes! et la petite sœur de la presser contre son sein et de la couvrir de caresses! Ah! ange de Dieu, épouse du Sauveur que je maudissais et que maintenant j'adore, il y a plus de vingt ans que je n'avais reçu un baiser!

Les pauvres, membres sacrés du corps mystique de l'Homme-Dieu, doivent être servis, non par des âmes viles et impures, mais par des mains angéliques. Jésus, modèle des pauvres, ayant jeûné pendant quarante jours et quarante nuits, éprouva les plus cruels tourments de la faim, *Postea esuriit* (*Matth.*, IV, 2); une phalange d'esprits célestes descendit dans le désert pour le servir! Qu'il est ravissant ce spectacle!.. celui que nous présente dans nos vastes hôpitaux, une table entourée de plusieurs milliers de pauvres, de plusieurs milliers de christs, délicatement soignés par quelques centaines d'anges de la terre, est-il moins attendrissant?.. Est-ce à la philosophie de Voltaire, ou à la religion du Seigneur Jésus, que nous devons ces étonnants et délicieux prodiges de la charité qui, depuis des siècles, se renouvellent dans toutes les régions que le catholicisme a civilisées. Savez-vous à présent comment s'exerce la vraie charité? Si tous les riches la pratiquaient ainsi envers les misérables, nous ne connaîtrions ni communisme, ni socialisme, ni révolutions. Oh! mesdames, si vous connaissiez la puissance de l'aumône, si vous aviez toutes, comme le Roi-Prophète, l'intelligence du pauvre, au lieu de vous exciter à la faire, je serais obligé de modérer votre ardeur et de vous dire : Point d'imprudence, point d'excès, rien qui puisse troubler la paix dans la famille!

Par l'aumône faite convenablement, vous vous élevez à une hauteur prodigieuse! vous établissez, qui pourra le croire? entre Jésus-Christ et vous une vraie concurrence! vous égalez son pouvoir! Que fait le divin Maître sur sa croix? il nous rachète de la mort éternelle! Eh bien! par l'aumône, dit l'archange Raphaël à Tobie, vous opérez ce miracle de miséricorde: *Eleemosyna liberat a morte* (*Tob.*, XII, 9.) A Dieu ne plaise que j'insulte à vos titres honorables! ils servent au contraire, comme dans sainte Elisabeth de Hongrie, saint Louis, saint Charles Borromée, sainte de Chantal, à prêter un nouveau lustre à votre vertu vraie et solide! Qu'admirez-vous le plus, en effet, dans l'aimable Elisabeth, ou son manteau royal, ou ses visites dans les hôpitaux, ou le brillant cortége de ses suivantes, ou la foule des veuves, des orphelins, des infirmes qui l'environnent et dont elle panse de ses délicates mains les plaies dégoûtantes? La couronne de la bienfaisance, dit l'illustre Chrysostome, est bien plus glorieuse que le diadème des impératrices du siècle! L'une est pesante au front, l'autre est légère au cœur! L'une est remplie de vanités et de soucis, l'autre est entrelacée des palmes de la vraie félicité!

Mais revenons à Jésus-Christ: rival, vous ne lui disputez pas, sans doute, sa noble origine! eh bien! puisqu'il a daigné descendre de ses hauteurs sublimes parmi nous, étudions-le attentivement. Est-il toujours

le Dieu des armées et du tonnerre ? sa majesté n'est-elle occupée qu'à lancer des éclairs éblouissants? Oh non ! de tous ses divins attributs celui qu'il manifeste davantage, n'est-ce pas son inaltérable bonté! cette bonté qui le conduit au chevet des malades, des prisonniers, des lépreux; cette bonté magnanime qui lui a fait échanger sa céleste couronne contre la couronne méprisée d'un esclave, d'un accusé, d'un condamné, d'un crucifié!

Voilà, mesdames, un modèle digne de votre admiration et de votre dévouement! Pour couvrir sa nudité dans la personne des pauvres, ses intimes amis, sachez vous dépouiller de ces frivoles bracelets, de ces diamants superflus, de toutes ces puériles et vaniteuses bagatelles! Avec un seul de ces joyaux plus que inutiles, vous pouvez soulager, au moins pendant ces jours mauvais, cinquante familles qui palpitent de faim ! Faites une revue consciencieuse de ce vestiaire riche et accusateur dont le vif éclat efface trop votre modestie intérieure, et dont une seule pièce couvrirait plusieurs membres transis de froid ! Passez moins de temps, je vous prie, dans ces couches voluptueuses, sur ces sophas brillants, sur ces chaises allongées ! Quittez plus souvent ces magnifiques palais aux lambris dorés et aux peintures immodestes, pour descendre d'abord dans l'obscure demeure de l'indigent et remonter ensuite à ces mansardes ouvertes à tous les vents et à tous les frimas ! Après avoir séché les larmes de ceux qui pleurent, demandez-leur s'ils connaissent l'enfant Jésus, s'ils sont légitimement mariés, s'ils ont fait leur première communion! Je vous l'affirme, vos paroles appuyées sur l'aumône et la commisération, seront plus éloquentes que tous vos beaux discours ! Je vous promets que dans ces courses vraiment apostoliques, si familières à Marie et à Joseph qui pourtant n'étaient pas riches, vous rencontrerez le Dieu de la crèche et du Thabor qui vous dira : Ma fille, vous voilà! soyez bénie ! .. Après tout, Mesdames, ces divers sacrifices, il faudra bien, bon gré mal gré, les faire tôt ou tard! Faites-les donc maintenant, débarrassez-vous donc, autant que possible, de cet attirail de grandeurs qui vous soumet à un véritable esclavage! Toutes ces œuvres magnifiques que je vous propose, au point peut-être de me rendre importun, vous les retrouverez sûrement plus belles encore dans une vie meilleure! Rien ne se perd dans le souvenir d'un Dieu qui ne se laisse jamais vaincre en générosité ! par elles vous obtiendrez cette liberté de l'esprit, cette liberté du cœur, du cœur, vous m'entendez, que vous demandez en vain à un monde qui ne la connaît pas! Par elles vous obtiendrez votre conversion, celle de votre mari, en l'associant à vos charités ! Je ne me rappelle pas, dit saint Jérôme qui traitait si sévèrement les dames de Rome pour en faire d'illustres saintes, que des riches bienfaisants soient morts dans leur aveuglement ! Oh non ! ne ressemblez pas à cet avare qui, constamment renfermé dans un appartement garni à l'intérieur de grosses barres de fer, et mettant son affreux bonheur à se rouler sur un monceau de louis de toute valeur, s'écrie dans un satanique enthousiasme : Des louis d'or! J'en ai dans les yeux ! j'en ai dans les cheveux ! dans la bouche ! je nage dans un océan de louis d'or !!! Le malheureux, qu'il ferait bien mieux de méditer efficacement le triste sort du mauvais riche qui, depuis près de dix-neuf siècles, redit à tous les égoïstes du monde : *Crucior in hac flamma!* (*Luc.*, XVI, 24.)

Mesdames, maintenant que j'ai l'honneur d'être connu de vous, qu'un lien sacré nous unit pour le temps et l'éternité, que je me sens plein d'estime, de vénération, je dirais presque d'affection pour vous, je veux, à quelque prix que ce soit, vous transformer, vous transfigurer en Notre-Seigneur Jésus-Christ! Je veux que vos âmes soient assez pures pour pouvoir s'imprimer dans l'âme si noble de ce parfait modèle ! Je veux que cette âme divine se reflète dans la vôtre, comme dans un limpide miroir. Or cette double incarnation, si j'osais parler de la sorte, ce mariage céleste ne se peut célébrer dignement que dans le temple de l'aumône, qu'au pied de l'autel de la charité ! C'est donc à l'aimable Sauveur lui-même que vous allez faire votre joyeuse offrande ! il me semble déjà le voir lui sourire d'un air gracieux et reconnaissant ! L'obole du pauvre sera bénie! les louis du riche seront glorifiés ! Si quelques auditeurs n'avaient pas apporté tout ce que leur cœur saintement ému vient de promettre à l'Enfant-Jésus, ils auront l'extrême bonté de me le remettre dès aujourd'hui, afin que la grande famille des pauvres puisse chanter le miséricordieux prodige qui s'est opéré dans cet auguste sanctuaire, par la main des anges de la charité !!!

SERMON XIII.

SUR LES FUNÉRAILLES DU JUSTE, ET DU PÉCHEUR IMPÉNITENT.

Factum est ut moreretur mendicus, et portaretur ab angelis in sinum Abrahæ. Mortuus est autem dives, et sepultus est in inferno. (*Luc.*, XVI, 22.)

Le mauvais riche fut enseveli dans les enfers. et Lazare, pauvre, fut porté par les anges dans le sein d'Abraham.

Mes frères, si la mort, en terminant cette vie, détruisait tout notre être, l'homme charnel, n'ayant rien à redouter au-delà du tombeau, répéterait hardiment ce discours de l'impie : *Mangeons, buvons*, livrons-nous à nos passions, *car, demain, nous mourrons.* (*Isa* , XXII, 13.) L'homme de bien lui-même, découragé par la croyance d'un entier anéantissement, serait fortement tenté d'abandonner les sentiers de la vertu : mais malheureusement pour le premier et heureusement pour le second, il n'en est pas ainsi. La mort, loin de nous anéantir, n'est que le passage de cette vie périssable à une vie permanente dont la foi et la raison elle-même nous attestent la réalité. A l'heure même de la dissolution

de notre corps formé de poussière, notre âme, émanation de la Divinité et par conséquent immortelle de sa nature, comparaît soudain au tribunal de Jésus-Christ, pour commencer, suivant ses œuvres, une éternité de bonheur ou de malheur !

C'est conformément à ces principes proclamés par l'univers, et combattus seulement par l'ignorance et le libertinage, que je me propose de vous entretenir, non précisément de la mort, mais des funérailles du juste et du pécheur. Comme aux yeux de l'homme qui ne réfléchit pas, il n'y a point de différence bien marquée entre la sépulture de l'impie et celle du chrétien, on se persuade aisément que leur sort est le même par delà le tombeau. C'est pour vous arracher à cette fatale illusion que je vais vous les présenter tous les deux sur trois théâtres différents : 1° dans le lieu de leur mort : 2° dans le temple où on les porte : 3° dans le champ où on les enterre.

1er *Théâtre des funérailles, la demeure du défunt.* — Quand un juste est mort, on ne craint point d'aller lui faire ses derniers adieux ; quoique la mort se soit emparée de son corps, on le fixe néanmoins avec vénération, avec plaisir. On rappelle délicieusement qu'avant d'expirer, sans agonie, en présence de tous les membres d'une famille chère à son cœur d'époux et de père, il les a exhortés à marcher dans les sentiers fleuris de la vertu qui conduisent au ciel, où, le premier rendu, il les attendra pour y vivre éternellement dans leur aimable société. Sous l'impression de ses dernières et touchantes paroles qui volent de bouche en bouche, on s'entretient donc volontiers avec son éloquent silence. On lui demande comment il a vécu, comment il est mort, pour apprendre à bien vivre et à bien mourir. On croit apercevoir sur sa figure calme et dans ses yeux à demi fermés les traits riants de la piété que sa belle âme a si longtemps savourée ! Ne craignez point non plus de visiter ses appartements et ses domaines : partout vous trouverez des monuments de son respect pour la religion : ici c'est une croix au pied de laquelle il aimait à méditer la douloureuse Passion du Sauveur ; là c'est une grotte paisible qui semble murmurer encore ses lectures spirituelles et ses enivrantes oraisons.

Mais, après la mort de l'impie, quel affreux spectacle ! on n'approche qu'en tremblant de ce corps que le souvenir de ses désordres prolongés rend plus hideux que ses exhalaisons pestilentielles. Comme il a expiré dans les fureurs du désespoir, sa bouche écumante paraît vomir encore des blasphèmes et des impudicités ; ses yeux hagards et tous ses traits horriblement défigurés portent l'épouvante et l'effroi dans le cœur de ceux qui, à force de charité ou d'argent, se disposent à l'ensevelir ! Les parents et amis qui ne peuvent se dispenser d'aller offrir des consolations à une famille honteuse et consternée, ne se présentent à la porte du défunt qu'après s'être assurés qu'il est couvert et bien gardé ! l'entrevue est courte, silencieuse et oppressive ! .. Longtemps après cet effroyable trépas on ne parcourt qu'en frissonnant une bibliothèque qui ne contient que les œuvres impies et licencieuses des ennemis de Jésus-Christ ! on ne se sent pas le courage de visiter des appartements souillés d'images impures et de tableaux obscènes ! .. On redoute de s'asseoir à une table déshonorée par tant d'intempérances, par tant de railleries amères et infâmes contre la sainteté de la religion ! .. Ah ! vous avez raison, fuyez à pas précipités un lieu où l'on ne respire que l'air fétide de l'incrédulité et de la volupté !

2° *Théâtre des funérailles, le temple où l'on porte le défunt.* — Quand le public apprend la mort du juste, tous les cœurs sont émus, tous les yeux se remplissent de larmes. Les méchants eux-mêmes ne peuvent se défendre d'un sentiment de tristesse... Pendant sa vie on se plaisait à le voir, à causer avec lui, à s'entretenir de ses rares qualités.. Quand il apparaissait dans les cérémonies pieuses ou civiles, les mères de famille le montraient à leurs enfants, comme l'un des bienfaiteurs du genre humain... Aujourd'hui qu'environné des ombres de la mort dont il a triomphé par une sublime résignation, il vient faire ses derniers adieux à la maison du Seigneur, on s'empresse, de toutes parts, de l'accompagner durant cette lugubre marche. Tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître, gardent sans doute un modeste et religieux silence ; mais on lit aisément dans leurs yeux attendris qu'ils ont perdu le meilleur des amis. Tous les malheureux le pleurent et le pleureront longtemps encore, car il était le père des pauvres et le modèle des riches. Les étrangers eux-mêmes sont touchés du récit de tant de vertus et de tant de bienfaits !...C'est au milieu de ce doux murmure de louanges et de bénédictions que le nombreux cortége arrive à l'entrée de l'église : Portes sacrées de ce temple fortuné, ouvrez-vous et laissez entrer le juste qui vient vous faire sa dernière visite ! O vous tous, vrais fidèles, qui environnez ce précieux dépôt, rappelez-vous avec quelle exactitude, avec quelle ferveur il priait dans ce saint lieu, entendait les paroles du salut, assistait au redoutable mystère, s'asseyait à la table eucharistique ! Ne soyons point surpris si cette chaire, ces fonts sacrés, cet autel, le temple tout entier semble s'animer à la vue de ce juste ; car pendant de longues années, ces voûtes antiques ont redit l'écho de ses pieux cantiques, et ce pavé même a tressailli de joie sous ses pas ! Pendant le chant funèbre du *Dies iræ*, du jour des colères de Jéhovah, dont la formidable trompette du jugement dernier répand un son effroyable dans les sépulcres entr'ouverts des impies, on croit distinguer la voix rassurée du juste qui répète trois fois ce verset de la douce espérance : *Domine, oro, supplex et acclinis, voca me cum benedictis :* Seigneur, je vous en conjure, hâtez-vous de m'appeler avec vos élus ; vous

me l'avez promis. Ministre du Seigneur, immolez avec allégresse la victime sans tache par l'éternel repos de ce juste ! faites couler ce sang adorable dont il aimait à enivrer son âme ; avant la fin de l'auguste sacrifice, vous allez, je n'en doute point, la voir s'envoler, plus blanche que la colombe, dans les bras de Jésus, son divin amant !..

Mais, hélas ! quel spectacle bien différent s'offre à mes regards épouvantés dans le convoi du pécheur impénitent ! quel morne et effrayant silence ! Si tous les mécontents osaient élever leur voix indignée, ils l'accuseraient, à la face du soleil, d'avoir prêché l'impiété à leurs enfants maintenant arrogants et indociles ; d'avoir corrompu leurs filles qui traînent, à cette heure, la honte et l'opprobre ; d'avoir semé la défiance, la division et la haine dans des familles autrefois si unies !. A son approche, l'airain sacré qui ne devrait proclamer que le triomphe des justes, répand partout la stupeur et l'effroi !.. Le son de la cloche attristée est monté jusqu'au ciel pour annoncer aux élus que le trône réservé à cet ingrat serviteur du Très-Haut reste vacant et que son sceptre doit passer en d'autres mains ! Il descend ensuite aux enfers pour prévenir les réprouvés que le complice de leur incrédulité et de leurs désordres va devenir le complice de leurs éternels tourments !

Cependant l'Eglise étonnée demande ce que veut celui qui, de son vivant, s'est constamment déclaré son ennemi : La sépulture. Et en quelle qualité ? en sa qualité de chrétien ! Il va donc être jugé comme chrétien !.. A peine est-il introduit dans le temple où il n'apparaissait autrefois, de loin en loin, que pour tourner en ridicule la majesté du culte, insulter à la dévotion des fidèles et aux grandeurs du Dieu trois fois saint, qu'un sourd frémissement ébranle toutes les parties de ce temple et que l'on croit apercevoir les anges, gardiens de cet auguste sanctuaire, se voiler de leurs ailes et remonter soudain au plus haut des cieux !...

3° *Théâtre des funérailles, le lieu funèbre où l'on enterre les défunts.* — En se rendant à la dernière demeure du juste, le convoi sans doute est plongé dans une profonde tristesse ; mais, à vrai dire, chacun ne le regrette que parce qu'il ne pourra plus jouir de ses aimables et édifiantes conversations ! car tous répètent : Qu'ils sont heureux ceux qui meurent, comme lui, dans le baiser du Seigneur : *Beati qui in Domino moriuntur! (Apoc.,* XIV, 13.*)* Nous viendrons souvent, se disent les enfants, jeter des fleurs mouillées de nos larmes et sanctifiées par l'amour, sur la tombe de cette mère si pieuse, de ce père si tendre, de cette sœur si modeste, de ce frère si prévenant et si généreux !.. En prêtant l'oreille, nous croirons entendre sa voix nous prêcher encore la vertu, l'union, la charité !... Quand on le descend dans le sépulcre, la nature oppressée s'exhale en sanglots et se brise en éclats ; mais l'oreille de la foi que rien ne peut troubler, entend ces ravissantes paroles de Jésus, noble ami de Lazare, à ses deux sœurs en larmes : Au dernier jour, je le ressusciterai glorieux !

Aux funérailles du pécheur impénitent, tous les assistants respirant à peine, sont sous le pressoir de la plus poignante anxiété, quand le prêtre, tremblant de tous ses membres, dit, en terminant cette effrayante cérémonie : ***Requiescat in pace:*** Qu'il repose en paix : quelques amis intimes du mort craignent qu'il ne se relève sur son séant pour leur reprocher son malheur ! pour leur rappeler qu'ils ont partagé, que dis-je, qu'ils ont encouragé ses infamies ; que dans son horrible désespoir, il n'éprouve qu'une légère consolation, celle d'appeler sur leurs têtes les effroyables malédictions qui l'accablent, qui le dévorent ! Adieu, s'écrie-t-il, en se replongeant dans la tombe, adieu pour toujours, ô vous, mes anciens et vertueux condisciples qui, méprisant une philosophie mensongère et corruptrice, avez choisi, pour votre guide et votre modèle, Jésus-Christ, ce docteur des vrais sages ; Jésus-Christ, cet unique bienfaiteur du genre humain ; Jésus-Christ, cet immortel rémunérateur de la véritable vertu ; Jésus-Christ, qui prépare à votre persévérance des couronnes incorruptibles, et que j'aurais le bonheur de posséder maintenant si j'avais écouté vos leçons et suivi vos exemples ! ! ! Profitons à l'envi, mes frères, de ces grandes vérités, et au lieu de renouveler les désolantes fureurs du pécheur impénitent, nous obtiendrons les joies du juste béni sur la terre et glorieusement couronné dans le ciel ! ! !

SERMON XIV.

LES CLOCHES.

Si nos cloches eussent été en usage au temps du Roi-Prophète, il les eût sans doute placées parmi les instruments harmonieux qui contribuaient si puissamment à la pompe des cérémonies judaïques. Car quoi de plus solennel que le son d'une belle cloche ! Mais il était réservé au zèle ingénieux de l'Eglise de Jésus-Christ d'inventer ce moyen si prompt et si efficace d'appeler les fidèles de toutes les extrémités d'une paroisse aux exercices de la religion catholique. Aux jours des dimanches et des fêtes, que l'on aime à voir le mouvement spontané de toute une cité, de toute une contrée ! Chacun quitte sa demeure avec un saint empressement : celui-ci, dans les campagnes, est porté sur les eaux ; celui-là sort de la solitude des bois ; les uns traversent les plaines ; les autres gravissent ou descendent les coteaux ; le riche s'éloigne de son palais, le pauvre de sa cabane ; tous, la piété dans le cœur, se rendent avec joie dans le lieu de la prière, au seul bruit d'une même cloche.

Tout ce qu'il y a de plus important dans l'ordre de la religion, et souvent même dans celui de la société, est annoncé, est célébré par le son des cloches : la naissance des en-

fants, le mariage des jeunes gens, et leur trépas ! les fêtes solennelles de la religion et de la patrie, le commencement, le milieu et la fin du jour. Vous comprenez déjà, mes frères, l'usage principal et l'utilité des cloches ; mais entrons à ce sujet dans quelques développements.

1. D'abord, la cloche publie notre entrée dans le monde, notre naissance à la foi. Oui, elle s'agite de joie sur le berceau des enfants légitimes et semble proclamer cet oracle divin : Que la génération des chastes est belle et honorable : *Quam pulchra est casta generatio cum claritate !* (*Sap.* IV, 1). Elle s'empresse de porter à toute une commune la nouvelle qu'un être de plus vient d'apparaître dans la société à laquelle il pourra rendre, dans quelques années, des services importants, comme cultivateur laborieux et intelligent, artisan habile, militaire plein d'honneur, magistrat équitable, littérateur distingué, ou enfin comme prêtre éclairé et charitable.

Quel bonheur, quelle gloire même pour un père chrétien d'entendre sur sa tête le son animé de la cloche qui annonce le baptême de son enfant et célèbre sa première victoire sur l'esprit impur dont il a brisé les honteuses et funestes chaînes ! Mon cher abbé, me dit, il y a quinze années, monsieur le maire, aujourd'hui parrain de cette cloche, mon enfant est maintenant chrétien, il n'a plus rien à craindre ; je vais être tranquille ! Bien mieux encore, au même instant, les nuées et les vents s'emparent du son joyeux et vont le porter en hâte jusqu'au lit de la mère dont le cœur, jusqu'alors triste et inquiet, tressaille enfin d'allégresse et de reconnaissance ; son nouveau-né est enfant de Dieu et de l'Eglise ! il porte le beau nom, le nom chéri du patron de son père (ou de la patronne de sa mère); dans les transports de sa religieuse tendresse, cette mère fortunée, qui a déjà oublié ses douleurs, supplie ce puissant protecteur, invisiblement présent à la touchante cérémonie, de remonter promptement vers les cieux, d'y préparer à son fils une brillante couronne, d'y chanter avec tous les bienheureux, sur la lyre mélodieuse des séraphins, sa génération divine et ses glorieuses destinées ! puis, pressant sur son cœur ce tendre, ce précieux nourrisson, elle lui dit par mille caresses qu'elle le portera bientôt elle-même devant l'image de Marie, et ce jeune innocent, qui ne comprendra pas encore le Dieu de l'univers, semblera comprendre déjà cette seconde, cette aimable Mère, et sourira à l'Enfant-Jésus qu'elle tient dans ses bras ! ! !

2. Pourquoi encore ce son varié de la cloche, ce joyenx carillon qui met en mouvement et en gaieté toute une paroisse, et quelquefois une contrée entière ? Chrétiens, attendez : deux jeunes époux vont bientôt paraître, saintement préparés par les ineffables sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie, décemment vêtus comme les enfants des patriarches, ornés de fleurs qui rappellent l'innocence de leur vie ; les voyez-vous s'avancer modestement vers l'autel sacré, suivis de leurs parents et de leurs amis qui tous respirent à la fois la joie la plus pure et la plus aimable piété. Pendant qu'ils se prêtent mutuellement le doux et indestructible serment de la fidélité conjugale, pendant qu'ils se promettent solennellement de s'entr'aimer d'un amour tendre et chrétien, de s'entr'aider à marcher d'un pas ferme et constant dans les sentiers de l'honneur et de la vertu, d'élever dans la crainte du Seigneur les enfants qu'il lui plaira de leur accorder, pendant que le ministre du Très-Haut appelle, à haute voix, sur ce couple fortuné les bénédictions éternelles d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, la cloche attentive, si je puis parler ainsi, écoute en silence des engagements qui intéressent en même temps le ciel et la terre ; puis, pour exprimer la satisfaction de l'Eglise et le bonheur des deux époux, elle s'agite de nouveau dans les airs et accompagne de son chant religieux la noce édifiante jusqu'au lieu du repas joyeux et de la récréation innocente !

O chrétiens, si le son de la cloche a quelque chose de mystérieux et de divin pour célébrer l'union si honorable de deux cœurs vraiment chastes, elle change de ton, si je puis le dire, au mariage affligeant de deux époux sans honneur comme sans religion ; elle semble leur prédire d'une voix terrible et foudroyante, que des malédictions ne tarderont pas à tomber sur leurs têtes coupables, que le trouble et le remords fixeront bientôt leur affreux séjour dans leur cœur impie et criminel !

3. Mais, si la cloche exprime si merveilleusement les joies et les douceurs de la religion, elle sait rendre aussi ses angoisses et ses douleurs. Que veut dire, en effet, ce son lugubre et entrecoupé qui porte dans toutes les âmes la tristesse et l'épouvante ? chrétiens, mille fois peut-être vous les avez entendus ces tintements de l'agonie, semblables aux lentes pulsations d'un cœur expirant. Votre frère, votre ami, étendu sur un lit de douleurs, s'agite péniblement entre la vie et le trépas ; à chaque coup répété, sa carrière s'avance, les traits de son visage s'altèrent, sa langue s'embarrasse, ses yeux s'éteignent ; la cloche elle-même contristée, après avoir prolongé un morne silence qui serre le cœur et glace d'effroi, reprend tout à coup sa grande voix, pour apprendre à une nombreuse cité qu'un pauvre mortel vient de franchir les portes de l'éternité ! Aux glas de la mort tout frissonne ; mille pensées, mille sentiments divers pénètrent l'âme déconcertée ! aux glas de la mort l'impudique ne jouit plus, le mondain s'afflige, le poignard tombe des mains de l'assassin, le riche craint de perdre sa fortune et la vie ; l'homme vraiment vertueux est le seul qui conserve une attitude calme et une âme tranquille ! O religion admirable et puissante qui, avec trois simples coups de cloche, prêches à une ville entière, à un vaste pays, la mort, le ciel, l'enfer ! changes les pensées

des hommes, et abreuves d'amertumes leurs fausses jouissances ! ! !

Mais enfin, comment est donc mort l'infortuné qui nous occupe en ce moment? dans les sentiments d'un pieux chrétien. Airain sacré, reprends promptement ta voix d'allégresse; en expirant dans le précieux baiser du Seigneur, ce vainqueur de la mort a conquis une région nouvelle qui ne connaît point les larmes et qui procure à tous ses immortels habitants une félicité pure et durable !

Comment il est mort! comme il avait vécu, c'est-à-dire en impie et en réprouvé. Airain sacré ! garde donc un long et triste silence, et ne viens point fatiguer mon âme par des sons importuns, ou plutôt, que ta voix redoutable aille frapper vivement les sourdes oreilles et le cœur endurci du pécheur pour le presser, il en est temps encore, de faire pénitence, s'il ne veut pas partager bientôt les éternels supplices du compagnon de son incrédulité et de ses désordres.

Airain sacré, après avoir tinté l'agonie et sonné le trépas de mes voisins, de mes proches, de mes amis, tu diras bientôt à la société insensible que mon âme fugitive est sortie du corps déjà défaillant qui la retient captive encore. Ah! puisses-tu ajouter avec assurance que c'est un véritable enfant de Dieu qui est remonté vers son Père céleste, un respectable chef de famille qui remplissait exactement les devoirs de son état; un enfant respectueux et docile qui faisait l'édification de la paroisse, l'ornement de la jeunesse, la joie de son pasteur, le bonheur de ses parents; un pauvre saintement résigné qui, comme un autre Lazare, partageait sans se plaindre la pauvreté de Jésus-Christ; un riche vertueux qui répandait d'abondantes largesses dans le sein de l'indigence; un magistrat intègre qui soutenait le faible, protégeait l'innocence et distribuait à tous la justice avec une inviolable et sévère impartialité; un prêtre pieux et savant qui instruisait avec bonté les petits et les grands, et leur ouvrait par ses exhortations et plus encore par ses exemples les portes brillantes de la bienheureuse éternité !

4. Nos cloches, mes frères, ont d'autres destinations non moins importantes. J'entends les sons si variés se multiplier, se fortifier; pourquoi tant d'éclat et d'appareil ? L'enfant interroge son père qui lui répond que demain on célébrera à l'Eglise un grand mystère, la joyeuse Naissance du Fils de Dieu, sa glorieuse Résurrection, la descente de l'Esprit consolateur sur les apôtres, le Triomphe de l'auguste Marie; la cloche prépare donc tous les cœurs chrétiens à la cérémonie du lendemain; il n'est dans toute la religion qu'un seul mystère sur lequel nos cloches gardent un silence profond, mais bien éloquent, la mort de l'Homme-Dieu! Ah ! c'est qu'elles partagent aussi, elles, le deuil et la consternation de toute la nature, et que d'ailleurs elles sentent trop leur impuissance à célébrer dignement les obsèques sanglantes du grand Maître de l'univers !

Ouvriers de nos cités, habitants de nos campagnes, et vous, hommes de toutes les conditions et de tous les états, six jours d'un travail pénible et d'une occupation sérieuse vous ont fatigués, vous avez besoin de repos; le grand jour du Seigneur, cet immortel Dimanche que n'a pu et ne pourra jamais détruire l'impiété la plus tyrannique, est arrivé au secours de votre corps épuisé et de votre âme défaillante. Jeunes gens, écoutez la cloche consolatrice qui vous appelle de nouveau dans le temple bâti par la pieuse générosité de vos ancêtres; soyez dociles à son invitation salutaire et rendez-vous avec un saint empressement à l'office divin; résister à sa voix, serait résister à la voix de Dieu même; entrez un à un dans la maison du Seigneur; c'est votre Père céleste qui vous y appelle pour vous rompre le pain de la parole divine, pour chanter avec les enfants et les vieillards les cantiques sacrés que vous devez entonner un jour dans l'aimable Sion; pour assister au touchant mystère qui s'opéra, il y a dix-huit siècles, sur le Calvaire ensanglanté; pour participer enfin à ce banquet tout divin que Jésus-Christ en personne fit autrefois sur la terre avec ses bien-aimés disciples !

O mon Dieu ! que sont devenus ces temps antiques, ces temps fortunés où les grands et les petits, où les riches et les pauvres, où les Français de toute classe remplissaient, les jours de Dimanches et de fêtes, nos nombreuses et magnifiques basiliques, se délassaient à l'ombre protectrice du sanctuaire, et forçaient le ciel par un concert unanime de prières ferventes et de pieux cantiques, de répandre les plus abondantes bénédictions sur leurs champs et sur leurs familles ! Alors, airain sacré, tu tressaillais d'allégresse à l'aspect auguste des magistrats et des prêtres, des rois et des pontifes, ne formant tous qu'une admirable société de frères et d'amis, image touchante de la société des bienheureux du ciel ! Age d'or de la religion et des mœurs civilisatrices, reparaissez donc parmi nous, nous le désirons tous pour la gloire et le bonheur de notre incomparable France si fière de son ancienne catholicité.

5. Il manquerait aussi quelque chose aux plus belles fêtes de la patrie, à ses réjouissances publiques, si le son de nos cloches ne venait s'y mêler. Il est pour ainsi dire l'ambassadeur officiel de la religion dans ces grandes circonstances. Le succès de nos armées, la naissance de nos princes, leur brillant passage quand ils visitent leurs Etats, sont d'autant plus dignement célébrés par l'harmonie de nos cloches, que leur voix puissante et religieuse ne leur rappelle le rang suprême qu'ils occupent parmi les peuples, que pour les faire ressouvenir qu'ils en sont plus encore les pères et les bienfaiteurs que les maîtres et les souverains; et avec non moins d'autorité, elles recommandent aux peuples d'être sou-

mis à leur puissance, qui vient de Dieu : *Omnis potestas a Deo.* (*Rom.*, XIII, 1.)

6. Nos cloches ont été souvent utiles aux infortunés voyageurs surpris par les ténèbres sur une terre inconnue et étrangère. Un chrétien égaré dans un vaste désert cherchait avec anxiété un abri tutélaire contre les horreurs de la nuit et la cruauté des bêtes féroces. Quelle surprise ! Le son d'une cloche se fait entendre ! il s'arrête, il écoute !... puis il dirige ses pas vers la voix qui l'appelle. O bonheur inattendu ! il a trouvé une maison hospitalière dont il bénira à jamais la cloche secourable ! Ou bien encore, dans cette pénible situation c'est un temple antique qui frappe ses regards inquiets. A peine est-il entré dans cet asile solitaire qu'au loin derrière un autel isolé, il aperçoit la croix à la lueur d'un lampe à demi éteinte, signe auguste de sa Rédemption. Saisi d'une religieuse frayeur, sa foi ébranlée par des revers se réveille tout à coup; dans les saints transports de sa vive reconnaissance il embrasse la croix de Jésus-Christ, la mouille de ses larmes et bénit la cloche charitable qui l'a conduit dans ces lieux salutaires dont il ne s'éloignera qu'après avoir juré au Dieu du Calvaire de vivre jusqu'à la mort en fervent chrétien !... Un incendie menace, dévore déjà un quartier de la ville, ou du hameau ; les eaux d'un fleuve se débordent et vont bientôt rompre leurs digues chancelantes ; soudain les cloches alarmées font un appel à toute la contrée, et déjà des secours arrivés de toutes parts ont calmé les inquiétudes. Nous ne rappellerons point ici ces bruits d'alarme qu'on forçait nos cloches de faire entendre aux jours de nos malheurs ! Vieillards qui m'écoutez, vous frissonnez encore au souvenir de ce tocsin sinistre qui, au milieu des ténèbres de la nuit, appelait aux armes vos époux, vos pères, sonnait le carnage de vos femmes, de vos enfants et semblait annoncer à l'univers épouvanté les sanglantes funérailles de la France entière. Alors la religion en deuil pleurait à la fois les innocentes victimes et leurs coupables bourreaux. Faisons tous des vœux pour que de semblables horreurs ne se renouvellent jamais dans notre chère patrie !

7. Enfin, mes frères, pour abréger un sujet inépuisable, nos jours sont réglés par la cloche. Dès l'aurore le son de l'*Angelus* vient arracher aux bras du sommeil le chrétien délassé et lui demander pour Dieu sa première pensée. Au nom de toute la famille réunie, le vieillard aux cheveux blancs adresse à Marie l'admirable prière de l'archange Gabriel qu'il termine ainsi : Tendre Mère, voilà que nous allons entrer de nouveau dans une carrière qui présente mille dangers; permettriez-vous que vos enfants succombassent aujourd'hui ! Marie les ayant assurés de sa puissante protection, ils reprennent leurs travaux avec une ardeur nouvelle, ils volent au combat avec la douce confiance qu'ils remporteront la victoire. Hélas ! pendant que l'homme de travail, muni de la prière des saints, a déjà supporté le poids d'une partie du jour et de la chaleur, le mondain, le voluptueux croupit encore dans un honteux et coupable sommeil ; il semble que, chargé des désordres d'une nuit criminelle, il n'ose paraître au grand jour; mais que dis-je? frappé peut-être d'une mort subite il a paru déjà devant son redoutable juge ! il ne serait pas le premier ! Pensons-y bien !

Au milieu du jour la cloche attentive vient fortifier l'homme dans ses occupations sérieuses; le philosophe chrétien dans ses sublimes conceptions, dans ses méditations profondes; le magistrat dans l'exercice de ses hautes fonctions, le prêtre dans son ministère tout divin, le pauvre dans sa détresse, le malheureux dans son affliction, le laboureur dans son pénible travail. Enfant de la croix, lui dit-elle, arrose encore des sueurs et des larmes de la pénitence le dur sillon que tu déchires avec effort ; s'il ne répond pas toujours ici-bas à tes soins et à tes espérances, il te procurera, n'en doute point, audelà du tombeau, une moisson abondante et impérissable. En rappelant le milieu de la journée, la cloche prévient aussi la plupart des mortels qu'ils ont fourni déjà plus de la moitié de leur carrière. Au nom de la religion, leur dit-elle, au nom de vos intérêts les plus chers, jetez un regard en arrière; qu'avez-vous fait pour le salut, quoi ! depuis trente ans, quarante ans peut-être, vous vous fatiguez vainement pour un monde impuissant et ingrat; et vous ne songeriez pas encore à servir un Dieu aussi terrible dans ses châtiments que magnifique dans ses récompenses !

Le soir enfin, la cloche toujours complaisante appelle l'homme chrétien à la retraite. Qu'il est beau de voir alors le père et les enfants, le maître et les serviteurs emportant les outils, gaiement chargés de la gerbe féconde, se rendre en conversant vers la demeure champêtre, image attendrissante de l'éternel repos ! Qu'il est beau de voir des milliers de familles prosternées devant l'image de Marie qu'elles baisent avec respect, qu'elles mouillent de leurs larmes, réciter pour la troisième fois l'aimable *Angelus!* D'une voix attendrie et reconnaissante elles supplient la Vierge sans tache d'éloigner de leur couche toute pensée impure, tout songe voluptueux; puis inclinant la tête, elles s'endorment tranquillement, le doux nom de Marie sur les lèvres. Heureuses familles ! dormez, dormez en paix, cette tendre Mère veille à vos côtés !

Mes frères, pendant que le prêtre va bénir cette cloche, c'est-à-dire la dédier, la consacrer au service de Dieu; pendant qu'il va la laver d'une eau pure, l'oindre d'une huile sainte, la couvrir des signes de la croix, de notre rédemption et la parfumer d'un encens sacré, nous chrétiens, dans les sentiments d'une foi vive, nous allons demander à Dieu de bénir lui-même nos âmes, de les purifier de leurs moindres souillures,

de les embaumer de l'onction de sa grâce, de les enrichir de toutes les vertus chrétiennes, et de leur apprendre que notre voix, comme celle de cette cloche, doit sans cesse louer le Seigneur, le glorifier et l'adorer !

Tels sont les vœux, Seigneur ! de cette chrétienne assemblée qui désire par-dessus tout votre paix et votre bénédiction ! Tels sont les vœux des honorables parrain et marraine qui tous deux, élevés par des parents vertueux, redisent eux-mêmes à leurs chers enfants (plus encore par leurs exemple que par leurs discours) que l'homme ne peut trouver le bonheur ici-bas que dans la religion de Jésus-Christ !

Tels sont aussi les vœux du prédicateur. Oui, il désire, nous désirons tous ardemment que cette cloche n'ait jamais à gémir sur des naissances et des mariages scandaleux, sur des morts subites et effroyables ; mais, au contraire, qu'elle n'ait à publier que des unions honorables, que la mort des justes, que le triomphe des élus ! ! ! *Ainsi-soit-il !*

PANEGYRIQUES.

PANÉGYRIQUE DE SAINT JOSEPH.

Vir fidelis multum laudabitur. (*Prov.*, XXVIII, 20.)

L'homme fidèle sera comblé de louanges.

Dans ces quatre mots, mes frères, nous trouvons le plus vrai et le plus beau panégyrique du grand saint dont on célèbre la douce mémoire avec un bonheur toujours nouveau. Quand le Seigneur destine une âme d'élite à une sublime vocation, à un emploi très-honorable et digne des anges les plus élevés, il commence par l'enrichir des plus éminentes vertus ; vertus acquises dans l'entier accomplissement des lois divines et la pratique exacte de tous les devoirs de son état ; vertus perfectionnées dans le creuset des plus amères tribulations ! Puis, quand cette âme est ainsi parvenue à un haut degré de sainteté, Dieu opère par son entremise les choses les plus importantes et les plus merveilleuses, tout en lui faisant traverser de nouvelles épreuves, car les épreuves sont la marque distinctive de ses vrais serviteurs. Oui, telle est la conduite habituelle de la Providence avec ses meilleurs amis ! Telle est celle qu'elle a tenue à l'égard de Joseph, le plus honoré de tous les saints après la Vierge Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

1° *Accomplissement.* — Et d'abord, que saint Joseph ait commencé sa vie patriarcale par l'exacte observation des préceptes divins, par l'accomplissement assidu des devoirs de son état, par la constante pratique de toutes les vertus, c'est ce dont il ne nous est pas permis de douter. Pourquoi ? Hé ! nous en trouvons la preuve non moins évidente que incontestable dans ce texte de l'historien sacré, qui renferme, à lui seul, le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un homme : *Cum esset justus.* (*Matth.*, I, 19.) Car, comme le remarque judicieusement et logiquement saint Ambroise, s'il était juste aux yeux mêmes de Celui qui sonde les reins et les cœurs, qui juge les justices, donc il avait observé ses saintes ordonnances dans toute la perfection. *Justus !* donc il s'était fidèlement acquitté de toutes ses obligations ! *Il était juste !* donc il avait exercé toutes les vertus dans le degré le plus sublime ! Il était juste ! donc, pouvons-nous ajouter, il était digne des plus grandes adversités ! *Justus !* donc suivant l'Esprit-Saint, une humilité profonde, une parfaite obéissance, une entière résignation, une abnégation complète, une charité universelle, une pureté angélique, une invincible magnanimité formaient l'admirable cortége de Joseph le juste.

2° *Epreuves.—Parce que vous étiez agréable à Dieu,* disait l'archange Raphaël au vieux Tobie (XII, 13), devenu aveugle et persécuté par sa femme, *il a été nécessaire que,* pour la gloire de Dieu et votre avancement spirituel, *vous fussiez éprouvé par la tentation.* A plus forte raison, j'en dirai autant et même plus de Joseph ! Oui, pour couronner toutes les vertus que nous venons de signaler en Joseph, il était en quelque sorte indispensable que son âme héroïque soutînt l'un de ces terribles combats que Dieu se plaît quelquefois à livrer lui-même à ses plus intimes favoris, pour les rapprocher le plus possible de Jésus, cet unique et incomparable modèle !

Ne parlons ni de la pauvreté où est tombé Joseph, quoique issu du sang de Juda ; ni de la rude nécessité où il est de gagner, à la sueur de son front, la vie de Marie et de Jésus, de fuir avec la mère et l'enfant sur une terre étrangère ; ce sont là, je l'avoue, des épreuves pénibles à l'amour-propre et à la nature, mais partagées ici-bas par une multitude innombrable d'autres mortels : mais nous sera-t-il donné de comprendre les cruelles anxiétés qui pressent, qui torturent nuit et jour la noble poitrine de Joseph, dans les premiers mois de son alliance conjugale. Que doit penser cet homme chaste et juste, quand il ne peut plus douter de la grossesse de Marie, lui qui ignore encore complétement les prodigieux desseins du ciel sur son épouse ? Quelle épouvantable lutte entre l'idée accablante d'une infidélité de Marie et le tendre amour qu'il a pour elle ! oui, sa douleur est plus profonde que les abîmes ! oui, son inévitable jalousie provoquée par un fait patent et accusateur, est, sans contredit, le plus poignant de tous les

supplices! O Marie, vierge par excellence, que ne disiez-vous un mot, un seul mot à votre malheureux époux pour l'arracher à ses perplexités! Pourquoi portiez-vous si haut l'amour des humiliations?

Saint Basile le Grand aimait à croire que Joseph était si pénétré de vénération pour la fille de sainte Anne, à cause des qualités inouïes qu'il avait remarquées en elle, que se reconnaissant indigne de l'avoir pour épouse, il songeait à s'éloigner d'elle. Mais le texte sacré, en nous apprenant que Joseph préférait se séparer secrètement de Marie que de la traduire, suivant la loi de Moïse, semble ne nous laisser aucun doute sur ses intolérables anxiétés.

Oh! que le cœur si candide et si aimant de Joseph dut être soulagé lorsque l'ange lui apparut durant son sommeil, pour lui dire que le Saint-Esprit lui-même avait couvert Marie de son ombre mystérieuse et qu'elle enfanterait le Sauveur des hommes! qu'il fut largement récompensé de sa charité prudente! Non, non, le Dieu des chrétiens ne se laisse jamais vaincre en générosité! Je me sens soulagé moi-même, ô mon bien-aimé père, et cette joie filiale va m'aider à parler moins indignement de vos inappréciables priviléges.

DEUXIÈME PARTIE.

1° *Gouverneur.* — Le divin Messie doit donc descendre du ciel sur la terre et y passer trente-trois ans! Sur qui jettera-t-il les yeux, pour en faire le gouverneur de sa maison? car quoique son royaume ne soit pas de ce monde, il est cependant l'unique Roi qui distribue, selon son bon plaisir, les richesses et les couronnes, les menaces et les châtiments. Va-t-il charger l'un des grands, des princes du monde, de cette sublime fonction? Non! Bien des siècles auparavant, c'était déjà à un être obscur, à Joseph le berger, qu'il avait accordé l'honneur d'être l'intendant de la cour de Pharaon, le souverain de l'Egypte, des peuples voisins et de toute sa famille : *Ite ad Joseph : « Allez à Joseph,* » fils de Jacob, disait ce monarque à tous ceux qui venaient lui demander des vivres (*Gen.*, XLI, 55). Eh bien! mes frères, en ce jour solennel, n'entendons-nous pas le Souverain des cieux nous dire à nous tous qui sollicitons des faveurs : Allez à Joseph, cet arrière-petit-fils du patriarche Jacob, à ce Joseph dont le premier n'était que la figure : *Ite ad Joseph!* par lui, par son intercession, vous obtiendrez de moi et les biens temporels dont vous avez besoin, et les biens spirituels qui sont plus nécessaires encore. *Ite ad Joseph!*

Ici, mes frères, pour animer votre confiance, je veux laisser parler l'aimable Thérèse : « A la suite d'une longue maladie, nous dit-elle, tout mon corps était lamentablement meurtri; je ne pouvais, sans un secours étranger, remuer ni bras, ni mains, ni pieds, ni tête; j'avais seulement la force de mouvoir un doigt de la main droite. Pour rendre le Seigneur propice à mes vœux de guérison, pensant qu'une fois guérie, je pourrais par quelques petits services procurer mieux sa gloire, je pris pour avocat le glorieux saint Joseph! Son secours éclata de la manière la plus visible; ce tendre père de mon âme se hâta de me tirer de l'état où languissait mon corps, comme il m'avait arrachée déjà à des périls d'un autre genre qui menaçaient mon honneur et mon salut éternel! Pour comble de bonheur, il m'a toujours exaucée au delà de mes prières et de mes espérances! je ne me souviens pas de lui avoir jamais rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé! Le Très-Haut donne seulement grâce aux autres saints, pour nous secourir dans tel ou tel besoin; mais le glorieux saint Joseph, je le sais par expérience, étend son pouvoir à tous! Notre-Seigneur veut nous faire entendre par là que de même qu'il lui fut soumis sur cette terre d'exil, comme à son père nourricier et à son gouverneur, de même il se plaît encore à faire sa volonté dans le ciel, en exauçant toutes ses demandes. C'est ce qu'ont vu, comme moi, d'autres personnes auxquelles j'avais conseillé de se recommander à cet incomparable protecteur.—Aussi, ajoute-t-elle, pour sa fête, je déployais tout le zèle dont j'étais capable. Je voulais qu'elle se célébrât avec la pompe la plus solennelle, la plus élégante, la plus recherchée! Je conjure donc, pour l'amour de Dieu, ceux qui ne me croiraient pas, d'en faire l'épreuve en l'honorant d'un culte particulier, et les personnes qui se plaignent de ne point savoir faire oraison, de choisir pour maître cet admirable saint, qui ne les égarera pas! — Enfin, dit la reconnaissante Thérèse, en terminant son touchant récit, saint Joseph fit éclater à mon égard sa puissance et sa bonté : soudain, je sentis renaître mes forces, je me levai, je marchai, je n'étais plus frappée de paralysie. »

N'oublions pas, mes frères, que l'une des gloires de la mission providentielle de sainte Thérèse de Jésus, dans ces derniers siècles, a été de propager le culte de saint Joseph dans toute l'Eglise catholique. Témoignons-lui-en notre gratitude.

2° *Epoux.* — Au singulier privilége d'intendant de la maison de Jésus, le ciel ajoute une autre prérogative non moins honorable.

A la tendre et inviolable Marie qui doit enfanter le Rédempteur du genre humain, il faut un époux assez pur, assez dévoué pour conserver son honneur et sa réputation d'épouse, aux yeux du monde qui ignorait le mystère; pour respecter et défendre, au péril même de ses jours, sa virginité.

Mais où trouver cet époux qui soit à la fois et assez chaste et assez magnanime pour partager, je le répète, la virginité de la plus aimable, de la plus belle, de la plus ravissante de toutes les filles de Sion, d'une part; et de l'autre, pour braver les dangers qui menacent une mère de quinze ans et le fruit de ses entrailles. Sera-ce un des princes du ciel? Non, leur ambassade ne

peut pas s'étendre si loin ! sera-ce un prince de la terre ? non encore ; souverains du siècle, qu'importent vos sceptres et vos couronnes éphémères à l'arrière-petite-fille de David, que les prophètes ont annoncée avec tant de magnificence, dont les plus grands génies se croiront incapables de célébrer les incomparables vertus et la suréminente grandeur; à la Vierge que tous les esprits célestes reconnaîtront pour leur Souveraine et à qui le Très-Haut donne sept étoiles pour diadème et le soleil pour vêtement ! Princes de la terre, qu'importent vos trônes chancelants à la Reine qui sera bientôt majestueusement assise sur l'inébranlable siége des éternités ! D'ailleurs, comment consentir à accepter la main d'un monarque superbe, elle qui commence sa prodigieuse carrière par habiter une étable et déposer son royal nourrisson dans une crèche ! Pauvre Joseph, trois fois magnanime par ton humilité profonde, par ta pureté angélique, par ton héroïque dévouement, c'est à toi, à toi seul qu'est réservée la gloire de garder nuit et jour la Fille aînée de Jéhovah, la Fiancée du Saint-Esprit, la Mère de Jésus-Christ, l'Impératrice de l'exil et de la patrie ! ! !

3° *Père.* — Mes frères, après ces deux priviléges qui nous saisissent d'admiration et même d'un religieux effroi, pourrions-nous en imaginer un troisième qui surpassât les deux premiers ? Quant à moi, je l'avoue, je l'aurais cherché vainement, si l'un des évangélistes ne me fût venu en aide. Et que vous a-t-il donc révélé ? demandez-vous. Il m'a révélé que Joseph le juste est non-seulement l'époux véritable de la charmante Marie, le gouverneur et le précepteur de Jésus, mais encore le père de Celui qui créa le monde ! *Voilà*, dit Marie à l'Enfant divin, retrouvé dans le temple, *voilà que votre père et moi, bien affligés, nous vous demandions à nos parents, à nos connaissances.* (*Luc.*, II, 48.) Cette étonnante vérité, mes frères, exige une explication que vous saurez comprendre et apprécier. Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation ? C'est la très-étroite union de Dieu et de l'homme, de la divinité avec la chair ! *Et Verbum caro factum est.* Mais le moyen, s'il vous plaît, de rapprocher intimement deux natures si éloignées ? le moyen ! c'est la sainte virginité de Marie qui devient le lien miraculeux de ces deux natures si opposées ! C'est la virginité, dit Grégoire de Nysse, qui fait que Dieu ne refuse pas de venir vivre avec les hommes; c'est elle qui donne des ailes pour voler du côté du ciel; devenant ainsi le lien sacré de la familiarité de l'homme avec Dieu, elle rapproche, par des entremises, des choses si éloignées par nature ! Par là, mes frères, ne voyons-nous pas et la dignité de Marie en ce que sa virginité a été choisie dès l'éternité, pour attirer le divin Messie dans le monde; et la dignité de Joseph, en ce que cette pureté de Marie a été confiée à la sienne ? O Joseph ! puisqu'il plaît au Père éternel de garder la virginité de Marie sous les voiles protecteurs du mariage, elle ne peut plus se conserver sans vous, et la vôtre, par conséquent, est, en quelque sorte, aussi nécessaire que celle de votre épouse que vous n'avez acceptée que comme un inviolable dépôt ! Quel spectacle ravissant se découvre dans ce céleste mariage destiné par la Providence pour protéger la virginité de Marie, et donner par ce moyen Jésus-Christ au monde !

Leur mariage est très-véritable, puisqu'ils se sont donnés l'un à l'autre ! Mais de quelle sorte se sont-ils donnés ? Pureté, voici ton triomphe ! ils se donnent réciproquement leur virginité, avec un droit mutuel. Quel droit ? le droit de se la garder l'un à l'autre : ni l'un ni l'autre n'en peut disposer, et toute la fidélité de ce mariage consiste à garder la virginité. Ce sont deux virginités qui s'unissent pour se conserver éternellement l'une l'autre par une chaste correspondance de désirs pudiques : tels deux astres s'allient d'autant plus étroitement que les rayons de leurs lumières sont plus purs !

Qui pourrait maintenant vous dire combien était fort le lien de l'amour conjugal de ces bienheureux mariés ? Car, ô sainte virginité, vos ardeurs sont tellement actives et tellement puissantes qu'elles se rient du feu des charnelles concupiscences et finissent par l'éteindre ! Mais où donc cet amour s'est-il jamais trouvé plus parfait que dans le mariage de saint Joseph ? Oui, c'est là que l'amour était tout céleste, puisque toutes ses flammes ne tendaient qu'à conserver la virginité ! Car, ô divin Joseph, qu'est-ce que vous aimiez en Marie ? Ah ! sans doute, ce n'était pas la beauté mortelle, mais bien cette beauté intérieure dont la virginité sacrée faisait le principal ornement, et plus vous aimiez cet incomparable trésor, plus vous trouviez de bonheur à le conserver.

Par ce court développement de vérités si gracieuses, nous aurions à considérer ce qu'il y a de plus admirable dans ce mariage, le fruit de cet hymen, c'est-à-dire le Sauveur Jésus, ce qui élève Joseph, non à une paternité humaine; loin de nous cette coupable pensée : mais à une paternité toute spirituelle qui met le comble à sa gloire !

Nous comprenons bien, me dites-vous, que Joseph est père de Jésus-Christ, par ses soins; mais nous savons également qu'il n'a aucune part à sa naissance. Comment donc nous assurez-vous que Jésus-Christ est le fruit de ce mariage ? Chrétiens, saisissez bien ma réponse, afin de pouvoir vous réjouir avec moi en Joseph, en Joseph glorifié; de la conclusion de mon raisonnement, n'êtes-vous pas convenu que Jésus, cet enfant béni, est sorti, en quelque manière, de l'union virginale de ces deux époux, que c'est la virginité de Marie qui, selon saint Augustin, a attiré Jésus-Christ du ciel ? Jésus n'est-il pas cette fleur sacrée que la virginité a poussée ? n'est-il pas le fruit bienheureux que la virginité à pro-

duit? Oui, certainement, affirme saint Fulgence, il est le fruit, il est l'ornement, il est le prix et la récompense de la sainte virginité : *Sanctæ virginitatis fructus, decus et munus!* C'est donc à cause de sa pureté que Marie a plu au Père éternel ; c'est donc à cause de sa pureté que le Saint-Esprit se répand sur elle et recherche ses embrassements pour la remplir d'un germe céleste! On peut donc dire, par conséquent, que c'est sa pureté qui la féconde! Or, si c'est sa pureté qui la féconde, je ne craindrai plus d'assurer que Joseph a participé à ce grand miracle! car, si cette pureté angélique est le bien de la divine Marie, elle est en même temps le dépôt du juste Joseph! Mais je passe encore plus loin : la pureté de Marie n'est pas seulement le dépôt, mais encore le bien de son chaste époux. Elle est à lui par son mariage, elle est à lui par les soins par lesquels il la conserve! O féconde virginité de Marie, si vous êtes le bien de Marie, vous êtes aussi le bien de Joseph! Marie et Joseph vous présentent tous les deux au Père éternel, comme un bien gardé par leurs soins communs. Or, comme Jésus est incontestablement le fruit de cette virginité à laquelle Joseph a tant de part, il est donc, par conséquent, le fils de Joseph, non selon la chair, à la vérité, mais à cause de l'alliance virginale qui le joint avec sa mère. C'est précisément à cause de cette fidèle union, s'écrie saint Augustin, que tous les deux ils ont mérité d'être appelés le père et la mère de Jésus : *Propter quod fidele conjugium parentes Christi vocari ambo meruerunt.* O mystère de pureté! ô paternité bienheureuse ! ô lumière incorruptible qui brille de toute part dans ce mariage!

Aussi, mes frères, pour vous pénétrer de plus en plus de la vérité d'un mystère si grand en lui-même, si glorieux à Joseph, si cher à ses enfants, il faut se rappeler souvent, avec saint Jean Chrysostome, que partout, dans l'Evangile, Joseph paraît en père. C'est lui qui, lors de la circoncision, donne le nom de Jésus, ce que faisaient les pères. C'est lui seul que l'ange avertit de tous les périls de l'Enfant. C'est lui qui dirige toute sa conduite. Nous ne doutons pas que Joseph, parlant à Jésus, ne lui dise : *Mon fils;* que Jésus, parlant à Joseph, ne lui dise : *Mon père;* et qu'il ne lui obéisse comme à sa mère, laquelle était soumise à Joseph! *Et erat subditus illis.* (*Luc.*, II, 51.)

Pourquoi donc, me demandez-vous peut-être , Jésus n'est-il pas conçu de Joseph, comme il est conçu de Marie? Pourquoi ? parce que, comme nous l'avons dit , c'est la sainte virginité qui s'y est opposée. Jésus naissant d'une Vierge-Mère, ne pouvait avoir pour père un homme mortel, sans blesser la sainte virginité, vous le comprenez tout aussi bien que moi ; et Marie devait demeurer vierge selon l'oracle des prophètes , Vous concevrez du Saint-Esprit lui-même, et non de Joseph; mais Joseph partagera avec vous ces soins, ces veilles, ces inquiétudes, par lesquelles vous élèverez votre divin Enfant; et il ressentira cette inclination naturelle, tous ces tendres empressements, toutes ces douces émotions d'un cœur paternel !

Et où donc, répliquez-vous encore, prendra-t-il ce cœur vraiment paternel, si la nature ne le lui donne pas? Rassurez-vous, mes frères : ce que la nature ne donne pas, est-ce que la grâce ne le supplée pas? Dieu est assez puissant pour le donner quand il lui plaît. En fait de cœurs paternels et maternels fournis par la grâce, les exemples nous manquent-ils donc? les Elizabeth, les Vincent de Paul et des milliers d'autres vierges n'avaient-ils pas obtenu pour leurs disciples, pour les malheureux, pour les enfants abandonnés, une tendresse et une commisération plus que naturelles? N'étaient-ils pas, pour eux, bien plus sensibles et compatissants que ceux qui les avaient engendrés ? Oui , Dieu fit à Joseph présent d'un cœur enrichi de toutes les qualités imaginables, d'un cœur aussi ferme que tendre! D'où vient, en effet, à Joseph, la hardiesse de commander à son Créateur, à Jésus-Christ, la vertu d'obéissance ? C'est que le vrai Père de Jésus-Christ, ce Dieu qui l'engendre dans l'éternité, ayant choisi le divin Joseph pour servir de père, au milieu des temps, à son Fils unique, a fait, en quelque sorte couler en son sein quelques étincelles, quelques rayons de cet amour infini qu'il a pour l'objet de ses immortelles complaisances!

Après avoir reçu du Très-Haut cette autorité et cette affection éminemment paternelles, Joseph pouvait-il manquer, soit d'égards, soit de fidélité, soit de magnanimité envers celui qu'il reconnaît, tout à la fois, pour son Dieu et pour son fils unique? Car ne fallait-il pas à Joseph tout l'héroïsme de la paternité pour se charger d'un dépôt que toutes les phalanges du ciel et de la terre n'auraient pu conserver? d'un dépôt que l'enfer poursuit à outrance depuis son berceau jusqu'à sa tombe; d'un dépôt qui est hérissé d'épines, d'opprobres, de croix et de malédictions ; d'un dépôt qui , pour éprouver la mansuétude et le dévouement de Joseph, se fait lui-même son persécuteur! Oui, Jésus, avant de se soustraire à l'œil de Joseph pour voler au Calvaire, se dérobe, jeune encore, à sa vigilance, et demeure trois jours perdu! Qu'avez-vous fait, Joseph? qu'est devenu le sacré dépôt que le Père céleste vous a confié? Mes frères, voyez couler ses larmes; entendez ses gémissements et ses sanglots, puis osez me demander encore s'il est le père de Jésus! Demandez-vous plutôt à vous-mêmes si vous êtes réellement les serviteurs, les disciples ou les enfants de Jésus-Christ, comme Joseph en est véritablement et spirituellement le père. Car Jésus, en éprouvant la fidélité de l'époux de sa divine Mère, de son intendant, de son précepteur et de son père, nous dit assez haut qu'il ne veut habiter qu'avec ceux qui souffrent! Ames molles, vaines et voluptueuses, cet Enfant, votre

unique modèle et le mien, ne veut pas être avec vous! son humilité a honte de votre orgueil, sa pauvreté et sa mortification, de votre luxe et de votre sensualisme! il cherche ses compagnons d'exil et de combats parmi les courageux et les forts qui l'aident à porter sa croix, qui l'imitent dans l'exercice de ses indigences et de ses infortunes! Ce n'est qu'à ces braves qu'il montre, comme à Joseph, la couronne au bout de la carrière!

O mes frères, qu'il m'est agréable de me représenter le naïf et affectueux Joseph, prodiguant, au travers de tant d'humiliations, de dangers et de pénitences, à l'incomparable Enfant du miracle, les plus douces caresses, les plus paternelles étreintes! J'ai plus de bonheur encore à contempler ce roi des patriarches, plein de jours et de mérites, étendu sur sa couche funèbre, recevant les soins attentifs et les délicieux embrassements de Jésus et de Marie, humblement prosternés à ses pieds, s'entretenant avec eux des ravissements de la patrie et les inondant de ses inénarrables bénédictions!

Oh! oui, il est beau de l'entendre, les deux mains appuyées sur Jésus et Marie en pleurs, les yeux élevés vers le ciel entr'ouvert, entonner d'une voix harmonieuse cet immortel : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, déjà chanté par le vieillard Siméon. (*Luc.*, II, 29.) Puisque telle est votre volonté souveraine, ô mon Seigneur Jésus, mon fils et mon roi, je consens, quoiqu'avec une sorte de peine, à vous quitter momentanément, vous, le paradis des pauvres captifs! Toutefois, Enfant chéri de la commune virginité de Marie et de Joseph, je ne puis me séparer de votre auguste personne avant que vous ne m'ayez promis le pouvoir de secourir et de consoler tous les malheureux qui réclameront en votre nom mon assistance, du haut de cette éternelle Cité dont vous ouvrirez bientôt triomphalement les portes brillantes à toutes les âmes généreuses qui confieront à ma protection des établissements, des œuvres dignes de votre gloire, unique objet de mes ardents désirs.

Et toi, Vierge immaculée, divine épouse du trop fortuné Joseph, qui te doit et ses vertus et sa célébrité future, charmante Marie, dont la beauté éclipse celle des chérubins; reste, reste auprès de ton fruit béni! car sans toi, je le laisserais orphelin! gravis avec lui le formidable Golgotha, dont le seul aspect me fait frémir! Arme-toi d'un héroïque courage; reçois dans ton sein maternel les dernières gouttes de son adorable sang, que bientôt tu déposeras sur ma brûlante poitrine! Ah! elles nous suffiront à tous deux pour purifier les coupables, pour consoler les infortunés, qui, par Joseph, parviendront au tendre cœur de Marie, et, par Marie, au cœur magnanime de notre Jésus, qui complétera leur triomphe et leur bonheur!!! Il a dit, puis donnant un dernier baiser à Jésus et à Marie palpitant à la fois de regrets et de félicité, il ferme la paupière et s'endort doucement du sommeil de l'amour, de l'amour éternel!!!

PANÉGYRIQUE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE.

Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia. (I *Cor.*, I, 27.)

Dieu a choisi les moins sages, les plus faibles, les plus vils selon le monde pour confondre les sages, les puissants, et ce qui n'était rien pour détruire ce qu'il y avait de plus grand.

Qu'il serait intéressant, mes frères, l'historique du moyen âge tant décrié par une philosophie menteuse, corruptrice, barbare, et si justement vanté par tous les hommes de foi, d'intelligence, de cœur et de probité, pour les grandes choses qu'il a faites, pour les génies qu'il a enfantés et dont il a transmis les chefs-d'œuvre à la postérité qui s'éclaire de leurs lumières et se nourrit de leurs exemples!

Parmi les prodigieux personnages qui ennoblissent l'espèce humaine si dégradée d'ailleurs par la monstrueuse perversité des disciples de l'impiété, nous distinguerons saint François d'Assise, cette première gloire de plusieurs ordres religieux qui, depuis neuf siècles, ont jeté dans toutes les contrées de l'univers le plus salutaire et le plus vif éclat sur l'Eglise de Jésus-Christ. Pour vous édifier, mes chers frères, et vous encourager à devenir des saints, je me bornerai à vous parler brièvement des vertus favorites de cet illustre patriarche, de quelques modèles de perfection qu'il a formés, de l'amour de la nature, de la portioncule obtenue par lui, de ses stigmates et de sa mort. Rien, à mon gré, ne nous porte plus puissamment à la pratique des vertus chrétiennes et religieuses que la sérieuse méditation de la vie des saints, nos modèles!

1° *Amour de Dieu.* — Dévoré de ce feu sacré, qu'il était beau de l'entendre s'écrier avec enthousiasme : *Deus meus et omnia :* Mon Dieu et mon tout! mon unique propriétaire, mon seul héritage, objet exclusif de tous les battements de mon cœur, votre continuel souvenir est pour ma poitrine une flamme ardente et douce qui la consume et l'enivre! Dieu! rien... que Dieu! je n'ambitionne et ne respire que mon Dieu!... *Deus meus et omnia.* Il débute dans la voie de la perfection par se vaincre lui-même, par déclarer une guerre acharnée à sa nature délicate, sensuelle, ennemie des croix et des sacrifices; par soigner, caresser, baiser, pour l'amour de son Jésus souffrant, les plaies les plus dégoûtantes, les cancères les plus hideux, sachant bien que la charité, pour le prochain malheureux et délaissé, est la preuve la plus certaine que l'on aime ce bon Sauveur, cet intime ami des lépreux, qui voulut être annoncé par les prophètes et traité lui-même dans sa passion comme le dernier des lépreux!

2° *Amour de la pauvreté.* — Continuellement aussi il se rappelait et prêchait aux

autres que le Fils de l'Homme n'avait eu que de la paille pour réchauffer, dans une crèche, ses membres délicats ; que, pendant sa vie mortelle, il n'avait pas voulu avoir où reposer sa tête ; que, faute de gîte, il avait souvent dormi en plein air, comme il l'avoua plus tard à sainte Thérèse, et qu'enfin il expira presque nu sur un gibet infâme, pour nous apprendre à détacher notre cœur des choses terrestres et à ne le coller qu'à Dieu, notre unique richesse. Avant de rendre le dernier soupir, François ordonna de donner son manteau aux pauvres pour qu'il ne fût pas dit qu'il possédait quelque chose au monde : « Ma chère pauvreté, ma belle dame, répétait-il, quelque basse que soit ton extraction, je t'estime infiniment depuis que mon divin Maître t'a épousée ! Par ton alliance avec le Roi des rois, tu es devenue une reine digne de ma plus profonde vénération ! Les enfants qui naissent de ce mariage sont nobles, les seuls nobles aux yeux de l'immortel Empereur ! »

Et, en effet, dans l'ineffable discours à son nombreux auditoire sur la montagne, Jésus, ne daignant parler aux riches que pour foudroyer leur amour des biens sensibles, dit aux pauvres, ses bons amis, avec une incroyable consolation d'âme : O pauvres, que vous êtes heureux ! à vous appartient mon royaume ! Heureux donc, mille fois heureux le pauvre François, le plus transporté, le plus désespéré amateur de la pauvreté qui ait peut-être été sur la terre ! Heureuses, vous aussi, mes chères sœurs, qui avez renoncé à tous les avantages du siècle pour embrasser la pauvreté, en faisant le vœu de la garder !—Non, la pauvreté réelle n'est pas nécessaire pour le salut ! Saint Charles Borromée, saint François de Sales avaient de la fortune ; mais ils la possédaient comme ne la possédant pas ; ils étaient toujours prêts à en faire le sacrifice; ils n'en usaient que pour leur stricte nécessaire et dans l'intérêt des indigents. Ils avaient la pauvreté d'esprit et de cœur que vous avez vous-mêmes !

3° *Amour de l'humilité.*—François aimait à méditer ces suaves paroles tombées des lèvres sacrées du bon Sauveur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.»* (*Matth.*, XI, 29.) N'ignorant pas que le Verbe éternel avait dit par la bouche du royal Berger : *Ego sum vermis, et non homo : « Je suis un ver de terre, et non un homme* (*Psal.* XXI, 7) ; » il n'aspirait qu'à se faire un insecte que l'on foule aux pieds, qu'à se nourrir d'opprobres pour se rapprocher de son divin modèle. Un jour donc, par un hiver rigoureux, allant de Pérouse à Notre-Dame des Anges : « Fasse le ciel, dit-il à son compagnon de voyage, que tous les Frères Mineurs donnent à toute la terre un grand exemple d'humilité ! O Léon, dit-il un peu plus loin, quand nous rendrions la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets et la vie aux morts, ce ne serait point la joie parfaite ! » Un peu plus loin : « O Léon, quand les Frères Mineurs convertiraient par leurs prédications tous les peuples infidèles à la foi chrétienne, ce ne serait point là la joie parfaite !—O Père, je t'en prie au nom de Dieu, où est donc la joie parfaite ! » François lui répond en ces termes : « Petite brebis de Dieu, quand nous arriverons à notre monastère, si le portier, ne nous reconnaissant pas par une permission du Seigneur, nous dit : Vous êtes deux vagabonds qui enlevez les aumônes aux véritables pauvres ; allez à l'hôpital où l'on traite les insensés ; si, au lieu de nous ouvrir la porte, il nous laisse passer la nuit dans la neige ; si, ennuyé de nos instances et de nos cris, il sort armé d'un bâton et nous en administre de rudes coups, comme nous le méritons ; et si nous, désireux de participer un peu à la flagellation de notre béni Seigneur Jésus-Christ, nous supportons avec joie ces salutaires procédés, crois bien, ô Léon, que c'est là la parfaite allégresse ! »

Un autre jour, n'ayant point de bréviaire pour réciter l'office, il dit à Léon : « Chantons ainsi les louanges de Dieu. Je dirai, moi : Frère François, tu as commis tant de crimes pendant ta vie, que tu mérites l'enfer ! et toi tu répondras : Il est vrai, tu mérites l'enfer !— Volontiers, dit Léon, avec la simplicité d'une colombe ; mais, bien loin de répéter fidèlement sa leçon, il s'exprime de la sorte : « Vous avez rendu à la religion tant de services que vous irez en paradis ! —Ce n'est pas cela, réplique François, écoute bien ce que je vais dire : « François, tu as fait tant de choses contre Dieu que tu es digne de toutes les malédictions. » Et Léon : « Tu seras béni entre tous les bénis ! » Et François, le regardant avec une douce colère : « Pourquoi trangresses-tu les préceptes de l'obéissance ?— Eh bien ! en vérité, mon Père, je n'ai pu prononcer autrement ! — Cette fois au moins, réponds comme il faut : François, petit homme misérable, penses-tu que Dieu te fasse miséricorde ? » Et Léon, d'un ton pénétré : « Tu recevras de Dieu une grande miséricorde. Tu seras exalté et éternellement glorifié, parce que celui qui s'abaisse sera élevé. » O inénarrable conversation, ô merveilleuse humilité des saints, qu'êtes-vous devenue ! Il suit, mes chers frères, de ce que vous venez d'entendre, que François était toute humilité, toute pauvreté et tout amour ; qu'il ne vivait que par l'amour et par le cœur ; qu'il comprenait que l'homme, le chrétien, le prêtre, le religieux ne peuvent rien de bon et de grand que par le cœur ; aussi, à l'exemple du divin Maître, enseignait-il de préférence aux populations avides de ses exhortations, et particulièrement à ses disciples, les choses qui détachent le cœur de tout ce qui est créé, et qui le remplissent de l'amour de Dieu et de la charité pour le prochain. Aussi plaignait-il sincèrement les prétendus savants qui, aux dépens de la vraie humilité et du vrai zèle, perdaient un temps précieux à

se charger la mémoire de connaissances vaines, d'opinions mobiles et incertaines, d'enseignements métaphysiques et incompréhensibles aux masses, qui ne conçoivent bien que le langage des faits, des comparaisons et du sentiment.

4° *Modèles.* — Tous ces nobles et pieux sentiments, puisés à la source même de l'Evangile, débordèrent du cœur enflammé de François dans le cœur tendre d'un Bonaventure, qui devrait servir de modèle à quiconque aspire à la haute science des saints; d'un Antoine de Padoue qui, à l'incomparable étude de l'Ecriture, de la théologie positive, des Pères et des auteurs ascétiques, joignait l'art des arts, celui de sauver des âmes à son bon Sauveur par des prédications populaires et chaleureuses, par une direction compatissante et paternelle; dans le cœur candide d'une Claire, qui apparut au monde comme la plus belle plante du jardin de l'Epoux, comme la plus brillante étoile de la magnifique institution des Pauvres-Dames qu'elle fonda, sous les glorieux auspices de François, sur ses vertus humbles et pures, bases plus solides mille fois que le jaspe et le saphyr; dans le cœur limpide d'une Agnès, qui vint s'abriter sous les ailes protectrices de sa sœur, qui lui dit en la pressant contre son sein maternel : Chère Agnès, je rends grâces à Dieu d'avoir exaucé mon plus ardent désir; dans le cœur sensible et magnanime d'une Elisabeth de Hongrie dont la vie suave, gracieusement écrite par un illustre défenseur du saint Siége, rafraîchit l'âme alanguie; dans le cœur naïf et héroïque d'une Colette, cette étonnante réformatrice, qui renouvela les rameaux un peu flétris de l'arbre majestueux planté par les mains fertiles de François et de Claire, sa première conquête. Ainsi donc, la seule puissance de la sainteté, de la simplicité, de l'abnégation évangéliques de François, moine obscur et ignorant, a converti à l'unique et vraie civilisation les rois, les princes, les savants, les incrédules les plus obstinés, et a éclipsé la stérile gloire d'une foule de littérateurs, d'orateurs, de magistrats distingués, mais dépourvus de la flamme apostolique.

5° *Amour de la nature.* — François, par ce prodigieux amour de Dieu, du prochain, de la pauvreté, de l'humilité qui lui avait rendu son innocence baptismale, s'était totalement réconcilié avec la nature entière qu'il aimait passionnément et dont il était passionnément aimé. Les patriarches et les prophètes affectionnèrent la nature avec transport, Job chanta ses merveilles. Daniel, dans sa fosse, se joua des lions et leur lia la langue pour amuser les filles de Babylone ; Azarias et ses frères, au milieu des flammes, se promenaient comme au vent du matin et invitaient toutes les créatures inanimées et animées à glorifier le Tout-Puissant : « Etoiles du ciel, bénissez le Seigneur! pluies et rosées, bénissez le Seigneur! Orages et tempêtes, bénissez le Seigneur! Feux des étés et froids des hivers, bénissez le Seigneur! Montagnes et collines, sources et fontaines, herbes et plantes, bénissez le Seigneur! Oiseaux du ciel, poissons des mers, qui volez dans les airs et les ondes, animaux domestiques et sauvages, bénissez le Seigneur! vous toutes, œuvres de Dieu, bénissez le Seigneur, louez-le, exaltez-le dans les siècles des siècles. » (*Dan.*, III, 63-79.)

Quand la loi de grâce remplaça la loi de crainte, l'amour resserra ses nœuds entre la nature et les vrais enfants du Christ! le sang des martyrs apaisa la férocité des tigres et des léopards qui, au milieu du Colysée et des cirques, montraient de la compassion et du respect pour les saints de Dieu, s'agenouillaient à leurs pieds, léchaient leurs blessures, caressaient leurs membres meurtris par d'horribles tortures! Dans les déserts, les saints moines entrèrent en communication plus intime encore avec la nature, elle se montra plus obéissante et plus familière; un corbeau apportait, depuis soixante ans, à saint Paul Ermite, la moitié d'un pain, et un pain tout entier, quand il fut visité par saint Antoine, que plusieurs lions aidèrent à creuser la tombe de son vieil ami.

Une des grandes jouissances de saint Colomban était d'aller seul dans les immenses forêts des Vosges pour contempler Dieu dans les ravissantes beautés de la nature. Il appelait à lui tous les animaux qu'il caressait avec une indicible joie, et spécialement un écureuil qui s'empressait de descendre des plus hautes branches pour venir se cacher dans la poitrine de son protecteur. Admirez-vous la puissance de la vraie sainteté !

Notre François d'Assise se distingua entre les fortunés amants de la nature; il était au milieu de la création ce qu'étaient Adam et Eve dans le paradis terrestre; il parcourut le monde en prêchant l'Evangile à toute créature : *Omni creaturæ* (*Marc.*, XVI, 15), et toutes les créatures l'écoutaient avec tendresse; il les appelait toutes ses frères et ses sœurs par un admirable sentiment de piété naïve! Entre mille exemples de cette admirable familiarité, citons-en deux ou trois. Un jour, voyageant avec ses disciples, il aperçoit nombre d'oiseaux perchés sur un grand arbre : « Mes petits frères, leur dit-il, vous devez toujours aimer et louer le Seigneur qui vous a donné des ailes pour voler en tout lieu, qui a assigné votre séjour dans les régions les plus élevées; qui vous nourrit sans que vous moissonniez, et qui veille, nuit et jour, sur vos petits! » Pendant ce discours, les oiseaux, les yeux et le bec ouverts, allongent le cou et baissent la tête en témoignage de leur bonheur et de leur gratitude; puis ils viennent tous se reposer sur la tête, les épaules et les bras de leur bon frère François, qui les congédie par une amoureuse bénédiction ! Un autre jour, récitant son bréviaire sur la magnifique place de Saint-Marc, à Venise, le gazouillement d'une multitude d'oiseaux de

toute espèce ne lui permet pas de s'entendre avec son compagnon; se tournant vers eux : Mes frères les oiseaux, leur dit-il, cessez de chanter jusqu'à ce que nous ayons payé notre tribut de prières à votre Créateur et au nôtre. » Ils se taisent soudain et ne reprennent leur concert que lorsque François le leur a permis. En mémoire d'un fait si édifiant on bâtit une chapelle devenue plus tard un beau couvent que nous avons vu de nos yeux.

Il lui fut également donné de dompter la cruauté des animaux les plus féroces. Pendant son séjour dans une petite ville d'Italie, les habitants viennent le supplier de les délivrer de deux fléaux, de la grêle et d'un loup terrible qui ravageaient leur territoire: « Bien volontiers, répond François, mais à la condition que vous commencerez par sauver vos âmes, bien plus précieuses que vos corps. » La proposition faite et acceptée, il marche seul à la rencontre du loup formidable. Dès qu'il l'aperçoit, il lui commande, au nom de Dieu, de ne plus faire aucun mal ! A l'instant même, l'animal devient doux comme un agneau. « Frère loup, ajoute François, on te nourrira chaque jour dans la ville. » En effet, pendant deux ans qu'il vécut, il vint chercher sa nourriture chez les habitants, qui le pleurèrent !

Il y a dans la nature des harmonies divines que les chrétiens seuls peuvent comprendre et sentir. A la mort de sainte Jeanne de Portugal, les fleurs des environs se fanèrent soudain et s'inclinèrent sur le passage de son cercueil ! La terre produisait en abondance des roses et des anémones dans les lieux où saint François versait son sang en roulant son corps parmi les ronces, et des lilas où il répandait des larmes !

6° *Portioncule.* — A tant de vertus si rares, à tant de faveurs si extraordinaires, le ciel satisfait se hâte d'ajouter une grâce plus extraordinaire encore. Un jour, ne pouvant plus contenir en son âme les impétueux élans de l'amour divin, François poussait des gémissements semblables à ceux d'une colombe qui roucoule dans la solitude sa tendresse pour ses petits ! Tout à coup il lui est révélé que Jésus et sa très-sainte Mère l'attendent dans l'église de Notre-Dame des Anges ! A peine y est-il entré que le Sauveur lui parle en ces termes: « François, placé dans le monde comme le soutien et le flambeau de l'Eglise, mon Epouse, vous avez un grand zèle pour la conversion des pécheurs et la perfection des fidèles ! Demandez-moi donc ce que vous voudrez pour la consolation des peuples et pour ma gloire. — Père très-saint, répond François, quoique je ne sois qu'un petit homme misérable, j'ose supplier, par la puissante intercession de l'aimable Marie, Avocate du genre humain, votre infinie bonté d'accorder une indulgence plénière de leurs péchés à tous ceux qui, après les avoir accusés à un prêtre, visiteront cette précieuse chapelle consacrée à la Vierge sans tache ! » A ces mots, la gracieuse madone incline son cœur vers son Fils bien-aimé, qui sourit à sa supplique; puis Jésus dit à François : « Ce que tu demandes là est grand ; mais tu recevras des faveurs plus grandes encore ! je te l'accorde donc. Toutefois, que cela soit réalisé sur la terre par celui à qui j'ai donné le pouvoir suprême de lier et de délier ! » Tout le monde sait que le Pape Honorius III fut heureux de proclamer indubitable la miraculeuse indulgence accordée par Dieu lui-même à François.

Deux ans après, par une de ces nuits d'hiver si propres à la contemplation, François priant dans sa cellule est sollicité par le démon du sensualisme d'aller prendre le repos que réclame son âge avancé. Soudain il s'élance dans la campagne et se roule sur les ronces et les épines, en répétant à son corps ensanglanté : « Il vaut mieux souffrir ces douleurs passagères avec Jésus-Christ que de suivre les perfides conseils du tentateur qui prépare un feu sempiternel à ses vils esclaves. » Au même instant, une éclatante lumière l'environne ! les buissons se couronnent de fleurs variées et odoriférantes ! il cueille douze roses blanches et douze roses rouges qu'il va déposer dans le brillant sanctuaire de Marie où Jésus se montre encore à lui. « Sauveur du monde, s'écrie-t-il, je vous aime et vous adore ! daignez, je vous en conjure, déterminer le jour de l'indulgence que vous m'avez octroyée à perpétuité pour ce lieu béni ! » Et Jésus lui répond : « Depuis le soir du jour où saint Pierre fut délivré de ses chaînes jusqu'au soir du lendemain ! » Et les anges chantèrent le mélodieux *Te Deum !* « Je prétends, dit le grave Bourdaloue, que de toutes les indulgences, celle de Notre-Dame des Anges est une des plus assurées et des plus authentiques qu'il y ait dans l'Eglise ! Pourquoi? parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ lui-même !

7° *Les Stigmates.* — A mesure que François approchait de sa dernière heure, son amour de la croix augmentait et des faveurs plus grandes lui étaient accordées. Avant lui, saint Bernard avait dit à ses disciples : « Dès le commencement de ma conversion, je me fis un bouquet de myrrhe composé des amertumes et des souffrances de mon Rédempteur, pour suppléer aux mérites que je n'avais pas; puis je le déposai dans mon sein d'où personne ne l'arrachera. Je parle souvent, ajoute-t-il, de la Passion de Jésus-Christ, et Dieu sait que je la porte dans mon cœur ! Ma plus haute philosophie, que toute la terre le sache, est de savoir Jésus crucifié et de m'efforcer de marcher sur ses traces ensanglantées ! Si j'y manque, je ne serai pas exempt de l'énorme crime des Juifs qui l'ont crucifié, et l'on me demandera compte du sang du juste que mon ingratitude a fait couler ! » François disait à son tour : « O homme, ce ne sont pas les démons, c'est toi qui as crucifié le

Sauveur, en te délectant dans le vice et les concupiscences. Un seul démon connaissant mieux les choses du ciel et de la terre que tous les hommes ensemble, nous ne pouvons donc réellement nous glorifier que de la croix de Jésus-Christ, qui nous a sauvés, en la portant patiemment tous les jours ! « Son âme était si pénétrée de cette obligation que, dans sa solitude, il parlait souvent au Sauveur, comme s'il l'eût vu expirant sur le Calvaire ! « Quoi ! mon Jésus, vous êtes en croix, et je n'y suis pas ! vous, l'innocence même, vous souffrez pour moi qui suis criminel ! Où mon cœur trouverait-il assez d'amour pour répondre à tant d'amour ? Oiseaux du ciel, cessez de chanter, mais gémissez ! ne faites plus entendre que de lugubres concerts ! Grands arbres de cette forêt qui portez si haut vos têtes superbes, abaissez vos branches et faites en autant de croix pour accompagner et honorer la croix de mon Jésus ! Mes chers frères les rochers, amollissez-vous et pleurez ! » et l'écho de la montagne lui renvoyait ce mot sublime : ***Pleurez !*** Alors il criait plus fortement encore : ***Pleurons ! pleurons ! pleurons !*** et le même écho de répondre avec une triple puissance : ***Pleurons !*** Un chevalier l'ayant aperçu dans ce lamentable état, lui demande ce qu'il ferait bien pour le consoler. — Mon ami, dit-il, en sanglotant, ***Pleurons***, ***pleurons***, ***pleurons !***

C'est ainsi que vient de sonner l'heure de sa stigmatisation ! Pendant que frère Léon le considère élevé de terre et parlant à son Jésus, tantôt avec tremblement, tantôt avec la sainte familiarité d'un intime ami, un séraphin, tenant sous ses ailes un homme crucifié, s'approche de lui. Et déjà la vision a disparu, laissant empreints sur le corps de François tous les stigmates du Crucifié ! Ses pieds et ses mains sont percés par des clous énormes dont la tête est rude et noire! Son côté transpercé montre une plaie rouge de laquelle jaillit un sang sacré qui baigne son cilice et sa tunique ! A partir de ce moment surtout, François put dire jusqu'à son dernier soupir qui ne se fit pas longtemps attendre : « Je me meurs des voluptueuses douleurs qui étreignent mon cœur enflammé: *Amore langueo !* L'ardeur divine qui me dévorait m'a mis dans un foyer, foyer d'amour ! Le nouvel époux de mon âme, le petit agneau, m'ayant enchaîné dans une prison, prison d'amour, m'a partagé le cœur avec un glaive amoureux ! M'étant relevé plein de force et de joie devant mon vainqueur avec qui j'ai fait un pacte éternel, je lui ai dit : Pourquoi m'as-tu ainsi blessé ? Car depuis cette blessure, mon cœur brûle et se consume comme la cire dans une fournaise, fournaise d'amour ! Il meurt tout vivant, parce que son amour a vaincu la mort. » En prononçant ces paroles de feu en présence de ses disciples qu'il bénit et qui pleurent, François étendu sur la cendre, expire dans l'auguste sanctuaire de Notre-Dame des Anges qui était pour lui un premier paradis !

8° *Sépulture.* — Pendant toute la nuit 4 octobre, les frères Mineurs, rassemblés autour de son corps flexible comme celui d'un enfant, éclatant de blancheur et décoré des sanglantes livrées du Seigneur Jésus, chantent des psaumes et des hymnes avec une si grande jubilation d'amour qu'on croirait assister plutôt à une fête du ciel qu'aux funérailles d'un pauvre mortel ! Le lendemain dimanche fut le vrai jour de son triomphe sur la terre. Dès le matin, le clergé, les magistrats, une foule immense de religieux et de fidèles accompagnent l'illustre défunt, un cierge à la main, en chantant des cantiques d'amour qui font tressaillir de félicité la nature rajeunie et verdoyante. Les saintes reliques sont portées d'abord dans l'humble chapelle des Pauvres-Dames, afin qu'elles jouissent pour la dernière fois du bonheur de contempler les traits vénérés de leur Père chéri. Ces pieuses orphelines laissent tomber avec leurs larmes ces tristes, mais touchants adieux : Hélas ! hélas ! qu'allons-nous devenir ? qui nous laissez-vous pour gardien ? qui nous conseillera dans nos doutes ? qui nous soutiendra dans nos tribulations et dans nos épreuves ? Maudit le jour rempli d'obscurité qui nous enlève, qui enlève au monde le flambeau qui l'éclairait et nous réchauffait de ses ardeurs célestes ! Nous étions si heureuses quand vous veniez nous visiter ! votre pauvreté nous était préférable à toutes les richesses imaginables ! votre profonde humilité nous était une leçon si encourageante ! Votre inexprimable douceur délectait nos âmes quelquefois attristées ! votre tendresse paternelle ranimait notre courage trop souvent abattu ! Pourquoi nous laissez-vous seules dans ces sombres murailles ? adressez-nous au moins de cette bouche qui ne savait que prier, absoudre et bénir, quelques mots de consolation ! Ouvrez encore une fois les yeux pour contempler vos filles bien-aimées ! N'obtenant qu'un accablant silence qui n'est interrompu que par les sanglots et les cris de la nombreuse assistance, elles baisent tour à tour avec une amoureuse gratitude les pieds, les mains, les plaies sacrées de leur vénérable patriarche !

Aimable Claire, et vous, ses innocentes compagnes, et vous toutes, vierges de la solitude, élevez-vous sur les ailes de la tranquille espérance ! Voyez, entendez le séraphique François qui vous appelle de sa voix si douce ! Hâtez-vous de le rejoindre par le chemin fleuri qu'il a embaumé de sa perfection, et que vous retracez si fidèlement dans cette paisible retraite qu'il a souvent représentée avec de naïves couleurs, comme le plus sûr et le plus privilégié vestibule de l'éternelle patrie !

—

PANÉGYRIQUE DE SAINT MARTIN, ÉVÊQUE DE TOURS.

Signa faciam quæ nunquam visa sunt super terram. (*Exod.*, XXXIV, 10.)

Je ferai, dit le Seigneur à Moïse, *des prodiges qui n'ont jamais été vus sur la terre.*

Ces miracles qu'on admira dans l'ancienne loi se perpétuent dans la nouvelle : la même puissance que Moïse et les prophètes firent éclater en Israël, Dieu la communiqua aux apôtres et à nombre de leurs imitateurs ; je dirai même que le catholicisme a produit des prodiges plus singuliers, que le monde a d'autant plus admirés qu'il ne pouvait pas même les soupçonner. Pour appuyer cette vérité, je pourrais remonter au berceau de l'Eglise et raconter les étonnantes merveilles qui signalèrent l'apostolat des premiers disciples du Sauveur... Mais j'arrive tout d'un trait et me fixe au IVe siècle pour ne pas répéter ce que vous savez tous aussi bien que moi. Soudain se présente à mes yeux étonnés un nouveau Paul, un apôtre, digne successeur des apôtres, un homme dont les actions héroïques vont nous apparaître comme une preuve nouvelle et vivante de la divinité du christianisme. En prononçant le nom immortel de saint Martin de Tours, j'aurai déjà fait un éloge supérieur au panégyrique que mes faibles talents ont témérairement entrepris d'offrir à vos pieuses méditations. Car, pour célébrer dignement la mémoire de ce personnage illustre entre les saints les plus illustres, il me faudrait le suivre, pas à pas, depuis son enfance jusqu'à une vieillesse avancée, exposer l'admirable tableau de toutes les œuvres d'une vie si admirable, et dans une heure de prédication, je pourrai à peine vous présenter quelques traits épars du soldat modèle, du religieux pénitent, du parfait évêque et de l'intrépide défenseur de l'Eglise romaine : tel est le plan de ce discours que comprendront aisément toutes les intelligences.

Vierge immaculée, que saint Martin honora d'un culte spécial, daignez m'assister dans la difficile exécution d'une entreprise qui doit, selon nos désirs, tourner à l'avantage spirituel de mes auditeurs, et par conséquent à la gloire de votre adorable Fils! *Ave, Maria!...*

1° *Le soldat.* — Un homme, vainqueur du monde, vainqueur de lui-même ; un homme qui s'élève au-dessus de ses ennemis, audessus de ses admirateurs, un homme supérieur aux autres hommes par l'héroïsme de sa foi, de sa charité, de sa pénitence, de son humilité, par les immenses travaux de son apostolat, tel est l'homme que je vous propose comme l'ornement de la religion. C'est dans le sein même des ténèbres du paganisme que la vraie lumière commence à briller aux yeux du jeune Martin. Né de parents idolâtres, la faiblesse de son âge ne lui permet pas encore de se connaître lui-même; mais déjà sa précoce perspicacité lui fait démêler l'absurdité et le ridicule des opinions superstitieuses auxquelles on s'étudie à le former. Les préjugés de l'éducation ne peuvent rien sur son esprit éminemment judicieux. Je le vois se dérober aux regards d'un père adorateur des idoles, je le vois chercher, dans les temples chrétiens, les adorateurs de l'unique et vrai Dieu. Disciple intelligent et docile, il s'instruit avec empressement; sa foi naissante aplanit tous les obstacles ; dans un simple catéchumène j'aperçois déjà le futur apôtre. Première victoire que sa foi remporte sur le monde; heureux présage de toutes celles qui lui sont encore réservées.

Dans quelle carrière, en effet, le siècle engage-t-il d'abord saint Martin? dans une profession d'autant plus périlleuse qu'elle semble permettre un libre cours à toutes les mauvaises passions. Le militaire, en triomphant des ennemis de l'Etat, est trop souvent vaincu par les funestes penchants de son cœur. La licence des camps le rend tour à tour victime de la volupté séduisante, de l'impérieuse ambition, quelquefois même d'un vil intérêt et d'une cruauté sauvage. Tyranniques passions, vous ne porterez jamais atteinte à l'innocence de Martin; la foi de ce jeune héros sera toujours un rempart impénétrable à vos charmes perfides; le plaisir qui énerve la force et le courage du guerrier, sera toujours le premier adversaire qu'il saura combattre et fouler aux pieds ; l'unique jouissance qu'il se permet, c'est de se distinguer par sa valeur et de n'aspirer qu'à l'honneur de mieux servir son prince. Que les autres se plaisent à faire des malheureux par une violence odieuse; que leur fureur intéressée ne respecte aucune loi, Martin se laisse guider par les nobles et religieux sentiments de la modération, de la douceur, de la charité.

Charité de saint Martin! qu'ai-je dit, mes frères, quelle action éclatante sa foi nous présente-t-elle ici? Ecoutez. Dans un hiver très-rigoureux, Martin rencontre à l'une des portes d'Amiens un pauvre à demi nu ; ce malheureux, d'une voix tremblante, implorait, mais en vain, la pitié des passants; tous fermaient l'oreille à sa prière. En homme plein de Dieu, notre cavalier comprend que le soulagement de cette misère déchirante lui a été réservée; mais que faire? dénué de toute ressource, il ne possède plus que ses armes et son vêtement, eh bien! après un moment de réflexion, les entrailles émues, il détache sa chlamide, tire son épée, coupe la tunique en deux parties égales, en donne une au mendiant et remet sur ses épaules celle qui lui reste. O prodige qu'admireront tous les siècles! c'est là, mes frères, un de ces traits dont on sent, mais dont on ne peut rendre la grandeur, l'héroïsme! O heureux jeune homme, ta vertu va même plus loin que les conseils du Seigneur, qui nous dit de ne point garder deux habits : tu n'en as qu'un, et tu le partages! La nuit suivante, Martin dormait; soudain lui apparaît le Christ environné d'une multitude d'anges, et couvert d'une

moitié de manteau militaire : « Regarde, lui dit-il, et reconnais le présent que, pour l'amour de moi, tu as fait à un vieillard en pleurs ; c'est moi-même dont tu as réchauffé les membres glacés et couvert la nudité. » O chlamide vraiment précieuse ! quelle robe de soie enrichie d'or et de diamants a jamais obtenu un pareil honneur ! Oui, la blanche chlamide du soldat l'emporte ici sur la pourpre du monarque !

Honoré des suffrages du souverain Juge, assuré de l'amitié et de la reconnaissance du Christ, le jeune Martin n'a trouvé là aucun sujet de vaine gloire ; dans cette céleste apparition, il n'admire qu'une seule chose, l'infinie bonté de Dieu, et il songe à y correspondre immédiatement. De son temps, beaucoup de fidèles, craignant d'exposer la grâce du baptême, remettaient la réception de ce sacrement à l'âge mûr, et quelques-uns même, tels que le grand Constantin, saint Césaire, frère de saint Grégoire de Nazianze, et sainte Gorgonie, leur sœur, ne furent baptisés que peu de temps avant leur mort. Martin ne compte encore que dix-huit ans, il pourrait donc, sans encourir le reproche de tiédeur, retarder l'époque de sa régénération spirituelle, ou au moins ne se présenter aux fonts sacrés qu'après être sorti de l'état militaire ; mais depuis la nuit radieuse où il a vu le Christ, où il l'a entendu le désigner par son nom, en l'appelant toutefois simple catéchumène, il brûle de lui appartenir tout entier. S'étant fait inscrire parmi les postulants, il est éprouvé par l'abstinence du vin et de la chair, par la fréquente imposition des mains, par les confessions, les veilles, les jeûnes, les cilices, les prostrations, les prières ; puis il court, ou plutôt il vole au baptême. Trois fois le pieux catéchumène est plongé dans l'eau sainte ! Immédiatement après cette mystérieuse immersion, revêtu d'habits blancs qu'il porte pendant huit jours, le néophyte reçoit la confirmation et l'Eucharistie ! Fortifié par ces grâces extraordinaires, Martin a pris sa résolution, il veut renoncer à sa profession de soldat et suivre l'attrait qui l'appelle à un autre genre de vie. En 336, pour repousser les Germains qui ont envahi les terres de l'empire, Jules César rassemble ses troupes auxquelles, la veille même de la bataille, il distribue ses largesses propres à enflammer leur ardeur. Le nom de Martin est prononcé : « Que faire ? décidé qu'il est à quitter les drapeaux, notre héros sort des rangs, s'avance au pied du tribunal où le prince est assis, et, refusant l'argent qu'on lui offre : « Jusqu'ici, César, j'ai servi sous tes ordres, souffre que maintenant je serve sous les ordres de Dieu. Que celui qui a dessein de combattre accepte tes libéralités ; pour moi, je suis soldat du Christ ; il ne m'est plus permis de verser le sang humain. — Ce n'est pas la religion, lui répond Jules frémissant de colère, mais la crainte de la bataille qui te porte en ce moment à déserter. — Quoi ! réplique le saint avec vivacité, c'est à la lâcheté et non à la foi que l'on attribue ma démarche ! Demain, demain, je me placerai sans bouclier et sans casque devant le front de l'armée, et, au nom du Seigneur Jésus, n'ayant d'autre défense que le signe de la croix, je percerai avec assurance les escadrons ennemis. » Martin est pris au mot et jeté en prison, pour être, le lendemain, exposé sans armes aux coups des Barbares. — Que se passa-t-il durant cette nuit entre Dieu et son serviteur ? Nul ne l'a su. Le lendemain, au point du jour, une députation venait au camp des Romains demander la paix. Ce succès inattendu change le cœur du César qui apparemment reconnut le devoir aux prières du saint. Martin fut mis en liberté et obtint son congé !

Vous me pardonnerez sans doute, mes frères, d'avoir tant insisté sur la vie de ce soldat modèle, parce que c'est cette carrière si fatale à presque tous les militaires, qui a été la principale source des autres gloires qu'une foule immense de religieux, d'évêques et de défenseurs de la religion, ont partagée avec lui : mais qu'ils sont rares les magnifiques exemples que notre incomparable héros a offerts à notre admiration ! Pour moi qui ai lu attentivement son histoire si intéressante de tous points, je n'y ai rien trouvé, je l'avoue, qui m'ait autant délecté et enthousiasmé que la vie du catéchumène.

2° *Le religieux pénitent.* — A ces premiers triomphes succède une victoire plus essentielle encore ; Martin a brisé les liens dangereux qui l'attachaient au siècle profane et s'est dérobé aux yeux de la prostituée Babylone qui le menaçait de ses chaînes voluptueuses. Déjà sa foi prudemment fugitive est venue chercher un guide plus éclairé, un maître capable de le former à l'héroïsme de la religion. Hilaire ! Quel nom ! Hilaire, la gloire de l'épiscopat, l'oracle des saints docteurs ! la terreur de l'arianisme, le défenseur et la victime de la foi de Nicée ! Hilaire, l'interprète le plus judicieux et le plus éloquent de la Trinité, Hilaire qui, par la constance de ses travaux et la sainte hardiesse de sa conduite, venge la divinité de Jésus-Christ, fait triompher le catholicisme, étonne l'univers ! Il était réservé à ce grand homme de diriger le jeune Martin dans les routes mystérieuses de la foi. Que ne puis-je vous dire avec quelle avidité le disciple étudie l'esprit du précepteur ! comment rendre ici ces entretiens secrets qui font passer les sentiments de celui-ci dans le cœur de celui-là ? Héritier de la foi énergique d'Hilaire, Martin ne tarde pas à marcher à sa suite, dans la douloureuse carrière de la pénitence. Par l'héroïsme de la foi, il a déjà triomphé du monde ; par les rigueurs de la pénitence, il va triompher de lui-même. Dans un simple chrétien qui ne commence, pour ainsi dire, qu'à ouvrir les yeux aux lumières évangéliques, je crois voir un autre Jean-Baptiste, ingénieux à trouver un nouveau genre de mortifications, vivre dans le silence de la solitude par le seul désir de s'y livrer

sans témoins aux derniers excès de la pénitence, se consumer par des jeûnes redoublés, des veilles continues ; exercer sur une chair innocente une espèce de tyrannie, se réduire en quelque sorte au néant par des austérités et des macérations toujours nouvelles : ce n'est là qu'une faible peinture du surprenant spectacle que saint Martin a donné au Poitou.

Du Poitou suivons la trace de ses pas dans la Touraine. La Touraine le verrait-elle dégénérer? Ah ! chrétiens, c'est là surtout que s'offre à nos regards le plus fameux théâtre des victoires que saint Martin remporte sur lui-même. Figurez-vous une retraite obscure, presque inaccessible, dans les horreurs d'un affreux désert ; une retraite environnée d'un roc escarpé : telle est la situation de la solitude où l'esprit de pénitence conduit saint Martin. Vous raconter à quel point il y devient la victime de sa ferveur m'est impossible. Lieux témoins de tant de prodiges, vous seuls pouvez nous les révéler. Sur un corps épuisé déjà par les abstinences et les jeûnes, apprenez-nous comment ce nouveau solitaire fixe bientôt l'attention des hommes, et mérite les complaisances de Dieu même. Vous vîtes le ciel aussi empressé de produire la gloire de saint Martin que saint Martin s'appliquait à se soustraire aux applaudissements de la terre ! vous vîtes... mais que vois-je moi-même ? ce désert sauvage se changer en un célèbre monastère, le premier de France, le premier peut-être qui se soit établi dans l'Occident. Quatre-vingts novices, distingués par leur noblesse, viennent se ranger sous la discipline de cet abbé, se forment sur ses exemples, pratiquent ses austérités, deviennent l'étonnement du monde chrétien ! Ainsi s'élève sous ses auspices la fameuse abbaye de Marmoutiers, qui pendant plusieurs siècles fournit constamment à l'Eglise des prélats aussi savants que vertueux !

Mais une gloire sans nuage ne couronne jamais les saints ici-bas. Le Seigneur leur ménage des épreuves pour perfectionner leur vertu. L'envie et la fureur attaquent de concert saint Martin. Hommes insensés, que peut votre rage? Osez, et vous serez confondus; vos efforts impuissants se briseront contre un cœur ferme, inébranlable. Quel enchaînement de merveilles nous présente l'invincible patience de saint Martin ! Pour vous les tracer, il me faudrait l'éloquence d'un saint Bernard. Que dis-je? ce panégyriste zélé de saint Martin avoue lui-même qu'il ne sait comment produire, sous un même point de vue, tant de contradictions et tant de courage; tant de persécutions et tant d'intrépidité : *Persecutiones quas sustinuit beatus Martinus propter fidem, longum est enumerare.* On dirait que la Providence arme contre lui des ennemis toujours nouveaux et toujours plus furieux. Tantôt la calomnie s'exhale en discours envenimés et cherche à le détruire; tantôt la prévention autorise les traitements les plus indignes, anime les esprits et aigrit les cœurs.

Dans les gorges des Alpes, deux hommes nourris de sang, et de meurtres, osent lever sur lui une main sacrilége. L'intérêt les guide, l'audace les soutient, mais la tranquille douceur de saint Martin les charme, les ravit ; la réflexion succède à la surprise, ils sont désarmés, ils tombent aux genoux de saint Martin; ils confessent l'iniquité de leur conduite. Ils deviennent les conquêtes de son zèle, eux qui s'étaient flattés d'être les auteurs de sa mort.

Brice, l'impétueux Brice, n'écoute que les mouvements d'une jeunesse inconsidérée; condamné par le zèle ardent et pieux, par les exemples de son supérieur, il n'aspire qu'à une vengeance éclatante. La témérité l'entraîne; censeur intéressé d'une vertu qui accuse ses vices, il vient jusqu'en face des autels se répandre en invectives amères. En peignant son vénérable abbé des plus noires couleurs, se promet-il de surprendre la crédulité du peuple! Ah ! bientôt lui-même arrêté, confondu, il trouvera dans l'inaltérable longanimité de saint Martin un frein à son insolence. L'audace se change en respect, la fureur en admiration, la satire en éloge. L'imprudent agresseur de saint Martin est soudainement devenu son disciple fidèle, l'héritier de ses vertus, de sa gloire !

Mais cessons de rappeler la suite des tribulations que nous présente à chaque page l'histoire de notre héros. Sa patience est supérieure à tout, partout je vois sa gloire sortir du sein des persécutions, le calme remplacer la tempête; partout son courage lui conquiert ses ennemis ; il les a vaincus par sa patience, il vaincra ses admirateurs par son humilité. C'est ici, mes frères, l'héroïsme des grands cœurs : être inaccessible aux retours de l'amour-propre, c'est un sentiment ignoré des âmes vulgaires ; être l'objet de l'admiration publique, et savoir se refuser à un encens si flatteur, c'est vouloir se dérober aux honneurs qui vous poursuivent. Saint Martin va donner à l'univers ce rare exemple qui sera dans tous les siècles la condamnation et la flétrissure des servils esclaves de la fortune dont l'élévation est moins la récompense du mérite que l'ouvrage de l'intrigue et de la bassesse.

Saint Liboire, prélat de toutes les vertus pour édifier tous les peuples; de tous les talents pour gagner tous les cœurs, venait de fournir sa carrière : où trouver un homme capable de remplacer un si grand homme ? c'est sur saint Martin que l'Eglise de Tours a jeté les yeux. Mais comment arracher l'illustre religieux à sa solitude ? son humilité l'éloigne d'autant plus des dignités qu'il les mérite davantage. Pour la vaincre, il faut intéresser sa brûlante charité, en lui montrant une multitude innombrables de pécheurs à convertir et de malheureux à soulager. L'artifice réussit. Saint Martin croit marcher dans un chemin semé

de ronces et d'humiliations, et il vole à l'heureux accomplissement des vœux de tout un peuple que bientôt il voit prosterné à ses pieds. Cependant, quelle imagination oserait entreprendre d'exprimer les sentiments opposés qui agitent et troublent le cœur du nouvel élu? L'épiscopat est un ministère laborieux, pénible; c'en est assez pour déterminer son courage; mais l'épiscopat demande des talents et surtout de rares vertus, c'en est trop pour ne pas alarmer sa modestie. « Ah! s'écrie-t-il, rendez-moi à ma cellule, à mon cloître; il en est temps encore; je suis incapable de porter le lourd fardeau qu'un préjugé trop favorable a imposé à ma faiblesse! je tremble, je frémis à la vue du formidable ministère où vous voulez m'engager. De grâce, rendez-moi ma cellule pour y pleurer mes infidélités. » Vaines protestations, larmes superflues! malgré la constance de ses refus, saint Martin est placé sur le trône de l'Eglise.

Ne craignez pas, son humilité se soutiendra dans l'élévation; sa ferveur, sa pénitence ne s'affaibliront point; toujours il sera l'ornement de la religion, disons plus: il va en devenir, comme évêque, le plus intrépide défenseur.

3° *L'évêque.* — Je ne m'arrêterai pas, mes frères, à étaler à vos yeux le magnifique portrait que, d'après le divin Paul, saint Grégoire, pape et docteur, a si admirablement tracé du parfait évêque, considéré dans l'exercice de ses sublimes fonctions: ce serait vous présenter celui de saint Martin, qui, durant vingt-cinq années, gouverna le diocèse de Tours avec tant de sagesse et de zèle, qu'il peut être regardé comme l'une des premières gloires de l'épiscopat dans les temps les plus difficiles. Dans un éloge si fécond en merveilles, je ne veux choisir que celles qui m'ont paru les plus frappantes et les plus profitables à l'Eglise catholique, qui, après dix persécutions universelles et trois siècles de carnage, sortait à peine des catacombes. Confondre l'impiété du paganisme, soumettre l'opiniâtreté de l'hérésie, combattre les excès du faux zèle, ce noble et triple rôle était-il digne de saint Martin? Renouvelez, mes frères, votre attention. Peignons d'abord le vainqueur du paganisme. Depuis la mort de Constantin le Grand, l'idolâtrie semblait se reproduire. Ce prince, le premier, avait fait monter le christianisme sur le trône des Césars. Toujours ferme, toujours inébranlable dans sa foi, il avait enseveli les idoles sous les ruines de leurs temples. Les héritiers de sa couronne ne le furent pas de son zèle. La foi équivoque de Constantin le Jeune; la ridicule superstition de Constance, qui ne rougit pas de se parer du titre d'*éternel;* l'indigne apostasie de Julien, dont l'impiété avait effacé les qualités les plus brillantes, quels funestes revers pour l'Eglise, que de désertions affligeantes sous le gouvernement de ces empereurs infidèles à leur haute mission!

Mais c'était surtout dans la Gaule que le culte des vains simulacres était établi. Dès la naissance du christianisme, la foi avait sans doute été plantée dans ces contrées sauvages; mais faible commencement; la croix n'avait qu'un petit nombre d'adorateurs: à saint Martin était réservé l'honneur d'y étendre ses conquêtes. J'aime à me le représenter au sein de la France, comme un autre Ezéchiel que l'Esprit divin conduit au milieu d'une vaste campagne: le pays, enseveli dans la nuit sombre du paganisme, sans connaissance, sans amour du vrai Dieu, me retrace ces ossements décharnés, privés de forme, d'action et de mouvement, auxquels le prophète fait retentir la voix toute-puissante du Seigneur: *Ossa arida, audite verbum Domini.* (*Ezech.*, XXXVII, 4.) En effet, le prophète a parlé; un bruit soudain se fait entendre; ces os desséchés, dispersés, se raniment, se réunissent; des chairs renaissantes les environnent; bientôt ils se transforment en des corps parfaits: *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.* (*Ibid.*, 10.)

Peuples assis à l'ombre de la mort, s'écrie à son tour saint Martin, peuples qui n'adorez d'autre Dieu que l'ouvrage de vos mains, prêtez l'oreille à la parole d'un maître omnipotent: *Ossa arida, audite verbum Domini.* A peine ce nouvel Ezéchiel a-t-il élevé la voix, que les peuples éloignés se rassemblent, s'agitent et ouvrent les yeux au flambeau de l'Evangile qui les a transfigurés: *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt!* Cependant quels effrayants obstacles saint Martin avait à surmonter! les préjugés de l'éducation, la force de l'exemple, la tyrannie de la coutume, l'aveuglement de l'esprit, la dépravation du cœur, les fêtes les plus voluptueuses! il n'entreprenait rien moins que d'inspirer l'horreur du vice, l'amour de la pénitence à des hommes qui depuis leur enfance avaient érigé le vice et le sensualisme en vertu. Mais je veux oublier les terribles combats auxquels ont mis fin l'activité et l'héroïsme de son zèle... Les obstacles sont aplanis et les travaux couronnés par les plus glorieux succès; les triomphes seuls saisissent notre attention; les temples des faux dieux réduits en poudre, les cultes sacriléges suspendus, abolis; tous les monuments de l'idolâtrie renversés; les idoles brisées sur leurs propres autels; tout a changé de face! Je cherche les arbres antiques consacrés par la crédulité de la nation: ils ne sont plus! En présence des païens révoltés, furieux, menaçants, saint Martin a détruit le funeste ouvrage de l'enfer; il les offre comme autant de trophées à la religion du Christ, loué, encensé, adoré, vivant dans tous les cœurs. Les peuples, naguère encore sauvages, barbares, forment maintenant un empire civilisé, docile, chrétien, qui, dans de majestueuses basiliques, chante avec enthousiasme les gloires du Très-Haut et les louanges de son grand serviteur: *Ingressus est in ea spiritus, et vixerunt.*

4° *Le défenseur de l'Eglise.* — Généreux défenseur de la religion contre l'idolâtrie, saint Martin la soutiendra avec autant

d'ardeur et de succès contre les révoltes acharnées de l'hérésie. Vers le milieu du IVe siècle, l'Eglise avait vu s'élever dans son sein la plus furieuse tempête. Un homme d'un esprit étendu et subtil, également capable de persuader et de séduire, d'un naturel doux et agréable, d'un extérieur grave et austère, Arius, venait de troubler la paix de la religion, par un système qui tendait évidemment à anéantir la divinité du Verbe éternel. Les premiers succès de l'hérésiarque avaient enhardi son audace : malgré les foudres lancées contre lui au concile de Nicée, il se préparait à de nouveaux triomphes quand une mort tragique l'arrête dans ses projets sacriléges. Hélas! la fin de sa vie ne met pas de terme à ses erreurs. L'arianisme favorisé, soutenu par les puissances, se répand avec la rapidité d'un torrent dévastateur; ses fiers sectateurs résistent à la science des Athanase en Orient, des Hilaire en Occident. L'univers entier se voit avec étonnement enveloppé dans l'erreur : *Mirabatur orbis se esse Arianum;* une formule équivoque a surpris la foi de Rome même. Dirai-je, mes frères, que saint Martin va exécuter ce que ces deux grandes lumières ont inutilement tenté? Non, non, son zèle ne peut pas tout à fait éteindre les flammes de cet incendie universel; mais qu'ils sont terribles, les coups que son intrépidité et sa science portent à ce monstre altier!

Ce n'est pas assez pour lui d'établir de la manière la plus claire et la plus solide le principe incontestable de la consubstantialité du Verbe, Jésus-Christ engendré de son Père avant la naissance des siècles, né dans le sein d'une Vierge, égal en tout à son Père, puissant, éternel, Dieu; ce n'est pas assez pour lui de faire voir que trois personnes font un seul Dieu; que l'unité de nature ne détruit pas la trinité des personnes; que c'est un mystère au-dessus de la raison, sans être contraire à la raison. A ces traits d'une science profonde, saint Martin joint les derniers efforts d'un zèle infatigable. Il combat d'abord l'hérésie dans le peuple. Sachant qu'il ne s'y est engagé que par ignorance et qu'il n'y demeure que par entêtement, c'est par son faible qu'il l'attaque, bientôt il en triomphe; l'Illyrie entière devient sa conquête. Vainqueur des idées vulgaires, il poursuit l'arianisme dans ses plus ardents protecteurs, les prélats, qui ont à leur tête Auxence, évêque de Milan, qui ne tarde pas à être réduit. L'ambition l'avait rendu partisan d'Arius; un faux point d'honneur en faisait le soutien. Génie borné, caractère violent, il se voit réduit à un honteux silence par les discours de saint Martin. Il ne sait se venger que par d'injustes et atroces persécutions; il enrage, la fureur a toujours été la dernière défense de l'hérésie.

En ai-je dit assez, mes frères? Ah! le zèle de saint Martin se porte à des entreprises plus hardies : il confond l'arianisme jusque sur le trône; oui, la couronne impériale était imbue de ce fatal venin. Justine appuyait l'erreur de son autorité; les catholiques et particulièrement leurs ministres étaient les objets de sa haine. Elle a inspiré les mêmes sentiments à Valentinien qui, fier, impérieux, inaccessible pour tout le monde, ne croit pouvoir être assez doux et assez complaisant pour l'impératrice. Il protége l'hérésie et écarte du trône tous les saints pontifes. Saint Martin se présente à la cour; l'entrée lui en est défendue. Revenu dans sa cellule, il s'enveloppe d'un cilice, se couvre de cendres, ne cesse de jeûner et de prier. Le septième jour, un ange lui apparaît : Rends-toi sans crainte au palais, lui dit le céleste messager : les portes, si bien fermées qu'elles soient, s'ouvriront d'elles-mêmes, et la férocité de l'empereur s'adoucira. Plein de confiance dans les paroles de l'ange qui lui promet son secours, Martin se dirige vers le palais; les portes sont ouvertes; il entre, s'avance, s'avance encore et pénètre jusqu'à l'appartement du prince. Le voilà au pied du trône, en présence de Valentinien, qui, après avoir lancé des regards foudroyants à ses officiers atterés, affecte de mépriser le bienheureux, au lieu de lui donner un baiser et de s'incliner pour recevoir sa bénédiction. Mais, tout à coup le trône imperial est environné d'une flamme qui ondoie à l'entour du riche coussin sur lequel le prince est assis. Valentinien est contraint de quitter au plus vite son siége, et de se lever ainsi, malgré lui, devant l'évêque. Alors ce n'est plus le même homme : il se jette à son cou, l'embrasse à plusieurs reprises, le retient auprès de lui pendant plusieurs jours, l'admet fréquemment à ses entretiens, lui accorde tout ce qu'il demande, lui offre beaucoup de présents que sa chère pauvreté ne lui permet pas d'accepter.

Vainqueur de l'arianisme, saint Martin soutiendra, enfin, la religion contre les excès du faux zèle. Ici prodiges nouveaux, uniques! Votre imagination me prévient déjà par la pensée, vous m'avez devancé dans le palais de Maxime... Au nom de Maxime se retrace ce que la tyrannie a de plus odieux; un sujet révolté contre son prince, un sujet assez hardi pour se frayer, par la mort de ce prince, un sanglant passage à la couronne, quel forfait! Mais le crime même a des flatteurs; l'adulation suit partout la puissance. Attirés à la cour pour solliciter les grâces de l'empereur, plusieurs prélats osent se ranger au nombre des courtisans. Sans doute la charité les guide, mais la charité a-t-elle jamais permis de s'ériger en panégyriste aux dépens de la vérité? Ingénieux à étudier l'orgueil de Maxime, ils croient que la flatterie obtiendra ce qu'ils attendent de sa justice. Coupables et scandaleux ménagements de la politique humaine, vous ne régnâtes jamais dans les discours de saint Martin. Il paraît, lui aussi, devant le tyran; le même motif de commisération l'y amène, mais la même faiblesse ne l'avilira pas. Il vient presser Maxime de

briser les chaînes de mille malheureux qui languissent dans l'horreur des prisons. Il prie, et semble commander, l'éclat du diadème n'éblouit pas ses yeux, et ne lui laisse pas voir l'image de son Dieu dans un criminel usurpateur de la couronne. Il blâme Maxime devant Maxime même, et si, après plus d'un refus, il consent à manger à sa table, ce n'est que pour donner à l'univers étonné l'exemple unique d'une liberté supérieure aux événements. Vous savez tous, mes frères, le fameux trait de la coupe que l'empereur présente à saint Martin, et que saint Martin passe au ministre de Jésus-Christ qui l'accompagne, avant de la remettre à l'empereur. Maxime l'admire; son admiration se communique à sa cour : Martin, à la table de l'empereur, a fait ce qu'aucun évêque n'a encore osé faire à celle des moindres magistrats. Ce mot vole de bouche en bouche dans cette demeure où la dignité du sacerdoce compromise par la lâcheté avait besoin d'être relevée par cette action d'éclat; que dis-je? la postérité la plus reculée apprendra toujours avec une nouvelle surprise que, comblé d'honneurs par les maîtres de la terre, saint Martin ne put se prêter à leur rendre des honneurs qu'il ne croyait pas leur devoir; n'est-ce pas là, chrétiens, soutenir noblement la religion contre les excès du faux zèle?

Pendant les entretiens religieux de l'empereur avec saint Martin, il y a une personne qui passe une partie des jours et des nuits comme suspendue aux lèvres de l'évêque : c'est l'impératrice, femme de Maxime. Rivalisant avec celle dont parle l'Evangile, elle arrose de ses larmes les pieds du saint, elle les essuie de ses cheveux; et Martin, que jamais femme ne toucha, ne peut se soustraire à l'assiduité, disons mieux, à l'esclavage de celle-ci. Pour elle en présence du bienheureux, il n'y a plus ni richesses du trône, ni dignité impériale, ni pourpre, ni diadème; son plus grand bonheur est de se tenir prosternée sur le sol en présence du prélat, et dès qu'elle s'est emparée de cette place, il n'est plus possible de l'en arracher. De si humbles hommages ne suffisent pas encore à son admiration : elle conçoit la pensée de servir au saint évêque un repas dont tous les serviteurs du palais seront éloignés, et où elle fera seule la fonction de tous ses officiers. Elle soumet ce projet à son mari qui non-seulement y consent, mais qui se joint à sa femme pour solliciter de Martin la faveur qu'elle ambitionne. Le bienheureux s'y refuse d'abord; mais pourrait-il mettre beaucoup de résistance dans son refus? circonvenu par les prières de l'empereur, pressé par la foi de l'impératrice, il est encore obligé de céder aux exigences du moment. Toutes les grâces qu'il est venu demander de si loin, peuvent dépendre de sa charitable condescendance; pour un évêque, protecteur naturel des malheureux, ce motif est d'une valeur considérable.

Les chastes mains de la princesse disposent donc seules tous les apprêts de cette petite fête; elle couvre elle-même d'un tapis le siége de l'évêque, approche elle-même la table, donne elle-même au saint de l'eau pour se laver, elle-même sert les plats qu'elle a elle-même préparés. Tandis que le bienheureux est assis, elle se tient debout à distance, immobile, comme une servante bien apprise : dans toutes ses manières, c'est la modestie, l'humilité d'une esclave chrétienne. Au milieu du repas, c'est l'impératrice qui lui mêle son breuvage dans la coupe et qui la lui présente. Le repas terminé, elle recueille précieusement les morceaux et les miettes du pain que le saint a laissés, préférant ces restes bénis aux délices de la table impériale. O bienheureuse femme, en agissant de la sorte, tu te rappelas sans doute que Marthe, en servant le Seigneur Jésus, l'entendit disant à sa sœur qui l'écoutait : *Marie a choisi la meilleure part.* (*Luc.*, X, 42.) Toi, impératrice, tu as servi comme Marthe, et écouté comme Marie! Cette déférence d'une princesse n'ajoute rien à ta gloire, ô vénérable Père! mais que l'impératrice, en te rendant ce pieux et filial hommage, a fait pour la sienne!

Nous disions tout à l'heure, mes frères, que saint Martin avait soutenu noblement la religion contre les excès du faux zèle, mais, en parlant des excès du faux zèle, un sentiment de tristesse et de frayeur me saisit; mais en parlant des excès du faux zèle, un affligeant souvenir s'empare de mon âme et bouleverse mon être; une tentation trop formidable pour l'excessive charité de Martin ébranle cette colonne de l'Eglise et la renverse : un sanglant édit émané du trône condamne à mort une foule d'innocents. Pour les arracher au glaive, il faut que le plus puissant ennemi des Ithaciens communique avec eux. La charité de Martin le presse, le détermine, il succombe! J'adore vos jugements, grand Dieu! la vertu de saint Martin eût été trop éclatante si elle n'avait pas eu son éclipse. On eût cessé de le prendre pour un homme, s'il n'avait pas laissé voir quelques faiblesses de l'humanité. Mais cette fragilité d'un moment devient pour saint Martin le sujet d'un repentir si profond et si accablant que Dieu lui députe un ange pour le consoler! Disons aussi qu'il est pour nous une grande instruction. Cet homme dont les éléments reconnaissent, annoncent l'étonnant pouvoir, ne fut donc pas exempt de défauts : il fut le dépositaire de la puissance divine, mais il fut aussi un déplorable exemple de la faiblesse humaine. Admirons ses vertus, sa gloire, instruisons-nous par sa chute, apprenons que les plus grands hommes sont toujours hommes; ils peuvent tomber, mais leur faute, comme une ombre dans le tableau, fait briller davantage l'éclat de leur sainteté, et leur pénitence met le comble à leurs vertus! Je pourrais donc vous représenter saint Martin, dans les jours d'humiliations et de sanglots, plus admirable que lorsqu'il réduit en poudre les temples des idoles, que lorsqu'il rend la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la

parole aux muets, la vie aux morts; mais dans la crainte de fatiguer votre religieuse attention arrivons à la fin de sa longue carrière où son zèle, sa constance, sa soumission parfaite aux ordres de la Providence n'ont rien perdu de leur vigueur. Agé de 81 ans, dévoré d'une fièvre brûlante, il dit à ses disciples qui l'entourent : « Le moment de ma délivrance est enfin arrivé ! — Pour quoi, Père, nous abandonner, répondent-ils tous en pleurant ? à qui laisses-tu tes enfants désolés ? des loups ravissants vont se jeter sur ton troupeau chéri ; qui le défendra de leurs dents meurtrières, quand le pasteur aura été frappé ? — Seigneur, dit alors le bienheureux vivement ému, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail : *Non recuso laborem, fiat voluntas tua.* » O prodige de la vertu la plus héroïque ! ne point craindre la mort, ne point refuser la vie, être également combattu par le désir d'aller jouir de la récompense de ses labeurs, et par l'impatience de s'engager dans de nouvelles fatigues, n'est-ce pas, chers auditeurs, un martyre plus généreux que les martyres mêmes : *Non recuso laborem.* Non, son cœur n'est plus à lui ; le ciel et la terre, son Dieu et son peuple se le partagent ! Cependant, malgré la violence de la douleur qui ne le quitte pas durant plusieurs jours, il n'interrompt pas l'œuvre de Dieu ; consacrant tous ses moments à l'oraison, aux veilles, il contraint encore ses membres défaillants de servir l'esprit, et demeure jusqu'au bout, étendu sur sa noble couche, la cendre, recouverte de son cilice, avec une pierre pour oreiller.

« Souffre au moins, lui demandent ses disciples, qu'on glisse sous tes reins meurtris quelques brins de paille. — Non, mes enfants, il ne convient pas à un vrai chrétien et surtout à un prêtre pécheur comme moi, d'expirer autrement que sur la cendre et le cilice ; je pécherais en ne vous laissant pas cet exemple. — Père, lui répètent-ils, change de position et donne ainsi quelque soulagement à ton corps fatigué. — Non, mes frères, non, laissez-moi regarder le paradis plutôt que la terre, et mettre d'avance mon âme dans le chemin qu'elle doit suivre pour aller au Seigneur Jésus ! » Ayant prononcé ces dernières paroles, il rend au ciel une âme depuis longtemps déjà toute céleste ! Quel touchant et sublime dialogue ! qu'il est supérieur à celui de Socrate, pourtant si vanté, s'entretenant avec ses amis !

Ainsi meurent les hommes, les héros de la religion ! les prodiges de leur mort égalent les prodiges de leur vie. La gloire de saint Martin le suit jusqu'au tombeau ; les miracles que nous nous sommes abstenu de raconter, parce qu'à eux seuls ils rempliraient un volume, se multiplient, son nom devient célèbre dans toutes les parties du monde, l'époque de son angélique trépas une époque universelle ; l'Eglise lui rend les honneurs les plus singuliers et le révère sous le nom glorieux de *Thaumaturge ;* elle nous permet de redire dans l'office consacré à sa mémoire que les anges et les archanges vinrent à sa rencontre, lorsqu'il quitta la terre, en chantant sur leurs harpes d'or les cantiques de jubilation les plus mélodieux !

Pour nous, chers auditeurs, révérons-le sous les titres immortels de soldat modèle, de religieux pénitent, de parfait évêque, d'illustre défenseur de la religion. Pour nous, marchons à son exemple dans les routes d'une charité ardente, d'une vie austère, d'une foi sûre et héroïque, d'une patience invincible, d'une profonde humilité !

Grand saint, si l'Eglise universelle vous a des obligations, que ne vous doit pas en particulier l'Eglise gallicane ! La France, théâtre de votre apostolat, vous est, en quelque sorte, redevable de la religion qu'elle professe. Puisse cette religion divine ne jamais s'altérer ! puisse cet empire se souvenir toujours qu'il a reçu de vous la foi, et qu'il est responsable de cette foi telle que vous la lui prêchâtes il y a quinze siècles ! Protégez ce peuple fidèle ; il est spécialement jaloux de votre gloire. Puissions-nous tous, après avoir marché sur vos traces dans cette vallée de larmes, arriver à la récompense dont vous jouissez dans l'éternité bienheureuse ! Ainsi-soit-il.

RETRAITE

DONNÉE AUX DAMES ET DEMOISELLES D'UNE VILLE.

DE L'INFLUENCE SALUTAIRE OU PERNICIEUSE QU'EXERCE LA FEMME DANS LA SOCIÉTÉ.

—

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

PRINCIPAUX CARACTÈRES DE LA FEMME VICIEUSE.

Mesdames, ayant l'avantage de vous parler en particulier, je profiterai de cette favorable occasion pour faire en votre présence l'intéressante étude de la femme; c'est vous dire assez le vif intérêt que j'attache à votre instruction personnelle. Vous me saurez gré, j'aime à le croire, d'avoir choisi un sujet qui vous est propre.

Toute femme qui a à cœur de s'étudier consciencieusement soi-même pour se bien

connaître, cherche franchement et trouve infailliblement le double tableau de sa faiblesse et de sa force, de sa petitesse et de sa grandeur; de sa pusillanimité et de son héroïsme, de ses défauts et de ses qualités, dans la vie de deux femmes diamétralement opposées, *Eve* et *Marie*.

Dévoilons d'abord rapidement les misères inhérentes à la femme considérée dans sa nature personnelle, nous réservant de célébrer ensuite ses magnifiques priviléges.

Ayant l'honneur d'adresser la parole à des personnes éminemment chrétiennes qui n'ambitionnent que la vérité et dont on blesserait la vertu solide si on la déguisait par un ménagement indigne de la chaire évangélique, je la leur révélerai donc respectueusement sans doute, mais avec simplicité et sans détour, comme un frère bien né qui converse avec ses sœurs, un père avec ses enfants! car cette étude, je le répète, est la plus intéressante que je puisse offrir à vos intelligentes méditations.

Dans la conversation d'Eve avec le tentateur que vous connaissez nous remarquons les quatre principaux caractères de la femme, son héritière et sa fidèle copie, qui sont: la présomption, la curiosité, la vanité et le sensualisme.

Ier CARACTÈRE : *La présomption*. — Eve, personne n'en doute, était pure et innocente au sortir des mains de son Créateur; mais, parmi toutes les grâces de l'esprit et du corps dont elle était enrichie, Dieu lui avait fait un don plus précieux encore, *le libre arbitre*. Sans ce présent du ciel, semblable aux autres créatures, elle n'aurait pu ni mériter ni démériter. Pour adorer son bienfaiteur par l'obéissance à ses commandements qu'elle connaissait parfaitement, elle avait reçu la liberté de céder ou de résister à la tentation. Elle avait d'autant plus de raison de se défier d'elle-même que Dieu, en se promenant familièrement avec elle et son époux, leur avait appris tous les détails de la révolte de Lucifer et de ses anges précipités dans les enfers et poussés par la jalousie à tenter les hommes destinés à les remplacer dans le paradis qu'ils venaient de perdre à jamais. Son mari, d'ailleurs, qui lui était fort attaché, soit pour ses rares qualités, soit parce qu'elle égayait sa charmante solitude par des entretiens aussi spirituels que naïfs, lui rappelait souvent la défense, les menaces et les châtiments du Seigneur.

Quoiqu'elle se plût beaucoup dans la société d'Adam si sage et si judicieux, elle crut pouvoir aller se promener seule dans le vaste jardin. A son exemple, la femme se soustrait inconsidérément à l'œil de son Mentor, c'est-à-dire de son époux, de sa mère ou de sa sœur. La surveillance lui pèse. Comme elle n'a aucune intention de mal faire, elle ne prévoit pas que l'amour de l'indépendance la conduira à l'esclavage! en vain, son directeur lui recommande la prudence; elle se plaît, malheureusement, à oublier qu'elle est pétrie de la faiblesse de sa première mère! ...

IIe CARACTÈRE : *La curiosité*. — Aux premières paroles que lui adresse le plus rusé de tous les animaux, Eve aurait dû prendre la fuite et raconter à Adam ce qu'elle regarde comme un prodige; mais grandement intriguée, elle se laisse entraîner par la curiosité, qui est le deuxième pas vers le danger.

Ainsi agit la fille d'Eve : Connaissez-vous ce roman? lui demande-t-on. Non! Ce *non* ainsi prononcé indique assez l'envie d'en connaître les personnages, les intrigues, le dénoûment. — L'interrogateur s'y trompe si peu qu'il se hâte de les lui peindre d'une manière qui irrite et double sa curiosité! On veut ensuite lire, se promettant bien qu'on passera ce qui ne serait pas convenable!... Irez-vous à la soirée brillante qui se prépare chez Madame? *** Non; ma mère ne veut pas! Puis jusqu'à ce jour je ne suis pas allée dans le monde!

Ce langage n'est pas chrétien; il faut voir la loi, l'autorité divine qui le défend, et répondre honnêtement, sans doute, mais d'un ton ferme : Je ne connais point ce roman et ne le veux point connaître! Je n'irai pas à cette soirée, ni à aucune autre de ce genre! mon parti là-dessus est arrêté. Non, n'imitez pas, je vous en conjure, cette femme éhontée qui sait dire : Il faut tout lire, tout voir, pour juger par soi-même! Avec un pareil principe, où s'arrêterait-on? on s'arrêterait dans le profond cloaque où elle est enfoncée pour le déshonneur de son sexe.

IIIe CARACTÈRE : *La vanité*.— Vanité des avantages corporels et extérieurs qui passent comme l'ombre, qui se fanent comme la fleur des champs, et que la mort mange chaque jour, nous dit la sainte Ecriture! Que de femmes devront leur salut éternel à telle difformité, à telle infirmité qu'elles déplorent! Vanité de l'esprit, qui veut, soit par la pureté du langage, l'énergie du style, l'élévation des pensées ou la hardiesse des systèmes, se rapprocher de l'esprit de l'homme! Vanité du cœur, qui se montre sensible aux flatteries toujours dangereuses, aux affections les plus déréglées! qui ne les repousse pas avec une sainte indignation! Mettons plutôt notre vanité, si je puis parler de la sorte, à étudier et à bien remplir toutes nos obligations. Imitons Jésus qui, dans le temple, loin de faire parade de ses vastes connaissances, écoutait ou interrogeait humblement les docteurs de la loi.

IVe CARACTÈRE : *La sensualité*. — Le fruit est beau à la vue, il doit être bon au goût, se dit tout bas Eve, déjà saisie de vertige; elle le détache! elle le dévore, parce qu'elle y trouvera, lui a-t-on répété, la science du bien et du mal, la divinité! Je vous ferai observer, en passant, que ce fruit mentionné dans la *Genèse*, est un fruit véritable. Tel est l'enseignement de l'Eglise. Sensualisme de la femme, sensualisme *aveugle*, qui lui met sur les yeux l'épais bandeau qui lui cache le péril, la chute et ses terribles suites! sensualisme *ingrat*, qui oublie son divin

bienfaiteur, sensualisme *désorganisateur*, qui dérange, qui bouleverse toute l'économie intellectuelle et cordiale d'une femme primitivement douée des plus précieuses qualités; sensualisme *venimeux*, qui la rend soucieuse, boudeuse, capricieuse, colère, insupportable, égoïste, cruelle (non jusqu'au sang, peut-être, ce qui est pourtant une conséquence naturelle de la volupté, comme le prouve l'histoire des dames païennes les plus renommées), mais cruelle vis-à-vis de ses compagnes, de tous les membres d'une famille à qui elle cause de grands chagrins; sensualisme *contagieux*, qui se communique rapidement! Eve, devenue sensuelle par sa désobéissance, présente le fruit à Adam qui devait arrêter ou consommer notre perte. Sensualisme qui se communique de la mère aux enfants de génération en génération; sensualisme *hardi*, qui ne respecte plus aucune convenance!...

Hélas! faudrait-il donc aller bien loin pour en trouver d'ignominieux exemples dans toutes les conditions, dans les premiers rangs de la société?

Violemment entraînée par cette quadruple chaîne de la *présomption*, de la *curiosité*, de la *vanité* et du *sensualisme*, qu'elle s'est insensiblement forgée, la femme regarde le fruit d'un œil audacieux, elle le cueille d'une main sacrilége, elle le dévore d'une manière frénétique; car le perfide tentateur, pour assouvir sa diabolique passion, lui a promis qu'elle y trouvera la félicité suprême, la science du présent et de l'avenir, la déification et l'immortalité! Vos yeux s'ouvriront à la vraie lumière, à la vraie morale! vous serez semblables à des dieux!...

Elle le mange donc avec une incroyable voracité; mais à peine l'a-t-elle mangé que le remords s'empare de son âme flétrie; qu'elle devient la proie d'un désordre universel! qu'elle n'ose plus promener son regard désenchanté sur ses prétendues grâces qui ne lui apparaissent plus que sous un aspect obscurci et hideux! elle tremble de tous ses membres déshonorés! Je me suis donc trompée, murmure-t-elle péniblement! je me suis trompée! oui, oui, mes yeux sont à présent grandement ouverts! Je connais maintenant le bien et le mal; le bien que j'ai perdu, le mal que j'ai rencontré! oui, oui, nous voilà devenus des dieux; dieux pour une éternité; dieux de l'enfer! car c'est une immortalité qui conduit à la mort: *Morte morieris*. (*Gen.*, II, 17.) Je meurs donc de cette mort qui n'enfante que la pourriture et les vers! de cette mort qui n'engendre que des feux et du désespoir!

Louange à Dieu, Mesdames, de m'avoir inspiré le noble courage d'entreprendre une étude si ardue, mais si grave, devant une société de femmes si supérieures, par l'heureux assemblage des plus rares qualités, aux personnes que nous venons de signaler dans ce triste tableau! d'avoir fait faire de sérieuses réflexions à quelques-unes qui marchaient, peut-être, à leur insu, sur le penchant de leur ruine!

Qu'il nous sera doux, et à vous aussi, mes sœurs, après avoir étudié avec une sorte de confusion le type destructeur de la première femme, de saluer avec amour et reconnaissance le type réparateur de la seconde Eve qui, non-seulement vous rend votre primordiale beauté, mais qui, en vous ornant d'un manteau plus riche et d'une couronne plus brillante, vous élève à une bien plus haute dignité!!!

IIe CONFÉRENCE.

CARACTÈRES DE LA FEMME MODÈLE.

Nous eûmes à gémir, Mesdames, en considérant, d'une manière impartiale, les pernicieux caractères de la femme tombée par sa désobéissance, et entraînant dans sa chute sa nombreuse postérité! Nous nous convainquîmes que la présomption, la curiosité, la vanité et la sensualité sont pour la femme le triste héritage de sa première mère, et que pour se maintenir dans l'honneur et la vertu, elle doit les combattre de bonne heure et vigoureusement; les combattre par la pratique des vertus qui leur sont directement opposées et dont Marie est le type réparateur des vices de la première Eve! C'est donc avec un vrai bonheur et une sainte fierté que nous allons étudier les quatre principaux caractères de la femme modèle!

Ier CARACTÈRE: *La défiance de soi-même.* — Marie est immaculée dans sa conception! Le démon, par conséquent, n'a sur elle aucun empire; elle ne l'ignore pas; cependant, dès qu'elle apparaît au monde, elle ne quitte pas, d'un instant, ses vertueux parents, qui, de leur côté, ne la perdent jamais de vue! Quelle précieuse leçon pour tant de mères indignes de ce nom, qui, au lieu de suivre tous les pas, d'entendre toutes les paroles, de présider et de partager même, autant que possible, tous les jeux de leurs filles, depuis leur berceau jusqu'au jour où elles se séparent inévitablement d'elles, leur permettent inconsidérément de fréquenter des compagnies dangereuses. Qu'il est à désirer que toutes les mères de famille, toutes les institutrices lisent et relisent, avec une religieuse attention, les sages conseils que donne aux mères et aux filles la judicieuse Thérèse, dans son admirable *Vie* écrite en Castillan, par elle-même, et traduite par le P. Bouix, de la Compagnie de Jésus!

Marie donc se presse contre sainte Anne, comme si elle avait tout à craindre! Ce n'est pas assez pour elle: redoutant jusqu'à l'ombre du péché, elle se retire, à l'âge de trois ans, dans le temple de Jérusalem, sous le regard immédiat de son Créateur, auquel elle s'attache irrévocablement par un vœu de perpétuelle virginité! De cette sorte, je vous le demande, Mesdames, Marie a-t-elle suffisamment réparé la coupable présomption de son aïeule? Le Tout-Puissant n'est-il pas plus honoré par la prudence de sa fille privilégiée, qu'il n'a été offensé par l'imprudence de l'épouse d'Adam? Entre ces

deux types si opposés, hésiteriez-vous encore dans votre choix?

II° CARACTÈRE : *La discrétion.* — Discrétion des yeux, des oreilles, de la langue. Retirée dans le calme de la solitude, à l'ombre protectrice des autels, accordant presque tous ses moments à la méditation, à des occupations sérieuses, elle prévient ainsi tous les dangers de la curiosité. Uniquement occupée à ne contempler des regards de l'esprit et du corps que la perfection du Seigneur, que les pieux objets du culte divin, que ses travaux sérieux, elle reste étrangère à la société de toute personne indiscrète, aux puériles bagatelles du siècle, aux nouvelles mensongères ou scandaleuses qui retentissent aux oreilles de tant de femmes curieuses et légères. Amie du silence, ce grand instituteur des bonnes pensées, des inspirations célestes, des opérations les plus généreuses, elle ne le rompt que lorsqu'il s'agit d'édifier son prochain ou de le soulager. La femme grave, sensée, et éminemment chrétienne, ne peut-elle pas se glorifier maintenant d'avoir un modèle à imiter!

III° CARACTÈRE : *La modestie.* — Cette aimable vertu contraste d'une manière bien frappante avec la déplorable vanité de votre première mère; pour nous en convaincre, prenons Marie à l'âge de quinze ans, époque à laquelle elle reçoit la visite de Gabriel, l'un des princes de la cour de Jéhovah, qui, depuis quatre mille ans au moins, contemple les enivrantes beautés du paradis, et cependant, à l'aspect de la petite-fille du roi de Juda, il est tellement épris d'admiration pour sa merveilleuse modestie qu'il s'incline, puis s'agenouille devant elle, avant de remplir sa mission. En effet, sa parure, son regard, son maintien, tout respire la pudeur; cette pudeur, plus qu'angélique, qui charmait le ciel et la terre; qui, à elle seule, inspirait à tous ceux qui en étaient les témoins fortunés, l'amour de la plus haute vertu! Est-elle imitée de nos jours par nombre de jeunes filles de douze, quinze et dix-huit ans? Comment se tiennent-elles sur un fauteuil? sur un sopha, même en présence des hommes. Sont-elles modestes dans leur toilette, leurs regards et leur langage? Quel ton affirmatif! quels démentis effrontés donnés à leurs parents? quelle démangeaison de se faire remarquer, de s'attirer des louanges qui devraient les humilier au lieu de les enorgueillir! et néanmoins, elles osent se proclamer les enfants de Marie! Quoi! enfants de Marie! et vous les voyez, parées avec toutes les grâces séduisantes, non de la nature, mais de l'art; chanter des romances qui font rougir la pudeur la plus vulgaire, exécuter des danses inconnues peut-être du paganisme. Ah! si après de tels scandales, elles ont l'affreux courage de se présenter, sans un repentir sincère, devant l'image de la Vierge immaculée ou la table eucharistique, j'aperçois Marie détourner la vue! je l'entends s'écrier avec l'accent de la tristesse et peut-être de l'indignation : Retire-toi! bien loin de m'honorer, tu me déshonores! Tu m'affliges, bien loin de dilater mon cœur. Non, non, dépouillées du manteau de la gracieuse simplicité, ces jeunes femmes et ces jeunes filles ne peuvent plus dire comme autrefois : Charmante Marie, Mère bien-aimée, regardez bien votre enfant chérie, mirez-vous avec complaisance dans la glace de ma modestie qui, n'est-ce pas, approche de la vôtre! je veux la conserver jusqu'à mon dernier soupir, non-seulement dans tout mon extérieur, mais encore dans le précieux sanctuaire de mon âme! Non-seulement les femmes et les filles immodestes ne peuvent plus lui adresser cette prière si douce et si puissante, car Marie ne les écoute plus; mais elle a pris la fuite pour se dérober à leurs protestations mensongères.

Mesdames, vous êtes des orphelines dans le désert de cette vie! Que feriez-vous si votre mère, selon la chair, s'éloignait de vous? vous pleureriez, vous sangloteriez, jusqu'à ce que, sensibilisée par vos cris, elle fût revenue vers vous et vous eût rendu ses bonnes grâces! Pleurez donc, gémissez donc jusqu'à ce que Marie, attendrie par vos larmes et vos soupirs, vous ait ouvert les bras de la réconciliation!

IV° CARACTÈRE : *La pureté.* — Depuis la chute d'Eve jusqu'à Marie, la femme, principalement, était descendue au dernier degré de l'humiliation! Partout, presque partout, on la traitait comme une vile esclave, et, pour ainsi parler, à l'égal du bétail! son mari, son maître, si l'on peut donner ce nom respectable à des tyrans dépravés et barbares, pouvait, à son gré, la vendre, la laisser mourir de faim, ou la chasser honteusement pour en épouser une autre! et cela se pratique encore dans les pays où Marie est inconnue.

Nous, hommes, fils coupables, sans doute, d'Adam prévaricateur, nous avons un type qui nous est propre, type parfait en Jésus-Christ, Roi et Pontife, souverainement innocent et réparateur des infidélités de notre premier père! En lui se trouvent tous les traits que nous avons à copier pour plaire au Très-Haut! Ce Chef immortel porte le drapeau! nous n'avons qu'à le suivre pour partager un jour la gloire promise à tous ses imitateurs! Par lui, la liberté véritable nous est rendue! Mais vous, femmes, considérées comme filles d'Eve déchue de sa noblesse primitive, où chercherez-vous un type qui vous soit personnel, qui puisse vous servir d'étendard? Si vous n'en trouvez pas un qui soit sans aucune tache, qui n'ait jamais été flétri du plus léger souffle empoisonné de l'esprit tentateur, vous resterez dans votre dénûment, dans votre ignominie! Pour en sortir et vous en relever, vous n'avez aucun point d'appui! vous regarderez vainement autour de vous pour découvrir un exemplaire qui vous indique ce que vous devez être, ce que vous devez devenir pour reconquérir l'amitié de votre Créateur, outragé d'abord par votre mère!

Mais consolez-vous, réjouissez-vous! le même Jésus qui a réhabilité l'homme, en se faisant homme parfait, a également voulu restaurer la femme par son incarnation dans le sein d'une femme parfaite! disons mieux, par son incarnation dans le sein d'une Vierge parfaite. *Voici qu'une Vierge*, disait Isaïe, *concevra et enfantera un fils, et ce fils sera le Dieu fort : « Deus fortis. »* (*Isa.*, VII, 14; IX, 6.) Voilà pour l'homme, dans la question que nous traitons!... Huit siècles plus tard, l'Eglise consolée chante ces autres paroles du même Isaïe : *Un petit enfant nous est né; un fils nous a été donné.* (*Isa.*, IX, 6.) Puis, elle ajoute, dans un saint transport, avec l'évangéliste : *Et Marie est sa mère : « Maria de qua natus est Jesus. »* (*Matth.*, I, 16.)

Fille de Marie, tu n'as plus rien à envier à l'homme; ton triomphe est, en quelque façon, plus éclatant que le sien! Son type est Jésus! le tien est Marie! mais Marie est *la mère de Jésus : Maria de qua natus est Jesus!*

Ce qui fait la première gloire de Marie et conséquemment de ses filles, c'est la virginité, parce que c'est elle, disent les Pères de l'Eglise, qui a attiré le Fils de Dieu dans ses entrailles! En effet, si le Saint-Esprit, qui devait opérer ce prodige de l'incarnation du Verbe planant sur tout ce qui était créé, n'eût pas aperçu un lieu pur, une tige fleurie et parfumée pour s'y reposer, semblable à la colombe qui n'était que son image, il serait rentré dans l'arche, c'est-à-dire dans le ciel qu'elle figurait, et il eût abandonné le genre humain à ses voies corrompues : mais heureusement pour nous, il entrevit, dans la cellule de Nazareth, un tabernacle parfaitement limpide, candide, et il y descendit et il s'y reposa en chantant : *Je l'habiterai parce que je l'ai choisie : « Hic habitabo quoniam elegi eam!* (*Psal.* CXXXI, 14.)

Marie est tellement pure et modeste tout à la fois, que lorsque Gabriel lui parle de devenir mère, elle refuse cette incomparable dignité : Je ne connais point d'homme, répond-elle, et n'en veux point connaître : *Virum non cognosco!* (*Luc.*, I, 34.) A une autre les honneurs de la maternité! *Virum non cognosco!* Pour qu'elle consente à porter le Fils de l'Eternel dans ses chastes entrailles, il faut que l'ambassadeur du ciel lui affirme qu'il n'y aura rien d'humain dans cette mystérieuse opération, et qu'elle n'aura pour époux, que le Saint-Esprit lui-même : *Virtus Altissimi obumbrabit tibi.* (*Ibid.*, 35.)

Mais la pureté dont je parle ici, n'est pas seulement cette pureté corporelle, qui, en Marie, égale au moins celle des intelligences célestes; mais cette virginité intérieure et spirituelle qui naît de l'amour divin, qui enfante la charité pour le prochain : car si la volupté provoque la cruauté, comme nous le disions naguère, la candeur au contraire produit la compassion, la générosité!

Soyez éminemment pures, Mesdames, et vous serez inévitablement bienveillantes, miséricordieuses; rapprochées du Dieu trois fois saint par la sainteté de votre cœur, vous palpiterez de commisération pour toute infortune, pour tout ce qui souffre, même pour les animaux, créatures de Dieu. Que ce cœur soit donc limpide comme la fontaine du désert, en qui les rayons du soleil ne découvrent pas le plus léger atome : alors vous pourrez contempler à l'aise le Seigneur qui est la vraie lumière, selon cette belle parole de Jésus-Christ : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt!* (*Matth.*, V, 8.) Répétez donc souvent cette admirable prière du Roi-Prophète : *Cor mundum crea in me, Deus.* (*Psal.* L, 12) : Créez en moi un cœur pur, splendide de pureté, un cœur qui sympathise et s'identifie comme celui de Marie avec votre divin cœur; un cœur qui ne respire plus que par votre cœur et pour votre cœur; un cœur qui se fonde dans votre cœur amoureux comme la cire dans le brasier; car si mon cœur est pur, mes pensées, mes paroles, mes actions seront pures, tout mon être sera pur, toutes les personnes, témoins de ma modestie, embrasseront la pureté! *Cor mundum crea!...* En effet, si toutes les femmes étaient pures et modestes, tous les hommes seraient nécessairement modestes! Je ne saurais trop le redire, Mesdames : que vous devez bénir le ciel de vous avoir donné en Marie un type si parfait qui vous relève de votre premier abaissement! que vous devez être fières d'avoir un si aimable modèle qui vous a réconciliées avec votre Créateur, avec tout ce qu'il y a de beau, de grand! Ah! comme Marie, montrez-vous donc bonnes, compatissantes; comme Marie qui n'avait pas toujours le nécessaire, et qui cependant partageait son dernier morceau de pain avec l'indigence. Adieu, adieu toutes ces bagatelles, tous ces riens qui vous coûtent beaucoup d'argent, ces toilettes plus qu'inutiles et trop souvent renouvelées! Donnez-en le prix aux pauvres! Imitez ce colonel qui disait à son épouse : Madame, désormais, à mon déjeuner, un plat de légumes et du fromage : à mon dîner, le potage, le bœuf et des légumes : les deux plats de viandes supprimés, envoyez-les à ceux qui ont faim. Pendant qu'il parlait de la sorte, une larme roulait dans ses yeux. Permettez-moi, Mesdames, d'être auprès de vous l'avocat et l'ambassadeur des misérables : *Misereor super turbam*, disait le bon Sauveur. (*Matth.*, XV, 32.) Si j'avais la puissance de mon divin Maître, j'opérerais avec joie ce bienfaisant prodige : c'est à vous, mes bien-aimées sœurs, que cet honneur est réservé. Montrez-vous donc, je le répète, par les incomparables vertus de la modestie et de la charité, de très-dignes filles des suffrages si précieux de Marie, votre glorieuse Reine, qui vous attend au ciel pour les couronner!!!

IIIe CONFERENCE.

INFLUENCE SALUTAIRE OU PERNICIEUSE QUE LA FEMME EXERCE DANS LA SOCIÉTÉ.

Il est un sexe qu'on appelle faible, et qui

pourtant exerce, soit sur la famille, soit sur la société, une sorte d'omnipotence pour le bien comme pour le mal. Selon les oracles sacrés, rien n'est comparable à la précieuse influence d'une femme armée de vertus, rien aussi n'approche de la fatale puissance d'une femme vicieuse.

La première de toutes les femmes, par son funeste ascendant sur le père commun des hommes, introduisit dans le monde le péché et la mort : *Per illam omnes morimur* (*Eccli.*, XXV, 34); une autre femme restaura la société dégradée en lui procurant un souverain remède. L'histoire universelle des générations se résume véritablement dans Eve et Marie. Eh bien ! aujourd'hui, comme à l'époque de la création, c'est par la première que les femmes tombent et provoquent des ruines, c'est par la seconde qu'elles se relèvent et opèrent des résurrections. Aussi je ne crains pas d'avancer qu'en raison de leur ressemblance avec l'épouse d'Adam ou la Mère de Jésus, elles peuvent contribuer d'une manière très-efficace au salut ou à la perte de l'espèce humaine. N'étant pas obligées, Mesdames, de m'en croire sur parole, je dois donc vous donner des preuves claires et précises de leur salutaire ou pernicieux empire, soit envers les individus, soit envers les peuples.

L'homme n'est pas encore né que déjà son bien-être et son existence dépendent de la femme. Qui ne sait en effet, que trop souvent les enfants naissent difformes, infirmes, imbéciles, ou morts, par suite des imprudences, des caprices, de la dépravation de la mère : et quand ils ont reçu le jour, ne restent-ils pas des années entières exclusivement confiés à ses soins pour recevoir d'elles, avec le lait, le germe de tout ce qui est bon ou mauvais pour le corps et l'âme, pour le temps et pour l'éternité? Qu'elle est grande l'influence de la femme sur l'avenir des enfants, des familles et des royaumes!

L'homme croit faire beaucoup lorsqu'il gagne ou gère sa fortune, lorsqu'il administre celle de son pays ; détrompez-vous, pères et administrateurs, ce sont vos femmes qui, à votre insu, sont primitivement chargées par la Providence de l'accroissement ou du dépérissement des plus riches trésors de la famille et de la société. Le plus souvent vous ne tenez dans vos mains que quelques misérables intérêts matériels, tandis que dans les mains de la femme se trouve, avec l'enfance de votre postérité, tout l'avenir, toutes les espérances de la terre et des cieux. Vous fabriquez les lois, mais la femme fait les mœurs ; elle n'est pas seulement la base, mais la pierre angulaire de la communauté. Par elle germe ou se détériore tout ce qui est bon et vrai, noble et beau : elle est, en un mot, l'auxiliaire du sacerdoce et de la législation, le précepteur du genre humain ! « Oui, a dit judicieusement un célèbre moraliste, quand vers l'âge de sept à huit ans, au sortir de l'éducation domestique reçue de nos mères, nous passons sous d'autres maîtres, nous sommes déjà, généralement, ce que nous serons toute notre vie pour notre bonheur ou notre malheur, pour le bonheur d'autrui en ce monde et en l'autre, et si beaucoup de personnes ne sont pas ce qu'elles devraient être, c'est qu'elles n'ont que de tristes mères, qui, hélas! ne leur inculquèrent pas dès le berceau l'amour du respect, de la soumission, de la générosité, de la pudeur, de la vertu! Mais ce n'est pas seulement durant cette première période de la vie que nous subissons l'influence bienfaisante ou nuisible de la femme ; dans tous les âges, dans toutes les positions sociales, les filles, les épouses, les mères exercent plus ou moins d'empire sur l'homme; elles trouvent dans la constitution spéciale de leur sexe des ressources inépuisables d'insinuation et d'enchantement pour s'emparer du cœur de l'homme et l'amener à exécuter des projets excellents ou détestables. L'histoire des siècles tant sacrée que profane nous en fournit, à chaque page, d'incontestables preuves. Rome, sur le point d'être vaincue par un redoutable ennemi justement irrité, crut avec raison ne pouvoir opposer à Coriolan une résistance plus efficace que de le mettre aux prises avec les supplications et les larmes d'une mère qu'il aimait tendrement. Esther, Betsabée et tant d'autres noms célèbres nous démontrent invinciblement ce que peut une femme sur l'esprit et le cœur d'un fils et d'un époux. Pulchérie gouvernant le jeune Théodose et l'empire, et une autre princesse dirigeant sous ses yeux un roi usurpateur, nous disent assez haut de quoi est capable une sœur vis-à-vis d'un frère. Et qu'on ne m'objecte pas que cet ascendant n'a lieu que quand il y a, d'une part, grande faiblesse, et de l'autre, réunion des plus éminentes qualités, car vous seriez en contradiction avec l'exemple si récent que je viens de vous citer. Ce qu'il y a d'évidemment certain, c'est que la femme fait passer dans l'âme de celui qu'elle dirige ou asservit, les sentiments nobles ou ignominieux qui la dominent elle-même.

Vous-mêmes, pères de famille et jeunes gens qui êtes un peu blessés de mon assertion, combien de fois ne vous est-il pas arrivé, dans vos décisions et vos démarches, d'être fortement influencés par vos mères, vos épouses, vos filles, vos sœurs et vos compagnes? Lors même que, dans vos brusqueries, vous les appeliez trivialement bigotes, ignorantes ou philosophes en béguin, ne finissiez-vous pas presque toujours par faire leurs volontés? « C'est un enfant de cinq ans, disait un homme de beaucoup d'esprit, qui gouverne notre grande cité.— Comment cela ? — Oui, ajouta-t-il ; tout le monde sait que monsieur le gouverneur ne dément jamais sa femme, et que celle-ci ne désoblige point son enfant, qu'elle fait adroitement parler et pleurer quand il le faut. » Ne craignez pas que je vous fasse ici la description d'un autre genre d'empire exercé sur l'homme par la femme; non, ces

détails dégoûtants ne souilleront ni mes lèvres ni vos oreilles. Il me suffira de nommer Salomon, Samson, Antoine, Louis, sans parler de mille autres princes qui, auprès d'une femme artificieuse, d'une fille de Pharaon, d'une Dalila, d'une Cléopâtre, d'une Pompadour, n'eurent ni force, ni sagesse et honneur. Aussi le Saint-Esprit nous assure-t-il qu'il n'est ni courage, ni sainteté qui puisse tenir en présence d'une femme séductrice et éhontée : ***Mulieres apostatare faciunt sapientes.*** (*Eccli.*, XIX, 2.) Et pourquoi, me demandez-vous, ce sexe si débile et si nul devient-il si redoutable quand il veut porter au mal ? Toute autre malice, répond le Seigneur, disparaît devant celle de la femme : ***Brevis omnis malitia super malitiam mulieris.*** » (*Eccli.*, XXV, 26.) — ***Il vaut mieux***, ajoute-t-il, ***demeurer avec le lion et le dragon que d'habiter avec une mauvaise femme : « Commorari leoni et draconi placebit quam habitare cum muliere nequam.*** » (*Ibid.*, 23.) Que ces oracles et mille autres sont effrayants ! Et cependant ils sont hautement confirmés par la terrible expérience de tous les âges et de tous les pays.

Mais tirons un voile sur ces désolantes vérités, qui ne peuvent regarder, croyons-le bien, qu'un très-petit nombre de personnes qui m'écoutent en rougissant au fond de leur âme d'un si hideux portrait. Hâtons-nous de raconter quelques beaux traits de la salutaire influence des femmes inappréciables qui font la gloire de leur sexe et de la religion en s'étudiant à marcher d'un pied ferme sur les nobles traces de Marie, cette parfaite et seconde Eve, cette illustre réparatrice des siècles : ***Sæculorum reparatricem.***

Une véritable imitatrice de Marie est un baume délicieux pour ceux qui l'entourent et la fréquentent. Habile à charmer les ennuis et les noirs chagrins, c'est d'elle que viennent les tendres soins pour les êtres les plus intéressants et les plus dignes de compassion, c'est-à-dire les enfants, les vieillards, les pauvres et les malades. Toutes les misères inséparables de la condition humaine semblent confiées par la divine Providence à sa maternelle sollicitude. Ange de paix et de douceur, elle seule connaît le langage qui calme les cœurs les plus ulcérés, qui établit et conserve l'union parmi les membres nombreux et peu sympathiques d'une même famille, d'une même communauté. Semblable au rayon du soleil qui rassérène le ciel chargé de sombres nuages amoncelés par la tempête et prêts à éclater, le seul regard de la femme aimable et vertueuse dissipe l'orage des passions ou des catastrophes qui agitent et tourmentent les pauvres mortels. Si, à l'aide de prévenances continues et empressées, elle ne réussit pas toujours à faire d'un père, d'un époux, d'un fils ou d'un frère, de fervents chrétiens pendant la vie, elle a du moins souvent le bonheur de les réconcilier avec Dieu aux approches de la mort. Oh ! qu'il est important pour ces moribonds d'avoir autour d'eux de ces héroïnes chrétiennes qui, pleines de la crainte et de l'amour du Seigneur, réservées dans leurs discours, attentives à leurs devoirs, patientes et affectueuses, leur parlent de l'éternité entr'ouverte avec cette douce autorité que le succès ne manque jamais de couronner !

A côté de ces hauts intérêts spirituels et moraux se présente le bien-être temporel auquel la femme est loin de rester étrangère. Quand elle est ce qu'elle doit être, une maison prospère souvent même malgré la paresse, l'incapacité ou le désordre du chef de cette maison : ***Sapiens mulier ædificabit domum.*** (*Prov.*, XIV, 1.) Les hommes, au contraire, seraient-ils rangés et actifs, tôt ou tard l'aisance cessera, la fortune s'écroulera là où la femme est coquette, luxueuse, déréglée. Les exemples frappants de cette double vérité sont-ils donc si rares sous vos yeux ? Mais c'est principalement dans les modestes positions sociales, dans les classes obscures et laborieuses, que la femme réglée et vertueuse est d'une incalculable utilité. Encore enfant, la fille aînée a déjà presque toutes les sollicitudes de la mère ; car c'est à ses soins que tombent ses frères et ses sœurs plus jeunes qu'elle. Elle travaille, elle surveille, elle dirige à un âge où, dans les autres rangs de la société, on a besoin d'être surveillé, aidé et conduit ; où l'on ne s'occupe que de jeu et de plaisir. Après avoir grandi et s'être mariée dans l'apprentissage de toutes les peines et de toutes les épreuves, elle devient femme et mère, et commencent alors pour elles de nouvelles épreuves. Oh ! combien sa mission est à la fois pénible et belle ! Surtout n'oublions pas d'observer que, grâce à sa foi, à sa sainteté, Jésus-Christ renouvelle dans sa maison, d'une manière certaine, mais pas assez reconnue, le touchant miracle de la multiplication des pains au désert.

Pourquoi, hommes d'Etat, dans le dessein d'améliorer l'esprit et les mœurs du peuple, changer, modifier, multiplier des lois déjà trop nombreuses, qui toutes ensemble ne valent pas le premier article du Décalogue ? Vous n'avez, sachez-le bien, qu'une unique ressource pour arrêter le torrent dévastateur qui menace d'engloutir, sous une effroyable anarchie, lois, mœurs, propriétés, famille, arts, sciences, lumières, vaines conquêtes de l'intelligence humaine : c'est la femme solidement vertueuse. Elle est à elle seule l'éducation, l'école et la civilisation de la famille ; seule elle peut lui inspirer des sentiments de justice, de générosité dans l'aisance, de modestie dans l'élévation, de courage dans le travail, de patience dans la détresse, de résignation dans le malheur, vertus essentiellement nécessaires à la restauration et au maintien de l'ordre social. La femme seule enseigne à son époux et à ses enfants à détourner les yeux du bien d'autrui, alors même que le propriétaire est un égoïste méprisable, et à les élever vers le Père des miséricordes. C'est elle qui fléchit ces rudes natures qui

se roidissent sous la main de fer et le glaive sanglant de la loi. C'est elle enfin qui, par ses exemples profondément religieux, tempère les sauvages passions des compagnons de sa misère et prépare à des habitudes meilleures des fils qu'elle a enfantés dans la douleur. Elle possède donc une science qui est cent fois préférable à la science athée et subversive des régulateurs des nations. En ravissant, par votre philosophie impie et corruptrice, à la femme modèle et aux siens la foi, la pureté, la probité et l'honneur, ces incomparables trésors, vous appelez sur votre patrie, sur vos propres têtes, le mépris des hommes et les malédictions du ciel.

Quoique l'Ancien Testament nous offre en assez grand nombre des femmes fortes louées par l'Esprit-Saint lui-même, cependant le type parfait de ces femmes admirables n'existait pas avant la Vierge immaculée, Mère auguste de l'Homme-Dieu. C'est l'Evangile qui nous a révélé toute la sublimité, toute l'importance de la mission de la femme. Aussi partout où n'a pas régné le christianisme, la femme est restée avilie et esclave. Lui seul donc depuis dix-huit cents ans a formé des milliards de femmes prodigieuses en vertus et en éminentes qualités. Quel magnifique et touchant tableau ne pourrais-je pas vous tracer si, commençant par ces femmes illustres et magnanimes qui secondèrent Jésus-Christ, saint Paul et les autres apôtres dans la fondation et la propagation du catholicisme, je vous rappelais tout ce que la religion et la société doivent à leurs dévouements! Dans les trois premiers siècles des persécutions, j'en remarque des milliers parmi lesquelles les nobles descendantes des Gracchus et des Scipion, qui animaient, soutenaient, ensevelissaient elles-mêmes les martyrs. C'est sainte Hélène qui exhorta le grand Constantin à procurer la liberté de l'Eglise jusqu'alors si cruellement torturée! C'est à sainte Monique que nous sommes redevables de la conversion d'Augustin et des fruits inappréciables de son vaste génie! C'est sainte Blanche, qui forma ce Louis IX, le plus complet et le plus vertueux des rois ! Quelle sublime et ravissante galerie n'offriraient pas à vos yeux étonnés les Clotilde, les Elisabeth, les Geneviève, les Jeanne d'Arc, et une foule innombrable d'autres femmes héroïques !

Mes frères, de tout ce que nous venons de dire, vous tirerez, nous n'en doutons point, les conclusions suivantes :

1° Vous devez tous, jeunes ou vieux, redouter et fuir, comme Satan lui-même, la société des femmes perverses et éhontées, quelle que soit leur condition.

2° Rien de plus indispensable que de soigner scrupuleusement l'éducation des jeunes filles, afin de les doter, de les enrichir des éminentes qualités de leur sexe, pour en faire, autant que possible, des vierges timides, modestes, laborieuses, des femmes graves et énergiques. Pères de familles, n'épargnez donc ni fermeté, ni dépenses, ni sollicitudes pour les élever chrétiennement, et concourir par leur apostolat à la régénération du monde.

3° Que les insensés qui crient contre le ministère des prêtres, lorsqu'ils s'occupent avec zèle de l'éducation des jeunes filles et de la sanctification des femmes, n'entendent guère leurs plus chers intérêts! Qu'ils sont à plaindre, en effet, quand, au lieu de filles et de femmes raisonnables et pieuses, ils n'ont dans leurs maisons que de pitoyables philosophes, que d'insipides liseuses de romans, que de ridicules et impudentes coquettes !

4° Puisque, suivant un oracle divin, une excellente femme n'est accordée à l'homme qu'en récompense de son édifiante conduite et de ses bonnes actions, vous devez donc, ô jeunes chrétiens, pour obtenir cette précieuse faveur, de laquelle dépend le bonheur de votre vie et celui de votre postérité, vous efforcer de combattre vos mauvaises passions, d'honorer vos vieux parents et de vous livrer à l'exercice des nobles œuvres de la charité.

— Un jeune homme, c'était un artisan, contraint par la conscription de quitter son vieux père, partit en pleurant pour l'armée. Rendu dans son régiment de chasseurs à cheval, il s'y fit bientôt remarquer par une vie toujours chrétienne et une admirable économie. Chaque mois il envoyait à l'auteur de ses jours le fruit béni de ses faibles épargnes. Ne manquant ni d'intelligence ni de courage, il ne tarda pas à porter l'épaulette et l'épée d'officier. Dans ce nouveau poste il put satisfaire plus largement sa piété filiale. A la même époque, une jeune demoiselle, fille unique et riche d'un million, avait obstinément refusé la main de plusieurs partis opulents, parce qu'aucun ne lui présentait assez de garanties religieuses, indispensable condition du vrai bonheur. Ayant par hasard, ou plutôt par une attention de la Providence, entendu raconter au colonel de ce jeune homme sa chrétienne et belle conduite, elle dit à son père, qui depuis quelques années la pressait de se marier : « Quand vous m'aurez trouvé un époux aussi vertueux que le jeune officier dont monsieur le colonel vient de nous faire un brillant et véridique éloge, j'accéderai aux désirs impatients d'un père que j'aime plus que moi-même. — Mademoiselle, ajouta le colonel, si vous le trouviez bon, je me hâterais de vous le faire connaître, car il m'est aussi cher qu'un fils! — Hé! pourquoi non? » répondit-elle en souriant? Dès le lendemain, le beau lieutenant, accompagné de son chef, se présente au palais avec autant de grâce que de modestie. Il plaît à la demoiselle, qui l'accepte naïvement pour son mari. Le jour du mariage est fixé, mais à la condition expresse que l'officier ira lui-même dans l'une des voitures du château, chercher son vénérable père pour assister à la noce. Les deux époux, dont Dieu a béni l'union en leur donnant cinq enfants aimables, jouissent

encore de leur commun bonheur dans une ville du Midi. Ainsi le ciel se plaît-il à récompenser la vertu dans les jeunes gens des deux sexes qui ont reçu une éducation solidement chrétienne et dans les parents qui la leur ont procurée.

Nous conclurons enfin que vous toutes, mes chères sœurs, vous devez désormais faire tous les efforts imaginables pour imiter Marie, cet incomparable modèle comme vierge et mère tout ensemble. Ah! si vous pouviez seulement entrevoir quelques-unes des merveilles possibles à votre influence, avec quelle noble émulation vous vous empresseriez d'entrer, dès aujourd'hui, dans la glorieuse carrière qui est ouverte devant vous! Sachez-le bien, si vos pères, vos époux, vos fils, vos frères, ne sont pas aussi bons qu'ils devraient être, vous en êtes, jusqu'à un certain point, responsables à Dieu et à la société. Mais, de grâce, pour remplir efficacement ce grand devoir, contentez-vous du genre d'empire que vous donne la piété chrétienne bien entendue et sérieusement pratiquée. Que vos seules armes soient la prière, la douceur, la persévérance, la longanimité et une vie retirée. Tout moyen inspiré par la vanité et l'amour du monde s'opposerait au succès de votre entreprise.

O mon divin Sauveur, qui formâtes, du haut du ciel, votre aimable Mère, cette puissante Protectrice des nations, qui d'un concert unanime la proclament bienheureuse, donnez donc à la France, votre patrie adoptive, nombre de ces mères, de ces filles, de ces femmes dévotes et accomplies, qui, dans le cours des âges, ont exercé sur le genre humain une si merveilleuse influence! Bénissez mille fois, et façonnez de vos mains divines, toutes celles qui m'entendent, toutes celles aussi que des infirmités ou autres obstacles invincibles ont empêché de venir à cette instruction! Quelles prodigieuses conversions n'opéreront-elles pas pour votre gloire dans le temps et dans l'éternité! Ainsi soit-il!

IVe CONFÉRENCE.

SUITE DE L'INFLUENCE SALUTAIRE OU PERNICIEUSE QUE LA FEMME EXERCE DANS LA FAMILLE ET LA SOCIÉTÉ.

Mulierem fortem quis inveniet? Procul et de ultimis finibus pretium ejus. (*Prov.*, XXXI, 10.)

Qui trouvera une femme forte? Elle est plus précieuse que ce qui s'apporte de l'extrémité du monde.

Il y a, Mesdames, deux espèces de femmes fortes: l'une forte selon le monde, et l'autre selon Dieu. A la première on donne un nom que vous savez, mais qui ne souillera ni mes lèvres, ni vos oreilles. Il y en a beaucoup dans cette ville qui divorcent avec leur sexe, qu'elles déshonorent. Parcourons donc rapidement, Mesdames, les caractères distinctifs des deux créatures qui nous occupent. La femme forte selon Dieu est très-rare, car il faut aller la chercher au bout de la terre; l'autre est malheureusement trop commune.

Le premier caractère distinctif de la femme forte selon Dieu, c'est *l'esprit d'abnégation, de renoncement à sa propre volonté.* Je ne prétends faire, se dit-elle, que celle de Dieu. Je dois donc commencer par la connaître et par m'instruire de toutes mes obligations pour n'en oublier aucune.

Le contraire absolument se passe chez la femme forte selon le monde, qui n'admet d'autres devoirs à remplir que les volontés de ce monde auquel elle sacrifie tout pour obtenir ses hommages.

Le second caractère distinctif de la femme forte selon Dieu, c'est *l'esprit d'une inébranlable résolution.* Elle répète souvent ce grand mot : *Je le veux!* Je l'ai promis, aux beaux jours de mon baptême et de ma première communion, et certes je ne violerai pas mes serments! A sainte Scolastique, sa sœur, qui lui demanda trois fois ce qu'il fallait faire pour se sauver sûrement, saint Benoît fit trois fois cette même réponse : « Il faut le vouloir! »—« Si j'avais deux âmes, disait un grand pape à un puissant monarque qui sollicitait une chose injuste, je vous en livrerais peut-être une; mais n'en ayant qu'une, je veux la sauver! Je ne puis la perdre : *Non possumus!* »

La femme forte selon le monde s'inquiète peu de ses engagements sacrés. Son *Je le veux* est acquis aux divertissements du siècle. Si elle avait plusieurs âmes, elle n'hésiterait pas à les lui abandonner.

Le troisième caractère distinctif de la femme forte selon Dieu, c'est *l'esprit de désintéressement et de générosité.* Les plus pénibles sacrifices ne lui coûtent point du moment qu'elle les offre à Dieu à qui elle ne se prête point, ne se vend point, mais se donne elle-même entièrement et sans retour.

La femme forte selon le monde, suivant ses caprices, se prête, pour quelques jours, à la prière, à la Messe, à la confession, et, chose plus étonnante, à la communion. Mais bientôt, lassée d'un pareil effort, elle s'écrie : Ah! Seigneur, rendez-moi à moi-même, je veux profiter de ma liberté! Dès le lendemain, tourmentée par son imagination bizarre ou satanique, elle revient à Dieu pour lui dire : Je consentirai à vous servir plus fidèlement, mais à la condition expresse que vous me donnerez les consolations et les joies sensibles que vous accordez à la piété. Dites donc plutôt, que vous accordez rarement, même à la perfection! Sainte Catherine de Sienne, à la suite d'un terrible combat soutenu contre le démon, dit à Jésus-Christ qui lui apparut : « Où étiez-vous, Seigneur, pendant les accablantes aridités, les longues et intolérables tentations qu'a eues à subir votre servante? — Ma fille, j'étais là, près de toi, pour être l'heureux témoin de tes luttes méritoires et de tes glorieux triomphes! »

Le quatrième caractère distinctif de la femme forte selon Dieu, c'est *l'esprit de recueillement* toujours et partout, même dans les récréations innocentes et les inévitables

représentations. Oui, avoir dans le plus intime de son âme un paisible sanctuaire où Jésus-Christ seul peut entrer; un autel mystérieux sur lequel notre cœur lui brûle perpétuellement un encens amoureux! Pour la femme mondaine, au contraire, c'est un esprit de continuelle dissipation et d'ennui de Dieu, *Tœdium Dei;* ennui et distraction pendant la prière, la messe, le sermon; toutes ses pensées sont au bal, au spectacle, à cette soirée, à cette personne qui tarde à venir, à cette parure qu'on n'apporte pas. Quoi! durant cette vie si courte et uniquement destinée à faire les préparatifs du grand voyage de la terre au ciel, se déplaire dans l'honorable et délicieuse compagnie de son meilleur ami, de son magnanime Rédempteur avec qui l'on a, dit-on, l'espoir et le désir de passer une éternité de bonheur, n'est-ce pas là, convenez-en, Mesdames, se moquer de Dieu et de ses formidables jugements? N'est-ce pas là le signe précurseur, le signe le plus effrayant d'une éternelle réprobation?

Pour nous instruire à fond de l'importante matière qui nous occupe, étudions donc ensemble, toujours guidés par l'Esprit-Saint, une journée de ces deux femmes si différentes. La femme chrétienne, sachant que le Seigneur a promis une couronne à ceux qui, le matin, préviennent la lumière : *Quia promisit Dominus coronam vigilantibus,* se lève de bonne heure, *surgit mane.* En écoutant la confession d'une dame sincère et charitable qui s'accusait humblement d'être inexacte dans l'accomplissement de ses devoirs, j'en trouvai la cause dans un sommeil trop prolongé. Je l'engageai fortement à l'abréger. Quelle fut ma joie lorsque quinze jours plus tard je reçus une lettre où elle me disait : Mon père, j'ai suivi votre sage et salutaire conseil. Je me lève maintenant à six heures et souvent plus tôt. J'ai le temps de tout faire. Je suis à mon mari, à mes enfants, à mes domestiques, à mes pauvres, à tout ce qui regarde ma conscience et le bonheur de tous ceux qui m'environnent.

La femme mondaine, au contraire, se levant fort tard, je n'ose dire à quelle heure, laisse tout en arrière et en désordre. Négligeant ses obligations les plus essentielles, elle n'accorde ses loisirs qu'à la vanité, à la mauvaise humeur, aux réprimandes sévères et grossières. Tout languit autour d'elle; elle fait souffrir et irrite tous ceux qui l'approchent.

La femme chrétienne a cherché la laine et le lin qu'elle travaille avec des mains sages et ingénieuses : *Quæsivit lanam et linum.* (*Prov.*, XXXI, 13.) Admirons, Mesdames, les louanges que le Saint-Esprit prodigue à la femme grave et active. Ses ouvrages sont sérieux et utiles à la famille, *lanam et linum.* Qu'elle est loin de ressembler à la femme légère et coquette qui n'est occupée qu'à orner sa chétive personne, son vilain fumier (expression de Thérèse de Jésus), qu'à se charger de dentelles précieuses et séduisantes, de plumes et fleurs rares ou ridicules.

Quand la femme selon Dieu ne travaille pas pour la famille, elle travaille pour les pauvres. Qu'il est beau de voir dans ses doigts délicats une grosse étoffe, une forte toile! On surprend quelquefois ses yeux mouillés de larmes. Ah! c'est qu'elle songe au froid qu'endurent les orphelins et les vieillards auxquels sont destinées les hardes qu'elle s'empresse de coudre avec une nouvelle ardeur. Pourquoi encore ses pleurs silencieux? Prêtez l'oreille et vous l'entendrez murmurer ces touchantes paroles : Mon Dieu, travaillez donc vous-même mon âme qui est si froide sous les haillons de l'indigence spirituelle; couvrez-la, après lui avoir rendu son primitif éclat, de la robe baptismale qu'elle a entachée! Elle pleure aussi de reconnaissance, parce qu'elle aime à croire que le Seigneur, content de ses bonnes œuvres, l'a ressuscitée, comme autrefois la compatissante Thabita!

Ayant horreur de l'égoïsme et de la dureté de la femme mondaine, elle traite ses servantes avec bonté et leur distribue une nourriture convenable. Comprenant combien il leur est pénible de faire, du matin au soir, les volontés multipliées de maîtres exigeants et hautains, elle s'efforce d'adoucir leur sort par des paroles de commisération. Les voyant dans le chagrin, elle leur en demande la raison et gagne leur confiance; ne leur refusant point le double habillement qu'exige pour elles le Saint-Esprit, elle s'en fait aimer et leur rend la vie douce et agréable.

Bien différente de la femme mondaine, qui fuit les tristes réduits de l'indigent et les plaies hideuses de l'infirme abandonné; qui ne songe qu'à elle-même, qu'à augmenter le nombre scandaleux de ses riches vêtements que ronge la teigne, que dévore la rouille, qui crient vengeance vers le ciel et d'autant plus qu'ayant été pauvre elle a senti les inconvénients de la détresse et de la domesticité, la femme chrétienne visite la cabane, le galetas de la misère, elle ouvre sa main à l'infortune d'un air gracieux qui double le prix du bienfait : *Manum suam aperuit inopi!* Aussi dans sa ville ou dans son hameau, lui donne-t-on le nom magnifique de mère des pauvres et des affligés, et on pourrait ajouter le nom plus honorable de mère de Jésus-Christ caché aux yeux du corps, mais visible au regard de la foi, sous les haillons et les cancers des malheureux. Pendant qu'elle s'avance promptement vers l'une de ses chaumières de prédilection, la douceur sur le visage et la charité dans le cœur, elle est aperçue de la petite fille et du petit garçon qui s'amusaient ensemble; et voilà que courant à la maison, ils s'écrient hors d'haleine : Maman, maman, la voilà!.. Nous l'avons vue!... elle monte notre mauvais escalier! elle arrive! Le vieillard octogénaire, aux cheveux rares et blancs, se soulève difficilement sur son méchant grabat pour saluer respectueusement cet ange de bonté et

lui donner sa bénédiction patriarcale. Tous les regards sont amoureusement fixés sur elle qui, assise familièrement au milieu d'eux, encourage la mère en pleurs, en lui prêchant d'un ton ému la résignation, la confiance dans la Providence divine qui a soin des oiseaux du ciel et qui n'oublie point l'imperceptible insecte sur son feuillage. Mon ami, dit-elle au vieillard qui l'écoute avec avidité, regardez le paradis entr'ouvert sur votre tête ; ou bien elle l'exhorte à penser sérieusement à son prochain et grand voyage de l'éternité !... Que cette parole est douce et persuasive quand un bienfait l'accompagne !... Elle sourit ensuite aux enfants innocents qui la prennent pour une divinité tutélaire, et qu'elle embrasse tendrement, à l'exemple du Seigneur Jésus ! Pensez-vous, mesdames, qu'elle n'ait pas fait une bonne journée ? Sa couronne vaut-elle bien celle d'une reine ? Il ne tient qu'à vous, mes chères sœurs, de conquérir cet incomparable diadème ! Plusieurs, je n'en doute point, se reconnaissent à ce délicieux portrait ! Qu'elles apprennent donc à leurs filles, à leurs parentes, à leurs amies, à marcher sur leurs nobles traces pour recueillir les mêmes bénédictions !

Mais, avant de nous séparer, Mesdames, veuillez écouter l'histoire d'une demoiselle mondaine que sa mère peu vertueuse songeait à marier à un jeune philosophe, mais qui fut soudainement arrêtée dans sa course inutile et dissipée. Quand la mort armée de sa faux tranchante vint frapper à sa porte, qu'il était douloureux d'entendre sa victime étendue sur sa couche moelleuse, mais funèbre, s'écrier d'une voix affaiblie et entrecoupée de sanglots : « O ma mère, quel usage ai-je fait de mes vingt-cinq ans ; de ce temps si précieux qu'on ne peut définir, ni saisir ? Le moment où je te parle est déjà loin de moi ! Avec ma grande fortune je pourrais acheter bien des choses, mais pas une heure, pas une minute, pas une seconde ! O ma mère, que la pensée de l'éternité qui seule ne passe point, de cette éternité où bientôt je vais entrer, m'épouvante !... Je me vois déjà seule, oui seule devant mon souverain et inévitable Juge qui va me demander un compte rigoureux de toutes mes pensées, de tous mes désirs, de toutes mes actions, de toutes les grâces dont il m'a comblée et dont j'ai si étrangement abusé ! » (Ici la parole lui manque et sa respiration est interrompue.) Un instant après : « Hélas ! hélas ! tu ne m'as donné que de tristes leçons, que de pernicieux exemples de paresse, de luxe, de vanité, d'immodestie dans mes parures et mes valses maudites qui assurément n'ont pu plaire qu'au démon que je crois apercevoir et qui vient apparemment me chercher ! D'un autre côté, le souvenir du figuier stérile, de l'arbre coupé et jeté au feu pour n'avoir pas porté de bons fruits, redouble mes alarmes ! Où sont en effet mes bonnes œuvres ? dans le néant ! Mes sacrifices ? dans le néant ! Mes pénitences ? dans le néant ! Mes vertus ? dans le néant ! O Marie, charmante Marie que je n'ai point aimée, que j'ai outragée par une vie toute mondaine, tu me demandes, à ce moment suprême, ma robe baptismale, cette robe éclatante de pureté qui accompagne le divin Agneau partout où il porte ses pas bénis ? Ah ! depuis longtemps déjà, je l'ai souillée, et plus horriblement encore dans ce bal lubrique que donna ma mère éhontée pour célébrer, à la honte de sainte Cécile, ma patronne, à la gloire de Lucifer, le fatal anniversaire de ma fatale naissance ! O danse, ignominieuse danse, qui fais de tes criminels esclaves autant de réprouvés, je te maudis ! je te maudis ! je te maudis !!! »

Après cette confession publique suivie de son dernier soupir, nous lui donnâmes d'une main tremblante l'absolution ! Sa mère, frappée d'une démence furibonde, descendit quelques jours plus tard dans la même tombe, et peut-être dans le même incendie ! Pensez-y bien, mes très-chères sœurs ! Pensez-y bien !!!

Vᵉ CONFERENCE.

SUITE DE L'INFLUENCE SALUTAIRE OU PERNICIEUSE QUE LA FEMME EXERCE DANS LA FAMILLE ET LA SOCIETE.

Mulierem fortem quis inveniet? (*Prov.*, XXXI, 10.)
Qui, demande le Saint-Esprit, *trouvera la femme forte?*

Oh ! pour trouver la femme forte selon le monde, il n'est point nécessaire de traverser les mers ; on la rencontre partout. Et voilà précisément pourquoi si peu d'hommes marchent dans les sentiers de la vertu, entraînés qu'ils sont par ses provocations séductrices. Uniquement dévorée du désir de leur plaire, elle ne donne des bals, ne se rend aux soirées dansantes et au spectacle, vaniteusement, indécemment parée, que pour conquérir leurs dangereux ou criminels hommages ; principale cause des désordres qui désolent la terre et irritent le ciel !...

Nous disions, Mesdames, dans notre dernière conférence, que le premier caractère de l'épouse chrétienne, c'est d'avoir l'entière confiance de son mari. *Confidit in ea cor viri sui* (*Prov.*, XXXI, 11.) Absente comme présente, il n'a jamais sur son compte la plus petite inquiétude, le plus léger soupçon, tant elle est constamment discrète, prudente, sévère avec tout autre homme que le sien !... Pourquoi encore ? Parce qu'il est intimement convaincu qu'elle n'aime que lui, qu'elle ne se plaît réellement qu'avec lui, qu'elle n'ambitionne que son amour, que ses complaisances, alors même qu'il aurait, sous ce rapport, des reproches à se faire, et que ce n'est que dans une piété solide et bien éclairée que sa femme puise cette noble conduite et ces beaux sentiments. Quoi de plus propre, Mesdames, à lui en inspirer le goût à lui-même s'il ne les avait pas, à le faire triompher de certains obstacles qui s'opposent à sa conversion et conséquemment aux égards qu'il doit à son épouse !

Le second caractère distinctif, c'est de se

lever de grand matin, afin d'avoir le temps de vaquer à tous ses exercices spirituels et temporels.

Le troisième consiste à se livrer à des travaux sérieux et utiles à la famille : et non, comme la femme mondaine, à des bagatelles, à des occupations frivoles et vaniteuses.

Le quatrième, c'est d'avoir un soin tout particulier, tout maternel de ses servantes, de les traiter, non comme des esclaves, mais comme des enfants et des amis.

Le cinquième, c'est d'avoir toujours la main ouverte à l'indigence : *Manum suam aperuit inopi*, se rappelant sans cesse ces belles paroles de l'Esprit-Saint : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem : « Heureux qui a soin des pauvres ! »* (*Psal.*, XL, 2.) N'est-ce pas, Mesdames, dans la cabane, dans le galetas de la misère que nous laissâmes hier notre femme forte selon Dieu ? Oui, nous nous souvenons encore du délicieux spectacle qu'offraient à nos regards satisfaits, à nos cœurs attendris, les larmes reconnaissantes d'une famille entière secourue !

Le sixième caractère distinctif de la femme forte selon Dieu, c'est de fuir tous les lieux évités par Jésus-Christ, et de ne rechercher que ceux où il se trouve. Développons ces deux pensées :

Jésus-Christ ne se trouve point dans l'oisiveté : fuyez l'oisiveté ; dans la mollesse : fuyez la mollesse ; dans tout ce qui constitue les vanités : fuyez les vanités ; ni dans les spectacles, ni dans les bals, ni dans toutes les réunions dangereuses : fuyez-les ; ni dans les romans, ni dans les feuilletons, ni dans les lectures voluptueuses ou impies : fuyez toute lecture impie ou voluptueuse ; ni dans les parures indécentes, recherchées, qui ne sont propres, en provoquant des désirs impurs, des actions criminelles, qu'à donner une mauvaise idée de la femme : fuyez les parures ; ni dans les conversations curieuses, médisantes ou impudiques : fuyez-les ; ni dans la dureté du cœur, l'égoïsme inhumain, l'égoïsme vaniteux qui ne songe qu'à s'enrichir, qu'à déployer un luxe ridicule, qu'à multiplier des vêtements superflus, ruineux, et cela sous les yeux d'une foule de malheureux qui manquent du nécessaire et qui couvrent à peine leur nudité : fuyez donc ce vil égoïsme !

Ne viens-je pas, Mesdames, de faire, sans m'en douter, le portrait hideux et pourtant trop vrai des femmes fortes selon le monde ? Ah ! sans doute, vous êtes loin de réunir dans votre personne tous les traits d'un tableau si triste et si digne de mépris ! mais ne se trouvât-il en vous qu'un seul trait de ce portrait repoussant, que je vous dirais : Hâtez, hâtez-vous de l'effacer, de le faire oublier par la vertu opposée au défaut coupable ou au vice honteux qui ronge vos bonnes qualités !

Maintenant, Mesdames, sachons où se trouve constamment Jésus-Christ, pour que nous nous efforcions de nous rencontrer constamment avec lui. Jésus-Christ se trouve dans toutes les vertus contraires aux vices honteux que je viens de signaler. Il se trouve à la prière, qu'il fait de grand matin avec la plus attentive ferveur, sans regarder ni à droite, ni à gauche ; à la messe, qu'il entend chaque jour, autant que possible, dans un angélique recueillement ; au sermon, qu'il écoute, médite et pratique, sans s'inquiéter si le prédicateur est éloquent, gracieux, spirituel ou fleuri, car que lui importe l'homme, n'est-ce pas Dieu qui lui parle ? au tribunal sacré, où il se confesse avec humilité et sincérité ; à la sainte table, parce qu'il vit en bon chrétien.

Jésus-Christ se trouve au travail sérieux. Que j'aime à me représenter Jésus jeune encore travaillant dans la boutique de Nazareth sous les yeux de Marie et de Joseph, pour gagner à la sueur de son front sa vie et celle de ses pieux parents ! Quel spectacle ! Celui qui d'une parole créa le ciel et la terre, manie un instrument grossier pour servir de modèle aux ouvriers dont il partage le modeste et pénible sort ; aux riches qu'il comble de bienfaits, aux pr nces et aux monarques, ses égaux par Marie, cette fille des rois de Juda ; aux prêtres, enfin, dont il est le pontife et l'exemplaire !

Jésus-Christ se trouve de préférence dans la maison du pauvre, en faveur duquel il opère, à chaque instant, de miséricordieux prodiges, et au sein d'une famille nombreuse et délaissée qui mourrait de faim, s'il n'était pas là pour renouveler, d'une manière sensible que nous ne voulons pas apercevoir, la multiplication des pains du désert. Comment, en effet, pourrait vivre une maison composée de quatre, cinq, six et sept personnes auxquelles vous ne donnez par semaine et quelquefois par mois, qu'un pain de six ou douze livres, que quelques brins de bois, ou une mesure de charbon, et dont le chef ne gagne que 1 fr., 1 fr. 50 c., 2 fr. par jour, si Jésus-Christ n'était pas là ? D'un côté, calculez le gain et les faibles dons, et de l'autre, les choses indispensables à la vie !...

Jésus-Christ se trouve non-seulement là où il y a des malheureux qui manquent du gain matériel, parce qu'à ses yeux, selon la belle expression de saint Jérôme, le pauvre est un sacrement : *Pauper est sacramentum*, c'est-à-dire un être sacré, digne de vos respects affectueux, mais il se trouve partout où il y a une plainte, une douleur ! Pourquoi ! parce que la douleur, dit saint Chrysostome, est aussi, elle, un sacrement : *Sacramentum est dolor;* partout où il y a une maladie, une infirmité qui, elle, aussi, est un sacrement : *Infirmitas est sacramentum!*

Oh ! non, Mesdames, l'homme ne vit pas simplement de pain matériel. En nous le corps n'est pas le seul organe qui soit susceptible de besoins et de souffrances.

Quoi ! vous qui avez l'œil si perçant, l'oreille si délicate pour voir et entendre ce

qui intéresse votre curiosité et votre vanité, vous n'avez pas entrevu, en passant, bien rapidement, il est vrai, dans ce faubourg, dans cette ruelle étroite et malpropre, vous n'avez pas entrevu un grabat, et sur ce grabat un infirme, un vieillard couvert de plaies, ou aveugle, une femme nouvellement accouchée qui se traîne péniblement du lit à la cheminée pour échauffer les pauvres langes de son nouveau-né, ou pour donner un morceau de pain noir à ses autres enfants qui criaient depuis longtemps : « Maman, du pain ! » vous n'avez pas entendu les plaintes du vieillard, les soupirs de la commère ? Si, si, vous avez vu, vous avez entendu ; mais, honte à l'humanité, honte plus grande encore à votre fausse religion, vous n'êtes pas entrées ! vous avez fait la sourde oreille, et à qui ? à qui ! A Jésus-Christ lui-même qui se lamentait, qui pleurait dans ce vieillard, dans cette mère, dans ces petits enfants, pour exciter votre commisération ! Vantez maintenant votre miséricorde; faites étalage de vos vertus et de vos *bienfaits* ! Courez chaque jour à la confession, à la communion, vous qui refusez de communier, de communiquer avec Jésus plongé dans la douleur ! Et on vous appelle dévotes ! et vous osez vous enorgueillir d'un si beau nom que vous ne méritez à aucun titre, que vous tournez peut-être même en dérision et en mépris !

Et que faites-vous donc, je vous prie, pendant que la nature humaine a le cœur sous le pressoir des perplexités et des angoisses ? Nous sommes occupées, répondez-vous d'un air tranquille et peut-être souriant ou dédaigneux, à nous chauffer, à nous délecter, sur nos canapés ; à nous plaindre de trop de chaleur, à broder des écharpes d'un grand prix, à nous tresser une couronne des fleurs de la Chine et du Japon, à répéter que les pauvres sont des paresseux, des gourmands ; à nous plaindre de leur insolente ingratitude ; voilà notre vie. Eh bien ! femmes du monde, tressez, tressez-vous une couronne ; à coup sûr, ce n'est pas le diadème de la pudeur, de l'honneur, du bonheur et de l'immortalité ! Dans ce diadème de l'orgueil et de l'égoïsme j'ai entrevu, moi, la longue épine des noirs chagrins, des cruelles jalousies, des déceptions, de l'ignominie et du remords !...

Quant à vous, femmes fortes selon Dieu, entrez dans cette maison de misère et de deuil pour y exercer votre céleste apostolat ! Partout où éclatent l'opulence et la joie, n'allez jamais seules; le temple de Vénus flétrirait votre pudeur. Mais là où règne le désespoir de la détresse et de la douleur, ne craignez rien ! Jésus-Christ est là ! c'est lui qui vous appelle ; murmurez, en entrant, le mot de consolation. Dites que vous venez de la part d'un Dieu souffrant, vous asseoir au foyer des peines et essayer d'en adoucir l'amertume : répandez une larme, baisez la chaîne du malheureux, et déjà ses pleurs ne coulent plus si abondamment ! Et déjà son cœur respire plus à l'aise ! Souvent, en vous privant du faible plaisir d'acheter un chapeau, une robe qui ne vous sont point nécessaires, vous l'arracherez à la honte, à la détresse, et vous le rendrez à Dieu, à l'honneur et à la paix !...

« Rien n'est comparable à la paix de la conscience, écrivait naguère un habitant du bagne de Brest au confesseur qui l'avait réconcilié avec le ciel. Ah ! mon Père, depuis ce jour fortuné cette triste demeure, qui était pour mes compagnons et pour moi un véritable enfer, s'est changée soudain en un lieu de fraternité et presque de bonheur! A la place des blasphèmes et des malédictions on n'entend plus que prières et cantiques; au lieu des rêves lourds et des sinistres terreurs qui nous assiégeaient pendant nos longues nuits, des songes doux et souriants, parce que vous nous avez ressuscités à l espérance ! Je comprends, à cette heure, une religion qui opère de tels prodiges ! Oui, en ma qualité de grand pécheur, je ne redoute plus les humiliations et les souffrances qui m'aident à calmer la justice divine et à expier mes crimes ! Loin de les craindre, *j'ose presque demander à mon Dieu de les augmenter, comme moyen de ressembler à son adorable Fils !* » Quelle noblesse de sentiments ! quel héroïsme de vertu dans un homme maudit de la terre, mais béni du ciel ! « Un roi, ajoutait-il, un roi en me graciant, ne me donnerait pas la millième partie du bonheur que vous m'avez procuré en brisant les tyranniques fers de ma conscience ! Merci, mon Père, merci ! Soyez mille fois glorifié ! »

J'aurais à vous citer le beau trait d'un officier de marine, converti par l'humeur égale et les délicates attentions de son épouse, à qui il dit un jour : « Que me demandes-tu en compensation de dix années de prévenances les plus exquises ? — Cher époux que j'aime plus que ma vie, je ne te demande qu'une visite au missionnaire. » Il alla le trouver, et huit jours plus tard la communion était donnée au couple fortuné !...

Autre trait non moins touchant de la puissance de la prière d'une mère éminemment chrétienne. Deux charmantes demoiselles de sept à huit ans, déjà pieuses et ferventes comme leur angélique modèle, et un frère plus jeune, sont prosternés, dans le salon, devant une image de Marie, et trouvés en cette posture à dix heures du soir par leur père, qui ne se préparait pas à faire sa mission : « Que faites-vous là, mes enfants ? Donnez-moi un baiser et allez dormir. — Papa, répond l'aînée, depuis notre souper nous prions pour toi. — Papa, ajoute la cadette, nous avons décidé tous les trois que tu irais demain trouver le missionnaire. » Vivement ému d'un spectacle aussi naïf qu'attendrissant, il passe la nuit dans un trouble salutaire. Le lendemain, les deux plus âgées le prenant par le bras et le petit garçon par la main, ils le conduisent, comme malgré lui, à la maison du religieux. La porte s'ouvre, il est entré.

« C'est maintenant ton affaire, » s'écrient les joyeux enfants ! A son retour il les embrasse, en leur répétant : « Enfants chéris, vous me devez la vie, et moi, grâce à Marie et à votre mère, je vous devrai le ciel!!! »

VI° CONFERENCE.

MISSION DES MÈRES.

Quis putas iste erit puer? (*Luc.*, I, 66.)
Quel pensez-vous que sera un jour cet enfant?

Mesdames, c'étaient des mères entourant un berceau. Elles étaient là assemblées pour féliciter la jeune mère sur son heureuse délivrance, pour partager sa joie, pour l'encourager, et surtout pour contempler son premier-né. Les amis, les proches, les voisins qui assistaient à cette scène attendrissante, se demandaient avec empressement : Quelle pensez-vous que sera la destinée de cet enfant? Sera-ce un guerrier intrépide qui obtiendra un rang distingué dans le temple de la victoire ? sera-ce un magistrat célèbre qui perfectionnera les lois pour le bonheur de sa patrie ? un vénérable pontife qui, par ses leçons et ses exemples éclairera et sanctifiera les peuples ? et personne ne savait que répondre. La mère, plus inquiète encore que ses parents, a interrogé la religion qui, elle, a une réponse positive à donner. Mais quelle est-elle, cette réponse ? Ah ! je n'ose vous la dire. Elle est à la fois belle et horrible, terrible et rassurante, la voici : Il sera, cet enfant, il sera un prédestiné ou un réprouvé ! et cette double destinée éternelle dépend de sa mère ! Telle est l'importante vérité que je viens développer aujourd'hui devant cette respectable assemblée. *Ave, Maria.*

Avant d'entamer cette haute question, je dois, mes sœurs, poser quelques principes avoués par la religion, par la raison, par toute philosophie éclairée.

1° L'enfant, à son entrée dans le monde, n'a aucune idée, aucun sentiment. Il n'éprouve que la sensation de la joie et surtout de la souffrance. Dans sa frêle organisation sans doute il y a une intelligence, il y a un cœur ; mais ce cœur, cette intelligence qui sont propres à recevoir l'intellect et le sentiment, demeureront inactifs et insensibles si on ne leur donne des idées et des sentiments. L'esprit de cet enfant ne connaît rien, et par conséquent son cœur n'aime rien ; car nous ne pouvons aimer ce qui nous est inconnu.

2° Un second principe à établir, c'est que si cet enfant était nourri dans une forêt, dans un lieu isolé, par un être sans raison ; s'il était séparé de toute société humaine, il serait toute sa vie un véritable idiot. Il n'aurait, comme les animaux, que l'instinct de sa conservation ; voilà ce qui est approuvé de tout le monde, même des philosophes.

Mais, je le répète, cet enfant qui ne connaît rien, qui n'aime rien, est propre à recevoir des idées et des sentiments, parce qu'il a apporté en naissant une intelligence qui sait comprendre, un cœur qui sait aimer. Ces idées, ces sentiments, il les recevra par la parole exprimée, par le signe, le geste qui est aussi un langage.

Je dois observer aussi que c'est sous le point de vue purement chrétien et par conséquent social, que je veux traiter l'éducation de l'enfance. Arrière tous les systèmes philosophiques sur cette matière. Pourquoi ? Parce que par cette éducation chrétienne, je mettrai l'enfant dans le cas de remplir honorablement tous les devoirs de la position, de la profession à laquelle la Providence le destine. Ainsi la doctrine que je vais exposer n'est point ma doctrine, mais bien celle du Christ, dont vous reconnaissez la divinité ; et cette doctrine m'apprend que l'homme placé sur la terre est destiné à être éternellement heureux ou malheureux.

L'enfant donc, comme nous l'avons dit, à son entrée dans le monde, est propre à recevoir des idées et des sentiments qui tous doivent lui aider à atteindre son but final, la gloire éternelle. Et c'est sa mère, uniquement sa mère, qui est chargée par Dieu de faire son éducation chrétienne ; de lui enseigner Dieu et ses perfections ; Jésus-Christ et la société, telle qu'il l'a constituée, imposent à la mère cette noble tâche ; si elle y manque, elle encourra l'indignation de Dieu et de l'homme ; si elle la remplit scrupuleusement, la société lui doit une couronne, et le ciel un trône. Mais le père ! le père est le chef de la famille, il commande, il domine, il est roi au foyer domestique ; mais il n'est là que pour protéger, que pour assurer la tranquillité intérieure ; c'est à lui de travailler au dehors, de bâtir à sa femme, à sa nombreuse progéniture, une demeure et de l'embellir, s'il le peut ; de se livrer, pour les sustenter et les vêtir, à la culture des champs, du négoce ou de sa charge. Mais il ne doit point s'immiscer dans les opérations mystérieuses qui se passent entre la mère et son enfant. La mère seule, d'après l'ordre de Dieu et l'économie de sa providence, est donc chargée de façonner son enfant conformément aux desseins exprès de Dieu qui le lui a remis pur et saint ; qui, par le baptême, lui a ouvert les portes du ciel, et qui, en le déposant dans le sein de la mère, lui a dit : C'est à toi et à toi seule qu'il appartient de lui montrer la voie qui conduit au bonheur suprême, et ce n'est qu'à moi que tu en dois rendre compte. Pendant cette éducation, personne, pas même ton mari, n'a le droit de lever le voile sacré qui te couvre toi et ton enfant. Mais aussi, si d'un côté, d'après la nature et la religion, tu as des droits exclusifs sur le fruit de tes entrailles, de l'autre, tu en as seule la responsabilité aux yeux de ton Créateur, qui te demande un saint ; aux yeux de la société, qui te demande un citoyen vertueux ; aux yeux de ton époux, qui te demande un fils respectueux et docile.

Ces principes bien établis et avoués de

tous, la mère est donc obligée de développer l'intelligence de son enfant par la parole, ***Fides ex auditu*** (***Rom.***, X, 17), par les signes et les caresses. Elle est obligée de donner à cette jeune intelligence des idées belles, honnêtes, vraies, chrétiennes. Elle est obligée d'insinuer dans son cœur pur et limpide l'amour de Dieu et des hommes, l'amour de ce qui est bon, aimable, en un mot, l'amour de toutes les vertus, car l'amour, c'est toutes les vertus. Si elle agit constamment ainsi, l'enfant ne recevant de sa mère que des idées saines, que des sentiments nobles, deviendra nécessairement vertueux. Car, Mesdames, vous le savez, l'enfant est naturellement et souverainement imitateur. Il pense, il parle, il agit comme ceux et celles avec lesquels il se trouve; de plus, il est naturellement et souverainement crédule. Ne connaissant rien par lui-même, il regarde comme faux ce qu'on lui donne comme faux, et comme vrai ce qu'on lui donne comme vrai. Or, si l'enfant, ne recevant que l'éducation de sa mère, n'apprend d'elle que la connaissance du vrai et de l'honnête, que l'amour de l'un et de l'autre, il deviendra nécessairement véridique, honnête et vertueux. Mais si la mère, au contraire, lui donnait par sa parole et ses exemples la connaissance et l'amour du mal, l'enfant par la même raison connaîtrait le mal, aimerait le mal, ferait le mal, parce que d'une part, il est naturellement crédule, et que, de l'autre, il est naturellement imitateur. Mais, me dira-t-on, n'est-il pas physiquement et moralement impossible que la mère s'occupe exclusivement de son enfant ou de ses enfants? Je le sais: mais alors dans ce cas, la mère doit veiller scrupuleusement à ce que la personne qui la remplacera transitoirement auprès de son enfant, soit une autre mère, c'est-à-dire une personne aussi sûre qu'elle-même; car s'il en est autrement, la mère aura manqué son but, et l'enfant deviendra la victime de son incurie, et Dieu en demandera à la mère le compte le plus rigoureux. Elle doit donc consciencieusement prendre garde à ce que sa servante soit foncièrement véridique, honnête et vertueuse, à ce que le précepteur auquel elle le confiera ait émimement toutes ces qualités, puisque s'il n'en était pas ainsi, le bonheur de l'enfant serait compromis, et par conséquent celui de la mère, celui du père.

Jusqu'à quel âge, me demandez-vous, la mère est-elle ainsi responsable de l'éducation de son enfant? Jusqu'à l'âge de l'adolescence, de la première communion, où l'enfant connaissant le bien et le mal, le bien qu'il aura vu faire et dont on lui aura inspiré l'amour, le mal qu'il n'aura pas vu commettre, mais dont on lui aura parlé pour lui en inspirer de l'horreur, ait assez de liberté pour choisir entre ces deux extrêmes.

Après cet âge si critique, la mère, ayant gagné la confiance et l'affection de son enfant, continuera sans aucun doute d'exercer sur lui une grande et précieuse influence. La mère, en plaçant son enfant dans un collége, ou en lui faisant apprendre un état, aura soin, et elle y est obligée, de le confier à des maîtres qui conservent et fortifient son œuvre. Mais enfin, si contre son attente, son enfant, qu'elle perdra de vue le moins possible, préférait l'erreur à la vérité, le mal au bien, elle aurait néanmoins rempli sa tâche, et Dieu saurait un jour l'en récompenser.

Maintenant, mes chères sœurs, jetez un coup d'œil impartial sur la jeunesse, sur la génération qui vous entoure. Trouvez-vous beaucoup d'enfants de quinze à dix-huit ans qui aient la foi et qui pratiquent la religion? Trouvez-vous beaucoup de jeunes gens sur le front desquels soit écrit le nom de Jésus-Christ? Que dis-je? Connaissez-vous beaucoup d'enfants de huit, dix, douze ans, qui soient purs, qui soient éminemment vertueux, comme ils devraient l'être? En connaissez-vous beaucoup? interrogez-les, et ils vous diront pour la plupart, que c'est au foyer domestique qu'ils ont vu le mal, qu'ils ont appris le mal. Et que faisait donc la mère.? Je n'ose le dire, je ne puis le dire. Et où était donc la mère pendant que des personnes d'une moralité douteuse, d'une immoralité presque certaine, corrompaient son enfant? Où était la mère? Ah! je puis vous le dire sans craindre d'être démenti; elle n'était pas avec son enfant, elle était ailleurs; elle faisait un voyage d'agrément avec... elle était au bal, au spectacle; elle était occupée à faire ou à recevoir des visites, à entretenir une correspondance. Et voilà que par une coupable incurie, une barbare insouciance, son enfant apprenait le mensonge et le mal. Et voilà que cet enfant qui dès l'âge de quatre et cinq ans, était témoin du mal, en a conservé un funeste souvenir qui ne s'effacera jamais de sa mémoire.

Je le répète avec vérité : à qui la faute de l'incrédulité et de la corruption qui dégrade la génération présente, sinon aux mères? La grande et lamentable plaie de notre siècle, la voici : c'est qu'il n'y a plus de mères qui soient mères! il n'y en a plus, presque plus!...

Mais, se récrie l'une de ces malheureuses mères, d'où vient donc ce prédicateur? Sort-il des déserts sauvages? on croirait qu'il n'a fréquenté que des peuples barbares. Ignore-t-il les devoirs de civilité et de bienséance que nous avons à remplir dans la société? voudrait-il nous faire divorcer avec toutes les fêtes, tous les amusements propres à notre âge, à notre sexe, à notre rang, et nous faire vivre en solitaires? Non, mères qui m'entendez, je n'ignore rien de tout cela; mais je viens vous dire, de la part de Jésus-Christ, que si vous préférez les usages du monde à l'éducation de vos enfants, et les plaisirs à la joie qu'éprouve une mère dans la société de ses enfants, vous n'êtes pas encore mères, vous ne savez pas même ce que c'est qu'une mère!.. Vous êtes pieuses, répète-t-on; je n'en crois rien, puisque vous oubliez le premier et le plus sacré de vos devoirs.

Mais, me répondent quelques mères, mon

enfant n'est pas corrompu, il a la foi, il approche des sacrements. Tant mieux! tant mieux! je vous en félicite et je fais des vœux bien sincères pour qu'il continue de bien vivre. Mais, dites-moi encore, mère de famille : on répète par le monde et surtout parmi vos connaissances, que vous avez un caractère fort, que vous discutez violemment avec votre époux, que vous reprenez vos serviteurs et servantes avec humeur et hauteur, que vous ne savez pas vous les attacher et que vous les rendez malheureux. On dit que vous êtes médisante, calomniatrice, que vous ne respectez pas vos vieux parents et que vous remuez jusqu'à la cendre des morts. On dit encore que la fortune vous a tourné la tête, que vous êtes plus orgueilleuse et plus intolérable à mesure que vous devenez plus riche. Qu'en pensez-vous? Si au lieu d'amasser des biens qui vous font oublier votre origine et l'humilité qui, à toute époque, sied si bien à toute mère chrétienne, vous aviez acquis un peu de patience, de douceur, de modestie et de charité, que vous seriez bien plus heureux, vous, votre mari, vos enfants et vos domestiques! Qu'un parterre orné de toutes ces vertus vous serait bien plus utile qu'une belle maison de campagne qui vous rend ridicule, superbe et égoïste! Mais, veuillez y réfléchir, comment voudriez-vous que vos enfants, habituellement témoins malheureux de vos divisions intestines, de vos paroles dures et déplacées, de vos airs hautains et dédaigneux, ne marchassent pas sur vos traces?.. Non, vous n'êtes pas mère! Oui, je répète cette parole désolante : qu'il y a peu de mères, même parmi les femmes qu'on appelle pieuses, et pas une, pas une seule parmi celles qui ne le sont pas. Quel triste héritage vous léguez à vos enfants et à la postérité!...

Mesdames, nous ne terminerons pas cette instruction familière qui intéresse à la fois les hommes mariés, les jeunes gens, les jeunes personnes, les enfants des deux sexes et particulièrement les mères, sans indiquer à celles-ci la manière dont elles doivent élever le fruit de leurs entrailles.

1. Pendant que la mère porte l'enfant dans son sein, elle doit, chaque jour, le consacrer à Marie, appeler sur lui les bénédictions célestes et prendre les plus sages précautions pour qu'il ne lui arrive aucun accident fâcheux, bien persuadée qu'une seule imprudence l'exposerait à naître difforme, à mourir sans baptême, et par conséquent à être à jamais privé de la vue de Dieu. Quels remords déchirants pour la mère inconsidérée qui, par sa faute, aurait compromis tout d'abord la santé, le bonheur ou le salut de son enfant!

2. Dès que l'enfant a vu la lumière, que sa mère se hâte de lui faire administrer le sacrement qui est la porte du ciel, de lui donner pour parrain et marraine des chrétiens dignes de la remplacer en cas de malheur, et de le recommander chaque jour à son bon ange et à son saint patron.

3. Aussitôt que l'enfant annonce de l'intelligence (ce qui a lieu plus tôt qu'on ne le pense communément, car saint Augustin nous dit qu'à dix mois il se fâchait en voyant sa mère allaiter un autre enfant), elle doit, en agitant son berceau, lui apprendre à balbutier les doux noms de Jésus et de Marie, et accoutumer ses regards à contempler amoureusement leur touchante image et leur divin sourire.

4. A partir de ce moment critique, la mère ne peut se permettre ni souffrir que personne se permette, soit par geste, parole ou action, rien de répréhensible, rien de contraire à la vérité, à la justice, à la décence, devant ce petit innocent qu'on doit respecter comme un ange, se rappelant sans cesse que de ces premières impressions dépend souvent son bonheur, et qu'il vaudrait mieux pour nous qu'une meule attachée au cou on nous précipitât au fond de la mer que de scandaliser l'un de ces petits enfants.

5. L'enfant apportant en naissant une inclination naturelle au bien, se fortifie en aménité et en sagesse sous les yeux satisfaits des parents toujours raisonnables qui lui donnent constamment l'exemple de toutes les vertus. S'il vient à faire quelque faute, le reprendre avec douceur, lui faisant comprendre qu'en agissant ainsi il contriste son père et offense Dieu. Saint Grégoire le Grand nous raconte qu'un enfant de cinq ans était depuis du temps déjà dans le purgatoire pour quelques mensonges et un péché d'indécence auxquels l'avait habitué sa bonne. De grâce, gardez-vous bien de le confier à des bonnes ou nourrices menteuses, bizarres, violentes, corrompues, comme il y en a tant. Pour vous, mères, nécessité indispensable de ne pas perdre de vue vos enfants, de vous aimer dans leur société, de partager leurs innocentes récréations, leurs études et leurs prières.

6. Les accoutumer de bonne heure à répondre, quand on leur demande ce qu'ils désirent: Maman, ce que vous voudrez. Autrement ils ne tarderaient pas à devenir volontaires, capricieux, irascibles. Les accoutumer, dès l'âge le plus tendre, à respecter l'autorité, qui vient de Dieu, les sages vieillards, à écouter leurs paroles, à aimer et soulager les pauvres. Le père de Louis XVI, n'ayant encore que deux ans, ne voyait point un malheureux sans demander à lui porter lui-même quelque chose, parce qu'on lui avait appris que ce don était fait à l'Enfant Jésus, devant lequel il se mettait souvent à genoux, le priant pour la France, la famille royale, les pécheurs et les affligés.

7. Autant que possible, la mère doit elle-même commencer et poursuivre, aussi loin qu'elle le pourra, l'instruction de ses enfants, et leur éducation, qui est pour eux de la plus haute importance. L'éducation, vous le savez, regarde principalement le cœur, et disons-le en passant, nous ne sommes vraiment rien que par le cœur. Qu'importe en effet qu'une fille, qu'une femme possède bien la grammaire, la rhétorique, l'écriture,

le dessin, la musique, la danse, la géographie, l'histoire, l'astronomie même, si elle manque d'urbanité, de modestie et de cœur? Le pédantisme va très-mal à une vierge, à une épouse qui, dénuée de sensibilité et d'entrailles, vise sottement à l'esprit, à la vanité et à la philosophie. Malheur au mari qui s'entoure d'une pareille compagne!

8. Toutefois, si la mère ne se sent pas capable d'instruire convenablement ses filles, elle les placera dans une maison d'éducation choisie, où loin de les appliquer à des études frivoles, à de pitoyables futilités, on leur inspire, tout en formant leur jugement et leur caractère, l'amour du travail, de l'ordre et d'une religion solide et bien éclairée. La mère insistera surtout à ce que son enfant soit préparé de longue main et de la manière la plus sérieuse à sa première communion. Que j'aime à me rappeler Louis XVI bénissant sa fille, le matin de ce beau jour! Comme il tressaille d'allégresse, le cœur de la mère chrétienne qui accompagne à la table eucharistique sa jeune vierge, consacrant sa pudeur et sa vie entière au chaste Epoux des âmes vierges qu'elle reçoit dans son sein!

La fille d'un portier fut pieusement suivie au banquet divin par son père et sa mère: le soir même de ce jour, le propriétaire de l'hôtel donna un splendide repas pour fêter sa fille qui, elle aussi, avait fait sa première communion. Au milieu du repas, alors que tous les convives se livraient à la joie, on entendit les sanglots longtemps comprimés de cette jeune et riche enfant. Instamment pressée d'en dire la cause, elle répondit enfin: « Ce matin, j'ai vu à la sainte table la petite Jeanneton, fille de notre concierge, au milieu de son père et de sa mère, et tous les trois ils pleuraient de bonheur. Et moi, avec mon gros cierge et mes beaux ornements, j'étais là seule comme une pauvre orpheline. Ainsi délaissée j'ai eu peine à recevoir mon Jésus parce que mes larmes m'aveuglaient! Depuis ce moment je n'ai fait que gémir et je ne puis me consoler! O Jeanneton, répétais-je, que ma félicité serait grande si j'étais née la fille du portier! — Ma chère Louise, dit le père attendri, en la pressant contre son cœur et en la couvrant de ses pleurs, tu nous aimes, ta mère et moi, plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, et c'est la religion seule qui a pu t'inspirer d'aussi nobles sentiments! Grâces en soient rendues à ton Jésus, ce divin et constant ami de l'enfance! Console-toi, ma fille, sois désormais heureuse! Ta mère et moi, nous prenons en ce moment l'engagement solennel de communier avec toi à la glorieuse Assomption de Marie, ta seconde, ou plutôt, ta première patronne! »

Enfin, mère chrétienne, votre fille, une fois sa première communion et son éducation terminées, a plus besoin que jamais de vos soins et de votre surveillance. Malheur aux mères qui permettent à leurs filles les romans, l'indécence dans la parure, les bals et les spectacles, qui ne leur donnent pas l'exemple d'une piété continue et sincère, qui leur laissent fréquenter de dangereuses connaissances!

En effet, mère de famille, soyez franche et sans détour; depuis quand votre fille est-elle devenue légère, indiscrète, tantôt folâtre, tantôt sournoise? Rappelez vos souvenirs: n'est-ce pas depuis le jour fatal que, vous séparant d'elle pour aller où Dieu sait bien..., vous la confiâtes à la garde d'une amie, d'une *amie* qui lui permit de jouer, de se promener solitairement sans doute avec quelqu'un qu'elle protégeait? Quoi! après cette trop longue absence que vous auriez bien fait de vous interdire à vous-même pour cause que vous n'ignorez pas, vous paraissez étonnée du triste changement que vous déplorez dans votre enfant naguère encore si charmante et si pieuse! Interrogez, interrogez votre conscience, et elle vous indiquera sûrement le double et sanglant reproche que vous avez à vous faire...

« Prédicateur, me réplique, en m'interrompant, une voix légitimement susceptible, mais peu raisonnable, vous vous trompez quant à ma fille. Beaucoup d'autres, je le sais, deviennent soudain indociles, arrogantes et malheureuses pour la cause que vous venez de dire; mais la mélancolie de la mienne a une autre source: ne veut-elle pas se faire religieuse? Or, son père et moi nous n'y consentirons jamais!... — Et pourquoi, donc, s'il vous plaît? — Parce que nous ne l'avons pas élevée si chèrement pour le cloître; parce que, héritière d'une assez belle fortune, nous voulons l'établir honorablement dans le monde! — Madame, êtes-vous chrétienne? — Oui, Monsieur. — Et votre époux est-il chrétien? — Oui, oui, Monsieur. — Non, non, vous n'êtes chrétiens ni l'un ni l'autre. Si vous étiez bons chrétiens et bons citoyens, vous vous glorifieriez, à ce double titre, d'avoir procuré à la religion, à la société, une religieuse dans un hôpital, dans l'enseignement ou dans la contemplation des choses éternelles; d'avoir un fils dans le monastère, dans le sacerdoce, à la tête des missions ou d'un troupeau qui le bénirait, lui et les auteurs de ses jours! — Nous exigeons au moins, Monsieur, que notre enfant étudie sous nos yeux et dans le monde, sa vocation. — Jusqu'à quel âge, je vous prie? — Jusqu'à 21, 22, 25 ans. — S'il en est ainsi, si vous désirez que vos enfants n'engagent point, sans expérience, sans connaissance de cause, leur avenir, pourquoi donc vouliez-vous, contre leur gré, les marier, leur faire embrasser, il y a déjà quelques années, un état indissoluble et si périlleux sous tant de rapports? Non, vous êtes forcés d'en convenir, ce n'est point la religion, ce n'est point la raison qui vous conseille et vous dirige. C'est uniquement la vaine gloire, l'égoïsme, la cruauté! Eh bien! votre fille unique se mariera; mais vous aurez bientôt à pleurer sa perte et votre malheur! Ces exemples sont-ils donc si rares? Mère de famille, attendez,

attendez, et vous comprendrez, trop tard, qu'on ne se rit pas impunément des desseins de Dieu sur ses enfants, dont il est le prémier père et le maître absolu !

Tout ce que je viens de dire, Mesdames, de l'épouse, s'applique trop directement à l'époux pour ne pas me dispenser d'entrer dans de plus longs détails. En faisant l'histoire de l'une, j'ai fait suffisamment l'histoire de l'autre. Concluons donc de tout ceci que le désordre qui règne, au plus haut point, dans la société, ne peut être attribué, en très-grande partie, qu'à l'indolence, qu'à l'aveuglement, qu'à l'irréligion des chefs de famille ! O vous donc qui avez un enfant au berceau, je vous en conjure par ses cris et ses caresses, remplissez courageusement votre tâche de mère ? Vous aussi qui êtes appelées à devenir mères, soyez véritablement mères : *Monstra te esse matrem.* C'est une fonction si belle, c'est un sacerdoce si divin que celui de la maternité ! Ce sublime ministère qui, dans l'éternel dessein de l'adorable Trinité, se trouve si largement associé à la création de toutes les intelligences humaines, peuple la terre, réjouit l'Eglise, enrichit le ciel, en accumulant sur sa tête d'immortelles et glorieuses couronnes ! ! !

SUPPLÉMENT A LA RETRAITE PASTORALE.

AVIS

DONNÉS AUX CONFESSEURS PENDANT UNE RETRAITE PASTORALE.

Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, e retenus à ceux à qui vous les retiendrez, dit Jésus-Christ à ses apôtres et à leurs successeurs; *et je serai moi-même avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin des siècles* (*Joan.*, XX, 22, 23; *Matth.*, XXVIII, 20.)

Mes chers confrères, si, dans notre patrie, supposons-le, les prêtres étaient malheureusement réduits à ne pouvoir que prêcher ou confesser, ils devraient, ce nous semble, choisir le ministère de la confession. Pendant la longue et sanglante révolution de 1793, la foi s'était conservée intacte et vigoureuse dans les paroisses que les pasteurs légitimes n'avaient point abandonnées ; pourquoi ? parce qu'à la faveur des ténèbres et du déguisement, ils bravaient tous les dangers pour absoudre, sur le seuil de l'éternité, les bons chrétiens, les républicains eux-mêmes qui leur demandaient, à grands cris, cette suprême et incomparable consolation ! Disons-le sans craindre un démenti : la confession sacramentelle est la clef de voûte de la religion de Jésus-Christ !

Le protestantisme, en repoussant le sacrement de pénitence, s'est suicidé, et son ignominieuse agonie ne se prolonge à travers trente sectes différentes qui s'anathématisent réciproquement, que parce qu'il favorise toutes les mauvaises passions.

Le catholicisme, à l'aide seule de l'absolution, vivrait éternellement ! L'absolution descendue du ciel, dans le cœur magnanime du Verbe incarné, sur l'humanité coupable, mais repentante, voilà l'indispensable et unique espérance de toute âme qui consent à pleurer ses erreurs et ses crimes !

Ayant, pendant quarante-cinq ans, exercé successivement le saint ministère comme vicaire, curé, chanoine titulaire, missionnaire de France et Jésuite, et ayant entendu les accusations de quatre-vingt mille pénitents de tous les rangs et de tous les ordres, il nous a été facile d'acquérir un peu d'expérience. Nous croyons, mes frères, vous rendre un immense service, ainsi qu'à nos confrères, en vous exposant clairement notre manière de confesser qui vous apprendra à vous-mêmes la vraie manière de faire de bonnes confessions.

Je procède donc ainsi avec toute pénitente, quelle que soit sa condition ou sa profession, qui s'adresse à moi pour la première fois, ou seulement de loin en loin, ou à l'occasion d'une retraite et d'une mission : « Ma bien chère sœur, consentiriez-vous à mourir présentement dans l'état actuel de votre conscience ? Répondez, non à un homme, mais à Dieu dont je suis, quoique indigne, le représentant, représentant qui donnerais tout à l'heure mon sang pour vous empêcher de rouler dans un enfer éternel ! » Cette redoutable question, chaque mortel sensé, chaque chrétien, chaque prêtre, chaque religieux ne doit-il pas se la faire à lui-même, à l'examen du soir, avant de se coucher dans son premier cercueil !

Si elle me répond d'une voix humble, mais assurée : « Grâce au Seigneur, ma conscience ne me reproche rien de bien inquiétant, et aucun remords ne me poursuit, » je passe outre en la félicitant de posséder une fortune préférable à toutes les fortunes imaginables. Si, au contraire, sa réponse est négative, je lui demande le pourquoi, après l'avoir conjurée de tout déclarer, avec une liberté vraiment filiale, à un père compatissant qui aimerait mieux être brûlé vif que de dire un mot, que de faire un geste qui pût éveiller le moindre soupçon : c'est alors, seulement alors que cette infortunée, vaincue par tant de zèle et de générosité, se détermine à avouer ce qu'elle avait résolu de taire jusqu'au dernier moment de sa vie. En la confessant d'un ton brusque et rapidement; en lui répétant : Après, C'est assez, Je vous devine, Allez vite, Je suis pressé, je ne triompherais point de son invincible répugnance à me révéler des choses ignominieuses, des profanations multipliées qu'elle

voudrait pouvoir se cacher à elle-même.

Aussi, vénérés confrères, que de pénitentes, la confession heureusement terminée, aimaient à nous répéter, les larmes de la reconnaissance aux yeux : « Mon très-cher Père, sans vos bienveillantes interrogations, je n'aurais osé déclarer ces consentements et désirs intérieurs, ces conversations libres, ces indécentes familiarités, toutes ces turpitudes communes et solitaires qui, depuis des années, me rendaient si malheureuse et m'auraient infailliblement perdue! »

D'ailleurs, respectables confrères, le Rituel romain et le concile œcuménique de Latran nous ordonnent, sous peine de péché mortel, d'interroger nos pénitents en demandant tout d'abord à nos pénitentes si elles ont fait le mal avec des hommes, neuf sur dix répondraient : « Non, mon Père. »

Il faut donc leur dire : « Ma chère fille, avez-vous quelquefois plaisanté, folâtré avec des hommes, des jeunes gens? — Non, jamais! — Avez-vous fréquenté les danses, les veillées? — Jamais! — Vous êtes-vous respectée vous-même? — Oui, toujours! » Alors je n'insiste pas davantage, et je loue leur sagesse en leur indiquant les moyens de la conserver.

Aux élèves d'un pensionnat ou d'un externat :

« Ma chère enfant, vos compagnes ne sont-elles pas quelquefois trop libres avec vous dans leurs paroles et leurs manières? » Suivant la réponse, nous continuons de questionner, ou nous passons vite à des choses d'une autre nature. « Avec qui, mon enfant, vous amusez-vous pendant vos vacances? — Avec mes cousins et autres jeunes gens. — Quels jeux faites-vous avec eux? ne se permettent-ils point des libertés inconvenantes? » La réponse nous met sur la voie du désordre, et nous contraint, trop souvent, de les interroger sur des vices que des demoiselles de vingt ans ignorent encore.

Pères et mères, que vous êtes aveugles et criminels de ne pas présider à tous les amusements de vos jeunes filles qui, hier, étaient encore innocentes, et qui aujourd'hui ont contracté des habitudes honteuses qui, en torturant leur conscience et en altérant leur santé, empoisonneront leur vie tout entière! Que penseriez-vous, je vous le demande, d'une maîtresse de pension qui admettrait, dans la récréation de ses élèves, de jeunes garçons, de jeunes filles dont les mœurs sont suspectes?... O innocence baptismale, à l'époque où nous vivons, es-tu encore la parure de la majorité des enfants des deux sexes, qui comptent plus de douze années? je ne puis le croire! Pères et mères, maîtres et maîtresses de pension, et nous, vos confesseurs, tremblons! nous sommes menacés d'un prochain et redoutable jugement!...

Aux femmes et aux filles plus âgées :

« Ma chère sœur, avez-vous plaisanté, folâtré avec des hommes? — Oui, quelquefois! — Se trouvant seul avec vous, il a peut-être demandé à vous embrasser! — Oui! — En vous embrassant, n'a-t-il pas voulu se permettre autre chose? — Si, mais je le repoussais! — Mais enfin, combien de fois s'est-il permis ces baisers, ces étreintes, ces propositions, ces promesses de mariage? — Oh! bien des fois! » Ici, leur expliquer que tous ces désirs exprimés, toutes ces rencontres dangereuses et non évitées soigneusement, toutes ces tentatives non repoussées avec violence et indignation, sont autant d'adultères commis dans le cœur de l'agresseur, et auxquels participe criminellement la fille qui ne se défend pas et ne crie pas, comme elle ferait, si c'était un assassin. Puisque ces ignobles divertissements sont presque universels et rarement accusés, vu la corruption de l'homme et la vanité de la femme, nous devons donc, par une commisération bien méritoire, adresser progressivement à celle-ci surtout (ne négligeant point celui-là), des questions qui, en nous découvrant des désordres non soupçonnés, la déchargent entièrement du lourd fardeau qui l'écrasait; sans cette charité paternelle, elle s'en retournerait plus bourrelée qu'auparavant. N'oublions pas de lui demander si elle a péché seule, avec des enfants, des compagnes, des êtres sans raison, un parent, un homme quelconque.

Jugeons-en par nous-mêmes : si nous succombions sous une multitude de vols, de haines, de jalousies, d'empoisonnements, de regards lascifs, de concupiscence, de pollutions, de cohabitations, d'infanticides, de crimes qui nous assimileraient aux habitants de Sodome et à la brute, aurions-nous le courage d'en faire une complète narration à notre confesseur habituel? Non; même à un directeur étranger qui ne nous aiderait pas avec bonté et patience! Non! nous devons donc interroger nos pénitents. Dans une seule mission de sept semaines où soixante-dix prêtres étaient fort occupés, trente-deux infanticides pour notre part! sans nos interrogations, dix nous auraient-ils été accusés? je ne le pense pas! O confession sacramentelle, qui pourra jamais apprécier ta juste valeur! Qu'ils sont insensés, injustes et ingrats, les êtres qui se rient de tes incomparables bienfaits!...

Quand une fois nos pénitentes nous ont affirmé qu'elles ne cachent rien, qu'elles sont parfaitement soulagées, qu'elles se repentent sincèrement, qu'elles éviteront à l'avenir toutes les occasions périlleuses, qu'elles le jurent à Marie, leur libératrice, donnons-leur avec joie l'absolution, surtout à celles qui ne sont pas libres de leur temps, en leur recommandant de ne plus se préoccuper de ces infamies et de ces sacriléges à jamais pardonnés, lors même qu'elles auraient oublié quelques fautes graves. Recommandons-leur encore de ne pas écouter l'esprit de mensonge qui, pour les troubler, leur répétera qu'elles n'ont pas tout confessé, qu'elles doivent tout révéler à un autre directeur, et que, d'ailleurs, il n'y a plus de pardon pour elles! pour les prémunir contre ces piéges si perfides et si funestes à beaucoup, ren-

dons-nous garants de leur salut, si elles sont fidèles à leurs promesses. Dans le cas où elles seraient par trop tourmentées de ce qu'elles ont oublié, permettons-leur de nous l'avouer plus tard, ou à un autre confesseur, mais seulement ce qu'elles ont oublié, car tous leurs péchés leur ont été remis. Quant à celles qui, dans leur téméraire présomption, ne sont pas résolues de fuir, à tout prix, l'occasion de succomber, ne les absolvons pas : voilà, mes frères, ce que j'appelle confesser et se confesser dignement et fructueusement. Oh! que je me croirais digne, d'après ma conviction fortifiée depuis trente-six ans par plusieurs expériences quotidiennes, d'un terrible jugement, si je n'avais interrogé mes pénitentes; si je leur avais imposé silence quand elles voulaient me parler des sixième et neuvième commandements; si j'avais laissé, durant des années, de vertueuses épouses dans de cruelles incertitudes sur leurs rapports intimes avec leurs maris en refusant de leur dire clairement ce qui est permis et ce qui est défendu! Mon Dieu, que d'affreux mystères seront bientôt dévoilés aux *savants théologiens* et aux *sages directeurs* qui, sous le vain prétexte de ne pas alarmer la pudeur des vierges, les délaissent dans leur putréfaction ou leur anxiété!...

Avec les pénitentes dont la conduite est édifiante et l'intérieur paisible, nous sommes expéditif et ne perdons pas un temps précieux; mais avec les consciences impures et troublées, nous avons une patience angélique. Comment! pour un procès qui ne regarde que des intérêts matériels, douze magistrats siégeront solennellement toute une journée; et moi, juge spirituel, je n'accorderais pas vingt, trente minutes d'audience à ma sœur qui est menacée d'une éternelle réprobation; ou je jetterais la pierre, comme les Pharisiens, à cette femme adultère qui vient elle-même implorer ma clémence!...

Mais, répliquez-vous, un jeune prêtre peut-il agir de la sorte? Jeunes ou vieux, nous avons à remplir partout les mêmes devoirs. L'Homme-Dieu ne comptait que trente ans lorsqu'il commença son ministère public, et Jean le bien-aimé en avait moins encore. Jamais, grâce à la bonne Marie que nous supplions instamment de nous amener elle-même les créatures les plus corrompues, les plus misérables et les plus méprisées, le saint tribunal ne fut pour nous un danger : ce qui expose grandement à la tentation et met le salut en péril, c'est la fréquentation des personnes du sexe, quoique vertueuses. Cette assiduité très-imprudente et toujours scandaleuse m'aurait infailliblement conduit en enfer si, prévenu d'une grâce non méritée, j'avais recherché de préférence les pénitentes distinguées aux yeux du monde; j'avais écarté les servantes, les ouvrières de mon confessionnal, en m'y tenant à des heures où elles ne pouvaient venir; j'avais usé de plus de douceur et de politesse envers les dames qu'envers les pauvres; si j'avais confessé avec précipitation des personnes qui m'étaient inconnues.

Un fait, choisi entre mille, va jeter une nouvelle lumière sur l'incomparable matière que nous effleurons à peine. Pendant que nous étions dans un très-célèbre sanctuaire de Marie où, en quatre années, six heures de suite par jour, après notre messe et avant notre déjeûner, nous entendîmes vingt mille pèlerins, entre tout éperdue une demoiselle riche, mais simplement vêtue. « Mon enfant, pourquoi ces sanglots? — Ah! mon Père, j'ai pris un autre confessionnal pour le vôtre. L'un de vos voisins à qui j'avais raconté quelques fautes légères pour m'enhardir à lui en accuser de plus considérables, loin de m'interroger, comme je l'espérais, s'est écrié : *Je vous connais, en voilà assez! Récitez les Litanies de la sainte Vierge, faites un acte de contrition, allez communier.* Mon cher Père, ayez pitié de moi! je vous arrive saisie d'effroi et avec un nouveau sacrilége! » Mon voisin était pourtant un bien saint prêtre.

En n'interrogeant pas, plus ou moins, suivant leur position et leur première réponse, les pénitents et principalement les pénitentes riches et pauvres dont je ne connais pas bien les infirmités spirituelles, je croirais me rendre plus inhumain que le médecin qui laisse périr ses malades pour n'avoir pas recherché les causes cachées de la maladie; plus cruel que le chirurgien qui refuse d'extraire la gangrène qui ronge les nobles parties que la femme pudique n'ose montrer; plus barbare que le juge qui, avant d'avoir questionné l'accusé lui-même, le condamne à mort!... Sachant que nombre de chrétiens naturellement timides profanent les sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie par défaut d'intégrité dans leurs aveux, et conséquemment de sincérité dans le repentir, n'est-il pas incontestable que moi, confesseur, je participerais à ces profanations? Il est une multitude de pénitentes qui, n'osant dire à leur directeur ordinaire qu'elles connaissent, et qui les connaît bien, certains péchés honteux, particulièrement l'impureté, la jalousie et le vol, s'imagineraient lui faire injure, s'il apprenait qu'elles se sont adressées à un autre. Je ne leur laisse point ignorer, ni en chaire ni au confessionnal, qu'en me supposant des sentiments si bas, elles m'outragent bien davantage. Qu'elles apprennent de notre propre bouche que notre ministère est tout divin, et que, sous peine de trahison, nous sommes obligés de repousser, dans le saint tribunal, les affections et considérations purement humaines. Comment! par une amitié vaniteuse et meurtrière, nous ne leur permettrions pas de bonne grâce, quelquefois au moins (ce que nous nous permettons nous-même), de choisir pour directeur celui qui, dans les desseins de Dieu, doit les convertir ou les perfectionner! donc nous prêter de pareilles dispositions à l'égard de nos philothées, c'est nous signaler comme des guides fort dangereux.

Assurément, malgré la recommandation que le divin Maître fit à saint Pierre de pardonner septante fois sept fois (*Matth.*, XVIII, 22), il nous est permis de dire aux habitudinaires d'un ton pénétré : « Mon cher frère, ma chère sœur, vous marchez à pas redoublés sur les bords de l'enfer d'où je ne vous retirerai pas si vous venez à y tomber. Au nom de la tendre Marie qui est là et qui parle par ma bouche, convertissez-vous. Je désire passionnément être votre sauveur! mais votre assassin, jamais! pour recevoir dignement l'absolution, il faut une componction intérieure et sincère, et une preuve extérieure et non équivoque de cet indispensable repentir. Si vous me voyiez absoudre et communier des milliers de coureuses de bals, de spectacles, de...., qui sont aussi coupables que vous, n'en seriez-vous pas scandalisée, épouvantée? Présentez-moi donc des signes certains d'une véritable conversion! vous avez d'ailleurs de si belles qualités qui ont conquis mon admiration et mon estime!... Depuis que vous insultez la majesté du Dieu trois fois saint et la pudeur de la Vierge sans tache, vous n'osez plus, n'est-ce pas, regarder sa charmante image? Vous évitez même sa présence; elle aussi ne vous lance plus qu'un coup d'œil furtif ou indigné. Pour la consoler, jurez-lui donc, mon enfant, de renoncer pour toujours à cette maudite habitude qui empoisonne vos jours et vos nuits; à cette haine invétérée qui avilit votre cœur naturellement généreux; à ces pernicieux amusements d'un monde séducteur; à ce monstre dont la rencontre est pour vous infiniment plus redoutable que celle d'une bête féroce qui ne peut dévorer que votre corps! Autrefois la gracieuse Marie vous considérait avec complaisance; vous vous plaisiez dans son aimable compagnie; sa conversation était si suave! vous lui envoyiez le doux baiser de la piété filiale! elle vous rendait l'ineffable baiser de la tendresse maternelle! quel n'était pas alors l'enivrement de votre cœur candide! ce bonheur que vous avez perdu, il ne tient qu'à vous de le recouvrer; je vous l'offre, acceptez-le! convertissez-vous, convertissez-vous franchement! »

Ce pathétique langage du prêtre visiblement inspiré, la sainteté du lieu, le profond recueillement, la sombre pensée du jugement particulier dont l'heure dernière va bientôt sonner, la voix mystérieuse d'un ami, d'un enfant, d'un époux, d'une sœur ou d'une mère, qui vous appelle au ciel; d'autre part, l'attendrissant souvenir du Prodigue rentrant sous le toit paternel, et cette merveilleuse invitation de Jésus en pleurs à son noble ami gisant dans la tombe : Lazare, pauvre pécheur, pécheresse infortunée, élance-toi du bourbier de la putréfaction dans mes bras ouverts et presse ta froide poitrine contre ma poitrine brûlante d'amour; tout, dans ce moment solennel qui fait tressaillir de crainte et d'espérance la cour céleste attentive à un éternel dénoûment, tout conjure Lazare de rompre enfin ses chaînes tyranniques, de terrasser enfin les meurtrières passions qui, chaque jour, sous nos yeux, immolent tant de victimes sur l'autel triomphal du roi des enfers!

Aux âmes vraiment dévotes, mais éprouvées par le scrupule, aimons à répéter : « Ma chère fille, bénissons ensemble notre aimable Mère de la protection spéciale dont elle vous honore. Ça va bien, très-bien! vous êtes évidemment dans la voie du paradis, courage donc, humilité, abnégation, confiance et persévérance! j'entrevois la brillante couronne que la Vierge immaculée balance sur votre tête; touchez-la du doigt! allez en paix avec ma bénédiction! » Voilà ce que j'appelle confesser dignement, intelligemment, paternellement, fructueusement. Quel bon confesseur j'ai trouvé, dit cette pénitente à ses compagnes qui le redisent à leurs amies qui se hâtent de s'adresser à lui! que grande est leur joie quand elles se présentent de nouveau à ce saint directeur qui entend ces douces paroles : « Mon Père, je suis l'une de vos pénitentes converties! je ne perdrai jamais plus le précieux trésor de la pureté que vous m'avez rendu! mon Père, tout mon bonheur est d'appeler souvent la bonne Marie : *Ma souveraine*, *mon espérance*, *mon amour*, *mes délices*, et de caresser, matin et soir, de mes lèvres affectueuses son céleste front, ce que tout enfant bien né fait à sa mère! »

Que de cruels remords nous rongeraient aujourd'hui si nous n'avions pas exercé, avec exactitude, impartialité, zèle et bonté, un pouvoir si sublime, si bienfaisant qui nous élève tant au-dessus des empereurs, et bientôt nous mettra au rang des anges! Nous ne sommes, publions-le, qu'un ignorant, qu'un misérable; mais, en vérité, nous nous réjouissons plus d'avoir conçu, pratiqué, rédigé, sans autre secours que celui de notre crucifix et de l'image de Marie, cette méthode simple, naïve et claire, que d'avoir écrit en beau style de gros volumes sur les arts, les lettres, les sciences, la philosophie, que d'avoir augmenté le nombre des théologies dogmatiques et morales.

Dieu nous a toujours fait la grâce de n'attacher de prix qu'à ce qui est positif et grave; qu'à ce qui peut procurer la gloire du Seigneur Jésus par le salut et la consolation des êtres rachetés de son sang! nous gémissons de voir tant d'intelligences remarquables ne s'occuper puérilement, que de ce qu'on nomme de magnifiques productions; que de choses incertaines et éphémères, et ne pas dire un mot du Libérateur, du genre humain et de l'Eternité! L'onctueux et éloquent abbé de Clairvaux, saint Bernard, faisait peu de cas des ouvrages et des discours qui ne répétaient pas à ses oreilles et à son cœur noble et affectueux les noms délicieux de Jésus et de Marie!

—

TABLE DES MATIÈRES.

Mgr ETIENNE ROSSI.

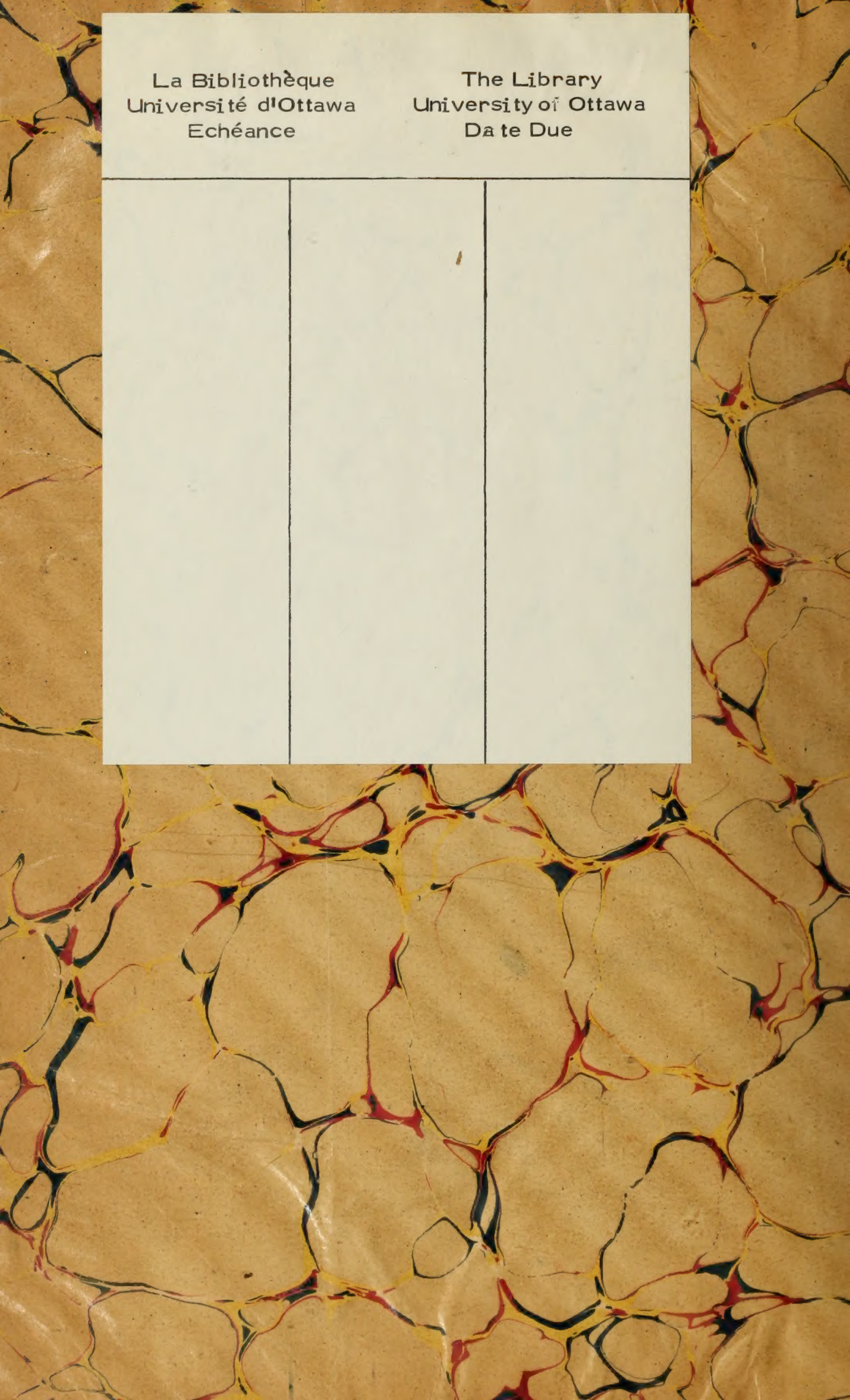
M. DE GENOUDE.

ROY.

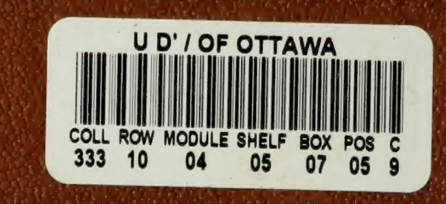
M. L'ABBÉ P.-A. MERCIER.

FIN DU TOME LXXXVII°.

Paris. — Imprimerie J.-P. MIGNE.




a39003 001640530b
BX 1756 .A2M5 1844 V87
MIGNE, JACQUES PAUL.
COLLECTION INTEGRALE E
CE BX 1756
.A2M5 1844 V087
COO MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047818


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 10 04 05 07 05 9